Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES ŒVVRES DE LVCIAN DE SAMOSATE AVTHEVR GREC.

De nouueau traduites en François & Illustrées d'Annotations & de Maximes Politiques en Marge,

PAR I.B.

A PARIS
Chez IEAN RICHER rue S. Iean de Latran a l'arbre verdoyant: et en sa boutique au Palais sur le perron Royal

BIBLIOTECA
PUBLICA

A MONSIEVR

FONTANIERS, CONSEILLER ET SECRETAIRE DV ROY, MAISON ET COVRONNE DE FRANCE.

MONSIEVR,

QVE les Romains ſe ſalüent aux Saturnales par de reciproques preſens, & que leurs Poëtes éliſent des Mecenes pour Tutelaires de leur Poëſie; Pour moy, voicy le don que ie vous apporte, & l'ouurage que ie mets à couuert ſous l'Aſyle de voſtre nom. En ceſte eſlection i'ay faict à l'imitation de ceux qui ſe cognoiſſans trop foibles, cherchent des appuys pour ſe ſouſtenir. Si les belles choſes s'annobliſſent par leurs ſemblables, & ſi l'eſclat du diamant donne de l'air aux perles qui l'accompagnent, ie ne doute point que ce liure aſſez beau de ſoy-meſme, redoublera ſon luſtre aupres de vous, à qui la gloire & le merite contribuent de particulieres faueurs. Il me ſuffit que vous me faſſiez l'honneur de le receuoir, comme vn teſmoignage du ſeruice que i'ay voüé de

tout temps à voſtre vertu. Vous y verrez, combien eſt grand le ſçauoir de ce Philoſophe qu'on nomme LVCIAN, qui ne ſe laiſſe manier qu'aux Doctes, & Iudicieux, tels que vous; de meſme qu'vn Alexandre ſe plaiſoit à la ſeule inuention de Lyſippe, & à la peinture d'Apelle. I'ay taſché d'en faire voir la traduction aux François le mieux que i'ay peu, m'aſſeurant que vous auriez ces premices pour aggreables, puis qu'elles vous eſtoient deſtinees auant que les fruicts en fuſſent encore meurs.

Le plus humble de vos ſeruiteurs,

J. BAVDOIN.

LA VIE DE LVCIAN.

LVCIAN natif de Samoſate, (ville que Pline dit eſtre fort proche de l'Euphrate, & Metropolitaine de Comagene) viuoit du temps de l'Empereur Trajan. C'eſtoit vn grand homme de lettres, & qui n'auoit point ſon pareil, ny en eloquence, ny en viuacité d'eſprit. Ses premiers exercices furent en Antioche, ville de Syrie, où il fut reçeu Aduocat, & s'adonna du commencement à plaider & faire des harangues publiques; Mais voyant qu'il ne pouuoit vacquer aux affaires ſans prejudice de ſes eſtudes, il quitta le barreau, & ſe mit à eſcrire ſur diuerſes matieres. Ceux qui ſe plaiſent à la lecture de ſes œuures peuuent iuger de ſa grande capacité, de ſon admirable ſçauoir en la Philoſophie, de ſon induſtrie à refuter les opinions de chaſque ſecte, & de l'experience qu'il auoit aux affaires du monde. Il a eſcrit des Dialogues, qui ſemblent d'abord ridicules, mais qui ſont pleins de tant de doctrine, qu'ils ſeruent de lieux communs aux plus curieux, pour y apprendre l'Hiſtoire, la Fable, & l'Antiquité. Car i'oſeray bien dire qu'il n'y a rien en toutes les œuures Poëtiques, qui ne ſoit amplement compris dans les ſiennes auec vn bel ordre, & vne facile methode: Il eſt vray que ſon ſtyle eſt ſatyrique, parce qu'il deſcrit les vices de ſon temps, plus pour nous les faire auoir en horreur, que pour en propoſer l'imitation. Que ſi quelqu'vn le blaſme de ce qu'en ſes Deus amoureux il vſe de façons de parler qui ſont vn peu libres, ie l'aduertis que ce qu'il en faict, c'eſt affin de mieux reprendre les laſciuetez, & les ruſes des femmes publiques; A quoy le Poëte Menander, & quelques-autres Comiques de ſon aage luy ſeruoient de principale matiere. Puis, il n'y a celuy qui ne ſçache bien, comme diſoit l'vn des Sages, Qu'il eſt bon de cognoiſtre le mal, non pour le faire, ains pour l'euiter plus facilement. Il enſeigna la Rhetorique en la Gaule, & fit

plusieurs voyages en diuerses contrees, où il prit occasion des mœurs & coustumes des peuples de donner à la posterité tant de beaux traictez, qui le font encore reviure, & la plus-part desquels nous a esté retenuë par l'injure des ans.

BRIEFVE EXPLICATION DES FIGVRES CONTENVES EN LA PREMIERE PAGE.

Les endroicts où se rapportent ces Figures.

SOLVS AMOR POTVIT.

I. LE rauissement d'Europe par Iupiter transformé en Taureau, où paroissent, comme en vn triomphe solemnel, les paisibles Zephirs; ensemble, Neptune porté sur son coche; les Amours sortans hors de l'eau, auec des flambeaux allumez; Venus assise sur vne corne d'abondance dans vne coquille de mer, & respendant des fleurs sur Europe, accompagnee de deux Tritons, & de deux Nymphes marines, montées sur des Dauphins.

La premiere se rapporte aux Deux Marins entre Zephir & Notus. fol. 62.

ÆQVALIA FATA SORORVM.

II. LES trois Parques qui filent le destin des Mortels, depuis la naissance iusqu'à la mort; Pandore tenant sa boëste à la main, & les quatre affections qui dominent l'homme, representees par le lyon, le chien, l'asne, & la grenoüille.

La 2. au Dialogue de Caron, ou les Contemplateurs. fol. 131.

QVID NON MORTALIA PECTORA COGIT?

III. Le tableau de la Fortune, où se void depeinte la richesse sur vn throsne tout d'or, ayãt à ses costez l'Esperance, la Tromperie, le Seruage, le Labeur, la Vieillesse, l'Outrage, le Desespoir, & la Repentance, compagnons inseparables de la vie des Courtisans.

La 3. au Traicté de Ceux qui viuent à gages auec les Grands. fol. 139.

SCIRE TVVM NIHIL EST, NISI TE SCIRE HOC SCIAT ALTER.

IV. LES nopçes de Roxane & d'Alexandre, auec les figures du Dieu Hymen, des Cupidons se joüans, & du lict conjugal; le tout representé par le Peintre Etion, voulant faire monstre de son sçauoir aux jeux Olympiques.

La 4. au Discours intitulé, Herodote, ou Etion. fol. 173.

EX NOVITATE, ADMIRATIO.

V. L'HIPOCENTAVRE, ou femme-jument, de l'inuention de Zeuxis, pour monstrer les merueilles de la nouueauté. Elle allaicte au pied d'vn arbre deux petits Centaures bessons, à costé desquels est le grãd Centaure mary de la femelle, qui ne paroist qu'à demy hors d'vne roche, & monstre le phan d'vn lyon à ses petits pour leur faire peur.

La 5. à celuy de Zeuxis ou Antioche. fol. 176.

TRAHITVRQVE, TRAHITQVE.

VI. FIGVRE de la Rhetorique, tout à l'entour de laquelle volettent les loüanges, semblables à de petits Cupidons. Elle porte en main la corne d'Amalthee, & regarde fixement la Richesse, accompagnee de la Gloire & de l'Authorité qui s'accollent.

La 6. au Traicté intitulé, Le Precepteur des Harangueurs. fol. 392.

PLVS ARTE QVAM MARTE.

VII. LE pourtraict de l'Hercule Gaulois vestu de la peau d'vn lyon, armé d'vne massuë & d'vn arc; & attirant comme auec des chaisnons d'or, toutes sortes de personnes par son bien-dire.

La 7. au Discours de l'Hercule Gaulois. fol. 408.

TRISTIS, ET ATRA LVES.

VIII. L'IMAGE de la Calomnie trainant à sa suitte l'Ignorance, le Soupçon, la Fraude, la Trahison, la Penitence, & la Verité.

La 8. au Traicté, Qu'il ne faut croire temerairement à la Calomnie. fol. 424.

TABLE

TABLE

DES OPVSCVLES DE LVCIAN,

AVEC LE SVBIECT DE LEVRS SOMMAIRES;

OV SONT COMPRIS LES DEVIS DES DIEVX, TANT CELESTES QVE MARINS; enſemble, les Dialogues des Morts.

A.

LA ACCVSATION, ou la Chicane: *Ce Dialogue eſt vne maniere double d'inuectiue contre les Philoſophes, que Lucian introduict plaidans les vns contre les autres.* pag. 351.a

Alcion, ou de la Transformation: Il diſpute de la toute-puiſſance de Dieu par le chant de l'Alcion, & ſe ſert d'vne comparaiſon de la tourmente, & des effects de la nature, pour preuuer ſes actions admirables. 27.b

Alexandre, ou le faux Prophete: L'Autheur deſcrit icy la vie d'vn Impoſteur, & aduiſe les Lecteurs de ſe donner garde de ſemblables charlattans. 231.a

de l'Ambre, ou des Cignes: C'eſt vne Preface, par laquelle il louë ſecrettement ſes eſcrits, & s'ayde à cet effect d'vne comparaiſon fabuleuſe. 408.b

les Amours: Il diſcourt icy des Amours & de leurs voluptez, introduiſant Caricles, & Callicrates pour reprendre quelques anciens Philoſophes, auſquels il s'attaque touſiours à cauſe de leurs vices. 262.a

Anacarſis, ou des Exercices: Il diſpute des exercices de la ieuneſſe, & monſtre qu'elle doit eſtre la fin, & l'vtilité d'iceux. 372.a

Apologie, ou deffenſe pour ceux qui viuent au ſeruice des Grands, & en tirent penſion. 140.a

le faux Argumenteur, ou du mot Apophrade: C'eſt vne inuectiue contre ceux qui s'eſtoient mocquez de luy, de ce qu'il auoit vſé de ce mot Apophrade. 425.a

Armonis: En ce diſcours l'Autheur veut s'acquerir l'amitié d'vn grand perſonnage à l'imitation d'Armonis. 176.a

l'Arreſt dict bonne-fortune. 530.a

Arreſt de Rhadamant Iuge des Enfers, pour reprimer les extorſions & violences des riches: 91.a

l'Aſſemblee des Dieux. Il ſe mocque ſelon ſa couſtume de la vanité des an-

ciens Dieux. 527.b

B.

le Banquet, ou les Lapites. Lucian reprend icy derechef les vices des Philosophes, & entr'autres les Pythagoriciens & Platoniciens pour leurs superstitions, & les Stoïciens pour leur arrogance. Par où il veut inferer, que la science ne sert de rien, comme il est vray, sans les bonnes œuures. 499.b

C.

qu'il ne faut croire temerairement à la Calomnie. 417.b

Caron, ou les Contemplateurs. Lucian feint que Menippe a veu tous les supplices des meschans aux Enfers; introduisant Caron sur terre, contemplant la vanité des mortels. 92.a

du Cercheur de repuë-franche: Ou, qu'il y a vn art d'Escornifleur ou Happelopin. Il soustient qu'il y a vn art d'Escornifleur qu'il prefere à tous les autres pour plusieurs causes. 361.b

le Cinique. Il deffend icy la vie des Philosophes Ciniques, & reprend le luxe des hommes effeminez. 331.b

D.

de la Danse. En ce Dialogue Lucian louë l'art de danser, & le deffend à l'encontre de Craton. 243.b

de la Deesse Syrie. Il descrit le temple, les sacrifices, & l'effigie de ceste Deesse. 307.b

le Desherité. Vn desherité ayant appris la Medecine guerit son pere, lequel auoit esté abandonné de tous les autres Medecins, & fut derechef reçeu en la maison paternelle. Depuis, luy estant enjoinct de guerir sa marastre d'vne resuerie qui la tenoit, refusant de ce faire, il fust desherité pour la seconde fois. 217.b

les Deuis des morts. Lucian se rit des fables des Payens, & monstre que nous sommes tous égaux apres la mort, & recompensez selon nos merites. 62.b

les Deuis marins. 54.a

Deuis amoureux. Il taxe l'amour impudique des femmes publiques, & les actions lubriques y contenuës, plus pour les euiter, que pour les ensuiure. 463.a

les Deuis, ou Bacchus. C'est vne maniere de preface, où il deffend ses escrits Comiques, Satyriques, & Dialogiques. 405.a

les Deuis des Dieux. L'autheur se rit de certaines fables des Poëtes. 33.b

des Dipsades. Il monstre par la comparaison du dipsade (qui est vne espece d'aspic, lequel par sa morsure cause telle soif au patient qu'il en demeure tout alteré) que plus il hante ses compagnons d'estude, plus il est desireux de

les frequenter. 412.b

du Dueil. Il ſe rit en ce diſcours des funerailles & des folles opinions que les anciens auoient des morts apres leur decez. 383.b

E.

EPiſtre de Lucian à Nigrin. Il s'excuſe d'auoir oſé mettre par eſcrit les propos de ce Philoſophe pour les luy enuoyer. 6.b

Epiſtre d'Vlyſſe à Calipſon. 210.a

les Epiſtres Saturnales. 495.a

Epiſtres du Tyran Phalaris que les Doctes attribuent à bon droict à Lucian, remplies d'vne admirable doctrine, & vtiles à toutes perſonnes. 539.a

Epigrammes du meſme Autheur, tirez des Epigrammes Grecs. 569.b

Ermotin, ou des Sacrifices. L'Autheur propoſe quelle eſt la meilleure ſecte des Philoſophes pour nous conduire au ſouuerain bien, & conclud qu'il vaut mieux ne point philoſopher, que perdre ſon temps en vne choſe qu'on ne peut s'acquerir. 147.b

l'Eunuque, ou Pamphile. L'Autheur monſtre en ce Dialogue, que les Philoſophes de ſon temps eſtoient pluſtoſt priſez pour leurs meſchancetez, que pour leur bonne vie. 259.b

F.

les Fvitifs. Il reprend les Philoſophes qu'il appelle fuitifs, à cauſe de leurs mauuaiſes mœurs & manieres de viure. 485.b

ſur vne Faute commiſe en ſaluant. Il s'excuſe de ce que ſaluant quelqu'vn du matin au lieu de Bonne-chere, il luy auoit dit, Salut. 144.a

H.

HErodote, ou Etion. Lucian faict vne monſtre de ſoy-meſme en vne aſſemblee generalle des Macedoniens à l'imitation d'Herodote, & du Peintre Etion. 171.b

Hippias, ou le Bain. Il deſcrit & loüe vn bain faict par Hippias, commençant par la loüange de l'ouurier. 403.a

la vraye Hiſtoire. Ce diſcours eſt comme vn formulaire de toute narration; car on y peut voir vne deſcription de tous les elemens, des plans, des villes, de la nature des peuples, des oyſeaux, des plantes, & d'autres telles matieres. 194.a

I.

ICaromenippe, ou le Paſſe-nuë. Il ſe mocque en general de toutes les actions des hommes, & declare l'opinion qu'auoient les Philoſophes des choſes celeſtes eſtre fauſſe & incertaine. 342.b

contre vn Ignorant, ayant vn grand nombre de liures. Il monſtre que les grandes Bibliotheques ne font pas les hommes ſçauants, mais pluſtoſt l'aſſiduelle lecture. 411.b

les Images. Lucian depeinct icy la beauté d'vne honneſte femme, enſemble les graces du corps, & celles de l'ame. 276.b

ſur les Images. Ce Dialogue eſt vne Apologie du diſcours precedent. 281.b

Iupiter confus. Par ce Dialogue il refute la ſuperſtition des anciens Payẽs, & la vanité de leurs Dieux, qu'ils eſtimoient ſubjects au deſtin. 315.b

Iupiter Tragique. En ce Dialogue Lucian s'attaque directemẽt aux Dieux des Payens parlant de la Prouidence diuine. 319.b

la Iuſtice des Voyelles. En ceſte Harangue facetieuſe faicte à l'imitation des plaidoyers la lettre S ſe plaint de ce que T la dejette de pluſieurs de ſes dictions: En quoy l'autheur ſe rit de diuers idiomes, & prononciations. 14.a

L.

L Exiphanes ou Clair-parlant. Lucian ſe mocque de ceux qui pour ſe faire paroiſtre ſçauants affectent par trop leur langage. 254.b

Louange de la mouſche, 410.a

Louange de Demoſthene. En ce Dialogue il loüe Demoſthene par la bouche meſme de ſon aduerſaire. 518.b

Louange de la Patrie. 440.b

Lucin, ou l'Aſne. C'eſt icy vne narration fabuleuſe en laquelle Lucian veut propoſer deuant les yeux les diuers accidents, les fortunes, & les trauaux de la vie humaine. 302.b

M.

d'vne Maiſon. Il loüe l'artifice d'vne maiſon bien baſtie, & propoſe ceſte queſtion, ſçauoir, ſi elle peut ſeruir, ou pluſtoſt nuire à l'Orateur qui harangue en icelle. 431.b

Menippe, ou la Negromantie. Il diſcourt de l'incertaine doctrine des Philoſophes; de la ſuperſtition des Magiciens, des fables de l'Enfer, de la vie humaine comparee aux Tragedies, & des richeſſes, concluant par l'exemple de Tyreſias, Que la vie des ignorans eſt la plus ſeure. 86.a

le Menteur, ou l'incredule. Il diſpute des enchantements de Negromãtie, & des effects de la Magie, & s'en mocque ſous la perſõne de Tichiades. 392.b

de la Mort de Peregrin. Il reprend icy, comme en pluſieurs autres lieux, l'arrogance des Philoſophes par l'exemple de la mort d'vn certain perſonnage des plus renommez de ſon temps, lequel pour ſe mettre en honneur ſe precipita dans vn grand feu. 478.a

N.

la Nauigation, ou le Tyran. L'Autheur repreſente icy ſous vne narration fabuleuſe quel eſt le ſalaire de la vertu, & quelle la punition du vice. 121.a

le Nauire, ou les Soubhaits. Il ſe rit de la conuoitiſe des mortels, qui ſoubhaittent le plus ſouuent les choſes qui leur apporteroient plus de dõmage que

de profit s'ils les poſſedoient. 446.b

Nigrin, ou des mœurs d'vn Philoſophe. En ce Dialogue l'Autheur faict vne deſcription des bons, ou des mauuais Philoſophes. 6.b

P.

le PEſcheur, ou les reuiuans. Lucian diſcourt icy des cauſes pour leſquelles il a eſcrit le Dialogue precedent. 110.a

le premier Phalaris. Diſcours où Lucian feint que Phalaris Tyran des Agrigentins enuoye en Delphes le Taureau d'airain que Perille luy auoit preſenté pour le conſacrer au Temple auec les autres offrandes. 225.b

le ſecond Phalaris. En ceſte harangue l'Autheur feint qu'vn Sacrificateur de Delphes exhorte le peuple à receuoir le preſent de Phalaris. 229.a

le Precepteur des harangueurs. Il ſe mocque de l'eloquẽce corrompuë de ſon temps, & du langage affetté. 387.b

Preface, ou l'Hercule Gaulois. C'eſt vn diſcours en forme de preface, où il rend raiſon pourquoy il s'eſtudie à l'eloquence à l'exemple d'Hercule, biẽ qu'il ſoit ſur ſon aage. 407.a

Promethee, ou Caucaſe. En ce Dialogue Lucian ſe mocque des fables des Payens, & de leurs faux Dieux. 29.b

contre celuy qui diſoit, tu es Promethee en paroles. Il louë ſa façon d'eſcrire Satyrique. 4.b

S.

des SAcrifices. Il eſcrit des vaines opinions, cerimonies, & ſuperſtitions des Payens en leur Religion. 100.a

les Saturnales. Feſtes ainſi dictes, parce qu'elles eſtoiẽt dediées à Saturne, & duroient ſept iours, pendant leſquels les anciens faiſoient aſſeoir leurs ſeruiteurs à table, & s'enuoyoient des preſents reciproques. 491.a

le Scythe, ou eſtranger. Il louë quelques Macedoniens ſes Mecenes, par leſquels il auoit eſté aduancé à l'eſtude des bonnes lettres, ce qu'il faict par la comparaiſon du Scythe Anacarſis, & de Solon l'Athenien. 178.a

le Songe, ou le Coq. En ce Dialogue il mõſtre que la richeſſe eſt ennuyeuſe, & la pauureté fort agreable, pourueu qu'on ſe contente de ſa fortune. 3332.b

le mauuais Sophiſte, ou le Soleciſte. Dialogue où il traicte des Soleciſmes, des fautes de Grammaire, & d'autres telles incongruitez. 535.a

T.

TImon, ou l'ennemy des hommes. L'autheur reprend icy les richeſſes, & leurs effects en la perſonne de Timon Athenien ennemy des hõmes. 16.a

Toxaris, ou l'amitié. Il demonſtre les effects de la vraye amitié, par les exemples d'vn Grec, & d'vn Scythe, chacun deſquels taſche de deferer à ſon pays le premier honneur de ceſte vertu. 287.b

Tragedie de la Goutte. Où il celebre le mal des goutteux, & introduict à

cet effect quelques Medecins Syriens qui ſe ventent d'auoir des remedes pour les guerir. 456.*b*

le Tyrannicide. Vn certain perſonnage eſtant entré dans vn chaſteau pour tuër vn Tyran, ne le treuuant point, il tuë ſon fils, & luy laiſſe l'eſpee dans le corps. Le Tyran eſtant de retour, & voyant ſon fils mort, ſe tuë luy meſme de ceſte eſpee. Depuis celuy qui auoit occis le fils demande d'en eſtre recompenſé. 213.*a*

V.

la Vente des vies. En ce Dialogue, qui eſt fort recreatif, Lucian feint que Iupiter met en vente les Sciences, & faict vn ſommaire de la doctrine & des mœurs des premiers Philoſophes qui ont iamais eſté. 103.*a*

la Viſion nocturne, ou la vie de Lucian. Ce diſcours ſert d'aiguillon aux pauures eſcoliers à ſuiure à ſon imitation leur premiere poincte. 1.*a*

de ceux qui Viuent à gages auec les Grands. Lucian monſtre en ce diſcours les incommoditez & dangers auſquels eſt expoſee la vie des Courtiſans. 128.*a*

de ceux qui ont Veſcu long temps. 437.*b*

Z.

Zeuxis, ou Antiochus. L'Autheur monſtre par ce diſcours, qu'en ſes eſcrits il ne recerche pas ſeulement la nouueauté, mais encore la grace, & la grauité des ſentences. 173.*b*

DEVIS DES DIEVX.

Prometheé, & Iupiter. 33.*b*

Cupidon, & Iupiter. 34.*a*

Iupiter, & Mercure. 34.*b*

Iupiter, & Ganimede. 35.*a*

Iunon, & Iupiter. 36.*a*

Iunon, & Iupiter. 37.*a*

Vulcan, & Apollon. 38.*a*

Vulcan, & Iupiter. 39.*a*

Neptune, & Mercure. 39.*b*

Mercure, & le Soleil. 40.*a*

Venus, & la Lune. 41.*a*

Venus, & Cupidon. 41.*b*

Iupiter, Eſculape, & Hercule. 42.*a*

Mercure, & Apollon. 43.*a*

Mercure, & Apollon. 43.*b*

Iunon, & Latone. 44.*a*

Apollon, & Mercure. 45.*a*

Iunon, & Iupiter. 45.*b*

TABLE

Venus, & Cupidon. 46.a
Le Iugement des Deesses. 46.b
Mars, & Mercure. 50.a
Pan, & Mercure. 50.b
Apollon, & Bacchus. 51.b
Mercure, & Maie. 52.a
Iupiter, & le Soleil. 52.b
Apollon, & Mercure. 53.b

DEVIS MARINS.

Doris, & Galatée. 54.a
Cyclope, & Neptune. 55.a
Neptune, & Alfee. 55.b
Menelas, & Prothee. 56.a
Panope, & Galene. 56.b
Triton, Neptune, & Amimon. 57.a
Notus, & Zephir. 57.b
Neptune, & les Dauphins. 58.a
Neptune, & les Nereides. 58.b
Iris, & Neptune. 59.a
Xantus, & la Mer. 59.b
Doris, & Thetis. 60.a
Enippe, & Neptune. 60.b
Triton, & les Nereides. 61.a
Zephir, & Notus. 62.a

DEVIS DES MORTS.

Diogenes, & Pollux. 62.b
Pluton, ou contre Menippe. 63.b
Menippe, Amphilocus, & Trofonius. 64.a
Mercure, & Caron. 64.b
Pluton, & Mercure. 65.a
Terpsion, & Pluton. 65.b
Zenophante, & Callidemus. 66.b
Cnemon, & Damippe. 67.a
Simile, & Polistratus. 67.b
Caron, & Mercure. 68.b
Cnates, & Diogene. 70.b
Alexandre, Annibal, Minos, & Scipion. 71.b
Diogene, & Alexandre. 73.a
Philippe, & Alexandre. 74.b
Antilochus, & Achille. 75.b

Diogene, & Hercule. 76.b
Menippe & Tantale. 77.a
Menippe & Mercure. 77.b
Eacus, Proteſilaus, Menelaus, & Paris. 78.a
Menippe, Eacus, Pytagore, & Socrates. 78.b
Menippe, & Cerbere. 79.b
Caron, Menippe, & Mercure. 80.a
Proteſilaus, Pluton, & Proſerpine. 80.b
Diogene & Mauſole. 81.a
Nire, Terpſite, & Menippe. 81.b
Menippe, & Chiron. 81.b
Diogene, Antiſtenes, Crates, & le Mendiant. 82.a
Menippe, & Tireſias. 84.a
Agamemnon, & Ajax. 85.a
Minos, & Soſtrate. 85.b

DEVIS AMOVREVX.

GLicere, & Thais. 463.a
Mirtion, Pamphile, & Doris. 463.b
Filine, & ſa mere. 464.b
Melis, & Bacchis. 465.a
Cleonarion, & Lyonne. 466.b
Crobile, & Corinne. 467.a
Muſarion, & ſa Mere. 468.a
Ampelus, & Criſis. 469.b
Dorcas, Pannichis, Filoſtrate, Pollemon, & Parmenon. 470.a
Chelidonion & Droſe. 471.b
Triſene, & Carinis. 472.b
Ioëſſe, Pitias, & Liſias. 473.b
Leontiche, Chenidas, & Imnis. 475.a
Dorion, & Mirtale. 476.b
Coclis, & Partenis. 477.b

LES EPISTRES SATVRNALES.

LVcian à Saturne. 495.a
Saturne à Lucian ſon bien-aymé. 496.b
Saturne aux Riches. 497.b
Les Riches à Saturne. 498.b

LES SATVRNALES.

LE Sacrificateur, & Saturne. 491.a
Le Legiſlateur de Saturne. 493.a

FIN.

LES

LES OEVVRES DE LVCIAN.

Liure premier.

LA VISION NOCTVRNE, OV, *LA VIE DE LVCIAN.*

Ce diſcours de Lucian, eſleué aux hõneurs par l'eſtude des bonnes lettres, ſert d'aiguillon aux pauures eſcoliers à ſuiure, à ſon imitatiõ, leur premiere pointe.

I'AVOIS atteint l'aage de puberté, qui commence à quatorze ans, quand ie laiſſay d'aller aux eſcoles. Mon pere aduiſa deſlors auec ſes amis quelle choſe l'on me feroit apprendre à l'aduenir: la plus-part deſquels opina que l'eſtude des lettres auoit beſoin & de beaucoup de labeur & de longue eſpace de temps, & de groſſe deſpenſe & de grãdes commoditez: Mais que nos moyens n'y ſuffiſoient pas, ains pluſtoſt requeroient vne prompte aſſiſtance. Que ſi i'apprenois quelque art mécanique, [a] ie tirerois incontinent de mon meſtier aſſez pour m'entretenir. Puis eſtant ainſi aduancé, ie ne ferois point de deſpence à noſtre maiſon: & ſi en bref ie ne donnerois pas peu de contentement à mon pere, luy rapportant par iour ce que i'aurois faict de gain. Tellement que pour l'entree de la ſeconde deliberation, il fut mis en auant; Quel art eſtoit bon, facile d'apprendre, & conuenable à vn hõme de libre condition, où il y euſt peu de deſpence, & beaucoup de

La pauureté eſt la pierre de Syſiphe, ou biẽ celle qui eſt figurée dans Alciat, laquelle retiẽt les beaux eſprits en leur vol.

proffit. Et comme ceſtuy-cy en loüoit vn, ceſtuy-là vn autre, ſelon que chacun le trouuoit bon, ou par raiſon, ou par experience, mon pere tournant ſon regard ſur vn mien oncle maternel là preſent, qu'on eſtimoit fort bon Sculpteur, & l'vn des premiers Maſſons de ſon temps. Il ne faut choiſir, dit-il, vn autre art que le tien, puis que tu te treuues icy tout porté: Emmeine le moy ie te prie (adjouſta-il, me monſtrant) & daigne prendre la peine d'en faire vn maiſtre Sculpteur & Maſſon; Ie m'aſſeure qu'il y pourra paruenir, veu qu'il a, comme tu ſçais, vn aſſez bon eſprit. Or le conjecturoit-il par les pourtraicts que i'eſbauchois en cire; car quand i'auois congé de mon Pedagogue, ie façonnois de la cire, & en formois ou des bœufs, ou des cheuaux, ou meſme des hommes; & le tout fort proprement, ce luy ſembloit-il: A cauſe dequoy i'eſtois ſouuent battu de mes Precepteurs (bien que ces rudes commencemens fuſſent d'aſſez belles marques d'vn bon eſprit.) Par ainſi ie donnois de moy-meſme des eſperances d'or, & qu'en peu de temps ie deuiendrois ſçauant en ceſt art, à cauſe de ceſte induſtrie que i'auois à faire des Marmouſets. Deſià le iour ſembloit opportun, & fort propre à commencer le meſtier, lors que ie fus donné à mon oncle, lequel en fut tres-joyeux, & auſſi content que moy-meſme qui penſois qu'il y euſt en ceſt art quelque paſſe-temps: & que ce ne me ſeroit pas peu d'honneur entre ceux de mon aage, quand on me verroit tailler des Dieux, & faire de petites Images pour moy-meſme, & pour mes amis. Alors (comme c'eſt la premiere choſe, & la plus familiere aux apprentifs) mon oncle me donnant vn cizeau en main, me commanda de tracer doucement vn tableau de pierre qui eſtoit deuant moy, m'admoneſtant de ce commun dire,

[b] *Le ſeul commencement eſt la moitié du tout.*

Mais comme ie preſſois trop fort là deſſus, pour n'eſtre pas encore ſtillé, le tableau ſe rompit de fortune. Dequoy mon oncle fort irrité, empoigna vn foüet, qu'il tenoit touſiours pres de luy, & commença de m'en battre fort rudement, & d'autre façon qu'il ne conuient à quiconque veut enſeigner quelque choſe. Tellement que l'apprentiſſage de mon meſtier cõmença par les pleurs. Ie m'en fuys bien loing de là, & repris le chemin du logis de mon pere, auquel ie fis recit en pleurant, comme i'auois eu le foüet, & luy en monſtrant les marques, luy dis que mon oncle eſtoit vn cruël homme, & qu'il auoit fait cela par enuie, & de peur que ie ne le ſurpaſſaſſe en ſon art. D'abord ma mere s'offẽſa fort de cecy,

La ſcience ne ſert pas de beaucoup pour paroiſtre dans le monde, ſi nous n'auons quelque Mecene, qui nous mette ſur le Theatre.

Nous ſommes tous portez d'inclination à quelque choſe, & la nature nous apprend par fois ce que l'art nous deſnie.

Les eſperãces dorées n'enfantent pas des mõtagnes d'or

Nous ne ſommes pas hors du ventre de nos meres, que nous ſçauons pleurer ſans l'auoir appris.

& meſme dit pluſieurs outrages contre ſon frere. Sur le ſoir ie m'en allay dormir encore tout eſploré, & ne ceſſay de reſuer toute la nuict. Tout ce que ie viens de dire, eſt de verité ridicule & puerile: mais cy-apres, Meſſieurs, vous entendrez des choſes qui ne ſont à meſpriſer, ains qui ont beſoin d'Auditeurs, bien attentifs: car afin que ie parle auec Homere,

Vn diuin ſonge en dormant m'apparut
Par vne douce nuict.

Songe ſi apparent, qu'il me ſembloit parfaictement veritable: Et depuis les formes des choſes qui pour lors ſe preſenterent à moy, ce ſont fort long temps imprimees à mes yeux, & la voix que i'entendis reſonner eſt encore dans mes aureilles (ſi naïfue me ſembloit ceſte viſion.) c Deux femmes m'ayant pris par les mains me tiroient chacune de ſon coſté auec tant de force, que peu s'en fallut qu'elles ne me demembraſſent, ſe debattant ambitieuſement entre-elles. Car ores l'vne gaignoit le deſſus, & me tenoit preſque du tout; & tantoſt i'eſtois retiré par l'autre. L'vne crioit, qu'eſtant ſien, celle-là ne me deuoit auoir; & l'autre qu'en vain ceſte-cy taſchoit d'vſurper ce qui ne luy appartenoit point. L'vne de ces deux eſtoit man'ouuriere, & virile, & auoit les cheueux mal peignez, les mains galeuſes, la robbe racourcie, & pleine de pouldre blanche; tel eſtoit mon oncle quand il poliſſoit. L'autre auoit le viſage beau par excellence, le maintien honorable, & ſa robbe fort nette. En fin elles me permirent de faire eſlection de celle des deux, auec laquelle ie voudrois demeurer. Alors la premiere qui eſtoit fort rude, & qui tenoit plus de l'homme que de la femme, me ſembla parler de la ſorte: Ie repréſente, mon enfant, l'Art Statuaire que tu commenças hier d'apprendre, & ſuis ton alliée & parente: Car & ton ayeul (ayant nommé le pere de ma mere) eſtoit tailleur de pierres, & tes oncles des deux coſtez l'eſtoient auſſi, leſquels par moy ont eſté fort renommez en ceſt art. Si tu voulois donc laiſſer les reſueries & mocqueries de ceſte-cy (monſtrant l'autre) pour t'en venir demeurer auec moy; Premierement tu ſerois bien nourry, aurois le corps fort & robuſte, viurois exempt de toute enuie, n'aurois iamais point de cõmiſſion en vne terre eſtrangere, delaiſſant ton pays & les tiens, & ſi ne ſerois vainement loüé de toutes perſonnes, pour ſçauoir *bien* cauſer ſeulement. Et il ne faut pas que tu t'arreſtes, ny à la mauuaiſe grace du corps, ny à la ſaleté de l'habit: Car Fidias meſme commençant par là tailla par apres Iupiter, & Polyclete fit

Les fonctions de l'eſprit ſont eternelles.

L'ignorance taſche touſjours d'empieter ſur la ſcience; mais en vain, car la partie n'eſt pas égale.

Quels eſtoient les denonciers de Lucian.

Les perſuaſiõs abjectes & baſſes, ne peuuent eſbranler vn eſprit releué.

vne Iunon qui fut admiree de tous. Nyron en a auſſi eſté honoré, & Praxiteles tenu en grande eſtime : de maniere qu'ils ſont adorez auec les Dieux. Que ſi tu deuenois comme l'vn de ceux-cy, tu ſerois ſans doute renommé d'vn chacun. O que tu rendrois ton pere heureux, & combien ta reputation accroiſtroit celle de ta patrie ! Ceſte femme me dit toutes ces choſes, & pluſieurs autres en begayant, & auec vne façon de parler fort groſſiere, continuãt toutesfois ſes propos d'vne grande affection, & deſirant fort de m'attirer à ſon party. Mais la plus-part de ſes diſcours s'eſt depuis eſcoulée de ma memoire. Apres qu'elle eut acheué, l'autre commença de me parler en ces termes. Quant à moy, mon fils, ie repreſente l'Eſtude des bonnes lettres, & il y a jà long temps que ie te ſuis familiere, & que tu me cognois, bien que tu n'ayes encores fait eſſay de moy, iuſques au bout de la lice. Or ceſte-cy t'a raconté des grands biens, qu'elle te departira ſi tu es Statuaire; c'eſt que tu ne ſeras iamais autre, qu'vn man'ouurier, & trauaillant du corps auras toute l'eſperance de ta vie poſee en ce ſeul meſtier, incogneu à tous, tirant de ta peine vn petit & mécanique ſalaire, laſche de courage, pauure en reuenus, n'eſtant ny chery de ceux qui ſe diront tes amis, ny redouté de tes ennemis, ny reputé bienheureux entre les Citoyens, ains vn ſimple man'ouurier, & vn homme d'entre le menu peuple, creignant touſiours vn plus grãd que toy, courtiſant quelque beau diſcoureur, & menant vne vie de Liévre : Bref, tu ſeras faict la proye d'vn plus puiſſant. Que ſi meſme tu deuiens vn ſecond Fidias ou Polyclete, & tailles pluſieurs admirables ouurages, c'eſt la verité qu'vn chacun en loüera l'artifice : mais il n'y aura celuy des regardans, s'il a tant ſoit peu d'eſprit, qui porte enuie à ta condition : Car qui que tu ſois, tu ſeras touſiours tenu pour mécanique, man'ouurier, & viuant du iour à la iournée. Au contraire ſi tu te rends à moy, ie t'apprendray les actions heroïques de pluſieurs grands hõmes nos deuanciers, & tout ce que l'Hiſtoire nous a laiſſé de memorable. De plus ie te raconteray leurs harangues, te feray paroiſtre (par maniere de dire) expert en toutes choſes, & enrichiray ton eſprit, qui eſt la plus excellente partie de toy, de pluſieurs beaux ornements; comme de ſageſſe, pieté, manſuetude, équité, prudence, force, amour, de ce qui eſt beau & deſiré, & de ce qui eſt plus hõneſte : Car ce ſont là vrayment les ornements perdurables de l'ame. Rien ny du preſent, ny de l'aduenir, ne te ſera caché; ains tu pourras preuoir par mon moyen les choſes qui te ſeront neceſ-

Les bons ouuriers ne meurent iamais en la bouche des hommes.

Les fruicts que cueillent les doctes ſont beaucoup plus meurs que ceux des ignorans.

Les belles ames n'ont point d'aiſles que pour ſe guinder en haut.

Les dons du corps à comparaiſon de ceux de l'eſprit, ſont des Ephemeres qui s'eſtouffent en leur naiſſance.

faires. Bref ie t'enſeigneray en peu de temps, tout ce qui eſt de diuin & humain. Par ainſi toy qui es maintenant incommodé, ne t'amuſant plus apres vn art ſi abject, dans peu de temps ſeras eſtimé bien-heureux : Chacun enuiera ta fortune, te voyant ainſi honoré, & priſé pour auoir en toy tant de belles parties. Ceux qui tiennent le premier rang, tant en Nobleſſe, qu'en moyens, te reſpecteront, & te voyant veſtu de la ſorte (dit-elle, monſtrant ſa robbe qui eſtoit fort pompeuſe) te iugeront digne de l'Empire, & du Magiſtrat. Et ſi quelquesfois tu voyages hors le pays, ne doute pas que tu ne t'acquieres aſſez de cognoiſſance, & que ta renommée ne te faſſe cognoiſtre aux plus loingtaines contrées. Ie te veſtiray de telles liurees, qu'vn chacun de ceux qui te verront, pouſſant ſon voiſin, te monſtrera au doigt, diſant; *le voylà*. Si quelque choſe digne de conſideration aduient à tes amis, ou à la cité, tous ietteront la veuë ſur toy; & ſi d'auenture tu ouures quelquefois la bouche, tout le peuple attentif t'eſcoutera, t'admirant, & felicitant, pour l'authorité de tes paroles, & loüant la fortune de ton pere. Que ſi ce commun dire eſt veritable, que quelques hommes ſont mis au rang des immortels, tu le ſeras auſſi par mon moyen : car ſi tu t'en vas de ceſte vie, tu ne lairras pas d'auoir la hantiſe des Doctes, & des gens de bien. Vois-tu pas de quel pere eſtoit deſcendu Demoſthene, & quel ie l'ay rendu? Vois-tu comme par ma ſeule ayde Eſchyles fils d'vne Meneſtriere ſe rendit le mignon de Philippes? [d] Socrates meſmes, bien que nourry & eſleué en l'Art Statuaire, ſoudain qu'il eut appliqué ſon eſprit à des choſes meilleures, ne le quitta-t'il pas là pour me ſuiure? Es-tu encores à ſçauoir comme il eſt loüé d'vn chacun? Si tu delaiſſes donc ces grands perſonnages, ces excellens actes, ces belles harangues, ceſt habit honorable, l'honneur, la renommée, la priuauté, l'authorité, le gouuernement, l'eſtime de bien dire; & ſi tu refuſes d'eſtre bien-heuré pour ta prudence, tu ſeras veſtu de quelques pauures haillons, & d'vn habit ſeruile, receuras des pics, des burins, & des cizeaux, & ayans les outils aux mains ſeras panché en bas ſur l'ouurage abject, & abbaiſſé contre terre: Bref tu n'aſpireras iamais aux choſes hautes, magnanimes & libres, ains tout attentif à la beſongne, afin qu'elle ſoit bien & deuëment faicte, tu ne te ſoucieras point de toy, ny moins encores des moyens de paroiſtre en bon eſquipage, te rendant plus contemptible que les pierres meſmes. A peine euſt elle finy ſon diſcours, lors que ſans en attendre la fin, ie donnay le dernier iugement, & m'en allay vers.

La ſcience rẽd l'hõme tel qu'il veut eſtre, pourueu qu'il n'aſpire trop haut, & qu'il ſçache meſurer ſa fortune.

C'eſt vne belle choſe, dit vn Poëte, d'eſtre monſtré au doigt, pourueu que ceſte actiõ procede d'vn faict heroïque.

Les Doctes ſont les organes, & les oracles des Republiques.

Il n'appartiẽt qu'aux courages laſches de quitter le corps pour empoigner l'ombre.

Le trauail qui broüille l'eſprit eſt plus honorable, que celuy qui noircit les mains.

elle tout ioyeux, & delaiſſant ceſte laide man'ouuriere, principalement apres que ie me reſouuins du foüet, & comme elle m'auoit donné pluſieurs coups le iour precedẽt, que ie ne faiſois que commençer le meſtier. Si toſt qu'elle ſe vid ainſi delaiſſee, elle ſe mit en grande colere, frappant des mains, & grinçant des dents: Mais en fin elle deuint toute roide, & fut tranſmuee en pierre, comme vne autre [e] Niobé. Toutesfois, ſi des choſes ſi difficiles à croire luy aduindrent, ne vous en eſtonnez pas, car [f] les ſonges ſont eſmerueillables en leurs effects. Surquoy l'autre me regardant: Vrayment, dit-elle, ie te recompenſeray d'vne telle ſentence, puis que tu as ſi bien vuidé ce different: Vien donc, & monte ſur ce coche (me monſtrant vn char trainé par certains cheuaux aiſlez, ſemblables au cheual Pegaſe,) afin que tu voyes combien de choſes belles & grandes t'euſſent eſté incogneuës, ſi tu ne m'euſſe ſuiuie. Apres que ie fus monté, elle ſe mit à foüetter & chaſſer les cheuaux, & moy eſtant eſleué en haut, ie me mis à cõtempler depuis l'Orient iuſques à l'Occident les villes, les peuples, & les contrées; reſpandant quelque choſe en bas, comme vn ſecond Triptoleme porté en l'air par Ceres pour verſer la ſemence ſur terre. Et vrayment il ne me ſouuient point de ce que i'eſpandois, ains il me ſembloit ſeulement que les hommes regardans en haut me loüoient, & que ceux vers leſquels i'arreſtois mon vol, me receuoient honorablement. M'ayant faict voir tant de belles choſes, non ſans faire monſtre de ma perſonne à tous ceux qui me donnoient de la loüange, elle me ramena, n'eſtant plus veſtu de la meſme robbe que i'auois en volant, car il me ſembloit que ie m'en retournois comme vn homme pompeux, & paré richement. Prenant donc mon pere par la main, qui eſtoit là debout, & attẽdant, elle luy monſtra ceſte robbe, & en quel eſtat ie m'en retournois, & ſi le fit reſſouuenir quant & quant, combien peu conuenables eſtoient les choſes qui auoient eſté concluës de moy. Il me ſouuient d'auoir veu cecy, eſtant encores ieune garçon, & troublé comme ie crois par la crainte des coups: Mais cependant, ô Hercul', dira quelqu'vn, ce ſonge eſt long comme vn plaidoyer: ou poſſible quelqu'autre en ſe riant; C'eſt vn ſonge d'Hyuer, adjouſtera-t'il, quand les nuicts ſont plus grandes, & parauanture (comme le meſme Hercule) de trois nuicts entieres, leſquelles Iupiter fit cõtinuër, & s'aſſembler en vne pour l'engendrer. Qu'auoit-il donc à faire de ſe rire ainſi de nous, & nous remettre au deuant vne nuict enfantine, auec des ſonges du temps paſſé? O

La ſcience nous porte dãs le Ciel, pour nous apprendre à deſdaigner les choſes baſſes.

La vertu ne manque iamais d'ornemens, & comme dit Platon, ſi l'on la pouuoit voir toute nuë, ſon amour nous rẽdroit inſenſé.

que ces propos ſont froids! Eſtime-t'il point que nous ſoyons quelques interpretes des ſonges? Vraymẽt nenny, non plus que g Xenophon, qui declare auſſi, comme il fit vn ſonge en la maiſon de ſon pere; & ce qui ſenſuit; Car vous ſçauez, qu'il ne raconte pas ſa viſion, ny pour la ſouſmettre au iugement des Interpretes, ny par maniere de deuis, & de paſſe-temps, (luy qui pour lors eſtoit à la guerre, & fort affairé) ains parce que de ce recit s'en enſuiuoit de l'vtilité. Ie vous ay raconté ce ſonge à ceſte meſme fin, à ce que les ieunes hommes reprennent courage pour s'aduancer, & embraſſent l'eſtude des lettres, ſans qu'aucun d'entr'eux doiue s'eſtonner pour la pauureté, ny perdre vn bel eſprit, & de libre le rendre ſeruile. Car ie ſçay bien qu'il n'y a celuy qui au ſeul recit de mon compte, ne ſoit conſolé, me prenant pour exemple, & conſiderant à part ſoy, comme i'ay eſleué ma fortune de peu de choſe, & me ſuis mis en credit & authorité. Auſſi pouuez vous voir en quel eſtat ie ſuis retourné à vous, pour m'eſtre poulſé aux lettres de moy-meſme, ſans m'eſpouuanter de la pauureté, où pour lors ie me voyois reduit. Que ſi ie n'ay faict autre choſe, à tout le moins me ſuis-je acquis autant de reputation qu'aucun autre des Sculpteurs.

C'eſt vn dur coup à l'eſcolier que la pauureté; mais pour la dompter ſe faut mõſtrer inuincible à la peine.

ANNOTATIONS.

a *Ie tirerois incontinent de mon meſtier aſſez pour m'entretenir.*] Les Sages, bien qu'ils ayent des grandes cõmoditez, ne laiſſent pas de faire apprendre à leurs enfans quelque vacation, afin que ce leur ſoit vn refuge, ſi d'auenture ils ſont frappez de quelque reuers de fortune, ou enuoyez en exil. Car outre que la ſcience n'eſt point ſubjecte au naufrage, & n'abandonne iamais ſon Maiſtre, [1] *Toute terre nourrit vn art, ſi petit ſoit il*, cõme diſoit l'Empereur Neron.

[1] *Suetone en la vie de Neron.*

b *Le ſeul commencement eſt la moitié du tout.*] Ce vers eſt tiré d'Heſiode, par lequel il eſt demonſtré, que tous commencements ſont difficiles, & que la conſtance doit corriger l'apprehenſion que nous cauſent les principes d'vn art.

c *Deux femmes, &c.*] Ce ſonge de Lucian approche fort de la feinte du Sophiſte Cæjus, en laquelle il feint la vertu & la volupté s'eſtre apparuës en vn deſert à Hercule, eſtant encores en enfance, luy permettant de faire eſlection de celle des deux que bon luy ſembleroit.

d *Socrates.*] Il eſtoit fils de Sophroniſcus tailleur de pierres, & l'on tient que ce fut luy qui fit en relief les trois Graces auec vne inuention admirable.

e *Niobé.*] Ceſte fable eſt deſcrite au long dans [2] Ouide.

[2] *Au 6. des Metamorphoſes.*

f *Les ſonges ſont eſmerueillables en leurs effects.*] C'eſt vne choſe hors de doute qu'il y a des ſonges pleins de diuinité, puis que le ſacré Texte nous fait foy, que Dieu reuela jadis en ſonge des grandes choſes à pluſieurs, comme à [3] Abimelech, de ne point toucher à la femme d'Abraham: à [4] Salomon de luy demander tout ce qu'il voudroit: à Pharaon de penſer à la famine qui deuoit aduenir par l'eſpace de ſept ans. Et ainſi des autres.

[3] *Geneſe 2.*

[4] *3. Reg. 3.*

g *Xenophon.*] Ce ſonge de [5] Xenophon eſtoit tel, qu'il luy ſembloit voir la maiſon de ſon pere fondre toute en eſclairs & en foudres.

[5] *Lib. 3. Annal.*

CONTRE CELVY QVI DISOIT, TV ES PROMETHEE EN PAROLES.

L'Autheur loüe icy sa façon descrire, Satirique en sujects; Dialogique en parolles; & respond aux brocards d'vn certain Aduocat.

DIS-TV donc que ie suis Promethée[a]? Si c'est parce que mes œuures sont de limon[b]; Bon-homme, i'en recognois la ressemblance, me disant pareil à luy, & si ne refuse point d'estre appellé *Ouurier de limon*; bien qu'il y ayt du limon fort vil tel qu'est celuy des carrefours, qui est aussi sale que de la bouë: Mais si esleuant auec des loüanges, mes paroles cõme ingenieuses, tu les honnores du nom du plus sage des Titans, pren garde que quelqu'vn ne die que sous ceste loüange il y a de la gausserie & des brocards à l'Athenienne. Car qu'y a t'il de si rare en mes œuures, & en quel endroit de mes escrits remarque-t'on ceste grande sageſſe de Promethee? Ce me sera bien assez, qu'ils ne te semblent du tout terrestres, ny dignes du mont Caucase. Vrayment c'est bien auec plus de raison que vous pouuez estre comparez à Promethee, esprits nez à la chicane, qui plaidez contre la mesme verité: Car sans doute vos ouurages sont vifs, & animez, & par Iupiter leur chaleur est de feu; & il semble que c'est Promethee qui les eschauffe, si ce n'est que vous ne trauaillez point de limon, & que la plus grande partie de vos ouurages est d'or. Mais pour nous qui faisons part au menu peuple de nostre doctrine telle qu'elle est, nous representons des simulachres tous purs, & ne monstrons que des pieces de limon, comme ie viens de dire, telles que celles des autres Sculpteurs, & Statuaires. Au demeurant il n'y a ny mouuement semblable au vostre, ny aucun signe d'ame, ains la chose n'est qu'vne simple montre. Mais possible m'appelles-tu Promethee, comme ce Comique nommé Cleon, lequel tu cognois fort bien:

Cleon est Promethée apres tous ses ouurages.

Et de verité les Atheniens mesmes nommoient Promethees les potiers de terre, ensemble ceux qui s'aydoient des fourneaux, & tous ces autres ouuriers, qui trauailloient à l'argille, ayans esgard au limon, comme i'estime, & aux ouurages qu'on faisoit cuire dans le feu. Que si par le nom de Promethee tu entends parler de cecy, tu le prens fort bien, & te sers tout à propos de ces traicts de gausserie familiers aux Atheniens: parce que nos ouurages sont aussi fresles que les pots de ceux-là, veu qu'il ne faut que la moindre

[a] Le gain a ceste proprieté de rendre les ouurages dorez.

moindre pierre pour les caſſer. Mais quelqu'vn me pourra dire pour me conſoler, que ce ne ſont pas ces raiſons qui m'incitent à faire ces comparaiſons de Promethee, ains pluſtoſt la volonté que i'ay de louër ceſt ouurage nouueau, qui n'a eſté tiré ſur aucun autre exemplaire. C'eſt ainſi qu'apres vne longue contemplation, Promethee forma iadis des hommes, qui n'eſtoient encores en eſtre, ayant fait & façonné certains animaux, de telle ſorte, qu'ils eſtoient mouuans, & aggreables à voir: Tellement que luy meſme en eſtoit l'Archytecte; ſi ce n'eſt que Minerue agiſſoit auec luy, inſpirant l'argile, & rendant les images animées. Voylà ce que quelqu'vn pourroit m'objecter, interpretant ſon dire en bonne part: & poſſible ſeroit-il receuable en ſon opinion. Mais il ne me ſuffit pas qu'on croye que i'inuente quelque choſe de nouueau; bien que ie deſfie tout le monde de dire rien qui approche plus de l'Antiquité, que le pourtraict, au modelle duquel cecy a eſté tiré. Car ie veux bien que tu ſçaches, que ſi ces nouueautez n'apparoiſſoiét quant & quant aggreables, i'en mourrois moy-meſme de honte, & ſerois content de les fouler aux pieds, ſi elles eſtoient tant ſoit peu difformes. Si ie faiſois autrement il me ſemble que ie ſerois digne d'eſtre deuoré par ſeize Vautours, ne conſiderant point que les choſes nouuelles ſont ſouuent les plus laides. Ie diray à ce propos que Ptolomee, fils de Lagus, ayant amené deux nouueautez en Egypte, ſçauoir vn Chameau Bracteen tout noir, & vn Homme de deux couleurs (car la moitié de ſon corps eſgalement diuiſee eſtoit parfaictement noire, & l'autre de ſinguliere blancheur,) apres qu'il eut faict aſſembler les Egyptiens au Theatre, il leur fit voir pluſieurs autres monſtres, & ſur la fin le Chameau, & l'Homme my-blanc, croyant que ce ſpectacle leur apporteroit incontinent de l'eſtonnement. Auſſi eſt-ce la verité, qu'ils furent eſpouuantez voyant le Chameau, & peu s'en fallut que d'abord ils ne priſſent la fuitte, bien qu'il fuſt tout caparaſſonné d'or, & harnaché de pourpre, & qu'il euſt vn frein parſemé de pierreries, tiré du threſor de quelque Darius, ou d'vn Cambyſes, ou d'vn nouueau Cyrus: Mais à voir l'Homme, les vns ſe prenoient à rire, & les autres le deteſtoient comme quelque prodige. Ptolomee cognoiſſant par là qu'il ne ſ'eſtoit pas acquis beaucoup de loüange par ceſte nouueauté, & que les Egyptiens au lieu de ſ'en eſtonner n'en faiſoient pas tant d'eſtat, que d'vne choſe bien formee, & proportionnée, il les fit oſter de là l'vn & l'autre, & n'eut plus ceſt homme en ſi grande eſtime qu'aupara-

L'on dit que la nouueauté plaiſt, mais ce n'eſt pas à tous.

Hiſtoire de Ptolomee.

Des choſes qui plaiſoient le plus aux Egyptiens.

uant. Peu apres le Chameau mourut faute d'en auoir eu ſoing, & Ptolomee fit vn preſent de ceſt homme de deux couleurs au meneſtrier Teſpis, parce qu'il auoit bien ioüé du haut-bois en vn certain banquet. De meſme, ie crains, que mon ouurage ne ſoit vn Chameau aux Egyptiens, & que les hommes n'en admirent que le frein, & la pourpre, veu qu'eſtant compoſee de ces deux belles parties, le Dialogue, & la Comedie, elles ne luy peuuent ſeruir d'embelliſſement, s'il n'y a vne mixtion conſonante, & ſi la proportion ny eſt eſgalement obſeruee. Ie ſçay bien neantmoins que de deux belles choſes ſe peut faire vn meſlange difforme, & eſtrãge, comme ce que l'on raconte de l'Hippocentaure, my-homme & my-cheual, que tu ne diras pas eſtre vne beſte amiable, ains fort farouche, s'il faut croire aux peintres qui nous la repreſentẽt carnaciere & cruelle. Quoy donc? Ne peut-on pas faire quelque œuure excellente de deux belles choſes, compoſees enſemble, comme la meſlange du vin & du miel, que i'eſtime eſtre fort delicieux? Non que ie vueille dire par là que mes compoſitions ſoient telles; car ie crains bien pluſtoſt, que la mixtion n'ayt corrompu la beauté de l'vne & de l'autre partie. Et de verité le Dialogue, & la Comedie n'ont eſté familiers & amys de tout temps, veu que l'vn auoit jadis ſes diſputes en la maiſon, & à part-ſoy dãs les pourmenoirs, auec bien peu de compagnie: l'autre tout au contraire ſe voüant entierement à Bacchus, hantoit les Theatres, y ioüoit quant & quant, ne penſoit qu'à rire & à donner des brocards, & marchoit à la cadence du haut-bois. Par fois auſſi elle ſ'eſleuoit tout à fait en vers Anapeſtiques, propres à choſes hautes & releuees, & ſi ſe mocquoit ſouuent des amateurs du Dialogue, des hommes ſtudieux, de ceux qui recherchent les ſecrets d'enhaut auec trop de curioſité, & de ſemblables perſonnes, ne ſe propoſant autre fin, que de les baffouër, & reprendre ſur eux les brocards & les riſees de Bacchus; les demonſtrant ores eſleuez en l'air, & ſe ioignans auec les nuës, comme Ariſtophane le feint de Socrate, & tantoſt feignant qu'ils meſuroient les ſauts des puçes, comme ſ'ils euſſent trop ineptement diſputé des choſes aëriennes. Or le Dialogue auoit ſes deuis fort honneſtes, tant de la nature des choſes, que de la vertu des Philoſophes; cõme par exemple, ce que les Muſiciens appellẽt [d] Biſdiapaſſon (c'eſt à dire deux fois par tous les tons) eſtre vn accord du plus haut ton au plus bas, qu'on appelle vne quinzieſme. Et neantmoins ces choſes eſtant de la ſorte eſloignees, nous auons bien oſé les ioindre,

Proprietez de la Comedie & du Dialogue.

Les fureurs de Bacchus commencẽt par les ris, & finiſſent par les pleurs.

& lier enſemble, bien qu'elles ne ſe rapportent en rien les vnes aux autres. Ce n'eſt donc pas ſans ſubject que i'ay peur, qu'on ne m'accuſe derechef d'auoir imité ce tien Promethee, ayant faict des Androgynes, & accouplé les femelles auec les maſles: & que pour ceſte action ie ne ſois condamné comme criminel. D'auantage que ie ne ſemble poſſible auoir deçeu les auditeurs, ou faict quelque choſe de ſemblable, leur preſentant des os tous couuerts de graiſſe, ou pour mieux dire vne farce de Comedien, ſous vne grauité de Philoſophe; car celà ſ'appelleroit deſrober. Mais jà n'aduienne qu'on accuſe nos eſcrits du moindre larrecin: De qui l'aurions nous deſrobé? Comme ſi nous n'en cognoiſſions pas bien d'autres qui ont faict de ſemblables compoſitions, des Pytiocamptes, ou [c] recourbeurs de Pins, & des Boues-ceruiers. Toutesfois ie ne ſçaurois qu'y faire; il faut perſiſter [f] aux choſes qu'on a vne fois entrepriſes: Car *c'eſt le propre d'Epimethee* [g] de changer de conſeil, non de *Promethee*.

ANNOTATIONS.

a *Dis-tu donc que ie ſuis Promethee.*] Il n'y a celuy qui ne ſçache la fable de Promethee, fils de *Iapetus*, & comme pour auoir deſrobé le feu du ciel, & animé vn homme d'argile par l'ayde de Minerue, Iupiter fit commandement à Mercure de le lier auec des fortes chaiſnes au pied de Caucaſe mont de Scythie, luy ordonnant pour ſupplice eternel vn Vautour, qui ne ceſſoit de luy ronger les entrailles, & le cœur, lequel comme dit Virgile[1], luy diminuoit & renaiſſoit, ſelon le decroiſt de la Lune. Voy ce qu'en dit Heſiode en diuers endroicts.

[1] *Au 6. de l'Eneide.*

b *Mes œuures ſont de limon.*] C'eſt à dire viles, contemptibles, & de peu de valeur, parce qu'il n'y a rien dequoy on face moins d'eſtat que de la bouë.

c *Ne penſent qu'à rire.*] La principale fin de la Comedie n'eſtoit autre qu'vne bouffonnerie & riſee, pareille à nos farces d'auiourd'huy: Car tout ce qu'on pouuoit s'imaginer pour inciter à faire rire le peuple, on le produiſoit ſur le Theatre: veu meſme que ſi nous croyõs à ce qu'en dit Ariſtophane[2], ces Comediens eſtoient ſi inſolens, que de monſtrer le plus ſouuent au peuple les parties honteuſes des plus fameuſes putains de leurs temps, tirees au naturel.

[2] *Au liure intitulé,* Opera & dies. *Et au dialogue de Iupiter & de Promethee.*

d *Beſdin apoſſon.*] Etaſme fait mention de ce Prouerbe en ſes Chiliades, & Lucian en ſon liure de la methode d'eſcrire l'Hiſtoire.

e *Recourbeurs de Pins.*] Vn certain Scinis, qui fut mis à mort par Theſee, eſtoit ainſi nommé, parce qu'il auoit de couſtume de faire recourber des Pins, pour y attacher ceux que bon luy ſembloit, & les mettre en pieces.

f *Il faut perſiſter, &c.*] C'eſt vne belle vertu que la perſeuerance, & ie conſeille à ceux qui perdent courage en leurs commencements, de voir cõme par la continuation l'Ourſe donne forme à ſon fan à force de le lecher, n'eſtant qu'vne piece de chair quand il eſt né.

g *Epimethee.*] C'eſtoit le frere de Promethee, ce mot eſt tiré du Grec, & s'approprie à celuy qui prend conſeil d'vne affaire quand elle s'en va faicte.

LVCIAN A NIGRIN.

SALVT.

Il s'excuse d'auoir osé mettre par escrit les propos de ce Philosophe pour les luy enuoyer.

TOVT ainsi que celuy seroit digne de risee qui porteroit [a] des Hiboux à Athenes (cõme dit le prouerbe) où les Chats-huans se voyent à trouppes : De mesme me ferois-je mocquer de moy, si pour demõstrer la force & l'energie de tes paroles, ô Nigrin, i'escriuois vn volume entier & te l'enuoyois. Mais puis que mon intention n'est autre pour le present que de t'en donner simplement mon aduis, & t'aduertir comme ces propos m'ont esmeu grandemẽt, i'euiteray sans doute auec raison ce dire de Thucydides, que de [b] l'ignorãce naissent les hardis, & de la discretion les craintifs. Car il est euident que ce n'a pas esté la seule ignorance, ains plustost l'estime que ie fais de tes discours tous remplis de bonne affection enuers moy, qui m'a faict prendre la hardiesse de t'escrire. Adieu.

L'ignorance & la hardiesse sõt inseparables.

NIGRIN, OV DES MOEVRS D'VN PHILOSOPHE.

L'AMY.

En ce Dialogue fort conuenable au tẽps où nous sommes, & propre à l'instructiõ d'vn chacun, l'Autheur faict vne description des bons & des mauuais Philosophes.

VE tu es deuenu fier depuis quelque temps! Tu ne nous daignes plus regarder maintenant, ains semble nous deffendre ta compagnie; & si ne communiques plus auec nous auec tant tant de familiarité que tu soulois faire auparauant. D'où vient ce soudain changement, & ce peu d'estime que tu fais de nous, imitant ceux-là qui ne prisent personne qu'eux-mesmes? Tu me ferois plaisir de me dire d'où procede ceste si grande insolence, & qui en est la cause? LVCIAN. Il n'y en a point d'autre cause mon Amy que la seule felicité. L'AMY. Comment dis-tu celà? LVC. Puis que ie te rencontre icy en passant chemin, il faut que ie te die, que ie suis maintenant bien à mon ayse, voire comme l'on dit aux Comedies, trois fois heureux. L'AMY. Dieux! En si peu de temps? LVC. Ouy vrayment. L'AMY. Dy-nous donc plus au long d'où vient vn si grand

La prosperité faict mescognoistre les hommes.

orgueil, afin que nous en rions à bon eſcient, & fais que nous en puiſſions exactement ſçauoir quelque choſe, ayans entẽdu toute l'affaire? Lvc. Au nom de Iupiter ne te ſemble-t'il point eſtre vne choſe admirable que de ſerf i'aye eſté faict libre, & que de pauure ie ſois deuenu riche; voire de ſot & inſenſé, beaucoup plus modeſte que ie n'eſtois? L'AMY. Vrayment c'eſt merueille: Mais ie n'entens pas bien encore ce que tu me contes. Lvc. Ie m'eſtois acheminé tout droict à la ville, pour voir ſi ie ne rencontrerois *point* quelque Operateur Ophtalmique; car le mal que i'auois en vn œil *ſe rengregeoit* tous les iours. L'AMY. Ie ſçay bien tout celà, & ſi i'ay ſouhaitté ſouuent, que tu t'adreſſaſſes à quelqu'vn qui fuſt bien expert en cet art. Lvc. Parce que ie m'aduiſay qu'il y auoit long temps que ie n'auois viſité Nigrin Philoſophe Platonicien, m'eſtant leué du matin, ie m'y en allay, & heurtant à la porte apres que le garçon euſt faict *rapport* qui c'eſtoit, *ie fus appellé. I'entray donc dans ſa chambre, où ie le treuuay* [c] ayant vn liure en main, & pluſieurs *medailles* des anciens Sages tout autour de luy, enſemble *vn tableau*, où eſtoient deſcrites des figures Geometriques, & vne Sphere de roſeaux, où ſelon mon aduis eſtoit *depeint* tout le monde. Apres m'auoir accolé fort gratieuſement, il me demanda comment ie me portois: A quoy ie luy reſpondis au long. Puis ie voulus ſçauoir de luy au reciproque, comment ſes affaires alloient, & s'il n'auoit point deliberé de voyager derechef en Grece. Il faut que tu ſçaches, mon Amy, qu'auſſi-toſt qu'il euſt entamé ces matieres, & commencé de me deſcouurir ſon deſſein, il reſpandit ſur moy vne ſi grande, & ſi douce ambroſie de paroles, qu'il ſembloit repreſenter ces [d] Sereines, (s'il eſt vray qu'il y en ayt eu autrefois) ces [e] Edons tranſmuez en Linottes, & ceſte Lotte, dont il eſt fait mention dãs Homere, que Circé [f] dõna aux compagnons d'Vlyſſe, ſi eloquẽt eſtoit il. Et de fait il s'enfonça ſi auant dans la loüange de la Philoſophie, & de la liberté qui en prouient, qu'il ſe mocquoit de ce que le vulgaire appelle Biens, ſçauoir des richeſſes, de la gloire, des Royaumes, des honneurs, de l'or, de la pourpre, & de toutes les autres choſes que pluſieurs eſtiment eſmerueillables, & qui jadis me ſembloiẽt telles à moy-meſme. Ouy que i'eus ce Diſcours auec vn eſprit attentif, & ouuert, ie ne ſçauois vrayment ny à quoy comparer ce qui m'eſtoit aduenu, ny quelle reſolution prendre. Ores ie me pleignois de voir ainſi meſpriſees les richeſſes, l'or, l'argent, & la gloire, choſes dont ie faiſois grand eſtat; & peu s'en fallut, que de

Les Sages ont touſiours apres d'eux les trophees de ce qu'ils ayment.

Il ne faut pas s'arreſter ſur les opinions du vulgaire.

regret ie n'en vinſſe aux larmes. Tantoſt elles me ſembloient abjectes, & ridicules; puis derechef ie me reſioüyſſois d'eſtre ſorty de l'air eſpais, & obſcur de ma vie precedente, pour ioüyr d'vne grande lumiere, & ſerenité. Tellemẽt qu'il ne me ſouuenoit plus pour lors (ce que ie tenois pour vne grande nouueauté) ny de mon œil, ny de ſa maladie, ains deuenois petit à petit plus clairvoyant de mon eſprit, ayant iuſques à lors ignoré, que ie l'euſſe là porté aueugle. Paſſant outre ie paruins à ce que n'agueres tu reprenois en moy: Veu que ces paroles me firent deuenir ſi hautain, que depuis ie ne penſe plus à rien que ce ſoit; car il me ſemble que la Philoſophie m'a rendu ſemblable à ce que l'on dit eſtre aduenu aux Indiens par le moyen du vin lors qu'ils en beurent la premiere fois, veu qu'eſtans d'vn naturel plus chaleureux que les autres, & beuuans d'vn breuuage ſi fort, ils entrerent ſoudain en fureur, & commencerent à forcener doublement pour auoir beu le vin pur. De ceſte meſme façon ma's-tu veu venir eſpris d'vne fureur diuine, & tout enyuré de paroles (ſi toutesfois celà ſe doit appeller yurongnerie, pluſtoſt que tẽperance & ſobrieté.) L'AMY. Mais ie voudrois bien entendre ces propos ſ'il eſtoit poſſible, car ils ne ſont pas à meſpriſer, principalement ſi celuy qui en eſt curieux, & deſire de les ouyr, eſt de tes amys. LVC. Prens courage, cher amy, & t'aſſeure, comme dit Homere, Que tu prouoques à parler celuy qui en a plus d'enuie que toy. Que ſi tu ne m'euſſe preuenu, vrayment ie t'euſſe prié moy-meſme de m'en ouyr faire le conte. Car ie veus que tu teſmoigne de ma part au vulgaire, que ſi par fois l'on me void reſuer, ce n'eſt pas ſans raiſon. Et d'ailleurs ie ſeray tres-content de me ramenteuoir ſouuent ce diſcours. Et tout ainſi que les Amants en l'abſence de leurs Maiſtreſſes ſe figurent en l'idee leurs amours, & les paroles par elles dictes, & en ſi amuſans aſſoupiſſent leur paſſion, cõme ſi les perſonnes aymées eſtoient là preſentes; veu meſme que quelques-vns d'entr'eux penſent deuiſer auec elles, & ſe reſioüyſſent des parolles qu'il leur ſemble oüyr, comme ſi elles venoient d'eſtre dictes, & appliquant ainſi leur eſprit au ſouuenir du paſſé, ne peuuent prendre du repos aux choſes qu'ils ont en leurs pieds, & qui les trauaillent: De meſme en eſt il de moy. Bien que ie ſois fort eſloigné de la Philoſophie, ce m'eſt neantmoins vne grãde conſolation de me remettre en memoire les propos que i'oüy pour lors, & de les repeter à part moy. Bref i'ay touſiours la veuë ſur ce Philoſophe, comme ſi voguant ſur mer en pleine nuict, ie regardois quelque phare. Il

Les choſes où nous prenons du plaiſir naturellemẽt, nous allegent en nos afflictions.

Le vin rendit forcenez les Indiens la premiere fois qu'ils en beurent.

Comparaiſon des effects de la Philoſophie à ceux de l'Amour.

eſt preſent ce me ſemble à toutes mes actions, & ne ceſſe de me repeter les meſmes paroles. Par-fois auſſi (principalement lors que i'eſleue mon eſprit, & le tiens comme attaché ſur luy) ſon viſage ſ'apparoiſt à moy, & le ſon de ſa voix ſ'imprime dedans mes aureilles. Car ſelon ce dire Comique; Il delaiſſe vrayment ie ne ſçay quel aiguillon aux Auditeurs, comme dit Euripide de Pericle. L'AMY. Ceſſe ie te prie, ô admirable homme, d'vſer de preface, & me fais le conte pur & ſimple, repetant le diſcours depuis le commencement: car tu me trauailles trop de te voir ainſi tournoyant aux extremitez de la matiere. LVC. Tu as raiſon, & c'eſt ainſi qu'il le faut faire. Mais dy-moy ie te prie, mon Amy, as-tu iamais veu de ces mauuais Acteurs de Tragedies, ou, par Iupiter, de Comedies meſmes? I'entens parler de ceux qui font ſifler le peuple, ſe mocquent d'eux, qui corrompent les Poëmes, & qui ſont finalement chaſſez, quoy que les fables ſoient la plus-part du temps bien compoſees, & emportent le prix ſur toutes les autres. L'AMY. Ie cognois pluſieurs de ces ouuriers: Mais pourquoy me demandes-tu celà? LVC. C'eſt parce que ie crains, qu'il ne te ſemble que i'imite icy ces propos par riſee, joignant ores les choſes ſans ordre, & tantoſt corrompant le ſens pour mon peu d'eſprit, & que procedant ainſi petit à petit ie ne face incontinent meſpriſer la fable. Il eſt vray que quand celà ſeroit ie ne m'en facherois pas beaucoup, ſi ce n'eſt qu'on vint à rejetter le ſubject, & à diffamer le party meſme que ie ſuis. Parquoy ſouuienne toy, durant mon diſcours, g que le Poëte n'eſt point coulpable de telles fautes, car poſſible eſt-il aſſis bien loing du jeu, ne ſe ſouciant point pour tout des choſes qui ſe font ſur l'eſchaffaut. Pour moy ie te feray voir par l'eſſay, ſi ie ne ſuis point bon autheur, & ſi ie n'ay pas bonne memoire ſur vn Theatre, ne differant en rien pour le reſte d'vn Meſſager Tragique. Par ainſi, ſi ie te ſemble dire quelque choſe qui ſoit vn peu hors de raiſon, propoſe toy tout auſſi-toſt, que c'eſtoit là le meilleur, & que le Poëte l'auoit poſſible dit autrement. Que ſi tu me ſifles, n'aye peur que ie m'en faſche. L'AMY. Par Mercure tu as faict vn bel exorde, & ſelon la reigle des Rhetoriciens: Mais il me ſemble que tu voulois encores adiouſter cecy; Que la cõuerſation que vous auez euë enſemble a eſté de peu de duree: Que tu n'es pas venu icy expres pour haranguer, & qu'il vaudroit beaucoup mieux l'ouyr parler luy-meſme que toy, qui n'en as rapporté que bien peu de choſes, ramaſſees en ta memoire, comme tu as peu. N'eſt-ce pas là ce que

L'Idee de ce que nous aymons ſe preſente touſiours à nos yeux.

L'action releue les paroles, & les faict priſer.

Vne longue preface en vn diſcours, eſt vne teſte plus grãde que tout le corps.

tu voulois dire? Il n'eſt donc plus beſoin que tu m'en parles d'auantage, ains que tu penſes d'auoir deſià faict ta preface pour tout le diſcours, & que ie ſuis preſt de t'en loüer & ſçauoir bõ gré. Que ſi tu dilayes d'auantage, ie me remettray en memoire les fautes commiſes pendant ton Diſcours, & ſifleray ſi haut que tous m'entendront. LVC. Vraymẽt ie m'en allois dire ce dequoy tu viens de parler, y adiouſtant que ie ne ſçaurois pour tout proferer vn ſeul mot auec autant de grace que luy, car ce m'eſt vne choſe impoſſible. Auſſi ne veux-je pas derechef luy attribuer mes propos, de peur que de quelqu'autre coſté ie ne ſois faict ſemblable à ces joüeurs de farces, leſquels ayant pris ſouuẽt les perſonnages d'Agamemnon, ou de Creon, ou d'Hercule meſme, tous couuerts de drap d'or, regardans d'vn œil affreux, & ouurans la bouche, ſe contentent de prononcer quelque petite choſe, maigre & effeminee, & ce plus laſchement qu'Hercule, ou Polixene. Afin que ie ne ſois donc blaſmé moy-meſme d'auoir pris vn maſque beaucoup plus grand qu'il ne conuient à ma teſte, & qui des-honore par conſequent tout l'habit, ie veux deuiſer auec toy ſans fard, & en propre perſonne, de peur que venant à choir en quelque precipice, ie ne tire apres moy ceſt Herôs, duquel ie repreſente le perſonnage. L'AMY. Ie crois que ceſt homme icy ne ceſſera d'aujourd'huy de faire le Tragique & le Comedien pres de moy. LVC. Ie me tais, puis que cela eſt, & m'en vay reprendre mes premieres briſees. Il commença donc ſon Diſcours par vne loüange de la Grece, & des habitans d'Athenes, de ce qu'ils eſtoient eſleuez enſemblement à la Philoſophie, & à la pauureté, & ne voyoient gueres volontiers aucun, ſoit qu'il fuſt citoyen, ou eſtranger, qui pour donner entree aux voluptez, les voulut faire ſortir hors des bornes de leur ancienne honneſteté: Au contraire ſi quelqu'vn ſ'en alloit à eux auec ce deſſein, ils le conuertiſſoient petit à petit, luy faiſoient oublier ſes mauuaiſes mœurs, & ſi le remettoient dans le droict chemin de bien viure. Il faiſoit auſſi mention de l'vn de ces grands Seigneurs tout eſclatant en or, lequel arriuant dans Athenes pour ſe faire paroiſtre, ſuiuy d'vn gros train, & de beaucoup de finance, & riche bagage, penſoit de ſe faire admirer aux Atheniens, & eſtimer bien-heureux. Mais tout au contraire le pauure homme leur ſembloit miſerable, & deſlors ils ſe propoſerent de l'inſtruire. Ils ne luy deffendirent pas pourtant, auec rigueur & publiquement qu'il n'euſt à viure ſelon ſon plaiſir en vne Cité libre, & comme bon luy ſembleroit: Mais apres qu'on euſt reconneu

Comparaiſon propre.

Hiſtoire à la loüange des Atheniens ſur le meſpris des richeſſes.

Les ornemens de l'ame nous font paroiſtre, non ceux du corps.

recogneu ſon humeur hautaine & faſcheuſe aux Academies, & bans publics, & comme il battoit ſes ſeruiteurs & pouſſoit tous ceux qui ſe rencontroient deuant luy; quelqu'vn qui ſe trouua là de fortune luy dit tout bas, feignant de ne le point voir, & de ne s'attaquer pas à luy. *Il auoit peur de mourir en ſe lauant, mais il y a fort bonne paix au bain, & par conſequent il n'eſtoit pas beſoin d'vne ſi grande trouppe de ſoldats pour le garder.* Cependant luy qui entendoit fort bien celà, retenoit ces paroles & en faiſoit ſon profit. Vne autrefois eſtant reueſtu d'vn habit tout bigarré, & d'vne robbe de pourpre, iceux ſe rians fort à propos, & auec bonne grace du luſtre qu'auoient les couleurs: *Voy le Printemps, jà venu*, diſoient-ils: Puis, *D'où vient ce Paon icy?* adjouſtans, *Poſſible eſt-ce celuy-là de ſa mere*; & telles autres riſees. Ainſi ſe mocquoient-ils de toutes ſes autres bagatelles; ores du nombre des anneaux, & tantoſt de la grande curioſité qu'il auoit à attifer ſes cheueux, ou de ſa laſciue maniere de viure. Voilà comme il ſe fit ſage petit à petit, & s'en retourna beaucoup meilleur qu'il n'eſtoit venu, ayant eſté inſtruit en public. Or pour monſtrer qu'ils n'auoient point honte de ſe confeſſer pauures, il me fit recit de quelques propos qu'il diſoit auoir eſté tenus publiquemẽt d'vn chacun aux jeux Panateneãs, ou aux feſtes de Minerue: C'eſt que quelqu'vn des habitans auoit eſté pris, & mené deuant le Preuoſt des jeux, parce qu'il eſtoit venu au ſpectacle auec vn habit de couleur: Mais tous ceux qui le virent en eurent pitié, & intercederent pour luy: Car le trompette ayant publié, qu'il auoit enfreint la loy, pour ſeſtre veſtu d'vn tel habit; Tous ſe mirent à crier d'vne meſme voix, & cõme ſ'ils euſſent enſemblement conſulté ceſt' affaire, qu'il luy falloit pardonner ceſte faute, puis qu'il n'auoit point d'autre veſtemẽt. Il me loüoit donc ces belles actions, enſemble la liberté qui regne entr'eux, leur modeſte façon de viure, & leur repos, & tranquilité d'eſprit: Toutes leſquelles choſes ſont exemptes des traicts de l'enuie. Il m'aſſeuroit auſſi que la conuerſation de ces gens là, auoit de la ſympathie auec la Philoſophie, qu'elle pouuoit conſeruer les mœurs en leur entier, & qu'vn homme de bien y trouuoit dequoy paſſer heureuſement ſes iours, ayant appris à meſpriſer les richeſſes, & fait deſſein de viure honneſtement; adjouſtant, Que tout homme qui aymoit les richeſſes & l'or, & meſuroit la felicité par la pourpre, & par les faueurs, ſans auoir iamais ny ſauouré la liberté, ny faict eſſay de la franchiſe de parler, ny aymé la verité, ny deteſté le ſeruage & la flatterie: ou, Quiconque ſe baignoit en

C'eſt eſtre vrayement vertueux que de ne point rougir pour la pauureté.

Les Philoſophes ont de tout temps eſté pauures, mais non pas tous.

Preferer les biens du corps à ceux de l'eſprit, c'eſt vn acte de folie.

la volupté, & ne ſeſtudioit qu'à luy complaire, ſeul amy de tables bien couuertes, ſerf du vin & des paillardiſes, plein de malice, de menſonge, & de fraude; ou finalement quiconque ſe plaiſoit à ouyr, & les ſons des inſtrumens, & les tumultes laſcifs & deſplaiſans, & les chants effeminez; Qu'il ne falloit qu'il allaſt ailleurs qu'en ce lieu cy (de Rome:) car toutes les ruës, & les marchez y ſont pleins des plus voluptueuſes choſes du monde; & il eſt permis à vn chacun de donner entrée à la volupté, par toutes les portes, ſoit par les yeux, par les aureilles, par les narines, ou par le goſier; & bref par l'attouchement, ou par l'acte Venerien: Car ceſte volupté decoulant comme d'vne ſource rapide, & touſiours courante, les chemins en ſont tous pauez. L'adultere, l'auarice, le parjure, & tels autres attraits de lubricité, ſ'y rencontrent & marchent de pair: Tellement que l'ame eſtant accablee de tous coſtez, la vertu, la honte, & la iuſtice ſont rejettees; & le lieu de leur demeure rendu deſert, & aride de ſoif, pullule en toute ſorte de brutalitez. Ainſi me deſcriuoit-il ceſte ville, maiſtreſſe & gouuernante de tous ces grands biens. A mon retour de Grece (adjouſta-t'il) & ſi toſt que ie me vis proche de ce lieu, faiſant le retif contre moy-meſme, i'allois recherchant la cauſe de mon arriuee, me ſeruant des paroles que Tyreſias dict à Vlyſſe dans Homere:

La Volupté ne manque iamais d'inuentions pour entretenir ſes fauorits.

Deſcription de la Volupté.

Odyſſ. 12.

Pourquoy donc, mal-heureux en laiſſant la lumiere
Du gracieux Soleil.

Sçauoir la liberté, & felicité de la Grece, t'es-tu venu rendre icy, pour y voir le tumulte importun, les faux accuſateurs, les orgueilleux accueils, les banquets, les flatteurs, les meurtriers, les attentes d'hoiries, & les amitiez deguiſees? Qu'as-tu deliberé de faire? veu que tu ne peux t'abſenter d'icy, ny t'accouſtumer aux vieilles façons de ceſte ville. Apres auoir donc conſulté long-temps à part moy, ie conclus finalement, que (comme vn ſecond Hector, que Iupiter rendit invulnerable, le tirant hors des traicts, & des coups,) il falloit auſſi que ie me retiraſſe loing du ſang, du maſſacre, & du bruit; tellement que depuis ie me ſuis touſiours tenu chez moy, & m'eſtant reduit à ceſte maniere de viure, que pluſieurs eſtiment laſche & effeminée, ie deuiſe auec la Philoſophie, & ay pour mon entretien ordinaire Platon, & la Verité. Par-fois auſſi, m'imaginant que ie ſuis ſur vn grand Theatre, ie regarde d'enhaut les actions des mortels, qui peuuent d'vn coſté contenter l'eſprit, & le faire rire, & de l'autre terraſſer vn homme, & le

La ſolitude eſt neceſſaire à celuy qui veut vacquer à la contemplatiõ.

ſetter hors des bornes de la raiſon pour conſtant qu'il ſoit. Car (s'il eſt permis de loüer les vices,) ie ne penſe pas qu'il y ait lieu dãs le monde, où la vertu ſouffre plus de ſecouſſes qu'en ceſte ville, qui eſt vne vraye lice, où l'eſprit de l'hõme ſe cõnoiſt à l'eſpreuue: puis que ce n'eſt pas peu de choſe que de reſiſter à tant d'appetits dereiglez, & aux ſpectacles, & allechemens d'oreilles, qui nous attirent, & colettent de toutes parts. Mais il faut à l'imitation d'Vlyſſe paſſer ceſte mer à la nage, & trauerſer ſes eſcueils, ſans auoir neantmoins, ny les mains liees, ny les aureilles bouchees de cire (car il y auroit trop du danger) ains auec vn eſprit attentif, libre & releué. On peut encores admirer la Philoſophie, l'oppoſant par vn paralelle contraire à la folie des hommes, & meſpriſer par conſequent les biens de fortune, voyant que dans le monde (cõme ſi c'eſtoit vne fable, & vn jeu qui ſe repreſentaſt par diuers perſonnages) l'vn ſe faict maiſtre de ſimple valet, l'autre riche de pauure qu'il eſtoit parauant: L'vn de pauure deuient grand Seigneur, & Roy meſme; l'autre eſt ores amy, & tantoſt ennemy: Bref l'vn eſt libre, & l'autre exilé. Merueille! La fortune nous rend teſmoins oculaires qu'elle ſe jouë des affaires des hommes, & confeſſe elle meſme qu'il n'y a rien de ſtable çà bas; & neantmoins ceux qui l'experimentent tous les iours viuent auec des eſperances, deſquelles ils ne voyent iamais les effects. Pource que ie t'ay dit, qu'il eſt loiſible de recreer ſon eſprit, & ſe rire de ce qui ſe paſſe au monde ie te l'expliqueray maintenant. Eſt-il poſſible que ces gros richars ne ſoient dignes de riſee, leſquels font monſtre de leur pourpre, eſtallent au vent leurs anneaux, portent ſur eux mille bagatelles; & ce qui eſt le plus abſurde, ſaluent d'vn nom eſtranger ceux qui leur viennent à rencontre, eſtimans qu'il leur doit ſuffire de ce qu'ils les ont ſimplement œilladez. Quelques-autres plus inſolens en leur vanité, pourchaſſent d'eſtre, non de loing, ny ſelon la couſtume des Perſes, ains il faut que celuy qui s'approche d'eux faſſe vne grande reuerence, & teſmoignant ſon affection par vn geſte exterieur, s'en aille leur baiſer la poitrine, ou bien la main dextre: ce qui eſt tenu pour vn grand heur par ceux-là meſme qui ne paruiennent iamais à ce grade d'honneur. Vn autre apres s'eſtre tenu debout vn long temps pour ſe preſenter, ſe verra ſoy-meſme deçeu: Enquoy i'eſtime loüable l'indiſcretion de ceux cy qui ne daignent, ny de luy en ſçauoir du gré, ny de l'appeller. Mais ceux-là ſont encores plus dignes de riſee, qui les ſuiuent, & les amadoüent, & ſe leuans en pleine nuict,

Deux contraires paroiſſent mieux quand ils ſont oppoſez l'vn à l'autre.

Les riches ſont les boufons des ſages.

Les grandeurs nous font mécognoiſtre, & iamais Alexandre n'euſt voulu eſtre adoré s'il ne ſe fuſt veu le plus Grand de la terre.

font la ronde par toute la ville, & souffrent d'estre repoussez par les valets, abbayez par les chiens, outragez par les flatteurs, & telles autres injures. Or le salaire de ces fascheuses allees, & venuës, n'est autre qu'vn miserable repas, auquel combien de viandes ne deuorent-ils? combien de fois ne boiuent-ils, & quels discours (qui ne sont gueres sceants) ne tiennent-ils? Finalemẽt apres qu'on les a bien saoulez ils s'en vont, & se plaignent, ou du festin mesme, ou des affronts qu'ils ont reçeus à la table, ou d'auoir esté traictez chichement. On ne void autre chose par les carrefours que telle maniere de gens; les vns rendent leur gorge, les autres s'entrebattent pour des putains, & plusieurs d'entr'eux couchez sur le paué iusques au matin, font paroistre aux Medecins la cause de leurs pourmenades: & ce qui est le plus mal-seant, c'est que quelques-vns de leurs bandes, tout malades qu'ils sont, ne peuuẽt se tenir en repos. Pour moy i'estime les flatteurs beaucoup pires que les flattez, & les tiens pour la principale cause de leur orgueil: car tandis qu'ils admirent leurs grands moyens, loüent leur or, se trouuent à trouppes dés le matin à l'entree de leurs maisons, & arriuant là, les appellent leurs Seigneurs, ie vous laisse à penser quelle bonne opinion n'ont-ils d'eux-mesmes? Que si d'vn commun accord, ils se retiroient tant soit peu de temps de cet esclauage volontaire, n'estimes-tu pas que tout au rebours ces grands riches s'en iroient aux portes des mendians? Ouy sans doute; & les prieroient de ne vouloir laisser ny leur bon-heur, sans tesmoins oculaires, ny le luxe de leurs tables bien couuertes inutile, ny leurs grands palais depeuplez & deserts: car ils ne font pas tant d'estat des richesses que d'estre estimez bien-heureux, à cause d'icelles. Aussi est-ce la verité que celuy n'a point pour tout de plaisir qui possede ou des belles maisons, ou a de l'or & de l'yuoire à souhait, si quelqu'vn n'en admire l'esclat. Il faudroit donc raualler, & auilir leur authorité de ceste maniere, faisant rempart du mespris à l'encõtre de leur richesse: veu que c'est les entretenir en leur folie, que de les caresser. Celà est bon à faire à ceux qui reconnoissent leur ignorance. Mais que les hommes qui font semblant de philosopher, commettent des choses beaucoup plus absurdes, & ridicules que celles-là, c'est l'action la plus fascheuse de toutes. Car en quel estat penses-tu que soit mon esprit, quand ie vois l'vn de ceux-cy, principalement des plus anciens, estre pesle-mesle parmy la trouppe des flatteurs, seruir d'estafier à ceux qui sont éleuez aux dignitez, & deuiser familierement auec ceux qui le

C'est vn horloge sans arrest qu'vn esprit desbauché.

Il est quelquefois necessaire d'vser de mespris pour estre prisé.

Parmy les Sages il se trouue touſiours quelque fol.

mandent aux repas, paroiſſant neantmoins ſur tous les autres, à cauſe de ſon veſtement. Et ce qui me fache le plus en cecy, c'eſt qu'ils n'ont pas l'eſprit de changer d'habit, quand ils repreſentent la fable entiere ſous vn meſme perſonnage, & en meſme eſtat. Mais à quel flatteur comparerons nous les choſes qu'ils font aux banquets? Ne mangent-ils pas plus hardiment que les autres? Ne ſ'enyurent-ils point auſſi plus appertement? Puis ſe leuent de table tous les derniers, & veulent plus emporter du feſtin que perſonne. Quant aux plus diſcrets d'entr'eux, ils ſe mettent ſouuent à chanter. Voilà les cauſes, pour leſquelles il tenoit ces choſes pour ridicules, & faiſoit mention en particulier de ceux qui philoſophent à gages, & mettent la vertu en vente, comme en vne foire publique: A cauſe dequoy il nommoit leurs eſcholes des boutiques, & des tauernes. Car c'eſtoit ſon opinion, que quiconque faiſoit profeſſion d'*enſeigner le meſpris* des biens de fortune, il deuoit premierement *abhorrer* luy-meſme la richeſſe & le gain. Et c'eſt la verité *qu'il ne* diſoit rien de parole, qu'il n'accompliſt en effect; *attendu* qu'outre qu'il communiquoit gratuitement auec *ceux* qui le daignoient rechercher, il aſſiſtoit encores *les* pauures de ſes moyens, & fouloit aux pieds toute ſorte de ſomptuoſité. Il ſe ſoucioit ſi peu des affaires d'autruy, que meſme il *ne* tenoit compte de ſes biens propres, qui ſe diminuoient à veuë d'œil: car ayant vne meſterie pres de la ville, il fut pluſieurs annees ſans y aller, & ſi dés le commencement ne l'eſtima point eſtre ſienne, ſon opinion eſtant telle, ſelon mon aduis, qu'en matiere de telles choſes, aucun d'entre nous n'en eſt Seigneur naturel, ains que nous en ſommes ſeulement reputez les Maiſtres temporels, pour vn terme paſſager & incertain que nous en ioüyſſons par les loix & les ſucceſſions, apres lequel elles viennent à eſchoir à vn autre qui nous en oſte le nom. Mais ce qui eſt d'admirable en luy, & qui ſert d'vn bel exemple à ceux qui veulent l'imiter, c'eſt la mediocrité qu'il obſerue en ſes repas, ſes exercices reglez, & limitez, la majeſté venerable de ſa perſonne, la bienſeance de ſon habit, & ſur tout la modeſtie de ſon eſprit, & la diſcretion en ſes mœurs. Il ſouloit aduertir d'ordinaire ceux qui le frequétoient, qu'ils ne ſe mõſtraſſent point retifs à bien faire, à l'imitation de ceux qui ſe donnent vn iour prefix, ou d'vne feſte, ou d'vne ſolemnelle aſſemblee, pour commencer deſlors à ne plus *mentir*, & à s'acquitter du deuoir: Car il tenoit pour maxime, qu'vne vraye intention de faire du bien deuoit eſtre prompte, &

La Vertu ne s'achepte pas ſans trauail, ny ſans argẽt auſſi, auiourd'huy principalemẽt.

Quel doit eſtre vn Precepteur.

Il ne faut iamais dilayer vn bien.

ſans aucune remiſe. Il blaſmoit auſſi fort ces Philoſophes, leſquels eſtimans que l'exercice des vertus conſiſtoit à faire en ſorte que les ieunes hommes ſ'accouſtumaſſent aux incommoditez, & à la fatigue, lioient les vns, fouëttoient les autres; & le plus charitable d'entr'eux, ſe contẽtoit de picquer la ſuperficie de leur corps auec vn poinçon. Luy tout au contraire eſtoit d'opinion qu'il falloit premierement preparer dans les eſprits ceſte durté, & reſiſtance aux douleurs, & que celuy, qui deſiroit de bien inſtruire les hommes, deuoit auoir eſgard à ce qui touche, l'ame, le corps, l'aage, & la nourriture, afin de ne ſe point rendre blaſmable, voulant contraindre à l'impoſſible ſes eſcoliers: A quoy il adjouſtoit que pluſieurs eſtoient morts pour auoir eſté traictez de la ſorte. I'en vis vn moy-meſme, lequel ayant jà gouſté ceſte diſcipline, ſi toſt qu'il euſt ouy la vraye doctrine, il quitta là ces opinions erronées, & ſ'alla rendre tout courant à ceſtuy-cy, donnant des marques d'vn eſprit beaucoup plus meur qu'auparauant. Il faiſoit encore mention de quelque ancien, laiſſant ceux-cy à part, & diſcouroit ores des tumultes, & tantoſt des querelles qui ſe faiſoient en la ville; enſemble des Theatres de l'Hippodrome, du Cirque, des ſtatuës des Cheualiers, des noms de leurs cheuaux, & de ce qu'on en diſoit par les carrefours, (car de verité pluſieurs ſe font eſtimer fols auec leurs cheuaux) & en reprenoient meſmes quelques-vns de ceux, qu'on eſtime ſtudieux, & gens de lettres. De ce diſcours il paſſoit à l'autre partie du jeu, & traictoit des funerailles des morts, & des teſtamens; adjouſtant, que les enfans des Romains ne diſent pendant leur vie qu'vn ſeul mot veritable, qui eſt celuy de leurs teſtamens, où ils requeroiẽt de n'eſtre deboutez de leur verité. Ces paroles me prouoquerent à rire, principalemẽt quand il adjouſta, que ceux-cy penſant d'enſeuelir auec eux leur peu de ſçauoir, ne pouuoient ſe tenir de confeſſer par eſcrit leur ſottiſe, veu que les vns ordonnent qu'apres leur decez, on ayt à bruſler [k] les plus ſuperbes habits qu'ils ont porté durant leur vie. Les autres veulent, que quelques-vns de leurs domeſtiques demeurent, comme pour garde de leur ſepulture. Il y en a auſſi, qui enjoignent expreſſément, qu'on couronne de fleurs les colomnes de leur tombeau, par où ils monſtrent que leur folie dure iuſques à la mort. Ce qu'ils font poſſible, pour faire voir quelles ont eſté leurs actions pendant leur vie, puis qu'ils ordonnent que telles choſes ſe faſſent apres leur mort: Il entendoit parler de ceux, qui acheptent des viandes exquiſes & cheres, qui repandent peſle-

Conſiderations que doit auoir celuy qui faict profeſſiõ d'enſeigner la ieuneſſe.

Contre les ſots teſtamens.

Les belles actions de la vie couronnent celles de la mort.

Contre le luxe.

meſle le vin aux banquets auec les parfums, qui ſont tous couuerts de roſes en plein hyuer, qui ayment les choſes rares, & les meſpriſent, ſi elles ne ſont hors de ſaiſon. En ce rang eſtoient mis ces grands aualleurs de myrrhe, leſquels il blaſmoit entre-autres, diſant qu'ils ne ſçauoient pas conteter à l'ayſe leurs appetits, ains qu'ils ſe meſprenoient, & y mettoient du deſordre, permettans à la volupté d'offenſer tellement leurs eſprits, que comme l'on dit aux Tragedies & Comedies, *ils eſtoient forcez de s'eſchapper par delà la porte*, c'eſt à dire, de ſortir d'vn mal pour entrer en l'autre. Il appelloit donc ceſte ſorte de plaiſir vne incongruité: & diſoit ce qui ſenſuit, pour meſme raiſon, imitant les brocards du Dieu Momus, qui treuuoit à redire par tout. Car comme vn certain reprenoit ce Dieu qui auoit forgé le Taureau, pour n'auoir poſé les cornes plus bas que les yeux: ainſi blaſmoit-il ces porteurs de couronnes, parce qu'ils ignoroient la vraye ſituation d'icelles. Si celà eſt, diſoit-il, qu'ils ſe plaiſent *tant à l'odeur des violettes*, & des roſes, il les falloit pluſtoſt couronner le plus pres du nez qu'on euſt peu, pour leur donner moyen d'en tirer plus de volupté. De ceſte meſme façon *ſe rioit-il* de ceux, leſquels en leurs banquets ſolemnels vſoient d'vne diuerſité de ſauces, & d'vn excés de friandiſes; adjouſtant, que ceux-cy ſe donnoient pluſieurs empeſchements pour vn plaiſir de peu de duree. Il demonſtroit pareillement, que telles gens ſe mettoient en peine pour quatre doigts de volupté ſeulement (car le goſier d'vn homme pour grand qu'il ſoit, n'a pas d'auantage de longueur) attendu, qu'ils n'auoient point de plaiſir des viandes exquiſes auant que les aualer; & que les ayant machees, elles ne les ſaouloient pas plus que les autres. C'eſt donc vne grande folie à eux, continuoit-il, d'achepter ſi cher vne volupté paſſagere, & s'ils ont du mal qu'ils ſ'en prennent à leur ignorance, pour ne ſçauoir connoiſtre les vrays & ſolides contentemens que la Philoſophie partage à tous ceux qui deſirent de trauailler. Ces paroles eſtoient ſuiuies d'vn recit qu'il faiſoit de ce qui ſe paſſoit aux bains; deſquels il diſcouroit fort au long, enſemble du grand nombre des valets, des injures qu'on y reçoit, & de ceux qui s'appuyoient ſur leurs ſeruiteurs auec tant d'ayſe qu'il leur ſembloit eſtre portez en l'air. Entr'autres choſes il en hayſſoit principalement vne, qui eſt familiere à la ville, & commune aux bains, c'eſt que quelques ſeruiteurs ont de couſtume d'aller deuant, & aduertir vn chacun à haute voix de prendre garde aux pieds, de peur de chopper, ou rencontrer

Les gourmãds ſont tous les iours de nouueaux ſouhaits, comme celuy qui deſiroit d'auoir vn col de grue pour mieux ſauourer le vin.

Le luxe eſt ingrat à ſon Maiſtre, car il eſt à la fin cauſe de ſa perte.

quelque foſſe: Et ce que ie treuue de plus abſurde, c'eſt qu'il faut meſme qu'ils les admoneſtent de marcher: Tellement qu'il s'eſtonnoit fort, & tenoit pour vne choſe inſupportable, de ce qu'ils ne ſe ſeruoient des mains, ny de la bouche d'autruy pour manger, ou de leurs oreilles pour eſcouter, ou de ce qu'ils n'auoient point affaire des yeux d'vn autre pour regarder, bien qu'ils fuſſent ſains. Ceux-là meſmes, diſoit-il, ſe laiſſoient chatoüiller l'oreille par des mots qui ne ſont ſceants qu'à des hommes aueuglez & perdus: Car ils ſouffroient ces affronts en plein iour, & aux lieux publics; & neantmoins c'eſtoient eux qui auoient la charge des villes. Apres m'auoir faict le recit de ces choſes & de pluſieurs autres, il finit ſon diſcours. Pour moy, qui l'eſcoutois tout pantelant de crainte que i'auois qu'il ſe teût, il m'aduint comme jadis aux Feaces, eſtant tout hors de moy-meſme pour l'auoir regardé fixement vn long temps, i'eſtois ſi eſtourdy, & auois le cerueau ſi broüillé, que ie fondois en ſuëur, & l'eau me degouſtoit de toutes parts. Que ſi ie voulois dire quelque choſe, ie ne pouuois, & la parole me tariſſoit à la bouche: Tellement que de faſcherie les larmes m'en venoient aux yeux. Auſſi ſon diſcours ne m'auoit pas atteint ſuperficiellement, & à l'aduenture; ains la playe eſtoit profonde, & mortelle; & la parole lancee de droict fil auoit, ſ'il faut ainſi dire, entamé l'eſprit. Car ſ'il m'eſt permis de parler en Philoſophe, ie tiens, que l'eſprit de l'homme ingenieux eſt ſemblable à vne butte bien deliee; & qu'il y a pluſieurs Archers en ceſte vie, qui ont leur carquois fourny de diuers propos. Tous neantmoins ne tirent pas droict, ains quelques-vns d'entr'eux ayans leurs cordes trop tenduës, laſchent le traict plus roidemẽt qu'il ne faut; & ceux-cy ne laiſſent pas de bien viſer, mais leurs fleſches au lieu de demeurer ſur la butte, elles paſſent outre, & volans plus auant, entament ſeulement l'eſprit par la force du coup. Les autres font au cõtraire de ceux-cy; car pour leur trop de foibleſſe leurs dards ne paruiennent pas meſmes iuſques au but, ains tombent le plus ſouuent au milieu du chemin. Que ſi quelquefois ils touchent à la butte, ce n'eſt que ſuperficiellement, & ſans faire vne playe profonde; auſſi n'ont-ils point eſté laſchez auec la force requiſe. Or quiconque veut eſtre eſtimé bon archer, & pareil à ceſtuy-cy que nous deſcriuons, il doit en premier lieu ſoigneuſement regarder le but, & ſe donner garde, qu'il ne ſoit ny trop mol, ny trop dur pour ſa fleſche: Car ſans doute il y a des buts qu'on ne ſçauroit entamer. Bref ayant trempé ſon dard, non dans le poiſon, comme

La Philoſophie eſt nee de l'admiration, & l'eloquence eſt celle qui la maintient.

Le Sage a touſiours vn but en ſes actions.

Comparaiſon de l'eſprit à la butte.

les

les Scythes, ny dans vne gomme enuenimée comme les Curetes; ains apres l'auoir graiſſé petit à petit d'vne drogue aigre-douce, il peut tirer infailliblement. Que ſi ce dard eſt laſché d'vn bras roide, & qu'il ſemble perçer d'outre en outre, il y laiſſe au dedans beaucoup de ce medicament, lequel y eſtant reſpandu, enueloppe l'ame de toutes parts: d'où ſenſuit que les perſonnes rient & pleurent en eſcoutant ce qu'on leur dit; comme il m'eſt aduenu à moy-meſme, par la force du medicament qui par des ſecrets conduits a penetré bien auant dedans mon eſprit. Ce qui me remet en memoire ce vers d'Homere:

Darde ainſi s'il en vient quelque lumiere aux hommes.

Car comme ceux qui eſcoutent le haut-bois Phrygien, ne ſont pas tous eſpris de fureur, ains ceux-là ſeulement que [m] Rhée eſpoinçonne, leſquels apres vne longue harmonie ſe mettent en memoire leurs paſſions: de meſme tous ceux qui entendent les Philoſophes ne ſen vont pas eſtonnez, & bleſſez, ſi ce n'eſt qu'ils ſoient portez d'inclination à la Philoſophie, & qu'ils ayent de la ſympathie auec elle. L'AMY. O les belles choſes que tu viens de me raconter, cher Amy, & combien ſont elles graues, diuines, & admirables. Tu as vrayment eſté raſſaſié ſans y penſer, de beaucoup d'ambroſie, & de lot. Pendant ton diſcours, il m'eſt entré ie ne ſçay quoy dans l'eſprit, & ſi toſt que tu as ceſſé de parler ie ſuis deuenu tout triſte. Tellement qu'il m'eſt force de me dire bleſſé comme toy. Mais ne t'en eſtonne pas, car tu ſçais aſſez que ceux qui ſont mordus des chiens enragez, n'enragent pas ſeulement eux-meſmes; mais de plus ſi durant leur rage ils mordent quelqu'vn, ils le font deuenir auſſi furieux: & la morſure ſe ioignant à la partie affectee, la maladie ſe rend ſi feconde, qu'vn grand effect de fureur ſen enſuit. Lvc. Quoy donc, tu te treuues bleſſé comme moy? L'AMY. Ouy vrayment, & ſi ie te prie bien fort de treuuer quelque remede commun à nous deux. Lvc. Il faut experimenter celuy de Telefe. L'AMY. Quel eſt ce remede donc? Lvc. C'eſt que retournant vers celuy qui nous a navrez, nous le prierons d'y remedier: de meſme que Telefe fut bleſſé, & guery par Achille auec la limure du fer de la lance qui auoit fait le coup.

Il n'eſt pas permis à tous d'aller à Corinthe.

Vn Diſcours eloquent & graue eſt la paſture de l'ame.

Morſure des chiēs enragez.

Toutainſi que le Scorpion porte ſon remede auec ſoy; de meſme tirōs nous ſouuent gueriſon de celuy qui nous a bleſſez.

ANNOTATIONS.

a *Des Hiboux à Athenes.*] Eraſme faict mention de cet adage, & Pierius l'explique en ſes Hieroglifes, difant, qu'il y auoit jadis ſi grande abondance de Chats huans a Athenes, qu'on n'y voyoit preſque point d'autres oyſeaux: Ce qui dōna lieu au Prouerbe; *Porter des*

Hiboux à Athenes; c'eſt à dire, mettre de l'eau dans la mer, ou du ſablon aux riuages, & faire des preſens à vn homme plus riche que ſoy.

b *De l'ignorance naiſſent les hardis.*] Parce que les ignorans manquent d'ordinaire de diſcretion, ce defaut les porte à ie ne ſçay quelle hardieſſe, ou pluſtoſt à vne certaine temerité, qui leur fait entreprendre toutes choſes, au delà de l'impoſſible. Auſſi ne deuiennent ils iamais ſçauants, iuſques à ce que leur peu de puiſſance leur apprend à ſe connoiſtre en leur rien.

c *Ayant vn liure en main.*] Vn Philoſophe eſtant interrogé en temps de guerre, où eſtoient ſes armes, ne monſtra rien qu'vn liure, diſant, que c'eſtoit là toute ſa deffenſe. Il auoit raiſon; car les liures maintiennent les Citez en paix, & conſolent les Doctes au milieu des orages qui les agitent.

d *Sereines.*] Il n'y a celuy qui ne ſçache la fable des Sereines, filles du fleuue Achelous. Voy l'Epigramme qu'en a faict Virgile, où il en deſcrit la fable fort elegamment.

e *Edens.*] C'eſt à dire, Philomenes, Ouide en deſcrit la fable fort au long dans ſes Metamorphoſes.

f *Circé.*] Vieille enchantereſſe qui tranſmua les compagnons d'Vlyſſe en pourceaux. Les Poëtes ont caché vne belle moralité ſous l'eſcorce de ceſte fable, par laquelle ils veulent donner à entendre qu'il faut euiter les charmes, & les attraits de la volupté, de peur que gouſtans du breuuage Circean, nous ne ſoyons infectez du poiſon, qui ſe cache ſous les douceurs emmiellees.

g *Que le Poëte n'eſt point coulpable.*] L'ignorance a pris pied ſi auant auiourd'huy, que ceux qui liſent les vers des bons Poëtes, y treuuent ſouuent à redire, faute de les ſçauoir prononcer, & d'entendre ce qu'ils liſent: Mais ils ne conſiderent pas qu'ils ſont plus coulpables que les Dieux meſmes.

h *Athenes.*] Ville de Grece la plus fameuſe de toutes celles deſquelles l'Antiquité a iamais fait mention, tant pour les bons arts, & diſciplines qui s'y apprenoient, que pour l'exercice des armes. Voy ce qu'en diſent Strabon [1], Herodote [2], & Volaterran [3]. Noſtre Lucian en fait vne particuliere deſcription au commencement du Panegyre de Demoſthene. Archelaus s'en fit le premier Seigneur, & la tyranniſa fort. Lucius Sylla l'aſſiegea, & la remit en ſa premiere liberté: Et finalement les Gaulois la tindrent long temps auec les Peloponeſes. Les Barbares ont corrompu ce mot, & au lieu de dire *Athena*, ils diſent *Sethina*.

[1] *Liu. 8. & 9.*
[2] *Liu. 1. 2. & 8.*
[3] *Liu. 38. ch. 8.*

i *Pourquoy donc mal-heureux.*] Ces paroles ſont conuenables au deſſein de l'Autheur, ſont tirees du 12. de l'Odyſſee, comme i'ay deſia dit, où Homere introduit Tireſias parlant à Vlyſſe.

k *Bruſler leurs corps.*] Les Romains auoient la couſtume de bruſler leurs corps, & Licurgue fut le premier, qui abolit ces expiations funebres, ordonnant qu'on enſeueliſt ſimplement le deffunct, ſans mettre aucune choſe auec luy, comme l'on auoit de couſtume.

l *Dieu Momus.*] Ariſtote au liure des parties des animaux fait mention de ce Momus, & dit qu'il accuſoit la nature de ce qu'il n'auoit mis les cornes du bœuf en quelqu'autre endroict que ſur le front, afin qu'il peut frapper plus à l'aiſe. Noſtre Autheur faict alluſiõ à cecy au 2. liure de ſes vrayes narrations, où il dit auoir veu des bœufs, qui n'auoient pas des cornes ſur le front, ains ſous les yeux.

m *Rhée.*] Lucian entend parler des Preſtres de la mere des Dieux, leſquels au ſon du haut-bois Phrygien deuenoient comme inſenſez & furieux. Ce qui n'aduenoit pas aux autres hommes. Seneque [4] demonſtre cecy en beaux termes; *Quelques-vns*, dit-il, *ſe laiſſent emporter aux belles paroles, & ſemblent n'eſtre attachez qu'au diſcours de celuy qui harangue, ſe monſtrans auſſi émuz, que les demy-Hommes au ſon du haut-bois Phrygien.* Où il faut noter que par ces demy-Hommes il entend les Gaulois, Preſtres de la mere des Dieux.

[4] *Epiſt. 109.*

LA IVSTICE DES VOYELLES.

REGNANT le Grammerien Ariſtarque Phalerien, le ſeptieſme iour du mois d'Octobre la lettre S, intenta procez à l'encontre

de T, pardeuant mes Dames les Voyelles ſeantes en leur ſiege, pour vn faict de rapt, & de larrecin, ſe diſant eſtre fruſtree de tous les mots qui ſont prononcez par double T.

Vous deuez ſçauoir (mes Dames les Voyelles) que pendant tout ce temps que i'ay reçeu des affronts par le T, lequel vſurpoit le mien contre raiſon, & ſe meſloit des choſes, où il n'auoit que faire, ie n'en ay iamais porté le dommage à regret; ains au contraire ay touſiours fait ſemblant de ne ſçauoir rien de ce qu'on en diſoit, pour la modeſtie, de laquelle i'ay accouſtumé d'vſer, cõme vous ſçauez, à l'endroit de vous, & des autres Voyelles. Mais depuis qu'il s'eſt laiſſé ſurmonter à vne ſi grande auarice, & folie, qu'au lieu de ſe contenter des choſes, que i'ay pluſieurs fois diſſimulees, il me trauaille plus que iamais, faut neceſſairement que ie dreſſe ma plainte à l'encontre de luy, pardeuant celles qui nous cõnoiſſent toutes deux. La peur que me cauſe ceſte extorſiõ n'eſt pas petite; & puis qu'il adjouſte tous les iours des nouueaux outrages aux precedentes injures, ie n'attens que l'heure qu'il me chaſſe de ma propre maiſon. Tellement que peu s'en faut, que pour mon trop long ſilence, ie ne me voye reduicte en ceſte extremité, que d'eſtre miſe hors du nombre des lettres. C'eſt donc la raiſon que vous ne preniez pas ſeulement ceſte cauſe en main: Vous, di-je, qui tenez le ſiege à preſent; mais de plus que vous y faſſiez ioindre toute la commune des lettres. Car s'il faut que toutes les lettres ſe iettent de force de leur ſituation ordinaire en vn autre lieu, & que vous-meſmes, ſans leſquelles rien ne peut eſtre eſcrit, permettez cecy, ie ne voy plus de moyen, que les Ordres puiſſent garder pour eux les droicts & priuileges qu'ils ont eus de tout temps. Toutes fois ie ne crois pas, que vous ſoyez ſi nonchalantes, que de permettre choſe quelconque qui ſoit cõtre la raiſon. Et quand vous ne voudrez prendre ceſte querelle; Si ne faut il pas pourtant que ie me deſiſte de la pourſuitte, comme eſtant la partie offencee. Que ſi l'audace de tous les autres eut eſté reprimee (comme ie l'ay touſiours ſouhaitté) ſoudain qu'ils commençoient d'enfreindre la Loy, on ne verroit pas encore pour le iourd'huy L, ſe debattre contre R, pour les mots de *Ciſteres*, & *Cephalalgie*, ny G, ſe ſouſleuer contre C, car peu s'en faut qu'ils ne ſoient venus aux mains, dans la boutique d'vn Teinturier, ſe querellans pour les dictions *Gnaſion*, & *Gnafalon**. G, n'eut pas auſſi eu diſpute pour le mot *Mogis* qu'il luy a deſrobé. Bref toutes les autres lettres ne ſe fuſſent point mutinees contre le

En ceſte Harangue facetieuſe, faicte à l'imitation des Plaidoyers, la lettre S, ſe plainct de ce que T, la deiecte de pluſieurs de ſes dictions; Enquoy l'Autheur ſe rit de pluſieurs idiomes & prononciatiõs.

Il y a eu de tout temps (& meſme encor pour le iourd'huy) certains Pindariſeurs, qui ont affecté leur langage par vne fauſſe prononciatiõ.

* *C'eſt à dire de la bourre.*

L'ordre eſt requis en toutes choſes, & de la cõfuſion s'enſuit le meſpris des Loix.

droict, comme eſtant vne choſe raiſonnable, que chacune ſe tienne en ſon rang: Mais empieter ſur les terres d'autruy, qu'eſt-ce autre choſe que corrompre la Loy? Souuenez-vous que celuy, qui vous a le premier donné ces Loix, ſoit l'Inſulaire [a] Cadmus, ſoit Palamedes fils de Nauplis, ou bien Simonis, auſquels quelques-vns attribuent ceſte inuentiõ, il n'a pas ſeulemẽt ordõné l'ordre, & la preſceance que doit tenir chaque lettre, (cõme, quelle doit eſtre la premiere, & quelle la ſeconde) ains il a encore demonſtré les qualitez, & vertus, que chacune de nous doit auoir; & vous a iugees comme les Preſidentes, dignes de plus grande loüange; parce que vous ſeules pouuez donner voſtre voix, cõme bon vous ſemble. Les demy-voyelles viennent apres, parce que elles ne peuuent eſtre ouyes, ſi elles ne ſont ioinctes à vous. Il y en a d'autres au nombre de celles-cy, qui tiennent le dernier lieu, comme celles qui ſont muëttes & n'ont point de voix; Tellemẽt qu'il eſt raiſonnable, que ces Voyelles aydent à la conſeruation de ces Loix. Or ce T, (dont le nom ne peut eſtre pire, puis qu'il ſignifie vn gibet, & duquel, par les Dieux, on ne parleroit du tout point, ſi deux bonnes & modeſtes Voyelles d'entre vous, ſçauoir A, & Y, ne ſe fuſſent aſſociées à luy) a bien oſé me faire le plus grand affront que i'aye iamais reçeu, tachant de m'oſter de force les noms, & les verbes de mon Patrimoine, & de me mettre hors du rang des conjonctions, & propoſitions: de façon qu'il m'eſt impoſſible de plus ſupporter l'excez de ſõ auarice. Mais eſt il tẽps que ie die d'où eſt venu tout cecy. Vn iour que ie m'en allois à Cybele (qui eſt vn petit bourg fort plaiſant, & nommé d'ordinaire la meſtairie des Atheniens) menant auec moy ce fort R, que i'eſtime le meilleur de mes voiſins, ie logeay chez vn Poëte Comique, dit Lyſimaque, Boëtien de nation, comme il le faiſoit aſſez paroiſtre, parce que les Boëtiens, & autres prononcent ſouuent S, pour T, bien qu'il ſe dit eſtre né au milieu du pays d'Attique, où l'on prononce couſtumierement T, pour S. Ce fut chez cet hoſte où ie m'apperçeus de la grande auarice de T, veu qu'il n'auoit encor entamé que bien peu de mots, comme faiſant dire, *Tetaraconta*, & me priuant de mes alliez; couſtume que ie croyois familiere aux lettres nourries auec moy. D'auantage il m'auoit oſté *Tinceron*,, & autres ſemblables mots, qu'il s'attribuoit à faux. I'eſcoutois neantmoins tout cela fort patiemment, & ne m'en ſouciois pas beaucoup; iuſques à ce que me prenant garde, que ne ſe cõtentant pas de ces commencemens, il oſoit bien dire ſans

Inuenteurs des lettres,

& leurs diuiſions.

rougir de honte, *Cattiteron*, *Cattyma*, *Pittan*, & *Baſilittan*, ie me laiſſay tout auſſi-toſt emporter à la colere, & m'offenſay fort de cecy, de peur que i'auois que par ſucceſſion de temps au lieu du mot **Syca*, qui ſignifie des figues, quelqu'vn ne prononçaſt *Tyca*. Ie vous prie au nom de Iupiter, de pardõner à ma iuſte colere, me voyant en affliction, & deſtitué de ſupport, car la choſe n'eſt pas de peu de conſequence, attendu que ie ſuis priué de mes plus familieres, & couſtumieres lettres, puis que comme l'on dit, il m'arrache du ſein ma pie jaſarde, nommée *Ciſſa*, & l'appelle *Citta*. Il me prit pareillement mon *Phaſſa*, ou mon Colombeau, enſemble des *Niſſes*, ou des Oyes, & des *Coſſiphes* ou Merles, contre le conſentement d'Ariſtarque, & ſi ne me déroba pas peu de *Meliſſes*, ou Abeilles. Eſtant dans Athenes, il m'a rauy au beau milieu de la ville *Ymiton*, en voſtre preſence, & des autres ſyllabes. Quoy d'auantage? Il m'a mis hors de toute la Theſſalie, voulant qu'elle fuſt dicte *Tettalie*, & ſi m'a banny de l'eſtenduë de *Talaſſe*, ou de la mer, ſans pardonner meſme aux *Scythes*, ou blettes de mes jardins. Bref il ne m'a laiſſé, comme on dit, vn ſeul *Paſſalos*, ou Paiſſeau. Ie ſerois bien faſché d'en auoir fait autant, car comme vous ſçauez, ie ſuis vne lettre, qui ne deſire nuire à perſonne, & qui n'ay iamais tiré en iugement Z, pour m'auoir oſté vne *Smaragde*, ou Eſmeraude, & enleué toute ma *Smyrne*, où Myrrhe. Ie n'ay point auſſi querellé X, bien que par l'inuention de Thucydide il ayt rompu noſtre ancienne alliance. Quant à mon voiſin R, qui ſe treuue mal, il luy faut pardonner de ce qu'il a planté en ſes terres mes *Miſtines*, ou Myrthes, & de ce qu'vn iour eſtant en freneſie, il me frappa ſur la *coſſe*, ou ſur le viſage. Voylà comme ie ſuis vne lettre, qui ne fais point de tort aux autres. Mais pour ce qui eſt de ce T, voyons comme ce luy eſt vne choſe ordinaire, d'offenſer toutes les autres lettres: car ſans pardonner à vne ſeule, il a vſé d'extorſion à l'encontre de D, de T aſpiré, de Z, & de tous les autres caracteres, ou peu ſ'en faut. Que ſ'il eſt queſtion de faire venir toutes les lettres, qui ſe pleignent comme parties offenſees, eſcoutez mes Dames les Voyelles D, qui dit, Il m'a dérobé mon *Endelechie* (voulant qu'elle ſoit dicte [b] *Entelechie*, contre tout droict) enſemble le T aſpiré qui crie tout haut & le tire par les cheueux, parce qu'il luy a pris, dit-il, vne pomme de *Colocynthe*; & Z, qui ſe plaint d'eſtre empeſché de *Sirizer*, & *Salpizer*, c'eſt flutter, & corner. Tellement qu'il n'oſe pas ſ'en *greuzer* ou plaindre. Où treuueroit-on celuy qui endurãt ces affronts, ou quel ſupplice aſſez rigou-

* *De ce mot eſt tiré celuy de Sycophante, qui ſignifie mangeur de figues & s'entend d'vn Calomniateur.*

Il eſt bien malayſé de ſouffrir qu'vn autre empiete ſur nous.

reux pourroit-on ordonner à ce mal-heureux T? Ie diray bien d'auantage, c'eſt qu'il n'offenſe pas ſeulement ſon naturel genre de lettres, ains oſe bien encore s'attaquer aux hommes auec meſme inſolence ſans leur permettre d'vſer de leur *Gloſſe* ou langue, qu'il m'a ſemblablement oſtee, mes Dames, en la nommant *Glotte*? ô T, vraye peſte du langage! Ie voy bien vrayment qu'il faut que ie reprenne ce que i'auois commencé, & l'accuſe, pour la deffenſe des hommes, des actes qu'il a commis, & commet tous les iours contr'eux: C'eſt qu'il s'esforce tellement de reſerrer & eſtreindre leur voix en certains endroicts, que ſi quelqu'vn voyãt vne belle choſe, le veut appeller en Grec *Calon*, cetuy-cy ſe rüant ſur luy, le contraint de dire *Talon*, comme deſireux qu'il eſt, d auoir la preeminence ſur tout. De plus, vn autre voulant prononcer *Periclimatos*, (auſſi eſt-il vrayment *Tlimon*, c'eſt à dire miſerable) au lieu de *Tlima*, il profera *Clima*. Bref, outre que ce T, fait tort aux mortels, il dreſſe encore des embuſches à ce grand Roy, auquel la terre, & la mer ſe ſouſmettent, & ſe diſent tenir leur eſtre de luy. Car de Sire, ou Seigneur qu'il eſt, il en fait vn *Tire*, ou fourmage. Voilà de quelle façon il offence de parole les hommes, voire reellement, & d'effect. Auſſi plorent-ils ſouuent, & ſe plaignans de leur mauuaiſe fortune, maudiſſent Cadmus, de ce qu'il a mis T, au rang des autres lettres. Car on dit que les Tyrans, ayans quitté la figure de ceſte lettre, firent [c] dreſſer du bois de meſme façon pour y pendre les hommes, & c'eſt le ſubject pour lequel ce mal-heureux nom eſt attribué à vn ſi meſchant artifice. Pour toutes ces cauſes combien iugez-vous que ce T, merite de morts? Quant à moy ie ſuis d'opinion, & conclus que le plus iuſte ſupplice, qu'on luy puiſſe ordonner, c'eſt qu'il ſoit puny en ſa propre figure: Car il n'y a point de doute que l'vſage du gibet eſt venu de luy, & que les hommes l'ont appellé de ſon nom.

Le gibet eſtoit iadis nommé Tay.

ANNOTATIONS.

[a] *Cadmus.*] Puis que les lettres ſont les fermes colomnes, ſur leſquelles s'appuye l'Eternité, ie me ſuis aduiſé d'en rapporter icy quelque choſe, & de diſcourir en peu de mots de leurs premiers inuenteurs. Il ne faut pas douter que celuy auoit vn eſprit du tout admirable, qui reduiſit tant de dictions qui ſemblent infinies en ſi peu de lettres. Diodore Sicilien [1] affirme que Mercure fut le premier, lequel inuẽta les lettres en Egypte, & Ciceron [2] eſt de ceſte meſme opinion. Mais le meſme Diodore adiouſte vn peu plus bas, que les Autheurs ne ſont pas d'accord en cecy. Voicy ces paroles: Les Egyptiens ſe donnent l'honneur d'auoir les premiers inuenté les lettres, enſemble toute l'Aſtrologie, la Geometrie, & pluſieurs autres arts. Quelques vns eſtiment auſſi que ce fut vn certain Menon, qui en donna la connoiſſance deuant tout autre; toutesfois ce fut d'autre façon, qu'on ne croit pas. Car les Egyptiens vſoient pour lors de certains Hieroglifes (& ce

1 *Liu. 1.*

2 *Liu. 1. de la nature des Dieux.*

pour donner à connoiſtre leurs conceptions) leſquels ſont fort amplement deſcrits dans Pierius. Pline 3 en attribue la gloire à Cadmus premier qu'à tout autre, & dit que ce fut luy, qui en inuenta ſeize en la Phenicie, ſçauoir, A, B, C, D, E, G, I, L, M, N, O, P, R, S, T, V, & en donna l'intelligence aux Grecs. Depuis lors du ſiege de Troye, Palamede y en adjouſta quatre, & Simonides tout autant apres luy. Herodote 4 Halicarnaſſee l'vn des premiers Hiſtoriens d'entre les Grecs nous apprend, que les Pheniciens qui s'en allerent en Grece auec Cadmus monſtrerent aux Grecs pluſieurs belles ſciences, & entr'autres la cognoiſſance des lettres. Et bien que Diodore ſemble ſe contredire, il adjouſte neantmoins que Cadmus n'enſeigna pas le premier aux Grecs l'vſage des lettres, & que c'eſt vne opinion erronée. Apres qu'vn certain Actinus fils du Soleil eut appris l'Aſtrologie aux Egyptiens, la Grece eſtant comme noyee par le deluge qui aduint, les plus belles lettres furent perduës; à cauſe dequoy pluſieurs ſe firent à croire que Cadmus fils d'Agenor auoit tout le premier donné l'inuention des lettres aux Grecs. Mais quoy que s'en ſoit, nous liſons dans Ioſephe 5, que parauant l'age d'Homere, les Grecs ne connoiſſoiẽt point pour tout les lettres, bien que Ciceron 6 ſoit de differente opinion. Le meſme Ioſephe 7 dit, que les enfans de Seth, mirent les premiers en eſcrit ſur des Colomnes, la diſcipline des choſes celeſtes par eux inuentee. Mais l'opinion qui me ſemble la plus vray-ſemblable, c'eſt celle de Philon, lequel attribue la premiere inuention des lettres à Abraham, ſi ce n'eſt que les enfans de Seth furent long temps deuant luy. I'obmets à dire pour n'eſtre ſi prolixe quels ont eſté les inuenteurs des lettres Hebraïques & Grecques, & r'enuoye le Lecteur curieux à ce qu'en ont eſcrit Euſebe, S. Hieroſme, Pline, & Solin.

3 *Liu. 7. de l'Hiſtoire nat. vers la fin.*

4 *Liu. 4. des Pheniciens.*

5 *Liu. 1 des Antiquitez.*

6 *A Brutus.*

7 *Au meſme lieu.*

b *Entelechie.*] Les Platoniciens diſent, que c'eſt l'action la plus pure, & la plus eſſentielle qui ſoit en nous, ou pluſtoſt ie ne ſçay quel eſprit qui nous viuifie, & nous donne de l'inclination à aymer les choſes loüables & belles, d'où vient que Ronſard attribue ce nom à ſa Caſſandre quand il luy dit pour concluſion d'vn ſien Sonnet:

N'eſtez-vous pas ma ſeule Entelechie?

c *Dreſſer du bois de meſme façon.*] Les meſchans n'ont iamais manqué d'inuentions ny de ſupplices pour liurer à la mort leurs ſemblables. Mais il eſt aduenu le plus ſouuent, qu'ils les ont eſprouuez tous les premiers, comme des Phalaris, & ſont cheuz dans la foſſe qu'ils auoient faicte. Il faut pourtant qu'il y ayt des chaſtimens ordonnez pour les gens de mauuaiſe vie, & des ſalaires pour les bons.

TIMON, OV L'ENNEMY DES HOMMES.

TIMON.

O [2] IVPITER aimable, charitable, accompagnable, familier, foudroyant, par qui on jure, amaſſe-nuës, haut-tonnant, & qualifié de pluſieurs autres tels noms, que te donnent les Poëtes eſperdus, principalement quant ils reſvent ſur leurs vers, car pour lors ils te nomment diuerſement, afin que tu ſouſtiennes leurs vers chancellans, & ſupplees à l'infirmité de leurs rimes; Où eſt maintenant ton eſclair penetrant, où ton bruyant tonnerre, & où l'eſclat de ton foudre luyſant, & terrible? Car il eſt tout euident que toutes ces belles Epithetes qu'on te donne ne ſont que des fables, ou pluſtoſt qu'vne pure fumee Poëtique, & vn bruit confus de noms, leſquels importunent l'oreille. Ou ſi cela eſt, ie ne ſçay comme tes armes ſi celebres, ſi ſouuent chantees, & qui frappent de loing, comme il te plaiſt, ne ſont du tout enroüillees, &

L'Autheur reprend icy les richeſſes, & leurs effects, en la perſonne de Timon Athenien, ennemy des Hommes.

Toutes choſes ſont permiſes aux Poëtes & aux Peintres.

Le delay n'exempte pas les mortels du courroux du Ciel; car ce qui ce differe ne se perd pas.

refroidies; & comme il ne leur reſte à tout le moins vne petite eſtincelle de ton courroux enuers les meſchans. Car il n'y a celuy d'entre-eux, qui oſe ſe parjurer, qui n'ayt plus de peur d'vne meſche de lampe eſteinte que de cét eſpouuentable tonnerre; & ces parjures croyent ſi fermemẽt que tu ne lances ſur eux qu'vn tizon amorty, qu'ils ne craignent aucunement ny le feu, ny la fumee qui en peut ſortir, ains eſtiment que le pis qui leur puiſſe arriuer, c'eſt d'en eſtre noircis ſeulement. Et poſſible eſt-ce la cauſe, pour laquelle [b] Salmonée deffia jadis ton tonnerre, & ce non ſans raiſon: Car qu'elle choſe n'attente vn homme chaud, & actif à mal faire, principalement contre vn courroux ſi fort qu'eſt celuy de Iupiter? Que peut-on penſer de toy, ſinon que tu dors ſous quelque [c] Mandragore, puis que tu n'entens les parjures, ny ne daignes prendre garde aux criminels, ains as les yeux ſillez, chaſſieux, & fermez aux crimes qui ſe commettent, & les oreilles auſſi debiles, que ceux qui ſont ſourds de vieilleſſe? Il eſt bien vray que quand tu eſtois encores ieune, & auois le courage vif & prompt à courroux, tu puniſſois de pluſieurs ſupplices les meſchants, & peruers, & ne faiſois pour lors aucune trefue auec eux, ains ton foudre eſtoit touſiours en œuure, ton eſcu s'eſlançoit, le tonnerre bruyoit de toutes parts, & les eſclairs ne ceſſoient de ſe faire voir à la maniere des fleſches qui ſont dardees de quelque lieu haut éleué. L'on voyoit les tremblemens de terre auſſi drus, que les trous qui ſont en vn crible, la neige par monceaux, la greſle comme des gros cailloux; & pour dire en vn mot, les pluyes rapides, & les fleuues chaque iour débordez. Car c'eſt d'où vint vn ſi grãd deluge du temps de [d] Deucalion, que toutes choſes eſtant ſubmergees au fond de l'eau, à peine y eut il rien de ſauué, qu'vn petit eſquif, qui aborda au mont Lycoris, gardãt ie ne ſçay quelle eſtincelle de ſemẽce humaine pour la generation d'vne race plus malheureuſe. C'eſt donc à bon droict que tu reçois d'eux vn ſalaire digne de ta pareſſe, & qu'il n'y a plus perſonne qui t'offre des ſacrifices, ny qui te donne des couronnes, ſi ce n'eſt aux [e] jeux Olympiques, encore eſt-ce par maniere d'acquit, & pluſtoſt pour maintenir les anciẽnes couſtumes que par neceſſité quelconque. Peu s'en faut auſſi, qu'ils ne te faſſent paroiſtre vn vray Saturne, ô Dieu le plus noble de tous, te chaſſans hors de ton Empire. I'obmets à dire, qu'ils ont ja ſouuent pillé ton Temple par ſacrilege: voire attenté ſur ta perſonne aux Olympiades. Et cependant, Toy qui tonnes là haut, eſtois ſi nonchalant, que tu ne daignois ny de

Pour ne ſe repentir ſur le tard il eſt bon de n'eſtre pas ſi prompt, ains courre bellement, comme dit le prouerbe Grec.

Les Elemens ſont les bourreaux des mechans, & la Nature porte des armes pour les punir.

faire

faire lèuer tes chiens, ny d'appeller tes voiſins, afin qu'accourans à ton cry ils empoignaſſent ceux, qui pour lors ſe preparoient à la fuitte. Et au lieu de te mettre à tõ deuoir (ô redoutable Fleau des Geants, & vainqueur des Titans) tu demeurois aſſis, [f] pendant qu'ils te coupoient les cheueux, biẽ que tu tinſſes en main vn foudre de dix coudees. Iuſques à quãd durera ceſte nonchalãce, Seigneur? Ne veux-tu iamais vanger vn ſi grand meſchef? Combien faudroit-il de [g] Phaëtons, & de Deucalions pour expier vne ſi grande meſchanceté? Car afin qu'on ne me blaſme point de parler d'autruy, ie diray ce qui m'eſt aduenu à moy-meſme. Apres que i'ay eu eſleué pluſieurs Atheniens (les faiſans riches d'indigens qu'ils eſtoient) ſecouru de mes moyens tous les pauures, & eſpanché pour vne bonne fois mes richeſſes, pour les affaires de mes amis: Apres, di-je, que ie me ſuis dénué de mes commoditez pour leur faire plaiſir, pour toute recompenſe, ils ne me reconnoiſſent plus maintenant, & ceux qui me reueroient, & adoroient parauant, & deſquels ie diſpoſois à ma diſcretion, ne daignent me regarder. Que ſi par fois il aduient, que i'en rencontre quelqu'vn par les ruës, il paſſe tout contre moy, comme aupres d'vne ſtatuë de quelque deffunct, abbatuë, ou pluſtoſt démolie de vieilleſſe. Pluſieurs d'entr'eux auſſi, ſe retournent d'vn autre coſté, ſi toſt qu'ils me découurent de loing, eſtimans que s'ils jettoient tant ſoit peu leur veuë ſur moy, ils verroient quelque ſpectacle abominable & infortuné, lequel neantmoins eſtoit n'agueres leur bien-faicteur. Tellement que m'eſtant ſequeſtré de la compagnie de ces meſchans, qui me tourmẽtoient en ce lieu retiré que voicy, i'ay pris vn habit de cuir pour labourer la terre, & trauaillant à la iournee pour quatre oboles, me ſuis reduit en ceſte ſolitude, où ie philoſophe auec mon hoyau. Cependant ce qui me conſole, c'eſt qu'à tout le moins ay-je cét aduantage de ne plus voir tãt de perſonnes, auſquelles la fortune rit ſans l'auoir merité. Sus donc, [h] fils de Saturne & de Rhée, ie te prie que t'eueillant de ce profond & peſant ſommeil, (car tu as plus repoſé [i] qu'Epimenides, qui gardant le beſtail, dormit ſeptante cinq ans,) tu dardes encores ton foudre, l'ayant allumé ſur le mõt Oetha, & faiſant voltiger les flammes de toutes parts dõnes quelque marque du courroux de ce ieune, & vaillant Iupiter, s'il faut croire à ce que les Cretes racontent de toy, & de ta ſepulture. IVPITER. Qui eſt cet importun, Mercure, que i'entens crier ainſi vers Athenes, au pied de la montagne [k] d'Hymete, tout

Les Amis ingrats & qui ne reconnoiſſent point vn bien-faict, ſont des arondelles domeſtiques qui nous quittent en hyuer, cõme dit Pytagore.

La tranquilité de l'eſprit ſe nourrit dans la ſolitude.

sale, deffaict, crasseux, & vestu de la peau d'vne beste? Il fossoye la terre ce me semble, car il a la teste baissee. C'est sans doute quelque discoureur effronté, ou possible vn Philosophe, car vn autre n'eust pas tenu de nous des discours si satyriques & insolens? MERCVRE. Quoy, Pere? Tu ne connois donc point ce Timon Colytois, fils d'Echecratis, qui nous a tant de fois festoyez auec des legitimes offrandes? C'est luy qui s'est faict riche en si peu de temps? Luy qui offroit d'ordinaire cent bœufs, & luy en la maison duquel nous auions accoustumé de celebrer les Iouiales, auec tant de magnificence? IVPITER. Mais d'où vient vn changement si soudain? Est-ce donc cet honneste homme là, & ce grand riche qui auoit tant d'amis à sa suitte? Vrayment ie m'estonne fort de le voir si sale, & ne sçay cõme il s'amuse à trauailler à la iournee auec tant de fatigue, & à porter vn si pesant hoyau à la main. MERCVRE. C'est pour auoir esté fort libre, trop bon, & trop prompt à faire plaisir, qu'il en est là reduit maintenant; ou pour mieux dire, c'est plustost sa grande bestise, & son peu de iugement, à sçauoir eslire les vrays amys. Car au lieu de connoistre que les assistant, il obligeoit des corbeaux & des loups, lors que le foye de ce miserable estoit rongé par tant de vautours, il les tenoit pour ses intimes & affidez; bien qu'ils ne fussent que des escornifleurs, & amys de table. Apres que ces ingrats l'ont eu rongé iusques aux os, & qu'ils ont succé la moüelle, ils l'ont là laissé, tout arride, & comme l'on dit, coupé par la racine, ne daignans ny le recognoistre ne regarder, ny mesme l'assister de chose quelconque. C'a esté la cause pour laquelle, se vestant d'vn sayon de peau, comme tu vois, il s'en est fuy de honte, bien loing de la ville, & s'est mis à fossoyer la terre à la iournee, de regret qu'il a de voir que ces meschans apres s'estre enrichis par son seul moyen, passent maintenant deuant luy sans faire semblant de sçauoir s'il s'appelle Timon, ou autrement. IVPITER. Vrayment ce n'est pas vne personne qu'il faille mespriser ny hayr, & il a raison de se plaindre de ces meschans. Et nous serions nous mesmes aussi coulpables que ces maudits flatteurs, si nous oublions ceft homme de bien, lequel a bruslé tant de Taureaux, & de grasses chévres sur nos autels, que i'en ay encore l'odeur aux narines. C'est la verité, que n'estoit la peine que i'ay d'empescher le bruit que font les parjures, les larrons, & les sacrileges, (lesquels sont en si grand nombre, & si difficiles à estre quittez, qu'ils ne me donnent pas loisir de clorre l'œil tant soit peu) il y a long tẽps que i'eusse tour-

Il y a plusieurs voyes pour deuenir riche en peu de temps, mais elles sont dangereuses.

C'est se faire tort à soy-mesme, que d'obliger des ingrats.

Allusion à la fable de Promethée.

Les faux Amis nous suiuent touſiours quãd nous sommes en prosperité, mais il n'y a plus d'ombre quand le Soleil est couché.

Le Ciel n'oublie iamais ceux qui luy font des vœux.

En matiere de meschanceté rien n'est impossible aux mortels, & leur forfait aiguise le foudre de Iupiter, comme dit Horace.

né ma veuë du coſté d'Athenes, principalement depuis que pour la Philoſophie, & pour les diſputes on en eſt venu là, que les vns offenſans de parole les autres, & crians de toutes parts, ils m'empeſchent d'entendre ceux qui me font des prieres: Tellement que pour ne les point ouyr, il m'eſt force ou de boucher les aureilles, ou d'eſtre touſiours tourmenté par ces grands crieurs, qui ne ceſſent de ſe quereller, pour ie ne ſçay quelles vertus, ſubſtances incorporees, & autres telles folies. Sans mentir, toutes ces broüilleries d'affaires m'ont fait oublier ceſtuy-cy, qui merite bien que nous le reconnoiſſions. Sus donc, Mercure, va t'en le treuuer maintenant, prenant la Richeſſe qui porte vn threſor pour le luy donner: Car i'entends que tous deux demeurent auec luy, & ne le quittent iamais; meſme quand ainſi ſeroit que pour ſa trop grande bonté il les vouluſt chaſſer derechef hors de ſa maiſon. Quand à l'ingratitude de ces flatteurs i'y pouruoiray deſormais, & ne faudray de les punir, ſi-toſt que i'auray fait aiguiſer mon foudre, les plus grands traicts duquel furent dernieremẽt émouſſez, lors que par vn excez de colere ie les darday contre le Sophiſte m Anaxagoras, qui eſtoit ſi impudent que d'enſeigner à ſes diſciples qu'il n'y auoit point de Dieux. Mais ie faillis mon coup, parce que Pericles ſe mit au deuant, & le foudre ſe deſtournant au Temple de n Caſtor & de Pollux, il l'embraſa tellement qu'il n'y reſta rien que les murailles. Toutesfois ce ſeroit vne punition aſſez grande à ces meſchans, s'ils voyoient Timon deuenir riche exceſſiuement. Mercvre. O qu'on gaigne beaucoup à ſe faire ouyr de bien loing! Il faict bon eſtre hardy quelquesfois. Ceſte action n'eſt pas ſeulement profitable aux Chicaneurs, ains encores à ceux qui font des procez. Que Timon donc, de pauure qu'il eſt, deuienne tout à coup riche, puis qu'il a ſçeu ſi bien crier, en faiſant ſa priere, qu'il a rendu Iupiter attentif. S'il euſt touſiours foſſoyé la terre, ſans dire mot, & la teſte baiſſee, ſans doute il ſeroit encores apres, & perſonne n'en tiendroit compte. Richesse. Ie n'ay point pour tout d'enuie ô Iupiter, de retourner chez Timon. Ivpiter. Pourquoy-non, bonne Richeſſe, puis que c'eſt moy qui te le commande? Riches. Par ce que, par Iupiter, il m'a faict grand tort, de me chaſſer & tailler en pieces, bien que ie luy fuſſe amye de pere en fils, me mettant par maniere de dire hors de ſa maiſon, à grands coups de fourches, & auſſi haſtiuement que ceux qui ſecoüent le feu de leurs mains. Me conſeillerois-tu d'aller à luy derechef, pour eſtre dõnee aux flagorneurs,

Les biens & les maux viennent ſouuent quant on y penſe le moins.

Vne honneſte hardieſſe n'eſt pas vne petite vertu, & cõme dit Ouide, Venus aſſiſte aux hardis.

En la maiſon des prodigues les richeſſes ſont des oyſeaux paſſagers.

Ce qu'on laisse aller ne reuient pas touſiours.

aux paillardes, & aux flatteurs? O Iupiter enuoye moy pluſtoſt vers ceux qui reconnoiſtront le don que tu leur feras, & deſquels ie ſeray deſiree & cherie! Que tels lourdaux ſe tiennent auec leur pauureté, de laquelle ils font plus d'eſtat que de moy, & que ces miſerables ſe contentent de receuoir d'elle vn meſchant habit de peau, & vn hoyau pour gaigner quatre oboles; Eux qui ſouloient autresfois donner gratuitement dix talens ſans ſe ſoucier. IVPITER. N'aye peur que Timon ſoit ſi fol deſormais, & qu'il te traicte ſi mal que par le paſſé; Car le hoyau l'a ſi bien dompté, qu'il te preferera ſans doute à la pauureté, ſi ce n'eſt que ſes reins ſoient ſi forts & robuſtes, qu'ils ne ſe puiſſent laſſer. Au reſte il me ſemble que tu as tort, & te contredis d'accuſer Timon, de ce que t'ouurant les portes il t'a permis d'aller où bon te ſembloit, ſans te tenir enfermee, ny eſtre ialoux de toy tant ſoit peu. Car il me ſouuient qu'autresfois tu te faſchois contre les riches, de ce qu'ils te reſerroient ſi eſtroictement, auec des ſerrures, des clefs, & des ſeaux, qu'il t'eſtoit impoſſible de voir le iour. Auſſi t'en pleignois-tu fort à moy, diſant, que la force des tenebres te ſuffoquoit. A cauſe dequoy l'on te voyoit toute paſle, & chagrine, ayant les doigts retirez à force de compter, & ſi tu menaçois tes Maiſtres de les quitter à la premiere occaſion qui ſe preſenteroit. Bref il te faſchoit fort, diſois-tu, qu'on te gardaſt vierge en vne chambre d'airain ou de fer à l'exemple de ° Danaé, & d'eſtre inſtruicte par des cõmis ſur-veillans, à l'vſure, & aux comptes; adiouſtant, qu'ils eſtoient bien fols, puis qu'ils t'aymoient tant de ne t'oſer toucher ſeulement, lors qu'ils auoient beſoin de toy, & de ne ioüyr de leurs amours à leur volonté, bien qu'ils les euſſent en leur pouuoir. Car tout au contraire, ils auoient touſiours l'œil ſur la ſerrure, & le ſeau, eſtimans que ce n'eſtoit pas ioüyr d'vne choſe, que de l'auoir en ſa puiſſance; ains de n'en permettre la iouyſſance à perſonne; P ſemblables au chien, qui eſt dans l'eſtable, lequel ne veut ny gouſter à l'auoine, ny permettre au cheual affamé d'en manger. Tu te mocquois auſſi de ceux qui pour en amaſſer, vſoient d'eſpargne, & ſoſtoient la vie à eux meſmes, ſans conſiderer que lors qu'ils y penſeroient le moins, il aduiendroit que le meſchant ſeruiteur, ou le Maiſtre d'hoſtel, ou le Pedagogue entreroit dedans, & à la dérobee ſe riant de ſon malheureux maiſtre, & le laiſſant veiller ſur ſes vſures, aupres d'vne obſcure lampe, & d'vn coffre tout aride de ſoif des threſors Que ſi tu t'es plainte autresfois de cecy, ne merite-tu pas bien d'eſtre

Les prodigues ne peuuent manquer d'eſtre pauures.

Les effects de la richeſſe ſont grands, puis qu'elle rend les hommes malades & les guerit.

L'auare eſt touſiours indigent.

L'vſurier veille pour compter ſon argent, & le valet pour le deſrobber.

mocquee, d'accuſer maintenant Timon du contraire? RICHESSE. Si tu peſes bien la choſe, tu treuueras qu'à bon droit ie fais tous les deux: Car ceſte grande bonté de Timon me ſemble pluſtoſt vne nonchalance, qu'vne bien-veillance enuers moy. Non que ie laiſſe pourtant de reprendre ceux (qui me tenoient iadis enfermee entre des portes, & parmy des tenebres, affin que par ce moyen ie deuinſſe en bon poinct & plus graſſe) de ce qu'eux-meſmes ne touchoient point pour tout à moy, & ne me monſtroient pas au iour; Tellement qu'vn ſeul d'entr'eux ne me regardoit. Ie tenois ceux-cy pour inſenſez, & mal-faiſans, d'autant que ſans auoir fait aucun mal, ils me laiſſoient pourrir entre tant de ferrures, n'ayans eſgard, qu'eſtans deſlogez du mõde, ils me lairroient à quelqu'vn de ceux, qui ſont deſià riches. Ie meſpriſe donc, & les vns, & les autres, & principalemẽt ceux qui ſont trop prompts à mettre la main ſur moy: Et ie fais grand eſtat de ceux qui ſçauent meſnager le leur, & ne ſont ny trop libres, ny trop auares. Car ie te demande par ton nom, ô Iupiter, ſi quelqu'vn ayant eſpouſé vne belle & ieune femme ne daignoit la careſſer, & n'en eſtoit aucunement ialoux, ains la laiſſoit aller où elle voudroit, tant de nuict que de iour, la proſtituant luy-meſme à tous allans & venans, te ſembleroit-il qu'vn tel homme l'aymaſt? Vrayment tu me reſpondras que nenny: toy, di-je, qui as faict l'amour tant de fois. Au contraire ſi quelqu'vn ſe marie auec vne femme de grand lieu, pour en procreer des enfans legitimes, & qu'il ne vueille, ny auoir affaire à elle, qui eſt en la fleur de ſon aage, & fort belle, ny permettre qu'vn autre l'œillade tant ſeulement, & la tenant touſiours enfermee, & en perpetuelle virginité, allegue pour excuſe, que ce qu'il en faict, c'eſt pour le grand amour qu'il luy porte, de laquelle il a l'image empreinte en ſa face, ayant la couleur toute iaunaſtre, la peau retiree, & les yeux enfoncez; Eſt il poſſible, qu'vn chacun ne l'eſtime eſtre inſenſé, voyant qu'au lieu de mettre peine à auoir des enfans, il laiſſe fleſtrir vne fille ſi belle & aymable: cõme s'il vouloit nourrir vne Preſtreſſe à ♀ Ceres? Pour moy ie porte tout cecy auec impatience, voyant que les vns me foulent aux pieds, & m'arrachent les entrailles; & qu'au contraire les autres m'y mettent des fers de peur que ie ne m'enfuye, comme quelque eſclaue fugitiue. IVPITER. Mais que veut dire que tu te faſches contre-eux, puis qu'ils ſont punis ſelon leur merite? Car les vns comme des [r] Tantales meurent de faim, & de ſoif au milieu des eaux, & ne font que baailler apres

Les prodigues ont des aiſles aux mains pour empoigner leur argent.

Comparaiſon propre pour mõſtrer que l'argent ne ſert à rien dãs le coffre.

La face eſt le tableau de l'amour.

Les Auares ſont touſiours affamez, & cõme dit Virgile, la faim qu'ils ont de l'or eſt ſacree.

l'or: Les autres, cõmme des ſeconds Finées ont touſiours des Harpies aupres d'eux qui leur arrachent la viande du goſier. Ne tarde plus donc à t'en aller voir Timon, & t'aſſure, que tu auras à faire à vn homme beaucoup plus ſage qu'il n'a eſté. Eſt-il poſſible qu'il me vueille derechef faire eſcouler à ſon eſcient, comme par vn vaſe perçé, auant que ie l'aye entierement remply? Quoy veut il m'empeſcher de luy faire du bien en abondance, & craint-il que d'abord ie le ſubmerge dedans mes flots? Auſſi me ſemble-t'il porter de l'eau au tonneau des Danaïdes, & en vain la reprens-je dans vn vaſe perçé; puis que tout ce que i'y mets par le haut, ſ'eſcoule par le bas; ſi grande eſt l'ouuerture de ce tonneau, & ſi libre ceſte ſortie. Vrayment s'il ne bouche ce trou, & ceſte fente, par où tout ſ'eſcoule, il retreuuera bien-toſt le ſayon, & le hoyau au fond du tonneau. Mais ne laiſſes pas de paſſer outre, & de le faire riche. Quant à toy Mercure, ſouuienne toy d'emmener à ton retour les Cyclopes qui ſont au mont Ethna, afin qu'ils aiguiſent mon foudre. Car c'eſt maintenant que ie veux qu'il ſoit bien pointu. MERCVRE, Allons Richeſſe: Mais qu'eſt-ce que ie voy? Il me ſemble que tu cloches? Vrayment ie ne ſçauois pas encores que tu fuſſes boiteux, mais bien aueugle. RICHESSE. Cecy ne m'aduient pas touſiours, Mercure, ains ſeulemẽt quand ie m'en vais vers quelqu'vn où ie ſuis enuoyee de la part de Iupiter: Car pour lors ie me trouue toute peſante, & boiteuſe de deux pieds. Tellement que i'ay bien de la peine d'y paruenir, ayãt le corps tout vieil & debile. Que s'il me fait eſlancer en l'air, & prendre mon vol, tu me verras auec les aiſles au dos beaucoup plus prompte, & ſoudaine, que les oyſeaux. D'où vient qu'auſſitoſt que la barriere eſt fermee, le Trompette me donne à haute voix les premieres palmes de la victoire. Et ie franchis ſi bien la barriere d'vn bout à l'autre, que quelquefois les regardans ne me voyent pas meſmes ſauter, ſi grande eſt mon agilité. MERCVRE. Tu mens, ne te deſplaiſe, car ie t'en pourrois nommer pluſieurs qui n'ayans pas hier vne obole pour achepter vn licol, s'enrichiſſent tout à coup auiourd'huy, paroiſſans en mille ſortes de luxe. Et ces ſuperbes qui n'agueres n'auoient pas vn meſchãt aſne pour les porter, ſe font trainer en coche par des cheuaux blancs. D'auantage l'on les void par la ruë couuerts de pourpre, & les mains plaines de bagues d'or. Et ie ne penſe pas qu'ils puiſſent croire autre choſe, ſinon qu'ils ont eſté faicts riches en ſonge. RICHESSE. Ie diray bien plus, Mercure, c'eſt que pour lors ie n'y vay pas

La prodigalité ne fut iamais bonne.

La Richeſſe eſt aueugle & boiteuſe.

Alluſion du ieu de la Cour aux richeſſes qui s'eſcoulent.

L'or donne des aiſles à l'Ambition.

auec mes propres pieds, ny par l'expres commandement de Iupiter, ains c'eſt Pluton qui m'enuoye vers eux, comme celuy qui eſlargit les biens, & les dons, ainſi qu'il eſt denoté par ſon propre nom, qui ſignifie Richeſſe. Or à chaque fois qu'il me faut aller de l'vn à l'autre, ils me couchent ſur la carte blanche, & apres m'auoir bien cachetee, me trouſſent comme vn pacquet, & me tranſportent ailleurs. Cepẽdant celuy qui n'agueres eſt treſpaſſé, giſt à l'eſcart en quelque coing de la maiſon tout eſtendu de ſon long, & affublé d'vn vieil linge qu'on luy iette ſur les iambes, & autour duquel les chats ſe debattent. Ceux qui n'ont leur eſperance qu'en moy, ſont touſiours attendans & ſus pieds, baaillans, de meſme que les petits arondeaux, qui pepient, quand ils voyent venir leur mere de loing, & tout auſſi-toſt qu'ils s'apperçoiuent que le ſeau en eſt oſté, le filet de lin couppé, la lettre ouuerte, & que l'vn d'entr'eux eſt proclamé nouueau Seigneur, ſoit qu'on l'eſtime eſtre parent, ou flatteur, ou quelque abominable valet qui aura gaigné ceſte faueur à ſe proſtituër à vne brutalle laſciueté, ayant le menton tout raſé pour allecher autruy plus facilemẽt à la volupté, de laquelle il eſtoit autresfois l'Architecte. Cet habile homme qui ſ'acquiert le ſalaire de ſes deſbauches m'ayant pour lors empoignee, pour m'inſerer dans ſes lettres, ſ'enfuit, & m'emporte, & au lieu qu'il ſe nommoit autres-fois Pyrrhus, Dromon, ou Tibias, il change de nom & ſe fait appeller Megaclis, Megabis, ou Protarque, quittant là ceux qui baaillent en vain, & ſe regardans l'vn l'autre portent le dueil à bon eſcient, de ce qu'vn tel Thon qui n'a pas mangé peu d'amorce, ſ'eſt eſchappé du fonds de leurs rets. Ce galand ſe rüant à corps perdu ſur moy, (comme vn homme inciuil qu'il eſt, deshonneſte, qui tremble encore au ſouuenir de ſa priſon, qui ſ'arreſte tout court dreſſant les oreilles pour ouyr ſi quelque homme de ſon eſtoffe) faict ſonner vn fouët en paſſant, & qui reuere la maiſon d'vn Paſtiſſier cõme vn Temple, ne peut ſe rendre long tẽps ſupportable à ceux auec leſquels il conuerſe. Car il outrage les gens de bien, & ſi fait foüetter ceux qui eſtoient autresfois ſerfs comme luy, diſant que celà luy eſt auſſi bien permis qu'aux autres, iuſques à ce que ſe laiſſant abuſer à quelque putain, ou prenant enuie de nourrir des cheuaux, ou preſtant l'oreille aux flatteurs qui luy voudront faire accroire, qu'il eſt plus beau que Niré, plus y noble que Cecrops, ou que Codrus, z plus ſage qu'Vlyſſe, & plus riche que dix a Crœſus enſemble, il aduiendra que le mal-heureux deſpenſera en vn moment

Les Riches ont tous les iours des nouuelles eſperances.

Les Riches ne ſont iamais ſans Conſeillers.

ce que petit à petit il auoit amaſſé par ſes faux ſermens, extorſions, & meſchancetez. MERCVRE. Ces choſes ſont vrayment telles que tu les racontes. Mais dy moy, quād tu vas auec tes propres pieds, comme eſt il poſſible qu'eſtant aueugle tu puiſſes treuuer les chemins, ou comment peux-tu cognoiſtre que ceux vers leſquels Iupiter t'enuoye ſont iugez dignes d'eſtre enrichis? RICHESSE. Vrayment tu m'en contes bien. Et quoy, penſes-tu que i'en rencontres vn de ceux-là? MERCVRE. Non par Iupiter: Car ſi cela eſtoit, tu ne ſerois iamais arriuee aux cabannes d'Hiponis, de Callias, & de pluſieurs autres Atheniens, qui n'ont pas de merite pour vne obole, laiſſant en arriere le pauure [b] Ariſtide. Ce que ie deſire encore ſçauoir de toy, c'eſt à quoy tu t'adōnes, apres que tu es enuoyee vne fois? RICH. Ie ne ceſſe de tournoyer haut & bas, iuſques à ce que ſans y penſer, ie tombe entre les mains de quelqu'vn qui me poſſede, & m'emporte, pourueu qu'il ayt mis la main ſur moy le premier, t'adorant au meſme inſtant (ô Mercure, que les Poëtes ont nommé porte-gain) pour la fortune qu'il a faicte, contre ſon eſpoir. MERCVRE. Iupiter eſt donc trompé, ſe faiſant accroire que tu eſlargis des richeſſes à tous ceux qu'il eſtime dignes d'eſtre enrichis. RICHESSE. Ouy vrayment, Mercure, & non ſans raiſon; Car puis qu'il ſçait bien que ie ſuis aueugle, pourquoy m'enuoye-t'il chercher vne choſe ſi difficile à rencontrer qui dés long tēps eſt paſſee de ceſte vie en l'autre, & laquelle vn Linx meſme ne treuueroit que bien difficilement tant elle eſt obſcure & petite. Tellement que les hommes de bien eſtāt rares, & les meſchans eſpars en grand nombre par toutes les contrees, ie me laiſſe cheoir entre les mains de telles perſonnes, pendant que ie ſuis ainſi errante, & demeure priſe en leurs lacs. MERCVRE. Mais comme ſe peut-il faire qu'en les delaiſſant tu t'enfuyes ſi aiſément, ſans ſçauoir le chemin? RICHESSE. C'eſt que pour lors ie deuiens tout à coup clair-voyante, & ay de bonnes iambes, quād il eſt queſtion de prendre la fuitte. MERCVRE. Fay moy reſponſe encores à cecy, & me dis: Comment eſt-il poſſible qu'eſtant aueugle, comme il eſt vray; & de plus, toute paſle, & incommodee des iambes, tu ayes neantmoins tant d'amis, que chacun iette ſa veuë ſur toy; De ſorte que ceux qui te poſſedent ſ'eſtiment bienheureux; & ceux qui en ſont fruſtrez ne peuuent viure en repos. Car i'en ay cogneu pluſieurs ſi paſſionnez de ton amour, qu'ils ſe ſont precipitez au profond de la mer, du penchant de quelque rocher, ſe diſans eſtre hays de toy, parce que tu n'auois iamais daigné

La richeſſe eſt auſſi aueugle que la fortune.

Les gens de bien ne s'enrichiſſent pas ſi toſt que les meſchans.

La Richeſſe porte au decez les mal-aduiſes.

gné les regarder ſeulement. Toutesfois ie ſçay bien que ſi tu te connois tant ſoit peu toy-meſme tu m'aduoüeras que tels hõmes n'eſtoient pas en leur bon ſens, d'eſtre eſpris d'vne telle affection. RICHESSE. Quoy? penſes-tu que ie leur ſemble telle que ie ſuis, ſçauoir, boiteuſe, aueugle, & pleine de telles autres imperfections qu'on peut retrouuer en moy? MERCVRE. Pourquoy non, Richeſſe, ſi ce n'eſt qu'ils ſoient aueugles eux meſmes? RICHESSE. Ils ne ſont point aueugles mon bon amy; mais l'ignorance & l'erreur qui empietent ſur toutes choſes, au temps où nous ſommes, les enueloppent d'eſpeſſes tenebres; & de plus pour ne paroiſtre du tout difforme, ie me preſente moy-meſme à eux portãt le maſque d'vne perſonne fort aymable, fait de pur or, diapré de diuerſes pierreries, & emaillé de pluſieurs couleurs. Or eſt-il que penſans voir la beauté de mon propre viſage, ils ſont eſpris de mon amour, & ſe perdent s'ils en ioüyſſent. Que ſi quelqu'vn me monſtroit à eux toute nuë, ſans doute *ils ſe condamneroient eux-meſmes, & ſe diroient auoir eſté* aueuglez, recherchant des choſes ſi difformes, & qui *ne ſont* aymables aucunement. MERCVRE. Quoy donc? *Apres qu'ils ſont* deuenus riches, & qu'ils ont pris ce maſque *ſur eux*, ſe lairroient ils encor abuſer de la ſorte, que ſi quelqu'vn taſchoit à le leur oſter, *ils* vouluſſent ietter la teſte pluſtoſt que le maſque? Car il n'eſt pas vray-ſemblable qu'ils ignorent pour lors (ayans regardé le dedans de toutes parts) comme la vraye forme n'eſt que doree. RICHESSE. Sçache, Mercure, que pluſieurs choſes ne ſont pas conuenables à celà. MERCVRE. Quelles? RICHESSE. Depuis que celuy qui m'a premier empoignée me reçoit à portes ouuertes, on void tout auſſi-toſt entrer auec moy l'audace, la beſtiſe, la jactance, la laſcheté, l'outrage, la tromperie, & vne infinité d'autres telles imperfections, deſquelles l'eſprit de l'homme eſtant enrethé, il admire ce qui n'eſt point à admirer, conuoite ce qu'il faut fuyr, & ſi me redoute cõme mere de tous ces maux, qui ſont entrez ſecrettement auec moy, & leſquels me deffendent & enuironnent: veu meſmes qu'il s'expoſeroit à toutes ſortes de ſupplices, pluſtoſt que d'oſer penſer ſeulement à me mettre dehors. MERCVRE. O que tu es legere, gliſſante, & difficile à retenir, puis que tu ne donnes point de moyen aſſeuré de te pouuoir arreſter, ains à la façon des anguilles & des ſerpens, t'eſcoules d'entre les doigts ie ne ſçay comment. Il ne'n eſt pas de meſme de la Pauureté, car elle eſt gluante & facile à la priſe, ayant le corps heriſſé de mille crochus hameçons; de

Les Grands du monde ne iugent des biens de fortune qu'en apparence.

Il n'y a rien de ſi beau que la vertu quand elle eſt toute nuë, & rien de ſi laid que la richeſſe.

Les vrays biẽs ne peuuẽt eſtre enleuez, car ils ont des bõnes gardes.

maniere que tous ceux qui la touchent ſ'y agraffent en meſme inſtant, & ne peuuent ſ'en depeſtrer ayſément. Mais pendant que nous diſcourons ainſi, nous n'aduiſons pas que le plus neceſſaire nous defaut. RICHESSE. Quoy? auons nous oublié quelque choſe? MERCVRE. Ouy, car nous n'auons pas apporté le threſor qui nous faict principalemẽt beſoin. RICHESSE. Ne te mets point en peine de ce coſté là, ains ſois aſſeuré, que quand ie ſuis montée vers vous, ie l'ay laiſſé en terre, apres luy auoir faict commandement de demeurer là les portes cloſes, & n'ouurir à perſonne s'il ne m'oyoit crier. MERCVRE. Sus donc, tirons droict en Athenes, & tu me ſuiuras, te joignant à ma robbe tout le long de noſtre voyage. RICHESSE. Tu fais bien de me mener par la main, Mercure, car ſi tu me laiſſois courir, poſſible m'eſgarant pourrois-je choir en Hyperbole, ou bien à Cleonne. Mais il me ſemble ouyr quelqu'vn, frappant contre vne pierre auec vn outil de fer. Ne ſçais tu point qui fait ce bruit là? MERCVRE. C'eſt Timon, qui laboure vn champ qui eſt icy proche, tout raboteux, & plein de cailloux. Tu peux voir en luy la pauureté, le labeur, la force, la ſageſſe, la virilité, & telles autres vertus, que la faim reſerre en vn monceau, & les rend vnies par enſemble beaucoup mieux que ne ſont tes ſatellites. RICHESSE. Que ne fuyons nous donc tout maintenant loing d'icy, Mercure, car nous ne ferons pas choſe qui vaille grand cas, ayant affaire à vn homme qui a tout autour de luy tant d'infanterie? MERCVRE. N'ayez point de peur, & ſçaches que le plaiſir de Iupiter eſt tout autre. PAVVRETE'. Où menes-tu ceſte-cy par la main, toy qui as deſtruict Argus? MERCVRE. Nous ſommes enuoyez vers Timon de la part de Iupiter. PAVVRETE'. Quoy? La Richeſſe ſen ira donc voir Timon, apres que ie l'auray reçeu tout corrompu de delices, & que par mon ſeul moyen il ſe ſera rendu ſage, laborieux, & homme digne d'eſtre priſé, de vicieux & perdu qu'il eſtoit parauant? Eſt-ce la raiſon que ie ſois maintenant baffoüee, & tenuë à meſpris, & que vous m'arrachiez celuy qu'autre que moy ne poſſede, & lequel auoit deſià beaucoup d'inclination à la vertu? Faut-il donc que la Richeſſe mette la main ſur luy, s'en ſaiſiſſant encore vne fois, & le faſſe deuenir tel qu'il eſtoit parauant, ſçauoir, effeminé, laſche, & eceruelé; & qu'elle me le rende derechef apres qu'il ne vaudra rien plus? MERCVRE. Telle eſt la volonté de Iupiter, ô Pauureté. PAVVR. Ie m'en vais donc maintenant? Mais vous Labeur, Sageſſe, & autres telles vertus, venez apres moy. Vrayment ceſtuy-

Les Richeſſes ſont faciles à s'eſgarer.

Quels ſont les compagnons de la pauureté.

Perſonne ne veut ſaluër la pauureté que de bien loing.

C'eſt l'ame des vertus que la pauureté.

cy connoiſtra bien-toſt que celle que maintenant il delaiſſe eſtoit ſon vray ſupport, qui l'inſtruiſoit aux bonnes mœurs; & par le moyen duquel il a touſiours eu le corps ſain, & grand le courage, viuant en vray homme, & prenant garde à ſoy-meſme, ſans faire eſtat ny des mondanitez, ny d'autres telles choſes mal-ſceantes & vaines. MERCVRE. Elles ſ'en vont, allons-le treuuer. TIMON. Qui eſtes-vous meſchans? Pourquoy venez vous tourmenter icy vn pauure mercenaire, & manouurier? I'ay belle peur que vous ne vous en retournerez pas tous deux ſans porter de mes marques: car ie vous aſſommeray à grands coups de mottes & de cailloux. MERCVRE. Tout beau, Timon, ne nous touche point, car tu ne frapperois pas des hommes. Sçache que ie ſuis Mercure, qui mene la Richeſſe que tu vois auec moy. Nous ſommes enuoyez vers toy de la part de Iupiter, qui a exaucé tes prieres. Reçoy donc la Richeſſe qu'il t'enuoye, & ceſſe de trauailler. TIMON. Bien que vous ſoyez des Dieux, comme vous dictes, ſi pleurerez vous tout maintenant; car i'abhorre, & les Dieux, & les hõmes enſemble; & *ie ſuis aſſeuré* qu'au premier coup de hoyau que ie donneray *à ceſte* aueugle, quelque Deeſſe que ce ſoit, ie ne manqueray *pas de la* tuër. RICHESSE. Allons nous en de par Iupiter, ô Mercure, i'ay peur que cet homme, comme tranſporté qu'il eſt, ne me renuoye auec quelque coup. MERCVRE. Ne ſois *pas ſi* farouche, Timon, ains poſe bas ce courage inciuil, & peu courtois; reçoy à pleines mains les faueurs de fortune, & ſois derechef enrichy, & cõme Prince des Atheniens, laiſſe moy deſormais ces ingrats, & t'eſtime l'homme du monde le plus heureux. TIMON. Ie n'ay que faire de vous, ne me faſchez pas d'auantage, & ſçachez que mon hoyau me rend aſſez riche, & que ma plus grande felicité conſiſte à ne voir perſonne. MERCVRE. Y procedes-tu de la ſorte?

Feray-ie le rapport de ces fieres paroles,
Au foudroyant Iupin?

De verité i'aduoüe que tu as raiſon d'eſtre ennemy des hommes, puis qu'ils t'ont rendu de ſi mauuais offices. Mais pourquoy hayras-tu les Dieux, qui ſont ſi ſoigneux de ta perſonne? TIMON. Ie te ſçay bon gré, Mercure, & à Iupiter de ce que vous auez ſouuenance de moy; mais quant à la Richeſſe qui t'accompagne, ſans doute ie ne la receuray iamais. MERCVRE. Pourquoy donc? TIMON. Parce que c'eſt elle qui m'a cauſé tous les maux que i'ay ſoufferts cy-deuant, m'ayant liuré aux flatteurs, dreſſé des embuſ-

Les pauures n'abhorrent rien tant que les richeſſes, quand ils ſont vne fois endurcis en leur pauureté.

Vn homme deſeſperé met tout reſpect en arriere.

Il eſt fort faſcheux de ſouffrir vn affront, mais ſi faut-il ſe vaincre ſoy-meſme.

ches, ſuſcité des inimitiez, corrompu par allechemens, expoſé à la mercy de l'enuie: & bref delaiſſé tout à coup auec autant de trahiſon que d'infidelité. c La Pauureté tout au contraire, m'accouſtumant aux labeurs, qui ſont dignes d'vn vray hõme, & conuerſant libremẽt, & ſelon le droict auec moy, m'a touſiours fourny en trauaillant tout ce qui m'eſtoit neceſſaire, & ſi m'a appris à meſpriſer les choſes vulgaires. I'ay ſçeu par ſon moyẽ que toute l'eſperance de ma vie dependoit de moy-meſme, & elle m'a monſtré en quoy conſiſtoit ma vraye Richeſſe, qui ne craint, ny les propos emmiellez du flatteur, ny les menaces de l'eſcornifleur, ny les émotions du peuple, ny les brigues de l'Orateur, ny les embuſches du Tyran. M'eſtant donc rendu fort & robuſte par le trauail, pẽdant que ie laboure de tout mon poſſible ce petit champ, ſans voir les meſchancetez qui ſe commettent à la ville, mon hoyau me donne honneſtemẽt dequoy viure. Parquoy retourne-t'en d'où tu es venu, Mercure, & r'emmene la Richeſſe vers Iupiter; ie ſeray content s'il faut que les hommes ne ceſſent de fondre en larmes tout le temps de leur vie. MERCVRE. Il n'eſt pas beſoin que cela ſoit, mon Amy, car tous ne ſont pas nez à pleurer. Mais laiſſe à part tous ces contes d'enfant, & reçoy la Richeſſe, qui t'eſt enuoyee d'enhaut. Il ne faut iamais refuſer les dons que nous fait Iupiter. RICH. Veux-tu que ie plaide ma cauſe contre toy, Timon? Ne te faſcheras-tu point ſi ie parle? TIMON. Nenny, ie te le permets: Mais ne dis que deux mots ſi tu veux que ie t'eſcoute pour l'amour de Mercure que voicy, & n'vſe point de preface, ny de longs diſcours à la façon de ces meſchans Orateurs. RICH. I'ay pourtant bien beſoin de parler beaucoup, puis que tu m'as accuſee en tant de façons. T'ay-je fait tort pour auoir eſté cauſe de tous tes plus grands eſbats & plaiſirs, de ta preeminence, & authorité, des couronnes, & autres telles voluptez, enſemble du reſpect, de l'honneur, & du renom que tu t'es acquis. Que ſi quelque diſgrace t'eſt aduenuë par le moyẽ des flatteurs, ne m'en attribuë point la cauſe; car c'eſt moy pluſtoſt qui ay reçeu ces outrages, veu que tu m'as ſoubmiſe par ignominie au iugement de ces meſchans, qui te loüoient par leurs diſſimulations, t'abuſoient par leurs charmes, & me dreſſoient toutes ſortes d'embuſches à eux poſſibles. Quant à ce que tu m'as dit ſur la fin de ton diſcours, que ie t'auois trahy, ie rabas ce crime ſur toy, qui m'as touſiours chaſſee bien loing, & precipitee du haut de ta maiſon en bas: d'où vient qu'au lieu que ie t'auois reueſtu d'vne robbe de fine laine,

Les effects de la pauureté ſõt grands.

Le trauail nous dõne des eſtomachs d'Auſtriche pour digerer toutes difficultez.

Les longs diſcours ne ſont pas les meilleurs.

Les Flatteurs ſont de grands Orateurs, car ils ſçauent biẽ l'art de perſuader.

ceſte Pauureté que tu cheris tant, te fait porter vn meſchãt fayon; & i'en prẽs à teſmoin Mercure que voicy, ſi ie n'ay pas importuné Iupiter le priant de me diſpenſer de te venir voir, puis que tu m'auois trauaillee en tant de manieres. MERC. Ne vois-tu pas maintenãt Richeſſe, cõme il ſ'eſt changé tout à coup? Demeure donc hardiment auec luy. Et toy, Timon, ne laiſſe pas de foſſoyer touſjours pẽdant que la Richeſſe fera naiſtre vn treſor ſous tõ hoyau, car elle ne manquera pas d'eſtre ouye, ſi elle l'appelle. TIMON. Ie voy bien que c'eſt mon meilleur de croire Mercure, & qu'il faut ſ'enrichir derechef: Car que peut faire l'homme quand les Dieux le contraignent? Mais helas combien d'affaires voy-je fondre ſur moy! Mal-heureux que ie ſuis, faut-il qu'ayant veſcu content & heureux vn ſi long temps, ie ſois fait maintenant eſclaue de l'or ſans l'auoir merité, & ſubiect à tant de ſoucis? MERC. Endure, Timon, pour l'amour de moy, bien que cecy te ſemble vn peu faſcheux, & inſupportable, afin que tous ces flatteurs creuent de deſpit. Pour moy, apres que i'auray monté ſur le mont Ethna, ie reprendray mon vol au ciel. RICH. Vrayment ie crois qu'il eſt party, & il me ſemble que ie l'ay ouy tremouſſer des aiſles: Cependant aye vn peu de patience, & ſois aſſeuré qu'à mon depart ie t'enuoyeray vn treſor. Frappe donc la terre de ton hoyau vn peu plus fort, & toy Treſor, fais toy voir à Timon que voicy, & te preſente pour eſtre tiré; Foſſoye hardiment la terre, ô Timon, & creuſe le plus auant que tu pourras; cependant ie prens congé de toy, & m'en vay d'icy. TIMON. Courage mon hoyau, monſtre moy maintenant ta vertu, & ne ceſſe point que tu n'ayes deſcouuert le threſor caché bien auant. O Iupiter, qui deſtournes les prodiges [d], Corybantes mes amys, & toy Mercure Porte-gain, dictes moy ie vous prie, d'où me vient tant d'or? Eſt-ce quelque ſonge? I'ay bien peur qu'eſtant eueillé ie ne treuue que des charbons? Si me ſemble-t'il pourtant que l'or eſt aſſez beau, iaune, peſant, & agreable à la veuë;

O cher or, des mortels la plus belle fortune!

car ton eſclat eſt auſſi brillant que le feu tãt de iour que de nuict; vient t'en à moy, bien-aymé metail, & lequel i'ay tant de fois deſiré. Ie n'ay iamais creu, ſi ce n'eſt maintenant, que Iupiter ayt eſté tranſmué en or autrefois. Car quelle * pucelle treuueroit on, ſi dedaigneuſe fut elle, qui ne reçeut vn ſi bel amant, & qui ne deſcouuriſt ſon ſein, meſme quand il ſe lairroit choir du toict de la maiſon en bas. O [e] Mydas, & [f] Croeſus, & vos riches preſens

L'on ne peut rien contre le decret du ciel.

Rien ne bourrelle tant l'enuieux que l'heureux ſuccez des affaires de ſon voiſin.

La fortune de l'homme eſt comme l'eſpee de Dannacles, elle ne pend qu'à vn filet.

* *C'eſt vne alluſion à la fable de Danaé.*

qu'on a dediez autresfois au Temple de Delphes, vous n'eſtes rien au prix de Timon, & de ſa Richeſſe, & le Roy de Perſe ne luy eſt pas comparable. O cher hoyau; & toy ſayon bien-aymé! C'eſt la raiſon que ie vous appande à ce Dieu Pan icy. Pour moy i'achepteray vn lieu ſolitaire, où ie feray baſtir tout expres vn edifice, pour y mettre mõ treſor, & y paſſeray le reſte de mes iours en repos: Auſſi n'ay-je point d'autre intention durãt ma vie, que d'auoir vn baſtiment apres ma mort. Que deſormais toutes perſonnes s'eſloignent de moy: car i'ay reſolu de meſpriſer tout le mõde, & de ne recognoiſtre homme quelconque. Qu'on ne me parle plus, ny d'eſtre amy, ny hoſte, ny compagnon, ny refuge des miſerables, ny moins encores d'auoir compaſſion de celuy qui plore, ou d'ayder à vn indigent: Car ie me mocque de tout cela, & croys que c'eſt la folie des folies, & la ruine des mœurs que de faire du bien pour le iourd'huy. Ce que ie cheris le plus, c'eſt vne vie ſolitaire, & pareille à celle des loups. Timon n'ayme perſonne que ſoy, tous les hommes luy ſont ennemis, & luy dreſſent des embuſches, & il tient pour vne offenſe mortelle, que d'aller en leur compagnie. Que ſ'il aduient que dés le matin ie rencontre vn homme, tout le reſte du iour me ſera mal-encontreux: Bref i'en veux moins faire d'eſtime, que des ſtatuës de pierre ou d'airain, & ſuis tres-content de ne receuoir, ny les meſſagers enuoyez de leur part, ny de ne contracter nullement auec eux, ains de ne penſer qu'à la ſolitude. Au demeurant, mes plus grands familiers, mes parens, ceux de mon pays, & ma patrie meſmes, me ſont des noms inutils, & froids, & les tiens pour autant de vaines gloires des mortels, indiſcrets, & maladuiſez. Que Timon ſoit le ſeul dans le monde qui ioüiſſe des biens de fortune, qu'il meſpriſe tous les autres hommes, qu'il ne ſe reſioüiſſe qu'auec ſoy-meſme, libre des flatteurs & des importunes loüanges. Bref qu'il ſacrifie ſeul aux Dieux, qu'il mange luy ſeul, & que rejettant tous les autres il n'ayt point de voiſin que ſoy-meſme. Qu'il ſe traicte amiablement, & ſe couronne iuſques à ce qu'il faille mourir, & que le nom qu'il honore le plus, ſoit celuy de *Miſantrope*, c'eſt à dire ennemy des hommes. Quant à ſes mœurs, qu'elles ſoient ſanglantes, cruelles, farouches, & inhumaines. Que ſi i'apperçois quelqu'vn qui bruſle au milieu des flammes, & qu'il me prie d'amortir le feu puiſſe-je l'eſteindre auec de la poix, & de l'huile, car ie ſuis tellement ennemy des hõmes, que ſi i'en voyois quelqu'vn d'entr'eux emporté par le courant des eaux, & qu'il me priaſt de luy

O que l'hõme faict de beaux deſſeins, ſur tout quand il a de l'argent!

Les hommes qui ſe mangẽt l'vn l'autre, ſõt comparables aux loups.

Belle deſcription.

La Nature nous cõmande d'aimer nos ſemblables, & non pas d'imiter Timon.

tendre la main, ie le ſubmergerois tout à faict, luy plongeant la teſte dans l'eau, afin qu'il ne peuſt venir au deſſus. Voilà cõme i'auray la reuanche du tort qu'on m'a fait. Timon fils d'Echratides Colytoïs eſt l'autheur de ceſte loy, & ce meſme Timon l'a ratifiee, & ſignee par l'aduis de ſon conſeil. Que ces poincts ſoient donc conclus, & viuement obſeruez, & à la mienne volonté qu'il m'euſt couſté beaucoup, que mes ennemis ſçeuſſent en quel eſtat ſont mes affaires, car ſans doute ils ſ'eſtrangleroient de deſpit, ſi quelqu'vn leur faiſoit rapport de l'excez de mes richeſſes. *Mais qu'eſt-ce que i'entens?* D'où vient ce bruit ſi ſoudain? Il me ſemble que *ie les* vois deſià venir à moy de toutes parts, tous hallettans, & pleins de pouſſiere, comme s'ils auoient flairé de loing l'odeur de ceſt or. Ie ne ſçay, ſi ie les dois chaſſer à coups de cailloux du plus haut ſommet de ceſte montagne, ou pluſtoſt enfreindre ma loy pour ceſte fois, & me licencier de parler encore vn coup à eux, afin qu'ils ſe trauaillent d'auantage ſe voyans meſpriſez. Ce ſera le meilleur à mon aduis: arreſtons nous donc pour les receuoir. Ah ie les *voy deſià!* Qui eſt le premier d'entr'eux? C'eſt Gnatonis *le flatteur*, lequel n'agueres me tendit vn licol au lieu d'vn ſoupper que ie luy demandois, luy qui a vomy chez moy tant de tonneaux de vin; mais ie ſuis bien ayſe qu'il vienne icy, car il ſera puny le premier de tous. GNATONIS. N'ay-je pas touſiours bien dit, que les Dieux n'abandonneroient point Timon, cét homme de bien? Dieu te gard Timon, le plus beau, le plus affable, & le plus grand faiſeur de banquets qui ſe puiſſe voir. TIMON. Et toy Gnatonis, le plus inſigne gourmand de tous les Vautours, & le plus meſchant homme du monde. GNATON. Tu te plais touſiours à te gauſſer. Mais où eſt la collation? Car ie t'apporte vne chanſon nouuelle de Dityrambes, ou loüanges de Bacchus, que i'ay n'agueres appriſes. TIMON. Ie te feray bien dire tantoſt vne autre chanſon, ou pluſtoſt vne complainte plus lamentable que cet hoyau t'apprendra. GNATON. Que fais-tu, Timon, tu me frappes; A l'ayde, ie t'appelle à teſmoin ô Hercule. Ie te citeray en iugement deuant les Areopagites au Senat d'Athenes pour la playe que tu m'as faicte? TIMON. Fais donc, que ce ſoit au pluſtoſt, car ſi tu tardes tant ſoit peu d'auantage, tu m'accuſeras tout maintenant d'homicide. GNATON. A tout le moins gueris ma playe en la graiſſant d'vn peu d'or, qui eſt vn remede propre à merueilles. TIMON. Es-tu encore là? GNATON. Ne te ſoucie, ie m'en vay, mais tu le payeras. Mal-heur ſur toy, qui

Noſtre meſchant naturel nous porte d'ordinaire à eſtre ialoux de la fortune d'autruy.

Les flatteurs ne trompent iamais deux fois les bien aduiſez.

Les Alchimiſtes tiennent que l'or gueriſt tous maux, & leur opinion eſt vray-ſemblable.

d'homme de bien, es deuenu si meschant. TIMON. Qui est ce Chauue là qui s'approche? C'est sans doute Filias, le plus execrable de tous les flatteurs. Cestuy-cy a reçeu de moy vn heritage entier; & deux talens pour la dot de sa fille, pour salaire de la loüange qu'il me dõna, lors que me voyãt chanter il fut le seul qui me loüa par dessus tous les autres, & iura que i'auois meilleure voix que les Cygnes, & pour recompense ce galand me bouchonna fort bien il n'y a pas long temps, lors que me trouuant mal ie m'addressay à luy pour le prier de m'assister. FILIAS. O la grande meschanceté! Vous connoissez maintenant, Timon, & Gnatonis son familier, qui estoit autresfois tousiours à sa table. Vrayment il est puny iustement, puis qu'il est ingrat. Mais pour nous qui viuons il y a jà long temps auec cestuy-cy, & qui sommes de son aage, & de son pays, nous sçauons nous comporter modestemẽt auec luy, de peur de ne paroistre trop insolens. Salut, mon Seigneur, donnez vous garde de ces maudits flatteurs, qui ne se tiennent iamais qu'à la table, & qui sont du naturel des corbeaux. Il ne faut plus se fier aux hommes d'aujourd'huy, qui sont tous ingrats & meschans. Pour moy, comme ie vous apportois vn talent afin que vous eussiez dequoy vous ayder en vos necessitez, i'ay eu nouuelles par les chemins, & non gueres loing d'icy, que vous estiez deuenu grand riche, & toutesfois, i'ay bien voulu vous aduertir de ces choses, quoy que ie sçache assez que vous n'auez point besoin de mon conseil, estant si sage, que vous en pouuez fournir [f] Nestor mesme. TIMON. Il sera fait comme tu dis, Filias: Mais vien-çà, que ie te salue & paye ta bien-venuë, auec mon hoyau. FILIAS. O le meschant ingrat! Il m'a cassé la teste pour l'auoir aduerty de se soigner à ses affaires. TIMON. Voicy arriuer Demeas, le troisiesme discoureur, qui porte des lettres en sa main droicte. Cestuy-cy (qui se dit estre mon parent) paya n'agueres à la ville seize talens de mon bien: car estant condamné à payer vne grosse somme sous peine de tenir prison, & ses moyens ny suffisans pas, ie le racheptay, si grande fut la pitié que i'en eu. Depuis estant commis pour distribuër quelques deniers au tribut Erectide, m'y estant acheminé pour demander la part que i'y auois, il me dit fort bien qu'il ne me connoissoit pas pour citoyen. DEMEAS. Ie te salue, ô Timon, le support de toute ta race, le rempart des Atheniens, & la deffense des Grecs. Ie viens icy pour t'aduertir qu'il y a jà long temps, que tout le peuple amassé, & les deux Cours assemblees attendent apres toy. Mais escoute premierement

Qui fait plaisir à vn vilain s'en repent deux fois.

L'on dit qu'vn fol conseille bien vn Sage, mais non pas tousiours.

Vn flatteur se déguise en mille façons.

Souuent ceux ausquels nous faisons du bien auiourd'huy ne nous recognoissent pas demain.

mierement l'arreſt que i'en ay eſcrit. *Puis que Timon, fils d'Echecratidas Colytois, non ſeulement honneſte, mais auſſi ſage qu'aucun de ceux qui ſont dans la Grece, n'a ceſſé tout le temps de ſa vie de faire du bien à ſa patrie, a emporté le prix des g Pugils aux ieux Olympiques, & eſt demeuré vaincueur en vn ſeul iour, de la lutte, de la courſe ſur le char, & de la iouxte à cheual.* TIMON. Comment dis-tu celà flatteur? Ne ſçais-tu pas que ie ne fus iamais ſpectateur aux Olympiades. DEMEAS. Et bien qu'en eſt il? Si tu ne l'es à preſent, tu le ſeras cy apres? Mais pourſuiuons noſtre arreſt. *L'an dernier paſſé, il a faict vaillammẽt pour la Republique en la guerre contre les Acarnanſes, & a rompu deux armees des Peloponnois.* TIMON. N'es-tu pas bien menteur d'adjouſter cecy, veu que ie n'ay iamais porté les armes, & ſi ne me ſuis oncques enroollé. DEMEAS. Tu fais bien de parler modeſtement de toy meſme; mais quant à nous, ce nous ſeroit vne grande ingratitude de n'en point faire de mention. *D'auantage il n'a pas faict peu de profit à la ville, tant à rendre les arreſts, & entrer au Conſeil, qu'à s'acquitter des charges militaires. Pour toutes ces cauſes, il a ſemblé bon à la Cour, & au peuple, aux Magiſtrats en general, aux Citoyens en particulier, & en commun à vn chacun, d'eleuer vn Timon d'or, aupres de Pallas, au Temple de la Cité, tenãt vn foudre à la main droicte, entouré de rayons, & de ſept couronnes d'or, qui ſeront publiees aux h Bacchanales, qui ſe celebreront auiourd'huy. Demeas l'Orateur a faict ceſte eſlection, comme parent, voiſin, & diſciple de Timon grand maiſtre de Rhetorique.* Ie te donne donc ma voix tres-volontiers: mais ie voudrois bien t'auoir amené mon fils, lequel i'ay fait appeller Timon, pour l'amour de toy. TIMON. Quoy Demeas? Se peut-il bien faire, que tu ayes des enfans, toy qui n'as iamais eſté marié, comme nous le ſçauons tres-bien? DEMEAS. Il eſt vray, mais ie me marieray à l'entree du Printemps s'il plaiſt à Iupiter, & le premier enfant que i'auray, ſi c'eſt vn maſle, ie le feray nõmer Timon. TIMON. Ie ne ſçay pas ſi tu te marieras iamais, car ie te frapperay ſi à poinct, que ie t'en empeſcheray bien ſi ie puis? DEMEAS. O meſchant que tu es! tu fais donc vn acte de Tyran, & frappe les gens d'eſtat, toy qui n'es ny homme de qualité, ny meſme Citoyen? Mais tu ne tarderas gueres à eſtre puny tant de cet acte, que d'auoir mis le feu dans le Temple. TIMON. Comme dis-tu celà meſchant, puis que le Temple n'a pas eſté bruſlé? Tu monſtres bien par là que tu es vn vray Calomniateur. DEMEAS. Tu es donc deuenu riche pour auoir mis la main au treſor public? TIMON. Tu mens encores impudemment, car ie n'y foüillay iamais. DEMEAS. Si cela n'eſt maintenãt, ce ſera cy apres;

Les trompeurs ne manquent iamais d'inuẽtions.

Le Calomniateur ne peut gauchir au courroux du Ciel.

& cependant tu l'as eſpuiſé iuſques au fond. TIMON. Quoy tu grondes encore? Voilà pour toy derechef. DEMEAS. Helas de mon dos! TIMON. Ne mene pas tant de bruict, ains garde le troiſieſme coup. Vrayement, ce me ſeroit vne grande honte, ſi ayant desfait, comme tu dis, deux armees de Lacedemoniens ſans eſtre armé, ie ne pouuois tuër vn meſchant petit homme: Et ce ſeroit en vain, que i'aurois eſté vainqueur aux Olympies, au combat des Pugils, & [i] à la lutte. Qu'eſt-ce que ie vois? N'eſt-ce point le Philoſophe Traſicle? Ce n'eſt autre ſans doute, le voilà en propre perſonne auec ſa longue barbe, & ſes ſourcils releuez? Ie crois qu'il eſt en colere, car il marmotte ie ne ſçay quelles paroles, darde des œillades, pareilles à celles de Titan, & ſi porte ſa cheuelure eſparſe deſſus ſon front, comme vn ſecond Boree, ou comme quelque [k] Triton, de meſme façon que [l] Zeuzis les a depeints. Ceſtuy-cy ſe faiſant voir au matin auec vn graue maintien, vne demarche compaſſee, & vn modeſte habit, diſpute de mille exercices vertueux, blaſmant ceux qui s'adonnent au luxe, & à la volupté, & loüant les bons meſnagers: Mais apres auoir laué les mains, il ſe met à table, ſe fait verſer à boire du plus pur dans vne grande couppe; & comme s'il auoit beu de l'eau de [m] Lethé, il propoſe des choſes du tout cõtraires à ſes diſputes du matin, pendant qu'engloutiſſant la viande comme vn Milan, il pouſſe ſon voiſin auec le coude, le menton tout barboüillé de ſauçe; qu'il mãge à la façon de quelque chien, ſe panchãt ſur la table; & cõme s'il péſoit treuuer la vertu dans quelque vaiſſelle, ſçait ſi bien faire le tour du plat auec le doigt, qu'il ne laiſſe rien de reſte ſi petit ſoit il; ſe plaignant touſiours d'auoir la moindre part, quand il auroit luy ſeul entre tous les autres le gaſteau, ou vn ſanglier tout entier. Et comme le fruict de la gourmandiſe, c'eſt l'yurongnerie, auſſi-toſt qu'il eſt plein de vin, il ne ſe contente pas de chanter, & ſauter quand il a beu, ains vient aux injures. Il ne laiſſe pas pourtant de tenir des diſcours de ſobrieté, quand il eſt tout noyé de vin, leſquels il profere en bégayant, & ſe fait mocquer de tous ceux qui ſont à ſa table. Il demeure en ceſt eſtat tout le long du repas, iuſques à ce qu'apres le vomiſſemẽt quelques-vns l'empoignent, & le tirent hors du banquet, s'entretenans des deux mains à la façon des Meneſtriers. Et outre qu'eſtant meſme à jeun il ne cede point à qui que ce ſoit ny en menterie, ny en vanité, ny en auarice, il tient encores le premier rang, entre les flatteurs, ſe parjure à tous coups, eſt l'vn des premiers impoſteurs de ſon temps, &

Il y a des Epicuriens ſi effrontez que de ſe dõner le tiltre de Philoſophes.

Ce ſont des mauuais Precepteurs que ceux qui font au contraire de ce qu'ils enſeignent.

Tout le mõde dõne des maſques à la Sageſſe & la deſguiſe diuerſement.

marche touſiours accompagné d'impudence. Bref, c'eſt vn ſpectacle du tout horrible, & diuerſement accomply en ſon imperfection. Ce qui me fait dire, qu'il ne criera pas trop haut, puis qu'il eſt ſi modeſte. Holà qu'eſt-cecy? Traſicle ne s'approche-t'il pas de nous? TRASICLE. Ie ne vien pas à toy, Timon, auec la meſme intention des autres, leſquels admirans ta richeſſe, te viſitent ſous l'eſpoir de tirer de l'or, de l'argent, ou bien quelque bon repas de toy, ſe ſeruans de diuers flatteurs pour t'allecher, comme bon que tu es, & de facile creance. Car tu ſçais aſſez que ie me contente d'vne piece de gaſteau pour mon repas, & que i'ayme l'oignon ou le creſſon plus que toute autre viande. Que ſi quelquesfois ie veux faire bonne chere, c'eſt auec vn peu de ſel. Quant à mon breuuage ie le prens en vne fontaine, qui rejaillit par neuf canaux, & prefere ce meſchant manteau que tu vois, à toute la pourpre du monde: car l'or ne me ſemble de plus grand prix que le ſablon des riuages. Que ſi ie me ſuis icy tranſporté, ce n'eſt que pour l'amour de toy, afin que ceſte tienne richeſſe (comme pernicieuſe & dãgereuſe qu'elle eſt, pour les maux incurables qu'elle a cauſez à pluſieurs) ne te puiſſe corrompre. Et de faict ſi tu me veux croire, la premiere choſe que tu feras, ce ſera de la ietter dans la mer, comme vne choſe qui n'eſt aucunement neceſſaire à l'homme de bien, lequel peut ioüyr des vrays biens de la Philoſophie. Ie ne te conſeille pas pourtant, ô bon homme de la ietter trop profond, ains en vn endroict, où l'on n'ayt de l'eau que iuſques aux aiſnes, & vn peu plus auãt que la terre, qui eſt toute couuerte de flots, pendant que ie te regarderay moy ſeul. Que ſi tu ne veux faire comme ie te dis, tu la peux ietter hors de ta maiſon, auec plus de ſeurté, ne te reſeruant pas vne obole, ains diſtribuant le tout à ceux qui ſont incommodez, ſçauoir à l'vn cinq dragmes *, à l'autre vne mine *, & à l'autre ſoixante mines. Mais ſi quelque Philoſophe s'y rencontre, c'eſt bien la raiſon qu'il en ayt deux ou trois fois au double, bien que ie ne te faſſe pas ceſte demãde pour moy, ains pour en ayder quelques-vns de mes amis qui en ont affaire. Il me ſuffit, s'il te plaiſt de me remplir ceſte beſaſſe qui ne ſçauroit tenir qu'enuiron deux meſures Egenitiques entieres. Car il faut que celuy qui fait profeſſion de la Philoſophie ſe contente de peu, & ſe tienne dans les bornes de la modeſtie, ne penſant qu'à porter la beſaſſe. TIMON. I'honore ton diſcours, Traſicle, mais auãt que remplir ton ſac, ie deſire de te faire la teſte toute empollee & boſſuë à la meſure de mon hoyau. TRA-

Les plus grãds gourmands veulent quelquesfois eſtre eſtimez les plus ſobres.

Il n'y a plus de Polycrates au monde, qui vueille ietter le meilleur de ſes biens dans la mer.

* *La dragme vaut trois ſols & demy.*
* *La mine vaut cent dragmes.*

SICLE : O loix ! & toy Liberté, où eſtes vous à preſent? Nous ſommes battus en vne cité libre par le plus meſchãt hõme du monde. TIMON. Dequoy te faſches tu Traſicle? T'ay-je faict quelque tort? Tien, tu auras encores quatre demy ſeptiers de bonne meſure. Mais qu'eſt-cecy? i'en vois pluſieurs qui accourent tous à la foule, ſçauoir Blepſias, Laches, Gniphon, & tels autres qui tiendront compagnie à ceux que i'ay deſià battus. C'a que ie monte donc ſur ceſte roche pour laiſſer vn peu repoſer moy hoyau, jà laſſé d'vn trop long trauail, & apres ils verront comme ie les traicteray à coups de cailloux. BLEPSIAS. Ne nous iette plus de pierres, ô Timon, car nous deſlogeons d'icy. TIMON. Ouy; mais vous ne vous en irez pas qu'il n'y ait bien du ſang & des playes.

Pour empeſcher vn importun venir deux fois, il le faut payer au double.

ANNOTATIONS.

a *O Iupiter.*] L'Autheur ſe plaint icy contre Iupiter de ce qu'il laiſſe impunie la meſchanceté des hommes, & luy donne diuers noms & epithetes, à l'imitation des Payens ſes ſemblables. Dieu n'eſtant qu'vn, dit Ariſtote [1], il a pluſieurs noms differens, ſelon la diuerſité des affections. Les Grecs le nomment Ζεὺς, c'eſt à dire, Inſpire-vie, parce que c'eſt luy, qui par vn ſouffle diuin a donné l'eſtre & la vie aux animaux. Toutesfois Lactance eſt d'opinion, que ce nom luy eſt attribué, parce qu'il fut le premier des enfans maſles de Saturne, qui veſquit ayant eſté ſecrettemẽt enleué par ſa mere. Il eſt appellé Iupiter des Latins, comme qui diroit, *Iuuans Pater.* Car c'eſt de luy, que les Payens attendoient leur ſecours. Ils le nommoient auſſi φίλιος, parce qu'il preſide à l'amitié, & autrement *Hoſpitalis*, lors qu'il eſtoit inuoqué de ceux, auſquels on auoit rompu le droict d'hoſpitalité. Bref les anciens l'appelloient Domeſtique, familier, accompagnable, & foudroyant. Au meſme endroict où les Eliens tenoient leur Senat, ſe voyoit vne ſtatuë de Iupiter, horrible à voir, & tenant vn foudre de chaque main: poſſible pour effrayer les parjures, & les deſtourner de leurs faux ſerments. Homere, Heſiode, & autres Poëtes Grecs, luy donnent en diuers endroicts de leurs eſcrits l'epithete d'Amaſſe-nuës, parce que c'eſt luy, qui aſſemble les nuages en vn tas, & qui rend le ciel trouble & ſerain quand bon luy ſemble.

[1] *Liu. du monde.*

b *Salmonee.*] C'eſtoit le fils d'Eole, lequel regnant iadis en la ville d'Elis, qui eſt ſous le mont Olympe, fit faire expres vn pont d'airain, pour y paroiſtre ſur vn char, imitant le foudre de Iupiter, qui voulant vanger l'impudence de ce temeraire, le precipita là bas aux Enfers d'vn eſclat de foudre. Virgile [2] fait mention de ceſte fable en fort beaux termes.

[2] *Au 6. de l'Eneide.*

I'ay veu dans les Enfers l'impudent Salmonee,
Pour auoir imité de Iupin les eſclairs,
Souffrir tous les tourmens qu'vne ame condamnee
Peut endurer là bas. &c.

Les Poëtes nous ont voulu apprendre par ceſte fable, qu'il ne ſe faut iamais attaquer à la Diuinité. Mais nous pouuons bien dire que celuy a voulu imiter le tonnerre, qui premier inuenta l'vſage du canon, & de la poudre, dont les effects ne ſont gueres diſſemblables à ceux de l'eſclair & du foudre.

c *Mandragore.*] Pline [3] & Dioſcoride [4] ont laiſſé par eſcrit, que ceſte plante prouoque le ſommeil, & que ſa racine detrempee dans du vin eſt donnee à ceux qu'on veut aſſoupir pour leur couper quelque membre. Mais ſi on en prend exceſſiuement, elle faict dormir vn ſomme eternel. Pythagore l'appelle *Antropormophe*, parce que ſa racine eſt ſemblable à la forme de l'homme. Ceux qui vont trop laſchement en quelque affaire, ou qui l'oublient, & n'en tiennent compte, ſont dits, *dormir ſous la Mandragore*, par vne façon de parler prouerbiale.

[3] *Hiſt. du mõde.*
[4] *Liu. 15.*

d *Deucalion.*] Fils de Promethee, du temps duquel, comme il regnoit en Theſſalie, vn Deluge vniuerſel ſe desborda par tout le monde: Tellemẽt qu'il ne reſta que Deucalion &

Pyrrha, de ce general cataclysme. Iceux furent donc portez sur vn petit esquif au mont de Parnasse, & apres que les eaux furent appaisees s'en allerent consulter l'oracle de Themis pour sçauoir de quelle façon pourroit on reparer ceste perte du genre humain; & ayant eu responce, qu'il falloit qu'ils iettassent derriere eux les os de leur grand mere, c'est à dire, de la terre. Ils firent comme ils auoient apprins de l'Oracle: tellement qu'autant de pierres qu'ils iettoient, autant voyoient ils de transformations d'hommes, & de femmes. Or la reparation des hommes est attribuee de mesme façon à Deucalion fils de Promethee, que la creation du monde à ce mesme Promethee. Ceste fable est vn emblesme du vray Deluge, qui est descrit par Moyse dans la saincte Escriture. Il y a vn passage dans Lucian au liure qu'il a faict de la Deesse Syris, qui faict foy, que par le deluge de Deucalion n'est pas entendu ce debord general, qui rauagea toute la Grece, & l'Italie, ains le vray deluge qui aduint du temps de Noé.

e *Ieux Olympiques.*] Ils furent instituez par Hercule à l'honneur de Iupiter, & se celebroient aupres d'Olympia, ville de la Prouince d'Elis. Car apres qu'Hercule eut surmonté Augeas Roy d'Elide, & qu'il eut purgé son estable, il ordonna vn sacré combat aux champs proches d'Olympie, tout contre le fleuue Alfee. En ce cõbat la ieunesse Grecque s'exerçoit diuersement a la lutte, à la course, & à sauter. Ils duroient cinq iours, au bout desquels le vaincueur estoit couronné d'olyuier, & luy deferoit on tant d'honneur, qu'on le renuoyoit en son pays sur vn char triomphant, non par l'vne des portes de la ville, ains par vne bresche qu'on faisoit exprés.

f *Pendant qu'ils te coupoient les cheueux.*] L'Autheur semble icy se mocquer de Iupiter, luy reprochant par ceste façon de parler prouerbiale, *qu'il ne se soucioit point des affaires du monde: ce qui est vn grand blaspheme contre la Diuinité.*

g *Phaeton.*] Fils du Soleil, lequel par *le tesmoignage de nostre Autheur* pour n'auoir sçeu conduire le char de son pere *se laissa precipiter* du ciel en bas, non sans estre cause, comme dit Aristote [1], que plusieurs *contrees furent bruslees* du costé de l'Occident. Ce qui est vn Hieroglise du *Prince temeraire & ambitieux*, lequel se laissant gaigner à la conuoitise de regner, *voudroit volontiers* eschieller *le ciel, comme les Geants.* [1] *Lin. de mondo.*

h *Fils de Saturne & de Rhée.*] Il entend Iupiter engendré en l'Isle de Crete, & nourry par les Curetes *sur le* mont Ida. Les Phisiciens entendent par Iupiter l'Element du feu, adjoustans, qu'il est ainsi dit à *Iuuando*; parce qu'il n'y a rien, qui entretienne plus les choses en estre que le feu.

i *Epimenides.*] Aule-Gelle & Laërce rapportans l'Histoire d'Epimenides, disent, que se trouuant las de marcher, il s'endormit dans vne certaine grotte, où il demeura l'espace de 47. ans sans s'eueiller.

k *Hymete.*] C'est vne montagne fort feconde en miel, & d'où l'on tiroit iadis des belles pieces de marbre.

l *Timon Colytois.*] Ce Timon qui fournit de matiere à nostre Lucian, estoit Athenien, & ennemy iuré des hommes, la conuersation desquels il abhorroit mortellement, & estoit pour ce subject nommé Mysantrope.

m *Le Sophiste Anaxagoras.*] Ce Philosophe viuoit du temps de Xerxes Roy de Perse. Il nioit la pluralité des Dieux: ce qui fut cause que les Atheniens le liurerent à mort.

n *Castor & Pollux.*] C'estoient deux freres Iumeaux fils de Iupiter & de Leda, autremẽt nommez Tindarides. Ils sont deux astres qui seruent de phareaux nautonniers.

o *Danaé.*] Fille d'Acrise, Roy des Argiues, de l'amour de laquelle Iupiter estãt espris il se transforma en pluye d'or, & eut affaire auec elle. Elle deuint enceinte de cet accouplemẽt, & enfanta Persée.

p *Semblable au chien qui est dans l'estable.*] C'est vne maniere de parler prouerbiale, qui s'entend de ceux qui ne veulent ny mettre la main à la besongne, ny laisser trauailler autruy.

q *Vne Prestresse à Ceres.*] Ceres estoit fille de Saturne, & d'Ops: ce fut elle qui apprit aux mortels à cultiuer la terre. Ses Prestres luy sacrifioient en diuerses façons, desquelles Rosin a faict vn doct etraicté.

r *Tantales.*] Les Poëtes feignent que Tantale fils de Iupiter & de Ploté, faisant vn festin aux Dieux pour faire l'espreuue de leur diuinité, leur presenta à manger son fils Pelops, tout demembré: Mais les Dieux n'y voulurent iamais toucher, & tient on qu'il n'y eut que Ceres qui deuora l'espaule de l'enfant: tellement que pour vanger ce meschef, ils enuoyerent precipiter Tantale en Enfer, où la faim & la soif le trauaillent continuellement

dans le fleuue Eridan, où il eſt dans les eaux iuſques au menton ſans pouuoir boire.

f *Fineé.*] Fils d'Agenor, lequel pour auoir creué les yeux aux enfans qu'il auoit eus de Cleopatre, fut fait aueugle par les Dieux qui luy enuoyerent des Harpies pour l'empeſcher de manger.

t *Au tonneau des Danaides.*] Elles eſtoient cinquante ſœurs filles de Danaus, leſquelles pour auoir toutes mis à mort leurs maris, excepté vne ſeule Hypernaſtre, qui pardonna à ſon mary Linus, furent condamnées à puiſer l'eau des Enfers auec des cribles.

u *Cyclopes.*] Fils de Neptune & d'Amphitrite, ainſi nommez, parce qu'ils n'auoient qu'vn œil. Ils ſeruoient à forger le foudre de Iupiter.

x *Faits riches en ſonge.*] Ceux qui ne baaillent qu'apres les moyens, ſongent tous les iours de nouuelles richeſſes, comme ce peſcheur qui eſt dans Theocrite, lequel ne ſongeoit que des poiſſons d'or.

y *Plus ſage qu'Vlyſſe.*] Vlyſſe comme grand homme de guerre & d'eſtat, ſe rendoit principalement recommandable par ſa ſageſſe. Noël [2] des Comptes en explique l'allegorie fort au long, enſemble toutes ſes actions heroiques.

[2] *En ſa Mythologie liu. 9. ch. 1.*

a *Craſſus.*] Roy des Lydiens, l'vn des plus riches hommes de ſon temps: Ce fut luy qui apprit l'effect de ces belles paroles par la bouche de Solon: *Que perſonne n'eſt heureux auant le treſpas.*

b *Ariſtide.*] Philoſophe Athenien, lequel pour ſa trop grande iuſtice & bonté fut enuoyé en exil par Themiſtocles par l'eſpace de dix ans.

c *La pauureté tout au contraire.*] Pour bien definir la pauureté, il l'a faut nommer la Maiſtreſſe des inuentions, & des arts, puis que, comme dit Perſe, c'eſt elle qui apprend les perroquets à parler.

d *Corybantes.*] Preſtres de la mere Cybele, leſquels tout forcenez, & eſpris d'vne certaine fureur couroient par les ruës, ioüans de diuers inſtruments.

e *Mydas.*] Sa fable eſt deſcrite au long par Ouide. Ce fut luy qui demanda aux Dieux, que tout ce qu'il toucheroit fut trãſmüé en or, & qui prefera la fluite d'vn Satyre à la lyre d'Apollon: ce qui fut cauſe que les Dieux luy donnerent des oreilles d'Aſne pour punition.

f *Neſtor.*] Homere parle fort amplement de ce Prince en diuers endroicts de ſon Odyſſee, & dit, qu'eſtant encores ieune, il fit pluſieurs beaux exploicts militaires, & ſe fit admirer pour ſon eloquence & ſageſſe. Il eut à femme Eurydice, fille de Clymene, & veſquit fort long temps.

g *Pugils.*] C'eſtoient ceux qui ſe battoient iadis à coups de poings ſur l'arene. Ce combat eſtoit fort commun dans Rome, principalement aux ieunes hommes.

h *Bacchanales.*] Feſtes conſacrees à Bacchus, durant leſquelles les hommes s'accouploient de nuict peſle-meſle auec les femmes.

i *A la lutte.*] Il n'y a celuy qui ne ſçache que les anciens ſe plaiſoient fort à cet exercice de la lutte: veu meſmes qu'ils auoient de couſtume de lutter tous nuds apres s'eſtre faits oindre de certaines huiles.

k *Triton.*] Dieu marin, fils de Neptune & de Salaſſia. Les Poëtes feignent qu'il eſtoit le trompette de ſon pere. Voy ce qu'en dit Pline. [3]

[3] *Liu. 9. ch. 5.*

l *Zeuxis.*] C'eſtoit l'vn des plus grands Peintres de ſon temps, lequel apres s'eſtre enrichy par ſon art, auoit de couſtume de donner ſes tableaux gratuitement, diſant, qu'on ne pouuoit les achepter aſſez cher.

m *Lethé.*] C'eſt vn fleuue en enfer, qui faict oublier à ceux qui en boiuent tout ce qu'ils ont faict par le paſſé.

ALCION, OV DE LA TRANSFORMATION.

CHEREPHON.

Il diſpute de la toute puiſſance de Dieu, par le chãt de l'Alcion, & ſe ſert d'vne

QVELLE voix, ſi harmonieuſe, & agreable à l'oreille eſt venuë à nous, ô Socrates, de ces loingtains riuages, & de ce promontoire? Ie ſuis en peine de ſçauoir quel eſt cét animal qui

chante ſi doucement? Car il eſt tres-certain que ceux qui habitent en l'eau ſont [a] muëts. SOCRATES. Scache, Cherephon, que c'eſt vn certain oyſeau qu'on nomme [b] Alcion, fort lugubre en ſon chant, & duquel nos Deuanciers ont feint ceſte vieille fable. C'eſt la fille du Grec Eole, diſent-ils, à qui la force de ſon amour tire les larmes des yeux, pour le dueil qu'elle porte de la mort de ſon ieune mary Ceyce, Roy de Trachin, & gendre d'Eoſſor Aſterean. Ceſte fille ayant pris des aiſles par vne certaine prouidence diuine elle vole autour des riues de la mer, comme ſi c'eſtoit vn oyſeau, cerchant celuy qu'elle ne peût trouuer autrefois lors qu'elle couroit par toute la terre. CHEREP. Tu parles donc de l'Alcion? Vrayement il me ſemble d'auoir ouy ſouuent ce meſme chant, mais il m'entroit dans l'oreille, comme quelque ſon eſtrange, & inconnu. C'eſt donc la vraye cauſe pourquoy le chant de cet oyſeau eſt ſi lamentable: *Vrayement ie m'en eſtonne fort, & deſire ſçauoir de toy, s'il eſt beaucoup grãd.* SOCRAT. Nenny, mais *cela n'empeſche pas* que les Dieux ne luy deferent vn grand *honneur*, pour l'amour que ceſte fille portoit à ſon mary: *Car quand il faict ſon nid*, tout le monde celebre auec *vne grande ſolemnité les iours* appellez Alcioniens (au nombre deſquels, *on peut mettre ce iour cy*) qui chaſſent bien *loing la tempeſte*, pour faire regner la bonaſſe. Ne vois tu point *comme le ciel eſt ſerain*, la mer calme, & ſemblable, par maniere de dire, à vn miroir bien poly? CHEREP. Tu ne dis pas mal: ce iour ſemble eſtre Alcionien, de meſme que celuy d'hier; mais dy moy au nom des Dieux, ô Socrates, ſommes nous obligez de croire à ce que diſent nos peres, qu'autrefois les femmes ont eſté faictes oyſeaux, & les oyſeaux femmes: Pour moy ie ne me puis perſuader cela. SOCRAT. Nous ſommes, amy Cherephon, ſelon mon aduis, comme des Iuges aueugles, pour opiner des choſes poſſibles, & impoſſibles; attendu que nous les meſurons à l'eſgal de l'humaine puiſſance, qui nous eſt inconnuë, incertaine & muiſible. Voylà comme pluſieurs choſes faciles, nous ſemblent eſtre bien difficiles; & au contraire, celles qu'on peut comprendre ayſement, nous les tenons comme incomprehenſibles. Ce qui prouient tant de l'ignorance, que de l'enfance de noſtre entendement. Auſſi eſt-ce la verité que tous les hommes iuſques aux vieillards ne paroiſſent que des enfans: parce que tout *le* temps de noſtre vie, eſt trop petit, pour eſtre comparé à vn *ſiecle* entier. Que peuuent-ils donc dire bon-homme, puis

comparaiſon de la tourmente & des effects de la Nature, pour preuuer ſes actiõs admirables.

La Prouidence diuine eſt le premier moteur qui fait agir toutes choſes.

Iours Alcioniens pourquoy ainſi nommez.

C'eſt eſtre biẽ plein de vanité que de diſcourir trop auant des choſes qui ſont par deſſus nous.

Le temps de noſtre vie eſt paſſager, auſſi ſommes nous pelerins au monde.

qu'ils ignorent les puiſſances des Dieux, & des Demons? Et cõme ſe peut-il faire qu'ils parlent en termes graues, & releuez, des choſes poſſibles, ou impoſſibles? Tu as veu Cherephon, il n'y a que trois iours, combien horrible eſtoit la tempeſte (& vrayement ie n'y penſe iamais ſans horreur) & combien drus les eſclairs, les tonnerres, & les orages: Car à ouyr les mugiſſements des vents on eut dit que toute la terre habitable s'en alloit ruinee; & neantmoins peu apres la tempeſte a cedé à la bonaſſe, & a duré iuſques à preſent. Ie te demande maintenant quelle choſe penſe tu auoir eſté plus grande & difficile, ou d'auoir tranſmué ceſte tourmente, & ces tourbillons en vn ciel calme & ſerain, & rendu au monde ſa premiere tranquillité, ou bien en transmüant vne femme luy auoir donné la forme de quelque oyſeau? Veu que nos enfans meſmes, qui ſçauent manier l'argile ou la cire peuuent produire cet effect, & d'vne meſme matiere en faire diuerſes figures. Que ſi cela eſt, il n'y a point de doute que la Diuinité, qui ſurpaſſe d'vn incomparable degré les puiſſances des hommes peut faire toutes ces choſes facilement, & ſans peine. Car de combien tout le ciel te ſemble-t'il eſtre plus grand que toy-meſme? Tu ne le ſçaurois dire. CHEREP. Ie voy bien que c'eſt, Socrates; ces myſteres ſont inconnus aux mortels, & ils ne peuuent ny les contenir, ny les exprimer de parole. SOCRAT. Il faut que pour mieux entendre cecy, nous cõtemplions quelques grands effects, tirez de la puiſſance, ou de l'impuiſſance des hommes, & comparez l'vne à l'autre. En l'aage viril, à comparaiſon de l'enfance de cinq ou dix ans apres la natiuité, il y a vne grande difference, & de puiſſance, & d'impuiſſance, preſque en toutes les actions de la vie; veu que les hommes inuentent, & font toutes choſes appartenantes à diuers artifices, & qui concernent l'ame & le corps: ce que les enfans ne peuuent ſçauoir, comme i'ay deſià dit. Auſſi la puiſſance qu'a l'homme par deſſus les enfans eſt ineſtimable, attendu qu'vn ſeul en deferoit pluſieurs milliers, eſtant veritable que tout manque à cét aage debile, & qui ne donne point d'autre compagnon à l'homme en ſon commencement qu'vne naturelle foibleſſe. Que ſi l'homme, comme nous voyons à l'œil, eſt ſi different de ſon ſemblable, ie te laiſſe à penſer quel doit paroiſtre le ciel, au reſpect de nos facultez, à ceux qui peuuent contempler de ſi belles choſes. C'eſt la cauſe pour laquelle pluſieurs ont ceſte creance, qu'autant que la grandeur du monde ſurpaſſe la figure de Cherophon, ou de Socrates, autant ſa puiſſance,

Iupiter n'a pas touſiours ſon foudre aiguiſé pour le darder ſur les mortels.

Les ſecrets de Dieu ſont des lettres cloſes aux hommes.

Les miſeres naiſſent auec nous.

ſa puiſſance, intelligence, & prudence, different en proportion de noſtre baſſeſſe. Par ainſi diuerſes choſes qui ſont faciles à pluſieurs, nous ſont impoſſibles à nous, & à beaucoup d'autres. Et de fait, il eſt bien plus difficile de iouër du haut-bois à ceux qui n'y ſçauent rien, & de lire ou eſcrire à ceux qui n'ont point de cõnoiſſance en l'art de Grammaire, que de tranſmuër des femmes en oyſeaux, ou des oyſeaux en femmes. Ne voyons nous pas que la nature ayant fait naiſtre dans la ruche vn animal ſans pieds, & ſans aiſles; apres luy en auoir donné, l'embelliſſant d'vne riche, & agreable varieté de couleurs, elle parfaict finalement la ſage [c] Abeille, ouuriere du diuin miel? Et que des œufs muëts & inanimez elle forme diuers genres de volatilles, de beſtes à quatre pieds, & d'animaux aquatiques? Ce qu'elle ne peut faire, comme il eſt à conjecturer, qu'en vſant de quelques ſiens artifices de ce grand Ciel. Voilà comment nous qui ſommes mortels, & auſſi petits que des Nains, ne pouuons comprendre ny les puiſſances des immortels, ny telles autres grandes choſes, ny meſme les petites, pluſieurs deſquelles nous ſont vrayement inconnuës. Et comme il nous eſt impoſſible de diſcourir au vray des affections, auſquelles nous ſommes ſubjects; de meſme ne pouuons nous rien dire de certain, ny des Alcions, ny des Roſſignols. Toutesfois pour ce qui eſt de ceſte belle fable, telle que nos peres nous l'ont enſeignee, telle l'apprendray-je à mes enfans (ô oyſeau lugubre & harmonieux en ton chant,) aux hymnes que ie feray de toy, & ſi loüeray par diuerſes fois la force de ton amour coniugal à [d] Xantipe, & à Myrte mes femmes, leur racontant entre autres choſes, l'honneur que tu t'es acquis parmy les Dieux. Et toy, Cherephon, feras-tu quelque choſe de ſemblable. CHEREP. Vrayement c'eſt bien la raiſon, Socrates, puis que tes diſcours contiennent vne double exhortation, aux hommes, & aux fẽmes, pour les animer à viure paiſiblement enſemble eſtant mariez? Mais il eſt temps de s'en retourner de Phaleric à la ville, apres auoir ſalué l'Alcion. CHEREP. Faiſons-le donc de ceſte ſorte.

La Nature tend à la perfection.

Nos iugemens ſont aueugles la plus-part du temps.

ANNOTATIONS.

a *Sont muets.*] Les animaux aquariques, dit Ariſtote, ſont muëts, & ne crient pas, parce qu'ils n'ont point de poulmon, d'artere, ny de goſier, bien qu'il y en ayt quelques-vns qui crient, & ſont vn certain bruict, & entre autres le Dauphin.

b *Alcion.*] La fable de Ceyce & d'Alcion eſt eſcrite dans Ouide [e] en ces termes: Ceys fils de Lucifer eut à femme Alcion, laquelle luy ayant deffendu de s'en aller conſulter l'Oracle d'Apollon touchant l'eſtat des affaires de ſon Royaume, il ſe noya de deſpit. Tellement qu'elle voyant le corps de ſon mary deffunct, ſe precipita dans la mer. Peu apres

e *Liu. 11. de la Metemorph.*

Thetis & Lucifer en eſtant touchez de pitié, ils les tranſmuerent tous deux en oyſeaux marins, que les Latins nomment *Alcedones*. Ces oyſeaux, ſelon le rapport de Pline, ſont de la grandeur d'vne petite cane, ont le col greſle & long, & ne paroiſſent iamais ſur la mer qu'elle ne ſoit calme. Ils font leur nid ſept iours auant l'entree de l'Hyuer, pendant leſquels les Nautóniers ſont aſſeurez d'auoir touſiours bon vent. Ils nichent au milieu de la mer, leur nid rond comme vne boule, eſt ſi dur & ſi fort, qu'il reſiſte aux coups de marteau, & l'eau n'y peut penetrer aucunement. Ie renuoye le Lecteur à ce qu'en ont eſcrit Virgile, Homere [2], Seruius [3], & Theocrite [4].

2 *Iliad. 10.*
3 *1. Georgicor.*
4 *In Bionis morte.*

c *La ſage Abeille.*] Pline fait vn long recit de la prudence de cet animal, & Virgile deſcrit le moyen d'auoir pluſieurs eſſains de mouches à miel, ſe ſeruant du cuir pourry d'vn Taureau mort, & l'expoſant aux rayons du Soleil.

5 *Au 4. des Georgiques.*

d *Xantipe & Mirte.*] Tous ceux qui parlent de la vie de Socrates, tiennent qu'il auoit deux femmes, ſçauoir, Xantipe & Myrte, niepce d'Ariſtide, ſelon le teſmoignage de Plutarque [6] fille de Laerce.

6 *En la vie d'Ariſtides.*

PROMETHEE, OV CAVCASE.

MERCVRE.

En ce Dialogue Lucian ſe mocque des fables des Payens, & de leurs faux Dieux.

C'Eſt icy le Mont [a] Caucaſe (ô Vvlcan) où il faut que ce miſerable Titan ſoit attaché. Voyons donc, s'il n'y a point autour de ce roc quelque lieu propre & vuide de neige, afin que les cloux y entrent plus à l'ayſe, & qu'on deſcouure de plus loing ce pendu. VVLCAN. Aduiſons, Mercure, en quel lieu nous l'attacherons; car il ne faut pas le clouër bas, & pres de terre, (de peur que ceux de ſon meſtier luy donnent ſecours) ny moins encore ſi haut, que ceux d'embas ne le puiſſent voir. Que ſi tu le treuues bon, attachons-le pres de ce petit vallon, & luy eſtendons les mains de chaque coſté. MERCVRE. Tu ne dis pas mal; car ie voy que le chemin pour atteindre à ce coupeau eſt fort eſtroict, les pierres inacceſſibles & raboteuſes, & ſi penchantes qu'on ne peut ſ'y tenir debout. Bref ce lieu me ſemble tout propre au ſupplice qui luy eſt ordonné. Ne tarde donc point, Promethee, ains monte & te preſente toy-meſme pour eſtre attaché à la montagne. PROMETEE. O Mercure! & toy Vvlcan, ayez pitié de moy, qui ſuis ſi mal traicté ſans auoir commis aucun meſfaict. MERCVRE. Tu fais biẽ de dire que nous ayons pitié de toy, Promethee, mais nous ne ſerons pas ſi fols que de t'eſpargner, & deſobeyr au commandement qui nous eſt faict pour eſpreuuer nous meſmes le ſupplice qui t'eſt ordonné. Seroit-ce la raiſon qu'il y en euſt deux affligez auec toy? Non vrayement. Sus donc Promethee, tends moy le bras droict; & toy Vvlcan, clouë, attache, & frappe du marteau le plus roide que tu pourras. Donne l'autre bras, afin qu'on le lie le plus eſtroictement qu'il ſera poſſible. Voilà qui va bien, mais ce

Tous lieux ſont propres pour la punitiõ des meſchans.

n'eſt pas tout, car tu verras tout auſſi-toſt voler vne Aigle en bas pour te ronger le foye, afin que tu reçoiues l'entier payement de ton bel ouurage. PROMET. O Saturne Iapet, & toy mere Terre, quels ſupplices n'enduré-je (miſerable que ie ſuis) ſans auoir rien commis de mauuais! MERCVRE. N'as-tu point de honte, Promethee, de dire que tu n'es pas coulpable, toy qui ayãt eu la chair à diſtribuer fus ſi meſchant & ſi cauteleux, que de prendre pour toy la meilleure part, & tromper Iupiter, luy donnant des os tous couuerts de graiſſe? Car (i'en iure par Iupiter) il me ſouuient que c'eſt [b] Heſiode qui le dit, D'auantage n'eſt-ce pas toy, qui as formé les hommes, enſemble les plus ſubtils animaux qui ſe puiſſent voir, & principalement les femmes? A quoy i'adjouſte, que tu deſrobas le feu du Ciel, qui eſt le plus beau treſor des Dieux, pour le donner aux mortels. Et neantmoins apres tant de forfaits & de crimes, tu oſes bien ſouſtenir qu'on te punit ſans l'auoir merité. PROMET. O Mercure! *il ſemble que tu vueille* auec les Poëtes *accuſer l'innocent, toy qui m'objectes des choſes, pour leſquelles, (ſi l'on m'euſt faict iuſtice)* ie m'eſtimois digne d'eſtre nourry au Prytanee, *qui eſt l'hoſpital* le plus honorable d'Athenes. *Que ſi le loiſir* te le permettoit, ie plaiderois icy volontiers *ſur le faict de ces accuſations*, & ferois voir, comme Iupiter a *donné vn fort mauuais* iugement contre moy. Et ie te demande à *toy-meſme*, puis que tu es ſi eloquent & ſi bon Aduocat, voudrois-tu bien dire que Iupiter ayt bien faict de m'auoir condamné à eſtre cloüé en vn gibet ſur le mont Caucaſe, & pres de ces portes Caſpiennes, pour ſeruir de funeſte ſpectacle à tous ceux de [c] Scythie? MERCVRE. Tu as beau te iuſtifier, Promethee, c'eſt en vain que tu t'efforce d'en appeller, & tout ce que tu dis ne te ſert de rien, veu que ie n'attends autre choſe icy, ſinon que l'Aigle vole en bas pour becqueter ton foye eternellement? Cependant nous aurons loiſir d'ouyr de toy quelque traict de Sophiſte, cõme tres-ſubtil que tu es, & cauteleux en paroles. PROMET. Sus donc, Mercure, fais comme ſi tu m'accuſois de quelque grand crime, & ne laiſſe point perdre les droicts de ton pere. Quant à toy Vulcan, ie voudrois bien t'auoir pour Iuge en ceſte cauſe. VVLCAN. Ie ne veux pas te iuger, mais bien t'accuſer, de ce que dérobant le feu du Ciel, tu as laiſſé ma fournaiſe toute rafroidie. PROMET. Diuiſez donc l'accuſation entre vous; Pour toy tu m'accuſeras du faict de larrecin; & Mercure, de ce que i'ay formé des hommes, & diſtribué de la chair. Ie croy que vous ne mãquerez pas de diſcours,

Le ſupplice des mechans eſt eternel, comme celuy de Promethee.

Pour bien definir la femme, il l'a faut comparer au vent, à la pouſſiere, à la plume, & à l'hydre.

Les hommes ne conſpirent pas ſeulement contre la terre, mais encore contre le Ciel.

attendu qu'on vous eſtime tous deux fort ſubtils,& experts à cauſer. VVLCAN. Il faut que Mercure parle auſſi pour moy; car ie ne ſçay que c'eſt de procez, ains me tiens la plus-part du temps aupres de ma forge. C'eſt vn fort bon Aduocat,& qui a ces affaires en grande recommendation. PROMET. Ie ne puis croire que Mercure vueille médire du larrecin,ny m'en accuſer, veu qu'il eſt du meſtier. Touresfois ſi tu le veux entreprendre,il eſt temps que tu propoſes l'accuſation. MERCVRE. O qu'il me faudroit faire vn long diſcours Promethee, & eſtre bien preparé pour deduire par le menu les actes par toy commis, au lieu de dire ſommairement, comme ayant charge de diſtribuer la chair, tu pris pour toy la meilleure part, trompas le Roy, & formas des hommes contre tout deuoir,deſrobant le feu du ciel pour le porter là bas en terre. Tellement qu'il me ſemble, bon-homme, que tu n'eſtois gueres bien aduiſé en telles affaires, ains abuſois de la grande bonté de Iupiter à l'endroict des hommes. Que ſi tu voulois nier le contraire, ô qu'il te faudroit de grãdes preuues & de longs diſcours pour faire voir au iour ceſte verité. Or ſi tu confeſſes d'auoir diſtribué de la chair, formé de nouueaux hommes, & deſrobé le feu du ciel, ce n'eſt pas à tort que ie t'ay accuſé, & ce me ſeroit vne folie d'en parler d'auantage. PROMET. Ouy de verité, car ie te monſtreray cy apres, que tout ce que tu viens de dire eſt vne pure reſuerie. Et puis que tu te vantes tant que ton accuſation eſt ſi valable, ô puiſſant Mercure, ie taſcheray de reſpondre à tous tes articles; Et premierement,pour le fait de la chair, ie prens le ciel à teſmoing de la honte que i'ay de voir que Iupiter eſt ſi delicat, & ſi difficile à contenter, que pour auoir treuué vn petit os en ſa portion, il a bien voulu me faire attacher à vn gibet, (moy qui ſuis vn Dieu ſi ancien) ſans auoir eſgard aux bons & loüables ſeruices que ie luy ay rendus autresfois, & ſans conſiderer qu'il eſt le ſeul motif de cet acte, & qu'il n'appartient qu'aux enfans de ſe faſcher quand les vns ont meilleure part que les autres. Il me ſemble qu'il ſeroit plus ſeant, ô Mercure, de ne ſe point ſouuenir de telles tromperies qui ſe font d'ordinaire aux banquets,ains ſi quelque choſe a eſté faicte durant le repas,l'eſtimer comme vn jeu, & noyer le courroux dans le vin. Car de ſe ſouuenir iuſques au lendemain de la faute, c'eſt remettre le meſfaict en memoire; & y penſer tant ſoit peu, c'eſt vne action qui n'eſt ny bien-ſeante aux Dieux,ny digne d'vn Roy. Et de fait, ſi quelqu'vn oſtoit les ioyeuſetez des banquets, ſçauoir la tromperie, les brocards, les

Tout eſt perdu quand les gens d'vn meſme meſtier s'accuſent l'vn l'autre.

Il ne faut iamais tenter l'impoſſible.

Il fait bon ſçauoir defendre ſa cauſe.

I'aduoüe que la modeſtie eſt requiſe à la table, mais les deuis recreatifs n'en doiuent pas eſtre chaſſez.

mocqueries,& les riſees,qu'y reſteroit il autre choſe que l'yurongnerie,la gourmandiſe,le ſilence,la triſteſſe,& autres telles abſurditez, qui ne ſont ny belles, ny bonnes durant le repas. Ie ne penſois donc point,que Iupiter ſe deuſt ſouuenir de celà iuſques au lendemain, & ſe faſcher ainſi des fautes commiſes en telles matieres, ny moins encores imputer à crime de ce que quelqu'vn en découpant de la chair, luy euſt joüé quelque traict de ioyeuſeté, pour faire eſſay, ſi celuy qui auoit à choiſir, cognoiſtroit la meilleure part. Or preſuppoſe, Mercure, que i'aye mis au deuant de Iupiter la moindre portion, voire la pire, & meſme emporté le tout, qu'en eſt il pour cela? Falloit-il pour ſi peu de choſe, cõme l'on dit, meſler le ciel auec la terre, me deſtiner au Caucaſe, au gibet, & aux cloux, & enuoyer des Aigles en bas pour me ronger le foye? Garde toy bien ie te prie de m'accuſer de choſes ſemblables, qui monſtrent vne laſcheté de courage, & vne inclination à colere en l'ame de celuy qui s'en faſche. Qu'euſt-il peu faire d'auantage, s'il euſt perdu vn bœuf entier, puis que pour ſi peu de chair, il en vient à de ſi rudes ſupplices? Vrayement les hommes ſe comportent beaucoup plus modeſtement en cecy; & neantmoins il ſeroit bien raiſonnable, qu'ils fuſſent plus prõpts à courroux que les Dieux; Car iamais aucun d'entr'eux n'a iugé digne du gibet vn cuiſinier, ſi faiſant cuire de la viãde, il met le doigt dãs la ſauce pour le lécher; ou ſ'il tire quelque piece de roſty pour en manger; ains quand ce ſeroit l'homme du monde le plus faſché, il ſe contente de luy décharger vn coup de poing, ou de luy donner vn ſoufflet. Voylà pour ce qui eſt du faict de la chair, duquel ie ne parle qu'à regret; mais c'eſt bien plus de honte à luy de m'en accuſer. Pour le regard des hõmes que i'ay formez, ſçache Mercure, qu'il y a double accuſatiõ en cecy, & ſi ne ſçay dequoy tu me veux premieremẽt accuſer. Veux-tu point dire, qu'il ne falloit aucunemẽt qu'il y ait des hõmes, ains qu'il valloit mieux, ou que la terre ſe repoſaſt ſans les engendrer, ou bien qu'il n'y auoit pas de mal qu'ils fuſſent formez, pourueu que ce fut ſous vne autre figure que celle-cy? Ie traicteray enſemblement & de l'vn, & de l'autre, & feray veoir en premier lieu, que ſi les hommes ont eſté r'animez, ç'a eſté ſans le preiudice des Dieux: puis que meſmes il a fallu que cela fuſt ainſi, afin que la terre ne demeuraſt deſerte, & ſans hommes, comme elle l'eſtoit iadis. Quelle faute ay-ie donc commiſe, d'auoir faict vn portraict des hommes, comme vn ſeul germe diuin, & celeſte? La terre qu'eſtoit elle qu'vne choſe rude,

En matiere de iugement, le ſupplice doit eſgaller le crime.

Comparaiſon propre.

C'eſt folie d'entrer en fougue pour des choſes de peu d'importance.

Tout le monde ſe donne le droict, mais, comme dit Pybrac, Chacun ſe trompe en ſon faict aiſément.

& ſans forme, & toute pleine de foreſts, ſauuages, & ſteriles? On n'y voyoit en quelque part que ce fut, ny autels, ny temples des Dieux, ny point d'idoles & de ſimulacres, ny autres telles choſes, qu'on peut voir maintenant, & qui ſont reuerees d'vn chacun. Pour ces cauſes, ayant de tout temps chery le bien du public, & taché à donner de l'accroiſſement à l'authorité des Dieux, & à tout ce qui appartient à leur ornement, & beauté, ie penſay que ce ne ſeroit pas mal faict de prendre vn peu d'argile, & en former des animaux à noſtre ſemblance. Car ie conſiderois que pour faire paroiſtre la diuinité plus heureuſe, il falloit l'oppoſer à quelque creature qui luy reſſemblaſt. Et de verité la principale difference que i'y vois, c'eſt que l'homme eſt mortel, bien que cela n'empeſche pas qu'il ne ſoit prudent, ſage, & propre à comprendre les choſes hautes. Ie pris donc de la terre auec de l'eau (afin que i'vſe [d] de meſmes mots que le Poëte) & paiſtriſſant le tout enſemble, ie formay des hommes, & appellay Minerue pour m'ayder à l'ouurage. Voylà ces grands crimes, de ſquels on m'accuſe, & ces offenſes, qu'on me dit auoir faictes à l'encontre des Dieux. Tu vois que le crime eſt de bouë, puis que de bouë i'ay formé les animaux, donnant mouuement à ce qui eſtoit immobile. Ie voudrois bien ſçauoir ſi les Dieux reſtent d'eſtre Dieux, parce que quelques animaux mortels ont eſté faicts de terre, & ſi Iupiter a tant de ſubiect de ſe faſcher, comme ſi de la race des hommes deuoit s'enſuiure le defaut de ſes Dieux? Mais poſſible craint-il qu'ils ne conſpirent derechef contr'eux, & qu'à la façon des [e] Geants, ils ne vueillent les chaſſer de leur regne? Quoy que s'en ſoit, ô Mercure, il eſt tout certain, que ie n'ay iamais rien attenté par mes ouurages. Que ſi tu m'en monſtres la moindre choſe, ie me tairay tout auſſi toſt, & me ſousmettray à telle punition que l'on voudra. Puis, il n'y a point de doute, que ce que i'ay faict eſt vtile aux Dieux, & ie te le feray cognoiſtre en ceſte maniere. Si tu contemples la terre, tu ne verras plus qu'elle ſoit ſale, & difforme, mais bien embellie de villes, de métairies, & de plantes domeſtiques: La mer eſt nauigee; les iſles habitees, & l'on void de toutes parts des autels, des ſacrifices, des temples, & des Aſſemblees. Tellement que les chemins & les lieux où conuerſent les hommes, publient la puiſſance de Iupiter. Que ſi ie me fuſſe formé telle choſe, pour la poſſeder moy ſeul, ſans doute, i'euſſe eſté bien riche; mais vous auez veu vous meſmes, comme ie l'ay donnee au public, & vous l'ay preſentee. On peut bien voir par tout le temple

Nous ſommes nez pour le public pluſtoſt que pour nous.

L'homme fait paroiſtre la grandeur de Dieu.

La beauté de ce bas monde publie la puiſſance de ſon autheur.

de Iupiter, d'Apollon, & de toy Mercure, mais non de Promethee. Conſidere maintenant, ſi ie me ſoucie de moy particulierement, puis que ie prodigue le mien pour le public, & en ſouffre le deſchet. Te ſemble-t'il Mercure, qu'vn bien ſans teſmoin (ſoit vn don de fortune, ou quelque bel ouurage, que perſonne n'admire, ny ne loüe) puiſſe eſtre aggreable à ſon poſſeſſeur, & luy donner du contentement? Ie veux dire par là, que ſi les hommes n'euſſent eſté faicts, la beauté de toutes les choſes creées euſt manqué de teſmoins, & maintenant nous ne ferions point d'eſtat d'auoir des richeſſes, ſi elles n'eſtoient admirees du monde: Nous n'eſtimerions point heureux ces biens, ne ſçaurions à qui les comparer, & n'aurions point de iugement pour priſer noſtre felicité, ſi nous n'en faiſions vn parallele auec l'infortune d'autruy. Voylà par quel moyen, vne choſe grande eſt eſtimee encor plus releuee, quand on l'eſgale à vne petite. Vous donc qui deuriez m'honnorer pour ce bien-faict, duquel i'ay *obligé le public*, me donnez vn gibet pour ſalaire; & c'eſt là *le fruict de mes bons conſeils*? Dy moy maintenant qu'*entre les hommes* il y a des perſonnes de meſchante vie, *qui paillardent*, font la guerre, ſe marient à leurs ſœurs, & *trahiſſent* leurs propres parens: Ie te feray ceſte reproche, *que ces vices* ſont communs à pluſieurs d'entre vous, & que pour leur enormité quelqu'vn pourroit à bon droict accuſer le ciel, & la terre, de ce qu'ils vous ont engendrez? Que ſi tu m'objectes que vous eſtes tous fort affairez à veiller ſur les hommes: Ie te reſpondray, qu'il ne faut pas que le Berger ſe plaigne d'auoir vn troupeau, parce que c'eſt ſon deuoir d'en prendre le ſoin: Car ſi ceſte charge luy eſt penible, elle luy eſt aggreable auſſi: & ce plaiſant exercice adoucit toute la peine qu'il y prend. Que penſeriez vous là haut ſi vous n'auiez rien pour vous occuper? O qu'il vous ſeroit beau voir, oiſifs, & ne ceſſans de boire du [f]Nectar & de l'Ambroſie! Or ce qui m'afflige le plus, c'eſt qu'en la facture de l'homme, vous faictes des inuectiues contre les femmes, deſquelles neantmoins vous auez touſiours affaire, & pour en iouyr vous preſentez à elles, ores en forme de Taureaux, & tãtoſt comme des Cygnes & des Satyres. Et ſi vous ne faictes point de difficulté d'en deïfier quelques vnes, & les mettre au rang des Deeſſes. Poſſible me diras-tu, qu'il falloit que les hommes fuſſent formés en quelqu'autre maniere, & non à voſtre ſemblance? Mais quel autre plus beau moule euſſé-je ſçeu treuuer, ſi ce n'eſt qu'il m'euſt fallu faire vn animal ſans raiſon, brutal, & chãpeſtre?

Les choſes oppoſees paroiſſent mieux.

Il ne faut point cercher des loix où l'injuſtice regne.

L'Oiſiueté ne fut iamais bõne: les Anges trauaillent au ciel.

Le pouuoir des femmes n'eſt pas petit, puis qu'elles ont ſceu vaincre les Dieux.

Comment ſacrifieroient-ils aux Dieux, & de quelle façon vous rendroient-ils tous les autres hommages? Vous n'eſtes point vous meſmes retifs à trauerſer l'Ocean, & viſiter les Innocens Ethiopiens quand ils vous ameinent des * Hecatombes, & neantmoins vous attachez à vn gibet celuy qui eſt cauſe de vos honneurs & de vos ſacrifices. Cela ſuffira pour reſponſe à l'accuſation qu'on me fait pour auoir formé des hommes. Parlons maintenant, ſi tu le treuues bon, de ce feu que tu me reproches tant, & de ce larrecin que tu remplis de calomnies. Reſpons moy promptement, & au nom des Dieux, à ceſte demande, Quelque eſtincelle de feu ſ'eſt elle perduë depuis que cét Element eſt en eſtre parmy les hommes? tu ne le voudrois pas dire; Car ie tiens que c'eſt vne poſſeſſion qui ne s'amoindrit iamais, bien qu'vn autre en prenne vne partie, & qui ne s'eſteint point, ſi on y allume par diuerſes fois vn flambeau. N'eſtez vous donc pas bien enuieux & blaſmables de refuſer à autruy les choſes qui ne vous portent point de dommage? Puis que vous eſtes des Dieux, c'eſt à vous d'eſtre bons, de faire largeſſe de vos biẽs, & d'auoir l'enuie en horreur? Et quand ainſi ſeroit, que i'euſſe deſrobé tout le feu pour l'apporter en terre, ſans vous en laiſſer vne ſeule eſtincelle, ie ne vous euſſe pas beaucoup offencez; car vous n'en auez point de beſoin; vous, di-je, qui eſtes exempts du froid, qui ne faictes point cuire l'ambroſie, & ne vous ſouciez de la lumiere artificielle. Mais quant aux hommes il n'en eſt pas de meſme. La neceſſité les contraint d'vſer du feu en pluſieurs choſes, principalement aux Sacrifices, afin que de l'odeur des victimes ils puiſſent remplir les chemins, faſſent fumer l'encens, & bruſlent ſur les Autels les cuiſſes des beſtes. Mais bien que ceſte fumee vous apporte à ce que ie puis comprendre vn grand contentement, neantmoins ie croy qu'il n'y a rien de ſi agreable, ny banquet qui vous delecte d'auantage que lors que l'odorante vapeur meſlee auec la fumee, s'en va montant iuſques au Ciel. C'eſt pourquoy il me ſemble que mal à propos vous accuſez maintenãt ceſte vapeur. Cependant ie m'eſmerueille pourquoy vous n'oſtez le pouuoir que le Soleil a de luire ſur les hommes, & que vous ne luy reprochez comme vn vice d'eſtre trop prodigue à diſtribuer ainſi le preſent des Dieux; & que c'eſt ſans raiſon que ſon feu eſt plus diuin & plus luiſant que le noſtre. I'ay finy; C'eſt maintenant à vous Mercure & Vulcan, ſi i'ay dit quelque choſe inutilement, de la reduire en meilleur poinct, & par toutes les raiſons que vous pourrez la debattre;

& puis

* *Sacrifices de tant beufs.*

C'eſt vn Element commũ à tous que le feu.

Le feu eſt vtile en tout temps.

& puis ie taſcheray encore de vous reſpondre. MERCVRE. C'eſt vne choſe bien difficile, Promethee, de conteſter contre vn ſi excellent Orateur. Toutesfois la fortune t'a eſté bien fauorable de ce que Iupiter ne t'a point ouy tenir le diſcours que tu viens de faire. Sans doute il euſt donné charge à ſeize vautours de ſe repaiſtre de tes entrailles, pour l'auoir âinſi griefuement offencé, lors qu'il eſt occupé à autre choſe. Mais c'eſt que tu auois entrepris de te deffendre. Ie m'eſmerueille neantmoins de ce qu'eſtant Prophete, comme tu es, tu n'as ſçeu preſager les peines que tu deuois ſouffrir maintenant. PROMET. Ie les ay preueuës, Mercure, & ie ne ſuis pas ignorant que i'en ſeray vn iour deliuré, voire que maintenant vn certain [h] Thebain, qui eſt ton amy, viendra, qui de ſa fleche perçera l'Aigle, que tu dis deuoir fondre d'enhaut ſur moy. MERCVRE. A la mienne volonté que cela ſe faſſe, Promethee; ie ſeray bien ayſe de te voir deliuré, & de banqueter auec toy en commun, mais non pas de découper de la chair. PROMETHEE. Aſſeure toy que ie mangeray encore vne fois auec vous, & que Iupiter me deliurera pour vn ſignalé ſeruice que ie luy rendray. MERCVRE. Dy moy donc ie te prie quel eſt ce ſeruice? PROMETHEE. Ne cognois-tu point [i] Thetis, Mercure? Mais laiſſons ce diſcours à part; car il vaut mieux celer ce ſecret; afin que ce me ſoit vn ſalaire & vn prix pour ceſte condemnation. MERCVRE. N'en parle donc point, Titan, puis que c'eſt le meilleur. Quant à nous, Vulcan, allons nous en d'icy; car voicy l'Aigle qui s'eſlãce en bas. Et toy, demeure ferme au pied de ce Mont où tu es attaché. Ie voudrois que cét Archer Thebain, dont tu parles, fuſt deſià venu, afin qu'il te miſt en repos, & te deliuraſt de cét oyſeau.

Les bons Orateurs ne ſe laiſſent conuaincre que bien difficilement.

Le Sage ne tumbe iamais deux fois en vn meſme dãger, car il y pouruoit de bonne heure.

ANNOTATIONS.

a *Caucaſe.*] C'eſt vne montagne de Boetie, fort haute, & ſubjecte aux neiges.

b *Heſiode.*] Ce Poëte Grec deſcrit fort au long, comme Promethee en voulut faire accroire à Iupiter & s'eſforça de le tromper en la diſtribution de la chair, à laquelle il fut commis, luy preſentant à manger des os tous couuerts de graiſſe. Tellement que Iupiter s'offençant de ceſte faute, enſemble de ce qu'il auoit formé des hommes de boüe, & deſrobé le feu du Ciel, il le condemna a eſtre attaché au pied du mont Caucaſe, où ſon foye eſt perpetuellement rongé par vn Aigle, ou, ſelon quelques-vns, par vn Vautour.

c *Scythie.*] Les anciens Geographes ou Hiſtoriens, ont fort amplement traicté du pays de Scythie, enſemble de ſa ſituation. Voy ce qu'en eſcrit Ortelius en ſa Coſmographie. Ceux de ce pays eſtoient tenus pour les hommes du monde les plus cruels.

d *De meſmes mots que le Poete.*] Promethee ne nie pas d'auoir formé des hommes de boüe, & il ſemble que Lucian ait tiré d'Eſchyle, Poëte Grec, le ſubject de tout ce diſcours.

e *Geants.*] Fils de la Terre, leſquels pour auoir voulu eſchaller les Cieux, mettans Oſſe ſur Pelion, & chaſſé Iupiter de ſon regne, furent par luy precipitez d'enhaut. Voy ce qu'en

dit Ouide en ſes Metamorphoſes.

f *Nectar.*] Les Poëtes ont feint, que Iupiter n'auoit point d'autre breuuage là haut au Ciel que du Nectar, & que Ganimede luy ſeruoit d'Eſchanſon.

g *En forme de Taureau.*] Les Dieux pour iouyr plus à l'aiſe de ce qu'ils aymoient, ſe tráſmuoient diuerſement, afin que ceſte transformation facilitaſt leurs adulteres & paillardiſes. Toutes les fables des Poëtes ſont pleines de tels contes.

h *Thebain.*] Il entend parler d'Hercule, fils de Iupiter & d'Alcmene, lequel ſe rendit fort fameux & celebre, pour la haine mortelle de Iunon.

i *Thetis.*] Iupiter eſtant eſpris de l'amour de Thetis, & deſirant de ſe marier auec elle, il aduint que Promethee, comme preuoyant les choſes futures, le deſtourna de ce mariage, diſant, Que c'eſtoit vn decret du Ciel & du Deſtin, que l'enfant qui en prouiendroit fuſt plus grand que ſon Pere. Tellement que Iupiter voulant recognoiſtre ce profitable aduis que luy donnoit Promethee, il enuoya ſon fils Hercule au mont Caucaſe, lequel apres auoir mis à mort l'Aigle, deliura Promethee des peines où il eſtoit.

LES DEVIS DES DIEVX.

PROMETHEE, ET IVPITER.

PROMETHEE.

L'Autheur ſe rit icy de certaines fables des Poëtes.

DELIVRE moy ie te prie, ô Iupiter, car les peines que i'ay ſouffertes ne ſont pas petites. IVPIT. Que ie te deliure, dis-tu, toy qui deurois auec des cloux aux pieds plus aigus que iamais, & portant ſur la teſte tout le Caucaſe, auoir non ſeulement le poulmon bequeté par ſeize Vautours, mais auſſi les yeux arrachez, de ce que tu nous as formé de tels animaux que les hõmes, deſrobé le feu du Ciel, & moulé des femmes. Car i'obmets [a] les tours de tromperie que tu me fis, lors que diſtribuant la chair du bãquet, tu oſas bien me preſenter des os tous couuerts de graiſſe, apres auoir pris pour toy la meilleure part. PROMETH. Vrayemẽt i'en ay eſté bien payé; & il me ſemble qu'il y a jà aſſez long temps que ie ſuis attaché au pied du Caucaſe, & que mon foye ſert de paſture à ce maudit Aigle, qui eſt le plus meſchant des oyſeaux. IVPIT. Tu as bien encore à ſouffrir d'auantage, & c'eſt là le moindre de tes ſupplices. PROMETH. Tu feras bien pourtant de me deliurer, Iupiter, ſi tu veux que ie t'aduertiſſe d'vne choſe qui t'importe beaucoup. IVPIT. Quoy? Promethee, te donnes-tu ceſte vanité de me pouuoir tromper? PROMETH. Ceſte tromperie ne me ſeruiroit de rien, & ſi tu m'y ſurprenois vne fois, tu treuuerois bien touſiours Caucaſe, & ne manquerois, ny de fers, ny de cloux, pour m'attacher derechef. IVPIT. Dy donc quel eſt ceſt aduis de ſi grande importance, que tu nous veux donner? PROM. Si ie te dis en quel lieu tu t'achemines maintenant, ne me iuge-

Il n'y a iamais crime ſans ſupplice.

ras-tu pas capable de deuiner le reſte ? IVPIT. Pourquoy non? PROMETH. Tu t'en vas coucher auec [b] Thetis. IVPIT. Tu as deuiné; mais continuë, car ſans doute tu me prediras quelque choſe de vray. PROMETH. O Iupiter, garde toy bien d'auoir affaire à ceſte [c] Nereïde; car [d] ſi elle deuenoit enceinte de toy, l'enfant te joüeroit les meſmes traicts que tu as faicts à Saturne. IVP. Quoy? me mettroit-il hors de mon Empire? PROMETH. Ie ne deſire pas que celà ſoit, Iupiter: mais i'ay belle peur que de cét accouplemẽt ne ſenſuiue quelque choſe de ſemblable. IVPITER. Ie ſuis donc content de quitter là Thetis, & de te deliurer, pour le bon aduis que tu m'as donné.

Il eſt bon de iuger du preſent, mais meilleur de preuoir l'aduenir.

ANNOTATIONS.

a *Les tours de tromperie.*] Les anciens, dit Hygin, ayans de couſtume d'obſeruer des grandes ceremonies aux Sacrifices des Dieux immortels, faiſoient conſommer toutes les hoſties dedans les flammes. Et parce que les moyens des pauures ne ſuffiſoient pas à de ſi grands frais, Promethee, qu'on feint auoir formé des hommes pour l'excellence de ſon eſprit, impetra de Iupiter, qu'il leur fut permis de iettez vne partie de l'Hoſtie dans le feu, & de ſe reſeruer l'autre pour leur vſage; ce qui fut touſiours depuis obſerué. Il aduint donc que Promethee ayant immolé deux Taureaux, il mit les entrailles & la chair en vn coing de l'autel, & les os au milieu tous couuerts de peau, permettant à Iupiter de faire eſlection de la part qu'il voudroit. Tellement que Iupiter ſans y penſer prit les os pour ſa moitié, penſant prendre la chair. Depuis on abolit ceſte ancienne couſtume de ne bruſler qu'vne partie des hoſties aux ſacrifices.

b *Thetis.*] Ouide au premier des Metamorphoſes, attribuë ceſte prediction à Prothee: mais Lucian ſuit icy l'opinion d'Eſchyle & des autres.

c *Nereide.*] Les Nereides ſont les Nymphes qui habitent dans l'eau, ainſi dictes de Nerée, Dieu marin.

d *Si elle deuenoit enceinte.*] C'eſtoit vn arreſt du Deſtin, que Thetis engendreroit vn fils qui ſeroit plus genereux que ſon pere. Ce que Promethee predit à Iupiter, & Prothee à Thetis.

CVPIDON ET IVPITER.

CVPIDON.

[a] SI ie t'ay offenſé en quelque choſe, Iupiter, pardonne moy ie te prie, car [b] ie ne ſuis qu'vn enfant, & n'ay pas l'eſprit ſi raſſis qu'vn homme. IVPITER. Quoy Cupidon? Tu t'eſtimes donc enfant, toy qui es beaucoup plus ancien que Iapet? C'eſt la verité que tu n'as ny barbe ny cheueux gris; mais celà n'empeſche que tu ne ſois vieil & ruſé. CVP. Quelle faute ay je donc commiſe, pour laquelle eſtant vieillard comme tu dis, ie merite d'eſtre enchaiſné? IVPIT. N'es-tu pas bien meſchant de te jouër ainſi de

Iupiter paſſionné d'amour.

L'amour a vn corps d'enfant, mais vn eſprit de vieillard.

moy,& me contraindre de me trãsformer en Satyre,en Taureau; en Or,en Cygne,& en Aigle,sans faire en sorte qu'aucune femme se rende amoureuse de moy, & me treuue agreable en ceste forme; car si i'en veux iouyr, il faut que i'vse d'enchantement,enuers elles, & me cache moy-mesme. Merueille! Elles ayment bien vn Taureau, ou vn Cigne,mais si elles me voyent, elles meurent de frayeur. CVPID. C'est qu'elles sont mortelles,& ne peuuent souffrir les rais de ta face. IVPIT. Comme se peut-il donc faire que Brancus,& Hyacinthe ayment Apollon? CVPID. Quoy Daphné ne le fuyoit-elle pas,bien qu'il n'eust point de barbe, & qu'il fust cheuelu? Que si tu te veux rendre aymable, oste moy ce bouclier, & ce foudre, & pour paroistre agreable aux Nymphes, assemble tes cheueux de chaque costé,& les lie d'vne tresse. Prẽs vne robbe de pourpre: que les nœuds de tes souliers esclattent en or: marche à la cadence du haut-bois, & du tabourin, & tu verras que les fẽmes te suiuront à troupes, & en plus grand nombre que ne sont les Menades de Bacchus. IVP. Va, ie n'ay que faire de me mettre en cét esquipage pour me rendre aymable. CVP. Ie ne te conseille donc point d'aymer, Iupiter, car cela t'est facile. IVP. Ie ne le peux,& il m'est permis de iouyr,quand ie veux,de la chose aymée. Voilà tout ce que ie demande.

L'abit rend quelquesfois aymables les hommes.

ANNOTATIONS.

a *Si ie t'ay offensé.*] L'argument de ce dialogue est compris dans ce Distique, lequel i'ay ainsi traduit du Grec,

Ie t'osteray tes dards, dit Iupin à l'Amour,
Tonne, respond l'Archer, chacun ayme à son tour.

b *Ie suis vn enfant.*] Les anciens peignoient l'Amour sans barbe,aueugle,aisté,& portant vn flambeau,& des dards,pour embraser,& navrer les cœurs. Marulle,& Eneas Syluius ont fait mention de cecy en fort beaux termes.

IVPITER ET MERCVRE.

IVPITER.

CONNOIS-tu bien ceste belle a fille d'Inache Mercure? MERCVRE. Vrayement ouy; n'est-ce pas d'Ion que tu parles? IVP. Ce n'est plus vne fille, mais vne vache. MERCVRE. Ie m'estonne de ce prodige! D'où vient ceste transformation si soudaine? IVP. C'est la jalousie de Iunon qui en est cause; car ne se contentant pas de l'auoir ainsi punie, elle a donné pour garde à ceste vache vn

Le ialoux se transforme en cent façons,& il est plus chãgeant que Prothee.

certain Berger, nommé Argus, tout remply d'yeux, & qui ne dort iamais. MERCVRE. Quel remede à cecy? IVPIT. C'eſt qu'il faut que tu t'envoles en la foreſt Nemée, où cét Argus fait paiſtre la vache, & que tu le mettes à mort, emmenant auec toy * par la mer Io, & la faiſant nommer Iſis. Il me plaiſt qu'elle ſoit reueree cõme vne Deeſſe, de ceux de ceſte contree; qu'elle face enfler [b] le Nil, deſchaiſne les vents, & mette à bon port ceux qui nauigent.

* *en Egypte.*

ANNOTATIONS.

a *Fille d'Inache.*] C'eſt Io, laquelle pour la ialouſie de Iunon, fut changee en vache; Voy ce qu'en dit *Ouide* en ſa Metamorphoſe.

b *Le Nil.*] Fleuue d'Egypte, au riuage duquel les Crocodiles ſe voyent à troupes. Il n'y a celuy qui ne ſçache que le terroir des Egyptiés s'engraiſſe par le debord de ceſte riuiere, d'où vient que Seneque dit, *Qu'ils ne ſont iamais heureux que quand ils voyent leurs maiſons toutes couuertes d'eau.*

IVPITER, ET GANIMEDE.

IVPITER.

Iupiter enleue du mont Ida le Berger Ganimede.

SVs *Ganimede*, puis que nous voicy portés où ie deſirois, baiſe moy maintenant, afin que tu voyes, comme ie n'ay plus ny le bec recourbé, ny les ongles crochuës, ny ces aiſles que tu me voyois n'agueres quand i'eſtois en forme d'oyſeau. GANIMEDE. O homme, il me ſemble que tu paroiſſois en Aigle tout maintenant? N'eſt-ce pas toy, qui eſtant volé en bas m'as enleué du milieu de mon troupeau? Comment donc ſe peut-il faire que ces aiſles ſe ſoient eſcoulees de ton dos, & que tu n'ayes plus ceſte forme? IVPIT. Scache mon enfant, que ie ne ſuis ny Homme, cõme tu penſes, ny moins encores Aigle; mais bien le Roy de tous les Dieux, qui me ſuis transformé pour vn temps. GANIMEDE. Tu me contes des merueilles, & me mets en doute ſi tu n'es point Pan, tellement que ie m'eſtonne fort comme tu n'as vne fluſte & des cornes, & n'es tout velu par les iambes. IVPIT. Quoy? penſes-tu qu'il n'y ait que [a] Pan qui ſoit Dieu? GANIMEDE. Vrayement ie n'en reconnois point d'autre, car c'eſt à luy ſeul, à qui nous ſacrifions, chaſſans vn bouc en la cauerne où il faict ſa demeure. Mais quant à toy, tu m'as pluſtoſt la mine d'vn voleur que d'vn Dieu. IVPIT. Eſt-il poſſible que tu n'ayes iamais ouy parler de Iupiter, ny veu dans Gargaris, le temple de celuy qui faict

Les Dieux des Payens eſtoiẽt plus fautifs que les hommes.

pleuuoir, & tonner, & qui lances les eſclairs d'enhaut. GANIMEDE. C'eſt donc toy, bon homme, qui n'agueres nous enuoyas tant de greſle? Et toy (qui habites au Ciel, & cauſes vn ſi grand bruit) auquel mon pere a ſacrifié vn Belier. Mais quel ſi grand forfaict ay-ie commis contre toy, pour lequel i'ay eſté enleué ç'a haut, pendant que les loups courent apres mes brebis égarees; & poſſible, les ont-ils deſià rauies. IVPIT. Te ſouuient il bien encore de tes brebis, toy qui es maintenant au rang des immortels, & qui conuerſes auec nous? GANIMEDE. Qu'eſt-ce que tu veux dire, ne me remettras-tu pas encores auiourd'huy ſur le mont Ida, où tu m'as pris? IVPIT. Vrayement nenny, car ſi cela eſtoit, ce ſeroit en vain que de Dieu ie me ſerois transformé en Aigle. GANIMEDE. Comme feray-ie donc, car mon pere me cerchera de tous coſtez, & ſi ſera en peine de moy ne me trouuant point. IVPIT. Ne penſe plus à cela? GANIMEDE. Quoy, ie ne le verray donc plus? Si en ay-ie bien grãde enuie; & ſi tu me veux laſcher en bas, ie te promets de te faire encore ſacrifier pour ma rãçon, le belier, le plus gras qui ſoit en nos paſtis, & qui n'a que trois ans. IVPIT. Que ce garçon eſt ſimple & niais, & quels diſcours d'enfant nous tient-il? Quitte moy là toutes ces choſes Ganimede, & ne penſes plus ny à ton troupeau, ny au mont Ida: Ie te deifie tout maintenant, & veux que deſormais tu faſſes beaucoup de bien à ton pere, & à ton pays; & qu'au lieu de fromage & de laict, tu manges de l'Ambroſie, & boiues du [b] Nectar. Tu ſeras noſtre Eſchanſon, l'on te tiendra pour immortel; ton eſtre ſera releué par deſſus la condition des humains; & bref tu viuras touſiours bien-heureux. GANIMEDE. Et ſi i'ay enuie de me iouër, auec qui paſſeray-ie le temps? Car au mont Ida nous eſtions pluſieurs compagnons d'vn meſme aage. IVPIT. Tu iouëras aux dez, auec Cupidon que voicy: Prens courage ſeulement, ſois ioyeux, & n'ayes point d'ambition pour les choſes baſſes. GANIMEDE. Mais à quoy vous ſeruiray-ie bien, ne faudra-t'il point icy mener paiſtre? IVPIT. Nenny: Tu n'auras rien à faire qu'à verſer à boire, à eſtre gardien du Nectar, & auoir ſoin du banquet. GANIMEDE. Vrayment ie feray bien cela, car ie ſçay comme il faut verſer du laict, & tendre la taſſe paſtorale. IVPIT. Voy! ceſtuy-cy faict encores mention du laict, & penſe de ſeruir des Hommes, & non des Dieux? Tu te trompes Ganimede; c'eſt icy le Ciel; beuuons (comme i'ay dit) du Nectar. GANIMEDE. Eſt-il plus doux que le laict, Iupiter? IVPIT. Tu le ſçauras dans peu de temps, & ſi tu en as vne fois

Les enfans naiſſent auec vne inclinatiõ de reuoir leurs parents.

Ce n'eſt pas vn ieu d'enfant que l'Amour, car la chaſſe en eſt hazardeuſe.

Il n'y a point d'autre Nectar au Ciel que la

gouſté, n'aye peur qu'il te prẽne enuie de boire plus d'autre breuuage. GANIMEDE. Où dormiray-ie de nuict? Sera-ce auec Cupidon, mon compagnon? IVP. Nenny, mais auec moy; car ie ne t'ay pas enleué pour autre ſubject. GAN. Quoy? ne ſçaurois-tu dormir tout ſeul? Quel plaiſir auras-tu de coucher auec moy? IVP. Ie ſeray fort aiſe, Ganimede, de repoſer auec vn ſi bel enfant que toy. GAN. De quoy te ſeruira ceſte beauté, quand tu dormiras? IVP. De beaucoup; car elle a ie ne ſçay quels charmes, leſquels prouoquent le ſommeil. GAN. Si me ſouuiens-ie bien pourtant, que ſi quelquefois ie couchois auec mon pere, le lendemain matin il ſe faſchoit fort contre moy, diſant, que i'eſtois vn mauuais coucheur, & que de nuict ie ne ceſſois de me remuër, de reſuer, & frapper des pieds: Tellement que pluſieurs fois il m'enuoyoit coucher auec ma mere. Il me ſemble donc, qu'il eſt deſià temps (puis que tu m'as rauy comme tu dis, pour coucher auec moy) que tu me tranſportes derechef en terre. *Si tu fais autrement*, ie t'empeſcheray de dormir toute *la nuict en me tournant de part & d'autre*. IVP. Tant s'en *faut* que ce faiſant tu me ſois importun, qu'au contraire *ie ſeray fort* aiſe de veiller auec toy, & de te baiſer, & embraſſer ſouuent. GAN. Il te le ſemble: ie te tromperay bien *pourtant, car ie dormiray lors* que tu me baiſeras. IVP. Nous en parlerons alors plus amplement, & nous verrons ce qui ſera de faire. Cependant oſte-le moy d'icy, Mercure, & apres qu'il aura beu du Nectar, r'amene-le pour nous verſer à boire. Mais aprens luy premierement de quelle façon il faut tendre la couppe.

beatitude, qui eſt l'accõpliſſement de tout bien.

ANNOTATIONS.

a *Pan.*] Dieu des Bergers, auquel on ſacrifioit vn bouc. Les ſolemnitez de ces ſacrifices; & les ceremonies qu'on y obſeruoit ſont eſcrites amplement dans Roſin. Ce fut ce Dieu, qui premier inuenta la flutte à ſept tuyaux, comme il apert par ces vers de Virgile,

Ce fut Pan qui premier apprit aux Paſtoureaux
A coindre & manier la flutte à ſept tuyaux.

Aux Eclogues.

b *Nectar.*] C'eſtoit le breuuage des Dieux, merueilleuſement doux, & lequel Ganimede verſoit à la table de Iupiter. Vn grand Poëte de noſtre temps deſcrit en peu de mots ceſte boiſſon quand il dit,

Que la douceur qui tout excede
N'eſt point ce que ſert Ganimede
A la table de Iupiter.

IVNON, ET IVPITER.

IVNON.

L'AMOVR que tu me ſoulois porter autresfois, Iupiter, s'eſt refroidie, depuis que tu as enleué ſur le mont Ida cet enfant

Iunon ialouſe de Ganimede.

Phrygien. IVP. Eſt-il poſſible Iunon que tu ſois ialouſe de cet enfant qui n'a point pour tout de malice? Vrayement ie penſois que tu ne fuſſes faſchee que contre les femmes qui s'accouplent auec moy. IVN. Il me ſemble qu'il n'eſt gueres beau, que toy, le maiſtre des Dieux, delaiſſant ta Iunon, qui eſt ta legitime eſpouſe deſcendes là bas en terre pour paillarder, te transformant en taureau, ou en pluye d'or. Toutesfois ces femmes auec leſquelles tu as affaire demeurent en terre: Mais ie m'eſtonne fort de ce que ayant rauy cet enfant Idean, tu t'en es volé çà haut (toy qui te dis le plus noble des Dieux) & luy as donné le ciel pour demeure, me le preſentant en teſte, ſous pretexte que tu t'en ſers pour te verſer à boire. Auois-tu beſoin de tant de ſommelliers? N'as-tu pas Hebé & [a] Vulcan qui te ſeruent? I'ay grande honte de voir que tu ne prens iamais la coupe de luy, que tu ne le baiſes premierement, & ie crois que ce baiſer t'eſt plus agreable que le Nectar: Auſſi eſt-ce la cauſe pour laquelle tu demandes ſouuent à boire, ſans auoir ſoif, & quelquesfois n'ayant fait que toucher la coupe, tu la luy rends, puis la reprenant, tu aualles tout ce qui reſte, & portes les lévres au meſme endroict [b] où il a beu; afin de boire & baiſer tout enſemble. Ie me ſouuiens auſſi, que n'agueres, ayant poſé bas ton bouclier, & ton foudre, tu t'amuſas à joüer aux dez auec luy, ſans auoir eſgard, ny au tiltre que tu as de Roy, & pere d'vn chacun, ny à la barbe que tu portes. Il n'eſt pas beſoin que tu faſſes rien en ſecret, car tu me fais voir aſſez toutes tes actions. IVP. Quel mal y a t'il, Iunon, de careſſer vn ſi bel enfant, & de ſe plaire à l'vn & à l'autre, ſçauoir au baiſer, & au Nectar? Que ſi ie luy permets de te baiſer vne fois, ne t'en faſcheras-tu point, toy qui eſtimes vn ſemblable baiſer plus doux que le Nectar. IVN. Ces paroles ſont bonnes à dire à ton bardache; quant à moy ie ne ſuis pas ſi ſotte, que de ſouſmettre mes lévres à cet effeminé Phrygien. IVP. Ne blaſme point mes amours, la belle, ſi tu me veux faire plaiſir; car quelque barbare & effeminé qu'il ſoit, il me plaiſt, & ie le veux ainſi; qu'il te ſuffiſe, que de peur de t'irriter, ie n'en die pas d'auantage. IVN. Ie voudrois que tu l'euſſes eſpouſé pour l'amour de moy: mais ſouuien-toy, qu'à cauſe de ce tien ſommelier, tu me dis des paroles d'yurogne. IVP. N'euſt-il pas faict beau voir ton fils Vulcan, nous ſeruir à boire en clochant, ſortant de quitter ſes tenailles, & retournant de ſa forge, tout plein de cendres? Quoy? nous euſſions pris la coupe de la main de celuy, que tu ne baiſes toy-meſme qu'à contre-cœur: bien que tu

Les Payens faiſoient trophée de leurs paillardiſes, puis qu'ils les attribuoient à leurs Dieux.

Les femmes ſont quelquesfois auſſi ialouſes que les hommes.

Il fait mauuais irriter vne femme.

ſois

ſois ſa mere. Auſſi n'auons nous garde de l'embraſſer, car il a la face toute noircie. O que tu nous fais de beaux comptes! Mais, dy-moy, cet Eſchanſon n'embellit-il pas de beaucoup le repas des Dieux, pourquoy remettrons nous donc Ganimede ſur le mont Ida, puis qu'il eſt ſi blanc, & a des doigts de roſe, auec leſquels il tend la couppe ſi proprement, & (ce qui te faſche le plus) c'eſt que ſes baiſers ſont plus doux que le Nectar. IVN. Ie vois bien que c'eſt, depuis que tu as amené ce beau cheuelu du mont Ida, Vulcan eſt boiteux, ſes mains ſont indignes de manier la coupe; *Il eſt tout plein de ſuye, & il te prend enuie de vomir quād tu le vois.* Mais i'ay veu le temps que tu ne prenois pas garde à tout cela, & que ces cendres, ny ceſte forge ne t'empeſchoient pas de boire, lors qu'il t'en preſentoit. IVP. Tu te trauailles en vain Iunon, & au lieu d'aduançer quelque choſe, ta ialouſie accroiſt les flammes de mon amour. Que s'il te déplaiſt qu'vn beau garçon te tende la coupe, *ſers toy de ton fils pour te verſer à boire.* Quant à toy, Ganimede, ne donne à boire qu'à moy, & à chaſque coup baiſe moy deux fois, *ſçauoir* quand tu me tendras la coupe toute pleine; & derechef lors que tu la reprendras de moy. Quoy tu pleures, *mon mignon?* N'aye point de peur; car ſi quelqu'vn te faſche *tant ſoit peu*, croy qu'il s'en repentira.

L'Amour ne porte point de reſpect qu'à la choſe aimee.

ANNOTATIONS.

a *Vulcan.*] C'eſtoit luy qui forgeoit la foudre de Iupiter, & qui ſeruoit de riſee à tous les Dieux pour l'adultere de Mars.

b *Au meſme endroict où il a beu.*] Ouide en ſon art d'aymer, n'a pas obmis à dire, qu'vn Amant doit taſcher par tous moyens de complaire à ce qu'il ayme, riant, ſi ſa maiſtreſſe rit, dançant, ſi elle danſe, chantant, ſi elle chante, & beuuant du meſme coſté où elle a beu.

IVNON ET IVPITER.

IVNON.

VOIS-tu bien Ixion, Iupiter? Quel homme penſes tu que ce ſoit? IVPITER. Il me ſemble eſtre vn perſonnage fort gratieux & qui boit volontiers: Auſſi ne demeureroit il pas auec nous s'il n'eſtoit bon compaghon. IVN. O que tu es bien loing de ton compte, il n'y a rien de ſi meſchant que luy, & ſa malice me deſplaiſt tellement que ie ne veux pas qu'il demeure plus icy. IVP. Quel mal t'a t'il donc fait encores eſt-ce bien la raiſon que ie le ſçache?

Ixion amoureux de Iunon.

Les Dieux Payens mettoient le ſouuerain bien en la volupté.

IVN. Ie n'ay garde de te le dire; car i'aurois honte de te descouurir son mauuais dessein. IVP. Au contraire, le deuoir t'oblige à m'aduertir du faict, principalement si c'est quelque acte deshonneste qu'il ayt commis. A-t'il recherché quelque Deesse de son honneur? Ie m'en doute, puis que tu fais ainsi la honteuse. IVN. Moy-mesme, Iupiter, & non autre, il y a jà long tẽps: Et de verité du commencement ie m'estonnois fort, de ce qu'il me regardoit si fixement, que les larmes luy en sortoient des yeux. Que si beuuãt quelquesfois ie tendois la tasse à Ganimede, luy mesme demandoit soudain à boire en ceste coupe, & la prenãt, ores il la baisoit, & tantost il l'approchoit de ses yeux; puis m'œilladoit derechef. Ie me suis aduisee depuis, que toutes ces façons de faire estoient autant de marques d'vn cœur amoureux, & ay esté long temps en branſle de te le dire, comme croyant qu'il se desisteroit à l'aduenir de ceste folle poursuitte: Mais m'apperceuant qu'il osoit bien me tenir des discours qui ne me plaisoient pas beaucoup, ie l'ay laissé pleurant, & à genoux, (ayãt touſiours les aureilles closes aux sales paroles que ce vilain me disoit) & suis accouruë icy pour t'en faire le recit. C'est à toy d'ordõner vn supplice à ce galand. IVP. Quoy, le mechant a t'il bien attenté contre vous mesmes, & contre le mariage de Iunon? Est-il si enyuré de Nectar? Mais à dire la verité, nous sommes cause de ce que les hommes font; & le trop de priuauté que nous leur donnons, les faisans banqueter auec nous, les rend insolens. De maniere qu'ils me semblent aucunement excusables, si beuuans de nostre breuuage, & voyant tant de beautez çà haut, qu'ils n'ont iamais veuës en terre, la force de l'amour leur en fait desirer la joüyssance. Car c'est vne passion si violẽte qu'elle ne commande pas seulement aux hommes, mais à nous mesmes. IVN. Vrayemẽt cet Amour[a] te maistrise bien, & t'emporte où bon luy semble, te tirant, comme l'on dit, par le nez, sans que tu fasses iamais refus de le suiure en quelque part qu'il te mene, te changeant en autant de formes qu'il te commande d'en prendre. Bref, tu es l'entiere possession & le passe-temps de l'amour. Voilà ce specieux pretexte, pour lequel tu pardonnes à[b] Ixion, outre que ie sçay bien encore que tu as autresfois paillardé auec sa femme, de laquelle tu as eu Piritoüs. IVP. Te souuiens-tu bien encore de cecy, & es-tu faschee, si ie suis descendu là bas en terre pour me donner du plaisir? Veux-tu que ie te die en vn mot de quelle peine il faut punir Ixion: c'est qu'il n'est pas besoin de luy ordonner autre supplice, que de le laisser aymer, & pleurer; puis que, cõme

La playe se rengrege quãd on ne la descouure point.

L'Amour tire les larmes des yeux, & attire la substance du corps.

Nos passions nous aueuglent, & nous font fouler aux pieds tout respect.

De la priuauté s'ensuit le mespris, & du mespris l'insolẽce.

Il n'y a point de supplice qui nous bourrelle plus que nos pechez.

tu dis, il ſouffre vn tourmẽt inſupportable: car il ſeroit mal-ſceant de le chaſſer du bãquet. IVN. Quoy, Iupiter, ie crains que toy meſmes ne diſes encore quelque choſe qui me puiſſe offenſer? IVPIT. N'aye peur de celà: Ie ſuis d'aduis que nous faſſiõs vne image d'vne nuë qui te repreſente naifuemẽt, & qu'apres le repas, lors que la force d'amour le fera tenir aux aguets, cõme il eſt vray ſemblable, nous la luy preſentions au deuant? Par ainſi ſe faiſant accroire d'auoir joüy de la choſe aymee, il ceſſera de ſe tourmenter. IVN. Oſte moy celà. Il ne faut pas qu'il paruienne au but des choſes deſirees, leſquelles ſont par deſſus luy. IVPIT. N'aye point de honte de le ſouffrir, *Iunon*. Car quel ſi grand mal y a t'il qu'Ixion s'accouple auec vne nuë? IVN. Ie t'aduoüe cela Iupiter; mais la croyance qu'il aura que ie ſois nuë, ioincte à ma ſemblance, luy fera commettre vne action deshonneſte auec moy. IVPIT. Tout ce que tu dis, eſt moins que rien: car ny la nuë ne ſera point Iunon, ny Iunon la nuë, & *il n'y aura qu'vn ſeul Ixion qui ſe treuuera trõpé*. IVN. Mais comme l'orgueil eſt vn vice ordinaire aux hommes, poſſible deſcendant là bas *s'en vantera-t'il tout à faict*, & fera des comptes à chacun, d'auoir *couché* auec Iunon, d'eſtre le riual de Iupiter, & de m'*auoir pour maiſtreſſe*: ce que les hommes pourront croire facilement, ne ſçachant pas qu'il aura eu affaire auec vne nuë. IVP. Ne te ſoucie, s'il aduient qu'il en ouure iamais la bouche, ie le precipiteray là bas en Enfer, & le feray attacher à vne rouë, où le miſerable tournera perpetuellement, & receura pour punition de ſon amour vne peine qui ne prendra iamais fin. IVN. Ce ſupplice me ſemble encor trop petit pour punir vne vanité ſi grande.

La diſcretion eſt requiſe en Amour, & vn Amant ne ſe doit iamais vanter des priuautez que ſa Maiſtreſſe luy donne.

C'eſt vn frein bien difficile à retenir que la langue.

ANNOTATIONS.

a *Te maiſtriſe bien.*] O que c'eſtoient des Dieux bien puiſſans que ceux des Payens, puis que faiſant profeſſion d'auoir vn Empire ſouuerain ſur toutes les choſes, ils ne ſe ſçauoiẽt pas vaincre eux meſmes, & ſe laiſſoient commander à leurs paſſions; car on treuuera que les vns d'entr'eux eſtoient des larrons, les autres des paillards, & les autres des trompeurs & des maquereaux.

b *Ixion.*] Virgile deſcrit en peu de mots la fable d'Ixion, & dit qu'il eſt attaché là bas aux Enfers à vne rouë, où il ne ceſſe de tournoyer touſiours, & de receuoir le ſalaire de ſa vanité.

VVLCAN ET APOLLON.

VVLCAN.

DY-MOY Apollon, n'as-tu point veu, comme a cet enfant de Maje, né depuis peu, embellit tous les iours, rit à vn chacun,

De la naiſſance de Mercure & de ſes larrecins.

& donne desià des grandes esperances de soy? APOLLON. Vrayement tu as bien treuué ton enfant, comme si tu ne sçauois pas, Vulcan, qu'en matiere de ruse & de subtilité, il est plus vieil que Iapet mesme? VVLCAN. Se peut-il bien faire, qu'estant si ieune il ayt desià fait tort à quelqu'un? APOLLON. Va t'en vn peu voir Neptune & Mars, si tu en veux sçauoir des nouuelles; Car l'vn te dira qu'il luy a desrobé son Trident; l'autre, qu'il luy a tiré son espee hors du fourreau, sans qu'il s'en soit apperçeu : outre que sans faire mention de moy-mesme, ie sçay bien qu'il m'a pris mon arc, & mes flesches. VVLC. Est-il possible qu'vn enfant qui ne vient que de naistre, & qui ne peut se remuër dans le berçeau entre les drapeaux & les bandelettes, iouë desià de ces tours de finesse? APOLLON. Tu le verras, Vulcan, si tu t'approches vne fois de luy. VVLC. Vrayement ie l'ay veu n'agueres. APOL. Regarde donc si tu as tous tes outils. VVLC. Ie ne pense pas en auoir perdu aucun. APOL. Encores n'en sçais tu rien: prens y garde derechef. VVLC. Par Iupiter, ie ne vois point mes tenailles. APOL. Tu les treuueras sans doute entre les linges de cet enfant. VVLC. A-t'il bien les mains si crochuës, ie croy que dans le ventre de sa mere il s'est estudié à desrober? APOL. Ce n'est pas tout: Il commence desià de faire des harangues, & est fort eloquent & subtil. Aussi ay-ie ouy dire qu'il sera nostre Ambassadeur. Ie vis hier moy-mesme, qu'il deffia Cupidon, & sceut si bien faire le tour du pied, qu'il le vainquit à la lutte; Et comme Venus l'embrassoit pour recognoissance de sa victoire, il desroba son ceinturon, ensemble le sceptre de Iupiter, qui en rioit d'ayse; & ie pense que si le foudre n'eust esté trop pesant, & tout en feu, qu'il n'eust pas failly de le desrober. VVLC. Voy! cet enfant est bien terrible. APOL. Ie diray bien d'auantage, c'est qu'il est deuenu Musicien. VVLC. Comment le sçais-tu? APOL. Il treuua dernierement en quelque endroit vne tortuë morte, de laquelle il a fait vn instrument à sept cordes y mettant vn manche, des cheuilles, & vne ansette au bas. Il en jouë si doucement, Vulcan, que i'en suis ialoux moy-mesme, bien que jà de long temps ie me mesle de jouër de la harpe. I'ay souuent ouy dire à Maja, qu'il ne demeuroit pas mesme de nuict au ciel, ains que la curiosité le portoit à descendre là bas aux Enfers, pour y desrober quelque chose; il a des aisles aussi sur le dos, & si a fait vne [b] baguette d'admirable vertu, auec laquelle il guide les ames, & conduit les mortels. VVLC. Ie la luy ay donnee pour s'en iouër. APOL. Vrayement tu m'en fais souuenir, & ie m'en vay voir tout

Il faudroit auoir les yeux d'Argus, pour veiller sur vn larron, & les mains de Briacée pour empescher de desrober.

Le larron ne manque pas d'inuentions, mais elles sont dangereuses.

maintenant, ſi ie la pourray r'auoir, ou, comme tu dis, la treuuer entre les drapeaux du berçeau.

ANNOTATIONS.

a *Cet enfant de Maye.*] Il entend parler de Mercure. Ce Dieu auoit pluſieurs beaux eſtats tant au Ciel qu'en la terre; Car premierement il eſtoit le courrier d'amour de Iupiter, l'Interprete des Dieux, le Maiſtre du bien dire, le Dieu des Marchands & des voyageurs. On le peignoit auec des aiſlerons aux pieds & à la teſte, pour faire ſes deſpeſches plus promptement, & luy donnoit on l'epithete de larron, pour monſtrer que ceux qui font eſtat du trafic taſchent d'en prendre à pleines mains. Si le lecteur deſire ſçauoir amplemẽt les ſacrifices qu'on luy faiſoit, qu'il liſe la Mythologie, & les Images des Dieux.

b *Baguette.*] Homere faict mention de la baguette de Mercure, en ſon Odyſſee, & Virgile en ſon Eneide. *Odyſſ. 5.*

Il prend ſa verge en main & enuoye les ames.
Toutes paſles d'horreur, aux infernales flammes.
Et comme grand Courrier des hommes & des Dieux
Il charme les eſprits d'vn ſomme gracieux. *Eneid. 4.*

VVLCAN ET IVPITER.

VVLCAN.

QVE te plaiſt-il que ie faſſe Iupiter, car ie viens icy par ton commandement auec vne coignee ſi bien aiguiſee, que d'vn d'vn ſeul coup elle peut fendre les plus durs cailloux? IVP. I'en ſuis bien ayſe, Vulcan, Sus donc, frappe hardiment, & me mets la teſte en deux pieces. VVLC. Ie crois que tu veux faire eſſay ſi ie ſuis fol; commande à bon eſcient ie te prie, & me dis ce que tu deſires que ie faſſe. IVP. Fends moy la teſte tout maintenant, & ne te le fais pas dire encore vne fois; autrement tu eſprouueras les traicts de mon courroux. Mais frappe de toute ta force, & ne tardes point dauantage: car ie ſens deſià dans le cerueau les tranchees, & douleurs de l'enfantement. VVLC. Prens garde Iupiter que ie ne te bleſſe, car ie te reſpons que la coignee eſt ſi bien affilee qu'elle en fera ſortir le ſang; apres il ne ſera plus temps d'inuoquer le ſecours de * Lucine. IVP. Frappe ſans crainte, Vulcan, car ie ſçay ce qui eſt neceſſaire. VVLC. Ie le veux bien, mais c'eſt contre mon gré; toutesfois il le faut, puis que tu le commande. Dieux! qu'eſt-ce que ie vois? c'eſt [a] vne pucelle toute armee? O Iupiter que tu deuois ſouffrir vn grand mal de teſte! Vrayement tu ne te faſchois pas ſans cauſe, & ie crois que tu as bien enduré cachant vne vierge ſi grande, & ſi bien armee, ſous

Iupiter enfante Pallas par le cerueau.

* *Elle preſidoit aux accouchements des femmes.*

les pellicules de ton cerueau; sans doute tu n'auois pas vne teste, mais vn camp entier sur les espaules, & si n'en sçauois rien. Ne vois tu point comme elle saute, remuë son escu, & manie la picque, & entre en fureur? Et outre qu'elle est fort belle, comme estant en la fleur de son aage, elle a encore [b] les yeux verds, & ce qui luy donne plus de grace, c'est son harmet. Par ainsi Iupiter promets la moy en mariage, pour recõpense de ce que ie t'ay deliuré d'vn fardeau si pesant. IVP. Tu me demãdes l'impossible Vulcan, bien que, pour moy, i'en sois tres-content; mais ie sçay bien qu'elle veut tousiours demeurer Vierge. VVLC. C'est ce que ie desire, i'auray assez de soin du reste, & suis d'aduis de l'emmener tout maintenant. IVP. Fais-le si tu peux, toutesfois tu n'y gaigneras rien, & n'en viendras iamais à bout.

La science figuree sous le nom de Pallas, veut estre esloignee de passion desreiglee.

ANNOTATIONS.

a *vne Pucelle armee.*] C'est Pallas, que les Poëtes feignent estre sortie toute armee du cerueau de Iupiter. Elle preside aux sciences sous le nom de Minerue, & aux armes sous celuy de Bellone.

b *Les yeux verds.*] Homere donne cè mesme epithete à Pallas, faisant vne description particuliere de sa beauté. Vn Poëte Grec a voulu dire, qu'ils estoient de couleur celeste en vne Epigramme, dont voicy la teneur,

Philin si tu gages, tu perds:
Pallas n'eut iamais les yeux verds
Car c'est chose trop manifeste
Qu'ils estoient de couleur celeste.

NEPTVNE ET MERCVRE.

NEPTVNE.

Iupiter enfante Bacchus.

N'Y a t'il point de moyen de voir maintenant Iupiter, Mercure? MERC. Nenny, Neptune. NEPTV. Scache vn peu ie te prie. MER. Ne l'importune point, car il n'est pas temps, & te contente que tu ne luy sçaurois parler à present. NEPT. N'est il point couché auec Iunon. MERC. Non, il y a bien autre chose. NEPT. Ie vois bien que c'est, Ganimede est là dedans. MER. Encore n'est-ce pas cela, mais c'est qu'il se treuue vn peu mal. NEPT. Quelle en est la cause? Vrayement tu me dis de pauures nouuelles! MERC. I'ay honte de te dire ce qui se passe. NEPT. Si ne me le dois tu pas celer, principalement à moy qui suis ton cousin. MERC. Scache, Neptune, qu'il a n'agueres enfanté. NEPT. Tu te mocques: Comment se pourroit-il faire? Nous n'au-

rions donc point ſceu iuſques à preſent qu'il fuſt Androgine: C'eſt vn faict eſtrange, & encores ce dequoy ie m'eſtonne le plus, c'eſt qu'il n'auoit point le ventre enflé. MERC. Ie le ſçay bien; auſſi n'eſtoit-ce pas au ventre où le mal le tenoit. NEPT. Ie n'en doute pas; car il a la teſte ſi feconde, qu'il en a deſià faict ſortir Pallas. MERC. Si dois-tu ſçauoir pourtant que ce ſecond accouchement n'eſt pas ſemblable au premier; veu qu'il a porté en ſa cuiſſe le fils qu'il auoit eu de Semele. NEPT. O le grand perſonnage que voylà! Toutes les parties de ſon corps ſont autant de pepinieres d'enfans. Mais dy moy, qui eſt ceſte Semele? MERC. Elle eſt de Thebes, & l'vne des filles de Cadmus, laquelle Iupiter engroſſa. NEPT. Il a donc enfanté pour elle. MERC. Ouy vrayement, encores que le faict te ſemble vn peu eſtrange; car Iunon parlant ſecrettement à Semele (comme ialouſe qu'elle eſt) luy conſeilla de demander à Iupiter qu'il vint à elle auec ſes tonnerres, & ſes eſclairs; tellement que la croyant, il s'y en alla auec ſa foudre en main, brula tout le toict du logis, & conſomma Semele de ce feu. En meſme inſtant il me commanda, qu'ouurant le ventre de ceſte femme, ie luy apportaſſe l'embrion de ſept mois, encores imparfaict. Ce que ie fis, & tout auſſi toſt, fendant luy meſme ſa propre cuiſſe, il le mit dedans, pour y faire meurir cet auorton. De maniere que le temps de l'accouchement eſtant venu, il l'a derechef enfanté, & en reſſent encores les douleurs. NEPT. Où eſt maintenant cet enfant. MERC. Ie l'ay emporté en la ville de Nyce, & l'ay donné aux Nymphes pour l'eſleuer, le faiſant ſurnommer Denis. NEPT. Il eſt donc l'vn, & l'autre, ſçauoir pere, & mere de ce Denis. MERC. Il me le ſemble; mais il eſt temps que ie m'en aille porter de l'eau à Iupin pour eſtancher le ſang de ſa playe, & comme ſi i'eſtois quelque ſage femme, me tenir prez de luy, ainſi qu'on a couſtume de faire.

Les actions des faux Dieux n'eſtoient que reſueries.

MERCVRE ET LE SOLEIL.

MERCVRE.

IE te fais commandement, ô Soleil de la part de Iupiter, d'arreſter ton char pour trois iours, afin que toute la terre ſoit enueloppee d'eſpeſſes tenebres: Ie veux auſſi que les heures retiennent leur cours; & que tu eſteignes ton feu, & prenes du relaſche

L'adultere de Iupiter auec Alcmene, d'où naſquit Hercule.

pour vn bon coup. LE SOLEIL. Tu me contes des choſes nouuelles, & qui ſont hors de toute creance, Mercure: Quoy, penſes tu que i'aye faict quelque faute, en conduiſant mes cheuaux, ou que mon char ait couru par delà les bornes: & que pour ce ſubiect, Iupiter ſoit courroucé contre moy, & de trois iours en veuille faire vne nuict entiere? MERC. Ce n'eſt pas ce que tu penſes, car il n'aduiendra iamais, ains il a beſoin maintenant que la nuict luy paroiſſe plus longue que de couſtume. LE SOLEIL. Où eſt-il donc à preſent, & de quel endroict t'a t'il delegué vers moy pour me faire ceſte ambaſſade? MERCVRE. De Boëtie, en la preſence de la femme [a] d'Amphitrion, auec laquelle ie l'ay laiſſé. LE SOLEIL. S'il ayme tant ceſte femme, vne nuict ne ſuffit-elle pas pour le contenter? MERCVRE. N'enny; car il faut que de cet accouplement, naiſſe quelque grand & victorieux Heros; tellement que pour le parfaire il faut plus d'vne nuict. LE SOLEIL. A la bonne heure puiſſe-t'il acheuer ceſte beſongne. Toutesfois, Mercure, ces choſes ne ſe faiſoient pas [b] du temps de Saturne, & il n'alloit pas coucher autre part qu'auec Rhee: & ſi delaiſſant le Ciel, ſe contentoit de repoſer à Thebes. Pour lors le iour & la nuict faiſoient leurs fonctions couſtumieres, & ne retrogradoient point en leurs cours, ains tout alloit d'ordre, & Iupiter ne s'accouploit à aucune femme mortelle. Mais maintenãt ô vergongne! il faut que pour l'amour d'vne meſchante femmelette toutes choſes ſoient renuerſees, mes cheuaux rendus indomptez par le repos, le chemin faict difficile à tenir pour n'eſtre frayé de trois iours, & les hommes aſſubjectis aux tenebres. Voilà le bon gré qu'ils en doiuent ſçauoir aux amours de Iupiter; Cõme ſi c'eſtoit bien la raiſon que durant de ſi longues tenebres ils attendiſſent que ce genereux Athlete fut mis au iour. MERCVRE. Tais-toy, Soleil, ſi tu ne veux receuoir le ſalaire de tes injures. Pour moy ie m'en vay treuuer la Lune, & le Somme, pour leur dire auſſi de la part de Iupiter; A la Lune qu'elle prolonge ſon cours; & au Somme, qu'il ne delaiſſe point les hommes, afin qu'ils ne cognoiſſent que la nuict ayt eſté plus longue que de couſtume.

Les Grands Hommes ne ſe produiſent pas tout à coup.

L'Amour deſreiglé met du deſordre par tout.

ANNOTATIONS.

a *Amphitrion.*] Ce fut d'Alcmene, femme d'Amphitrion, de laquelle naſquit Hercule, chaſſe-Monſtre, que les Poëtes nommerent depuis *Amphitrioniades.*

b *Du temps de Saturne.*] Il entend parler du ſiecle d'or, durant lequel on voyoit toutes choſes paiſibles, & en bon ordre, ſans que la nuict anticipât ſur le iour, ny le iour ſur la nuict. Virgile en a faict vne deſcription particuliere en l'vne de ſes Eclogues.

VENVS

VENVS ET LA LVNE.

VENVS.

QV'EST-CE que i'ay ouy dire de toy, Latone? Le bruict eſt que quand tu es paruenuë en Carie, tu arreſtes ton char pour voir [a] Endimion, qui, comme quelque veneur, s'endort au ſerein, & que quelquesfois auſſi tu t'arreſtes au beau milieu du chemin pour deſcendre vers luy. LA LVNE. Demande-le à ton fils, Venus, lequel eſt la ſeule cauſe de ce que ie fais. VENVS. Ne m'en parle point, ie te prie, car c'eſt vn petit malicieux, & qui ne m'eſpargne point moy-meſme, bien que ie ſois ſa propre mere. Car ores il me faict accourir au mont Ida, pour l'amour du Troyen Anchis, & tantoſt au Liban, pour y voir ce beau ieune homme Syrien, duquel il a faict auſſi Proſerpine amoureuſe, me fruſtrant à moitié de mes amours. Tellement que i'ay eſté contrainɛte de le menaçer deſià pluſieurs fois, que s'il ne ſe deſiſtoit de telles offences, ie luy romprois ſes arcs & ſa trouſſe, & ſi luy arracherois les aiſles. Ie luy donne ſouuẽt ſur les feſſes auec mes eſcarpins, & luy fais crier mercy: Mais ſi toſt qu'il ſort d'eſtre battu, il met en oubly tout ce qu'il m'a promis. Dy moy ie te prie, eſt-ce quelque beau ieune homme que cét Endimion; car ce ſeroit vne conſolation à ton mal. LA LVNE. Vrayement ouy, ie le treuue fort beau, ô Venus, principalement lors qu'il dort, couché ſur ſa robbe au ſommet d'vn rocher, tenant des fleſches penchãtes en ſa main gauche, & ayant la main droicte mignardement recourbee autour de ſa teſte, & ſon viſage appuyé deſſus. Ce qui me plaiſt encore le plus en luy, c'eſt l'odeur de ſon haleine, d'où l'Ambroſie ſexhale quand il eſt abbatu de ſommeil. C'eſt à ce coup que ſans faire bruict ie m'en vay le treuuer, marchant ſur le bout de mes pieds, de peur que i'ay de l'irriter en l'eſueillant: Ie te diray le reſte quelqu'autre fois, contente toy de ſçauoir de moy maintenant que ie meurs d'amour.

Les amours de la Lune & d'Endymion.

L'Amour facilite toutes choſes.

Les paſſions amoureuſes ſõt comme des torrens deſbordez.

ANNOTATION.

a *Endymion.*] Les Poëtes ont feint que la Lune amoureuſe d'Endymion, l'endormoit toutes les nuicts ſur le ſommet du mont Taurus d'vn ſommeil ſi profond, que ce luy eſtoit vne choſe impoſſible de s'eſueiller, iuſques à ce qu'elle l'euſt baiſé, & embraſſé ſelon ſon

desir, d'où vient le prouerbe, *Dormir le sommeil d'Endymion*, c'est à dire, ne se soucier de rien, & ne point veiller aux affaires. Ils ont voulu monstrer par ceste fable, que l'Empire de la Lune s'estend sur les choses inferieures, principalement sur les corps humides, elle est nommée Latone, entant qu'elle luit dans le Ciel, en terre Diane, Deesse des Veneurs, & là bas aux Enfers Hecaté. Voy la Mythologie, & les Images des Dieux.

VENVS ET CVPIDON.

VENVS.

De la force d'Amour.

REGARDE mon fils Cupidon, si tu n'es pas bien meschant de faire ce que tu fais. Ie n'entends point parler des choses que tu persuades aux hommes; mais de celles que tu executes là haut aux Cieux, lors que tu contrains Iupiter mesme à prendre toutes les formes que bon te semble, fais descendre la Lune du Ciel, & si quelquesfois forces le Soleil de se reposer chez Clymene, & de mettre en oubly la conduitte de ses cheuaux. I'obmets les outrages que tu me fais tous les iours à moy-mesme, qui suis ta mere, desquels ne te contentant pas, comme le plus outrecuidé de tous les immortels, tu as conseillé à [a] Rhée desià vieille, & mere de tant de Dieux, d'aymer la ieunesse; car elle est passionnee outre mesure de ce ieune hõme Phrygien; tellement que tu es cause qu'elle court toute forcenee par le mont Ida, ayant son coche attelé de Lyons, & estant accompagnée des [b] Corybantes espris de fureur, & qui pleurent pour l'amour d'Atys. L'vn de ces Corybantes se coupe le bras auec son espee, l'autre court enragé par les monts ayant ses cheueux espars au gré du vent: L'vn joüe du cornet & du tabourin, & l'autre des cymbales: Bref le mont Ida retentit de toutes parts en bruict, & le tout à cause de toy; tellement que i'ay belle peur, que ie ne t'aye enfanté au monde, comme vn grand mal. Car si Rhée cesse de forcener vne fois, ou bien si ceste fureur la tient d'auantage, elle commandera sans doute aux Corybantes de te demembrer tout vif, ou de t'exposer à la mercy des Lyons.

Cupidon a des fleches pour navrer les cœurs des Monarques aussitost que ceux des bergers.

L'Amour appriuoise les plus sauuages animaux.

CVPIDON. N'aye peur, ma mere, car i'ay si bien appriuoisé les Lyons, que souuent estant monté sur leurs dos, & les tenant par leurs perruques, ie les conduits de mesme que des cheuaux; veu mesmes qu'ils me font de grandes caresses, & receuans ma main dans leur gueule apres qu'ils l'ont lechée long temps, ils me la rendent saine & entiere. Quant à Rhée, il ne faut pas craindre qu'elle m'ose attaquer, puis qu'elle ne pense qu'à son Athys. Bref, ie ne

ſuis aucunement blaſmable pour deſcouurir les choſes belles, & pour ne me point accuſer, il ne faut pas eſtre eſpris des beautez. Que ſi tu veux, ma mere, ie feray en ſorte que l'amour qui eſt entre toy & Mars ſera bien-toſt rompuë. VENVS. O que tu es ſubtil, mon fils, ie ne m'eſtonne plus maintenant de ce que tu triomphes d'vn chacun; mais poſſible te ſouuiendras-tu quelque iour des choſes que ie viens de te dire.

Oſtant la cauſe on oſte l'effet.

ANNOTATIONS.

a *Rhée.*] Mere des Dieux, le char de laquelle eſt trainé par des Lyons. Roſin deſcrit au long les cerimonies qu'on ſouloit obſeruer en ſes ſacrifices.

b *Corybantes.*] Eſprits forcenez & compagnons des Menades, qui couroient par des rochers inacceſſibles, joüans de toutes ſortes d'inſtruments, cõme forcenez d'vne certaine fureur ou folie, qui ne les laiſſoit iamais repoſer, ny de iour, ny de nuict.

IVPITER, HERCVLE ET ESCVLAPE.

IVPITER.

CESSEZ, ô a Eſculape & Hercule de vous entrebattre comme des hommes, car telles querelles ſont mal-ſceantes & indignes du banquet des Dieux. HERCVLE. Voudrois-tu bien, Iupiter, que ce Droguiſte s'aſſit deuant moy? ESCVLAPE. Ouy, par Iupiter; car ie veux bien que tu ſçaches que ie ſuis d'autre qualité que toy. HERCVLE. Pourquoy donc, pauure eſtourdy? N'eſt-ce point parce que Iupiter te frappa n'agueres d'vn eſclat de foudre, pour auoir commis vn forfaict contre luy, & depuis te fauoriſa de tant que de te donner place entre les immortels, plus par pitié que par merite. ESCVLAPE. Et toy, b Hercul', ne te ſouuiens tu point comme tu fus bruſlé en Oëte, puis que tu me reproches le feu? HERC. Ne fais pas de comparaiſon ie te prie de ta vie auec la mienne. Ie ſuis fils de Iupiter, & c'eſt moy qui me monſtrant inuincible à la peine, ay purgé la terre de monſtres, & d'hõmes de meſchante vie, que i'ay abbatus. Mais pour toy, qu'es-tu autre choſe qu'vn coupeur de racines, & vn vendeur de triacle, plus propre à donner des medicamens eſuentez aux malades; qu'à executer des actions viriles & genereuſes. ESCVL. Eſt ce là le gré que tu me ſçais d'auoir penſé tes bruſlures, lors que n'agueres tu arriuas icy à demy roſti, & ayant le corps offenſé en deux manieres, ſçauoir de la chemiſe & du feu. L'on ne me reprochera

Debat entre Eſculape & Hercule.

L'ambition tient ſon Empire par tout.

Ce n'eſt pas vne gloire de reprocher vn bien-faict.

iamais, cõme à toy, d'auoir, à la façõ d'vn serf, filé la laine en Lydie tout vestu de pourpre, ny de m'estre laissé bouchonner à Omfalte auec vn soulier d'or, ny moins encore d'auoir tué mes enfans, & ma femme par phrenesie. HERCVLE. Si tu m'outrages d'auantage, ie te feray bien-tost sentir que ceste tienne immortalité ne te seruira pas de beaucoup; car ie te ietteray du Ciel en bas, sans que tous les remedes de [c] Peon soient capables de te guerir, apres que ie t'auray rompu la teste. IVPITER. [d] Viuez en paix, & cessez de troubler nostre assemblee, autrement ie vous chasseray tous deux bien loing du bãquet. Et toy, Esculape, cede la place à Hercule. C'est bien la raison qu'il soit assis deuant toy, puis qu'il est mort le premier.

ANNOTATIONS.

a *Esculape.*] Fils d'Apollon; & grand Medecin, lequel par les prieres de Diane redonna la vie à Hippolite, qui auoit esté mis en pieces par ses cheuaux. Dequoy Iupiters'offençant, il le terrassa d'vn esclat de foudre. Ciceron dit, qu'il fut enseuely a Cynosure, ville d'Arcadie. Ce fut luy qui deliura la ville de Rome d'vne grande peste, qui la rauageoit; tellement que pour recognoissance de ce bien faict, les Romains luy dresserent vn beau Temple en l'Isle du Tybre, où ils l'adoroient sous la forme d'vn serpent. Car iceux s'en estant allez à Epidaure du temps de la peste, ils virent vn gros serpent en l'vne de leurs nauires, qu'ils creurent estre le Dieu Esculape. Les anciens luy immoloient vn coq, & les Syreneens, vne cheure. Il eut deux enfans qui furent grands Medecins, scauoir, Macaon & Podalirius. Esculape, dit Pausanias, n'est autre chose que l'air, duquel Hygea, ou la bonne santé est la fille; car la temperature de l'air n'est pas seulement necessaire a l'homme; mais encores à tous les animaux. Voy ce qu'en ont escrit [1] Pline, & [2] Ouide.

1 *Liure 4.*
2 *15. Metam.*

b *Hercules.*] Fils de Iupiter & d'Alcmene, lequel fut deifié pour auoir escraté la teste à deux serpens estant encores dans le berceau, occis l'Hydre au mareſt de Lerne, esgorgé vn Lyon d'excessiue grandeur en la forest Nemee, vaincu Diomede, tué le porc Erymanthe, dompté le Taurcau de l'Isle de Crete, diuisé les deux monts Calpe & Abila, porté le Ciel sur ses espaules apres Athlas, dompté Gerion Roy d'Espagne, deliuré Hesione fille de Laomedon, subjugué les Amazones, deschaisné Cerbere dans les Enfers, trauersé la Zone Torride, esleué deux colomnes en deux destroicts de mer, & faict plusieurs autres tels exploicts genereux. Mais luy qui auoit tout vaincu, ne se sçeut pas vaincre soy-mesme; car Deianira sa femme, estant aduertie que son mary estoit espris de l'amour d'Iole, elle luy enuoya par vn sien seruiteur nommé Lycas vne chemise trempee dans le sang du Centaure, laquelle ayant voulu vestir, il fut saisi d'vne telle rage, qu'il dressa luy mesme vn buscher, où il se brusla. L'on tient que ce fut luy, lequel a son retour d'Espagne apporta les lettres en Italie: aussi estoit-il adoré dans son Temple auec les Muses. Ses Labeurs sont amplement descrits par Lilius Giraldus, & par Noël [3] des Contes en sa Mythologie

3 *Liu. 7. c. 1.*

c *Peon.*] C'estoit vn homme fort expert en la Medecine, & lequel (si nous croyons Homere) guerit Pluton de la playe qu'Hercule luy auoit faicte. C'est de luy qu'a pris son nom l'herbe qu'on nomme *Peonia.*

d *Viuez en paix.*] Iupiter ne pouuant supporter qu'il y eust des querelles au ciel pour la preseance, voulut qu'Esculape cedast à Hercule. Il auoit raison, dit vn Autheur, puis que les remedes de la Medecine affoiblissent les plus robustes.

MERCVRE ET APOLLON.

MERCVRE.

D'Où vient que tu es si triste Apollon? APOLLON. C'est de ce que ie suis si mal-heureux en amour, Mercure. MERCVRE. O que voylà bien dequoy se fascher! Dy moy donc; pour quel subject es tu si mal-heureux? Est-ce pour [a] le faict de Daphné que tu t'attristes encore? APOLLON. Nenny, mais ie plore ce mien Amoureux Laconien, fils d'Ebale. MERCVRE. Quoy donc, Hyacinte est il mort? APOL. Ouy pour certain. MERC. D'où vient cecy Apollon? Se peut il faire que quelqu'vn ayt esté si perfide que de tuër vn si bel enfant? APOL. C'est moy-mesme, Mercure. MERCVRE. Es-tu fol, Apollon? APOL. Nenny; mais ce mal-heur m'est arriué sans y penser, & contre mon gré. MERC. Comment donc? O que i'ay grande enuie de sçauoir ceste histoire! APOL. Comme ie luy monstrois à ietter vne pierre, Zephire le plus mechant de tous les vents, qui l'aimoit jà de long temps, se voyant par luy dédaigné, & ne pouuant supporter son mespris, comme ie lançois en haut la pierre, ainsi que nous l'auons accoustumé, cestuy-cy soufflant contre-bas depuis [b] Taygete, vous l'emporte bien loing, & la pousse tout droict contre la teste de l'enfant. Tellement que le sang sortit à gros boüillons de la playe, & soudain le garçon mourut. Ie ne manquay pas d'en punir Zephire tout aussi-tost, luy tirant des fleches, & le suiuant touſiours iusques aux montaignes. Quant au garçon, ie luy ay dressé vn tumbeau en vne ville de Lacedemone, dicte [c] Amycles, où la pierre l'abbatit tout de son long, & ay faict naistre de son sang la plus odorante de toutes les fleurs, où se voyent des caracteres qui semblent porter le deuil du defunct. N'ay-je pas bien raison de me pleindre, Mercure? MERC. Nenny vrayement, Apollon, car tu sçauois bien que tu auois faict vn amoureux mortel; tellement que tu ne te dois point fascher s'il est mort.

De la mort d'Hyacinte.

La Nature nous a tous faits naistre mortels.

ANNOTATIONS.

a *Le faict de Daphné.*] Les Poëtes feignent que Daphné estoit fille du fleuue Penee, laquelle ne pouuant euiter la poursuitte d'Apollon, implora l'ayde de son pere, qui la transforma en laurier: Ce qui est vn emblesme de la gloire immortelle, qui s'enfuit par la conseruation de la virginité.

b *Taygete.*] Strabon dit, que c'eſt vne montagne de Laconie conſacree à Bacchus. Seruius a laiſſé par eſcrit, que ce mont s'eſtant eſcroulé d'vn coſté par vn ſoudain tremblement de terre, il demolit vne ville des Lacedemoniens.

c *Amycles.*] Ville fort celebre de Lacedemone, où eſtoit la Court du Roy Tindarus. Ceſte ville prenoit ſon nom d'vn certain Amicles, pere d'Hyacinte & de Daphné. En ceſte ville, comme en toutes les autres citez de Lacedemone, ſe voyoient pluſieurs Temples dreſſez à l'honneur d'Apollon, où il eſtoit adoré d'vn chacun auec beaucoup de cerimonies, qu'on obſeruoit en ſes ſacrifices.

MERCVRE ET APOLLON.

MERCVRE.

De Venus, & de la Grace, femmes de Vulcan.

FAVT-IL, Apollon, que ce boiteux Vulcan, qui a vn meſtier ſi ſeruile ait eſpouſé deux ſi belles femmes, ſçauoir, Venus & la Grace? APOLLON. Que ferois-tu (Mercure) c'eſt le bon-heur qui le ſuit. Mais ie m'eſtonne fort de ce qu'elles ſe laiſſent careſſer à vn ſi ſale ouurier, principalement lors qu'elles le voyent fondre en ſuëur pres de ſa forge, ayant la teſte baiſſee, les mains enfumées, & le viſage tout noircy de ſuye. Et toutesfois elles ſont ſi folles que de l'embraſſer, & coucher auec luy. MERC. Celà me faſche fort, & à dire la verité, i'enuie le bon-heur de Vulcan. Mignarde toy maintenãt, Apollon, joüe de ta harpe, & te vente tant que tu voudras de ta grande beauté, & moy de l'agilité de mon corps, & de l'induſtrie que i'ay à joüer du luth. Si eſt-ce que lors qu'il ſe faudra coucher, il nous ſera force de dormir tous ſeuls. APOL. Pour moy, Venus ne m'eſt aucunement fauorable en mes amours. Car de ces deux que i'aymois le plus, ſçauoir, de Daphné & d'Hyacinte, l'vne me fuyoit, & me portoit vne ſi grande haine, qu'elle aymoit mieux eſtre trãsformee en bois que coucher auec moy; & quant à l'autre, il a eſté tué d'vn coup de pierre; tellemẽt que ie ne cueille point d'autres fruicts de ces miennes amours, que des couronnes & des bouquets. MERC. Si ſçay-je bien pourtant que i'ay tiré pluſieurs faueurs de Venus; mais il ne faut pas ſen venter. APOL. Ie ne l'ignore pas, & l'on tient qu'elle a enfanté de toy cet Hermaphrodite, homme-femme. Mais dy moy ie te prie, ſi tu le ſçais, comme eſt-il poſſible qu'il n'y ait point de ialouſie entre Venus & la Grace? MERCVRE. C'eſt parce que l'vne couche auec Vulcan en a Lemnos; & l'autre, ſçauoir Venus, au Ciel. Toutesfois Venus a ſouuent affaire à Mars, & l'ayme tellement que pour ſon ſujet il ne fait point pour tout d'eſtat de ſon

Forgeron. APOL. Quoy? ne penſes-tu pas que Vulcân ſçache celà? MERC. Il ne le ſçait que trop; Mais que peut-il faire [b] contre vn ſi vaillant homme, & qui a ſi bien les armes en main? Il luy eſt force de caler la voile, & de ſouffrir ſon mal en patience, ſi ce n'eſt qu'il les menace de les ſurprendre par le moyen de certains filets qu'il a faits exprez pour les tendre autour de leur lict. APOL. O que ie ſouhaitterois volontiers d'eſtre moy-meſme celuy qu'il doit enrether de la ſorte.

C'eſt vn mauuais mal de n'oſer accuſer ſa femme de ce qu'on ſçait bien.

ANNOTATIONS.

a *Lemnos.*] Iſle de la mer Egée, ayant pour limites la Thrace du coſté de Septentrion, & de l'Occident le mont Athon, elle a cent mille pas de tour, & eſt aſſez fertile: on la nomme auiourdhuy Cochino. Pline eſt d'opinion qu'en ceſte iſle il y auoit iadis vn fameux labyrinthe, mais Bellon en ſes obſeruations dit tout le contraire.

b *Contre vn ſi vaillant homme.*] Il entend parler de Mars, Dieu de la guerre, ainſi nommé ſelon Varron, parce qu'il eſt le chef des courages maſles en l'art militaire, Les Poëtes le nomment *Mauors*, parce que c'eſt luy qui renuerſe, & deſtruit les choſes plus grandes. Il eſtoit fils de Iupiter & de Iunon, ou ſelon ce qu'en dit Ouide de Iunon ſeule: Car ceſte Deeſſe eſtant toute troublee de ce que Iupiter auoit enfanté Pallas de ſon cerueau, elle s'en alla aux riues de l'Ocean pour aprendre, ſi elle ne pourroit pas enfanter de meſme, ſans auoir affaire à aucun homme. De quoy Flore l'aſſeura, pourueu qu'elle luy promit de n'en dire rien a Iupiter, & qu'elle cueilliſt vne certaine fleur, par le ſeul attouchement de laquelle elle enfanteroit tout auſſi toſt, comme il aduint: car peu apres elle accoucha d'vn fils nommé *Mars*, lequel commit depuis adultere auec Venus, & y fut ſurpris par l'inuention de Vulcan, qui leur tendit à tous deux des filets, comme ils eſtoient couchez enſemble, & expoſez a la riſee de tous les autres Dieux. Il auoit vne ſœur nommee Bellone. Mars eſt auſſi l'vne des ſept eſtoiles errantes, laquelle ſelon les Aſtrologues faict le tour entier par l'eſpace de vingtquatre mois, & ſix iours. Qui voudra voir plus au long ce que les anciens Poëtes & Philoſophes ont voulu donner à entendre par le nom du Dieu Mars, qu'il liſe les Mythologies de Lilius Giraldus, de Vincent Cartari, & de Noël des Contes.

IVNON ET LATONE.

IVNON.

VRAYEMENT tu as faict de beaux enfans à Iupiter, Latone. LATONE. Nous ne pouuons pas toutes, Iunon, enfanter des Vulcans. IVN. Encore qu'il ſoit boiteux, il ne laiſſe pas d'eſtre vtile; car outre qu'il eſt fort bon ouurier, il ſert de beaucoup au Ciel, & a eſpouſé Venus qui n'en a pas peu de ſoing. Mais quant à toy, [a] tu as vne fille qui tient trop de l'homme, & qui n'ayme que les montagnes: Car il n'y a celuy qui ne ſcache qu'elle tuë ſes hoſtes, & mange les hommes à l'imitation des Scythes. Pour ce qui eſt d'Apollon, il fait ſemblant de tout ſçauoir; de tirer de

De Diane & d'Apollon enfans de Latone.

Il vaut beaucoup mieux ſçauoir vn Art, que ſe meſler de tant de choſes.

l'arc, de iouër de la harpe, d'eſtre Medecin, & de deuiner. Il a meſme inſtitué pluſieurs eſcoles de l'art des deuins, l'vne à Delphes & à Clare, & l'autre à Didyme, où il trompe ceux qui ſe conſeillent à luy, leur faiſant des reſponſes douteuſes & ambiguës, afin que la faute ne luy ſoit attribuee, & voylà dequoy il s'enrichit; attendu qu'il y en a qui ſont ſi fols que de ſe preſenter eux meſmes à luy pour en eſtre abuſez. Mais ceux qui ont tant ſoit peu de iugement ſçauent aſſez que ce n'eſt qu'vn menteur. Car puis que c'eſt vn ſi braue Deuin, comment ignoroit-il s'il deuoit tuër ou non ſon amoureux auec vne pierre? ou pourquoy n'auoit-il pas predit que Daphné fuiroit deuant luy, bien que ce ſoit vn ſi beau fils, & qu'il ait la perruque ſi annelee? Par ainſi tu ne te dois pas venter d'auoir faict de plus beaux enfans que Niobé. LATONE. Si vois ie bien pourtant que ces enfans icy (ſçauoir, celle * qui meurtrit ſes hoſtes, & le * Deuin menſonger) te font grand mal au cœur, lors que tu les vois mis au rang des Dieux; principalement, quand l'vne eſt louée pour ſa beauté, & l'autre lors que ioüant de ſa harpe durant le banquet il ſe faict admirer d'vn chacun. IVNON. O que tu me fais rire, Latone! Quoy? lon priſe donc tant celuy là, lequel Marſias euſt ſans doute eſcorché l'ayant vaincu en l'art de Muſique, ſi les Muſes en euſſent voulu iuger equitablement: Mais le miſerable fut occis à tort & par tromperie. Quant à ceſte tienne pucelle, elle eſt ſi belle, que ſe voyant deſcouuerte par b Acteon, elle luy lacha ſes chiens apres, de peur qu'elle auoit que ce Veneur n'allaſt faire des contes de ſa laideur. I'obmets à dire qu'elle ne peut ſecourir celles qui enfantẽt, puis qu'elle meſme eſt pucelle. LAT. Tu diſcours à ton plaiſir, Iunon, par ce que tu couches auec Iupiter & as part à ſon regne; ce qui eſt la cauſe que tu en viens bien auant aux calomnies. Si eſperé-je de te voir pleurer encor vn coup, lors que te delaiſſant il deſcendra là bas en terre, apres auoir pris la forme d'vn Taureau, ou d'vn Cygne.

* *Diane.*

* *Apollon.*

Le Calomniateur, s'ayde de toutes ſortes de batteries pour auctoriſer ſon faict.

ANNOTATIONS.

Au dernier liure de la nature des Dieux.

a *Tu as vne fille.*] C'eſt Diane, fille de Iupiter, & de Latone. Elle eſt auſſi nommee Lucine, par ce qu'elle faict voir le iour aux enfans. Ciceron dit qu'il y auoit pluſieurs Dianes, mais que ceſte cy dont nous parlons eſtoit la principale, laquelle pour l'amour qu'elle portoit à la virginité, s'eſcarta bien loing de la compagnie des hommes, eſtant d'ordinaire dans les foreſts pour s'exercer à la chaſſe.

b *Acteon.*] Fils d'Ariſtee, lequel pour auoir veu Diane toute nuë, fut changé en cerf, & deuoré par ſes propres chiens. Ceſte fable nous apprend deux belles moralitez. La premiere de ne point faire de bien aux ingrats, leſquels le plus ſouuent nous rendent du mal.

La

La ſeconde de n'auoit point de curioſité pour les choſes qui ne nous touchent pas. Car pluſieurs ſe ſont veus expoſez à des grands dangers, pour auoir recherché trop auant les ſecrets d'autruy, & principalement ceux des grands Monarques. Plutarque dit, qu'il y auoit deux Acteons, l'vn deſquels fut mis en pieces par ſes propres chiens, l'autre par certains amants. L'hiſtoire nous fait foy, que les os d'Acteon deliurerent jadis certains peuples d'vn horrible fantoſme, qui rauageoit tout leur pays: Car ne ſçachant quel remede y apporter, ils s'en allerent en Delphes pour y conſulter l'Oracle, qui leur fit reſponſe, que s'ils vouloient viure en repos, il falloit qu'ils tranſportaſſent ailleurs ſes os d'Acteon, & les enſeueliſſent: Ce qu'ils firent, & depuis ils ne furent iamais plus tourmentez.

APOLLON ET MERCVRE.

APOLLON.

DE QVOY ris tu, Mercure? MERCVRE. De ce que ie viens de voir des choſes tout à fait dignes de riſee. APOL. Dy moy donc que c'eſt, afin que i'aye part à ces ris comme toy. MERC. Venus ſ'eſt trouuee couchee auec Mars, & Vulcan les ayant ſurpris les a liez enſemble. APOL. O que voilà vne plaiſante hiſtoire! MERC. Ie penſe qu'il y a jà long temps qu'ayant cognoiſſance du faict, il tramoit ce tour de fineſſe, & apres auoir tendu des ſecrets filets en ſon lict s'en alloit d'ordinaire trauailler à la forge. Or il aduint n'agueres que Mars ſe fit accroire d'y eſtre entré ſecrettement; mais le Soleil le deſcouurant d'enhaut, en fit le rapport à Vulcan. Tellement qu'eſtans montez ſur le lict, comme ils trauailloient deſià chacun de ſon coſté, ils ſe ſont enrethez dans les filets, & Vulcan y eſtant arriué ſur le champ, elle (comme nuë qu'elle eſtoit) eſt demeuree toute honteuſe n'ayant dequoy ſe couurir. Quant à Mars, il taſchoit de s'eſchapper du commencement, & de rompre les liens qui le tenoient enchaiſné, mais s'aperceuant qu'il ne pouuoit ſe depeſtrer, il vint aux prieres. APOL. Quoy donc? Vulcan les a t'il deſliez? N'enny, car ayant faict aſſembler les Dieux, il leur a monſtré l'adultere. Ceux-cy cependant, tous nuds, & liez enſemble, tenoient la teſte baiſſee, & eſtoient fort honteux & confus. Voylà ce plaiſant ſpectacle que ie viens de voir. APOL. Vrayement ie m'eſtonne comme ce Forgeron ne rougit de honte de publier ainſi la laſciueté de ſa fẽme. MERC. Au contraire; Par Iupiter il en fait trophée, & s'en mocque luy meſme. Pour moy, à dire la verité, ie portois enuie à la fortune de Mars, non ſeulement de ce qu'il auoit affaire auec la plus belle des Deeſſes, mais de ce qu'ils eſtoient enchaiſnez tous deux.

L'Adultere de Mars & de Venus.

Les laſciuetez n'ont point d'autre ſalaire que la honte.

Il eſt impoſſible que l'hõme ne rougiſſe quand il eſt ſurpris en quelque actiõ deshonneſte.

Ce ſont de doux chainõs que ceux de l'amour.

APOLLON. Voudrois-tu bien estre lié de la sorte ? MERC. I'en ay autant d'enuie que toy, Apollon; Va t'en voir seulement ce jeu de plaisir; car ie t'estimeray digne de beaucoup de loüange, si tu n'as ce mesme desir que moy.

IVNON ET IVPITER.

IVNON.

Les effects de Bacchus.

SANS doute ie rougirois de honte, Iupiter, [a] si i'auois vn fils si lasche & si grand yurongne que le tien; lequel ayant les cheueux liez d'vne tresse, couche le plus souuent auec des femmes desbauchees, & est plus delicat qu'elles mesmes, dançant au son des tabourins, des flustes, & des cymbales. Pour moy ie ne pense pas qu'il soit à toy; car ses façons de faire n'ont point pour tout de sympathie auec les tiennes. IVP. Si est-ce pourtant que tel que tu le vois, Iunon, & quelque effeminé qu'il soit, il n'a pas seulement vaincu les Lydiens, desfaict ceux de Timole, & subjugué les Thraces, mais de plus marchant contre les Indiens auec toute ceste gendarmerie de femmes, il a pris des Elephans, vaincu ceste contree, & emmené captif le Roy mesme qui auoit faict quelque peu de resistance. Or a t'il faict tous ces beaux exploicts en dançant, & n'ayant point d'autres armes que des tyrses, ou lances de lierre, tout yure qu'il estoit, comme tu dis, & transporté de fureur. Que si quelqu'vn est si hardy que de le blasmer & mesdire de ses sacrifices, il sçait assez de moyens pour s'en venger bien-tost, ou le liant au sarmant, ou le faisant desmembrer par sa mere, comme vn ieune fan. Ces actions ne te semblent-elles pas viriles, & dignes du pere qu'il a? Or si elles ont pour meslange les plaisirs & les jeux elles sont loüables, & le vray moyen de ne les point enuier, c'est de considerer, quels effects ne produiroit cestuy-cy, s'il estoit sobre, puis que tout yurongne qu'il est, il fait des actes si valeureux.

Si les yurõgnes font quelque chose de bien, c'est plustost par temerité que par force.

Toutes choses sont bonnes si l'on en oste l'abus.

IVN. Ie crois que tu veux encore loüer son inuention, sçauoir, la vigne & le vin, bien que tu n'ignores pas quelle est la brutalité de ces yurongnes, lors que chancelans de part & d'autre, ils ne sçauent ce qu'ils font, & sont iettez hors des bornes de la raison par la force de ce breuuage. Ainsi le pauure Icarius fut battu à coups de hoyaux, & mis à mort par des biberons, apres auoir reçeu de Bacchus la branche du sarment. IVP. Ce n'est rien que ce que

tu dis; car ce n'eſt ny le vin, ny Bacchus, qui operent ces effets, mais bien le boire exceſſif. Car le vin beu par raiſon reſueille l'eſprit, & iamais aucun de ces beuueurs ne fera ce que fit Icarius. Ie vois bien que c'eſt, Iunon, il ſemble que le ſouuenir de Semele, renouuelle ton ancienne ialouſie, puis que tu reprends Bacchus de tant de belles actions, qui ne ſont aucunement reprochables.

La mediocrité doit eſtre requiſe en tout.

ANNOTATIONS.

a *Si i'auois vn fils.*] C'eſt vne reproche que faict Iunon à Iupiter d'auoir enfanté vn ſi grand yurongne que Bacchus. I'ay compris le tout dans les quatre vers ſuiuans;

Iunon dit à Iupin, que le fils de Semele
Deſtruit eſgalement les vnes & les vieux.
Mais Iupiter s'en rit, & ſe faſche auec elle,
Diſant, que les excez ſont touſiours vicieux.

VENVS ET CVPIDON.

VENVS.

D'Où vient, Cupidon, que faiſant la guerre à tous les autres Dieux, & maiſtriſant à ton plaiſir Iupiter, Neptune, Apollon, & moy-meſme qui ſuis ta mere, tu ne touches point à Minerue? Que veut dire que ton flambeau eſt ſans feu à l'encontre d'elle ſeule, & ton carquois vuide de fleches, veu meſme que tu es ſans arc, & n'as point de force pour la navrer de tes dards? CVPIDON. Ie la redoute grandement, ma mere, car elle eſt eſpouuentable & terrible, & approche fort du naturel de l'homme: Tellement que ſi quelquesfois ie tire droict à elle, ayant mon arc tendu, il ne faut ſeulement ſinon qu'elle remuë tant ſoit peu le tymbre de ſon armet, pour me faire peur: Deſlors vn ſoudain tremblement me ſaiſit, & les armes me tombent des mains. VENVS. Tu m'en veux bien faire accroire, cõme ſi ie ne ſçauois pas bien que Mars eſtoit beaucoup plus à craindre, & que neantmoins tu n'as pas laiſſé de le vaincre, & le deſarmer. CVPID. Il me reçoit luy meſme volontairement, & m'inuite à cecy. Mais quant à Minerue, elle me guette touſiours ouuertement. Que s'il m'aduient que quelquefois ie vole vers elle, ſans y penſer, & que i'approche de pres mon flambeau, elle me dit tout auſſi-toſt: Ie iure par mon pere, que ſi tu te joües à moy, ie te gaſteray, ſoit que ie te trauerſe de ma lance, ou que te prenant par les pieds, ie te precipite aux Enfers, ou te

Cupidon abhorre la chaſteté, le labeur, & les viſages difformes.

Le trauail eſt l'ennemy iuré de l'amour prophane.

Qui ayme le danger, il en eſpreuue le naufrage.

demembre moy meſme: Elle me faict d'ordinaire ces menaces,& pluſieurs autres ſemblables. Dauantage elle me regarde d'vn œil furieux, & bref elle porte en l'eſtomach, ie ne ſçay quelle face horrible, autour de laquelle ſerpentent des viperes au lieu des cheueux: Et c'eſt ce viſage que ie redoute plus que toute autre choſe; car il m'eſfraye tellemẽt que ie m'enfuis bien loing à chaſque fois que ie l'apperçois. VENVS. Mais que veut dire puis que tu crains tant Minerue comme tu dis, enſemble la [a] Gorgone, & telles autres choſes, que tu n'as point de peur du foudre de Iupiter? Et pour quelle raiſon n'offences-tu point les Muſes, ains les mets à couuert de tes dards? N'ont elles point de tymbres, ny de Gorgones pour ſe deffendre? CVPID. Ie leur porte trop de reſpect ma mere, à cauſe de leur honeſteté: car elles ne ſont iamais oyſiues, ains vacquent touſiours à l'eſtude, & ſont attentiues à des honneſtes chanſons: Tellement que ie m'arreſte le plus ſouuent aupres d'elles pour la douceur de leurs vers. VENVS. Ie connois maintenant que la pudicité de ces Nymphes te cauſe ie ne ſçay quelle frayeur. Mais dy moy pourquoy ne bleſſes tu point Diane? CVPID. Veux tu que ie te die en vn mot ce qui en eſt, ie n'ay peu l'atteindre iamais, parce qu'elle ne ceſſe de courre par les montagnes; outre qu'elle eſt groſſe de l'amour de quelque autre ſien Cupidon. VEN. Duquel mon enfant? CVPID. C'eſt de la chaſſe des ſerfs & des Daims qu'elle pourſuit continuellement, afin de les prendre, ou de leur tirer quelque fleche auec ſon arc. Bref, c'eſt là toute ſon occupation, bien qu'elle s'attaque à ſon frere, lequel comme elle, ſçait tirer droict, & frapper de loing. VENVS. Ie n'en doute pas mon fils, & ie me ſouuiens que tu l'as ſouuent atteint de ton arc.

Le vray moyen d'amortir les feux de Cupidon, c'eſt de fuir l'oiſiueté.

L'exercice dompte les difficultez.

ANNOTATION.

a *Gorgone.*] Les Poëtes ont feint que la teſte de Gorgone (les cheueux de laquelle eſtoiẽt autant de ſerpents) auoient certains charmes, par le moyen deſquels les hommes eſtoient tranſmuëz en pierres.

LE IVGEMENT DES DEESSES.

IVPITER.

PRENS ceſte pomme, Mercure, & t'en va droict en Phrygie vers le fils de Priam, qui faict paiſtre ſes brebis au mont Ida, au

lieu qu'on nomme Gargaris, & luy dis; Paris, Iupiter te commande, puis que tu es si beau, & si bien versé aux actions amoureuses, que tu iuges laquelle de ces Deesses est la plus belle, & que pour le prix du cõbat, tu dõnes ceste põme à celle qui sera victorieuse. Il est tẽps que vous alliez voir ce Iuge, car pour moy, ie ne le connois non plus qu'vn autre, vous cherissant toutes esgallement: & si faire se pouuoit, ie voudrois volontiers vous voir toutes trois victorieuses. Mais puis qu'il est necessaire, que celuy qui donnera à l'vne les premieres palmes de la beauté, encoure tout à faict la haine des autres, ie suis content d'aduouër, que ie n'ay pas la capacité requise pour vous iuger. Toutesfois quant à ce ieune homme Phrygien, que vous allez voir, qui est d'extraction royale, & cousin de ce Ganimede icy, bien qu'assez grossier, & rustaut, il n'y a personne pourtant qui le iuge indigne d'auoir la cognoissance de telle chose. VENVS. Ie consens tres-volontiers à ton bon plaisir, Iupiter, quand bien tu nous donnerois pour nostre Iuge Momus, qui est le Dieu des *gausseurs*, & des medisans. N'aye peur que ie ne me monstre hardiment à luy toute nuë, car que peut-il trouuer à *redire* sur mon corps? C'est donc bien la raison qu'vn homme s'accorde à semblables choses. IVNON. Nous ne te *craignons* pas beaucoup, Venus, quand Mars mesme ton fauory seroit ton arbitre, & acceptons tres-volontiers ce Paris quel qu'il soit. IVPIT. Cecy ne te plaist-il point, Pallas? car ie m'estonne de voir que tu tournes le dos, & rougis. Toutesfois tu sembles y consentir tacitement par signes, bien que ce soit le propre des ieunes pucelles d'auoir honte de semblables actions. Allez donc de compagnie, prestez l'oreille aux paroles du Iuge, ne l'irritez point, & quiconque sera vaincuë, qu'elle ne s'en offense pas: Car il est impossible que vous soyez toutes esgallement belles. MERCVRE. Tirons droict en Phrygie, ie marcheray le premier, suiuez moy seulement, & prenez courage. Ie cognois bien ce Paris, c'est vn beau ieune homme, & lequel selon mon aduis ne iugera pas mal, attendu qu'il est fort propre à vuider telles questions amoureuses. VENVS. Vrayement voilà qui va bien, & ie suis fort aise de ce que tu dis que nous auons affaire à vn iuste iuge. Mais ie voudrois bien sçauoir, s'il est marié, ou s'il n'a point quelque femme auec luy. MERC. Il n'est pas du tout sans femme, Venus. VENVS. Comme dis-tu celà? MERC. Parce qu'il me semble, qu'il a pour maistresse vne certaine fẽme Ideane, assez belle vrayement, mais grossiere, & nourrie en ces

Les esprits sont loüables qui se disent ignorãs de ce qu'ils sçauent bien.

La honte est vn indice de modestie.

montagnes: tellement qu'il ne ſe plaiſt pas beaucoup auec elle. Pourquoy me fais-tu ceſte demande? VENVS. Celà m'eſt venu fortuitement en la penſee. PALLAS. Sans doute tu fais mal ton deuoir de communiquer ſi familierement auec ceſte-cy. MERC. Celà n'importe, Pallas, & ce n'eſt pas de vous qu'on parle, mais de Paris, pour ſçauoir s'il a vne femme ou non. PALLAS. Que veut dire que Venus a tant de ſoing de celà? MERC. Ie ne ſçay: C'eſt, dit-elle, vne curioſité d'eſprit, aduenuë fortuitement, & non de propos deliberé. PALLAS. Eſt-il donc vray, qu'il n'a point de femme? MERC. Il me ſemble que non. PALLAS. Ayme t'il l'honneur, & les armes, ou eſt il berger tout à faict? MERC. Ie ne ſçay que te reſpondre à celà, vray eſt, que puis qu'il eſt ieune, il faut inferer, qu'il deſire de paruenir à ces grades, & de ſe treuuer parmy les meſlees. VENVS. Ie ne me plains en rien de ce que tu deuiſes à part auec ceſte-cy; car c'eſt à faire à ceux qui ne ſont iamais cõtents: ce qui n'eſt point ſceant à Venus. MERC. Elle m'a preſque faict les meſmes demandes que toy: Par ainſi ne t'en offenſe point, & ne prens en mauuaiſe part ſi ie luy ay raconté quelque choſe ſans y penſer du mal. Mais pendant que nous deuiſons, ie m'apperçois que nous ſommes deſià bien aduancez, auons trauerſé beaucoup d'eſtoiles, & ſi ſommes preſque en Phrygie. Ie deſcouure ſelon mon aduis le mont Ida, & tout [a] Gargaris, & meſme ſi ie ne me trompe, ie vois Paris voſtre Iuge. IVNON. Où eſt-il? Ie ne le voy point. MERC. Regarde à main gauche, Iunon, non au ſommet de la montagne, ains vers ces coſtaux, où tu verras ſon troupeau & ſa cabanne. IVNON. Pour moy, ie ne ſçay où eſt ce troupeau. MERC. Qu'eſt-ce que tu dis? Ne vois tu point que ie te monſtre au doigt les vaches ſortant du creux des rochers, & quelqu'vn qui court en bas depuis le ſommet, ayant en main vne houlette, & taſchant d'empeſcher qu'elles ne s'eſgarent. IVNON. Ie le vois maintenant, ſi c'eſt celuy là. MERCVR. Ce n'eſt autre ſans doute: mais puis que nous ſommes ſi pres de terre, deſcendõs ſi vous le treuuez bon, & allons à pied, de peur, que volans tout à coup du haut en bas, nous ne l'eſpouuentions. IVNON. Tu ne parles pas mal, faiſons donc comme tu dis. Puis que nous voicy deſcẽduës en terre, il eſt temps, Venus, que tu marches la premiere, & que tu nous monſtres le chemin; car il eſt tres-certain, qu'aucune de nous ne ſçait mieux que toy les deſtroicts des pays, veu que par pluſieurs fois tu t'y es acheminee pour l'amour d'Anchis. VENVS. Iunon, tes brocards ne m'eſtonnent pas beau-

Les gens de meſme eſtoffe s'accuſent touſiours l'vn l'autre.

L'inclination nous faict iuger des choſes.

coup. MERC. Ie vous conduiray donc moy-meſme, car i'ay ſouuent trauerſé le mont Ida, du temps que Iupiter aimoit cet enfant Phrygien, lequel i'allois voir tous les iours de ſa part; veu meſmes que lors qu'il ſe fut transformé en Aigle, ie volois auec luy, l'aydant à enleuer ceſte beauté, laquelle ſi i'ay bonne memoire, il prit deſſus ce coupeau, où il s'amuſoit à iouër de la flutte aupres de ſon troupeau. Ce que voyant Iupiter, il vola ſur luy par derriere, l'empoigna doucement auec ſes griffes, & prenant par le bec le bonnet qu'il auoit ſur ſa teſte, enleua fort haut le garçon, tout effrayé, & qui ſe mettant à tordre le col, détournoit ſa veuë de luy. Pour moy i'emportay à l'heure meſme la flutte qu'il auoit laiſſee choir de peur qu'il auoit. Mais voicy le Iuge prez de nous, parlons à luy. Dieu te conſerue, ô Berger. PARIS. Et toy auſſi beau fils, qui es tu, qui nous viens voir icy; & quelles ſont ces femmes qui te ſuiuẽt: car de ſi rares beautez ne me ſemblẽt point habiter ez mõtagnes? MERC. Auſſi, *Paris, ne vois tu pas des femmes, mais biẽ des Deeſſes, ſçauoir, Iunon, Pallas, & Venus*, que ie t'amene icy par l'expres cõmandement de Iupiter. Mais pourquoy trẽbles-tu, & pour *quel ſujet deuiens-tu ſi paſle?* N'aye point de peur; tu es hors de tout danger. Iupiter t'a eſleu pour Iuge de la beauté de ces *Deeſſes: Auſſi te treuue t'il beau à ſon gré*, & fort expert aux amoureuſes practiques. Ie t'en remets donc la cognoiſſance; Que ſi tu deſires ſçauoir le prix du combat, il faut que tu liſes les paroles qui ſont eſcrites ſur ceſte pomme. PARIS. Que ie voye que c'eſt, Mercure, donne la moy. LA PLVS BELLE LA PRENNE. I'entends ces paroles, mais ie ne ſçay, ô Dieu Mercure, comme ſe pourra-t'il faire, qu'eſtant mortel & groſſier, ie ſois capable de donner vn iugement ſi prompt, & plus grand qu'il n'appartient à vn ſimple Berger: Car c'eſt pluſtoſt à faire aux Magiſtrats, & aux citoyens d'vne ville de iuger de telles choſes que non pas à moy. Si c'eſtoit qu'il me falluſt parler de quelque choſe de mon meſtier, ie ne dis pas que ie n'en peux bien donner mon aduis: cõme ſi on me demandoit; Quelle chévre eſt la plus belle, ou, quelle eſt la meilleure geniſſe. Mais toutes ces beautez ſont eſgalement parfaictes, & ie ne penſe pas, qu'on pût retirer ſa veuë du viſage de l'vne, pour la tranſporter ſur l'autre: car elle demeure imprimee en l'endroict où elle eſt premierement attachee, & ne loüe que ce qu'elle void. Que s'il faut qu'elle ſe tranſporte ailleurs, elle ne treuue rien que de beau, & s'arreſte fixement ſur l'object repreſenté: Et ainſi les choſes les plus prochaines, la de-

Les choſes diuines n'ont pas beſoin de grandes apparences pour ſe faire cognoiſtre.

Il eſt bon que chacun diſcoure de ſon Art, ſans ſe meſler des affaires d'autruy.

tiennent chacune à ſon tour. Bref ces beautez m'enuironnent de toutes parts, & pour les voir à l'ayſe, ie ſouhaitterois d'auoir des yeux d'Argus, par toutes les parties de mon corps. Il me ſemble donc que i'auray bien iugé, ſi ie rends la pomme à toutes; Car ce iugement ne peut manquer d'eſtre perilleux; puis que l'vne de ces Deeſſes eſt ſœur & femme de Iupiter, & les deux autres ſes filles. MERCVRE. Ie t'aduoüe tout ce que tu dis; ſi n'eſt-il pas poſſible pourtant d'abuſer du commandement de Iupiter. PARIS. Perſuade leur donc vne choſe, Mercure, c'eſt que les deux qui ſeront condamnees ne m'en vueillent point de mal, ains qu'elles en attribuent la faute aux yeux, comme fautifs qu'ils ſont, & ſubjects à ſe tromper. MERC. Elles en ſont contentes. Il n'eſt donc queſtion d'autre choſe à preſent, ſinon que tu donnes le iugemẽt. PARIS. Faiſons en l'eſſay, puis qu'il le faut. Toutesfois ie deſire de ſçauoir premieremẽt s'il ſuffira de les regarder veſtuës comme les voilà, ou s'il faudra qu'elles ſe deſpoüillent, afin qu'on en puiſſe mieux iuger. MERC. C'eſt à faire à toy d'en ordonner, comme Iuge, ſelon que bon te ſemblera. PARIS. Ie ſuis donc d'aduis de les voir toutes nuës. MERC. Deſpoüillez vous, Deeſſes, & toy Paris regarde les; car pour moy ie tourneray la teſte. IVNON. C'eſt bien dit, Paris, & vrayement ie me deſpoüilleray tres-volontiers la premiere, afin que tu voyes, que ie n'ay pas ſeulement les bras blancs, les yeux beaux & ronds, & le regard hautain, mais que ie ſuis eſgalement toute belle. VENVS. Ne la fais point deueſtir, Paris, que premier elle n'ayt poſé bas ſon ceinturon, de peur qu'elle ne t'enſorcelle, car elle s'en ſert pour charmer. Il n'eſtoit pas beſoin qu'elle vint icy ſi bien paree, & bigarree de tant de couleurs, comme quelque putain. Dequoy luy ſert tout cet attirail, puis qu'il faut qu'elle ſe faſſe voir toute nuë? PARIS. Venus, ne parle pas mal: mets bas ton ceinturon. VENVS. Et toy, Pallas, pourquoy quittant là ton heaume, ne parois-tu teſte nuë ſans branſler le tymbre de ton harmet pour effrayer le Iuge? As-tu peur qu'il ne reprenne en toy ces yeux verds, s'ils ſont vne fois deſarmez de ce maintien altier? PALLAS. Voilà mon harmet. VENVS. Et là mon ceinturon. IVNON. Deſpoüillons nous maintenant. PARIS. O Iupiter admirable! quelle merueille! quelle beauté! quelle volupté! quelle pucelle eſt-ce que ie vois! quelle ſplendeur chaſte & royale, eſt vrayement digne du grand Iupiter! quels agreables regards! & quels ſous-ris attrayants & mignards! I'ay aſſez eu de part à ceſte felicité; c'eſt pourquoy ie veux

Il n'y a rien de ſi fautif que la veuë.

Les voluptez ne ſont iamais ſans charmes.

Les belles choſes ſe font admirer.

le feu trop loing. Bref il n'y a rien qu'il n'ayt troublé peſle-meſle. Que ſi ie ne l'euſſe precipité d'vn coup de foudre, & pris garde à ce qui ſe faiſoit, ſans doute ce beau chartier que tu nous auois enuoyé, euſt eſté cauſe de la perte generale de tous les hommes. LE SOLEIL. Ne te faſche point ie te prie, Iupiter, ie t'ay offenſé fléchiſſant aux prieres de mon fils: Mais ie ne penſois pas qu'il en deuſt arriuer vn ſi grand mal. IVPITER. Ne ſçauois-tu pas, que la conduite de ton char n'eſt pas de peu d'importance, & qu'il ne faut que ſe forligner tant ſoit peu du chemin, pour faire perir toutes choſes? Tu pouuois penſer que les cheuaux, comme courageux qu'ils ſont, ſe deſtourneroiẽt tout auſſi-toſt, ſi l'on ne leur tenoit la bride ferme, & ſi on la laſchoit tant ſoit peu. Ton fils l'a eſpreuué à ſon dommage, & a veu ſes deſtriers, ores allant à la gauche, tantoſt à main droicte, ores au rebours de leurs cours, & tantoſt haut & bas, & où bon leur ſembloit: Car ce beau cocher ne ſçauoit ce qu'il faiſoit. LE SOLEIL. *Ie ſçauois aſſez tout celà; & ie fus fort long temps à luy contredire, & luy dénier ce qu'il me demandoit. Mais quand ie vis qu'il m'en parloit auec tant d'inſtance, & m'en faiſoit meſme prier par ſa mere, l'ayant monté ſur le char, ie luy dis comme il le falloit conduire, l'aduertiſſant d'aller contre-mont, puis à bas, & de tenir ferme les reſnes, & ne les point laſcher aux cheuaux: adjouſtãt, qu'à faute de charier droict, il ſeroit cauſe de pluſieurs grands maux. Et il eſt croyable que n'eſtant qu'vn enfant, d'abord qu'il ſe vid monté ſur ce chariot flamboyant, il pencha la teſte en bas, & fut ſaiſi d'vne ſoudaine frayeur:* Puis les cheuaux cognoiſſoient bien, qu'ils auoient vn ieune cocher, faiſant les retifs, ſe deſtournerent du chemin, & ſe precipitans eux meſmes furent cauſe de tous ces maux. Ie penſe bien que luy laſchant les reſnes, il voulut empoigner les limons. Toutesfois il en a jà reçeu la punitiõ, & moy, Iupiter, le dueil & la peine. IVP. C'eſt trop peu de choſe que le ſupplice pour toy qui as eſté ſi hardy. Mais va, ie te pardonne pour ceſte fois. Prens garde neantmoins, ſi tu es ſage, de ne plus commettre vne ſemblable offenſe, ſi tu ne veux que ie te faſſe ſentir que le foudre de mon bras eſt plus enflammé que ton feu. Ie n'entends pas que tu ayes vn Lieutenant, ains que tu faſſes ta charge toy-meſme. Que les ſœurs de ton fils Phaëton enſeueliſſẽt leur frere pres de [a] l'Eridan où il s'eſt laiſſé choir de ſon char; & que leurs larmes [b] ſe chãgent en ambre, & elles en peupliers. Pour toy, racouſtre ton char; (car l'eſſieu s'eſt rompu, enſemble l'vne des rouës) & chaſſe tes che-

C'eſt vn vice de pleindre vn temeraire, puis qu'il ſe met luy meſme dans le chemin de ſa perte.

Vn bon Gouuerneur ne ſe doit iamais ſeruir d'vn mauuais Lieutenãt.

uaux derechef. Mais ſouuienne toy de ce que ie viens de te dire.

ANNOTATIONS.

a *Eridan.*] Fleuue d'Italie, qui ſe va rendre dans la mer Adriatique. Il eſt à preſent nommé le Pau. C'eſt auſſi vn ſigne celeſte, proche voiſin du Mouton.

b *Se changent en ambre.*] Ouide en ſa Metamorphoſe dit, que les ſœurs de Phaëton à force de pleurer la cheute de leur frere, ſe fondirent en larmes d'ambre, & que Iupiter les transforma elles meſme en peupliers.

APOLLON ET MERCVRE.

APOLLON.

De Caſtor, & de Pollux.

ME pourrois-tu bien dire, Mercure, lequel de ceux-cy eſt Caſtor, ou lequel Pollux? car ie ne les puis cognoiſtre ny l'vn ny l'autre. MERCVRE. Celuy qui eſtoit hier auec nous c'eſt Caſtor, & voicy Pollux. APOLLON. Comment en iuges-tu, veu qu'ils ſont ſi ſemblables, & ont tous deux des meſmes traicts de viſage? MERCVRE. Parce que Pollux a ſur la face vne marque des playes qu'il reçeut combattant à l'eſcrime, & entr'autres de celles dont il fut bleſſé par Bebric fils d'Amice, qui nauigeoit auec [a] Iaſon. Or on ne void point de telles balafres à l'autre, ains il eſt entier & net de viſage. APOLLON. Ie te ſçay fort bon gré de ce que tu m'as appris ces differences; car ils ſe reſſemblent en toute autre choſe, ſoit qu'on regarde la moitié de l'œuf, & l'eſtoile qui paroiſt au deſſus; ou qu'on les conſidere tenans vn dard en main, & montez ſur vn cheual blanc. Tellement que me trompant pluſieurs fois ſans y penſer, i'ay donné le nom de Caſtor à Pollux, & à Caſtor celuy de Pollux. Mais que veut dire, que tous deux enſemble ne font point leur demeure auec nous, ains chacun à ſon tour, & qu'ores l'vn meurt, & tantoſt l'autre renaiſt, & eſt deifié? MERCVRE. C'eſt vn amour fraternelle qui les oblige à cela; car ils ont faict ce partage, parce qu'ils ont veu qu'il falloit que l'vn des fils de Leda mouruſt, & que l'autre fut immortel. APOLLON. Celà ne me ſemble pourtant gueres bon, Mercure, puis que de ceſte façon ils ne ſe voyent pas mutuellement l'vn l'autre, & ſelon qu'ils l'euſſent biẽ deſiré. Auſſi quel moyen treuueroient-ils de ce faire; ceſtuy-cy eſtant au rang des Dieux, & l'autre parmy les mortels? Au demeurant, bien que ie me meſle de deuiner; qu'Eſculape

exerce la Medecine; que tu enſeignes la lutte, & autres tels exercices à la ieuneſſe; que Diane face l'office de ſage-femme, & qu'vn chacun des autres ayt quelque art vtile aux Dieux ou aux hõmes; ſi ne faut il pas que pour tout celà, ceux-cy, qui ſont deſià grands, banquetent auec nous & demeurent touſiours oiſifs. MERCVRE. Non de verité; mais il leur eſt enjoinct[b] de ſeruir à Neptune, de courir par toutes les mers, & s'ils voyent en quelque lieu les Nochers ſur le poinct de faire naufrage, de s'aſſeoir ſur le maſt du nauire, & ſauuer ceux qui nauigent dedans. APOL. O que ce meſtier me plaiſt, & qu'il eſt profitable!

ANNOTATIONS.

a *Iaſon.*] Fils d'Eſon, lequel en la fleur de ſon aage ſe mit ſur le vaiſſeau dit Argos, auec l'eſlite de la ieuneſſe Grecque, & fit voile en Colchos pour y conqueſter la toiſon d'or.

b *De ſeruir à Neptune.*] Caſtor & Pollux, dits d'vn autre nom Tyndarides, eſtoient cõmis de la part de Iupiter à ſeruir de phare aux Nochers, & les faire ſurgir au port où ils faiſoient voile.

LES DEVIS MARINS.

DORIS ET GALATEE.

DORIS.

ET BIEN, Galatee, tu ne ſçais pas le rapport qu'on m'a faict? c'eſt que i'ay ouy dire que[a] Polipheme, ce beau Berger de Sicile s'en va mourant d'amour pour toy? GALATEE. Ne t'en penſe pas mocquer, Doris, car tel que tu le vois, il eſt fils de Neptune. DORIS. Et puis, quand il ſeroit fils de Iupiter meſme, il ne laiſſe pas d'auoir la peau rude & veluë; &, ce qui eſt de plus laid, de porter vn ſeul œil au milieu du front. Ne ſois pas ſi folle de croire que la race luy ſerue de quelque choſe à la beauté. GALAT. Ce rude cuir que tu blaſmes tant en luy, eſt vne marque d'vn courage viril, & non vne deformité, & ſon œil ne luy ſied pas mal au milieu du front, car il void auſſi bien que s'il en auoit deux. DORIS. A t'ouyr parler, Galatee, il ſemble que Polipheme eſt ton amoureux, & non ton amy. GALAT. Il n'eſt ny l'vn ny l'autre, & ce que i'en dis, c'eſt parce que ie ne puis ſouffrir des paroles ſi audacieuſes. Auſſi vois-je bien que tu n'en parles que par enuie. Te ſouuiens-tu qu'vn iour qu'il menoit paiſtre ſon beſtail, nous voyant

Ces deuis ſont faits à meſme fin que les precedẽs.

Ce que la Nature nous a donné eſt bien difficile à oſter.

eſbattre pres des riues de l'eau, ſur les ſpacieuſes marches du mõt Ethna, du coſté qui ſ'eſtend le long du riuage entre les montagnes & la mer, il ne daigna pas ſeulemẽt tourner la veuë ſur vous, ains m'eſtimant la plus belle de toutes, ne ceſſa de me regarder moy ſeule. Ce vous eſt vne preuue euidente, que ie ſuis la plus accomplie, & la plus aymable, & qu'on ne tient conte de vous. DORIS. Crois-tu que nous ſoyons enuieux de ce qu'vn Berger borgne, & tout cõtre-faict, t'eſtime la plus belle d'entre nous. Vrayement voylà bien dequoy? Que peut-il loüer autre choſe en toy que la ſeule blancheur? Car ie penſe, que cõme nourry, qu'il eſt au fourmage & au laict, il eſtime beau tout ce qu'il void eſtre pareil à ces choſes. Que ſi tu deſires ſçauoir ſi tu as bonne grace, monte au ſommet de ce rocher, [b] & te regarde dans l'eau lors qu'elle ſera calme: Tu ne verras rien autre qu'vne blancheur, laquelle n'eſt pas beaucoup priſee, ſi pour l'embellir il n'y a tant ſoit peu de vermeillon. GALATEE. Ie t'aduoüe bien ceſà; mais toute blanche que ie ſuis ie ne laiſſe pas d'auoir pour ſeruiteur vn ſi braue Paſteur, là où vous n'eſtes careſſees que des ſimples Bergerots, & Nochers. Or entre-autres dons qu'a Polipheme, il eſt fort bon Muſicien. DORIS. Tay-toy, Galatee, tu nous en veux bien faire accroire. Nous l'oüyſmes chanter n'agueres, lors qu'il alloit s'esbattant pour l'amour de toy. Mais, ô bien-aymee Venus, on l'euſt pris ayſément pour vn aſne qui brait. Car le corps de ſa lire reſſembloit à la carcaſſe de la teſte d'vn Cerf; & le manche eſtoit long d'vne coudee. Pour les cordes, elles eſtoient attachees ie ne ſçay comment, ſans eſtre tenduës auec la cheuille. Il joüoit ſur ce plaiſant inſtrument la chanſon du monde la plus ridicule, qu'il accordoit au ſon de ſa belle voix, auec tant d'harmonie & de grace, que nous en penſaſmes mourir de rire. Echo meſme (bien qu'elle ne ceſſe de ſe joüer à la voix) ne daigna iamais luy reſpondre, & ſembloit qu'elle euſt honte d'imiter ſont chant mal-plaiſant, & propre tant ſeulement à faire rire. Ce qui rendoit encore pl⁹ ridicule cet Amoureux, c'eſt qu'il portoit entre ſes bras pour joüet le fan d'vn Ours, tout velu comme luy. Qui ne te porteroit enuie, Galatee, d'auoir vn ſi beau ſeruiteur? GAL. Ie voudrois bien voir, Doris, ſi le tien a plus de grace & de voix que le mien, & s'il joüe mieux de la lyre. DORIS. Ie n'eus iamais point de ſeruiteur, & ſi ne m'eſtime point digne à preſent d'en auoir. N'aye peur que ie porte enuie à ta condition. Ie ſuis fort contente que tu demeures auec ton Cyclope, & que tu aymes au reciproque ce-

La beauté n'eſt iamais ſans vanité.

Il y a touſiours de l'ambition entre les égaux.

gracieux Amant, qui ſent l'eſchauffé comme vn Bouc; qui ne vit que de chairs cruës, & qui deuore les hoſtes qu'il treuue dans ſa cauerne.

ANNOTATIONS.

a *Polipheme.*] Fils de Neptune, & de Tooſa fille de Phorcus. Il eſtoit de hauteur exceſſiue, n'auoit qu'vn œil au milieu du front, & aimoit la Nymphe Galatee. Ce fut luy qui deuora quatre compagnons d'Vlyſſe, mais il en euſt bien ſa raiſon, car l'ayant enyuré il luy creua ſon œil. Voy ce qu'en diſent [1] Homere, & [2] Virgile. [1] 9. Odyſſ. [2] 3. Eneid.

b *Et te regarde dans l'eau.*] Il y a vne ſemblable feinte dans l'vne des Eclogues de Virgile, où il introduit vn Berger qui dit:

Ie ne ſuis pas ſi laid; n'agueres au riuage
D'vn ruiſſeau doux-coulant ie vis mon beau viſage.

LE CYCLOPE ET NEPTVNE.

Le Cyclope.

D'Vlyſſe & de Polypheme.

VOy ie te prie, mon pere, le tort que m'a faict vn meſchant eſtranger, me creuant l'œil, comme ie dormois, & eſtois tout aſſoupi de ſommeil. NEPTVNE. Quoy? quelqu'vn a t'il bien eſté ſi hardy, que de te traitter de la ſorte? LE CYCLOPE. Ouy vrayement, & ce barbare ſe faiſoit nommer *Nul* du commencement. Mais depuis qu'il a pris la fuitte, & s'eſt eſchappé de la portee des traicts, il s'eſt donné le nom d'Vlyſſe. NEPTVNE. Ie ſçay bien ce que tu veux dire, c'eſt d'vn homme [a] d'Itaque dont tu parles, qui ſ'en retournoit d'Ilion ſur mer. Toutesfois ie ne penſe pas qu'il ſoit ſi hardy de t'auoir faict celà. LE CYCLOPE. Eſtant de retour du paſturage, ie ſurpris en ma cauerne pluſieurs larrons qui me volloient mon troupeau, & ayant tout auſſi-toſt bouché l'entree auec vne groſſe pierre, i'allumay du feu; & comme i'eſtois apres à faire bruſler vn arbre que i'auois apporté de la montagne, ie deſcouuris qu'ils taſchoient de ſe ſauuer; & pour lors, comme de raiſon, i'en pris quelques-vns d'entre-eux, & les deuoray: Mais ce galand, ſoit qu'il s'appellaſt *Nul*, ou, *Vlyſſe*, me fit boire vn breuuage venimeux, fort doux neantmoins, & qui flairoit bon, mais faict expres pour me trahir & troubler l'eſprit; car en meſme inſtant que i'en eus auallé, toutes choſes me ſembloient tourner, & la cauerne meſme eſtre renuerſee. Bref ie n'eſtois plus à moy-meſme, & ceſte liqueur m'endormit d'vn profond ſommeil. Il eut cependant loiſir de prendre vn tizon, duquel il me creua l'œil,

Le vin eſt ce Nepanthe deſcrit dans Homere, qui nous faict tout oublier; auſſi eſt il la mort de la memoire.

l'ayant bruslé par le bout. NEPTVNE. Vrayement il falloit que tu fusses bien endormy, de ne point t'esueiller pendant qu'on te traictoit ainsi. Mais dy moy, de quelle façon s'eschappa cet Vlysse, & comme pût-il oster la pierre de l'entree. LE CYCLOPE. Ce fut moy-mesme qui l'ostay, afin de le prendre mieux à l'ayse à la sortie; car m'estant mis à l'entree, ie tastois de tous costez auec les mains pour tascher à l'attraper, ne laissant sortir que les brebis pour s'en aller au pasturage sous la cõduite d'vn gros belier. NEP. Ie voy bien que c'est, il se mesla parmy, & s'eschappa secrettemẽt sans que tu y prisses garde; mais il falloit crier, & les autres Cyclopes luy eussent couru apres. LE CYCLOPE. Ie les appellay bien, mon pere, & ils ne manquerent pas d'y venir; mais apres qu'ils se furent enquis du nom du larron, & que ie leur eus dit, que Nul m'auoit fait celà, me croyans fol & hors de moy-mesme, ils s'en retournerent sans me donner aucun secours. Voylà comme ce meschant m'a deçeu par vn nom feint à plaisir. Et ce qui m'a le plus tourmenté, c'est qu'il vsoit enuers moy de ces paroles de reproche; *Ton pere mesme Neptune ne te guerira point.* NEPT. Ne te soucie, mon fils, ie ne le puniray que trop, & luy apprendray, Que si ce m'est vne chose impossible de guerir les aueugles, i'ay assez de puissance pour sauuer ou submerger ceux qui nauigent comme luy.

ANNOTATION.

a *Itaque.*] C'est vn petit hameau d'où estoit natif Vlysse, lequel auoit accoustumé de dire, qu'il preferoit la fumee de son Itaque aux plus superbes villes du monde.

NEPTVNE ET ALFEE.

NEPTVNE.

Du fleuue Alfee & de la fontaine Arethuse.

QVE veut dire a Alfee, que tu es le seul entre les fleuues qui se vont rendre dans la mer, qui n'es point meslé auec la maree, comme ils le sont tous; car coulant bellement, & sans te respandre au large, tu te resserres en la mer, & tenant touſiours vn mesme cours en ta source, la trauerses entierement, & à la façon des *Lares, ou des Airons, penetres au plus profond, puis sors tout à coup, & te fais voir esleuant tes vagues en haut? ALFEE. C'est que ie suis amoureux, Neptune; Ne me reprens donc point; car

* *Oiseaux de riuiere.*

tu l'as bien eſté autresfois. NEPT. Eſt-ce de l'amour d'vne femme dont tu es eſpris, Alfee, ou d'vne Nymphe, ou bien de quelqu'vne de ces Nereides? ALFEE. Nenny, mais d'vne fontaine. NEPT. En quel lieu de la terre prend elle ſa ſource? ALFEE. en la Sicile, & ſe nomme[b] Arethuſe. NEPT. Il y a long temps que ie la connois, ô Alfee, & c'eſt vrayement vne fontaine qui n'eſt pas laide, mais fort claire, & où l'on void boüillonner vne eau pure, embellie par le ſablon, ſur lequel paroiſt ſon onde argentine. ALFEE. Tu connois dõc ceſte fontaine, Neptune? Sçache que ie m'en vay la voir. NEPT. Va t'y en à la bonne heure, & puiſſes-tu eſtre bien-heureux en amour. Mais dy moy, en quel endroict as-tu veu Arethuſe, veu que tu es d'Arcadie, & elle de Syracuſe? ALFEE. Tu me retardes trop icy, Neptune, & m'interroges auec trop de curioſité. NEPT. Tu dis bien, va-t'en voir tes amours, & hauſſant tes vagues ſur la mer, meſle toy au courant de ceſte fontaine, afin que vous ſoyez faits tous deux vne meſme eau.

Les choſes inanimees s'entr'ayment, & cõme dit Virgile, les arbres ont leurs amours.

ANNOTATIONS.

a *Alfee.*] Ce fleuue *n'eſt pas beaucoup loing* d'Aquilee, & c'eſt en iceluy, où quelques-vns tiennent que fut ietté l'Empereur Conſtantin, apres qu'on l'euſt mis à mort.

b *Arethuſe.*] Fille de Neree & de Doris, & compagne de la Nymphe Eris & de Diane, qui l'a *transforma* en vne fontaine de ſon nom, la voyant pourſuiuie par Alfee.

MENELAS ET PROTHEE.

MENELAS.

IL eſt croyable, [a] Prothee, que tu te peux transformer en eau, ſi tu veux, puis que tu es marinier, & qu'on te void ſouuent, ores tranſmüé en arbre, & tantoſt en Lyon: ce qu'il ne faut pas treuuer eſtrange. Mais ie voudrois bien ſçauoir s'il ſe peut faire, qu'ayant la mer pour demeure, tu te changes en feu? Pour moy, c'eſt vne choſe que ie ne puis croire. PROTHEE. Ne t'en eſtonne point, Menelas, car il eſt ainſi. MENELAS. Ie l'ay veu moy-meſme: Mais afin que ie ne te cele rié, il me ſemble que tu vſes d'enchantemẽt, & trompes la veuë des regardans, ſans que neantmoins tu ſois tel que tu leur parois eſtre. PROT. Tu dis vray: Quelle tromperie pourroit-on faire en matiere de choſes ſi manifeſtes? N'as-tu pas veu chairement en combien de formes ie me ſuis ſouuent tranſ-

Les tranſformations de Prothee.

Qui veut paroiſtre dans le monde pour le iourd'huy, il faut qu'il prenne autant de formes que Prothee.

müé? Que ſi tu ne le veux croire, & ſi la choſe te ſemble trop fauſſe, ou telle qu'vne illuſion qui ſe preſente à tes yeux, mets moy la main deſſus, lors que ie ſeray tout en feu, & tu verras ſi tu ne le ſentiras point, ou ſi c'eſt vne feinte. MENE. L'experience n'en eſt pas ſeure, Prothee. PROT. N'as-tu iamais veu Polype, Menelas, & ne ſçais-tu point encore le naturel de ce poiſſon? MENELAS. Il me ſemble l'auoir veu pluſieurs fois, mais ie voudrois bien ſçauoir de toy, quelles ſont ſes proprietez? PROT. C'eſt que ſ'il ſ'approche, ou ſ'attache à quelque pierre auec ſes écailles aiſlees, il ſe rend tout auſſi-toſt pareil à elle, & change de couleur à la ſemblance de la pierre, afin que ceſte conformité le faſſe paroiſtre vn caillou à la veuë du peſcheur, & qu'il ſ'eſchappe par ce moyen de ſes reths. MENELAS. On le tient ainſi; mais c'eſt bien vn plus eſtrange faict de toy? PROT. Ie ne ſçay pas, Menelas, lequel des deux tu crois, n'adjouſtant point de foy à tes propres yeux. MENELAS. Ie ne doute pas que ie ne l'aye veu: mais c'eſt vne choſe du tout prodigieuſe, qu'vne meſme perſonne ſe change en feu, & en eau.

Les flatteurs ſont les Polypés de noſtre temps.

ANNOTATION.

a *Prothee.*] Roy d'Egypte, qui ſucceda à Pheron au Royaume, & regna lors de la deſtruction de Troye. Ce que les Poëtes ont feint de ſes changements & tranſmutations, ils l'ont tiré de la façon de faire des Egyptiens, leſquels ſelon ce qu'en dit Diodore, auoient de couſtume de porter ſur leurs teſtes pour marque de principauté la forme d'vn Lyon, d'vn Taureau, d'vn Dragon, d'vn arbre, & quelquesfois du feu. Voy ce qu'en dit Virgile.

PANOPE ET GALENE.

PANOPE.

Effects de la Diſcorde pour le prix de la beauté.

VEIS-tu bien hier, Galene, quelles choſes fit la Diſcorde au ſoupper en Theſſalie, parce qu'on ne l'auoit point appellee au feſtin? GALENE. Ie ne m'y trouuay point auſſi, Panope, car Neptune m'auoit enjoint de tenir cependant la mer tranquille & bonaſſe. Mais dy moy donc, qu'eſt-ce que fit la Diſcorde, eſtãt là preſente? PANOPE. Thetis, & Pelee ſ'eſtoient deſià retirez en leur chambre, & y auoient eſté conduits par Amphytrite, & Neptune, lors que la Diſcorde au deſceu de tous (ce qui luy fut fort facile, car les vns d'entr'eux beuuoient, & les autres ſe joüoient, ou bien eſcoutoient le ſon de la lyre d'Apollon, ou les airs que chantoient

Pour bien definir la Diſcorde, il faut la voir quant elle eſt en action.

veux ſi vous le treuuez bon contempler ſeparément chacune d'entre vous; parce que ie ſuis maintenant tout rauy, & ne ſçay de quel coſté ie me dois tourner, ayant la veuë diſtraicte de toutesparts. VENVS. Il ne tiendra pas à moy. PARIS. Reculez vous donc vous deux; toutesfois demeure icy, Iunon. IVNON. Ie le veux, & qu'apres que tu m'auras bien regardee, tu prennes garde ſi les dons que ie t'offre pour m'adjuger la victoire te ſemblent beaux: Car ſi tu m'eſtimes eſtre la plus belle, Paris, ie te feray Seigneur de toute l'Aſie. PARIS. Va t'en ie te prie, & ne me parle *point* de recompenſe, car nous ne ſommes pas des perſonnes qui nous *laiſſions* gouuerner pour des preſens: nous ne ferons que ce qui ſera raiſonnable. Vien-çà, Pallas, approche toy. PALLAS. Me voicy pour t'aſſeurer, Paris, que ſi tu me dõnes le prix de la beauté, ie te rendray ſi vaillant, & ſi bon guerrier, que tu ſortiras touſiours victorieux des batailles. PARIS. Ie n'ay que faire de guerre, ny de bataille, Pallas, car cõme tu vois, toute la Phrygie eſt maintenant en paix, comme auſſi *la Lydie*, & l'Empire de noſtre pere eſt paiſible & ſans trouble. Toutesfois ne te ſoucie, ie te conſerueray ton droict *pluſtoſt* par la raiſon que par les preſens. Reprens tes *habits*, & remets ton harmet en teſte, car ie t'ay aſſez veuë. *Il eſt temps* que Venus ſe preſente deſormais. VENVS. Me voicy toute proche de toy, regarde bien tous les membres de mõ corps, ſans rien laiſſer en arriere, & me permets de te dire, mon Cœur, comme ie t'ay dés long temps veu fort ieune, & ſi beau, que ie ne penſe pas, que tu ayes ton pareil en toute la [b] Phrygie. Auſſi t'ay-je touſiours eſtimé bien-heureux en beauté. Mais ie te iuge blaſmable de ce qu'au lieu de te retirer en quelque bonne ville, tu fais ta demeure parmy ces cailloux, & ces rocs, & laiſſes ternir ta beauté dans vne ſolitude. Car dequoy ſeruent ces montagnes & ces bœufs à vne ſi rare beauté? Vrayement tu merites bien d'eſtre marié, non à vne villageoiſe, telles que ſont les païſanes du mont Ida; ains à quelque belle femme de Grece, ou d'Argis, ou de Corynthe, ou à vne Laconienne, telle [c] qu'Hélene, ieune, belle, & auſſi amoureuſe que moy: Parce que ſi elle te voyoit ſeulement, ie ſuis certaine, que delaiſſant en meſme inſtant toutes choſes, & ſe donnant à toy, elle te ſuiuroit par tout, & ne te quitteroit iamais. Mais n'as-tu iamais rien ouy dire d'elle? PARIS. Rien que ce ſoit, Venus, & ie deſirerois fort de ſçauoir au vray ce qui en eſt. VENVS. Elle eſt fille de Leda, ceſte belle fẽme, pour laquelle Iupiter vola en terre en forme de Cygne. PARIS.

Les femmes vſent de toute ſorte de perſuaſions pour ſe faire eſtimer belles.

La vertu veut eſtre miſe en euidence.

A t'elle vne belle face? VENVS. Ouy; car elle eſt extremément blanche, comme eſtant engendree d'vn Cygne, & fort delicate, ayant eſté nourrie dans vn œuf, s'exerçant ſouuent toute nuë, & s'adonnant à la lutte. Ceſte beauté l'a renduë ſi aymable à tous ſes voiſins, qu'elle a eſté cauſe d'vne grande guerre qui s'eſt eſmeuë pour l'amour d'elle. Car premieremẽt n'eſtant encores en aage de marier, Theſée l'a rauit, & depuis au plus beau de ſes ans, les plus vaillants d'entre les Grecs l'a rechercherent pour femme. Mais vn ſeul Menelaüs de la race des Pelopides, fut preferé à tous les autres: neantmoins ſi c'eſt ta volonté, ie feray ce mariage. PARIS. Qu'en eſt-il beſoing, puis qu'elle eſt deſià mariee? VENVS. Tu es encore bien ieune à ce que ie vois: Laiſſe-moy faire ſeulement, & t'aſſure que ie ſçay manier ces affaires. PARIS. Cõme feras-tu donc? I'ay grande enuie de le ſçauoir. VENVS. Il faut que tu voyages en Grece, & que tu te faſſes voir à Helene en Lacedemone. Ie ne manqueray pas pour lors de la rendre eſprife de ton amour, & feray en ſorte qu'elle te ſuiura par tout. PARIS. Cela me ſemble eſtre vne choſe incroyable, que delaiſſant ſon mary, elle vueille ſe mettre à la voile auec vn homme eſtranger & barbare. VENVS. Aſſeure toy de ce que ie te dis; car i'ay deux beaux enfans; ſçauoir la Grace, & l'Amour, que ie te donneray pour t'accompagner le long du chemin. L'Amour agiſſant dans l'interieur d'Helene la forcera de t'aymer; & la Grace repanduë ſur toy, te rendra tout à faict aymable, comme elle eſt. Puis me treuuant là preſente, ie prieray les Graces de te faire eſcorte; & par ainſi nous l'induirons toute à ton amour. PARIS. Ie ne ſçay, Venus, comme ſe paſſera le tout; ſi eſt-ce pourtant que me voylà deſià faict eſclaue d'Helene, me repreſentant ores que ie la voy, tantoſt que ie fais voile en Grece, maintenant que ie voyage en Lacedemone, & tantoſt que ie retourne auec elle; & ſi ie me fache fort de ce que ie ne fais deſià ce voyage. VENVS. Parauant que te rendre amoureux, Paris, donne moy ton iugement, & me prefere à toutes les autres en beauté, puis que c'eſt moy qui marie les autres: car c'eſt bien la raiſon qu'ayant gagné la victoire, ie demeure auec vous, & que ie celebre les nopçes & les triomphes. Il ne tient qu'à toy que tu ne t'acquieres toutes ces choſes; ſçauoir, l'Amour, la Beauté, & le Mariage, par le prix de ceſte pomme ſi tu me l'adiuges. PARIS. I'ay peur qu'apres la ſentence, tu ne te ſoucies plus de moy. VENVS. Veux tu que ie t'en faſſes vn ſerment. PARIS. Nenny: mais confirme le moy dere-

Les beautez ont plus d'eſcorce que de fruict.

Venus eſtablit ſon Empire en la Court des plus grands Monarques.

Les paroles nous croiſſent à la bouche, quand nous voulons que quelqu'vn nous oblige.

chef. VENVS. Ie te promets de te donner Helene à femme, de t'accompagner vers elle, de m'en aller dans Ilion auec vous deux, & de m'y treuuer moy meſme en perſonne, pour vous ayder de tout mon poſſible. PARIS. Ne manque donc pas d'amener auec toy l'Amour, la Courtoiſie, & les Graces? VENVS. Ie feray bien dauantage, car i'y adiouſteray le Deſir, & [e] l'Hymen, Dieu des nopçes. PARIS. Va, ie te donne la pomme pour tant de biens que tu promets de me faire.

La Courtoiſie & les Graces ſont inſeparables d'auec l'amour.

ANNOTATIONS.

a *Gargaris.*] C'eſt vn pays ſi fertile en fruicts, & en legumages, que toutes les fois que nous voulons faire mention de quelque lieu plantureux & fecond, nous auons accouſtumé de dire, qu'il eſt plus fertile que Gargaris. La cauſe de ceſte grande fertilité, c'eſt l'abondance des fontaines, leſquelles arrouſent la terre, defendent les arbres des exceſſiues chaleurs de l'Eſté. Au pied du mont Ida ſe void vn village qui porte ce meſme nom.

b *Phrygie.*] C'eſt vne contree de l'Aſie, limitrophe à la Carie, a la Lydie, Miſie, & Bithynie. Quelques vns tiennent qu'elle eſt ainſi nommee de Phrygia fille de Cecrops: Elle eſt diuiſee en deux, & eſt arrouſee du fleuue Pactole, qui eſt ſi celebré des Poëtes, pour le ſablon d'or duquel il borde ſon riuage.

c *Helene.*] Fille de Iupiter & de Leda, qui eſtoit femme de Tindarus Roy de Laconie. Il n'y a celuy qui ne ſçache, qu'ayant eſté rauie par Paris, elle fut cauſe de l'embraſement, & du ſiege de Troye. Apres la mort de Paris, elle ſe maria à ſon frere Deiphobus, & depuis rentra en grace auec ſon premier mary.

d *Lacedemone*] Ville fort peuplee, & fameuſe, pour les loix de Lycurgue. Paris l'a demolit iadis, & de là il mena en Phrygie la belle Helene. Les Lacedemoniens, peuples aguerris, abhorroient mortellement toute ſorte de luxe, accouſtumoient la ieuneſſe aux exercices vertueux & honneſtes, & leur apprenoient à nager, à courre, à ſouffrir le chaud, le froid, & la faim, & à s'exercer à la lutte.

e *Hymen.*] Dieu des nopçes, fils du Pere Liber & de Venus, ou ſelon quelques-vns, d'Vranie. Les Poëtes prennent ſouuent ce nom pour le Mariage meſme.

MARS ET MERCVRE.

MARS.

De la vanité de Iupiter.

N'AS-TV point ouy, Mercure, comme Iupiter nous a menaçez? O que ces diſcours ſont vains & outrecuidez! S'il me plaiſoit, dit-il, ie tendrois vne cheine du plus haut du Ciel, à laquelle vous ſeriez tous ſuſpendus, & ſi vous tachiez de me tirer en bas, ce vous ſeroit vne choſe impoſſible: Moy tout au cõtraire, ſi ie voulois ie ne vous eſleuerois pas ſeulement contre-mont, mais encore la terre & la mer enſemble. Il tient auſſi pluſieurs autres ſemblables deuis que tu peux auoir entendus. Pour moy ie ne nie pas qu'à comparaiſon d'vn chacun de nous en par-

Le ſage ne parle iamais de la Diuinité, ſans y penſer deux fois.

ticulier il ne ſoit plus grand, & plus fort; mais que luy ſeul nous ſurpaſſe d'vn degré ſi haut, que nous ne puiſſions l'emporter contre-bas quand nous aurions joint à nous la terre & la mer, c'eſt vne choſe que ie ne ſçaurois croire. MERCVRE. Mars, parle ſagement, car il eſt dangereux que ces propos hautains & rebelles ne nous apportent quelque mal-heur. MARS. Ie ne voudrois pas en dire autant à vn autre qu'à toy, que ie tiens pour vn homme ſecret. Et de verité ie ne te ſçaurois celer ce qui me ſembloit le plus ridicule, lors que ie preſtois l'oreille à ſes menaces; C'eſt que peu auparauant l'eſmotion de Neptune, de Iunon & de Pallas à l'encontre de luy, lors qu'ils conſpirerent enſemble de le prendre & l'empriſonner; la peur qu'il en eut fut ſi grande, qu'il prit toutes ſortes de formes, bien qu'ils ne fuſſent que trois de compagnie. Et pour moy, ie penſe que ſi [a] Thetis, touchee de pitié, ne luy euſt amené [b] Briarée à cent mains pour le ſecourir, luy, ſon tonnerre, & ſon foudre euſſent eſté garrotez. Ie ne penſois iamais à ces folies, qu'il ne me fut force de me rire d'vne ſi grãde vanité. MERCVRE. Tais-toy, ie te prie, car ce n'eſt pas vne choſe ſeure, ny à toy de tenir de tels diſcours, ny à moy de les eſcouter.

Les amis affidez ſe deſcouurent librement leurs conceptions l'vn à l'autre.

ANNOTATIONS.

a *Thetis touchee de pitié.*] Homere feint que Pallas, Iunon, Neptune, & quelques-autres Dieux, ayans conſpiré contre Iupiter, Briaree monta là haut au Ciel pour le deliurer, eſtãt conſeillé de ce faire par Thetis fille de Neree.

b *Briaree.*] Geant fils de la terre, que les Poëtes feignent auoir eu cent bras, & cinquante ventres. Il eſt mis au rang de ces Geants, qui conſpirerent iadis contre Iupin. D'où vient que Virgile le met à l'entree des Enfers en la deſcription qu'il en faict dans ſon Eneide.

6. Eneide.

PAN ET MERCVRE.

PAN.

La reproche que faict Mercure à Pan.

IVPITER te conſerue, Pere Mercure, MERCVRE. Et toy auſſi beau-fils; Mais d'où vient que tu m'appelles ton pere? PAN. N'es-tu point Mercure le Sylenien? MERCVRE. Ouy vrayement: Comme donc te dis-tu mon fils? PAN. Ie ſuis vn baſtard, & ay eſté conçeu en adultere. MERC. C'eſt donc, par Iupiter, de quelque bouc, qui a paillardé auec vne chévre; car ie ne penſe pas que tu puiſſes eſtre mon fils, ayant de telles cornes, vn ſi beau néz, vne barbe ſi longue, les pieds my-fendus comme vn bouc, & vne

queuë qui traine par le derriere. PAN. Toutes les reproches que tu me fais mechamment, ſont autant de taches par leſquelles tu declares ton propre fils eſtre laid & difforme, mõ pere; ou pluſtoſt tu as tort toy-meſme, qui engendres de ſi laids enfans, car pour moy ie ne ſçay qu'y faire. MERC. Qui ſera donc ta mere? Crois tu que i'aye autresfois eu affaire, ſans y penſer, auec vne chévre? PAN. Ie ne le dis pas, mais ie deſire bien que tu te ſouuiennes, ſi tu n'as iamais eu le pucelage d'vne fille en Arcadie? Il n'eſt pas beſoin de te mordre le doigt pour celà, ny de faire le reſueur ſi long temps? Ne connois-tu pas [a] Penelope fille [b] d'Icarius? MERC. Et bien qu'en eſt il? T'offenſe-tu de ce qu'elle t'a enfanté plus ſemblable à vn bouc qu'à moy-meſme? PAN. Ie te diray ſes propres paroles; car lors qu'elle m'enuoya hors d'Arcadie: Mon enfant, me dit elle, ſçache que tu n'as point d'autre mere que moy, & que ie ſuis Penelope de Lacedemone. Quant à ton pere, c'eſt vn grand Dieu nommé Mercure, fils de Maje & de Iupiter. Que ſi tu es cornu & chévre-pied, ne t'en faſche point; car lors qu'il eut affaire à moy, il s'eſtoit transformé en bouc, afin qu'il ne fuſt deſcouuert. Et voilà pourquoy tu es venu au monde ſemblable à vn bouc. MERC. Ie me ſouuiens, par Iupiter, d'auoir faict celà. Mais faut-il puis que ma beauté m'acquiert tant de gloire, que ie ſois appellé ton pere, n'ayant encore point de barbe, & mocqué d'vn chacun pour eſtre l'autheur d'vne ſi belle lignee? PAN. Ie ne te fais point de deshonneur ce me ſemble, mon pere: car ie ſuis fort bon Muſicien, & ſi ie ſçay ſi bien jouër de la fluſte, que Bacchus ne ſçauroit rien faire ſans moy. Tellement qu'il m'a eſleu pour ſon compagnon & conſeiller, voire meſme pour ſon meneſtrier lors qu'il dance. C'eſt neantmoins peu de choſe que tout celà, ô que tu ſerois bien plus joyeux, ſi tu voyois le grand nombre de mes brebis! Ie iure par Tegee, & Parthemion, qu'outre que ie commande par toute l'Arcadie, i'ay rapporté n'agueres vn ſi magnifique triomphe à Marathon, que la cauerne qui eſt ſous le Temple m'a depuis eſté donnee pour recompenſe. Que ſi tu vas à Athenes, tu congnoiſtras en quelle eſtime y eſt tenu le nom de Pan. MERC. Dy moy donc, Pan, es-tu deſià marié: Il me ſemble que i'en ay eu quelque vent. PAN. Nenny, mon pere, car ie ſuis fort laſcif, & ne me contente pas de coucher auec vne ſeule fẽme. MERC. Il eſt donc bien certain que tu montes ſur les Chévres. PAN. Vrayement ie penſe que tu te mocques. Ie ne cognois point d'autres femmes [c] qu'Echo, Pithia, & toutes les Menades de Bac-

Il eſt quelquefois mal ſceant à vn pere de reprocher à ſon fils ſes imperfections.

Le bouc eſt vn hieroglife de la paillardiſe.

chus, leſquelles me font vne fort bonne reception. MERC. Laiſſons tous ces diſcours à part, mon fils, ie te veux prier de me faire vn plaiſir. PAN. Tu n'as qu'à commander, mon pere; car pour moy ie ſuis tout preſt de t'obeyr. MERCVRE. Vien t'en à moy & m'embraſſe, mais donne toy garde qu'aucun ne t'entende lors que tu m'appelleras ton pere.

ANNOTATIONS.

a *Penelope.*] Fille d'Icarius, femme d'Vlyſſe, laquelle ne peuſt iamais eſtre ébranlee par les prieres de ſes amis, ny par les perſuaſions de ſes parens, de fauſſer la foy promiſe à ſon mary, qui s'abſenta d'elle par l'eſpace de vingt ans. Ceſte fable diuerſement deſcrite par Homere & par Ouide, eſt expliquee au long dans la Mythologie de Noël des Comptes.
b *Icarius.*] Il eſtoit Lacedemonien de nation, & pere de Penelope, laquelle ſe nommoit pour ce ſubjet Icaris.
c *Echo.*] Fille de l'air, & maiſtreſſe de Pan: Les Phyſiciens denotent par ceſte Nymphe l'harmonie du ciel. Il y auoit vn Echo en Delphes, où ſe rendoient des oracles qu'on tenoit pour admirables.

APOLLON ET BACCHVS.

APOLLON.

De Cupidō Hermaphrodite, & de Priape, freres.

QVOY donc, Bacchus, dirons-nous que Cupidon, Hermaphrodite, & Priape, ſōt freres nez d'vne meſme mere; eux qui ſont ſi differens en forme & en façons de faire? Car outre que le premier eſt doüé d'vne ſinguliere beauté, il eſt encores bon archer, & s'eſt acquis vn Empire releué par deſſus toute autre puiſſance. Le ſecond n'eſt qu'vn effeminé, qui tient plus de la femme que de l'homme, & qui porte vn viſage ſi ambigu, qu'on ne peut iuger à le voir ſi c'eſt vn adoleſcent ou vne pucelle. Quāt au troiſieſme, qui eſt Priape, il ſent trop ſon homme. BACCHVS. Ne t'en eſtonne pas, Apollon; & n'en attribuë point la faute à Venus; mais bien aux peres qui ont eſté diuers: Car ceux-là meſmes qui ſont yſſus d'vn ſeul pere, & d'vn meſme ventre, naiſſent ſouuent l'vn maſle, & l'autre femelle, comme toy & Diane. APOLLON. Il eſt vray, mais nous ſommes ſemblables en ce que nous auons des meſmes deſirs: car nous aymons tous deux à tirer de l'arc. BACCHVS. Il eſt vray, mais vous eſtes auſſi diſſemblables, en ce que Diane met à mort ſes hoſtes en Scythie, & pour toy, tu deuines & gueris les maladies. APOLLON. Penſe-tu que ma ſœur ſe plaiſe entre les Scythes? Ie te iure qu'elle a faict deſſein, ſi quelque

Comme les hommes ſont differens, leurs inclinations ſont auſſi diuerſes.

Grec arriuoit iamais en Taurie de faire voile auec luy, n'ayant rien tant en hayne que le carnage & le ſang. BACCHVS. Elle faict bien vrayement: Mais ie te veux faire vn plaiſant conte de ce que Priape me voulut faire à [a] Lampſac. I'eſtois arriué à la ville, où il me reçeut, & me logea chez ſoy: & apres le ſouper où nous beuſmes à bon eſcient, comme nous fuſmes au lict, ce braue hoſte ſe leua ſur la minuict, & voulut faire ce que ie n'oſerois te dire. APOLLON. Quoy? te forcer. BACCHVS. C'eſt celà meſme; Tu as deuiné. APOLLON. Et toy, que dis tu pour lors? BACCHVS. Rien autre, ſi ce n'eſt que ie me pris à rire. APOLLON. Tu fis bien, & monſtras que tu auois de la diſcretion: Car il eſt excuſable d'auoir voulu corrompre vn ſi beau ieune homme que toy. BACCHVS. Si c'eſt pour ma beauté qu'il s'eſt addreſſé à moy, tu peux bien te tenir ſur tes gardes, comme cheuelu que tu es, & ſi beau que [b] Priape meſme eſtant à jeun t'aborderoit volontiers. APOL. Ie l'en empeſcheray bien, car i'ay vn arc en main pour me deffendre.

ANNOTATIONS.

a *Lampſac.*] Ville fort celebre qu'on nommoit autresfois Bituſa. Elle eſt fertile en toutes choſes, & principalement en vin.

b *Priape.*] Fils de Bacchus & de Venus, & gardien des Iardins. Ceux de Lampſac, dit Higin, auoiẽt accouſtumé de luy immoler vn aſne, comme l'animal qui a le plus de ſympathie auec luy, à cauſe de la monſtrueuſe longueur de ſon membre.

MERCVRE ET MAIE.

MERCVRE.

PEVT-ON treuuer dans le Ciel aucun Dieu, qui ſoit plus miſerable que moy, ma mere? MAIE. Ne dis point celà, Mercure. MERCVRE. Pourquoy ne le diray-je pas? Moy, qui ſeul ay vne infinité d'affaires qui me trauaillent, & qui ſuis ſubject à tant de diuers offices; car premierement, ſi toſt que ie ſuis leué du matin, il me faut balier le refectoire; puis ayant paré la ſale du Conſeil, & mis chaque choſe par ordre, ie ſuis contraint d'accompagner Iupiter, de courre tous les iours haut & bas, de faire ſes ambaſſades; & eſtant de retour, encore tout poudreux, de luy verſer de l'ambroſie: veu meſme qu'à la venuë de ce nouueau ſommelier, ie luy ſoulois ſeruir du Nectar. Et ce qui me faſche le plus,

Des offices & dignitez de Mercure.

Ce n'eſt pas le tout d'auoir pluſieurs beaux offices, il s'en faut ſçauoir acquitter.

c'eſt qu'entre tous les autres, ie ſuis le ſeul qui n'ay point de repos, non pas meſme de nuict; car alors il me faut conduire les ames à Pluton, & marcher en teſte d'vne troupe de morts, voire me treuuer à leurs iugements. N'eſtoit-ce pas aſſez de peine pour moy de trauailler tout le iour, d'aſſiſter aux luttes, de ſeruir de trõpette aux aſſemblees, & d'inſtruire les Ambaſſadeurs, ſans auoir la charge de diſpoſer des affaires des morts? Les enfans de Leda ſont aux Cieux, & aux Enfers, chacun à ſon tour: mais pour moy, il m'eſt force tous les iours de faire l'vn & l'autre. De plus, [a] les fils de ces malheureuſes femmes Alcmene & Semele ſont aſſis à la table à leur ayſe, & moy qui ſuis fils de Maje Athlantide, leur ſers de Copier par derriere. Ie ne fais que de reuenir tout maintenant deuers Sidon fille de Cadmus, (où Iupiter m'auoit enuoyé pour ſçauoir ce qu'elle faiſoit) & ſans me donner loiſir de prendre haleine, il m'a renuoyé en Arges, pour viſiter Danaé; Dequoy ne ſe contentant pas, il m'a encores enjoint de voir Anthiopie, & de m'en aller expres en Beotie. Mais pour moy ie luy ay dit hardiment, que ie n'en ferois rien, & que ie ne pouuois pas le ſeruir au delà de l'impoſſible, & plus que les eſclaues qu'ont les hommes en terre. MAIE. Ne me parle point de celà mon fils, le deuoir t'oblige, comme eſtant encore ieune, d'obeyr en tout à ton pere: Va t'en donc tout maintenant où l'on t'enuoye, tire droict à Arges, puis en Boëtie, & fais ce meſſage le plus viſte que tu pourras; de peur que ſi tu es trop le retif, tu ne ſois frappé; car il faut bien peu choſe pour mettre vn amoureux en colere.

ANNOTATIONS.

a *Les fils de ces mal-heureuſes femmes.*] Il entend parler d'Hercule & de Bacchus, enfans d'Alcmene & de Semele.

b *Arges.*] C'eſt vne ville de Laconie.

IVPITER ET LE SOLEIL.

IVPITER.

La conduitte du char du Soleil, & la cheute de Phaëton.

QV'A'S-TV faict, ô le plus meſchant des Tytans d'auoir perdu tous les biens de la terre, ayant laiſſé conduire ton char à vn mal-aduiſé ieune homme, lequel par ſa trop grande indiſcretion a bruſlé vne partie du monde, & alteré l'autre de froid, en retirant le feu

le feu trop loing. Bref il n'y a rien qu'il n'ayt troublé peſle-meſle. Que ſi ie ne l'euſſe precipité d'vn coup de foudre, & pris garde à ce qui ſe faiſoit, ſans doute ce beau chartier que tu nous auois enuoyé, euſt eſté cauſe de la perte generale de tous les hommes. LE SOLEIL. Ne te faſche point ie te prie, Iupiter, ie t'ay offenſé fléchiſſant aux prieres de mon fils: Mais ie ne penſois pas qu'il en deuſt arriuer vn ſi grand mal. IVPITER. Ne ſçauois-tu pas, que la conduite de ton char n'eſt pas de peu d'importance, & qu'il ne faut que ſe forligner tant ſoit peu du chemin, pour faire perir toutes choſes? Tu pouuois penſer que les cheuaux, comme courageux qu'ils ſont, ſe deſtourneroiēt tout auſſi-toſt, ſi l'on ne leur tenoit la bride ferme, & ſi on la laſchoit tant ſoit peu. Ton fils l'a eſpreuué à ſon dommage, & a veu ſes deſtriers, ores allant à la gauche, tantoſt à main droicte, ores au rebours de leurs cours, & tantoſt haut & bas, & où bon leur ſembloit: Car ce beau cocher ne ſçauoit ce qu'il faiſoit. LE SOLEIL. Ie ſçauois aſſez tout celà; & ie fus fort long temps à luy contredire, & luy dénier ce qu'il me demandoit. Mais quand ie vis qu'il m'en parloit auec tant d'inſtance, & m'en faiſoit meſme prier par ſa mere, l'ayant monté ſur le char, ie luy dis comme il le falloit conduire, l'aduertiſſant d'aller contre-mont, puis à bas, & de tenir ferme les reſnes, & ne les point laſcher aux cheuaux: adjouſtāt, qu'à faute de charier droict, il ſeroit cauſe de pluſieurs grands maux. Et il eſt croyable que n'eſtant qu'vn enfant, d'abord qu'il ſe vid monté ſur ce chariot flamboyant, il pencha la teſte en bas, & fut ſaiſi d'vne ſoudaine frayeur: Puis les cheuaux cognoiſſoient bien, qu'ils auoient vn ieune cocher, faiſant les retifs, ſe deſtournerent du chemin, & ſe precipitans eux meſmes furent cauſe de tous ces maux. Ie penſe bien que luy laſchant les reſnes, il voulut empoigner les limons. Toutesfois il en a jà reçeu la punitiō, & moy, Iupiter, le dueil & la peine. IVP. C'eſt trop peu de choſe que le ſupplice pour toy qui as eſté ſi hardy. Mais va, ie te pardonne pour ceſte fois. Prens garde neantmoins, ſi tu es ſage, de ne plus commettre vne ſemblable offenſe, ſi tu ne veux que ie te faſſe ſentir que le foudre de mon bras eſt plus enflammé que ton feu. Ie n'entends pas que tu ayes vn Lieutenant, ains que tu faſſes ta charge toy-meſme. Que les ſœurs de ton fils Phaëton enſeueliſſēt leur frere pres de [a] l'Eridan où il s'eſt laiſſé choir de ſon char; & que leurs larmes [b] ſe chāgent en ambre, & elles en peupliers. Pour toy, racouſtre ton char, (car l'eſſieu s'eſt rompu, enſemble l'vne des rouës) & chaſſe tes che-

C'eſt vn vice de pleindre vn temeraire, puis qu'il ſe met luy meſme dans le chemin de ſa perte.

Vn bon Gouuerneur ne ſe doit iamais ſeruir d'vn mauuais Lieutenāt.

uaux derechef. Mais ſouuienne toy de ce que ie viens de te dire.

ANNOTATIONS.

a *Eridan.*] Fleuue d'Italie, qui ſe va rendre dans la mer Adriatique. Il eſt à preſent nommé le Pau. C'eſt auſſi vn ſigne celeſte, proche voiſin du Mouton.

b *Se changent en ambre.*] Ouide en ſa Metamorphoſe dit, que les ſœurs de Phaëton à force de pleurer la cheute de leur frere, ſe fondirent en larmes d'ambre, & que Iupiter les transforma elles meſme en peupliers.

APOLLON ET MERCVRE.

APOLLON.

De Caſtor, & de Pollux.

ME pourrois-tu bien dire, Mercure, lequel de ceux-cy eſt Caſtor, ou lequel Pollux? car ie ne les puis cognoiſtre ny l'vn ny l'autre. MERCVRE. Celuy qui eſtoit hier auec nous c'eſt Caſtor, & voicy Pollux. APOLLON. Comment en iuges-tu, veu qu'ils ſont ſi ſemblables, & ont tous deux des meſmes traicts de viſage? MERCVRE. Parce que Pollux a ſur la face vne marque des playes qu'il reçeut combattant à l'eſcrime, & entr'autres de celles dont il fut bleſſé par Bebric fils d'Amice, qui nauigeoit auec a Iaſon. Or on ne void point de telles balafres à l'autre, ains il eſt entier & net de viſage. APOLLON. Ie te ſçay fort bon gré de ce que tu m'as appris ces differences; car ils ſe reſſemblent en toute autre choſe, ſoit qu'on regarde la moitié de l'œuf, & l'eſtoile qui paroiſt au deſſus; ou qu'on les conſidere tenans vn dard en main, & montez ſur vn cheual blanc. Tellement que me trompant pluſieurs fois ſans y penſer, i'ay donné le nom de Caſtor à Pollux, & à Caſtor celuy de Pollux. Mais que veut dire, que tous deux enſemble ne font point leur demeure auec nous, ains chacun à ſon tour, & qu'ores l'vn meurt, & tantoſt l'autre renaiſt, & eſt deïfié? MERCVRE. C'eſt vn amour fraternelle qui les oblige à cela; car ils ont faict ce partage, parce qu'ils ont veu qu'il falloit que l'vn des fils de Leda mouruſt, & que l'autre fut immortel. APOLLON. Celà ne me ſemble pourtant gueres bon, Mercure, puis que de ceſte façon ils ne ſe voyent pas mutuellement l'vn l'autre, & ſelon qu'ils l'euſſent biẽ deſiré. Auſſi quel moyen treuueroient-ils de ce faire; ceſtuy-cy eſtant au rang des Dieux, & l'autre parmy les mortels? Au demeurant, bien que ie me meſle de deuiner; qu'Eſculape

exerce la Medecine: que tu enſeignes la lutte, & autres tels exercices à la ieuneſſe; que Diane face l'office de ſage-femme, & qu'vn chacun des autres ayt quelque art vtile aux Dieux ou aux hõmes; ſi ne faut il pas que pour tout celà, ceux-cy, qui ſont deſià grands, banquetent auec nous & demeurent touſiours oiſifs. MERCVRE. Non de verité; mais il leur eſt enjoinct [b] de ſeruir à Neptune, de courir par toutes les mers, & s'ils voyent en quelque lieu les Nochers ſur le poinct de faire naufrage, de s'aſſeoir ſur le maſt du nauire, & ſauuer ceux qui nauigent dedans. APOL. O que ce meſtier me plaiſt, & qu'il eſt profitable!

ANNOTATIONS.

a *Iaſon.*] Fils d'Eſon, lequel en la fleur de ſon aage ſe mit ſur le vaiſſeau dit Argos, auec l'eſlite de la ieuneſſe Grecque; & fit voile en Colchos pour y conqueſter la toiſon d'or.

b *De ſeruir à Neptune.*] Caſtor & Pollux, dits d'vn autre nom Tyndarides, eſtoient cõmis de la part de Iupiter à ſeruir de phare aux Nochers, & les faire ſurgir au port où ils faiſoient voile.

LES DEVIS MARINS.

DORIS ET GALATEE.

DORIS.

Ces deuis ſont faits à meſme fin que les precedẽs.

ET BIEN, Galatee, tu ne ſçais pas le rapport qu'on m'a faict? c'eſt que i'ay ouy dire que [a] Polipheme, ce beau Berger de Sicile s'en va mourant d'amour pour toy? GALATEE. Ne t'en penſe pas mocquer, Doris, car tel que tu le vois, il eſt fils de Neptune. DORIS. Et puis, quand il ſeroit fils de Iupiter meſme, il ne laiſſe pas d'auoir la peau rude & veluë; &, ce qui eſt de plus laid, de porter vn ſeul œil au milieu du front. Ne ſois pas ſi folle de croire que la race luy ſerue de quelque choſe à la beauté. GALAT. Ce rude cuir que tu blaſmes tant en luy, eſt vne marque d'vn courage viril, & non vne deformité, & ſon œil ne luy ſied pas mal au milieu du front, car il void auſſi bien que s'il en auoit deux. DORIS. A t'ouyr parler, Galatee, il ſemble que Polipheme eſt ton amoureux, & non ton amy. GALAT. Il n'eſt ny l'vn ny l'autre, & ce que i'en dis, c'eſt parce que ie ne puis ſouffrir des paroles ſi audacieuſes. Auſſi vois-je bien que tu n'en parles que par enuie. Te ſouuiens-tu qu'vn iour qu'il menoit paiſtre ſon beſtail, nous voyant

Ce que la Nature nous a donné eſt bien difficile à oſter.

eſbattre pres des riues de l'eau, ſur les ſpacieuſes marches du mõt Ethna, du coſté qui ſ'eſtend le long du riuage entre les montagnes & la mer, il ne daigna pas ſeulemẽt tourner la veuë ſur vous, ains m'eſtimant la plus belle de toutes, ne ceſſa de me regarder moy ſeule. Ce vous eſt vne preuue euidente, que ie ſuis la plus accomplie, & la plus aymable, & qu'on ne tient conte de vous. DORIS. Crois-tu que nous ſoyons enuieux de ce qu'vn Berger borgne, & tout cõtre-faict, t'eſtime la plus belle d'entre nous. Vrayement voylà bien dequoy? Que peut-il loüer autre choſe en toy que la ſeule blancheur? Car ie penſe, que cõme nourry, qu'il eſt au fourmage & au laict, il eſtime beau tout ce qu'il void eſtre pareil à ces choſes. Que ſi tu deſires ſçauoir ſi tu as bonne grace, monte au ſommet de ce rocher, [b] & te regarde dans l'eau lors qu'elle ſera calme: Tu ne verras rien autre qu'vne blancheur, laquelle n'eſt pas beaucoup priſee, ſi pour l'embellir il n'y a tant ſõit peu de vermeillon. GALATEE. Ie t'aduoüe bien celà; mais toute blanche que ie ſuis ie ne laiſſe pas d'auoir pour ſeruiteur vn ſi braue Paſteur, là où vous n'eſtes careſſees que des ſimples Bergeros, & Nochers. Or entre-autres dons qu'a Polipheme, il eſt fort bon Muſicien. DORIS. Tay-toy, Galatee, tu nous en veux bien faire accroire. Nous l'oüyſmes chanter n'agueres, lors qu'il alloit s'esbattant pour l'amour de toy. Mais, ô bien-aymee Venus, on l'euſt pris ayſément pour vn aſne qui brait. Car le corps de ſa lire reſſembloit à la carcaſſe de la teſte d'vn Cerf; & le manche eſtoit long d'vne coudee. Pour les cordes, elles eſtoient attachees ie ne ſçay comment, ſans eſtre tenduës auec la cheuille. Il joüoit ſur ce plaiſant inſtrument la chanſon du monde la plus ridicule, qu'il accordoit au ſon de ſa belle voix, auec tant d'harmonie & de grace, que nous en penſaſmes mourir de rire. Echo meſme (bien qu'elle ne ceſſe de ſe joüer à la voix) ne daigna iamais luy reſpondre, & ſembloit qu'elle euſt honte d'imiter ſont chant mal-plaiſant, & propre tant ſeulement à faire rire. Ce qui rendoit encore pl⁹ ridicule cet Amoureux, c'eſt qu'il portoit entre ſes bras pour joüet le fan d'vn Ours, tout velu comme luy. Qui ne te porteroit enuie, Galatee, d'auoir vn ſi beau ſeruiteur? GAL. Ie voudrois bien voir, Doris, ſi le tien a plus de grace & de voix que le mien, & s'il joüe mieux de la lyre. DORIS. Ie n'eus iamais point de ſeruiteur, & ſi ne m'eſtime point digne à preſent d'en auoir. N'aye peur que ie porte enuie à ta condition. Ie ſuis fort contente que tu demeures auec ton Cyclope, & que tu aymes au reciproque ce

La beauté n'eſt iamais ſans vanité.

Il y a touſiours de l'ambition entre les égaux.

gracieux Amant, qui ſent l'eſchauffé comme vn Boue; qui ne vit que de chairs cruës, & qui deuore les hoſtes qu'il treuue dans ſa cauerne.

ANNOTATIONS.

a *Polipheme.*] Fils de Neptune, & de Tooſa fille de Phorcus. Il eſtoit de hauteur exceſſiue, n'auoit qu'vn œil au milieu du front, & aimoit la Nymphe Galatee. Ce fut luy qui deuora quatre compagnons d'Vlyſſe, mais il en euſt bien ſa raiſon, car l'ayant enyuré il luy creua ſon œil. Voy ce qu'en diſent [1] Homere, & [2] Virgile. [1] *9. Odyſſ.* [2] *3. Eneid.*

b *Et te regarde dans l'eau.*] Il y a vne ſemblable feinte dans l'vne des Eclogues de Virgile, où il introduit vn Berger qui dit:

Ie ne ſuis pas ſi laid; n'agueres au riuage
D'vn ruiſſeau doux-coulant ie vis mon beau viſage.

LE CYCLOPE ET NEPTVNE.

Le Cyclope.

D'Vlyſſe & de Polypheme.

VOy ie te prie, mon pere, le tort que m'a faict vn meſchant eſtranger, me creuant l'œil, comme ie dormois, & eſtois tout aſſoupi de ſommeil. NEPTVNE. Quoy? quelqu'vn a t'il bien eſté ſi hardy, que de te traitter de la ſorte? LE CYCLOPE. Ouy vrayement, & ce barbare ſe faiſoit nommer *Nul* du commencement. Mais depuis qu'il a pris la fuitte, & s'eſt eſchappé de la portee des traicts, il s'eſt donné le nom d'Vlyſſe. NEPTVNE. Ie ſçay bien ce que tu veux dire, c'eſt d'vn homme [a] d'Itaque dont tu parles, qui ſ'en retournoit d'Ilion ſur mer. Toutesfois ie ne penſe pas qu'il ſoit ſi hardy de t'auoir faict celà. LE CYCLOPE. Eſtant de retour du paſturage, ie ſurpris en ma cauerne pluſieurs larrons qui me volloient mon troupeau, & ayant tout auſſi-toſt bouché l'entree auec vne groſſe pierre, i'allumay du feu; & comme i'eſtois apres à faire bruſler vn arbre que i'auois apporté de la montagne, ie deſcouuris qu'ils taſchoient de ſe ſauuer; & pour lors, comme de raiſon, i'en pris quelques-vns d'entre-eux, & les deuoray: Mais ce galand, ſoit qu'il s'appellaſt *Nul*, ou, *Vlyſſe*, me fit boire vn breuuage venimeux, fort doux neantmoins, & qui flairoit bon, mais faict expres pour me trahir & troubler l'eſprit; car en meſme inſtant que i'en eus auallé, toutes choſes me ſembloient tourner, & la cauerne meſme eſtre renuerſée. Bref ie n'eſtois plus à moy-meſme, & ceſte liqueur m'endormit d'vn profond ſommeil. Il eut cependant loiſir de prendre vn tizon, duquel il me creua l'œil,

Le vin eſt ce Nepanthe deſcrit dans Homere, qui nous faict tout oublier; auſſi eſt il la mort de la memoire.

l'ayant bruslé par le bout. NEPTVNE. Vrayement il falloit que tu fusses bien endormy, de ne point t'esueiller pendant qu'on te traictoit ainsi. Mais dy moy, de quelle façon s'eschappa cet Vlysse, & comme pût-il oster la pierre de l'entree. LE CYCLOPE. Ce fut moy-mesme qui l'ostay, afin de le prendre mieux à l'ayse à la sortie; car m'estant mis à l'entree, ie tastois de tous costez auec les mains pour tascher à l'attraper, ne laissant sortir que les brebis pour s'en aller au pasturage sous la cõduite d'vn gros belier. NEP. Ie voy bien que c'est, il se mesla parmy, & s'eschappa secrettemẽt sans que tu y prisses garde; mais il falloit crier, & les autres Cyclopes luy eussent couru apres. LE CYCLOPE. Ie les appellay bien, mon pere, & ils ne manquerent pas d'y venir; mais apres qu'ils se furent enquis du nom du larron, & que ie leur eus dit, que Nul m'auoit fait celà, me croyans fol & hors de moy-mesme, ils s'en retournerent sans me donner aucun secours. Voylà comme ce meschant m'a deçeu par vn nom feint à plaisir. Et ce qui m'a le plus tourmenté, c'est qu'il vsoit enuers moy de ces paroles de reproche; *Ton pere mesme Neptune ne te guerira point.* NEPT. Ne te soucie, mon fils, ie ne le puniray que trop, & luy apprendray, Que si ce m'est vne chose impossible de guerir les aueugles, i'ay assez de puissance pour sauuer ou submerger ceux qui nauigent comme luy.

ANNOTATION.

a *Itaque.*] C'est vn petit hameau d'où estoit natif Vlysse, lequel auoit accoustumé de dire, qu'il preferoit la fumee de son Itaque aux plus superbes villes du monde.

NEPTVNE ET ALFEE.

NEPTVNE.

Du fleuue Alfee & de la fontaine Aretuse.

QVE veut dire a Alfee, que tu es le seul entre les fleuues qui se vont rendre dans la mer, qui n'es point meslé auec la marce, comme ils le sont tous; car coulant bellement, & sans te respandre au large, tu te resserres en la mer, & tenant tousiours vn mesme cours en ta source, la trauerses entierement, & à la façon des

* *Oiseaux de riuiere.*

*Lares, ou des Airons, penetres au plus profond, puis sors tout à coup, & te fais voir esleuant tes vagues en haut? ALFEE. C'est que ie suis amoureux, Neptune; Ne me reprens donc point; car

tu l'as bien eſté autresfois. NEPT. Eſt-ce de l'amour d'vne femme dont tu es eſpris, Alfee, ou d'vne Nymphe, ou bien de quelqu'vne de ces Nereïdes? ALFEE. Nenny, mais d'vne fontaine. NEPT. En quel lieu de la terre prend elle ſa ſource? ALFEE. en la Sicile, & ſe nomme [b] Arethuſe. NEPT. Il y a long temps que ie la connois, ô Alfee, & c'eſt vrayement vne fontaine qui n'eſt pas laide, mais fort claire, & où l'on void boüillonner vne eau pure, embellie par le ſablon, ſur lequel paroiſt ſon onde argentine. ALFEE. Tu connois dõc ceſte fontaine, Neptune? Sçache que ie m'en vay la voir. NEPT. Va t'y en à la bonne heure, & puiſſes-tu eſtre bien-heureux en amour. Mais dy moy, en quel endroict as-tu veu Arethuſe, veu que tu es d'Arcadie, & elle de Syracuſe? ALFEE. Tu me retardes trop icy, Neptune, & m'interroges auec trop de curioſité. NEPT. Tu dis bien, va-t'en voir tes amours, & hauſſant tes vagues ſur la mer, meſle toy au courant de ceſte fontaine, afin que vous ſoyez faits tous deux vne meſme eau.

Les choſes inanimees s'entr'ayment, & cõme dit Virgile, les arbres ont leurs amours.

ANNOTATIONS.

a *Alfee.*] Ce fleuue n'eſt pas beaucoup loing d'Aquilee, & c'eſt en iceluy, où quelques-vns tiennent que fut ietté l'Empereur Conſtantin, apres qu'on l'euſt mis à mort.

b *Arethuſe.*] Fille de Neree & de Doris, & compagne de la Nymphe Eris & de Diane, qui l'a transforma en vne fontaine de ſon nom, la voyant pourſuiuie par Alfee.

MENELAS ET PROTHEE.

MENELAS.

IL eſt croyable, [a] Prothee, que tu te peux transformer en eau, ſi tu veux, puis que tu es marinier, & qu'on te void ſouuent, ores transmüé en arbre, & tantoſt en Lyon: ce qu'il ne faut pas treuuer eſtrange. Mais ie voudrois bien ſçauoir s'il ſe peut faire, qu'ayant la mer pour demeure, tu te changes en feu? Pour moy, c'eſt vne choſe que ie ne puis croire. PROTHEE. Ne t'en eſtonne point, Menelas, car il eſt ainſi. MENELAS. Ie l'ay veu moy-meſme: Mais afin que ie ne te cele riẽ, il me ſemble que tu vſes d'enchantemẽt, & trompes la veuë des regardans, ſans que neantmoins tu ſois tel que tu leur parois eſtre. PROT. Tu dis vray: Quelle tromperie pourroit-on faire en matiere de choſes ſi manifeſtes? N'as-tu pas veu clairement en combien de formes ie me ſuis ſouuent tranſ-

Les transformations de Prothee.

Qui veut paroiſtre dans le monde pour le iourd'huy, il faut qu'il prenne autant de formes que Prothee.

müé? Que ſi tu ne le veux croire, & ſi la choſe te ſemble trop fauſſe, ou telle qu'vne illuſion qui ſe preſente à tes yeux, mets moy la main deſſus, lors que ie ſeray tout en feu, & tu verras ſi tu ne le ſentiras point, ou ſi c'eſt vne feinte. MENE. L'experience n'en eſt pas ſeure, Prothee. PROT. N'as-tu iamais veu Polype, Menelas, & ne ſçais-tu point encore le naturel de ce poiſſon? MENELAS. Il me ſemble l'auoir veu pluſieurs fois, mais ie voudrois bien ſçauoir de toy, quelles ſont ſes proprietez? PROT. C'eſt que ſ'il ſ'approche, ou ſ'attache à quelque pierre auec ſes écailles aiſlees, il ſe rend tout auſſi-toſt pareil à elle, & change de couleur à la ſemblance de la pierre, afin que ceſte conformité le faſſe paroiſtre vn caillou à la veuë du peſcheur, & qu'il ſ'eſchappe par ce moyen de ſes reths. MENELAS. On le tient ainſi; mais c'eſt bien vn plus eſtrange faict de toy? PROT. Ie ne ſçay pas, Menelas, lequel des deux tu crois, n'adjouſtant point de foy à tes propres yeux. MENELAS. Ie ne doute pas que ie ne l'aye veu: mais c'eſt vne choſe du tout prodigieuſe, qu'vne meſme perſonne ſe change en feu, & en eau.

Les flatteurs ſont les Polypes de noſtre temps.

ANNOTATION.

a *Prothee.*] Roy d'Egypte, qui ſucceda à Pheron au Royaume, & regna lors de la deſtruction de Troye. Ce que les Poëtes ont feint de ſes changements & tranſmutations, ils l'ont tiré de la façon de faire des Egyptiens, leſquels ſelon ce qu'en dit Diodore, auoient de couſtume de porter ſur leurs teſtes pour marque de principauté la forme d'vn Lyon, d'vn Taureau, d'vn Dragon, d'vn arbre, & quelquesfois du feu. Voy ce qu'en dit Virgile.

PANOPE ET GALENE.

PANOPE.

Effects de la Diſcorde pour le prix de la beauté.

VEIS-tu bien hier, Galene, quelles choſes fit la Diſcorde au ſoupper en Theſſalie, parce qu'on ne l'auoit point appellee au feſtin? GALENE. Ie ne m'y trouuay point auſſi, Panope, car Neptune m'auoit enjoint de tenir cependant la mer tranquille & bonaſſe. Mais dy moy donc, qu'eſt-ce que fit la Diſcorde, eſtãt là preſente? PANOPE. Thetis, & Pelee ſ'eſtoient deſià retirez en leur chambre, & y auoient eſté conduits par Amphytrite, & Neptune, lors que la Diſcorde au deſçeu de tous (ce qui luy fut fort facile, car les vns d'entr'eux beuuoient, & les autres ſe joüoient, ou bien eſcoutoient le ſon de la lyre d'Apollon, ou les airs que chantoient

Pour bien definir la Diſcorde, il faut la voir quant elle eſt en action.

chantoient les Muſes) ietta au milieu du banquet vne pomme toute d'or, autour de laquelle eſtoient eſcrits ces mots: LA PLVS BELLE LA PRENNE. Or il aduint de fortune qu'en roulant, elle paruint au meſme lieu où Iunon, Venus, & Pallas eſtoient aſſiſes. D'abord que Mercure l'euſt leuee, il leut l'eſcriture, pendãt que nous autres Nereïdes eſtions là ſans dire mot, car qu'euſſions nous faict en preſence de celles-cy? & tout à coup elles commencerent à s'entrebattre, chacune eſtimant que la pomme fuſt ſienne. Et ie crois que ſi Iupiter n'y euſt mis la paix, on en fuſt venu aux mains. Ie ne veux point iuger de cecy, leur diſt-il, (bien qu'elles en fuſſent fort contẽtes.) Allez vous-en au mont Ida, vers le fils de Priam, car il eſt ſi curieux de la beauté, qu'il n'en ſçauroit mal iuger, & vous verrez s'il ne vous dit bien-toſt quelle eſt la plus belle d'entre vous. GALENE. Qu'ont donc faict les Deeſſes, Panope? PANOPE. Ie penſe qu'elles s'en vont aujourd'huy au mont Ida. GAL. Comme ſçaurons nous qui ſera iugee la plus belle? PANO. Ie te declare dés à preſent, que ſi le Iuge n'eſt du tout aueugle, Venus reſtera victorieuſe.

TRITON, NEPTVNE, ET AMIMON.

TRITON.

Le raviſſement d'Amimon par le Dieu Neptune.

IL vient tous les iours vne pucelle en [a] Lerna pour y puiſer de l'eau. C'eſt la fille du monde qui m'agree le plus, Neptune: car elle a le corps extremement bien fait. NEPTVNE. Eſt-ce quelque fille de maiſon, Triton, ou bien vne ſimple ſeruante qui porte ceſte eau? TRIT. C'eſt l'vne des cinquante filles de Danaüs, nommée [b] Amimon; car ie l'ay interrogee de ſon nom, & de ſon extraction. Ce Danaüs traicte ſes filles bien rudement, & les exerce fort au trauail, iuſques à les enuoyer puiſer de l'eau, pour leur apprendre à n'eſtre point pareſſeuſes. NEPT. Eſt-il poſſible qu'elle faſſe vn ſi long chemin toute ſeule, depuis Arges, iuſques à Lerna? TRIT. Celà eſt: Car Arges eſt fort aride, comme tu ſçais, tellement qu'il eſt beſoin d'y porter de l'eau pour l'arrouſer ſouuent. NEPT. O Triton, tu m'as mis la puce à l'oreille, me parlant de ceſte fille! Allons nous-en donc vers elle? TRIT. Allons-toſt, car l'heure de puiſer de l'eau s'approche, & elle ne ſçauroit eſtre

La premiere gloire d'vn pere, c'eſt d'endurcir ſes enfans au trauail.

maintenant qu'à my-chemin de Lerna. NEPT. Tiens ton char tout preſt, ou bien, parce que tu ſerois trop long temps à l'accommoder, & atteler tes cheuaux, arreſte-moy quelque Dauphin des plus legers que tu pourras treuuer. I'iray, ce me ſemble, plus viſte de la façon. TRIT. Voicy le plus prompt. NEPT. Celà va bien; Allons donc, Triton, ne me quittes point: car auſſi-toſt que nous ſerons arriuez à Lerna, ie me mettray en ambuſcade en quelque coing, pẽdant que tu la deſcouuriras de loing. TRIT. Parle bellement; la voicy venir. NEPT. Vrayement c'eſt vne belle fille, Triton, & qui eſt en la fleur de ſon aage. Il faut que nous l'enleuions, AMIMON. Hé meſchant homme que tu es! pourquoy m'enleues-tu? En quel pays me veux-tu mener? Tu es ſans doute quelque voleur enuoyé de la part de noſtre oncle Egyptus? Ie crieray, à l'ayde mon pere, l'on me rauit. TRIT. Tay-toy, Amimon, c'eſt Neptune. AMIMON. Tu es vn meſchant homme, qui que tu ſois, de me forcer ainſi, & me tirer en la mer. Miſerable que ie ſuis, i'eſtouferay, & me noyeray dans l'eau! NEPT. N'aye peur, tu n'auras aucun mal. Auſſi-toſt que i'auray frappé de mon Trident le rocher qui eſt tout contre ce bras de mer, i'en feray rejaillir vne fontaine, qui aura le meſme nom que toy, & tu ſeras la ſeule entre tes ſœurs, qui ne portera point d'eau apres ta mort.

Les extremitez forcent les plus courageux, à implorer le ſecours d'autruy.

ANNOTATIONS.

a *Lerna.*] C'eſt vne ville du Peloponeſe, ſelon Ptolomee.

b *Ammon.*] Quelques auteurs deſcriuent ceſte fable tout autrement que Lucian; car ils diſent, que comme ceſte fille s'exerçoit a la chaſſe dans les foreſts, elle bleſſa vn Satyre, & fut peu apres enleuee par Neptune.

NOTVS ET ZEPHIR.

NOTVS.

La fille d'Inachus changee en vache.

DY moy, Zephir, Iupiter n'a-t'il pas violé ceſte geniſſe, que Mercure conduit par la mer en Egypte? ZEPHIR. Tu dis vray, Notus, mais elle n'eſtoit pas geniſſe à lors, ains fille du fleuue Inachus; tellement que Iunon en eſtant ialouſe, la fit telle que tu la vois maintenant: car elle cognoiſſoit bien que Iupiter en eſtoit amoureux. NOTVS. N'ayme-t'il point encor' à preſent ceſte vache? ZEPHIR. Ouy ſans doute, & c'eſt la cauſe pour la-

quelle il l'enuoye en Egypte, nous ayant faict deffenſes expreſſes de ne point troubler la mer, iuſques à ce qu'elle l'eut trauerſée à la nage. Ce qu'il en faict, c'eſt afin qu'eſtant pleine, elle s'en aille en ce pays pour ſe deſcharger de ſon fruict, qui ſera deïfié auſſi-bien qu'elle. NOTVS. Quoy? vne geniſſe ſera-t'elle Deeſſe. ZEPH. Celà eſt, Notus, & ſi i'ay ouy dire à Mercure, qu'elle aura ſur les nochers vn Empire abſolu, & ſera noſtre maiſtreſſe, ayant le pouuoir de laſcher celuy d'entre nous que bon luy ſemblera, ou de l'empeſcher de ſouffler. NOTVS. Il faut donc l'honnorer, Zephir, puis qu'elle eſt deſià noſtre maiſtreſſe: Car, par Iupiter, ce faiſant, elle nous ſera fauorable. ZEPHIR. Mais il me ſemble qu'elle a deſià trauerſé, & eſt abordee à la riue. Ne vois-tu point qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & que Mercure l'a transformee derechef en vne belle femme. NOTVS. C'eſt vn faict eſtrange, Zephir, de dire qu'elle n'a plus de cornes, plus de queuë, ny plus de pieds fendus, ains eſt vne agreable pucelle. Mais que veut dire que Mercure, au lieu d'vn beau ieune homme qu'il eſtoit, s'eſt tranſmüé maintenant en vn laid muſeau de chien? ZEPH. Ne nous ſoucions pas de celà, car il ſçait luy-meſme mieux que nous ce qui eſt de faire.

Noſtre propre paſſiõ eſt ceſte Cyrcé qui no' tranſforme en beſtes.

NEPTVNE ET LES DAVPHINS.

NEPTVNE.

IE vous cheris, Dauphins, de ce que de tout temps vous auez aymé les hommes. Car vous portaſtes jadis en l'Iſthme le fils d'Inon, le receuant du plus haut des rochers Scironides, d'où il fut precipité auec ſa mere. Et toy entr'autres ayant preſté l'eſchine à ce joüeur de harpe, natif de Metymne, tu l'as mis à bord aux riues de Tenar, tout chargé qu'il eſtoit de ſes hardes, & de ſon inſtrument, & l'as garanty de la cruauté des Corſaires. LES DAVPHINS. Tu ne te dois pas eſtonner, Neptune, ſi nous faiſons du bien aux hommes, puis que nous meſmes, d'hommes que nous eſtions parauant, auons eſté faicts poiſſons. NEPTVNE. I'en ſuis vrayement bien faſché, & ſçay fort mauuais gré à Bacchus, de ce qu'apres vous auoir vaincus en vne bataille nauale, il vous a donné ceſte forme. Car il ſe deuoit contenter de vous faire ſes eſclaues, comme les autres qu'il a ſubjuguez. NEPTVNE. Mais fais moy

La loüange des Dauphins.

le recit en peu de mots de toute la fortune d'Arion. LE DAVPHIN. Periander, qui l'aymoit vnicquement, l'enuoya querir vn iour, ſçachant bien qu'il excelloit en ſon Art. Apres qu'Arion euſt demeuré long temps auec ce Tyran, & qu'il ſe vid comblé d'or & d'argent, il luy prit volonté de faire voile à Methymne, pour y paroiſtre auec les richeſſes acquiſes en vne terre eſtrangere. Il ſe mit doncques, ſans y penſer, dans vn vaiſſeau tout plein de pyrates & de voleurs, leſquels conſpirerent ſa mort au milieu de la mer Egée. Au plus fort de ces extremitez, & lors qu'il n'attendoit que le dernier coup de la main de ſes infidelles; Permettez à tout le moins, leur diſt-il, (car i'eſcoutois le tout, coſtoyant le nauire à la nage) qu'auant que mourir, ie joüe ſur ma harpe quelque air funeſte & lugubre; & apres vous verrez comme de mon propre gré ie me ietteray dans la mer. Les Nochers fleſchirent ſous ſes prieres, & ſoudain Arion s'eſtant chargé de ſes hardes, ſe mit à charmer les ondes par ſes fredons, & celà fait, il ſe lança dans les flots, ne penſant pas de reuoir iamais plus la terre. Mais ie le reçeus tout auſſi-toſt ſur mon dos, & le rendis ſain & ſauue à Tenar. NEPTVNE. Va, ie te loüe de ce qu'aymant la Muſique, tu as ſi bien ſçeu cognoiſtre le plaiſir que tu pris aux airs melodieux d'Arion.

Les ſciences nous donnent de l'honneur & de l'or.

ANNOTATION.

a *A ce ioüeur de harpe.*] Il entend parler d'Arion, la fortune duquel eſt naifuement deſcrite dans du Bartas en fort beaux termes.

Du Bartas, Iournee 5.

NEPTVNE, ET LES NEREIDES.

NEPTVNE.

QVE le deſtroict, où ceſte fille a eſté ſubmergee ſoit dit Helleſpont de ſon nom; Quant à ſon corps, i'entens que vous autres, Nereides, le preniez & l'emportiez en la terre des Troyens, afin qu'il y ſoit enſeuely par les habitãs du pays. LES NEREIDES. Ne fais pas celà, Neptune, ſi c'eſt ton bon plaiſir; mais permets que les honneurs de ſa ſepulture luy ſoient faicts dans la mer, à laquelle elle a donné le nom. Nous en auons pitié vrayement, pour les choſes indignes, & execrables qu'elle a ſouffertes de ſa maraſtre. NEPTVNE. Il n'eſt ny beau ny honneſte Amphitrion, qu'elle

D'Helle & de Frixus enfans d'Athamant.

Le droict de ſepulture eſt le commun tribut qu'on doit aux defunct.

soit icy enseuelie, ou bien sous le sable: Il vaut beaucoup mieux, comme i'ay desià dit, la porter au pays des Troyens en Cherronese. Ce ne luy sera pas peu de soulas, que dans peu de temps Ino sa marastre souffre la mesme peine, & tombe en la mer, par le moyen d'Attamant, qui la poursuiura depuis le haut de Citheron du costé de la mer, ayant son enfant entre les bras. LES NEREI. Mais si nous voulons faire plaisir à Bacchus, il la faudra sauuer; car Ino l'a nourry & esleué. NEPT. Elle ne le merite pas, pour sa grãde meschancete. Toutesfois il le faut, Amphitrion, puis que c'est pour l'amour de Bacchus. LES NEREI. Nous voudrions bien sçauoir, comme elle s'est laissée choir du Belier en bas; & pourquoy son frere Frixus a esté porté sain & sauue? NEPT. Il ne faut pas s'en estonner, car c'est vn ieune homme qui peut resister aux vagues quand bon luy semble: Mais pour elle, n'ayant iamais monté sur vn semblable animal; & d'ailleurs voyãt de si profonds abysmes, toute esperduë qu'elle estoit, & estourdie par l'impetuosité du vent, elle n'a eu la force de se prendre aux cornes du Belier; & voilà comme elle est tombee dans la mer. LES NEREIDES. Si nous semble-t'il, que c'estoit bien la raison que la Nuë, comme sa mere, l'empeschast de choir. NEPT. Vous dictes vray; Mais ne sçauez vous pas que le pouuoir de la Parque est plus grand que celuy de la Nuë?

La mort chasse biẽ loing tous obstacles.

IRIS ET NEPTVNE.

IRIS.

IVPITER te commande, Neptune, de retenir le cours de ceste Isle errante, laquelle distraicte d'auec la Sicile, va nageant sous les eaux; & de faire en sorte, qu'elle demeure maintenãt en terre ferme au milieu de la mer Egée, l'arrestant là le plus seurement qu'il te sera possible; car il en a besoin. NEPT. Il sera faict comme tu dis, Iris; Mais quel plaisir prendra-t'il de voir ceste Isle apparente, & ne flottant plus sur l'eau? IRIS. Il faut que Latone, qui est aux trauaux de l'enfant, s'y en aille accoucher. NEPT. Quoy? le Ciel ne suffit-il point pour cet effect, & toute la terre n'est-elle pas assez grande pour receuoir son enfant? IRIS. Nenny, Neptune; car Iunon a faict commandement à la terre, auec vn grand ser-

De l'Isle de Delos, & de Latonne.

ment de refuſer à Latone vn lieu pour ſon enfantement. Or ceſte Iſle n'eſt point obligee au ſerment, parce qu'elle eſtoit parauant inuiſible. NEPT. Ie ſçay maintenant ce que tu veux dire. Arreſte-toy, Iſle, & te leue derechef hors de l'eau, ſans te tranſporter plus auant: Demeure ferme, & reçois, bien-heureuſe, [b] les deux enfans de mon frere, qui ſont les plus beaux de tous les Dieux. Et vous, [c] Tritons, apportez Latone en icelle, & que tout y ſoit calme & paiſible. Quant à ce Dragon qui l'a troublé maintenant par vne influence contraire en luy faiſant peur, tout auſſi-toſt que les enfans ſeront naiz, ils l'iront aſſaillir, & vangeront le tort faict à leur mere. Cependant, va-t'en dire à Iupiter que tout ſe porte bien, & que l'Iſle de Delos eſt encloſe pour y receuoir Latone, quand elle ſera ſur le poinct d'enfanter.

La Naiſſance des Grands s'appuye ſur des bons fondemens, auſſi ſont ils naiz pour ſeruir de colomnes à leur eſtat.

ANNOTATIONS.

a *Si en aille accoucher.*] Par l'allegorique enfantement de Latone en l'Iſle de Delos, les Philoſophes ou Chymiſtes entendent la perfection de leur grande œuure, ou pierre Philoſophale.

b *Les deux enfans de mon frere.*] Il entẽd le Soleil & la Lune enfãs de Iupiter, qu'il ne nõme pas ſans ſubiect les plus beaux de tous les Dieux, puis que ce ſont eux qui donnent de la grace & du luſtre aux plus belles choſes.

c *Tritons.*] C'eſtoient les Meſſagers d'amour de Neptune. I'en ay faict autresfois ces vers.

Le deſtroict naufrageux du mal-heur qui l'attend
Luy faict encrer ſa nef; mais ſi toſt qu'il entend
Des Tritons meſſagers la coquille ſonante,
Il vogue derechef; Pilote mal-appris,
Qui voulant aborder en l'Iſle de Cypris,
Perd l'honneur & les biens au port de ſon attente.

XANTVS ET LA MER.

XANTVS.

Pleinte du fleuue Xantus.

REÇOY moy dans tes vagues, ô mer, car i'ay trop ſouffert de mal; & eſteins ie te prie ces bruſlures qui me ſont ſi cuiſantes. LA MER. Dequoy te plains-tu, Xantus? [a] dy moy qui t'a bruſlé? XANTVS. C'eſt Vulcan. Las ie ſuis tout en feu pauure miſerable, & ne ſçay plus que faire! LA MER. Pourquoy donc t'a t'il ietté du feu? XANTVS. C'eſt pour l'amour du * fils de Thetis; car lors qu'il faiſoit vn maſſacre des Phrygiens, l'ayant prié de s'en deſiſter, & voyant qu'au lieu de ce faire, il m'empeſchoit mon cours, & me bouchoit le paſſage à force de cadauers entaſſez l'vn ſur

* *C'eſt Achille.*

l'autre, ie ſortis hors de mes bornes, & me deſborday tout à coup pour le ſubmerger, & l'empeſcher de reſpandre d'auantage de ſang. Cependant voilà Vulcan (lequel, comme ie penſe n'eſtoit gueres loing de là) qui prit tout le feu qu'il peût treuuer ſur le mõt Ethna, & ailleurs, & s'approchant de moy, bruſla tous mes ormeaux & buiſſons, roſtit toutes mes anguilles & mes poiſſons: puis m'ayant eſchauffé moy-meſme, peu s'en fallut qu'il ne me rendit tout aride, comme tu le peux iuger par les bruſlures que i'ay qui me font ſi difforme. LA MER. Ie vois bien, Xantus, que tu es encore chaud & boüillant; Mais il eſt vray ſemblable que ceſte chaleur procede du ſang reſpandu, non du feu comme tu dis. Que ſi cela eſt, tu es puny ſelon ton merite, pour auoir attẽté contre ma lignee, ſans auoir eſgard que tu t'attaquois à vne Nereide. XANTVS. Ne falloit-il donc point que ie priſſe compaſſion des Phrygiens qui eſtoient mes voiſins? LA MER. Ne falloit-il pas auſſi, que *Vulcan* euſt pitié d'*Achille*, qui eſt *fils de Thetis*?

L'eau abhorre le maſſacre, & la mer ne veut point de corps s'il n'eſt viuãt.

C'eſt temerité que de s'attaquer à vn plus grand que ſoy.

ANNOTATION.

a *Dy moy qui t'a bruſlé.*] Lucian feint que le fleuue Xantus ſe plaint à la Mer de ce que Vulcan l'a bruſlé. Ie penſe que Ronſard a tiré de ceſte inuention la concluſion d'vn bien Sonnet, où il introduit Thetis parlant de la ſorte à l'Amour.

Elle appelle l'Amour, Mon mignon, mon Neueu,
Fuyez & ne bruſlez mes ondes ie vous prie:
Ma Tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,
Ie le perdis hier dans les yeux de Marie.

DORIS ET THETIS.

DORIS.

POVRQVOY pleures-tu, Thetis? THETIS. C'eſt parce que ie viens de voir, ô Doris, vne fort belle fille qui a eſté miſe dans vn coffre par ſon propre pere, auec ſon enfant nouueau né, pour eſtre iettée dans la mer: Car ſon pere a enjoinct aux Nautonniers, qu'apres qu'ils ſeroient bien loing de terre, ils priſſent le coffre, & le miſſent dans leau, afin que ceſte miſerable periſt auec ſon enfant. DORIS. Mais raconte moy ie te ſupplie le ſubiect de cecy, puis que tu le ſçais. THETIS. L'on tient que ſon pere Acriſe la voyant doüee d'vne ſinguliere beauté, l'enferma dans vne tour d'airain où il l'a gardoit pucelle. Depuis l'on dit que Iupiter s'eſtant tranſmué en or, ſe gliſſa ſur elle par deſſus le toict, & qu'ayãt

De l'infortune de Danaé.

reçeu ce Dieu découlant en ſon ſein, elle en deuint tout auſſi-toſt enceinte. Pour ceſte conſideration le pere, comme vieillard, faſcheux, & jaloux, en fut grandement courroucé, & croyant qu'elle euſt paillardé auec quelqu'vn, la fit enfermer dans vn coffre apres ſon enfantement. DORIS. Mais que faiſoit-elle, Thetis, quand on la trainoit à ceſte maniere de ſupplice? THETIS. Elle ne diſoit mot, Doris, & ſouffroit patiemment ceſte condemnation, auec condition neantmoins qu'vn ſi bel enfant que le ſien (qu'elle monſtroit à ſon ayeul en pleurant, & lequel ignorant le mal-heur qui luy pendoit ſus, ſous-rioit à ſa mere) ne fut point liuré à ceſte derniere peine. Ie ne me remets iamais en memoire vn ſi piteux ſpectacle, que ſoudain les larmes ne me decoulent des yeux. DORIS. Le recit que tu viens de m'en faire ne m'a gueres moins eſmeu que toy. Mais dy moy ie te prie, ſont-ils deſià morts? THETIS. Nenny, car ils nagent encore tous en vie dedans le coffre du coſté de Serif. DORIS. Que ne les ſauuons nous, donc, les enlaçans dans les filets de ces Peſcheurs Seriphiens? leſquels les eſleuans en haut les rameneront infailliblement ſains & ſauues. THETIS. Tu ne dis pas mal; faiſons en l'eſſay; car il ſeroit dommage que la mere & l'enfant vinſſent à perir.

Les effects tragiques amolliſſent les cœurs plus endurcis.

ENIPE ET NEPTVNE.

ENIPE.

De Neptune, & de Tyron.

IE ne treuue gueres beau, Neptune, (& ie croy que la verité deſcouurira le tout) que tu m'ayes ſeduit ma Maiſtreſſe, & te ſois ſeruy de mon nom pour violer ceſte pauure fille. Car ſi elle t'a donné ſon conſentement, c'eſt qu'elle penſoit d'auoir affaire à moy. NEPTVNE. Ne m'en accuſe pas, Enipe, mais pluſtoſt ton deſdain & ta laſcheté. Si tu n'euſſes pris plaiſir à voir languir vne ſi belle fille, qui te coſtoyoit tous les iours à la nage, deſeſperee pour ton amour, & ſi ton indiſcretion ne t'euſt retenu dãs l'excez d'vn trop grand meſpris, iamais celà ne fut aduenu. Car de verité ie l'ay pluſieurs fois rencontree, toute eſploree, & baignant ce riuage de larmes pour le deſir qu'elle auoit de te rencontrer; mais ie crois que pour lors tu faiſois trophee de ſes regrets, & te mocquois d'elle. ENIPE. Quand celà ſeroit, tu n'as pas de gloire de m'auoir rauy mes Amours, & deçeu vne ſi pauure fille que Tiron, empru n-

Ce n'eſt pas vne gloire, dit Ouide, de trõper vne fille de legere creance.

empruntant le perſonnage d'Enipe, au lieu de celuy de Neptune, à l'imitation des joüeurs de Comedies. NEPTVNE. Le deſdain que tu cheriſſois tant n'agueres, Enipe, s'eſt changé tout maintenant en ialouſie, mais c'eſt ſur le tard. Quand à Tiron, elle n'a point eu de mal, puis qu'en ceſte action amoureuſe elle a creu auoir affaire à toy. ENIPE. Ne l'as-tu pas meſchamment abuſee, lors que t'en allant à elle, tu t'es faict appeller Neptune? Voylà ce qui la faſche le plus, & ie m'offenſe fort moy-meſme, de ce que tu as joüy d'vn plaiſir qui m'appartenoit, & as couché auec elle, au lieu que ſe deuoit eſtre moy. NEPTVNE. Ne t'en mets pas d'auantage en colere, *Enipe*, car ie n'ay rien fait qu'à ton refus.

TRITON ET LES NEREIDES.

TRITON.

LA Baleine que vous auiez enuoyee, Nereïdes, pour desfaire Andromede fille de Cephe, n'a point faict de mal à la pucelle, comme vous l'eſtimiez, ains elle-meſme y a laiſſé la vie. LES NEREIDES. Qui en eſt la cauſe, Triton? N'eſt-ce point Cephe? Car nous doutons que s'eſtant ſeruy de ſa fille comme d'vne amorce, il n'ait ſuſcité des ſoldats pour tuër ce monſtre marin. TRITON. Ce n'eſt pas celà; Ne cognoiſſez-vous point vn certain Iphianus de Perſe, fils de Danaé, lequel vous ſauuaſtes du naufrage, ayant eſté ietté en la mer auec ſa mere, enclos dans vn coffre par ſon propre ayeul paternel. N. Ie ſçay maintenant de qui tu parles; Il peut bien auoir atteint à preſent l'aage de puberté, & il eſt vray-ſemblable que c'eſt vn beau ieune homme, & vaillant au poſſible. TRITON. C'eſt celuy-là meſme qui a occis la Baleine. N. Pourquoy a-t'il fait celà, Triton? Eſt-ce le ſalaire qu'il nous rend pour luy auoir ſauué la vie? TRITON. Ie vous diray en peu de mots comme le tout s'eſt paſſé. Il auoit eſté enuoyé deuers les Gorgonnes, pour mettre fin à ce combat pour le Roy, au pays de Lybie. N. Mais dis moy, Triton, eſtoit-il ſeul? Ie crois pour moy qu'il eſtoit aſſiſté d'vne garde de ſoldats; veu que le chemin eſt fort dangereux. TRITON. Il s'y en alla par l'air, car Pallas luy auoit donné des aiſles. Tellement qu'apres eſtre arriué au lieu de leur ſejour, ie penſe que les treuuant endormies, il euſt loiſir de couper la teſte à Meduſe, & s'enfuyr en volant. N. Comme les peût-il

De Perſee, & d'Andromede.

Ce n'eſt pas vne action reprochable, de faire vn petit mal pour vn plus grand bié.

voir, elles qui ſont inuiſibles? ou qui priuent à tout le moins de la joüyſſance de la veuë ceux qui les ont vne fois regardees? TRITON. I'ay appris d'Andromede & de Cephe, que Pallas luy auoit mis au deuant vn bouclier reluiſant, où comme dans vn miroüer ſe voyoit la reſſemblance de Meduſe. Ainſi empoignant ſes cheueux auec la main gauche, & ne s'amuſant qu'à regarder le pourtraict ſeulement, il luy trencha la teſte auec vne faux qu'il tenoit en ſa main droicte, & reprit ſon vol auant que ſes ſœurs fuſſent eſueillees. Arriué qu'il fut pres de ceſte contree maritime d'Ethiopie, comme il coſtoyoit la terre en volant, il vid Andromede attachée contre vn poteau au ſommet d'vn rocher; ô Dieux, combien de charmes voyoit-on ſur ceſte Beauté! Elle auoit les cheueux eſpars au gré du vent; & le corps demy-nud, vn peu plus bas que ſa gorge. D'abord qu'il vid ceſte Belle, reduite en ces extremitez, ayant compaſſion de ſa fortune, il l'interrogea des cauſes de ſa condemnation. Puis ſe ſentant tout à coup eſpris des traicts de ſon amour (car c'eſtoit vn arreſt du Deſtin que ceſte fille fuſt ſauuee,) il ſe reſolut de la ſecourir. Et apres que la Baleine ſe fut preſentee pour engloutir Andromede, il ſçeut ſi bien prendre ſon temps en s'eſleuant en haut; qu'il luy donna le coup auec la faux qu'il tenoit en main toute nuë, & luy monſtrant la Gorgonne de l'autre main, il la tranſmüa en pierre. Voilà quelle fut ſa mort, & quelle la transformation de tous ceux qui voyoient Meduſe. Il rompit donc en meſme inſtant les liens qui tenoient la pucelle captiue; & depuis il l'eſpouſa en la maiſon de Cephé, auec intention de l'emmener à Arges. Tellement que la fortune fit eſchange des funerailles de ceſte fille auec vn mariage ineſperé, ce qui n'aduiẽt pas ſouuent. VNE NEREIDE. Vrayement ie ne ſuis pas trop faſchee de cecy. Car quelle offenſe nous a fait l'enfant, ſi la mere nous a voulu rauir autresfois la gloire de la beauté, par vn excez d'inſolence & d'orgueil? TRITON. C'eſt auſſi ſa mere qui porte maintenant le regret & le dueil pour ſa fille. LES NEREIDES. Ne parlons plus ie te prie, Doris, d'vne femme qui pour n'auoir ſçeu retenir ſa langue a eu pour ſupplice la peur du deſaſtre de ſon enfant. Mais il eſt temps de ſe reſioüir de ſes nopçes.

Les fermes reſolutions ne redoutent rien.

L'enuie produict les meſmes effects que Meduſe.

Qui peche pour autruy en ſouffre luy ſeul la punitiõ.

ZEPHIR ET NOTVS.

ZEPHIR.

IE ne vis iamais, depuis que ie me ſçay cognoiſtre & que ie ſouffle par l'air, vne plus grande magnificence deſſus la mer. Et toy, Notus, ne l'as-tu point veuë? NOTVS. Quel eſt ce triomphe, Zephir, & quels en ſont les autheurs? ZEPHIR. Ie ne penſe pas qu'il y ait iamais eu rien de ſemblable. NOTVS. Vrayement ie ſuis faſché d'auoir eſté fruſtré d'vn ſi grand plaiſir. Mais ie ne pouuois m'y treuuer, parce qu'outre que i'eſtois empeſché pres de la mer rouge, il falloit encore que ie ſoufflaſſe en vne partie de l'Inde, tout le long de ces coſtes qui s'auoiſinent de la marine. Voilà comme ie n'ay rien ſçeu de ce que tu me dis. ZEPHIR. Dy moy ſi tu connois Agenor le Sydonien? NOTVS. Ouy, *c'eſt le pere d'Europe.* ZEPHIR. C'eſt d'elle, que *ie te veux faire le conte.* NOTVS. Ie me doute bien de *ce que tu veux dire, c'eſt qu'il y a jà long temps que Iupiter eſt eſpris de l'amour de ceſte fille.* ZEPHIR. Ce n'eſt pas tout; Eſcoute ce qui s'en eſt enſuiuy. Europe ſe pourmenoit le lõg des riues de la mer, auec pluſieurs autres filles de ſon aage, lors que Iupiter ſe transformant en Taureau, s'alla joüer auec elles. Or leur ſembloit-il extremement beau, car outre ſa naïfue blancheur, il auoit les cornes fort proprement recourbees, & le muſeau bien proportionné. En ceſte forme il ſauteloit le long du riuage, & mugiſſoit ſi doucement, qu'Europe le voyant ſi priué, oſa bien luy monter deſſus. Alors Iupiter ſe ietta dans la mer, & ſe mit à la nage pour la porter à l'autre riue: Elle toute eſperduë, & s'eſtonnant de cet inopiné ſuccez, le prit ſoudain par la corne auec la main gauche, afin de ne choir, reſſerrant de la droicte ſon veſtement qui flottoit eſpars au gré du vent. NOTVS. O que tu as veu, Zephir, vn ioyeux & amoureux ſpectacle, ſçauoir, Iupiter nageant & portant ſa maiſtreſſe! ZEPHIR. Ce n'eſt rien au prix des choſes qui ſe ſont enſuiuies, le reçit deſquelles te ſera bien plus agreable; Car tout auſſi-toſt la mer a ſerené ſon front, & ſes flots ont eſté rẽdus paiſibles & calmes. Nous en auons fait de meſme, nous contentans, ſans ſouffler d'auantage, de regarder ce qui ſe faiſoit, & de ſuiure de pres ces amants. L'on voyoit marcher deuant ce triomphe, les Amours voltigeans ſur mer, & frizans ces

Le rauiſſement d'Europe par Iupiter.

Il y a plus de vents contraires à la vie de l'homme, que de vagues ſur la mer.

L'Amant prẽd plus de formes que le Cameleon pour iouïr de la choſe aymee.

ondes bleuës du bout des pieds. Ces petits garçons gras & doüillets portoient en main des flambeaux ardans, & s'en alloient disans vn chant nuptial. Les Nereïdes esleuees sur l'eau honnoroient ce triomphe, & estoient montees demy-nuës sur des Dauphins qu'elles caressoient. Bref la race des Tritons, & tout ce qu'il y a de beau dans la mer assistoient à ceste solemnité. Neptune monté sur son coche, (comme celuy qui menoit l'espouse) & accompagné de sa maistresse Amphitrite, marchoit deuant auec vn visage serein, & sembloit fendre les flots pour ouurir le chemin à son frere qui nageoit. Venus y paroissoit encore sur vne coquille soustenuë par deux Tritons, & respandoit toutes sortes de fleurs sur ceste nouuelle espouse. Ce triomphe se celebra depuis la Fenicie iusques en Crete. Mais soudain que Iupiter fut abordé en l'Isle, il reprit sa premiere forme, & ayant quitté celle du Taureau, prit Europe par la main, & l'emmena en la cauerne Dictee toute confuse & honteuse: car elle se doutoit bien de l'affaire. Quant à nous descendans sur la mer, nous l'agitasmes desiors chacun de son costé. NOTVS. O que tu es heureux, Zephir, d'auoir veu de si belles choses, au respect de moy, qui ne voyois où i'estois que des Griffons, des Elephans, & des hommes noirs.

Les beaux objects sont les flamboyaux de l'amour.

LES DEVIS DES MORTS.

DIOGENE ET POLLVX.

DIOGENE.

Lucian ferit des fables des Payens & monstre que nous sommes tous esgaux apres la mort, & recompensez selon nos merites: d'où l'on peut inferer qu'il croyoit l'immortalité de l'ame.

IE t'enjoins, ô Pollux, qu'aussi-tost que tu seras monté sur terre; (car ie pense que c'est à toy à reuiure demain) si tu vois en quelque coin ce chien de Menippe, que tu trouueras sans doute à Corinthe, pres du Promontoire Crayne, ou bien au Lycee, se riant des Philosophes qui se debattent entr'eux, tu luy die ces mots de ma part: Menippe, Diogene te mande, que tu t'es assez mocqué des choses de la terre; que tu t'en ailles à luy, & qu'il te fournira bien plus de matiere pour rire; car au lieu où tu es, on ne sçait si le ris y est commun; d'où vient qu'on dit d'ordinaire: *Qui peut sçauoir ce qui se passe là bas?* Mais tu riras à bon escient au pays, où est Diogene, principalement apres auoir veu les riches du monde, les Satrapes, & les Tyrans si rauallez de condition, qu'ils

ne ceſſent de ſe plaindre, ſe remettans en memoire, (tous laſches & debiles qu'ils ſont) les actes qu'ils ont faicts ſur terre. Dy luy encore, qu'il ne manque pas d'apporter en venant ſa beſaſſe toute pleine de diuers morceaux, reſtez [a] du ſouper d'Hecate, ſi de fortune il treuue qu'on en celebre la feſte par quelque carrefour (car les riches ont de couſtume d'y faire feſtin tous les mois, & de donner des gaſteaux à ceux qui ſont pauures. Qu'il apporte auſſi quelque œuf reſté des [b] Sacrifices expiatoires d'vne aſſemblee, ou autre telle choſe pareille. POLLVX. Ie ne faudray pas de luy dire tout celà, Diogene: Mais afin que ie le recognoiſſe mieux, dy moy quel homme eſt-ce, & quels ſont les traicts de viſage qu'il a? DIOGENE. C'eſt vn vieillard tout chauue, qui porte vn meſchant haillon de manteau, ouuert à tout vent, & rapiecé de toutes parts. Tu remarqueras en luy qu'il rit touſiours, & donne le plus ſouuent des brocards à ces arrogants Philoſophes. POLLVX. Voilà des ſignes fort apparens pour me le faire cognoiſtre. DIOGENE. Veux-tu que ie te donne charge de dire quelque choſe à ces Philoſophes? POLLVX. I'en ſuis contant. DIOGENE. Aduertis les donc qu'ils quittent là leurs reſueries, & ceſſent de mettre toutes choſes en doute par leurs diſputes; de ſe planter des cornes l'vn à l'autre, de faire comme les Crocodilles, & de s'adonner à des queſtions inutiles qu'ils vont propoſant. POLLVX. Mais ils me tiendront pour vn ignorant, & mal-habile, ſi ie veux reprendre leur ſçauoir. DIOGENE. Rien moins; dy leur ſeulement de ma part, qu'ils ont [c] du ſujet de pleurer. POLL. Ie ne faudray pas. DIOGENE. Quant aux Riches, parle leur de la ſorte, bien-aymé Pollux, Pourquoy ſerrez-vous l'or ſi eſtroictement, pauures ſots? & pourquoy vous trauaillez vous tant à calculer vos vſures, & entaſſer les talens à monceaux, veu qu'il ne vous faudra qu'vne ſeule obole, (qu'on met dans la bouche du trepaſſé pour le Nautonnier Charon) pour aller voir dans bien peu de tẽps ce qui ſe paſſe là bas? POLLVX. Ne te ſoucie, Diogene, ie m'acquitteray de tout ce que tu me commandes. DIOGENE. Aduertis encore, ie te prie, ces hommes beaux & robuſtes, ſçauoir, Megille Corinthien, & le lutteur Damaxone, que ny la perruque doree, ny les yeux verds ou noirs, ny le vermeillon du viſage, ny les nerfs tendus, ny les reins fermes n'ont icy plus de lieu, ains que tout y eſt poudre, comme l'on dit, & le crane de la teſte denué de beauté. POLLVX. Ie ne feray point de difficulté de remonſtrer ces paroles à ceux qui ſont forts, & beaux. DIOGENE. Ie deſire auſſi que tu dies aux

Les Philoſophes modernes ne font pas profeſſion de la pauureté comme les anciens.

Les amis feints ſont des Crocodiles, qui pleurent pour nous deuorer.

L'hõme n'emporte rien du monde que ſes bonnes œuures.

pauures Laconiens (qui s'attriſtent pour leur pauureté) qu'ils ne pleurent point, & qu'ils foulent aux pieds tous regrets, leur faiſant voir l'egalité qu'il y a çà bas, où les riches ne ſont pas plus que les pauures. Bref tu feras ſçauoir de ma part à tous les Lacedemoniens en general, (ſi tu le treuues bon) qu'ils ont des courages laſches & effeminez. POLLVX. Ne parle point des Lacedemoniens, Diogene; car ie ne l'endurerois pas. Pour ce que tu mandes aux aux autres, ie le diray librement. DIOGENE. Laiſſons donc ceux-là, puis que tu le veux. Mais ne manque pas de rapporter mes paroles à tous les autres.

La Parque met de l'égalité par tout.

ANNOTATIONS.

a *Du ſouper d'Hecate.*] Les riches auoient de couſtume de faire des feſtins tous les mois en ſacrifiant à Hecate, par les coings des ruës, & d'y laiſſer de la viande & des gaſteaux que les pauures emportoient chez eux pour les manger. Voy ce qu'en diſent Suidas, [1] Athenee, & [2] Ariſtophane.

b *Sacrifices expiatoires.*] [3] Pline dit, que ces expiations ſe faiſoient iadis auec du ſouphre.

c *Du ſujet de pleurer.*] Les Grecs ſouloient contraindre à pleurer ceux qu'ils renuoyoient par ignominie. [4] Ciceron faict ſouuent mention de ceſte couſtume, & [5] Horace en diuers endroicts de ſes Satyres.

[1] *Lib. 7.*
[2] *In Pluto.*
[3] *Lib. 35.*
[4] *Epiſt. ad Q. Frat.*
[5] *Sat. 5. & vlt.*

PLVTON, OV CONTRE MENIPE.

CROESVS.

Pleinte de Craſſus à Pluton, cõtre le Satyrique Menippe.

NOVS ne ſouffrirons iamais, Pluton, que [a] ce chien de Menipe demeure auec nous: Par ainſi, ſepare nous d'auec luy, ou nous ſerons contraints de nous en aller en quelqu'autre lieu. PLVTON. Ie voudrois bien ſçauoir quel ſi grand mal il vous a faict, eſtant mort comme vous? CROESVS. Plus il void que nous deplorons le ſouuenir de l'or de Midas, des voluptez du Sardanapale, & moy de mes treſors en particulier, plus il s'en gauſſe, & ne ceſſe de nous donner des brocards, nous appellans ſerfs & vilains; outre que quelquesfois il ſe met à chanter ſi haut, qu'il nous empeſche de pleurer. Bref c'eſt vn homme qui nous deplaiſt entierement. PLVTON. Qu'eſt-ce que ceux-cy diſent de toy, Menippe? MENIPPE. Des choſes vrayes, Pluton: Car ie ne leur veux point de bien, par ce que ie les voy ſi laſches & effeminez, que ne ſe contentans pas d'auoir mal veſcu, ils s'en reſſouuiennent encore eſtans morts, & perſiſtent à conuoiter les choſes qu'ils deſiroiẽt au monde. Voilà

A peine ſçauroit-on dire quels ſont les plus grands boufons au monde, puis que tout y eſt vne fable.

la cauſe, pour laquelle ie ſuis fort ayſe de leur eſtre importun, & faſcheux. PLVTON. Il ne faut pas pourtant que tu les traictes ainſi; car ils ont raiſon de ſe pleindre des pertes qu'ils ont faictes, leſquelles ne ſont pas petites. MENIPPE. Ie crois que tu reſues toy-meſme, Pluton, d'appreuuer de ta propre bouche les larmes de telles perſonnes? PLVTON. Rien moins, mais ie ne voudrois pas que vous euſſiez querelle enſemble. MENIPPE. Si ne ceſſeray-je iamais, quoy qu'il en aduienne, de vous reprendre, comme les plus meſchans des Lydiens, Phrygiens, & Aſſyriens. Allez où bon vous ſemblera, ie vous ſuiuray touſiours, & ne ceſſeray de me rire de vous. CRŒSVS. N'eſt-ce pas vn grand outrage que tu nous faits? MENIPPE. Nenny; vos actions du paſſé ſont bien plus outrageuſes, meſchans que vous eſtes, qui vouliez eſtre adorez abuſans des hommes libres, & ne penſans point à la mort. Vous auez donc du ſubject de pleurer maintenant, eſtans fruſtrez de tant de belles choſes. CRŒSVS. Vrayement ouy Dieux! car nous ne ioüyſſons plus de nos grandeurs & richeſſes. MIDAS. O combien d'or ay-je perdu! SARDANAPAL. *Et moy combien de voluptez!* MENIP. Pourſuiuez touſiours *de pleurer* de la ſorte; pour moy ie vous eſtourdiray *les oreilles* de ces paroles, b *Cognois-toy en ton rien*; car des *plaintes ſi temeraires & laſches* meritent bien qu'on s'en mocque.

Ce n'eſt pas vn vice de faire des inuentions contre les vicieux.

La vraye perfection conſiſte à ſe cognoiſtre ſoy-meſme.

ANNOTATIONS.

a *Ce chien de Menippe.*] Iadis les Philoſophes de la ſecte Cynique, eſtoient nommez chiens.

b *Cognoiſ-toy en ton rien.*] Ces belles paroles, qui ſont l'ame de la perfection, eſtoient iadis eſcrites au frontiſpice du Temple d'Apollon.

MENIPE, AMPHILOCHVS, ET TROPHON.

MENIPE.

IE ne ſçay (Trophon & Amphilocus) comme eſtans deſià morts on vous a toutesfois dedié des Temples, & comme on vous tient pour Prophetes, veu meſme que les mal-aduiſez mortels vous mettent au rang des Dieux. AMPH. Quoy donc? Si ceux-là par ignorance ont vne telle opinion des morts, en ſommes nous blaſmables? MEN. Celà ne ſeroit pas ſi durant voſtre vie vous

Lucian ſe rit de ceux que les Payẽs Deifioient.

n'auiez faict ſemblant de deuiner les choſes futures,& de les pouuoir predire à ceux qui s'en enqueſteroient. TROPH. Qu'Amphilocus reſponde pour ſoy s'il veut, Menipe, car pour moy ie ſuis vn Heros,& ſi ie fais profeſſion de predire l'aduenir quād quelqu'vn vient à moy. Mais il me ſemble que tu ne t'aproches iamais de Lebadie, & que ſi ie n'eſtois deſcendu dans la grotte: eſtroicte en ſon entree,reueſtu d'vn linge blanc, & portant de la mangeaille en main,ie ne pourrois pas cognoiſtre que tu fuſſes mort comme nous, & que tes charmes euſſent plus de force que les noſtres. Que ſi tu es ſi grand deuin, dy moy, qu'eſt-ce qu'vn Heros? car ie ne le ſçay point. TROPH. C'eſt quelque choſe compoſee d'vn Dieu, & d'vn homme. MEN. Tu veux dire qu'il n'eſt ny homme ny Dieu, & que neantmoins il eſt les deux enſemble. Où c'eſt donc retirée maintenant ceſte tienne diuine moitié? TROPH. Elle rend les Oracles en Beotie, Menipe. MEN. Ie ne ſçay ce que tu veux dire, ô Trophon;auſſi vois-je bien que tu es mort.

La vertu nous faict tenir rang entre les Heros.

MERCVRE ET CARON.

MERCVRE.

Mercure fait rendre compte à Caron.

VOYONS vn peu s'il te plaiſt combien tu me dois, Batellier, afin que deſormais nous n'en ayons plus de querelle enſemble. CARON. Contons, Mercure, auſſi vois-je bien que le pluſtoſt ſera le meilleur, & auec moins de peine. MERCVRE. Ie t'ay achepté, comme tu m'auois dit, vn Encre qui m'a couſté cinq *drachmes. CARON. Voylà qui eſt bien cher. MERCVRE. Par Pluton, il m'en couſte autant. Plus, pour l'attache de la rame, * deux oboles; CARON. Poſe cinq drachmes, deux oboles. MERCVRE. Plus, pour faire racouſtrer la voile cinq oboles. CARON. Poſe les auſſi. MERCVRE. Plus, pour de la cire pour poiſſer les fentes de l'eſquif, les harpis, & les cordages y compris pour lier la voile à l'antenne; le tout deux drachmes. CARON. C'eſt bien dit, ie m'accorde à tout celà. MERC. C'eſt là tout à mon aduis, ſi nous n'auons obmis quelque choſe au cõpte; Quand me payeras-tu ceſte ſomme? CARON. Ie ne ſçaurois pour le preſent, Mercure: Mais ſi vne peſte ou vne guerre enuoyoit icy des ombres à troupes, ie pourrois faire quelque gain pour les paſſer, & te cõtenter. MERC. Ie m'en vay donc, proſterner à terre tout maintenant, & prier que tous maux puiſſent

** qui valent 17. ſols 6. deniers.*

** qui ſont 14. deniers.*

ſent arriuer, afin que par ce moyen ie ſois payé bien-toſt. CARON. Ie n'y puis ſubuenir autrement, Mercure, veu que comme tu vois peu de perſonnes arriuent icy maintenant, car il ny a point de guerre ſur la terre. MERC. Il vaut mieux que celà n'arriue pas, & que mon payement ſoit pluſtoſt retardé. Tu ſçais aſſez, Charon, quels eſtoient ceux du paſſé qui arriuoient icy tous eſchauffez, ſanglants, & navrez la plus-part. Or maintenant on ne void icy perſonne, ſi ce n'eſt quelqu'vn qui ayt eſté empoiſonné par ſa femme, ou par ſon enfant, ou qui pour ſes excez ſoit mort le ventre & les iambes enflees: Car ils ſont tous paſles, effeminez, & ne reſſemblent aucunement à ceux-là. Pluſieurs d'entr'eux abordent icy pour s'eſtre dreſſés des embuſches mortelles l'vn à l'autre, & le tout pour de l'argent, ſelon qu'il me ſemble. CARON. Auſſi eſt-il bien à deſirer. MERC. ſi celà eſt, ie ne feray point de mal de te contraindre à me rendre ce que tu me dois.

Les maux viennent aſſez toſt, ſans les ſouhaitter.

PLVTON ET MERCVRE.

PLVTON.

CONNOIS-tu bien ce vieillard tout caſſé d'annees, i'entends parler du riche Enecrates, qui n'a point d'enfans, mais qui a plus de cinquante mille perſonnes qui le careſſent, pourſuiuans l'hoirie? MERC. Ie ſçay de qui tu parles, c'eſt ſans doute d'vn Sicionien. Quoy donc? PLVTON. Laiſſe-le viure, Mercure, adjouſtant, s'il eſt poſſible, nonante ans à l'aage qu'il a veſcu, voire d'auantage. Quant à ces flagorneurs, qui ſont Carin le ieune, Damon, & les autres, oſte les moy tous de ſa ſuitte. MERC. Celà ſeroit vn peu trop abſurde. PLVT. Rien moins; mais fort raiſonnable; car pour quelle cauſe ſouhaittent-ils qu'il meure, ſi ce n'eſt qu'ils conuoitent ſon bien, quoy qu'ils ne l'attouchent aucunement de parenté: & ce qui eſt le plus execrable, c'eſt qu'encore qu'ils ne ſouhaittent rien tant que ſa mort en leur ame, ils le flattent neantmoins deuant les perſonnes. Chacun peut cognoiſtre ayſément les embuſches qu'ils dreſſent quand il eſt malade: & toutesfois ils luy font mille promeſſes, & s'offrẽt en ſacrifice pour ſa gueriſon. Bref, ces flatteurs n'vſent que de tromperie. Qu'Enecrates ſoit donc immortel, & que ces charlatãs meurent auant

Contre les Charlatans & amis deſguiſez.

Celuy qui careſſe le riche, le voudroit voir mort.

luy, baaillans en vain apres ſes moyens. MERC. Ils endureront des choſes du tout ridicules, les meſchans qu'ils ſont, bien que luy-meſme les face deſià courre de toutes parts, & ne les repaiſſe que d'eſperance. On le faict mort à tout coups, puis ſoudain on dit qu'il ſe porte mieux que des ieunes hommes. Tellemẽt que ceux qui auant ſon treſpas ont departy l'hoirie entr'eux, ne recueillent point d'autre fruict de ce qu'ils ſe propoſent, qu'vn eſpoir de viure vn iour à leur ayſe. PLVTON. Sus donc, que le deſpoüillant de ceſte vieilleſſe, ie le rajeuniſſe comme Iolaüs, & que ces flatteurs auortans au milieu de leurs eſperãces, & des richeſſes qu'ils ont veuës en ſonge, s'en viennent icy mourants d'vne mort miſerable. MERC. Ne te mets point d'auantage en peine Pluton, car ie te les ameneray tous l'vn apres l'autre. Ils ne ſont que ſept de nombre à mon aduis. PLVTON. Accable les moy, & les enuoye tous icy auant luy, qui rajeunira derechef de vieillard qu'il eſt.

TERPSION ET PLVTON.

TERPSION.

Lucian monſtre par ce Dialogue, que la mort frappe ſans recognoiſtre, & ſans vſer d'aucun ordre.

EST-CE la raiſon, Pluton, que ie ſois mort n'eſtant aagé que de trente ans, & que Theucrite qui en a plus de nonante viue encore? PLVTON. C'eſt vne choſe plus que raiſonnable, puis qu'il vit ſans deſirer la mort d'aucun de ſes amis: Mais pour toy tu luy as dreſſé de tout temps des embuſches mortelles pour auoir ſes biens. TERPSION. Ne falloit-il pas qu'eſtant vieil, & ne pouuant plus vſer de ſes richeſſes, il deſlogeaſt de ce monde, & fit place aux ieunes? PLVT. Tu veux inuenter de nouuelles loix, Terpſion, & es ſi fol de nous faire accroire, que celuy doit finir ſes iours qui ne peut plus deſpenſer ſes richeſſes à ſon plaiſir. Mais la Parque, & la Nature l'ont tout autrement ordonné. TERPS. Cet ordre ne fut iamais bon, car en ceſte matiere il eſtoit beſoin de proceder de degré en degré, & il falloit premierement que le plus vieil mouruſt, puis celuy qui ſeroit le plus aagé apres luy; & que cet ordre ne ſe changeaſt aucunement, ny que celuy veſquiſt qui ſeroit ſuranné, n'ayant que trois dents en bouche, tout chaſſieux & demy-borgne, porté ſur les eſpaules de quatre ſeruiteurs, ayant vn doigt de morue au nez, ennemy de tout plaiſir, bref vn vray ſepulchre animé, & le joüet de la ieuneſſe. Au contraire, de voir

C'eſt vn triſte ſpectacle que l'homme, en l'aage decrepit.

mourir les forts, & robuſtes adoleſcents, c'eſt de meſme que ſi les fleuues couroient [b] contre-mont. A tout le moins eſtoit-il raiſonnable de ſçauoir la mort de chacun de ces vieillards, afin que vainement ils ne trompaſſent perſonne. Mais à preſent ce cõmun prouerbe eſt tres-veritable;

Le bœuf eſt bien ſouuent conduit par la charruë.

PLVTON. Ces choſes ſe font auec plus de prudence qu'il ne te ſemble Terpſion : Car qu'auez vous affaire vous autres ieunes hommes d'aller flatter & courtiſer les vieillards qui n'ont point d'enfans? Vrayement c'eſt à bon droict que vous eſtes faicts leur fable, eſtant par eux enterrez. N'eſtimez vous pas qu'ils ont autant d'enuie que vous franchiſſiez ce pas deuant eux, que vous auez deſir qu'ils vous precedent en ceſte derniere fin? Il ſemble que vous inuentez de nouueaux artifices en vous rendant amoureux des vieilles, & des vieillards, principalement quand ils ſont ſans enfans, car vous ne recherchez pas ceux qui en ont, & vous ne les aymez gueres! Que ſi vous faictes ſemblant d'en cherir quelques-vns, ô qu'ils deſcouurent bien les ruſes de voſtre amitié! veu que ceux-là meſme qui ont des enfans feignent de les hayr, afin d'eſtre careſſez par des nouueaux amys. Mais le malheur eſt, que ceux qui jà dés long temps auoient faict des grands preſens ſont desheritez par les teſtamens, & grinçent les dents de deſpit, faſchez de voir que les enfans ioüyſſent de tout le bien, comme de raiſon. TERPSION. Ce que tu dis eſt tres-veritable, & ie ne l'ay que trop appris à mes deſpens: car combien Theocrite a-t'il deuoré de mes moyens ſous l'eſperance que i'auois qu'il mourroit bien-toſt? Et combien de fois l'ay-je hanté, voyant qu'il faiſoit le pleureux, & ne ceſſoit de ſe plaindre en murmurant touſiours quelque choſe à part ſoy, de meſme que faict le pouſſin, qui n'eſt encore éclos hors de l'œuf. Tellement que plus i'auois d'eſpoir qu'il ſeroit porté bien-toſt au tombeau, plus luy faiſois-je de preſens, afin que les competiteurs que j'auois à ſon bien ne me ſurpaſſaſſent en liberalité. Combien de fois eſtant dans le lict ay-je diſpoſé d'vn chacun de ſes biens, les ſupputant tacitemẽt auec tant d'ennuy, que toutes ces veilles, & ces ſoucis ont ſans doute eſté cauſe de mon treſpas? Et cependant apres qu'il eut englouty la plus-part de mes moyens, il fut ſi meſchant, que de ſe rire de moy, lors qu'on me portoit au tumbeau. PLVTON. C'eſt bien faict; Theocrite, vis riche vn long temps, & te mocque de telles gens; ſans que tu meures que premier tu n'ayes enuoyé de-

La nature nous faict abhorrer la mort.

Il ne faut iamais faire des preſens pour vne choſe incertaine.

uant toy tous ces charlatans. TERPSION. Ie seray tres-content, Pluton, si Carias meurt auant Theocrite. PLVTON. Ne te soucie Terpsion, car Ephidon, Melante; & bref tous les autres le precederont, & leurs propres ennuys les mettront dedans le tumbeau. TERPSION. Voilà qui me semble fort bon, vis longuement Theocrite.

ZENOPHANTE ET CALLIDEMIS.

ZENOPHANTE.

Il y a diuerses voyes à la mort.

DY-MOY, Callidemis, de quelle mort as-tu finy tes iours? Pour moy tu sçais bien, comme ie m'estranglay moy-mesme, pour auoir englouty trop auidement vn morceau lors que ie seruois de bouffon à Dinias, & ie crois que tu fus present à ma mort. CALLIDEMIS. Il est vray, Zenophante, ie m'y treuuay moy-mesme; mais ie te diray qu'vn accident du tout inopiné m'est aduenu. Ne connois-tu point le vieillard Ptiodor? ZENOP. Est-ce de ce grand riche qui n'a point d'enfans, & lequel tu soulois hanter si souuent, dont tu me parles maintenant? CALLID. C'est de celuy-là mesme que ie ne cessois de flatter, m'asseurant qu'il mourroit bien-tost à mon profit. Mais voyant que la chose estoit trop longue, & que ce vieillard viuoit plus que Titon, ie treuuay vn plus court expedient pour auoir ses biens; car ayant achepté du poison, ie donnay le mot au sommelier, que lors que Ptiodor demanderoit à boire (car c'estoit vn grand beuueur) qu'il versast du meilleur dans sa coupe, & tint le poison tout prest, luy promettant par serment de l'affranchir, s'il me faisoit ce plaisir. ZENOPH. Dy moy donc, ie te prie, quelle fut l'issuë de cet' affaire? car ie crois sans doute, que tu me veux raconter quelque euenement inopiné. CALLID. Nous estions tous prests à nous asseoir, ayant laué les mains, & le garçon auoit desià preparé deux couppes, l'vne pour Ptiodor, où estoit le poison, & l'autre pour moy: mais il aduint par ie ne sçay quel mal-heur de fortune, que s'estant mespris, il me donna le poison à moy, & à Ptiodor la couppe nette. Il beut donc tout d'vn traict, sans estre aucunement offensé: Mais pour moy ie tombay roide mort sur la place, & seruis de matiere aux funerailles au lieu de luy. Dequoy ris-tu, Zenophante? C'est vne chose qui n'est gueres belle que de se mocquer de son amy. ZEN.

La conuoitise des richesses est la source des pernicieuses inuentions.

Le meschant pensant nuire a autruy, file luy mesme sa corde.

Ne t'en eſtonne pas, car il y a de quoy rire. Mais qu'aduint-il de ce vieillard? CALLID. Il fut d'abord tout eſtonné d'vn euenement ſi ſoudain, iuſques à ce qu'ayant deſcouuert de quelle façon celà s'eſtoit faict, il ſe rit à part ſoy de ceſte action du ſommelier. ZEN. Il auoit raiſon, mais il n'eſtoit pas beſoin de te dire cecy par abregé, car tu l'euſſes aſſez ſçeu par le public, bien qu'vn peu plus tard.

CNEMON ET DAMIPE.

CNEMON.

CE commun prouerbe ſe treuue veritable, que [a] le fan faict le Lyon ſon heritier. DAMIPE. Dequoy te plains-tu, Cnemon? CNEMON. Demandes-tu pourquoy ie me faſche, c'eſt de ce que i'ay laiſſé vn heritier autre que ie ne penſois pour auoir eſté meſchamment abuſé, mettant en arriere ceux que ie deſirois le plus eſtre poſſeſſeurs de mes biens. DAM. Comme c'eſt faict celà? CNE. Voyant qu'Hormolas auoit vn pied deſià dans la foſſe, & qu'vn homme ſi riche eſtoit ſans enfans, ie luy faiſois de iournalieres careſſes, & croyant qu'il prendroit à gré mon ſeruice, il me ſembla bon de faire publier vn Teſtament, par lequel ie le declarois heritier de tous mes biens apres ma mort, afin que ce mien exemple luy ſeruiſt d'aiguillon d'en faire autant de ſa part. DAM. Mais que fit-il en fin? CNEM. Ie ne ſçay pas ce qu'il fit eſcrire en ſon teſtament; Pour moy ie mourus de mort ſubite, par le debris d'vn toict qui me tomba deſſus, & maintenant Hermelas iouyt de tous mes biens, ayant englouty, comme le poiſſon qu'on appelle Loup, & l'amorce, [b] & l'ameçon tout enſemble. DAMIPE. Il a bien faict dauantage, c'eſt qu'il t'a deuoré toy-meſme qui eſtois le peſcheur. Par ainſi autre que toy ne t'auoit dreſſé ceſte embuſche. CNEM. Ie ne le vois que trop, & c'eſt dequoy ie me plains.

L'Autheur monſtre qu'il ne faict bon faire des heritiers quelquesfois, qu'on ne ſoit bien proche de la mort.

ANNOTATIONS.

a *Le fan faict le Lyon ſon heritier.*] Lucian veut donner à entendre par ceſte maniere de parler prouerbiale, que le fort eſt ſurmonté par le foible, & que l'ignorant eſt ſi temeraire que d'oſer quelquefois combattre contre le docte. Voyez qu'en dit Eraſme en ſes Chyliades.

b *Et l'ameçon tout enſemble.*] Lucian ſe ſert de ce meſme prouerbe en vn autre endroict: & Eraſme en faict encore mention. Il y en a vn ſemblable dans Suetone, où il dit d'vn certain Empereur, qu'il peſchoit auec vn hameçon d'or.

SIMILE ET POLISTRATE

SIMILE.

L'Eſperance qu'ont les hõmes des ſucceſſions, leur faict aimer indifferemment toutes choſes.

EN FIN te voilà des noſtres, Poliſtrate, apres auoir veſcu bien pres de cent ans, comme ie crois. POLISTRATE. Ie n'ay eſté au monde, Simile, que nonante-huict ans ſeulement. SIMIL. Mais comme m'as-tu ſurueſcu de trente-huict ans, car tu n'auois atteint que la ſeptantieſme de tes annees, ou enuiron, lors que ie mourus? POLIST. Si eſt-ce pourtant que i'ay veſcu contant, & bien à mon ayſe, plus que tu ne penſes pas. SIMIL. Vrayement ie m'en eſtonne; car pouuois tu bien prendre plaiſir à quelque choſe durant ta vie, te voyant vieil, ſans enfans, & caduque? POLIST. Ne t'arreſte pas là; mais ſçache que rien ne m'eſtoit impoſſible, car i'auois en ma compagnie pluſieurs beaux garçons, des femmes ieunes & delicates, vn bon nombre de ſeruiteurs, du meilleur vin que ie pouuois treuuer, & des tables mieux garnies que ne ſont celles de Sicile. SIMIL. Tu me fais de beaux contes, comme ſi ie ne t'auois pas bien cognu de long temps, pour l'hõme du monde le plus auare. POLIST. Mais tu ne ſçais pas, comme les biens d'autruy me venoient à foiſon, & lors que i'y penſois le moins: car dés le matin i'auois à mes portes vne infinité de perſonnes, qui m'apportoient toutes ſortes de preſens, & ſi m'offroient les plus belles choſes qu'on puiſſe treuuer en toute la terre. SIMIL. Tu as donc eſté depuis auſſi ayſe qu'vn Roy, Poliſtrate? POLISTR. Ie ne dis pas celà, mais ie ſçay bien que i'auois des amoureux à millions. SIMIL. Tu me fais rire quand tu m'entretiens de ſemblables fables. Vrayement il te faiſoit beau voir auec ces amoureux, toy qui t'en vas au penchant de ton aage, & qui n'as que quatre dents pour tout. POLIST. Dy ce que tu voudras, Simile, car ie te iure par Iupiter, que i'eſtois aymé des plus apparens de la ville, bien que ie fuſſe vieil, chauue, chaſſieux, & tout plein de morue, cõme tu vois. Tout celà n'empeſchoit pas ceux-cy de me careſſer auec autant d'affection que de volonté: tellement que celuy d'entre-eux, que i'auois tant ſeulement regardé s'eſtimoit bien-heureux. SIMIL. Mais dy-moy, n'as-tu point rapporté quelque Venus de l'Iſle de Chios, comme fit Phaon: car poſſible tes prieres ont elles

Le luxe a du pouuoir ſur les vieillards, auſſi bien que ſur les ieunes hommes.

Les mondains n'ont point d'autre idole que l'or.

fleſchy ceſte Deeſſe à te faire rajeunir, & te rendre gracieux & aymable? POLIST. Nenny: l'on ne m'aymoit que trop tel que i'eſtois. SIMIL. Ce ne ſont que contes. POLIST. Comme ſi tu ne ſçauois pas bien que les vieillards, riches & ſans enfans, ſont careſſez d'ordinaire? SIMIL. Ie t'entens maintenant, bon-homme, tu parles de ceſte beauté qui emprunte ſon luſtre d'vne Venus toute d'or. POLIST. Quoy que ce ſoit, Simile, ie n'ay pas reçeu peu de cõmodités de ces amoureux, & il ne s'en eſt de gueres fallu que quelques-vns d'entr'eux ne m'ayent adoré. Tu ne ſçaurois dire combien grãd eſtoit le plaiſir que i'auois, à diſgracier les vns; car ſoudain les autres ſe debattoient par enſemble, & taſchoient d'eſtre les premiers en rang enuers moy. SIMIL. Mais en fin quel eſtoit ton deſſein pour le faict de tes moyens? POLIST. Il faut que tu ſçaches que ie faiſois accroire à chacun d'eux en particulier, que ie l'inſtituois mon heritier: Et parce qu'ils ſe laiſſoient gaigner à ceſte creance, ils taſchoient de me complaire, & de me ſeruir à l'enuy. Cependant ie gardois le vray original de mon teſtament; Ce qui eſtoit cauſe que ie leur commandois de pleurer, & de ne s'y attendre pas. SIMIL. Qui faiſois-tu ton heritier par ce tien dernier teſtament? Eſtoit-ce quelqu'vn de tes parens? POLI. Non, par Iupiter, ains l'vn de ces beaux adoleſcens, Phrygien de nation. SIMIL. De quel aage eſtoit-il, Poliſtrate? POLIST. Il auoit atteint enuiron vingt ans. SIMIL. I'entends deſià bien quels ſeruices il te pouuoit auoir rendus. POLIST. Tout celà eſt bon; mais ſi eſtoit-il beaucoup plus digne d'eſtre faict heritier que ceux-là, bien qu'il fuſt barbare & meſchant; car deſià nos citoyens l'honnorent & le careſſent. Ceſtuy-cy donc eſt maintenant mon heritier, & bien qu'il ayt le menton razé, & le corps fort inciuil & groſſier, il eſt neantmoins du nombre des Eſcheuins, & l'on l'eſtime plus noble que Codrus, plus beau que Niré, & plus ſage qu'Vlyſſe. SIMIL. Qu'il ſoit, ſi bon te ſemble, Empereur de Grece, ie ne m'en ſoucie pas beaucoup, & me contente de dire, que les autres n'ont pas eſté nommez pour heritiers.

Ceux qui ſe croyent eſtre bien fins, treuuent touſiours quelqu'vn qui l'eſt plus qu'eux.

CARON, MERCVRE, LES MORTS, MENIPE, CARMOLEE, LAMPICVS, DAMASIAS, LE PHILOSOPHE, ET L'ORATEVR.

CARON.

Il se faut despoüiller des richesses, & de tout ce que le mõde admire, quand l'heure est venuë d'entrer dans la nacelle de Caron.

ESCOVTEZ, MORTS, en quel estat sont vos affaires; le petit esquif que nous auons, comme vous voyez, est tout plein de fentes, d'où l'eau s'escoule de toutes parts; tellement qu'il n'y a point de doute, que si elle panche tant soit peu, elle perira tout aussi-tost, & sera submergee. Puis comme est-il possible, qu'on vous puisse tous passer à l'autre riue en si grand nombre, & estant tous chargez de diuerses hardes? I'ay belle peur que si vous mettez le pied dans la nacelle, vous ne vous en repentiez, principalement ceux qui n'ont point appris à nager. LES MORTS. Comme ferons nous donc pour nauiger en seureté? [a] CARON. Ie le vous diray: Il faut que vous entriez icy tous nuds, laissant toutes vos superfluitez à la riue; car autrement il ne se peut faire que vous abordiez à port. Quant à toy, Mercure, prens garde dés maintenant que tu ne reçoiues aucun qui ne soit tout nud, & qui n'ayt posé ses hardes, comme i'ay dit. Tu le peux faire aysément, te tenant à la planche de la nacelle, & les contraignant d'y entrer tous nuds apres les auoir visitez. MERCVRE. Tu ne parle pas mal, faisons comme tu dis. Qui est ce premier qui se presente à nous? MENIP. Ie suis Menippe, Mercure, voylà ma besasse & mon baston que ie viens de ietter dans le lac; & à ce que ie vois, i'ay bien faict de n'auoir point apporté de manteau. MERCVRE. Entre Menippe, le meilleur des hommes, & prens la premiere place pres du nautonnier au plus haut de l'esquif, afin que tu voyes mieux vn chacun à l'ayse. Qui est ce muguet qui le suit? CARMO. Ie suis l'amoureux Carmolee natif de Megare, auquel vn baiser a cousté deux * talens. MERC. Despoüille moy ceste beauté, ces lévres, ces baisers, ceste perruque touffuë, ce vermeillon des joües, & bref ceste peau toute entiere. Voylà qui est bien; tu n'es pas mal preparé: entre maintenant. Qui est ce Rodomont tout couuert de pourpre, portant vn diademe en main, & qui a la demarche si graue?

* *C'est deux mil cens liures.*

La beauté n'est que la proye & le joüet de la Parque.

graue? Qui es-tu? LAMP. Ie ſuis Lampicus le Tyran des Gelons. MERCV. Pourquoy viens-tu en ces lieux chargé de tant de bagage? LAMP. Quoy falloit-il qu'vn Tyran vint tout nud, Mercure? MERCV. Tu n'es pas vn Tyran, mais vn Mort: Par ainſi poſe moy bas toutes ces choſes. LAMP. Vois-tu là ma richeſſe, que ie viens de ietter. MERCV. Ce n'eſt pas tout, quitte là ton arrogance & ta gloire; car ſi elles t'accompagnent, elles chargerõt beaucoup la nacelle. LAMP. A tout le moins laiſſe moy mon diademe, & ma robbe. MERCV. Tout cela ne ſert de rien, il s'en faut deſfaire. LAMP. Ie le veux, puis que c'eſt vne neceſſité. Quoy dauantage? Car i'ay tout laiſſé cõme tu peux voir. MERC. Quitte auſſi la peur, la ſottiſe, la violence, le courroux, & telles autres paſſions. LAMP. Me voilà tout nud. MERCV. Entre donc, i'en ſuis contant. Et toy qui es ſi gras & en ſi bon poinct qui es tu? DAMASIAS. Ie ſuis le lutteur Damaſias. MERCV. Vrayement c'eſt ce qu'il me ſemble, car il me ſouuient de t'auoir veu ſouuent aux luttes. DAMA. Il eſt ainſi, Mercure: Reçois moy donc, car ie ſuis tout nud. MERC. Tu n'es pas nud, bon homme, puis que tu es enuironné de tant de chair, c'eſt pourquoy deſpoüille là; autrement tu ferois eſchoüer l'eſquif ſi tu y mettois ſeulemẽt vn de tes pieds. Mais iette bas encore ces couronnes, & ces victorieux Epithetes d'honneur. DAMA. Me voilà donc tout nud, & de forme pareille aux autres morts. MERCV. Il vaut mieux que tu ne ſois pas ſi peſant; entre maintenant. Et toy, Craton, mets là ta richeſſe, enſemble ton maintien delicat & effeminé, & ne m'allegue point ny les dignitez, ny les Epitaphes de tes anceſtres: Ne me parle plus auſſi ny de la race, ny de la gloire, ny des loüanges, ny des inſcriptions des ſtatuës qu'vne Cité t'a donnees autresfois, quoy que tu les ayes bien meritees: Dy luy qu'elle ne te faſſe point dreſſer vn ſuperbe Mauſole, car le ſouuenir de toutes ces choſes apporte du deſplaiſir. CRATON. Ie ſuis contant, bien qu'à mon grand regret, de faire ce que tu me dis, puis que la neceſſité m'y contraint. MERC. Hola, hola! Qu'eſt-ce que tu demandes, toy qui es tout armé? ou pourquoy portes-tu ces trophees? CRATON. C'eſt parce que i'ay touſiours eſté victorieux, Mercure, & ay mis fin à pluſieurs exploicts heroiques; à cauſe dequoy ma patrie m'a deferé tous ces honneurs. MERCV. Poſe moy bas ces trophees, il n'y a point de guerre en Enfer, & en ce lieu les armes ne profitent de rien. Quel eſt cet autre que ie vois venir à moy, ſi pompeux, ſi remply de gloire, & ayant les ſourcils tous refroncez à force de

L'arrogancé charge beaucoup l'homme & ſi ce n'eſt qu'vne ampoulle de vent.

soucis? Qui est-il, dis-je, luy qui porte vne si longue barbe? MENIP. C'est quelque Philosophe, Mercure, tout chargé, comme i'estime de tromperies, & de mensonges. Par ainsi despouille-le comme nous, & tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau. MERCV. Descharge toy de ton premier habit, & de tous ces autres fardeaux que tu portes. O Iupiter, combien ie descouure en luy d'arrogance, combien d'ignorance, de contention, de vaine gloire, de questions douteuses, de propos picquans, & de pensees fascheuses? Mais combien plus de vains labeurs, de sottises, de resueries, & de discours de choses inutiles & vaines? Par Iupiter, il porte encore de l'or, de la volupté, de l'impudence, du courroux, & de la delicatesse; car tous ces beaux mysteres ne me sont point cachez, bien que tu fasse ton possible pour me les celer. Mais pose bas encore ta menterie, ta presomption, & ceste vanité que tu te donnes d'exceller par dessus tous les autres; car si tu pensois d'entrer dans l'esquif, chargé de ce fardeau, il faudroit pour te supporter vne galere à cinq rangs. LE PHILOSOPHE. Ie me denuë donc de cecy, puis que tu le commandes. MENIP. Ce n'est pas tout, il faut qu'il mette bas ceste barbe touffuë que tu vois, Mercure; Vrayement il y a là cinq liures de poids pour le moins. MERCV. Tu dis bien: oste-là donc. LE PHILOSOP. Qui me la rasera? MERCV. Ne te mets point en peine, Menippe que voicy te la roignera auec la coignee qui sert à calfeutrer la nacelle, se seruant de la planche pour la couper dessus. MENIP. Non, non, Mercure, donne moy la scie, celà me semble plus ridicule. MERCV. La coignee suffit. MENIP. O que tu parois bien maintenãt plus humain, & courtois, depuis que tu as là quitté ceste puanteur de bouc. Veux-tu que ie te couppe encore vn peu des sourcils? MERC. fais, Menippe; aussi-bien empeschent ils de voir l'estenduë de son front. Quoy tu pleures encores, meschant, & as peur de mourir? Entre donc. MENIP. Il n'est pas tout à faict deschargé, ains a ie ne sçay quoy de pesant sous les aisselles. MERCV. Et quoy, Menippe? MENIP. C'est la flatterie, Mercure, de laquelle il a bien sçeu faire son profit durant sa vie. LE PHILOS. Et toy, Menippe, qui deuises si bien, quitte ceste grande liberté de parler, ensemble toutes ces bouffonneries, ce courage, & ce ris. Est-ce la raison que tu sois le seul qui ries entre les autres? MERC. Nenny; mais il t'est permis à toy mesme d'vser de ces gaillardises; car elles sont legeres, faciles à porter, & vtiles à celuy qui nauige. Et toy, Orateur, tu n'vses plus de ces paroles de contra-

Les plus grãds Philosophes ne sont pas les plus sages.

C'est vn pesant fardeau que la flaterie.

diction, de ces queſtions contraires, de ces ſimilitudes, periodes, barbaryſmes, & bref de toutes ces paroles graues & ambigues. L'ORATEVR. Ie le veux, m'en voylà denué. MERCV. C'eſt bien faict. Sus donc, deſlie le cordage, leue la planche, retire l'ancre, deſploye la voile; & toy, Pilote, dreſſe le maſt, tout va bien. Pourquoy pleurez-vous pauures ſots, & toy entr'autres Philoſophe, à qui l'on a raſé la barbe n'agueres? LE PHILO. Parce que i'eſtimois que l'ame fuſt mortelle. MENIP. Il ment, car ie ſçay fort bien que ce n'eſt pas celà qui t'attriſte. MERCV. Quoy donc? MENIP. Il eſt affligé de la ſorte, parce que deſormais il ne fera plus de ſi ſomptueux repas, & ſortant de nuict au deſceu de tous s'affublant la teſte de ſon manteau, n'ira plus courant par toute la ville apres les paillardes, & ne receura point d'argent au matin, deceuant les ieunes hommes par ſon ſçauoir. Voilà les choſes pour leſquelles il eſt ſi triſte, & ſi deſolé. LE PHILOSOP. Et toy, Menippe, ne te faſches-tu pas d'eſtre mort? MENIP. Comment en ſerois-je faſché, moy qui ay deuancé ma mort deuant qu'y eſtre appellé? Mais pendant que nous deuiſons, n'oy-je pas vn bruict confus de quelques-vns qui crient ſur terre? MERC. Ouy vrayement, Menippe, & ce n'eſt pas en vn ſeul endroict, car ie vois les vns qui s'en vont en vne aſſemblee tous ioyeux, (ſe riants de la mort de Lampicus) & ſa femme enuironnee d'vne troupe d'autres femmes. I'obmets à dire, que ſes enfans nouueaux naiz ſont chargez à grands coups de pierres par les autres enfans. Là quelques-vns loüent dans Sicyon l'Orateur Diophante, lequel faict des Panegyres & des Harangues funebres ſur la mort de Craton que voicy. Là ſe void auſſi, par Iupiter, la mere de Damaſias qui ne ceſſe de crier, & faire dueil de ſon fils auec pluſieurs autres fẽmes. Pour toy, Menippe, aucun ne te pleure, mais ſeul tu gis en ſilence, & paiſiblement. MENI. Il s'en faut bien que celà ſoit, car tu entẽdras bien-toſt les chiens abbayer piteuſement pour l'amour de moy, & les corbeaux ſe debattre des aiſles, lors qu'ils s'aſſembleront pour m'enſeuelir. MERCVRE. Tu as bon courage, Menippe. Or puis que nous auons deſià trauerſé le lac, allez vous-en tous deuant le Iuge, & tenez ce chemin: Cependant le Nautonnier & moy nous en allons paſſer les autres. MENIP. Nauigez à la bonne heure, Mercure, nous vous quittons: Mais ce n'eſt pas encore faict à ce que ie vois, il y a bien d'autres choſes qui nous pendent ſus, veu que pour eſtre iugez, nous tirons droict en vn lieu, où l'on dit que les peines des roües, des Aigles, & des pierres, y ſont bien cuiſantes,

Toutes les perſuaſions ne peuuent rien cõtre vn arreſt de mort.

La Parque eſt la remore, qui arreſte le cours du vaiſſeau de la vie.

L'amorce du peché nous ſemble bien douce, mais c'eſt vne pilule dorée.

& où les actions de la vie d'vn chacun seront examinees bien soigneusement, lors qu'il faudra rendre compte.

ANNOTATIONS.

a *Charon.*] Les Poëtes feignent que c'estoit le Nautonnier des Enfers, qui passoit les ames sur le fleuue Acheron pour s'en aller aux champs Elysiens. Pour ceste cause les anciens auoient de coustume quand quelqu'vn estoit mort de luy mettre vne piece d'argent, pour payer le port à Charon, & vn gasteau, pour le donner au chien Cerbere en passant.

1 6 Eneid. 1 Virgile faict mention de tout cecy, & le descrit fort naïfuement. Le mignard Des-Portes semble l'auoir imité en vn Sonnet, où il introduict vn amant, qui demande à Charon qu'il le passe dans sa barque, puis que c'est sa Dame qui l'a fait mourir. Il commence de la sorte.

Hola, hola Charon, nautonnier infernal,
Seul esprit esploré d'vn amoureux fidelle, &c.

b *Ceste puanteur de bouc.*] Les Satyriques se seruent volontiers de ceste façon de parler, & entr'autres Horace, lors que mesdisant d'vne vieille, qui possible auoit esté rousse en sa ieunesse, il dit, qu'elle a des aisselles de bouc.

c *Que l'ame fut mortelle.*] Nous lisons dans Herodote, que les Egyptiens furent les premiers qui creurent l'immortalité de l'ame.

CRATES ET DIOGENE.

CRATES.

De la peine que prennent les mortels pour estre nommez aux testamens.

N'AS-TV iamais connu, Diogene, Merichus, ce riche & fameux personnage venu de Corinthe, qui auoit tant de vaisseaux chargez de marchandise, & duquel Aristeas estoit cousin, aussi riche que luy? Il auoit d'ordinaire à la bouche ces paroles d'Homere,

Trauerse moy d'vne lame poinctuë,
Ou si tu veux permets que ie te tuë.

DIOGENE. Pour quelle cause se querelloient-ils ainsi l'vn l'autre? CRATES. Pour le faict de leurs testamens; par lesquels (estans tous deux d'vn mesme aage) ils auoient contracté par ensemble, Que a Merichus venant à mourir le premier, il laissoit Aristeas paisible possesseur de ses biens; & Aristeas au reciproque, Merichus, s'il decedoit auant luy. Ces choses estans arrestees de la sorte entr'eux, ils se caressoient mutuellement pour se faire mourir sous pretexte de flatterie. Or les Deuins preuoyans ce qui en aduiendroit, tant par la cognoissance des Astres, que par les songes (comme font les b Chaldees, & mesme le Dieu c Pythien) declaroient ores Aristeas vaincueur, & tantost Merichus, pendant que

Ce que l'homme propose, (dit on) la Diuinité le dispose.

la balance panchoit touſiours diuerſement d'vn & d'autre coſté. DIOGENE. Mais qu'en aduint-il en fin, Crates, car vrayement voilà qui merite d'eſtre ſçeu. CRATES. Tous deux moururent en vn meſme iour, & leurs biens eſcheurent à Emmonis & Traſicles leurs couſins; & toutesfois vn euenement ſi eſtrange & inopiné n'auoit iamais eſté predict par aucun. Car comme ils faiſoient voile de [d] Sicyon à [e] Cierre, ils furent ſubmergez enſemble au milieu du deſtroict, par vn [f] Iapix à eux contraire. DIOG. Celà leur appartenoit bien, Crates. Or tu ſçais aſſez que quand nous viuions dans le monde, nous n'eſtions, ny l'vn ny l'autre, trauaillez de ceſte importune conuoitiſe; Et pour moy, ie ne ſouhaittay iamais qu'Ariſtene mouruſt, afin que ſon baſton fait d'oliuier, m'eſcheut par ſucceſſion; ny ie ne penſe pas, Crates, que tu te ſois laiſſé emporter à ce meſme deſir, d'auoir, apres ma mort, la ſucceſſion de mes biens, qui conſiſtent en vn tonneau & vne beſaſſe, où il y a enuiron deux meſures de [g] lupins. CRATES. Auſſi n'auois-je point beſoin de telles choſes, ny moins encores toy, Diogene; car les ſucceſſions que nous nous ſommes laiſſez l'vn à l'autre, valent beaucoup plus que tout l'Empire des Perſes. DIOG. Qui ſont elles? CRATES. *La ſcience*, le contentemẽt, la verité, la hardieſſe en parolles, & *la liberté*. DIOGENE. Par Iupiter, ie viens de me reſſouuenir tout maintenant, que ie te ſuis redeuable de toutes ces richeſſes, ô Antiſtenes, bien que ie t'en aye laiſſé la poſſeſſion aſſez ample. CRATES. Nous eſtions les ſeuls dans le monde qui viuions auec ce contentement d'eſprit. Tous les autres ne tenoient cõpte de ces beaux heritages, & aucun ne taſchoit de nous allecher par obligations & ſeruices, ſous l'eſperance d'eſtre inſtitué noſtre heritier. Bref les yeux d'vn chacun de ceux-cy n'eſtoient attachez que ſur l'or. DIOGENE. Il le falloit bien auſſi, puis qu'ils n'auoient pas des ames capables de retenir les biens que nous delaiſſions; ains eſtoient tous creuaſſez de voluptez, & comme des vaiſſeaux pourris ne pouuoient retenir ny la ſageſſe, ny la franchiſe de parler, ny la verité, parce que ce qu'on y jettoit deſſus s'eſcouloit tout auſſi-toſt par le fonds. Ils eſtoient tels que les filles de Danaé, qui puiſent de l'eau auec vn crible, là bas aux Enfers. Mais pour ce qui eſt de l'or, ils le tenoient ſerré le plus eſtroictement qu'ils pouuoient, & le tiroiẽt auec les dents & les ongles. CRAT. Nous jouïſſons icy cependant de nos plus belles richeſſes, & eux n'apporteront qu'vn ſeul obole, encore ſera-t'il pour le Nautonnier Charon.

Nous ne ſçauons pour qui nous amaſſons des richeſſes.

Les biẽs du corps & ceux de la fortune, Ne ſont pas biẽs, dit Pybrac.

ANNOTATIONS.

a *Merichus.*] Merichus & Atiſteas eſtoient fils de deux ſœurs, & egaux en aage.
b *Caldees.*] C'eſtoient de grands Aſtrologues, & leſquels par vne connoiſſance des Aſtres, iugeoient des choſes qui deuoient aduenir.
c *Dieu Pythien.*] Ainſi dit, Serpent Python, lequel Apollon occit à coups de fleches, n'eſtant encores qu'vn enfant.
d *Sycion.*] Ville d'Achaie ainſi dicte.
e *Cyrre.*] Ville de Phocide, ſcituee au pied du mont de Parnaſſe à coſté de Sicyon.
f *Iapix.*] C'eſt vn vent qui ſouffle du coſté d'Occident, autrement nommé Caurus fort commode à ceux qui nauigent d'Italie en Grece.
g *Lupins.*] C'eſt vne eſpece de legumage fort amer.

ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS, ET SCIPION.

ALEXANDRE.

1030.

En ce Dialogue, Alexandre, Annibal, & Scipion eſliſent Minos pour iuge de leur valeur.

IE merite bien d'eſtre preferé à toy [a] Lybien, cõme ayant beaucoup plus de valeur. ANNIB. Tu te trompes: c'eſt pluſtoſt moy. ALEX. Ie m'en remets au iugement de Minos. MINOS. Qui eſtes vous qui diſputez ainſi? ALEX. Ceſtuy-cy eſt Annibal de Carthage, & moy Alexandre fils de Philippes. MINOS. Vous eſtes, par Iupiter, des vaillans hommes tous deux. Mais ſurquoy ſe fonde voſtre different? ALEX. Sur la preeminence & authorité, car il ſe vante d'auoir eſté plus capable de commãder que moy, bien qu'il n'y ait celuy qui ne ſçache, que i'ay de tout temps faict d'autres exploicts de guerre que luy, & ay ſurpaſſé tous ceux qui m'ont precedé. MINOS. Qu'vn chacun parle donc à ſon tour; & toy Libien, commence le premier. ANNIB. I'ay deſià cet aduantage ſur luy, Minos, que jadis i'eſtois ſi expert en la langue Grecque, que ie ne pẽſe pas qu'il ayt eſté beaucoup plus docte que moy. Or eſt-il que ceux-là meritent vne particuliere loüange, qui ſe ſont eſleuez d'vn rien, & s'eſtans aduancez par leur vertu, ont eſté reputez dignes d'vn Empire: par où ie veux dire, que n'eſtant encores que ſimple Lieutenant de mon frere, comme fort expert que i'eſtois aux affaires d'Eſtat, i'attaquay l'Eſpagne auec bien peu de gens, pris les Celtiberes, vainquis les Gaulois Occidentaux; puis trauerſant les hautes montagnes, courus tous les enuirons de l'Eridan, demolis pluſieurs villes, ſubjugué l'Italie, & paruins iuſques aux faux-bourgs de ſa ville capitale, & desfis tant de gens en

C'eſt vn miracle pour le iourd'huy que de baſtir ſa fortune d'vn rien.

me ſeule iournee, qu'on pouuoit meſurer leurs anneaux par boiſſeaux, & faire des ponts de cadauers pour paſſer les riuieres. I'ay fait tous ces exploicts heroïques, ſans me faire nõmer fils [b] d'Ammon, ny ſans m'attribuër des tiltres qui n'appartiennent qu'aux Dieux, en racontant les ſonges & viſions de ma mere. Le plus beau nom que ie me ſuis iamais donné, ç'a eſté celuy d'Homme, me ſeruant de la prudence, pour attaquer les grands chefs, & du courage pour me battre auec les vaillãts ſoldats; & non pas en aſſaillant des Medes ou des Armeniens, qui fuyent auant qu'on les chaſſe, & cedent les palmes de la victoire au chef qui a tant ſoit peu de courage. Ie ſçay bien qu'Alexandre ayant ſuccedé à l'Empire de ſon pere, s'enfla quelque temps apres du deſir de ſe faire Grand, voyant que la fortune rioit à ſes vœux: Mais apres qu'il eut vaincu le miſerable Darius pres d'Iſſe & d'Arbelas, ſe forligant de la vertu de ſes anceſtres, il ſe voulut faire adorer comme vn Dieu: s'adonna depuis à la façon de viure des Medes, tüa ſes plus grãds amys au banquet, & fut le premier motif de leur mort. Pour moy i'ay touſiours commandé en vaincueur à ma patrie, & n'ay pas laiſſé de luy obeyr, comme ie fis, lors qu'vne grande armee d'ennemis faiſant voile en Lybie, elle me r'appella de bien loing pour la ſecourir. Car ſoudain ie me preſentay en homme priué, & depuis eſtant renuoyé, ie le ſouffris fort modeſtement. Ie ne laiſſay pas de faire tous ces beaux exploicts, bien que ie fuſſe Barbare, & peu verſé en la diſcipline des Grecs, ſans auoir ny reſué ſur Homere, comme ceſtuy-cy, ny ouy le Sophiſte Ariſtote, n'ayant point d'autre guide qu'vn bon naturel. Voylà les cauſes pour leſquelles ie me vante auoir plus de merite & de valeur qu'Alexandre. Que s'il le faut preferer à moy, parce qu'il a le chef entouré d'vn diademe, poſſible cet honneur tient-il quelque rang entre les Macedoniens? Mais ſi ne doit-il pas pourtant eſtre plus loüable qu'vn vaillant hõme, lequel eſt plus redeuable à la Vertu, que non pas à la Fortune. MINOS. Vrayement le diſcours que ceſtuy-cy vient de faire n'eſt pas vne petite preuue de la grandeur de ſon courage, ny indigne d'vn Lybien. Que dis-tu là deſſus Alexandre? ALEX. La harangue d'vn homme ſi rodomont, ne merite point de reſponſe, Minos: Car pour publier ſes inſignes larrecins & mes royales grãdeurs, il ne faut point d'autre bouche que celle de la Renommee: Toutesfois faiſons vn paralelle de ſes actions auec les miennes, & voyons s'il y a de la cõparaiſon de luy à moy, qui n'eſtant encores en la fleur de mon aage, me rendis ſi habile

Nous n'auons point de plus beau tiltre que celuy d'hõme.

L'Ambition eſt vne mer ſans riue.

L'Art cede à la Nature.

La Renommee eſt le Heraut des Braues.

aux affaires d'Eſtat, que ie paruins auſſi-toſt à l'Empire qui ne reſpiroit que ſeditions, punis les meurtriers de mon pere, & eſpouuentay tous les Grecs, par la desfaicte des Thebains, apres qu'ils meurent eſleu pour leur Chef. Et parce que ma valeur meritoit autre choſe que le ſeul Empire des Lacedemoniens, ie ne me cõtentay pas de commander à tous les ſujets que mon pere m'auoit delaiſſez, ains mes deſirs n'eſtans bornez que de la conqueſte de toute la terre, ie fis deſſein de m'en rendre Seigneur, m'eſtimant miſerable, ſi ie ne poſſedois tout le monde. Ce qui fut cauſe que ayant faict leuee de bien peu de gens, i'allay camper en Aſie, & fus victorieux en la iournee de Granice. Puis, apres auoir pris la Lydie, l'Ionie, & la Phrygie, & ſubjugué tous les païs par où ie paſſois, ie paruins en Iſſe, où Darius m'attendoit auec vne armee compoſee de pluſieurs milliers de ſoldats. Vous ſçauez aſſez, Minos, combien de morts ie vous enuoyay ce iour là; veu meſme que le Nautonnier voyant que ſa barque n'y pouuoit ſuffire fut contraint d'en paſſer pluſieurs ſur des rames, ioinctes l'vne à l'autre. I'ay fait tout celà moy-meſme, m'expoſant volontairement aux dangers, ſans auoir peur des coups. I'obmets toutes ces belles conqueſtes que i'ay faictes à Tyr, & parmy les Arbelles. C'eſt moy qui ay veincu les Indiens, borné mon Empire de l'Ocean, emmené des troupes d'Elephans, triomphé de Porus, trauerſé le fleuue Tanaïs, & vaincu les Scythes, (peuples qui ſont fort aguerris) en vne bataille de gens à cheual. Apres tant de memorables victoires, ie fis du bien à mes amys, & puny ceux qui m'eſtoient ennemis. Que ſi les hommes me tenoient pour vn Dieu, ils en ſont excuſables, car ceſte creance ne procedoit en eux que de la grandeur de mes faicts. Bref i'ay finy mes iours en regnant; ceſtuy-cy tout au contraire a eſté enuoyé en exil à Pruſe en Bithinie, & voilà le iuſte ſalaire de ſa grande meſchanceté. Car ie ne dis point qu'il s'ayda des armes de la malice, de la tromperie, & de l'infidelité; non de celles du deuoir, & de la vertu, pour vaincre les peuples d'Italie. Et quant il m'a mis en auant le luxe, & les delices; il ſe deuoit ſouuenir de ce qu'il fit à Capouë, lors que pour paillarder auec les Dames, ce braue champion laiſſa perdre l'occaſion de faire la guerre. Que ſi reputant l'Occident trop petit pour ſeruir de Theatre à ma valeur, ie ne fuſſe allé fondre dans le pays du Leuant, quels prodiges de guerre n'eus-je faict en Italie! Ie l'euſſe emportee infailliblemẽt, ſans mettre la main à l'eſpée; & la Lybie, enſemble tout le pays qui s'eſtend iuſques aux

Vn grãd cœur a plus d'vn deſſein.

Les grands hõmes portent dans les nuës leur chef couronné de lauriers.

Vn Chef aguerri doit careſſer Mars, pluſtoſt que Venus, bien qu'ils ne ſe quittẽt gueres l'vn l'autre.

Gades

Gades n'eut iamais eu d'autre vaincueur que moy. Mais quoy? Tout ce pays ne m'a pas semblé digne d'estre par moy debattu. Puis il a posé les armes à mes pieds, & m'a reconnu pour son Prince. I'ay faict: Iuge nous maintenant, Minos, car il suffit que i'aye tiré cet abbregé d'vne partie de mes plus belles conquestes. SCIPION. Ne donne point encore de iugement, Minos, que premier tu ne m'ayes escouté comme les autres: Ie suis Scipion, Capitaine Italien, qui ay ruiné Carthage, & vaincu les [c] Lybiens au gros des batailles, & des meslees. MINOS. Que veux-tu dire par là? SCIPION. Que ie suis de verité moins qu'Alexandre, mais plus grand qu'Annibal, puis que ie l'ay subjugué tant de fois, & contraint de prendre la fuitte. Et ie m'estonne fort de ce qu'il est si impudent, que de s'esgaller à Alexandre, auquel ie ne suis moy-mesme aucunement comparable: Moy, di-je, qui ay esté son vaincueur. MINOS. Par Iupiter tu ne te plains pas sans subjet, Scipion; & pour ces causes, I'ordonne qu'Alexandre soit estimé le premier, Scipion le second, & Annibal le troisiesme; car il n'est pas à mespriser.

ANNOTATIONS.

a *Lybien.*] Il entend parler d'Annibal, les conquestes duquel, & celles de Scipion l'Africain sont descrites presque en toutes les Decades de Tite-Liue; & les exploicts heroiques du grand Alexandre dans Q. Curce.

b *D'Ammon.*] C'est Iupiter, lequel eut affaire à la femme de Philippes en forme de serpent, d'où nasquit Alexandre. Pline parle assez du Temple & des Oracles d'Ammon. *Lin. 6. ch. 29.*

c *Les Lybiens.*] Ce sont ceux d'Afrique, lesquels Scipion vainquit par diuerses fois, & pour tant de signalees victoires, & de triomphes qu'il gaigna sur eux, il n'eut point d'autre recompense que le surnom d'Afriquain. *Lin. 5. ch. 5.*

DIOGENE ET ALEXANDRE.

DIOGENE.

Diogene se rit d'Alexandre, le voyant mort, luy qui s'attribuoit des honneurs diuins.

QV'EST-CE CY Alexandre? Tu es donc mort aussi-bien que nous? ALEX. Tu le vois, Diogene, & il ne faut pas s'estonner de cela, car i'estois né mortel. DIOGE. Ammon mentoit donc de se dire ton pere; puis que tu es fils de Philippes? ALEX. Il faut bien que celà soit, car si i'eusse esté fils d'Ammon, ie serois encore viuant. DIOG. I'ay bien ouy dire autre chose, c'est qu'vn Dragon fut veu couché auec ta mere Olympias (laquelle enfanta peu apres) & que Philippe s'abusoit de se dire ton pere. ALEX. Ie le

sçay assez aussi bien que toy; mais ie cognois maintenant que ce n'est qu'vne pure fable, & que ma mere & ces [a] Prophetes Ammoniens sont tous des menteurs. DIOGENE. Leur mensonge pourtant n'a pas esté trop vain pour toy, parce que le peuple ne laissoit pas de te reuerer comme quelque Dieu. Mais dy moy, Alexandre, à qui as-tu delaissé [b] vn si grand Empire? ALEX. Ie ne sçay, Diogene, car ie n'eus pas le loisir d'en disposer, si ce n'est qu'en mourant [c] ie donnay ma bague à Perdiccas. Tu t'en ris, Diogene? DIOGENE. Pourquoy non? Ne te souuient-il point de ce que faisoient les Grecs quand ils te flattoient peu apres que tu eus occupé le Royaume, & qu'ils t'eurent esleu pour leur Chef contre les Barbares? C'est que quelques-vns d'entre-eux te mettoient au rang des douze Dieux, & les autres t'ayant basty des Temples t'offroient des Sacrifices comme au fils du Dragon. Ie voudrois bien sçauoir de toy où est-ce que les Lacedemoniens t'ont enseuely? ALEX. Voicy desià le troisiesme iour que ie suis gisant en Babylone, tout estendu de mon long. Il est bien vray que Ptolomee, l'vn de mes Capitaines s'est obligé de promesse, que si iamais le loisir le luy permet, & si ces troubles sont vne fois appaisez, [d] il me fera porter en Egypte, auec vne solemnelle pompe funebre, afin que ie sois tenu pour l'vn [e] des Dieux adorez par les Egyptiens. DIOG. Ie ne me puis tenir de rire, Alexandre, te voyant encore faire le resueur aux Enfers, & auoir esperance de deuenir vn second Anubis, ou vn Osiris. Croy moy, diuin personnage, ne te flatte point en ceste folle opinion, & t'asseure, * Qu'il n'est loisible à aucũ de ceux qui ont vne fois passé le lac & sont entrez dans le gouffre, de retourner iamais plus là haut; car [f] Eacus est assez vigilãt, & [g] Cerbere se sçait faire craindre. Ie desire fort encore que tu me dies, quel regret n'as-tu, toutes les fois que ceste grande felicité, laquelle tu as laissee sur terre, se represente à ta memoire, sçauoir, les gardes de ton corps, les Preuosts, les Capitaines, tant d'or & d'argent; ensemble les peuples qui t'adoroient; les delices de Babylone, [h] les Bactres, les bestes inconnuës exhibees aux jeux publics, l'honneur, la gloire, la renõmee, & le plaisir de paroistre sur vn coche, d'auoir le chef entouré d'vn turban blanc, & d'estre tout couuert de pourpre. Le souuenir de ces magnificences ne t'afflige-t'il point? Mais quoy? Tu pleures pauure abusé? N'as-tu pas appris encore cette leçon du sage Aristote, Qu'il ne faut point estimer perdurables les biens que la fortune nous eslargit? ALEX. Appelles-tu sage le plus meschant de

C'est vne racine biẽ difficile à arracher, que l'opinion du vulgaire.

L'on ne sçauroit iuger de la felicité d'vn hõme qu'apres sa mort.

* *Ces parolles sont tirees de Virgile au 6. de l'Eneide.*

C'est vne espece d'infortune du tout malheureuse d'auoir esté heureux.

tous les flatteurs ? Ie suis le seul auquel il appartient de discourir des belles actions d'Aristote. O combien de grandes curiositez m'a t'il demandees en son temps ! quelles choses ne m'a-t'il rescrites ! & combien de fois a-t'il abusé de l'affection qu'il me voyoit porter aux hommes de lettres ! Et cependant il m'entretenoit de diuerses loüanges, ores sur ma beauté, comme si ç'eust esté quelque partie [i] du Souuerain bien, & tantost sur mes exploicts genereux & sur mes grandes richesses, lesquelles il mettoit au rang des vrays biens, de peur qu'on ne luy fist ceste reproche, qu'il en prenoit luy mesme à pleines mains. Tellement que c'estoit vn tres-meschant homme, & vn vray trompeur. Aussi tout le fruict que i'ay recueilly de sa sagesse, c'est vn tourment continuel, qui me trauaille pour les choses que tu m'as n'agueres dictes, sur lesquelles ie fondois le souuerain bien. DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras, Alexandre ; Ie te veux ordonner vn remede fort propre à guerir ceste fascherie. Puis qu'il ne croist icy point [k] d'Ellebore, va t'en boire à grands traicts de l'eau du fleuue de [l] Lethé, non seulement vne fois, mais deux, & plusieurs; car par ce moyen tu cesseras de te tourmenter pour ces biens qu'Aristote t'alloit loüant auec *tant de passion*. Mais pendant que ie t'entretiens de discours, *ie descouure de loing* [m] Clitus, [n] Calistene, & plusieurs autres *qui s'en vont fondre* sur toy de furie auec intention de te mettre *en pieces*, & se vẽger du tort que tu leur as faict autrefois. *Va* t'en donc de l'autre costé de la riue, & boy plusieurs fois, cõme ie t'ay desià dit.

Il faut oublier les fautes commises par le passé, pour auoir part à l'Eternité.

ANNOTATIONS.

a *Prophetes Ammoniens.*] Ainsi dicts, parce qu'ils ne bougeoient du Temple de Iupiter Ammon, où ils presageoient les choses futures.

b *Vn si grand Empire.*] Sçauoir celuy de la Grece, & cet absolu pouuoir qu'il s'estoit acquis, pour auoir vaincu les Thebains, subjugué Darius, demoly Persepoli, pris les villes de Babilone, de Suse, de Sarde, de Milet, d'Halicarnasse, & faict vne infinité d'autres tels exploicts genereux, en moins de douze ans qu'il regna. Voy dans Pline, les tombeaux, les Temples, & les Autels qui luy furent dressez apres sa mort.

c *Ie donnay ma bague à Perdiccas.*] Ce Perdiccas, l'vn des plus grands familiers & intimes d'Alexandre, estoit si fort & si courageux, qu'il emportoit les petits fans d'vne lyonne, sans s'estonner, ny de sa furie, ny de la resistance qu'elle faisoit.

d *Il me fera porter en Egypte.*] Voy dans [1] Q. Curce quelle fut la mort, & la pompe funebre du grand Alexandre, & comme son corps fut porté en Alexandrie.

e *Des Dieux adorez par les Egyptiens.*] Ces Dieux, comme dit [2] Virgile, estoient des animaux de toutes façons, sçauoir des bœufs, des cigoignes, des chats, des chiens, des loups, & des crocodiles.

f *Eacus.*] Il estoit si iuste, que Pluton le choisit là bas aux Enfers pour iuge des Ames, auec Minos & Bradamante.

1 *Sur la fin du 12. liure.*

2 *8. Eneid.*

g *Cerbere.*] Chien à trois teſtes, qui ſeruoit à la garde des Enfers. Virgile le deſcrit fort naïfuement.

h *Les Bactres.*] C'eſt vne contree par-de-là l'Aſſyrie, qui prend ſon nom du fleuue Bactrus.

i *Du ſouuerain bien.*] Les Peripateticiens, deſquels Ariſtote eſtoit le chef, aduoüoient trois ſortes de biens, ſçauoir, de l'eſprit, du corps, & de la fortune.

k *Ellebore.*] Parce que ceſte racine purge la bille noire, nous vſons de ce prouerbe, Que ceux qui ont le cerueau mal ſein, doiuent prendre de l'Ellebore pour ſe guerir.

l *Lethé.*] Fleuue infernal, duquel les Poëtes feignent, Qu'il auoit ceſte vertu ſecrette que de faire perdre le ſouuenir des fautes paſſees a tous ceux qui en beuuoient de l'eau.

m *Clitus.*] Fils de la mere nourrice d'Alexandre, qui le mit à mort en vn certain banquet. Voy plus amplement ce qu'en dit Q. Curſe.

n *Caliſtene.*] Philoſophe Olinthien, compagnon d'Ariſtote, lequel pour auoir dit, Qu'il ne falloit pas adorer Alexandre; ce Prince prenant pour pretexte qu'il auoit attenté à ſa perſonne, apres luy auoir faict couper le nez, les aureilles, & les lévres, le fit enfermer dans vne cage auec vn chien, & le liura finalement à la mort.

PHILIPPE ET ALEXANDRE.

PHILIPPE.

Philippe reproche à ſon fils Alexandre ſon orgueil & ſa trop grande inſolence pour s'eſtre voulu faire adorer comme vn Dieu.

TV ne nieras pas maintenant que ie ſuis ton pere, Alexandre, car ſi tu euſſes eſté fils d'Ammon, tu ne fuſſes pas mort. ALEX. Auſſi n'ay-je iamais mis en doute, mon pere, que i'eſtois fils de Philippe d'Amynte. Il eſt bien vray que ie publiois cet Oracle deuant les perſonnes, pour la creance que i'auois que celà me ſeruiroit beaucoup à l'aduancemẽt de mes affaires. PHIL. Qu'eſt-ce que tu veux dire? Crois-tu que ce ſoit vne choſe vtile de t'expoſer à la tromperie des Deuins? ALEX. Ce n'eſt pas celà, mais les Barbares m'auoient en admiration, & aucun n'oſoit s'oppoſer à mes forces penſant de combattre contre quelque Dieu. Tellement que ie les ſubjuguois ſans beaucoup de peine. PHIL. O que voilà de beaux contes! Dy moy donc, qui ſont ces vaillans guerriers que tu as vaincus? Toy qui ne ſoulois attaquer que des timides Archers, & porteurs de targues d'oſier? C'euſt eſté vne grãde gloire à toy de ſurmonter les Grecs, les Beotiens, les Phocenſes, les Atheniens, & de ſubiuguer les Arcadiens armez de toutes pieces, les Theſſaliens bien montez, les Elons fort experts à manier la fronde, les Mantinois touſiours fournis de bonnes targues, ou bien encore les Thraces, les Illyriens, & les Peoniens. Toutes ces belles actions t'euſſent rendu recommandable à la poſterité. Mais quant aux Medes, Perſans, & Chaldeens, hommes qui ne cheriſſent que l'or, & qui ſont tous confits en delices, il t'eſtoit

Il eſt bien aiſé de vaincre ceux qui ſe confeſſẽt vaincus.

facile de les vaincre, eux qui furent iadis desfaicts en vne bataille, de laquelle Clearque estoit le chef, car ils auoient les courages si lasches, que de prendre la fuitte deuant que les flesches fussent descochees. Aussi furent-ils vaincus, premier que de venir aux mains. ALEX. Quoy donc, mon pere, sont-ce des exploicts de peu de valeur, d'auoir emmené les Elephans des Indiens, & vaincu les Scythes, sans les esmouuoir aucunement au combat, & sans achepter la victoire par sermens? Car iamais ie ne leur manquay de parole ny de fidelité. Bien dauantage, n'ay-je pas soubmis à moy les Thebains, & les Grecs, sans respandre vne goutte de sang? Et possible as-tu bien entendu, comme ie les ay assaillis. PHIL. Ie ne mets point en doute toutes ces choses; car ie les ay appriſes de Cliton, lequel tu mis à mort iadis, le trauersant d'vn iauelot pendant qu'il souppoit; parce qu'il auoit faict vne comparaison de mes actions aux tiennes. A quoy i'adjouste, que quittant le manteau Macedonien, tu t'es vestu en Persan, as pris le chappeau pointu, & si t'es voulu faire adorer aux Macedoniens, hommes qui sont naiz à la franchise. Et ce que ie treuue le plus absurde, c'est que tu n'as point eu de honte d'imiter les façons de faire des peuples par toy vaincus. I'obmets plusieurs autres lascheтez que tu as commises indignement, faisant enfermer les hommes doctes dans les repaires des Lyons, & te laissant transporter à ie ne sçay quel excez d'amour à l'endroict d'Epheſtion. Ce que ie treuue de plus loüable en toy, c'est que tu ne touchas point à la femme de Darius, bien qu'elle fust belle par excellence, & si pris en ta sauue-garde sa mere, & ses sœurs; Actions qui sont vrayement royales. ALEXAN. Ie ne suis pas digne de moindre loüange, mon pere, de m'estre ietté dans les dangers tout le premier, sautant par-dessus les murs des Oxidraces, où ie reçeus tant de playes. PHIL. Ie n'appreuue point cet acte, Alexandre, non que i'estime pourtant, qu'vn Roy ne doiue iamais estre blessé, & s'exposer aux coups qui se donnent à trauers les meslees; Mais parce que tu ne tirois point de profit de celà, veu qu'estant tenu pour vn Dieu d'vn chacun, s'il aduenoit que tu fusses blessé quelquefois, & qu'on te vid remporter par les tiens hors de la meslee, tout sanglant, & te pleignant par la playe reçeuë, tu estois le joüet & la risee de tous ceux qui te regardoient, lesquels accusoient Ammon comme vn pipeur & vn faux Prophete. Ie te laisse à penser si les Deuins, les flatteurs, & autres telles personnes se fussent peu tenir de rire, de voir le fils de Iupiter hors d'haleine, & criant

Vn Chef doit abhorrer le massacre.

Les blessures des Grãds sont honnorables.

qu'on luy fit venir les Medecins. N'eſtimes-tu pas auſſi, que pluſieurs ayans eu les nouuelles de ta mort, ſe mocquent de toy, & ne peuuent croire que ce ſoit là le corps, tout puant, & corrompu, d'vn qui ſe diſoit, durant ſa vie, fils de Iupiter? Quant à ce que tu dis, Alexandre, que cela te ſeruoit pour vaincre plus facilement; ie te l'aduoüe: mais tu ne conſiderois pas auſſi que ceſte reproche te priueroit à l'aduenir de pluſieurs belles loüanges, que tu pouuois auoir acquiſes pour quelques exploicts heroiques, & excellens. Ie meurs de regret en moy-meſme, quand ie vois tous ces exploicts de valeur que tu diſois eſtre executez par vn Dieu, n'auoir point d'autre ſalaire, que le meſpris, & la riſee des hõmes.

Vne petite tache deshonore vn beau viſage.

ALEX. Tant s'en faut que les hommes ayent ceſte opiniõ de moy, qu'au contraire, ils me comparent à Hercule, & à Bacchus, pour auoir moy ſeul ſubjugué ce pays, qu'aucun d'entr'eux n'auoit iamais ſçeu conqueſter. PHIL. Es-tu bien encore ſi oſé de te dire fils d'Ammon, faiſant ces comparaiſons? Ne rougis-tu point de honte, Alexandre? Ces ampoulles d'orgueil ne ſont elles pas encores creuees? Où eſt ceſte cognoiſſance de toy-meſme, & ceſte ſageſſe, qui deuroit reluire en toy, à tout le moins apres ta mort.

ANTILOCHVS ET ACHILLE.

ANTILOCHVS.

Lucian preuue que les pauures & les riches ſont eſgaux en la mort.

QVELS diſcours tenois-tu n'agueres à Vlyſſe, ô Achille, te voyant proche de ta mort? Ie m'en eſtonne vrayement, & ces paroles ſont indignes de tes deux Precepteurs, Chiron, & Fenix: Car l'on m'a faict rapport, que tu dis pour lors, que pour toy, tu aymois mieux eſtre quelque gueux, ou eſclaue d'vn pauure homme, qui n'auroit pas beaucoup à manger, que d'auoir vn Empire ſur tous les morts. Ces parolles ſeroiẽt tollerables, ſi elles eſtoient ſorties de la bouche d'vn homme de baſſe condition de la haute Phrygie, qui ſouhaitteroit de viure plus long temps que la nature ne permet. Mais que le fils de Pelée, qui ſeul entre tous les Herôs ſe joüoit jadis des dangers, ayt vn ſouuenir pour des choſes ſi baſſes, ce luy eſt vrayement vne honte, qui publie tout le contraire de ce qu'il a faict en ſa vie, lors qu'ayant moyen de regner vn long tẽps en Phrye, mais ſans aucune gloire, il a mieux

Les courages raualez ne peuuent aymer que les choſes baſſes.

aymé mourir honnorablement. ACHILLE. O fils de Neſtor, quand ie preferois cet eſchantillon de gloire à la vie, ie ne ſçauois ce qui ſe paſſoit de pardeçà, & ny quelles choſes eſtoient les meilleures: Mais maintenant ie voy bien que c'eſt vne vraye ſottiſe. Car à tout le moins entre les viuans, les vns donnent de la loüange aux autres; là où entre nous autres morts, l'honneur y eſt eſgalement partagé: La force & la beauté n'y ont plus de lieu, vne meſme obſcurité nous eſt commune à tous, & vne meſme égalité. Ie ne voy pas que [a] les ombres des Troyens me redoutent, ny que celles des Grecs me reuerent: le prix en eſt égal, & les morts bons ou mauuais ne ſont en rien diſſemblables. Ces conſiderations m'affligent tant quand i'y penſe, que ie voudrois encor eſtre viuant, & de condition ſeruile. ANTILOCHVS. Tu ne ſçaurois qu'y faire, Achille, & ie ne te conſeille pas de t'en mettre en peine dauantage, car c'eſt vn arreſt de la Nature, qu'il faut tous mourir. Or le deuoir nous oblige d'obeyr à la loy, & de n'eſtre point reueſches à ſes decrets. Ne vois-tu pas, combien as-tu de compagnõs & d'amys tout autour de toy?

Nous mourõs tous les iours, & lors que no⁹ croiſſons la vie decroiſt.

Il faut qu'en peu de temps Vlyſſe y vienne auſſi.

Tu n'es pas le ſeul entre les morts qui es affligé de la ſorte, & c'eſt vne conſolation aux miſerables d'auoir des compagnons en leur affliction. Ne vois-tu point icy Meleager, Hercule, & pluſieurs autres grands perſonnages, leſquels ont trop de courage pour s'aſſubjettir à retourner au monde, afin d'y viure en ſerfs, & du iour à la iournee à la maniere des pauures gens? ACHIL. Ie t'aduoüe que c'eſt vne douce conſolation; mais ſi eſt-ce pourtant que le ſouuenir des delices du monde me trauaille touſiours, & vous ne ſçauriez nier, ſans mentir, que vous ne ſoyez en la meſme peine; autrement vous auez l'ame plus ſeruile que moy de ſouffrir toutes ces choſes, & les prendre en gré. ANTILOC. Au contraire, nous ſommes bien plus contans, Achille, & plus loüables que toy de n'y point penſer, puis qu'il ne nous ſeruiroit de rien d'en parler. Auſſi auons nous cet aduantage ſur toy de nous ſçauoir taire au beſoin, & de n'auoir point d'ambition pour ces folies, de peur d'en eſtre mocquez en les ſouhaittant.

C'eſt rengreger le mal, au lieu de guerir, que d'y penſer ſi ſouuent.

ANNOTATIONS.

a *Les ombres des Troyens me redoutent.*] C'eſt vne alluſion à ce que quelques-vns ont laiſſé par eſcrit, Que les ombres redoutent les armes. Il y a vn ſemblable traict dans Virgile. *Au 6. de l'Eneid.*

b *Meleager.*] Fils d'Oeneus Etholien, lequel auec Athalante la Chaſſereſſe qu'il aymoit vniquement, mit à mort vn furieux ſanglier, & deux de ſes oncles.

DIOGENE ET HERCVLE.

DIOGENE.

Diogene se mocque d'Hercule, & taſche de luy faire accroire que ce n'eſt pas luy qui eſt mort, ou qu'il a trois corps.

N'EST-CE pas Hercule que ie vois? Sans doute ce n'eſt autre que luy? Voilà l'arc, la maſſuë, la peau de Lyon, & ſa meſme ſtature: Bref c'eſt Hercule. Mais eſt-il bien mort; luy qui eſt fils de Iupiter? Dy moy, victorieux Alcide, n'es-tu plus viuant? Il me ſouuient de t'auoir autresfois ſacrifié ſur terre, comme à vn Dieu. HERCVLE. Tu as bien faict; car cet Hercule ne laiſſe pas de faire ſa demeure là haut au Ciel auec les Dieux, & d'auoir pour femme Hebé aux belles cuiſſes. Pour moy, ie ne ſuis que ſon Idole. DIOGENE. Que dis-tu? Idole de ce Dieu? Se peut-il bien faire qu'aucun ſoit moitié Dieu, moitié homme? HERCV. Ouy, & ce n'eſt pas luy qui eſt mort, mais bien moy qui ſuis ſon image. DIOG. Ie ſçay ce que tu veux dire, c'eſt qu'il t'a donné à Pluton en ſa place, homme pour homme, & maintenant tu es mort pour luy. HERC. Il eſt ainſi, Diogene. DIOG. Ie m'eſtonne de ce qu'Eacus, qui eſt ſi ſoigneux & ſi diligent, n'a recognu que tu n'eſtois point cet Hercule, ains t'a reçeu comme ſon ſubſtitut. HERC. Il s'y eſt trompé luy meſme, parce que ie le repreſente naïfuement. DIOGENE. Tu dis bien vray, car tu luy reſſembles, cõme ſi tu eſtois ſa propre perſonne: Mais donne toy garde que ce ne ſoit tout le contraire de ce que tu dis, ſçauoir, que tu ne ſois Hercule, & que là haut entre les Dieux ton Idole n'ayt eſpouſé Hebé. HERCVLE. Tu es bien temeraire & audacieux en paroles; ſi tu ne ceſſes de me gauſſer, ie te feray ſentir tout maintenant de quel Dieu ie ſuis l'Idole. DIOGENE. Ie crois que tu tires deſià ton arc hors du ſac, & t'appreſtes pour me frapper? Toutesfois quel mal me peux-tu faire ſi tu es mort? Dy moy, ie te prie, par ce tien Hercule, quand tu viuois, eſtois-tu deſià ſon Idole, ou bien, eſtiez vous tous deux vne ſeule perſonne viuante, tellement qu'apres la mort, vous auez eſté ſeparez: Car luy s'en eſt volé là haut vers les Dieux, & toy, ſon Idole, es deſcendu aux Enfers, comme de raiſon. HERC. Bien qu'il ne faille point de reſponſe, à vne folle demande, ſi faut il que ie te die, que tout ce qu'il y auoit de la ſubſtance d'Amphitrion en Hercule, eſt mort maintenant, & ie ſuis tout celà. Mais ce qui dependoit de Iupiter habite là haut au Ciel auec tous les Dieux.

Les Heros ne meurent point.

Dieux. DIOGENE. Ie t'entends, ne paſſe pas outre. C'eſt que tu veux dire qu'Alcmene enfanta tout d'vn coup deux Hercules, l'vn d'Amphitrion, & l'autre de Iupiter; tellemẽt que vous eſtiez tous deux freres iumeaux. HERCVLE. Ce n'eſt pas celà; car nous deux n'eſtions qu'vne meſme choſe. DIOGENE. Voylà qui eſt bien difficile à conceuoir, que deux Hercules fuſſent compoſez enſemble? Il falloit donc que ce fuſt quelque Hippocentaure, ou Geant my-cheual, ou vn homme-Dieu? HERCVLE. Tu es vrayement bien groſſier; comme ſi tu ne ſçauois pas que nous ſommes compoſez de deux choſes, ſçauoir, de l'ame, & du corps? Qui empeſche donc, que l'ame ne ſoit là haut au Ciel, comme celle qui procede de Iupiter, & qu'eſtant treſpaſſé ie ne ſois auec les morts? DIOG. O braue[a] Amphitrionide, que tu parlerois bien ſi tu eſtois vn corps! Mais à ce que ie vois tu n'es qu'vn ombre; & i'ay peur que tu n'ayes deſià faict vn Hercule triple. HERC. Comment triple? DIOG. Ie m'en vay te le dire. Si ceſtuy-là eſt au Ciel, toy qui es ſon ombre, & ſon Idole, parmy nous; & le corps[b] au mont Oëta, tout reduit en poudre; Voilà trois Hercules. HERC. O qu'il y a d'audace & de cautelle en tes paroles! Mais ie voudrois bien ſçauoir qui es-tu? DIOG. Ie ſuis l'Idole de Diogene Cynopean, qui, par Iupiter, n'habite point auec les Dieux, ains en la compagnie des pauures treſpaſſez, me mocquant d'Homere, & de tels contes fabuleux.

Ce que tu vois de l'homme, n'eſt pas l'homme, dit Pybrac.

ANNOTATIONS.

a *Amphitrionide.*] Hercule eſtoit ainſi nommé, parce qu'on le croyoit eſtre fils d'Amphitrion.

b *Au mont Oeta.*] Ceſte montagne eſt en Theſſalie, & ce fut où Hercule ſe bruſla.

MENIPPE ET TANTALE.

MENIPPE.

POVRQVOY ſouſpires-tu, Tantale, ou pourquoy te plains-tu panché ſur ce lac? TANTALE. Parce que ie meurs de ſoif, Menippe. MENIPPE. Es-tu bien ſi pareſſeux que tu ne ſçaches boire, en te baiſſant tant ſoit peu, ou bien puiſant de l'eau auec le creux de ta main? TANTALE. Il ne me ſeruiroit de rien de me baiſſer, car l'eau s'enfuit loing de moy, auſſi-toſt que ie m'en approche, &

La Fable de Tantale, contre les Auares.

si i'en veux puiser & taſcher de la porter en la bouche, ie ne puis pas meſme en moüiller mes lévres; car ſe coulant ie ne ſçay comment d'entre mes doigts, elle delaiſſe ma main toute ſeiche. MENIPPE. Le tourmẽt que tu ſouffres eſt prodigieux, Tantale. Mais dy moy, puis que tu n'as point de corps, qu'eſt-il beſoin que tu boiues? Car ce corps qui eſtoit ſubject à auoir ſoif & faim, eſt enterré en Lydie. C'eſt autre choſe de ton eſprit, & c'eſt pourquoy ie m'eſtonne fort, de ce que tu as encore ſoif, & deſires de boire. TANTALE. C'eſt vne punition qui m'eſt ordonnee, que mon ame ſoit alteree, tout de meſme que mon corps. MENIPPE. Ie veux biẽ que celà ſoit. As-tu peur de mourir à faute de boire? Vrayement ie ne vois point d'autre Enfer que ceſtuy-cy, ny point d'autre lieu où puiſſe aller vn mort. TANTALE. Tu ne dis pas mal: mais c'eſt vn grand ſupplice que ſouhaitter de boire ſans en auoir beſoin. MENIPPE. Tu reſues, Tantale, & de verité tu as, par Iupiter, beſoin d'vn breuuage de pur Ellebore. Ie diray bien d'auantage, c'eſt que tu ſouffres tout le contraire de ceux qui ſont mordus des chiens enragez, veu que tu ne crains pas l'eau, mais la ſoif. TANTALE. Ie ſerois contant, Menippe, de boire de l'Ellebore s'il m'eſtoit permis. MENIP. Prens courage, Tantale, & ſçache que tu ne boiras iamais, ny aucuns des morts; car c'eſt vne choſe impoſſible, bien que par arreſt de condemnation tous ne ſoient pas alterez comme toy, & que l'eau ne les fuye point.

Il y a pluſieurs Tantales au monde, qui meurent de faim au milieu des viandes.

Nous auõs vn appetit ordinaire des choſes qui nous ſont deffẽdues.

MENIPPE ET MERCVRE.

MENIPPE.

OV ſont ces beaux ieunes hommes, Mercure? Où ces belles Dames? Conduy moy ie te prie, car ie ſuis nouuellement arriué. MERCVRE. Ie te iure que ie n'ay pas le loiſir, Menippe! Mais regarde à main droicte & tu verras Hyacinthe, Narciſſe, Niré, Achille, Tyron, Helene, Leda; & bref, toutes ces perſonnes, qui par le paſſé, ſe ſont rendues recommendables pour leur beauté. MENIPPE. Tu te mocques, Mercure, ie ne vois que des os, & des teſts dénuez de chair, encore ſont-ils tous ſemblables. MERC. Si eſt-ce pourtant que ces os que tu meſpriſes ainſi, ſont tout ce que les Poëtes loüent de plus beau dans leurs vers. MENIPPE. Monſtre moy donc, Helene, car ie t'aſſeure que ie ne la ſçaurois

La mort efface le luſtre des plus belles choſes.

cognoiſtre? MERC. Ceſte carcaſſe que voilà eſt Helene. MENIP. C'eſt donc pour l'amour de cecy, que mille vaiſſeaux ont eſté chargez d'hommes choiſis par toute la Grece? C'eſt, diſ-je, pour ceſte eſquelette, que tant de Grecs & de Barbares ſe ſont battus, & que tant de villes ſe ſont demolies? MERC. Si ceſte beauté ſe fut monſtree à tes yeux, quand elle eſtoit en vie, tu l'euſſes eſtimee incorruptible.

Il ne faut qu'vne fẽme, pour faire armer le pere contre le fils.

Falloit-il qu'Ilion fuſt iadis toute en flamme,
Et ſouffriſt tant de mal pour vne telle femme.

C'eſt ainſi que les fleurs ſeiches & fanees paroiſſent laides à celuy qui les regarde, apres qu'elles ſe ſont deſpoüillees de leur beau teint: mais pendant qu'elles ſont en vigueur, & en leur naïfue couleur, il n'y a celuy qui ne les eſtime belles. MENIP. Ie m'eſtonne donc fort, Mercure, de ce que les Grecs n'auoient pas l'eſprit de cognoiſtre qu'ils trauailloient pour vne choſe de ſi peu de duree, & qui ſe fleſtriroit bien-toſt. MERC. Tu te trompes, Menippe, ſi tu crois que ié n'aye point autre choſe à faire, que de t'entretenir de diſcours: Par *ainſi* prens place où tu voudras, & couche toy là ſans en bouger, car pour moy, il faut que i'aille paſſer d'autres morts.

EACVS, PROTESILAVS, MENELAVS, ET PARIS.

EACVS.

POVRQVOY te iettes-tu ſur Helene, Protefilaus, auec intention de l'eſtrangler? PROTESILAVS. Parce qu'elle eſt cauſe que ie ſuis decedé, & ay laiſſé ma maiſon ſans ſupport, & ma femme vefue, laquelle eſtoit encore fort ieune. EACVS. Il faut que tu t'en prennes à celuy qui pour l'amour d'vne femme t'a conduit à Troye. PROTESI. Tu dis bien; qu'on le condamne donc? MENEL. Que ce ne ſoit pas moy, bon homme, mais bien ce Paris, lequel m'ayant enleué ma femme contre tout droict d'hoſpitalité, prit la fuitte auec elle; à cauſe dequoy il ne merite pas ſeulement d'eſtre eſtranglé par toy, mais encore par tous les Barbares, & les Grecs, auſquels il a cauſé la mort. PROTESI. Il vaut donc mieux que celà ſoit ainſi; & pour ce ſubject, ie ne ſuis pas deliberé de te laſcher iamais hors de mes mains, ô mal-heureux Paris. PARIS. Tu me

Noſtre propre paſſion force nos inclinatiõs, & ſouuent nous trouuons la mort dans l'amour.

fais grand tort, Protesilaus de n'auoir point d'esgard, qu'il y a de la sympathie de ton inclination à la mienne; car ie suis amoureux, & seruiteur de ce mesme Dieu. Or tu n'ignores pas, qu'en matiere d'Amour, il y a ie ne sçay quoy qui nous y force, & que quelque Démon, auquel il nous est impossible de resister, porte nos inclinations où bon luy semble. PROTESI. Tu ne parles pas mal, mais que ne m'est-il donc permis de tenir icy Cupidon? EACVS. Ie suis content de prendre la parolle pour luy, & de soustenir son droit. Il te dira, qu'il peut bien auoir esté la cause de l'amour de Paris; mais de ta mort, nenny. Aucun autre n'en est coulpable que toy-mesme, lequel au desçeu de ta ieune femme, que tu auois espousée depuis peu, t'en allas faire le voyage de Troye, où pour n'auoir sçeu mesnager ta vie (car vne vaine ambition d'honneur te portoit à tout coup dans les dangers, auec autant de hazard, que d'outrecuidance) tu fus occis le premier. PROTESIL. Ie te feray bien vne plus belle responce pour moy, c'est, Que ie n'ay pas esté la cause de ma mort, mais plustost la Parque, qui par vn decret du Ciel l'auoit ainsi predestiné de tout temps. EACVS. Si cela est, quel subject as-tu d'accuser ceux-cy?

Chacun s'excuse en son mal, au lieu de s'accuser.

MENIPPE, EACVS, PYTHAGORE, EMPEDOCLE, ET SOCRATES.

MENIPPE.

Ce Dialogue est vn sommaire de ce que sont ceux qui sont en Enfer.

IE te conjure, Eacus, au nom de Pluton, que tu m'ayes à raconter tout ce qui se fait en Enfer. EACVS. Ie ne te diray pas le tout, car il me seroit impossible, mais ie t'en feray vn sommaire: Tu sçais assez qu'il y a vn Cerbere, vn Nautonnier qui t'a desià passé vn lac, & vn fleuue de feu à la premiere entree. MENIPPE. Ie sçay bien celà, & si ie t'ay veu, toy, assis à la porte, ensemble les Furies, & le Roy. Mais monstre moy ie te prie les hommes les plus illustres du passé. EACVS. Ne vois-tu pas Agamemnon, Achille, Idomenee, Vlysse, Aiax, & Diomede, qui sont les plus nobles de tous les Grecs. MEN. Hola, hola, Homere, toutes tes rapsodies, & bagatelles poëtiques sõt çà bas incognues & difformes. Tu vois assez toy-mesme que ce n'est que poudre & pure folie, ou bien des testes fresles, comme tu les appelles. Qui est encore cestuy-cy? EACVS. C'est Cyrus, & celuy-là Crœsus, qui a

pour proches voiſins Sardanapale, Midas, & Xerxes. MENIP. C'eſt donc de toy, meſchant, duquel la Grece a eu tant de peur autresfois? C'eſt toy, qui faiſois paſſer ton armee à trauers l'Helleſpont ſur des vaiſſeaux attachez enſemble? Et toy qui auois deſſein de nauiger par deſſus les montagnes. Mais y a t'il celuy qui ne ſçache quel galand a eſté ce Crœſus? Quant à Sardanapale, permets, Eacus, que ie luy donne deſſus la joüe. EACVS. Garde t'en bien, car il eſt ſi delicat & effeminé, que tu luy romprois le teſt. MENIP. Ie l'embraſſeray donc, puis qu'il eſt Androgine. EACVS. Veux-tu que ie te monſtre auſſi les hommes de lettres? MENIP. Par Iupiter, i'en ſuis content. EACVS. Le premier qui ſe deſcouure à tes yeux, c'eſt Pythagore. MEN. Salut, Euphorbe, Apollon ou ce que tu voudras. PYTHAGOR. Ie te ſaluë auſſi, Menippe. MEN. N'as-tu plus la cuiſſe d'or? PYTHAG. Nenny vrayement; mais laiſſons à part ces diſcours, & voyons ſi tu n'as rien à diſner dans ta beſaſſe. MEN. Ce n'eſt pas viande pour toy, car [a] ce ſont des febues. PYTH. Donne m'en ſeulement, & ne te ſoucie, car i'ay appris entre les morts, que les febues ne ſont icy ſemblables en rien aux *genitoires des Peres*. EACVS. Pour ceſtui-cy, c'eſt Solon fils de *Xeſtus*; celuy-là, Thales; & apres eux Pittacus, & les autres, qui *ſont* [b] *ſept de nombre, comme tu vois*. MEN. Ces derniers *ſont les ſeuls* entre tous, qui n'ont point le viſage triſte & *plein de ſoucis*. Qui eſt ceſtuy-cy tout couuert de cendres, cõme vn pain cuit ſous la braiſe, lequel a la peau toute bruſlee? EACVS. C'eſt Empedocles, Menippe, lequel eſt icy venu à demy-bruſlé du mont Ethna. MEN. O pied d'airain, que tu n'auois pas beaucoup affaire de t'aller ietter toy-meſme dans les fournaiſes! EMPEDOCLES. Ce fut par quelque freneſie, Menippe? MEN. Non, par Iupiter, ains pluſtoſt par vne conuoitiſe d'honneur, & par ie ne ſçay quelle beſtiſe: Voilà qui fut cauſe que tu te bruſlas auec tes ſouliers d'airain ſans l'auoir merité. Mais ceſte ruſe te ſeruit de bien peu, car tu fus trouué tout roide mort. Où eſt Socrates? EACVS. Poſſible ſe joüe t'il auec Neſtor & Palamedes. MEN. Ie le voudrois bien voir s'il n'eſtoit gueres loing. EACVS. Vois-tu ce chauue là? MENI. Ils ſont tous chauues, & cette marque leur eſt commune. EACVS. Vois-tu donc ce camus? MEN. C'eſt le meſme encor, car ils ſont tous camus. SOCRATES. Me cherches-tu, Menippe? MEN. Ouy vrayement, Socrates. SOCRAT. Que fait-on à Athenes? MEN. Pluſieurs ieunes gens s'y meſlent de Philoſopher, & de verité, s'il ne faut prendre garde qu'au veſtement &

C'eſt merueille que les Grands ne ſçauẽt point mettre de clou à la roue de leur fortune.

Ceux qui veulent trop ſçauoir, ſe perdẽt dans leur curioſité.

à la demarche, il y a plusieurs grands Philosophes. Au demeurant ie pense que tu as bien veu, de quelle façon Aristippe & Platon sont icy venus, l'vn tout oingt d'vnguents precieux, & l'autre fort expert à flatter les Tyrans de Sicile. SOCRAT. Mais quelle opinion a t'on de moy? Qu'en dit-on Menippe? MEN. Que tu es vn homme fort heureux, & qui as eu cognoissance de plusieurs belles choses, bien que d'abord il semblast que tu ne sceusses rien. SOCRAT. Ie leur disois bien le contraire, mais ils pensoient que ce fut mocquerie. MENIP. Qui sont ceux-cy que ie vois à l'entour de toy? SOCRAT. C'est Carmides, Phedrus, & le fils de Clineas. MEN. Vrayement tu fais bien d'exercer encore icy ta practique, & de ne point desdaigner de si grands personnages? SOCR. Tu vois, comme ie n'ay point d'autre entretien qui m'agree plus que cestuy cy. Mais couche toy pres de nous s'il te plaist MENIP. Ie ne le feray pas, par Iupiter, car i'ay desià ma place retenuë pres de Crœsus, & de Sardanapale, & il me semble que leurs pleurs m'appresteront assez à rire. EACVS. Ie m'en vay aussi, de peur que quelqu'vn des morts ne s'eschappe sans que i'en sçache rien. Vne autresfois ie t'en apprendray d'auantage. MENIP. Va t'en, Eacus, ie n'en sçay que trop.

Vn bel esprit loge quelquefois dans vn corps difforme.

ANNOTATIONS.

a *Ce sont des febues.*] C'est vne allusion que faict Menippe à ce symbole de Pythagore, où il dit qu'il se faut abstenir de febues, c'est à dire, que l'homme sage ne doit point donner son suffrage & sa voix à vn autre, sans y auoir pensé. Ce qu'il a tiré de la coustume qu'auoient les anciens, lors qu'ils donnoient leurs suffrages, car ils souloient ietter dans vne vrne vne febue blanche pour celuy auquel ils bailloient leur voix, & vne noire quand ils en faisoient refus.

b *Sept de nombre.*] Il entend parler des sept Sages de Grece, sçauoir de Thales Milesien, de Pittacus de Mytilene, & ainsi des autres, les Apophtegmes desquels estoient tenus pour des Oracles.

MENIPPE ET CERBERE.

MENIPPE.

Il monstre par l'exemple de Socrates que les plus resolus redoutent la mort.

SVs Cerbere, puis que ie suis ton parent, estant Chien comme toy, dy moy ie te prie, au nom de Stix, si Socrates auoit bonne mine quand il arriua ça bas parmy vous? Car il est vray-semblable, puis que tu es Dieu, que tu peux non seulement abbayer, mais parler comme vne personne quand bon te semble. CERBERE. A

le voir de loing il auoit le viſage aſſeuré, & paroiſſoit à tous ceux qui eſtoient hors l'entree de la cauerne, inuincible aux traicts de la mort. Mais apres qu'il eut baiſſé la teſte dans la creuaſſe, qu'il ne vid autre choſe qu'obſcurité, & que moy-meſme le voyant ſi timide & laſche, le pris par vn pied, le navrant d'vne morſure mortelle, il ſe mit tout auſſi-toſt à crier, comme quelque enfant, & à ſe remuër de part & d'autre, de regret, diſoit-il, qu'il auoit de laiſſer ſes enfans. MENIP. Il portoit donc vn viſage maſqué de ſageſſe, & fardé ſeulement du meſpris de la mort. CERBERE. Au contraire, il n'en faiſoit point d'eſtat: Car quand il vid que c'eſtoit vn paſſage neceſſaire, il ſe reſolut à ſouffrir ſans contrainte, ce que les deſtins luy ordonnoient d'endurer, & ce afin qu'il en fut priſé d'auantage des regardans. Bref ie puis bien dire de tous ceux-là qu'ils ſont courageux & ſans peur à l'entree de la cauerne, mais c'eſt le mal quand ils y ont vne fois mis le pied. MENIP. Et moy auec quel courage te ſemble t'il que ie ſuis entré dans la cauerne? CERBERE. Tu es le ſeul, Menippe, de tous ceux de ta ſecte, qui merite d'eſtre loüé apres Diogene; car vous y eſtes entré de voſtre bon gré, ſans qu'il vous falluſt chaſſer, laiſſant les larmes à part.

CARON, MENIPPE, ET MERCVRE.

CARON.

La querelle de Caron & de Menippe.

PAYE le port au Nautonnier, meſchant que tu es. MENIP. Ie crois que tu te plais à crier, Caron. CARON. Paye moy, te diſje, derechef ce qu'il me faut pour t'auoir paſſé le lac. MENIP. Tu ne dis pas ſi i'ay le moyen. CARON. Par Pluton, ie t'eſtrangleray, meſchant, ſi tu ne me payes. MENIP. Et moy, ie te rompray la teſte d'vn coup de baſton. CARON. Eſt-ce la raiſon que ie t'aye paſſé de ſi loing pour vn rien? MERCVRE. Par Iupiter, voilà qui me viendroit bien, s'il me falloit encores payer pour les morts. CARON. Ie ne te laſcheray point. MENIP. Si faut il que tu nous mettes à bord: Que te ſert-il de me demander vne choſe que ie n'ay pas? CARON. Ne ſçauois-tu pas bien qu'il te falloit apporter vne piece d'argent pour payer le port? MENIP. Ie le ſçauois bien, mais ie n'auois pas dequoy. Falloit-il que ie laiſſaſſe de mourir pour celà? CARON. Quoy donc? tu te venteras d'auoir eſté paſſé

tout ſeul ſans rien payer? MENIP. N'ay-je pas trauaillé, tirant à la rame, & ne me ſuis-je point empeſché de pleurer? CARON. Celà ne ſuffit pas, il faut que tu donnes le denier; car il n'eſt pas licite de faire autrement. MENIP. Ramene le moy donc derechef en vie. CARON. Vrayement i'en ſuis d'aduis; Voylà iuſtement ce qu'il me faut faire, ſi ie veux eſtre bien battu par Eacus. MENIPPE. Ne te faſche donc point? CARON. Monſtre moy ce que tu portes dans ta beſaſſe. MENIP. Ce ſont des lupins, ſi tu en veux, que i'eus du ſoupper d'Hecate. CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure? Il ſe mocquoit n'agueres en nauigeant, de tous ceux qui eſtoient en la nacelle, brocardoit les vns, picquoit les autres, & eſtoit le ſeul qui chantoit, lors que tous pleuroient. MERCV. Quoy? Caron, ne ſçais tu pas quel homme tu as paſſé à la riue? Il eſt tout à fait libre en paroles, & ne ſe ſoucie de rien. CARON. S'il tumbe vne autresfois entre mes mains, ie ſçay bien ce que i'en ay affaire. MENIP. Tu n'auras pas ceſte peine là, Caron, car tu ne me ſçaurois retenir deux fois.

PROTESILAVS, PLVTON, ET PROSERPINE.

PROTESILAVS.

Requeſte de Proteſilaus à Pluto.

O Pluton, mon bien-aymé Seigneur, & mon Roy; & toy fille de Ceres, ſoyez fauorables à ma priere amoureuſe! PLVTON. Qui es tu qui nous importunes ainſi? PROTE. Ie ſuis Proteſilaus, fils d'Iphicles, & Roy de Filacie, qui mourus le premier de tous deuant Ilion en l'armee des Grecs. Or ce que ie vous demande, c'eſt que ie ſois renuoyé par vous au monde, pour y viure vn bien peu de temps. PLVTON. Il n'y a celuy d'entre les morts, qui n'ayt vn meſme deſir; mais celà ne s'octroye à perſonne. PROTESI. Ie vous fais ceſte requeſte, pluſtoſt pour voir ma femme, que non pas pour viure; car ie l'ayme beaucoup plus que ma propre vie. Sçache, Roy des Enfers, que la nuict de mes nopçes la laiſſant au lict malade, ie m'en allay au camp, où ie mourus par les mains d'Hector: tellement que i'en meurs de regret pour la grand' amour que ie luy porte, & deſirerois fort, qu'il te pleuſt me permettre de l'aller reuoir pour vn peu de temps, au bout duquel ie ne faudray de me rendre icy. PLVTON. N'as-tu point beu du fleuue de Lethé? PROTESI. Ouy, mais ſon eau n'a pas eu la force de me lauer de ce

de ce regret. PLVTON. Aye tant ſoit peu de patience; car elle viendra quelque iour icy, & t'exemptera de la peine d'y retourner. PROTESI. Ie ne ſçaurois ſupporter vn ſi long retardement: Il n'eſt pas beſoin que ie te die pourquoy; Tu as autresfois faict l'amour, & n'ignore pas quel eſt ce meſtier. PLVT. Que te ſeruira-t'il de viure vn ſeul iour, pour en porter vn regret eternel? PROT. Ie penſe que ie l'ameneray, & qu'elle ne tardera gueres à me ſuiure: tellement que pour vn mort vous en aurez deux. PLVTON. C'eſt choſe qui ne ſe fit iamais, & il ne faut pas que cela ſoit. PROTESIL. Si eſt-ce que tu te dois ſouuenir, Pluton, que pour vn meſme ſubject, tu rendis jadis à Orphee ſa femme Eurydice, & pour faire plaiſir à Hercule, tu renuoyas Alceſte ma parente. PLVTON. Mais voudrois-tu bien paroiſtre deuant vne ſi belle femme, ayant la teſte ſi chauue & difforme; comment l'oſerois-tu regarder, puis qu'elle ne te pourroit aucunement recognoiſtre? Ie m'aſſeure qu'elle ſeroit fort eſtonnee, & s'enfuyroit bien loing de toy: & qu'en vain tu aurois frayé vn ſi long chemin. PROSERPINE. Treuue donc quelque autre remede à cecy, mon mary, & commande à Mercure, qu'apres que Proteſilaus aura veu derechef la lumiere, & que ce Courrier des Dieux l'aura touché de ſa baguette, il le transforme en vn beau ieune homme, & tel qu'il eſtoit ſortant de la couche de ſon eſpouſe. PLVTON. Qu'il ſoit fait comme tu dis, Proſerpine, puis que cela te ſemble bon: Remmene donc ceſtuy-cy, Mercure, & le fais derechef tel qu'il eſtoit au iour de ſes nopçes. Quant à toy, aye ſouuenance que tu ne prens qu'vn iour de delay.

La mort eſt vn branſle, où l'vn appelle l'autre.

DIOGENE ET MAVSOLE.

DIOGENE.

HOLA, Carien, pourquoy es tu ſi orgueilleux que de t'eſtimer digne d'eſtre preferé à nous? MAVSOL. Premierement pour le Royaume; car i'ay regné par toute la Carie, & commandé aux nations Lydiennes. D'auantage, apres auoir conqueſté quelques Iſles, & deſtruict la pluſpart de l'Ionie, ie ſuis paruenu iuſques à Milet. Secondement, i'eſtois beau, grand, & vaillant à la guerre; & de plus on m'a dreſſé dans Halicarnaſſee vn tombeau qui eſt mis entre les miracles du monde pour ſa beauté: Car il y a

Les ſuperbes Mauſoles ne ſont que des vaines monſtres apres la mort.

des cheuaux & des hõmes taillez au vif ſur la pierre,& cet ouurage eſt ſi beau,qu'à peine pourroit-on treuuer vn Tẽple qui luy fut pareil. Ne te ſemble-t'il pas maintenant que ie ne me priſe point ſans ſubject pour tant de rares merueilles! DIOG. Dis-tu que c'eſt pour le Royaume, pour la beauté, & pour cet ouurage magnifique de marbre? MAVSOLE. Par Iupiter,ouy. DIOGENE. Mais tu n'as plus à preſent, Mauſole, ny ceſte dignité, ny ceſte beauté: De maniere que ſi nous auions eſleu vn arbitre ſur la beauté, ie ne ſçaurois dire pourquoy ton teſt deuroit eſtre preferé au mien: Car tous deux ſont chauues, decharnez, & monſtrent les dents, outre que nous auons perdu les yeux, & que les narines nous paroiſſent toutes ouuertes. Pour ce qui eſt de ce riche tombeau,& de ces pierreries, elles peuuent bien ſeruir de monſtre à ceux de Halicarnaſſee pour ſe faire admirer aux paſſans. Mais ie ne vois pas que tu en puiſſes tirer du profit; ſi ce n'eſt poſſible que tu me dies, qu'eſtant accablé de ſi groſſes pierres, tu ſouſtiens vn fardeau plus peſant que nous. MAVSOLE. Quoy? toutes ces choſes ne me ſeruiront donc de rien, & a Mauſole, & Diogene ſeront ſemblables l'vn à l'autre? DIOG. Rien moins; car Mauſole s'attriſtera quand il ſe ſouuiendra de ces beautez caduques, parmy leſquelles il ſouloit viure bien-heureux, & Diogene ſe rira de luy. Mauſole fera des comptes de ſon tombeau, que ſa femme Artemiſe, & ſa ſœur luy ont faict dreſſer en Halicarnaſſee; Diogene au contraire ne ſçait pas ſeulement ſi ſon corps a eſté enſeuely: Auſſi ne s'en enqueſte-t'il point, car il ſe contente d'auoir laiſſé ſa memoire eternelle à ceux qui luy ſuruiuront, menant vne vie digne d'vn homme, & qui luy donne plus de luſtre que tous les tombeaux, comme eſtant baſtie ſur des fondemens ſolides, & fermes.

Les plus beaux ouurages ne ſont que des vaines monſtres ſubiectes à la roüille du temps.

Le Sage ſe dreſſe vn Mauſole durant ſa vie.

ANNOTATION.

a *Mauſole.*] Roy de Carie, auquel ſa femme Artemiſe portoit tant d'affection, qu'on tient qu'apres ſa mort, peu s'en fallut qu'elle n'en mourut de regret, & que pour eternelle memoire de ſa vie, elle luy fit dreſſer vn tombeau appellé Mauſole de ſon nom,ſi ſuperbe, & ſi riche, qu'il fut mis au rang des ſept miracles du monde. Vn grand Poëte de noſtre temps deſcrit fort bien le dueil de ceſte Princeſſe,quand il dit:

Ainſi quand Mauſole fut mort,
Artemiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage,
Et dit aux aſtres innocens
Tout ce que faict dire la rage,
Quand elle eſt maiſtreſſe des ſens.

NIRE, THERSITE, ET MENIPPE.

NIRE.

PVIS que Menippe ſe treuue icy tout porté, il iugera lequel eſt le plus beau de nous deux. Dy moy, Menippe, ne te ſemblé-je pas eſtre doüé d'vne ſinguliere beauté? MENIP. Pour vous iuger equitablement, il faut que ie ſçache premieremẽt qui vous eſtes. NIRE. Nous ſommes Nire, & Therſite. MENIP. Lequel de vous deux eſt Nire, & lequel Therſite, car encore le faut-il ſçauoir? THERSITE. I'ay deſià gaigné en ce que ie ſuis ſemblable à toy, & que tu ne me ſurpaſſes pas de tant, que cet aueugle Homere t'a eſleué, t'appellant le plus bel homme du monde. Car bien que i'eus la teſte pointuë, & les cheueux clair-ſemez, ie n'ay pas eſté reputé moindre que toy par ces Iuges icy. Mais il eſt temps, Menippe, que tu ordonnes lequel de nous deux te paroiſt le plus beau. NIRE. C'eſt moy qui ſuis fils d'Aglaia & de Carops,

Paralelle de la beauté de Nire à la deformité de Therſite.

Et lequel ſurpaſſant en ce temps où nous ſommes
Tout ce qu'on void de beau, ſur les champs des Troyens,
Ay quitté mon pays, cherchant mille moyens,
Pour me faire eſtimer la merueille des hommes.

MENIPPE. Si me ſemble-t'il pourtant que tu n'es pas venu çà bas ſous terre le plus beau des mortels, & que tes os ſont ſemblables à ceux des autres morts, ſi ce n'eſt qu'il y a ceſte difference entre le teſt de Therſite & le tien, que l'vn eſt fort delicat & effeminé; l'autre, non. NIRE. Ce n'eſt pas tout, demande à Homere ſi ie n'auois pas bonne mine, quãd ie combattois au milieu des Grecs? MENIP. Tu me comptes des ſonges du temps paſſé, parle moy du preſent: Car ceux qui viuoient en meſme aage que toy, te cognoiſſoient aſſez pour lors. NIRE. Dy moy donc ſi ie ne ſuis point icy le plus beau des morts? MENIP. Tu n'es pas plus beau que les autres, car tous ſont égaux en Enfer, & il n'y a point de diſtinction, ny de difference. THERSITE. Il me ſuffit de ſçauoir celà.

MENIPPE ET CHIRON.

MENIPPE.

La dispute de Menippe & de Chiron, touchant l'immortalité.

I'Ay ouy dire qu'estant Dieu tu as desiré la mort, Chiron. CHIRON. Ce que tu dis est tres-veritable, Menippe, & ie suis mort comme tu vois, bien qu'il n'ayt tenu qu'à moy de me rendre immortel. MENIP. Mais quelle si grande enuie te prit il de mourir, puis que tous les mortels abhorrent naturellement ceste derniere fin? CHIR. Ie te le diray, puis que ie vois que ton bel esprit est capable de le retenir. Il faut que tu sçaches que ie ne prenois point plaisir à ouyr parler de l'immortalité. MENIP. Quoy? n'est-ce pas vn grand contentement de viure, & voir la lumiere? CHIRON. Nenny, Menippe; Car il me semble que le plaisir doit auoir vn meslange de diuersité. Et parce que ie veis qu'en viuant on ioüyssoit tousiours d'vn mesme Soleil; que chaque heure retournoit à son poinct, voire que toutes les choses du monde succedoient alternatiuement l'vne à l'autre, ie me soulay à la parfin de tout celà.

La diuersité plaist.

Car il n'y a point de bien en ce mouuement continuel, & en matiere de plaisir, il n'est rien de comparable au changement. MEN. Tu dis bien, Chiron, mais ie m'estonne comme tu te plais tant à viure dans les Enfers. CHIR. Parce que ie n'y vois du tout point d'inegalité: Puis, quel danger y a t'il qu'on soit en tenebres, ou qu'on participe à la lumiere. D'auantage, nous n'auons iamais çà bas ny faim ny soif, comme là haut, & sommes exempts de toute incommodité. MENIP. Prens garde, Chiron, que tu ne t'enlaces toy-mesme dans tes paroles, & que ton propre discours ne combatte contre toy. CHIRON. Pourquoy celà? MENIP. Parce que tu as desià dit, que les choses du monde t'ennuyoient, pour leur estat tousiours semblable. Or est-il que çà bas tout y est égal. Tu tremperas en vn mesme ennuy, & il te faudra chercher quelque nouuelle maniere de viure, ce que ie tiens pour vne chose impossible. CHIRON. Que faut-il donc que ie face, Menippe? MENIP.

Le Sage se contente des choses presentes.

C'est que comme sage tu te contentes des choses presentes, & te souuienne qu'il n'y a rien qui ne soit tollerable.

DIOGENE, ANTISTHENE, CRATES, ET LE MANDIANT.

DIOGENE.

La pourmenade de Diogene, & les rencontres qu'il eut au pays des morts.

PVIS que nous ſommes de loiſir, chers amys, Antiſthene & Crates, que n'allons nous faire vn tour de pourmenade à ceſte porte icy pour y voir qui ſont ceux qui viennent, & ce que fait vn chacun d'entr'eux? ANTIST. Allons y, Diogene, i'en ſuis content. Nous aurons ſans doute bien du plaiſir de voir pleurer les vns, les autres requerir qu'on les relaſche; les vns deſcendre à contrecœur, & les autres faire les retifs, bien qu'ils ſoient colletez par Mercure, ſans que neantmoins toute ceſte reſiſtance leur ſerue de rien. CRATES. Mais ie vous veux faire le recit le long du chemin, de ce que ie vis en deſcendant icy. DIOG. Dis donc, Crates, car ie crois que tu nous feras rire. CRATES. I'eſtois auec vne troupe de perſonnes qui deſcendoient auec moy, & entr'autres le riche Iſmenedor, qui eſt mon cõpatriote, Arſaces gouuerneur des Medes, & l'Armenien Orates. Iſmenedor donc, qui venoit d'eſtre occis par des voleurs, pres de Citere, s'en allant à mon aduis en Eleuſine, ne ceſſoit de pleurer, & monſtrant des playes qu'il auoit aux mains, portoit le dueil de ſes enfans qu'il auoit delaiſſez, & accuſoit luy meſme ſa temerité, d'auoir oſé paſſer par Citere, & trauerſer Eleutere, lieux rendus deſerts par les derniers troubles, n'ayant point d'autre cõpagnie, que deux ſiens ſeruiteurs, bien qu'il portaſt auec ſoy cinq flaccons, & quatre coupes d'or. Ceſtuy-cy auoit pour compagnon en ſon dueil Arſaces, lequel, bien que Barbare, eſtoit vn fort honnorable vieillard, & qui ſe faſchant d'aller à pied, demandoit qu'on luy amenaſt ſon cheual, qui luy auoit eſté tué entre ſes iambes par vn Rondelier Thracien, en la guerre qu'il menoit cõtre le Roy de Cappadoce, où l'homme & le cheual furent tranſpercez d'vn ſeul coup. Car Arſaces s'enfonçant trop auant dans la meſlee, voilà le Thracien qui l'attendant de pied ferme ſe preſente à luy, tout couuert de ſa targue, & baiſſant ſon jauelot, apres auoir deſtourné ſa lance, l'abbat par terre tout roide mort. ANTIST. Mais comme eſt-il poſſible que cela ſe ſoit fait d'vn ſeul coup? CRATES. Fort ayſément; car Arſaces courant à bride abbatuë, coucha le bois de ſa

lance, longue de vingt coudees; dequoy s'apperceuant le Thracien, ayant deſtourné le coup auec ſa rondelle, il ſe mit à genoux, reçeut la venuë auec ſon iauelot, & navra le cheual au deſſous du poictral, lequel ſe ſentant bleſſé, prit la fuitte tout auſſi-toſt, & fut cauſe de la mort d'Arſaces. Vois-tu maintenant comme ceſte fortune luy aduint, pluſtoſt par le moyen du cheual que de l'ennemy. Il ſe faſchoit donc de ce qu'on l'égalloit aux autres, & qu'on ne luy permettoit pas de venir çà bas à cheual. Quant à Orates, c'eſtoit vn bon-homme, & ſi indiſpoſé qu'il ne ſe pouuoit tenir ſur ſes pieds, ny faire vn ſeul pas. Ce qui eſt commun à tous les Medes; car apres qu'ils ſont deſcendus de cheual, ils ont beaucoup de peine à marcher, & ſemble à les voir, qu'ils vont ſur des eſpines. Ceſtuy-cy giſant couché par terre, ſans ſe pouuoir releuer, le bon Mercure l'alla prendre, & le porta iuſques dans la barque: ce qui m'inuitoit fort à rire. ANTIS. Ie ne me meſlay point auſſi parmy les autres en deſcendant, mais delaiſſant ces pleureurs, & courant droict à la barque, ie pris la premiere place, pour nauiger auec plus de ſeureté. Et pendant que ceux-cy ne ceſſoient de pleurer, & de vomir dans la nacelle, ie ne penſois a autre choſe qu'à rire. DIOG. Vrayement vous auez eu deux bonnes rencontres par le chemin. Pour moy, i'auois pour mes compagnons en deſcendant, Blepſias l'vſurier de Piree, Lampis Arcanan, Capitaine des ſoldats eſtrangers, & le riche Damis de Corinthe, qui eſtoit mort du poiſon que ſon garçon luy auoit donné. L'on diſoit, que Lampis s'eſtoit eſtranglé ſoy-meſme pour l'amour de la Courtiſane Myrtis, & que le mal-heureux Blepſias s'eſtoit laiſſé mourir de faim: Auſſi paroiſſoit-il tout paſle & desfaict. Or bien que ie ſçeus le tout, ie ne laiſſois pas pourtant de demander qu'on me fiſt le recit de ſa mort. Mais comme ie m'apperçeus que Damis accuſoit ſon fils; Il ne t'a fait aucun tort, luy dis-je, de t'auoir empoiſonné, toy qui ne donnas iamais que quatre oboles à ce ieune hõme de dix-huict ans, biẽ que tu fuſſes riche de mil talens, & qu'à l'aage de nonante ans, tu n'euſſes point d'autre exercice, que les desbauches, & les excez. Quant à toy, Acarnas, (luy di-je, me tournant vers luy, qui pleuroit, & maudiſſoit Myrthis) pourquoy ne t'accuſes-tu toy-meſme, pluſtoſt que l'amour? Il fait beau voir que n'ayant iamais tourné le dos à l'ennemy t'eſpoſant volontairement, & le premier de tous aux dangers de la guerre, tu te ſois laiſſé vaincre, & pipper par les larmes, & les feints ſouſpirs d'vne Courtiſane, qui de fortune s'eſt rencontree deuant toy?

Tous chemins ſont ouuerts à l'infortune.

L'homme ſe conſole en accuſant ſon deſaſtre.

Pour Blepſias que voicy, il publie luy meſme ſa grãde folie en ce qu'il a fait amas de biens pour des heritiers qui ne luy appartenoient en rien, eſtimant, ſot qu'il eſt, de viure touſiours. Les pleurs de tous ceux-cy m'appreſterent fort à rire. Mais ie ſuis d'aduis que nous paſſions outre, car nous ſommes deſià proches de l'entree. Il nous faut donc regarder de loing, & deſcouurir ceux qui arriuent. Hé qu'en voilà beaucoup & de pluſieurs ſortes! Ils pleurent tous, les petits enfans exceptez, & les vieillards meſmes ſe lamentent. Qu'eſt-cecy? Ne cherchent-ils point quelque drogue pour les faire reuiure? Ie m'en vay interroger ceſtuy-cy? Quel ſubject as-tu de pleurer & de te faſcher bon-homme, puis que tu ne te peux plus ſouſtenir de vieilleſſe? N'as-tu iamais eſté Roy? LE MENDIANT. Nenny. DIOGENE. Quoy donc? Prince. LE MENDIANT. Rien moins. DIOGENE. Poſſible te plains-tu d'auoir laiſſé tes richeſſes, & d'eſtre mort fruſtré de tous tes plaiſirs? LE MENDIANT. Ce n'eſt rien de tout celà, car viuãt au monde aagé enuiron de nonante ans, ie gaignois ma vie auec le roſeau & la ligne: Et bien que ie n'eus point d'enfans, ie ſouffrois neantmoins vn million d'incommoditez, eſtois boiteux, & auois la veuë trouble. DIOG. Quoy? Tu deſirerois encore de viure, te voyant en vn ſi piteux eſtat? LE MENDIANT. Ouy vrayement, car la lumiere m'eſtoit aggreable,

Mais le traict de la mort me ſemblait trop amer.

DIOG. Tu reſues vieillard, & parles en enfant, bien que tu ſois auſſi aagé que le Nautonnier. Que pourra dire maintenant quelqu'vn de ces ieunes hommes, puis que les vieillards meſmes deſirent de viure long temps, au lieu de chercher la mort, comme le vray remede des maux qui ſont inſeparables d'auec la vieilleſſe? Mais rebrouſſons chemin, de peur que quelqu'vn nous voyant pourmener ſi pres de la porte, n'entre en ſoupçon que nous voulions prendre la fuitte.

La mort des enfans eſt heureuſe, & doit eſtre exempte des pleurs.

MENIPPE ET TIRESIAS.

MENIPPE.

IE ne ſçay, ſi ie te dois plus nommer aueugle Tireſias, car nous auons tous les yeux cauez de meſme ſorte, & les places où ils

La mort ferme les yeux aux plus clairs-voyans.

eſtoient autresfois, nous reſtent tant ſeulement. Tu ne ſçaurois plus dire toy-meſme où eſt maintenant Finee, & où Lyncee? I'ay neantmoins ouy racõter aux Poëtes, que i'ay autres-fois entẽdus, que tu as eſté Deuin, & Hermaphrodite; ce qui faict, que ie te prie au nom des Dieux de me dire laquelle des deux vies, ſçauoir d'homme ou de femme, t'a eſté la plus aggreable? TIRESIAS. La vie des femmes me ſembloit meilleure, Menippe, car outre qu'il y a moins d'affaire, elles commandent aux hommes, & ne ſe ſoucient n'y d'aller à la guerre, n'y de ſe preſenter ſur les bouleuards, ny de conteſter aux aſſemblees publiques, ny de chicanner dans vn barreau. MENIP. N'as-tu iamais ouy ce que dit Medee dans Euripide, Tireſias, où elle deplore le ſexe feminin, & l'appelle miſerable pour les grandes douleurs qu'elles ſouffrent aux enfantemens? Mais dy moy (car les vers Iambiques de ceſte meſme Medee m'en font reſſouuenir,) N'as-tu iamais enfanté quand tu eſtois femme? Ou bien es tu demeuré ſterile durant ta vie? TIRES. Voylà de belles demandes, Menippe! MEN. Reſpons moy ie te prie, il n'y a point de danger. TIRES. Ie n'ay pas eſté ſterile, & ſi ie n'ay point enfanté. MENIP. Celà me ſuffit: Ie voudrois bien ſçauoir encor ſi tu auois vne matrice? TIRES. Ouy de verité. MEN. Cette matrice ne s'eſuanoüit elle point auec le temps? Car pour moy ie crois que ta nature de femme ſe ferma tout à coup, & que tes mammelles ſe rauallerent, depuis que le membre viril te commença à croiſtre petit à petit, & la barbe à ſortir: Ou bien il fallut que tu deuins homme en vn inſtant? TIRES. Ie n'entends rien à ta demande, & il ſemble à t'ouyr parler, que tu mettes ces choſes en doute. MENIP. Quoy donc? il ne faut point douter, Tireſias, ains prendre ces paroles à la volee, ſans conſiderer ſi cela ſe peut faire ou non? TIRES. Si tu n'adjouſtes foy à cecy, bien difficilement croiras-tu que quelques femmes, ſçauoir, Adon, Daphné, & la fille de Lycaon ayent eſté faictes oyſeaux, arbres, & beſtes? MENIP. Si quelquefois ie me trouue à la compagnie de telles gens, ie ſçauray ce qu'ils en diront. Mais ie voudrois bien ſçauoir, ſi tu eſtois femme quand tu deuinois, ou ſi ç'a eſté depuis, & ſi tu fus Deuin au meſme inſtant que tu pris la forme d'homme? TIRES. Ie voy bien que c'eſt, tu ne ſçais pas qu'on dit de moy, que pour auoir appaiſé vne ſedition, qui aduint entre les Dieux, la Deeſſe Iunon me rendit aueugle, mais Iupiter me recompenſa de la ſcience de deuiner. MENIP. Oſes-tu bien mentir encore, Tireſias?

Il n'y a point d'autres Hermaphrodites, que les hõmes laſches & effeminez.

ſias? Toutesfois ie ne m'en eſtonne gueres: Car c'eſt la couſtume des Deuins de ne dire iamais rien de vray.

AGAMEMNON ET AIAX.

AGAMEMNON.

La contention d'Aiax pour le faict des armes d'Agamemnon.

SI par vn effect de fureur, Ajax, tu t'es occis toy-meſme, & nous as tous taillez en pieces, pourquoy te faſches-tu contre Vlyſſe? Et pourquoy n'agueres ne le voulus-tu point regarder, lors que s'en allant conſulter l'Oracle, tu ne daignas pas ſeulement parler à luy, qui a eſté ton compagnon d'armes, & ton bon amy, ains paſſas outre auec vne deſmarche trop arrogante? AIAX. Il m'a donné ſubject de ce faire, Agamemnon, car luy ſeul a eſté cauſe de ma fureur, pour auoir oſé conteſter contre moy pour le faict des armes. AGAM. Penſois-tu donc d'eſtre ſans pareil, & de vaincre vn chacun ſans te remuër tant ſoit peu? AIAX. Ouy, principalement en telles affaires, car il ſçait bien que tout l'equipage m'appartenoit de droict, comme eſtant au fils de mon frere: Et neantmoins vous ne remuaſtes iamais, & me quittaſtes les armes; Vous, di-je, qui auiez beaucoup plus de valeur & de courage que luy. Il faiſoit beau voir que ce fils de Laërtes, auquel i'ay ſouuent ſauué la vie quand il eſtoit ſur le poinct d'eſtre maſſacré par les Phrygiens, ſe fit eſtimer plus valeureux que moy, & plus digne d'auoir ces armes? AGAM. Il faut que tu t'en prennes à Thetis; car c'eſtoit ſon deuoir de te mettre en poſſeſſion des armes, cõme parent du treſpaſſé, & neantmoins il les mit au milieu de tous. AIAX. Ie n'en accuſe perſonne qu'Vlyſſe. AGAM. Il eſt excuſable, ſi eſtant homme, il a deſiré la gloire qui eſt vne douce amorce, pour laquelle vn chacun de nous s'expoſe hardiment aux perils de la guerre. Puis, il t'a vaincu meſme deuant les Troyens qui en eſtoient les Iuges. AIAX. Ie ſçay bien qu'il me condamnera, mais il n'eſt pas licite de parler des Dieux. Bref il m'eſt impoſſible d'aymer Vlyſſe, Agammenon, quand Minerue meſme me le commanderoit.

La gloire a ie ne ſçay quels charmes qui nous retiennẽt dans les dangers ſans les redouter.

MINOS ET SOSTRATE.

MINOS.

Minos veut punir Sostrate pour ses mesfaicts. Mais il sçait si bien deffendre sa cause en accusant le destin & la Parque, qu'il en est deliuré.

QVE ce larron Sostrate soit maintenant precipité dans [a] le fleuue de feu, & deuoré par la Chimere, comme Sacrilege qu'il est; qu'on l'attache pres de Titius, & que les Vautours luy rongent le foye. Mais quant à vous, belles Ames, allez vous en aux champs Elisiens, & aux Isles fortunees, pour recompense des bonnes œuures que vous auez faictes durant vostre vie. SOSTRA. Escoute à tout le moins, Minos, si ie ne diray pas pour moy quelque raisonnable deffense. MINOS. N'as-tu point de honte de me dire que ie te donne audiance? N'est-il pas vray que [b] Sostrate t'a conuaincu d'auoir esté le plus grand meurtrier de ton temps? SOST. C'est la verité, mais ie voudrois bien sçauoir si c'est à tort ou à droict qu'on me condamne au supplice? MINOS. Il n'y a point de peine assez grande pour toy. SOSTR. Si faut-il que tu m'obliges de tant que d'ouyr vn mot que ie te veux dire. MINOS. Dy donc, & ne sois pas si long en paroles, car nous en auons d'autres à iuger. SOSTR. Tout le mal que i'ay commis durant ma vie, l'ay-je faict volontairemẽt, ou sçauoir si la Parque l'auoit ainsi filé? MINOS. Il n'y a point de doute que c'estoit vn decret de la Parque. SOSTR. Si celà est, il faut inferer, que les mauuais & les bons commettent toutes choses par mesme moyen, sçauoir en luy obeyssant; car Clothon destine & ordonne à vn chacun ce qui luy doit aduenir depuis sa naissance iusques à sa mort. SOSTR. Tellement que si quelqu'vn tuë vn homme y estant forcé par vn autre, & ne pouuant s'en desdire, (comme vn bourreau, ou vn satellite; l'vn obeyssant au Iuge, & l'autre au Tyran) ie te demande lequel des deux sera coulpable d'homicide? MINOS. Il est tres-certain que ce sera le Tyran, ou le Iuge; car ce seroit folie d'en accuser l'espee qui ne sert que d'instrument au courage, de celuy qui premier en a donné l'occasion. SOSTR. Tu fais bien d'amplifier cecy par exemples [c] Minos. Que si le seruiteur nous apporte de l'or ou de l'argent de la part de son maistre, à qui en doit-on sçauoir gré? MINOS. A celuy qui l'enuoye, Sostrate, & non à celuy qui le porte, car il ne faict que ce que son maistre luy commande. SOSTRA. Tu fais donc injustement, quand tu nous condamnes au supplice,

C'est vne erreur de croire vne fatalité, puis que le Sage sçait cõmander aux Astres.

nous di-je, qui n'auons eſté que les executeurs du deſtin que Clothon nous a filé, & cependant tu honnores, & recompenſes ceux qui n'ont eſté que les inſtrumens des biens d'autruy : Car il n'y a celuy qui ſçeuſt dire qu'il ſoit poſſible de s'oppoſer aux choſes qui nous ſont impoſees par les loix de la neceſſité. MINOS. Si tu regardes de ſi pres, Soſtrate, il te ſera bien ayſé de treuuer pluſieurs autres choſes qui n'ont eſté faictes ſelon la raiſon : Mais à ce que ie vois tu n'es pas ſeulement vn brigand, ains encore vn Sophiſte auec tes arguments captieux. Laſche-le, Mercure, & qu'on ne le puniſſe point d'auantage: Mais cependant donne toy garde, Soſtrate, de ne point apprendre aux autres deffuncts à propoſer telles queſtions Sophiſtiques.

Il y a bien de la difference de l'inſtrument à la cauſe.

ANNOTATIONS.

a *Le fleuue de feu.*] Les Poëtes feignent que là bas aux Enfers ſe void vn fleuue, les ondes duquel ne ſont que des flammes, qui comme des vagues s'enflent à gros boüillons pour tourmenter les meſchans. Dequoy il ne faut pas s'eſtonner, puis que dans la ſaincte Eſcriture meſme, il eſt faict mention de l'eſtang de ſoulphre & de feu.

b *Soſtrate.*] Roy fort cruel, & ſi puiſſant qu'apres auoir gaigné diuerſes victoires, il faiſoit marcher des grands Princes qu'il auoit ſubjuguez, comme ſes eſclaues, enchaiſnez & attelez à ſon char. I'en ay fait ces vers autresfois,

Apres auoir conquis l'honneur de la victoire,
Et gaigné les threſors dans l'Inde recelez,
Soſtrate fait marcher pour comble de ſa gloire
Les plus grands Roys du monde à ſon char attelez.

c *Minos.*] C'eſtoit l'vn des Iuges d'Enfer, duquel il eſt faict mention dans Virgile. *6. Eneid.*

MENIPPE, OV, LA NEGROMANTIE.

MENIPPE, ET PHILOMENIDES.

MENIPPE.

Il diſcourt de l'incertaine doctrine des Philoſophes; de la ſuperſtition des Magiciens, des fables de l'Enfer, de la vie humaine cõparee aux Tragedies, & des richeſſes, concluant par l'exemple de Tyreſias, Que la vie des ignorans eſt la plus ſeure.

IE te ſaluë, ô bien-aymee entree de ma maiſon! ô que ie te reuois volontiers eſtant de retour à ceſte lumiere! PHILOMENID. N'eſt-ce pas icy ce Chien Menippe? ſans doute, ce n'eſt autre que luy, ſi ie ne m'abuſe. Mais que veut dire qu'il porte vn habit ſi eſtrange, vne maſſuë, vne lyre, & vne peau de Lyon? Approchons-nous de luy? Salut, Menippe, D'où viens-tu? Il me ſemble qu'il y a long temps qu'on ne t'a veu à la ville? MENIPPE.

Ie viens du bas manoir, & de ces ſombres lieux,
Où les morts dans l'Enfer demeurent loing des Dieux.

PHILOMENID. O Hercule, Menippe seroit-il bien mort? sans que nous en sceussions rien, puis derechef ressuscité? MENIP.

Non ie ne suis point mort sans que tu l'ayes sçeu,
Mais l'Enfer dans son gouffre, en vie m'a reçeu.

PHILOME. Quelle a esté la cause de ce tien voyage si nouueau, & inesperé? MENIP.

Vn inuincible cœur qui deffie le vice,
Vn esprit resolu qui brane le supplice,
Et vn âge attrempé qui ne craint point la mort,
Bien que debile d'ans m'a conduit à ce port.

PHILOMEN. Ne me parle point ie te prie de ces matieres tragiques, & me dy simplement que signifie cet habit que tu portes, & pour quelle cause t'en es-tu allé en Enfer? Car ie ne treuue pas qu'il y ayt beaucoup de plaisir à faire vn tel voyage. MENIPPE.

D'vn desir trop ardant mon ame fut saisie
De consulter l'esprit du Deuin Tiresie.

PHILOME. Tu resues sans doute; car si celà n'estoit point ie pense que tu ne respondrois pas de la sorte à tes amys, & ne leur chanterois point des vers ramassez. MENIP. Ne t'en estonne pas, mon amy, car la conuersation que i'ay eüe depuis peu d'Euripide & d'Homere m'a tellement farsi de rimes, que les vers me croissent à la bouche sans aucune difficulté. Mais dy moy comme vont les affaires du monde, & qu'est-ce qu'on fait à la ville? PHILOMEN. Les hommes n'ont pas encore despoüillé leur vieille peau; c'est tousiours vn mesme train, & ils ne cessent de desrober, de se parjurer, de prester à l'interest, & d'estre vsuriers comme de coustume. MENIP. Meschans & miserables qu'ils sont! Quoy, ne sçauent-ils pas ce qui n'agueres a esté conclu aux Enfers, & quelle est la sentence que Pluton a donnee contre les riches, laquelle, par Cerbere, ils ne pourront aucunement euiter. PHILOM. Que dis-tu, Menippe, a t'on fait là bas quelque nouuelle ordonnance? MENIPPE. Ouy, par Iupiter, mais il n'est pas besoin que tout le monde le sçache, ny de reueler ces secrets, de peur que quelqu'vn ne m'accuse d'impieté deuant Radamante. PHILO. Ie te iure, par Iupiter, cher Menippe, que tu ne dois point craindre de le reueler à ton amy: car ie t'asseure que tu le diras à vn homme qui se sçait taire au besoin, & qui jà de long temps faict profession des choses sainctes. MENIP. Tu me pries d'vne chose, laquelle ie ne te puis dire que bien difficilement, & au grand hazard de ma per-

Il est bien difficile de perdre ce que la Nature nous a donné.

ſonne. Mais ſi faut-il prendre ceſte hardieſſe pour l'amour de toy. Il a eſté ordonné que ceux-là ſont riches qui reſerrent l'or comme Danaë. PHILOM. Ne paſſe pas outre, cher amy, que premier tu ne m'ayes raconté quelle a eſté la cauſe de ta deſcente aux Enfers, qui t'a ſeruy de guide le long du chemin, & tout ce que tes yeux y ont veu? Car il eſt vray-ſemblable que la curioſité que tu as euë des belles choſes t'a fait rechercher tout ce que ton eſprit a iugé digne d'eſtre ſçeu. MENIP. Encore m'eſt-il force de t'obeyr en celà; car que ne faict on pour l'amour d'vn amy? Ie te veux donc faire le recit en peu de mots de la cauſe pour laquelle ie ſuis deſcendu aux Enfers. Lors que i'eſtois encore enfant, & que ie m'en allois ouyr Homere & Heſiode, toutes les fois qu'ils racontoient les guerres & ſeditions non ſeulement des Herôs, mais des Dieux meſmes, enſemble leurs adulteres, rapts, punitions, exils des peres, & nopçes des freres, & des ſœurs, i'eſtois eſpris d'vn nouueau deſir d'auoir l'entiere cognoiſſance de tous ces euenements. Mais auſſi-toſt que ie commençay d'atteindre à l'aage viril, & que ie connus que les loix ordonnoient des choſes du tout contraires aux enſeignements des Poëtes, ſçauoir, de ne commettre point d'adulteres, d'auoir en horreur les ſeditions, & de ne point deſrobber le bien d'autruy: ie me trouuay d'abord ſi eſtonné, que ie ne ſçauois de quelle façon il me falloit comporter. Les Dieux, diſois-je, n'euſſent iamais paillardé, ny fait des querelles l'vn contre l'autre, ſi leur diuinité ne leur eut appris que ces choſes eſtoient honneſtes, & belles; Et les Legiſlateurs ſe fuſſent fort bien empeſchez de faire des Loix contre la raiſon, s'ils ne les euſſent eſtimees profitables? Comme ie flottois entre l'irreſolution & la doute, il me ſembla bon de m'en aller prendre l'aduis de ceux qu'on nommoit Philoſophes, de me conſeiller à eux, & les prier de faire de moy ce qu'ils aduiſeroient, pourueu qu'ils me monſtraſſent la plus droicte reigle de bien viure. Ie m'en allay donc les voir, ſans m'aduiſer que ie ſortois d'vne eſpeſſe fumee, comme l'on dit, pour me ietter dans vn grand feu: car ie n'eus pas ſi toſt examiné de pres leurs raiſons, que ie deſcouuris leur beſtiſe, & toutes choſes me ſemblerent plus incertaines qu'auparauant; ce qui me faiſoit dire que la vie des ignorans eſtoit toute d'or. L'vn d'eux me commandoit de ne m'adonner qu'à la volupté, & de n'aſpirer à point d'autre choſe, qu'à ce contentement ſur lequel ils fondoient la felicité. L'autre m'enjoignoit derechef de trauailler, laſſer & affliger mon corps par des ſaletez, ordures,

La ſcience engẽdre tous les iours de nouueaux deſirs.

Il vaut mieux eſtre ignorant quelquesfois que ſçauoir tãt de choſes.

& autres telles miſeres, & de l'expoſer aſſiduellement aux injures, m'alleguant pour preuue de ſon dire ces beaux vers d'Heſiode ſur la loüange de la vertu, où il n'eſt parlé que de la ſuëur, & de ceſte gliſſante montee qu'on treuue pour atteindre au ſommet de la montagne qu'il deſcrit. Bref, l'vn me commandoit de tenir l'argent à meſpris, & d'en eſtimer la poſſeſſion indifferente: & l'autre tout au cõtraire me remonſtroit que la richeſſe n'eſtoit pas mauuaiſe. Que diray-je de l'opinion qu'ils auoient du monde? Sans mẽtir i'auois tous les iours les aureilles battuës des diſcours qu'ils faiſoient des Idees, des ſubſtances incorporees, des atoſmes, du vuide, & d'autres tels noms qui les tenoient touſiours en diſpute. Ce que ie treuuois encore le plus abſurde en eux, c'eſt que lors que quelqu'vn ſouſtenoit vne opinion contraire, ils y joignoient tous enſemble des raiſons ſi fortes & inuincibles, qu'il m'eſtoit impoſſible de cõtredire, ny à celuy qui ſouſtenoit qu'vne choſe eſtoit chaude, ny à celuy qui preuuoit le cõtraire, bien que ie cognuſſe aſſez, que le chaud & le froid ne pouuoient tout à coup ſubſiſter en vn meſme ſubject. Et de verité quand i'oyois faire ces contes, il m'aduenoit comme à ceux qui ſommeillent; car ores ie panchois la teſte, & tantoſt ie la redreſſois. Et ce que i'eſtimois en eux plus digne de riſee, apres auoir conſideré leurs actions, c'eſt que ie treuuois qu'ils faiſoient des choſes du tout repugnantes à leurs paroles, & enſeignemens: Car ceux qui diſoiẽt, qu'il falloit fouler aux pieds l'argent, baailloient auidement apres les richeſſes, ſe debattoient pour l'vſure, enſeignoient pour de l'argent; bref s'offroient à endurer toutes choſes pour vn peu de gain. Ceux qui deſdaignoient la gloire, rapportoient toutes leurs actions à ce poinct, ne ceſſoient de crier publiquement contre la volupté, & toutesfois ils auoient des ſecrettes voyes pour y courir. Ie fus donc fort irrité de me voir fruſtré de mon eſperance; neantmoins il me fut force de me conſoler à la parfin par la connoiſſance que i'eus que i'auois peché par ignorance, ayant pour compagnons pluſieurs perſonnages qui ſe diſoient gens de bien. Pendant que ces choſes m'affligeoient interieurement, & que i'y portois touſiours mes penſees, ie m'aduiſay en reſuant de faire vn voyage en Babylone, & de m'addreſſer à quelque Magicien des ſucceſſeurs & diſciples de Zoroaſtre; parce que i'auois ouy dire autresfois qu'ils vſoient de certains charmes & enchantemens, par le moyen deſquels ils ouuroient les portes d'Enfer, & y conduiſoient en toute ſeureté ceux que bon leur ſembloit, puis les

La practique eſt meilleure que la Theorie.

ramenoient ſains & ſauues. Ie penſay donc que ie ferois fort bien ſi apres m'eſtre accordé de prix auec quelqu'vn d'eux pour me mener là bas, ie m'en allois prendre le conſeil de Tireſias Boëtien, qui auoit eſté l'vn des plus grãds Prophetes & Philoſophes de ſon temps, pour ſçauoir de luy quelle vie eſtoit la meilleure, & plus ſceante à vn hõme ſage & de libre condition. Ainſi ie tiray droict en Babylone le plus promptement qu'il me fut poſſible, où arriué que ie fus, ie m'en allay loger chez vn certain Caldeen, homme vrayement ſage, & admirable en cet art, tout griſon, & qui portoit vne barbe fort venerable, & ſe faiſoit nommer Mitrobaſan. Apres pluſieurs & diuerſes prieres que ie luy fis, i'eus bien de la peine à impetrer de luy qu'il me guidaſt en ceſte deſcente à quelque prix que ce fut. Mais à la parfin il me prit par la main, & me laua dans l'Eufrate par vingt-neuf iours conſecutifs, ſuiuant le cours de la Lune. Puis il me mena tous les matins contre le Soleil Leuant, marmottant ie ne ſçay quelles paroles que ie ne pouuois bien entendre; car à l'imitation des mauuais trompettes, il les diſoit poſſible au hazard, & ſans aucune raiſon, ſi ce n'eſt qu'il me ſembloit inuoquer quelques eſprits. Ayant fait cet enchantement, il me crachoit par trois diuerſes fois au viſage, & me ramenoit derechef, me deffendant touſiours de tourner les yeux de part & d'autre. Cependant nous n'auions que des noix pour viande, & pour breuuage, que du laict, de l'eau miellee, ou de celle du fleuue Coaſpe. Pour noſtre couche elle eſtoit ſur l'herbe, & au ſerain. Apres nous eſtre bien preparez par vne longue diette, il me mena ſur la minuict au fleuue Tigris, où il me nettoya, puis m'eſſuya derechef & me purifia auec vn flambeau, ſe ſeruant de pluſieurs drogues à ceſt effect, & murmurant touſiours ſon enchantement. Si toſt qu'il m'euſt entierement charmé, & corné aux aureilles, afin de n'eſtre offenſé des eſprits, il me ramena à la maiſon, au meſme eſtat que i'eſtois parauant, & alors nous fiſmes des preparatifs pour nauiger le reſte de la nuict. Il ſe reueſtit donc d'vne robbe magique, fort ſemblable à celle des Medes, & m'accouſtra de la façon que tu vois, ſçauoir auec vne maſſuë, la peau d'vn Lyon, & vne lyre en main. Il me deffendit auſſi de m'appeller Menippe, ſi quelqu'vn me demandoit mon nom; mais de me nommer Hercule, Vlyſſe, ou Orphee. PHILOMENID. Pourquoy cela, Menippe? Car ie ne ſçay point la cauſe de cet eſquipage, ny de ces noms? MENIP. Si eſt-ce que celà me ſemble clair, & ce n'eſt pas vn ſecret ſi miſterieux, car il s'aduiſa s'il me rendoit

Ceremonies des Magiciens.

ſemblable à ceux qui iadis eſtoient deſcendus aux Enfers auant nous, qu'il me ſeroit plus facile de tromper les gardes d'Eacus,& de paſſer outre ſans qu'aucun m'empeſchaſt, me faiſant aſſez cognoiſtre par ceſte maniere de veſtement tragique. L'Aurore cõmençoit à deſcouurir le iour à nos yeux, lors qu'eſtant abordez au fleuue, nous arriuaſmes au port, où ſe voyoit vn eſquif qu'il auoit preparé, enſemble des offrandes de l'eau miellee,& finalement ce qui eſtoit requis pour vn tel myſtere. Apres que nous euſmes mis le tout dans l'eſquif;

Tous paſles de frayeur,& decoulans en larmes,
Nous entraſmes dedans, &c.

Et fuſmes quelque peu de temps portez ſur le fleuue; puis coſtoyaſmes vne foreſt pres d'vn lac, où s'eſcoule l'Euphrate. Nous arriuaſmes finalemẽt en vne contree de terre ferme, toute pleine d'arbres,&ombrageuſe, où eſtans deſcẽdus nous fiſmes vne grãde foſſe,& tuaſmes des brebis, du ſang deſquelles nous l'arrouſames. Alors le Magicien tenant vne torche allumee, & ſans plus murmurer comme de couſtume, ains criant le plus haut qu'il pouuoit, ſe mit à inuoquer tous les Eſprits, enſemble les Peines, les Furies, Hecaté la Nocturne,& Proſerpine; adjouſtant à ceſte inuocation des noms poly-ſillabes, barbares, & incognus aux mortels. Merueille! en meſme inſtant tout trembla, & à ceſte voix la cauerne infernale s'ouurit: tellement qu'on n'oyoit plus abbayer Cerbere. Bref deſlors tout me ſembla triſte & lugubre,

Lors que le Rõy des morts trembla dedans ſon throſne.

Toutes choſes furent manifeſtees en meſme inſtant, les Enfers, le lac, le fleuue ardent,& le Palais de Pluton. Celà faict, comme nous deſcendions par ceſte creuaſſe, nous rencontraſmes Radamante, qui s'en alloit preſque mourant de peur. Quant à Cerbere, il abbayoit fort, & ne ceſſoit de ſe remuer du commencement; mais il s'endormit tout auſſi-toſt; & fut aſſoupy par le ſon de ma lyre. Abordez que nous fuſmes au lac, il nous fut preſque impoſſible de le trauerſer, parce qu'outre que la barque eſtoit pleine, elle nageoit toute en pleurs. On n'y voyoit au dedans que des hommes a tous mutilez de leurs membres. L'vn eſtoit bleſſé à la iambe, & l'autre à la teſte; tellement qu'à les voir tous en ce piteux eſtat, on euſt dit qu'ils venoient de quelque bataille. D'abord que le bon Caron me vid veſtu de la peau d'vn lyon, penſant que ie fuſſe Hercule, il me reçeut,& me paſſa volontiers, & ſi me monſtra quel chemin il me falloit tenir. Et parce que nous marchions

La meſchãceté du Magicien n'eſt iamais ſans ſe deſguiſer.

Toute l'harmonie du treſpas ne conſiſte qu'en pleurs.

chions parmy les tenebres, Mitrobarſan ſe mit deuant, & ie le ſuiuis touſiours à dos, iuſques à ce que nous arriuaſmes à vn grand pré tout couuert d'Aphrodiles, où nous fuſmes enuironnez de [b] pluſieurs ombres qui nous importunoient par leurs cris. Vn peu plus auant nous viſmes le parquet de Minos, où de fortune il ſe treuua ſceant ſur vn haut throſne, & pres de luy les Peines, [c] les mauuais Genies, & [d] les Furies. Là furent amenez pluſieurs morts tous liez enſemble, qu'on diſoit eſtre, des Adulteres, des Maquereaux, des Meurtriers, des Flatteurs, & autres telles perſõnes, qui durãt leur vie corrõpent les bõnes mœurs. Les Riches, & les Vſuriers s'y voyoient à part, tous paſles, ventrus, & goutteux, chacun deſquels eſtoit lié à vne poultre [e] de la peſanteur de deux talens. Nous regardions donc, & eſcoutions tout ce qui ſe faiſoit. Or il y a des nouueaux Aduocats (eſmerueillables de verité) qui ne ceſſent de nous accuſer. PHILOMENID. Mais qui ſont-ils, dy-le moy ie te prie? MENIP. N'as-tu iamais veu ces ombres qui paroiſſent par la reuerberation du Soleil? PHILO. Ouy; MEN. Ce ſont elles qui nous accuſent incontinent que nous ſommes treſpaſſez, & qui forment leurs plaintes, de tout ce que nous auons commis durant noſtre vie. Et de verité ces ombres ſemblent eſtre dignes de foy, comme celles qui nous ont touſiours accompagné, & ne ſe ſont iamais eſloignees de nos corps. Minos donc, examinant ſoigneuſement les actions d'vn chacun, l'enuoyoit au lieu deſtiné pour ſupplice aux miſerables damnez, affin d'y ſouffrir la peine digne de ſon meſfaict. Ie remarquay qu'il ſe courrouçoit principalement contre ceux que les richeſſes & dignitez auoient rendus orgueilleux autrefois, & reduits à vne ſi grãde inſolence, que de ſe faire adorer comme des Dieux. Il deteſtoit leur orgueil de trop peu de duree, & les blaſmoit de ce qu'ils ne s'eſtoient point propoſez, qu'eſtans naiz pour mourir ils n'auoient point faict d'autre acquiſition que des biens paſſagers & mortels. Car là bas ils eſtoient dénuez de toutes leurs richeſſes & Seigneuries; & tenans touſiours la teſte panchee contre terre, ils ne penſoient au bon-heur du paſſé que comme à vn ſonge; à quoy ie prenois beaucoup de plaiſir, parce que ſi de fortune i'en auois autresfois cognu quelqu'vn d'entr'eux, ie m'en approchois bellement, & le faiſois reſſouuenir de ce qu'il auoit eſté durant ſa vie. Ores ie luy monſtrois la grande vanité, & le mauuais traictement fait par ſes ſeruiteurs à ceux qui dés le matin l'attendoient à ſa porte. Tantoſt ie luy reprochois, que ne ſe monſtrant que bien rarement,

Ces arreſts ſõt ſans appel, qui ſe donnent cõtre les meſchãs apres leur mort.

Tout crie vẽgeance contre le pecheur, & ſon ombre meſme l'accuſe.

La meilleure acquiſitiõ, c'eſt celle de l'Eternité.

tout couuert d'or & de pourpre, il pẽsoit obliger beaucoup ceux qui le saluoient, s'il leur donnoit la poictrine ou la main à baiser. Ces reproches que ie leur mettois au deuant, leur estoient autãt de supplices pour les affliger. Or ie veis iuger vne cause à Minos, en laquelle il fit grace à Denis de Sicile: Car ce Tiran estant accusé par Dion, & conuaincu de plusieurs grands crimes, par le tesmoignage de quelques Stoïques dignes de foy, & entre-autres g d'Aristippe Cyreneen (que les Enfers mesme reuerent) il s'opposa là dessus, & le rendit absous de la sentence, bien que peu s'en fallut qu'il ne fut desià lié pres de la h Chimere, disant qu'il auoit autresfois fait du bien à quelques hommes de lettres. Soudain que nous fusmes hors du parquet, nous voilà tous portez au lieu du supplice; où l'on pouuoit voir & ouyr (cher amy) plusieurs choses vrayement deplorables, sçauoir les coups de foüet, les pleurs de ceux qui brusloient dans le feu, & les diuerses sortes de peines. La Chimere deuore d'vn costé, Cerbere deschire de l'autre, & tous y sont tourmentez pesle-mesle, tant les subiects que les Roys, les valets que les Maistres; & lors chacun se repent de ses fautes. Nous en recognusmes quelques-vns de ceux qui n'agueres estoient decedez, mais ils se cachoient de honte, & s'ils nous œilladoient quelquesfois, c'estoit à la desrobbee, & la veuë baissee. O qu'ils estoient bien plus orgueilleux & altiers durãt leur vie! Quant aux pauures, ils auoient relasche en leurs peines la moitié du temps, & apres s'estre reposez, on les remettoit au supplice. I'y veis aussi (ce qu'on met au rang des fables) Ixion, Sisiphe, & Tantale le Phrigien, tous fort tourmentez, ensemble i Titius fils de la terre, tout estendu, & long d'vn arpent. De là nous arriuasmes au champ d'Acheruse, où se voyoient les Herôs, auec vne autre troupe de morts diuisee par nations, & par bandes. Les vns estoient vieux, maigres, & tous decharnez, les autres ieunes & entiers, & principalement les Egyptiens, à cause de leur ancienne coustume d'embauner les corps. D'abord nous eusmes bien de la peine à les recognoistre à cause de leurs os dessеichez; toutesfois nous en cognusmes à la parfin quelques-vns, apres les auoir fixement regardez. Ils estoient assis pesle-mesle, tous desfaicts & defigurez, & n'auoient plus aucune marque de leur premiere beauté. Comme ie vis vn si grand monceau d'os entassez les vns sur les autres, & tant de testes qui monstroient affreusement des grandes ouuertures de leurs yeux, & leurs dents descouuertes, ie me treuuay tout confus en moy-mesme, & ne sça-

Les Grands croyent d'obliger les pauures en les regardant.

Vn petit bien efface quelquefois vn grand mal.

La honte & la confusion suiuent d'ordinaire le peché.

uois quelle diſtinction faire de Therſite à Nire, du Mendiant Irus au Roy des Feaces, ou du Cuiſinier Pirris à Agamemnon. Car il ne leur reſtoit rien pour tout de ce qui les faiſoit iadis remarquer, & leurs os eſtoient indifferents, & ſemblables, ſans qu'aucun les peuſt recognoiſtre. Pendant que i'auois les yeux attachez ſur ces ſpectacles, la vie des hommes me ſembloit pareille à quelque grand jeu, où la fortune preſide & diſpoſe de tout, habillant diuerſement vn chacun des Acteurs. Car ores cheriſſant l'vn d'entr'eux, elle luy donne vn habit royal, & vn chapeau pinctu; met des gardes autour de ſon corps, & luy entoure le chef d'vn diademe; & tantoſt elle en reueſt vn autre d'vn ſeruile. Elle faict ceſtuy-cy beau, celuy-là ridicule & difforme, (car ie preſuppoſe que les actes du ſpectacle ſoient differents) & ſi change ſouuent les veſtemens de quelques-vns au milieu du jeu, & ne leur permet pas de marcher auec le meſme ordre qu'ils ont accouſtumé. Il aduient ſouuent qu'elle fait poſer à Crœſus ſon bel habit, & le force de prendre les robbes d'vn ſerf: puis qu'elle donne tout à coup à Meander (qui marchoit parauant entre les eſclaues) le Royaume de Polycrates. Elle leur permet de marcher quelque peu de temps en cet eſquipage; mais apres que la farce eſt joüee, chacun luy rend ſon habit, & ſe deſpoüillant de la robbe du perſonnage qu'il repreſentoit, il paroiſt comme auparauant, & ne differe en rien de ſon voiſin: Et toutesfois il y en a qui ſont ſi ſots, que de ſe courroucer quand la Fortune leur demande ce qu'elle leur a donné, ſans auoir eſgard qu'ils ne ſont pas priuez de leurs propres biens, mais pluſtoſt deſpoüillez de ceux, deſquels ils n'ont ioüy que bien peu de temps. N'as-tu iamais veu ſur des eſchaffaux ces joüeurs de Tragedies, leſquels ſelon que le ſubject du jeu le requiert repreſentent ores Creon, & tantoſt Priamus, ou Agamemnon? Tellement qu'il aduient ſouuent que celuy qui aura joüé maintenant le perſonnage de Cecrops, ou d'Erecte, paroiſtra peu apres en habit ſeruile ſelon que le Poëte luy aura commãdé. Mais à la fin du jeu, chacun deſpoüille ſa robbe d'or, poſe bas ſon maſque, & ſes brodequins, & ſe retirant tout confus, & pauure, n'eſt plus ny ceſt Agamemnon fils d'Atree, ny Creon fils de Meneſes, mais bien Polus fils de Clariclee Simien, ou Satyre, fils de Theagite Maratonien. Voilà quelles me ſembloient eſtre les affaires des hommes. PHILOM. Dy moy, Menippe, ceux qui ont des tombeaux magnifiques, & haut eſleuez ſur terre, ou des colomnes, images, & epitaphes dreſſez à leur memoire, ne ſont-ils

La mort, & l'amour eſgallent les choſes petites aux grandes.

La Fortune eſt vne fille d'amour, tous ceux qui couchent auec elle ne l'eſpouſent pas.

L'homme ne tient ſes richeſſes que par emprunt, cõme la Corneille d'Eſope, les plumes du Paon.

point plus honnorables en ce lieu là, que les ombres de ceux du menu peuple? MENIPPE. Là bas on ſe mocque de tout celà; & ſi tu euſſes veu Mauſole, ce fameux Roy de Carie ſi renommé pour ſon tombeau, ie ſuis aſſeuré que tu te fuſſes pris à rire, le voyant caché ſi auant dans vne foſſe, qu'à peine paroiſt-il parmy toute la troupe des autres morts. Tout le profit qu'il tire de ſon tombeau, c'eſt d'eſtre ſerré plus eſtroictement que les autres, & de gemir ſous vn fardeau ſi peſant. Eacus meſure là bas la place que doit tenir vn chacun, & ne donne point dauantage de lieu qu'vn pied de quarré: tellement qu'il faut qu'vn chacun ſe reſerre dans l'eſpace qui luy a eſté ordonné par luy. Mais ie penſe que tu euſſes bien encore eu plus de ſubjet de rire, voyant que nos Roys & Princes mandient parmy les morts, ou ſeruent de Pedans & de Chaircutiers? Que s'ils oſent gronder tant ſoit peu, ils ſont injuriez tout auſſi-toſt, & frappez au viſage, comme des pauures eſclaues. Pour moy ie ne me peuz tenir de rire quand Philippes de Macedoine me fut monſtré en vn coing, rabillant des vieilles ſauates à fort bon marché. On en pouuoit voir pluſieurs autres mendians par les carrefours, ſçauoir, Xerxes, Darius, & Polycrates. PHILOM. Tu me racontes des merueilles de ces Roys, & des choſes preſque incroyables. Mais dy moy, que faict là bas Socrates, Diogene, & autres tels grands perſonnages? MENIP. Socrates s'y pourmene encore de part & d'autre, & reprend tout le monde, ayant en ſa compagnie Palamede, Vlyſſe, Neſtor, & tels autres diſcoureurs, ſi quelques-vns s'en treuuent entre les morts: & il me ſemble qu'il a les iambes groſſes & enflees, du venin qu'il beut durant ſa vie. Quant au bon Diogene, il eſt proche voiſin de Sardanapale l'Aſſyrien, de Midas le Phrygiẽ, & de ces autres perſonnages diſſolus, & ſomptueux: Et lors qu'il les oit pleurer pour le regret qu'ils ont de leur ancienne fortune, il ſe met à rire, & couché qu'il eſt ſur ſon dos, ne ceſſe le plus ſouuent de chanter, & d'empeſcher par ſa voix rude, & deſagreable, qu'on n'oye les pleurs des autres: tellement que ne pouuant ſouffrir les cris, & les railleries de ce Philoſophe, ils font tous les iours de nouuelles reſolutions de changer de place. PHILOMEN. C'eſt aſſez parlé de ceſte matiere: raconte moy maintenant quel eſt ceſt arreſt que tu me diſois du cõmencement auoir eſté prononcé contre les Riches. MENIPPE. Tu fais bien de m'en faire rafreſchir la memoire, car bien que ie me fuſſe propoſé de t'en faire le recit, ie ne ſçay comment ie m'eſtois ietté loing des bornes de mon propos. Sçache donc que pendant que

Les belles actions ſont les vrays monumens qui nous font reuiure.

C'eſt vne faſcheuſe Metamorphoſe que celle qui nous fait deſcendre au lieu de mõter.

Vn grand regret ſuccede à vn petit plaiſir.

i'eſtois aux Enfers, les Magiſtrats firent aſſembler le Conſeil, pour les affaires de la Communauté; dequoy m'aduiſant, & que pluſieurs y accouroiẽt, ie me mis peſle-meſle parmy les morts, & fus l'vn de ceux de l'aſſemblee. Entr'autres choſes qui furent là debattues, il fut queſtion de parler de l'affaire des Riches, leſquels on accuſa de pluſieurs crimes, comme de violence, d'orgueil, d'injuſtice, & finalement l'vn des officiers d'entre le peuple ſe leuant debout prononça contr'eux l'arreſt qui s'enſuit.

ARREST DE RADAMANTE, IVGE des Enfers, pour reprimer les extorſions & violences des Riches.

PAR-CE que les Riches commettent pluſieurs indignitez, extorſions, rapines, & malverſations à l'endroict des pauures, leſquels ils meſpriſent & foulent de toutes les façons à eux poſsibles; Il a ſemblé bon à la Cour & au peuple, que quand ils ſeront morts, leurs corps ſoient eternellement tourmentez, comme ceux des autres Damnez, & que leurs ames renuoyees là haut en vie m entrent dans le corps des aſnes, & s'y tiennent en tel eſtat par l'eſpace de deux cents cinquante mille ans; des autres aſnes renaiſſans touſiours de ceux-cy, qui ſeront ſubiects à porter des peſants fardeaux, & a eſtre bien bouchonnez & frottez par les pauures gens qui s'en ſeruiront; & que ce terme eſcheu il leur ſoit loiſible de deſloger hors de la vie. Le preſent Arreſt fut prononcé par Teſtus fils d'Aridellus, du pays des ombres, de la Tribu Stygiẽne; & celà fait les Princes l'approuuerent, le peuple le reçeut, Proſerpine en trembla, & Cerbere en abbaya: Car tels eſtoient les decrets des Enfers. Voilà ce qui ſe paſſa au Conſeil. Auſſi-toſt que celà fut faict, ie m'en allay vers Tireſias pour l'amour duquel i'eſtois là venu, & luy ayant raconté par ordre toute l'affaire, le priay de me dire quelle maniere de viure il eſtimoit la meilleure. Alors ce bon vieillard me reſpondiſt en ſouſriant, (car il auoit la voix aſſez claire, bien qu'il fut ſur ſon aage, aueugle, paſle, & desfaict;) Ie ſçay, mõ fils, que la cauſe de ton ennuy ne procede point d'ailleurs que de ces ſages qui n'ont point d'arreſt en leurs opinions. Mais Radamante nous a deffendu de reueler, ce que tu me demãdes. Oblige moy tant, mon pere, luy repliquay-je, que de me le dire, & ne me

C'eſt merueille qu'on achepte vn plaiſir paſſager au prix d'vn tourment eternel.

renuoye point auec vn refus, moy qui n'ay point de demeure arreſtee ſur terre, & qui ſuis plus aueugle que toy-meſme. Alors m'ayant retiré à part; La vie des ignorans, (me diſt-il à l'aureille) eſt la meilleure, & la plus ſage de toutes. Par ainſi quitte moy ceſte vaine conſideration des choſes hautes & releuees; ne cherche plus le principe; ny la fin de chacune d'icelles; ains rejette ces ſubtils & trompeurs ſyllogiſmes, tenant pour des pures mocqueries, toutes ces matieres inutiles & vaines. Souuienne toy ſeulement durant ta vie, que pour viure contant, il faut que les choſes [n] preſentes te ſuffiſent, & que mettant à part tout ſoucy, tu paſſes ton temps joyeuſement, & ſans aucun ennuy. Apres qu'il m'euſt parlé de la ſorte, il ſe retira derechef au pré des Aphrodiles, & moy voyant qu'il ſe faiſoit tard: Qu'attendons nous, di-je, Mitrobarſan? N'eſt-il pas temps que nous retournions en vie? Ne te ſoucie, Menippe, me reſpondit-il, ie te monſtreray vn chemin qui n'eſt gueres loing. Ce diſant, il me mena en vne contree beaucoup plus obſcure que la premiere; puis me monſtrant auec la main vne lumiere loingtaine, meſlee d'vn peu d'obſcurité, cõme ſi elle euſt penetré par quelque fente; Voylà, me dit-il, le Tẽple de Trophonin, par où depuis Beotie iuſques en bas l'on deſcend en Enfer. Monte donc, & tu arriueras bien-toſt en Grece. Ie fus ſi ayſe de ces paroles, que ſoudain, apres auoir pris congé du Magicien, ie me mis à ramper contre-mont, & me trouuay tranſporté ie ne ſçay comment en Lebadie.

Les ignorans ſe tiennẽt auſſi cõtans en leur condition que les Doctes.

ANNOTATIONS.

a *Tous mutilez de leurs membres.*] Virgile introduiſant Enée dans les Enfers, où la Sibille Cumee l'auoit conduit pour y voir ſon pere Anchiſe, dit qu'il y recognut pluſieurs de ſes compagnons qui eſtoient morts en la guerre de Troye; les vns ayant les mains coupees, les autres les lévres, le nez, & les aureilles. Et il ſemble que Lucian ayt tiré ceſte feinte de luy.

b *De pluſieurs ombres.*] Ceux qui ont eſcrit de l'antiquité, & principalement les Mythologiſtes, diſent que les ombres des morts ne ceſſoient de ſe plaindre, & de ſe monſtrer aux riues d'Acheron, pour eſmouuoir Caron à pitié, afin qu'il les mit à bord. Mais qu'il en faiſoit refus, parce qu'il falloit qu'elles erraſſent pour vn certain temps, pour penitẽce de ce que leur corps n'auoit point eſté enſeuely apres leur mort.

c *Les mauuais Genies.*] Les anciens feignoient que des l'heure de noſtre naiſſance, nous auions des bons ou des mauuais Genies, qui pouſſoient nos inclinations au biẽ ou au mal; comme c'eſt la verité, que nous auons tous vn bon ou vn mauuais Ange. L'on repreſentoit diuerſement vn Genie, ores par la figure d'vn enfant, & tantoſt par celle d'vn vieillard, & luy offroit on en ſacrifice des fleurs, & du vin. Voy ce qu'en dit Plutarque au commentaire, où il diſpute de la fin des Oracles.

d *Furies.*] Sçauoir, Alecton, Megere, & Tiſiphone.

e *La peſanteur de deux talens.*] Le talent peſoit ſoixante liures.

f *Denis de Sicile.*] C'eſtoit l'vn des plus grands Tyrans de ſon temps, & ſi meſfiant &

craintif, qu'il ſe faiſoit bruſler les cheueux & la barbe à ſes propres filles, ſi grande eſtoit la peur qu'il auoit du raſoir.

g *Ariſtippe.*] Rien ne rendoit ſi admirable ce grand perſonnage, que ſa ſobrieté, & le peu d'eſtat qu'il faiſoit d'eſtre appellé aux dignitez, & charges publiques. Cela donne ſubject à Lucian de dire qu'on le reueroit meſme dans les Enfers.

h *Chimere.*] C'eſt vn monſtre, auquel les Poëtes donnent la teſte d'vn Lyon, la queuë d'vn Dragon, & le corps d'vne montagne dicte Chimere, qui vomit ſans ceſſe du feu.

i *Titius.*] Lucian parle de ce Geant preſque en meſme termes que Virgile, ſi ce n'eſt que ce Poëte luy donne vn corps de la longueur de neuf arpens.

k *Irus.*] On le tenoit pour le plus pauure de ſon temps, & pour exprimer vne grande pauureté, l'on faiſoit mention de la ſienne. Ouide en parle en l'vne de ſes Epiſtres.

l *Polycrates.*] Il n'y a celuy qui ne ſçache quelle eſtoit la grandeur de ce Prince, & cõme voyãt que tout luy ſuccedoit à ſouhait, pour eſpreuuer quelque reuers de fortune, il ietta dans la mer vne bague d'ineſtimable valeur, laquelle fut peu apres treuuee par ſes ſeruiteurs dans le ventre d'vn certain poiſſon, duquel vn peſcheur luy auoit faict preſent.

m *Entrent dans le corps des aſnes.*] Lucian entend parler de la Metampſicoſe des Pythagoriciens, leſquels eſtoient d'opinion qu'il y auoit ie ne ſçay quelle tranſmigration des ames aux corps, tant des animaux raiſonnables, que des irraiſonnables.

n *Les choſes preſentes te ſuffiſent.*] Les Epicuriens eſtimoient qu'il ne falloit que rire, & ſe donner du bon temps en ceſte vie, ſe cõtentant des choſes preſentes, ſans penſer à celles de l'aduenir. Ce qu'Horace demõſtre fort bien en l'vne de ſes Odes, par des vers de ceſte ſubſtance.

Du lendemain pers moy le ſouuenir,
Penſe au preſent, & non à l'aduenir.

CARON, OV LES CONTEMPLATEVRS.

MERCVRE.

Comme au precedent Dialogue Lucian feint que Menippe a veu tous les ſupplices des meſchans aux Enfers: En ceſtuy cy il introduit Carõ ſur la terre contemplant la vanité des mortels.

DE QVOY ris tu, Caron, ou pour quel ſubject delaiſſant ta barque es tu monté çà haut, toy qui n'as point accouſtumé de te meſler des affaires du monde? CARON. I'ay eu enuie, Mercure, de ſçauoir ce qu'on fait ſur la terre; & quelles ſont les occupations des hommes; ou bien de quels ornemens ſont ils deſpoüillez par la mort, veu qu'ils font dẽ ſi grandes plaintes, quand ils deſcendent vers nous; car ie ne vis iamais qu'aucun paſſaſt le lac ſans pleurer. Tellement qu'à l'imitation de ce ieune homme de Theſſalie, ayant eu congé de Pluton de quitter vn ſeul iour ma barque, ie ſuis venu çà haut, & le bon-heur a voulu pour moy que ie t'ay rencontré tout à propos pour me guider, & me monſtrer chaque choſe l'vne apres l'autre, puis que ie ſuis eſtranger, & ne ſçay que c'eſt. MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir pour maintenant, Nautonnier; car il faut que ie m'en aille faire vne Ambaſſade de la part du ſouuerain Iupiter pour les affaires des hommes. Or tu ſçais aſſez, combien il eſt enclin à courroux; tellement que ſi ie tardois tant ſoit peu, i'aurois peur qu'il ne changeaſt ma condition auec la

Il ne fait pas bon eſtre retif aux decrets du Ciel.

voſtre, & ne m'enuoyaſt aux lieux tenebreux; ou, comme il n'y a pas long temps qu'il fit à Vulcan, que m'ayant pris par les pieds, il ne me precipitaſt du haut du ciel en bas, afin qu'eſtant boiteux comme luy, ie feuſſes la fable des Dieux leur verſant à boire. CARON. Quoy? me pourrois-tu bien voir errer de part & d'autre, deſſus la terre, Toy; qui te dis mon amy, & qui es mon compagnõ de nauire, voire noſtre Ambaſſadeur en partie? Souuienne toy, fils de Maye, que ie ne t'ay iamais commandé dans le nauire la moindre choſe que ce ſoit, non pas meſmes d'eſpuiſer l'eau, ou de faire la ſentinelle, ains t'ay laiſſé ronfler à ton ayſe ſur les bancs de l'eſquif, bien que tu ſois fort & robuſte. Que ſi de fortune tu rencontres là quelque ombre, que fais-tu autre choſe que deuiſer & rire tout le long du voyage? Ie n'en fais pas de meſme, encore que ie ſois bien vieil; car i'empoigne la rame, & tire de deux auirõs. Ie te prie donc, au nom de ton pere, Mercure mon amy, que tu ne me delaiſſes point au beſoin, & me monſtres ce que font les mortels, afin que ie ne m'en retourne pas ſans auoir veu quelque choſe de nouueau. Que ſi tu me refuſes ma demande, ie ne ſeray en rien different des aueugles; car comme c'eſt leur couſtume de chopper & de chanceler en l'obſcurité, i'en feray de meſme parmy la lumiere. Par ainſi, Cillenien, oblige moy de tant ie te prie, & ie ne perdray iamais le ſouuenir de ce bien-faict. MERCVRE. Tu veux vrayement que ie ſois battu, & ie preuois bien, que ie n'obtiendray iamais le ſalaire de ceſte remonſtrance, ſans eſtre frotté: toutesfois la force de ton amour me contraint de t'obeyr. Sçache, Nautonnier, que ce ſeroit trauailler en vain, que vouloir remarquer & deſcrire chaque choſe en particulier. Les annees ny ſuffiroient pas, & puis ie craindrois que Iupiter ne me chaſſaſt encore bien loing. D'auantage celà t'empeſcheroit de pouuoir accomplir la charge que tu as entre les morts, & ſi porteroit prejudice à l'Empire de Pluton, veu que de long temps tu n'y menerois aucunes ombres: Bref Eacus ſe faſcheroit de ne receuoir vn ſeul denier. Il faut donc que nous aduiſions entre nous par quelles voyes tu pourras generallement voir toutes ces choſes. CARON. Regarde, Mercure, ce qui te ſemblera le meilleur: Car ie ne puis ſçauoir comme on ſe comporte en terre, y eſtant eſtranger. MERCVRE. Il eſt neceſſaire, Caron, que pour mieux voir ce que tu deſires, nous montions nous deux en quelque lieu haut eſleué. Que ſi tu pouuois voler au ciel, cela ſeroit bien-toſt faict, & tu verrois d'en-haut toutes les choſes terreſtres. Mais

L'amitié force les volontez.

puis

puis qu'il t'eſt deffendu de marcher par le Palais de Iupiter, cõme n'ayant accouſtumé que de viure auec les ombres des morts, ie ſuis d'aduis, que nous cherchions quelque haute montagne. CARON. Tu ſçais bien, Mercure, ce que i'ay accouſtumé de dire en nauigeant quand les vents donnent à trauers la voile, & que les vagues s'enflent: car alors plus par ignorance que par malice, vous commandez ou de caler la voile, ou d'affermir le maſt, ou bien de ſuiure la route du vent. Mais ie vous prie de ne vous meſler pas de celà, & de vous repoſer, adjouſtant, que ie ſçay bien ce qui eſt de faire. A mon imitation fais maintenant comme mon conducteur que tu es, ce qui te ſemblera le plus conuenable. Quant à moy, ie me tiendray aſſis à la façon de ceux qu'on charrie, & t'obeiray en tout ce que tu me commanderas. N'aye peur que ie ne face ce qu'il faudra, & que ie ne treuue vn lieu fort commode à la cõtemplation. Ne te ſemble-t'il pas que Caucaſe ou [a] Parnaſſe ou bien Olympe, qui ſurpaſſe en hauteur l'vn & l'autre mont, ſont des lieux fort propres à noſtre deſſein? Et vrayement en parlant d'Olympe, ie viens de me ſouuenir d'vne choſe qui n'eſt pas à meſpriſer: mais en cecy i'ay beſoin de ton ayde. CARON. Commande hardiment, car ie t'obeyray en tout. MERC. Le Poëte Homere dit, que [b] les deux fils d'Aloeüs, eſtans encor' en enfance, entreprindrent iadis de deracine le mont Oſſa, & le mettre ſus Olympe, & ſur iceluy le mont Pelion, eſtimans que ce leur ſeroit vne eſchelle aſſez haute pour monter au Ciel. Et parce que ces ieunes eſuentez y procedoient auec vne fort mauuaiſe intention, ils furent punis de leur audacieuſe temerité. Mais nous qui n'auons point de meſchant vouloir, & qui ne penſons à rien moins qu'à faire tort aux Dieux, pourquoy ne nous frayerons nous vn meſme chemin en aſſemblant l'vn des monts ſur l'autre, afin de pouuoir exactement regarder de plus haut. CARON. Aurions nous bien la force, Mercure, de mouuoir, ou porter d'vn lieu à autre Pelion, ou Oſſa? MERC. Pourquoy, Caron. Penſes-tu que nous qui ſommes des Dieux, ayons moins de pouuoir que ces petits enfans là? CARON. Nenny vrayement, mais la merueille du faict rend preſque la choſe incroyable. MERCV. Ie ne m'eſtonne pas de t'ouyr parler ainſi, Caron, comme ignorant que tu es en matiere de Poëſie. Mais ce grand Homere nous a bien dreſſé tout à coup vne montee au Ciel en deux vers, entaſſant facilement les montagnes; & ie m'eſtonne fort de ce que des choſes ſi faciles te ſemblent prodigieuſes, puis que tu cognois bien [c] Athlas, lequel

Les lieux ſolitaires & hauts ſont les plus propres à la contemplatiõ.

C'eſt vn moulin à vent que le deſſein d'vn temeraire.

Les vertus enchainees enſemble ſont vne eſchelle par laquelle nous montons aux Cieux.

bien que ſeul porte le Ciel entier, & nous ſouſtient tous. Il peut bien eſtre auſſi que tu as ouy dire que mon frere Hercule a preſté l'eſpaule autresfois à cet Athlas, & s'eſt ſoubmis à vn fardeau ſi peſant, pour luy donner quelque peu de relaſche. CARON. C'eſt la verité que ie me ſouuiens de l'auoir ouy ; mais i'en laiſſe le different à toy, & aux Poëtes. MERCVRE. Il n'y a point de doute en celà, Caron: car à quel ſubject de ſi grands perſonnages euſſent-ils voulu mentir? Arrachons donc premierement Oſſa, comme nous l'enſeigne Homere; puis mettons y deſſus Pelion, tout couuert d'arbres. Ne vois-tu pas comme nous l'auons faict Poëtiquement, & ſans peine? Ca que ie monte là deſſus, pour regarder ſi celà ſuffit, ou bien s'il faut encore baſtir plus haut? Hé! queſt-cecy? nous ne ſommes encore qu'à la racine du Ciel, & ſi bas qu'à peine du coſté du Leuant pouuons nous deſcouurir l'Ionie & la Lydie; du Couchant, l'Italie & la Sicile; & du Septentrion les pays limitrophes à l'Iſtrie, & à l'Iſle de Crete; tellement que ie ſuis d'aduis que nous mettions encore Parnaſſe ſur Oëta. CARON. Ie le veux bien : Mais regarde que pour trop façonner l'ouurage, tu ne le rendes ſi freſle, que venans à choir auec luy, nous n'experimentions quand nous aurons les teſtes eſcraſees par la cheute, que ces baſtiments d'Homere ſont trop dommageables. MERCVRE. Ne te mets point en peine, tout ira bien: porte ſeulement Oëta, & nous y mettrons Parnaſſe deſſus. Voilà qui ne va pas mal; ie deſcouure deſià toutes choſes; Il n'y a point de danger que tu montes maintenant. CARON. Tends moy la main, Mercure; car ce n'eſt pas icy le ſommet d'vne petite montagne. MERCVRE. Si faut-il paſſer par là, ſi tu deſires de contempler le tout, Caron; car tu ne peux pas voir ce que tu deſires ſans y prendre de la peine. Tien, voilà ma main droicte, garde de mettre le pied en vn lieu gliſſant. Tout va bien, puis que tu es monté comme moy. Aſſieds toy ſur l'vn des coupeaux de Parnaſſe, & moy ſur l'autre tournant la veuë de tous coſtez, pour voir ce que tu deſireras. CARON. Ie vois vne terre ſpacieuſe & vn grand lac qui ſerpente à l'entour, enſemble pluſieurs montagnes & fleuues plus larges que n'eſt [d]Cocyte & Phlegeton. Ie deſcouure auſſi des nains, & quelques-vnes de leurs cabannes. MER. Tu te trompes, ce ne ſont pas des cabanes, mais des villes. CAR. C'eſt donc en vain, que nous auons pris tant de peine, & tranſporté Parnaſſe, enſemble Caſtalion, Oëta, & les autres monts. MERC. Pourquoy celà? CARON. Parce que nous ſommes ſi

Le ſage ne ploye iamais ſous le faix.

Le contentemẽt de l'eſprit s'attache au trauail.

hauts que ie ne puis diſcerner vne choſe d'auec l'autre. Or ie deſirois de voir non ſeulement les villes & les montagnes, auſſi diſtinctement qu'en vn tableau, mais encore les hõmes, leurs actiõs, & les dangers qui leur pendent ſus. Ne te ſouuient-il pas, que me voyant rire, tu m'as demandé n'agueres, qu'elle eſtoit la cauſe de ce ris? Sçache que i'en auois biẽ du ſujet pour auoir veu ie ne ſçay quoy de ridicule. MERC. Dy moy que c'eſtoit ie te prie? CAR. Vn certain hõme eſtant inuité à ſoupper par vn ſien amy, comme ie crois; I'y viendray demain ſans faillir, luy dit il, & ce diſant, vne tuyle, qui luy cheut ſur la teſte, le coucha par terre tout roide mort. Tellement que i'auois occaſion de me mocquer de celuy-là qui ne tenoit pas ſa promeſſe. Ie ſuis donc d'aduis de deſcẽdre, afin de mieux voir, & ouyr ce que bon me ſemblera. MERC. Ne bouge; car pour remedier à ce mal, i'vſeray d'vn enchantement d'Homere, & te rẽdray tout auſſi-toſt la veuë fort claire. Aſſeure toy, qu'auſſi-toſt que i'auray proferé ces vers, tu n'auras plus de cataracte aux yeux, & toutes choſes te ſeront manifeſtees. CARON. Haſte-toy ie te prie, Mercure, de dire ces grands mots. MERCVR.

Nous ne pouuons diſpoſer du lendemain, car il n'eſt pas à nous.

Voy comme maintenant i'ay diſſipé la nuë,
Laquelle parauant t'enuelopoit la veuë,
Afin qu'à l'aduenir tu recognoiſſes mieux
D'vn œil clair, & ſerain les hommes, & les Dieux.

CARON. Qu'eſt-cecy? MERC. Ne vois tu pas plus clair maintenãt? CARON. Ouy vrayement, & e Lyncee meſme n'eſt qu'vn aueugle au reſpect de moy. Il reſte maintenant que tu me repliques aux demandes que ie te feray. Mais, dy moy premierement, ſi tu n'es pas contant que ie te reſponde en vers d'Homere, afin que tu voyes, combien eſt grande l'eſtime que ie fais de ſon eloquence? MERCV. Comme pourrois-tu ſçauoir quelque choſe des eſcrits d'Homere, toy qui n'es qu'vn ſimple Nautõnier, auquel vne rame en main eſt plus ſceante qu'vn liure? CAR. Ne t'arreſte pas ſur ma cõdition, & que la cõſideration de mon meſtier, ne te rende point la choſe incroyable. Il me ſouuient que quand ie luy paſſay le Lac apres ſa mort, il dit pluſieurs vers ramaſſez, deſquels i'en ay retenu quelques-vns. Car il ſuruint pour lors tout à coup vne furieuſe tẽpeſte; parce qu'ayant cõmencé ie ne ſçay quel chant, qui n'eſtoit ny cõmode, ny profitable à ceux qui nauigeoiẽt, il auoit irrité Neptune, lequel ramaſſa les nuës en vn tas, darda ſon Trident à trois poinctes, à la façon d'vne lance, enfla de tourmente les vagues, anima les tourbillons des vents, & troubla tout à faict

la bonace. Tellement que peu s'en fallut que ceſte tempeſte jointe à vne eſpaiſſe obſcurité ne mit à fonds noſtre nacelle. Alors Homere tout vomiſſant deſgorgea vn aſſez bon nombre de vers contre [f] Sylle, Caribde, & Cyclope. MERCVRE. Ie vois bien que c'eſt, il ne te fut pas mal-aiſé d'attirer quelque choſe des vapeurs d'vn ſi grand vomiſſement. CARON. Mais dy moy,

Quel eſt ceſt homme gras & gros,
Ce prodige de la nature,
Robuſte, de haute ſtature,
Affreux, & quarré par le dos?

MERCVRE. C'eſt [g] Milon Crotoniate, ce lutteur ſi renõmé pour ſa force, & auquel les Grecs donnent tant de loüanges, parce que luy ſeul franchiſſoit vne carriere à la courſe, portant vn Taureau ſur ſes eſpaules. CARON. Ie meriteray donc plus de gloire que luy, Mercure, lors qu'en peu de tẽps ie le porteray en ma nacelle, quand la mort, qui eſt inuincible à la lutte, le fera venir à nous, ſans ſçauoir quel tour de pied l'on luy aura dõné pour l'abbattre. Que fera-t'il autre choſe le pauure miſerable que fondre tout en larmes au ſeul ſouuenir de ſes couronnes, & de ſes honneurs? Toutesfois il n'aſpire maintenant qu'à des choſes hautes, & la gloire qu'on luy donne pour auoir porté le Taureau l'enfle d'inſolence, & de vanité. Abuſé qu'il eſt, ne void-il pas qu'il luy faudra mourir quelque iour? MERCVRE. Pourquoy penſeroit-il à la mort, n'eſtant encore qu'en la fleur de ſon aage? CARON. Laiſſons-le dõc là, car i'eſpere que dãs bien peu de temps il nous fera rire, lors que nauigeant auec nous, il ne pourra pas porter vne ſeule mouche au lieu d'vn Taureau. Qui eſt cet autre perſonnage ſi honnorable & graue en maintien; ſon habit ne demonſtre pas qu'il ſoit Grec de nation? MERCVRE. C'eſt [h] Cyrus fils de Cambyſes, lequel a transferé aux Perſes l'Empire que les Medes tenoient iadis, & a vaincu depuis peu les Aſſyriens, & ſubjugué Babylone. L'on tient qu'il fait encore des nouueaux preparatifs, pour faire paſſer vne armee en Lydie, afin que la victoire qu'il eſpere d'emporter ſur Crœſus luy conqueſte l'Empire de tout le monde. CARON. Et ce Crœſus, où eſt-il, Mercure? MERCVRE. Tourne ta veuë par delà, vers ceſte haute forteresſe, nommee Sardes, qui a pour remparts des triples murailles. Ne vois-tu pas Crœſus aſſis en vn throſne d'or, qui diſpute auec [i] Solon l'Athenien? Eſcoutons leur diſcours ie te prie. CARON. Ie le veux bien. CRŒSVS. Puis que tu as deſià veu nos richeſſes & nos threſors (Athenien mon amy) & combien

La mort a la proprieté de l'aimant, elle attire le fer pour fort qu'il ſoit.

L'ambitieux conçoit beaucoup de choſes; mais il les porte plus de neuf mois ſans les enfanter.

nous auons d'or en billon, cõbien en precieuſe vaiſſelle? Dy moy, lequel de tous les hommes tu eſtimes le plus heureux? CARON. Qu'eſt-cè que reſpondra Solon? MERCV. Laiſſe-le faire, il ne dira rien que bien à propos, & qui ne procede d'vne bonne ame. SOLON. Il y a bien peu d'hommes heureux, Crœſus, & de tous ceux de ma cognoiſſance, ie n'en ſçay que deux, qui ſont Biton & Cleops, fils d'vn Sacrificateur. CARON. Il entend parler des enfans du Sacrificateur d'Arges, qui n'agueres moururẽt tous deux en vn inſtant apres auoir mené leur mere iuſques dans le Temple, laquelle eſtoit dans vn coche, qu'ils trainoient eux meſmes. CRŒSVS. Ie ſuis content que ceux cy ſoient mis au premier rang de la felicité; qui tiendra le ſecond? SOLON. Tellus l'Athenien, lequel apres auoir veſcu en homme de bien mourut honnorablement pour la deffenſe de ſa patrie. CRŒSVS. Et moy, meſchant, ne te ſemble-je pas heureux? SOLON. Ie n'en ſçay rien, Crœſus, parce que tu n'es pas encore venu au bout de la lice de la vie; car aucun ne peut iuger de la vraye felicité, ſi ce n'eſt apres la mort, & elle ne conſiſte qu'en vne vie heureuſement conduitte iuſques à ceſte derniere fin. CARON. *Vrayement ie te ſçay bon gré, Solon, de ce que tu n'as point mis en oubly ma petite nacelle, à laquelle tu deferes le iugement de la vraye felicité.* Qui ſont ces hommes que Crœſus enuoye en quelque part? ou qu'eſt-ce qu'ils portent ſur leurs eſpaules? MERCVRE. Ce ſont des quarreaux d'or qu'il dedie à [k] Apollon Pythien (qui fit iadis les murailles de Troye) pour recompenſe de l'Oracle qu'il luy rendit, par lequel neantmoins, ſa mort luy eſt predite dans peu de temps: Auſſi le merite t'il bien; car c'eſt vne perſonne qui s'affie trop aux Deuins. CARON. C'eſt donc là cet or reſplendiſſant, qui eſtincelle d'vne couleur rouge-paſle? Vrayement i'ay touſiours ouy parler de ce metail; mais c'eſt la premiere fois que ie l'ay iamais veu. MERC. Tu le vois maintenant, & c'eſt pour l'amour de luy que les hõmes ſe font la guerre. CARON. Ie m'eſtonne de ce qu'on en parle tant, ſi ce n'eſt, parce que ceux qui le portent en ſont fort chargez. MERC. Quoy? Ne ſçais-tu pas combien de guerres ſe font pour ce metail, combien d'embuſches, combien de larrecins, combien de faux ſerments, de meurtres, de captiuitez, de nauigations, d'eſclauages, & de trafics? CARON. Si ne me ſemble-t'il pas beaucoup different de l'airain; car ie le cognois fort bien, & reçois, comme tu ſçais, vne obole de chaque mort qui paſſe en ma barque. MERC. Il eſt vray, Caron; mais on ne fait pas tant d'eſtat de l'airain, parce qu'il eſt

C'eſt viure que de mourir pour ſa patrie.

Vn beau mourir toute la vie honnore.

L'or eſt cauſe que les Grands font aiguiſer le fer pour la guerre.

trop commun. Quant à l'or, ceux qui foüillent dans la terre pour en auoir les metaux, n'en tirent que bien peu d'vne grande miniere, & toutesfois il prouient de la terre, comme le plomb, & les autres mineraux. CARON. Les mortels ſont donc bien ſots, de cherir auec tant d'affection vne choſe ſi peſante, & ſi paſle? MERC. Si eſt-ce pourtant que, comme tu vois, Solon que voila ne s'en eſtonne pas beaucoup, car il ſe mocque, & de Crœſus, & de la vanité d'vn homme ſi ruſtique, & barbare. Mais il me ſemble qu'encore le veut-il interroger de quelque autre choſe. Eſcoutons-le ie te prie. SOLON. Dy moy, Crœſus, penſes-tu qu'Apollon ayt beſoin de ces tuyles d'or? CRŒSVS. Ouy, par Iupiter, car il n'y a point de don en Delphes qu'on eſtime plus magnifique que ceſtui-cy. SOLON. Quoy? Crois-tu que ce Dieu paroiſſe plus heureux, ſi entre pluſieurs autres choſes, il poſſede des tuyles d'or? CRŒSVS. Pourquoy non? SOL. Tu veux donc dire, que les Dieux ſont biẽ incommodez là haut, puis qu'ayant beſoin d'or il faut qu'ils en faſſent venir de Lydie? CRŒS. Ouy: Car c'eſt le lieu du monde le plus fertile en ce metail. SOLON. Mais dy moy; croiſt-il du fer en Lydie? CRŒS. Non pas beaucoup Solon. SOL. Vous auez donc faute de la choſe la plus precieuſe? CRŒS. Tu dis vray, cõme ſi le fer eſtoit de plus grand prix que l'or? SOLON. Si tu voulois auoir tant ſoit peu de patience, & reſpondre ſans t'eſmouuoir, tu pourrois entendre facilement ce que ie veux dire. CRŒSVS. Interroge moy donc Solon? SOL. Quelles choſes ſont les plus excellentes, ou celles qui gardent & deffendent les autres, ou celles qui ſont gardees & deffenduës? CRŒSVS. Il n'y a point de doute que les dernieres ſont les meilleures. SOL. Si Cyrus vient à aſſaillir les Lydiens, comme l'on en fait courre le bruict, feras-tu forger des armes d'or pour les ſoldats? Et ne vaudra t'il pas mieux qu'elles ſoient de fer? CRŒS. Ie te l'aduoüe. SOL. Si tu n'en fais donc point de prouiſion, il aduiendra que cet or ſera faict la proye des Perſes. CRŒS. Hé! mon amy, ne nous predis point ce mal-heur. SOLON. Au contraire, ie prie les Dieux qu'ils le deſtournent bien loing; mais il eſt euident que tu confeſſes par là que le fer eſt de plus grand prix que l'or. CRŒSVS. Quoy? feroit-il beau voir que ie conſacraſſe des lames de fer à ce Dieu, luy demandant l'or que ie luy ay deſià dedié? SOLON. Il n'a pas beſoin ny d'or, ny de fer, & quelque metail que tu luy dedies, ce ſera touſiours vne belle priſe, aux peuples qui pilleront la Lydie, ſoit aux Phocenſes, Beotiens, Delphiens, ou bien à quelque Tyran: Bref le Dieu ne ſe ſoucie pas beaucoup de tes preſens d'or.

L'or n'eſt pas mauuais de ſoy, & comme dit du Bartas, *Il dore les vertus & leur donne des aiſles.*

Les Armes ſont de fer, il eſt vray, mais l'or eſt le nerf de la guerre.

CRŒSVS. Tu en veux bien aux richeſſes, & ne daignes iamais de les deffendre. MERC. Voylà que c'eſt, Caron, ce Lydien ne peut ſouffrir ceſte frãchiſe de paroles, & meſme il luy ſemble, que c'eſt vne choſe fort eſtrange & nouuelle, qu'vn pauure luy die librement & ſans crainte la pure verité d'vne affaire. Mais auant qu'il ſoit long temps, il ſe reſſouuiendra ſans doute des paroles de Solon, lors qu'eſtant fait priſonnier de Cyrus, il ſera cõdamné a eſtre bruſlé. Car n'agueres i'ay ouy Clothon qui liſoit tout ce que les fuſeaux des Parques auoient deſtiné à vn chacun. Or le ſommaire de ce decret eſtoit tel, Qu'vn iour le Roy Crœſus ſeroit emmené captif par Cyrus, & que peu apres ce meſme Cyrus mourroit de la main d'vn Maſſagete. Ne vois-tu pas ceſte femme Scythiene qui monte vn cheual blanc? CARON. Par Iupiter, ouy. MERCVRE. C'eſt [l] Tomiris, laquelle mettra dans vne peau toute pleine de ſang la teſte de Cyrus, qu'elle trenchera de ſa propre main. Ne vois-tu pas encore ce beau ieune homme ſon fils? C'eſt [m] Cambiſes, lequel doit ſucceder au Royaume de ſon pere. Ceſtuy-cy voyagera par *mille* contrees, & entr'autres en Lydie, & en Ethiopie, & mourra de regret d'auoir mis à mort Apis. CARON. O *que ceſte action eſt ridicule! Y a t'il quelqu'vn qui le puiſſe voir de bon œil s'enorgueillir de la ſorte, & meſpriſer tous les autres? ou qui ayt ceſte creance qu'il doiue eſtre faict priſonnier en bien peu de temps, & ſa teſte nager dans vn ſac plein de ſang?* Mais qui eſt celuy-là, Mercure qui porte vn manteau de pourpre, & qui a ſur le chef vn diademe? Il me ſemble voir vn Cuiſinier, lequel ayant ouuert le ventre d'vn poiſſon, luy tend vn anneau au milieu d'vne Iſle.

La verité enfante la haine.

Les Grands n'ont pas la teſte plus ferme que les petits.

L'on diroit à le voir que c'eſt là quelque Roy?

MERCV. Tu ne dis rien que bien à propos, Caron. C'eſt Polycrates Tyran des Samnites, qui s'eſtime le plus heureux des mortels, & ne peut voir qu'il ſera trahy par ſon Satellite Meander, qui eſt là preſent, & liuré au Satrape Oretes, pour ſeruir de ſpectacle ſur vn gibet. Miſerable qu'il eſt de ne preuoir pas qu'en vn ſeul moment toute ceſte felicité ſera reduicte en poudre: car ie l'ay appris ainſi de Clothon. CAR. Ie t'en ſçay vrayemẽt bon gré Clothon; deſtine moy ces meſchãs au ſupplice, & leur trenche hardiment la teſte, afin qu'ils apprẽnent à ſe cognoiſtre en leur rien. Toutefois eſleue les premierement au plus haut de la rouë, afin que ceſte cheute leur ſoit plus ennuyeuſe, & difficile à ſouffrir. Pour moy ie t'aſſeure, que ſi i'en recognois quelqu'vn d'entr'eux tout

Il n'y a point de bon-heur au monde, puis que tout y eſt paſſager.

nud dans le nauire ie me mocqueray à bon eſcient de ce qu'il n'aura plus ny la pourpre, ny l'ornement royal qu'il ſouloit porter, ny le troſne d'or. MERC. Voilà quel ſera l'eſtat de ce miſerable. N'apperçois-tu point auſſi vne grande troupe de gens aſſemblez peſle-meſle? Les vns d'entr'eux nauigent, les autres font la guerre; les vns plaident, les autres labourent la terre; les vns preſtent de l'argent à vſure, & les autres mandient. CARON. C'eſt la verité que ie deſcouure diuerſes perſonnes qui menent vne vie toute confuſe & diuerſe. Il me ſemble voir encore des Citez ſemblables à des eſſains d'abeilles, chacune deſquelles a ſon propre & particulier aiguillon dont elle picque ſes voiſins: & quelques-vns d'entr'eux, comme des frellons en ſupportent d'autres plus foibles. Mais qui eſt ceſte troupe qui les enuironne à l'impourueu? C'eſt l'eſperance, la peur, la folie, la volupté, l'auarice, le courroux, la hayne, & telles autres paſſions. Or il faut que tu ſçaches, que les mortels qui touchent de plus pres la terre, ſont ſubjects à l'ignorance, au courroux, à la haine, à l'enuie, à la beſtiſe, & à l'auarice. Mais quant à la peur & à l'eſperance, elles volent par deſſus eux; & s'ils ont à rencontre ces premieres paſſions, les voilà ſoudain hors d'haleine, & tous effrayez. Quant à ces eſperances qui panchent d'enhaut ſur leurs teſtes, ſi quelqu'vn s'eſforce de les prendre, elles s'enfuyent contre-mont en volant, & le laiſſent courir en vain: Tellement que le meſme leur aduient qu'à Tantale aux Enfers pres du Lac, où il trempe. Que ſi tu regardes fixement, tu verras encore ſur eux les Fees ou les Parques, qui filent à vn chacun certains filets fort deliez, au bout deſquels eſt attachee toute la race des hommes. N'apperçois-tu point ces trames auſſi deliees que celles des araignees, qui depuis les fuſeaux iuſques en bas, panchent ſur le chef des hommes? CARON. Ie vois aſſez ce que tu dis, & comme la vie d'vn chacun eſt diuerſement filee, & tiſſuë. MERCVRE. Voilà qui va bien, Nautonnier: mais tu dois ſçauoir que la mort eſt deſtinee à ceſtuy-cy par ce filet, & à celuy-là par l'autre. Et vrayement il y en a vn d'entr'eux qui eſt ſuſpendu en l'air, & n'attend autre choſe ſinon que le filet ſe rompe auec vn grand bruit, ne pouuant ſupporter vn tel faix: Quant à l'autre, qui ne paroiſt que tant ſoit peu ſouſleué ſur terre, s'il vient à choir, ce ſera ſi bellement, qu'à peine ſes plus proches voiſins l'oyront. CARON. Tous ces contes que tu me fais, Mercure, ſont de verité ridicules. MERCV. Il y a bien encore plus à rire de voir leurs trop hautes & preſompteuſes entrepriſes; & cõme pendant qu'ils s'entretiennent

C'eſt vn ieu de bouffõ que celuy de la vie.

Ce que l'eſpoir conçoit, la Fortune le deçoit.

tretiennent de maintes eſperances, ils ſont le plus ſouuent empoignez & emportez par la Parque, laquelle, cõme tu vois, a pour ſes meſſagers, & valets de pied, les Friſſons, les Fiévres, les Tabes, les Pulmonies, les Armes, les Voleries, & les Poiſons, enſemble les Iuges, & les Tyrans. Et cependant toutes ces choſes ſont indifferentes aux hommes, & ils ne daignent d'y penſer, tandis que leurs affaires vont bien. Mais ſoudain qu'ils ſe voyent deçeus en leurs eſperances, ils ont touſiours ces cris à la bouche, Hé! las! helas de moy! Que ſi du premier coup ils conſideroient qu'ils ſont nez mortels, & qu'apres auoir eſté long temps au monde, il en faudra deſloger, & le quitter comme vn ſonge vain, ô qu'ils feroient beaucoup mieux pour eux! Ces reſolutions chaſſeroient bien loing ces apprehenſions, & les peines que leur cauſe le coup de la mort; au lieu qu'eſperans d'auoir pour iamais l'vſage des choſes qui leur ſont preſentes, s'ils ſont trauaillez tant ſoit peu d'vne fiévre, ou d'vne douleur de calcul, ils ſe faſchent tout auſſi-toſt, & veulent ſe reuolter contre le Courrier des Parques, qui les appelle pour les emmener. Et ce qui les trompe le plus, c'eſt qu'ils ne penſent pas d'eſtre iamais tirez du milieu de leurs biens & de leurs grandeurs. Vrayement il n'y a celuy qui n'euſt du regret, ſi apres auoir faict venir des Architectes de toutes parts, pour baſtir ſa maiſon, & acheué cet ouurage auec beaucoup de trauail & d'ennuy, il falloit qu'il en deſlogeaſt, & cedaſt la place à ſon heritier, ou à quelque eſtranger, ſans auoir eu le credit ny de s'y retirer, ny d'y manger vne ſeule fois. Ie voudrois bien ſçauoir ſi celuy qui ſe reſiouyt de voir que ſa femme eſt accouchee d'vn fils, auquel il donne ſon nom, auroit du ſubject de rire long temps s'il ſçauoit qu'il deuſt mourir ſept ans apres ſa naiſſance? Sans doute la ſeule cauſe de ceſte joye procede de ce qu'il conſidere pour lors que ce ne luy eſt pas peu de ſupport d'eſtre pere, ou d'vn Athlete, ou d'vn Lutteur, ou d'vn enfant qui emportera quelque iour le prix aux Olympies. Mais abuſé qu'il eſt, il ne void point que ſon plus proche voiſin porte ſon enfant en terre, & ne ſçait, combien eſt delié le filet, qui tient le ſien ſuſpendu. Tu peux encore voir, combien eſt grand le nombre de ces perſonnes qui ſe querellent pour les les bornes, & confins de leurs terres, & de ceux auſſi qui ne font autre choſe qu'entaſſer l'argent à monceaux, leſquels neantmoins ſeront appellez par les meſſagers que i'ay deſià dit, auant qu'il leur ſoit loiſible de iouyr des biens qu'ils auröt acquis.

Il y a mille entrees à la mort.

L'infortune d'autruy ne peut faire ſages les mal-aduiſez.

CARON. Toutes ces choſes me ſont aſſez cognues, & ſi ie conſi-

dere ſouuent à part moy, qu'eſt-ce qu'ils peuuent treuuer d'aggreable en la vie, & quel ſubject ont-ils de ſe plaindre ſi fort, ſe voyans priuez du bien par eux pretendu? MER. Si ceux-cy ſe propoſoient la vie de leurs Rois meſmes, qui ſemblent les plus heureux de tous, bien qu'ils ſoient auſſi-toſt frappez des reuers de fortune, que leurs moindres ſubjects, ils treuueroient qu'ils gouſtent plus d'amertume que de douceur, & plus de regret que de ioye. I'obmets les apprehenſions, les troubles, les inimitiez, les embuſches, le courroux, & les importunitez des flatteurs, qui ne les abandonnent iamais. Ie ne fais point de mention auſſi des maladies & des paſſions, deſquelles ils ne ſont pas plus exempts, que le menu peuple: Tellement que leurs maux ſont en auſſi grand nombre, que ceux des hommes priuez & particuliers. CARON. Ie te veux donc dire, Mercure, quelle eſt la vie des mortels, & à quoy ſemblable: N'as-tu iamais veu ces petites ampoulles, qui ſe font ſur l'eau par le desbord de quelque torrent? I'entends parler de ces enfleures, deſquelles s'amaſſe l'eſcume. Les vnes d'entr'elles ſont fort petites, & ſi freſles, qu'eſtant eſraſées par la moindre choſe, elles s'eſuanouyſſent tout auſſi-toſt. Les autres durent dauantage, & apres auoir attiré ces premieres, elles s'enflent bien-haut, mais elles ſont creuees de meſme que les premieres. Ainſi pluſieurs s'enflent du vent de la preſomption, & ſe diſent plus grands que leurs ſemblables. Les vns ont vne tumeur, qui ne dure qu'vn moment, & n'a point d'arreſt; & les autres font leurs funerailles dez leur naiſsãce: Mais à la parfin il eſt force, que toutes ces ampoulles ſe creuent. MERC. Ta comparaiſon me ſemble auſſi bonne, Caron, que celle d'Homere, lors qu'il compare toute la race des hommes aux fueilles des arbres. CARON. Tu vois neantmoins comme eſtans ſi freſles, ils font des choſes du tout deplorables, combattent pour les Royaumes, & ſe querellent pour les honneurs: Si faudra-t'il qu'vn iour ils viennent à nous, portans vn ſeul denier auec eux, & ſe deſpoüillans de toute autre parure. Veux-tu bien (puis que nous ſommes en vn lieu ſi haut éleué) que criant le plus haut que ie pourray, ie les admoneſte premierement de s'abſtenir de leurs entrepriſes folles & vaines, & de paſſer le cours de leur vie ſur le ſouuenir de la mort? I'en ſuis d'aduis, & de leur parler en ces termes. O fots! pourquoy vous trauaillez vous tant? Y a t'il quelque choſe qui vous oblige à prendre tant de peine? Quittez-moy toutes ces fatigues, & vous ſouuenez que vous ne viurez pas touſiours? Il n'y a rien de ce que vous eſtimez

Ceſte grandeur des Roys qui nous ſemble vn Coloſſe N'eſt qu'ombre, poudre, & vent.

Les exhortations des choſes ont beaucoup de force pour remettre les fols.

rare & pretieux, qui ſoit d'eternelle duree; & aucun n'emportera du monde choſe quelconque apres ſon decez : Car c'eſt vn decret du Ciel que l'homme s'en aille tout nud, & que ſa maiſon, ſon or, & ſes terres paſſent par les mains des autres, & changent tous les iours de maiſtres. Ne penſes-tu point, Mercure, qu'ils ne faſſent leur profit de ces aduertiſſements, & qu'ils n'en deuiennent beaucoup plus ſages? MERCV. O heureux Caron, tu ne ſçais pas encore que l'ignorance & l'erreur les enueloppent de telle ſorte, que tu ne ſçaurois ouurir leurs oreilles, qu'ils ont eſtoupees de cire & de meſme façon qu'Vlyſſe boucha celles de ſes compagnons pour les empeſcher d'oüyr le chant des Sereines. Tu aurois beau crier, auant que te faire ouyr à eux : Car l'ignorance a icy le meſme pouuoir, que le fleuue d'oubly là bas aux Enfers; bien que ie ſçache aſſez qu'il y en a quelques-vns entr'eux, qui ne pouuans ſouffrir d'auoir les aureilles bouchees de cire, panchent du party de la verité, & ſçauent cognoiſtre les choſes bonnes parmy les mauuaiſes. CARON. Ie crieray contre ceux-là ſeulement. MERC. Ce ſeroit vne choſe ſuperfluë de leur dire ce qu'ils ne ſçauent que trop bien. Conſidere cõme eſtans ſeparez de la trouppe, ils ſe rient des choſes qui ſe paſſent au monde, & n'ont rien de cõmun auec le vulgaire. Que s'ils ſont odieux aux autres, c'eſt parce qu'ils reprennent leur ignorance. CARON. O que les actions de ceux-cy ſont loüables! Mais il eſt dommage que le nombre en ſoit ſi petit. MERCV. Encor eſt-ce bien aſſez, Caron; Deſcendons maintenant en bas. CARON. Attends encor' vn peu, car ie deſire d'apprendre vne choſe qui me contentera beaucoup, ſi c'eſt ton plaiſir de me l'enſeigner : c'eſt, que i'ay enuie de voir où ils mettẽt les corps des deffunct̃s. MERC. Ils appellent celà des cercueils, ou des tombeaux. Ne deſcouures-tu pas des monuments, des colomnes, & des Pyramides deuant les villes? Ce ſont les demeures des morts, & les lieux qui leur ſont deſtinez apres leur treſpas. CARON. Mais dy moy, pourquoy les vns couronnent les pierres, & les frottent d'onguents precieux? Et pourquoy les autres dreſſans vn buſcher pres des tombeaux, & faiſant vne profonde foſſe bruſlent ces viandes ſomptueuſes, & reſpandent encore ſur icelle, ſelon qu'il me ſemble, du vin, & du miel? MERCV. Ie ne ſçay dequoy profitent toutes ces cerimonies à ceux qui ſont aux Enfers, ſi ce n'eſt qu'ils ſe font accroire que les Ombres qui retournent d'Enfer, ſe vont là repaiſtre, & voltigeants autour de la vapeur & de la fumee boiuent le vin mielé dans la foſſe. CARON.

Les Doctes ſe rẽdent odieux aux ignorans.

Se peut-il bien faire, qu'ayant les teſts tous deſſeichez, elles ſoient ſuſceptibles de la ſoif, & de la faim? Vrayement ie crois que tu te mocques, toy qui les conduits tous les iours, de me dire que quād elles ſont vne fois entrees en terre, il leur eſt licite de retourner derechef en haut, & ſerois-je pas moy-meſme bien ſot, Mercure, de ne les conduire pas ſeulement, mais auſſi de les ramener toutes les fois qu'elles voudroient boire? O que vous eſtes fols, mortels, de ne ſçauoir pas combien eſt grande la diſtāce qu'il a des affaires des morts, à celles des viuans, & de n'auoir point de cognoiſſance de ce qui ſe paſſe aux Enfers!

Il eſt bien aiſé d'entrer en Enfer, mais impoſſible d'en ſortir.

Celuy qui n'a point de tumbeau
A ſenti le traict de la Parque,
Et Caron ſur vne meſme eau
L'a reçeu dans ſa pauure barque;
Auſſi bien que ces ames folles
A qui l'on dreſſe des Mauſoles,
Apres que le fatal deſtin,
D'vn traict plus fort que le tonnerre,
A reduict du ſoir au matin
Leur corps en pouſſiere & en terre.
Clothon des grands, & des petits
Rend l'eſtre eſgallement loüable,
Par elle le fils de Thetis,
A Therſite eſt rendu ſemblable,
Tant de teſts freſles & debiles
Qu'on void par les champs Afrodiles,
Ne different point en leur nom.
La Mort aux plus Grands importune,
N'a point d'eſgard à la Fortune.
Ny d'Irus ny d'Agamemnon.

MERCV. O Dieux que tu es verſé en la lecture d'Homere! Ie crois que tu as eſpuiſé toute ceſte ſource. Mais puis que tu m'en as faict ſouuenir, ie te veux monſtrer le tumbeau d'Achille. Ne vois-tu pas pres de la mer vne ville qu'on nomme Sigee, vis à vis de laquelle Ajax eſt enſeuely? CARON. Ce ne ſont pas là les plus grands monuments: Il y en a bien d'autres ſelon mon opinion. Or ie deſire qu'à preſent tu me monſtres les plus fameuſes villes, dont nous auons ouy parler là bas, comme Nime, où faiſoit ſon ſejour Sardanapale, Babylone, Mycenes, & Ilion meſme; car ie me ſouuiens d'en auoir paſſé pluſieurs qui en eſtoient citoyens:

tellement qu'il y a dix annees entieres que la barque n'a demaré du riuage, & n'a ceſſé de flotter ſur l'eau. MERCVRE. Sçache, Nautonnier, que Nine eſt deſià deſtruicte, de telle ſorte qu'il n'en reſte pas vne ſeule marque, & que meſme on ne peut diſcerner le lieu où elle eſtoit autresfois. Quant à Babylone, bien qu'elle ſoit munie de fortes tours, & enuironnee d'vne eſpaiſſe muraille, toutes ces fortifications ne l'exempteront pas d'vne ruine pareille à celle de Nine. I'ay houte de te monſtrer Mycenes & Cleone: mais principalement Ilion, car ie ſuis bien aſſeuré que ſi iamais tu redeſcens aux Enfers, tu eſtrangleras Homere de ce qu'il s'eſt alambiqué le cerueau à faire des vers releuez pour louër des choſes ſi baſſes. Merueille! tant de belles choſes qui viuoient iadis en la bouche des hommes ſont enſeuelies, & il ne s'en parle plus maintenant: Car les villes, Nautonnier, & meſme les fleuues o meurent auſſi bien que les hommes: tellement qu'il ne reſte plus en Arges vne ſeule marque du monument d'Inache. CAR. Homere eſtoit donc bien fol de donner tant d'Epithetes d'honneur, & tant de tiltres ſuperbes à ces citez;

Les choſes inanimees ont vne fin, cõme celles qui ſont animees.

L'imprenable Ilion du monde la merueille,

Et en vn autre endroict,

Cleone en baſtimens n'auoit point de pareille.

Mais pendant que nous deuiſons, en voilà qui s'entrebattent: Qui ſont-ils, Mercure? MERCVRE. Ce ſont des Grecs, & des Lacedemoniens, & entr'autres le Capitaine Othrias, lequel bien que demy-mort, graue vn trophee à ſon propre nom. CARON. Pourquoy ſe querellent-ils? MERCVRE. C'eſt pour le champ meſme où ils combattent. CARON. O que voilà de grands ſots! Ne ſçauent ils pas que quand l'vn d'entr'eux poſſederoit tout le Peloponneſe, Eacus ne luy donnera pour place que la largeur d'vn ſeul pied d'eſtenduë, & qu'il y en aura d'autres à l'aduenir qui laboureront ce champ, & abbatront par diuerſes fois ce trophee auec le ſoc de la charruë. MERCVRE. Il aduiendra, ſans doute, comme tu dis; mais deſcendons ie te prie de ce lieu; car il me ſemble qu'il en eſt temps, & apres auoir remis chaque montagne en ſa propre place, retournons nous en, toy vers ta barque, & moy là où Iupiter m'a commandé d'aller. Aſſeure toy, Caron, que ie ne faudray pas de te voir en bref, & de t'amener vne bonne troupe d'ombres. CARON. Ie me ſouuiendray à iamais du plaiſir que tu m'as faict, Mercure, de m'auoir ſeruy de guide en

Les plus beaux trophees ne ſont que la proye du tẽps.

mon voyage, & te mettray au rang de tous ceux qui m'ont obligé. O qu'il y a de folies, d'entrepriſes, & de deſſeins parmy les malheureux hommes! On ne parle d'autre choſe que des Roys, des tuyles d'or, des ſacrifices de cent bœufs, & des guerres: Mais on ne dit pas vn ſeul mot du pauure Caron.

ANNOTATIONS.

a *Parnaſſe.*] Montagne fort haute, le ſejour d'Apollon & des Muſes, au ſommet de laquelle eſt le cheual Pegaſe. Les Poëtes tant Grecs que Latins donnent mille beaux Epithetes à ce Mont, & entr'autres Homere & Virgile.

b *Les deux fils d'Aloeüs.*] Sçauoir les Geants, excrements de la terre,

Que d'vn conſeil ambitieux,
La faim de gloire perſuade
D'aller ſous les pas d'Encelade,
Planter des eſchelles aux Cieux.

c *Athlas.*] Duquel les Poëtes ont feint qu'il ſouſtenoit le Ciel ſur ſes eſpaules, parce qu'il eſtoit fort verſé en l'Aſtſologie, & que pour le ſoulager d'vne charge ſi peſante, Hercule, comme inuincible à la peine luy preſta le dos.

d *Cocyte.*] C'eſt l'vn des fleuues d'Enfer, duquel Virgile parle ainſi,

Au 6. de l'Eneid. *Tu vois les hauts eſtangs, & les noirs Mareſcages*
De Cocyte & de Stix, &c.

e *Lyncee.*] Il auoit ſi bonne veuë, que par ſon regard il penetroit les murailles, s'il faut croire à ce qu'en ont eſcrit pluſieurs Autheurs dignes de foy. Ce qui a donné lieu à ce prouerbe; *Il a les yeux de Lyncee*; c'eſt à dire clair-voyants & actifs.

f *Sylle & Caribde.*] Ce ſont deux eſcueils ſur Mer, où les vaiſſeaux font ſouuent naufrage, lors que les Nautonniers mal-experts ſe croyans eſtre ſauuez de l'vn, s'en vont heurter contre l'autre.

Vois-tu pas que ta Nef des vagues agitée,
Là pour ſauuer Carybde en Scylle s'eſt iettée?

g *Milon Crotoniate.*] Il eſtoit ſi fort qu'il portoit vn bœuf aux jeux Olympiques. Dequoy il ne faut pas s'eſtonner; car l'exercice auoit oſté le defaut que luy pouuoit auoir donné la nature. Quelques-vns tiennent que s'affiant à ſa trop grande force, il voulut fendre vn arbre par le milieu, & que s'y eſtant engagé les mains ſans les en pouuoir retirer, il fut faict la paſture des beſtes ſauuages. Le docte Alciat en a faict vn bel Embleſme.

h *Cyrus.*] L'vn des plus puiſſans Roys de ſon temps, qui fit Crœſus ſon priſonnier de guerre, & luy remit en memoire ces belles paroles de Solon, *Qu'aucun ne doit eſtre eſtimé bien-heureux qu'apres la mort.*

i *Solon.*] Grand Legiſlateur, & ſi iuſte en ſes loix, que les Atheniens ne les eſtimoient pas ſanglantes, comme celles de Dracon, mais equitables & ſainctes.

k *Apollon Pythien.*] Ainſi nommé pour auoir occis le ſerpent Pithon. Les anciens luy donnoient pluſieurs noms, comme celuy de Poëte, Muſicien, Medecin, Sandalaire, Palatin, & ainſi des autres. On le peignoit ſans barbe, & cheuelu, portant vn tre-pied d'or ſur la teſte, vn carquois & des fleches en ſa main gauche, & à la droicte vn violon.

l *Tomiris.*] Iuſtin dit que ceſte Princeſſe, apres auoir trenché la teſte à Cyrus, la mit dans vn ſac de peau tout plein de ſang, & luy dit des parolles de ceſte ſubſtance, *Saoule toy du ſang humain, duquel tu as eu tant de ſoif.*

m *Cambyſes.*] Fils de Cyrus & ſon ſucceſſeur au Royaume, lequel apres auoir faict diuers voyages en Lydie mourut finalement hors de ſon bon ſens pour auoir mis à mort Apis, comme dit Lucian.

n *Les Parques.*] Elles ſont trois de nombre, ſçauoir Clothon, Lacheſis, & Atropos. La premiere deſquelles file nos vies: La ſeconde les deuuide, & la troiſieſme leur coupe le filet.

o *Meurent auſſi bien que les hommes.*] Il n'y a rien qui ſoit de longue duree çà bas, les

inarbres plus ſolides ſont rongez par la lime du temps, & comme dit l'vn des eloquens Hiſtoriens de noſtre temps,

Tous ces grands baſtiments, & ces chaſteaux ſuperbes,
Qui ſembloient menacer d'eſcalade les Cieux,
Ont faict place aux foreſts, aux buiſſons, & aux herbes,
Le temps en a changé le nom comme les lieux.

DES SACRIFICES.

Il ſe rit des vaines opinions, ceremonies, & ſuperſtitions des payens en leur Religion.

IL n'y a celuy ſi faſché ſoit il, & ſi troublé d'affaires en ſon eſprit, qui ſe puiſſe tenir de rire, s'il vient à conſiderer les grandes abſurditez que les mondains abuſez commettent aux Sacrifices, principalement le iour des Feſtes, quand ils vont ſaluër leurs Dieux, leur faire des demandes, adreſſer des vœux, & en opiner diuerſement. Mais parauant que commencer à rire, il regarderoit, comme ie penſe, s'il faut appeller bons Religieux, ou pluſtoſt ennemys des Dieux, & mauuais eſprits, ceux qui eſtiment que la Diuinité eſt vne choſe ſi baſſe & abiecte, qu'elle a beſoin du ſeruice des hommes, ſe laiſſe allecher par flatterie, & ſe faſche d'eſtre tenuë à meſpris. Car, diſent-ils, tous les mal-heurs de l'Etolie, les miſeres des Calidoniens, & les maſſacres de tant de peuples ſuiuis de la mort de Meleager, ne procederent d'ailleurs que de Diane qui ſe courrouça de ce qu'Oenee ne l'auoit point inuité à ſon ſacrifice, ſi profonde eſtoit l'offenſe qu'elle auoit grauee en ſon eſprit le propre iour de ceſte feſte. Ie n'y penſe iamais, qu'il ne me ſemble la voir au ciel toute ſolitaire, pendant que les autres Dieux eſtoient au banquet d'Oenee, ne ceſſant de pleurer, & de mener dueil de ce qu'on ne l'auoit point appellee au feſtin. Quelqu'vn pourra nommer tout au contraire les Ethiopiens bien-heureux, ſi nous adiouſtons foy à Homere, qui feint que les mortels luy firent bonne chere par l'eſpace de douze iours entiers en vn feſtin ſolemnel, où il ſe treuua luy-meſme auec les autres Dieux. Car ſi cela eſt, ils ne font rien pour rien, ains vendent leurs biens aux hommes, & il eſt licite d'achepter d'eux toutes choſes, cõme la bonne ſanté, pour vne geniſſe; les richeſſes pour quatre bœufs; & vn Royaume pour cent. Dauantage, il ne faut que neuf Taureaux pour retourner ſain d'Ilion à Pile, & qu'vne pucelle royale pour nauiger d'Aulide à Ilion. Quoy? n'y en eut il pas vn, peu auant la deſtruction de Troye qui fit marché auec Minerue, & luy promit de luy donner douze bœufs & vn harnois, pourueu que la

Les Dieux (diſoiẽt les Payẽs) vendent tout, mais c'eſt auec le trauail.

ville ne fut pas prise? Encore me semble-t'il qu'il y a d'autres choses, qui se peuuent achepter d'eux, ou pour vn coq, ou pour vne couronne, ou pour de l'encens seulement. Ce qui ne fait dire que pour ce subiect, Cryses (comme Prestre qu'il estoit, & fort expert aux cerimonies diuines) apres s'en estre retourné deuers Agamemnon, sans auoir ce qu'il demandoit, ayant desià fait vn don à Apollon, le menace d'en auoir sa raison, & l'injurie presque quand il luy parle ainsi: Tu n'ignores pas, ô braue Apollon, que i'ay souuent couronné ton Temple qui ne l'estoit pas, ay sacrifié sur tes autels des cuisses de Taureaux, & des Chévres à milliers, & neantmoins tu me tiens à mespris, & au lieu de recognoistre vn homme, qui t'a reueré, tu permets qu'on luy face tant d'affronts, & d'outrages? Ces paroles rendirent si honteux Apollon, qu'ayant en mesme instant pris son arc, & s'estant mis sur le port, il infecta de peste toute l'armee nauale des Grecs, iusques aux mulets & aux chiens. Mais puis que nous sommes tombez sur le propos d'Apollon; ie te veux raconter encore ce que ces Sages en disent, sans parler, ny comme il fut mal-heureux en amour, ny de l'homicide commis en la personne d'Hyacinthe, ny de l'orgueil de Daphné; mais de sa condemnation, & de son bannissement pour auoir mis à mort les Cyclopes. Tellement qu'il fut ietté du ciel en terre, & contraint, comme les autres hommes, de s'en aller trauailler à la iournee, ores chez Admet Thessalien, & tantost chez Laomedon Phrygien. C'est la verité que chez ce dernier, il n'estoit pas seul, ains auec Neptune, lors que tous deux estoient reduits à ces extremitez que de cuire des briques, & de massonner des murailles: si est-ce pourtant qu'ils receurent vn fort mauuais payement de ce Phrygien, qui leur demeura redeuable à ce qu'on dit de la somme de trente * dragmes, monnoye de Troye. Les Poëtes donc n'ont-ils pas raison de discourir à l'honneur des Dieux de ces choses là, & de plusieurs autres beaucoup plus diuines, comme de Vulcan, de Promethee, de Saturne, & de Rhee; & bref, presque toute la famille de Iupiter? Ce qu'ils font apres auoir inuoqué les Muses au commencement de leurs Poëmes, afin qu'elles soient fauorables à leurs chants; D'où s'ensuit qu'estant tous remplis d'vn antousiasme poëtique, & gros d'vne certaine Diuinité, ils font vne infinité de feintes, & disent, ores que Saturne apres auoir chastré premierement le Ciel son pere, regna en iceluy, puis, deuora ses enfans de mesme que Thieste: tantost que Iupiter (estant secrettement caché par Rhee, qui suppo-

Nous sommes obligez de dõner à la Diuinité ce que nous auons reçeu d'elle.

La necessité dõne naissance au trauail.

* *qui valent enuiron 105. sols.*

sa

posa vn caillou, au lieu de l'enfant) fut enuoyé en Crete pour y eſtre allaicté par vne Chévre, comme Telefe par vne biche, & Cyrus Roy de Perſe premier de ce nom par vne chienne. A quoy ils adjouſtent, que quand il eut vaincu ſon pere, & l'eut fait confiner dans vne priſon, il joüyt finalement de l'Empire. Or auoit-il autresfois eſpouſé pluſieurs femmes, la derniere deſquelles fut Iunon ſa ſœur germaine, ſelon la couſtume des Perſes & des Aſſyriens. Et parce qu'il eſtoit adonné à l'amour, & ſe plaiſoit fort au jeu de Venus, il peupla tout le ciel d'enfans, dont les vns luy naſquirent des Deeſſes de ſa qualité, les autres tout au contraire de race mortelle, & terreſtre. Et cependant ce braue Dieu pour plus facilement venir à bout de ſes pretentions amoureuſes, ſe transmüoit en Or, en Taureau, en Cygne, en Aigle, & bref prenoit plus de formes que Prothee. La principale de ſes creatures fut Minerue, qu'il engendra de ſon propre cerueau; apres l'auoir portee vn long temps. Quant à Bacchus, il le tira du ventre de ſa mere à demy-bruſlee, & n'eſtant qu'vn auorton le mit dans ſa cuiſſe, de laquelle il luy fit ouuerture pour le perfectionner; quād le temps de l'enfantement fut venu. Ils diſent encore que Iunon eſtant enceinte *ſans auoir iamais eu cognoiſſance d'aucun hōme, ains par vne conception fortuite & infuſe*, enfanta Vulcan; qui *ne fut pas des plus heureux d'entre les Dieux, mais bien vn ſimple ouurier, vn Mareſchal*, ou vn Forgeron tout noircy de fumée, & tout hallé d'eſtincelles de feu; comme ceux qui trauaillent en vne forge. Et ce qui eſt le plus à plaindre en luy, c'eſt qu'il fut rendu boiteux d'vne cheute que Iupiter luy fit prendre, quand il le precipita du ciel en bas. Que ſi les Lemniens ne l'euſſent reçeu de pitié qu'ils en eurent, comme il eſtoit encore porté par l'air, ſans doute le pauure Vulcan s'en alloit perdu pour nous, de meſme qu'vn ſecond Aſtianax ietté du haut d'vne tour en bas. Tout ce qu'ils racōtent de Vulcan n'eſt pas ſuperflu: Mais quant à Promethee, il n'y a celuy qui ne ſçache combien de maux il a ſoufferts pour auoir trop aymé les hommes: Car Iupiter l'ayant enuoyé en Scythie ſur le mont Caucaſe, le fit attacher en vn gibet, mettant vne Aigle aupres de luy qui ne ceſſoit de luy ronger le foye. Voilà quelle fut la punition de ceſtuy-cy. Pour ce qui eſt de Rhee, elle a tort de commettre des actions deshonneſtes, eſtāt deſià vieille, & mere de tant de Dieux. Où treuuera-t'on celuy qui ne blaſme Venus de ce qu'elle paillarde; ou Diane, de ce que ſe deſtournant le plus ſouuent du milieu de ſa courſe, elle s'en va

La Sageſſe figuree par Minerue eſt vn fruict de l'eſprit.

Cupidō bruſle auſſi-toſt le bois vieil & pourry que le verd.

careſſer ſon Endymion? Laiſſons à part toutes ces fables, & nous eſlançons au Ciel, volans à la façon des Poëtes, (ſçauoir par le chemin qu'Heſiode, & qu'Homere nous monſtrent) afin de voir & conſiderer de quelle maniere toutes choſes ſont là haut ordonnees. Que le dehors de ces celeſtes maiſons ſoit d'airain, ce grand Homere nous l'apprẽd, quand il dit, que ſi tu paſſes outre, & hauſſant tant ſoit peu la teſte, regardes en haút, tu verras vne lumiere beaucoup plus reſplendiſſante que celle d'en-bas, le Soleil plus ſerain, les Aſtres plus brillans, & tes yeux n'auront point d'autre object qu'vn clair iour, & vne voûte toute lambriſſee de pur or. A l'entree, tu verras les heures qui gardent la porte, & apres elles Iris, & Mercure courriers & meſſagers de Iupiter; puis la forge de Vulcan, bien fournie de tous outils, inſtruments & fers neceſſaires à ſon meſtier. Vn peu plus auant ſont les maiſons des Dieux, & le palais de Iupiter, qui ſont des ouurages que Vulcan a faicts, cõme vn chef-d'œuure inimitable. Or les Dieux qui ſont aſſis tout à l'entour de Iupiter, (comme il n'y a point de doute qu'en ces lieux toutes choſes y ſont magnifiques) regardent çà bas en terre, & tournent la teſte de toutes parts, pour aduiſer s'ils ne verront point rejaillir en haut du feu de quelque lieu: ou bien vn flair s'eſleuant en l'air auec vne fumee, & vne vapeur tournoyante. Que ſi de fortune quelqu'vn des mortels faict vn Sacrifice, ils s'en repaiſſent tous baaillans apres la fumee, & ſucçans le ſang qui eſt reſpandu ſur les autels, à la maniere des mouſches. S'ils prennent leur repas en leurs maiſons, ils ne viuent que de Nectar & d'Ambroſie; car il y a eu des hommes autresfois qui ont eſté appellez à leurs feſtins, & ont beu auec eux, comme Ixion & Tantale: Mais pour auoir eſté meſdiſans, inciuils, & babillards, ils en portent encore la penitence pour le iourd'huy. Or le Ciel eſt inacceſſible & incognu à tous les autres mortels. Voilà de quelle façon viuent les Dieux, & c'eſt la cauſe pour laquelle les hõmes en les adorant les ont aſſemblez, apres leur auoir dedié les foreſts, voüé les montagnes, conſacré les oyſeaux, & aſſigné vne plante particuliere à chacun d'entr'eux. Bien dauantage ils les adorent par les regions & contrees qui leur ſont donnees pour y preſider: & les tiennent cõme pour citoyens, ſçauoir ceux de Delphes, & les Deliens, Apollon; les Atheniens, Minerue; que les Grecs nomment *Atheni*, comme la Deeſſe tutelaire de leur Republique: les Argiues, Iunon; les Migdoniens, Rhee; les Paphiens, Venus; & ceux de Crete, Iupiter, lequel ils diſent n'auoir pas eſté ſeulement

L'homme a eſté creé droict, pour hauſſer ſa veuë au Ciel, d'où il tire ſon origine.

Iamais le repẽtir ne s'enſuit du ſilence.

engendré & eſleué en leur pays: mais de plus ils monſtrent ſon tombeau pour confirmation de leur dire. Cependant nous voilà bien abuſez depuis le temps que nous croyons que Iupiter tonne, qu'il greſle, & enuoye tels autres fleaux du Ciel, ſans conſiderer qu'il mourut iadis, & fut enſeuely au pays de Crete: Et afin que les Temples qu'ils ont baſtis à l'honneur de ces Dieux ne ſoient inutiles; pour empeſcher qu'on n'en perde le ſouuenir, ils y mettent leurs pourtraicts faicts de la main d'vn Praxiteles, d'vn Polyclete, ou d'vn Phidias. Mais pour moy ie ne ſçay en quelle contree du monde ces ouuriers ont iamais veu la choſe qu'ils repreſentent: car ils feignent que Iupiter eſt barbu, Apollon touſiours enfant, Mercure commençant d'entrer en l'aage viril, & auquel les premiers poils de la barbe pouſſent hors du menton; Neptune ayant les cheueux noirs, & Minerue les yeux verds. Voilà comment tous ceux qui entrent dans les Temples, ne penſent plus voir ny de l'iuoyre apporté des Indes, ny de l'or tiré des mines de Thrace; mais le propre fils de Saturne & de Rhee, que Phidias a logé en terre, luy commandant de demeurer en vne triſte ſolitude, comme ſpectateur des Piſons, fort content, & prenant à gré le ſalaire & le Sacrifice que de cinq en cinq ans quelqu'vn luy fait en paſſant, pendant qu'on celebre les Olympies. Apres qu'ils ont dreſſé des autels, deſtiné des [a] Sacrifices, & preparé la vaiſſelle claire & luyſante, ils s'en vont offrir les victimes, chacun ſelon ce qu'il affectionne le plus; ſçauoir le Laboureur vn bœuf, qui ſouloit tirer la charruë: le Berger vn Agneau; & le Bouuier vne Chévre. Il y en a auſſi quelques-vns qui offrent de l'encens, & quelques-autres qui donnent vn gaſteau: veu meſme que le pauure pour toute offrande, baiſe ſeulemét aux Dieux la main droicte: Quant ils immolent ils couronnent premierement la beſte de feſtons, apres auoir eſté long temps à conſiderer, ſi elle eſt propre aux Sacrifices, de peur qu'ils n'en tuent quelqu'vne de celles qui ne ſont point teçeuës en la Religion. Celà faict ils la mettent ſur l'autel; & l'égorgent à la veuë du Dieu, elle mugit ie ne ſçay quelle plainte, qu'ils eſtiment eſtre vn preſage d'vn bonheur: & en fin reſpond d'vne voix plus douce aux hauts-bois, & autres inſtruments qui honnorent la feſte. Ie vous laiſſe à penſer ſi les Dieux ne ſe reiouyſſent pas quand ils regardent d'en-haut ces myſteres. Sur le grand portail du Temple ils affichent vn eſcriteau, par lequel ils font à ſçauoir, que perſonne n'ayt à toucher aux vaiſſelles nettes, ayant les mains ſales; & neantmoins le Sa-

La Diuinité prend à gré la bonne voſonté des pauures plus que les grands preſens des riches.

Les Ames ſoüillees n'ont point d'acces aux ſacrez myſteres.

crificateur meſmes, auſſi baigné de ſang qu'vn Cyclope, occit ſa beſte, oſte les entrailles, arrache le cœur, & reſpand le ſang à l'entour de l'autel. Bref il fait toutes les cerimonies requiſes en la Religion. Peu apres qu'on a couppé la gorge à la beſte, on allume le feu, & y met on & la Chévre & ſa peau, ou la Brebis auec ſa laine, tandis que ce diuin & ſacré flair s'euapore en-haut à flots gris, & eſtant porté iuſques au Ciel, dilate petit à petit ſon eſpais nuage. Quant aux Scythes, eſtimans toutes autres offrandes trop viles, & de peu de valeur, ils ſacrifient des hommes à Diane pour ſe rendre ceſte Deeſſe propice. Ces actions ſont auſſi modeſtes, que celles des Aſſyriens, des Phrygiens, & des Lydiens. Que ſi tu t'en allois en Egypte, ô que tu verrois de choſes fort religieuſes, & tout à fait dignes du Ciel! ſçauoir Iupiter en forme de Belier, Mercure repreſenté par vn Chien, Pan tout velu cõme vn Bouc, & bref pluſieurs autres Dieux diuerſemẽt figurez; l'vn par vne Cicogne, l'autre par vn Crocodile, & l'autre par vn Singe meſme:

Que ſi tu veux ſçauoir quels ſont tous ces myſteres,
Et t'informer au vray de leurs effects contraires;

tu y treuueras pluſieurs Sophiſtes, Scribes & Prophetes, tous raſez, qui te feront le recit, (apres auoir, comme ils ont accouſtumé de dire, deffendu l'entree aux prophanes) comme ces Dieux eſtãt autresfois fort troublez pour l'eſmotion qu'auoient faicte les Geants leurs hayneux, ils ſe retirerent en Egypte, afin d'y viure aſſeurez, contre les embuſches de ces mutins: Et de peur qu'ils auoient, l'vn d'entr'eux prit la forme d'vn Bouc, l'autre d'vn Belier, l'autre d'vne beſte brute, & l'autre celle d'vn oyſeau. D'où vient que ces Dieux ont encores à preſent ces meſmes formes, & que ces belles medailles ſont eſcrites, & ſoigneuſement gardees en leurs Chartres & Threſors il y a plus de dix mille ans. Quant à leurs Sacrifices, ils ſont ſemblables à ceux que nous venons de deſcrire, ſi ce n'eſt qu'ils pleurent & font le dueil deſſus la victime, & apres l'auoir eſgorgee, ſe mettent tous à la demembrer. Il y en a qui ſe contentent de l'enterrer apres l'auoir tuee. Pour ce qui eſt du bœuf Apis, qu'ils adorent comme leur grand Dieu, s'il falloit qu'il vint à mourir vne fois, où treuueroit-on celuy d'entr'eux, ſi curieux fut-il de ſa cheuelure, qui ne l'a fit couper en meſme inſtant, & qui n'en portaſt le dueil teſte nuë, quand il auroit la perruque empourpree de Niſus? Cet Apis eſt le Dieu, qu'ils choiſiſſent parmy tous leurs troupeaux, & ils le reuerent comme beaucoup plus beau que tous les

Les Payens n'auoient point de foy pour iuger vrayement de la Diuinité.

autres bœufs communs & domeſtiques. Puis que tant d'abus ſe commettent au monde, & que les affaires des mortels ſe paſſans ainſi, ſont eſtimees vrayes & ſerieuſes du populaire, il me ſemble qu'elles n'ont pas beſoin d'vn Cenſeur, mais bien d'vn Democrite & d'vn Heraclite : l'vn deſquels ſe mocque de leur ſottiſe ; & l'autre pleure leur brutalité.

ANNOTATIONS.

a *Sacrifices.*] Auſſi-toſt que le ſouuerain Pontife auoit mené pres de l'autel la victime (qui eſtoit vn Sacrifice qu'on faiſoit apres auoir gaigné la victoire ſur l'ennemy) il commençoit ſes prieres par des inuocatiõs qu'il faiſoit à Ianus & à Veſta, impoſoit ſilence, ſe mettoit a immoler, gouſtoit du vin, & en arrouſoit l'autel. Dauantage il arrachoit du poil ſur la teſte de la victime, le iettoit dans le feu, & finalement faiſoit eſgorger la victime, le ſang de laquelle eſtoit reçeu à pleines couppes. Les anciens ſacrifioient diuerſes choſes à leurs Dieux, à Iupiter Flaminien vn bœuf tout blanc, à Neptune, à Apollon, & à Mars vn Taureau, vn porc, & vn mouton, aux Heros, vn Taureau, vne chevre, & vn mouton ; à Cetes du laict, du vin, & des febues ; à Cybele vne truye, à Eſculape vne chevre, & vn coq ; aux Dieux Lares vn coq, au Soleil, & à Mars vn cheual, à la Lune vn Taureau, a Iunon vne brebis, à Venus vne colombe, à Pan & à Minerue vne chevre, à Diane vne biche, a Bacchus du miel, du vin, du laict, vne cheure, & vn bouc, au Dieu Sylvain vn porc, à Faune vn bouc, & ainſi des autres.

b *Apis.*] C'eſtoit l'vn des grands Dieux des Egyptiẽs, qu'ils adoroient en forme de bœuf, & prenoient pour fort mauuais preſage, quand il ne vouloit pas manger le foin qu'ils luy preſentoient. Voy ce qu'en dit Alexander ab Alexandro en ſes iours Geniaux.

c *D'vn Democrite, & d'vn Heraclite.*] Ces deux Philoſophes, l'vn d'Abdere, & l'autre d'Epheſe, ne ceſſoient de rire, & de plenter. Le premier ſe mocquoit de la folie des hommes, & le ſecond deploroit leur miſere & leur vanité. Le ſieur de Pybrac en a fait ce quatrain.

Ry ſi tu veux, vn rin de Democrite,
Puis que le monde eſt pure vanité,
Mais quelquefois touche d'humanité,
Pleure nos maux des larmes d'Heraclite.

LA VENTE DES VIES.

IVPITER.

Par ce Dialogue, qui eſt fort recreatif, Lucian feint que Iupiter met en vente les Sciences, & faict vn ſommaire de la doctrine & des mœurs des premiers Philoſophes qui ont eſté.

SVs mets les bancs par ordre, & prepare vne place à ceux qui arriuent. Et toy amene les Vies, & les Sectes des Philoſophes, & les fais aſſeoir chacune en ſon rang, toutes biẽ parees, afin qu'elles paroiſſent plus belles, & attirent les marchands. Quant à toy, Mercure, ſonne la trompette, & appelle les paſſans, afin que s'ils veulent achepter, ils viennent de bonne heure à l'encant où nous liurerons toutes ſortes de vies Philoſophiques de diuerſes ſectes. Que ſi quelqu'vn ne peut payer cõtent, on luy dõnera vn an de terme, pourueu qu'il ayt vne caution bõne & valable. MERC. On y accourt de ſiẽ de toutes parts, il n'eſt pas beſoin de delayer dauãtage.

ny de faire attendre les marchands. IVP. Commençons donc à vendre. MERCVR. Quelle vie es tu d'aduis que nous eſtallions la premiere? IVP. Ceſte cheueluë Ionique que voilà, car elle ſemble fort honnorable. MERCVRE. Que la Pythagorienne deſcende, & ſe preſente à la troupe, pour eſtre regardee. IVP. Il faut que tu la publies à ſon de trompe. MERC. à ie mets en vente vne bonne & honnorable vie, qui l'acheptera? Qui veut eſtre releué par deſſus la condition de l'homme? Qui deſire cognoiſtre l'harmonie de toutes choſes? Qui veut reuiure vn iour? LE MARCHAND. Vrayement ceſte vie n'eſt pas des pires, & me ſemble fort belle. Mais que ſçait-elle faire? MERC. Elle ſçait l'Arithmetique, l'Aſtronomie, la Science des Prodiges, la Geometrie, la Muſique, l'Art des Preſtiges; bref telle que tu la vois, c'eſt vne grande Deuinereſſe. LE MARCHAND. Oſeroit-on l'interroger? MERCV. Ouy, demande luy ce que bon te ſemblera. LE MARCHAND. D'où es tu? LA PITHAGOR. De Samos. LE MARCH. Où as-tu eſté inſtruicte? LA PITHAGOR? En Egypte, par les Sages du pays. LE MARCH. Or ſus, ſi ie t'achepte que m'enſeigneras-tu? LA PITAG. Ie ne t'apprẽdray rien, mais ie t'exhorteray beaucoup. LE. MAR. Comment celà? LA PITHAG. Premierement ie rendray ton eſprit pur & net, & le purgeray de toutes ces ordures, auſquelles il eſt plongé maintenant. LE MARC. Suppoſe que ie ſois deſià net: Quels moyens obſerueras-tu pour m'exhorter? LA PITHA. Ie commenceray par le ſilence, & te deffendray de parler de cinq ans entiers. LE MARC. Ie ſuis donc content, que tu t'adreſſes au fils de Crœſus pluſtoſt qu'à moy, qui me plais volontiers à parler, & non à eſtre muet comme vne ſtatue: Mais apres ce ſilence, & ces cinq annees, quel exercice auray-je pour m'occuper? LA PITHAG. Tu t'adonneras à la Muſique, & à la Geometrie. LE MARCH. Voylà vrayement vne belle vie, qui m'apprend à eſtre Meneſtrier auant que ie ſois deuenu ſage. LA PITHAG. Ce n'eſt pas tout: car tu apprendras encore à compter. LE MARCH. Ie ſçay deſià celà. LA PITHA. Comment comptes-tu? LE MARCH. Vn, deux, trois, quatre. LA PITHAG. Tu te trompes, le nombre que tu penſes eſtre de quatre eſt celuy de dix, qui eſt noſtre parfaict triangle, & le ſerment par lequel nous auons accouſtumé de iurer. LE MARC. C'eſt donc vn grand ſerment que le nombre de quatre! Ie n'ouys iamais de plus ſainctes, ny de plus diuines paroles. LA PITHAG. Tu ſçauras, outre cecy mon hoſte, tout ce qu'on peut dire de la terre, de l'air, de l'eau, & du feu, enſemble

C'eſt vne belle marchandiſe que la Science; mais tous ne peuuent pas l'achepter, car Mercure ne ſe faict pas de tout bois.

quelle eſt leur puiſſance, quel leur mouuement, & quelle leur forme? LA PITHAG. Ouy vrayement, car ſans la forme & l'eſpece, ils ne ſçauroient ſe mouuoir. Dauantage, tu cognoiſtras que Dieu meſme n'eſt autre choſe que nombre, & qu'harmonie. LE MARCH. Tu me dis des merueilles. LA PITHAG. Tu ſçauras en outre, que tu penſes eſtre vn, & es pris pour vn autre, & ſi es encore vn autre. LE MARCH. Que dis-tu? Que ie ſuis vn autre que celuy qui parle maintenant auec toy? LA PITHAG. Tu l'es maintenant ſans doute: mais tu eſtois iadis dãs vn autre corps cognu ſous vn autre nom, & tu reuiuras derechef auec le temps, dans le corps d'vn autre. LE MARC. Tu veux donc dire que ie ſeray immortel, reprenant par diuerſes fois des formes toutes differentes? Mais c'eſt aſſez parlé de celà: Voyons quelle eſt ta maniere de viure? LA PITHAG. Ie ne ne mange point de chair d'aucun animal, mais bien toute autre choſe, excepté des febues. LE MARC. Pourquoy n'aymes-tu pas les febues? LA PITHAGOR. Ce n'eſt pas que ie ne les ayme; mais ie m'en abſtiens, parce qu'elles ſont ſacrees, & admirables en leur nature. Car premieremẽt elles ſont fecondes à la generation; veu meſme que ſi tu péles vne febue encore verte, tu verras qu'elle aura la figure toute ſemblable aux genitoires de l'homme. Que ſi tu les laiſſes au clair de la Lune, toutes boüillies, par l'eſpace de quelques nuicts, tu en feras du ſang. De plus, c'eſt la couſtume des Atheniens de tirer au ſort leurs Magiſtrats auec des febues. LE MARC. Tes paroles ſont fort hautes & religieuſes: Mais deſpouille tes habits, car i'ay enuie de te voir toute nuë. O Hercule! Elle a la cuiſſe d'or, & il ſemble que ce ſoit quelque Deeſſe. Ie l'achepteray à quelque prix que ce ſoit. Combien la veux-tu vendre? MERCVRE. Dix drachmes. LE MARC. Ie la retiens pour le prix. IVPITER. Eſcrits le nom de l'achepteur, & d'où il eſt. MERC. Ie penſe qu'il eſt d'Italie d'aupres de Trente, & de Crotone, ou de la Grece meſme: car ce n'eſt pas luy ſeul qui achepte, ains ils ſont plus de trois cents aſſociez. IVPIT. Qu'ils l'emmenent: eſtallons en vne autre. MERCV. Veux-tu que ie produiſe ceſte ſale & orde vie Diogenienne? IVPIT. I'en ſuis content. MERCVRE. Approche donc, toy qui as la beſaſſe pendante ſur les eſpaules, & fais-toy voir à l'aſſemblee. Qui veut achepter vne vie libre, noble, bonne, & virile? ç'a, ç'a, qui l'aura? LE MARCH. Comment trompette, veux-tu vendre vne choſe libre? MERCVRE. Pourquoy non? LE MARCHAND. N'as-tu point de peur qu'elle t'accuſe d'extorſion, &

Les Doctes ont tout le monde pour matiere de leurs diſcours.

La Nature eſt miraculeuſe en ſes effects.

qu'elle ne t'appelle en iugement à la Cour? MERCVRE. Au contraire, elle ne se soucie pas d'estre venduë, s'estimant tousiours libre en quelque part que ce soit. LE MARC. Ie voudrois bien sçauoir à quoy pourroit seruir vne si sale creature, & si mal en ordre, si ce n'estoit à fossoyer la terre, ou à exercer le mestier de quelque soüillon dans vne cuisine? MERCV. Elle n'est pas seulement propre à celà: mais si tu la veux mettre pour garde à ta porte, elle te sera plus fidelle que les meilleurs chiens qu'on puisse treuuer; car elle mesme se faict appeller chienne. LE MARC. D'où est elle, & quel est son mestier? MERC. Interroge là toy-mesme, & n'aye peur qu'elle ne te sçache respondre. LE MARC. Ie crains vn visage si seuere & si triste que le sien, & qu'elle ne m'abbaye en m'approchant, ou, par Iupiter, qu'elle ne me morde. Ne vois-tu pas cõme elle a desià le baston leué pour frapper, les sourcils refroncez, & le maintien d'vn homme colere, & qui menasse quelqu'vn? MERCV. Ne crains point, elle est assez priuee. LE MAR. Dy moy, premierement d'où es-tu? LA DIOGENIENNE. De toutes parts. LE MAR. Comment celà? LA DIOGEN. Parce que i'habite le monde entier. LE MARC. Qui est le personnage que tu imite le plus? LA DIOG. C'est Hercule. LE MARC. Pourquoy ne te vests-tu donc, de la peau d'vn lyon comme luy; car pour la massuë tu la representes assez bien auec ton baston. LA DIOG. Ce petit manteau duquel tu me vois affublé, me sert d'vne peau de lyon. Au reste ie combats ny plus ny moins que luy contre les voluptez, sans m'assubjettir à personne: Car si ie fais quelque chose, c'est de ma libre volonté; & voilà comme ie desire de purger ce qui se peut treuuer de sale en ma vie. LE MARC. O la belle entrepriſe! Mais encore faut il que tu te mesles de quelque estat? LA DIOG. Ie fais mestier de rendre les hommes libres, & de les guerir de toutes affections: Bref la plus haute ambition que i'aye, c'est d'estre nõmee la grande Prestresse de la franchise des paroles, & de la verité. LE MARC. Dy moy donc, Prestresse, si ie t'achepte à quoy m'employeras-tu? LA DIOGEN. Premierement apres t'auoir pris & despouillé des delices, puis reuestu d'vn petit manteau, ie te tiendray enclos dans les bornes de la pauureté, & te combleray de beaucoup de fatigue & de peine. Ie t'apprendray encor à dormir sur la dure, à boire de l'eau, & à manger de tout ce que tu treuueras. Que si tu as de l'argent, tu le ietteras dans la mer, si tu me crois, & n'auras point de soucy, ny de ta femme, ny de tes enfans, ny de ton pays, ains toutes choses te sembleront estre des vrayes

Vn bel esprit est né pour estre libre.

Les hommes ont le monde pour demeure, cõme les poissons toute l'estendue des mers.

Ce n'est pas peu de gloire de veincre ce qui nous semble bon, & qui ne l'est pas.

vrayes ſottiſes. Dauantage tu quitteras ta maiſon paternelle, pour faire ta demeure en la grotte de quelque rocher, ou pour te rouler dans vn tonneau. Tu porteras ſur l'eſpaule vne beſaſſe toute pleine de lupins, & de papiers, ou liures iournaux. Si iamais tu te vois en cet eſquipage, ta condition ſera plus heureuſe, que celle des grands Roys. Que ſi de fortune quelqu'vn te bat & fait des affronts, tu n'en diras mot. LE MARC. Comme veux-tu que ie ne me plaigne point eſtant battu? Penſe tu que i'aye la peau d'vne tortuë, ou d'vn cancre? LA DIOG. Il te faut imiter le dire d'Euripide en changeant bien peu de paroles. LE MARC. Quel eſt-il? LA DIOGEN.

Si l'eſprit eſt faſché, c'eſt gloire de le feindre,
Car vn cœur genereux ne ſe doit iamais plaindre.

Il n'y a pour le iourd'huy que les effrontez qui s'eſleuent.

Ce n'eſt pas tout que ce que ie viens de dire, il faut que tu ſois impudent, & audacieux en paroles, & que ſans porter plus de reſpect aux Roys, qu'aux plus petits compagnons, tu outrages indifferemment tout le monde. Il aduiendra par ce moyen, qu'vn chacun iettera les yeux ſur toy, & loüera ta grandeur de courage. Souuienne toy auſſi d'auoir la parole barbare, la voix rude, & ſemblable aux abbois d'vn chien, le regard affreux, & le marcher cõuenable à la mine: bref, que tes mœurs ſoient toutes brutales & ſauuages. Quant à la vergogne, à la courtoiſie, & à la modeſtie, chaſſe les moy bien loing. Ne rougis iamais de honte, entre tout ſeul aux lieux les plus frequentez, ne t'accoſte de perſonne, & ne fais point ny d'hoſte ny d'amy: Car par ce moyen tu auras de grãds aduantages par deſſus tous les autres. En public fais ce qu'vn autre n'oſeroit meſme commettre en particulier, voire ce qui eſt le plus ridicule, [b] comme eſt l'acte Venerien. Que ſi bon te ſemble deuore deuant tous quelque Polype tout crud, ou bien vne Seiche. Voilà quelle ſera la felicité de laquelle tu iouyras par mon ſeul moyen. LE MARC. Va t'en bien loing d'icy meſchante vie, auec tes propoſitions barbares & inhumaines? LA DIOG. Dis ce que tu voudras, ſi te feray-je cognoiſtre qu'il n'y a celuy qui ne puiſſe facilement paruenir à ce que ie t'ay dit; car pour acquerir de l'honneur, on n'aura beſoin ny d'vne longue inſtruction, ny de pluſieurs harangues, ny de telles autres reſueries, ce chemin t'y conduira tout droict; & quand tu ſerois l'homme du monde le plus lourdaut, & auſſi raualé de fortune qu'vn courayeur de peaux, vn chaircutier, ou vn man'ouurier, il n'y aura rien qui empeſche qu'on t'admire, pourueu que tu ſois impudent & auda-

Il n'y a point de vie, pour bien reglee qu'elle ſoit, où l'on ne treuue quelque choſe à reprendre.

cieux,& que tu ſçache meſdire effrontément d'vn chacun. LE MARC. Ie n'ay que faire de toy ny de tes meſtiers; toutesfois ſi on te veux liurer pour deux oboles, ie te prendray, mais ie n'y employeray pas d'auantage; encore ce que i'en fais, c'eſt pour l'eſperance que i'ay qu'auec le temps tu pourras deuenir Nautonniere, ou poſſible Iardiniere. MERCV. Ie ſuis content que tu la prennes à ce prix là, auſſi-bien auons nous enuie de nous en deſfaire, car elle nous rompt la teſte par ſes crieries, & ne ceſſe d'offencer vn chacun par ſes brocards & outrages. IVPIT. Fais en venir vne autre; ſçauoir ceſte Cyreneenne couronnee, & veſtuë de pourpre. MERC. C'a,ça, ſoyez tous attentifs; Qui veut achepter vne choſe ſomptueuſe? C'eſt bien ce que les riches ayment: C'eſt vne vie delectable & heureuſe: Si quelqu'vn deſire auoir du plaiſir, qu'il achepte ceſte marchandiſe. LE MARC. Viença,& me dis ce que tu ſçais faire, car ie t'achepteray ſi tu m'es propre? MERC. Garde toy bien de la faſcher, & ne l'interroge point; car elle eſt yure, & à peine te ſçauroit-elle reſpondre. Ne vois-tu pas comme la langue luy begaye? LE MARC. Où treuueroit-on l'homme qui eut tant ſoit peu de ſageſſe, lequel voulut achepter vne eſclaue ſi vicieuſe, ſi mal appriſe, & qui ſe fait ſentir de ſi loing? Dieux comme elle chancelle en marchant! elle va tout de trauers: Dy moy toutesfois, Mercure, qu'eſt-ce qu'il y a de bon en elle, & quel eſt ſon exercice? MERCV. Sçache en vn mot, que ſon meſtier n'eſt autre que de chercher des repües franches, car elle boit volontiers, & ſçait fort bien toute ſorte de danſes impudiques: tellement qu'elle ſeroit fort propre à quelqu'vn qui ne fit point d'autre profeſſion, que des exercices de l'amour deſreiglé. Au demeurant elle eſt bonne Cuiſiniere, & ſi trauaille fort bien en paſtiſſerie: Bref elle n'ignore rien en matiere de friandiſes; car elle a appris ſon meſtier dans Athenes, & a ſeruy les Tyrans de Sicile qui n'en ont pas fait peu d'eſtat. La profeſſion qu'elle cherit le plus, c'eſt de meſpriſer toutes choſes, apres en auoir vſé à ſa volonté, & de prendre ſes plaiſirs par tout. LE MARC. Il faut que tu treuues vn autre marchãd que moy,& t'addreſſes à quelqu'vn de ces hommes riches qui manient l'argent à pleines mains: car mes moyens ne me permettent pas d'achepter vne vie ſi ioyeuſe que celle-là. MERCVRE. Ie vois bien que c'eſt, nous ne treuuerons perſonne qui vueille achepter ceſte-cy: Iupiter renuoye-là, & en amene vne autre, ou pluſtoſt ces deux que voilà, ſçauoir ceſte riarde Abderite, ou ceſte pleureuſe Epheſienne; car elles

La vie voluptueuſe ne s'achepte qu'auec des tardifs repentirs.

Le vray hõme abhorre ces plaiſirs qui couſtent ſi cher.

desirent d'estre venduës ensemble. MERCV. Venez à la place publique, vous qui auez enuie d'achepter quelque chose de bon, ie vous vendray, si vous voulez, les deux meilleures vies qu'on puisse treuuer. LE MARC. O Dieux qu'il y a bien de la difference entre-elles! L'vne ne cesse de rire, & l'autre de pleurer, aussi amerement que si elle portoit le dueil de la mort de quelqu'vn. Quel subiect as-tu de rire de la sorte? LA DEMOCRITIENNE. Si c'est à moy que tu parles, ie te responds que toutes choses me semblent ridicules, aussi-bien que vous mesmes. LE MARC. Que dis tu? te mocques-tu de nous? N'as-tu point de honte de te gausser de nos actions? LA DEMOCRIT. Nenny vrayement, car il n'y a rien de bon en icelles, & ie n'y vois autre chose que des songes, des vanitez, des atomes confus, & vne incertitude qui n'a point de fin. LE MARC. Tu te trompes, & tu es vne sotte toy-mesme, qui n'as pas beaucoup d'experience. Voyez ie vous prie quelle meschanceté! Ne cesseras-tu pas de rire? Mais toy braue Dame, pourquoy plores-tu? Ie crois que ie gaigneray plus de m'addresser à toy qu'à ceste autre? L'HERACLIENE. C'est parce que i'estime, mon amy, que toutes les choses humaines sont miserables, & qu'il n'y a rien qui ne soit subiect aux loix du destin. Voilà ce qui me faict plorer, pour la compassion que i'en ay. Ie ne me soucie pas pourtant des presentes, mais i'ay peur que celles de l'aduenir ne soient du tout deplorables, sçauoir les embrasements & miseres de tout le monde: C'est ce qui me tire les larmes des yeux, principalemẽt quand ie considere, qu'il n'y a rien çà bas de solide, ains que tout y est confus & broüillé pesle-mesle. Car il y a du meslange de la douceur, & de l'amertume; de l'ignorance, & de la science: Vne petite chose est estimee grande: On n'y void que reuolutions, & tout y change de moment en moment selõ le cours de ce temps. LE MARC. Qu'est-ce que le temps? L'HERACL. Vn enfant qui joüe & qui fait des querelles en iettant le dez. LE MARC. Qu'est-ce que des hommes? L'HERACL. Ce sont des Dieux immortels. LE MARC. Et les Dieux, quoy? L'HERACL. Des hommes immortels. LE MARCH. Tu ne parles que par Enigmes, & ie pense que tu te figures en la fantaisie des Griffons, & des Chimeres grotteſques. L'HERACL. Ie me passeray bien de vous. LE MARC. Aussi n'y a t'il homme de sens rassis qui te vueille achepter. L'HERA. Pour moy i'ordonne à tous de plorer tout le temps de leur vie, tant à ceux qui m'acheptent, qu'à ceux qui ne m'acheptent point. LE MARC. Ie vois bien que c'est, puis que tu tiens

La vie sert de matiere aux pleurs & aux ris.

C'est vn jeu de hazard que la vie, où la fortune broüille les cartes.

de la folie, ie ne vous prendray ny l'vne ny l'autre. MERCV. Nous ne trouuerõs encore perſonne qui vueille achepter celles-cy. IVP. Mets en vne autre à l'encant. MERCV. Veux tu que ce ſoit ceſte Eloquence Athenienne? IVPIT. Ouy. MERC. Nous auons à vendre vne bonne & ſage vie. C'a, ça, qui en veut? LE MARCH. Dy moy quel art ſçais-tu principalement? LA SOCRAT. Ie ſuis amoureuſe des ieunes gens, & fort ſçauante au faict de l'amour. LE MARC. Combien t'achepteray-je donc, car i'ay beſoin d'vne perſonne pour inſtruire l'vn de mes gendres? LA SOCRA. Tu n'en treuueras point de plus propre que moy pour hãter auec vn beau garçon; car ie ne ſuis pas ſeulement amoureuſe des corps, mais ie priſe auſſi fort les beaux eſprits. Et bien qu'ils couchent auec moy ſous vn meſme toict, il faut que tu ſçaches, (& ie ne veux point d'autres teſmoins qu'eux-meſmes) que ie ne leur fais point de tort. LE MARCH. Ce que tu dis me ſemble incroyable, car cõme ſe peut-il faire que tu ſois amoureuſe des enfans, & que neantmoins tu n'ayes ſoucy d'autre choſe que des eſprits; principalement, puis que tu pourchaſſes de coucher en vn meſme lict? LA SOCRAT. Ie te iure, par le chien, & par le plan, qu'il eſt ainſi, comme ie le dis. LE MARCHAND. Hercule! quel blaſpheme contre les Dieux? LA SOCRAT. Que dis-tu? Te ſemble-t'il que le chien ne ſoit point Dieu? Ne ſçais-tu pas combien eſt grand Anubis en Egypte, la Canicule au Ciel, & Cerbere aux Enfers? LE MARCH. Tu ne parles pas mal, & ie confeſſe moy-meſme d'auoir failly. Mais, dy moy, quelle vie menes-tu? LA SOCRAT. Ie me baſtis à moy-meſme vne cité que i'habite, où i'obſerue vne eſtrange police, & vſe des loix particulieres que i'y ay eſtablies. LE MARC. Ie ſeray fort ayſe d'apprendre quelqu'vn de tes enſeignements. LA SOCRAT. Eſcoute donc, ceſtuy-cy, qui eſt l'vn des principaux, & qui contient mon opinion ſur le fait des femmes. Il me ſemble qu'il n'y en doit point auoir de particuliere à aucun homme; mais que toutes ſont obligees d'en donner à quiconque en voudra, & qui leur fera l'honneur de les pourchaſſer. LE MARCH. Que dis-tu? Faut il rejetter & abolir les loix faictes contre les adulteres? LA SOCRAT. Ouy, par Iupiter, & qui plus eſt toutes autres mocqueries eſtablies ſur cet' affaire. LE MARCH. Que fera-t'on doncques des enfans, qui ſont deſià proches de l'adoleſcence? LA SOCRAT. Qu'on les donne aux grands perſonnages, qui auront faict quelque action heroïque, afin qu'ils

Le fruict de l'arbre eſt aimable, & non pas l'eſcorce.

Nous ſupportons d'ordinaire les vices, auſquels nous ſommes le plus adonnez.

les ayment. LE MARCH. O quelle licence! quelle ſageſſe! Mais quel eſt le ſommaire de ta doctrine? LA SOCRAT. Les Idees, & exemplaires des choſes qui ſont en eſtre: Car tu ne vois rien ſur terre, en la mer, & au ciel, qui n'ayt des patrons & des formes occultes & inuiſibles, outre, & par dehors ce grand Tout. LE MARCH. Mais où ſont elles? LA SOCRAT. En nul endroict; car ſi elles eſtoient en quelque lieu, elles n'auroient point d'eſtre. LE MARCHAND. Ie n'entends rien à tout ce que tu dis. LA SOCRAT. Ie ne m'en eſtonne pas, car tu as les yeux de l'entendement aueuglez. Mais pour moy ie cognois le moule, & les formes de cecy, l'image cachee de toy, vn autre moy-meſme, & brefie vois toutes choſes au double. LE MARCHAND. Il te faut donc achepter, puis que tu es ſi ſage, & ſi clair-voyante. Combien te donneray-je de ceſte-cy, Mercure? MERCVRE. Deux* talens. LE MARCHAND. Ie la retiens pour ce prix, & m'en vay te compter de l'argent. MERCVRE. Comment te nommes-tu? LE MARCHAND. Dion le Siracuſain. MERCV. Tiens, prens ceſte marchandiſe à la bonne heure. Mais voicy venir l'Epicurienne: Qui la veut achepter? Elle a eſté inſtruicte par ceſte yurongneſſe, laquelle nous auons n'agueres criee à ſon de trompe; mais en vain. Elle luy reſſemble fort, ſi ce n'eſt qu'elle la ſurpaſſe en infidelité. Au demeurant ce qu'elle ayme le plus, c'eſt la gourmandiſe & la volupté. LE MARCH. Combien la vend-on? MERC. Deux liures d'argent. LE MARC. Tiens les voilà. Mais fais moy ſçauoir à tout le moins, quelles viandes luy ſont les plus propres. MERC. Elle vit de choſes douces & emmiellees, & prend vn merueilleux gouſt aux figues. LE MARC. C'eſt tout vn, ie luy en achepteray des cabats entiers. IVPIT. Fais venir cette autre qu'on nomme Stoa, qui eſt ſi veluë & craſſeuſe, & qui preſide en l'eſchole d'Athenes. MERCVRE. Vrayement i'en ſuis d'aduis: auſſi bien ſemble-t'il, que le grand nombre de peuple qui accourt à la foule à l'encant, l'attend là tout expres. Ie vends la Vertu, & la vie la plus parfaicte qui ſoit. Y a t'il quelqu'vn, qui deſire luy ſeul ſçauoir toutes choſes? LE MARCH. Comme dis-tu celà, Mercure? MERCVRE. Parce que ceſte-cy eſt la ſeule dans le monde qui eſt ſage, belle, iuſte, magnanime, Reyne, eloquente, riche, & qui faict de bonnes & ſainctes loix. LE MARC. Mais n'eſt-elle point auſſi ſeule cuiſiniere, chaircuriere, & man'ouuriere? MERCV. Ie penſe qu'ouy. LE MARCH. Vien-ça, m'amie, & me dis qui tu es, puis que ie te veux achepter, & ſi tu n'es pas faſchee

* qui valent enuiron 350. eſcus.

* qui valent enuiron 12. eſcus.

Il y a bien peu de marchands en la boutique de la Vertu.

d'eſtre venduë, & faicte eſclaue? La Crisipeane. Nenny vrayement, car ce que tu dis n'eſt pas en mon pouuoir. Or eſt-il, que i'ay accouſtumé d'eſtimer indifferent tout ce que ie ne poſſede pas. Le Marc. Ie ne ſçay ce que tu veux dire. La Crisip. Quoy? ne ſçais-tu pas qu'il y a des choſes, qui ſont dignes d'eſtre ſuiuies, & d'autres non? Le Marc. Ie ne puis comprendre maintenant tes paroles auſſi peu que tantoſt. La Crisip. Ce n'eſt merueille; car outre que tu n'as point accouſtumé d'ouyr ce diſcours, ton imagination eſt trop foible pour le conceuoir. Mais celuy qui ſe plaiſt à la Logique, ne ſçait pas ſeulement cecy; ains encore la difference des accidents, & des ſur-accidents. Le March. Explique moy ie te prie, au nom de la Philoſophie, qu'eſt-ce qu'accident & ſur-accident; car la ſeule prononciation de ces mots, me rend curieux de les apprendre. La Crisip. Ie te le diray en peu de paroles. Si quelque boiteux vient à heurter fortuitement contre vne pierre du pied duquel il cloche deſià, & ſe faict vne playe; il eſtoit deſià boiteux par accident, mais ceſte bleſſure luy aduient par ſur-accident. Le Marc. O que tu es ſubtile! Ne ſçais-tu rien plus que celà? La Crisip. I'ay certains filets de paroles, dans leſquels i'enlace ceux qui diſputent contre moy, & leur mets vn frein dans la bouche, par le moyen duquel ie les rends muets. Or ceſte façon de parler, qui a tant de belles proprietez, eſt appellee du nom de Syllogiſme, qui eſt vn argument, duquel on faict grand eſtat. Le Marc. Par Hercule, tu me parles icy d'vne choſe que i'eſtime inuincible. La Crisip. Dis moy ſi tu as vn enfant? Le Marc. Pourquoy. La Crisip. Si ſe pourmenant pres d'vn fleuue, il eſtoit fortuitement enleué par vn Crocodile qui promit de te le rendre auec condition que tu peuſſes deuiner ce qu'il auroit affaire ſur la reddition, comment iugerois-tu de ſon deſſein? Le Marc. Tu me propoſes vne queſtion, à laquelle il m'eſt bien difficile de reſpondre, & ie ne ſçay ce qu'il faudroit dire pour recouurer l'enfant. Mais reſpons y toymeſme, au nom de Iupiter, comme ſi tu le voulois guarentir & empeſcher que ceſte beſte ne le deuoraſt. La Crisip. Ie t'enſeigneray d'autres choſes, qui ſont bien encore plus admirables. Le Marc. Quelles? La Crisip. La fleur & la majeſté des paroles, & ce qui eſt le plus excellent, l'Electre & le propos couuert. Le Marc. Qui eſt ce propos couuert, ou ceſte Electre, dont tu me parles? La Crisip. Electre fut fille d'Agamemnon, & l'vne des plus renommees de ſon temps, laquelle ſçauoit, & ſi ne ſçauoit pas

Les aueugles ne peuuent pas iuger des couleurs.

vne meſme choſe. Car comme Oreſte qui luy eſtoit encore incognu, ſe fut preſenté à elle, la raiſon luy apprit tout auſſi-toſt que c'eſtoit ſon frere; bien qu'elle ne le creut pas eſtre Oreſte. Pour ce qui eſt du propos captieux & couuert, reſponds moy ſi tu cognois bien ton pere? LE MARC. Ie penſe qu'ouy. LA CRISIP. Que ſi ie t'amenois vn perſonnage affublé de ſon manteau, & ſi ie te demandois; cognois-tu bien ceſtuy-cy, que me reſpondrois-tu? LE MARC. Vrayement ie dirois que ie ne le cognois pas. LA CRISI. Et toutesfois ce ſeroit ton propre pere; tellement que ſi tu ne le peux cognoiſtre pour lors, il eſt euident que tu ne cognus point ton pere. LE MARC. Nenny, mais en le deſcouurant i'en pourrois ſçauoir la verité. Dy moy maintenant quelle eſt la fin de ta ſageſſe, ou bien ce que tu pretends de faire, ſi tu paruiens vne fois au bout de la lyce de la vertu? LA CRISIP. I'eſpere de ioüir des choſes, qui ſont les plus ſouhaitables, ſçauoir de la ſanté, de la richeſſe, & de leurs ſemblables. Mais auant que d'y paruenir, il eſt beſoin d'vn trauail aſſidu, d'auoir touſiours la veuë colee ſur les liures, de recueillir les diuerſes interpretations, de ſe remplir l'eſprit de ſoleſcimes, & d'abſurditez; & bref on ne peut eſtre ſçauant que premier on n'ayt beu trois fois conſecutifs de l'Ellebore. LE MARC. Les choſes que tu me racontes, ſont viriles & excellentes: Mais dy moy s'il conuient à vne perſonne qui a beu de l'Ellebore, & s'eſt preparé à la vertu d'eſtre auare, vſuriere, & entachee d'autres tels vices, que ie deſcouure en toy? LA CRISIP. Ouy vrayement: car il n'appartient qu'au ſçauant de ſe meſler de l'vſure, puis que ce luy eſt vne choſe propre de conclurre par ſyllogiſmes; veu qu'il y a bien peu de difference de donner à vſure, ou d'amaſſer des rentes & des reuenus, & d'inferer par ſyllogiſmes. Que ſi l'vn eſt conuenable au vertueux, l'autre l'eſt pareillement. A quoy i'adjouſte, qu'il ne luy eſt pas ſeulement permis de preſter à ſimple vſure, comme les autres l'ont accouſtumé, ains encore de la redoubler, (ſi tu ne ſçais qu'il y a vne premiere eſpece d'vſure, & vne autre ſeconde, qui eſt comme vn germe & tyge d'icelle.) Tellement qu'on peut bien faire ce ſyllogiſme: S'il a reçeu la premiere vſure, qu'il reçoiue encore la ſeconde; Il a reçeu la premiere, il receura donc la ſeconde. LE MARC. Il me ſemble qu'on en peut dire de meſme du ſalaire que tu as accouſtumé de prendre des enfans que tu enſeignes: car c'eſt choſe manifeſte, que le ſeul vertueux receura vne recompenſe de la vertu. LA CRISIP. Tu commences d'apprendre à ce que ie vois; mais ſçache

Sans le trauail les plus belles plantes ne peuuent pouſſer leurs reiettons.

La ſcience eſt belle de ſoy-meſme, mais l'abus en eſt dangereux.

La Vertu n'a point d'autre prix que ſoy-meſme.

que ie ne prens rien pour moy, ains pour l'amour de celuy qui donne: Et parce qu'il faut touſiours, que l'vn reſpande, & que l'autre recueille, ie me prepare pour recueillir; & pour bien faire il faut que mon diſciple reſpande à pleines mains. LE MARCH. C'eſt tout le contraire: car le ieune enfant fait la recolte; & toy qui ſeul es riche, ſemes de toutes parts. LA CRISIP. Tu te penſes mocquer de moy, mais tiens toy ſur tes gardes, car ie m'en vay t'aſſaillir auec vn ſyllogiſme ineuitable, que ie te darderay. LE MARC. Ie voudrois bien ſçauoir quels ſeront ces dards qui me feront tant de mal? LA CRISIP. Le ſilence, le doute, le troublement d'eſprit, & qui plus eſt, la metamorphoſe d'hõme en pierre que ie feray de toy s'il me plaiſt. LE MARC. Tu n'es pas vn autre Perſee pour me tranſmüer en caillou. LA CRISIP. Ne m'accordes-tu pas que la pierre eſt vn corps? LE MARC. Il eſt vray. LA CRISIP. Et toy vn animal? LE MARC. Il me le ſemble. LA CRIS. Tu es donc vne pierre puis que tu es vn corps? LE MARC. Celà ne s'enſuit pas, ou s'il eſt ainſi, ie te prie, au nom de Iupiter, de me rendre mon premier eſtre d'homme. LA CRISIP. Ce n'eſt pas vne choſe beaucoup difficile, & tu ſeras derechef hõme par ce moyẽ. Dy-moy, tout corps eſt-il animal? LE MARC. Nenny. LA CRISIP. Es-tu vn corps? LE MARC. Ouy vrayement. LA CRISIP. Eſtant vn corps comme tu dis, es-tu vn animal? LE MARC. Ie le penſe. LA CRISIP. Tu n'es donc pas pierre eſtant animal. LE MARC. Tu auois faict en ſorte, que deſià mes iambes s'eſtoient roidies, & tranſmuees en pierre de meſme que celles de Niobé. Ie te loüe de ce que tu es ſi ſubtile en paroles, & ſuis content de t'achepter. Combien me couſtera ceſte-cy, Mercure? MERCVRE. Douze liures d'argent. LE MARC. Tiens, les voilà. MERCVRE. L'as-tu acheptee pour toy ſeul? LE MARC. Nenny, par Iupiter, mais pour tous ceux que tu vois auec moy. MERCVRE. Ils ſont pluſieurs de compagnie,* ont tous le dos fort & robuſte, & meritent bien d'auoir la fleur des propos. IVPIT. Que tardes-tu tant, Mercure? Appelle vn autre vie maintenant. MERCVRE. Qui veut achepter la vie Peripatetique, honneſte, riche, & digne d'eſtre venduë, comme la ſeule qui ſçait toutes choſes? LE MARC. Quelle eſt ceſte-cy? MERCV. C'eſt vne perſonne modeſte, iuſte, de bonne vie, & ce qui eſt le plus à priſer, c'eſt qu'elle eſt double. LE MAR. Qu'eſt-ce que tu veux dire? MERCV. Elle te ſemble toute autre par le dehors, qu'elle n'eſt par le dedans: Parquoy ſi tu l'acheptes, ſouuienne-toy de nommer vne choſe interieure, & l'autre exterieure.

Vn trompeur a touſiours des paroles doubles.

* *Il veut dire par alluſion qu'ils ſont propres à labourer la terre.*

rieuſe. LE MARC. Quelle eſt ſa principale ſcience ? MERC. Elle ſçait qu'il y a trois ſortes de biens, ſçauoir, de l'ame, du corps, & de la fortune. LE MARC. Elle me ſemble aſſez ciuile & humaine: De quel prix eſt elle ? MERCVRE. De vingt liures d'argent. LE MARCH. C'eſt trop vrayement. MERCV. Au contraire, ie treuue que c'eſt bien peu: Car ie penſe qu'elle a de l'argent; & par ainſi tu ne ſçaurois l'achepter qu'à vil prix. En outre, peu apres que tu l'auras acheptee, tu ſçauras d'elle, quel eſt l'aage d'vne puce; auec combien de profondeur le Soleil entre dans la mer, & finalemẽt quelle eſpece d'ame ont les huiſtres. LE MARCHAND. O Hercule, la grande ſubtilité! MERCVRE. Mais que dirois-tu ſi tu entendois pluſieurs autres choſes plus ſubtiles que celles-cy, comme de la ſemence de l'homme, de la conception de l'enfant en la matrice; & comme entre tous les animaux l'hõme eſt le ſeul qui peut rire, & non l'aſne, qui ne ſçait ny baſtir, ny nager. LE MARCH. Ces enſeignements ne ſont pas mauuais, & ie ſuis content d'en donner d'achapt vingt liures d'argent. MERCV. Prens-là. Quelle vie reſte encores à vendre? C'eſt la Septique. Holà Pyrrhie aduance toy. Il te faut publier tout maintenant, car les marchands commencent deſià de s'en retourner: tellement qu'il n'y aura que bien peu de gens à la vente. C'a, qui l'acheptera? LE MARC. Ce ſera moy, ſi tu veux: Mais, ô belle Vie, dis-moy premierement qu'eſt-ce que tu ſçais? LA SEPTIQVE. Rien. LE MARCH. Pourquoy celà? LA SEPTIQ. Parce qu'il me ſemble que le monde eſt vn rien. LE MARCH. Nous ne ſommes donc point nous-meſmes? LA SEPT. Tout celà m'eſt encore incognu. LE MARC. Quoy? penſes-tu de n'eſtre point quelque choſe? LA SEPTIQ. Ouy, ie le crois. LE MARC O Dieux quelle ignorance! Mais que fais-tu de ces balances? LA SEPTI. Ie m'en ſers pour peſer les paroles; & quand ie cognois qu'elles ſont de poids, i'ignore pour lors laquelle eſt la plus ſincere. LE MARC. Mais entre-autres choſes, quel exercice t'eſt le plus familier? LA SEPTI. Ie fais tout, excepté que ie ne pourſuis point les fuitifs. LE MARC. Quoy, crois-tu que celà ſoit impoſſible? LA SEPTI. Ouy, parce que ie ne les puis atteindre. LE MARC. Celà peut bien eſtre: Auſſi me ſembles-tu laſche, & fort pareſſeuſe. A quoy ſe rapporte principalement ton ſçauoir? LA SEPTI. A ignorer tout, n'ouyr rien, & voir encore moins. LE MARC. Tu es donc ſourde, & aueugle enſemble? LA SEPTI. Ie ſuis bien encore d'auantage; car ie n'ay ny ſens, ny entendement: Bref ie ne differe en rien d'vn petit ver. LE MARC. Il

L'eſprit des Doctes s'arreſte quelquesfois ſur les petites choſes comme ſur les grandes.

Le monde tiré d'vn rien, n'eſt qu'vn poinct au reſpect du Ciel.

ne faut pas laiſſer de l'achepter pour tout celà : Que me couſtera-t'elle, Mercure ? MERCVRE. Vne liure d'argent Athenienne. LE MARCH. Tiens, la voilà. Que veux tu dire la belle ? Ne t'ay-je pas acheptee ? LA SEPTIQ. Celà n'eſt pas trop certain. LE MARC. Ie ſçay que ſi, pourtant, & que Mercure en a touché l'argent. LA SEPTIQ. Ie penſe à ceſte vente, & la conſidere. LE MARC. Ie n'ay que faire de tout celà : Suy moy, comme mon eſclaue. LA SEPTI. Qui ſont les teſmoins de ce que tu dis ? LE MARC. Le Trompette, la liure d'argent Athenienne, & ceux qui ont eſté preſens. LA SEPTIQ. Y a t'il encore quelqu'autre auec nous ? LE MARC. Tu fais bien la diſcoureuſe : mais ſi ie t'ay vne fois attachee à la meule, ie te monſtreray bien, ſans vſer de tant de diſcours, que ie ſuis ton maiſtre. LA SEPTIQ. Ie conſidere maintenant ce que tu me dis. LE MARC. Il n'eſt pas beſoin d'y penſer dauantage : Par Iupiter, ie l'ay ainſi conclu & arreſté. MERCV. Il ne ſert de rien de conteſter ſi long temps, ſuis-le, car il t'a acheptee. Quant à vous, Meſſieurs les Marchans, nous vous rappellerons demain pour publier & mettre en vente les vies ignorantes, ſeruiles, & man'ouurieres.

Le Maiſtre ſe doit faire recognoiſtre à ſon ſeruiteur.

ANNOTATIONS.

a *Le nombre de quatre.*] Les Pithagoriciens attribuoient des vertus occultes, & admirables aux nombres, l'inuention deſquels eſtoit defaree à Minerue ; à cauſe dequoy il y auoit anciennement vne loy, par laquelle il eſtoit enioinct au plus grand des Preteurs de mettre vn clou toutes les annees à ſa ſtatuë, afin de cognoiſtre plus facilement le nombre d'icelle.

b *Comme eſt l'acte Venerien.*] C'eſtoit vn ſi effronté vilain que Diogene, qu'ayant perdu toute honte, il enſeignoit à ceux de ſa ſecte de commettre en public toute ſorte d'actions deshonneſtes, ſans ſe ſoucier de perſonne : D'où vint qu'vn iour qu'il s'accouploit auec vne femme publique en pleine ruë, & deuant tout le monde, eſtant interrogé par vn certain qu'eſt-ce qu'il faiſoit : *Ie plante vn homme*, luy reſpondit il.

c *Qu'eſt-ce que le temps.*] Lucian dit, que le temps n'eſt qu'vn enfant, poſſible pour faire allusion à ce que les Anciens diſent de ceſte reuolution d'annees qu'ils feignent ſous le nom de Saturne, par eux nommé Mange-enfans, pour monſtrer,

Qu'il n'y a rien ça bas que l'aage ne deuore.

Ils denotoient le temps par vn vieillard tout chenu, paſle, defiguré, portant la barbe fort longue, les cheueux mal-peignez, vne faux en ſa main droicte, enſemble vn ſerpent qui rongeoit ſa queuë : A la gauche il tenoit vn enfant à demy deuoré. La Mythologie de ce ſimulachre eſt expliquee au long par Macrobe, par Noel des Contes, & Vincent Cartari.

LE TESCHEVR, OV, LES REVIVANS.

SOCRATES.

ASSOMME ce meschant à coups de cailloux; iette luy des mottes, arrache des quarreaux; frotte-le comme il faut auec vn baston, & prens garde que ce faux accusateur ne nous eschappe. Sus, Platon, empoigne des pierres: Et toy, Chrysippe, fay comme nous, rüons tous ensemble sur luy,

Lucian discourt icy des causes pour lesquelles il a escrit le Dialogue precedent.

Afin que la besasse ayde à l'autre besace,
Et qu'vn coup de baston cede à l'autre sa place.

Car c'est nostre ennemy iuré, & il n'y a celuy d'entre nous qu'il n'ayt offensé. Et toy Diogene, si iamais tu sçeus faire le tour du baston, monstre-le maintenant: Ne cesse de frapper, iusques à ce que ce meschant soit puny selon son merite. Qu'est-cecy? Es-tu desià las, Aristippe? Ce n'est pas la raison;

Soyez sages, & qu'entre vous,
Aucun n'oublie son courrous.

Aduance, Aristote: Tout va bien, la beste est prise; nous te tenons à ce coup, meschant que tü es: tu nous diras tout maintenant, qui sont ceux desquels tu as mesdit? Que pourrons nous faire de ce galand? Il faut que nous inuentions des supplices tous differens, qui puissent particulierement assouuir nostre rage; car la raison veut qu'il soit par sept diuerses fois mortellement chastié par chacun de nous. PLATON. Ie suis d'aduis, par Iupiter, qu'auant que passer outre, il ayt le foüet, les yeux arrachez, & la langue coupee, puis qu'il soit estranglé, & pendu en vn gibet. Et toy, Empedocles, quel supplice luy ordonnes-tu? EMPEDOCLES. Qu'on le iette dans vne fournaise pour luy apprendre à ne mesdire iamais de ceux qui sont plus gens de bien que luy. PLATON. Encore vaut-il mieux qu'on le treuue mort, & desmembré parmy les rochers, comme vn autre Penthee, ou de mesme qu'vn second Orphee, & que chacun emporte vne piece de son corps. LVCIAN. Ne soyez pas si mauuais, ie vous prie, & ayez pitié de moy qui vous demande pardon. SOCRATES. Le conseil en est pris, tu ne nous eschapperas plus. Ne sçais-tu pas ce que dit Homere?

L'animosité ne fournit que trop d'inuentions à la vengeance.

Amy, iamais ne nous fions
A l'homme auſſi peu qu'aux lions.

LVCIAN. Ie vous prieray donc, au nom d'Homere; car poſſible, puis que vous honnorez tant ſes vers, ne tiendrez vous point à meſpris les rapſodies que i'en tireray,

Donnez la vie ſauue à cet homme de bien;
Laiſſez-le viure en paix, & ſans luy faire rien,
Prenez en don de luy, l'or, l'airain, & les gages
D'Honneur, & de Vertu que reuerent les ſages.

PLATON. Ne penſe pas qu'Homere ne nous fourniſſe de reſponſes auſſi bien qu'à toy; mais qui ne te ſeront pas beaucoup fauorables? Eſcoute vn peu ce qu'il dit,

Meſchant, tes efforts ſont tous vains,
Et les traicts de ton eloquence
Manquent de force, & d'aſſeurance,
Pour te deliurer de nos mains.

LVCIAN. Dieux, quelle cruauté! Que puis-je faire autre choſe (puis qu'Homere, auquel ie m'affiois le plus, ne me ſert de rien) qu'auoir recours à Euripide, qui poſſible me ſauuera,

Que voſtre main ne ſoit trempee
Au ſang d'vn qui n'a point de tort,
Car le droict plus fort que l'eſpee
Vous deffend de le mettre à mort.

PLATON. Et ce vers n'eſt-il pas auſſi d'Euripide?

Celuy qui faict le mal en doit ſouffrir la peine.

LVCIAN. Vous eſtes donc reſolus, à ce que ie vois, de me tuër pour des ſimples paroles? PLATON. Par Iupiter, ouy; car le meſme Euripide dit encore,

La langue du fol animee
Du vent de ſottiſe, & d'erreur,
Eſt le plus ſouuent enfermee
Dans les limites du mal-heur.

En matiere d'accuſation, il faut eſcouter l'innocent.

LVCIAN. Puis qu'il eſt ainſi que vous auez deliberé de m'occire, & qu'il ne me reſte aucun moyen de m'eſchapper de vos mains, pour le moins faictes moy ſçauoir qui vous eſtes, & me dictes ce que ie vous ay faict; qui vous met ainſi en colere, & vous eſmeut à me mettre à mort. PLAT. Apprens de toy meſme meſchant, quels ſont les outrages que tu nous as dicts, & quelles ces belles paroles dont tu t'es ſeruy pour meſdire de la Philoſophie, & nous outrager? Ne te ſouuient-il point que tu as publié, & mis à l'encan, cõme

en vne foire, les vies des hõmes ſages, & libres: C'eſt la cauſe, pour laquelle nous ſommes retournez çà haut, & auons laiſſé les Enfers pour quelque tẽps, afin de punir ta temerité. Ie m'appelle Platon, & ceux qui ſont auec moy portent les noms de Chriſippe, d'Epicure, & d'Ariſtote. Pour ceſtui-cy qui ne dit mot, c'eſt Pythagore, & celuy-la, Diogene. Bref tu peux voir en ma cõpagnie tous ceux que tu as diffamez par tes outrages. Lvc. Ie m'aſſeure que vous ne me tuerez point, ſi vous entendez bien de quelle façon ie me ſuis cõporté en voſtre endroict. Poſez donc bas vos pierres: mais non, gardez-les; car elles vous pourront ſeruir, pour ceux qui l'auront merité. PLAT. Tu te mocques, ſi faut-il que tu meures aujourd'huy, & que tout maintenant tu ſois couuert d'vn habit de pierre pour les meſchancetez par toy commiſes. Lvc. Regardez bien ce que vous ferez, Meſſieurs: ſi vous me tuez, vous mettrez à mort l'homme du monde, lequel vous eſtes obligez de loüer plus que tout autre. C'eſt voſtre bon amy, voſtre compagnon (& ſi c'eſt voſtre plaiſir que ie le dies) le cõſeruateur de vos doctrines, qui ne ſ'eſt iamais laſſé pour vous faire du biẽ. Aduiſez donc, que vous ne faſſiez cõme les Philoſophes de maintenant, & que vous ne ſoyez ingrats, coleres, & meſcognoiſſans à l'endroict de celuy qui vous a tant obligez. PLAT. Voyez, ie vous prie, l'impudẽce de ceſtui-cy? Te deuõs-nous ſçauoir du gré de tes injures maraud? Ie crois qu'il penſe d'auoir affaire à des pauures eſclaues, puis qu'apres auoir tãt dit d'outrages & de ſi ſottes paroles, il nous reproche ſes biẽs-faits? Lvc. Où eſt-ce que ie vo⁹ ay iamais injuriez? Moy qui ay touſiours admiré la Philoſophie, ſurhauſſé vos loüanges, & leu familierement les eſcrits par vous delaiſſez? Puis, d'où ay-je tiré ce que ie dis maintenant, ſi ce n'eſt de vous meſmes? N'ay-je pas faict vn recueil à l'imitation de l'Abeille de tout ce que i'enſeigne aux hommes, leſquels l'appreuuent pour bon, en recognoiſſent les fleurs, & ſçauent de qui ie les ay cueillies? N'ont-ils pas ma parolle en grande recommandation, à cauſe de ceſte moiſſon de fleurs? Et n'eſt-il pas vray qu'ils vous loüent vous-meſmes, auec toutes ces agreables prairies, que vous auez émaillees de tant de diuerſes couleurs? Ie voudrois bien ſçauoir, où treuueroit-on celuy, lequel (apres auoir ſçeu choiſir & aſſembler ces fleurs ſi à propos, que l'vne ne repugnaſt point à l'autre en aucune façon) oſaſt prendre la hardieſſe de meſdire de ceux qui luy auroient faict du bien, & chery l'honneur de ſon amitié, ſi d'auenture il n'eſtoit du naturel de Tamiris, ou bien d'Euritas. Tellemẽt qu'en matiere de

Le Calomniateur ſouffre ſouuent le ſupplice qu'il preparoit pour autruy.

L'ignorance n'eſt iamais ſans preſomption.

chanſons,& d'accords,il desfiaſt les Muſes,deſquelles il auroit appris la Muſique, ou voulut tirer de l'arc contre Apollon, qui eſt le maiſtre des Archers? PLATON. Tu dis tout ceey,bon homme,à la maniere des harangueurs; & au contraire de ce que l'affaire requiert: Car tu demonſtres par là ton audace,& ſi donnes des marques apparentes de ton iniuſtice & ingratitude, lors que tenant de nous les dards, tu les deſcoches contre nous meſmes, & t'en ſers, comme d'vne butte pour y darder tes injures. Voilà la recompenſe que tu nous donnes pour t'auoir ouuert l'entree à ceſte floriſſante prairie, où tu as cueilly des fleurs à ta volonté. Ceſte offence eſt ſi grande qu'elle ſeule ſuffit pour te liurer à la mort. LVCIAN. Vous auez tort d'entrer en colere ſans conſiderer aucunement ce qui eſt iuſte & raiſonnable. Quant à moy, ie n'euſſe iamais creu d'eſtre diſgracié de Platon, de Chryſippe, d'Ariſtote, ou de quelqu'autre des voſtres, & vous ne me traictez-pas comme amis. A tout le moins, Meſſieurs, ne me tuez point que premier vous ne ſoyez informez du fait, de peur qu'on ne die que vous faictes ceſte execution par violence,& animoſité. Ayez eſgard que ce vous eſt vne choſe familiere, que de decider les controuerſes par le droict, preſtans l'aureille alternatiuement aux raiſons qui vous ſont alleguees de part & d'autre : Eſliſez donc vn Iuge, ou vn arbitre,& m'accuſez tous enſemble. Pour moy ie reſpondray aux objections que vous me ferez, & ie ſuis content de ſouffrir volontiers la peine que vous m'ordonnerez, ſi ie ſuis conuaincu d'auoir fait tort à quelqu'vn des voſtres. Que ſi ie puis refuter les accuſations qui me ſeront miſes ſus, & me faire declarer innocent, ie crois que les Iuges m'abſoudront, & que pour lors vous tournerez voſtre courroux à l'encontre de ceux qui vous ont deçeu, ſe rendant parties contre moy. PLATON. C'eſt mettre le paſturon au cheual, que de tenir de tels diſcours, afin de tromper les Iuges. Auſſi dit-on que tu es vn grand diſcoureur, & vn bon Aduocat. Que ſi celà eſt; où treuueroit-on le Iuge que tu ne corrompiſſes,& auquel tu ne faſſe dõner vn arreſt fauorable à tes demandes, & aux meſfaicts que tu as accouſtumé de commettre? LVCIAN. N'aye peur de celà; car ie ſuis content de n'auoir point d'arbitre ſuſpect, & qui procede enuers moy par faueur. Ie ne requiers point d'autres Iuges que la Philoſophie, & vous auec elle? PLATON. Nous ne pouuons pas eſtre Iuges & parties. LVCIAN. Tant s'en faut que ie ſois vn ſi meſchant homme que vous dictes, & que ie vueille deffendre ma cauſe par belles

L'innocent ne redoute point le courroux d'vn Iuge ſeuere.

Iuge, ne donne en ta cauſe ſentẽce, dit Pybrac.

paroles, que pour vous monſtrer cõme i'y procede ſelon le droict: Ie vous choiſis vous-meſmes pour Iuges, & accuſateurs. PLATON. Dy moy, Pythagore, & toy, Socrates, que ferons nous de cet homme icy? Il me ſemble qu'il le faut traicter cõme il le requiert. SOCRATES. Que tardons nous donc, & pourquoy n'allons nous prendre en iugement la Philoſophie, afin d'expedier ce procez, & entendre ce qu'il veut dire pour ſa deffence: Car ce ſeroit vne injuſtice trop grande, de faire quelque choſe ſans cognoiſſance de cauſe; & ſi nous y procedions de la ſorte, outre que nous ſerions tenus pour des hommes coleres, nous donnerions encore ſubject de parler de nous, & de nous dire coulpables de la mort de cet homme, ſans ouyr ces deffences. Puis, quel crime ne pourrois-je mettre ſus à Melitus, & Anitus mes accuſateurs, qui m'ont fait condamner par des Iuges, ſi ceſtuy-cy mouroit, ſans luy permettre aucunement a de voir eſcouler l'eau? PLATON. Tu dis fort bien, Socrates; Allons donc treuuer la Philoſophie, & nous en remettons à tout ce qu'elle en dira. LVCIAN. Il vaut mieux que vous faſſiez ainſi, Meſſieurs, & celà me ſemble plus raiſonnable: Quant aux pierres, reſeruez-les, comme ie vous diſois; car vous en aurez bien-toſt beſoin en iugement. Mais où pourra-t'on treuuer la Philoſophie? Pour moy ie ne ſçay où eſt ſon logis, bien qu'il y ayt aſſez long temps que ie le cherche, pour cõuerſer auec elle. C'eſt la verité, que comme ie m'enqueſtois d'elle, i'ay rencontré certains hommes couuerts de meſchants haillons, & portans la barbe fort longue, leſquels m'ont aſſeuré qu'ils la cherchoient eux-meſmes. D'abord me faiſant accroire qu'ils ſçauoient ſon logis, ie les interrogeois: mais ie les treuuois encore plus ignorans que moy. Car de peur qu'ils auoient d'eſtre repris de leur ignorance, ou ils ne me reſpondoient rien tout à faict, ou bien, ils me monſtroient vne porte pour l'autre. Bref ie confeſſe que ie n'ay iamais ſçeu treuuer ſa maiſon qu'aujourd'huy. Il eſt vray que par diuerſes fois eſtant accompagné de quelque guide, ie ſuis paruenu à certaines portes, que i'eſtimois eſtre celles de ſon logis, tant pour le grand nombre de ceux qui entroient & ſortoient à la foule, que pour leur grauité, & leur mine ſeuere & ſongearde. Ce qui me donna ſubiect de les ſuiure, & d'entrer dedans; où ie veis peu apres vne femme richemẽt veſtuë, & qui prenoit beaucoup de peine à friſotter ſes cheueux, & à regarder ſes beaux habits, auec vne grande curioſité. Et bien qu'elle portaſt pluſieurs bagues d'ineſtimable valeur, elle s'eſforçoit neantmoins

Deſcription de la fauſſe Philoſophie.

de ne point faire de monſtre de toutes ces pierreries? Mais on pouuoit facilement voir qu'elle eſtoit fardee, & ſes paroles fort laſciues, & desbordees. Elle ſe plaiſoit merueilleuſement à eſtre loüee par ſes amis, & ſi quelqu'vn luy donnoit en main quelque choſe, elle l'empoignoit auidement, & mettoit pres de ſoy les plus riches, ſans faire vn ſimple ſemblant de regarder les pauures. Lors qu'elle ſe deſpoüilloit, ie luy voyois des carquans d'or, & des chaiſnes plus groſſes que n'eſt vne anguille. Soudain que i'eus veu tout cecy, ie tournay le dos, & me mis à deplorer la condition de ces miſerables, qu'elle ne tiroit pas ſeulement par les narines; mais encore par la barbe, & leſquels, comme des nouueaux Ixions, embraſſoient ſon Idole. PLATON. Tu as raiſon de dire, que ſon logis n'eſt pas cõmun à tous: Auſſi n'eſt-il pas beſoin que nous y allions, ains que nous l'attendions au Ceramique, ou bien en la place [b] Piquile, où elle arriuera bien-toſt, retournant de l'Academie, pour ſe pourmener ſous ces porches. Vrayement la voicy venir. Voy le modeſte habit qu'elle porte, ſon regard poſé, ſa deſmarche graue, & ſa mine penſiue. LVCIAN. Mes yeux ont tous les iours de ſemblables objects, tant en maintien, & en marcher, qu'en habits: Si faut-il pourtant qu'il n'y ayt qu'vne ſeule Philoſophie. PLAT. Tu dis vray, & ceſte-cy ſe fera paroiſtre tantoſt à toy, d'abord qu'elle ouurira la bouche pour parler. LA PHILOSOPHIE. Qu'eſt-ce que ie vois? Que veut dire que Platon, Chryſippe, Ariſtote, & tous les autres Chefs & Gouuerneurs de mes Diſciples ſont venus en terre? Pourquoy viuent-ils derechef? Qui vous a offenſez mes amis? Vous me ſemblez tous faſchez. Pour quel ſubjet auez vous quitté les Enfers? Qui eſt cet homme là que vous menez captif? Eſt-ce vn meurtrier, vn larron, ou vn ſacrilege? PLATON. Par Iupiter, c'eſt le plus meſchant de tous les ſacrileges, qui a taſché de meſdire de ta ſaincte Deïté, & nous a tous offenſez de paroles? Nous, di-je, qui tenons de toy ce que nous ſçauons, & l'auons laiſſé à nos ſucceſſeurs afin d'en vſer. LA PHILOSOP. Quoy, vous faſchez vous d'eſtre blaſmez? Ne ſçauez-vous pas ce que i'ay accouſtumé d'endurer des Comedies aux Bacchanales; & toutesfois ie les tiens pour mes bonnes amies; & ne daigne ny de les appeller en iugement, ny de les accuſer, ains leur donne permiſſion de ſe rire, & d'vſer de toutes recreations propres à la feſte? Car ie ſçay bien que tant s'en faut que les mocqueries oſtent le luſtre aux belles choſes, qu'au contraire elles leur influent vn certain eſclat; de meſme que l'or tiré de la miniere paroiſt plus reſplendiſſant

Ceux-là ſont à plaindre qui embraſſent le faux pour le vray.

Par l'exterieur on iuge quelquesfois de l'interieur.

Il eſt bien-ayſé d'accuſer, mais difficile de cõuaincre.

La Vertu s'eſpure parmy les mocqueries des meſdiſans, comme l'or dãs les flames.

diſſant. Ce qui me fait fort eſtonner, de ce que vous eſtes ſi en colere contre cet homme, que vous le voulez eſtrangler. PLATON. Il eſt cauſe que nous ſommes venus çà haut, & auons obtenu ce ſeul iour pour y demeurer, afin que ſelon ſon merite il porte les peines des crimes qu'il a commis. Car nous auons appris de la Renommee, quel eſt le bruict qu'il a ſemé contre nous, parmy tout le peuple. LA PHILOSOP. Quoy? le voulez-vous tuer, ſans eſtre ouy ny condamné? Vrayement il me ſemble qu'il a grande enuie de parler. PLATON. Nous remettons toute l'affaire à ton iugement, afin qu'en eſtant informee, tu en ordonnes ce que bon te ſemblera. LA PHILOS. Quelle reſponce fais-tu à cecy? LVCIAN. Ie ne veux point qu'vn autre me iuge que toy, comme la ſeule qui peux chercher & treuuer la verité. Et ſçache que i'ay bien eu de la peine à obtenir par prieres, que ceſte cauſe te fut remiſe, Madame la Philoſophie. PLATON. Tu l'appelles maintenãt Madame & Maiſtreſſe, meſchant que tu es, & cependant tu diſois n'agueres, que c'eſtoit vne choſe bien abiecte que la Philoſophie, lors que tu nous mettois en vente publiquement, & nous donnois pour deux oboles: ne te ſouuiens-tu point de tes paroles? LA PHILOSOP. Prenez garde que ceſtuy-cy n'ayt pas meſdit de la Philoſophie, ains pluſtoſt ces Cycophantes qui ſe ſeruent de voſtre nom, comme d'vn ſpecieux pretexte, & d'vne couuerture à leurs enormes forfaicts? LVCIAN. Tu le cognoiſtras tout maintenant, ſi c'eſt ton bon plaiſir de donner audiance à mes reſponces. Mais allons nous-en à l'Areopage, ou en la Citadelle meſme, afin que du plus haut d'icelle, nous voyons clairement ce qui ſe paſſe à la ville. LA PHILOSO. Pourmenez-vous vn peu dans le Piquile, mes Amies, car ie retourneray à vous incontinent que le iugement ſera donné. LVCIAN. Qui ſont ces femmes ſi braues, ô ſaincte Philoſophie? LA PHILOS. Ceſte-cy eſt la Vertu virile, & celle-là la Modeſtie, pres de laquelle eſt la Iuſtice. La premiere de toutes c'eſt la Diſcipline: Mais quant à celle qui a la couleur brune, & qui ne ſe void qu'auec beaucoup de peine, c'eſt la Verité. LVCIAN. Ie ne ſçay de qui tu me parles? LA PHILOSOP. Ne vois-tu pas vne femme toute nuë qui ſe cache, & s'eſcoule parmy les autres? LVCIAN. Ie la vois, mais ce n'eſt pas ſans peine? Pourquoy n'amenes-tu ces Deeſſes auec nous, afin que le parquet ſoit remply, & que la Deffence, & la Verité aſſiſtent à ce iugement? LA PHILOSO. Par Iupiter, c'eſt bien dit: Venez vous en auec nous, ce ne vous ſera pas beaucoup de peine de donner vne ſeule ſen-

Il y a plus de Philoſophes en parole qu'en effect.

Deſcription de la Verité.

tence, principalement puis qu'il s'agist icy de nostre faict. LA VERITE'. Allez-y vous mesmes si vous voulez, pour moy ie n'y ay que faire, & ne sçay que trop ce qui en est. LVCIAN. O Verité, que i'ay bien besoin de ton ayde en ce iugement, afin que tu examines exactement chaque poinct! LA PHILOSOP. Ne meneray-je point aussi ce petit garçon que ie cheris tant? LVCIAN. Ie le veux, & que tu te serues de qui bon te semblera. LA PHILOSO. Suiuez-nous donc, Franchise, & Liberté, afin que nous puissions absoudre ce pauure homme, l'vn de nos bons amys, que l'on accuse à tort: Mais toy, Ruse, demeure là! LVCIAN. Non, non, Madame, ie vous prie de permettre qu'elle vienne auec nous, car ie n'ay pas affaire à des bestes brutes & cruelles, ains à des hommes arrogants, difficiles à regarder, & qui cherchent touſiours quelque eschapatoire. Tellemét qu'il est neceſſaire que la Ruse s'y treuue. LA PHILOS. Qu'elle y vienne donc, ensemble la Demonstration qui n'y seruira pas de peu. LA VERITE'. Suiuez toutes, puis qu'il semble qu'on ayt affaire de vous en ce iugement. ARISTOTE. Ne vois-tu pas, Philosophie, comme la peur qu'il a de nous, luy fait flatter, & amadoüer la Verité? LA PHILOS. Quoy, Platon, Chrisippe, & Aristote, pensez-vous qu'elle vueille mentir? Elle, di-je, qui faict profession du Vray, comme d'vne chose qui luy est propre & acquise? PLATON. Ce n'est pas celà, ce qui est le plus à craindre, c'est son experience à persuader, car il est cauteleux & flatteur. LA PHILOS. Ne vous souciez, tout ira bien, puis que nous auons la Iustice en nostre compagnie. Allons donc. Mais deuant que passer outre, dy moy ton nom? LVCIAN. Ie m'appelle Libre-propos, & suis fils du vray Repreneur. LA PHILOS. De quel païs es-tu? LVCIAN. De Syrie, pres d'Euphrate. Mais pourquoy me demandes-tu celà? Il y en a quelques-vns de mes accusateurs qui sont de nation barbare, aussi-bien que moy. C'est la verité, que pour ce qui est des mœurs, & de la discipline, ils ne sont pas Solonois, Cypriens, Babyloniens, ou Stagyrites; car pour t'aborder, il n'y a point de dãger d'auoir vn langage groſſier, pourueu qu'on ayt bonne & iuste opinion des choses. LA PHILOS. Tu dis bien: mais encores veux-je sçauoir quelle est ta vacation, & qui tu es? LVCIAN. Ie suis ennemy d'arrogance, de mensonge, d'insolence, & de ruse, & abhorre tous ces esprits entachez de vice, que tu cognois bien, & qui sont en grand nombre. LA PHILOSOP. Par Hercule, tu fais profession de beaucoup de hayne! LVCIAN. Tu ne parles pas mal, car tu vois assez combien i'ay d'ennemis, & com-

La Franchise, & la Verité s'entre-suiuẽt.

La Iustice chasse bien loing tous desordres.

Celuy-là se rend aimable, qui n'ayme point le mensonge.

bien de dangers me pendent ſus? Ie ſçay encor vn' autre meſtier tout contraire: ſçauoir, celuy qui ſe fonde ſur l'amitié, car ie ſuis amy de Verité, amy d'Honneſteté, amy de Syncerité, & de tout ce qui ſemble appartenir à l'Amour. Il eſt vray, qu'il y en a bien peu, à l'endroict deſquels ie practique cet Art: & qu'au contraire ceux-là ſont infinis en nombre, qui ont les plus grandes familiaritez auec l'Inimitié: Tellement qu'il eſt bien dangereux, qu'à faute de continuer, ie n'oublie l'vn, & mé rende fort expert en l'autre. LA PHILOS. Il ne le faut par pourtant, car ceſt art eſt indiuiſible, ou pour mieux dire ſeul, & vnique; bien qu'il ſemble y en auoir deux. LVCIAN. Tu n'ignores pas cecy, Philoſophie? Quãt à la profeſſion que i'exerce, i'ay accouſtumé de hayr les meſchãs, & de louër & aymer les bons. LA PHILOS. Sus donc, puis que nous voicy arriuez, où nous deſirions, nous iugerons icy au temple de Minerue. Holà, Preſtreſſe, mets chaque ſiege en ſon rang, tandis que nous adorerõs la Deeſſe. LVCIAN. I'implore ton ayde, ô Pallas, à l'encontre de ces arrogants, & te prie d'auoir memoire des blaſphemes & faux ſerments qu'ils proferent tous les iours contre toy: Car tu es la ſeule, qui d'icy, comme d'vn baſtion, contemples tout ce qui *s'y commet. Il eſt temps maintenant de te vanger: Que ſi tu vois qu'on me condamne*, & qu'il y ayt plus de pierres noires que de blanches, mets y la tienne, & me deliure par ce moyen. LA PHILOS. Nous voicy aſſiſes, & preſtes à entendre vos plainctes: Eſliſez celuy d'entre vous que bon vous ſemblera, pour pouuoir mieux accuſer, & reprendre; car il eſt impoſſible que vous parliez tous enſemble. Quant à toy, Libre-propos, tu reſpondras par apres. LES REVIVANS. Qui ſera le plus propre des noſtres à plaider ceſte cauſe? Tu es doüé d'vne prudence admirable, Platon, d'vne eloquence Athenienne pour perſuader, d'vne grande cognoiſſance, & d'vne promptitude pleine de violentes demonſtrations: Prens donc la charge de ceſte accuſation, & plaide pour nous ce que tu iugeras eſtre de raiſon: N'oublie pas de rapporter en ceſte affaire tout ce que tu as dit autresfois à l'encontre de Gorgias, de Polus, de Prodicus, ou d'vn Hippias, ſi quelque traict s'y peut adapter propremẽt: Reſpands auſſi des ironies, des brocards, & des poinctes de gauſſeries, ou ſi bon te ſemble fais des inuectiues, & t'eſleue tout à coup & ſi à propos, que le grand Iupiter pouſſe ſon chariot aiſlé par les nuës, & ſoit eſmeu de courroux, ſi ceſtuy-cy n'eſt puny comme il luy appartient. PLATON. Non, non, prenons pluſtoſt quelqu'vn qui ſoit plus prompt,

Il eſt bon de ſçauoir faire eſlection d'vn homme auant que s'en ſeruir.

& picquant que moy, comme Diogene que voicy, ou Antisthene, ou Crates, ou toy-mesme, Chrisippe: car on n'a que faire à present d'vne si grande eloquence, & il n'est pas besoin d'vser de tous ces cris releuez, & pleins d'energie, ains plustost de quelque correctiõ & exercice de plaidoyer, veu que Libre-propos est bon Aduocat. DIOG. Ie m'en vay donc l'accuser, aussi vois-je bien que les longs discours ne seruiront icy de rien: puis, c'est moy qui ay plus reçeu d'affront que tous les autres, car il m'a n'agueres exposé en vente à son de trompe pour le prix de deux oboles seulemẽt. PLATON. Voicy Diogene qui parlera pour tous. Souuienne toy, courageuse personne, qu'en ceste accusation il ne s'agist pas seulement de ton propre, mais encore du nostre, & de tout ce qui nous est commun: Car bien que nous soyons differents entre nous, n'aye point d'esgard à cela, & ne t'arreste pas à l'opinion la plus vray-semblable. Tu te dois plaindre principalement de ce que la Philosophie mesme a esté injuriee, & atteinte par les calomnies de Libre-propos. Quant à nos opinions differentes, mets les à part & ne parle d'autre chose que de ce qui nous est commun. Souuienne toy que nous t'auons esleu pour nostre chef, & que de toy seul dependent toutes nos affaires, à-ce qu'elles puissent entierement paroistre honnestes & pures, ou à faute de ce, soient estimees telles que cestuy-cy les a qualifiees. DIOGENE. Ne vous souciez, ie n'obmettray chose quelconque, & soustiendray le droict d'vn chacun. Et si la Philosophie esmeuë de paroles (bien qu'elle soit d'vn naturel doux & bening) se delibere de l'absoudre, ie feray tousiours mon deuoir, & monstreray à ce galand que nous ne portons pas des bastons en vain. LA PHILOS. Il n'est point besoin d'en venir là, & il faut se contenter de paroles, car elles ne sont pas si dangereuses que les bastons. Haste-toy, car desià l'eau s'escoule, & les Iuges sont attentifs. LVCIAN. Ie te prie, ô Philosophie, de permettre que les autres soient assis, & qu'ils iugent aussi bien que vous, puis que Diogene est le seul qui m'accuse. LA PHILOSO. Mais ne crains-tu pas qu'ils donnent vn arrest contre toy? LVCIAN. Nenny vrayement; au contraire i'en veux vaincre quelques-vns. LA PHILOS. O quelle grandeur de courage! Soyez donc assis, & toy Diogene, parle. DIOGENE. Tu cognois fort bien, Philosophie, quels hommes nous auons esté autresfois, & il n'est besoin d'en discourir d'auantage: Car sans faire aucune mention de moy, y a t'il celuy qui ne sçache quelles ont esté les actions de Pithagore, d'Aristote, de Platon, & de Chrisippe? & quel le pro-

La hardiesse est requise en vne cause qui est en branle.

Vne Communauté se repose sur le discours d'vn bon Aduocat.

Tout ce qui tonne n'estõne pas.

fit qu'ils ont fait au progres de la vie humaine ? Ie me contente de venir aux injures & calomnies, desquelles ce meschant Libre-propos nous a poursuiuis : bien que nous ayons esté tels que nous auons dit cy-deuant. Estant Aduocat, il employa toute l'energie & vigueur de paroles à luy possible pour plaider à l'encontre de nous, ne cessant de nous poursuiure par calomnies, de nous appeller abuseurs, d'inciter le vulgaire à se mocquer de nous ; & nous mespriser comme des personnes de peu de valeur. Dauantage, il a suscité la haine de plusieurs, non seulement à nostre desaduantage, mais au tien, Philosophie, appellant mensonges & fourbes les choses que tu as le plus en recommendation, & se moquant de tous les preceptes que tu nous as donnez : Tellement qu'il en est loüé par ces spectateurs, & nous au contraire en receuons l'affront, & la mocquerie. Car c'est le naturel du vulgaire de se plaire aux risees & calomnies, principalement quand il void qu'on reprend les choses qui semblent les plus parfaictes. Ainsi se rioit-il iadis, voyant qu'Aristophane, & Eupolis auoient introduit par risee Socrates que voilà sur vn eschaffaut, & en disoient des contes faits à plaisir. Ceux-là neantmoins sembloient excusables, en ce qu'*ils n'auoiẽt pris la hardiesse* que de s'attaquer à vn homme *seul, & ce durãt les Bacchanales, où le temps les dispensoit d'vser de brocards, qui sembloient* estre vne bonne partie *de la feste*, veu mesme que possible leur Dieu s'en resiouyssoit ; comme facetieux qu'il est. Mais quant à cestuy-cy, il a repris, & voulu corriger d'authorité priuee, les plus grands hommes de bien, & si a composé vn gros liure, tout farcy de ie ne sçay quels blasphemes, mesdisant à haute voix de Platon, de Pithagore, d'Aristote, & de Chrisippe que voicy, sans m'oublier en ses mocqueries, ny sans considerer que celà n'estoit pas sceant, & que nous ne l'auions iamais offensé : car il meriteroit qu'on luy pardonnast, s'il auoit commis ces meschancetez en se deffendant d'vn outrage, & non en le faisant. Et ce que ie treuue le pis, Philosophie, c'est qu'il s'est seruy de ton nom, pour colorer ses meschancetez, s'aydant à l'encontre de nous du Deuis (qui est nostre plus grand familier,) comme d'vn complice pour se joüer de nous. De plus, il a persuadé à Menippe, homme qui nous est bien amy, de l'assister en ses gausseries. Que si luy-mesme n'est icy present, & ne l'accuse auec nous, c'est, parce qu'il a fausſé sa foy, & trahy nostre compagnie. Tous ces crimes sont assez grands, pour faire punir cestuy-cy : car quelles objections peut-il faire au contraire, luy qui a bien

Le mesdisant ne pense à rien quand il parle qu'à contenter sa passion.

eſté ſi oſé deuant tant des teſmoins, de reprendre & corriger les choſes les plus honneſtes? tellement que ſi l'on n'en faict iuſtice, cela ſeruira d'exemple à pluſieurs, & deſormais aucun n'oſera meſpriſer la Philoſophie. Par ainſi ce ne ſeroit pas vn indice de modeſtie, mais d'vne grande beſtiſe & laſcheté, de ſupporter cet outrage ſans dire mot. Qui pourroit ſouffrir, que nous ayant mis à l'encant comme des ſerfs, il nous ayt fait crier à ſon de trompe, & eſtimer les vns à grand prix, les autres à vne liure d'argent Athenienne; & moy, le meſchant qu'il eſt, deux oboles tant ſeulement. De maniere qu'il appreſtoit à rire à tous ceux qui ſe treuuoient là preſents. Voilà les cauſes pour leſquelles eſtant iuſtement irrité contre luy, nous l'auons ſaiſi; pour te prier de nous vanger des outrages qu'il nous a faicts. LES REVIVANS. Tu as vrayement bien plaidé pour nous, Diogene, & dit tout ce qu'il falloit. LA PHIL. Laiſſe moy à part ces loüanges; Oyons le deffendeur. Vien-çà, Libre-propos, commence de plaider, ſans attendre dauantage, car voilà l'eau qui s'eſcoule pour toy maintenant. LIBRE-PROPOS. Diogene n'a pas entierement rapporté le fait en ſon accuſation, Philoſophie, ains a delaiſſé le principal, ſans que ie puiſſe ſçauoir pourquoy. Or tant s'en faut, que ie vueille nier ce qu'il a dit, ou pretendre quelque excuſe premeditee, qu'au cõtraire, s'il a paſſé quelque choſe ſous ſilence que ie n'aye cy deuant manifeſtee à perſonne, ie la veux publier maintenant: Car tu pourras entendre par ce moyen qui ſont ceux leſquels i'ay mis en vente, & maltraictez, les appellant arrogants, & calomniateurs. Ie vous prie donc de conſiderer ſeulement, que ſi mon diſcours ſemble contenir quelque blaſpheme en ſoy, ce n'eſt pas moy qu'il en faut reprendre, ains ceux-là, qui commettent telles actions, en doiuent eſtre pluſtoſt accuſez, & punis. Et vrayement en meſme inſtant que ie m'apperçeus combien de charges les Aduocats auoient à ſouffrir, & eſtre accuſez de fraude, de menſonge, de temerité, de chicannerie, de cõcuſſion, & de mille autres telles choſes, ie m'aduiſay de gauchir à ces accuſations, comme de raiſon. Tellement que n'aſpirant point à d'autres biens qu'aux tiens, ô celeſte Philoſophie! ie me reſolus de paſſer le reſte de mes iours ſous vn ſi ſainct azile que le tien, & de ſurgir à vn port fauorable, ayant eſté battu d'vne grande tempeſte. Apres qu'il me fut permis de iouïr des choſes que tu tiens en ta puiſſance, ie me mis ſoudain à t'admirer, & tous ceux qui auoient inſtitué des bonnes mœurs pour ayder les ames deſireuſes d'accourir à eux, & les exhorter aux

Vn bon exemple n'a pas peu de force pour remettre dans les bornes du deuoir les meſchans.

Pour n'eſtre point repris, il ne faut meſdire de perſonne.

La Philoſophie donne du calmeaux orages de la vie.

actions vtiles & bonnes, pourueu qu'elles ſuiuiſſent les reigles que tu leur auois donnees, ce que bien peu de gens ont accouſtumé de faire. Mais ſi toſt que i'en vis pluſieurs qui n'eſtoient aucunement eſpris de l'amour de la Philoſophie, & leſquels pour auoir part ſeulement à l'honneur qui en reüſſit, contrefaiſoient fort ſubtilement, & à la maniere des gens de bien, les choſes plus faciles à imiter, comme ſont, porter la barbe longue, le veſtement modeſte, & la démarche meſuree: dementoient ces belles apparences par leur vie & par leurs actions; faiſoient des choſes qui vous ſont tout à faict contraires; & qui pis eſt, raualloient la dignité de voſtre profeſſion: Tout cela me faſchoit fort, & il me ſembloit voir quelque iouëur de Tragedies, lequel bien que delicat & effeminé voudroit neantmoins repreſenter les perſonnages d'Achille, de Theſee, ou d'Hercule meſme; & ſans auoir la démarche graue, feroit tellement le ſot ſous ſon maſque, que ny Helene, ny Polyxene ne le ſçauroient ſupporter, veu que ſes actions ne pourroiēt eſgaler à leur modeſtie. I'obmets à dire qu'Hercule le vainqueur viendroit accabler ce me ſemble vn perſonnage qui l'auroit repreſenté ſi laſche & effeminé. Comme ie veis donc, que ceux-cy vous en faiſoient tout de meſme, il me fut impoſſible de ſupporter leur hypocriſie, parce qu'à la façon des Singes, ils oſoient contrefaire les Heros, imitans cet Aſne Cuman, qui vouloit qu'on le creuſt eſtre vn Lyon: à cauſe qu'il en portoit la peau, ne ceſſant de braire entre ces lourdauts Cumans, iuſques à ce qu'vn eſtranger paſſant par là, qui ſçauoit bien diſcerner vn Aſne d'auec vn Lyon, le tança de paroles, & le pourſuiuit à grands coups de baſtons. Par ainſi Philoſophie, ce qui me ſembloit inſupportable, c'eſt qu'il n'y auoit celluy, qui voyant commettre tel forfaict, ou quelque action deshonneſte, ne blaſmaſt tout auſſi toſt la Philoſophie meſme, ou Chryſippe, ou Platon, ou Pythagore, ou vn tel autre ſurnom, que le delinquant s'eſtoit attribué, & non ſa mauuaiſe doctrine. Et parce qu'vn tel perſonnage eſtoit vn homme de meſchante vie, on médiſoit de vous qui pluſieurs ans parauant eſtiez decedez. Car ils ne le comparoient pas à vos actions, quand vous eſtiez en vie; mais parce qu'ils voyoient clairement vos façons de faire, impudiques & ſales, ils vous condamnoient tout auſſi toſt auec les autres criminels, & ſans aucune conſideration, vous braſſoient vne ſemblable calomnie. Cependant ces choſes m'eſtoient intollerables à les voir, & ie me mettois à reprendre ces perſonnes de meſchante vie, deſquelles ie faiſois diſtinction

Les belles mōſtres ne ſont que les maſques d'vn laſche courage.

Vn mauuais exemple ſuffit pour faire meſdire tout vn peuple.

auec vous. Et voilà les cauſes pour leſquelles, vous me tirez en iugement maintenant, ſans auoir eſgard que ces actions me doiuent acquerir de l'honneur pluſtoſt que du blaſme. Ie voudrois bien ſçauoir ſi quelque profez en la Religion, s'en alloit reueler les ſecrets des Dieux, & diuulguer les ſacrez myſteres, s'il me faudroit eſtimer meſchant & parjure, ſi ie ne l'en reprenois? Ce ſeroit ſans ſujet, puis que les Maiſtres meſmes des jeux publics ont accouſtumé de faire foüetter les baſteleurs qui ont vſurpé mal à propos les perſonnages de Pallas, de Neptune, ou de Iupiter, & n'ont repreſenté comme il falloit la dignité de ces Dieux: Eux-meſmes ne ſe faſchent aucunement, ſi on a faict commandement aux Sergents de foüetter quelqu'vn, qui aura joüé leur perſonnage, ou qui ſe ſera paré de leurs habits: au contraire ie ſuis d'opinion qu'ils ont accouſtumé d'en louër les executeurs; car ce n'eſt pas vne offenſe ſi grãde que de ne repreſenter pas bien vn ſeruiteur, ou vn meſſager; mais de monſtrer aux ſpectateurs vn Hercule ou vn Iupiter, autrement qu'il n'eſt conuenable; c'eſt ſans doute vne action abominable? Et ce qui me ſemble le plus eſtrange, c'eſt qu'encore que pluſieurs d'entr'eux n'ignorent pas vos enſeignements, ils viuent toutesfois de telle façon, comme s'ils les auoient leuz, & contemplez pour ſe peiner à pouuoir exercer le contraire. Car, ô Dieux! leurs inſtructions ſont vrayement ſages, & admirables, comme quand ils enſeignẽt qu'il faut meſpriſer l'argent, & la gloire, eſtimer bon ſeulement ce qui eſt honneſte, vaincre le courroux, deſpriſer le luxe, & vſer des biens en commun. Mais ils ne laiſſent pas d'enſeigner toutes ces choſes pour de l'argent, & admirant les riches ils ſont plus coleres que les petits chiens, plus paoureux que les lievres, plus flatteurs que les ſinges, plus laſcifs que les aſnes, plus larrons que les chats, & plus ambitieux que les coqs. Que font-ils autre choſe que ſe faire mocquer par autruy, lors qu'ils ſe debattent ſur ceſte matiere, ſe pouſſent l'vn l'autre deuant les portes des riches, cherchent les repües franches, ſe loüent mal à propos, ſe pleignent touſiours, & philoſophans entre les verres, (ce qui eſt du tout faſcheux, & eſtrange) ne peuuent ſupporter le vin. D'où vient que les ignorans, & les hommes groſſiers qui ſe rencontrent au banquet s'en mocquent à bon eſcient, & font des inuectiues contre la Philoſophie, parce qu'elle ſemble produire ces meſchancetez. Ce que ie treuue auſſi bien deshonneſte, c'eſt qu'encore qu'vn chacun d'entreux ſe vante de n'auoir faute de choſe quelconque

C'eſt vn effect de grande hypocriſie, de faire profeſſiõ de la pauureté, pl⁹ de parole que par effect.

& qu'il

& qu'il ne ceſſe de crier, que le ſeul ſage eſt riche, il eſt neantmoins touſiours apres à importuner les perſonnes, cõtre leſquelles il murmure, ſi l'on le renuoye ſans luy rien donner. C'eſt de meſme que ſi quelqu'vn veſtu en Prince, portoit vn chapeau royal, auec la couronne & les enſeignes d'vn Roy, & fut toutesfois mendiant & reduit aux dernieres extremitez. Que s'il eſt queſtion de receuoir quelque choſe, les paroles leur croiſſent à la bouche, pour preuuer que tous biens ſont communs, les richeſſes indifferentes, & que l'or & l'argent ne different en rien du ſablon des riuages. Mais quãd quelqu'vn de leurs anciens amys & cõpagnõs s'en va vers vn d'eux, & le prie de l'aſſiſter & luy faire part de tant de biens qu'il poſſede, vous voyez mon Philoſophe qui ne dit mot, ou s'excuſe ſur ſes incommoditez, & change tout auſſitoſt de propos. Ie voudrois bien ſçauoir où s'en vont pour lors tãt de belles offres & proteſtations d'amitié, & où s'eſuanouït la vertu & l'honneſteté? Tels diſcours, & autres ſemblables qu'ils tiennent en leurs aſſemblees iournalieres ſont vrayemẽt emplumez, & ſe diſſipent auſſi-toſt en fumee. Que ſi quelqu'vn fait monſtre d'vne ſeule obole, ſoudain le repos eſt rompu, toutes choſes troublees, les liures tombent bas, & la Vertu ſe met à la fuitte: De meſme que ſi on iette vn os à vn chien, ſoudain tous les autres y accourent, & s'entremordent, abbayans à celuy qui premier s'eſt ſaiſi de la proye. On dit qu'vn certain Roy d'Egypte, fit apprẽdre à dançer à des ſinges; & que ces animaux, comme fort propres à imiter & contrefaire les actions des hommes, ſceurent en peu de temps ce qu'on leur auoit appris: tellement que c'eſtoit merueille de les voir dançer, tous maſquez, & veſtus à plaiſir: Mais il aduint qu'vn habitant de la ville, s'eſtant treuué là preſent tandis qu'ils dançoient, tira des noix de ſon ſein, & les ietta parmy eux: Ce que voyans les ſinges, & ne penſans plus au bal, ſe monſtrerent ſinges comme ils eſtoient, au lieu de dançeurs. Car ſoudain ils cõmencerẽt à fouler aux pieds leurs maſques, deſchirer leurs habits, & ſe debattre l'vn l'autre pour auoir ces noix. Tellemẽt que le deſſein de ce jeu fut rompu, & ſeruit de riſee à tout le peuple. Que ceux que i'ay pourſuiuis par injures, & leſquels ie ne ceſſeray iamais de reprendre & de mordre, imitent les ſinges dont ie viens de parler. Ie ne ſuis pas pourtant ſi ſot, que de proferer quelque blaſpheme contre vos ſemblables; car ie ſçay bien qu'entre vous il y en a qui embraſſent la vraye Philoſophie, & obſeruent les preceptes que vous leur donnez: mais ie ne ſçaurois auoir

Le vent emporte biẽ loing les plumes & les paroles.

Vn ſinge eſt touſiours ſinge.

dit choſe quelconque de vous qui vous puiſſe offenſer, & faire reuiure. Quant à ces ſuperbes & ennemis des Dieux, il me ſemble que c'eſt bien la raiſon, qu'ils ſoient hays des hommes. Dy moy, Pithagore, & toy, Platon, Ariſtote, & Chriſippe, voulez-vous dire que telles gens vous enſuiuent, ou qu'ils enſeignent quelque choſe qui ſoit familiere & propre à la vie humaine? Par Iupiter, ſi Hercule, & les ſinges, ont de grandes barbes, s'exercent à la Philoſophie, & ſont ſeueres & refroncez, faut-il inferer par là qu'ils ſoient ſemblables à vous? Vrayement celà ſeroit tollerable, s'ils eſtoient propres à contrefaire cette ſcience. Mais il eſt plus facile au Vautour d'imiter le Roſſignol, que non pas à eux de faire les Philoſophes. Voilà le ſommaire des choſes que i'auois à dire pour ma deffence. C'eſt à faire à toy, Verité, de teſmoigner ſi elles ſont vrayes. LA PHILOS. Retire toy vn peu à l'eſquart, Libre-propos. Que ferons nous; & qu'eſt-ce qu'il vous ſemble des paroles que cet homme vient de dire? LA VERTV. Il faut que ie t'aduoüe, Philoſophie, que pendant qu'il plaidoit, i'ay deſiré que la terre s'ouurit, ſi grande me ſembloit la verité de ces paroles, car en l'eſcoutant, i'ay fort bien recognu que tous ceux dont il a faict mention, eſtoient coulpables de ce dequoy ils l'accuſoient, & cependant ie n'ay pas laiſſé de rapporter leurs propos, ores à l'vn, & tantoſt à l'autre, du nombre de ceux qui auoient commis tels crimes: De maniere qu'il a naïfuement repreſenté les perſonnes, nous faiſant voir la choſe comme en vn tableau, & nous marquãt non ſeulement les corps, mais encore les eſprits. LA PHILOS. I'en ay eu vrayement grande honte moy-meſme. Mais que voulez-vous dire vous autres? LES REVIVANS. Que dirons-nous autre choſe, ſinon qu'il ſoit abſous du crime, & mis au nombre de nos bien-facteurs; car il nous eſt aduenu de meſme qu'aux Troyens, & ſemble que nous ayons ſuſcité ceſtuy-cy à l'encontre de nous, comme quelque ioüeur de Tragedies, pour rechanter les miſeres des Phrygiens; Qu'il pourſuiue donc à trauailler telle maniere de gens, comme les ennemis des Dieux. DIOGENE. Pour moy, Philoſophie, ie loüe beaucoup cet homme-cy, & deteſte tout ce que ie luy ay objecté. Et parce que c'eſt vn grand perſonnage, ie veux que deſormais il ſoit l'vn de mes plus intimes. LA PHILOS. Sus donc, Libre-propos, nous ſommes contens de t'abſoudre de l'accuſation. Tu as gaigné ta cauſe, & nous voulons que tu ſois cy-apres des noſtres. LIBRE-PROPOS. Voicy la victoire que i'ay premierement adoree; mais ie penſe qu'il me reſte en-

C'eſt vn teſmoignage irreprochable que la Verité.

L'on ne peut rien contre l'innocence.

core vn autre ouurage, beaucoup plus tragique que ceſtui-cy: Car, ô belle Victoire, tu rends chaque iour ma vie plus honnorable, & ne ceſſes de la couronner de loüanges. LA VERTV. N'appellerons nous pas les autres, afin de donner vn ſecond arreſt, & condamner ces meſchants, qui ont oſé meſdire de nous? Libre-propos les accuſera tous. LIBRE-PROPOS. Tu as fort bien parlé, Vertu: Viençà, valet Syllogiſme, va-t'en à la ville tout maintenant, & adjourne les Philoſophes à comparoiſtre icy promptement. LE SYLLOGISME. Paix-là: Ie vous fais à ſçauoir, que i'adjourne les Philoſophes à s'en aller au Chaſteau pour y rẽdre compte de leurs actions, pardeuant la Vertu, la Philoſophie, & la Iuſtice. LIBRE-PROPOS. Ne vois-tu pas comme il y en a bien peu qui comparoiſſent, & qui obeyſſent à l'adjournement? Car les vns d'entr'eux craignent la Iuſtice, & les autres ne ceſſent de cõuerſer auec les riches. Que ſi tu veux qu'ils viennent tous, Syllogiſme, appelle-les à ſon de trompe? LA PHILOS. Il n'eſt pas de beſoin, fais les venir toy-meſme à ta volonté. LIBRE-PROPOS. Vrayement celà ſera bien-toſt faict. Quiconque ſe dit Philoſophe, & qui penſe que ce nom luy ſoit deu, qu'il ne manque pas de ſe treuuer au Chaſteau, en vne diſtribution qui s'y fait de deux liures d'argent pour teſte, & des gaſteaux de farine de ſizame: Qui que ce ſoit; pourueu qu'il face monſtre d'vne grande barbe, il aura outre ceque deſſus vn cabats de figues ſeiches. Mais que perſonne n'y aille auec la Modeſtie, la Iuſtice, ou la Continence, car il n'y a point de danger que ces Vertus ne s'y treuuent pas. Que chacun apporte cinq arguments, & non dauantage, veu qu'il n'eſt pas licite d'eſtre ſage autrement. Bref, on propoſera pour le prix deux talens d or, leſquels ſeront donnez à celuy,

L'eſpoir du ſalaire nous met des aiſles aux pieds.

Qui pourra contre tous combattre par ſophiſmes.

Dieux! que la montee eſt pleine d'vne grande foule de peuple. Ils accourent tous pour deux liures d'argent. Les vns viennent du port; les autres d'aupres [c] le Temple d'Eſculape: les vns de l'Areopage, & les autres du tombeau de Thales: & il y en a qui ayans dreſſé des eſchelles contre les murailles, entrent peſle-meſle par [d] le Temple des freres Iumeaux, rampans contremont auec vn grand bruict, & à la façon des Abeilles; pour ſouffrir, par Iupiter, le ſupplice que ie leur ay preparé, Et afin que i'vſe des vers d'Homere,

Vn chemin paué d'argent, eſt vne lice où tout le monde court.

Leur nombre excede en tout les fueilles & les fleurs
De l'amoureux Printemps, eſmaillé de couleurs.

Bref, tout le chasteau retentira dans peu de temps du bruict & tintamarre des assistans. On descouure de toutes parts la besasse, la barbe, la flatterie, l'impudence, le baston, la gourmandise, le syllogisme, & l'auarice. Ceux qui estoient accourus en fort petit nombre au premier cry, desirans d'estre mescognus, se messent parmy la foule des autres, & prennent des habits desguisez. Ce qui est le plus fascheux en cecy, Philosophie, & dequoy l'on te pourroit reprendre à bon droict, c'est que tu ne leur as point dõné de marques: tellement que ces imposteurs sont la plus-part du temps plus habiles à te contrefaire, que ceux qui philosophent vrayement. LA PHILOSOP. Nous y pouruoirons vne autre-fois, expedions cecy maintenant. LE PLATONIQVE. C'est bien la raison que nous autres Platoniciens receuions les premieres parts? LE PITHAGORIQVE. Mais bien plustost nous, puis que Pithagore nostre Maistre a esté premier. LE STOIQVE. Vous vous abusez, car nous qui disputons sous des porches, meritons d'estre preferez à vous, comme plus excellents. LE PERIPATETIQVE. Ne croyez pas celà, car nostre Secte a tous les aduantages qu'on sçauroit dire par dessus la vostre, comme premiere en toutes choses. L'EPICVRIENNE. Donnez-nous le gasteau & les cabats de figues, à nous qui sommes Epicuriens. Quant à l'argẽt il nous suffit de le receuoir les derniers. L'ACADEMIQVE. Où sont les deux talens? C'est à faire à nous autres Academiques à monstrer que nous sçauons beaucoup mieux disputer que tous. LE STOIQVE. Mais bien plustost nous, Stoïques, qui sommes icy presens? LA PHILOS. C'est assez querellé, mettez moy fin à tous ces debats: Et vous, Cyniques, ne vous poussez plus ainsi l'vn l'autre, & cessez de vous entrebattre à coups de bastons: Car il y a d'autres choses pour lesquelles on vous a faict venir icy. Ie m'en vay prendre la Vertu, & la Verité, pour iuger ensemble qui sont ceux d'entre vous qui philosophent sainement. Nous tiendrons pour heureux & pour gens de bien, ceux que nous treuuerons viure selon nos preceptes. Mais quant à ces meschants trompeurs qui ne nous appartiennent en rien, nous leur ferons vn mauuais traictement, de peur que par leur arrogance ils ne commettent des choses contraires à eux mesmes. Qu'est-ce que ie vois? Ie pense que vous fuyez desià? Ouy, par Iupiter, & i'en descouure plusieurs qui sautent, & se precipitent en bas du haut de la roche; tellement que le chasteau est tout vuide, si ce n'est de quelques-vns qui sont demeurez, lesquels ne craignent pas la Iustice. Holà, valets, leuez

Les plus Sages se laissent prẽdre dans des filets d'or.

Il y a d'ordinaire de la cõtention entre ceux d'vne mesme profession.

Vne meschanceté descouuerte, attire le desespoir.

ceſte beſaſſe qu'vn Cynique a laiſſé choir en fuyant ? Qu'y à t'il dedans? Ne ſont-ce point des lupins, ou des liures, ou du pain bis? LIBRE-PROPOS. Nenny : mais c'eſt de l'or, des ſenteurs, [e] vn couſteau de Sacrificateur, vn miroir, & pluſieurs dez. LA PHILOSOPHIE. O quel galand ! Eſtoient-ce là les outils de ta profeſſion? Eſtois-tu bien ſi effronté, que de deſguiſer ainſi ta pauureté, faire meſtier d'injurier vn chacun, & d'enſeigner les autres? LIBRE-PROPOS. Vous voyez maintenant deuant vous quels ils ſont. Au demeurant c'eſt à faire à vous, de penſer aux moyens de deſraciner cet erreur, & de cognoiſtre les gens de bien entr'eux. Informe-t'en au vray, car c'eſt ton intereſt, de peur que le menſonge ne te ſurmonte, & que les meſchans venans à ſe meſler parmy les bons ne puiſſent eſtre cognus. LA VERITE'. Nous deuons en cecy, ſuiure le bon aduis de Libre-propos, puis qu'il me ſemble eſtre homme de bien, & nous porter de l'affection ; veu meſme qu'il te reuere ſur toutes choſes. Qu'il prenne donc la Ruſe auec luy, & s'en aille treuuer tous ceux qui ſe vantent de philoſopher. Qu'il donne vne couronne d'oliuier au vray Philoſophe, & vne place & penſion au Pritanee. Que s'il en rencontre quelqu'vn, (comme il y en a *pluſieurs*) qui faſſe ſemblant de l'eſtre, qu'il deſchire ſa robbe *rapieçee*, [f] *& luy raze la barbe auec vn razoir tragique*, [g] *puis le marque au front*, ou le bruſle entre les deux ſourcils, & *luy imprime auec vn fer chaud la figure d'vn Renard, ou d'vn Singe*. LA PHILOSOP. O que tu parles bien, Verité! La Ruſe eſprouuera telles gens, comme les Aigles font leurs petits, non pas, par Iupiter, en leur faiſant regarder le Soleil, pour voir *s'ils* pourront ſouffrir l'eſclat de la lumiere, ains en leur preſentant de l'or, de la gloire, & de la volupté. Car quiconque meſpriſera ces appaſts, & ne daignera ſeulement de les regarder, il aura la couronne d'oliuier. Mais celuy que tu verras y auoir les yeux colez deſſus, & ietter les mains ſur l'or, va le marquer tout auſſi-toſt, apres luy auoir premierement raſé la barbe. LIBRE-PROPOS. Ces choſes ſeront accomplies ſelon ton deſir, ô Philoſophie, & tu ne tarderas gueres d'en voir pluſieurs des-leurs portans la marque d'vn Singe, ou d'vn Renardeau; mais bien peu de couronnez. Que ſi c'eſt ton plaiſir, ie t'en rameneray icy quelques-vns. LA PHILOS. Que dis-tu? pourras-tu bien ramener ceux qui s'enfuyent? LIBRE-PROPOS. Ouy vrayement, s'il plaiſt à la Preſtreſſe de me preſter vn peu ceſte cordelette & cet hameçon, qu'vn peſcheur de Pyree à conſacré au Temple. LA PRESTRESSE. Tien, prens-les, enſem-

Le menſonge a quelquesfois de la force quand on le laiſſe prendre pied trop auãt.

On cognoiſt les hommes par l'eſſay qu'on en faict.

ble le roſeau, afin que tu ayes tout l'eſquipage. LIBRE-PROPOS. Ne pourras-tu pas encore m'accommoder de quelques figues ſeiches, Preſtreſſe, & de tant ſoit peu d'or? LA PRESTRESSE. Voilà ce que tu demandes. LA PHILOS. Que veut faire cet homme-cy, ie penſe qu'il ſe mocque? LIBRE-PROPOS. Ie veux amorçer l'hameçon auec vne figue & de l'or; puis me tenant aſſis ſur la muraille le ietter dans la ville. LA PHILO. Quoy, Libre-propos, as-tu reſolu de peſcher des pierres dans la mer? LIBRE-PROPOS. Silence, Philoſophie, attends vn peu la peſche. O Neptune le marinier, & toy Amphitrite ſa bien-aymee, enuoyez-nous, ie vous prie, force poiſſons! Vrayement ie vois vn grand Loup! Ah, c'eſt pluſtoſt quelqu'autre monſtre? LA VERITE'. Non, non, c'eſt vn chat: Vous diriez qu'il nage apres l'hameçon: Il a flairé l'or; il eſt deſià proche; il l'a touché, le voilà pris, tirons-le. LIBRE-PROPOS. Empoigne auec nous le cordeau, Ruſe, il eſt à nous: Voyons quel poiſſon c'eſt, braue Dame? Comment il baaille? Hercule! quelles dents, qu'eſt-cecy? N'as-tu point eſté pris, galand, pendant que tu courois à l'entour de ces rochers? Sans doute, penſant faire quelque butin en cachette, tu es demeuré pour la proye: mais maintenant pour punition, nous te pendrons par les aiſlerons. Tirons hors l'amorce & l'hameçon: le voilà vuide: Sans doute il a englouty deſià la figue & l'or. DIOGENE. Par Iupiter il a vomy, les voilà. Amorçons-en d'autres encores. LIBRE-PROPOS. Voilà qui va bien; Que dis-tu maintenant, Diogene? Ne cognois-tu pas ce galand, & n'eſt-il pas des tiens? DIOGENE. Nenny vrayement. LIBRE-PROPOS. A quel prix le mettrons nous? C'eſt celuy-là que n'agueres nous auions eſtimé deux oboles? DIOGENE. Encore eſtoit-ce trop, car il eſt inciuil & groſſier, & ſi n'a ny bonté, ny valeur. Iette-le moy de la roche en bas la teſte premiere, & deualle l'hameçon pour en tirer vn autre. Mais garde bien, Libre-propos, que le roſeau venant à ſe recourber ne ſe rompe. LIBRE-PROPOS. Ne te mets point en peine, Diogene, car ils ſont fort petits & legers. DIOGENE. Par Iupiter, ils ne peſent vrayement gueres, & ſont ignorans, toutesfois ie ne laiſſe pas de tirer. LIBRE-PROPOS. Dieux! qui eſt cet autre icy, auſſi large que ſi c'eſtoit quelque poiſſon ouuert par le milieu? Vrayement c'eſt vne Pſette, laquelle s'eſt frottee à l'hameçon, & l'a par apres englouty. La voilà priſe. DIOGENE. O quel galand voicy! Qui eſt il? LIBRE-PROPOS. Il ſe dit eſtre Platonique. PLATON. Et quoy, meſchant, tu accours donc à l'or? LIBRE-PROPOS. Que t'en ſemble, Platon? Qu'en ſe-

Il ne fait pas bō s'accrocher à vn hameçon d'or, car ſouuent on y demeure pendu par le bout.

rons-nous? PLATON. Qu'on le precipite tout maintenãt du haut de la roche en bas. DIOGENE. Iette l'hameçon pour en prendre vn autre. LIBRE-PROPOS. O que i'en vois vn beau qui s'approche; il ſemble eſtre au fonds de l'eau, eſt tachetté de diuerſes couleurs, & a des rayes d'or ſur le dos. Ne le vois-tu pas, Ruſe; il faict l'Ariſtote? Le voicy qui vient: Il s'en retourne? Rien moins, il regarde encore fixement: Il reuient; il a englouty l'amorce; il eſt pris. Ne le cognois-tu point? ARISTOTE. Ne me demande pas celà, Libre-propos, càr ie ne ſçay qu'il eſt. LIBRE-PROPOS. Le ietterons-nous encore du haut du rocher en bas, Ariſtote? DIOGENE. Regarde icy, ie te prie, ie vois pluſieurs poiſſons de meſme couleur, eſpineux & aſpres par le deſſus, & qui ſont plus picquants que des heriſſons. Nous en auons bien faute: mais il ſuffira que nous en tirions ſeulement vn de la trouppe. Voilà le plus fretillard d'entr'eux qui mord l'hameçon. LA RVSE. Aſſieds toy, ſi tu me crois, puis enueloppe premierement auec du fer vne bonne partie du bas de la cordelle, de peur qu'ils ne la rongent auec les dents, & engloutiſſent l'or. LIBRE-PROPOS. Me voilà donc aſſis: O Neptune, ſois fauorable à ma peſche! Holà, holà, ils ſe combattent pour ſçauoir lequel des deux aura l'amorce; les vns ſe ſont aſſemblez à trouppes, & rongent la figue; les autres s'amuſent à engloutir l'or. Voilà qui ne va pas mal. Il y en a vn gros qui eſt pris. Viençà, dy moy de qui tu portes le ſurnom? Mais ne ſuis-je pas bien ſot de vouloir contraindre vn poiſſon à parler, ſans conſiderer que tels animaux ſont muets? Au demeurant, Ruſe; dy moy, ie te prie, qui eſt le maiſtre de ceſtuy-cy? LA RVSE. C'eſt Chryſippe que tu vois. LIBRE-PROPOS. I'entends bien ce que tu veux dire; c'eſt parce que l'or conuient bien au nom. Ie te conjure par Minerue, Chriſippe, de me dire ſi tu cognois ces perſonnes, & ſi tu leur apprens ceſte doctrine? CHRISIPPE. Tu me fais, par Iupiter, vne faſcheuſe demande, Libre-propos. Penſes-tu que ie me ſerue de telles gens? LIBRE-PROPOS. A ce que ie vois tu es vn grãd perſonnage, Chriſippe; Il faut faire paſſer le pas à ceſtui-cy comme aux autres: Car puis qu'il eſt ſi picquant, il faudroit craindre ſi on le mangeoit, qu'il n'eſcorcheaſt le goſier. LA PHILOSO. C'eſt aſſez peſché, Libre-propos, quittons là ce meſtier, de peur que, comme il aduient ſouuent, quelqu'vn de ces poiſſons ayant arraché l'or & l'hameçon, ne vienne à s'eſchapper, & que la preſtreſſe ne s'en prenne à toy. Par ainſi, allons nous en pourmener: Auſſi eſt-il tantoſt temps que vous autres vous en retourniez d'où vous

L'Auare engloutit l'hameçon d'or, & ſe reſerue le cordeau.

eſtes venus, afin que vous ne paſſiez le terme qu'on vous a preſcrit. Quant à toy, Libre-propos, va-t'en auec la Ruſe, pour couronner, ou marquer vn chacun ſelon ſon merite, comme ie vous ay deſià ordonné. LIBRE-PROPOS. Nous y allons, Philoſophie. Adieu bons perſonnages; nous partons d'icy pour executer ce commandement. Mais ie te demande, Ruſe, où faudra-t'il premierement aller? Sera-ce'en l'Academie, ou bien au Stoa. Commençons au Lycee: Il n'y a point de danger. Si ſçay-je bien pourtant qu'en quelque endroict que nous arriuions, nous aurons plus grand beſoin de fers chauds, que non pas de couronnes.

ANNOTATIONS.

a *Voir eſcouler l'eau.*] Les Anciens ſe ſeruoient de certains horloges d'eau, & les Aduocats plaidoient touſiours iuſques à ce qu'elle eſtoit eſcoulee.

b *Piquile.*] Place d'Athenes, où l'on faiſoit les funerailles de ceux qui eſtoient morts à la guerre. Elle eſtoit ainſi nommee, pour la grande varieté d'hiſtoires qui s'y voyoient depeintes.

c *Le Temple d'Eſculape.*] Le principal Temple conſacré à ce Dieu eſtoit hors la ville de Rome en l'Iſle du Tibre; dequoy Plutarque rend la raiſon en ſes queſtions Romaines. On y mettoit des chiens à l'entree, parce qu'il auoit eſté allaicté par vne chienne. Ceux qui ſe portoient mal, faiſoient porter leur lict dans ce Temple pour y receuoir gueriſon.

d *Le Temple des freres Iumeaux.*] Il entend parler de Caſtor & de Pollux, lequel fut rebaſty par Lucius Metellus des deſpouilles de l'ennemy. Bien que ce Temple fut conſacré aux deux freres, on n'en parloit iamais qu'au nom de Caſtor. D'où vient que nous liſons dans Suetone, que Marcus Bibulus, Collegue de C. Ceſar en ſon Conſulat, s'aduiſant qu'on attribuoit à Ceſar toute la magnificence des jeux qu'il faiſoit en public à ſes propres frais, il ſouloit dire que le meſme luy aduenoit qu'a Pollux, c'eſt à dire, qu'on ne parloit que du Conſulat de Ceſar, comme du Temple de ceſtuy-cy, bien qu'ils fuſſent deux.

e *Vn conſteau de Sacrificateur.*] Il eſtoit de moyenne longueur, & auoit le manche d'yuoire, tout rond, & ſemé de petits cloux. Le ſouuerain Pōtife, & les Vierges Flaminiennes s'en ſeruoient aux Sacrifices.

f *Luy raze la barbe.*] Ceux qui faiſoient iadis profeſſion de la Philoſophie, ſouloient porter vn long manteau, & la barbe mal-peignee & fort longue, s'eſtimans eſtre de grāds Docteurs: pourueu qu'on les fit paroiſtre en cet eſquipage. Mais ce n'eſtoit pas là le principal poinct de la Philoſophie, comme le monſtre Lucian, lors qu'il introduict vn Philoſophe de meſchante vie, auquel il faut razer la barbe pour punition. Ronſard a traduict du Grec ce plaiſant Epigramme ſur ceſte matiere.

Si porter grand' barbe au menton,
Nous faict Philoſophes paroiſtre,
Vn bouc barbaſſe pourroit eſtre
Par ce moyen quelque Platon.

g *Puis le marque au front.*] Les Anciens auoient de couſtume de marquer les calomniateurs ſur le front auec vn fer chaud, comme Ciceron l'a tres-bien remarqué. *Oratio pro Roſcio Amerino.*

LA

LA NAVIGATION, OV, LE TIRAN.

CARON.

IL y a jà long temps, ô Clothon, que le vaiſſeau tout preſt & eſquippé nous attend pour partir: La ſentine eſt deſià vuidee, le maſt dreſſé, les voiles tenduës, & les auirons rangez chacun en ſa place. Tellement qu'il ne tient pas à moy que nous ne tirons l'ancre pour deſmarer. Il n'y a que Mercure, que nous attendions des premiers, qui nous cauſe ce retardemẽt. Nous deurions deſià auoir fait trois voyages, & tu vois neãtmoins qu'il n'y a perſonne dans noſtre barque. Le iour s'en va paſſé, ſans que nous ayons encore gaigné vne ſeule obole, & ie ne doute point que Pluton ne m'attribuë la cauſe de ce ſejour. Ie penſe, pour moy, que ce braue conducteur des Ombres a beu ſur terre de la fontaine d'oubly, & qu'il ne ſe reſſouuient plus de retourner à nous. Ce qui me faict croire, ou qu'il s'exerce à la lutte auec quelques ieunes gens, ou qu'il joüe de la harpe, ou qu'il s'amuſe à faire des comptes faiſant trophee de ſes menſonges, ſi ce n'eſt qu'en retournant il deſrobbe quelque choſe comme il a de couſtume: Car le larrecin eſt le meſtier, auquel il ſe plaiſt le plus. CLOTHON. Que ſçais-tu, Caron, ſi Iupiter, ſon Seigneur & ſon Maiſtre, ne le detient point là haut, & s'il ne luy commande point quelque choſe pour mettre à execution? CARON. Celà n'empeſche pas qu'ayant reçeu ſes commãdements, il ne ſe doiue rendre icy pour nous aſſiſter. Mais ie vois bien que c'eſt la principale cauſe de ſon retardement eſt, que nous n'auons à manger icy qu'vn peu de mauue, des offrandes de vin, des hoſties, & des victimes, & autres telles viandes de peu de ſaueur: outre que nous ne voyons icy que nüages, & tenebres; mais au Ciel tout y eſt clair & ſerain: on n'y boit point d'autre breuuage que de l'ambroſie, & ie penſe que ces delices arreſtent Mercure: Car quand il part d'auec nous, il s'enuole, comme s'il ſortoit d'vne obſcure priſon: Mais lors qu'il faut qu'il retourne, c'eſt merueille comme il vient lentement & à petit pas. CLOTHON. Ne te faſche point, Caron, ains voy comme il s'approche de nous, & amene des ombres à trouppes. Tu peux voir cõme il en chaſſe de ſa verge vn grand nombre deuant luy. Mais n'en

L'Autheur repreſente icy ſous vne narration fabuleuſe, quel eſt le ſalaire de la vertu, & quelle la punitiõ du vice.

Au Ciel tout y eſt reſplandiſſant & ſerain.

vois-je point vn en la troupe qui eſt enchaiſné? N'en vois-je point vn autre, qui ne ceſſe de rire? Vn autre qui porte ſa beſaſſe penduë au col, & vn baſton à la main? Conſidere vn peu ſon regard hideux, ſa face ſeuere, & comme il pouſſe & haſte les autres de marcher deuant luy. Ne vois-tu pas encore Mercure qu'il fond tout en ſuëur? regarde comme il a les pieds poudreux, & le front ſi moite, qu'à peine peut-il auoir ſon haleine: Que veut dire cecy, Mercure? D'où te vient ceſte eſmotion? Tu nous ſembles fort troublé? MERCVRE. Que me pourroit-il eſtre aduenu autre choſe, Clothon, ſi ce n'eſt que pourſuiuant ce meſchant icy, il m'eſt preſque eſchappé des mains, & m'a tant trauaillé, que tout ce que i'ay peu faire, ç'a eſté d'aborder aujourd'huy à ceſte barque. CLOTHON. Mais qui eſt il, & que veut il dire de taſcher de s'enfuyr ainſi? MERCVRE. Son faict eſt deſcouuert; c'eſt parce qu'il cuidoit viure plus long temps qu'il n'a peu. Sa grande detreſſe me faict inferer que c'eſt quelque Roy, ou quelque Tyran. CLOTHON. Helas eſt-il bien ſi fol, qu'il penſe eſchapper, quand le fil de ſa vie eſt coupé? MERCVRE. Que dis-tu, s'il penſe eſchapper? Ie t'aſſeure que ſi celuy qui tient ce baſton en main ne m'euſt aſſiſté, & ſi nous ne l'euſſions garotté à toute force, il ſe fut ſauué? Car depuis qu'Atropos me l'a liuré, il n'a ceſſé de ſe mutiner le long des chemins, ſi bien que ſe roidiſſant de pied ferme, nous auons eu toutes les peines du monde, pour l'amener iuſques icy. C'eſt la verité que ſouuent il nous ſupplioit de le laiſſer aller, auec promeſſe qu'il nous recognoiſtroit: mais ie ne le quittay iamais, voyant que ſa demande eſtoit abſurde, & impertinente: Si eſt-ce pourtant qu'eſtant venu iuſques à la porte, où, ſelon ma couſtume, ie donnois par compte au Iuge Eacus les ames que ie menois auec moy, comme il les comptoit, ſuiuant l'ordre que ta ſœur les luy enuoyoit, ce perfide nous eſchappa cauteleuſement. Ce qui fut cauſe qu'Eacus voyant qu'il en manquoit vn de ſon compte, ſe tourna ſoudain vers moy, & me dit; Mercure, ne practiquez pas en tous lieux vos larrecins accouſtumez? Qu'il vous ſuffiſe de faire de ſemblables traicts au Ciel; ce n'eſt pas à l'endroict des eſprits infernaux, qu'on doit vſer de trõperie? Tu vois que le nombre ſe monte à mille & quatre, ainſi que le porte la liſte, & ie treuue qu'il s'en manque vn, ſi pour ton excuſe tu ne veux dire qu'Atropos t'ayt trompé. D'abord ce langage me fit rougir de honte, & me reſſouuenant de la peur que iauois euë en chemin, qui me faiſoit regarder de part & d'autre, ie treuuay que ce meſchant

C'eſt vn eſpoir bien freſle que celuy de la vie.

s'en eſtoit fuy; à cauſe dequoy ie rebrouſſay chemin à la haſte vers le mont Tenarus: Ce bon homme que vous voyez m'a volontiers accompagné, & nous auons tant couru qu'en fin ie l'ay attrapé ſur ce mont, s'eſtãt peu fallu qu'il ne nous ayt eſchappé du tout. CLOTHON. Or çà, Caron, nous accuſions n'agueres Mercure de pareſſe? CARON. Pourquoy tardons nous icy dauantage, il ſemble que nous n'y ayons pas aſſez demeuré? CLOTHON. Qu'on entre dedans pendant que ie me tiendray icy à l'entree auec mon roolle, pour remarquer tous ceux qui y entreront, & pour recognoiſtre de quel pays ils ſont, & de quelle mort ils ont finy leurs iours. Pour toy, Mercure, reçois-les tous, & les mets chacun en ſa place ſelon l'ordre qu'il faudra tenir. Prens ces petits enfans, & les y iette dedans tous les premiers: car ſi ie les interroge, ils ne ſçauront quelle reſponſe me faire? MERCVRE. Tien, nautonnier: en voilà trois cents de nombre, outre ceux que les peres & les meres ont expoſez à l'aduenture. CARON. Dieux quelle abondance! Tu es le ſeul, auquel il appartient de mener des ombres: mais il me ſemble que tu nous apporte icy des raiſins qui ne ſont pas meurs. MERCVRE. *Quoy, Clothon, veux-tu que ie t'amene ceux pour leſquels on ne pleure point?* CLOTHON. Entends-tu parler de *ces vieillards que voilà?* Qu'ay-je affaire de me rompre la teſte à *les interroger* de ce qui s'eſt faict depuis le temps d'Euclide iuſques à preſent? Vous autres qui auez paſſé ſoixante ans approchez vous, & venez icy. Mais ie te demande que veut dire qu'ils ne ſonnent mot? Ont-ils les aureilles eſtouppees de mouſſe, qu'ils ne puiſſent ouyr quand on les appelle à haute voix, ie crois qu'il me les faudra faire apporter dans la barque. MERCVRE. Tenez, Dame Clothon, en voilà trente-huict tous fleſtris de vieilleſſe, & preſque ennuyez de viure. CLOTHON. Par Iupiter, tu ne dis que la verité, & à les voir, on diroit que ce ſont des raiſins ſechez au Soleil. Holà, Mercure, fais moy venir icy tous ceux qui ſont morts de bleſſure. Or-çà, dictes moy, vous autres, de quelle mort auez vous finy vos iours? C'eſtoit vn arreſt du deſtin, qu'il en deuoit hier eſtre tué quatre-vingts en la guerre que font les Medes, & entr'autres Gobaret le fils d'Oxearte. MERCVRE. Ils ſont tous icy, & de plus en voilà ſept, que la paſſion d'amour a faict mourir de leur propre main. CLOTH. Le Philoſophe Theagene, qui eſtoit du nombre de ceux-cy, s'eſt couppé la gorge luy meſme, ne pouuant iouyr d'vne courtiſane de la ville de Megare, pour laquelle il bruſloit d'amour. MERCVRE. Tenez le voilà.

Quand la mort nous menace ſans nous toucher, elle ſe joüe de nous pour nous ſurprendre.

Tous excez ſont vicieux, & principalement ceux de l'amour.

CLOTHON. Où ſont ceux qui ſe ſont entretuez pour auoir vn Empire ſur tous? MERCVRE. Ils ſont icy. CLOTHON. Où eſt l'adultere que ſa femme a fait mourir? MERCVRE. Le voilà. CLOTHON. Ceux qui ont eſté condamnez en Iuſtice, qu'ils viennent icy, i'entends ceux qui ont enduré mille ſupplices, ſur tous les membres de leurs corps, & qu'on a pendus au gibet. Qu'on m'amene auſſi les ſept autres pauures hommes, qui ont eſté tuez par les gens-d'armes, & par les voleurs? MERCVRE. Vous les voyez là: Ce ſont ceux qui ſont tous navrez. Ne voulez-vous point auſſi que ie vous amene des femmes auec eux? CLOTHON. I'en ſuis contente, & que tu m'amenes auſſi ceux qui ſe ſont noyez, ceux qui ſont morts de la fieure, & le Medecin Agatocles nommé Cyniſtus, cet aualleur d'œufs frais, qui ne viuoit que du ſoupper d'Hecate, c'eſt à dire, du relief des banquers, & qui auoit reſolu de ſe faire mourir en auallant vne ſeiche cruë. CYNISTVS. Me voicy, tres-puiſſante Clothon, ie ne ſçay en quoy i'ay iamais offenſé voſtre Majeſté, pour m'auoir laiſſé traiſner ma vie ſi long temps au monde? C'eſt toy qui as prolongé mes iours, ſans que i'en aye peu couper le fil que tu tramois? CLOTHON. C'eſtoit mon plaiſir que tu demeuraſſes encore quelque temps à cognoiſtre les vices des hommes, & que tu en fuſſe le Medecin. Mais tu ſois maintenant le bienvenu: entre dans la barque. CYNISTVS. Ie n'y entreray point, que ceſtuy-cy n'y ſoit ietté pieds & mains liez, car i'ay peur que par ſes prieres il ne nous eſchappe. CLOTHON. Sus-donc, que ie voye quel il eſt? MERCVRE. C'eſt le Tyran Megapante, fils de Lacidas. CLOTHON. Entre dedans, & vn peu plus auant. MEGAPANTE. Helas, Reyne Clothon, ie te prie que ie ne mette point les pieds là dedans: permets-moy pluſtoſt de retourner ſur terre auec les viuans. Si tu m'oblige de tant, ie te promets, foy de Prince, que ie ne tarderay gueres, & reuiendray ſans qu'aucun me vienne rappeller. CLOTH. Pourquoy deſires-tu tant de reuiure? MEGAP. Parce que i'ay laiſſé vne maiſon imparfaicte; à cauſe dequoy, ie te prie inſtamment qu'il me ſoit loiſible de la paracheuer. CLOTH. Tu te mocques, ne laiſſe pas de monter. MEGAP. O Deeſſe Filandiere, ie ne te demande pas vn long terme; permets ſeulemẽt que ie puiſſe arreſter vn ſeul iour, pendant lequel i'aye loiſir de dire à ma fẽme ce qu'elle doit faire de mon argent, & luy mõſtrer les threſors que i'ay enterrez. CLOTH. Tu perds le temps; I'ay reſolu que tu entreras dans ce batteau. MEGAP. Helas, faut-il que ie laiſſe tant d'or miſerablement perdu? CLOTHON. Ne t'en ſoucie

Il n'eſt pas beſoin que la mort nous prenne au mot toutes les fois que nous l'inuoquons.

point : car Megades, fils de ta sœur, en jouïra. MEGAP. O mal-heureux que ie suis, i'ay esté bien lasche que ie ne l'ay tué! C'est le plus grand de mes ennemis. CLOTH. C'est luy mesme qui te suruiura quarante ans, & qui aura aussi toutes tes maistresses, toutes tes robbes, & toutes tes richesses. MEGAP. Vous me faictes tort, Clothon, de donner mes biens à des personnes qui me veulent le mal de la mort, & qui m'ont autres-fois dressé des embusches? CLOTH. Pensés-tu que Megades ne soit pas aussi digne d'auoir des thresors, que tu as eu ceux de Cidimachus, lequel mourant du coup mortel que tu luy auois donné, tu meurtris encores en sa presence ses propres enfans? MEGAP. Tous ces biens m'appartenoient dés lors. CLOTH. Tu n'en iouïs donc plus maintenant? MEGAP. Escoutez ie vous prie, Clothon, ce que ie vous veux dire en secret, & sans que nul autre le sçache que vous & moy. Vous autres Ombres, retirez vous vn peu à l'esquart. Si c'est de vostre bon plaisir de me laisser aller, ie vous promets de vous donner mille talens du plus fin or. CLOTH. Tu es bien fol de penser encor à ton or, & à tes talens. MEGAP. Si tu m'octroyes ce que ie te demande, ie te donneray en outre deux grandes coupes d'or, que ie gaignay quand Cleocrite mourut de ma main, chacune desquelles pese cent talens, & est de pur or. CLOTH. Empoignez moy ce galand, puis qu'il ne veut entrer de son bon gré. MEGAP. Ie vous asseure, Messieurs, que les murailles de l'vne de mes villes demeurent imparfaictes, & plusieurs vaisseaux commencez, que si i'eusse seulement vescu cinq iours tout s'en alloit faict. CLOTH. Tout celà ne te sert de rien. MEGAP. Qu'on m'accorde à tout le moins ceste autre petite demande. CLOTH. Quelle? MEGAP. Que ie viue sur terre, iusqu'à ce que i'aye subjugué les Pisidiens, rendu mes tributaires les Lydiens, & que ie me sois faict dresser vn magnifique tombeau, où mes exploicts heroiques & victorieux soient representez, comme il appartient à vn Empereur de ma sorte? CLOTH. Ce que tu me demandes, n'est pas vn ouurage d'vn iour, & il t'y faudroit employer plus de vingt ans. MEGAP. Ie donneray bõne & suffisante caution qui respondra pour moy de mon peu de sejour, & de mon retour. Que s'il en est besoin, ie vous lairray icy Agapetus en hostage. CLOTHON. N'es-tu pas bien meschant de vouloir dõner pour pleige celuy, que tu laisses ton heritier, & ton successeur apres ta mort? MEGAP. C'estoit bien là mon dessein, mais ie m'en dédis maintenant. CLOTH. Ne te soucie, tu le verras tost çà bas aussi bien que toy, lors qu'il sera tué de la main de celuy

L'Auare amasse des biens pour nourrir des viperes.

Toutes les creatures naissent auec vn instinct naturel de prolonger leur vie.

qui tient ton ſceptre à preſent. MEGAP. Pour le moins ne me refuſe point ceſte demande? CLOTH. Que requiers-tu encore de moy? MEGAP. C'eſt que ie deſire ſçauoir en quel eſtat ſont mes affaires, depuis que i'en ay delaiſſé le ſoing? CLOTH. Ie te le diray, puis que tu le veux; mais ie ſçay bien que tu en ſeras faſché quād tu le ſçauras. Premieremēt ton eſclaue Midas eſpouſera ta fēme de laquelle il auoit deſià abuſé. MEGAP. Quoy, ſeroit-il bien poſſible que ce meſchant ſe mariaſt auec ma femme, pour l'amour de laquelle ie l'ay mis en liberté? CLOTH. Ce n'eſt pas tout: Sçaches encore que ta fille ſera l'vne des maiſtreſſes de celuy qui par tyrannie t'a rauy ton Royaume: Et que toutes les ſtatuës qu'on auoit erigees à ton nom, ont eſté deſmolies, & ſont auiourd'huy la fable du peuple. MEGAP. Mais n'y a t'il perſonne de mes amys qui prenne ceſte cauſe en main? CLOTH. Où le treuueroit-on, veu que tu n'en acquis iamais vn ſeul? C'eſt la verité qu'il y en a pluſieurs qui adorent les Roys, cōme Dieux, & qui loüent tous leurs dits & faicts; mais c'eſt, ou de peur de perdre les biens acquis, ou pour l'eſperance qu'ils ont d'en attrapper de nouueaux. Vn Roy n'a que bien peu d'amys, mais beaucoup de ſeruiteurs qui s'accommodent au temps. MEGAP. Si ay-je veu ſouuent, que quand mes amys eſtoient au feſtin, ils beuuoient tous à ma ſanté, & me ſouhaittoient à haute voix abondance de biens. Tellement qu'ils ne iuroient tous que par mon nom, & n'y en auoit pas vn qui ne s'offriſt à mourir pour moy. CLOTH. Tu es mort pour auoir ſouppé chez l'vn de tes amys, où tu beus le dernier breuuage qu'on t'y auoit appreſté, & qui t'a enuoyé çà bas. MEGAP. C'eſt ſans doute ce que ie ſentis ſi amer: Mais à quelle intention ce mien amy m'empoiſonnoit-il? CLOT. Tu t'enqueſtes de trop de choſes: Il y a deſià long tēps que tu deuois eſtre dedās la bārque. MEGAP. I'ay encor vn petit ſcrupule à te communiquer, qui me fait deſirer de reuiure plus que choſe du monde. CLOTH. C'eſt quelque choſe d'importance, ſelon mon aduis. MEGAP. Tu dois ſçauoir que ſur le ſoir, mon valet, nommé Carion, ferma la porte de mon cabinet, où i'eſtois couché tout de mon long, comme vne perſonne de qui on ne ſe ſoucie plus, & prit Glicerium ma maiſtreſſe, qui long temps auparauant eſtoit, comme i'eſtime, en ſes bonnes graces; laquelle il ſe mit à baiſer, & embraſſer fort eſtroictement: Et quand il en eut faict à ſon plaiſir, il tourna ſes yeux ſur moy, & me tint ce langage. C'eſt toy, meſchant, qui m'as battu ſi ſouuent: & ce diſant, il m'arrachoit les cheueux, & à force de me choquer

Les Grands ont plus de flatteurs que d'amis.

O le mauuais augure, quand le valet veut marcher de pair auec ſon Maiſtre!

la teſte, il me l'a meurtrit toute, me faiſant mille boſſes. Apres m'auoir ainſi battu, il me cracha à la face: & comme il s'en retournoit, il prioit les Dieux qu'ils m'enuoyaſſent aux Enfers auec les damnez. O que i'eſtois pour lors en grande colere! Mais parce que mon corps s'en alloit mourant, & eſtoit tout glacé, il me fut impoſſible de m'en venger. Quād la meſchāte ouyt le bruict que faiſoient ceux qui accouroient pour me voir, elle fit ſemblant de reſpandre des larmes pour moy, & ſe mouillant les yeux de ſaliue, elle ne ceſſoit de crier & de cōtre-faire la deſolee. Mais, ſi ie le tiēs iamais! CLOT. Quitte moy ces menaces, & te delibere de paſſer; car il eſt temps que tu ailles deuant le Iuge. MEGAP. Mais, qui ſera l'homme ſi hardy que d'oſer prononcer vn arreſt contre vn Roy? CLOTH. Ce ſera bien pluſtoſt contre vn ombre, qui aura pour Iuge Radamante, qui te iugera ſelon l'équité, comme tu l'apprendras par l'experience, & pourtant ne retardes plus icy? MEGAP. Fais-donc eſchange de ma condition auec celle d'vn homme priué, & me rends tel, que le moindre de ces pauures que voicy: ou ſi tu veux, eſclaue, au lieu de Roy que i'eſtois; pourueu que tu me permettes de retourner en vie. CLOTHON. Où eſt celuy qui porte vn baſton? Et toy, Mercure, prenez moy ce galand par les pieds, & le trainez dedans; car auſſi bien vois-je qu'il n'y entrera iamais de ſon bon gré. MERCV. Suy moy tout maintenant, meſchant, qui auois ſi grande enuie de t'eſchapper: Prens-le, battelier, & appelle quelqu'vn à ton ayde, afin que vous le liez eſtroictement au maſt du nauire. MEGAP. C'eſt la raiſon que ie ſois aſſis au lieu le plus honnorable. CLOTH. Pourquoy donc? MEGAP. Parce que, par Iupiter, i'ay commandé en Roy, & ay eu pluſieurs gens-d'armes & ſatellites pour garde de ma perſonne. CLOTH. O que ton valet Carion faiſoit biē de t'arracher les cheueux, puis que tu es ſi mutin, & ſi faſcheux! Tu eſpreuueras bien maintenant vne autre maniere de traictement: Car tu ſeras frotté du baſton que porte Cyniſtus. Frappe, frappe deſſus, hardiment. MEGAP. Quoy, Cyniſtus, m'oſerois-tu bien frapper d'vn baſton? Ie ne te traictay pas ainſi n'agueres, quand ie te fis ſeulement attacher au gibet, pour m'auoir dit vne parole trop libre, & qui ne me plaiſoit pas beaucoup. CLOTH. Et pour celà meſme tu demeureras lié au maſt du nauire. MYCILLE. Dy moy, Clothon, as-tu perdu la ſouuenance de moy? Eſt-ce parce que ie ſuis pauure, qu'il me faut entrer tout le dernier dedans la barque? CLOTHON. Mais, qui es-tu? MYCILLE. Ie ſuis Mycille le ſauetier.

Vne meſchāte femme eſt l'abregé de toutes les ruſes du monde.

Le rang qu'on tient durant la vie & apres la mort eſt bien different.

CLOTHON. Voilà bien dequoy ſe faſcher, pour demeurer le dernier? Ne vois-tu pas combien de beaux preſens me promet ce Roy, ſi ie le veux laiſſer libre tant ſoit peu: C'eſt pourquoy ie m'eſtonne fort de ce que tu n'as vn meſme deſir. MYCILLE. Maiſtreſſe des deſtins, & la meilleure des Parques, s'il vous plaiſt de me donner audiance, ie vous diray en peu de mots, que ce ſalaire du Cyclope, ne me plaiſt pas beaucoup, quand il dit:

Tu ne peux eſperer que d'eſtre deuoré.

Car ſoit deuant ou apres, il faut franchir ce pas vne fois. Qu'on me paſſe le premier ou le dernier, il ne m'en ſoucie pas: veu que ie ne poſſede point de richeſſes à l'eſgal des Princes: Auſſi leur vie & la mienne ſont eſloignees, comme l'on dit, du Diametre entier. Le Tyran qui gouuerne mal le public, ayant eſté tout le temps de ſa vie craintif, & redouté d'vn chacun, endure vn cruel ſupplice, & eſt comme bourrelé en ſoy-meſme, quand il ſe void priué des plaiſirs & voluptez, auſquelles il a le cœur attaché, ſans l'en pouuoir deſgager. Il ſouffre, diſ-je, vn faſcheux tourment, quand il luy faut laiſſer ſes cheuaux, ſes palais, ſes mignons, & les belles Dames. Et bien qu'il luy ſoit facile de rompre ſes liens, ſi ne ſe peut-il contenir qu'il ne pleure, lors qu'il luy faut deſloger: Car encore que les Grands ſoient courageux & hardis, ils ſe treuuent neantmoins tous paoureux en ceſte voye qui conduict aux Enfers. D'où vient que le plus ſouuent ils tournent le dos, & taſchent d'eſtre long temps au monde, comme faiſoit ce miſerable Roy que voicy, lors qu'il retiroit les pieds en arriere, penſant de tromper la mort par ſes prieres. Quant à moy, qui ay touſiours eſté pauure, ie n'ay voulu apporter, ny auoir icy auec moy, ny royaume, ny palais, ny or, ny argent, ny meubles, ny monuments, ny ſtatuës: Mais auſſi-toſt qu'Atropos s'eſt monſtree à moy, i'ay ietté là mon aleine, enſemble ma courroye, qui me ſert à coudre ſur mes genoux, & ay ſeulement pris vne pantoufle, pour la ſuiure plus à l'aiſe. I'eſtois ſi contant de venir icy, que de haſte que i'auois, ie ne me ſuis donné le loiſir, ny de lier enſemble mes ſauates, ny de ſerrer ma poix, ny mon noir à noircir, tant ie me ſuis haſté de venir pour atteindre ceux qui eſtoient partis deuant moy, afin que ie les peuſſe recognoiſtre. Auſſi n'ay je rien laiſſé derriere qui me rappelle à ſoy. Iupiter m'eſt à teſmoin que ie ne vois rien icy bas, qui ne me ſoit extremement agreable. Et ce qui me plaiſt le plus entre-autres choſes, c'eſt que les degrez d'honneur y ſont égaux, & qu'aucun ne differe en rien de ſon voiſin: & ce que

Les delices du monde ont pl⁹ d'abſinthe que de miel.

Toutes morts ſont bonnes au pauure, qui met fin à ces maux en mourant.

ce que ie treuue de meilleur, c'eſt que l'argent qu'on y doit dés long temps ne s'y paye point. Toute froidure en eſt bannie, on n'y parle point de maladies, les grands ny battent pas les petits, on n'y paye point de tailles n'y d'impoſts; & bref çà bas tout y eſt calme, & paiſible. Au contraire il n'y a que deſordre là haut parmy les viuans: Ie ne vois point icy de pauures compagnons, qui ne rient, & point de riches qui ne pleurent. CLOTHON. Mais parce qu'il me ſemble que ie t'ay veu rire n'agueres, ie voudrois bien apprendre de toy, quel en eſt le ſubject. MICILLE. Sçache, puiſſante Deeſſe, que durant ma vie i'eſtois aupres du Roy Megapante, où ie remarquois ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit en ſa Court: & me croyois l'homme du monde le plus heureux, quād ie pouuois eſtre en ſes bonnes grāces, & me tenir pres de luy. Car toutes les fois que ie luy voyois porter ſes beaux habits de pourpre; quand i'admirois ſa vaiſſelle d'or toute enrichie de pierreries; quand ie regardois les pieds de ſon chalict maſſif, i'allois diſant par tout, que c'eſtoit là le plus heureux homme du monde. En outre, la fumee des mets delicats qu'on appreſtoit en ſa cuiſine me donnoit vn tel appetit, que l'eau m'en venoit à la bouche. Bref quand il ſortoit de ſon Palais auec vne Majeſté royale, il marchoit ſi pompeuſement, que ceux qui luy alloient au deuāt, s'en eſtonnoient: Et il me ſembloit à moy, que c'eſtoit le plus beau des mortels, & que ſa fortune ſurpaſſoit celle des autres Roys. Mais ſi toſt que la mort l'a priué de toutes ces delices, il a ſeruy de riſee à vn chacun, & a eſté faict la fable de tout le peuple. Sa grande ſottiſe n'a eſté plus ridicule à perſonne qu'à moy, qui parauant auois admiré ce mal-heureux monſtre d'homme, iuſques à m'en eſtonner, ne meſurant ſa felicité que par la fumee des viandes, & publiant qu'il eſtoit bien-heureux, pour le voir veſtu d'eſcarlatte, qui ſe fait du ſang des Tortuës qui ſont en la mer Laconique. Ie n'ay pas eu ſeulement le plaiſir à voir ceſtuy-cy, ains encores à cōtempler cet vſurier Gniphon, lequel pleuroit à chaudes larmes, & ſe repentoit de n'auoir joüy de ſes richeſſes, quand le loiſir le luy permettoit, eſtant decedé ſans en gouſter la douceur vne ſeule fois, ayant laiſſé pour heritier vn certain Rhodocare, qui eſt l'homme du monde le plus prodigue. Ie ne penſe iamais à celà, que ſoudain ie ne me prenne à rire, ſur tout, quand ie me reſſouuiens, comme durant ſa vie, on le voyoit touſiours ſeul, & couuert de meſchans haillons, auec vn viſage triſte, & plein de ſoucy. Ie me mocques encore de ce qu'il n'eſtoit riche que des doigts,

Au monde les choſes belles ſont les plus ridicules.

Ce que nous loüons auiourd'huy, nous le blaſmons demain.

deſquels il contoit ſes eſcus à milliers, les reduiſant en petite ſomme, pour en tirer de l'vſure ſur les particuliers, le ſuſdit Rhodacare s'en dõnant ſoudain apres du bõ tẽps. Mais pourquoy tardõs nous ſi long tẽps icy, & que ne deſtachõs nous le bateau pour paſſer outre? S'il y a quelqu'autre choſe qui ſoit digne de rire, nous en rirons à bon eſcient en paſſant l'eau, principalement quand nous verrons pleurer ce meſchant. CLOTHON. Monte, & entre dedans, afin que le batelier puiſſe leuer l'ancre. CARON. Qui eſt ceſtuy-cy, & où va t'il? Attens vn peu ſi tu veux: on te paſſera demain matin? MYCILLE. Serois-tu bien ſi mauuais, Caron, de laiſſer icy vne ombre, qui languit d'attendre ſi long temps? Fais en ce que tu voudras, ſi te promets-je que ie te feray adjourner deuant Radamant Iuge des Enfers. Helas, pauure que ie ſuis, il paſſe deſià ſans moy, & me laiſſe icy tout ſeul! Que ne me ietté-je dans l'eau pour le ſuiure à la nage? Puis que ie ſuis deſià mort, il n'y a point de danger que ie me noye; ie ne ſçaurois mourir vne autre fois? Il faut neceſſairement que ie me mette à la nage; auſſi bien n'ay-je pas la maille pour paſſer dans le batteau. CLOTHON. Que veux-tu faire, Mycille? Arreſte, il n'eſt pas deſtiné que tu paſſes ainſi. MYCILLE. Ne ſerez-vous pas bien eſtonnez de me voir delà l'eau, pluſtoſt que pas vn de vous? CLOTHON. Il ne le faut pas, te dis-je, Caron, deſtourne vn peu le batteau, & le prens. CARON. Il n'y a point de place au batteau pour s'aſſeoir, & tu vois bien toy-meſme, que tout y eſt plein. MERCVRE. Fais-le aſſeoir, ſi tu le treuues bon, ſur les eſpaules du Tyran. CLOTHON. Tu ne dis pas mal, Mercure. Monte donc, Mycille, & foule aux pieds le dos de ce meſchant homme. Pendant nous paſſerons tous ioyeuſement. CYNISTVS. Il me ſemble, Caron, qu'il eſt temps que ie te deſcouure mon affaire, & te confeſſe la verité du faict. Veux-tu que ie te die, ie n'ay pas vn meſchant denier pour te payer le paſſage, & ne m'eſt rien reſté que ceſte beſaſſe & ce baſton que tu vois? Mais s'il faut vuider la ſentine, ou tirer à la rame, ie le feray volontiers: Ie te promets que tu ne te plaindras point de moy, ſi tu me veux donner vne bonne & forte rame. CARON. Tire donc: Ie ſeray aſſez bien payé, ſi ie gaigne celà de toy. CYNISTVS. Y a t'il dãger de chanter pour encourager ceux qui rament? CARON. Par le Dieu Iupiter, ie penſe que tu ſçais quelque chanſon de batelier? CINISTVS. I'en ſçay aſſez: Mais vois tu que le bruict que ceux-cy font en pleurant, empeſche noſtre chant? LE RICHE. Helas que i'ay laiſſé de terres & de poſſeſſions! VN AVTRE. Mal-

Nous ne pouuons mourir qu'vne fois.

Tout le mõde ſe plainct au ſouuenir de la mort.

heureux que ie ſuis d'auoir quitté mes champs ſi fertiles, & ma belle maiſon! VN AVTRE. O que mes petits enfans auront du mal, & de pauureté! LE LABOVREVR. Helas, qui vendangera les vignes que i'ay n'agueres plantées! MERCVRE. Et toy, Micille, tu ne pleures du tout point? Ce n'eſt pas la couſtume de faire ce paſſage, ſans eſpandre des larmes. MICILLE. Vous auez raiſon, mais pour moy ie ne ſçaurois pleurer, ayant le vent ſi fauorable. MERCVRE. Au moins pour ne rompre la couſtume, gemy ſi peu que tu voudras. MICILLE. Vrayement ie pleureray donc, puis que tu le veux. Helas pauure homme, combien ay-je laiſſé de vieilles courroyes! combien de vieux patins! combien de ſauates! Ie ne ſeray plus deſormais ſi miſerable, que lors qu'il me falloit eſtre ſans boire, ny ſans manger, depuis le matin iuſques au ſoir. Ie ne ſeray plus l'hyuer ſans ſouliers, & demy-nud! Mes dents ne claqueteront plus de froid? Qui ſera heritier de mon aleine? Qui eſt-ce qui aura ma belle petite aiguille à trois quarres? Ay-je aſſez pleuré, Mercure? Or çà, peu s'en faut que nous ne ſoyons à bord. CARON. Sus, Meſſieurs, payez voſtre paſſage: Et toy, Micille contente moy, & me baille vne obole. MICILLE. Tu te mocques de moy, Caron, & ne pers pas moins ta peine de me demãder de l'argent, que ſi tu eſcriuois ſur l'onde: car auant que ie vinſſe icy, ie n'ay iamais ſçeu ſi vne obolle eſtoit ronde, ou quarree. CARON. I'ay vrayement faict auiourd'huy vn paſſage qui m'eſt de grand gain. Sortez maintenant hors du batteau. Ie m'en retourne paſſer des cheuaux, des bœufs, des chiens, & vn nombre infiny d'autres animaux. CLOTHON. Prens tous ceux-cy, Mercure, & les meine, ie m'en retourne delà l'eau, pour amener icy Indopater, & Hemitres, car ils ſe ſont entre-tuez, ſur le debat du partage de leurs terres. MERCVRE. Entrez tous, & me ſuiuez en trouppe. MICILLE. Dieux, quelle obſcurité eſt-ce que ie vois icy! Où eſt maintenant le beau ieune homme Megillus? Qui pourroit iuger icy, ſi la Dame Symmaque, eſt plus belle que Phryne? A ce que ie vois toutes choſes y ſont pareilles, & de meſme couleur. Mon caſaquin qui eſtoit n'agueres tout gras, ord, & ſale, eſt maintenant auſſi beau que la robbe de pourpre du Roy: car ſes habits & les miens ſont enuelopez de meſmes tenebres. Mais où eſt à ceſte heure Cyniſtus? CYNIST. Me voicy aupres de toy, Micille: allons enſemble ſi tu veux. MICILLE. Tu dis bien, baille moy la main droicte. Dy moy, mon amy, quand tu fus conſacré à la Deeſſe Eleuſine, c'eſt à dire à Ceres, qui eſtoit adoree au temple dans la

O qu'il eſt faſcheux, de ſortir du iour pour entrer dans les tenebres.

ville d'Eulisis en Grece, y voyois-tu chose semblable à celle-cy? CYNIST. La comparaison n'est pas mauuaise. Ne vois-tu pas ie ne sçay quelle femme, qui nous vient aũ deuãt auec vn flambeau, & nous regardant de trauers, elle semble nous menacer? Est-ce point la Furie Erinnis? MICILLE. Ie le pense, & son habit me le fait iuger. MERCVRE. Dame Tisiphone, prens icy ces quatre mille hommes, & plus. TISIP. Le Iuge Radamant vous attend il y a lõg temps. RAD. Amene les moy Erinnis; & toy, Mercure, comme c'est l'office de crieur public & messager, fais les tous entrer l'vn apres l'autre. CINIS. O Iuge Radamant, ie te prie à l'honneur de ton pere, qu'il te plaise de me depescher le premier. RADAM. Pourquoy? CINISTVS. Parce que c'est monintention d'accuser quelqu'vn des maux que le Tyran Megapante a faicts en sa vie, & desquels ie sçay la plus grande partie. Mais à peine pourras-tu croire ce que ie dis, si tu ne sçais qui ie suis, & cõment i'ay vescu? RADAM. Qui es-tu donc? CINIST. Seigneur, ie suis le Philosophe Cynistus. RADAM. Approche toy, & viens ouyr ton iugement le premier. Sçache vn peu, Mercure, s'il y a des accusateurs contre luy, & fais les entrer. MERCVRE. S'il y a quelqu'vn qui vueille accuser le Philosophe Cynistus, qu'il s'aduance. RADAM. Nul ne se presente; Ce n'est pas toutesfois assez, Cynistus: car il faut que tu te despouïlles, afin que ie te iuge selon les marques qui se treuueront en toy. CINIST. En quelle partie de mon corps pourrois-je estre marqué? RADAM. Chacun de vous a autant de marques en son ame, qu'il a commis de pechez en sa vie, lesquelles ne se font pas voir à tous. CINIST. Me voilà tout nud, tu peux voir à loisir les marques dont tu me parles. RADAM. Cet homme icy est pur & net par tout son corps, excepté qu'il n'a que trois ou quatre cicatrices, encore sont elles si effacees qu'à peine les peut on recognoistre. Mais quoy? Qu'est-ce que cecy? Ne vois-je pas des indices de quelque bruslure? Ouy sans doute, & ie m'estonne fort de ce que ces marques paroissent si peu. Que veut dire cecy, Cynistus? D'où vient que tu es ainsi purifié? CINIST. Ie m'en vay te le dire tout maintenant: C'est qu'il me souuient qu'autresfois estant ieune garçon, & tout noircy de vices, i'assemblois plusieurs de ces marques sur moy, lesquelles i'effaçay depuis de mon ame, par le moyen de l'estude de la Philosophie. RADAM. Tu as vsé d'vn remede fort propre. Aussi pour salaire de tant de biens, soudain que tu auras accusé ce Tyran, duquel tu m'as parlé, tu t'en iras droict aux champs Elisiens auec les amès des bien-heureux. Fais venir les autres, Mercure. MICILLE. Ma cause consiste

Nous ne manquerons pas de tesmoins qui nous accuserõt apres nostre mort.

en bien peu de choſes, & il n'eſt pas beſoin de faire de trop grandes enqueſtes. Il t'eſt bien ayſé de me regarder à ton plaiſir; car il y a long temps que ie ſuis icy tout nud. RADAMANT. Mais dy moy, qui es tu? MICILLE. Ie ſuis Micille le ſauetier. RADAMANT. Prens courage, Micille, tu es pur & net en toutes les parties de ton corps, & il n'y a pas vne ſeule tache en toy. Va t'en au meſme endroict où eſt le Philoſophe Cyniſtus. Appelle le Tyran, Mercure, & le fais venir icy. MERCVRE. Que Megapante, fils de Licidas, comparoiſſe icy tout maintenant. Où recules-tu? Approche; c'eſt toy, Tyran, que i'appelle. Mais toy, Dame Tiſiphone, que ne me le iettes tu icy au milieu, la teſte entre les iambes: Sus conſidere-le bien. Toy, Cyniſtus, accuſe-le de ſes vices enormes, à ceſt' heure qu'il t'eſt en face. CYNIST. Il n'eſt pas neceſſaire de l'accuſer de paroles, car les ſouïllures & les taches, dont il eſt couuert, monſtrent aſſez de quel coing il eſt marqué. Toutesfois, afin que la choſe ſoit plus claire que le Soleil, ie ſuis content de le deſcouurir par ma bouche, & le depeindre de ſes viues couleurs. Premierement ie ſuis d'aduis, qu'on ne parle point des meſchans actes qu'il a faicts eſtant homme priué, ains ſeulement de la tyrannie qu'il a practiquee, par le moyen, & à la faueur d'vn nombre infiny de gens perdus & ſouïllez de tous vices, deſquels il auoit faict amas à ceſt effect, ayant meſchamment faict occire plus de ſix cents hommes pour donner creance à ſa tyrannie. Apres s'eſtre ſeruy de ceſte voye, pour eſpuiſer tous les biens des bons Citoyens, il n'y a ſorte de cruauté qu'il n'ayt practiquee, deflorant les vierges, & meſmes abuſant des ieunes garçons. Tellement que tu ne le ſçaurois condamner à vn trop ſeuere ſupplice, tant pour ſa preſomption & pour ſon orgueil, que pour la peur qu'il faiſoit à ceux qui luy venoient à rencontre. Car durant ſa vie, il eſtoit plus facile de regarder le Soleil fixement, que de ficher la veuë ſur luy. Toutes les langues des hommes ne ſuffiroient pas, pour raconter les nouueaux tourments qu'il a inuentez, pour aſſouuir ſa rage & ſa cruauté. Ce meſchant n'a pas meſme abſtenu ſes mains du ſang de ſes familiers, & de ceux de ſa parenté. Que ſi c'eſt ton bon plaiſir de faire venir ceux qu'il a mis à mort, tu treuueras que ie ne ſuis point vn calomniateur, & que ie n'inuente pas fauſſement ces accuſations. Tu vois deſià que ſans les appeller, ils viennent icy tous de leur bon gré, & l'enuironnent pour le tourmẽter. Helas, bon Iuge Radamant, tous ceux-cy ſont morts par la

Ce n'eſt pas tout d'auoir veſcu, il faut comparoiſtre & rendre cõpte au Iuge.

La veuë du meſchant eſt comme celle du baſilic.

eruauté de ce meſchant; les vns ont eſté ſecrettemẽt tuez par poiſon pour la grande beauté de leurs femmes; les autres, parce qu'ils eſtoient faſchez de l'outrage & du deshonneur qu'il faiſoit à leurs enfans; & les autres, parce que leur trop grande ſageſſe leur deffendoit de conſentir & preſter l'eſpaule à ſes meſchancetez. RADAMANT. Que reſponds-tu à cecy, meſchant que tu es? MEGAPANTE. Ie confeſſe d'eſtre coulpable des meurtres dont ils m'accuſent; mais pour les autres accuſations, comme d'auoir commis des adulteres, violé des filles, & faict telles autres actions deshonneſtes, elles ſont toutes fauſſes. CINIST. Il m'eſt bien facile de le conuaincre, Radamant, car ie luy mettray en teſte de ſi bons teſmoins qu'il ne pourra s'en deſdire? RADAM. Qui ſont ces teſmoins? CINIST. Mercure, fais apporter icy la lampe qui l'eſclairoit de nuict, enſemble ſon lict, & tu verras qu'ils teſmoigneront aſſez ſes vilenies & abominations. MERCVRE. Sus, que le lict & la lampe de Megapante ſe preſentent tout maintenãt, pour teſmoigner contre luy. Tout va bien, les voicy jà venus. RADAM. Puis que vous comparoiſſez icy pour accuſer Megapante, & eſtre teſmoins de ſes faletez, declarez nous le tout. LE LICT PARLE, ET DIT. Toutes les accuſations que Cyniſtus a produit cõtre Megapante, ſont tres-veritables. Ie rougis neantmoins de honte, Seigneur Radamant, & il me deſplaiſt d'alleguer icy les grandes vilenies qu'il a faictes ſur moy. RADAM. Si eſt-ce pourtant qu'il appert par ton teſmoignage que tu le condamnes, puis que tu confeſſe d'auoir honte, de raconter ſes ordures. Et toy, Lampe, qu'as-tu à teſmoigner contre luy? LA LAMPE. De verité, ie ne ſçay pas ce qui s'eſt paſſé de iour, car ie n'y eſtois point; mais i'ay horreur de dire ce qui a eſté faict de nuict. Ie te puis aſſeurer, ſans mentir, que i'ay veu ſouuent beaucoup d'ordures & de faletez; ce qui eſtoit cauſe que de honte que i'en auois, ie ne voulois plus boire de mon huile pour m'eſteindre moy-meſme. Mais ce meſchant là pour obſcurcir ma lumiere, s'eſt ſeruy de moy, outre mon gré, en mille actions execrables. RADAM. Ne voilà que trop de teſmoignages; Sus, deſpouille ceſte robbe Royale toute de pourpre, afin que nous voyons ſi tes marques ſont en grand nombre. O Dieux! ce meſchant eſt tout noircy & couuert de taches. La multitude de ſes cicatrices le rend tout liuide. A quel ſupplice le condamnerons nous maintenant? Le faut-il ietter dans le fleuue de Phlegeton, touſiours ardant, ou le donner à Cerbere pour le deuorer? CINIST. Non, mais ſi c'eſt ton plaiſir, inuentons quel-

Le ſupplice prolongé ne s'eſuite pas.

que nouueau ſupplice, pour le punir ſelon ſon merite. RADAM. Dy le moy à cet heure, ie t'en ſçauray bon gré. CINIST. C'eſt ce me ſemble la couſtume que ceux qui meurent boiuent du fleuue d'oubly. RADAM. C'eſt vrayement la couſtume; mais que voulez-vous dire pour celà? CINIST. Fais donc que ce meſchant icy n'en boiue vne ſeule goutte. RADAM. Pourquoy? CINIST. Il ſera par ce moyen-là merueilleuſement tourmenté: car il ſe ſouuiendra quel il a eſté, & quelle puiſſance & grandeur il a eu au monde, & le ſouuenir de ces delices luy ſeruira d'aſſez aſpre tourment. RADAM. Tu ne dis pas mal. Pourtant voicy, meſchant l'arreſt de ta condemnation: Ie te condamne d'eſtre lié & puny auec Tantale, lequel deplore tous les iours les voluptez, dans leſquelles il s'eſt plongé durant ſa vie.

DE CEVX QVI VIVENT A GAGES AVEC LES GRANDS.

Des incommoditez & dangers auſquels eſt expoſee la vie des Courtiſans.

IE ne ſçay, Amy, quelle choſe te dois-ie raconter la premiere, & quelle la derniere, comme l'on dit, de ce que ſont contraints faire ou endurer ceux qui viuent à gages aux bonnes maiſons, & qui n'ont point d'autre ambition que de s'acquerir l'amitié des Grands Seigneurs, ſi le ſeruice qu'on leur rend, doit eſtre qualifié du nom d'amitié. Car ie ſçay la plus-part de leur vie, non par experience; (veu que iamais ie n'ay eu beſoin d'en faire l'eſſay, & ie prie les Dieux qu'ils m'en vueillent garder) mais par le recit que i'en ay ſouuent ouy de ceux qui auoient paſſé par ces extremitez; Les vns ſe voyans plongez au milieu de ces maux, deploroient leur grande miſere: Les autres ſe mettoient en memoire ce qu'ils auoient autresfois ſouffert, & en eſtoient auſſi ayſes, que ceux qui ſont eſchappez de priſon, lors qu'ils ſe repreſentent deuant les yeux les peines qu'ils ont euitees. Et de verité ces derniers me ſemblent plus dignes d'eſtre creus, comme ceux qui ont appris tous les myſteres de ce ſacrifice, s'il faut ainſi dire, & rechercher le tout depuis vn bout iuſques à l'autre. Or i'ay accouſtumé de les eſcouter attentiuement, & de conſiderer ce qu'ils me racontent, qui eſt comme vn naufrage, & vn bien enuoyé contre toute eſperance: de meſme que ceux qu'on void en grand nombre ayans la teſte toute raſee, ſe pourmener enſemble par les cloiſtres des

Temples, & deuiſer de leurs nauigations, de la furie des flots, du bruict des tempeſtes, des vagues enflees, des maſts rompus, & du gouuernail briſé; adjouſtans que les Iumeaux, Caſtor & Pollux leur ſont apparus (car ceux-cy ſont plus particulieremẽt propres à la tragedie) ou bien que quelqu'autre Dieu s'eſt monſtré propice à leurs vœux, ſe faiſant voir au deſſus de l'antenne, ou pres du maſt pour faire ſurgir leur vaiſſeau à bon port, auquel abordãs peu à peu, la tourmente s'eſt lentement appaiſee, & ils ont pris terre auec toute ſeurté par vne grace & faueur particuliere du Dieu. C'eſt la verité que ceux-cy font trafic de telles choſes pour le gain qu'ils eſperent d'en retirer, & pour monſtrer combien ils ſont cheris des Dieux: Tandis que les autres font le recit des orages qu'ils ont endurez aux maiſons des Grands, & des vagues qui les ont agitez, mille fois plus que le Nautonnier; & comme apres eſtre ſortis du port, ils entrerent en vne mer calme & paiſible, ne ceſſans d'eſtre battus des flots durant leur nauigation, de vomir au plus fort de leur ſoif eſtans tous remplis de maree; iuſques à ce, continuent ils, que leur pauure vaiſſeau ayant faict bris contre quelque rocher, ou s'eſtant caché ſous les ondes, & briſé contre quelque eſcueil, les miſerables ont faict naufrage, & ſe ſont veus deſtituez de tous moyens: Pendant, diſ-je, qu'ils me racontent toutes ces choſes, ils en obmettent vne bonne partie, qu'ils oublient, ou par honte, ou de leur bon gré. Ce qui me fait dire, ſelon que ie l'ay appris d'eux-meſmes, que les peines qui ſont joinctes à ceſte vie, ſont du tout grandes. Et c'eſt pourquoy ie te les veux declarer volontairement, Amy Timocles; parce que ie vois bien qu'il y a long temps que tu recherches ceſte maniere de vie. Il me ſouuiẽt que n'agueres eſtãt entré en propos ſur ceſte matiere, il y eut l'vn des aſſiſtans qui ſe mit à dire, que ceſte ſorte de vie eſtoit fort loüable; adjouſtant, que ceux-là pouuoient s'eſtimer heureux, qui auoient le credit de conuerſer familieremẽt auec les Princes Romains, d'eſtre appellez à leurs ſomptueux bãquets ſans rien payer, de ſe pourmener par les ſales richement parees, & de voyager à plaiſir couchez dans vne litiere: Dauantage d'en tirer du ſalaire & des commoditez, affirmant que ce n'eſtoit pas peu de choſe; & que telles perſonnes faiſoient la recolte ſans rien cultiuer ny ſemer. Or ie veis bien qu'au recit que ceſtui-cy faiſoit de ces choſes, & autres ſemblables, tu te monſtrois fort attentif, & ouurois deſià la bouche à vne telle amorce. C'eſt la cauſe pour laquelle (afin que cy apres tu ne me puiſſes

L'odeur du gain de quelque part qu'il vienne eſt touſiours bonne.

La vie des Courtiſans a plus d'amertume que de douceurs.

Chacun loüe ce qui luy ſemble bon.

blaſmer

blaſmer de ce que te voyant engloutir & l'hameçon & la figue, ie ne l'aurois ny retiré, ny daigné t'en aduertir auant qu'il s'eſcoulaſt par ton goſier, ains ne diſant mot iuſques à ce que ie te veiſſe violenté, & eſtroictement accroché, ie me mettrois en vain à implorer du ſecours, & me plaindre pour toy, lors qu'il ne ſeroit plus temps d'y mettre remede,) afin, dis-je, que tu ne puiſſes m'obiecter aucune de ces choſes (comme vrayement ie ſerois coulpable ſi ie n'en diſois mot, & on me pourroit à bon droict accuſer d'auoir failly, ne t'aduertiſſant point de celà,) i'ay bien voulu te raconter le tout par ordre, pour t'apprendre que les ſeruices qu'on rend aux Grands, ſont des reths qui n'ont point de ſortie. Ie ne veux pas pourtant que tu les contemples par le dedans, premier que par le dehors, ains que tu conſideres la poincte crochuë de l'hameçon, & que prenant en main les fourchons du Trident, tu en faſſes l'eſſay. Que ſi tu ne les treuues bien ayguiſés, & ſi crochus qu'on ne s'en puiſſe deſuelopper; ſi forts qu'ils bleſſent mortellement, attirent auec violence, & retiennent ſans eſpoir de ſortie, ie veux que tu me mettes au rang des plus mal-heureux, & ſuis content que toy-meſme t'y en aille courant ſi tu veux, & engloutiſſes toute l'amorce en vn ſeul coup. Bref ie ne diray rien en ceſte matiere que pour l'amour de toy. Or ie n'entens pas ſeulemẽt parler à vous autres Philoſophes qui ſuiuez vne maniere de viure animee de la vertu; mais de plus aux Grãmairiens, Rhetoriciens, Muſiciens, & bref à tous ceux qui font profeſſion d'enſeigner, & de tirer quelque gain de leur ſcience. Au demeurãt puis que toutes choſes ſont cõmunes entre ceux-cy, & qu'il leur en aduient de meſme à vn chacun d'eux; on void bien que la cõdition des Philoſophes ne ſe rend pas plus noble par ce moyẽ, que celle des autres profeſſions. Au contraire ce leur eſt vne grande honte d'eſtre eſtimez eſgaux à tous les autres, s'il aduient que ceux deſquels ils tirent penſion ne les iugent pas dignes de plus grands gages, & d'eſtre plus honnorez que le reſte des Courtiſans. De quelque coſté que nous entamions noſtre diſcours, c'eſt la raiſon que nous attribuons la faute de cecy à ceux qui font telles choſes, puis à ceux qui les ſouffrent. Pour moy il me ſemble que ie ne ſuis aucunement blaſmable d'en parler, ſi ce n'eſt qu'il faille reprendre la franchiſe & la liberté des paroles. Il n'eſt pas beſoin de deſtourner de ceſte maniere de viure pluſieurs d'entre le populaire, comme quelques Lutteurs, ou Flatteurs ignorans, & autres telles perſonnes groſſieres & de peu de courage; car auſſi bien ne me

Les degrez de l'ambition ne ſont pas égaux.

croiroient-ils point. Auſſi ne ſeroit-il pas raiſonnable de les reprendre de ce qu'ils ne ſe deſiſtent pas du ſeruice de ceux qui leur font du bien, encore qu'ils ſoient par eux outragez & mal-menez; car ils ſont faicts à celà, & tous affronts leur ſont tollerables, pourueu qu'ils viennent de la part de ceux qu'ils appellent leurs Maiſtres. D'auantage ils n'ont point d'autre lieu pour ſe retirer, & ne ſçauent à quoy s'occuper: tellement que ſi quelqu'vn leur oſtoit ceſte condition, ils ſe treuueroient tout auſſi-toſt fort groſſiers, inutiles & ſans conſeil. Par ainſi, les vns ne ſouffrent rien qui leur ſoit ennuyeux; & les autres ne ſont aucunement trauaillez, ſi, comme l'on dit, ils vrinent dedans la fiolle. Car ils ne manquent pas d'auoir à rencontre toutes ces faſcheries à l'entree de la maiſon où ils mettent le pied; & ils ont bon beſoin d'endurer patiemment tout ce qui ſuruient. Mais c'eſt à bon droict que ie me faſche des hõmes de lettres, dont ie viens de parler, & m'esforce de tout mon poſſible de les retirer de l'eſclauage où ils ſont, pour les remettre en franchiſe. Il me ſemble donc que ie feray bien de declarer premierement les cauſes pour leſquelles quelques-vns s'adonnent à ſuiure ceſte vie, & de monſtrer qu'elles ſont de bien peu d'importance. Car par ce moyen ils n'allegueront plus d'excuſe, & tous ces beaux tiltres deſquels ils ont accouſtumé de s'ayder pour deffendre l'eſclauage, auquel ils s'engagent volontairement, leur ſeront oſtez. Il y en a pluſieurs, qui pour viure au ſeruice des Grands ſe couurent de la pauureté, comme d'vn pretexte pour ſuiure plus librement telle vie, croyans qu'il leur ſuffit de dire, que ce qu'ils font eſt digne de pardon, puis qu'il ſe rapporte directement à gauchir aux coups de la pauureté, qui eſt le plus faſcheux accident qui puiſſe ſuruenir à l'homme durãt ſa vie. Auſſi ont ils touſiours en bouche ces vers de Theogene;

En ce meſchant ſiecle où nous ſommes,
L'inſupportable pauureté
Subiugue les plus galands hommes,
Et les dompte à ſa volonté.

Aqùoy ils adjouſtent pluſieurs autres ſemblables traicts de la pauureté, que les Poëtes plus ignorans & moins renommez ſe propoſent. Ie ſerois bien faſché neantmoins de me formaliſer, s'ils engageoient leur liberté pour vn temps, ſi ie voyois que de ceſte conuerſation s'enſuiuit quelque bon & profitable remede cõtre la pauureté. Mais puis qu'ils entremeſlent toutes choſes aux viandes des malades (comme dit vn excellent Orateur) comment

C'eſt vn dur eſclauage que faire la cour à ceux qui nous frappent.

Les grands arbres ſont pluſtoſt frappez du foudre que les petits.

ſe pourront-ils empeſcher qu'on ne les tienne touſiours pour des mal-aduiſez, n'ayant point d'autre pretexte que celuy dont nous venons de parler, pour colorer la vie qu'ils mement? Car ils n'ont pas des moyens plus qu'il ne leur en faut, & leurs commoditez ne ſont iamais ſans quelque dechet. Tout ce qu'on leur donne & qu'ils peuuent amaſſer eſt auſſi-toſt deſpenſé qu'acquis, & ne peut ſuffire à leur entretien. Il euſt vallu beaucoup mieux, ou de ne mettre point en auant telles cauſes qui n'empeſchent la pauureté que pour vn certain temps; ou bien donner des remedes pour l'exiler à iamais. C'eſt poſſible ce que Theogene entẽdoit; quand il diſoit, qu'il l'a falloit precipiter en pleine mer du plus haut d'vn rocher. Que ſi quelqu'vn tirant les gages du ſeruice qu'il rend à ſon Maiſtre, ne laiſſe pas pourtant d'eſtre touſiours pauure & incommodé, ie ne vois point comme eſt il poſſible qu'il ne voye biẽ qu'il ſe trompe ſoy-meſme. Il y en a qui diſent que la pauureté leur ſeroit encore plus tolerable, ſi, comme les autres hommes, ils pouuoient gaigner leur vie du trauail de leurs mains: mais que pour lors les forces de leur corps ſont briſees, ou par vieilleſſe, ou par maladie, & que c'eſt la cauſe pour laquelle ils ſont contraints d'auoir recours à ceſte vie mercenaire, comme tres-facile & cõmode. Sus-donc, voyons ſi ce qu'ils diſent eſt veritable; ſi ce qu'on leur donne eſt par eux acquis ſans peine, & s'ils ne trauaillent pas beaucoup plus que le pauure peuple. Vrayement voylà qui ne ſeroit pas mauuais de receuoir de l'argent tout contant, ſans reſpandre vne goutte de ſuëur. Mais à dire le vray, c'eſt vne choſe qui n'a point d'apparence de verité; car ceſte profeſſion eſt ſi penible, qu'à peine la ſanté de l'homme y peut elle ſuffire, pour fort & robuſte qu'il ſoit. Telles perſonnes ſont tous les iours occupees à plus de mille affaires qui geſnent le corps, & le trauaillent iuſqu'au dernier ſouſpir. Mais nous parlerons de cecy plus amplement en vn autre endroict, où nous declarerons par le menu quelles ſont les incõmoditez de ceux-cy. Qu'il ſuffiſe pour maintenant de monſtrer en paſſant, qu'ils ſe trompent de dire qu'ils vendent leur liberté pour les cauſes ſus-mentionnees. Que ne diſent-ils pluſtoſt, Que les voluptez ſont les amorces qui les attirent de leur bon gré dans les maiſons des Grands, enſemble; les eſperances qu'ils conçoiuent, lors qu'ils voyent en abondance l'or & l'argent, s'eſtimans heureux pour les banquets & autres delices de bouche, & ſe faiſans accroire que dans bien peu de temps ils boiront l'or à longs traicts, ſans qu'aucun les en puiſſe empeſ-

C'eſt vn grand mal-heur au monde de ſemer beaucoup & ne moiſſonner rien.

Les penſees & les ſoucis, ſont les plus belles fleurs de la Cour.

Les voluptez attirent les petits aux maiſons des Grãds.

cher. Voylà quelles ſont les choſes qui les eſmeuuent, & qui les rendent ſerfs, de libres qu'ils eſtoient parauant. Et il ne ſert de rien qu'ils ſe voilent du pretexte de pauureté, comme i'ay deſià dit; car rien autre ne les attire qu'vne conuoitiſe des choſes qui ne ſont pas neceſſaires, & vne certaine enuie d'amaſſer tout à coup des grandes richeſſes. Et tout ainſi que les Courtiſanes ruſees tiennent en altere par leurs diſſimulations leurs miſerables amants, afin qu'eſtans touſiours amoureux, ils les courtiſent & careſſent, ſans leur donner le moindre baiſer pour le fruict de tous leurs trauaux (car elles ſçauent tres-bien, que ſi elles ſe monſtroient ſi priuees, l'amour ſe pourroit diſſoudre, & aneantir) ains les entretenant touſiours d'eſperance, leur font mille belles promeſſes, de peur que le deſeſpoir n'amoindriſſe l'ardeur de leurs flammes, iuſques à ce que ſans y penſer, l'aage ſe paſſe à tous deux; à ceſtui-cy de pouuoir dauantage aymer, & à celle-là d'en eſtre capable. De meſme ces pauures ſots, apres beaucoup de fatigues, treuuent finalement que ſans rien aduancer, ils ſe ſont entretenus d'vne ſimple eſperance. Or celà ſembleroit poſſible excuſable & digne de pardõ, ſi quelqu'vn ſurpris de telle conuoitiſe s'y eſtoit laiſſé porter à bride abbatuë, afin d'en pouuoir iouïr plus à l'ayſe, parce que la volupté qu'on prend libremẽt eſt beaucoup plus plaiſante: Mais que pour la ſeule eſperãce d'vn petit plaiſir on endure pluſieurs faſcheries, c'eſt vrayemẽt vne choſe du tout ridicule en ceux-cy, principalement quand ils voyent bien qu'aux maiſons des Grands les trauaux y ſont tous certains, manifeſtes, & neceſſaires, & que ce qu'on y pretend, qui n'eſt autre choſe qu'vne volupté paſſagere; ne leur eſt pas encore aduenu: & ſ'y il n'eſt pas vray ſemblable qu'il leur aduienne iamais, la choſe eſtant bien & meurement conſideree. L'on dit que les compagnons d'Vlyſſe ayans gouſté de la [a] Lotte, meſpriſoient tout autre breuuage, & preferoiẽt toute autre volupté aux exercices vertueux & hõneſtes: car ayans l'eſprit charmé de cet allechemẽt, ils mettoiẽt en oubly les choſes loüables & bonnes. Mais que quelque pauure affamé ſoit touſiours apres à courtiſer vn Grand, qui ſe ſaoule de Lotte, ſans luy en faire part, pour le ſeul eſpoir qu'il a d'en gouſter vn iour; & que cependant il mette en oubly le bien & l'hõneur; bons Dieux! que ceſte action eſt ridicule & digne des verges d'Homere. Ie dis donc, que ce qui fait viure telles perſonnes à la ſuitte des Grãds, & les incite à faire leurs cõmandements, c'eſt l'apaſt ou l'amorce des voluptez. Ie ſçay biẽ pourtãt que quelqu'vn me pourra dire qu'il faut oſter de ce rang ceux qui ſont ſeulement pouſſez & induits à

Les fẽmes publiques ſont les ſinges qui ſuffoquent par leurs embraſſements ceux qu'elles appellent leurs fils.

Il fait mauuais eſperer ſans eſtre aſſeuré.

telles choſes;parce qu'ils eſtiment que ce leur eſt vne grãde gloire de cõuerſer auec les Princes & grãds Seigneurs;car il n'y en a que trop qui ſe font accroire que ceſte occupatiõ honnorable eſt releuee par deſſus la cõdition du menu peuple. Mais quãt à moy,ie ne voudrois pas pour choſe du mõde viure auec vn grãd Roy,&eſtre ſon hoſte,ſi ie ne cueillois quelque fruict de ceſte cõuerſatiõ. Que ſi c'eſt la cauſe pour laquelle ils ſuiuẽt ceſte vie, cõſiderons en no⁹ meſmes,premieremẽt,cõbien de trauaux il faut endurer,auãt que pouuoir atteindre à ce grade d'hõneur; cõbien ſouffrent d'ennuis ceux qui ſuiuent ceſte maniere de viure,& finalemẽt quelle eſt l'iſſuë de ce jeu: Car on ne me ſçauroit dire,qu'il ſoit aiſé de s'y accõmoder(puis que les difficultez en ſont ſi grãdes)& que la ſeule volonté ſuffiſe. Les exercices couſtumiers qu'on treuue en ces maiſons cõſiſtent à courre tous les iours de part &d'autre,à ſe treuuer du matin aux portes du logis,à ſouffrir patiemment le refus d'vn portier ſourcilleux,ne dire mot des outrages, endurer d'eſtre cõmãdé d'vn cõtrolleur Libique;& bref à payer à beaux deniers cõptans le ſouuenir de ſon propre nom. Dauãtage,ſi tu veux faire de l'hõneur à ton Seigneur,*il faut que tu chãge d'habit tous les iours & que tu portes les couleurs qui luy plaiſent, de peur que faiſant autrement tu ne luy offenſes les yeux. Il eſt beſoin auſſi que tu l'amadoües,& qu'eſtant pouſſé par des valets tu paſſes pluſieurs fois deuãt luy,afin de faire mõſtre de toy,ſans qu'il daigne te regarder ſeulemẽt.* Que ſi de fortune iettãt la veuë ſur toy,il t'appelle, & te dit quelque choſe qui luy vienne à la bouche, la ſueur te découle auſſi-toſt du front,vn eſblouiſſemẽt d'yeux te ſaiſit, vn tournoyement de cerueau,& vne moquerie de ceux qui ſont à l'entour,leſquels ſe rient de ta peur:tellemẽt qu'il aduiẽt ſouuẽt,que s'il te demãde que fait le Roy des Grecs;tu luy reſpõds tout au rebours,& luy dis,que les Grecs auoient mille vaiſſeaux. Ie ſçay bien pourtãt que les perſonnes modeſtes attribueront ceſte reſponce à vne honte: mais les outrecuidez à vne crainte, & les meſchans à vne beſtiſe. De là vient qu'apres auoir eu le premier accez auec ce Seigneur, tu t'en vas tout faſché contre toy-meſme,& blaſmãt la grãde foibleſſe de ton eſprit,ayant paſſé maintes nuicts, & perdu vainement pluſieurs iours;non par le Dieu Iupiter! pour l'amour d'Helene,ny pour les forteresſes de Priamus, mais poſſible pour l'eſperãce de cinq oboles. Or quãd tu ſerois pour lors aſſiſté d'vne faueur particuliere de quelque Dieu Tragique,ſi faut-il pourtant que tu ſois examiné pour ſçauoir ſi tu és docte ou non, car telle

Pluſieurs choſes ſont requiſes pour plaire aux Grands.

diſpute ne deſplaiſt pas au Seigneur, lequel eſt cependant loüé d'vn chacun. Au demeurant s'il te cõmande de rendre des preuues de ton ſçauoir, il te ſemble qu'en ceſte diſpute il s'agiſt, & de ta vie, & de ton ame, & eſtimes à bon droict qu'aucun autre ne ſera reçeu, ſi tu es vne fois rejetté, & vaincu d'vne premiere atteinte. Cependant ton eſprit eſt touſiours diſtrait & troublé de mille ſoucis, de peur que tu as d'eſtre enuié de ceux qui ſont examinez auec toy (car il faut que tu feignes, qu'il y en a d'autres qui te ſont competiteurs à ce bien, & que tu as mal reſpondu à tous les poincts) flottant touſiours entre l'eſpoir & la crainte; & regardant fixement le viſage du maiſtre. Car s'il y a quelque choſe qui luy deſplaiſe en la harangue que tu luy as faicte, te voilà perdu; & au contraire s'il ſouſ-rit en eſcoutant, tu te reſiouïs, & t'entretiens d'eſperance. D'auantage, il eſt tres-certain qu'en ce combat tu as pluſieurs enuieux, qui voudroient volontiers en auoir mis vn autre en ta place, & ne ceſſent de faire des brigues, & dreſſer des embuſches à l'encontre de toy. Conſidere maintenãt s'il fait beau voir vn homme ayant la barbe fort longue, & les cheueux gris, eſtre examiné en cet aage-là, pour ſçauoir s'il a rien appris de bon, & paroiſtre ſçauant aux vns, & ignare aux autres. Ce n'eſt pas tout, on faict des recherches exactes de ta vie paſſee, & ſi quelqu'vn t'accuſe, ou par enuie, ou pour vne autre occaſion, & t'appelle adultere, ou corrupteur d'enfans; le teſmoignage de ce ſycophante eſt auſſi valable, que les lettres de Iupiter, comme dit le prouerbe: Tellement que ſi tous les hommes diſoient du bien de toy, on les tiendroit pour ſuſpects, de legere creance, & corrompus par preſens. Voylà comme il faut que tout te ſuccede à ſouhait, & qu'aucune choſe ne te puiſſe nuire, autrement tu n'atteindras iamais où tu aſpires. Mais ſuppoſons que tout ce que tu pretens te ſuccede, qu'il appreuue ta doctrine, que ſes principaux familiers ne l'en deſtournent point, que ſa fẽme en ſoit contente, que le maiſtre d'hoſtel, & l'argentier, te vueillent du bien, que perſonne ne treuue rien à reprendre en ta vie; & bref, que les Diuinitez te ſoient propices, & les Augures te preſagẽt du bien. Te voilà vaincueur, ô grand perſonnage! on t'a couronné aux Olympiades, tu as pris Babylone, & faict rendre la forteresſe de Sardes: Tu receuras vne corne d'abondance, & ſucceras (cõme l'on dit) le laict des poulailles. Auſſi eſt-ce bien la raiſon que quelquefois tu ſois recompenſé de tes labeurs, & que t'a couronne ne ſoit pas ſeulement d'vn rameau d'arbre, & tes gages payez ſans cõtrainte:

Il eſt bien malayſé d'arracher vne opinion quand elle a pris racine.

La recompenſe qu'on tire des Grands, eſt biẽ petite.

Mais, qu'on te face plus d'honneur qu'à tous les autres de la maiſon. Tu ne ceſſeras de trauailler, de poſter, de veiller, & il faudra que tu dormes les iambes eſtenduës, & ne penſes qu'à t'acquitter de la charge, pour laquelle tu es couché ſur l'eſtat. Il eſt bien ayſé, cher Timocles, de porter ſur ſes eſpaules vn ioug leger, mais il ne le faut pas chercher en ces maiſons, où ſe practiquent mille choſes, qui ſont inſupportables à vn grand courage. Que ſi tu les conſideres de pres, & les examines par ordre, tu treuueras qu'il n'y a celuy qui ait eſtudié tant ſoit peu, qui les puiſſe endurer. Ie commenceray ſi tu veux par le premier repas que tu prendras, auquel tu taſcheras de te rendre familier. Suppoſe, que quelque Grand t'enuoye inuiter en vn feſtin; Il faut que parauant tu faſſes la cour à vn valet, & que pour n'eſtre eſtimé vilain, tu luy donnes pour le moins cinq dragmes: Cependant il en fera refus, & te dira; Vous me faictes tort; Penſez-vous que ie vueille prendre quelque choſe de vous? Ie ne le feray iamais. Toutesfois il s'y accorde en fin, & ſe va mocquant de toy à gorge ouuerte. Tu te preſentes donc bien veſtu, & apres auoir laué les mains, fais refus de te mettre des premiers à table, car celà ſeroit auſſi malſceant, qu'il eſt faſcheux de demeurer le dernier. Apres pluſieurs cerimonies, l'on te reçoit fort honnorablement: puis quelqu'vn de la compagnie te prenant par la main te fait aſſeoir vn peu plus bas que le Seigneur, entre-deux de ſes anciens amys. Alors cõme ſi tu eſtois arriué au Temple de Iupiter, tu admires tout ce qui eſt en la maiſon; parce que tout te ſemble nouueau. Cependant la famille te regarde, & les domeſtiques ont touſiours les yeux attachez ſur toy; car ne penſe pas que le maiſtre n'y prenne biẽ garde, & qu'auant que ſe mettre à table, il n'ayt donné charge expreſſe à ſes gens de voir comment tu te comporteras à l'endroict de la Dame du logis, ou enuers les ieunes garçons, & ſi tu ne leur ietteras point ſouuent des œillades. Tu te treuues bien eſtonné, lors qu'il faut que tu ſerues de riſee à tous ceux qui ſõt à la table, quãd ils conſiderent ta niaiſerie, & te voyent tout troublé de ce que l'on faict, iuſques à impurer à nouueauté qu'on te donne vne ſeruiette. Il eſt vray-ſemblable que la ſueur te baigne le front, que tu n'oſes demãder à boire quand tu as ſoif, de peur qu'on te ſoupçonne d'yurongnerie, & que tu ne ſçais ſur laquelle des viandes mettre la main. Par ainſi il eſt beſoin que tu prennes garde à celuy qui eſt aſſis pres de toy, & apprennes en l'imitant, l'ordre qui ſe tient au banquet; autrement tu demeurerois tout honteux &

La Flatterie tient cour ouuerte aux maisons des Grãds.

confus. Cependant tu penſes touſiours à la felicité de ce Seigneur, & aux careſſes qu'on luy fait pour l'amour de ſon or, de ſon yuoire, & de ſes delices : Tellement que tu deplores ton infortune, & te plains à part toy de ce que ne te repaiſſant que de fumee, tu crois neãtmoins que cela ſuffit pour t'entretenir. Quelquefois auſſi tu te propoſes qu'vn iour tu viuras à plaiſir, auras ta part à ces delices, & jouïras de la moitié de ces voluptez : Car tu tiens pour choſe aſſeuree, qu'à l'aduenir tu feras feſte de ces Bacchanales. Puis tu te fais accroire que ces beaux petits garçons qui ſeruent à la table teſte nuë, & ſans dire mot, ſeront poſſible pour toy, & que tu gouſteras le fruict d'vne ſemblable vie. D'où vient que tu as touſiours en la bouche ces paroles d'Homere:

Blaſmer la ieuneſſe Troyenne,
Pour auoir ſouffert tant de peine,
Et les Grecs au combat armez,
C'eſt faire tort à leur courage,
Car ils ont enduré l'orage,
Pour ioüir des plaiſirs aymez.

Dauantage, tu ne ſçais de quel coſté te tourner, voyant que les vns & les autres boiuent à toy, t'honorant par gauſſerie du nom de Precepteur, ou de tel autre ſemblable tiltre. Tu es bien encore plus eſtonné, lors qu'ayant pris la couppe qu'on t'a preſentee, tu ne ſçais quelle reſponce faire par faute d'experience; A cauſe dequoy tu es bafoüé d'vn chacun. Au demeurant, ces deffis qu'on te fait à boire, ſuſcitent à l'encontre de toy l'enuie de pluſieurs tes anciens amys; & ce qui les faſche le plus, c'eſt de voir que n'eſtant que nouueau venu, l'on te prefere neantmoins à ceux qui ſont des anciens ſeruiteurs de la maiſon. Ce qui leur fait dire, en murmurant contre toy; Il ne falloit plus que celà pour nous atterrer tout à faict? C'eſt biẽ la raiſon que nous ſoyons inferieurs à ceux qui ne font que d'entrer ceans? Voilà que c'eſt la ville de Rome n'eſt ouuerte qu'aux Grecs. Nous voudrions bien ſçauoir pourquoy telles gens ont la preſceance ſur nous? Sont-ils ſi vtiles pour dire quelques meſchants mots en paſſant? A quoy vn autre adjouſte. N'as-tu point veu comme il boit, & comme il deuore auidemment la viande qu'on luy met deuant? O qu'il eſt inciuil & groſſier! Il mouroit de faim quand il mit le pied à la maiſon, & iamais il ne ſe ſaoula de pain blanc, ſi ce n'eſt en ſonge : tant s'en faut qu'il ſe ſoit farcy le ventre d'oyſeaux de Lybie, ou de Fẽſans, dont il ne nous a pas laiſſé meſme les os à preſent:

La calomnie traine en queuë la malice.

ſent! Vous eſtes bien fols, (dira vn autre prenant la parole) ie le veux voir auant qu'il ſoit cinq iours auſſi meſpriſé que le moindre de nous; car on l'eſtime maintenant comme les ſouliers neufs, mais apres qu'on l'aura chauſſé pluſieurs fois, & qu'il ſera tout bruſlé de bouë, on le mettra de meſme que nous, ſous vn lict plein de punaiſes, comme vne vieille ſauate. Tels ſont les diſcours que les domeſtiques tiennent de toy, & quelques-vns d'entr'eux ſont deſià tous preſts à te calomnier, & à te mettre ſus quelque crime: tellement que durant le repas on ne parle d'autre choſe que de toy. Et parce que tu n'as pas accouſtumé de boire de ſi bon vin, que celuy qu'on te verſe en vne ſi bonne table, tu en prens plus que tu ne peux porter, & en as de grandes trenchees de ventre: de ſorte que tu voudrois bien volontiers te tirer à l'eſquart: Mais il n'eſt ny honneſte de ſortir de table premier que les autres, ny trop aſſeuré d'y demeurer: Ainſi continuant touſiours de boire, pendant qu'vn propos en ameine vn autre, & qu'on propoſe parmy le banquet pluſieurs ioyeuſetez & deuis de table, (car il ſemble qu'on deſire de te faire voir en quoy conſiſte toute la felicité de la maiſon) le tourment que tu ſouffres n'eſt pas petit; veu que pour le mal de ventre qui te trauaille, il ne t'eſt permis, ny de voir naïfuement ce que l'on faict, ny d'ouyr chanter, ou joüer d'vn inſtrument quelque beau ieune homme; bien que tu le loües aſſez mal-gré toy. Ce que tu ſouhaittes le plus durant ces extremitez, c'eſt, ou qu'vn ſoudain tremblement de terre faſſe choir les tables dreſſees, ou qu'on apporte les nouuelles que le feu eſt en quelque part, afin qu'on quitte là tout le feſtin. Ie t'ay dit en peu de mots, cher Amy, le fruict qu'on tire d'vn ſi plaiſant banquet, lequel ie n'aymerois non plus que des oignons, & du ſel blanc, qui me ſert d'aliment quand il me plaiſt, & en telle abondance que bon me ſemble. Ie ne veux point faire mention icy, ny des rots puants qui ſuruiennent de ces excez, ny des vomiſſements nocturnes. Le matin venu, il eſt queſtion de parler du prix de tes gages, & à quel terme de l'annee on te les payera. Le Seigneur de la maiſon t'ayãt donc faict appeller, & aſſeoir en preſence de deux ou trois de ſes amis, il commencera de te parler de la ſorte. Tu as deſià pû voir quel eſt noſtre train, & cõme on ſe gouuerne ceans: Il n'y a point d'orgueil, ny de vaine monſtre; toutes choſes y ſont moderees & baſſes. Or i'entens que tu ayes part à tout cecy, comme moy; car ce me ſeroit vne grande mocquerie, ſi te donnant à garder & gouuerner la plus chere partie de mes richeſſes, qui eſt ma pro-

Les excez ruinent le corps.

propre ame, ou bien, par le Dieu Iupiter mes enfans, (ſi d'auẽture il a des enfans à inſtruire) ie ne te faiſois maiſtre & ſeigneur de toute autre choſe. Toutesfois parce qu'il faut que tout ſe rapporte à vne certaine fin, & que ie voys la grauité de ton eſprit, & la ſincerité de ta vie ſe contenter de peu; outre que tu n'es pas venu à noſtre maiſon, tant pour l'eſperance du gain, cõme pour auoir mon amitié, & pour le degré d'honneur auquel tu ſeras eſleué ceans, par deſſus tous les autres, ie deſire que nous tombions d'accord par enſemble, ou pluſtoſt demande toy-meſme ce que bon te ſemblera; ayant eſgard, mon bon amy, aux aduantages que tu receuras de nous aux iours des feſtes: car ie ſerois bien faſché, s'ils n'eſtoient point couchez en noſtre accord. Puis, tu ſçais aſſez que durant l'annee pluſieurs occaſions ſe preſentent de faire de tels preſens. Il faut donc que l'eſperãce que tu auras de ces dons te face diminuër la ſomme, & que tu te ſouuiennes, que le meſpris de l'argent eſt bien ſceant à vn homme de lettres. Il te dira telles & autres ſemblables paroles, par le moyen deſquelles t'entretenant d'eſperance, il te rendra doux & traictable. Cependant toy qui dés long temps ne ſongeois que des talens, des eſcus à millions, des heritages, & des meſtairies, ne laiſſes pas de cognoiſtre ſans dire mot, la vilainie, & l'auarice du perſonnage, & neantmoins tu te laiſſes emporter à ce qu'il te promet, & es ſi fol de croire que tous ſes moyens te ſeront cõmuns, ſans conſiderer,

Qu'en fin il ſera le farouche,
Pour t'entretenir en langueur:
Car il parle plus de la bouche,
Que non pas du profond du cœur.

On promet beaucoup, quand on a beſoin de quelqu'vn.

Voyant qu'il eſt ſi courtois & ſi gratieux en paroles, tu te laiſſes vaincre aux offres deſguiſees qu'il te fait, & dis que tu ne cheris rien tant que l'honneur de ſes commandements, que tu es tout à ſon ſeruice, & mets à ſa diſcretion les gages qu'il luy plaira de te donner: mais il dit qu'il n'en fera rien. Alors il commande à quelqu'vn de ſes fauorits là preſens, qu'il ſoit comme l'arbitre de ceſt' affaire, & faſſe la taxe des gages ſi à propos, qu'elle ne foule point le maiſtre, auquel il faut faire des grandes deſpences en pluſieurs autres choſes plus neceſſaires que celle-là. Ceſtuy-cy, qui eſt de meſme aage que le Seigneur, & nourry auec luy dés ſon enfance; ô que tu es heureux, luy dit il: tu ne ſçaurois nier que tu ne ſois le plus content & le plus riche de la ville; toy, di-je, à qui la Fortune a donné ce qu'elle ne pourroit octroyer à pluſieurs miſerables qui

La flatterie a mille perſuaſions.

ne le ſouhaitteroient que trop, ſçauoir d'eſtre admis en la famille de ce Seigneur, iouïr des meſmes priuileges que luy, & eſtre reçeu en la plus fameuſe maiſon des Romains: Sans doute voilà des faueurs qui excedent les talens de Crœſus, & les richeſſes de Midas, ſi tu les ſçais bien conſiderer. Combien y a t'il de grands perſonnages, qui s'offriroient à donner quelque choſe, pour auoir ſeulement l'honneur de viure auec luy, & d'eſtre ſes familiers & amys. Ce qui me fait dire que tu peux bien publier ta felicité, puis que tu as l'entree à vne ſi bonne fortune, & en tires du ſalaire. Aye donc eſgard à tout celà, & ne demãde pas vne ſi groſſe ſomme, puis que comme tu vois, tu peux eſperer beaucoup de Monſieur que voilà. Tu ne ſçais quelle reſponce faire aux paroles de ce flatteur: tellement qu'il t'eſt force de fleſchir, voyant que tu es pris dans les filets, & n'en peux plus eſchapper; tellement qu'on te met la bride deſſus, & tu la ſouffres patiemment pour vn tẽps, parce que du commencement on ne te trauaille pas beaucoup. Les eſtrangers admirent pour lors ton bon-heur, te voyant entrer librement dans ceſte belle maiſon, & eſtre parmy tant de richeſſes. Mais tu ne peux pas cognoiſtre, pourquoy ils t'attribuent tãt de bon-heur; & te trompent toy-meſme, te faiſant accroire que les choſes iront touſiours de bien en mieux. Or il aduient tout au rebours de ton eſperance: Et comme dit le Prouerbe, Tu vas tous les iours de mal en pis, à la façõ de Mandrabule, & marches à reculon, iuſques à ce que recouurant la veuë en vn lieu obſcur, tu commences à cognoiſtre à la parfin, qu'en telles maiſons les eſperances d'or ne ſont que des ampoulles dorees, & que la fatigue n'en eſt iamais bannie. Tu me demanderas poſſible quels ſont ces trauaux; car ie ne vois point, diras-tu, que ceſte vie ſoit ſi faſcheuſe que tu dis; Ie ne puis entendre, où ſont ces peines intolerables que tu mets en auant? Si tu me veux croire, bon-homme, tu ne pẽſeras pas tant à la faſcherie qu'on a chez les Grands, qu'au ſeruage qu'on y eſpreuue: car dés l'heure que tu te mets à leur ſeruice, il faut que tu faſſes ton compte, que tu n'as plus de franchiſe ny de liberté, & que te iettant toy-meſme dans cet eſclauage, tu quittes, & tes parens, & tes alliez: car la liberté ne te voudra iamais ſuiure en vne vacation ſi vile, & ſi baſſe. Tu ſeras donc fait ſerf & eſclaue (bien que ce tiltre ſoit fort difficile à fouffrir, non ſeulement d'vn homme, mais de pluſieurs) & il faudra neceſſairement que depuis le matin iuſques au ſoir tu demeures debout, & teſte nuë dans vne chambre, pour vn bien petit ſalaire. Ce qui

Souuent ce que nous eſperons le plus, arriue le moins

eſt le pis encore, c'eſt que faiſant du mieux que tu pourras, le Seigneur ne tiendra pas grand compte de toy, comme n'ayant eſté inſtruict dés ta ieuneſſe à ſeruir, ains en vn aage mal propre. Alors tu gemiras à tout coup au ſouuenir de ta premiere liberté, & taſcheras quelquesfois de te vaincre toy meſme; mais tous ces efforts rendront plus intollerable ton eſclauage, ſi tu ne penſes d'auenture que pour te dire libre, il ſuffit que tu n'ayes eſté engendré d'vn Pyrre, ou d'vn Zopyrion; ou qu'on ne t'ayt vendu à l'encan, ainſi qu'vn eſclaue Bithinien. Mais ie voudrois que tu me diſſes, ſi lors que tous les premiers iours des moys, eſtant parmy la trouppe des Pyrriens & Zopiriens, tu tends la main auec les autres ſeruiteurs, pour receuoir les preſens qu'on y faict, ſçauoir ſi tu n'acheptes pas celà biẽ cher? Car il n'eſt pas beſoin de crieur à vn homme qui ſe propoſe en vente ſoy-meſme, & qui cherche vn maiſtre de ſon bon gré. Dy moy maintenant, meſchant homme, (car pourquoy n'appelleray-je pas ainſi celuy qui ſe donne le nom de Philoſophe?) ſi quelque Pyrate t'ayãt pris ſur mer te mettoit à la cadene, n'aurois-tu pas ſubject de te plaindre, de ce qu'injuſtement tu ſouffrirois ce reuers de fortune? ou ſi quelqu'vn te mettant la main ſur le collet te menoit à la trouppe des autres ſerfs, n'appellerois-tu point les loix à ton ſecours? Il n'y a point de doute que tu ferois tout ton poſſible pour t'en depeſtrer; que tu ne l'endurerois qu'à contre-cœur, & crierois à haute voix; ô terre! ô Dieux! Maintenant donc, que tu t'es vendu toy-meſme pour vne petite ſomme en l'aage où tu es, quel conſeil dois-tu prendre? Si tu eſtois né en ſeruage, il ſeroit temps qu'en l'aage où tu es, tu ſecoüaſſes ce ioug, aſpirant à la liberté par ta ſageſſe, & par ta vertu. Ne te ſoucies-tu point de tant de beaux enſeignements, que Platon, Chryſippe, & Ariſtote nous donnent, quand ils blaſment le ſeruage, & loüent la liberté? N'as-tu point de honte, d'eſtre mis au rang des flatteurs, des eſclaues, & des bouffons, parmy leſquels tu conuerſes? Pour moy, ie ne ſçay, comme tu te peux reſoudre à eſtre le ſeul entre vne ſi grande trouppe de Romains, qui portes vn manteau eſtranger, qui ne ſçais que bien groſſierement la langue Romaine, & fais des querelles aux banquets, au milieu d'vne compagnie, où ſont pluſieurs perſonnes traiſtreſſes & meſchantes; Puis te leuant matin au ſon de la cloche, & chaſſant bien loing de tes yeux la plus douce partie du ſommeil, tu ne fais qu'aller & venir, ayant les ſouliers encores ſalis de la bouë du iour precedent. Quoy, la

Heureux qui ne met point eu vente ſa liberté.

diſette des lupins, des choux ſauuages, & de l'eau froide des fontaines t'a-t'elle reduict à ce deſeſpoir? Ie ne le puis croire; mais ie penſe bien que c'eſt pluſtoſt l'enuie que tu auois, non de l'eau froide, ny moins encore des lupins; mais des patiſſeries, des friandiſes, & du bon vin, qui t'a faict vendre ta liberté: tellement que ie ne m'eſtonne pas, ſi l'hameçon t'a tranſperçé le goſier, pendant que tu deuorois l'amorce, à la façon d'vn loup-garou. Voilà quel eſt le loyer de ta gourmandiſe, & comme tous ſe rient de toy, ainſi que d'vn ſinge lié par le col au tronc d'vn arbre. Il te ſemble neantmoins que tu ne manques pas de delices, parce que poſſible tu-as le credit de te remplir de figues. Mais il ne faut plus parler, ny de la liberté, ny de la franchiſe, ny d'autres choſes ſemblables. Ceſte vie ſeroit en quelque façon tollerable, s'il n'y auoit que la ſeule honte d'eſtre faict ſerf, de libre qu'on eſtoit parauant; & ſi les trauaux ny eſtoient point communs auec les autres ſeruiteurs. Mais prens vn peu garde ſi ce qu'on te commande, n'eſt pas encore de moindre conſequence, que ce qu'on encharge à Dromon, à Tibias, ou à quelqu'autre laquais? Monſieur ton maiſtre ne ſe ſoucie de rien moins, que de ta doctrine, pour l'amour de laquelle il feignoit de t'auoir dõné l'entree en ſa maiſon: Car qu'a l'aſne de commun auec la lyre? Ne vois-tu pas comme les gens de ſon eſtoffe deuiennent maigres du deſir qu'ils ont de s'acquerir par paroles la ſageſſe d'Homere, l'eloquence de Demoſthene, ou la ſubtilité de Platon? Par Hercule! ſi on vouloit effacer de leur eſprit l'or, l'argent & le ſoucy pour ces choſes, il n'y reſteroit rien qu'arrogance, que molleſſe, que laſciueté, qu'extorſion & beſtiſe. On n'a que faire de ta ſcience, & ſi l'on ſe ſert de toy, c'eſt ſeulemẽt parce que tu as la barbe fort longue, le viſage aſſez graue, & es veſtu à la Grecque. Puis, tous ſçauent deſià que tu es Grammerien, ou Philoſophe. Que ſi Monſieur treuue bon qu'allant par la ville, tu ſois meſlé parmy les eſcuyers qui marchent deuant luy, c'eſt afin qu'on l'eſtime amateur de la langue Grecque, & de toute autre doctrine; tellement qu'il y a du danger qu'on ne te reproche, que tu tires penſion de luy pluſtoſt pour ceſte barbe, & pour ce manteau, que non pas pour ton grãd ſçauoir. Ce n'eſt pas le tout; il faut que tu ſois touſiours aupres de Mõſieur, & que tu te treuues tous les matins à ſon leuer pour luy donner le bon-jour. Quelquefois feignant de t'embraſſer fort eſtroictement, il ſe rira auec toy, en preſence de ceux qui s'y treuuent, afin qu'on l'eſtime vn grand hõme de lettres; & meſmes

Les voluptez ont des dangereuſes amorces.

L'exterieur ne ſuffit pas pour iuger de l'homme.

allant par la ville, il diſcourra de quelque choſe vertueuſe & honneſte; ſans conſiderer qu'en le ſuiuant, ores tu vàs le pas, tantoſt du deſcends, & tantoſt tu montes: car comme tu ſçais, les ruës de la ville ſont fort raboteuſes, & incommodes; & par ainſi tu fonds tout en ſuëur. Que ſi tu t'en vas au logis d'vn ſien amy, qu'il aura eſté voir, ne treuuant point de place pour t'aſſeoir, il t'eſt force de te tenir debout, & t'amuſer à lire le liure que tu portes, ne ſçachant à quelle autre choſe t'employer. Ayant ainſi paſſé la iournee, le plus ſouuent à jeun, & bien alteré, tu t'en vas ſoupper hors d'heure, comme ſur la mi-nuict; ſans qu'aucun faſſe plus de compte de toy, & te daigne regarder ſeulement. Que s'il arriue quelque nouueau venu, on te met en arriere. De maniere qu'eſtãt repouſſé bien bas en quelque petit coing, tu n'y ſers qu'à regarder ce qu'on met ſur table, rongeant des os comme vn chien, ſi d'auenture ils paruiennẽt iuſques à toy, ou bien des fueilles ſeiches de mauue, dont on enueloppe les viandes, ſi tant eſt que ceux qui ſont au plus haut bout n'en vueillent point. Que ſi tu leur demandes, pourquoy ne te donnent-ils quelque choſe? Que les ſurvenans, te reſpondront-ils, ſe ſeruent eux-meſmes. Et s'il y a vne groſſe volaille ſur table, ce n'eſt pas pour toy, mais pour Monſieur: Il eſt bien vray qu'on te pourra mettre deuãt vn demy poulet, ou quelque dur ramier, pluſtoſt par moquerie, qu'autremẽt. Que ſi la table n'eſt pas bien couuerte d'vn coſté, le ſeruiteur t'oſtera les plats qui ſont deuant toy pour les ſeruir aux autres, te diſant ces mots à l'aureille, tu es des noſtres. S'il aduient auſſi, que quelquesfois on tranche d'vn ſanglier, ou d'vn cerf, il faut, ou que l'Eſcuyer trenchant ſoit de tes amys, ou bien que tu prennes la part de Promethee, ſçauoir des os couuerts de graiſſe. Car qui pourroit endurer qu'on laiſſaſt le plat deuant celuy qui eſt au deſſus de toy, iuſques à ce qu'eſtant ſaoul, il le pouſſaſt plus bas, ou qu'on le fiſt paſſer habilement; celà ſeroit bon à faire à vn hõme franc, & qui auroit ſeulement autant de fiel, que les ſerfs en peuuent auoir. Vrayement encores n'ay-je pas dit, comme les autres beuuans du meilleur, tu ſeras le ſeul qui ne boiras que du mauuais vin: A cauſe dequoy tu t'esforceras touſiours d'aualler ce qui ſera dans la couppe d'or ou d'argent, de peur qu'on ne deſcouure par la couleur, combien peu d'eſtime on faict de toy: Encore ſeroit-ce vn grand heur pour toy, ſi tu en pouuois boire ton ſaoul, mais tu as beau en demander, car le ſommellier fera la ſourde oreille. Toutes ces faſcheries ſont difficiles à digerer; tou-

Il faut cognoiſtre les perſonnes auant que leur donner la preſceance.

tesfois il te faſche bien plus, quand tu vois qu'vn ſimple meneſtrier eſt mieux venu que toy, ou vn maiſtre baladin, ou bien quelque petit homme d'Alexãdrie, qui aura dreſſé des jeux Ioniques. Auſſi que penſes-tu d'eſtre au prix de ceux qui fourniſſent de voluptez & de paillardiſes, ou qui portent le poulet dans leur ſein? Quand tu viens à conſiderer tout cecy, tu te vas cacher en quelque coing eſquarté de la ſale, & n'oſant te monſtrer de honte, tu déplores ta fortune de ce qu'elle ne t'a point donné tant ſoit peu de grace. Bref, il ſemble que tu n'ayes point de plus grand deſir, que de deuenir Poëte tout à coup, afin d'eſcrire de l'amour; ou à tout le moins de ſçauoir bien chanter ce que les autres ont compoſé; car tu cognois par quel moyen vn homme ſe faict cherir & louër. Et pour moy ie crois que tu voudrois auoir volontiers l'eſprit d'vn Magicien, ſi faire ſe pouuoit, ou de l'vn de ſes Demons, qui promettent des poſſeſſions, des grandes richeſſes, & des Empires entiers. Et parce que tu vois que telles perſonnes diſpoſent des Grands à leur volonté, il eſt vray-ſemblable que tu voudrois eſtre de leur meſtier, afin que ton trauail ne demeuraſt point inutile. Mais puis que tu es ſi mal-heureux de ne pouuoir atteindre où tu deſirerois bien, il faut que tu t'ailles cacher de honte, & ſupportes ſans dire mot le meſpris qu'on faict de toy. Que ſi quelque flatteur t'accuſe d'auoir eſté le ſeul entre tous qui n'as daigné loüer le fauorit de la Dame, lors qu'il ſautoit, ou joüoit de la harpe, te voilà diſgracié tout auſſi-toſt. Tellement que pour paroiſtre des premiers en matiere de loüange, il faut que tu faſſes eſclatter ta voix, quand tu ſerois plus alteré que n'eſt vne grenouïlle terreſtre. Et encore que les autres ſe taiſent, il n'y a point de danger que tu inuentes tacitement quelque feinte loüange & qui reſſente bien ſa flatterie. Lors que la ſoif te trauaille de la façon, il n'eſt pas beſoin de te parfumer de ſenteurs, & te mettre vne couronne ſur le chef. Et à dire le vray, au plus fort de ces extremitez, tu reſſembles à la colomne du tumbeau de quelqne corps infect & pourry, au deſſus de laquelle on a de couſtume de mettre les offrandes qu'on faict pour les treſpaſſez. Car tandis que tu portes les parfums & la couronne, les autres boiuent & mangent les viandes qui ſont appreſtees. D'auantage, s'il aduient que le Seigneur ait de beaux enfans, ou vne ieune femme, & que les enuieux te ſoupçonnent pour eſtre aſſez de miſe aux ceremonies de Venus & des Graces, tu n'es pas trop aſſeuré dans vne telle maiſon. Sçache, amy Timocles, Qu'vn Roy a pluſieurs oreilles

Auiourd'huy les petites choſes ſont preferees aux grandes.

L'homme a tous les iours de nouueaux deſirs.

Les pl⁹ doctes ne ſont pas les mieux reçeus en la maiſon des Grands.

Les Roys ont les yeux, les aureilles, & les mains lõgues.

& plusieurs yeux, qui ne voyẽt pas seulemẽt ce qui est de la verité, mais encore y adjoustent tousiours quelque chose de surplus, afin qu'on ne pense pas qu'ils ayent la veuë troublee. Pour ces causes, il faut que tu tiennes la face baissee, comme on a accoustumé de faire aux repas des Perses, de peur qu'vn Eunuque n'entre en soupçon que tu donnes des œillades à quelque concubine, & que soudain vn autre Eunuque qui de long temps tient en main son arc bandé, voyant que tu regardes vne chose qui t'est deffenduë, ne te trauerse la joüe d'vne fleche pendant que tu boiras. A peine as tu fermé l'œil pour sommeiller apres le repas, que t'esueillant en sursaut au chant du coq, tu dis à part-toy; Helas, miserable & infortuné que ie suis d'auoir quitté mes anciennes compagnies, mes plus chers amis, vne vie tranquile & paisible, le sommeil que ie mesurois à ma volonté, & les pourmenades libres, pour me precipiter dans ce gouffre. Dieux immortels! pour quelle cause ay-je faict celà? Possible pour receuoir ces beaux gages que i'ay ceans? Rien moins: Il estoit impossible que i'eusse plus de commoditez ailleurs, que i'auois pour lors, outre la puissance & la liberté qui me restoit de faire toutes choses à mon plaisir. Maintenant, que suis-je, qu'vn lyon tout garrotté de cordes, & tirassé de toutes parts? Et ce que ie deplore le plus, c'est que pour n'estre versé à telles practiques, à comparaisõ de ceux qui en ont tousiours faict mestier, ie ne puis ny complaire, ny m'entretenir en l'amitié d'aucun de la maison. Aussi suis-je mal-courtois, & n'ay pas le mot à table pour faire rire. Ie m'asseure encore qu'on ne m'ayme gueres & qu'on me regarde de trauers; principalement si Monsieur tasche à se resiouïr outre l'ordinaire: Car il luy semble que ie suis d'vne humeur melancolique & fascheuse. Bref il m'est impossible de me pouuoir accommoder à ses volontez. Que si ie persiste à proceder en mes actions auec sincerité, il me tient pour vn homme fascheux, & mal-accompagnable. Au contraire, si ie ris & fais bon visage, il s'en saoule tout-aussi-tost, & on diroit à me voir, que ie represente sur vn theatre vn personnage tragique, & seuere. En fin quelle autre vie pourray-je mener desormais, sot que ie suis, quand ie n'auray à present vescu que pour vn autre? Pendant que tu t'entretiens de semblables discours, voilà la cloche qui t'appelle à suiure Monsieur; ores il se faut mettre en chemin, & tantost se tenir debout, apres s'estre frotté les cuisses & les iambes de quelque onguent, si l'on veut resister à l'assaut, & estre tout disposé pour gaigner le prix. Celà faict; voilà le disné qui recommence

Il faudroit estre bien parfaict pour cõplaire à tous.

commence; puis, vne maniere de viure toute differente, & contraire à la tienne du passé. I'obmets à dire que les veilles, la sueur, & la lassitude, rampans petit à petit comme des lapins aux clapiers sousterrains, amenent ou vne inflamation de poulmons, ou vne colique, ou vne goutte importune. Tu souffres neantmoins ces douleurs d'vn grand courage, & le plus souuent lors que tu aurois besoin de tenir le lict, celà t'est deffendu; car possible estimeroit-on que tu ferois le malade, afin d'euiter les commissions & les charges qu'on te donne. De là vient qu'on te void tousiours ou passe, ou iaunastre, & prest à mourir. Voilà quels sont les trauaux que tu souffres en la ville. Que s'il faut voyager en quelque lieu (laissant à part toutes les autres incommoditez,) il aduient souuent qu'arriuant le dernier en temps de pluye, il faut que tu sois long temps à attendre le coche. Quelquefois aussi, n'y ayant point d'autre place, où tu te puisses mettre, on te loge pres du cuisinier, ou du valet de chambre de Madame, sans auoir tant seulement de la paille pour te coucher. Il faut que ie te die à ce propos, ce qui aduint n'agueres au Stoïque Tesmopolis. Le conte en est ridicule, mais assez croyable: car celà peut bien auoir esté. Il auoit de grandes familiaritez auec vne belle Demoiselle; & vn iour voyageant à sa suitte, (ce fut la premiere fois, disoit-il, qu'on se mocqua de luy) elle luy donna pour compagnie dans le coche, à luy qui estoit Philosophe, vn certain menestrier de ceux qui ont les iambes empoissees & la barbe rase, lequel elle menoit d'ordinaire auec elle pour luy tenir cõpagnie. Et il me semble qu'elle me dit que ce beau danseur s'appelloit Arondel. Considere maintenant ie te prie, s'il ne faisoit pas beau voir, pres d'vn hõme graue, vieil & chenu (car tu sçais assez, combien grande & honnorable estoit la barbe de Tesmopolis) vn muguet effeminé, vau-neant, ayant les yeux peints, la face lubrique, & le col rompu. Par le Dieu Iupiter, [b] ce n'estoit pas vne Arondelle, mais plustost vn Vautour, ayant les plumes de la barbe arrachees, & qui se fut coiffé volontiers en femme, si ce bon vieillard ne l'en eust faict desister par ses prieres. A quoy il adjoustoit, qu'il auoit souffert mille ennuys tout le long du chemin, par l'importunité de ce babillard, qui ne cessoit de chanter, & qui eut volontiers dansé dans le coche, s'il ne l'en eust empesché. Il disoit encore que le iour de son depart, ceste Dame luy tint ce discours: I'ay vne chose d'importance à te dire Tesmopolis, & ie prie les Dieux qu'ils t'aydent, si tu me l'accordes. Ne m'en fais donc point de refus, & ie te pro-

La vieillesse est le courrier & le resueille matin des maladies.

Vn homme lascif, est vn masque de femme.

mets de ne t'importuner plus cy apres. Luy s'eſtant offert, comme de raiſon, à faire tout ce qu'elle luy cõmanderoit: Ie te prie, luy dit elle, parce que ie te cognois pour vn homme de bien, ſoigneux, & de bonne amitié, de mettre dans le coche ma petite chienne Myrrhene, & de prendre garde qu'elle n'ayt faute de rien; car la pauure beſte eſt pleine, & preſte à faire ſes petits chiens. Ie t'aſſeure qu'il n'y a pas vn ſeul de mes ſeruiteurs, ſi meſchans & mal-appris ſoient-ils, qui en ayt le ſoing par les champs, auſſi peu que de moy. Tellement que tu m'obligeras beaucoup, ſi tu prens la peine de garder ma bien-aymee Myrrhene. Teſmopolis ſe voyant ſi importuné par la Dame, qui le prioit de grande affection, & la larme à l'œil de ſe charger de ceſte beſte, Il l'a prit tres-volontiers. C'eſtoit vn plaiſir de la voir mettre la teſte hors le manteau, & par deſſous la barbe de Teſmopolis, & meſme piſſer à tout coup ſur luy (bien qu'il ne l'ayt pas appertement declaré.) Elle faiſoit mille carreſſes & mignardiſes, & ſe mettant à iapper lechoit le menton du Philoſophe, ou le reſte du potage du iour precedent. Cependant apres que le joüeur d'inſtrumens ſe fut mocqué de tous ceux qui auoiẽt eſté au banquet, quand il vint à parler du Philoſophe: Ie ne ſçay que dire autre choſe de Teſmopolis, dit-il, ſinon que de Stoïque il eſt deuenu Cynique: & ie crois que la chienne faict ſes petits ſur ſon manteau. C'eſt le traictement que font ces flatteurs à ceux qui viuent auec eux, les accouſtumant petit à petit à ſouffrir leurs outrages, leurs injures, & leurs meſpris. Il me ſouuient d'auoir cognu vn Harangueur, dit Carcharon, qu'on faiſoit diſcourir pendant le repas, auec beaucoup de doctrine, & de grauité, tandis qu'on luy donnoit des loüanges en beuuant; tellemẽt qu'on pouuoit bien dire de luy, qu'il ne parloit pas de la meſure de l'eau, mais de la coupe de vin; & diſoit-on qu'il entreprenoit celà pour deux cents dragmes: Ce qui ſemble aucunement excuſable. Que ſi le Seigneur que tu ſers eſt amateur de la Poëſie, ou de l'Hiſtoire, & qu'il treuue bon qu'on recite ſes eſcrits en plein banquet; ô que tu ſeras empeſché pour lors à le flatter, & inuenter des nouuelles loüanges pour le faire admirer! Il y a de grands Seigneurs auſſi, qui ſe plaiſent d'eſtre dicts nompareils en beauté, leſquels il faut que tu appelles tantoſt Adonis, & maintenant Hyacinthes, encore qu'ils ayent quelquefois le nez long d'vne coudee. Que ſi tu manques à les louër, on te trainera ſoudain aux quarrieres de Denys, ſous pretexte que tu luy portes enuie, & que tu le guettes, ou luy dreſſes des embuſches. Il faut que tu te ſouuiennes auſſi de

Pour faire mourir bien-toſt le Sage, il le faut contraindre à l'humeur d'vn boufon.

A la Cour, qui ne ſçait pas flatter n'a point appris à viure.

les nommer ſages & eloquens : Que s'ils font quelque ſoleciſme, ſi veulent-ils qu'on tienne leur lãgage pour plein, cõme l'on dit, d'vn [e] Aticiſme, & d'vn [e] Hymetiſme; & que chacun y imite leur accẽt & façon de parler. Or poſſible pourroit-on ſupporter ce que les hommes font; mais ils ne ſont pas les ſeuls qui deſirent d'auoir en leur cõpagnie des gens de lettres; les femmes ont ce meſme deſir, parce qu'elles ſe donnent ceſte vanité, que celà ne leur ſert pas de peu à leurs mignardiſes, appaſts & beautez, d'eſtre eſtimees ſçauantes, & bien verſees en la Philoſophie, & propres à faire des vers auſſi bons que ceux de [f] Saphon. Et c'eſt la cauſe pour laquelle ils ont des Orateurs, des Grãmairiens, & des Philoſophes à gages. Et ce qui eſt encore plus ridicule, c'eſt qu'elles ont accouſtumé de les ouyr à l'heure qu'elles ſe peignent, ou qu'elles s'attiffent, ou bien pendant le repas, car ce ſont là les heures les plus commodes à cet effet. Mais il aduiẽt ſouuẽt, pendant que quelque Philoſophe diſcourt, que ſi l'vne des filles de chambre apporte le poulet à Madame, de la part de quelque ſien mignõ, elle quitte là toute ceſte Philoſophie, & ces propos pleins de moralité, pour s'en aller reſcrire à ſon ruffien. Que ſi quelquefois, lors que les [g] Saturnales, ou Panatenees s'approchent, on t'enuoye quelque meſchant chappeau, ou quelque robbe deſchiree ; il faut que pour l'auoir tu deſpenſes plus que le preſent ne vaut; car ſi quelqu'vn a le bruict, que ton Seigneur te veut faire ce don, il s'en va t'en aduertir des premiers, & par honneſteté tu le recompenſes de ſa peine. Mais à ton leuer, tu treuues plus de treize meſſagers à ta porte, qui t'en viẽnent encore dire les nouuelles; l'vn, qu'il a dit beaucoup de bien de toy; l'autre, qu'il a tiré ce preſent de Monſieur; l'autre, qu'il a tant faict par ſes perſuaſions que le preſent a eſté redoublé. Cependant tu dõne le vin à ceux-cy, qui ne ſont iamais contents: Et quand tu leur aurois dõné ſix oboles; ils diſent en murmurãt, que ce n'eſt pas aſſez, cõme ſi tu leur eſtois bien obligé. Que ſi tu demandes ce preſent toy-meſme, on te tiendra pour vn importun, & outrecuidé. Tellement que ſi tu deſires de l'emporter, il faut premierement que tu faſſes la cour à Mõſieur, puis que tu gaignes la bõne grace de l'argentier, qui eſt encores vne eſpece de flatterie, & que tu te ſerues de la faueur d'vn familier, & amy de ton Seigneur. Apres que tu as reçeu le don, tu treuues qu'il n'eſt pas à toy, & que tu en dois au double, ou au Tailleur, ou au Medecin, ou au Cordõnier: tellemẽt que tous ces aduãtages te viennent trop tard: & par ainſi ne te ſeruent de riẽ. Ce n'eſt pas le tout, les autres ſeruiteurs de la maiſõ en

Les femmes veulent tout ſçauoir, non pour en faire proffit, mais afin que ceſte ſcience mette en credit leur beauté.

Les courtiſanes, au contraire du chien d'Eſope, ne quittent pas la chair pour l'ombre.

Les dons des Grands ſont acheptez bien cher.

ſont enuieux, & te tramoient deſià des embuſches pour t'accuſer à vn homme, qui n'eſcoute que trop volontiers les rapports qui ſe font contre toy, te voyant tout briſé de trauaux cõtinuëls, deuenu maladif à force de ſeruir, & tourmenté des douleurs de la goutte. Voilà comme apres s'eſtre ſeruy de toy, du meilleur de ton aage, & de la principale vigueur de tes membres, & t'auoir rendu auſſi vieil, & deſchiré qu'vn meſchant haillon, il eſpie par tous moyens en quelle voirie il te fera ietter, & comme il en ſubſtituëra vn autre en ta place qui ſoit plus propre à ſupporter la fatigue. Il ne manque pas d'inuentions pour venir à bout de ce qu'il a reſolu; car il prend pour pretexte, ou que tu as ſuborné ſon petit garçon, ou tout vieil que tu es, forcé, & depucelé la Damoiſelle de ſa femme, ou commis tel autre crime. Et apres auoir ainſi coloré l'affaire, il te faict bander les yeux, ou en pleine nuict commande à quelqu'vn de ſes ſatellites de te chaſſer bien loing de la maiſon. Pauure miſerable que tu es, tu t'en vas deſlors abandõné d'vn chacun, & reduict aux dernieres extremitez, n'ayant pour toute compagnie que la vieilleſſe & la goutte. Tu n'as point faict d'autre profit en ceſte maiſon que d'oublier par vn long eſpace de temps, ce que tu ſçauois iadis, le ventre t'eſt deuenu plus large qu'vn grand ſac, & tu t'es acquis vn mal, qu'on ne peut ny aſſouuir ny appaiſer: Car la bouche demande ſa portion ordinaire, & ſe faſche ſi toſt qu'on luy en faict refus. De plus il eſt croyable, qu'eſtant ſi debile d'ans, aucun ne te receura cy apres dans ſa maiſon, veu que tu es deuenu ſemblable aux vieux cheuaux, la peau deſquels ne vaut rien, & n'eſt plus telle qu'elle ſouloit eſtre autrefois. Tu dois ſçauoir encore, que les hommes ſe font accroire, qu'ayãt eſté chaſſé par vne calomnie, tu es vn adultere, vn empoiſonneur, ou vn homme de ſemblable eſtoffe, (car ce leur eſt vne choſe ordinaire de croire à l'accuſateur, encore qu'il ſe taiſe) de maniere que tu es tenu en qualité d'vn Grec, inconſtant en tes façons de faire, & preſt à commettre toutes meſchancetez, veu qu'ils nous tiennent tous en ce rang, & non ſans ſubject. La cauſe pour laquelle ils ont telle opinion de nous, c'eſt parce que pluſieurs de ceux qui entrent aux grandes maiſons à faute de s'eſtre adonnez à quelqu'autre choſe de bon, s'exercent à l'art de deuiner, de charmer, de rendre les perſonnes aymables, & de deſtruire les ennemis. Ie diray bien d'auantage, c'eſt qu'ils s'eſtiment aſſez doctes pourueu qu'ils portent la barbe fort longue, pour auoir bõne mine, & ſe faire priſer dauantage. D'où vient qu'ils meſurent les

Quand l'aage nous a mis vne fois les rides au front, on ne ſe ſouuient pl⁹ de nous.

autres par eux meſmes, principalement quand ils voyent, que les premiers de la maiſon ſont des flatteurs, auares, & conuoiteux du gain; & qu'ils ſe tiennent d'ordinaire aux feſtins. Mais depuis qu'ils en ſont vne fois rejettez, ils leur veulent le mal de la mort, & s'efforcent par tous les moyens à eux poſſibles de les exterminer tout à fait, de peur qu'ils ont qu'ils ne faſſent le rapport des myſteres de toute leur vie au menu populaire: Car ils cognoiſſẽt exactement le tout, & ſemble qu'ils les ayent veus tout nuds. Voilà ce qui les afflige le plus. L'on peut bien dire d'eux, qu'ils ſont ſemblables à ces beaux liures, la tranche deſquels eſt de pur or, & la couuerture de pourpre; mais au dedans on y void vn [h] Thieſte mangeãt ſes enfans en vn banquet, vn [i] Oedippe mary de ſa mere, ou vn [k] Terée ayant eu compagnie charnelle auec ſes deux ſœurs germaines. Il en eſt de meſme de ceux-cy; à les voir, ce n'eſt que parade, mais ſous la pourpre, ils cachent diuerſes tragedies. Que ſi tu voulois rechercher de plus pres, & deſcouurir les actiõs d'vn chacun, tu trouuerois, qu'elles fourniroient de matiere à vne grande fable d'Euripide, ou de Sophocles, & qu'au dehors ce n'eſt autre choſe, qu'vn beau luſtre de pourpre, & de boutons d'or. Se ſentans donc coulpables de cecy ils les abhorrent mortellement, & leur dreſſent des embuſches; principalement ſi quelqu'vn s'eſt abſẽté d'eux ſans congé, qu'il les depeigne de leurs viues couleurs, & les aille diuulguant tels qu'ils ſont. Or ie veux maintenant à l'imitation de Cebes te depeindre vn pourtraict & vne image de ceſte vie, afin que l'ayant contemplee tu ſçaches ſi c'eſt ton profit de la ſuiure. Et de verité ie deſirerois que ce Tableau fut faict de la main d'Apelle, de Parraſius, d'Etion ou [m] d'Eufranor. Mais puis qu'on ne peut pas touſiours recouurer de ſi bons ouuriers, i'en eſbaucheray le pourtraict, le mieux qu'il me ſera poſſible. Qu'on peigne donc vne table de proſpectiue toute doree, & eſleuée ſur vne haute montagne, le ſommet de laquelle ſoit inacceſſible, & ſon entree ſi gliſſante, que le plus ſouuẽt ceux qui penſent d'eſtre paruenus à ſon coupeau, le pied leur venant à faillir ſe laiſſent cheoir au penchant d'vn precipice, & s'y rompent le col. Qu'au milieu de ce tableau ſoit aſſiſe la Richeſſe, toute de pur or, fort belle & aimable; & que celuy qui la courtiſe, ne faiſant qu'approcher de la porte, ſoit en meſme inſtant tout esbloüy, & tienne les yeux attachez ſur l'or. Bref, que l'eſperãce doüée d'vne ſinguliere beauté, & veſtuë de diuerſes couleurs l'ayant pris par la main, luy donne l'entree, & le voyant tout eſtonné, luy ſerue de guide pour

Il fait bon ſe gardér de ceux qui ſous vne peau de brebis cachent vne ame de loup.

La vie eſt vn tableau où ſe void peinte l'inconſtance.

Tableau de la vie des Courtiſans.

le conduire. Puis, que certaines femmes le receuans, ſçauoir, la Fallace & la Seruitude, le liurent entre les mains du labeur. Que ce dernier l'enuoye à la Vieilleſſe, tout recreu, paſle, maladif, & defiguré, iuſqu'à ce que l'Outrage l'ayant tiré à ſoy, le pouſſe au deſeſpoir, & qu'à l'heure meſme l'eſperance s'envole bien loing & s'eſuanoüiſſe. Qu'en meſme inſtant il ſoit chaſſé tout nud, ventru, paſle & défaict; non par le portail doré par où il eſtoit entré, mais bien par vne fauſſe porte, cachant ſes parties honteuſes de la main gauche, & tachant de s'eſtrãgler de la droitte. Cõme il s'en retourne tout triſte, qu'il ait à rencontre la Penitence, laquelle ſe lamente en vain, & tourmente encore dauantage ce Miſerable, donnant les derniers traicts à cette peinture. Apres auoir conſideré fort long temps toutes ces choſes (amy Timocles) penſe vn peu ſi ce ſeroit ton proffit, qu'ayant eu entree dans ce tableau par ces portes d'or, tu fuſſes honteuſement mis dehors par celles qui ſont toutes differentes. Et, quelque choſe que tu faſſes, ſouuienne toy que, ſelon le dire d'vn Sage, il n'en faut pas attribuer la faute à Dieu, mais bien à l'inclination & à la meſchante volonté de celuy qui faict eſlection de ſon contraire.

Les paſſions de l'homme ſont des giroüettes expoſees à tout vent.

Le repentir eſt le fruict du peché.

ANNOTATIONS.

Odyſſ. 9.

a *Lotte.*] C'eſt vn fruict ſi aggreable au gouſt, que les eſtrangers qui en ont vne fois mangé, s'oublient de leur propre pays. Ce qui faict dire à Homere, qu'auſſi toſt que les compagnons d'Vliſſe en eurent gouſté, ils perdirent la ſouuenance de leur chere patrie.

b *Ce n'eſtoit pas vne Arondelle.*] C'eſt vne alluſion que faict Lucian au nom du Meneſtrier nommé Arondel.

c *Adonis.*] Fils de Myrrha, & de Cynarias Roy des Candiots. Les Poëtes diſent qu'allant à la chaſſe il fut demembré par vn Sanglier, & que Venus, comme ſa Maiſtreſſe, de regret qu'lle en eut, le transforma en vne fleur qui fut appellee de ſon nom. Le Prophete Ezechiel nous faict foy que les femmes Payennes auoient accouſtumé de pleurer aupres de ſa ſtatuë.

d *Atticiſme.*] Les Grecs auoient trois Dialectes, ſçauoir, l'Eolique, le Dorique, & l'Attique, qui eſtoit le plus excellent de tous.

e *Hymettiſme.*] Parole eloquente & doree. La metaphore eſt priſe d'Hymette, montaigne d'Attique, où croiſt le meilleur miel qui ſe puiſſe voir.

f *Safon.*] Maiſtreſſe de Phaon, qui ſe ietta dans la mer de douleur qu'elle eut de ſe voir meſpriſee de ſon Amant. Ce fut elle qui inuenta cette maniere de vers qu'on nomme Saphiques de ſon nom.

g *Saturnales.*] Feſtes conſacrees à Saturne, qui ſe faiſoient au mois de Decembre, & duroient ſept iours. Pendant qu'on les celebroit, les Romains auoient de couſtume de ſeruir à table leurs propres ſeruiteurs, & de s'enuoyer des preſens les vns aux autres.

h *Thyeſte.*] Fils de Pelops, & Neueu de Tantale, lequel pour auoir commis adultere auec la femme de ſon frere Atrée, ne ſcachant comme ſe venger de luy, pour la grande haine qu'il luy portoit: l'on tient qu'Atrée luy preſenta ſon propre fils à manger, & que le Soleil retrograda ſon cours, pour ne voir vn ſi grand meſchef.

i *Oedipe.*] Fils de Laius Roy des Thebains, & de la Princeſſe Iocaſte, lequel fut liuré par ſon propre pere à vn Berger pour eſtre mis à mort, parce qu'il auoit apris de l'Oracle

que luy meſme ſeroit occis par ce ſien fils. Mais il arriua tout au contraire: Car Oedipe ayant eſté attaché à vn arbre par le Berger qui cuidoit qu'il mourroit de faim, il aduint que Polybe Berger du Roy de Corinthe venant fortuitement à paſſer par là, accourut au cry de l'enfant, & le deliura. Depuis eſtant deuenu grand, il expliqua les enigmes du Sphinx, & deffit ce monſtre: Il prit à femme ſa propre mere, & auſſi toſt qu'il ſe recognut coulpable de la mort de ſon pere, ſe creua les yeux de regret. Que ſi ſa fille Antigone qui luy ſeruoit de fidelle guide n'euſt retenu ſa fureur, il n'y a point de doute qu'il ſe fuſt faict mourir luy meſme. Ceux qui ont eſcrit ſa vie diſent, qu'il finit ſes iours à Athenes, où il s'en alla volontairement en exil.

k Terée.] Roy des Thraces, fils de Mars & de la Nimphe Biſtonis, lequel pour auoir violé Philomele ſœur de Progné ſa femme, fut changé en Huppe, Progné en Arondelle, Philomele en Roſſignol, & Itys fils de Terée (que Progné auoit demembré pour vanger le tort par luy faict à ſa ſœur) en Phaiſan.

l Parrhaſius.] C'eſtoit vn des grands Peintres de ſon temps, lequel neantmoins fut ſurmonté par Timante. Le deffi qu'il euſt auec Zeuxis pour la perfection de ſon art, eſt amplement deſcrit dans [1] Pline.

m Euphranor.] Statuaire fort expert en ſon art, & qui a laiſſé par eſcrit quelques volumes de la Symmetrie, & des couleurs. Voy ce qu'en dit [2] Pline.

[1] *Liu. 35. c. 10.*

[2] *Liu. 2.*

APOLOGIE, OV, DEFENCE POVR CEVX QVI VIVENT AV *ſeruice des Grands, & en tirent penſion.*

Parce que depuis l'edition du precedent diſcours, Lucian ſe mit au ſeruice de Ceſar ſur ſes vieux iours; il faict icy vne abſtraction de ce qu'il a dit, pour la diuerſité des conditions de ceux que l'on ſert. Et declare à ſon exemple de quelle façon vn homme libre & vray Philoſophe doit ſeruir les Grands.

IL y a long temps, Amy Sabin, que ie ſuis en doute de ce que tu peux auoir dit, voyant le Traicté que nous auons faict, De ceux qui viuent a gages auec les Grands. Et ie ſuis bien aſſeuré qu'en le liſant, tu ne t'es pû tenir de rire. Maintenant mon intention n'eſt autre que de reſpondre aux obiections que tu as faictes ſur chaſque poinct, pour joindre le tout à ce que ie t'ay deſià donné par eſcrit. Que ſi i'ay tant ſoit peu d'experience en l'Art de deuiner, il me ſemble que ie t'entends parler de la ſorte. O quel homme voicy! Il meſdiſoit n'agueres de la vie des Courtiſans, & maintenant ne ſe ſouuenant plus de tout ce qu'il a dit, il a faict tourner la chanſe, & s'eſt precipité de ſon bon gré dans vn ſeruage volontaire. Combien de Midas, de Crœſus, & de Pactoles l'ont deſtourné de ſon opinion, & cõtraint à quitter ceſte liberté qu'il cheriſſoit tant; & en laquelle il a eſté nourry & eſleué dés ſon enfance. Merueille! il a ſi peu d'eſprit, que ſans conſiderer qu'il ne tardera gueres à voir Eacus, & qu'il a deſià l'vn des pieds dãs le batteau de Caron, il ſe laiſſe mener par le nez à la volõté des vns & des autres, de meſme que s'il eſtoit lié d'vne cheine d'or, ſẽblable à ces gros colliers que portent les Riches. Ce qui me fait croire, que tes eſcrits dementent ceſte maniere de vie dõt tu fais eſlectiõ à preſent; tellemẽt qu'on peut biẽ dire, que les fleuues

marchent contre-mont; que l'ordre de toutes choſes eſt peruerty, & que tout va de mal en pis, non par le Dieu Iupiter, pour appaiſer Helene, ny moins encore pour la deſtructiõ d'Ilion, mais parce que les paroles qui parauant ſembloient eſtre bien dictes, ſont maintenant reprouuees par leur Autheur. Vrayement ie penſe que tu me voudrois volontiers faire accroire que le conſeil que tu m'as donné comme mon bon amy, ſuffit pour te faire eſtimer homme de bien, & ſçauant. Or çà, ſi ie repreſente naïfuemẽt ton perſonnage, noſtre faict ira bien, & pour eternelle memoire ie ſacrifieray à Mercure Dieu d'eloquence; Que ſi ie n'y puis paruenir ſelon mon deſir, il faudra que tu ſupplees à ce defaut. Mais il eſt temps que changeant les perſonnages du jeu, ie m'impoſe ſilence à moy-meſme, & ſouffre, s'il en eſt beſoin pour ma ſanté, les inciſions & les remedes cauſtiques, tandis que tu feras les appareils, & tiendras en main l'aiguille, & le cautere actuel. Toutesfois ie vois bien, que parlant à ton tour tu me reſpondras en ces termes. I'ay appris de ceux qui ont leu ton liure, Amy Sabin, qu'on en a fait cy-deuant grand eſtat, tant en public qu'en particulier, principalement les Doctes qui en eſtoient ſi curieux, que la plus-part du temps ils l'auoient entre les mains. Et de verité il n'y a rien à reprendre à ta façon de parler. Tu monſtres par tes eſcrits, que tes narrations ſont diuerſes: ton ſtyle net, tes conceptions fort intelligibles, & que tu as autant d'experience aux affaires de la Cour, que de grace & d'eloquence à les deſcrire. Et ce qui eſt le principal, c'eſt que tu ne fais rien qui ne ſoit vtile à vn chacun, principalement aux Doctes, afin qu'à l'aduenir l'ignorãce ne les engage plus dãs vn faſcheux eſclauage, où ils ſe precipitent de leur bon gré. Mais lors que changeant d'opinion tu t'es propoſé de ſuiure le contraire, comme ſi ç'euſt eſté ton meilleur de dire les derniers adieux à la liberté, il me ſemble que tu n'as pas bien faict, & t'es ſeruy de ces vers du Comique, indignes d'vn grand courage,

Vn eſprit auide du gain,
Ioinct les fatigues à l'vſage,
Et met en beſongne la main
Sans auoir eſgard au ſeruage.

Car il faut que tu ſçaches que deſormais perſonne ne t'eſcoutera plus, faiſant la lecture de ce liure, & il te faut donner garde que tu ne preſentes point tes eſcrits à lire à aucũ de ceux qui cognoiſſent l'eſtat de ta vie preſente. Dauantage tu prieras Mercure, Ambaſſadeur

On ne croit gueres volontiers à ceux qui ſe cõtre-diſent.

Les liures ſont des tableaux parlans qui publient le bien & le mal.

ſadeur des enfers, qu'il puiſe de l'eau dans la fontaine d'oubly, pour en arrouſer les oreilles de ceux qui par cy deuant ont ouy quelque choſe de ce tien eſcrit, autrement il t'aduiendroit de meſme qu'à [a] Bellerophon, lequel (ſi nous croyons à la fable Corynthienne) portoit les lettres de ſa mort, tout ainſi que ce traicté par toy compoſé pourroit bien eſtre cauſe de la tienne. Pour moy ie ne vois point de quelle deffence tu pourrois vſer à l'endroict de tes accuſateurs, principalement s'ils ſe propoſent vne fois de contrefaire les bouffons, & te donner des brocards, s'eſtonnans de voir que par tes eſcrits tu louës tant la liberté, & que neantmoins tu ſoubsmets le col au ioug volontairement; de maniere qu'ils ne te feroient point de tort ſelon mon aduis, s'ils attribuoient l'inuention de ce liure à vn plus courageux perſonnage que toy, & te ſaiſiſſoient cependant pour t'arracher comme à la pie les plumes d'autruy. Que s'ils confeſſoient ce liure eſtre à toy, poſſible diroient-ils que tu as imité Salet, lequel ayant faict vne loy fort rigoureuſe contre les adulteres, pour la faire obſeruer à ceux de Crotone qui le loüoient grandement pour ce ſujet, il fut peu apres ſurpris luy meſme, paillardant auec la femme de ſon frere. Par ainſi l'on te pourroit à bon droict appeller Salet, ſi ce n'eſt que ſon faict eſtoit vn peu plus tollerable que le tien: car ce qu'il en fit, comme il diſoit quand il en fut pourſuiuy, ce fut par vne paſſion amoureuſe: Auſſi ſe ietta-t'il volontairement dãs le feu pour punition de ſon crime, bien que les Crotoniates eſtãs touchez de pitié de ſon deſaſtre, l'euſſent condamné ſimplement à aller en exil. Pour toy, ton crime eſt beaucoup plus abſurde, en ce qu'ayant faict vne inuectiue contre le ſeruage des Courtiſans, par laquelle tu accuſes ceux qui ſont au ſeruice des Riches, & qui ſe laiſſent garrotter, s'expoſans à mille ennuys, & aux faſcheries; toy-meſme neantmoins qui eſt en l'aage decrepite, (& cõme l'on dit, par delà le ſueil d'Homere) as faict eſlection de ceſte maniere d'eſclauage, ſi vil, & abject, & en vas publiant par tout le trophee. Toutesfois tu te rends d'autant plus ridicule, que tu penſes paroiſtre plus remarquable, parce que tes eſcrits contrediſent à ta vie. Mais que ſert il de chercher des nouuelles accuſations contre toy, apres les beaux vers de ceſte Tragedie ſi renommee, & ſi admirable, qui dit,

Que ſert-il d'eſtre ſi ialoux
De la ſageſſe qu'vn autre ayme:
Le ſage eſt mal voulu de tous,
Quand il n'eſt point ſage à ſoy-meſme.

Les impreſſiõs de l'eſprit demeurent empreintes dans la memoire.

Les paſſions d'amour ſont le plus ſouuent excuſables.

l'obmets plusieurs autres telles obiections, que tes accusateurs ont à te faire. Car les vns te desguiseront comme les ioüeurs de Tragedie, qui representẽt sur l'eschaffaut, ou le personnage d'Agamemnon, ou celuy de Caton, ou d'Hercule mesme : Mais si tost qu'ils ont posé leurs masques, on descouure que c'est vn Polus, ou vn [b] Aristodeme, lesquels sont loüez à gages pour ioüer ces jeux; & ores chassez du Theatre, comme il plaist aux regardans; tantost fiflez, & mesme plusieurs d'entr'eux fustigez. Quelques autres diront aussi de toy, que tu auras faict comme le singe de Cleopatre, auquel on auoit appris à dançer auec tant d'adresse, qu'il se faisoit admirer de tous les spectateurs. Or il aduint vn iour, comme il dançoit au son des instrumens, & de la voix de ceux qui disoient vn chant nuptial, que descouurant de loing vn certain qui luy iettoit des figues seiches, ou possible des amandes, il mit bas son masque tout aussi-tost, & le deschirant de haste qu'il auoit, laissa là les instruments, les chansons & la danse, & empoignant vne amende, commença à la ronger. Tu en as faict de mesme, non en qualité de bouffõ, mais de Legislateur; car d'abord que tu as veu de loing l'apparence d'vne figue, tu as mõstré que tu n'es qu'vn singe, & nõ vn Philosophe, si ce n'est du bout des lévres, veu que sans redouter les portes d'Enfer, tu caches des choses en ton esprit, & en manifestes d'autres par ton langage: tellement qu'on te peut bien faire ceste reproche, que des mots tous pleins de vanité ont vrayement arrousé tes lévres, mais que le palais est demeuré sec & aride. C'a esté la cause pour laquelle tu n'as pas failly de sentir vne peine digne de ton merite, toy qui t'esleuois auparauant d'vne audace obstinee, contre la neceſſité des choses humaines, & toutefois ta liberté a seruy bien tost apres comme de butte au plus offrant. Mais il est euident, que la vengeance fille de la neceſſité te suiuant deslors auec toute ta vanité, s'est mocquee des accusations que tu mettois sus aux autres. Car comme Deesse qu'elle est, elle n'ignoroit pas les choses futures, ains sçauoit assez que tu deuois changer d'opinion. Aussi m'estonne-je de ce que tu n'as craché dans ton propre sein, premier qu'accuser les autres, lesquels pour les diuers changements de fortune sont contraints d'endurer de toy toutes les attaques que tu leur donnes. Ie te demande maintenant, si quelqu'vn feignoit qu'Eschynes apres la harangue, par laquelle il accusa Timarchus, fut atteint d'vn mesme crime que toy, ne se feroit-il pas mocquer à bon droict de soy-mesme, lors qu'apres auoir fait des poursuittes contre Timar-

Les choses vaines ne doiuent point estre preferees aux serieuses.

Nous sommes quelquesfois plus coulpables que ceux que nous accusons.

chus pour vn peché auquel l'aage l'auoit pouſſé, luy meſme tout vieil & decrepite, auroit commis vn ſemblable forfaict? Bref, tu me ſembles tel que cet Apothicaire, lequel ſe vantant d'auoir vn remede ſouuerain contre la toux, & que quiconque en vſeroit ſeroit infailliblement guery, il eſtoit neantmoins tourmenté luy-meſme de ce mal. L'on me pourroit donc obiecter toutes les accuſations ſuſdites, principalement en vne matiere ſi fertile, & qui fourniroit de mille occaſions à vn aduerſaire. Ce qui me faict penſer à part moy, quels moyens ie pourrois inuenter pour me deffendre. Il me ſemble que ie ne ferois pas mal de confeſſer d'y auoir eſté forcé de ma propre volonté, & de ſous-mettre le dos aux coups, ou bien recognoiſſant ma faute de la colorer d'vne inuitable contrainct de Deſtin & de la Fortune. Là deſſus ie demanderois pardon à mes accuſateurs, leſquels ſçauent aſſez que nous ne ſommes pas les maiſtres de nous meſmes, mais qu'vne plus grande puiſſance nous pouſſe, & que ſans commettre aucun crime, tout ce que nous diſons & faiſons, procede de ie ne ſçay quelle innocence. Toutesfois ceſte excuſe ne ſeroit pas legitime pour me faire abſoudre, & tu ne me voudrois point permettre toy-meſme de me ſeruir de ce pretexte pour m'eſchapper, bien que i'aye ce grand Homere, pour Aduocat en ceſte matiere, & que ie puiſſe dire auec luy,

Non ie n'ay point ceſte creance,
Que l'homme ayt iamais euité,
Depuis le iour de ſa naiſſance,
L'Arreſt de la Fatalité.

Il n'y a point de deſtin pour le ſage, car il le ſçait euiter.

Et en vn autre endroict,

Homme conſidere ta fin,
Et comme au ventre de ta mere,
Tu ſens la peine & la miſere,
Qui t'eſt traſmee du Deſtin

Laiſſant donc à part ces vaines excuſes, & ces façons de parler, comme peu dignes de foy, i'allegueray pour me deffendre que ie ne me ſuis point mis à ſeruir, ny pour l'argent, ny pour l'allechement d'aucune autre eſperance, mais qu'ayant admiré la prudence, la force, & la grandeur de courage de ce Prince, ie n'ay point fait de refus d'eſtre employé en ſes affaires. Neãtmoins i'ay encore peur qu'on ne ſoupçonne de flatterie ceſte premiere deffence, & que ie ne ſois veu, comme l'on dit, repouſſer vn clou auec vn autre clou, & d'vn grand crime en vouloir faire vn petit,

C'eſt vne belle conſtance de ſeruir vn Grand pour ſa vertu, mais tous ne le peuuent pas faire.

parce que la flatterie eſt eſtimee le pire de tous les maux, veu quelle eſt le plus ſeruile des vices. Mais ſi les deux excuſes ſusmentionnees ne me profitent de rien, de quel autre pretexte me pourray-je ſeruir pour me deffendre, ſi ce n'eſt que ie confeſſe librement que ie n'ay point de raiſon pertinente pour colorer mon vice? Toutesfois, poſſible nous reſte-t'il encor vn autre ancre que nous n'auons point ietté dans l'eau: c'eſt que ma vieilleſſe, & mon corps maladif, obligent les plus endurcis à prendre pitié de moy, & en attribuer la cauſe à la pauureté, laquelle force les perſonnes à ſouffrir toutes choſes pour le deſir qu'elles ont de s'en exempter. Il ne ſera pas mauuais à ce propos, que i'appelle à mon ayde la Medee d'Euripide, laquelle arriuant icy te chantera ces vers pour ma deffenſe.

Helas ie preuois le naufrage,
Les vents, la tempeſte, l'orage,
Les maux, & la captiuité;
Qui me font ià pallir la face,
Puis que ie vois la pauureté
Qui de tous ces fleaux me menace.

Y a t'il celuy qui ne ſçache le dire de Theognis (duquel neantmoins ie ne fais pas beaucoup d'eſtat) qui n'eſtime pas que ce ſoit vn vice à l'homme de ſe noyer volontairement au profond de la mer, ou bien ſe precipiter de ſon bon gré du haut d'vn rocher en bas, pourueu que par ce moyẽ il ſecoüe le ioug de pauureté? Voilà preſque toutes les excuſes que quelqu'vn pourroit alleguer pour ſa deffenſe en vne telle cauſe. Mais pour moy, cher amy, ie n'ay que faire de ces raiſons; car auſſi bien n'eſperé-je pas, qu'il y ait iamais vne famine ſi grande, qu'elle contraigne les Grecs à s'en aller cultiuer la baſſe Arabie: ny que nous ſoyons ſi deſpourueus de iugement qu'eſtans quelquefois accuſez, nous voulions chercher ces eſchapatoires. Conſidere ie te prie, combien eſt grande la difference qu'il y a de ſeruir volontairement en la maiſon de quelque grand Seigneur; & d'endurer toutes les choſes, deſquelles ie fais mention dans mon liure; ou bien de tirer penſion d'vn grand Roy, pour le maniemẽt des affaires du peuple, & d'eſtre employé en l'adminiſtration de la Republique. Si tu peſes chaque choſe ſeparément, tu treuueras, comme dit le prouerbe des Muſiciens, qu'il y a vn bis-diapaſſon, c'eſt à dire, vne diſtance de fort long interualle, & que ces deux vies ſont auſſi differentes que le plomb & l'argent, l'airain & l'or, la paſſe-fleur & la roſee, l'homme & le

Pour paroiſtre galand hõme au monde il faut eſtre riche.

Il eſt bon de ſeruir vn plus grand que ſoy, mais non pas de ſe rẽdre tout à fait ſon eſclaue.

ſinge; Il eſt bien vray qu'elles obligent toutes deux à ſeruir, cõme à receuoir le ſalaire; mais la difference en eſt grande, veu que ceux qui prennent telles conditions, ne ſont pas plus loüables que les ſerfs que l'on achepte, ou que les mercenaires & man'ouuriers. Quant à ceux qui tiennent le timon de la Republique, & qui veillent au bien de l'Eſtat, ils ne peuuent qu'injuſtement eſtre blaſmez pour tirer le ſalaire qui leur eſt deu, car ſi les hommes ne cueilloient quelque fruict de leur peine, toutes les dignitez des Magiſtrats perdroient leur credit; tellement que les Preſidents des grandes Prouinces, les Gouuerneurs des Citez, les Capitaines des compagnies de guerre, & les Chefs d'vne armee, ſeroient tenus à meſpris d'vn chacun. Ce qui me faict dire qu'il faut que les choſes aillent ſelon leur rang, ſans que tous les degrez d'honneur ſoient égaux entre ceux qui reçoiuẽt ſalaire. Auſſi ne di-je pas par mon diſcours, que tous les mercenaires ſoient ſubjects à vne miſerable vie: mais i'ay pitié de ceux, leſquels ſous pretexte d'vne ſcience, ſe mettent au ſeruice des Grands. C'eſt autre choſe de mon faict, cher amy, car bien que tout ce qui appartient à la vie domeſtique & au meſnage, nous ſoit commun auec eux; toutesfois en public *nous auons part à l'Empire, & diſpoſons* de ſon adminiſtration auec le Roy. *Et ſi tu conſideres bien, tu verras que ie tiens ſous ma main vne bonne partie du Royaume*, & qu'ores *i'ordonne des ſupplices*, tantoſt ie cõmande la leuee des gabelles, *maintenant ie fais coucher par eſcrit toutes les actions de ma vie*; & ores ie iuge des cauſes. Dauantage, ie fais auec vne grãde loyauté les affaires du Prince, & en donne le modele pour l'obſeruer à iamais. Pour tant de bons & agreables ſeruices on me fait de la part du Roy vne recompenſe qui n'eſt pas petite, & qui ne ſe compte que par talens, outre l'eſperance qui me reſte d'eſtre eſleu Gouuerneur d'vne Prouince, ou commis à quelqu'autre charge du Royaume. Mais i'ay grande enuie de paſſer vn peu plus outre en ceſte franchiſe de paroles, & de refuter plus amplement le crime que mes aduerſaires me mettent ſus. Ie veux bien que tu ſçaches qu'il n'y a perſonne qui face rien pour rien, & que ceux qui ſont appellez aux plus grandes charges veulent eſtre recompenſez, veu que le Prince meſme reçoit des ſalaires. Ie ne parle pas pourtant du domaine que ſes ſubjects luy payent tous les ans, mais ie dis, que c'eſt vn grand ſalaire à vn Prince d'eſtre loüé d'vn chacun, & s'il faut ainſi dire, adoré comme vn Dieu. D'auantage, les images, les temples, & les autels qui leur ſont dreſſez par

Ole meſchant augure, quand les doctes ſe rendent eſclaues des ignorans!

Le plus beau ſalaire d'vn Prince, c'eſt la renommee.

leurs vaſſaux, leur ſont autant de recompenſes pour la peine qu'ils prennent à ſurueiller au bien de l'Eſtat. Et afin que i'aſſemble les plus petites choſes auec les grandes, ſi tu veux deſcendre par toutes les parties du corps d'vne Republique, tu treuueras, que nous ſommes tous mercenaires. Par où ie veux inferer, que ie ſerois vrayement coulpable, ſi i'auois impoſé ceſte loy par mon liure, Que tout le monde euſt à eſtre oiſif. Mais ſi ie n'ay point fait mention de cecy, & s'il eſt conuenable qu'vn homme de bien s'occupe à quelque choſe; qui eſt-ce qui pourroit mieux employer ſa peine, qu'à pouſſer & aduancer ſes amis en tous exercices bons & loüables? Ne fait il pas beau voir qu'au milieu de tous & publiquement, il rende des preuues de ſoy-meſme, & de la bonne diligence auec laquelle il peut expedier & mettre à fin les affaires, auſquelles il eſt commis, de peur que, comme dit Homere, il ne ſoit eſtimé,

Vn fardeau de terre inutile.

Ie n'entens pas pourtant que mes accuſateurs croyent de moy, que quand ils me reprennent ils ont affaire à vn homme ſage (ſi tant eſt qu'on en puiſſe treuuer quelqu'vn) ains auec vn Plebeïen, qui s'eſt acquis quelque loüange en l'exercice d'haranguer, & qui n'eſt pas beaucoup inſtruict en ceſte ſouueraine vertu, qui faict ſon ſejour au ſommet d'vne haute montagne; bien que, par le Dieu Iupiter, ie n'aye pas trop de ſubjet de me tourmenter de celà, ſi ie viens à conſiderer que ie n'ay iamais treuué homme quelconque exact & accomply en la profeſſion de ſageſſe. Quant à toy, ie m'eſtonne fort de ce que tu me tournes à vice ceſte maniere de viure, veu qu'eſtant cy-deuant coulpable du meſme crime, tu ne m'en as point repris, ſçauoir quand ie vendois mon babil dans vn parquet, plaidant publiquement des cauſes pour vne bonne ſomme d'argent. Ce fut en ce temps, auquel voyageant, pour voir la mer Oceane, & la Gaule * Celtique tu me vis paroiſtre au nombre des plus fameux Aduocats de mon temps, & entre ceux qui auoient le plus de practique. Voilà la reſpõſe que i'ay faicte à ce que tu m'objectois, cher Amy, bien que ie ſois diſtraict en mille affaires: Tout ce que ie requiers de toy, c'eſt que ma cauſe ſoit treuuée bonne & iuſte par ta ſentence; car pour ce qui eſt des autres, quand ils m'accuſeroient tous enſemble, il me ſuffira de leur dire, Hippoclides ne s'en ſoucie point.

La ſageſſe ne fait pas ſa demeure par tout.

* *ou Lyonnoiſe.*

Ce n'eſt pas peu d'eſtre loüé d'vn hõme loüable.

ANNOTATIONS.

a *Bellerophon.*] Fils de Glaucus Roy d'Ephire, doüé d'vne ſi rare beauté, que Stenobœa, femme de Prœtus Roy des Argiues, eſtant eſprise de ſon amour, s'offrit a luy volontairement. Mais voyant qu'il faiſoit refus de conſentir à ſon impudicité, elle l'accuſa pardeuāt ſon mary, diſant qu'il l'auoit voulu forcer. A quoy Prœtus adiouſtant foy, & ne le voulant point mettre a mort dans ſa propre maiſon, il l'enuoya en Lycie vers Iobas ſon beaupere, auec des lettres expreſſes pour le liurer à mort. Ceſtuy-cy en eſtant touché de pitié, ne voulut pas ſouiller ſes mains du ſang de l'innocent, ains pour s'en deſfaire, l'enuoya contre ceux de Solyme, ſes ennemis, deſquels il reſta victorieux, & s'eſchappa de pluſieurs autres dangers. Il ſurmonta la Chimere & le cheual Pegaſe. Voy ce qu'en dit [1] Homere.

1 Au 6. de l'Iliade.

b *Ariſtodeme.*] C'eſtoit vn grand Orateur, qui fut Precepteur des enfans du grand Pompee. Strabon dit, qu'il enſeignoit au matin la Rhetorique, & la Grammaire apres midy.

c *Eſchynes.*] Orateur Athenien, qui viuoit du temps de Demoſthene. Il compoſa des Oraiſons & quelques Epiſtres, ſelon ce qu'en dit [2] Pline.

2 Liu. 7. ch. 30.

SVR VNE FAVTE COMMISE EN SALVANT.

Il s'excuſe de ce que ſaluant quelqu'vn du matin, au lieu de Bōne-chere, il luy auoit dit, Salut.

IL eſt vrayement bien difficile, puis que tu es homme, de pouuoir euiter le ſecret inſtinct où nous porte la force d'vn Dieu; mais encor eſt-il plus mal-ayſé de treuuer vne deffenſe à la faute commiſe ſans y penſer, & à laquelle nous ſommes comme pouſſez par quelque Diuinité. Toutesfois l'vn & l'autre m'eſt n'agueres aduenu, lors que m'en allant le matin pour te donner le bonjour, au lieu que ie deuois vſer du mot accouſtumé, & te dire Bonne-chere en te ſaluant, i'ay eſté ſi eſtourdy que ne m'en ſouuenant plus, ie t'ay dit, Salut. Ie ſçay bien neantmoins que ce mot n'eſt pas mauuais, mais hors de ſaiſon, parce qu'il n'eſt point cōuenable à la matinee; ce qui m'a fait & ſuër & rougir de honte, flottant entre la doute & la crainte, & ne ſçachant ce que i'auois à faire. Car de tous ceux qui eſtoient là preſens, les vns eſtimoient comme de raiſon, que i'auois bronché de la langue; les autres, que ie reſuois de vieilleſſe; & pluſieurs, que i'eſtois encore yure du iour precedent: Tout celà ne m'ennuyoit pas, par ce que ie ſçauois bien que tu prenois toutes choſes en bonne part de moy, ſans faire ſemblant de la faute par moy commiſe en parlant, ny meſme d'en rire tant ſoit peu. Ie me ſuis donc aduiſé, que ie ferois tres-bien, ſi pour remede à mon mal, & afin de n'auoir plus l'eſprit trauaillé de ceſte cheute, ie compoſois quelque conſolation pour moy-meſme, ſans eſtimer que ce fut choſe ſi eſtrange, qu'en preſence

de tant de teſmoins vn vieillard ſe forlignaſt vn peu de l'honneſteté. Pour ce qui eſt de la langue, vrayemẽt ie ne penſe pas qu'elle ayt beſoin d'aucune deffenſe, principalement puis qu'elle a failly par vne ſi bonne & ſi heureuſe priere. Mais comme i'ay cõmencé de faire cet eſcrit, ie me ſuis pris garde tout à coũp, que ie mettois en auant vne queſtion aſſez difficile, & apres l'auoir bien examinee i'ay treuué que pluſieurs raiſons pouuoient eſtre alleguees à ce propos: Ce que toutesfois ie ne veux faire, que ie n'aye premierement declaré quelques choſes remarquables ſur ces mots: *Bonne chere, bonne vie, & ſalut.* Le mot *cherin*, c'eſt à dire, bõne chere, eſt vne ſalutation fort ancienne, qui n'eſtoit pas ſeulement vſurpee au matin, ou à la premiere rencontre des perſonnes qui ſe connoiſſoient, mais de plus, ceux qui ne s'eſtoient iamais veus l'vn l'autre en vſoient encore:

Bonne chere, Empereur du pays de Tyrinthe.

Puis, apres le ſouper, quand on ſe donnoit des deffis pour boire,

Achille ne t'attriſte pas
Et penſe ſeulement à rire,
Car t'ayant faict vn bon repas,
Bonne chere, ie te veux dire.

Ce ſont les paroles que luy dit Vlyſſe voulant haranguer ſur ſon Ambaſſade. D'auantage, lors qu'ils ſe vouloient dire à Dieu, l'vn à l'autre, ils parloient encores en ces termes,

Bonne chere, & penſe que ie ſuis immortel.

Il n'y auoit donc point de temps prefix à ceſte ſalutation, & l'on n'en vſoit pas ſeulement au matin, comme maintenant, puis qu'il ſe treuue que quelques-vns l'ont vſurpée quelquesfois, ſe voyant reduicts aux dernieres extremitez, & proches de la mort: comme dans Euripide Pollinice, tirant à ceſte derniere fin,

Bonne chere, dit-il, *deſià les crys funebres*
S'oyent de toutes parts, lors que i'entre aux tenebres.

Ce n'eſtoit pas auſſi ſeulement vn ſigne d'amitié entre les hõmes, ains encore parmy les ennemis, quand ils vouloient monſtrer qu'il n'y auoit rien plus à demeſler entr'eux. Car lors qu'ils diſoient, *Mancran-cherin*, ils donnoient à entendre qu'ils n'auoient rien plus à faire l'vn à l'autre. L'on tient que le premier qui vſa de ce mot, ce fut Philipides, vn iour qu'il s'en alla porter les nouuelles de la victoire depuis Marathon iuſques à Athenes, & dit aux Magiſtrats qui eſtoient aſſis, & en doute du ſuccez de ceſte bataille; *Bonne chere, nous ſommes vainqueurs*: Apres leſquelles paroles il tomba

Les petites fautes ſont excuſables, ſur tout en vn vieillard.

il tomba tout roide mort. Cleon, Preuoſt des Atheniens, au commencement d'vne ſienne lettre qu'il eſcriuit à ſes Citoyens, vſurpa ce mot *Bonne-chere*, leur voulant annoncer des bonnes nouuelles, pour la victoire qu'il auoit gaignee en ce lieu, apres auoir reduict les Sparthes en ſa puiſſance. Le Capitaine Nicias eſcriuãt de Sicile, commençoit ſon diſcours par ce meſme ſtile. Mais l'admirable Platon, comme digne de foy, & les paroles duquel ſont autant de loix en ceſte matiere, deſaduoüe tout à faict ce mot, Bonne-chere, comme mal-heureux & mauuais. Tellement qu'il met en ſon lieu celuy d'*Eſpratin*, c'eſt à dire, Bonne vie, comme eſtant vn commun ſigne de la bonne diſpoſition qu'on ſouhaitte à autruy tant au corps qu'à l'eſprit. Et en la lettre qu'il eſcrit à Denys, il le reprend de ce qu'ayant cõpoſé quelques vers à l'honneur d'Apollon, il auoit dit Bonne-chere à ce Dieu; car c'eſtoit vne choſe indigne & trop mal-ſceante pour eſtre attribuee, non ſeulement aux Dieux, mais auſſi aux honnorables perſonnes. Le diuin Pythagore, bien qu'il ne nous ayt voulu delaiſſer aucun de ſes propres eſcrits; toutesfois ſelon la coniecture qu'on en peut faire, par ce qu'en diſent Oecelle, Lucan, Archytas, & autres ſiẽs diſciples, il ne mettoit iamais au commencement de ſes lettres le mot de Bonne-vie, ains commandoit qu'on euſt à commencer par *Iœynium*, qui ſignifie, Salut. De maniere que tous ceux de ſa profeſſion s'enuoyans mutuellement des miſſiues d'importance, commençoient touſiours par le mot de Salut; comme ſi ce mot euſt eſté propre tant à l'ame qu'au corps, comprenant ſommairement en ſoy tous les biens de l'homme. Ils auoient encore le triple triangle, qui forme la figure Pentagone, & dont ils ſouloiẽt vſer comme d'vn ſignal entre ceux qui ſuiuoient vne meſme doctrine, auquel ils donnoient le nom de ſanté. Bref, ils eſtimoient que ce fut le Salut meſme; mais ils ne pouuoient croire autremẽt qu'il n'y eut vne grande difference, entre Bonne-chere, ou Bonne-vie, & Salut. Il y en a qui diſent que le nombre de quatre eſtoit leur plus grand ſerment, & le plus parfaict des nombres; veu meſme que quelques-vns des leurs, l'ont appellé commencement de ſalut, & entr autres Philolaüs. Mais qu'eſt-il beſoin d'alleguer tãt d'anciens teſmoignages, puis qu'Epicure meſme, qui ne cheriſſoit rien tant que ce mot Bonne-chere, & qui preferoit à toute autre choſe la volupté, auoit de couſtume d'vſer du mot de Salut, au commencement des miſſiues qu'il eſcriuoit de ſes plus importantes affaires, bien qu'elles fuſſent en fort petit nombre, & qu'il

ne les communiquaſt qu'à ſes plus grands amys. Tu le trouueras auſſi ſouuent repeté en l'entree des Tragedies, & des vieilles Comedies: Comme en ce lieu cy. —*Salut & Bonne-chere.*

Où il faut remarquer que le mot Salut, precede celuy de Bonne-chere fort iudicieuſement. Et Alexis.

Salut Maiſtre, dit-il, *que tu tardes beaucoup.*

Acheus en vn autre endroict,

Salut, puis que ie viens pour pouuoir mettre à fin
Vn genereux exploict, &c.

Philemon auſſi,

Ie te ſouhaitte pour tout bien
Vn Salut à iamais proſpere,
Bonne-vie, puis Bonne-chere,
Et bref que tu ne doiues rien.

Et celuy qui a compoſé le Poëme duquel Platon faict mention, ne dit il pas le meſme en ces termes?

Iouir d'vne heureuſe ſanté,
Eſtre eſtimé pour ſa beauté,
Et n'auoir faute de richeſſe,
C'eſt le comble de l'allegreſſe.

Mais il ne parle du tout point du mot Bonne-chere. Tu n'ignores pas auſſi que ces vers ſont d'ordinaire en la bouche du populaire?

Puis que tous te portent enuie
Santé que ie deſire tant,
Soit la compagne de ma vie
Afin de me rendre contant.

Le premier de tous les biens, c'eſt la ſanté.

Que ſi la ſanté eſt la choſe du monde la plus ſouhaitable, & l'vne des plus honnorables antiquitez, il n'y a point de doute que ſon effect, qui eſt le ſalut, doit eſtre preferé à tous autres biens. Ie te pourrois rapporter à ce propos vne infinité de paſſages, & d'exemples, tirez tant des Poëtes & Hiſtoriens, que des Philoſophes, où le mot Salut, eſt touſiours mis au cõmencement. Mais ie laiſſe à part tout cecy, de peur que ce mien diſcours ne ſoit eſtimé ridicule; & puerile, & que quelqu'vn ne die de moy, que ie veux repouſſer vn clou par vn autre clou. Ie me contente d'adjouſter icy quelques mots d'vne ancienne Hiſtoire, me reſſouuenant d'vn traict, qu'on peut adapter fort à propos à la queſtiõ que ie traicte. Lors qu'Alexandre le Grand eſtoit ſur le poinct de donner la bataille aux Iſſiens, ſelon le recit qu'en fait Eumenes Sardien, en ſon Epiſtre à Antipater, Epheſtion eſtant entré du matin dans ſa

tente, ſoit qu'il ſe fuſt pour lors meſpris ſoy-meſme, ſoit qu'il fuſt troublé comme i'ay eſté, ou que quelque Diuinité le pouſſaſt à celà, il vſa du mot de Salut, de meſme que moy, diſant: Salut Sire, il eſt temps qu'on face marcher ton armee en campagne. Et cõme tous les aſſiſtans s'eſtonnoient de ceſte nouuelle façon de ſaluër, & qu'Epheſtion meſme en mouroit de crainte, Alexandre luy reſpondant; I'accepte, dit-il, ce bon-heur, car voilà qui me promet que nous retournerons du combat ſains & ſauues. Le propre iour qu'Antiochus, ſurnommé Soter, deuoit liurer la bataille aux Gaulois, il vid en ſonge Alexandre tout debout deuant luy, qui luy commandoit de donner aux ſoldats le mot de Salut, auant la meſlee: Et ce fut ſous ce ſignal, qu'il s'acquit vne fameuſe victoire. [a] Ptolomee fils de Lagus, enuoyant des lettres à Seleucus, peruertit l'ordre accouſtumé, luy diſant tout au commencement Salut; & mettant à la ſoubſcription Bonne-chere, au lieu de Salut, ainſi que le raconte Dioniſidor au Recueil qu'il a faict de ſes Epiſtres. Il ne faut point d'exemple plus manifeſte pour preuue de cecy, que celuy de [b] Pyrrus Roy des Epirotes, lequel en l'Art Militaire a eſté le ſecond apres Alexandre, & a faict eſſay de toutes les reuolutions de Fortune. Ce grand Prince auoit de couſtume, toutes les fois qu'il adoroit les Dieux, & leur faiſoit des vœux, & des ſacrifices, de ne leur demander iamais, ny les palmes de la victoire, ny l'accroiſſement de ſon Royaume, ny les lauriers de la gloire, ny des richeſſes en abondance, ains il leur requeroit ſeulemẽt, le Salut. Auſſi pouuoit-il biẽ dire, que tant qu'il jouïroit du bien de la ſanté, toutes choſes luy ſuccederoient à ſouhait. Et vrayement il auoit raiſon d'eſtimer qu'il n'auroit point de plaiſir au monde ſans la ſanté. Nous auons, ſelon mon aduis, aſſez parlé du temps conuenable à chacune de ces paroles: Et poſſible que quelqu'vn me pourra bien objecter cecy; Quand tu n'aurois faict autre choſe que renuerſer l'ordre, tu es auſſi digne d'eſtre repris toy-meſme, que celuy qui mettroit vn armet à la iambe, & voudroit attacher les greues à la teſte. Tu dirois fort bien, bon-hõme (luy reſpondrois-je) ſi la ſanté n'eſtoit pas en tout tẽps neceſſaire. Mais l'experience nous apprend qu'on en a touſiours affaire, & au matin, & à midy, & au ſoir, principalement vous autres Princes & grands Seigneurs, qui vous employez à diuerſes affaires, & auez plus beſoin que les autres d'eſtre robuſtes & entiers de corps. A quoy i'adjouſte, que celuy qui dit Bonne-chere, n'vſe ſeulement que d'vn commencement de bon-heur, ce qui n'eſt

Il y a de l'heur aux paroles quand elles ſont dictes auec vne bõne intention.

La ſanté reſſemble au feu en ce qu'elle eſt vtile en tout temps.

autre choſe qu'vn ſouhait, & vne priere. Celuy tout au contraire qui dit, Salut, ou, Bonne-ſanté, outre qu'il ſe rend officieux & vtile, admoneſtant ſon voiſin de tout ce qui touche ſa ſanté, il l'a luy denonce & enuoye. Quoy? voulez-vous dire qu'il ne vous ſoit pas permis aux mandemens & ordonnances que vous receuez du Roy, de practiquer ces mots par effect? Ayez ſoing de voſtre ſanté; & ce à fort bon droict; car ſi vous n'eſtes ſains, il vous eſt impoſſible de venir à bout de choſe quelconque. Et il me ſemble (ſi i'entends tant ſoit peu la langue Romaine) que vous ſaluant de parole l'vn l'autre vous auez accouſtumé vous meſmes de reſpondre par ce mot de Salut. Ce que i'en ay dit pourtant, n'a pas eſté de propos deliberé, ny que i'aye affecté de dire Bonne-chere, pluſtoſt que Salut, ains parce que ces paroles me ſont venuës à la bouche ſans y penſer. Autrement, comme eſt-il poſſible que l'on ne m'eſtimaſt digne de riſee, ſi ie voulois changer le temps des ſalutations? Mais ie rends graces aux Dieux de ce que ceſte mienne faute m'a eſté ſi fauorable, qu'elle s'eſt tournee en vn mot de plus grand heur, & qu'en faillant ie me ſuis recognu. Peut-eſtre que celà s'eſt ainſi rencontré par vne particuliere prouidence de la Deeſſe Santé, ou d'Eſculape meſme, lequel s'eſt ſeruy de moy pour t'annoncer & promettre le Salut. Car comment euſſé-je pû faillir en celà, ſans eſtre pouſſé de quelque Deïté, moy, dis-je, qui ne fus iamais troublé que ceſte ſeule fois, durant le long eſpace de temps que i'ay veſcu? Que s'il eſt beſoin encore de produire quelqu'autre deffence, eſt-ce vne choſe nouuelle & eſtrange, ſi taſchant par tous moyens à me faire cognoiſtre de toy, qui es des premiers en dignité, ie me ſuis veu repouſſé de mon deſſein, ſi grand eſtoit le deſir & l'haſtiueté que i'auois. Puis, il n'y a point de doute qu'vne ſi grande trouppe de gens d'armes qu'on void accourir à la foule de toutes parts, peut facilement deſtourner quelqu'vn d'vne droicte penſee; car les vns y pouſſent ceux qui approchent, & les autres empeſchent l'ordre des ſalüans. Quant à toy, ie ſçay aſſez que tu as pris le tout pour vn indice, & vne marque de manſuetude & de honte, bien que tous les autres l'attribuent à beſtiſe, à ignorance, ou à folie meſme. Ce qui t'a faict dire que celà procedoit d'vn eſprit eſloigné de toute ruſe & chicannerie, puis que là où il s'agiſt de ſaluër quelqu'vn le trop d'audace approche de l'impudence & de la te-

C'eſt vne actiõ d'homme de faillir, & vn exploict ſans pareil de ſe recognoiſtre.

merité. Si eſt-ce pourtant que ie ſouhaitterois volontiers qu'il ne m'aduint iamais de faillir de la ſorte, ou bien que ceſte faute tournaſt touſiours à quelque bon-heur. On dit que l'Empereur Auguſte, ayant vn iour abſous vn certain, d'vn crime dont il eſtoit fauſſement accuſé, ce bon-homme luy voulant rendre grace, ſe meit à crier à haute voix ; *Ie te remercie, ſacree Majeſté, de ce que tu viens de iuger mechamment & contre le droict.* D'abord ceux qui entouroient la perſonne d'Auguſte ſe picquerent de ces parolles, & en vindrent ſi auant qu'ils voulurent demembrer ce pauure innocent. Ce que voyant Auguſte, Appaiſez voſtre courroux, leur diſt il, car il ne faut pas tant regarder à ſa langue qu'à ſon intention. Mais quant à toy, ſoit que tu vueilles conſiderer mon intention, ou prendre garde à ma langue, tu treuueras qu'elle n'a rien dit qui ne porte bon-heur. Ce que ie dois craindre maintenant au lieu où ie ſuis, c'eſt que quelques-vns ne penſent que i'aye faict ceſte faute expres, pour me fournir de matiere à ceſte Apologie, ou deffence. Et à la mienne volonté (bon Eſculape) que mon Diſcours paroiſſe tel, qu'on le iuge auoir eſté faict pluſtoſt par exercice que par forme d'Apologie.

On ne doit pas iuger de l'intention d'autruy par la ſeule parolle.

ANNOTATIONS.

a *Ptolomee.*] Fils de Lagus, comme dit Lucian, il ſçeut ſi bien meſnager ſa fortune apres la mort d'Alexandre Roy de Macedoine, & s'eſleua à vn ſi haut degré d'honneur, qu'il poſſeda l'Egypte, l'Afrique, & vne bonne partie de l'Arabie par l'eſpace de quarante ans entiers. Tous les autres Roys ſes ſucceſſeurs furent dits de ſon nom Ptolomees. Il laiſſa deux enfans, ſçauoir Ptolomee Philadelphe, & Ptolomee Ceraunus, le premier deſquels luy ſucceda au Royaume. Voy ce qu'en dit i Trogus.

b *Pyrre.*] Roy des Epirotes, iſſu d'Hercule en ligne paternelle. Il fut nourry & eſleué par Heroa fille du Roy Glaucus, & mourut d'vn coup de tuyle en la priſe de la ville d'Arges. Sa vie eſt deſcrite au long dans Plutarque.

i *Trogus li. 5.*

ERMOTIN, OV, DES SACRIFICES.

LVCIN.

IE me fais accroire (Ermotin) tant par le liure que tu tiens en main, que pour le deſir de t'aduancer qui s'eſt faict pa-

L'Autheur propoſe quelle eſt la meilleure ſecte.

des Philoſophes, pour nous conduire au ſouuerain biẽ, & conclud, qu'il vaut mieux ne point Philoſopher que perdre ſon temps en vne choſe qu'on ne peut s'acquerir.

roiſtre en toy de tout temps, que tu reſſembles à l'Eſcolier qui s'en va voir ſon Precepteur à la haſte. D'auantage, tu rumines ſans doute quelque choſe dans ton eſprit, puis que le long du chemin tu vas remüant les levres & les mains, comme ſi par ton geſte tu preparois vne harangue à part-toy. Et ie penſe qu'il peut bien eſtre, ou que tu medites les queſtions, ou vn argument captieux, ou quelque traict de Sophiſte pour le propoſer en pleine diſpute. C'eſt merueille que tu n'es iamais en repos, non pas meſme par les rües, ains vacques touſiours à des exercices graues & ſerieux. Tellement que le proffit que tu fais en l'eſtude des bonnes lettres quant tu voyages par le pays, t'acquiert vne grãde cognoiſſance.

ERMOTIN. Par le Dieu Iupiter, il eſt ainſi, Lucin, & ie viens de me ſouuenir en marchant, des propos ſtudieux & vtiles que nous euſmes hier enſemble, & de la queſtion qui fut debattuë entre nous. Or ie ſuis d'opinion, Qu'il ne faut iamais eſtre oiſif, ny laiſſer eſcouler le temps, ſans s'adonner à faire quelque choſe. Souuenons nous de ce dire [a] d'Hippocrates Medecin de l'Iſle de Coüs, Que ceſte vie eſt briefue, & la ſcience longue. Par où il veut mõſtrer cõbien eſt difficile la cognoiſſance de la Medecine, laquelle neantmoins ſe peut apprendre auec beaucoup moins de fatigue, que non pas la Philoſophie. Vn fort long eſpace de temps eſt neceſſaire à l'acquiſition de ceſte ſouueraine ſcience, ſi ce n'eſt que l'homme tienne touſiours les yeux attachez ſur elle, ſans les filler aucunement. Ce qui n'eſt pas ny de peu de labeur, ny de moindre conſequence. Car, ou il faut mener vne miſerable vie parmy la tourbe du populaire, ou bien heureuſement viure en Philoſophant.

Vn bel eſprit n'eſt iamais oiſif.

La Philoſophie ſe faict admirer en ſes effects. Auſſi eſt-elle fille de l'Admiration.

LVCIN. Les ſalaires que tu propoſes, Ermotin, ſont vrayement admirables & pretieux; & me font croire que tu n'es pas trop eſloigné de ce que tu dis, s'il eſt permis d'en faire conjecture par la longueur du temps qu'il y a que tu fais profeſſion de la Philoſophie; & par le labeur extreme que tu me ſembles y auoir touſjours employé. Car, ſi ma memoire ne me trompe, il y a vingt ans que tu ne ceſſes de communiquer auec les Philoſophes, & d'auoir la teſte penchee ſur les liures qui traictent de ceſte matiere. I'obmets à dire les Recueils que tu fais des diſputes Philoſophiques, qui te rendent le viſage touſiours paſle de ſoucis, & le corps tout ſec & aride. Auſſi peut-on bien voir à ta mine que tu ne dors gueres, & que ta grande affection à l'eſtude te fait perdre le repos. Toutes les fois que ie me repreſente ceſte tienne vigilance, ie dis à part moy, Que ſi tu continues touſiours de la ſorte, tu attein-

La ſcience a cela de bon que de contenter ceux qu'elle trauaille.

dras en bref à la felicité deſiree, bien que ie n'ignore pas qu'il y a long temps que tu ne manques point de bon-heur. ERMOTIN. D'où te vient ceſte conception en l'eſprit, Lucin, veu qu'à peine ay-je leué la teſte pour regarder le ſentier qui nous conduict au ſommet de la Vertu? Or eſt-il que ceſte Deeſſe (ſi nous croyons à ce qu'en dit Heſiode) habite fort loing de nous. Et outre que le chemin pour y paruenir eſt fort long, il trauaille beaucoup les Voyageurs, & les faict ſuër. LVC. Quoy? n'as-tu pas encore aſſez ſué, toy qui marches par ce ſentier il y a ſi long temps? ERMOTIN. Nenny; car ſi i'auois atteint au ſommet où i'aſpire, ie ſerois l'hõme du monde le plus heureux; mais i'en ſuis bien loing, & ne fais que commencer cé voyage. LVC. Tant mieux; car comme dit le meſme Heſiode;

C'eſt vn long voyage que celuy de la Vertu.

Le ſeul commencement eſt la moitié du tout.

Que ſi nous diſons que tu es à my-chemin, poſſible ne nous forligneronsnous pas beaucoup de la verité. ERMOTIN. Ie ne pẽſe pas pourtant d'y eſtre encore arriué, biẽ que i'aye beaucoup trauaillé. LVC. En quel endroict du chemin es-tu donc? ERMOT. Au pied de la montagne, Lucin, où ie taſche de monter en haut petit à petit. Mais le chemin eſt ſi gliſſant & ſi raboteux, que ie perds eſperance d'y paruenir ſi quelqu'vn ne me donne la main. LVC. Quoy, ton Precepteur ne ſuffit-il pas à celà, & ne peut-il point (comme Iupiter Omerique) te tendre des chaiſnons d'or, ſçauoir des parolles dorees, par le moyen deſquelles il te puiſſe entierement eſleuer à ſoy & à la vertu, puis que luy-meſme y eſt monté long tẽps parauant? ERMOT. Vrayement il a bien accomply de ſa part ce que tu viens de dire, Lucin, & il n'a pas tenu à luy que celà n'ayt eſté, mais la faute en eſt à moy. LVC. Il faut prendre courage, & viure auec bonne eſperance, preuoyant touſiours le bout du chemin, & regardant de loing la felicité qui eſt propoſee à ceux qui ſe repoſent au ſommet de ceſte haute montagne. Ie voudrois biẽ ſçauoir maintenant combien penſes-tu mettre de temps, auant que d'atteindre à ce coupeau? Seras-tu dauantage de cinq iours? ERMOTIN. Le terme que tu me donnes eſt trop petit, Lucin. LVC. Combien donc? cinq annees conſecutiues? ERMOT. Encore eſt-ce bien peu, tant pour practiquer la Vertu, que pour s'acquerir la felicité. LVC. Ie m'aſſeure donc que tu paruiendras à ce ſommet d'icy à dix ans, ſi tu ne veux eſtre tenu tout à faict pour vn homme laſche & bien pareſſeux, de n'auoir peu monter iuſques là en vn ſi long temps, durant lequel on pourroit aller & retourner ayſémẽt

Le chemin de la Vertu eſt ouuert à tous: mais les hommes y vont biẽ laſchement.

par trois diuerſes fois depuis [b] les colomnes d'Hercule iuſques aux Indes, quand meſme on s'amuſeroit à viſiter les contrees qui ſont entre-deux. Mais ie m'eſtonne fort, comme eſt il croyable que le mont ſur lequel vous dictes que la Vertu faict ſon ſejour, ſoit plus haut & plus droict que ceſte Aorne Indienne, le ſommet de laquelle fut gaigné par Alexandre en bien peu de iours? ERMOTIN. C'eſt autre choſe, Lucin, car ce que tu feins n'eſt pas tel, qu'il puiſſe eſtre acquis en ſi peu d'eſpace, non pas meſme quand mille Alexandres auroient ioinct toutes leurs puiſſances enſemble pour y monter. Ie ſçay bien qu'il y en a pluſieurs, leſquels s'y en vont de grand courage, & paruiennent, les vns par delà l'entree, & les autres plus haut: Neantmoins quand ils ſont à my-chemin ils ſe treuuent ſi empeſchez, que ſe voyans trop foibles pour ſupporter la fatigue, il leur eſt force de s'en retourner tous halettans & trempez de ſueur. Tellement qu'il n'y a que ceux qui perſiſtent courageuſement iuſques à la fin, leſquels montent à ce ſommet, où ils apprennent à paſſer heureuſement le reſte de leur aage, contemplant du plus haut les autres mortels, comme s'ils n'eſtoient que des formis. LVC. Tout beau, Ermotin, tu nous fais bien petits de nous comparer à des animaux beaucoup moindres que les Pigmees, & de feindre encore que nous habitons aux cauernes & lieux ſouſterrains; toutesfois ce n'eſt pas à tort, puis que tu es ſi expert aux choſes ſublimes & hautes. Quant à nous qui ne ſommes que la lie du peuple, & qui ne faiſons que ramper ſur terre, nous vous reuerons apres les Dieux, & vous addreſſons nos prieres, comme à des perſonnes qui eſtes deſià par deſſus les nuës, & qui encouragez ceux qui veulent monter en haut. ERMOTIN. Ie ne deſire rien tant que d'y paruenir quelque iour; mais il reſte encore beaucoup de chemin à faire. LVC. Tu ne m'as point encore dit combien te faut-il de temps pour atteindre à ce ſommet? ERMOT. Auſſi ne le ſçay-je pas bien, Lucin. Toutesfois i'eſtime qu'il n'eſt pas beſoin de plus de vingt ans, au bout deſquels i'eſpere de iouïr de ceſte felicité. LVC. O Hercule que ce terme eſt long! ERMOT. Ce n'eſt pas merueille, puis que ce labeur aſpire à des grandes recompenſes. LVC. Poſſible eſt-il bien veritable. Mais ton Precepteur, qui eſt vn homme ſi ſage, ſi grand Deuin, & ſi expert en la diſcipline des Caldees, t'a t'il rendu certain que tu viuras plus de vingt ans? car c'eſt ſon opinion & celle de ces ſemblables, qu'on peut iuger du terme prefix à la vie. Auſſi n'y a t'il point d'apparence qu'eſtant incertain de viure iuſqu'à ce que tu puiſſes

Tous commencements ſeruēt de bien peu ſi l'on ne perſeuere.

Vne action loüable de ſoy requiert du temps pour eſtre accōplie.

La vie eſt aſſez longue pour le ſalut de celuy qui l'employe bien.

puisses iouïr du fruict des vertueux, tu voulusses embrasser temerairement de si grands labeurs, & t'exposer iour & nuict à tant de dangers, sans sçauoir, si lors que tu serois proche du sommet la Parque ne te tireroit point en bas, te priuant de toute esperance. ERMOT. Ne parle point de celà ie te prie, Lucin, car c'est vn vice de tenir tels discours. Ce sera bien assez pourueu qu'estant deuenu sage, ie puisse iouïr vn seul iour de ceste felicité. LVC. Quoy? penses-tu que ce soit assez de n'auoir qu'vn iour de recompense pour tant de labeurs & de peines? ERMOT. Ie ne demande pas dauantage d'vn moment, si petit soit il. LVC. Tire moy de ceste doute ie te prie; Où as-tu appris que ceste felicité se tient au sommet d'vne haute montagne? & que toutes choses doiuent estre tollerables à l'homme pour l'amour d'elle? Tu confesses desià que tu ne montas iamais iusques là? ERMOT. Ie crois mon Precepteur qui le dit, & qui n'a point de pareil en la cognoissance de ceste Philosophie. LVCIN. Dy moy donc, au nom des Dieux, quelle est son opinion en cecy, & quel espece de bon-heur est preparé à ceux qui montent courageusement sur ce mont? Sont-ce les richesses, ou les honneurs; ou bien quelques autres voluptez dont le vulgaire fait tant d'estat? ERMOTIN. Tu te trompes, mon amy; sçache que toutes ces choses ne seruent de rien à la vie vertueuse. LVC. Quels sont donc les autres biens dont il parle, veu que l'homme n'en iouït pas ayant atteint au bout de cet exercice? ERMOT. Ce sont les dons de sapience, d'honnesteté, de Iustice, & de grandeur de courage, auec vne parfaicte cognoissance de toutes choses. Car le vray Philosophe ne borne point ses desirs de ce qui de soy-mesme est passager & caduque. Tellement qu'il ne tient compte ny des richesses, ny des dignitez, ny des delices, ny de tout ce qui appartient au corps. Et apres s'estre despouillé de ses passions, il s'en va courageusement contre-mont, où il est Deïfié, comme vn second Hercule sur le mont Oëta, qui fut le lieu de son embrasement. Ce grand personnage, apres qu'il se fut purgé par ce feu de tout ce qu'il auoit receu de terrestre de sa mere humaine & mortelle, & qu'il eut gardé seulement la pure & entiere Diuinité, s'enuola droict au ciel. De ceste mesme façon ceux-cy s'estans purgez par la Philosophie, comme si c'estoit quelque feu (toutes ces choses laissees à part, qui semblent admirables au populaire, à faute d'y proceder auec vn sain iugemẽt) montent au sommet de ceste montagne, où ils iouïssent d'vne grande felicité. Là ils ne se ressouuiennent plus, ny des richesses,

Tous les trauaux du mõde sont bien peu de chose, pourueu que le fruict s'en ensuiue.

L'hõme n'est qu'vn masque, sans les ornemẽts de l'ame.

Le Ciel ne souffre rien de terrestre.

ny des grandeurs, ny des voluptez, & se mocquent d'enhaut de ceux qui font estat de ces dignitez. LVCIN. Ouy, par Hercule Oëthean, il est tres-veritable que telles personnes ont vn bonheur égal à l'effect de leur courage. Mais apprens moy, ie te prie, s'ils ne s'en retournent iamais quand ils veulent, de ce coupeau de Vertu, pour vser derechef des choses qu'ils ont delaissees en bas? ou bien s'il n'est point necessaire qu'y estans montez vne fois, ils y demeurent perpetuellement toute leur vie, conuersans auec ceste Vertu, & se mocquans des richesses, des grandeurs, & des voluptez? ERMOTIN. Sçache que ce que tu dis, n'est pas seulement permis à l'homme vertueux, mais de plus qu'il est exempt de toute passion seruile, principalement du courroux, de la crainte, de la concupiscence, & ne s'attriste iamais, quelque infortune qui luy suruienne. LVCIN. O que ie suis faſché de ce qu'il ne m'est permis de dire la verité sans rien craindre; toutesfois i'estime qu'il vaut mieux parler des choses ioyeuses, & que ce n'est pas bien faict de rechercher trop curieusement les actions des Sages. ERMOTIN. N'aye point de honte seulement de dire tout ce que tu penses, LVCIN. I'en suis content, à mon grand regret, & à contre-cœur. ERMOTIN. Il n'y a rien que tu ne me doiues descouurir librement. LVCIN. C'est qu'il m'a fallu peu de chose pour me faire croire à tes persuasions, ausquelles ie me suis merueilleusement pleu. Mais quād tu m'as asseuré que les Vertueux tenoient à mespris les richesses, les honneurs, & les voluptez; sans estre iamais, ny tristes, ny courroucez, tu m'as bien donné à penser; car ce que i'auois veu faire peu auparauant, me reuenoit tousiours en l'esprit. Veux-tu que ie te face le compte, & que ie te nomme le personnage duquel i'entends parler? ERMOT. Dy moy qui c'est hardiment, & n'aye point de peur. LVCIN. C'est ton propre Precepteur, homme fort honnorable, & qui est sur son aage, comme tu sçais. ERMOTIN. Qu'est-ce donc qu'il a faict? LVC. Ne cognois-tu point cet estranger [c] d'Eraclee, lequel a esté il y a jà long temps son disciple en Philosophie? c'est de ce querelleux rousseau que ie parle. ERMOTIN. C'est Dion, si ie ne me trompe, ie le cognois fort bien. LVC. Tu as deuiné; sçache donc qu'à faute d'auoir contenté ton Precepteur au terme prefix, il le voulut faire marcher par force deuant le Iuge, & apres luy auoir ietté son manteau à l'entour du col, il entra si auant en courroux, que si vn sien domestique, qui de fortune se treuua là, n'eust arraché ce ieune homme d'entre les

Vne belle ame sçait dompter les passions seruiles.

L'action doit releuer la parolle.

Les premiers mouuements ne sont point en nostre puissance.

mains du vieillard, il luy euſt ſans doute emporté le nez à belles dents. ERMOT. Il a de couſtume d'eſtre ainſi difficile & faſcheux pour le fait de ſes gages; & toutesfois ie ſçay tres-bien qu'il n'a pas traicté de ceſte façon pluſieurs hõmes auſquels il a preſté de l'argent, parce qu'ils rendent & payent l'intereſt quand le tèrme eſt expiré. LVC. Que feroit-il dõc ſi on ne le payoit pas? A t'il encore du ſoucy, luy qui s'eſt ſi biẽ purgé par la Philoſophie? Il me ſemble qu'il n'a pas que faire de toutes ces choſes les ayant delaiſſees au pied du mont Oëta? ERMOTIN. Tu te trompes ſi tu crois que ce qu'il en faict ſoit pour ſoy-meſme. Il a de petits enfans à nourrir, & c'eſt la raiſon qu'il en ayt le ſoin; de peur que durant leur vie ils ne ſoient reduicts à mandier leur pain. LVCIN. N'euſt-il pas eſté bien plus ſeant, Ermotin, de les eſleuer à la Vertu, afin qu'ils euſſent part à la felicité de leur pere, laiſſant les richeſſes en arriere? ERMOTIN. Ie n'ay pas loiſir à preſent, Lucin, de diſputer auec toy de ces matieres; car il faut que ie m'en aille l'entendre promptement, de peur que ié ne demeure toute ma vie en obſcurité. LVCIN. Ne te ſoucie bon-homme, on a donné les Feries aujourd'huy, & c'eſt pourquoy ie ſuis content de faire le reſte du chemin auec toy. ERMOTIN. Comment celà? LVCIN. *Parce qu'il ne te ſera pas permis de luy parler à preſent, car ie viens de voir n'agueres des placards affichez contre les portes, où ſont eſcrits ces mots en groſſe lettre* ***Il n'y aura point auiourd'huy de diſputes en Philoſophie.*** Or il me ſemble auoir ouy dire, que ton Precepteur ſouppant hier chez Eucrates, qui faiſoit la feſte de ſa fille, pluſieurs queſtions furent propoſees à table ſur la Philoſophie, contre le Peripateticien Eutideme, & ce ſur vne matiere pour laquelle les Peripatèticiens ſont touſiours en diſpute auec les [d] Stoïques. Et parce qu'il eſt vray-ſemblable qu'en ceſte diſpute il s'esforça trop de crier, & beut vn plus que de couſtume, pour le grand nombre d'aſſiſtans qui luy faiſoient des deffis, vne ſoudaine douleur de teſte le ſurprit auec vne ſueur froide, qui ne le quitta iamais durant la diſpute, qui fut prolongee bien auant en la nuict. Dauantage, il s'eſtoit chargé de viande en ce ſoupper plus qu'il ne conuenoit à ſon aage; tellement qu'eſtant de retour en ſa maiſon, il fut contrainct de vomir. Il ne laiſſa pas pourtant de reprendre par compte les bons morceaux qu'il auoit donnez en garde pendant le banquet à vn ſien mignon, qui eſtoit derriere luy tout debout, & auquel il fit deffence de ne laiſſer entrer perſonne au

Nous ſommes obligez de nourrir ceux que nous mettons au mõde.

La viande doit eſtre priſe auec la meſure requiſe, pl[s] pour renforçer le corps, que pour l'affoiblir.

logis. I'ay appris cecy de ſon valet Midas qui en faiſoit le recit à vne trouppe d'eſcoliers, leſquels s'en ſont retournez apres l'auoir entendu. ERMOT. Dy moy, Lucin, lequel de ces deux reſta victorieux? Fut-ce mon Precepteur, ou Eutideme? LVC. On diſoit que du commencement ils eſtoient eſgaux: Mais que la victoire demeura finalement à ceux de voſtre party, & que le vieillard emporta le prix. Cependant Eutideme ne s'en alla point ſans eſtre battu, & reçeut vne grande playe à la teſte. Car ton Precepteur, comme galand homme qu'il eſt, voyant qu'il faiſoit trop le mutin & ne vouloit eſcouter perſonne, il luy deſchargea ſur la teſte vn grand coup d'vne coupe Neſtorienne qu'il tenoit en main, & gaigna la victoire par ce moyen. ERMOT. Il ne fit que ſon deuoir en celà, & il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il ſe comportaſt autrement enuers ces gens qui font refus de ceder la place à ceux qui les deuancent, tant en merite, qu'en qualité. LVC. Tu parles fort bien, Ermotin; Car à quel ſubject Eutideme irritoit-il vne vieille perſonne, prompte à courroux, & qui tenoit en main vne ſi peſante coupe? Laiſſons ces diſcours à part, & m'apprens ie te prie la cauſe qui t'empeſche de me dire, comme à ton familier, de quelle maniere tu commençaſ à Philoſopher; afin que, s'il eſt poſſible, i'entreprenne moy-meſme ce voyage auec vous; car ie m'aſſeure que ſi vous eſtes mes amis, comme ie le penſe, vous ne me deſdirez point. ERMOT. Si tu voulois prendre ce chemin, Lucin, tu verrois en bref de combien de degrez tu ſurpaſſerois tous les autres; car ie ſçay aſſez qu'à ton dire les hommes ne ſeroient que des enfans au prix de toy. LVC. Ce me ſeroit bien aſſez, ſi au bout de vingt ans ie me pouuois rendre auſſi capable que tu es maintenant. ERMOT. Quand ie commençay d'appliquer mon eſprit à la Philoſophie, i'auois enuiron quarante ans, qui eſt l'aage que tu peux auoir atteint à preſent. LVC. I'en ay tout autant, Ermotin. Si tu iouïs donc de ceſte felicité, fais que i'en aye ma part comme toy, car il me ſemble que c'eſt bien la raiſon. Mais, dy moy premierement; Eſt-il permis aux Eſcoliers de contredire à quelque choſe qui ne leur ſemble pas bien dicte? ERMOT. Ouy vrayement. Toutesfois ie te permettray bien, ſi tu veux, de faire des objectiõs, afin que par ce moyen tu puiſſe apprendre plus facilement. LVC. Par le Dieu Mercure, dit Hermes, duquel tu portes le nom, Ermotin, voilà qui ne va pas mal! Apprens moy ſi l'on ne treuue qu'vne ſeule voye, ſçauoir celle des Stoïques, dans laquelle vous autres marchez, qui conduiſe à la Philoſophie. Il me ſemble auoir

Aux ieux publics, au Theatre, à la table, Cede ta place au vieillard & chenu. Pybrac.

ouy dire qu'il y en a d'autres. ERMOT. Il y en a vrayement plusieurs, comme la secte des Peripateticiens, Epicuriens, Platoniciens, Diogenistes, Antistheniens, Pytagoriens, & ainsi des autres qui sont en grand nombre. LVC. Ie voudrois bien sçauoir s'ils sont tous d'vn mesme accord, ou differents en leurs opinions? ERMOT. Leur doctrine est toute diuerse, Lucin. LVC. Il faut donc que les vns disent vray, & que les autres mentent, puis qu'ils sont si discordans? ERMOT. Celà est ainsi. LVC. Voilà pourquoy ie te veux demander, cher Amy, laquelle de ces sectes te sembla la plus probable, lors que tu cõmenças d'aller en Philosophie; & pourquoy voyans plusieurs portes ouuertes, tournas-tu le dos à toutes les autres pour entrer dans celle des Stoïques, estimant qu'elle fust la plus certaine pour monstrer aux suruenans le droict chemin de Vertu? Par quels indices pûs-tu conjecturer que les autres conduisoient les hommes dans des chemins, où l'obscurité deffendoit la sortie à ceux qui y estoient entrez. Feints en ton esprit, non que tu es sage à demy, ou si prudent, que tu peux discerner le bien & le mal entre nous, qui sommes au rang du populaire; Ains respond moy comme feroit quelque homme ignorant, tel que tu estois à lors, ou tel que ie pourrois estre maintenant. ERMOTIN. Ie ne sçay ce que tu me veux dire par ces parolles. LVC. Si est-ce pourtant, que la demande que ie te faicts n'est pas trop difficile: Car puis qu'il y a plusieurs sectes de Philosophes, comme celle de Platon, d'Aristote, d'Antistene, de Chrisippe, de Zenon, & de nos autres deuanciers; à laquelle de ces opinions as-tu adjousté foy, apres auoir faict eslection de celle qui t'a semblé la meilleure, & plus propre à philosopher? Ne seroit-ce point Apollon Delphien qui t'auroit enuoyé aux Stoïques, comme vn autre Cherephon, pour predire par son Oracle, que ceste secte de Philosophie n'auoit point sa pareille: Car ce personnage a de coustume d'exhorter vn chacun à la doctrine des Stoïciens, comme cognoissant tres-bien ce qui est le plus propre aux hommes. ERMOT. Ce n'est pas celà, Lucin, ie ne pris iamais conseil de ce Dieu. LVC. Pourquoy non? Penses-tu que ce fust vne chose indigne de toy de prendre son aduis? ou te donnois-tu bien ceste vanité de pouuoir faire eslection du meilleur, sans le conseil de ce Dieu? ERMOT. Ie l'estimois ainsi. LVCIN. Que ne m'enseignes-tu donc premierement vn moyen, par lequel nous puissions cognoistre quelle est la plus certaine maniere de Philosopher, & laquelle on doit plustost choisir, delaissant les autres à part? ERMOT. Ie suis

Autant de testes, autant d'opinions.

Tous ne sçauẽt pas faire eslection du bon chemin.

content de t'en dire ce qui m'en ſemble. Ie me fis accroire que la ſecte Stoïque eſtoit la meilleure de toutes, parce que i'en voyois pluſieurs qui marchoient à l'enuy dans ceſte voye. LVCIN. Quand tu veis toutes ces ſectes enſemble, laquelle eſtimas-tu la plus grande, ou celle des Epicuriens, des Platoniciens, ou des Peripateticiens? Car il eſt probable que tu les nombras toutes; de meſme qu'on a couſtume de faire, quand on recueille les ſuffrages. ERMOTIN. Tu te trompes, ie ne les comptay pas; mais ie conçeus par conjecture ce que ie viens de dire. LVCIN. Pourquoy donc, au lieu de me l'enſeigner, me repais-tu d'vne vaine eſperance, & ne daignes me dire la verité; toy qui te vantes d'auoir iugé de ſi grandes cauſes ſur le ſeul appuy d'vne multitude, & d'vne conjecture legere. ERMOTIN. Ce n'eſt pas le tout, Lucin; car i'oyois en outre qu'vn chacun diſoit, que les Epicuriens eſtoient tous corrompus de delices, & que leurs affections n'aſpiroient qu'aux voluptez; Que les Peripateticiens eſtoient trop auides du gain, & meſme que pluſieurs d'entr'eux ſe monſtroient querelleux au poſſible; Que les Platoniciens ſe laiſſoient emporter à l'audace, & à la conuoitiſe de gloire; Quant aux Stoïques, la plus part diſoit, qu'ils auoient vn courage genereux & viril; qu'ils ſçauoient toutes choſes, & que celuy qui entroit par ceſte voye, eſtoit ſeul Roy, ſeul riche, & ſeul ſage; & bref qu'il poſſedoit tous les biens qu'on ſçauroit dire. LVCIN. Vrayement il faut que d'autres t'ayent dit celà; car tu ne les euſſes pas voulu croire, s'ils ſe fuſſent ainſi vantez eux-meſmes. ERMOTIN. Ie confeſſe auſſi, que ie ne l'ay pas appris d'eux, mais des eſtrangers. LVCIN. Il eſt donc vray-ſemblable, que ceux qui te l'ont dit, n'eſtans pas de ſecte diuerſe, on ne les pouuoit mettre au nombre de ceux qui font profeſſion de Philoſopher. ERMOTIN. Auſſi n'eſtoient-ils pas Philoſophes. LVCIN. Tant pis; car tu monſtres par là, que toutes ces choſes t'ont eſté dictes par des ignorans. ERMOTIN. Il eſt ainſi vrayement. LVCIN. Regarde, ie te prie, comme tu me deçois derechef; & ne me dis point vn ſeul mot de verité. Ie penſe que tu crois parler à quelque ſot Margite, de me vouloir faire croire qu'Ermotin, homme bien entendu, & qui depuis quarante ans en çà, trauaille en la Philoſophie, ayt neantmoins adjouſté foy aux hommes ignares & idiots, & qu'eſtant induit & pouſſé par leur teſmoignage, il ayt faict eſlection de la plus droicte voye & ma-

Ce n'eſt pas eſtre Philoſophe que d'auoir ſes deſirs attachez aux voluptez.

niere de philoſopher; c'eſt vne choſe que ie ne puis croire que bien difficilement, encore qu'elle vienne de toy. ERMOTIN. Si faut-il que tu ſçaches, Lucin, que ie n'ay pas ſeulement adjouſté foy aux autres, ains à moy-meſme auſſi; car ie voyois ceux de ceſte ſecte, ayans vne deſmarche graue, vn habit honneſte, vne face virile, & la perruque longue. Ie me prenois garde auſſi, qu'ils ne commettoient rien d'effeminé, ny ſans en auoir pris aduis parauant, tout au contraire de quelque impudent Cynique: outre qu'ils ſe tenoient dans les bornes d'vne certaine mediocrité, qu'on diſoit eſtre la meilleure de toutes. LVCIN. Mais n'as-tu iamais deſcouuert qu'ils ayent commis ces meſmes fautes que tu as dites n'agueres auoir eſté faictes par ton Precepteur? Ne ſont-ils point vſuriers? Ne battent-ils pas leurs eſcoliers, pour eſtre payez de leurs gages? Ne querellent-ils point aux Aſſemblees, & bref ne font-ils point trophee de telles autres choſes peu ciuiles & conuenables à vn Philoſophe? Toutesfois il peut bien eſtre, que tu ne regardes pas tout cecy, ains ſeulement ſi ces *Philoſophes ont l'habit propre & bien net*, la barbe longue, & la cheuelure pendante. Tous ces indices nous ſeruiront deſormais, pour cognoiſtre au vray ceux qui Philoſophent ſelon qu'Ermotin nous a propoſé. Il en faut tirer la conjecture de leurs veſtements, de leur deſmarche, & de leurs cheueux, & inferer en meſme inſtant, que celuy-là doit eſtre rejetté, qui n'a point le viſage penſif & hideux: Mais i'eſtime que ce que tu m'en dis, Ermotin, n'eſt que par maniere de jeu, & pour faire eſſay ſi ie ne me ſuis point deçeu. ERMOTIN. Pourquoy donc? LVCIN. Parce que ceſte cognoiſſance que tu dis deuoir eſtre priſe des habits, n'eſt pas tant ſeante aux Philoſophes, qu'aux Statues, qui ſont d'ordinaire bien parees, principalement celles que Phidias, Alcamene, ou Myron, ont tirees ſur le patron de quelque beauté. Que ſi ceſte ſeule conjecture ſuffit, que pourra faire vne perſonne aueugle, qui voudra philoſopher, & comme luy ſera-t'il poſſible de choiſir la meilleure ſecte, ne pouuant voir ny la deſmarche, ny l'habit? ERMOTIN. Si eſt-ce pourtant que ie ne parle point aux aueugles, Lucin, & ſi ie n'ay que faire d'eux. LVCIN. Si falloit-il, comme de raiſon, qu'il y euſt quelque particuliere remarque en ces ſciences, qui ſont ſi profitables à vn chacun. Or ſuppoſé que les aueugles ſont hors de la compagnie des Philoſo-

Vn vray iugement ne ſe donne iamais ſur l'exterieur.

phes, comme eſtant priuez de la veuë, ie croyois eſtre neceſſaire que telles gens y trauaillaſſent ſur tous les autres, afin de ne ſupporter leur miſere, auec tant d'impatience. Ie voudrois bien ſçauoir, comme ſe peut il faire que ceux qui ont la veuë claire & bien nette, puiſſent par ceſte parade exterieure iuger des choſes qui ſont cachees en l'entendement; car il me ſemble que tu ne deſiras pas iadis de conuerſer auec telles perſonnes pour autre ſujet, que pour apprẽdre leur ſcience, t'en eſtãt ſeruy à l'amendemẽt de ta vie. ERMOT. Il eſt ainſi comme tu dis. LVC. Comme donc t'a t'il eſté ſi facile de cognoiſtre par les ſignes que tu as declarez, ſi vne perſonne philoſophe bien ou non: ſans doute ces choſes ne ſe manifeſtent pas volontiers à tous, ains elles ſont ſi cachees, qu'à peine les peut-on apperceuoir par les paroles, ny meſmes par les actions. Tu n'es pas à ſçauoir à mon aduis, pour quel ſubject le Dieu Momus reprit jadis le Dieu Vulcan; que ſi tu ne le ſçais point, ie m'en vay te le dire. La fable dit, que Minerue, Neptune, & Vulcan ſe debattans vn iour entr'eux ſur l'excellence de leur chef-d'œuure; Neptune pour ſe faire paroiſtre ſçauãt en ſon Art, fit vn Taureau; Minerue diuiſa vne maiſon; & Vulcan façonna la ſtatuë d'vn homme. Mais quand il fut queſtion d'ouyr le Dieu Momus, qu'ils auoient eſleu pour arbitre de ce iugement, apres qu'il eut ſoigneuſement regardé l'ouurage d'vn chacun, il treuua principalement à redire à l'homme qu'auoit faict Vulcan, le reprenant de ce qu'il ne luy auoit point mis de feneſtres à la poictrine, afin qu'en les ouurant, ſes penſees, & ſes volontez, fuſſent manifeſtees à vn chacun. Tel fut le iugement qu'il donna pour le faict des hommes, ſe monſtrant luy-meſme fort aueugle en celà. Mais quant à toy, tu as la veuë plus ſubtile que le Linx, puis qu'il te ſemble voir à trauers la poictrine ce qui eſt au dedans, & que toutes choſes te ſont deſcouuertes: De maniere que tu n'es pas ſeulement certain de ce que chacun veut, ou de ce qu'il ſçait, mais tu cognois encore ce qui eſt le meilleur & le pire. ERMOT. Sans doute tu te mocques de moy, Lucin; mais quoy que ce ſoit, ſçache que ç'a eſté du cõſeil d'Apollon, que i'ay choiſi ceſte ſecte, comme la meilleure, & ſi ie ne me repens pas de la ſuiure. Qu'il te ſuffiſe que ie t'ay dit celà. LVC. Il ne falloit donc pas que tu fiſſes tant le difficile, pour me le declarer, mon Amy, mais ie vois bien que c'eſt, tu me meſpriſes; parce que ie ſuis du menu peuple. ERMOT. Ie crois que tu ne prendrois point à gré ce que ie te dirois. LVC. Ce n'eſt pas celà, bonne perſonne, i'ay ceſte opinion de toy, que

Tous ceux qui ont des yeux clairs-voyans n'ont pas l'eſprit eſclaircy.

Il n'y a que Dieu ſeul qui penetre les penſees des hommes.

que tu ne me veux pas faire part de ce qui m'agree le plus, puis que tu me le celes à ton eſcient, de peur que ie ne deuienne auſſi aduancé en la Philoſophie que toy. Tellement qu'il me ſera force de treuuer de moy-meſme vne exacte maniere de iuger, & vne voye infaillible. Aye donc vn peu de patience, & eſcoute ce que ie te veux communiquer. ERMOTIN. Vrayement i'en ſuis content, Lucin, & poſſible diras-tu quelque choſe digne d'eſtre ſceuë. LVC. Mais i'ay vne priere à te faire, c'eſt que tu ne te mocques point de mon langage groſſier & inepte, car il faut neceſſairement que ie parle ainſi, puis que toy-meſme qui as beaucoup plus d'experience en ces choſes, ne les veux appertement expliquer. C'eſt mon intention de feindre, que la Vertu eſt comme vne forte ville, qui a des citoyens bien-heureux, ſelon que l'affirme ton Precepteur meſme, qui en eſt autresfois retourné. Dauantage, elle enſerre en ſoy des hommes doüez d'vne ſouueraine ſageſſe & grandeur de courage, & d'vne admirable prudence; bref qui ſont vn peu moindres en condition que les Dieux. Le larrecin, l'outrage, l'auarice, & tels autres vices qui regnent entre nous, en ſont exilez bien loing; il ne s'y treuue perſonne qui commette aucun de ces crimes; & les vertueux y exercent paiſiblement leur eſtat; Dequoy il ne faut pas s'eſtonner; car les boutefeux des ſeditions & guerres ciuiles, enſemble les ſubjets pour leſquels l'vn dreſſe des embuſches à l'autre n'y ont point de lieu, veu qu'ils ne ſe ſoucient ny de l'or, ny des voluptez, ny des dignitez, leſquelles ils reiettent bien loing de leur ville, comme de peu d'importance, au gouuernement d'vne Republique. Tellement qu'ils menent vne vie heureuſe & contente; & l'eſgalité, la franchiſe, & les bonnes loix ſont inſeparables d'auec eux. ERMOTIN. Quoy donc, Lucin, ne te ſemble-t'il point bien raiſonnable que tous les hommes deſirent d'eſtre citoyens de ceſte ville ſans perdre courage, ny pour la longueur du chemin & du temps, ny pour les difficultez qui ſe preſentent, s'aſſeurãs que s'ils perſiſtent touſjours, ils ſeront finalement enroollez au nombre des bien-heureux, & iouïront des droicts & priuileges de ceſte Republique bien policee. LVC. Ie te iure, Ermotin, par le Dieu Iupiter, que tous les hommes doiuent viſer à ce but, & meſpriſer toute autre choſe hors la vertu, ſans auoir eſgard, ny à l'amour de noſtre patrie, ny au regret de nos enfans, ou de nos parens qui nous importunent l'oreille pour nous en retirer; car nous les deuons exhorter eux-meſmes à entreprendre ce beau voyage auec nous. Que

La Vertu eſt vne forteresſe imprenable.

Il faut tout quitter pour ſuiure vne action où il y va de l'hõneur.

si celà leur est desnié pour quelque incommodité, ou s'il y a de l'empeschement, il nous faut tirer droict à ceste ville la plus heureuse de toutes. Ie diray bien dauantage, c'est que si nos vestemẽs nous pesent trop, il les faut despouïller, pour estre rendus plus legers le long du chemin, auec esperãce d'en auoir d'autres en ceste ville. Il ne faut pas que tu craignes aussi, qu'aucun des citoyens te chasse, si tu y arriues tout nud; car i'ay ouy compter autresfois à vn bon vieillard quelles sont les choses qui s'y font. Il m'exhortoit à luy tenir compagnie en ce lieu, me promettant de me seruir de guide par le chemin, & de me faire enrooller en vne Tribu, & coucher sur l'estat, si tost que nous y serions arriuez: de sorte que ie passerois heureusement le reste de mes iours. Mais ie fus si sot, & si ieune, que ie ne voulus point entendre à ce qu'il me disoit, car à peine auois-je encor atteint l'aage de quinze ans; que si ie l'eusse suiuy, possible serois-je maintenant aux fauxbourgs, ou bien pres des portes. Or entre-autres choses qui se voyent là, il me semble qu'il me disoit, que tous les habitans de ceste ville estoient estrangers, & qu'il n'y en auoit pas vn seul qui fust natif du lieu. Dauantage, que plusieurs barbares y faisoient traffic d'esclaues, de personnes difformes, ensemble des petits & des pauures. Bref, que tous ceux qui vouloient participer aux droicts de ceste Republique, y estoient reçeus. A quoy il adjoustoit, que les citoyens n'auoient pas accoustumé d'auoir esgard, ny à la dignité, ny au train, ny à la grandeur, ou à la beauté du corps, ny à la noblesse, ny aux predecesseurs renõmez; & que le tout y estoit compté pour rien: Mais qu'il falloit que ceux qui vouloient iouyr des priuileges de la ville, fissent profession de desirer de choses honnestes, de fuyr l'oisiueté, de ne se laisser emporter aux voluptez, & de ne se marier iamais pour quelques dangers qui leur aduinssent au chemin. Quiconque se comportera de la sorte, disoit-il, aussi-tost qu'il arriuera dans la ville, il sera reçeu soudain en la communauté des citoyens, & estimé aussi grand que les autres, sans qu'on face aucune distinction, ny du meschant, ny du bon, ny du noble, ny du vilain, ny du serf, ny du libre. ERMOT. Tu peux bien voir par là, que ie ne trauaille pas en vain, ny pour des petites choses, quand ie desire d'estre citoyen d'vne Republique si belle, & si heureuse. LVCIN. Vrayement, Ermotin, i'ay de mesmes desirs que toy, & cheris la Vertu comme la chose du monde qui est le plus à priser. Que si ceste ville estoit proche de ce lieu, & exposee à la veuë d'vn chacun,

C'est vn chemin fourchu que celuy de la Vertu.

Il est impossible que les belles choses ne soient aymables.

ſçache qu'il y a jà long temps que i'y ſerois entré, & y ferois ma demeure. Mais puis qu'il eſt ainſi comme tu dis auec le Poëte Heſiode, qu'elle eſt ſituee bien loing d'icy, il me ſemble que nous n'auons rien ſi neceſſaire, que de chercher vn chemin qui nous y conduiſe tout droict, & de choiſir vne bonne guide. Cet aduis ne te ſemble-t'il pas bon, Ermotin? ERMOTIN. Ouy, Lucin, & ie penſe pour moy qu'on n'y peut paruenir autrement. LVCIN. Tu peux voir maintenant combien ſont malicieux ceux qui ſe font accroire de ſçauoir tres-bien ce chemin. Car il y en a pluſieurs pres de nous, qui ſe diſent natifs de ceſte ville où la Vertu fait ſa demeure, & leſquels n'ont meſme point de honte de ſouſtenir par ſerment ce menſonge. Au demeurant, c'eſt vne choſe euidente, qu'il n'y a pas ſeulement vne voye à la Vertu, mais qu'elles ſont pluſieurs & diuerſes en nombre. Car ceſte-cy va du coſté du Couchant; celle-là regarde le Leuant; l'vne conduit le Voyageur au Septentrion, & l'autre droict au Midy. Ceſte-cy eſt toute ſemee de fleurs & d'herbages, arrouſee de maintes eaux, aggreable à la veuë, & ſans aucunes hayes ou buiſſons. Celle-là tout au contraire eſt raboteuſe, & cauſe aux Voyageurs beaucoup de trauail, d'ardeur, & de ſoif. Et toutesfois on dit que toutes ces voyes tendent à vne meſme ville, qui eſt ſeule & vnique, bien qu'il y ait entr'elles vne grãde diuerſité. Cepẽdant voilà qui me trauaille grãdement l'eſprit. Car ie n'entre iamais dans aucune de ces voyes, quelle que ce ſoit, que ie ne rencõtre à l'abord vn citoyen fort hõnorable, lequel me tend les mains auſſi-toſt qu'il me deſcouure de loing, & m'exhorte d'entrer au ſentier où il eſt. Tellement qu'vn chacun de ceux-cy ſe dit eſtre le ſeul qui ſçait le bon chemin, adjouſtant que tous les autres ſe foruoyent, & qu'il leur eſt impoſſible d'y paruenir iamais, ny meſmes de ſeruir de conducteurs & de guides à ceux qui les ſuiuent. Et ie m'aſſeure que lors que ie ſeray arriué tout aupres de ceſte cité, i'en ouïray vn autre, qui pour louër ſon chemin blaſmera celuy de ceux de ſa ſecte, & ainſi des autres. Voylà les cauſes pour leſquelles la diuerſité de ces voyes, me rend tout confus & troublé, principalement quand ie conſidere, que chacun de ces conducteurs ſe trauaille à louër ce qui eſt ſien. Car ie ne ſçay bonnement lequel de ces ſentiers il me faut tenir, ou laquelle de ces guides ſuiure pour arriuer à la ville. ERMOTIN. Ie te veux apprendre, Lucin, vn moyen tres-certain pour te tirer de ceſte angoiſſe; c'eſt que pour ne te forligner iamais il faut que tu adjouſtes foy à ceux qui ont faict ce voyage

Les chemins de la Vertu & du vice ſont bien differens.

Chacun taſche de louër le ſien.

auant nous. Lvcin. Quel ſentier ont tenu ceux cy, ou qui les y a conduits? car me voicy derechef tourmenté du meſme ennuy auquel i'eſtois parauant, bien qu'il ſe preſente à moy ſous vne autre forme, eſtant transferé des choſes feintes aux hommes. Ermot. Comment dis-tu celà? Lvc. Parce que ie treuue que celuy qui a marché par la voye de Platon, & s'eſt mis en chemin ſous ſa conduicte, louëra ſans doute ce ſentier; l'Epicurien, celuy d'Epicure, & ainſi des autres. N'en fais-tu pas de meſme, Ermotin? Ermot. Pourquoy non? Lvc. Tu ne me deliureras donc pas de la peine où ie ſuis, puis que tu ne ſçais point encore lequel des voyageurs il faut pluſtoſt croire. Car ie vois qu'vn chacun d'eux auec ſa guide meſme ne fraye qu'vn ſeul chemin, affirmant qu'il n'y a que celuy-là qui meine droict à la ville. Mais pour moy ie ne puis comprendre s'il dit vray ou non. Et poſſible luy pourrois-je bien accorder, qu'il eſt paruenu à vn but, ou qu'il peut auoir veu quelque ville. Ie voudrois biẽ ſçauoir neantmoins, ſi c'eſt celle en laquelle nous deſirons de demeurer nous deux. Nous voudrions aller volontiers à Corinthe; mais ie ſuis incertain ſi ceſtui-cy eſtant arriué en Babylone cuide auoir veu Corinthe. Car il ne faut pas inferer que celuy qui a eſté en quelque cité, ait veu pourtant, ou cognu Corinthe, attendu que Corinthe n'eſt pas cité toute ſeule. Or la principale cauſe de ma doute, c'eſt que ie ſçay bien qu'il n'y a neceſſairement qu'vne vraye voye, cõme vne ſeule Corinthe. Pour les autres voyes, elles ne conduiſent pas à Corinthe, ſi ce n'eſt que quelqu'vn ſoit ſi deſpourueu de ſens & d'eſprit, qu'il penſe que le meſme chemin qui tend aux Hiperborees, & par où l'on va aux Indes, nous meine auſſi tout droict à Corinthe. Ermotin. Mais comme ſe peut faire celà, Lucin, puis que ces deux chemins ſe rapportent à diuerſes fins? Lvc. Il faut prendre garde, bon Ermotin, à l'eſlection qu'on faict des chemins & des conducteurs, ſans admettre ce que dit vulgairement le prouerbe; Que nous allons en tous les lieux où nous portent nos pieds; La raiſon en eſt, parce que ſi nous obſeruions ceſte maxime, au lieu d'aller à Corinthe, nous irions voir les Babyloniens ou les Bactres. Il n'y a celuy qui ne ſçache qu'il n'y a point d'apparence de ſe mettre à la mercy de la Fortune, & d'eſlire a l'aduenture la voye qui nous ſemble la meilleure, pour ſe ietter temerairement dans la premiere rencontre, ſans en auoir faict parauant la recherche. Car rien n'empeſche que celà ne ſe puiſſe faire, & poſſible a t'il eſté fait deſià depuis vn ſi long temps. Ie ne penſe pas pourtant, qu'il nous faille eſleuer

Il y a diuerſes voyes qui nous conduiſent à la Vertu, mais elles aboutiſſẽt toutes à vne.

nos eſperances à des choſes ſi hautes ſans aucune conſideration, ou les reſſerrer à l'eſtroict de meſme que ſi nous voulions nauiger par la mer Egee, ou Ionique, comme dit le Prouerbe, ſur vne nacelle faicte d'ozier. Auſſi ne pourrions nous pas accuſer la Fortune qu'à tort, ſi en tirant ſon arc, ou dardant vne de ſes fleſches elle n'auoit du tout atteint en ceſte vraye voye, qui eſt la ſeule entre vne infinité d'autres chemins abuſifs: Celà ne fut point en la puiſſance de cet Archer Homerique nommé Teucer, lequel voulant tirer contre vne colombe, il la manqua, la corde venant à ſe rompre. De maniere qu'il me ſemble beaucoup plus conforme à la raiſon de taſcher d'atteindre & de bleſſer pluſieurs choſes auec vne fleche, que non pas vne ſeule entre toutes; attendu que ce n'eſt pas vn petit dãger, ſi au lieu d'vne droicte voye nous tombons ſans y penſer dans vn chemin, qui nous faſſe fouruoyer, eſtimans parauant que la Fortune nous ſeroit plus fauorable qu'aux autres. Or mon opinion eſt telle, qu'en ceſte matiere il faut eſtre bien aduiſé, car il n'eſt ny prompt, ny facile de retourner en arriere ſain, & aſſeuré de ſa vie, quand on s'eſt vne fois abandonné à la mercy de la mer, & qu'on a deſlié la commande. Il faut pour lors neceſſairement ſe laiſſer porter au gré des vagues, vomir à tout coup, & tenir la teſte penchee en bas pour la peur qu'on a de l'orage. Ou bien il ſeroit beſoin auant qu'on euſt tendu les voiles, de monter à la hune, ou conſiderer ſi la mer eſt bonaſſe, & ſi on a le vent en poupe pour ſuiure la route de Corinthe; Ce qui ſe peut faire à l'ayde de quelque pilote bien expert, lequel doit choiſir vn nauire aſſez fort pour reſiſter à vne ſi furieuſe tempeſte. ERMOTIN. Voilà qui ne ſeroit pas mal, Lucin; mais ie ſuis bien aſſeuré, que ſi tu ioignois tous les conducteurs & pilotes en vn, tu n'en treuuerois point de meilleurs ny de plus experts que les Stoïques. Que ſi le deſir t'a iamais eſpris d'arriuer à Corinthe, ſçache qu'il faut ſuiure ceux-là, & marcher apres les traces de Chryſippe, & de Zenon, autrement il eſt impoſſible de faire ce voyage. LVC. Ne vois-tu pas que tu ne me dis rien qui ne ſoit commun, Ermotin; car le moindre de ceux-cy me ſouſtiendra touſiours (ſoit qu'il marche par le chemin de Platon, ou par celuy d'Epicure) que ie ne paruiendray iamais à Corinthe, ſi ce n'eſt auec luy; tellement qu'il eſt force, ou de croire à tous ſans en faire difficulté, (ce qui eſt ridicule) ou bien de ſe deſfier eſgalement d'vn chacun. Auſſi crois-je que c'eſt le plus ſeur, iuſques à ce que i'aye rencontré quelqu'vn qui me promette en effect de ne

C'eſt vne pauure eſperance que celle qu'on fonde ſur la Fortune.

En toutes ſciences, il faut recognoiſtre vn Cõducteur, & vn Maiſtre.

dire rien qui ne ſoit veritable. Que ſi ne cognoiſſant perſonne de ceux de voſtre ſecte qui fuſt veritable en ſon opinion, ie me deliberois de vous ſuiure (te voyant principalement, toy, comme le plus grand de mes amys, & qui neantmoins n'es expert qu'au ſeul prè cepte des Stoïques) ou s'il falloit par apres que quelque Dieu rappellaſt en vie Platon, Ariſtote, Pythagore, & les autres, & que ceux-là m'enuironnans m'interrogeaſſent, ou par le Dieu Iupiter, m'ayant tiré en Iuſtice, m'accuſaſſent chacun en ſon particulier, diſans; Comme as-tu eſté ſi fol, Lucin, de preferer Chryſippe, & Zenon à nous, qui auons eſté fort long temps auant que tels hõmes, leſquels ſont ſeulement naiz depuis hier, ou peu auparauãt, ſans que tu te ſois informé d'aucune choſe de nous, ny ſans auoir faict eſſay de noſtre doctrine, & de nos diſcours; S'ils me faiſoiẽt, di-je, toutes ces objections, que leur pourrois-je dire à ton aduis? Penſes-tu qu'il me ſuffiſt de leur reſpondre que i'aurois eſté perſuadé à ſuiure ceſte ſecte par Ermotin, mon bon amy? Nenny ſans doute; car ie ſuis aſſeuré qu'ils me repliqueroient tout auſſi-toſt; Quant à nous, Lucin, nous cognoiſſons auſſi peu cet Ermotin, comme il ſçait qui nous ſommes. Il n'y auroit donc point d'apparence, que ſans ouyr nos deffences, on nous condemnaſt ſur le ſimple teſmoignage d'vn homme qui ne ſçait qu'vn ſeul chemin de Philoſophie, & poſſible ne le cognoiſt-il pas trop bien. Certainement, Lucin, ceux qui ont faict de bonnes & ſainctes loix, n'ordõnent pas aux Iuges de proceder de la ſorte en ces matieres, ny d'ouyr vne ſeule des parties, ſans permettre à l'autre de dire pour ſoy ce qu'elle eſtime luy eſtre profitable & vtile: Ils ont accouſtumé de donner eſgalement audience aux deux, afin que les diuerſes raiſons eſtans balancees, ils puiſſent plus facilement diſcerner le vray d'auec le faux. Que ſi l'on n'y procede de la façon, la loy permet d'en appeller à vne autre Iuriſdiction, pour y remõſtrer tout ce qui ſera iugé raiſonnable. Si quelqu'vn d'entr'eux m'interrogeoit en ces termes; Dy moy, Lucin, ſi vn Ethiopien qui n'auroit iamais veu d'autres hõmes tels que nous ſommes, à faute d'auoir voyagé hors de ſon pays, affirmoit en vne aſſemblee de Mores qu'il n'y a point de contree au monde, où ſe treuuent des hommes blancs, rouſſeaux, ou d'autre couleur que de noir, meriteroit-il d'eſtre creu? Ou ſi quelqu'vn des anciens Ethiopiens luy diſoit, N'as-tu point de honte de nier vne choſe ſi apparente, veu que tu n'as iamais voyagé vers les peuples eſtrangers, ny faict recherche des choſes qui ſe treuuent parmy les autres nations, ce

Pour n'eſtre point repris, il ne faut parler que de ce qu'on ſçait.

vieillard ne ſeroit-il pas loüable? Ouy ſans doute; & ie crois que tu le confeſſeras comme moy. ERMOTIN. Ie t'accorde ce que tu me dis, & il me ſemble qu'il ne ſeroit pas trop mal-ayſé de confondre celuy qui voudroit contredire à ceſte verité. LVCIN. I'en dis de meſme, Ermotin; mais pour le demeurant, ie ne ſçay ſi ie pourray tumber d'accord auec toy; bien, que ie m'y ſois deſià reſolu. ERMOT. Que veux-tu dire par là? LVC. Que l'hõme dont nous parlons, conclura fort bien, s'il me dit; Tu nous as faict tort, Lucin, de nous auoir mis ſi mal à propos en auant vn perſonnage qui ne ſçait que les preceptes des Stoïques, ſçauoir, Ermotin, ton grãd amy: Car puis qu'il n'a iamais voyagé, ou mis le pied, ny en l'eſcole de Platon, ny en celle d'Epicure, ny en aucune autre, s'il dit maintenant, qu'il ne ſe treuue rien de ſi beau, ny de ſi vray-ſemblable que ce qui eſt affirmé par les Stoïques; ſçauoir ſi tu n'as pas bien raiſon de le tenir pour vn temeraire, voyant qu'il ſe vante d'eſtre expert en toutes choſes, & que neantmoins il n'en ſçait qu'vne ſeule, & ne peut dire, s'il ne veut mentir, d'auoir oncques mis l'vn des pieds hors l'Ethiopie? Quelle autre reſponce pourroit-on faire à ces demandes que celle-cy? Nous penſons qu'il faille philoſopher ſelon les Stoïques, parce que nous apprenons leurs preceptes, & toutesfois nous n'ignorons pas ce que les autres diſent de leur doctrine, car noſtre Precepteur le nous propoſe en diſputant, & refute aſſez facilement le tout. Si nous faiſons ces reſponſes, ne te ſemble-t'il point que les Platoniques, Pythagoriens, Epicuriens, & autres ſectaires ne ſçauroient que nous objecter, ou qu'ils ſ'eſcrieroiẽt en riant: Que veut dire, Lucin, que ton cher Ermotin, adjouſte foy à nos ennemis en ce qui nous touche, eſtimant que tout ce qui eſt noſtre eſt tel, que des ignorans, ou des perſonnes qui mentent à leur eſcient le luy donnent faulſement à entendre. Si le Preuoſt d'vn jeu voyoit quelque lutteur s'exerçant auant que d'entrer au combat, ruër des pieds en l'air, ou bien dõner quelques coups de poing à vuide comme s'il frappoit ſon aduerſaire, ie voudrois bien ſçauoir ſi celà ſuffiroit pour le faire proclamer inuincible? Nenny ſans doute; car il eſt bien facile à chacun d'en faire autant, ſi perſonne ne luy reſiſte. La victoire ne ſe doit adjuger qu'à celuy, lequel a terraſſé d'vn grand courage ſon ennemy. Par ainſi, qu'Ermotin ne ſe donne point ceſte vanité que ſes Precepteurs ſoient vaincueurs, s'ils combattent ſeuls contre nous qui ſommes abſens, ou que ce qui eſt par nous ſouſtenu ſoit tel, qu'on le puiſſe ayſement refuter. Au-

A vn bon accuſateur, vn bon deffendeur.

Il eſt bien aiſé de faire le vaillant en l'abſence de ſon ennemy.

trement ce combat ſeroit ſemblable aux logettes de plaſtre, que font les petits enfans, leſquelles comme freſles & foibles ſont abbatuës par la ſecouſſe du moindre vent; Ou bien, par Iupiter, à ceux qui font profeſſion de tirer de l'arc, leſquels ayans faict quelque bouchon de paille, qu'ils fichent ſur vne perche, ils y tirent contre ſans beaucoup s'en eſloigner. Que s'il aduient qu'ils atteignent & rencontrent le but, ou qu'ils trauerſent le bouchon, ils s'eſcrient ſoudain, comme s'ils auoient faict quelque grand exploict, quand le traict a trauerſé la paille. Les Perſes n'en font pas de meſme, ny les Archers de Scythie; car tous montez à cheual qu'ils ſont, pendant que la beſte marche, ils decochent leurs traicts. Tellement qu'ils s'accouſtument à viſer pluſtoſt à vn but mobile, que non pas à vn qui eſt ſtable. Auſſi ſont-ils ſi experts qu'ils frappent ſouuent les beſtes ſauuages à la courſe, & rencontrent les oyſeaux en volant. Que s'il eſt queſtion de frapper dans vn but arreſté, ils ont pour butte vn bois mis de trauers, ou bien vne targue faicte de cuir de bœuf, & la perçent à iour, afin que par ce moyen ils apprennent à trauerſer les armes de leurs traicts quand il en ſera beſoin. Ainſi peux-tu bien dire à cet Ermotin, que ces Precepteurs font deſſein ſeulement de tirer à des bouchons de paille: car lors qu'ils ſe vantent ambitieuſement d'auoir vaincu des hommes armez, c'eſt qu'ils ſe ſont battus en idee à grands coups de poings contre des ſtatuës, & les ayant ſurmontees, comme il eſt bien ayſé, ils eſtiment de nous auoir terraſſez, & vaincus: Mais il n'y a celuy des noſtres qui ne leur puiſſe dire à bon droict ce qui fut dit à Hector par Achille.

L'habitude cõduict à la perfection.

N'aye peur que ce Rodomont,
Oſe iamais hauſſer la teſte,
Pour me regarder ſur le front,
Ou voir de mon armet la creſte.

Ce ſont les diſcours que tous d'vn commun accord tiendroient en particulier. Platon entr'autres qui feroit des comptes de Sicile, car il en ſçait beaucoup, tel qu'eſt celuy qu'on dit de Gelon de Syracuſe, lequel auoit vn chancre puant à la bouche, qui luy fut long temps celé, parce qu'il ne ſe trouuoit perſonne qui oſaſt reprendre vn ſi grand Roy, iuſques à ce qu'vne femmelette eſtrãgere luy eſtãt amenee, prit la hardieſſe de luy dire ce qui en eſtoit. Au meſme inſtant ce Prince s'en alla voir ſa femme, & ſe faſcha fort de ce qu'elle ne luy auoit point faict ſçauoir que ſon haleine eſtoit puante: Mais elle luy en demanda pardon, parce que n'ayãt

iamais

iamais experimenté, disoit-elle, autre homme que luy, & ne s'estant oncques approché d'aucun, elle pensoit qu'vne pareille haleine s'exhalast de la bouche de tous les autres. De mesme (diroit Platon) parce qu'Ermotin a conuersé seulement auec les Stoïques, ce n'est pas sans raison qu'il ignore quelles sont les bouches des autres. Chrysippe se plaindroit aussi, si le delaissant sans entendre plaider les autres, ie m'en allois en l'Academie de Platon, poussé à ce faire par quelqu'vn de ses familiers. Bref, ie te dis en vn mot, que tandis qu'on ne sçaura point quelle est la vraye secte de Philosopher, il n'en faut eslire aucune, parce que ce seroit faire tort aux autres. ERMOT. Or çà, Lucin, ie te prie au nom de nostre ancienne amitié, que nous laissions à part Platon, Aristote, Epicure, & les autres: car il ne m'appartient pas de conteſter auec eux. Contentons nous de rechercher exactement, si la Philosophie n'est pas telle que ie la descris. Vrayement il estoit bien besoin d'amener les Ethiopiens, ou la femme de Gelon, depuis Syracuse iusques à nostre discours? LVCIN. *Ie suis* d'aduis, si tu veux, que nous parlions d'autre chose; Commence donc, car à ta façon il semble que tu veuilles faire vn recit du tout admirable. ERMOTIN. C'est *mon opinion, Lucin, qu'il peut bien estre* que celuy qui n'a que simplement *appris les preceptes des Stoïques*, est capable d'atteindre par leur moyen à la cognoissance de la Verité; quand *il auroit mis* en arriere les enseignemens des autres. Celà se peut comprendre en ceste maniere. Si quelqu'vn t'auoit dit seulemẽt, que deux fois deux font quatre, seroit-il besoin que tu demandasses à d'autres Arithmeticiens, si celà est, ou non? Et ne verrois-tu pas assez clair ceste verité, sans t'en enquester d'auantage? LVC. Ie treuue ton dire tres-veritable, Ermotin. ERMOTIN. Pourquoy donc estimes-tu que celuy n'a plus besoin de la conduitte & faueur d'autruy, qui s'en est allé simplement à l'escole des Stoïques, qui disent la verité, & s'est laissé gaigner à leurs persuasions? Ne sçait-il pas bien qu'il est impossible que quatre deuiennent cinq, non pas mesmes quand ce seroient des Pytagores ou des Platons, infinis en nombre, qui l'auroient affirmé? LVC. Tout ce que tu dis n'est point à propos Ermotin, veu que tu compares les choses certaines, à celles qui sont douteuses & differentes entre-elles. Quelle responce voudrois-tu faire à celuy qui te soustiendroit que deux fois deux ioincts ensemble forment le nombre de sept ou de douze? ERMOTIN. Ie ne pense pas qu'il y ait aucun, s'il n'est tout à faict hors de son sens, qui vueille nier que deux fois

On ne doit faire election que des choses qui sont vrayesemblables.

deux font quatre. Lvc. As-tu iamais treuué quelque Stoïcien, ou Epicurien, qui ne fuſſent diſcordans en opinions, touchant le principe & la fin de toutes choſes? ERMOT. Iamais. Lvc. Sus dõc, il eſt bien raiſon que tu me loües, de peur que tu ne me trompes par tes vains diſcours, moy principalement qui ſuis ton amy: Car comme nous faiſions recherche de ceux qui peuuent dire vray en Philoſophie, tu nous as preuenus tout auſſi-toſt pour attribuer ceſte gloire aux Stoïques, diſant qu'ils ſont les ſeuls qui t'ont appris, que deux fois deux font quatre. Mais il eſt incertain que celà ſoit, car poſſible les Epicuriens ou Platoniciens nous reſpondroient-ils en ces termes: Il eſt bien vray que vous ſouſtenez ceſte verité des nombres; mais pour nous, il nous ſemble que le nõbre de cinq ou de ſept, ſe forme de celuy de deux fois deux. N'ont-ils pas tort ceux-cy, ſçauoir les Epicuriens, de dire, que ce qui eſt voluptueux eſt honneſte; au contraire de vous autres, qui n'appellez honneſte que ce qui eſt bon? N'affirmez-vous pas auſſi que toutes choſes ſont corporelles, contre l'opinion de Platon, qui dit, Qu'il y a en la nature ie ne ſçay quoy qui n'a point de corps? Voilà comme i'ay attribué ce que ie viens de dire aux Stoiques, auec trop d'affection, pour en iouïr comme ſi c'eſtoit choſe propre & manifeſte, bien que neantmoins elle ſoit encores en doute. Puis donc que les autres s'attribuent le meſme, & diſent qu'il viẽt d'eux, ie penſe qu'il eſt beſoin en celà d'vn ſain iugement. Que s'il falloit que les ſeuls Stoïques diſſent la verité en ce que deux fois deux font quatre, tous les autres auroient ſubject de ſe taire. Mais pendant qu'ils ſe debattent pour ceſte affaire, il les faut ouyr tous eſgalement, ou bien, ſçauoir ſi l'on peut iuger fauorablement. ERMOT. Ie ne penſe pas que tu ayes bien entendu ce que ie veux dire? Lvc. Ie te conſeille donc, ſi tu as quelqu'autre choſe à me raconter, que tu me la declares plus appertemẽt: toutesfois il n'eſt pas beſoin que tu me propoſes rien plus de ſemblable à cecy. ERMOTIN. Tu ſçauras tout maintenant ce que ie dis: Suppoſons qu'il y ait deux hommes, qui ſoient entrez dans le Tẽple d'Eſculape, ou de Bacchus, & que quelque vaſe du threſor ſe treuue auoir eſté emporté; ſans doute il eſt neceſſaire qu'ils ſe fouïllent l'vn l'autre, pour ſçauoir lequel des deux a deſrobbé le hanap. LVCIN. Ouy vrayement. ERMOTIN. Celà eſt ainſi; il faut neceſſairement que ce ſoit l'vn d'eux qui l'ait pris. LVCIN. Il ne peut eſtre autrement, puis qu'il s'eſt perdu en leur compagnie. ERMOT. Ie veux dire, que ſi tu treuues le vaſe ſur le premier, tu

La verité ne procede pas de la bouche d'vn ſeul.

n'as que faire de commander à l'autre qu'il se despouille, car il est euident qu'il ne l'a pas. Lvc. Voilà qui est vray. Ermot. Ne s'estant treuué dans le sein du premier, l'autre l'a sans doute, & il n'est pas besoin d'en faire plus auant la recherche. Lvcin. Vrayement aussi l'a t'il. Ermot. De mesmes, si nous autres auons desià treuué le vase chez les Stoïques, nous croyons que nous fouïllerions les autres en vain, ayans ce que nous cherchons depuis si long temps: car pour quel subiect nous tourmenterions nous dauantage? Lvc. Vous n'en auriez point d'occasion, pourueu que vous eussiez treuué le vase, & que l'ayant recouuert, vous fussiez certain que c'est là le mesme qui estoit perdu, & que la piece vous fut bien cognuë. Or est-il, mon bon amy, qu'il n'y en a pas deux seulement qui entrent au Temple; de sorte qu'il soit necessaire que l'vn ou l'autre ayt le larrecin sur soy: mais il faut que tu sçaches qu'ils sont plusieurs en nombre. Puis on ne peut sçauoir que bien difficilement, si c'est vne fiole, ou vne couppe, ou vne couronne, que ce qui a esté perdu. Car autant qu'il y a de Sacrificateurs, autant y a t'il, dit-on, de choses differentes l'vne à l'autre: veu mesme qu'on met en doute, de quelle matiere sont faicts ces vases, que les vns *disent* estre d'airain, les autres d'argent, les vns d'or, & les autres d'estain. *Tellement qu'il est* necessaire de les faire tous despouïller pour retreuuer la chose perduë. La raison en est, *parce* qu'encore que tu eusses treuué sur le premier vne *fiole* d'or, si est-ce toutesfois qu'il te faudroit encore despouïller les autres. Ermot. Pourquoy celà, Lucin? Lvc. Parce qu'il est incertain, si c'est vne fiole qui a esté perduë, & quand tous en seroient d'accord, possible ne diroient-ils point que la fiole fust d'or. Que s'ils estoient asseurez, qu'vne fiole d'or eust esté perduë, & que tu en eusses treuué vne d'or sur le premier, tu ne cesserois pas pour celà de visiter & fouïller les autres. Car tu n'es pas encore hors de doute, si c'est celle qui estoit consacree au Dieu du Temple; ou tu ne penses point d'abord, qu'il y ait plusieurs fioles d'or par le monde. Ermot. Si fais vrayement. Lvc. Il est donc tout à fait necessaire, que celuy qui fait ceste recherche, mette la main sur tous, & qu'ayant mis à part ce qu'il aura treuué sur vn chacun d'eux, il considere laquelle de ces choses peut seruir à vn Temple. Car ce qui faict qu'on est en doute, c'est que sur chacun de ceux qu'on a despouïllez, s'est treuué quelque chose, comme sur cestui-cy vne couppe, sur celuy-là vne fiole, & sur l'autre vne couronne. Dauantage cestui-cy en a vne de fer, l'autre d'or, & l'autre

d'argent; mais encore ne ſçait-on pas au vray, ſi la choſe eſt conſacree au Temple, ou non: & c'eſt ce qui te tient ſuſpens, & te fait douter, lequel de ceux-cy tu dois ſoupçonner de ſacrilege. Que s'il aduenoit que les choſes treuuees ſur vn chacun fuſſent toutes ſemblables, il ſeroit encore difficile de cognoiſtre celuy qui auroit deſrobbé les meubles ſacrez, veu qu'il n'eſt pas indifferent, que quelqu'vn ne poſſede vn vaſe, ou vne coupe en particulier. Au demeurant, il me ſemble que la ſeule cauſe de ceſte ignorance, procede de ce que la fiole n'auoit aucune inſcription; car ſuppoſé que la fiole a eſté perduë, il n'y a point de doute que ſi elle eſtoit tiltree du nom de Dieu, ou de celuy qui l'a appanduë, nous aurions moins de peine à en faire la recherche, & l'inſcription que nous y treuuerions, nous feroit deſiſter d'en accuſer les autres. Mais, dy moy, n'as-tu iamais eſté aux jeux de la Lutte, Ermotin? ERMOT. Il me ſouuient de m'y eſtre treuué ſouuent, & en pluſieurs lieux. LVC. N'eſtois-tu iamais aſſis pres des Preuoſts de ces tournois? ERMOT. Ouy, par Iupiter, & il n'y a pas long temps qu'aux Olympiades i'eſtois aſſis à la main droicte des Iuges, lors qu'Euandris fut l'vn des principaux citoyens qui ſe preſenta pour joüer; & ce que ie deſirois le plus pour lors, c'eſtoit de cognoiſtre de pres tout ce qui ſe paſſoit entre les Iuges, & les Preuoſts. LVC. Tu ſçais donc bien, comme ils iettent les lots, pour ſçauoir lequel d'entr'eux ſe doit battre, ou lutter à quelqu'autre. ERMOT. Ie ne le ſçay que trop. LVC. I'en ſuis bien ayſe, car puis que tu l'as contemplé de ſi pres, tu me le pourras mieux dire toy-meſme. ERMOT. Iadis, lors qu'Hercule preſidoit aux jeux, il y auoit des branches de laurier. LVC. Ne me ramene point les choſes du paſſé, ains declare moy ce que toy-meſme as apperçeu n'agueres. ERMOT. On met ſur la place vn vaſe d'argent conſacré à vn Dieu, au dedans duquel ſont iettees des petites pierres de la groſſeur d'vne febue, où ſe voyent grauez certains caracteres. Deux de ces pierres ſont marquees au deſſus, de la lettre A, deux d'vn B, deux d'vn C, & ainſi conſecutiuement des autres, ſelon le nombre des Lutteurs: de ſorte qu'il y a touſiours deux lots marquez d'vne meſme lettre. Celà faict, vn chacun des Lutteurs s'approche, & ayant addreſſé ſa priere à Iupiter, il met la main dans le vaſe, & tire hors l'vn des lots. Puis vn autre en faict de meſme apres luy: Cependant le Sergent ſe treuue là tout preſt, qui tend incontinent la main, & prend garde que la lettre qu'vn chacun tire ne ſoit cognuë: Et bref quand tous ceux qui doiuent

Quand il eſt queſtion de iuger vne cauſe ambiguë, il y faut penſer plus de deux fois.

Maniere de tirer au ſort, obſeruee par les anciens.

jouër ont pris la leur, le Maistre des exercices, comme ie pense, ou bien l'vn des Iuges tournoyant à l'entour, contemple, & visite les lots de ceux qui se tiennent debout en rond: Et de ceste façon il ordonne à quiconque a vn A, de cõbattre ou lutter auec celuy qui a tiré l'autre A. & ainsi des autres qui ont de semblables lettres. Voilà la maniere d'accoupler les Lutteurs, quand ils sont en nombre pair, comme de quatre, de huict, ou de douze. Que si le nombre est impair, & tel que celuy de cinq, ou de sept, ou de neuf, alors la lettre qui est seule inscrite sur vn lot est meslée ensemble dans le vase auec les autres, n'ayant sa pareille. Quiconque tire celle-cy, il ne faict seulement que regarder, en attendant que les autres ayent combattu, car il n'y a point de lettre qui soit opposee à la sienne. Ce qui est vne grãde commodité au Lutteur, lequel doit entrer en lice frais & entier, auec ceux qui seront jà las & recreus. Lvcin. Ie me contente d'auoir mis en auant ce dequoy i'auois plus affaire: suppose maintenant qu'ils soient neuf de compagnie, & qu'ils ayent tous mis la main au vase, & tiré les lots, s'il faut, que t'en allant pardeuant chacun d'eux, tu contemples les lettres (car au lieu de spectateur, ie te veux eslire pour Iuge) ie ne crois pas que tu puisses cognoistre celuy d'entr'eux qui doit demeurer regardant, que premier tu n'ayes fait la ronde entiere, & accouplé les Lutteurs l'vn à l'autre. Ermot. Mais à quelle intention me dis-tu cecy, Lucin? Lvc. Parce qu'il est impossible que la lettre qui declare le demeurant, soit soudain recognuë. Il pourra bien estre que tu la rencontreras, mais tu seras tousiours incertain si c'est elle, car tu n'auras pas eu aduis, que C, ou M, ou I, soit la lettre qui constituë le regardant. De maniere qu'ayant rencontré vn A, il faut que tu recherches celuy qui a l'autre A, & que l'ayant treuué tu luy donnes vn compagnon, faisant le mesme du B, & de tous les autres, iusques à ce que tu treuues celuy qui a la lettre seule, & qui reste sans aduersaire. Ermot. Que ferois-tu si de fortune tu paruenois là du premier, ou du second coup? Lvc. Rien de verité, & ie voudrois bien sçauoir de toy-mesme, comment tu te comporterois, si l'on t'auoit esleu pour Iuge du tournoy; ou si tu publierois incontinent cestui-là pour demeurant; ou plustost si par necessité tu n'irois point regarder vn chacun de ceux qui sont à l'entour, & si tu ne treuuerois pas en quelqu'autre part vne semblable lettre? Tellement que si tu ne venois à recognoistre les lots d'vn chacun, il te seroit impossible d'apperceuoir le demeurant. Ermot. Si est-ce pour-

tant, qu'il m'eſt bien facile de le cognoiſtre, Lucin, puis que les Lutteurs ne ſont que neuf de nombre. Car ſi ie treuue E, au premier, ou bien au ſecond, ie ſuis bien aſſeuré, que celuy qui a vn tel lot ſera demeurant. Lvc. De quelle façon, Ermotin? ERMOTIN. De ceſte ſorte: Deux d'entre tous ont vn A, & deux autres vn B, & puis qu'il y en a quatre de reſte, il faut neceſſairement que les deux ayent tiré hors vn C, & les deux autres vn D. Ainſi voilà quatre lettres diſtribuees, & appliquees à huict Lutteurs qu'ils ſont: D'où s'enſuit qu'il ne reſte ſeulement qu'E, qui ſuit d'ordre, & que celuy qui le tire demeure ſeul regardant. LVC. Ie ſuis en doute, Ermotin, ſi ie te dois louër pour la ſubtilité de tõ bel eſprit, ou bien refuter ce que tu me dis, eſtimant qu'on y puiſſe contredire. ERMOT. Par le Dieu Iupiter, ie ſuis content que tu te mettes en deuoir de refuter mon opinion, pourueu que tu m'allegues au contraire des raiſons qui ſoient vallables & bonnes, mais i'ay belle peur que tu n'en treuueras point. LVC. Tu me ſembles auoir diſcouru ſelon l'ordre des lettres peintes & figurees, ſçauoir que la lettre A, eſt miſe au premier lieu, B, au ſecond, C, au troiſieſme, & ainſi des autres, chacune ſelon ſon ordre, iuſques à la ſeule, en laquelle finit le nombre des Lutteurs. Et de verité ie ſuis d'accord auec toy, que l'on procede de la ſorte aux jeux Olympiques. Mais que ſera-ce, ſi ſans obſeruer aucun ordre des lettres, nous en prenons cinq à l'aduenture, ſans en faire autrement eſlection, comme ſeroit, K, S, Z, C, T. Ie veux que les autres quatre eſtans doubles ſoient inſcriptes en huict lots, & Z, vnique au neufieſme, par lequel ſera ſignifié le demeurant, que feras-tu ſoudain que tu auras rencontré la lettre Z? Comment cognoiſtras-tu que celuy qui l'aura ayt le demeurant, ſi ce n'eſt, que t'en allant vers vn chacun d'eux, tu ne treuues rien de ſemblable à ceſte lettre: Car il ne te ſera pas permis d'en faire cõjecture, cõme n'agueres, par l'ordre d'icelles. ERMOTIN. Tu me demandes vne choſe, à laquelle ie ne puis reſpondre que bien difficilement. LVCIN. Or çà, ie m'en vais te le faire entendre d'autre façon. Que ſeroit-ce ſi les lots n'eſtoient marquez d'aucunes lettres, ains ſeulement de quelques autres caracteres, tels que ceux des Egyptiens, leſquels peignent diuerſes figures au lieu de lettres, cõme, des hommes ayant la teſte d'vn chien, ou d'vn lyon? Mais laiſſons à part ces choſes barbares & eſtranges, & ne deſcriuons rien en nos lots qui ne ſoit ſimple & vniforme. Mettons vne figure d'homme en deux de ces lots, puis celle d'vn cheual en deux au-

Toutes preuues ne ſont pas valables.

tres, en apres deux coqs, & finalement deux chiens, & que le neufieſme ſoit vn lyon; s'il aduient que du premier coup on rencontre le ſort, qui porte le pourtraict du lyon, par quelles conjectures deuineras-tu celuy qui doit reſter ſans cõpagnon, ſi tu n'as viſité tous les autres? Car il n'eſt pas indifferent que quelqu'vn d'entr'eux n'ayt vne figure d'vn lyon? ERMOTIN. Ie ne ſçay que te dire à cecy, Lucin. LVCIN. Ie te crois bien vrayement, auſſi ne vois-je pas qu'on y puiſſe reſpõdre qu'auec grãde difficulté. Tellement que ſi nous voulions, ou treuuer celuy ſur lequel eſt la ſacree fiole, ou qui doit eſtre ſpectateur de la lutte, ou qui nous ſeruiroit de plus ſeure garde pour paruenir en ceſte ville de Corinthe, i'eſtime qu'il nous faudroit neceſſairemẽt viſiter vn chacũ, & les ayãt tous deſpouïllez, en faire vne exacte recerche; encore auriõs nous biẽ de la peine à deſcouurir de ceſte ſorte la Verité. Que ſi tant eſt qu'vn perſonnage digne de foy nous conſeille ſur quelque partie de Philoſophie, où il ſe faille neceſſairement adonner, il ſera le ſeul qui cognoiſtra parfaictement ce qu'vn chacun aura dict. Quant aux autres, ie les meſpriſeray comme inhabiles, & ne croiray iamais à ce qu'*ils* me diront, *tant que ie les verray ignorer vne ſeule choſe, qui poſſible ſera la meilleure.* Car ſi quelqu'vn ayant produict vn bel homme *en plein marché*, le diſoit eſtre le plus beau de tous les autres; il ne me feroit pas croire à ſes paroles, *ſi ie n'eſtois certain* qu'il euſt veu tous les hommes. Or nous auõs beſoin icy du plus beau perſonnage qu'on puiſſe treuuer; & ſi nous ne le rencontrons, il vaudroit autant que nous n'euſſions rien faict. Ce n'eſt pas aſſez que nous en ayons vn doüé d'vne beauté paſſable; il faut qu'elle ſoit ſouueraine & vnique. ERMOT. Celà eſt veritable. LVCIN. M'en pourras-tu donc nommer quelqu'vn qui ait faict tout le chemin de la Philoſophie, & qui n'ignore rien de tout ce que Pythagore, Platon, Ariſtote, Chryſippe, Epicure, & tous les autres affirment? bref qui ayant faict eſlection de la voye qui luy ſemble la meilleure, tienne pour choſe veritable, & enſeigne par experience, que le plus beau chemin qu'on puiſſe treuuer, c'eſt celuy qui nous conduit à la Felicité? Si nous auions faict rencontre d'vn tel perſonnage, nous ceſſerions de nous trauailler dauantage. ERM. O qu'il eſt difficile de treuuer vn tel hõme! Luc. Que ferons nous donc, Ermotin? ſi ne faut-il pas perdre courage, biẽ qu'à preſent nous ayons faute d'vn ſemblable cõducteur. Entreprenõs vne choſe qui me ſemble eſtre la plus expediente, & la plus ſeure, ſçauoir, de diſcourir de toutes les ſectes,

La perfection eſt recherchee par tout.

& d'examiner exactement ce qui en a eſté dit par vn chacun. ERMOTIN. Il ne ſera pas mauuais de faire ainſi, ſelon mon aduis. Mais il eſt bien difficile (comme tu as dit n'agueres) que celuy qui s'eſt embarqué, & a donné voile aux vents, retourne derechef en arriere. Car comme ſe peut-il faire qu'eſtant detenu en vn premier chemin, on puiſſe courir tous les autres? LVC. Ie m'en vais te le dire. Nous imiterons ce que fit Theſee, & ayant pris le fillet des mains de ceſte tragique [f] Ariadne, entrerons hardiment dans tous les labyrinthes, & en pourrons ſortir ſans aucun empeſchement, ne faiſant que ſuiure le traict du filet. ERMOTIN. Mais ie voudrois bien ſçauoir qui nous ſeruira d'Ariadne, ou en quelle part recouurerons-nous ce filet? LVC. Prens courage (cher amy) car il me ſemble auoir treuué vn expediẽt tout propre pour nous ſeruir de guide. ERMOT. Quelles ſont ces parolles, Lucin? LVC. Ce que ie te veux dire ne vient pas de moy, ains d'vne ſage perſonne, ſçauoir; *Entends tout, & ne crois de leger.* Car ſi nous n'adjouſtons foy facilement à tout ce que nous aurons entendu, ains à l'imitation des bons Iuges, donnons pouuoir aux autres de parler à leur tour; poſſible que ſans aucune difficulté nous retirerons nous de tous ces Dedales. ERMOTIN. Vrayement tu parles fort bien, & ie ſuis d'aduis que nous faſſions comme tu dis. LVC. Ie le veux: Mais à qui nous addreſſerons nous le premier? N'eſt-il pas beſoin de garder vn ordre? Commençons par Pythagore, puis qu'il m'eſt venu le premier en la penſee. Combien de temps ordonnerons nous pour apprendre tous ces enſeignements, rabbatant les annees du ſilence? Ie me fais accroire que trente ans auec ces cinq là y pourront ſuffire; ou qu'il en faudra du moins vne vingtaine. ERMOT. Suppoſons que celà ſoit ainſi, il ſera beſoin d'en donner tout autant à Platon, & gueres moins à Ariſtote. LVC. Tu te trompes. ERMOT. Ie ne treuue pas qu'il ſoit neceſſaire que ie te demande combien il en faut à Chryſippe, car ie t'ay ouy dire deſià, qu'à peine quarante annees y ſuffiroient. LVC. Il en eſt de meſme d'Epicure, & des autres. Il te ſera bien ayſé d'apprẽdre que ie ne leur en attribue pas trop, ſi tu conſideres en ton eſprit combien il y a de Stoïques, d'Epicuriens, ou de Platoniciens, qui ſont paruenus à l'annee huictantieſme de leur aage, leſquels neãtmoins confeſſent franchement, qu'ils ne ſçauent pas encore bien tout ce qui depend de leur ſecte, & qu'il leur reſte touſiours quelque ſcrupule, touchant la cognoiſſance des diſciplines. Pour le moins ie ſuis bien aſſeuré, que Chryſippe, Ariſtote, & Platon ne le

C'eſt vn ſi long exercice que la ſcience, que la vie de l'homme n'y ſuffit pas.

nieront

nieront point,& ſur tout Socrates qui ne leur cede en rien,lequel ſouloit crier à haute voix; non ſeulement qu'il ignoroit tout, ou bien ſe vantoit de ſçauoir ſeulement qu'il ne ſçauoit rien. Examinons cecy plus au long. Vingt ans ont eſté attribuez à Pithagore, autant à Platon, & ainſi conſecutiuement aux autres. Combien ſeront-ce d'annees,ſi nous faiſons vne ſomme du tout, quãd nous ne mettrions que dix ſectes en la Philoſophie? ERMOTIN. Plus de deux cents, Lucin. LVC. Oſtons-en encore le quart s'il te plaiſt, comme ſi quinze pouuoient ſuffire à chacun de nos eſtudes, ou bien vne moitié toute entiere. ERMOTIN. Tu vois mieux ce qui eſt de faire que moy, ſi eſt-ce pourtant qu'il y aura peu d'hommes qui puiſſent de ceſte ſorte voir & viſiter toutes les ſectes, quand ils commenceroient par le premier iour de leur natiuité. LVCIN. L'on ne ſçauroit que faire à celà, Ermotin, puis que la choſe va de la façon. Croirois-tu bien qu'il falluſt renuerſer ce que cy-deuant nous auons confeſſé, ſçauoir qu'aucun ne ſçauroit iamais eſlire ce qui excelle par deſſus pluſieurs choſes, ſans auoir faict eſſay de toutes; tellement que ſi quelqu'vn faiſoit ce choix, ſans experience, il rechercheroit pluſtoſt la verité par ſortileges,& deuinations, que par *vn bon & ſain iugement*. N'auons nous pas deſià dit cela en vn autre endroict? ERMOT. Ouy de verité. LVC. Il faut donc neceſſairement que nous viuions l'aage ſuſdit, ſi nous voulons choiſir comme il faut, apres auoir eſſayé toutes choſes; & qu'ayant choiſi, nous philoſophions;& philoſophant,menions vne vie bien-heureuſe & honneſte. Mais auant que nous euſſions faict tout celà, nous ſerions enueloppez de tenebres, comme l'on dit, & chopperions du pied contre ce que nous rencontrerions. Puis nous receurions tout ce qui nous viẽdroit premier en main, eſtimant que ce fuſt ce que nous cherchons,à faute de ſçauoir cognoiſtre la verité. Que ſi nous le rencontrions fortuitemẽt,nous ne ſçaurions pas encore au vray, ſi ce ſeroit celà que nous demandons; car il y a pluſieurs choſes ſemblables,chacune deſquelles ſe dit eſtre la plus veritable de toutes. ERMOT. Ie ne ſçay pas, Lucin, quelles ſont ces bonnes raiſons que tu me mets en auant, bien que s'il faut dire la verité, tu me troubles aſſez par tes diſcours, recherchant des choſes qui ne ſont pas beaucoup neceſſaires. Et i'ay eſté bien infortuné d'auoir mis auiourd'huy le pied hors de la maiſon, quand ie t'ay rencontré par chemin, veu que tu m'as ietté dans le deſeſpoir, lors que i'eſtois pres du port de mon eſperance, me faiſant bien voir qu'il eſt impoſſible de treu-

uer la verité, puis qu'il eſt beſoin d'vn ſi long terme pour la chercher. LVCIN. Tu ne t'en dois pas faſcher contre moy, cher amy, mais t'en prendre à ton propre pere Menecrates, & à ta mere auſſi, le nom de laquelle m'eſt incognu, ou pluſtoſt à la Nature, qui eſt noſtre commune mere, de ce qu'elle ne t'a faict & formé pour viure autant d'annees que Titan; ains a deſtiné, que l'homme ne veſquiſt pas dauantage que cent ans pour le plus. Au reſte en diſcourant auec toy, i'ay treuué quelque conſequence qui peut eſtre tiree de nos propos. ERMOTIN. Ce n'eſt pas celà: mais tu es touſiours courageux, & ie ne ſçay à quelle occaſion abhorres-tu tãt la Philoſophie, & te mocques des Philoſophes. LVC. Il n'y a perſonne qui puiſſe mieux parler de la verité que toy, Ermotin, & tõ Precepteur, qui eſtes doüez d'vne ſageſſe admirable. Quãt à moy, pour le moins crois-je qu'elle n'eſt pas trop plaiſante aux auditeurs, mais inferieure de pluſieurs degrez, & de moindre prix que le menſonge, outre qu'elle a beaucoup plus de parade, & pour ceſte meſme raiſon, eſt auſſi plus aggreable. Dauãtage, parce que celle-là n'a rien en ſoy de faux, dõt elle ſe ſente coulpable; elle diſpute parmy les hõmes auec vne liberté de paroles, & pour ceſte cauſe, ſe rend odieuſe à pluſieurs. Voylà pourquoy tu te faſches à preſent de ce que i'ay deſcouuert le vray par nos diſcours reciproques, & manifeſté les choſes, deſquelles nous ſõmes deſireux l'vn & l'autre, qui n'eſtoient pas parauant trop faciles à entendre: De meſme que ſi tu aymois quelque ſtatuë, & euſſes volõté d'en iouïr, croyant que ce fuſt vne perſonne; mais moy à l'oppoſite, m'apperceuant que celà n'eſt qu'vn ſimulachre de pierre, ou d'airain, ie vinſſe à te declarer pour l'amitié que ie te porte, que tu aymerois des objects impoſſibles: Tu me ferois tort de me croire ton ennemy, parce que ie ne voudrois te laiſſer deceuoir, te voyant porté d'eſperãce à des effects abſurdes & deſeſperez. ERM. Tu dis cecy, Lucin, eſtimant qu'il n'eſt licite de Philoſopher aucunemẽt. Mais quoy? faut-il que durãt noſtre vie, nous viuions touſiours accablez d'ignorance & de pareſſe? LVC. N'as-tu iamais ouy de ſemblables diſcours? Ie ne dis point qu'il ne nous faille Philoſopher, mais biẽ que pour aller à la Philoſophie, il y a diuers ſentiers, chacun deſquels cõduict au ſommet de la Vertu, encore qu'il ſoit incertain, quelle eſt la vraye voye; ſi ce n'eſt qu'on en faſſe vne exacte diſtinction: Car il me ſemble eſtre impoſſible que pluſieurs choſes m'eſtant propoſees, ie vienne à eſlire la meilleure, ſi ce n'eſt qu'on me les dõne toutes à l'eſſay. Puis, l'experiẽce en eſt longue. Or çà que

Il y a pluſieurs entrees en la Philoſophie.

t'en ſemble? Ie te veux derechef demãder, ſi tu ſuiurois le premier qui viendroit à toy? Philoſopherois-tu auec luy? Te pourroit-il point faire certain du Tout? ERM. Que veux-tu que ie te reſpõde, puis que tu es ſi obſtiné, que tu nies qu'il y ayt aucun, qui puiſſe diſcerner & rendre reſponſe à choſe quelconque s'il viuoit autant qu'vn Phœnix. Si ce n'eſt qu'il viſitaſt, & fiſt eſſay de diuers ſujets? N'es-tu pas encore d'opinion, qu'on ne doit point croire à ceux qui ont vne longue experience, & qui apprennent par leurs teſmoignages ce qui leur ſemble le meilleur? LVC. Ie voudrois bien ſçauoir qui ſont ceux-là dont tu me parles, leſquels ont faict eſſay de tout cecy? Ie me contenterois bien, ſi tu m'en alleguois vn ſeul, & ie n'aurois que faire de pluſieurs. Que ſi tu parles des ignorans, ie ne croiray iamais qu'il y en ayt, quand ils ſeroiẽt encores en plus grand nõbre, iuſques à ce qu'ils me monſtrent quelqu'vn d'entre-eux, qui ſçache toutes choſes? ERM. Tu es donc le ſeul, qui as apperçeu la verité, & tous les Philoſophes ſont idiots, & ſans iugement. LVC. Vrayement, Ermotin, tu me blaſmes à tort; diſant que ie veux eſtre preferé moy-meſme à tous les autres, ou que ie me mets au nõbre des ſçauants, ſans me ſouuenir de ce que i'ay deſià dit. Car ie n'affirme pas que ie ſçache la verité mieux que les autres, ains au contraire, ie confeſſe librement que ie l'ignore auec eux. ERM. Or çà, Lucin, quant à ce que tu dis, qu'il faudroit s'en aller voir vn chacun, & faire l'experience des choſes qu'ils diſent; meſme qu'il ne reſte autre moyen pour eſlire les meilleures, ſuppoſe que cela ſoit parauanture bien dit; mais qu'il faille employer tant d'annees à experimenter chaque choſe en particulier, voilà qui eſt ridicule; comme ſi le tout ne pouuoit s'apprẽdre en moins de temps. Or celà ne me ſemble pas aucunement laborieux & penible, & il n'eſt pas beſoin d'vn grand exercice pour cet effect. On dit qu'vn certain Statuaire, (ie penſe que c'eſtoit Phidias) ayãt apperçeu l'ongle d'vn Lyon, infera de quelle grãdeur eſtoit le Lyon entier, & le figura ſelon la proportiõ de l'ongle: De meſme, ſi quelqu'vn t'auoit monſtré ſeulement la main d'vn homme, en voilant tout le reſte du corps, ie ſuis biẽ aſſeuré, que tu cognoiſtrois incõtinent qu'vn hõme ſeroit là caché, encore que tu ne viſſes point le corps entier. Ainſi pourras-tu facilemẽt apprẽdre en vn petit moment, les chefs & ſommaires des choſes, dont chacũ a parlé. Mais quant à la parfaicte cognoiſſance d'icelles, pour laquelle acquerir, il eſt beſoin d'vne grande recherche, ce n'eſt pas choſe qui ſoit trop neceſſaire à l'eſlection de ce qui eſt le meilleur, ains

On cognoiſt le Lyon à l'ongle.

il eſt permis d'en faire la conjecture, par ce que i'ay cy-deuãt allegué. LVCIN. Dieux! que voilà de fortes raiſons, Ermotin, de dire que le tout ſe puiſſe cognoiſtre par les parties! & vrayement il me ſouuient d'auoir autresfois ouy le contraire, ſçauoir, que celuy qui cognoiſt le tout, ſçait auſſi la partie: mais celuy qui cognoiſt vne ſeule partie, encore n'a t'il pas cognoiſſance du tout. Dy moy, maintenant, comment eſt-ce que Phidias ayant iadis apperçeu l'ongle d'vn Lyon, euſt peu cognoiſtre que c'eſtoit celle d'vne telle beſte, s'il n'euſt autresfois veu tout vn lyon? Sçauoir s'il ſe pourroit faire qu'ayant veu ſeulement la main d'vn homme, tu la iugeaſſes telle, n'ayant cognu iamais aucun des mortels? Pourquoy ne parles-tu maintenant? Attens-tu que ie reſponde pour toy? C'eſt que tu ne ſçais que dire: Tellement qu'il eſt bien dangereux que Phidias ne s'en aille ſans auoir rien faict, & qu'en vain, il ne nous ait formé ce Lyon, veu que tu ne dis rien contre Bacchus mon fils. Ou bien, quel rapport y a t'il entre ces choſes? Car, ny toy, ny Phidias n'auez autre moyen de iuger des parties, ſi ce n'eſt par la cognoiſſance precedente du tout, ſçauoir du lyon & de l'homme. Or ſelon la Philoſophie qu'enſeignẽt les Stoïques, comme ſe peut-il faire qu'ayant cognu & veu ſeulement quelque partie, tu puiſſes encore cognoiſtre le reſte; ou faire monſtre des choſes honneſtes & belles, ſans auoir la cognoiſſance du tout, duquel elles ſont parties? Poſſible veux-tu dire que les ſommaires de toute la Philoſophie peuuent eſtre entendus par l'eſpace de la moindre partie d'vn iour; ſçauoir quels ſont les principes des choſes, quelles leurs fins, quelle opinion ont les Philoſophes des Dieux, & de l'ame: pourquoy les vns affirment toutes choſes eſtre corporelles, & les autres ſouſtiennent le contraire? Et pour quelle cauſe mettent-ils le ſouuerain bien en la volupté? Pour reſoudre toutes ces queſtions, & deſcouurir la verité d'icelles, il n'eſt pas beſoin d'vne petite partie d'vn iour, veu que c'eſt vn ouurage de pluſieurs iournees. A quelle intention penſes-tu que ceux qui ont traicté de ces matieres, en ayent eſcrit des liures à milliers? C'a eſté ſans doute pour perſuader, & faire croire à chacun, que ce peu, que tu eſtimes ſi facile, & aiſé à comprendre, eſtoit vray-ſemblable. Ce qui me fait croire que tu aurois vrayement bien beſoin de quelque deuin pour faire eſlection des meilleures choſes, ſi ce n'eſt que tu les euſſes acquiſes auec vn grand exercice & vn long trauail, par le moyen duquel tu te rendiſſes ſçauant en la cognoiſſance du Tout. I'eſtime que par ce moyen la Philoſophie pourroit eſtre reduicte en vn ſom-

La matiere de la Philoſophie eſt auſſi admirable que ſes effects.

maire, ſans beaucoup de delay & de difficulté, ſi, comme i'ay dit, tu pouuois accoſter vn deuin, qui te vouluſt faire vn abbregé de toutes choſes, & que tu fiſſes vn beau Sacrifice pour chacune d'icelles: Ce faiſant, Dieu te ſoulagera d'vne infinité de trauaux, quand par les entrailles des victimes propoſees, il te monſtrera qu'eſt-ce que tu dois choiſir principalement. Que ſi tu veux, ie t'apprendray encore vn autre moyen abbregé de faire eſlection, & qui n'eſt pas beaucoup difficile, où tu n'auras beſoin, ny d'offrir des holocauſtes, ny d'employer des Sacrificateurs, qui prennent vn grand ſalaire pour leur peine. C'eſt, qu'ayant mis dans vn vaſe des buletins, contenans les noms de chaque Philoſophe, tu commandes à quelque ieune enfant des plus modeſtes, que s'approchant du vaſe, il tire hors le premier buletin qui luy viendra en main: Et lors tu recognoiſtras le cõducteur qu'il te faut ſuiure en Philoſophie. ERMOT. Ie crois que tu me dis cecy, Lucin, pluſtoſt par mocquerie, que par amitié. Mais, dy moy toy-meſme, n'as-tu iamais achepté du vin? LVCIN. Ouy, Ermotin, par pluſieurs fois. ERMOT. Ie voudrois biẽ ſçauoir, ſi tu as accouſtumé de faire vn tour par toute la ville, pour gouſter, priſer, & marchander le vin chez tous les Tauerniers? LVC. Nenny. ERMOT. Quoy donc? N'eſt-il pas vray que tu fais charger du premier coup le vin qui te ſemble le plus franc, & de meilleur gouſt? LVCIN. Par le Dieu Iupiter, il eſt ainſi. ERMOTIN. Par ce peû que tu en as gouſté, ne peux-tu pas iuger de tout le vin entierement. LVC. Ie le puis ſans doute ERMOT. Que ſi t'en allant treuuer les vignerons tu leur diſois; Parce que i'ay deliberé d'achepter vn ſeptier de vin, ie vous prie mes bons amys, qu'vn chacun de vous me donne tout le vin de ſon vaiſſeau, afin que l'ayant beu, ie ſois certain, lequel eſt-ce de vous qui a le meilleur vin à vendre; Si tu leur parlois ainſi, dis-je, n'eſtimes-tu pas qu'ils ſe mocqueroient de toy, de les ennuyer de la ſorte par tes diſcours? Pour moy ie le penſe; & poſſible que ſi tu ne te deſiſtois en bref de leur tenir tels propos, ils te reſpandroient de l'eau ſur les eſpaules, au lieu de vin. LVC. I'en ay opinion, & celà m'appartiendroit bien. ERMOT. Il en eſt de meſme en la Philoſophie; car qu'eſt-il beſoin d'aualler tout ce qui eſt dans le vaiſſeau entier, puis que nous pouuons bien iuger du tout, ſi nous en gouſtons tant ſoit peu? LVC. O que tu es gliſſant, Ermotin, & comme tu t'eſcoules hors de mes mains! Mais en bonne foy, tu n'as gueres aduancé, car croyant eſtre eſchappé, tu t'es laiſſé choir dans les meſmes reths; parce que faiſant vn parallele

Comparaiſon propre pour mõſtrer que par la partie on cognoiſt le tout.

Souuent peu de choſe ſuffit pour nous faire iuger d'vn affaire.

d'vne choſe ſi apparente qu'eſt le vin, tu l'accompares à d'autres toutes diuerſes & diſſemblables, deſquelles tout le monde eſt en doute, ſi grãde eſt leur obſcurité. Tellemẽt que ie ne ſçaurois dire en quoy la Philoſophie & le vin ſe reſſemblent, ſi ce n'eſt ſeulemẽt en ce que les Philoſophes expoſent en vente les diſciplines; de meſme que les Tauerniers font le vin, leſquelles ils meſlãgent enſemble, les frelattent, brouïllent, & vendent à fauſſes meſures. Il me ſemble que ton diſcours ſe peut conſiderer de la ſorte: Tu dis que tout le vin contenu en vn tonneau, eſt en tout & par tout ſemblable à ſoy: ce que ie ne treuue point par trop abſurde. Et ſi quelqu'vn le voulant gouſter en aualle tant ſoit peu, il cognoiſt ſoudain quel eſt le tonneau: Ce que ie t'accorde encore ſans te contredire en rien. Mais ie voudrois bien ſçauoir ſi ton Precepteur, comme Philoſophe qu'il eſt, ſouſtient en ſes diſputes & leçons iournalieres des choſes toutes ſemblables; & s'il n'a pas accouſtumé de traicter diuerſes matieres? Car il n'eſt celuy qui ne ſçache, mon bon amy, qu'il y a beaucoup de myſteres en la Philoſophie. N'eſt-il pas croyable, que la plus-part du temps tu ne bouges d'auec ton Maiſtre, à la façon d'Vlyſſe, & que conuerſant auec luy, tu remarques s'il dit touſjours vne ſemblable choſe? Te ſuffit-il d'entendre vne meſme matiere vne ſeule fois? ERMOTIN. Pourquoy non? LVCIN. Comment s'eſt-il donc peu faire, que n'ayant gouſté qu'vn ſeul coup de ſon ſçauoir, tu l'ayes ſoudain recognu pour vn homme ſçauant tout à fait. Si ſçay-je bien pourtant, qu'il n'a pas accouſtumé de nous dire touſiours vne meſme chanſon; mais de nous enrretenir de diuerſes nouueautez. Il n'eſt pas de meſme de la Philoſophie que du vin, cher amy: On ne s'en enyure iamais, quand on l'auroit toute eſpuiſee; & c'eſt mon opinion que Dieu a caché le meilleur de ceſte ſcience diuine au profond du tonneau, iuſques ſous la lie meſme: Tellement qu'il faut que tu vuides tout le vaiſſeau, ſi tu deſires de te ſaoulet de ce doux nectar, duquel tu es alteré, ce me ſemble, il y a ſi long temps. Tu t'es perſuadé, que c'eſt vne ſi belle choſe que la Philoſophie, que ſi tu l'auois tant ſoit peu gouſtee, ne faiſant que la toucher du bout des léures, tu ſerois rẽdu ſage tout auſſi-toſt; de meſme que ceſte Deuinereſſe qui eſt en Delphes, ſoudain qu'elle a beu du ſang découlant des Sacrifices, elle rend des oracles aux aſſiſtans, eſpriſe d'vne fureur diuine. Il n'en eſt pas de meſme de la Philoſophie; & bien que tu en ayes beu plus de la moi-

La diuerſité plaiſt en toutes ſciences.

Ce ſont autant d'Oracles que les maximes des Philoſophes.

tié du tonneau encores me teſmoigneras tu, que tu ne fais que commencer. Regarde vn peu ie te prie, ſi laiſſant à part, & le tonneau, & le tauernier, nous ne pouuons pas mieux comparer la Philoſophie aux ſemences de toutes ſortes, ou bien à vne terre, qui porte des febues, des lentilles, de l'orge, des poids cices, & telles autres graines diuerſes. Si tu voulois acheter quelques vnes de ces ſemences, & qu'on te donnât en main pour monſtre des grains du fourment qui eſt au deſſus, pourrois-tu bien iuger par là, ſi les poids cices ſont nets, les lentilles bõnes, & les febues bien pleines? ERMOT. Nenny vrayment. LVC. De ceſte meſme façon, ne peux tu connoiſtre, quelle ſera toute la Philoſophie, par quelque particularité que quelqu'vn aura touché. Auſſi n'eſt-elle pas comme le vin, ainſi que i'ay deſià dit, voulant ſouſtenir, qu'elle eſt toute ſemblable & pareille à ce qu'on veut gouſter. Or il n'eſt pas beſoin d'vne curieuſe recherche, pour monſtrer qu'elle eſt differente & diuerſe. Ce n'eſt pas peu de perte d'achepter du vin qui ſoit gaſté, ny d'en boire vn tonneau plein pour en achepter vn ſeul demy-ſeptier: ce qui ne ſeroit pas vne petite perte au tauernier. La Philoſophie n'a rien de ſemblable en ſoy, & encores que tu en ayes beu plus qu'il ne t'en faut, ſi eſt-ce que le vaiſſeau ne decroiſt iamais, & celuy qui tient tauerne, n'en eſt pas incommodé dauantage. Car la choſe demeure touſiours au meſme eſtre, tout au contraire du tonneau des Danaïdes, comme dit le Prouerbe, lequel ne retient rien de tout ce qu'on y vuide, mais s'eſcoule tout auſſi toſt. La Philoſophie ne ſe diminuë iamais, & plus on penſe d'en oſter, plus il y en demeure touſiours. Au reſte ie te propoſeray quelqu'autre choſe à ce meſme propos, ſur le gouſt, & eſſay de la Philoſophie; mais ne penſe pas que ce ſoit par mocquerie, ſi ie la compare à la Ciguë, à l'Aconit, ou à telles autres drogues dangereuſes & pernicieuſes: car bien qu'elles ſoient mortelles, elles ne donnent point pourtant la mort à celuy qui n'en gouſteroit qu'vn peu, de ce qu'il en auroit arraché auec le bout de l'ongle; ſi ce n'eſt qu'il en priſt aurant, qu'il en faut pour faire mourir vn homme: & toutesfois tu ſouſtiens qu'vn morceau, ſi petit ſoit-il, peut ſuffire à la connoiſſance du tout. ERMOT. Suppoſe que cela ſoit ainſi Lucin, pourquoy donc nous fait il viure cent ans, & prendre tant de peine à philoſopher? LVC. La choſe n'eſt pas difficile à entẽdre, Ermotin, car ſi tu as dit vray au commencement, que la vie eſt brieue, & l'art trop long, ie ne ſçay pas pourquoy maintenãt tu t'ennuyes, & te courrouces ſi

Il n'y a point de deſchet en la Philoſophie.

auant que le Soleil ait parfait ſa courſe iournaliere, tu ne deuiens vn ſecond Chryſippe, vn Platon, ou vn Pythagore. ERMOT. Tu me veux ſurprendre bien finement, Lucin, & me rendre confus, ſans que ie t'aye iamais faict le moindre deſplaiſir; ce qui me fait croire que celà procede d'vne pure enuie, parce que tu vois que i'ay fait quelque proffit aux bonnes lettres; & qu'à ton grand regret tu n'as tenu conte d'en faire autant, bien que tu ſois deſià ſur ton aage. LVC. Veux-tu donc ſçauoir ce qu'il te faut faire; ne t'arreſte point à mes diſcours en aucune façon, & me laiſſe en mes reſueries, comme vn homme frenetique & hors de ſon ſens. Cependant ne laiſſe pas de marcher touſiours dans vn meſme chemin, & de pourſuiure d'vn grand courage ce que tu as vne fois commencé. ERMOT. A ce que ie vois, tu me preſſes ſi fort, que tu ne me donnes point pour tout de loiſir de choiſir les choſes qui me ſemblent les meilleures, ſi ie n'apprens par experience le tout. LVC. Auſſi le faut-il, afin que ie ne te die autre choſe. Quant à ce que tu m'appelles meſdiſant, il me ſemble que tu as tort, & ie puis bien dire auec le Poëte, que tu accuſes vn homme qui eſt innocẽt d'vn crime que tu luy mets ſus; ſi ce n'eſt, que tu m'allegues d'autres raiſons, qui faſſent pour toy, & qui arrachent par force ce que nous auions parauant arreſté. Mais voicy des diſcours qui te propoſeront bien encore des choſes plus preignantes que celles-là, & leſquelles ſeront peut-eſtre cauſe que tu me blaſmeras de ce que ie laiſſe mon premier propos en arriere. ERMOT. Dy ce que tu voudras, ie ne m'en ſoucie pas beaucoup; & ie m'eſtonne fort, s'il te reſte encor à dire quelque choſe ſecrette & cachee. LVCIN. C'eſt qu'il ne ſuffit pas d'auoir tout apperçeu pour pouuoir dire le meilleur par apres; nous auons encore beſoin de ie ne ſçay quelle choſe beaucoup plus grande? ERMOT. Qui eſt elle? LVC. C'eſt de quelque bon iugement d'vn grand perſonnage, d'vne admirable induſtrie, d'vn eſprit ſubtil, d'vn vif entendement, & difficile à corrõpre par preſens, tel qu'il eſt neceſſaire que ſoit le Iuge d'vne ſi grande affaire; autrement c'eſt en vain qu'on aura veu les choſes vniuerſelles. Dauantage, il faut que telle perſonne ſçache meſnager le temps, & iuger à loiſir des actiõs qui luy ſont propoſees, y prenant garde par diuerſes fois. Il ne doit pas encor auoir eſgard à l'aage de celuy qui diſcourt, auſſi peu qu'à ſon habit; à la façon des Areopagites, ou Senateurs d'Athenes, leſquels ont accouſtumé de ne point iuger les procez que de nuict, afin qu'ils ne puiſſẽt regarder à ceux qui plaident, mais bien à ce qu'ils diſent. Ie ne

Les Doctes ont de l'enuie auſſi bien que les ignorans.

Qualitez requiſes en vn Philoſophe.

doute

doute pas, que tu ne puiſſes philoſopher au vray, ſi tu fais vne telle eſlectiõ. ERMOT. Tu parles par delà la portee de noſtre aage; car ſi ce que tu dis eſtoit veritable, la vie de quelque homme que ce ſoit ne pourroit ſuffire à diſcourir de chaque choſe, la contempler auec la diligence requiſe, l'ayant contemplee en iuger; eſtãt iugee, en faire choix; & le choix faict, philoſopher là deſſus. Voilà le ſeul moyen que tu cherches pour le ſouſtien de la Verité. LVC. Tout celà n'eſt pas aſſez, Ermotin, & il me ſemble que nous faillõs grandement, lors qu'eſtimans auoir treuué quelque choſe de certain, nous ſommes fruſtrez de ce que nous eſperons le plus. Ainſi aduient-il ſouuent aux Peſcheurs, qu'ayant ietté leurs filets en l'eau, & ſentans quelque peſanteur, ils les tirent dehors, penſant qu'il y ayt grand nombre de poiſſons enclos là dedans: Mais apres qu'ils ſe ſont bien trauaillez à tirer, ils ne voyent que quelque groſſe pierre, ou leurs reths tous pleins de grauier. De ceſte meſme façon, nous deuons prendre garde, que nous n'ayons tiré quelque choſe ſemblable. ERMOT. Ie ne ſçay que veulent dire ces filets, mais ſi eſt-ce que tu m'enueloppes & reſſerres fort eſtroictement. LVC. Ie veux donc taſcher à t'en depeſtrer; car tu ſçais auſſi bien nager qu'homme de ta ſorte. *Sçache que quand nous aurions recours generalement à tous les Maiſtres, pour faire eſſay de ceſte ſcience, & quand il nous ſembleroit d'en eſtre venus à bout, ie ne penſe pas que nous fuſſions certains de treuuer ce que nous cherchons: car poſſible n'y en auroit-il pas vn ſeul d'entre-eux, qui ſçeuſt ces ſecrets.* ERMOTIN. Que dis-tu? Se peut-il bien faire que tu te laiſſes gaigner à ceſte creance? LVC. Ce que ie dis eſt tres-veritable. Quoy? te ſemble-t'il impoſſible que tous ſoient menteurs, & que la verité ſoit ſi eſgaree, qu'elle ne puiſſe eſtre treuuee par quelqu'vn? ERMOT. Declare moy cecy plus amplement. LVC. Suppoſons icy quelque nombre, comme ſeroit celuy de vingt: Si vn hõme prenoit vingt febues en ſa main, & la ſerrant il diſt à dix perſonnes qu'ils deuinaſſent ce nombre: Si quelqu'vn d'entre-eux diſoit par conjecture le nombre de trente, & l'autre celuy de ſept, de dix, ou de quinze, ie te voudrois bien demander s'il ne pourroit pas bien dire la verité? ERMOT. Ouy en bõne foy. LVC. De meſme ſe peut-il faire que quelqu'vn de ceux-cy deuine vn nombre diuers, & toutesfois touſiours faux, & autre que celuy dont il eſt queſtion. Tellement qu'aucun d'eux ne deuinera que cet homme icy ayt vingt febues en la main. Quelle eſt la reſponſe que tu fais à ces parolles? ERMOT. Que ce que tu dis n'eſt

Au mõde tout y eſt incertain.

pas impoſſible. Lvc. Voilà de quelle façon tous ceux qui philoſophent, recherchẽt les plus profonds ſecrets de la Felicité: L'vn affirme que c'eſt telle choſe; l'autre opine tout au contraire: Ceſtuicy l'appuye ſur la volupté; celuy-là ſur l'honneſteté. Il eſt probable que celà ſoit: & toutesfois il n'eſt pas impertinẽt de dire qu'il n'eſt pas. Auſſi me ſemble-t'il, que nous troublons l'ordre; & faiſons cõtre toute raiſon, quand nous taſchons de venir à la fin, auant qu'auoir atteint le cõmencement. Il falloit premierement cognoiſtre la verité, & cõprendre qu'il y a quelqu'vn du nombre de ceux qui philoſophent, qui la ſçait fort bien. Celà faict, il eſtoit beſoin de chercher conſecutiuement quelqu'vn auquel on deuſt adiouſter foy. ERM. Tu veux donc dire, Lucin, qu'encore que nous ayons viſité toute la Philoſophie, toutesfois nous n'aurons iamais le pouuoir de treuuer la Verité. Lvc. Pourquoy me demãdes-tu celà, bon-homme? Que n'examines-tu pluſtoſt mes propos, & poſſible qu'ils te reſpondront, que iamais on ne pourra ſ'acquerir vne parfaicte cognoiſſance, pẽdant qu'on doutera des queſtions, deſquelles les Philoſophes font profeſſion? ERMOT. Nous ne philoſopherons donc iamais; & à t'ouyr parler, il ſemble que tu vueilles dire, qu'il eſt neceſſaire, qu'ayant renié la Philoſophie, nous menions vne vie ignorante & populaire? LVCIN. Auſſi eſt-il impoſſible de philoſopher ſur les choſes que tu m'allegues, & la condition des mortels ne le permet pas. Celuy qui veut ſuiure la Philoſophie, dis-tu, doit ſoudain eſlire du commencement la meilleure ſecte, & la plus excellente de toutes. La forme de faire ce choix te ſemble conſiſter ſeulement en ce que toutes ſortes de Philoſophie eſtant viſitees, nous éliſons la plus vray-ſemblable. De plus, en faiſant le compte du nombre des annees, qui eſt neceſſaire pour chaque ſecte, tu t'es treuué bien loing de ce que tu pẽſois, pour auoir trop prolongé la matiere, la remettant à l'aage d'vn autre. Tellement qu'on auroit bien de la peine à rencõtrer la verité, ſi ce n'eſt apres que le terme de la vie d'vn chacũ ſeroit expiré. Bref, encore n'as-tu iamais recherché, ſi ceſte verité a eſté treuuee par quelque Philoſophe du temps paſſé: L'oſerois-tu bien affirmer, Ermotin? Pour moy, ie n'en voudrois pas iurer. I'obmets pluſieurs autres choſes qui toutesfois meriteroient bien d'eſtre exactement recherchees. ERMOT. Qui ſont elles? Lvc. Ne ſçais-tu pas qu'il y a des Stoïques, Epicuriens, ou Platoniciens, ſouſtenans, qu'on treuue des perſonnes, qui ſçauent les raiſons & les cauſes de toutes matieres: & qu'il y en a d'autres qui les ignorent, pluſieurs deſquels ſont neantmoins dignes de foy. ERMOTIN. Ie t'accorde

Toutes choſes ont leur eſtre auant que leur fin.

Pluſieurs Philoſophes argumentent ſur la verité, ſans la practiquer.

ceſte verité. LVCIN. Penſe donc que c'eſt vne choſe bien penible, de diſcerner les plus experts d'auec les plus mal-habiles, & ignorans, qui veulent qu'on les eſtime bien doctes ? ERMOT. Ouy vrayement. LVCIN. Ie t'aduiſe, que ſi tu veux cognoiſtre les meilleurs Stoïques, il faut que tu les viſites, ſinon tous, du moins la plus-part, & en faſſes l'eſſay, afin d'en prendre le plus excellent pour ton Precepteur. Mais pour y paruenir, il faut que tu te ſois exercé deſià en ces matieres, & ſçaches iuger comme il appartient, de peur que tu ne prennes le pire. Il eſt encore beſoin que tu conſideres le temps requis à cet effect; ce que i'ay paſſé ſous ſilence cy-deuant, de peur que i'auois que mon diſcours ne te fuſt ennuyeux. Et en bonne foy, i'eſtime qu'en matiere des choſes douteuſes & ambiguës, le temps deſcouure le tout; car ceſte ferme eſperance que tu as, de pouuoir rencontrer la verité, n'eſt autre choſe qu'vn bon & ſolide iugement, pour diſtinguer les choſes fauſſes d'auec les vrayes, & ſeparer, à la maniere des Monnoyeurs, le fin argent d'auec le faux. Si tu t'acquiers vne fois ceſte faculté, tu peux t'employer à l'aduenir à la recherche des choſes ſuſdites; autrement ſois aſſeuré, que rien n'empeſchera, comme l'on dit, que tu ne ſois tiré de part & d'autre par les naſeaux; ou bien qu'à la façon des brebis, tu ne ſuiues le premier rameau qu'on te monſtrera. Ie diray bien dauantage, c'eſt que tu ſeras ſemblable à l'eau reſpanduë ſur vne table; & que de quelque coſté qu'on te tire auec le bout du doigt, tu ſuiuras tout auſſi-toſt ton conducteur. Ou bien, par Iupiter, tu reſſembleras au roſeau qui croiſt pres d'vn mareſcage, lequel ſe courbe au gré du vent, & s'eſbranle par la moindre ſecouſſe. Que ſi tu fais rencontre de quelque Precepteur, bien expert aux demonſtrations & diſtinctions des choſes douteuſes, il n'y a point de doute, qu'en meſme inſtant tu ſeras releué de toutes ces peines: Car il t'apprendra ſoudain ce qui eſt le meilleur; & par cet artifice demonſtratif, la verité ſera deſcouuerte, puis le menſonge repris. Cependant tu te mettras pour lors à Philoſopher, ayant auec vn ſain iugement faict eſlection de la ſecte qui te ſemblera la meilleure. Bref, ayant atteint au ſommet de ceſte felicité, que tu deſirois auec tant d'impatiẽce, tu jouïras d'vne ſi douce conuerſatiõ qu'eſt la ſienne, & par conſequent de tous biens. ERMOT. O que tes paroles me plaiſent maintenant, Lucin, & que d'eſpoir elles me font cõceuoir! Ce qui me fait croire que nous deuons de tout noſtre poſſible rechercher le perſonnage que tu nous deſcris, afin

Vn bon iugement ſçait diſcerner les choſes veritables & fauſſes.

d'acquerir la cognoiſſance,& le iugemẽt de cecy. Il faut auſſi que nous faſſions recherche d'vne demonſtration infaillible, car pour le reſte, il ne ſera ny penible, ny difficile à comprendre, & n'aura pas beſoin d'vn grand exercice : C'eſt pourquoy ie te remercie tout maintenant de ce que tu m'as ſeruy de guide, m'ayant mis au droict chemin. Lvc. Il n'eſt pas neceſſaire que tu me faſſes toutes ces ſubmiſſions, ſi tu conſideres que ie ne t'ay rien mõſtré de mon intention; & tant s'en faut que ie t'aye remply de quelque eſperance, qu'au contraire nous en ſommes plus eſloignez que nous n'eſtions du commencement. Tellement que, comme dit le Prouerbe, apres auoir couru long temps de part, & d'autre, nous n'auons rien pour tout aduancé, & ſommes touſiours ſur vn meſme poinct. ERMOT. Comment celà, Lucin? Il ſemble que tu vueilles parler de quelque faict eſtrange & deſeſperé. Lvc. Parce qu'il eſt vray, cher amy, que quand ainſi ſeroit que nous aurions treuué celuy, qui ſe dit ſçauoir quelque infaillible demõſtration & maniere d'enſeigner vn autre, nous n'aurions pas ſubject de le croire ſelon mon aduis. Il eſt queſtion d'en treuuer quelqu'autre, qui puiſſe iuger & cognoiſtre, ſi cet homme dit vray, ou non; & quand nous l'aurons rencontré, nous ſerons en doute, ſi celuy-là meſme, que nous prenons pour teſmoigner du premier, peut bien diſcerner celuy qui iuge ſelon le droict. Tellement, que procedans de ceſte façon, il nous ſera touſiours force d'en auoir vn autre pour cognoiſtre le precedent. Car où pourrions nous auoir iamais appris, qui eſt l'homme du monde qui puiſſe iuger des qualitez plus excellentes? Ne vois-tu point, comme ces choſes ne ſe peuuent cõprendre que bien difficilement? La raiſon en eſt, parce qu'autant de demonſtrations que tu pourras auoir appriſes, autant treuueras-tu de doutes & de queſtions qui ne ſont ny ſolides, ny fermes. D'où i'infere, que ioignant les choſes obſcures aux manifeſtes, il y a quelque moyen de les affirmer par demonſtration; comme ſi quelqu'vn vouloit demonſtrer qu'il y a des Dieux, par-ce qu'on void par tout le monde des autels baſtis à leur gloire. Par ainſi, Ermotin, ie ne ſçay comment nous ſommes retournez au meſme poinct, & à noſtre premiere confuſion, ny plus ny moins, que ceux qui courent à l'entour d'vn cercle. ERMOT. Tu me fais vn affront euident, Lucin, & au lieu d'vn threſor, me monſtres ſeulemẽt des charbons: Et ie me fais accroire maintenant, que c'eſt en vain que i'ay conſommé tant d'annees en l'eſtude des bonnes lettres, ſans recueillir aucun fruict de ma peine. Lvc. Tu treuuerois vn alle-

Souuent tel penſe aduancer qui recule.

Il faut cognoiſtre auant que iuger.

gement au mal qui te trauaille l'eſprit, Ermotin, ſi ceſte conſideration auoit lieu dans ton entendement; Que tu n'es pas le ſeul qui te vois fruſtré des biens que tu pretendois, & que tu as pour cõpagnons les autres Philoſophes, leſquels, comme dit le prouerbe, ſe debattent pour l'ombre d'vn aſne. Quoy? me veux-tu ſouſtenir derechef, que l'eſprit de l'hõme ſe peut dilater par toutes les matieres que i'ay declarees? Vrayement tu m'as deſià dit que nenny: mais maintenant il me ſemble que tu fais de meſme que celuy, lequel en ſe lamentant, accuſeroit la Fortune de ce qu'il ne luy ſeroit point permis de monter au ciel: ou bié de ce qu'il ne pourroit pas, ſe iettant dans la mer, aller à la nage depuis Sicile iuſques en Chypre, ou voler ſur l'appuy de quelque aiſle, depuis la Grece iuſques aux Indes en vn ſeul iour. Or la cauſe de ceſte triſteſſe, ne procederoit d'ailleurs, que de l'eſperance qu'il ſe ſeroit parauant figuree en idee, & en ſonge; ſans conſiderer, ſi cet eſpoir ne repugneroit point à la nature humaine. De ceſte façon, cher amy, comme la raiſon t'a eſpoinçonné, pendant que tu reſuois pluſieurs choſes admirables en ſonge, elle t'a fait eſueiller en ſurſaut. Alors tu t'es mis en colere, n'ayant encores les yeux deſſillez, & te faſchant fort de te voir fruſtré de tãt de belles mõſtres, qui s'eſtoient repreſentees à toy. Il en aduient de meſme à ceux qui s'alambiquent le cerueau pour vne joye paſſagere, & trop vaine, s'imaginans en la fantaiſie de manier en abondance l'or & l'argent, de fouïller les threſors cachez, d'eſtre en grande eſtime & authorité; bref, de mener vne heureuſe vie, & iouïr de mille felicitez, que ce Dieu Souhait leur octroye ſans beaucoup de peine; comme, d'eſtre de la grandeur d'vn Coloſſe, & de treuuer des montagnes toutes d'or. Pendant qu'ils forgent ces Chimeres en l'air, ſi quelque garçon leur vient parler des plus petites affaires du meſnage; ſçauoir, dequoy on acheptera du pain, ou quelle reſponſe doit-on faire à vn tel, qui demande le loüage de la maiſon, ils ſont auſſi faſchez que s'ils auoient perdu reellement & de faict tous ces biens qu'ils s'eſtoient propoſez, par la faute de celuy qui parle à eux, & qui trouble leur aiſe par ſon importunité; tellement que peu s'en faut, qu'ils ne prennent à belles dents le nez du garçon. Par ainſi, cher amy, ne te faſche point contre moy, ſi tandis que tu foſſoyes la terre, que tu voles & t'imagines en ton eſprit des fantaiſies malpropres à noſtre nature, eſperant des choſes que tu ne peux obtenir en façon quelconque; ie ne puis, & ne veux permettre, pour la bonne affection que ie te porte, que durant ta vie tu te reſiouïſſes

Ceux qui ſe diſent riches en idee, ne le ſont pas en effect.

en vain, & te repaiſſe d'vn ſonge, lequel, bien que doux & joyeux, ne laiſſe pas d'eſtre touſiours ſonge, afin qu'apres t'eſtre eſueillé, tu t'employes à des choſes plus vtiles & neceſſaires, leſquelles tu as miſes en oubly pour tout le reſte de ta vie, parmy le ſoing que tu as de ces vanitez. Car toutes ces belles propoſitions que tu fais à preſent, ne different en rien des Hippocentaures, Chimeres, Gorgonnes, & autres telles bagatelles qui ſont repreſentees en ſonge, ou bien, feintes à plaiſir par les Poëtes, & les Peintres. Et bien que ce ne ſoient que fables, le menu peuple y adjouſte foy, & prend grand plaiſir au recit d'icelles; parce qu'elles ſont eſtranges & monſtrueuſes. I'adjouſteray à ce propos, que ſi quelque diſcoureur te faiſoit accroire, qu'il cognoiſt vne certaine femme ſurpaſſant en beauté les Graces, & doüee de pluſieurs rares perfections; ſi d'abord, ſans conſiderer ſi ce qu'on en dit eſt veritable, ou non, tu t'en rendois amoureux, comme Medee fit de Iaſon par le moyen d'vn ſonge, il ne faut pas douter que la cauſe de ceſte paſſion procederoit de ce que celuy, qui t'a parlé de ceſte femme, ayant eſté creu au commencement de ſa harãgue, t'a fait eſtimer que ces paroles eſtoient veritables. Vous en auez fait de meſme, vous laiſſant mener par le nez, & conduire par vn ſentier difficile, duquel on vous auoit parlé parauant. Et ie penſe qu'il n'y a aucun des voſtres, qui s'eſtant tourné du coſté de l'entree, ait demandé s'il eſtoit en la vraye voye, & s'il n'eſt point entré par ſurpriſe en vn chemin où il ne falloit pas marcher, ſe contentant d'aller apres les veſtiges de ceux qui l'ont frayé premier que luy; ny plus ny moins que les brebis ſuiuent leurs bergers, ſans conſiderer qu'il falloit premierement voir l'entree, & prendre garde s'il n'y auoit point de deſtour. Mais poſſible mon intention te ſera renduë plus intelligible, parce que ie m'en vay te dire: Si quelqu'vn d'entre les Poëtes, qui ſont hardis & audacieux au poſſible, te diſoit, que l'homme auoit iadis trois teſtes & ſix mains, & que du premier coup il te le peuſt facilement perſuader, ſans que tu vinſſes à examiner ſi cela ſe peut faire, ou non; par vne meſme raiſon il te cõtraindroit à cõfeſſer neceſſairemẽt le reſte; ſçauoir, qu'il auroit ſix aureilles, & autant d'yeux; qu'il profereroit trois voix tout à la fois, qu'il ſe repaiſtroit par trois bouches, & auroit trente doigts, non pas dix, cõme chacun de nous, aux deux mains. Puis qu'à tout coup qu'il luy faudroit combattre, chacune des trois mains tiendroit, ou vne targue, ou vne rondelle, ou vn bouclier, & que des autres trois, la premiere rueroit vne maſſuë, la ſe-

Tout eſt permis aux Poëtes & aux Peintres.

Des antecedãs on infere les conſequences.

conde branſleroit vne picque, & la troiſieſme eſcrimeroit d'vne eſpee. Qui ne le croiroit à l'ouyr faire ces comptes, puis qu'ils ſe rapportent ſi bien aux premiers: car accordant l'vn, l'autre s'enſuit neceſſairement: & il eſt bien difficile de nier aucun de ces poincts, puis qu'il y a tant de rapport entr'eux. Il vous en eſt aduenu de meſme; car à faute de conſiderer les choſes, qui vous eſtoient miſes au deuãt de chaque entree, vous les auez receuës volontairement. De maniere qu'on vous a depuis attiré à la conſequence d'icelles, ne penſant iamais, ſi ce qui ſembloit ſe rapporter à la premiere propoſition, ne pourroit point encore eſtre faux; Comme ſi quelqu'vn diſoit, que deux fois cinq font ſept, & que luy-meſme y adjouſtant foy, tu vinſſes à compter à part toy, ſans doute il concluroit auſſi, que quatre fois cinq font quatorze. Ne voilà-t'il pas vne belle Geometrie, & neantmoins cet art demande certaines queſtions eſtranges & abſurdes à ceux qui commẽcent de l'apprẽdre; qu'elle maintient, qu'on luy doit accorder; puis baſtit ſur ces fondemens pourris des poincts indiuiſibles qui ne peuuent conſiſter en la nature; des lignes ſans largeur, & autres tels principes, voulant faire vne demonſtration, & inferer vne preuue neceſſaire par des choſes vrayes, combien qu'elle ayt cõmencé l'art par celles qui ſont du tout fauſſes. Vous autres imitez ceux-cy, accordans les principes de quelque ſecte que ce ſoit, & croyãs à tout ce qui s'enſuit. Auſſi eſtes vous d'opinion, que telle ſuitte, bien que fauſſe, conduit à la cognoiſſance de la verité. Cependãt pluſieurs des voſtres meurent en leurs eſperances, auant qu'ils ayent apperçeu le vray, & cognu ceux par leſquels ils ont eſté deçeus. Quelques-vns auſſi, ſe voyant miſerablement abuſez, ils ſe repentent, mais c'eſt ſur le tard, & lors qu'ils ſont deſià vieux. Or ce qui les faſche le plus, c'eſt de rompre leur entrepriſe, craignans qu'ils ne ſoient contraints de confeſſer, en l'aage qu'ils ſont, d'auoir eſté iuſques alors occupez à des choſes pueriles. Voylà pourquoy la honte qui les faict rougir, les oblige à pourſuiure les eſtudes qu'ils ont vne fois commencees, & meſmes à les loüer, & recommander aux autres. Ils attirent à leur ſecte autant de perſonnes qu'ils en peuuent ſeduire, afin qu'ils ne ſoyent les ſeuls qu'on trompe: ains ayent ceſte conſolation d'en voir pluſieurs affligez, des meſmes maux qu'eux. Car il n'y a point de doute qu'ils ont bien preueu, que s'ils confeſſoient librement la verité, ils ne ſeroient iamais ſi reſpectez qu'ils ſont à preſent, ny en plus grande eſtime que le menu

Toute demõſtration doit eſtre euidente ou vray-ſemblable.

peuple. C'eſt la cauſe pour laquelle ils n'oſent dire ce qu'ils penſent, veu qu'ils n'ignorent pas de quel haut ſommet il faudroit qu'ils ſe laiſſaſſent choir pour entrer dans la meſme condition que toutes les autres perſonnes. Auſſi aurois-tu bien de la peine d'en auoir à rencontre quelques vns d'entr'eux, leſquels d'vn courage maſle s'oſent vanter d'auoir eſté deceus, ny qui vueillent deſtourner les autres de faire eſſay de telles choſes. Que ſi iamais tu treuues vn tel perſonnage, tu le pourras vrayement bien nommer grand amateur de verité, homme de bien; & ſi tu veux encore, philoſophe: car il me ſemble qu'il n'y a que cet homme là qui merite d'eſtre qualifié de ce nom. Quant aux autres, ou ils n'ont aucune connoiſſance de la verité, bien qu'ils ſoient de contraire opinion; ou s'ils la connoiſſent ils la cachent pour la honte qu'ils ont d'eſtre reconnus. Mais, par la Deeſſe Minerue, il faut icy laiſſer à part toutes les choſes, dont i'ay parlé cy deuant, & s'en ſouuenir auſſi peu, que de ce qui ſe paſſa à Athenes, du temps du Prince Euclide. Au demeurant ſuppoſons que la meilleure Philoſophie c'eſt celle des Stoïques; & conſiderons ſi elle ſe peut acquerir, ou bien, ſi ce n'eſt pas en vain qu'ils ſe ſont employez pour perdre leur temps & leur peine: I'entends parler de ces belles promeſſes qu'ils font, par leſquelles ils maintiennent que ceux là doiuent eſtre bien-heureux, qui monteront iuſques au ſommet de la vertu. Tu pourras mieux entendre ce que ie veux dire, ſi tant eſt, que tu n'ayes iamais conuerſé auec aucun Stoïque, ſi excellent, & parfaict entre ceux de ſa ſecte, qu'il n'ait eſté ny eſmeu par les afflictions, ny alleché par les voluptez, ny troublé par la colere, ny ſurmonté par l'enuie, ny attiré par les richeſſes, & bref qui ait aſpiré touſiours à vne vie vertueuſe, pour ſe rendre parfaictement heureux: Car c'eſt la verité que celuy auquel vne de ces choſes defaut, ſi petite ſoit elle, ne doit aucunement eſtre eſtimé parfaict, quand il poſſederoit en abondance toute autre richeſſe.

Pluſieurs qualitez ſont neceſſaires pour poſſeder vrayment le tiltre de Philoſophe.

A la perfection maint choſe eſt requiſe.

ERMOT. Vrayement ie ne penſe pas en auoir veu iamais vn tel.

LVC. Sus donc Ermotin, dy moy en ſaine conſcience, puis que tu ne voudrois point mentir à ton eſcient; à quelle intention te trauailles tu tant pour apprendre la Philoſophie? Ne cõfeſſes-tu pas deſià, qu'aucun des Stoïques n'a iamais eſté Sage, ny par conſequent bien-heureux, quand ce ſeroit ton propre maiſtre, ou ton precepteur, ou quelqu'autre des precedents, retrogradant iuſques à l'aage dixieſme? Les raiſons que tu pourrois alleguer, ſeroient trop foibles pour me ſouſtenir, qu'il ſuffit d'auoir eſté proche

che de la felicité, puis que ſi l'homme n'y atteint tout à faict, il n'en peut recueillir aucun fruict. A quoy i'adjouſte, que celuy-là n'eſt pas moins hors du chemin, qui eſt proche du dehors de la porte, que celuy qui en eſt encore bien loing, ſi ce n'eſt, qu'il eſt vray-ſemblable, que l'homme ne ſouffre pas vn petit tourmẽt, qui void tout contre ſoy les choſes qui le trauaillent. Ie veux bien que tu ſçaches encore, que ſi tu deſires approcher tant ſoit peu de la felicité, il faut que tu te conſommes en miſeres, & que la meilleure partie de ton aage s'eſcoule en chagrin & angoiſſe, te faiſant porter la teſte panchee contre la terre. Tu veux encores, adjouſtes-tu, t'exerçer par l'eſpace de vingt annees à tels labeurs, afin que tu paruiennes à l'annee huictantieſme de ton aage. Mais qui eſt ce beau prometteur, qui t'a donné aſſeurance que tu viurois autant? Nonobſtant celà, tu ſeras de ceux qui ne jouïſſent de felicité quelconque, ſi ce n'eſt que tu ne penſes toy ſeul d'obtenir ce que pluſieurs grands perſonnages menans vne ſaincte vie, & beaucoup plus habiles que toy, n'ont iamais ſçeu empoigner. Mais ſuppoſe, ie te prie, que tu l'ayes atteint, & que tu embraſſes le Tout, ie ne puis encores apperceuoir, qui eſt ce premier bien de tous, & s'il merite d'eſtre mis au rang de tant de labeurs. Dauantage, ie ne vois point que tu en puiſſes iouïr à plaiſir le reſte de ta vie, puis que tu es deſià ſur tes vieux iours, & mal-propre à te reſiouyr, ayant, comme l'on dit, l'vn des pieds dans la foſſe. Il eſt bien vray, Ermotin, que tu peux t'excuſer en ceſte vie icy, pour viure plus à ſouhait en vne autre, où tu dois paſſer, comme bien aſſeuré de ce qu'il te faut faire par delà. Ceſte action me ſemble pareille aux appreſts que feroit vn homme, pour ſoupper bien à ſon ayſe, & que cependant il vint à mourir de faim lors qu'il y penſeroit le moins. Au demeurant, il me ſemble que tu n'as iamais pris garde, comme la vraye Vertu conſiſte principalement en l'action, ſçauoir, aux bonnes œuures, & aux exploicts ſages & courageux. Or eſt-il que vous autres, (i'entends parler des grãds Philoſophes, tels que vous eſtes) vous eſtans vne fois adonnez à la recherche de telles choſes, vous auez touſiours eu pour pretexte quelque petit diſcours, tels que peuuent eſtre les ſyllogiſmes, cõſommans en vain le meilleur de voſtre aage en telles folies. Que ſi quelqu'vn de vous ſe fait paroiſtre le plus ſubtil à argumenter, tous d'vn commun accord luy deferent les palmes de la victoire. Voilà, ſelon mon aduis, la ſeule occaſion pour laquelle ton Precepteur eſt en ſi grande admiration, tout vieil & caducque qu'il eſt,

Les plus grãds delices, ſont des Ephemeres qui s'eſtouffẽt en leur naiſſance.

C'eſt la folie des folies de s'arreſter à des diſcours inutils & vains.

parce qu'il ſçait fort bien de quelle façon il faut enlaçer par paro-
les ceux de ſa ſecte, & interroger, ſurprendre, & rendre confuſes
les perſonnes. I'oſe bien affirmer que tout celà n'eſt autre choſe,
que s'amuſer à l'entour de l'eſcorce, ſans ſe ſoucier du fruict: Tel-
lement que vous me ſemblez ſeulement faire choir les fueilles
par vos diſputes, ou bien, Ermotin, poſſible y a t'il quelqu'autre
choſe à laquelle vous vacquez depuis le matin iuſques au ſoir. ER-
MOTIN. Au contraire, nous n'auons point d'autres exercices que
ceux de la Philoſophie. LVCIN. Si celà eſt ainſi, l'on vous peut biẽ
reprocher, que vous ſuiuez ſeulement l'ombre, ſans vous ſoucier
du corps, ou bien, que vous pourſuiuez la deſpouille du ſerpent,
& tenez à meſpris ſa vraye peau: ou finalement, que vous imitez
celuy qui voudroit battre de l'eau dans vn mortier auec vn pilon
de fer, eſtimant faire quelque grande œuure, ſans conſiderer
qu'encore qu'il ſe rompiſt les bras à force de piler, ce neantmoins
l'eau demeureroit touſiours eau. Mais permets, ie te prie, que ie
t'interroge librement & ſans crainte; N'as-tu pas ceſte creance,
qu'eſtant inſtruict comme il faut en toutes ſciences, tu ſeras rẽdu
ſemblable à ton Precepteur, ſçauoir, auſſi colere, querelleux, &
auare que luy? Bref, tu ne luy cederas en rien en matiere de volu-
pté; bien que, par le Dieu Iupiter, il y ayt bien peu de perſonnes
qui l'eſtiment de ces gens-là. ERMOT. Quel homme peut-il eſtre
donc? LVCIN. Ie te raconteray s'il te plaiſt, Ermotin, ce que i'ay
ouy dire d'vn fort ancien Philoſophe, en la compagnie duquel
conuerſent pluſieurs ieunes gens pour s'acquerir le ſçauoir & la
ſcience requiſe. C'eſt, qu'en demandant ſon ſalaire à quelqu'vn
de ſes diſciples, il ſe mit en grand' colere, affirmant que le temps
du payement eſtoit jà de long temps eſcheu. Car il auoit eſté ac-
cordé entr'eux, que le diſciple payeroit le maiſtre ſeize iours pa-
rauant le trentieſme du mois, (où ils eſtoient pour lors) & il ſe
faſchoit de ce qu'il luy auoit manqué de parole. Il aduint donc,
de bonne fortune, que l'oncle de ce ieune eſcolier, homme groſ-
ſier, & mal accort en ces matieres, s'eſtant treuué là preſent, lors
que le Philoſophe ſe coleroit: Ie te prie, luy dit-il, noſtre Maiſtre
de n'entrer pas ſi auant en colere, comme ſi on te faiſoit ſi grand
tort de ne t'auoir pas encore payé de ie ne ſçay quelles paroles
que nous auons acheptees de toy: Car tu as encor en ta puiſſance
tout ce que tu nous as vendu, & ton ſçauoir n'en eſt en rien di-
minué. Dailleurs, il ne m'a pas ſeruy de beaucoup de t'auoir ame-
né ce mien neueu pour inſtruire; & la doctrine que tu luy peux,

Malheureux eſt qui fraude la ſemence.
Et qui retient le ſalaire promis.

auoir appriſe, n'a pas empeſché que n'agueres il n'ait pris à force la fille de mon voiſin, Echecrates. Tellement qu'il euſt eſté puny par Iuſtice, ſi ie n'euſſe aſſoupy ceſte meſchante affaire, ayãt payé comptant pour cet accord la ſomme d'vn talent. Dauantage, ce galand eſt bien ſi meſchant, qu'il donna dernierement vn ſoufflet à ſa mere, parce qu'elle l'auoit ſurpris en larrecin, emportant ſous ſon ſayon vne boureille de vin, pour auoir dequoy payer ſon eſcot, ſi ie ne me trompe, & yurogner à ſon ayſe auec ſes compagnons. Quant à la colere, fureur, impudence, audace, menſonge, & autres tels vices, il s'y comportoit beaucoup plus modeſtemẽt parauant. qu'il ne fait pas maintenant; & toutesfois i'auois ceſte ferme croyance de luy, que tu aurois reformé ſes actions, au lieu de luy apprẽdre des ſophiſmes inutils & vains, deſquels il ne ceſſe de nous rompre les aureilles à table. Qu'auons nous à faire qu'il nous vienne compter, que le Crocodile rauit vn enfant, & promit de le rendre, lors que le pere pourroit reſpondre à vne certaine demande: ou bien, que quand il eſt iour, il faut neceſſairement qu'il ne ſoit pas nuict? Quelquesfois auſſi ce ieune eſuenté a de couſtume de nous mettre des cornes au front, liant ſes diſcours d'vne maniere de parler à nous incognuë. Or nous autres nous prenons à rire de tout celà, principalement lors qu'eſtoupant ſes aureilles, il penſe & contemple à part ſoy certaines habitudes, diſpoſitions, imaginations, fantaiſies, & autres tels noms. De plus, nous luy auons ouy dire, que Dieu n'eſt pas au Ciel, ains qu'il ſe fourre par tout, iuſques dans le bois, ou parmy les pierres, & qu'il adhere aux beſtes meſmes, auſſi bien qu'aux choſes abjectes & viles. Au reſte, il a couſtume de ſe mocquer de ſa mere, quand elle luy demande, pourquoy fait-il ainſi le badin; & luy dit ces mots pour reſponſe: A la mienne volonté, que ie peuſſe vne fois exactement apprendre ces badineries; rien ne m'empeſcheroit d'eſtre ſeul riche & grand Roy, & tous les autres mortels à comparaiſon de moy, ne ſeroient tenus que pour des pauures eſclaues.

La vraye Philoſophie ne conſiſte pas en ſophiſmes.

Quand cet homme eut finy ſon diſcours, Ermotin mon amy, deuine vn peu quelle reſponſe luy fit ce Philoſophe, & combien elle reſſentoit ſa vieilleſſe? Tu peux bien penſer, luy dit-il, que s'il n'euſt demeuré auec moy, il eut bien commis de plus grandes meſchancetez ailleurs: Et, par Iupiter, poſſible euſt-il eſté liuré entre les mains d'vn bourreau; mais la Philoſophie & la honte l'ont tellement retenu, qu'il en eſt deuenu plus ſage; car ie m'af-

seure qu'il craint de se monstrer indigne de l'habit & du nom de Philosophe. Voilà comme les choses qu'il a apprises de moy, le tiennent dans les bornes du deuoir, & le gouuernent en ses actiõs; de sorte que le moins que vous puissiez faire, c'est de me reconnoistre de ma peine, non pas seulement pour l'auoir rendu beaucoup meilleur, mais parce que ie l'ay empesché de faire encore pis, pour le respect de la Philosophie. Ne voyez-vous pas que les nourrices mesmes ont accoustumé de dire aux petits enfans, qu'il les faut enuoyer à l'escole & aux Pedagogues? Aussi est-ce la verité, qu'il n'y a point de lieu plus propre que celuy-là, pour apprendre le bien & l'honneur: car ils ne commettent iamais aucun mal, pendant qu'ils demeurent à la garde des Precepteurs. Pour moy, ie suis bien asseuré de m'estre acquitté de mon deuoir. Que si tu ne te fies à mes paroles, vien moy voir demain matin, amenant auec toy quelque homme qui soit expert en la Philosophie, & tu verras par les demandes que ie luy feray, quel sçauoir il s'est acquis par mon moyen, & quels liures il a desià leus, des maximes & sentences, des syllogismes & argumens, des intelligences, des offices & deuoirs, & plusieurs autres de differente maniere? Quant à ce que tu m'objectes qu'il a battu sa mere, & violé vne fille, c'est chose qui ne me touche en rien; car vous ne me l'auez pas donné pour estre touſiours pres de luy, comme son Pedagogue. Voilà les discours que tenoit ce vieillard sur la Philosophie; & possible pourrois-tu bien dire toy-mesme, Ermotin, qu'il nous suffiroit de philosopher auec intention seulement de ne rien commettre de mauuais, ou de vicieux. Ne sçais-tu pas bien que i'ay desià dit au commencement de nostre discours, qu'il faut s'entretenir d'esperance, pour paroistre plus honneste & vertueux, que ne feroit quelque homme de basse condition, & d'entre le populaire? Pourquoy ne daignes-tu me respondre? ERMOT. Quelle autre response te puis-je faire, sinon, que peu s'en faut que ton veritable discours ne me tire les larmes des yeux. Et vrayemẽt ie suis fort faschẽ, miserable que ie suis, d'auoir en vain consommé tant de temps, & employé tant d'argent inutilement. Car estant maintenant comme desenyuré de mes premieres folies, ie vois combien de peine ay-je souffert, pour les choses desquelles i'estois parauant passionné. LVCIN. Toutes ces larmes ne seruent de rien, mon bon amy; & il vaudroit bien mieux, à mon aduis, se souuenir de ce qu'Esope nous apprend en l'vne de ses fables. Il y auoit, dit-il, vn homme, lequel s'estant assis au bord de la mer pen-

Les escholes sont des Temples d'Honneur & de Vertu, bastis pour la ieunesse.

dant la tourmente, taſchoit de compter toutes les ondes; mais comme il n'en peut venir à bout, eſtant interrompu par les flots, il demeura tout troublé en ſon eſprit, iuſques à ce qu'vn Renard l'abordant luy dit; pourquoy te tourmentes-tu pour les ondes paſſees? Recommence à les compter, & laiſſe couler les autres? Ie veux dire par là, que tu feras bien mieux pour toy, ſi tu te deliberes de viure, & conuerſer cy-apres parmy le peuple d'vne Republique, ſans conceuoir en ton eſprit rien de preſomptueux ou d'eſtrange. Or tu n'as pas de ſubject d'eſtre honteux, de commencer à bien viure en l'aage où tu es, ny de te remettre à mieux faire, changeant d'opinion. Ne penſe pas pourtant, mon bon amy, que i'aye premedité volontairement toutes les choſes que i'ay dictes contre les Stoïques, comme ſi i'auois quelque vieille querelle à vuider auec eux. Tu me feras plaiſir, ſi tu crois que i'entends parler à tous generalement. Ie n'auois garde de paſſer plus auant, ſi tu te fuſſes nommé ſectateur de Platon, ou bien d'Ariſtote, qui ont condamné les autres, ſans les ouyr plaider leur cauſe. Mais parce que tu eſleuois les Stoïques par deſſus tous, nous auõs dreſſé toute noſtre diſpute contre leur ſecte, ſans leur vouloir neantmoins aucun mal. ERM. *Tu parles auec la raiſon, Lucin, & ie t'aſſeure que dés maintenant ie m'en vay chãger d'habit, & de façõ de faire. Tu ne me verras plus deſormais, ny porter vne ſi longue barbe, ny ſuiure vne maniere de viure ſi mal-heureuſe, ains toutes mes actions ſeront libres & franches*; & poſſible pourray-je bien me veſtir de pourpre, afin que chacun ſçache, comme ie me ſuis deſpouillé de ces anciennes reſueries. Et à la mienne volonté qu'il me fuſt permis de vomir du plus profond de mon cœur, toutes les choſes que i'ay oncques appriſes de telles gens. Ie ne craindrois pas d'aualler de l'Ellebore, tout au cõtraire de Chriſippe, afin que la memoire en fut deſormais tout à fait abolie. Au reſte, Lucin, ie te remercie grandement, de ce que tu m'as tiré hors de ce trouble, & de cet impetueux torrent, où i'auois eſté plongé iuſques à preſent, & où ie flottois à la mercy des ondes. Ie puis bien dire auec les Tragiques, que tu as eſté en mon endroict,

I'n Dieu, qui pour mon bien t'es faict voir à mes yeux.

C'eſt pourquoy ie ne feray pas mal, ce me ſemble, de me raſer la teſte à l'imitation de ceux qui s'eſchappent de quelque naufrage. Et il me ſemble que ie puis bien celebrer auiourd'huy la feſte de ma deliurance & de mon ſalut, puis que ces nuages eſpais, qui me couuroient la veuë, ſont maintenant diſſipez bien loing. Auſſi

De toutes les vies, celle d'vn hõme priué ſe treuue ſouuent la meilleure.

Il vaut mieux ſe repentir ſur le tard que iamais.

ſuis-je reſolu d'euiter deſormais le regard d'vn Philoſophe, ou ſi i'en rencontre quelqu'vn par chemin de m'en deſtourner, ny plus ny moins que d'vn chien enragé.

ANNOTATIONS.

a *Hipocrates.*] Medecin de l'Iſle de Coüs, ou de Coo, lequel ſe rendit ſi expert & admirable en ſon art, que ceux de ſon pays luy dreſſerent vn Temple pour les auoir garantis d'vne peſte generalle, qu'il preſagea dix ans parauant qu'elle aduint. Il fut le premier de ſon temps, ſelon quelques-vns, qui treuua l'vſage des ſaignees.

b *Les colomnes d'Hercule.*] Ainſi dictes, parce que les Poëtes feignẽt qu'Hercule les y dreſſa pour eternelle memoire qu'en ce lieu finiſſoient ſes labeurs. C'eſt aujourd'huy le deſtroit de Gibraltar.

c *Eraclee.*] Pline parlant du territoire d'Eraclee, dit, que pluſieurs belles ſingularitez s'y treuuoient, & entr'autres remarques, il fait celle-cy, que le miel de ce pays a vn gouſt merueilleuſement aggreable, mais qui fait deuenir les perſonnes comme inſenſees.

d *Stoïques.*] Philoſophes du tout extrauaguans en leurs opinions, & qui fourniſſent de ſubject à Lucian de ſe mocquer d'eux, parce qu'ils n'appreuuoient aucune choſe qui ne ſortiſt de leurs eſcolles.

e *Corinthe.*] Ville fort celebrée & renommee pour ſes beaux baſtimens. Quelques-vns tiennent (& leur opinion eſt vray-ſemblable) que Corinthe, la plus belle Courtiſane de ſon temps, embellit ceſte ville de pluſieurs grands chefs-d'œuure d'Architecture, du gain qu'elle auoit faict de ſon corps, & que pour memoire elle fut honoree de ſon nom.

f *Ariadne.*] Ouide, en ſa Metamorphoſe, deſcrit au long la fable d'Ariadne, & comme elle tendit le filet à Theſee pour le retirer du labyrinthe où il eſtoit engagé. 1 Virgile en touche quelque choſe en ſon Eneide.

1 *6. Eneid.*

HERODOTE, OV, ETION.

Lucian faict vne monſtre de ſoy-meſme en vne aſſemblee generalle de Macedoniens, à l'imitation d'Herodote, & du Peintre Etion.

IE voudrois qu'il me fut poſſible d'imiter Herodote, non en toutes les perfections dont il eſtoit doüé, ce qui ſeroit plus que ſouhaitable, mais d'auoir ſeulement, ou ſa grace & liaiſon en paroles, ou la naïfueté de ſon langage Ionique, ou la grauité des ſentences, ou quelqu'autre ſemblable perfection, du nombre de celles qu'il poſſede auec tant d'affluence, que ceux qui les conſiderent perdent toute eſperance de le pouuoir imiter. Au demeurant, il ne ſera pas trop difficile, ny à toy, ny à qui que ce ſoit, d'enſuiure ce qu'il a monſtré par les liures qu'il a compoſez, par le moyen deſquels il s'eſt faict cognoiſtre aux Grecs, en bien peu de temps; Car delaiſſant ſon pays de Carie, pour tirer droict en Grece, il fit vne recherche en ſoy meſme de quelle façon il pourroit s'immortaliſer auec ſon ouurage. Et parce qu'il s'apperçeut que ç'euſt eſté vne œuure de trop longue haleine, & auſſi penible, que difficile d'entreprendre pluſieurs voyages, ores à Athenes, tantoſt à Corinthe, & maintenant en Grece, ou bien en Lacedemone, pour

faire le recit à ceux du pays des hiſtoires par luy cõpoſees. A ceſte occaſion, il fit vn abbregé de toute ſa vie, eſpiant le temps auquel il pourroit plus commodement ſe treuuer en vne grande aſſemblee de Grecs. Cependant le iour deſtiné aux Olympies eſtant venu, il s'ayda de ceſte occaſion qu'il auoit de ſi long temps deſiree, & s'en eſtant allé au lieu du Threſor, où le peuple eſtoit accouru à la foule, il ne s'y monſtra pas ſeulement ſpectateur, mais genereux Athlete, en diſcourant des hiſtoires qu'il auoit eſcrites, & charmant auec tant de grace les aureilles des auditeurs, que ſes liures furent annoblis & hõnorez du nom des Muſes, parce qu'ils ſe treuuerent neuf de nombre. Voilà de quelle façon vn chacun le cognut beaucoup mieux que les vaincueurs des tournois Olympiques: tellement qu'il n'y auoit celuy qui ne ſçeuſt le nom d'Herodote, les vns pour la reputation de ſes harangues, les autres pour en auoir ouy parler à ceux qui eſtoient de retour des Olympies. Tout le monde le monſtroit au doigt à l'enuy, & ſi toſt qu'on le pouuoir deſcouurir de loing, on diſoit de luy; *Voilà ce fameux Herodote, qui a ſi bien deſcrit les guerres de Perſe, & publié nos victoires auec tant d'eloquence!* Ce fut donc par le moyen de l'hiſtoire que ce grand perſonnage s'acquit tant de gloire, qu'il fut loüé de tout le peuple en vne aſſemblee generale qui ſe fit en Grece; &, par le Dieu Iupiter, fut renommé par la bouche de tous les eſtrangers, qui s'eſtoient treuuez en ces jeux publics. Deſlors quelques-vns venans à conſiderer, que c'eſtoit là le plus court chemin pour ſe faire cognoiſtre, cõme Hippias, Philoſophe de ceſte nation, Prodicus Cius, Anaximenes Chius, Paul d'Agrigente, & pluſieurs autres, ils firent touſiours depuis des harangues aux aſſemblees publiques, & s'acquirent en bien peu de tẽps vne gloire immortelle. Mais qu'eſt-il beſoin que i'allegue icy ces anciens Philoſophes & Hiſtoriographes, puis qu'il m'eſt permis de mettre au rang des plus belles antiquitez ce que ie m'en vay dire. On dit que le Peintre Etion, ayant faict vn tableau où eſtoiẽt depeintes les nopçes de Roxane & d'Alexandre, il le porta aux Olympies, & y fit mõſtre de ceſte peinture, laquelle fut treuuee ſi bien faicte que Proxenis, lequel les Grecs auoiẽt eſleu pour Preuoſt des jeux, ſe plaiſant merueilleuſement à l'excellence de ce bel art, prit Etion pour ſon gendre. Mais poſſible quelqu'vn me demandera quelle ſi grande merueille de peinture eſtoit celle-cy, par laquelle Proxenis peuſt eſtre attiré à donner ſa fille en mariage à Etion, qui n'eſtoit qu'vn eſtranger? Il y en a vne image en Italie, de la-

L'eloquence a plus de pouuoir que la force.

Tableau des nopçes d'Alexãdre & de Roxane.

quelle ie puis parler au vray, comme l'ayant veuë moy-meſme; C'eſt vn garderobbe d'ineſtimable valeur, garny d'vn beau lict nuptial, aupres duquel eſt miſe Roxane, vierge belle par excellence, qui regarde modeſtement contre terre, & ſemble auoir honte d'Alexandre qu'elle voit pres. Les Amours y ſont repreſentez ſe ioüans & rians enſemble; l'vn deſquels eſtant debout derriere elle, luy oſte le voile, & le monſtre à ſon eſpoux; l'autre auec vn grand reſpect luy deſtache ſes patins des pieds, comme pour s'aller coucher, & l'autre s'affublant du manteau d'Alexandre, s'esforce de le tirer du coſté de Roxane. Pendant que ce ieune Prince offre vne couronne à la pucelle; Vulcan le plus proche voiſin des Amours ſe preſente, comme conducteur de l'eſpouſe, tenant vn flambeau ardant en ſa main, & s'appuyant ſur vn fort beau garçon, le nom duquel n'y eſt pas eſcrit, & i'eſtime que c'eſt Hymen. De l'autre coſté du tableau ſont depeints des petits Cupidons ſe ioüans à l'entour des armes d'Alexandre, deux deſquels ſouſleuans ſa lance, ſemblent ſe peiner autant que ceux qui gemiſſent ſous quelque peſant fardeau. Deux autres en trainent vn tiers couché ſur l'eſcu, & de ſes corroyes ils en font des attaches pour s'atteler. Vn d'entr'eux arriuant là fortuitement ſe couche ſur le dos, & ſemble vouloir dreſſer des embuſches à ſes compagnons, leſquels le rencontrent en ſurſaut par le chemin, pendant qu'ils vont trainans ce bouclier. Or le Peintre Etion n'auoit pas tant pris de peine à faire ce tableau pour ſon plaiſir & à l'aduenture, mais pour repreſenter par là l'amour qu'Alexãdre portoit aux exploicts heroïques & belliqueux, & donner à entendre par meſme moyen; que l'inclination qu'il auoit à aymer Roxane, ne luy faiſoit pas oublier l'exercice des armes. Il eſt encore croyable, que par la meſme figure, & ſous vne autre conſideration, il repreſentoit vn vray & entier mariage. Car Etion auoit eſpouſé peu auparauant la fille de Proxenis; & cependant il ſe mit à exprimer les nopçes d'Alexandre, par maniere de paſſe-temps, gaignant toutesfois pour des nopçes faictes à plaiſir, ſous le nom d'vn Roy, le loyer de ſon vray mariage. Herodote donc (car ie veux retourner à luy) s'aſſeura que les Olympies luy ſeruiroiẽt aſſez pour faire paroiſtre aux Grecs, que cet Hiſtoriographe luy ſembleroit digne d'admiration, qui coucheroit par eſcrit, comme luy, les actions & les geſtes d'vn peuple. Mais pour moy, ie vous prie au nom du doux Iupiter, de ne croire point que ie me donne ceſte vanité, de vouloir comparer mes œuures à celles d'vn ſi grand homme

Vn grand Chef doit preferer l'exercice des armes à ſes paſſions.

homme que ceſtuy-cy. Il eſt bien vray que ie puis dire ſans mentir, qu'il m'en eſt aduenu de meſme qu'à luy. Car du temps que ie quittay mon pays pour m'en aller en Macedoine, ie me reſolus d'attacher toutes mes affections au trauail pour le grand deſir que i'auois de me faire cognoiſtre à chacun, & de ſoubmettre mes œuures au iugement de pluſieurs Lacedemoniens. D'ailleurs ie diſois que ce n'eſtoit pas choſe ny facile ny trop ſceante d'aller de ville en ville, & d'vſer le plus beau de mes ans aux voyages: mais que ie pourrois bien venir à bout de mes intentions, ſi me treuuant en l'vne de vos aſſemblees, ie faiſois vne harangue publique. Il me ſemble donc, qu'il n'y a rien qui puiſſe empeſcher maintenant, que ma harangue ne ſoit auſſi bien reçeuë, que celle qui ſe feroit aux [a] Olympies; puis que vous eſtes icy comme deputez de chaque Cité, & la fleur de toute la Macedoine. Voicy la ville Metropolitaine qui vous reçoit en vos aſſemblees, à laquelle [b] Piſe n'eſt comparable en choſe quelconque, tant pour la petiteſſe du lieu, que pour les logis reſſerrez & eſtroicts, où peu s'en faut, que les hommes n'eſtouffent ſi preſſez y ſont ils. Au demeurant, ceux qui tiennent icy le rang d'Eſleus, ne ſont pas du menu peuple, ny des ignorans, *plus conuoiteux de voir les Lutteurs que de penſer à Herodote; mais bien des plus renommez Orateurs, Hiſtoriens & Philoſophes de la Prouince.* Que ſi vous me comparez à *Polidamas*, à Glaucon, ou bien à Milon, ie vous monſtreray *que ie ſuis homme de courage*: mais ſi les paſſans ſous ſilence, vous n'eſtes attentifs qu'à cecy, poſſible ne me cõdamnerez vous pas à eſtre ſi mal traicté. Tellement que ce peu me ſuffira parmy vne ſi longue courſe.

ANNOTATIONS.

a *Olympes.*] Ieux qu'on celebroit de cinq en cinq ans à l'honneur de Iupiter Capitolin. Les plus fameux Athletes y accouroient de toutes parts comme à vn Theatre d'honneur.

b *Piſe.*] Ville d'Italie, où ſe faiſoient iadis des ieux publics & fort ſolemnels, auſquels l'on propoſoit diuers prix, ſçauoir des palmes & des couronnes aux Lutteurs, Athletes, & Pugils. Qui voudra voir l'ordre qu'on y obſeruoit, qu'il liſe ce qu'en a eſcrit Roſin.

ZEVXIS, OV, ANTIOCHVS.

L'Autheur mõſtre par ce diſcours, qu'en ſes eſcrits il ne recherche pas ſeulement la nouueauté, mais encore la grace & la grauité des ſentences.

APRES que ie i'eus harangué n'agueres en voſtre aſſemblée, il aduint, comme ie m'en retournois en ma maiſon, que pluſieurs, de ceux qui m'auoient entendu, me vindrent accoſter (car ie parle librement à vous autres, comme à mes amis.) Les vns s'approchans de moy me tendoient la main, & me careſſoient, ny plus ny moins que ceux qui admirent quelqu'vn, & les autres m'accõpagnans bien loing, s'eſcrioient de toutes parts à haute voix, & me donnoient tant de loüanges, qu'ils me faiſoient rougir, m'eſtimant indigne de ces honneurs. La principale cauſe pour laquelle ils me loüoient tant, c'eſtoit, aſſeuroient-ils, parce que le ſtyle de mes harangues leur ſembloit eſtrange, & tout plein de nouueauté. Mais il ſera plus à propos que ie rapporte icy les meſmes parolles dont ils vſoient pour lors. O quelle nouueauté, diſoient-ils! O Hercule! l'eſtrange façon de parler. O le prompt & ſubtil homme que tu es! Il n'y a celuy qui vueille dire, ou penſer ſeulement qu'il y ayt rien plus nouueau que tes diſcours! Ils faiſoient pluſieurs autres telles exclamations, ſelon le plaiſir que chacun d'eux auoit pris à ouyr ma harangue. Pour moy ie ne ſçay à quelle occaſion ils parloient de la ſorte: Tant y a, qu'il ne leur eut pas de beaucoup ſeruy, ny de mentir, ny de me flatter ainſi; moy qui ſuis eſtranger & duquel peu auparauãt on ne tenoit pas grand compte. Et de verité ie veux bien que vous ſçachiez, que celà me faict fort eſtonner. Bref ceux-cy m'ayant laiſſé tout ſeul, ie reuins à moy, & me mis à m'entretenir en ces termes. Il eſt donc vray, que mes eſcrits ont tant de grace & de beauté qu'on dit, parce ſeulement, qu'ils ne ſont point dreſſez comme les autres, & comme on parle à preſent. N'y a t'il point de meſlange de quelque choſe qui vaille? ſçauoir quelques beaux mots dorez, & rangez ſelon l'ancienne forme de diſcourir? Où eſt l'imitation pour leur donner de la grace? où l'induſtrie? où le Dialecte Athenien? où l'harmonie & l'artifice à la façon d'aujourd'huy? Ie ne ſçay s'il y a rien de ſemblable en mes eſcrits; tant y a qu'ils n'ont pas eſté loüez des aſſiſtans pour ce ſubject, ains ſeulement pour la nouueauté du diſcours. Et cependant i'eſtois bien ſi ſot de me faire accroire, qu'ils eſtoient principalemẽt induicts à me louër

On treuue touſiours eſtrange les nouueautez.

pour les choſes ſuſdites. Vrayement ie me pouuois bien perſuader ce dire d'Homere eſtre tres-veritable; *Que toute nouuelle chanſon eſt aggreable aux Auditeurs.* Si ne voulois-je pas pourtant qu'on fiſt tant d'eſtime de la ſeule nouueauté, laquelle i'ay adaptee à ma harangue, comme vn monceau de pluſieurs autres choſes, entre leſquels l'ornement leur doit ſeruir de matiere pour les hõnorer. C'eſtoit mon intention encore, que toutes mes autres parolles fuſſent loüees, & appreuuees des Auditeurs. Vous pouuez voir par là, comme ce ne m'eſtoit pas peu d'ennuy de me voir preſque reduict en ſes extremitez, que d'adjouſter foy à ceux qui me diſoient le ſeul entre les Grecs qui n'auois point mon pareil en ſemblables matieres. Mais à ce que ie vois, pour vn threſor (comme dit le prouerbe) nous auons treuué des charbons; & ceux-cy me priſent comme quelque baſteleur ou jouëur de paſſe-paſſe. C'eſt pourquoy ie m'en vay vous faire bien à propos le compte d'vn Peintre.

L'object de l'Orateur s'eſt la perſuaſion.

Zeuxis, le premier Peintre de ſon temps, ne peignoit iamais que bien rarement les choſes communes & populaires; comme des Herôs, des Dieux, ou des guerres; ains il auoit accouſtumé d'inuenter & feindre touſiours quelque choſe de nouueau. Tellement qu'ayant encore en ſon eſprit quelque eſtrange & rare ſubject, il monſtroit par là l'excellence de ſon art, à le bien & naïfuement repreſenter. Entr'autres ouurages merueilleux, il fit vn iour vne Hippocentaure, (ou femme-iument) allaictant deux petits beſſons Hippocentaures. Vn pareil tableau ſe void encore à preſent dans Athenes, tiré naïfuement ſur le vray patron, lequel on tient auoir autresfois eſté enuoyé en Italie, par Sylla Empereur des Romains, auec quelques autres ſingularitez precieuſes & rares; mais que le vaiſſeau s'eſtant eſchoüé pres du Promontoire de Macedoine nommé Malea, ceſte peinture fut perduë auec tout ce qui eſtoit dans le nauire. Quant à moy, i'ay veu de mes propres yeux ce tableau tiré ſur le vray patron, & ie m'en vay le vous repreſenter par parolles le mieux qu'il me ſera poſſible; Non, par le Dieu Iupiter, que ie ſois des plus habiles à peindre, mais parce qu'il me ſemble que i'en ay encore la memoire freſche, pour l'auoir veu n'agueres en la ville d'Athenes, au logis d'vn certain Peinctre. L'admiration où ie fus pour lors, voyant tant d'artifice & de nouueauté, me ſeruira de beaucoup pour declarer icy le tout plus naïfuement.

Deſcription du tableau de Zeuxis.

En ce tableau la femme Centaure s'y void depeinte ſur l'herbe

verdoyante ; & ceſte partie de ſon corps my-cheual giſt à terre tout de ſon long eſtẽdant les iambes de derriere. Du coſté qu'elle repreſente la figure d'vne femme, elle s'eſleue petit à petit de la hauteur d'vne coudee. Les pieds de deuant ne ſont pas eſtendus & ouuerts, comme ſi elle n'eſtoit couchee que ſur vn coſté, mais l'vn fleſchit vers le genouïl, recourbé qu'il eſt; l'autre au contraire ſe dreſſe, & ſemble à le voir qu'il ſouſleue tout le reſte du corps, cõme les cheueux qui taſchent de ſe releuer de leur cheute. Elle tient embraſſé l'vn de ſes beſſons, & luy donne la mamelle cõme vne femme faict à ſon enfant. Mais elle allaicte l'autre plus bas auec vn pis de iument, à la façon des poulains. En la partie du haut du tableau, comme ſur vne eſchauguette ſe void vn Hippocentaure (ou homme my-cheual) mary de la femelle qui nourrit ces beſſons, lequel la regarde en riant, & ne monſtre le corps qu'à moitié. Il tient en ſa main droicte le fan d'vn lyon, qu'il eſleue par deſſus ſa teſte pour faire peur à ſes petits enfans. Quant aux autres parties de la peinture, par leſquelles il ne pouuoit rendre ſi admirable ſon artifice, principalement à des ignorans comme nous, il les auoit façonnees auec autant de grace que d'induſtrie. Les traicts en eſtoient droicts, fermes, nets, & hardis; les couleurs meſlees parfaictement bien; les groteſques adjouſtees fort à propos; & les ombrages conuenables à la matiere, auec vne eſgalle proportion de grandeur & diſtance obſeruee par tout l'ouurage. I'obmets à dire pluſieurs autres embelliſſements de ce tableau, parce qu'il n'appartient qu'aux gens du meſtier d'en diſcourir, & à ceux qui s'eſtudient à la peinture. Pour moy, ce que i'admirois le plus, c'eſtoit l'induſtrie de Zeuxis, en ce que ſous vn meſme & ſeul argument, il auoit ſi bien demonſtré la richeſſe & varieté de cet art. Il auoit repreſenté l'hõme fort hideux, & tout heriſſé de poil, non ſeulement en la partie cheualine de ſon corps, mais encore en l'humaine. Ses eſpaules eſtoient groſſes & larges, ſon viſage riant, & toutesfois groſſier & ſauuage. Voylà comme eſtoit le Centaure. Quant à la femelle, il la fit ſemblable à vne belle iumẽt de Theſſalie, indomptee, & qui n'a point encore porté perſonne. Sa moitié feminine eſt d'vne ſinguliere beauté, hors-mis les deux aureilles, qu'il a laiſſees telles que les ont les iuments. Pour ce qui eſt de la commixtion de ces corps à l'endroict que la partie feminine ſe joinct & ſe rapporte à la cheualine, celà ſe faict par vne petite eſleuation, ſans beaucoup d'ombrage ou d'obſcurité. Ces parties ſont neantmoins ſi bien repreſentees, que ſe

L'induſtrie donne la perfection à l'ouurage.

transmüans l'vne en l'autre, elles trompent la veuë des regardans. Le plus ieune de ces petits eſt auſſi ſauuage que le pere, & à peine a t'il veu le iour, qu'il ſe monſtre furieux & eſpouuentable. Or ie m'eſtonnois fort de ce que ces deux beſſons regardoient d'vn œil enfantin le fan du lyon, pendant qu'ils eſtoient pendus au tetin de leur mere, & la tiraſſoient. Zeuxis inuëta ce tableau pour faire admirer aux regardans ſa grande induſtrie en l'art de peinture. Auſſi tous le loüoient d'vn commun applaudiſſement, & l'vn à l'enuy de l'autre, tant pour ſon bel eſprit, que pour la nouueauté de la peinture incognuë à leurs deuanciers. D'abord, que Zeuxis s'apperçeut que ce qui les rendoit ainſi eſtonnez, c'eſtoit la ſeule nouueauté du faict, & qu'ils ne daignoient, ny contempler l'artifice de ce tableau, ny moins encore priſer la grande diligence qu'il auoit employee à repreſenter pluſieurs belles choſes par cet Enigme; il appella ſon apprenty Micion, & luy dit; Plie moy tout maintenant ce tableau, & le porte au logis: Car voicy des gens qui me loüent ſeulement pour vne hiſtoire qu'ils n'ont iamais veuë, ſans tenir compte ny de la grace & beauté dont elle eſt accompagnee, ny moins de mon induſtrie. Et pour moy ie penſe que la ſeule nouueauté leur eſt plus chere, que la parfection de l'ouurage. *Voilà ce que fit Zeuxis, & poſſible y auoit-il vn peu plus de cholere qu'il ne falloit.*

Vn bõ ouurier ſe faſche d'expoſer ſes œuures au iugement des ignares.

On dit qu'il en aduint de meſme à Antiochus, ſurnommé Soter, ou, Refuge, en la bataille qu'il eut contre les Galates. L'hiſtoire en eſt belle, & ſi c'eſt voſtre plaiſir ie vous en feray le recit. Ce Chef, qui ne ſçauoit que trop que les Galates eſtoient des hommes robuſtes & forts; voyant que leur nombre excedoit celuy des ſiens; & que leur armee eſtoit bien rangee, cõme ayans à l'arrieregarde des ſoldats armez à l'aduãtage; vingt-quatre Chefs aux deux bouts; dix mille hommes de cheual ſur les aiſles; & au milieu quatre-vingts chariots preſts à donner dedans, tous garnis de grandes faux; & à chaſque chariot deux cheuaux attelez. Voyant, dis-je, de ſi grands preparatifs, il perdit toute eſperance de vaincre, & iugea ſes ennemis inuincibles. Ce neantmoins il ne laiſſa pas de dreſſer ſon armee à la haſte, & le mieux qu'il pût, la faiſant marcher au combat aſſez mal rangee. Puis, il n'auoit que bien peu de gens, la plus-part deſquels eſtoit armee à la legere, & meſme la moitié n'auoit point d'armes deffenſiues. Bref, il auoit deſià faict deſſein en ſoy-meſme de demander à parlemẽter, & treuuer moyen de venir à compoſition. Mais Theodotus

Deſcription de l'armee d'Antiochus.

En vne armée il ne faut qu'vn ſeul chef bien expert pour releuer vne bataille en ſa cheute.

Rhodien, grand homme de guerre, & le plus vaillant de ſes Capitaines, le raſſeura en ſes extremitez. Au demeurant, Antiochus auoit ſeize Elephans en ſon camp, leſquels Theodotus fit tenir cependant ſecrettement reſſerrez, de peur qu'ils ne fuſſent apperçeus par l'ennemy. Puis, quand le Trompette euſt ſonné l'alarme, & lors qu'on eſtoit ſur le poinct de donner l'aſſaut (car la caualerie debuſquoit deſià, & les Galates ouurans leur infanterie mettoient hors leurs chariots) Theodotus remonſtra qu'il falloit courir ſus aux gens de cheual, auec quatre Elephans de chaſque coſté, & enuoyer les autres huict peſle-meſle parmy les chariots. Ce faiſant (diſoit-il) leurs cheuaux ſeront eſpouuantez, & fuyans en arriere, ils repouſſeront eux-meſmes leurs gens de pied. Auſſi aduint-il comme il l'auoit dit: car les Galates & leurs cheuaux qui n'auoient iamais veu parauant des Elephans, ſe treuuerent ſi eſperdus de ce nouueau & inopiné ſpectacle, qu'eſtans encore bien loing de ces animaux, & les ayans ſeulement ouïs rugir, & conſideré la blancheur de leurs dents, la noirceur de leurs corps, & leurs naſeaux releuez & fendus, ils furent mis en route auant qu'il leur fut permis ſeulement de decocher leurs fleſches, & rebrouſſer chemin en fuyant. Cependant les gens de pied, qui par vn combat inteſtin s'eſtoient entretuez eux-meſmes de leurs propres eſpees, furent foulez aux pieds des cheuaux qui s'allerent ruër parmy leurs bandes, comme il eſt à preſumer. En outre, les dommages que faiſoient les chariots à leurs gens, n'eſtoient pas petits, & comme dit Homere,

On pouuoit voir les chars tous renuerſez par terre.

Les nouueautez ſont d'abord effroyables.

C'eſtoit pitié de voir la fureur des cheuaux, leſquels s'eſtans vne fois deſtournez de leur droicte carriere, & ne pouuant ſupporter l'affreuſe figure des Elephans, renuerſoient par terre ceux qui les montoient. L'air eſpaiſſy de pouſſiere, retentiſſoit tout en cris que faiſoient les ſoldats, voyans que les chariots auec leurs faux aiguës tailloient en pieces tous ceux des leurs qui leur venoient à rencontre. Que ſi de fortune quelques-vns s'eſtoient ſauuez de ce dur aſſaut, ils ne laiſſoient pas pourtant d'eſtre desfaicts: Car les Elephans qui les ſuiuoient, les abbatoient & fouloient aux pieds, ou les iettant en haut auec leur trompe, puis les prenans à belles dents, les demembroient cruëllement. Bref Antiochus gaigna la victoire, par le ſeul moyen de ces animaux, leſquels furent cauſe, que la plus-part des Galates mourut en ceſte bataille, & que pluſieurs furent faicts priſonniers de guerre, hors-mis quel-

ques-vns qui se sauuerent à la fuitte, vers les montagnes. Antiochus s'apperceuãt que tous les Macedoniẽs, qui cõbattoient sous ses enseignes, disoient vn chant de paix, & crioient victoire, accourans de toutes parts pour eourõner leur Roy, & le proclamer victorieux, il se mit soudain à pleurer, & se tournant vers ses soldats: Nous deurions mourir de honte, leur dit-il, de voir que nostre salut dependoit de ces seize animaux: tellement que si la nouueauté du spectacle n'eut rauallé le courage des ennemis, leur faisant tourner le dos, c'estoit faict de nous, & il ne s'en parleroit plus maintenant. Ceste consideration fut cause que ce Prince ne voulut iamais qu'au Trophee on figuraſt autre chose qu'vn Elephant. Ie voudrois bien qu'on euſt esgard maintenant, si mon courage n'est point tel, que l'appareil de guerre d'Antiochus: car vrayement on n'y loüe autre chose, que certains Elephans incognus & estranges, lesquels, cõme des nouueaux miracles, causent de l'estonnement & de la frayeur aux regardans. Mais ils ne font point de conte de ce que i'estimois le plus. Ceste Centaure femelle que i'ay depeinte, fait horreur aux personnes, cõme quelque mõstrueux animal, & il leur semble (fort mal à propos) que Zeuxis ayt fait en vain le reste de la peinture. Mais vous, qui sçauez le secret de cet art, m'obligerez beaucoup d'en considerer les dependances, & de voir si on doit seulement mettre ces choses en euidence, & les exposer à la veuë d'vn chacun sur vn eschaffaut.

Le populaire ne iuge des choses qu'en apparence.

ARMONIS.

LE Menestrier Armonis dict vn iour à Timothee son Maistre; Vous m'obligerez infiniment, mon maistre, s'il vous plaist de me dire, de quelle façon ie pourray faire parler de moy, par mon mestier, & me mettre en bonne estime parmy les Grecs. Vous m'auez desià de vostre grace monstré tout le jeu du haut-bois, comme à bien emboucher l'anche, à tremblotter des doigts, & les poser proprement, à tenir la vraye mesure, faire de bons passages, & conuenables aux dançes; & finalement approprier ce qui appartient à chasque ton; sçauoir, que le Phrygien soit espouuentable, le Lybien turbulent, le Dorique graue & pesant, le Ionique gracieux & bening. I'ay appris tous ces secrets de vous, & vous en ay de l'obligation; mais le principal poinct, pour lequel i'ay touſ-

En ce discours l'Autheur veut s'acquerir l'amitié d'vn grand personnage, à l'imitation d'Armonis.

jours eu enuie de joüer du haut-bois ; c'eſt pour me faire eſtimer & mettre en credit d'vn chacun, afin que ſurpaſſant tous les autres en cet art, tous ceux qui me verront me monſtrent au doigt, & diſent, iettans la veuë ſur moy; Voilà Armonis, le plus excellent Meneſtrier de ſon temps. Tout ainſi que vous, mon Maiſtre, ſortant de Beotie, de la maiſon de voſtre pere, & vous mettant au ſeruice de Pandion, emportaſtes le prix ſur tous les autres à joüer Ajax le furieux, & appellaſtes la chanſou de voſtre nom propre. Il n'y auoit celuy qui ne ſçeuſt, qu'on vous nommoit parauant Timothee de Thebes, & encore à preſent, quelque part qu'on vous voye, chacun court à vous à l'enuy; tout ainſi que les petits oyſeaux volettent à trouppes apres le Hibou. Voilà la ſeule cauſe pour laquelle i'ay touſiours pris peine, & deſiré de me rendre bon meneſtrier. Car dequoy me ſeruiroit de ſçauoir bien joüer du haut-bois, & de n'eſtre eſtimé de perſonne ? Auſſi me voudrois-je faire paroiſtre par tout, deuſſe-je eſtre ſemblable à Olympe, ou à Marcion ; car ce que l'on dit eſt tres-veritable, que la Muſique cachee & non entenduë ne ſert de rien. Enſeignez-moy donc, dit-il, comment ie dois bien vſer, & de ma perſonne, & de mon meſtier pour en venir là, & lors ie vous ſeray obligé au double, tant pour l'apprentiſſage du jeu du haut-bois, que pour l'honneur que i'en acquerray. Armonis n'eut point d'autre reſponſe de Timothee que celle-cy ; Tu ſçais bien, Armonis, que tu me demandes vne choſe qui n'eſt pas de petite conſequence, ſçauoir l'honneur & la gloire, & d'eſtre recognu d'vn chacun pour vn excellent Meneſtrier. Ie ne te puis mieux reſpondre à cela, ſinon, que ſi tu veux te mettre en credit parmy le vulgaire, & faire monſtre de ta perſonne en public, tu entreprens vn voyage bien long, & entres dans vn chemin, où tout le monde ne te recognoiſtra pas ; car en quel coing du monde pourroit-on treuuer vn eſchaffaut, ou vne place ſi grande, que tous les Grecs s'y eſtans aſſemblez, te puiſſent ouyr joüer du haut-bois ? Que ſi tu as tant de deſir de faire cognoiſtre ton nom, & d'atteindre au comble de tes ſouhaits, ie te conſeille de ſuiure cet aduis. Vſe quelquesfois de ton art aux Theatres, & ne t'eſtonne point pour la multitude du peuple que tu verras aſſemblé. Mais voicy la plus courte voye pour t'acquerir de l'honneur. Si tu treuuois en vne aſſemblee les principaux de la Grece, bien qu'ils fuſſent en fort petit nombre, ſçauoir les plus ſignalez, & ceux qui ſe ſont eſleuez pour la fidelité qu'ils ont gardee à leur patrie en temps de paix & de guerre

Tous ont de l'ambition pour la gloire.

C'eſt beaucoup d'eſtre loüé d'vn hõme qui a du merite.

guerre. Si, di-je, tu fais ouyr à ceux-cy quelque merueille de ton art, & qu'ils viennent à t'honorer du teſmoignage de leurs loüanges, aſſeure toy que dans peu de temps, tu ſeras cognu de tous les peuples de Grece. Conſidere maintenant, comment ie t'ay reduict en peu de mots vne ſi grande matiere; car ſi ces grands perſonnages, qui ſont cognus & admirez d'vn chacun, te tiennent pour vn bon meneſtrier, à quel propos as-tu ſi grand beſoin du iugement, & de l'opinion du vulgaire, lequel n'abhorre rien tant que ceux qui ſont les mieux experimentez, & qui ſçauent penetrer dans les affaires. Auſſi n'y a t'il point de doute que ceux du populaire ignorent preſque touſiours ce qui eſt le meilleur, cõme ignorans & groſſiers qu'ils ſont. Mais quiconque eſt loüé par ceux qui ſont eſleuez aux plus hautes charges, il s'acquiert ceſte reputation parmy les autres, Qu'vn tel perſonnage merite d'eſtre loüé, puis que les plus grands le priſent ainſi. Tu peux voir, cõme au combat, pluſieurs des regardans donnent des applaudiſſemẽs aux Lutteurs, ou bien les ſifflent de loing, quoy qu'on en defere le iugement à ſept, ou à cinq, ſelon qu'ils ſont. Or Armonis n'enſuiuit pas les leçons de ſon maiſtre; car on dit qu'au premier tournoy & prix qui ſe fit *ſur le jeu du haut-bois, il y alla ſi rudement, & auec tant de force, qu'en joüant il ſouffla l'ame hors de ſon corps*; & ſans eſtre couronné vaincueur la premiere & derniere fois *qu'il joüa du haut-bois*, il mourut ſur l'eſchaffaut aux Feſtes des Bacchanales. Ie ſuis d'opinion que la remonſtrance de Timothee ne s'addreſſe pas ſeulement au Meneſtrier, ou à ſon diſciple Armonis, mais bien à tous ceux auſquels la conuoitiſe de gloire donne de l'ambition, pour faire paroiſtre leur bel eſprit, & ſe laiſſer chatouïller aux loüanges du populaire. Tellement que cõme ie conſiderois à part moy, par quel moyen ie me pourrois faire cognoiſtre à vn chacun, ſi ſuiuant le conſeil de Timothee, ie m'addreſſois au plus renommé de toute la Republique, tu m'as ſemblé le premier, & le plus haut eſleué, par le iuſte rapport d'vn chacun, comme eſtant la reigle & l'abregé de toute vertu. Auſſi m'aſſeure-je, que te preſentant mes eſcrits pour les voir & cõſiderer; ſi tu daignes les honnorer de la moindre de tes loüanges, ils ſeront en meſme inſtant loüez d'vn chacun, & par ainſi ie viendray à bout de mes intẽtions; car ta ſeule opinion ſuffira pour me faire gaigner celle de tous les autres. Que ſi i'en prefere quelqu'autre à toy, l'on pourra bien dire à bon droict de moy, que i'auray failly au choix. Tellement que ce prouerbe ſe treuuera veritable; que

Les belles œuures ne doiuẽt eſtre offertes qu'à ceux qui ſçauent recognoiſtre le merite.

noſtre bon-heur depend d'vn ſeul homme. I'ay aduancé tout autant en te dediant mes eſcrits, que ſi i'euſſe faict vne monſtre publique de mon bien dire; veu qu'il eſt euident, que tu es le ſeul qui ſurpaſſes vn chacun en particulier & en general. On dit qu'en Lacedemone, chacun n'a qu'vne ſeule voix à opiner, ſi ce n'eſt le Roy, la parole duquel en vaut deux; mais pour toy, tu ſurmontes en nombre de ſuffrages (pour l'experience que tu as aux bonnes lettres) & les Ephores, & les vieillards, & bref toutes autres perſonnes. Dauantage, tu opines preſque touſiours fauorablement, & en bonne part: ce qui me fournit autant de courage, que ma temeraire entrepriſe me donne de peur. Toutesfois ie te iure, par le Dieu Iupiter, qu'encore ay-je bonne eſperance de mes eſcrits, parce que ie ſuis natif d'vne meſme ville que toy: outre que tu m'as ſouuent faict du bien, m'aſſiſtant de tes faueurs & liberalitez, tant en public, qu'en mes affaires particulieres. Ie te prieray donc, que s'il aduenoit que les ſuffrages & opinions qu'on aura de ma harangue, tournaſſent à mon prejudice, & que le nombre des voix fauorables fut moindre, qu'en adjouſtant celle de Minerue, il te plaiſe ſuppleer à ce defaut, & m'aſſiſter comme l'vn de tes ſeruiteurs. Ce ne me ſera pas aſſez pourtant, bien que pluſieurs m'ayent admiré cy-deuant, que ie viue en la bouche des hommes, & que mes harangues ſoient loüees des auditeurs: car toutes ces loüanges pleines de vent ne ſont que des ſonges vains, comme dit le prouerbe, & des ombres de parolle. Ie m'en vay te declarer quelle eſt la principale fin de mes eſcrits, a fin que deſormais aucun ne s'en rompe plus la teſte. C'eſt qu'il faut meſurer l'excellence d'vne choſe, ou ſelon la reigle des diſciplines, auſquelles tu excelles par deſſus tous, ou bien indifferemment par la plus haute voix. Mais celuy qui ſe va preſenter en vn ſi furieux cõbat, peut bien s'eſcrier ainſi. Ie vous requiers, ô Dieux, de nous faire la grace d'eſtre eſtimez & priſez ſelon noſtre merite, & de nous confirmer la loüange qui nous doit ſucceder d'ailleurs, afin que cy apres nous aſpirions d'vn plus grand courage à des choſes plus hautes: puis qu'il eſt ainſi, que celuy doit moins redouter les combats, qui s'eſt veu tout couuert de palmes aux Olympies.

Vn bien-faict ne ſe perd iamais, ſi ce n'eſt vn ingrat qui le reçoiue.

LE SCYTHE, OV, ESTRANGER.

ANACARSIS n'a pas eſté le premier, lequel eſtant eſpris d'vn deſir d'apprendre les diſciplines des Grecs, a voyagé depuis Scythie, iuſques en la ville d'Athenes. Il a eu pour ſon deuancier Toxaris, homme de bien, ſage, & ſtudieux des plus belles ſciences: Au demeurant il n'eſtoit ny de ſang royal, ny de ceux qui portent les ſceptres, ains vn du menu peuple de Scythie, & de ceux qu'ils appellent *Huict-pieds*, c'eſt à dire, n'ayant vaillant qu'vn chariot & deux bœufs. Ce Toxaris ne retourna iamais en Scythie, depuis qu'il en fut party, ains finit ſes iours en la ville d'Athenes, & peu de temps apres fut mis au rang des Herôs, veu meſme que des obſeques publiques furent faictes par les Atheniens à ce Medecin eſtranger. Ie diray bien dauantage, c'eſt, qu'il s'acquit le nom de perſonnage heroïfié. Mais poſſible ne ſera-t'il pas hors de propos, de rapporter icy la cauſe d'vn tel ſurnom, & pourquoy il fut mis au nombre des Herôs, & des ſucceſſeurs d'Eſculape? Il faut noter, que les *Scythes ne ſont pas les ſeuls qui immortaliſent les hommes, & les enuoyent à Zamolzis*, ains qu'il eſt permis aux *Atheniens de deïfier les Scythes en Grece*. On tient que iadis la peſte rauageoit tout le pays des Atheniens, & que la femme de l'Areopagite Architel en eſtant touchee, elle s'adreſſa à ce Scythe, lequel luy enchargea de dire aux Atheniens, qu'ils ſeroient preſeruez & deliurez de la contagion, s'ils reſpandoient grande quantité de vin par tous les carrefours de la ville. Celà fut obſerué par pluſieurs fois; car les Atheniens ne meſpriſerent point ce conſeil, & ſoudain la peſte ceſſa; ſoit que le mauuais air euſt eſté temperé par l'odeur du vin, ſoit que celà fut aduenu par quelque autre proprieté plus ſpecifique, que cet Herôs Toxaris y recognut, comme Medecin qu'il eſtoit. Auſſi luy paye-t'on maintenant le ſalaire de ceſte gueriſon, veu qu'on immole tous les ans vn cheual blanc ſur ſa tombe, au meſme endroict où Dimenettus dict qu'il auoit commandé qu'on euſt à reſpandre le vin. C'eſt là où eſt enſeuely Toxaris, cõme il appert par vne vieille inſcription qui s'y void. Son effigie y eſt releuee en habit de Scythe, tenant en la main gauche vn arc tendu, & vn liure en la droicte. Car encore luy voit-on à preſent plus de la moitié du corps, & l'arc tout

Il loüe quelques Macedoniens ſes Mecenes, par leſquels il auoit eſté aduancé en l'eſtude des bonnes lettres, ce qu'il faict par la comparaiſon du Scythe Anacarſis & de Solon l'Athenien.

Il faut vſer de remedes quãd ils ſe preſentẽt.

entier, auec le liure. Il eſt bien vray que la rouille du tẽps a rongé le plus beau de la face de ceſte ſtatuë. Ce veſtige n'eſt pas loing du Dipyle, à la gauche de ceux qui entrent en l'Academie. Le monument eſt petit, & l'effigie couchee de ſon long, eſt touſiours couronnee de belles fleurs, veu meſme qu'on tient que quelques-vns qui auoient la fiéure, ont eſté par elle gueris. Ce qui n'eſt pas incroyable, par le Dieu Iupiter, puis qu'en ſon viuant il deliura de peſte toute la ville. Mais reprenons noſtre diſcours, & diſons pour quelle cauſe auons nous faict mention de luy. Toxaris viuoit encore lors qu'Anacarſis, qui n'agueres eſtoit party de ſon pays, arriuant au port de Pyree, ſuruint dans la ville comme eſtranger & paſſant. Si iamais homme ſe treuua troublé ce fut luy: car la nouueauté le faiſoit trembler à tout coup, pour la croyance qu'il auoit, qu'il ſeroit faict la fable du peuple, tant pour l'eſtrange façon de ſon habit, que pour ſon langage incognu. Il auoit deſià fait deſſein de s'en retourner en ſa terre natale, & de ſe mettre ſur mer pour faire voile en Boſphore, où eſtant arriué, il luy reſteroit bien peu de chemin à faire iuſques en Scythie; lors que flottant entre ces extremitez, il eut à rencontre vn fauorable Genie. Ce fut Toxaris, qu'il treuua en la place du Ceramic. D'abord qu'il le vid, il fut premierement eſmeu par ſon veſtement, qu'il recognut eſtre d'vn homme de ſa nation. Puis, il n'auoit pas beaucoup de peine à cognoiſtre cet Anacarſis, qui eſtoit de noble extractiõ, & des premieres maiſons de Scythie: Au contraire; de quelle façon Anacarſis eut-il peu remarquer Toxaris, qui eſtoit yſſu de bas lieu, habillé à la Grecque, ayant la barbe raſee, la face joyeuſe, & ne portant point de ceinture; Bref, tel qu'vn des Citoyens d'Athenes, veu que par la longueur du temps, il s'eſtoit tout changé. Toxaris l'interrogeant en langue Scythique, N'es-tu pas Anacarſis, luy dit-il, fils de Dauret? Anacarſis ſe prit à pleurer de ioye, voyant qu'il auoit treuué vn homme qui parloit comme luy, & qui ſçauoit ſi bien quel rang il tenoit entre les Scythes. Mais toy, mon hoſte, luy reſpondit-il, à quoy me cognois-tu? Parce que ie ſuis de ton pays, luy repliqua-t'il, & me nomme Toxaris yſſu de ſi bas lieu que tu ne me ſçaurois cognoiſtre. Es-tu, luy dit Anacarſis, ce Toxaris, duquel i'ay ouy dire, que pour le deſir qu'il auoit de voir la Grece, delaiſſant ſa femme & ſes petits enfans en Scythie, s'en eſtoit allé en la ville d'Athenes, où il faiſoit ſa reſidence à preſent, & y viuoit en grande reputation parmy les plus Grands? C'eſt moy-meſme (reſpondit Toxaris) ſi vous auez tant

Ceux qui obligent le public, laiſſent leur memoire eternelle à la poſterité.

Les accidens ineſperez, apportent de l'eſtonnement.

ſoit peu de ſouuenance de moy. Vrayement (dit Anacarſis) tu peux voir icy ton diſciple, & celuy qui eſt imitateur du deſir de voir la Grece, qui t'a fait venir par deçà. Pour ceſte meſme occaſion i'ay quitté mon pays, & ſuis arriué en ces contrees auec mille incommoditez que i'ay ſouffertes le long du chemin. Et de verité ſi ie ne t'euſſe rencontré, i'auois deſià faict deſſein de m'en retourner au vaiſſeau, pour demarer du port auant que le Soleil fuſt couché; ſi grand eſtoit l'ennuy que i'auois de me voir ſi eſtrange en ce pays, & ſans cognoiſſance de perſonne. Mais ie te prie (Toxaris) Au nom d'Acinax & de Zamolxis nos Dieux paternels, de me loger ſeulement iuſques à ce que tu m'ayes monſtré les plus belles ſingularitez d'Athenes; & tout ce qui ſe treuue de plus eſmerueillable en la Grece, ſçauoir tant de belles loix & de grands perſonnages, enſemble leurs mœurs, leurs jeux publics, leur police, & leur vie. Ne permets pas que ie m'en retourne ſans auoir conſideré toutes ces raretez, puis que pour les rechercher, nous auons faict nous deux vn ſi long voyage. Vrayement (dit Toxaris) tu n'as point mauuaiſe grace de me faire vne ſi plaiſante requeſte, & de me parler de t'en retourner, ſans eſtre encore paſſé par les portes. *Mais, ne te ſoucie; ie m'aſſeure que tu ne t'en iras pas comme tu penſes, & que tu treuueras en ceſte ville aſſez d'allechemens & d'amorces pour te retenir.* Tu y ſeras ſi bien reçeu, & traicté auec tant de courtoiſie, que tu ne te ſouuiendras plus ny de ta femme, ny de tes enfans. Au demeurant, afin que ſelon ton deſir tu puiſſes en peu de temps viſiter toute la ville d'Athenes, & voir tout ce que la Grece a de beau, ie te donneray vn fort bon expedient. En ceſte ville ſe tient vn grand perſonnage, qui en eſt natif, mais qui a faict pluſieurs beaux voyages, tant en Aſie qu'en Egypte, & a cõuerſé auec les plus doctes hommes du monde. Tu verras vn bon vieillard aſſez pauure, & veſtu comme vn homme du populaire. Toutesfois il ſe faict aymer & priſer d'vn chacun, pour ſes vertus, & pour ſon rare ſçauoir. De maniere que tous vſent de ſon conſeil, comme d'vne loy en leur police, & ſont tres-cõtens d'enſuiure les preceptes & enſeignemẽs qu'il leur donne. Si tu pouuois acquerir ſon amitié, & ſçauoir vn peu quel hõme c'eſt, tu pẽſerois voir & recognoiſtre en luy toute la Grece. Et ie veux bien que tu ſçaches, que de tous les biens qui ſont en ce pais, ie ne t'en ſçaurois faire vn plus grãd, que de te mettre en la bõne grace de ceſtui-cy. Ie te prie, Toxaris (dit Anacarſis) de me cõduire tout maintenant vers cet homme-là. Mais ie crains

La plus belle conſolation à vn eſtranger, c'eſt de treuuer vne perſonne de cognoiſſance.

Vn homme docte eſt l'ornement de tout vn pays.

qu'il ne ſoit difficile de l'aborder, & qu'il ne tienne pas grãd cõpte du ſoing qu'il te plaiſt auoir de moy. Tout beau (repliqua Toxaris) ie luy feray le plus grãd plaiſir du mõde, de luy faire naiſtre l'occaſion d'obliger vn eſtranger de ſon amitié. Suy moy ſeulemẽt, & tu verras quel honneur il defere aux paſſans, & combien il eſt familier & bonne perſonne. Mais le voicy venir à nous fortuitement. C'eſt celuy-là qui tout penſif s'en va meditant à part ſoy: & ce diſant il ſalua tout auſſi-toſt Solon. Ie viens icy (luy dit-il) pour te faire preſent d'vn homme eſtranger, qui deſire fort d'eſtre honnoré de ton amitié. Il eſt de Scythie, de l'vne des premieres maiſons de mon pays, lequel a quitté ce qu'il y poſſedoit de plus cher, & s'en eſt venu demeurer auec nous, pour voir les plus belles ſingularitez de la Grece. C'eſt pourquoy le meilleur expedient que i'aye ſçeu treuuer pour le contenter, ç'a eſté de te l'amener, afin que par ton moyen il entre en cognoiſſance auec les plus grands perſonnages. Car, ſi ie ne me trompe, Solon, tu mettras le tout en effect, luy feras des amis, & le façonneras aux mœurs de la Grece. Et toy, Anacarſis, comme ie t'ay dit n'agueres, tu peux auoir veu maintenant tout ce que tu deſirois, ayant apperçeu Solon. C'eſt Athenes: c'eſt la Grece meſme: tu n'es plus eſtranger: chacun te recognoiſt; chacun t'ayme & cherit, ſi grand eſt le bonheur qu'on tire de la conuerſation de ce bon vieillard. Tu mettras deſormais en oubly tout ce que tu as delaiſſé en Scythie, pour le frequenter; bref te voilà recompenſé de ton voyage, & paruenu au comble de tes deſirs. Tu vois deuant tes yeux la droicte reigle des Grecs, & le parfaict exemplaire de la Philoſophie Attique. D'où tu peux inferer, combien eſt heureux l'homme qui joüiſt de la conuerſation & de l'amitié de Solon. Ce ne ſeroit iamais faict, ſi ie voulois raconter icy combien Solon fut ioyeux de ce preſent; la reſponſe qu'il fit à Toxaris, & comme Anacarſis & luy veſquirent depuis paiſiblement enſemble. Tandis que l'vn (ſçauoir Solon) enſeignoit & inſtruiſoit Anacarſis aux plus nobles diſciplines; l'entretenoit en l'amitié d'vn chacun, luy donnoit entree aux principaux de la Grece, & taſchoit en toutes façons de le traicter en ce pays auec tout le reſpect & l'honneur à luy poſſible; l'autre au contraire admiroit la ſageſſe de ceſtuy-cy, & ne bougeoit iamais d'auec luy. Auſſi comme l'auoit aſſeuré Toxaris, il apprit en vn moment toutes choſes d'vn ſeul Solon, & fut le bien venu par tout pour l'amour de luy; car Solon le loüoit grandement: & d'ailleurs les Atheniens auoient ceſte façon de

La conuerſatiõ d'vn grãd perſonnage, ſuffit pour nous mettre au monde.

On apprend en vn moment beaucoup de choſes d'vn hõme d'eſprit.

faire, que tout ainſi qu'ils obeyſſoient au Legiſlateur Solon, de meſme cheriſſoient-ils tous ceux qui eſtoient par luy priſez, & les tenoient en qualité de gens de bien. Que ſi nous deuons croire à Theoxene, lequel entr'autres hiſtoires a eſcrit cecy d'Anacarſis, il fut le ſeul d'entre les eſtrangers, lequel on reçeut pour Citoyen d'Athenes. Quant à moy i'eſtime qu'Anacarſis ne s'en retourna iamais en Scythie qu'apres la mort de Solon. Voulez-vous que maintenant ie mette fin à mon conte, afin que ce ne ſoit point vn monſtre ſans teſte. Il eſt temps que vous ſçachiez, Meſſieurs, à quelle occaſion, & Anacarſis, & Toxaris me ſont venus voir en Macedoine depuis la Scythie, & pourquoy i'ay amené d'Athenes le vieil Solon. Vrayement il m'eſt aduenu le meſme qu'à Anacarſis; c'eſt pourquoy ie vous prie, au nom des Graces, de ne prendre en mauuaiſe part ma ſimilitude, par laquelle ie me compare à vne perſonne royale. Car il n'y a point de doute qu'elle eſt eſtrãgere & barbare, & ſi ne ſçauroit-on dire que nous autres Syriens ſoyons en rien moindres que les Scythes : Auſſi ne taſché-je pas de comparer mes actions à vne magnificence royale, ſi ce n'eſt en ce qui touche ce que i'ay dit: C'eſt que lors que i'arriuay premierement en voſtre ville, ie fus troublé tout ſoudain en mon eſprit, apperceuant ſa grandeur & beauté, enſemble le grand nombre de ſes Citoyens, & autres telles magnificences & ſingularitez. Ie fus donc vn fort long temps eſtonné de tout celà, & ne pouuois m'eſmerueiller aſſez de ce que ie voyois; cõme il aduint à ce ieune homme inſulaire, apres qu'il eut apperçeu la maiſon de Menelaüs. Ie me vis eſpris de ie ne ſçay quelle affection, voyant vne ville ſi floriſſante, & comme dit le Poëte, abondante en toutes ſortes de biens, qui ſont requis à vne Cité. Comme ie m'entretenois de ceſte penſee, ie deliberay deſlors à part moy ce qui eſtoit de faire, & concluois deſià de rendre recommandable mon nom par mes harangues, & panegyres: Car à quelles autres Citez me fuſſe-je faict cognoiſtre, ſi i'euſſe paſſé cette-cy qui eſt ſi excellente & ſi noble. Ie cherchois touſiours (afin que ie ne cele rien de la verité) s'il n'y auoit point de perſonnes qui ſurpaſſaſſent les autres en dignité, & leſquelles eſtant accoſtees par quelqu'vn qui miſt par eſcrit l'hiſtoire de leurs faicts, on en peut tirer du ſecours quand il en ſeroit beſoin. Or eſt-il que ie n'en ay pas icy rencontré ſeulement vn, comme fit Anacarſis, qui fut eſtranger tel qu'eſtoit Toxaris; mais pluſieurs, voire vn chacun, par maniere de dire, me reſpondoit non ſeulement meſmes ſyllabes, mais encore ſembla-

Vn rare ſcauoir n'eſt iamais ſans admiration.

bles choſes. O eſtranger, diſoient-ils, il y a en ceſte ville pluſieurs hommes de bien, & fidelles, & poſſible ne rencontrerois-tu pas ailleurs de ſi bonnes gens que ceux-cy. Mais il y en a deux entre-autres les plus excellens & renommez de tous, en nobleſſe, & en dignité, leſquels on pourroit éſgaler à vne dizaine d'Atheniens, tant pour leur grãd ſçauoir, que pour leur rare eloquence. Tout le peuple les fauoriſe, & ce qui ſemble le meilleur en vne Cité, c'eſt leur grande bonté à l'endroict des eſtrangers, outre qu'il y en a pluſieurs qui enuient leur grandeur & authorité. Et de verité, ils ſont ſi courtois & ſi humbles, que tu n'en diras point toy-meſme moins de bien que les autres, quand le loiſir te permettra d'en faire l'eſſay. Ils ſont tous deux d'vne meſme famille, ſçauoir le pere & le fils. L'vn eſt ſemblable en ſes mœurs à Solon, à Pericles, & eſt vn ſecond Ariſtides: L'autre (i'entens parler du fils) reçoit les eſtrangers auec vn accueil ſi fauorable, qu'il n'y a point de doute que ſi tu luy viens à rencontre en quelque endroict, il te menera tout auſſi-toſt en ſa maiſon. Il eſt de haute ſtature, & a le corps fort bien faict. Ie ne fais point mention de ſa grande eloquence, la douceur de laquelle eſt capable de charmer les eſcoutans, & les tenir attachez par l'oreille à chaſque fois qu'il harangue en public. Il en aduint jadis de meſme aux Atheniens, apres qu'ils eurent honnoré de leur amitié le fils de Cliuias, ſi ce n'eſt qu'ils ſe repentirent depuis de l'amour qu'ils auoient porté à Alcibiades. Or ceſtui-cy n'eſt pas ſeulement chery du peuple, mais de plus on luy defere bien tant d'honneur, que de le mettre au rang des hõmes d'authorité. Bref ce perſonnage eſt le ſeul appuy du Public, & tout l'Eſtat en general ſe repoſe ſur luy. Tellement qu'il ne faut pas douter, que ſi le pere & le fils te prennent vne fois en amitié, tu pourras diſpoſer de toute la ville. Si tu veux donc que tes affaires aillent bien, il eſt beſoin que tu les rapportes à ce ſeul but. Ie vous iure, par le Dieu Iupiter, que tels eſtoient les diſcours qu'vn chacun me tenoit, & ſi ie veux bien que vous ſçachiez, que ie n'ay pas encore declaré la moindre partie des loüanges qu'on donnoit à ces deux. C'eſt pourquoy ie n'ay que faire maintenant, ny de bancs, ny d'antennes, comme dit le Ceien. On peut bien tout remüer hardiment, & n'obmettre choſe quelconque qui ne les puiſſe rendre bons amis. Car ſi celà eſtoit, tout iroit bien, la nauigation ſeroit fauorable, la mer calme, & le port prochain.

Les bonnes mœurs animẽt la reputation.

Vn homme de bien ſe fait par tout des amis.

COM-

COMMENT IL FAVT ESCRIRE VNE HISTOIRE, OV, *PRECEPTES POVR LES HISTORIOGRAPHES.*

I'AY ouy dire (cher Philon) que du temps du Roy Liſimachus il ſuruint vne telle maladie entre les Abderites. Le peuple fut premierement trauaillé d'vne fiéure continuë; puis, d'vn flux de ſang qui découloit par le nez, & n'abandonnoit iamais le patient iuſqu'à ce qu'vne grande ſuëur le ſaiſiſſant, elle chaſſoit les accez de fiéure. Durant ceſte maladie, ils ne ceſſoient de reſuer, & d'auoir l'eſprit troublé de quelque mouuement ridicule. Car ils eſtoient preſque tous forcez à ioüer des Tragedies, & prononcer à haute voix de vers iambiques. Entr'autres fables qu'ils repreſentoient, tandis que ceſte freneſie les tenoit, ou ils chantoient [a] l'Andromede d'Euripide, ou ils contre-faiſoient le perſonnage de [b] Perſee. On ne voyoit autre choſe par la ville que ces paſles & maigres Tragediens qui s'eſcrioient à haute voix; *Maladie des Abderites.*

O deſloyal Amour; enfant malicieux,
Et le cruël Tyran des hommes & des Dieux!

& ce qui s'enſuit. Ces reſueries ne les quittoient iamais qu'en Hyuer par la grande vehemence du froid. Or c'eſt mon opinion que le Tragique Archelaüs, le plus grand Poëte de ſon temps, fut en partie cauſe de leur maladie, pour leur auoir repreſenté la fable d'Andromede, durant les plus grandes chaleurs; tellement que pluſieurs d'entr'eux s'en retournerent tous febricitans & malades. Et parce qu'ils s'eſtoient imprimez deſià dans l'entendement Andromede, Perſee, & Meduſe, ces perſonnages leur reuenoient touſiours en fantaiſie, & leur troubloient le cerueau. Si tu veux que ie faſſe vne comparaiſon de cecy à vn ſemblable effect; Ie puis bien dire que ceſte maladie des Abderites a trauaillé pluſieurs grands perſonnages de noſtre temps; Non qu'ils joüaſſent des Tragedies; car en celà ils n'euſſent pas eſté du tout ſi freneſiques, s'eſtudians à prononcer les vers d'autruy qui ne ſont pas

impertinens: Mais depuis que les nouuelles, qui ſont comme expoſees à nos pieds, ont commencé à courir; ſçauoir, de la guerre contre les Barbares; de la iournee d'Armenie; des victoires & trophees gaignez par les ennemis. Il n'y a celuy qui ne vueille maintenant mettre la main à la plume pour ſe meſler d'eſcrire vne hiſtoire. De maniere que nous voyons tous les iours de nouueaux Thucidides, Herodotes, & Xenophons. Ce qui me faict dire que ce prouerbe eſt tres-veritable, *Que la guerre eſt la commune mere de tous, puis qu'elle a tant engendré d'Hiſtoriographes, meſme en vne ſeule contree.* Quand ie conſidere à part moy tout cecy, ie me repreſente auſſi-toſt ce plaiſant compte du Synopean Diogene. Du temps qu'on faiſoit courre le bruict que le Roy Philippes s'approchoit de Corinthe auec ſon armee, tous les Corinthiens eſtonnez commencerent à ſe fortifier: L'vn à deſrouïller ſes armes, l'autre à porter de pierres: l'vn à remparer les murs de la ville, & l'autre à faire des fortifications. Quoy voyant Diogene, & s'apperceuant qu'aucun ne l'employoit à choſe quelconque, il meit ſon manteau en eſcharpe, & empoignant le tonneau qui luy ſeruoit de logis, commença de le rouler du mont de Crauie, ores en haut, & tantoſt en bas. Et comme quelqu'vn de ſes amys luy dict; *Que fais-tu là, Diogene? Ie roule mon tonneau*, luy reſpondit-il, *à la façon des autres, afin que ie ne ſemble eſtre ſeul oiſif parmy tant de gens qui trauaillent.* Sçache, Philon, que pour ne paroiſtre muët en ce temps, où tout le monde fait des comptes & des hiſtoires, & pour ne reſſembler aux valets d'vne Comedie, qui ſe tiennent debout ſur le Theatre ſans dire mot, i'ay bien voulu rouler mon tonneau le plus fort qu'il m'a eſté poſſible, à l'imitation de Diogene. Ie ne me ſuis pas meſlé pourtant, ny d'eſcrire vne hiſtoire, ny de raconter quelques exploicts heroïques & belliqueux. Auſſi ne ſuis-je pas ſi hardy, & il ne faut point que tu te mettes en peine de celà. Car ie ſçay aſſez combien il y auroit de danger, ſi i'entreprenois de rouler parmy les cailloux & rochers raboteux, vn ſi petit tonneau que le mien. Ce n'eſt qu'vn vaiſſeau de terre mal cuitte qui ſe briſeroit à la premiere rencõtre qu'il feroit du moindre caillou, & les briques en voleroient en eſclats. Quel moyen dois-je donc tenir pour m'entremettre hardiment au faict de la guerre, moy qui ſuis ſi loing de la portee des traicts? Tu ſçauras en vn mot ce que ie me ſuis reſolu de faire. Ie veux euiter la fiéure, les vagues, les tempeſtes, l'orage, & tous les ſoucis qui trauaillent celuy qui eſcrit vne hiſtoire; & ie crois que ie ne m'en treuueray pas mal.

La guerre dõne mille langues & mille oreilles aux curieux.

Hiſtoire de Diogene roulant ſon tonneau.

C'eſt autre choſe qu'eſcrire, & dõner des preceptes.

Ce ſera bien aſſez que ie donne quelques petits aduertiſſemens & preceptes aux Hiſtoriens, afin que i'aye part à tout le moins à ce qu'ils diront, ne touchant ſeulement que du bout du doigt l'argile & la matiere de leur ouurage. Ie ſçay que pluſieurs ſe dõnent ceſte vanité, qu'ils n'ont beſoin en cecy d'aduertiſſement, non plus qu'on n'a que faire de preceptes pour apprendre à marcher, à manger, ou à regarder. Ne ſont ils pas bien fols d'eſtimer qu'il ſoit facile & permis à chacun d'eſcrire vne hiſtoire: comme s'il n'eſtoit queſtion que de pouuoir declarer, rapporter, & donner à entendre tout ce qui s'eſt faict & paſſé. Mais tu ſçais bien toy-meſme (cher amy) que ce n'eſt pas vne choſe ſi facile qu'on diroit bien, ny qui puiſſe eſtre ainſi compoſee à la volee. Car de toutes les eſpeces de diſcours, il n'y en a point de plus penible que ceſtuicy, ſi tant eſt (comme dit Thucidide) qu'on vueille baſtir vn heritage qui ſoit de duree. Ie ne doute pas que peu de perſonnes ſeront de mon opinion; & que pluſieurs me tiendront pour vn homme bien difficile, principalement ceux qui ont acheué leur ouurage, & l'hiſtoire deſquels eſt deſià miſe en lumiere. Que ſi tant eſt qu'elle ayt eſté priſee de ceux qui en ont ouy le recit: Ce ſeroit vrayemẽt vne grande folie d'eſperer qu'ils vouluſſent recõmencer de reſcrire ce qu'ils ont vne fois publié, & qui eſt reçeu dans la Court des plus grands Monarques. Toutesfois ce ne ſera pas mal-faict de les aduertir, Que ſi iamais il ſuruenoit vne autre guerre, ou des Celtes contre les Getes, ou des Lydiens contre les Bactriens (car ie ne penſe pas qu'on nous trame de nouuelles menees, puis que tous ces peuples ont eſté par nous ſubjuguez) ce mien traicté leur ſeruira d'aduis pour mieux dreſſer leur ouurage, & l'alligner ſur ceſte reigle ſi elle leur ſemble droicte. Sinon, qu'ils meſurent touſiours leurs eſcrits à la meſme aulne dõt ils ſe ſeruent à preſent; & que le Medecin ne ſe tourmente plus de voir les Abderites, repreſentans de leur bon gré la Tragedie d'Andromede. Or puis qu'il y a deux principaux chefs en ceſte matiere; ſçauoir, d'eſlire certaines choſes, & euiter les autres; Nous dirons premierement qu'eſt-ce que l'Hiſtorien doit fuyr, & dequoy ſe donner garde: Puis, comme obſeruant certaines reigles il ne ſe fouruoyera iamais du droict chemin, ains il atteindra au bout de ſes pretentions. A quoy nous adjouſterons encore; Par quel exorde il faut commençer: En quel ordre toutes choſes s'y doiuent conjoindre & entretenir: quel moyen on doit tenir en chacune; & de ce qui eſt bon à eſtre dit, ou obmis; enſemble des

Il eſt difficile de bien eſcrire vne hiſtoire.

Diuiſion de tout l'Opuſcule.

poincts, où il se faut principalement arrester en les adaptant à propos. Mais auant que nous mettre si auant dans ces matieres, nous traicterons premierement des absurditez que commettent ceux qui font vne histoire, sans y estre autrement experimentez. Ce ne seroit iamais faict de rapporter icy toutes les communes fautes de ceux qui escriuent, tant en paroles & liaisons de mots, qu'en autres tels poincts qu'ils ne sçauent pas rapporter comme il faut. Toutesfois parce que celà ne seruiroit pas beaucoup à nostre subject, ie me contenteray de te faire cognoistre par maniere d'exemple l'erreur que quelques-vns commettent particulierement en l'Histoire, lors qu'ils ne daignent raconter le faict au vray, ains s'amusent à la loüange des Princes & Capitaines; ou bien ils esleuent iusques aux Cieux ceux de leur party, & raualent leurs ennemis le plus bas qu'ils peuuent. Comme s'ils ne sçauoient pas que la loüange & l'Histoire ne sont seulement diuisees d'vne petite Isle; mais qu'il y a vne espaisse muraille entre les deux, & vn * bisdiapason, ainsi que disent les Musiciens. Car c'est la verité que l'Historien, qui ne fait que louër, tasche seulement de complaire à celuy qu'il estime par de petits traicts de mensonge & de flatterie, sans se soucier de tout le reste, pourueu qu'il se puisse acquerir son amitié. Mais la vraye Histoire ne donne point de place au mensonge, & il luy est aussi impossible de souffrir vne faulseté, qu'à l'aspre artere de receuoir tant soit peu de ce que nous beuuons, comme disent les Medecins. D'ailleurs, il semble qu'ils ignorent encore, cõme la Poësie, & les vers, retiennent certaines reigles qui n'ont rien de commun auec l'Histoire. Car toutes choses sont permises au Poëte, comme estant inspiré des Muses, & espris d'vne diuine fureur. Soit qu'il vueille atteler à vn coche des cheuaux volans, soit qu'il en represente d'autres qui courent par dessus les flots, ou sur les espics de bled, personne n'y treuuera que redire, non plus qu'à la fable de leur Iupiter, lors qu'estant lié à vne cheine, il veut tirer en haut, & la terre, & la mer ensemble. Ils n'ont point de peur que ce lien vienne à rompre, & que ces deux elemens se laissans cheoir du haut en bas, ne fracassent toutes choses, & les reduisent en poudre. Que s'ils veulent louër Agamemnon, il n'y a personne qui les puisse empescher de luy donner les yeux & la teste de Iupiter, le corsage de son frere Neptune, & le baudrier de Mars. Bref, il faut que ce fils d'Atree & d'Erope soit composé de tous les Dieux, & il ne suffit point que Iupiter, Neptune, ou Mars animent particulierement sa beauté.

* *C'est à dire de deux fois du plus haut ton iusques au plus bas.*

Le Poëte peut escrire tout ce que bon luy semble, non l'Historien.

Que ſi l'hiſtoire ſe rend ainſi ſuſceptible de la flatterie, que deuiẽt elle autre choſe qu'vne certaine poëſie à pied, qui manque ſeulement d'vn ſtyle haut & graue; & qui fait parade de certaines mõſtres & chimeres denuées de vers? Tellemẽt que celuy-là ne feroit pas vne petite faute, qui ne ſçachant point ſeparer les choſes propres à la Poëſie, d'auec celles qui appartiennẽt à l'Hiſtoire, y voudroit introduire des narrations fabuleuſes, & autres telles matieres deſguiſees. Ce ſeroit ny plus ny moins que ſi quelqu'vn habilloit de pourpre vn gros garçon, & luy donnoit tout l'attirail d'vne courtiſane, luy peignãt le viſage de ceruſe & de fard. Bons Dieux! qu'il le rendroit ridicule & difforme. Ie ne dis pas pourtãt qu'il ne ſoit bon quelquesfois de meſler de loüanges parmy l'Hiſtoire; pourueu que ce ſoit en temps & lieu, & qu'on y procede de telle ſorte, que la lecture n'en ſoit point ennuyeuſe. Bref il faut rapporter le tout à propos, afin que l'intelligence en demeure à ceux qui viendront apres nous, comme nous monſtrerons tantoſt. Quant à ces Hiſtoriẽs qui veulent que l'Hiſtoire ſoit enſemble recreatiue & vtile, tu vois combien ils s'eſlongnent de la verité. Premierement, en ce qu'ils vſent d'vne tres-mauuaiſe diuiſion, & ne conſiderent point que l'Hiſtoire ne tend qu'à vne fin; ſçauoir, à l'vtilité qui prouient de la ſeule verité. Que s'il aduient qu'elle ayt à rencontre quelque traict gaillard & ſubtil, celà ne luy ſert que d'embelliſſement & de grace, tout de meſme que ſi la beauté accõpagnoit la force d'vn Lutteur. Si non, qui peut empeſcher que [c] Nicoſtrate le fils d'Iſidotus ſoit deſcendu d'Hercule, puis qu'il a eſté vaillant, & plus robuſte que l'vn ny l'autre de ſes aduerſaires; encore qu'il fut fort laid de viſage, & que le beau Alcee Mileſien, & mignon de Nicoſtrate le contre-luittaſt? D'où il faut inferer que ſi l'Hiſtoire eſt meſlee de quelque ioyeuſeté dicte ſeulement en paſſant, elle en ſera plus recherchee & aymable. Mais elle ne ſe ſoucie pas beaucoup ni de la grace, ni de toute autre beauté, pourueu qu'elle ait ce qui luy eſt propre & parfaict, ſçauoir, vn diſcours veritable & ſans fard. Il ne ſera pas hors de propos d'adjouſter à cecy, que ces poinctes de loüange, ou ces traicts fabuleux & recreatifs ne chatouillent pas toute ſorte d'Auditeurs. Nous ne parlons pas de la lie du peuple, mais bien de ceux leſquels à la maniere des luges; ou, par le Dieu Iupiter, à la façon des flatteurs, ont touſiours les aureilles ouuertes pour eſcouter, & qui ne laiſſent rien cheoir qu'ils ne releuent. Auſſi ſont-ils plus clairs-voyãs par toutes les parties de leur corps, que n'eſtoit le fabuleux

L'Hiſtorien ne doit pas s'arreſter au lãgage, pour confondre la verité.

Des traicts facetieux & guillards meſlez en l'Hiſtoire.

Les flatteurs ſont comme les Changeurs, ils ne reçoiuẽt rien qui ne ſoit de miſe.

Argus; & flairans ſecrettement tout ce qui ſe paſſe, ils rejettent à l'imitation des Changeurs ce qui leur ſemble faux, & ne reçoiuent que ce qui eſt de miſe & de bon aloy. Tellement qu'vn vray Hiſtorien ne ſe doit point amuſer aux loüanges, & n'auoir eſgard qu'à la verité. Que ſi tenant à meſpris ce mien aduis, tu ne t'eſtudies qu'à dreſſer vne Hiſtoire facetieuſe, & toute farcie de vieux cõtes, y entremeſlant des fables, des loüanges, & telles autres flatteries; tu la rendras bien-toſt ſemblable à Hercule Lydien. N'as-tu iamais veu ce ſeruiteur [d] d'Omphale, veſtu d'vn habit fort eſtrange? ſçauoir, elle eſtant reueſtuë de ſa peau de Lyon, & tenãt en main la maſſuë d'Hercule: Luy d'autre part tout empourpré, & en cotillon, filant la laine, & ſe laiſſant battre à Omphale à coups de patin? Et ce qui le deſguiſoit encore plus, c'eſt que le veſtement n'eſtoit ny propre, ny bien faict à ſon corps. De maniere que ce Dieu n'auoit plus ce courage genereux & guerrier, qui le faiſoit priſer autresfois, ains il eſtoit deuenu tout laſche & poltron. Poſſible ſe pourra-t'il bien faire, que pluſieurs loüeront ces tiens diſcours, mais le petit nõbre de ceux dont tu ne tiens compte s'en mocquera, voyant vn ouurage ſi lourd & mal ordonné.

Ce qui eſt propre eſt beau.

Vrayement tout ce qui eſt propre à vne choſe eſt beau. mais ſi tu le contre-changes à vne autre, il eſt rendu confus & difforme. I'obmets à dire, que les loüanges peuuent bien aggreer à quelqu'vn; ſçauoir, à ceſtui-cy qui les reçoit, mais elles ennuyent à toutes autres perſonnes, principalement ſi elles cõtiennent quelques bourdes exceſſiues, telles que pluſieurs inuentent, quand ils veulent gaigner l'amitié de ceux qu'ils loüent, iuſqu'à ce que leur flatterie eſt renduë manifeſte à chacun. Car ils n'ont pas bien appris encore, comment il y faut aller dextrement pour couurir ceſte affection, ains recitent tout à coup, & peſle-meſle des choſes incroyables, & qui ſont hors de toute apparence; & voilà la cauſe pour laquelle ils ne rencontrent pas ſouuent ce qu'ils cherchent. Au contraire ceux auſquels ils donnent tant de belles loüanges, les abhorrent comme de vrays flagorneurs, & indignes du courage d'vn homme. Ainſi en aduint-il à Ariſtobule, deſcriuant le deuil d'Alexandre, contre le Roy Porus. Car, comme il faiſoit vne particuliere deſcription du lieu où s'eſtoit donné ce combat (eſtimant d'obliger beaucoup le Roy, en luy attribuant fauſſement quelques exploicts magnanimes, contre toute apparence de verité) Alexandre ayant pris le liure, il le ietta au milieu du fleuue Ydaſpis, ſur lequel il nauigeoit pour lors, luy di-

sant; Ont'en deuroit faire autant, Aristobule, qui as ainsi sou-
stenu pour moy le combat d'homme à homme, & occis des trou-
pes d'Elephans à coups de fleches. Alexandre auoit raison de se
plaindre de cestui-cy, aussi-bien que de ce Maistre Masson qui
luy promettoit de tailler & faire vne montaigne de mesme hau-
teur & proportion que le mont e Athos. Mais aussi-tost qu'il re-
cogneut que ce n'estoit qu'vn flatteur & vn charlatan, il ne vou-
lut plus se seruir de luy. Ie demande maintenant quel plaisir peu-
uent prendre ces Historiens à telles loüanges, qui n'ont point
d'autre fondement que celuy de la vanité? C'est ainsi que les hom-
mes laids, & principalement les femmes, s'en vont treuuer les
Peinctres pour se faire farder & vermeillonner le visage. Car elles
sont si folles de croire qu'elles auront de plus beaux traicts, si le
Peinctre y adjouste vn meslange de ceruse & de vermeillon. Tels
sont auiourd'huy plusieurs de ceux qui escriuent, lors que pour le
gain qu'ils esperent de l'Histoire, ils pallient la verité. Aussi quelle
autre opinion peuuent-ils donner d'eux, sinon qu'ils sont des flat-
teurs & des ignorans, qui rendent leur discours suspect & dou-
teux, à cause des comptes extrauaguans & absurdes qu'ils font.
Que si quelqu'vn estime que *la joyeuseté doiue estre meslee par*
toute l'histoire, *ie suis d'aduis que ce soit par le moyen des beaux*
traicts *du langage qui ne s'esgarent en rien de la verité*. Ie rappor-
teray *à ce propos* ce qu'il me souuient auoir ouy dire n'agueres
de quelques Historiens d'Achaïe, & d'Ionie qui descriuoient la
mesme guerre (&, au nom des Graces, ie prie le Lecteur de ne
point mettre en doute ce que ie dis: car i'oserois biẽ dire & iurer,
s'il estoit licite d'inserer vn serment à ce mien escrit, que ce que
i'affirme est tres-veritable.)

I. L'vn de ceux-cy commẽçoit touſiours son Histoire par vne in-
uocation qu'il faisoit aux Muses, afin qu'elles luy fussent fauora-
bles en ses escrits. N'estoit-ce pas vn beau commencement & fort
conuenable au sujet? Puis, estant entré vn peu plus auant dans la
matiere, il comparoit nostre Capitaine à Achille, & le Roy de
Perse à Therſite, sans s'aduiser qu'il se fust bien plus acquis d'hon-
neur de dire qu'il auoit occis vn Hector plustost qu'vn Therſite,
comme si vn bon soldat prenoit la fuitte, & qu'vn autre plus vail-
lant le poursuiuit. En outre, il amenoit touſiours quelque loüange
pour soy-mesme, & vouloit estre estimé digne d'escrire les ex-
ploicts heroïques & genereux. Il loüoit aussi son pays de Milete,
adjoustant qu'il faisoit mieux en celà que non pas Homere, qui

La loüange est vne fumee qui se dissipe bien-toſt.

L'Historien doit auoir esgard à la bien-seance.

n'auoit faict aucune mention de ſa patrie. Bref ſur la fin de ſon diſcours il proteſtoit de louër à iamais noſtre party; & de veincre luy ſeul les Barbares. Là deſſus il recommençoit ſon hiſtoire, diſcourant ſur les principaux motifs des troubles de ſon temps; ce qui fut cauſe que ce meſchant Ouologeſus fut le fuſil & le boute-feu de la guerre.

II. Quant à l'autre qui ſe peut dire le ſinge de Thucidide, tiré au vif ſur ſon vray patron, & premier modelle, il commençoit de meſme ſorte que luy par ſon propre nom. C'eſtoit le plus plaiſant exorde du monde, & qui reſpiroit entierement vne haleine Attique. Voicy, dit-il, Creperius Calpurnien Pompejo-politain, qui deſcrit la guerre des Parthes & des Romains, & les batailles qu'ils ont eües enſemble, puis cõmence incontinent par les eſcarmouches. Veux-tu que ie te die encore comme il harangua en Armenie, ſe diſant l'Orateur de Corcyre? ou quelle peſte il enuoya contre ceux de Niſibe, pour n'auoir voulu ſuiure le party des Romains, ayant emprunté tout celà du meſme Thucidide, excepté le Pelaſgique & les longues murailles, dans l'enclos deſquelles eſtoient enfermez pour lors les peſtiferez. Quant au reſte il commence par les Ethiopiens meſme. Il deſcend auſſi en vne grande Prouince du Roy d'Egypte, puis y ſejourne quelque temps, & diſcourt vrayement aſſez bien.

Les diſcours facetieux troublent l'ordre des ſerieuſes deſcriptions.

Moy donc le laiſſant là enſeuelir les miſerables Atheniens en Niſibe ie m'en retourneray par deçà; ſçachant bien tout ce qu'il pourroit dire apres mon depart. L'on peut faire les meſmes reproches à Thucidide, & dire de luy, qu'il s'eſt trompé grandemẽt, en ce qu'il a nõmé pluſieurs ſortes d'armes & d'inſtrumens de guerre par les noms que leur attribuent les Romains, comme quand il appelle comme eux vn pont, vn foſſé, & autres telles choſes. Ie te laiſſe à penſer maintenant, ſi ne voilà point de termes dignes d'vn Hiſtorien, & s'il n'eſt pas bien ſeant à vn Thucidide, de farcir & entremeſler des noms Italiens parmy les Attiques, comme quelque pourpre pour leur donner dauantage d'eſclat & de luſtre.

III. Quelqu'autre du nombre de ceux-cy, voulant deſcrire ce qui s'eſt paſſé en ſon temps, a fait vn conte tout nud & rampant contre terre, ny plus ny moins que ſi quelque ſoldat, ou vn manouurier & viuandier ſuiuant le camp, auoit cotté tout ce qui ſe ſeroit paſſé de iour à autre. Toutesfois il eſt veritable que ce braue Hiſtorien eſt vn peu plus modeſte, comme celuy qui faict ſoudain paroiſtre quel il eſt, & qui a bien voulu s'en rapporter de ce qu'il

Contre ceux qui ont vn ſtyle bas & rampant.

qu'il eſcrit à vn autre qui euſt plus de grace, & qui ſçeuſt mieux manier vne Hiſtoire que luy. Ie ne le reprens que d'vne ſeule choſe, c'eſt qu'il a intitulé ſes liures plus tragiquement qu'il ne conuenoit au diſcours, ſçauoir; *Les Hiſtoires Parthiques de Belle-face, Medecin des gens-d'armes de la ſixieſme legion*; adiouſtant le nombre au deſſous de chaque liure. Mais, par le Dieu Iupiter, il auoit bien fait encore vn plus froid commencement; argumentant ainſi. Que c'eſtoit le propre du Medecin d'eſcrire vne Hiſtoire, ſi Eſculape eſtoit fils d'Apollon, & Apollon conducteur des Muſes & Prince de toutes ſciences. Peu de temps apres ayant commencé d'eſcrire en langue Ionique, il ſe remit à la commune maniere de parler des Medecins, diſant, *Iatrÿ* pour *Iatriki*, c'eſt à dire la Medecine; *Piri* pour *Pira*, c. experience; *Ocoſo* pour *Opoſa*, c. tant qu'il y en a, & *Nonſos* pour *Noſos*, c. Maladie. Quant au reſte de ſon diſcours il eſtoit auſſi populaire & commun, comme les parolles que tiennent les manouuriers par les marchez & carrefours.

IIII. Ie parlerois volontiers d'vn grand perſonnage, duquel neantmoins ie celeray le nom, me contentant de rapporter icy ce qu'il a eſcrit n'agueres à Corinthe, qui ſurpaſſe toute croyance. C'eſt, que tout au commencement du Proëme il diſpute auec les Lecteurs, & veut preuuer vne maxime fort raiſonnable, ſçauoir, qu'il n'appartient qu'au ſeul ſage d'eſcrire vne Hiſtoire. A quoy il adiouſte vn ſecond ſyllogiſme, puis vn autre encore, & bref il argumente par toutes les figures. Son exorde eſt plain de flatteries, & de loüanges ennuyeuſes & ridicules, toutesfois ſubtiles, & qui reduiſent le tout en Epilogue. Ce qu'il dit encore en ſon Proëme me ſemble fort inepte & indigne d'vn Philoſophe, ayant la barbe ſi longue que luy; ſçauoir, que noſtre Prince auoit cela de particulier ſur tous les autres Roys, Que les Philoſophes meſmes daignoient bien coucher ſes exploicts par eſcrit; parolles qu'il falloit pluſtoſt penſer que dire. *Contre les Hiſtoriens flatteurs.*

V. Il ne faut pas oublier auſſi celuy qui commence de ceſte façon. Ie veux parler des Romains & des Perſes. Et peu apres. Car il eſtoit neceſſaire que les Perſes n'euſſent pas du meilleur. Puis derechef. Il y euſt vn Oſroës, que les Grecs appellent Oxeroës, & pluſieurs autres tels comptes. Tu vois donc bien comment cet homme eſtoit ſemblable à l'autre; en ce que celuy-là contre-faiſoit fort bien Thucydide, & ceſtuy-cy Herodote. *Contre ceux qui bronchent au commencement de leur exorde.*

VI. Vn autre fort priſé pour ſon bien-dire, & auſſi eloquent que Thucidide, ou (ſi ie ne me trompe) vn peu plus excellent que luy

a faict vne deſcription de toutes les Citez, plaines, montagnes & fleuues, fort exactement ce luy ſembloit. Mais, plaiſe aux Dieux qu'Hercule chaſſe-mal puiſſe tourner cela ſur la teſte des ennemis. Car, à dire la verité, ſes diſcours ſont plus froids que les neiges du mont Caſpie, ou que la glace de la Gaule Celtique. Il faict vn volume entier lors qu'il deſcrit le bouclier de l'Empereur, où il met vne Gorgone releuee en boſſe au milieu, ayant les yeux meſlez de bleu, de blanc, & de noir; ſon baudrier ſemblable à l'arc en Ciel; & des Dragons tortillez enſemble qui luy pendent pour cheuelure. Pour ce qui eſt d'Ouologeſus, ou bien du frein de ſon cheual, ô Hercule! combien en auoit-il fait de vers; Puis, quelle eſtoit la perruque d'Oſroës flottant ſur le fleuue Tygris; & la cauerne où il ſe ſauua, toute couuerte de myrthe, de laurier, & de lierre qui croiſſoient enſemble en vn meſme endroict, ſi touffus & eſpais, qu'ils ombrageoient tout le lieu d'alentour. Conſidere vn peu s'il eſt beſoin d'aller faire tous ces comptes en vne Hiſtoire, & ſi l'on ne peut pas bien ſçauoir ce qui s'eſt paſſé, ſans y adjouſter ces deſcriptions ridicules. Neantmoins à faute de pouuoir bien diſcerner ce qui eſt profitable, ou par ignorance de ce qui ſe doit pluſtoſt dire, ils s'eſgarent en la deſcription de ces lieux & cauernes. Et toutes les fois qu'il eſt queſtion de parler de quelques actions magnanimes, ils me ſemblent tels qu'vn ſeruiteur qui ſe void depuis peu deuenu riche par les ſucceſſions que ſon Maiſtre luy a delaiſſees: Il eſt tout nouueau du commencement, & ne ſçait ny comme il faut veſtir vne robbe, ny de quelle façon il faut faire aller la cuiſine, & prendre ſa refection, ſelon que ſa qualité le requiert. Tellement que ne treuuant point de gouſt aux volailles, ſangliers, & leuraux, il s'emplira iuſques à la gorge de quelque ſauſſe groſſiere, ou d'vn broüet qui n'aura point de ſaueur. Ce meſme Hiſtorien dont ie parle a encore deſcrit des playes du tout incroyables, & des genres de mort fort eſtranges; comme quand il dit, Qu'vn certain mourut ſoudainement d'vne bleſſure qu'il reçeut au gros doigt du pied: & qu'au ſeul cry de Priſcus Mareſchal de camp ſept ou huict des ennemis cheurent ſur la place tous roides morts. Dauantage, il faict les plus grãdes abſurditez du monde quand il deſcrit le nombre des morts, & en dit des choſes totalement contraires aux memoires que les Capitaines en ont laiſſé. Car il affirme qu'aupres d'Europe, ville de Syrie, moururẽt trois cents ſept mille deux cents & ſix ennemis, & qu'il n'y eut que neuf Romains de morts, & neuf de

Vn diſcours ne peut pas beaucoup aggreer s'il n'eſt releué.

Comparaiſon propre.

Qui veut qu'on croye le menſonge, il faut qu'il le rende vray-ſemblable.

bleſſez. Ces parolles ſont ſi ridicules, qu'il n'y a celuy de ſain iugement qui les puiſſe ſupporter. Ie diray bien dauantage; c'eſt qu'il affecte tellement le langage Athenien, & eſt ſi curieux de parler nettement, qu'il prononce & eſcrit ſouuent les mots Romains en Grec; comme quand il dict, *Cronos* pour *Saturnus*; *Phrontis* pour *Frontonis*; *Titanus* au lieu de *Titianus*, & ainſi des autres. Il eſcrit en outre, que tous ceux qui ont parlé de la mort de Seuerian, ſe ſont trompez lourdement, penſans qu'il ait eſté occis d'vn glaiue; au contraire de ſon opinion, qui eſt, qu'il ſe laiſſa mourir de faim volontairement, eſtimant ce genre de ſupplice le moindre de tous: Mais il ne conſidere pas qu'il endura, comme ie penſe, trois iours entiers, & que ceux qui meurent de faim languiſſent bien quelquesfois iuſques au ſeptieſme. A quoy il adjouſte qu'Oſroës attendit expres l'heure que Seuerian deût mourir de faim, & que ce fut la cauſe, pour laquelle il ne le fit point marcher en bataille auant le ſeptieſme iour.

Des mots Poëtiques meſlez en l'Hiſtoire.

VII. Mais en quel rang mettrons nous (bon Philon) ceux qui vſent des mots Poëtiques en l'Hiſtoire, comme ces diſcoureurs qui diſent; Que les canons foudroyoient, & que les murs éclattoient, adjouſtans ces mots, pour embellir vne partie de ceſte belle Hiſtoire. *Edeſſe eſtoit pleine du cliquetis des armes*, & l'air retentiſſoit tout en cris: Et derechef, le Colonel eſtoit en doute, par quel moyen il pourroit franchir les murailles. Ils ne ſe contentent pas d'vſer de ces metaphores extrauaguantes: mais de plus ils y adjouſtent des mots ruſtiques & populaires, comme quand ils diſent: Le Maiſtre de camp eſcriuit au Seigneur, & les gens-d'armes achepterent leurs neceſſitez. Et en d'autres endroicts: Apres que les ſoldats furent lauez, ils s'en allerent treuuer leurs Capitaines. I'obmets vne infinité d'autres telles bagatelles qu'ils entremeſlent en leurs diſcours: Tellement qu'ils ſont comparables à vn joüeur de Tragedies, lequel marche ſur l'vn des bouts du pied, auec vne haute & grande pantoufle, & ſur l'autre auec vn petit patin ſeulement.

Des Proëmes vicieux.

VIII. Il s'en treuue encore quelques-vns, qui ont compoſé des Proëmes ſi longs & tragiques; qu'à les ouyr on diroit, que c'eſt quelque choſe d'admirable, & de grand. Mais lors qu'on y penſe le moins, ils donnent du nez contre terre, & retranchent le corps de ceſte hiſtoire ſi court, qu'à le voir on diroit que ce n'eſt qu'vn Pigmee, tel que tu peux autresfois auoir veu Cupidon, ioüant le perſonnage du grand Hercule, ou repreſentant vn Titan: D'où

s'enſuit que ceux qui les entendent, commencent ſoudain à s'eſcrier, Que la montagne veut enfanter. Auſſi n'eſt-ce pas la raiſon, ains il faut que toutes choſes ſoient conſonantes, & de meſme couleur; ſçauoir, que l'equipage du corps correſponde à celuy de la teſte: Comme par exemple, que l'armet ne ſoit point d'or, & le corſelet faict à pieces rapportees de quelques vieux haillons ou de peaux pourries. Il ſeroit beau voir que le bouclier fuſt d'vne riche matiere, & les grauieres d'eſcailles d'huiſtres? Tu peux voir neantmoins pluſieurs de ces Hiſtoriographes, qui mettent le chef du Coloſſe de Rhodes ſur le corps d'vn nain faict à plaiſir. Il y en a pluſieurs autres encore, qui produiſent des corps ſans teſtes & ſans proëmes, & s'enfoncent ſi auant dans la matiere qu'ils n'en peuuent ſortir, voulans imiter Xenophon, qui a commencé de la ſorte. *Darius & Paryſatis eurent deux fils*, ou quelques autres anciẽs: Cõme s'ils ne ſçauoient pas que les Proëmes ne laiſſent point ſouuent d'eſtre preſuppoſez, bien qu'ils ſoient la plus-part du temps occultes & cachez à pluſieurs, comme nous monſtrerons ailleurs. Pour moy i'aduoüe que toutes les fautes qui ſe commettent, & au langage, & en la diſpoſition ſont aucunement tollerables. Mais de mentir en la deſcription des lieux, & non ſeulement de quelques lieuës, ains des iournees entieres, ô que celà me ſemble ridicule & abſurde!

Vne fiction abſurde ne peut eſtre que ridicule.

IX. Vn autre d'entr'eux a recueilly ſes memoires auec vne eſtrange nonchalance & pareſſe, à faute d'auoir conſulté quelque Syrien, ou, comme l'on dit d'ordinaire, ouy les fables des Epicuriens ſur ceſte matiere. Tellement que s'il veut faire mention d'Europe il en parle ainſi. Europe, dit-il, eſt ſcituee en la Meſopotamie, & diſtante du fleuue Euphrate d'enuiron deux iournees. Les Edeſſeens furent les premiers qui la tranſporterent. C'euſt eſté peu de choſe encore ſi ce braue Hiſtorien ſe fut contenté de parler ainſi, ſans tranſporter ainſi mon pays de Samoſate, enſemble ſes murailles & ſon chaſteau en Meſopotamie: Car il eſt bien ſi ſot de dire, qu'il eſt enuironné de deux fleuues, vn de chaſque coſté, & auſſi pres, comme ſi leurs ondes en euſſent battu les murs. Ce ſeroit encore vne choſe bien ridicule, Philon, ſi ie voulois maintenant baſtir vne deffenſe pour moy, & monſtrer que ie ne ſuis ny de Parthe, ny de Meſopotamie, prouinces deſquelles ce braue eſcriuain me dit eſtre iſſu. C'eſt auſſi luy-meſme qui affirme de Seuerian vne choſe fort croyable, proteſtant d'auoir ouy dire le tout à quelqu'vn de ceux qui pour lors s'eſchapperent de

Il faut qu'vn Hiſtorien n'eſcriue rien qu'vne choſe certaine.

la meslee. Il ne vouloit, dit-il, ny mourir de glaiue, ny boire du poiſon, ny eſtre pendu, ny eſtranglé, ains il inuenta vne eſpece de mort du tout eſtrange, & tragique. Il auoit quelques grãdes coupes du plus beau cryſtal: & apres qu'il eut arreſté de ſe faire mourir, du dueil qu'il eut d'auoir rompu celle qu'il priſoit le plus, il voulut auſſi ſe ſeruir de l'vne des pieces du verre meſme pour faire le meurtre, reſolu de ſe couper la gorge auec vn tel inſtrument. Voilà comme de ceſte façon, il ne perit, ny par le glaiue, ny par vne autre eſpece d'arme: mais pluſtoſt il finit ſes iours d'vne mort courageuſe & virile. Et parce que Thucidide a faict quelque Epitaphe en faueur de ceux qui moururent les premiers, en la guerre dont il parle, ceſtuy-cy a penſé qu'il en falloit faire autant pour Seuerian. Car à dire le vray, ils ont tous ie ne ſçay quelle contention contre Thucidide, lequel neantmoins n'a iamais eſté cauſe des maux qui ſont aduenus en l'Armenie, mais pluſtoſt ceux cy. Apres qu'on euſt faict la pompe funebre de Seuerian, ce meſme Hiſtorien introduict vn certain Centeniet nommé Afranius, imitateur de Pericles, lequel faict vn diſcours funebre ou panegyre ſur le tombeau du deffunct. Et ie vous iure, par les Graces, qu'auſſi-toſt que i'ouys ce diſcours, les larmes me vindrent aux yeux, pluſtoſt à force de rire que de pleurer. L'action qui me ſembla la plus ridicule, ce fut lors que ce diſcoureur Afranius ne ceſſant de pleurer, & de s'eſcrier ſur la fin de ſon diſcours, vint à faire mention des ſomptueux repas, & des beuuettes du tẽps paſſé: Que ſi ſon diſcours fut lamentable, la cataſtrophe le fut bien encore dauantage, lors qu'ayant deſgaiſné ſon eſpee d'vn grand courage, en preſence de tous les aſſiſtans, il ſe laiſſa cheoir ſur la poincte d'icelle aupres du tombeau. Et pour moy i'eſtime qu'il ne ſe repentoit pas de mourir apres auoir dit tant de belles paroles, & qui ne reſpiroiẽt que le dueil. On tient encore que tous ceux qui eſtoiẽt là preſens s'en eſmerueillerent, & louërent grandement ceſte action d'Afranius. Quant à moy, qui ne cognoiſſois que trop bien les autres menees du perſonnage, ie ne me formaliſois pas ſeulemẽt de ce qu'il s'eſtoit ſouuenu des marmites & gras morceaux, ou des larmes qu'il auoit iadis reſpãduës. Mais ie le reprenois principalemẽt de s'eſtre laiſſé mourir, auant qu'auoir coupé la gorge à l'eſcriuain premier qu'à ſoy-meſme. Ie pourrois bien t'en raconter pluſieurs autres, cher Philon, qui ſont tous ſemblables à ceux-cy. Mais ie me contenteray de paſſer à l'autre partie de mon diſcours, apres t'auoir dit par quel moyen on peut mieux & plus exactement eſcrire vne Hiſtoire.

Le deſeſpoir fournit d'inſtrumens à la mort.

Contre ceux qui descriuent auec plus de curiosité les choses petites que les grandes.

X. Il y en a quelques-vns, qui laissans en arriere les choses plus remarquables & plus dignes de memoire s'en acquittent à la legere, & passent seulement par dessus. Et tout au contraire ils exposent amplement les plus petites, & s'y arrestent fort long tẽps, tant par ie ne sçay quelle indiscretion, que par vne ignorance de ce qui doit estre dit ou obmis: ny plus ny moins que si quelqu'vn ne racontoit point toute la grace & beauté de Iupiter Olympien à quelque ignorant; ains s'arrestoit tant seulement à admirer la hauteur de son throsne, & l'esgale proportion de sa base, discourant du tout auec autant de curiosité que de soin.

Des discoureurs, & compteurs de fornettes.

XI. Il me souuient d'en auoir ouy autresfois vn, lequel ne passoit pas sept vers entiers à discourir de la bataille qui se donna pres d'Europe: Mais qui auoit cõsommé plus * de vingt mesures d'eau ou d'auantage encor en vne froide narration, & qui ne pouuoit seruir de rien: Car il discouroit en public; comme vn certain Chevalier More, nõmé Maurisacas, courant par les montagnes tout alteré de soif, rencontra quelques Syriens sauuages qui appreſtoient à disner, lesquels eurent peur de luy du commencement: mais depuis ayans appris qu'il estoit l'vn de leurs amis, ils le receurent & festoyerent; adjoustant que quelqu'vn des leurs auoit autresfois voyagé fortuitement en la Moree, prouince, où son frere menoit guerre pour lors. Tous ces discours qu'il remplit de vieux comptes & de longues fables, sont suiuis de plusieurs bagatelles, comme quand il dit, de quelle façon il alla à la chasse lors de son sejour en Numidie, & comment il veid paistre plusieurs Elephãs en vne troupe; outre qu'il encourut vn grand hazard d'estre deuoré par vn Lyon, apres auoir achepté vne quantité de grands poissons à [f] Cesaree. Voilà comme ce braue Historien delaissant tant d'escarmouches autour d'Europe, tant de belles rencontres, tant de capitulations necessaires, & bref tant de sentinelles, s'arreste iusques sur le tard à regarder Machion le Syrien, acheptant de gros scares à Cesaree. Que s'il n'eust esté surpris de la nuict, possible s'en fut-il allé soupper auec luy, quand les scares eussent esté appreſtez. Vrayemẽt s'il n'eust point faict ce meslange en son Histoire, nous n'eussions pas esté sçauans en beaucoup de choses; & ç'eust esté vne perte sãs doute incomparable pour les Romains, si ce More Maurisacas, tout alteré qu'il estoit, n'eust treuué dequoy boire, & s'en fut retourné au camp sans repaistre. Mais cõbien obmets-je de choses, beaucoup plus neceſſaires? comme de la Meneſtriere qui vint à eux du prochain village, & des preſens

** C'estoit vne allusion aux horloges d'eau desquelles on se seruoit iadis.*

Ceux qui font mestier de voyager en comptent tousiours plus qu'il n'y en a.

qu'ils se firent l'vn à l'autre, le More dõnant vne lance à Malchion, & luy à Maurisacas vne chaisne. Bref ie laisse plusieurs autres effects, qui sont comme les chefs & sommaires de ce qui se passa en ceste bataille d Europe. Tellement que quelqu'vn pourroit bien dire fort à propos, que ces escriuains ne regardent pas la rose, mais qu'ils contemplent auec vn grand soin les espines qui sont tout à l'entour de la racine.

Contre ceux qui font les Geographies sans auoir iamais voyagé.

Encore y en a t'il vn autre fort ridicule, Philon, lequel n'ayant iamais mis le pied hors de Corynthe, ny voyagé iusques aux Cenchrees, (tant s'en faut qu'il ait iamais veu l'Assyrie, & l'Armenie) commence neantmoins son discours en ces termes, si i'ay bonne memoire. Les aureilles sont moins dignes de foy que les yeux; ce qui est cause que i'escris seulement ce que i'ay veu, non pas ce que i'ay ouy. Il auoit recherché toutes choses auec tant de diligence, qu'il disoit que les dragons de Parthe estoient fort grands, & engendrez en la Perside, vn peu plus auant que l'Iberie, & que ceux du pays les ayant premierement attachez & pendus à des picques les esleuent en haut, pour faire peur à ceux qui viennent de loing: Mais qu'au milieu du combat, & lors qu'on entre dans la meslee, les ayans laschez & desliez, *ils les iettent à trauers les ennemis, & que par ce moyen plusieurs des nostres ont esté deuorez, & quelques-vns estranglez entre leurs griffes.* Il confirme tout cela par ce qu'*il en a veu luy* mesme, disant y auoir esté en propre personne & hors de tous dangers, car il regardoit du haut d'vn arbre. Et vrayement il fit fort bien de ne s'approcher point de si pres de ces bestes brutes, car nous n'auons pas maintenãt vn si bon escriuain, & qui a fait d'vne lieuë loing tant de belles vaillances en ceste guerre. Aussi dit-on qu'il encourut plusieurs hazards, & fut blessé à la iambe le long du chemin entre Lerne & Crauie. Voilà le recit qu'il faisoit aux Atheniens, lesquels estoient tous attachez à ses discours, par ce qu'ils sçauoient trop bien qu'il n'auoit iamais veu la guerre, non pas mesme en peinture contre vne muraille; veu qu'il ne cognoissoit ny les instruments militaires, ny les noms & quartiers des bandes & compagnies. Que s'il en vouloit parler quelquesfois, au lieu de faire mention des aisles, il produisoit vn esquadron de gens de pied tout de trauers & tortu, & appelloit marcher de corne, ce qu'on dit aller de front.

Pour parler pertinemment d'vne bataille, il faut s'y estre treuué.

Des tiltres malfaicts & trop longs.

XIII. Vn autre fort plaisant à la verité, a compris en moins de cinq cents lignes d'escriture, tout ce qui s'est faict & passé depuis vn bout iusqu'à l'autre en Armenie, en Syrie, & en Mesopotamie,

y adjouſtant ce qui aduint aupres de Tygris, & entre les Medes, qui ſuffiſoit, diſoit-il, pour ſe vanter d'auoir compoſé vne Hiſtoire. Or peu s'en falloit, que l'inſcription, ou le tiltre, ne fuſt plus long que le liure meſme, ſelon l'Hiſtoire d'Antiochian, qui pour lors fut vaincueur aux ſacrez tournois d'Apollon, (car il auoit autresfois gaigné le prix de la courſe, entre des ieunes enfans) traictant des choſes que les Romains ont faictes de noſtre temps en Armenie, en Meſopotamie, & en Mede.

Contre ceux qui ſe meſlent d'eſcrire les choſes futures en l'Hiſtoire.

XIIII. I'ay encore ouy faire le recit d'vn certain, qui auoit couché par eſcrit en ſon Hiſtoire les choſes futures; ſçauoir, l'empriſonnement d'Ouologeſus; l'aſſaſſin faict en la perſonne d'Oſroës; comment il fut expoſé aux lyons, & finalement le triomphe que nous auons tant de fois deſiré. S'eſtant comporté long temps de la ſorte, dit-il, à la façon de quelque Prophete, comme il eſtoit preſt de donner les derniers traicts de plume, il baſtit en Meſopotamie vne ville la plus grande des grandes, & la plus belle des belles. Et pour moy ie penſe qu'il eſt encore en doute s'il la doit appeller *Victorienne*, pour la victoire obtenuë, ou bien Pacifique, en memoire de la Paix. Tellement que ceſte belle Cité demeure ſans aucun nom, bien qu'elle ſoit deſià toute peuplee de pluſieurs bagatelles & vanitez Hiſtoriques. Il promet encore d'eſcrire tout ce qui doit arriuer cy apres aux Indes, & de donner vn quadran, ou bouſſole à ceux qui nauigent ſur mer. Voylà comme le Proëme entier de ſon Hiſtoire Indienne, & le troiſieſme tome de ſes eſcrits, ne faict point d'autre recit, ſinon que les Mores en fort petit nombre auec Caſſius, ont tous trauerſé le fleuue Indien. Bref, tout ce que nous attendons de ce braue Hiſtorien, c'eſt qu'il nous faſſe part des nouuelles qui ſe paſſeront en ce pays-là; & comme les ſoldats ſouſtiendront les courſes & rauages des Elephans depuis Muſuris, ou de la contree des Oxidraces. La grande ignorance de ces Hiſtoriens leur fait dire ces contes & pluſieurs autres, ſans regarder à ce qui eſt digne d'eſtre veu, ou s'ils le voyent, ſans auoir l'eſprit de l'expliquer comme il faut. Auſſi eſt-ce la verité qu'ils penſent & practiquent par effet tout ce qui leur vient à la bouche. Dauantage, le grand nombre des liures qu'ils ont faicts les enfle d'orgueil; & rien ne les rend ſi ſuperbes que les inſcriptions & tiltres d'iceux. L'vn affectant ſon langage; I'eſcris la guerre Parthide, dira-t'il à l'imitation de l'Atthide. L'autre vn peu plus ciuil; I'ay leu les Partoniciques d'vn Demetrius Sagalaſſain, adjouſtera-t'il. Non que ie vueille pourtant me mocquer de ſi

Rien de ſuperflu ne doit eſtre admis en l'Hiſtoire.

Ces tiltres des liures ſont odieux qui promettent plus qu'ils ne tiennent.

de ſi belles Hiſtoires; mais ce que i'en dis n'eſt ſeulement qu'à intention de proffiter au public. Quiconque taſchera d'euiter les fautes que i'ay cy-deuant alleguees, il aura ſans doute atteint à la meilleure partie de l'Hiſtoire, & il ne pourra faillir à l'aduenir que bien difficilement; ſi tant eſt que ceſte maxime des Logiciens ſoit veritable; Que l'vne de deux choſes immediatement contraires eſtant eſleuée, l'autre eſt neceſſairement abaiſſee. Tu nous as fort bien nettoyé la place, dira quelqu'vn, & ballié toutes les ronces & les eſpines. Il n'y a rien plus de raboteux; tout eſt applany. Que reſte-t'il maintenant, ſinon que tu baſtiſſes quelque edifice ſur les preceptes que ie t'ay donnez, & faſſes paroiſtre que tu n'es pas ſeulemẽt expert à demolir les ouurages d'autruy, mais que tu peux inuenter quelque choſe de toy-meſme, où perſonne ne treuue que redire, quand ce ſeroit le Dieu Momus.

Seconde partie de ceſte opuſcule.

Deux choſes ſont requiſes en vn Hiſtorien.

Ie dis donc que celuy qui deſire s'acquerir la perfection de bien eſcrire vne Hiſtoire, doit auoir ces deux choſes communes, & familieres, ſçauoir vne vraye inclination aux affaires politiques, & vne promptitude de paroles. L'vn eſt vn don de nature, & la doctrine n'y ſert de rien pour l'apprendre. Mais quant à l'autre, qui eſt le bien dire, il ne s'acquiert que par vn long exercice & labeur, ſuiuant les enſeignemẽts des anciens: Et parce que c'eſt vne choſe qui eſt par deſſus cet art, elle n'a que faire de mon conſeil: car en ce mien traicté, ie ne promets pas de rendre bien entendus & experts aux affaires politiques, ceux auſquels la nature a deſnié ce don. Auſſi tiens-je que cet homme ſeroit grandement à priſer & n'auroit point de pareil, qui pourroit transformer ou reueſtir, s'il faut ainſi dire, vn eſprit de quelque nouuelle habitude, cõme qui tranſmüeroit le plomb en or, ou l'eſtaing en argent, ou bien qui d'vn [b] Conon, en feroit vn * Titormus, ou d'vn Leotrofis, vn Milon. Mais l'vtilité des preceptes de cet art ne conſiſte pas à nous fournir ce qui nous eſt acquis deſià, ains à nous donner moyen d'en vſer comme il faut. De meſme façon que ſi Iccus, Erodiſe, Teon, ou quelqu'autre Maiſtre Lutteur te promettoit, que prenant Perdiccas en charge, (pourueu que ce fut celuy qui deuint tout tranſi de l'amour qu'il portoit à ſa maraſtre, & non pas Antiochus fils de Seleucus, amoureux de Stratonice) il le rendroit victorieux aux Olympies, & auſſi ſouple à la lutte, que le courrier Theogene, ou Polydamas le brun. Non que ceux-cy fuſſent redeuables à la nature de ce don de force; mais parce qu'il pourroient ſuppleer à ce defaut par les preceptes de l'art qu'on

** Titormus & Milon eſtoient gros & en bon poinct, les autres maigres & deſcharnez.*

leur donneroit, par le moyen desquels ils seroient rendus susceptibles de l'habitude de bien lutter. Ie prie les Dieux qu'il n'aduienne iamais que ie me vante de ceste entreprise, ou d'auoir inuenté quelque expedient pour vne chose si difficile, & si grande: Car nous ne disons pas que tout homme soit capable d'estre Historien, & ne promettons point de le faire deuenir tel: Mais nostre dessein, c'est de mettre dans le droict chemin celuy que la nature a desià doüé d'vn bel esprit, & qui a la langue à commandement. Il ne faut pas pourtant inferer, que le meilleur entendement n'ait besoin de doctrine & d'art, en matiere des choses qu'il ne sçait point, veu qu'il est euident que s'il pouuoit jouër de la harpe, sans qu'aucun luy monstraſt, il luy seroit encore facile de manier tout autre instrument. Mais c'est vne maxime infaillible qu'il sera touſiours ignorant, s'il n'est instruict & enseigné par vn Maistre: Au cõtraire si on luy en donne des preceptes, il cõprendra tout aussi-tost ce qu'on luy aura monstré. Pour former vn homme parfaict en l'Histoire, il est necessaire qu'il sçache les affaires d'Estat, l'art de bien dire, & le maniement des choses qui luy seront mises en main. Il faut encore qu'il ayt vne ame belliqueuse, & neantmoins ioincte à l'experience de la guerre: Cõme, par le Dieu Iupiter, qu'il ayt autresfois hanté les armes, & veu les soldats s'exerçans aux tournois, ou marchans en bataille rangee. A quoy doit estre joincte vne entiere cognoissance des armes & des instruments militaires, sans y comprendre les mots de l'art, comme de sçauoir dire; qu'est-ce que dresser vn esquadron en cornes alongies, ou bien le mettre de front: Qu'est-ce que faire vn bataillon, ranger la cauallerie, rompre vn rang, ou mettre en route les ennemis: Bref il ne faut pas qu'il soit de ceux, qui ne mirent iamais l'vn des pieds hors de leur maison, & qu'il ne croye point finalement au seul rapport d'autruy.

L'art sans la nature ne peut rien; la nature sans l'art peut tout.

I. La premiere chose que ie demande de luy, c'est qu'il ait l'esprit tellement libre, qu'il ne redoute personne, & n'escriue point pour l'esperance du gain. Car ce faisant, il se rendroit semblable aux mauuais Iuges qui pesent leurs iugements à l'esgal des presens qu'on leur faict, ores en faueur, & tantost en haine. Il ne se souciera point si Philippe a eu l'œil creué pres d'Olynte par l'Archer Astere Amphipolitain, ains il le representera tel qu'il est; ny moins encore de descrire les larmes que respandit Alexãdre apres auoir occis Clytus en vn banquet, pourueu qu'il exprime cet homicide naifuement. Cleon ne l'estonnera point, quen tout son

Il faut qu'vn Historien ait vn esprit libre, & qu'il parle hardiment.

babil, & ce langage affetté dont il fait tant de trophees aux aſſemblees ne l'empeſchera pas de l'appeller inſenſé. Bref toute la ville d'Athenes ne luy ſçauroit faire peur. Et s'il vient à deſcrire la deffaicte de Sicile, il ne ſe flattera point à dire l'empriſonnement de Demoſthene; le meurtre de Nicias; la grande ſoif qui ſuruint au camp; quelle eau y fut beuë, & comme pluſieurs furent tuez en beuuant. Car ceux qui ont vn iugement ſain & entier eſtimeront, cõme de raiſon, que celuy qui en deſcrit l'Hiſtoire n'eſt pas cauſe de ce qui s'eſt paſſé par vn mal-heur de fortune, le declarant de meſme façon qu'il eſt aduenu. Puis, il eſt croyable qu'il ne l'inuẽte pas, & qu'il le monſtre ſeulement par paroles. Par ainſi ce n'eſt point de luy duquel on peut dire qu'il a mis à fonds l'armee nauale des ennemis, parce qu'il fait vne deſcription de ceſte deffaicte; ou s'ils ont eſté mis à vau-de-route, ce n'eſt luy non plus qui leur a donné la chaſſe. Si les ſtratagemes de guerre pouuoient eſtre corrigez en les taiſant, qui euſt empeſché Thucidide de renuerſer auec vne ſeule plume les eſpais bouleuarts des Epipoles; de mettre à fonds le nauire d'Hermocrates; coupper la gorge à l'affreux Gilippus, pendant qu'il faiſoit des retranchements ſur les aduenuës, precipiter les Syracuſains dans les Lapicidines, & permettre aux Atheniens de nauiger aux enuirons d'Italie & de Sicile, tous remplis de ces belles eſperances qu'Alcibiades leur faiſoit. Mais on a beau dire; pour moy ie tiens pour certain que Clothon ne retord plus auec ſon fuſeau les deſtins qu'elle nous a filez vne fois. L'Hiſtorien ne ſe doit donc meſler, que de raconter ſimplement la choſe comme elle s'eſt paſſee. Mais iamais il n'en viendra là tant qu'il redoutera le pouuoir d'Artaxerces, parce qu'il eſt ſon Medecin; ou tant qu'il eſperera de receuoir pour recompenſe des loüanges qu'il aura inſerees en ſes eſcrits vn habit de pourpre, vne chaiſne d'or, ou vn cheual de Niſie. Vrayement Xenophon n'a garde de ce faire, veu qu'il eſt trop ſcrupuleux en ſes eſcrits, ny moins encore Thucidide: Car s'il a des inimitiez particulieres contre quelques-vns, il preferera touſiours le bien public, comme plus neceſſaire, & fera plus d'eſtat de la verité, que non pas de la haine; Et ſoit qu'il fauoriſe quelques perſonnes, il ne pardonnera point neantmoins à ceux qui auront failly. Le propre de l'Hiſtoire, comme i'ay deſià dit, c'eſt de ſe conſacrer entierement à la verité, laiſſant tout autre reſpect en arriere. Elle a celà de bon de n'auoir pas eſgard aux Auditeurs preſens: mais à ceux qui la liront à l'aduenir. Car il n'y a point de

Si le monde venoit à renuerſer, il ne pourroit eſbranler vn courage reſolu.

On peut bien taire vne infortune; mais le ſilence ne ſert de rien au mal-heur aduenu.

Lib. 6. & 7.

L'Hiſtorien doit auoir eſgard aux Auditeurs futurs, & non aux preſens.

doute, que ſi l'Hiſtorien donne des loüanges pour ſe mettre en la bonne grace d'autruy, il ſera tout auſſi-toſt mis au rang des flatteurs, leſquels l'Hiſtoire a de tout temps abhorrez, ny plus ny moins que l'exercice de la Lutte a rejetté la curioſité de s'attifer. L'on tient que ces belles paroles ſortirent vn iour de la bouche de ce grand Alexandre: Ie voudrois volontiers, Thneſicrates, retourner en vie apres mon treſpas, afin de cognoiſtre auec quelle affection les hõmes d'alors liront les choſes d'auiourd'huy: Ce n'eſt pas merueille, ſi maintenant ils les loüent, parce qu'ils ont tous ceſte opinion, que la flatterie leur doit donner entree à ma bonne grace. Auſſi voyons nous qu'encore qu'Homere ayt eſcrit pluſieurs fables d'Achille, ſi eſt-ce pourtant que quelques-vns ſont induicts à le croire, eſtimant que c'eſt vn grand argument à la demonſtration, & preuue de la verité, qu'il n'a pas eſcrit durant la vie d'Achille, & qu'il n'y a point de cauſe apparente, pour laquelle il euſt voulu mentir. Ie veux donc que le vray Hiſtorien ne ſoit ny timide, ny corruptible, ains, libre, hardy, amy de verité; &, comme dit le Comique, qu'il nomme la figue vne figue, & le hoyau, vn hoyau: Qu'il ne cede rien ny par amitié ny par haine: qu'il n'eſpargne perſonne: que la honte ne le faſſe iamais rougir: que la raiſon & la iuſtice ayent plus de force ſur luy, que non pas le menſonge: Bref, qu'il ſoit eſtranger en ſes propres liures; & que luy meſme ſe donne des loix, ſans ſe rendre eſclaue d'autruy, ny ſans conſiderer ce qui peut agreer à l'vn, & deſplaire à l'autre. Thucidide n'ignoroit pas ceſte verité, & il ſçauoit fort bien diſcerner les vertus & les vices des Hiſtoriens; lors que voyant Herodote eſtre en ſi grande admiration; que ſes liures eſtoient honorez du nom des neuf Muſes, il dit neantmoins qu'il veut compoſer & eſcrire vn heritage qui dure à iamais: comme voulant monſtrer par là qu'il n'eſcrira iamais rien de fabuleux, ains delaiſſera à ſes ſucceſſeurs la verité de ce qui s'eſt faict en ſon temps. A quoy il adjouſte l'vtilité & la derniere fin de l'Hiſtoire, à laquelle doit auoir eſgard celuy qui eſcrit iudicieuſement, diſant, que c'eſt vn moyen pour bien adminiſtrer vne Republique, de preuoir l'aduenir, par les accidents qui ſont aduenus autresfois. Que ſi quelqu'vn a l'eſprit, ou la volonté ſuſceptible de ce que ie dis, qu'il s'en vienne à moy pour eſtre inſtruict en l'Hiſtoire.

Apophtegme d'Alexandre ſur les Hiſtoires de ſon temps.

Qualitez requiſes en vn bon Hiſtorien.

Quel doit eſtre le ſtyle Hiſtorique.

II. Quant à la voix & force du diſcours, il faut qu'elle ſoit vehemente, robuſte, & ſuiuie de periodes, d'arguments ſubtils, & de toute autre energie d'heranguer. Ses eſcrits doiuent eſtre doux

au commencement, ſes ſentences bien rangees, & enchaiſnees enſemble: ſes mots coulants, & proprement adaptez: Car, comme la liberté de parler, & la verité ſont les objects de celuy qui eſcrit, ainſi faut-il qu'en haranguant, il ſe propoſe de monſtrer appertement, & en termes familiers, ce qu'il a vne fois conçeu, l'exprimant auec des paroles qui ne ſoyent ny trop vſitees, ny hors du cõmun vſage, ny trop vulgaires auſſi. Bref, ſon diſcours doit eſtre tel, qu'il ſoit entendu de pluſieurs, & loüé des ſçauants: Qu'il ſe ſouuienne encore d'vſer de figures & d'ornements qui ne ſoyent aucunemẽt ennuyeux, ny trop affettez, & de rapporter des traicts de Poëſie, ſelon que le ſubject le requerra, principalement lors qu'il diſcourra des armes, ou des batailles nauales: Car pour lors il ſera beſoin de quelque Zephir poëtique, lequel donne heureuſement dans les voiles, & conduiſe à bon port le nauire eſleué par deſſus les flots. Toutesfois il faut que le propos aille par terre, s'eſleuãt au meſme degré de beauté de la choſe de laquelle on parle. Au demeurant, qu'il ne ſe monſtre ny trop eſleué, ny farouche, & comme eſpris de quelque fureur. Car ce faiſant il ſeroit à craindre qu'il ne ſe iettaſt hors des bornes de la raiſon, & qu'il n'euſt à rencontre ce Corybante de Poëſie. Tellement qu'il eſt bien beſoin de ſe retenir, d'vſer d'vne grande ſageſſe, & de conſiderer que le plus grand de tous les maux c'eſt la preſomption & l'arrogance en paroles. Puis, il vaut beaucoup mieux que la ſentence ſoit à cheual, & que l'explication coure apres elle à beau pied, ſe tenant à la ſelle de peur qu'il ne luy ſoit force de demeurer derriere. I'obmets à dire qu'il eſt beſoin d'vſer d'vne moyenne compoſition ou liaiſon de paroles, tellement qu'elles ne ſoient ny trop longues (ce qui ſeroit fort mal ſeant) ny derechef trop courtes, & rechangees; à quoy pluſieurs s'eſtudient, ſans conſiderer que l'vn eſt vicieux, & l'autre ennuyeux aux Auditeurs.

III. Quant aux memoires, on ne les doit pas choiſir & aſſembler tels qu'ils ſe preſentent fortuitement, ains il faut s'en enqueſter ſoigneuſement & plus d'vne fois de ceux qui ſe ſont treuuez ſur les lieux où les choſes ſont arriuees. Que ſi celà ne ſe peut faire, à tout le moins qu'on prenne la peine de s'en rapporter au iugemẽt des perſonnes dignes de foy, & qui n'adjouſtent ou diminuent rien du diſcours, ny par haine, ny par faueur. Bref, l'ayde de quelqu'vn y eſt requiſe qui puiſſe facilement conjecturer & choiſir ce qui eſt plus probable. Apres qu'il aura fait eſlection de la matiere, il faut qu'il adjouſte au commencement les principaux poincts à

Des memoires auſquels l'Hiſtorien doit adjouſter foy.

la façon d'vn ſommaire, & qu'il eſbauche vn corps groſſier & ſans forme. Il luy rendra ſa naïfue beauté par le moyen du bon ordre, & ſes beaux mots luy ſeruiront de viues couleurs pour perfectionner ſon œuure. Qu'il n'oublie pas encore de diſpoſer le tout par ordre, & de faire ſonner ſon langage. Que s'il enſuit mes preceptes, il ſera tel que Iupiter Homerique, lequel regarde maintenant la terre de ceux qui cheuauchent en Thrace, & tantoſt tourne les yeux vers la Myſie. Car en ceſte ſorte, ores il prendra garde ſeparément aux affaires des Romains, & nous les deſcouurira telles qu'il les a apperçeuës d'en-haut; puis derechef ſe retournera vers les Perſans. En outre il contemplera l'vn & l'autre enſemble lors qu'ils ſe battront en vne meſlee. Et bien d'auãtage, il ne prendra pas ſeulemẽt garde à vn ſeul party durant la bataille, ou à quelque homme de pied qui ſoit ſeul; ſi ce n'eſt vn ſecond Braſidas qui ſe iette du maſt en bas; ou vn Demoſthene qui coupe les cordages, & empeſche de prendre terre. Il faut qu'il regarde pareillement aux Capitaines, & s'ils ont faict quelque remõſtrance, qu'on l'oye de toutes parts; enſemble auec quelle deliberation ils ont arreſté de liurer la bataille. Mais il eſt neceſſaire quãd on ſera entré dans la meſlee, que la contemplation ſoit cõmune aux deux armees, & que lors il peſe, comme dans vne balance, les choſes qui ſe font; & paſſe outre en meſme inſtant auec les victorieux, ou fuye auec ceux qui ſont deſconfits. Toutesfois il faut prendre garde de ne s'acquitter pas legeremẽt de cecy, ains auec vne certaine dexterité. Et tantoſt s'arreſter en vn lieu, puis ſoudain paſſer outre ſi la choſe preſſe, & derechef y retourner ayant deſpeſché l'autre, toutes les fois que la premiere le rappellera, prenant touſiours garde au tout le mieux que faire ſe pourra. Qu'il donne ſon temps à chaque choſe, & volant depuis l'Armenie iuſques aux Medes, puis de là en Iberie, & en Italie, qu'il ne laiſſe eſcouler aucune occaſion. Que ſon eſprit ſoit ſemblable à vn miroir bien poly, & reſplendiſſant, le centre duquel eſt exactement diſpoſé: de maniere que quelques formes & images qu'il reçoiue, il les repreſente telles à les voir: Mais qu'il ne rende rien qui change de couleur ou d'eſpece. Car les vrays Hiſtoriens n'eſcriuent pas à la façon des harangueurs, ains au lieu d'adjouſter aux choſes ils les declarent comme elles ont eſté faictes: D'où s'enſuit qu'on ne leur doit pas demander qu'eſt-ce qu'ils diſent; mais bien de quelle façon ils parlent. Il eſt croyable que quiconque ſe meſle d'eſcrire doit imiter Phidias, ou Praxiteles, ou Alcamene, ou bien

Tucid. l. 4.

quelqu'autre Statuaire: Ces grands ouuriers ne faiſoient pas l'or, l'argent, l'yuoire, ou autre telle matiere, ains elle eſtoit en eſtre long temps auparauant, & toute preparee à cet effect, veu que les Eliens, Armeniens, ou Argiues leur en fourniſſoient. Ils ne faiſoient que couper l'yuoire, le polir, le coler, & le couurir d'or; & c'eſtoit le deuoir de leur art de ſçauoir façonner la matiere. De meſme eſt-ce le propre de l'Hiſtorien d'approprier les choſes qui ont eſté faictes, & les mettre en veuë le plus euidemment que faire ſe pourra. Alors il ſemble à celuy qui les oit reciter, qu'elles luy ſont demonſtrees naïfuement: D'où vient qu'il luy donne de la loüange: & bref, c'eſt de ceſte ſorte que ſon ouurage eſt exactement accomply.

Des Proëmes & autres parties.

IIII. Apres le Proëme, on peut commençer, ſi l'affaire ne nous preſſe beaucoup, à ſe preparer au futur ouurage. Il luy eſt encor permis d'vſer tacitement d'Exorde; ſçauoir, en propoſant les choſes, dont il veut parler. Que s'il en vſe appertement, il faut qu'il comprenne en ſon Exorde deux choſes ſeulement, & non trois, comme les harangueurs. Les Auditeurs ſeront attentifs à ſes diſcours, s'il promet de leur raconter des choſes grandes, vtiles, & neceſſaires. Mais il les rendra dociles, s'il faict vn abbregé de tout ce qui s'eſt paſſé, & le reſſerre dans certains limites. Les plus excellents Hiſtoriens, ont vſé de ceſte maniere de Proëme, & entre-autres Herodote. Afin que les choſes qui ſont aduenuës, dit-il, ne periſſent par la longueur du temps, ie les deſcriray ſommairemẽt: Auſſi ſeroit-il dommage, que de ſi beaux exploicts, où ſont compriſes les victoires des Grecs, & les desfaictes des Barbares, vinſſent à s'abolir, &c. Thucidide ſe ſert du meſme artifice, quand il dit; Que la guerre qu'il deſcrit, deuoit eſtre eſtimee fort grande & memorable: & qu'il n'y en auoit pas vne ſeule de celles qui l'auoient precedee, laquelle luy fut comparable: adjouſtant les calamitez aduenuës durant icelle. Le Proëme ne ſera que trop grand s'il égale la matiere traictee, ſoit qu'on l'abrege par paroles, ou qu'on le vueille prolonger. Du Proëme, il faut ſubtilement paſſer à la narration; car quant au reſte du corps de l'Hiſtoire, ce n'eſt par maniere de dire qu'vn long recit, lequel doit eſtre pareillement embelly des parfections d'vne vraye narration, ſçauoir en y procedant doucement, & prenant garde qu'elle ſoit toute ſemblable. Il faut en outre, qu'il y ayt vne claire intelligence en paroles, comme i'ay dit, & vne belle liaiſon de matiere y contenuë, ſe prenant touſiours garde, qu'il n'y ayt rien d'entre-ouuert,

En matiere d'vn beau diſcours, les longues paroles ne ſont pas les meilleures.

ou de ſuperflu,& qu'il ne ſemble que pluſieurs narrations ayent eſté mutuellement miſes l'vne apres l'autre. Car il eſt neceſſaire, que ce qui eſt premier, ne ſoit pas ſeulement proche du ſecond, mais qu'il communique auec luy, & qu'il s'y treuue vn meſlange par toutes les extremitez. Il eſt impoſſible que la briefueté ne ſoit vtile par tout, principalement quand on n'a point faute de matiere: Et ce ſeroit vn vice ſi le diſcours eſtoit auſſi fourny de noms & de paroles, que de choſes meſmes. Que ſi tu veux paſſer en courant par deſſus quelques poincts, prens garde qu'ils ſoient des plus petits, & moins neceſſaires, & que tu t'arreſtes à l'explication de ceux qui ſont les plus importans. Ce n'eſt pas le tout: il ne ſe peut faire autrement que tu n'en laiſſes beaucoup en arriere, comme ſi voulant feſtoyer tes amys, tu faiſois appreſter toutes ſortes de viandes, il ne faudroit pas que tu fiſſes ſeruir ſur table auec la volaille, le ſanglier, & les liévres, de la boulie; parce qu'elle ſe treueroit toute preſte; ains l'honneur t'obligeroit à la laiſſer là, cõme eſtant vne viande trop vulgaire, & de petit prix à comparaiſon des autres.

De la methode requiſe en l'Hiſtoire.

V. Il eſt beſoin d'vſer de mediocrité, en la deſcription des montagnes, ou des murs, ou des fleuues, de peur qu'il ne ſemble que tu vueilles ſurhauſſer mal à propos la force & l'energie des paroles, & faire vne particuliere monſtre de toy, delaiſſant l'Hiſtoire en arriere. Les deſcriuant donc ſommairement, tu paſſeras outre, & n'ayant eſgard qu'à l'vtilité, fuiras tout ce qui eſt de ſuperflu, & ce à l'imitation d'Homere. Car bien qu'il ſoit vn grand Poëte, & fort eloquent, il ne parle neantmoins qu'en paſſant de Tantale, d'Ixion, de Titius & de tels autres. Que ſi Parthenius, ou Euphorion euſſent traicté ce ſubject, auec combien de vers penſes-tu qu'ils ſe fuſſent amuſez à faire couler l'eau iuſques aux lévres de Tantale, & combien de temps euſſent-ils fait tourner Ixion ſur la rouë? Thucidide meſme, qui s'eſt ſeruy de ceſte façon de parler, s'en retire bien loing, comme tu peux voir, toutes les fois, ou qu'il parle de quelques embuſches, ou qu'il declare vne maniere d'aſſieger les villes, bien que neceſſaire & vtile; ou qu'il deſcrit le plan des Citez, ou le port de Syracuſe: Car lors qu'il ne faict que commençer de parler de la peſte, il luy ſemble que ſon diſcours eſt deſià trop long. Conſidere vn peu ie te prie les matieres qu'il traicte, & tu cognoiſtras auſſi-toſt ſa briefueté, & que les choſes aduenuës l'arreſtent lors qu'il s'en veut fuyr, parce qu'elles ſont en grand nombre. S'il eſt beſoin quelquesfois d'introduire

Lin. 3.

quelqu'vn

quelqu'vn qui diſcoure, il faut auoir ſoing qu'il die des choſes bien ſeantes à ſa perſonne, & conuenables au ſubject: Puis qu'elles ſoient expliquees en beaux termes, ſi ce n'eſt que tu vouluſſes faire monſtre d'vn graue diſcours. Quant aux loüanges ou reprehenſions, elles doiuent eſtre joinctes ſans flatterie à quelques briefues raiſons, qui ſoient rapportees à propos : car les parties en ſont hors de Cour & de procez: Autrement tu ſerois auſſi blaſmable que Theopompus qui faict meſtier d'en accuſer pluſieurs trop curieuſement; tellement qu'il ſemble pluſtoſt faire l'office d'accuſateur, que non pas de coucher par eſcrit les choſes paſſees. Si quelque fable ſe preſente à dire, il eſt permis de la raconter, non comme ſi elle eſtoit tout à faict croyable, ains la donner & laiſſer pour en tirer des conjectures telles qu'on voudra. Il faut obſeruer pourtant quelle ne ſoit pas dicte en faueur, pluſtoſt de l'vn que de l'autre party. Ie ſuis content de repeter pluſieurs fois vne meſme choſe, ſçauoir que tu n'eſcriues pas en regardant ſeulement au temps preſent, auec intẽtion que ceux qui ſont encore viuans t'honnorent, & te loüent; Mais que tu n'ayes point d'autre but que l'Eternité, comme propoſant ton Hiſtoire à ceux qui doiuent viure apres toy, deſquels depend le ſalaire de tes eſcrits; afin que la poſterité puiſſe dire de toy, Vrayement c'eſtoit vn homme libre que ceſtui-cy, & qui ne manquoit pas d'aſſeurance en ſes paroles: auſſi tous ſont d'accord, qu'il abhorroit la flatterie & les actions ſeruiles, faiſant plus d'eſtat de la verité que de toute autre choſe. De ce que ie viens de dire, il faut inferer que l'Hiſtorien bien aduiſé ne penſera qu'à l'aduenir, ſans ſe repaiſtre des eſperances de ceux de ſon temps, qui ſont paſſageres & vaines. Il n'eſt pas que tu ne ſçaches ce que fit l'Architecte Gnidien, apres qu'il eut baſty la tour dicte Pharos, le plus grand, & plus admirable chef-d'œuure qui fut oncques, afin que du plus haut de ceſte tour il eſclairaſt à ceux qui nauigeoient bien auãt en la mer, de peur qu'ils ne fuſſent iettez en Paretonie, lieu naufrageux, ce dit-on, & des eſcueils duquel aucũ des nauigeans ne pouuoit s'eſchapper: Auſſi-toſt qu'il euſt acheué ce ſuperbe edifice, il entailla ſon nom au dedans contre les pierres; & ayant couuert de chaux ceſte premiere eſcriture, il reſcriuit là deſſus le nom de celuy qui regnoit alors: Eſtant bien aſſeuré de ce qui deuoit aduenir; ſçauoir, que les lettres eſcrites par le dehors tumberoient en bas d'elles-meſmes en bien peu de temps, auec la chaux qui les couuroit; mais que ces mots grauez bien auant dans la pierre demeu-

Les fables ne ſeruent que d'ornement au diſcours.

Hiſtoire de Soſtrate, fils de Dexiphanes Gnidien.

reroient à iamais; SOSTRATE FILS DE DEXIFANES GNIDIEN, AVX DIEVX CONSERVATEVRS POVR LE SALVT DE CEVX QVI NAVIGENT. De ceſte façon il n'auoit eſgard, ny à ſa vie de trop peu de duree, ny au temps qui eſtoit alors, mais à celuy qui eſt de preſent, & qui ſera à perpetuité. Car tant qu'on parlera de ceſte tour, on louëra l'induſtrie de ſon ouurier. Il faut donc que l'Hiſtorien n'eſcriue rien qui ne ſoit veritable, pluſtoſt ſous l'eſperance du temps futur, que non pas par flatterie & conuoitiſe d'eſtre loüé par ceux de maintenant. Ie m'en vay te donner la reigle de la vraye Hiſtoire; auec laquelle ſi quelques-vns veulent meſurer leur ouurage, il n'y a point de doute que tout ira bien, & que les preceptes ſus-mentionnez ſeront profitables à vn chacun. Sinon, à tout le moins auray-je roulé mon tonneau par la Cranie.

ANNOTATIONS.

a *Andromede.*] Fille de Cephee & de Caſſiope, laquelle pour l'orgueil de ſa mere, qui ſe diſoit plus belle que toutes les Nereides, fut expoſee par ſes autres Nymphes à vn monſtre marin, pour en eſtre deuoree; Les Poëtes feignent que Minerue la mit là haut au Ciel au rang des autres Aſtres.

b *Perſee.*] Fils de Iupiter & de Danaë. Ce fut luy qui deliura Andromede, & qui depuis la prit à femme. Entr'autres effects de ſa valeur, l'action qui le rendit plus recommendable, ce fut d'auoir mis à mort Meduſe, l'vne des Gorgonnes, qui tranſmüoit en pierres tous ceux qui la regardoient.

c *Niceſtrate.*] Il y auoit trois Niceſtrates; le premier deſquels viuoit du temps de M. Anthoine, & eſtoit vn fameux Orateur (ie crois que c'eſt de ceſtui-cy duquel Lucian entend parler,) le ſecond vn Poëte Comique: & le troiſieſme vn joüeur d'inſtrumens, qui preferoit ſon art à toutes les richeſſes du monde.

d *Omfale.*] Royne de Lydie, qui fit pluſieurs beaux preſens à Hercule pour auoir tué vn ſerpent qui mettoit à mort vn grand nombre de perſonnes pres du fleuue Sagaris. Les Poëtes feignent qu'elle prit la maſſuë & la peau de lyon d'Hercule, l'ayant reueſtu de ſes habits de femme, & aſſubjecty à filer. Quelques-autres diſent qu'il fut faict eſclaue de ceſte Royne par le commandement de Iupiter, pour punitiõ du meurtre qu'il auoit commis en la perſonne d'Iphitus fils du Roy Eurytus.

e *Atos.*] Montaigne entre la Macedoine & la Thrace, ſi haute que ſon ombre s'eſtend iuſques à l'Iſle de Lemnos. Elle a pris ſon nom d'vn certain Geant de demeſuree grandeur. Les Italiens la nomment aujourd'huy *Monte-ſancto.* [1] Iuuenal & [2] Virgile en font mention en quelques endroicts.

f *Ceſaree.*] Il y auoit quatre villes ainſi nommees. La premiere fut baſtie par Herode en la Paleſtine, à l'honneur de Ceſar. La ſeconde par Philippes ſon fils, au pied du mont Liban. La troiſieſme en Capadoce, & la quatrieſme en la Moree. Iuba, pere de Ptolomee, voulut que ce nom luy demeuraſt. Voy ce qu'en dit [3] Strabon.

g *Tournois Apolloniques.*] Celebrez à l'honneur d'Apollon. [4] Tite-Liue en parle fort amplement. P. Licinius Varus Preteur, ordonna que ſes jeux fuſſent deſtinez à vn iour prefix, pour eternelle memoire d'vne peſte generale qui auoit emporté la plus-part des Citoyens Romains. Il y auoit des feſtins publics ordonnez pour les eſcorniſleurs & boufons, qui ne ſeruoient ſur le Theatre qu'à faire rire le peuple. [5] Scaliger, [6] Auſonius, Sext. Pomp. & pluſieurs autres graues Autheurs traictent au long de ceſte matiere.

h *Conon.*] Il y a eu pluſieurs Conons; l'vn Capitaine des Atheniens; l'autre Aſtrologue

1 *Sat. 10.*
2 *2 Eneid.*
3 *Lib. 7.*
4 *Lib. 25.*
5 *Lib. 2.*
6 *Lect. c. 19.*

Samnites: mais ie crois que Lucian ne parle point icy d'aucun de ces deux, ains pluſtoſt de quelque Lutteur.

i *Perdiccas.*] C'eſtoit vn des plus grands mignons d'Alexandre, qui fut fait heriter d'vne bonne partie de ſon Royaume.

LA VRAYE HISTOIRE.

LIVRE PREMIER.

COMME les Lutteurs & leurs ſemblables, qui ont ſoing de leurs corps ne taſchent pas ſeulement de ſe maintenir en leur em-bon-poinct: & de s'adonner à des exercices ſalubres: mais auſſi de ſe repoſer quand le temps le requiert, eſtimans que le repos eſt le plus ſalutaire remede pour les maintenir. De meſme ſuis-je d'opinion, que ceux qui ſont amateurs des bonnes lettres les doiuent imiter en cela, & donner quelque peu de relaſche en leur eſprit, lors qu'ils ſont laſſez de la lecture des choſes graues & ſerieuſes, iuſqu'à ce qu'ils ſe ſoient diſpoſez comme auparauant au trauail. Or il me ſemble qu'ils reçeuroient encor vn plus grand fruict de ce relaſche & repos, s'ils s'adonnoient à lire des curioſitez, qui fourniſſent d'vne liberale contemplation, pluſieurs deſquelles ſe treuuent dans mes eſcrits: car ie m'aſſeure qu'ils ſeront attirez à la lecture d'iceux, non ſeulement pour la nouueauté du ſubject, pour la beauté de la matiere, & les diuers menſonges, leſquels y ſont rapportez auec des preuues qui ſemblent vray-ſemblables: mais principalement, parce que tous mes contes n'eſpargnent perſonne, ains reprennent hardiment tous les anciens Poëtes, Hiſtoriographes, & Philoſophes, qui ont eſcrit des choſes vrayement monſtrueuſes, & plus proche de la fable que de la verité. Ie n'euſſe point faict de difficulté de les nommer; ſi ie ne me fuſſe aduiſé depuis, que la lecture les feroit aſſez cognoiſtre. Ctheſias fils de Ctheſiochus, de Gnidie, a eſcrit des merueilles des Indes, que luy meſme n'a iamais ny veuës, ny entendues. Iambulus a faict pluſieurs comptes, qui ſont du tout incroyables ſur ce qui ſe treuue en l'Ocean: Et bien que ſes diſcours ſoient autant de menſonges manifeſtes à vn chacun, ſi eſt-ce que le ſuject n'en eſt pas mal plaiſant. Quelques-autres qui ont imité ces Autheurs ſe ſont trauaillez d'eſcrire de meſme ſorte qu'eux, leurs voyages & nauigations, & ont faict les plus beaux contes du monde, tant de

Ayant donné cy-deuant les reigles de bien eſcrire vne Hiſtoire, maintenant il nous en propoſe vn exemple, non que les choſes y contenuës ſoient veritables, mais parce qu'elles ſont diſpoſees ſelõ les preceptes ſus-mentionnez. Ce diſcours eſt comme vn formulaire de toute eſpece de narration, car on y peut voir vne deſcriptiõ de tous les Elemens, des plans des villes, de la nature des peuples, des oyſeaux, des plantes, & d'autres telles matieres.

ie ne ſçay quels grands animaux qu'ils deſcriuent, que de la vie ſauuage de diuerſes nations, & de leurs eſtranges façons de faire. Le maiſtre ouurier, & le parfaict eſtalleur de toutes ces bagatelles a eſté cet Vlyſſe Homerique, lequel a faulſement fait accroire à ces lourdaux Feaces, d'auoir demeuré chez Alcinoüs, & retenu les vents en ſa puiſſance; adjouſtant, qu'au pays où il eſtoit pour lors, ſe treuuent des hommes n'ayans qu'vn œil, qui deuorent & mangent la chair cruë; Qu'il y a des beſtes a pluſieurs teſtes, & que ſes compagnons furent transformez par les breuuages enchantez des putains. I'obmets vne infinité d'autres fables inuentees à plaiſir, & deſquelles ie ne me ſuis iamais gueres formaliſé, ſçachãt bien que ceux-là meſmes, qui veulent eſtre appellez Philoſophes, vſent de ces façons de parler. Mais ie m'eſtonnois fort de ce qu'ils eſtoient ſi aueuglez de ne voir pas, que tout le mõde deſcouuroit leurs menſonges. Celà me fit reſoudre à leur imitation, à delaiſſer quelque choſe de nouueau, & de curieux à la poſterité: Tellement que pour n'eſtre ſeul fruſtré de la liberté de faire des contes, (auſſi n'auois-je rien à dire qui fuſt veritable, & ne ſçauois point de nouuelles dignes de memoire) ie me ſuis mis au menſonge comme les autres: Mais (ne leur deſplaiſe) vn peu plus modeſtement qu'eux. Et puis que ie confeſſe franchement que ie veux mentir, il me ſemble que ceux qui me reprendroient auroient tort: veu que ie leur promets de bonne heure de ne dire rien qui ſoit vray. I'eſcris donc des choſes que *ie n'ay oncques ny* veuës, ny experimentees, ny appriſes d'aucun, qui ne peuuent eſtre, & qui ne furent iamais depuis que le monde eſt monde. C'eſt pourquoy ie ne conſeille pas à celuy qui les lira d'y adjouſter foy.

Vn menſonge attire l'autre.

IL me ſouuient qu'eſtant autresfois party des Colomnes d'Hercule, & cinglant en l'Ocean Occidental, ie nauigeay quelque tẽps auec fort bon vent. La principale cauſe de mon voyage, ce fut vne grãde curioſité d'eſprit, tant pour le deſir que i'auois de voir quelque choſe de nouueau, que pour ſçauoir quelles ſont les bornes de ceſte mer, & quelles gens habitent par delà. A ceſte intention ayant fourny vn nauire de viures, & d'eau douce, ie pris en ma compagnie cinquante ieunes hommes tous de mon aage, & portez d'vne meſme curioſité que moy. Apres que le nauire fut bien eſquippé, & remply d'armes & munitions neceſſaires, ie pris à gros gages vn expert marinier, auec vne fuſte legere, afin qu'elle peuſt plus facilement reſiſter aux vagues impetueuſes de la ma-

rine. Le iour & la premiere nuict de noſtre nauigation, nous euſmes le vent en pouppe, & fiſmes voile ſans abandonner la terre de veuë. Le lendemain au leuer du Soleil, le vent ſe renforça, les ondes s'enflerent, & il ſuruint vne ſi grande obſcurité, que nous ne pouuions plus caler les voiles. Ce qui fut cauſe que tournans le vaiſſeau du coſté du vent, & voguans au gré de la Fortune, nous fuſmes battus de l'orage par l'eſpace de ſeptante neuf iours, iuſques à ce qu'au huictantieſme nous deſcouuriſmes à l'aube du iour vne petite Iſle toute touffuë de diuers arbres, autour de laquelle les flots s'alloient rompre doucement, à cauſe que la mer commẽçoit de ſe rendre calme. Nous priſmes donc port en ceſte Iſle, & nous y repoſaſmes quelque temps, tous couchez par terre, pour le mal que nous auions eu ſur mer. Apres que nous euſmes repoſé, nous concluſmes que trente-deux des noſtres demeureroient pour gardes du nauire, & que ie prendrois les autres vingt auec moy, pour deſcouurir les ſingularitez du lieu. Comme nous euſmes marché enuiron trois ſtades loing de la mer, & dans vne eſpaiſſe foreſt, nous apperçeuſmes vne colomne de cuiure, où ſe voyoient grauees des lettres Grecques: & bien qu'elles fuſſent preſque toutes *effacees pour l'antiquité, neantmoins on y pouuoit encore lire les veſtiges de ces mots,* HERCVLE, ET BACCHVS, NE PASSERENT PAS OVTRE, ET ILS S'ARRESTERENT ICY. Aupres de la Colomne eſtoient *empreintes* ſur vne pierre les traces de quelques pieds, l'vne d'enuiron l'eſtenduë d'vne iournee de terre, & l'autre vn peu moins aduancee. Le moindre veſtige eſtoit de Bacchus ſelon mon aduis, & le plus grand d'Hercule. Nous fiſmes vne reuerence fort baſſe à ces pas, & tiraſmes plus outre. Arriuez que nous fuſmes vn peu plus loing, nous treuuaſmes vn fleuue de vin, auſſi bon que celuy qui vient de l'Iſle de Chio. Le courant de ce fleuue eſtoit ſi rapide en certains endroicts, qu'il pouuoit porter des vaiſſeaux: Celà nous dõna ſubjet d'adjouſter plus de foy aux mots que nous auions veus grauez ſur ceſte colomne, voyans icy les vrayes enſeignes du voyage de Bacchus. Toutesfois pour le deſir que nous euſmes de treuuer la ſource du fleuue, nous rebrouſſaſmes chemin, tirant à contremont de ſon cours, ſans apperceuoir aucunes fontaines. Il eſt vray que nous rencontraſmes pluſieurs grandes vignes, chargees de raiſins, du ſep deſquelles diſtilloit du vin treſclair, & en ſi grande abondance qu'il s'en formoit vne riuiere. Dans ceſte riuiere, nous viſmes pluſieurs poiſſons de couleur, &

Narration fabuleuſe.

ſaueur ſemblables au vin; & en ayans peſché, & mangé quelques-vns, nous en feuſmes tout auſſi-toſt enyurez. D'auantage, en euentrant ces poiſſons, nous les treuuaſmes tous pleins de lie; mais depuis les ayans mis cuire auec d'autres poiſſons de mer, nous attrempaſmes ceſte fureur vineuſe. Apres que nous euſmes trauerſé le fleuue en l'vne de ſes branches, où on le paſſoit à gay, nous treuuaſmes, que les vignes de ceſte contree eſtoient eſtranges & eſmerueillables à voir: Car les ſeps qui ſortoient de terre fort gros & eſpais, eſtoient des femmes parfaictes depuis la ceinture iuſques au ſommet de la teſte. Ie ne les ſçaurois mieux comparer, qu'à la figure de Daphné, lors qu'elle fuit deuant Apollon, & eſt ſur le poinct d'eſtre transformee en arbre. Merueille! du bout des doigts de ces femmes naiſſent & ſortent des dragons de vigne pleins de raiſins, & leur teſte eſt toute touffuë de pampres au lieu de cheueux. Nous eſtans approchez de ces femmes, elles nous tendirent les mains, & nous ſaluërent les vnes en langue Lydienne, les autres en termes Indiens, & la plus-part en Grec. I'obmets à dire, qu'elles baiſerent à la bouche pluſieurs des noſtres; mais elles auoient l'haleine ſi forte, que ceux qu'elles auoient baiſez, en eſtoient ſoudain enyurez, & chancelloient de part & d'autre. Il nous eſtoit deffendu de cueillir de leurs fruicts, & ſi nous en arrachions quelqu'vn, elles ſe mettoient tout auſſi-toſt à crier: neantmoins elles deſiroient fort d'auoir noſtre compagnie. Tellement que quelques-vns des noſtres s'en eſtans approchez, il leur fut impoſſible de s'en retirer; & par cet accouplement ils furent changez ſoudain en meſme nature, & enracinez enſemble. Leurs doigts deuindrent des branches de vignes, preſtes à porter de meſmes raiſins à l'aduenir. Ceſte transformation nous eſtonna d'abord, & fut cauſe que nous tiraſmes droict à noſtre nauire, où eſtans arriuez, nous racontaſmes au long à ceux que nous auions laiſſez pour gardes du nauire, la perte de ces deux perſonnages, & comme ils auoient eſté transformez en arbres. A l'heure nous empliſmes nos tonneaux tant d'eau douce, que du vin de ce fleuue, & paſſaſmes la nuict à la rade. Le matin voyans le beau temps, nous dreſſaſmes les voiles, & euſmes bon vent quelque temps, iuſques à ce que ſur le midy, que l'Iſle ne paroiſſoit plus à nos yeux, il ſe leua tout à coup vn vent ſi rapide, qu'enueloppant noſtre nauire de tourbillons, il le porta en l'air de la hauteur de trois mille ſtades, & le retint là, ſans le laiſſer choir dans la mer: car le vent donnant dans les voiles, ſembloit le tenir ſuſ-

Comparaiſon propre.

pendu. Nous demeuraſmes en tel eſtat par l'eſpace de ſept iours, & autant de nuicts, vagabonds, incertains, & courans. Au huictieſme iour nous apperçeuſmes en l'air vne grãde terre en forme d'vne belle Iſle toute ronde, & fort reluiſante. Nous priſmes port en icelle, & encrans à la rade, miſmes pied à terre pour viſiter ceſte contree, laquelle nous treuuaſmes habitee, & bien cultiuee. Il eſt bien vray que de iour nous n'y voyons rien, mais de nuict elle ſe demonſtroit toute entiere, & pluſieurs autres Iſles apparoiſſoient aupres, les vnes grandes, les autres petites, & de couleur de feu. Encore deſcouurions nous vne autre terre ferme bien bas, où eſtoient des Citez, des montagnes, des foreſts, des mers, & des fleuues: & il nous ſembloit que ce fut celle-cy que nous habitons. Mais comme nous vouluſmes paſſer plus outre, nous fuſmes rencõtrez & pris par ceux qu'ils appellent les Chéualle-Griffons, qui ſont certains hommes montez ſur de grands Griffons à trois teſtes, ſe ſeruans de ces oyſeaux, comme de cheuaux. On peut iuger de leur grandeur en ce que chacune de leurs aiſles ſurpaſſe en longueur & groſſeur l'arbre du plus grand nauire qui ſoit. Ces Cheualle-Griffons volans tout à l'entour de ceſte contree, & ayans commiſſion de prendre & conduire au Roy du pays tous les eſtrangers qu'ils rencontrent, nous prirent & menerent à luy. D'abord que ce Prince nous vid, iugeant bien à noſtre habit de quel pays nous eſtions; Mes amys, dit-il, vous eſtes de Grece. Ce que nous luy accordaſmes. Mais comment, adjouſta-il, eſtes vous peu arriuer icy, & faire vn ſi grand chemin par l'air? A ces paroles nous luy fiſmes le recit de tout noſtre voyage. Là deſſus, il cõmença à nous entretenir de diſcours ſur ſa condition, & cõme ayant eſté tranſporté en ce lieu, pendant qu'il dormoit, il s'eſtoit faict Prince de ceſte region, adjouſtant que c'eſtoit la terre, que nous eſtimons çà bas eſtre le Ciel de la Lune: Prenez courage, continua-t'il, & ne redoutez choſe quelconque; car rien ne vous manquera. Que ſi tant eſt que ie vienne à bout de mes intentions en la guerre, que i'ay à preſent contre ceux qui habitent la terre Solaire, vous viurez tous bien-heureux & contens auec moy. Nous le priaſmes pour lors de nous dire, qui eſtoient ſes ennemis & la cauſe de leur different. C'eſt Phaëton, dit-il, Roy de ceux qui ſont dominez par le Soleil, (car ſçachez, que cet Aſtre eſt auſſi bien habité, cõme ceſte Lune cy) lequel nous faict la guerre, il y a jà long temps, pour le ſubject que vous entendrez. Vn iour i'aſſemblay tous les plus pauures de mon Royaume, pour en faire

Deſcription de l'Iſle de la Lune.

vne nouuelle Colonie,& l'enuoyer au cercle de l'Eſtoille du iour, deſert & inhabité : Mais il aduint que Phaëton,picqué d'vne certaine enuie contre moy, ne me voulut iamais donner paſſage, & me reſiſtant à my-chemin, auec vne grande troupe de Cheualle-fourmis (qui furent nos vaincueurs, parce que nous n'eſtions pas en aſſez grand nombre, ny bien armez) il nous fut force de nous retirer : Tellement que ie ſuis reſolu maintenant de leur declarer derechef la guerre, & donner paſſage à ma Colonie en deſpit d'eux. C'eſt pourquoy ſi vous me voulez accompagner, ie vous donneray à chacun vn des Griffons de mon eſcurie,& de bonnes armes, afin que nous marchions demain en campagne. Vrayement, reſpondis-je, puis que c'eſt voſtre bon plaiſir nous en ſommes tres-contents. Nous demeuraſmes donc là tout le reſte du iour, & le Roy nous traicta ſolemnellement. Le lendemain noſtre armee fut miſe en ordre ſur le poinct du iour, parce que nos eſpies firent rapport que nos ennemis s'approchoient, & qu'ils eſtoient bien cent mille cheuaucheurs de nombre, ſans y comprendre l'infanterie, les eſtrangers venus à leur ſecours, les pionniers, & autres artiſans, auec tout l'attirail du bagage. Il y auoit en noſtre party quatre-vingts mille Cheualle-griffons, & vingt mille montez ſur des Eſtechons, qui ſont de grands oyſeaux,ayãs tous les aiſles de fueilles de choux, au lieu de plumes; ſi ce n'eſt que les plus legers d'entr'eux, les auoient ſemblables aux fueilles de laictuës. Apres ceux-cy furent mis en bataille les Serpens-jars & Arme-ſaulx, outre les trente mille Puſſarchers, & cinquante mille Vent-courſiers, qui vindrent à noſtre ſecours du coſté du Leuant. Ces Puſſarchers ont pris leur nom des puſſes qu'ils cheuauchent, qui ſont auſſi grandes que douze Elephans enſemble: Quant aux Vent-courſiers, ils vont tous à pied, mais ils ſont portez en l'air ſans aiſles. La maniere de leur vol eſt telle: Ils ſe veſtent de robbes longues iuſques aux talons, leſquelles s'enflent de vent comme voiles, & par ce moyen ils ſont portez à la façon des vaiſſeaux. Lors qu'ils vont à la guerre, ils n'ont point d'autres armes que de fortes targues. On faiſoit bruict encore,que d'autres aydes nous venoient du pays des Aſtres,qui ſont par delà la Cappadoce; ſçauoir, ſeptante mille Paſſe-glans,& cinquante mille Cheualle-gruës, leſquels ie ne peus voir parce qu'ils n'eſtoient pas encore venus. Ce qui eſt cauſe que ie n'oſe deſcrire leur naturel, bien qu'on en diſe des choſes monſtrueuſes & incroyables. Voilà quelles eſtoient les forces du Prince Endymion, & de quels ſoldats il eſtoit

Deſcriptiõ d'vne plaiſante armee.

eſtoit aſſiſté. Quant à leurs armes, elles ne differoient en rien. Leurs ſalades eſtoient de pelures de febues, (car ils en ont de grandes & dures.) Leurs cuiraſſes faictes à eſcailles de gouſſes de lupins, joinctes & couſuës les vnes ſur les autres, & auſſi dures que de la corne. Leurs eſpees & leurs eſcus, tels que ceux qui viennent de Grece. Quand il fut queſtion de combattre, on rangea l'armee de ceſte maniere. Les Cheualle-griffons furent mis en la corne droicte, où eſtoit le Roy en propre perſonne, ayant à l'entour de ſoy tous les plus vaillans des ſiens, & nous auec eux. A la gauche ſe voyoiēt les Aiſle-choux, & au milieu de ces deux rangs, ceux qui deuoient faire la premiere poincte, qui eſtoient ſuiuis de ſoixante millions de fantaſſins, deſquels on fit vn eſquadron entier. Ces ſoldats auoient tous des araignees auſſi grandes, que l'vne des Iſles Cyclades, leſquelles leur auoient faict & tiſſu par le milieu de l'air, comme on leur auoit ordonné, vne toile qui s'eſtendoit depuis le cercle de la Lune, iuſques à l'eſtoille du iour, laquelle eſtant acheuee, ſeruit de raſe campagne pour conduire l'infanterie: Nuittan fils d'Enſecrates en eſtoit Capitaine luy troiſieſme. Au coſté gauche des ennemis eſtoit Phaëton, au milieu des Cheualle-fourmis: *Ce ſont de grandes beſtes aiſlees, & qui ne different en rien de nos fourmis ordinaires, ſi ce n'eſt en grandeur; car l'vn de ceux-cy pouuoit contenir d'eſtenduë enuiron deux arpens de terre.* Les hommes qui les cheuauchoient ne cōbattoient pas ſeulement, mais les fourmis auſſi, qui faiſoient de grands degaſts auec leurs cornes. Quelques-vns diſoient qu'ils eſtoient bien cinquante mille de nombre. Au coſté droict marchoient enuiron cinquante mille Sagittaires; tous montez ſur des Taons, des mouches picquantes, qu'ils appellent Cuſins. Ils eſtoient ſuiuis des Haut-ſaillans armez à la legere, & à beau pied, mais genereux & vaillans. Ils iettoient de groſſes canes auec des frondes, & quiconque en eſtoit bleſſé, il ne pouuoit plus gueres reſiſter, ains mouroit ſoudain, à cauſe de la pourriture, qui mettoit la cangreine à la playe: Car on diſoit qu'ils graiſſoient leurs boulets de jus de mauues. Apres eux marchoient dix mille Tige-champinets, bien armez, & bons combattans, leſquels ſont ainſi nommez, parce qu'ils ont des champignons pour boucliers, & des branches d'aſperges au lieu de lances. Ils auoient en ſuitte les Glanchiens, qui auoient eſté enuoyez par ceux qui habitent la Canicule. Ils eſtoient cinquante mille combattans qui auoient tous des muſeaux de chien, & combattoient ſur des glands aiſlez.

On faiſoit courre le bruict qu'apres eux ſuiuoit vn grand nombre de leurs aſſociez, (du coſté qu'on nomme le chemin de ſainct Iacques) tant de Frondeliers, que de Nuë-Centaures, leſquels s'eſtãs eſgarez n'y arriuerent qu'apres la meſlee, & lors qu'on n'en auoit plus beſoin. Il eſt bien vray que les Frondeliers ne s'y treuuerent aucunemẽt. Dequoy Phaëton deſpité, meit, à ce qu'on dit, peu apres tout leur pays à feu & à ſang. Voylà ſommairement quelle eſtoit l'armee de Phaëton. Apres que le ſignal fut donné, & que d'vn & d'autre coſté les enſeignes & eſtendars furent deſployez en l'air, les aſnes deſquels ils vſent au lieu de Trompettes, commencerent à braire fort haut: alors ils donnerent dedans, & vindrent à la meſlee. Les troupes de Phaëton furent aſſaillies les premieres, du coſté gauche, & ſe voyans rompuës, il leur fut force de prendre la fuitte, ſans iamais oſer faire teſte aux Cheualle-Griffons. Ce qui fut cauſe que nous les talonnaſmes de pres, & les taillaſmes tous en pieces. Neantmoins les compagnies qu'ils auoient miſes à main droicte rompirẽt les noſtres à gauche. Ceux qui cheuauchoient les mouches n'abandonnerent iamais les gens de pied, ains les aſſiſterent touſiours, iuſqu'à ce que commençans de s'affoiblir ils furent contraints de tourner le dos; principalement lors qu'ils ſçeurent que ceux du coſté gauche eſtoient jà vaincus. Ainſi toute leur armee miſe en route, pluſieurs des ennemis furent pris, & pluſieurs mis à mort: Tellement que des torrens de ſang decouloient à gros boüillons par les nuës, qui en eſtoient toutes rougies, & ne differoient en rien de la couleur que nous voyons au Ciel au coucher du Soleil. La terre meſme fut en diuers endroicts toute arrouſee de ce ſang: ce qui nous fit penſer en nous meſmes ſi vn ſemblable accident n'eſtoit point autrefois aduenu là haut, quand Iupiter fit pleuuoir du ſang pour la mort de [a] Sarpedon, comme croit Homere. Eſtans de retour d'vne ſi ſanglante desfaicte, nous dreſſaſmes deux trophees; l'vn ſur des araignees pour la victoire des gens de pied; l'autre ſur les nuës en memoire de la bataille gaignee en l'air. Celà faict, il fut commandé aux Nuë-Centaures (qui deuoiẽt ſecourir les troupes de Phaëton) par les Mareſchaux de camp des ennemis, de venir le plus promptement qu'il leur ſeroit poſſible. A peine furent-ils arriuez qu'ils firent veoir vn ſpectacle terrible. Car ils eſtoient my-hommes & my-cheuaux aiſlez. La hauteur de leur corps de la ceinture en haut, eſgalloit celle du Coloſſe de [b] Rhodes; & la moitié cheualine eſtoit ſemblable à vn grand nauire. Ie ne fais

point de mention du nombre; car il eſtoit ſi grand, que ſi i'en parlois on me pourroit à bon droict appeller menteur. Ces ſoldats auoient pour leur General d'armee le Sagittaire du Zodiaque. Au recit qu'on leur fit de la desfaicte des leurs, ils delegueret vne ambaſſade à Phaëton pour l'aduertir de tourner viſage. Puis, eux-meſmes marchans en bon ordre donnerent la charge ſur nous autres Lunaires, qui n'eſtions plus rangez, à cauſe de la fuitte de nos ennemis, & nous amuſions à butiner. Ils firent ſi vaillammẽt qu'ils nous mirent tous en deſroute, & meſme pourſuiuirent noſtre Roy iuſques dans la Cité, tüans beaucoup de ſes oyſeaux. Dauantage, ils abbatirent pluſieurs de ſes trophees, & coururent par toute la campagne tiſſuë d'araignees. Bref, ils m'emmenerent priſonnier auec deux de mes compagnons. Apres que Phaëton fut arriué, & qu'il eut faict dreſſer deux autres trophees au meſme endroict où auoient eſté les noſtres, on nous lia les mains derriere le dos auec des cordes tiſſuës de filets d'araignees. Nous fuſmes menez le meſme iour, & en ce piteux eſquippage deuant le Soleil. Les ennemis ne voulurent point aſſieger la ville, mais ils firent vne contre-eſcarpe au milieu de l'air, afin que la lumiere du Soleil n'offençaſt point celle de la Lune. C'eſtoit vne double muraille faicte de nuës, afin que la Lune venant à s'eſclypſer, on ne vid autre choſe que tenebres. Ce fut la cauſe pour laquelle Endymion ſe voyãt pourſuiuy de ſi pres, enuoya des gens à Phaëton, pour le ſupplier, que ce fuſt ſon bõ plaiſir de faire abbatre ce mur, & ne point permettre que les noſtres veſquiſſent en perpetuelle obſcurité; adjouſtant, que s'il luy faiſoit tant de bien, il luy payeroit vn certain tribut, ſe rangeroit à ſon party, & ne luy declareroit iamais la guerre. Il s'offroit encore pour plus grande aſſeurance à luy donner des hoſtages. Phaëton ayant par deux diuerſes fois aſſemblé ſon conſeil, n'y voulut point entendre au commencement, & ne peut appaiſer ſon courroux. Mais à la parfin il changea d'aduis; de maniere que la paix fut accordee, & les articles conclus auec leſdits Solaires, leurs alliez & confederez; comme s'enſuit. Premierement, que les Solaires romproient & deſmoliroient le mur, & iamais à l'aduenir n'enuahiroient le pays de la Lune. En outre, qu'ils rẽdroient leurs priſonniers pour la rançon qu'ils aduiſeroient entr'eux: Que les Lunaires laiſſeroient viure en paix les Aſtres du domaine des Solaires ſans leur faire guerre: Qu'ils s'enuoyeroient mutuellement du ſecours, ſi quelque eſtranger les venoit aſſaillir. Que le Roy des Lunaires ſeroit tenu

Articles de Paix entre les Solaires & les Lunaires.

payer tous les ans au Roy des Solaires, dix mille cruches de roſee: & que iuſques à la fin de payement il mettroit dix mille de ſes gẽs en oſtage: Bref que la Colonie des nouueaux habitãs ſeroit renuoyee pour s'habiter en cõmun en la region de l'Eſtoille du iour. Ce traicté de paix eſtant accordé, l'on dreſſa tout auſſi-toſt vne colomne d'ambre, en laquelle furent grauez en groſſes lettres leſdits articles. Ceſte colomne fut eſleuee au milieu de l'air, entre les limites & confins des deux partis. Ceux qui ſignerent ce traicté du coſté des Solaires furent, Fouyer, Eſtiual & Flammech: & des Lunaires, Nuictan, Serein, & Force-Lampe. Apres que la paix fut ſolemniſee, on abbatit le mur, & les priſonniers furent deliurez. Mais tandis que nous retournions à la Lune, nos compagnons vindrent au deuant de nous, qui nous ſaluerent la larme à l'œil, & principalement Endymion, lequel nous prioit de demeurer auec luy, & prendre part en ſon domaine. Il me promit particulieremẽt de me donner en mariage vne ſienne fille, ce qui n'eſtoit pas vne petite offre, car ils n'ont point de femmes en ce pays là: Mais ie n'y voulus iamais entendre, le priant qu'il me permiſt de m'en retourner ſur la mer. Ce qui fut cauſe que s'apperçeuant qu'il ne pouuoit rien gaigner ſur nous par ſes perſuaſions, il nous feſtoya par l'eſpace de ſept iours, au bout deſquels il nous donna congé de nous en aller. Mais auant que ie quitte ce pays, ie m'en vay vous raconter les merueilles & choſes eſtranges que i'y vis pendant que i'y fus de ſejour. Premierement, les habitans ne ſont point engendrez des femmes, mais des maſles qui ſe marient l'vn l'autre, & ne ſçauent que c'eſt que de femmes. Chacun d'eux iuſques à l'aage de vingt-cinq ans eſt marié à quelqu'vn, & ce terme eſtant eſcheu il en eſpouſe vn autre luy meſme. Ils ne conçoiuent pas au ventre, mais au gras de la iambe, & quand l'embrion ſe forme, la iambe s'enfle; puis le fruict eſtant venu à terme, on y faict vne inciſion, & en tire-t'on l'enfant tout mort. Mais pour le faire reuiure, ils l'expoſent au vent la bouche ouuerte, & luy redonnent la vie par ce moyen. Et pour moy ie me fais accroire que ceſte façon de faire entr'eux a donné ſubject aux Grecs d'appeller le gras de la jambe, vẽtre-jambe; parce que ceux-cy conçoiuent pluſtoſt à la jambe qu'au ventre. Ie veux bien en dire encore dauantage: C'eſt qu'il y a de certains hõmes en ceſte contree appellez Arbriers, leſquels naiſſent en ceſte maniere. On couppe le teſticule droict à l'vn de ces hommes, puis on le plante tout debout en terre, d'où naiſt vn arbre de chair grand comme

Deſcription fabuleuſe des merueilles qui ſe voyent en la region de l'air.

vne tour, qui porte des branches & des fueilles: Ses fruicts ſont des glands longs d'vne coudee, leſquels eſtans meurs ſe cueillent, & là dedans ſe treuuent ces hommes eſclos. Telles gens ont le membre qui leur pend, quelquesfois d'yuoire: & les pauures, de bois. Ils s'en ſeruent à l'acte venerien, & en font part à leurs eſpouſees. Quand quelqu'vn d'entr'eux eſt deuenu vieil, il ne meurt point, ains eſt conuerty en air, & ſe diſſipe comme fumee. Ils vſent tous d'vne meſme viande: Et apres qu'ils ont allumé leur feu, ils prennent des grenouïlles qui volent par leur air en grand nombre & les rotiſſent ſur les charbons. Lors qu'elles ſont bien roſties, ils ſe rangent comme à l'entour d'vne table, & ſe repaiſſent de l'odeur qui en ſort, ſans ſe nourrir iamais d'autre viande. Leur boire eſt du plus fin air, eſpraint en vne couppe, qui rend vn jus ſemblable à la roſee. Ces hommes n'vrinent iamais, ne font aucune ordure, & ne ſe communiquent point comme nous l'vn l'autre. Les ieunes ſe ſeruent du gras de la jambe, comme du ventre. Celuy qui eſt chauue eſt eſtimé le plus beau entr'eux: car pour ceux qui ont de grands cheueux, ils leur veulent vn mal de mort. Au contraire les cheuelus ſont tenus pour les plus beaux au pays des Eſtoilles, & ſont nommez *les beaux Comettes, comme nous l'auons appris de quelques-vns qui en ſont venus. On tient que ceux cy ont la barbe longue, preſque iuſques au deſſous des genoux: Ils ne portẽt point d'ongles aux pieds, & tous n'ont qu'vn ſeul doigt. Ils ont aux feſſes vn grand chou en façon de queuë, qui porte des fueilles en tout temps, & qui ne ſe briſe iamais encore qu'ils viennent à s'aſſeoir deſſus. S'ils ſe mouchent, il en ſort du miel tant ſoit peu amer: & s'il aduient qu'ils trauaillent, ou qu'ils faſſent quelque exercice penible, ils ſuent du laict par tout le corps, duquel ils font du fourmage auec vn peu du miel qu'ils iettent en ſe mouchant. Ils tirent de l'huile fort graſſe de certains oignons, laquelle eſt auſſi odorante que du bauſme. Ils ont pluſieurs vignes deſquelles ils vendengent de l'eau, & les grappes de raiſins ſont ſemblables à la greſle. Et pour moy ie crois que quand le vent eſbranle ces vignes, c'eſt alors que la greſle tombe çà bas, parce que les grappes s'eſcroulent. Ces gens-là ont le ventre comme vne beſaſſe, où ils mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouure & ferme facilement, tout ainſi qu'il leur plaiſt; & n'ont au dedans ny boyau ny foye: Mais on void ſeulement qu'il eſt gros & eſpais. Et quand leurs enfans ont froid, ils les mettent là dedans pour les reſchauffer. Les riches ont des habits de verre mol, & ma-*

niable, les pauures d'airain tissu, car ils ont des mines de cuiure, auquel quand ils donnent la trempe dans l'eau, ils en trauaillent de mesme que si c'estoit de la laine. Quant à leurs yeux, ie n'ose pas descrire quels ils sont, de peur qu'il ne semble à quelqu'vn que ie ments, & que mes discours sont incroyables. Si faut-il pourtãt que ie die, qu'ils n'ont pas les yeux fichez dans la teste; mais qu'ils les mettent quand ils veulent voir, puis les ostent & les gardent, iusques à ce qu'vne autrefois ils en ayent besoin. Que s'il aduient de fortune que quelqu'vn d'entr'eux ayt perdu ses yeux, il emprunte ceux de son voisin, auec lesquels il void & regarde. Les plus riches de ce pays, ont diuers yeux, lesquels ils tiennent secrets & cachez, & leurs oreilles sont de fueilles de Plan, exceptez ceux que nous auons dit estre esclos de glands, lesquels les ont de bois. Ie vis encore vne chose esmerueillable en ce royaume, sçauoir vn grand miroir posé sur vn puits, qui n'est gueres profond, dans lequel, si quelqu'vn y descend, il entend tout ce qui se dit çà bas sur terre. Que si on regarde dans ce miroir, on y void toutes les villes & nations du monde, aussi clairemẽt, que si elles estoiẽt exposees deuant les yeux. Ie dis cecy, parce que i'y vis moy-mesme tous ceux de ma cognoissance, & mon pays aussi; toutesfois ie ne sçay pas s'il me veid. Si quelqu'vn en doute, & ne veut croire ce que ie dis, qu'il s'y en aille voir. Apres auoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous montasmes en nostre nauire. Sur nostre depart Endymion me donna deux robbes de verre, & cinq d'airain, ensemble vn harnois escaillé de gousses de lupins, garny de toutes pieces. Depuis ie delaissay le tout dans la Baleine. Il enuoya de plus mille Cheualle-griffons, pour nous conduire à cinq cents stades de là. Comme nous nauigions par ceste cõtree, nous trauersasmes plusieurs prouinces, & arriuasmes en fin à la region de l'Estoille du iour, nouuellement habitee; où estans arriuez, nous fismes prouision d'eau. Puis, entrans au Zodiaque, passasmes outre à main gauche du Soleil. Nous ne descendismes point, bien que plusieurs de mes compagnons en eussent enuie: car outre que nous estions à la rade, le vent ne le permettoit pas. Toutesfois nous remarquasmes que c'estoit vn fort bon pays; le territoire fertile, la terre grasse & arrousee de bonnes eaux. Cependant les Nuë-Centaures, soldats de Phaëton, nous descouurans de loing, volerent contre-bas iusques à nostre nauire, & s'en retournerent soudain, voyans que nous estions leurs confederez. Les Cheualle-griffons s'estoient peu auparauant departis de nous.

Nous aurions souuent besoin des yeux d'autruy pour voir des choses qui nous sont incognuës.

Apres auoir nauigé long temps tant de nuict que de iour, nous arriuaſmes ſur le ſoir en la ville des Lampes; tout contre la mer de çà bas. Ceſte ville eſt ſcituee entre les Pleiades & les Hyades, beaucoup plus bas que le Zodiaque. Nous y priſmes terre, & n'y treuuaſmes perſonne: mais bien pluſieurs lampes qui couroient par les ruës, & ſe pourmenoient ſur le port. Quelques-vnes de ces lampes eſtoient fort petites, & mal-fournies: toutesfois elles ne laiſſoient pas de bien eſclairer. Chacune auoit ſon chandellier à part, & leurs noms ſemblables à ceux des hommes; veu meſme que nous les entendions deuiſer enſemble. Au lieu de nous faire du mal, elles nous ſembloient ſemondre d'aller heberger en leur logis, neantmoins la crainte que nous en auions, nous en retira: Tellement qu'il n'y eut aucun des noſtres, qui oſaſt ny ſoupper, ny s'endormir. Le palais de ces lampes eſt au milieu de la ville, où eſt aſſiſe leur Princeſſe tout le long de la nuict, qui les appelle, & les faict toutes aſſembler. Que s'il s'en treuue quelqu'vne qui n'obeyſſe, elle eſt ſoudain condamnee à mort, comme ayant failly en ſon eſtat. Or le genre de ceſte mort, c'eſt d'eſtre du tout eſteincte. Nous fuſmes long temps à conſiderer ce qui s'y paſſoit, eſcoutans attentiuement les reſponſes que faiſoient les lampes, en s'excuſant ſur leur retardement. I'y veis & recognus moy-meſme ma lampe, à laquelle ie demanday des nouuelles de ma maiſon, & ſoudain elle me raconta tout ce qui s'y faiſoit. Ayant paſſé la nuict en ce lieu, nous partiſmes le lendemain, & nauigeaſmes tout aupres des nuës, où nous viſmes vne ville appellee Nuë-cocuë, qui nous donna beaucoup à ſonger. Nous n'y deſcendiſmes point, à cauſe que le vent nous en empeſcha: tant y a qu'on nous diſt, que c'eſtoit-là le pays & le regne de Corbeau fils de Merle: Ce qui me fit ſouuenir du dire du Poëte Ariſtophane, homme ſage, & les eſcrits duquel ſont dignes de foy. Le troiſieſme iour d'apres nous deſcouuriſmes la mer Oceane; mais non pas la terre. Il eſt bien vray que nous voyons encore d'embas les regions aëriennes, leſquelles ſembloient flamboyer & eſtre toutes en feu. Le quatrieſme iour ſur le midy, noſtre vaiſſeau fut porté en pleine mer par vn doux Zephire. D'abord que nous apperçeuſmes l'eau, nous fuſmes merueilleuſement reſioüys, & fiſmes vn feſtin de viandes qui ſe treuuerent en noſtre nauire: Puis commençaſmes à cingler en vne mer fort calme & bonaſſe: Mais comme il aduient ſouuent que la fortune eſt vn commencement de plus grands maux, nous n'euſmes le vent en pouppe que deux iours ſeulement. Le

Deſcription de la ville des Lampes.

La fortune eſt plus à craindre en ſon commencement qu'en ſon iſſuë.

troiſieſme nous viſmes ſur le poinct du iour vn grand nombre de monſtres, & de Baleines, mais entr'autres nous en remarquaſmes vn, fort enorme, & de l'eſtenduë de mille cinq cens ſtades, lequel nageoit à gueule ouuerte, & auec tant d'impetuoſité, qu'il troubloit vne bonne partie de la mer; tellemẽt que les ondes eſtoient toutes blanchies d'eſcume. Ceſte beſte auoit les dents beaucoup plus grandes qu'vne de nos tours; auſſi aiguës que des paux, & blanches comme de l'yuoire. Ce fut à ce coup que nous priſmes congé l'vn de l'autre, eſtant reduicts au dernier deſeſpoir; & attendans le monſtre pour en eſtre faicts la proye. Il ne tarda gueres d'approcher de nous, & de nous engloutir, enſemble noſtre nauire: Mais le bon-heur voulut pour nous, que la beſte ayant les dents clair-ſemees, noſtre nauire paſſa legerement entre-deux, ſans y auoir rien de froiſſé ny d'atteint. Eſtant là dedans, nous n'y viſmes rien du commencement, pour la grande obſcurité; mais quelque temps apres que la beſte ouurit la gueule, nous y apperçeuſmes vne ſi grande Baleine, tant en hauteur qu'en largeur, qu'on euſt peù ſans doute y baſtir vne cité pour loger dix mille hõmes. An ventre de ce monſtre ſe voyoient de petits poiſſons, & pluſieurs autres beſtes, enſemble des voiles de nauire, des ancres, des os de morts, & des baſles de marchandiſe. Au milieu, l'on deſcouuroit vn pays de large eſtenduë, auec des couppeaux, qui s'eſtoient amoncelez à mon aduis du limon qu'il auoit englouty en beuuant. Il y auoit auſſi vne foreſt, pleine de toute ſorte d'arbres & d'herbes qui ſembloient y auoir eſté cultiuees. L'eſtenduë de ceſte terre eſtoit de deux cents cinquante ſtades. On y voyoit diuers oyſeaux marins, & entre-autres des Lares & Alcions, qui faiſoient leurs nids ſur les arbres. Nous fuſmes là long temps à ſouſpirer & nous plaindre; mais en fin apres auoir raſſeuré nos compagnons, nous calfutraſmes noſtre vaiſſeau, & fiſmes du feu auec des cailloux, chocquez les vns contre les autres: puis nous repeuſmes des viandes qui ſe treuuerent dans noſtre nauire: Car nous auions encore de pluſieurs ſortes de poiſſons, & de l'eau, pour nous rafraiſchir en la region de l'Eſtoille du iour. Le lendemain que nous fuſmes eſueillez, ſi quelquesfois la baleine ouuroit la gueule, nous voyons ores des montagnes, tantoſt le ciel ſeulement, & tantoſt des Iſles, ſelon que la beſte couroit par toutes les plages de la mer. Ie pris auec moy ſept de mes compagnons pour nous pourmener enſemble par la foreſt, & y chercher les aduentures eſtranges. Nous auions faict enuiron cinq ſtades de chemin,

lors

lors que nous treuuaſmes vn petit Temple dedié à Neptune, comme il apparoiſſoit par vn eſcriteau. Peu apres nous viſmes pluſieurs tombeaux & colomnes, & vne fontaine d'eau claire: Dauantage nous ouyſmes vn chien abbayer, apperçeuſmes de la fumee de loing, & ſi entre-viſmes vne cabanne champeſtre. Ce qui fut cauſe que nous tiraſmes droict en ce lieu, où nous treuuaſmes vn bon vieillard auec vn ieune homme, leſquels trauailloient enſemble en grande diligence, à faire de petits canaux par leſquels ils donnoient paſſage à l'eau de la fontaine. D'abord nous fuſmes ſaiſis d'vne peur entremeſlee de quelque ioye: & à dire le vray ils furent auſſi eſtonnez que nous. Ils demeurerent vne longue eſpace de temps ſans parler; mais en fin le vieillard nous tint ce diſcours: Quelle eſt voſtre condition, mes amys? Eſtes vous de Dieux marins, ou des hommes auſſi miſerables que nous? Car nous ſommes nourris en terre, & detenus à preſent au ventre de ceſte beſte, ſans ſçauoir ce que nous auons à faire, ains il ſemble que nous ſoyons morts, bien que nous croyons d'eſtre en vie? A ces paroles ie luy fis reſponce: Auſſi ſommes nous hommes, mon pere, qui n'agueres auons eſté engloutis auec noſtre nauire. La ſeule curioſité nous a portez en ceſte foreſt, pour y apprendre ce qui s'y paſſe: Mais ie crois que quelque Dieu nous y a conduicts, afin que nous euſſions le bon-heur de vous voir, n'eſtans pas les ſeuls qui ſommes enclos dans le vẽtre de ceſte beſte; Dittes nous donc au vray qui vous eſtes, & de quelle façon eſtes-vous entré ceans? Ie ne le vous diray point, reſpondit le vieillard, & ie vous celeray en quel eſtat ſont mes affaires, ſi premier vous ne m'accordez de venir veoir mon logis. Ce diſant, il nous prit par les mains, & nous mena en ſa maiſon, où eſtans arriuez, il nous fit ſoudain couurir vne table de pluſieurs mets, & aſſeoir auec luy. A ce ſoupper nous fuſmes ſeruis de choux, de fruicts, de poiſſons, & de vin. Apres que nous euſmes pris noſtre refection, le vieillard nous pria de luy faire le recit de nos aduentures. Ie commençay pour lors à luy raconter toutes les rencontres que nous auions euës en l'air, en l'Iſle, en noſtre nauigation, & en la guerre, iuſques au iour que nous fuſmes engloutis par ce mõſtre. Le vieillard fort eſtõné de ce recit, nous dit pareillement vne partie de ſon infortune. Sçachez, mes bons amys, adjouſta-il, que ie ſuis natif de l'Iſle de Chypre. Il aduint n'agueres qu'eſtant ſorty de mon pays, pour m'en aller traffiquer auec ce mien fils que vous voyez, & pluſieurs autres de mes ſeruiteurs, ie partis auec intention de m'en aller en

Parmy les choſes ineſperees il y a touſiours quelque rencontre.

Italie, & me mis à cet effect dans vn grand nauire, chargé de diuerſes ſortes de marchandiſes, lequel poſſible, vous auez peu voir par pieces en la gueule du monſtre. Nous auions nauigé paiſiblement iuſques en Sicile, lors qu'au troiſieſme iour par l'impetuoſité de la mer, & violence du vent, nous fuſmes tranſportez en l'Ocean, où nous rencontraſmes ceſte beſte monſtrueuſe, laquelle engloutit noſtre nauire, & nos gens enſemble, qui moururent tous, excepté nous deux. Nous les enterraſmes donc, & pour eternelle memoire, baſtiſmes vn Temple à Neptune, viuant touſiours depuis de la ſorte que vous voyez, & n'ayant point d'autres aliments que de poiſſons, de fruicts, & de legumages. La foreſt eſt grande & pleine de vignes, deſquelles nous recueillons de bon vin. Il s'y treuue encore vne claire fontaine, l'eau de laquelle eſt tres-bonne à boire, & bien fraiſche. Nous faiſons noſtre lict ſur terre auec des fueilles, allumons de grands feux, prenons des oyſeaux, & peſchons des poiſſons tous vifs, qui entrent dans la gueule de ceſte beſte. Que ſi nous voulons nous baigner, la fontaine eſt icy tout contre, & pres d'elle vn lac, qui peut contenir de circuit enuiron vingt ſtades, l'eau duquel eſt ſalee, & pleine de toutes ſortes de poiſſons. Nous nageons & nauigeons là deſſus auec vne petite nacelle que i'ay faicte, & frettee moy-meſme. Il y a plus de vingt-ſept ans que nous viuons dans le ventre de ce monſtre, où toutes incommoditez nous ſeroient tollerables, ſi nous n'eſtions trauaillez de quelques mauuais voiſins inacceſſibles, & fort farouches. Quoy? diſ-je alors, ſe treuue-t'il encore ceans d'autres perſonnes auec nous? Il n'y en a que trop, reſpondit le vieillard; & ce ſont des ennemis cruels & affreux à voir. Car les parties Occidentales de la foreſt, ſont habitees par les Acharnez (qui ſont des hommes ayant des yeux d'Anguille, & des faces d'Eſcreuiſſe) fort aguerris, & qui mangent de la chair toute cruë. En l'autre partie, qui eſt à main droicte, habitent les Tritonomendites, qui ſont par le haut ſemblables à des hommes, & par le bas à des chats: Ils ne ſont pas neantmoins ſi cruels que les Acharnez. A coſté gauche ſe tiennent les Greuſſemains, & Teſte-chiens, qui ſont confederez par enſemble: & vers le Midy les Pagarades & Piez-legers, leſquels font des courſes par tout ce pays. Tirant vers le Leuant, on n'y void que deſerts, à cauſe de la mer, laquelle y noye & met à fonds tout ce qu'elle rencontre. Pour moy, ie tiens ce lieu que tu vois, & en paye tous les ans de tribut aux Piez-legers mille cinq cents huitres. Voilà quel eſt le plan & la ſcituation

Le mal-heur ne marche iamais ſeul; & les nouueaux deſaſtres ſont ſes plus proches voiſins.

du pays. Il nous faudroit aduiſer maintenant de quelle maniere pourrions nous combattre contre tant de gens, & comment viurons nous deſormais. Combien ſont ils de nombre, luy diſ-je alors? Plus de mille, me reſpondit-il. Ont-ils des armes? adjouſtay-je. Nenny, me repliqua-t'il, mais bien des os de poiſſons. Nous pouuons donc combattre hardiment, car nous ſommes bien armez, & ils n'ont dequoy ſe deffendre. Que ſi nous les ſubjuguons vne fois, nous viurons cy apres hors de toute crainte. Cet aduis ne leur ſembla pas mauuais; & en meſme temps, nous allaſmes en noſtre nauire, où chacun ſe mit en bon equipage. Ce qui ſeruit de pretexte à ceſte guerre, ce fut le refus du tribut qu'on fit aux ennemis, lors qu'ils l'enuoyerent demãder apres le terme eſcheu: car le vieillard ſçeut reſpondre ſi à propos, qu'il chaſſa bien loing de ſoy les meſſagers. Les Piez-legers & Pagarades, eſtans les premiers irritez contre Scyntare (ainſi ſe nommoit le vieillard) ſe vindrent ruër ſur nous auec vne grande fureur; mais nous qui auions preueu le choc, nous tenions ſur nos gardes, ayant faict vne embuſcade de vingt-cinq hommes bien armez, auec commandement exprez qu'auſſi-toſt que les ennemis ſeroient paſſez, ils les chargeaſſent à dos. Ce qu'ils firent, leur donnant la charge de ſi pres par derriere, qu'ils en furent bien affoiblis. Nous d'ailleurs, qui eſtions vingt-cinq de nombre, comme eux, ſans Scyntare & ſon fils, les allaſmes attaquer par deuant. Nous combattiſmes auec tant de courage, qu'en fin nous les miſmes en route, & les pourſuiuiſmes touſiours iuſques dans leurs repaires, ne faiſant que maſſacrer & tailler en pieces. Il y en eut d'occis cent ſeptãte des leurs: & des noſtres vn ſeul, ſçauoir, mon pilote, qui fut trauerſé d'vn coup de coſte de Sardine. Le iour & la nuict entiere ſe paſſa ſur le camp, où nous dreſſaſmes vn trophee des arétes ſeiches d'vn Dauphin. Cependant les autres nations qui auoient eu nouuelles de ceſte desfaicte, s'en vindrent à nous le lendemain. Les Acharnez tenoient la corne droicte, & auoient Bourberain pour leur Capitaine. A coſté gauche eſtoient les Teſte-chiens, & au milieu les Greuſſemains. Mais ceux qu'on appelle Tritonomendites, ſe tindrent en paix, & ne voulurent prendre aucun party. La rencontre fut aupres du Temple de Neptune, où nous combattiſmes auec tant de mugiſſements & de cris, que la Baleine en retentiſſoit: de meſme que font les rochers, & les cauernes voûtees. Nous talonnaſmes les ennemis de ſi pres, que nous leur fiſmes prendre la fuitte; tellement qu'ils furent contrainct de ſe

Rencontre des gens de Scyntare, & des Pagarades & Piez-legers.

ſauuer en la foreſt : Dequoy il ne falloit pas s'eſtonner; car ils n'eſtoient ny armez, ny rangez en bataille. Depuis ceſte rencontre nous fuſmes touſiours maiſtres & Seigneurs du pays. Peu apres ils nous enuoyerent prier par leurs trompettes, qu'il leur fut permis d'emporter les cadauers, & de venir au traicté de paix auec nous. Mais nous ne fuſmes pas d'aduis de nous allier auec eux; ains les allaſmes treuuer le lendemain, & les taillaſmes tous en pieces, excepté les Tritonomendites, leſquels voyans ce qui eſtoit aduenu, ſe ietterent tous dans la mer par la gueule de la beſte. Deſlors, nous viſitaſmes librement la prouince vuide d'ennemis, & y fiſmes noſtre demeure, nous addonnans à des exercices honneſtes, principalement à la chaſſe, à cultiuer les vignes, & cueillir les fruicts des arbres, imitans ceux qui ſe voyans cõfinez dans vne eſtroicte priſon, taſchent le mieux qu'ils peuuent de ſe reſiouïr, & deſennuyer. Nous fuſmes enfermez dans ce goufre par l'eſpace d'vn an, & de huict mois, iuſques à ce que le cinquieſme iour du neufieſme la Baleine venant à ouurir la gueule pour la ſeconde fois, (car à chaque coup qu'elle l'ouuroit, ce nous eſtoit vne marque pour cognoiſtre les heures) nous ouyſmes de grands crys, cõme de quelques forſaires qui ſ'encourageoient à tirer à la rame. En meſme temps nous accouruſmes au bruict, & nous eſtans mis derriere les dents de la gueule de la beſte, nous viſmes la plus grande merueille que i'euſſe encore veuë : C'eſtoient des hõmes de la hauteur de demy ſtade, nauigeans ſur de grandes Iſles, cõme ſi elles euſſent eſté de galeres. Ie ſçay bien qu'on m'accuſera de menſonge; mais ſi faut-il que ie vous en faſſe le recit. Il y auoit des Iſles de large eſtenduë; mais qui n'eſtoient gueres hautes, chacune deſquelles pouuoit contenir cent ſtades de circuit, où eſtoient enuiron vingt huict hommes, tels que i'ay dit cy-deuant: Les vns ſe voyoient aſſis à coſté tous par ordre, tenans en leurs mains de grands Cyprez auec leurs branches, qui leur ſeruoient de rame. A la pouppe eſtoit vn Pilote, comme ſur vne haute eſchauguette, tenant vn fort gouuernail d'airain de la longueur d'vne ſtade. A la prouë paroiſſoient enuiron quarante combattans bien armez, & ſemblables à des hommes, excepté qu'ils auoient les cheueux de flamme ardente; ce qui les rendoit fort affreux. Vne foreſt y ſeruoit de voiles, en laquelle le vent ſouffloit de toutes parts, & conduiſoit l'Iſle où le Pilote vouloit. Il y auoit vn Maiſtre Nocher, qui commandoit aux forſaires; tellement qu'en tirant la rame, les Iſles alloient auſſi roides que des vaiſ-

Comparaiſon propre.

ſeaux. Nous en deſcouuriſmes d'abord deux ou trois, & en contaſmes puis apres iuſques à ſix cents qui ſe battoient. Pluſieurs s'entre-heurtans de prouë eſtoient fracaſſees, & pluſieurs miſes à fonds. Quelques-autres ioinctes & accrochees enſemble combattoient courageuſement, & l'on auoit bien de la peine à les ſeparer: Car ceux qui eſtoient à la prouë batailloient à l'enuy l'vn de l'autre, & ſe tailloient en pieces auec vne cruauté plus que barbare. Au lieu de crocs ou d'ancres de fer, ils auoient de gros polypes liez à des cordes qui ſe iettoient dans leurs iſles, leſquels s'attachoient aux foreſts, & par ce moyen les Iſles s'arreſtoient. Ils combattoient à coups de groſſes huiſtres, chacune deſquelles peſoit la charge d'vn chariot, & auec des eſponges de la grandeur d'vn arpent. Vne partie de ces gens eſtoit conduicte par Æole-Centaure; l'autre par Boylamet. La cauſe de cette guerre ne procedoit d'ailleurs que de la ſeule conuoitiſe du butin. Car on diſoit que Boylamer auoit deſrobé pluſieurs troupeaux de Dauphins à Æole-Centaure, comme on pouuoit conjecturer par les reproches & injures qu'ils ſe diſoient, nommans ſouuent leurs Roys par leurs noms. Mais apres vn long combat, ceux d'Æole-Centaure reſterent en fin victorieux. Ils ſubmergerent enuiron cent cinquante *Iſles de leurs ennemis*, & en prirent trois auec ceux qu'y eſtoient dedans. Les autres tournerent la poupe, & furent ſuiuis vn long tẽps par les ennemis leurs vaincueurs. Neantmoins s'eſtans retirez ſur le tard, ils regaignerẽt les Iſles perduës: Car les ennemis leur en auoient bien mis à fonds quatre-vingts. Pour trophee & marque eternelle de leur victoire, ils dreſſerent vne Iſle des ennemis, qu'ils aſſirent ſur le chef de la Baleine. Ils repoſerent ſur elle toute la nuict, y attachans leurs commendes, & y iettans leurs ancres de verre, leſquelles neantmoins eſtoient grandes & fortes. Le lendemain, apres auoir faict vn Sacrifice & enſeuely leurs morts ſur le dos de la Baleine, ils partirent tous joyeux & chantans. Voylà ce qui ſe paſſa en la bataille des Iſles.

LIVRE SECOND.

Continuation de l'Hiſtoire.

IE cherchois tous les moyens à moy poſſibles pour ſortir hors du ventre de la Baleine, ne pouuant plus ſouffrir vne ſi cruëlle captiuité Mais en fin le regret que i'auois de me voir ſi long temps

enclos dans ceſte priſon, me fournit vne inuention pour m'en retirer. Ie m'aduiſay de faire miner le coſté droict de la baleine pour y treuuer vne iſſuë. Tellement que mettans la main à l'œuure nous creuſaſmes tous enſemble enuiron cinq ſtades de profond. Et parce que nous n'aduancions pas beaucoup ; l'expedient qui nous ſembla le meilleur pour nous deliurer de ce monſtre, ce fut de bruſler la foreſt. Suiuant ceſte reſolution, nous y meiſmes le feu aux quatre coings, & cet embraſement dura ſept iours & ſept nuicts, auant que la beſte ſentiſt aucune chaleur. Toutesfois au huictieſme & neufieſme iour, nous apperceuſmes qu'elle ſe portoit mal ; car elle ne baaiſloit plus ſi ſouuent ; ou ſi elle ouuroit la gueule ſoudain elle la refermoit. Il ſembloit qu'au dixieſme & onzieſme iour elle deuſt mourir, & vne puanteur intolerable s'exhaloit de ſon corps. Le douzieſme nous eſtions perdus ſi nous ne luy euſſions ouuert les maſchoires, & fait en ſorte qu'elle ne les reſſerraſt iamais plus. Car il n'y a point de doute qu'il nous euſt fallu mourir miſerablement dans ceſte charongne. Ce que nous fiſmes à force de grandes poultres de bois que nous luy meiſmes dans la gueule. Nous preparaſmes donc noſtre nauire, faiſant prouiſion d'eau, & d'autres choſes requiſes. Il fut aduiſé entre nous qu'il ſeroit bon de prẽdre le vieillard Scynthare pour noſtre Pilote. Le lẽdemain matin nous cogneuſmes que la Baleine eſtoit morte ; tellement que nous commençaſmes à tirer hors le nauire. Il eſt bien vray que nous euſmes vn peu de peine à le conduire petit à petit entre les dents de la beſte ; mais en fin, apres beaucoup de trauail, nous le meiſmes ſur mer. Celà faict, nous montaſmes ſur le dos de la beſte, & y ſacrifiaſmes à Neptune pres du trophee Inſulaire. Nous ſejournaſmes là trois iours entiers, & le quatrieſme donnant voile aux vents, euſmes à rencontre durant noſtre nauigation pluſieurs * corps occis en la bataille des Iſles. Apres les auoir meſurez (car c'eſtoit merueille de voir ces prodiges de longueur) nous nauigeaſmes quelques iours auec fort bon vent, lequel neantmoins ne fut pas de longue duree : car tout à coup vn Nort commençant à ſouffler, les bouffees en furent ſi violentes, que toute la mer en fut glacee, non ſeulement par le deſſus, mais plus de quatre cents braſſes d'eſpaiſſeur. Toutesfois nous deſcendiſmes auec reſolution de nous mettre ſur la glace : mais parce que la bize croiſſoit de iour en iour, ne pouuans ſouffrir ſa violẽce nous feuſmes contraints d'vſer de cette inuention, de laquelle le vieillard Scyntare fut l'autheur. C'eſt que nous feiſmes vne grãde

* *Il entend parler de ces monſtrueux Geants deſquels il a deſcrits cy-deuant.*

foſſe dans la glace, où nous demeuraſmes cachez trente iours entiers, y allumans du feu, & nous nourriſſans de poiſſon; car nous en treuuions aſſez en rompant la glace. Quand les viures commencerent à nous faillir, nous ſortiſmes hors, & apres auoir arraché noſtre nauire, qui eſtoit enfoncé bien auant, dreſſaſmes les voiles: Par ce moyen nous allions ſur la glace auſſi ayſément que ſi nous euſſions nauigé. Le cinquieſme iour la glace ſe fondit, & nous pourſuiuiſmes noſtre route. A peine auions nous faict enuiron trois cents ſtades ſur mer, lors que nous allaſmes ſurgir en vne petite Iſle deſerte, où nous feiſmes prouiſion d'eau douce, & y tuaſmes à l'arc deux Buffes, qui n'auoiẽt pas les cornes au front, mais bien ſous les yeux, ainſi que le ſouhaittoit Momus. Peu apres nous entraſmes en vne mer toute de laict, en laquelle ſe deſcouurit vne Iſle blanche pleine de vignes. Or ceſte Iſle n'eſtoit autre choſe qu'vn grand fourmage, comme nous le recogneuſmes depuis en ayant gouſté: Elle contenoit enuiron vingt-cinq ſtades d'eſtenduë, & les raiſins de ces vignes auoiẽt ceſte proprieté que les preſſant nous en faiſions ſortir du laict au lieu de vin. Au milieu de ceſte cõtree ſe voyoit le Temple de Galathee la Nereïde, comme il eſtoit *demonſtré par vne inſcription.* Durant tout le temps que *nous fuſmes là de ſejour, nous n'euſmes point* d'autre viande que *la terre de l'Iſle*, ny d'autre breuuage que le laict qui *diſtilloit des raiſins ſuſdits.* On diſoit que [c] Titone fille de Salmonee eſtoit Royne de ce pays, & que Neptune en ayant faict à ſa volonté, le luy donna pour recompenſe. Apres auoir demeuré cinq iours entiers en ceſte Iſle, au ſixieſme nous partiſmes du port, fauoriſez du vent & des ondes. Le huictieſme iour ſortans hors de l'eau laictee, nous entraſmes en la mer claire & ſalee; où nous viſmes vn grand nombre d'hommes courans ſur les flots, & ſemblables à nous de ſtature, excepté ſeulement qu'ils auoient les pieds de liege: à cauſe dequoy on les appelloit Liege-pieds. Ie vous laiſſe à penſer ſi nous n'eſtions pas bien eſtonnez de les voir ainſi courir ſur l'eau ſans enfonçer. D'abord que ces hõmes nous deſcouurirent de loing, ils vindrent à nous, & nous ſaluërent en langue Grecque; adjouſtans qu'ils s'en alloient à la haſte en leur pays de Liege. Ils vindrent ainſi deuiſans auec nous quelque eſpace de temps, & touſiours courans; & ſur leur depart ils nous dirent; *Heureuſe puiſſe eſtre voſtre nauigation.* Peu de temps apres nous deſcouuriſmes pluſieurs Iſles à main gauche, ſçauoir celle de Liege, où leſdits hommes couroient de toutes parts dans leur

ville capitale, les fondements de laquelle sont assis sur vne grãde piece de liege. Tirant vn peu plus loing par delà la main droicte, nous vismes cinq Isles plus grãdes, & qui sembloient estre toutes en feu. Deuant nous estoit vne large & basse Isle, esloignee d'enuiron cinq stades. D'abord que nous en approchasmes, nous sentismes vn air merueilleusemẽt doux, & vn vent aussi odorant que celuy de l'Arabie heureuse, auquel l'Historien Herodote donne de si belles loüanges; ou tel que les odeurs qui s'exhalent des roses, des œillets, des lys, des violettes, des raisins, des myrthes, & des lauriers. Comme nous estions sur le poinct de nous resiouïr, estimans que cet agreable parfum promit vne issuë à nos miseres passees, nous apperçeusmes l'Isle tout aupres de nous; auec plusieurs beaux ports arrousez de fontaines d'eau claire & courãte, qui se vont rendre dans la mer. Nous y veismes aussi de ptez des forests, & des oyseaux qui chantoient; les vns aux riues des fleuues, & les autres dessus les arbres. Toute ceste contree ne respiroit qu'vn air doux, & les mignardes haleines des Zephirs esuantoient si doucemẽt la foreſt, qu'ils faisoient vn aggreable concert. A les ouyr, on eust dit que c'estoient des fluſtes ou des haut-bois qui resonnoient sous des antres voûtez. On y pouuoit ouyr encore vn certain bruict ou doux murmure d'hommes, comme s'ils eussent esté en vn banquet, auquel les vns joüent des instrumens, les autres loüent les joüeurs & dançent au son. Tant de rares merueilles nous inuiterent à sortir hors du nauire (où nous laissasmes Scyntare, & deux de nos compagnons) pour entrer dans le port. Comme nous marchions sur vn pré tout esmaillé de fleurs, nous tumbasmes entre les mains des Pyrates, lesquels nous prirent & lierent auec des cordes faictes de roses (car en ce pays ils en font de grandes & fortes chaisnes) & nous menerent deuant leur Prince. Nous appriſmes d'eux le long du chemin que nous estions en l'Isle des Bien-heureux, de laquelle Radamant estoit Roy: Estans amenez pardeuant luy, nous fusines mis les quatriesmes sur le bureau des causes qui estoient à iuger. La premiere cause qui se tint ce fut d'Ajax Telamonien, en laquelle il s'agissoit; S'il deuoit estre mis entre les Herôs ou non, s'estant faict mourir soymesme espris d'vne certaine rage. Or en fin, parties ouyes, Radamant ordonna qu'il seroit mis entre les mains d'Hippocrate pour estre guery de sa phrenesie par le moyen d'vn breuuage d'Ellebore; & qu'on le receuroit au nombre des autres apres l'entiere gueriſon de son mal. La seconde cause estoit du faict d'Amour,

Lucian descrit icy les Isles des Bien-heureux Esprits à l'imitation de Virgile au 6. de son Eneide.

mour touchant Menelaüs & Theſee qui ſe debattoient pour la beauté d'Helene. L'arreſt que donna Radamant là deſſus fut au proffit de Menelaüs, la luy adjugeant, tant en conſideration des trauaux auſquels il s'eſtoit expoſé pour l'amour d'elle, que des autres femmes qu'auoit Theſee, qui eſtoient, les filles de Minos, & l'Amazone. La troiſieſme cauſe eſtoit pour la preſceance entre Alexandre fils de Philippe Roy de Macedoine, & l'Admiral de Carthage; En laquelle il fut dit qu'Alexandre precederoit; & au meſme temps vn ſiege luy fut dreſſé pres de Cyrus Roy de Perſe. Noſtre cauſe fut appellee la quatrieſme: Et ſur ce le Preſident nous interrogea, Comment eſtions nous peu arriuer en ce lieu ſacré tous viuans que nous eſtions encore? Nous luy racontaſmes tout noſtre voyage par ordre; puis on nous fit ſortir. Alors Radamant commença de conſulter noſtre affaire, & d'en prendre l'aduis de ſes conſeillers. Ariſtide l'Athenien, ſurnommé le Iuſte, qui eſtoit aſſis pres du Iuge, opina le premier; & ſelon ſon opinion il fut arreſté, Qu'apres noſtre mort nous amēderions la faute que nous auions faicte durant noſtre vie, pour auoir trop curieuſement entrepris ce voyage. Cependant vn terme de ſept mois nous fut donné pour conuerſer auec les Bien-heureux dans ceſte Iſle; auec expres commandement de partir auſſi-toſt qu'il ſeroit expiré. A l'heure meſme nous fuſmes deliurez des liens deſquels on nous auoit garottez, & conduicts en la ville au banquet des Bien-heureux.

Belle deſcription de la ville où ſont leur demeure les Bien-heureux.

Ceſte ville eſt toute d'or maſſif: les murailles d'eſmeraude; les portes (qui ſont ſept de nombre) de cinnamome toutes d'vne piece; & le paué d'yuoire, enſemble le dedās des murailles. Tous les Temples des Dieux y ſont baſtis de pierre de Beril; & les Autels haut eſleuez de pierre d'Amethiſte, ſur leſquels ils ſacrifient aux Dieux. Par la ville court vn fleuue de baume tres-odorant, la largeur duquel eſt de cent coudees, & ſa profondeur telle qu'on y peut ayſément nager. Les habitans ont des eſtuues de verre, qu'ils eſchauffent du feu de canelle: & au lieu d'eau, ils rempliſſent les cuues de roſee tiede. Ils portent des robbes de toile d'araignee, teinte en pourpre, & bien deliee. Ces gens là n'ont ny corps, ny charnure, & les yeux des hommes ne les peuuent voir qu'à la façon des Idees: Et bien qu'ils ſoient tels, ils ne laiſſent pas d'aller, de venir, de parler, & d'eſtre ſuſceptibles de la raiſon: Bref on diroit à les regarder, que ce ſont des Ames nuës, & ombragées de quelque corps. Que ſi on ne les touchoit, on ne croiroit iamais

que ce que l'œil void fut vn corps : car ils paroiſſent comme des ombres droictes,& qui ne ſont point noires. En ce pays la ieuneſſe y eſt eternelle;le iour n'y eſt ny trop clair,ny trop ſombre;mais tel que la clarté de l'Aurore auant le Soleil Leuant. Ils n'ont qu'vne ſaiſon en l'annee, ſçauoir vn ſeul Printemps, qui dure touſiours, & vn ſeul Zephir qui parfume l'air. La terre y eſt toute couuerte de fleurs & d'arbres fruictiers, ombrageux & pleins de verdure. Les vignes y portẽt des raiſins douze fois l'an & du fruict chaſque mois. Les grenades, les pommes,& autres telles ſortes de fruicts, s'y cueillent,diſent-ils, treize fois l'an: car ils ont vn mois qu'ils appellent Minos, auquel les arbres portent deux fois. Les eſpics de bled produiſent à la poincte, au lieu de froment, du pain tout preſt à manger, & ſemblable à des champignons. La ville eſt arrouſee de trois cents ſoixante cinq fontaines d'eau, & autant de miel, outre qu'il y en a cinq cens qui diſtillent du baume; c'eſt la verité que celles-cy ſont moindres. Il s'y treuue encore ſept fleuues de laict, & huict de vin. Les banquets & les collations ſe font hors la ville, au champ dit d Elyſien; où ſe void vne belle prairie, & tout à l'entour vn bocage de toutes ſortes d'arbres, lequel faict ombre à ceux qui repaiſſent aſſis ſur des licts de fleurs. Les vents les ſeruent à la table,& leur apportent tout ce qu'ils demandent, excepté le vin dont ils n'ont aucunement beſoin:car leurs tables ſont entourees de pluſieurs grands arbres de verre, où pendent pour fruicts des coupes de toutes façons. Ceux qui ſont appellez au feſtin n'ont rien à faire qu'à mettre bas vn ou deux de ces verres, leſquels ſe rempliſſent tout auſſi-toſt de vin: Voylà pour ce qui eſt de leur boire. Quãt aux coronnes & chappeaux de fleurs, les Roſſignols, & autres oyſeaux de ramage, cueillent aux plus proches prairies des fleurs de toutes couleurs auec leur bec, & les reſpandent en voletant. Ils n'ont point d'autres parfums que ceux-cy. Les nuës eſpaiſſes ayant attiré tout le baume des proches fontaines, pour les reſpandre ſur les banquetans, par le doux mouuement des vents;elles le rendent en ſe reſſerrant, & le pleuuent auſſi menu que roſee. Ces feſtins ne manquent point de Muſique; & on y chante d'ordinaire les vers d'Homere, lequel eſt là preſent aſſis au deſſus d'Vlyſſe, & faict bonne chere auec eux. Là ſe voyent encore des danſes de petits garçons, & de pucelles. Les principaux de ceux qui chantent & menent le bal,ſont ceux-cy. Eunomon de Locres; Arion Leſbien, Anacreon;& Steſichor, lequel eſt tumbé d'accord auec Heleine. Ce bal eſt ſuiuy

d'vne ſeconde danſe de Cygnes, Arondelles, & Roſſignols; ſans y comprendre le doux & aggreable murmure que faict la foreſt, par l'haleine du vent. Pour mieux ſauourer les delices de ce lieu, ils ont ont * deux fontaines; l'vne de riſee, & l'autre de plaiſir, deſquelles chacun boit au cõmencement du repas, pour paſſer joyeuſement le reſte du iour. Il faut maintenant que ie vous raconte les hommes de marque, leſquels ie veis en ce lieu. Premieremẽt i'y recognus tous les Princes & Capitaines de la guerre de Troye, excepté Ajax de Locres, qui eſtoit le ſeul qu'on diſoit eſtre tourmenté parmy les damnez. Mais quant aux eſtrangers & barbares i'y veis les deux Cyrus; Anacharſis le Scythe, Zamolxe de Thrace, Numa d'Italie, Lycurgue Lacedemonien, enſemble Phocion & Tellus Atheniens: & bref tous les ſages, excepté Periander. I'y deſcouuris auſſi Socrates fils de Sophroniſcus, deuiſant auec Neſtor & Palamede, en la compagnie du Lacedemonien Hyacinthe, de Narciſſe le Theſpien, d'Hylas, & de pluſieurs autres beaux ieunes hommes. Et à voir ſes façons de faire, & les mignardiſes qu'il faiſoit à Hyacinthe, ie ne pouuois croire autrement qu'il ne l'aymaſt: L'on diſoit meſme que Radamant en eſtoit faſché, & qu'il l'auoit menacé *pluſieurs fois, que s'il faiſoit plus le ſot, il le chaſſeroit hors de l'Iſle*; luy commandant expres, que laiſſant à part toutes ces folles practiques, il ne penſaſt qu'à faire bonne chere. Platon eſtoit le ſeul qui ne s'y treuuoit point; & diſoit-on qu'il habitoit en vne ville qu'il auoit luy meſme baſtie, où l'on obſeruoit les meſmes loix qu'il auoit eſcrites. Ariſtote & Epicure y eſtoient, & emportoient le prix ſur tous les autres à gauſſer & boire à qui mieux. I'y remarquay encore Eſope le Phrygien, qui ſeruoit de bouffon à la compagnie, & Diogene Synopean, qui paroiſſoit tout autre qu'il ne ſouloit eſtre: car il auoit pris à femme Leda, cette bonne ouuriere, & le plus ſouuẽt apres auoir bien hauſſé le gobelet, il ſe mettoit à dançer, & à reſuer. Il n'y auoit pas vn ſeul Stoïque, & l'on faiſoit courre le bruict, qu'ils eſtoient encore apres à monter par la droicte voye de la Vertu. Outre ce, nous appriſmes, qu'il n'eſtoit permis à Chriſippe d'aborder en ceſte Iſle, s'il ne ſe purgeoit premierement d'Ellebore par quatre diuerſes fois. On diſoit auſſi, que ceux de l'Academie auoient grande enuie d'y venir, mais qu'ils eſtoient apres à conſulter, & ne ſçauoient par où cõmençer. Mais pour moy, i'eſtime qu'ils craignoient les ordonnances de Radamant, parce qu'ils s'eſtoient forcez de rejetter tout iugement & deciſion de choſe-

* *L'eau de ces fontaines eſt ſemblable au Nepanthe d'Homere, qui chaſſe bien loing tous ennuys.*

quelconque. Quelques-vns croyoient que plusieurs compagnõs & adherans de ceux qui estoient arriuez les auoient suiuis; mais que par vn defaut de courage ils s'estoient desistez de leur entreprise, & forlignez au milieu du chemin. Ceux que ie vous viens de nommer estoient les plus prisez en ce lieu, & reueroient par dessus tous Achille & Thesee. Quant à la jouïssance amoureuse, les deux sexes s'y accouplent pesle-mesle, & l vn deuant l'autre, sans que rien leur semble estre mal faict. Il n'y auoit qu'vn seul Socrates, qui detestoit la coustume de caresser de si pres les ieunes garçons; & toutesfois vn chacun l'accusoit de parjure: Car Hyacinte & Narcisse nous ont souuent rapporté le cõtraire, bien qu'il ayt taſché de les faire mentir en niant le faict. Toutes les femmes y sont communes par consequent, & aucun n'est jaloux de son voisin; en quoy ils sont Platoniciens tout à faict. Les ieunes gens se communiquent librement à ceux qui les recherchent, & n'en font iamais de refus.

Il se mocque de Socrates,

des loix de Platõ,

Ie n'auois encore esté que deux ou trois iours à la ville quand ie rencontray le Poëte Homere biẽ de loisir, lequel i'interrogeay de plusieurs choses, & entr'autres s de quel pays il estoit; Car il y a jà long temps (luy dis-je) que nous en sommes en doute, & desirons fort de le sçauoir. Tout le monde ne le sçait pas (me respondit il) veu qu'il y en a qui disent que ie suis de l'Isle de Chio, les autres de Smyrne, & la plus-part de Colophone: mais mon pays est en Babylone, où meſme ie suis appellé Tygran, & non pas Homere. A quoy il adjoustoit, que ce nom d'Homere (qui signifie ostage) luy demeura touſiours depuis qu'il fut mis en ostage entre les Grecs. Quant aux vers que nous disons n'estre pas de luy, ie luy demanday s'il les auoit escrits, & il me dit qu'ils estoient tous siens, se mocquant d'Aristarque & de Zenodote, Grammairiens qui faisoient mestier de gausser. Apres qu'il eust satisfaict à ma demande, ie l'interrogeay derechef, pour quel subject il auoit commencé son Iliade par ces mots, LA CHOLERE. A quoy il me fit responce, que celà s'estoit ainsi rencontré fortuitement, & sans y penser. Ie m'enquis encore de luy s'il auoit escrit l'Odisſee auant l'Iliade, comme plusieurs l'affirment, & il me dit que non. Il ne m'eust de riẽ seruy de l'interroger s'il estoit aueugle, car ie voyois assez le contraire. Ie luy fis plusieurs autres telles demandes, ausquelles il me respondit touſiours volontiers & de bonne grace, principalement depuis qu'il eust gaigné son procez contre Thersite, qui l'auoit faict assigner en matiere d'injures; disant, qu'en sa

& d'Homere.

Poëſie il l'auoit depeint tout difforme & desfiguré: Mais le Poëte gaigna ſa cauſe, parce que l'eloquent Vlyſſe la plaida pour luy. Durant le temps que ie fus là de ſejour Pytagore le Samien y vint par ſept diuerſes fois transformé en autant de ſortes d'animaux. Et bref tous les retours que deuoit faire là bas ſon eſprit y furent accomplis. Il auoit la moitié de ſa perſonne toute d'or du coſté droict; & il luy fut accordé d'habiter auec tous les autres. Toutefois on eſtoit encore en doute s'il falloit l'appeller Pytagore ou Euphorbe. Empedocle y vint auſſi my-bruſlé, & roſty par tout le corps; mais toutes ſes prieres n'eurent pas aſſez de force pour le faire receuoir au rang des autres. I'y veis celebrer entre pluſieurs ſolénitez, certains tournois & feſtes qu'ils appellent Mortuaires, où Achille eſtoit le cinquieſme des Iuges & Preuoſts, & Theſee le ſeptieſme. Ce ne ſeroit iamais faict ſi ie voulois raconter par ordre le tout; & ie ſuis content de le dire ſommairement. Carus, ſous la conduicte d'Hercule, vainquit Vlyſſe pour le prix d'vne couronne. Pareil à ceſtuy-cy fut le combat de l'Egyptien Arius, qui fut enterré à Corinthe auec Epius, ſans qu'il y euſt entr'eux aucun prix propoſé; auſſi n'ay-je pas ſouuenance lequel des deux vainquit à la courſe. Pour ce qui eſt du combat des Poëtes, il faut que ie confeſſe qu'Homere eſtoit ſouuent le plus fort, bien qu'à la parfin Heſiode reſta victorieux. Le prix qu'on leur auoit propoſé c'eſtoit vne couronne faicte de plume de Paon. Apres que les tournois furent acheuez, les nouuelles vindrent, que ceux du pays des Damnez s'eſtoiẽt deſliez, auoient gaigné les forteresſes, & empieté ſur l'Iſle. Ils marchoient ſous la conduite de Phalaris d'Agrigente, de Buſiris Egyptien, de Diomede Thracien, de Scyron Pytiocampte, & de leurs confidans & complices. Auſſitoſt que Radamant en ouyt le bruict, il meit ſus pied vne armee de demy-Dieux le long des riuages. Theſee, Achille, & Ajax Telamonien, qui auoit recouuert ſon bon ſens, en furent eſleus Capitaines. Les deux armees venans à ſe joindre combattirent d'vn grand courage, mais en fin les Bien-heureux demeurerent vainqueurs. En ceſtee meſlee Achille fit des exploicts heroïques & dignes de luy. La valeur de Socrates ne fut guere moindre; car il tint touſiours bon au coſté droict; & combattit auec plus d'ardeur qu'il n'auoit iamais faict contre Delus, lors qu'il eſtoit en vie. L'on remarqua qu'il fit touſiours teſte aux ennemis, ſans leur tourner le dos en façon quelconque. Depuis, pour auoir cõbattu ſi vaillamment il fut recompenſé d'vn beau jardin aſſis aux faux-

Il ſe mocque de Pytagore.

Feſtes Mortuaires.

Academie de Socrates.

bourgs, où faisant assembler ses amys, il dispute & discourt d'ordinaire, appellant ce lieu, L'ACADEMIE DES MORTS. Sur la fin de ceste desfaicte les vaincueurs prirent les vaincus, & les renuoyerẽt tous garrotez en leurs places accoustumees, pour y estre plus rudement traictez qu'ils n'auoient oncques esté. Homere fit vne description de ceste bataille, laquelle il me donna à mon depart pour l'apporter à nos Grecs: Mais ie perdis le liure depuis, auec plusieurs autres hardes. Toutesfois ie me souuiens fort bien que ce Poëme commençoit ainsi;

Muse raconte moy la guerriere vaillance
Des Herôs trespassez, & la peur que leur lance
A mise sur le front des plus fiers ennemis
Qu'ils ont d'vn bras vaincueur à leur pouuoir soubmis,

Apres les honneurs de ceste victoire, ils firent cuire des febues, (comme ils ont de coustume quand ils triomphent de leurs ennemis) lesquelles ils mangerent auec vne grande solemnité. Pytagore fut le seul qui ne se treuua point à ce banquet: Il est bien vray qu'il estoit assis à vn coing, mais loing des autres: car il ne * mangeoit pas volontiers de febues. Au septiesme mois que nous fusmes là de sejour, il aduint vne estrange nouueauté. Il y auoit long temps que le fils du vieillard Scyntare, nommé Cynire, ieune homme fort adroict & de bonne mine, estoit espris de l'amour d'Helene. Elle d'ailleurs monstroit des marques euidentes d'vne affection reciproque à l'endroict de Cynire: Car pendant les banquets, ils se donnoient des œillades, & beuuoient l'vn à l'autre. Ce qui fut cause que le ieune homme se laissant emporter à sa passion se resolut de rauir Helene, laquelle en fut tres-contente, & mesme l'aduisa qu'il leur falloit aller en l'vne des prochaines Isles de Liege ou de Caillé. Pour mieux venir à bout de leur entrepriſe, ils prirent à leur ayde trois de nos compagnons des plus hardis & vaillants. Cynire ne descouurit iamais son dessein à son pere, parce qu'il sçauoit bien qu'il en eust esté repris. Si tost que le temps leur sembla commode, ils meirent en execution leur dessein; & sur la nuict, (ie n'y estois pas present, car ie m'endormis au lieu de soupper) tous les autres ne sçachans rien de ceste conspiration, Cynire & ses confidens enleuerent secrettement Helene, & partirent à la haste. Cependant Menelaüs venant à s'esueiller sur la mi-nuict, & ne treuuant point sa femme dans son lict, il se meit à crier, appella son frere, & s'en alla soudain auec luy au Palais de Radamant. Sur le poinct du iour les espions qu'on auoit despeschez

** C'est vne allusion au symbole de Pytagore.*

Histoire fabuleuse de Cynire & d'Helene.

expres firent rapport, qu'ils auoient deſcouuert vn nauire fort loing du port. Au recit de ces nouuelles Radamant meit cinquante Herôs ſur mer dãs vn eſquif d'Afrodille tout d'vne piece, & leur commanda de ſuiure les rauiſſeurs. Ces Herôs firent en ſorte par leur diligence, qu'enuiron l'heure de midy ils attraperẽt Cynire & ſes compagnons, leſquels auoient deſià nauigé ſi auant en l'Ocean laicté, qu'ils eſtoient proches de l'Iſle de Caillé, & peu s'en fallut qu'ils ne leur eſchapaſſent. Ils les arreſterent donc, & lierent leur nauire de cordes tiſſuës de branches de rõſes. Celà faict ils rebrouſſerent chemin, & emmenerent Helene, qui fondoit toute en larmes, tenant le viſage panché contre terre. La premiere demande que Radamant fit à Cynire, ce fut, ſi quelque autre auoit eſté de ſon party? Et ayant ouy que non, il le fit lier par les genitoires, enſemble ceux de ſa ſuitte, & les enuoya tous au lieu deſtiné aux Damnez, apres les auoir fait fuſtiger de maues. En meſme temps il fut ordonné, que nous deſlogerions de l'Iſle auant le terme qui nous auoit eſté prefix, & n'y ſejournerions pas dauantage que le iour ſuiuant. Ie fus ſi faſché de cecy que les larmes m'en vindrent aux yeux, conſiderant combien eſtoient grands les biens qu'il me falloit quitter, pour m'en aller encore vne fois vagabond & courant. Neantmoins les aſſiſtans allegerent vn peu mon mal, diſans que ie ne tarderois gueres à les reuoir, & me monſtrans le ſiege qui m'eſtoit appreſté pres de ces grands Herôs. Ie m'en allay donc treuuer Radamant, & le priay de tout mon poſſible qu'il luy pleuſt de me dire ce qui me deuoit aduenir, & me reueler quelle ſeroit l'iſſuë de mon voyage. Il ne me fit point d'autre reſponſe, ſinon, Que ie retournerois en mon pays, mais que i'aurois bien du mal auant que d'y arriuer, & ſerois expoſé à pluſieurs dangers. Il ne voulut iamais m'aſſeurer dans quel temps i'y pourrois eſtre: Mais en me monſtrant les Iſles prochaines, qui eſtoient cinq de nombre, & vne autre ſixieſme plus eſloignee, il me dit, Que les cinq Iſles plus proches eſtoiet celles des Damnez. C'eſt là (adjouſta-il) où tu vois tant de feux ardents. La ſixieſme eſt la Cité des Songes, aupres de laquelle eſt l'Iſle du Gouuernement, que tu ne peux encore bien deſcouurir. Au bout de toutes ces Iſles, tu treuueras vn grand pays de terre ferme, aſſiſe tout à l'oppoſite de celle où vous demeurez. Et ſçache que tu t'en iras en fin en vne autre contree, non ſans auoir ſouffert pluſieurs maux, paſſé parmy diuerſes nations, & cõuerſé auec des peuples incognus & barbares. Soudain que Radamant

Proprieté fabuleuſe de la racine de Mauue.

m'euſt dit ces parolles, il arracha de terre vne racine de Mauue; laquelle il me bailla, me commandant de nous vouër à elle, & l'inuoquer en nos plus grandes aduerſitez. Il nous aduertit encore, qu'eſtans arriuez en ce pays, nous priſſions bien garde de ne point fouïller dans le feu auec vn glaiue; de nous abſtenir de lupins, & de la conuerſation des adoleſcens de dix-huict ans. Que ſi nous auions ſouuenance de ſes aduertiſſements (adjouſtoit-il) nous ne pouuions faillir d'aborder en leur Iſle. En meſme temps ie mis ordre à mes affaires, & preparay tout ce qui m'eſtoit neceſſaire pour nauiger, leur tenant compagnie à table auant que partir. Le lendemain ie m'en allay treuuer le Poëte Homere, lequel ie priay de me faire vne Epigrãme de deux vers; ce qu'il fit tres-volontiers. Alors ie dreſſay ſur le port vne colomne de pierre de Beril, où ie grauay ce Diſtique;

Lucian, bien-aymé des Herôs, a tout veu,
Et puis ſon cher pays derechef la reçeu.

Ie me meis en chemin pour partir le plus ſecrettement que ie peûs, & ſans que Penelope s'en apperçeut. Tous les Herôs m'accompagnerent à mon depart, & entr'autres Vlyſſe; qui me pria de porter vne ſienne lettre à Calipſon en l'Iſle Ogygie. Radamant nous donna vn guide nõmé Nauplus, afin que ſi de fortune nous arriuions aux Iſles ſuſdites, on ne nous prit point pour des gens ſuiuans vne autre route. Comme nous euſmes cinglé par delà cet air odorant, nous fuſmes incontinent ſurpris d'vne püanteur intolerable, comme de bitume, de ſoulphre & poix qu'on faiſoit bruſler enſemble. Auſſi ſentions nous vne roſtiſſerie püante, & ie crois que c'eſtoit de la chair d'homme bruſlee. L'air eſtoit tenebreux & obſcur; duquel tumboit à terre vne roſee ſemblable à des gouttes de poix fonduë. En outre il nous ſembloit ouyr des coups de fouët, enſemble les plaintes & gemiſſemẽts de pluſieurs perſonnes. Nous n'encraſmes en aucune de ces Iſles, ains en vne ſeule qui eſtoit telle. Elle auoit pour murailles de grands rochers eſtalléz, raboteux, & gliſſans: On n'y voyoit au dedans ny foreſts ny fontaines. Apres que nous euſmes grimpé par ceſte montee pierreuſe auec beaucoup de trauail, nous marchaſmes par vn ſentier tout paué d'eſpines & de chardons, trauerſans vne terre fort hideuſe à la veuë: puis arriuaſmes en la priſon deſtinee pour ſupplice aux criminels. D'abord nous fuſmes fort effrayez de la nature du lieu; car hors de terre ſortoient en grand nombre des glaiues aigus & trenchans, & tout à l'entour ſerpentoient deux fleuues

Lucian exprime icy le lieu deſtiné pour ſupplice aux Damnez, apres auoir deſcrit celuy des Bien-heureux.

fleuues, l'vn de fange, & l'autre de ſang. Au dedans on en voyoit encore vn autre tout de feu, qui couroit comme de l'eau, & flottoit ainſi que la mer. Il eſtoit plein de diuers poiſſons, dont les vns reſſembloient à des flambeaux ardents, & les autres (ſçauoir les plus petits qu'ils appelloient lezarts) à des charbons embraſez. On n'y pouuoit entrer que par vn petit guichet eſtroict à merueilles, le portier duquel eſtoit Timon l'Athenien. Vn peu plus auant (marchant touſiours ſous la conduicte de Nauplus noſtre guide) nous veiſmes vn grand nombre de criminels, deſquels nous recogneuſmes quelques-vns. La condition des Roys & des hommes de baſſe eſtoffe y eſtoit eſgalle. Nous y apperçeuſmes entr'autres le pauure Cynire, pendu par les genitoires, & preſt à eſtouffer de fumee. Ceux qui nous conduiſoient nous dirent la vie d'vn chacun, enſemble la cauſe de leur punition; & comme les plus tourmentez eſtoient ceux qui durant leur vie auoient fait eſtat de mentir, & farſi leurs liures de fables. Cteſias Gnidien, Herodote, & pluſieurs autres tenoient le premier rang entre ces diſcoureurs & inuenteurs de comptes faicts à plaiſir. Auſſi-toſt que i'y veis ceux-cy, ie commençay de m'entretenir d'eſperance pour l'aduenir, parce que ie ne me ſentois point coulpable d'auoir iamais dit aucun menſonge. Peu apres ie m'en retournay droict à mon nauire, n'ayant pas le cœur de regarder des choſes ſi eſpouuentables à voir: Et apres auoir dit Adieu à Nauplus, ie le renuoyay.

Deſcription de l'iſle des Songes.

Nous deſcouuriſmes vn peu plus loing l'Iſle des Songes, ſi ombrageuſe, que la veuë n'y pouuoit penetrer que bien difficilemẽt. Elle approchoit fort à nos ſonges, & comme nous penſions l'aborder, il ſembloit qu'elle s'eſloignaſt & retiraſt en arriere. Toutesfois nous fiſmes en ſorte qu'en fin nous y priſmes terre, au port nommé *Le Dormir*, pres de la porte d'yuoire, où eſt aſſis *le Temple du Coq*: Delà nous deſcendiſmes à *Petite-veuë*, & entrez que nous fuſmes dans la Cité, nous y veiſmes pluſieurs & diuers Songes. Mais ie veux premieremẽt deſcrire ceſte Cité, de laquelle aucun n'a parlé qu'vn ſeul Homere. Elle eſt enuironnee d'vne eſpaiſſe foreſt, les arbres de laquelle ſont des pauots & des mandragores, où les chauue-ſouris voletent à trouppes: car en toute la Cité ne ſe treuuent point d'autres oyſeaux. Au pied de la foreſt court vn fleuue appellé *Gué-nuital*, & vn peu plus auant tout contre la porte découlent deux fontaines, l'vne nommee *Brunete*, & l'autre *Toute-nuict*. L'enclos de la ville eſt fort haut, & repreſente autant de

Quelle eſt la cité des Songes.

couleurs que l'Arc-en-ciel. Il n'y a pas ſeulement deux portes, comme dit Homere, mais bien quatre; dont les deux regardent vers la prairie de Pareſſe. (l'vne de fer, & l'autre de bricque, par où l'on tient que ſortent les Songes hydeux & cruels.) Les deux autres portes ſont tournees ſur le port, & du coſté de la mer: l'vne deſquelles eſt de corne, & l'autre d'yuoire, par où nous eſtions entrez. Arriuant à la ville, on treuue à main droicte le Temple de la Nuict, (laquelle ils reuerent plus qu'aucune autre Deïté) enſemble celuy du Coq, qui a ſon Temple tout contre la porte. Au coſté gauche eſt le Palais Royal du Sommeil, qui commande en ce lieu, & a pour ſes Lieutenans deux grands Princes: L'vn ſe nomme *Trouble-ſens*, fils de *Vaine-race*; l'autre *Riche-fame*, fils de *Phantaſion*. Au milieu de la place publique eſt vne fontaine qu'ils nomment *Bouche-oreille*, & deux autres pres de celle-cy, qui portent les noms de *Tromperie*, & de *Verité*. Là ſe void encore vn cabinet & lieu ſecret, duquel ſe rendent les Oracles. Celuy qui a la charge de Prophetiſer s'appelle *Contre-parleur*, qui fut en ſon tẽps vn Interprete de Songes, auquel le Dieu Sommeil dõna cet eſtat pour recompenſe. Quant aux Songes, ils ſont tous diuers & differents en eſpece: Les vns beaux, longs, & joyeux; les autres petits & difformes. Ceux-cy riches, & tous dorez; ceux-là pauures & vils. Ils apparoiſſent diuerſement à la fantaiſie; ores aiſſez, tantoſt terribles. Auiourd'huy parez à la royale, comme pour faire monſtre d'eux-meſmes, & demain deſguiſez en Dieux. Parmy ceux-cy nous en recogneuſmes pluſieurs que nous auions veu jadis en noſtre pays. Ils s'approcherent pour nous ſaluer, & nous embraſſans mutuellement comme bons amis, nous prirent & menerent en leur logis, où ils nous reçeurent honnorablement. Ces eſprits changeants & fantaſques nous repaiſſoient de mille eſperances, & nous promettoient des Sceptres & des Couronnes. Quelques-vns d'entr'eux nous porterent en noſtre pays, & apres nous auoir faict voir nos parens & amis, ils nous ramenerent le meſme iour. Nous demeuraſmes auec eux trente iours, & autant de nuicts, ne penſans qu'à dormir & faire bonne chere. Depuis vn grand eſclat de tonnerre ſuruint, lequel nous eſueilla tout à coup en ſurſaut, & nous effraya grandement. Alors, apres auoir bien repeu, nous partiſmes, & dreſſaſmes les voiles. Le troiſieſme iour nous priſmes port en l'Iſle Ogygie, où la premiere choſe que ie fis ce fut d'ouurir & lire la lettre que ie portois à Calipſon de la part d'Vlyſſe, les parolles de laquelle eſtoient telles.

Du Palais du Sommeil.

De la diuerſité des Songes.

VLYSSE A CALIPSON. S.

CESTE Lettre vous fera foy, comme ayant quitté voſtre compagnie, pour m'embarquer dans le vaiſſeau, que vous meſme auiez faict auparauãt fretter, n'ayant cinglé que bien peu ſur mer; la fortune me fut ſi contraire qu'à peine me peus-ie ſauuer en l'Iſle des Pheaces, à l'ayde de Leucoſtoë. Ceux-cy me renuoyerent en mon pays, où ie treuuay pluſieurs Muguets & Amoureux à l'entour de ma femme, qui faiſoient bonne chere de mes biens. Bref apres les auoir tous mis à mort, ie fus finalement occis par mon fils Telegon que i'auois eu de Circé. Maintenant ie ſuis en l'Iſle des Bien-heureux, où ie regrette le bon temps que i'auois autresfois auec toy, & l'immortalité que tu me promettois: Mais quoy que s'en ſoit, aſſeure toy que ſi iamais l'occaſion de te voir ſe preſente, ie ne faudray pas de t'aller retreuuer.

Voylà quel eſtoit le contenu de ceſte lettre, par laquelle il la prioit de nous faire la meilleure reception qu'elle pourroit. Quelques ſtades par delà la mer, ie treuuay vne cauerne telle qu'Homere la deſcrit, & Calipſon au dedans qui tiſſoit. Elle reçeut volontiers la lettre que ie luy donnay, & en la liſant les larmes luy vindrent aux yeux. Apres nous auoir traictez ſolemnellement, elle nous demanda pluſieurs choſes d'Vlyſſe, & s'enquit principalement de la beauté de Penelope, m'interrogeant ſi elle eſtoit ſi femme de bien qu'Vlyſſe le luy auoit iadis affirmé. A quoy nous luy reſpondiſmes ce qui nous ſembla le meilleur & le plus à plaiſir. Nous partiſmes peu apres pour nous en aller en noſtre nauire, où nous paſſaſmes la nuict ſur le riuage. Le lendemain matin nous commençaſmes à nauiger ſur le poinct du iour; non ſans eſtre battus de l'orage & de la tourmente par l'eſpace de deux iours entiers. Au troiſieſme iour nous rencontraſmes les Courge-Pyrates, peuples ſanglans & cruels, leſquels volent tous ceux qui nauigent aupres de leurs Iſles. Leurs nauires ſont fort grandes & faictes de courges longues de ſix coudees: Car quand elles ſont ſeiches, ils les creuſent, & en tirent tout ce qui eſt dedans; & voilà commẽt ils s'en ſeruent pour nauiger. Les tyges des roſeaux leur ſeruent de maſts, & les fueilles de la courge de voiles. Ceux-cy nous aſſaillirent auec deux de leurs vaiſſeaux, & nous battirent à coups de graines de courge à faute de cailloux. Nous fuſmes long tẽps à combattre ſans ſçauoir lequel des deux partis auoit du meilleur,

Nouuelle rencontre.

Des Courge-Pyrates.

iuſqu'à ce qu'enuiron le midy nous veiſmes venir apres les Courge-Pyrates les Nage-noix qui leur eſtoient ennemis, comme ils le monſtrerent appertement: Car en meſme inſtant que les Courge-pyrates les deſcouurirent, ils nous laiſſerent en paix, & tournerent viſage pour les combattre. Cependant nous euſmes loiſir de dreſſer les voiles, & de prendre la fuitte, les laiſſans là combattre à leur ayſe. Or nous croyons du commencement, que les Nage-noix viendroient au deſſus des autres, parce qu'ils eſtoient en plus grand nombre, & auoient cinq vaiſſeaux beaucoup plus roides que ceux des Courge-pyrates. Ces vaiſſeaux eſtoient faits de coquilles de noix fendues en deux, & chacune de ces moitiez auoit enuiron quinze coudees de longueur. Apres que nous fuſmes eſloignez d'eux, nous priſmes garde aux bleſſez, & depuis fuſmes touſiours en armes, n'attendans que quelque nouueau rencontre, comme il aduint: Car ainſi que le Soleil ſe cachoit, voicy venir d'vne Iſle deſerte vingt hommes ou enuiron, montez ſur de grands Dauphins qui les portoient ſeurement, & en bondiſſant à la façon des cheuaux. C'eſtoient des Pyrates auſſi bien que les autres, leſquels arriuez pres de nous ſe diuiſerent en deux bandes, & nous ietterent des os de ſeiches, enſemble des yeux de cancres & d'eſcreuiſſes: Mais nous les pourſuiuiſmes de ſi pres de noſtre coſté, qu'ils ne durerent pas long temps deuant nous; ains ſe meirent en fuitte, & s'en retournerent en leur Iſle. Sur la mi-nuict que la mer eſtoit calme & bonaſſe, noſtre nef heurta fortuitemẽt contre vn grand nid d'Alcion, qui pouuoit auoir enuiron ſoixante ſtades de tour. Alors l'oiſeau, qui n'eſtoit gueres moindre que ſon nid, & qui couuoit là ſes œufs, ſe leua ſoudain, & peu ſ'en fallut qu'il ne renuerſaſt noſtre nef du vent de ſes aiſles. Le cry pitoyable & funeſte qu'il fit en volant nous effraya tous. Sur le poinct du iour, nous apperçeuſmes que ce nid eſtoit auſſi ample qu'vn nauire, & tout entre-tiſſu de grands arbres. Au dedans il y auoit bien cinq cents œufs, chacun deſquels eſtoit plus gros qu'vn muid de Chios. Deſià meſme les petits commençoient à s'eſclorre & à pepier. Nous rompiſmes vn de ces œufs auec des coignees, & en tiraſmes hors l'oiſeau qui n'auoit encore point de plumes, & neantmoins il excedoit en grandeur vingt vautours. Au meſme inſtãt que nous euſmes eſloigné ce nid de la longueur de deux cents ſtades ou enuiron, nous veiſmes quelques eſtranges merueilles, dont nous fuſmes fort eſtonnez: Car vne Oye qui pendoit pour enſeigne ſur la poupe du nauire fut toute couuerte

Des Nage-noix & de leurs vaiſſeaux.

Nid d'Alcion eſmerueillable.

Augures mauuaiſeaux.

couuerte de plume, & ſe mit à chanter. Le Pilote Scynthare, qui parauant eſtoit chauue, eut ſoudain vne grande perruque; &, ce qui eſt plus eſmerueillable, le maſt du nauire commença de germer, & de pouſſer bien auant ſes rameaux, qui portoient pour fruicts des figues & des raiſins, leſquels n'eſtoient pas encore bien meurs. Ces viſions & fantoſmes prodigieux nous troublerent fort, & nous fiſmes priere aux Dieux qu'il leur pleuſt d'en deſtourner la menace. Nous pouuions auoir faict enuiron cinq cents ſtades ſur mer, lors que nous deſcouuriſmes de loing vne grande & eſpaiſſe foreſt toute touffuë de Cyprez & de Pins. D'abord nous creuſmes que ce fut terre ferme: mais c'eſtoit bien pluſtoſt vne mer de large eſtenduë qui produiſoit des arbres ſans racines, leſquels neantmoins ſe tenoient immobiles & droicts, comme s'ils euſſent nagé ſur l'eau. Eſtans arriuez là tout contre, nous fuſmes bien en peine touchant ce que nous auions à faire; parce qu'il eſtoit mal-ayſé de nauiger entre des arbres ſi touffus & eſpais, & encore plus difficile de reculer en arriere. Apres auoir penſé long temps, ie m'aduiſay finalement de monter ſur le plus haut de ces arbres, d'où ie veis (portant ma veuë le plus loing qu'il m'eſtoit poſſible) que ceſte foreſt contenoit d'eſtenduë enuiron cinq cents ſtades ou plus, & qu'il y auoit par delà, vne autre mer Oceane fort grande. Alors il fut conclu entre nous de guinder, ſi faire ſe pouuoit, le nauire par deſſus le ſommet des arbres qui eſtoient fort eſpais, & le tirer par là iuſques en ceſte autre mer; ce que nous fiſmes. Car lié que nous euſmes le nauire auec vn gros chable, nous le tiraſmes au deſſus, & l'ayant ainſi mis ſur les branches eſpaiſſes, & tendu les voiles au vent, nous nauigeaſmes auſſi à l'aiſe qu'en pleine mer. Ie me ſouuins alors de ces vers du Poëte Antimachus;

Ceux qui bien loing de noſtre veuë
Guindent le maſt de leur vaiſſeau
Sur vne mer toute touffuë
D'arbres immobiles en l'eau.

Paſſez que nous fuſmes ſur le ſommet de ceſte foreſt, nous abordaſmes à l'autre mer, où nous tiraſmes noſtre nauire, nauigeans touſiours depuis ſur vne eau fort claire & paiſible; iuſqu'à ce que nous rencontraſmes vn grand abyſme, où les vagues ſe diuiſoient à replis tournoyans. Ainſi voyons nous *Comparaiſon propre.*

ſouuent vn grand pays eſtre englouty dans les creux entr'ouuerts qui ſe font par vn tremblement de terre. Le meilleur expedient que nous euſmes pour lors ce fut de caller les voiles, & ſoudain le vaiſſeau s'arreſta. Peu s'en fallut neantmoins qu'il ne s'abimaſt dans ce Goufre, où nous veiſmes (choſe eſmerueillable, & horrible à voir!) vn precipice profond de plus de mille ſtades; car l'eau nous ſembloit diuiſee en deux. Comme nous regardions à l'entour, nous deſcouuriſmes loing de nous vne maniere de pont qui ſe formoit de l'eau, lequel touchoit d'vne mer à l'autre, & les aſſembloit toutes deux en vne. Nous fiſmes en ſorte qu'à force d'auirons nous trainaſmes noſtre nauire à ce pont, ne penſans iamais d'en venir à bout. Vn peu plus auant nous entraſmes en vne mer calme & tranquile, où ſe voyoit vne Iſle aſſez petite, laquelle on pouuoit facilement aborder: Elle eſtoit habitee par certains hommes ſauuages appellez *Caboche-bœufs*, qui portoient des cornes à la teſte, & reſſembloient à peu pres au Minotaure, de la façon que nous le peignons en noſtre pays. La premiere choſe que nous fiſmes ayans pris terre en ceſte Iſle, ce fut d'aller chercher de l'eau, & taſcher à recouurer quelques viures, parce que les noſtres eſtoient faillis, mais nous ne peuſmes iamais treuuer que de l'eau douce. Il nous ſembloit ouyr aſſez pres de nous vn mugiſſement fort eſtrange, & tel que celuy des bœufs. Ce qui fut cauſe qu'eſtãs accourus à ce bruict, nous treuuaſmes que c'eſtoiẽt ces hommes monſtrueux, leſquels ſe mirent à nous pourſuiure ſi toſt qu'ils nous deſcouurirent, & prirent trois de nos cõpagnons. La peur que nous euſmes que le meſme ne nous aduint, nous fit retourner bien viſte vers noſtre nauire, où nous priſmes les armes, comme eſtimans choſe indigne de laiſſer nos amys au beſoin. Ie vous laiſſe à penſer auec quelle diligence nous accouruſmes pour attrapper ces Barbares, qui s'amuſoient à partager entr'eux la chair de nos gens qu'ils auoient occis. Ils furent d'abord ſi eſtonnez de nous voir reuenus, qu'ils ſe meirent tous en fuitte: Mais nous les ſçeuſmes ſi bien pourſuiure, que les atteignans nous en tuaſmes enuiron cinquante, & en fiſmes deux nos priſonniers. Celà fait nous tiraſmes droict à noſtre vaiſſeau, auec nos eſclaues, ſans treuuer choſe quelque à manger; tellement que mes compagnons eſtoient tous d'aduis qu'on coupaſt la gorge à ces priſonniers: Ce que ie ne voulus iamais permettre, ains les fis lier & garder, de peur qu'ils ne ſeſchappaſſent. Quelque temps apres arriuerent des Ambaſſadeurs de la part des Caboche-bœufs, s'of-

Eſtrange merueille.

Caboche-bœufs, hommes ainſi nommez, & pourquoy.

frans à les rachepter. Nous comprenions aſſez ce qu'ils vouloient dire par les ſignes & gemiſſements qu'ils faiſoient, à la façon de ceux qui demãdent quelque choſe inſtamment. La rançon qu'ils nous preſentoient cõſiſtoit en fourmages, poiſſons ſecs, oignons, & en quatre cerfs, chacũ deſquels auoit ſeulemẽt trois pieds, ſçauoir deux derriere & vn deuant: car les deux venoient à ſe joindre & & aſſembler en vn. Nous leur rendiſmes leurs priſonniers moyennant ceſte rançon, & le lendemain nous cinglaſmes en pleine mer. Peu apres nous commençaſmes à voir des poiſſons, des oyſeaux, & autres tels ſignes, qui nous preſageoient que nous n'eſtions pas loing de terre. Durant ceſte nauigation, nous viſmes des hommes qui nauigeoient d'vne nouuelle façon: car ils eſtoient eux-meſmes les vaiſſeaux & les nautonniers. Ie ſuis contant de vous en faire le recit. Ils eſtoient eſtendus ſur l'eau le ventre contre-mont, & auoient l'engin grand, droict, & tendu, auquel ils attachoient des voiles. Dauantage, ils tenoient les extremitez de leurs pieds auec les mains, & nauigeoient de ceſte façon à l'ayde du vent qui les pouſſoit. Apres ceux-cy nous en viſmes d'autres aſſis ſur de grandes pieces de liege, leſquels ayans attelé deux Dauphins les faiſoient marcher deuant, & tirer leurs lieges. Ils ne nous firent aucun mal, & ne nous pourſuiuirent iamais: au contraire, ils alloient auſſi doucement, que s'ils euſſent tiré vne charette, & il ſembloit à les voir qu'ils s'eſmerueillaſſent de la forme de noſtre nauire. Sur le ſoir nous arriuaſmes à vne petite Iſle, laquelle ſelon noſtre opinion, eſtoit habitee par des femmes, qui parloient la langue Grecque, & leſquelles s'en vindrent au deuant de nous, non ſans nous faire pluſieurs careſſes. Ces femmes eſtoient belles, de bonne grace, bien veſtuës, & portoiẽt des robbes qui leur traiſnoient iuſques à terre. Leur Iſle ſe nommoit Caſabule, & leur ville Hyamardie. Nous ayans pris par les mains, elles nous menerent en leurs maiſons, & alors vne ſoudaine peur me ſaiſit: ce qui ne me preſagea rien de bon, principalement lors que regardant de part & d'autre, ie vis peſle-meſle ſur le paué des os & des teſts de pluſieurs morts. Ie ne voulus pas neantmoins faire grand bruict tout à coup, ains aſſemblay mes compagnons, pour nous mettre en armes, & prenant en main la racine de mauue, ie la priay de nous deliurer des dangers où nous eſtions engagez. Comme mon hoſteſſe alloit & venoit par la maiſon, i'apperçeu qu'elle n'auoit pas les jambes d'vne femme, mais pluſtoſt les pieds & cornieres d'vn aſne: Quoy voyant, ie mis la

Nouuelle maniere de nauiger.

Superſtition touchant la racine de mauue.

main à l'eſpee, & l'ayant empoignee par le colet, la liay fort eſtroictement, l'interrogeant de ſa condition, & de celle de ſes ſemblables. Tellement qu'elle fut contrainte de me confeſſer à ſon grand regret, qu'elles eſtoient toutes des femmes marines, appellees communément Iambe-d'aſnes, & qu'elles viuoient des eſtrangers qui arriuoient en ceſte Iſle: A quoy elle adjouſtoit, qu'apres auoir enyuré les nouueaux venus, elles couchoient auec eux, & les mettoient à mort, ſoudain qu'ils eſtoient endormis. Au recit de ces parolles ie la laiſſay garrottee, comme elle eſtoit deſià, & m'en allay monter ſur le toict de la maiſon, appellãt à haute voix tous mes compagnons, qui accoururent en meſme inſtant. Ie leur fis le recit de tout ce qui ſe paſſoit, & entrez qu'ils furent dedans, leur monſtray par terre les os des morts. Cependant la femme que i'auois liee deuint incontinent toute en eau, & s'eſuanouït. Neantmoins ie me mis à frapper à grands coups d'eſpee contre ceſte eau, laquelle deuint toute en ſang. En meſme temps il fut conclu entre nous de retourner en noſtre nauire, & de pourſuiure noſtre premiere route. L'Aurore commençoit à paroiſtre, lors que nous veiſmes deuant nous la terre ferme, laquelle nous eſtimions eſtre celle qui eſt toute à l'oppoſite de ceſte cy où nous habitons. Nous fiſmes donc nos prieres, & priſmes conſeil ſur ce que nous auions à faire. Les vns furent d'aduis qu'il falloit ſeulement deſcendre au port, puis ſoudain retourner en arriere.: les autres, qu'il ſuffiſoit de laiſſer là le vaiſſeau, & d'entrer bien auant en ceſte contree, pour voir de quelles gens elle eſtoit habitee. Tandis que nous eſtions à conſulter, vn ſi grand tourbillon ſe leua, que iettant noſtre nauire contre le port, il fut mis en pieces. Tellement que nous euſmes bien de la peine à ſauuer nos armes, & quelques-vnes de nos hardes. Voylà ce qui nous aduint durant noſtre voyage, (iuſqu'à ce que nous euſmes mis le pied dans l'autre terre) tant en la mer & aux Iſles, qu'en l'air: & depuis au ventre de la Baleine; meſmes apres que nous en fuſmes ſortis. Ie vous ay raconté ce que nous veiſmes en l'Iſle des Bien-heureux, en celle des Songes, & finalement au pays des Cabochebœufs, & Iambe-d'aſnes; Aux liures ſuiuans ie vous feray le recit des aduentures que nous euſmes en ceſte terre des Antipodes.

C'eſt vne repriſe de tout ce qu'il a dit.

ANNO-

ANNOTATIONS.

a *Sarpedon.*] Fils de Iupiter & de Laodamia fille de Bellerophon. Eſtant Roy de Lycie, & fort adroit aux armes, il aſſiſta touſiours Priam à l'encontre des Grecs, & fut finalement occis par Patrocle, apres auoir monſtré pluſieurs belles marques de ſa valeur.

b *Du Coloſſe de Rhodes.*] Il eſtoit tout d'airain de la hauteur de ſeptante coudees, à cauſe dequoy il fut mis au rang des ſept miracles du monde. Chares diſciple de Lyſippe fut l'Autheur de ceſt admirable chef d'œuure.

c *Titone.*] Les Autheurs ne font point mention de ceſte Royne, mais bien de Titon fils de l'Aurore; tellement qu'il vaut mieux s'en rapporter à ce qu'en dit Lucian que non pas le mettre en doute.

d *Champ Elyſien.*] Où les belles ames faiſoient leur ſejour, & y iouyſſoient d'vn million de felicitez toutes differentes, leſquelles ſont deſcrites en beaux vers dans [1] Virgile.

e *Neſtor.*] Fils de Neleus & de Cloris, ſi nous croyons à ce qu'en dit [2] Homere. Il mena guerre en la fleur de ſon aage contre les Epees, peuples de Lacedemone, qui furent dits depuis Eliens. C'eſtoit vn Prince fort éloquent, & d'vn bon conſeil. Il prit à femme Euridice fille de Clymene, de laquelle il euſt ſept enfans maſles, & vne ſeule fille.

f *Cryſippe.*] Lucian entend parler d'vn Philoſophe fort extrauaguant en ſes opinions, & ſi fantaſque que tous les Doctes de ſon temps luy reprochoient qu'il y auoit beaucoup plus de folie que de ſageſſe en la doctrine dont il faiſoit profeſſion.

g *De quel pays il eſtoit.*] [3] Ciceron dit qu'Homere s'eſtoit acquis tant de reputation parmy les Grecs, tant pour ſes beaux vers que pour les merueilles de ſa vie, que toutes les Prouinces de Grece le diſoient natif de leur pays. Apres ſa mort ceux de Smyrne luy dreſſerent vn Temple en leur ville.

h *Buſyre.*] Fils de Neptune & de Libyce. Il eſtoit ſi cruel qu'il coupoit la gorge à tous ſes hoſtes, & les immoloit à Iupiter. Hercule (auquel il vouloit iouër vn meſme iour qu'aux autres) voyageant en Egypte le meit à mort auec ſon fils Amphidamas.

i *Si elle eſtoit femme de bien.*] Ceux-là ſe trompent lourdement qui donnent à Penelopé l'epithete de chaſte. Car pluſieurs anciens Hiſtoriens dignes de foy ſont de contraire opinion, & diſent que c'eſtoit la plus ruſee putain de ſon temps, laquelle ſe proſtituoit à tous en l'abſence de ſon Mary. Ce qui ne ſe deuroit point mettre en doute quand il n'y auroit point d'autres indices que ceux-cy, qu'elle ſe laiſſa corrompre par les preſents que les Courtiſans de ſon temps luy faiſoient, & eſpouſa celuy qui auoit mis à mort Vlyſſe ſon mary.

1 *Au 6. de l'Eneid.*

2 *Odyſſee 11.*

3 *En l'Oraiſon qu'il a faicte pour le Poëte Archias.*

LE TYRANNICIDE.

Vn certain perſonnage eſtãs entré dans vn chaſteau pour tuër vn Tyran, ne le trouuant point, il tüe ſon fils, & luy laiſſe l'eſpee dans le corps. Le Tyrãde retour, & voyant ſon fils mort ſe tue luy meſme de ceſte eſpee. Depuis celuy qui auoit occis le fils demãde d'en eſtre recõpenſé.

C'Est moy (Meſſieurs les Iuges) qui ay mis à mort deux Tyrans en vn meſme iour: l'vn vieil; l'autre ieune & preſt à ſucceder à tous ſes forfaits: & toutesfois ie ſuis icy venu pour ne vous demander qu'vn ſeul ſalaire de tous les deux. Entre tous les Tyrannicides qui furent oncques, autre que moy n'en a iamais occis deux d'vn ſeul coup: Car apres auoir coupé la gorge au fils, de ma propre eſpee, i'ay encore eſté cauſe que le pere s'eſt faict mourir ſoy-meſme pour la grande amour qu'il portoit à ſon fils. Ce Tyran donc a reçeu la recompenſe des forfaicts qu'il a cõmis autresfois durant ſa vie, & voyant ſon fils eſtendu ſur la place, a eſté contraint (contre l'opinion d'vn chacun) de ſe laiſſer cheoir

ſur la pointe de ſon eſpee. Le fils que i'ay tué de ma propre main m'a frayé le chemin à la mort du pere: & ce meſchant qui en ſon viuant auoit eſté complice des cruautez paternelles, en a eſté luy meſme le parricide. Tellement que c'eſt moy qui ay abbatu la Tyrannie; moy, dis-je, qui ay changé l'ordre des maſſacres, & treuué l'inuention de tuër les meſchans. Mon bras a desfaict le plus fort, qui eſtoit le ieune, & le vieillard a eu mon eſpee pour inſtrument de ſa mort. Ie me promettois autant de recompenſe de vous qu'il y auoit de morts, pour ne vous auoir pas ſeulement deliurez des maux preſents, mais auſſi des futurs; r'aſſeurant voſtre liberté ſur la ruïne de ces perfides: Mais à ce que ie vois, bien que vous ſoyez redeuables de voſtre deliurãce à ma ſeule valeur, ie ſuis encore en danger de n'auoir aucun ſalaire de vous, ains d'eſtre ſeul fruſtré du prix que les loix par moy practiquées ont liquidé. Il me ſemble donc que mon aduerſe partie ne peut empeſcher celà, pour conſeruer, comme il dit, tous les droicts du peuple. Ie me doute bien pluſtoſt que ce qu'il en faict, c'eſt à *fin*, que luy qui eſt faſché de la mort de ceux-cy, ſe puiſſe venger de moy, qui en ay eſté la cauſe. Mais ſi c'eſt voſtre plaiſir (Meſſieurs les Iuges) de me donner vn peu d'audience, ie vous raconteray tous les maux qu'ameine vne Tyrannie, bien que vous ne les ſçachiez que trop: Car par ce moyen vous cognoiſtrez mieux quel eſt mon merite, & la cognoiſſance que vous aurez des perils dont vous auez eſté deliurez, vous donnera ſubject de vous reſiouyr.

Celuy qui ſert d'inſtrument à la mort d'autruy, eſt auſſi coulpable que s'il le tüoit.

Nous n'eſtions pas oppreſſez d'vne ſeule tyrannie, & vn ſeul ſeruage (comme il eſt aduenu plüſieurs fois) ne nous forçoit point de gemir ſous l'injuſte volonté d'vn Seigneur; ains entre tous ceux qu'vne meſme infortune a iamais accablez, nous ſeuls auiõs deux Tyrans pour vn, qui nous trauailloient d'vne double calamité. C'eſt la verité que le vieillard eſtoit encore plus retenu que le ieune; plus attrempé en ſon courroux, plus tardif au ſupplice & à ſes appetits dereglez, comme celuy auquel l'aage arreſtoit l'ardeur du courage & les amorçes des voluptez. Outre qu'on diſoit encore, que ſon fils le forçoit à commettre, contre ſon gré, des cruautez & felonnies en ſon Royaume; & qu'il n'auoit point vn naturel de Tyran, ſi ce n'eſt en ce qu'il obeyſſoit à ſon fils. Mais quant à ce dernier, il n'en eſtoit pas de meſme. Il auoit tellement attaché ſon pere à ſes volontez, que ſes cruautez eſtoient ſes delices, & luy meſme ne reſpirant que ſous ſa tyrannie, cedoit volontairement à ſes ſaletez. Ie vous accorde que ce ieune homme

Vn cruel aſſaſſin eſt touſiours fourny d'excuſes pour deffendre ſon forfaict.

portoit quelque reſpect à ſon pere à cauſe de l'aage, & ne vouloit pour l'amour de luy s'attribuer le tiltre de Roy. Toutesfois celà ne l'empeſchoit pas de s'aduoüer pour Chef de la Tyrannie, & de monſtrer, que de luy dependoit la deffence de la Royauté. Car luy ſeul cueilloit le fruict qui prouenoit de ces injuſtices; eſtoit le conducteur de ſes Satellites, & puniſſoit ſes ſubjects. Bref luy ſeul enleuoit les ieunes enfans; violoit les vierges, & ſouïlloit la couche des mariez. Que ſi quelque nouueau maſſacre, larrecin, banniſſement, ou punition ſe faiſoit; tout celà n'aduenoit que par la temerité du ieune homme. Le vieillard le ſuiuoit, & ne luy ſeruoit que de complice, appreuuant ſeulement les meſchancetez de ſon fils. Et voylà d'où s'eſt enſuiuy tout noſtre mal-heur: Car vn Prince ne ceſſe iamais de mal faire, depuis qu'il s'eſt laiſſé gaigner vne fois à la volupté. Ce qui nous trauailloit le plus durant ce ſeruage, c'eſtoit que nous preuoyons bien qu'il ſeroit de longue duree; Que la Republique s'en iroit aneantie par ſucceſſion de temps, & finalement, que le peuple ſeroit eſchange d'vn mauuais Prince auec vn autre encore plus meſchant. C'eſt vn grand allegement aux autres nations, que de pouuoir dire; Ceſtuy-cy finira bien-toſt, & dans peu de temps nous ſerons deliurez de ſa tyrannie. Mais ces deux ne nous promettoient pas l'effect d'vne ſemblable eſperance, ains nous voyons deſià deuant nos yeux vn heritier tout preſt d'enuahir le gouuernement. Il n'y auoit celuy, ſi hardy fuſt-il, auquel ceſte entrepriſe ne ſemblaſt difficile, bien qu'il en deſiraſt l'execution auec autãt de volonté que moy. L'eſpoir de recouurer iamais plus la liberté s'en alloit perdu, & la Tyrannie ſembloit inuincible, parce qu'il en falloit vaincre pluſieurs. Neantmoins toutes ces difficultez ne m'ont point eſbranlé, ny moins encore deſtourné ma reſolution par la peur du danger: car ie me ſuis mis en deuoir moy ſeul de tuër le Tyran, à l'ayde de mon eſpee, laquelle a combattu comme moy. I'eſtois deſià reſolu de mourir auant que faire le coup, & ie ſçauois fort bien que de ma mort s'enſuiuroit la liberté de tout le public. Tellement qu'eſtant paruenu au premier corps de garde, i'en chaſſay bien loing tous les Satellites, auec beaucoup de peine, & tüant tous ceux que i'auois à rencontre, ie vins au principal nœud de l'affaire. Ce fut à ceſte ſeule fortereſſe de Tyrannie, & au vray ſubject de nos calamitez que ie m'attaquay. Il faiſoit ſa reſidence au plus haut du chaſteau, & bien qu'il ſe meiſt en deffence, & taſchaſt de reſiſter aux coups que ie luy portois, ie l'occis neantmoins, & luy

C'eſt vn meſchant chemin quand les vieillards prennent pour guide les ieunes.

Toutes entrepriſes ſemblent faciles à vn courage temeraire & meſchant.

fis diuerſes bleſſures. Deſià la Tyrannie eſtoit exilee, mon deſſein mis à fin, le peuple libre; & il ne reſtoit que d'en faire autant du vieillard, lequel eſtoit demeuré ſeul ſans gardes & ſans armes, deſtitué de ſon plus grand deffenſeur. Mais ie m'aduiſay qu'il ne meritoit pas qu'on ſouïllaſt de ſon ſang vn bras ſi valeureux que le mien. Ce qui fut cauſe (Meſſieurs les Iuges) que conſultant ſecrettement ceſt affaire, ie me mis à dire à part moy. Voylà qui va bien, mon entrepriſe eſt reüſſie, tout eſt acheué, & il n'eſt queſtion que d'occire celuy qui reſte. Sans doute il eſt indigne de mourir de ma main, principalement puis que ie viens d'accomplir vne actiõ ſi virile, laquelle ie pourrois prophaner par le meurtre d'vne creature ſi laſche. Il luy faut chercher vn bourreau conuenable & digne de luy. Mais il eſt beſoin qu'il voye en quel eſtat eſt ſon fils, auant qu'eſtre puny luy-meſme; & que ce ſoit ceſte eſpee qui faſſe le coup. Apres ceſte reſolution, ie m'en allay hors de là. Et de fait mon eſpee parfit ce que i'auois bien deuiné parauant; car elle tüa le Tyran, & ſeruit de cataſtrophe à ma Tragedie. Ie viens maintenant icy pour vous denoncer l'authorité du peuple, l'aſſeurance du public, & la liberté de tout noſtre Eſtat. Rien ne vous empeſche de jouïr du fruict de mon execution. Le chaſteau, comme vous voyez, eſt vuide de meſchans: aucun n'y commande plus, & il eſt permis au peuple d'eſlire les Magiſtrats; de iuger, & de contredire par les loix. Toutes ces franchiſes vous ſont aduenuës par mon moyen; & ſi vous jouïſſez de la paix, vous en eſtes redeuables à mon eſpee, & à la deſfaicte d'vn ſeul: puis que le pere n'a iamais voulu ſuruiure à ſon fils. Il me ſemble donc qu'il eſt bien raiſon que vous me recompẽſiez ſelon mon merite: Non que i'aye faict le coup pour le gain, ains pour obliger ma patrie. Tout ce que ie deſire de vous, c'eſt que vous appreuuiez par vos ſalaires ce mien exploict de valeur, afin que mon entrepriſe ne ſemblaſt meſpriſee, ſi vous la iugiez indigne de quelque merite. Ie ſçay bien que mõ aduerſaire m'oppoſera que ie veux eſtre honnoré, & recompenſé contre tout droict: Que ie ne ſuis point vn vray Tyrannicide, & n'ay executé choſe quelconque qui ſoit conforme à la loy, ains qu'il defaut encore quelque poinct à mon ouurage, auant qu'eſtre eſtimé digne de recompenſe. Mais i'auray raiſon ſi ie luy reſpons en ces termes: Que voulois tu que ie fiſſe dauantage? N'eſtoit-ce pas mon intention? N'y ſuis-je point allé? Ne l'ay-je pas occis, & deliuré le pays? Y a-t'il encore quelqu'vn qui commande à ceſte heure, qui faſſe la loy, & qui ſou-

Maudit eſt le meurtrier qui ſe vente de ſon forfaict.

Le meurtrier ne doit point attendre d'autre recompẽſe que la mort & la honte.

ſtienne les meſchans? Nenny ſans doute: Au contraire, tout eſt maintenant en paix, les loix ſont remiſes en eſtat, la liberté releuee, l'authorité de gouuerner affermie, les mariages rendus inuiolables, les enfans hors du danger de rapt, les pucelles en ſeureté: & bref la ville ſe reſiouït, & celebre des jeux, pour le bonheur qui luy eſt aduenu. Qui eſt cauſe de tout celà? Qui a chaſſé loing tous ces maux, & rappellé ces biens? Vrayement s'il ſe treuue quelqu'vn, auquel on en doiue deferer l'honneur pluſtoſt qu'à moy, ie luy quitte le ſalaire, & me veux priuer moy-meſme de ceſte recompenſe. Mais ſi i'ay eſté le ſeul, qui ay executé toutes ces choſes, par les entrepriſes, & dangers que i'ay encourus, entrant, tüant, puniſſant, & prenant vengeance de l'vn par l'autre; Pourquoy me blaſmes-tu d'auoir faict mon deuoir? Pourquoy veux-tu rendre le peuple ingrat enuers moy? Si c'eſt parce que tu n'as tué le Tyran, & que les loix ordonnent vn ſalaire pour le Tyrannicide, ie voudrois bien ſçauoir quelle difference y a t'il, ſi tu le tuës, ou ſi tu luy donnes occaſion de mourir? Pour moy i'eſtime qu'en ceſte matiere, l'intention du Legiſlateur ne fut iamais autre que d'affermir la liberté, enſemble l'authorité du peuple, & d'exterminer tout à faict les meſchans. Voylà ce qu'il a honoré, & ce qu'il a iugé digne de recompenſe: & moy-meſme ay executé le tout: Car ſi i'ay occis celuy lequel eſtant mort a faict que l'autre n'a ſçeu viure dauantage, i'ay vrayement tué les deux, & mon premier meurtre eſtoit comme la main du ſecond. Il n'eſt donc pas beſoin que tu diſputes ſi curieuſement de ceſte maniere d'aſſaſſinat, ou que tu recherches comment il eſt mort, mais pluſtoſt s'il eſt encore en eſtre, ou ſi c'eſt par mon moyen qu'il n'eſt plus. Si tu voulois touſiours proceder de ceſte façon, il me ſemble que tu ferois l'acte d'vn impoſteur, contre ceux qui auroient executé quelque action valeureuſe; cõme ſi on les auoit tuez d'vne pierre, d'vn baſton, ou d'vne autre arme que d'vne eſpee? Mais que ſeroit ce ſi i'auois aſſiegé vn Tyran, ou ſi par mon moyen il eſtoit contraint de mourir par famine? Voudrois-tu dire que ce ne ſeroit pas aſſez, & qu'il le falloit tuër de ma propre main, ou bien qu'autrement il y auroit du deffaut, pour l'accompliſſement de la loy? meſme quand ainſi ſeroit que le mal-faicteur auroit ſouffert vn plus grand ſupplice, qu'il n'eſt porté par les ordonnances. Laiſſe moy ie te prie toutes ces conſiderations à part, & ne prens garde ſeulement qu'à cecy, apres t'en eſtre bien informé, ſçauoir quel mal-faicteur reſte maintenant? Quelle crainte de

Mal heureux ſont ceux qui penſent faire reuiure leur liberté par la mort des Grands.

Ce ſont des maximes abominables que celles qui ouurent la voye aux attentats.

mal, quel veſtige de calamité? Que ſi toutes ces ordures ſont nettoyees, & s'il n'y a rien qui ne ſoit paiſible, c'eſt à faire à vn calomniateur qui treuue à redire par tout de vouloir frauder de leur merite les actions de valeur. Quant à moy ie ſçay bien qu'il eſt ordonné par les loix, (ſi le long ſeruage ne m'en a faict oublier le contenu) qu'il y a deux cauſes de mort: l'vne quand le meurtrier tuë luy meſme; & l'autre, lors qu'il contraint quelqu'vn de ſe faire mourir, biẽ qu'il n'execute l'homicide de ſa propre main. Auſſi eſt-ce la cauſe, pour laquelle la loy veut que telle perſonne ſoit auſſi bien punie, comme l'autre, n'eſtimant pas que ce ſoit vne moindre faute: Tellement que c'eſt touſiours vne choſe ſuperfluë, de s'enqueſter des moyens qu'on a tenus en aſſaſſinant. Quoy? voudrois-tu bien croire que celuy qui auroit occis quelqu'vn de la ſorte, fut auſſi puniſſable qu'vn homicide, & indigne d'eſtre abſous, & que celuy qui par meſme moyẽ ſe rendroit protecteur de la Republique fut indigne du ſalaire qu'il auroit merité? D'ailleurs tu ne me ſçaurois reprocher, que i'aye faict celà ſans y penſer, & que l'iſſuë en ayt eſté fauorable fortuitement: Car que pouuois-je craindre dauantage, puis que le plus meſchãt eſtoit deſpeſché? Pour quel ſubjet luy euſſe-je laiſſé l'eſpee dans le corps, ſi ie n'eus preueu ce qui en deuoit aduenir? Poſſible mé voudrois-tu mettre en auant, que celuy que i'ay occis n'eſtoit point Tyran, ou qu'il n'en portoit point le nom, & que par conſequent ie ne merite pas de grands gages pour l'auoir tué? Mais tu ne m'objecteras pas que le Tyran eſtant mort il faille empeſcher le ſalaire deu à celuy qui en a eſté cauſe. O la grande curioſité! Tu te mets en peine, comme il a eſté tué, bien que tu iouïſſes deſià de la liberté; ou bien tu requiers encore quelque choſe de celuy qui a remis ſus la Democratie, ou authorité populaire? La loy, comme tu le confeſſes, examine ſeulemẽt le chef de l'affaire, & ne fait mention d'autre choſe: Car il ſeroit beau voir que celuy qui auroit chaſſé bien loing vn Tyran, ne fut pas honnoré du tiltre de Tyrannicide? Il le meriteroit ſans doute, pour auoir faict eſchange du ſeruage auec la liberté. Or ceſte mienne action n'eſt ny banniſſement, ny choſe quelconque, où il faille craindre vne ſeconde rebellion, ains vne entiere abolitiõ de toute la race, & vne inciſion iuſques à la racine du mal. Ie vous prie maintenãt au nom des Dieux, d'examiner, ſi bon vous ſemble, tout le faict depuis le commencement iuſques à la fin, pour voir s'il n'y a eu rien d'obmis à l'accompliſſement de la loy, & à ce qui eſt requis d'vn

L'on peut faire mourir vn hõme en deux façons.

Tyrannicide. Premierement il faut que ce ſoit vn courage maſle, qui cheriſſe le bien du public, & deſdaignant tous dangers, rachepte le ſalut de pluſieurs par ſa propre mort. Y a-t'il quelque defaut en moy de ces qualitez? Suis-je vn homme laſche & poltron? Ay-je reculé dans le chemin qu'il me falloit tenir? La peur m'a-t'elle effrayé? Sans doute tu ne me ſçaurois faire ceſte reproche. Mais arreſtons là ſans paſſer outre: Ie ſuis content que tu preſuppoſes que ie n'aye eu que la volonté, ſans que l'effect s'en ſoit enſuiuy: Ne dois-je pas demander le ſalaire de telle entrepriſe? Ouy; & ie veux bien que tu ſçaches, que ſi quelqu'autre euſt occis le Tyran apres moy, ie meriterois encore d'eſtre recõpenſé, principalemẽt ſi ie m'en allois treuuer les Iuges, & leur diſois: Meſſieurs les Iuges, i'auois vn meſme deſſein que ceſtuy-cy, l'entrepriſe eſtoit deſià concluë à part moy, veu meſmes que ie n'ay pas manqué de donner des preuues de mon courage. Tellement que ie m'eſtime ſeul digne d'honneur. Si ie tenois tels diſcours, que reſpondrois-tu? Sçache que ie n'ay pas ſeulement faict celà; mais de plus ie me ſuis porté ſur le lieu, & m'expoſant au hazard ay encouru mille dangers, auant que de tuër le perſonnage: Car ne penſez pas que ce ſoit vne choſe ſi facile de ſurprendre vne ſentinelle, gaigner vn corps de garde, & ſeul desfaire tant de gens, en quoy conſiſte le principal. Quant au Tyran, il n'eſt pas beaucoup difficile de le vaincre; mais bien d'exterminer ce qui conſerue la Tyrannie: car il eſt bien ayſé d'acheuer le reſte quand on eſt venu à bout du principal. Par où ie veux dire qu'il m'euſt eſté impoſſible de m'approcher iamais de ces deux Tyrans, ſi ie n'euſſe gaigné les ſatellites qui les gardoient. Ie diray bien d'auantage, c'eſt que i'ay ſurmonté les gardes, vaincu les mortes payes, rendu le Tyran ſans ſoldats, ſans armes, & tout denüé. Te ſemble-t'il que ces actions ne ſoient pas aſſez belles pour me faire priſer d'vn chacun? Ne demandes-tu point encore quelque nouueau meurtre? Vrayement ſi tu le veux ainſi, celà ne manque point; car ie n'en ſuis pas ſorty ſans reſpandre du ſang, & ſans faire vn maſſacre d'vn ieune homme ſi furieux que tout le monde le redoutoit. C'eſtoit par ſon moyen que le Tyran s'aſſeuroit, qu'on ne conſpireroit iamais contre luy. Il s'affioit plus à luy qu'à tout autre, & ſa ſeule preſence luy ſeruoit de pluſieurs ſatellites enſemble. Celà eſtant ainſi, ne ſuis-je pas digne de ſalaire, & n'eſt-ce pas la raiſon que ie ſois honnoré pour vne entrepriſe ſi honnorable? Que ſeroit-ce ſi i'auois tué vn ſatellite, ou le ſeruiteur du Tyran, ou biẽ le plus braue

Le meſchant eſtime tirer de la gloire d'vne action vitieuſe.

de ſes Gentils-hommes ? Ne me priſeroit-on pas beaucoup d'entrer au milieu du chaſteau, m'expoſer à trauers les armes, & deffaire quelqu'vn des amys du Tyran ? Regarde maintenant ie te prie qui eſt celuy qui a eſté occis ? c'eſtoit le fils du Tyran ; mais beaucoup plus cruel, & plus inhumain que luy-meſme. Il deuoit ſucceder à tout ce que ſon pere auoit faict, & luy ſeul pouuoit prolonger nos calamitez. Suppoſe que i'aye faict celà ſeulement, & que le Tyran meſmes ayant pris la fuitte, fuſt encore en vie, ſi ie demandois recompenſe, ne me la donneriez vous pas ? N'entreriez vous point en doute de l'autre ? N'eſtoit-il point Roy, meſchant, inſupportable ? Oyez vn peu maintenant le vray poinct de l'affaire. Tout ce que ceſtuy-cy requiert a eſté par moy mis en execution autant que faire ſe pouuoit. I'ay tué vn Tyran par la mort d'vn autre, non pas ſans armes, ny d'vn ſeul coup, comme il l'euſt bien ſouhaitté, apres tant de meſchancetez commiſes, mais l'oppreſſant premierement de grandes douleurs, & luy faiſant veoir ce qu'il cheriſſoit le plus, (c'eſtoit ſon fils bien-aymé occis en la fleur de ſon aage, & bien qu'il fut mauuais, toutesfois ieune & ſemblable au pere) plein de ſang & de poudre: Voilà les bleſſures d'vn pere; les eſpees d'vn vray Tyrannicide; la mort deuë aux cruels Tyrans, & la punition de ſi grands meſfaicts: Car ce n'eſt pas vn ſupplice aſſez grand pour vn Tyran de mourir ſoudain, & ne voir aucun ſpectacle qui le puiſſe offenſer. Ie n'ignorois point (c'eſt à toy que ie parle) combien il aymoit ſon fils, & que ce luy eſtoit vne choſe impoſſible de viure ſans luy. Auſſi eſt-ce l'ordinaire des peres d'eſtre portez, d'vne ſemblable inclination enuers leurs enfans. Si me ſemble-t'il pourtant que ceſtuy-cy auoit ie ne ſçay quoy dauantage que tous les autres, attendu qu'il le voyoit ſeul Prince, & conſeruateur de la Tyrannie, & ſeul qui preſeruoit ſon pere des dangers, & tenoit le Royaume en eſtat. Ce qui me faiſoit croire qu'il mourroit bien-toſt, ou d'amour, ou de deſeſpoir, quand il verroit ſa vie inutile, & la ſeureté que luy donnoit ſon fils eſbranlee. Ie ſuis donc le ſeul, qui luy ay cauſé ces miſeres, ſçauoir la compaſſion naturelle, la douleur, le deſeſpoir, la peur, & la crainte du temps futur. Voylà les ſoldats deſquels ie me ſuis ſeruy contre luy, pour le contraindre à ſes dernieres extremitez. Il eſt mort priué de ſon fils, affligé de regret, & tout eſploré. Bref il s'eſt faict mourir luy-meſme, ce qui eſt la plus miſerable mort de toutes, & plus cruelle que ſi c'eſtoit vn autre qui la donnaſt. Où eſt mon eſpee? Y a t'il quelqu'vn qui vueille la reco-

Les peres ſont portez d'inclination à aymer leurs enfans.

la recognoiſtre? Sont-ce les armes d'vn autre que de moy? Qui eſt celuy qui la portee au chaſteau? Qui s'en eſt ſeruy premier que le Tyran? Qui la luy a preſtee? O eſpee, qui as ta part à ce mien exploict valeureux! Faut-il qu'apres tant de dangers, nous ſoyõs meſpriſez, comme des perſonnes ſans merite? Si ceſte ſeule conſideration me forçoit à vous dire; O Meſſieurs, ie me ſuis aydé de ceſte eſpee pour donner la mort au Tyran qui la deſiroit, & qui s'eſt treuué pour l'heure ſans armes, de maniere que ce coup a eſté faict pour la liberté d'vn chacun; ne me recognoiſtriez-vous pas comme autheur, d'vn exploict qui ſe rapporte au bien du public? Ne me mettriez-vous point au rang de ceux qui ont à iamais obligé leur patrie: N'appandriez vous point ceſte eſpee entre les reliques, & choſes ſacrees? Et bien dauantage, ne l'honoreriez vous pas apres les Dieux? Penſez vn peu maintenant ie vous prie à ce que le Tyran peut auoir faict & dit auant que mourir, lors que ie le maſſacrois, & le navrois de pluſieurs coups aux parties les plus ſenſibles du corps, afin que ces meſmes coups fuſſent autant de bleſſeures à celuy qui l'auoit engendré, & qu'il en fut troublé ſoudain qu'il ietteroit ſa veuë ſur luy? Auſſi s'eſcria-t'il en pleurant, & appella ſon pere, non pour luy donner ſecours, ou le reuancher, veu qu'il eſtoit vieil & debile, mais comme ſpectateur des maux domeſtiques. Ie me retiray de là, comme Poëte & autheur de toute la Tragedie, laiſſant au baſteleur le cadauer, l'eſchaffaut, l'eſpee, & tout ce qui pouuoit ſeruir à ce jeu. Le vieillard eſtant arriué ſur la place, & voyant ſon fils vnique aux derniers ſanglots, noyé dans le ſang, preſt à rendre l'ame, & tout couuert de playes mortelles, s'eſcria de la ſorte: O mon fils nous voilà desfaicts, maſſacrez & perdus, cõme des Tyrans! Où eſt le meurtrier? Pourquoy m'eſpargne-t'il, & à quel ſupplice me reſerue-t'il maintenant puis qu'il a tué mon fils bien-aymé? Ah ie vois bien que c'eſt! Il ne tient point compte de moy, parce que ie ſuis vieil; & prolongeant ma vie, il me veut donner vne mort plus cruelle. Ce diſant, il cherchoit vne eſpee, car il eſtoit ſans armes, comme celuy de qui l'eſperance ſe repoſoit ſur ſon fils; mais il n'en eut pas faute, ains en treuua vne que i'auois preparee expres, & laiſſee dans le ſein du fils pour faire le coup. Tirant donc l'eſpee hors du corps, & l'arrachant de la playe où elle eſtoit encore; O eſpee, dit-il, que ne m'as-tu deſià faict mourir! Donne fin maintenant à ma vie; ſois la conſolation de ce pere eſploré: pouſſe la mal-heureuſe main du vieillard: couppe luy la gorge: tuë le Tyran, & le

Exclamation pour mieux exaggerer la choſe.

Souuent la mort du fils eſt celle du pere.

Parolles du pere affligé deuant que ſe faire mourir.

deliurer de ceſte miſere. Ah! que ne me ſuis-je treuué le premier pour ne point ſuruiure à mon fils: Ie n'euſſe point eſté desfaict comme vn ſimple Tyran, mais comme celuy qui ſe donne quelque eſperance d'eſtre vangé. Maintenant ie ſuis ſans enfans, & qui pis eſt ſans bourreau. Ces paroles furent ſuiuies du coup mortel qu'il ſe porta luy meſme, executant d'vn grand courage ce que ſa main tremblante & debile luy dénioit. Combien y a t'il icy de ſupplices! combien de playes, combien de meurtres, combien de Tyrans occis, & combien de ſalaires? Vous euſſiez veu le ieune Tyran eſtendu par terre (ce qui n'eſt pas vne action trop facile & de peu de valeur) le vieillard ſon pere couché ſur luy, & le ſang de tous les deux ruiſſelant à gros bouïllons peſle-meſle. Voilà la precieuſe victime de voſtre liberté, & l'execution hardie de mon eſpee, laquelle teſmoignoit aſſez qu'elle n'eſtoit indigne d'vn bon Maiſtre, & ſembloit demonſtrer le fidelle ſeruice qu'elle m'auoit rendu. Que ſi ie n'euſſe mis fin moy-meſme à la Tragedie, l'effect par la nouueauté s'eſt rendu plus illuſtre n'euſt pas eſté digne de tant de gloire. Bref ie ſuis le ſeul qui ay chaſſé bien loing toute tyrannie, bien qu'il y ait eu pluſieurs commis, tout ainſi qu'il y a diuers perſonnages en vn jeu. I'ay joüé le premier & le principal, le fils le ſecond, & le Tyran le troiſieſme. Car quant à l'eſpee, elle a ſeruy generallement à tous.

LE DES-HERITE'.

Vn des-herité ayant appris la Medecine, guerit ſon pere, lequel auoit eſté abandonné de tous les autres Medecins, & fut derechef reçeu en la maiſon paternelle. Depuis, luy eſtãt enioint de guerir ſa maraſtre d'vne reſuerie qui la tenoit, refuſant de ce faire, il fut des-herité pour la ſeconde fois. Cet argument eſt de l'Autheur meſme.

CE n'eſt pas nouueauté (Meſſieurs les Iuges) de voir mon pere courroucé contre moy: Ceſte façon de faire luy eſt aſſez couſtumiere, & il conteſte ſouuent pour le meſme ſubject. Mais c'eſt vne eſpece de miſere que ie treuue fort eſtrange de ce qu'on me reprend en mon art, ſans eſtre coulpable, ſi ie ne veux adherer & ceder à toutes ſes volontez. Y a t'il choſe plus abſurde que de me contraindre à guerir vn malade au plaiſir de mon pere, & non ſelon les preceptes de l'art? En verité ie ſouhaitterois fort, qu'il y euſt quelque nouueau remede en la Medecine capable de dõner gueriſon, non ſeulement à ceux qui ſont inſenſez, mais auſſi d'appaiſer ceux qui ſe courroucent ſans occaſion, afin que ie m'en ſeruiſſe comme d'vn antidote contre le courroux de mon pere. I'aduoüe qu'il eſt bien guery de ſa folie, mais celà ne l'empeſche pas

d'eſtre en mon endroict plus faſcheux qu'il ne fut iamais. Il eſt fort ſage & raſſis enuers tous les autres, mais ie ſuis le ſeul contre lequel il practique la folie, de laquelle ie l'ay guery. Vous pouuez voir par là quel ſalaire ay-je reçeu de ma peine, puis qu'il me desherite derechef, & me chaſſe de ſa maiſon, comme s'il m'y euſt retenu expres quelque peu de temps pour m'en mettre hors pluſieurs fois auec plus d'infamie & de deshõneur. Ie vous prie croire, Meſſieurs, que ie taſche d'obeyr à mon pere en tout ce qu'il m'eſt poſſible, veu meſme que depuis peu ie l'ay ſecouru ſans eſtre mandé. Toutesfois i'ay ceſte couſtume en moy de ne me meſler iamais gueres volontiers d'vne choſe deſeſperee, principalement à l'endroict de ma belle-mere; car c'eſt vn mal qui m'eſtonne fort que le ſien. Puis, ie vous laiſſe à penſer qu'eſt-ce que me pourroit faire mon pere s'il en venoit faute, puis qu'il me des-herite deſià, auant qu'en auoir commencé la cure? Vrayement, Meſſieurs, ie ſuis fort faſché de la maladie de ma maraſtre, car c'eſt vne femme de bien, & fort vertueuſe: Et ce qui m'afflige le plus encore, c'eſt de voir mon pere qui ne ceſſe de s'en tourmenter; outre qu'il luy ſemble que ie luy deſobeïs, quand ie ne puis accomplir ce qu'il me commande, tant pour l'excez de la maladie, que pour l'impuiſſance de l'art. Tellement que ce ſeroit injuſtice de me des-heriter, puis que ie n'entreprens point l'impoſſible, & n'en promets pas vn effect. Il ſera donc bien ayſé maintenant de conſiderer pour quel ſubject m'a t'il autresfois des-herité, bien que depuis ce tẽps là les actions de ma vie ayent aſſez parlé pour moy. Si faut il que ie reſponde à preſent à ce qu'il m'objecte, apres vous auoir raconté ſommairement l'eſtat de mes affaires. Du temps de mes premieres desbauches, lors que ie m'obſtinois contre les volõtez de mon pere (qui pour cet effet ne ceſſoit de crier contre moy, ny de me nommer deſobeïſſant, & meſchant, me reprochant à tout coup, que mes actions degeneroient à ma race) ie penſay à part moy, eſtant ſorty de ſa maiſon, que ma vie future pourroit effacer les fautes que i'auois faictes par le paſſé, & ſeruir de ſouſtien à mon innocence. Car, adjouſtois-je, tout le monde m'eſtimera bien eſloigné des crimes qu'il m'impoſoit, me voyant conuerſer auec des gens de bien, & m'addonner à des exercices honneſtes, & vertueux. Mais i'auois bien preueu ce qui en aduiendroit, ſçauoir que mon pere ſe faſcheroit contre moy ſans ſubject, & qu'il me chargeroit de nouueaux crimes & fauſſetez. Quelques-vns meſmes prenoient ſes menaçes pour vn cõmencement de manie,

La reſolution qu'on faict de bien viure à l'aduenir, peut effacer les fautes paſſees.

& pour vn mal qui toſt apres ſe deuoit enſuiure. Or ce mal n'eſtoit autre qu'vne haine ſans cauſe ; des façons de faire importunes ; des injures à tout propos, enſemble des reprimandes & crieries ; & tous les autres effects de courroux. Ce qui me fit reſoudre à prendre vne vacation, & eſtudier en Medecine. De maniere qu'eſtant ſorty du pays, i'oüys les plus renommez Medecins qu'il me fut poſſible de rencontrer aux plus loingtaines contrees, & me rendis en fin fort expert en cet art, auec beaucoup de trauail & de peine. Quand ie fus de retour des eſtudes, ie treuuay mon pere plus inſenſé que iamais, & tout à fait abandonné des Medecins du pays, leſquels, à parler franchement, ne iugent pas cõme il faut des cauſes des maladies. Ce qui m'occaſionna, comme le deuoir d'enfant m'y obligeoit, d'y rapporter tout ce qu'il me ſeroit poſſible, ſans auoir ſouuenance du tort que mon pere m'auoit fait autresfois en me desheritant. Auſſi ne le pouuois-je accuſer qu'à tort, & tout ce qu'il m'auoit fait procedoit de ceſte maladie. Soudain que ie fus entré dans ſa maiſon ſans y eſtre mandé, ie ne luy taſtay pas le poux du premier abord: Auſſi n'eſt-ce pas vn precepte de noſtre art, ains il nous eſt enjoinct de prendre premierement garde à tout; ſçauoir, ſi la maladie eſt curable, ou non, & ſi elle ne paſſe point les bornes de l'art. Puis, ſi le mal eſt ſuſceptible de gueriſon, que nous taſchions par tous moyens de ſauuer la vie au malade. Que ſi la maladie empire, & gaigne le deſſus ſur le patient, il nous eſt deffendu d'y toucher: En quoy nous ne faiſons que bien, ſuiuant l'ancienne maxime de ceux qui nous ont deuancez en la Medecine, leſquels ſont tous d'opinion, qu'il ne faut rien entreprendre aux maladies deſeſperees. Comme ie veis qu'il y auoit en mon pere eſperance de gueriſon, & que le mal ne ſurpaſſoit pas les forces de l'art, apres auoir exactement peſé chaque choſe, i'entrepris finalement ceſte cure, & luy fis prendre vne medecine. Deſià pluſieurs des aſſiſtans mettoient en doute ce que ie luy auois donné, & meſdiſans de mon entrepriſe me vouloiẽt tirer en iugemẽt. Ma belle-mere en eſtoit la plus affligee, laquelle entroit en desfiance du tout, non qu'elle me vouluſt mal, mais pour la peur qu'elle auoit, ſçachant biẽ que mon pere eſtoit fort malade, & en grand danger de paſſer le pas ; car elle ſeule, qui auoit touſiours gouuerné le patient, pouuoit mieux cognoiſtre ſa maladie que tous les autres. Toutesfois ſans m'eſmouuoir iamais pour tout celà, (car i'eſtois aſſeuré que les ſignes ne me faudroient point) ie me mis à le traicter, ayant obſerué le temps le

Conſiderations des Medecins.

Tous Medecins ne ſont pas capables de iuger d'vne maladie.

plus conuenable. Cependant pluſieurs de mes amis me conſeilloient de ne paſſer plus outre, adjouſtant que c'eſtoit mon profit de ne point entreprendre ceſte cure; Que tout le monde me blaſmeroit ſi mon pere venoit à mourir, & qu'on auroit opinion que ie l'aurois voulu empoiſonner pour me vanger du tort qu'il m'auoit faict autresfois. Neantmoins, toutes ces conſiderations ne m'eſtonnerent iamais, & ie fis ſi bien que peu apres ie le remis en ſon bon ſens; tellement qu'il entendit tout le progrez de l'affaire. Les aſſiſtans furent alors tous eſtonnez de cecy: ma maraſtre me priſoit par tout, & ſe reſiouïſſoit tant de la bonne reputation que ie m'eſtois acquiſe, que de la gueriſon que i'auois donnee à mon pere.

Ie diray bien dauantage, (car ie puis l'affirmer ſans mentir) c'eſt que luy meſme ſans prendre conſeil d'aucun ſur ce faict, ayant appris le tout de ceux qui l'auoient touſiours viſité, reuoqua l'exheredation, & me tint touſiours depuis pour ſon conſeruateur & ſon fils. Il diſoit auſſi par tout, qu'il ſe repoſoit entierement ſur ma fidelité, & que ie ne manquois pas d'experience. Surquoy il s'excuſoit du mauuais traictement qu'il m'auoit faict parauant, au grand contentement des gens de bien qui ſe treuuerent là preſens. Ceux qui eſtoient plus ayſes de me voir exilé que rappellé, s'offencerent fort de cecy; outre que ie voyois bien que tous ne me faiſoient pas bon viſage. I'en apperçeus vn entr'autres, lequel changeoit à tout coup de couleur, auoit le regard hydeux, & le viſage tout refroigné, comme il aduient à ceux qui portent ou de l'enuie ou de la haine à quelqu'vn. Nous participions deſià mon pere & moy l'vn à la joye de l'autre; luy de ſe voir guery, & moy d'eſtre remis en ſes bonnes graces. Mais ma belle-mere tumba peu apres en vne maladie ſubite, fort dangereuſe, & eſmerueillable: Car en meſme temps que le mal la ſaiſit, ie pris garde que ce n'eſtoit point vne ſimple & legere eſpece de folie; mais pluſtoſt vne maladie inueteree qu'elle couuoit de long temps dãs ſon ame; laquelle ayant en fin forcé la nature, auoit pouſſé ſes rejettons au dehors. Entr'autres ſignes que nous auons d'vne perſonne atteinte de manie incurable; ceſtuy-cy eſt le plus ordinaire, lequel ie remarquay principalemẽt en ceſte femme. Elle eſt plus paiſible à l'endroict des autres, & la fureur ne s'appaiſe qu'en leur preſence: Mais ſi elle void quelque Medecin, on l'entend nõmer ſeulement, elle ſe trauaille plus que iamais, & ne peut ſe tenir en repos: Ce qui eſt vn indice certain qu'elle eſt atteinte d'vn mal in-

Signes de manie.

cuable & eſtrange. D'abord que ie veis cecy, ie fus fort faſché, & pris compaſſion de ceſte pauure femme (comme le deuoir m'y obligeoit) laquelle eſtoit plus infortunee qu'elle ne meritoit. Toutesfois mon pere par ſon ignorance, comme celuy qui ne ſçait, ny la ſource, ny la cauſe du mal preſent, me commanda de la pẽſer, & luy donner vne medecine ſemblable à celle qu'il auoit deſià priſe, penſant que ce fuſt vne meſme eſpece de manie, & vn meſme tourmẽt qui requiſt vne pareille ſorte de gueriſon. Mais apres que i'eus dit qu'il eſtoit impoſſible de ſauuer ſa femme, & que ie ne pouuois cognoiſtre ſon mal, il commença de ſe courroucer, & diſt, que ie tenois ces diſcours pour mon plaiſir, & que i'auois enuie de laiſſer la malade ſans ſecours, m'imputant à faute, ce qui procedoit de l'impuiſſance de l'art. Bref il luy aduint de meſme qu'à ceux qui ſont courroucez contre quelqu'vn, leſquels ſe faſchent d'ordinaire contre les premiers qu'ils ont à rencontre, quãd ils leur diſent la verité. Toutesfois, ie veux bien luy reſpondre icy le mieux qu'il me ſera poſſible, tant pour mon regard, que pour ma confeſſion. Ie commenceray donc par la loy de laquelle il ſe veut preualoir à me desheriter, afin qu'il ſçache qu'il n'a pas tant de pouuoir de ce faire à preſent, comme il en a eu autresfois: car le Legiſlateur (mon pere) n'a point donné ce pouuoir à tous, ny de desheriter tels enfans qu'il voudroit, ny pour toute occaſion: Mais tout ainſi qu'il eſt permis aux peres de ſe courroucer pour certaines cauſes; de meſme a t'il pourueu que les enfans ne fuſſent intereſſez ſans raiſon, & à tort. Voilà pourquoy il a ordonné, que la vengeance ne leur ſeroit pas libre, & ſans condemnation; mais les renuoyant au Magiſtrat, il a eſtably des Iuges, qui par colere, ou par inimitié ne donneroient iamais leur ſentence. Ce qui me fait dire, qu'il cognoiſſoit bien que pluſieurs peres ſe faſchent ſouuent ſans cauſe raiſonnable; l'vn croyant aux faux rapports de quelqu'vn, & l'autre adjouſtant foy à ſon ſeruiteur, ou à quelque femme qui fuſt ennemie du fils. C'eſt pourquoy il n'a voulu que la choſe fuſt faicte ſans pouuoir deffendre leur cauſe. Il leur eſt permis de plaider * iuſqu'à ce que l'eau ſoit eſcoulee: le faict ſe declare, & il n'y a rien qui ne ſoit examiné de pres. Le pere a ſeulement l'authorité de pourſuiure; mais le priuilege de iuger ſi ſon accuſation eſt bonne ou fauſſe, n'appartient qu'à vous ſeuls. Or ie vous prie de n'auoir point d'eſgard à ce qu'il m'objecte, mais de conſiderer, ſi celuy qui a deſià desherité peut auoir encore droict de desheriter derechef; car il a vſé du pouuoir & du droict que la

* *Alluſion à l'ancienne couſtume des horloges d'eau.*

loy luy donne, & a employé en celà la puiſſance de pere: meſmes a reçeu pour la ſeconde fois l'enfant en ſa famille, & reuoqué ladite exheredation. Il n'y a point de doute que ce ſeroit vne grãde iniuſtice qu'il y euſt diuerſes peines ordonnees pour les enfans, comme pluſieurs condemnations, & vne crainte perpetuelle que la loy ſatisfiſt ores au courroucé, & tantoſt le releuaſt de ce qu'il auroit faict. Bref, que le droict ne s'adminiſtraſt que ſelon la volonté des peres. Il eſtoit bien raiſonnable que telle choſe luy fuſt permiſe du commencement, & que la loy fuſt rigoureuſe enuers les rigoureux, & donnaſt au pere quelque priuilege de chaſtimẽt; mais depuis qu'vſant de ſa puiſſance vne fois, il a mis en practique la loy, monſtré ſon courroux, & reçeu derechef ſon fils en ſa famille auec creance que ce ſeroit vn bon enfant, il eſt neceſſaire qu'il perſeuere, ſans en retracter le iugement. Car l'enfant ne pouuoit pas eſtre certain, s'il ſeroit reçeu & appreuué par ſa bõne vie, ou tout au contraire. Pour ceſte cauſe eſt-il permis de desheriter ceux qui ne valent rien, & toutesfois les peres ne ſçauoient pas quels ils deuoient eſtre quand on les enſeignoit. Or depuis qu'vn pere vient à receuoir ſon fils, & l'appreuuer ſans cõtrainte, pour quelle raiſon peut-il chãger par apres ce qu'il a faict; ou quel poinct de la loy reſte-t'il a practiquer? Celà eſtant, rien n'empeſcheroit le Legiſlateur de conteſter auec toy de la ſorte; Si cet enfant eſtoit mauuais & digne d'eſtre desherité, pourquoy l'as-tu derechef rappellé en ta maiſon, & pourquoy as-tu renoncé à la loy? Car il t'eſtoit permis de faire l'vn ou l'autre, non d'en abuſer à ton plaiſir, & meſurer les iugements à l'eſgal de tes paſſions. Vrayement il faict beau veoir que les loix ſoient ores abolies, & tantoſt reſtablies: & cependant que les Iuges ſoient aſſis en leurs ſieges comme teſmoins, ou pour mieux dire executeurs de ta volonté, prononçans l'arreſt d'abſolution, ou de condemnation, comme bon te ſemblera. Tu as vne ſeule fois engendré, & vne ſeule fois eſleué ton enfant: Tellement que pour ceſte meſme cauſe tu ne peux le desheriter qu'vn ſeul coup, ſi tu treuues que celà ſoit raiſonnable. Mais d'en faire couſtume ſouuent & à perpetuité, c'eſt vne action qui n'a rien de commun auec le droict de pere. Ie vous prie donc, au nom de Iupiter, Meſſieurs les Iuges, de ne point permettre que ceſtui-cy qui de ſon bon gré m'a reçeu & renoncé à la ſentence par luy donnee jadis, ſoit admis derechef à ordonner meſme peine, & puiſſe auoir recours à la puiſſance paternelle, le terme de laquelle eſt eſcheu, & le priuilege aboly.

Il ne faut iamais rappeller deux fois celuy qu'on a chaſſé.

Vous ſçauez qu'en matiere de procez intentez pardeuant les Iuges ſubalternes, ſi quelqu'vn ſe ſent offenſé de la ſentence par eux donnee, il luy eſt permis d'en appeller à d'autres Iuges; mais ſi l'on en remet le different au dire des arbitres, il n'eſt pas licite d'en faire de meſme: Car ſi quelqu'vn a deſià faict eſlection d'vn Iuge, à l'ordonnance duquel il n'eſtoit tenu d'acquieſcer du commencement, il eſt bien force qu'il prenne en gré ce qu'il ordonnera. De meſme veux-je dire, que toy qui as eu le pouuoir cy-deuant de ne receuoir pour fils celuy qui ne te ſembloit digne de ſes parens (ſi tu l'as aduoüé pour tel derechef, eſtimant qu'il fuſt homme de bien) tu perds tout droict de le desheriter. La raiſon en eſt, parce que tu as teſmoigné qu'il ne deuoit plus ſouffrir telle miſere, & as confeſſé que ton fils eſtoit innocẽt & bien ſage. C'eſt donc ſans ſubject que tu te repens de ſa reception, au lieu qu'il faudroit, que la reconciliation fuſt ferme apres vne ſentence ſi ſouuent prononcee, & vne choſe deux fois iugee: l'vne quand tu me desheritas; l'autre quand tu changeas d'opinion, & me rappellas en ta famille, pour te deſdire de l'accord que tu auois deſià faict: De maniere qu'il faut maintenant que tu cõfirmes les choſes qui t'ont ſemblé bonnes. Perſeuere donc à ce qu'en dernier lieu tu as arreſté, & conſerue ton propre iugemẽt: Le droict veut que tu te monſtres pere, puis que tu l'as ainſi conclu, approuué, & ratifié. Pour moy, quand ie ne ſerois que ton fils adoptif, ſi tu me voulois desheriter, ie ne penſe pas qu'il te fuſt loiſible; car ce que tu pouuois faire du commencement, ou non, eſt irreuocable, apres qu'il a eſté faict vne fois: & c'eſt vne honte de s'en deſdire. Dauantage, celuy qui a premierement eſté fils legitime, puis adopté par iugement, ne peut eſtre chaſſé derechef, & rejetté d'vne meſme maiſon, ſi ce n'eſt à tort. S'il aduenoit que ie fuſſe ton ſeruiteur, & que m'eſtimant meſchant tu m'euſſes faict empriſonner pour me deliurer par apres ayant recognu mon innocence, te ſeroit-il encore permis de te courroucer à ta volonté, & me remettre en ſeruage? Nenny ſans doute: C'eſt vn decret des loix, que telles choſes ſoient à iamais fermes, & inuiolables: Tellemẽt que ie pourrois bien preuuer par pluſieurs bonnes raiſons, que celuy-là n'a point de droict de desheriter ſon enfant, qui l'a reçeu librement vne fois. Regardez maintenant ie vous prie quel eſt le fils qu'il veut desheriter? Ie n'adjouſteray pas à cecy qu'autresfois i'eſtois ignorant, & que maintenant ie ſuis Medecin: Car la profeſſion ne me ſert de rien en ceſte matiere, ny moins encore

Il ne ſert de rien de ſe plaindre de l'ordonnance d'vn Iuge qu'on a choiſi.

Sçauoir, ſi le pere peut desheriter ſon fils apres l'auoir rappellé.

que

que i'eſtois ieune, & maintenant vieil; veu que le cours meſme de l'aage fait foy de mon innocence, n'ayant commis aucune faute depuis: Et poſſible eſt-ce peu de choſe que celà; mais ſi me vanteray-je bien, de n'auoir faict encor aucune faute par le paſſé, ny rien merité qui ſoit digne de punition quand ie fus chaſſé de la maiſon de mon pere. N'eſt-ce pas vne grande honte maintenant qu'on me rejette ſi loing, pour auoir ſauué la vie, & fait tant de biens? Pourroit-on commettre vne action plus ingrate? C'eſt donc la recompenſe que ie reçois de celuy que i'ay guaranty de la mort? L'on n'a donc point d'eſgard à mes merites, ains tout au contraire, oubliant le tout, on chaſſe bien loing en vne ſolitude celuy qui ſelon le deuoir a faict ſeruice à ſon pere; bien qu'il en fuſt injuſtement repouſſé? Celuy, dis-je, lequel au lieu de ſe ſouuenir du tort, luy a donné gueriſon, & l'a remis en ſon bon ſens? Or ie ne veux pas encore eſtre ſeulement eſtimé pour tels biens faicts, Meſſieurs les Iuges, qui ne ſont toutesfois ny petits, ny vulgaires; mais par le moyen de ce que ie veux dire. Que s'il ignore en quel eſtat il eſtoit pour lors, vn chacun de vous ſçait bien ce qu'il faiſoit & ſouffroit, & comment il eſtoit trauaillé quand i'entrepris la cure: tous les autres Medecins l'auoient abandonné, ſes propres amys le fuyoient, & n'oſoient s'approcher de luy; neantmoins ie l'ay rendu ſi ſain, comme vous voyez, qu'il peut luy meſme plaider ſon accuſation, & diſputer des loix: Que ſi tu en veux vn exemple, mon pere, tu eſtois tel, ou peu s'en falloit, qu'eſt maintenant ta femme, & ie t'ay remis en ta premiere ſanté. De maniere que c'eſt ſans raiſon, que pour t'auoir faict ce plaiſir, tu me recompẽſes d'vn tel ſalaire, & que tu te monſtres encore tout troublé d'entendement en mon ſeul endroict. Pour t'apprendre cõme le bien que ie t'ay faict eſt ineſtimable, il ne faut point d'autre preuue que l'accuſation laquelle tu me mets en auant: Car ſi ta haine procede de ce que ie ne gueris point ta femme, qui eſt ſi malade qu'on ne luy eſpere point de vie, pourquoy ne m'ayme-tu point dauantage, puis que ie t'ay deliuré toy-meſme d'vne telle maladie? Tu ne ſçauras donc point de gré à celuy qui t'a exempté de ſi grandes douleurs? N'eſt-il pas vray (ce qu'il faut mettre au rang des plus grandes ingratitudes) qu'au meſme temps que tu es reuenu en ton bon ſens, tu m'as faict appeller en iugement, & qu'eſtant guery, tu me veux bleſſer; renouuelles tes vieilles inimitiez, & taſches de reſpondre par vne meſme loy? Vrayement tu donnes vn beau guerdon à la ſcience, & luy rends de belles graces

La folie eſt vn mal bien difficile à guerir.

pour ſes remedes toy qui as eſté ſeulement guery par le Medecin. Et vous (Meſſieurs les Iuges) luy permettrez vous de faire punir celuy qui l'a obligé; de chaſſer bien loing l'autheur de ſon ſalut; d'abhorrer celuy qui l'a remis en ſon bon ſens, & de ſe vanger de celuy qui l'a faict reuiure? Ie ne le penſe pas, ſi vous me faictes iuſtice. Car quand i'aurois commis à preſent quelque grand forfaict, il me ſeroit encore de beaucoup redeuable, en ſouuenance du bien precedent; pour le reſpect duquel il ſeroit ſeant qu'il oubliaſt la preſente injure, & la pardonnaſt; principalement puis que le bien-faict eſt ſi grand qu'il ſurpaſſe tout ce qui pourroit auoir eſté commis par apres. Ce qui ſe treuuera en moy, ſelon mon aduis, pour le regard de celuy que i'ay ſauué, & qui m'eſt entierement redeuable de ſa vie. C'eſt à luy auquel i'ay donné l'eſtre, la raiſon & l'entendement, du temps que tous les autres en deſeſpe-roient, & ſe confeſſoient inhabiles pour oſter telle maladie. Car ie me fais accroire que ce qui met en credit mon merite, c'eſt que moy n'eſtant pas encore ſon fils (& n'ayant aucun ſubjet qui me forçaſt d'entreprendre la cure,) mais libre, eſtranger, franc de tout deuoir naturel, toutesfois ie n'ay point faict le retif, ains ſuis venu librement & ſans y eſtre appellé. I'ay ſecouru, trauaillé, guery, reſtitué, gardé mon propre pere. Ie me ſuis purgé de l'exheredation, & ma bien-veillance a triomphé de ſon inimitié. I'ay aboly la loy par ma charité, & achepté par vn grand bien-faict le retour en noſtre famille. Bref, i'ay faict paroiſtre au beſoin vn acte de fils, & me ſuis moy-meſme remis en grace par le moyen de mon art; Tellement que le remede que i'ay appliqué durant les aduerſitez ne peut me deſnier le tiltre de legitime. Combien penſez-vous que i'ay enduré de maux; & combien ſouffert de fatigues; ores cherchant les occaſiõs, tantoſt me ſoubmettant à la paſſion de mon pere, & maintenant employant en mon art ce peu de loiſir que le mal me donnoit. Car la cure la plus dangereuſe & plus difficile qui ſoit en la Medecine, c'eſt de penſer tels malades, & guerir ceux qui ſont trauaillez d'vne ſemblable paſſion de Manie. La raiſon en eſt, parce qu'il aduient ſouuent que le mal s'augmentant, ils exerçent leur rage enuers ceux qui ſont les plus proches. Toutesfois ie laiſſay toutes ces cõſiderations à part, & ſans m'en donner point de peine, ie me mis à combattre entierement auec la maladie, & la chaſſay bien loing par la vertu du medicament. Que ſi quelqu'vn m'objecte qu'il n'y a pas beaucoup de peine à faire vn meſlange de diuerſes drogues,

Le deuoir des enfans à l'endroict des peres ſe cognoiſt en l'aduerſité.

Objection.

ie luy reſpondray, que pluſieurs choſes de grand trauail ſont requiſes en ceſte matiere. Il faut donner paſſage au medicament; preparer le corps pour mieux receuoir le remede; prendre ſoing de tout ce qui ſe faict; purger, ſubtiliſer, & nourrir le patient de viandes propres; ſans s'oublier de donner nourriture à la partie appellee; prouoquer le ſommeil, & combattre la ſolitude: à quoy les autres malades obeiront aſſez. Mais les inſenſez ne ſont pas ſi traictables pour la liberté de l'eſprit, ains faſcheux à gouuerner, dangereux pour le Medecin meſme, & difficiles à guerir. Tellement que quand nous auons beaucoup trauaillé, & penſons d'eſtre venus à fin de la maladie, nous entretenans d'eſperance, il ne faut qu'vne petite faute qui ſuruiendra tout à coup pour rengreger le mal, renuerſer tout ce qui s'eſt faict, empeſcher la cure, & tromper la ſcience. Voudriez vous donc bien que celuy qui ſe ſera peiné de la ſorte; & l'experience duquel aura combattu contre vne maladie ſi reueſche pour vaincre le plus inuincible de tous les maux, ſoit encore vne fois desherité, & que ſon pere interprete la loy ſelon ſon plaiſir, apres en auoir reçeu le bien-faict? Voulez-vous que la nature meſme luy faſſe la guerre? Car i'oſe bien dire (Meſſieurs les Iuges) que c'eſt moy qui ſuis amy de la nature, pour auoir ſauué mon pere, & donné vie à celuy de qui ie la tenois, bien qu'il m'euſt irrité par ſes outrages. Que ſi (comme il l'affirme) la ſeule loy luy faict chaſſer hors de ſa maiſon ſon fils, qui l'a tant obligé: que pourra-t'on dire autre choſe de luy, ſinon; Que c'eſt vn pere ennemy des ſiens, & moy vn enfant charitable? I'embraſſe la Nature, luy la meſpriſe violant les Loix, & les ſaincts Decrets. O mon pere, ſi ta haine eſt injuſte, l'amitié de ton fils enuers toy l'eſt bien encore plus! Car i'eſtime faillir (& ſon mauuais triactemẽt m'y contraint) en ce qu'eſtant hay de luy ie l'aime neantmoins d'vn excez d'amour. La Nature oblige les peres de vaincre leurs enfans en affectiõ: le mien tout au cõtraire ne m'eſgale pas ſeulement en amour, tant s'en faut qu'il me ſurpaſſe, bien qu'il ne manque pas d'occaſiõs de m'aymer: & pour moy i'eſtime qu'il porte enuie à ma bonne amitié. N'eſt-ce pas vn grand malheur qu'il hayſſe, chaſſe, offenſe, & rejette celuy qui l'ayme, qui luy faict du bien, qui l'embraſſe? Qu'eſt-il beſoin qu'il s'efforce de me combattre auec les loix qui ſont faictes en faueur des enfans, comme ſi elles tournoient à mon prejudice? O mon pere, quelle guerre as-tu iuree contre les loix de la nature! Tu te treuues bien loing de ton compte, & la choſe ne ſe paſſe pas comme

Peu de choſe ſuffit pour releuer vn malade, & pour le faire recheoir.

Quelquefois les peres perdent leurs enfans pour leur eſtre trop rudes.

tu l'entends? Ie vois bien que tu n'expliques pas les loix comme il faut. La nature, & la loy ne repugnent point enſemble en ce qui concerne la bien-veillance: Elles conſentent icy, & ſe donnent force & vigueur l'vne à l'autre, pour empeſcher qu'on n'offenſe perſonne. Il me ſemble qu'en meſdiſant de celuy qui t'a faict du bien, tu prouoques la nature à ſe courrouçer. Et ie m'eſtonne fort de ce que tu fais tort aux loix comme à la nature meſme, quand tu veux ſouffrir qu'elles ſoient belles, iuſtes, & zelees à l'affection des enfans ainſi qu'elles le deſirent, les prouoquant ſi ſouuent contre vn ſeul fils, comme ſi c'eſtoient pluſieurs. Pourquoy ne donnes-tu quelque relaſche à leurs punitions, lors qu'elles ont volonté d'acquieſcer au reſpect des enfans à l'endroict de leurs peres; bien qu'elles ne façent rien au prejudice de ceux qui ne ſont point coulpables? Ne ſçais-tu pas que les loix d'ingratitude permettent d'actionner ceux, leſquels apres auoir reçeu quelque bien ne daignent le recognoiſtre? Conſiderez maintenant ie vous prie, ſi mon pere peut rien faire de plus *injuſte*; non ſeulement de ne recognoiſtre le bien-faict reçeu, mais encore de ſe forcer de m'en donner vne punition au lieu d'vn ſalaire? Il me ſemble que i'ay faict voir aſſez clairement, que celuy qui a mis vne fois en effet la puiſſance de pere, & practiqué la loy d'exheredation, ne peut plus desheriter derechef; Dauantage, qu'il n'eſt point raiſonnable de chaſſer, & mettre hors de ſa famille, celuy qui n'a rien faict de mal. Venons maintenant à la cauſe de ceſte exheredation, & conſiderons quel eſt le crime propoſé. Pour en auoir vne plus facile cognoiſſance, il faut recourir à l'intention du Legiſlateur: car t'ayant concedé qu'il te fuſt permis pendant quelque temps de desheriter ton fils à chaque fois que bon te ſembleroit, & t'en donnant la puiſſance, meſme à l'encontre d'vn homme à qui tu ſerois redeuable: ie ne penſe pas pourtant que tu le vouluſſes desheriter à toute occaſion. En outre, la loy ne dit pas que le pere puiſſe desheriter ſon fils toutes les fois que bon luy ſemblera, & que ce ſoit aſſez qu'il le vueille, & en forme ſa plaincte: car ſi celà eſtoit, dequoy ſeruiroit la Iuſtice? Il eſt bien vray qu'elle vous ordonne, Meſſieurs les Iuges, de conſiderer ſi le pere a tort ou non de ſe courrouçer. Prenez donc garde maintenant à ce que ie m'en vay dire, commençant par les choſes qui ſe ſont paſſees; incontinent apres ſa folie. Premierement ſi toſt qu'il eſt retourné en ſon bon ſens, il a reuoqué l'exheredation, & a confeſſé que i'eſtois ſon conſeruateur, & luy mon

Les intentions des loix ſont diuerſes.

obligé. Il n'y peut rien auoir en celà, si ie ne me trompe, qui soit blasmable de soy. Quelle faute ay-je commise depuis? Quel deuoir de fils n'ay-je faict? Ay-je iamais couché dehors? Quels excez d'yurongnerie & de gourmandise m'objectes-tu? quelles despenses? quelles desbauches auec les courtisanes & macquereaux? Y a-t'il quelqu'vn qui m'accuse? Nenny sans doute: Et toutesfois voilà les principaux poincts, pour lesquels la loy permet de desheriter. Tu n'as point d'autre reproche à me faire, sinon que ma belle-mere est tombee malade? En suis-je cause? Me veux-tu punir de sa maladie? Nenny, dit-il. Quoy donc? parce que ie refuse de la guerir, quand il me le commande; adjoustant que ceste seule cause suffit pour me desheriter, parce que ie luy desobeys. Voyons vn peu, quels sont ses commandements, ausquels ne pouuant satisfaire, on m'accuse d'estre desobeyssant. C'est mon opinion, que la loy ne luy permet de commander toutes choses, & qu'il ne m'est point necessaire de luy obeïr en tout & par tout: car il y a des commandements pour lesquels tu ne sçaurois estre subject à peine quelconque: & d'autres qui se peuuent rendre dignes de courroux: Comme par exemple, ie serois coulpable, si toy estant malade, ie n'en tenois point de compte, ny des affaires de la maison; & si me commandant de faire cultiuer tes terres, i'en faisois refus. Toutes ces choses, & plusieurs autres, sont des causes manifestes de la fascherie d'vn pere. Mais quant au reste il gist à la volonté des enfans, principalement ce qui concerne les arts & l'vsage d'iceux, lors qu'on ne faict point de tort au pere. Si vn pere commandoit à vn peinctre: Mon fils peints moy cecy, & celà, non: Au Musicien, jouë moy cecy, & celà, non: Et au Forgeron, forge moy cecy, & celà, non. Y a t'il quelqu'vn qui souffrist que le fils fust desherité, pour n'auoir exercé son art au plaisir de son pere? Ie ne le pense pas: Ie veux dire par là que si la Medecine est plus honneste & profitable à la vie, que tous ces mestiers mescaniques: ceux qui en font profession doiuent estre libres, & il est bien raisonnable que ceste belle science ayt quelque priuilege en son exercice, qui ne soit ny contrainct, ny subject à commandement quelconque: Car la Medecine est vne chose saincte, & sacree, la doctrine des Dieux, & l'estude des hommes de lettres, qui ne doit estre soubmise ny aux loix, ny aux ordonnances des Iuges, ny aux menaces des peres, ny au courroux d'vn homme ignorant. De maniere que si ie t'eusse ainsi respondu publiquement. Ie ne le veux pas

Causes d'exheredation permises par les loix.

Le fils n'est point obligé à l'impossible à l'endroict du pere.

Excellence de la Medecine.

guerir, bien que ie le puiſſe faire ; ie n'ay appris ma ſcience que pour en faire part à mon pere, & à moy. Qui eſt le Tyran, ſi cruel fut-il, qui me contraignit d'en vſer contre mon gré ? Tels deuoirs doiuent eſtre acquis par prieres, & par amour ; non par les loix, & les iugements. Il faut perſuader au Medecin, non pas luy commander. C'eſt à luy de vouloir, & non pas de craindre. Et c'eſt vne folie de l'inciter à donner gueriſon : car il faut que cela vienne de ſon bon gré, non par contrainte. Cét art eſt ſi digne de recompenſe, que les Republiques ordonnent des honneurs, preeminences, immunitez, & priuileges aux Medecins. Voylà ce que ie pouuois reſpondre en general au nom de ma profeſſion, ſi tu me l'auois appriſe, ou employé beaucoup d'argent pour cét effect. Penſe maintenant combien eſt meſchante ton action de ne me vouloir pas permettre librement d'vſer du bien que ie me ſuis acquis par moy-meſme. I'ay appris cét art lors que ie n'eſtois point ton fils, ny ſubject à tes loix. Et toutesfois tu en as gouſté le fruict le premier, encore que par ton moyen ie n'en aye point acquis la cognoiſſance. Quel Precepteur as-tu iamais pris à gages pour moy ? ou quelle boutique de drogues m'as-tu acheptée ? Il n'y a celuy qui ne voye, que ce que i'en ſçay, ie le tiens de pluſieurs grands Profeſſeurs, leſquels ayant pitié de ma pauureté, m'en ont donné des leçons. Car quant à toy mon pere, tu ne me mettois pas au chemin d'apprendre, quand tu te faſchois contre moy, & me reduiſois à la ſolitude, à la faim, à la hayne de tous mes plus grands amis, & au banniſſement de mes propres parens : neantmoins tu demandes encore pour toy la practique de mon art, & veux eſtre maiſtre de ce que i'ay acquis lors que ie ne dependois point de toy. Qu'il te ſuffiſe que par le paſſé ie t'ay faict du bien pour mon plaiſir, & ſans y eſtre obligé, quand tu ne me pouuois demander aucune recognoiſſance pour choſe quelconque. Au reſte, il ne me ſemble pas raiſonnable, que mon bien-faict me force auec le temps à vne contrainte, & que le ſecours que i'ay donné librement ait tant de force enuers toy, que tu me puiſſes commander cy-apres contre mon vouloir ; autrement il faudroit inferer que celuy qui aura vne fois guery quelqu'vn, ſera touſiours obligé de penſer tous ceux qu'il plaira à celuy qui ſera releué de maladie. Si ceſte couſtume auoit lieu, il s'enſuiuroit que nous recognoiſtrions pour nos maiſtres ceux que nous aurions gueris, nous ſous-mettans nous-meſmes à leur puiſſance, & acheptant le ſalaire au prix du ſeruage, lors que nous leur obeyrions à tout ce

On peut vſer librement du bien acquis par trauail.

La ſcience n'eſt iamais contrainte, principalement celle du Medecin.

qu'ils nous voudroient commander. Mais y a-t'il choſe dans le monde plus iniuſte que celle-là? Penſes-tu que pour t'auoir donné gueriſon lors que tu eſtois ſi malade, il te ſoit permis de m'employer quand tu voudras, & vſer de ma profeſſion à ta volonté? Ie pouuois dire tout cela, s'il m'euſt enjoinct vne choſe qui euſt eſté en ma puiſſance, & n'euſſe voulu m'aſſubjettir à luy. Mais voyez maintenant ie vous prie quels ſont ſes commandements. Par-ce, dit-il, que tu m'as guery eſtant inſenſé, & que ma femme eſt auſſi inſenſee & trauaillee d'vne pareille maladie, (car il le croit ainſi) tellement qu'elle eſt abandonnee des autres Medecins comme i'eſtois, toy qui peux tout, comme tu l'as demonſtré par effect, gueris la ſemblablement, & la deliure de ceſte maladie. Si on l'oyoit parler ſimplement de ceſte façon, ſes paroles ſembleroient raiſonnables, principalement à vn homme ſans lettres, & ignorant en la Medecine. Mais s'il vous plaiſt d'eſcouter ma reſponce pour ce qui eſt de l'art, vous entẽdrez que tout n'eſt pas en noſtre puiſſance, ny les maladies ſemblables, ny les naturels, ny la methode de guerir, ny les remedes auſſi. Alors il ſera facile de voir combien eſt grande la difference qu'il y a entre le vouloir, & le pouuoir. Eſcoutez moy ie vous prie diſcourir ſur ceſte matiere, & vous aſſeurez que ceſte diſpute ne ſera pas des plus groſſieres, ny hors de ſubject. Premierement les natures, & temperatures des corps ſont diuerſes, bien que formees de ſemblables elemens, dont les vns participent plus à ceux-cy, les autres moins. Ce que i'en dis, ſe rapporte aux corps humains qui ne ſont pas tous d'vne meſme habitude; D'où s'enſuit neceſſairement, que les maladies qui leur ſuruiennent ſont auſſi differentes entre-elles, & de grandeur, & d'eſpece. Il n'y a point d'autre raiſon en cecy, ſi ce n'eſt que les vns de ces corps ſont faciles à guerir, les autres tout au contraire, ſe corrompent aiſément, & ſont emportez par les maladies. Par où ie veux dire que ſi quelqu'vn eſtime que toute ſorte de Fiévre, de Tabe, de Peripneamonie, ou biẽ de folie en quelque corps que ce ſoit ſe treuue ſemblable, & de meſme genre, celuy-là ne doit pas eſtre mis au rang des hommes ſages, & doctes, ny moins encore entre ceux qui ſe ſont penez à la curioſité de ces recherches. L'experience iournaliere nous apprend, qu'vn corps eſt quelquesfois ſuſceptible de gueriſon, & quelquesfois nenny: Comme par exemple, ſi tu ſemes de meſme froment en diuers champs, il croiſtra d'autre ſorte en vne plaine, en vne vallee, en vn pays mareſcageux, & en vne campagne deſcouuerte, & bien

L'object de la Medecine c'eſt la gueriſon: mais tous les Medecins ne la peuuent pas donner.

Vn meſme corps n'eſt pas touſiours ſuſceptible de gueriſon.

labouree, où l'on cueillira de beaux fruicts & en grand' abondance; Mais il ſera produit tout autrement en vn terroir montagneux, autrement en vne cõtree plaine d'ombrages, & au pied d'vne montagne. Bref il prouiendra aiſément ſelon la nature de chaque lieu. Il en aduiẽt de meſme des maladies. Elles ſont petites ou grandes, frequentes, ou rares, ſelon la qualité des corps. Mon pere laiſſant à part toutes ces conſiderations, & ſans rechercher autre choſe, eſtime que toute folie eſt ſemblable en quelque corps que ce ſoit, & qu'elle ſe peut guerir par meſmes remedes: Mais obmettant diuerſes raiſons qu'on pourroit icy rapporter, il eſt bien aiſé de cognoiſtre que les corps des femmes ſont grandemẽt differents de ceux des hõmes, ſoit en l'humeur peccante, qui ſe retreuue aux corps cacochimes, ou en la difficulté de la gueriſon. Puis, les corps des hommes ſont d'ordinaire nerueux, bien habituez, & à l'eſpreuue du trauail, & de la fatigue; Ceux des femmes tout au contraire ſont foibles, mal baſtis, nourris à l'ombre, blancs, & paſles par vn deffaut de ſang, & de chaleur joincte à l'abondance des mauuaiſes humeurs. Voylà la cauſe pour laquelle ils ſont plus ſubjects à maladie que les corps des hommes, & par conſequent plus prompts à vne folie, de laquelle on ne les peut guerir qu'auec beaucoup de peine. Car comme elles ſont haſtiues à courroux, pleines de legereté, faciles à s'eſmouuoir, & deſtituees de force, elles tombent facilement en ce mal. Tellement qu'il n'eſt pas beſoin de rechercher des Medecins, & vne meſme façon de guerir tous les deux; veu que vous ſçauez aſſez que ces corps ont eſté diuiſez par le beau milieu depuis leur premiere naiſſance, & que par conſequent ils ſont differents tout le temps de leur vie, tant en leurs exercices, qu'en leurs actions. Que ſi tu veux parler de quelque malade qui ſoit inſenſé, adjouſte tout auſſi toſt que c'eſt vne femme, & ne confonds point le ſubject, rapportant ceſte folie à vn ſeul, & meſme nom, mais la ſeparant comme la nature diuiſe ces corps, & conſiderant ce qui ſe peut faire particulierement d'vn chacun. Car nous autres, comme il me ſouuient d'auoir dit au commencement, auons premierement eſgard à la nature, à l'habitude du corps malade, & à la qualité dont il participe le plus: Comme, s'il eſt chaud, ou froid, vieil, ou ieune, grand, ou petit, gras ou maſgre; & ainſi des autres qualitez, leſquelles eſtant ſoigneuſement balancees par quelqu'vn, il peut iuger appertement, ou de l'eſperance qu'il y a au malade, ou de la longueur de ſa maladie. Or à parler franche-

De la difference du corps de l'homme à celuy de la femme.

Les maladies des femmes ſont promptes, & la gueriſon ſoudaine.

ment,

ment, les eſpeces des folies ſont infinies en nombre, comme les cauſes d'icelles, & toutes n'ont pas de ſemblables noms, Il y a bien de la difference d'eſtre ſot, inſenſé, fol, ou bien maniacle, attendu que tous ces noms ſignifient qu'on eſt plus ou moins tourmenté de ce mal. Dauantage, les cauſes des hommes & des femmes, enſemble des ieunes & des vieux en ſont differentes: Aux ieunes, ce mal procede d'vn excez; aux vieux, d'vn ennuy, d'vn ſoupçon, & le plus ſouuent d'vne colere, qui les emporte contre leurs ſeruiteurs: car ces paſſions troublent vn peu l'eſprit du commencement; puis, l'acheminent tout à faict à la folie. D'ailleurs pluſieurs choſes alterent ou corrompent les corps des femmes, & leur cauſent des maladies, principalemẽt quand elles prennent quelqu'vn en hayne, ou lors qu'elles enuient la proſperité de leurs ennemis, ou bien quand elles ont quelque regret, & ſe courroucent tant ſoit peu. Toutes ces eſmotions ſe couuent & nourriſſent long temps dans leur ame, puis ſe changent ſoudain en vne manie. Il en eſt autant aduenu à ta femme, mon pere, mais ie ne ſçay d'où luy eſt procedée depuis peu ceſte maladie; car elle ne portoit point de haine à perſonne que ie ſçache. Bref, ie m'eſtonne fort de ce qu'elle eſt tellement atteincte de ce mal, qu'il n'y a *Medecin* ſi habile ſoit-il, qui par ſon trauail luy puiſſe donner gueriſon. Que ſi quelqu'vn promet de la guerir, & de luy ſauuer la vie, ie te fouſtiendray touſiours neantmoins ceſte verité, mõ pere, (bien que tu me veuilles mal comme à ton ennemy) quand il y auroit encore en elle quelque eſpoir de conualeſcence. Puis, quand celà ſeroit, ie ne voudrois pas y mettre la main à la volee, ne luy donner ſoudain vn breuuage pour la peur que i'aurois des meſdiſans, & de la fortune. Il n'eſt pas que tu ne ſçaches aſſez, que chacun a ceſte croyance, que les beaux-fils ſont touſiours odieux à leurs maraſtres. Auſſi eſt-il veritable, qu'elles faillent preſque toutes en cecy, pour ſages & vertueuſes qu'elles ſoient. Et il ſemble que ceſte commune folie ne ſoit propre qu'aux femmes. Si ie me fuſſe donc meſlé de la guerir, & que mes remedes n'euſſent de rien profité, on euſt ſoudain ſoupçonné ma cure pour dangereuſe & mauuaiſe. Voylà comme vont les affaires de ta femme, mon pere, laquelle ne ſe portera iamais bien quand elle prendroit mille medecines: & par ainſi ce ſeroit folie de s'y employer. Ne me contrainctz donc point ie te prie à ceſte cure, ſi tu ne me veux fruſtrer tout à coup de tous honneurs, & m'acquerir

Des eſpeces de folie.

Cauſes de folie aux femmes.

Naturel des maraſtres.

C'eſt vn mal incurable que la folie d'vne femme.

vn mauuais renom: Qu'il te ſuffiſe que ceux de ma profeſſion me portent enuie. Que ſi tu me desherites encore, & ſi ie ſuis abandonné d'vn chacun, ie ne te ſouhaitteray iamais de mal: Au contraire, ſi tu tombois derechef malade (ce que les Dieux puiſſent deſtourner, car telles maladies eſtant irritees, reprennent les patiens d'ordinaire,) ſçache, que ie te gueriray encore, & ne ceſſeray iamais de practiquer enuers toy le deuoir que nature commande aux enfans, ſans iamais mettre en oubly celuy qui m'a mis au monde. Ie me promets auſſi qu'eſtant reuenu à ton bon ſens, tu me receuras encore. Regarde bien ce que tu fais: tu rengreges ton mal, & renouuelles ton tourment. Car tu ne fis hier que ſortir de maladie, maintenant tu te faſches ſans raiſon & plus qu'il ne faut. Et ce que ie treuue encore de pis, c'eſt que te mettant en colere, tu inuoques les loix à ton ayde. Helas, mon Pere! voilà les meſmes commencements de ta precedente folie.

LE PREMIER PHALARIS.

LES AMBASSADEVRS ENVOYEZ aux Delphiens, leur parlent ainſi de la part de Phalaris.

Lucian feint que Phalaris, Tyran des Agrigentins, enuoye en Delphes le Taureau d'airain que Perille luy auoit preſenté; pour le cõſacrer au Temple auec les autres offrandes. Et parce qu'eſtant eſtimé cruel, il craignoit que ſon don ne fuſt rejetté, il preuue le contraire en ceſte Harãgue par des Ambaſſadeurs delegnez de ſa part.

NOVS ſommes deleguez deuers vous par noſtre Prince Phalaris (Meſſieurs les Delphiens) pour offrir à voſtre Dieu ce Taureau, & par meſme moyen vous faire vn bref recit des choſes qui concernent, tant noſtre Maiſtre que ſon offrande. Ce ſont les cauſes pour leſquelles nous ſommes icy venus, & pour vous dire de ſa part tout ce qui s'enſuit.

Ce que ie deſire le plus, (dit-il, Delphiens) c'eſt que tous les Grecs ayent bonne opinion de moy, & me tiennent pour vn grãd Prince, ſans s'arreſter aux injures & faulſetez que le mauuais bruict a ſemez parmy ceux qui n'ont iamais eu ma cognoiſſance. Or ie voudrois volontiers que ma reputation fut en credit entre vous autres qui vous rendez fameux & celebres par voſtre Sainteté de vie, comme Conſeillers d'Apollon & ſes plus grands domeſtiques & familiers. Et pour moy i'eſtime que faiſant vne fois paroiſtre mon innocence pardeuant vous, ie ſeray tout auſſi toſt releué des offences qu'on me met ſus. I'atteſte l'Oracle meſme de ce que ie dois dire, lequel ie ne puis ny tromper ny ſurprendre par des diſcours captieux. Car s'il eſt facile d'abuſer les hommes, il eſt

impoſſible de donner des paroles en payement à vn Dieu, principalement à * ceſtuy-cy que vous adorez en particulier. Sçachez que ie ſuis ſorty des premieres maiſons d'Agrigente; iſſu de noble extraction; nourry & eſleué en Prince: inſtruit aux arts liberaux, & pour mes bons deportements honoré de tous ceux de ma Republique. Il n'y a celuy qui en mon ieune aage m'ait iamais accuſé ou ſoupçonné de violence, de tort, d'excez, ou de quelque autre deſbauche. Au contraire, m'apperceuant que ceux qui tenoient vn autre party que le mien en la Republique, me dreſſoiẽt des embuſches, & faiſoient des conſpirations pour me mettre à mort (car noſtre ville s'eſtoit liguee) ie trouuay moyen pour le bien du public de me faire recognoiſtre pour ſouuerain Chef, refrener ces conſpirateurs, & mettre en paix toute la commune. Il y euſt pluſieurs grands perſonnages amateurs du bien public (auſquels mon opinion, ny moins encore la neceſſité de ceſte entrepriſe n'eſtoit pas incognuë) qui approuuerent ceſte mienne deliberation. Ce qui fut cauſe qu'vſant de leur ayde, & de leur conſeil, ie paruins facilement au deſſus de mon intention. Depuis ce temps aucun ne me fut plus rebelle; & il n'y euſt perſonne qui ne ſe ſoubmit à mes volontez. I'auois vne puiſſance abſoluë ſur tout l'eſtat, & diſpoſois comme bon me ſembloit, de ſes priuileges. Si eſt-ce pourtant que i'eus touſiours en horreur le maſſacre, & n'exigeay point d'amendes, non pas meſme de mes propres conjurateurs. Ie ſçauois aſſez que pour ſe maintenir en eſtat, il eſtoit beſoin d'attenter telles choſes: Mais ce qui m'en faiſoit deſiſter, c'eſtoit l'eſpoir que i'auois de vaincre mes ſubjects par douceur, & de les attirer à mon obeyſſance, par vne eſgalle diſtribution que ie ferois des honneurs & des dignitez. Voylà comme ie me remis en grace auec mes ennemis, deſquels ie me ſeruis depuis, tant en mon conſeil qu'en mes affaires domeſtiques. Peu apres m'apperçeuant que la ruïne de ceſte Cité ne procedoit d'ailleurs que de la nonchalance des Magiſtrats, pluſieurs deſquels meſnageoient fort mal le bien public, & ruïnoient le peuple par leurs impoſts, Ie reparay les aqueducs; embelly la ville de ſomptueux edifices; la fortifiay d'vn enclos de murailles, & ſi augmentay toutes les rentes, qui par le peu de ſoing des Magiſtrats s'eſtoient diſſipees entre le peuple. En outre, ie fis inſtruire la ieuneſſe le mieux que ie peûs, & reuerer les vieillards. Puis, ie rendis le peuple mon obligé par les ſpectacles, largeſſes, ſolemnitez, & banquets publics. I'auois en ſi grande horreur les deflorations des Vierges, les degaſts

* c'eſt Apollon.

Vn Prince ne doit iamais meſpriſer l'aduis de ſes fidelles ſubjects.

L'amour a plus de pouuoir que la force.

des Adoleſcens, le rapt des femmes, les pillages des ſoldats, & les menaçes Tyranniques, que ie ne voulois pas ſeulement en ouyr parler. Et de verité ie fus en deliberation du commencement de me desfaire du Royaume, pour me deliurer de tant de ſoucis qui me trauailloient, & me mettre en ſeurté. Car ie voyois bien que c'eſtoit vn peſant fardeau, & vne peine qui n'alloit iamais ſans enuie, que de tenir rang de Prince, & eſtre commandé par des iournalieres fatigues. Toutesfois de peur qu'à l'aduenir la ville n'euſt beſoin de moy, comme parauant; ie perſiſtay touſiours en ma premiere reſolution, recherchant en mon eſprit les remedes qui me ſembloient les plus propres pour eſtre practiquez à ce mal. Cependant vne ſoudaine eſmotion ſuruint entre mes citoyens, leſquels delibererent de me dreſſer des embuſches, & de m'oſter mon gouuernement. Deſià meſme ils auoient conjuré par enſemble, caché des armes, fait leuee de deniers & de gens, enroollé pluſieurs de leurs confederez, & enuoyé des Ambaſſadeurs en Grece, pour eſtre aſſiſtez des forces des Atheniens & des Lacedemoniens. Ie diray bien dauantage; c'eſt qu'ils cõſultoient deſià quel traictement ils me feroient, s'ils me tenoient vne fois, diſans, qu'ils me forceroient à m'occire de ma propre main. Ils ne ſe peurent tenir eux meſmes de l'aduouër, & de parler des ſupplices par eux excogitez cõtre ceux qui tũberoient entre leurs mains. Mais ie rends graces aux Dieux immortels, de ce que i'ay euité ces dangers par leur ayde, & deſcouuert les embuſches de mes ennemis, par vne grace ſpeciale que m'a faict Apollon, les viſiõs duquel me ſont ſouuent apparuës: outre qu'il m'a enuoyé des perſonnes, deſquelles i'ay appris tout ce qu'on tramoit contre moy. Conſeillez moy ie vous prie (Delphiens) ſur ce qui s'eſt paſſé, comme ſi i'eſtois encore talõné de meſmes dãgers, & que ſans auoir point de ſuitte, ny eſtre enuironné d'aucune garde, ie taſchaſſe de gauchir à tous ces perils. Repreſentez vous vn peu le voyage d'Agrigente entrepris contre moy; voyez les appareils de ces gens: oyez leurs menaçes, & me dittes de quelle façon me deuois-je cõporter entre ces extremitez? Les falloit-il traicter doucement? Eſtoit-ce le deuoir de leur pardõner? Y auoit-il de la raiſon de les ſupporter & de flechir ſous leur rigueur? ou bien eſtoit-il plus conuenable que i'enduraſſe la mort tout nud, & veïſſe occire deuãt mes yeux mes plus grands amis? Ne m'euſt-on pas eſtimé bien fol? C'eſt le deuoir d'vn grand courage (m'euſſiez-vous dit) de pourſuiure les ennemis qui l'oppreſſent, & de ſe mettre en aſſeurance à l'aduenir, apres s'eſtre vne fois eſchappé des dangers où il eſtoit engagé. Ie ſçay aſſez que

C'eſt vn peſant fardeau que le ſceptre.

Le meſchant ne peut celer ſon deſſein.

vous m'euſſiez dõné ce conſeil. Mais cõment me ſuis-je cõporté? Apres auoir fait venir deuãt moy les accuſez, ie leur ay dõné tout pouuoir de parler, & de ſe defendre, & les ayãt tous cõuaincus par des arguments neceſſaires, cõme i'ay veu qu'ils ne pouuoient aucunement nier le crime, i'en ay faict la punition. Ie ne me faſchois pas tant de ce qu'ils auoiẽt conſpiré ma mort, que de voir ma premiere reſolutiõ par eux empeſchee. Depuis ie me tiens touſiours ſur mes gardes, & ay pris à ma ſuitte vne trouppe de ieunes hõmes tous reſolus, auſquels ie fais tailler en pieces tous ceux qui m'ont autrefois voulu ſurprẽdre par trahiſon. Voilà cõment les perfides m'accuſent de cruauté, ſans cõſiderer, ny d'où procede cecy, ny la cauſe pour laquelle i'ay fait punir ces meſchans. Ils appellent cruauté, ce que ie n'execute que par Iuſtice: C'eſt de meſme que ſi quelqu'vn de vous voyant precipiter vn ſacrilege de quelque mõtagne, ſans prẽdre garde d'abord au crime par luy cõmis; (ſçauoir qu'eſtãt entré de nuict dãs le Tẽple, il auroit deſrobé les reliques, & pollué les Images de ſes mains impudiques) vous accuſoit de cruauté, en ce que vous diſans eſtre Grecs, & zelez à la religion, vous auriez mis à mort vn hõme Grec aupres du Tẽple (car on dit que pres de voſtre ville ſe void vne roche deſtinee à tel ſupplice) ie me fais accroire que vous eſtimeriés digne de mocquerie quelque hõme particulier qui oſeroit dire telle choſe à l'encontre de vous, quãd vous verriez tous les autres qui loüeroient, & appreuueroiẽt voſtre cruauté enuers les parjures & criminels. Auſſi eſt-ce la couſtume des peuples qui ne peſent pas biẽ quel eſt celuy qui preſide & commande (ſoit qu'on l'eſtime bon ou meſchãt) d'abhorrer entierement le nom de Tyrãnie, & par cõſequent le Tyran: Car bien qu'Eacus, Minos, & Radamant tiennent vne meſme principauté, ils ne ſe propoſent neantmoins que les mauuais deuant les yeux, & n'exemptent pas les bons d'vne accuſation generalle. Il me ſouuient d'auoir ouy dire qu'il y a pluſieurs Sages parmy les Grecs, leſquels auec le nom de Tyran, qui ſemble vicieux, ſe ſont monſtrez doux, aymables, & familiers. Ie crois que vous en auez encore de ſuccinctes harangues de quelques-vns de ceux-cy, qui ſont gardees dedans voſtre Temple, & dediees à Apollon, auec leurs offrãdes, & leurs pourtraicts. Mais prenez garde, cõme les Legiſlateurs ſont differents en matiere de punition, s'arreſtant touſiours ſur ceſte opinion, qu'auant que paſſer outre, il faut propoſer vne crainte aux criminels, & les aſſeurer que toſt ou tard ils ſeront punis de leurs crimes. Quant à nos autres Tyrans, nous

La cruauté naiſt ſouuent de l'offence.

Il eſt mal-ayſé de viure en ſeurté parmy ſes haineux.

ſouuent aſtreints à vne plus grãde neceſſité, bien que nous ayons vn Empire abſolu ſur tous : car nous conuerſons d'ordinaire auec ceux qui nous portent enuie, & qui conſpirent noſtre mort. En quoy nous ne pouuons point treuuer d'aſſeurance, non pas meſmes quand nous voudrions deſguiſer nos actions. Nos affaires ſont en tel eſtat que cet' hydre fabuleuſe, car plus nous en tüons, plus nous voyõs pulluler de nouuelles cauſes de punition. Neantmoins il nous eſt force de fléchir & de coupper tout auſſi-toſt les teſtes renaiſſantes : ou, par le Dieu Iupiter, il eſt neceſſaire que comme des ſeconds Ioles, nous y appliquions le cautere ardant, ſi nous deſirons d'en venir à bout. Et pour moy ie m'aſſeure que quiconque faict eſtat de commander, il faut qu'il puniſſe; ou bien que pardonnant à ceux qui luy ſont plus proches, il periſſe miſerablement. Où penſez-vous qu'on puiſſe treuuer l'homme de ſi peu d'eſprit, & ſi cruel, qui prenne plaiſir à faire foüetter les accuſez; ouyr les plainctes des condamnez, & repaiſtre ſa veuë de meurtres, ſi ce n'eſt qu'il ayt vne tres-juſte occaſion de faire executer tels ſupplices? Combien de fois ay-je pleuré voyant fuſtiger des hommes, & combien de fois ay-je deteſté ma fortune, quand i'ay conſideré, que mon mal eſtoit intollerable, veu qu'il eſt plus faſcheux à vn homme d'vn bon naturel, mais ſeuere par neceſſité, de punir autruy, que non pas de receuoir luy-meſme la punition? Que s'il m'eſt permis de dire librement ce que i'ay ſur le cœur, i'oſeray bien affirmer, que ſi l'on me donnoit à choiſir, lequel des deux i'aymerois mieux, ou punir quelque perſonne innocemmẽt, ou mourir moy-meſme, ie ferois pluſtoſt eſlection de la mort, que de condamner à quelque ſupplice ceux qui ne l'auroient pas merité? Ie ſouhaitterois encore plus patiemment vne mort injuſte que celle des traiſtres auec iuſte occaſion : Car conſeillez-moy ie vous prie derechef (Delphiens) lequel des deux eſtimez vous le meilleur, ou de mourir innocemment, ou de laſcher auec injuſtice celuy qui conſpire voſtre mort? Ie ne penſe pas qu'il y ayt aucun ſi deſpourueu d'eſprit, qui ne choiſit pluſtoſt la vie que la mort en la deliurance de ſes ennemis. Et toutesfois combien en ay-je guarenty, qui taſchoient de me ſurprendre, & ſe ietter ſur moy (du nombre deſquels ſont Acanthus, Timocrates, & ſon frere Leogor,) pour memoire de l'ancienne amitié & conuerſation que i'auois euë auec eux. Au reſte, ſi vous deſirez de mieux cognoiſtre mes mœurs, ſçachez de ceux qui voyagent ſouuent à Agrigente, comment ie me comporte enuers eux, & de quelle

liberalité i'ay accouſtumé d'vſer enuers tous les eſtrangers: Ils vous diront que i'ay des eſpies à chaque port pour ſçauoir que c'eſt, & d'où l'on vient, afin que ie reçoiue, & renuoye vn chacun ſelon ſa qualité? N'y a t'il pas des eſtrangers qui me viennent voir de leur bon gré, & qui s'honnorent de ma conuerſation; meſmes les plus ſages d'entre les Grecs? Le faux bruict qu'on faict courre de moy, n'empeſcha pas le docte Pythagore de me venir voir n'agueres, & de s'en retourner fort ſatisfaict & content, auec approbation de mon innocence, ne deſplorant autre choſe que la cruauté, laquelle il me falloit neceſſairemẽt exerçer. Penſeriez-vous bien maintenant que celuy qui porte tant d'affection aux eſtrangers, vſaſt de ſi grande injuſtice contre ſes domeſtiques, ſi l'excez des outrages qu'on luy faict, ne le contraignoit de ce faire? Voilà les crimes qu'on m'objecte (deſquels ie penſe m'eſtre purgé deuãt vous.) Toutes mes actions me ſemblent fort iuſtes, & beaucoup plus dignes de loüange, que non pas de hayne. Il eſt temps maintenant que ie vous parle de mon offrande, enſemble de quelle part, & par quel moyen i'ay recouuert ce Taureau, ſans l'auoir commandé, ny faict faire à aucun ouurier; car ie me paſſe fort bien de tels meubles. Vn certain Perile natif de noſtre pays, fort ingenieux en ſon art de jetter en fonte, mais d'vn mauuais naturel & cruel; penſant m'obliger beaucoup d'inuenter quelque nouuelle maniere de ſupplice (comme ſi i'euſſe pris tout mon plaiſir à tourmenter les hommes,) fit le Taureau d'airain qne ie vous ay enuoyé, s'en vint à moy, & me le preſenta. D'abord que ie le vis ſi beau, & ſi bien repreſenté au vif, qu'à le voir on euſt dit, qu'il n'y manquoit que la deſmarche, & le mugiſſement; Ie m'eſcriay que c'eſtoit vn preſent conuenable pour Apollon, & qu'il le luy falloit enuoyer. A ces parolles Perille me fit reſponce: Tu ſerois bien eſtonné ſi tu ſçauois l'artifice qui eſt caché en cet animal, & à quelle fin il a eſté fabriqué? Ce diſant il ouurit le Taureau par le dos, & me dit. Si tu veux bien punir quelqu'vn, enferme le là dedans, & applique ces fluſtes aux naſeaux du bœuf; puis commande qu'on allume du feu au deſſous. Tu verras alors cõme le patient commencera de crier pour la douleur qu'il ſentira, & ſa voix par le moyen de ces fluſtes fera retentir vn chant tremblant & lugubre, pareil aux hurlements de ceux que la force de quelque grand tourment contraint de ſe lamenter. Cependant tu prendras vn merueilleux plaiſir à ceſte muſique. Les parolles de cet ouurier me firent auoir en horreur vne ſi cruelle machine; &

Il n'y a celuy ſi meſchant ſoit il, qui ne taſche de ſe iuſtifier.

Deſcription du Taureau d'airain de Perille.

Celuy qui inuente vn ſupplice merite d'en eſtre puny le premier.

conceuoir vne extreme haine cõtre ſon inuenteur, lequel ie recõpenſay d'vn ſupplice digne de ſon merite. Or çà, Perille, (dis-je) de peur que ta promeſſe ne ſe treuue vaine, entre toy-meſme dans ce Taureau, & nous monſtre vn peu l'induſtrie de ton art. Contre-fais ceux qui crieront, afin que ie cognoiſſe au vray, ſi ces melodies dont tu nous fais tãt de comptes ſe pourront eſpandre par les canaux de ces fluſtes. Perille fit promptement ce que ie luy commandois. Mais ſi toſt que ce maiſtre ouurier fut enfermé dedans, ie fermay promptement le Taureau, & y fis allumer du feu au deſſous. Reçoy (luy dis-je alors ô Perille) le digne ſalaire de ton admirable induſtrie, & chante le premier de tous puis que tu es le Maiſtre de ceſte Muſique. Voilà comme il ſentit le premier la rigueur du ſupplice qu'il auoit inuenté pour autruy. Toutesfois comme ie m'apperçeus qu'il eſtoit aux derniers ſanglots, ie le fis oſter de là, de peur qu'y demeurant il ne ſouïllaſt l'ouurage par ſa mort. En meſme temps il fut precipité du haut des rochers, & priué du droict de ſepulture. Apres auoir bien faict nettoyer & purger le Taureau par les expiations requiſes, ie vous l'ay enuoyé pour l'offrir au Dieu, & ay enjoinct à mes Ambaſſadeurs d'y faire eſcrire toute l'hiſtoire aupres; enſemble mon nom, parce que c'eſt moy qui le dedie: celuy de l'ouurier Perille: ſon meſchant aduis, mon equité, ſa iuſte punitiõ, & ſes premiers accords de Muſique. Quant à vous (Delphiens) ce ſera faict iuſtement, s'il vous plaiſt de faire pour moy les Sacrifices auec mes Ambaſſadeurs, & d'appendre ce Taureau en quelque lieu du Temple bien eminent, afin que chacun cognoiſſe quel eſt le ſalaire que i'ordonne aux meſchans, & quelle la ſeuerité que ie practique à me venger du deſir qu'ils ont de mal faire. Ceſte ſeule action ſuffit pour vous faire iuger de ma vie. I'ay mis au ſupplice Perille, & dedié promptement le Taureau, ſans le reſeruer dauantage pour la punition de ceux qu'on y euſt peù executer à l'aduenir. Et ie puis bien vous aſſeurer auec verité, que ce Taureau n'a point exprimé d'autres ſons que les mugiſſements de ſon ouurier. Ie me ſuis contenté de ſçauoir quel eſtoit cet artifice, & ay ſoudain faict ceſſer ceſte barbare & inhumaine Muſique. I'offre ce Taureau à Apollon pour le preſent, eſperant de luy dedier pluſieurs autres choſes, lors qu'il me fera la grace de n'auoir plus beſoin d'aucuns inſtrumens à punir les coulpables.

On iuge des hommes par les effects de leur vie.

Nous vous auons exactement rapporté chaſque choſe (Delphiens) de meſme ſorte qu'elle a eſté faicte par Phalaris. Ce qui

vous

vous oblige à nous croire, c'eſt que nous ne vous diſons rien que vous ne ſçachiez aſſez, outre que nous n'auõs point ſujet de mentir. Que s'il eſt beſoin que nous meſmes prions pour ce perſonnage, lequel pluſieurs ſoupçonnent d'eſtre meſchant, mais fauſſement & à tort; Nous autres Agrigentins vous ſupplions (comme Grecs de nation, & Doriques de toute ancienneté,) qu'il vous plaiſe de receuoir ce Prince en voſtre amitié; laquelle il deſire & recherche. Et ce faiſant, il ſe peinera de vous obliger tant en publie qu'en particulier. Prenez donc le Taureau, & l'offrez vous meſmes au Dieu auquel il eſt dedié. Faictes des prieres pour le ſalut de Phalaris, & pour la proſperité de tous ceux d'Agrigente. Ne nous renuoyez point qu'auec vne bonne iſſuë de noſtre Ambaſſade; car outre que vous deſobligeriez noſtre Prince, vous priueriez par meſme moyen voſtre Dieu d'vn beau don, & conuenable à luy ſeul.

LE SECOND PHALARIS.

En ceſte harangue l'Autheur feint qu'vn Sacrificateur de Delphes exhorte le peuple à receuoir le preſent de Phalaris.

BIEN que ie ne ſois point confederé (hommes Delphiens) ny aux Agrigentins en general, ny à Phalaris en particulier, & qu'il n'y ait point de ſujet qui m'oblige de m'aſſocier à luy, n'ayãt iamais recherché ſon amitié: Neantmoins parce que i'en ay ouy faire vn recit honnorable aux Ambaſſadeurs qu'il a deleguez, les diſcours deſquels m'ont eſmeu à examiner ce qui vous peut eſtre proffitable, & bien-ſeant aux Delphiens, Ie me ſuis bien voulu leuer de ma place pour vous exhorter par ma harangue de ne point irriter ſans ſujet vn ſi deuôt Prince, & de ne renuoyer ce preſent, qui eſt deſià conſacré à ce Dieu. Il vous pourra ſeruir à l'aduenir, pour eternelle memoire de trois grandes choſes; ſçauoir, d'vn ingenieux artifice, d'vne cruelle penſee, & d'vn ſupplice equitable. Ce qui me faict dire que vous auriez tort d'entrer en doute, ſur ce que le Magiſtrat vous a propoſé; ſçauoir, ſi ce don doit eſtre reçeu ou bien renuoyé?

Vrayement vous commettriez vne dangereuſe eſpece d'impieté, & ce ſeroit vn ſacrilege, ſurpaſſant d'vn degré bien haut toutes les autres meſchancetez. Car c'eſt vn auſſi grand crime de vouloir empeſcher la volonté de ceux qui veulent conſacrer des preſents à Dieu, que de piller ce qu'il poſſede, & qu'on luy a deſià dedié.

Puis donc que ie ſuis Delphien, & ay ma part auſſi bien que les autres à la gloire publique, comme à la cõſeruation d'icelle, outre que ſi quelque choſe ſe commet à preſent contre noſtre reputation, ie puis m'en formaliſer; Ie vous requiers que vous ne fermiez le Temple aux hommes deuôts, & que vous n'expoſiez noſtre ville aux calomnies de tous les mortels. Car on pourroit penſer qu'elle ſe mocquaſt des preſens enuoyez à noſtre Dieu, & qu'elle vouluſt regler à ſon plaiſir ceux qui font des offrandes. Et de fait il n'y aura perſonne cy-apres, qui oſe faire le moindre don, penſant que le Dieu par nous adoré ne doiue rien prendre à gré, qui ne ſemble premierement equitable aux Delphiens. Dauantage Apollon a deſià donné ſa ſentence ſur ce meſme preſent, & il eſt croyable que s'il euſt hay Phalaris, ou bien meſpriſé ſon offrande, il y euſt eſté fort facile de le ſubmerger au milieu des ondes de la mer Ionique, auec le vaiſſeau dans lequel le don a eſté amené. Mais à ce que ie vois ſon opinion eſt bien differente de la voſtre, puis qu'il a faict paſſer les gens de Phalaris en Ionie, auec vn tẽps touſiours calme & bonaçe, comme ils le certifient eux-meſmes, & les a conduicts à bon port iuſques en Cirre. Par où il appert qu'il ne deſaduoüe point la deuotion de ce Prince, & qu'il faut que vous meſmes adherans à ſon decret, ioigniez ce Taureau aux autres reliques & ornemens de ſon Tẽple. Il n'y a point de doute que ce ſeroit la choſe du monde la plus abſurde, ſi quelqu'vn ayãt faict vn preſent à noſtre Dieu ſi beau & ſi magnifique, vos reſolutions y ſeruoient d'obſtacle pour l'empeſcher d'entrer dans le Temple, & ſi pour tout ſalaire on eſtimoit indigne de l'offrir celuy qui l'enuoyeroit. Quant à celuy qui eſt de contraire opinion à la mienne, & qui nous a voulu faire accroire par ſes crieries, que n'agueres comme il nauigeoit d'Agrigente en noſtre pays, il apprit que quelques meurtres, maluerſations & rapines auoient eſté faictes par ce Tyran, & meſme qu'il en pouuoit parler comme ayant veu le tout de ſes propres yeux; toutes ces reproches ſont fauſſes, & nous ſçauons aſſez que iamais il n'aborda iuſqu'à noſtre port. Et quãd il y en auroit quelques vns qui ſe plaindroiẽt de ſes tyrannies, nous ne ſerions pas obligez de les croire, comme ne ſçachans rien au vray touchant ceſte affaire (afin que nous n'accuſions injuſtement ceux deſquels nous ne ſommes pas aſſeurez.) Que ſi quelque choſe ſemblable auoit eſté faicte en Sicile, les Delphiens n'ont que faire de s'en ſoucier, ſi ce n'eſt poſſible qu'au lieu de la dignité de ſouuerains Sacrificateurs, nous voulions

Les Temples ne doiuent point eſtre fermez aux deuôts.

La calomnie n'a point de langue que pour accuſer.

vſurper l'office de Iuges. Le deuoir ne nous commande autre choſe que de ſacrifier ſimplemẽt, & de ſeruir Dieu le mieux que nous pourrons: Et ſi l'on enuoye des dons, c'eſt à nous à les offrir. Quoy? ſommes-nous icy aſſis pour rechercher ſi quelqu'vn de ceux qui habitent la terre ferme par delà la mer Ionique, gouuerne bien vn Royaume, ou non; & pour penetrer dans les affaires d'autruy? Nenny ſans doute. Il eſt beaucoup plus ſeant que nous cognoiſſions noſtre propre faict; en quel eſtat eſtoient iadis nos affaires; comment elles ſe portent à preſent; & ce qui nous eſt le plus conuenable pour noſtre proffit. Car pour ſçauoir que nous habitons des lieux inacceſſibles, & cultiuons des rochers ſteriles, nous n'auons pas beſoin des feintes d'Homere: & nos yeux nous apprennent aſſez que nous ne bougeons d'vne terre, qui a le port bien profond. Au demeurant, le Temple d'Apollon, l'Oracle, les Sacrificateurs, & ceux qui offrent des dons, ce ſont les champs fertiles des Delphiens, & nos plus beaux reuenus. Voilà d'où nous vient ceſte abondance de biens, deſquels nous ſommes tous ſubſtantez. Et bref, comme diſent les Poëtes, nous faiſons la recolte ſans rien ſemer. Noſtre Dieu eſt le laboureur, qui ne nous donne pas ſeulement des biens qui naiſſent parmy les nations eſtrangeres, mais s'il y a quelque choſe de precieux & de rare entre les Phrygiens, Lydiens, Perſes, Aſſyriens, Pheniciens, Italiens, ou Hyperborees, il fait que tout celà s'apporte aux Delphiens. Nous ſommes en ſecond lieu grandement honnorez d'vn chacun, apres le Dieu qui nous comble de ſes faueurs, & des fruicts d'vne heureuſe vie. Ces choſes ſont ſi anciennes, que vous ne les pouuez ignorer: Mais pour ce qui eſt de la preſente deliberation, puis que nous ſommes bien, tenons nous à celà. Il n'y a celuy, comme ie penſe, qui puiſſe dire, que nous ayons iamais donné iugement ſur aucune offrãde, ou empeſché de ſacrifier & d'offrir à Dieu. Auſſi le Temple d'Apollon a tant eu de dons, qu'il en eſt tout plein. Il ne faut donc pas maintenant innouer temerairement choſe quelconque, ny l'arreſter contre la couſtume du pays. Dauantage, les loix nous deffendent de iuger des preſens par faueur, & de priſer ce qu'on enuoye, pour le reſpect de la race, & de la part d'où il vient. Apres qu'on a reçeu les dons, il les faut conſacrer ſans autre curioſité, & employer les deux mains au ſeruice, tant de noſtre Dieu, que de ceux qui viennent icy par deuotion. Il me ſemble donc, que vous ferez fort bien, Delphiens, ſi auant toute autre affaire vous conſiderez cõbien ſont grandes les choſes, deſquelles

Les biens de la terre viẽnent du Ciel.

vous auez à deliberer maintenant: Car premierement il s'agiſt icy de Dieu meſme: puis du Temple, des Sacrifices, des offrandes, des cerimonies, des anciennes couſtumes, des loix du paſſé, de l'authorité de la Prophetie: Bref, de toute la Cité, de ce qui touche les Delphiens, tant en public qu'en particulier, enſemble de l'honneur, ou de l'infamie de tous les mortels. La raiſon de laquelle vous eſtes capables, ſuffit pour vous faire aduoüer, qu'il n'y a rien de plus grand que cecy. Ce n'eſt pas ſeulement de Phalaris, d'vn ſeul Tyran, & de ce Taureau d'airain, dont il s'agiſt en ceſte matiere: mais de tous les Roys & Monarques, qui ſont des offrandes à noſtre Temple. Il eſt icy queſtion de l'or, de l'argent, & de toutes autres choſes de prix, qu'il conuient dedier à Dieu ſouuent, & en fort grand nombre. Or tout celà ne depend pas d'ailleurs que de la ſeule volonté diuine. Pour quelle cauſe agirons nous donc autrement, que ſelon l'ancienne couſtume; comme nous auons touſiours faict en la preſentation des offrandes? Pourquoy rechercherons nous des nouueautez pour abolir les anciẽs decrets? Quoy! voulons nous deliberer d'vne choſe que nous n'auons iamais entrepriſe, depuis que nous habitons en ce lieu, & depuis qu'Apollon eſtant interrogé, rend ſes oracles, que le Trepied parle, & que la Preſtreſſe eſt eſpriſe d'vne fureur diuine; ſçauoir eſt, de iuger, & d'examiner l'eſtat de ceux qui enuoyent des preſens d'ordinaire? Voyez, ie vous prie, comme depuis ceſte premiere & ancienne inſtitution, par laquelle la liberté d'offrir a touſiours regné, ce Temple s'eſt augmenté d'vne infinité de richeſſes, pendant qu'il a eſté permis à toutes perſonnes d'offrir des dons à ce Dieu, chacun ſelon ſon pouuoir. Que ſi nous vſurpons nous-meſmes la charge de Iuges, & d'examinateurs des dons qui ſeront icy enuoyez, i'ay belle peur que nous n'ayons bien-toſt faute des choſes qui deuroſt eſtre iugees & examinees. Car aucun ne voudra iamais, ny ſe ſoubmettre librement à telle iuriſdiction, ny fléchir ſous noſtre opinion à ſes propres fraiz & deſpens. Bref, où treuuerez vous l'homme qui veuille ſouffrir qu'on le iuge indigne de faire des offrandes?

Les nouueautez ruinent les Eſtats qui ſont fondez ſur les anciennes couſtumes.

ALEXANDRE, OV, *LE FAVX PROPHETE.*

L'Autheur descrit icy la vie d'vn impoſteur, & aduiſe les Lecteurs de ſe donner garde de ſemblables charlatans.

POSSIBLE te ſemble-t'il (Celſe mon bon amy) que tu me donnes quelque charge bien legere & facile, quand tu me pries de t'enuoyer le diſcours de la vie de cet impoſteur Alexandre Abonotique; & de te faire voir la malice de ſon eſprit; ſon audace effrontee, & ſes tromperies pleines de ruſe. Mais ie te prie de croire, que ſi quelqu'vn taſchoit de raconter au long ceſte hiſtoire, il y ſeroit auſſi empeſché qu'à coucher par eſcrit les faicts d'Alexandre fils de Philippe: veu que la meſchanceté de l'vn eſtoit auſſi grande, que la vertu de l'autre. Toutesfois ſi tu veux auoir la patiẽce de lire en amy ce que i'en eſcriray, & s'il te plaiſt de ſuppleer à mes deffauts, ie l'entreprendray pour l'amour de toy, & taſcheray de nettoyer l'eſtable [a] d'Augee. Que ſi ie n'en oſte toutes les ordures, pour le moins rempliray-je quelques tombereaux de ce fumier, que trois mille bœufs auoient faict par pluſieurs annees. Mais i'ay belle peur que nous ne ſoyons nous deux calõniez faulſement, & à tort: toy, de ce que tu me commandes d'eſcrire les actions de ce charlatan; & moy, parce que ie m'amuſe à faire des contes d'vn homme, la vie duquel ne merite pas d'eſtre leuë des doctes: mais bien deſchiree en bonne compagnie par les renards & les ſinges. Neantmoins ſi quelqu'vn nous en iuge blaſmables, nous pourrons nous deffendre par l'exemple d'Arrian diſciple d'Epictete. Ie m'aſſeure que ce grand perſonnage (duquel les Romains ont tant faict d'eſtat, & qui n'auoit point d'autre exercice que la lecture) nous ſeruira de caution en ceſte cauſe, puis qu'il a bien pris la peine luy meſme d'eſcrire la vie du voleur Tillibor. Il eſt bien vray que nous ferons icy mẽtion d'vn larron beaucoup plus ſubtil, & qui n'a pas ſeulement volé dans les bois, mais encore dans les citez. Dauantage, il ne s'eſt point contenté de rauager l'Ide, la Menie, & les plus deſertes contrees de l'Aſie; ains il a troublé tout l'Empire Romain (s'il faut ainſi dire) du bruict de ſes larrecins. Mais auant que paſſer plus outre, ie te veux peindre le perſonnage, & t'en figurer le pourtraict par paroles, le plus naïfvement que ie pourray, bien que ie ne ſois pas aſſez bon peintre.

Il eſt bon de lire la vie des meſchãs, pour apprendre à fuyr les vices.

De la ſtature d'Alexandre.

Il eſtoit de haute ſtature, & ſi bel homme qu'il ſembloit auoir en ſoy ie ne ſçay quoy de diuin. Il auoit la couleur fort blanche; la barbe aſſez claire; les cheueux couuerts d'vne fauſſe perruque, ſans qu'on s'en apperçeuſt; les yeux prompts & dardans (ce ſembloit) des rayons de Diuinité; la voix douce & harmonieuſe. Bref, il eſtoit d'vne ſi belle taille, qu'on n'euſt ſçeu treuuer que redire en ſon corps. Mais quant à ſon ame, ô Hercule chaſſe-mal, Iupiter oſte-ſoucy, & vous Caſtor & Pollux nos tutelaires, liurez nous pluſtoſt à nos ennemis qu'à la mercy de ce galand. Car outre qu'il n'auoit point ſon pareil en eſprit, ny en ſubtilité, il eſtoit nay au trauail, doüé d'vne heureuſe memoire, & propre à comprendre toutes les diſciplines qu'on ſçauroit dire, deſquelles il abuſoit neantmoins. Par le moyen de ces armes, il ſe rendit en bien peu de temps plus grand, que tous ceux qui s'eſtoiẽt faicts renommer autresfois pour leur meſchancetez. Tellement, que ny les Cercopes, ny les Eurybates, ny Frinond, ny Ariſtodeme, ny Soſtrate, n'eſtoient rien au reſpect de luy. En vne lettre qu'il eſcriuoit à ſon gendre Rutilien, il ſe donnoit bien ceſte vanité que de ſe comparer à Pytagore. Et pour moy i'eſtime (n'en deſplaiſe à ce grand Philoſophe) que s'il viuoit maintenant, il ne paroiſtroit qu'vn enfant à comparaiſon de ceſtui-cy. Ne penſe pas pourtãt, au nom des Graces, que ie veuille faire vn parallele de ces deux, pour ce qui eſt des mœurs: Mais ie veux dire, que ſi quelqu'vn aſſembloit en vn blot les choſes les plus infames, que l'on attribuë faulſemẽt & à tort à Pythagore (à quoy ie ne crois nullement) elles n'approcheroient en rien de la plus petite partie des ſubtilitez d'Alexandre. Il faut que tu croyes, que c'eſtoit vn entendement fort variable, vne ombre de vertu confuſe en tromperies, vne ame trompereſſe, menſongere, parjure, meſchante, prompte, hardie, pleine de vanitez, inuincible à la peine, pourueu que ſon entrepriſe reüſſit, née à la perſuaſion, veritable en apparence, habile à contre-faire vn bien, & qui deſguiſoit l'interieur de ſes penſees par vne belle monſtre. Perſonne ne partit iamais d'auec luy, qui ne l'eſtimaſt pour l'homme du monde le plus iuſte, & le moins cauteleux. Il n'auoit point d'ambition que pour les choſes grandes, & point d'entrepriſe pour les petites.

Les beaux corps ne logẽt pas les plus belles ames.

Des imperfectiõs d'Alexandre.

Durant ſa premiere ieuneſſe, il ſe proſtituoit à tous indifferemment, & ſes plus grands amys c'eſtoient ceux qui luy faiſoient de plus beaux preſens: Ce qu'on pouuoit conjecturer, tant par les eſcrits, que par le rapport de pluſieurs. Il aduint vn iour qu'il fut

viſité par vn certain amoureux, du nõbre de ceux qui ſe meſlent de deuiner par Magie,& par enchantemens;dé faire des philtres d'amour, pour entrer par force en la bonne grace d'autruy: d'exterminer les ennemis; de treuuer des threſors, & de s'acquerir des hoiries & ſucceſſions. Ceſtui-cy donc voyant que ce ieune homme auoit vn bel eſprit,& fort propre pour luy ſeruir au meſtier dont il ſe meſloit; il l'endoctrina depuis en ſon Art (comme celuy qui ne cheriſſoit pas moins ſa meſchanceté que ſa beauté) & en vſa ſelon ſon plaiſir. Ce galand faiſoit profeſſion de la Medecine publiquement, & parmy le peuple: car il auoit appris de la femme de l'Egyptien * Thos,

Effects de Magie.

Que c'eſt vne choſe certaine,
Et dont il ne faut eſtre en peine,
Que le medicament qu'on faict
Par l'artifice du meſlange
Produict (ce qui n'eſt point eſtrange)
Vn tres-bon, ou mauuais effect.

* *C'eſt vn longaron.*

Alexandre fut l'heritier & le ſucceſſeur de la ſcience de ce maiſtre Docteur, lequel eſtoit de Tyanee, & des compagnons [b] d'Apollonius; veu meſme qu'il auoit la cognoiſſance de toutes ſes practiques. Tu peux voir deſià de quelle eſcolle eſtoit ſorty cet homme icy. Apres la mort d'Apollonius, Alexandre ſe voyant ſur ſon aage; reduict aux dernieres extremitez, & ſa beauté (qui luy ſeruoit iadis à gaigner ſa vie) toute ridee & fanie, il ſe reſolut de ne s'amuſer plus qu'à des choſes hautes & releuees. S'eſtant donc à cet effect accoſté d'vn certain charlatan de Conſtantinople, ſurnommé Cocconas, (homme du plus meſchant naturel qui fut iamais, & qui ſe meſloit d'eſcrire des Hiſtoires) ils s'en alloiẽt tous deux par le pays, trompans le monde, & tondans les eſprits groſſiers (ainſi parloient-ils du menu peuple, ſuiuant le jargon des Magiciens de leur pays.) Entr'autres traicts de leur meſtier, ils attraperent vne bonne vieille nommee Macetis, fort opulente, & qui ſe plaiſoit d'eſtre aymee. Ces trompeurs eurent d'elle tout ce qu'ils voulurent, & la ſuiuirent depuis Bythinie iuſques en Macedoine, car elle eſtoit de * Pelæe, lieu qui fleuriſſoit autresfois ſous les Roys Macedoniens, & qui n'eſt habité maintenant que par de pauures gens, encore ſont-ils en fort petit nombre. Cõme ils s'apperçeurent que les Dragons de ceſte contree eſtoient de prodigieuſe grandeur,& ſi priuez que les femmes les nourriſſoiẽt, qu'ils ſouffroient qu'on montaſt ſur eux, couchoient auec les en-

* *Ville où (ſelõ quelques-vns) Alexandre auoit eſté nourry.*

fans; ſe laiſſoient tiraſſer ſans s'eſmouuoir, & meſme ſuccoient le laict de la mamelle (d'où peut bien eſtre tiree la fable d'Olympias en la conception d'Alexandre, ayant comme ie crois couché pres d'elle vn de ces Dragons) ils en achepterent vn des plus grands à bien petit pris. Ce fut là le commencement de la guerre (afin que i'vſe des meſmes termes de Thucidide.) Car ces meſchans, cõme audacieux qu'ils eſtoient, & touſiours prompts à mal faire, ayans complotté par enſemble, ſe perſuaderent facilement, Que deux principales choſes maiſtriſent la vie de l'homme; ſçauoir, l'eſpoir & la crainte, par le moyen deſquelles on peut bien-toſt s'enrichir, pourueu qu'on en ſçache vſer à propos. Ils voyoient d'ailleurs, que la preſcience eſtoit neceſſaire à l'homme qui eſpere, & qui craint; & que de ceſte façon ceux de Delphes, de Delos, de Claros, & de Branchys s'eſtoient rendus riches & renommez; ſçauoir par la multitude des perſonnes qui s'en alloient à leurs feſtes; & le tout à l'occaſion de ces deux Seigneurs que i'ay dit ESPOIR, & CRAINTE: Car pour le deſir qu'ils auoient de ſçauoir les choſes futures, ils ſacrifioiẽt les cent bœufs, & dedioient les * carreaux d'or. Comme ils eurent conſideré tout cecy meurement en leur eſprit, ils ſe reſolurent de fonder vn Oracle, & lieu de deuiner en quelque cõtree; s'aſſeurans de bien-toſt deuenir riches ſi le bon-heur le vouloit. Et de faict, la choſe leur ſucceda mieux qu'ils ne penſoient, & la fortune fut plus grande que le ſouhaict. Ils commencerent deſlors de choiſir vn lieu, puis vn moyen pour donner entree à l'affaire. Cocconas eſtima que Calcedoine eſtoit fort propre à leur deſſein, comme vne ville de commerce, voiſine de Thrace & de Bythinie, aſſez proche d'Aſie & de Galatie, & où toutes ſortes de gens abondoient. Alexandre au contraire preferoit ſa patrie à vn pays eſtranger, & diſoit bien vray, Que pour commençer & entreprendre ce traffic, il falloit auoir affaire à des gens groſſiers & ruſtaux, qui priſſent tout en bonne part; adjouſtant, que tels eſtoient les Paphlagoniens, qui demeuroient ſur les marches d'Abone, peuples ſi ſuperſtitieux, que ſi quelqu'vn ſe preſentoit à eux, accompagné d'vn Meneſtrier, d'vn Tabourineur, ou d'vn joüeur de cymbales, deuinant, comme l'on dit, à tourner le crible; ils y accouroient ſoudain à la foule, comme apres quelque Dieu. Comme ils eurent penſé long temps, l'opinion d'Alexandre fut finalement ſuiuie. La premiere choſe qu'ils firent eſtãs arriuez à Calcedoine, ce fut d'enterrer des tables d'airain au Temple d'Apollon, comme fort ancien (car ils s'aduiſerent que celà

L'eſpoir & la crainte ſont deux grands Chefs qui maiſtriſent noſtre vie.

Comme fit Cræſus à l'Oracle de Delphes.

celà leur pourroit ſeruir de beaucoup à leur entrepriſe) où ils auoient graué ces parolles; *Qu'en peu de temps Eſculape, & ſon pere Apollon, iroient s'habiter au Pont pres des murailles d'Abone.* Ils firent en ſorte par leurs ſubtiles menees, que ces tables eſtãs treuuees bien à propos, les nouuelles en vindrent iuſques en Bythinie, au Pont, & meſme aux murs d'Abone, où les habitans auoient de fortune conclud de dreſſer vn Temple, & faict des foſſes où les fondemẽts eſtoient tous iettez. Cocconas donc ſejournant à Calcedoine, compoſoit certaines reſponſes à double entente, douteuſes, & ambiguës; mais il aduint peu apres qu'il mourut, à ce qu'on dit de la morſure d'vne vipere. Il laiſſa pour ſon ſucceſſeur Alexãdre; lequel pour mieux mettre en credit ſa feinte Diuinité, portoit d'ordinaire la perruque fort longue, vn ſayon bigarré de blanc, & au deſſus vne robbe blanche, tenant vne faux en main à l'imitatiõ de Perſee, duquel il ſe diſoit iſſu en ligne maternelle. Et bien que les Paphlagoniens ne ſçeuſſent que trop, que ſes pere & mere eſtoient pauures & de baſſe condition, ſi croyoient-ils à l'Oracle qui diſoit;

Alexandre, dont l'action
D'Apollon eſt authoriſee,
Eſt iſſu de l'extraction
De Podalire & de Perſee.

Ce Podalire eſtoit vn mauuais garçon, & vn ſi grand ruffien, que depuis Tricce iuſques en Paphlagonie il ſuiuit la mere d'Alexandre, de laquelle il eſtoit amoureux. On treuua pareillement vn autre Oracle, qu'on croyoit eſtre d'vne Sybille, qui parloit ainſi;

Du riuage Euxin, & non loing de ces ondes,
Qui pres de Synopie arriuent vagabondes
Aux bords Auſoniens, vn Prophete viendra,
Qui de tout le pays le gouuernail tiendra.
Il ſera recognu pour l'homme tutelaire,*
Et ſon nom portera le nombre quaternaire;
Nombre que les mortels nomment myſterieux,
Car il comprend en ſoy des ſecrets curieux,
Pris de quatre vnitez; ioignant à trois dizaines
Quatre autres vnitez, auecques deux vingtaines.

* Il y a au Grec Ἀνδρὸς Ἀλεξηλῆ, cõme s'il diſoit, Ἀλεξανδρου.

Alexandre eſtant de retour en ſon pays, il fit en ſorte par ſes menees qu'vn chacun le tenoit pour vn grand perſonnage. Car ayãt quelquesfois la bouche toute pleine d'eſcume, (ce qui luy eſtoit ayſé à faire en maſchant l'herbe au foulon) il feignoit d'eſtre eſpris

d'vne diuine fureur, & ſe rendoit par ce moyen admirable. Il y auoit long temps que ces deux impoſteurs auoient faict vne teſte de dragon auec des drapeaux, qui retiroit à peu pres à la ſemblance d'vn homme, fort bien peinte, & naïfuement coloree, à laquelle ils faiſoient ouurir & fermer la gueule quand ils vouloient auec du crin de cheual. Ceſte teſte auoit, comme celle des dragons, vne langue my-partie & noire, qui ſe remüoit par le moyen de ces meſmes crins. Puis, le Dragon Pellean eſtoit jà nourry de long temps, & tout preſt pour en faire monſtre en pleine aſſemblee, & jouër la tragedie quand il en ſeroit beſoin: Auſſi deuoit-il repreſenter le principal perſonnage de toute la fable. Quand l'heure d'entrer au jeu fut venuë, cet abuſeur commença par ce tour de ſubtilité. Il s'en alla de nuict aux foſſes qu'on auoit faictes depuis peu pour les fondements du Temple, qui eſtoient encore tous humectez d'eau, & y mit vn œuf qu'il auoit vuidé, puis remply d'vn petit ſerpenteau n'agueres eſclos; & l'ayant fourré bien auant dans la bouë partit de ce lieu. Le lendemain matin courant tout nud par la place publique (excepté qu'il auoit les parties hõteuſes couuertes d'vn brayer doré, portant ſa faux en main, & ſes cheueux eſpars au gré du vent, comme ceux qu'on void courre les ruës, inſpirez de la mere des Dieux, ou gros d'vne diuine fureur) il monta ſur vn autel eminent, & ſe mit à crier à haute voix, *Qu'heureuſe eſtoit la Cité, qui monſtreroit Dieu bien-toſt aux humains*: Cependant tous ceux de la ville, femmes, vieillards, & enfans, qui eſtoient accourus à ce bruict hauſſoient les yeux au Ciel tous eſtonnez, faiſoient des prieres, & adoroient. Pour mieux dõner couleur à ſon fait, il proferoit quelques mots eſtrangers, & qui ne ſignifioient choſe quelconque, bien qu'à les ouyr on euſt dit qu'ils eſtoient Hebreux ou Pheniciens; ce qui rendoit les aſſiſtans fort eſpouuantez: Car ils ne ſçauoient ce qu'il vouloit dire, ſinon qu'il entre-meſloit ſouuent en ſes diſcours Apollon, & Eſculape. Comme tous l'eurent eſcouté, il deſcendit de l'autel en bas, & accourut aux foſſes du Temple, où apres s'eſtre approché de la fontaine (qu'ils auoient deſtà deſignee pour l'Oracle) & s'eſtant mis dans l'eau il chantoit hautement les loüanges d'Eſculape & d'Apollon, & inuitoit ce Dieu de venir à la bonne heure propice à la ville. Celà faict, il demanda vne phiole, laquelle luy ayant eſté donnee par quelqu'vn des aſſiſtans, il l'a plongea tout auſſi toſt dedans; & auec l'eau & la bouë en tira l'œuf où eſtoit enfermé ce Dieu, & boucha le trou de ceruſe, & de cire blanche. Il eſtoit ſi

Vn Charlatan ſçait mille inuentions pour ſe faire admirer.

Ceremonies de l'impoſteur Alexandre.

effronté portant en main ceſte phiole, que d'aſſeurer à tous les aſſiſtans qu'il tenoit Eſculape. Tellement qu'ils le regardoient tous attentiuement; & attendans l'iſſuë de ceſte affaire, s'eſmerueilloient deſià qu'on euſt treuué cet œuf dedans l'eau. Apres qu'il l'eut caſſé le ſerrant entre la paume des mains, & pris le petit ſerpenteau y enclos, les aſſiſtans s'apperçeuans qu'il ſe remüoit à l'entour de ſes doigts, ils firent ſoudain vn grand cry, & ſaluerent leur Dieu, diſans, que leur ville eſtoit bien-heureuſe. Deſià meſme chacun luy addreſſoit des prieres & des vœuz pour en auoir des threſors, & ſe maintenir en ſanté. Soudain qu'Alexandre eut faict ceſte belle monſtre, il s'alla retirer en ſon logis, emportant auec ſoy l'Eſculape nouuellement mis ſur terre, & nay deux fois; tout au contraire des hommes; non pas engẽdré d'vne Corneille, comme ſa mere auoit nom, mais bien, par le Dieu Iupiter, de quelque Oye. Tout le peuple le ſuiuoit auec vne eſmerueillable deuotion pour l'eſperance qu'il auoit jà conceuë de luy. Il ne bougea de ſon logis de tout le iour, eſtant bien certain, comme il aduint, que la plus-part des Paphlagoniens accourroit au bruit qu'on ſemeroit de luy. Comme il vid que la ville eſtoit pleine de gens qui venoient tous les iours (& leſquels pour la merueille du faict n'auoient ny cœur ny eſprit, & ne reſſembloient plus aux hommes mange-pains, comme parlent les Poëtes, ains la figure humaine oſtee, ne differoient en rien des beſtes brutes) il commença de ſe loger dans vne cabanne, & de coucher ſur vn lict fort bas à la façon de quelque ſainct homme. Il mit pres de ſoy cet Eſculape Pellean, lequel, comme nous auons dit, eſtoit deſià grand & fort beau. On voyoit d'ordinaire qu'il s'en enueloppoit le corps, & laiſſoit paſſer outre la queuë: Car le dragon eſtoit ſi grand, que ce reſte eſtant eſtendu ſur ſon eſtomach, vne partie traiſnoit encor à terre. Cependant il cachoit la teſte ſous ſon aiſſelle (car la beſte enduroit tout) & monſtroit de l'autre coſté de ſon habit la teſte du dragõ faicte de linge, qui ſembloit eſtre celle du ſerpent viuant. Ie te laiſſe à penſer s'il ne faiſoit pas beau voir dans la cabanne de cet abuſeur toute perçee, les hommes qui y accouroient à trouppes, tous confus & troublez en leur eſprit, y eſtans conduicts par la ſeule eſperance? Vrayement ils auoient raiſon de s'eſtonner, & de tenir pour vne choſe monſtrueuſe qu'vn petit ſerpenteau qu'ils auoient n'agueres veu, fuſt deuenu ſi grand en peu de iours, ayant vn viſage humain, & ſe rendant familier & traictable. Ceux qui eſtoient entrez dedans, ſortoient à la haſte

L'Hipocriſie eſt le fard de la tromperie.

& auant qu'auoir eu loisir de regarder le tout, ils estoient iettez dehors par ceux qui arriuoient de nouueau. Car tout contre la porte par où l'on entroit estoit vn autre huis ouuert, d'où le peuple sortoit. Les Macedoniẽs en firent de mesme en Babylone, lors qu'Alexandre estant fort malade, ils enuironnerent tout son palais pour le desir qu'ils auoient de le voir & parler à luy. Ce mes-

Histoire d'Alexandre.

chant homme icy ne fit pas monstre de son dragon vne seule fois, mais plusieurs, principalement quand quelques riches personnes arriuoient nouuellement à la ville. Que si nous voulons dire le vray, cher amy, tu m'aduoüeras que ces hommes de Paphlagonie & du Pont, sõt à pardonner, comme gens grossiers & ignares de s'estre laissez tromper quand ils manioient le Dragon auec la main (car Alexandre le leur permettoit) & lors qu'ils voyoient en vn lieu sombre & obscur la teste contrefaicte, ores ouurant la gueule, & tantost la fermant, auec tant de subtilité, qu'il eust fallu l'esprit d'vn Democrite, d'vn Epicure, ou d'vn Metrodore, pour deuiner que c'estoit, ou pour le croire par conjectures. Aussi pouuoit-on bien dire, que le moyen de cognoistre ceste tromperie estoit caché, mesmẽ que celà ne pouuoit estre qu'auec dissimulation & feintise. Tous ceux de Bithinie, de Galatie, & de Thrace y accoururent en peu de temps, ayans ouy dire à plusieurs qu'ils auoient veu naistre ce Dieu; semblable à vn homme de visage, & deuenu grand tout à coup, affirmant l'auoir manié de leurs propres mains. A cecy seruoient de beaucoup les peintures & les images qui le representoient, partie faictes en airain, partie en argent, ensemble le nom qu'il portoit: car il fut appellé Glicon, par le commandement qu'en fit Alexandre en ces vers.

Ie suis Glicon, qui de mon gré
Voulant naistre çà bas en terre,
Nasquis en troisiesme degré
De Iupiter lance-tonnerre.

Quand le temps de deuiner fut venu, & de rendre responce à toutes questions qui luy estoient proposees, il fit de mesme qu'Antilochus, qui auoit depuis peu contre-faict le Prophete parmy les Ciliciens, & lequel apres le decez de son pere Amphiaraus, se voyant chassé de son pays de Thebes, s'alla rendre en ceste contree, où il ne fit pas mal ses affaires à dire la bonne fortune aux Ciliciens, receuãt deux oboles pour chasque responce. Alexandre, dis-je, prenant exemple sur cestuy-cy, aduertit tous ceux qui estoient là venus, que ce Dieu rendroit des oracles; & leur assigna

vn iour prefix pour cet effect. Or il commanda que chacun euſt à eſcrire en vn billet ce que bon luy ſembleroit, & ce qu'il deſireroit le plus de ſçauoir de luy; adjouſtant qu'on euſt à lier le billet auec du filet, & le ſceller & cacheter auec de la cire, du plaſtre, ou autre telle matiere. Quant il eut reçeu ces billets, il ſe ſequeſtra de toute compagnie, & s'alla retirer en vn endroict fort ſecret: car le lieu de l'Oracle eſtoit deſià preſt, & les courtines tenduës. puis, il fit appeller par ordre par l'Interprete tous ceux qui les auoient donnez. Et comme s'il euſt eſté inſtruict de chaſque choſe par ce Dieu, il rendit les billets ſcellez, de meſme ſorte qu'on les luy auoit preſentez; la reſponce neantmoins eſcrite en vers, au deſſus d'vn chacun, fort à propos, & ſelon la demãde qu'on auoit faicte. Or il faut que tu ſçaches que la tromperie eſtoit manifeſte, & bien-ayſee à eſtre deſcouuerte, principalement par vn homme tel que toy, (ou ſi ie le puis dire ſans enuie tel que moy.) Mais celà ſembloit fort prodigieux & comme incroyable à des ignorãs, qui auoient les narines eſtouppees & pleines de morve. Il auoit treuué pluſieurs ſubtilitez pour oſter le ſçeau, & par ce moyen ayant leu l'eſcrit, il y mettoit pour reſponſe ce que bon luy ſembloit. Tellement qu'ayant cacheté & ſcellé les billets pour la ſeconde fois, il les rendoit au grand eſtonnement de ceux qui voyoient vne ſi eſtrange merueille, leſquels diſoient entr'eux: Eſt-il poſſible que ceſtuy-cy ayt peu ſçauoir ce que i'auois eſcrit dans ma lettre eſtant ſi bien ſcellee, & marquee d'vn cachet, qu'aucun ne pouuoit contre-faire, ſi ce n'eſtoit quelque Dieu qui euſt cognoiſſance de telles choſes? Que ſi tu me demandes de quelle façon il faiſoit celà, ie te le deſcouuriray en peu de mots, afin qu'à l'aduenir tu te donnes garde de telles impoſtures. Il leuoit les ſceaux en trois façons: Premierement il ſeparoit la cire par la partie qui eſt oppoſite au ſceau, la rendant liquide auec vn fer chaud, & bien delié. Apres auoir leu tout ce qu'il vouloit, en reſchauffant la cire pour la ſeconde fois auec le meſme fer, il la faiſoit reprendre facilement au filet, le cachet demeurant touſiours en vn meſme eſtat. Secondement il vſoit de ce qu'on appelle collyre, ou bricque cuitte, compoſee de poix, beryte, de bitume, ou de pierre de talc pulueriſee, enſemble de cire de maſtic. Ayant faict vn monceau de toutes ces compoſitions, qu'il chauffoit au feu, le graiſſant parauant de ſain de porc, il l'appliquoit au cachet, & prenoit la figure du ſceau. Comme il voyoit que le tout eſtoit bien ſec, il decachetoit les billets; les liſoit, & y remettant

Les artifices des impoſteurs ſont eſtranges.

Moyens de decacheter les lettres.

Compoſition du vray ciment.

la cire, imprimoit le meſme ſignet cõme auec vn ſceau de pierre, merueilleuſement bien contre-faict à la ſemblance de l'exemplaire. Voicy la troiſieſme façon. Il faiſoit vne certaine paſte auec de la chaux & de la colle forte, de laquelle on vſe d'ordinaire à fermer les lettres, & pendant qu'elle eſtoit mole, il l'appliquoit au ſceau, & la retiroit ſoudain; car ce faiſant, elle ſe ſeichoit tout auſſi-toſt, & eſtoit rendue auſſi dure que de la corne, ou du fer. C'eſtoit l'inuention de laquelle il ſe ſeruoit d'ordinaire pour imprimer les ſceaux. Il ne manquoit pas de pluſieurs autres manieres de ſceller, leſquelles il n'eſt pas beſoin de rapporter icy, de peur que tu ne me blaſmes comme vn homme de peu d'eſprit. Puis, il n'eſt pas que tu ne le ſçaches aſſez, ayant rapporté tant de belles diuerſitez dans ces beaux liures que tu as compoſez de la Magie, où les Doctes peuuent contenter leur curioſité, s'ils veulent prendre la peine de les fueilleter. Il rendoit donc les Oracles, & deuinoit de ceſte façon auec vne grande ſubtilité, qui luy faiſoit rendre probables les choſes qui ſembloient ne l'eſtre pas. En outre il reſpondoit aux demandes des vns, certaines reſueries & ambiguitez; & à celles des autres, des façons de parler du tout obſcures, & propres aux Oracles. Il eſpouuantoit ceux-cy, & exhortoit ceux-là, ſelõ qu'il voyoit eſtre neceſſaire. A quelques-vns il ordonnoit des remedes, auec vn regime de viure pour la gueriſon de certaines maladies: car il ſçauoit pluſieurs bõnes receptes, comme nous auons dit cy-deuant; mais ſur tout il faiſoit grand eſtat des Cetmides: (ainſi nommoit-il vn onguẽt cõpoſé de graiſſe d'Ours.) Quant aux eſperances, aux euenemẽs des choſes, & aux ſucceſſions d'hoiries, il les remettoit touſiours en vn autre temps, adjouſtant cependant ces mots, *Toutes ces choſes aduiendront quand ie voudray; lors que mon Prophete Alexandre m'en requerra, & priera pour vous.* Il prenoit d'ordinaire pour chaſque reſponſe vne dragme, & deux oboles, & le gain n'eſtoit pas ſi petit, qu'à chaſque annee il ne montaſt à ſeptãte, ou huictante mille * dragmes. Car ces ignorans eſtoiẽt ſi curieux & inſatiables, que chacun d'eux faiſoit plus de dix ou quinze demandes. Au demeurant il ne deſpençoit pas ſon gain luy ſeul, ny moins en faiſoit-il vn threſor, ains il auoit à ſa ſuitte pluſieurs facteurs, ſeruiteurs, eſpions, compoſiteurs d'Oracles, Gardiens de reſponſes, Secretaires, Chauffe-cires, & Interpretes; à chacun deſquels il diſtribuoit vne partie de ſon argent ſelon leur vacation. Dauantage, il en enuoyoit quelques-vns aux champs, & aux contrees loingtaines, pour diuulguer les nou-

Liures de Magie de Celſe.

* *qui valent 4614. eſcus 2. tiers.*

delles de l'Oracle, parmy les nations eſtrangeres. Ces eſpions affirmoient à tout le monde qu'il prophetiſoit, reſpondoit à toutes demandes, rappelloit les fuitifs, deceloit les larrecins & brigands, enſeignoit à treuuer les threſors, gueriſſoit les malades, & meſme reſſuſcitoit quelques morts. Tellement qu'on y accouroit à la foule de toutes parts, on y ſacrifioit, & y faiſoit on de riches dons, pour le Prophete & Diſciple du Dieu; à quoy ils eſtoient encor inuitez par cet Oracle.

Honorez (car ie le commande)
Mon Prophete pour voſtre appuy:
Autre choſe ie ne demande;
Pour les dons, offrez les à luy.

Mais apres que quelques-vns, qui auoient vn peu plus d'eſprit que les autres comme deliurez d'vne grande yurongnerie, eurent conſpiré contre luy, & entre-autres ceux qui ſuiuoient Epicure; & au meſme temps que toute ſa meſchanceté fut deſcouuerte aux villes voiſines, enſemble ſes ſubtilitez & tours de paſſe-paſſe, il commença de parler fort affreuſement, diſant, que le pays du Pont eſtoit tout remply d'Atheïſtes & de Chreſtiens, qui n'auoient point de honte de meſdire de luy; adjouſtant, qu'il les falloit lapider, ſi on vouloit auoir ſon Dieu propice. Vn certain luy demandant que faiſoit Epicure aux Enfers? Il eſt, luy reſpondit-il, plongé dans la fange, & garrotté de chaiſnes de plomb. T'eſtonneras-tu donc, que la renommee de cet Oracle fut ſi grande, ſi tu conſideres, combien eſtoient impertinentes les demandes que luy faiſoient ceux qui s'en alloient à luy? Il auoit raiſon d'hayr à mort Epicure: car vn trompeur comme luy, amateur de choſes monſtrueuſes, & ennemy des veritables, ne pouuoit manquer de vomir ſon courroux contre vn homme qui auoit la cognoiſſance de la nature de tout ce qui ſe void, & qui ſe diſoit le ſeul, lequel en pouuoit diſcourir au vray; comme amy de Platon, de Chryſippe, & de Pythagore. Il l'appelloit d'ordinaire incapable, comme ſçachant bien, que s'il euſt veſcu, toutes ſes façons de faire luy euſſent ſemblé ridicules & fabuleuſes. Pour ce meſme ſubject auoit il en hayne les villes du Pont, & principalement celle d'Amaſtre, ayant appris que les gens de Lepide, & pluſieurs de ſes ſemblables y faiſoient leur ſejour. Ce qui fut la cauſe qu'il ne voulut iamais rendre aucun Oracle à vn ſeul habitant demeurant en

Les tromperies des Charlatans ne ſont pas de duree.

Louange d'Epicure.

ceſte cité; veu meſme qu'vn iour s'efforçant de reſpondre au frere du gouuerneur, il fut contraint de ſe retirer tout honteux, pour n'auoir ſçeu feindre, ny inuenter vn Oracle qui fuſt conuenable, à faute de quelqu'vn qui le luy compoſaſt ſur l'heure. Car luy voulant ordonner de manger vn pied de porc, cuit aux mauues, pour vne douleur d'eſtomach dont il ſe pleignoit, il luy fit ceſte belle reſponſe qui n'a ny ſens ny rime.

Mets en compoſte Coumine
Des porcs la feſte Maluine.

Il monſtroit fort ſouuent le Dragon à quiconque le vouloit voir (comme nous auons dit) non pas entier, mais bien la queuë, & le reſte du corps ſeulement, tenant la teſte cachee en ſon ſein. Et afin de rendre l'aſſemblee encore plus eſtonnee, il promit de faire voir ce Dieu parlant, & rendant des Oracles ſans autre Preſtre. Ayant à cet effect tiſſu des arteres de gruë, & les attachant à ceſte teſte de Dragon contre-faicte, il introduiſoit quelqu'vn qui les faiſoit reſonner: Et ainſi reſpondoit-il aux demandes, & la voix de cet Eſculape emmaillotté frappoit l'oreille des aſſiſtans. Ces reſponſes qui s'appelloient des Oracles de viue voix, ne ſe donnoient ny à tous, ny touſiours, ains ſeulement aux gens d'apparéce & à ceux qui faiſoient de grands preſens. Celuy qui fut rendu à Seuerian ſur l'entrepriſe de la guerre d'Armenie, eſtoit de viue voix, & diſoit ainſi; pour l'exhorter à s'en aller faire des courſes ſur tout ce pays.

Oracles de viue voix.

Ta valeur qui n'a point de terme,
Chaſſera loing tes ennemis,
Et d'vn courage touſiours ferme
Ils ſeront à tes pieds ſoubmis;
Les Parthes auec les Armenes;
Le Tybre, & les trouppes Romaines,
Te verront le chef couronné,
Et c'eſt choſe trop manifeſte,
Qu'eſtant de raïs enuironné
Tu ſeras vn Aſtre celeſte.

Mais depuis, apres que cet indiſcret Gaulois eut fait ce voyage par la ſuaſion de l'Oracle, & que ſes trouppes furent desfaictes par Otrias, Alexandre oſta ces vers de ſes regiſtres, & y mit en la place ceux-cy.

Net'en

Ne t'en va point en Armenie,
Si tu n'y veux perdre la vie,
Et d'vn coup de fleche abattu
Estre rendu laſche & infame
Par vn qui ſera reueſtu
Des habits d'vne ſimple femme.

Car il auoit treuué moyen de remedier par ſes dernieres reſponſes à ce qui n'eſtoit pas aduenu ſelon ſa prediction. Tellemẽt qu'il auoit ſouuent predit aux malades auant que mourir qu'ils gueriroient bien-toſt; & comme il voyoit qu'ils s'en alloient mourans, il tenoit preſt vn autre Oracle, qui diſoit tout le contraire du premier.

Ne cherche point de gueriſon,
La mort eſt vn mal incurable,
C'eſt eſtre priué de raiſon,
Que de l'eſtimer ſecourable.

Et parce qu'il ſçauoit aſſez que ceux qui faiſoient meſtier de deuiner aux villes de Claros, de Didime, & de Malle eſtoient bien verſez en cet art, il taſchoit de s'entretenir en leur amitié, leur renuoyant pluſieurs de ceux qui ſe conſeilloient à luy, diſant,

A Claros tu ſçauras quel eſt tout ce miſtere.
Va t'en là pour ouyr l'Oracle de mon pere.

Et quelquesfois,

Pres des murs Branchiens tu pourras mieux apprendre
Les preſages futurs &c.

Ou bien,

Amphiloque ſçaura quel eſt de ce miracle
L'euenement douteux; appren donc ſon Oracle.

Il faut peu de choſe pour mettre en credit vn charlatã parmy le vulgaire.

Voylà les belles Tragedies que ce Charlatan joüa dans ſon propre pays, la renommee deſquelles fut ſemee iuſques en Ionie, en Cilicie, en Paphlagonie, & en Galatie, meſme bien auant en l'Italie, & dans la ville de Rome. Tellement qu'il n'y auoit perſonne qui n'accouruſt pour le conſulter. Les vns y alloient eux-meſmes, les autres y enuoyoient, principalement les plus apparens de la ville, & ceux qui tenoient les premiers rangs en la Republique; deſquels Rutilian eſtoit le Prince, & le chef; comme grand perſonnage, homme de bien, & lequel auoit faict preuue de ſa valeur en diuers combats; mais fort extrauagant en matiere de Religion, & qui ſe perſuadoit des choſes eſtranges, & prodigieuſes des Dieux. Car s'il rencontroit en quelque coing, vne pierre

ointe ou couronnee, ſoudain il flechiſſoit deuant elle, ou bien l'adoroit, & ſe tenant vn long tẽps aupres, luy faiſoit des prieres, ou luy demandoit des biens. Auſſi-toſt que ce Chef ouyt parler de l'Oracle, peu s'en fallut que quittant l'armee qu'il conduiſoit, il ne s'en allaſt aux murailles d'Abone. Il y enuoya pluſieurs de ſes ſeruiteurs, les vns apres les autres; leſquels, comme ignorans & groſſiers qu'ils eſtoient, ſe laiſſoient facilement abuſer, & s'en retournoient en la maiſon, rapportant ce qu'ils auoient veu, non ſans y adjouſter beaucoup du leur, afin d'eſtre les mieux venus vers leur Maiſtre. Leurs rapports eurent tant de force ſur ce malheureux vieillard, qu'ils le firent entrer en reſuerie, tellement que luy meſme s'en allant voir ſouuent pluſieurs de ſes intimes amys tous riches & grands Seigneurs, il leur racontoit en partie ce qu'il auoit appris de ſes gens qui en eſtoient reuenus, & ce que luy meſme controuuoit. De ceſte façon il remplit toute la ville de ce bruict, & eſtonna pluſieurs courtiſans, leſquels furent ſurpris d'vne ſoudaine enuie d'apprendre de cet Oracle, comme les autres, en quel eſtat eſtoient leurs affaires. Alexandre faiſoit vn fort bon accueil à tous ceux qui s'en alloient à luy, & meſme en renuoyoit quelques-vns auec de fort beaux preſens, afin qu'ils ne publiaſſent pas ſeulement les merueilles de cet Oracle, mais encore les louanges du Dieu, & attribuaſſent de nouueaux miracles à ce Prophete. Dauantage, ce meſchant auoit controuué vne ruſe du tout eſmerueillable, & qui n'eſt pas commune à tous ceux qui font meſtier d'affronter autruy: c'eſt, que les billets eſtans ouuerts & leuz tout au long, s'il treuuoit quelque choſe en la demande qui euſt peû tourner au prejudice du demandeur en y reſpondãt, il retenoit le billet, & ne le donnoit point, afin que par ce moyen il ſe rendit telles perſonnes ſes redeuables, de peur qu'ils auroient qu'on ne vint à deſcouurir les choſes par eux eſcrites. Et parce qu'il n'ignoroit pas que telles requeſtes procedoient des hommes riches & opulens, il en tiroit de grandes ſommes d'argent, cõme de ceux qu'il ſçauoit eſtre pris dans ſes lacqs. Ie te veux raconter quelques reſponces, de celles qu'il rendit à Rutilian. Eſtant par luy enquis quel Precepteur il deuoit eſlire au fils qu'il auoit eu de ſa premiere femme, & qui eſtoit en aage d'apprendre quelque choſe de bon, il luy reſpondit ainſi:

Les ſeruiteurs croyent obliger leurs Maiſtres en les flattant.

Donne luy Pythagore, & le guerrier Poëte,
Si tu le veux inſtruire &c.

Mais peu de temps apres l'enfant eſtant decedé, Rutilian fut ſi

eſtonné, qu'il ne ſçauoit que reſpõdre à ceux qui luy diſoient que l'Oracle eſtoit vn trompeur, ſinon qu'ils s'abuſoient eux-meſmes, affirmant que le Dieu n'auoit rien predit qui ne fuſt aduenu, luy deffendant de ne donner à ſon fils aucun Precepteur viuant, mais pluſtoſt Pythagore & Homere, jà morts de long temps, auec leſquels il eſtoit croyable que ſon fils cõuerſoit. Ce qui me fait dire qu'Alexandre n'eſtoit pas blaſmable d'en faire accroire, puis qu'il auoit rencontré des gens qui meritoient d'eſtre affrontez. Il luy reſpondit encor ainſi, ſur vne demande à luy faicte des ames qu'il auoit autrefois euës:

Tu fus Pelee, puis Menandre,
Et maintenant Rutilien;
Mais apres ta mort tu dois prendre
L'eſtre du feu Latonien.
Quand les fatales deſtinees
Voudront terminer tes annees,
Et lors que l'Aſtre que tu vois
Auec ſon char porte-lumiere,
Aura cent & huictante fois
Faict ſon cours ſur noſtre hemiſphere.

Et neantmoins il mourut en l'aage de ſeptante ans, d'vne reſueric qui le ſurprit tout à coup, ſans receuoir l'effect de la promeſſe du Dieu, bien que l'Oracle qui luy auoit eſté donné fut de viue voix. Vne autrefois il luy reſpondit publiquement à luy-meſme, s'enqueſtant de la femme qu'il auroit:

La fille d'Alexandre, & de la Lune née,
Te ſera quelque iour pour eſpouſe donnée.

Le bruict eſtoit jà couru long temps parauant, qu'il auoit eu ceſte fille de la Lune, qui fut eſpriſe de ſon amour, diſoit-il, le voyant vn iour aſſoupy de ſommeil: Car elle a de couſtume d'aymer les beaux hõmes qu'elle void endormis. Ce qui fut cauſe que Rutilian fit à l'heure meſme venir la pucelle, l'eſpouſa tout ſexagenaire qu'il eſtoit, coucha auec elle, & offrit vne Hecatombe à la Lune ſa belle-mere, s'eſtimant auoir deſià part aux merites des bienheureux. Alexandre ayant ainſi joüé ſon perſonnage en Italie, inuentoit tous les iours des choſes plus grandes; ores il enuoyoit de ſes Oracles par toutes les prouinces de l'Empire Romain, & tantoſt il aduiſoit les Citez qu'elles ſe gardaſſent des tremblements de terre, de la peſte, & du feu, s'offrant à leur donner certains remedes pour empeſcher que celà n'aduint. Et de faict la peſte

Il n'y a point de ruſe incognuë au charlatan.

s'eſtant fortuitement allumee, il mit en auant cet Oracle de viue voix, & l'enuoya par tous les lieux qui en eſtoient atteints,

Apollon cheuelu, chaſſe bien loing la peſte.

Tellement qu'on voyoit d'ordinaire cet Oracle eſcrit ſur toutes les portes, comme vn vray antidote contre la peſte : Mais il aduint tout au contraire de ceſte promeſſe, & les maiſons où ſe voyoit cet eſcrit en eſtoient frappees les premieres : Non que ie vueille dire pourtant que les vers fuſſent cauſe de leur mort, mais qu'il arriuoit ainſi fortuitement. A quoy ſeruoit de beaucoup la nonchalance de ceux qui s'aſſeurant par trop ſur cet Oracle, ne daignoient point chercher d'autre remede contre ce fleau, cõme ſi les ſillabes euſſent combattu pour eux, & Apollon le Cheuelu chaſſé loing la peſte auec ſes dards. Il auoit en outre mis pluſieurs eſpions de ſa faction dans la ville de Rome pour luy apprendre l'intention d'vn chacun, la demande qu'ils vouloient faire, & ce qu'ils deſiroient le plus auant qu'ils fuſſent paruenus à l'Oracle, Tellement qu'il eſtoit deſià tout inſtruict du faict, & preſt à reſpondre auant que tous ceux qu'on enuoyoit là y fuſſent arriuez. I'obmets à dire pluſieurs ſemblables forfanteries qu'il auoit inuentees pour tromper les autres villes d'Italie. Car pour mieux colorer ſon faict en toutes choſes, il auoit inſtitué certaines cerimonies, portemens de torches, & jeux de feſtes, qui ſe faiſoient par trois iours entiers, & conſecutifs. Le premier iour le heraut publioit ces paroles à haute voix, à la façon des Atheniens : *Si quelque Atheiſte, Chreſtien, ou Epicurien eſt icy venu pour eſpier nos myſteres, qu'il deſloge tout maintenant, & que ceux qui croyent au Dieu, viennent à noſtre feſte à la bonne heure.* Ces paroles ainſi proclamees, on les chaſſoit auſſi-toſt, & il diſoit luy meſme marchant tout le premier ; *Dehors Chreſtiens.* Puis toute la multitude crioit : *Dehors Epicuriens.* Et alors on joüoit, ou l'enfantement de Latone, ou la natiuité d'Apollon, les nopçes de Cornelia, & la naiſſance d'Eſculape. Le ſecond iour, on monſtroit Glycon venant ſur terre ; & le troiſieſme iour on repreſentoit le mariage de Podalire, auec la mere d'Alexandre ; ce qu'on appelloit *Feux de joye*, parce qu'on allumoit certains flambeaux, ou fallots. Bref, les Amours de la Lune & d'Alexandre, enſemble la naiſſance de la femme de Rutilien y eſtoient joüez, où Alexandre paroiſſoit dormant ; & celle qui repreſentoit la Lune deſcendoit vers luy du toict de la maiſon, comme du ciel.

Hiſtoire d'Alexandre & de Rutilia.

C'eſtoit Rutilia, femme du Preuoſt de l'Hoſtel de Ceſar, & d'vne

ſinguliere beauté, laquelle aymoit Alexandre, & eſtoit aymee au reciproque de luy: Et ainſi à la veuë de ſon ſot mary, ils s'entrebaiſoient & embraſſoient publiquement. Que s'il n'y euſt eu des flambeaux allumez, poſſible euſſent-ils faict quelqu'autre choſe plus bas que le ſein. Il ſe faiſoit voir derechef peu apres en habit de Preſtre fort majeſtueux, & chantoit luy meſme tout le premier, *Io Glicon*. Pluſieurs qui auoient bonne voix luy reſpondoient ſoudain; & quelques trompettes de Paphlagonie, chauſſez de brodequins, & ſentans les aulx à pleine-gorge luy repliquoient pour le gratifier, *Io Alexandre*. Pendant ces myſteres, il deſcouuroit ſouuent ſa cuiſſe bien à propos, laquelle paroiſſoit toute d'or, car ie crois qu'il l'auoit enueloppee d'vne peau doree, qui brilloit à la clairté des flambeaux. Tellement qu'il y euſt deux * Moroſophes de ſa ſuitte qui furẽt bien ſi ſots de mettre en auant ceſte queſtion; ſçauoir, puis que ſa cuiſſe eſtoit d'or, s'il n'auoit pas auſſi l'ame de Pytagore, ou de quelqu'autre ſemblable? Ils s'en rapporterent à Alexandre, & furent long temps ſur ce different; mais le Roy Glicon appaiſa la noiſe par cet Oracle. * *Sages fols.*

L'ame du diuin Pytagore,
Peut mourir & reuiure encore;
Mais mon ſacré Prophete eſt tel,
Qu'eſtant enuoyé par mon pere
Pour vous retirer de miſere,
Son pouuoir doit eſtre immortel.

Et derechef.

Alors qu'il quittera la terre,
En ſe deſrobant à nos yeux,
Il ſe fera voir dans les Cieux
Couuert de foudre & de tonnerre.

Bien que cet impoſteur eut dit par pluſieurs fois qu'il falloit s'abſtenir de l'amour des garçons comme d'vne choſe execrable, ſi en faiſoit-il meſtier neantmoins. Aux villes Pontiques & Paphlagoniennes, il ordonna que de trois en trois ans, on euſt à luy enuoyer des enfans qui ſeroient dediez à ce Dieu pour chanter ſes louanges, & qu'on les choiſiſt entre les plus mignards, les plus nobles, & les plus beaux. Les ayant il en faiſoit à ſon plaiſir, les tenoit reſerrez comme des eſclaues, & ſe polluoit auec eux. Et parce qu'il fit vne ordõnance qu'aucun ayant atteint l'aage de dix-huict ans paſſez, n'euſt à le baiſer, ny à l'embraſſer, ains qu'il ſe contentaſt de le toucher à la main, de là vint que les ieunes furẽt ſurnom- Souuent ceux qui deffendent vn vice ne s'en abſtiennent pas eux-meſmes.

mez Baiſereaux. Voilà comme ce Charlatan ſe ioüoit à ſon plaiſir de ces pauures ſots, faiſant meſtier de s'accoupler auec leurs femmes, & d'abuſer de leurs garçons : Et toutesfois c'eſtoit ce qu'ils deſiroient le plus; & il n'y auoit celuy qui ne s'eſtimaſt heureux ſi ce paillard daignoit ietter ſa veuë ſur ſa femme. Que ſi par fois il en baiſoit quelqu'vne, le mary croyoit deſià d'auoir en ſa maiſon vn accroiſſement de tous biens. Pluſieurs de ces femmes ſe vantoient d'auoir eu des enfans de luy; ce que leurs marys meſmes aduoüoient & ratifioient. Ie te veux raconter vn Dialogue de Glycon, & d'vn ſien Preſtre de Tyanee, par lequel tu pourras iuger de la ſageſſe du perſonnage, conſiderant les choſes qu'il demandoit. Ie l'ay leu à Tye eſcrit en lettre d'or en la maiſon du Preſtre meſme. Dy moy, Seigneur Glicon, (demande-t'il) qui es-tu? Ie ſuis (reſpond-il) le petit Eſculape. LE PRESTRE. Y en a t'il vn autre plus ancien? GLYCON. Tais-toy, car il n'eſt pas permis que tu ſçaches cecy. LE PRESTRE. Combien ſeras-tu de temps ſur terre pour y rendre les Oracles ? GLYCON. Mille trois ans. LE PRESTRE. Où iras-tu par apres? GLYCON. Aux Bactres, & aux cõtrees qui ſont par delà; car il faut que les Barbares jouyſſent de ma preſence. LE PRESTRE. Eſt-il vray que les autres Oracles qui ſe rendent à Didyme, à Claros, & à Delphes ſortent de la bouche d'Apollon? GLYC. Ne t'enqueſte point de celà, car il n'eſt point licite de le ſçauoir. LE PRESTRE. Que deuiendray-je apres ceſte vie? GLYCON. Tu ſeras Chameau, puis cheual, & finalement vn grand perſonnage, & vn Prophete, auſſi diuin qu'Alexãdre. Voilà le Dialogue de Glycon, & de ſon Preſtre, auquel il rendit en fin vn Oracle compris dans ces vers, comme ſçachant bien qu'il eſtoit amy de Lepide,

Garde toy d'eſtre ſi perfide,
Que de vouloir croire à Lepide.

Car, ainſi que nous auons deſià dit, il craignoit fort Epicure, cõme l'ennemy mortel de ſes ruſes & ſubtilitez; tellement qu'il mit vn iour vn Epicurien en grand danger de ſa vie, parce qu'il l'auoit repris en vne bonne compagnie, criant à haute voix; C'eſt toy, ô Alexandre, qui as conſeillé vn Paphlagonien de pourſuiure ſes ſeruiteurs criminellement pardeuant le Baillif de Galatie, les accuſant d'auoir tué ſon fils qui eſtudioit en Alexandrie. Et neantmoins il eſt encore viuant, & reuenu à conualeſcence, apres que les pauures ſeruiteurs ont eſté par ton moyen demembrez des beſtes. Ce ieune homme nauigeant en Egypte contre le cours du

Nil, fut persuadé de passer outre en Inde. Celà fut cause qu'estãt vn peu plus long temps absent que ses seruiteurs ne croyoient,& iceux estimans qu'il eust esté submergé dans le Nil, ou tué par les voleurs, qui rauageoient le païs en grand nombre, ils s'en retournerent vers les parens,& leur firent rapport que leur fils auoit esté tué. Là dessus l'Oracle fut rendu, & les seruiteurs executez: neãtmoins le ieune homme est maintenant de retour de son voyage, & faict le recit de ses aduentures. Voilà ce que luy reprochoit cet Epicurien. Alexandre ne pouuant souffrir d'estre ainsi repris, ny que la verité luy fut objectee, il fit commandement à toute l'assemblee de le lapider; autrement, qu'eux-mesmes seroient dignes d'estre appellez meschans & Epicuriens. Ils commençoient desià de luy ietter des caillonx,& il n'y a point de doute qu'ils l'eussent occis, n'eust esté qu'vn certain Demostrate habitant du Pont, luy sauua la vie s'estant mis au deuant. De maniere que ce fut bien à son profit que cestuy-cy fit le sage entre tant d'insensez, & qu'il arresta la folie des Paphlagoniens. Voylà ce qui luy aduint. Au reste quand quelqu'vn de ceux qui auoient proposé des demãdes estoit appellé selon l'ordre des Oracles (ce qui se faisoit le iour deuant qu'il rendist les responces) le Trompette luy demandoit s'il vouloit prophetiser. Alors s'il en maudissoit quelqu'vn de la troupe, il estoit soudain excommunié de la maison d'vn chacun, & deffenses faictes à tous les habitans de ne luy prester ny du feu, ny de l'eau, ains il falloit qu'il s'en allast labourer vn autre champ, comme maudit Atheïste & Epicurien: ce qu'ils tenoient pour le plus grãd opprobre de tous. Ayant reçeu les sentences d'Epicure; liure, comme tu sçais, tres-beau, & contenant sommairement les regles de sa Discipline, il le porta au milieu de la place publique & le brusla auec du bois de figuier; disant, qu'il eust aussi volontiers brusle l'autheur, & ietta les cendres dans la mer. Il rendit à ce propos cet Oracle,

Superstition estrange.

Ie veux que les escrits de ce resueur aueugle
Soient iettez dans le feu.

N'estoit-il pas bien meschant de ne point considerer le grand profit qu'eust apporté ce liure aux Lecteurs, joinct à vne admirable tranquilité d'esprit; outre qu'il eust deliuré le mõde de toutes terreurs, fantosmes, & prodiges; chassé les vaines esperances,& excessiues conuoitises; enraciné dans le cœur vn esprit pur & entier; & finalement purgé l'ame de toute offense, non auec vn flambeau, ains par le moyen d'vne droicte raison & vraye franchise.

Liure des sentences d'Epicure.

Mais oyez, ie vous prie, l'vn des plus mauuais tours de ce meſchant pendart. Comme il s'apperçeut qu'il auoit du credit en la Court de Ceſar, à cauſe de Rutilian qui le ſupportoit, du temps que la guerre d'Allemagne eſtoit ouuerte, & que le bien-heureux Marc marchoit en campagne auec ſes Cnadees, & Marcomans, il rendit vn Oracle par lequel il leur commandoit de ietter deux lyons vifs dedans le Danube, auec quelques ſenteurs reſpanduës par cerimonies. Cet Oracle eſtoit compris en certains vers de telle ſubſtance,

Dans le ventre glouton des Hiſtriennes eaux,
Qui courent vers Neptun, iettez deux Lyonceaux:
Puis, tout autant de fleurs, & de diuerſes plantes,
Qu'il en croiſt par les prez des Indes odorantes;
Ainſi vous couurirez vos guerriers eſtendars
Des palmes, des lauriers, & des honneurs de Mars.

On fit comme il l'auoit ordonné, & les lyons eſtans iettez dans l'eau, nagerent iuſques au pays des ennemis, où les Bârbares les chaſſerent bien loing à coups d'arbaleſtes, eſtimans qu'ils fuſſent des chiens, ou bien quelques loups. Peu apres, vne grande desfaicte de nos gens s'enſuiuit iuſques au nombre de vingt mille hommes ou enuiron, qui furent tous taillez en pieces. Il en aduint de meſme dans Aquilee, car peu s'en fallut que la ville ne fut priſe par l'ennemy. Ce trompeur adaptoit la reſponce Delphique, & l'Oracle qui auoit eſté rendu à Crœſus, à tout ce qui eſtoit aduenu; adjouſtant que ce Dieu auoit bien predit la victoire, mais non pas ſpecifié particulierement ſi les Romains ou les ennemis la gaigneroient. Comme il s'apperçeut que ceux des nations eſtrangeres accouroient à la foule en la ville des Abonicithes, & qu'elle eſtoit ſi peuplee de perſonnes curieuſes, qui s'y en alloient expres pour ouyr l'Oracle, qu'elle ne pouuoit fournir de viures à ſuffiſance, il inuenta vne maniere d'Oracle qui s'appelloit Nocturne, faiſant accroire à ces pauures abuſez, que pour leur reſpondre il falloit qu'il dormiſt ſur les billets. Auſſi comme s'il euſt eu l'infuſion d'vn eſprit ſongeard, pluſtoſt que Prophetique, il ne reſpondoit rien de certain, & toutes ces reſponſes eſtoient douteuſes & ambiguës. Quand il voyoit que les billets eſtoient ſcellez auec beaucoup de curioſité, il eſcriuoit au deſſus tout ce qui luy venoit en l'eſprit, ſans auoir aucun eſgard à l'ouuerture, tenant pour choſe aſſeuree, que c'eſtoit l'ordinaire des Oracles. Il auoit à cet effect des Interpretes inſtituez, qui n'exigeoient

Oracle appellé Nocturne.

geoient pas vn petit ſalaire de ceux qui les mettoient en œuure pour leur en donner l'explication ; & meſme prenoient à ferme ceſte commiſſion; car chacũ des Interpretes eſtoit obligé de payer à Alexandre vn talent * Attique. Quelquesfois lors qu'il ne ſe treuuoit perſonne qui luy demandaſt quelque choſe, ou qui enuoyaſt des gens expres deuant luy, il ne laiſſoit pas de rendre diuers Oracles (afin d'eſtonner les plus ſots) tel qu'eſtoit ceſtuy-cy:

* qui vaut enuiron 400. eſcus.

Toy qu'vn deſir ialoux arreſte
Dans ces habitacles ſecrets,
Pour apprendre de mon Prophete
Les myſteres, & les decrets;
Va t'en voir quel eſt le diffame,
Que ton ſeruiteur & ta femme
Te preparent en ta maiſon;
Et comme ces ingrats viperes,
Pour contenter leurs adulteres,
Te veulent donner du poiſon.
Ta ſeruante encore eſt blaſmable,
De cet acte trop inhumain,
Et ſi toy-meſme en es coupable,
Tu ne peux t'excuſer qu'en vain,
Pour auoir cauſé cet outrage,
Au lieu d'arreſter le courage
De celuy-là qui te ſeruit,
Et lequel d'vne main bourrelle,
A caché la drogue mortelle
Deſſous le cheuet de ton lict.

Où eſt le Democrite qui n'euſt eſté ſurpris d'vn ſoudain eſtonnement, voyant qu'en ces vers il rẽdoit comme en vn Oracle, les perſonnes, & les lieux particulierement remarquez ? Il eſt bien vray qu'il n'en feroit pas beaucoup de compte, venant à recognoiſtre la ruſe. Quand aux Barbares il leur reſpondit ſouuent ; & ſi quelque eſtranger, Syrien, ou Gaulois vouloit auoir reſponſe en ſa langue, il receuoit les billets, & eſtoit long temps auant que rendre l'Oracle, afin que cependant il euſt loiſir de les ouurir auec aſſeurance, & treuuer quelqu'vn qui les ſçeuſt interpreter. Tel eſtoit cet Oracle confus, qui fut rendu à vn certain Scythe,

Morphi, Ebargulis en l'ombre Chneuchicrane,
Laiſſera la lumiere.

Vne autrefois, encore qu'il n'y euſt perſonne pour ce faire, & que le cas ne fut iamais aduenu ; il rendit neantmoins cet Oracle en proſe. *Retourne d'où tu viens, car celuy qui t'a enuoyé eſt mort auiourd'huy, de la main de ſon voiſin Diocles, accompagné de ces fameux voleurs Mangus, Celer, & Bouuin, qui ſont priſonniers.* Mais eſcoute, ie te prie, quelle reſponſe il me fit à moy-meſme. M'eſtant vn iour enquis ſi Alexandre eſtoit chauue, & ayant bien cacheté le papier, i'y treuuay cet Oracle Nocturne, *Sabar-Dalachu-Malach.* Dauantage, ayãt propoſé vne meſme demande en diuers billets ; ſçauoir, de quel pays eſtoit le Poëte Homere, & ce au nom de pluſieurs perſonnes, il eſcriuit ſur l'vn, (eſtant deçeu par mon garçon, lequel il interrogea de la cauſe de ſa venuë, afin, dit-il, que i'aye vn remede contre la douleur d'vn coſté.)

Oracle en proſe.

Frotte toy des vnguents de la belle Latone.

Et à l'autre, eſtimant qu'il luy demandoit, s'il deuoit nauiger pour aller en Italie, ou bien voyager à pied, il ne reſpondit choſe quelconque d'Homere.

Prens le chemin à pied, & ne ſuy la marine.

Ie luy ay joüé pluſieurs ſemblables tours, & entre-autres ceſtuy-cy. Ayant propoſé vne ſeule demande, & ſouſcrit au billet cõme de couſtume, huict Oracles pour vn tel (qui eſtoit vn nom ſuppoſé) ie luy enuoyay huict dragmes, y adjouſtant ce que ie voulois ſçauoir. Luy qui penſoit que ce fuſt vne ſeule demande, tant par le ſalaire enuoyé, que par l'inſcription que i'auois miſe ſur le billet, il m'enuoya huict Oracles, qui ne touchoient ny le ciel, ny la terre, comme l'on dit, & qui n'eſtoient que reſveries & obſcuritez. Depuis, ayant deſcouuert la fourbe que ie luy auois donnee, meſme que ie m'eſtois autrefois eſforcé d'empeſcher le mariage de Rutilian, & le voulois perſuader de ne point adjouſter foy à la diuination, il me prit en haine pour ce ſubject, comme il en auoit bien occaſion, & me tint pour le plus grand de ſes ennemis. Tellement que Rutilien s'eſtant vn iour enquis de moy, il luy fit ceſte reſponce,

Le trompeur treuue touſiours quelqu'vn qui en ſçait plus que luy.

Ce n'eſt qu'vn ruffien, lequel par ſes feintiſes,
Du voile de la nuict couure ſes paillardiſes.

Bref, il ne me voyoit iamais qu'à contre-cœur, & à ſon grand regret. Neantmoins eſtant aduerty de mon arriuee en la ville, il me fit vne fort bonne reception. I'auois pour lors à ma ſuitte deux hommes : l'vn gend'arme, & l'autre archer, que le gouuerneur de Cappadoce, mon intime amy, m'auoit donnés pour ma cõduicte

ſuſques à la mer. Ie les menay de bonne fortune auec moy pour voir Alexandre, en la compagnie duquel ie treuuay diuerſes perſonnes. Alors il me preſenta ſa main à baiſer, comme il auoit accouſtumé de faire au menu peuple: Mais comme ie veis qu'il me la portoit à la bouche, ie la luy pris à belles dents, & peu s'en fallut que ie ne le fiſſe manchot. Quoy voyans les aſſiſtans, ils ſe ietterent tous ſur moy pour me maſſacrer, comme vn homme execrable & maudit; veu meſme que c'eſtoit à leur grand regret, qu'ils m'auoient deſià ſouffert de le nommer Alexandre, & non pas Prophete. Mais il s'eſforça de les appaiſer le mieux qu'il peût, leur promettant de me rendre en bref docile & traictable, quand il m'auroit declaré la puiſſance de Glycon; lequel, diſoit-il, ſe rendoit amys ceux qui ſe reuoltoient contre luy. Peu apres, ayant faict ſortir tous les aſſiſtans, il m'entretint fort long temps de diſcours, adjouſtant qu'il ſçauoit tres-bien, que i'auois conſeillé beaucoup de choſes à Rutilian; que c'eſtoit à tort que ie luy rendois de ſi mauuais offices, ſans m'en auoir iamais donné le ſubjet, & que ſi ie voulois eſtre des ſiens, il m'employeroit à de grandes affaires. I'acceptay tres-volontiers les careſſes du perſonnage, penſant à part moy, que ſi ie faiſois autrement, ie courois fortune de ma vie: & deſlors ie monſtray que ie luy eſtois amy, au grand eſtonnement de tous les aſſiſtans qui s'eſmerueilloient d'vn changement ſi ſoudain. Apres que i'eus conclu de m'embarquer pour partir, il m'enuoya pluſieurs beaux preſens, (or eſtois-je de fortune demeuré ſeul, auec Xenophon, ayant enuoyé mon pere en Amaſtre auec le reſte de mes gens) & ſi m'offrit vn nauire, & des nautonniers pour me conduire, ce que ie ne refuſay point, penſant qu'il le fiſt de bonne part, & en vray amy. Mais quand nous fuſmes en haute mer, ie m'apperçeu que le patron ayant la larme à l'œil, murmuroit ie ne ſçay quels mots contre les autres nochers, ce qui ne me promit rien de bon, & me fit ſoudain entrer en ſoupçon. Et de faict il eſtoit enjoinct aux nochers de la part d'Alexandre de nous ietter tous dans la mer. Que ſi ſon entrepriſe euſt reüſſi, il luy euſt eſté bien facile d'emporter la victoire en ceſte guerre. Mais celuy qui pleuroit fit en ſorte, que nous fuſmes garantis de ceſte conſpiration: Ie ſerois bien faſché (me diſt il) de ſouïller mes mains du ſang d'vn homme tel que toy eſtant ſexagenaire comme tu vois, & ayant touſiours veſcu cy-deuãt en homme d'honneur. Par où il demonſtroit bien à quelle fin les nautonniers nous menoient, & ce qu'on leur auoit com-

Le menu peuple n'a point d'yeux pour voir les choſes en leur midy.

Il eſt impoſſible à vne bõne ame d'executer vn forfaict.

mandé. Paruenus que nous fusmes tout contre les Egiades, lieu duquel le grand Homere faict souuent mention, ils vouloient tourner voile au vent, n'eust esté qu'ils rencontrerent fortuitement quelques Bosforans, Ambassadeurs du Roy Eupator, qui s'en alloient en Bithinie porter le tribut annuel, ausquels ie fis le recit de tout le danger où i'estois exposé: Ce qui fut cause qu'ils me prirent en leur protection & sauuegarde dans leur nauire. Voilà comme apres plusieurs dangers, ie paruins finalement en la ville d'Amastre. Depuis, ie ne cessay iamais de tramer quelque chose contre Alexandre, me seruant, comme l'on dit, de toutes cordes pour me vanger de luy: car il y auoit jà long temps que ie luy voulois le mal de la mort; & auant qu'il m'eust dressé des embusches, ie le tenois en qualité d'ennemy pour sa meschãte vie. Bref, i'estois en resolution de l'accuser, ayant plusieurs compagnons en cecy, & entr'autres ceux de l'escole de Timocrates Heracleoton. Mais le President de Bithinie & du Pont, fut cause que nous ne passasmes pas outre pour l'instance qu'il nous fit de nous desister de telle poursuitte. Aussi comme amy qu'il estoit de Rutilian, il ne pouuoit le condamner, quand mesme il l'eust treué sur le faict. Ceste affection du President à l'endroict d'Alexandre adoucit tant soit peu ma colere, & me fit resoudre à n'entreprendre chose quelconque contre vne si forte partie, & qui auoit la faueur du Iuge. Quoy? n'estoit-ce pas vne grande audace à Alexandre de requerir au Dictateur Romain, que le mur Abon fut appellé, *Ionopolis*, & qu'il eust le pouuoir de faire battre vne nouuelle monnoye, representant d'vn costé l'image de Glycon, & de l'autre celle d'Alexandre, tenant en main les armes de son ayeul Esculape, & la faux de Persee, duquel il se disoit issu en ligne maternelle? Ce fut bien encore vne plus grande folie à luy d'auoir predit par vn Oracle, Que les Parques auoiẽt arresté qu'il viuroit cent cinquante ans; & cependant il mourut frappé d'vn esclat de foudre: Car il finit ses iours en l'aage de septante ans, ayant vne iambe pourrie iusques à l'ayne, & toute pleine de vers; Accident fort conuenable au fils d'vn second Podalyre. On connut bien en ce mesme temps qu'il y auoit de l'abus, & qu'il estoit chauue, quand on s'apperçeut qu'il se faisoit fomenter la teste aux Medecins, pour en appaiser la douleur, & que pour cet effet il falloit oster la faulse perruque. Telle fut la tragedie d'Alexãdre, & tel le catastrophe de toute la fable, qui monstre assez que sa mort fut vn tesmoignage d'vne prouidence particuliere, puis

Toutes armes sont bonnes à l'ennemy.

D'vne mauuaise vie s'ensuit vne malheureuse mort.

qu'vn ſi mal-heureux accident luy ſuruint. Il ne reſtoit ſeulement qu'à luy compoſer vn Epitaphe digne de la vie qu'il auoit menee, & que ceux qui eſtoient ſes complices & confidents en ſes Propheties luy fiſſent quelques obſeques. Apres ſa mort les Maiſtres & principaux impoſteurs, qu'il auoit laiſſez pour ſuruiuans, ſe retirerent deuers Rutilian, comme vray arbitre en cecy, pour dire & nommer celuy d'entr'eux qui deuoit ſucceder à l'Oracle, & receuoir la couronne de Prophete & de Preſtre. Au rang de ceux-cy eſtoit vn certain Medecin, nommé Petus, qui monſtroit bien qu'il n'auoit pas beaucoup d'honneur de demander d'eſtre admis pour ſucceſſeur à la place d'Alexandre, eſtant Citoyen, & ſur ſes vieux iours. Rutilian, arbitre de leur different, les renuoya tous ſans couronnes, & retenant pour ſoy-meſme l'authorité de deuiner, ſe retira hors de là. Voilà ce qui m'a ſemblé bon d'eſtre couché par eſcrit entre tant d'abus & d'impoſtures d'Alexandre, pour t'apprendre en peu de mots quelle eſtoit la vie du perſonnage. Ce que i'en ay faict, ç'a eſté tant pour te faire plaiſir, comme au plus grand de mes amys (lequel ie reuere plus que tout autre pour pluſieurs conſiderations,) que pour ta ſinguliere ſageſſe; parce que ie ſçay bien que tu aymes la verité; enſemble pour tes bõnes mœurs, pour ta vie honneſte, & pour la familiarité que tu practiques enuers ceux qui ſont honnorez de ta conuerſation. I'ay pris encore en main ceſte charge, pour me vanger de l'outrage fait à Epicure (dequoy tu ſeras plus ayſe que de tout le reſte,) homme ſainct, doüé d'vn diuin eſprit, & qui ſeul a cogneu & enſeigné la vraye honneſteté, par le moyen de laquelle il tiroit de ſeruage tous ceux qui le frequentoient. Bref, i'ay eſperance que la lecture de ce mien eſcrit ſera profitable à vn chacun, veu que certaines choſes y ſont rejettees, & les autres appreuuees, ſçauoir les opinions qui d'elles meſmes paroiſſent équitables & bonnes.

L'homme de lettres ne doit iamais deroger à ſa reputatiõ, ny à ſon ſçauoir.

ANNOTATIONS.

a *Augee.*] Les Poëtes mettent au rang des principaux labeurs d'Hercule, d'auoir nettoyé l'eſtable d'Augee, qui eſtoit ſi pleine d'ordures, qu'on tenoit pour choſe impoſſible de les pouuoir iamais vuider. Par où il nous ont voulu figurer les cloaques & immondices du vicieux, leſquelles, bien que grandes, peuuent neantmoins eſtre purgees par vne ame genereuſe & virille.

b *Apollonius Tyaneus.*] C'eſtoit vn auſſi habile homme qu'Alexandre, au meſtier duquel il ſe meſloit; & ceſtuy-cy ne pouuoit manquer d'eſtre bon eſcollier, puis qu'il auoit pour diſciple vn ſi braue Maiſtre. Les prodiges de ſa vie ſont deſcrits au long dans Philoſtrate.

c *Si quelque Atheiſte.*] Lucian feint qu'Alexandre pour couurir ſa meſchanceté du voile d'*Hipocriſie*, *ne vouloit point receuoir les Atheiſtes & Chreſtiens aux feſtes par luy in-*

ſtituee à l'imitation des Atheniens, & autres Payens qui vſoient de ces mots ſolemnels auant que ſacrifier. *Loing d'icy les ames prophanes.*

DE LA DANSE.

En ce Dialogue Lucian loue l'art de danſer, & le deffend à l'encontre de Cratō; où il faut noter que la danſe dont il entend parler approche pluſtoſt de nos maſcarades ou ballets, que de noſtre bal ordinaire.

PVIS que par vne rude accuſatiō que tu auois dés long temps preparee, comme ie penſe, Craton, tu as condamné les danſes, enſemble l'induſtrie de danſer, & ſi nous as blaſmez nous meſmes, qui prenons plaiſir à telle maniere d'exercice, nous reprochāt que nous trauaillions beaucoup apres vne choſe vaine & effeminee; Ie te prie d'entendre combien tu es loing de ton compte, & cōme par ignorance tu reprens la choſe du monde la plus excellente. Neantmoins tu me ſembles excuſable, en ce qu'ayant eſté nourry de tout temps en vne vie fort auſtere, & n'eſtimant rien de bon, que ce qui eſt dur, & inſupportable (pour n'auoir eu iamais l'experience d'autre choſe) tu eſtimes cecy digne de reprehēſion CRATON. Ie m'eſtonne fort de ce qu'eſtant vn perſonnage eſleué à l'eſtude des bonnes lettres, & aſſez bien verſé en la Philoſophie, tu laiſſes en arriere les meilleurs exercices; & fuyant la conuerſation des hommes ſçauants aymes mieux eſtre aſſis en vn theatre, auoir les aureilles rompuës du ſon des hauts-bois, & contempler vn homme effeminé, veſtu mignardement, & diſant des chanſons laſciues à l'imitatiō de ces vieilles putains du temps paſſé; ſçauoir, des Phedres, Rodopes, & Partenopes, le tout auec vn concert de muſique, joinct à la diſpoſition & au bruict des pieds. Ces actions me ſemblent vrayement ridicules, & peu conuenable à vn hōme libre, tel que tu es. C'eſt pourquoy ayant eſté aduerty que tu te laiſſois allecher à telle maniere d'exercice, ie n'ay pas ſeulement eu honte de ton faict, mais ce qui m'a faſché le plus, ç'a eſté de te voir aſſis, ayant mis en oubly Platon, Ariſtote, & Chryſippe. Et ie puis bien dire de toy, que le meſme t'eſt aduenu qu'à ceux auſquels on chatouille l'oreille auec vne plume. Tu ſçais aſſez qu'il y a beaucoup d'autres choſes plus ſerieuſes en la muſique pour t'entretenir, comme par exemple quelque beau concert faict par vn bon joüeur de harpe, lors qu'il eſt queſtion de repreſenter la tragedie, ou la comedie, pour ſçauoir lequel des joüeurs gaignera le prix. I'ay belle peur qu'en ceſte cauſe icy tu n'ayes beſoin d'vn bon deffendeur enuers les hommes de lettres, ſi tu ne veux eſtre chaſſé de leur compagnie. Tellement que tu ne ferois que bien ſe-

lon mon aduis de te desdire de ton opinion, & ne confesser iamais de t'estre laissé choir à vn tel erreur. Autrement prens garde que tu n'ayes esté transformé, sans que nous en ayons rien sçeu, & que d'homme que tu estois parauant, tu ne sois deuenu * Lydien, ou quelque nouueau Bacchus. Si celà estoit, tu ne serois pas seulement blasmable, mais moy encore, si à l'exemple d'Vlysse, ie ne t'empeschois de gouster de la Lotte, ou si ie ne te ramenois à tes exercices ordinaires auant que tu fusses deçeu par les enchantements des Sereines cachees sur l'eschaffaut. Ces filles ne dressoiẽt des embuscades que par les aureilles, de maniere qu'il estoit besoin à ceux qui nauigeoient de les estoupper auec de la cire: Mais il semble que ta veuë mesme ayt esté deçeuë aussi-bien que ton ouye. LVCIAN. Tout beau, Craton, quel grand mastin as-tu laschè contre nous? Excuse moy si ie dis, que tu as fort mal à propos mis en auant l'exemple des mangeurs de Lotte, & celuy des Sereines, pour les comparer aux choses dont il s'agist en ceste matiere: Car ceux qui goustoient de la Lotte, & prestoient l'oreille au chant des Sereines, tiroient du mal du desir qu'ils auoient de manger, & d'entendre: Moy tout au contraire, outre que i'ay eu le plaisir de la veuë, la fin m'en a semblé fort bonne. Tous ces exercices ne m'ont point faict mettre en oubly ma famille, ny moins encore mes propres affaires; & s'il faut parler franchement, ie suis retourné du theatre plus sage que ie n'y estois allé, & mieux versé aux affaires du monde. Il sera bon que ie te rapporte à ce propos ces beaux vers qu'il me souuient d'auoir leus dans Homere.

** C'est à dire, Lasche & effeminé.*

Nos appetits desreglez sont les premieres sources de nos malheurs.

Quiconque a veu ces exercices,
Et ces beaux jeux mis en auant,
Il les a tenus pour delices,
Et s'en est retourné sçauant.

CRATON. Dieux! Lucian, quel homme es tu deuenu, qui n'as pas seulement honte de tenir ces discours, mais qui en veux encore faire trophee? Vrayement c'est pitié que tu ne nous laisse aucun espoir de remede, te voyant ainsi louër telles vilainies & meschancetez? LVCIAN. Or çà, Craton, reprens-tu les danses, & jeux publics pour les auoir plusieurs fois apperçeus; ou bien si n'en ayãt iamais eu l'experience, tu les estimes neantmoins si execrables & vilaines que tu dis? Car si tu les as contemplees, te voilà coulpable d'vne mesme faute que nous: sinon, prens garde que ta Censure ne semble indiscrete, & trop temeraire de vouloir reprendre les choses qui te sont incognuës.

Il faut que la bien-ſeance ſoit recõmendable à tous, mais principalement aux vieillards.

CRATON. Il me ſeroit beau voir auec ma longue barbe, & mes cheueux gris, aſſis parmy ces femmelettes, & autres tels ſpectateurs inſenſez, donnant des applaudiſſements, & de ſottes louanges à quelque meſchant homme qui ſe deſtordra le col ſans qu'il en ſoit beſoin. LVCIAN. I'aduoüe, Craton, que tu es excuſable: Mais ſi ſçay-je bien pourtant, que ſi tu me voulois croire, & t'employer tant ſoit peu ſeulement à contempler, & ouurir les yeux pour en faire l'experience, tu ne voudrois iamais voir autre choſe, & ce que tu ſouhaitterois le plus, ce ſeroit de choiſir vn lieu commode pour auoir part au plaiſir.

CRATON, Iamais ne me ſoit il permis d'approcher de mes Amours, ſi ie fais ceſte folie; car i'ay reſolu de ne me ſoucier plus deſormais de moy-meſme, ains de porter ma barbe mal-peignee, & mes cheueux eſpars à la nonchalance, ſi grand eſt le reſſentiment que i'ay de le voir hors de raiſon & de ſens. LVCIAN. Laiſſe tous ces propos à part, cher amy, & me dy, ſi c'eſt ton plaiſir de m'ouyr diſcourir des Danſes, enſemble de la beauté qui s'y treuue & comme elles ne ſont pas ſeulement aggreables, mais bien dauantage vtiles aux regardans. A quoy i'adjouſteray qu'elles nous menent à la cognoiſſance de pluſieurs grandes choſes, nous conduiſent à des exercices honneſtes, donnent à nos eſprits de ſalutaires enſeignements, & bref, comme elles ſont monſtre de la commune beauté de l'ame & du corps. Que ſi tant eſt qu'elles faſſent tout celà, par le moyen de la Muſique, & de la cadence, ie ne treuue point pour moy qu'elles ſoient blaſmables; au contraire i'eſtime que la gloire qui s'en enſuit n'eſt pas petite. CRATON. Ie ne ſuis pas d'aduis de me donner le loiſir d'eſcouter vn homme qui reſue, & qui ſe flatte en ſon mal: Toutesfois ie ſuis content de te preſter mes oreilles ſans bouchon, & ſans cire, puis que tu veux m'entretenir de tels contes, pour me faire rire. Me voilà preſt, dy tout ce que tu voudras, comme ſi perſonne ne t'eſcoutoit. LVCIAN. C'eſt tout ce qu'il me falloit, Craton; Tu verras maintenant ſi mes diſcours ſont veritables, ou fabuleux. Premierement ie crois que tu n'ignores point que la danſe n'eſt pas vne inuention nouuelle, & qui ayt commencé depuis hier, ou depuis peu de temps, comme de l'aage de nos peres, ou de celuy des leurs. Ceux qui en ont recherché la vraye origine, te diront qu'elle eſt nee auec l'vniuers, & a veu le iour auſſi-toſt que cet ancien Dieu qu'on appelle Amour: Car le bal des Aſtres meſme; la conjonction des Planettes aux Eſtoilles fixes; la mutuelle ſimpathie

Louange de la danſe,

& ſon antiquité.

pathie qu'elles ont enſemble, & les aggreables concerts d'vne harmonie bien proportionnee, ſont autant de preuues & d'arguments de l'antiquité de la danſe. Les inuentions des hommes luy ont tant donné d'accroiſſement & de grace par la ſucceſſion du temps, qu'elle ſemble auoir atteint maintenant au ſommet de ſa perfection, & que ce ſoit vne choſe compoſee d'vn meſlange de diuers paſſe-temps, accomplie en toutes ſes parties, & compoſee de pluſieurs ſciences. L'on tient que Rhee ſe plaiſoit merueilleuſement à cet exercice. Et de faict ce fut elle qui inſtitua la danſe des Corybantes en Phrygie, & celle ces Curetes en Crete; d'où elle tira beaucoup de proffit. Car par le moyen de leur bal, ils luy rendirent Iupiter ſain & hors de danger. Et pour moy i'eſtime qu'il ne tient la vie que d'eux, s'eſtant exempté par ceſte danſe de la morſure des dents de ſon pere. Ceux-cy danſoient, les armes en main, frappoient de leurs eſpees contre leurs boucliers, & voltigeoient d'vne façon furieuſe & guerriere. A quoy s'addonnoient principalement les plus forts & robuſtes d'entre les Cretes, leſquels taſchoient tous en general de ſe rendre bons baladins, tant les hommes priuez & de bas lieu, que les Princes & Magiſtrats. C'eſt pour ceſte cauſe qu'Homere donne à Merion le ſurnom de Danſeur, plus par honneur, que par infamie. Ceſtuy-cy s'eſtoit rendu ſi aymable à tous pour ſçauoir bien danſer, que les Grecs & meſme les Troyens recherchoient ſon amitié, bien qu'ils fuſſẽt de contraire party. Ce qui ne procedoit d'autre choſe, ſelon mon aduis, que de la diſpoſition & agilité de combattre qu'ils remarquoient en luy, & du beau maintien qu'il s'eſtoit acquis en dançant. Homere en parle en ces termes;

Le temps dõne de la perfectiõ aux choſes.

Surnom de Danſeur honnorable entre les anciens.

Soudain mon iauelot te perçera le cœur;
Et ce tiltre fameux d'eſtre habile Dançeur
Ne t'exemptera point.

Et en ſuitte il adjouſte,

Et toutesfois ce coup ne fit point de bleſſure.

Car comme Merion eſtoit fort expert à la danſe, il eſt croyable qu'il luy eſtoit facile de parer aux coups qu'on luy portoit. Ie pourrois rapporter icy pluſieurs autres grands Herôs, qui ont pris vn merueilleux plaiſir à cet exercice, & en ont meſme donné des leçons. Mais il me ſuffira de dire, que Neoptolemus fils d'Achille eſtoit ſi grand baladin, que pour la bonne grace qu'il auoit à ce faire, le nom de * Pyrrichien luy demeura. Et pour moy ie crois que ſon pere Achille fut plus content de ceſte ſienne perfection

* *C'eſt à dire Danſeur.*

en l'art de danſer, que de ſa beauté, & de toutes les autres belles parties qui eſtoient en luy. Et de faict Ilion demeura touſiours imprenable, iuſquà ce qu'il fut raſé de fonds en comble par la danſe de ceſtui-cy. Les Lacedemoniens qui n'auoient point leurs pareils en valeur dans toute la Grece, ayans appris de Caſtor & de Pollux les premiers paſſages de la danſe, en laquelle les Cariens, peuples de Laconie, auoient eſté nourris & eſleuez, ils meſlerent le tout auec la Muſique, iuſques à cõbattre à la guerre au ſon des fluſtes, par meſure, & auec vne deſmarche compaſſee à la cadence; veu meſme qu'ils faiſoient donner auec la fluſte le premier ſignal pour entrer au combat. Auſſi ont-ils touſiours eſté vaincueurs de toutes les autres nations, ſous la conduicte des tons & meſures de la Muſique. C'eſt la cauſe pour laquelle leur ieuneſſe ne s'eſtudie pas moins à la danſe qu'au maniement des armes. Car apres qu'ils ſe ſont bien bouchõnez à coups de poings, & terraſſez l'vn l'autre, ils prennent haleine, & tout leur combat ſe finit par la danſe. Ils ont vn certain Meneſtrier joüant d'vne fluſte, & trepignant des pieds, lequel ils ſuiuent tous en cadence, & de rang en rang, en repreſentant toutes les ſortes de ſoupleſſe, & mouuement de corps, ores d'vne façon guerriere, & tantoſt ſous vne ſimple forme de danſe qui agree le plus à Bacchus, & à Venus. Dauantage, par la chanſon qu'ils diſent en dançant, ils ſemblent inuiter Venus & les Amours de venir ſe reſiouir & dançer auec eux. Quant à l'autre chanſon (car ils en diſent deux) elle contient les reigles de bien danſer, comme quand ils chantent ce refrain;

Des danſes des Lacedemoniens.

Sus enfans, n'allez que par haut,
Remuez-vous: ſautez d'adreſſe,
Capriollez auec ſoupleſſe,
Et vous danſerez comme il faut.

Du ballet appellé Carquant.

Ceux qui danſent le ballet qu'ils appellent le Carquant en font tout de meſme. C'eſt la danſe des garçons & des filles ſe menans l'vn l'autre; tellement qu'ils repreſentent vn vray carquant, & vne figure de branſle en rond. Vn garçon meine le deuãt, danſant à la maniere que les ieunes gens obſeruent allant à la guerre. Vne pucelle bien paree le ſuit, & danſe de meſme que les autres filles; Et par ainſi il ſemble que cette danſe ſoit compoſee de modeſtie & de force. Ils ont encore entr'eux la dãſe à nuds pieds, toute ſemblable à ceſte-cy. Quant à ce qu'Homere feint d'Ariadne en ſon bouclier, & de la danſe que l'ingenieux Dedale luy auoit pre-

paree, ie le paſſeray ſous ſilence, comme vne choſe qui ne t'eſt que trop manifeſte. Ie ne parleray point auſſi de ces deux Baladins, leſquels ce Poëte nomme Sauteurs & Mene-danſes; ains me contenteray de rapporter à ce propos la deſcription qu'il faict de ce bouclier;

Dans ce bouclier, comme ie penſe
Eſtoient figurez des garçons,
Leſquels apprenoient les leçons
Et les preceptes de la danſe;
Ouurage rare, & curieux
De Vulcan, forgeron des Dieux.

Or il ne faut pas s'eſtonner de ce que les Feaces ſe plaiſoient tant à la danſe, comme delicats & effeminez qu'ils eſtoient. Ce qui donne ſubject à Homere de feindre qu'Vlyſſe les louoit principalement pour cet exercice, & ne ſe pouuoit ſaouler de les voir danſer. Les Theſſaliens auoient la danſe en ſi grande recommandation, qu'ils appelloient leurs Capitaines & Porte-enſeignes Auant-balleurs, ou Guide-danſes. A quoy ſeruent de preuue les inſcriptions des ſtatuës par eux dreſſees à l'honneur de leurs Herôs & grãds perſonnages. Ces fragmens s'y voyent encore. LA CITE' A ESLEVE CE CHEF MENE-DANSE. Et en vn autre endroict, LE PEVPLE A FAICT DRESSER CESTE STATVE A LA MEMOIRE DE CESTVY-CY, POVR AVOIR BIEN DANSE' A LA GVERRE. I'obmets à dire qu'on ne treuuera ny feſte ny banquet parmy les anciens, qui ayt eſté celebré ſans quelques danſes, deſquelles Orphee & Muſee les premiers Baladins de leur temps ont eſté les inuẽteurs, & les ont accordees à la cadence, en vſant meſme aux ſacrees cerimonies. Nous ſçauons aſſez qu'il eſtoit beſoin quelquesfois de ſupprimer & remettre les Orgies, à cauſe des Prophanes, qui n'eſtoient encore inſtallez à ces myſteres; & qu'on diſoit d'ordinaire de ceux qui en deceloient les ſecrets, qu'ils auoient rompu la danſe. Tous les ſacrifices de Delos ſe faiſoient en danſant, outre qu'on joignoit encore la Muſique au bal. Car vne trouppe de ieunes hommes donnoit commencement à la danſe auec le haut-bois & la fluſte; & iceux eſtoient ſuiuis des plus honnorables perſonnes de la compagnie, ſelon qu'ils les auoient choiſies. C'eſtoit pour ceſte cauſe qu'ils appelloient les Hymnes par eux compoſees à cet effect Yporchemes, ou Sous-danſes, ſuiuant l'air de leurs inſtruments. Mais qu'eſt-il beſoin de te produire icy les exemples des Grecs, puis que les Indiens meſme ne ſont pas ſi toſt

Danſes des Theſſaliens.

leuez au matin, que ſe tournans du coſté du Leuant, ils ſaluent le Soleil en danſant, & trepignent des pieds, auec vn mouuemẽt qui ſemble pareil à celuy de ce Dieu. Voilà quelles ſont les prieres, les danſes, & les ſacrifices des Indiens, leſquels ont accouſtumé d'ainſi ſeruir leur Dieu deux fois le iour, ſçauoir au matin & au ſoir. Les Ethiopiens ne marchent iamais en bataille, ſi ce n'eſt en danſant; & il n'y a celuy d'entr'eux qui tire vn dard d'alentour de ſa teſte (car ils enuironnent leur chef de fleches, & en vſent ainſi au lieu de carquois) que premier il ne ſe ſoit mis à danſer, & que par ſes ſauts & gambades il n'ait comme braué, ou donné l'eſpouuante à ſon ennemy. Mais il me ſemble que c'eſt bien la raiſon, qu'apres auoir couru l'Inde & l'Ethiopie, nous abordions par noſtre diſcours en Egypte, qui s'auoiſine de ces contrees. C'eſt mon opinion que la vieille fable du Prothee Egyptien ne nous figure autre choſe qu'vn beau danſeur, & vn homme qui imitoit toute choſe, qui faiſoit de ſon corps tout ce qu'il vouloit, & qui ſe dõnoit autant de formes que bon luy ſembloit. Ores il exprimoit le cours de l'eau par l'agilité de ſon corps, & tantoſt la cruauté du Lyon, la rage du Leopard, & le ply recourbé des arbres. Par ceſte fable il eſt demonſtré, que les choſes paradoxes & inouïes luy eſtoient naturelles, de meſme qu'à ceux qu'on void encore pour le iourd'huy ſe changer diuerſement à la danſe, quand il en eſt beſoin, & imiter entieremẽt Prothee. Il eſt auſſi croyable que ſous la fable de ceſte vieille Fée dicte Empuſe, qui ne marchoit que de l'vn des pieds en l'air, & prenoit toutes formes, les Poëtes nous ont voulu repreſenter quelque femme qui ſe plaiſoit à danſer. Il ne faut pas oublier à ce propos la danſe des Romains, où les plus nobles d'entr'eux, qu'ils nomment Saliens, danſent à pas meſurez, & auec vne graue deſmarche, à l'honneur du Dieu Mars. La fable Bythinienne ne differe pas beaucoup de ces façons de faire d'Italie, qui dit que Priape, Dieu belliqueux, (c'eſtoit, ſi ie ne me trompe, l'vn des Titanes, ou Corybantes, qui enſeignoit les chants guerriers) fut donné à Mars par Iunon, n'eſtant encore qu'vn enfant, mais fort roide & viril, lequel ne luy voulut iamais monſtrer à faire des armes, que premier il ne l'euſt rendu bon danſeur. Auſſi fut-ce la cauſe pour laquelle Iunon luy ordonna pour ſalaire, que Mars receuroit à perpetuité de luy la dixieſme partie du butin qu'il gaigneroit à la guerre. Quant aux feſtes du bon Pere Denys, dictes Bacchanales, ie te monſtreray, (s'il te plaiſt d'auoir tant ſoit peu de patience) que toutes les cerimonies qui s'y

Les Indiens adorent le Soleil en danſant.

Le Prothee Egyptien eſt vn Hieroglyphe du Danſeur.

De la danſe des Saliens.

Des Bacchanales.

faiſoient eſtoient empruntees de la danſe. Mais il ſera bon de remarquer qu'il y auoit trois principales ſortes de danſes, ſçauoir la Cordacee ou laſciue; la Sicinne, ou Satyrique: & l'Emmelienne, ou l'honneſte, que les Satyres, Miniſtres de Bacchus, qui en furent les premiers inuenteurs, nommerent, chacun de ſon propre nom. Que ſi Bacchus ſubiugua, comme l'on dit, les Indiens, Tyrrenes, & Lydiens, ce fut en danſant. Car pour triompher d'vn peuple ſi aguerry, il n'eut point d'autres eſcadrons que des troupes de danſeurs. Voy donc ie te prie (mon bon amy) ſi ce n'eſt pas vne grande meſchanceté, de reprendre vn ſi deuôt exercice, auquel tant de Dieux ſe ſont adonnez, qui eſt ſi ſouuent celebré à leur honneur, & l'inſtruction duquel a pour meſlange le plaiſir & l'vtilité. De maniere que ie m'eſtonne fort, de ce qu'eſtant ſi grand amy d'Heſiode & d'Homere (car il faut que ie recommence par les Poëtes) tu te faſches neantmoins, parce qu'ils appreuuent la danſe ſur tout autre exercice. Tu n'ignores pas que Homere ne nous propoſe iamais les plus belles choſes du monde, comme le ſommeil, l'amour, le chant, & la danſe, qu'il ne donne à ceſte ſeule derniere l'Epithete d'immaculee; outre la douceur qui ſe treuue en elle auſſi-bien qu'en la Muſique.

Trois principales ſortes de danſes.

La Muſique douce, & meſlee
Auec la danſe immaculee.

Et en vn autre endroict il adjouſte,

A l'vn Dieu donna la vaillance
Pour ſçauoir à Mars reſiſter;
A l'autre le don de chanter,
Et de bien mener vne dançe.

Auſſi eſt-ce la verité que la voix eſt fort douce & plaiſante, & le plus beau don que nous ayons des Dieux, principalement ſi elle eſt joincte à la danſe. Or il me ſemble que par les vers ſuſmentionnez, Homere a diuiſé toutes choſes en deux genres: l'vn de guerre; l'autre de paix: & qu'aux belliqueuſes il a voulu ſimplement oppoſer ceſte-cy par comparaiſon, comme plus belles que toutes les autres. Pour ce qui eſt d'Heſiode, il n'apprit iamais rien d'autruy, ains s'eſtant leué plus matin que tous ceux de ſa ſorte, il veid de ſes propres yeux dãſer les Muſes; c'eſt pourquoy tout au cõmencement du Poëme qu'il en a faict, il leur dõne ceſte louãnge, Qu'elles danſent d'vn pied leger au bord d'vne fontaine herbuë, & carollẽt à l'entour de l'autel de leur pere. Et neãtmoins

Louange de la danſe.

tu es bien si hardy que de t'attaquer aux Dieux en blasmant cet honnorable exercice. Socrates, qui fut estimé le plus sage de ceux de son temps, par la bouche mesme de l'Oracle Pythien, n'appreuuoit pas seulemẽt la danse, ains encore il se croyoit beaucoup honnoré d'en apprendre l'exercice, pour la grande estime qu'il faisoit de la bonne mesure; & de l'harmonie & cadence, ensemble du mouuement bien proportionné, & du beau maintien de la personne. Tellement que tout vieil qu'il estoit, il mit cet exercice au rang des plus loüables disciplines, & ne se flatta iamais à se peiner apres ce noble art, veu qu'il apprenoit bien d'autres choses plus friuoles. Car il frequentoit les Escolles & les Academies des Menestriers; & estoit si familier, qu'vn iour il daigna bien prester l'oreille à vne putain, pour apprendre d'elle vn traict serieux touchant l'amour & la bonne grace. Que s'il voyoit maintenant la danse en sa perfection, ie m'asseure que delaissant tout autre spectacle, il n'appliqueroit son esprit qu'à cestuy-cy, & n'enseigneroit rien aux enfans plus volontiers que cet exercice. Mais il me semble que t'estant mis apres à louër la Tragedie & la Comedie, tu as obmis à dire qu'en l'vne & en l'autre se treuue quelque vraye maniere de danse; cõme l'Eumalie, qui est toute Tragique; & la Cordacee, Comique; veu mesme qu'on y adjouste quelquefois pour troisiesme la Scicinne. Et puis qu'au commẽcement de nostre propos tu n'as point faict de difficulté de preferer la Tragedie, la Comedie, les Menestriers, & la harpe, à la danse, comme des exercices fort beaux & honnestes; Comparons les ie te prie à la danse l'vn apres l'autre, passans sous silence si tu le treuues bon, & la fluste, & la harpe: car à dire le vray, ce ne sont que parties des choses appartenantes à la danse. Voyons premierement de quelle façon est vestuë la Tragedie, & combien elle est effroyable & hideuse. Ie te laisse à penser s'il ne faict pas beau voir vn homme affeublé d'vne longue robe mal agencee, marchant sur des hauts brodequins, ayant la face voilee d'vn masque affreux, & la gueule si grande, qu'il semble à le voir qu'il veuille deuorer quelqu'vn des regardans. Ie ne descris point icy ny les estomachs rehaussez, ny les ventres faicts par artifice, ny la grosseur du corps rauallé, de peur que le long habit mal accommodé ne semble encore plus digne de risee en vn corps maigre & tout decharné. I'obmets encore les hurlemẽts insolens de cestuicy, qui crie & se debat, ores contre soy-mesme; & tantost chante quelques vers Iambiques, pour desguiser des effects sanglants &

Il ne faut rien reprendre sans preuue.

Histoire de Socrates.

Description du Tragedien.

tragiques par vne joyeuſe harmonie, s'expoſant à la riſee d'vn chacun par ſa ſeule voix. Ie ne doute pas pourtant qu'il n'y ait pluſieurs belles choſes en la Tragedie, que les Poëtes ont inuentees; comme les feintes d'Andromache & d'Hercule: Mais il me ſemble que c'eſt vne faute qu'on ne peut excuſer de voir ſur vn eſchaffaut vn Hercule parlant luy tout ſeul, oublieux de ſoy-meſme, & qui ne reuere ny la peau du lyon, ny la maſſuë qui giſt deuant luy.

Reſponſe à vne objection.

Quant à ce que tu reprens en la danſe, que les hommes y font les effeminez, c'eſt vn vice commun à la Tragedie, & à la Comedie; où l'on introduict touſiours plus de femmes que d'hommes, principalement à la Comedie, qui donne à ceſte-cy la partie la plus faſcheuſe, & les plus ridicules perſonnages, tels que ſont ceux des porte-flambeaux, des meneſtriers, & des cuiſiniers. Mais pour ce qui eſt de l'habit de la danſe, il n'eſt pas beſoing que ie declare icy ſa bien-ſeance, puis que les aueugles meſme la cognoiſſent aſſez. Il n'y a rien qui ne ſoit beau, & rien qui ne correſponde au ſubject, auec vn meſlãge de plaiſir & de modeſtie. Auſſi a t'elle pluſieurs autres bouches qui luy ſeruent d'organes. C'eſt la verité qu'anciennement on dançoit & chantoit enſemble: mais depuis qu'on s'aduiſa que le continuël mouuement eſtoit l'obſtacle de la voix, il fut treuué meilleur de donner des châtres à ceux qui danſoient. Toutesfois le ſubject de la matiere eſt commun, & ne differe en rien en la danſe & en la Tragedie, ſi ce n'eſt qu'en la danſe il y a plus de diuerſité, plus de peine & de changemẽt. Que s'il n'y a point de prix ordonné pour la danſe, la cauſe en eſt, parce que les premiers fondateurs de tels prix ont veu que c'eſtoit vn exercice trop graue pour en pouuoir exactement iuger. Ie ne diray pas qu'vne certaine cité d'Italie, la principale de la race des Chalcidiens, fut la premiere qui adjouſta la danſe, comme vn parangon, aux tournois & jeux de prix. Or ſi i'ay oublié quelque choſe en ceſte matiere, ie te prie de m'en excuſer, & n'eſtimer que i'aye peché par ignorance: Car ie ſçay aſſez que pluſieurs ont eſcrit de la danſe auant moy, & traicté particulierement de ſes inuenteurs, de ſes noms, & de ſes eſpeces, croyans que ce leur fut la plus courte voye pour ſe mettre en credit. Mais pour moy i'eſtime que c'eſt vne contention plus ambitieuſe qu'vtile, de tardiue cognoiſſance, & qui ne conuient aucunemẽt à noſtre ſubject. Voilà pourquoy ie ſuis content de n'en faire point de mention. Puis, ie deſirerois que tu conſideraſſes comme ie n'ay pas entrepris par

Il eſt mal aiſé de iuger des choſes qui ſe priſent aſſez d'elles-meſmes.

mon diſcours de rechercher l'origine de chaſque ſorte de danſe, ny d'en deſcrire les noms par le menu, ains d'en nommer ſimplement quelques-vnes, deſquelles i'ay traicté au commencement, te les propoſant, comme les plus excellentes. Le principal obiect de mon diſcours, c'eſt de louër la maniere de danſer, qui eſt en vſage pour le iourd'huy, & monſtrer combien elle eſt vtile & recreatiue. Elle auoit iadis plus de maintien & de modeſtie, mais maintenant, plus de grace & de beauté. Auſſi les danſes du temps paſſé ont eſté comme les fondements & les racines des noſtres, le fruict deſquelles eſt venu à maturité; & c'eſt ce que nous voulons expliquer par paroles, laiſſant à part la Termaſtrie en courant, la danſe des Gruës en voltigeant; & autres telles danſes qui ne ſeruent de rien à noſtre propos, non plus que la Phrigienne, qui n'eſt propre qu'aux banquets & à l'yurongnerie; & qui ſe celebre le plus ſouuent par des hommes groſſiers, qui danſent au ſon de la fluſte ie ne ſçay quels branſles effeminez, & font des ſauts forts & penibles, mais qui ſont ordinaires aux ruſtauds. C'eſt pourquoy ie les obmets, non par ignorance, mais parce qu'elles n'ont rien de commun auec les danſes d'aujourd'huy.

Le temps achemine les ſciences à perfection.

Il eſt bien vray que Platon en appreuue quelques eſpeces en ſes loix, & rejette entierement les autres, faiſant diſtinction en cecy de ce qui eſt vtile, ſans s'arreſter à autre choſe qu'à la bien-ſeance. Voylà pour ce qui eſt de la danſe, & il me ſemble que ce ſeroit folie de s'arreſter dauantage ſur chaque eſpece d'icelle. Il eſt queſtion maintenant que ie te deſduiſe par le menu les qualitez requiſes à vn bon danſeur, enſemble les moyens par leſquels il peut s'acquerir ce bel art, & vſer des choſes appriſes. Celà te fera cognoiſtre que la danſe n'eſt pas vne ſcience ſi facile à apprendre qu'vn chacun y puiſſe atteindre; mais qu'elle doit eſtre conduicte à perfection, par l'entremiſe de toutes les autres diſciplines, non ſeulement de la Muſique, ains encore de l'Arithmetique, de la Geometrie, & de la Philoſophie, tant morale que naturelle. Pour la Logique, elle ne luy eſt pas ſi neceſſaire que la Rhetorique, qui communique auec elle, entant qu'elle eſt demonſtratiue des affections & des mœurs, à quoy les Rhetoriciens ſont principalement occupez. Il me ſemble auſſi quelle a ie ne ſçay quoy de commun auec la Peinture, & la Sculpture, attendu qu'elle imite les proportions qui ſe retreuuent en ces arts, à repreſenter chaſque membre du corps humain; tellement que ceſte ſcience ne cede en rien à celle de Phidias & d'Apelle.

Platon appreuue quelques danſes.

La Rhetorique eſt neceſſaire au Danſeur, & comment.

La choſe

La choſe la plus neceſſaire au Danſeur, c'eſt qu'il ſoit doüé d'vne belle Memoire, & que la * Reminiſcence ſa fille, marche de pair auec elle, afin qu'il ſe puiſſe reſſouuenir de toutes choſes. Car il faut qu'il ſçache comme le Chalias Homerique, le paſſé, le preſent, & l'aduenir, de peur que choſe quelconque ne s'eſcoule de ſa memoire. Le ſommaire de ce ſubject eſt, vne ſcience de contrefaire, de monſtrer & expliquer les choſes qu'on a conçeuës en l'entendement, & de mettre en euidence les plus obſcures. A quoy i'adjouſte auec Thucidide parlant à la louange de Pericles, Que la plus grande perfection d'vn danſeur, c'eſt de cognoiſtre ce qui eſt conuenable, & de l'expliquer à propos. Où il faut noter, que par le mot d'explication, i'entends vne manifeſte euidẽce des habitudes & contenances: bref, l'hiſtoire du paſſé ſert de beaucoup à cecy, ſelon que i'ay dit cy-deuant, comme auſſi la prompte memoire d'icelles, & la demonſtration bien ſeante. Car commençant par le Chaos, ou pour mieux dire, par la premiere enfance du monde, il faut ſçauoir exactement tout ce qui aduint depuis ce temps là, iuſques à celuy de Cleopatre l'Egyptienne, veu que par ceſt interualle nous eſt denotee la diuerſe cognoiſſance que doit s'acquerir le danſeur. Il eſt de beſoin encore qu'il ait appris, comme le Ciel fut chaſtré, l'extraction de Venus, la guerre des Titanes, la naiſſance de Iupiter, la tromperie de Rhee, l'impoſture du Caillou, la priſon de Saturne, le ſort ietté par les trois freres pour le Royaume: Puis, la rebellion des Geants, le larcin du feu, la production des hommes, la ruſe de Promethee, la force de l'vn & de l'autre Amour; enſemble, le tranſport de l'Iſle de Delos, les accouchements de Latone, la mort du ſerpent Python, les embuſches de Titius, & le milieu de la terre treuué par le vol des Aigles. Qu'il n'ignore point auſſi la fable de Deucalion, le general catacliſme qui aduint de ſon temps, l'eſquif qui ſauua le demeurant de l'humain lignage, & les hommes qui ſe produiſoient des pierres qu'on ſemoit par terre; Auec le deſmembrement d'Iachus, la fineſſe de Iunon, le foudroyemẽt de Semele, les deux extractions de Bacchus: Bref tout ce que les fables Attiques racontent de Minerue, de Vulcan, d'Erichton, du debat aduenu pour la nation Attique, & du premier iugement des Areopagites. Ie luy recommande ſur tout de rechercher le vagabond voyage de Ceres, Proſerpine retreuuee, le logis de Celeus, la ſemence reſpanduë par Triptoleme, le plant des vignes d'Icare, la calamité d'Erigon, & tout ce qu'on dit de

* *Les Platoniciens en eſtoient les Autheurs.*

Des ſciences requiſes à vn bon Danſeur.

Boree, d'Orithie, de Theſee, & d'Egee. I'obmets le recueil faict à Medee, ſa fuitte derechef vers les Perſes, les filles d'Erecthee, celles de Pandion, & tout ce qu'elles firent & endurerent en Thrace. Les contes d'Acamas & de Philis luy doiuent eſtre communs, comme auſſi le premier rauiſſement d'Helene, le ſiege mis deuant la ville par Caſtor & Pollux, la mort d'Hippolite, & le retour des Eraclides: Car tout cecy merite bien d'eſtre mis au rang des fables Attiques. Voilà les exemples que i'ay tirees des Hiſtoires Atheniennes, bien que i'en aye paſſé pluſieurs ſous ſilence. Qu'il ſe remette en memoire Niſus, Scylla ſa fille, les cheueux pourprins, le depart de Minos, & ſon ingratitude enuers celle qui l'auoit tant obligé. A quoy l'on doit ioindre Citheron, les trauaux des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le coucher du bœuf, les dents du ſerpent, la recompenſe des Lacedemoniens. Et derechef, la tranſmutation de Cadmus en Dragon, le baſtiment des murailles au ſon de la lyre, la ſottiſe de l'Architecte, la pernicieuſe inſtance de ſa femme Niobé, & ſon ſilence en dueil. En outre, les contes de Penthee, d'Acteon, d'Oedipe, & d'Hercule, auec tous ſes labeurs, & le meurtre qu'il fit de ſes propres enfans. S'il paſſe plus auant à Corinthe, il y treuuera Glaucon, Creon, & parauant eux Bellerophon, enſemble le combat du Soleil & de Neptune. Apres ceux-cy il pourra voir le forcené Attamant, la fuitte Ærienne des enfans de la Nuë iuſques au Belier, le recueil d'Inus & de Melicerte; ſans oublier les faicts des Pelopides, la ville de Micene, les choſes memorables aduenuës en icelle; & auant tout celà, Inache, Yo, ſon berger Argus, Atree, Thieſte, Ærope, la Toiſon d'or, les nopçes de Pelops, l'homicide d'Agamemnon, & le ſupplice de Clytemneſtre. Qu'il ſçache d'abondant l'entrepriſe des ſept Princes armez contre la ville de Thebes, l'exil des gendres d'Adraſte, leur rappel, l'Oracle qui fut dõné là deſſus, la ſepulture interdicte aux morts, la miſerable fin d'Antigone & de Menoicée, pour cette cauſe. Pour ſe rendre encore plus habile en ſon art, qu'il raſche de bien entendre toutes les antiques de Nemee, d'Ypſipyle, d'Archemor, & tout ce qui aduint parauant, comme la virginité de Danaë, la naiſſance de Perſee, & le combat par luy entrepris contre les Gorgones; y joignant la fable Ethiopique de Caſſiope, d'Andromede, & de Cephée, leſquels la croyance des hommes qui ſont venus depuis a colloquez là haut au Ciel entre les Aſtres. Que les anciens exploicts d'Egyptus & de Danaüs ne luy ſoient point in-

* Celà s'entend de ceux qui auoient eſté tuez à la guerre.

cognus, ny moins encore les embuſches faictes aux nopçes de ſes filles. Lacedemone luy fournira vne infinité de ſemblables comptes, tels que ſont ceux d'Hyacinthe & de Zephire, coriual d'Apollon: la mort de l'enfant par vn coup de pierre: la fleur qui naſquit de ſon ſang, l'inſcription lamentable ſur icelle, la reſurrection des Tyndarides, & le courroux de Iupiter à l'encontre d'Eſculape pour ceſte ſeule occaſion. De plus, le logis que Paris prit chez Menelaüs, & le rauiſſement d'Helene apres le iugemẽt faict de la pomme. Car il doit eſtimer que l'Hiſtoire d'Ilion eſt jointe à celle de Lacedemone, & repreſentee fort amplement à beaucoup de perſonnages. Voylà donc vne fable propoſee pour jouër ſur vn chacun de ceux qui moururent pour lors, tellement qu'il faut ſe remettre touſiours le tout en memoire; principalement ce qui aduint incontinent apres le rauiſſement d'Helene, iuſques au retour des Grecs en leur pays. A quoy i'adjouſte le voyage d'Enee, l'amour de Didon, les fables d'Oreſte, & les hardies entrepriſes qu'executa cet Herôs en Scythie. Qu'il ne meſpriſe point tout ce qui luy ſemblera plus ancien & plus conuenable aux Hiſtoires Troyennes, cõme le ſejour que fit Achille entre les pucelles de Scyre, la freneſie d'Vlyſſe, la ſolitude de Filoctete abandonné; & bref, tout le voyage d'Vlyſſe, de Circe, de Telegon; l'Empire d'Eole ſur les vents, & telles autres choſes, iuſques aux ſupplices & punitions des ruffiens. Ie veux qu'il ſe repreſente l'embuſche dreſſee à Palamedes, la furie d'Ajax, le courroux de Nauplius, & le naufrage qu'il fit entre les eſcueils. Dauantage la ville d'Elis donnera pour matiere à ceux qui s'eſtudieroient à danſer, Omomas, Myrtille, Saturne, Iupiter, & les premiers Lutteurs aux Olympies. Vrayement encore y a t'il pluſieurs fables en Arcadie; comme, la fuitte de Daphné, la ſauuage vie de Caliſte, l'yurongnerie des Centaures, la race de Pan, l'amour d'Alpheo, le voyage d'Yphale. Que ſi la danſe veut maintenant arriuer en Crete par ſon diſcours, elle y treuuera Europe, Paſiphaë, les deux Taureaux, le labirinthe, Ariadne, Phedre, Androgeos, Dedale, Icare, Glaucus, la diuinatiõ de Polidus, Talo, & la garde d'airain de Crete. Si en Etholie, Althee, Meleager, Athalante, Dalus, la lutte du fleuue auec Hercule, la procreation des Sereines, la recompenſe des Ethines, l'habitation d'Alcmeon; Neſſus, la jalouſie de Dejanire, & l'embraſement d'Hercule au mont Oëta luy fourniront de ſubject. Si en Thrace, il y verra l'hiſtoire d'Orphee, le demembrement qu'on feit de luy, ſa teſte encore

Meſlange de diuerſes fables & hiſtoires.

parlante, & nageant auec ſa lyre; la fable d'Æmus & de Rodopé, & le ſupplice de Lycurgue. Si en Theſſalie, il y rencontrera Pelie, Iaſon, Alceſte, vne flotte de cinquante vaiſſeaux, Argus, ſa nef qui parloit, les merueilles de Lemnos, Æte, le ſonge de Medee, Apſyrté demembré, tout ce qui ſe paſſa depuis la nauigation, enſemble, Proteſilaüs, & Laodamie. S'il rebroſſe chemin en Aſie, il y remarquera Samos, l'accidẽt de Polycrates, le loingtain voyage de ſa fille iuſques en Perſe, & telles autres choſes encore plus antiques, comme le babil de Tantale, le banquet des Dieux en ſon logis, la chair de Pelops ſeruie ſur table pour eſtre mangee, & ſon bras d'yuoire. Si en Italie, il luy ſera permis d'y voir l'Eridan, Phaëton, les ſœurs du peuplier toutes eſplorees, & leurs larmes congelees en ambre. Le vray Danſeur aura ouy parler des Edeperides, du Dragon gardãt les pommes d'or, du labeur d'Athlas, Gerion, & des bœufs chaſſez d'Erythie. Il entendra fort bien toutes les fabuleuſes Metamorphoſes qui ſe ſont faictes des perſonnes en arbres, en beſtes, ou en oyſeaux, ou des femmes changees en hommes; i'entends parler de Cenee, de Tireſie, & de leurs ſemblables. En la Phenicie ſe treuuera Myrra, & le dueil Aſſyrien diuiſé en deux parties. Il aura donc la cognoiſſance de toutes ces choſes, & ſi ſçaura combien furent hardis les exploicts qu'Antipater & Seleucus executerent iadis apres l'Empire de Macedoine, pour l'amour de Stratonice. Les plus grands ſecrets des Egyptiens luy ſeront manifeſtés, tels que ſont ceux d'Epafe, d'Oſiris, & les changements des Dieux en animaux, leſquels il repreſentera mieux en danſant. Mais auant que paſſer outre, il eſt neceſſaire qu'il apprenne toutes leurs aduentures amoureuſes, & les diuerſes transformations de Iupiter pour joüir de la choſe aymee. Il ſçaura finalement toute la Tragedie des Enfers: les ſupplices qui s'y executent, les principales cauſes d'iceux, l'amitié de Theſee & de Pirithoüs: Et pour dire en vn mot, tout ce que Homere, Heſiode, & les plus grands Poëtes d alors, principalement les Tragiques, ont laiſſé par eſcrit. Voylà les ſommaires des choſes plus requiſes à la danſe, que i'ay tirez d'vne infinité de fables, & d'anciennes hiſtoires. Que ſi i'ay obmis quelque poinct, i'en laiſſe le iugement aux Danſeurs, pour en faire monſtre; & à toy-meſme, pour les rechercher, ſelon les exemples que ie t'en ay donnez cy-deuant. C'eſt mon opinion que le Danſeur ne doit rien ignorer de tout ce que ie viens de dire, afin que l'occaſion le requerrant il le puiſſe mettre en euidence, & ſe reſeruer pour ſoy

ce qui ſera neceſſaire: Bref, puis que la danſe eſt vn art qui a l'imitation pour obiect, & qui promet de repreſenter par geſtes les choſes qui ſont chantees de viue voix, celuy qui en fait profeſſion a beſoin de meſmes preceptes que l'Orateur, ſçauoir de s'expliquer bien clairement, & en ſi beaux termes que chaſque choſe qui ſera repreſentee ne requiere point aucun qui la raconte & declare. Car, comme dit jadis l'Oracle Pythien, il faut que celuy qui regarde vn Danſeur, le puiſſe entendre, bien qu'il ſoit muët, & l'ouyr encore qu'il ne die mot. On tient que le Cynique Demetrius, qui eſtoit auſſi grand ennemy des danſes que toy, diſoit d'ordinaire, qu'il n'aymoit rien de ſi ſuperflu pres du haut-bois, de la fluſte, ou de quelque autre inſtrument qu'eſtoit vn danſeur, & qu'il ne ſeruoit de rien à jouër la fable, attendu qu'il y appliquoit ſimplement vn mouuement inutile & hors de toute raiſon; Bref, qu'il faiſoit meſtier de tromper le monde par preſtiges auec le veſtement de ſoye, le perſonnage bien accommodé, la fluſte, les chanſons laſciues, & la plaiſante harmonie des Chantres. Du temps de Neron vn certain Danſeur, l'vn des plus renommez de ſon temps (tant pour la memoire qu'il auoit des Hiſtoires, que pour la bonne grace du mouuement) feit vne requeſte à Demetrius fort raiſonnable ce me ſemble; ſçauoir, qu'il daignaiſt le voir danſer, & que par apres il le reprit tant qu'il voudroit. Il luy dit auſſi, comme il vouloit jouër ſon perſonnage ſans Meneſtrier, & ſans Chantres: ce qu'il fit. Car ayant ſoudain faict ceſſer le bruict, les fluſteurs, & toute la danſe, il fit voir en danſant l'adultere de Venus & de Mars, le Soleil qui les decela, l'embuſche de Vulcan, qui les ſurprit tous deux enrethez dans les filets, les Dieux accourus pour voir le ſpectacle, la pauure Venus toute honteuſe, Mars troublé de cet accident, & bref, tout le progrez de ceſte hiſtoire. Demetrius prit tant de plaiſir à voir ceſte ſorte de danſe, qu'il en loüa publiquement l'inuenteur, & frappant des mains pour marque d'applaudiſſement, s'eſcria tout haut, *Ie ne vois pas ſeulement ce que tu fais, ô excellent perſonnage, mais ie l'entends auſſi, & il me ſemble que tu me parles des mains.* Mais puis que nous ſommes tumbez ſur le propos de Neron, ie te veux encore rapporter le teſmoignage qu'vn homme barbare donna de ce meſme Danſeur, afin que tu cognoiſſes par là, comme la danſe a eſté de tout temps hõnoree. Vn grand Seigneur, barbare de nation, s'en eſtant allé à Rome vers l'Empereur Neron, pour luy communiquer quelques affaires de l'Iſle du Pont, & voyant ce Baladin parmy les autres, qui

Du Cynique Demetrius, cõtre les Danſeurs.

Hiſtoire d'vn certain Danſeur.

Confirmation à la louange de la danſe, tiree d'vn autre bel exẽple.

danſoit ſi parfaictement, que bien qu'il ne ſçeut comprendre aucune choſe de ce qu'on chantoit, comme eſtant à demy Grec, il entendoit fort bien neantmoins toutes les poſtures. Comme il fut ſur ſon depart pour s'en retourner, Neron s'offrant libremẽt de luy donner tout ce qu'il luy demanderoit. *Ie ne veux autre choſe de toy*, luy dit-il, *que ce tien Danſeur; & tu m'obligeras beaucoup, s'il te plaiſt de m'en faire vn preſent.* Neron luy demandant là deſſus; A quoy luy pourroit il ſeruir en ſon pays? *I'ay*, luy reſpondit-il, *des voiſins qui ſont tous Barbares, & le langage deſquels eſt entierement different du mien: tellement qu'il m'eſt impoßible de recouurer des truchements qui m'en donnent l'intelligence. Que ſi i'auois ceſtui-cy, ie m'aſſeure que par ſes poſtures & geſtes il m'interpreteroit chaſque choſe.* Il falloit donc bien qu'il ſe fuſt rendu fort expert à la danſe, puis qu'il repreſentoit ſi parfaictement tout ce qu'il ſe propoſoit. Auſſi le vray exercice, & le principal but de la danſe, c'eſt de ſçauoir tout contrefaire, comme i'ay dit: ce que les Orateurs doiuent auſſi practiquer, & principalement ceux qui vacquent à faire des declamations. Encore eſt-ce vne louange de grande induſtrie aux vns & aux autres, de correſpondre ſi exactement aux perſonnages introduicts, qu'il ne manque rien au parler des Princes, des Tyrans, des pauures, ou des laboureurs qui ſont repreſentez; ains que la proprieté conuenable à chacun ſoit gardee. Ie te veux raconter le propos d'vn autre Barbare ſur le meſme faict. Ayant veu cinq perſonnages preparez pour vne danſe, qui cõtenoit autant de parties, & ne voyãt qu'vn Danſeur s'aduancer, il demanda qui eſtoient les Danſeurs qui jouëroient tous les autres perſonnages. Et apres qu'il fut aſſeuré que celuy-là ſeul les danſeroit tous; *Vrayement, bon-homme*, dit-il, *ie ne ſçauois pas que ton ſeul corps euſt pluſieurs ames.* Voylà ce que dict vn Barbare. A quoy i'adjouſte que ce n'eſt pas ſans ſubject que les Italiens ont donné le nom de Pantomime au Danſeur, pris de la proprieté de la danſe meſme. Et tout ainſi que les Poëtes tiennent, que celuy qui a l'eſprit d'vn Polype marin, doit auoir veu toutes ſortes de villes, de meſme ſuis-je d'opinion, que le Danſeur adherant aux choſes qui luy ſont miſes au deuant, viẽne à s'appliquer & conjoindre à toutes fables. Bref, il faut qu'il s'accommode aux mœurs & aux affections d'vn chaſcun, & qu'il exprime, ores vn Courtiſan paſſionné d'amour, tantoſt vn homme colere, maintenant vn qui eſt hors de ſon ſens, & le tout fort modeſtement. Ce que ie treuue encore plus admirable, c'eſt qu'en vn meſme iour il nous fera voir Attamant forcené, Iunon toute

Le Danſeur doit ſçauoir contrefaire toutes ſortes de perſonnages.

Danſeurs appellez Pantomimes par les Italiens, & pourquoy.

craintiue; les fables d'Atree, de Thieſte, d'Egiſte, d'Erope, & tous ceux-là neantmoins ne ſeront qu'vn ſeul homme. Quant à toutes les autres choſes qu'on nous propoſe, pour voir, ou pour ouyr, chacune ne peut repreſenter qu'vn ſeul ſuject; car ſi c'eſt ou vne fluſte, ou vne harpe, ou vn accord de voix, ou vne Tragedie effarouchee, ou bien vne plaiſante Comedie, le Danſeur neantmoins jouë de tous ces inſtruments enſemble, & l'on peut voir en la danſe vn preparatif variable & diuers pour toute choſe, cõme pour vne fluſte, vn haut-bois, vn bruict de pieds, vn ſon de cymbales, vne douce voix, & vn melodieux accord de Muſiciens. Dauantage, comme en l'homme nous recognoiſſons l'action de l'eſprit, & celle du corps, l'vn & l'autre eſt compris en la danſe. Car, elle eſt capable de repreſenter les affections de l'eſprit, les geſtes du corps, & mille autres telles varietez par ſa ſeule prudence. Les bonax Mytilenien, homme d'hõneur & de reputation, appelloit les Danſeurs Sage-mains, & les alloit voir ſouuent, diſant qu'il retournoit touſiours de la danſe plus ſage. Timocrates ſon Precepteur ayant veu iadis vne ſeule fois vn Danſeur (en vn lieu, où il s'eſtoit fortuitement rencontré,) lequel faiſoit fort bien ſon deuoir; *Helas*, s'eſcria-t'il, *de quel ſpectacle me prinoit la honte que i'ay puiſee en la Philoſophie.* Que ſi le dire de * Platon eſt veritable, le Danſeur repreſente parfaictement bien ces trois parties; ſçauoir le courage, quand il monſtre vn homme colere: l'appetit, quand il feint vn Amoureux; & la raiſon, quand il tient en bride chaſque affection, & ce en toutes les parties de la danſe, de meſme ſorte que l'attouchement eſt reſpandu par tous les ſens corporels. Dauantage, puis que la grace & la beauté luy ſont recommendables en ce qu'il faict: Ne confirme-t'il pas ce que dit Ariſtote de la beauté, à laquelle il donne de ſi belles louanges, qu'il la nõme la troiſieſme partie du ſouuerain bien? I'ay autresfois ouy diſputer vn certain perſonnage, ſur le ſilence du Danſeur, diſant, que c'eſtoit, comme quelque ſignificatiõ de celuy de Pythagore; mais ſes argumens n'auoient pas beaucoup d'energie. Or comme entre les actions de la vie, les vnes fourniſſent de plaiſir, & les autres de proffit; la Danſe ſeule nous donne tous les deux, & rend d'autãt plus neceſſaire l'vtilité, qu'elle eſt conjoicte auec le contentemẽt. Car ne vaut-il pas bien mieux voir repreſenter au Danſeur, ou le combat, ou la lutte, que non pas reſpandre le ſang à gros bouillõs, ou lutter ſur l'areine? C'eſt vne choſe tres-certaine, que le mignard maintien de la danſe, les ſoupleſſes du corps, les capriolles,

Dire hardy d'vn Philoſophe.

* *En ſon diſcours de l'ame.*

& menus pas, ſont, & plaiſans aux regardans, & ſalubres à ceux qui les font. Tellemẽt que ie puis bien dire que c'eſt le plus beau, & le plus commode exercice qu'on puiſſe voir. Il prepare le corps, le rend ſouple, agile, & diſpoſé à tout ſoudain changement, & ſi luy donne beaucoup de vigueur & de force. Il eſt donc vray que la danſe eſt la choſe du monde la mieux ſeante, puis qu'elle ſubtiliſe l'eſprit, exerce le corps, delecte les regardãs, & leur apprend pluſieurs antiquitez, tant par les yeux, que par les oreilles, auec les fluſtes, les cymbales, & les meſures des vers. *Si tu cherches* vne parfaicte harmonie de chanſons, où la pourras-tu treuuer ailleurs? Si vn concert plus melodieux, il n'y en a point. Si tu te plais au ſon de la fluſte, ou du haut-bois, il n'y en a que trop en la danſe pour te contenter. I'obmets à dire, que tu ſeras rendu plus vertueux, quand tu auras veu le Danſeur auoir en horreur les meſchans actes, deplorer les injuſtices, & fournir de matiere d'inſtruction, & d'amendement à toutes les vies des regardans. Or ie veux bien qu'on ſçache que ce qui eſt plus loüable en vn *Dãſeur*, c'eſt de bien exercer la force & agilité de ſes membres: car ie treuue l'vn & l'autre eſgallement admirable, & c'eſt comme ſi quelqu'vn en vn meſme ſuppoſt & ſubject nous demonſtroit, & la force d'Hercule, & la delicateſſe de Cytheree. Ie veux encore apprendre quel doit eſtre le corps & l'eſprit d'vn habile Danſeur. Pour ce qui eſt de l'eſprit, i'ay deſià deſcouuert la plus-part de ſes perfections, quand i'ay dit qu'il falloit que ſa memoire fuſt bõne, ſon entendement ferme & ſolide, & qu'il ſçeuſt iuger à propos des Poëmes, eſtimer les beaux airs, & reprendre les vicieux. Son corps, ſelon la reigle de Policlet, ne doit eſtre, ny trop haut, ny trop gros, ny pareil à celuy d'vn Nain; ains exactement mediocre en toutes ſes proportions; non trop charnu, car celà ſeroit ridicule, ny ſi maigre & desfaict, qu'il reſſemble à vn Eskelet: Tu n'auras point d'autres preuues de mon dire, que les brocards d'vne certaine nation, qui n'eſt pas des plus groſſieres du monde. Les habitans d'Antioche tiennent en ſi grande eſtime la danſe, & recherchent auec tant de ſoing tout ce qui s'y paſſe, qu'aucun des Danſeurs ne s'en va ſans ſon brocard. Vn iour entre autres il aduint, qu'vn Danſeur de fort petite ſtature, s'eſtant mis à danſer Hector, ils ſe prirent tous à crier d'vne commune voix, *Voicy bien Aſtianax; mais où eſt Hector?* Vn autre derechef de demeſuree grandeur (& qui deuoit eſcheller luy meſme les murs de Thebes) s'esforçant de danſer Capanee; *Paſſe hardiment les murailles*, luy dirent-ils,

dirent-ils, *tu n'as point beſoin d'eſchelles.* Et voyans qu'vn danſeur, gros & gras taſchoit de s'eſlançer, & faire de grands ſauts; *Nous auons failly*, s'eſcrierent-ils, *de ne point hauſſer les eſtages de l'eſchaffaut.* Ils donnerent vn brocard au contraire de ceſtui-cy à vn homme maigre, & tout deſcharné, luy diſans, comme s'il ſe fuſt mal porté; *Dieu te vueille rendre ta ſanté, mon amy.* Ie n'ay pas rapporté ces exemples pour t'eſmouuoir à riſee, mais bien pour te faire cognoiſtre, combien grande a eſté l'eſtime que les nations ont faicte de tout temps de la danſe, en vſans ainſi que d'vn artifice, pour examiner les vices & les vertus. Ce n'eſt pas le tout; car il faut que le corps du danſeur ſoit ſouple, ferme, & adroit en toutes façons, afin qu'il ſe puiſſe flechir, ou à l'oppoſite ſe roidir, ſelon qu'il en ſera beſoin. Que ſi tu veux faire vn eſſay de toutes les danſes en particulier, tu treuueras qu'elles ne ſont en rien differentes de l'artifice ou geſte des mains, dont on vſe aux tournois & jeux de prix, ains qu'elles participent aux belles actions que Mercure, Pollux, & Hercule ont faict voir en la lutte. Herodote eſtime que les choſes qui paroiſſoient à l'œil ſont plus croyables, que celles qui ſonnent à l'oreille. Or en la danſe, les yeux & les oreilles peuuent rendre leur teſmoignage. Car ce bel exercice a tant de pouuoir ſur noſtre eſprit, qu'vn certain amoureux entrant au Theatre, & s'apperçeuant que l'amour eſtoit vne guide à tous maux, il en ſçeut faire ſon proffit; Et eſtant parauant tout melancholique & paſſionné, il ſortit du Theatre auec vn viſage ſi gay, qu'à le voir il ſembloit qu'il euſt auallé quelque medecine, capable de purger le corps de tout chagrin & ſoucy, comme dit le Poëte. Or il n'y a point de doute que tout ce qu'on faict à la danſe eſt familier, & cõmun au peuple, & qu'vn chaſcun des regardans le cognoiſt aſſez; veu meſme qu'il y en a pluſieurs en la compagnie qui reſpandent des larmes, toutes les fois qu'on repreſente quelque hiſtoire lamentable & Tragique. A l'oppoſite de cecy, ie dis que la danſe Bacchique, qui eſt ſatyrique d'elle-meſme, principallement en Ionie & au Pont, eſt ſi aggreable aux hommes de ces contrees, que quelquesfois quand il leur en prend enuie, mettant en oubly toute autre choſe, ils ſe tiennẽt aſſis vn iour entier à regarder les Bouuiers, Satyres, Titanes, ou Corybãtes. Les Magiſtrats meſme & grãds Seigneurs de chaque Cité ſont les premiers qui ſe meſlent parmy la danſe; & ils ſe priſent pl⁹ pour ce ſeul exercice, que pour tous leurs anciẽs tiltres, priuileges, & immunitez de Nobleſſe. C'eſt la raiſon qu'apres t'auoir diſcouru des vertus

Il aduient ſouuent que l'Amour nous bleſſe, & nous guerit à la Danſe.

De la Danſe Bacchique.

de la danſe, ie t'en deſcouure maintenant les vices. Ie t'ay deſià raconté ceux du corps; & quant à ceux de l'eſprit, i'ay opinion que tu les pourras remarquer de la ſorte. Il ne faut point mettre en doute qu'il y en a pluſieurs, leſquels par ignorãce pluſtoſt que autrement, commettent en danſant de grandes & lourdes fautes. Les vns ont des mouuements hors de raiſon, & ne vont pas, cõme l'on dit, à la cadence. Les autres ne faillent point de ce coſté là, mais en ce qu'ils repreſentent des choſes, ou trop anciennes, ou trop recentes. Il me ſouuient auoir veu n'agueres vn certain perſonnage danſant la Natiuité de Iupiter, & Saturne deuorant ſes enfans, lequel pour le rapport de la ſimilitude y appliquoit la piteuſe fin de Thieſte. Et derechef vn autre, qui joüant le foudroyemẽt de Semele, la faiſoit reſſembler à Glaucia, qui n'a eſté neantmoins que long temps apres. Il ne faut pas inferer pourtant, que la danſe doiue eſtre meſpriſee à cauſe de ceux-cy, leſquels on doit tenir pour des ignorans, & mal-aduiſez, & tout au contraire louër ceux qui ſelon les reigles de l'art & auec vne cadence bien meſuree ſe font paroiſtre bons baladins. Bref, il eſt neceſſaire que le Danſeur ſoit parfaictement accomply en toutes ſes parties, affin qu'il n'y ait rien en la danſe qui ne ſoit doux, harmonieux, agreable, accordant, & exempt de toute cenſure. Qu'il ait des penſees ſublimes & fermes, vn eſprit ſubtil, vn bon iugement, & ſur tout vne grande ciuilité. Car par ce moyen il s'acquiert vne parfaicte louange de tous les regardans, leſquels contemplent en luy comme dans vn miroir ce qui leur eſt autresfois aduenu. Alors ils prennent tãt de plaiſir à le voir, qu'ils luy dõnent mille louanges, le croyans eſtre le tableau parlant de leur ame, où ils apprennent à ſe cognoiſtre. Tellement qu'ils en rapportent du ſpectacle cõme du Temple de Delphes, ces belles parolles; *Cognoy-toy en ton vice*; & s'en retournẽt du Theatre bien inſtruicts ſur ce qu'il faut ou pourchaſſer, ou fuïr, & experts aux choſes qu'ils ignoroient parauant. Mais tout ainſi qu'aux harangues publiques il ſe treuue quelquefois vne mauuaiſe affection de la matiere à l'endroict de pluſieurs perſonnes; de meſme en aduient il aux danſes, qui paſſent par de là les bornes de l'action, & d'vne vraye imitation; Cõme par exemple, ſi lors qu'il eſt queſtion de repreſenter quelque grande choſe, on la demonſtre beaucoup plus grande encore qu'elle n'eſt pas, & s'il en faut monſtrer vne petite, en la rend par trop effeminee; ou ſi pour exprimer vn courage viril, on ſe laiſſe raualer iuſqu'à vne brutale fureur. Ce qu'il me ſouuiẽt auoir iadis veu faire à vn Dan-

Des vices de la danſe.

Affections de la matiere vicieuſe aux Harangueurs.

ſeur, lequel neantmoins eſtoit parauant l'vn des plus renommez de ſon temps : comme en effect il eſtoit fort ſage, & digne de la bonne opinion des hommes; mais ie ne ſçay par quel mal-heur, il ſe laiſſa pour lors tranſporter à vne affection trop violente. Car en danſant Ajax, qui ſoudain deuint maniaque, apres auoir eſté condamné, il s'en eſloigna tellemẽt, qu'il ſembloit pluſtoſt luy-meſme eſtre forcené que repreſenter la furie de ceſtuy-cy. Il deſchira la robbe de l'vn de ceux qui joüoient les Moriſques, & dançoient les ſonnettes, arracha la fluſte d'vn Meneſtrier, & la rompit à la teſte d'Vlyſſe, qui eſtoit là tout contre, & qui ſe reſiouïſſoit grandemẽt d'auoir gaigné les armes. Que ſi de fortune il n'euſt eu ſon morion, qui luy ſeruit à parer au coup, ſans doute le pauure Vlyſſe fuſt tombé tout roide mort aux pieds du Dãſeur, qui l'auoit frapé. Au demeurãt toute l'aſſẽblee deuint auſſi forcenee que cet Ajax; & c'eſtoit pitié de voir crier les vns, & les autres deſchirer leurs veſtemens. Car les gens groſſiers & ignares, qui eſtoiẽt là preſens eſtimoient que tout celà ſe faiſoit pour mieux exprimer vne actiõ deplorable; ce qui procedoit en eux d'vn défaut d'honneſteté, & de ne ſçauoir faire eſlectiõ du bien & du mal. Mais pour les autres qui eſtoient mieux appris, & qui ſçauoient iuger de la bien-ſeance requiſe à la danſe, *ils auoiẽt honte des geſtes de ce dãſeur*, & neãtmoins au lieu de le reprẽdre par parolles, ils couuroient honneſtement ſa folie par de feintes louanges, en attribuant pluſtoſt la faute à ſa manie qu'à celle d'Ajax. Neantmoins ce beau Danſeur ne ſe contenta pas de cecy, ains commit vne autre ſottiſe beaucoup plus ridicule. C'eſt qu'entrant au milieu de l'Aſſemblee du Senat, il alla s'aſſeoir entre deux Conſeillers, qui ſe treuuerent bien eſtonnez d'abord, & eurent belle peur qu'il n'en fouetaſt quelqu'vn de la trouppe: De maniere qu'ils ne ſçauoient du commencement s'ils deuoient, ou ſe mocquer, ou s'eſtonner de ceſte ſienne temerité. Quelques-vns croyoient que ſa trop grande affection, à repreſenter ceſte paſſion furieuſe, l'euſt faict deuenir inſenſé. Et l'on tient qu'il fut ſi faſché depuis des choſes par luy commiſes, qu'il en tumba malade de regret, recognoiſſant d'auoir eſté vrayement forcené. Il le demonſtra bien peu apres luy meſme, lors qu'eſtant prié par quelques ſiens amis de danſer derechef Ajax, ayant mis vn Danſeur en ſa place, *Il ſuffit* (dit-il tout haut en pleine aſſemblee) *d'eſtre deuenu maniaque & hors de ſon ſens vne fois.* Ce qui l'offença encore le plus, ce fut vn certain enuieux & jaloux, qui entreprit de danſer

Hiſtoire d'vn certain qui deuint fol en danſant.

Les choſes violentes ne ſont iamais de longue duree.

Le iugement des ignares n'a rien de commũ auec celuy des doctes.

le meſme Ajax; Et de faict il repreſenta ſa furie ſi poſement, que la louange qu'il s'en acquiſt ne fut pas petite; comme s'eſtant touſjours tenu dans les bornes du bal.

Voylà le recueil & le ſommaire des preceptes de la danſe, que i'ay tiré d'vne plus grande œuure, cher amy, afin que deſormais tu ne te faſches plus contre moy de ce que ie me plais tant à voir ceſte maniere d'exercice. Que ſi c'eſt ton plaiſir d'y auoir part auec moy; ie ſuis aſſeuré que ceſte douce amorce t'allechera bien-toſt, & que meſme tu en danſeras de joye. Tellement qu'il n'eſt pas beſoin que ie te mette en auant ces parolles de Circe.

Ce qui m'eſtonne dauantage,
C'eſt de voir que ceſte douceur
Qui donne gouſt à mon breuuage,
Ne te peut allecher le cœur.

Car cet autre breuuage t'allechera tout auſſi-toſt. Et neantmoins tu n'auras point, par le Dieu Iupiter, ny la * teſte d'vn aſne, ny le cœur d'vn pourceau, ains tout au contraire ton eſprit en ſera rendu plus ferme & ſolide; & de ioye que tu en receuras tu verſeras aux autres à pleines coupes ce meſlange ou breuuage dit Cyceon. Car la danſe a la meſme vertu que ceſte baguette d'or de Mercure, auec laquelle, comme dit Homere, il endort les yeux de ceux qu'il veut, & derechef eſueille les autres qui dorment. Elle a ceſte proprieté, d'ouurir les paupieres des yeux, & d'inciter l'eſprit à la recherche de toute ſorte d'actions humaines. CRATON. Veux-tu que ie te die franchement, Lucian, tes parolles m'ont gaigné: ie ſuis des tiens; & mes yeux ne ſont plus fermez, ny mes oreilles cloſes. Oblige moy donc de tant, cher amy, de m'appeller toutes les fois que tu t'en iras au bal, afin qu'il me ſoit permis de le voir, & que tu ne ſois pas le ſeul qui t'en retournes plus ſage.

* *C'eſt vne alluſion à la transformation qui fut faicte des cõpagnons d'Vlyſſe par le breuuage de Circe.*

LEXIPHANES, OV, *CLAIR-PARLANT.*

LVCIAN.

En ce Dialogue intitulé, Clair-parlant, par

VOYLA le beau Lexiphanes auec vn liure en main. LEXIPHANES. Vrayement, Lycin, c'eſt vn de mes eſcrits de ceſte

annee encore tout chaud. LVCIAN. Pourquoy luy donnes-tu cet epithete? parles-tu là dedans des chaleurs? LEXIPH. Rien moins, mais c'eſt ainſi qu'on a de couſtume d'appeller vne nouuelle compoſition. Au demeurant tu me ſembles auoir les oreilles pleines de ſauie. LVCIAN. Pardonne moy, cher amy, c'eſt que la chaleur & le chaud ont beaucoup de rapport l'vn à l'autre. Mais, dy moy, ie te prie, quel eſt l'argument de ce tien traicté? LEXIPH. C'eſt vn contre-banquet que ie fais à celuy du feſtoyeur. LVC. Il y a ſans doute pluſieurs feſtoyeurs; toutesfois puis que tu mets en auant vn banquet, poſſible veux-tu parler de celuy de Platon? LEX. Tu viens de me dire vne choſe, que nul autre que toy n'euſt iamais ſçeu deuiner. LVC. Fay moy donc vn recit d'vn eſchantillon de ce liure, afin que ie ne ſois refuſé tout à fait à ce feſtin. N'as-tu point quelque bouteille de Nectar pour nous faire boire? LEX. Laiſſe moy là tous ces traicts de bouffonnerie, & m'eſcoute ſeulement, apres auoir ouuert tes oreilles, & oſté la craſſe qui les eſtoupe. LVC. Dy hardiment: car ie n'ay point l'ouye troublee, ny de Craſſus, ny de Periander. LEX. Conſidere bien cependant, Lycin, quel ſera tout le progres de mon diſcours, quel ſon commencement, & quelle ſon eloquence, que i'ay enrichie de pluſieurs belles rencontres & figures de parolles. LVC. Rien ne ſçauroit ſortir de toy qui ne ſoit bon: Mais commence vn peu, ie te prie. LEX. Nous banquetterons maintenant, dit Callicle, puis, nous ferons ſur le ſoir vn tour de pourmenade par le Lyce. Il eſt donc temps, ce me ſemble de s'oindre tout maintenant, car il s'en va midy, & de ſe chauffer au bois, attendant que nous mangions du biſcuït apres que nous ſerons lauez. Holà, garçon, où eſt mon eſtrille, ma peliſſe, les linges, & le ſauon: qu'on enuoye tout celà aux eſtuues, ſans oublier le raſoir. Tu treuueras pres de terre en vne *harmoirette, la ſomme de deux oboles. LVC. Et toy, Lexiphanes, que feras-tu? Viendras-tu, ou bien ſi tu demeureras encore icy? Il y a mille ans que ie ne ceſſe de me lauer: car ie n'ay point le corps bien ouuert, & tranſpirable. I'ay le fondement tout eſcorché, & ma mule mal embaſtee en eſt cauſe, parce qu'elle va trop ſec: mon muletier meſme en eſt boiteux, pour autant qu'il l'accouſtume au trot. Eſtant party dernierement pour faire vn voyage, ie ne fus pas encore ſans peine: Car ie ſurpris mes ouuriers, diſans vne chanſon eſtiualle: Ceux-cy preparoient vn ſepulchre à mon pere, auec leſquels ayant conſepulchré, & mis la main en beſongne auec ceux qui aſſembloient les eaux en

*ironie, & auſſi difficile à entendre qu'à traduire, Lucian ſe mocque de ceux qui pour ſe faire paroiſtre ſçauãs, affectent par trop leur lãgage. Où i'aduiſe le Lecteur de ne s'arreſter point aux mots François: car le ſubiect requiert qu'ils ſoient feints pour les rapporter aux Grecs.

*petite harmoire.

vn eſgout, ie fus contraint de les laiſſer là à cauſe du froid: car il y faiſoit grand cuiſſon. Or tu ſçais aſſez que les cuiſſons s'engendrent en vne ſaiſon froide. Puis en me pourmenant par les *Arees ie treuuay des aulx tous crus parmy les champs, & ayant beché la terre auec certains pieux, i'en pris quelques-vns, enſemble des bulbes, & des choux ſauuages. I'acheptay auſſi de l'orge; & parce que les prez n'eſtoient pas encore ſi couuerts de fleurs qu'on y peuſt aller à beau pied, ie montay ſur ma mule, & m'eſcorchay tout le derriere. D'où vient que maintenant ie diſtille de toutes parts, & ne puis aller que mal à mon ayſe, ayant le corps tout flacque & alangoury, tellement que i'ay bon beſoin de nager beaucoup en l'eau. Pour ceſte cauſe il faut que i'aye recours à mon garçon; & i'oſeray bien gager qu'il m'attend à preſent chez L'œuf-vandiere, ou Chaircutiere, contre le commandement que ie luy auois faict expres de me venir treuuer à Selge. Mais le voicy tout à propos, & il me ſemble qu'il vient d'achepter des eſchaudez, des pains cendriers, des oignons, des eſchalottes, vn œbe, vn levrotin, vn gras boyau doublon & ridé, & des foctes. Vrayement, Atticion, tu n'as pas mal faict de me rendre la plus-part du chemin inacceſſible; Et moy, dit-il, Monſieur, ie ſuis preſque deuenu louche à force de vous guetter de toutes parts. Où dinaſtes vous hier, adjouſta-il? ne fut-ce pas ches Aſne-maigre? Nenny, par le Dieu Iupiter, luy reſpondis-je, mais ie fus aux champs pour y faire creuzer vne longue riue (ou foſſé.) Il n'eſt pas que tu ne ſçaches, comme tout mon plaiſir eſt en la campagne. Vous autres eſtimerez cependant que i'aye diſtillé le vin du cottabe, (ou hanap) & faict gaudium (bon-temps.) Mais entre dedans, & m'affriandis celà auec d'autres viandes; puis nettoye la mets, afin que tu nous paiſtriſſes des flancs-choulets, & cependant ie m'en iray chaut-oindre. Et nous, dit Philin; ſçauoir, moy, Onomarque, & Ellanique te ferons eſcorte. Le filet de l'horloge nous ombraye deſià le my-pole: I'ay belle peur qu'il ne nous faille lauer au bain ſur le dos des porte-faix, & peſle-meſlangez ſur la lie du peuple. Ie ſuis auſſi fort mal en veuë, dit Ellanique; mes pupilles ſont comme encrees, guignotantes, & larmentantes à tout coup; mes yeux fretillent d'auoir vn collyre; & i'aurois bon beſoin de quelque Eſculapide grand oculaire, lequel par vn meſlange & brouïllement de ſes drogues, me peut eſclaircir la veuë; la deſchaſſier, & faire en ſorte qu'elle ne rayon-

* *Mot tiré du Latin* Area.

naſt plus humidement. Soudain que nous euſmes ainſi parlé, nous deſlogeaſmes tous, & abordez que nous fuſmes à l'eſchole, nous deshabillaſmes. L'vn ſe mit à eſtriuer à coups de poingts; l'autre à ſurſauter, & à lutter à droicte lutte: Ceſtuy-cy ſe deſgourdiſſoit les membres eſtant huilé: ceſtuy-là combattoit à darder, & vn autre ayant en main des baſles de plomb, les iettoit de grãde aſpreſſe. Nous eſtans ainſi entre-exercez & terraſſez l'vn l'autre, lors que nous euſmes aſſez joüé en l'Academie, nous entraſmes en vn bain chaudet, puis partiſmes de là. Tous ceux qui reſterent en noſtre compagnie, plongeans la teſte dans l'eau froide, ſe mirent à Dauphiniſer fort proprement, nageans entre deux eaux. Comme nous fuſmes retournez derechef, nous nous amuſaſmes à diuerſes choſes. Pour moy ayant jarreté mes chauſſes, ie me teſtonnois auec les dents d'vne eſtrille, n'eſtant pas raſé, mais tondu: Car i'auois faict depuis peu mes cheueux & ma barbe. L'vn aualloit de l'eau chaude; l'autre vuidoit ſon panier: l'vn rouëllant des raues, les ſauçoit en la murette poiſſonniere, & mangeoit des olyues ſauuages; & l'autre s'engorgeoit d'orge. Nous ſouppaſmes tous accoudez, quand il en fut ſaiſon. Il y auoit quelques ſellettes, ou couches, & le repas eſtoit plein de pluſieurs & diuers mangers extremement bons, comme de pieds de porc fendus, de carbonnades, de coſtelettes de la mere d'vne truye nourriſſante, du foye paſle-frit, de la dodine, de la meneſtre, & d'autres telles ſaulces friandes & delicates, outre les gaſteaux, les figue-flammiches, & les miellees. I'obmets pluſieurs ſortes de poiſſons cartilagineux, & de toutes les eſpeces d'eſcailles; des temachites qui ſe prenoient à la naſſe, des anguilles cipaïdes, vne geline billotée, vn coq jà muët, & meſme vn poiſſon flaireur, vne ouaille toute roſtie, & l'auant-jarret d'vn grand bœuf. I'obmets les foüaſſes fromentines, qui n'eſtoient pas mauuaiſes, les pains nouueaux-lunaires, pour le quotidian de la feſte, & les choux tant ſous-terrains que ſurcroiſſans. Il y auoit encore dans des peaux de bouc du vin vieil, lequel eſtoit bien rude, & non encore *emboitté. Les coupes eſtoient de toutes ſortes ſur vne table Delphide; vn bouche-front, ouurage de Mentor, ayant l'anſe bien en main: vn goubelet, vn collu, & pluſieurs terrines, telles que les cuiſoit Tericles, bien coulantes & bouchuës: les vnes amenees de Focee, les autres de Cnedie, & le tout vent-leger, & tendre-teſt. I'y veis auſſi des

* preſt à boire.

Cymbes & fiolles, & des potelets lettrez desquels la table estoit toute pleine. Cependant la marmitte sur-bouïllante nous mit des charbons à la teste; car nous beusmes tant que nous estions gorge-pleins. Apres estre sortis du banquet, nous fusmes oingts à la volupté. L'on nous amena peu apres quelques * Sauterelles, & Psalterionnes. Alors, l'vn s'eslançant de plain saut sur le planchis taschoit à faire vne rupture; l'autre se jouoit à cul-peter, & l'autre frappoit ses fesses par risee. Soudain que nous feusmes lauez, de nouueaux hostes nous vindrent, sans estre mandez, auec quelques messagers de leur part. Leurs noms estoiēt, Grand-courage, Chiquanous, Gaillard, l'Orfevre, qui a les espaules toutes esmaillees, & Bonne-gent l'aualle-œuf. Leur ayant demandé pour quel subject ils estoient venus si tard, Gaillard me fit ceste responce. Ie martelois vn affiquet de brasselets, & de pieges, pour ma fille: Et pour moy (respondit Grand-courage) i'estois ailleurs empesché: Car le iour est ferié & muët, comme vous sçauez: c'est pourquoy n'ayāt point de cause à plaider, ny dequoy caqueter, & tenir toute preste l'eau coulante: & estimant que l'Empereur eust à se monstrer, i'ay pris des habits puçeaux bien tissus, & apres auoir chaussé des souliers neufs, ie me suis mis moy-mesme hors de la maison. La premiere rencontre que i'ay euë, ç'a esté de Porte-torche, & de Saincte-langue, qui secrettoient quelque chose, & menoient par force Dinias au Magistrat tout torticollis, parce qu'il les auoit nommez, veu qu'il sçauoit bien que depuis qu'ils estoient consacrez, ils demeuroient innommables, comme ceux qui deuenoient Sacré-noms.

* *Danseresses & Musiciennes.*

Ie ne sçay vrayement, luy dis-je, de quel Dinias entends-tu parler. Il y a, me respondit-il, aux berlans vn homme desbauché de ces belliſtres, tousiours perruquez & encheuestrez; chaussé de souliers coursiers ou ruffiens, & vestu d'vne robbe manchuë. Et bien, dis-je, a t'il esté institué, ou pris au pied auec ses souliers? Vrayement, repliqua-t'il, celuy qui estoit n'agueres enflusté, est maintenant empietē. Car l'Empereur l'ayant treuué separé, il l'a faict garroter, & l'a laissé Corde-colle, & pied-ferré. D'abord que le miserable se vid ainsi arresté, il trouïlloit de peur, faisoit le petard, & vouloit donner de l'argent pour contre-eschange de sa vie. Quant à moy, dit Bonne-gent, ie fus mandé par Damasias, dés la clique du iour; c'est le lutteur du temps passé, qui pour sa vieillesse s'appelle maintenant Couue-cendre. Cognois-tu bien la statuë, qui est debout en la place? i'ay faict encore des soudures & des

des fontes pour luy. Il vouloit aujourd'huy loger ſa fille, qu'on eſtimoit fort belle, à vn bon mary, lors qu'vn grand mal-heur ſuruenant là deſſus, toute la feſte en fut troublee. Car ſon fils Dion eſtant faſché de ie ne ſçay quoy, ou pluſtoſt diuinemẽt furiagité, il ſe pendit ſoy-meſme. Et ſans doute il fut mort ſur la place, ſi moy ſuruenant là deſſus, ie ne l'euſſe des-eſtranglé, & deſlicollé. Cependant nous demeurions à genouïllon, pour reuiſiter le delicat ieune homme, & ſçauoir s'il n'auoit point encore le goſier ſain & entier. Or ce qui luy proffita le plus, ce fut que ie le ſerray des deux coſtez entre mes mains, & luy dis; Ne m'ois-tu pas, ô le beau Dion; grand membru, landinel, cure-dantier, fricarel, taſte-trou: Il en eſt fort goulu, dit Bonne-gent, principalemẽt de celuy des femmes; ſur tout quand il admire la Deeſſe Diane, qui eſt au milieu de la ſale, faicte de la main de Scopadé. Damaſias & ſa vieille femme à la teſte blanche, ſe proſternerent alors deuant la Deeſſe, & la prierent d'auoir pitié d'eux. Elle exauça ſoudain leur priere, & le garçon fut guarenty; de maniere qu'ils ont à preſent vn fils Dieu-donné, ou pluſtoſt don-Diane. Entre autres ſacrifices qu'ils luy firent pour recompenſe, ils luy conſacrerent des arcs & des fleſches, parce qu'elle ſe plaiſt merueilleuſement à ces outils, & eſt vrayement Archere & guerriere. En meſme temps nous beuſmes d'autant, dit Grand-courage, teſmoin ceſte bouteille de vin de trois fueilles, que ie vous apporte; ces morceaux de fourmage, & ces oliues terripetes, que ie conſerue ſous des ſeaux rouïllez; enſemble ces autres oliues natatiues, ces coupes-rouſſes, & ces eſcailles frittes pour nous faire boire. Ie ne parle point du paſté de tripes, que i'ay commandé tout expres, & faict couurir en forme de perruque. Holà, garçon, verſe moy dauantage d'eau, de peur que ie ne recommence la chancelerie, & que ie n'appelle le * chaſty-mignon: car, comme vous ſçauez, ie ſuis maladif, & ay la teſte eſpaiſſe & mal poreuſe. Apres auoir beu à qui mieux, nous raillerons tous enſemble, & de la panſe, nous viendrons à la danſe. Voylà ce qui me plaiſt, dis-je: auſſi ſommes nous l'extremité neceſſaire de * l'Atheneiſme. Tu dis bien, repliqua Callicles; c'eſt vne choſe, qui faict grand bien à la rate de ſe donner des brocards reciproques. Quãt à moy, dit Bonne-gent, parce qu'il faict froid, i'ayme beaucoup mieux me tenir au plus pur; car ie ſuis fort frilleux, tellement qu'eſtant bien fourré par le dedans, i'eſcouteray plus à l'ayſe ces fretille-doigts, ſçauoir le fluſteur & le rebeq. Que dis-tu, Bonne-

* *Il eſt probable qu'il entend parler du Medecin.*

* *du langage Athenien.*

gent, (reſpondis-je) veux-tu que nous faſſions trefues de diſcours, comme ſi nous eſtions eſbouchez & eſlanguez? Vrayement il y a long temps que ie ne ceſſe de cauſer; & ſi i'auois intention de vous faire quelques vieux comptes, & mouïller vn chaſcun du bout de ma langue. Mais tu m'as faict de meſme que ſi quelqu'vn retenoit vne naü à trois remes, & taſchoit de l'arreſter en ſon cours, quand ainſi ſeroit qu'elle euſt le vent en pouppe, allaſt droicte-route, & fendit les vagues. Tu t'es ſeruy à cet effect de quelques anicrochements, ancres-fermes, & chables-nautins, comme ſi tu euſſes enuié la bonaſſe. Or çà, dit-il, puis que c'eſt ton bon plaiſir, nauige, nage, & cour la marine: cependant ie m'amuſeray à boire ſur terre; & comme ce Iupiter Homerique, ie te regarderay du ſommet des rochers, ou du plus haut du Ciel, de toutes parts agité des vagues, & ta naü ſubmergee par la violence des vents.

LVCIAN. C'eſt aſſez leu & beu, ce me ſemble, Lexiphanes; car ie ſuis yure & preſt à rendre ma gorge. Que ſi ie ne vomis bien-toſt tout ce que ie t'ay ouy dire, ſois aſſeuré que ie deuiendray furieux & hors de mon ſens, à cauſe des gros mots à tuër chien que tu m'as fourrez dans les oreilles, leſquels retentiſſent encore de toutes parts. C'eſt la verité que du commencement i'ay eu quelque enuie de rire; mais depuis, voyant que ton diſcours alloit tout d'vn meſme train, i'ay eu pitié de ta fripperie, ſur tout quād ie me ſuis apperçeu que tu auois mis le pied dans vn labirinthe, dont tu ne peux ſortir maintenant, & que tu eſtois trauaillé d'vne dangereuſe maladie, ou pluſtoſt d'vne manie. Comme ie recherchois à part moy, d'où auois-tu peu tirer vn ſi grand nombre de mots abſurdes & tortus, vne partie deſquels a eſté forgee par toy-meſme, & l'autre arrachee de terre; ie me ſuis ſouuenu de ces vers,

Que celuy qui choiſit des miſeres aux hommes
Doit perir mechamment.

& ay eſté fort eſtonné de ce que tu auois faict amas de ce cloaque d'ordures, pour le reſpandre ſur moy, ſans t'en auoir oncques donné le ſuject. Il ſemble à dire la verité, que tu n'as iamais eu aucun amy domeſtique ou familier, lequel parlant franchement t'ait deliuré de l'hydropiſie qui te noye, & te met en danger de creuer. Et neantmoins tu t'imagines d'eſtre bien diſpoſé de ta perſonne. Ie ſçay bien que les ignorans, & ceux qui n'ont point de cognoiſſance de ton langage, te louēt, lors qu'ils t'eſcoutent parler: toutesfois il n'y a celuy des doctes qui ne te tienne pour

Le vulgaire ignorant loue indifferemmēt toutes choſes.

vn miſerable homme. Mais voicy venir à la bonne-heure le Medecin Sauue-tout; Sus, il faut que nous te mettiõs entre ſes mains, pour conſulter ta maladie, & t'ordõner quelque ſalutaire remede. C'eſt vn habille homme, & qui en a guery pluſieurs, qui eſtoient maniaques comme toy, par le moyen de certaine Medecine qu'il leur a fait prendre. Salut, Sauue-tout; ie te prie d'auoir ſoing de Lexiphanes, que voicy, lequel, comme tu ſçais, eſt noſtre bon amy. Il eſt à preſent trauaillé d'vne ſotte & eſtrange maladie, qui le tient à la langue, & eſt en grand danger; Qu'on le ſauue donc ſi faire ſe peut. LEXI. Ce n'eſt pas moy qui parle, Sauue-tout, mais pluſtoſt Lycin meſme qui reſue, & eſtime inſenſez les hommes raſſis, attendu qu'il nous impoſe ſilence, comme le fils de Mneſearque le Samien. Mais ie iure, par Minerue l'eshontee, & par Hercule chaſſe-monſtre, qu'il ne me ſoucie non plus de luy, que d'vn rien. Ne t'approche point de ce galand, ſi tu m'aimes. Il faict le diſcoureur; & eſt ſi ſot en ſes parolles, qu'il me ſemble qu'on me nazarde, toutes les fois qu'il me vient ainſi gazouïller aux oreilles. Pour moy ie m'en vay treuuer mon compagnon Clinias, la femme duquel n'a plus ſes purgations, tellement qu'elle en eſt bien malade: ce qui eſt cauſe que ſon mary ne luy monte point deſſus, comme inacceſſible qu'elle eſt.

SAVVE-TOVT. Qu'eſt-ce-cy, Lycin, ie crois que Lexiphanes ſe treuue indiſpoſé? LVC. Quoy? tu ne vois donc pas, comme deſdaignant noſtre compagnie, il change de propos à tout coup, & nous parlant de plus de mille ans paſſez, ne s'eſtudie qu'à des mots eſtranges & incognus; pour la creance qu'il a de ſe faire admirer d'vn chaſcun, lors qu'il vſe de mots qui ſont hors d'vſage, & d'vne fauſſe monnoye de langue? SAVVE-TOVT. Ce n'eſt pas vne petite maladie que ceſte-cy, Lycin.

Si faut-il pourtant y mettre quelque remede, & combattre le mal le mieux qu'on pourra. Vrayement il peut bien dire que i'ay eſté inſpiré de quelque diuinité, quand ie ſuis party de mon logis auec ce breuuage propre pour vn inſenſé. Sus, Lexiphanes, prens ceſte medecine, & te purge de toutes ces ordures de parolles. Boy hardiment, ſi tu me veux croire, & n'aye peur que tu ne ſois bientoſt guery. LEX. Ie ne ſçay pas ce que vous voulez faire de moy, Sauue-tout, & Lycin, de me contraindre à boire ceſte dragme. I'ay belle paure que ce piot ne me ſoit vn * deſ-ingaudage de parolles. LVC. Dequoy te ſoucies-tu? boy ſeulement, afin que cy-apres tu entendes les choſes, & parles en homme. LEX. Or cà,

* C'eſt à dire, qu'il me prime du plaiſir que i'y prens.

beuuons donc, puis qu'il le faut. Fy! qu'eſt-ce que ie ſents? Dieux! quel nouueau tintamarre de ventre? SAVVE. Commence à vomir; courage, il a deſià mis hors *Ne donc*: *Conſuiuamment*, *Fort-il*, *Quelquement*, *trop bien trop*, *ie vous affie*; & ce beau mot, *vn quidam*, qui luy eſt ſi familier. Esforce toy, Lexiphanes, & mets le doigt dans la bouche: N'as-tu pas encor vomy ce* *Razibus*, ny cet *Eſpareſſer*, ny *cuidois*, ny *onglois*? O qu'il y en a beaucoup là dedans! tu en as le ventre tout plein; tellement qu'il vaut mieux te faire aller par là bas. Vrayement ce *Trouillement* fera vn grand bruict au ſortir, & ne s'en ira pas ſans beaucoup de vantoſitez. Le voilà net maintenant, ſi de fortune il n'eſt reſté quelque choſe aux boyaux inferieurs. Sus, Lycin, prends le deſormais, & luy monſtre les reigles de bien-dire, Lvc. Ie le veux, Sauue-tout, puis que tu nous en as vne fois ouuert le chemin. Viençà, Lexiphanes, i'ay beaucoup de choſes à te communiquer. Premierement donc, ſi tu deſires de t'acquerir vne vraye louange en l'eloquence, & te faire renommer parmy les plus grands de ton temps, il faut que tu t'adonnes à la lecture des meilleurs Poëtes, & que les ayant leuz ſous des Precepteurs, tu t'en ailles aux Orateurs; & t'accouſtumes auec le temps à la façon de parler de Platon, & de Thucidide. Exerce toy cependant à la plaiſante Comedie, & à la graue Tragedie. Apres que tu auras extraict les plus belles choſes de ceux que i'ay cy-deuant alleguez, tu pourras te vanter d'auoir quelque energie en paroles. Pour maintenant tu t'es rendu ſemblable aux ſtatuës de terre cuitte qui ſont en la place publique. Car bien qu'elles ſoient couuertes par le dehors de mine ou d'azur, il n'y a rien neantmoins ſi freſle & iaunaſtre que le dedans. Si tu me crois, & ne fais point de refus d'eſtre repris de ton ignorence pour vn peu de temps, tu peux t'aſſeurer que tu ſeras honnoré de la compagnie des plus galands hommes, & auſſi priſé qu'eux pour ton eloquence. Au lieu que tu ne merites pas maintenant d'auoir vne place parmy les Barbares, on te mettra pour lors au rang des Atheniens & des Grecs. Mais ſouuienne toy ſur tout de ne point t'arreſter aux amuſements des Sophiſtes, qui ne ſont venus qu'vn peu deuant nous, & de ne repaiſtre ton eſprit de leurs bagatelles, comme tu fais à preſent. N'aye eſgard qu'aux anciens exemples, & foule aux pieds toute ſorte de ſuperfluitez. Garde toy bien cependant de te laiſſer par trop allecher aux belles monſtres de parolles, & t'accommode petit à petit à vne ferme & ſolide façon de faire, ſelon la couſtume des Lutteurs. N'oublie

* *Tout contre.*

* *quitter la pareſſe.*

Preceptes pour apprẽdre à bien dire.

point auſſi d'adreſſer tes prieres aux Graces, & à la Clairté, Deeſſes qui t'ont abandonné tout à faict. Bref, chaſſe moy bien loing cet orgueil, ceſte vanité, cet appetit deſreiglé d'enfler ainſi ton diſcours, & de te rire des autres, eſtimant qu'on te croira le premier de ton temps quand tu les auras repris à ton aiſe. I'ay encore à te reprendre d'vn vice que i'eſtime bien grand en toy; c'eſt que tu ne daignes enrichir tes matieres & ſentences de belles paroles, & ce à faute de les auoir parauant preparees, ſi ce n'eſt que tu penſes faire vn grand coup, quand tu rencontres quelque mot eſtrange & incognu, ou que tu as forgé toy-meſme, & imputes à vice quand tu ne le peux fourrer en quelque coing, bien qu'il ne ſerue de rien à ce qui en a eſté dit parauant. Comme, par exemple, n'agueres vn *Nades* t'eſt eſchappé, ſans ſçauoir ſa ſignification, veu qu'il ne ſe rapportoit en rien au ſubject. Tous les ignorans & lourdaux en eſtoient eſtonnez, & ceſte nouueauté de parler troubloit leurs oreilles; mais quãt aux beaux eſprits, ils ſe mocquoient, & d'eux & de toy, qui ne te mettois en credit que parmy des aſnes. Il faut que i'adjouſte à cecy, qu'il n'y a rien qui t'expoſe pluſtoſt à la riſee des doctes, que ceſte diuerſité de mots que tu meſles en ton diſcours, afin qu'on croye de toy que tu es bien correct; & que ton *langage s'eſgale à celuy des anciens*; ce que tu fais ſi confuſément, qu'vn enfant meſme qui ne feroit que commençer à begayer y pourroit prendre garde. N'eſt-ce pas vne choſe bien ridicule de t'ouyr nommer vn cottillon, vn habit d'homme, & les ſeruiteurs chambrieres? Il ne faut pas que ie t'en mente; ie voudrois eſtre cent pieds dans terre, t'oyant faire ces comptes. Y a t'il celuy qui ne ſçache bien qu'vn cottillon conuient ſeulemẽt à vne femme, & qu'il n'y a que les femelles qui s'appellent chambrieres? I'obmets pluſieurs autres fautes encore plus manifeſtes, comme, quand tu dis *precourant* & *ſieſant*, parolles qui ne ſont que les ballieures, & les excrements de noſtre langage. Croy moy, nous ne ſçaurions appreuuer les Poëtes qui ſe ſeruent de mots incognus, & qui ſont hors d'vſage. Tous ces diſcours (s'il faut rapporter les vers à la proſe) ſont comme l'autel de Doſiade, & l'Alexandre de Licofron. Tu feras beaucoup pour toy, ſi tout ce que ie viẽs de dire te ſemble croyable. Que ſi ſans te peiner beaucoup tu deuiens plus glouton que iamais, i'eſtimeray neantmoins ma remonſtrance valable, & tu t'accuſeras toy-meſme, lors qu'au lieu d'amender tu ſeras deuenu pire.

Les mots incognus ne doiuent point eſtre admis en quelque ſorte de diſcours que ce ſoit.

L'EVNVQVE, OV, *PAMPHILE.*

PAMPHILE.

En ce Dialogue l'Autheur monſtre que les Philoſophes de ſon temps eſtoient pluſtoſt priſez pour leurs meſchancetez, que pour leur bonne vie.

D'Où viens-tu ſi joyeux, Lucian, que veut dire que tu ris ainſi? Ie ſçay bien que c'eſt ton ordinaire d'eſtre gaillard, mais il me ſemble que ie ne t'ay iamais veu d'vne ſi belle humeur qu'auiourd'huy. LVCIAN. Ie viens de l'audience, Pamphile, où i'ay bien eu du plaiſir, & ie m'aſſeure de te faire rire auſſi-bien que moy, ſi ie te dis quel eſtoit le differant de deux Philoſophes, qui plaidoient enſemble. PAMPHILE. Sans doute voilà qui me ſemble ridicule en effect, de dire, que deux Philoſophes ſoient en procez. Car fut-ce pour la plus grande choſe du monde, ſi faudroit-il qu'ils s'accordaſſent paiſiblement entr'eux. LVC. Au contraire, ils en ſont venus ſi auant aux injures, que c'eſtoit pitié de les voir s'entre-battre & ſe quereller. PAMPH. Poſſible diſputoient-ils ainſi, Lucian, pour le faict de leurs maximes & opinions, comme eſtans de diuerſe ſecte; ce qui leur eſt aſſez ordinaire. LVC. Rien moins. Ils auoient appris de meſmes maximes dans vne eſcolle; & toutesfois ils eſtoient en procez, ayãs pour leurs Iuges les principaux & anciens preud'hommes de la ville, deuãt leſquels il ne faut rien dire à la volee, & ſans y auoir penſé plus d'vne fois. PAM. Dy moy donc le ſommaire de leur different, afin que ie puiſſe ſçauoir pour quelle cauſe riois-tu ſi fort tout maintenant? LVC. Il n'eſt pas que tu ne ſçaches, Pamphile, que l'Empereur a ordonné des gages eſgaux & pareils à chaſque Secte de Philoſophes, comme aux Stoïciens, Platoniciens, Epicuriens, & Peripateticiens: & que lors qu'il en vient à mourir quelqu'vn, on en ſubſtituë vn autre en ſa place, prealablement appreuué par les Magiſtrats. Or ce ſalaire n'eſt pas, ny vne peau de bœuf, comme dit le Poëte, ou quelque petit gibier: mais ils reçoiuent tous les dix ans mille pieces d'argent pour enſeigner la ieuneſſe. PAM. Il y a long temps que ie ſçay ce que tu me veux dire, & meſme qu'vn Profeſſeur Peripateticien eſt mort depuis peu. LVC. Voilà l'Heleine pour laquelle

ils se debattoient, Pamphile. Et de verité il ne faisoit gueres beau voir que ces Messieurs qui se disoient Philosophes, & ennemis de l'argent, se querellassent neantmoins pour la mesme chose, auec autant d'ardeur, que si ç'eust esté pour la perte de leur patrie, pour la Religion de leurs ancestres, & les antiques monuments de leurs deuanciers. PAM. Aussi est-ce vrayement vn precepte de Peripateticien, de ne point mespriser l'argent tout à faict, mais le tenir comme vn troisiesme genre des biens de l'homme. LVC. Tu ne dis pas mal: ils l'estiment ainsi, & de faict ils ont guerre ouuerte pour l'ancienne coustume de leurs peres. Mais escoute ce qui suruint puis apres. Il y en auoit plusieurs qui se debattoient aux obseques du deffunct, & entr'autres deux grands personnages, sçauoir le vieillard Diocles (tu sçais comme il est mutin) & * Bagoas qui semble estre Eunuque. Ils disputerent premierement de leur doctrine, & de leurs maximes, & à les ouyr ils sembloient estre tous deux Aristoteliques: mais, par le Dieu Iupiter, ils ne se pouuoient vaincre l'vn l'autre. En fin on en vint si auant, que Diocles laissant à part la doctrine, se meit à reprendre la vie de Bagoas, & Bagoas celle de Diocles. PAMP. Ils auoient quelque raison, Diocles, & c'estoit là le but où ils deuoient viser. Tellement que s'ils m'eussent pris pour leur Iuge, *sans doute i'eusse plustost recherché leur vie & leurs mœurs, que non pas leur promptitude & viuacité de raisons.* LVC. Ie suis de mesme opinion que toy: mais escoute vn peu ie te prie la suitte de toute l'histoire. Apres qu'ils se furent bien injuriez l'vn l'autre, Diocles se meit à reprocher à Bagoas, qu'il luy estoit deffendu de se qualifier du tiltre de Philosophe, & auoir part à ses priuileges, comme Eunuque qu'il estoit: & que telles personnes ne deuoient point estre admises en leur compagnie, ny moins encore aux Sacrifices, expiations, & autres telles assemblees publiques. Il disoit aussi que c'estoit vn grãd mal-heur & vne rencontre fatale, que celle d'vn Eunuque, lors qu'on sortoit au matin du logis. Là dessus il discouroit amplemẽt & affirmoit qu'vn Eunuque n'estoit ny homme ny femme, ains plustost vn meslange des deux du tout estrange & contre nature. PAMPH. Voylà vrayement, Lycin, vne nouuelle mãniere d'accusation, & pour moy ie ne me puis tenir de rire, quand tu me fais ce compte. Toutesfois ie voudrois bien sçauoir de toy, si Bagoas fouffrit volontiers ces injures, & s'il ne donna point de replique à Diocles? LVC. Il ne dit mot du commencement pour la peur qu'il eust (car les Eunuques sont d'ordinaire craintifs) & la honte le

* c'est à dire Chastré en langage Persan.

La bonne vie a plus de force que le sçauoir.

Contre les Eunuques.

fit rougir trois ou quatre fois; monſtrant bien par là qu'il eſtoit deſcouuert. Mais en fin il s'eſcria d'vne voix claire & feminine; Qu'on ne le deuoit pas rejetter de la Philoſophie, pour eſtre Eunuque, puis que meſme les femmes y eſtudioient. Surquoy il ſe ſeruoit du teſmoignage d'Aſpaſia, de Diotime, & de Thargelia, pour confirmation de ſa cauſe. Il rapportoit auſſi l'exemple d'vn certain Eunuque Gaulois Academique, & l'vn des plus renõmez entre tous les Grecs de ſon temps. Diocles luy fit reſponſe, que ſi ce meſme Philoſophe euſt eſté là preſent, il l'euſt bien empeſché de ſe donner le tiltre de Philoſophe, & d'en faire profeſſion, ſans auoir eſgard à la renommee qu'il s'eſtoit acquiſe parmy le peuple. Dauantage, il luy reprochoit à tout coup les brocards que les Stoïques & Cyniques donnoient iadis à vn corps imparfaict, & mutilé. Les Iuges conſiderans toutes ces raiſons, ſe mirent à conſulter ſur ce faict, & finalement le nœud de la cauſe fut tel; Sçauoir, ſi l'Eunuque deuoit eſtre admis en la Philoſophie; puis qu'il falloit qu'il feiſt profeſſion d'enſeigner la ieuneſſe; enſemble, qu'il euſt vn corps accomply en tous ſes membres, & vne longue barbe, afin de paroiſtre plus graue & plus ſerieux à ceux qui le frequenteroient pour apprendre quelque choſe de luy, & meriter les dix mille pieces d'argent que l'Empereur donnoit de gages? Au demeurant, que la cõdition des Eunuques eſtoit vn peu plus vile & abiecte que celle des chaſtrez, ſur tout quãd ils auoient fait autrefois l'acte de virilité. Mais pour ceſtuy-cy il auoit eſté taillé des ſon enfance, & eſtoit vn animal incertain & douteux, comme les corneilles, qui ne peuuent eſtre nombrees ny entre les colombes ny les corbeaux. Vn autre repliquoit qu'en ceſte cauſe il ne s'agiſſoit point du corps, mais bien de la qualité de l'ame: & que pour ce ſubiect il ne falloit que conſiderer ſimplemẽt l'habitude de l'eſprit. Il produiſoit Ariſtote pour teſmoin de ſon dire; adiouſtant qu'il auoit fait vn ſacrifice à l'Eunuque Ermejas, Tyran d'Atarne, ſi grand eſtoit l'amour qu'il luy portoit. Bagoas dit bien dauantage; c'eſt, Qu'vn Eunuque meritoit beaucoup mieux d'eſtre dõné pour Precepteur à la ieuneſſe, que non pas vn autre, veu qu'on ne pouuoit luy obiecter comme à Socrates, qu'il gaſtaſt les enfans. Quant à ce qu'on luy obiectoit qu'il n'auoit point de barbe, il fit ceſte plaiſante replique contre Diocles; *Que ſi la barbe nous faiſoit Philoſophes, il appartiendroit aux boucs de l'eſtre auſſi bien qu'à nous.* Vn tiers (duquel ie tairay le nom) prit la parole, & dit: Ie vous aduertis, Meſſieurs les Iuges, que ſi on deſpouïlloit ceſtuy-cy, qui a le-

Les femmes philoſophoient iadis.

menton

menton ſi poly, la voix feminine, & le reſte ſemblable à vn Eunuque, vous verriez qu'il eſt homme, & qu'il a toutes ſes pieces entieres. Autrement ceux-là mentent qui diſent qu'il a eſté ſurpris en adultere, ayant les mẽbres dans les membres, comme parlent les tables des loix. Deſlors il s'ayda de ce viſage d'Eunuque, & inuenta ceſte ruſe pour s'eſchapper. Car les Iuges qui ne iugeoient du crime que par l'exterieur, eſtimerent qu'on l'accuſoit à tort. Tellement qu'il me ſemble que s'il veut auoir les gages propoſez, il deuroit maintenant ſe deſdire & contre-chanter. Ces paroles eſmeurent à rire vn chacun: auſſi en auoit-on du ſubject; & Bagoas plus en peine que i'amais, changea mille fois de couleur, degouttant vne ſuëur froide. Car il ne penſoit pas que ce fuſt choſe trop honneſte de manifeſter l'adultere; & neantmoins telle objection ne luy ſembloit point inutile à ſa cauſe. PAMPH. Ie te iure, Lycin, que ce compte que tu me viens de faire eſt digne de mocquerie, & ie crois que vous auez bien eu du plaiſir à voir ceſte hiſtoire. Mais dy moy ce qui en eſt aduenu, & quel a eſté l'arreſt que les Iuges ont donné là deſſus. LVC. Tous n'ont pas eſté de meſme opinion; car les vns treuuoient bon, qu'on le deſpouillaſt comme vn ſerf achepté à beaux deniers comptans, pour voir s'il auroit l'eſprit de philoſopher ſur ſes genitoires. Les autres eſtoient d'aduis qu'on luy ordonnaſt d'auoir affaire à quelque putain du bordeau, & que cependant le plus ancien des Iuges & plus digne de foy ſe treuuaſt là preſent, pour teſmoigner s'il philoſopheroit biẽ par le bas. Mais enfin apres qu'vn chacun a eſté ſaoul de rire, n'y ayant perſonne à qui le ventre n'en fiſt mal, on a iugé que la cauſe ſeroit renuoyée en Italie. On tient maintenãt que l'autre prepare vne harangue, pour objecter à ſa partie le crime d'adultere par vne belle accuſation. Toutesfois celà ne luy ſeruira pas beaucoup, ains à la façon des mauuais Aduocats, il mettra par ce moyen ſon aduerſaire en credit. D'ailleurs l'on dit que Bagoas fait l'homme à toute reſte, & a touſiours de la beſongne en main. Bref, il eſpere de gaigner ſon procez s'il peut ſeulement monſtrer qu'il n'eſt en rien inferieur aux aſnes qui couurẽt les iuments. Voilà, cher amy, ce qu'il eſtime vn argumẽt qu'on ne peut diſſoudre, & le meilleur precepte de la Philoſophie. Que ſi celà eſt ainſi, ie deſirerois volontiers qu'vn ieune fils que i'ay, euſt pluſtoſt le membre viril propre à la Philoſophie, que non pas l'eſprit ou la langue.

Ce que nous ne pouuons nous bruſler dauãtage.

Les mauuais Aduocats mettent le plus ſouuent en credit leurs aduerſes parties.

Fin du premier Liure.

LES OEVVRES DE LVCIAN.

Liure ſecond.

LES AMOVRS.

LVCIN.

TV m'as aujourd'huy matin remply les oreilles de pluſieurs deuis amoureux, amy Theomneſte; & les contes facetieux que tu m'en as faicts, m'ont donné du repos parmy mes eſtudes. Le recit de ces gaillardiſes s'eſt fort à propos eſcoulé dãs mon eſprit, tout alteré de ce relache, & trop foible pour ſouſtenir vne continuelle fatigue. Auſſi faut-il qu'en matiere de trauaux d'importance il y ait quelque meſlange de paſſe-temps, & qu'on prenne haleine au plus fort des ennuys qui s'y treuuẽt. Sçache donc que ſur le poinct de l'aurore les facetieuſes parolles deſquelles tu as eſté prodigue en mon endroict m'ont grandemẽt reſioüy. Tellement qu'on euſt dit à me voir que les diſcours Mileſiens m'attiroiẽt par leurs charmes, comme vn ſecond Ariſtide. Et de verité tu ne ſçaurois dire combiẽ ie ſuis faſché de ce que tes amours ont choppé contre vn rocher de ſi large eſtenduë, & qui a retenu ton compte au milieu de ſa courſe. Que ſi ma priere te ſemble raiſonnable, & s'il te reſte encore vn peu d'amour, tant pour les filles que pour les garçons; ie te requiers, au nom de Venus, que tu daignes me raconter le tout: car auſſi bien celebrons nous aujourd'huy les ſacrifices

L'Autheur diſcourt icy des Amours & de leurs voluptez; introduiſant Cariclés & Callicrates pour reprendre quelques anciens Philoſophes, auſquels il s'attaque touſiours à cauſe de leurs vices.

d'Hercule, leſquels ie veux ſolemniſer en mes deuis, puis que ce Dieu s'eſt laiſſé porter d'inclination à l'amour. THEOMNESTE. Il te ſeroit auſſi mal-ayſé, Lucin, de nombrer mes Amours, que les flots de la mer, & les neiges eſpaiſſes qui tumbent du ciel. Ie ne puis croire que Cupidon n'ayt eſpuiſé tout ſon carquois ſur moy: que ſi quelques-fois il veut guinder ſon vol vers quelqu'autre, il ſe faict mocquer de ſoy, & ſon bras ſe treuue tout deſarmé de traicts. Car au meſme inſtant que ſortant hors d'enfance ie commençay à croiſtre, ie fus eſpris & tourmenté de diuerſes affectiõs, & vn amour ſucceda ſoudain à l'autre. D'où vient maintenãt qu'auant que le premier ceſſe, celuy qui ſuit recommence. Ce ſont les teſtes de Lerne beaucoup plus druës que celles de l'Hydre renaiſſante, & qui ne ſouffrent point l'entremiſe d'vn ſecond Iolas pour donner du ſecours. Le feu ne peut eſtre eſteint par le feu, ſi grãde eſt la legereté d'vn certain frelon qui ſe niche en mes yeux, lequel attirant à ſoy toute beauté, ne ſe ſaoule iamais. Pour moy, ie ne puis m'imaginer quel tort i'ay faict à Venus pour me vouloir tant de mal. Toutesfois ie ne ſuis point de la race du Soleil, ny des querelleux Lemniens, & n'ay pas le ſourcil d'Hypolite, ſi fier, & farouche, que pour celà ie doiue mettre la Deeſſe en courroux. LVCIAN. Laiſſe moy ceſte feinte & obſcure reſponce, amy Theomneſte. Quoy? te faſches-tu ſi la fortune t'appelle à vne telle vie? Penſes-tu qu'il y ait tãt de peine à viure en la cõpagnie des belles femmes, & des ieunes garçons? Crois-tu que les purgations & les medecines ſeruent de quelque choſe contre vne maladie ſi rebelle; (car il me ſouuient d'auoir ouy dire, que c'eſt vn faſcheux mal que l'Amour) Chaſſe loing de toy ceſte folie, vy content, & t'eſtime bien-heureux de ce que Dieu ne t'a faict naiſtre pour exercer la poudreuſe agriculture, ny pour faire les loingtains voyages des marchands, & mener vne vie militaire parmy les armes. N'es-tu pas biẽ ayſe de te treuuer aux tournois huillez de la lutte, porter vne robbe ouuerte, & longue iuſques aux talons, friſer mignardement ta perruque, contenter tes appetits amoureux, & mordre dans le fruict deſiré? Or pẽdant que tu en fais eſſay tu eſperes; & lors que tu obtiens, tu iouys: Voilà comme le preſent & le futur te reſiouyſſent eſgallement. Il me ſouuient qu'il y a quelque temps que tu me faiſois vn catalogue auſſi long, que celuy qui eſt dans Heſiode, de tous ceux que tu as aymez depuis ton enfance, & que parmy ce recit tes yeux fondoient tous en larmes. Ta voix auſſi douce & claire que celle de la fille de Lycãbe,

Vn amour n'eſt iamais ſeul: car les changements en ſont trop ſoudains.

La nature nous inuite à la volupté, mais il la faut vaincre.

& la façon meſme de ton habit, monſtroient bien que tu n'aymois pas ſeulement tous ceux là; mais que tu en cheriſſois la memoire. Que ſi tu as obmis quelque choſe en ceſte nauigation Veneriẽne, ie te prie de me le dire librement, & de croire que ce faiſant, tu pourras offrir à Hercule vn ſacrifice parfaict. THEOMN. Ne me parle point de ce Dieu, Lucin; c'eſt vn mange-taureau, & qui ſe plaiſt trop à flairer les victimes roſties. Mais s'il eſt queſtion de faire ſon anniuerſaire ſeulement par paroles, il me ſemble que les comptes que ie t'ay faicts depuis le matin, ont eſté aſſez longs; veu que i'en ſuis tout las & recreu. Il faut donc que tu employes toute ceſte iournee à dõner quarriere à ton eſprit eſgaré de ſon eſtude ordinaire, & à te reſiouïr auec le Dieu. La premiere demãde que ie te fais, c'eſt de me iuger equitablement (puis que tu n'es point enclin enuers aucune des parties de l'affection amoureuſe) & de me dire hardiment, lequel de ces deux Amours te ſemble le meilleur, ou celuy des maſles, ou celuy des femelles: car pour moy ie ſuis eſgalement eſpris & frappé des deux coſtez, & autant ſuſpendu que les deux couppes d'vne balance. Quant à toy qui en es dehors, tu pourras bien cognoiſtre par le iugement ſain & entier de la raiſon ce qu'il faudra preferer. Par ainſi, cher amy, laiſſant à part tout pretexte de refus ſois iuge en ceſte partie, & dõne vn arreſt là deſſus, puis que mes Amours ont remis ceſte cauſe deuers toy.

Les Muſes cherchent du repos parmy les trauaux.

LVCIAN. Poſſible eſtimes-tu (Theomneſte) que ce diſcours ſoit vn jeu d'enfant, ou bien vn ſubject de mocquerie: mais tu te trompes fort, attendu qu'il promet des choſes ſerieuſes, & hautes. Tu ſçais que ie ne me meſle gueres de ces affaires, & n'en parle que rarement. Il eſt bien vray que dernierement iouïs deux perſonnages, qui ſe diſputoient à bon eſcient ſur ceſte matiere. I'en ay encore la memoire toute fraiſche. Leurs affections auſſi diuerſes que leurs propos, n'eſtoient pas telles que les tiennes, qui par vne promptitude d'eſprit eſtant en perpetuelle fatigue veilles & fais double gain,

L'vn, en prenant le ſoing du troupeau porte-laine,
L'autre, en paiſſant les bœufs auec beaucoup de peine.

Mais l'vn d'eux ſe plaiſoit outre meſure à l'amour des garçons, eſtimant que la Venus feminine eſtoit vn abyſme, ou pluſtoſt vn enfer; L'autre tout au contraire, ne prenant point de plaiſir à aymer les garçons, ne ſe plaiſoit qu'à la cõpagnie des fẽmes. La

Les paſſions brutalles ne ſont iamais ſans excez.

repugnance que ie remarquay entre ces deux affections, m'apporta plus de cõtentement que ie ne ſçaurois dire. Toutesfois les marques de leurs paroles ſont encore imprimees en mes oreilles, parce que n'agueres elles y furent miſes. Ie te veux donc racõter le mieux qu'il me ſera poſſible (laiſſant à part toute forme de reprehenſion) ce que ie leur ouys dire pour lors. THEOMN. Commence, ie te prie: cependant ie ſeray touſiours vis à vis de toy,

Iuſqu'à ce que le chant du ieune fils d'Eaque
N'agite plus les airs.

Quant à toy,

Chante le vieil honneur de la flame Cyprine,
Et les dards emmiellez, deſquels les amoureaux
Sçauent ſi bien bleſſer la bruſlante poictrine
De ceux qui de l'amour allument les flambeaux.

LVCIN. Ayant reſolu de võyager par mer en Italie, ie faiſois tenir preſt vn bon & leger vaiſſeau à deux rames, de ceux dont les Liburniens (peuples qui habitent pres de la mer Ionique) vſent en leurs nauigations. Quand le temps de s'embarquer fut venu, nous fiſmes nos prieres aux Dieux du pays, & moy en particulier, inuoquant Iupiter l'Hoſpitalier, affin qu'il luy pleuſt de m'aſſiſter en ce loingtain voyage que i'auois entrepris, ie m'en allay dans vn coche, depuis la ville iuſques au port. Apres que i'eus faict des vœux pour ceux qui m'auoient conduit, (car i'eſtois ſuiuy d'vne grande trouppe d'hommes de lettres, leſquels pour m'auoir frequenté parauant eſtoient bien faſchez de mon depart) ie mõtay ſur la pouppe du vaiſſeau, m'aſſis aupres du pilote, & eſtans peu à peu portez depuis le riuage en haute mer à force de rames, les vents nous donnerent les vagues à dos. Auſſi-toſt que le maſt fut dreſſé au milieu du nauire, nous liaſmes l'antenne à la hune, & deſployans toutes les voiles entre les cordages, les toiles s'enflerent ſi fort; que nous volaſmes auec autant de viſteſſe qu'vn dard, à trauers les vagues bruyantes, & qui ſe fendoient tout à l'enteur de la prouë. Le tẽps ne me permet pas de rapporter icy tous les propos que nous euſmes durãt noſtre nauigation, tant ſerieux que recreatifs. Nous auions paſſé la coſte de Cilicie, & eſtions deſjà pres du gouffre de Pamphilie, par delà les anciens & heureux confins Chelidoniens en la Grece, lors qu'eſtans portez de viſteſſe nous allaſmes auec beaucoup de trauail ſurgir & deſcendre en vne cité de Licie, paſſans la plus-part du temps à deuiſer & à rire. Là nous ne veiſmes pas vn ſeul veſtige des marques de ſon ancien

Les Dieux oyent les vœux de ceux qui les inuoquent.

bon-heur, iuſqu'à ce qu'eſtans portez à la ſacree roſe du Soleil nous fuſmes d'aduis d'y ſejourner quelque temps, pour nous rafraiſchir de l'aſſidu trauail de la marine, qui nous auoit beaucoup tourmenté. Les matelots ayãs mis à bord le nauire dreſſerent des tentes ſur le riuage. Pour moy, ie m'allay loger vis à vis du Temple de Bacchus, où ie pris tout mon plaiſir à me pourmener par la ville. Car, à dire la verité, ceſte cité du * Soleil demonſtre vne beauté conuenable à ce Dieu. Rien ne m'agreoit tant en ce lieu que les diuerſes peintures que ie voyois par les allees de Bacchus. Comme ie les contemplois auec autant de curioſité que de plaiſir, deux ou trois perſonnages des plus apparens de la ville ſuruindrent là deſſus, & me raconterent toute l'hiſtoire, bien que i'eus deſià preueu pluſieurs choſes par conjecture. I'eſtois ſur le poinct de m'en retourner en mon logis, lors que deux hommes de ma cognoiſſance, & mes plus grands amys ſe preſenterent à moy (il n'eſt pas que tu ne les cognoiſſes bien, car tu les as ſouuent veus venir icy;) ſçauoir, Caricles le Corinthien (qui eſt vn fort beau ieune homme, & lequel ſe plaiſt fort à mignarder, & farder ſon corps pour eſtre le bien venu entre les femmes, & ſe faire aymer d'elles, tant pour ſa grace que pour ſa beauté,) & Callicrates l'Athenien, beaucoup plus modeſte en ſes mœurs & en ſes habits, veu qu'il faiſoit profeſſion de porter la parole aux harangues publiques, en matiere de plaidoyers. Il ſe plaiſoit fort neantmoins aux exercices du corps, bien qu'il n'aymaſt la lutte pour autre ſubject, que pour l'amour des garçons, & non pour les femmes, car il les auoit tellement en hayne, qu'il ſouloit d'ordinaire maudire Promethee pour elles. Soudain que ceux-cy m'apperçeurent de loing, ils accoururent à moy, teſmoignans leur aiſe par vn vn viſage riant. Ils me ſaluerent donc, comme on a de couſtume, & me prierent d'aller en leur logis. Ie me pris garde tout auſſi-toſt, qu'ils entroient en propos pour diſputer entr'eux ſur la matiere de leurs diuerſes paſſions; Ce qui fut cauſe que ie leur fis ceſte reſponſe. Vous m'obligerez, mes amys, s'il vous plaiſt de ne me quitter point d'aujourd'huy, ny les iours ſuiuans, afin que ie ſois l'arbitre de voſtre different; car i'ay deliberé d'eſtre icy trois ou quatre iours. Vous me pourrez receuoir alternatiuement, iettant le ſort entre vous, qui me feſtoyera le premier. Ils furent tres-contens de cecy; tellement que ie fus ce iour là maiſtre du banquet; le lendemain Callicrates, & apres luy Caricles. Parmy les appareils de leurs feſtins, ie remarquay des ſignes manifeſtes de la diuerſe affection

* *ditte Heliopolis.*

Les exercices n'ont rien de mauuais en eux, ſi l'action ne les deſtruit.

d'vn chacun : Car l'Athenien ſe faiſoit ſeruir par de beaux garçons, qui eſtoient preſque tous ſes domeſtiques, & qui n'auoient pas vn ſeul poil de barbe. Il ne les ſouloit pas retenir dauantage, que durant le temps qu'ils commençoient à monſtrer vn méton tracé du premier cotton. Depuis que leurs joues eſtoient couuertes d'vne eſpaiſſe barbe, il les enuoyoit en commiſſion pour eſtre receueurs des heritages & metairies qu'il auoit à Athenes. Caricles tout au contraire ne receuoit à ſon ſeruice que des meneſtrieres & danſereſſes : Et l'on pouuoit voir autant de femmes en ſa maiſon, qu'aux ſacrifices & feſtes de Ceres. On n'y voyoit pas tant d'hommes que d'enfans, ou bien quelque vieillard decrepite, qui poſſible ſeruoit de cuiſinier, & duquel on ne pouuoit tomber en ſoupçon de ialouſie pour ſa vieilleſſe. Ces indices ſembloient aſſez manifeſtes, cõme i'ay dit, pour cognoiſtre la conception de l'vn & de l'autre. A quoy ſeruoient de beaucoup les diſcours qu'ils en entâmoient; car le plus ſouuent ils ſe donnoient des brocards, & faiſoient de petites approches entr'eux. Ainſi que nous eſtions ſur le poinct de nous embarquer, pour nous en retourner, ie taſchay de les faire venir auec moy, & de les aſſocier à mon voyage. Ce qu'ils deſiroient aſſez d'eux-meſmes, ayant deliberé de long temps de nauiger en Italie auſſi bien que moy. Il me ſembla bon de nous aller embarquer en Gnidie, & de faire là venir le nauire pour y voir le Temple de Venus, que l'induſtrie de Praxitelles rend admirable pour l'artifice de ſon ouurage. Nous euſmes touſiours le vent en pouppe, & coſtoyaſmes la riue à la faueur de ceſte Deeſſe, qui conduiſoit noſtre nauire au gré des Zephirs. Chacun auoit ſoin de ſes affaires, & de ſe mettre en bon eſquipage; mais pour moy ayant ce couple d'Amoureaux en ma compagnie, ie viſitois par tout le Temple Gnidien, & me riois de les voir s'obſtiner de la ſorte en leurs paillardiſes, principalement en la cité de Venus. Caricles & moy nous en allaſmes droit au Temple de ceſte Deeſſe, où nous veiſmes premierement la galerie de Soſtrate : Mais Caricles n'y alloit qu'à contre-cœur, comme à quelque ſpectacle feminin. Et pour moy i'eſtime qu'il euſt viſité plus volontiers Cupidon Teſpien, que non pas Venus Gnidienne. A l'entree du grand portail les vents Veneriens commencerent à nous eſuenter ; & vne lumiere qui n'auoit rien d'enclos ny de terreſtre nous eſclaira d'enhaut. Ce Temple eſtoit ombragé de diuers arbres fruictiers & bien odorants, qui par leurs rameaux touſiours verds, dont les branches ſe voutoient en rond, couuroient

La volupté fournit à l'hõme des paſſiõs differentes, ſelon la diuerſité des inclinations.

Quel eſtoit le Temple de Venus Gnidienne.

couuroient tout l'air d'alentour. Le Myrte y paroiſſoit au milieu des plus beaux arbres, tout chargé de fruicts qu'il portoit en grande abondance pour l'amour de ſa maiſtreſſe Venus. De tous ces arbres il n'y en a pas vn ſeul, pour vieil qu'il ſoit, qui deuienne iamais ou ſec, ou mouſſu. Sa verdure y eſt eternelle: ſes rejettons nouueaux, & ſes branches en perpetuelle vigueur. Les hauts cyprez, les plans, le laurier, (que Venus abhorroit iadis) & autres tels arbres qui ont plus de beauté que de fruict y eſtoient entremeſlez, en leur rang, le lierre amoureux mõtoit à replis tournoyãs au ſommet de chaſque arbre, & les vignes s'y voyoient chargees de beaucoup de raiſins. Car Venus ſe reſiouït en la compagnie de Bacchus, & la temperature de l'vn & de l'autre eſt fort douce. Que s'ils ſont ſeparez, leur ioye n'eſt pas ſi grande ny de ſi longue duree. Sous ces ombrages eſpais & touffus eſtoient de petites loges faictes d'vn plaiſant artifice pour l'vſage de ceux leſquels y vouloient banqueter. Les gens d'honneur & de qualité n'y alloient que bien rarement, & il n'y auoit que le menu peuple qui ſe retiraſt en ces lieux ſecrets, pour y practiquer à bon eſcient le meſtier de Venus. Apres que nous euſmes aſſez regardé toute ceſte verdure, nous entraſmes dans le Temple de Venus.

Au milieu de ce Temple eſt la ſtatuë de la Deeſſe, faicte de marbre Parien (qui eſt vn ouurage fort beau) laquelle ſemble ſousrire aux regardans, d'vn ris feint & diſſimulé. Sa beauté ſe deſcouure à tous; il n'y a point de veſtement qui la couure, & les yeux des hommes là voyent toute nuë; ſi ce n'eſt que d'vne main elle cache ſes parties honteuſes haſtiuement, & comme ſi quelqu'vn l'euſt ſurpriſe. Cet ouurage eſtoit faict auec tant d'induſtrie, que la naturelle durté du marbre s'approprioit à la qualité de chaſque membre du corps. Cependant Caricles, murmurant ie ne ſçay quelles parolles ſottes & furieuſes, *O Mars, le plus heureux des Dieux*, dit-il, *d'auoir eſté lié & garotté pour l'amour de ceſte beauté*! Ce diſant il accouroit vers elle, & la baiſoit à pleines levres en eſtendant le col, & ce au grand eſtonnement de Callicrates qui ſe tenoit debout, & ne ſçauoit que dire. *Statuë de Venus.*

En ce Temple il y a deux portes, afin que ceux qui deſirent regarder ceſte Deeſſe auec plus d'attention, la puiſſent auſſi contempler par le dos, & voir comme il n'y a rien en elle qui ne ſoit digne d'admiratiõ. Par ainſi nous eſtans tournez de l'autre coſté du Temple (où la porte nous fut ouuerte par vne femme) nous fuſmes tous rauis d'auoir pour object vne ſi parfaicte beauté.

Alors l'Athenien, qui auoit desià contemplé tout le deuant sans dire aucun mot; ayant descouuert les parties souhaittables aux garçons; s'escria soudain d'vne voix encore plus furieuse que celle de Caricles. O Hercule! quelle belle proportion d'espaules! que ces hanches sont douillettes & en bon poinct! ô qu'il fait bon embrasser celà! Dieux! que ces cuisses me plaisent. O qu'il faict beau voir la chair de ses fesses, lesquelles mignardement arondies, se viennent à roidir, sans qu'elles soient ny trop molles, & resserrees contre les os, ny trop douillettes & grasses. Il est impossible de dire combien est delicieux le ris des formes & plis qui sont cõme empreints de part & d'autre à l'endroict où les fesses se joignent par le bas; & combien aggreable la proportion de ceste cuisse ou plustost de ceste iambe qui s'estend tout de son long! Pour moy i'estime que tel est Ganimede dans le Ciel, lors qu'il verse à Iupiter du Nectar plus doux que de coustume; & vrayement ie n'en voudrois pas prẽdre aupres de luy des mains d'Hebé. Callicrates s'escriant ainsi, cõme s'il eust esté espris de quelque Diuinité, peu s'en fallut que Caricles ne tumbast tout roide mort de peur qu'il en eut, & mesme les larmes luy en vindrent aux yeux. Au demeurant apres que nous fusmes saouls de regarder cet ouurage, nous apperçeusmes vne petite tache en l'vne des cuisses, qui paroissoit comme vne ordure sur vn vestement: & il estoit bien aisé de la remarquer, à cause de la netteté de tout le reste du marbre. Comme ie recherchois vne raison de cecy auec vne conjecture vray-semblable, ie pensois du commencement que ce fust le naturel de la pierre; car ce n'est pas chose incompatible qu'elle ne souffre vn tel accident, attendu qu'il y a plusieurs choses extremement belles, ausquelles la fortune donne quelquesfois des obstacles. De maniere qu'ayant opiniõ que ce fust quelque tache noire naturellement aduenuë au marbre, i'admirois encore en celà l'esprit de l'ouurier Praxiteles, qui auoit si bien caché la deformité de toute la pierre en cet endroict, & aux parties qui pouuoient estre le moins repriſes & apperçeuës. Mais la concierge du Tẽple, qui estoit aupres de nous, nous fit vn conte fort estrange, & presque incroyable, qu'elle disoit estre aduenu depuis peu.

Description lascine.

Histoire d'vn ieune homme qui se rendit amoureux de la statue de Venus.

Vn ieune homme, dit-elle, qui n'estoit pas issu de bas lieu, (sans doute l'enormité du forfaict luy en fit taire le nom) & lequel venoit souuent en ce Temple, y estant pousſé par quelque mauuais genie, se rendit amoureux de ceste Deesse; & parce qu'il ne bougeoit du Temple de tout le iour, on croyoit du commencement

que ce fuſt quelque indice de Saincteté; car dés lo matin, s'eſtant leué long temps auant le iour, il s'en venoit icy, & ne s'en retournoit en ſon logis, qu'apres le Soleil couché la larme à l'œil, & à ſon grand regret. Il ſe tenoit aſſis vis à vis de la Deeſſe, ne ceſſoit de la contempler, & ſes yeux eſtoient touſiours attachez ſur elle. Cependant il murmuroit ie ne ſçay quels mots à part ſoy, & faiſoit ſes regrets amoureux à propos deſrobbez. Auant que parler à la Deeſſe taſchant de chaſſer bien loing tous ſes ennuys, il mettoit ſur vne table quatre oſſelets d'vne chevre Lybienne, & iettant le ſort, ou la chanſe, faiſoit eſſay de ſon eſperance. A chaſque fois qu'il rencontroit ce qu'il deſiroit, & gaignoit par ſort la Deeſſe; ſçauoir, quand l'vn des oſſelets ne tomboit en meſme figure que l'autre, il l'adoroit humblement, eſperant d'obtenir ce qu'il ſouhaittoit. Que ſi tout au contraire, comme il aduient ſouuent, n'ayant pas biẽ pouſſé les dez ſur la table, la chanſe venoit à tourner, il s'attriſtoit fort, & ſi maudiſſoit tout le pays Gnidien, luy deſirant vne peſte, ou vne incurable mortalité. Puis les reprenant tout à coup, & les iettant derechef, il corrigeoit peu apres le mal qui parauant eſtoit aduenu. Au plus fort de ſa paſſion amoureuſe il eſcriuoit cõtre les murailles & ſur l'eſcorce des arbres, encores tendres, le nom & les louanges de la belle Venus. Il attribuoit autant d'honneurs à Praxiteles qu'à Iupiter meſme, & s'il auoit quelque vaiſſelle de prix, il en faiſoit offrande à la Deeſſe. Bref, l'ardeur de ſon affection le porta ſi auant qu'il en deuint furieux, & il ſembla que ſa concupiſcence treuua de l'allegement en ſon audace. Car ſur le poinct que le Soleil penchoit à ſon coucher, il ſe retira ſi ſecrettement derriere la porte du Tẽple, qu'aucun ne s'en apperçeut; & ſe tint là debout fort long temps, ſans reſpirer, & ſans dire le moindre mot. Cependant les Concierges tirans les portes par le dehors, comme ils auoient de couſtume, enfermerent dans le Temple ce ſecond Anchis, fortuitement, & ne penſans à rien moins. Mais qu'eſt-il beſoin de vous depeindre icy la temerité du ieune homme, & l'audacieux acte par luy commis durant l'obſcurité de la nuict? Ces marques de ſes embraſſements qui furent apperceuës le lendemain, le demonſtrent aſſez, & ceſte tache qui ſe voit encore en la Deeſſe, eſt comme vn ſigne certain de ce qu'elle ſouffrit alors. L'on ne peût iamais ſçauoir depuis ce que deuint le ieune homme, ſi ce n'eſt qu'on faiſoit courre le bruict qu'il s'eſtoit precipité du penchant d'vne roche au plus profond de la mer. Caricles oyant faire ce recit à la Preſtreſſe; *il*

Maniere ancienne de ietter au ſort.

Le deſeſpoir nous fait maudire ceux qui ne cauſent point noſtre deſaſtre.

La nuict ſert de voile aux meſchans.

faut bien, s'eſcria-til, *que le ſexe feminin ſoit aymé, puis que les marbres meſme ſe rendent aymables*. Mais que ſeroit-ce ſi quelqu'vn voyoit en vie vne ſi parfaicte beauté? Ne pourroit-on pas eſgaller la jouyſſance d'vne ſeule nuict au ſceptre & à la couronne de Iupiter? Nous ne ſçauons pas (reſpondit Callicrates en ſous-riant) ſi nous treuuant maintenant en Teſpie, nous oyrions beaucoup de tels comptes. Si ſçay-je bien que ton iugemẽt enuers ceſte tienne Venus (de laquelle tu ſembles eſtre jaloux) eſt aſſez manifeſte. Caricles luy demandant à quel ſubject il tenoit ce diſcours, Callicrates fit vne reſponſe aucunement vray-ſemblable. Ce ieune amant (dit-il) ayãt eu loiſir de jouïr de ſes amours vne nuict toute entiere, & d'aſſouuir ſa concupiſcence à ſon aiſe, s'eſt accouplé au marbre, comme s'il euſt eſté quelque garçon, voulant donner à entendre, Que la femme meſme ne vouloit pas beaucoup de ſon deuant. Pluſieurs traicts de parolles furent iettez là deſſus de part & d'autre, temerairement, & à la volee; lors que voulant demeſler & appaiſer leur querelle; Mes amis (leur dis-je) tenez vous dans les bornes d'vne diſpute modeſte, car ceſte maxime eſt propre à toute doctrine. Oſtez-moy ceſte contention inciuile & blaſmable. Qu'vn chacun de vous mette pluſtoſt en auant à ſon tour vn bon & ſolide diſcours touchant ſon opinion. Auſſi-bien n'eſt-il pas encore tẽps que nous retournions au nauire, & pour moy ie ſuis d'auis que nous employons ce peu de loiſir à quelque ioyeuſe diſpute, qui nous dõne autãt de plaiſir que de proffit. Tirons-nous vn peu à coſté de l'entree du Temple; de peur d'empeſcher ceux qui viennent icy par deuotion, & nous repoſons en l'vne de ces loges, afin que chacun puiſſe mieux entendre à loiſir & paiſiblement ce que bon luy ſemblera. Mais ſouuenez-vous d'vne choſe; c'eſt qu'il ne ſera point permis deſormais au vaincu de nous rompre plus la teſte de telles queſtions. Ils furent tous de mon aduis; & à leur ſuaſion nous ſortiſmes de là; moy tout joyeux & hors de ſoucy, mais eux tous penſifs, & meditans en leur eſprit vne auſſi grande diſpute, que s'il leur euſt fallu debattre le Magiſtrat en la place publique. Paruenus que nous fuſmes à l'eſquart d'vn lieu fort ombrageux, du tout propre à la ſaiſon d'Eſté, & où l'on ſe pouuoit cõmodement repoſer; Voicy vn plaiſant lieu, dis-je, tant pour ſa fraiſcheur, que pour le contentement qu'on y peut prẽdre à ouyr chanter les cigales. Ie m'aſſis au beau milieu tout le premier; & à voir mes ſourcils l'on euſt dit qu'ils repreſentoiẽt vn Senat entier. En meſme temps qu'on euſt ietté le dé pour ſçauoir

Pour iuger au vray d'vne choſe, il la faut decider par raiſons.

qui parleroit le premier, le sort estant escheu sur Caricles, ie l'exhortay de commençer sa harangue. Il ne dist mot du commencement, iusqu'à ce qu'apres s'estre frotté le visage auec la main droicte, il se meit à parler ainsi. Sois fauorable à mon discours, ô Deesse Venus; & me daigne assister maintenant. Car ie sçay bien que le moindre ouurage que ce soit ne peut manquer d'estre parfaictement accomply, si tu luy donnes vn peu de ta bonne grace. Mais entre-autres deuis, ceux de l'Amour ont besoing de toy, comme estãt leur mere legitime. Ie te prie donc de prendre en main la cause des femmes, puis que tu es femme; & fay que les hommes ne changent point l'estre que la naissance leur a donné. I'inuoque, ô Deïté, pour tesmoigner de mon dire, la premiere mere de toutes choses, & le germe de toute generation; sçauoir, ceste sacree Nature, laquelle ayant ioinct ensemble les premiers Elements du monde, qui sont, la terre, l'eau, l'air, & le feu, en a tiré les animaux, par vn meslange mutuël, & bien disposé. Et parce qu'elle sçait bien que nous sommes tous l'ouurage d'vne matiere mortelle, & que les Destins ont limité les iours d'vn chacun qui sont de bien peu de duree, elle a voulu que par la mort & corruptiõ de l'vn, se fit la generatiõ & l'origine de l'autre, & a ioint la naissance à la mort; afin que par successions mutuëlles, nous puissions perpetuellement viure. Mais d'autant qu'il estoit presque impossible que d'vne semblable chose il en nasquist vne autre, elle a formé vne double nature & sexe en chasque espece. Car aux masles elle a dõné certains germes & fondemẽts de procreation, & a fait la femme cõme vn receptacle de l'humaine semẽce. Dauãtage ayant fait naistre en l'vn & en l'autre sexe vn cõmun desir d'engẽdrer, elle les a ioints tous deux, cõmandant par vne saincte loy de neceſſité, qu'vn chascun demeurast cõtent de sa propre nature, & que la femelle ne se tournast au deuoir du masle, ny le masle à celuy de la femelle. Voylà par quel moyen la conuersation des hõmes auec les femmes a conſerué la vie humaine iusqu'à present, & ce par quelques succeſſiõs perdurables & immortelles. Aucun ne se ventera iamais d'estre nay d'vn homme seul: car tout l'honneur des enfans consiste en ces deux beaux noms de Pere & de Mere, qui sont esgallemẽt honnorez. Du tẽps que la vie heroïque floriſſoit encore, & qu'elle reueroit la vertu voisine des Dieux; elle obeïſſoit aux loix de Nature; & les hõmes s'accouplãs aux fẽmes de meſme âge engẽdroient des enfans genereux. Mais degenerãt de ceste excellẽce, & se laiſſant choir aux abiſmes des

Parmy les Elemens il y a de l'vnion & de l'amour.

Il faut que nous demeurions tels que la Nature nous a creez.

voluptez, elle ouurit vn nouueau chemin à la jouïſſance, & la volupté rendue inſolente a violé ceſte premiere loy, meſpriſant celle de la nature. Quelqu'vn ayant œilladé le maſle comme la femelle, le contraignit à cet acte abominable, ou par cautelle, ou par vn effort tyrannique. Les voylà donc accouplez; vne ſeule nature s'aſſemble en vn lict: ils ſe proſtituent tous deux, ſans en rougir de honte, & ceſte ſemence eſtant reſpanduë parmy des rochers ſteriles, comme l'on dit, ils acheptent vn plaiſir paſſager, au prix d'vne grande infamie. De maniere que l'on peut bié dire à preſent, que l'audace de la tyrannie s'eſt iettee ſi auant, qu'elle volle & deſrobbe la nature auec le fer ſacrilege, & que le maſle eſtant priué de ſes plaiſirs naturels a inuenté de nouuelles voluptez. Mais ces miſerables penſans d'eſtre plus long temps ieunes garçons, ne demeurent plus hommes, ains en vne douteuſe obſcurité de double nature. Car ils ne ſont point permanents en ce à quoy ils ont eſté nays: n'ont plus ce qu'ils ont eu parauant, & la fleur qui ſe treuue en leur ieuneſſe eſt tout auſſi-toſt fleſtrie par vne vieilleſſe precipitee. Ils ſont tenus pour des enfans, bien qu'ils ſoient deſià vieux, & ſi n'ont aucune iouïſſance de l'aage viril. Ainſi ceſte meſchante laſciueté, maiſtreſſe de tous maux, n'ignorant aucune eſpece de vilenie, a inuenté mille ſortes de voluptés, & s'eſt laiſſee cheoir en vne maladie qu'on ne peut honneſtement nommer. Que ſi vn chacun de nous ſe deliberoit de perſiſter aux choſes, deſquelles la diuine prouidence a faict les decrets & les loix, ſans doute nous ne chercherions point d'autre accouplement que celuy des femmes, & noſtre vie ſeroit exempte de toute ignominie. Auſſi me ſemble-t'il vrayement que ce droict de nature s'eſt de tout temps obſerué par les brutes meſme, qui ne l'ont iamais enfreint ny corrompu. Les lyons n'entrent point en ruth pour les lyons, & ils ont leur ſaiſon pour s'accoupler auec les lyonnes. Le taureau d'vn haraz ſe meſle-t'il auec les beliers & les bœufs? ſouïlle-t'il le troupeau maſle de ſa ſemence? Les ſangliers ne ſuiuent-ils pas les repaires des layes, ou des truyes ſauuages? Et les loups ne ſe joignent-ils point aux louues? Bref, ny les oyſeaux qui gazouïllent par l'air en voletant, ny les animaux qui ont l'Element humide pour leur demeure, ny ceux qui reſpirent çà bas en terre, ne deſirent l'accouplement du maſle. Ils tiennent pour inuiolables les arreſts de ceſte prouidence. Et cependant vous autres hommes qui faictes tant de trophee de ce nom de ſageſſe; comme infames, vilains, & peruers vous mon-

Les affections du paillard ſont plus brutales que celles des beſtes.

C'eſt faict de l'homme quād il ſe rend inferieur aux brutes.

ſtrez plus deſnaturez que les beſtes, & vous enflãmez à vne paſſion reciproque par vne mutuelle ignominie. Ie ne ſçay pour quel ſubject voſtre ame eſt ſi aueuglee en ſes paſſions eſgarees, que ſe fouruoyant de tous les coſtez, elle fuit ce que la raiſon nous enjoinct de ſuiure, & ſuit tout à l'oppoſite ce qu'il faut fuyr. Tellement qu'il y a du danger, qu'vn chacun voulant imiter telles choſes ne ſe iette dans le chemin de ſa perte. Y a-t'il celuy qui ne ſçache que les leçons de Socrates deçoiuent les tendres oreilles des ieunes hommes, qui n'ont pas encore la force d'argumenter & de proceder par raiſons naturelles? Ce que la prudence a eſleué au plus haut degré de ſon eſtre ne peut s'abbattre facilement. Ceux-cy donnent pour pretexte à leur vice vn certain amour de l'eſprit; Et parce qu'ils rougiſſent de honte d'aymer la beauté du corps, ils ſe diſent amoureux de vertu; ce qui me fait prendre enuie de rire. Car quelle raiſon y a t'il (Meſſieurs les Philoſophes) que par voſtre nonchalance vous delaiſſiez vn homme, qui pour ſa vieilleſſe & grande experience a donné de belles preuues de ſa vertu; & que toute voſtre doctrine ſe tourne à l'amour d'vn maſle, qui n'eſt ny ſuſceptible d'aucune raiſon, ny capable d'argumenter. Quoy? voudriez-vous bien dire, que les choſes laides doiuent eſtre conuaincuës de malice, & les belles eſtimees honneſtes & bonnes? Rien moins, ſi vous croyez à ce qu'en dit Homere, ce grand maiſtre de la verité;

Il ſemble que l'homme ſe plaiſe à ſon contraire.

L'exterieur n'eſt que l'ombre des choſes ſolides.

Si l'vn a moins en ſoy de grace,
Et ſi pour ſa deformité
Il eſt honteux pres d'vne face
Qui ne reſpire que beauté;
Il tient les cœurs ſous ſon Empire
Par les charmes de ſon bien-dire;
Et Dieu qui preuoit tout d'enhaut,
D'vn doux parler meſlé de honte,
Qui fait qu'vn chacun en tient conte,
Recompenſe tout ce defaut.
L'honneur qu'vn peuple luy defere,
Quand il marche par la cité,
N'eſt pas moindre que le myſtere
Qu'on faict pour quelque Deïté, &c.

Et en vn autre endroict il dit,

La beauté luiſt ſur ton viſage,
Et la grace n'eſt qu'au dehors;

Mais tu caches dans vn beau corps
Vn eſprit groſſier & ſauuage.

Le vray amour a de la ſympathie auec la ſageſſe.

Et de verité l'accort Vlyſſe eſt beaucoup plus loüable que le beau Nire. Ie m'eſtonne donc fort de ce que vous n'auez aucun amour cõuenable à la ſageſſe, à la iuſtice, & aux autres vertus, auſquelles les hommes parfaicts communiquent de pere en fils. Que veut dire que ceſte beauté des garçons vous trauaille auec tant de paſſion? Falloit-il neceſſairement que Platon aymaſt Phedrus, parce qu'il auoit trahy Lyſias? Eſt-il croyable que la vertu d'Alcibiades ſe rendiſt aymable, à cauſe qu'il abbattoit les ſtatuës des Dieux, & crioit inſolemment aux feſtes de Ceres? Y auoit-il quelqu'vn qui ſe pûſt dire ſon amoureux, lors qu'Athenes eſtoit trahie, & Decelie deffenduë de remparts, tandis que tous ſes deſirs n'auoient point d'autres loix que celles de la Tyrannie? Il ſe rendit aymable, dit Platon, durant le temps qu'il n'euſt point de barbe. Mais depuis que de garçon il deuint homme (auquel aage, bien qu'imparfaict, il poſſedoit vne entiere faculté de s'expliquer par raiſons) il ſe fit hayr d'vn chacun. Pourquoy donc, couurans de ſi vilaines affections auec vne honteuſe parolle, appellent-ils la beauté du corps, vertu de l'ame, eux qui ſont plus amoureux des ieunes garçons que de la ſageſſe? Il me ſuffit d'auoir dit cecy, de peur qu'il ne ſemble que par mes parollès ie veuille taxer par enuie les perſonnes d'honneur & de reputation. Mais laiſſant à part tous ces diſcours releuez pour venir à ta volupté, ie veux bien te monſtrer, Callicrates, qu'il vaut beaucoup mieux hanter les femmes que les garçons. Et premierement il faut que tu ſçaches, que plus vn plaiſir eſt de duree, plus il eſt aggreable; car s'il eſt paſſager, il s'en vole legerement, auant qu'on le puiſſe gouſter. Que ſi l'auare Parque euſt donné vn plus long terme à noſtre vie, & s'il nous eſtoit permis d'eſtre touſiours ſains & gaillards, n'ayans l'eſprit affligé de choſe quelconque; ſans doute nous paſſerions toute ceſte vie comme vn iour de feſte; mais ie m'aſſeure que quelque mauuais Genie enuieux de ſi grands biens, nous en a fruſtrez entieremẽt. Neantmoins pour ce peu qui nous eſt reſté, le plaiſir plus long eſt le meilleur, comme i'ay deſià dit. La femme donc, depuis le temps qu'elle commence à fleurir en ſon pucelage, iuſques à la moitié de ſa vie, & auant que la triſte vieilleſſe luy mette les rides au front, eſt vn ſubject conuenable & digne de l'embraſſement des hommes. Ie diray bien d'auantage, c'eſt qu'en ſa derniere ſaiſon, & lors que ſa beauté s'eſt eſcoulee, l'experience des choſes paſſees

Les plaiſirs de longue duree ſont les plus doux.

luy

ſuy acquiert vne plus grande ſageſſe qu'aux ieunes. Mais quant à celuy qui s'accouple auec vn ieune homme de vingt ans, il me ſemble vrayement eſtre trauaillé d'vne paſſion fort penible, cõme ſuiuant vn amour du tout farouche & eſtrange. Car les membres des hommes ſont durs, aſpres, & rudes, ſon menton couuert d'vne mouſſe eſpaiſſe, & ſes cuiſſes trop incommodes, & heriſſees d'vne ſoye picquante, comme de quelque ordure. Ie ne parle point du plus ſecret, & en laiſſe le deuis à vous autres Meſſieurs, qui en auez gouſté. Il n'en eſt pas de meſme de la femme. En elle on void touſiours vn teint eſgal à la grace; & vne coiffure de cheueux noirs eſpanie ſur ſon chef, cõme vne branche d'œillets odorans; ou eſparſe ſur ſon dos, à la façon d'vn beau chaperon, ou friſee tout à l'entour des tempes & des oreilles, plus menu que n'eſt le perſil d'vn iardin. Tout le reſte de ſon corps n'a pas vn ſeul petit poil, & paroiſt (comme on dit) auec plus de luſtre que l'ambre, ou que le verre Sidonien. Pourquoy ne diray-je pas les affections reciproques des voluptez; puis que ceux qui trauaillent & ſouffrent reçoiuent vn meſme plaiſir, que ceux qui donnans de la peine aux autres, ſe trauaillent eux-meſmes? Car nous ne ſommes pas nays à la ſolitude comme les beſtes; ains eſtimons plus plaiſans les biẽs mutuellement reçeus, & les maux qui nous ſuruiennent, plus tolerables. D'où vient que la table n'a eſté faicte que pour y manger enſemble, pour marque d'vne amitié reciproque. Le plus grand plaiſir qu'on y puiſſe auoir ne conſiſte pas en la volupté du ventre, ny à boire du vin Taſien, ou à ſe remplir l'eſtomach de viãdes precieuſes & cheres; mais à prendre joyeuſemẽt le repas les vns auec les autres. Les voluptés eſtant ainſi diuiſees entre nous, le contentement en eſt ſans doute plus grand.

Deſcription de la beauté d'vne femme.

L'hõmme eſt vn animal accompagnable.

Par où ie veux dire qu'en l'accouplement des hommes & des femmes il y a contres-chãge de volupté. Les ans s'eſcoulent plus doucement parmy leurs embraſſemẽts reciproques; ſi ce n'eſt que nous voulions dementir Tireſias, qui dit, que le plaiſir de la fẽme ſurpaſſe celuy de l'homme. Mais l'eſgalité giſt, comme i'eſtime, à diuiſer & rendre la pareille de ce qu'on reçoit; ſans vouloir reſeruer pour ſoy tout le plaiſir. Or il n'y a celuy pour inſenſé qu'il ſoit, qui puiſſe dire le meſme des garçons. L'vne des affections ſe paſſe de telle ſorte, qu'on eſtime auoir oſté vne volupté pour en faire ſon propre. Cependant celuy qui ſe proſtituë en reſſent des douleurs qui luy font reſpendre des larmes. La douleur s'eſtant appaiſee auec le temps, il n'y a rien que tu fiſſes plus à contre-cœur, comme l'on dit, & il ne faut plus parler de ceſte volupté. Que s'il

La ſource des larmes qui ruiſſelent de la volupté ne ſe tariſt iamais.

eſt permis d'adjouſter icy quelque nouuelle curioſité (ce que ie n'eſtime pas trop ſeant en matiere d'amour) le ſexe feminin ſera touſiours plus propre à cet acte. Car ſi l'on en vſe à la façon des garçons, on y treuuera dauantage de gouſt, puis qu'il y a double chemin pour en auoir la iouïſſance. Or vous ne me ferez iamais croire, qu'on puiſſe autant prendre de plaiſir au maſle qu'à la femelle. Que ſi ceſte viande vous ſemble de ſi bon appetit, ſeparõs nous ie vous prie les vns des autres, comme s'il y auoit vn mur entre nous. Autrement ie vous diray qu'il n'y a point de danger que les femmes s'embraſſent mutuellement auſſi bien que les maſles. O nouueau temps Architecte des voluptez, puis que c'eſt toy qui as ouuert vn nouueau chemin à la luxure des maſles, permets aux femmes d'en faire de meſme. Qu'elles s'accouplent comme les hommes, & ioignent enſemble des inſtruments laſcifs, obſcurs, monſtrueux, & faicts d'vne forme ſterile. Que le nom de ces vilaines Friquarelles, dont ie ne parle qu'en rougiſſant, ſoit ſemé librement par tout cy-apres; & bref, que le ſexe feminin ſoit vn ſecond Philenes, qui faiſoit meſtier de certaines amours hommaſſes. Mais n'eſt-il pas encore meilleur qu'vne femme ſe laiſſe vaincre à vne paillarde inclination de faire le maſle, que non pas qu'vn courage noble & viril, ſe rende laſcif & effeminé?

Il n'y a point de volupté de laquelle le tẽps ne ſoit l'inuenteur.

Apres que Caricles euſt parlé de la ſorte auec vne action vehemente, & vn ſourcil refroigné, qui monſtroit bien qu'il auoit en horreur les Amours des maſles, & qu'il les maudiſſoit à part ſoy; ie tournay ma veuë vers l'Athenië, & dis en ſous-riant; I'eſtimois vrayement, Callicrates, que ie m'eſtois aſſis pour eſtre iuge de quelque queſtion gaillarde & ſubtile; mais ie ne ſçay comment par la force des diſcours de Caricles i'ay eſté tranſporté à de ſerieuſes & graues penſees. Car, à dire le vray, il a diſputé auec autant d'affection, que s'il ſe fuſt battu en camp clos, au milieu de la place de Mars, pour vn faict de meurtre, de poiſon, ou de feu. Il me ſemble donc qu'il eſt temps que tu t'en retournes à Athenes pour y voir Pericles, t'exercer aux declamations, & mettre en practique les dix langues de ces harangueurs, qui s'armerent iadis contre les Macedoniens. Repreſente toy pareillemẽt quelqu'vne de ces cauſes qui ſe plaident d'ordinaire au Palais. Callicrates demeura quelque temps ſans dire mot, iuſqu'à ce que rompant le filet du ſilence, & teſmoignant par les traicts de ſon viſage qu'il eſtoit en colere, il commença ainſi ſa harangue deffenſiue, & contraire à la precedente.

Si les femmes auoient quelque credit aux assemblees, où l'on traicte des affaires publiques, il y a long temps Caricles, qu'elles t'auroient donné leur voix pour estre leur chef, & sans doute elles t'adoreroient maintenant, & te feroient dresser des statuës de bronze par tous les carrefours. Car, à dire la verité, celles qui autresfois se sont renduës recommendables pour leur sageſſe, ne pourroient iamais plaider leur cause (quand on le leur permettroit) auec autant d'eloquence & d'adresse que toy. Thelesille, qui s'arma pour combattre les Sparthes, & pour laquelle Mars le feminin fut deifié, y perdroit tout son artifice de parolles; l'eloquence de Saphon, dont Lesbos fait tant de gloire, n'y seruiroit de rien, ny moins encore la doctrine de Theano fille de Pytagore. Et pour moy ie ne pense pas que Pericles ait iamais plaidé pour son Aspasie auec tant d'affection. Or puis que c'est vne chose si bien-seante que les masles plaident pour les femelles; nous qui sommes des hommes pourrons auec autant de droict parler pour tous nos semblables. Sus donc, Deesse Venus, sois fauorable à nos vœux, car nous adorons ton amour.

De quelques femmes eloquentes.

I'estimois du commencement que ceste joyeuse contention ne sortiroit pas hors des bornes d'vn facetieux deuis: Mais puis que les parolles de ceſtui-cy se sont dilatees iusques à Philosopher pour les femmes, ie me suis seruy fort librement de la mesme occasion, pour preuuer, Que le seul Amour des masles est vne actiõ commune à la vertu, & à la volupté.

O que ie souhaitterois volontiers que ce plan, qui est l'arbre le plus heureux du Lycee & de l'Academie, pour auoir autresfois ouy les parolles de Socrates, fut icy transporté maintenãt, au mesme endroict, où se souloit coucher Phedrus (comme dit ce grãd personnage, doüé de plusieurs graces & perfections,) Possible qu'il nous raconteroit les Amours des ieunes garçons, se souuenant encore du beau Phedrus, & le Bosquet de Dodone ietteroit vne voix sacree de ses rameaux. Mais c'est vne chose impossible:

Car combien y void-on de rochers ombrageux,
Combien de larges mers qui courent entre-deux?

Puis, nous sommes icy cõme des voyageurs en vne estrange contree, (ce qui est vn grand poinct pour Caricles estant en Gnidie) tellemẽt qu'il ne faut pas auoir peur que nous disions chose quelconque contre la verité. Sus donc, Dieu Aërien (ie parle à toy, Cupidon, Prestre des secrets, & tutelaire de l'Amour) assiste nous

à ce coup. Tu n'es pas ce farouche enfant que les Peintres nous depeignent en ſe joüant ; mais bien ce Maiſtre des cœurs que les premiers Elements de toutes choſes ont engendré de toute eternité, comme le plus accomply des Dieux. C'eſt toy qui as faict & tiré tout l'vniuers d'vne obſcure & confuſe difformité: Toy, dis-je, lequel ayant oſté le commun ſepulchre de tout le monde, ſçauoir, le confus Chaos, l'as chaſſé iuſqu'aux extremitez de l'Enfer, où ſont vrayement;

Les poſteaux tous de fer, & les portes d'airain,

afin que par le moyen d'vne forte & inuincible garde les priſonniers fuſſent empeſchez de ſortir, & de reprendre le chemin pour retourner ſur terre. Toutes les choſes tant animees qu'inanimees te doiuẽt leur eſtre, pour auoir couuert la nuict brune d'vne reſplendiſſante lumiere. Les hommes ne ſeroient rien ſans toy, qui leur as reſpandu ſur le chef la concorde, comme vn ſingulier artifice pour ſe maintenir. Tu t'es ſeruy de ce ſalutaire remede pour joindre & vnir enſemble leurs plus puiſſantes affections, affin que l'ame eſtant encore tendre, & ſans aucune malice, elle s'eſleuaſt à vne perfection virile, auec les aiſles de l'amitié. Car il n'y a point de doute que le mariage a eſté inuenté pour vne ſucceſſion neceſſaire. Mais le ſeul amour des maſles eſt comme quelque ordonnance d'vn eſprit Philoſophique. Or toutes les choſes qui ſont conduictes par vn entier & libre exercice d'honneſteté, meritent beaucoup plus de gloire que celles qui ſont ſubjectes à vne preſente neceſſité. Par ainſi durant le temps que la vie des hommes, comme ignorante & groſſiere, n'auoit pas encore le pouuoir de cõuertir en meilleur vſage la iournaliere experience des choſes, elle ſe contentoit, comme abjecte de celles qu'elle voyoit preſentes & neceſſaires. Depuis, les ſciences prindrent accroiſſement, lors que les penſees des ſucceſſeurs libres commencerent d'vſer de meilleures occaſions à inuenter quelque choſe de plus excellent ; ce qu'on peut remarquer aux meſtiers plus abjects. Car au meſme inſtant que les premiers hommes furent creez, ils ſe meirent à chercher vn remede contre la faim. Et parce que la neceſſité preſente, ou pluſtoſt la pauureté ne leur donnoit pas loiſir d'eſlire le meilleur, ils viuoient le plus ſouuent de racines, & ne mangeoient que du gland. Par ſucceſſion de temps ils inuenterent l'art de cultiuer la terre, de ſemer l'orge & le fourment, & de le faire renaiſtre chaſque annee. Ie ne

La neceſſité eſt la mere des inuentions.

penſe pas, pour moy, qu'il y ait aucun qui vueille dire, que les cheſnes ſoient plus delicats que les eſpics. Mais ie voudrois bien ſçauoir ſi en meſme temps que les hommes eurent beſoin de couurir leurs corps, ils ne ſe veſtirent point de peaux de moutons eſcorchez, & s'ils chercherent les grottes ou le creux des arbres pour s'y mettre à couuert, & ſe defendre contre le froid. Depuis, la diſette leur fourniſſant d'inuention, ils commencerent à tirre des veſtements, & baſtir des maiſons. Cependant, l'exercice de toutes ces choſes vſant du temps, comme d'vn Maiſtre fort expert, au lieu d'vn chetif linge & bien delié, commença de diuerſifier vn drap de plus grande eſtoffe; & fit eſchange des petites cabãnes auec les ſomptueux edifices de marbre, colorant de diuerſes teintures les murailles toutes difformes pour leur nudité. Bref, il n'y a point d'art, ou de ſcience, qui s'augmentant de iour à autre, n'ait atteint à la perfection qu'elle a maintenant: Et bien que les Arts ſoient ſujets à la reuolution du temps, & à l'oubly, vn chacun neantmoins fit part à ſon ſucceſſeur de ce qu'il auoit inuenté. Voilà comme par vne mutuelle ſucceſſion, les inuentions ſont paruenuës à la cognoiſſance de ce qui leur defailloit parauãt. On ne peut donc pas tirer les Amours des maſles du temps de nos peres; car alors il eſtoit neceſſaire de conuerſer auec les femmes, de peur que noſtre race ne ſe perdiſt, & que la ſemence n'en fut repẽduë. Mais quoy? il falloit que le temps, qui fait eſſay de toutes choſes, dõnaſt de diuerſes leçons d'vne nouuelle cõcupiſcence; & que la diuine Philoſophie prit accroiſſement auec l'Amour des garçons. Par ainſi, Caricles, ne reprens pas comme abject & mauuais, ce qui n'ayant eſté parauant inuenté, s'eſt mis depuis en vſage par la voye du temps. Ne penſe point, ie te prie, que ſi les amours des femmes ſont plus antiques que celles des garçõs, celles-cy leur cedent en rien. Nous ſçauons aſſez que les anciens exercices ſont neceſſaires: Mais quant à ceux, que la vie, vacquãt à la contemplation, a depuis inuentez, ils doiuent eſtre honnorez comme beaucoup meilleurs.

Les plus belles inuentiõs ſont hereditaires.

Peu s'en eſt fallu, que ie ne me ſois mis à rire, quand i'ay veu, que Caricles loüoit les beſtes brutes, & la ſolitude des Scythes. Ie me faſchois à part moy de ce qu'il eſtoit Grec; car il proferoit ſes paroles tout haut, & non à la deſrobee, ny auec vn bas, & craintif murmure, comme s'il euſt dit le contraire, à ce qu'il auoit intention de declarer. Les Lyons, diſoit-il, ny les Sangliers, ne s'ayment point mutuellement, & ſe laiſſent ſeulement commander

C'eſt le propre des animaux raiſonnables de ſuiure leur inſtinct brutal.

à la concupiſcence, qui porte leur inclination enuers les femelles. Vrayement voilà bien dequoy s'eſtonner; comme ſi l'on ne ſçauoit pas, que les animaux irraiſonnables ne peuuẽt auoir ce qu'on acquiert par la ſeule raiſon. Il n'y a point de doute que ſi Promethee, ou quelqu'autre des Dieux, eut donné aux brutes vn eſprit humain, elles ne feroient point leur repaire dans la ſolitude, ne meneroient pas vne vie champeſtre, & ſi n'auroient pour viande, vne commune, & indifferente paſture. Au contraire, en reuerant les Diuinitez, comme nous, elles obeïroient aux loix, auroient des logis particuliers, & ſeroient regies comme les hommes. Ce n'eſt donc pas vne choſe eſtrange, ſi les animaux conduits par la nature, & qui n'ont reçeu par la Prouidence aucune choſe de ce que la raiſon nous depart, ſont priuez de la concupiſcence des maſles & de pluſieurs autres tels appetits. Les Lyons ne s'ayment point l'vn l'autre, dis-tu; Ie le ſçay aſſez; auſſi ne philoſophent-ils pas. Les Ours en font autant; auſſi ne cognoiſſent-ils point la beauté de l'Amour: Mais les hommes, cõme prudens qu'ils ſont, faiſans eſlection de ce qu'ils ont iugé meilleur autresfois par le ſeul eſſay, ont creu l'amour des maſles plus ferme & ſolide, que celuy des femelles. Tellement que tu ne dois pas reprendre, par tes froids diſcours, la grauité qui ſe treuue en nous, ô Caricles, ny moins encore nous alleguer pour preuue de ton dire des comptes luxurieux tirez d'vne meſchante vie. Car tu vois bien que cet Amour celeſte ne ſe doit point comparer à l'autre Amour, qui n'eſt qu'vn enfant. Conſidere maintenant à part toy (puis que tu n'en es iamais venu là,) qu'Amour eſt vn Dieu double, qui ne marche point par vne ſeule voye, & qui ne ſe donne pas entree en nos ames par vn ſeul eſprit. Il pouſſe la perſonne à des actions ſottes & pueriles (leſquelles ne ſoubmettent point la penſee aux loix de la raiſon) & ne s'attaquãt qu'aux eſprits inſenſez, n'a point d'autre ſoin que des voluptez effeminees. Cet Amour eſt blaſmable, en ce qu'il ſe proſtituë indiſcrettement à quiconque en veut prendre.

Reſponſe à l'obiection precedente.

Mais l'autre eſt plein de ſainctété,
Et les paſſions les plus ſaines
Par luy, de toute eternité
Poſſedent les ames humaines.

Il inſpire ie ne ſçay quels doux inſtincts en l'eſprit de l'homme, & quand les honneurs de ce Dieu nous animent, nous embraſſons vne volupté, qui a pour meſlange la ſeule vertu. Car à dire le vray,

Amour ſouffle vne double haleine, (comme dit le Poëte Tragique) & des affections diuerſes ſe retreuuent en vn ſeul nom. Auſſi ſa Deeſſe, comme ambiguë qu'elle eſt, partage égallement le dommage & l'vtilité;

Et donne au plus noble animal
Du bien meſlé parmy le mal.

Dauantage, il n'y a pas vn ſeul genre de contention, & de peine; ains

Comme double qu'elle eſt; l'vne eſt de tous blaſmee,
Et l'autre, des diſcrets à bon droict eſtimee.

De maniere qu'il ne faut s'eſtonner, ſi la pire affection a fortuitement acquis le ſeul nom de vertu, pour ſe donner le tiltre d'Amour. Ceſte bien-veillance eſt accuſee d'excez, & la volupté ſe fait nommer modeſte. Tu ne fais donc point d'eſtat du mariage, me diras-tu, & il ſemble à t'ouyr, que tu rejettes le ſexe feminin: Que ſi celà eſt, comment conſeruerons nous la race des hommes? O que ce ſeroit vne belle choſe, dit le ſage Euripide, ſi ſans auoir affaire auec les femmes, nous pouuions achepter des enfans par or & par argent en aſſiſtant aux Sacrifices & aux Temples des Dieux! Mais celà ne ſe peut: car la neceſſité, qui nous a mis vn peſant joug ſur le dos, nous cõtraint d'obeyr à ſes volontez. Nous eſliſons donc, comme de raiſon, ce qui nous ſemble beau, & ſuiuons ce qui eſt neceſſaire. Ie t'aduouë que les femmes peuuent eſtre miſes en beſongne, pour en auoir des enfans: mais autremẽt, nenny. Oſte les moy de là, ie te prie, que ie n'en voye aucune. Où treuuera-t'on l'homme de ſain entendement, qui ſe vueille ſoubmettre aux humeurs d'vne femme qui perd toute la matinee à s'attiffer, & coiffer de perruques empruntees, & de fards eſtranges? Y a t'il rien de ſi laid, que ſa face, quand elle eſt en ſon naïf, & n'eſt-ce pas vne choſe vraye, que pour ſe monſtrer aux paſſans elle deſguiſe ſa deformité naturelle? Que ſi quelqu'vn contemple les femmes depuis l'Aurore naiſſante, iuſques au coucher du Soleil, lors qu'elles ſe leuent de leur lict, il verra des creatures plus laides mille fois que ne ſont les beſtes. Elles ne veulent eſtre ny nommees, ny eſueillees de perſonne. Et pour ne faire voir leur laideur, elles s'enferment dans leur cabinet auec vne trouppe de vieilles chambrieres, auſſi belles que leur maiſtreſſe, leſquelles ſont employees à racouſtrer, replaſtrer, barbouïller, colorer, & oindre de diuerſes drogues ces maſques mal-heureux, & difformes.

C'eſt le propre d'vne laide affection de ſe déguiſer.

Belle deſcription du fard & des ornements des femmes.

Car il faut que l'eau d'artifice
Efface la rougeur du vin,
Qui ſur ſon viſage ſe gliſſe,
Quand elle boit trop au matin.

Ce n'eſt pas encore faict, elles ne s'appliquent pas ſoudain à quelque affaire de conſequence. La premiere de leurs actions, c'eſt de ſe vernir la peau de leur face toute ridee, auec vn amas de compoſitions, de fards, & de drogues. Et de meſme que ſi elles eſtoiẽt en vne monſtre generale, les chambrieres leur tendent l'vne apres l'autre, & de main en main, des baſſins d'argent, des aiguieres, & des miroirs. Leur cabinet eſt comme vne boutique d'Apoticaire, où l'on ne void que boëſtes & vaiſſeaux, pleins de beaucoup de mal, dans leſquels eſt reſerué pour threſor, ou vn ſecret abſterſif pour les dents, ou vn artifice à noircir les paupieres. I'obmets la teinture de leurs cheueux, qui ne leur eſt pas vne petite peine. Car les vnes les barbouïllent de couleur jaunaſtre, comme on feroit la laine au Soleil de midy, auec certaines drogues qui ont la proprieté de jaunir, meſpriſant la couleur que la Nature leur a donnee. Les autres, qui pour paroiſtre plus belles, veulent auoir les cheueux noirs, y conſomment toutes les richeſſes de leurs marys; & il ſemble que les odeurs de l'Arabie entiere s'exhalent de leur teſte. Ie ne parle point ny des aiguilles, ny des autres inſtruments de fer, leſquels eſtans chauffez, ont ceſte vertu de friſer le poil à crepillons annelez. Outre, que ces perruques trop curieuſement attiffees, & abbaiſſees iuſques aux tempes laiſſent vne petite greue deſſus le front. Le poil eſpars au gré du vent flotte d'vne façon arrogante ſur les eſpaules, & les patins fermez de nœuds de diuerſes couleurs leur eſtreignent les pieds iuſques à la chair. Tout leur corps eſt affeublé d'vne robbe bien deliee, qu'elles ne prennent que pour vn pretexte de couurir leur nudité, car tout ce qu'elles cachent eſt plus facile à cognoiſtre que leur face meſme. On y void à trauers de vilaines mamelles qu'elles rehauſſent, & reſſerrent touſiours. Qu'eſt-il beſoin que ie faſſe voir icy les riches maux qu'elles ont, comme les peſants rubis qui pendent aux bouts des oreilles, ou ces couleureaux, qui leur enuironnent les mains & les bras. Et pour moy ie ſouhaitterois volontiers, qu'au lieu d'eſtre d'or ils fuſſent de vrays ſerpents.

Il eſt mal-ayſé d'oſter les defauts de nature.

Vne couronne eſtoillee de pierreries Indiennes leur entoure le chef. Des carquants de grand prix leur ſerrent le col; & bref ce miſerable or leur deſcend iuſques au bas des pieds, & ſert à nouër

tous

tous leurs affiquets. Mais il y auroit bien plus de raiſon, que leurs iambes fuſſent enchaiſnees auec du fer.

Apres que tout le corps eſt deſguiſé des traicts d'vne faulſe beauté, comme auec quelques preſtiges & charmes, encore empourprent-elles leurs impudentes joües, afin que le vermeillon leur donne grace & couleur. Ie vous laiſſe à penſer quelle ruyne s'enſuit de tout cet attirail. Elles ſortent à toute heure de leur maiſon pour ſe faire voir aux paſſans, qui ne ceſſent de les œillader. Cependant elles donnent le mal de teſte aux pauures marys, quelques-vns deſquels ſont ſi ſots, qu'ils ne cognoiſſent pas quād on leur parle des Colliades, des Genetilides, de la Deeſſe de Frigu ou de Comus eſperdu pour l'amour d'vn Berger. I'obmets les ſecrets ſacrifices, les myſteres ſuſpects, & autres ſemblables traicts qui ſe joüent en l'abſence de leurs marys.

Les femmes ſortent de leur maiſon, pour voir, & pour eſtre veuës (dit Ouide.)

Soudain qu'elles ſont de retour de la ville, il leur faut couurir vne table de toutes ſortes de mets, où elles font les ſobres, & les degouſtees en preſence de leurs marys: Car apres que ces gourmandes ſont ſi ſaoules, que la viande leur ſort par le goſier, elles gouſtent ſeulement de chaſque mets auec le bout des doigts; comme ſi elles vouloient eſcrire par deſſus. Leur lict où pluſieurs ont paſſé les nuicts entieres, eſt ſi plein d'ordure & de matiere gluante, que tous ceux qui en ſortent ont bon beſoin d'entrer dãs le bain, & de ſe faire lauer à bon eſcient. O que voilà de belles marques d'vne bonne vie! Que ſi quelqu'vn vouloit rechercher plus exactement vne ſeule partie de ceſte verité, il pourroit bien maudire Promethee, & dire auec le Poëte Menander,

Non (mortels) ce n'eſt pas à tort,
Que le traict ſubtil de la mort
Menace au penchant d'vne roche
Celuy qui trop audacieux
Porta iadis en ces bas lieux
Le feu des Aſtres le plus proche.
Ce fut ce perfide voleur,
Qui pour combler noſtre mal-heur,
Formà d'vne main temeraire
La femme, abbregé de tous maux,
Le plus cruel des animaux,
Et à l'homme le plus contraire.
L'aymer, c'eſt viure mal-heureux;
L'eſpouſer, c'eſt eſtre amoureux

De ſes paſſions volontaires,
Et d'vn vice à nul autre eſgal,
Voir ſouïller le lict conjugal
Par ſes infames adulteres.
De là s'enſuiuent les poiſons,
Les embuſches, les trahiſons,
Les ſoucis, la haine, l'enuie,
Et mille autres mal-heurs diuers,
Auſquels vn ſexe ſi peruers,
Vacque tout le long de ſa vie.

Où trouueroit-on celuy qui daignaſt ſuiure ces biens paſſagers, & auquel vne vie ſi mal-heureuſe, peut allecher l'eſprit? Il ne ſera donc pas mauuais d'oppoſer la conuerſation des maſles à celle des femelles. L'adoleſcent ſortant au matin de ſon lict, apres auoir laué d'eau pure & nette le reſte du ſommeil qui s'eſtoit gliſſé dans ſes yeux, & attaché ſur ſes eſpaules la robbe ſacree, il ſort de la maiſon de ſon pere, la face penchante contre terre, & ſans s'amuſer à regarder aucun de ceux qu'il rencontre. Ses Pedagogues & gouuerneurs (trouppe qui luy eſt conuenable) marchent apres luy, tenans en main les venerables inſtruments de vertu, Non les dents d'vn peigne, pour mignarder ſa perruque, ny des miroirs, qui ſont des images repreſentees ſans pinceau, par la ſeule reflexion; mais vn grand nombre de liures de toutes ſortes, où les exploicts heroïques & vertueux ſont couchez par eſcrit. Il s'en va prendre des leçons de muſique auec vne douce lyre, & apres que ſon eſprit eſt raſſaſié des diuerſitez de Philoſophie, il s'exerce à des diſciplines dignes d'vn homme libre. Car il ſe plaiſt à monter des cheuaux Theſſaliens, & en domptant ſa ieuneſſe, il medite les actions militaires en temps de paix. Il apprend à darder les fleſches, brandir des jauclots, & frapper au blanc, d'vne main bien adroicte. Son corps robuſte & couuert de pouſſiere s'addonne à la lutte ſans redouter la chaleur du Soleil de midy, ny la ſueur qui degoutte de toutes parts à cauſe de ſes penibles labeurs. Vne table ſobre, & des petits bains allegent ces penibles trauaux, & ne le deſtournẽt en rien. Car il a touſiours à ſes coſtez ſes precepteurs, qui luy repetent les exemples des actes anciens, & trauaillent ſoigneuſement à luy faire entendre quels ont eſté les herôs magnanimes, qui ſe ſont rendus recommendables par leur prudence, ou qui ont embraſſé la Iuſtice, & la temperance. Apres que ſon eſprit s'eſt repeu de ces leçons de vertu, lors que

Pour mieux cognoiſtre deux choſes contraires, il les faut oppoſer.

Vn honneſte exercice entretient la ieuneſſe en vigueur.

la nuict met fin à ſon trauail, ayant payé le tribut que l'on doit au ventre, il ſe met au lict, & dort à ſon ayſe. Qui eſt celuy qui ne deuiendroit amoureux d'vn ſi braue ieune homme? Auroit-on bien la clarté des yeux ſi foible, ou les rayons de l'ame ſi aueuglez, que de ne point voir à trauers tant de perfections? Comment ne l'aymeroit-on pas, eſtant vn vray Mercure aux Luttes, vn Apollon entre les lyces, & vn ſecond Caſtor à monter vn cheual? Quelle merueille de voir qu'en vn corps mortel il exerce de diuines vertus! O Dieux celeſtes! A la mienne volonté que ie puiſſe touſiours eſtre aſſis pres de mon mignon, ouyr ſon parler gracieux, l'accompagner par tout, & n'auoir rien qui ne me ſoit commun auec luy! Ie luy ſouhaitterois volontiers de paruenir au bout de ſon aage ſans aucun ennuy, & de mener vne longue & heureuſe vie, ſans eſtre iamais talonné d'aucun mal-encontre. Que ſi quelque maladie l'attaque (la nature de l'homme eſtant freſle) ie ſuis content d'eſtre malade auec luy; S'il nauige en haute mer, ie luy tiendray compagnie; & ſi la violence de quelque Tyran le confine en vne priſon, ie me feray mettre les fers aux pieds. Quiconque le hayra, ie luy ſeray ennemy: Si ie vois que les voleurs luy courent ſus, ie m'armeray le pluſtoſt que ie pourray; & s'il meurt, ie ne luy veux plus ſuruiure. Mais auant que mourir, ie declareray ma derniere volonté à ceux que i'ayme le plus apres luy; ſçauoir, qu'ils nous enferment tous deux dans vn meſme tombeau, & qu'en meſlant les os de l'vn parmy ceux de l'autre, ils ne laiſſent aucun veſtige de pouſſiere, qui ne ſoit mutuellement conjoinct. Voilà comme ie me comporteray enuers ceux qui meriteront d'eſtre aymez de moy. La prudence des herôs eſgalle à celle des Dieux, l'a ordonné de la ſorte, comme ſi c'eſtoit quelque loy. Cet Amour ne les a iamais quittez durant leur vie, & la mort n'en a peu diſſoudre le nœud. Focis joignit Oreſte à Pylade, depuis leur enfance, & ayant receu le Dieu mediateur de leurs affections mutuelles, ils nauigerent enſemble, comme dans vn ſeul & meſme nauire de la vie. Tous deux tuërent Clitemneſtre & Egiſte, cõme fils d'Agamemnon. Pylades eſtoit eſpris des meſmes furies qu'Oreſte, & tous deux ſe ſoubmettoiẽt à de meſmes peines. Ces deux amys ne meſurerent pas l'amitié à l'aune des Grecs, ains nauigerent par delà les confins des Scythes; & pendant que l'vn eſtoit malade, l'autre le ſollicitoit. Ayant mis les pieds ſur la terre Taurique, Erymnis vengereſſe de leur mere, les reçeut en ſon logis; & tandis qu'au milieu des barbares Oreſte giſoit par terre tra-

L'amant n'eſt pas tant à ſoy qu'à la choſe aymee.

Il n'y a point de victoire eſgale à celle de l'amitié.

uaillé de ſon Epilepſie couſtumiere. Pylades le ſeruoit,

Et pour plus grand allegement,
Le couuroit de ſon veſtement,
Oſtant l'eſcume de ſa bouche,
Et de pleurs arrouſant ſa couche.

Tous dangers ſont indifferẽts au vray amy.

Enquoy il ne faiſoit pas ſeulement vn acte d'amy, mais de pere auſſi. Apres que par arreſt il fut ordonné que l'vn demeureroit dãs la priſon, & l'autre s'en iroit à Mycene, pour apporter des lettres de faueur, tous deux s'offrirent à demeurer l'vn pour l'autre, eſtimans viure, pourueu qu'il y en eut l'vn d'eux qui veſquiſt. Oreſte refuſa les lettres, cõme ſi Pylades euſt eſté pl⁹ digne de les prẽdre,

Non, ie ne veux pas qu'on m'eſtime
Indigne de le ſecourir.
Si i'ay faict moy-meſme le crime,
Pourquoy le fera-t'on mourir?

Et peu apres il dit,

Donne luy le pacquet; car pourueu qu'on enuoye
Des gens pour le ſauuer; ie veux qu'vn chaſcun voye,
Tous les efforts mortels eſlancez ſur mon chef,
Et qu'on m'eſtime Autheur du pretendu meſchef.

La meilleure amitié, c'eſt celle qui depuis l'enfance prend accroiſſement auec nous.

Sans doute quãd le zele de cet amour prend accroiſſement auec nous depuis l'enfance iuſques à l'aage de raiſon, ce qui autresfois a eſté aymé, rend & cõmunique à ſon tour vn amour reciproque: Tellemẽt qu'il eſt bien difficile pour lors de cognoiſtre lequel des deux amans a plus d'amitié: Car la ſemblãce de l'amant ſe void en l'amy cõme dans vn miroir, & faict vne reuerberatiõ en luy. Pourquoy nous reproches-tu donc, comme quelque eſtrange volupté vne choſe qui eſt ſi propre à noſtre vie, definie par les loix diuines, & paruenuë à nous par ſucceſſion, & de toute ancienneté? Auſſi nous autres qui receuons librement & auec vne pure conſcience ce ſainct decret, nous le tenons pour vn myſtere ſacré. Et vrayement ſelon le dire des Sages,

C'eſt vn bon-heur incomparable,
D'eſtre aymé d'vn enfant aymable,
Et de monter de bons cheuaux;
Ces ſupports nous ſeruent d'adreſſe,
Pour mieux ſupporter les trauaux
Qui ſuiuent la triſte vieilleſſe.

Quant à la doctrine de Socrates, qui ſert d'examen à la vertu, tous ſçauent aſſez qu'elle a eſté meſme appreuuee par les con-

tines Delphiques. Car l'Oracle Pythien n'apprit-il pas ceſte verité quand il dit ces belles paroles: *Socrates eſt le plus ſage de tous les mortels.* Ce grand perſonnage a inuenté l'amour des garçons comme fort vtile, auec pluſieurs autres belles diſciplines, par le moyen deſquelles il a ſoulagé la vie des hommes. Or il faut careſſer les garçons, de meſme que Socrates aymoit Alcibiades, qui dormóit auec ſon pere ſous vne ſeule & meſme courtine. Ie rapporteray icy volõtiers ſur la fin de mon diſcours ceſte louange tiree du Poëte Callimachus.

Plaiſe aux Dieux qu'imitans Echius le vieillard,
Vous eſlanciez touſiours vn aymable regard
Sur les ieunes garçons, & d'vne amour ciuille
Puiſſiez viure auec eux dans vne forte ville,
Exempts de tout ſoupçon, & libres du courroux;
Qui ſe gliſſe touſiours dans l'ame des jaloux.

Ces choſes eſtant ainſi concluës (ô gaillarde ieuneſſe) conuerſez modeſtement auec les bons compagnons, & n'eſtendez pas ſeulement vos ſainctes affections d'amitié iuſques à la vigueur de voſtre aage; mais en adorant l'Amour Celeſte, conſeruez les fermes mouuements de vos ames, depuis voſtre enfance iuſques à la vieilleſſe. Voylà le moyen par lequel la vie s'eſcoule doucement & nous eſt aggreable, pourueu qu'il n'y ait point de ſyndereſe qui la trauaille. Le renom de tous ceux qui enſuiuent ces leçons eſt ſemé par tout le monde. Que s'ils croyent aux enfans des Philoſophes, le ciel meſme les reçoit apres la terre, & mourans heureuſement, ils s'acquierent cet incorruptible ſalaire de vertu.

Apres que Callicrates euſt faict là deſſus vne amplification aſſez puerile, ie retins Caricles, qui taſchoit à reprendre la parolle, car il eſtoit temps de retourner au nauire. Comme il m'importunoit que i'euſſe à dire, lequel des deux auoit le mieux diſcouru; apres auoir conſideré quelque peu de temps, & peſé les paroles de l'vn & de l'autre. Ie ne puis croire, dis-je, mes amys, que vous ayez fait ces harangues ſans les auoir premeditees: Et, par le Dieu Iupiter, il y a des ſignes manifeſtes d'vn continuël eſtude, car vous n'auez preſque rien laiſſé en arriere de tout ce qu'il eſtoit poſſible de dire. Que ſi l'experience des choſes eſt grande, la grauité des propos l'eſt encore plus: Tellemẽt que ie ſouhaitterois volontiers s'il ſe pouuoit faire, que ce Theramene deuint brodequin, afin que vous euſſiez à partir d'icy tous deux eſgallement vaincueurs. Toutesfois parce qu'il me ſemble que vous ne voudriez rien

Vn bel eſprit a touſiours dequoy diſcourir ſans premediter.

ceder l'vn à l'autre, ie vous en diray tout maintenant mon aduis. Auſſi bien n'ay-je pas reſolu d'admettre aucune autre contention de ces meſmes matieres en noſtre nauigation. Le Mariage eſt vne choſe fort heureuſe & vtile à la vie des hommes, pourueu qu'il arriue à ſouhait, & qu'on y rencontre bien: Mais quant à l'amour des garçons, entant qu'elle s'attribuë le pur & chaſte tiltre d'amitié, i'eſtime que c'eſt la ſeule action de Philoſophie. Il faut donc que les hommes ſe marient, & qu'ils laiſſent l'amour des garçons pour les ſeuls Philoſophes, qui ne peuuent vacquer à vne ſolide & parfaicte vertu en la compagnie des femmes. Pour toy (Caricles) ne te faſche point, s'il faut qu'en ceſte matiere la ville de Corinthe cede à celle d'Athenes.

Louange du Mariage.

Soudain que i'eus donné cet arreſt en peu de parolles, ie me leuay de honte: Car ie voyois bien que Caricles eſtoit auſſi triſte que s'il euſt eſté condamné à mort.

L'Athenien tout au contraire ſautant de joye qu'il en auoit marchoit de brauade, & faiſoit le fendant. On euſt dit à le voir qu'il auoit veincu les Perſes pres de Salamine en vne bataille nauale. Pour recompenſe de ce mien iugement, il nous fit vn ſomptueux feſtin, où nous fuſmes traictez auec beaucoup de ſuperfluité. Cependant ie conſolois Caricles tacitement, & luy diſois pour luy faire plaiſir, qu'il auoit harangué pour la plus debile partie. Voilà ce qui ſe paſſa pendant le ſejour que nous fiſmes en Gnidie, & quelles furent les choſes debattuës de part & d'autre au Temple de la Deeſſe, auec des paroles meſlees d'autant de doctrine que de plaiſir. Mais dy moy, Theomneſte, puis que c'eſt toy, qui nous as rafraiſchy la memoire de ces antiquitez, quelle ſentence euſſes-tu donné, ſi pour lors on t'euſt pris pour iuge? THEOMNESTE. O Dieux! Penſes-tu que ie ſois vn Melite, ou quelque Corebe, qui vueille iuger au contraire de ce que tu as ſi iuſtement opiné? Vrayement ie prenois tant de plaiſir à ce que tu diſois n'agueres, que ie penſois eſtre en Gnidie, & croyois que ceſte petite loge fuſt le Temple de la Deeſſe. Neantmoins (parce que ie n'eſtime pas qu'on puiſſe rien dire de deshonneſte en vn iour ſi ſolemnel, & auquel les paroles plus ſales ſont tollerables à cauſe de la feſte) i'admirois ceſte harangue, prononcee par cet amoureux des garçons, auec vn ſourcil refroigné, & d'vne eſtrange aſſeurance. Au demeurant elle ne me ſembloit pas de telle conſequence que l'autre, pour pouuoir chatouiller vn eſprit, & l'attirer à la compagnie d'vn ieune homme ſans barbe, pour rece-

Les eſprits auides de gloire affectent les iugements fauorables.

uoir cependant la punition de Tantale. Et puis que toute la beauté n'eſt pas aux yeux, ie ne penſe point qu'il ſoit loiſible de ſe laiſſer mourir de ſoif au milieu des eaux: Car ce n'eſt pas aſſez de regarder celuy que tu aymes, ny de t'aſſeoir pres de luy pour l'ouïr parler. Les voluptez ont des eſchelons attachez enſemble, & l'œil eſt le premier degré de l'amour. Mais l'amant ne ſe contente point de voir la choſe aymee, s'il ne la touche: car quand il ne feroit que la chatouïller du bout des doigts, le plaiſir de ceſte jouyſſance s'eſcoule par tout le corps. Ce n'eſt pas le tout; ayant obtenu cecy, il y adjouſte le troiſieſme eſſay du baiſer, approchãt peu à peu les levres aux levres; & auant que les auoir touchees entierement, il s'en abſtient & recule derechef, ſans laiſſer aucune marque de ſoupçon. Peu apres s'appliquãt à ce qui ſe preſente à luy, il fond tout en embraſſements, ouure la bouche tacitemẽt, & ne laiſſe iamais les mains oyſiues. Car les mutuels & manifeſtes embraſſemens des choſes qui ont du ſentiment allechent, & aſſemblent la volupté. La main s'eſcoulant dans le ſein bellemẽt & à la deſrobbee, preſſe les mamelles qui ſont là naturellement ſcituees, manie l'eſleuation du ventre rond & endurcy, & vn peu plus bas taſtonne le premier cotton du penil. Que me ſeruiroit-il de paſſer outre, & de reueler ces myſteres? Il me ſuffit de dire, que l'amour ayant eu toutes ces priuautez, opere vn autre effect qui eſt bien plus chaud, & nous pouſſe plus auant que les cuiſſes, comme dit le Comique. Ainſi me puiſſe-t'il aduenir que i'ayme des garçons! Mais quant aux Philoſophes, qui diſputent des choſes hautes & difficiles, comme ayans le ſoucy de la Philoſophie, rauallé plus bas que les tempes, qu'ils s'en aillent paiſtre s'ils veulent les plus ignorans & groſſiers auec l'inſolence de leurs paroles enflees: Car Socrates a eſté auſſi amoureux des garçons qu'vn autre, & Alcibiades couchant auec luy ſous vne ſeule & meſme couuerture, ne s'en eſt pas releué ſans en eſtre touché. Ne t'en eſtonne donc point, car Patrocle n'eſtoit pas aymé d'Achille pour s'aſſeoir vis à vis de luy ſeulement.

Il y a diuers degrez en l'amour.

Iuſqu'à ce que le fils du genereux Eaque
Euſt mis fin à ſon chant &c.

Ils auoient la volupté pour obiect en leur amitié; tellement qu'Achille ne pouuant vaincre ſa paſſion, n'auoit point d'eſgard à la verité, quand il pleuroit la mort de Patrocle,

Ains il taignoit les mœurs aux voluptez laſciues.

Et pour moy, ie ſuis d'opinion que tous ceux que les Grecs ap-

pellent Escornifleurs, ou plaisans, ne sont autre chose que certains amoureux qui se mettent en euidence. Que si vous me reprochez qu'il y a de l'ordure en mes parolles, & qu'elles sont trop sales pour estre proferees, ie iureray par ceste mesme Venus Gnidienne qu'elles sont veritables. LVCIN. Dy ce que tu voudras Theomneste, si ne te permettray-je point de recommençer vn troisiesme discours, auquel il n'est besoin de donner audience qu'en vne solemnelle assemblee. Il seroit dommage d'employer dauantage de temps à tels comptes. Allons nous en droict en la place: car il me semble qu'on allume desià la fueillee d'Hercule. Nous aurons assez de plaisir à voir ces feux de joye, remettant en memoire aux regardans les choses que ce Dieu a *souffertes* en Oëthe.

LES IMAGES.

LVCIAN.

Lucian depeint icy la beauté d'vne honneste femme, ensemble les graces du corps, & celles de l'ame.

VRAYEMENT le mesme desastre m'est suruenu depuis peu qu'à ceux qui ont vne fois apperçeu la force de la Gorgonne, (cher Polistrate) & ce pour auoir descouuert vne femme de singuliere beauté, & peu s'en est fallu que ie n'aye esté changé d'hõme en pierre, comme dit la fable, par vn roidissement qui m'a saisi pour l'admiration du spectacle. POLISTRATE. O Hercule! que tu me parles icy d'vn estrange & puissant object? Est-il possible qu'vne simple femme ayt pù estonner Lucian? Celà pourroit bien estre: Car c'est ta coustume quand tu vois quelque belle fille de te joindre de si pres auec elle, qu'on deracineroit le mont Sypille plustost que te pouuoir retirer de ceste amorce que tu poursuis à gueule ouuerte. Tu fais bien dauantage: C'est que tu respands des larmes pour elle en aussi grande abondance que la fille de Tantale. Si faut-il que ie te prie de me dire, qui est ceste Meduse, qui transmuë les gens en pierres, & de quelle race, afin que nous la puissions voir aussi: car i'ay opinion que tu n'aurois point d'enuie sur nous, & ne serois espris d'aucune jalousie, si l'ayant vne fois apperçeuë, i'en deuenois moy-mesme tout roide & endurcy.

L'amour est vne Gorgonne qui rend les hommes plus insensibles que ne sont les cailloux.

LVCIAN. Asseure toy que si tu l'auois seulement regardee dans vn miroir, elle te rendroit incontinent muët & plus immobile que les statuës. Mais c'est peu de chose que tout cecy, à comparaison de ce

de ce que ie m'en vay dire. Elle te blesseroit sans doute d'vne playe maligne si tu l'auois contemplee de pres, & si ses yeux t'auoient œilladé. Dieux! que de charmes ils t'esslanceroient! Ses regards te meneroient garrotté là où bon leur sembleroit, ny plus ny moins que la calamite attire le fer apres soy. POLIST. Cesse ie te prie, Lucian, de feindre vne si prodigieuse beauté, & te despesche de me dire qu'elle femme c'estoit. LVCIAN. Es-tu bien si fol de croire que mes discours soient capables de la louër? Rien moins; au contraire, plus ie l'esleueray, plus sa face me fournira de matiere. Ie te iure qu'il m'est impossible de te raconter quelle est ceste femme. Il est bien vray qu'elle menoit vn grand train quand ie la veis, & auoit à sa suitte vne bande d'Eunuques & de pucelles. Bref, ie ne pense pas auoir iamais veu rien de si somptueux, & il falloit bien que ce fut vne grande Dame. POLIST. N'as-tu pas ouy dire, comme elle se nommoit? LVC. Nenny, mais ie m'asseure, qu'elle est du pays d'Ionie; car quelqu'vn des regardans s'estant retourné vers l'vn de ses voisins, quand elle passoit: Telles sont, dit-il, les beautez de Smyrne; & il ne faut pas s'esbahir, si la plus belle ville d'Ionie à produict aussi la plus belle fẽme qui soit. Ce qui me fait croire, que ce galãd qui parloit ainsi, estoit Smyrnien, & que pour se vanter soy-mesme, il loüoit tant ceste beauté. POL. Tu as esté aussi insensible qu'vne pierre, de ne l'auoir point suiuie, ny daigné demãder son nom à cet hõme de Smyrne. A tout le moins ombrage moy de parolles ceste grande beauté, le mieux que faire se pourra, pour voir si ie ne la cognois point. LVC. Tu me fais vne demande bien grande; car il est impossible de representer par de si foibles discours que les miens vne si admirable Image, laquelle les pinceaux & burins d'Apelle, de Xeuzis, de Parrasius, de Phidias, ou d'Alcamene ne pourroient esbaucher. Tellement que ie ne ferois que gaster l'ouurage pour la foiblesse de mon esprit, & ignorance de l'art. POLIST. C'est tout vn, fais moy, ie te prie vne descriptiõ de son visage; car tu ne peux moins faire que de dire à l'vn de tes plus grands amys quels estoient les lineaments & les traicts de ceste figure. LVC. Il me vaudroit bien mieux emprunter à cet effect quelqu'vn de ces anciens ouuriers pour acheuer cet ouurage. POLIST. Pourquoy me dis-tu celà? Ne sçais-tu pas bien qu'estans decedez il y a jà long temps, ils ne peuuent trauailler pour toy? LVC. Pardonne moy, ce leur est vne chose trop facile, & laquelle tu pourras comprendre si tu daignes respondre à mes demandes. POLIST. Dy ce que tu voudras, ie te

Pour bien descrire vne beauté, on y adjouste touſiours plus qu'il n'y en a.

Vn amant a beaucoup de peine à louer ce qu'il ayme.

le permets. Lvc. N'as-tu iamais voyagé en Gnidie? Polist. Ouy vrayement. Lvc. Il n'eſt pas que tu n'ayes veu la ſtatuë de Venus. Polist. Par le Dieu Iupiter ie l'ay veuë, & c'eſt l'vn des plus beaux ouurages de Praxiteles. Lvc. Mais n'as-tu pas ouy raconter vne fable que font les habitans du pays? ſçauoir, qu'vn certain ieune homme eſtant eſpris d'vn meſchant & infame amour de ceſte ſtatuë, ſe cacha ſecrettement dans le Temple, & paſſa la nuict entiere auec elle. Mais tu pourras t'informer vne autre-fois plus amplement de cecy. N'as tu pas veu la ſtatuë qui eſt aux vergers d'Athenes, faicte de la main d'Alcamene? Pol. Ie ſerois bien peu curieux, ſi i'eſtois encores à voir ce pourtraict. Lvc. Il n'eſt point beſoin, Poliſtrate, que ie te demande ton aduis touchant la Soſandre de Calamides? Pol. Il y a long temps que ie l'ay veuë. Lvc. Celà ſuffit. Mais lequel eſt-ce des ouurages de Phidias qui te ſemble le plus loüable? Polist. C'eſt la ſtatuë Lemnienne, à laquelle ce grand ouurier a donné ce tiltre pour l'annoblir; & en outre ceſte Amazone qui s'appuye ſur vne lance. Lvc. Voilà de beaux pourtraicts, cher amy, & tu n'as pas beſoin d'autres ouuriers, pour faire vn tableau à l'imitation de ceux-cy. Auſſi te veux-je repreſenter maintenant vn ſeul pourtraict, les lineaments duquel ſeront empruntez de ceux-cy, iuſques à ce que ie l'aye conduict à perfection. Polist. Le pourrois-tu bien faire, Lucian? Lvc. fort facilement; car il ne faut que prendre ce qui ſe treuue de plus parfaict en ces ouurages, & l'adapter à noſtre propos, obſeruant par tout vne mediocrité meſlee d'vne aggreable diuerſité. Polist. Tu ne parles pas mal: Voyons donc comme tu feras ceſt ouurage, compoſé de tous les autres pourtraicts, & ſans en eſtre en rien different. Lvc. Si tes yeux veulent voir tout maintenant vne Image naiſſante, qu'ils la compoſent ainſi. Qu'ils prennent le chef de Venus Gnidienne, la cheuelure, la face, & la voûte arondie des ſourcils que Praxiteles luy a faits. Quant à ces yeux, ce meſme ouurier luy en fournira. La Venus d'Alcamene luy preſtera ſes tetins, & toutes les autres parties de la gorge, enſemble, ſes mains potelees, où les proportiõs des jointures ſont obſeruees, & ſes longs doigts qui finiſſent en vne rondeur deliée. La ſtatuë Lemnienne de Phidias luy donnera les traicts de ſa face, la tendre delicateſſe de ſes jouës, & la perfectiõ de ſon nez, outre la belle compoſition de ſa bouche. Elle prẽdra de l'Amazone ſon col auſſi blanc que le laict, de Soſandre & de

Deſcriptiõ d'vne parfaicte beauté.

Calamis vne pudeur virginale, & vn petit ris qui trompe les yeux des regardans & monſtre vne gaillardiſe d'eſprit, Soſandre meſme luy permettra d'auoir d'elle vn modeſte habit pour ſe couurir, ſi ce n'eſt qu'elle aura la teſte nuë. Pour ce qui eſt de l'aage, il le faut prendre de la Venus Gnidienne, & imiter l'induſtrie de Praxiteles. Si ie forme vne telle Deeſſe, quelle opinion en auras-tu Poliſtrate? Ne ſera-t'elle pas exactement accomplie? POLIST. Tu as obmis en l'exterieur quelque partie de beauté en deſcriuant ton image, & reduiſant en vn ſeul poinct toutes les beautez. LVC. Ce que tu dis, cher amy, eſt la choſe de moindre importance en ce tableau, ſi tu n'eſtimes que les couleurs puiſſent aucunement ayder à la beauté, & qu'il faille auoir eſgard principalement à toute la bien-ſeance du corps. Que le noir ſoit mis en ſa place, & le blanc auſſi, meſlant la rougeur du vermeillon au lieu où elle eſt conuenable & requiſe. Mais faiſons eſſay de toutes ces choſes, puis qu'il faut venir au fonds & au principal. Cõment en verrons nous le bout? Où treuuerons-nous des peintres propres à noſtre deſſein, afin qu'ils nous meſlent les couleurs à propos? Appellons Polygnot, Eufranor, Etion, & Apelle, afin qu'ils departent l'ouurage. Eufranor luy fera les cheueux pareils à ceux de Iunon: Polygnot la iuſte diſtãce des ſourcils, & le vermeillon bien-ſeant aux jouës, la peignant de meſme ſorte qu'il a faict Caſſandre entre les Delphiens aux aſſemblees publiques: qu'il luy donne vn habit faict artiſtement, & le mieux accomply qu'il luy ſera poſſible, pour en couurir tous les membres du corps ſelon qu'il en ſera beſoin: qu'il en laiſſe neantmoins vne partie eſparſe au gré du vent. Qu'Apelle acheue le reſte du corps à l'imitation de l'Image de Panté, meſlant la blancheur d'vn peu de rougeur. Que les levres ne ſoient point autres, que celles qu Etion fit à Roxane. Mais tirons vne partie de cet ouurage du plus excellent de tous les peintres, qui eſt Homere, laiſſant à part Eufranor, & Apelle; Car il faut que tout le corps ayt la meſme couleur que celle qu'il a miſe aux cuiſſes de Menelaüs, & ſoit ſemblable à l'yuoire teinct auec le ſang empourpré de l'huiſtre. Au demeurant, que luy meſme peigne les yeux, tels que ceux d'vne vache, c'eſt à dire beaux & reluiſants; & qu'en l'vne des parties de l'ouurage il ayt pour ſecond ce Poëte Thebain pour luy façonner les paupieres. Que Homere luy donne encore le ris, les eſpaules blanches, les beaux flancs, & les doigts roſins; Bref qu'il l'a faſſe toute ſemblable à la

beauté de Venus de pur or, & beaucoup plus belle que n'eſt la fille de Briſeus. Voilà de quels traicts les Sculpteurs, les Poëtes, & les Peintres parferont cet ouurage. Les Graces reſpandront par tout ſon corps le maintien aymable, ou bien les Cupidons, & amoureaux mene-dãces. Cet Image ne ſera-t'elle pas accomplie? Y aura-t'il quelqu'vn qui le puiſſe imiter? POLIST. Vrayement c'eſt vn ſi beau deſſein que le tien, Lucian, & vn ſi diuin ouurage qu'il ſemble que Iupiter l'ayt enuoyé du Ciel, & ainſi formé du conſeil de tous les Dieux. Mais qu'eſt-ce que tu veis faire à ceſte * Deeſſe? LVC. Elle auoit des lettres en main, & ſembloit auoir leu deſià l'vne d'icelles. Dauantage, elle diſoit à ſa chambriere, ie ne ſçay quels mots en marchant, & ne parloit pas ſi haut, qu'on la peuſt entendre. Cependant elle deſcouuroit ſes belles dents par vn mignard ſous-ris. Bons-Dieux! qu'elles eſtoient blanches, bien rangees & de belle forme! On eut dit à les voir que c'eſtoiẽt des perles tranſparantes, rondes, & bien polies, qui formoient vn riche carquant. Elles empruntoient leur principale beauté des levres vermillonnees auec vne grace admirable. Que ſi tu veux que ie t'en faſſe vne particuliere deſcription, ſçache qu'elle les auoit auſſi luiſantes qu'eſt l'yuoire d'Homere, couppé fraiſchement. Les vnes ne ſurpaſſoient point les autres, ny en largeur, ny en hauteur, & ſi ne s'aduançoient pas hors la bouche, comme pluſieurs perſonnes les ont. C'eſtoit vne meſme égalité par tout, vne meſme couleur, vne meſme grandeur, & vn meſme rang. Bref elles repreſentoient vn object de grande admiration, & qui n'auoit point ſon pareil dans le monde en beauté. POLIST. Patiente vn peu, ie te prie, car poſſible ſçay-je bien quelle femme c'eſt: Ie la cognois ſans doute, s'il eſt vray qu'elle ſoit de Smyrne, & qu'elle ayt à ſa ſuitte tant d'Eunuques & de ſoldats pour ſa garde. C'eſt la Royne du pays, qui ſe faict renommer d'vn chacun pour pluſieurs belles perfections qui l'annobliſſent. LVCIAN. Comment la nomme-t'on? POLIST. Elle a le meſme nom que ceſte belle femme d'Abradate, à laquelle Xenophon donne tant de louanges, joignant à ſa modeſtie ſa grande beauté. LVC. Par le Dieu Iupiter ie la cognois auſſi bien que ſi ie l'auois veuë de pres auec mes propres yeux, (ſi forte eſt l'imagination que i'en ay priſe dans Xenophon) & il me ſemble l'ouyr parler, quand ie lis de quelle façon elle arme ſon mary, & qu'elle l'incite au combat. POLIST. Ce n'eſt rien que tout celà: ie vois bien que tu n'as veu ceſte-cy qu'vne ſeule fois, comme vn eſclair qui ne faict que paſſer

* *Il entend parler de la Beauté qu'il feint auoir veuë.*

La modeſtie anime la beauté.

puis que tu ne louës en elle que le corps, & la beauté, qui ſont des choſes trop vulgaires. Pour ce qui eſt des dons de l'eſprit qui l'annobliſſent, tu n'en fais point de mention; auſſi ne paroiſſent-ils pas facilement aux yeux des regardans. Tu ne ſçais pas encore combien elle eſt belle, & comme les ornements de ſon ame ſont du tout conformes à ceux des Deeſſes. I'en puis parler au vray, comme eſtant natif de ſon pays, outre que i'ay eu l'honneur de deuiſer ſouuent auec elle; tellement qu'en ſes propos familiers ie puis bien auoir remarqué ſa grande douceur, ſa modeſtie, & ſa pudicité joincte à vne grandeur de courage. Voilà les ornements deſquels il faut plus faire d'eſtat, que de tous les autres dons, qui ne ſeruent que d'exterieur, comme vn veſtement, lequel il ne faut preferer à la perfection d'vn beau corps. Pour moy i'eſtime vne beauté parfaicte & accomplie en toutes ſes parties, lors qu'il aduiẽt que l'eſprit ſemé de vertus, & le corps embelly d'vne grace aymable s'entre-rencontrent: Car ie pourrois bien t'en monſtrer pluſieurs, leſquelles ſont belles, & mignardes par le dehors; mais qui ſouïllent toute ceſte beauté par la deformité de leurs mœurs: De maniere que ce qui eſtoit ſeulement à louër en vn ſi beau corps, eſt preſque mort, & fleſtry, pour auoir contre l'excellence de ſa dignité, vne ſi meſchante maiſtreſſe qu'eſt l'ame du vitieux. Ces femmes, à dire le vray, ſont telles que les Temples d'Egypte, leſquels en leur exterieur ne font monſtre que de ſuperbes baſtiments. Que ſi tu entres dedans pour y voir leur Dieu, tu y treueras, ou vn ſinge, ou vne cycogne, ou vn chat, ou vn bouc. Il en eſt de meſme de ces viſages maſquez, auſquels on peut bien reprocher que la beauté du corps ne ſuffit pas, ſi elle n'eſt accompagnee des vrays ornemens. Non que ie vueille dire, qu'elle doiue eſtre embellie de veſtemens d'or & de pourpre, ou de riches bagues; mais bien de ce que i'ay dit cy-deuant, ſçauoir de bonnes mœurs, de temperance, d'equité, & de telles autres vertus. LVC. A ce que ie vois, Poliſtrate, tu nous veux payer au double, & auec vſure, comme l'on dit, & c'eſt ton deſſein de nous monſtrer l'image de l'eſprit, afin que nous n'admirions rien à moitié ſeulement. POLIST. C'eſt vn peſant fardeau que ceſtuy-cy, cher amy, car il ne m'eſt pas ſi facile de deſcouurir par parole les choſes obſcures, comme d'eſleuer par louanges, ce qui eſt à tous manifeſte. Auſſi me ſemble-t'il que i'auray beſoin moy-meſme de l'ayde de pluſieurs, pour faire vne eſpreuue de ceſte image, non ſeulement des Sculpteurs & Peintres; mais auſſi des Philoſophes, afin que

Ces courages ſont loüables qui n'ont rien que l'exterieur de mondain.

Quels doiuent eſtre les ornemens de l'ame.

cet ouurage ſoit en ſa perfection, & tiré ſur l'ancien patron. Mais venons au poinct principal. Il faut premierement qu'elle ſoit doüée d'vne faculté de bien dire, & qu'elle n'ait pas vne voix pareille à celle de ce vieil harangueur Pyllian, dont il eſt faict mention dans Homere ; mais ſi harmonieuſe, qu'il ſemble que de ſa langue s'eſcoule vn diſcours plus doux que le miel. Que ſa parole ſoit plus douce que celle de l'homme, & ſemblable à la voix d'vn ieune garçon; ſçauoir, ny trop claire, ny trop effeminee : Tellement que le ton en ſonne encor aux oreilles, lors qu'elle ceſſera de parler, & les rempliſſe d'vn aggreable murmure. Qu'elle imite le ſon de l'Echo qui prolonge la choſe entenduë par la reflexion d'vne voix reciproque, delaiſſant en l'eſprit des auditeurs des parolles miellees, & pleines de perſuaſion. Quand elle voudra chanter, & accorder ſa voix auec la harpe, que ce ſoit auec tant de melodie, que celle des Alcions, des Cygnes, & des Cigales ne luy ſoit aucunement comparable, ny meſme celle de la fille de Pandionne, bien qu'elle ayt accouſtumé de dégoiſer vn ramage qui ſemble inimitable. Qu'Orphee & Amphion, auſquels on attribuë la gloire d'auoir charmé les hommes par la douceur de leur chant, & meſme attiré les rochers, poſent leurs harpes à ſes pieds, & luy cedent en matiere de Muſique : Car ie ne penſe pas que ce * Thracien, & ſon compagnon, ayent iamais appris (en paiſſant les bœufs au mont Cytheron) à obſeruer toutes les ſortes d'harmonie, ſi à propos que la cadence ny manque point, à meſurer les accords, marier la voix à l'inſtrument, faire que l'archet accompagne touſiours la langue, ou à toucher les cordes proprement, & auec vne belle diſpoſition. Par où ie veux dire, Lucian, que s'il t'aduenoit de l'ouyr chanter vne fois, tu ne ſerois pas transformé en pierre par vne Gorgonne ; mais tu cognoiſtrois qu'elle eſt la vertu des melodieuſes Sereines ; Car ſes chanſons te charmeroient tellement, qu'elles te feroient oublier tes amys, & meſme ton propre pays. Quand tes oreilles ſeroient eſtouppees de cire, l'harmonie de ceſte voix les penetreroit, ſi grande eſt la volupté qu'en tirent les eſcoutans : Tu l'eſgallerois à celle de Terpſicoré, de Melpomene, ou de Calliope, qui charmoient eſgallement les oreilles, & les eſprits. Et à la mienne volonté que i'euſſe d'auſſi belles dents, & de ſemblables lévres pour y faire penetrer l'harmo-

Comparaiſons propres pour louër vne belle voix.

* *Orphee.*

nie d'vne ſi douce voix. Puis que tu as veu la beauté que ie deſcris, ſuppoſe qu'elle parle de la façon que ie m'en vay dire. Mais vrayement ce n'eſt pas aſſez d'admirer en elle, ny l'exacte & parfaicte promptitude de la langue, ny la pureté du parler Ionique, ny la douceur & faculté d'vn deuis familier, laquelle eſt eſparſe parmy toutes les graces du bien dire Athenien, car elle tient tous ces beaux dons de ſes deuanciers, comme par droict d'heritage: Ce qui eſt le plus admirable en elle, c'eſt qu'elle ſe plaiſt à lire les Poëtes, & y prend beaucoup de peine, comme eſtant natiue d'vne meſme ville que Homere. Tu as vne Image depeincte, Lucian, de ceſte aggreable harmonie, ſi l'on veut la repreſenter ſuccinctement. Conſidere bien maintenant les autres, ſans t'amuſer à ceſte-cy; car ie n'ay pas reſolu d'en compoſer vne ſeule de pluſieurs, & ce à ton imitation, veu que ce ſeroit peu de choſe de peindre la beauté d'vn corps differente de ſoy-meſme, pour auoir eſté recueillie de tant de formes, & de diuerſes eſpeces. Il eſt icy queſtion de tirer vne Image de toutes les vertus de l'ame, laquelle imite la forme & figure du vray patron. LVCIAN. Tu m'inuites à vn feſtin public, Poliſtrate, & où les tables ſont couuertes de toutes ſortes de mets. Et de verité le plus grand plaiſir que tu me puiſſes faire, c'eſt de m'entretenir ſur ceſte matiere. POLISTRATE. Puis que la cognoiſſance de toutes les honneſtes & liberalles diſciplines, ſemble eſtre de celles qui conſiſtent principalement en l'exercice; Suppoſons qu'en elle reluiſe autant de grace que de beauté, afin qu'il ne ſemble que ie ſois moindre que toy en matiere de peindre. Et vrayement elle ſera peincte de telle ſorte, qu'elle poſſedera tous les biens qui croiſſent en grande abondance ſur le mont d'Helicon: Et non comme Clion, Polymnie, Calliope, ou toutes les autres, chacune deſquelles n'eſt doüée que d'vne ſeule perfection, Que la noſtre ſoit eſgalement docte, & meſlee en tout. Dauantage, il ne faut pas qu'elle manque des dons de Mercure, & d'Apollõ, car ceſte Image doit eſtre embellie de tout ce que les Poëtes ont mis en lumiere d'excellent & de renõmé par leurs vers, des memoires appreuuez des Hiſtoriographes, & des loüanges de Philoſophie. Qu'il n'y ait pas en elle vn ſimple ombrage par le dehors, mais qu'elle ſoit peincte par le dedans de ſes viues couleurs. Que ſi ie ne puis traçer aucun patron, & vray ſujet

Vne belle ame ne cherit rien tant que les exercices vertueux.

Pluſieurs choſes ſont requiſes à la perfection.

de ceſte peinture, il me faut pardõner; car les anciens Autheurs, ne font point de mention d'vne ſi parfaicte cognoiſſance de diſciplines: Toutesfois ſi tu le treuues bon, nous la conſacrerons au Souuerain, car il me ſemble qu'il n'y a rien à reprendre en elle. Lvc. Elle eſt vrayement belle, Poliſtrate, & accomplie en toutes ſes meſures & proportions. POLIST. Il faut maintenant depeindre par ordre apres ceſte Image celle de la Sageſſe & de la Prudence. Nous auons beſoin à cet effect de pluſieurs exemples anciens, & de quelque patron Ionique qui ſoit moderne. Soerates & Eſchynes ſon grand amy ſeront les peinctres de cet ouurage, puis qu'ils ſurpaſſent en l'art de bien faire vn pourtraict tous ceux qui ont iamais peint quelque choſe de gratieux & de beau. Ainſi nous propoſant ceſte Aſpaſie Myleſienne, (auec laquelle ce grand Olympius a conuerſé) pour vn exemplaire parfaict de ſageſſe (tant en la grande experiẽce d'affaires, qu'au ſoing qu'elle auoit des charges ciuiles, & en l'induſtrie de ſon eſprit) nous appliquerons le tout à noſtre tableau. Elle ne ſera differente en aucune choſe, ſi ce n'eſt en ce que celle là eſtoit peincte dans vn petit eſpace, là où ceſte-cy eſt de la grandeur d'vn Coloſſe. LVCIAN. Que veux-tu monſtrer par là, Poliſtrate? POLIST. C'eſt que ie n'eſtime pas, Lucian, que les Images ſemblables ſoient eſgalement grandes; car à dire le vray, l'ancienne Republique des Atheniẽs n'eſt point comparable à la puiſſance moderne des Romains: Tellement qu'encore qu'elle correſponde à ceſte ſemblance pour ce qui eſt du pouuoir, ceſte-cy neantmoins l'excede en grandeur, comme eſtant depeinte en vn plus large tableau. Nous pouuons icy produire vn troiſieſme exemple, ſi bon te ſemble, ſçauoir celuy de Theano, de la Poetrice Leſbyenne, & de Diotime. Theano donnera la grandeur de courage à la peincture, Saphon fera de ſerieuſes leçons à la vie, & ſera ſemblable à Diotime, non ſeulement en ce qui eſt des louanges que Socrates luy donne, mais il y aura de la ſympathie de ces dons à ceux qui ſont familiers à vn bel eſprit. Par ainſi, Lucian, apprens encore qu'elle eſt ceſte image que i'ay conſacree. Lvc. Par le Dieu Iupiter elle eſt admirable, Poliſtrate; mais peins moy ie te prie (cher amy) ceſte manſuetude qui conſiſte à eſtre ciuil en ſes mœurs, & courtois enuers les indigens. POLIST. I'en ſuis content, & veux que nous la comparions à Theanes, femme d'Antenor, ou bien à Arete, à ſa fille Nauſicaë, & à quelqu'autre qui par vne particuliere faueur de fortune ayt eſté doüee d'vne modeſtie d'eſprit. Il faut depeindre

Qui veut depeindre la Sageſſe, il faut qu'il la mette en practique.

apres

apres ceſte-cy l'image de la modeſtie, & celle du diſcours familier, afin qu'elle ſoit auſſi chaſte que Penolope fille d'Icare l'eſt dans Homere. C'eſt la raiſon, par Iupiter, que nous y adjouſtions encore la femme d'Abradate, duquel nous auons fait mention cy-deuant. Luc. Tu nous as parfaictement tiré ce pourtraict, Poliſtrate, & ſembles n'auoir obmis en tous ces tableaux aucune partie des louanges de l'eſprit. Polist. Encore n'eſt-ce pas le tout; car le principal chef de la louange a eſté delaiſſé. Ie veux dire, qu'eſtant eſleué en ſi haut grade d'honneur, les heureux ſuccez de fortune ne la doiuent point enfler de vanité, ny ſes contraires effects la ietter hors des bornes de la raiſon. Quelle ſe retienne ſoy-meſme, obſeruant vne iuſte égalité d'eſprit, & ne conçoiue rien qui puiſſe offenſer autruy. Et afin que ceux qui l'abordent luy ſoient plus familiers, qu'elle les prenne par la main, & leur face vne bonne reception. Car moins les perſonnes ſont deſdaigneuſes, & pleines d'vn meſpris tragique pour ſe voir eſleuees au ſommet de la rouë, plus elles agreent à ceux, auec leſquels elles deuiſent familierement. Ie dis à ce propos, que ceux qui employent leur puiſſance à ſupporter la pauureté d'autruy, pluſtoſt qu'à les rejetter auec vn maintien arrogant, ſont les ſeuls qui meritent d'eſtre comblez des biens de fortune, & qui peuuẽt gauchir aux traicts de l'enuie. Car ie ne penſe pas qu'il y ayt hõme quelconque qui puiſſe enuier la fortune d'vne perſonne qu'il verra eſtre modeſte parmy les proſperitez, & ne marcher point ſur la teſte des hommes, comme cet Atys d'Homere, ny fouler vn moindre que ſoy. Celà n'aduient qu'aux courages laſches & raualez, lors que la temerité de fortune qui rit à leurs vœux, les eſleue a de trop hauts eſchellons. Depuis qu'ils ſe voyent vne fois portez ſur vn char volant, ils ne peuuent ſe tenir dans les limites de la mediocrité, & ne tournent iamais en bas leurs yeux hautains & ſuperbes, ains taſchent touſiours d'aſpirer plus haut. D'où s'enſuit le plus ſouuent que leurs aiſles de cire venans à ſe fondre, comme celles d'Icare, ils ſont precipitez du haut en bas dans les flots de la mer, & appreſtent à rire à tous ceux qui les voyent. Il n'en eſt pas de meſme de ceux, qui vſent de leurs aiſles à l'exemple de Dedale, & ne s'eſleuent pas plus haut qu'il ne faut, parce qu'elles ſont attachees auec de la cire. Ceux-cy conſiderans, comme bien aduiſez qu'ils ſont, qu'il faut preuoir l'iſſuë de toutes choſes, ne font que voltiger vn peu plus haut que les ondes, encor y mouïllent ils leurs aiſles le plus ſouuẽt. Ils ne les expoſent

L'hõme irrite la fortune quand ſes faueurs le font deuenir inſolent.

Plus haut on s'eſleue, plus en eſt dangereuſe la cheute.

pas aux rayons du Soleil pour les faire fondre, ains vſent d'vn vol mediocre & loüable. Tandis que chacun a ſes aiſles attachees ſur le dos, les biens luy ſuccedent en abondance les vns aux autres. Lvc. Ceſte Dame n'eſt pas tant admirable pour l'excellence de ſon corps (qui la rend vne ſeconde Helene) que pour les dons de ſon bel eſprit. Ses œillades ont tant de pouuoir ſur les cœurs, qu'il luy appartient bien d'eſtre eſpouſe d'vn Roy ſi affable, pour iouïr auec luy de ceſte principale partie de felicité, & de pluſieurs autres tels biens qu'il poſſede à foiſon. Qu'elle fleuriſſe donc en la compagnie de ſon Prince, & que conuerſant auec luy elle l'embraſſe auec vn deſir plein de zele: Car le plus grãd heur qui puiſſe aduenir à vne femme, c'eſt d'eſtre eſtimee auſſi belle que Venus, & pareille à Minerue en dexterité d'actions. Toutes les autres femmes ne ſont comparables à ceſte-cy, ny en excellence de corps & d'eſprit (comme dit le meſme Homere) ny en matiere d'ouurages induſtrieux. POLISTRATE. Tu ne dis rien qui ne ſoit vray, Lucian. C'eſt pourquoy ayant faict vn meſlange de ces Images, ſçauoir de celle du corps que tu as depeinte, & de ces autres, auec leſquelles i'ay pourtraict les beautez de l'ame, formons en vne qui ſoit ſi parfaicte & aymable qu'elle ſe demonſtre à tous ceux qui ſont en eſtre, & qui ſeront cy-apres. Ce faiſant, nous aurons vne image plus ferme & durable, que ne ſont tous les tableaux d'Apelle, de Parraſius, ou de Polygnot. Elle ſera ſans doute plus agreable aux regardans, comme n'eſtant faicte de bois ny de cire, ny d'vn meſlange de couleurs; mais façonnee par l'induſtrie des Muſes qui ont eſté appellees à cet effet. Toutes les autres perfections cederont aux ſiennes, puis qu'elle repreſente & la beauté du corps, & toutes les vertus de l'ame.

SVR LES IMAGES.

POLISTRATE.

Ce Dialogue eſt vne Apologie du diſcours precedent.

QVANT à moy, Lucian, dit ceſte femme, i'ay aſſez veu cõbien eſt grande l'affection que tu me portes, & quel eſt l'honneur qu'il t'a pleu me faire par ton traicté: Car il eſt impoſſible qu'aucun ne vouluſt donner ces loüanges, ſi quelque bien-veillance particuliere ne l'induiſoit à eſcrire: Mais afin que mon intention

ce ſoit deſcouuerte, aye ie te prie ceſte croyance de moy; Que ie n'eſcoute point volontiers les diſcours qui ſortent de la bouche de certains flatteurs plus prompts à tromper qu'à bien faire. Toutes les fois que quelqu'vn m'attribuë trop de loüanges, ie ſuis eſpriſe de honte, & peu s'en faut que ie ne bouche mes oreilles pour ne l'ouyr. Telle action me ſemble plus digne de mocquerie que de loüange. Car les loüanges ſe doiuent eſtendre iuſques là ſeulement, que celuy qui les reçoit ne ſe ſente point eſloigné de ce qu'on dit de luy, mais eſgal aux tons qu'on luy donne. Tout ce qui s'eſtend par delà ces bornes eſt eſtrange, abſurde, & coulpable de flatterie. Vrayement i'en cognois pluſieurs, dit-elle, leſquels prennent plaiſir qu'en les loüant on leur attribuë des choſes deſquelles ils ſont bien eſloignez. Cõme, ſi quelqu'vn appelloit heureux vn vieillard pour la vigueur de ſes ieunes ans, ou bien s'il attribuoit la beauté de Nire, ou de Faon à ceux qui ſont laids de corps, & qui ſe font accroire que ces exceſſifs teſmoignages de loüange farderont leur laideur, & que le vieillard rajeunira derechef. Et pour moy ie ſçay fort bien que Pelias a eſté de ceſte opinion: mais il en va tout autrement; car le prix de la loüange ſeroit bien cher, ſi par le moyen de la vanité du diſcours nous pouuions iouïr de la choſe où nous aſpirons. Or il me ſemble, dit-elle, qu'il en aduient de meſme à ceux qui ſont ainſi loüez fauſſement, qu'à celuy qui portant vn beau maſque le dõne à vn autre, qui eſt tout défiguré de viſage, & lequel ſe flatte en ceſte beauté deſguiſee. Que ſi le premier qu'il auroit à rencõtre le luy rompoit ſur la face, il ſeroit digne de grande mocquerie, parce que la laideur de ſon viſage qu'il croiroit tenir cachee, viendroit à ſe deſcouurir. On le pourroit auſſi comparer à vn homme de petite ſtature, lequel ayãt chauſſé de hauts brodequins, voudroit paroiſtre auſſi haut, que ceux leſquels eſtant eſgallez à luy le ſurpaſſeroient d'vne coudee entiere. Elle adjouſtoit à cecy, Qu'vne certaine femme des premieres bourgeoiſes de la ville, (fort belle à la verité, mais petite de corps) auoit eſté louee par les vers d'vn certain Poëte, tant pour pluſieurs autres vertus, que pour ſa ſtature, fort haute, diſoit-il, ſans auoir hõte de remplir de telles flatteries les oreilles du peuple. Et neantmoins ceſte fẽme ſe laiſſa tellemẽt abuſer à ces vers mẽſongers (cõme ſi ce Poëte euſt peu adjouſter quelque choſe au defaut de ce corps) qu'elle en frappa ſes mains d'ayſe. Ce flatteur l'entretint long temps en ceſte vanité, iuſqu'à ce qu'vn certain qui ſe treuua là preſent s'approcha de ſon oreille, & luy dict: Ne

Celuy qui loue ne doit iamais mentir de peur d'eſtre eſtimé flatteur.

Contre ceux qui ſe plaiſent aux fauſſes loüanges.

parle pas tant, mon amy, de peur que tu ne faſſes croiſtre ceſte femme par tes diſcours. Elle affirmoit encore que Statonice femme de Seleucus auoit fait de meſme que ceſte-cy. Car elle propoſa le prix d'vn talent à quiconque louëroit ſa cheuelure auec plus d'artifice; & neantmoins elle auoit la teſte difforme & pelee. Et bien qu'vn chacun ſçeuſt aſſez que les cheueux luy eſtoient tombez par vne longue maladie, les principaux Poëtes de ſon temps, comme execrables flatteurs, ne laiſſoient pas de luy dire, que ſa cheuelure eſtoit d'hyacinthe, & que ſon poil ſe friſoit en mille nœuds creſpelus & mignards. Ils comparoient auſſi quelquefois au perſil des iardins vne perruque qui n'eſtoit pas encor en eſtre. Elle ſe mocquoit donc de tous ces deuis, qui fourniſſent à tels flagorneurs mille matieres de flatterie. Ce vice n'eſt pas ſeulement commun aux Poëtes, diſoit-elle, mais encore aux Peintres: Car les mortels cheriſſent les Peintres, par leſquels ils ont eſté pourtraicts vn peu plus beaux qu'ils ne ſont. N'y en a-t'il pas quelques-vns qui commandent à tels ouuriers, ou bien qu'ils oſtent quelque defaut de leur nez, ou qu'ils peignent leurs yeux encore plus noirs qu'ils ne ſont, & ainſi des autres ſuperfluitez qu'ils deſirent eſtre adjouſtees à leur beauté. Cependant ils ſont ſi fols que de ſe laiſſer piper à ces affronteurs, leſquels couronnent des pourtraicts qui ne leur reſſemblent en rien. Voylà les diſcours qu'elle tenoit, en loüant touſiours les autres poincts de ton liure. Ce qui la faſchoit le plus, c'eſtoit la comparaiſon que tu faiſois d'elle à la beauté de ces deux Deeſſes Iunon & Venus. Ie ne ſuis pas de ſi haute qualité, diſoit-elle, ny meſme toute la nature humaine; & ſi n'eus iamais enuie qu'il m'eſgalaſt à ces anciennes heroïdes Penelope, Arete, & Theane. Mes defauts ſont trop grands au reſpect des perfections de ces belles Deeſſes. Car c'eſt la verité, continua-t'elle, qu'honorant, comme ie fais les choſes diuines d'vne conſcience ſuperſtitieuſe, il y a du danger que ie ne ſemble auoir affecté ceſte louange, comme fit Caſſiopee: Toutesfois ceſte-cy s'oppoſoit ſimplement aux beautez des Nereïdes, & adoroit Iunon & Venus auec beaucoup de reſpect. Par ainſi, Lucian, elle te prie de te deſdire de ces loüanges, autrement elle s'en va proteſter à ces Deeſſes, que tels comptes ont eſté par toy faits à plaiſir, & cõtre ſa volonté. Au demeurant elle a bien voulu que tu ſceuſſes que ce ne luy eſt pas vn petit tourment de voir que ton liure eſt en lumiere, de meſme façon que tu l'as eſcrit, ſans auoir aucun eſgard au ſeruice des Dieux: Tellement que tous la

De la flatterie des Peintres.

croiront coulpable d'vn enorme peché, ſi elle ſouffre d'eſtre comparee à Venus Gnidienne. Elle m'a commandé pour ce ſujet de te repreſenter les choſes que tu as dictes ſur la fin de ton liure, par leſquelles tu as teſmoigné que la mediocrité de ſon eſprit eſtoit vuide de toute arrogance, n'aſpirant point par deſſus le pouuoir des mortels, mais coſtoyant touſiours la terre en ſon vol. Il s'oublie tant encore, dit-elle, que d'eſleuer la femme auſſi haut que le ciel, & la comparer aux Deeſſes. Là deſſus, elle te prie d'auoir vne meſme conception qu'Alexandre, lequel ayant ouy dire à vn Architecte, qu'il transformeroit entierement le mont Athos, & le tailleroit auec tant d'artifice, que la merueilleuſe maſſe de tout le mont repreſenteroit l'effigie du Roy, qui tiendroit vne ville en chaſque main : Il ne voulut iamais entendre à ces prodigieuſes promeſſes, comme ſçachant bien, que cet ouurage ſurpaſſoit les forces de l'ouurier, lequel il renuoya rudement, diſant qu'il le vouloit faire vn Coloſſe par imagination, & non par effect. Il luy commanda donc de laiſſer Athos comme il eſtoit, ſans y toucher, & de ne reduire vne ſi grande montagne à la ſemblance d'vn ſi petit corps. Ce qui luy faiſoit louër la grandeur de courage d'Alexandre, diſant, que ceſte action luy auoit dreſſé vne plus grãde ſtatuë, que n'eſtoit Athos aux eſprits des hommes, parmy leſquels la memoire de cet euenement ne mourroit iamais. Il monſtroit par là combien eſtoit releué ſon courage lors qu'il meſpriſoit vn ſi grand honneur. De meſme elle loüoit bien ta fiction & admiroit l'induſtrie de tes Images; mais elle n'y voyoit point de reſſemblance, comme n'eſtant pas digne de ſi grands honneurs, ny fẽme quelconque. Voilà pourquoy maintenant elle te renuoye tous ces tiltres admirables que tu luy as deferez, & te prie de pourtraire ſa face au naturel, & l'illuſtrer d'honneſtes loüanges, prenant garde que le ſouïller ne paſſe la meſure du pied. Dauantage elle m'a donné charge de te remonſtrer encore ce poinct: I'entends, dit-elle, que pluſieurs confirment cecy; mais c'eſt à faire à vous autres hommes d'examiner ſi celà eſt ou non. Il n'eſt pas permis aux vaincueurs des Olympiades de dreſſer des ſtatuës plus grandes que leurs corps ne ſont, veu meſme qu'il y a des Commiſſaires deputez expres pour prendre garde qu'il n'y ayt rien de ſuperflu & contre la verité, afin que toute l'hiſtoire du combat de chaſque Lutteur ſe rapporte à la meſure de ſon corps. Aduiſe donc, dit-elle, que nous ne prenions occaſion de mentir en la meſure, & que les Sur-intendans & Preuoſts ne renuerſent ta

Hiſtoire d'Alexandre & d'vn ſien Architecte.

Tous excez de loüange ſont blaſmables.

ſtatuë. Voylà tout ce que ie luy ay ouy dire. Conſidere maintenant, Lucian, de quelle façon tu changeras ton traicté, & en oſteras le ſuperflu; de peur que par impieté tu ne peches meſchamment contre les Dieux. Ceſte femme en liſant ton diſcours friſſonnoit en ſon eſprit, & prioit humblement les Deeſſes qu'elles luy fuſſent propices. Il luy faut donc pardonner, ſi elle a ſouffert quelque choſe de feminin & de familier aux femmes. Et pour moy ie puis dire auec verité qu'auſſi-toſt que i'ouys ce qui ſe paſſoit, ie n'y pris pas garde autrement, ayant les yeux attachez ſur l'eſcriture: Mais apres qu'elle m'en euſt faict certain, le meſme m'aduint qu'à nous autres hommes, lors que nous portons la veuë ſur quelque object: Car en contemplant vne choſe de ſi pres qu'elle touche meſme nos yeux, nous ne pouuons la voir ſi exactement. Que ſi nous la regardons eſloignez par certaine diſtance, toutes eſpeces nous paroiſſent plus euidentes, & nous pouuons iuger plus clairement de ce qui eſt bien ou non. Ie veux dire maintenant, que comparer ceſte-cy, qui eſt vne creature mortelle, à Iunon, ou à Venus, ce n'eſt autre choſe que mettre en pieces, & roigner le renom de ſi grandes Deeſſes. La principale raiſon de cecy, c'eſt qu'en telle ſorte de comparaiſons ce qui eſt petit ne croiſt pas tant, que par vn contraire ce qui eſt grand s'amoindrit, lors qu'il eſt rauallé à vne choſe plus vile, & abiecte. Comme par exemple, ſi deux hommes marchoient enſemble, & que l'vn d'eux fut grand de corps, & l'autre fort petit de ſon naturel, il ſeroit impoſſible en les eſgalant, que l'vn ne ſe monſtraſt plus haut que l'autre, quand le plus petit ſe dreſſeroit ſur le bout des pieds. Que s'il faut qu'il y ayt vne meſme égalité de longueur entre-eux, il eſt neceſſaire que le plus grand baiſſe la teſte, pour paroiſtre petit. Le meſme en aduient en ces Images; car la vertu de l'homme, qui eſt comparee à Dieu, n'eſt pas tant augmentee, comme la grandeur de Dieu eſt diminuee, lors que ſans obſeruer l'égalité requiſe, on en faict vn paralelle à ce qui eſt plus abiect. Et vrayement ſi quelqu'vn ignorant les choſes terreſtres, vouloit s'eſleuer aux celeſtes par ſon diſcours, il donneroit moins de ſubiect aux hommes d'entrer en ſoupçon d'impieté: Mais pour toy, tu n'auois que faire de comparer auec tant d'audace ceſte femme à Venus, ou à vne Iunon, puis qu'il y a tant de beautez dans le monde. Par ainſi, Lucian, regarde par quel moyen tu pourras t'exempter de l'enuie. Et de verité, ie m'eſtonne fort de

Diſcours ſur les comparaiſons des choſes ineſgales.

Vne comparaiſon ne vaut rien, ſi l'eſgalité des perſonnes n'y eſt obſeruee.

te que n'eſtant pas ſi aſpre à louër autruy, tu t'es laiſſé porter maintenant à ceſte action par ie ne ſçay quelle fatalité, & as eſté ſi prodigue de loüanges. Ne penſe pas que tu ſois blaſmable, ſi tu appliques la lime à ton diſcours, & te deſdis de ce que tu as deſià compoſé. Fidias en fit bien de meſme, lors qu'il eut acheué l'Image de Iupiter pour les Heliens : Car on tient qu'il expoſa ſon œuure à la veuë de tous, & ſe cacha derriere la porte de ſa boutique, pour eſcouter ce que chacun des regardans loüeroit ou reprendroit. Que ſi l'vn blaſmoit le nez, l'autre le viſage, ou bien vn ſemblable defaut; apres que tous s'eſtoient retirez, Fidias reprenoit ſon tableau, & le corrigeoit à la volonté du peuple. Ce grand Peintre ſçauoit bien qu'il ne falloit pas meſpriſer le conſeil du populaire, & que pluſieurs voyoient plus, que non pas vn ſeul, bien qu'on ſçeuſt aſſez que c'eſtoit touſiours vn ouurage de Fidias. Ie viens à toy de la part de ceſte femme, pour te faire ce rapport que ie ne puis moy-meſme rejetter, ny treuuer mauuais. Et puis que ie t'ayme ſi eſtroictement, comme le plus intime de mes amis, il faut neceſſairement que ie te perſuade de ſuiure ſon conſeil. LVCIAN. Ie n'euſſe iamais penſé, Poliſtrate, que tu euſſes eſté ſi grand diſcoureur : car tu as faict vne accuſation pleine de tant de paroles à l'encontre de ce mien traicté, que tu ne m'as point laiſſé d'eſperance de me deffendre. Tous ceux qui en ont voulu parler, ſont ſortis hors des bornes de la raiſon, & d'vn vray iugement, principalement toy qui as condamné mon opuſcule ſans auoir ouy plaider ma cauſe : Auſſi n'auois-je point d'Aduocat pour moy. Il n'eſt pas que tu ne ſçaches, qu'il eſt bien ayſé, comme dit le prouerbe, à celuy qui court le prix tout ſeul de l'emporter & de vaincre. De maniere qu'il ne faut pas s'eſtonner, ſi nous auons eſté repris, ſans qu'on nous ayt faict eſcouler l'eau, ny donné loiſir de reſpondre. N'eſt-ce pas vne choſe bien abſurde, que vous ayez faict l'office d'accuſateur, & de Iuge enſemble ? Tu ne me conſeillerois pas de ne dire mot, & de me contenter des ordonnances du Senat. Il vaut mieux que i'eſcriue quelque Palinodie, ſuiuant le Poëte Imeree, ou bien permettez-moy vous autres d'en appeller à vne autre Iuriſdiction. POLISTRATE. Par le Dieu Iupiter nous en ſommes contens, pourueu que tu vueilles reſpondre equitablement à nos objections, & ſi ie te promets que tu ne plaideras pas ta cauſe en vn parquet où tes ennemis preſideni,

Il n'eſt pas mal ayſé de gaigner à celuy qui joüe tout ſeul.

comme tu dis; mais tes propres amys en ſeront les Iuges. Quant à moy, ie ſuis tout preſt de peſer & conſiderer la matiere auec toy. Lvc. Voilà qui va bien, Poliſtrate, mais ie m'eſtonne fort d'vne choſe, c'eſt de ce que i'ay à plaider ma cauſe en l'abſence de ceſte femme; car, ſans doute, il vaudroit bien mieux pour moy qu'elle y fuſt. Toutesfois, puis que ce commandement m'eſt faict, il me faut entrer en deffence: Que ſi tu me voulois promettre de porter la parole pour moy, & eſtre mon Meſſager, comme tu es le ſien, ie me mettrois au hazard, & viendrois au ſort. Poliſt. Aſſeure toy, Lucian, que ſi tu taſches de faire vne briefue reſponſe, i'en ſeray moy-meſme le rapporteur. Lvc. Si aurois-je bien beſoin d'vne longue harangue, pour refuter vne accuſation ſi mordante: mais ie procederay ſuccinctement & en peu de mots pour l'amour de toy. Dy luy donc cecy de ma part. Poliſt. Nenny, Lucian, tu harangueras, s'il te plaiſt, de meſme que ſi elle eſtoit icy, & ie t'imiteray en parlant à elle. Lvc. Ie le veux, Poliſtrate, puis que tu le treuues bon. Suppoſe qu'elle m'ayt dit premierement tout ce que tu m'as raconté de ſa part: Il nous faut maintenant commençer la ſeconde harangue. N'aye peur que ie rougiſſe de honte, en te deſcouurant ce qui m'eſt aduenu, bien que ie ſuë & friſſonne deſià, quand ie penſe à ce que tu m'as dit: Et ce qui me faſche le plus en cecy, c'eſt qu'il ne me ſemble pas que ie la voye. Neantmoins il eſt temps que ie commence: car ie ne m'en puis deſdire honneſtement, & que ie feigne de l'auoir pour object. Poliſt. Par le Dieu Iupiter, elle demonſtre à ſon viſage vne grande douceur: Ne vois-tu pas comme elle eſt ioyeuſe & gaillarde? Sus donc, prens courage, & commence ta harangue. Lvc. Ie ne ſçay (ô la plus belle femme du monde, & qui as eſté, comme tu dis, loüee auec vn excez de paroles) pour quelle cauſe en eſleuant tes vertus, ie n'ay point parlé du reſpect que tu portes aux Dieux, l'adoration deſquels eſt par toy miſe au rang des choſes plus hautes. Sans doute ie deuois bien traicter de ceſte perfection, qui vaut plus que tout ce que i'ay dit cy-deuant. Pardonne moy ie te prie, ſi ie t'ay deferé cet honneur en peignant ton image, car ç'a eſté par ignorance & par oubly. I'euſſe plus volontiers depeint ceſte perfection, que tout autre merite, bien qu'il me ſemble en auoir dit beaucoup moins que la dignité de la choſe le requeroit. Conſidere donc combien eſt grand ce teſmoignage d'vne ſolide loüange par moy obmis, & quelle la demonſtration d'vne bonne vie que i'ay meſpriſee. Car tous ceux qui ont accouſtumé d'adorer les diuinitez

La viuacité d'eſprit cõſiſte à depeſcher vne matiere en peu de paroles.

des

des Dieux immortels doiuent estre estimez les meilleurs aux actions humaines : Que s'il me falloit faire vn nouueau discours, & crayonner vn autre pourtraict, au lieu d'en oster, i'y dõnerois vn lustre qui seroit comme le chef de tout ce corps. Ie ne nieray dõc pas que pour ce subject ie ne te doiue remercier grandement. D'ailleurs quand i'ay loüé la modestie de ton esprit, l'honneste refus que tu en as faict t'a renduë encore plus loüable : Car c'est vne marque d'vn noble courage, de ne se repaistre point de ces vanitez, mais de rougir en les entendant, & tesmoigner par vne hõte qu'elles sont plus grandes que nostre merite. Moins tu fais d'estime de ces loüanges, plus tu donnes de subject aux hommes de t'esleuer : Tellement qu'on peut bien dire de toy, qu'il t'est aduenu selon le dire de Diogene, lequel estant interrogé quel estoit le plus court chemin pour atteindre à l'honneur : C'est le mespris de la gloire, respondit-il. Pour moy, ie dirois volontiers auec luy, si quelqu'vn m'interrogeoit qui sont ceux qui meritent d'estre loüez : que ce sont principalement les hommes, qui ne tiennent compte que du los. Lors qu'en peignant ta beauté, ie l'ay comparee à Venus Gnidienne, & à celle des iardins, ensemble à Iunon & à Minerue, il t'a semblé qu'il y auoit de l'excez en ces tiltres, sans considerer la verité de cet ancien dire: *Que tout est permis aux Poëtes & aux Peintres.* Ie dis bien dauantage, c'est que ceux qui font mestier de louër autruy doiuent estre plus libres en leurs paroles, bien qu'ils aillent leur petit pas, rampent contre terre, cõme moy, & ne se laissent transporter à la vanité par le haut style des vers. La loüange est vne chose libre, & qui n'est point subjecte à aucunes loix, longueurs, ou mesures. Elle n'a rien de si propre, que de se peiner à demonstrer en beaux termes ce qu'elle louë, & le rendre digne de l'amour d'vn chacun: Neantmoins ie suis content de n'aller point par ce chemin, de peur qu'il ne te semble que ie fasse cecy par mesgarde, ou par ignorance. Il n'est pas que tu ne sçaches bien, qu'entre autres preceptes des harangueurs, il faut que celuy qui louë vse de comparaisons, d'images, & de similitudes pour demonstrer ce qu'il veut. Le sommaire de bien pourtraire & feindre quelque chose gist en cecy principalement, qu'on n'adapte pas quelque sujet à son semblable, ou qu'on ne le compare point à ce qui est de moindre valeur, mais biẽ que la loüange soit releuee iusques au patron le plus haut: Comme par exemple, si quelqu'vn voulant louër vn chien, le disoit estre plus grãd qu'vn lievre, ou qu'vn chat, dirois-tu qu'il sçeust bien la maniere de

Apophtegme de Diogene sur l'acquisition de l'honneur.

Aucun ne peut cõtraindre nos volontez à louër autruy.

Preceptes de loüange.

louër. Vrayement nenny: Non pas meſme quand il l'eſgaleroit à vn loup. La loüange ſeroit parfaicte, ſi le chien eſtoit comparé au lyon en groſſeur & force de membres: Voilà pourquoy le Poëte loüant le chien d'Orion, affirme qu'il a tué vn lyon. Et derechef, ſi pour louër Milon Crotoniate, ou Glaucus de Cariſte, ou Polydamas il comparoit leur force à celle d'vne femme, ne meriteroit-il pas d'eſtre mocqué? Ouy ſans doute. Quand ainſi ſeroit qu'il eſgaleroit des perſonnes ſi robuſtes à d'autres hõmes, celà ne ſuffiroit pas pour vn honneur parfaict & accomply en toutes ſes parties. Il faudroit pour les bien louër leur donner les meſmes loüanges, que ce grand Poëte attribuë à Glaucus, adjouſtant que le robuſte Pollux n'oſeroit venir aux mains auec vn homme ſi fort, ny meſme le genereux fils d'Alcmene. Tu vois comme il les compare aux Dieux, & les depeint par leurs viues couleurs. Glaucus ne ſe faſchoit pas d'eſtre égalé aux premiers Dieux entre les Athletes, & les Lutteurs; & les Dieux ne ſe vangeoient point ny de Glaucus, ny du Poëte, pour auoir vſé d'exceſſiues loüanges, contre le droict de la Religion. Ces deux ont veſcu parmy les Grecs auec beaucoup de reputation; l'vn, ſçauoir Glaucus, pour la dexterité de ſes forces, & le Poëte, pour la grauité de ſon docte Poëme. Ne t'eſtonne donc pas ſi i'ay enſuiuy les preceptes neceſſaires à celuy qui louë, & vſé de termes fort hauts en ma harãgue.

De la difference qu'il y a entre louër & flatter.

Quant à ce que tu dis, que tu n'aymes point les hommes qui par flatterie taſchent de gaigner l'amitié d'autruy, ie t'en louë dauantage, & t'en ſçay vrayement bon gré; car il ne falloit pas que tu fiſſes autrement. Mais il y a bien de la difference du diſcours de celuy qui louë à la folle vanité du flatteur: Ceſtuy-cy ne loüe que pour le gain, & ſans auoir eſgard à la verité penſe que toutes choſes doiuent eſtre priſees indifferemment: Ce qui eſt cauſe qu'il ment impudemment, & y adjouſte touſiours quelque traict de ſon inuention. Tellement qu'il n'a point de honte de faire paroiſtre Tharſite (qui eſt le plus laid de tous les mortels) plus beau que n'eſtoit Achille. Ores il dit que Neſtor eſt le plus ieune de tous ceux qui ont combattu deuant Ilion; tantoſt il fait vn ſerment ſolemnel, que le fils de Crœſus a meilleure ouye que Melampe; & maintenant il affirme, que les yeux d'Iphné ſont plus clairs que ceux de Lyncee. Il dit tout comme bon luy ſemble, pourueu qu'il authoriſe ſon menſonge par l'eſperance du gain. Celuy qui dõne vne vraye loüange n'en fait pas de meſme. Il ne ment iamais, & n'attribue riẽ à celuy qu'il loüe, qu'il ne le poſſe de deſià. Les ſeuls

Le flatteur eſt plus variable que le Polype.

biens desquels la nature l'a doüé luy semblent loüables, & s'ils sont en petit nombre, il les augmente, & les dit estre plus grands. S'il veut loüer vn cheual, animal admirable en sa vistesse, il dit, qu'il vole par dessus les espics, sans les toucher; & pour mieux exprimer sa course luy donne l'epithete de pied-leger. Dauantage s'il admire par ses loüanges vn superbe edifice, il ne fait point de difficulté d'en parler en ces termes. Tel est par le dedans le magnifique palais du grand Dieu. Le flatteur ne feroit pas ainsi; car il donneroit ceste loüange à la pauure cabanne du Bouuier Hibot, pourueu qu'il eust esperance d'en tirer du salaire. Il se plairoit à imiter Cynetus, flatteur de Demetrius Poliorcetus, lequel ne sçachant de quelle flatterie chatoüiller l'oreille de ce Prince, qui estoit trauaillé d'vne toux importune, il luy souloit dire; Qu'il sõnoit fort melodieusement du gosier. Or l'vn ne peut pas estre distingué de l'autre par ceste seule difference, Que ceux qui sont bien experts à flatter, n'ont point de honte de mentir asseurémẽt, pour l'amour des hommes qu'ils chatoüillent, & que ceux qui se plaisent à loüer esleuent outre mesure, & plus que de raison les vertus du corps & de l'ame. Mais ce qui est le plus remarquable en cecy, c'est que les flatteurs vsent de superfluitez excessiues en toutes les occasions, & ceux qui loüent s'arrestent dans les bornes d'vne certaine mediocrité. Voilà les marques & differences du flatteur, & de celuy qui loüe, que i'ay tirees d'vne infinité d'autres distinctions, afin que tous ceux qui s'estudient à descrire les loüanges d'autruy ne soient par toy blasmez innocemment, & que tu esgalles l'vn & l'autre par sa propre mesure. Examine maintenant, ie te prie, ce que i'ay dit, suiuant les reigles de ces deux differences, afin que tu cognoisses si ie puis estre repris iustement. Tu auois du subiect de m'appeller trompeur, & plus grand flatteur que Cynetus, si i'eusse comparé quelque vieille carcasse au simulacre Gnidien: Mais si ie t'ay depeinte telle que tu es, ceste audace ne me doit pas estre tournee à vice. Que si tu m'objectes qu'estant femme comme tu es, ie ne te deuois pas comparer aux Deesses immortelles: ie te respons, que ie ne puis taire la verité, & que ie ne t'ay point esgalee aux Deïtez, (ô femme d'esprit incomparable) mais bien aux ouurages des plus grands ouuriers faictes de pierre, d'airain, ou d'yuoire. Ie ne pense pas pour moy, que ce soit vn si meschant acte de comparer aux mortels les choses qui sont faictes par leur industrie; si ce n'est que tu penses que ceste statue de laquelle Fidias a esté l'ouurier, soit la Deesse Mi-

Du flatteur Cynetus.

Ceux qui ont du courage ne peuuent taire la verité.

nerue, ou bien celle que Praxiteles a faicte depuis peu en Gnidie, la celeſte Venus. Garde toy bien de te laiſſer choir en vn ſi grand peché, que de conceuoir en ton eſprit ceſte opinion des Deeſſes, puis que l'induſtrie des hommes n'en peut imiter les vrayes Images. Si ie t'ay faict ſemblable à ces Deïtez, ie ne ſuis pas le premier qui ay ouuert ce chemin aux louanges. Pluſieurs grands Poëtes m'ont ſeruy de guide, & entr'autres Homere, qui eſt de la meſme ville que toy, & lequel ie rappelleray maintenant des Enfers, afin qu'il plaide ma cauſe: & n'aye peur qu'il ſoit repris auec moy. Tu fueillettes ſi ſouuent les beaux ouurages qu'il nous a laiſſez par vn aſſidu trauail, que tu peux bien auoir leu, comme parlant de la captiue Briſeis, il dit, qu'eſtant ſemblable à la Venus d'or, elle pleuroit la mort de Patrocle. Et ne ſe contentant pas de la comparer à Venus en grace & beauté, il adjouſte vn peu plus bas,

Le los eſt bon, quand vn bon le nous donne.

Ceſte femme en ſon dueil eſt ſemblable aux Deeſſes.

Quand tu lis cecy dans ſes œuures, luy portes-tu de la haine; ou bien laiſſes-tu choir le liure des mains? Si tu ne luy permettois point de donner ces loüanges, tu dementirois l'antiquité, laquelle a ſouffert iuſtement qu'il ayt parlé de la ſorte. Il ne s'eſt iamais treuué perſonne qui ayt repris ſes louanges en luy, baffoüé ſon Image, & noté d'infamie ſes vers; comme ſuppoſez & baſtards. Que s'il luy eſt loiſible de comparer vne femme barbare & qui pleure à la Venus d'or, pourquoy n'eſgaleray-je pas aux images des Deeſſes vne autre femme (laiſſant à part la beauté, car tu ne veux pas ſouffrir d'eſtre loüee publiquement) d'vne belle humeur & qui rit auec tant de grace? Tu n'ignores pas, comme loüant Agamemnon, il a tiré de toutes parts, & repreſenté au vif les Images des Dieux, quand il le dit eſtre ſemblable à Iupiter, d'yeux & de teſte, de ceinture à Mars, & de poictrine à Neptune? Et en vn autre endroict il le compare à Mars le meurtrier. Combien de fois vſant des comparaiſons des Dieux, demonſtre-t'il que ce Phrygien fils de Priam, eſt pareil à vn Dieu en beauté, de meſme que le fils de Pelee? Mais ie ſuis contant de reuenir aux exemples des femmes; Ie m'aſſeure que tu as autrefois leu ces vers,

Ceſte-cy qui n'a rien d'humain, ny de profane
Eſt ſemblable à Venus, ou pluſtoſt à Diane.

Or il ne compare pas ſeulement les mortels aux Dieux, mais encore il fait la cheuelure d'Euforbe (toute moite de ſang, & couuerte de pouſſiere) ſemblable à celle des Graces. Ces façons de

parler ſont ſi couſtumieres à Homere, qu'il n'y a ſi petit traict dans ſa Poëſie qui ne ſoit enrichy de diuines comparaiſons. Qu'on ne me reprenne donc point, & que la liberté d'entreprendre le ſemblable ne me ſoit pas oſtee. Ces ſimilitudes ſont ſi communes qu'Homere n'a point encore faict de difficulté de louër les Deeſſes par les choſes plus baſſes; comme quand il compare les yeux de Iunon à ceux des vaches, les paupieres de Venus aux violettes, & lors qu'il donne à l'Aurore des doigts de roſes. Pour ce qui eſt de la beauté, il me ſemble qu'on peut comparer quelqu'vn à vn Dieu, pourueu que ce ſoit auec modeſtie. En quel rang mettrons nous tous ceux qui ont vſurpé les noms de Bacchus, de Vulcan, de Neptune & de Mercure? La femme d'Euagor Roy des Cypriens ne ſe faiſoit-elle pas appeller Latone, ſans que la Deeſſe s'en offençaſt, bien qu'elle euſt aſſez de pouuoir pour la transformer en pierre, comme Niobé. I'obmets à dire que les Egyptiens (encores qu'ils ayent des mal-heureux Dieux) vſent neãtmoins à tous propos des noms diuins, & en tirent la plus grande partie du ciel. De maniere qu'il ne faut pas que ces loüanges te troublent l'eſprit, & te faſſent attendre vn ſupplice des Dieux. Car s'il ſe treuue en ce traicté quelque peché commis contre la Diuinité, tu n'en es pas coulpable, ſi tu ne crois qu'il y ayt de la faute à l'ouyr. Pour moy, ie ne penſe pas que les Dieux me vueillent chaſtier pluſtoſt qu'Homere, & que les autres Poëtes. Que ſi ces louanges meritent vn chaſtiment, pourquoy n'ont-ils deſià puny le Prince de tous les Philoſophes, lequel a teſmoigné que l'homme eſtoit le ſimulacre, & la ſemblance de Dieu? Ie pourrois alleguer pluſieurs autres choſes ſur ceſte matiere, leſquelles ie paſſeray ſous ſilence, afin que Poliſtrate te puiſſe mieux rapporter nos propos, en ayant la memoire toute fraiſche. POLIST. Ie ne ſçay, Lucian, ſi ie pourray bien faire ce que tu dis, & raconter vn diſcours ſi long que le tien; Car tu n'as pas laiſſé d'haranguer vn long temps, bien que l'eau fut deſià reſpanduë. Toutesfois ie taſcheray de m'en reſſouuenir. Ne vois-tu pas comme ie m'en vay, tenant les oreilles bouchees, de peur que quelque partie ne s'eſcoule de ma memoire, ou que ie ne confonde l'ordre de la harangue, & me faſſe mocquer de moy. LVCIAN. C'eſt à toy, Poliſtrate à t'acquitter de ton deuoir, & taſcher de reſpõdre à propos. Il me ſuffit de t'auoir mis la fable en main: Cependant ie me retire du jeu, attendant l'iſſuë de ce combat, pour me tenir preſt apres que l'arreſt des Iuges ſera publié.

Comparaiſons diuerſes.

L'homme eſt le ſimulachre de Dieu.

TOXARIS, OV, L'AMITIE'.

MNESIPE.

Il demonſtre les effects de la vraye amitié par les exemples d'vn Grec & d'vn Scythe chacun deſquels taſche de deferer à ſon pays le premier honneur de ceſte vertu.

QVE veut dire, Toxaris, que vous autres Scythes ſacrifiez à Oreſte, & à Pylade, & les tenez pour des Dieux? TOXARIS. Nous leur ſacrifions, Mneſippe, & les reuerons comme des hommes ſaincts & vertueux, non en qualité de Dieux. MNESIPE. Vous auez donc accouſtumé d'offrir des ſacrifices aux gens de bien, apres leur decez; de meſme qu'aux Dieux. TOXA. Nous faiſons bien dauantage, c'eſt que nous les honnorons, & en ſolemniſons les feſtes. MNESIPE. Quel fruict eſperez-vous d'en cueillir, car il n'y a point d'apparence que vous leur ſacrifiez pour auoir part à leur bonne grace, puis qu'ils ſont deſià morts? TOXARIS. Poſſible qu'ils ne nous ſont pas moins fauorables, bien qu'ils ſoient hors du monde, pour la creance que nous auons, qu'il n'y a pas tant de profit à honnorer les viuans qu'à ſolemniſer la memoire des grãds perſonnages, & reuerer les deffuncts; Puis, nous eſtimons que par ce moyen pluſieurs des noſtres taſcheront de les imiter. MNESIP. En verité vous ne iugez pas mal; mais pour quel ſuject faictes vous tãt d'eſtat de Pylades & d'Oreſte, que vous les eſgalez aux Dieux, ſans conſiderer qu'ils eſtoient eſtrangers, & meſme vos ennemis?

Sommaire de la vie d'Oreſte & de Pylades.

C'eſt poſſible, parce qu'eſtant agitez par la tourmente, & pris par les habitans de Scythie pour eſtre immolez à Diane, ils ſuprindrent le geolier, tuërent le Roy, emmenerent la Preſtreſſe, enleuerent Diane, & ſe ſauuerent ſur mer, ſe diſans eſtre des voſtres. Que ſi vous les honnorez pour cet acte, ſans doute vous en treuuerez pluſieurs ſemblables à eux. Conſiderez vn peu, ſi depuis ce temps là, iuſques à ce iourd'huy, l'on ne peut pas nõmer maints Oreſtes, & Pylades en voſtre Scythie? Si l'on chaſſe de ceſte ſorte tous les autres Dieux de voſtre contree, vous ſerez bien-toſt ſans Religion, & ie crois, que laiſſant les Dieux à part, vous deifierez les hommes qui les auront offencez, & ferez des ſacrifices à ceux, qui commettront des ſacrileges en voſtre pays. Que s'il eſt ainſi que vous n'honnoriez pas Oreſte, & Pylade, pour le ſubject que ie viens de dire, mais pour quelqu'autre bien-faict; Ie voudrois bien ſçauoir pourquoy ne les ayant point deifiez par le paſſé, vous

leur ſacrifiez maintenant, les iugeants eſtre tels, & leur offrez pour victime ce qui n'eſtoit iadis appreſté pour eux? Ces choſes me ſemblent tout à faict ridicules, & repugnantes à ce que vous auiez parauant decretté. Toxa. Les forfaicts que tu viens de raconter, Mneſipe, ſont les effects de deux vaillans hommes: Ce n'eſt pas peu de choſe qu'ils ayent pris la hardieſſe de venir d'vn ſi lointain païs, pour trauerſer la mer où les Grecs n'auoient pas encore nauigé, excepté ceux qui menerent vn camp en Cholcide dans le nauire Argos, ſans s'eſtonner, ny des fables que l'on raconte d'icelle, ny de ſon nom meſme. Car elle eſtoit appellee inhabitable, & ſans logis, parce qu'il n'y auoit que des peuples ſauuages qui s'y habitoient. N'ont-ils pas faict vaillamment de s'eſtre eſchappez d'entre les mains de ceux qui les retenoient; d'auoir pris vengeance de l'outrage que leur auoit faict le Roy, & enleué Diane auant que partir? Ces actions ne ſont-elles pas admirables, & ne meritent-elles point que tous ceux qui font profeſſion de louër la vertu, leur deferent de diuins honneurs, bien que ce ne ſoit pas la cauſe principale, pour laquelle nous appellons heroïques Oreſte, & Pylade? Mnesip. Dy moy donc, quel acte ſi admirable & diuin ont-ils commis outre celà? Car quant à la nauigation, & à leur loingtain voyage, ie te nommeray pluſieurs marchands qui ne ſont pas moindres en Diuinité que ceux-cy, leſquels en ont bien faict autant; & entr'autres les Pheniciens, qui ne nauigent pas ſeulement au Pont, en la Meotide, & au Boſphore; mais qui courent tous les coings de la mer tant Grecque que barbare. Ceux-cy s'en retournẽt en leur pays ſur la fin de l'Automne, apres auoir paſſé vn an entier à coſtoyer tous les riuages: & neantmoins tu en pourras faire tes Dieux auſſi-bien que des autres, quoy que pluſieurs d'entr'eux faſſent traffic de vendre du vin, des ſalines, & de la chair. Toxa. Puis que tu parles ainſi, Mneſippe, ie te veux monſtrer maintenant, comme nous qui ſommes barbares, auons beaucoup meilleure opinion des gens de bien, que vous autres. Car vous ne me ſçauriez monſtrer, ny en Argos, ny à Mycene, aucun tumbeau dreſſé à la memoire d'Oreſte, ou de Pylade; mais nous vous ferons voir vn Temple dedié à ces deux amys, où les hoſties leur ſont offertes, & pluſieurs autres honneurs deferez. S'ils eſtoient eſtrangers, leur vertu ne deſrogeoit en rien à ce nom de Scythe: auſſi ne regardons nous point de quel pays ſont les hommes, pourueu qu'ils ſoient gens de bien, & ne leur portons iamais enuie, ſi nous eſtant ennemis, ils ont acquis de l'honneur

L'apprehẽſion des dangers nous retire le plus ſouuent des mains de nos ennemis.

en bien faiſant. Au contraire, nous les mettons au rang de nos citoyens, quand ils ont faict quelque exploict qui eſt de ſoy-meſme loüable & digne d'eſtre admiré. Or la principale cauſe qui nous oblige à priſer Oreſte & Pylades, c'eſt la grãde amitié qu'ils ont euë enſemble, qui ſert d'exemple & de loy à tous les autres amys, & leur apprend à s'ayder mutuellement de leurs biens. C'eſt donc à bon droict qu'ils ſont honnorez des Scythes, qui ne cedent à point de nation du monde en ce qui eſt des effects de la vraye amitié. Voilà pourquoy nos anceſtres ont graué en vne colomne d'airain dreſſee au Temple d'Oreſte tout ce que ces deux amys ont faict, & ſupporté l'vn pour l'autre. *Ils* ont voulu que ceſte colomne ſeruiſt de premiere inſtruction & diſcipline à leurs enfans, pour leur remettre en memoire les choſes qui s'y voyoiẽt eſcrites: Auſſi n'y a t'il celuy d'entr'eux qui n'oubliaſt pluſtoſt le nom de ſon pere que les faicts de Pylades & d'Oreſte. Toutes les hiſtoires qui ſont en la colomne ont eſté peintes par les anciens en la grande porte du Temple; ſçauoir, Oreſte *nauigeant* auec ſon amy, leur nauire briſé entre les eſcueils, & comme eſtant pris, il fut en danger d'eſtre ſacrifié par Iphigene. De l'autre coſté du mur, ſe voit depeint ce meſme amy deliuré de ſes fers, & tüant le Roy, enſemble pluſieurs autres Scythes. Sa fuitte auec Iphigene enleuant la Deeſſe y eſt repreſentée au vif: Les Scythes y attirent en vain la nacelle flottãte, & s'attachans au gouuernail s'efforcent d'y mettre le pied. Mais cet eſſay ne ſeruant de rien, les vns d'entr'eux ſe treuuent navrez, & les autres déconfits & hors d'haleine regaignent le bord. Par ces peintures il eſt ayſé d'inferer quelle eſt l'amitié d'Oreſte à l'endroict de Pylades: Car le peintre les a mis à couuert vn chacun d'eux, ne taſchãt qu'à ſecourir ſon amy, & courre au deuant des dards pour l'en garentir, ſans que l'apprehenſion de la mort l'empeſche de s'expoſer aux dangers & à la mercy des coups. Toutes les fois que nous cõſiderons de ſi beaux effects d'amitié; tant de courage contre les aduerſitez; la fidelité, la franchiſe, & la fermeté de l'vn enuers l'autre, nous n'eſtimons pas que ces actions ayent quelque choſe de mortel. *Elles* nous ſemblent releuees par deſſus les ames vulgaires, qui portent enuie à la proſperité de leurs amys, ſi ce bon-heur ne leur eſt rendu commun auec eux. Ce ſont les cauſes pour leſquelles nous reuerons Oreſte & Pylades, parce qu'ils ont gaigné de grands aduantages ſur les vertus des Scythes, par les preuues qu'ils ont donnees de leur amitié. Voylà ce que nous hõnorons auec plus d'admiration

L'hiſtoire faict reuiure les belles actions.

L'affliction eſt la pierre de touche où s'eſprouuent les amis.

tion que tout le reste. Aussi pour tant de beaux faicts nous les auons appellez Coraces, c'est à dire, Dieux qui presidents à l'amitié. MNESIPE. Tout beau, Toxaris, c'est chose certaine que les Scythes ne sont pas seulement adroicts à tirer de l'arc, & vaincre leurs ennemis à la guerre: mais encore propres à prier, & à persuader. Toutesfois ie treuue fort estrange que vous mettez ces deux amys au nombre des Dieux. Et depuis que tu as peint leurs combats si naïfuement dans le Temple d'Oreste, & les playes par eux reçeuës, ie t'ay tousiours estimé bon Peintre, ne pensant pas qu'il y eust entre les Scythes vn si haut degré d'amitié. Car c'est vn peuple trop barbare, & qui joinct à sa colere la rage, sans mettre en practique l'amitié, non pas mesmes à l'endroit de ceux qui luy sont plus familiers. A quoy sert de preuue la grãde cruauté qu'ils practiquent à l'endroict de leurs propres peres, desquels ils mangent les corps apres leur decez. TOXA. Ce n'est pas mon intention de monstrer maintenant si nous surpassons les Grecs, tant en bõté & saincteté de vie, qu'en ce qui concerne l'honneur des parents: Mais il m'est bien facile de faire voir que nos amys ont la fidelité en plus grande recommandation que les Grecs. Ie te conjure par les Dieux de ceste nation, de ne te point offencer si ie dis ce que i'ay appris en vostre pays, où i'ay esté fort long temps. Ie n'ignore pas que vous sçauez beaucoup mieux louër l'amitié par paroles, que ne font tous les autres peuples: Mais les effects contraires desmentent tous vos discours; Car s'il est question d'en vser, contredisans à vos propres paroles, vous perdez haleine au milieu de l'ouurage. Que si les Tragediens vous representent ceste sorte d'amitié, plusieurs des vostres la loüent auec de grands applaudissements, & pleurent la fortune de ceux qui se mettent au hazard de leur vie pour leur leurs amys. Mais il n'y en a pas vn seul qui ose executer vne action loüable pour eux: Quand il faut venir à l'espreuue, & secourir au besoin son amy, toutes ces tragedies s'esuanouïssent, comme des songes, & vous laissent semblables à ces faineants, qui ouurent la bouche, & ne font que baailler, sans pouuoir dire le moindre mot. Nous, tout au contraire, plus nous sommes inferieurs aux autres à louër l'amitié de parole, plus nous les surpassons par effet. C'est pourquoy imitons ces anciens amys, si tu me veux croire, & en amenons de nouueaux, pour nous seruir de tesmoins. Nous les tirerons des œuures des Poëtes, qui ont escrit en beaux vers l'amitié d'Achille, de Patrocle, de Thesee, de Piritoüs, & de plusieurs autres. Toutesfois il vaut mieux que

Parmy les plus barbares il s'y treuue tousiours quelque traict d'amitié.

nous produiſions les exemples de ceux qui ont eſté de noſtre temps, parlant des choſes en leur naturel, ſçauoir moy, des Scythes, & toy des Grecs. Pour moy ie ſuis cõtent que celuy de nous deux qui propoſera pour exemples les meilleurs amys, ſoit declaré vaincueur, & qu'il publie la victoire, comme s'il auoit gaigné le prix dans vne meſlee. Et ie te iure que i'aymerois autant qu'on me coupaſt la main droicte eſtant vaincu en vn dueil, (car c'eſt le ſupplice que les Scythes ordonnent à celuy qui ſe laiſſe battre à ſon ennemy) que d'eſtre tenu pour inferieur à homme quelconque en degré d'amitié, principalement à vn Grec, eſtant Scythe comme ie ſuis. MNESIP. Bien que ce ſoit vn poinct de grande importance d'entrer au combat auec vn homme ſi expert aux armes que toy, & ſi adroict à darder vne fleche, ſi ne quitteray-je pas, ny le champ de bataille, ny le party de toute la Grece. Car ce ſeroit vne choſe bien abſurde, (puis que ces deux amys ont tant ſubjugué de Scythes, ſelon que vos fables & vos anciennes peintures le monſtrent, & comme tu le repreſentois n'agueres fort docteméẽt) que tant de Grecs, de nations, & de villes fuſſent par toy vaincuës à faute de ſecours. Si celà eſtoit, ie vous conſeillerois de couper la langue au vaincu, & non la main droicte, comme vous auez de couſtume. Ie voudrois bien ſçauoir de vous ce que nous deuons pluſtoſt conſiderer, ou le nombre des actions que quelqu'vn a faictes par amitié, ou s'il faut adjuger la victoire à celuy qui a dauantage d'amys pour ſon party? TOXA. Sçache (Mneſipe) que la force des choſes ne ſe meſure pas par la multitude, mais que tu ſeras eſtimé victorieux, ſi les faicts que tu raconteras en pareil nombre paroiſſent plus excellents que les miens. Alors la bleſſure me ſemblera plus douce, & ſi i'attendray le coup de mon propre gré. MNESIP. Tu ne parles pas mal: aduiſons donc combien alleguerons nous d'exemples? TOXA. Que chacun de nous en raconte cinq. MNESIP. Ie le veux, mais parle le premier, & iure de ne rien dire qui ne ſoit veritable, car tu pourrois bien feindre des choſes qu'on ne ſçauroit refuter deuãt les perſonnes. Que ſi tu preſtes ſerment, ce ſeroit peché de ne te point croire. TOXA. Nous ſommes contens de iurer, ſi tu penſes qu'il en ſoit beſoin. MNESIP. Dy moy lequel de nos Dieux t'agree le plus? Ne te ſuffira-t'il pas que ie iure par Iupiter l'Amy? TOXA. Ouy, & ſi ie iureray moy-meſme par le noſtre en ma langue. MNESIP. Ie prens donc Iupiter l'Amy à teſmoin de tout ce que ie diray deuãt toy, diſcourant des choſes que i'auray, ou veuës moy-meſme, ou

Iamais les choſes ne doiuent eſtre meſurees par le nombre.

Le ſerment oblige la creãce des hommes.

appriſes d'autruy, ſans y meſler rien du mien.

I. Premierement ie raconteray l'amitié d'Agatocles & de Dinias, que les Ioniens ont touſiours reueree. Cet Agatocles Samien, homme qui n'auoit point ſon pareil en amitié, comme il le monſtra bien par effect, viuoit il n'y a pas long temps, & n'eſtoit point plus releué que le menu peuple, ny en extraction, ny en moyens. Ceſtuy-cy & Dinias fils de Liſion, s'eſtoient touſiours aymez depuis leur enfance. Les ſucceſſions qui eſcheurent à Dinias le rendirent ſi opulent, qu'à l'imitation de ceux qui ſe ſont enrichis du ſoir au matin, il auoit vn bon nombre de flatteurs à ſa ſuitte, plus propres à boire & à rire, qu'à le traicter comme amis. Agatocles eſtoit le ſeul entre ceux-cy, qui n'appreuuoit point ceſte maniere de viure; Dinias neantmoins le tenoit en qualité de flatteur, & meſme luy vouloit mal, le menaçoit, & ſe faſchoit ſouuent contre luy, parce qu'il luy remettoit ſes ayeulx au deuãt, & l'aduertiſſoit de prendre peine à conſeruer les moyens que ſes anceſtres luy auoient laiſſez auec beaucoup de trauail. Pour ceſte cauſe, il ne l'appelloit plus à ſes feſtins ordinaires, ains auec tous les autres de ſa ſuitte auoit ſa cõpagnie en horreur. Ces flatteurs luy perſuaderent en fin, qu'il eſtoit aymé de Caricle femme de Demonax, l'vn des plus illuſtres de ſon temps, & qui tenoit le premier rang entre les *Epheſiens*. Deſià les poulces de ceſte fẽme voloient à luy de toutes parts. Les bouquets à demy fleſtris, quelques pommes entamees, & les philtres que font les macquerelles pour abuſer les ieunes hommes, n'y eſtoient point eſpargnez; ny telles autres ſubtilitez qu'elles treuuent pour les entretenir en ceſte opinion d'eſtre aymez les premiers (car toutes ces feintes ſont autant d'amorçes pour allecher ceux qui ſe perſuadent d'eſtre beaux, afin de les faire choir dans leurs filets.) Ceſte Caricle eſtoit vne femme de bonne grace, & de ſinguliere beauté; mais inſatiable en ſes paillardiſes, amoureuſe de tous ceux qu'elle voyoit, & ſi ſubtile aux attraicts d'amour, que quiconque en auoit enuie, elle n'eſlançoit qu'vne ſeule œillade pour luy monſtrer qu'il ne deuoit point craindre d'eſtre refuſé, & qu'elle s'offroit à venir aux priſes. Que ſi l'amant eſtoit en doute de ſon amour, elle adheroit à toutes ſes volontez, iuſqu'à ce que le tenãt dans ſes reths, elle l'enflammoit, ores par courroux, tantoſt par flatterie, & maintenant par deſdain, colorant toutes ſes paſſions du ſoupçon d'en aimer vne autre. Bref c'eſtoit la femme de ſon temps la plus adroicte aux ruſes, ſubtilitez, practiques, & ſoup-

C'eſt l'ordinaire des hommes d'hayr ceux qui leur remonſtrent leurs fautes.

La Paillarde a ſon flux & reflux, mais au lieu que la mer reiette les immõdices, ceſte cy les reçoit.

pleſſes d'amour. Ces flatteurs la donnerent pour maiſtreſſe à Dinias, & s'ayderent de toutes batteries pour le rendre plus amoureux. Cependant elle qui auoit deſià plumé pluſieurs ieunes hommes, donné de l'amour aux premiers venus, & meſme ruïné pluſieurs bonnes maiſons, (ce qui eſt vn mal incurable en la ieuneſſe) enlaça le ieune homme dans ſes pieges, & l'aſſiegea de tous coſtez, ſans iamais permettre qu'il s'eſchappaſt de ſes mains. Apres qu'elle en fuſt du tout iouïſſante, elle vſa de tous artifices pour mieux l'attraper, & luy dreſſa diuerſes embuſches. La premiere choſe qu'elle fit, ce fut de luy enuoyer ſa chambriere pour luy porter le poulet, & luy dire qu'elle mouroit d'amour; s'eſcouloit toute en larmes, n'auoit point de repos, & eſtoit preſte à ſe faire mourir. Dinias ſe donnant ceſte vanité, que Cariclee le treuuoit beau, & qu'il meritoit d'eſtre aymé plus que tout autre par les femmes des Epheſiens; il s'y embarqua ſi auant, que ſes vœux furent exaucez auec pluſieurs prieres. Car la paillarde, comme ſubtile qu'elle eſtoit, le ſurprenoit en mille diuerſes façons. S'il falloit recourir aux pleurs, elle en reſpandoit vne ſource; ſouſpiroit à ſon depart, l'embraſſoit en ſortant, couroit au deuant de luy, loüoit ſa beauté; comme ſi elle y euſt pris vn merueilleux plaiſir, & quelquefois chantoit ou joüoit de la harpe pour luy complaire. Elle practiqua toutes ſes ruſes enuers Dinias, & le voyãt englué de ſon amour, pour l'enflammer dauantage feignit d'eſtre groſſe de luy. Pour l'entretenir en ceſte opinion, elle fut quelque temps ſans le hanter, luy iurant que ſon mary s'en eſtoit apperçeu, & qu'il cognoiſſoit toutes leurs menees. Le ieune fol ſe voyant priué de ce qu'il aymoit le plus, & ne pouuant ſupporter ſon abſence fondoit tout en larmes; ſe conſeilloit à ſes flatteurs de ce qu'il luy falloit faire, inuoquoit le nom de Cariclee, & embraſſant ſon pourtraict, (qu'il auoit faict de pierre blanche) ſe tourmentoit ſi fort, qu'à le voir ſe ietter contre terre, on eût dict qu'il eſtoit forcené. Tellement que pour attirer ſa Dame, il ne luy donna, ny des pommes, ny des chapeaux de fleurs; mais biendes maiſons, de beaux fonds, des champs, des chãbrieres, des robbes ſomptueuſes, & tant d'or & d'argent qu'elle en vouloit. Voilà cõment la maiſon de Lyſion, qui parauant eſtoit l'vne des plus riches des Ioniens, fut ruïnée de fonds en comble, & Dinias deſpouïllé de toutes ſes commoditez, & planté pour reuerdir. Apres que Cariclee eut eſpuiſé tous les moyens de Dinias, elle taſcha d'attirer vn ieune homme de Crete fort pecunieux; & ſe laiſſant mener à

Pour bien definir vne fẽme publique, il la faut nommer la plus ruſee de tous les animaux.

Il n'y eut iamais amour ſans folie.

luy, elle feignoit desià de l'aymer : ce que l'autre croyoit estre vray. Lors que Dinias se vid abandonné, non seulement de Cariclee, mais des flatteurs qui s'estoient retirez deuers ce nouueau amoureux de Crete, il s'en alla treuuer Agatocles; qui sçauoit de long tẽps que ses affaires se portoient mal. Du commencement il estoit honteux de se descouurir à luy; mais en fin il luy declara le tout; sçauoir, son amour, sa pauureté, l'arrogance de Cariclee, & son nouueau coriual de Crete; adjoustant qu'il ne pouuoit viure sans la chose aymee. Agatocles luy remonstra son mauuais mesnage, le peu d'estat qu'il auoit fait de son amitié, & la creance qu'il adjoustoit aux flatteurs : Neantmoins pour le secourir, il vendit à Samos vne sienne maison paternelle, & luy en apporta le prix, qui estoit de trois talens. A-peine eut-il reçeu ceste somme, que Cariclee en eut les nouuelles; de maniere que son ancié amant fut biẽtost remis en grace. La messagere, les lettres, les recõmendations, & les plaintes pourquoy il n'alloit vers elle, furent en vogue plus que iamais, & les flatteurs renouuellerent leurs anciẽnes caresses, voyãt qu'il auoit encore dequoy foncer. Ayãt donc promis d'aller voir Cariclee, il s'y achemina de nuict sur son premier somme. Cependant Demonax, mary de Cariclee, qui estoit dans la chãbre, & qui auoit pris garde à l'affaire, possible par la tromperie de sa fẽme qui l'en aduertit, (car l'on tient tous les deux) sortant cõme en trahison, fit fermer les portes, & prendre Dinias, le menaçant du feu, & de luy faire donner les estriuieres, cõme à vn adultere, & mesme luy presentant l'espee à la gorge. D'abord que Dinias se vid ainsi surpris, & qu'il estoit en dãger de sa vie, il empoigna vn gros bastõ, qui estoit pres du lict, & en tüa Demonax d'vn coup qu'il luy assena sur la teste. Il fit vn pareil traictement à Cariclee, & apres luy auoir donné plusieurs coups, l'occit en fin de l'espee de son mary. Les seruiteurs accoururent soudain, & s'efforcerent de le prẽdre; mais il les poursuiuit de si pres pour les depescher comme les autres deux, qu'ils prirent la fuitte bien viste. Dinias ayant commis ces deux meurtres, se sauua secrettement vers Agatocles, & tous deux passerent la nuict à consulter l'issuë de ceste affaire. Sur le poinct du iour, les gens-d'armes suruindrent au logis d'Agatocles, (car le forfaict estoit desià diuulgué par tout) & apres auoir pris Dinias, qui ne nioit point d'auoir commis l'homicide, ils le menerent au grand Gouuerneur d'Asie. Cestui-cy le renuoya au Roy de Perse, lequel le cõfina peu apres pour toute sa vie en l'vne des Isles Cyclades, dicte Gyare. Agatocles

La necessité nous faict rechercher ceux que nous auiõs oubliez quand la fortune nous rioit.

L'amour fournit de matiere aux plus sanglantes tragedies.

qui ne l'auoit iamais abandonné s'achemina en Italie, & fut le seul entre ses amis qui l'accompagna vers les Iuges. Durant le temps que Dinias fut en exil, son amy ne le quitta iamais, & cõme s'il eust esté condamné, se tint tousiours à Gyare de son bon gré. Il se loüoit luy-mesme aux pescheurs d'huistres, (y estant cõtraint par la necessité) trauailloit auec les autres, & de ce qu'il gaignoit en nourrissoit Dinias. Le voyant trauaillé d'vne longue maladie, il le gouuerna le mieux qu'il luy fut possible; & apres sa mort Agatocles ne voulut iamais retourner en son pays, ains passa le reste de ses iours en ceste Isle, de peur qu'il auoit qu'on luy reprochast d'auoir abandonné son amy. Ie t'ay raconté l'histoire d'vn Grec qui aduint il n'y a pas long temps, & ie ne sçay s'il y a dauantage de cinq ans, qu'Agatocles mourut à Giare. TOXARIS. A la miẽne volonté que ie t'eusse dit cecy sans iurer (Mnesipe) afin de ny point adjouster de foy, si ie n'eusse voulu, t'ayant faict voir Agatocles entre les Scythes, pour vn exemple de parfaicte amitié.

II. MNESIPE. Escoute cet autre exemple (Toxaris) d'Euthydice de Chalcide, lequel i'ay appris d'vn patron de galere nommé Simile de Megare, qui m'a iuré le faict estre aduenu en sa presence. Il nauigeoit (disoit-il) d'Italie à Athenes enuiron la my-Octobre, ayant diuerses personnes dans son nauire, & entre autres cet Euthydice, auec Damon Chalcidien, son amy, tous deux d'vn mesme aage. Euthydice estoit d'vne complexion forte & robuste; Damon au contraire, tout passe & desfaict, comme estant depuis peu releué d'vne longue maladie. Simile conduisit heureusement ses deux amys iusques en Sicile. Mais comme ils eurent passé ce pays, il leur suruint vne estrange tempeste en la mer Ionique. Ie ne rapporteray point icy, ny la furie des vagues agitees, ny les degasts de la gresle, ny autres tels maux qui suruiennent pendant la tourmente; ains il me suffira de dire, qu'aupres de Zacynte (où nous nauigions à voiles calees, & taschions de dompter l'impetuosité des flots, par le moyen des cordages que nous portions auec nous) Damon commença de vomir enuirõ la minuict pour la tourmente de la marine, & se penchant trop auant du costé duquel il s'appuyoit; il cheut dans la mer la teste premiere, & tout vestu, sans auoir moyen de se sauuer à la nage. Comme il se vid sur le poinct d'estre suffoqué, il se meit à crier d'vne voix fort affreuse, car à peine pouuoit-il tirer la teste hors des flots.

Histoire de Damon & d'Euthydice.

Euthydice (qui de fortune estoit couché tout nud en son lict) n'ouyt pas si tost ce cry lamentable, qu'il se ietta dans la mer. Tous

ceux qui eſtoient dans le vaiſſeau le veirent au clair de la Lune prendre ſon amy qui n'en pouuoit plus, & nager touſiours à coſté de luy en le ſouſtenant. Vn accident ſi funeſte les eſmouuoit à ſe mettre en deuoir pour les deliurer du peril. Mais la violence du vent qui les ſurmontoit, les empeſchoit d'en venir à bout.

Tout ce qu'ils peurent faire, ce fut de ietter dans l'eau pluſieurs lieges, & quelques perches (afin que s'appuyans ſur icelles ils nageaſſent plus facilement) & meſme les planches du nauire qui n'eſtoient pas petites.

Penſe vn peu (par les Dieux) quel plus grand acte d'amitié peut monſtrer vn homme à ſon amy, eſtant cheu par meſgarde dans la mer irritee, que de vouloir mourir auec luy? Il me ſemble deſià voir les menaçes des ondes, l'impetuoſité de l'eau s'amoncelant en vn tas, & l'eſcume qui s'eſleue de toutes parts. Damon ſe preſente à mes yeux au plus obſcur de la nuict, aſſiegé du deſeſpoir, & ſur le poinct d'eſtre ſuffoqué. A peine eſt-il ſupporté par les ondes, & à le voir on diroit qu'il implore le ſecours de ſon amy, & luy tend la main. Euthydice touché du deuoir d'amitié ſe iette dans l'eau, nage auec Damon, & s'il faut mourir il veut eſtre le premier en ce depart. Par où tu peux cognoiſtre que ie ne puis mettre en auant vn exemple de plus grande amitié que ceſtuy-cy.

TOXARIS. Mais dy moy (Mneſipe) ces deux amys perirent-ils, ou furent-ils ſauuez? car ie tire peine d'en ouyr le recit ſans apprendre l'iſſuë du danger où ils eſtoient expoſez.

MNESIPE. Prends courage, Toxaris: ils ne perirent point, & le deſtin les reſerua pour vne plus longue vie. Tu les verras encore pour le iourd huy à Athenes, où ils ſont en fort bonne diſpoſition, & y eſtudient en Philoſophie. Symile pouuoit raconter au vray comme il auoit veu de nuict ceſtuy-cy cheoir dans la mer; ceſtuy-là ſe iettant apres, & tous deux nauigeans enſemble, en pleine nuict.

Le Ciel conſerue les amitiez ſinceres & vrayes.

Quant à Euthydice il nous diſt depuis toute ſa fortune; ſçauoir, cõme ayans fortuitemẽt empoigné quelques lieges, & ſe ſupportans ſur iceux ils auoiẽt nagé à l'aiſe, & ſur le poinct du iour eſtoiẽt abordez à Zacynthe.

III. Voicy le troiſieſme exemple, qui ne cede en rien à ceux que i'ay cy-deuant alleguez. C'eſt d'Eudamide Corinthien, de Charixene Sicomien, & d'Arethee de Corinthe, tous deux fort riches; & ce dernier au cõtraire, l'vn des plus pauures de ſon temps.

Ceſtui-cy ſur ſon decez fit vn teſtament que quelques-vns pourront eſtimer ridicule; mais ie crois que tu le priſeras beaucoup, comme galand homme que tu es, qui honnores fort l'amitié, & fais profeſſion d'en diſputer auec les plus grands.

La teneur de ce teſtamẽt eſtoit telle. Ie laiſſe telle ſomme (qu'il ſpecifioit) à ma mere Aretee, pour la nourrir & gouuerner en ſa vieilleſſe, & vn tel doüaire à Charixene ma fille (car il auoit ſa mere fort vieille, & vne fille à marier.) Que s'il aduient cependant faute de l'vn d'eux (diſoit-il) l'autre ſera tenu ſe charger de ſa part.

Ce teſtament eſtant leu, ceux qui cognoiſſoient la pauureté d'Eudamide, & ignoroiẽt l'amitié qu'il auoit auec ces hõmes, prenoient ces matieres en jeu, & il n'y auoit celuy des aſſiſtans, qui ne ſe mocquaſt de ce qu'vne telle ſucceſſiõ eſtoit eſcheuë à Aretée, & à Charixene, qu'on nommoit pour ce ſubject plus heureux que ſages, adjouſtans; Qu'eſtans encore en vie ils rendroient l'hoirie aux morts. Mais les heritier, auſquels ces choſes eſtoient leguees en ayans eu le bruict, ils accoururent en meſme temps, pour accepter & ratifier tout ce qui eſtoit porté par le teſtament.

Vn vray amy cherit plus le proffit de ce qu'il ayme, que le ſien propre.

Charixe eſtant decedé cinq iours apres, Aretee reſta principal heritier, & ſeul pour le tout. Il nourrit la mere d'Eudamie; maria ſa fille, & de cinq talens qu'il auoit, en donna deux à la ſienne propre, & autant à la fille de ſon amy, & ſi fit celebrer les nopçes des deux en vn meſme iour. Que te ſemble-t'il, Toxaris de cet Aretee? Ne monſtra-t'il point vn indice de vraye amitié, pour s'eſtre chargé d'vne telle ſucceſſion, ſans abandonner ſon amy par ſon teſtament? Ne le remarquerons nous pas auſſi comme digne d'eſtre mis au rang des autres cinq?

TOXARIS. C'eſtoit vrayement vn galand homme; mais ie m'eſtonne encore plus de la fidelité d'Eudamide enuers ſes amis. Car il demonſtroit par ceſte action qu'il en eut autant faict pour eux, quoy qu'en leur teſtament ils n'euſſent point parlé de luy, & qu'il ſe fut preſenté pour heritier de ſemblables choſes, ſans declaration, ou legation quelconque.

Hiſtoire de Zenotheme Carmolee.

IIII. MNESIP. Tu ne parles pas mal, & ie veux t'amener le quatrieſme exẽple, qui eſt de Zenotheme Carmolee, natif de Marſeille. Ie me ſouuiens de l'auoir veu en Italie y eſtant deputé par la Communauté de noſtre pays, & que c'eſtoit vn fort bel hõme, çonſtant au poſſible, & qui ne manquoit pas de moyens. Il ne

voyageoit

voyageoit iamais en quelque lieu que ce fuſt, que ſa femme ne l'accompagnaſt en vne litiere. C'eſtoit la creature du monde la plus difforme, comme percluſe de la moitié de ſon corps du coſté droict, borgne, ridee, & qui auoit vne face du tout terrible, & hideuſe à voir. Comme ie m'eſtonnois de ce qu'vn ſi bel homme ſe plaiſoit tant à vne femme ſi laide, celuy qui me la monſtroit me raconta la cauſe de leur mariage (car il en pouuoit parler au vray, comme eſtant du meſme pays: Zenotheme (me diſt-il) eſtoit l'vn des plus grands amys de Menecrates, pere de ceſte femme auſſi riche que Zenotheme. Il aduint donc peu de temps apres que tous les biens de Menecrates furent confiſquez par vn arreſt donné du Conſeil de ſix cents Iuges; outre qu'il fut declaré infame & inhabile de pouuoir plus exercer aucun Office ou Magiſtrat public, & ce pour auoir prononcé vne faulſe ſentence. Car (dit-il) nous auons de couſtume nous autres Maſſiliens, de punir de la ſorte les Iuges qui ſe laiſſent corrompre.

Ce Menecrates auoit vn double regret; premierement d'eſtre condamné; & en ſecond lieu de ſe voir deuenu pauure, de riche qu'il eſtoit parauant; & de noble, roturier, infame, vilain, & abject.

Mais ce qui le trauailloit encore plus, c'eſtoit qu'ayant vne fille preſte à marier, & aagee d'enuiron dix-huict ans, fort riche, & heritiere de tous les moyẽs de ſon pere, elle ne pouuoit neantmoins treuuer vn mary de qualité pareille à la ſienne (car elle ne ſe ſoucioit pas qu'il fuſt pauure) pour ſa grande déformité. Entr'autres imperfections, on tenoit qu'elle tumboit du haut mal enuiron la nouuelle lune.

C'eſt vn erreur populaire de croire que les moyens relevent la qualité.

Il aduint vn iour que Menecrates faiſant ſes plainctes à Zenotheme; Prens courage (luy dit-il) ô Menecrates, car tu n'auras faute de rien, & ta femme treuuera quelque mary de noble extraction. Ce diſant il le prit par la main droicte, le mena en ſa maiſon, & là luy fit part de toutes ſes richeſſes.

Celà faict, il fit appreſter vn feſtin, auquel il conuia tous ſes amis, & entr'autres Menecrates, comme s'il euſt voulu conſeiller à quelqu'vn d'eux de prendre ſa fille en mariage. Apres le repas & en meſme temps qu'ils eurent reſpandu le vin pour action de graces; Zenotheme luy tendant vne coupe; Prens, dit-il, ô Menecrates, le gage d'alliance de ton gendre; car ie veux aujourd'huy eſpouſer ta fille Cydimache, & il y a jà long temps que i'ay reçeu vingt-cinq talens pour ſon doüaire.

Garde toy bien de faire ceſte faute, (luy repliqua Menecrates) ie prie les Dieux que leur volonté ne ſoit iamais telle, que ie te voye marier à vne fille ſi laide que la mienne, toy qui es ſi parfaict, & ſi beau.

Tandis que Menecrates parloit ainſi, Zenoteme ayant pris ſon Eſpouſe, la mena en ſa garderobbe, & reuint peu apres l'ayãt depucellee. Depuis il vit paiſiblement auec elle, l'ayme plus qu'on ne ſçauroit croire; &, cõme tu vois, la menant touſiours auec luy, tant s'en faut qu'il ayt honte de ce mariage, qu'au contraire il s'en louë beaucoup, & en faict trophee. Car ſans ſe ſoucier ny de la laideur, ny de la richeſſe & reputation, il a tant ſeulement eſgard à ſon amy Menecrates; & n'eſtime pas que la condemnatiõ de ſix cents Iuges ait eſté capable de luy faire changer d'amitié.

Auſſi n'a-t'il point d'occaſion de ſe plaindre, & il peut bien dire que s'il a eu du mal, la fortune l'a recompenſé d'vn comble de biẽs. Car ayant eu vn bel enfant de ceſte laide femme, il n'y a pas long temps que le portant luy-meſme à la Court couronné de branches d'oliuier, & veſtu d'vne robbe blanche pour mieux eſmouuoir à compaſſion, l'enfant rioit, & ſembloit faire feſte aux Iuges. Tellement que la Cour eſmeuë à pitié par ceſte action a remis la faute à Menecrates, & ſi luy a rendu ſa renommee & ſes biens, à la ſuaſion d'vn ſi bon Aduocat, duquel il s'eſt ſeruy pour flechir les Iuges à compaſſion. Ce Maſſilien proteſtoit par ſerment d'auoir faict ces choſes pour ſon amy, qui ne ſont pas petites, comme tu vois; & ce tout au contraire des Scythes, leſquels n'ont point d'amour que pour les femmes publiques.

Heureux celuy qui reçoit vn comble de biẽs apres auoir biẽ eu du mal.

V. Il reſte le cinquieſme exemple de Demetrius Syluian, lequel me ſemble n'auoir point ſon pareil. Ceſtui-cy s'embarqua pour nauiger en Egypte auec Antiphile Aleopeſian, auquel dés ſon enfance il auoit eſté ſi grand amy, que leur amitié ſembloit auoir pris accroiſſemẽt auec l'aage. L'vn, ſçauoir Demetrius, eſtoit inſtruict en la diſcipline Cynique, ſous Rhodien le Sophiſte; & Antiphile en la Medecine. Depuis ce temps là Demetrius partit pour s'en aller en Egypte voir les Pyramides & la ſtatuë de Memnon: Car il auoit ouy dire que bien qu'elles fuſſent fort hautes, elles ne rendoient neantmoins aucune ombre, & que l'effigie de Memnon parloit au Soleil Leuant. Le deſir de contempler ces ſingularitez, l'auoit fait nauiger ſix mois entiers ſur le Nil, apres auoir delaiſſé Antiphile en Alexandrie, laſſé du chemin & de la chaleur. Cependant il luy ſuruint vne affliction qui requeroit l'aſ-

Hiſtoire de Demetrius Syluian & d'Antiphile.

ſiſtance d'vn bon amy. Vn ſien garçon Syrien de nom & de pays, s'eſtant accoſté de quelques Sacrileges, entra auec eux dans le Temple d'Anubis. Ces meſchãs ayant deſrobbé l'image du Dieu, vn vaſe d'or, la verge des Ambaſſadeurs d'or auſſi, enſemble les teſtes des chiens d'argent, & autres tels ornements, emporterent le tout au logis du Syrien: Au meſme inſtant on dépeſcha des gens expres pour en faire la recherche, leſquels ſurprirent les larrons deuiſans enſemble, & leur firent confeſſer la verité du faict. Apres qu'on les euſt mis à la queſtion, ils furent amenez au logis d'Antiphile, où ils deſcouurirent tout le larrecin qu'ils auoient caché ſous vn lict.

Syrien fut incontinent garotté, enſemble ſon maiſtre Antiphile, tandis qu'il eſcoutoit ſon Precepteur. Il ne ſe treuua perſonne qui ſe meit en deuoir de le ſecourir à ce beſoin. Au cõtraire ceux qui ſe diſoient ſes amys parauant le quitterent bien-toſt, eſtimans qu'il euſt pillé par ſacrilege le Temple d'Anubis; Et meſme ils eſtoient ſi obſtinez en ceſte creance, qu'ils imputoient à peché, de boire ou mãger en ſa compagnie. Dauantage, deux autres de ſes domeſtiques s'enfuïrent, apres auoir pris tout ce qui eſtoit reſté de meilleur en la maiſon. De ceſte façon le pauure Antiphile fut detenu priſonnier vn fort long temps, & eſtimé d'vn chacun le plus coulpable de tous. A cecy luy nuiſoit beaucoup le geolier d'Egypte, homme ſuperſtitieux, & lequel penſant faire vne choſe aggreable au Dieu, & le venger de l'injure reçeuë, le menaçoit à tout coup. Que ſi quelquesfois il s'excuſoit, ſe diſant innocent du crime qu'on luy mettoit ſus, on le tenoit pour vn inſenſé, & ſes excuſes le faiſoient hayr dauantage. Il commençoit à ſe treuuer mal dans la priſon, & c'eſtoit merueille, cõme couchant ſur la dure toute la nuict (ſans auoir moyen d'eſtendre ſes jambes liees de ſeps) il ſe pouuoit ſouſtenir. Car il eſtoit de iour eſtroictement enſerré, & auoit l'vn de ſes bras garotté; & de nuict lié pieds & mains. Auſſi peut-on bien penſer que la puanteur de la maiſon pour le grand nombre de priſonniers, & le lieu ſi eſtroict, qu'à peine y pouuoit-on reſpirer, enſemble le cliquetis des fers, le court ſommeil, & autres telles incommoditez, eſtoient autant de peines inſupportables à vn homme qui n'auoit point accouſtumé de mener vne telle vie. Son mal ſe rengregeoit de iour à autre, & il ne pouuoit plus aualler vn ſeul morceau, lors que Demetrius eſtant de retour, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de s'enqueſter du lieu où eſtoit ſon cher Antiphile. Auſſi-toſt qu'on luy euſt fait

L'innocent paye pour le coulpable.

En quelque part que ſoit vn amy, il ne perd iamais le ſouuenir de la choſe aimee.

le recit de ſon infortune, il ne manqua pas de s'en aller en la priſon: mais il luy fut impoſſible d'y entrer, parce qu'eſtant deſià tard, on auoit fermé les portes, outre que le geolier dormoit, & auoit poſé ſes gens à l'eſcoute. Le lendemain matin on luy ouurit la porte auec beaucoup de prieres, & il fut long temps à chercher Antiphile, qu'il ne pouuoit recognoiſtre, comme celuy que la violence des maux auoit tout changé. De maniere que marchant parmy les priſonniers, il les contemploit de meſme que ceux qui cherchent les cadauers de leurs amys, gaſtez & puants, au milieu d'vne armee. Que s'il n'euſt par diuerſes fois appellé Antiphile fils de Denomen, il ne l'euſt peu de long temps recognoiſtre: Car, comme i'ay deſià dit, il eſtoit tout autre qu'auparauant, pour l'excez des tourments qu'il auoit ſoufferts. Sur le poinct qu'Antiphile eut reſpõdu à la voix de ſon cher Demetrius, & releué ſa perruque ſale & mal-peignee pour mieux ſe faire recognoiſtre à luy, tous deux cheurent paſmez enſemble, ayant les yeux eſblouys d'vne ſi ſoudaine rencontre. Mais apres que Demetrius eut repris haleine, & releué Antiphile, il l'interrogea de poinct en poinct, & le pria de prendre courage. Celà faict, il diuiſa ſon manteau en deux, le reueſtit de la moitié, & luy deſchira ſes vieux haillons tous pourris, & qui luy tomboient du dos. Depuis il le ſecourut touſiours en tout ce qui luy fut poſſible: Car en ſe loüant aux marchans qui eſtoient aux ports, le gain qu'il faiſoit à porter des fardeaux depuis le matin iuſqu'au ſoir n'eſtoit pas petit. Eſtant de retour de ſon trauail ordinaire, il donnoit vne partie de ſon gain au geolier, afin de l'appaiſer, & du reſte en ſecouroit ſon amy. Il aduint vn iour entre-autres qu'ayant tenu compagnie à Antiphile depuis le matin iuſqu'au ſoir, comme il ſe vid ſurpris de la nuict il fit vn petit lict d'herbes tout contre la porte de la priſon, où il ſe couchoit. Telle eſtoit la conuerſation, & telle la vie de ces deux amants, l'vn deſquels, ſçauoir Demetrius, ne manqua iamais de viſiter ſon amy, tant qu'il luy fut loiſible d'entrer dans la priſon ſans empeſchement quelconque. Le bon-heur qu'il auoit de voir Antiphile, luy faiſoit ſupporter ſon mal auec plus de patience, iuſqu'à ce qu'vn certain criminel eſtant mort empoiſonné dans la priſon, la garde en fut plus eſtroicte, & n'y laiſſoit on entrer perſonne auec tant de liberté que parauant. Celà fut cauſe que Demetrius faſché de cet euenement, & ne ſçachant point d'autre voye pour accompagner ſon amy, ſe retira deuers le Preuoſt,

C'eſt vn acte doublement charitable, que de ſe deſpouiller pour reueſtir ſon amy.

se disant soy-mesme estre l'vn de ceux qui auoient saccagé le Temple d'Anubis. Ce qu'ayant confessé, il fut tout aussi-tost conduict dans la prison vers Antiphile, & obtint du geolier à force de prieres d'estre aupres de son amy, & lié à vn mesme poteau. Par où il monstra bien que l'amitié qu'il luy portoit estoit du tout grande, puis qu'à son occasion, il negligeoit ses propres incommoditez, & le voyant malade, cherchoit tous les moyens à luy possibles pour le faire dormir, & moins tourmenter. Parainsi se communiquant leurs maux par ensemble, toutes peines leur eussent touſiours esté tollerables, si ceste nouuelle occasion n'eut mis fin à leur misere. L'vn des prisonniers ayant recouuert vne lime, accosta plusieurs autres siens confidents, & apres auoir limé les fers, qui les tenoient enchaisnez de rang en rang, les deliura tous. Tellement que coupans la gorge à leurs gardes ils se sauuerent hors de prison, & plusieurs s'esquartans furent r'attrappez peu apres. Cependant Demetrius & Antiphile ne voulurent iamais sortir, mais retindrent Syrien qui desià se preparoit à la fuitte. Sur le poinct du iour le President d'Egypte estant aduerty du faict, depescha des gens expres, fit venir les compagnons de Demetrius, & les deliura, les loüant grandement de ce qu'ils ne s'en estoient point fuys; Mais ils ne se contenterent pas d'estre renuoyez de la sorte: Car Demetrius s'escria, qu'il s'offroit volontairement à toutes sortes de peines, s'ils estoient relaschez comme criminels, ou par compassion, ou pour ne s'estre point eschappez. Bref, ils persuaderent au Iuge de s'enquester plus amplement du faict, comme il fit; & apres auoir recognu leur innocence, admirant la constance de Demetrius, il commanda qu'ils fussent tous deux deliurez, & les consola sur la peine qu'ils auoient soufferte, estant detenus contre tout droict. Dauantage il les recompensa tous deux de ses propres biens, donnant à Antiphile la somme de cent escus, & à Demetrius deux fois autant. Antiphile s'en alla depuis en Egypte, où il est encore à present. Quant à Demetrius il fit vn present de ses deux cents escus à son amy, & tira droict en l'Inde vers les Brachmanes, & Philosophes. Auant que quitter son cher Antifile, il luy dit, qu'il estoit à bon droict excusable, s'il partoit d'auec luy, veu qu'il ne pouuoit auoir faute d'argent, outre qu'Antiphile n'auoit plus besoin d'amy, ses affaires estant en si bon estat. Voylà quels sont les amys Grecs, Toxaris. Que si tu nous nous eusses blasmez du commencement, disant, que nous a-

Aux dernieres extremitez on ne manque pas d'inuentions.

uions plus de paroles que d'effect, ie t'euſſe vrayement raconté pluſieurs belles harangues que fit Demetrius en plein iugement, où il reſpandoit des larmes pour Antiphile, & parloit plus pour luy que pour ſoy-meſme, iuſqu'à ce que Syrien eſtant fuſtigé de verges, on les renuoya tous deux. Ie t'ay raconté ce peu d'amis d'vn grand nombre, qui me ſont premiers venus en memoire, & leſquels ſe ſont rendus recommendables, pour les bonnes loix qu'ils ont obſeruees en leur amitié. C'eſt à faire à toy maintenant à m'en deſcrire quelques-vns, qui ſoient Scythes, & plus excellés que ceux que ie viens d'alleguer; ſi tu crains tant ſoit peu qu'on ne te coupe la main droicte. Tu as beſoin d'vn grand courage pour cet effect, car tu ſerois ſans doute digne de riſee, ſi apres auoir loüé Pylades & Oreſte; en parlant pour les Scythes, tu ne paroiſſois qu'vn diſcoureur ignorant, & mal entendu.

Toxa. Tu ne parles pas mal, Mneſipe, quand tu me repreſentes ce que i'ay à dire, comme ſi tu ne te ſouciois point d'auoir la langue coupee, eſtant vaincu à faire des contes. Mais ie m'en vay commencer ſans farder ny affetter le langage comme tu fais: car auſſi-bien n'eſt-ce pas la couſtume des Scythes, principalement quand les choſes parlent plus que les paroles meſmes. Ne penſe pas que ie vueille icy raconter les faits que tu as tant loüez, cõme, ſi quelqu'vn eſpouſoit vne femme laide, & ſans dot; ou ſi vn autre mariant la fille de ſon amy luy donnoit des eſcus à *poignees*, ou, par le Dieu Iupiter, ſi quelqu'vn ſe rendoit priſonnier de ſon bon gré, s'aſſeurant d'eſtre peu apres deliuré. Toutes ces choſes ſont de peu d'importãce, & n'ont rien de viril ny de grand. Ie te veux mettre en main les guerres, & les maſſacres qui ſe ſont faicts pour les amys, afin que tu voyes par là, que tous vos beaux exploicts ne ſont que jeux, à comparaiſon de ceux des Scythes; Et toutesfois ie ne m'eſtonne pas beaucoup de vous voir eſmerueillez de ſi petites choſes, pource que vous n'auez point trop d'occaſion de faire de grandes monſtres d'amitié, viuans en bonne paix. C'eſt ainſi qu'on ne peut cognoiſtre la valeur d'vn Pilote en tẽps calme, ains il en faut faire l'eſſay pendant la tempeſte. Nous ſommes en perpetuelle guerre pour nos amis: Car, ou nous prenons des priſonniers, ou nous les tuons, ou bien nous combattons pour les prez, & les paſturages. En ces occaſions, nous auons beſoin de bons & fidelles amys, & faiſons pour ce ſubject des amitiez inuiolables; les tenant pour des armes inuincibles. Mais ie te veux premierement raconter de quelle ſorte nous fondons l'amitié. Ce

Plus les dãgers ſont grands, plus il faut renforcer l'amitié.

On cognoiſt le courage du pilote au plus fort de la tourmente.

n'eſt pas à la volee, comme vous, ny entre nos voiſins, ou bien parmy ceux qui ſont de noſtre aage. Si nous rencontrons vn homme de bonne mine, & capable d'executer quelque grand exploict, nous mettons toute noſtre affection en luy: & ce que vous faictes en vos mariages, nous ne deſdaignons point de l'accomplir, apres l'auoir long temps hanté, & faict tout ce que nous iugeons neceſſaire, pour n'eſtre trompez au choix. Que ſi nous en auons choiſi vn parmy vne grande trouppe, nous luy preſtons ſerment de viure & mourir enſemble, & meſme s'il en eſt beſoin l'vn pour l'autre: Ce que nous effectuons en ceſte ſorte. Chacun de nous s'eſtant bleſſé au doigt, nous reſpandons noſtre ſang enſemble dans vne coupe, où nous mettons la poincte de nos eſpees & en beuuons, ſans qu'il y ait rien qui nous puiſſe par apres ſeparer. Il n'y en a que trois pour le plus qui ayent part à ceſte amitié. Car celuy d'entre nous qui a pluſieurs amys, eſt reputé cõme les femmes publiques, & nous iugeons que ceſte amitié ne ſera iamais bien ferme, ſi elle eſt vne fois diuiſee en pluſieurs parties. Ie commenceray par l'exemple de Dandamis, lors qu'Amizocas ſon intime fut emmené priſonnier en la bataille des Sarmates: Mais auant que paſſer outre, ie preſteray ſerment deuant toy, puis que ie l'ay promis du commencement. Ie te iure, par le Vent & l'Eſpee, de ne point mentir en ce que ie m'en vay dire des amis de Scythie. MNESIP. Ie n'auois pas grand beſoin de ton ſerment, & tu fais fort bien de ne iurer par aucun des Dieux. TOXARIS. Que dis-tu? Ne ſont-ce point des Dieux que le Vent, & l'Eſpee? Penſes-tu qu'il y ait rien de plus grand parmy les hommes, que la vie & la mort? Car nous iurons par le Vent, cõme eſtant la premiere cauſe de la vie; & par le Glaiue, cõme autheur de la mort. MNESIPE. Puis que ta raiſon eſt ſi bonne, vous pouuez treuuer vne infinité de ces Dieux, pareils à vos eſpees, tels que ſont le dard, la lance, le poizon, la corde, & autres ſemblables, puis que le Dieu de la mort eſt diuers, & qu'il y a mille chemins pour aller à luy. TOXA. Regarde vn peu ie te prie de quelle façon tu t'obſtines, & me troubles au milieu de mon propos, ne ceſſant d'interrompre ma narration, n'ayant eſgard que n'agueres quand tu parlois, ie t'eſcoutois ſans dire aucun mot. MNESIP. Parle à ton ayſe, Toxaris, & n'aye peur que ie t'empeſche deſormais de dire ce que tu voudras. Acheue ce qui reſte, & t'aſſeure que ie te preſteray autant de ſilence que ſi ie n'y eſtois point.

Belle cerimonie.

L'amitie ne conſiſte pas en la quantité.

Ancienne couſtume de iurer.

TOXA. Il y auoit quatre iours que Dandamis, & Amizocas s'e-

Hiſtoire de Dandamis & d'Amizocas.

ſtoient alliez enſemble par vn contract d'amitié: quand les Sarmates s'eſtant iettez dans noſtre pays auec dix mille cheuaux, & trois fois autant de gens de pied ſe ietterent ſur nous, à l'impourueu, & ſi nous firent reculer, tuans tous ceux qui ſe reuanchoient, & faiſant les autres leurs priſonniers, s'ils ne ſe ſauuoient à la nage à l'autre riue du fleuue, où eſtoit la moitié de noſtre bagage: Car nous auions campé pour lors aux deux riues du fleuue, par ie ne ſçay quel aduis de nos Capitaines. Incontinent qu'ils ſe mirent à piller, ils n'eſpargnerent à perſonne des noſtres, & nous firent tous les maux à eux poſſibles: Car ils prirent nos tentes, vſerent de nos chariots, & violerent nos femmes & concubines deuant nos yeux: ce qu'il nous eſtoit force de ſupporter. Amizocas voyãt qu'on l'emmenoit priſonnier, appelloit ſon amy à haute voix, & luy remettoit en memoire la coupe, & le ſang. Ce qu'oyant Dandamis, il ſe ietta ſoudain dans la riuiere, & nagea contre les ennemis en la preſence de toute l'armee. Les Sarmates luy lancerent tant de traicts, qu'ils l'euſſent desfaict ſans doute, s'il n'euſt crié *Zirin*; car ſi quelqu'vn dit ce mot, ils ne luy font plus de mal, ains le reçoiuent, cõme ſe mettant à rançon. Auſſi-toſt qu'il fut mené pardeuers leur Duc, il le pria de luy rendre ſon amy. Le Duc d'autre coſté demandoit ſa rançon, adjouſtant qu'il ne rendroit point le priſonnier que moyennant vne groſſe ſomme. Que me ſçauriez vous demander, luy dit pour lors Dandamis, puis que tout ce que i'auois a eſté pillé par vous? Que s'il y a rien que ie puiſſe faire tout nud que ie ſuis, ie m'offre à l'effectuer tout maintenant, & vous n'auez qu'à commander; ou ſi vous voulez, receuez moy en ſa place, & vſez de moy comme il vous plaira. Il n'eſt pas beſoin de te retenir, repliqua le Sarmate, puis que tu te dõnes toy-meſme; Que ſi tu nous veux bailler quelque partie de ton corps, nous ſommes contens de te rendre ton amy. Dandamis le pria de dire quelle partie il vouloit, lors que le Duc ayant demandé les yeux, Dandamis les preſenta ſoudain pour eſtre arrachez; & apres auoir ainſi payé les Sarmates, il prit Amizocas ſon amy, auec lequel il s'en reuint appuyé ſur luy, tous deux nageans enſemble, & retournans vers nous en fort bonne diſpoſition. Vne action ſi heroïque fit prendre courage à tous les Scythes, leſquels ne s'eſtimoient plus vaincus, voyant qu'il ſe treuuoit entre nous vne amitié ferme & inuiolable. Celà ne donnoit pas moins de crainte aux Sarmates, quand ils conſideroient à quelles gens ils euſſent eu à faire, ſi la fortune leur euſt permis de les ſurprendre, & de

Le plus beau preſent qu'on puiſſe faire à autruy, c'eſt de ſe donner ſoy-meſme.

Quand les fruicts de l'amitié ſont meurs, il les faut cueillir.

& de les vaincre. Ce qui fut cauſe que ſur le ſoir, ils laiſſerent vne grande partie du beſtail, & prirent la fuitte, ayant bruſlé les chariots. Au demeurant Amizocas ne peût lon temps endurer que ſon amy Dandamis fuſt aueugle, ains il ſe creua ſoy-meſme les yeux. D'où vient que pour memoire de ceſte action genereuſe ils viuent enſemble pour le iourd'huy, ſont grandement honnorez par les Scythes, & nourris aux deſpens du public. Me pourrois-tu raconter, Mneſippe, vne hiſtoire pareille à ceſte-cy? Nenny ſans doute, quand meſme on te permettroit d'en adjouſter dix autres à tes cinq, & de ne point preſter de ſerment, afin d'y pouuoir feindre pluſieurs choſes. Mais quant à moy ie t'ay fait voir cet exemple en ſon naïf. Que ſi tu en euſſes voulu raconter vn tel, ſans doute il n'y eut point eu faute de fard pour embellir le faict dauantage. Ie me fais accroire que tu euſſes amplifié ton diſcours des prieres de Dandamis, de l'action auec laquelle il ſe creua les yeux, des paroles qu'il profera pour lors, de ſon retour, de la bonne reception que luy firent les Scythes, & de tels autres ornemens, que vous auez accouſtumé d'adjouſter à vos harangues, par ie ne ſçay quel artifice, pour mieux chatouiller les oreilles des eſcoutans.

Hiſtoire de Belites & de Baſthé.

II. Le ſecond exemple que ie te veux dire, qui approche de ceſtui-cy, eſt d'vn certain nommé Belites, couſin germain d'Amizocas. Ceſtuy-cy voyant Baſthé ſon amy renuerſé de ſon cheual en bas par vn lyon, (car ils eſtoient enſemble à la chaſſe) qui s'en alloit l'eſtrangler, & le deſchirer auec ſes griffes, il mit pied à terre, ſe ietta ſur le dos de la beſte, & l'irrita contre ſoy-meſme, luy mettant la main dans la gueule pour deſtourner la rage qu'il auoit contre ſon compagnon. Il fit tous ſes efforts, iuſqu'à ce qu'il fut loiſible à Baſthé de s'eſchapper des griffes du lyon, lequel l'ayant laiſſé à demy mort s'en retourna vers Belites, & le mit en pieces. Mais auant que mourir (car il l'auoit ainſi preueu) il trauerſa le lyon de ſon eſpee. Ils moururent donc de ceſte façõ, & nous en auons encore deux ſepulchres champeſtres; l'vn des amis, & l'autre du lyon.

Hiſtoire de Macente, de Lonchate & d'Arſocome.

III. Ie te veux donner maintenant pour troiſieſme exemple l'amitié de Macente, de Lonchate, & d'Arſocome. Ce dernier s'amouracha de la fille de Leucanor Roy de Boſphore, lors qu'il eſtoit en ambaſſade, pour exiger le tribut que ceux de ce * pays nous doiuent tous les ans; & le iour du payement auoit eſté deſià dilayé trois mois entiers. Il aduint donc qu'Arſocome voyant en

* du Boſphore.

vn certain banquet vne pucelle de belle taille, & de singuliere beauté, qui auoit nom Masee, il fut soudain espris de son amour. Quant à sa commission du tribut, elle estoit arrestee, & le Roy luy auoit desià respondu sur ce poinct, l'ayant conuié en vn festin pour le renuoyer en son pays. C'est vne ancienne coustume en Bosphore, que les amoureux demandent les filles en mariage en plein banquet, où ils discourent de leur extraction, & des moyens qu'ils possedent. Plusieurs anciens, tant Roys que fils de Roys, se treuuerent là de fortune, & entre-autres Tigrapete Prince des Lasiens, Adyrmache Duc des Marchlyens, & beaucoup d'autres grands Seigneurs. Or il faut remarquer que chasque amoureux ayant parlé de sa race, & par quel moyen il veut demander le mariage, banquete paisiblement auec tous les autres. Apres le banquet il prend vne phiole, verse du vin sous la table, & demande en mesme instant celle qu'il veut auoir pour espouse; non sans louër beaucoup sa maison, ses richesses, & son pouuoir.

Ancienne ceremonie obseruee aux Mariages.

Apres que plusieurs Seigneurs eurent versé du vin de ceste façon; raconté leurs Seigneuries & leur pays, & faict la demande; Arsocome ayant pris la phiole, ne la respandit point (aussi n'est-ce pas nostre coustume que d'espencher le vin,) mais beût tout d'vn traict, disant; O Roy, ne donne ta fille en mariage à personne qu'à moy, qui suis beaucoup plus riche en possessions & en biens que ceux-cy. Leucanor (qui sçauoit bien qu'Arsocome estoit fort pauure, & du menu peuple de Scythie) s'esmerueillant d'vne hardiesse si grande, Combien as-tu de bestail (luy dist-il) ou de chariots Arsocome? car vous autres ne possedez point d'autres richesses. Ie n'ay (luy respondit Arsocome) ny chariot, ny bestail, mais bien deux amys gens d'honneur, & aussi galands hommes qu'il y en ayt point en toute la Scythie. D'abord qu'ils l'ouyrent parler de la sorte, ils se rirent de luy, & creurent qu'il fust hors de son sens.

Le vray amy est vn thresor inestimable.

Le lendemain Adyrmache fut preferé à tous les autres, & estoit desià prest de sortir pour emmener son espouse en sa Duché; lors qu'Arsocome estant de retour en son pays, remonstra à ses amis, Qu'il auoit esté rejetté du Roy, & mocqué en vn banquet pour sa pauureté; bien que ie luy disse, (adjousta-t'il) que ie vous auois vous deux, ô Loncathe & Macente, pour vne richesse d'inestimable valeur; & que vostre amitié valoit plus que tous les thresors des Bosphorans: Neantmoins il s'est mocqué de moy, & n'en a point faict d'estime, ains a donné sa fille pour espouse à

Adyrmache Mathlyen, parce qu'il s'eſt vanté d'auoir dix phioles d'or, & huictante chariots, chacun de quatre licts, auec pluſieurs troupeaux de brebis & de bœufs. Voylà comme il a preferé le beſtail, les phioles, & les chariots aux hõmes d'honneur & de reputation. Cet affront m'afflige doublemẽt (mes amys) car outre que i'ayme grãdement Maſaë, ie n'eſtime pas petite l'injure que l'on m'a faicte, où vous eſtes autant offencez que moy-meſme. Car chacun de nous a eu part à la mocquerie; s'il eſt ainſi que nous continuons en noſtre premiere amitié, & que n'eſtans qu'vn ſeul homme, nous tirions de la ioye ou du dueil d'vn meſme ſubject. Mais pluſtoſt (dit Lonchate) vn chacun de nous a reçeu tout l'affront. Cõment nous gouuernerons nous donc en cecy? (adjouſta Macente) Nous partirons eſgallement l'affaire entre nous (reſpondit Loncathe) & pour moy ie m'obligeray à Arſacome de luy apporter la teſte de Leucanor. Quant à toy, Macente, il faut que tu luy ameines la pucelle. I'en ſuis content (repliqua Macente.) Mais demeure icy cependant Arſocome, & nous appreſte des armes, des cheuaux, & telles autres choſes qui nous ſeront neceſſaires: car il eſt vray-ſemblable qu'apres ceſte execution nous aurons beſoin de ſoldats. Il te ſera facile de faire leuee de gens, tant pour ta grãde diligence, que pour le bon nombre d'amis que nous auons à noſtre ſeruice, principalement ſi tu veux t'aſſeoir ſur le cuir de bœuf. Ceſte reſolution eſtant priſe, Lonchate tira droict en Boſphore, & Macente vers les Machlyans, tous deux montez ſur de bons cheuaux. Arſocome ne bougeant de ſa maiſon, conſulta ceſte affaire auec ſes compagnons, arma vne troupe de ſes amis, & s'aſſit ſur le cuir de bœuf; ce qui eſt vne ancienne couſtume parmy nous. Car quand quelqu'vn deſire de ſe venger de l'offence qu'il a receuë d'vn autre, auquel il eſt ineſgal en forces, il immole vn bœuf; & en met cuire la chair hachee en petits morceaux. Celà faict, il eſtend par terre le cuir, & s'aſſied deſſus, mettant les mains derriere le dos à la façon de ceux qu'on a liez auec des cordes; ce que nous tenons pour vn acte de grande ſubmiſſiõ. Apres qu'on a preſenté la chair de bœuf aux amis, & à tous autres qui ſe treuuent là, qui veut en prend vn morceau, & marchant du pied droict ſur le cuir, promet à ſon amy de l'aſſiſter de tout ſon poſſible. L'vn s'offre à luy preſter, nourrir, & ſoûldoyer cinq hommes de cheual; l'autre dix ou dauantage, & autant de gens de pied qu'il en pourra fournir. Quant à celuy qui implore ce ſecours, il ſe donne ſoy-meſme. De ceſte maniere on fait quelque-

Le partage du bien & du mal eſt eſgal entre les amis.

Belle remarque.

fois leuee d'vn bon nombre de gens, fort aguerris, difficiles à vaincre, & auſſi fidelles que s'ils eſtoient obligez par ſerment. Car marcher ſur le cuir eſt le meſme que iurer.

Arſacome donc s'eſtãt chargé de ceſte cõmiſſion, s'en acquitta ſi bien qu'il fit leuee d'enuiron cinq mille hommes de cheual, & dix mille hommes de pied, ſans y comprendre les autres gens-d'armes, qui faiſoient en tout le nombre de vingt mille tous bien armez.

Il n'y a point d'entrepriſe plus hardie que celle qui ſe fait pour l'amitié.

Au meſme inſtant que Loncathe fut arriué en Boſphore, ſans eſtre recognu de perſonne, il s'en alla droict au Roy, qui pour lors traictoit de quelques affaires de ſon pays, & luy dit qu'il eſtoit delegué deuers luy par la Commune des Scythes, pour luy communiquer vn nouueau ſecret de grande importance.

Le Roy luy commendant de parler; Pour ce qui eſt des affaires publiques (luy dit-il) les Scythes vous declarent ouuertement que vos Paſteurs n'ayent à paſſer iuſques aux plaines & valees, mais qu'ils ſe contentent de mener paiſtre leurs troupeaux par les monts de Trachone. Quant aux voleurs qu'ils pretendent chaſſer de voſtre pays, ils vous aduertiſſent qu'ils ne les aduoüent aucunement, & que chacun d'eux vole priuement & à part ſoy tout ce qui luy vient à rencontre: que ſi quelqu'vn eſt attrapé, c'eſt à vous à commander que iuſtice en ſoit faicte. Voilà les parolles que Loncathe diſt au Roy Leucanor, y adjouſtant encore celles-cy. Ie ne ſçay pour moy quel mal tu as fait à Arſocome fils de Mariante, qui nagueres fut deputé deuers toy pour Ambaſſadeur; mais ie ſuis bien aſſeuré qu'il te trame de ſecrettes embuſches. Toutesfois ie penſe que c'eſt à cauſe du refus que tu luy as faict de ta fille qu'il t'auoit demandee en mariage. Car pour monſtrer qu'il ſe veut reſſentir de cet affront, il s'eſt aſſis il y a ſept iours ſur le cuir de bœuf, & a leué vne groſſe armee. Il n'y a pas long temps qu'on m'en a faict le compte (repliqua Leucanor) mais ie ne penſois pas que ce fuſt contre nous, ny moins encore d'auoir Arſocome pour ennemy. Si faut-il que tu le croyes (luy repartit Loncathe.)

Aux entrepriſes dangereuſes il y a plus de temerité que de courage.

Cet Arſocome commence à me faſcher, & ie porte impatiemment de n'eſtre point preferé à luy par les anciens, comme plus releué de condition. Que ſi tu me promets ton autre fille Bariethe (bien que ie ſois indigne de ſi grande alliance) ie te iure de t'apporter ſa teſte dans peu de temps. Ie le veux, dit le Roy tout eſtonné, parce qu'il ne ſçauoit que trop la cauſe du courroux d'Arſocome,

outre qu'il auoit touſiours redouté les Scythes. Oblige toy par ſerment (continua Loncathe) de me tenir ta promeſſe, & de ne me point refuſer ma demande.

Comme Leucanor ſe mettoit en deuoir de preſter ſerment, & hauſſoit la face contre le Ciel: Garde toy bien de iurer icy, dit Loncathe, de peur que quelqu'vn des aſſiſtans ne nous voye, & n'apprenne la cauſe de ce tien fermẽt. Entrons pluſtoſt dans le Tẽple de Mars, & là nous iurerons à portes cloſes, ſans qu'aucun nous entende. Car ſi Arſocome ſçauoit quelque choſe de cecy, i'ay belle peur qu'il m'immoleroit auant la guerre, & me monſtreroit combien eſt grand le pouuoir qu'il a maintenant. Allons où tu voudras, (reſpondit le Roy) quant à vous autres retirez vous à l'eſcart, & que perſonne ne s'approche du Temple que ie ne l'appelle.

Apres que Leucanor & Lonchate furent entrez dans le Temple, & que la garde du Roy ſe fut retiree, Lonchate tirant ſon eſpee d'vne main, & de l'autre fermant la bouche à Leucanor, de peur qu'il ne ſe meit à crier, il le trauerſa d'vn coup en la poictrine, luy trencha la teſte qu'il cacha ſous ſon manteau, & ſortit dehors. Et afin qu'aucun ne ſe doutaſt du faict, il feignoit touſiours de parler à luy; diſant, qu'il reuiendroit bien-toſt, comme s'il euſt eſté enuoyé de ſa part à quelque affaire. Eſtant de retour au lieu où il auoit laiſſé ſon cheual attaché, il monta deſſus, & tira droict en Scythie, ſans que perſonne luy courut apres. Car les Boſphorans ne ſçeurent de long temps ce qui eſtoit aduenu, & ſoudain qu'ils en eurent les nouuelles, ils ſe meirent en deuoir de faire vn nouueau Roy. Voylà comme Loncathe s'acquitta de la promeſſe qu'il auoit faicte à ſon amy Arſocome, de luy apporter la teſte du Roy Leucanor.

D'vne meſchante reſolution, s'enſuit vn cruel acte.

Macente ayant ſçeu par le chemin la tragedie qui s'eſtoit joüée en Boſphore, il tira vers les Machlyans, auſquels il annonça le premier la mort du Roy. Et ſe tournant vers Adyrmache; Le peuple, luy dit-il, ta eſleu pour ſon Roy, comme gendre de deffunct Leucanor. Fay donc en ſorte que tu entres dans ton Royaume au pluſtoſt, pendant qu'il y a de la diuiſion & du trouble; & que ta femme te ſuiue dans ſa littiere à petites iournees; car il te ſera facile d'attirer à ton party la plus-part des Boſphorans, lors qu'ils verront la fille de leur Prince. Ie te dis cecy, comme ton amy; car ie ſuis d'Alanie, & couſin germain de ta femme en ligne maternelle. Tous ſçauent aſſez que Maſtera femme de Leucanor eſtoit

Iamais l'eſprit de l'homme n'eſt plus ſubtil que lors qu'il veut nuire à autruy.

ſortie de noſtre maiſon. C'eſt la cauſe pour laquelle ie ſuis icy venu maintenant de la part de ſes freres qui ſont en Alanie, pour te dire que tu ne tardes point de venir en Boſphore, & que tu prennes garde que negligeant ceſte occaſion Eubiot ne ſuccede à la Couronne. Car bien qu'il ne ſoit que frere baſtard de Leucanor, il a neantmoins fauoriſé les Scythes de tout temps, & a eu ſouuent des querelles contre les Alanois.

Macente parloit de la ſorte en langue Alanoiſe, & veſtu à la façon de ceux du pays; car les Scythes & les Alanois ſe reſſemblent fort, excepté que les Alanois ne portent point de ſi grands cheueux que les Scythes. Mais Macente s'eſtoit fait couper les ſiens; & par ces indices il faiſoit accroire à ceux qui l'oyoient d'eſtre parent de Mazere & de Maſtera. Il dit encor ces mots à Andyrmache: Ie ſuis preſt de faire l'vn des deux; ou d'aller auec toy en Boſphore, ſi tu le veux permettre, ou de demeurer s'il en eſt beſoin, & conduire ta femme. Vrayement (dit alors Adyrmache) encore ayme-je mieux que tu accompagnes ma femme qu'vn autre, puis que tu es ſon couſin. Car ſi tu viens auec moy en Boſphore, tu ne ſeruiras que d'vn ſeul Cheualier; que ſi tu conduis ma femme, ta ſeule preſence tiendra lieu de pluſieurs.

Il ſe faut donner garde d'vn homme incognu, qui s'offre trop librement à nous.

Adyrmache s'eſtant mis en chemin, il donna Maſaë ſa femme encore pucelle, à Macente, pour en eſtre le conducteur. Il la mena tout le iour en ſa litiere; mais de nuict il la meit en croupe, car il auoit faict venir vn homme de cheual auec eux. Deſlors ils ne ſuiuirent plus la route de la Meotide, ains coſtoyans la mer, laiſſerent à main droicte les monts des Myſtreans, & faiſans repoſer la pucelle ſe rendirent dans trois iours à Machlye en Scythie. Ils laſſerent de telle ſorte leur cheual par vn ſi prompt voyage qu'à la fin de ſa courſe il ſe tint debout quelque temps, & tumba roide mort.

Macente remettant Maſaë entre les mains d'Arſocome; Prens de moy, luy dit-il, ce que ie t'auois promis. D'abord Arſocome tout eſtonné d'vne choſe ſi ineſperee, en voulut remercier ſon amy, qui luy reſpondit; Tu me fais tort (Arſocome) de proceder de la ſorte auec moy. Car de me rendre graces de ce que i'ay fait, c'eſt autant que ſi ma main gauche remercioit la droicte, de ce qu'eſtant bleſſée elle l'auroit ſecouruë: Par ainſi, puis que nous deux ne ſommes qu'vn pour l'eſtroicte amitié qui eſt entre nous, ce ſeroit choſe ridicule d'eſtimer qu'vne partie de nous euſt executé quelque exploict hazardeux, pour auoir ſoulagé tout le

On iuge des promeſſes par les effects, & les parolles ne ſont pas les amys.

corps; car autant en a t'il faict pour soy-mesme, puis qu'il est l'vne des parties, & aydee du tout. Telle fut la responce que fit Macente à Arsocome, qui pensoit s'excuser à luy par ses remercîments.

Lors qu'Adyrmache descouurit ceste trahison, il ne passa pas plus outre en Bosphore. Auſſi eut-il perdu son temps, car les Sarmates auoient desià proclamé Roy Eubiot, qui conuersoit la plus-part du temps auec eux.

L'expedient qui luy sembla le plus court, ce fut de s'en retourner en son pays, où il fit leuee de gens, assembla vne grosse armee, & se ietta bien auant dans la Scythie du costé des monts. Eubiot s'y treuua peu apres, assisté d'autant de Grecs qu'il en auoit peu amasser de toutes parts, ensemble des Alanois & Sarmates, qui estoient enuiron vingt mille de nombre. Les deux armees d'Eubiot & d'Adyrmache jointes ensemble, estoient composees de nonante mille hommes; la troisiesme partie d'Archers, & gens de cheual. Quant à nous (car i'y auois contribué moy-mesme, adjoustant à ceux qu'on auoit leuez au cuir de bœuf cent hommes à cheual tous bien esquippez) estans assemblez nous n'estions gueres moins de trente mille, les gens de cheual y compris, desquels Arsocome estoit le Chef & le gouuerneur. D'abord que nous descouurismes nos ennemis, nous rengeasmes nostre armee, & meismes à l'auant-garde les gens de cheual. Apres qu'on eut bien combattu, les nostres s'affoiblirent en fin, & l'armee fut rompuë en deux parts. L'vne commença de se retirer, non comme vaincuë tout à faict; mais elle prit la fuitte auec tant de visteſſe, qu'il sembloit à la voir qu'elle se voulut rejoindre, tellement que les Alanois ne l'oserent suiure de long temps: Quant à l'autre, qui estoit la plus foible, elle n'eut pas du meilleur. Car les Alanois & Machliens l'enueloppans de tous costez, ils en taillerent en pieces la plus grande partie. On y descochoit les dards si espais, que les nostres ne sçauoient où se retirer, & mesme plusieurs auoient desià quitté les armes. Lonchare & Macente furent par mal-encontre blessez en ceste meslee, pour s'estre enfoncez trop auant dans les dangers. L'vn eut la jambe perçee, l'autre la teste entamee du trenchant d'vne hache d'armes, & si reçeut sur l'espaule vne playe d'vn coup de massuë.

Les plus vaillants reçoiuent les premieres playes à la guerre.

Arsocome (qui estoit auec nous de l'autre costé) accourut au bruict d'vne si triste nouuelle, & picquant à bon escient son cheual s'en alla donner dans le quartier des ennemis, où il fit si vail-

Il ne faut qu'vne belle resolution pour reparer la perte d'vne armee.

lamment que les Machlyens, ne pouuans soustenir son effort, luy donnerent bien-tost passage. Apres qu'il eut deliuré ses amis, & appellé quelques-vns des autres, il se rüa sur Adyrmache, & luy portant vn coup de son cimeterre, le frappa si à poinct au chignon du col, qu'il le fendit iusqu'à la ceinture. Ce Chef estant abbatu, toute l'armee des Machlyens, des Alanois & des Grecs n'eust plus de courage. Par ainsi recommençans le combat, nous demeurasmes victorieux, & les poursuiuismes long temps, ne faisans autre chose toute ceste nuict que tailler en pieces.

Le lendemain les ennemis delegnerent des Ambassadeurs deuers nous pour demander la paix. Les Bosphorans promettoient de nous payer vn double tribut. Les Machlyens s'offroient à nous donner des hostages, en attendant qu'ils y eussent plus amplemẽt aduisé; & les Alanois disoient, que leur dessein n'estoit autre que d'auoir leur reuanche de ceste offence, par vne guerre qu'ils vouloient mener contre les Syndiens, desquels nous estions ennemis dés long temps. Vn chacun opina là dessus, & entr'autres Arsocome & Lonchate. De ceste façon la paix fut faicte & concluë auec eux, & à leur volonté. Voilà, Mnesippe, quelles sont les entreprises des Scythes pour leurs amys.

MNESIP. Ton discours est du tout graue & releué, Toxaris, mais il me semble vn peu fabuleux: Et n'en desplaise à l'Espee & au Vent, par lesquels tu as iuré: celuy n'est point punissable qui ne le croit. TOXA. Prens garde, ô mon Gentil-homme, que ce peu de creance ne procede d'vne enuie que tu nous portes. Tu ne m'estonneras point pourtant, si tu ne le veux croire, car ie pourrois bien conter encore d'autres exemples que ie sçay auoir esté faicts par les Scythes. MNESIP. Ie te prie donc, bon-homme, que tu ne sois si long, & que tu n'vses plus de telles digressions courant de toutes parts la Scythie, & le pays des Machlyens; car ie crains qu'allant & reuenant du Bosphore, tu n'abuses de mon silence. TOXA. Il faut que ie te croye en cecy, & que ie parle en peu de mots, de peur que tu ne te lasses d'ouyr mes discours s'ils s'esgarent de part & d'autre.

Histoire de Sisinne.

IIII. Escoute donc ce que mon amy Sisinne a faict pour l'amour de moy. Comme ie m'en allois à Athenes, delaissant mon propre païs pour apprendre les lettres Grecques, i'arriuay à Amastre, ville maritime, tout contre Carambe, tirant au chemin de ceux qui nauigent de Scythie à Athenes. I'auois en ma compagnie Sisinne, qui m'estoit amy depuis l'enfance. Nous partismes donc nous deux,

deux, apres auoir regardé quelques marchandiſes qui eſtoient au port, & ſerré nos hardes, nous allaſmes pourmener par la place ſans penſer à aucun mal-encontre. Mais cependant quelques larrons ayant leué la ſerrure de nos bougettes, emporterent tout, & ne nous laiſſerent pas ſeulement dequoy nous nourrir ce iour là. Quād nous fuſmes de retour au logis, & euſmes recognu le larrecin, nous n'eſtimaſmes pas choſe conuenable de tirer en iugemēt ceux de la maiſon, qui eſtoient pluſieurs, ny meſme noſtre hoſte, de peur d'eſtre tenus pour des affronteurs, ſi nous euſſions dit qu'on nous auoit pris quatre cents double ducats, pluſieurs veſtements, quelques tapiſſeries, & autres telles hardes. Nous conſultaſmes alors comment il nous falloit comporter en cet' affaire, nous voyant reduits aux dernieres extremitez, & hors de noſtre pays. Pour moy ie diſois qu'il me valloit beaucoup mieux me trauerſer de mon eſpee, que commettre quelque meſchant acte, & indigne d'vn honneſte homme, y eſtant contraint par la faim. Siſinne tout au contraire me conſoloit, & me prioit de vaincre le deſeſpoir, diſant, qu'il ſçauoit vn moyen pour treuuer dequoy viure. Et deſlors ſe mettant à porter du bois, qu'il chargeoit ſur le port, nous fuſmes repeus de ſon gain ce iour là. Le lendemain matin, comme il paſſoit par le marché, il deſcouurit vne troupe de ieunes Gentils-hommes, galands & honneſtes à ce qu'il diſoit, leſquels faiſoient monſtre ce iour là, & auoient eſté choiſis pour debattre ſeul à ſeul l'honneur d'vn prix le troiſieſme iour d'apres. Il s'en vint donc me treuuer, & me dit; Ne penſe pas, Toxaris, que tu puiſſes deſormais eſtre pauure: car ie ſçay le moyen de t'enrichir dans trois iours. Cependant nous veſquiſmes à fort petits fraix attendant les jeux, leſquels nous allaſmes voir auec les autres. Il m'y auoit conduit outre mon gré, comme à quelque choſe remarquable entre les Grecs pour la nouueauté. Apres que nous euſmes pris place, nous veiſmes diuers combats de beſtes ſauuages. On tüoit les vnes à coups de fleches, & les autres eſtoiēt chaſſees par des chiens, ou laſchees ſur des criminels. Ceux qui deuoient combattre ſeul à ſeul arriuerent finalement, & alors le Trompette preſentant vn ieune hōme de belle taille; S'il y a quelqu'vn, dit-il, qui vueille combattre ſeul contre ceſtui-cy, il gaignera mille eſcus. Siſinne ſe leua ſoudain en ſurſaut, diſant, qu'il eſtoit content de l'attaquer, & demanda des armes à cet effect.

Ce que nous attendons le moins nous arriue le plus ſouuent.

En ceſte vie il n'y a ſi grand mal, qui ne ſoit ſuiuy de quelque bien.

Auſſi-toſt qu'il eut reçeu le prix, il me le mit entre les mains, & me dit: Si ie ſuis vaincueur, Toxaris, nous pourſuiurons noſtre

voyage,&aurons dequoy viure. Que ſi ie demeure,enſeuely moy, & t'en retourne en Scythie. Ie ne pouuois retenir mes ſouſpirs, oyant ainſi parler ce mien amy, lequel ayant pris toutes ſortes d'armes,excepté le maſque, combattit teſte-nuë, & fut du commencement bleſſé d'vn reuers qui luy coupa le jarret. A ce coup ie fus tout tranſi de peur, principalement quand ie veis que ſon ſang ſe reſpandoit à bouillons. Pendant que ſon ennemy le preſſoit, ayant pris ſon temps, il luy porta vn coup dans l'eſtomach, duquel il le trauerſa, & le fit choir à ſes pieds. Eſtant luy-meſme fort laſſé de ſa playe,il tumba tout aupres du mort, & peu s'en fallut qu'il ne rendiſt l'ame. Alors i'accourus à luy,& le leuant,luy fis reprendre courage. Puis,apres qu'on l'euſt declaré vaincueur, ie l'emportay au logis, où il fut long temps penſé des Medecins. Il vit à preſent en Scythie, où il s'eſt marié auec ma ſœur, & eſt encore boiteux de ceſte bleſſure. Ceſte Hiſtoire,Mneſipe, n'eſt pas aduenuë à Machlye, ny en Alanie, pour auoir faute de teſmoins, & pour eſtre creuë,encore qu'elle fut feinte, & il y a pluſieurs Amaſtriens qui teſmoigneront du combat de Siſinne.

Hiſtoire d'Abauchas & de Gyndane.

V. Eſcoute maintenant la cinquieſme hiſtoire d'Abaûchas, apres laquelle ie finiray mon diſcours. Cet Abauchas s'en alla vn iour en la ville de Boriſtene, menant auec ſoy ſa femme qu'il aymoit vniquement, & deux ſiens enfans, ſçauoir vn fils qui eſtoit encore à la mammelle, & vne fille aagee d'enuiron ſept ans. Il auoit en ſa compagnie vn ſien amy nommé Gyndane, lequel ſe trouuoit fort mal d'vne playe qu'il auoit reçeuë en chemin, par certains voleurs qui les auoient aſſaillis. Ceſte bleſſure eſtoit à la cuiſſe,& luy cauſoit vne ſi grande douleur, qu'à peine ſe pouuoit-il ſouſtenir. Sur la nuict ſ'eſtãs tous retirez en vne chambre haute, il ſuruint tout à coup vn grand feu, qui rauageoit deſià toute la maiſon. Quoy voyant Abauchas, il laiſſa pleurer ſes enfans,& repouſſant ſa femme qui le tenoit, luy dit qu'elle ſe ſauuaſt d'elle-meſme. Alors il priſt ſon amy ſur ſes eſpaules, & malgré la violẽce du feu,le deſcendit en bas ſain & gaillard. Sa femme ſe mit à le ſuiure auec ſon petit enfant,& exhorta ſa fille d'en faire autant. Elle eut beaucoup de peine à ſ'eſchapper des flammes (eſtant preſque à demy bruſlee,& contrainte de laſcher ſon enfant,) & ſa fille qui la ſuiuoit en fut preſque deuoree. Apres cet euenement comme quelqu'vn reprochoit à Abauchas, qu'il auoit delaiſſé ſa femme, & ſes enfans pour donner ſecours à Gyndane: *Vrayement*, reſpondit-il, *ie puis bien encore auoir des enfans, & c'eſt vne choſe incertaine s'ils*

L'amitié s'accroiſt parmy les dangers.

ſeront gens de bien. Mais ie ſerois long-temps auant que pouuoir recouurer vn ſi bon amy que Gyndane, duquel ie cognois ſi bien l'amitié.

Ie t'ay allegué ces cinq exemples Mneſipe, que i'ay tirez d'vn grand nombre d'hiſtoires, Maintenant il eſt queſtion de ſçauoir lequel de nous aura la langue, ou le poing droict coupé : Mais voyons parauant qui ſera le Iuge. MNESIP. Perſonne, car nous n'auons point eſleu d'arbitre à nos narrations : toutesfois ie m'en vay te dire ce que nous ferons. Puis que nous auõs * tiré maintenant ſans mettre vn but, nous raconterons derechef deuant vn autre arbitre quelques exẽples de vraye amitié, & alors le vaincu ſera priué, ou moy de la langue, ou toy de la main droicte. Que ſi ce iugement te ſemble trop cruël, puis que tu loües tant l'amitié, & que ie la tiens pour la choſe du monde la plus honneſte, & de plus longue duree entre les mortels ; Ie ſuis d'aduis que nous en prenions les droicts nous joignans dés à preſent l'vn à l'autre par vne eſtroicte liaiſon, à fin que nous ſoyons tous deux vaincueurs deſormais, & gaignons ce beau prix. Par ce moyen au lieu d'vne langue, & d'vne main droicte nous en aurons deux : enſemble quatre yeux, & quatre pieds ; & bref tous les membres de noſtre corps ſeront doubles. Car quand deux ou trois amys ſont aſſociez enſemble, l'on peut bien les comparer à ce Gerion que les anciens nous ont depeint auec ſix mains, & trois teſtes ; Et pour moy ie me fais accroire qu'ils nous ont voulu denoter par là trois amys qui meritoient d'eſtre joincts de la ſorte, parce qu'ils ſe communiqueoint leurs affections l'vn à l'autre. TOXA. Tu ne parle pas mal, & ie ſuis d'aduis que nous facions comme tu dis. MNESIP. Ie le veux Toxaris, mais nous n'auons beſoin ny de ſang, ny d'eſpee, pour confirmer noſtre alliance ; car ce diſcours, & les choſes que nous aymons, nous joignent plus eſtroictement l'vn à l'autre que la coupe que vous beuuez. Et pour moy ie tiens qu'il n'y a point d'obligation en cecy, & que la ſeule verité ſuffit. TOXA. Voylà qui me plaiſt : Soyons donc bons amys enſemble, toy le mien en Grece, & moy le tien ſi quelquesfois tu viens en Scythie. MNE. N'ayez peur que ie ſois iamais nonchalant à faire vn long voyage, pourueu qu'on m'aſſeure de recouurer vn amy tel que ie t'ay recogneu par ton diſcours.

* *Gager ſans Iuge, c'eſt tirer ſans but.*

LVCIN, OV, L'ASNE.

C'eſt icy vne narration fabuleuſe; en laquelle Lucian veut propoſer deuant les yeux les diuers accidents, les fortunes, & les trauaux de la vie humaine. Apulee a tiré de ce Diſcours le liure qu'il a intitulé l'Aſne doré.

COMME ie m'en allois en Theſſalie (où mon pere auoit quelques rentes) en la compagnie d'vn homme qui eſtoit du pays, ie rencontray certains Theſſaliens qui ſ'en retournoient de la ville d'Hypate. I'eſtois à cheual, & portois auec moy tout ce qui me faiſoit beſoin, n'ayant point d'autre ſuitte qu'vn lacquais, lors que m'approchant de la ville, & deuiſant de diuerſes choſes, ie demanday aux Theſſaliens, s'ils ne cognoiſſoient pas vn citoyen de ce lieu, nommé Hypparque, car i'auois des lettres à luy donner pour m'en aller loger en ſa maiſon. A quoy ils me firent reſponce, qu'ils auoient ſa cognoiſſance de long-temps; que c'eſtoit vn riche taquin, & qu'il n'auoit en ſa maiſon que ſa femme, & vne ſeule chambriere. Ils me dirent auſſi en quel quartier de la ville il ſe tenoit, & comme il faiſoit ſa demeure en vn iardin. Et ſoudain apres nous eſtre mutuellement ſalüez, nous priſmes congé les vns des autres.

Ie m'en allay donc en la maiſon de cet Hypparque, & heurtay doucement à la porte. Vne bonne femme ſ'en vint à moy, à laquelle ie demanday, ſi Hypparque n'eſtoit point au logis. Apres qu'elle ſe fut enqueſtée qui i'eſtois, & de ce que ie cerchois, ie luy reſpondis, que ie luy apportois des lettres de Decian ſophiſte de nature. Ceſte femme me pria d'auoir vn peu de patience, & ayant refermé la porte, elle ſ'en alla. Depuis, eſtant de retour elle me fit entrer pour ſalüer Hypparque, auquel ie preſentay mes lettres. Il eſtoit à l'entree de ſon ſouper, aſſis ſur vn petit lict auec ſa femme, la table aſſez mal garnie de viandes. Auſſi toſt qu'il eut leu mes lettres, Vrayement, dit-il, ie ſçay fort bon gré à Decian mon grãd amy, & le plus galant homme des Grecs, de m'auoir faict l'honneur de m'addreſſer ceux de ſa cognoiſſance. Tu vois icy, Lucin, vn bien petit logis à la verité, mais aſſez ſpacieux pour l'hoſte qui eſt dedans; toutesfois tu le rendras plus ample par ta preſence, ſi tu le prens en bonne part. Puis, ayant appellé Lutte ſa chambriere: Donne, dit-il, vne robbe à noſtre hoſte que voicy, ſerre luy ſes hardes, & ne tarde pas de l'enuoyer aux bains, car ils ſont bien loing d'icy. Alors Lutte me prit par la main, & m'ayant monſtré vne fort belle chambre: Tu coucheras, me dit-elle en ce lict, & i'en dreſſeray vn autre pour ton garçon, ou ie mettray vn oreiller.

On iuge des amis par l'accueil qu'ils font à ceux qu'on leur enuoye.

Sur la fin de ce deuis m'eſtant appreſté pour aller au bain, ie donnay de l'orge à la chambriere pour en repaiſtre mon cheual.

Apres m'eſtre bien laué, ie m'en retournay en mon logis, où Hypparque me reçeut auec vn fort bon accueil, & ſi me fit aſſeoir pres de luy. Il y auoit ſur table dequoy faire bonne chere, & de bon vin vieil. Tout le temps du repas fut employé à mãger, à boire, & à deuiſer, & ſur le tard vn chacun de nous ſ'en alla dormir. Le lendemain Hypparque me demanda quel chemin ie deuois tenir, & combien de iours demeurer auec luy : Ie m'en vay à Lariſſe, luy reſpondis-je; mais ie ſeray icy enuiron cinq iours. Ie ne luy deſcouurois pas pourtant mon deſſein. Car ie deſirois de ſejourner là quelque temps, iuſqu'à ce que i'euſſe treuué vne Magicienne, qui par ſes charmes me ſçeut faire voir vn nouueau monſtre, ſçauoir vn homme volant, ou changé en pierre. L'enuie que i'auois de voir ce mien deſir accomply me faiſoit pourmener par la ville, bien que ie ne ſçeuſſe de quelle façon ie pourrois m'enqueſter de telle choſe. Cependant voicy venir à moy vne femme qui me ſembloit fort ieune, & ſuperbement veſtuë, car ſa robbe eſtoit tiſſuë de fleurs & enrichie d'or, outre qu'elle auoit vn bon nombre de ſeruiteurs à ſa ſuitte. Ceſte femme eſtant proche de moy, & m'abordant; Ie ſuis, me dit-elle, Abria, amie de ta mere ſi perſonne le fut iamais, & qui ayme autant ſes enfans que les miens propres : C'eſt pourquoy ie te veux prier, mon fils, de venir loger chez moy. Vrayement ie vous remercie, ma mere, luy dis-je. Certes ie ſouhaitterois volontiers d'eſtre en voſtre compagnie; mais ie craindrois que mon hoſte ne s'offençaſt ſi ie quittois ſon logis; toutesfois ie ne lairray pas de vous accõpagner d'eſprit. N'eſt-ce point cet auare Hipparque qui eſt ton hoſte, continua-t'elle. Ie vous prie ne dittes pas cela, ma mere, luy reſpondis-je, car il s'eſt monſtré ſi liberal enuers moy qu'on le pourroit blaſmer à bon droict pour ſa trop grande deſpence & bonne chere. Alors elle ſe mit à ſous-rire, puis me diſt, m'ayant pris par la main & tiré à part; Donne-toy biẽ garde, ie te prie, de la femme d'Hipparque: car c'eſt vne grande Magicienne, & qui faict meſtier d'enchanter les hommes pour les attirer à ſon amour. Que s'il aduiẽt qu'elle iette ſa veuë ſur quelques ieunes gens, & qu'on ne vueille ſatisfaire à ſa volonté, elle tache de s'en venger par tous moyens, tüant les vns, & changeant les autres en pierres. Tu me ſembles fort propre à luy complaire (mon fils) comme eſtant ieune & fort beau; & ie croirois volontiers qu'elle t'enchantera te

Les curieux deſirs ſont autant d'enchantemens à l'eſprit.

voyant eſtranger; car d'ordinaire on ne fait pas grand eſtat de ceux qui ſont hors de leur pays.

Comme ie vis que i'auois en la maiſon ce que ie cherchois dés long temps, ie quittay ceſte femme, & m'en allay ſoudain, diſant à part moy: Sus (Lucin) puis que tu prends tant de plaiſir en cet Art admirable, eſleue maintenant ton eſprit, & apprends ceſte diſcipline, par le moyen de laquelle tu pourras iouïr de tout ce que tu deſireras. Et puis qu'il ne t'eſt pas permis de ſurprendre la femme de ton hoſte, auquel tu es amy, va-t'en à Lutte ſa chambriere, & l'attire par tes inuentions. Car ſi tu la peux vaincre vne fois, tu auras ſans beaucoup de trauail ce que tu deſires, attendu que pour cognoiſtre quels ſont les Maiſtres, il faut s'addreſſer aux valets. Ce diſant, ie m'en retournay au logis, où ie ne treuuay ny Hipparque, ny ſa femme. Il n'y auoit que Lutte aſſiſe aupres du feu, qui nous appreſtoit à manger, à laquelle ie dis. O belle Lutte que tu as bonne grace à remuër les feſſes, & ce qui eſt dans le pot. I'ay bien vn autre brouët ſuperflu dans mes reins, & ie m'aſſeure que tu t'eſtimerois bien-heureuſe, ſi tu en auois gouſté vne ſeule goutte. Oſte-toy d'icy, me diſt elle, pauure miſerable, ſi tu es ſage, & ſi tu ne veux perdre la vie, fuy-t'en loing du feu & de la ſuye. Car ſi tu m'auois tant ſoit peu touchée, tu ſerois embraſé ſoudain & ie te ferois mourir. Il n'y auroit point de Medecin, non pas meſme le grand Dieu qui te peuſt guerir de ceſte bleſſure. Vne ſi cuiſante bruſlure te cauſeroit tant de douleur, qu'il te ſeroit biẽ difficile d'en receuoir gueriſon, & iamais tu n'euiterois ceſte douce peine, quand meſme tu la chaſſerois à coups de cailloux. Il ne faut pas que tu ries ſi tu vois vne cuiſiniere, qui ne ſçait pas appreſter ſeulement les petites viandes; mais, qui pis eſt, couper la gorge aux hommes; les eſcorcher, & leur arracher le cœur & les entrailles. Il t'eſt permis de le dire, Lutte, mais ie ſçay bien le contraire. Car encore que ie ſois bien loing de toy, outre que tu m'as embraſé, tu as encore ietté du feu dãs mes entrailles pour les bruſler, ſans leur nuire aucunement. Enſeigne moy donc vn remede pour ces aſpres & douces paſſions que tu as dictes, & maintenant que ie ſuis mort, eſcorche moy comme il te plaira. Elle ſouſriant à ces propos s'appriuoiſa petit à petit, & me promit qu'apres que ſon maiſtre & ſa maiſtreſſe ſeroient endormis, elle viendroit coucher auec moy. Auſſi-toſt qu'Hipparque fut de retour nous lauaſmes nos mains, & commençaſmes noſtre repas, où nous beuſmes d'autant, nous inuitant l'vn l'autre à faire bonne chere.

Pour ſçauoir les actions des maiſtres, il faut s'adreſſer aux valets.

L'amour appriuoiſe les plus farouches.

Apres le ſoupper, ie pris pour pretexte que i'auois ſommeil afin de m'aller retirer. Ie treuuay de magnifiques preparatifs, & qu'on auoit dreſſé le lict de mon ſeruiteur hors de ma chambre. Pres du mien eſtoit vne table, & ſur icelle vne coupe auec du vin, & de l'eau fraiſche & chaude, que Lutte auoit preparee expres, & couuert tout mon lict de roſes y attachant au deſſus des bouquets faicts de meſmes fleurs. Quand ie veis que le feſtin eſtoit preſt, il me ſembla bon d'attendre ma compagne à boire; laquelle ne faillit pas de venir à moy peu apres qu'elle euſt couché ſa Maiſtreſſe. Nous commençaſmes à nous mignarder & entre-baiſer, & priſmes vn breuuage pour nous preparer à la nuict. Ie veux (me diſt elle alors) que tu te ſouuiennes, mon amy, que tu viens maintenant à la Lutte, & c'eſt à ce coup que ie verray bien ſi tu es habile & adroict en ces exercices. Vrayement ie ne refuſe pas le deſfi, luy reſpondis-je, & ie ſuis preſt de me deſpouïller pour entrer au combat de la Lutte. Fentends que tu m'obeïſſes (cõtinua-t'elle) & qu'à la maniere des Preuoſts & ſurintendans des jeux de prix, tu retiennes bien les choſes auſquelles ie deſire que tu t'exerces, & alors ce ſera ton deuoir d'effectuër promptement mes commandements. Commande, luy dy-je, tout ce que tu voudras; mais prends garde ſur tout que [a] l'huile ne manque point à nos combats amoureux. En meſme temps elle meit bas ſa robbe, & me dit; Deſpouïlle toy, compagnon, & ayant pris de cet vnguent entre en lyce auec ta guerriere, joignant ta cuiſſe à la ſienne. Sus, couche moy à l'enuers, gaigne le deſſus, & tandis que ie leueray les cuiſſes, appuye toy ſur elles; puis, frappe de toutes parts, & lance ton dard iuſqu'à ce que tu ſois las, & que tes reins ayent mis fin à vn ſi bel exercice. Retire-le au large, & le rejoincts derechef, puis refrappe plus fort en pourſuiuant iuſqu'à ce que tu ayes repouſſé ton aduerſaire pres du mur. Mais lors que tu te ſeras laiſſé choir, repoſe toy tant ſoit peu, & ne te haſte point cõbattant à l'enuy & au reciproque. Apres que i'eus accomply ce qu'elle m'auoit commandé, Maiſtreſſe, di-je à Lutte en ſous-riant, tu vois comme ie t'ay promptement obey: Maintenant ie viens m'aduiſer que tu changes la façon de lutter, & me commandes ores vne choſe, & tantoſt l'autre. Alors me donnant vn ſoufflet, Quel mocqueur de diſciple ay-je icy? (me dit elle) Prens garde que tu ne ſois frotté, ſi tu n'obeys à mes paroles: Puis ſe leuãt pour ſe preparer à vn nouueau combat; Vrayement, continua-t'elle, ie verray à ce coup, ſi tu es vn bon & robuſte lutteur,

& exercé en ceſte ſorte de Lutte qu'on appelle genouïlliere. Ce diſant, elle ſe mit à genoux ſur le lict, & me tint ces propos: Sus, lutteur, attaque vaillamment la moyenne partie de mon corps, frappe, & fais vne plus profonde bleſſure. Tu me vois nuë, vſe de ton dard plus promptement, eſlance-le plus auant, & derechef le deſtournant à coſté pour pouſſer plus outre cache-le tout à faict, & ne mets point d'interualle en ce combat. Toutesfois garde toy bien de retirer ton dard auant que ie te le commande, ains te recourbant pourſuy ton aduerſaire, & l'ayant ietté bas, demeure encore en la lyce, iuſqu'à ce que tu deffailles eſtant las & tout mouïllé de ſuëur. Au recit de ces parolles, ie ne me pouuois tenir de rire, tellement que me tournant vers elle. Ie voudrois, luy dy-je, Maiſtreſſe, t'apprendre auſſi quelque enſeignement ſur ceſte matiere, & deſirerois que tu m'obeïſſes. Leue toy donc, & te mettant pres de moy, dõne moy ta main droicte, afin que nous faiſions treſue entre nous, car il eſt temps de dormir. La nuict paſſee entre ces exercices & voluptez m'apporta vne entiere oubliance de mon voyage de Laryſſe: & depuis ie m'aduiſay que l'occaſion ſe preſentoit d'apprendre là ce que ie deſirois. O belle Lutte, di-je, monſtre moy ie te prie ta maiſtreſſe, lors qu'elle prend quelque nouuelle forme, car il y a jà long temps que ie deſire voir vn ſi admirable ſpectacle, & principalement par ton moyen ſi tu le ſçais. Ie ne penſe pas que tu ignores cet art, & ſi ne deſire point l'apprendre d'autre que de toy, puis que tu es la ſeule qui m'as eſmeu à l'amour. Car ie puis bien dire auec verité, que de ma vie ie n'auois ietté les yeux ſur aucune femme pour l'aymer, eſtant auſſi dur que le diament. Tellement que tu m'as rendu ton eſclaue, & ton eſprit amoureux a triomphé de moy. Tu veux rire, me reſpondit Lutte; Où treuueroit-on l'homme qui peuſt monſtrer à Cupidon les preceptes d'Amour? Ie te jure, par mon chef, & par ton affection enuers moy, que i'ignore toutes ces matieres, auſſi ne ſuis-je pas hõme de lettres: Neantmoins ie feray en ſorte, que tu verras ma maiſtreſſe lors qu'elle ſera tranſmuee en autre forme. Sur ces deuis nous dormiſmes, & peu de iours apres Lutte m'aduertit que ſa maiſtreſſe ſe deuoit transformer en oyſeau afin de voler vers ſon amant. Il me ſemble donc (luy dis-je) qu'il eſt tẽps que tu ſatisfaſſes à noſtre deſir. Ne te mets point en peine, reſpondit-elle, & la nuict eſtant venuë, elle me prit par la main, & me mena à la porte de la chambre où elle couchoit, me commandant de regarder par vne petite fente, & prẽdre garde à ce qu'on

C'eſt vn ouurier parfaict que l'Amour.

faiſoit

faiſoit au dedans. Ie veis la Dame qui deſpouïlla ſa robbe, marchant toute nuë parmy la chambre. Puis ayant allumé vne lampe, elle prit deux grains d'encens, en mit vn ſur la lampe ardente, & dit pluſieurs mots à ceſte lumiere. Elle ouurit ſoudain vn grand coffre, & entre pluſieurs boëſtes en choiſit vne pour s'en ſeruir. Ie ne ſçay ce qu'il y auoit au dedans; mais ſelon le iugement que mes yeux en pouuoient donner, elle me ſembloit pleine d'huyle. Ayant pris de ceſte liqueur, elle s'en frotta tout le corps, & ſoudain des aiſles luy naſquirent, auec vn bec de corne crochu; bref elle fut entierement tranſmuee en oyſeau ſemblable à vne corneille nocturne, & croüaillant à la maniere de tels oyſeaux, ſortit par la porte, & s'enuola. D'abord que ie veis ceſte tranſmutation, eſtimant que ce fuſt vn ſonge, ie me mis à frotter mes paupieres & mes yeux, croyant n'auoir veu cecy qu'en idee, & comme eſueillé en ſurſaut. Ie veis bien pourtant que ie ne dormois point, & priay Lutte de me donner de cet vnguent, afin que ie me tranſmuaſſe en oyſeau: Car ie deſirois d'experimenter, ſi tel que i'eſtois ie pouuois prendre l'ame d'vn animal volatille. Elle donc ouurant la porte de la chambre, m'apporta la boëſte, de laquelle ie me frottay à la haſte apres m'eſtre deſpoüillé. Mais miſerable que i'eſtois, ie ne fus point changé en oyſeau, ains tout ſoudain vne grande queuë me vint par le derriere: Ie ne ſçay où tous mes doigts s'en allerent, & mes ongles ſe tranſmuerent en quatre cornieres, mes mains & mes pieds ſe changerent en jambes de cheual, mes oreilles deuindrent longues, ma face grande, & bref m'eſtant regardé long temps, ie cognus que i'eſtois tranſmué en aſne. A ce coup la voix d'homme me defaillit, & ie ne me ſçeus iamais plaindre de Lutte. Tout ce que ie pùs faire, ce fut de remuër les lévres, & l'accuſer en faiſant la grimaſſe de ce qu'elle ne m'auoit changé au lieu d'aſne en oyſeau. Alors Lutte me frottant la teſte auec les mains; O moy miſerable, dit-elle, qu'elle faute ay-je faicte? ſans doute la ſemblance des boëſtes m'a deçeuë pour m'eſtre par trop haſtee, penſant prendre celle qui tranſmuë les perſonnes en oyſeaux. Mais ne te ſoucie, mon cœur, adjouſta-t'elle, il y a beau moyen de remedier à ce mal: Il ne faut que manger des roſes, & ſoudain tu perdras ceſte forme d'aſne, pour reprendre celle de mon amoureux. Prends patience pour ceſte nuict, & t'aſſeure que demain matin i'y mettray remede, & t'apporteray des roſes qui te remettront en ton premier eſtre, auſſi-toſt que tu en auras mãgé. Elle me tenoit ces diſcours en me flattant, me manioit les oreilles,

Superſtitions Magiques.

La trop grãde curioſité nous tranſmuë en beſtes.

& me frottoit par tout le corps, ie ne laiſſois pas d'eſtre homme d'entendement, & ce meſme Lucin que i'eſtois parauant, excepté la voix. Cet accident deſpleut fort à Lutte, mais bien plus à moy, qui ne ceſſois de mordre mes levres. Ie m'en allay donc en vn lieu où ie ſçauois qu'eſtoit mon cheual, & vn autre vray aſne appartenant à Hypparque. Auſſi-toſt que ces animaux me virent entrer dans l'eſtable, de peur qu'ils eurent que ie ne mangeaſſe leur foin, ils ſe mirent à me chaſſer à coups de pieds en baiſſant les oreilles. Ce qui fut cauſe que ie me retiray loing du ratelier, & me tenant debout commençay de rire, ou pluſtoſt de braire à la maniere des aſnes. Que ſeroit-ce de moy, diſois-je, ſi maintenant quelque loup, ou autre telle beſte ſauuage, accouroit icy pour me deuorer, ſans que i'aye commis aucun mal? Au milieu de ces extremitez ie craignois touſiours qu'il ne m'arriuaſt quelque mauuaiſe fortune. Sur la mi-nuict, lors que le ſilence & le ſommeil charmoient les mortels, i'ouys vn bruict au dehors, & on euſt dit, que c'eſtoit le debris d'vne muraille, à laquelle on faiſoit vne breſche pour y donner paſſage à vn homme. Alors pluſieurs gens-d'armes y entrerent l'vn apres l'autre, leſquels garotterent Hipparque, Lutte, & mon valet, volerent le logis, prirent tout l'argent, les veſtemens, la vaiſſelle, & ne laiſſerent rien dans la maiſon. Ces voleurs s'en vindrent à moy, & me prenant auec mon cheual & l'autre aſne, nous accouplerent enſemble. Ils nous mirent ſur le dos ce qu'ils auoient emporté, nous chaſſerent à grands coups de baſton, & s'enfuïrent aux montagnes par vn ſentier qui n'eſtoit point encore frayé. Ie n'ay garde de vous dire ſi mes compagnons eſtoient bien trauaillez ou non, mais pour moy qui n'auois pas accouſtumé de marcher ſans ſouliers, ie ſouffrois des douleurs inſupportables: Car les pierres aiguës me bleſſoient ſi fort, que bronchant ſouuent ie me laiſſois choir affaiſſé du fardeau, & en meſme tẽps celuy qui me ſuiuoit me bouchonnoit à coups de baſton. Et comme ie voulois inuoquer à l'ayde le nom de Ceſar, ne faiſant que braire au lieu de crier, i'eſtois ſoudain battu plus que parauant, parce que par mon cry ie decelois ces larrons; M'apperceuant donc qu'il ne me ſeruoit de rien de braire de la ſorte, ie me deliberay de rachepter les coups par le ſilence. Sur le poinct du iour, & apres que nous euſmes trauerſé pluſieurs montagnes, on nous fit repaiſtre ſans desbrider, de peur que nous ne fuſſions trop long tẽps par le chemin. Enuirõ l'heure de midy, nous allaſmes loger chez certains perſonnages, qui

C'eſt l'ordinaire de celuy qui fait mal d'hayr la lumiere.

eſtoient les receleurs de ces larrons; car nous le cognoiſſions ayſement par les ſalutations reciproques qu'ils ſe faiſoient l'vn à l'autre. Ceux-cy eurent tout le ſoin de ſerrer le bagage, & appreſter le diſné, & ſi nous donnerent de l'orge; mais ie fus fruſtré de ma part par les cheuaux mes compagnons. La faim que i'auois (car ceſte viande me ſembloit de trop dure digeſtion) me fit rechercher les moyens de me raſſaſier. Ie deſcouuris vn petit iardin, où l'on auoit planté force choux, & meſmes il me ſembloit y voir des roſes: ce qui fut cauſe que voyant vn chacun attentif au diſné, ie m'en approchay, tant pour me repaiſtre de ces choux, que pour manger des roſes, leſquelles ie croyois auoir la proprieté de me rechanger en ma premiere forme. Entré que ie fus dans le iardin, ie me ſoulay de raues & de perſil, qui ſont des plantes, que les hommes ont accouſtumé de manger toutes cruës. Mais les fleurs que i'auois deſcouuertes n'eſtoient pas des roſes, ains du laurier ſauuage, qu'on tient eſtre vne viande du tout contraire au cheual, & à l'aſne, qui meurent ſi toſt qu'ils en ont gouſté. Le Iardinier me voyant entrer là dedans, & mãger tous ces choux, à l'imitation des maiſtres courroucez contre leurs ſeruiteurs, qui les ont derobez, il prit vn baſton en main, & m'en meurtrit toutes les feſſes, & les coſtez, ſans eſpargner ny ma teſte, ny mes oreilles. L'impatiẽce des coups fut cauſe, q̃ ie trepignay fort ſur les choux puis m'en fuys aux prochaines montaignes: Dequoy s'apperceuant le iardinier, il me mit à la queuë vne meutte de maſtins aſſez gros pour prendre l'ours. Alors de peur que i'eus qu'ils ne me deſmembraſſent, s'ils m'attrapoient, i'aduiſay qu'il valloit mieux retourner à la maiſon. Par ainſi, ie m'en allay tout d'vne courſe à l'eſtable. Les chiens furent en meſme temps rappellez, & moy ſi bien battu, que de douleur ie chiay les choux que i'auois mangez. Quand l'heure de deſloger fut venuë, ils me chargerent du plus peſant fardeau de leur larrecin, & me chaſſerent deuant. I'eſtois ſi las des coups, & du faiz, outre que i'auois les cornieres toutes vſees à force de marcher, que pour me repoſer vn peu, ie me reſolus de me coucher au milieu du chemin, & de ne me point releuer, non pas meſme quand ils m'euſſent tué par la violence des coups, car i'eſperois que par ce moyen (y eſtans contraints par la neceſſité) ils partageroient le bagage, & me laiſſeroient cõme inutile à la mercy des loups. Mais ie ne ſçay par quel mal-heur ma reſolution fut changee tout au contraire, car l'autre aſne qui de fortune auoit vn meſme deſſein que moy s'eſtant laiſſé choir

Le laurier ſauuage fait mourir les cheuaux.

au milieu du chemin, il fut si bien frotté, parce qu'il ne se pouuoit releuer, que c'estoit pitié de le voir. Les vns le prenoient par la queuë, & les autres taschoient à le redresser par les oreilles, voyans que les coups n'y seruoient de rien: Toutesfois tous leurs efforts furent vains, & l'asne demeura tousiours estendu emmy le chemin, sans bouger aussi peu qu'vne pierre. Cependant les voleurs attentifs à la fuitte, de peur qu'ils auoient de ne retarder en vain, osterent la charge de l'asne, & la meirent sur le cheual & sur moy. Celà fait, ils precipiterent du haut d'vne montagne le miserable asne, qui m'estoit compagnon, & de fardeau, & de captiuité, apres luy auoir coupé les jambes auec vne espee: Voilà cõme ce pauure animal mit fin à tous ses maux en finissant sa vie. Cet exemple que ie veis deuant mes yeux, du rude traictement qu'on auoit faict à mon compagnon, me fit resoudre à porter le bagage de bon cœur, & aller le plus viste que ie pourrois, esperant de treuuer quelque iour des roses pour recouurer ma premiere forme. Ces voleurs me donnerent vn peu de courage, quand ie leur ouys dire qu'il n'y auoit plus gueres loing iusqu'au lieu où ils demeuroient, & qu'ils y deschargeroient leur butin: Tellement que i'allois si viste, qu'en marchant ie me preparois à courir s'il en eust esté besoin. Auant que le soir fut venu, nous arriuasmes en la maison, où estoit vne vieille femme assise aupres du feu, à laquelle ils demanderent ayant deschargé le butin, pourquoy ne leur apprestoit-elle à soupper, plustost que de se tenir assise? Elle leur fit responce, que tout estoit prest, & qu'ils auoiẽt du pain, du vin vieil, & de la venaison. Ayans remercié la vieille, & posé leurs vestemẽs, ils se frotterent d'huile deuant le feu. Il y auoit aussi vn vaisseau plain d'eau tiede, de laquelle ils se lauerent. Peu apres quelques ieunes hõmes suruindrent chargez d'or, d'argent, de robbes, & de joyaux qu'ils resserrerent dans le logis, & eux-mesmes se lauerent aussi. La table estoit bien couuerte, & durant le repas, ils ne deuiserent d'autre chose que de diuers meurtres, qu'ils auoient faicts. La vieille me donna de l'orge, & au cheual, lequel deuora ceste viande auidemment, cõme de raison, de peur qu'il auoit que ie ne luy tinsse compagnie à manger. Mais la femme s'estant tiree à l'esquart, ie mangeay du pain, que ie treuuay là dedãs. Le lendemain, ces voleurs s'en retournerẽt à la picoree, laissans vn certain ieune homme auec ceste vieille. Cepẽdant ie ne cessois de gemir voyãt qu'on m'auoit dõné des gardes qui auoiẽt tousiours l'œil sur moy, non que ie fisse estat de la vieille, car il m'estoit facile de m'en fuyr deuant elle, mais ie craignois le ieune homme qui portoit

vne eſpee au coſté, qui auoit touſiours la veuë ſur la porte & ſur moy. Le iour d'apres les larrons retournans enuiron la mi-nuict, n'apporterent ny or, ny argent, mais bien amenerent vne fort belle vierge, toute eſplorée, ayant les cheueux eſpars, & ſes habits tous deſchirez. Ils la firent mettre ſur vn lict, & l'exhorterent à prendre courage, commãdans à la vieille qu'elle ſe tint touſiours à la maiſon, & gardaſt ſoigneuſement la pucelle, qui ne vouloit ny boire, ny manger. On euſt dit à la voir qu'elle eſtoit au dernier deſeſpoir, & ie ne pouuois me tenir de gemir moy-meſme, voyãt qu'elle s'arrachoit ſes blonds cheueux, pendant que les voleurs ſouppoient en vne galerie hors la maiſon. Le lendemain vn certain eſpion de leurs gens les vint aduertir que ce meſme iour vn eſtranger deuoit paſſer par là, chargé de pluſieurs richeſſes: Eux ſe leuans, armez qu'ils eſtoient, & nous ayant harnachez, nous emmenerent, & moy, & le cheual. L'on me conduiſoit à la boucherie, & me frappoit on ſouuent à coups de baſtons, parce que i'allois à pas tardifs. Arriuez que nous fuſmes au lieu par où cet eſtranger deuoit paſſer, ces meſchans ſe rüans ſur les chariots, & ſur les bagages; tuërent cet homme & ceux de ſa ſuitte; me chargerent & le cheual de ce qu'ils auoient de plus pretieux, & cacherent le reſte dans la foreſt. On me frappa ſi ſouuent au retour, qu'à force de courir ie heurtay de ma corniere contre vne pierre aiguë, & fus bleſſé auec tant de reſſentiment de douleur, que i'en ſuis demeuré boiteux tout le temps de ma vie. Qu'eſt-il beſoin, dirent-ils alors, de nourrir cet aſne qui ne faict que broncher à tout coup; iettons-le du haut de quelque roche en bas, comme vn animal inutille, & qui doit eſtre l'expiation de noſtre brigade. Quand ie les ouys parler ainſi, & veis qu'ils me tramoient des embuſches, i'acheuay le reſte du chemin ſans me ſouuenir de ma playe, car l'apprehenſion de la mort m'en oſtoit la douleur. Auſſitoſt qu'ils furent au logis, & nous eurent deſchargez de nos fardeaux, ils ſe meirent à ſoupper; & voulans deſloger de nuict pour apporter le reſte de leur larrecin qu'ils auoient caché dans la foreſt. Où menerons-nous ce miſerable aſne, dit l'vn d'entre-eux, puis qu'il ne nous ſert plus de rien, eſtãt bleſſé à la corniere; & qu'il faut que nous meſmes portions ce qui reſte, & chargions le cheual de la moitié du butin? Ils s'en allerent là deſſus, & emmenerẽt le cheual auec eux. Alors ie me veis tout ſeul au clair de la Lune & tins ce diſcours à part moy: Qu'attends-tu autre choſe pauure miſerable, que d'eſtre fait la proye des vautours, & de leurs petits?

Toutes proyes ſont bonnes au voleur.

N'as-tu pas ouy que ceux cy ont conſpiré ta mort? Veux-tu bien eſtre precipité du haut d'vne roche? La nuict eſt claire, les larrons ſont abſents, que ne te ſauues-tu donc à la fuitte, pour t'eſchapper de ces meurtriers? Comme ie meditois cecy ſecrettement, me voyant deſlié, car le licol pendoit au ratelier, ie fus ſurpris d'vne ſoudaine enuie de fuyr bien loing: Et de faict eſtant ſorty de la maiſon, ie commençay de gaigner au pied. La vieille courut tout auſſi-toſt apres moy, & me tira par la queuë: mais ie la trainois elle-meſme apres moy, m'eſtimant digne d'eſtre precipité, ou expoſé à vne autre mort, ſi ie me laiſſois retenir par vne vieille. Elle commença d'appeller la pucelle à l'ayde, laquelle accourut au cry; & voyant ce qui ſe paſſoit, ſe reſolut de commettre vn acte magnanime, & digne de memoire: car eſtant montee ſur moy, elle ſe rendit compagne à ma fuitte. I'eus alors ſi grande enuie de me ſauuer, tant pour mon bien, que pour l'amour d'elle, que ie me mis à galopper, delaiſſant la vieille derriere & bien loing de nous. Le long du chemin la pucelle prioit les Dieux pour ſa deliurance, puis me diſoit. Si tu me conduis en la maiſon de mon pere, ie t'exempteray de tout trauail, & ſi te feray donner tous les iours vn boiſſeau d'orge pour te repaiſtre. Ie marchois donc à grands pas, tant pour fuïr mes bourreaux, que pour iouïr des promeſſes de la pucelle, & la douleur de ma playe ne me donnoit plus de ſoucy. Mais le mal-heur voulut que nous rencontraſmes au coing du bois nos ennemis qui s'en retournoient, leſquels recogneurent de loing au rais de la Lune leurs miſerables captifs. Ils m'arreſterent premierement; & s'attaquans à la pucelle pluſtoſt qu'à moy; O miſerable, luy dirent-ils, pourquoy t'en vas-tu par ces lieux incognus? Ne crains-tu point les eſprits? Retourne, retourne: nous te rendrons à tes parens. Ces parolles eſtoient autant de brocards qu'ils luy donnoient. Pour moy, ils me firent tourner bride bien viſte, & pour lors la ſouuenance du peril & de la playe s'eſtant renouuellee, ie commençay à clocher. Commẽt, adjouſterent-ils, te voilà maintenant boiteux parce que tu es pris, & quand tu fuyois tu ne ſentois pas ton mal, ains ſemblois eſtre ſain, & plus leger à la courſe qu'vn cheual, ou que les oyſeaux? Ce diſans ils me frapperent à grands coups de baſton, & auec tant de rudeſſe, que ma croupe en fut toute eſcorchee. Arriuez qu'ils furent en la maiſon, ils treuuerent la vieille qui s'eſtoit penduë à vn licol au deſſus d'vne pierre: car la peur qu'elle eut des larrons pour auoir laiſſé fuyr la pucelle, luy donna ſubject de ſe faire

Tel penſe eſtre hors des dangers, qu'il ſe rencontre à de nouueaux hazards.

mourir. D'abord ils furent fort eſtonnez, & apres auoir coupé la corde, la precipiterent dans vn abiſme profond. Quant à la pucelle, ils la lierent fort eſtroictement, & s'en allerent ſouper. Durant le repas, ils ne parlerent d'autre choſe que d'elle. Que faut-il faire, dit l'vn d'entr'eux, de ceſte fuitiue? Que t'en ſemble, continua l'autre, ſinon que nous la precipitions du meſme lieu que noſtre vieille, car elle a taſché d'emporter noſtre argent, & de nous deceler auec ceux de noſtre faction? Ie vous laiſſe à penſer quel danger euſſions nous encouru de noſtre vie, ſi elle fut retournee vers ſes parens? Sans doute on nous euſt tous faicts priſonniers, & enueloppez à l'impourueu. Par ainſi vangeons nous de celle qui dreſſe des embuſches à noſtre vie: mais non de telle façon qu'eſtant iettee d'vn rocher en bas, elle periſſe de mort ſubite. Eſliſons pluſtoſt vne peine qui la face mourir à petit feu. Comme ils debattoient de ſa mort? Ie vous diray encore vne choſe que vous treuuerez bõne, dit-il, c'eſt qu'il nous faut maſſacrer cet aſne puis qu'il eſt ſi laſche, & feint d'eſtre boiteux à preſent: car il a eſté compagnon de la fuitte de la pucelle. Tuons-le premieremẽt; puis, ouurons luy le ventre, & ayans vuidé ſes entrailles, mettons la fille dedans, excepté la teſte, qui ſortira par le dehors, de peur qu'elle ne ſoit ſuffoquee. Que le reſte de ſon corps ſoit caché dãs le ventre, lequel eſtant recouſu, nous les ietterons tous deux aux vautours, afin qu'ils ſe repaiſſent de ceſte nouuelle viande. Conſiderez ie vous prie l'importance de ce tourment. Premierement la fille eſtant encore en vie ſera miſe dans le corps de l'aſne mort; puis cuitte en ſon ventre par le ſoleil ardent. Dauantage, la faim la trauaillera iuſqu'à la mort, & ſi ne pourra ſe tuër ſoy-meſme. I'obmets les autres tourments qu'elle endurera, tant par la puanteur de la charongne, que des vers qui s'y engendreront: Bref, les vautours ayant mangé l'aſne, deſmembreront ceſte-cy toute viue. Toute la troupe s'eſmerueillant d'vn ſupplice ſi mõſtrueux, il n'y eut celuy qui ne l'appreuuaſt. Deſià meſme ie deſplorois mõ deſaſtre, & me preparois à mourir; mais ie n'auois pas tant de regret de ma mort, que de dueil de l'infortune de la fille, de laquelle ie deuois eſtre le tombeau ſans auoir commis aucun mal. L'aurore commençoit à ſe faire voir, lors que voicy venir vne bande de ſoldats, qui accouroient pour prendre mes voleurs. Apres qu'ils les eurent tous garrotez, ils les amenerent au Preuoſt du pays. Entre ces ſoldats eſtoit le fiancé de la pucelle, lequel recherchoit les larrons à ſon occaſion. Ceſtui-cy ayant mis la fille

Le voleur eſt digne du tourment qu'il inuente pour autruy.

ſur mon dos, la rendit à ſes parens. D'abord que ceux de la maiſon nous apperçeurent de loing, & que commençant à braire, ie leur annonçay noſtre arriuee, ils vindrent au deuant de nous, & nous menerent au logis. La fille ayant beaucoup dit de bien de moy, qui auois eſté compagnon, & de ſa captiuité, & de ſa fuitte, & meſme deſtiné à la mort auec elle, me recommanda fort inſtamment au palefrenier, & ordonna qu'on me preſentaſt vn boiſſeau d'orge, auec autant de foin qu'il en faudroit pour vn chameau. Cependant, comme ie voyois les chiens, leſquels entrans dans la ſale, deuoroiẽt pluſieurs viandes preparees pour la nopçe, ie maudiſſois Lutte de ce qu'elle ne m'auoit tranſmüé par ſon art pluſtoſt en chien qu'en aſne. Quelques iours apres les nopçes, la fille deſirant d'effectuër ce qu'elle m'auoit promis, pria ſon pere de me laiſſer en liberté, lequel me permit de me jouër à mon plaiſir auec les iuments, & les faillir quand ie voudrois: Tellement qu'il appella le maiſtre du haraz, me donnant à luy pour eſtre en repos, & ne plus porter aucun faix. Ceſtuy-cy me mit entre les juments, me menant paiſtre auec elles; mais le meſme me deuoit aduenir qu'à Candaule, car ce gouuerneur du troupeau me laiſſa finalement manier par ſa femme, & m'ayant attaché à la meule, me contraignit à moudre du fourment, & de l'orge. C'eſtoit vn labeur mediocre, principalement à vn aſne d'auſſi bonne grace que moy, que d'en moudre volontairement autant qu'il en falloit pour ſon maiſtre; mais la fẽme qui aymoit le gain, forçoit mon col à trauailler pour pluſieurs autres, leſquels y accouroient des villages prochains. Dauantage, criblant l'orge, qui eſtoit preparé pour mon manger, & me le faiſant moudre, elle en cuiſoit des gaſteaux pour ſon vſage, & me donnoit le ſon, & les cribleures pour l'orge. Que ſi quelquefois le maiſtre me permettoit d'aller aux paſtis des cheuaux, & parmy les troupeaux, eux qui eſtoient jaloux de mon bien, me tourmentoient à coups de pieds & de dents; tellement que ie ne pouuois euiter leur furie en façon quelconque. Ce qui fut cauſe qu'en peu de temps ie deuins tout maigre & desfaict, tant pour l'aſſidu trauail que ie prenois à tourner la meule dans la maiſon, que pour le peu de liberté de paiſtre aux champs qui m'eſtoit deniée pour le mal que me faiſoient les cheuaux. Et ce qui me faſchoit le plus, c'eſtoit la peine que i'auois à porter du bois par les lieux inacceſſibles & montagneux: Car le mont, où il me falloit aller, eſtoit fort raboteux & aſpre à mes pieds, qui n'auoient point de chauſſure. Puis, i'eſtois conduict par

vn aſnier

vn asnier fort ieune, & qui m'estrilloit quelquesfois d'vn estrange façon. Car il ne se contentoit pas de me frapper d'vn simple baston en marchant, mais d'vn autre qu'il auoit entouré de plusieurs aiguillons. Il vsoit de cet instrument pour me picquer le derriere si rudement, que mes pauures fesses en estoient toutes descharnees, & neantmoins il refrappoit tousiours sur la mesme place. En outre il me chargeoit d'vn fardeau qui eust esté bien pesant à vn Elephant: Et bien que la descente du mont fust fort droicte, neãtmoins il ne cessoit de me battre. Si quelquesfois la charge penchoit plus d'vn costé que d'autre, au lieu d'en oster du bois & le mettre en vn autre endroict pour faire les costez esgaux, il adjoustoit de pesantes pierres à la partie plus legere. Cependant i'estois foullé de ces cailloux qui ne me seruoient de rien en portant mon fardeau ordinaire. Et parce qu'il y auoit vn fleuue à passer sans aucun batteau, ce bedier craignant de mouïller ses souliers se iettoit sur moy, au derriere du bois iusqu'à ce que nous eussions trauersé la riuiere. Que si de fortune, comme il m'aduient souuent, ie me laissois choir accablé du trauail, & d'vn trop grand faix, ie receuois vn piteux traictement: Car ce paresseux ne prenoit pas la peine de me releuer auec les mains, ou de me prendre par la bride, & alleger mon fardeau, ains commençant par la teste & par les oreilles, il me frappoit continuellemẽt d'vn baston iusqu'à ce que le grand nombre de blessures me cõtraignoit à me leuer. Ce meschant me fit bien encore vn mal plus insupportable; c'est qu'il me mit à la queuë vn fardeau d'espines, afin qu'elles me picquassent les cuisses quand ie les remuerois, comme ne pouuant marcher autrement, ny moins encore obuier à ce mal, veu que les espines adheroient tousiours à mes fesses, & me picquoient en marchant. Que si i'en voulois euiter les picqueures en allant plus laschemẽt, i'estois bien frotté d'vn baston: & si pour gauchir aux coups ie courois, ces mesmes buissons me tourmentoient plus que iamais. Ce qui me faisoit croire que cet asnier auoit entierement resolu de me ruïner. Il aduint vn iour que me voyant ruër en asne, il s'en voulut venger de la sorte. Luy estant enjoinct de porter des estoupes au plus proche village, il me les lia sur le dos, machinant ma mort par ce moyen. Quand nous fusmes vn peu loing, il prit vn tizon de feu ie ne sçay où, & le mit sous les estoupes, lesquelles estant soudain allumees, & moy sentant que le feu me brusloit, ie me iettay dans vn estang que i'auois veu fortuitemẽt par les chemins, & me veautray par diuerses fois dans l'eau auec

les eſtouppes,iuſqu'à ce que le feu fût eſteint. De ceſte façon i'acheuay ſans aucun danger le reſte de noſtre voyage, luy n'ayant plus moyen de r'allumer les eſtoupes qui eſtoient pleines d'eau & de bouë. Ce meſchant aſnier eſtant de retour au logis, ne manqua pas de mettre toute la faute ſur moy, adjouſtant que ie m'eſtois jetté dans le feu de mon propre gré. Ce ne fut pas le tout: il y eut encore vn mauuais garçon qui me joüa le plus mauuais traict qu'on puiſſe dire, car apres qu'il m'eut mené en la montagne, il me chargea d'vn peſant fardeau, & à ſon retour vẽdit ſon bois en chemin à vn villageois. De maniere que me ramenãt à la maiſon ſans eſtre chargé, il m'accuſa vers ſon maiſtre, cõme inutile, & luy dit: Nous ſommes bien fols de nourrir en vain vn aſne ſi laſche, lourd, & rebelle. Voyez vn peu ie vous prie ſon ouurage? S'il deſcouure quelque belle fille ou femme, il ſe met tout à l'heure à ſauter & à gambader, & s'en va courant vers elle, comme les hommes ont accouſtumé de faire à l'endroict des femmes qu'ils ayment. Il fait bien dauantage, c'eſt que les mordant, comme s'il auoit enuie de les baiſer, il s'esforce de les coucher par terre, d'où naiſſent les querelles, & inimitiez des paſſans qui en font tous les iours des plaintes. Il a veu n'agueres vne femme qui s'en alloit aux champs, & iettant bas le bois qu'il portoit, l'a ſuiuie, comme s'il euſt voulu la prendre par force; encore ne ſçay-je s'il n'euſt paſſé plus outre, ſi quelques-vns accourans au ſecours n'euſſent deliuré la femme de l'effort de ce braue amoureux. Le Maiſtre qui croyoit tous ces faux rapports; Puis qu'il eſt ainſi, diſt-il à l'aſnier, qu'il ne veut ny marcher, ny porter aucun faix, & que meſme il court apres les femmes, & deſrobe les amours des hommes, qu'on me le tuë tout maintenant, & iettant ſes entrailles aux vautours, que ſa chair ſoit donnee aux manouuriers. Que ſi quelqu'vn demande comme il eſt mort, qu'on face accroire qu'il a eſté mangé des loups. Ce mauuais ſeruiteur fut ſi ayſe de cecy, qu'il ſe mit tout auſſi-toſt en deuoir de me couper la gorge: mais il aduint de fortune, qu'vn payſan du village prochain me garentit de ce coup, & donnant vn conſeil plus ſerieux à mon maiſtre: Ne tuë point cet aſne, luy diſt il; Il me ſemble fort propre à la meule & à porter des fardeaux; car c'eſt peu de choſe qu'il ſoit ſubject à l'amour des femmes. Que ſi tu me veux croire, tu le feras chaſtrer: & il n'y a point de doute que le priuant de l'appetit venerien, il deuiendra gras, & ne ſera plus ſi farouche, ny ſi reueſche à porter vne peſante charge. Ie t'ameneray ſi tu veux dans trois ou quatre iours

Il n'y a ſi meſchante beſte de laquelle on ne tire du ſeruice.

vn maiſtre chaſtreur, qui eſt bien expert en cet art. Tous ceux qui eſtoient là preſens appreuuerent fort ce conſeil à mon grand regret; car au recit de ces paroles, ie reſpandois maintes larmes, & il me faſchoit fort de perdre la forme d'hõme en ce corps d'aſne, me deliberant de ne plus viure, ſi l'on me faiſoit Eunuque: Auſſi eſtois je reſolu de me faire mourir de faim, ou de me ietter de quelque rocher en bas la teſte premiere, afin d'euiter vne ſi meſchante vie, par vne mort encore plus miſerable. Il eſtoit nuict cloſe, lors qu'il ſuruint à la meſterie vn meſſager, lequel apporta ces piteuſes nouuelles, que la fille qui n'agueres auoit eſté rauie par les larrons, ſe pourmenant auec ſon mary le long du riuage, auoit eſté engloutie par l'eau de la mer. Tous les ſeruiteurs voyãt la maiſon vuide de nouueaux maiſtres, ſe reſolurent de ne plus ſouffrir à l'aduenir vn ſi cruël eſclauage, & apres auoir pillé tout ce qu'ils treuuerent aux champs, ils prirent la fuitte. Le palefrenier prenant tout ce qu'il peût attraper, le mit ſur les cheuaux & ſur moy. Il me faſchoit fort de ce que ie ne portois plus vn fardeau digne d'vn aſne, & ie me reſiouiſſois d'ailleurs d'auoir ſauué mes deux pieces orbiculaires. Nous ne fiſmes que marcher toute ceſte nuict, & le troiſieſme iour nous arriuaſmes à Bæree ville de Macedoine, fort grande & bien peuplee, en laquelle celuy qui me conduiſoit auoit reſolu de faire ſa demeure, & y vendre tous ſes cheuaux. Il nous fit donc mettre à l'encan par vn trompette, pour nous faire voir aux marchands, leſquels nous viſitoient ſoigneuſement par tout, & nous ouuroient la gorge, pour cognoiſtre l'aage d'vn chacun par les dents. Tous les cheuaux furent bien-toſt vẽdus, & il n'y eut que moy qui ne treuuay point de marchand. Quoy voyant le trompette, il commanda qu'on me ramenaſt au logis, diſant à mon maiſtre: Tu vois comme perſonne ne veut achepter cet aſne. Toutesfois la fortune, cõme changeante qu'elle eſt en ſes reuolutions, me reſerua pour vn maiſtre qui ne me plaiſoit pas beaucoup: ce fut l'vn de ces vieux charlatans, qui portent par les bourgs & villages l'image de la Deeſſe Syra, & contraignent les gens à leur offrir vne piece d'argent, auquel ie fus vendu bien cher, ſçauoir la ſomme de trente dragmes. Ceſtui-cy, qui ſe nõmoit Philene, m'emmena droict en ſa maiſon, & riant à hute voix à la porte: Sus, Coraſiens, dit-il, i'ay achepté pour nous vn beau & grand ſeruiteur, qui eſt du pays de Cappadoce. Ces Coraſiens eſtoient certains baladins & baſteleurs, complices de Filebus, leſquels applaudiſſans à la voix de leur mai-

ſtre, eſtimoient du commencement qu'il euſt achepté quelque ſeruiteur. Mais ſoudain qu'ils eurent veu l'aſne, ils ſe mirent à gauſſer Filebus, de ce qu'au lieu d'vn ſeruiteur, il leur auoit amené vn eſpoux digne d'vne telle aſneſſe; & qui leur engendreroit de ſemblables poulains. Ils ne ſe peurẽt tenir de rire, oyans ces paroles, & eſtans attentifs à leur trafic ordinaire, apres auoir preparé les reliquaires au logis, ils me mirent la Deeſſe ſur le dos. Nous ſortiſmes donc hors la ville; & comme nous allions par le pays arriuez que nous fuſmes en vne meſtaire, on m'y arreſta, moy qui portois la Deeſſe. Vn certain de leur troupe qui ſembloit eſtre commis à cet affaire profera pour lors ie ne ſçay quels mots, comme s'il euſt eſté gros d'vne diuine fureur, pendant que les autres iettoient bas leurs chappeaux, & lians leur teſte par deſſus leur col, ſe donnoient des coups de poignard. Il y'en auoit auſſi, qui mordoient leurs langues auec leurs dents l'ayant tiree hors la bouche, & la coupoient ſi cruëllement qu'en bref elle paroiſſoit toute enſanglantee. I'auois icy belle peur qu'il ne falluſt en meſme temps du ſang de l'aſne à ceſte Deeſſe. Ces Charlatans s'eſtans ainſi faicts ſaigner, amaſſoient de tous les aſſiſtans vne piece d'argent. Les vns leur donnoient des figues ſeiches, du vin, & des fromages; Les autres des meſures d'orge & de froment pour repaiſtre l'aſne. Auec ces offrandes ils auoient dequoy viure, & dequoy faire leurs Sacrifices à la Deeſſe. Vn iour qu'ils ſe pourmenoient par vn village, ils eurent à rencontre vn ieune garçon d'aſſez bon aage, & apres l'auoir ſuborné, le menerent en leur logis, où ils ſe ſouillerent auec luy en toute impudicité: Car ce vice eſtoit ordinaire à ces maudits baſteleurs. I'eus bien du regret allors d'eſtre tranſmué en aſne, & ne pouuant ſouffrir vne ſi grande meſchanceté, comme ie voulus crier; ô Dieux! les meſchans hommes que voilà; au lieu de proferer vne voix d'homme, ie commençay à braire comme vn aſne. Quelques villageois qui cherchoient vn aſne qu'ils auoient perdu, entrerent dans le logis ſans heurter, & accoururent au bruict, croyans que ie fuſſe leur aſne: Mais s'apperçeuans que ces baſteleurs cõmettoient de ſi grandes meſchancetez, ils ſortirent du logis auec riſee, & diffamerent ces mal-heureux par tout le village. La honte qu'ils eurent d'eſtre deſcouuerts, les fit retirer de nuict; & i'ouys qu'eſtans paruenus en vn lieu eſquarté, ils me taxerent grandement de ce que i'auois reuelé leur myſtere. C'eſtoit peu de choſe d'eſtre repris par paroles, mais ce qui s'enſuiuit, me ſembla vn peu

Eſtranges ceremonies.

L'Hipocriſie ſert de voile aux plus execrables meſchancetez.

fascheux; car m'ayant deschargé de la Deesse, & du bast, ils me lierent tout nud contre vn arbre, & peu s'en fallut qu'ils ne me laissassent tout roide mort par la force des coups qu'ils me donnerent d'vn fouët faict de nerfs, me commendans de me taire vne autre-fois. Apres m'auoir bien battu, ils me voulurent encore estrangler, disans, que i'auois irrité les villageois contr'eux, & que i'estois cause qu'ils ne pouuoient plus faire leur queste accoustumee. Mais à la faueur de la Deesse qui gisoit par terre, i'eus la vie sauue: parce qu'il leur falloit tousiours vn asne pour la porter. Ils me remirent donc la Deesse sur le dos, apres m'auoir bien battu, & passerent outre. Nous arriuasmes sur le tard au logis d'vn riche homme, lequel nous receuant liberalement en sa maison, fit des sacrifices à la Deesse. Ce fut là, où ie courus vn grand hazard de ma vie: Car il aduint par mal-encontre, que l'vn des amys de nostre hoste luy fit vn present d'vne piece d'vn asne sauuage, laquelle les chiens, qu'on auoit enfermez dans la chambre, mangerent par la negligence du cuisinier. Cestuy-cy s'estant deliberé de se faire mourir, de peur d'estre battu par son Maistre, pardonna neantmoins à sa vie par le conseil d'vne femme. Si tu me veux croire, luy dist-elle, tu te sauueras, & si repareras le dommage: Ces basteleurs ont vn asne, lequel ie te conseille de mener à l'esquart, & le mettre à mort. Il te sera bien aysé de prendre sur son corps vne mesme piece, & de l'apprester pour ton Maistre, iettant le reste où bon te semblera. Les basteleurs ne penseront iamais qu'on ayt tué leur asne, & ne s'en mettront plus en peine, estimãs qu'il s'en soit fuy. Sans doute cet animal est propre à ce dessein, car il est bien gras, & approche fort d'vn asne sauuage. Le cuisinier ne manqua pas de prendre le conseil de la femme; & sur l'opinion qu'il eut d'euiter par ce moyen la colere de son maistre, il s'en vint à moy, resolu d'accomplir sa meschante deliberation. Mais ie m'aduisay de me garentir de ce danger, preuoyant ce qui me deuoit aduenir; & rompant le licol par lequel il me conduisois, i'accourus en sautelant au mesme lieu où les basteleurs souppoient auec l'hoste. A mon arriuee ie renuersay la lumiere & la table, pensant que ceste mienne inuention seruiroit à ma deliurance, & que le maistre me feroit tout aussitost enfermer en quelque lieu où ie serois en seurté. Toutesfois l'affaire se tourna pour moy en vn extreme danger; car les assistans qui croyoient que ie fusse enragé me coururent sus à coups d'espees, de dards, & de longs bois pour me tuer.

Comme ie me veis exposé à ce danger, ie pris la fuitte dans la chambre, où deuoient dormir les Basteleurs, lesquels fermerent les portes par dehors. Le lendemain matin ces Charlattans ayant mis sur moy la Deesse deslogerent de là, & s'en allerent en vne autre ville, fort riche, & bien peuplee, en laquelle aduint vn nouueau prodige. Car on fit commandement aux Citoyens de mettre la Deesse au Temple le plus honorable, parce qu'elle auoit refusé la maison d'vn homme priué: Ce qu'ils firent, & nous donnerent pour logis à nous autres vne pauure maison. Les Basteleurs furent là de sejour quelque temps, & comme ils voulurent partir ils demanderent leur Deesse aux Citoyens, qui leur permirent d'entrer dans le Temple, & de l'emporter. Ces meschans furent si hardis que de cacher sous icelle vne fiole d'or qu'ils desroberent dans ledit Temple. Quelques Citoyens s'estans apperçeus de cet acte, nous poursuiuirent, & se voyans prez de nous, meirent pied à terre, se saisirent des Basteleurs, & les appellans meschans, & sacrileges, leur demanderent la fiole qu'ils auoient desrobee. Apres qu'ils eurent foüillé par tout, ils la trouuerent cachee au sein de la Deesse, & à l'heure mesme ils garroterent ces Hermaphrodites, & les ramenerent en leur ville, où ils furent confinez en vne prison, leur Deesse mise en vn autre Temple, & la fiole d'or renduë à leur Dieu. Le iour d'apres ils vendirent tout leur bagage, & moy par consequent. Ie fus achepté par vn Boulenger habitant du village prochain, lequel me chargea de dix mesures de farine qu'il auoit acheptees, & me mena au village par vn roboteux & rude chemin. Ie ne voyois autre chose dans sa maison que des iuments qui tournoient plusieurs meules, & tout y estoit plein de farine. Et parce que i'estois las du chemin, à cause du gros faix que i'auois porté, ils me laisserent reposer ce iour-là, comme on a de coustume de faire aux nouueaux seruiteurs. Le lendemain ils me lierent le col à la meule, & me bandans les yeux d'vn drapeau me firent tourner. Ie ne sçauois que trop, comme il falloit moudre, & ce n'estoit pas la premiere fois que i'auois faict ce mestier: Toutefois ie feignois d'estre inhabile à cet ouurage, esperant d'auoir quelque relasche par ce moyen; Mais mon esperance fut vaine; car plusieurs qui estoient là presents empoignerent soudain des bastons, sans que ie m'y attendisse, (aussi auois-je les yeux bandez) & me battirent si bien que ie me mis à tourner la meule aussi viste qu'vn tourbillon de vent. Là i'appris par experience qu'il faut que le seruiteur soit prompt à la besongne, & qu'il la face sans at-

Le larron porte ses mains par tout sans respect du lieu.

Aduertissement aux seruiteurs.

tendre la main du maiſtre. Ce trauail me laſſa tellemẽt, & me rendit ſi debile de corps, qu'on fut contraint de me reuendre à vn Iardinier qui auoit commencé de ſemer ſon iardin. Ceſtuy-cy portoit ſouuent des herbages au marché ſur mon dos : Et parce qu'il ne s'amuſoit gueres qu'à labourer, plãter, & arrouſer ſa terre, i'auois bon temps auec luy; & toutesfois ceſte vie me deſplaiſoit fort à cauſe du froid, (car nous eſtions en Hyuer) & ie ne pouuois eſtre couché que bien pauurement, puis que mon maiſtre meſme n'auoit pas vn lict pour luy. Tellement que ie treuuois la bouë trop molle, & la terre trop dure; outre que ie n'auois pour toute viande que des laictuës ameres & rudes. Vn iour entre-autres il aduint qu'en allant au jardin, nous rencontraſmes vn Gentilhomme bien armé, & en fort bon eſquipage, lequel ſe mettant à parler au Iardinier en langue Italienne ; Où menes-tu cet aſne? luy dit-il. Le Iardinier ne luy rẽdit point de reſponce, parce qu'il ne ſçauoit pas la langue, & ne pouuoit comprendre ce qu'il vouloit dire. Le Gentil-homme s'offença de cecy, & croyant que le Iardinier n'euſt daigné luy reſpondre par meſpris, il luy deſchargea vn coup de baſton. Le Iardinier ſe ſentant frappé, vous empoigne le Gentil-homme, le jette par terre, & le bouchonne à coups de cailloux, de pieds, & de mains. Le Gentil-homme ſe deffendoit le mieux qu'il pouuoit, & menaçoit le Iardinier de luy mettre ſon eſpee dans le corps, s'il pouuoit releuer vne fois. Mais le Iardinier s'aydant de ſon aduertiſſement, luy tira l'eſpee hors du fourreau, & chaſſa ſon homme apres l'auoir bien battu. Le Gentil-homme ſe voyant au hazard de ſa vie, fit ſemblant d'eſtre mort pour euiter la furie du Iardinier, lequel, de peur qu'il eut, laiſſa ſon aduerſaire eſtendu ſur la place, mit l'eſpee à ſon coſté, & tira droict à la ville, donnant la garde de ſon iardin à vn autre. Il s'en alla donc loger chez vn ſien amy, par le conſeil duquel il s'enferma dans vn coffre; & pour moy l'on me tira par les pieds contre-mont les degrez, & ie fus mis dans la plus haute chambre de la maiſon. Cependant le gend'arme eſtant releué, ſe traiſna iuſques dedans la ville auec beaucoup de peine, pour le grand nombre de coups qu'il auoit reçeus, & fit le recit à ſes compagnons (qu'il rencontra de fortune) de l'outrage que luy auoit faict le Iardinier. Eux qui ſçauoient bien où nous eſtions, prirent vn bon nombre d'Officiers de la ville, & s'en vindrent en la maiſon, où l'vn des Sergents entra d'abord, & fit commandement à

Les mieux armez ne ſont pas les plus vaillans.

tous ceux qui eſtoient dedans de ſortir. Le Iardinier ne s'y treuua point, auſſi eſtoit-il bien caché: Mais les ſoldats tenoient pour choſe certaine, que luy & ſon aſne y eſtoient, & ceux du logis au contraire, affirmoient qu'il n'y auoit là dedans, ny hõme, ny aſne. Pendant ce tumulte, ie fus curieux de ſçauoir que c'eſtoit, & à cet effect mis la teſte par la feneſtre. Ceux qui me veirent s'eſcrierent tout auſſi-toſt; Aux Receleurs! & fouïllans par tous les coings de la maiſon, ils treuuerent premierement le Iardinier eſtendu dans le coffre (d'où l'ayans tiré, ils le mirent entre les mains des Iuges pour eſtre puny de ſon forfaict) & pour moy, ils me deſcendirent en bas, & me donnerent aux ſoldats. Il n'y auoit celuy des aſſiſtans qui ne riſt à bon eſcient de ce que i'auois decelé mon maiſtre en me monſtrant. Ce qui dõna lieu à ce prouerbe, *Pour auoir veu l'aſne.* Ie ne ſçay ce que mon maiſtre deuint depuis; tant y a que le cuiſinier d'vn riche homme de la ville de Theſſale en Macedone, m'achepta la ſomme de vingt marcs d'argent. Ceſtui-cy auoit auec luy vn ſien frere, Boulenger de ſon eſtat, qui faiſoit des gaſteaux mielez, & ils viuoient enſemble en vne meſme table. Ils me logerent donc au garde-manger de leur maiſtre, où l'vn reſſerroit de la chair & du poiſſon, & l'autre des gaſteaux: & m'ayans enfermé là dedans s'en allerent au bain. Quand ie les veis partis, ie quittay bien-toſt l'orge à part, & me ſoulay des viandes que mangent les hommes. Eux eſtans de retour, ne s'apperçeurent du tout point de cecy, tant à cauſe du grand nombre des viandes, que pour le peu que i'en auois mangé de peur qu'ils n'y priſſent garde. Comme ie veis qu'ils ne s'en doutoient nullement, & eſtoient ignorans du faict, ie me remplis le ventre des meilleurs morceaux. Ce qu'ils cognurent à la parfin. L'vn deux ſoupçonnant ſon compagnon, n'en oſoit dire mot de honte qu'il en auoit: tellement qu'ils ſe taiſoient tous d'eux, y aduiſant de plus pres, & depuis ils mirent en cõpte leur portion & morceaux. Cependant pour la bonne chere que ie faiſois, i'en deuins plus gras & refaict, & mon poil plus luiſant & poly. Mes maiſtres qui me voyoient croiſtre & engraiſſer ſans que l'orge diminuaſt, furẽt induits à ſoupçon, & pour mieux me deſcouurir, vn iour feignãs de s'en aller aux bains, ils fermerent la porte, & regarderent par les fentes ce que ie ferois. Alors ne me doutant point de la tromperie, ie commençay de maſcher: Ce que voyant mes maiſtres, ils ſe mirent premieremẽt à rire fort eſtonnez, de voir qu'vn aſne mangeoit de ces viandes; puis appellerent à ce nouueau ſpectacle

Hiſtoire facetieuſe.

les autres

les autres ſeruiteurs, leſquels ſe meirent ſi fort à rire auec moy, que le maiſtre en vouluſt ſçauoir la cauſe, & meſme l'ayant appriſe ſe leua de table, & me vint regarder comme les autres. Ie mangeois vn morceau de ſanglier lors qu'il entra tout à coup en riant, mais ce fut à mon grand regret; car i'eſtois bien faſché d'eſtre ſurpris en gourmandiſe, & larrecin. La premiere choſe qu'il commanda ce fut qu'on me menaſt à la table, où il me fit preparer vne aſſiette toute pleine de viande, qu'vn autre aſne n'euſt iamais ſçeu manger, enſemble de la chair, des potages, des ſauſſes, & du poiſſon fricaſſé à l'huile, cuit à la ſaumure, & aſſaiſonné à la mouſtarde. Quand ie veis qu'on me faiſoit tant de careſſes, & que la fortune me rioit, ie m'aduiſay que ces plaiſanteries pourroient bien eſtre cauſe de ma deliurance: De maniere que me tenant debout deuant la table, ie pris mon repas comme vn galant aſne, & ſeruis de paſſe-temps à tous ceux qui eſtoient au banquet. Vn certain s'eſtant mis à dire; Ie crois que cet Aſne boiroit du vin ſi on luy en preſentoit; le maiſtre commanda qu'on m'en apportaſt; & de faict ie le beu fort bien. Ceſte nouueauté luy ſembla ſi admirable, qu'au meſme inſtant il fit compter à l'achepteur le double de ce que i'auois couſté, & me donna en garde à vn ſien valet, fort ieune pour me nourrir & inſtruire à tout ce qui le pourroit recreer. Il luy fut bien facile de m'enſeigner, parce que ie luy obeyſſois, & faiſois tout ce qu'il me monſtroit. Premierement il m'apprit à me mettre à genoux ſur le lict, à la façon d'vn homme, à me ioüer à luy, me tenant debout, les deux iambes de deuant dreſſees, & à chanter, & m'accorder à ſa voix: Bref ie l'imitois en tout le mieux que ie pouuois. On faiſoit deſià courre le bruit par toute la ville, qu'il y auoit vn aſne lequel beuuoit, mangeoit, ioüoit, ſautoit, & ce qui ſembloit plus admirable, obeyſſoit aux voix humaines. Quand ie voulois boire ie faiſois ſigne des yeux aux ſommeliers au grãd eſtonnemẽt de tous ceux qui me voyoient, ignorans qu'il y eut au corps d'vn aſne l'eſprit d'vn homme. Pour moy ie prenois plaiſir à leur ſottiſe, & apprenois à me promener, à porter mon maiſtre, & à courir ſans point faire de peine à celuy qui me montoit. I'eſtois richement veſtu, & l'on m'auoit donné vn harnois de pourpre, le frein moitié d'or, & moitié d'argent; Il me faiſoit beau voir auec des ſonnettes qui pendoient à l'entour de moy, & rendoient vn ſon fort plaiſant. Vn iour que mon maiſtre s'en alla en Theſſalie pour y faire celebrer des ieux de gladiateurs qu'il auoit promis de donner au pays, ie le portay par vn

chemin raboteux, & fort difficile. Arriuez que nous fuſmes en Theſſalie, chacun y accouroit pour me voir, car ma renommee eſtoit eſparſe deſià par les plus loingtaines contrees, & diſoit-on que ie faiſois mille tours, & ſautois de meſme qu'vn hõme. Apres le ſouper, mon maiſtre me commanda de faire ces jeux deuant quelque grands Seigneurs dela ville, qui ne pouuoient croire que ie fuſſe ſi ſçauant: Le valet qui m'auoit en charge tirant du gain de moy, me tenoit enclos en vn lieu, où il ne laiſſoit entrer aucun de ceux qui vouloient voir mes jeux, que parauant ils ne luy euſſent donné vne piece d'argent. On m'apportoit à manger des choſes qui n'eſtoient ny conuenables, ny aggreables au ventre d'vn aſne: tellement que les viandes de mon maiſtre, & celles que me donnoient les Citoyens, me rendirent bien-toſt gros & gras. Il y eut vne femme eſtrangere, laquelle ayant ouy parler de moy, s'en vint pour me voir diſner. Elle ne m'eut pas ſi toſt veu qu'elle deuint amoureuſe de moy, tant pour ma beauté, que pour mes beaux tours de ſoupleſſe. S'eſtant accoſtee du valet, elle luy promit vne grande ſomme, s'il la vouloit laiſſer vne nuict auec moy. Ceſtuy-cy ſans auoir eſgard à mon dommage, prit l'argent tres-volontiers, & apres le ſoupper m'emmena par le congé du maiſtre au lieu où ie repoſois. Nous y treuuaſmes la femme, laquelle y auoit faict apporter des oreillers molets, des linges, des couuertures, & vn lict pour elle, mis ſur terre. Apres que les ſeruiteurs ſe furent retirez en vn autre corps de logis pour y repoſer, elle alluma vn grand feu, & ayant deſpouïllé ſes veſtements, ſe tint toute nuë pres de la lumiere; puis, tirant de l'vnguent d'vne boëſte d'yuoire, s'en frotta premierement les narines, & tout le corps. Celà faict, elle m'embraſſa, me diſant ce que l'amour contraint de proferer à vn hõme qu'on ayme, & me traina ſur la litiere par le licol. Moy qui n'auois beſoin d'vn tiers pour m'animer à ce combat, ie m'en allay librement où me conduiſoit ceſte femme, laquelle reſpandit ſur moy de bon vin vieil. L'odeur de l'vnguent, & la beauté de la femme me mirent fort en humeur; mais i'eſtois en doute de quelle façon i'habiterois auec elle, car depuis le temps que i'eſtois aſne, ie n'auois iamais monté ſur aſneſſe. D'ailleurs, i'auois belle peur de fendre & creuer ceſte femme, & d'en eſtre à bon droict puny comme meurtrier. Neantmoins toutes ces conſiderations eſtoiẽt vaines: Car apres que la femme m'euſt prouoqué par pluſieurs baiſers amoureux, & qu'elle me ſentit preſt à l'ouurage, elle

De tout temps parmy les plus grands aſnes, il y en a eu quelques-vns qui ſe ſont mis en credit.

m'embraſſa comme vn homme qui euſt eſté couché ſur elle, & ſouſleuant le derriere, reçeut mon membre tout entier. Ie me reculois en arriere de peur que i'auois de luy nuire, mais elle ſerroit touſiours les feſſes, & m'attiroit à ſoy ſans beaucoup s'en deſtourner. Où reçules-tu? crioit-elle, & ce diſant, elle m'eſtreignoit plus fort que deuant. Comme ie veis que [b] mon outil ne ſuffiſoit pas pour ſaouler ſes paillards appetits, ie chaſſay loin toute crainte, & ſans plus ceder à celle qui me pourſuiuoit, ie luy obeïs volontairement, eſtimant que ie n'eſtois point pire que l'adultere de Paſiphaë. Voilà comme nous paſſaſmes la nuict dediee à Venus à ces plaiſans exercices & ſoupleſſes d'amour. Le lendemain matin la femme aborda ma garde, & conuint de prix auec elle, pour coucher vne autre nuict auec moy. Le valet qui s'eſtoit enrichy par mon moyen declara ce qui ſe paſſoit à ſon maiſtre, me laiſſant enclos auec la femme, laquelle attentiue à ſon premier exercice, trauailloit auec vn merueilleux gouſt au deduict amoureux. Sur le ſoir il amena ſon maiſtre pres du lieu où nous couchions, ſans que i'en ſçeus rien, & me monſtra à luy par vne fente, comme ie m'accouplois auec ceſte ieune femme. Le maiſtre bien ayſe de ce ſpectacle, deffendit au valet de le reueler, pour le deſir qu'il auoit de me faire voir aux jeux publics, cohabitant auec l'vne de ces femmes qui ſont condamnees à eſtre expoſees aux beſtes. Me l'ayant donc amenee, il luy commanda de m'approcher, & me flatter auec les mains, afin que le iour des jeux eſtant venu nous fuſſions menez au Theatre pour y eſtre veus d'vn chacun. On auoit preparé expres vn grand lict faict d'vne Tortuë Indienne, & tout tapiſſé de drap d'or, où ils me coucherent auec la femme; & nous ayant mis ſur vn certain inſtrument où ils auoient poſé le lict, nous porterent au milieu du Theatre, au grand contentement de tout le peuple, qui tendoit les bras à moy. L'on nous auoit couuert vne table de toutes ſortes de friandiſes qu'on ſert d'ordinaire aux feſtins, & aupres de nous ſe tenoient debout de beaux eſchanſons qui nous verſoient à boire dans vne coupe d'or. Ma garde ne bougeoit point d'aupres de moy, & me commandoit de manger: Mais à dire le vray, la honte me rendoit confus en ce Theatre; & d'ailleurs i'auois belle peur qu'vn Ours, ou bien quelque Lyon venant à ſortir ne ſe iettaſt ſur moy pour me deuorer. Ie flottois entre ces deux extremitez, lors que ie deſcouuris parmy d'autres fleurs des fueilles de roſes ſeiches,

L'appetit de la paillarde ne peut eſtre aſſouuy.

& me iettay ſoudain hors du lict au grand eſtonnement de tous les aſſiſtans qui penſoient que ie m'eſtois leué pour me pennader, & monſtrer mon adreſſe à ſauter. Ie fendis la preſſe, & me fourrant parmy la foule, mangeay les roſes que i'auois choiſies de loing. Alors ie deſpouïllay ceſte forme d'aſne en preſence de tous les regardans (qui s'eſtonnerent d'vn ſi eſtrange accident) & repris deuant eux ma premiere forme en la perſonne de ce Lucin. Cependant le bruict que tout le peuple faiſoit n'eſtoit pas petit: Car vn ſpectacle ſi ſoudain & ineſperé le rauiſſoit & le portoit à des diuerſes opinions. Deſià les vns me iugeoient à eſtre bruſlé, comme Magicien que i'eſtois, & qui faiſois couſtume de me changer en pluſieurs formes: les autres diſoient qu'il falloit vn peu patienter, & m'ouyr auant que donner vn arreſt. Mais ſans m'arreſter à celà i'accourus au Magiſtrat de la ville qui eſtoit au Theatre, & luy dis que i'auois eſté transformé en aſne par la ſeruante d'vne Magicienne de Theſſalie pour m'eſtre frotté d'vn certain vnguent. Ie luy requis là deſſus qu'il me feiſt mettre en lieu de ſeurté, iuſqu'à ce qu'il fut faict certain de la verité de mon dire: Apprens moy, me diſt-il alors, quels ſont les noms de tes pere & mere, quels ceux de tes parens, ſi tu en as, & de ta cité? I'ay vn pere, luy reſpondis-je, qui s'appelle Lucin, & vn frere nommé Cajus, qui porte le meſme ſurnom que moy. C'eſt ma vaccatiõ que d'eſtre Hiſtorien, & pour mon frere il eſt Poëte & Augure. Quant au lieu de ma naiſſance ie ſuis ſorty d'Achaye, & nay en la ville de Patras. Apres que le Preſident eut ouy toutes ces raiſons: Tu es fils, me diſt-il, d'vn homme qui eſt bien mon amy, & lequel me reçoit d'ordinaire en ſa maiſon, & m'oblige par ſes preſens. Ce qui me faict croire que tu ne ments point eſtant yſſu de tel pere. Ce diſant, il deſcendit de ſon ſiege, & m'ayant embraſſé me baiſa, & ſi me mena en ſa maiſon. Mon frere arriua là deſſus, fourny d'argent, & de pluſieurs autres hardes. Si toſt que le Preſident m'euſt congedié, nous montaſmes ſur mer mon frere & moy, en vn vaiſſeau que nous auions faict appreſter, y mettant les viures neceſſaires à noſtre voyage. Auant mon depart, il me ſembla bon d'aller voir la femme qui m'auoit tant aymé eſtant aſne: Car il n'y a point de doute, diſois-je, qu'elle aura beaucoup plus de paſſion, & me treuuera plus aymable en ceſte forme d'homme. D'abord elle me fit vn fort bon accueil, prit plaiſir à voir ce miracle, & me perſuada de manger, & coucher auec elle. Moy qui croyois, qu'ayant aymé vn aſne, elle ſe plairoit beaucoup plus à vn homme, ie me fis frotter d'vnguent

L'admiration naiſt des changements.

apres le ſouper, & mis ſur mon chef vne couronne de roſes, leſquelles i'aymois grandement, parce qu'elles m'auoient rendu ma premiere forme. Quand l'heure de ſe coucher fut venuë, ie deſpouïllay mes habits, & me tins là debout tout nud, m'offrant à faire plaiſir à la femme, laquelle au lieu d'aſne m'auoit pres d'elle en la forme d'homme. Mais lors que me voyant nud, elle s'apperçeut que tout y eſtoit d'vn homme; Sors moy de ceans, meſchãt! (me dit-elle en crachant contre moy) Va t'en d'icy au gibet, & cherche à dormir ailleurs. Cõme ie luy eus demandé, quelle faute auois-je commiſe, & pourquoy me chaſſoit-elle ainſi? C'eſt parce que ie ne t'ay pas aymé, me diſt-elle, mais bien l'aſne auec lequel i'ay couché. Ie croyois que tu n'euſſes poſé que la forme d'aſne, te reſeruant ce que i'auois chery de plus excellent en toy: Mais à cè que ie vois tu as perdu ce qui ſeul ſembloit eſtre vtile à vn aſne, & as eſté tranſmué en ie ne ſçay quel marmot. Sur ces paroles elle appella ſes gens, & leur commanda de me chaſſer hors la maiſon. Tellement que ie fus contraint de me coucher ceſte nuict tout nud ſur la terre nuë. Au poinct du iour tirant contre la mer, ie racontay, tout nud que i'eſtois, mon infortune à mon frere, qui ne ſe pût tenir de rire en m'oyant. Peu apres nous entraſmes dans noſtre vaiſſeau, & donnant voile aux vents, nous rendiſmes dans peu de iours en noſtre pays, où ie fis des ſacrifices aux Dieux, auſquels i'eſtois redeuable de mon ſalut, & appendis des offrandes au Temple, non pour auoir eu deliurance du cul du chien, cõme dit le prouerbe, mais d'vn long voyage, ayant bien eu de peine à m'en retourner à mon pays.

ANNOTATIONS.

a *L'huyle ne manque point.*] C'eſt vne alluſion que faict Lucian du combat amoureux à celuy des anciens Lutteurs, leſquels auoient accouſtumé de paroiſtre ſur l'areine tous nuds, & frottez de certaines huiles, afin que leur corps fut plus gliſſant, & que leurs aduerſaires n'euſſent point de priſe ſur eux.

b *Mon outil ne ſuffiſoit pas.*] On peut bien laſſer vne femme publique en ſes paillardiſes, mais non pas la ſouler, car ce ſeul excez luy ſemble loüable. Il ne faut point d'autre exẽple que celuy de ces nobles putains, Agrippine, & Meſſaline, qui eſtoient ſi deſreiglees en leurs deſbauches, qu'elles ſe proſtituoient aux premiers venus, ſans difference de condition ny de qualité.

c *D'vne Magicienne de Theſſalie.*] Les Autheurs tant anciens que modernes, qui ont eſcrit du ſortilege, donnent les premieres palmes de cet art diabolique aux Magiciennes de Theſſalie. [1] Virgile en faict mention en diuers endroicts, & Ouide parlant d'vne Sorciere de Theſſalie, dit, que par la force de ſes charmes elle faiſoit deſcendre la Lune quãd bon luy ſembloit, r'animoit les morts, & changeoit les hommes en beſtes. [1] *En ſes Eclogues.*

IVPITER CONFVS.

CINISQVE.

Par ce Dialogue, il refuse la superstition des anciens Payens, & la vanité de leurs Dieux, qu'ils estimoient subiects au Destin.

N'AYE peur, Iupiter, que ie t'importune plus desormais, te demandant vn comble de richesses, ou des monceaux d'or ou d'argent, ou la dignité d'vn Empire; qui sont, en bonne foy, les principaux souhaits du vulgaire, qu'on obtient de toy difficilement : Car ie vois que lors qu'ils demandent ces choses auec trop d'affection, tu fais la sourde oreille, & ne les daignes ouyr. Ce que ie desire auoir de toy, n'est pas si difficile. IVPITER. Quelle chose est-ce Cinisque ? Dy-le librement, & ne crains d'estre tourmenté dauantage de pauureté, si tant est que tu en sois affligé, comme tu dis? CINISQVE. Responds moy à vne question qui n'est pas trop difficile. IVPITER. Le vœu que tu me fais n'est pas grand, ny mal-aysé à donner. Par ainsi ie te permets de t'enquester de moy de tout ce que tu voudras. CINISQVE. Escoute, Iupiter, il est vray-semblable que tu as leu les Poëmes d'Homere, & d'Hesiode; Dy moy donc, ie te prie, s'il faut croire à ce qu'ils ont chanté, en petits vers rapiecez, du Destin & des Parques, & si nous ne pouuons pas gauchir aux arrests que les Destins ont prononcé contre nous? IVPITER. Sçache, Cinisque, que toutes les actions des mortels sont regies par la volonté des Parques. Rien ne se faict çà bas qui ne passe par leur quenouille, & il faut necessairement que chasque chose ayt vne fin infaillible au premier instant de son estre. CINISQVE. Quoy donc ? Dirons-nous qu'Homere se gausse, lors qu'il dit en diuers endroicts de sa Poësie : *Il entrera au Royaume d'Enfer malgré les Parques*; & autres semblables traicts?

L'Empire des Parques est absolu.

IVPITER. Il se rit, Cinisque, & il faut que tu croyes, que rien ne se faict contre le vouloir des Parques, car leurs fuseaux devident les affaires du monde. Il est bien vray que tout ce que les Poëtes ont chanté par vne inspiration des Muses, doit estre tenu pour vray. Mais lors qu'ils proferent quelque chose d'eux-mesmes, & sans le secret instinct de ces Deesses, se fondans sur vne simple opinion, ils s'esgarent entieremẽt du vray chemin, & disent des choses qui repugnent tout à fait aux premieres : Et de vray,

ils ſont excuſables, ſi eſtans hommes ils ignorent la verité, principalement quand ceſte Diuinité qui ſouloit chanter par leur bouche, ne leur ſuggere plus ce qu'ils ont à dire. CINISQVE. Ie t'aduouë tout cela Iupiter. Mais reſpons moy, ie te prie, N'y a-t'il pas trois Parques, ſçauoir, Clothon, Lacheſis, & Atropos? IVPITER. Ouy. CINISQVE. Ie voudrois donc bien ſçauoir, ſi la Fortune, & la Fatalité, Deeſſes qui s'acquierent de la renommee par tout, ont tant de puiſſance qu'on dit; ou de quelle ſorte ſont-elles? Leur condition eſt-elle pareille à celle des Parques, ou bien ont-elles plus d'authorité ſur les choſes humaines? Car tout le monde aſſeure, qu'il n'y a point de plus grand pouuoir que celuy du Deſtin, & de la Fortune. IVPITER. Il n'eſt pas beſoin que tu ſçaches tout Ciniſque, Dy moy ſeulement, pourquoy m'as-tu fait ceſte demande des Parques? CINISQVE. Ie le veux Iupiter; mais declare moy deuant ſi elles n'ont point de puiſſance ſur vous, & s'il eſt neceſſaire que vous ſoyez attachez à leur filet? IVPITER. Il le faut Ciniſque. Mais pourquoy ris-tu? CINISQVE. C'eſt parce que ie viens de me ſouuenir de certains petits vers d'Homere, par leſquels il t'introduit haranguant au conſeil des Dieux, & les menaçant au plus fort de ton courroux, qu'auec vne chaiſne d'or tu eſleuerois toutes choſes contre-mont: Car tu te vantois de tendre du ciel en bas vne chaiſne; & bien que tous les Dieux y fuſſent ſuſpendus s'ils vouloient, & fiſſent tous leurs efforts pour te tirer de là, neantmoins ils ne t'eſbranleroient iamais tant ſoit peu de ton ſiege. Tu pouuois, diſois-tu, s'il te plaiſoit ainſi, les ſouſleuer ſans aucune peine tout tant qu'ils eſtoient, enſemble la terre, & le large gouffre de la mer. Ie te iure, qu'il falloit pour lors que tu fuſſes bien fort de tes membres; Et vrayemẽt ces vers m'excitoient vn merueilleux tremblement d'eſprit quand ie les oyois. Maintenant n'ay-je pas bien du ſujet de rire, voyant que toy, ta chaiſne, & tes propos tous plains de menaçes dependent, comme tu dis, d'vn petit filet? Ce qui me fait croire que Clothon ſe peut rendre orgueilleuſe à bon droict de ce qu'elle te void toy-meſme tiré en haut, & pendu à ſa quenouille, de meſme façon que les peſcheurs regardent les petits poiſſons, qui ſont ſouſleuez à la ligne. IVP. Ie ne puis entendre des queſtions ſi friuoles que les tiennes. CINIS. Ie m'en vay parler à toy plus clairement, Iupiter, (& ie te prie au nom des Parques, & du Deſtin, que tu ne prennes en mauuaiſe part ſi ie parle trop librement) s'il eſt ainſi que ces choſes ſoient telles que tu dis, que

La Fortune & la Fatalité ſont deux grandes Deeſſes au monde.

les Parques ayent vne plaine puiſſance, & vn entier gouuernement ſur les affaires mortelles, & que rien ne puiſſe eſtre changé par aucun des Dieux de ce qu'elles ont decreté, pourquoy ſommes-nous ſi fols, nous autres hommes, que de vous faire des ſacrifices? Pourquoy cõduiſons nous des Hecatombes à vos autels? Et pourquoy vous faiſons nous des prieres, afin que par voſtre largeſſe nous ſoyons comblez de biens? Car pour moy ie ne crois point que les ſacrifices & les prieres nous ſeruent de rien, puis que nous ne pouuons ny deſtournet les maux qui nous pendent ſus, ny receuoir autre bien que ce ſoit d'enhaut. IVPIT. Ie vois maintenant que ces petites ſubtilitez & queſtiõs importunes viennent de l'eſcole de ces maudits & execrables Sophiſtes, qui vous veulent faire accroire, que les choſes du monde ſont regies fortuitement, & qu'il n'y a point de prouidence qui leur commande. Il eſt tres-certain que par telles queſtions inutiles & pleines d'impieté, ils taſchent à deſtourner les hommes de ſacrifier, & faire des prieres aux Dieux; diſant, que tout celà ne ſert de rien. Ils mentent impudemmẽt, les meſchans qu'ils ſont, de dire que nous n'auons aucun ſoucy des choſes qui ſe font parmy vous, ny point de pouuoir ſur les affaires du monde. Mais ie m'aſſeure que ceux qui ſe ſont embrouïllez à telles queſtions ne s'en reſiouïront pas. CINIS. Par la quenouïlle des Parques, ie ne t'ay point faict ces demandes à leur ſuaſion, & ie ne ſçay comment noſtre diſpute s'eſt enfoncee ſi auant qu'elle eſt tombee ſur ce meſme poinct, Que les ſacrifices des hommes ne ſeruent de rien. Toutesfois ſi c'eſt ton bon plaiſir, ie t'interrogeray maintenant en peu de paroles, apres t'auoir prié de ne point t'offenſer de mes demãdes, & de me reſpondre ſagement. IVPIT. Demande donc, Ciniſque, puis que le loiſir te permet de te rire ainſi. CINIS. Ne m'as-tu pas dit, que toutes choſes ſe font par l'ordonnance des Parques? IVP. Ouy, & ie te le ſouſtiens encore.

D'vn faux argument s'enſuit neceſſairemẽt vne fauſſe conſequence.

CINIS. N'eſt ce pas à vous, auſquels eſt reſeruee la puiſſance de changer, & entaſſer les choſes comme il vous plaiſt? IVP. Nullement. CINIS. Veux-tu donc que ie concluë ce qui s'enſuit, ſoit que ie le die appertement ou non? IVPIT. La choſe eſt aſſez claire d'elle-meſme: Car ceux qui font quelques ſolemnitez aux Dieux, ſacrifient ſans eſtre adſtraincts par aucune neceſſité, & celà leur ſert preſque de meſme que s'ils acheptoient les dons de nous, ou bien l'honneſteté les oblige à reuerer ce qu'ils voyent eſtre plus excellent.

Les actions de l'homme ne doiuent point eſtre contraintes.

CINIS.

CINIS. Penſe-tu qu'il ſuffiſe de dire & d'affirmer que les Sacrifices ne ſont faicts pour aucun reſpect d'vtilité; mais pour vne bonté particuliere des hommes, qui honnorent les choſes plus belles? Sans doute ſi quelqu'vn de ces Sophiſtes eſtoit icy preſent, il voudroit ſçauoir de toy pour quelle cauſe tu dis que les Dieux ont plus de merite que les hommes, puis qu'ils ſont ſubjects auſſi-bien qu'eux à l'Empire des Parques, qui maiſtriſent çà bas toutes choſes?

Tu ne luy reſpondrois pas, ſi ie ne m'abuſe, que la conditiõ des Dieux doit eſtre preferee à celle des hommes, parce qu'ils ſont immortels: Au contraire, ils doiuent eſtre eſtimez plus mal-heureux pour ceſte meſme raiſon, car la mort nous ouure le chemin à la liberté: Mais pour vous, ce vous eſt vne grande incommodité d'eſtre attachez à vn eternel ſeruage, lequel d'heure à autre ſe devide aux fuſeaux des Parques par diuers & reïterez contours.

IVPITER. Tu te trompes, Ciniſque: Ceſte eternité, ou ceſte ſuitte infinie de temps, nous eſt pluſtoſt vne felicité qu'vn malheur, & nous menons vne vie bien-heureuſe.

CINIS. Ie veux bien que tu ſçaches, Iupiter, que vous autres Dieux ne joüiſſez pas d'vn ſi grand heur; car la ioüiſſance des biẽs eſt limitee entre vous, & ſubjecte à diuerſes ſecouſſes.

Quant à toy, ie ſçay que tu ne fais rien qui n'ait vn heureux ſuccez en tous lieux, parce que tu es le grand Maiſtre des Dieux, & il y a quelque apparence que tu peux enleuer, & la terre, & la mer d'vne corde tenduë d'enhaut. Mais pour Vulcan, qu'eſt-il autre choſe qu'vn malotru boiteux, & vn ouurier mechanique qui eſt touſiours à la forge, & au feu? Promethee n'a-t'il pas eſté mis au gibet? Y a-t'il celuy qui ne ſçache que ton pere fait ſon ſejour là bas aux Enfers, où il eſt eſtroictement garotté? Dauantage, l'on tient pour choſe certaine que vous eſtes ſubjets aux paſſions d'Amour, & qu'elles vous trauaillent extremement; & ce que ie treuue de plus indigne, c'eſt que quelquesfois la loy des Parques vous oblige & ſoubmet à la condition des hõmes. N'eſt-il pas vray que ton frere fut mercenaire de Laomedon, & qu'Apollon fut au ſeruice d'Admete? Que ſi celà eſt, il me ſemble que voſtre felicité n'a rien qui ſoit ferme & ſolide. Il eſt bien vray que quelques-vns des voſtres ſont heureux; mais il y en a pluſieurs auſſi qui ne le ſont pas. I'obmets à dire que vous n'eſtes exempts, ny des larrecins, ny du ſacrilege, auſſi peu que nous, & que vos richeſſes s'alterent en leur eſtat. Combien y en a-t'il parmy vous qui ont eſté forgez

Les Dieux des Payens eſtoiẽt inegaux en puiſſance.

Vn bien doit eſtre perdurable, ou il n'eſt pas accomply.

d'or ou d'argent, ſçauoir ceux auſquels cecy auoit eſté ordonné par vne fatale neceſſité.

IVPITER. O combien d'injures vomis-tu contre nous Ciniſque! Mais poſſible t'en pourras-tu bien repentir vn iour, & ſouffrir les peines d'vne meſchante langue.

CINIS. Quitte moy toutes ces menaçes, car ie ſuis aſſeuré de n'endurer aucun mal, auquel la Parque ne m'ayt deſtiné long temps auant toy. Comme ſi tu ne ſçauois pas que tu ne punis ny les ſacrileges, ny pluſieurs qui s'eſchappent de tes mains ſans en receuoir du dommage. Toute la raiſon que ie vois en cecy, c'eſt, que les deſtins ne veulent point qu'eſtans pris ils ſouffrent la peine de leurs meſchancetez.

IVPIT. Ne diſois-je pas bien qu'il y en auoit quelques-vns entre-eux, qui par leurs diſputes nioient la prouidence des Dieux.

CINIS. Tu les crains par trop, Iupiter, & ſi ie ne ſçay pour quelle raiſon, ny pourquoy tu penſes que ie puiſe de leur doctrine tout ce que ie dis. Ie vois bien que c'eſt, ie tireray pluſtoſt la verité d'vn autre que de toy. Au demeurant ie voudrois ſçauoir volontiers ſi ceſte prouidence, qui vous commande à vous autres Dieux, eſt, ou l'vne des Parques, ou quelque Deeſſe plus puiſſante qu'elles ne ſont, & preſque comme leur Reyne.

IVPIT. On t'a deſià dit, qu'il n'eſtoit pas beſoin que tu cogneuſſes tous ces myſteres, & tu nous as proteſté toy-meſme que tu ne voulois t'enqueſter que d'vn poinct. Et neantmoins tu ne ceſſes maintenant de nous remplir les oreilles de telles queſtions feintes & qui ne meritent point d'eſtre ſçeues. Mais ie vois bien où tend le ſommaire de ta diſpute: Tu nous veux preuuer, ſans doute, que noſtre prouidence ne ſert de rien aux actions humaines. CINIS. Ie te iure que celà ne vient pas de moy; car tu m'as ſouſtenu n'agueres (ſi tu ne veux te deſdire de tes parolles;) Que c'eſtoit par vn arreſt des Parques que toutes choſes eſtoient gouuernees, & miſes à fin. IVPIT. Rien moins: au contraire, ſçache que les Parques ne font rien que par noſtre moyen. CINIS. Vous n'eſtes à ce compte que leurs ſeruiteurs, & elles ſe ſeruent de vous comme d'inſtruments. IVPIT. Pour quelle cauſe dis-tu cecy? CINIS. Parce que comme la coignee & la tariere ſont neceſſaires au Charpentier, & toutefois il n'y a celuy ſain d'entendement, qui vueille dire que l'vn de ces inſtruments ſoit l'ouurier, ny vn vaiſſeau l'ouurage de la coignee, ou de la tariere; mais bien de celuy qui a faict le naure. De meſme faut-il eſtimer que le Deſtin diſpoſe de chaſque

Rien ne ſubſiſteroit çà bas ſans vne prouidence d'enhaut.

choſe, & que vous n'eſtes que la coignee & la tariere des ſœurs Filandieres. Ce qui me fait dire que les hommes ſont plus obligez de ſacrifier aux Deſtins, & leur demander des biens à foiſon, que de recourir à vous, & vous honnorer de leurs offrandes, & de leurs prieres. Encore ne font-ils pas trop bien ſelon mon aduis de reuerer les Deſtins par leurs prieres & vœux: Car ie ne penſe pas qu'il ſoit loiſible aux Parques de rien alterer de ce qui a eſté dés le commencemẽt arreſté par leur immuable ordonnance. Atropos auroit raiſon de ſe faſcher, ſi quelqu'vn auoit retors le lin de Clothon, & brouïllé ſon ouurage. IVP. En verité, Ciniſque, quand tu ſouſtiens que les Parques ne doiuent eſtre hõnorees des hommes, tu me ſembles vouloir cõfondre toutes choſes à ton eſcient. Quant à nous, on nous reuere à bon droict; & ſi ce n'eſt pour autre choſe, à tout le moins eſt-ce pour les Oracles & deuinations qui ſont infaillibles. CINIS. Ie ne penſe pas, Iupiter, que la Preſcience des choſes, comme ineuitable qu'elle eſt, ſuiuãt vne telle conſeruation, puiſſe apporter de l'vtilité; ſi ce n'eſt que tu vueilles dire, que celuy qui eſt certain de mourir d'vn eſpieu de fer, puiſſe euiter la mort en l'enfermant dans vn coffre. Mais celà ne ſe peut, car la Parque qui l'a nourry à la chaſſe le pouſſera pluſtoſt deuant l'eſpieu pour le faire mourir. Adraſte aduançant la poincte contre le Sanglier pourra bien ſe fouruoyer de l'atteinte, mais il tuëra le fils de Crœſus, comme s'il eſtoit pouſſé contre le ieune homme par quelque violente ordonnance des Parques. N'as-tu iamais ouy ce qui fut predit à Lajus, qui eſt à la verité ridicule? Garde toy ſi tu veux, luy dit-on, d'auoir de la lignee malgré les Dieux. Car ſi tu as iamais des enfans, ton fils t'occira. Certes il me ſemble que l'aduertiſſement des choſes qui doiuent neceſſairement aduenir eſt du tout ſuperflu. Qu'eſt-il beſoin d'autre preuue que de l'exemple de Lajus, lequel apres auoir conſulté l'Oracle, engendra des enfans, & depuis fut mis à mort par ſon propre fils? Ie ne vois donc point que vous meritiez recompenſe pour vos Oracles: puis que vous auez accouſtumé de reſpondre à pluſieurs choſes obliques, ambigues, & qui peuuent eſtre priſes à double entente, ſans expliquer clairement ſi ceſtuy-cy paſſant outre Halé deuoit ruïner ſon Empire, ou celuy de Cyrus, car l'Oracle dit l'vn & l'autre. IVPIT. Apollon auoit raiſon, Ciniſque, de porter de la haine à Crœſus, parce qu'il l'auoit eſpreuué lors qu'il fit bouïllir de la chair de mouton, & vne tortuë enſemble. CINIS. Au contraire, il eſtoit bien conuenable, que comme Dieu, il fut

De la Preſcience des choſes.

Hiſtoire de Lajus.

exempt de courroux: Mais possible les Destins vouloient que ce Lydien fust trompé par l'Oracle,& jà de long temps les Parques luy auoient filé ce Destin, Qu'il n'entendroit pas les euenèments futurs. D'où vient que vostre Prophetie mesme est vne bõne partie de ceste filasse. IVP. Tu nous en donnes tout nostre saoul, Cinisque, & à ce que ie vois c'est en vain que nous sommes Dieux,si nous n'ordonnons des choses humaines par quelque prouidence; & si nous faisons autrement nous ne meritons point de Sacrifices, & ne sommes que des tarieres, ou des coignees. Mais tu as raison de faire si peu d'estime de moy, puis qu'estant armé de foudre, ie souffre que tu disputes de telles choses,auec de si grãds outrages, sans te punir. CINIS. Frappe, Iupiter, si ie suis destiné à mourir d'vn esclat de foudre. Ie ne t'appelleray point en iugement pour le coup,mais plustost Clothon qui me donne la playe par ta main, & si ie n'accuseray pas la foudre,comme la cause de ma ruïne.

Si faut-il que ie t'interroge encore,& toy,& le Destin: Et ie voudrois bien que tu me respondisses pour luy,car tes menaçes m'ont remis en memoire,ce que ie m'en vay te dire. Pourquoy laisses-tu tant de sacrileges, de parjures,& de criminels impunis,pour frapper de foudre quelque caillou, ou le mast d'vn nauire qui ne merita iamais aucun mal? Quel subiect as-tu d'espargner plustost le meschant, que l'homme de bien, qui se fait renommer pour sa religion & saincteté de vie? Tu ne dis mot, *Iupiter*, & fermes les lévres? Quoy? ne m'est-il pas permis de sçauoir cecy? IVPIT. Qu'il te suffise que les loix te deffendent de t'enquerir de ces choses. Tu es vn peu trop curieux,& ie ne sçay quel plaisir tu prens à me rompre la teste de toutes ces vaines demandes. CINISQVE. Ie connois bien maintenant qu'il ne faut pas que ie m'enqueste à toy du Destin, ny de la Prouidence, ou pour quelle cause Phocion homme sainct & equitable, est mort en si grande pauureté, & Aristide auant luy; ny moins encore pourquoy Callias & Alcibiades excessifs en leurs prodigalitez auoient abondance de toutes choses? Midias corrompu en meschancetez, & Carops Eginette,homme infame,pollu d'amour, & qui fit mourir sa propre mere de faim, ont vescu contents; Socrates tout au contraire s'est veu liuré aux vnze Iusticiers, & Melete non. Sardanapale a esté durant son regne tout confit en delices; là où mille galands hommes de Perse vertueux, & bien nays ont enduré le supplice par luy ordonné,à cause qu'ils n'approuuoient point ses voluptez. I'obmets les choses qui se font encore à present, parce qu'il seroit

Les meschans ont leur regne au monde, & il en faut laisser le secret à Dieu.

De tout temps les Sages ont esté persecutez en leur vie.

bien difficile de les raconter; & le temps ne le permettroit pas. Les meschans sont à leur ayse toute leur vie, & les bons affligez de maladie, & de pauureté. IVPITER. Il est vray, Cinisque, mais ne sçais-tu pas combien sont grands les supplices & les tourments qui attendent les meschans apres ceste vie; & au contraire quelle est la felicité des bons? CINISQVE. Tu me veux parler de l'Enfer de Titius, ou de Tantale. Que si celà est, i'auray loisir de le cognoistre apres ma mort: Cependant ie suis content de passer heureusement auec les viuans ce peu de temps qui me reste à viure. Quand ie seray mort, ie ne me soucie pas que mon foye soit rongé par seize vautours, pourueu que ie n'aye point de soif comme Tantale, & que ie boiue auec les Herôs aux Isles des bien-heureux. IVPITER. Qu'est-ce que tu veux dire? Ne crois-tu point qu'il y a des supplices preparez, & des peines destinees pour les meschants, ensemble des recompenses pour les bons, & vn parquet où la vie d'vn chacun est examinee. CINIS. L'on tient qu'vn certain Minos de Crete trauaille là bas à iuger & cognoistre de telles actions; mais ie voudrois bien sçauoir si c'est ton fils, comme l'on dit? IVPITER. Pourquoy me fais-tu ces demandes de luy? CINIS. Pour sçauoir lesquels des damnez il punit plus fort? IVP. Ce sont les meschans, les parricides, & les sacrileges.

C'est estre Athee de ne croire pas que les salaires & les supplices sont partagez apres ceste vie.

CINISQVE. Qui sont donc ceux qu'il a de coustume d'enuoyer auec les Herôs? IVPITER. Ce sont les meilleurs des hommes, & les plus excellents en saincteté de vie, qui s'annoblissent eux-mesmes par leur vertu. CINIS. Pour quelle cause fait-il celà, Iupiter? IVPIT. Parce que ceux-là doiuent estre recompensez par supplice, & ceux-cy par honneur. CINIS. Mais si quelqu'vn pechoit contre son gré, le cõdamneroit-il a estre mis au supplice? IVPITER. Nenny, CINISQ. Si celà est, il ne iugera non plus digne d'honneur celuy qui aura faict quelque bien par force. IVPITER. Il est vray. CINISQVE. Il ne faut donc pas, Iupiter, ny qu'il recompense, ny qu'il afflige personne. IVPITER. Pourquoy donc? CINISQVE. Parce que nous autres hommes ne faisons rien volontairement, ains y sommes poussez par vne necessité qu'on ne peut euiter (si ce que tu as dit cy-deuant est veritable, sçauoir, que la Parque est coulpable de tout ce qui se faict.) Car s'il aduient maintenant que quelqu'vn tuë son pere, la Parque en est cause, pour auoir porté la main à ce parricide; Et si quelqu'autre a pillé le Temple des Dieux par sacrilege,

celuy-là ſans doute a commis vn forfaict que la Parque luy auoit commandé. Par où ie veux dire que ſi Minos veut iuger equitablement, il faudra qu'il puniſſe le Deſtin pour Siſiphe, & la Parque pour Tantale: Car quelle injuſtice ont-ils commiſe d'auoir executé ce qui leur eſtoit enjoinct? IVP. Ce ſeroit pecher, que daigner reſpondre dauantage aux demandes que tu me fais, puis que tu t'enquiers trop auant de ces choſes. Tu es vn effronté Sophiſte, & pour moy ie ſuis d'aduis de m'en aller & te laiſſer là. CYNISQVE. Ie t'euſſe bien voulu demander encore en quel lieu les Parques font leur demeure, ou comment peuuent-elles venir à bout de ſi grandes choſes, auec tant de penſee & de ſoing, veu qu'elles ne ſont que trois ſeulement: Sans doute elles ont de trop grandes affaires, & leur vie me ſemble trop penible pour eſtre aggreable & heureuſe. L'on peut bien dire qu'elles meſmes ſont nées par vn deſtin mal-heureux & peu fauorable. Tellement que ſi l'on me donnoit à choiſir ie ne voudrois pas faire eſchange de ma vie à la leur, ains eſlirois pluſtoſt de viure encore plus pauurement que d'eſtre aupres de leur quenouille toute embrouïllee d'affaires. Que ſi tu ne veux point faire d'autre reſponſe à ma demande (Iupiter) ie me contente de ce que tu as dit, & c'eſt aſſez que tu ne m'ayes rien celé touchant le Deſtin & la Prouidence. Auſſi poſſible les Deſtins ne veulent-ils pas que ie ſçache le reſte.

L'Empire des Parques eſt par tout le monde.

IVPITER TRAGIQVE.

MERCVRE.

L'argument de ce Dialogue eſt preſque ſemblable au precedant; Si il eſt vray-ſemblable que Lucian s'attaque directement aux Dieux des Payens parlant de la Prouidence Diuine.

HOLA, Iupiter, que veut dire que tu parles ainſi tout ſeul en te pourmenant, auſſi paſle & desfaict de viſage qu'vn Philoſophe? Que ne me communiques-tu librement tes affaires, & m'appelles en ayde pour la difficulté des charges auſquelles tu es empeſché? Ne meſpriſe point, ie te prie, le conſeil de ton ſeruiteur.

MINERVE.

Grand Pere, & Roy des hommes & des Dieux,
Voicy Pallas Tritonide aux beaux yeux,
Qui te requiert que tu dies les choſes,
Que tu retiens dedans ton cœur encloſes.
Pourquoy penſif, & navré de douleur,
Nous monſtres-tu ceſte paſle couleur?

IVPITER.

On ne peut trouuer vn tourment
Si cruël en ſon changement,
Ny ſupplice ſi miſerable,
Lequel au plus eſtrange lieu,
Soit aucunement comparable,
Au mal qu'il faut que ſouffre vn Dieu.

MINOS. O Phœbus par quel proëme commence-t'il? IVP. O pernicieuſe engeance des mortels! & toy Promethee quels maux m'as-tu faits? quels affronts n'ay-je ſoufferts de toy? MIN. Qu'y a t'il, Iupiter? Tu ne dois rien celer ce me ſemble à tes domeſtiques? IVP. O tonnerre bruyant! MINOS. Appaiſe ton courroux, Pere, nous ne ſommes point comparables à toy en eloquence Tragique; car nous n'auons pas deuoré tout Euripide pour te pouuoir ſeconder en mots Poëtiques.

IVNON. Crois-tu que nous ignorions la cauſe de ta triſteſſe? IVP. Crie ſi haut que tu voudras, ſi ne la ſçauras-tu iamais. IVNON. I'en prens à teſmoin Caſtor, & iure par luy, que ie cognois bien ta maladie, & toutesfois ie ne daigne crier, parce que tu m'as faict ſouuent le meſme affront, ſans t'en auoir dõné le ſubject. Il eſt croyable que tu es encore trauaillé pour l'amour de Semele, d'Europe, ou de quelqu'autre ieune Dame, & qu'ayant pris la forme d'vn Taureau, ou d'vn Satyre, ou meſme te transformant en pluye d'or, tu veux t'eſcouler dans le gyron de ta paillarde: Car ſans doute ces plaintes, ces ſouſpirs, & ces pleurs redoublez ſont des indices certains de ce que ie dis: outre que ta couleur paſle monſtre aſſez que tu es amoureux. IVP. O pauure femme, que tu t'abuſes bien de croire que mes affaires s'arreſtent ſur les bagatelles d'amour. IVNON. Ie ne penſe pas pourtant qu'il y ayt autre choſe qui te tourmente, Iupiter. IVP. O que nos affaires vont mal, Iunon. C'eſt à ce coup, comme dit le Prouerbe, qu'on en eſt deſià venu iuſqu'aux couſteaux, pour deliberer, ou que nous ſoyons encore honnorez, & jouïſſions des Sacrifices qu'on nous faict là bas en terre, ou bien qu'vn chacun nous meſpriſe, nous condamne, & croye que nous ne ſeruons de rien. IVNON. Quoy! La terre produict-elle encore des Geants? Les Titans ont-ils derechef rompu leurs liens, & vaincu leurs gardes, pour preparer leurs armes & leurs efforts contre nous? IVP. Ce n'eſt pas celà, Iunon, n'aye peur que les choſes terreſtres ayent quelque puiſſance ſur les celeſtes? IVNON. Quelle eſt donc ceſte faſcheuſe affaire, qui

L'exterieur eſt le plus ſouuent vne marque de l'interieur.

nous eſt de nouueau ſuruenuë? Car ie ne ſçay (puis que telles choſes ne te troublent en rien) pourquoy t'es-tu monſtré à nous, non en qualité de Iupiter, mais tel qu'vn Polus, ou qu'vn ſecõd Ariſtodeme? IVP. Il aduint hier, ô Iunon, que le Stoïque Thimocles, & Damis l'Epicurien, vindrent à parler ie ne ſçay comment de la Prouidence, en la preſence de pluſieurs grands perſonnages, & en l'aſſemblee du peuple, ce qui me trauaille l'eſprit plus que choſe du monde. Cet effronté Damis n'auoit point de honte d'affirmer impudemment, qu'il ne falloit pas croire qu'il y euſt des Dieux, ny qu'ils euſſent aucun ſoin des choſes qui ſe font çà bas; & qui ſont gouuernees auec vn ſi bel ordre. Il eſt bien vray que le bon Tymocles fit tout ſon poſſible pour deffendre vn autre party, & depuis, la diſpute ne prit point de fin, à cauſe du grand nombre de perſonnes qu'y accoururent à la foule. Car ils s'en allerẽt tous deux auec promeſſe, que le iour ſuiuant ils examineroient derechef, & rechercheroient auec plus de ſoin les poincts deſquels on n'auoit pas encore donné la ſolution. Maintenant ils ſe debattent pour la victoire, & pour ſçauoir lequel des leurs dira des choſes plus veritables. Tu vois combien grand eſt ce danger, Iunon, & cõme nos affaires ſont reduictes aux dernieres extremitez. Nous viuons à la mercy d'vn homme, & il eſt neceſſaire que l'vn des deux aduienne; ſçauoir, ou que noſtre nom ſoit meſpriſé, comme quelque mot de peu d'importance, ou bien qu'on luy defere les meſmes honneurs que parauant, ſi Tymocles emporte le prix de ceſte diſpute. IVNON. Vrayement voicy qui eſt bon; ie ne m'eſtonne pas, Iupiter, ſi telles injures te faiſoient entrer en colere, & vſer d'vne façon de parler Tragique. IVP. Toutefois tu penſois deſià que le ſouuenir de Danaë, ou de quelque Antiope me rendiſt ainſi eſperdu, pour le deſir d'en jouyr? Que ferons nous à cecy? Dictes le moy, Mercure, Iunon, & Minerue; vous qui m'aſſiſtez touſiours de voſtre conſeil. MERCVRE. Pour moy ie ſuis d'aduis, Iupiter, qu'on remette l'affaire à la commune deliberation d'vn chacun, & que tout maintenant on face appeller le Conſeil. IVN. Voilà qui n'eſt pas mal dict. MINERVE. Et moy i'opine tout le contraire (mon pere) de peur que ce faiſant tu n'excites vne eſmotion generale, qui rempliſſe tout le ciel de frayeur, & que tu ne ſembles eſpouuẽter les mortels pour ce ſeul different. Que ſi tu me veux croire, tu feras en ſorte qu'ayant aſſemblé ton conſeil, Tymocles ſera vaincueur en ceſte diſpute, & Damis expoſé à la mocquerie d'vn chacun. MERC. Toute la difficulté que ie treuue en cecy,

Pour cognoiſtre vne prouidence, il ne faut que voir les cauſes ſecondes.

en cecy, Iupiter, c'eſt qu'il n'y aura rien de caché ny de ſecret en ceſte diſpute, puis qu'elle ſe doit faire publiquement par des Philoſophes. D'ailleurs on t'accuſeroit de tyrannie, ſi tu ne communiquois aux autres vne affaire de ſi grande importance. IVPIT. Que ne les appelles-tu donc au Conſeil, afin qu'ils y accourent tous promptement? MERCVRE. Tu dis bien. Dieux, venez viſte au conſeil: N'arreſtez pas, & vous haſtez pour donner vos aduis, & reſoudre de pluſieurs grands poincts. IVPITER. Quoy, Mercure, les appelles-tu auec des paroles ſi ſimples? Quand tu fais aſſembler les Dieux; faut-il que tu leur parles en proſe? MERCVRE. Comme veux-tu donc que ie faſſe, Iupiter? IVPIT. Il me ſemble qu'il eſt bien raiſon, que tu rendes plus releué ton cry par quelques vers, afin qu'ils accourent promptement & à troupes. MERCVRE. Ce que tu dis eſt tres-veritable; mais c'eſt à faire aux eſtalleurs de bagatelles poëtiques. Puis, il ſeroit dangereux qu'eſtant vn ſi pauure rimeur, ie n'oſtaſſe la grace du cry, ſi ie proferois des vers rapiecez, & que tout le monde ne ſe mocquaſt de mes rimes; car ie voy meſme qu'on ſe rit d'Apollon, ſi en rendant ſes Oracles, il brouille diuerſes choſes en ſon eſprit, & les obſcurcit à ſon eſcient, afin que les Auditeurs ne ſoient pas du tout oyſifs, & qu'ils meditent ſes vers. IVP. C'eſt pourquoy, Mercure, cõpoſe ton cry de pluſieurs vers d'HOMERE, auec leſquels il nous appelloit jadis. Il eſt croyable q̃ tu en as encore la memoire freſche. MER. De verité il m'en ſouuiẽt, mais nõ pas trop biẽ, neantmoins i'en feray l'eſſay.

Que nul Dieu, ſoit femme, ſoit homme,
Ny les fleuues que l'on renomme,
Ne faillent de venir loger
Chez Iupiter eſlance-foudre,
Et que d'vn pas viſte & leger,
Les Nymphes le viennent reſoudre.
Vous qui prenez aux Sacrifices
Les offrandes & les ſeruices
Que vous font là bas les mortels,
Accourez Deitez ſublimes,
Et quittez le flair des victimes,
Qui s'exhalent de vos autels.

La poëſie eſt plus releuee que la proſe, auſſi eſt elle le langage des Dieux.

IVPITER. O Mercure que tu es vn bon crieur! Les voicy venir à troupes; reçoy-les donc, ie te prie, & les fais aſſeoir chacun ſelon ſa qualité. Que les Dieux d'or ayent les premieres places; ceux d'argent, les ſecondes; ceux d'yuoire, les troiſieſmes, & finallemẽt

que ceux de pierre & d'airain leur succedent. Mais c'est la raison que les ouurages de Phidias, d'Alcamene, de Myron, d'Euphranor, & d'autres tels bons ouuriers soient principalement honnorez. Car quant à ces Dieux vulgaires qui ne sont annoblis par aucun artifice, ils seront logez quelque part bien loing, & auec silence resserrez en vn coing, où ils ne seruiront que de nombre au conseil. MERCVRE. Tout cecy se fera de mesme que tu le commandes, Iupiter, & chacun des Dieux aura vn siege selon son rang. Mais il n'est pas si aysé que tu dirois bien, de cognoistre (si quelqu'vn des Dieux est d'or; pese plus de talens, & n'est pas fait si artistement, ains auec quelque petite façon vulgaire, & bien peu ingenieuse) en quel lieu le faudra-t'il mettre, principalemẽt s'il est comparé aux Dieux d'airain faicts par Myron, & à ceux de pierre par Polyclete, Phidias, ou Alcamene; puis que tu tiens que l'ouurage doit estre respecté pour son merite? IVP. Ton aduis n'est pas mauuais, Mercure, & ie te respons là dessus, qu'il faut mettre l'or le premier. MERC. Ie comprens assez tes parolles; mais veux-tu dire que les riches, & non les meilleurs doiuent estre mis aux premieres places? Si celà est, accourez promptement vous (Dieux) qui estes d'or, pour vous asseoir aux plus hauts rangs: Toutesfois, Iupiter, les estrangers seront les seuls qui presideront. Car de verité tous les Grecs sont beaux & de bonne grace, outre qu'ils ont vn visage liberal & honneste: Dauantage l'artifice les polit, & embellit à merueilles; bien que neantmoins ils ne soient que de pierre ou d'airain. Il y en a d'autres qui sont d'yuoire, mais qui ont cousté bien cher, & qui tiennent vn petit éclat d'or, semé par dessus, & qui les colore vn peu seulement: que si l'on regarde au dedans, ce n'est rien que du bois. Quand à [a] Bendis, [b] Anubis, [c] Arys, & Mithres, ils sont d'or massif, bien pesant, & de grand prix. NEPT. Quoy? te semble-t'il raisonnable (Mercure) de preferer à moy ce laid Egyptien auec son museau de chien? A moy, dis-je, qui me nomme Neptune? MERC. Tu dis bien, Neptune, mais Lisias ne t'a faict que d'airain, encor ç'a esté bien chetiuement, parce que les Corinthiens n'auoient point d'or alors. Or ce metail est bien plus riche que tous les autres, & c'est pourquoy il faut que tu souffres patiemment, si ce Dieu d'or qui a le nez si grand est mis en vn plus haut grade que toy. VENVS. Tu peux bien (Mercure) me mettre entre les Dieux d'or, qui president, veu que ie suis faicte de ce metail. MER. Ie n'en dis pas de mesme, Venus, car si ie ne suis aueugle, tu me semble auoir esté faicte

De la diuersité des Dieux.

L'or en quelque forme qu'il soit est l'Idole des mechans.

d'vne pierre blãche, tiree du mont [d] Pentelie, & donnee aux Gnidiens par Praxiteles. VENVS. Si eſt-ce que ie te produiray Homere, qui eſt vn graue teſmoin, & digne de foy, lequel me faict toute d'or en ſes rapſodies. MERC. Ie ne m'en eſtonne pas, puis qu'il affirme bien encore qu'Apollon eſt fort riche, & neantmoins tu le verras aſſis au plus bas lieu, s'eſtãt laiſſé deſrobber les cordes de ſa harpe à certains larrons. Il me ſemble donc que tu te dois contenter, & prendre le tout en bonne part, conſiderant que tu n'es pas en vn lieu trop vil & abiect. LE COLOSSE. * Y aura-t'il quelqu'vn parmy vous qui oſe ſe comparer à moy, qui ſuis de ſi exceſſiue hauteur, & qui parois ſur voſtre troupe comme vn Soleil? Que ſi les Rhodiens n'ont daigné me tailler auec tant d'artifice, ils ont faict neantmoins ſeize autres Dieux de pur or à noſtre ſemblance. Tellement que ie merite bien d'eſtre eſtimé le plus precieux de tous, & ſi i'ay quelque deffaut de beauté, ma hauteur ſuffit pour la recompenſer. MERC. Que ferons nous icy, Iupiter? Sans doute voicy vn different qui me met bien en peine, & ie ne ſçay comme en iuger. Si ie regarde la matiere, le Coloſſe eſt tout de bronze, & ſi ie penſe à part moy combien il peut auoir couſté de talens, ie treuue qu'il en combleroit cinq cents boiſſeaux. IVP. Voilà qui eſt bon. Mais qu'eſtoit-il beſoin qu'il aſſiſtaſt au conſeil pour raualer par ſa grãdeur la petiteſſe des autres, & troubler tous nos eſtats afin d'auoir le deſſus d'vn ſiege? Vrayement (bon Rhodien) quoy que tu merites bien d'eſtre preferé à à tous les Dieux, ie ne vois pas pourtant qu'il y ayt d'apparence que tu puiſſes t'aſſeoir icy, ſi tous les autres ne ſortent dehors pour te faire place: Car tu occuperois bien tous les ſieges auec vne ſeule de tes feſſes. Par ainſi tu feras tres-bien de te tenir tout debout en l'aſſemblee, & de flechir la teſte au conſeil. MERCVRE. Voicy derechef vne autre difficulté qui m'eſt propoſee; car vous eſtes tous deux d'airain, & d'vne meſme façon. Dauantage l'vn, & l'autre a eſté faict de la main de Lyſippe, outre qu'il n'y a celuy qui ne vous eſtime égaux en extraction, ſçauoir, Hercule & Denys fils de Iupiter. Ie voudrois donc bien ſçauoir lequel de ceux-cy doit eſtre mis le premier; car, comme tu peux voir, ils ſe debattent entr'eux de la preſceance? IVP. Nous tardons trop, Mercure, & deurions auoir deſià deliberé. C'eſt pourquoy ie veux qu'on paſſe outre tout maintenant, & il ne m'importe qu'ils ſe tiennent aſſis peſle-meſle où il leur plaira. Le conſeil s'aſſemblera derechef cy-apres pour vn meſme ſubiect, & puis on aduiſera quel

* *Il entend parler du mõſtrueux Coloſſe de Rhodes haut de 70. coudees.*

Il n'y a rien de diuin où regne l'ambition.

ordre il faudra tenir en ceſte matiere. MERCVRE. O Hercule, voy comme ils font vn plus grand bruict que de couſtume, & demandent à haute voix leur portion iournaliere: Où eſt le nectar, diſent-ils? Où a t'on laiſſé l'ambroſie? Où ſont les Hecatombes? Où les ſacrifices? IVPIT. Appaiſe les, Mercure, & leur impoſe ſilence, afin qu'ils oyent pour quelle cauſe ils ont eſté appellez, laiſſant toutes gauſſeries à part. MERCVRE. Mais tous n'entendent pas la lãgue Grecque, & pour moy ie n'ay point appris à parler diuerſes langues pour pouuoir former vn diſcours qui ſoit intelligible aux Scythes, aux Perſes, ou aux Celtes & Thraciens. Par ainſi i'eſtime qu'il vaudra mieux que ie leur commande le ſilence, leur faiſant ſigne auec la main. IVPITER. Que ne le fais-tu donc? MERCVRE. Paix-là, ſoyez paiſibles. Ne vois-tu pas, Iupiter, comme ils ſont plus muëts que les diſciples de Pithagore? Il eſt donc bien temps de faire la remonſtrance? Ne vois-tu point cõme vn chacun d'eux te regarde, & ſe prepare à ouyr attentiuement ce que tu veux dire maintenant? IVPIT. Ie ne dois point auoir de honte, Mercure, de te declarer, comme à mon fils, le tourment que ie ſouffre; car ie ſuis aſſeuré que tu ſçais bien, comme i'ay de couſtume d'eſtre touſiours trop hardy, & grand harangueur aux aſſemblees. MER. Ie le ſçay fort bien, & vrayemẽt ie fus ſaiſi d'vne ſoudaine peur, lors que ie t'ouys vanter n'agueres, que tu tirerois à toy la terre arrachee de ſes propres fondemẽts, enſemble la mer, & les Dieux, le tout auec vne chaiſne d'or tenduë d'enhaut. IVP. Mais maintenant, mon fils, ie ne ſçay que veut dire, que ie ſuis ſi troublé en mon eſprit? I'ay le cœur ſi confus, qu'il ſemble eſtre lié à vne langue tremblante, ſoit, ou pour l'importance des dangers que ie preuois s'approcher, ou pour le grand nombre d'aſſiſtans; car l'aſſemblee que tu vois n'eſt pas petite; & ce qui me faſche le plus, c'eſt que i'ay oublié la preface de mon diſcours, que i'auois de long tẽps premeditee en beaux termes, & de fort bonne grace. MERC. C'eſt vn grand mal-heur pour toy, Iupiter, car ce tien ſilence leur dõnera du ſoupçon, & ſans doute ils croiront que quelque mal leur pend ſus, te voyant parler ſi lentement. IVP. Veux-tu que ie leur chante icy vn commencement d'Homere? MERC. Lequel, Iupiter? IVPITER.

Daignez eſtre attentifs (bons Dieux) à mes parolles.

MERC. Oſte moy celà: Tu nous as deſià rompu la teſte de telles façons de parler à l'entree de ton diſcours. Ne t'attache plus à l'importune difficulté des vers, ains te ſers pluſtoſt de l'vne des orai-

Toute la puiſſance que les Payens donnoient à leurs Dieux eſtoit imaginaire.

ſons de Demoſthene, prononcee contre Philippe, laquelle tu iugeras plus propre à ton argument, n'y changeant que bien peu de choſe: En quoy tu imiteras pluſieurs harangueurs qui ont accouſtumé d'en faire autant. IVPIT. Tu m'aduiſes d'vne Rhetorique rapieçee, & qui n'eſt facile qu'à ceux qui ſont touſiours trauaillez de quelque ennuy, & troublez en leur eſprit. Par ainſi ie cõmenceray mon diſcours en quelque façon que ce ſoit.

Harangue de Iupiter aux Dieux.

Si l'on vous faiſoit declarer publiquement, ô Hommes-Dieux, pourquoy vous eſtes appellez en ceſte aſſemblee, poſſible diriez-vous, que c'eſt pour quelque grande ſomme d'argent. Puis que la choſe ſe paſſe ainſi, c'eſt biẽ la raiſon que vous m'eſcoutiez parler attentiuement; Sçachez donc, ô Dieux, que le tẽps preſent nous admoneſte de viue voix, qu'il faut cõuper chemin aux plus grãds hazards auec toute diligence; car il ſemble que nous ne nous ſoucions pas beaucoup de nos affaires. Maintenant, parce que les paroles de Demoſthene, deſquelles ie me ſeruois, me defaillent, i'ay reſolu de vous declarer plus appertement pour quelle cauſe (tout troublé que ie ſuis en mon eſprit) i'ay faict aſſembler le Conſeil. Il n'y a celuy d'entre vous qui ne ſçache, qu'à la iournee d'hier lors que Mneſite le Naucher euſt ſacrifié pour ſon nauire, s'eſtant eſchappé des ondes, où il cuida faire naufrage contre les eſcueils Capharees; apres que nous euſmes banqueté à Peree, & que les offrandes & ſacrifices auſquels Mneſite nous auoit appellez furent faicts, vous allaſtes l'vn çà, & l'autre là, ſelon qu'il vous ſembla bon: Quant à moy (parce qu'il n'eſtoit pas encore fort tard) ie m'en retournay à la ville pour faire vn tour de pourmenade au Ceramiq apres le diſner. Ie penſois en me pourmenant, au petit & chiche, où pour mieux dire au vilain banquet de Mneſite; lequel ayant appellé ſeize Dieux à manger, ne leur auoit ſacrifié qu'vn coq, (encores eſtoit-il tout vieil & baueux) enſemble quatre grains d'encens tous pourris, leſquels ne furent pas ſi toſt iettez ſur les charbons qu'ils s'amortirent: Tellement que la fumee qui en ſortoit ne paruenoit pas ſeulement iuſques au bout des narines. Et neantmoins quãd il eſtoit preſt à faire naufrage, & lors que le nauire s'approchoit des rochers, il nous promettoit vn ſacrifice de cent bœufs. Cõme ie meditois cecy à part moy, ie paruins en marchant en la galerie dicte *Diuerſe*, où eſtant arriué, ie deſcouuris à l'impourueu, & contre l'ordinaire vn grand nombre de peuple, la plus-part duquel eſtoit dans le Porche, ou à deſcouuert. Il y en auoit quelques-vns entr'eux, leſquels s'obſtinoient à

la diſpute auec vne eſtrange opiniaſtreté, & meſme s'eſtoient aſſis ſur des ſieges. Ie iugeay du commencement par certaines conjectures de la cauſe de leur diſpute, & veis bien que c'eſtoient quelques-vns de ces Philoſophes querelleux & mutins. Ce qui fut cauſe, que pour mieux entendre pourquoy ils ſe debattoient ainſi entr'eux, ie m'aduançay de plus pres. Or afin de n'eſtre point reconnu, ie me veſtis à leur mode, m'enueloppay d'vne de ces eſpaiſſes nuës, & me fis paroiſtre auec vne grand barbe: tellement qu'ainſi deſguiſé, ie ne reſſemblois pas mal à vn Philoſophe. De ceſte façon, ie me meſlay parmy la troupe, & ayant repouſſé du coude pluſieurs qui me nuiſoient en marchant, i'entray ſans que aucun me cognuſt. Auſſi toſt que ie fus engagé dans la preſſe, ie rencontray Damis, ce meſchant Epicurien, & Tymocles Stoïcien, le meilleur des hommes, qui diſputoient de grande affectiõ. Tymocles eſtoit tout à nage à force de ſuër, & auoit preſque perdu la voix pour trop crier; Mais Damis s'eſclattant d'vn ris Sardonien, prouoquoit touſiours Tymocles de plus en plus. Ils ne tindrent iamais d'autres diſcours que de nous; car cet execrable Damis affirmoit que nous autres Dieux n'auions aucun ſoucy des actions humaines, ny de ce qui ſe faiſoit ſur terre: Bref que nous n'eſtions pas meſmes en eſtre. Là deſſus il prononçoit vne grande harangue, & pluſieurs en retenoient les propos, ſe laiſſans gaigner à ſes preuues. Mais quant à Tymocles il luy contrediſoit, & ſe faſchoit fort pour la bonne opinion qu'il auoit de nous, & par ſes beaux geſtes donnoit bien de la peine à ſon ennemy. Ores il loüoit noſtre diligence, & tantoſt il preuuoit tant par le monde que par le bon ordre de toutes choſes, qu'il y auoit des Dieux, & que chaſque choſe eſtoit par nous diſpoſee en ſon rang. Pluſieurs des eſcoutans l'auoient en admiration, & treuuoient ſon diſcours fort probable: mais il eſtoit deſià las, & parloit auec tant de peine que toute l'aſſemblee auoit les yeux iettez ſur Damis. Lors que ie veis qu'en ceſte diſpute il y alloit de l'hõneur des Dieux, ie commãday que la nuict auançant ſon cours ordinaire, ſeparaſt toute l'aſſemblee. Ils ſe quitterent par ce moyen, auec condition que le iour d'apres ils mettroient fin à la diſpute des Dieux. Comme ie m'en voulus aller en la compagnie de pluſieurs qui s'en retournoient en leurs maiſons, i'ouys que les paroles de Damis eſtoient appreuuees d'vn chacun, & eſleuees iuſqu'au ciel. Toutesfois il y en auoit qui diſoient, qu'il ne falloit rien adjuger, mais attendre ſi Tymocles diroit encore quelqu'autre choſe le

Il ne faut qu'vn Sophiſte pour perdre tout vn peuple par des arguments captieux.

lendemain. Voilà preſque tout le ſubject pour lequel i'ay ordõné que vous fuſſiez appellez. Ces cauſes ne ſont pas petites, ô Dieux, ſi vous conſiderez que tout noſtre honneur, noſtre gloire, & noſtre profit depend principalement des hommes. Que s'il aduient qu'ils ſe laiſſent emporter à la creance de ces choſes, & à nier qu'il y ayt des Dieux; où s'il y en a, que les affaires du monde ne ſont point regies par leur Prouidence, il eſt dangereux que les Sacrifices ne nous ſoient deſniez en terre, les offrandes retirees, les hõneurs retranchez, & que nous eſtans placez en vain au ciel, n'y ſoyons affligez de famine, & priuez des iours de feſtes, des ſolemnitez, tournois, ſacrifices, jeux nocturnes, & monſtres publiques. Ie ſuis donc d'aduis que nous pouruoyons tout maintenant à de ſi grandes affaires, & conſultions les moyens de gauchir aux dangers qui nous pendent ſus. Il nous faut auſſi faire en ſorte, que par noſtre ayde Tymocles gaigne la victoire, & ſemble auoir dit des choſes plus vray-ſemblables, & que Damis tout au cõtraire, confus, & conuaincu, ſoit faict la fable des Auditeurs. Et parce que ie ne penſe pas que Tymocles puiſſe emporter le prix en ce cõbat, ſi nous ne luy tendons la main, ie te commande, Mercure, de faire le cry qui eſt ordonné par la loy, afin que les Dieux ſe leuent debout pour opiner. MERCVRE. *Eſcoute, tay-toy, & ne trouble rien. Qui eſt celuy d'entre les plus grands Dieux, qui veut haranguer ſur ceſte affaire? Qu'eſt-cecy? Perſonne ne ſe leue, chacun ferme la bouche? & il ſemble que tous ſoient alterez de l'importance des affaires dont il s'agiſt. MOMVS.

Que vous ainſi muets ſoyez faicts terre & onde. Iliad. 7.

Quant à moy, puis qu'il m'eſt permis de parler librement, i'ay pluſieurs choſes à remonſtrer, Iupiter, leſquelles ie voudrois bien deduire tout maintenant. IVPITER. Parle hardiment, Momus, & d'vn courage aſſeuré. Ton conſeil ne ſera pas mauuais à mon aduis. MOMVS. Sus donc, ô Dieux, ſoyez attentifs à ma harangue. Ie preuoyois il y a jà long temps, que nos affaires ſeroient reduictes à ces extremitez, & que nous ne manquerions pas de Sophiſtes, auſquels nous ſeruirions nous meſmes de ſubject, d'vne audace ſi abominable & eſtrange. Et de verité ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'Epicure & ceux de ſa ſecte, ſucceſſeurs de ſa diſcipline, ont terny noſtre reputation: Car, que peuuent dire les hommes voyant qu'il y a tant d'afflictions en la vie? que les bons ſont tenus à meſpris, & oppreſſez de pauureté, d'eſclauage, & de maladie; & que les meſchans au contraire, qui ſont entachez de cri-

Les choſes inſenſibles recognoiſſent vne prouidence à laquelle elles doiuent leur eſtre.

* *Ceſtoient les mots ſolemnels pour impoſer ſilence aux grãdes aſſemblees.*

Ne sois faſché ſi durant ceſte vie, Tu vois ſouuent proſperer le meſchant.

mes horribles, ont les premieres dignitez, abondent en toute ſorte de richeſſes, & maiſtriſent ceux qui ſont plus hommes de bien qu'eux-meſmes? N'eſt-ce pas vne grande honte de voir qu'il n'y a point de ſupplice ordonné pour les ſacrileges, & qu'ils vont ſi librement par tout; là où les innocens ſont mis au gibet, & affligez en diuerſes manieres? Cependant les mortels qui voyent cecy, ont quelque ſujet de dire que nous ne ſommes du tout rien. Que peuuent-ils eſtimer lors qu'ils oyent les Oracles qui prediſent ainſi. *Quand tu auras paſſé Hallé, tu deſtruiras vn grand Empire*, ſans manifeſter clairement s'il doit ruiner ſon Empire propre, ou celuy de ſon ennemy? Et derechef.

Tu perdras (Salamis) les chers gages des femmes.

Car ie penſe que les Perſes & les Grecs auſſi ſont nays de femmes.

Vous oyez encore dire en ſes rapſodies, que nous faiſons l'amour, que nous ſommes bleſſez, que nous ſeruons, qu'on nous a faicts priſonniers, qu'il y a des eſmotions entre nous, & que pluſieurs telles incommoditez nous trauaillent. Ce qui eſt vne choſe bien ridicule, puis que le but de tous nos deſſeins, c'eſt d'eſtre eſtimez bien-heureux, & immortels. Que font-ils autre choſe que ſe rire de nous, ne priſans pas vn ſeul fétu noſtre Diuinité? Puis, nous portons impatiemment s'il y a des hommes d'eſprit qui diſputans de cecy, nous arrachent des mains toute Prouidence? Il nous deuroit ſuffire que les mortels nous offrent des ſacrifices, bien que nous faillions ſi lourdement.

La Beatitude & la Diuinité ſont inſeparables.

Mais reſpons-moy à cecy ie te prie, Iupiter, & parle auec verité, (car nous ſommes ſeuls, & il n'y a point d'homme en noſtre compagnie, ſi ce n'eſt Hercule, Bacchus, Ganymede, & Eſculape, qui ſont des Dieux illegitimes, & ſuppoſez.) Puis que les choſes humaines te ſont ſi recommandees, as-tu preueu leſquels des hommes deuoient eſtre meſchans & injuſtes; & leſquels equitables & bons? Tu ne diras pas auoir iamais eu tant de ſoin. Que ſi Theſee allant de Trezen à Athenes n'euſt occis en chemin les larrons, ie crois que ta prouidence n'euſt pas empeſché que Scyon, Pityocampte, Cercyon, & autres tels voleurs innombrables, & qui faiſoient mille degaſts aux voyageurs ne fuſſent encore en vie. Bref, ſi Euryſthee, homme iuſte & prudent, ayant examiné chaſque choſe n'eut achepté ce ſien ſeruiteur, haut à la main, adroict, & prompt à ſe ietter dans les dãgers, iamais l'Hydre de Lerne n'euſt trauaillé ton eſprit, iamais tu n'euſſes eu ſoing des oyſeaux Stymphalides, & encore moins des cheuaux Thraciens? & l'audacieuſe

entrepriſe

entrepriſe des Centaures ſe fut effacee de ta memoire? Veux-tu que ie te die en vn mot, Iupiter, nous ſommes aſſis au Ciel, les mains derriere le dos, n'attendans autre choſe que quelque offrande, ſuffumigation, ou ſacrifice à l'entour des autels, auec de l'encens allumé. Quant à toutes les autres affaires, elles ſe font au hazard, & ſelon l'entrepriſe qu'en faict fortuitement vn chacun. Tellement que nous n'endurons rien qui ne nous appartienne, & ces outrages ſont dignes de nos merites. Que ſi tu n'y prends garde (Iupiter) il eſt à craindre que nous n'en ſouffrions dauantage, lors qu'apres vn bien peu de temps, les hommes s'apperceuront qu'ils ne tirent aucun proffit des offrandes & ſacrifices que le ſoing de la Religion leur fait preſenter à nos autels. Tu verras en bref que nous ſeruirons de riſee à ces Epicuriens, & de meſpris à tout le reſte du monde. Les Damides & Metrodores s'endurciront en leurs diſputes, & leurs deffenſeurs ſeront par eux mis à mort. C'eſtoit noſtre deuoir de mettre fin à cecy de bonne heure, d'eſtouffer ces dangers en leur naiſſance, & de reſiſter d'vn courage maſle à ceux dont les attentats en ſont iuſques là paruenus. Pour moy, ie ne me ſoucie pas beaucoup d'eſtre mépriſé; car auſſi-bien n'eſtois-je point mis cy-deuant au nombre de ceux, auſquels l'on deferoit de l'honneur, lors que vos affaires eſtoiẽt en bon eſtat, & que vous jouïſſiez du Sacrifice qu'on vous offroit. IVPIT. O Dieux! laiſſons-là ce reſueur, qui faict meſtier de gauſſer & reprendre vn chacun. Car, comme dit ce grand Demoſthene, il eſt bien facile à tous de blaſmer autruy, Mais de donner les moyens de ſubuenir commodémẽt aux affaires preſentes, c'eſt l'office d'vn bon Conſeiller; duquel vous tiendrez le lieu, ſans qu'il ſoit beſoin que ceſtuy-cy s'en meſle. NEPT. Vous ſçauez aſſez que ie demeure ſous les eaux, & que i'ay le gouuernement du profond de la Republique marine, où ie preſerue ceux qui nauigent, le mieux que ie puis; conduis auec vn merueilleux ſoing les poupes des vaiſſeaux çà & là, & adoucis la violente rage des vents. Toutesfois ie trauaille encore apres les affaires qui ſe traictent icy.

L'obſtination a celà de mauuais, qu'elle veut emporter la raiſon.

Or ie ſuis d'aduis qu'on abbatte Damis d'vn coup de foudre, ou de quelque autre machine, auant qu'il entre en diſpute, & qu'il y demeure vaincueur. Car ie t'ay ouy dire, Iupiter, qu'il n'ignore rien, & que tous chemins luy ſont ouuerts à la perſuaſion. Celà faict, nous monſtrerons de noſtre coſté que nous ſçauons prendre vengeance de ceux qui ſouſtiennent ces poincts malicieuſement contre nous.

Opinion erronee. IVPITER. Tu te mocques, Neptune, ou bien il faut que tu ayes mis en oubly l'ordre de l'vniuers. Ce que tu viens de dire n'eſt pas en noſtre puiſſance. C'eſt affaire aux Parques, qui par vne loy fatale decrettent à l'vn de mourir de foudre, à l'autre de glaiue; à ceſtui-cy d'vne petite fievre, & à celuy-là de contagion. Si mon authorité ſe fut eſtenduë iuſques là que de punir les meſchans, penſes-tu que n'agueres ces ſacrileges s'en fuſſent retournez des Olympiades, ſans eſtre atteints de mon foudre? I'en auois du ſubject; car ils m'auoient coupé deux mouſtaches de ma perruque d'or, chacune deſquelles peſoit ſix liures. Ou bien toy-meſme euſſes-tu diſſimulé l'acte de ce Peſcheur d'Oree, qui te deſroba ton Trident? Que ſi nous puniſſons Damis, il y en aura qui nous croiront eſtre portez d'vne certaine animoſité contre ſes propos, & meſmes troublez de ceſte diſpute. Ils nous pourront accuſer là deſſus d'auoir machiné ſa mort par trahiſon, de peur qu'il ne nous fallut attendre, quand il entreroit au combat contre Tymocles. Puis, que verrions nous vaincre autre choſe qu'vne cauſe deſerte? NEPT. Si penſois-je bien, Iupiter, t'auoir ouuert la plus courte voye pour gaigner la victoire.

IVPITER. Oſte moy celà, Neptune, c'eſt vn conſeil eſuenté, laſche, indiſcret & groſſier, de ruïner l'aduerſaire auant le temps, & de le faire mourir, laiſſant la diſpute en doute, & ſans attendre qu'il ſoit conuaincu.

NEPTVNE. Sus donc, penſez quelque expedient vous autres, qui ſoit plus digne d'eſtre executé, puis que vous treuuez tant à redire à ce mien conſeil.

APOLLON. Si les loix nous permettoient d'haranguer à nous qui ſommes ieunes & g ſans barbe, poſſible pourrois-je bien donner quelque aduis vtile à l'affaire dont vous deliberez à preſent.

Chaſcun a droict d'alleguer des raiſõs qui ſemblent valables. MOMVS. Il eſt permis à tous de parler, Apollon, ſans reſpect quelconque de l'aage; principalement en vn faict de ſi grande importãce, & où il s'agiſt du bien de tout vn public. Car il ſeroit beau voir, ſi nous voyans reduicts à des extremes dangers, l'ambition nous dõnoit des armes pour nous debattre ſur la puiſſance des loix. Au demeurant il y a jà long temps que tu es fort bon harangueur; car tu en fais profeſſion depuis ton enfance: auſſi l'on te met h à la table des douze, & peu s'en faut que tu ne ſois admis au conſeil de Saturne. Il n'eſt dõc pas beſoin que tu faſſes le ieune aupres de nous, mais que tu dies hardiment ce qui te ſemble le meilleur & le plus haſtif. Que ce deffaut de barbe ne te retienne

point, puis que ton fils Eſculape en porte vne ſi grande. L'honneur qu'on te donnera pour auoir faict monſtre de ta ſageſſe en vn ſi bas aage en ſera plus grand, & l'on ne te blaſmera pas de t'eſtre aſſis en vain ſur Helicon, philoſophant auec les Muſes.

APOLLON. Ce n'eſt pas à toy, Momus, de m'en licencier; mais à Iupiter. Que s'il me veut permettre de parler, poſſible diray-je bien quelque choſe qui ne ſera pas trop impertinente, & qui correſpondra à la compagnie que i'ay euë en Helicon.

IVPITER. Dy donc, mon fils, ie te le permets.

APOLLON. Vrayement ce Timocles me ſemble aſſez bon perſonnage, & qui ſçait ſur l'ongle les diſputes des Stoïciens. D'où vient que pluſieurs ieunes hommes ſe plaiſent beaucoup en ſa compagnie pour l'exacte cognoiſſance qu'il a de la Philoſophie. Il en tire par ce moyen de grandes ſommes de deniers, toutes les fois qu'il diſcourt priuément auec ſes diſciples, parce qu'il eſt fort ſubtil en la diſpute. Tout ce que ie treuue de mauuais en luy, c'eſt qu'aux grandes aſſemblees il tient des diſcours d'enfant, & eſt ſi timide, groſſier & barbare, que le plus ſouuent il prouoque à rire les Auditeurs. Ce qui luy aduient d'ordinaire, lors qu'il veut paroiſtre eloquent. Mais pour ce qui eſt de la ſubtilité de ſon eſprit, c'eſt vn grand perſonnage doüé d'vne belle viuacité, & d'vn diuin entendement, ſi nous croyons à ceux qui peuuent parler, comme ſçauants, des affaires des Stoïques. Il aduient ſouuent que par la foibleſſe de ſon langage, & à faute de ſe ſçauoir expliquer, il gaſte & obſcurcit les matieres, propoſant des queſtions ſemblables aux allegories enigmatiques. En outre ce luy eſt vne ordinaire, de reſpondre fort confuſément aux queſtions qui luy ſont propoſees; Tellement que les Auditeurs (qui ne peuuent entendre des termes ſi obſcurs) ſe mocquent de luy. C'eſt pourquoy ie ſuis d'aduis qu'on s'eſtudie à le faire parler clairemẽt, afin que ſes diſcours ne degouſtent point ceux qui nous entendront par ſa bouche.

Celuy qui poſſede vne ſciẽce pour accompli qu'il ſoit, n'eſt iamais ſans quelque defaut.

MOMVS. Vrayement voicy qui n'eſt pas mauuais, Apollon. Tu te veux meſler de louër ceux qui parlent nettement; & neantmoins tu as accouſtumé toy-meſme de rendre en tes oracles des reſponſes ſi douteuſes & ambiguës, que pour les entendre il faut que les eſcoutans conſultent Pithie. Mais quel conſeil nous donnes-tu là deſſus? Quelle ayde penſes-tu qu'il nous faille apporter à l'enfance du parler de Tymocles? APOL. Nous ferons beaucoup, ce me ſemble, Momus, ſi par quelque moyen nous luy pouuons adjoindre vn autre Orateur, qui ſçache bien diſcourir,

& qui prononce auec vne riche eloquence tout ce que Timocles luy ſuggerera. MOMVS. O le bel aduis que voilà! Sans doute ce tien diſcours ne ſent point ſon poil, & a bon beſoin d'vn Pedagogue. Qui a iamais veu joindre vn Aduocat en vne aſſemblee de Philoſophes, pour declarer aux aſſiſtans tout ce que Timocles iugera neceſſaire d'eſtre dict? Il n'eſt gueres bien ſeant que Damis parle pour ſoy-meſme, & que l'autre vſe d'vn Truchement, auquel il ſoufflera ſecrettement à l'oreille tout ce qu'il luy plaira. Y aura-t'il perſonne en la cõpagnie qui ne ſe mocque, de voir qu'vn Interprete faſſe le diſcoureur, ſans qu'il entende poſſible vn ſeul mot de tout ce que Timocles luy dira? Mais entrons là par vn autre chemin, puis que ceſtui-cy n'eſt pas des meilleurs. Et toy, ô admirable & diuine perſonne, qui as tant gaigné par tes preſtiges, & reçeu pour preſent [i] des carreaux d'or; pourquoy ne nous monſtres-tu, maintenant que l'occaſion le permet, quelque beau chef-d'œuure de ton art? nous prediſant lequel de ces Sophiſtes qui doiuent diſputer emportera la victoire? Car puis que la ſcience de preſager l'aduenir t'acquiert tant d'honneur, il eſt croyable qu'il te ſera facile de deuiner l'euenement de cecy.

APOLLON. Ie ne penſe pas pourtant que celà ſe puiſſe faire, Momus, car nous n'auons icy, ny le [*] trepied, ny l'encenſoir, ny la fontaine augurale de Caſtalie. MOM. Voy, comme tu te caches tout honteux & confus, parce que ie t'ay pouſſé en vn coing.

** Sur lequel ſe rendoient iadis les oracles.*

IVPITER. Ne laiſſe pas de parler, mon fils, & ne ſers point de matiere de calomnie aux mocqueries de ce badin, afin qu'il ne penſe pas que tu ne puiſſes bien predire l'aduenir ſans t'ayder du trepied, de l'eau, & de l'encens, & qu'à faute de cecy tu ſois au bout de ta ſcience.

APOLLON. En verité, mon pere, il m'euſt eſté beaucoup plus facile de me deliurer de ceſte charge en Delphes, ou à Colophon, que non pas icy, ayant, comme de couſtume, toutes ſortes d'oracles en main. Toutesfois, bien que toutes ces choſes me defaillent ie taſcheray de predire lequel des deux gaignera la victoire, & ie vous prieray de receuoir cet oracle, quoy que les vers en ſoient imparfaicts.

De l'ambiguité des Oracles.

MOMVS. Prends garde ſeulement, Apollon, de proferer des choſes intelligibles, & qui n'ayent beſoin de l'ayde d'vn Aduocat ou d'vn Interprete. Car [k] on ne cuit pas maintenant, ny vn mouton, ny vne tortuë en Lydie, & tu n'es point trop mal informé ſur ce que nous auons à deliberer.

IVPITER. Et bien, mon fils, que diras-tu? O que les ſignes qui precedent la prediction de l'oracle ſont pleins de terreur! ſçauoir, la couleur paſle; les yeux roulans & eſgarez çà & là, les cheueux ſe heriſſans d'eux-meſmes, le mouuement du corps furieux. Bref, tout y teſmoigne la preſence d'vne Diuinité, tout y eſt plein de myſteres, & de frayeur.

APOLLON.

O des Dieux la troupe immortelle,
Eſcoute l'Oracle fidelle,
Que rend Phœbus Chante-deſtins,
Sur les cris meſlez de tumultes,
Que font les Sophiſtes mutins,
Pour des cauſes à tous occultes.
Pluſieurs faix rempliront le vuide,
Et le beſq de la barque auide,
Lors que le Vautour raniſſant,
D'vne ongle aux oiſillons fatale,
(Du vague de l'air s'eſlançant)
Portera bien loing la Cigale.
Le dernier chant de la Corneille
Des mortels frappera l'oreille,
Les Mulets verront aupres d'eux
Vn eſpoir vaincueur & ſans borne,
Et l'aſne, animal pareſſeux,
Battra ſes petits de ſa corne.

IVPITER. Pourquoy ris-tu, Momus, il ne faut pas ſe mocquer de ces choſes qui nous pendent ſus, & qui ſont ſi proches de tumber ſur nos teſtes. Ceſſe donc, mal-heureux? Que diriez vous de ce meſchant? ie crois qu'il eſtouffera de rire.

MOMVS. Si ie ris i'en ay du ſujet, Iupiter, & il n'y a celuy qui n'en fiſt bien autant que moy, oyant ce bel Oracle ſi apparent, & ſi clair. IVPIT. Pourquoy ne nous expliques-tu donc ce qu'il veut dire? MOMVS. En bonne foy ce ſont des poincts ſi manifeſtes, que nous n'auons pas beſoin de l'ayde de Themiſtocles. Cet oracle eſt vn teſmoing euident qu'Apollon eſt vn Charlatan, & que nous ſommes des aſnes porte-fardeaux, ou, par le Dieu Iupiter, des mulets, auſquels ces perſuaſions ſont de ſi facile creance, que nous n'auons pas plus d'eſprit ou de cerueau que les ſauterelles.

HERCVLE. Quant à moy (Pere) bien que ie ſois eſtranger, & adopté entre les Dieux, ie ne lairray pas d'expoſer les choſes qui

me ſemblent à preſent vtiles à nos affaires. Lors qu'il ſeront aſſemblez à la diſpute; ſi Timocles gaigne le deſſus, nous ne retiendrons point en ſon cours la querelle de l'aſſemblee faicte pour nous. Que ſi la choſe aduient autrement, i'abbatray moy-meſme le Porche, & le feray cheoir ſur Damis, affin que les blaſphemes de cet homme execrable ne nous offencent pas dauantage.

Où les Orateurs ſouloient harangner & faire leurs declamations.

MOM. Holà, holà, Hercul, Hercule! Q combien eſt monſtrueux & barbare l'aduis que tu viens de donner! c'eſt vn conſeil du tout Beotique. Car tu ne te contentes pas d'eſtre cauſe de la ruine du meſchant Damis, & de pluſieurs perſonnes, mais tu veux par vn meſme moyen demoiir le Porche, enſemble Marathon, Miltiades, & Cyniger. Où declameroient deſormais les Rhetoriciens ſi ces places eſtoient ruinees? Comment ſ'acquitteroient-ils de leur charge, ſi ce grand argument d'eſcrire des oraiſons leur defailloit vne fois? Tu pouuois faire cela quād tu viuois, mais depuis qu'on t'a mis au catalogue des Dieux, tu as appris ſelon mon aduis, Que les ſeules Parques peuuent executer telles choſes, & que tous ces effects ſont hors de noſtre puiſſance. HER. Tu veux donc dire, que quand ie feis mourir le Lyon ou l'Hydre d'vn coup de maſſuë, les Parques ſe ſeruirent de moy comme d'vn inſtrument pour deffaire ces monſtres. IVPITER. Ouy ſans doute. HERCVLE. Que ſi quelqu'vn me faiſoit maintenant vn affront, ou pilloit mon Temple par ſacrilege, ou abattoit ma ſtatuë, ne pourrois-je pas luy rendre le ſemblable, ſ'il ne plaiſoit aux Parques?

IVP. Nenny vrayement. HERC. Eſcoute moy donc Iupiter proferer librement ce que ie penſe, car comme dit le Comique, ie ſuis vn homme groſſier, & qui nomme le hoyau, vn hoyau. Si nos affaires ſe paſſent ainſi, qu'il faille dire Adieu aux honneurs, au ſlair, & au ſang des ſacrifices, dont nous ioüyſſons icy, ie deſcendray aux Enfers tout nud & auec vn arc en main, où à tout le moins les ombres & idoles des morts auront peur de moy, pour les beſtes hideuſes, & les monſtres que i'ay par tout mis à mort?

La Parque abat toute ceſte force qui nous ſouſtient durāt noſtre vie.

IVP. Voicy vn teſmoin, comme l'on dit, amené de la maiſon. Ie te conſeille de reſeruer ces diſcours pour les dire à Damis en deſcendant là bas. Mais qui eſt celuy qui ſ'approche ainſi à la haſte, lequel eſt faict d'airain bien poly, & taillé proprement, portant ſes cheueux retrouſſez à l'antique? C'eſt ton frere Mercure, auec lequel tu hantes ſouuent au Porche Varié. Il eſt tout couuert de poix, à cauſe que les ſtatuaires le replaſtrent de iour à autre. Qu'y

a-t'il mon fils? Que veut dire que tu viens ainſi courant à nous? Ne nous apportes tu point quelque nouuelle d'en bas?

HERMAG. Ouy Iupiter, & c'eſt vne choſe qui requiert vne grande diligence. IVP. Que ne dis-tu donc au pluſtoſt, ſ'il y a rien qui ſoit fortuitement aduenu & à noſtre inſçeu? L'on me iettoit en fonte dans le Porche, & l'on eſtoit apres à m'oindre par le dos, & par l'eſtomach; lors qu'eſtant faict à demy (car l'on adaptoit deſià le veſtemẽt à mõ corps, & me ceignoit on d'vn baudrier d'airain) i'ay veu accourir à la foule vne trouppe fort menuë, en laquelle il y auoit deux grands Sophiſtes qui marchoient au combat auec vne face fort triſte, & paſle, ſçauoir Damis &, IVPIT. N'en dis pas dauantage, ô Hermagoras, ie ne cognois que trop ces propos tragiques. Depeſche toy ſeulement de me dire, ſ'ils ſont deſcendus au combat, & venus aux mains? HERMAG. Non pas encore: Ils ſont ſur le commencement de l'eſcarmouche, & eſloignez d'vn traict d'arc; ils iettent la fonde, & ſe diſent pluſieurs outrages de loing. IVP. Que ferons-nous à cecy? Dieux! Y preſterons-nous l'oreille? m Que les heures oſtent la barre de la porte, & qu'elles ouurent les huys du ciel, reſſerrant les nuës. O Hercule, quelle multitude eſt accouruë à ceſte diſpute? Mais ce Timocles ne me plaiſt pas beaucoup, quand ie le vois ainſi tremblant, & troublé en ſon eſprit. Sans doute, il ne gaignera rien d'auiourd'huy car ie deſcouure certains ſignes en luy, qui monſtrent bien, qu'il ne ſouſtiendra iamais l'aſſaut, ny la charge de Damis. Toutesfois retirons-nous à part, (ce qui nous eſt bien facile) prions pour luy, & parlons bas, de peur que Damis ne l'entende.

On ne peut voir vn ennemy ſans eſtre ſaiſi de quelque apprehenſion.

TIMOCLES. Vien çà, ſacrilege Damis, pourquoy dis-tu qu'il n'y a point de Dieux? & qu'ils n'ont aucune prouidence ſur les choſes humaines? DAM. Reſpons moy premierement toy-meſme, & me dy quelles raiſons t'ont obligé de croire qu'il y en auoit?

TIMO. Ie n'en feray rien; Parle ſi tu veux meſchant. DAM. Ie n'ay garde ſi tu ne commences. IVP. Vrayement par ce moyen Timocles a de l'auantage ſur Damis; car il crie plus fort, & plus haut. Sus, Timocles, reproche pluſieurs crimes enormes à ce meſchant; car c'eſt là tout ce que tu peux faire; autrement Damis te rendra plus muët qu'vne ſont les poiſſons, & te fermera la bouche. TIMO. Ie iure par Minerue que ie ne te reſpondray point le premier. DAM. Interroge moy donc ie te prie puis que tu as faict vn tel ſerment; mais ne m'offence point, s'il te plaiſt. TIM. Tu dis vray, monſtre execrable, quoy? crois-tu bien que les Dieux n'vſent

On taſche de gaigner par outrages ceux qu'on ne peut conuaincre par raiſons.

d'aucune prouidence? DAM. Ie le tiens ainſi. TIMO. Toutes choſes aduiennent donc fortuitement, & ſans leur prouidence. DAMIS. Ouy vrayement. TIM. N'y a-t'il rien qui ſoit ordonné par le ſoin particulier de quelque Dieu? DAM. Nenny. TIM. Si cela eſt toutes les affaires du monde ſont regies à l'aduenture? DAM. Ouy en bonne foy. TIM. Où eſtes vous citoyens? Pouuez-vous bien ouyr cecy, & ſouffrir impunément les execrables blaſphemes, que vomit contre les Dieux ce meſchant? Que ne l'aſſommez-vous à coups de cailloux? DAM. Pourquoy prouoques-tu le courroux des perſonnes à l'encontre de moy, Timocles. Ie ne ſçay que dire de toy, te voyant debattre ſi fort pour l'amour des Dieux, leſquels ne ſe ſoucient point eux-meſmes de ce que tu dis; car il y a jà long temps qu'ils ſont battus de ces paroles, & neantmoins ils ne m'ont point faict encore de mal. Toutesfois ie ne ſçay pas s'ils entẽdent cecy. TIM. Ils ne l'entendent que trop, Damis, mais ils te reſeruent à vne autre fois, pour te bourreler de plus rigoureux ſupplices. DAM. Crois-tu qu'ils ſe donnent le loiſir de penſer à moy, eux qui ſont diſtraicts à de ſi grandes affaires, comme tu dis, & ordonnent vne infinité de choſes qui ſont par le monde? Voilà pourquoy ils ne t'ont pas encore puny ſelon ton merite pour tes execrables blaſphemes, & autres meſchancetez, afin que ie n'aye recours aux injures & reproches pour les calomnies que tu m'impoſes à tort. Par Hercule ie ne vois point comment les Dieux pourroient mieux teſmoigner leur Prouidẽce qu'en te puniſſant exemplairement, meſchant, & vau-neant que tu es? Mais il eſt certain qu'ils ſont allez aux eſtranges contrees, & poſſible ſur l'Ocean vers les Ethiopiens irreprehẽſibles. Car ils ont de couſtume d'aller quelquefois repaiſtre chez eux, meſme ſans y eſtre mandez. TIM. Que te reſpondray-je, Damis, à vn blaſpheme ſi impudent? DAM. Ce que dés long temps ie deſire fort d'entendre, ſçauoir par quelle raiſon t'es-tu perſuadé que les Dieux ont tant de ſoucys? TIM. Ie ſuis premierement induit à ceſte creance par l'ordre des choſes qui aduiennent iournellement. Car le cours du Soleil eſt iournalier, & la Lune va & reuient de meſme ſorte d'vn perpetuel mouuement. Les Eſtoilles ſe font paroiſtre alternatiuement: les plantes croiſſent ſur terre à leur tour, & les animaux naiſſent de iour à autre. Leur nourriture (apres qu'ils ſont procréez,) leur mouuement, leur deſmarche; la methode qu'on obſerue à baſtir, & couper les cuirs, enſemble pluſieurs autres inuentions infinies en nombre, ſont autãt de ſignes infaillibles & clairs

Dieu difere le ſupplice du meſchant pour vn temps; mais il en redouble le chaſtiment.

Tout ce qui ſe faict çà bas agit par le mouuement d'vne cauſe premiere.

de la

de la Prouidence Diuine. DAMIS. Tu retranches la queſtion, Timocles, car il n'eſt pas euident ny certain par là ſi chacune de ces choſes eſt parfaicte par vne prouidẽce qui les diſpoſe. Ie ne doute pas que les affaires du mõde n'aillent ainſi; mais ſi ne puis-je croire que celà ſe faſſe neceſſairement, & par quelque contrainɛte de prouidence. Autresfois toutes choſes ont eſté commencees, & maintenant elles ſont en leur premier eſtat, & dans vn meſme chemin. Tu appelles cet ordre neceſſité; puis, tu te faſches ſi quelqu'vn n'eſt d'accord à ton opinion, quand tu louës les actions qui ſe font, & penſes auoir demonſtré que toute choſe peut eſtre changee par vne prouidence: Ce qui me fait croire que tous tes diſcours ne ſont que des bagatelles, comme dit le Comique. Allegue donc d'autres raiſons ſi tu veux. TIM. Ie ne penſe pas que ceſte queſtion ayt beſoin d'vne plus euidẽte demonſtration pour eſtre approuuee. C'eſt pourquoy ie t'interrogeray ainſi. Ne te ſemble-t'il pas qu'Homere ayt eſté le plus grãd des Poëtes? DAM. Ouy vrayement. TIM. Or çà, voicy vn ſien teſmoignage, par lequel il ſouſtient clairement la prouidence des Dieux. DAM. Nous t'aduoüons qu'Homere a eſté bon Poëte, mais nous ne t'accorderons iamais que ny luy, ny aucun autre ſoient des teſmoins dignes de foy pour ce qui concerne ceſte matiere; Car ie ne penſe pas que les gens de ſa ſorte ſe ſoient ſouciez de la verité. Ie croiray biẽ pluſtoſt que tout leur deſſein, ç'a eſté d'allecher les eſprits des Auditeurs par de belles & douces paroles. Voilà pourquoy ils chantent des vers qu'ils ornent de pretextes fabuleux, & de comptes faicts à plaiſir ſous la cheminee. Mais ie deſirerois fort d'apprendre de toy, quel traict y a-t'il dans Homere qui t'a principalement conduict à ceſte opinion? Eſt-ce pour auoir fait mention de Iupiter, & dit comme ſa fille, ſon frere, & ſa femme l'auroient voulu par fraude mettre en priſon, & que ſi Thetis ayant pitié d'vn acte ſi laſche n'euſt appellé [n] Briaree au ſecours de Iupiter, ce bon Dieu s'en alloit eſtre pris, & taillé en pieces. C'eſt la cauſe pour laquelle ſe reſſouuenant du bien-fait reçeu de Thetis, il ſe jouë d'Agamemnon, & luy enuoye vn ſonge trompeur, afin que pluſieurs Grecs mouruſſent par la main de leur ennemy. Mais regarde vn peu s'il n'eſtoit pas auſſi facile à Iupiter de bruſler Agamemnon d'vn eſclat de foudre, que de le deceuoir ſeulement par malice. Il peut bien eſtre encore que les choſes ſuiuantes t'ont rendu ſi attentif, ſçauoir comment Diomede auroit navré la main de Venus d'vne playe; & celle de Mars auſſi à la ſuaſiõ de Minerue

Vn teſmoignage n'eſt iamais bon, ſi ſon autheur n'eſt affidé.

(lors que les Dieux eſtans peu apres ſaiſis de fureur ſe combattirent peſle-meſle,& deux à deux, tant les maſles que les femelles) laquelle terraſſa le Dieu Mars & le vainquit ; parce, comme ie penſe, qu'elle l'aſſaillit eſtant las & debile, pour la playe qu'il auoit n'agueres reçeuë de Diomede.

Car du Cyllenien la race eſtoit contraire
Au party de Latone, &c.

Poſſible que ce qu'il a compté de Diane te ſemble auſſi auoir eſté dit auec vne preuue valable, ſçauoir, comme vn excez de faſcherie luy fit prendre en mauuaiſe part qu'elle ſeule n'auoit eſté appellee au feſtin par Oeneus. Ce qui fut cauſe qu'elle enuoya en ſon pays vn ſanglier d'exceſſiue grandeur, & d'vne merueilleuſe force. Voilà les perſuaſions que tu as tirees de la lecture d'Homere. IVP. Helas,ô Dieux,quelles acclamations viens-je d'ouyr? Ce ſont les applaudiſſements de l'aſſemblee qui loüe Damis. Quant à Timocles, il eſt tout hors de ſoy-meſme en ſouſtenant noſtre party. Dauantage,il tremble, & a l'eſprit tout timide & troublé, par où il demonſtre qu'il iettera bien toſt ſon eſcu par terre. Et de verité,il a deſià tourné les yeux de part & d'autre,pour voir où il pourra fuyr,& s'eſchapper de l'aſſemblee. TIM. A ce que ie vois, Euripide ne te ſemble dire rien de certain, toutes les fois qu'introduiſant les Dieux aux jeux publics,il mõſtre appertemẽt que par leur ayde les bons Herôs ſont preſeruez, & les meſchans fort mal traictez pour leur impieté. DAM. Mais,ô Timocles le pl⁹ grand Philoſophe de ton tẽps,ſi les Poëtes Tragiques t'ont ſi bien cõſeillé par ces actiõs,il eſt neceſſaire que l'vn des deux s'enſuiue; ſçauoir, ou que tu croyes auſſi que Polus, Ariſtodeme, & Satyre ſont des Dieux, ou que meſmes leurs maſques & faux viſages repreſentent leur perſonne, enſemble les brodequins, les robbes longues iuſques aux talons,les manteaux,les gans,les gros vẽtres, les corſelets,& autres tels ornemẽts inombrables,deſquels ils ont accouſtumé d'enrichir leurs Tragedies ; ce que i'eſtime tres-abſurde. Car combien de fois dit-il ſon opinion de ſoy-meſme, ſans y eſtre contraint par aucune neceſſité? N'as-tu pas ouy ces paroles qu'il a librement prononcees,

Tu vois le Ciel haut & bas par le vuide,
Tenant la terre en ſon gyron humide,
Lors que Iupin, qui du celeſte lieu,
Guide nos pas d'vne diuine adreſſe,
Tient ceſtuy-cy comme quelque grand Dieu;
Et celle-là telle qu'vne Deeſſe.

Et derechef,

Quelque Dieu que ce ſoit, qui Iupin eſt nommé,
Ie ſçay que des mortels ſon nom eſt eſtimé.

TIM. Voilà comme tous les hommes ſe trõpent à leur plus grande honte d'eſtimer qu'il y ayt des Dieux, & de celebrer les iours qui leur ſont dediez auec tant de ſuperſtition. DAM. Or çà, Timocles, puis que tu m'as remis en memoire l'opinion que les peuples ont des Dieux, tout celà ſuffit pour faire cognoiſtre que tout ce qu'on en dit n'a rien de ferme ny de ſolide en ſoy, puis que c'eſt vne cõfuſion de iugemẽts troublez, & diuers. Les vns s'accordẽt à vne choſe, les autres la deſaduoüent. Car les Scithes ſacrifient à Acinace; les Thraces à Zamolxide, homme fuitif, que l'on ſçait aſſez s'eſtre refugié vers eux du païs de Samos. Les Phrygiens font des ſacrifices à la Lune: Les Ethiopiens au iour; les Sylleniens à Phalete; les Aſſyriens à vne Colombe, les Perſes au feu, les Egyptiens à l'eau, qu'ils adorent d'ordinaire, cõme quelque Diuinité. Vn bœuf eſt le Dieu des Memphites, & vn oignon celuy des Pelaſiotes: Bref, les vns adorẽt vne Cigogne ou vn Crocodile, les autres vn chien, vn cheual, vn chat, ou vn ſinge. En outre à la moitié d'vne ville, l'eſpaule droicte eſt vn Dieu, & la gauche vn autre à ceux qui ſont à l'oppoſite. Il y en a auſſi qui adorent la moitié de la teſte, vn pot de terre de Samos, ou bien quelqu'autre vaiſſelle. Y a-t'il rien de ſi ridicule que cecy, bon Timocles? MOMVS. N'auois-je pas bien deuiné, ô Dieux, que toutes ces choſes ſeroient en fin deſcouuertes, & ſoigneuſement recherchees? IVP. Il eſt vray, Momus, & tu nous as à bon droict repris; Mais ie taſcheray d'y mettre remede, apres que tous ces troubles ſeront pacifiez, & le danger où nous ſommes à preſent euité. TIM. Et toy, ô le plus grand ennemy des Dieux, de qui diras-tu que viennent les Oracles & predictiõs des choſes futures? N'eſt-ce pas des Dieux & de leur Prouidence? DAM. Laiſſe à part les Oracles, bon-homme, autrement tu me cõtraindras à te demander pour quelle raiſon as-tu faict mention d'iceux? N'eſt-ce point, parce que Pythie a reſpondu à Lyde, & s'eſt ſeruy cauteleuſement d'vn parler ambigu, & tel que ſont certaines petites images de Mercure ſemblables des deux endroicts de quelque coſté qu'on les tourne. Ie voudrois bien ſçauoir ſi Crœſus ayant paſſé Halé deuoit ſubjuguer ſon Empire propre, ou celuy de Cyrus; & toutesfois la deſtructiõ Sardiniẽne fut auſſi chere au Roy, que ceſte voix ambiguë, & il en paya tout autant de talens? MOMVS. O Dieux! Cet homme-cy reuele les

Diuerſes adorations de Dieux.

Les choſes qu'on redoute le plus ſe reuelent les premieres.

myſteres que i'ay le plus redoutez? Où eſt maintenant noſtre beau joüeur d'inſtruments? Que ne vas-tu là pour donner des deffenſes à ton honneur, en refutant ces objections? IVP. En bonne foy tu nous tuës, Momus, de nous reprendre maintenant à ſi mauuaiſe heure? TIM. Regarde bien ce que tu feras, mal-heureux Damis. DAM. Si ne deſiray-je pas pourtant, ô bon Timocles, que tous les autels ſoient demolis; car quel mal y a-t'il, s'ils ſont remplis de parfums, & d'autres telles choſes odorantes? Toutefois ie ne me ſoucieray point, que les autels de Diane qui ſont dreſſez à Taurus, & ſur leſquels ceſte Vierge a accouſtumé de banqueter à plaiſir, ſoient entierement demolis. IVP. D'où vient ce mal indomptable, que cet homme ne pardonne à aucun des Dieux, & ne redoute point de Diuinité? Il eſt ſi hardy qu'il mord & deſchire vn chacun, comme s'il eſtoit dans vne forteresſe, & ſans reſpect quelconque, outrage auſſi-toſt les bons que les meſchans. MOMVS. Auſſi en treuueras-tu bien peu parmy nous, qui ne ſoiẽt coulpables; & voilà pourquoy ceſtuy-cy s'attaquera bien-toſt à l'vn des principaux de noſtre troupe. TIM. Quoy? meſchant, ennemy des Dieux, tu n'entends pas meſme Iupiter, quand il eſlance d'enhaut ſes tonnerres? DAM. Ie ne ſuis pas ſi ſourd que ie ne les oye, Timocles; mais ie n'ay garde de dire ſi c'eſt Iupiter qui les brandit: Tu le ſçais mieux que moy, Timocles: car tu t'es autrefois treuué au conſeil des Dieux immortels, d'où tu as eſté rapporté çà bas en terre: Si eſt-il bien vray pourtant que ceux qui viennent içy de Crete, ont accouſtumé de nous faire des contes qui ſont bien autres que les tiens, ſçauoir, que l'on monſtre là vn tombeau & vne colomne qui eſt miſe aupres, pour ſignifier que Iupiter ne tonne plus, mais qu'il eſt mort il y a long temps.

MOMVS. En bonne foy ie n'attendois autre choſe de cet hõme que ce brocard? Que veut dire qu'au recit de ces mots tu es deuenu ſi paſle, Iupiter, & as grinçé les dents de peur? Il faut auoir bon courage, & tenir à meſpris les diſcours de ces hõmelets. IVP. Que me viens-tu cõter, Momus, ſont-ce des paroles qui doiuent eſtre meſpriſees? Ne vois-tu pas combien eſt grande l'aſſemblee qui l'eſcoute diſputer de ces matieres? & comme les aſſiſtans ſont de ſi facile creance, que Damis les tenant liez par les oreilles, les ameine à ſon opinion.

* *C'eſt vne allusion à l'eloquẽce de l'Hercule Gaulois, qui tenoit les eſcoutãs attachez par des chaiſnes d'or.*

MOMVS. Te voilà bien empeſché, Iupiter? Ne t'eſt-il pas bien ayſé de les tirer tous à toy, enſemble, la terre & l'Ocean, auec vne chaiſne d'or tenduë d'enhaut? TIM. Dy moy, meſchant que tu es,

n'as-tu iamais nauigé? DAM. Ouy, Timocles, par diuerſes fois. TIM. Le vent qui donnoit dans les voiles, ne vous portoit-il pas alors, & ne pouſſoit-il point les nochers & la poupe? N'y auoit-il point au plus haut du gouuernail vn matelot, qui regiſſoit le nauire pour le mettre en ſeurté? DAM. Ouy ſans doute. TIM. Or çà le nauire ne pouuoit donc paſſer outre en aucune ſorte, s'il n'eſtoit gouuerné, & neantmoins tu vois bien que tout l'vniuers eſt porté fortuitement haut & bas ſans la conduite de quelque chef qui le gouuerne. DAM. Tout beau, Timocles, tu renforces bien cecy par exemple; mais, ô le plus aymé des Dieux! tu n'as iamais veu aucun Nocher qui ne conſidere en ſon eſprit ce qui peut apporter du profit aux nauigateurs, & qui ne prepare des munitions auant le temps, commãdant aux matelots ce qui eſt de faire: Car il n'y a rien au nauire qui ſoit invtile, ou mis dedans qu'auec vne grande diſcretion? Au demeurant le maiſtre Pilote (auquel tu donnes tout le ſoing de conduire ce grand vaiſſeau) & ſes compagnons nochers n'ordonnent rien par raiſon, ny par iugement; Mais s'il y a vn chable, il s'eſtẽd iuſques à la pouppe, ſes deux pieds à la proüe, & ſi les ancres ſont d'or, le plus ſouuent le reſte eſt de plomb. Dauantage, le bas du nauire eſt diuerſement coloré, & la partie ſuperieure laide & difforme. A quoy i'adjouſte que ſouuẽt le nocher (qui eſt le plus inhabile, & le moins experimenté au fait de la marine, comme celuy qui apprehende le moindre danger) gaigne de bons gages; Celuy-là tout au contraire qui n'eſt point pareſſeux à gaſcher, qui court iuſques aux antennes, & qui ſçait ſur l'ongle toutes les choſes vtiles à conduire vn vaiſſeau, eſt employé le plus ſouuent à vuider la ſentine. N'eſt-il pas vray qu'on void d'ordinaire ſur la poupe, & aupres du Pilote, ou quelque fouëtté, qui eſt preferé aux autres en honneur & dignité, ou vn vilain meneſtrier, ou vn parricide execrable, ou vn meſchant ſacrilege? Que s'il y a des hommes de bien & pleins d'vne volonté de bien faire, ils ſont repouſſez par les plus meſchans en vn coing du nauire (en ce qui touche la verité, & la droicte maniere de viure,) & indignement foulez aux pieds? Conſidere bien en ton eſprit quelle a eſté la nauigation de Socrates, d'Ariſtide, & de Phocion, leſquels n'eurent oncques à manger leur ſaoul, ny meſme la liberté d'eſtendre leurs pieds ſur la ſentine. Au contraire, Callias, Midas, & ° Sardanapale viuoient delicatement, & poſſedoient les voluptez en ſi grande abondance, qu'ils les crachoient & deſgorgeoient contre les autres. Voilà ce qui aduient en ton

Dans le mõde les places du milieu ne ſont que pour les meſchans, & les extremitez pour les bons.

nauire, ô ſage Timocles, d'où s'enſuiuent des naufrages infinis, Que ſi quelque gouuerneur ſe treuuant là regardoit, & commandoit par ordre tout ce qui eſt de faire; premierement il ſçauroit recognoiſtre les bons & les meſchans, parmy vn ſi grand nombre de nauigateurs: Il appelleroit vn chacun à vne charge conuenable à ſa dignité, mettroit les plus experts pres de ſoy en la partie ſuperieure du vaiſſeau; & au deſſous les plus inhabiles. Dauantage il auroit pour ſes Conſeillers & compagnons les premiers des Nochers, leſquels il employeroit ſelon leur merite, donnant à l'vn le ſoing de gouuerner la prouë, & à l'autre l'office de garder les coſtez. Bref, il commettroit entre les mains d'vn ſeul l'Empire de tous, & feroit fouëtter cinq fois le iour dans vne priſon tous ceux qui voudroient demeurer oyſifs dans le nauire. Il eſt donc bien à craindre, ô braue homme, que l'exemple du nauire que tu viens d'alleguer, ne ſoit renuerſé, pour t'eſtre ſeruy d'vn Pilote ignorant, & mauuais. MOMVS. Vrayement voicy qui ſuccede à ſouhait à Damis, & il eſt deſià porté à la victoire à pleines voiles. IVPITER. Tu dis vray, Momus. Car Timocles ne dit rien de ſolide ains ramaſſe ſeulement auec vn ordre confus des choſes vulgaires, & faciles à refuter.

Les plus capables ne ſont pas appellez aux plus hautes charges.

TIM. Puis que l'exemple du nauire que i'ay amené te ſemble ſi foible, eſcoute maintenant l'ancre ſacrée, comme l'on dit, laquelle ne peut eſtre abbatuë par aucune machine. IVPITER. Que dira-t'il? TIMOCLES. Ie te monſtreray ſi ie n'ay point faict vn amas de ces choſes par des ſyllogiſmes probables, & qu'on ne peut refuter. S'il y a des autels, il y a des Dieux; mais il y a des autels, il y a donc des Dieux. A quoy t'amuſes-tu? Ne veux-tu pas reſpondre à cecy? DAMIS. Ouy, mais attens que i'aye ry mon ſaoul, puis ie te parleray. TIMOCLES. Ne ceſſeras-tu iamais de rire? Dy moy, ie te prie, pourquoy ces choſes te ſemblent ſi ridicules? DAMIS. Parce que tu ne vois pas que ton ancre, bien que ſacree, ne pend neantmoins qu'à vne petite corde; Car tu penſois l'auoir enfoncee bien auant, lors que tu as voulu inferer par les autels, qu'il y a des Dieux. Or puis que tu n'as point d'autre raiſon plus ſolide, allons nous en d'icy tout maintenant. TIMOC. I'en ſuis content: Mais en quittant le combat, tu te confeſſes vaincu. DAMIS. Ouy vrayement, Timocles, car tu as eu recours aux autels, à l'imitation de ceux qu'on cherche pour les mener au ſupplice. Tellement que par ceſte ancre ſacree i'ay reſolu deſià de t'adorer, & de t'offrir des ſacrifices ſur les autels,

Quitter le cõbat, c'eſt ſe cõfeſſer vaincu.

afin que cy apres nous tombions d'accord, & ne diſputions plus ſur ce different. TIMOCLES. Va meſchant que tu es, tu dis donc cecy en te mocquant, ô violateur des monuments, execrable, foüetté, eshonté? Comme ſi nous ne ſçauions pas bien quel eſtoit ton pere, & que ta putain de mere a mis ſon honneur en vente? N'eſt-il pas vray que tu as ſoüillé tes mains du ſang de ton frere? Toy, di-je, vilain macquereau, qui as accouſtumé de violer les honneſtes femmes, & de gaſter la ieuneſſe? Toy, l'homme du monde le plus ſubject à ſon ventre, & le plus impudent? Oſte toy de deuant moy, ſi tu ne veux que ie t'aſſomme à coups de gourmades? Fuy, maudit & mal-heureux, autrement ie te navreray de cet os. IVPITER. O Dieux, quel plaiſir! L'vn s'en va s'eſclattant de rire, & l'autre le pourſuit par outrages: & l'on diroit à le voir, qu'il luy veut rompre la teſte d'vn os qu'il tient. Au reſte, que me conſeillez-vous d'ordonner ſur cecy? MERCVRE. Il me ſemble que ces mots du Comique ne ſont pas mauuais.

Ton conſeil, comme bon, s'eſt treuué fort eſgal,
Et pour l'auoir donné tu n'as point eu de mal.

Car dequoy nous importe, ſi bien peu de gens s'en retournẽt auec vne mauuaiſe opiniõ de nous? Il s'en treuuera touſiours plus que de Grecs qui croiront le cõtraire, ſçauoir ceſte multitude meſlee du populaire, & toutes ces nations barbares? IVP. Mais, Mercure, ce que dit Darius de ϙ Zopyre eſt fort beau: Auſſi aymerois-je mieux auoir pres de moy vn homme qui me ſoulageaſt, comme Damis, que non pas vne infinité de Babylones.

ANNOTATIONS.

a *Bendis.*] C'eſt Diane, ainſi nommee en langue Thracienne; d'où vient que ſes feſtes eſtoient appellees Bendiennes.

b *Attys.*] Fils d'Hercule & d'Omphale, d'où naſquit Lydus, duquel prit ſon nom la Lydie.

c *Anubis.*] Fils d'Oſiris & d'Iſis, qui portoit pour armoiries vn chien. C'eſt pour ce ſubject que les Egyptiens luy donnent la teſte de ceſt animal, & le tiennent pour vn Hierogliphe de Mercure, ſi nous croyons à ce qu'en diſent Diodore, & Celius Rhodiginus [1].

d *Pentheſie.*] C'eſtoit vn village au pays d'Athenes, pres duquel ſe voyoit vn rocher, d'où l'on tiroit pluſieurs belles pierres pour les baſtiments, ſelon ce qu'en dit Pauſanias [2].

e *D'vn ris Sardonien.*] Ce prouerbe s'entend icy de ceux qui rient à pleine bouche, bien que quelques vns l'expliquent de ceux, le ris deſquels ne paſſe pas le bord des levres, comme l'on dit.

f *Euriſtee.*] Roy des Argiues, lequel exerçea Hercule à diuers combats & labeurs, & pourſuiuit ſes enfans apres ſa mort. Ceſte fable eſt amplement deſcrite dans Homere, & Theocrite [3] en fait mention.

1 *Li. 5. c. 12.*

2 *In Atticis.*

3 *In Idil. 12.*

g *Sans barbe.*] Les Poëtes & les Peintres anciens, nous ont peinct Apollon sans barbe, tout au contraire de son fils Esculape, lequel estoit fort barbu: D'où vient qu'Eschyle *1 In Eumenide.* donne à Apollon l'epithete de ieune.

h *A la table des douze.*] Il dit qu'Apollon meritoit d'estre admis à la table des douze, c'est à dire, escrit dans vn certain liure, où les anciens souloient mettre ceux, le cõseil desquels se treuuoit bon & valable.

i *Des quarreaux d'or.*] Lesquels furent consacrez au Temple d'Apollon. Lucian en a desia faict mention cy-deuant.

k *On ne cuit pas maintenant.*] C'est vne alluſion à l'hiſtoire de Crœsus, qui est descrite dans Herodote *2. *2 Liu. 1.*

l *Les signes.*] Virgile *3 descrit en beaux vers tous les signes qui precedent les Oracles, de ceux qui sont animez d'vne diuine fureur, lors qu'il introduict la Sybille Cumee parlant à Enee. *3 Eneid. 6.*

m *Que les heures.*] Homere *4 feint que les heures sont enfermées là haut au ciel, & que Iupiter leur fait ouurir la porte quand bon luy semble. Lucian *5 se sert d'vne mesme façon de parler en vn autre lieu. *4 Iliad. 8.* *5 En l'Oraison des Sacrifices.*

n *Briaree.*] Geant d'excessiue hauteur, auquel les Poëtes donnent cent mains. Il estoit fils de Titan, & frere de Cottus & de Gyges. Ce fut luy qui deliura Iupiter par le conseil de Thetis, des embusches que Iunon, Neptune, & Pallas luy auoient dressees en la maison de Neree.

o *Sardanapale.*] Prince si effeminé, qu'on le voyoit d'ordinaire en habit de femme parmy les Eunuques & les Courtisanes.

p *L'ancre sacree.*] C'est a dire, vn argument inuincible, & qui ne peut estre abbatu par aucunes raisons. Ceste metaphore est prise des Nautonniers, qui appellent Sacree la plus forte de leurs ancres, laquelle ils ne iettent iamais qu'aux dernieres extremitez.

q *Zopyre.*] C'estoit l'vn des plus grands amys du Roy Darius, lequel se coupa les narines & les oreilles, & se navra tout le corps à coups de fouët, disant que c'estoit Darius qui l'auoit ainsi mal traicté; afin de persuader plus facilement aux Babyloniens, combien estoit grande la haine qu'il portoit à ce Prince. De ceste façon s'estant donné entree dans Babylone, il liura la ville à Darius, lequel souloit tousiours dire depuis, Qu'il aymoit mieux vn seul Zopire, que cent Babylones. Quelques-vns *6 tiennent, qu'vn tout ayant pris vne grenade, il souhaitta d'auoir autant de Zopires, qu'il y auoit de grains en ceste pomme. *6 Herodote li. 3. Plut. en ses Apoteg.*

LE SONGE, OV, LE COQ.

MICILLE.

En ce Dialogue il monstre que la richesse est ennuyeuse, & la pauureté fort agreable, pourueu qu'on se contente de sa fortune.

QVE Iupiter te confonde, ô meschant Coq, auec ceste tienne voix ennuyeuse & hautaine, qui resonnant ie ne sçay quel chant penetrant & criard m'as esueillé, lors que ie iouyssois d'vn comble de richesses, & d'vne merueileuse felicité qui m'apparoissoit en songeant: tellement qu'il ne m'est pas seulement permis de nuict d'euiter la pauureté qui me tourmente encore plus que tu ne fais. Que si l'on peut tirer vne conjecture, tant par le grand silence que par le froid que ie ne sens point maintenant comme au matin, (ce qui m'est vn presage asseuré que le iour s'approche) ie suis bien certain qu'il n'est pas encore mi-nuict, & neantmoins ce sur-veillant n'a cessé de crier depuis le soir, comme s'il gardoit la

toizon

toizon d'or. Mais tu ne te vanteras pas de m'auoir eſueillé impunément; i'attendray que le iour ſoit venu pour t'aſſommer d'vn coup de baſton: car poſſible me pourras-tu bien ſeruir de quelque choſe le reſte de la nuict. LE COQ. Ie t'aſſeure, Micille mon Maiſtre, que ié croiois te faire plaiſir de t'anoncer le iour au pluſtoſt, afin que te leuãt matin tu fiſſes dauantage de beſongne: Car quand tu ne ferois qu'vne paire de ſouliers auant le leuer du Soleil, ce ſeroit touſiours autant de gaigné pour auoir dequoy viure. Que ſi tu aymes mieux dormir, n'aye peur que ie chante plus deſormais. Ie me tairay à ta volonté, & ſeray plus muët que les poiſſons meſme. Au demeurant, prens garde qu'eſtant riche en ſonge, tu ne meures de faim quand tu ſeras eſueillé. MICIL. O Iupiter, qui deſtournes bien loing les prodiges! ô Hercule qui nous garantis de tous maux! Quel mal-heur eſt cecy? Le Coq vient de parler vn langage humain? LE COQ. T'eſtonnes-tu de celà, mon Maiſtre? MICIL. Quoy? N'eſt-ce pas vn grand mal-encontre? Bons Dieux, ie vous prie derechef de chaſſer ce mauuais preſage? LE COQ. O que tu monſtres bien ton ignorance, Micille, & que tu n'as pas beaucoup fueilleté les poëſies d'Homere; où il eſt dit, que le cheual d'Achille, noſtre Xantus, apres auoir henny, & dit vn long adieu, s'arreſta tout court au milieu de la bataille, ratiocinant & recitant tous les vers par ordre: adjouſtant qu'il ne parloit pas ſeulement en proſe, comme ie fais à preſent, mais de plus qu'il prophetiſoit, & rendoit des Oracles des choſes futures. Et toutesfois celà ne luy ſembloit point ſi prodigieux que tu dirois bien. Auſſi celuy qui l'entendoit pour lors n'appelloit pas à l'ayde le Chaſſe-mal, comme tu fais, eſtimant d'auoir ouy quelque choſe abominable, & digne d'eſtre euitee. Tu euſſes eſté bien plus eſtonné ſi la carene d'vn nauire qui dans Homere s'appelle Arges, euſt parlé à toy. Ne ſçais-tu pas que jadis en la foreſt Dodone il y eut vn arbriſſeau qui parla & rendit vn oracle? Quel eſtonnement t'euſt ſaiſi, ſi tu euſſes veu des cuirs eſcorchez ſe trainer, & des bœufs à demy roſtis, cuits, & embrochez, mugir & crier? Tu ne dois donc pas t'eſtonner ſi i'ay appris la langue des hommes, moy qui ſuis [a] le fidelle conſeil du grand Diſcoureur Mercure, le plus eloquent de tous les Dieux, & meſme de voſtre famille? Que ſi tu me promets d'eſtre ſecret, ie te diray librement, d'où prouient que ie parle voſtre langage, & d'où m'eſt venu ce pouuoir? MICILLE. Ie ne ſçay ſi c'eſt vn ſonge de t'ouyr ainſi parler à moy? Ie te prie, mignon, au nom de Mercure,

Nous ne tenõs rien de la fortune qu'en ſonge.

de m'en deſcouurir la cauſe : Car c'eſt vne choſe qui ne t'importe pas beaucoup, ſi ie la reuele à autruy; auſſi bien quand ie la raconterois à quelqu'vn, perſonne ne me voudroit croire. LE COQ. Si tu veux m'eſcouter, Micille, ie t'apprendray vne eſtrãge & incroyable nouueauté: Sçache que i'eſtois homme n'agueres; moy, qui parois maintenant en la forme d'vn Coq. MICILLE. ſans doute il me ſouuiẽt d'auoir ouy dire autrefois ie ne ſçay quoy de ſemblable de vous autres, ſçauoir, Qu'il y auoit jadis vn certain ieune hõme nommé Coq, ſi aymé de Mars, qu'il beuuoit & mangeoit en ſa cõpagnie, & ſe joüoit auec luy. Que ſi Mars s'en alloit voir Venus, pour coucher auec elle, il menoit touſiours ce Coq: & parce qu'il craignoit que le Soleil ne le veid d'enhaut, & ne l'accuſaſt à Vulcan, il auoit accouſtumé de laiſſer le ieune homme hors la porte, par lequel il eſtoit aduerty quand le Soleil ſe leuoit. Mais il aduint vn iour par mal-heur, que le Coq s'eſtant endormy, le Soleil deſcouurit Mars & Venus qui dormoient à leur ayſe, pour la creance qu'ils auoient, que ſi quelqu'vn ſuruenoit, le Coq ne manqueroit pas de le leur faire ſçauoir. Cependant le Soleil s'en alla treuuer Vulcan, pour luy donner aduis de ce qui ſe paſſoit, lequel les ſurprit & garotta tous deux des liens qu'il auoit de long temps forgez, & preparez pour eux. Auſſi-toſt que Mars ſe veid depeſtré de ces reths, il entra en ſi grande colere contre le Coq, qu'il le tranſmua en oyſeau, & pour toutes armes luy mit ſur la teſte vne creſte, au lieu d'vn morion. Depuis, pour vous acquitter de voſtre deuoir enuers Mars, encore qu'il n'en ſoit plus temps, vous annoncez par voſtre chant le leuer du Soleil, long temps auant que le Soleil paroiſſe. LE COQ. On faict de vray ce compte là, Micille: Mais ce que ie veux raconter eſt bien autre choſe, & pour moy ie n'ay eſté transformé en Coq que depuis peu. MICIL. De quelle façon? Car ce que ie deſire le plus, c'eſt de ſçauoir cecy. LE COQ. N'as-tu iamais ouy parler d'vn certain Pythagore Samien, fils de Mneſarque? MICIL. Ie le cognois, c'eſt ce ſuperbe Sophiſte, qui a deffendu de gouſter de la chair, de manger des febues (viande que i'ayme tant, & qui eſt ſi propre, & ſalubre au deſert de table) & meſme de parler par l'eſpace de cinq ans. LE COQ. Ne ſçais-tu pas encore qu'il fut Euphorbe auant que Pythagore? MICILLE. O Coq! on te tenoit jadis pour vn fameux enchanteur. LE COQ. Ie ſuis moy-meſme ce Pythagore, & pourtant ie te prie de ne me point injurier, veu que tu ne cognois pas encore mes mœurs. MICILLE. Vraye-

** C'eſt vne Alluſion qu'il faict à la metempſicoſe de Pythagore.*

Recit fabuleux de Mars & du Coq.

Du ſilence de Pythagore.

ment voicy qui eſt bien plus horrible. Quelle merueille? Vn coq Philoſophe? Dy moy, ie te prie fils de Mneſarque, comment s'eſt-il peû faire, qu'en ſi peu de temps tu ayes eſté changé d'homme en oyſeau, & ſois deuenu Tanagrean, de Samien que tu eſtois parauant? Ie ne vois point d'apparence en cecy, veu qu'il me ſemble auoir apperçeu deſià deux certaines choſes en toy, trop eſtranges à Pythagore. La premiere, que tu es vn babillard, & ne ceſſes de crier, ſans t'aduiſer (s'il m'en ſouuient bien) que Pythagore ordonnoit à ſes diſciples vn ſilence de cinq annees. La ſeconde cõtredict pareillement à ſes loix; car tu ſçais bien que n'ayant dequoy te repaiſtre, ie t'apportay hier des febues, & que ſans auoir eſgard à rien tu te mis ſoudain à les becqueter. D'où s'enſuit neceſſairement que tu es autre choſe que Pythagore, & ne peux emprunter ſon nom ſans mentir. Que ſi tu es Pythagore, ſans doute ie t'eſtime auſſi coulpable d'auoir enfreint ſes loix en mãgeant des febues, que ſi tu t'eſtois repeu de la teſte de ton propre pere? LE COQ. Ceſte cauſe, Micille, eſt hors de ta cognoiſſance, & tu ne ſçais pas ce qui eſt propre à chaſque ſorte de vie. Ie ne gouſtois point de febues pour lors, parce que i'eſtois Philoſophe; maintenant il n'y a point de mal que i'en mange, puis que c'eſt la viande des volailles. Toutesfois ie t'apprendray, ſi tu veux, comme i'ay laiſſé la forme de Pythagore, pour eſtre ce que ie ſuis à preſent, & prenant diuers genres de vie, ay appris en chaſque transformation de differentes leçons. MICILLE. Raconte moy le tout, ie te prie, & t'aſſeure que ie l'oyray ſi volontiers, que ſi on me demandoit lequel des deux i'aymerois mieux, ou t'ouyr raconter telles choſes, ou bien reuoir encore cet heureux ſonge, qui m'a charmé les ſens depuis peu, ie ne ſçaurois dequoy faire eſlection, ſi grande eſt la ſympathie que tes viſions me ſemblent auoir auec ce mien ſonge. LE COQ. Quoy? Ce ſonge que tu as faict il y a ſi long temps, reuit-il encore en ton eſprit? Retiens-tu la memoire de ces apparitions? ou, comme parlent les Poëtes, l'ombre d'vne vaine felicité?

Toutes viãdes ne ſont pas propres à tous eſtomachs.

C'eſt peu de choſe que l'idée d'vn ſonge pour contẽter vn eſprit ſolide.

MICILLE. Souuienne toy, Coq, que ie ne mettray iamais en oubly ceſte viſion, car ce ſonge fuyard m'a laiſſé tant de miel aux yeux, qu'à peine puis-je leuer les paupieres, qui retournent touſiours au ſommeil. Le plaiſir que i'ay pris à ceſte viſion m'a chatouillé de meſme que ſi on m'euſt mis vne plume dans l'oreille.

LE COQ. Par Hercule tu me racontes vn ſonge fort aymable, & qui me ſemble biẽ nouueau. Car le Songe eſtãt aiſlé, cõme l'on dit, il retient ſon vol dans certaines bornes, & toutesfois il ſort maintenant hors de ſes limites, & s'attaque aux yeux de ceux qui veillent, ſi doux & euident paroiſt-il. Tellement que ie voudrois bien ſçauoir quelle choſe t'apporte tant d'excez de contentement?

MICILLE. Me voilà preſt de t'en faire le recit; puis que le ſouuenir d'vne ſeule partie en eſt aggreable. Mais holà, Pythagore, quand me parleras-tu de tes transformations? LE COQ. Lors que tu ne ſongeras plus, & auras frotté ce mal qui s'eſt gliſſé dans tes yeux: Cependant parle le premier, afin que i'apprenne ſi ce ſonge eſt venu à toy, par les * portes d'yuoire, ou par celles de corne? MICILLE. Il n'eſt entré ny par les vnes, ny par les autres, ô Pythagore. LE COQ. Si eſt-ce pourtant qu'Homere ne parle que de ces deux. MICILLE. Laiſſe moy là ce reſueur, qui n'a iamais bien entendu le myſtere des ſonges. Il peut bien eſtre que les plus petits ſonges tels que ceux qu'il voyoit (non pas trop clair, car il eſtoit borgne) paſſent par ces portes qu'il deſcrit; mais pour le mien, il eſt entré par certaines portes d'or; Auſſi eſtoit ce vn ſonge tout chargé de ce beau metail.

* *Lucian en a parlé cy deuant en ſon Diſcours de la vraye Hiſtoire.*

LE COQ. Ceſſe, Micille, de faire tous ces comptes dorez, car il ſemble, à t'ouyr parler, que tu as tiré de ton ſonge vne miniere d'or.

L'or a la meſme beauté que le Soleil, mais il nous aueugle par ſon eſclat.

MICILLE. I'ay veu des monceaux d'or, Pythagore, où i'ay remarqué autant d'eſclat & de beauté que luy en donne Pindare. Ne te ſouuient-il pas qu'il admire l'eau, comme la choſe du mõde la plus precieuſe apres l'or; c'eſt à bon droict qu'il en parle au cõmencement du plus beau de ces vers. LE COQ. Ne parle-t-il point en ces termes?

O la bonne choſe qu'eſt l'eau;
Mais l'on ne void rien de ſi beau
Que l'or, qui ſur toute richeſſe
Brille, comme le feu qui luict
Parmy les ombres de la nuict,
Et d'honneurs nous donne largeſſe.

MICILLE. Par Iupiter, voilà ſa conception; car Pindare loüe l'or, de meſme que s'il euſt veu mon ſonge. Et afin que tu ſçaches quel il eſtoit, ne te ſouuient-il pas, ô ſage Coq, que ie ne m'angeay point hier en ma maiſon, ayant rencõtré de fortune ce riche

Eucrates, lequel m'inuita à ſouper auec luy apres que nous fuſmes lauez?

LE COQ. Ie m'en puis bien ſouuenir pour la faim que i'eus tout le iour, iuſques à ce que toy eſtant de retour ſur le tard, tout remply de vin, tu me preſentas ces cinq febues; ſouper qui n'eſtoit pas des plus ſomptueux, principalement pour vn coq, qui iadis auoit lutté à tous venans, & gaigné tant de palmes aux Olympies. MICILLE. Ie m'endormis incontinent apres auoir ietté ces febues, & alors, comme dit Homere, vn diuin ſonge s'apparut à moy, durant vne nuict ambroſine.

LE COQ. Mais raconte moy premierement, Micille, ce qui t'aduint chez Eucrates? quelle chere vous fiſtes à ſouper, & tout ce qui fut faict apres que les tables furent leuees; car rien ne t'empeſche de ſouper encore vne fois, ſi tu veux te remettre en memoire ce repas, comme vn ſonge, & te repaiſtre de ce que tu mangeas alors.

L'imagination ne repaiſt iamais les ſobres cerueaux.

MICILLE. Ie croirois t'ennuyer par le recit de cecy; toutesfois ie ſuis content de le dire: puis que tu le deſires apprendre. Sçache, Pythagore, que n'ayant iamais cy deuant banqueté auec aucun homme riche, ie rencontray fortuitement Eucrates, & apres l'auoir ſalué, comme i'ay de couſtume, ie me retiray tout honteux, craignant de luy faire deshonneur, ſi ie le ſuiuois en ſi pauure equipage. Holà, Micille, me diſt-il alors, ie celebre aujourd'huy la feſte de la natiuité de ma fille, & ay inuité au banquet pluſieurs de mes amys, l'vn deſquels ſe treuue fort mal. Tu pourras tenir ſa place, ſi tu veux, apres t'eſtre laué (ſi ce n'eſt que celuy qui eſt inuité, nous aſſeure d'y venir, car maintenãt c'eſt choſe incertaine.) En meſme temps, ie fis la reuerence à ce bon Seigneur, & m'en allay priant tous les Dieux, qu'ils enuoyaſſent vne fiévre tremblante, ou quelque douleur de coſté, ou la goutte bien ſerree à ce malade, afin que i'euſſe moyẽ de tenir ſon ſiege, duquel i'eſtois faict heritier & lieutenant au ſouper. Cependant le temps qui fut interpoſé iuſques à l'heure du bain me duroit vn ſiecle, principalement quand ie regardois de combien de pieds eſtoit l'eau. En fin l'heure eſtant venuë, ie me mis en chemin, apres m'eſtre bien nettoyé, & ayant retourné mon manteau du coſté qui me ſembloit le plus beau.

De l'infortune d'autruy s'enſuit d'ordinaire le biẽ de quelque autre.

Ie rencontray pluſieurs perſonnes à la porte, & entr'autres ceſtuy-cy, au lieu duquel i'eſtois appellé, qui ſe faiſoit porter par quatre hõmes. Il y auoit de l'apparence qu'il ne ſe treuuoit gueres

bien, car il ſe plaignoit à haute voix, & ne faiſoit que touſſir & cracher du plus profond, & auec beaucoup de peine, tout paſle, enflé, & aagé d'enuiron ſoixante ans.

L'on diſoit que c'eſtoit l'vn de ces Philoſophes, qui repaiſſent de bagatelles, & de contes faicts à plaiſir les oreilles des ieunes hommes. Sa barbe eſtoit tout à faict tragique, ou pour mieux dire bouquine, & il auoit bien beſoin d'vn barbier qui la luy coupaſt. Archibias le Medecin le voulut reprendre de ce qu'il eſtoit là venu en ſi mauuaiſe diſpoſition; mais il luy dit pour reſponce: Il faut qu'vn Philoſophe tienne ſa promeſſe, fut-il detenu de mille maladies: car ſi ie n'y euſſe ſatisfaict, Eucrates eut creu que ie me fuſſe mocqué de luy: Au cõtraire, luy diſ-je, il t'euſt bien plus loüé d'eſtre demeuré en ta maiſon pour y manger ſeul, que non pas de venir en vn banquet pour y cracher l'ame auec le flegme. Mais il fut ſi arrogãt, qu'il ne fit point ſemblant d'ouyr ceſte attaque. Peu apres Eucrates s'en vint jà laué, & ayant apperçeu Teſmopolis. (c'eſtoit le nom du Philoſophe) C'eſt bien faict à toy mõ maiſtre (luy diſt il) de nous venir voir, car auſſi-bien allions nous en ton abſence effectuer toutes ces choſes par ordre. Alors il entra dedans & tendit la main au malade qui s'appuyoit ſur ſes ſeruiteurs. Deſià ie me preparois à m'en retourner, lors qu'Eucrates apres auoir long temps penſé à part ſoy, me voyant fort triſte: Demeure, me dit il, Micille, & ſoupe auec nous. Car ie cõmanderay à mon fils de ſe mettre à la table des femmes auec ſa mere, afin de te faire place. Ie ne me fis pas ſemondre deux fois, ains entray fort joyeux, & veis l'heure que ie m'en retournois comme vn loup, qui ouure la gueule apres la paſture: neantmoins ie fus fort faſché de voir mettre hors du bãquet le petit fils d'Eucrates. Cõme l'heure de nous aſſeoir fut venuë, ceux qui portoiẽt Theſmopolis, l'aſſirẽt par Iupiter, auec beaucoup de peine. Ils eſtoient cinq grãds ieunes hõmes, leſquels luy mirent des oreillers tout à l'entour, afin qu'il demeuraſt long tẽps en ſa place, & fuſt mieux à ſon aiſe. Et parce que perſonne ne vouloit eſtre aſſis pres de luy, ils m'amenerent & me firent mettre au meſme banc. Nous ſoupaſmes donc, Pythagore, fort ſomptueuſemẽt, & fuſmes ſeruis de diuerſes viandes en vaiſſelle d'or & d'argẽt. Les coupes eſtoient d'or, & l'on voyoit de tous coſtez de beaux ſeruiteurs, enſemble des Muſiciẽs & des maiſtres Farçeurs. Bref c'eſtoit vne fort bõne vie, & riẽ ne m'y deſplaiſoit que les diſcours de Theſmopolis, lequel criant à tout coup & troublant mon ayſe, me parloit de ie ne ſçay quelle vertu; m'enſeignoit que deux negatiues font vne affirmatiue, & que lors qu'il eſt

iour, il n'eſt pas nuict. Il me diſoit auſſi quelquefois que i'auois des cornes, me frappant les oreilles de pluſieurs tels deuis de Philoſophie, deſquels ie ne me ſouciois gueres. Car il apportoit du deſordre à mon plaiſir, & m'empeſchoient d'oüyr ceux qui chantoient, ou joüoient de la harpe. Voilà comme nous ſoupaſmes, ô Coq. Le Coq. Ceſouper ne te fut pas beaucoup aggreable Micille; principalement quand tu pris place pres de ce ſot vieillard.

L'ignorant ayme mieux repaiſtre le ventre que l'eſprit.

Mic. Eſcoute maintenãt mon ſonge. Il me ſembloit voir cet Eucrates ſans enfans, qui ſ'en alloit de vie à treſpas. Cõme il veit que ſon heure ſ'approchoit, il commãda qu'on m'appellaſt, & ſoudain il me fit ſon ſeul & vray heritier, pour le tout. Ie croyois qu'entrãt en poſſeſſion de ſes biens, ie puiſois auec certains grands eſquifs l'or, & l'argent, qui croiſſoit touſiours à monceaux. Ses robbes, tables, vaiſſelles, & ſeruiteurs, m'appartenoient comme de raiſon, & i'eſtois porté couché de mon long en vn coche blanc, pour eſtre veu & admiré de tous ceux qui me regardoient. Vn bon nombre de caualiers m'accompagnoit, dont les vns accouroient, & cheuauchoiẽt à mes coſtez, & les autres me ſuiuoiẽt. On me voyoit paroiſtre veſtu de l'habit d'Eucrates, & portant enuiron ſeize bagues aux doigts. I'auois cõmandé qu'on appreſtât vn ſumptueux repas où i'appellerois mes amis; & (cõme il aduiẽt aux ſonges) ils eſtoient jà venus, les viãdes dreſſees, le vin verſé à ſouhait, & ie beuuois dans des fioles d'or à toute la cõpagnie, lors qu'à l'entree du deſſert, tu as troublé tout noſtre feſtin par ton chant, renuerſé les tables, & tellemẽt diſſipé ces richeſſes, qu'elles ſõt reduites maintenant en fumee. Penſes-tu que ie me ſois iniuſtemẽt faſché cõtre toy? Nenny ſans doute, & ie voudrois volõtiers voir vn ſonge pareil à celuy qui m'eſt aduenu, qui duraſt trois nuicts entieres & cõtinuës. Le Coq. Es-tu bien ſi conuoiteux de l'or (ô Micille) & ſi jaloux des richeſſes? Eſt-ce la ſeule choſe qui te ſemble admirable? Les threſors ſont-ils le comble de la felicité?

Les biens de fortune ne ſont que de ſonges qui diſparoiſſent, lors que nous ſommes enfoncez plus auant.

Mic. Il y en a bien d'autres que moy, Pythagore, qui ſe laiſſent gaigner à ceſte creance. Du temps que tu eſtois Euphorbe tu t'en allois bien combattre toy-meſme auec les Grecs, portant les cheueux tous couuerts d'or & d'argent à la guerre, où il eſtoit plus ſeant de porter du fer que de l'or. Quoy? ne voulus-tu pas encore faire de nœuds crepelus tiſſus d'or? Ce qui faiſoit dire à Homere que ta perruque reſſẽbloit à celle des Graces, parce qu'elle eſtoit retrouſſee d'or & d'argẽt. Auſſi eſt il croyable que l'eſclat de l'or rẽdoit tes cheueux pl⁹ aimables & gracieux. Mais ce n'eſt pas nouueauté (Polidore) ſi tu as eu l'or en ſi grãde recõmandation, toy qui

ces fils de Panthé, puis que le Pere meſme des Dieux & des hommes, fils de Saturne & de Rhée, ne treuuant rien plus beau pour corrompre les gardes d'Acriſe quand il faiſoit l'amour à ceſte pucelle d'Argos, ſe transforma en pluye d'or, & ainſi ſe gliſſant par le toict de la maiſon, iouït de celle qu'il deſiroit. Qu'eſt-il beſoin que ie te raconte icy toutes les merueilles de l'or? comme il rend beaux, ſages, & puiſſans ceux qui le poſſedent; les eſleue aux premiers grades d'honneur; & acquiert de la reputation à ceux qui parauant eſtoiẽt pauures & iſſus de bas lieu? Il n'eſt pas que tu ne cognoiſſes bien mon voiſin Simon, qui eſt de meſme meſtier que moy, & lequel ſoupa dernierement à mon logis, lors que ie cuiſois des legumages aux [b] Saturnales, où ie mis deux troncs de boudins.

proprietez de l'or.

LE COQ. Ie ne le cognois que trop. C'eſt ce petit homme, lequel ayant deſrobbé le ſeul pot de terre que nous auions chez nous, s'en alla fort bien apres le ſouper, & l'emporta ſous ſon bras; car ie le puis dire, Micille, pour l'auoir veu de mes propres yeux.

MICILLE. Eſt-il poſſible que celà ſoit; ie ne le ſçaurois croire pour moy; veu qu'il iuroit tous les Dieux que non? Puis, que ne deſcouurois-tu le larron en criant? LE COQ. Ie chantois pour lors, & ne pouuois faire autre choſe. Mais acheue l'hiſtoire de ce Simon: car tu me ſemblois vouloir dire ie ne ſçay quoy de luy.

Hiſtoire de Simõ le Sauetier.

MICILLE. Il auoit vn couſin germain nommé Drymile, hõme de grands moyens, & lequel durant ſa vie ne donna iamais vn ſeul obole à Simon. Car comment luy euſt il faict du bien, puis qu'il n'oſoit pas luy-meſme toucher à ſon argent? Et neantmoins ce Simon qui ſouloit parauant lecher les peaux & les pots, fut declaré ſon heritier apres ſa mort, & toutes les richeſſes de Drymile luy eſcheurent par la loy. Maintenant il paroiſt veſtu d'eſcarlate ou de pourpre, & a d'ordinaire chez luy pluſieurs coches, ſeruiteurs, vaiſſelles d'or, & tables à pieds d'yuoire. Bref il eſt reueré d'vn chaſcun, & ne me daigne plus regarder. Car comme ie le veis paſſer n'agueres, luy s'offençant de ce que ie l'auois appellé Simon en le ſaluant: Apprenez (dit-il) à ce Beliſtre à ne point diminuër mon nom: Ie me nomme Simonides, & non pas Simon. On dit encore que les femmes courent aprés luy, & en ſont fort amoureuſes: mais il ſe mocque de quelques-vnes, & courtiſe les autres, bien que celles qu'il tient à meſpris, le menacent de le faire mourir. Par où tu peux voir combien ſont grandes les commoditez qu'apporte l'or, puis qu'il transforme les plus laids, & les rend auſſi

Le threſor de l'auare eſt ſacré, car il n'y oſe toucher.

La proſperité nous met la cataracte aux yeux pour no⁹ empeſcher de cognoiſtre nos amis.

aimables

aimables que ce lien amoureux celebré ſi ſouuent par les Poëtes. Tu ſçais bien auſſi qu'ils ont accouſtumé de chanter.

L'or, des preſages le meilleur
Eſt vn metail porte bon-heur.

Et derechef,

L'or eſt ce qui commande aux richeſſes des hommes.

Mais que veut dire que tu ris ainſi? LE COQ. Parce que tu te laiſſes abuſer à l'ignorance, ſur l'opinion que tu as des riches, auſſi bien que les ames vulgaires. Croy moy Micille, la vie des riches eſt beaucoup plus faſcheuſe que la voſtre, & i'en puis parler au vray pour auoir eſpreuué l'vn & l'autre, & faict eſſay de toute maniere de condition. Tu cognoiſtras tantoſt toy-meſme ſi ce que ie dis n'eſt pas veritable. MICIL. Par le Dieu Iupiter, il eſt temps que tu me faces vn recit de ta transformation, & de tes deportements en chaſque ſorte de vie. LE COQ. Ie le veux, apres t'auoir aduerty, que ie ne veis oncques homme plus heureux que toy. MICIL. Tu m'appelle, heureux, ô Coq; ie ne le fus iamais, & ie prie les Dieux, qu'vne telle felicité te puiſſe aduenir. Car à t'oüyr il ſemble que tu te vueilles mocquer de moy. Or çà, dy-moy, commençant depuis Euphorbe, de quelle façon as-tu eſté transformé en Pythagore: puis, deſcry moy par ordre toutes les autres transformations iuſques à ton eſtre de Coq, attendu qu'il eſt vray-ſemblable que la difference de ces vies t'a faict voir & ſouffrir des choſes diuerſes. LE COQ. Ce ne ſeroit iamais faict, ſi ie te voulois raconter, comme dés le commencement mon ame ſortant du corps d'Apollon ſ'enuola çà bas en terre, & prit vn corps humain, affin d'endurer quelque punition pour ſes fautes; puis, il n'eſt pas permis ny à moy de te le dire, ny à toy de l'oüyr. Or apres que ie fus faict Euphorbe, MICIL. Tout beau mon amy, dy moy auant que paſſer outre, qui eſtois-je, premier qu'eſtre fait celuy que ie ſuis maintenant? N'ay-je pas eſté transformé comme toy? LE COQ. Oüy. MICIL. Dy moy donc quel eſtoit mon eſtre, car ie voudrois bien le ſçauoir. LE COQ. Tu fus premierement d'vne fourmy Indienne, de celles qui deterrerent l'or. MICIL. Ie fus donc bien mal-heureux de ne daigner en rapporter quelques petites pieces en la vie preſente; en ayant faute comme i'ay. Que deuiendray-je cy-apres? Tu le peux dire Coq, & il eſt vray-ſemblable que tu le ſçais? Que ſi c'eſt quelque choſe de bon, ie ſuis content de me pendre tout maintenant à ceſte poultre, où tu te perches. LE COQ. Ces choſes ſont hors de ta cognoiſſance: ſça-

che ſeulement que lors que i'eſtois Euphorbe (afin que ie reprenne mon diſcours) ie cõbattois dans Troye, & que peu apres eſtãt occis par Menelaüs, ie deuins Pythagore. Ie veſquis vn long tẽps ſans eſtre à couuert, iuſques à ce que Mneſarque me baſtit vn iour vne * maiſon. MICIL. Pouuois-tu bien viure ſans manger, ny ſans boire? LE COQ. Ouy de vray. Car les viandes ne ſont neceſſaires qu'au corps. MICIL. Ie voudrois bien ſçauoir de toy, ſi le ſiege de Troye a iamais eſté tel qu'Homere le deſcrit? LE COQ. Vrayement nenny; car, comment l'euſt il peû ſçauoir, Micille, luy qui pour lors eſtoit au pays des Bactres dans le corps d'vn Chameau? Toutesfois ie te diray bien, parlant diuinement, que durant ce ſiege rien de remarquable ne ſe paſſa. Ajax n'eſtoit pas ſi grand, ny Helene ſi belle que l'on dict. I'en puis parler pour l'auoir veuë auec vn col ſi long & ſi blanc qu'on la feignoit à bon droict eſtre née d'vn Cygne: Puis, elle eſtoit auſſi vieille [e] qu'Hecube. Le premier qui la rauit ce fut Theſée, lequel en jouït dans [f] Aphidne. Ceſtuy-cy viuoit preſque du temps d'Hercule, qui auoit deſià pris Troye vne fois de la memoire de nos peres, dont le ſouuenir fleuriſſoit grandement en ce temps-là. Car Panthé s'eſt venté à moy d'auoir veu Hercule n'eſtant encore qu'vn enfant. MICILLE. Tu ne me dis rien d'Achille? Eſtoit-il ſi vaillant qu'on chante, ou bien ceſte grandeur de courage qu'on luy attribuë eſt-elle fabuleuſe? LE COQ. Ie ne penſe pas m'eſtre iamais batru auec luy, & à peine te pourrois-je parler de l'Eſtat des Grecs, deſquels i'eſtois ennemy. Il eſt bien vray que ie tuay [g] Patrocle, l'vn des grands amys d'Achille, lequel ie trauerſay d'vn coup de lance, ſans me peiner beaucoup. MICILLE. Menelaüs l'occit bien auec moins de peine: mais laiſſe moy toutes ces guerres à part, & me raconte l'hiſtoire de Pythagore? LE COQ. Ie te diray le tout ſommairement, Micille. I'eſtois vn Sophiſte bien verſé aux ſciences & diſciplines. Or afin de diſputer auec les Prophetes, ie tiray droict en Egypte, & pour mieux parler de la ſageſſe, i'entray dans le conclaue des Sages, où i'appris les liures [h] d'Orus, & d'Iſis: Celà fait, ie nauigeay en Italie, où ie fis part aux Grecs de la ſciẽce que i'auois appriſe en Egypte, & m'acquis tant de reputatiõ, qu'ils ne m'eſtimoient pas moindre que quelque Dieu. MICIL. Il n'y a point de doute, que i'ouys dire celà, & meſme l'on croyoit que eſtant mort, tu eſtois retourné en vie, & que tu leur monſtrois vne cuiſſe d'or. Mais pourquoy faiſois-tu ceſte loy, que les hommes n'euſſent à manger ny chair ny febues? LE COQ. Ne t'enqueſte

* *C'eſt à dire vn corps; qui eſt la demeure de l'ame.*

Comme l'ame tient ſon origine d'enhaut, elle ne ſe repaiſt point de viandes terreſtres.

point de celà, Micille. MICILLE. Pourquoy, Coq? LE COQ. Parce que i'ay honte de dire la verité. MICILLE. Tu ne dois rien celer à moy, qui suis ton compagnon & bon amy: Car à Dieu ne plaise que cy apres ie me die ton maistre. LE COQ. Ceste loy n'estoit ny bonne ny honneste, Micille, mais ie regardois que si ie donnois des Preceptes vulgaires, ie ne pourrois tirer en admiration les mortels. D'ailleurs, i'estois certain, que plus les choses par moy proposées, seroient estranges, & hors d'vsage, plus i'en aurois d'honneur & de gloire. Tellement que ie faisois mestier d'amener des nouueautez, & de proposer des ordonnances dont on ne sçeut dire la cause, afin que les pensees des vns & des autres apportassent de l'estonnement, comme il aduient souuent aux Oracles obscurs & cachez. MICIL. Regarde si tu ne te mocques pas de moy, aussi-bien que des Crotoniates, Metapontains, Tarentins, & autres peuples, lesquels suiuent sans dire mot, & adorent les lieux par où tu as marché. Mais apres auoir quitté le corps de Pythagore, quelle forme pris-tu? LE COQ. Celle de ceste fameuse paillarde Aspasia de Malite. MICIL. Holà, Pythagore, qu'est-ce que i'entends? Se peut-il bien faire qu'vn homme cõme toy ayt esté femme? N'as-tu point aussi couué des œufs, ô braue Coq, pour les esclorre quand il en seroit temps? Sans doute il pourroit bien estre qu'estant Aspasia, tu as eu affaire auec Pericles, & es demeuree enceinte de luy. Dauantage, tondois-tu la laine, filois-tu la quenouille, & finalement te gouuernois-tu à la façon des putains, & fardois-tu ta face comme elles? LE COQ. I'ay faict tout cecy, Pythagore, & non pas seulement moy, mais aussi Tiresias, & Cœnee fils d'Elatus. Par ainsi tu ne me deferes rien à moy, que tu n'attribues aux autres. MICIL. Sus donc, quelle vie te sembloit la plus aggreable, quãd tu estois homme, ou quãd Pericles auoit affaire à toy? LE COQ. Tu me fais vne estrange demande, & à laquelle Tiresias mesme ne pourroit respondre. MICILLE. Bien que tu ne le vueilles point confesser, Euripide l'explique assez neantmoins, quand il dit; Qu'il aymeroit mieux tomber par trois diuers coups sous sa targue, qu'engendrer vne seule fois. LE COQ. Si sçay-je bien que tu dois enfanter toy-mesme, car cy apres tu seras aussi femme par plusieurs fois, sçauoir par vne reuolution d'annees. MICIL. N'iras-tu point au gibet, ô Coq, qui crois que tous les mortels soient ou Milesiens, ou Samiens? Aussi dit-on que lors que tu estois Pythagore, & fort beau de corps, tu fis souuent enuers le Tyran l'office d'Aspasia.

La nouueauté donne naissance à l'admiration.

Apres elle, quel corps, ou d'homme, ou de femme pris-tu derechef? LE COQ. Celuy de Crates le Cinique. MICILLE. O Castor, ô Pollux, l'estrange merueille! quelle metamorphose de putain en Philosophe? LE COQ. Ie fus encore Roy, & Berger, puis Satrape, & peu apres cheual, pie, grenouille, & pris plusieurs autres formes, que i'obmets, parce que ie ferois trop prolixe à les deduire l'vne apres l'autre. Bref ie fus faict coq par plusieurs fois, car ie me plais merueilleusement en ce genre de vie. Cependant i'ay suiuy diuerses sortes de gens, Roys, pauures, & riches: & maintenant ie veis auec toy, & me ris tous les iours de te voir pleurer pour le desplaisir que tu as de ta pauureté. Tu es bien fol, Micille, d'admirer les prosperitez des riches: Si tu sçauois la peine qu'ils ont, & quels sont les soucis qui les tiennent liez, tu te mocquerois vrayement de toy-mesme, qui croyois parauant, que le riche fust l'homme du mõde le plus heureux. MICILLE. Dy moy donc, Pythagore, quel nom veux-tu que ie te donne, afin que ie n'interrompe ton propos si ie te nomme, ores d'vne façon, & tantost de l'autre. LE COQ. Appelle moy comme tu voudras, ou Euphorbe, ou Pythagore, ou Aspasia, ou Crates, puis que ie suis tout celà; toutesfois tu me feras plus de plaisir de m'appeller Coq, parce qu'il me semble l'estre à present, afin que tu ne mesprises point cet oyseau, qui contient tant d'ames en soy. MICILLE. Sus donc, Coq, puis que tu as presque faict essay de toute maniere de viure, raconte moy clairement ce qui est particulier aux riches pour le faict de leur vie, & ce qui est propre aux pauures, afin que ie cognoisse si tu dis vray, quand tu m'estimes plus heureux que les riches. LE COQ. Escoute bien ce que ie m'en vay te dire, Micille. Premierement tu n'as point peur de la guerre, quand l'on faict courre le bruict que les ennemis s'approchent. Tu ne te soucies point s'ils rauagẽt & pillent les champs, ou s'ils foulent les iardins, ou gastent les vignes. Aussi-tost que le son de la trompette te frappe l'oreille, si toutesfois tu la peux ouyr, tu regardes seulement à toy, & en quel lieu tu te retireras & sauueras du danger. Les riches tout au contraire n'ont iamais point de repos en leur esprit, & ce qui les tourmente le plus, c'est de voir de leurs propres yeux enleuer depuis les ramparts tous les biens qu'ils auoiẽt aux champs. Que s'il faut mettre quelque chose au thresor, ils sont seuls appellez: S'il est question d'aller au combat, il n'y a point de danger que pour eux, estans les Capitaines, ou d'vne infanterie, ou d'vne caualerie. Cependant tu

Pour iuger de la felicité du riche il faut attendre sa mort.

portes vn bouclier entaſſé de verges, es touſiours diſpos à la fuite, & preſt à celebrer le banquet de victoire; ſi quelquesfois l'armee victorieuſe en fait des feux de joye. En temps de paix, bien que tu ne ſois que du menu peuple, tu as voix neantmoins aux aſſemblees, & obtiens la maiſtriſe ſur les riches, leſquels tremblent paoureux deuant toy, te flattent & allechent par preſens, & leur principal ſoing, c'eſt de te preparer des bains, des jeux, des theatres, & autres telles choſes en abondance. Mais tu ne daignes quelquesfois parler à eux, ains te comportes en leur endroict comme iuge, & rigoureux controolleur. Lors que bon te ſemble tu fais cheoir ſur eux vne greſle de groſſes pierres, ou bien tu mets en commun leurs richeſſes. Tu ne crains, ny la malice du calomniateur, ny que le larron t'emporte ton argent, ou par le toict de la maiſon, ou par vne breſche faicte en la muraille. Les impoſts, tailles, & autres telles exactions ne te trauaillent du tout point: Tu n'as que faire de te debattre auec ceux qui diſtribuent meſchamment les eſtats; mais auſſi-toſt que tu as acheué vn ſoulier, & l'as vendu ſept oboles au ſoir, tu te leues du matin. S'il te prend enuie de te baigner, tu entres dans le bain, & ayant achepté quelque petit poiſſon, ou des teſtes d'oignons, te reſiouïs à part toy, chantant par diuerſes fois, & philoſophant auec la bonne pauureté. Car tu es touſiours ſain, diſpos, & endurcy au froid. Les labeurs te renforcent, & te rendent inuincible à la peine que pluſieurs eſtiment inſupportable. Puis, tu es exempt des maladies plus dangereuſes. Que ſi quelquesfois tu commences de ſentir quelque petit accez de fievre, l'ayant guarie par le trauail, te voilà plus ſain & gaillard que iamais, & ta ſobrieté qui te ſert de diette te retire de ce mal. Tu n'as que faire des triſtes Medecins, & ta maladie s'enfuit ſoudain, te voyant eſtre nourry au froid. Il n'en eſt pas de meſme des riches. L'excez de leur vie eſt vne retraicte à tous maux: la goutte, la pthiſie, l'hydropiſie, où les vlceres des poulmons, ne les abandonnent iamais; car toutes ces maladies naiſſent des ſomptueux feſtins. D'où vient que tous ceux de leur troupe, leſquels à la façon d'Icare veulent (comme ils ont de couſtume) s'approcher trop pres du Soleil, ſe laiſſent choir auec vn grand bruict à faute de conſiderer, qu'ils ont des aiſles de cire. Mais pour ceux qui à l'exemple de Dedale ne conuoitent rien de trop haut, ains n'aſpirent qu'aux choſes baſſes, & proches de terre, ils volent bien loing le plus ſouuẽt, & ſont hors de tout danger, parce que la

Heureux qui veit content en ſa pauureté.

cire vient à s'amollir par la marine. MICIL. Ie t'entends assez: tu parles de ceux qui se tiennent dans les bornes de la raison. LE COQ. Regarde vn peu, Micille, combien sont horribles les naufrages des autres. Icy vn Crœsus ayant les aisles couppees, est ietté dans le feu, & appreste à rire aux Persans, & là Denys deposé de sa tyrannie, s'en va seruir de Pedant, & monstrer l'Alphabet aux petits enfans, apres auoir eu sous sa puissance vn si grand Empire. MICILLE. Il me semble t'auoir ouy dire, ô Coq, que tu auois esté Roy: Raconte moy donc quelle fut ta fortune, durant ceste maniere de viure; sans doute tu ne manquois pas pour lors de bõ-heur, car tu possedois le chef, & le principal de tous biens. LE COQ. Ne me remets point en memoire ceste condition, Micille, si tu ne veux que ie me souuienne d'vn mal-heur qui n'a point son pareil. Il sembloit bien que ie fusse heureux en apparence, mais dans l'interieur, i'estois battu d'vne infinité d'orages & de soucis. MICILLE. Ie ne le pense pas pourtant; car tu me racontes vne chose du tout absurde, & à laquelle il ne faut point adjouster de foy. LE COQ. Ie commandois à vn grand pays, Micille, fertile en toutes choses, bien peuplé, admirable pour la beauté des villes, & fort cõmode pour les fleuues nauigables, & les ports de mer. En outre, i'auois vne grande armee sous moy, vne belle escurie, vne forte garde, vn bon nombre de nauires, & plus d'argent que l'on n'en eust sçeu conter. I'obmets tout le reste de ceste tragedie, sçauoir, les parades & machines de guerre, qui surpassent toute creance: tellement qu'à chasque fois que ie marchois, il n'y auoit celuy qui ne m'adorast, & qui ne m'estimast estre quelque Dieu. Les vns poussans les autres accouroient soudain, ou montoient sur le toict pour me regarder; car ils se croyoient bien-heureux, s'ils pouuoient seulement contempler la couuerture de mon coche, mon auant-garde, ou ceux qui venoient apres moy. Ie te laisse à penser quelle opinion i'auois de cecy, & si ie ne les tenois pas pour des fols, & toutesfois ils me sembloiẽt excusables à cause de leur ignorance; mais i'auois pitié de moy-mesme, voyant que l'on m'estimoit semblable à ces grands Colosses, que Phidias, Praxiteles, ou Myron ont forgez. Si l'on regarde ces statuës par l'exterieur, on verra vn Neptune, ou vn Iupiter, tout couuert d'or ou d'yuoire tenant en sa dextre, ou le foudre, ou le trident, ou l'esclair: Mais si iettant la veuë dans l'interieur, tu consideres le tout, tu y verras des sommiers, des cloux, des oziers, des coings,

Il n'y a que les ames basses qui reuerent les richesses.

des cheuilles, ou de la poix, & mille autres telles deformitez. Ie ne fais point de mention des mouches & des belettes, qui nichent là dedans à monceaux. MICIL. Mais tu n'as pas bien encores expliqué quelle eſtoit la bouë, quel l'or, les cloux, & les buches de ton Empire, ou quelle ceſte ſi grande ordure: Car d'eſtre porté dans vn char de la ſorte; de commander à tant d'hommes, & d'eſtre adoré comme vn Dieu, voilà qui conuient bien vrayement à l'exemple du Coloſſe, veu que c'eſt auſſi quelque choſe d'admirable & de grand: Fay moy voir maintenant, ô Coq, ce qui eſt au dedans. LE COQ. Ie ne ſçay par où ie dois commencer, Micille, à te racompter la crainte, les ſoucis, les ſoupçons, & la haine que les plus grands portent à leur Prince, duquel ils ſont les domeſtiques. Vn Roy n'eſt iamais ſans embuſches, d'où ſ'enſuiuent les effects d'vne inquietude, & d'vn rare ſommeil, les ſonges remplis de tumultes, les penſees ennuyeuſes, les deſeſpoirs, les occupations, iugements, expeditions, ordonnances, actions, & conſultations: toutes leſquelles choſes luy ſont autant d'obſtacles, qui l'empeſchent de ioüyr en ſonge du moindre plaiſir. Tellement qu'il luy eſt neceſſaire d'eſtre touſiours aux aguets, & de ſouſtenir mille aſſauts.

Les plaiſirs des plus grands ſont des breuuages d'abſynthe.

Iamais l'agreable ſommeil
Qui ſe va gliſſant dans nos veines
D'Agamemnon ne ferma l'œil,
Pour donner relaſche à ſes peines.

Non pas meſme tandis que tous les autres Grecs ronfloient. Quoy? Lydus n'eſtoit-il pas trauaillé du ſoucy d'vn filet muet? Clearque ſ'en allant vers Cyrus, & Dion communiquant auec quelques Syracuſains viuoient en perpetuelle angoiſſe? Parmenion, bien que loüé en fit bruſler vn autre; puis, Ptolomee Perdiccas, & Seleucus Ptolomee. Tout cela ne ſe peut faire ſans apporter de la faſcherie. Quel regret de voir l'Amant qui rauit par force, & non de ſon bon gré; la Courtiſane qui en ayme vn autre: ou bien quelques-vns qui ſe vantent de preparer vne deffaicte, ou trois ou quatre ſatellites, qui vont murmurant enſemble. Et ce qui eſt encore le pire, c'eſt que les plus grands amys ſont le plus à craindre, & ſouuent il n'aduient point de mal que par eux; car l'vn eſt empoiſonné par ſon propre fils, l'autre par ſon amoureux: & l'autre d'vne ſemblable maniere. MICIL. Laiſſe cela Coq, tu me racontes des choſes eſtranges & admirables. Si ce que tu dis eſt veritable; ie ſuis bien plus en ſeureté trauaillant en ma Sauate-

Vn ennemy deſcouuert n'eſt pas tant à craindre qu'vn amy deſguiſé.

rie, que non pas beuuant à ſouhait dans vne fiole d'or, vn breuuage meſlé d'aconit & de cyguë. Tout le danger que ie puis encourir en ma beſongne, c'eſt de me picquer au bout du doigt, ſi mon alene n'eſt pas droicte, & de voir reſpandre vn peu de mon ſang, Les riches, deſquels tu me viens de parler, banquetent bien à leur aiſe; mais c'eſt parmy vne infinité de maux. En outre ſ'ils deuiennent pauures, ils ſont faicts tels que les Tragediens, pluſieurs deſquels portent ou des diademes, ou des glaiues dans des fourreaux d'argent, ou vne perruque qui flotte au gré du vent, ou bien vne robbe tiſſuë d'or, tant qu'ils repreſentent le perſonnage de m Cecrops, de Siſiphe, ou bien de Tantale. Que ſi quelqu'vn (comme il aduient ſouuent) le pouſſe, ou le faict treſbucher au milieu de l'eſchaffaut; il prouoque à rire tous les ſpectateurs, lors qu'ils voyent ce grand Tragedien auec ſon diademe mis en pieces, ſa teſte rompuë, & ſes iambes nuës qui font deſcouurir la pauureté de ſes veſtements, & la deformité de ſes brodequins. Voy ie te prie (chet Coq) comme tu m'as deſià bien appris à faire des comparaiſons. Les effects de la tyrannie te ſemblent tels; Mais ie voudrois bien que tu m'apprinſſes quelle vie tu menois du temps que tu eſtois cheual, chien, poiſſon, ou grenoüille?

LE COQ. Tu mets en auant vne queſtion qui ſeroit trop longue à decider, ſi i'en voulois traitter maintenant. Toutesfois ie te diray bien en paſſant que de toutes ces vies il n'y en a point eu qui ne m'ait ſemblé plus paiſible que celle des hommes, eſtant ſeulement limitee par ſes commoditez & naturels appetits. Car tu ne verras point ailleurs ny vn cheual, ny vne grenoüille, qui cherche de repuës franches; ny vn geay Sophiſte, ny vn moucheron qui hante la tauerne, ny vn coq qui danſe, & qui cherche à deuenir tel que vous autres.

C'eſt vn ioüet de fortune, & vne butte de diſſenſions que la vie de l'homme.

MICIL. O Coq, ce que tu dis eſt poſſible bien veritable; mais ſi n'auray-je point de honte de raconter ce qui m'eſt aduenu. Ie n'ay iamais ſçeu oublier ceſte conuoitiſe de deuenir riche que i'auois enracinee depuis ma premiere ieuneſſe. Tellement qu'vn ſonge tout doré ſe preſente encore à mes yeux; & rien ne m'afflige tant que la fortune de ce maudit Simon qui vit à ſon aiſe parmy tant de richeſſes. LE COQ. Ie te gueriray bien de ceſte maladie, Micille, encore qu'il ſoit nuict. Leue-toy ſeulement & me ſuy: car ie te meneray vers Simon, enſemble aux maiſons des autres riches, affin que tu voyes comme tout y va chez eux. MICIL. Celà ne ſe peut, ſi tu ne me fais rompre les murailles, attendu que les portes

portes fermees par tout. LE COQ. N'aye peur, Micille; Mercure, à qui ie ſuis conſacré, a donné vne ſecrette vertu à la plus longue plume de ma queuë, qui ſe recourbe pour ſa foibleſſe. MICI. Quoy? n'en as-tu pas deux? LE COQ. Ouy, mais ie te parle de la droicte, laquelle eſtant attachee à quiconque ie la donneray à porter, il pourra ſe rendre inuiſible, voir tout, & ouurir toutes portes. MICILLE. Ie ne ſçauois pas encore, Coq, que tu fuſſes expert aux enchantements; Que ſi tu me donnes ce ſecret, tu verras que ie rapporteray incontinent toutes les richeſſes de Simon auec moy; de façon qu'il faudra que derechef il roigne les cuirs pourris, deſquels il a accouſtumé de faire des ſouliers. LE COQ. Tout beau, Micille, celà t'eſt d'effendu, car Mercure m'a commandé que ſi quelqu'vn ayant ceſte plume en main eſt ſi temeraire que d'en venir là, ie le deſcouure, en criant, comme vn larron manifeſte. MICILLE. Il n'eſt pas vray-ſemblable de dire que Mercure qui eſt luy-meſme vn fameux larron, voulut deffendre à autruy d'empieter ſur ſon meſtier: toutesfois, ne laiſſons pas de paſſer outre, car ſi ie puis i'apporteray de l'argent. LE COQ. Arrache premierement la plume. Holà, Micille, qu'as-tu faict, tu as tiré les deux? MICILLE. Tant mieux, ô Coq, tu n'en ſeras pas ſi laid; puis, il ſeroit dangereux que tu ne clochaſſes ayant perdu l'vne des parties de la queuë. LE COQ. Mais dy moy ſi nous irons premierement au logis de Simon, ou bien chez quelqu'autre riche. MICILLE. N'allons que chez Simon, lequel apres eſtre deuenu riche a pris vn nom de quatre ſyllabes, au lieu que le ſien n'eſtoit parauant que de deux. Que veux-tu que ie face maintenant, ô Coq? Nous voicy à la porte. LE COQ. Mets la plume à la ſerrure. MICILLE. Là voilà. Dieux! quelle merueille! L'huys s'eſt ouuert de ſoy-meſme comme auec vne clef. LE COQ. Marche deuant; vois-tu comme il veille & compte ſes eſcus? MICILLE. Par le Dieu Iupiter, ie le vois pres d'vne petite lampe obſcure, & ſans huile. Pourquoy eſt-il ſi paſle & desfaict? Ie m'en eſtonne, & il faut bien dire que les ſoucys le trauaillent ainſi, car ie ne penſe pas qu'il ſe porte mal? LE COQ. Eſcoute ce qu'il dira, & tu apprendras la cauſe de ſon indiſpoſition.

O le dur coup qu'eſt celuy de la pauureté quand la fortune d'autruy la trauaille!

SIMON PARLE, ET DIT.

Ces ſeptante talens ſont bien ſeurement enterrez ſous la couchette, & autre que moy ne s'en eſt apperçeu: Il eſt bien vray que le palefrenier Soſille m'a veu cacher ces ſeize ſous la creiche; & voila pourquoy il a ſi peu de ſoing de nettoyer l'eſtable, encore

L'Auare n'a point d'heure deſtinee à ſon repos, & ce qui ſoulage les autres, l'afflige.

qu'il ne face point volontiers d'autre beſongne. Il eſt vray-ſemblable qu'il en a bien pris encore dauãtage, & ie ne m'eſtonne plus ſi Tibie luy fit hier vne ſi groſſe portion de pitance : Puis, l'on dit qu'il a achepté à ſa femme vn cordon qui couſte vingt ſols. Ne ſuis-je pas bien miſerable? Ces meſchans diſſiperont tous mes biẽs: & ie viẽs de m'aduiſer que mes coupes ne ſont pas biẽ cachees, car ie crains que quelqu'vn rõpant la muraille, ne les emporte. O que i'ay d'enuieux! Il y en a pluſieurs qui me dreſſẽt des embuſches, & entre-autres Micille mon voiſin. MIC. Ouy par le Dieu Iupiter, car ie ſuis tel que toy, & emporte les * plats ſous mon bras. LE COQ. Tais-toy, Micille, de peur que nous ne ſoyons pris au faict.

** C'eſt vne alluſion au larrecin que ce Simon luy auoit faict d'vn pot de terre, comme il a dit cy-deuant.*

SIMON. Ie vois bien qu'il faudra que ie veille, & que ie face la ronde dans ma maiſon. Qui eſt ceſtuy-cy? Ie te vois, par Iupiter, ô abbateur de muraille! Mais ie me trompe, i'ay pris vn pillier pour vn homme; voilà qui va bien, ie conteray encore vne fois l'argent que i'ay enterré, afin que ie ne l'abandonne trop long temps. Hé! n'ay-je pas ouy derechef quelqu'vn qui faict du bruict? Sans doute ie ſuis guetté & eſpié d'vn chacun? Où eſt mon eſpee? I'en attraperay quelques-vns. Deterrons nos eſcus. LE COQ. Voilà, Micille, en quel eſtat ſont les affaires de Simon: Allons nous en maintenant chez quelqu'autre pendant qu'il faict encore vn peu nuict. MICIL. O miſerable! quelle vie mene-t'il? Puiſſent mes ennemis eſtre riches de telle ſorte; *Ie me contente de m'en aller, apres luy auoir porté vn coup de poing ſur la joüe.* SIMON. Qui eſt le meſchant qui m'a frappé? O mal-heureux que ie ſuis, me voilà volé? MICIL. Pleure & veille, Simon, ie prie les Dieux que tu puiſſes deuenir or, puis que tu n'es attaché qu'à ce metail. Quant à nous, ô Coq, allons nous en voir Gniphon l'vſurier, car il ne demeure pas loing d'icy. Quelle merueille, les portes ſe ſont ouuertes d'elles-meſmes. LE COQ. Ne vois-tu pas cõme ceſtui-cy veille tout rongé de ſoucis, & eſt apres à compter & recompter le gain de ſes vſures auec ſes doigts tortus? Pauure abuſé qu'il eſt, il quittera bien-toſt tous ſes moyeus, & deuiendra mouche. MICILLE. Vrayement ie vois bien que le miſerable n'a gueres plus de plaiſir qu'vne mouche: Car il eſt tout amaigry d'ennuys & de comptes. Voyons en vn autre. LE COQ. Allons voir ton Eucrates ſi tu veux? Tien, voilà les portes ouuertes; que n'entrons nous? MICILLE. Il n'y a pas long temps que tout cecy eſtoit à moy! LE COQ. Songes-tu encore à toutes ces richeſſes, Micille? Ne vois-tu point ce qu'Eucrates ce vieillard faict à ſon valet? MICILLE. Il

Qui ſe veut venger de ſon ennemy, qu'il luy ſouhaitte le martyre d'vn miche vſurier.

deſcouure bien de vray quelque choſe qui ne ſent point ſon homme,& ſi ie vois d'ailleurs le Cuiſinier qui cheuauche ſa femme. LE COQ. Quoy donc? Ne voudrois-tu pas bien eſtre heritier de telles perſonnes,& auoir tous les moyens d'Eucrates? MICILL. Nenny vrayement Coq, au contraire ie mourrois de faim auant que d'en venir là. Adieu l'argent, & les banquets; I'eſtime plus deux oboles que ſi ma maiſon eſtoit pillee par mes domeſtiques. LE COQ. Sus donc, retournons nous-en, puis qu'il ſ'en va iour, tu verras vne autresfois le reſte, Micille.

ANNOTATIONS.

a *Le fidelle Conſeil.*] Lucian appelle le Coq, fidelle Conſeiller de Mars, parce que cet oyſeau a ie ne ſçay quelle ſympathie auec les actions guerrieres. Pline remarque qu'il porte touſiours ſa teſte en haut, eſt hardy en ſon chãt, & graue en ſa demarche. Les Anciens le conſacroient à ce Dieu, comme eſtant vn Hieroglife de la vigilance; parce qu'il annonce le iour, & ſemble faire la ſentinelle de nuict.

b *Saturnales.*] Feſtes qui ſe faiſoient au mois de Septembre à l'honneur de Saturne, & duroient ſept iours, pendant lequel temps les Romains prenoient la robbe qu'ils appelloient Syntheſe, & ſeruoient à table leurs propres valets, ſe viſitans l'vn l'autre par des reciproques preſens.

c *Euphorbe.*] Gentil-homme Troyen, qui fut occis par Menelaus en la guerre de Troye. Ouide affirme que Pythagore ſe vantoit d'auoir ſon eſprit par tranſmigration.

d *Vne formy Indienne.*] Entre-autres merueilles que Pline a remarquees en la Nature, il dit, qu'en certaines contrees de l'Inde ſe treuuent de formis de prodigieuſe grandeur, qui deterrent l'or, & ſe battent à bon eſcient ſi quelqu'vn en veut approcher. Il en dit de meſmes des griffons. Le ſieur du [1] Bartas en a faict ces vers.

*Puiſſent auecques toy *les Dardoiſes fourmis*
Si bien veiller pour l'or à leur garde commis,
Qu'on perde deſormais toute eſperance d'eſtre
Maiſtre de ce metal, qui maiſtriſe ſon maiſtre.

[1] *Au 5. iour de ſa Sepmaine.*

* *dit-il parlant au griffon.*

e *Hecube.*] Femme de Priam Roy des Troyens, & fille de Dimanthe. Ouide feint qu'elle fut changee en chien; & Seruius affirme que ceſte fable prit ſon origine de ce qu'Hecube eſtant emmenee captiue par les Grecs, comme elle recognut ſur mer le cadauer de ſon fils, & veit qu'elle ne pouuoit ſe vanger des Grecs autrement que par paroles, elle leur dit vne infinité d'outrages.

f *Aphidne.*] C'eſt vne ville de Licaonie, ou bien vn lieu fort celebre au pays d'Athenes, ſi nous croyons à ce qu'en dit Seneque. *In Hippolito.*

g *Patrocle.*] Fils de Menœtius, & de Steneles, qui fut au ſiege de Troye auec Achille, où il mourut de la main d'Hector, ayant pris les armes d'Achille pour combattre contre luy.

h *Orus.*] Fils d'Iſis, adoré par les Egyptiens ſous le nom du Soleil.

i *Tireſias.*] Deuin de Thebes; qui auoit pour pere vn certain Euerus: Ceſtuy-cy voyant deux dragons qui s'accouploient au mõt Citheron en tüa l'vn, ſçauoir la femelle, & ſoudain il fut transformé en ſerpent. Sept ans apres ayant occis de ceſte meſme façon vn autre dragon maſle, il reprit ſa premiere forme.

k *Clearque.*] Capitaine Lacedemonien qui ſouloit dire, Qu'il falloit plus craindre ſon Chef, que ſon ennemy: voulant monſtrer par là, que les courages laſches, & qui auoient peur de mourir en combattant, ne deuoient attendre autre choſe que le ſupplice, s'ils quittoient vne fois les armes.

l *Seleucus.*] C'eſtoit l'vn des Princes d'Alexãdre, apres la mort duquel il regna quarante ans en Syrie. Voy ce qu'en dit Appian. *In Sirico.*

m *Cecrops.*] Ce fut le premier Roy des Atheniens, qui regna cinquante ans, & qui dreſſa dans la Grece des ſtatues à Iupiter, & luy immola des victimes; leſquelles couſtumes n'e-

ſtoient pas encore en vſage parmy les Grecs. Il eſtoit ſurnommé Diphydes, parce qu'eſtant Egyptien de nation, il ſçauoit l'vne & l'autre langue, ſçauoit la Grecque, & l'Egyptienne.

ICAROMENIPPE, OV, LE PASSE-NVE.

MENIPPE.

Il ſe mocque en general de toutes les actions des hommes, & declare l'opinion qu'auoient les Philoſophes des choſes celeſtes eſtre fauſſe & incertaine.

IL y auoit donc trois mille ſtades de la terre à la Lune, où ie m'arreſtay premierement; puis de là & par deſſus iuſques au Soleil, quaſi cinq cents [a] paraſanges; & du Soleil au ciel, & à la forteresſe de Iupiter ſituee au plus haut, tout autant d'eſpace qu'vn Aigle volant en pourroit faire en vn iour?

L'AMY. Dy-moy ie te prie (Menippe) qu'eſt-ce que tu vas deuiſant des aſtres, & pourquoy fais-tu ces ſupputations à part toy? Car il y a jà long-temps que te ſuiuant apres, ie n'entends autre choſe que des Soleils, des Lunes, & des mots brauaches & eſtrangers, tels que ſont les *manſions*, & les *paraſanges*? MEN. Ne t'eſtonne point cher Amy, ſ'il te ſemble à m'oüyr, que ie parle de matieres ſublimes & hautes; car ie reduis en abregé, tout le voyage que i'ay faict depuis peu. L'AMY. Poſſible qu'à l'imitation des Pheniciens tu remarques le chemin des eſtoilles? MEN. Par le Dieu Iupiter mon voyage a bien eſté plus long, car ie ſuis paruenu iuſques aux aſtres. L'AMY. O le grand ſonge que tu me racontes! Sans doute tu as reſué toutes ces paraſanges, ſans y penſer. MENIP. Quoy? Penſes-tu que ie te mette en auant vn ſonge, moy qui ſuis n'agueres retourné deuers Iupiter? L'AMY. Qu'eſt-ce que i'entẽds? Menippe ſeroit-il bien cheu des nuës? Oüy, ie t'aſſeure: Ie viens de quitter Iupiter en ſon Palais, où i'ay veu des choſes eſmerueillables. Toutefois tu me feras plaiſir de ne le croire pas, ſi tu ne veux, car auſſi bien ma felicité me ſemble incroyable. L'AMY. Mais pourquoy diuin & celeſte Menippe, moy qui ſuis mortel, & terreſtre, ne puis-je croire vn hõme qui a paſſé par deſſus les nuës, & lequel, cõme dit Homere, eſt au nombre des bien-heureux? Tu m'obligeras fort de me dire, Menippe, par quel moyen as tu eſté porté ſi haut, ou bien en quel lieu as-tu trouué des eſchelles ſi longues? Car les traits de ton viſage ne ſont pas ſi beaux, qu'ils approchent de la beauté de ce Phrygien, & il n'eſt pas vray-ſemblable qu'vne Aigle t'ait enleué comme luy, pour ſeruir là haut d'Eſchançon.

Nous n'auons point d'autres aiſles pour nous eſlancer en haut, que celles de la contẽplation.

MENIP. Penſes-tu que ie ne voye pas bien qu'il y a jà long tẽps que tu te mocques; neãtmoins ie ne m'eſtõne pas beaucoup, ſi ce noueau conte te ſemble vne fable? Tant y a, que ie n'auois que faire d'eſchelles pour monter, ny d'eſtre emporté par vn Aigle, comme vn ſecond Ganymede, parce que ie fendois l'air de mes propres aiſles. L'AMY. Ce que tu me racontes eſt toute autre choſe que l'inuention de Dedale: Car, d'homme que tu eſtois, tu es deuenu tout à coup vn Merle ou vn Gay; ſans que nous en ayons iamais rien ſçeu. MEN. Tu ne dis pas mal, mon amy, & ne tires point trop loing du but, car i'ay ſuiuy l'inuentiõ des aiſles de Dedale. L'AMY. Mais, ô hardie piece de chair! n'as-tu pas eu peur de tomber dans l'eau, & de faire nommer quelque mer du nom de Menipe, cõme l'Icarienne de celuy d'Icare? MEN. Rien moins; les aiſles d'Icare n'eſtoient que de cire, & ſe fondoient au Soleil, ce qui fut cauſe de ſa cheute; mais les miennes eſtoient faictes de plumes naturelles. L'AMY. Ie ne ſçay pour moy comment ſe peût faire cecy, & ton diſcours me ſemble du tout abſurde. MEN. Celà ſe fit de ceſte maniere. Ie pris vn grand Aigle, & vn fort Vautour, auſquels ie coupay les aiſles, & meſmes les membres: Aye vn peu de patience, & ie te diray par ordre toute l'hiſtoire, ſi le loiſir te le permet. L'AMY. Ta harangue m'eſleue ſi haut, qu'elle me dõne aſſez de loiſir pour t'eſcouter, & deſià i'ay la bouche ouuerte pour attendre la fin de ce compte. Que ſi ton diſcours me tient ſuſpendu en l'air par les oreilles, ie te conjure par le Dieu Iupiter, Tutelaire de l'amitié, de ne faire pas moins d'eſtime de moy. MEN. Eſcoute donc, car il ne ſeroit pas raiſonnable de te laiſſer baailler apres mes paroles, & pendu par les oreilles, comme tu dis.

Au mõde tout ce qui ſemble le plus ſolide eſt le plus freſle.

Quand ie me mis à cõſiderer à part moy les choſes qui ſe paſſent en la vie des hommes, ie les treuuay ſi ridicules, baſſes, & variables, principalement les richeſſes, les Empires, & les Seigneuries, que les tenant à meſpris, ie fis tout mon poſſible pour ſortir hors de ces tenebres (ſi grãde eſtoit la conuoitiſe que i'auois des vrays biens) & contempler les merueilles de l'Vniuers. Ce que les Sages appellent Monde, me dõna plus de ſoucy que toute autre choſe, ne pouuant m'imaginer, ny cõment il auoit eſté faict, ny par quel ouurier, ny ſon commencement, ny ſa fin. Apres que i'eus conſideré chaſque poinct en ſon particulier, i'entray dans de nouuelles doutes, voyant le ciel tout ſemé d'eſtoilles. La curioſité faiſoit naiſtre en moy diuers deſirs de ſçauoir que c'eſtoit du Soleil, & apprendre (ce qui me ſembloit admirable & eſtrange)

d'où procedoient tant d'accidents en la Lune, eſtimãt qu'il y euſt quelque cauſe ſecrette, & laquelle on ne pouuoit expliquer, qui produiſoit de ſi ſoudains changements à ſa forme. Dauantage, la lueur des eſclairs, le bruict du tonnerre, & les effects de la pluye, de la neige, & de la greſle enuoyee d'enhaut, me ſembloient des choſes fort difficiles à cognoiſtre, & qui ne pouuoient eſtre compriſes par aucuns ſignes. Ie m'aduiſay donc, que ie ferois fort bien de m'addreſſer aux Philoſophes, pour en apprẽdre les cauſes; Car i'eſtimois vrayement qu'ils pouuoient enſeigner toute verité. Ayant faict eſlection de ceux que ie iugeay les plus excellens de leur troupe, tant par la grauité du viſage, que par la paſle couleur, & longueur de la barbe; (veu qu'à les voir ils me ſembloient eſtre de grands diſcoureurs, & fort experts aux choſes celeſtes) apres que ie me fus ſousmis à leur doctrine, moyennant de bons gages, (dont ie leur payay contant vne partie, & leur promis de leur faire toucher l'autre à la fin de mon cours de Philoſophie) ie fus vn long temps ſans me faſcher d'eſtre inſtruict à ces reſueries, & apprendre la diſpoſition de l'Vniuers. Mais au lieu de me retirer de ma premiere ignorance, ils me mirent plus en peine que iamais, par ie ne ſçay quels principes & fins, poincts indiuiſibles, lieux vuides, foreſts, idees, & telles autres bagatelles: Et ce qui me faſchoit le plus, c'eſtoit qu'eux-meſmes n'eſtant point d'accord ne diſoient rien où il n'y euſt de la contradiction; & neantmoins ils me vouloient contraindre à conſentir à leur opinion, & vn chacun s'esforçoit de m'attirer à ſon party.

L'eſprit ſe perd dans les merueilles de Nature.

L'entendemẽt humain eſt trop foible pour reſoudre toutes les doutes qu'il ſe propoſe.

L'AMY. Ce que tu me racontes eſt bien ridicule, Menippe, & ces hommes n'eſtoient gueres ſages de faire profeſſion de la Philoſophie, & ne point appreuuer de meſmes maximes. MEN. Tu rirois bien encore plus, cher amy, ſi tu cognoiſſois leur grand orgueil, & l'eſtrange aſſeurãce qu'ils fondẽt ſur leurs diſputes. Pendant qu'ils portoient la teſte panchee en bas, & n'eſtoient pas plus capables, ny plus clair-voyans que nous autres, qui marchons ſur terre, (veu meſme que la vieilleſſe, ou pluſtoſt la pareſſe en aueugloit la plus-part) ils me vouloient faire accroire, qu'ils voyoient le bout du Ciel, & meſuroient le Soleil. Ils deuiſoient auſſi des choſes ſublunaires; & comme s'ils fuſſent cheuts des eſtoilles, ils expliquoient la grandeur & figure d'icelles. Ces ignares ſe diſoient ſçauoir combien de coudees d'eſpaiſſeur auoit le Ciel de la Lune, bien que le plus ſouuent la diſtance de Megare à Athenes leur fut incognuë. Ils meſuroient encore la hauteur de l'eau, le

profond de la mer, & la rõdeur de la terre: deſpeignoient certains cercles, entaſſoient des triangles ſur des figures quadrangulaires, & ſi meſuroient des Spheres peintes, & meſme le Ciel. Ne fait-il pas beau voir, qu'eux qui parlent de choſes ſi incertaines, ne les propoſent point telles que l'on les puiſſe conjecturer, ains les ſouſtiennent contre toute raiſon, & ne laiſſent point de lieu aux autres pour gaigner le prix en la diſpute? Ils affirment auec obſtination que le Soleil eſt vne maſſe allumee; qu'il y a des hommes qui habitẽt en la region de la Lune: que les Eſtoilles boiuent de l'eau, & que le Soleil leur baille le breuuage par ordre, attirant la vapeur de la mer, comme par vn ſeau attaché au bout d'vne corde. Bref, il eſt difficile de recognoiſtre combien eſt grande la repugnance qu'il y a en leurs opinions. Regarde, par le Dieu Iupiter, s'il y a de la liaiſon en tout ce qu'ils diſent. Les vns tiennent [b] que le monde eſt de toute éternité, & qu'il ne finira iamais; les autres luy donnent vn ouurier, & enſeignent comme il a eſté faict. Et de verité i'admirois ceux-cy du commencement, parce qu'ils propoſoient vn Dieu, autheur de toutes choſes; mais ils n'adjouſtoiẽt pas d'où il eſtoit venu, ou bien [c] en quel lieu pouuoit-il eſtre lors qu'il faiſoit ce bas mõde: Car auant l'vniuers tu ne ſçaurois t'imaginer, ny temps, ny lieu quelconque.

Opinions des anciens Philoſophes abſurdes.

L'Amy. Il falloit que ces hommes dont tu me parles, Menipe, fuſſent fort audacieux, & autheurs de grands prodiges. Menip. Tu ſerois bien plus eſtonné, bon-homme, ſi tu les oyois diſputer des idees, des choſes incorporees, du finy, & de l'infiny: Car ils ſe debattent touſiours entr'eux ſur ceſte matiere. Ceux-cy diſent que l'Vniuers eſt enuironné d'vne riue, ceux-là tout au contraire confeſſent de ne point cognoiſtre ſa fin. I'en veis quelques-vns qui demonſtroient qu'il y auoit pluſieurs mondes, blaſmans ceux qui ne diſputoient que d'vn ſeul, & i'ouys vn certain, (ie ne ſçay pas quel hõme c'eſtoit, mais il n'aymoit point la paix) qui croyoit que la guerre eut engendré toutes choſes. Que s'il faut parler des Dieux, les vns en admettoient vn certain nombre, & les autres iuroient par les chiens, par les oyes, & par les plans. Il y en auoit auſſi qui ne receuoient point d'autre Dieu que le Soleil, auquel ils donnoient le gouuernement de toutes choſes: tellement que ie me faſchois contre moy-meſme, quand ie cõſiderois la grande pauureté de ces Dieux, & que certains Philoſophes plus liberaux que leurs compagnons en faiſoient pluſieurs; & les ayant diuiſez par bandes, appelloient ceſtuy-cy le premier, & donnoient à ce-

luy-là le ſecond,& le troiſieſme lieu de Diuinité.

Quelques-vns penſoient que Dieu fut quelque choſe incorporee & ſans forme, les autres s'imaginoient qu'il auoit vn corps. Puis, tous n'eſtoient pas de meſme opinion touchant la prouidence des Dieux ſur les affaires des hommes. Pluſieurs les deliurant de tout ſoucy (ny plus ny moins que nous auons accouſtumé de quitter le trauail, quand nous ſommes chargez d'annees) les introduiſoient, comme on faict les ſatellites aux Comedies, au cõtraire de ceux qui croyoient qu'il n'y auoit point de Dieux,& laiſſoient aller le monde à l'aduenture, ſans ſeigneur,& ſans chef. Cependant, moy qui oyois tout cecy, i'auois hõte de ne point croire ces hommes barbus & de ſi bonne mine: Tellement que ie ne ſçauois de quel coſté me tourner, pour tirer de leurs opinions quelque conſequence infaillible, & qui ne fut pas renuerſee par vn autre. Neantmoins ie me laiſſois porter aux perſuaſions de quelqu'vn d'entr'eux,& ce dire d'Homere me venoit ſouuent en l'eſprit,

De contraires obiects de diuerſes penſees
Detenoient tous mes ſens &c.

Mais ie treuuois tant de difficultez en ces matieres, que ie ne penſois pas d'en pouuoir iamais apprẽdre la verité parmy les mortels. Vn ſeul moyen ſe preſentoit à moy, pour me deliurer de toutes ces doutes, ſçauoir ſi ie mõtois au ciel moy-meſme auec des aiſles que ie prendrois en quelque façon que ce fuſt. Le deſir des choſes hautes fut le premier motif de ce mien eſpoir: Puis, Eſope ce grãd eſtalleur de fables, qui monſtre qu'autresfois on a pû monter au Ciel ſur des Aigles, des Hannetons,& des Chameaux: Mais ie ne treuuois aucun moyen pour me faire croiſtre des aiſles. Que ſi ie prenois celles d'vn Vautour, ou d'vn Aigle, qui ſeules peuuent ſuffire à la proportion du corps humain, ie me perſuadois de venir à bout de mon entrepriſe. Ie pris donc ces deux oyſeaux, à l'vn deſquels, ſçauoir à l'Aigle ie coupay l'aiſle droicte, & la gauche au Vautour le plus proprement qu'il me fut poſſible. Puis, les ayãt poſees ſur mes eſpaules, & attachees auec de fortes cordes, ie mis des anſes au bout des plumes pour les tenir aux mains, & fis eſſay de ce vol. Premieremẽt ie ſautelois petit à petit,& m'aydois quelquefois des mains, me leuant vn peu plus haut que la terre, & me tenant ſur le bout des pieds en volant *. Apres que i'eus faict cet eſſay, qui me ſucceda ſelon mon deſir, ie fis vne experience plus hazardeuſe, & monté que ie fus ſur vne tour, me iettay moy-meſme

Les principes ſont les eſchelons de la perfection.

* *à l'imitation des Oyes.*

meſme en bas, volant iuſques en la place publique. Ie commençay d'aſpirer à des choſes hautes & difficiles, comme ie veis qu'il n'y auoit point de danger en mon entrepriſe: Tellement que m'eſleuant depuis Hymete, ie guindois mon vol iuſques à [d] Geranee: & de là dãs Acrocorynthe, puis de Pholoë & d'Erimante à [e] Taygete: Bref, ie m'exerçay ſi bien, que ie deuins haut-volant, & ne penſay plus à imiter les poulets. Vn iour ie m'en allay ſur Olympe, chargé du plus leger bagage qu'on puiſſe treuuer, d'où ie cõmençay de m'eſlançer ſi auant dans le Ciel, que du commencement la veuë me trembloit pour la profondeur, mais ie m'y accouſtumay petit à petit. I'eſtois deſià proche du Ciel de la Lune, & auois meſuré pluſieurs nuës, lors que me ſentant las de l'aiſle gauche, qui eſtoit celle du Vautour, ie me retournay, & m'appuyant ſur elle, me repoſay quelque tẽps, regardãt par fois d'enhaut en terre, & non autremẽt que Iupiter dans Homere. Ores ie voyois les païs des Thraces guerriers; tantoſt celuy des Myſiens, & maintenant, ſi bon me ſembloit, la Grece, la Perſe, l'Inde, & autres telles contrees, auſquelles ie prenois vn plaiſir meſlé de diuerſité.

L'AMY. Puis qu'il eſt ainſi, Menippe, ne nous fraude point d'aucune curioſité de ton voyage, & ſi tu vois quelque choſe en paſſant chemin, fais que nous le ſçachions, car ie m'aſſeure que tu diras des merueilles de la forme de la terre, de tout ce qui eſt compris en elle, & de quelle ſorte elle t'apparoiſſoit quand tu la regardois d'enhaut.

Deſcription d'vn d'vn plaiſant voyage.

MENIP. Tu dis fort bien, cher amy, & tu m'obligeras, ſi tu prends le loiſir d'accompagner le recit de mon voyage, iuſques à la Lune, & contempler auec moy toute l'eſtenduë du Monde. Il me ſembloit du commencement que ie voyois vne terre beaucoup plus petite que la Lune, & ie fus vn long temps à regarder attentiuement, où pouuoient eſtre de ſi hauts monts, & vne ſi grande mer? Que ſi ie n'euſſe veu d'enhaut le Coloſſe des Rhodiens, & la tour dicte Phare, ſans doute ie n'euſſe iamais ſçeu où eſtoit la terre. Mais ces choſes, comme eſleuees par deſſus toutes les autres, enſemble la luëur qui ſe faiſoit en l'Ocean par la reuerberation du Soleil, me monſtroient que ce que ie voyois eſtoit la terre. Peu apres, comme i'eus plus attentiuement regardé, la vie de tous les mortels commença de paroiſtre plus clairement à mes yeux, & ie ne veis pas ſeulement chaſque nation & ville en particulier; mais auſſi les nauigateurs, les combattans, les laboureurs, les chicanneurs, les femmes, les beſtes, & pour dire en vn mot,

Tout autant d'animaux que la terre en nourrit.

L'AMY. Il n'y a point d'apparence que celà ſoit, & ce que tu dis n'eſt pas vrayſemblable, Menipe. Car puis que parauant tu treuuois la terre ſi petite, (pour le long interualle qu'il y auoit d'elle à toy) que ſi le Coloſſe ne t'en euſt donné des enſeignes, poſſible qu'il t'euſt ſemblé voir quelqu'autre choſe; comment deuins-tu tout à coup ſemblable à vn Linx, pour cognoiſtre toutes les choſes compriſes au rond de la terre, enſemble les hõmes, les beſtes, & preſque les nids des mouches auſſi? MENIP. Tu fais bien de m'aduiſer de cecy, & ie ne ſçay comme ie ne l'ay deſià dict: Car, de vray, apres que i'eus deſcouuert la terre, ne pouuant apperceuoir le contenu d'icelle, pour la grande diſtance, & pour la foibleſſe de ma veuë i'eſtois en vn extreme ſoucy, & peu s'en falloit que ie n'en pleuraſſe; lors que le ſage [f] Empedocles s'en vint parler à moy par derriere, tout couuert de cendre, & auſſi noir qu'vn charbonnier. D'abord que ie l'apperçeus en ceſte poſture, i'eus belle peur, & fus quelque peu troublé penſant voir quelque démon Lunaire; mais il me dict; Prens courage, Menippe,

Pourquoy m'eſtimes-tu de la race des Dieux,
N'eſtant point immortel en ces celeſtes lieux?

Ie ſuis cet Empedocles le Phyſicien, qui m'eſtant precipité dans vne fournaiſe, fus ſurpris & enleué çà haut par la fumee du mont Ethna; maintenant ie demeure aupres de la Lune, volant par le vague de l'air, & viuotant de roſee. N'eſt-il pas vray, que ſi ie ne me trompe, tu es en peine de ce que tu ne peux voir la terre à ton aiſe? Il faut que ie te releue de ceſte doute. Si tu fais celà, luy di-je, ô bon Empedocles, tu m'obligeras grandement. Eſtant volé derechef en Grece pour eternelle memoire que i'auray de toy, ie te ſacrifieray ſur vn autel, & t'adreſſeray mes prieres, baaillant trois fois à la Lune. Ie te iure, par Endymion, me reſpondit-il, que ie ne pretends point de ſalaire de toy, & que c'eſt vne certaine affectiõ en ton endroict, qui m'a eſmeu à te retirer de la faſcherie où ie t'ay veu engagé. Ie m'en vay te dire ce qu'il te faut faire, ſi tu deſires voir bien clair. Ie n'ay garde, luy repliquay-je, ſi tu ne m'oſtes ceſte ſuye de deuant les yeux; car il me ſemble maintenant d'eſtre tout chaſſieux. Tu n'as que faire de moy en cecy, continua-t'il, car tu as apporté de terre ce qu'il te faut, pour voir ce que tu deſires. Ie ne ſçay que c'eſt, luy dis-je. Quoy? diſt-il alors, ne portes tu point l'aiſle droicte d'vne Aigle. Il eſt vray, luy reſpondis-je, mais dequoy peut ſeruir l'aiſle à l'œil? De beaucoup, adjouſta-il,

si tu consideres que l'Aigle est le plus clair-voyant de tous les animaux, comme leur Reyne, attendu qu'elle peut regarder directement les rayons du Soleil, sans fermer les yeux. On le tient ainsi, respondis-je, & ie ne suis pas maintenant à me repentir de ce que montant çà haut, ie n'ay arraché mes yeux pour y attacher les prunelles de l'Aigle, car aussi bien ne suis-je pas esquippé royalement, & de toutes pieces, ains ie ressemble aux bastards & desheritez. Il ne tient qu'à toy, dit-il, d'auoir tout maintenant l'vn des yeux d'Aigle: Car si tu t'esleues sans remuër l'aisle du Vautour, mais tant seulement l'autre, selon la proportion de l'aisle, tu verras fort clair de l'œil droict. Il est vray que tu ne pourras pas si bien voir de l'autre, parce qu'il depend de la partie inferieure. Ce m'est assez, luy respondis-je, pourueu que ie voye du costé droict aussi bien qu'vne Aigle, & il n'y aura pas beaucoup de danger, attendu qu'il me souuient auoir veu souuent que les Charpentiers esgallét mieux leur bois au cordeau auec l'vn des yeux. Ce disant, ie fis ce qu'Empedocles m'auoit commandé, lequel se reculant vn peu s'esuanouït en fumee, & soudain que i'eus remüé l'aisle vne grãde lumiere m'enuironna. Tellement qu'il me fut bien facile de voir tout ce qui m'estoit apparu iusques à lors. Ie penchay donc les yeux en terre, & descouuris ayſément les villes, & les hommes, & mesme ce qui se passoit non seulement à descouuert, mais aussi dans les maisons.

Tout le mõde n'a pas des yeux d'Aigle pour s'esleuer aux choses sublimes.

Ie veis Ptolomee qui auoit affaire à sa propre sœur, Lysimaque qui dressoit des embusches à son fils; Antiochus fils de Seleucus, qui taschoit de complaire secrettement à Stratonique sa mere, Alexandre Thessalien mis à mort par sa femme, Antigonus commettant adultere auec la femme de son fils; le fils d'Attalus qui donnoit du poison à son pere, g Arsaces coupant la gorge à sa femme, & h Arbases l'Eunuque tirant l'espee comme Arsaces. Dauantage i Spartain le Mede se presentoit à mes yeux, mis hors du banquet par les Satelites, & ayant vne coupe d'or marquee au front. Il m'estoit loisible de regarder toutes ces choses, & vne infinité d'autres tragedies qui se joüoient en Lybie, en Scythie, & en Thrace, scauoir des paillards, homicides, traistres, voleurs, parjures, paoureux, & quelques-vns qui estoient trahis par leurs intimes amys. Voilà quant aux affaires des Roys. Car pour les actions du populaire elles estoient bien plus ridicules. Ie voyois k Hermodore l'Epicurien se parjurant pour la somme de mille escus, Agatocles le Stoïque tirant en iugement son disciple, pour

Euenements tragiques.

auoir ſes gages, Clinias l'Orateur, qui deſrobboit vne phiole d'or au Temple d'Eſculape, & Herophile le Cynique, qui dormoit pres de ſon fourneau. Que diray-je de ceux qui perçoient les murailles, intentoient des procez, prenoient à vſure, & redemandoient ce qu'on leur auoit deſià payé? C'eſtoit vn ſpectacle où ſe treuuoient des meſlanges de toutes parts. L'Amy. Tu me feras bien plaiſir, Menipe, ſi tu m'en fais le recit plus au long, car il eſt croyable que ces choſes t'apporterent vn merueilleux contentement. Menip. Il eſt impoſſible que ie te raconte le tout par ordre, veu que ce ſeroit vne choſe biẽ difficile d'y regarder. Tant y a, que la ſuperficie de ces actions ſembloit telle que le rapporte Homere en vn bouclier où il peint d'vn coſté des banquets & des nopçes: de l'autre des iugements, des procez, & des ſacrifices. I'en voyois vn qui menoit dueil, & ſi ie regardois le pays des Gethes, peuples fort aguerris. Au contraire quand ie me tournois vers les Scythes, ie voyois des hommes qui couroient portez ſur des chars. Bref, ſi i'eſgarois tant ſoit peu ma veuë ailleurs, ie contemplois les Laboureurs Egyptiens, les paillards Pheniciens, les larrons Siciliens, les * Laconiens battus de verges, & les chiquaneurs Atheniens. Ie te laiſſe à penſer combien eſtoit grande la confuſion des choſes que ie deſcouurois, puis que tout cecy ſe paſſoit en vn meſme temps, ny plus ny moins que ſi quelqu'vn preſentoit pluſieurs ſauteurs; ou pluſtoſt diuers chantres, & qu'il commandaſt qu'vn chacun euſt à dire ſa chanſon ſans obſeruer aucun ordre, par le Dieu Iupiter, ce ſeroit vne belle Muſique, lors que tous crieroient à l'enuy. L'Amy. Sans doute voilà qui ſeroit ridicule, Menipe. Menip. Sçache, mon amy, qu'il en eſt de meſme de tous ceux qui dançent ſur terre, & que la vie des mortels eſt auſſi diſcordante. Ils ſont à l'imitation de ceux qui ne prononcent pas ſeulement des paroles, où il y a de la diſſonance, ains eſtant diuerſement veſtus, ne peuuent iamais s'accorder, iuſques à ce que le Maiſtre du jeu les chaſſe tous de l'eſchaffaut, leur diſant que c'eſt aſſez dançé. Celà faict, ils ſont tous ſemblables & paiſibles entr'eux, ne chantant plus vne chanſon ſi diſcordante & confuſe. Mais ce qui me ſembloit plus abſurde en ce Theatre compoſé de ſi diuers meſlanges, c'eſtoit la folie de ceux qui ſ'y debattoient pour les bornes de leurs champs, ou pour auoir part à la terre de [m] Marathon, qui eſt pres d'Oenoe, ou qui poſſedoient mille arpens en [n] Acarnanie, veu qu'il me ſembloit pour lors que toute la Grece que ie regardois d'enhaut n'auoit pas plus de quatre doigts d'eſpais, & que l'Attique ſi ie ne me

La vie eſt vn jeu de pipeur, où les cartes ſont touſiours meſlees.

** C'eſt vne alluſion à la couſtume des Lacedemoniens, qui fouëttoient leurs enfans iuſques au ſang pour les accouſtumer au trauail.*

trompe eſtoit la moindre en proportion. Ie conſiderois donc, que les riches auoient bien peu de ſubject d'eſleuer ſi haut leur courage, puis que celuy d'entr'eux, qui poſſedoit plus de terre me ſembloit n'auoir point en ſa puiſſance o vn atome d'Epicure. Apres que i'eus ietté la veuë ſur le Peloponeſe, & veu le terroir ſubject à la Cynoſure, ie penſay à part moy, Que le pays pour lequel tant d'Argiues & de Lacedemoniens auoient faict naufrage, n'eſtoit pas plus large, qu'vne lentille d'Egypte. Dauantage ſi i'en voyois quelqu'vn pompeux en or, & qui eut huict anneaux, & quatre fioles, ie me mocquois auſſi-toſt de luy, car tout ſon treſor, les metaux y compris, ne valoit pas vn grain de milet. L'AMY. O que tu eſtois heureux, Menippe, de regarder de ſi nouueaux ſpectacles! mais dy-moy ie te prie au nom de Iupiter, ſi les citez, ou les hõmes te ſembloient beaucoup grands en les regardant d'en-haut? MEN. Il n'eſt pas que tu n'ayes veu ſouuent vn eſquadron de fourmis, dont les vnes marchent en rond, les autres ſortent; celles-cy rentrent dedans, celles-là emportẽt le fumier, ou bien l'eſcorce d'vne febue quelles ont derobee, ou vn demy grain de froment. Vrayement il eſt bien raiſonnable pour la maniere de viure des fourmis qu'il y ait chez elles des Architectes, des harangueurs, des Magiſtrats, des Muſiciens, & des Philoſophes! Voilà, cher Amy, comme les villes, & leurs habitans eſtoient comparables aux nids des fourmis. Que ſi ceſte comparaiſon te ſemble trop baſſe, regarde les vieilles fables des Theſſaliens, & tu treuueras que les P Mirmidons, gens fort aguerris, ont eſté faicts hommes de fourmis qu'ils eſtoient parauant. Apres que i'eus regardé le tout à mon aiſe, ne pouuant tenir le rire, ie ſecoüay les aiſles, & m'enuolay

C'eſt vne pauure acquiſition à vn riche que celle de la terre.

Comparaiſon propre.

Au Palais où Iupin preſide auec les Dieux.

Ie n'auois pas encore monté la hauteur d'vne ſtade, lors que la Lune m'appellant d'vne voix feminine; Vien-çà, Menippe, (dit-elle, & ainſi t'aduienne ce que tu deſires.) Sers moy de quelque choſe enuers Iupiter. Dy donc, luy reſpõdis-je, Il n'y a rien que ie ne face pour toy, ſi ce n'eſt que tu m'employes à porter quelque faix. Fay ſçauoir de ma part à Iupiter que ie meur, s Menippe, du regret que i'ay d'oüyr tant de queſtiõs de ces Philoſophes, qui ſemblent n'auoir autre choſe à faire, qu'à ſ'enqueſter de moy par mille curieuſes recherches. Ils veulent ſçauoir qui ie ſuis, de quelle grandeur, pourquoy couppee, & my-partie, & pourquoy boſſuë de deux coſtez. Ceux-cy, diſent que i'abite au ciel, ceux-là que ie ſuis ſuſpenduë ſur la mer tout ainſi qu'vn miroir. Les vns m'attribuent

Des opinions que tenoient certains Philoſophes touchant le declin, & ſituation de la Lune.

tout ce qu'ils s'imaginent de moy; les autres ſouſtiennẽt que ceſte lumiere n'eſt pas mienne, mais deſrobbee, & que ie la tiens par emprunt de mon frere *, taſchans de mettre de la diſcorde entre nous. Ils ſe deuoient contenter d'auoir dict de luy, qu'il eſtoit vn caillou *, & vne maſſe bruſlante, & conſiderer qu'il n'eſt pas beſoin que ie reuele les crimes enormes que ie leur vois commettre de nuict, biẽ que de iour ils paroiſſent ſeueres, virils en leur viſage, graues en leur maintien, & qu'ils attirent les yeux des ignares à eux. Auſſi ne penſe-je pas que ce ſoit vne choſe honneſte de deceler, & mettre en euidence leurs Academies nocturnes, & la vie que mene vn chacun d'eux en ſecret. Ie fais bien dauantage, car ſi i'en apperçois quelqu'vn qui paillarde, deſrobe, ou cõmette quelqu'autre meſchanceté de nuict, ie le couure tout auſſi-toſt d'vne nuë que i'amaſſe en vn tas, de peur de monſtrer au vulgaire des vieillards qui font des choſes indignes d'vne grande barbe, & mal-ſeantes à vn homme qui fait profeſſion de vertu. Ces outrages, & ces meſpris leur ſont ſi communs (i'en prens à teſmoin la Nuict meſme) que i'ay ſouuent mis en ma fantaiſie de m'en aller en quelque lieu à l'eſquart, & le plus loing qu'il me ſeroit poſſible; où ie peuſſe me mettre à couuert des curieuſes injures de telles gens. Souuienne-toy donc de cecy, afin d'en aduertir Iupiter, & luy dis encore que ie ne puis eſtre icy plus long temps, s'il n'engloutit les Phyſiciens, & ne ferme la bouche aux Dialecticiens. Il faut neceſſairement qu'il ruïne ceſte cabale, qu'il bruſle l'Academie, & abbatte les eſcolles des Peripateticiens. Car c'eſt le ſeul moyen d'où depend mon repos, pour empeſcher qu'ils ne me meſurent comme ils font. Ie ne manqueray pas d'accomplir ce que tu me commandes, luy reſpondis-je, & ce diſant ie me guinday droict au Ciel,

Où l'on ne voit iamais ny les bœufs, ny les hommes
S'exercer au trauail, &c.

Car peu apres que ie fus monté plus haut, la Lune me ſembla fort petite, bien qu'elle couuriſt toute la terre. Ayant laiſſé le Soleil à main droicte, & m'eſlançant parmy les Eſtoilles, ie paruins finalement au Ciel le troiſieſme iour. Ie croyois du commencement d'y entrer en l'eſquipage où i'eſtois, & qu'il me ſeroit facile de tromper les Dieux eſtant Aigle à moitié: Car ie ſçauois que des long temps l'Aigle eſtoit aymee de Iupiter; mais i'eſtois en peine d'ailleurs quand ie penſois à part moy, que ie ſerois recognu d'abord, à cauſe que i'auois l'vne des aiſles d'vn Vautour.

* *Sçauoir du Soleil.*

* *C'eſtoit Anaxagore qui croyoit, que le Soleil fuſt vn caillou ardent.*

Ce neantmoins voulant en faire l'eſſay, ie m'approchay le plus bellement que ie peus, & heurtay à la porte. Mercure accourut ſoudain au bruict, & apres qu'il eut appris de moy qui i'eſtois, il s'en alla tout incontinent le faire ſçauoir à Iupiter, & ſoudain ie fus mis dedans tout paoureux & tremblant. Ie treuuay tous les Dieux aſſis, & en grand ſoucy; car ma venuë inopinee troubloit vn peu leurs eſprits, & ils auoient belle peur que tous les mortels n'arriuaſſent aiſſez comme moy en leur celeſte Palais. Alors Iupiter m'œilladant de coſté, & d'vne face terrible me dict, comme vn autre * Titan,

Dy ton pays, ton nom, & celuy de ton pere,
Et le lieu d'où tu viens, &c.

* *c'eſt à dire arrogamment, ou par rodomontade.*

D'abord que i'ouys ces paroles, ie mourus preſque de peur, & neantmoins ie m'arreſtay tout court effrayé d'vne voix ſi terrible. Peu apres eſtãt reuenu à moy, ie luy fis vn recit de toute mon aduenture, commençant par le deſir que i'auois eu d'atteindre à la cognoiſſance des choſes hãutes; comme ie m'eſtois retiré deuers les Philoſophes, auſquels i'auois ouy dire des matieres du tout repugnãtes, & par la doctrine deſquelles i'eſtois preſque reduict au dernier deſeſpoir: A quoy i'adjouſtay le recit de mon inuention, mes aiſles, & tout le reſte iuſques au Ciel, enſemble ce que la Lune m'auoit ordonné. Ce qui fut cauſe que Iupiter ſous-riant, & dilatant vn peu ſes ſourcils; Que vous ſemble, diſt-il, d'Ote, & d'Ephiale, puis que Menipe meſme a bien oſé monter au Ciel? Demeure, Menipe, continua-t'il, nous t'inuitons pour maintenant à loger icy: Demain nous te renuoyerons, ayant reſpondu aux cauſes pour leſquelles tu es icy venu. Ce diſant, il ſe leua de ſon ſiege, pour s'en aller en cet endroict du Ciel, d'où toutes choſes pouuoient eſtre entenduës: Car il eſtoit jà bien temps qu'il ouyſt les requeſtes; & cependant il s'enqueſtoit de moy en marchant des affaires qui ſe paſſoient ſur terre: Combien vend on le fourment en Grece, me diſoit-il? L'Hyuer paſſé vous a t'il ſemblé de longue duree? Les choux n'ont-ils pas beſoin d'vne bonne pluye? Il me demandoit là deſſus, s'il reſtoit quelqu'vn de la race de Phidias, & pourquoy les Atheniens auoient ſi long temps delaiſſé les Iouiales; s'ils n'auoient pas volonté de paracheuer Olympe, & ſi ceux qui auoient pillé par ſacrilege le Tẽple Dodonean eſtoient pris. Apres que ie luy eus reſpondu à toutes ces demandes: Dy moy, adjouſta-il, Menippe, quelle eſt l'opinion que les hommes ont de moy? Quelle, luy reſpondis-je, Seigneur,

ſinon, que tu commandes à tous les Dieux. Ie vois bien que tu te mocques, dit-il, car ie ne ſçay que trop leur differend, encore que tu ne m'en vueilles rien dire? Ils m'ont tenu fort long temps pour vn Deuin & vn Medecin, diſans, que tout eſtoit plein de Iupiter, & qu'il preſidoit aux chemins & aux aſſemblees. Les Sacrifices que me faiſoient autresfois les Piſans, & ceux de Dodone eſtoiẽt en ſi grand nombre, & ſi renommez, que ie n'oſois leuer les yeux, pour la fumee qui s'exhaloit des autels; Mais depuis qu'Apollon erigea vn Oracle en Delphes, Eſculape vne boutique de Medecine à Pergame, & auſſi-toſt que Bendides naſquit en Thrace; que le Tẽple d'Anubis fut faict en Egypte, & celuy de Diane en Epheſe, chacun y accourut pour y faire des aſſemblees ſolemnelles, & y offrir des Hecatombes: Mais pour moy qui ſuis jà tout vieil, ils penſent m'auoir honnoré beaucoup quand ils m'ont ſacrifié aux Olympies de cinq en cinq ans; d'où s'enſuit que mes autels ſont plus froids que les loix de Platon, ou que les ſyllogiſmes de Chryſipe. Cõme nous euſmes deuiſé de telles choſes, & autres ſemblables, nous arriuaſmes au lieu où ils vouloient s'aſſeoir pour ouyr les prieres. Là ſe voyoient des feneſtres rengees par ordre, comme ſont les bouches des puits auec leurs couuercles, & pres de chacune d'icelles vn eſcabeau d'or maſſif. Iupiter s'eſtant aſſis ſur le premier ſiege, & oſtant le couuercle, *il ſe fit voir à tous ceux* qui luy demandoient des choſes diuerſes & eſtranges: car ayant preſté l'oreille, i'entendis moy-meſme les requeſtes qu'on luy faiſoit, qui eſtoient telles: O Iupiter, donne moy vn Royaume! O Iupiter, fais qu'il me vienne des oignons & des aulx en abondance! O Iupiter, que ie ſerois ayſe ſi mon pere mouroit bien-toſt; Et derechef quelqu'autre adjouſtoit: Ie ſouhaitte d'eſtre heritier de ma femme: & moy, diſoit vn autre, que perſonne ne ſçache que i'ay trahy mon frere. Plaiſe aux Dieux que ie gaigne mon procez, ou que ie ſois couronné aux Olympies! Parmy les nauigateurs, ceſtuy-cy demandoit la biſe, ceſtuy-là le vent: Le Laboureur deſiroit la pluye, & au contraire le Teinturier vouloit le Soleil. Mais Iupiter les eſcoutant, peſoit ſoigneuſement chaſque requeſte, & ne promettoit pas à tous ce qu'ils demandoient.

La Diuinité n'exauce que les iuſtes prieres.

Il admettoit les iuſtes prieres en haut par la bouche de la feneſtre, & eſtans au dedans les appendoit à ſa dextre. Au contraire il renuoyoit de colere les injuſtes demandes, & les repouſſoit en bas par la violence du vent, afin qu'elles ne peuſſent monter au Ciel. Ie le veis vne fois fort en bräſle, ſur le poinct de certaine requeſte

qui

qui luy fut faicte par deux hommes qui demandoient diuerſes choſes,& promettoient de pareilles oblations. Il ne ſçauoit auquel des deux il deuoit pluſtoſt accorder ſa priere; & deſià il ſe tournoit à la maxime Academique, qu'il ne pouuoit rien determiner,balançant de part & d'autre à l'exemple de Pirrhon. Apres qu'il auoit ouy ces requeſtes, il s'alloit aſſeoir au ſiege le plus proche, ou à la ſeconde feneſtre, & baiſſant la teſte il mettoit ordre à ceux qui iuroient, & qui contractoient enſemble. En meſme temps qu'il eut reſpondu à ceux-cy, & frappé d'vn eſclat de foudre l'Epicurien Hermodore, il ſe remit encore ſur le ſiege ſuiuant le plus proche,pour ouyr toutes ſortes de deuinations & augures. Delà,il prit place à la feneſtre des Sacrifices,par laquelle la fumee qui montoit, luy denonçoit le nom de tous ceux qui ſacrifioient. Celà fait, il commandoit aux Vents & aux Heures ce qui eſtoit de leur charge. Qu'il pleuue aujourd'huy en Scythie; que les eſclairs eſblouïſſent la veuë des Lybiens, & que la neige blanchiſſe toutes les contrees des Grecs. Toy Biſe ſouffle en Lydie, & toy Vent appaiſe ta violence. Ie veux que Zephire agite doucement les ondes de la mer Adriatique: puis,qu'on eſpenche mille boiſſeaux de greſle au pays de Capadoce.

Apres que Iupiter euſt fait toutes ces belles ordonnances, nous allaſmes au lieu où banquettent les Dieux;car il eſtoit jà temps de ſoupper. Alors Mercure me prenãt par la main,me commanda de m'aſſeoir pres de Pan,des Corybãtes, d'Athis,& de Tabaze,Dieux imparfaicts & douteux. En ce feſtin Ceres y ſeruoit de pain, Bacchus de vin,Hercule de chair,Venus de myrthe, & Neptune y eſtoit auſſi: cependãt ie gouſtois touſiours à la dérobée du Nectar & de l'Ambroſie. Car le bon Ganymede(cõme grãd amy qu'il eſt des mortels)m'en verſoit vne pleine coupe, & quelquefois deux, s'il voyoit que Iupiter deſtournaſt tant ſoit peu ſa veuë. Ce fut à ceſte fois que i'appris(cõme dit Homere)que les Dieux ne mangent pas du froment, & ſi ne boiuent point de ces gros vins noirs, mais on leur preſente de l'Ambroſie,& ils s'enyurent de Nectar. Dauantage ils ſont bien ayſes de ſe repaiſtre de l'odeur & de la fumee des Sacrifices, enſemble du ſang des victimes que ceux qui ſacrifient reſpendent ſur les autels.

Les delices du Ciel n'ont rien de commun auec les plaiſirs du monde.

Pendant le ſouper Apollõ joüoit de la harpe,Sylene dãçoit,& les Muſes ſe leuans debout,chãtoient les Theogonies d'Heſiode, & la premiere Ode de Pindare. Nous repoſaſmes au meſme lieu où chaſcun eſtoit aſſis,apres nous eſtre biẽ ſaoulez,& abreuuez d'vne douce liqueur;

Vn doux repos charmoit les hommes & les Dieux,
Mais oncques le ſommeil ne me ferma les yeux.

Toute la nuict ie ne fis que reſuer diuerſes choſes, & entr'autres celles-cy; Pourquoy la barbe ne venoit point à Apollon? Et comment ſe faiſoit la neige au Ciel, veu qu'Apollon y eſtoit touſiours, & banquetoit auec les autres Dieux? tellement que toutes ces vaines recherches m'empeſcherent bien de dormir.

Iupiter s'eſtant leué de bon matin commanda que l'on s'aſſemblaſt; & en meſme temps que tous les Dieux furẽt là venus, il leur dict: Cet hoſte qui arriua hier, comme vous ſçauez, eſt cauſe que ie vous ay appellez. Et parce qu'il y a jà long temps que i'auois enuie de vous communiquer quelque choſe des Philoſophes, ie me ſuis aduiſé de ne vous plus celer ma deliberation en cecy, principalement puis que la Lune meſme ſe plaint en ceſte partie. Sçachez donc que depuis peu vne certaine maniere de gens a commencé de ſe mettre en vogue là bas en terre; ignare en ſes opiniõs, mutine, ſuperbe, faſcheuſe, gourmande, ſotte, lourde, outrageuſe, & pour le dire en vn mot auec Homere,

On reprend le vulgaire pour la contrarieté d'opinions; mais les Philoſophes ſont auſſi diſcordãs que luy.

D'vn terreſtre excrement vne maſſe inutile.

Ceux-cy s'eſtans diuiſez en ſectes, inuentent de nouueaux labyrinthes de raiſons, & ſe font appeller; les vns Stoïciens; les autres, Academiques, Epicuriens, Peripateticiens, ſe donnans pluſieurs autres tels noms encore plus ridicules. Puis, apres qu'ils ont couuert de quelque pretexte cet honnorable nom de Vertu, ils eſleuent leur ſourcil bien-haut, laiſſent croiſtre leur barbe, marchent fardez en leurs veſtemẽts, & cachent dans l'interieur des mœurs deteſtables: tellement qu'ils ſont à bon droict comparables à ces joueurs de Tragedies, auſquels ſi tu auois oſté le maſque & le veſtement tiſſu d'or, tout le reſte te ſembleroit auſſi ridicule qu'vn pauure petit homme de ſept deniers, que l'on meine pour eſtre vendu. Cependant ſe voyans en cet équipage, ils meſpriſent tous les mortels, diſent des choſes abſurdes & enormes des Dieux; & aſſemblans pluſieurs ieunes gens (qui ſe laiſſent facilement tromper à eux) ils leur ventent ceſte noble Vertu, leur apprennent des ambiguitez de parolles, loüent touſiours deuant leurs diſciples vne honneſte modeſtie, & tiennent à meſpris la richeſſe & la volupté. Mais quand ils ſe voyent ſeuls, ie vous laiſſe à penſer quels ſont leurs excez d'intemperance & de gourmandiſe, & combien ils lient d'ordures au bout de leurs langues. Et ce que ie treuue le pire, c'eſt qu'ils ne ſeruent de rien, ny en public, ny en particulier,

La ſcience a eclà de mauuais qu'elle enfle & donne de la preſomption.

ains demeurent oiſifs,& les bras liez,

Mal propres au conſeil, & au faict de la guerre.

Et neantmoins ils accuſent les autres, & vomiſſent contr'eux les outrages qu'ils ont premeditez dés long temps. Que ſi quelqu'vn interroge l'vn de ceux-cy (qui ne ceſſe de crier, & reprendre la vie d'autruy) & luy parle en ces termes; Et toy, que fais-tu dans le monde, ou dequoy dirons-nous (par les Dieux) que tu ſers à la vie, il luy reſpondra ſans doute au nom de tous, Il me ſemble que c'eſt vne choſe inutile que nauiger, labourer, faire la guerre, ou s'exercer à quelque art: Mais pour moy, ie crie, ie ſuë, ie me laue dans l'eau froide, ie marche pieds-nuds en hyuer, & me ris, comme vn ſecond Momus, de tout ce que les autres font. Si ie vois quelque riche homme qui faſſe trop bonne chere, & qui mange ſon bien auec les putains, ie m'en formaliſe tout auſſi-toſt, & m'en faſche. Et ſi quelqu'vn de mes amys & compagnons eſt malade, ou a beſoin de mon ayde, ie ne le cognois point. Voylà, bons Dieux! quelle eſt la vie de ces beſtes irraiſonnables. Deſià meſme ceux de leur troupe qui s'appellent Epicuriens nous offençent par leurs outrages, affirmans, Que les Dieux n'ont du tout point de ſoing des affaires du monde, & que nous ne ſurveillons aucunemẽt aux actions des mortels. Tellement qu'il eſt temps que nous dõnions ordre à cecy, de peur que s'ils mettent vne fois en credit leur pernitieuſe doctrine, vous ne ſoyez reduicts à de grandes extremitez. Car, où treuuerez-vous celuy qui vous vueille deſormais faire des offrandes, s'il n'en eſpere quelque profit? Puis, vous ſçauez aſſez cõme la Lune ſe pleint d'eux, & vous ouïſtes hier le recit que nous en fit noſtre hoſte. Aduiſez donc à cecy, & me conſeillez ce qui apportera plus de profit aux hommes, & à nous moins de prejudice.

Il y a touſiours quelques Critiques qui n'appreuuent rien que leurs œuures.

Toutes offres ſe font ſur l'eſpoir de quelque pretentiõ

A ces mots toute l'aſſemblee trembla, & ſoudain les Dieux ſe mirent à crier d'vn commun accord; Foudroye, tuë, bruſle, (Iupiter) aſſomme ces perfides, & les enuoye en Enfer & à la torture, comme les Geants. Alors Iupiter impoſant derechef ſilence; Soit fait, diſt-il, comme il eſt requis. Qu'ils ſoient accablez, les meſchans, auec toute leur Dialectique. Toutesfois il n'eſt pas loiſible pour maintenant d'en punir aucun; car, cõme vous ſçauez, voicy les quatre mois de la * Hieromenie. Il ſuffit que ie leur ay deſià dreſſé des embuſches. Cependant, qu'ils s'aſſeurent d'eſtre eſcraſez d'vn eſclat de foudre l'annee ſuiuante, ſur le commencement du Printemps.

* *temps de pardon & de grace.*

Ainſi parla Iupin, releuant ſon langage
Auec vn noir ſourcil, &c.

Quant à Menippe (adjouſta-t'il) ie ſuis d'auis qu'on luy oſte ſes aiſles, affin qu'il ne retourne plus icy, & que Mercure le remporte auiourd'huy là bas. Ce diſant il quitta la compagnie, & le Cillenien me prenant par l'oreille me meit hier au ſoir aux haſles. Voilà (cher Amy) tout ce que i'ay rapporté du ciel auec moy; Maintenant ie m'en vay le raconter aux Philoſophes qui ſe pourmenent par les allees de l'Academie.

ANNOTATIONS.

a *Paraſanges.*] C'eſt vn mot Grec qui ſignifie interualle, & diſtance, ou, ſelon quelques-vns vn arpent.

b *Que le monde eſt de toute eternité.*] C'eſtoit l'opinion de quelques Platoniciens, qui croyoient que le monde fut auant tout temps: Ce qui eſt amplement refuté par Ariſtote 1 qui reconnoit vne premiere cauſe, de laquelle l'Vniuers tient ſon eſtre, & ſa forme. Mais, comme dit fort bien le ſieur du Bartas,

1 *Lib. de Mund.*

L'immuable decret de la bouche diuine
Qui cauſera ſa fin, cauſa ſon origine.

c *En quel lieu pouuoit-il eſtre.*] Quelques Athees, & curieux, ont voulu ſçauoir où eſtoit Dieu auant que creer le monde, & qu'eſt-ce qu'il faiſoit. Le ſieur du Bartas 2 reſpond à la premiere demande par ces vers.

2 *En ſa premiere iournee.*

Dieu n'eſtoit pas tout ſeul, car touſiours il auoit
Son Eſprit, & vn Fils qui par tout le ſuiuoit.

Et à la ſeconde, quand il dit,

Sçache blaſphemateur qu'auant ces Vniuers
Dieu baſtiſſoit l'Enfer pour punir les peruers,

alleguant à ce propos, l'exemple de ce grand homme qui ſe diſoit, *N'eſtre iamais moins ſeul que quand il eſtoit tout ſeul.*

d *Geronee.*] Montagne entre Corinthe, & Megare, de laquelle ſe precipita Ino, lors qu'elle fuyoit deuant Atamas.

e *Tagete.*] C'eſt vne montagne de Laconie, fort haute, & conſacree à Bacchus. Ciceron 3 & Pline 4 diſent, qu'vne bonne partie d'icelle venant à choir par vn tremblement de terre, elle accabla la ville des Lacedemoniens.

3 *Lib. 1. de Diuinat.*
4 *Lib. 2. c. 79.*

f *Empedocles.*] Philoſophe & Poete d'Agrigente, qui a eſcrit l'hiſtoire des choſes naturelles, en vers. Il croyoit comme Pythagore, qu'il ne falloit point manger aucune choſe qui euſt vie, & que l'entendement eſtoit eſpars par tous les ſens, & non en la teſte. Quelques-vns tiennent que voulant rechercher de trop prés, les cauſes du lac qui eſt au pied du mont Ethna, il ſe ietta dans vn precipice ardant, où il ſe bruſla.

g *Arſaces.*] Roy des Parthes, tous les ſucceſſeurs duquel furent appellez de ſon nom, de meſme que les Roys des Egyptiens nommez Ptolomees.

h *Arbaſes.*] Premier Roy des Medes, qui regna vingt-huict ans.

i *Spartain le Mede.*] Lequel ſe voyant aſſiegé par Claudius Glaber fit vne ſaillie, s'en alla donner dans l'armee de Lucullus, & fut finalement mis à mort en combattant vaillamment auec les ſiens.

k *Hermodore.*] Philoſophe Epheſien, duquel Strabon 5 dit, que tous les Epheſiens meritoient d'eſtre pendus, parce qu'ils l'auoient chaſſé de ſon pays, & du leur, & exilé en Italie vn ſi grand perſonnage.

5 *Lib. 14.*

l *Herophile.*] Philoſophe Cynique, auquel toutes les opinions des hommes eſtoient autant de paradoxes, comme à Diogene, car il meſpriſoit toutes choſes.

m *Marathon.*] C'eſt vne ville en la contree d'Attique, le terroir de laquelle eſt fort grand.

Elle s'eſt renduë celebre par la mort du Roy Icarus, par la gloire de Miltiades, lequel y deffit cent mille ſoldats de Darius Roy de Perſe, & par le Taureau dit Marathonien, lequel y fut mis à mort par Theſee. Voy ce qu'en dit Ouide.[6]

n *Acarnanie.*] C'eſt vne contree d'Epire ſelon Pline,[7] diuiſee de l'Etolie par le fleuue Achelous.

o *Vn atome d'Epicure.*] Les Epicuriens, comme teſmoigne Ciceron,[8] diſoient, que le monde auoit eſté faict par certains atomes, ou corps indiuiſibles, venans à s'entre-heurter l'vn l'autre. Democrite eſtoit de ceſte meſme opinion, & le ſieur du Bartas[9] le demonſtre par ces deux vers,

Faiſant entre-choquer par diſcordans accords
Du refueur Democrite les inuiſibles corps.

p *Mirmidons.*] Quelques-vns les diſent eſtre iſſus des peuples de Theſſalie qui ſuiuirent Achille en la guerre de Troye: les autres affirmẽt qu'ils ſont ſortis du Roy Mirmidon, fils de Iupiter, & de la Nymphe Corymoſe. La fable eſt deſcrite au long dans Ouide.[10]

q *Ephialte.*] Fils de Neptune, lequel croiſſant tous les mois de la hauteur de neuf doigts, deuint ſi haut, que s'affiant par trop à ſa ſtature, il entreprit de faire la guerre contre Iupiter, qui le frappa d'vn coup de foudre auec ſon frere Otho.

r *Les Iouiales.*] Feſtes celebrees à l'honneur de Iupiter. Et parce qu'elles ſe diſcontinuoient, au contraire de celles qu'on faiſoit à l'honneur des autres Dieux, Lucian feint, que Iupiter s'en faſche contre les Atheniens.

s *Bendides.*] Lucian entend parler de certaines feſtes ainſi nommees, qui ſe faiſoient en Thrace auec pluſieurs ſolemnitez & ceremonies, qui ſont rapportees par Cœlius Rhodiginus.[11]

t *Sabaze.*] Bacchus eſtoit ainſi nommé, à cauſe des furieux mouuements qui s'obſeruoient en ſes ſacrifices, & feſtes publiques.

6 *Lib. 8. Metamorph.*
7 *Lib. 2. 92. 41.*
8 *Lib. 1. de finib. bon. & mal.*
9 *En ſa premiere Iournee.*
10 *Lib. 7. Meta.*
11 *Lib. 18. c. 23.*

LA DOVBLE ACCVSATION,

OV,

LA CHICANNE.

IVPITER.

MAL-HEVR à tous les Philoſophes, qui diſent qu'il n'y a point de felicité que parmy les Dieux. S'ils ſçauoient combien nous endurons de maux pour l'amour des hommes, ils ne nous attribueroient pas tant de bon-heur pour le Nectar & l'Ambroſie? Ne ſont-ils pas bien fols de croire Homere cet aueugle, & ce grand eſtalleur de fables, lequel nous appelle bien-heureux, & ſe veut meſler de parler des choſes qui ſe font au ciel ſans ſçauoir luy-meſmes celles qui ſe paſſent ſur terre! Voicy venir le Soleil, dit-il, lequel ne ceſſe de courir tous les iours par le ciel, monté ſur ſon char attellé, & reſplendiſſant de rayons; ſans luy donner loiſir, de quitter cõme l'on dit, ſon oreille. Car ſ'il auoit octroyé tant ſoit peu de relaſche à ſes cheuaux,

Ce Dialogue eſt vne maniere d'inuectiue contre les Philoſophes qu'il introduit plaidans les vns contre les autres.

ils s'arracheroient leurs freins, & s'eſgarans hors du chemin à trauers les champs, embraſeroient tout le monde. La Lune circuit auſſi l'Vniuers, & ſe tourne de tous coſtez, eſclairant de nuict ceux qui font des banquets, & des reſiouyſſances nocturnes, & qui s'en retournent en leur maiſon ſur le tard, & apres auoir bien ſoupé. Et peu s'en faut qu'Apollon, qui faict profeſſion d'vn meſtier ſi laborieux, ne ſoit preſque ſourd, pour la grande multitude qui iournellement l'importune, & qui luy demande des Oracles. Tellement qu'il luy eſt tantoſt force de s'en aller en Delphes, puis à Colophon, d'où il trauerſe le fleuue Xanthus, tire droict à [a] Claros, & derechef à Delos, & aux Branchides. Bref en quelque lieu qu'vn Sacrificateur interprete les Oracles, apres auoir beu de l'onde ſacree, [b] maché du laurier, & poſé le trepied, il le cõtraint de ſe preſenter, & il faut qu'il ſe treuue là tout auſſi-toſt pour cõpoſer des Oracles, ou bien qu'il laiſſe perdre la gloire qu'il s'eſt acquiſe en ſon art. Ie ne veux pas dire icy combien d'embuſches machinent traiſtreuſement quelques-vns à l'entour de luy pour faire l'experience de ſon art, & ſonder ſes deuinations ou propheties. N'eſt-il pas vray qu'ils luy offrent des chairs d'agneaux & des tortuës cuites en vn meſme pot? Tellement que s'il n'auoit vn bon nez, ſubtil, & aigu, ſans doute ce Lydien s'en fuſt retourné en ſe mocquant de luy. Pour ce qui eſt d'Eſculape, bien qu'il ſoit tous les iours tourmenté par diuers malades; ce que i'y treuue de pire, c'eſt qu'il ne void & ne manie que des choſes faſcheuſes, & meſme ſe donne du regret à ſoy-meſme pour les maladies d'autruy. Que diray-je des Vents, leſquels nourriſſent & entretiennent les plantes, pouſſent la route des nauires, & ſi aydent par leur ſouffle opportun à ceux qui criblent le fourment, & ſeparent la paille du grain? Parleray-je du Somme qui vole vers vn chacun, ou bien du Songe, qui paſſe la nuict entiere auec le Sommeil, & luy ſert d'interprete? Ces deux compagnons ſont induicts à faire tout cecy par ie ne ſçay quelle bien-veillance, de laquelle ils ſont portez enuers les mortels, & aſſiſtent vn chacun de ce qu'il luy faut, pour paſſer ſa vie là bas en terre, & meſme de pluſieurs autres choſes, qui ſont de beaucoup moindre eſtime.

Celuy-là ſe fait tort à ſoy-meſme qui s'oſe attaquer au Ciel penſant de le tromper.

Mais combien de peines & de faſcheries enduré-je moy-meſme qui ſuis le Pere, & le Roy de tous les mortels? Combien ay-je d'affaires ſur les bras, eſtant diſtrait apres tant de ſoucis? Car il faut premierement que ie tienne l'œil à l'ouurage de tous les autres Dieux, qui font quelque choſe de commun entre nous pour le

faict de gouuerner cet Empire ; affin qu'ils ne ſoient laſches & pareſſeux à faire ce qui eſt de leur charge. Dauantage il eſt neceſſaire, que i'effectuë moy-meſme des choſes infinies, & qui ſont preſque inacceſſibles pour leur petiteſſe, & legereté : Car il ne m'eſt pas permis de me repoſer, & treuuer tant ſoit peu de relaſche dans vne ſeule partie de mes trauaux, apres que i'ay faict en general tout ce que ma charge requiert ; ſçauoir, les pluyes, les greſles, les eſclairs, & les tourbillons. De plus, il me faut regarder toutes choſes en meſme temps, ny plus ny moins que ce Bouuier ou Paſteur de Nemee. C'eſt à moy à prendre garde aux voleries des larrons; à ceux qui ſacrifient ; ſi quelqu'vn a faict vne immolation, ou vne offrande de vin ; en quel endroict monte le flair & la fumee des holocauſtes, & qui eſt celuy des malades, ou nauigateurs qui m'inuoque ? Et ce qui eſt encore le plus faſcheux, c'eſt qu'à vne meſme heure ie me dois treuuer ſur Olympe au ſacrifice de cent bœufs, regarder ceux qui menent guerre en Babylone, greſler au pays des Gethes, & banqueter entre les Ethiopiens; Et toutesfois encore ne m'eſt-il pas facile d'euiter les querelles, & les outrages: Mais il aduient ſouuent que tous les autres Dieux, & ces peuples qui portent pour créte vne queuë de cheual, dorment toute la nuict entiere, là où le ſommeil ne me ferme iamais les paupieres: Car ſi ie m'eſtois deſtourné d'vn clein d'œil ſeulement, le dire d'Epicure ſe treuueroit auſſi-toſt veritable, lequel affirme, que nous n'auons aucun ſoing, ny prouidence des choſes qui ſe paſſent ſur terre. Tellement que ce danger n'eſt pas à meſpriſer, ſi tant eſt que les hommes y adjouſtent foy. Car à dire le vray, ſi celà eſtoit, nos Temples demeureroient là ſans Couronnes, les carrefours ſans flair d'aucunes viandes, les buchers allumez ſans vin reſpandu, & les autels ſeroient par tout refroidis : Bref il ne ſe parleroit plus des victimes, ny des ſacrifices, d'où ſenſuiuroit vne grãde famine des noſtres. Ce qui eſt cauſe que i'ay accouſtumé de me tenir ſeul eſleué comme ſur la pouppe à l'imitation des Pilotes, ayant le maſt en main, tandis que ceux qui ſont dedans le vaiſſeau ne penſent qu'à ſe donner du bon temps, & à ſendormir la pluſpart du temps. Il eſt donc bien neceſſaire que i'aye ſoing de tout, & que mon eſprit trauaille touſiours, n'eſtant honnoré pour autre ſujet, ſinon, parce qu'il ſemble, que ie ſois Seigneur abſolu de tout le monde. C'eſt pourquoy i'interrogeray volõtiers ces Philoſophes, leſquels affirment qu'il n'y a que les ſeuls Dieux qui ſoient bienheureux : Ils me feroient plaiſir de me dire, quel loiſir penſent-ils

La Diuinité a des yeux d'Argus, & des bras de Briaree pour voir les affaires du monde, & en diſpoſer.

que nous ayons de nous amuſer apres le Nectar & l'Ambroſie, puis que nous ſommes detenus d'vne infinité d'affaires? Car voicy cent mille querelles que nous auons il y a long temps ſans les pouuoir decider (à cauſe des continuelles occupations qui nous ſuruiennent) leſquelles ſont toutes mangees de rouille & de pourriture, & meſme rongees par les araignees, principalemẽt celles qui touchent les ſciences & les arts, à l'encontre de certains perſonnages. Ceux cy ne ceſſent de ſe plaindre & de crier injuſtice, m'accuſant de pareſſe & de laſcheté. Mais ils ne ſçauent pas, que ce n'eſt point pour ma nonchalance que ces iugements ſont dilayez plus d'vn iour, ains pluſtoſt pour ceſte belle felicité, de laquelle ils penſent que nous jouïſſions: Auſſi appellent-ils ces occupations perpetuelles pour ceſte meſme raiſon.

MERCVRE. Ie leur ay ouy tenir tels diſcours moy-meſme, Iupiter, auec vne eſtrange paſſion, & ſi ie ne te l'ay iamais oſé dire. Toutefois puis que tu viens de m'en entamer le propos, ie t'en veux bien conter d'autres. Ils ſont fort faſchez, Pere, & neantmoins ils ne l'oſent pas declarer, comme ils voudroient bien, ains murmurent tacitement, tenans la teſte baiſſee. Si eſtoit-il bien conuenable pourtant, que chacun d'eux recognoiſſant ſes propres forces, ſe contentaſt des choſes qu'on luy auoit adjugees.

IVPIT. Dy moy donc ce qu'il t'en ſemble, Mercure? Es-tu d'aduis, que nous leur dreſſions vn parquet, & leur permettions de plaider, & s'accuſer l'vn l'autre? ou bien penſes-tu qu'il ſoit meilleur, que leur donnant vn delay ils ne ſoient point adjournez iuſques à demain? MERCV. Non, non, permettons leur maintenant de plaider. IVP. Fais-le donc en ceſte ſorte, Mercure, Vole promptement en terre, & publie que les iugemens ſeront eſtablis en ceſte maniere.

Que tous ceux qui ont preſenté des actions, ou des requeſtes ayent à ſe treuuer aujourd'huy c au champ de Mars, où la Iuſtice qui preſide aux iugements doit ietter le ſort de leurs plaidoyers ſelon la raiſon & l'eſtime du procez qu'aura chaſque Athenien. Que s'il ſe treuue quelqu'vn qui penſe qu'on ayt donné quelque faux iugement contre luy, nous luy permettons d'en appeller pardeuant nous, & nous offrons à donner vn autre arreſt, de meſme que ſi l'on n'auoit point prononcé aucune ſentence. Toy donc, ma fille, te ſceant pres des graues & venerables Deeſſes, expedie moy par ſort toutes ces actions & ces cauſes.

IVSTICE. Quoy? Faut-il que ie retourne en terre, afin qu'eſtant

rejettee

rejettee par les mortels, ie m'en vienne icy derechef, chaſſee bien loin par la vie, où ie ne puis ſouffrir l'Injuſtice ſe mocquer de moy?

IVPITER. Si faut-il que tu prennes courage, & ne perdes point eſperance: car les Philoſophes ont deſià faict en ſorte, que les hommes te preferent à l'Injuſtice, & entr'autres le fils de Sophroniſcus, lequel ne loue que ce qui eſt iuſte, & l'appreuue comme le plus grand de tous les biens.

IVSTICE. Vrayement les propos que celuy de qui tu parles a tenus de moy, ne luy ont de gueres ſeruy, puis qu'eſtant liuré entre les mains d'vnze perſonnages tels que voicy, & confiné dans vne priſon, il a beu, mal-heureux qu'il eſtoit, de l'Aconith, pour ſe faire mourir, meſme ſans payer le * Coq à Eſculape, ſi grand fut le credit qu'eurent ſes accuſateurs, philoſophans au deſaduantage de la Iuſtice.

* parce que cet oyſeau luy eſtoit deſdié.

IVP. La Philoſophie eſtoit pour lors incognuë à pluſieurs, & il ne faut pas s'eſtonner ſi les iugements penchoient du coſté d'Anyte, & de Melite: Mais ne vois-tu pas maintenant combien il y a par tout de longs manteaux, des beſaſſes, & des baſtons? On ne void aucun endroict où il n'y ait vn Philoſophe, ayãt la barbe longue & pendante, & vn liure en ſa main gauche. Bref chacun argumente pour toy, & les pourmenoirs ſont tous pleins de ceux qui s'entre-rencontrent peſle-meſle. Il n'y a celuy qui ne deſire eſtre eſtimé nourriçon de vertu, & pluſieurs delaiſſans les arts qu'ils exerçoient parauant, ſe ruent au manteau & à la beſaſſe, & ſe mettent en ce chemin, ayant le corps tout noircy du Soleil à la façon des Ethiopiens. Voilà comme tout à coup ils deuiennent Philoſophes, de Cordonniers & Mareſchaux qu'ils eſtoient, & te dõnent tant de loüanges à toy, & à la vertu, que ſelon le prouerbe, il ſeroit plus facile à quelqu'vn ſe laiſſant choir dãs le nauire de ne treuuer point de bois; qu'à l'œil, iettant ſa veuë de tous coſtez, de faillir à rencontrer vn Philoſophe.

Tous ceux qui ont la reputation d'eſtre doctes ne le ſont pas.

IVST. Mais, ô Iupiter, tels hõmes m'eſtonnent grandement, lors qu'ils ſe debattent ainſi, & ſe cõportent ſi mal aux choſes qu'ils racontent de moy. On dit meſme que pluſieurs d'entr'eux me deſguiſent biẽ par leurs paroles; mais, ſi c'eſt à bon eſcient, ils ne me donnent point d'entree en leur maiſon, & mõſtrent aſſez qu'ils me r'enuoyeroient bien loing, ſi ie m'approchois trop pres de leurs portes: car il y a jà long tẽps que l'Injuſtice regne dans leurs logis.

IVPIT. Ils ne ſont pas tous ſi meſchans que celà, ma fille, & toutesfois tu feras vn grand coup, ſi tu en treuues quelque peu de bõs

au milieu d'vne si grande troupe. Partez d'icy tout maintenant, afin qu'il y ayt auiourd'huy quelques procez vuidez. MERCVRE. Allons nous en, Iustice, & tirons droict vers d Sunius, au dessous d'Hymette, nous destournans à main gauche des Parnethes, où paroissent ces deux coupeaux. Quoy? Il semble à te voir que tu ne cognoisses plus ce chemin? Pourquoy pleures-tu? & d'où vient que tu t'affliges ainsi? N'aye point de peur; car les affaires du monde ne sont plus en tel estat qu'elles souloient estre, & les Scyrons & Pythiocamptes, compagnons de Busiris, & de Phalaris (lesquels tu soulois craindre autresfois) ne sont plus en vie. La vraye Sagesse, l'Academie, & les disputes, qui se tiennent sous le porche sont maintenãt establies par tout, & les Philosophes te cherchent de tous costez, attendans si tu ne voleras point sur eux derechef.

Apres l'orage il faut attendre le calme.

IVSTICE. Tu es le seul, Mercure, qui me peux dire la verité, comme celuy qui frequente le plus souuent aux escoles & au parquet, (veu que tu te mesles aussi de plaider, & fais l'office de Crieur public) & m'apprendre quelles sont ces personnes. Te semble-t'il que nous puissions viure ensemble?

MERCVRE. Par le Dieu Iupiter ie serois bien meschant, si ie ne te declarois le tout, à toy qui es ma propre sœur. En bonne foy la plus-part d'eux a cueilly vn grand fruict de la Philosophie: Car quand ils n'en auroient tiré autre chose, pour le moins ont ils cet aduantage sur tous les autres qu'ils errent vn peu plus modestement, à cause de l'habit qui les faict reuerer d'vn chacun. Toutesfois il n'y a point de doute, que tu pourras bien te rencontrer en la compagnie de quelques meschans, (s'il faut confesser la verité) & parmy quelques-autres à demy sçauants, & presque de seruile condition. Car apres que la Philosophie les ayant receus, les a teints vne fois d'vne autre couleur, tous ceux qui prennent ceste teinture se font gens de bien, sans receuoir le meslange d'aucune couleur incognuë. Mais quant à ceux, qui pour leur vieille graisse & pour leur ordure n'ont receu la force de la drogue que par l'exterieur, ils en demeurent meilleurs, & neanmoins encore y a t'il touſiours quelque imperfection, & l'on les void à demy blancs & tachez comme des Leopards. Il y en a encore d'autres, lesquels n'ayant touché que du bout du doigt la chaudiere de la teinture, se noirciſſent tant soit peu auec de la suye, & pensent pourtant auoir pris le bon teint. Mais quoy que ce soit, ie te conseille de frequenter touſiours auec les meilleurs. Parlons

Tous les Doctes ne reçoiuent pas de mesmes impressions.

maintenant d'autre choſe, ma ſœur. Ie viens de m'aduiſer que nous approchons du pays d'Athenes: C'eſt pourquoy laiſſons là Sunius à main droicte pour nous acheminer au Temple. Puis que nous ſommes deſcendus icy, prens place en quelque part, & regardant vers Pryce, attens que i'aye publié l'ordonnance de Iupiter. Il me ſera plus ayſé à moy de les appeller, & à eux de m'ouïr, ſi ie monte ſur le Temple.

IVSTICE. Ne me quitte point ie te prie, Mercure, que premier tu ne m'ayes dit, qui eſt cet homme cornu qui s'en vient à nous, lequel a vne fluſte en main, & les cuiſſes veluës?

MERCVRE. Qu'eſt-ce que tu dis, ma ſœur? Ne cognois-tu pas bien Pan, le plus grand drole de tous les ſeruiteurs de Denys? Il habitoit parauant le mont Parthenin, mais du temps que Datis meit ſus vne armee nauale, & que les Barbares firent ſaillie dans Marathon, il ſe rendit icy de ſon bon gré, & ſans en eſtre requis, pour donner ſecours aux Atheniens. Depuis, il a reçeu pour recompenſe de cet exploict ceſte grotte que tu vois ſous le Temple, vn peu plus bas que le Pelagiſque, & pres du riuage. Tellement qu'il eſt vray-ſemblable, que nous ayant deſcouuerts de ce lieu prochain, il s'approche pour nous ſaluër.

PAN. Dieu te conſerue, Mercure, & toy Iuſtice. MERC. Et toy. IVST. Et toy auſſi, Pan, le premier des Muſiciens, le plus diſpos & gaillard de tous les Satyres, & le plus grand guerrier qui ſoit au pays d'Athenes. PAN. Dy moy ie te prie, Mercure, quelle neceſſité vous ameine en ce lieu? MERCVRE. Iuſtice te racontera le tout: Car pour moy, ie m'en vay d'icy ſur le Temple pour faire vn cry.

IVSTICE. Iupiter m'a enuoyée çà bas en terre, Pan, afin de vuider par ſort les procez & actions de Iuſtice. Mais, dy moy, comment ſe portent tes affaires dans Athenes? PAN. Ie vis auec les Atheniens ſelon ma qualité; toutesfois ma condition n'eſt pas ſi bonne que i'eſperois, car apres auoir chaſſé bien loing de leur païs vn ſi grand mal que les Barbares leur auoient cauſé, toute la recompenſe que i'en reçois, c'eſt qu'en montant tous les ans deux ou trois fois au Temple, & ayans appreſté pour cet effect quelque bouc couïllard, & puant, ils me le ſacrifient: Celà faict, ils mangent la chair, & ſe ſeruans de moy comme d'vn teſmoin de leur reſiouyſſance, m'honorent d'vn vain applaudiſſement, bien que tous leurs jeux ne m'agreent gueres.

La Iuſtice a ſon throſne au Ciel, & ſon lict en terre.

IVSTICE. Pour ce qui eſt des autres actions, ô Pan, en quoy ſont

ils deuenus meilleurs, & plus zelez à la vertu par la doctrine des Philoſophes? PAN. Ne me parles-tu point, ô Iuſtice, de ces gens ſi affreux, & melancoliques, leſquels s'aſſemblent à troupes, & ont quelque ſympathie auec moy, pour le regard du menton & de la barbe. Mais quant au reſte ils ſont de grands babillards? IVSTICE. Tu as deuiné, Pan, c'eſt de ceux-là meſme de qui ie parle.

PAN. Ie ne ſçay vrayement, ny ce qu'ils veulent dire, ny en quoy ſe fonde toute leur ſcience: Car i'ay accouſtumé d'auoir pour repaire les montagnes, & toutes ces paroles affectees, enſemble ces façons de faire qui ſe practiquent aux villes me ſont incogniës. Auſſi ie n'eſtime pas que quelque Sophiſte ou Philoſophe vouluſt s'habiter en Arcadie. Ie ſuis ſçauant iuſques au chalumeau, & à la fluſte. Au demeurant Berger, dançeur, & ſoldat ſi beſoin en eſt. Toutesfois il eſt bien vray que ie les entends braire tous les iours, & parler de ie ne ſçay quelle Vertu, des Idees, de la Nature, & de certaines choſes incorporees, qui ſont des mots auſquels ie ne cognois rien. Du cõmencement ils ſemblent eſtre fort paiſibles en leurs diſcours, mais depuis qu'ils ſont entrez vn peu bien auant dans leurs diſputes, ils hauſſent leur voix par deſſus ℓ Ela. Tellement qu'à force de trop crier, & taſcher de dire des choſes grandes, la face leur rougit, le col s'enfle, & leurs veines paroiſſent auſſi tenduës que celles des joüeurs de hauts-bois, lors qu'ils commencent d'emboucher vne eſtroicte fluſte. S'eſtans eſgarez dans leurs diſcours, les voilà qu'ils demeurent tous troublez & confus, contrediſant à tout ce qu'ils auoient propoſé du cõmencement, & par ainſi ils ſe departent la plus-part s'injurians l'vn l'autre, & s'eſſuyans auec vn doigt recourbé la ſuëur qui leur diſtille du front. Bref celuy-là ſemble vaincueur qui eſt le plus grãd crieur de tous, ou qui a plus d'aſſeurance que les autres: Cependant le menu peuple les admire, principalemẽt ceux qui n'ont point ſoin des choſes neceſſaires, leſquels y aſſiſtent alors, & y ſont inuitez par le bruict, & la confiance qu'ils ont de telles perſonnes. D'où vient que ces Meſſieurs les Philoſophes ſont fort orgueilleux, & ce qui me faſche le plus, c'eſt qu'ils me deſrobent la façon de ma barbe. Mais ie voudrois bien ſçauoir dequoy leur ſeruent toutes leurs crieries, & s'ils tirent quelque fruict de tant de paroles & de ſophiſmes? Que s'il faut poſer bas toute crainte, & dire ce qui en eſt, (car i'habite en ceſte grotte, comme en vn baſtion, d'où ie deſcouure toutes choſes) i'en ay ſouuent apperçeu pluſieurs ſur le tard. IVSTICE. Ne parle pas ſi auant, Pan, & change de diſcours:

C'eſt folie de vouloir diſcourir de ce que nous ne ſçauons que par opinion.

Ceux qui crient ſi fort en diſputant ſe font eſtimer ignorans.

Ne te ſemble-t'il point que Mercure crie deſià ? PAN. Ouy vrayement.

MERCVRE. Eſcoute peuple, A ce iour qui eſt le ſeptieſme de Feurier, nous tiendrons l'audience, & oyrons à la bonne heure tous ceux qui ſe preſenteront. Quiconque aura dõné quelque requeſte pour la faire appoincter qu'il s'en viẽne au champ de Mars, où la Iuſtice rendra les iugemẽts par ſort, & ouyra tous ceux qui voudront plaider. L'on eſlira des Iuges Atheniens en tel nombre que requerra l'importance du faict, & ils ne prendront que trois oboles pour chaſque cauſe. Eacus ne manquera pas de renuoyer icy tous ceux qui ſont morts, ſans auoir obtenu arreſt. Que s'il y a quelqu'vn qui penſe auoir eſté mal iugé, il luy ſera permis d'en appeller, & l'appel ſe releuera deuant Iupiter.

Les voyes de la vraye Iuſtice ſont libres.

PAN. Dieux ! quel tumulte ? Ne vois-tu pas comme ils crient, Iuſtice, & accourent de toutes parts, ſe tirans l'vn l'autre en haut par les degrez du Palais ? Voicy Mercure qui s'approche ; trauaillez donc apres vos cauſes & iugements : iettez le ſort, & vous acquittez de voſtre deuoir. Quant à moy, ie m'en vay à ma grotte, où ie joüeray ſur la fluſte quelque chanſon amoureuſe auec laquelle i'ay accouſtumé d'irriter Echo par injures. Au demeurant ie ſuis tous les iours remply de conſultations, de procez & de harangues, & donne audience à ceux qui plaident au Palais.

MERCVRE. Sus, Iuſtice, appellons ceux-cy. IVST. Tu ne dis pas mal, car ils arriuent à la foule, comme tu vois, & accourans à l'entour du coupeau, font autant de bruict que des mouſches gueſpes.

L'ATHENIEN. Te voilà pris meſchant. VN AVTRE. Tu fais donc le flagorneur ? VN AVTRE. Tu ſeras puny tout maintenant. VN AVTRE. Ie te preuueray que tu as faict de grandes meſchancetez. VN AVTRE. Donne moy le premier ſort. VN AVTRE. Suis moy, meſchant : Allons voir le Iuge. VN AVTRE. Ne m'eſtrangle point.

IVSTICE. Sçais-tu que nous ferons, Mercure ? Remettons les autres cauſes à demain, & pour aujourd'huy vuidons ſeulement celles qui ont eſté intentees contre les hommes par les ſciences ou par les arts. Appelle moy ces cauſes ? MERC. L'Yurongnerie contre l'Academie pour Polemon en cas de rapt. IVST. Iette aux lots ſept Iuges. MERCVRE. Le Porche Stoa contre la Volupté en matiere d'Injures, pour auoir diſtraict & ſeduict deuers elle

ſon amy Denys. IVSTI. Cinq Iuges ſuffiront. MERCV. Pour Ariſtipe, la Volupté contre la Vertu. IVSTICE. Il ne faut pareillemẽt que cinq Iuges. MERCV. Les Banques contre Diogene au faict d'vne banqueroute. IVST. N'en tire que trois. MERC. La Peincture contre Pyrrhon pour l'auoir delaiſſee. IVST. Que neuf Iuges cognoiſſent de ceſte cauſe. MERC. Veux-tu que nous iettiõs encore le ſort ſur ces deux cauſes, qui n'agueres ont eſté intentees contre vn Rhetoricien? IVST. Vuidons premierement les plus vieilles, puis on plaidera celles-cy. MERC. Mais tu ne vois pas qu'encore que ce qui eſt intenté ſoit nouueau, il eſt neantmoins plus proche de ce dont nous venons de ietter les lots: Par ainſi il merite bien d'eſtre plaidé. IVST. Ie penſe que tu fauoriſes aux demandeurs, Mercure: Toutesfois iette le ſort ſi bon te ſemble, pourueu que ce ſoit pour ces deux icy ſeulement: car deſià nous auons aſſez de Iuges. Appelle ces cauſes, Mercure. MERC. La Rhetorique contre Syrus, pour le faict du mauuais traictement. Le Dialogue contre luy-meſme, en matiere d'extorſions & d'injures. IVST. Mais qui eſt ce Syrus? Ie ne treuue point icy ſon nom. MERC. Eſlis donc de ceſte ſorte, Contre vn Rhetoricien Syrien; car il n'y a rien qui empeſche. IVSTICE. A ce que ie vois nous euoquons au Palais d'Athenes les cauſes foraines & eſtrangeres, leſquelles ſe deuroient pluſtoſt vuider par delà l'Euphrate: Toutesfois ie te permets d'en eſlire vnze entre les meſmes, pour chacun des deux procez. MERCV. Modere vn peu ce iugement, Iuſtice, de peur que les eſpices de tant de Iuges ne ſe montent trop haut. IVST. Que les premiers prennent place là, leſquels doiuent iuger entre l'Yurongnerie & l'Academie. Et toy vuide l'eau dans le vaiſſeau. Sus, Yurongnerie, plaide la premiere.

Le vin corrõpt le langage des mieux-diſans.

Quoy, tu ne dis mot, & branſles la teſte? Approche toy, Mercure, pour l'ouyr. MERCV. Ie ne puis, dit-elle, plaider ceſte cauſe, ayant le filet de la langue noüé par l'excez du vin, & ie me ferois mocquer de moy ſans doute. Auſſi tu peux bien voir que i'aſſiſte à ce iugement contre ma volonté. IVST. Qu'elle choiſiſſe donc vn Aduocat parmy tant de bons diſcoureurs: Car il y en a pluſieurs qui s'offriront à plaider pour elle pour trois oboles. MERC. Certes il n'y a perſonne qui vueille prẽdre en main la cauſe de l'Yurongnerie, & toutesfois il ſemble qu'elle ne demãde rien qui ne ſoit raiſonnable. IVST. Et quoy? MERC. Puis que l'Academie eſt touſjours preſte à plaider à droict & à tort, & s'exerce principalement à bien debattre vn contraire, qu'elle parle premierement pour

moy,& puis pour ſoy-meſme. IVST. C'eſt vne eſtrange nouueauté que celle-cy: Toutesfois plaide l'vne & l'autre cauſe,ô Academie, puis que celà t'eſt facile à faire.

L'ACADEMIE. Ie vous prie, Meſſieurs les Iuges,d'auoir eſgard aux poincts qui ſont pour le droict de l'Yurongnerie: Car ce qui ſe dit maintenant eſt du ſien. Le principal outrage que la miſerable a reçeu eſt venu de moy, qui l'ay priuee d'vn ſeruiteur,lequel ſeul elle aymoit; qui luy eſtoit fidelle, & faiſoit volontiers tout ce qu'elle luy commãdoit. Ce ſeruiteur ſe nomme Polemon, lequel eſtoit tranſporté en plein iour au marché public par vne impudence & laſciueté. Il auoit d'ordinaire auec ſoy vne Meneſtriere, auec laquelle il chantoit à gueule ouuerte, touſiours yure depuis le matin iuſques au ſoir, plus gourmand qu'on ne ſçauroit dire,& ayant le chef enuironné de chapeaux de fleurs. I'ay pour teſmoins de mon dire tous les Atheniẽs,leſquels ne virent iamais Polemon qu'il ne fuſt ſaoul iuſques à la gorge. Depuis que le mal-heureux s'approcha des portes de l'Academie auec intention d'y faire bonne chere, & ſe rire d'elle comme il ſouloit de tous les autres, elle l'ayant captiué, & oſté par force des mains de l'Yurongnerie luy a monſtré à boire de l'eau & viure ſobrement, luy mettant en pieces toutes ces fleurs qu'il portoit ſur le chef. Toutes les fois qu'il a voulu boire, ou ſe mettre à table, elle l'a ſeruy d'vn mets de paroles douteuſes, meſchantes, & remplies de maintes curioſitez,d'où s'eſt enſuiuy,qu'au lieu de ce vermeillon qui fleuriſſoit ſur ſes joües, le miſerable eſt deuenu tout paſle & courbé de corps: tellement que ne ſe ſouuenant plus de toutes ces anciennes chanſons, il eſt quelquesfois depuis le matin iuſques au ſoir,ſans boire,ny ſans mãger, ſe repaiſſant de pluſieurs bagatelles que i'ay accouſtumé de luy monſtrer. Mais ce qui me ſemble le pire, c'eſt qu'il outrage l'Yurongnerie eſtant par moy induict à ce faire, & en dict des maux infinis. Voilà preſque tout ce qu'on pourroit icy rapporter pour l'Yurongnerie: Maintenant il n'eſt queſtion,ſinon que ie parle pour moy. IVST. Que pourra-t'elle reſpondre à cecy? Toutesfois verſe luy de l'eau à ſon tour.

L'yurongne n'a iamais tort; car la puiſſance du vin ſert d'excuſe à ſes actions.

L'ACADEMIE. Ce que l'Aduocat vient de dire tout maintenãt, Meſſieurs les Iuges, ſemble d'abord fort probable, mais s'il vous plaiſt de m'ouyr auec attention, vous apprendrez comme ie ne luy fis iamais aucun tort. Car ce Polemon, qu'elle dict eſtre ſon ſeruiteur, n'eſt pas nay à ſeruage, ny moins encore à l'yurongnerie. Il a eſté mon familier,& de meſme condition que moy,neant-

moins il eſt bien vray, qu'eſtant encore ieune, il me fut rauy par le moyen de la volupté, laquelle l'aſſiſte en diuerſes choſes. Elle auoit gaſté ce miſerable par des feſtins laſcifs, le liurant à la mercy des putains; tellemẽt qu'il auoit mis toute honte en arriere. Et de verité les choſes qu'elle croyoit parauant auoir eſté dites pour ſoy, ſeruent à ma propre deffence. Car ie ſçay bien que le miſerable alloit errant depuis le matin (couronné de fleurs, & perdu de trop boire) au milieu de la place publicque, & danſant au ſon des fluſtes qui s'entẽdoiẽt touſiours à l'entour de luy. Il n'eſtoit iamais ſobre, mais touſiours vicieux, & laſcif: Bref il ſeruoit de honte à ſes deuanciers, d'opprobre à toute la ville, & de riſee aux eſtrangers, & paſſans. Comme il s'en vint à moy, il me treuua, comme c'eſt ma couſtume, faiſant quelques harangues de vertu & de modeſtie à mes amis qui eſtoient là preſents. D'abord ſe preſentant auec la fluſte, & les couronnes de fleurs, il ſe meit à crier fort haut, taſchant d'interrompre noſtre conuerſation par ſes crieries. Mais comme il vid que nous ne faiſions point d'eſtime de luy, il commença peu à peu d'eſcouter mes paroles, (car il n'eſtoit pas tout à faict yure) & en meſme temps il meit bas ſes couronnes, fit taire la meneſtriere, deuint honteux pour le pourpre qu'il portoit; & comme s'il euſt eſté eſueillé d'vn profond ſommeil il ſe regarda ſoy-meſme, & en quel equippage il eſtoit. Alors il recognut ſa premiere vie, & condamna ceſte rougeur qui luy prouenoit d'yurognerie, rougiſſant luy-meſme, pour les crimes qu'il auoit commis autrefois. Bref il s'en vint à moy courant, ſans que ie l'appellaſſe en aucune façon; comme l'yurognerie dict que i'ay faict. Il ne fit rien que de ſon bon gré, croyant qu'il ſe trouueroit mieux auec nous, Ie voudrois volontiers qu'on le fit venir en propre perſonne, affin que vous viſſiez de quelle façon ie me ſuis comporté enuers luy. C'eſt moy, Iuges, qui ayant reçeu en ma compagnie celuy qui ſe faiſoit blaſmer à tous, & ne pouuoit ny dire vn ſeul propos, ny ſe contenir à force de vin, en ay faict vn homme ſobre, & de vieil ſeruiteur qu'il eſtoit l'ay rendu modeſte, & digne d'eſtre priſé de tous les Grecs. Luy-meſme m'en ſçait bon gré maintenant, & ſes parens auſſi pour luy. I'ay dit. C'eſt à vous, Meſſieurs les Iuges, à regarder maintenant lequel de nous deux il doit plus toſt ſuiure. MERC. Sus donc, ne tardez plus à donner voſtre ſentence; & puis vous leuez, car il faut que les autres iugent auſſi.

L'ignorant n'a point de plus grand plaiſir que d'interrõpre les harangues des doctes.

C'eſt vne actiõ loüable de remettre vn desbauché dans le chemin du deuoir.

IVST. L'Academie a gaigné de toutes les voix, hors-mis d'vne ſeule. MERCV. Ce n'eſt pas choſe nouuelle, ſi tant eſt qu'il ſe

treuue

treuue quelqu'vn qui tienne le party de l'yurognerie. Prenez place maintenant, vous qui auez eſté eſleus en iettant les lots pour le Porche Stoa, contre la Volupté, pour donner la ſentence ſur le faict de Denys: L'eau eſt verſee, parle maintenant toy qui es peinte, & veſtuë de diuerſes couleurs.

STOA. Ie n'ignore pas, Hõmes-Iuges, combien eſt forte mon aduerſe partie, contre laquelle i'ay à plaider, & i'en vois pluſieurs parmy vous qui l'œillades, & luy font bonne mine: au contraire ils me tiennent à meſpris, parce que ie ſuis tonduë, & raſee iuſques au cuir, ay le regard affreux, & ſemble eſtre farouche & melãcolique: toutesfois s'il vous plaiſt de m'ouyr plaider, Ie ſuis bien aſſeuré que ie diray des choſes plus iuſtes qu'elle; car la principale cauſe pour laquelle ie la repren, c'eſt, parce qu'eſtant veſtuë en putain, elle m'a rauy Denys (le plus grand de mes fauoris) par ſes regards attrayants, & laſcifs. Il eſtoit autrefois fort modeſte, là où maintenant le voila perdu par les ruſes & tromperies de celle-cy. Ceſte cauſe eſt preſque ſemblable à celle que les Iuges viennent d'entẽdre de l'Academie, & de l'yurognerie. Car c'eſt à vo⁹ à examiner maintenant s'il faict beau voir, qu'à la maniere des pourceaux nous ſoyons touſiours penchez contre terre, nous addonnions à la Volupté, & ne penſions rien de beau ny d'excellent en noſtre eſprit. Vous iugerez en ſecond lieu, ſi ce ce qui eſt loüable & honneſte ne merite pas bien d'eſtre preferé à toute autre choſe, ou bien ſi nous deuons philoſopher librement, ſans craindre ny la douleur, comme vn accident trop debile, ny ſuiure ce qui eſt doux à la maniere des ſerfs, ny chercher la felicité dans le miel, ou parmy les figues ſeiches: Car par le moyen de ces appaſts & allechements que ceſte-cy met au deuant des ſots, & maladuiſez, les effrayant par le labeur, elle en emporte pluſieurs de leur troupe. Elle en a faict de meſme de ce miſerable, le retirant d'auec nous, lors qu'elle a veu qu'il eſtoit malade. Car pendant qu'il eſtoit ſain & diſpos, elle ne l'eut iamais attiré par ſon doux parler: C'eſt la verité que i'ay tort de me mettre en peine, puis qu'elle n'eſpargne pas les Dieux meſmes, & que le venin de ſa langue s'attaque à leur adminiſtration & prouidence: Tellement que pour rendre le droict, Meſſieurs les Iuges, il faut que vous puniſſiez ſon impieté. D'ailleurs i'ay ouy dire, qu'elle ſe ſoucie ſi peu de la Cour, & de la Iuſtice, qu'elle n'a pas reſolu de plaider, ains a pris pour ſon Aduocat Epicure. Demandez-luy ie vous pric, quelles gens ont eſté Hercule, & noſtre Theſee, & ſi pour com-

L'homme voluptueux blaſpheme contre le ciel, & ne recognoit point de prouidence.

plaire à la Volupté, ils ont fuy le labeur: Car il n'y auroit choſe quelconque qui empeſchaſt que la terre ne fuſt toute pleine d'Injuſtice, ſi ceux-là n'euſſent ſupporté les trauaux. Voilà tout ce que i'auois enuie de dire, n'aymant pas beaucoup les longs diſcours. Que ſi elle me vouloit encore reſpondre aux demandes que ie luy ferois, on cognoiſtroit bien-toſt qu'elle n'eſt rien qui vaille: Toutesfois c'eſt à faire à vous, qui auez preſté le ſerment, d'ordonner ce qui vous ſemble equitable, ſans point adjouſter de foy à Epicure, qui dict, que les Dieux ne ſe ſoucient pas des choſes que nous faiſons.

MERC. Viençà, Epicure, plaide pour la Volupté.

EPICVRE. Ie ne veux point eſtre ſi long temps à parler deuant vous, Hommes-Iuges, car ie n'ay pas beſoin de tant de paroles. Il me ſuffit de vous dire, que ſi la Volupté contraint ce Denys que voicy (lequel Stoa dict eſtre ſon amoureux) par la force de ſes enchantements, de s'abſtenir de ceſte-cy, elle doit à bon droict eſtre eſtimee Sorciere, & iugee coulpable en ſon endroict comme celle qui a machiné des trahiſons & des tromperies enuers ceux qui ayment autruy. Si quelqu'vn en vne libre Cité prenant à contre-cœur l'auſterité de Stoa, qui ne fait aucune eſtime de la felicité, a quitté ſes Sophiſmes, & les propos recourbez, ſemblables aux deſtours de quelque *Dedale*, pour prendre le party de la Volupté, ſe depeſtrer de ſes reths de paroles, ainſi que de quelques liens, tourner ſon eſprit à des actions qui ne ſont point brutales, mais humaines, & eſtimer mauuais le trauail, & agreable la Volupté; Falloit-il le chaſſer pour celà, comme ſi ç'euſt eſté quelqu'vn, ſe ſauuant du naufrage à bon port, le nauire duquel eut choqué contre le labeur, & liuré le miſerable à la mercy de la pauureté? Ceſtuy-cy, à la maniere d'vn ſuppliant, a eu recours à la Volupté, comme à quelque autel & Temple tutelaire, afin de contempler ceſte Vertu ſi renommee par tout. Ce qu'il a fait, apres eſtre mõté en vn lieu fort haut, auec beaucoup de ſuëur & de peine, pour la creance qu'il auoit, que deſlors s'exerçant au trauail pour tout le reſte de ſon aage, il ſeroit finalement bien-heureux apres ſa vie. Mais dictes moy ie vous prie, quel plus iuſte Iuge peut-on treuuer en ceſte cauſe que luy-meſme, qui a recognu les exercices auſquels Stoa s'adonne? Il croyoit parauant qu'il n'y euſt rien de bon que ce qui eſt honneſte; & depuis ayant recognu la miſere du trauail, il a choiſi de l'vn & de l'autre ce qui luy a ſemblé le meilleur:

C'eſt l'ordinaire des mondains de faire du vice vertu.

car ie me fais accroire qu'il penſoit que ceux qui ont accouſtumé de diſcourir amplement ſur ceſte matiere de ſupporter les trauaux, & leſquels ſuiuent la Volupté priuément, ſe vantent à la façon des enfans; & dans leur maiſon ils reglent leur vie par les preceptes de la Volupté. Auſſi faiſans autrement, poſſible qu'ils auroiẽt peur d'eſtre ſurpris, de s'eſgarer de leur fermeté, & de trahir leur profeſſion. Cependant ils ſouffrent les meſmes peines que Tantale, & croyans qu'il leur eſt permis de tranſgreſſer les loix, ils ſe rempliſſent de Volupté. Que ſi quelqu'vn leur donnoit l'anneau de Gyges, afin que l'ayãt mis en leurs doigts, ils ne peuſſent eſtre veus de perſonne, ou bien l'armet [f] d'Orcus, ie ſçay aſſez qu'ayant pris congé des trauaux ils s'en iroiẽt à bride abbatuë, & imiteroient Denys, lequel auãt qu'eſtre detenu de maladie, ſouloit eſperer que les deuis du trauail luy ſeroient fort profitables: Mais depuis qu'il commença de ſe treuuer mal, & que le labeur le ſaiſit à bon eſcient, s'apperçeuant que ſon corps ſuiuoit vne Philoſophie differente de celle de Stoa, & ſe fondoit ſur des maximes contraires, il creut pluſtoſt à ces choſes là, qu'à celles-cy, & de ceſte ſorte il ſe perſuada qu'il auoit vn corps humain puis qu'il eſtoit homme. Maintenãt il vſe touſiours depuis de ce corps, non comme d'vne ſtatuë, mais tout autrement; car il ſçait bien que quicõque accuſe la Volupté, il ſe plaiſt à parler ainſi d'elle, biẽ que ſon inclination le porte à la ſuiure. I'ay dit. C'eſt à vous maintenant à donner vn arreſt là deſſus. STOA. Aye vn peu de patiẽce, & me permets de t'interroger. EPICV. Fais donc, & ne crains que ie ne te reſponde bien. STOA. Penſes-tu que le trauail ſoit mauuais? EPICV. Ouy certes. STOA. Tu tiens donc la Volupté pour quelque choſe de bon? EPICVRE. Auſſi eſt-ce. STOA. Mais quoy, ſçais-tu bien que c'eſt, ou *different*, ou *indifferent*, & *accepté*, ou *rejetté*? EPICV. Ouy ie le ſçay.

Ceux qui ayment l'oyſiueté n'ont point de plus cruël ennemy que le trauail.

MERCV. Les Iuges ſe plaignent, Stoa, qu'ils n'entendent point ces interrogations à trois ſyllabes. Taiſez-vous donc, car ils donneront tout maintenant vn arreſt. STOA. Il n'y a point de doute que i'euſſe gaigné, ſi l'on m'euſt permis d'interroger en la troiſieſme figure, ſçauoir des choſes qui ne peuuent eſtre demonſtrees.

IVST. Laquelle des deux parties a gaigné? MERC. C'eſt Volupté qui a eu plus de voix. STOA. I'en appelle pardeuant Iupiter. IVST. A la bonne heure, ie ne t'empeſche pas. Crie les autres cauſes, Mercure. MERC. Vertu & Delicateſſe ſe debattans pour Ariſtipe, lequel doit eſtre icy preſent en propre perſonne. VERTV. Il

m'appartient bien de plaider la premiere, à moy qui me nomme Vertu: Car Ariſtipe eſt de mes nourriçons, ſelon que le demonſtrent ſes paroles & ſes effects. DELICATESSE. Tute trompes Vertu: La preſceance m'eſt deuë à bon droict, puis que ce perſonnage eſt à moy, comme l'on peut voir par le chapeau de fleurs, & par les parfums & la pourpre qu'il porte ſur luy. IVSTICE. Ne vous debattez point ſi ambitieuſement entre vous, car ceſte cauſe ſera remiſe iuſques à ce que Iupiter ayt donné vn arreſt ſur le faict de Denys: veu que celle qu'on vient de plaider ne me ſemble pas differente de celle-cy. Par ainſi ſi Volupté gaigne ſa cauſe, Delicateſſe aura droict, & Ariſtipe ſera des ſiens; au contraire quand l'on donneroit vn arreſt fauorable à Stoa, ceſtuy-cy ſera touſiours adjugé à Vertu. Sus donc, que les autres ſe preſentent, & que les Iuges ne prennent rien pour les eſpices: car ils n'ont pas cognu de la cauſe, & elle n'a point eſté debattuë pardeuant eux.

MERCVRE. Quoy donc? Tant de vieilles gens ſeront montez çà haut en vain par vn chemin ſi long & ſi raboteux? IVSTICE. Ce ſera bien aſſez s'ils en reçoiuent la tierce partie. Allez vous en maintenant, & ne vous faſchez point; vne autre fois il vous ſera permis de iuger derechef. Il eſt temps que Diogene Cynopean ſe preſente. Vienç à donc, Banque, & plaide ta cauſe.

La richeſſe & la pauureté ne s'accordent iamais bien enſemble.

DIOGENE. Vrayement ſi elle ne ſe deſiſte de faire la faſcheuſe, Iuſtice, elle ne procedera plus pardeuant le Iuge auec moy pour raiſon de ma fuitte, mais pour pluſieurs grandes playes, car ie luy rompray la teſte auec mon baſton. IVSTICE. Qu'eſt-cecy? la Banque s'enfuit, & Diogene la ſuit tenant en main ſon baſton? A ce que ie vois la miſerable eſt en danger d'eſtre bien battuë: Cependant, appelle Pyrrhon. MERCVRE. Il y a jà long temps que Peinture eſt icy preſente; mais Pyrrhon n'eſt pas encore monté. IVSTICE. Pourquoy fait-il ainſi le retif, Mercure? MERCVRE. Parce qu'il croit qu'il ne ſe treuue point de Parquet, ny de Iugement qui ſoit veritable. IVSTICE. Qu'on le condamne donc par contumace. Appelle moy maintenant ce Syrien, qui fait des harangues en proſe, bien que ces actions ayent eſté de freſche memoire intentees contre luy, & qu'il ne ſoit pas beſoin de ſe tant haſter à les diſputer & debattre; toutesfois puis qu'on le treuue bon, appelle la cauſe de la Rhetorique la premiere, & par apres les autres. Dieux, que de gens ſont accourus!

MERCVRE. Ils ont raiſon, Iuſtice, car c'eſt pour le deſir qu'ils ont d'ouyr ceſte action eſtrangere & nouuelle, & qui fut hier premierement intentee, comme tu dis. D'ailleurs ils eſperent d'entendre la Rhetorique, & le Dialogue, qui s'accuſeront chacun à ſon tour, & Syrus qui leur reſpondra. Voilà qui eſt cauſe que tant de perſonnes ſe ſont aſſemblees.

RHETORIQVE. La premiere demãde que ie fais à tous les Dieux & Deeſſes, Hommes Atheniens, c'eſt que ie puiſſe impetrer de vous en ceſte diſpute autant d'amitié que i'en porte à voſtre ville, & à toute ceſte aſſemblee. La ſeconde choſe que ie ſouhaitte, comme il eſt raiſonnable, c'eſt que les Dieux immortels vous inſpirent d'impoſer ſilence à mon aduerſe partie, & que vous faſſiez en ſorte que ie puiſſe accomplir mon accuſation, comme ie l'ay propoſé. Au demeurant toutes les fois que ie conſidere ce qui m'eſt aduenu, ie vois bien que ie n'ay pas touſiours eu l'eſprit bien poſé; car ſans doute ceſtuy-cy vous tiendra des diſcours ſemblables aux miens, & vous veraez que la choſe eſt allee ſi auãt, que i'ay bon beſoin de prendre garde qu'il ne ſoit cauſe luy-meſme qu'vn plus grand mal n'aduienne.

Or afin que ie n'vſe de plus longue preface, & que l'eau qui ſe reſpend il y a jà long temps, ne s'eſcoule en vain, ie commenceray mon accuſation. Ceſtuy-cy eſtoit encore fort ieune, Hommes-Iuges, & auoit vn langage ſi rude, que rien ne luy manquoit, que l'habit de Barbare qu'on nomme Candyn: outre qu'il marchoit à la façon des Aſſyriens; lors que l'ayant rencõtré aux confins d'Ionie, vagabond, & irreſolu, touchant ce qu'il deuoit faire ou conclure à part ſoy, ie l'ay eſleué & nourry. Et parce que ie le iugeois fort prompt, doüé d'vn bel eſprit, propre à apprendre quelque choſe, & qu'il me regardoit fixement; (car encore me reueroit-il alors, & m'auoit ſeul en admiration) ie delaiſſay pluſieurs galands hommes riches, beaux, & de noble extraction, qui s'eſtoient mis ſur les rangs pour m'eſpouſer, & me fiançay à cet ingrat icy, qui n'eſtoit qu'vn pauure homme de bas lieu, & encore bien ieune. Ie luy apportay vn bon mariage, qui conſiſtoit en pluſieurs harangues dignes de louange, & d'admiration, & par apres l'ayant faict cognoiſtre à mes amys, ie couchay ſecrettement ſon nom ſur les tables, & luy donnay le droict de Citoyen; tellement que ceux qui auoient perdu mon alliance en creuoient de deſpit. Comme ie veis qu'il deſiroit de voir le monde, & faire monſtre par tout du bon-heur de ſon mariage, ie

La ſcience n'abandonne iamais ſon poſſeſſeur.

ne l'abandonnay pas encore, ains le ſuiuant en quelque part qu'il allaſt, ie le fis renommer par tout, & l'embellis de pluſieurs riches ornements. Et en bonne foy, c'eſt peu de choſe que ce qui en aduint en Grece, & en Ionie (car apres qu'il eut reſolu de faire vn voyage en Italie) ie trauerſay la mer Ionique auec luy, & l'accompagnant iuſques en Gaule, luy acquis pluſieurs grandes richeſſes. Il fut vn fort long tẽps en ma compagnie ſans coucher vne ſeule nuict hors du logis. Mais comme il ſe vid riche, & en moyens, & en renommee, il luy ſembla que toutes ſes affaires alloient bien: & alors il commença de me tenir à meſpris, de refroigner le ſourcil, & de me demonſtrer vn courage hautain. Tellement qu'il deuint tout à coup amoureux de ce beau barbu de Dialogue, que l'on dict eſtre fils de la Philoſophie, & qui ſe faict ſi bien cognoiſtre à ſa mine. Voilà comme aymant vn plus vieil que luy, il careſſe ce dernier, & tous deux habitent enſemble. Ce qui me faſche encore le plus, c'eſt qu'il n'a point de peur, que ceſte franchiſe & liberté de paroles, par laquelle ma harangue eſt portee, comme à bride abbatuë, ne luy tombe des mains; qu'il ne s'enferme ſoy-meſme dans des eſtroictes queſtions, & qu'au lieu qu'il luy eſtoit permis de dire tout ce que bõ luy ſembloit auec vne voix haute & hardie, il ne rapporte maintenant que quelques petites ſentẽces, & les prononce comme par ſyllabes: De ceſte façon il ne s'aquerra pas beaucoup de louange, & encore moins d'applaudiſſement, mais bien pluſtoſt il ſe fera mocquer de ſoy-meſme par les eſcoutans qui branſleront la teſte, & ſe plaindront de ſi miſerables diſcours que les ſiens. Voilà les cauſes pour leſquelles ce braue amoureux m'a tenuë à meſpris. On dit encores qu'il ne vit pas en paix auec le Dialogue que voicy: mais qu'il luy rend de fort mauuais offices. Comment ne ſeroit-il donc eſtimé ingrat & coulpable des peines qui ſont ordõnees par les loix pour le faict du mauuais traictement? luy qui a ſi meſchamment delaiſſé ſon eſpouſe legitime, de laquelle il auoit tant eu de biens, & qui le faiſoit renommer par tout? & neantmoins il a bien voulu conuoiter des choſes eſtranges & nouuelles, ſans conſiderer que ie ſuis la ſeule qui me fais admirer d'vn chacun, & qu'il n'y a celuy qui par ſes eſcrits ne me defere l'honneur d'eſtre ſa gouuernante, & fidelle compagne. C'eſt merueille, que ie ne daigne voir tant d'amoureux, qui me recherchent tous les iours, auſquels ie ne veux ny donner entree, ny les ouyr, bien qu'ils frappent ſouuẽt à ma porte, & m'appellent à haute voix par mon nom; & toutesfois ceſtuy-cy ne reuient

Rien de mortel n'eſt impoſſible à vn bon Orateur.

point à moy, & n'œillade que ſon amoureux que voilà. Ie voudrois bien ſçauoir, que peut-il eſperer de luy, ſi ce n'eſt vn ſimple manteau? I'ay dit, Hommes-Iuges. C'eſt à vous à ne luy point permettre de me reſpondre par les reigles de ma harangue, car ce ſeroit choſe injuſte, que mon propre glaiue fut aiguiſé contre moy. Qu'il reſponde s'il peut, ſuiuant les preceptes du Dialogue ſon bien-aymé.

MERCVRE. Tu ne nous perſuaderas point, Rhetorique, qu'il puiſſe reſpondre à la façon du Dialogue, ains il faut que ſon diſcours ſoit continu, & non à pieces rapportees.

LE SYR. Puis que mon aduerſe partie treuue mauuais, Hommes-Iuges, que i'vſe d'vne façon de parler vn peu plus longue que de couſtume, & qu'il eſt ainſi que i'ay tiré d'elle-meſme tout ce que ie puis dire, ie ne vous tiendray pas longs diſcours, ains refutant les chefs & ſommaires des accuſations qu'elle me met ſus, ie vous remettray toute l'affaire en main, pour la regarder & peſer. Sçachez donc, qu'elle n'a rien dit de moy cy-deuant, qui ne ſoit veritable: Car i'aduoüe qu'elle m'a nourry, & voyageãt auec moy, m'a touſiours ſuiuy, & faict Citoyen de Grece; en quoy elle m'a grandement obligé, & ie la remercie de l'honneur que i'ay eu en ſon alliance. Mais elle ne me doit pas blaſmer, ſi l'ayant delaiſſee, ie me ſuis retiré auec ce Dialogue: Et ie vous prie, Hõmes-Iuges, de m'eſcouter vn peu ſur ce poinct, & croire que ie ne diray rien de faux, ſous ombre de quelque profit. Comme ie veis que ceſte-cy ſe iettoit hors des limites de la Modeſtie, & qu'elle n'vſoit plus de cet honneſte habit, auec lequel ce Peanien l'auoit jadis eſpouſée, ains qu'elle s'attiffoit, & ſe friſoit les cheueux à la façon des putains; outre, qu'elle paroiſſoit touſiours oincte de fard, & peignoit de ceruſe ſes jouës, ie commençay ſoudain d'entrer en ſoupçon, & d'eſpier ſecrettemẽt en quel endroict elle tourneroit l'œil. Ie ne veux point parler du reſte, & il me ſuffit de dire, que toute la nuict noſtre carrefour eſtoit remply de rufiens enyurez, qui commettoient en ſon endroict pluſieurs actes lubriques, & ne ceſſoient de frapper à la porte. Il y en auoit auſſi, qui oſoient bien entrer par force dans le logis, cõtre toute modeſtie. Neantmoins elle s'en rioit, & ce qui tourmentoit les autres, luy ſeruoit de plaiſir. Elle les regardoit ſouuent du haut du logis, & les eſcoutoit chanter auec vne voix aſſez rude, quelques chanſons amoureuſes; ou bien ouurant les portes ſecrettement, lors qu'elle penſoit que ie n'y prenois pas garde, elle ſe comportoit fort laſciue-

L'eloquence eſt vne machine qui ſert à ruiner & baſtir.

ment, & s'accouploit auec eux. Et parce que ie ne pouuois endurer tout cecy, & ne voulois point d'ailleurs l'accuſer d'adultere, ie m'en allay treuuer ce Dialogue que voicy, qui ſe tenoit tout contre nous, & le priay de me vouloir receuoir. Voilà, Hommes-Iuges, tous ces grands outrages que i'ay faicts à la Rhetorique. Car bien qu'elle n'euſt intenté ceſte action, ſi ſeroit-il bien raiſon, ſe me ſemble, eſtant aagé de quarente ans comme ie ſuis, de m'abſtenir de tous ces tumultes, & laiſſer repoſer les hommes de longue robbe, afin d'euiter par ce moyen, & les accuſations des Tyrans, & les loüanges des meilleures perſonnes. Il vaut bien mieux pour moy que ie me pourmene auec ce bon Dialogue, ou en l'Academie, ou au Lycee, & que ie diſpute à loiſir auec luy. Ie pourrois rapporter icy pluſieurs autres poincts, ô Iuges, leſquels i'obmets à preſent, vous priant de donner vne ſentence qui ſoit conforme à noſtre ſerment.

On ſe laſſe de ſuiure touſiours vne meſme doctrine, & la diuerſité contente l'eſprit.

IVSTICE. Lequel eſt-ce des deux qui a gaigné? MERC. C'eſt le Syrien qui a toutes les voix, horsmis vne ſeule. IVSTICE. C'eſt ſans doute quelque Rhetoricien qui a opiné le contraire. Sus, Dialogue plaide à ton tour deuant les meſmes Iuges, & vous, demeurez aſſis en vos places; Car vous aurez double loiſir pour les deux procez.

LE DIALOGVE. Ie n'auois pas reſolu, Hommes-Iuges, de faire vn long diſcours deuant vous, mais bien d'expedier la choſe en peu de paroles ſelon ma couſtume. Toutesfois ie ſuis content de former mon accuſation, ſuiuant le commun ſtyle de plaider, bien que ie ſois fort ignorant en ceſte matiere. Que cecy ſoit dict deuant vous par maniere de Preface. Quant aux actions que i'ay ſouffertes à tort, & à toute heure de ceſtuy-cy, elles ſe paſſent de ceſte ſorte. Ie me faiſois reuerer d'vn chacun, meditant pluſieurs choſes des Dieux, de la Nature, & de l'Vniuers, & marchois eſleué ſur les nuës en quelque lieu que ce fuſt, où l'on dict, que ce grãd Iupiter, conduict ſon char par le Ciel, lors que ceſtuy-cy m'ayant retiree de ce plaiſir, tandis que ie m'eſlançois à la plus haute concauité, & montois par deſſus le Ciel, ma rompu mes aiſles, & rendu eſgal à la commune condition du vulgaire. Dauantage, il m'a oſté ce maſque Tragique, & m'en a appliqué vn autre Comique, & Satyrique. Bref, apres m'auoir donné pour compagnons l'Injure, la Gauſſerie, & l'Impudence Cynique, me mettant en teſte ces deux furieux perſonnages, Eupolis, & Ariſtophane, pour ſe mocquer de ce qui eſt beau & honneſte, il a deterré vn certain

Menipe

Menipe, qui eſt l'vn de ces anciens chiens, fort prompt à abbayer, afin que, comme les autres, il me morde en riant. Ce n'eſt donc pas ſans ſubject, que ie me plains d'auoir reçeu vne grande injure, moy, di-je, qui ne parois plus maintenant auec mon habit ordinaire, & qui ne ſers plus que de badin joüant des Comedies, où ie traicte de matieres eſtranges, & qui ne ſont propres qu'à faire rire les gens. Car ce que ie treuue le plus abſurde, c'eſt que ie fais meſtier de ie ne ſçay quoy d'eſtrange, & ne vay plus à pied, ny en l'air, ains à la maniere d'vn Centaure ie ſuis expoſé à la veuë des regardans, comme quelque merueilleux ſpectacle.

Le Satyrique n'eſt iamais plus à craindre que lors qu'il rit.

MERCV. Que peux-tu reſpondre à cecy, Syrien?

LE SYRIEN. Ie vois bien, Hommes-Iuges, qu'il me faut icy ſouſtenir vne querelle ineſperee pardeuant vous: Car ie n'euſſe iamais creu que le Dialogue euſt ainſi parlé contre moy; luy, di-je, que i'ay reçeu & retiré lors qu'il paroiſſoit encore tout affreux à maintes perſonnes, & tout corrompu par les continuelles demandes qu'on luy faiſoit. Pour ceſte ſeule cauſe il monſtroit ie ne ſçay quoy de venerable de ſoy, ſans que neãtmoins il ſe fiſt voir parmy le vulgaire. Premierement ie l'accouſtumay à marcher ſur terre en vray homme, puis l'ayant laué de ſes ſaletez, & meſme contraint à rire, ie le repreſentay plus affable, & plus gratieux aux yeux de tous les regardans. Et parce que i'ay joinct la Comedie auec luy, il s'eſt acquis par ce moyen beaucoup de faueur & de bien-veillance enuers les Auditeurs, leſquels redoutans parauant les eſpines qui le couuroient comme vn heriſſon, n'oſoient en approcher leurs mains. Au demeurant ie cognois fort bien ce qui le trauaille le plus. C'eſt que me tenant aſſis pres de luy, ie n'ay pas accouſtumé de mettre en auant ces queſtions de peu d'importance, ſçauoir ſi l'ame eſt immortelle, & lors que Dieu fit le mõde combien il verſa de meſures de vraye ſubſtance dans le vaiſſeau, auquel il temperoit toutes choſes pour en faire vn meſlange, & le remuer, enſemble ſi la Rhetorique, qui eſt vne petite piece de la Politique, n'eſt point la quatrieſme partie de la flatterie: Car il prend autant de plaiſir à diſputer de telles ſubtilitez, que ceux qui ont la gale ſe plaiſent à ſe frotter. Ces propoſitions luy ſemblẽt ſi agreables, qu'il ſe leue auſſi-toſt qu'on luy dit, que tout le mõde n'eſt pas ſuſceptible de comprendre les choſes qu'il contemple ſubtilement, ſur tout en matiere d'Idees. Il requiert tout cecy de moy, & cherche ſes aiſles pour s'eſlancer en haut, ſans voir ce qui eſt à ſes pieds: Car ie ne penſe pas qu'il m'euſt voulu reprendre de

ce que l'ayant deſpouïllé de ce veſtement Grec, ie luy en ay dõné vn qui eſt tout barbare, veu que ie parois moy-meſme eſtre tel. Ie luy euſſe faict tort de commettre telles fautes en ſon endroict, & laiſſant les loix en arriere, de luy oſter ſon habit paternel à la façon des voleurs.

I'ay reſpondu, Iuges, le mieux que i'ay peu, & maintenant ie conclus à ce qu'il vous plaiſe donner vne meſme ſentence que la premiere. MERCVRE. Holà, Syrien, tu gaignes de tous les dix, & ce premier n'eſt point maintenant de meſme opinion que les autres: Auſſi eſt-ce ſa couſtume de donner à chacun vn lot perçé,* & d'enuier la fortune de tous les bons. C'eſt aſſez plaidé pour maintenant: Allez vous-en à la bonne heure; demain nous vuiderons toutes les autres cauſes.

*C'eſt à dire, vn vaniugement.

ANNOTATIONS.

a *Claros.*] Ville d'Ionie proche de Colophone, fort celebre pour les fameux Oracles d'Apollon qui s'y rendoient. Manto fille de Tireſia, en ietta les premiers fondements, lors qu'elle ſe ſauuoit de la furie des Epigones, vaincueurs des Thebains.

b *Maché du Laurier.*] Les Pretreſſes, & autres telles perſonnes qui ſe meſloient de deuiner, auoient de couſtume de macher du Laurier, (arbre d'Apollon) lors qu'elles vouloient eſtre inſpirees d'vne diuine fureur. Ronſard faict vne alluſion à ceſte couſtume, en l'vne de ſes Odes, où il dit parlant de Caſſandre:

D'vn goſier mache-Laurier
I'oy crier
*Dans * Lycophron ma Caſſandre, &c.*

*C'eſt vn Poëte Grec qui a eſcrit de la guerre de Troye.

c *Au champ de Mars.*] Ainſi nommé, parce qu'il eſtoit conſacré à ce Dieu. Les Romains s'y aſſembloient d'ordinaire pour y conſulter des affaires les plus importantes à la Republique, & où il s'agiſſoit de quelques augures, preſages, & diuinations.

d *Sunium.*] C'eſt vn promontoire au pays d'Attique, au deſſus d'Athenes, & de Marathon.

e *Elu.*] Contree fort celebre, ainſi nommee d'vn certain Ellené, fils de Deucalion, Thucydide † la deſcrit au long.

† *Lib. 10.*

f *Orcus.*] Roy des Moloſſes, qui regnoit ſept cens dix-ſept ans ou enuiron, auant la fondation de Rome.

DV CHERCHEVR DE REPEVE FRANCHE, OV, QV'IL Y A VN ART D'ESCORNIFLEVR, ET HAPPELOPIN.

TICHIAS.

Il ſouſtient qu'il y a vn art d'Eſcornifleur qu'il

QVE veut dire, Simon, que tous les autres hommes ſoient libres, ou s'exerçans à quelque art, par lequel ils puiſſent ſeruir

tant à eux-meſmes qu'à autry, tu es le ſeul, qui n'as point de meſtier, duquel tu ayes moyen de tirer quelque fruict, ou bien en ayder vn autre, & luy en faire part? *preſere à tous les autres pour pluſieurs cauſes.*

LE HAP. Pourquoy me fais-tu ceſte demande Tichias? Ie ne ſçay ce que tu me veux dire, ſi tu ne m'interroges plus clairement? TICH. Y a-t'il quelque art, auquel tu ſois ſçauant, & expert, comme pourroit eſtre la Muſique? LE HAP. Nenny par le Dieu Iupiter. TICH. Es-tu Medecin? LE HAP. Non. TICH. Geometrien? LE HAP. Encore moins. TICH. Et Rhetoricien, car tu es auſſi reculé de la Philoſophie, que la contagion meſme du vice en eſt eſloignee. LE HAP. Dy ce que tu voudras, & encore dauantage s'il t'eſt poſſible, ie te conſeille de ne te point mettre en peine de me reprocher les choſes que i'ignore deſià; car ie confeſſe que ie ſuis encore plus inhabile que tu ne penſes pas. TICH. Il peut bien eſtre auſſi que la difficulté de ces arts t'a diſtrait de leur apprentiſſage. Mais ne ſçais-tu point quelque meſtier? N'as-tu pas appris l'eſtat de Maſſon, ou de Sauetier, car tes reuenus ne ſont pas ſi grands, que tu n'ayes beſoin de ſçauoir quelque choſe pour gaigner ta vie? LE HAP. Tu dis bien, Tichias, mais ſi eſt-il bien vray pourtant que tous les arts, dont tu viens de parler me ſont incogneus? TICH. Ne s'en treuue-t'il pas quelqu'vn que tu ſçaches? LE HAP. Ouy ie t'aſſeure; & c'eſt vn ſi bon meſtier, que ſans doute tu le loüerois toy-meſme, ſi tu le ſçauois? I'en ſçay parfaictement tous les preceptes, quoy qu'il ne me ſoit pas ſi facile que tu dirois bien de les exprimer par paroles? TICH. De quel meſtier me parles-tu? LE HAP. Ie ne ſuis pas encore bien exercé à faire des harangues entieres à ſa loüange: toutefois il t'eſt facile de cognoiſtre que ie n'ignore point tout meſtier, puis que i'en ſçay vn, lequel ie t'apprendray vne autrefois. TICHIAS. Dy-le moy, ie te prie tout maintenant, car ie ſuis impatient d'attendre. LE HAP. Poſſible qu'il te ſembleroit bien eſtrange, ſi tu l'entendois? TICH. Et voilà pourquoy, i'ay tant de deſir de le ſçauoir. LE HAP. On te le dira vne autrefois, Tichias. TICH. Laiſſe-moy tous ces delais à part; & ſi la honte ne te retient, declare le moy maintenant. LE HAP. C'eſt le meſtier d'Eſcornifleur, & Happelopin. TICH. Quoy? Y a-t'il celuy, Simon, ſi fol, & hors de ſon ſens, qui vueille ſouſtenir que ce ſoit vn art? LE HAP. C'eſt donc moy-meſme? Que ſi tu m'appelles fol, parce que ie ne ſçay point d'autre meſtier, tu t'en dois prendre à ceſte meſme folie, & te deſiſter de m'accuſer ſi aigrement comme *Chacun loue ce qu'il aime, ſoit bon ou mauuais.*

tu fais; car l'on dit, que ceſte Deeſſe eſt faſcheuſe enuers ceux qui la reprennent; & bien dauantage, qu'elle a de couſtume d'excuſer les coulpables, des crimes par eux commis, comme ſi elle meſme en eſtant la cauſe, en prenoit toute la faute ſur ſoy. TICH. Y a t'il donc vn art de Happelopin, Simon? LE HAP. Ouy vrayement il y en a vn, duquel ie ſuis moy-meſme l'inuenteur, & l'auteur. TICH. Tu es donc vn Happelopin? LE HAP. Ie le ſuis, Tichias, & ſi ie ne m'offence pas d'eſtre ainſi nommé. TICH. N'as-tu point de honte de te donner vn ſi beau titre toy-meſme? LE HAPPE. Vrayement nenny; au contraire, ie ſerois bien plus honteux, ſi ie ne le diſois. TICH. Que ſi nous voulons te faire cognoiſtre à ceux qui ne ſçauent qui tu es; comment te nõmerons nous? Dirons-nous que tu es Happelopin? LE HAP. Vous me ferez beaucoup plus de plaiſir de m'appeller ainſi, que ſi vous me diſiez eſtre Phidias le Statuaire: Car ie ne prens pas moins de plaiſir en mon art, que le meſme Phidias eſtoit ayſe d'auoir faict la ſtatuë de Iupiter. TICH. Mais de verité, lors que ie conſidere cecy plus attentiuement, vne choſe me ſemble fort ridicule. LE HAP. Qui eſt-elle? TICH. C'eſt que quand nous t'eſcrirons de dehors, il faudra que nous donnions ceſte inſcription à nos lettres: *A Simon le Happelopin ſoit donnee la preſente.* LE HAP. C'eſt tout vn, tu me feras plus de plaiſir, que ſi tu me diſois, Adieu Monſieur le Philoſophe. TICH. C'eſt peu de choſe que tu t'eſiouïſſes de ce nom, mais encore y a-t'il à conſiderer vne autre grande abſurdité? LE HAP. Dy la dõc? TICH. Sçauoir, ſi cet art doit par nous eſtre mis au rang des autres, ou bien, ſi eſtans interrogez de quelle eſpece il eſt, nous ne reſpondrons point, de l'art de Happelopin, comme nous auõs accouſtumé de reſpondre de celuy de Grammaire, ou de Rhetorique, quand nous en ſommes interrogez?

L'impudent faict gloire de ce que l'hõme modeſte impute à blaſme.

LE HAP. Ie te veux preuuer, Tichias, qu'il n'y a point d'art qui merite mieux d'eſtre ainſi nommé, que ceſtuy-cy dont ie fais profeſſion. Que ſi celà t'agree, comme ie penſe, ie ne feray point de difficulté de t'en dire mon opinion, biẽ que ie n'y ſois pas beaucoup porté, comme i'ay dit cy-deuant. TICH. Quand ces choſes ſeroient encore plus baſſes, il n'y a point de doute, que la Verité les pourroit faire paroiſtre haut eſleuees. LE HAP. Parlons donc premierement de cet art, afin d'examiner à bon eſcient ſous quel genre de definition il eſt contenu, car en deſchifrant les autres arts, nous paruiendrons en particulier à la cognoiſſance de ceſtuicy. TICH. Dy moy, qu'eſt-ce que tu appelles art ſi tu le ſçais? LE

HAP. Art n'eſt autre choſe (ſelon qu'il me ſemble l'auoir ouy dire à quelque ſage homme) qu'vne aſſemblee, ou amas de preceptes exercez, qui tendent à quelque fin vtile à la vie. TICH. Vrayement tu t'es bien ſouuenu de la definition que tu as appriſe de luy. LE HAP. Or ſi l'art de Happelopin conuient à toutes ces choſes, il eſt bien raiſonnable qu'il ſoit tenu pour tel. TICH. Ce que tu dis eſt tres-veritable. LE HAP. Sus donc, conſiderons en particulier, ſi ma definition ne conuient pas à l'art d'Happelopin, l'adaptant à toutes autres eſpeces d'art: mais non pas de la façon qu'on frappe le pot de terre, de peur qu'il ne ſonne le caſſé; car il faut que cet art contienne en ſoy l'inuention de ſes preceptes, comme font tous les autres; & il eſt beſoin que du commencement il rencontre vn hoſte qui le ſçache entretenir: Autrement nous pourrons dire, que les Monnoyeurs ou Banquiers ont quelque art, par lequel ils ſçauent ſubtilement cognoiſtre les fauſſes pieces d'auec les bonnes; & que ceſtuy-cy, ſans l'ayde de quelque art que ce ſoit, peut diſcerner les meſchans parmy les bons, principalement ſi nous auons eſgard, que les mœurs des hommes ne paroiſſent pas ſoudain telles qu'elles ſont, comme fait la monnoye. Le ſage Euripide a repris cecy fort à propos, par ces vers.

Definition de l'Art.

L'on ne cognoiſt pas les hommes par l'exterieur, car ce n'eſt qu'vne vaine monſtre.

En l'homme on ne void point paroiſtre
De lineament ny de traict,
Par lequel on puiſſe cognoiſtre,
S'il a commis quelque forfaict.

D'où il faut inferer que l'art d'Happelopin n'a point ſon pareil, comme celuy qui cognoiſt mieux les choſes obſcures & cachees, que ne ſçauroit faire l'art des Deuins. Ne te ſemble-t'il pas que c'eſt vne choſe qui depend d'vn grand eſprit, & tout plein de belles inuentions, de ſçauoir proferer des propos bien conuenables, & faire des choſes, par leſquelles on ſe rende familier, aymable, & agreable à ſon hoſte? TICHIAS. Ouy vrayement. LE HAPPELOPIN. N'eſt-ce pas beaucoup de paroiſtre parmy les banquets, & ſurpaſſer en authorité tous ceux qui par leur negligence ne ſe ſont point acquis ce bel art? Penſe-tu que le Happelopin puiſſe faire tout celà ſans vn grand iugement, & ſans vne admirable induſtrie? TICHIAS. Nenny ſans doute. LE HAPPELOPIN. Il n'appartient pas à vn homme groſſier & ignare de cognoiſtre ce qui eſt bon ou mauuais en vne viande, puis que le noble Platon dit, Que celuy qui veut traicter ſes amys

en vn banquet, ne peut s'en acquitter comme il faut, il n'eſt bon Cuiſinier, & ne ſçait la maniere d'appreſter les viandes. Par où tu apprendras que l'art d'Happelopin ne s'attribuë pas ſeulement vne ſimple cognoiſſance, mais bien vn long exercice. Les autres arts demeurent ſouuent pluſieurs iours, nuicts, mois, & annees, ſans eſtre exercez, & neantmoins leurs poſſeſſeurs ne les perdent point; mais quant à la cognoiſſance du Happelopin, ſi l'on ne la met tous les iours en vſage, elle ſe perd tout auſſitoſt auec ſon ouurier. Ce ſeroit folie de rechercher l'vtilité de l'art de Happelopin, tendant à quelque fin de la vie, puis que pour moy, ie ne treuue rien plus vtile que le manger & le boire, qui ſont des actions, ſans leſquelles la vie des hommes ne peut ſubſiſter. TICHIAS. Ie t'aduoüe celà. LE HAPPELOPIN. Ce n'eſt pas de meſme du chercheur de Repuës-franches, & de la force & beauté qui ne ſe fondent point ſur les preceptes d'aucun art. TICHIAS. Tu dis vray. LE HAPPELOPIN. Ce que ie treuue encore de plus admirable en cecy, c'eſt que noſtre meſtier ne manque point d'artifice, & eſt par conſequent profitable à ſon poſſeſſeur. Si tu auois pris charge toy-meſme de gouuerner vn nauire ſur mer, & qu'il ſuruint tout à coup vne tourmente; toy, qui n'es point expert en l'art de nauiger t'eſchapperois-tu du naufrage? TICH. Nenny. LE HAPPELOP. Ne faudroit-il pas que tu en accuſaſſes le defaut de l'art, qui auroit eſté cauſe de ta perte? TICH. Ie te l'accorde. LE HAPPELOP. Tellement que nous ſommes conſeruez par l'art, & non par l'ignorãce? TICH. Celà eſt ainſi.

Les meilleurs Maiſtres ne ſont pas exẽpts des plus mauuais coups.

LE HAP. C'eſt donc vne choſe manifeſte qu'il y a vn art de Happelopin? TIC. Il ſemble en effet que ce ſoit vn art. LE HAP. Si ſçay-je bien pourtant qu'il y a eu de fort bons Pilotes, & des Cochers bien experts, leſquels ont fait naufrage, & ſe ſont laiſſez cheoir en bas, d'où s'eſt enſuiuy, que les vns ont eſté eſtropiez, & les autres occis tout à fait. Mais pour ce qui eſt d'vn chercheur de lippees aucun ne luy ſçauroit objecter qu'il ayt iamais fait naufrage. De maniere que ſi ceſte action d'Eſcornifleur n'eſt point eſloignee de l'art, comme n'eſtant pas vne faculté, ains vn amas de preceptes, practiquez, experimentez, & mis en vſage, il nous faut confeſſer que c'eſt vn art. TICHIAS. Tes arguments en donnent des conjectures; mais rapporte nous quelque noble fin de l'art de Happelopin? LE HAPPELOPIN. Tu dis bien, Tichias. Or il me ſemble que tout celà ſe peut expliquer par ceſte definition. La queſte qu'on fait des bons morceaux eſt l'art des viandes

& des breuuages, enſemble des propos qu'on doit tenir pour les auoir, qui n'a point d'autre fin que la Volupté. TICHIAS. Tu n'as pas mal defiy cet art; toutesfois prends garde que tu ne faſſes vne querelle auec les Philoſophes, pour ce qui touche la fin d'iceluy. LE HAPPELOPIN. Il ſuffit bien que ce ſoit icy la ſeule fin & de la felicité, & de la Repuë-franche: car ce grand Homere, en admirant la vie d'vn chercheur de lippees, comme la plus heureuſe de toutes, il dict ainſi,

La meilleure fin que ie voye;
Laquelle il faut pluſtoſt choiſir,
C'eſt de paſſer ſes iours en ioye,
Et viure au monde à ſon plaiſir;
S'aſſeoir aux tables plus exquiſes,
Des mets gouſter les friandiſes,
Et eſtre pres d'vn Eſchanſon,
Qui rempliſſe touſiours la coupe,
D'vne delicate boiſſon,
Pour reſiouir toute la troupe.

Et comme s'il n'auoit pas aſſez admiré ce bon-heur, il rend ſon opinion beaucoup plus manifeſte par ces paroles.

Voicy doncques la fin la plus belle de toutes.

Par où il demonſtre que c'eſt vne heureuſe vie que celle d'vn Happelopin, & chercheur de Repuës-franches. Or il n'attribuë pas ces paroles à quelque hõme de baſſe eſtoffe, ains au plus ſage qui fuſt de ſon temps. Que s'il eut deſiré, ſuiuant les Stoïques, de louër en Vlyſſe la Vertu pour fin, il euſt pû dire cecy, quand il amena Philoctete de Lemnos, quand il aſſiegea Troye, quand il retint les Grecs qui ſe preparoient à la fuitte, quand il entra dans Ilion d'aſſaut; & bref lors qu'il ſe precipitoit ſoy-meſme pour eſtre navré de hõteuſes playes, & qu'il eſtoit veſtu d'vn habit ſale, & tout à faict Stoïque. Mais il ne fit pour lors aucune mention d'vne fin ſi noble & ſi excellẽte. Il en parle encore moins, lors que menãt vne vie d'Epicurẽ il habitoit auec la belle Calypſõ, & qu'il luy eſtoit permis de viure à la Volupté, de coucher au lict d'Athlãte, & de poſſeder à ſouhait tout ce que ſõ cœur deſiroit. Et neãtmoins il dict bien, qu'il contrefaiſoit le Happelopin entre les Feaces: Or eſt-il que les Happelopins s'appelloient pour lors Detymons. C'eſt la raiſon qu'on ſe remette en memoire ces beaux vers,

puis qu'on n'eſt pas contant de les ouyr, ſi l'on ne les repete pluſieurs fois.

Que les Happelopins enuironnent les tables,
Et qu'on n'y voye rien que des mets delectables.

Il eſt bien vray, qu'Epicure ayant trop impudemment arraché ceſte fin aux Chercheurs de Lippees, en a faict ſon propre, & l'a tourné à ſa felicité. Que cela ſoit vn vray larrecin, & qu'Epicure n'ait aucun ſoucy de la Volupté, mais bien l'Eſcornifleur, tu le peux coniecturer de ceſte maniere. La Volupté n'eſt autre choſe qu'vn eſtat tranquille du corps, & l'eſprit du Voluptueux ne doit point eſtre agité d'aucun ſoing ny de faſcherie quelconque. Le Happeloppin a tous les deux; l'Epicurien tout au contraire ne prattique ny à l'vn ny l'autre? Car il ne ſe peut faire autrement qu'il ne ſe tourmente, & conſume, non ſeulement des fatigues du corps, mais des tourments de l'eſprit, lors qu'il ne ceſſe iamais de diſputer du rond de la terre, des mondes infinis, de la grandeur du Soleil, de ſes eſloignements, des premiers Elements, & des Dieux, ſoit qu'il y en ait, ou non, & meſme de la fin des choſes. Le Happeloppin eſt exempt de tous ces ſoucis, car il eſtime que toutes choſes ſe portent bien, & que ſes affaires ne ſçauroient eſtre en meilleur eſtat qu'elles ſont, ſans qu'aucun ſcrupule de telles folies luy ronge la teſte. Il mange à ſon aiſe, & dort ſur ſon dos, tenant les mains, & les pieds eſtendus de ſon long, à l'imitation d'Vlyſſe, lors que tirant l'auiron il nauigeoit en ſon païs. Encore n'eſt-ce pas ſeulement pour cecy, qu'Epicure ne iouït d'aucune Volupté. Il faut conſiderer que quiconque ait eſté ce ſage homme là, ou il auoit dequoy manger, ou non. S'il n'auoit pas dequoy, vrayemẽt il ne viuoit point à la Volupté, & ce n'eſtoit point vne vie que la ſienne: Que s'il en auoit, cela prouenoit de ſoy-meſme, ou d'autruy: S'il a d'autruy ce qu'il doit manger, il eſt Happelopin; ſi de ſoy-meſme, il ne vit pas voluptueuſement. TICH. Pourquoy non? LE HAP. Parce qu'encore qu'il ait des viandes à foiſon, il faut neceſſairement Tichas, que beaucoup de choſes s'enſuiuent de ceſte vie; Car il eſt beſoin, que quiconque veut viure à ſon aiſe, ſous la conduite de la Volupté, ſe laiſſe porter entierement à tout luxe. Qu'en dis-tu, Tichias? TICH. Il me le ſemble ainſi. LE HAP. Concluons donc, qu'il ne ſera pas difficile à celuy qui eſt bien fourny des choſes requiſes au meſnage, de recouurer tout ce que ſon appetit requerra: Au contraire celuy qui n'aura point de richeſſes, ne iouïra point de ces voluptez en façon quelconque: Par ainſi,

Definition de la Volupté.

Des controuerſes d'Epicure.

De la felicité du Happelopin.

ſi Epicure

ſi Epicure eſt pauure il ne pourra iamais eſtre ſage, ny obtenir la fin de la volupté, laquelle il s'eſt propoſée. Ie diray bien dauãtage, c'eſt que le riche meſme qui manie des monceaux d'or, & d'argẽt, & auquel par l'aſſiſtance de ſes richeſſes, il eſt bien facile de raſſaſſier ſes appetits dereiglez, n'atteindra iamais à la fin de la volupté qui luy eſt miſe au deuant. Pourquoy celà? parce qu'il ne peut eſtre autrement que l'homme qui depenſe ſon bien, ne ſoit trauaillé de pluſieurs faſcheries. Ores il faudra qu'il ſe faſche contre le cuiſinier, pour auoir mal aſſaiſonné les viandes: Tantoſt s'il diſſimule ſa nonchalance ſans en faire bruict, il mange des paſtiſſeries qui n'ont point de gouſt, & par conſequent le voilà priué de la felicité qu'il pretend: Puis, il reprendra le Maiſtre d'Hoſtel de ce qu'il n'a pas bien pris garde au meſnage. Ces choſes ne vont elles pas ainſi? TICH. Par ſe Dieu Iupiter, il me le ſemble. LE HAP. S'il eſt neceſſaire que tout cecy aduienne à Epicure, le miſerable ne paruiendra point à la fin de la volupté. Il n'en eſt pas de meſme du Happelopin: il n'a point de cuiſinier, contre lequel il doiue ſe faſcher pour ſa negligence, point d'heritage, point de meſterie, ny d'argent qui le puiſſe prouoquer à courroux contre ſon ſeruiteur. Et toutesfois il a touſiours à manger & à boire, ſans qu'il y ait choſe quelconque qui le trouble comme Epicure.

Des ennuys & faſcheries du Riche.

Il appert par les raiſons que ie viens d'alleguer, & par pluſieurs autres qu'il y a vn art d'Eſcornifleurs & Happelopins: maintenant il faut que ie monſtre, comme s'eſt le plus noble de tous les arts. Premierement ie feray voir en general, qu'il n'y a point d'art qui luy ſoit pareil, & en particulier auſſi: Tous les arts (à parler generalement) luy ſont inferieurs en ceſte maniere. Le trauail & la peur des coups ſont des accidents inſeparables de tous les autres arts, & iamais il ne s'eſt treuué aucun, qui n'en ayt enduré la touche: Mais l'on peut apprendre parfaictement & ſans peine ce ſeul art, duquel ie fais profeſſion. Car, qui ſortit iamais du banquet en pleurant; comme nous voyons les petits enfans accourir la larme à l'œil à leurs precepteurs? Où treuuera-t'on celuy, qui s'en allant en vn feſtin ait oncques eſté apperçeu triſte & chagrin, comme ceux qui ont accouſtumé de ſe treuuer parmy les Colleges? Le Happelopin s'en va volontairement au banquet; eſtant le plus deſireux de tous de ſçauoir ſon meſtier. Mais quant à ceux qui ſe peinent d'apprendre les autres arts, ils les abhorrent ſi fort, que quelques-vns s'enfuyans les reiettent auec vne extreme haine.

II. Il faut encore conſiderer, que les parens honnorent ceux de

leurs domeſtiques qui ont faict quelque bel ouurage des meſmes ſalaires que le Happelopin. Ainſi m'aydent les Dieux (diſent-ils) ce garçon a bien faict ces lettres: dõnez luy quelquechoſe à manger. Et au contraire; il n'a que brouïllé le papier, ne luy baillez rien; car ces deux actions ſemblent deuoir eſtre recompenſees, l'vne d'honneur, & l'autre de peine.

III. D'auantage, en matiere de tous les autres arts, nous y receuons à la fin ce que nous auons, & en ceſtui-cy du commencement. Puis, apres qu'on en a l'acquiſition, ils diſtribuent à ceux qui les ſuiuent le doux & deſiré fruict de la volupté. Pour à quoy paruenir le chemin eſt long & fort raboteux. Mais quãt à la queſte des Iopins, elle a cela de bon entre tous les autres arts, qu'elle iouyſt tout auſſi-toſt de ſon artifice, & apporte du gain au meſme inſtant qu'elle eſt commencee.

IIII. Tous les autres arts n'ont eſté inuentez que pour gaigner ſa vie en trauaillant. Mais le meſtier de Happelopin fournit de viures en abondance à ſon maiſtre, ſoudain qu'il s'adonne à ceſte vacation. Ne vois-tu pas bien que le laboureur ne trauaille pas aux champs pour l'amour de les cultiuer ſeulement, & que le forgeron en battant l'enclume a vn autre object que de forger? Le Happelopin n'en fait pas de meſme, & il n'eſt attentif qu'à ſon ſeul ouurage.

V. Au demeurant ie ne penſe pas qu'il y ait celuy qui ne ſçache bien que ceux qui ſuiuent le commerce des autres arts meinent vne vie ſi penible, qu'à peine font-ils à chaſque mois vn ou deux iours de feſte. Et c'eſt la cauſe pour laquelle les Citez ont accouſtumé de celebrer des feſtes auec vne ſolemnité commandee vne fois l'an, ou de mois en mois, & alors tout le peuple ſe reſiouit d'vn eſprit plus tranquille. Quant au Happelopin, il eſt preſque en repos trente iours entiers; car tous les iours luy ſemblent eſtre conſacrez aux Dieux.

VI. En outre il eſt neceſſaire que ceux qui deſirent s'employer aux autres arts auec quelque reputation, ſoient auſſi ſobres en leur boire & en leur manger, que ceux qui giſent au lict malades. Car celuy qui ayme à faire bonne chere, & à boire plus qu'il ne faut, n'eſt aucunement propre à l'eſtude.

VII. A quoy i'adjouſte que les autres arts ne peuuent point apporter de profit à leurs Maiſtres, ſans leurs inſtruments; attendu qu'on ne peut, ny jouër du haut-bois, ſans haut-bois, ny ſonner de la lyre, ſans lyre, ny cheuaucher ſans cheual. Mais ce noble

art eſt ſi bon, & de ſi peu de peine à ſon artiſan, qu'il le fournit de toutes ſortes de viandes, & il en peut vſer commodement, bien que tous inſtruments luy defaillent.

VIII. En l'apprentiſſage des autres arts, nous payons ſalaire à ceux qui nous monſtrent, & tout au contraire nous receuons de bons gages en apprenant ceſtuy-cy.

IX. Il ne ſe treuue point d'art qui n'ait ſon particulier Profeſſeur, hors-mis celuy de Happelopin, lequel nous eſt inſpiré par ie ne ſçay quel deſtin, tout ainſi que la Poëſie, ſelon le dire de Socrates.

X. Nous ne pouuons exercer les autres arts, ny en voyageant, ny en nauigeant; Et toutesfois le Happelopin met en vſage le ſien, faiſant l'vn & l'autre.

TICH. Ce que tu dis eſt tres-veritable.

XI. LE HAP. Cet art n'eſt pas comme les autres, Tichias; Ils ont tous beſoin d'eſtre aſſiſtez de quelqu'vn; mais ceſtuy-cy ſe paſſe de l'ayde de tout le monde.

TICH. Mais quoy? ne te ſemble-t'il point que ceux-là font injuſtement, qui prennent le bien d'autruy? LE HAP. Et pourquoy non? TICH. Que veut dire donc que le Happelopin eſt le ſeul, lequel vſurpant ce qui n'eſt pas à luy, n'eſt point eſtimé coulpable d'injuſtice?

XII. LE HAP. Ie ne ſçaurois te reſpondre à ceſte demande: Mais ſi ſçay-je bien que les principes & apprentiſſages des autres arts ſont abiects & ſimples; là où celuy du chercheur de lippees eſt fort noble & excellent. Car tu ne treuueras point que ce beau nom d'amitié ſi fameux & renommé par tout le monde, ſoit autre choſe que le commencement de l'art de Happelopin. TICH. Que veux-tu dire par là? LE HAP. Qu'aucun n'inuite au banquet vn ſien amy, ou vn homme incognu; ains il eſt neceſſaire qu'il ait cõtracté vne eſtroicte amitié auec luy, auant que l'admettre à ſa table, & aux myſteres de ce bel art. I'ay ſouuent ouy dire moy-meſme, Que l'on ne peut iuger de l'amy, qui n'a iamais beu ny mangé auec nous. Par où il eſt demonſtré, Qu'il n'y a que celuy en la compagnie duquel l'on boit & mange ſouuent, qui merite le tiltre de fidelle amy. Celà ſuffit pour te faire cognoiſtre que cet art a de la preſceance ſur tous les autres.

XIII. L'homme exerce tous les arts, ſe tenant aſſis ou debout, à force de trauailler, & à la ſueur de ſon viſage, comme s'il eſtoit en perpetuel eſclauage. Mais le Happelopin vſe de ſon art cõme emãcipé de ſeruage, & auec vne merueilleuſe tranquilité d'eſprit.

XIIII. Ce ſeroit en vain que ie rapporterois icy les enſeignemẽs infaillibles de la felicité du chercheur de lipées, puis que, comme dit Homere, vn tel homme ne laboure aucun heritage auec la charruë, ains ſans labourer, ny ſemer il s'acquiert toutes choſes par le meſtier d'Eſcornifleur.

XV. D'auantage, ie ne vois point qu'il y ait rien qui ſçeuſt empeſcher le Rhetoricien ou Mathematicien, ou le fondeur de cuiure d'exercer librement ſon art, pour meſchant qu'il fuſt. Mais il ne faut pas que ce ſoit vn ſot, ou vn homme de mauuaiſe vie, qui ſe meſle du meſtier de Happelopin.

TICH. Dieux! comment tu nous as loüé l'art d'Eſcornifleur! Vrayement tu me fais prendre enuie de deuenir Happelopin au lieu de ce que ie ſuis à preſent.

LE HAP. Il me ſemble que i'ay aſſez bien demonſtré comme l'art d'Eſcornifflerie eſt vnique en ſon eſpece, & n'a point ſon pareil. Il nous reſte à conſiderer maintenant de quelle façon il ſurpaſſe les autres arts. Ce ſeroit choſe trop ridicule de le comparer aux meſtiers plus abiects, puis que nous pouuons faire voir à l'œil, que les principaux arts cedent tous à ſon excellẽce. Il n'y a celuy qui ne ſçache que la Philoſophie & la Rhetorique n'ont point leurs ſemblables, tant pour leur nobleſſe, que pour la cognoiſſance qu'elles nous donnent des choſes. Tellement qu'ayant vne fois preuué que noſtre art eſt encore meilleur que ceux-cy, chacun pourra bien inferer qu'il marche deuant tous les autres arts, & les deuance d'autant de degrez que faiſoit Nauſica ſes ſeruantes en grandeur & beauté de corps.

I. Premierement la Philoſophie & la Rhetorique ne luy ſont point comparables, pour ce qui touche la ſubſtance de l'art; car celle là conſiſte en la nature & non ceſte-cy. Tous n'ont pas vne meſme opinion de la Rhetorique, & quelques-vns l'eſtiment eſtre vn art, les autres tiennent qu'elle eſt ſeparée. Il y en a pluſieurs auſſi qui croyent que ce ſoit quelque meſchante impoſture d'art, ou telle autre choſe. L'opinion des hommes qui diſputent de la Philoſophie n'eſt pas autre que celle-cy. Les Epicuriens, Stoïciẽs, Academiques, & Peripateticiens, ont tous des iugements differents en ces matieres. Et pour le dire en vn mot, l'vn ſouſtient que la Philoſophie eſt vne choſe, & l'autre opine diuerſement. Ils ſont encore en diſpute pour le iourd'huy ſur ces queſtions, & il ne ſemble pas à les ouyr, que leur art ſoit vnique.

Toutes les opinions ne ſont pas dans vne reſte, ſur tout en matiere de ſcience.

De tout ce que ie viens de dire ie puis tirer ceſte conſequence

que tout ce qui n'a point de ſubſtance n'eſt pas vn art ; car pourquoy diſons nous que l'Arithmetique eſt vnique, ſi ce n'eſt parce que deux fois deux font quatre, parmy nous, & entre les Perſes, & qu'il n'y a point de difference en cecy, ſoit parmy les Grecs, ou les Barbares. Ne voyons nous pas qu'il y a diuerſes Philoſophies, qui ſont diſcordantes en leur principe, auſſi-bien qu'en leur fin? TICH. Tu dis vray, car ils affirment eux-meſmes qu'il n'y a qu'vne Philoſophie, & ils ſont autheurs de pluſieurs. LE HAP. Celà ſeroit tollerable aux autres arts, & quelqu'vn pourroit bien ſouſtenir, que leur cognoiſſance n'eſt, ny muable, ny ambiguë. Mais où treuueroit-on l'homme qui vouluſt affirmer, que la Philoſophie fuſt neceſſaire, n'eſtant ny ſimple, ny vnique, ains autant differente qu'vn concert d'inſtruments diſcordants: Car il n'y a pas vne ſeule ſcience, ou maniere de philoſopher, puis que i'apperçois qu'elles ſont pluſieurs en nombre. On en pourroit dire de meſme touchãt la ſubſtãce de la Rhetorique ; veu que c'eſt vn ſigne tres-certain que le principe de cet art n'eſt point probable, duquel la cognoiſſance n'eſt pas vnique, puis que tous les Rhetoriciens ne tiennent pas de meſmes opinions ſur chaſque choſe qui leur eſt propoſee, ains ſe debattent ſur les preceptes de leur art. Que ſi on les interroge, qu'eſt-ce que Rhetorique, & s'ils reſpõdent qu'elle eſt vniuerſelle, voilà qui oſte l'eſſence de ce qui eſt recherché. C'eſt bien autre choſe, que l'Eſcorniflerie, laquelle tant parmy les Grecs, que les Barbares n'eſt iamais differente de ſoy, attendu qu'on treuue par tout vne ſeule, & meſme maniere d'eſcornifler. En outre il n'y a point entre les flagorneurs, d'inuenteurs de diuerſes ſectes, comme ſont les Stoïques ou les Epicuriens qui ſe contrediſent en leurs preceptes. Ils ont tous vne meſme profeſſiõ & vn commun accord des actions & de la fin ; ce qui me faict croire par les raiſons que i'ay cy-deuant apportees, que l'art de Happelopin eſt quelque excellente & ſinguliere ſageſſe. TICH. Tu me ſembles auoir aſſez bien debattu cecy, mais comment me monſtreras-tu que la Philoſophie eſt auſſi inferieure à ta profeſſion de Happelopin en pluſieurs autres choſes?

II. LE HAP. C'eſt en ce qu'aucun Happelopin n'a iamais aymé la Philoſophie : & neantmoins les hiſtoires nous font foy que diuers Philoſophes ſe ſont veus eſpris du deſir d'Eſcorniflerie, duquel ils ſont encore detenus à preſent. TICH. Quels Philoſophes pourrois-tu m'alleguer, leſquels ayent faict l'office de Happelopins? LE HAP. Tu ne les cognois que trop, Tichias, bien que tu

faces ſemblant de n'en ſçauoir rien, craignant que par là, ie ne leur attribuë plus de honte que de loüange. TICH. Par le Dieu Iupiter, ie ne penſe pas à celà, Simon; toutesfois ie ſuis bien eſtonné en moy-meſme, qui ſont ceux que tu pourrois mettre en auant leſquels ſe ſont iamais adonnez à ce meſtier? LE HAP. Tu fais le fin, & veux paroiſtre ignorant de la vie de ceux, leſquels ayant mis par eſcrit les actions des Philoſophes, les ont delaiſſees à la poſterité: & il ne ſe peut faire autrement, que tu n'en ayes leu quelque traict. TICH. Si eſt-ce par Hercule, que i'ay vn merueilleux deſir de ſçauoir quelles ſont ces perſonnes? LE HAP. Ie te monſtreray ces Philoſophes, & te les diray tous par leurs noms. Sçache qu'ils n'eſtoient point de trop baſſe condition, mais les plus releuez de leur temps: & ie leur ferois tort ſi ie diſois autrement. Eſchines le Socratique ayant compoſé des longs Dialogues auec vne merueilleuſe netteté de paroles, tira droict en Sicile, apportant ſes deuis auec ſoy, afin de ſe faire cognoiſtre par leur moyen à Denys le Tyran: Et bref ayant leu Miltiades, comme il vid qu'il ne s'eſtoit pas acquis vne petite loüange, il paſſa tout le reſte de ſes iours en Sicile, & dit Adieu aux diſputes de Socrates, pour ſeruir d'Eſcornifleur à Denys. Ne m'accorderas-tu point auſſi qu'Ariſtippe le Syrenien eſtoit l'vn des plus excellents & ſubtils Philoſophes de ſon temps? TICH. Il eſt vray. LE HAP. Or luy-meſme fit ſon ſejour dans Syracuſe, & fut le Happelopin de Denys, lequel le priſa plus que tous ſes autres Eſcornifleurs; car il eſtoit doüé d'vne admirable induſtrie, & fort propre à cet art; à cauſe dequoy Denys ſouloit enuoyer tous les iours ſes Cuiſiniers deuers luy; affin qu'ils appriſſent plus mignardement leur Eſtat ſous vn ſi grand Maiſtre: Tellement que ceſtuy-cy n'exerçoit pas mal ſon art ſelon la dignité requiſe. Quoy? n'eſt-il pas vray que voſtre noble Platon, ne voyagea point pour autre ſubject en Sicile? Et de verité s'eſtant meſlé de faire le Happelopin, durant quelques iours, il quitta ſoudain ſon entrepriſe, à cauſe de ſon ignorance en cet art. Mais eſtant de retour dans Athenes, apres qu'il ſe fut exercé à l'eſtude, il nauigea pour la ſeconde fois en Sicile, où ayant eſté quelque peu de iours, il fut reietté par Denys, comme inhabile à l'art de Happelopin. Il en aduint de meſme à Nicias, qu'à Platon. TIC. Dy-moy ie te prie, Simon, que t'a dit celà de Platon? HAP. Pluſieurs, & entr'autres Ariſtoxene grand perſonnage, & doüé d'vne heureuſe memoire, lequel fut le Happelopin de Nelee. Tu ſçais aſſez qu'Euripide a touſiours eſté le flagorneur

De certains Philoſophes, qui ont ſeruy d'Eſcornifleurs aux Princes de leur temps.

d'Archelaus iuſques au bout de ſon aage, & Anaxarque celuy d'Alexandre. Ariſtote meſme s'eſt meſlé de cet art, & en a faict vn eſſay enſemble de tous les autres. Voilà comme les Philoſophes ſe ſont adonnez à l'art d'eſcornifler, à l'imitation des Happelopins; Mais on ne me ſçauroit alleguer vn Happelopin, qui ait oncques eu deſir de Philoſopher? Que s'il faut mettre au rang d'vne grande felicité de n'eſtre point tourmenté de faim, trauaillé de ſoif, ny contrainct de froid, le Happelopin eſt le ſeul qui ſe peut dire exempt de toutes ces incommoditez: tellement qu'on pourra bien trouuer pluſieurs Philoſophes qui ont ſouffert la faim, & la ſoif, mais point de Happelopins. Car autrement le Happelopin ne meriteroit point ce nom, ains pluſtoſt d'eſtre appellé miſerable, mandiant de porte en porte, & ſemblable à vn Philoſophe. TICH. Vrayement tu m'en as bien conté, mais comment me prouueras-tu, que l'art de l'Eſcornifleur eſt meilleur que celuy du Philoſophe ou du Rhetoricien? LE HAP. Il me ſemble qu'en la vie de l'homme il y a deux ſaiſons; l'vne de paix, & l'autre de guerre: Il eſt donc neceſſaire qu'vn chacun ſe face cognoiſtre par les arts, & que les mortels en eſtant douez ſe manifeſtent eux-meſmes. Parlons premierement du temps de guerre, & de ceux, leſquels durant les dangers ſont les plus vtiles de tous, tant à eux-meſmes en particulier, qu'à toute la Republique. TICH. Quel eſt ce grand combat que tu me viens maintenant annoncer? En verité ie ne puis tenir le rire, quand ie conſidere à part moy, que ſera-ce d'vn Philoſophe, eſtant comparé auec le Happelopin? LE HAP. Or afin que tu ne ſois ſi eſtonné, & ne penſes point que mes paroles ſoient dignes de mocquerie, ſuppoſons ce que ie m'en vay te dire. Si l'on eſt aduerty à l'impourueu que les ennemis ſoient entrez de force dans le pays, il faut neceſſairement qu'on leur aille au deuant pour leur faire teſte auec vne compagnie de gens de guerre; de peur que leur donnant vne fois l'entree dans nos terres ils ne deſrobent tout noſtre beſtial, & deſpeuplent nos champs. Cependant le Magiſtrat fera publier, que les ieunes gens s'aſſemblent pour faire eſlection de quelques-vns d'entre-eux, & renuoyer les autres. Suppoſe qu'il y ait parmy eux quelques Philoſophes, Rhetoriciens, & Happelopins, & qu'ils mettẽt bas leurs veſtemens, veu qu'auant que prendre les armes, il ſe faut premierement deſpouiller. Regarde ie te prie vn chacun de ceux-cy par ordre, & choiſis les corps qui te ſembleront les plus propres à la guerre. Tu verras ceux-là maigres, paſles, & tous dechar-

Ce n'eſt pas vne vraye felicité d'eſtre exempt de toutes les incommoditez que le monde abhorre.

nez pour la diſette des viandes; comme s'ils eſtoient deſià tous navrez, & remplis de playes: Et il eſt vray-ſemblable que ce ſeroit vne choſe du tout ridicule de croire telles gens capables d'endurer vne eſcarmouche; de ſe treuuer dans vne meſlee, & de ſouſtenir vn aſſaut à trauers la pouſſiere & les coups. Ils auroiēt bien pluſtoſt beſoin eux-meſmes qu'on leur fit quelque bon traictement. Au cōtraire de ceux-cy, tourne vn peu ta veuë ſur le corps du Happelopin, & voy s'il n'a pas des membres aguerris, d'vne couleur viue & joyeuſe, ny trop noire, ny trop blanche: Car l'vn tiendroit de l'effeminé, & l'autre du ſeruile. Contemple là deſſus s'il n'a pas le courage releué, le regard furieux, & le viſage menaçant, & rougeaſtre; ce qui eſt le propre des Happelopins: Auſſi n'y a t'il point d'aſſeurance d'engager en vn combat vn homme timide, ou qui a le regard effeminé. Ne fait-il pas beau voir le Happelopin quand il eſt armé? N'eſt-il pas braue & vaillant? Ie dis braue, quand bien il trebucheroit honneſtement en vn cōbat? Mais qu'eſt-il beſoin d'vſer de comparaiſons, puis que nous en auons vne infinité d'exemples; & s'il le faut dire en vn mot, les premiers Rhetoriciens & Philoſophes n'ont iamais oſé s'en aller à la guerre hors les murs d'vne ville. Que ſi quelqu'vn des leurs eſt ſorty au combat, y eſtant contraint par la neceſſité, ie dis que celuy-là s'en eſt honteuſement fuy en rompant ſon rang.

TICH. A ce que ie vois tu ne promets *rien qui ne ſoit admirable*, & bien loing de toute mediocrité; LE HAP. Si eſt-ce pourtant que i'acheueray le diſcours que i'ay commencé? Parmy les Rhetoriciens Iſocrates n'oſa iamais ſortir au combat vne ſeule fois; & ſi pour ſon peu de hardieſſe il ne daigna monter au parquet pour haranguer, ou poſſible parce que la voix luy manquoit. Dauantage n'eſt-il pas vray que [a] Demades, Eſchines, & [b] Philocrates eſtans tous tranſis de peur, quand Philippe leur declara la guerre, ſe rendirent eux & leur ville à l'ennemy, & perſiſterent auec opiniaſtreté, gouuernās touſiours dās Athenes les affaires du Prince? De maniere que ſi quelque autre Athenien ſuiuoit leur façon de combattre, il eſtoit faict ſoudain leur plus grād amy, bien qu'ils fiſſent à tout coup des tumultes parmy les aſſemblees, & qu'ils irritaſſent Philippe par leurs outrages. Quel exploict memorable ne firent-ils en la guerre que les Atheniens menerent contre luy. Il eſt tres-certain que Lycurgue, & [c] Hypperides ne ſortirent iamais en campagne, & qu'ils n'oſerent tant ſoit peu mettre la teſte hors les portes de la ville pour regarder; ains ils ſe tenoient

Diuerſes hiſtoires pour prouuer que les lettres rendent les armes timides.

tenoient aſſis eux-meſmes enclos au dedans des murs, aſſiegez en leurs eſprits, & compoſans quelques petits arreſts & ſentẽces. Cependant Demoſthene leur Chef & porte-enſeigne (qui auoit accouſtumé de ne faire autre choſe que rechanter ces mots aux oreilles des Citoyens parmy les aſſemblees, *Philippe la ruine des Macedoniens*, & duquel il n'euſt pas meſme enduré qu'on euſt achepté quelques ſerfs) s'eſtant reſolu de s'en aller en Bertie, auant que les deux armees entraſſent au champ de bataille, ayãt ietté bas [d] ſon bouclier il prit la fuitte auec beaucoup de honte & d'ignominie. N'as-tu iamais ouy faire ce compte à perſonne, le bruict duquel n'eſt pas ſeulement ſemé parmy les Atheniens, mais encore entre les Scythes & les Thraces, deſquels proceda ceſte offence?

TICH. Ie ne ſçay que trop tout celà, mais il faut conſiderer que ceux-cy n'eſtoient que des Rhetoriciens, leſquels appliquoient leur eſprit à haranguer & plaider des cauſes, non à exercer la vertu par armes. Que veux-tu dire des Philoſophes? Tu ne les ſçaurois blaſmer de coüardiſe, comme ceux-là?

LE HAP. Il n'y a point de doute (Tichias) que ceux qui ont accouſtumé de faire en leurs iournalieres diſputes de ſi longs diſcours de la grandeur de courage, ayans touſiours à la bouche le nom de vertu, ſont d'ordinaire plus poltrons & timides que les Rhetoriciens. Celà ſe peut conſiderer de ceſte façon. Premierement il n'y a celuy dans le monde qui puiſſe affirmer au vray qu'vn ſeul Philoſophe ſoit mort à la guerre. Aucun d'entr'eux ne s'eſt enroollé (parlant generalement) ou s'il y en a quelques-vns, ils ont pris la fuitte, ſoudain qu'ils ont ouy la trompette. Et à dire le vray; Antiſtenes, Diogene, Crates, Zenon, Platon, Eſchines, Ariſtote, & bref tous les Philoſophes enſemble ne ſe ſont iamais treuuez en aucune bataille. Le ſage Socrates fut le ſeul entre tous, lequel ayant pris aſſeurance en guerre, ſur ce qu'il auoit oſé faire ſaillie hors la ville à l'encontre des Lacedemoniẽs, pourueut à ſon ſalut, & taſchãt de ſe ſauuer à la fuitte, s'en alla de [e] Parnete en la place des Luttes de [f] Tauree. Car il eſtima que ce ſeroit vne choſe beaucoup plus ſeure & ciuile à luy, d'eſtre aſſis auec ſes petits enfans, ſe mignarder auec vn grand ſoing, & les enueloper de petites queſtions Sophiſtiques en deuiſant auec eux familierement, que non pas de venir aux mains auec vn Lacedemonien.

Les poltrons ont vn excez de paroles & non de valeur.

TICH. Il y a long temps (mon Gentil-homme) que i'ay appris ces meſmes choſes de pluſieurs; leſquels, par le Dieu Iupiter, n'auoient pas intention de luy faire ceſte reproche par mocquerie,

On ne releue iamais la gloire d'vn amy par le blasme d'vn autre.

comme tu fais. Ce qui m'oblige à croire que tu n'acquiers pas beaucoup de bien-veillance à ton art; en blasmant de si grands personnages par de fausses injures & calomnies. Mais viença, dy moy, si bon te semble, qu'est-ce que d'vn Happelopin en guerre?

De la dignité des Happelopins.

LE HAP. Ie ne pense pas (cher amy) qu'il y ait homme si mal habile & peu versé en la lecture d'Homere, fut-il tout à faict idiot, & ennemy des lettres, qui ne sçache bien qu'il met les Happelopins au rang des plus braues Herôs. Car ce [g] Nestor, de la langue duquel decouloit vne parole emmiellee, estoit flagorneur du Roy. Or est-il qu'Homere n'a pas tant loüé n'y admiré Achille, (bien qu'il n'eust point son pareil en beauté, en esprit, & en force) ny Diomede, ny Ajax, ny Agamemnon, comme il a deferé d'honneur à Nestor. Car il ne souhaitte pas qu'on luy donne dix Ajax, ny dix Achilles; Mais il dit, qu'il eust bien-tost rasé la ville de Troye, s'il eust eu tant seulemẽt dix soldats tels qu'estoit ce Happelopin, bien qu'il fust [h] tout cassé de vieillesse. Dauantage, il affirme [i] qu'Idomenee, fils de Iupiter, seruoit pareillement de flagorneur à Agamemnon.

TICH. Ie n'ignore pas cecy tout à faict, & neantmoins il me semble que ie n'entends point bien de quelle façon ces deux Herôs estoient les Happelopins d'Agamemnon.

LE HAP. Tu l'apprendras si tu lis ces vers, par lesquels Agamemnon est introduict parlant à Idomenee. TICH. Dy les donc, afin que ie les entende. LE HAP.

Pour maintenant ie n'ay point d'autre amy,
Qui puisse auoir sa coupe qu'à demy
Pleine de vin, mais ie te l'ay donnee,
Entierement comblee, & couronnee.

Or quand il dit que ceste coupe est tousiours plus pleine que celle des autres, il ne faut pas l'entendre de la sorte, comme s'il presentoit tousiours à Idomenee son hanap plein de vin, & pour combattre, & pour dormir, mais bien qu'il estoit permis à luy seul de manger durant sa vie auec le Roy, & non comme aux autres soldats, qui n'estoient appellez à la table qu'à certains iours. Car il faict mention que les Princes auoient mené banqueter Ajax auec le diuin Agamemnon, paree qu'il s'estoit porté vaillamment en vn combat particulier qu'il auoit entrepris cõtre Hector, sa vertu estant honnoree d'vn souper. Le mesme Autheur tesmoigne que Idomenee & Nestor mangeoient presque tous les iours à la table du Roy. Dauantage, il me semble que Nestor estoit le flagorneur

des Roys, ſubtil, induſtrieux, & ruſé. Cet art ne commença pas ſeulement par Agamemnon; mais pluſieurs annees auparauant il eſtoit en regne, du temps de k Cenee & d'Exadius; & ſi iamais il ne prit fin que par le treſpas d'Agamemnon. TICH. Vrayement c'eſtoit là vn excellent & braue Happelopin. Que ſi tu cognois quelques autres tels Herôs, qui ayent eſté flagorneurs, haſte toy de me les declarer par leurs noms. LE HAP. Quoy donc, Tichias, ne ſçais-tu point que Patrocle a eſté pareillement le Happelopin d'Achille, bien qu'il ne fuſt en rien inferieur à ce Chef? Car il repouſſa d'vn courage maſle la furie d'Hector, combattant aupres des nauires: rompit les barrieres; fit entrer les munitions, & eſteignit le feu du nauire de Proteſilaüs, quoy qu'il y euſt au dedans pluſieurs bons ſoldats, ſçauoir, les fils de Telamon, Ajax, & Teucer; l'vn fort expert à bien dire, & l'autre à tirer de l'arc. Il occit encore pluſieurs barbares, & entre autres l Sarpedon fils de Iupiter, & eſtant abbatu il ne mourut aucunemẽt comme les autres. Car de verité Achille oſta la vie à Hector, & Paris à Achille, ſe combattans ſeul à ſeul. Mais Apollon, & deux hommes meirent à mort ce Happelopin, lequel en mourant diſt des paroles qui n'eſtoient pas telles que les derniers mots d'Hector (qui pria fort inſtamment Achille de rendre ſon corps à ſes gens pour l'enſeuelir) mais dignes d'eſtre proferées par vn Happelopin en ſortant de ceſte vie. *Si vingt hommes ſemblables à ceſtuy-cy m'euſſent attaqué de bonne guerre, ie les euſſe tous mis à mort par la poincte de mon eſpee.* *Iliad. X.*

TICH. Tu me ſembles auoir aſſez parlé de ceux-cy. Mais quels teſmoins as-tu que Patrocle eſtoit pluſtoſt le Happelopin, que l'amy d'Achille?

LE HAP. Ie t'allegueray le meſme Patrocle qui confeſſe auoir eſté flagorneur. TICH. Tu me comptes des choſes eſmerueillables. LE HAP. Eſcoute donc ces vers.

Pelide, qui durant ma vie,
Eſtois l'ame de mon repos,
Ne vueille ſouffrir que l'enuie
Separe loing de toy mes os,
Et pour memoire de l'accueil,
Que nous auions viuans enſemble,
Fay que dans vn meſme cercueil,
Aupres des tiens on les aſſemble.

Et derechef il adjouſte au meſme lieu,

Apres qu'Achille meut admis,
M'eſleuant d'vn ſoin tutelaire,
Il me ſurnommoit d'ordinaire
Son Chalant parmy ſes amys.

C'eſt à dire qu'il vouloit que ie fuſſe ſon Happelopin, car s'il euſt voulu appeller Patrocle amy d'Achille, il ne l'eut pas nõmé Chalant, veu que Patrocle auoit le cœur en trop bon lieu, & eſtoit trop franc pour ſouffrir d'eſtre dict le ſeruiteur d'Achille. Quel milieu y a-t'il donc entre ceux qui ne ſont ny ſeruiteurs, ny amis, & leſquels on appelle Chalans? Ce ſont les Happelopins ſans doute; & c'eſt pourquoy il appelle encore Merion le Chaland d'Idomenee. Ce qui me fait dire que les Happelopins eſtoient pour lors appellez par des conjectures manifeſtes. Tu peux encore cõſiderer, pourquoy n'a-t'il pas daigné nommer Idomenee fils de Iupiter l'amy de Mars, mais bien [m] Merion ſon flagorneur? N'eſt-il pas vray [n] qu'Ariſtide, homme pauure, & de baſſe extraction, comme dit Thucydide, a eſté le Happelopin & l'amy d'Armodius? Car on ne ſçauroit dire combien les Happelopins ſont zelez au ſeruice de ceux qui les nourriſſent. Ce fut donc par le moyẽ de ce flagorneur, que la Republique Athenienne, qui gemiſſoit ſous vn effort tyrannique, ſe remit en ſa premiere franchiſe. C'eſt pourquoy l'on le void maintenant [p] eſleué en pierre parmy les autres ſingularitez de la ville. Par où il appert que ceux-cy s'eſtans rendus recommendables par leur vertu, faiſoient l'office de flagorneurs.

Thucid. lib. 6. bells Pelop.

Mais parlons d'autre choſe: Quel courage penſes-tu qu'ale Happelopin en vne bataille? Il faut cõfeſſer qu'vn tel perſonnage ayant pris ſon repas ([q] comme le meſme Vlyſſe le ſouſtient eſtre permis) ſe va ietter à corps perdu dans la meſlee. Car il eſt neceſſaire que celuy qui doit combattre au leuer de l'Aurore, repaiſſe premierement. Pendant qu'entre les ſoldats, l'vn met en teſte ſon morion, l'autre, endoſſe ſon corſelet, & l'autre tout tremblottãt ſe doute de quelque mal-heur de guerre, le Happelopin ne penſe qu'à faire bõne chere, auec vn viſage riant, & touſiours aſſeuré; & ſoudain qu'il eſt entré en bataille, il combat d'vn grand courage parmy les premiers chefs. Au demeurant celuy qui nourrit le Happelopin, le ſuit à ſon rang, car il le deffend ny plus ny moins qu'Ajax faiſoit Teucer auec ſon boúclier, veu meſme que le flagorneur a plus de ſoing de conſeruer ſon maiſtre, que de pouruoir à ſon ſalut, & parer aux coups. Que s'il aduient que le Happelopin

meure de quelque blessure reçeuë à la guerre, vn si beau corps estendu de son long parmy les autres cadauers est mis en pareille dignité, qu'il souloit jadis s'asseoir aux festins: & si ne fait point de honte, ny au Capitaine, ny à qui que ce soit des soldats: Tellemẽt qu'il n'y a rien si affreux à voir que le cadauer d'vn Philosophe, (pres de celuy du Happelopin) sec, sale, difforme, ayant vne lõgue barbe qui descouure vn homme tout à faict miserable, foible, inhabile aux armes, & qui s'en alloit mourant auant qu'on cõmençast la bataille. Dieux! qui ne mespriseroit ceste cité, où il apperceuroit de si malheureuses garnisons: Qui ne s'escrieroit, ô que ceste ville a bon besoin d'auoir de robustes & courageux defenseurs: voyant de si passes & cheuelus petits hommes dispersez & semez çà & là, parmy les cadauers des gens-d'armes. Qui ne rougiroit de voir que ceux qui font la sentinelle ne seruẽt de rien à la guerre? Voilà quels sont les aduantages des Happelopins au faict des armes, estant comparez auec les Philosophes & Rhetoriciens.

Des aduantages du Happelopin en tẽps de paix.

Ie dis bien dauantage, c'est qu'en temps de paix; l'art de flagorneur surpasse d'autant la Philosophie, comme la paix mesme deuance la guerre. Que si celà te semble bon, voyons premieremẽt les lieux & les estudes de paix? TICH. Ie ne sçay que signifient ces paroles, si tu ne t'expliques autrement? LE HAP. Ie veux dire que les lieux des playdoiries, des luttes, & des lettres, ensemble les chasses & les bãquets, sont les quartiers de la ville, lesquels on frequente le plus en temps de paix. TICH. Vrayement tu ne parles pas mal. LE HAP. Apprends donc, que la principale cause pour laquelle le Happelopin ne se presente iamais en iugement pour plaider, & ne se mesle point de faire l'office d'Aduocat, estant appellé par quelque partie, c'est parce qu'il void que ces lieux où l'on n'exerce rien de modeste sont plus propres aux babillards & chicanneurs, que non pas à luy: tellemẽt qu'il ayme mieux suiure les exercices, les festins, & les jeux, desquels luy seul est tout l'ornement & l'honneur. Car qui est celuy des Philosophes, ou des Rhetoriciens, qui s'estant despouïllé de ses vestements au milieu de la lutte se puisse dignement cõparer au corps d'vn Happelopin, ou qui se mesl ãt de cet exercice ne s'acquiere plus de blasme que de louange? Qu'on cherche par tout où l'on voudra, iamais on ne trouuera Philosophe qui ayt l'asseurance de resister à quelque beste sauuage qui luy coure sus en vn lieu desert? Mais quant au Happelopin, il attend courageusement, & de pied ferme, les

Nous ne sommes pas nays à tous exercices, & il suffit d'en sçauoir bien vn seul.

beſtes plus farouches,& les dompte facilement,comme celuy qui parmy les banquets a appris de les meſpriſer. Ny le ſerf,ny le ſanglier heriſſé de poil, ne peuuent effrayer vn Happelopin,& ſi le ſanglier affile ſes dents à l'encontre de luy, le Happelopin plus terrible aiguiſe les ſiennes au reciproque contre le ſanglier. Au demeurant il va mieux apres la piſte des levrauts, que ne faict le meilleur chien de chaſſe.

Où treuueroit-on celuy qui vouluſt entrer en lice en vn bãquet auec le Happelopin, & ſe battre auec luy, ſoit à manger, ou à donner des brocards? N'eſt-ce pas luy qui chaſſe bien loing tout ennuy du feſtin, par ſes chanſons,joyeuſetez, & deuis de table? Il ne ſe met pas en vn coing, morne,& penſif,affublé d'vn meſchant haillon de manteau, plein de graiſſe,& tout deſchiré, & ſi ne penche point ſon regard contre terre,auſſi triſte que s'il auoit eſté appellé à vn dueil? Et de verité le Philoſophe me ſemble auoir auſſi bonne mine en vn banquet, qu'vn chien dans vn bain. Mais laiſſons à part ces diſcours, & retournans à la vie du Happelopin, faiſons en des recherches,& des parallelles. Tout le monde void aſſez que le Happelopin n'a point d'ambition pour l'honneur, comme celuy qui ne ſe ſoucie pas beaucoup de l'opinion que les hommes peuuent auoir de luy. Il n'en eſt pas de meſme de ces Meſſieurs les Rhetoriciens & Philoſophes, leſquels ſont tous en general enflez d'arrogance & d'orgueil, & non ſeulemẽt conuoiteux de la gloire,mais,ce qui eſt encore plus vilain, touſiours alterez d'argent. Le Happelopin priſe auſſi peu ce metail, que celuy-là ſe ſoucie des pierres precieuſes, qui les treuue reſpanduës de part & d'autre au bord de la mer, & il ne croit point ſeulement qu'il y ayt de la difference entre l'or & le feu. Les Rhetoriciens au contraire, & ceux qui ſe donnent le tiltre de Philoſophes baaillent touſiours apres l'argent, comme ſi l'honneur & l'authorité ſe vendoient à beaux deniers comptans. Que peut-on dire autre choſe des Orateurs, ſinon qu'ils ſe laiſſent corrompre par preſens quand il eſt queſtion de plaider, ou qu'ils font profeſſion de bien dire,pour tirer des ſalaires & penſions de leurs Eſcoliers? Quelqu'autre de leur cabale ſera ſi impudent que de demander vne recompenſe au Prince, parce qu'il conuerſe ſeulement auec luy. Que diray-je de celuy, lequel tout rouïllé de vieilleſſe ne voyage point pour autre ſubject aux loingraines contrees, que pour auoir vn ſalaire, ny plus ny moins que quelque Indien, ou Scythe captif, & ſi n'a point de honte de rendre ſon trauail mer-

L'eſperance du gain met des aiſles aux pieds des vieillards.

cenaire, & s'assubjectir à l'argent. Ils ne se laissent pas seulement maistriser à ces vices, mais encores aux importunes passions de colere, d'enuie, & de toutes sortes de concupiscences: Le Happelopin au contraire estant franc de toutes ces affections desreiglees, ne se fasche iamais pour sa grandeur de courage: puis, il n'a personne qui luy donne subject de se courroucer. Que si quelquefois il se laisse emporter à ceste impuissance d'esprit, il ne commet rien de mauuais ny d'injuste, ains plustost sa colere prouoque vn chacun à rire, & il se rend agreable à tous ceux auec lesquels il conuerse. Il n'est iamais trauaillé de tristesse, ny de fascherie quelconque, car l'art de flagorner luy fournit vn prompt remede contre tous ennuys: outre qu'il n'a point de mauuais affaire qui le puisse fascher: Aussi n'a-t'il, ny richesses, ny maison, ny seruiteur, ny femme, ny enfans, la perte desquels afflige d'ordinaire l'esprit d'vn pere de famille. Dauantage, il n'est point conuoiteux de gloire, & si ne desire pas d'estre riche, ny d'auoir sous soy les plus belles personnes qu'il void.

L'esprit n'a iamais plus de repos que lors qu'il est libre.

TICH. Tu as beau dire, Simon, si sçay-je bien qu'il ne peut viure sans estre quelquefois incommodé. LE HAP. Tu ne m'entends pas, Tichias. Celuy qui a faute de viures, n'est pas soudain Happelopin dés le commencement, car le fort ne doit point estre appellé fort, s'il a du defaut de force, ny le sage estimé tel, s'il manque de sagesse. I'entends icy parler du Happelopin, qui fait vrayement profession de cet art, non de celuy qui s'en attribuë le nom faussement & à tort. Ie dis donc, que si le fort ne doit estre tenu pour fort pour autre occasion, que pour estre robuste; ny le sage estimé tel, que pour auoir de la sagesse, il s'ensuit aussi que le Happelopin ne peut estre vray flagorneur, si les moyens luy defaillẽt. Tellement que s'il n'a quelqu'vn qui luy donne dequoy viure à son ayse, il ne doit point estre reputé pour Happelopin. TICH. Si ce que tu dis est veritable, le Happelopin n'aura iamais faute de viures? LE HAP. Celà est ainsi, d'où vient qu'il n'est trauaillé en son esprit d'aucun ennuy que ce soit. Mais quant aux Philosophes & Rheroriciens, ils viuent en perpetuelle crainte: C'est pourquoy nous en voyons souuent plusieurs d'entr'eux s'en aller auec vn baston en main au milieu d'vne assemblee. Ce qu'ils ne feroiẽt pas sans doute, s'ils ne craignoient ceux qui sont armez. Ils ferment aussi leurs portes par le dedans, de peur qu'ils ont que quelqu'vn entrant de nuict fortuitemẽt en leur logis ne machine leur mort. I'aduoüe que le Happelopin pourra bien fermer la porte

de ſa cabanne, mais ce ſera fortuitement, & ſans y penſer, ou poſſible pour empeſcher que la violence du vent venant à ſouffler contre ne l'ouure tout d'vn coup. S'il ſe faict quelque tumulte de nuict, il n'eſt non plus effrayé de crainte en ſon eſprit, comme s'il n'y en auoit point. Dauantage en voyageant par les lieux ſolitaires il s'en va ſans eſpee; car il ne craint point, quelque danger qui luy puiſſe arriuer. Les Philoſophes ne ſont pas ainſi, car il me ſouuient d'en auoir veu pluſieurs, qui tendoient deſià leurs arcs ſans qu'il y euſt aucune apparence de danger. Auſſi marchent-ils touſiours armez de baſtons, & meſme quand ils vont quelquesfois aux bains pour s'y lauer, ou lors qu'ils ſont appellez aux feſtins. Il n'y a celuy qui puiſſe accuſer vn Happelopin, ou d'adultere, ou de violence, ou de rapt, ou de quelqu'autre crime; car quiconque ſeroit chargé de tels delicts, on ne le tiendroit point pour vn Happelopin, ains il s'expoſeroit à vn grand outrage, & commettant adultere, encourroit le nom du delict auec le crime par luy cõmis tout enſemble. Et comme celuy qui eſt mauuais, ne doit pas eſtre eſtimé bon: De meſme en eſt-il du Happelopin; s'il a commis quelque action deshõneſte, car il met bas ce qu'il auoit eſté deſià, & ſe charge de ce qu'il a fait par meſchanceté. Nous ne manquõs pas de teſmoignage pour preuuer les crimes des Philoſophes, & Orateurs, leſquels ne ſont pas ſeulement manifeſtes à nous, cõme ayant eſté declarez de noſtre temps, mais nous en auons encore des indices laiſſez par eſcrit dans des liures, deſquels ils ont eſté les Autheurs eux-meſmes. Les Apologies de Socrates, d'Eſchines, d'Hyperides, & de Demoſthene ſont encore en eſtre, & l'on peut lire pour le iourd'huy les deffences de pluſieurs Philoſophes & Orateurs: mais on ne me ſçauroit monſtrer vne Apologie faicte en faueur d'vn Happelopin, ny vne ſentence donnee contre luy pour des injures, & autres telles indignitez.

Quelle a eſté la mort de pluſieurs Philoſophes.

TICH. Par le Dieu Iupiter, la condition des Happelopins eſt beaucoup meilleure, que celle des Philoſophes & Orateurs: mais leur mort eſt auſſi bien pire. LE HAP. Au contraire ie treuue que le Happelopin finit ſes iours plus heureuſement. Ne ſçauons nous pas bien, que preſque tous les Philoſophes, ou pour le moins pluſieurs d'entr'eux ſont morts miſerablement? Les vns par arreſt de Iuſtice, conuaincus de flagrans delicts, & les autres par poiſon. Ceux-cy ont eſté bruſlez par tout le corps; ceux-là desfaicts par vne difficulté d'vrine, & quelques vns occis apres s'eſtre retirez d'vne fuitte. Le Happelopin eſt bien plus heureux; & aucun ne

luy

luy peut reprocher qu'il ſoit ſorty du monde par vne mort violente, ains pluſtoſt en beuuant & mangeant. Que s'il s'en treuue quelqu'vn qui ſoit decedé par quelque accidẽt ſoudain, on penſe qu'il s'en ſoit volé tout mort.

TICH. Tu me ſembles auoir aſſez bien debattu ceſte cauſe en faueur des Happelopins contre les Philoſophes: Il reſte maintenant que tu monſtres, ſi ceſte profeſſion de nourriture eſt honneſte & vtile: Car il eſt vray-ſemblable que les plus riches nourriſſent les Happelopins pour les ſoulager en leur pauureté: Ce que i'eſtime eſtre vn grand deshonneur à celuy qu'on nourrit. LE HAP. O Tichias que tu es ſimple & badin! Ne ſçais-tu pas bien qu'vn homme riche euſt-il tous les threſors de Giges eſt neantmoins eſtimé pauure s'il mange ſeul? l'on dit tout incontinent de luy que c'eſt vn gueux, s'il ſort en public ſans qu'vn Happelopin l'accompagne? Et tout ainſi qu'vn ſoldat ſans armes, vn veſtemẽt ſans pourpre, ou vn cheual ſans harnois eſt de moindre prix, de meſme en eſt-il de l'homme riche qui n'eſt point ſuiuy d'vn Happelopin. Auſſi eſt-ce la verité que le flagorneur ſert d'vn grand ornement au riche, non pas le riche au flagorneur, auquel ce n'eſt point deshonneur de ſeruir vn plus grand que ſoy. Outre que le Riche s'acquiert vn proffit & vn luſtre qui n'eſt pas vulgaire en nourriſſant le Happelopin, il vſe encore de ſa preſence pour ſe mettre en ſeurté. Car aucun ne prendra la hardieſſe d'attenter à ſa perſonne, en la preſence de ceſtui-cy. Il ne faut pas craindre auſſi, que celuy qui a vn Happelopin à ſa table, ſoit iamais empoiſonné. Qui voudra donner du poiſon à quelqu'vn, s'il y en a vn autre qui mange & boiue premier que luy? De maniere que le Riche n'eſt pas ſeulement honnoré par le Happelopin, ains encore deliuré par ſon ſeul moyen d'vne infinité de dãgers, auſquels il s'expoſe de ſon bon gré pour l'amour du maiſtre qu'il ſert. De plus, il s'offre de manger & mourir en ſa compagnie.

La qualité du maiſtre hõnore la condition du valet.

TICH. Tu me ſembles, Simon, n'auoir rien obmis de tout ce qui appartient à la loüange de ton art, & ſans doute tu n'es pas monté à vn ſi haut grade, ſans t'eſtre long temps exercé. Tout ce que ie deſire de ſçauoir de toy maintenant, c'eſt ſi le mot de Happelopin ne doit point eſtre tenu pour deshonneſte & abject? LE HAP. Qu'eſt-il beſoin de tant de reſponſes, puis que tu t'es deſià contenté de ce que i'ay dit cy-deuant? Reſponds moy toy-meſme à ma demande, ſi bon te ſemble. Dy moy, ie te prie, nos anciens Grecs qu'entendent-ils par le mot *Sitos*? Ne ſignifie-t'il point

viande ou lopin? TICH. Ouy vrayement. LE HAP. Or çà qu'eſt-ce que lopiner, ſi ce n'eſt alimenter & nourrir? TICH. Ie l'accorde. LE HAP. Il eſt donc euident que telle eſt la ſignification de Paraſitet & Happelopiner? TICH. Ouy, mais voylà ce que i'eſtime vilain. LE HAP. Reſponds-moy encore vn coup (Tichias.) De ces deux noms qui te ſont propoſez, lequel eſliras-tu pluſtoſt, ou, *nauiger*, ou, *adnauiger*? Certes ie prendrois, *adnauiger*. LE HAP. Et de courir, ou, accourir, quoy? TICH. Accourir. LE HAP. De cheuaucher, ou, cheualer, quoy? TICH. LE HAP. Et de darder, ou, * adarder, traire, ou, attraire? TICH. Attraire. LE HAP. I'infere par meſme raiſon, que tu choiſirois au lieu de *lopiner*, allopiner, ou, Happelopiner. TICH. Il m'eſt force de ceder à ton opinion, à laquelle ie ne ſçaurois contredire. Et ie ſuis d'aduis pour moy de t'aller voir deſormais au leuer de l'Aurore, & apres le diſner, comme font les enfans, affin de m'eſtudier à apprendre ton art. Tu ne feras point de difficulté de me monſtrer librement ces meſmes preceptes, puis que ie ſuis ton premier diſciple. Auſſi eſt-ce l'ordinaire des meres d'aymer volontiers leur premier enfant plus que tous les autres.

* *Ces mots ne ſe peuuent traduire autrement, parce qu'il les faut rapporter au Grec.*

ANNOTATIONS.

a *Demades.*] Orateur Athenien, fort puiſſant; mais qui par l'excez de ſon luxe, ſe perdit, enſemble toutes ſes richeſſes.

b *Philocrates.*] Citoyen d'Athenes, lequel Demoſthene appelle traiſtre en diuers endroits de ſes oraiſons.

c *Hyperides.*] Orateur Athenien, lequel eſtant accuſé de larcin par Demoſthe, s'enfuyt en Egine. Voy ce qu'en dit [1] Plutarque.

[1] *En la vie de Demoſthene.*

d *Son bouclier.*] Où Demoſthene auoit faict grauer ce mot Grec pour deuiſe ἀγαθῇ τύχῃ, c'eſt à dire, *Bonne fortune.* L'on tient qu'ayant ietté bas ce meſme bouclier pour eſtre plus leger à la fuitte; & voyant que quelques-vns le blaſmoient de ceſte action, il leur reſpondit, Qu'il valoit mieux ſe conſeruer pour la patrie, que non pas s'expoſer temerairement à la mort.

e *Parnete.*] C'eſt vn lieu fort montagneux au pays d'Attique.

f *Taurre.*] Lieu ainſi nommé, parce qu'on y faiſoit combattre d'ordinaire des Taureaux, contre les autres beſtes farouches.

[2] *2. Odyſſ.*

g *Neſtor.*] Lucian à l'imitation [2] d'Homere nomme les paroles de Neſtor emmiellees à cauſe de ſa grande eloquence, qui s'eſcoulant de ſa bouche ſembloit plus douce que le miel.

[3] *Illiad. a.*

h *Tout caſſé de vieilleſſe.*] Il entend parler du meſme Neſtor, [3] qu'Homere dit auoir veſcu trois aages d'hommes tous entiers.

i *Idomenee.*] Fils de Deucalion, Neueu de Minos, & Roy de Crete, lequel à ſon retour de la guerre de Troye, eſtant battu de l'orage, fit vœu aux Dieux de leur ſacrifier la premiere choſe qui luy viendroit à rencontre, qui fut, ſon propre fils.

[4] *Illiad. a.*

k *Cenee, & Exadius.*] [4] Homere introduit Neſtor, diſant qu'il auoit veſcu parmy de grands perſonnages, tels qu'eſtoient Perithous & Drias, au nombre deſquels il met Cenee, & Exadius.

[5] *In Polymnea.*

l *Sarpedon.*] Fils de Iupiter & de Laodamia, fille de Bellerophon, ou, ſelon [5] Herodote,

nay du meſme Iupin & d'Europe, & frere de Minos. Ce fut luy qui donna ſecours à Priam contre les Grecs.

m *Marion.*] C'eſtoit le Cocher d'Idomenee, comparable à Mars en valeur & en force, par le iugement de ce meſme Dieu.

n *Ariſtide.*] Citoyen d'Athenes, fort renommé, tant pour ſa nobleſſe, que pour ſa grãde iuſtice & bonté.

o *Armodius.*] La vie duquel eſt fort amplement deſcrite dans [6] Thucidide.

p *Eſleué en pierre.*] 7 Philoſtrate dit, que les Atheniens dreſſerent en la place publique vne ſtatuë à Armodius, & à Ariſtogiton; ce qui eſt confirmé par Demoſthene en diuers lieux de ſes Oraiſons.

[6] *Bel. Pelop. lib. 6.*
[7] *In Sophiſtis.*

q *Comme le meſme Vlyſſe le ſouſtient.*] [8] Homere introduict Vlyſſe, diſant, Qu'il ne faut pas mener le ſoldat à la guerre s'il n'a bien repeu. Ciceron confirme ceſte verité, quand il dit, Que c'eſt vn plaiſir de voir manier les armes à vn peuple lors qu'il eſt ſaoul.

[8] *Illiad. 7.*

r *S'en aller auec vn baſton.*] Les Philoſophes Cyniques portoient pour armes vn manteau, vn baſton, & vne beſaiſſe. Car ils ſe diſoient ſemblables à Hercule, en ce qu'ils portoient vn baſton, comme luy vne maſſuë.

f *Par poiſon.*] Les Atheniens empoiſonnerent Socrates, qui par l'Oracle d'Apollon fut eſtimé le plus ſage des mortels, & firent mourir d'vn meſme ſupplice Phocion le meilleur des hommes.

ANACARSIS, OV, DES EXERCICES.

ANACARSIS.

Il diſpute des exercices de la ieuneſſe; & monſtre quelle doit eſtre la fin & l'vtilité d'iceux.

IE voudrois bien ſçauoir (Solon) pourquoy parmy voſtre ieuneſſe il y en a qui ſe ruent par terre l'vn l'autre, deſtordent les membres, & ſe iettent dans la bouë, où ils ſe veautrent à la façon des pourceaux? I'en ay veu moy-meſme quelques-vns, leſquels s'eſtãs deſpouïllez ſe raſoient le poil, & ſe frottoient de certaines huiles: Puis, apres s'eſtre ſeparez, ſortoient mutuellemẽt hors du champ, & ſe chocquans du front s'entre-rencontroient en courant, ny plus ny moins que des Beliers.

Regarde vn peu, ie te prie, comme ceſtuy-cy ayant pris ſon cõpagnon par les cuiſſes l'a eſtendu contre terre en ſautant, ſans luy donner le loiſir de porter ſa veuë en haut, luy trainant le dos dans la bouë: Ne vois-tu point, di-je, comme luy ſerrant les cuiſſes aupres du ventre, il luy iette les bras au goſier, & eſtrangle ce miſerable? En voilà vn autre qui luy frotte les eſpaules & le prie, à mõ aduis, de ne l'eſtouffer entieremẽt. Vrayemẽt ils ny vont pas plus modeſtement pour l'huile, & ne craingnent point d'eſtre ſouïllez de fange. Ie me ris, quand ie les vois tous couuerts de bouë, ſe fondre en ſuëur, & ſe gliſſer des mains comme des anguilles. Il y en a d'autres auſſi, qui ont accouſtumé de faire ces meſmes

choſes à deſcouuert,& en la court du Palais. Il eſt bien vray que ceux-là ne ſe trainent pas dans la bouë, ains apres qu'ils ont comblé de ſable vne foſſe de moyenne hauteur, ils font voler la pouſſiere de leur bon gré à la maniere des coqs, afin qu'ils s'eſchappét des priſes de leurs aduerſaires par le moyen du ſable qui ayde à empoigner les choſes gliſſantes en la partie ſeiche. En voilà d'autres qui ſe tenans debout, & tous remplis de pouſſiere ſe bouchonnent à grands coups de poing, & de pieds; & i'en vois vn qui ſemble cracher ſes dents, & qui a la bouche toute pleine de pouſſiere & de ſang d'vn coup qu'il a reçeu ſur la machoire. Et neantmoins ce Preſident (car ie conjecture par ſon habit de pourpre, que c'eſt l'vn de leurs Princes) ne met point la paix entr'eux: Au cõtraire il les anime à ſe battre,& ſi il louë celuy-là qui a bleſſé ſon compagnon d'vn ſoufflet qu'il luy a deſchargé ſur la face. Quelques-vns s'eſleuent en haut parmy la pouſſiere; retombent ſur la meſme place,& ſautans en l'air s'exercent à faire des caprioles. Ie voudrois bien ſçauoir d'où vient ceſte couſtume,& pourquoy ces ieunes hommes s'entre-battent ainſi? Car tout celà me ſemble vne pure folie, & ie ne penſe pas qu'il y ait aucun, qui me puiſſe oſter de l'opiniõ ce que ie me ſuis perſuadé,ou qui ne croye que ceux qui s'eſtudient à tels jeux, ſont bien fols.

Les couſtumes eſtrangeres ne nous ſemblent iamais ſi bõnes que les noſtres.

SOLON. Par Hercule ie ne m'eſtonne pas, *Anacarſis*, ſi tu es de ceſte opinion; car ces couſtumes ſont eſtrangeres, & fort differentes des mœurs des Scythes; de meſme qu'il eſt vray-ſemblable que parmy vous-il y a pluſieurs diſciplines & façons d'exerçer les corps, leſquelles ſembleroient abſurdes à nous autres Grecs, ſi quelqu'vn des noſtres s'arreſtoit à les regarder comme toy.

Mais aſſeure toy, cher amy, que ce ne ſont point là des actions de folie. Ces adoleſcens ne ſe battent point l'vn l'autre, & ſi ne ſe veautrent pas dans la fange pour aucun tort qu'ils ſe ſoient faicts, ou pour le prendre en mauuaiſe part. C'eſt vn exercice qui leur eſt neceſſaire,& qui donne beaucoup de vigueur au corps. Ce qui me faict croire que ſi tu ſejournes plus long temps en Grece, cõme ie le penſe, tu ſeras du nombre de ceux que tu vois tous couuerts de pouſſiere & de bouë, ſi grand & ſi vtile te ſemblera le plaiſir que tu prendras à cet exercice.

ANACAR. Oſte moy celà, Solon, tu ne me ſçaurois perſuader que ces reſioüiſſances vous apportent de l'vtilité, & ie t'aſſeure que ſi quelqu'vn m'auoit faict vn ſemblable affront, ie luy monſtrerois bien, que ce n'eſt pas en vain que ie porte vne eſpee au

coſté. Toutesfois dy moy cõme vous nommez celà, & quels ſont les effects de tous ces jeux? SOLON. Nous appellons ce lieu là *Gymnaſium*, c'eſt à dire, lieu d'exercice, & c'eſt le Temple [a] d'Apollon Lycien, comme tu le peux voir, par ſa ſtatuë que voilà, dreſſee ſur vne colomne, où ce Dieu tient vn arc en ſa main gauche, & a le bras droict recourbé ſous le chef, monſtrant par là qu'il ſe repoſe laſſé de beaucoup de labeurs. Au demeurant, pour ce qui eſt des exercices, celuy qui ſe faict en la fange s'appelle * Lutte: Auſſi les ieunes hommes combattent parmy la pouſſiere & la bouë. Mais nous appellons ce jeu *Pancratin*, ou, à pis faire, auquel les combattans ſont debout, & ſe chargent à coups de poing l'vn l'autre. Nous auons encore pluſieurs autres tels exercices, comme celuy de jetter la pierre, & la barre, leſquels nous auons accouſtumé de mettre en jeu, où quiconque eſt vaincueur, il eſt tenu pour le plus braue de tous, & emporte le prix du combat. ANACAR. Ie voudrois bien ſçauoir, quel eſt ce prix? SOLON. Aux Olympies on dõne vne Couronne d'oliuier; en [b] l'Iſtme, vne de pin; & en [c] Nemee vne de perſil: mais aux [d] Pythies, les Sacrificateurs d'Apollon ont accouſtumé de propoſer des pommes pour prix, & nous autres Atheniens de l'huile d'oliue. Que veut dire que tu ris ainſi, Anacarſis? N'eſt-ce point, parce que ces choſes te ſemblent eſtre de trop petite valeur? ANACAR. Nenny vrayement: au contraire, tous ces prix que tu viens de raconter, Solon, ſont fort beaux, & dignes de ceux qui les propoſent aux tournois, pour monſtrer leurs grandes liberalitez; comme auſſi des Athletes & Lutteurs, leſquels font tout leur poſſible pour les gaigner. Quoy? ſont-ils bien ſi fols de ſupporter de ſi grands trauaux, & de s'expoſer à tãt de dangers pour quelques pommes, ou bien pour des couronnes de perſil? Vrayement voilà qui eſt bon: ils s'eſtranglent donc pour celà l'vn l'autre, & ſe deſchargent de grands coups: Tellement qu'on ne peut gaigner ces pommes ſans beaucoup de peine (& il faut que quiconque en veut manger ſe gourme à bon eſcient) ny eſtre couronné de perſil, ou de chapeaux de pin, ſans auoir eu la face toute brouïllee de fange, apres que les ennemis luy ont ſauté des pieds ſur le ventre. SOLON. Nous n'auons pas tant d'eſgard aux prix conſiderez ſimplement, qu'aux indices de la victoire: Car ces dons ſont autant de marques, qui ſeruent à faire recognoiſtre les vaincueurs. Au demeurãt la gloire qui les accompagne eſt le plus grand ſalaire que les victorieux puiſſent receuoir, veu meſme que pour l'acquerir il eſt bien ſeant à ceux qui la recherchent dans

* *Ainſi dict du mot Latin* Lutum, *qui ſignifie fange.*

La gloire eſt vn prix à ſoy-meſme, cõme la Vertu.

leurs trauaux d'eſtre foulez aux pieds de leurs aduerſaires; Car elle ne ſe donne pas aux mortels ſans ſuëur, & il faut que celuy qui la conuoite ſe rende du commencement inuincible à pluſieurs trauaux, afin que les ayant ſupportés d'vn courage maſle, il attende paiſiblement ceſte douce fin qu'il a deſiree de ſes labeurs. ANA. Appelles-tu douce & vtile ceſte fin, Solon, qui ne recompenſe ſes vainqueurs que d'vne couronne verte, afin que pour la victoire ceux-là ſoient eſleuez de loüanges, qui pour les playes reçeuës eſmouuoient à compaſſiõ tout le monde? O qu'ils jouïſſent maintenant d'vne grande felicité, puis qu'ils ſont enrichis de pommes, & de perſil! SOLON. Ie vois bien que tu es fort mal entendu en nos affaires; mais d'icy à quelque temps tu en auras vne autre opinion, lors que te treuuant aux plus grandes aſſemblees des Grecs, tu verras vne troupe d'hommes accourir à la foule, à leur ſpectacle, les Theatres remplis de pluſieurs milliers de perſonnes, les lutteurs honnorez de beaucoup de loüanges: & bref, celuy qui ſera declaré vaincueur eſtre priſé, comme quelque Dieu, du commun accord d'vn chacun. ANAC. Il n'y a rien ſi miſerable, ô Solon, que ce que tu me dis maintenant. Car n'eſt-ce pas vne grãde indignité que ceux-cy ſouffrent des choſes ſi eſtranges en preſence de pluſieurs perſonnes, & parmy vne ſi grãde aſſemblee de ſpectateurs, qui ſont teſmoins de l'injure reçeuë? Que peuuent-ils dire alors, ſinon que telles gens ſont heureux, lors qu'ils voyent ruiſſeler leur ſang, en danger d'eſtre ſuffoquez par leurs aduerſaires, qui les tiennent par le goſier? Mais entre nous autres Scythes, Solon, ſi quelqu'vn auoit frappé vn Citoyen, ou bien s'il ſe licentioit de tant que de le pouſſer du coude, le rencontrant à la ruë; ou de luy rompre ſes veſtements, les Senateurs le condamneroiẽt tout auſſi-toſt à vne groſſe amende, bien que cet affront n'euſt eſté faict qu'en la preſence de bien peu de perſonnes. Ie paſſe ſous ſilence les choſes que tu dis eſtre celebrees en l'Iſtme, ou aux Olympies, parmy tant de diuers ſpectacles. En bonne foy ie deſplore moy-meſme la condition des Athletes, pour les injures qu'il leur conuient ſupporter: Mais ie m'eſtonne bien plus encore de ce que les regardans, leſquels tu dis eſtre les plus braues du peuple ſont ſi fols, que d'accourir à la foule pour voir les jeux, laiſſans en arriere leurs affaires de plus grande importance? Ie ne puis cõprendre pour moy, quel plaiſir ils prennent en ces lieux là, où ils ne voyent que des hommes bleſſez, ou abbattus par terre, & foulez l'vn aux pieds de l'autre?

Il ne faut pas iuger de la ſageſſe d'vn hõme par l'opinion du vulgaire.

SOLON. Si nous eſtions maintenant au temps des Olympies ou des[c] Quinquatres, tu verrois, Anacarſis, que nous ne practiquons pas en vain tout cecy. Car ie m'aſſeure qu'aucun ne te ſçauroit perſuader qu'il y ayt du plaiſir à voir ces jeux en racontant nuëment la choſe. Tu ſerois beaucoup plus ſatisfaict, ſi eſtant aſſis toy-meſme au milieu des regardans tu voyois les forces des hommes, les beautez des corps, les dexteritez admirables des membres, & pluſieurs beaux enſeignements que l'experience t'apprendroit; enſemble la force inuincible, le courage, l'ambitieuſe contention, les arreſts inexpugnables, & l'infatigable ſoing d'emporter la victoire.

Ie ſuis aſſeuré que voyant ces belles actions tu ne ceſſerois de les louër, & de hauſſer ta voix auec applaudiſſement. ANACAR. Par le Dieu Iupiter, ie ſerois bien pis, Solon; car ie ne me pourrois tenir de rire, & ie ne ſçay ſi l'on m'empeſcheroit de me mocquer à bon eſcient, veu que ce que tu viens de dire, ſçauoir ces belles vertus, ces diſpoſitions de corps, ces beautez, & ces courages releuez ſe perdent en vain entre vous, ſans fournir de matiere à quelque grande entrepriſe: Car ie ne vois pas que voſtre pays ſoit en danger, ny ſubject aux embraſements, ruïnes, & voleries, ny vos amys, ou domeſtiques accuſez en matiere d'injures: C'eſt pourquoy celà me ſemble encore plus ridicule, que ces hommes que tu nommes les principaux du peuple ſupportent de ſi grandes injures en vain, s'entre-battent auec tant de difficultez, & gaſtent ſi vilainement par la pouſſiere, & auec les playes reçeuës ces beautez, & heroïques grandeurs de corps, afin qu'ayant gaigné la victoire ils emportent vne pomme, ou bien vn rameau de pin. Et de verité le ſouuenir de ces tournois me fera rire plus de quatre fois. Dy moy neantmoins, s'ils donnent ces meſmes prix à tous les Lutteurs? SOLON. Nenny: mais à celuy d'entr'eux ſeulement qui a triomphé des autres. ANACARSIS. Quoy donc, Solon? Tant de gens ſe briſent eux-meſmes par leurs trauaux mal employez pour gaigner vne victoire ſi obſcure, & ſi ambiguë, cõme s'ils ne ſçauoient pas qu'vn ſeul Lutteur ſera declaré vaincueur, & que les autres reſteront vaincus, ou bien receuront miſerablement des coups, & des playes?

La ſuëur & la pouſſiere ſont des accidents conuenables à vn noble courage.

SOLON. Tu monſtres bien, Anacarſis, que tu ne ſçais pas quel doit eſtre l'eſtat d'vne Republique biẽ policée; car ſi tu le ſçauois, tu ne tournerois point à blaſme les façons de faire, les couſtumes, & les mœurs de noſtre pays. Que ſi tu cognois iamais comment

doit eſtre adminiſtree vne Republique, & de quelle maniere les Citoyens ſe doiuent rendre obeyſſans en icelle, tu louëras toy-meſme leurs exercices, & le courage auec lequel ils ſuiuent toutes ces practiques. Tu ſçauras auſſi que ceux-là reçoiuent beaucoup de fruict & d'vtilité par le meſlange de ces meſmes labeurs, bien qu'ils te ſemblẽt maintenant trauailler en vain. ANACA. Ie t'aſſeure, Solon, que ie ne ſuis venu vers vous de Scythie, & n'ay meſuré vn ſi grand chemin, ny paſſé la mer Euxine pour autre ſubject, que pour apprẽdre les loix des Grecs, & rechercher leurs couſtumes par ma preſence, afin de cognoiſtre auec vn extreme ſoin la meilleure forme d'vne Republique. C'eſt pourquoy i'ay taſché principalement de m'adreſſer à toy, comme au plus grand de mes amys entre tous les Atheniens, & les eſtrangers, ſi toſt que i'ay appris, que tu eſtois l'vn des meilleurs Legiſlateurs de ton temps, & recognu par experiẽce, qu'vn chacun te confeſſoit eſtre l'inuenteur des plus belles mœurs, l'Interprete des ſainctes Inſtitutions, & le modelle de toute la Republique. Ie ne pẽſe pas auſſi que tu ſois plus deſireux de m'auoir pour diſciple, que moy de te recognoiſtre pour maiſtre. D'où vient que me tenant touſiours pres de toy à jeun, & tout alteré, iuſqu'à ce que ie tire quelque fruict de tes enſeignemens, baaillant apres tes diſcours, ie ſouhaitteray de t'ouyr diſputer ſur l'effect des inſtitutions, & des loix de la Republique.

Vn eſprit deſireux de ſçauoir va par tous les lieux où le porte la curioſité d'apprẽdre.

SOLON. Il m'eſt bien difficile, mon amy, de comprendre le tout en peu de paroles, ſi ce n'eſt qu'allant de degré en degré, & à pied, tu cognoiſtras en particulier ce qu'il nous ſemble des Dieux, des parens, des nopçes, & de telles autres choſes. Quant à ce que nous auons arreſté pour le faict des ieunes gens, & comment nous en vſons en meſme temps qu'ils ont commencé de cognoiſtre le mal & le bien, & qu'eſtans faicts plus meurs de corps, ils ſont deuenus ſouples, & patiens au trauail, i'ay deliberé de te le racõter à prẽſent, afin que tu voyes pourquoy nous auons accouſtumé de leur propoſer, & mettre au deuant la plus-part de ces exercices; puis, pour quel ſujet nous les contraignons d'exercer leur corps par de continuelles fatigues. Ce n'eſt pas ſeulement pour leur faire gaigner le prix en vn tournoy (car ces honneurs ne ſont pas communs à tous) mais bien pour vn plus grand fruict qui s'enſuit à toute la Republique, & lequel ils cueillent eux-meſmes enſemble. O qu'il y a bien vn autre combat general, propoſé à tous les bons Citoyens! c'eſt vne couronne qui n'eſt ny de pin, ny de perſil, ny d'oliue,

L'exercice adoucit l'amertume des trauaux.

ny d'oliue, mais qui comprend en ſoy generallemẽt l'vniuerſelle felicité des mortels: I'entends la liberté qui eſt particuliere à vn chacun, & commune à toute la patrie, enſemble les richeſſes, la gloire, le bon eſtat des affaires domeſtiques, & pour le dire en vn mot, toutes les plus belles choſes, que quelqu'vn des voſtres puiſſe requerir aux Dieux immortels par iournalieres prieres. La couronne, dont ie viens de parler, eſt compoſee de toutes ces choſes, leſquelles ne s'acquierent que par le combat où nous conduiſent les labeurs, & les exercices. ANACAR. Mais, ô admirable Solon, pourquoy me fais-tu mention de pommes, de perſil, & d'vn verd rameau d'oliuier ſauuage? puis que tu auois à me raconter de ſi grandes merueilles? SOLON. Vrayement (Anacarſis) ce que ie m'en vay te dire ne te ſemblera pas encore de peu d'importãce. I'entends diſcourir de quelques petites parties de ce plus grand combat, & de ceſte heureuſe couronne dont ie viens de parler. Mais ie ne ſçay pourquoy nous auons premierement faict mentiõ de ce qui ſe paſſe d'ordinaire en l'Iſtme, aux Olympies, & en Nemee par vn ordre confus, & par vn rang entierement renuerſé. Toutesfois, puis que nous ſommes de loiſir, & que tu deſires toy-meſme d'eſtre informe de cecy, nous aurons recours à ce cõmun tournois, pour lequel i'ay dit du cõmencement toutes choſes eſtre appreſtees. ANACAR. Il vaut mieux, en bonne foy, faire comme tu dis. Mais ie viens de m'aduiſer qu'en nous pourmenãt, noſtre propos s'eſt ietté bien auant, & poſſible que ie ſeray pluſtoſt perſuadé par là de ne me plus mocquer deſormais, ſi ie vois marcher quelqu'vn des voſtres à pas graues & meſurez, couronné de perſil & d'oliuier.

Que ſi tu le treuues bon, allons nous aſſeoir ſous ceſte ombre eſpaiſſe, de peur que ces combattans que voilà ne nous troublent par leurs cris importuns & confus. Et d'ailleurs (veux-tu que ie te die le vray, car ie ne ſuis point vn diſſimulé) ie ne ſçaurois plus endurer le Soleil ſi ardent & ſi fort, n'eſtant point couuert. Car i'ay laiſſé mon chapeau au logis, afin de ne paroiſtre icy ſeul entre vous en habit eſtranger. Puis, voicy la ſaiſon en laquelle cet Aſtre ardant que vous nommez Canicule ſe leuant ſur noſtre orizon, bruſle toutes choſes, & infecte l'air par ſa ſeichereſſe, lors que le Soleil penchant au midy rayonne ſur noſtre teſte, & trauaille les corps d'vne inſupportable chaleur. Et de verité ie m'eſtonne fort de ce qu'eſtant tout coſſé de vieilleſſe, tu ne degouttes point en ſueur, comme moy, & il ſemble que tu ne ſois point trauaillé du

L'eſtranger s'accommode le mieux qu'il peut aux mœurs de ceſte contree où la fortune le porte.

Soleil, veu qu'au lieu de chercher l'ombrage, tu endures la chaleur auec vne extreme patience, & facilité.

SOLON. Nous tirons ce profit, Anacarsis, de ces labeurs superflus, de ces luttes parmy la bouë, à descouuert du ciel, & de ces miseres poudreuses, que nous mesprisons bien aysément les chaleureux rayons du Soleil, & si n'auons que faire de chapeau pour empescher que cet astre ne nous donne sur le chef. Neantmoins puis que tu le veux ainsi, allons nous mettre sous l'ombre; mais garde toy bien d'appliquer ton esprit à ce que ie m'en vay dire, & d'y adjouster foy, comme à quelques loix. Au contraire ie te prie bien instamment de corriger mes paroles, & de refuter ce que tu iugeras auoir esté dit par moy, auec quelque contradiction, car ie m'asseure de ne me point fouruoyer de l'vne ou de l'autre de ces deux choses, & de te persuader constamment (si tu veux dissimuler ce qui touche la contradiction) ou bien de reprendre moy-mesme ce que ie n'ay pas bien ordonné sur cecy. Pour laquelle cause toute la Republique des Atheniens te remerciera grandement. De plus, elle te sera beaucoup redeuable, & tu l'obligeras pour m'auoir attiré par tes persuasions à vne meilleure opinion. Aussi ie n'oublieray iamais ce bien-faict, & me treuuant en public, ie diray ces mots en pleine assemblee: Ie vous ay donné des loix, ô Citoyens d'Athenes, que ie croyois deuoir estre vtiles à toute la Republique: Mais cet estranger icy (diray-je te monstrant au doigt, Anacarsis,) bien qu'il soit natif de Scythie, & neantmoins doüé d'vne grande sageſſe, m'a faict croire tout autrement, & si m'a monstré des disciplines, & des preceptes de vie beaucoup meilleurs. Tellement qu'il merite bien que la Republique luy dõne le nom de Citoyen, & luy dresse vne statuë d'airain dans le Temple de Minerue, parmy les autres grands personnages de ceste ville. Or sois asseuré, Anacarsis, que les Atheniens n'imputeront point à honte ny à deshonneur d'apprendre d'vn homme estranger & barbare, des choses vtiles à la Republique.

Toutes saisons sont bonnes à celuy qui s'endurcit à la peine.

ANACARSIS. Ce n'est pas d'aujourd'huy que i'ay ouy dire de vous autres Atheniens, que vous estes des vrays mocqueurs, qui donnez des brocards sur chasque mot. Car, comme est-il possible, que n'estant qu'vn homme vagabond, grossier, & qui n'ay iamais faict autre chose que rouler des chariots, sans auoir ny changé de pays, ny demeuré en aucune ville, ny mesme point veu de cité que celle-cy, i'ay eu neantmoins la capa-

Les estrangers nous apportẽt souuent les plus sainctes loix dans nos villes.

cité de parler de l'administration d'vne Republique & d'enſeigner les hommes natifs du pays, qui habitent vne ville ſi renommee qu'eſt celle d'Athenes, policee dés long temps de ſi ſainctes loix ? Il me ſeroit beau voir diſcourir de ces matieres deuant vn ſi grand homme que toy, Solon, qui as eu dés le commencement le ſoin de cognoiſtre par quelles eſpeces & formes de gouuernemens la Republique ſeroit mieux policee, & par quelles loix renduë plus excellente & heureuſe. Si faut-il t'obeir pourtant, comme à celuy qui fait des loix tous les iours. Que ſi ie te contredis quelquesfois, lors que tu me ſembleras propoſer quelque choſe contre la raiſon & le droict, ce ne ſera que pour apprẽdre au vray ce que ie deſireray. Sus donc, puis que nous voicy maintenant à l'ombre & à couuert du Soleil, prenons place ſur ceſte prairie fraiſche, qui eſt vn ſiege fort commode & plaiſant. Et toy, Solon, ouurant l'entree à noſtre diſpute, dy moy pour quel ſubject vous autres Atheniens exercez les adoleſcens aux trauaux depuis leur premiere ieuneſſe ? Comme eſt-il poſſible, qu'ils ſe rendent ſi galands hommes parmy des exercices ſi ſales ? Que leur ſert-il de ſe couurir de pouſſiere, & de ſe veautrer dans la bouë, pour s'acquerir la vertu ? Car c'eſtoit la choſe du monde que ie deſirois le plus de ſçauoir du commencement. Quant au reſte tu me le monſtreras cy-apres en particulier quand il en ſera temps. Pour maintenant, ne medite autre choſe, Solon, que les diſcours qu'il faut que tu tiennes à vn homme barbare. Ce que i'en dis, c'eſt afin que tu ne rendes obſcurs tes propos, ou les reſſerres à ton eſcient, & les dilates au large : Car ie ne craindrois que le trop grand nombre de ces matieres ne te donnaſt de l'oubliance.

Le chemin de la vertu eſt tout poudreux & ſemé deſpines ; auſſi n'eſt-il pas ſi frayé que celuy du vice.

SOLON. Il te ſera plus facile (Anacarſis) de diſpoſer tout cecy, que non pas à moy, en tous les lieux, où le diſcours ne te ſemblera pas manifeſte, ou ſe fouruoyer temerairement de la verité : car il te ſera permis de l'examiner en interrogeant toutes les fois que tu voudras, & de l'abreger lors qu'il ſera trop long ; bien qu'en matiere de choſes eſtranges, où il s'agiſt des deliberations, qui ne donnent pas trop loing du but, il n'y ait rien qui empeſche qu'on ne dilate ſon diſcours. Les Areopagites, auſquels il appartient de cognoiſtre des crimes, où il y va de la vie, & des actions ſouueraines, vſent de ceſte meſme couſtume, laquelle ils ont de tout

temps retenuë de pere en fils; Car eſtans entrez au Palais, ils prennent place pour iuger la cauſe de celuy qui a eſté malicieuſement occis, ou bleſſé en ſa perſonne, ou meſme bruſlé, puis la permiſſion de parler eſt donnee à l'vn & à l'autre des combattans. Ceux-cy parlent chacun à ſon tour, tant l'accuſateur que le deffenſeur, ou bien à l'ayde d'vn Aduocat qui plaide leur cauſe. Le Senat les eſcoute fort attentiuement, tant qu'ils diſent des choſes qui ſont à propos. Mais ſi quelqu'vn a commencé ſon plaidoyer auec vn Proëme premedité, affin de ſe rendre les aduis & les eſprits des Iuges plus fauorables, par le moyen de quelque bien-vueillance, ou bien s'il adjouſte à ſa cauſe quelque emotion, qui donne de l'energie à ſa harangue à (l'imitation des diſciples des Orateurs, leſquels inuentent pluſieurs ſemblables traicts, affin d'enſorceler par ces charmes de paroles les oreilles des Iuges; l'Huiſſier ſe treuue là tout auſſi toſt, & luy enjoinct de ſe taire, ne voulant permettre à l'Aduocat de dire en pleine audience des comptes faicts à plaiſir, ny luy donner liberté de broüiller ſa cauſe par paroles, affin que les Areopagites puiſſent moins apperceuoir & entendre le faict.

Il eſt permis à chacun de deffendre ſon droict.

Par ainſi, Anacarſis, ie veux que tu paroiſſes tel qu'vn Areopagite, & ſois attentif, ſelon la loy de la Cour par moy eſtablie. Que ſi tu t'apperçois que ie diſcoure inutilement, & me iette hors des bornes de la matiere, commande-moy de me taire, pourueu qu'il me ſoit permis auſſi de dilater ma harãgue durant le temps qu'on dira des choſes qui appartiendront au ſubject: Auſſi bien n'auons plus le Soleil ſi ardant qu'il nous faille plaindre, ſi noſtre diſcours s'eſtend vn peu trop loing, car l'ombre eſt bien eſpaiſſe, & ſi nous ſommes à preſent de loiſir.

ANACAR. Tu parles auec beaucoup de courtoiſie, ô Solon, & ie te remercie de ce que par ceſte petite digreſſion tu m'as humainement declaré les couſtumes du Senat, qui ſe rendent vrayement admirables par le moyen des bons Senateurs qui ſuiuent la verité. Diſpute donc maintenant de tes matieres, & moy qui ſuis Areopagite (puis que tu as voulu que ie fuſſe tel) ie mettray peine de t'eſcouter à la façon de vos Iuges.

Rien ne peut mieux attirer l'admiration que la verité.

SOLON. La premiere choſe que tu dois apprendre en peu de paroles, c'eſt quelle opinion nous auons des Citoyens, & de la Cité. Nous n'eſtimons pas, Anacarſis, que les edifices tels que ſont les murs, les temples, & autres tels baſtiments compoſent vne Cité, mais bien que tout celà n'eſt qu'vn corps ferme & im-

mobile à la reception & seurté des hommes qui habitent la ville. C'est nostre opinion que toute sa force & authorité s'appuye sur les Citoyens. Ceux-cy ordonnent toutes choses dans vne ville, & les executent & gerdent de mesme façon que nostre ame agit à gouuerner vn chacun de nous. Cependant nous prenons le soing du corps de la ville, & l'embellissons de telle sorte, qu'il ne paroist pas seulement fort par le dedans, & admirable pour la beauté de ses edifices, mais encore enuironné par le dehors de fermes gabions & remparts. Ce qui nous est le plus recommandable, c'est que les Citoyens ayent vne mesme vnion d'esprit, & vne esgale constance de corps. A quoy nous sommes esmeus d'autant plus volontiers que tels personnages peuuent profiter à eux-mesmes en temps de paix au seruice de la Republique, & combattre durant la guerre pour le salut & liberté de la ville. Nous donnons donc les enfans aux meres & aux Pedagogues, afin qu'ils les nourrissent parfaictement, & les esleuent aux arts liberaux.

Les Citoyens sont les ornements d'vne ville, non les beaux edifices.

Depuis qu'auec le temps ils ont vne fois commencé de cognoistre & discerner ce qui est honneste, comme nous voyons qu'ils ont tant soit peu de crainte & de honte, que le desir des plus nobles subjects s'allume en eux, & que le corps est susceptible du trauail pour la force des mẽbres, assistez de la vigueur qui leur est requise, nous les instruisons pour lors, en proposant à quelques-vns les disciplines de l'esprit, & accoustumant les autres à supporter la fatigue. Car nous n'estimons pas qu'il nous suffise d'estre nays comme nous sommes, propres à cultiuer l'ame & le corps, ains nous croyons encore que pour les bien instruire, les preceptes & disciplines nous sont necessaires. Par ceste diligence, l'industrie des ieunes gens se nourrit & s'augmente, & les vices de l'ame & du corps sont corrigez. Les laboureurs nous fournissent d'exemple en cecy, lesquels tandis que les plantes sont encore petites & tendres, ils les couurent & munissent de toutes parts, de peur qu'elles ne soient emportees par la violence du vent. Mais depuis qu'elles ont pris de la force, ils coupent les rameaux superflus, & les laissans agiter au gré du vent leur font porter du fruict en plus grande abondance. De ceste mesme façon, nous cultiuons premierement les esprits de la ieunesse par la Musique & Arithmetique, puis leur monstrons à peindre les formes des lettres, & à les prononcer exactement. Lors qu'ils sont vn peu plus aagez, nous leur repetons souuent aux oreilles les sentences des Sages, les exploicts memorables de nos ancestres, & les discours profitables

De la vraye nourriture des enfans.

Comparaison propre.

Il faut cõmencer pas les plus bas degrez pour paruenir aux plus relevez.

eſcrits en beaux vers, affin qu'ils les retiennent mieux, & qu'ils ſoient plus ſolides en leur memoire: Les leçons que nous leur faiſons de la vertu des grands perſonnages, & de leurs belles actions, eſleuẽt leurs deſirs petit à petit iuſques à ce qu'ils ſe moulẽt finalemẽt à leur imitation pour ſ'acquerir de la renõmee, & ſe faire porter au ciel par ceux qui doiuẽt naiſtre apres eux, ainſi qu'Heſiode & Homere nous ont laiſſé par eſcrit. Celà faict, ils ſont employez aux affaires la Republique, & aux charges plus honorables. Mais poſſible que ie m'eſloigne de mon diſcours, n'ayant pas propoſé de monſtrer au commencement de quelle maniere nous auons accouſtumé de cultiuer les eſprits; mais bien d'expliquer pour quelle occaſion nous eſtimons eſtre bien ſeant de les exercer au trauail. Par ainſi ie m'impoſe ſilence à moy-meſme, ſans attendre le commandement de l'Huiſſier, ny le tien (ô Areopagite) à la courtoiſie duquel ie ſuis redeuable pour m'auoir permis de ſortir hors de mon ſubject.

L'imitation des grands hommes ſert de miroir à la ieuneſſe.

ANACAR. Dy-moy, Solon, que veut dire qu'il a ſemblé bon au Senat de ne point condamner à l'amende ceux qui paſſent ſous ſilence les choſes plus neceſſaires?

SOLON. Pourquoy me fais-tu ceſte demande, Anacarſis, laquelle ie ne ſçaurois comprendre? ANACAR. Parce qu'ayant obmis les choſes plus belles, ſçauoir, celles qui ſeruent à l'embelliſſement de l'ame, tu t'arreſtes à parler des trauaux & exercices du corps, qui ne ſont pas ſi requis.

SOLON. Ne penſe pas, bon-homme, que i'aye oublié ce que i'ay dit au commencement. Ie n'ay pas voulu que mon diſcours ſ'eſgaraſt temerairement, de peur que ſ'eſcoulant ſans ordre, il ne te troublaſt la memoire: toutesfois ie traicteray cecy le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, attendu qu'vne exacte diſpute ſemble requerir vne harãgue particuliere. Nous imprimons donc dans les eſprits les plus ſaines opinions, leur apprenans exactement les loix ordinaires, leſquelles ſe propoſent à lire en public, deſcrites en groſſes lettres, & commandent ce qu'il faut enſuiure, ou fuyr. Dauantage nous leur commandons de hanter les gens de bien (en la compagnie deſquels ils apprennent ce qui eſt bien ſeant, & à faire des choſes iuſtes, enſemble à conuerſer également en la Republique;) Puis de ne commettre rien de vilain, ny de laid, de ſouhaitter des choſes honneſtes, & ne faire point de tort à autruy. Or ces Sages dont ie viens de parler, ſont par nous appellez Sophiſtes, & Philoſophes. Apres les auoir conduits à trouppes

Le Vautour s'annoblit parmy les Aigles, & l'Aigle s'abaſtardit entre les Vautours.

au milieu du theatre, nous les inſtruiſons en public, & leur faiſons voir les vertus & les vices des anciens hommes, par les actions qui ſe font aux Tragedies & Comedies, affin qu'ils abhorrent les vicieux, & embraſſent ceux qui cheriſſent la vertu. Nous donnons aux Poëtes Comiques vne libre puiſſance de pourſuiure & reprendre par leurs brocards les mauuais Citoyens, ſ'il aduient qu'ils prattiquent des actions meſchantes, & indignes du bon eſtat d'vne Republique. Car par ce moyen ceux qui ſe voyent repris & mocquez deuiennent meilleurs, outre qu'ils euitẽt d'eſtre bafoüez du vulgaire.

L'exemple d'autruy force nos inclinatiõ à ſe recognoiſtre.

ANACAR. Ie cognois bien ces perſonnages Tragiques & Comiques, dont tu me parles, Solon; Ce ſont ceux qui ſe font voir ſur l'eſchaffaut veſtus de larges & hauts brodequins, & tous chamarrez de paſſements d'or par deſſus leurs robbes. Ils portent auſſi de maſques fort ridicules, & qui ont vne grande gueule, ſous leſquels ils crient à haute voix, & ſi marchent fort bien auec vne haute chauſſure; dequoy ie m'eſtonne fort, & meſme la premiere fois que ie les veis en cet equippage, ie croyois qu'on celebraſt les Bachanales parmy la ville. Ie me pris garde pour lors que les Comiques eſtoient beaucoup plus petits que les autres, outre qu'ils auoient de maſques plus groteſques, & qui prouoquoient à rire toute l'aſſẽblee. Quãt aux Tragiques ils paroiſſoient plus hauts: vn chacun d'eux en particulier eſcoutoit auec vn viſage fort triſte, & tous en general me ſembloient auoir compaſſion de ceux qui trainoient apres eux de ſi grandes pierres.

SOLON. Ce n'eſt pas qu'ils ayent pitié d'eux (bon homme) mais il peut bien eſtre que le Poëte auoit pour ſubject quelque ancienne & deplorable calamité pour la repreſenter aux aſſiſtans, & faiſoit ſur l'eſchaffaut des diſcours lamentables, accompagnez d'vne action Tragique, capable de tirer les larmes des yeux de tous les eſcoutans. Il eſt vray-ſemblable que tu as veu des Meneſtriers, enſemble certains perſonnages qui chantoient au lieu milieu du theatre. Sçache donc maintenant que nous ne penſons pas ceſte maniere de chanter & joüer du hautbois eſtre inutile, mais qu'elle ſert pour vous aiguſer l'eſprit, & vous rendre meilleurs. Quãt aux exercices du corps (ce q̃ tu deſires ſçauoir principalemẽt) auſquels ſ'adõne noſtre ieuneſſe, ils ſont tels. Premieremẽt les ayãs faits dépoüiller de leurs veſtemẽs, cõme i'ay dit cy-deuãt, nous les accouſtumõs à l'air du païs, pẽdant qu'ils ſont tẽdres & foibles. Puis nous prenõs garde qu'ils ne ſoiẽt ſi fort trauaillez des ardeurs du Soleil;

La Muſique appaiſe les mouuemens deſreiglez.

ny ſi delicats auſſi qu'ils ne puiſſent bien ſupporter le froid. Dauantage nous les graiſſons d'huiles,& amolliſſons, afin qu'ils ſoiét rendus plus formes,adroicts,& diſpos. Car en bonne foy c'eſt vne choſe bien abſurde que nous eſtimions les cuirs ramolis & oingts d'huile eſtre moins ſubjects à ſe rompre & de plus longue duree (bien que ce ſoient de choſes inanimees)& que neantmoins nous ne croyons pas que le corps encore animé ne puiſſe deuenir meilleur par l'vſage de l'huile? Apres que nous auons iguenté diuers exercices, & donné des Maiſtres aux ieunes hommes, nous monſtrons à l'vn à ſe battre à coups de poings, & à l'autre à coups de pieds; ce que nous faiſons, tant pour les accouſtumer au trauail, que pour les rendre experts à parer aux coups, & empeſcher que la peur ne leur faſſe abhorrer les playes. A quoy i'adjouſte que cet exercice apporte deux grands biens aux adoleſcens. Car il les anime à ſe ietter dans les dangers,ſans eſpargner leur corps;les maintient en ſanté, & ſi les rend robuſtes en toutes executions, & patiens au trauail. Quant à ceux qui luttent le viſage penché contre terre, ils apprennent par vn meſme moyen,& à tumber ſeuremẽt, & à ſe releuer bien viſte, comme auſſi à repouſſer, mouuoir de leur place, eſtrangler,& eſleuer en l'air leurs ennemis. Ces exercices ne ſont pas vains,& preparent ceux qui les practiquent du commencement à vne choſe fort grande, qui eſt ceſte-cy. C'eſt que les corps ſont rendus plus ſolides & fermes, lors qu'ils s'exercent à tels labeurs, outre qu'ils s'acquierent vne experience & adreſſe admirable, ſi quelque iour il leur falloit rẽdre des preuues de ces diſciplines parmy l'vſage des armes. Car il eſt tres-certain que ſi l'vn de ces ieunes hommes empoigne vne fois ſon ennemy, il l'abattra par terre, & luy meſme venant à cheoir, ſe ſçaura facilement releuer. Et ie veux bien que tu ſçaches (Anacarſis) que nous auons accouſtumé de raporter tous ces eſſays à la vraye diſcipline des armes. Nous tenons auſſi pour vne choſe aſſeuree, que nos adoleſcens ſeront bien plus valeureux, ſi nous rendons leurs corps nuds & amolis plus robuſtes par l'exercice, & plus habiles à ſouſtenir le chocq de leurs ennemis. Ie te laiſſe à penſer s'ils ne ſont pas bien effroyables eſtans armez, puis que tous nuds ils donnent de la terreur à leurs aduerſaires? Leur corps n'eſt ny trop gros,coüard & blanchaſtre, ny trop maigre & difforme auſſi. Il ne reſſemble en rien à celuy des femmes,qui croupiſſent, & moiſiſſent à l'ombre, & ſont touſiours en ſuëur & en peur. Ceux-cy ne halleterent iamais ſous le morion, non pas meſme quand le Soleil eſt en

Belle cõparaiſon.

Qualitez requiſes à vn corps de bonne habitude.

eſt en ſon midy, comme maintenant, & qui eſchauffe les corps d'vne intolerable chaleur. Auſſi dequoy peuuent ſeruir des gens alterez, ennemis de la pouſſiere; qui perdent courage s'ils voyent reſpandre vne ſeule goutte de ſang, & meurent auant qu'eſtre paruenus à la portee des traicts de leurs ennemis? Mais quant aux noſtres vous voyez en eux vn meſlãge de rougeur & de noirçeur, qui ſe tempere ſous le Soleil. Leur face virile ne reſpire que vigueur. Ce n'eſt que courage & que feu. Ils ne ſont, ny trop gras, ny trop maigres, ny de hauteur exceſſiue; mais d'vne moyenne grandeur, & par la fatigue qui leur eſt couſtumiere, ils diſſipent cé grand amas d'humeurs, & cet excez de chair ſuperfluë. Dauantage, ils ſçauent entretenir cet en-bon-poinct qui leur fournit de vigueur & de force. Car les exercices font les meſmes effects aux corps, que ceux qui purgent & vannent le froment au vent, leſquels repouſſent premierement les pailles & les eſpics invtiles; puis, ſeparent & amaſſent enſemble le grain.

L'exercice chaſſe bien loing ceſte pernicieuſe humeur de timidité qui rẽd les courages poltrons.

Il eſt donc neceſſaire que la ieuneſſe ſe porte biẽ ſi elle veut perſiſter & durer long tẽps au trauail. Puis, vn courage endurcy à la peine, ne ſuë que bien rarement, & n'eſt pas ſouuent trauaillé de maladie. Si quelqu'vn iettoit du feu parmy du fourment (afin que ie continuë en ma comparaiſon) il n'y a point de doute que la paille ſeroit ſoudain embraſee, & que le froment s'eſchauffant petit à petit ſe conſommeroit en fin apres eſtre allumé, mais non pas tout à coup. Par où ie veux dire que ce corps laborieux dõt ie parle n'eſt pas facilement abbatu, ny par la maladie, ny par la foibleſſe de la laſcitude. Il ne manque pas de forces, ny par le dedans, ny par le dehors pour ſouſtenir ces aſſauts; tellement que l'effort de la maladie eſt trop foible pour le penetrer, & il n'eſt ſuſceptible de la chaleur ny du froid pour en tirer du dommage. L'interieur a ie ne ſçay quelle chaleur, qui decoule dans les membres en abondance, & qui eſt comme preparee auparauant, & reſeruee à l'vſage neceſſaire. Ceſte chaleur rẽd la perſonne robuſte, luy dõne de la vigueur, & fait qu'elle eſt inuincible à toute laſſitude. La raiſon en eſt, parce q̃ l'exercice procedãt de diuers labeurs, augmente les forces au lieu de les conſommer; auſſi pendant qu'ils ſont entretenus, ſans diſcontinuër, ils en deuiennent plus grands. En outre, nous exerçons nos adoleſcẽs à faire des courſes aſſez lõgues ſans prẽdre haleine, afin qu'ils deuiennent en peu de tẽps agiles de corps. Or ce jeu de courſe ne ſe fait pas en vn lieu plein ou ſolide, ains en vne profõde poudriere, où la plãte des pieds ne peut

Vn corps nay au trauail, n'eſt iamais abbatu par la fatigue.

eſtre gueres bien imprimee, ny celuy qui coutt ſe tenir debout parce que les pieds luy gliſſent à chaſque pas. Nous leur enſeignõs auſſi à ſauter vn foſſé au beſoin, ou quelque barriere. A quoy ils s'eſtudient en tenant aux mains de gros contre-poids de plomb. Ils s'exerçent pareillement à lançer vn dard de bien loing: Et il n'eſt pas que tu n'en ayes veu quelqu'vn qui iettoit vne certaine boule d'airain faicte à la façon d'vne petite rondelle, n'ayant neãtmoins aucune corroye. Il me ſouuient que pour en faire l'eſſay tu la leuas hors de terre, & qu'elle te ſembloit fort peſante & difficile à eſtre empoignee. Ils la iettent donc en l'air, & ſe debattent entr'eux pour ſçauoir qui la ruëra plus loing, & paſſera tous les autres; ce qui leur ſert de beaucoup à renforçer leurs bras, & rẽdre plus fermes leurs reins. Eſcoute maintenant pourquoy l'on reſpend de la bouë & du ſable ſous ceux qui luttent, puis que ceſte action te ſembloit du commencement eſtre ſi ridicule. Celà ſe faict pour empeſcher qu'ils ne tombent trop durement, & ſoient hors de tout danger venans à cheoir en vn lieu mol & gliſſant. D'ailleurs, il eſt neceſſaire que ces gliſſades aduiennẽt à ceux qui ſe debattent ainſi dans la bouë, ce que tu comparois aux anguilles. Mais ce ne ſont pas choſes qui doiuent eſtre eſtimees inutiles & dignes de riſee: car elles ſeruent de beaucoup à corroborer la force des membres, lors que les Lutteurs *s'exerçans de ceſte maniere* ſont contraincts de s'agraffer *l'vn à l'autre*, bien que le plus ſouuent ils s'eſcoulent des mains. Et de verité ce n'eſt pas vn faict de peu de conſequence que de tenir ferme vn lutteur tout frotté d'huile, & qui fond en ſuëur pour la grande peine qu'il prẽd à s'eſcouler des mains de celuy qui le tient. Toutes ces choſes (comme i'ay deſià dict) ſeruent de beaucoup à la guerre, à quicõque les veut exerçer, ſoit que ſans ſe peiner il faille emporter hors la meſlee vn amy bleſſé d'vne playe, ou bien empoigner ſon ennemy, & l'enleuer en haut. C'eſt la principale occaſion qui nous inuite à les accouſtumer auec vn excez de trauail aux exercices plus difficiles, afin que les moindres leur ſoient plus tolerables.

Des exercices auſquels les anciens accouſtumoient leur ieuneſſe.

De plus, nous eſtimons que le ſable eſt vtile pour diuerſes raiſons. La premiere, de peur que venans à la rencontre ils ne ſe laiſſent cheoir, ayant appris par maint exercice à renger leur aduerſaire en la fange. La ſeconde, afin qu'ils ne leur eſchappent des mains, nonobſtant les gliſſades du corps; & à ce qu'eux-meſmes eſtans retenus, l'experience leur donne des inuentions pour s'eſcouler, principalement quand ils ſont enclos dans vne meſlee. La

Proprietez du ſable.

troiſieſme, parce que la pouſſiere reſſerre la ſuëur qui diſtille à groſſes gouttes par le dehors ; endurcit la force des corps au trauail : & empeſche que ceux qui s'exercent tous nuds ne ſoient offencez par la violence des vents. D'ailleurs elle nettoye l'ordure du corps, & ſi rend l'homme beaucoup plus blanc. Ie voudrois volontiers te mettre en auant quelqu'vn de ces hommes qui ſont ſi blancs, parce qu'ils ne bougent de l'ombre, & apres t'auoir donné le choix d'eſlire lequel que tu voudrois de ceux qui s'exercent eux-meſmes au Lycee (les ayant tous couuerts de fange & de pouſſiere) te demander auquel des deux tu deſirerois eſtre faict ſemblable? Ie ſuis biẽ aſſeuré que d'abord (bien que tu n'euſſes faict eſſay de la vie de l'vn ny de l'autre) tu ſouhaitterois pluſtoſt de reſſẽbler à l'vn de ceux-cy, que d'eſtre perdu de delices, & paroiſtre plus blãc qu'vn autre par vn deffaut de ſang qui ſe retire au cœur. Voilà preſque la plus-part des exercices auſquels s'applique noſtre ieuneſſe. Depuis qu'elle y eſt vne fois inſtruicte nous ſommes aſſeurez d'auoir vne fidelle garde à noſtre Republique ; de viure touſiours en liberté par ſon moyen ; de rapporter la victoire de nos ennemis : & de nous rendre redoutables à nos voiſins, pluſieurs deſquels craignent noſtre puiſſance, & ſe font nos tributaires. Leur ayde nous eſt bien encore plus neceſſaire en tẽps de paix. Car alors ils ne s'entre-battent pas pour des choſes meſchantes & deshonneſtes ; & ſi ne ſe font aucun tort l'vn à l'autre, mais s'adonnent à ces beaux exercices que nous leur enſeignons. Or, comme i'ay dict cy-deuant, c'eſt le commun bien, & la ſoueraine felicité d'vne ville, que d'auoir vne ieuneſſe inſtruicte tant aux arts de paix que de guerre.

Vne ieuneſſe bien inſtruicte eſt le pilier qui ſouſtient vn eſtat.

ANACA. A ce que ie vois, Solon, vous marchez en bataille tous graiſſez d'huile, & couuerts de pouſſiere, ſçauoir apres eſtre inſtruicts à deſcharger de grands coups de poings. Certes i'ay belle peur que vos ennemis ne vous fuyent & vous redoutent, craignãs que s'ils viennent à ouurir la bouche, vous ne leur iettiez de la pouſſiere au dedans, ou poſſible que ſautans par derriere leur dos vous ne les preniez par les cuiſſes, & les eſtrangliez, leur ayant ietté vos bras à l'entour du col. Cependant, par le Dieu Iupiter, ils vous pourſuiuront à coups de jauelots & de dards, ſi vous ny prenez bien garde ; ſans que les poinctes des fleches vous trauerſent non plus que des ſtatuës, comme eſtans endurcis au Soleil, & accouſtumez au ſang. Vous ne bruſlez pas ſi viſte que les * eſpics, & ne gemiſſez point ſi ſoudain ſous les playes ; mais l'on a biẽ de la

* *Ce ſont de repriſes des comparaiſons dont il a cy deuant vſé.*

peine à vous hacher à force de coups, portez bien auant auec peu d'apparence de sang (car telles sont les comparaisons que tu as cy-deuant rapportees, si ie les ay bien compriſes.) Il pourra bien eſtre auſſi que vous prendrez pluſtoſt les armes des Comiques & Tragiques; puis, s'il vous faut ſortir au combat par le commandemẽt de la Cour, vous mettrez ſur vos chefs ces morions à gueules ouuertes, pour paroiſtre plus hideux à vos ennemis, & leur raualer le courage par ces maſques qui ne ſeruent qu'à faire peur aux vieilles. Dauantage pour eſtre plus legers à la fuitte, vous mettez à vos pieds * ces ſouliers à hauts eſtages; & ſi vous pourſuiuez vos ennemis, vous ne pouuez manquer de les atteindre les talonnans d'vne courſe iſnelle. Mais prenez garde que ce que vous nommez diligence ne ſoit pluſtoſt vn excez de folie, vn jeu d'enfant, & vn exercice de ieunes gens effeminez & poltrons. Que ſi vous auez tant de deſir d'eſtre libres & heureux en toutes choſes, il vous faut bien d'autres Academies, & l'exercice qui vous eſt le plus neceſſaire c'eſt celuy des armes. Il ne vous ſert de rien d'accoupler vos adoleſcens aux tournois par des combats alternatifs; c'eſt à trauers la meſlee, dans vn gros d'ennemis, & au milieu des dangers où il faut exerçer la vertu. C'eſt pourquoy ie vous conſeille de laiſſer à part la pouſſiere & l'huile, & leur apprendre à tirer de l'arc & jouër de la hallebarde, ſans les accouſtumer à vſer de dards ſi legers, qui ſont emportez par le moindre vent; mais à brãſler & manier d'vne belle adreſſe vne forte picque, vne groſſe pierre, vne eſpee, vn eſcu porté à la main gauche, vn corcelet, & vn morion. Car de la façon que vous voilà maintenant armez, vous me ſemblez eſtre aſſiſtez d'vne particuliere faueur de quelque Deïté, qui empeſche que vous ne ſoyez desfaicts par vn bien petit nombre de ſoldats qui vous courent ſus armez à la legere. Que ſi deſgainant l'eſpee que i'ay à mon coſté ie me iette parmy vous autres ieunes hommes, ie me vante de ruïner moy ſeul toute voſtre Academie, & de vous faire prẽdre la fuitte de part & d'autre, ſans qu'il s'en treuue vn ſeul qui ayt l'aſſeurance de regarder le fer. O combien y en auroit-il qui me prouoqueroient à rire quand ie les regarderois fuyr, & ſe cacher derriere les ſtatuës & les colomnes, la larme à l'œil, tous tremblans & tranſis de peur. Alors tu ne les verrois plus rouges par le corps, comme ils ſont à preſent, & l'effroy les feroit bien-toſt deuenir paſles & deſcolorez. Ce qui me faict dire qu'vne trop longue paix vous a rendus ſi laſches & effeminez, que vous ne pour-

* *Alluſion aux bredequins des Tragediens.*

La ieuneſſe prend de nouuelles forces lors qu'elle s'adonne en temps de paix aux exercices de la guerre.

uez pas ſeulement regarder la creſte du morion d'vn ennemy, ny ſouſtenir ſon eſclat.

SOLON. Si eſt-ce que les Thraces qui nous vindrent voir iadis à la ſuitte g d'Eumolpe, n'eurent pas ceſte opinion de nous, ny moins encore vos femmes, leſquelles ſous la conduicte h d'Hypolite mirent le ſiege deuant la ville, ny aucun de ceux qui ont faict eſſay de nos forces dans les combats. Au reſte (bon-homme) nous n'exerçons pas les corps de nos adoleſcens tous nuds à ceſte intention, que pour celà nous les produiſions en bataille au milieu des dangers; ains apres s'eſtre rendus bien adroicts à ces exercices & jeux, ils ſe battent tous armez, & alors ils vſent plus promptemẽt de leurs forces, parce qu'ils ont eſté parauant inſtruicts.

ANAC. Mais en quel lieu tenez vous voſtre Academie, que vous dictes eſtre deſtinee à l'vſage des armes? Ie ne penſe pas qu'il y ait aucun endroict dans la ville où ie n'aye eſté, & ſi ie ne me ſouuiens point d'auoir iamais veu ceſte eſcolle? SOLON. Tu la verras (Anacarſis) ſi tu demeures long temps auec nous; & tu pourras apprẽdre comme il n'y a celuy des noſtres qui n'ait diuerſes armes, dõt nous vſons aux plus grands dangers; enſemble des morions, des harnois, & des cheuaux; veu meſme que la quatrieſme partie des Citoyens conſiſte en gens-d'armes & gens de cheual. Car de verité nous tenons pour vne choſe ſuperfluë en temps de paix, de marcher touſiours armé, & n'eſtre iamais ſans eſpee. De plus, il eſt deffendu ſous peine de punition corporelle, qu'aucun n'ait à porter vn glaiue ou autres telles armes en public, ſi ce n'eſt quand la neceſſité le requiert ainſi. Quant à vous autres, il eſt bien raiſon qu'on vous excuſe, parce que vous eſtes touſiours en armes. Ie ne vous conſeillerois pas moy-meſme de viure en vn lieu deſcouuert, & où les embuſches & les trahiſons ſont fort à craindre pour le grand nombre d'ennemis que vous auez. Il ſeroit bien facile à quelqu'vn qui ſurprendroit ſon ennemy dormant dans vn coche de le tirer dehors, & luy couper la gorge, tellement qu'il eſt neceſſaire que pour la grande infidelité que vous practiquez enſemble, (viuans dans vne Republique ſans eſtre reſſerrez ny aſtraincts par aucunes loix) le fer ne vous tumbe iamais des mains, mais qu'il ſoit touſiours preſt à deffendre le droict; ſi quelqu'vn vouloit faire tort à vn autre.

Les armes ſeruent en tout temps, ſi ce n'eſt que l'vſage en eſt deffendu quand il tend à vne mauuaiſe fin.

ANACAR. Quoy? Solon, penſez-vous que ce ſoit choſe inutile de porter des glaiues, ſans qu'aucune neceſſité nous y contraigne? Poſſible ne touchez-vous point à vos armes, de peur qu'à force de

les manier elles ne ſe gaſtent ; & les gardez reſſerrees afin d'en vſer quand il en ſera beſoin. Et cependant vous ne laiſſez pas de perdre les corps de voſtre ieuneſſe, & les miner par des trauaux aſſidus, ſans qu'il en ſoit beſoin. Ne voyez-vous pas que par tant de penibles ſuëurs vous les deſcharnez, leur attirez la force au dehors pour vne choſe qui n'eſt du tout point proffitable ; & les barbouillez en vain de pouſſiere & de fange.

SOLON. Il ſemble à t'ouyr parler, Anacarſis, que tu compares la force du corps au vin ou à l'eau, ou à quelqu'autre liqueur. Car tu crains que, comme au vaſe Samien, la force s'eſcoulant ſecrettement aux labeurs, elle ne delaiſſe le corps vuide & ſec, veu qu'il n'eſt de rechef remply par aucun ; mais la choſe va tout autremẽt, & plus l'on eſpuiſe de ceſte force, plus il en reuient ; c'eſt comme la fable de l'Hydre, ſi tu l'as iamais entenduë, à laquelle pour vne teſte coupee deux autres en renaiſſoient. Il eſt bien vray que ſi le corps n'eſt exercé du commencement, alors eſtant trauaillé d'vne laſſitude, il ſe conſomme petit à petit à la façon de la meche, où l'on peut allumer le feu par vn meſme vent, & l'eſteindre auſſi, lors qu'il y a du defaut en la matiere pour reſiſter au ſouffle.

La force prend accroiſſement parmy les trauaux.

ANAC. Ie ne puis pas ſi bien entendre ces choſes que ie deſirerois, Solon, car tu les as deſduictes auec tant de ſubtilité, que pour les comprendre il faudroit vn extreme ſoing, & vn eſprit plus clair-voyant que le mien. Maintenant reſponds moy ie te prie à cecy ; pourquoy eſt-ce qu'aux tournois Olympiques, Iſthmiens, Pythiques, & autres, apres que pluſieurs adoleſcens y ſont accourus à la foule pour regarder les combattans, vous ne leur propoſez vn combat qui ſe doiue vuider par armes, au lieu de les monſtrer en public, tous nuds, foulez aux pieds, & bien bouchonnez, les vaincueurs n'ayans pour toute recompenſe que des pommes, ou qu'vne couronne d'oliuier ? Voilà qui merite bien à mon aduis d'eſtre ſçeu.

SOLON. Ce que nous en faiſons, Anacarſis, c'eſt parce que nous auons opinion que par ce moyen le deſir d'apprendre les exercices pourra mieux embraſer les courages des ieunes gens, s'ils apperçoiuent que ceux qui ſe ſeront là vaillamment portez y ſoient pareillement honnorez, & proclamez victorieux par la voix du trompette, au milieu d'vne aſſemblee de Grecs. C'eſt auſſi afin qu'ayans deſpouïllé leurs habits, ils ne meſpriſent point la bonne habitude, & ne ſoient ſurpris de honte, chacun de leur troupe ſe preparant comme digne de la victoire. Dauantage, les prix que

i'ay cy-deuant propoſez ne ſont pas petits, ſçauoir vn honnorable teſmoignage des regardans, vne gloire d'eſtre renommé de tous, & monſtré au doigt par les paſſans, & vn honneur de paroiſtre l'incomparable parmy les plus braues. Car pluſieurs des regardans, auſquels il faut neceſſairement enſuiure ces exercices auec le temps, s'en retournent enflammez de l'amour du trauail & de la vertu. Tu n'ignores pas, Anacarſis, que ſi quelqu'vn exiſloit loing de la commune conuerſation des hommes les flammeſches d'honneur & de gloire, il ne nous laiſſeroit rien de genereux, & ſi fermeroit le chemin au deſir de faire quelque exploict heroïque & digne d'vn homme. Par où tu peux inferer, combien doiuent eſtre vaillans à la guerre ceux qui honnorez d'vn chapeau d'oliuier, ou de pommes, ſont portez d'vn ardent deſir de gaigner la victoire, ayans les armes en main pour la deffence de leur patrie, de leurs femmes, & de leurs enfans, & pour la conſeruation des Temples ſacrez: Tu ſerois bien eſtonné ſi tu voyois, comme nous faiſons combattre les perdrix & les coqs, & le grãd ſoing que nous en auons. Mais tu rirois encore plus, ſi tu ſçauois que nous tenons ceſte couſtume de pere en fils, & que par vne loy de nos deuanciers il eſt enjoinct à tous adoleſcens de ſe treuuer preſents à tels combats, afin de regarder ces oyſeaux ſe debattans entr'eux à coups de becs, iuſques à la derniere goutte de leur ſang. Cet exercice ne te ſemblera pas digne de mocquerie, ſi tu conſideres qu'il allume dans les ieunes courages vne certaine affection qui les porte dans les dangers auec vn meſpris de toutes rencontres; vne loüable ambition de ne paroiſtre moindres que les coqs, & vne conſtance à reſiſter au trauail parmy les laſſitudes, & autres telles difficultez.

L'honneur eſt le plus grand prix qui ſe propoſe aux actions de vertu.

Ne penſe pas pourtant, Anacarſis, que noſtre ieuneſſe practique de ſi ſanglants exercices quand elle eſt armee: Ce ſeroit vne action brutale & cruëlle, de prendre plaiſir à voir des adoleſcens s'entre-battre & meurtrir par mutuëlles bleſſures. Et l'on nous pourroit à bõ droict reprẽdre, ſi nous mettions à mort noſtre plus braue ieuneſſe, par le moyen de laquelle nous pouuons ſouſtenir le choc de nos ennemis, & leur reſiſter. Et parce que ie t'ay ouy dire, Anacarſis, que tu as enuie de voyager, & voir le reſte de la Grece, ſouuienne toy, ſi tu arriues iamais en Sparte, de ne te point mocquer des Lacedemoniens, & n'eſtimer qu'ils s'adonnent à des labeurs invtiles, ſoit que ſe rüant en bas depuis la pile emmy le Theatre, ils ſe desfigurent l'vn l'autre par des reciproques bleſſu-

Exercices des Lacedemoniens.

res, ou qu'eſtans entrez en vn lieu tout enuironné d'eau, & ſe diuiſans par bandes, ils s'attaquent tous nuds, iuſques à ce que l'vne des deux parties ayt ietté l'autre hors du lieu, comme les ſoldats de Lycurgue la ſuitte d'Hercule, ou qu'ils les ayent derechef repouſſez dans l'eau : Car delà s'enſuit la paix, & n'eſt par apres le fort aſſailly. O que tu ſerois eſtonné, ſi tu voyois les enfans battus de verges aupres du Temple, & nageans dans le ſang en preſence de leurs pere & mere, qui les menacent de frapper encore plus rudement s'ils ne ſupportent la douleur des coups auec patience, & ſi prient ceux qui les foüettent de perſiſter le plus qu'ils pourront au trauail, ſans ſe laſſer de battre? Tellement qu'il y en a pluſieurs qui meurent ſous les coups, eſtimans que ce leur ſeroit vne action reprochable, s'ils perdoient courage à la veuë de leurs familiers, ou parens; ſe laiſſoient vaincre aux bleſſures, & cedoient aux coups de fouët: D'où vient qu'ils ſont hõnorez de pluſieurs belles ſtatuës dreſſees à leur memoire par les Lacedemoniens. Lors que tes yeux ſeront les teſmoins de tous ces chaſtiments, garde toy bien d'accuſer temerairement les Lacedemoniens de folie, & ne te fais point accroire qu'ils ſe plaiſent à ces trauaux, ſans raiſon neceſſaire, n'y eſtans aſtraincts ny par les rigueurs d'vne tyrãnie, ny par les approches des ennemis: Car ſans doute Lycurgue leur Legiſlateur te diroit pour leur deffence *les cauſes pour leſquelles* il auroit eſté induict à ordonner que les enfans *fuſſent ainſi* battus & tourmentez de verges, bien qu'il ne *fuſt* pouſſé à ceſte loy, ny pour leur eſtre ennemy, ny par aucune enuie, ny pour conſommer en vain la ieuneſſe d'vne cité. Sa principale intention, c'eſtoit de donner du courage à ceux qui deuoient garder & deffendre leur partie de toute injure, & les accouſtumer à ſurmõter les fatigues. Et quand Lycurgue n'auroit iamais fait ceſte loy, tu peux neantmoins bien voir, que s'il aduient que quelqu'vn de ces ieunes hommes ſoit pris à la guerre, il ne laſche iamais vne ſeule parole indigne de la voix d'vn Lacedemonien, bien que les ennemis le trauaillent, & ſe mocquent de luy. Que s'ils le battent, il ſe reuanche fort bien, & faict eſſay auec vn grand courage, lequel d'entre-eux defaudra pluſtoſt.

Si on oſte le courage à la force, tout le reſte ne ſera qu'vn ombre.

ANACAR. Mais ie voudrois bien ſçauoir ſi Lycurgue n'a pas autrefois eſté battu à coups de foüet en ſa premiere ieuneſſe; ou ſi eſtant l'autheur de ces tournois il n'a point inuenté telles choſes à la façon des enfans ſans en auoir faict l'eſpreuue? SOLON. Eſtant de retour de Crete ſur ſa vieilleſſe, il ordonna ces loix aux Ci-

toyens

toyens de Lacedemone, car il passa quelques annees en Crete, parce qu'il auoit ouy dire que les habitans y viuoient sous de saincts loix, desquels Minos fils de Iupiter estoit l'inuenteur. ANACAR. Pourquoy donc, Solon, ne fais-tu fouëtter les ieunes hõmes à l'imitation de Lycurgue, veu que ces institutions sont si belles, & dignes de vous? SOLON. Parce que ces exercices nous semblent suffire, Anacarsis, desquels nous auons esté les autheurs: & si nous n'estimons pas qu'il nous soit beaucoup necessaire d'imiter les mœurs estrangeres.

ANACAR. Dy ce que tu voudras, Solon, si m'accorderas-tu que c'est vne chose friuole de frapper à coups de verges sur le dos d'vn homme tout nud, & lequel estend humblement les deux mains. De ce chastiment, il ne vient aucun profit, ny particulierement à celuy qui est battu, ny en general à la Republique. Que si ie me treuue iamais en Lacedemone, sans doute ie m'y feray lapider en public, en momocquant d'vn chacun, si ie vois qu'on foüette les enfans comme des larrons, ou des criminels. O que leur ville auroit bon besoin d'Ellebore, Solon, pour se purger de ces actions ridicules, qu'elle a accoustumé d'endurer!

SOLON. Ne te mets point en teste, ô excellent personnage, de pouuoir, toy seul en plaidant, gaigner vne cause deserte en l'absence des deffendeurs. Il se treuuera quelqu'vn en Lacedemone qui te rendra bien-tost raison de cecy. Or puis que ie t'ay raconté par ordre tous nos exercices, ausquels tu n'as pas treué beaucoup de goust, il me semble que ie ne t'offenceray point, si ie te prie en t'escoutant à mon tour, de me dire, comment instruisez vous les adolescens, vous autres Scythes, ensemble à quels exercices vous les accoustumez, & par quels moyens vous les rendez vaillãs hommes. ANACARSIS. C'est chose plus que raisonnable, Solon, & ie suis fort content de te parler des loix des Scythes, qui possible ne sont pas si admirables que les vostres, & n'ont gueres de rapport auec elles: Car nous sommes d'vn naturel si timide, que nous ne voudrions pas auoir donné vn soufflet à homme quelconque. Toutesfois ie te raconteray nos institutions en l'exercice des ieunes gens, telles qu'elles sont. Au demeurant nous remettrons ce deuis à demain, si bon te semble, afin que ie puisse mieux mediter à part moy ce que tu m'as dit, & me remettre en memoire les choses que i'ay à rapporter. Allons nous en donc tout maintenant, car il s'en va tard, & ie vois desià les ombres croissantes.

Il est biẽ-aysé de gaigner sa cause en l'absence de l'aduerse partie.

ANNOTATIONS.

a *Apollon Lycien.*] Ainſi dit du mot Grec λύκος, qui ſignifie lumiere, ou bien parce qu'il y auoit vn Temple en Lycie conſacré à ce Dieu, où ſe rendoient de fameux Oracles.

b *Iſthme.*] Les combats qu'on celebroit de cinq ans en cinq ans en ceſte contrée de Grece eſtoient dits Iſtmiens, d'vn certain deſtroit du Peloponeſe, à l'emboucheure duquel ces ieux ſe faiſoient tout contre le Temple de Neptune.

c *Nemee.*] Foreſt d'Achaïe, où Hercule occit ce furieux Lyon, qui fut dit Nemean de ſon nom. Depuis en memoire de cet exploict les habitans du pays y inſtituerent certains combats ſolemnels, où ſe donnoient diuers prix, & entr'autres des couronnes comme l'a remarqué Lucian.

d *Aux Pythiens.*] Il entend parler des ieux inſtituez à l'honneur d'Apollon, en vn certain lieu de Macedoine nommé Pythien, du Serpent que ce Dieu y meit à mort. Lucian dit apres [1] Ouide, que les vaincueurs y receuoient pour prix des pommes que l'on prenoit dans le Temple d'Apollon.

1 *1. Metam.*

e *Quinquatres.*] Feſtes celebrees dans Rome à l'honneur de Pallas, qui duroient cinq iours entiers, bien que [2] Varron eſtime que telle ſolemnité n'eſtoit que d'vn ſeul iour.

2 *5. De ling. Lat.*

f *Canicule.*] Signe celeſte, lequel eſtant ioinct au Soleil au milieu du centre du ciel, redouble les chaleurs de l'Eſté. Les Poëtes feignent que c'eſtoit la chienne d'Erigone, laquelle voyant Icarius tué par des Bergers, & ſa fille eſtranglee, en mourut de regret, & fut miſe auec Erigone au rang des autres conſtellations.

g *Eumolpe.*] Capitaine Thracien, & principal motif de la guerre qu'eurent les Thraces contre les Atheniens.

h *Hypolite.*] Il eſt vray ſemblable que c'eſtoit la Royne des Amazones, laquelle Hercule prit à femme, l'ayant ſurmontee en vn cõbat, & en euſt vn fils, appellé de ſon nõ Hypolite.

i *Les perdrix & les coqs.*] Les Atheniens auoient accouſtumé de faire voir à leur ieuneſſe des coqs s'entre-choquans l'vn l'autre pour apprendre par l'exemple de ces oyſeaux les exercices de valeur & de force. D'où vient que nous liſons dans Plutarque d'vn certain Capitaine, que s'en allant à la guerre, il monſtra à ſes ſoldats vn combat de deux coqs, & leur fit vne ſi belle harangue ſur ce ſubject qu'ils gaignerent la victoire ſur leurs ennemis.

k *Lycurgue.*] Fils de Polidecte, & frere d'Eunomus Roy des Lacedemoniens. Il fit de ſi belles loix durant ſa vie, qu'apres ſa mort ceux de Sparte luy conſacrerent vn Temple, où ils luy deferoient des honneurs diuins. Voy ſa vie plus amplement dans Plutarque.

l *Les ombres croiſſantes.*] Ceſte façon de parler eſt Poëtique, & ſemble eſtre tiree d'vn vers de [3] Virgile, dont le ſens eſt tel.

3 *In Ecl.*

Deſia meſme on voit cheoir du ſommet des montagnes
Les ombrages plus grands, &c.

DV DVEIL.

S'eſtant mocqué cy deuant des diuins exercices des Anciens, il ſe rit en ce diſcours de leurs funerailles & des folles opinions qu'ils auoient des morts apres leur decez.

IL n'y auroit point de mal de prendre garde à ce qu'on pratique d'ordinaire en matiere du dueil, & aux paroles de ceux qui ſemblent conſoler les autres, bien qu'ils ne penſent pas eux-meſmes que ce ſoit vne action tolerable que de ſe plaindre pour les fortunes qui leur ſont aduenuës, & à ceux qu'ils ont perdus. Et neantmoins ils ne ſçauent du tout point ſi leur fortune eſt bonne, ou mauuaiſe, & digne de ris, ou de larmes; tellement que s'ils pleurent, c'eſt pluſtoſt par couſtume qu'autrement. Eſcoute vn peu ie te prie les ceremonies qu'ils font apres le decez de quelqu'vn.

Mais ie te veux premieremẽt racõter quelles opiniõs ils ont de la mort, afin que tu cõprennes plus aiſément les cauſes de tout cecy.

Le menu peuple (auquel les Sages donnent l'epithete d'Idiot) croyãt à la Poëſie d'Heſiode, d'Homere, & d'autres tels eſtalleurs de fables, cõme à quelque bonne loy, eſtime qu'il y ait vn certain lieu ſouſterrain fort profond, que ces reſveurs nõment Tartare, & qu'ils diſent eſtre grãd, de large eſtẽduë, & obſcur, où neantmoins ils voyent fort clairemẽt tout ce qui ſ'y faict. A quoy ils adjouſtent que Pluton, frere de Iupiter, règne dans ceſte cauerne (ſelon le recit que m'en a faict vn certain, fort habile en ces matieres) & qu'il eſt ainſi nõmé parce qu'il eſt fort riche & abondant en treſpaſſez; Dauantage, que Pluton a ordonné pour les morts vne Republique aux Enfers de la façon que ie m'en vay dire.

Belle deſcription des Enfers, qui ſemble eſtre tiree de Virgile au 6. de ſon Eneide.

Luy eſtant eſcheu par ſort de regner ſur eux; ſi toſt qu'il les a reçeus, il les lie ſi eſtroictement auec de groſſes chaiſnes, qu'ils ne peuuent aucunement s'eſchapper, & ſi ne permet à Ame quelconque de retourner au mõde, ſi ce n'eſt pour cauſe valable. Ceſte contree eſt arrouſee de certains grands eſtangs, dont le nom eſt effroyable à l'ouye; car ils s'appellent Cocythes, ou Lamentables, Phlegetons, ou Ardants, & ainſi des autres. Le marеſcage dict Acheron, ou, de Tourment, ſe void à l'entree, où vn Batelier s'en va receuoir ceux qui abordent à la riue, car il eſt ſi profond & ſi large qu'on ne le peut ny paſſer à gué, ny trauerſer à la nage. Les oyſeaux meſme ont le vol trop foible pour le guinder apres leur mort par delà ſon riuage.

Tout contre ceſte deſcente eſt vne porte d'aimant, où ſe tient pour Concierge le couſin du Roy Eacus, & aupres de luy le chien à trois teſtes, lequel void d'vn aſſez bõ œil les ſuruenans, ſi ce n'eſt que lors qu'il ſe treuue quelqu'vn qui veut prendre la fuitte, il abbaye ſoudain, & le repouſſe dans la cauerne tout effrayé.

L'Enfer eſt vn labyrinthe où il eſt plus aiſé de treuuer vne entree qu'vne ſortie.

Ceux qui ont trauerſé l'eſtang ſe treuuent en vne grande prairie toute couuerte d'Afrodiles, & pres d'vn fleuue ennemy de memoire qu'on nomme Lethé; Car les Herôs qui en ſont autresfois retournez l'ont ainſi raconté, ſçauoir [a] Alceſte, [b] Proteſilaus, les deux Theſſales, Theſee fils d'Egee, & l'Vlyſſe d'Homere; teſmoings renommez & dignes de foy; qui ſemblent n'auoir iamais beu de ce fleuue, veu qu'autremẽt ils en euſſẽt perdu le ſouuenir.

Ils diſoient donc, que Plutõ & Proſerpine gouuernẽt la Republique des morts, & vſent aux Enfers d'vne puiſſãce abſoluë ſur toutes choſes. Ils ont pour Officiers & Lieutenãs de leur Principauté

les Furies, les Peines, les Terreurs; & pour Iuges Minos & Radamant tous deux de Crete, & tous deux fils de Iupiter, lesquels enuoyent aux champs Elysiens les esprits de ceux qui ont biẽ vescu, pour y viure & passer le tẽps à leur ayse. Mais quant aux meschans ils les confinent au lieu destiné pour supplice aux damnez, afin d'y estre punis par les Furies, chacun selon son merite. Là ils endurent tous les tourments qu'on sçauroit s'imaginer, & y sont enchaisnez, bruslez, blessez, roüez, & * chargez de gros cailloux au feste d'vne montagne. Tantale s'y void entr'autres, plongé bien auant dans vn maresçage, & neantmoins en danger de mourir de soif. Ceux qui durant leur vie se sont tenus entre les deux bornes du bien & du mal (le nombre desquels est fort grãd) estans jà reduicts en ombres, * se dissipent comme la fumee par le seul attouchement; & sont espars sans corps en vne prairie, où ils se nourrissent des offrandes que nous mettons sur leurs tumbeaux. D'où s'ensuit que s'il s'en treuue quelqu'vn qui n'ait plus de parens ny d'amis sur terre, il court vagabond parmy les autres, & est trauaillé d'vne extreme faim. Le vulgaire s'est tellement laissé gaigner à ceste superstitieuse creance, qu'aussi-tost que quelqu'vn est mort, ils luy mettent vn denier à la bouche, * pour payer le port au Nautonnier, sans s'aduiser qu'elle monnoye est de mise aux Enfers, & si l'on y prend ou l'Athenienne, ou la Macedonienne, ou celle d'Egine; & mesme ils ne voyent pas qu'il vaudroit encore mieux pour eux ne pouuoir payer le denier. Car ce faisant le Nautõnier seroit contraint de les renuoyer en vie, à faute de receuoir son tribut. Apres celà les ayant bien lauez (comme si le fleuue infernal ne suffisoit pour les nettoyer) ils les oignent de precieux onguens, pour euacuër toute ceste mauuaise odeur, qui s'exhale du corps, & couronnez qu'ils sont de fort belles fleurs, les mettent en chemin bien vestus, de peur qu'ils n'ayent froid, & que Cerbere les descouure tous nuds. Cependant les cris des femmes joincts aux pleurs d'vn chacun retentissent de toutes parts: outre qu'elles se battent la poictrine, s'arrachent les cheueux, & se souillent les joues; il y en a qui deschirent leurs habits, & se mettent des cẽdres sur le chef: tellement que durant leur vie, ils sont plus miserables que la mort mesmes; car au lieu que ceux-là se veautrent souuent par terre, & se chocquent la teste au paué, cestuy-cy est esleué en haut, beau, pompeux, couronné de fleurs, & prest à paroistre sur vn char de triomphe. Dauantage les pere & mere s'aduançans au milieu des parens, entourent le deffunct, & font plusieurs lamen-

* *Allusion au tourment de Sisiphe.*

* *Il parle ainsi pour monstrer que les ames ne peuuent estre palpables, cõme n'ayans rien de terrestre.*

* *Ils luy donnoient aussi vn gasteau pour ietter au chien Cerbere.*

Ceremonies obseruees aux funerailles des defuncts.

tations du tout abſurdes & eſtranges, (car imagine toy que quelque beau ieune homme nous eſt propoſé, afin que le jeu de la fable luy ſoit plus conuenable) auſquelles le treſpaſſé deuroit bien reſpondre s'il pouuoit parler. Ie t'ay donc perdu mon cher fils (dit le pere, en pleurant & ſouſpirant.) Ie t'ay perdu ma vie; tu es mort, tu m'es oſté auant terme, & ie ſuis demeuré icy tout ſeul parmy les miſeres. Tu n'as pas eſté marié: tu n'as point eu d'enfans: tu as quitté le monde, ſans t'eſtre iamais faict paroiſtre à la guerre: tu n'as point trauaillé: tu n'es pas paruenu à la vieilleſſe: tu ne banqueteras plus deſormais: tu ne feras plus l'amour, & ſi ne boiras plus auec tes compagnons. Il deuiſera de ſemblables choſes, comme ſi ſon fils en deuſt auoir beſoin apres ſon treſpas, & les deſirer ſans les pouuoir obtenir. Cõbien y en a t'il qui ont faict tuër apres leur mort leurs eſchanſons, leurs concubines, & leurs cheuaux? Combien, di je, qui ont voulu qu'on iettaſt au feu leurs robbes, & le reſte de leurs veſtements, ou qu'on les enſeueliſt auec eux, comme s'ils en deuoient joüir apres leur decez? Mais ce vieillard qui meine dueil, & ſe plaint ainſi, ne ſemble pas tenir ces diſcours, ny pluſieurs autres pour le ſubject de ſon fils (car il ſçait bien qu'il n'a garde de l'entendre, quand il crieroit plus haut que [c] Stentor) ny derechef pour l'amour de ſoy-meſme; attendu qu'il luy ſuffit de penſer & cognoiſtre celà ſans dire aucun mot. Il faut dõc bien que la compagnie ſoit cauſe qu'il reſue ainſi, puis qu'il ne ſçait ny ce qui eſt aduenu à ſon enfant, ny où il eſt allé, ny quelle eſt ſa propre vie, autrement ſon treſpas ne l'affligeroit point ſi fort. Ie ſuppoſe maintenãt que le fils luy reſpõde ces mots, ayant permiſſion d'Eacus de mettre tant ſeulement la teſte hors la cauerne, iuſqu'à ce qu'il ayt appaiſé ſon pere ainſi forcené. Que veut dire que tu cries ſi haut mal-heureux homme, & que tu troubles ainſi mon repos? Ceſſe d'arracher tes cheueux, & d'eſgratigner la peau de ta face? Pourquoy me fais-tu ce tort de m'appeller, miſerable & infortuné; moy, qui ſuis meilleur, & beaucoup plus heureux que toy? Quel mal penſes-tu m'eſtre aduenu? N'eſt-ce point parce que ie n'ay pas atteint l'aage de vieilleſſe, comme toy; n'ayant ny la teſte chauue, ny le viſage ridé, ny les genoux recourbez (auſſi pourry d'ans que ſi i'auois paſſé maintes Triacades, & Olympiades) pour paroiſtre vn vieil reſveur deuant vne infinité de perſonnes? O que tu me ſembles ſot! Eſtimes-tu qu'il y ait rien de bon en la vie dequoy nous ne puiſſions joüir deſormais? Où ſont les collations, diras-tu, où les feſtins, les ſuperbes habits, & les paillardiſes?

Il ne ſert de riẽ de ſe plaindre d'vn accident pour lequel la Nature nous a faict naiſtre.

Mais tu ne vois pas que c'eſt bien vne plus belle choſe de n'auoir iamais ſoif que de boire, de viure ſans faim, que de manger, & de pouuoir reſiſter au froid, que d'eſtre biẽ veſtu. Sus donc, puis que tu ne ſçais rien de tout cecy, ie te veux apprẽdre à mieux pleurer. Recommence ton dueil, & dis; Miſerable enfant que tu es, tu ne ſentiras plus deſormais ny la ſoif, ny la faim, ny le froid. Ie t'ay perdu, mal-heureux, qui as éuité les maladies, & qui ne crains plus ny la fievre, ny l'ennemy, ny le tyran. L'amour ne te trauaillera plus maintenant. Tu ne te deſbaucheras plus apres les femmes publiques, & ne feras point d'exceſſiues deſpenſes pour elles deux ou trois fois le iour? En ta vieilleſſe il n'y aura celuy, qui te tiẽne à meſpris, & ſi tu ne ſeras point ennuyeux aux ieunes gens qui te regarderont. Si tu parlois ainſi, mon pere, n'eſtimes-tu point que tu dirois des choſes plus veritables, que non pas tantoſt? Que ceſte penſee ne te trouble point, que ie ſuis enueloppé de tenebres, & enclos dãs la tombe. Ce à quoy tu dois principalemẽt prẽdre garde, c'eſt que ie n'ay que faire à l'aduenir que mes yeux ſoient pourris, ou bruſlez, s'il eſt ainſi que vous ayez reſolu de me bruſler bien-toſt, ſoit pour voir les tenebres ou la lumiere, & poſſible que c'eſt choſe aucunement ſupportable. Mais quel profit ay-je, que vous pleuriez ainſi, ou qu'à la cadence d'vn inſtrument, vous frappiez vos poictrines, ou que des femmes ſe lamentent ſi fort? Que veut dire ceſte pierre que vous mettez ſur ce tumbeau embelly de couronnes? ou que ſignifie ce vin reſpandu? Croyez-vous qu'il découle iuſques à nous, & penetre dans les Enfers? car pour ce qui eſt des funerailles, il ſemble que vous ſoyez d'opinion que ce qui deuoit paruenir à nous d'vn tel appareil, s'en va contre le ciel en fumee, & ne nous proffite de rien à nous autres qui ſommes en bas. Au demeurant, pour la pouſſiere elle eſt inutile, ſi ce n'eſt que vous diſiez, que nous mangeons des cendres: Mais le royaume de Pluton n'eſt point ſi deſert, & ſans fruict. Nous auons aſſez d'Afrodiles, ſans qu'il nous ſoit beſoin d'apporter de vos viandes par deçà. Ie iure, par Tyſiphone, qu'il y a jà long temps, que i'auois reſolu de me faſcher de vos façons de faire, & de crier fort haut apres vous: Mais le linge, & la laine dont vous m'auiez eſtouppé le goſier m'empeſchoient de ce faire.

Pleurer vn defunct, c'eſt ſe faſcher de le voir abordé à port, apres vne dangereuſe nauigation.

Apres qu'il euſt tenu ces diſcours ſerieux,
L'inexorable mort luy ferma les deux yeux.

Dy moy, au nom de Iupiter, ſi le mort ſe retournant vers eux, leur parloit de la ſorte, s'appuyant ſur ſon coude; ces parolles ne ſem-

bleroient-elles pas veritables? & neantmoins ces insensez ne cessent iamais de crier, & ayant faict venir d vn Maistre de lamentations, qui entasse plusieurs anciennes miseres en vn monceau, ils s'en seruent comme d'vn Commis à quelque cõbat, ou d'vn pere de folie, le suiuans tousiours, & luy respondans à la cadence en pleurant apres qu'il a commencé. Quant aux regrets funebres, toutes les nations du monde ont de mesmes coustumes de lamenter le deffunct; mais ils ensueliſſent diuersement: Car le Grec bruſle, le Persan enterre, l'Indien oingt de sein de porc; le Scythe mange, l'Egyptien met au saloir, (i'en parle comme sçauant pour l'auoir veu) & le cadauer ayant pris sel, il en faict vn festin, où il appelle quelque sien compagnon. Il aduient souuent aussi, que le frere, ou le pere estant mis en hostage, il enrichit quelque pauure Egyptien; car n'est-ce pas vne chose vaine & biẽ fole, & y a t'il rien de si fresle, que les offrandes, pyramides, colomnes, & inscriptions, qui sont de bien peu de duree? Il y en a quelques-vns qui celebrent des jeux aux sepulchres, & qui font des Panegyres, ou oraisons, ny plus ny moins que s'ils vouloient deffendre quelqu'vn en plein iugement, & porter tesmoignage pour le deffunct enuers le Iuge d'Enfer. A cecy est joinct le festin funebre, où s'assemblent tous les amys, pour consoler le parent du deffunct, les inuitans à prendre leur refection, &, par le Dieu Iupiter, ils ne se laissent pas deschirer leurs habits, comme ceux qui n'ont rien mangé de trois iours. Mais, dy moy ie te prie, iusques à quand pleurerõs nous? Ne troublons point les ombres de Pluton? ou bien, si tu as tout à fait resolu de pleurer, à tout le moins mãge quelque chose, afin de supporter le dueil auec plus de courage. Toutes ces coustumes ont donné subiect à Homere de dire,

Manieres d'ensueliſſir les morts, obſeruees par diuerſes nations.

Ceste Nymphe au poil d'or, qui Niobe se nomme,
Se souuient de manger.

& en vn autre endroict,

Le ventre ne permet de pleurer les Grecs morts.*

Et c'est la verité qu'ils mangent, mais fort honteusement du premier coup, de peur qu'ils ont, qu'apres le trespas de leurs plus grands amis, ils ne semblent les auoir mis en oubly. Ces choses, & autres semblables paroistront plus ridicules à celuy qui remarquera les grimasses qu'ils font en leur dueil, parce qu'ils estiment la mort le plus grand de tous les maux.

* *C'est à dire la faim.*

ANNOTATIONS.

a *Alceſte.*] Duquel les Poëtes diſent comme [1] d'Alcide, de Theſee, & de Pirotoüs, qu'apres ſa mort ſon ombre s'apparut à pluſieurs, & fut quelque temps ſur terre.

[1] *Eneid. 6.*

b *Proteſilaüs.*] Prince de Grece, fils d'Iphiclus, & mary de Laodamia fille d'Acaſte, laquelle ayant eu nouuelles de ſa mort, pria ſes Dieux, que pour donner quelque allegemẽt à ſa douleur, il luy fut permis de voir l'ombre de ſon mary deffunct. Ce qui luy eſtant accordé, elle rendit l'ame en l'embraſſant.

c *Stentor.*] Grec de nation, & ſi grand criard, que ſa voix montoit plus haut que celle de cinquante hommes joincts enſemble, ſi nous croyons à ce qu'en dit [2] Homere.

[2] *Iliad. 5.*

d *Vn Maiſtre de lamentations.*] Iadis aux pompes funebres on faiſoit marcher deuant le defunct vn certain maiſtre pleureur, ou bouffon, nommé des Grecs Pantomime, parce qu'il contre-faiſoit toutes ſortes de grimaſſes & de poſtures eſtranges pour inciter le peuple à pleurer.

LE PRECEPTEVR DES HARANGVEVRS.

Il ſe mocque de l'eloquence corrompuë de ſon temps, & du langage affetté. Ce que nous pouuons accõmoder à noſtre aage.

TV me demandes (ieune homme) des preceptes pour te rendre fameux en l'art de bien dire, & pour te faire honnorer de ce beau nom de Sophiſte. Car tu ne merites pas de viure, dis-tu, ſi l'eloquence ne te fournit de charmes de paroles qui ſoient inuincibles, & auſſi capables d'attirer en admiration vn chacun, que de t'acquerir de la renommee parmy les Grecs. C'eſt la principale cauſe pour laquelle tu deſires d'apprendre les moyens qui conduiſent à ceſte fin, & ce ſans aucune enuie (mon fils) veu qu'il n'y a celuy des ieunes hommes, qui n'aſpire naturellement aux choſes ſublimes & bonnes, ſans ſçauoir neantmoins où les puiſer, eſtimãt que ce ſoit quelque choſe ſacree que le conſeil qu'il demande, comme toy-meſme qui viens maintenant à moy pour ce ſubject. Eſcoute dõc ce que ie m'en vay te dire, & t'aſſeure que tu deuiendras ſi eloquent qu'il te ſera facile d'expliquer & cognoiſtre tout ce qui ſemblera neceſſaire; ſi tu veux bien retenir ce que ie t'apprendray; & t'exerçant par aſſidus trauaux te mettre en chemin auec vn grand courage, pour atteindre à la fin deſiree. Au reſte ce n'eſt pas peu de choſe que de venir à bout de cecy, & ceſte ſcience requiert vn merueilleux eſtude. Il faut trauailler à bon eſciẽt pour l'apprendre; veiller les nuicts entieres, & ſupporter conſtamment tout ce qui nous ſçauroit aduenir. Conſidere combien d'hommes qui n'eſtoient parauant eſtimez d'aucun, ſe ſont, par le Dieu Iupiter annoblis, & mis en honneur par leur eloquence.

Toutesfois

Toutesfois il ne faut pas que la grande importance des choſes eſperees te donne de la peur, & te faſſe eſtimer qu'il y ait icy des trauaux infinis à ſouffrir. Car en bonne foy nous ne te conduirons pas par vne voye ſi penible, & ſi raboteuſe, que tu ſois contraint eſtãt las & recreu de tourner le dos & rebrouſſer en arriere au milieu du chemin. Nous ne faiſons pas cõme les autres, qui meinent par cet ordinaire ſentier, long, mal frayé, laborieux, & ſans fruict; Noſtre intention n'eſt autre que de te conduire parmy les prez herbus, & ſous la fraicheur des ombrages, par vn chemin le plus court & facile, afin qu'auec vne extreme allegreſſe d'eſprit, tu t'en ailles bellemẽt & le petit pas iuſques au coupeau, & là, par le Dieu Iupiter! tu te reſiouyſſes & banquetes à ton ayſe. Tu regarderas d'enhaut ceux qui marchent par vne autre voye, ou par vne difficile mõtee, & qui ne pouuans trãper par les lieux gliſſans, tumbent quelquesfois la teſte premiere, & pour la durté des cailloux pointus reçoiuent des playes mortelles. Mais pour toy tu paroiſtras au plus haut ſommet, la couronne ſur le chef, & il n'y aura perſonne qui ne te priſe grandement, te voyant receuoir en bien peu de temps tout autant de biens qu'en poſſede la Rhetorique. Quoy que ceſte promeſſe ſoit du tout grande, ſi eſt-ce pourtant que ie te prie au nom de Iupiter le Familier, de ne te deffier aucunemẽt, ſi nous affirmons que ces choſes te peuuent eſtre facilement demonſtrees, & auec vn merueilleux plaiſir. Car ſi Heſiode deuint tout à coup vn grand Poëte, de berger qu'il eſtoit parauant, pour auoir cueilly quelques fueilles en Helicon, & s'il chanta depuis la genealogie des Herôs & des Dieux eſtant eſpris d'vne diuine fureur; ſera-ce choſe impoſſible que l'Orateur, qui eſt inferieur à la Poëſie de beaucoup de degrez, ne puiſſe en bien peu de temps ſe rendre fort eloquent? Celà ſe peut faire ſans doute, principalement ſi on y procede par vne courte voye, comme ie te veux raconter d'vn certain Marchand Sidonien, le conſeil duquel n'eut pas aſſez de force pour perſuader à l'Auditeur, à cauſe que la choſe qu'il propoſoit ſembloit incroyable.

D'vn conſeil qui fut donné à Alexandre par vn Marchand Sidonien.

Du temps qu'Alexandre cõmença d'empieter ſur les Perſes, peu apres qu'il euſt vaincu Darius pres des Arbelles, il fut queſtion de depeſcher des courriers par toutes les prouinces, pour y faire publier ſes nouueaux Edicts. Mais la difficulté de la choſe le trauailloit fort, conſiderant que le chemin de Perſe en Egypte eſtoit lõg: car il falloit coſtoyer de mõtagnes; entrer en Arabie par Babilone; trauerſer de grands deſerts; & eſtre vingt bonnes iournees auant

qu'y arriuer, quelque diligence qu'on y sçeust employer. Dauantage des nouuelles luy venoient tous les iours que les Egyptiens se reuoltoient, & d'ailleurs il voyoit que tous moyens luy estoient desniez de faire sçauoir à ses gouuerneurs les choses qu'il vouloit estre faictes. Comme il flottoit entre ces extremitez vn Marchād Sidonien se treuua là present qui luy dist. Ie vous promets, ô Roy, de vous monstrer vn chemin de Perse en Egypte, qui n'est pas fort long: Car il n'y a point de doute que si quelqu'vn franchit ces montaignes, lesquelles l'on peut trauerser dans trois iours il y arriuera soudain. Le dire de ce Marchand estoit veritable; & neantmoins Alexandre ne le creut point, ains se feit accroire que c'estoit vn aduis de quelque imposteur & charlatan. Voylà comme les grandes promesses semblent estre incroyables à plusieurs. Le mesme te peut aduenir, si tu n'y prends garde, & l'experience t'apprendra qu'il n'y a rien qui t'oste ceste belle qualité d'Orateur, ayāt vne fois trauersé le mont de Perse en Egypte en vn seul iour, mais non pas tout entier. Par ainsi ie te veux premierement descrire son image par paroles, & te monstrer l'vn & l'autre chemin à l'imitation de [a] Cebes, afin que tu cognoisses qu'il y a deux voyes qui conduisent à l'art de bien dire. Sçache donc, que la Rhetorique (Deesse fort belle & de bonne grace) faict sa demeure en vn lieu haut esleué, & tient en sa main droicte la corne de la chevre Amalthee pleine de diuerses sortes de fruicts. Mais il me semble à la voir qu'elle œillade d'vn autre costé les richesses, qui sont là debout, toutes d'or, fort aymables, & qui ont aupres d'elles la gloire, & l'authorité. Les loüanges semblables à des petits amours volettent à trouppes, & à la foule à l'entour de ceste Deesse: car ces flammeches d'honneur l'enuironnent en aussi grand nombre, que le [b] Nil a de petits enfans (que les Egyptiens appellent Perses) se joüans auec luy. Il n'est pas que tu ne l'ayes veu pourtraict, monté sur l'vn de ces Crocodiles, desquels ceste riuiere est toute remplie. Voylà pourquoy tu t'approches d'elle, & en es amoureux, desirant de paruenir bien-tost au sommet, afin de l'espouser, & posseder ses richesses, sa gloire, & ses loüanges; car tous ces ornemeuts appartiennent de droict à son legitime espoux. Neantmoins quand tu abordes au pied de la montagne, tu perds toute esperance d'y pouuoir monter du commencement: & il te semble qu'elle soit telle que ceste [c] Aorne des Macedoniens, sçauoir inaccessible, raboteuse, & difficile à estre trauersee, non pas mesme par les oyseaux, ayant bon besoin de l'ayde d'vn

L'on ne croit gueres volontiers aux grandes promesses, parce que l'effect en semble impossible.

Figure de la Rhetorique.

Toute la difficulté des Arts consiste aux principes.

nouueau Denys, ou de quelque Hercule pour l'applanir. Tu descouuriras d'vn autre costé quelques chemins, ou plustost vn petit sentier, fort estroict, & tout semé d'espines, auec apparence de beaucoup de suëur, & de soif. Hesiode l'a descrit en si beaux termes, que toute mon ayde ne te seruiroit pas de beaucoup pour te le monstrer. Il est bien vray, qu'il y a vn autre chemin, large, verdoyant, & arrousé de fontaines, duquel ie ne parleray pas d'auantage, de peur que repetant par diuerses fois de mesmes matieres, ie ne te retienne lors que desià tu pourrois estre Orateur. Toutesfois ie ne pense pas qu'il soit mal à propos d'adjouster à ce mien discours, Que le sentier, qui est rude & fascheux ne retient pas les pieds des voyageurs, & qu'il est l'vn des plus anciens chemins. I'en puis parler pour y estre passé moy-mesme auec plus de peine qu'il ne falloit: Car en bonne foy lors de ma premiere ieunesse, ie ne sçauois pas encore faire election du meilleur, ains i'estimois ce dire du Poëte veritable; Que les biens naissent des trauaux; & neantmoins i'ay appris depuis que ceste maxime estoit fausse: Car i'en vois plusieurs qui pour sçauoir choisir mieux que les autres, & les paroles, & les sentiers sont appellez aux plus hautes charges sans se peiner. Ie ne doute pas pourtant qu'à la premiere entree tu seras tout estonné, ne sçachant quel destroit il te faudra suiure: Et voilà ce qui m'oblige principalement à te dõner des expediens de ce que tu as affaire, afin que montant au plus haut sommet tu deuiennes heureux, & sois faict espoux de la Rhetorique au grãd estonnement de ceux qui t'admireront. Qu'il te suffise, qu'apres beaucoup de trauail i'ay esté deçeu, & que pour toy toutes choses t'arriueront à souhait, comme du temps de Saturne sans rien eultiuer ny semer. Tu rencontreras d'abord vn homme robuste, bien proportionné de ses membres, viril en sa demarche, actif en son corps, ayant le regard genereux, & l'esprit vigilant. Cestuy-cy s'offrant à toy pour guide d'vn si difficile chemin te remplira les oreilles de ie ne sçay quelles bagatelles, & t'inuitant à le suiure te monstrera les traces de Demosthene, de Platon, & de quelques autres; qui sont vrayement bien grandes, mais obscures, & la plus-part effacees par la longueur du temps. Il te voudra faire accroire que si tu suis ce sentier, tu seras bien-heureux, & choisi pour legitime espoux de la Rhetorique. Et qu'au contraire si tu t'esgares tant soit peu, tu te pourras bien fouruoyer de la droicte voye qui conduict aux solemnitez de ce mariage. Dauantage il te cõmandera d'imiter ces anciens personnages, te proposant des exemples

Les plus grãds biens ne s'achettent qu'au prix des trauaux.

L'imitatiõ sert de guide aux plus belles sciences.

de parole de fort peu d'importance,& bien difficiles: tels que ſont les vieux exemplaires de Hegeſius, de [d] Crates, & de Neſiotes, qui ſont de trop dure digeſtion, & dignes d'eſtre roignez des bonnes lettres. Il te dira pareillement, que pour faire ce chemin il faut trauailler, veiller, ne boire que de l'eau pure, & eſtre touſiours ſale & craſſeux, adjouſtant que toutes ces fatigues ſont ineuitables & neceſſaires. Ce que ie treuue encore le plus faſcheux, c'eſt que pour acheuer ce voyage il te preſcrira vn terme qui ne ſera pas de quelques iours, ou de trois ans, mais il le contera par entieres Olympiades, de maniere qu'auant que l'Auditeur ſoit laſſé du trauail, il faudra qu'il quitte ceſte felicité, qu'il eſperoit auec tant de pretenſions. Sçache encore que le ſalaire qu'il te demandera pour t'endurcir à ces maux ne ſera pas petit. Car n'aye peur qu'il commence iamais d'eſtre ton conducteur, s'il ne reçoit premierement vne bonne piece d'argent. Il te tiendra des diſcours orgueilleux, & ne parlera iamais à toy qu'en vray vieillard, & à la façon d'vn homme Saturnien, te propoſant à imiter ceux qui ſont deſià morts de long temps: comme s'il eſtoit bien ſceant de deterrer les paroles, qui ſont enſeuelies depuis pluſieurs annees. O le bel honneur que c'eſt d'imiter le fils d'vn Armurier, ou d'vn certain Grãmerien qu'on nomme Atramet, principalemẽt en temps de paix, (durant lequel les paroles de ceux cy ſemblent eſtre vtiles) ſans que nous ſoyons pourſuiuis, ny par Philippe, ny par ſon fils Alexandre? Il ne tiendra pas à luy qu'il ne te perſuade, que les modernes ne ſçauẽt que c'eſt du trauail, & qu'ils ignorent la plus courte voye qui conduict à la Rhetorique. Mais garde toy bien de luy obeyr, & d'auoir eſgard à ce qu'il te dira, de peur que s'il t'empoigne vne fois, il ne te iette dans quelque precipice, & te face deuenir vieil, auant que tu ayes eſpuiſé tant de peines. Que ſi maintenant eſtant à la fleur de ton aage tu es eſpris de l'amour de la Rhetorique, & deſires d'auoir ſa compagnie, quitte-moy là cet homme rude & viril outre meſure, & le laiſſe monter luy-meſme par ce ſentier, menant auec ſoy tout autãt de gens qu'il en pourra deceuoir. Ne crains point qu'il ne les abandonne bien-toſt tous haletans, & mouillez de ſueur. A l'entree de l'autre voye tu auras à rencontre pluſieurs hommes, & entr'autres vn perſonnage doüé de grande ſageſſe & de ſinguliere beauté, ayant la demarche modeſte, le col retenu, & non pas eſgaré comme effeminé, la voix douce, l'haleine odorante, & ſe grattant la teſte du bout du doigt. Sa perruque n'eſt gueres longue, & ſi tu le remarques bien, tu

Le ſçauoir ne ſe doit point meſurer par la qualité des perſonnes.

treuueras qu'il a les cheueux crepelus & amoncelez en petits bouquets toufus, à l'imitation de Sardanapale, d'Agathor, & de Cynira, ou de cet agreable Poëte Tragique. Ie te raconte ces choſes afin qu'elles te ſoient autant d'enſeignes pour recognoiſtre vn ſi diuin perſonnage, amy de la Deeſſe Venus & des Graces. Mais qu'eſt-il beſoin de tous ces ſignes particuliers; puis qu'il n'y a point de doute que s'il s'en alloit ſeulement à toy (bien qu'il fuſt aueugle) & s'il t'entamoit quelque petit propos, ouurant ceſte * bouche d'Hymette pour parler ſelon ſa couſtume, tu verrois bien tout auſſi toſt que ce ne ſeroit pas vn homme tel que nous autres, qui viuons de fruicts terreſtres, mais vn eſtrange ſpectacle, nourry de roſes & d'ambroſie. Si tu vas veoir ceſtuy-cy & te mets entre ſes mains, tu deuiendras tout auſſi-toſt Orateur fameux & bien renommé, ou comme dit ce maiſtre de Rhetorique, tu ſeras Roy en parolles ſans beaucoup de trauail, & regiras les chariots de bien dire; car en te receuant il t'en apprendra tous les preceptes. Mais faiſons pluſtoſt que luy meſme parle à toy, veu qu'il ſeroit vrayement ridicule que ie priſſe la parole pour vn ſi grand Orateur, eſtant ſi mal inſtruict à tels exercices, de peur que me laiſſant cheoir ie ne vinſſe à caſſer & rompre les Herôs que ie taſche de repreſenter. Ce ſera doncques luy qui te receura en friſottant ceſte belle cheuelure qui luy reſte encore auec vn joyeux ſous-ris, qui luy eſt couſtumier, imitant ou le Comique Thais, ou Malthare, ou [c] Glycera. Car en bonne foy la virillité eſt ruſtique, & peu conuenable à la delicateſſe, & aux mignardiſes de l'Orateur. Il pourra dire de ſoy-meſme, en parlant ſagement; N'eſt-ce point Pythias qui t'a enuoyé vers moy, ô excellent perſonnage? m'eſtimant l'vn des meilleurs Orateurs de ce temps, de meſme qu'il monſtra jadis à Cherephon qui l'interrogeoit; lequel des viuans eſtoit le plus ſage? Que ſi tu viens icy pluſtoſt pour vne ambition de gloire que pour autre choſe, où poſſible pour auoir ouy dire que tout ce qui ſort de noſtre eſcolle, eſt paré richement, loüé d'vn chacun, eſmerueillable, net, & bien poly, tu verras bien-toſt que tu as affaire à vn homme tout Diuin. Et ſi quelque Titius, ou Otus, ou [f] Efialtes eſt introduict parlant de ſoy-meſme, la choſe te ſemblera bien encore plus admirable; car tu cognoiſtras alors, que tous les autres me ſont d'autant inferieurs, que les fluſtes aux hauts-bois, les mouches aux cygales, & ceux qui ont accouſtumé de chanter bas, à vn concert de bons Muſiciens. Or puis qu'il eſt ainſi que tu deſires de te

* *C'eſt à dire eloquente & emmiellee.*

C'eſt vn vice familier à ceux qui veulent paroiſtre ſçauans que de ſe donner de la vanité.

rendre eloquent,& que tu ne ſçaurois apprendre cet art d'aucun autre, ſuy ſeulement, ô deſir de gloire friuole ! les preceptes que ie m'en vay te donner, & imite le tout, puis obſerue diligemment les loix que ie te commanderay d'enſuiure. Approche toy tout maintenant ſans vſer de plus long delay,& ne t'eſtonne point ſi auant qu'eſtre appellé à la Rhetorique, tu n'as appris les choſes leſquelles vn autre premier exercice forge en la teſte des hõmes, auec beaucoup de trauail, comme groſſiers & ignorans qu'ils ſont. Entre dedans, comme dit le prouerbe, ſans auoir laué les pieds. Celà n'empeſchera pas que tu ne deuiennes bon Orateur, quand meſme tu ne ſçaurois pas eſcrire ton nom, par maniere de dire.

Ie te diray premierement quel pacquet il te faudra porter, ſortant de la maiſon pour te mettre en chemin,& faire ce beau voyage; & comme tu auras beſoin de ſauf-conduict & de paſſe-port pour arriuer promptement au lieu où tu voudras aller. Puis, te faiſant veoir certaines choſes le long du chemin, ſans oublier de te donner des aduis neceſſaires, ie te rendray auſſi eloquent que moy-meſme auant que le Soleil ſe couche, & feray en ſorte que tu poſſederas les premiers honneurs, & les derniers objects de ceux qui s'eſtudient à bien dire. Apporte donc auec toy l'ignorance (qui eſt la principalle partie) enſemble la temerité, l'impudence,& l'audace. Mais ie te conſeille de laiſſer au logis la honte, la modeſtie, & la mediocrité, qui ne ſeruent de rien, & ſont contraires à noſtre deſſein. Dauantage, prends pour tes compagnons les hauts cris, les chanſons deshonneſtes, & la deſmarche telle qu'eſt la mienne. Quant à l'habit qu'il ait vn beau luſtre ; & vne naïfue blancheur. Ie deſire qu'il ſoit faict à la Tarentine, afin que le corps y paroiſſe à trauers; & que tu te chauſſes à la façon des femmes, ayant les patins Sicyonniens enrichis de lacets blancs; te ſouuenant d'auoir touſiours vn liure auec toy. Voylà les choſes qui te ſont neceſſaires durant ton voyage, attendant que ie te die le reſte le long du chemin.

Vn diſcoureur n'affecteroit iamais ſon langage, s'il n'eſtoit ignorant.

Pour maintenant ie t'apprendray des preceptes par le moyen deſquels la Rhetorique te fera vn fort bon accueil, & te receura, ſans te deſobliger non plus qu'vn qui n'eſt que ſimple ſpeculateur des ſecrets & cerimonies. Souuienne-toy donc d'auoir en recommendation la bien-ſceance du corps,& du veſtement. De plus, ie t'aduiſe de choiſir quelques quinze ou vingt mots affectez,& non plus, leſquels tu auras à la bouche à tout propos; cõme pourroient

eſtre ceux-cy; *à cauſe de ce, ſçauoir eſt, parce que, certes, en bonne foy. O l'homme de bien!* & tels autres que tu reſpandras ſur tes diſcours, comme quelque faulſe. Ne te ſoucie point s'il y a des mots qui ſoient differents à ceux-cy, & pleins de diſſonance: Il ſuffit que la teincture en ſoit belle, & de beau luſtre, & le manteau de fin drap & fort bien couſu. Apres que tu auras faict vn recueil de vieux mots, qui ſont hors d'vſage entre les anciens, tu les prononceras en la compagnie de ceux que tu hantes d'ordinaire: Car ſi tu obſerues cecy, il n'y a celuy qui ne te reuere, & qui ne te louë, cõme vn grand Orateur: Tu nommeras tous ces traicts de doctrine qui ſurpaſſent leur entendement, des bagatelles, & pour *beaucoup* tu diras *à foiſon*, pour *toſt*, *tout maintenant*, pour *ſemblable à vne beſte*, *vn gros veau*. Quelquesfois auſſi tu feindras, & compoſeras toy-meſmes des noms monſtrueux & nouueaux, appellant le Poëte *rimailleur*, le preſent *acceſſeur*, le venerable *honneſtiſſime*, & les tournois, *iouxtes*. Que ſi tu commets en parlant quelque ſolleciſme, ou autre telle faute en Grammaire, l'impudence te ſeruira de voile pour la couurir, t'aydant ſur le champ de l'authorité de quelque Poëte, ou Autheur, qui n'aura iamais eſté; afin que parlant de la ſorte tu ſois tenu pour vn homme de grande ſageſſe. Si tu ſuis mõ cõſeil, tu crieras le plus haut qu'il te ſera poſſible, & ne liras point les vieux eſcrits, ny du gauſſeur Iſocrate, ny du morne Demoſthene, ny du froid Platon; mais biẽ les oraiſons de ceux qui nous ont depuis peu deuancez; & ce qu'ils appellent exercices, harangues, feintes, & declamations. Ayãt touſiours ces choſes en main, comme ſi tu les tirois de ta valize, tu treuueras aſſez de matiere, pour abuſer vn chacun, quand il en ſera temps. Lors qu'il faudra que tu harangues en public, apres que les aſſiſtans auront propoſé des arguments, & entamé quelques diſcours, il faut que tu ne dies rien qu'en colere, & meſpriſes les harangues de tous les autres, cõme ſi elles n'auoient rien de viril. Garde toy biẽ de te remettre en l'eſprit les choſes que tu auras premeditees, & ne fais point de difficulté de dire hardiment tous les mots qui te viendront au bout de la langue. Il n'importe pas encore que tu proferes les choſes confuſément, & ſans obſeruer aucun ordre: Dy tout ce qui te viendra premierement à rencontre, & que les greues ſoient adaptees à la teſte, & le heaume à la jambe. Continuë touſiours ta harangue, & taſche tant ſeulement de ne demeurer muët. S'il eſt queſtion de parler dans Athenes d'vn Criminel, ou de quelque Ruffien, raconte impudemment ce qui ſe paſſe entre les Indiens

Ce n'eſt pas d'auiourd huy qu'on dõne du fard à l'ignorance pour la mettre en credit.

Il y a certains eſprits qui ne manquent pas de diſcours; mais ce ſont de beaux vaſes pleins d'vne pernicieuſe liqueur.

& [g] Ecbatanes, entremeslant touſiours à ton diſcours [h] Marathõ, & [i] Cineger. Taſche de perſuader que le mont Athos eſt nauigable, & qu'on peut paſſer l'Helleſpont à pied ſec. Que la [k] Sole des Perſes ſoit ombragee de dards, que Xerxes prenne la fuitte, que Leonidas ſe faſſe admirer, & qu'on liſe les lettres eſcrites à Otrias faiſant mention de [l] Salamis, de Platea, [m] d'Arthemiſion, & d'autres telles hiſtoires, qui ſont encore incognuës. Qu'il y ayt vn meſlange de peu de mots, eſpars comme quelques fleurettes, & que cecy ſoit aſſiduellement en ta bouche: *C'eſt*, *en bonne foy*, *partant*, *doncques*; bien que tu n'en ayes autrement beſoin: Car les belles choſes ſont quelques-fois prononcees à l'aduenture. Que s'il ſemble bon aux eſcoutans que tu chantes, fais que ce ſoit auec vne merueilleuſe melodie; & n'eſtant pas bien expert à chanter, qu'il te ſuffiſe de nommer exactement & à haute voix les Senateurs, pour former vn parfaict accord. Mais il te faut vſer ſouuent de ces repetitions en frappant la cuiſſe. Cependant murmure à part toy, & te mocquant du dire des autres, remuë les feſſes en marchant: Que s'ils ne te loüent, faſche toy contr'eux, & les pourſuy par injures: S'ils ſe leuent, & ſont deſià preſts à ſortir de honte, cõmande leur de s'aſſeoir, & que tes actions ſoient tyranniques en leur endroict. Or afin que tes propos puiſſent mieux allecher les oreilles du peuple, commençant ta harãgue par les Troyens & Gregeois, ou, par le Dieu Iupiter, par les nopçes de [n] Deucalion, & de Pyrra, tu tourneras ton propos au preſent ſubject: Car il n'y aura que biẽ peu d'aſſiſtans qui comprennent cecy, encore ſe tairont-ils tres-volontiers. Que s'ils diſent quelque choſe, on croira qu'ils font celà par enuie, tandis que la multitude admirera, & la forme, & la voix, & la deſmarche, & le chant, & les chauſſes, & bref tout ce qui eſt tien. Dauantage en te voyant halleter & fondre en ſuëur, rien ne l'empeſchera de croire, que tu es vn fort bon ſoldat en paroles; Auſſi ceſte promptitude & viuacité donne beaucoup d'admiration à pluſieurs. Prens garde neantmoins que tu n'eſcriues quelquesfois, ou que tu ne procedes en cecy y ayant penſé parauant, veu que celà ſeroit blaſmable. Mais c'eſt l'ordinaire des amys de donner des applaudiſſements & payer les fruicts des banquets. S'ils s'apperçoiuent que tu ſois hors des bornes de ta memoire, ils tendent les mains, & occupent vne place en tes loüanges, afin que tu puiſſes derechef inuenter ce qui eſt à dire: Car tu ne dois rien tant cherir, que d'auoir en ta maiſon vne troupe de Muſiciens, qui ne ceſſent de te chanter aux oreilles. Apres que tu

Vn commencement empoullé ne ſuffit pas pour faire iuger d'vne belle harãgue.

ſeras

ſeras entré plus auant, ſi ceux-cy te nuiſent ils feront l'office de Satellites ou Gardiens, & cependant ils auront loiſir de conferer ce que tu auras deſià dict.

Que ſi tu treuues quelqu'vn fortuitement, raconte luy de toy des choſes eſmerueillables, & t'eſleues aux plus hautes loüanges auec vn maintien graue & ſuperbe, diſant; Quelle comparaiſon y a-t'il de moy auec le Peanien? A la mienne volonté que i'euſſe à debattre auec quelqu'vn des anciens; & autres tels diſcours. Mais i'auois oublié de te dire le principal, & le plus neceſſaire: C'eſt que tu te mocques de tout ce qu'on dira; & ſi quelqu'vn a bien parlé, que tu faſſes ſemblant que ce qu'il dit, n'eſt pas de luy: Bref, s'il ſe veut obſtiner là deſſus, il le faut reprendre en tout. Il n'y a point de mal d'entrer aux Auditoires publics apres tous les autres: & cõme vn chacun ſe taiſt, commencer quelque loüange eſtrangere, en troublant l'attention des aſſiſtans auec des mots qui ſoient capables de faire rendre la gorge, & boucher les oreilles à vn chacun. Cependant tu ne remuëras pas ſouuent les mains, (ce qui eſt bien facile) & ſi ne te releueras point plus d'vne ou de deux fois. Ris toy de toutes actions, & fais touſiours publiquement moindre ce que l'on dict. Ie ſçay que les oreilles de tes flagorneurs te fourniront aſſez d'occaſions à la mediſance, ſans qu'il te faille pourtant perdre courage: Car il n'y a point de doute que l'audace, l'impudence, le menſonge, le faux ſerment au bout des levres, l'enuie à l'encontre d'vn chacun, la hayne, le blaſpheme, & les calomnies te feront en bien peu de temps renommer & cognoiſtre par tout. Voilà comment tu te comporteras en public. Pour ce qui eſt de ton particulier, il faut que tu ſembles ſuiure toutes ſortes de deſbauches, comme jouër, yurogner, paillarder, cõmettre adultere, & eſtre homicide. Que ſi tu n'en viens là, vante toy deuant tout le monde d'eſtre preſt à l'executer. Et pour te faire paroiſtre beau, ie te conſeille de mõſtrer des lettres que tu diras t'auoir eſté eſcrites par quelques femmes, te donnant la gloire d'eſtre en leurs bonnes graces, veu que par ceſte voye, pluſieurs ſont montez iuſques à la Rhetorique. N'aye point de peur en cecy, bien que tu ſembles eſtre aymé des hommes, pour raiſon de quelqu'autre choſe, toy eſtant barbu, ou, par le Dieu Iupiter, chauue. Si faut-il qu'il y en ayt, qui ayent conuerſation auec toy; ou s'il ne s'en treuue point, les ſeruiteurs meſmes y pourront ſuffire. Car voilà d'où naiſſent pluſieurs vtilitez à la Republique; outre que l'impudence, & la temerité s'en augmentent. Tu vois comme les femmes ſont plus

Ce n'eſt pas le moyen d'eſtre loüé par autruy que de ſe priſer ſoy-meſme.

L'impudence & le menſonge ſont les deux colomnes du faux Orateur.

babillardes que les hommes, & plus actiues à dire des outrages. Si tu les imites, il n'y a celuy, qui ne t'eſtime beaucoup plus excellent que les autres. Fais gloire de picquer vn chacun, & que ta bouche ſoit ouuerte à toutes meſdiſances. Or eſt-il qu'elle ne peut pas ſeulement commettre vn ſoleſciſme, ou vn barbariſme, ſe gauſſer, parjurer, injurier, accuſer, mentir; mais encore practiquer pluſieurs autres choſes, qu'il eſt beſoin de ſçauoir, afin de te rendre plus expert, & de ne s'abſtenir aucunement de rien que ce ſoit. Si tu apprends bien cecy, mon fils (comme tu le peux facilement; n'eſtant retenu par aucun empeſchement) ie te promets qu'en peu de temps, tu ſeras vn grand Orateur, & ſemblable à moy. Au reſte, ie n'aduancerois rien de te dire, combien grands ſeront les biens que tu tireras en bref de la Republique: Car, tel que tu me vois, ie ſuis nay d'vn pere qui ne fut iamais libre, & qui a eſté ſerf tout le temps de ſa vie, à ° Xœs, & Thmuim, & d'vne mere manouuriere. Et parce que ie n'eſtois pas trop laid, ie conuerſois du commencement auec vn pauure amoureux, mais neantmoins gracieux. Mais apres que ie m'apperçeus, combien eſtoit facile ceſte voye, ie m'aduiſay de paſſer outre, & paruins iuſques au ſommet: Car, ô aymable Adraſtie, i'eſtois aſſez bien fourny de toute ceſte prouiſion que i'ay cy-deuant racontee, ſçauoir, d'ignorance, d'impudence, & d'audace. Premierement donc, ie ne fus plus appellé ſouhaittable, ains me rendis ſemblable au * fils de Iupiter & de Leda. Peu apres ie m'en allay demeurer auec vne vieille, laquelle ie faiſois ſemblant d'aymer, bien qu'elle fuſt ſeptuagenaire & n'euſt que quatre dents de reſte, encore eſtoient-elles enchaſſees en or. La pauureté me força de ſouſtenir le combat auec elle, & ſes froids baiſers venans du tumbeau me rendirent fort aggreable la faim. Sans doute elle m'euſt faict heritier de tous les biens qu'elle poſſedoit, n'euſt eſté, qu'vn meſchant & execrable valet luy diſt, que i'auois preparé du poiſon pour la faire mourir. Ainſi m'eſtant precipité de moy-meſme la teſte premiere, ie n'eus pas faute de ce qui m'eſtoit neceſſaire. Mais à m'ouyr il ſemble que ie ſois Orateur, & que diſſimulant pluſieurs choſes, ie faſſe monſtre de moy-meſme en plain iugement: Comme ſi corrompant les Iuges ie briguois la faueur des ſots, pour eſtre le plus ſouuent accablé. Cependant * toutesfois, les portes ſont couron-

* *à Caſtor, ou à Pollux.*

* *Il eſt icy force d'attacher la langue Françoiſe à la Grecque, parce que Lucian vſe de ces termes pour ſeruir d'exemples d'vn langage affetté, ſans auoir eſgard au ſens.*

nees de palme en passant; car i'vse volontiers de ces allechements enuers les mal-heureux; mais vrayement il ne m'est pas aduis que ce soit peu de chose d'estre hay d'vn chacun, par vne malice de mœurs beaucoup auant que d'estre remarquable de paroles, & se faire monstrer au doigt. Voilà celuy qu'on dict surpasser tous les autres en meschancetez. I'ay bien voulu t'admonester de cecy; mais, par la Deesse Venus, tu m'aduertis bien premierement moy-mesme, & fort brauement en bonne foy. Le noble personnage mettra fin à son discours, ayant parlé de la sorte. Que si tu l'imites en sa maniere de discourir, tu peux t'asseurer d'estre desià paruenu où tu aspirois du commencement. Rien n'empeschera, si tu obserues ces loix, que tu ne sois excellent en l'art de plaider, renommé en la bouche des hommes, chery d'vn chacun, & choisi pour espoux, non de quelque vieille Comique, comme ce tien Legislateur & Precepteur, mais d'vne fort belle femme, qui est la Rhetorique. Tellement qu'on te verra porté en haut sur le char aisslé de Platon, & il te sera mieux sceant de discourir de toy-mesme, que non pas à luy de parler de Iupiter. Quant à moy, parce que ie suis roturier & timide, ie m'osteray d'aupres de vous autres, & si cesseray de nauiger à l'entour de la superficie de la Rhetorique, comme ne sçachant point de quelle façon vos affaires s'accordent auec celles-là; mais ie n'en dis pas dauantage. Or vous serez declarez vaincueurs sans pousssiere ny trauail quelconque, & il n'y aura celuy qui ne vous estime dignes de grande admiration. Souuenez vous seulemẽt de cecy, Que la victoire vous est demeuree, non en paroissant plus legers par vostre visteſſe; mais pour vous estre destournez au plus facile chemin, en tirant de ce costé.

ANNOTATIONS.

a *Cebes.*] Philosophe Thebain, qui a escrit trois Dialogues intitulez, l'vn Pinax, & l'autre Septima, & le troisiesme Phrinicus; ensemble vn Discours qu'il nommoit le Tableau de la vie humaine dont parle Lucian.

b *Nil.*] Fleuue d'Egypte, ainsi nommé du Roy Nileus. Il prend sa source au pied d'vne montagne de la basse Moree, & se va rendre dans la mer par sept emboucheures. Les Egyptiens, comme dit Lucian, voulans descrire ceste fameuse riuiere peignoient vn vieillard couché de son long sur vn Crocodile, & plusieurs enfans à l'entour de luy, pour monstrer par là que du debord de ce fleuue (qui engraisse leurs terres par vn certain limon qu'elle y laisse) dependoit toute la fertilité de leur pays, & leur nourriture.

c *Aorne.*] Lieu inaccessible, & où les oyseaux ne peuuent aborder. Quelques-vns tiennent que c'est vne ville d'Epire, & les autres vn certain lac entre Pouzoles & Baies. Voy ce qu'en dit [1] Plutarque.

d *Crates.*] Suidas rapporte que c'estoit vn fameux Grammairien, qui viuoit du temps de

[1] *En la vie d'Alexandre.*

Ptolomee Philometor. On le nommoit d'ordinaire le Critique, ou l'Homerique, parce qu'il fit vn Commentaire sur le neufiesme de l'Illiade & de l'Odissee.

* *Vrit me Glycera nitor, &c.*

e *Glycera.*] Vierge de singuliere beauté, & si eloquente, que le Poëte Horace en deuint amoureux, comme il tesmoigne luy-mesme en l'vne de ses * Odes.

2 *11. Odiss.*

f *Otus.*] Fils de Neptune, & frere d'Efialte, tous deux Geants de prodigieuse hauteur, desquels 2 Homere dit, que pour auoir entrepris de faire la guerre contre le ciel, ils furent trauersez d'vn coup de fleche par Apollon.

3 *Lib. 11.*

g *Ecbatanes.*] Peuples que 3 Strabon dit estre nommez d'vn certain grand pays, la ville capitale duquel est appellee Ecbatane, qui fut iadis bastie par le Roy Diocles.

h *Maraton.*] Ville du territoire d'Attique, esloignee d'Athenes enuiron dix mille pas. Elle est encore nommee pour le iourd'huy *Marasom.*

i *L'Hellespont.*] Destroit ainsi nommé d'Helle fille d'Athamas. Il separe l'Europe & l'Asie d'enuiron sept stades.

4 *Parall.*

k *Leonidas.*] Roy des Lacedemoniens, lequel selon le recit de 4 Plutarque fit des exploicts de guerre incroyables à l'encontre de Xerxes. Il mourut à Thermopyle, & l'on tient que Xerxes l'ayant faict ouurir, son cœur fut trouué tout heriſſé de poil.

l *Salamis.*] C'est vne Isle en la mer Euboïque, situee tout contre la ville d'Athenes, où se void vne ville de mesme nom, en laquelle regna iadis Telamon pere d'Aiax & de Teucer.

5 *Orat. pro Ctesiphon.*

m *Artemision.*] Promontoire, duquel 5 Demosthene & Suidas font mention. C'est aussi vn lac prés d'Aricie consacré à Diane.

6 *1. Metam.*

n *Deucalion.*] Fils de Promethee, & mary de Pyrrha. Le Deluge aduint de son temps, & comme il repara le monde auec sa femme est amplement descrit dans 6 Ouide.

7 *Lib. 17.*

o *Xus.*] C'est vne Isle & ville d'Egypte, en la mer Mediterranee. Voy ce qu'en dit 7 Strabon.

LE MENTEVR, OV, L'INCREDVLE.

TICHIADES.

Il dispute icy des enchantements, de la Necromantie, & des effects de Magie, & s'en mocque sous la personne de Tichiades.

ME sçaurois-tu dire (Philocles) d'où vient qu'il y a tant de gens qui se laissent porter d'inclination à vn si grand desir de mentir, qu'outre qu'ils semblẽt prendre plaisir à ne rien dire qui vaille, ils se rendent encore fort attentifs aux estalleurs de tels comptes? PHILOCLES. Il y a diuers subjects, Tichiades, qui forcent les hommes à mentir pour le proffit qu'ils y voyent. TICH. Tu ne me respons pas à propos; car ie ne m'enqueste point de ceux qui mentent lors que la neceſſité le requiert; lesquels i'estime excusables & dignes d'estre loüez, tant s'en faut que ie les vueille blasmer. Au contraire ce leur est vne gloire de tromper leurs ennemis par le mensonge, & de s'en seruir comme d'vne medecine pour se sauuer, à l'imitation d'Vlysse, qui rachepta sa vie, & le retour de ses compagnons par ce seul moyen. I'entends parler de ceux-là (bon-homme) lesquels preferent le mensonge à la verité, sans y estre aucunement adstraincts, & qui en font mestier, n'y estans point obligez par aucune occasiõ neceſſaire. Voylà la cause pour

laquelle ie voudrois ſçauoir volontiers quel proffit pretendent-ils de mentir ainſi? PHI. En as-tu treuué quelques-vns qui ſoient ſi grands amateurs du menſonge? TICH. Ie t'aſſeure (Philocles) que l'on ne void autre choſe que menteurs. PHIL. Ie ne penſe pas (Tichiades) qu'il y ait rien qui les attache à ce vice qu'vn defaut d'entendement, comme ceux qui prennent la choſe du monde la plus pernicieuſe pour la meilleure. TICH. Ce n'eſt pas celà; car ie t'en monſtreray pluſieurs qui ont bien de l'eſprit & du iugement, leſquels neantmoins ſont ie ne ſçay comment infectez de ce mal, & affectez au menſonge. Et de verité ie ſuis bien faſché de ce que de ſi grands perſonnages, qui excellent en toute autre choſe, ſe plaiſent tant à ſe tromper eux-meſmes, & ceux qu'ils rencontrent. Ces Anciens (leſquels par raiſon tu dois mieux cognoiſtre que moy) ſçauoir Herodote, [a] Cteſias de Gnidie (ceux qui les ont precedez y compris) & Homere meſme, bien que l'on en fit grand eſtat, vſoient tous de menſonges, qu'ils publioient tãt par paroles, que par eſcrit, non ſeulement pour abuſer ceux qui leur daignoiẽt preſter l'oreille; mais auſſi afin que leurs contes venans à nous de main en main fuſſent gardez en beaux vers, leſquels m'ont faict bien ſouuent rougir de honte. Où peut-on treuuer de plus grãdes fourbes, que lors qu'ils racontent la ſection du Ciel, les liens de Promethee, la rebellion des Geants, & toute ceſte Tragedie des Enfers, enſemble la transformation de Iupiter en Taureau & en Cygne pour jouyr de la choſe aymee, & de quelqu'autre en Oyſillon, ou en * Ourſe, de femme qu'elle eſtoit parauant. A quoy ils adjouſtent les Pegaſes, Chimeres, Gorgones, Cyclopes, & ſemblables choſes, qui ne ſont que de vaines fables, capables d'offenſer le cerueau des petits enfans qui ſe laiſſent effrayer aux fantoſmes. Ie ſçay bien pourtant, que ces narrations ſont ſupportables aux Poëtes: Mais n'eſt-ce pas vne grande mocquerie, que toutes les villes & nations mentent publiquement; comme quand les Cretes n'ont point de honte, de monſtrer le tumbeau de Iupiter, & lors que les [b] Atheniens diſent, qu'Ericthonius eſt nay de la terre, & que les premiers hommes au pays d'Atique en ſont ſortis à la façon des herbes qui croiſſent parmy les jardins? Toutesfois ils ne ſont pas ſi effrontez que les Thebains qui ſouſtiennent que certains hommes ont eſté produicts des dents de ſerpent * ſemees par terre. Que ſi quelqu'vn ne tient ces choſes pour vrayes (bien qu'elles ſoient ridicules) & ſi en les examinant ſagement, il ne les eſtime eſtre de quelque [c] Chorebbe ou Margite; ou bien s'il ne

Le menſonge eſt plus familier aux Doctes qu'aux ignorans.

* *telle que Caliſthe.*

* *comme de celuy que Cadmus occit.*

croit la fable de [d] Triptoleme porté en l'air ſur des Dragons volans, ou celle de [e] Pan venu d'Arcadie au ſecours de Marathon, ou le rauiſſement [f] d'Orithie par le vent Boree, on dira tout auſſitoſt que c'eſt vn homme execrable, hors d'entendement, & auquel de choſes ſi manifeſtes & vrayes ſont autant de paradoxes, ſi grand eſt le pouuoir du menſonge.

PHILOCLES. Poſſible, Tychiades, faudra-t'il pardonner ces fautes aux Poëtes & aux villes, puis qu'il eſt vray que les Poëtes meſlent en leur Poëſie ceſte volupté, qui ne procede que d'vne fable, & qui ne ſert que de miel pour allecher les eſprits. Mais quant aux Atheniens & Thebains, ils rendent par ceſte maniere de feintes leur pays beaucoup plus venerable: Car ſi l'on oſte les fables à la Grece, il n'y a point de doute que leurs inuenteurs mourront de faim, veu qu'il ne ſe treuuera plus d'hoſte qui vueille ouyr la verité, non pas meſme gratuitement. Que s'il y en a qui ſans aucune occaſiõ prennent plaiſir au menſonge, ceux-là vrayement ſembleront à bon droict eſtre dignes de mocquerie. TICHIADES. Tu dis fort bien, Philocles, & ie te prie de croire, que ie viens maintenant du logis de ce fameux Eucrates, où i'ay ouy tant de diſcours incroyables & fabuleux, qu'il m'a eſté force de partir à my-propos, ne pouuant ſupporter ces deuis qui ſont hors de toute croyance. Tellement que ces Meſſieurs m'ont chaſſé, comme quelque Furie, quand ie leur ay ouy raconter de choſes ſi eſtranges & monſtrueuſes.

Pour eſtre creu il faut peu parler.

PHILOCLES. Si eſt-ce pourtant, Tichiades, qu'Eucrates eſt vn perſonnage ſi graue, qu'il n'y a celuy qui croye, qu'vn homme ſexagenaire tel que luy, qui a la barbe ſi longue, & l'eſprit ſi bien verſé en la Philoſophie, ayt eu le courage d'ouyr mentir en ſa preſence, & encore moins oſé telle choſe. TICHIADES. Quoy, mon amy, tu ne ſçais donc pas quels contes il faiſoit, & auec combien d'aſſeurance il ſouſtenoit ſon dire, & le confirmoit par ſermens, appellant meſme ſes enfans à teſmoins? De maniere qu'en le regardant, i'auois diuerſes fantaiſies, & diſois à part moy, que ie ne m'eſtois iamais apperçeu qu'il fuſt vn trompeur, ny qu'il euſt caché ſi long temps, ſous vne peau de Lyon, vn viſage de Singe, veu que ie treuuois ſes contes fort ridicules, & vuides de toute raiſon. PHILOCLES. Dy moy donc, ie te prie, Tichiades, qu'eſt-ce qu'il te contoit? Car i'ay toutes les enuies du monde de ſçauoir quelle ſi grande fraude a t'il cachee ſous ceſte longue barbe? TICHIADES. Sçache, Philocles, que ie le ſoulois vi-

ſiter autrefois lors que i'auois du loiſir de reſte: mais il m'eſt aduenu qu'ayant aujourd'huy quelque affaire à communiquer à Leontice, (tu ſçais aſſez qu'il eſt mon amy, & que ie l'ay inſtruict dés ſon enfance) i'ay eſté aduerty qu'il eſtoit chez Eucrates depuis le matin, pour l'entretenir durant ſa maladie. En meſme temps ie me ſuis mis en chemin, tant pour parler à Leontice, que pour voir Eucrates, (car ie ne ſçauois rien parauant de ſa maladie.) Eſtant arriué ſur le lieu, ſans y treuuer Leontice, qui eſtoit deſià ſorty, i'y ay veu pluſieurs hommes de compagnie, & entr'autres Cleodeme le Peripateticien, Dinomache le Stoïcien, & Ion, lequel, comme tu ſçais ſe croit digne de grande admiration pour la doctrine de Platon, dont il faict profeſſion: Auſſi eſt-il le ſeul, qui a parfaictement compris la fantaiſie de cet homme-là, & qui ne manque pas de capacité pour expliquer à autruy ſes oracles. Regarde vn peu, ſi les hommes que ie te nomme ne ſont pas ſages, vertueux, dignes d'eſtre reuerez, & craints au ſeul regard, cõme maiſtres de chaſque ſecte. Là ie veis encore le Medecin Antigonus, qu'on auoit appellé à mon aduis pour l'allegemẽt du malade. Eucrates commençoit à ſe bien porter, & auoir du relaſche en ceſte ſienne maladie ordinaire (car l'humeur eſtoit deſià deſcenduë ſur ſes pieds) lors que m'ayant apperçeu, il me commanda de m'aſſeoir ſur le lict auec vne parole aſſez baſſe, & debile, bien que peu auant qu'entrer ie l'euſſe ouy crier fort haut. Ie m'aſſeis donc pres de luy, prenãt garde le mieux que ie pûs de ne point toucher à ſes pieds. Cependant ie m'excuſay, ſi à faute de ſçauoir ſa maladie, ie ne l'auois point viſité, vſant de ceſte excuſe ordinaire, que aux premieres nouuelles i'y eſtois accouru. Quant aux autres, ils deuiſoient diuerſement de ſa maladie, & eſtoient bien auant en ce diſcours, vn chacun d'eux taſchant d'apporter quelque nouueau remede à ſa gueriſon. Si quelqu'vn, diſoit Cleodeme, leue de terre vne dent de Belette de la main gauche tuee de la façon que i'ay dict, & ſi la liant dans la peau d'vn Lyon eſcorché depuis peu, il en enueloppe ſa iambe, la douleur ceſſera tout incontinent. I'ay ouy dire ceſte recepte autresfois, reſpondit Dinomache, non de la peau d'vn Lyon, mais bien de celle d'vne Biche, qui n'ayt iamais eſté en ruth auec le maſle. Et ceſte opinion eſt plus vrayſemblable, attendu que la Biche eſt prompte, & actiue en ſa courſe. Il eſt bien vray pourtant que le Lyon eſt vn animal fort robuſte, & que ſa graiſſe, ſon pied droict de deuant, & les poils qu'il porte ſur ſon meuſle, ont vne admirable vertu,

Superſtition magique.

ſi l'on en vſe auec l'enchantement qui eſt propre à vn chacun; toutesfois il eſt bien vray qu'ils ne promettent pas la gueriſon des pieds. Si eſt-ce que ie croyois (repliqua Cleodeme) qu'il falloit vſer d'vne peau de biche, parce que (comme i'ay deſià dict) c'eſt vn animal qui va viſte. Mais i'appris n'agueres d'vn certain homme de Lybie fort expert en ces matieres, que les Lyons ſont plus legers que les biches, veu qu'ils les prennent à la courſe. Toute la compagnie appreuua ceſte opinion, & loüa le dire du Lybien. A quoy ie repartis en ces termes; Penſez-vous (Meſſieurs) que ces maladies ſe gueriſſent par enchantemens, & par remedes appliquez au dehors, puis que le mal eſt interne? D'abord ils ne ſe peurent tenir de rire, & me blaſmerent d'vn defaut d'eſprit; diſans, que ie treuuois à redire aux choſes plus manifeſtes, & auſquelles aucun ne me contrediſoit. Il eſt bien vray que le Medecin Antigonus ſembloit prendre plaiſir à ma demande, & ie penſe que jà dés long tẽps on ne tenoit pas beaucoup de compte de luy, parce que voulant ſecourir Eucrates par ſon art, il luy ordõnoit de s'abſtenir de vin, de viure d'herbages, & de ne trauailler ſon eſprit en façõ quelcõque. Cepẽdant Cleodeme me tint ce diſcours en ſouriant; Qu'en dis-tu, Tichiades, Pẽſes-tu qu'il ſoit impoſſible de guerir de ſemblables maladies, & leur donner des remedes par telles drogues? Il me le ſemble de vray, luy reſpondis-je, ſi ce n'eſt que ie ſois poſſible ſi opilé du nez, de croire que les choſes qui ſont appliquees par le dehors, & qui ne ſe ioignent aucunement à celles qui eſmeuuent les maladies au dedans, ſont neantmoins leurs operations, comme vous dites, par ie ne ſçay quels mots que vous marmortez; & qu'eſtant eſpanduës à la partie offencee, elles luy donnent gueriſon. Ie ne penſe pas pourtant que cela ſe puiſſe faire, meſme quand ainſi ſeroit, que quelqu'vn coudroit iuſques au nombre de ſeize Belettes entieres dans la peau d'vn Lyon Nemeen; & ie ſuis bien aſſeuré d'auoir veu vn Lyon chancellant des pieds, pour la douleur qu'il ſentoit entre la chair, & la peau. Vrayement, repliqua Dinomache, tu es trop ignorant, & n'as iamais eu ſoing d'apprendre, que l'vſage de ces choſes eſt bon, ſi elles ſont appliquees contre les maladies. Tu ne me nieras pas, ny la gueriſon des fiévres, qui s'en vont & reuiennent par certains retours, ny les enchantemens des ſerpents, ny la cure des bubons, ny tels autres charmes, auſquels les vieilles meſmes ſont fort ſçauantes. Que ſi celà eſt, pourquoy ne croiras-tu qu'on puiſſe faire par meſme moyen de ſemblables cures? Tu confonds, di-je alors Dinomache,

La parole n'eſt pas vne drogue qui puiſſe guerir naturellement vn malade.

Il y a des maladies occultes & des remedes auſſi.

Dinomache l'ordre des choſes, & reſponſes, comme dit le Prouerbe, le clou auec vn autre clou. Car nous ne ſommes pas certains que les effects dont tu parles, ſe produiſent par vne telle vertu, ſi ce n'eſt que tu me perſuades par viues raiſons, qu'il ſe peut faire naturellemẽt que la fievre & la tumeur redoutent ie ne ſçay quel nom diuin, où bien quelque mot barbare, & que pour ceſte cauſe ceſte derniere s'enfuye bien loing de l'aine, où des eſmondoires. Ce qui me faict dire que tous ces diſcours ne ſont que des contes de vieille. Il ſemble à t'ouyr parler, Dinomache, que tu ne croyes pas meſmes qu'il y ayt des Dieux, s'il eſt vray que tu penſes, que par la vertu des noms ſacrez, on ne puiſſe remedier aux maladies. Tu te trompes, bon-hõme; il ne faut pas inferer qu'encore qu'il y ayt des Dieux, les opinions que tu tiens, ne puiſſent pourtant eſtre fauſſes. Car pour moy ie reuere les Dieux, & ie vois tous les iours les allegemens, & les gueriſons qu'ils apportent à ceux qui ſont trauaillez de maladie, ſçauoir, comme par medicaments, & par l'Art de Medecine ils les remettẽt en ſanté. D'où vient que nous liſons qu'Eſculape & ſes ſucceſſeurs gueriſſoient les maladies: mais c'eſtoit en y appliquant les drogues ſalutaires, & non des belettes & des peaux de lyon. Laiſſons ces diſcours à part, dict Ion; ie vous veux faire vn recit, duquel vous ſerez poſſible bien eſtonnez. I'eſtois encore ieune garçon, & à peine auois-je atteint l'aage de quatorze ans, lors qu'vn certain vint dire à mon pere, qu'vn ſien Vigneron nommé Midas, hõme robuſte au poſſible, & bon manouurier, giſoit eſtendu en plein marché, ayant la jambe toute infectee & pourrie de la morſure d'vn vipere; adjouſtant qu'ainſi qu'il lioit & accouploit les bourgeons aux eſchalats, ce venimeux animal luy auoit en ſe gliſſant mordu le gros doigt du pied, puis s'eſtoit ſoudain retiré dans ſon creux, le laiſſant demy mort ſur la place, & comme hors de ſoy pour la grande douleur qu'il ſouffroit. Pendant ces nouuelles nous deſcouuriſmes de loing les autres ſeruiteurs qui portoient Midas ſur vne litiere, tout liuide, enflé, infect par tout le corps, & ne reſpirant plus que bien peu. Comme mon pere ſe plaignoit de cet accident, il y eut de bonne fortune l'vn de ſes amis là preſent, qui luy diſt; Ne te mets point en peine, ie t'ameneray bien-toſt vn Babylonien, de ceux qu'on appelle Caldées, qui guerira le malade. Et de faict, afin que ie n'employe tout le iour à faire le conte, le Babylonien ſuruint là deſſus, & dõna gueriſon à Midas, chaſſant le venin de ſon corps par ie ne ſçay quels enchantements, & en attachant à ſon pied

Conte eſmerueillable, mais ridicule.

Estrange superstition.

vne petite pierre d'vne pucelle trepassee, qu'il arracha d'vne colomne: Alors Midas (ce qui est esmerueillable) chargeant la litiere sur laquelle il auoit esté porté, s'en alla trauailler en la campagne, si grande fut la vertu de l'enchantement. Ce Babilonien a bien faict encore d'autres cures plus admirables. I'ay ouy dire qu'vn matin s'en estant allé en vne plaine, soudain qu'il eut prononcé [h] sept noms sacrez, tirez d'vn vieil liure, & fait trois tours en vn certain lieu, auec du souffre, & vn flambeau en main, il fit assembler tous les serpents du pays. C'estoit merueille de voir les aspics, viperes, [i] ceraſtes, [k] iacules, frines, phyſales, & autres tels serpents, qui accouroient par la force de l'enchantement. Il n'y eut qu'vn vieil dragon, lequel ne pouuant se trainer de vieillesse, n'obeyt point aux charmes du Magicien. Quoy voyant, il profera ces mots, *ils ne sont pas tous icy*. Puis enuoya le plus ieune de tous les serpents pour ambassade au dragon; qui se rendit peu apres au mesme lieu où estoient les autres, lesquels furent tous arrestez ensemble. Ce Babylonien siffla contr'eux, & nous prismes garde que soudain ils furent tous enflammez de son souffle. Mais responds moy, luy di-je, Ion, ce serpent ambassadeur, ie dis ce ieune, mena-t'il par la main, ce dragon jà vieil, comme tu dis, ou bien s'appuyoit-il dessus en portant vn baston? Tu te mocques, dit Cleodeme; Sçache, que du commencement cecy me sembloit plus incroyable qu'à toy, & toutes les raisons qu'on m'alleguoit ne suffisoiẽt pas pour me le faire croire. Mais depuis que ie veis voler cet estranger & barbare (car il se disoit estre des monts Hyperborees) ie commençay d'y adjouster foy, bien que i'y eusse long temps resisté. Et de faict, que pouuois-je dire, le voyãt de mes propres yeux voler en l'air en plein iour, marcher sur l'eau, & trauerser les flammes à petits pas, chaussé de carbatines, qui sont certains souliers desquels on vse en son pays? Mais ces merueilles sont trop petites, & ne meritent pas d'estre racontees, à comparaison des autres choses qu'il a faictes. Car il a forcé les personnes à s'aymer, chassé les esprits, resuscité les morts jà pourris, mõstré Proserpine en public, & tiré la Lune du ciel. Ie vous veux raconter ce que ie luy ay veu faire à Glaucia fils d'Alexis. Ceſtui-cy ayant reçeu la succession de son pere, deffunct depuis peu, fut espris de l'amour de Crisis fille de Demetrius. I'estois pour lors son Precepteur aux plus belles sciẽces, & il est croyable que si ceste passion ne l'eut destourné de l'estude, il eut parfaictemẽt appris toute la doctrine des Peripateticiens, cõme celuy qui n'estãt aagé que de dix-huict ans auoit entieremẽt veu les Analitiques, & la Physique. L'impatiẽce d'amour

Conte facetieux.

Effects de Magie.

Histoire de Glaucia & de Crisis.

le cõtraignit de ſe declarer à moy cõme à ſon Precepteur, pour luy dõner quelque remede en ſon mal. Ie luy amenay dõc cet enchanteur Hyperboreen, moyennant le prix de quatre mines, que ie luy payay tout cõtent, (car il falloit faire quelques preparatifs pour les ſacrifices) & luy en promis ſeize de ſurplus, s'il faiſoit en ſorte, que Glaucia jouït de la choſe aymee. Apres que ce Barbare eut obſerué le cours de la Lune, & veu qu'elle eſtoit en ſon croiſſant, (car la plus-part de tels Sacrifices ſe fait pour lors) il creuſa ſur la mi-nuict bien auant dãs la terre, en vn endroict de la maiſon, deſcouuert au ciel. Premieremẽt il nous fit venir Anaxicles pere de Glaucia treſpaſſé depuis ſept mois ou enuirõ. Ce vieillard ſe faſcha d'abord de cet amour, & en fin luy permit d'aymer. Peu apres il appella Proſerpine, amenant auec ſoy Cerbere; & en meſme tẽps il fit deſcendre la Lune, qui eſtoit vn ſpectacle de pluſieurs formes paroiſſant variable en diuers tẽps: Ores elle ſe trãsformoit en fẽme, tãtoſt en vne bẽlle vache, & maintenãt en petite chienne. Alors le Magicië ayãt pris de la bouë, il en fit vn Cupidõ, & luy dit: Va-t'en, & amene icy Chryſis. Ce marmouſet de terre s'enuola ſoudain à ſon mandement, & l'on vid arriuer Chryſis, laquelle heurta à la porte, entra dedãs hardimẽt, & mourãt de rage d'amour, s'alla ietter au col de Glaucia, auec lequel elle paſſa la nuict, iuſqu'à ce que no⁹ ouïſmes chãter les coqs. La Lune s'en retourna pour lors au ciel, Proſerpine entra dãs la terre, tous les autres fantoſmes s'eſuanouirẽt, & ſur le poinct du iour, nous meiſmes Chriſis hors du logis. Ie m'aſſeure Tichiades, que tu n'euſſes peu douter du profit qu'on tire des enchantemẽs, ſi le bon-heur t'euſt permis de le voir. Tu ne parlas iamais mieux, luy repartis-je. Il n'y a point de doute, que voyant ces choſes, ie les euſſe admirees, mais ie ſuis excuſable pour maintenãt, ſi ie n'ay des yeux pour les voir, cõme vous: toutefois i'ay bien cognu ceſte Chryſis dont tu me parles, & c'eſtoit vne ſi courtoiſe putain, & de ſi bõne volonté, que ie m'eſtonne fort de ce que pour en jouïr, vo⁹ auez eu beſoin d'vn courrier de bouë, de ce Magicië, & de la Lune meſme. Car ie ſuis certain que pour la ſõme de vingt dragmes tu l'euſſes faict trotter iuſqu'aux Hyperborees. O quelle eſt prõpte aux enchantemẽs! C'eſt bien autre choſe d'elle que de ces fantoſmes qui fuyent, comme vous dictes au ſon de l'airain ou du fer. Ceſte-cy tout au contraire accourt auſſi-toſt qu'elle oyt reſonner les pieces d'argent. Vrayemẽt ce Magicien eſt bien ſot, puis que pouuãt allecher à ſon amour les plus riches fẽmes, & tirer d'elles des talens entiers, il ſe laiſſe neantmoins mener à l'appetit

Tous remedes ſont bons à l'amant pourueu qu'il gueriſſe.

Les Sacrifices de Cybelle ſe faiſoient au bruict de l'airain, & ceux de l'amour au ſon de l'argent.

de quatre mines, qui eſt vn bien petit guain, pour lequel il a faict jouyr Glaucia de ſes amours. Tu es cauſe toy meſme, dict Ion, que l'on ſe mocque de toy, parce que tu es incredule. Ie te demanderois volontiers, quelle opinion as-tu de ceux, qui par leurs enchantements deliurent les Demoniaques de leurs tranſports d'entendement, & chaſſent manifeſtement ces fantoſmes? Il n'eſt pas beſoin que ie parle plus auant de cecy, puis que tout le monde ſçait aſſez, combien guerit de poſſedez ce Syrus de la Paleſtine, leſquels tombent au declin de la Lune, & roulent les yeux dans la teſte, auec vne bouche pleine d'eſcume; & neantmoins il les remet ſus, les renuoye ſains, & les deliure de ſi cruels maux, moyennant vne groſſe ſomme. Que s'il les interroge d'où ſont les eſprits, qui ont pris poſſeſſion de leur corps, le malade ſe taiſt auſſi toſt, & le Diable reſpond parlant en langage Grec, ou Barbare, ſelon la contree qu'il domine, & dict, comment, & d'où il eſt entré dans le corps de cet homme. Cependant le Magicien le conjure, & le menace de grandes peines, s'il n'obeyt. Par ce moyen il chaſſe hors du corps cet eſprit, car i'en puis parler au vray pour en auoir veu ſortir vn tout noir, & couuert de fumee.

Des Demoniaques & poſſedez.

Il ne faut pas s'eſtonner, Ion, ſi tu voyois telles choſes: Toy, dije, auquel ces idees apparoiſſoient, que Platon, pere de voſtre ſecte, ſe figure ſi ſouuent: mais elles ſont trop ſubtiles pour eſtre veuës de nous autres, qui auons les yeux louches, & non pas ſi clairs-voyans. N'y a t'il que le ſeul Ion, dit Eucrates, qui ayt veu ces merueilles? Ne ſçait-on pas bien qu'il s'en treuue pluſieurs qui ſont poſſedez par les eſprits en plein iour, & les vns deuant les autres? Ie vous iure, ſur ma foy qu'il me ſouuiẽt d'auoir veu cecy mille fois. C'eſt la verité que du cõmencement ie m'en eſtonnois, mais maintenant i'y ſuis ſi accouſtumé, qu'il me ſemble lors que ces ſpectres m'apparoiſſent, que ie ne vois rien de nouueau, principalement depuis qu'vn certain Arabe m'a donné [m] vn anneau de fer tiré de quelque gibet, & m'a appris vn verſet plein de beaucoup de noms; ſi ce n'eſt que poſſible tu ne me veuilles encore croire, Tichiades. Se pourroit-il bien faire, dis-je, que ie ne creuſſe point à vn ſi galand homme qu'eſt Eucrates fils de Dinon, luy oyant reciter dans ſa maiſon librement & en ſon particulier ce que bon luy ſemble? Quoy? eſt-il bien poſſible, dict Eucrates, que tu ne m'ayes pas ouy deuiſer autrefois, ou à mes domeſtiques, de ceſte ſtatuë, qui apparoiſt de nuict à tous ceux qui ſont à la maiſon, tãt aux enfans qu'aux adoleſcens, & meſme aux vieillards?

Hiſtoire d'vne eſmerueillable ſtatue.

De quelle ſtatuë me parles-tu, luy reſpondis-je? N'as-tu pas veu (me repartit il) en entrant vne ſtatuë qui eſt dreſſee en la baſſe court fort belle à la verité, & qui eſt vn ouurage de la main de Demetrius, lequel auoit accouſtumé de tailler des images au vif. Ne me parles-tu pas, repliquay-je, de celle-là qui iette vn caillou, recourbant tant ſoit peu le genouïl, comme ſi elle vouloit lancer la pierre, & qui portant vn plat en main, ſemble ſe vouloir dreſſer en le iettant. Ce n'eſt pas celle-là, continua-t'il (car ce ruëur de pierres, dont tu parles, eſt vne piece de Myron,) n'y moins encore la plus proche de ceſte-cy; i'entends celle-là, qui a la teſte bandee, & qui eſt ſi belle, comme eſtant vn ouurage de Polyclete. Ie ne fais point de mention auſſi de celles qui ſont à main droicte à la ſortie, au nombre deſquelles ſe voyent les Tyrannicides, qui ſont faicts de l'inuëtion de Neſiote, & de Cteſia. N'en as-tu point veu vne pres du courant de ceſte eau, ayant le ventre vn peu grãd, (chauue & à demy-nuë) quelques poils de la barbe arrachez, les veines bien apparentes, & qui reſſemble naïfuement à vn hõme? A la voir on diroit que c'eſt Pelichus, chef des Corinthiens. Par le Dieu Iupiter, di-je, i'en ay veu vne à main droicte de Saturne, qui auoit des bandeaux, & des couronnes toutes fleſtries, & ſur l'eſtomach quelques fueilles dorees. Ie les fis dorer moy-meſme, dit Eucrates, pour recompenſe de la gueriſon qu'elle m'auoit donnee dans trois iours d'vne fievre, qui me faiſoit mourir. Ce Pelichus eſtoit donc vn bon Medecin, luy reſpondis-je; Celà eſt ainſi, me repartit-il, & ne t'en mocque pas, autrement tu te verras bien-toſt aſſailly de cet homme. Ie te iure ma foy, que i'ay apperçeu combien a de pouuoir ceſte ſtatuë de laquelle tu te ris. Penſes-tu qu'elle n'ayt pas la puiſſance de donner les fievres à qui bon luy ſemble, puis qu'elle les peut oſter en vn iour? Si celà eſt ainſi, di je, que la vertu ſoit ſi grande, ie prie les Dieux qu'elle ſoit à mon ayde. Mais quelle choſe me diſois-tu tantoſt que tes Domeſtiques luy voyoient faire? Incontinent qu'il eſt nuict, adiouſta-t'il, elle deſcend du pied-deſtail, où elle eſt poſee, & tournoye en rond toute la maiſon. Les domeſtiques accourent tout auſſitoſt à elle, & la treuuent quelquesfois chantant, ſans qu'elle ayt iamais bleſſé perſonne, ſi l'on daigne ſe tourner tant ſeulement.

Elle paſſe plus outre ſans offenſer aucun des aſſiſtans, & ſi ſe laue ſouuent, ne ceſſant de ſe jouër toute la nuict pres de l'eau, comme on le peut ouyr par le bruict qu'elle y faict. A duiſe donc, di-je, que ceſte ſtatuë ne ſoit point [a] Pelichus, mais ce [o] Talus de Crete, que

l'on dit auoir eſté vers Minos; car il eſtoit auſſi de bronze, & gardien de Crete. Que ſi elle eſt faicte de bois, & non pas de bronze, il ne faudroit pas douter qu'elle ne fut pluſtoſt l'vne des machines de Dedale, que non pas l'ouurage de Demetrius, veu que comme tu dis, elle deſcend d'ordinaire de la baſe où elle eſt. Prens garde, Tichiades, que deſormais tu ne te repentes de ceſte tienne mocquerie: Ie ſçay bien ce qui aduint n'agueres à celuy qui deſroba les oboles, leſquels nous luy appendiſmes n'agueres à la nouuelle Lune; Auſſi meritoit-il bien, dit Ion, d'eſtre puny cruëllement, cõme ſacrilege. Quelle punition en fit-il donc, Eucrates? Car ie deſire fort de le ſçauoir, bien que ie ne doute pas que Tichiades ne le croira iamais. Il auoit, dit-il, à ſes pieds vne grande quantité d'oboles, & autres telles pieces d'argẽt, affichees à ſes iambes auec de la cire, enſẽble des lames d'argent, qui eſtoiẽt des offrandes & vœux que luy faiſoit vn chacun de ceux qu'il auoit deliurez de la fiévre. Nous auions pour lors vn Palefrenier de Lybie; lequel fut bien ſi hardy que de les prendre toutes de nuict, & les emporter, cõme il vid la ſtatuë jà deſlogee; mais ſoudain que Pelichus fut de retour, & ſ'apperçeut du ſacrilege qu'on luy auoit faict, il ſçeut bien ſ'en vanger en deſcouurant de telle ſorte le larrecin du Lybien. C'eſt que ce miſerable ne ceſſa de tournoyer toute la nuict par la baſſe court, ne ſçachant par où ſortir, auſſi peu que s'il euſt eſté dans vn labyrinthe; iuſques à ce qu'au poinct du iour il fut trouué ſaiſi de ce qu'il auoit deſrobé. Ie vous laiſſe à penſer ſi les coups luy furent eſpargnez. Nenny vrayement: & depuis ce mal-heureux mourut miſerablement: Car il eſtoit battu toutes les nuicts ſi rudement, à ce qu'il diſoit, que le lendemain les marques paroiſſoient ſur ſon corps. Or va maintenant, Tichiades, & te mocque vn peu de Pelichus, m'eſtimant reſuer quãd i'en parle, comme ſi j'auois l'aage de Minos. Si eſt-ce pourtant Eucrates, reſpondis-je, que tant que le cuiure ſera cuiure, & l'ouurier Demetrius d'Alopenſe tailleur d'hõmes, & non pas de Dieux, ie n'auray iamais peur de la ſtatuë de Pelichus, les menaces duquel ne m'eſtonneroiẽt pas beaucoup s'il eſtoit en vie. Là deſſus le Medecin Antigonus prit la parole, & dit: Il faut que tu ſçaches Eucrates, que i'ay cõme toy vn Hippocrate de bronze, de la hauteur preſque d'vne coudee, lequel tournoye en rond toute la maiſon, lors ſeulement que la lumiere eſt eſteinte. Tu ne ſçaurois croire combien eſt grãd le bruit qu'il fait; car il renuerſe les boëttes, meſle les medicaments, ouure & ferme les huis, principalement ſi quelquesfois nous oublions de luy faire les ſacrifices que nous luy voüons tous les ans. Il eſt donc vray, dis-

Le ſacrilege ſe deſcouure luy-meſme pour eſtre puny.

je, que le Medecin Hippocrate veut qu'on luy ſacrifie, & ſe courrouce ſi on ne luy donne à mãger quand il en eſt tẽps, au lieu qu'il deuroit prẽdre à gré, que quelqu'vn luy ſacrifiaſt, luy reſpandit du vin, ou bien luy courõnaſt la teſte? Aye patience, dit Eucrates, ie te veux biẽ dire vne autre choſe que i'ay veuë il n'y a pas cinq ans, & laquelle ie te preuueray par teſmoins, s'il en eſt beſoin. Nous eſtiõs en la ſaiſon des vendãges, lors qu'apres auoir enuoyé mes manouuriers aux vignes enuiron le midy, ie m'en allay faire vne pourmenade par la foreſt, reſvant quelque choſe à part moy. Arriué que ie fus à l'entree du bois, i'ouys les abbois des chiens, & penſay d'abord que ce fuſt mõ fils Mnaſon qui s'en retournaſt, cõme il auoit de couſtume, ſe joüant & chaſſant auec ſes cõpagnons: Mais c'eſtoit bien autre choſe; car apres vn ſoudain trẽblement de terre, & vn ſon pareil à l'eſclat d'vn tõnerre, ie veis venir à moy vne femme fort hideuſe, & de la hauteur preſque de demy ſtade. Elle auoit vn flãbeau en ſa main gauche, & en la droicte vn glaiue d'enuirõ vingt coudees de long. Ses pieds eſtoiẽt ſemblables à des ſerpents, & ſa face approchoit fort de celle de la Gorgonne. On ne ſçauroit rien voir ſi horrible que ſes regards, ny rien plus furieux que les treſſes de dragon, qui luy pẽdoient au lieu de cheueux; les vns à l'entour du col, & les autres eſpars ſur ſes eſpaules. Voyez ie vous prie, cõtinuay-je, mes amys, cõme en faiſãt ce recit, ie ſuis ſurpris de frayeur (& ce diſant, Eucrates fit voir aux aſſiſtãs le poil de ſes bras heriſſé de peur.) Au recit de ces parole, les vieillards Ion, Dinomache, & Cleodeme baailloient apres luy d'attention, cõme ſi on les euſt tirez par le nez, adorãs en leur cœur ceſte femme de la hauteur de demy ſtade; & auſſi grãde que quelque Coloſſe, ou qu'vn eſpouuẽtable Geant. Cependant ie conſiderois à part moy quels hommes eſtoient ceux-cy, leſquels bien que tenus pour ſages parmy la ieuneſſe, & priſez du vulgaire, ne differoient neantmoins en rien des conceptions pueriles, hormis qu'ils auoient le poil gris: Car pour le reſte, ils croyoient auſſi facilemẽt au menſonge que des enfans. Mais dy moy, repartit Dinomache, ces chiens que tu veis auec la Deeſſe, ô Eucrates, de quelle grãdeur eſtoiẽt-ils? Plus hauts, repliqua-t'il, que les Elephãs Indiens, noirs, heriſſez; & ayãt le poil rude & fort ſale. D'abord que ie la deſcouuris, ie m'arreſtay tout court, & tournay ſoudain au dedãs du doigt l'anneau que m'auoit dõné l'Arabe Proſerpine. Alors la fẽme ayãt frappé la terre de ſes pieds de dragõ, elle y fit vn ſi grãd trou, qu'on le pourroit bien cõparer à l'Enfer pour ſa profondeur: & peu apres elle diſparut ſe iettant là dedans. Moy, qui ne manquois pas de courage, m'eſtant baiſſé

Eſtrange accidẽt.

La curioſité de trop ſçauoir engage les eſprits des vieillards dans des opinions pueriles.

tout à coup, ie regarday là dedans, aduançant le col, & m'appuyant contre vn arbre proche de là, de peur qu'eſtant enueloppé de tenebres, & ſurpris d'vn tournoyement de veuë, ie ne tumbaſſe la teſte premiere. Ie veis pour lors tous les ſpectacles d'Enfer, cõme le lac ardãt, le chien Cerbere, & les eſprits, parmy leſquels i'en recognus quelques-vns; & entr'autres mon pere, veſtu des meſmes habits qu'il auoit quand nous l'enſeueliſmes. Tu ſçais donc bien, dict Ion, ce que font les ames là bas? Rien autre, reſpondit-il; ſi ce n'eſt qu'elles ſe pourmenent en vne prairie remplie d'Aſphodeles, où elles conuerſent à troupes, & par familles auec leurs parens & amis. Que les Epicuriens* viennent maintenãt tant qu'ils voudront, repliqua Ion, pour contredire au diuin Platon, & à ſes raiſõs, touchãt l'immortalité des ames? Mais n'apperçeus-tu point parmy cés eſprits Socrates & Platon? Il eſt vray, dit-il, que ie veis Socrates, par la conjecture que i'en feis, d'autant qu'il eſtoit chauue, & vn peu ventru. Quant à Platon, ie ne le cognus point (car que ſert-il de mentir à ſes amys) apres que i'eus contemplé tout cecy à loiſir la foſſe fut ſoudain refermee, & quelques-vns de mes ſeruiteurs me cherchans, ſuruindrent là deſſus, & entr'autres Pirrhias que voilà: Parle à moy, Pirrhias; Ne di-je pas la verité? Par le Dieu Iupiter, dict Pirrhias, i'ay ouy les abois par la foſſe, & il m'a ſemblé voir luire le feu d'vn flambeau. Il fut impoſſible de m'abſtenir de rire, quãd i'ouys ainſi parler ce teſmoin, voyãt qu'il adjouſtoit au dire de ſon maiſtre les abbois & le feu. Cependant Cleodeme prenant la parole: Tu n'as pas veu, dit-il, vne choſe ſi nouuelle, & qui ne ſoit apparuë à d'autres auſſi-bien qu'à toy: Car ie puis dire de plus freſche memoire, que durant ma maladie i'eus vne ſemblable viſion. Antigonus que voilà, eſtoit mon Medecin, & me traictoit d'vne fievre au ſeptieſme iour. Mais ſçauez vous quelle fievre c'eſtoit? il n'y auoit point de feu qui luy fuſt comparable. Tellement que tout le monde m'auoit abandonné, & ſe tenoit à portes cloſes (auſſi l'auois-tu ainſi ordonné, Antigonus,) pour voir ſi ie pourrois repoſer par quelque moyen: Il aduint donc, comme ie veillois, que voicy venir à moy vn certain ieune homme de ſinguliere beauté, & veſtu d'vne robbe blanche, lequel m'ayant faict leuer, me mena par ie ne ſçay quelle foſſe aux Enfers. Ce qu'il me fut facile de cognoiſtre, y voyant Tantale, Titius, & Syſiphe. Qu'eſt-il beſoin que ie vous raconte le reſte? Il me ſuffit de vous dire, qu'apres que ie fus arriué deuant le Tribunal, où aſſiſtoient Eacus, Caron, les Parques, & les Furies, vn cer-

* *Il allegue l'exemple des Epicuriens, parce qu'ils nioient l'immortalité de l'ame.*

Apparition nouuelle.

vn certain reſſemblant à vn Roy, (& ie crois que c'eſtoit Pluton) prit ſa place, comptant les noms de ceux qui venoient à mourir, parce qu'ils auoient paſſé le iour preſcrit de leur vie. Ce ieune homme qui me menoit, me preſenta tout ſoudain à Pluton, lequel ſe faſcha fort contre luy, diſant; Pourquoy as-tu conduict icy cet homme, puis que ſa filaſſe n'eſt pas encore acheuee? Va-t'en auec luy, & m'amene l'artiſan Demile, car tous ſes iours ſont filez. Ie m'en retournay donc fort joyeux de ce renuoy, & d'eſtre deliuré de la fievre, declarant à tout le monde qui me venoit à rencontre que Demile ne tarderoit pas à mourir. Ceſtui-cy ſe tenoit en noſtre quartier, & il nous fut rapporté qu'il commençoit d'eſtre malade. Mais peu apres, nous ouyſmes les gemiſſemens de ceux qui le pleuroient. Voilà bien dequoy s'eſtonner, dit Antigonus? Vous ſeriez bien plus effrayez, ſi ie vous diſois que i'ay cognu vn homme, lequel teſuſſita vingt iours apres qu'il fut enterré. Car i'en puis parler pour l'auoir traicté auant ſon treſpas, & apres ſa reſurrection. Se peut-il bien faire, reſpondis-je, que le corps ne ſe ſoit point pourry en vingt iours, ny corrompu de faim? Celà me ſemble impoſſible, ſi ce n'eſt que tu ayes medicamenté quelque * Epimenides. Sur ce deuis, nous veiſmes entrer les enfans d'Eucrates, reuenans des luttes; l'vn deſquels eſtoit hors d'enfance, & l'autre auoit enuirõ quinze ans. Ceux-cy apres nous auoir ſaluez, s'aſſirent ſur le lict aupres de leur pere, & vn ſiege me fut donné à moy pour me repoſer. Eucrates voyant ſes enfans; Ainſi puiſſe-je, dit-il, jouyr de la veuë de ceux-cy, Tichiades, cõme les choſes que ie m'en vay te dire ſont veritables. Il n'y a celuy qui ne ſçache cõbien a eſté grand l'amour que i'ay porté à ma femme d'heureuſe memoire, & mere de ceux-cy, comme ie l'ay bien monſtré par les deuoirs que ie luy ay rendus, non ſeulement durant ſa vie, mais auſſi apres ſon treſpas, ayant ietté dans ſon bucher ſon cabinet, & ſa garderobe, meubles auſquels elle prenoit tout ſon plaiſir, lors de ſon viuant. Sçache donc, que le ſeptieſme iour apres ſon treſpas, moy eſtant ſur ce meſme lict où ie ſuis à preſent, pour y alleger la douleur que ie portois de ſa perte; comme ie liſois à part moy ce petit traicté qu'a faict Platon de l'Immortalité de l'Ame, la meſme Demenete ſe vint aſſeoir pres de moy, tout ainſi qu'Eucratides (dit-il, monſtant le puiſné de ſes fils, lequel fut ſaiſi d'vn ſoudain tremblement, paliſſant à tout coup au recit de ceſte hiſtoire.) D'abord que ie la veis, continua Eucrates, ie l'embraſſay fort eſtroictement, joignant les ſouſpirs aux larmes: Mais elle me

Nous ne pouuons rien cõtre vn arreſt de mort.

* *qui dormit 71. ans.*

Viſion ridicule.

deffendit de pleurer, me disant que ie m'estois acquicté en son endroict de toutes sortes de bons offices, excepté que ie n'auois pas bruslé l'vn de ses souliers d'or; adjoustant, qu'il estoit cheu sous le coffre, & que pour ce subject ne l'ayant pas treuué, nous auions tant seulement bruslé l'autre. Comme nous deuisions ainsi, vn petit chien, qui estoit sur le lict pour mon passetemps, abbaya, & en mesme temps elle euanouït. Depuis, le soulier fut treuué sous le coffre, & ietté dans le feu. Ie voudrois bien sçauoir maintenãt, Tichiades, si tu feras encore refus de croire des choses si euidentes, & qui se font voir tous les iours? Par le Dieu Iupiter, luy respondis-je, ceux là meritent d'estre frappez sur les fesses auec vn soulier d'or à la façon des enfans, qui s'obstinent arrogammẽt contre ceste verité. Cependant voicy entrer Arignote le Pythagorien auec sa longue perruque, & son maintien venerable, lequel pour sa grande doctrine s'est acquis, comme tu sçais, beaucoup de reputation, & a merité le surnom de Diuin. Soudain que ie l'apperçeus, ie pris haleine, pensant auoir rencontré, comme dit le prouerbe, vne coignee pour couper le mensonge. Ce sçauant homme, disois-je à part moy, clorra la bouche à ces faiseurs de contes si monstrueux: Tellement que selon cet adage, ie croyois desià que la Fortune m'eust enuoyé ce Dieu. Mais, comme Cleodeme luy eust faict la reuerence, & cedé sa place, luy s'estant assis, il s'enquesta premierement de la maladie, adjoustant qu'il auoit ouy dire qu'Eucrates amandoit. Apres ces deuis, se tournant vers les assistans: Qu'est-ce que vous philosophez entre vous, leur dist-il? Car comme i'entrois, il me semble vous auoir entr'ouys discourans sur quelque belle matiere. Nous ne disputons pas d'autre chose, repliqua Eucrates; si ce n'est que nous taschons de persuader à cet homme (ce disant il me monstroit à luy) qu'il y a des esprits ou des fantosmes, & que les ames des morts se pourmenent sur terre, & se monstrent à qui bon leur semble. Ie rougis, l'oyant ainsi parler, & baissay la teste, de crainte que i'eus d'Arignote, lequel tint ce mesme discours: Prens garde, Eucrates, que Tichiades ne die possible, que s'il y a des ames qui courent par le monde, ce sont seulement celles des hommes qui sont morts par violence, comme de ceux qui ont esté suffoquez ou roüez, & qui ont eu la teste tranchee, ou qui ont perdu la vie par quelqu'autre semblable supplice. Que s'il dit que celles qui sont sorties du monde par vne mort fatale & naturelle ne retournent plus, il n'est pas du tout hors de rai-

Ceux qu'on estime amis de la verité soustiennent le plus souuent le mensonge.

Sçauoir si les ames reuiennent apres le trespas.

ſon. Par le Dieu Iûpiter, repartit Dinomache, il ne croit ny l'vn ny l'autre. Que reſponds-tu à celà, dit Arignote, me regardant auec vn ſourcil altier? Nies-tu vne verité ſi apparente, & laquelle eſt recognuë de tout le monde? Tu me pardonneras s'il te plaiſt, dis-je alors, ſi ie ne le crois, car ie ſuis le ſeul dans le monde qui ne le vois point, & ie t'aſſeure que ie l'aurois deſià creu comme vous, ſi ie l'euſſe veu. Vrayement, continua-t'il, ſi tu vas iamais à Corinthe, demande où eſt la maiſon d'Eubatides (qui eſt aupres de Crané en la place de la Lutte,) & apres qu'on te l'aura monſtree, & que tu ſeras entré dedans, enquiers toy du portier Tibius, d'où eſt-ce qu'Arignote le Pythagorien a chaſſé vn * eſprit apres l'auoir faict venir par ſes conjurations, & depuis a rendu la maiſon habitable. Que dis-tu, Arignote? (demandoit Eucrates) C'eſt, luy reſpondit-il, que perſonne ne pouuoit habiter en la maiſon dont ie parle, pour les ſpectres qui y apparoiſſent; Que ſi quelqu'vn y vouloit demeurer, il en eſtoit chaſſé bien viſte par la peur que luy cauſoit vn terrible fantoſme. Tellement que la maiſon s'en alloit en decadence, & la couuerture en ruïne, & il ne ſe treuuoit aucun qui oſaſt y mettre le pied. Eſtant donc aduerty de cecy, ie pris mes liures (car i'en ay vn bon nombre * d'Egyptiens traictans de telles matieres) & m'en allay droict en ceſte maiſon au coucher du Soleil. L'hoſte qu'on auoit aduerty que i'eſtois là venu exprez, taſchoit de me deſtourner de ceſte entrepriſe, le mieux qu'il pouuoit, diſant qu'il y alloit de ma vie, & me donnant pluſieurs autres tels aduertiſſements, nonobſtant leſquels i'y entray tout ſeul auec vne lanterne, & apres auoir mis la lumiere ſous vn grand portail ie commençay de lire à part moy, eſtant aſſis à terre. Cependant voicy venir cet eſprit, lequel penſant d'auoir affaire à quelque homme du menu peuple, & de m'eſpouuenter tout auſſi-toſt, ſe fit voir à moy, hideux, heriſſé, difforme, & plus noir que la nuict, m'aſſaillant, ores en voltigeant, & tantoſt pour m'effrayer dauantage ſe transformant en chien, en taureau, ou bien en lyon. Ie le forçay d'abord à gaigner le coing d'vne chambre fort tenebreuſe, par la vertu d'vn certain verſet que ie pris en main, le charmant d'vne voix Egyptienne. Et ſoudain que i'eus apperçeu le lieu où il eſtoit enterré, ie ceſſay. Le lendemain matin ie ſortis contre l'eſperance de tout le monde (qui croyoit me treuuer mort dans le logis, comme les autres) & m'en allay voir Eubatides, l'aſſeurant que ſa maiſon eſtoit vuide de tous

* *tel que ces démons Lacriens, que nous appellons Lutins.*

* *où eſtoient des figures & lettres propres aux enchantements.*

fantoſmes, & qu'il ne tenoit qu'à luy de s'y hábiter à l'aduenir. Alors le prenant auec pluſieurs autres (car vn chacun le ſuiuoit à cauſe de cet inopiné ſuccez) comme ie l'eus conduict au lieu où i'auois veu l'eſprit, i'y feis fouïller auec des hoyaux, & y treuua-t'on vn pas de profond en terre, vn cadauer tout infect & pourry, les os duquel aſſemblez en vn tas faiſoient foy que c'eſtoit vn homme. Nous le deterraſmes donc, & le feiſmes enſeuelir, ſans que depuis on ouyt iamais aucun fantoſme dans la maiſon. Apres qu'Arignote, homme d'vne prodigieuſe ſageſſe, & digne d'eſtre honnoré d'vn chacun eut finy ſon conte, il n'y euſt celuy de la cõpagnie qui ne me blaſmaſt cõme trop inſenſé de ne vouloir croire à telles choſes, au recit de ce perſonnage: Toutesfois ne craignant, ny ſa perruque, ny ceſte grande eſtime qu'on auoit de luy; Qu'eſt-cecy, di-je, Arignote? Que veut dire, que toy, qui eſtois ma ſeule eſperance, es ſi farſi de menſonges & de fantoſmes? Ie vois bien qu'il m'eſt aduenu touchant l'opinion que i'auois conçeuë de toy, ce que dit ce prouerbe ordinaire, ſçauoir, qu'au lieu d'vn threſor nous auons treuué des charbons. Tu ne crois, ny à mes contes, repartit Arignote, ny à Dinomache, ny à Cleodeme, ny à Eucrates. Tellement que ie voudrois bien ſçauoir de toy, où treueras-tu l'homme plus digne de creance que nous, qui vueille affirmer le contraire? Par le Dieu Iupiter, ie te mettray en auant vn grand perſonnage, ſçauoir, cet admirable Democrite, natif d'Abdere, lequel croyoit ſi fermement, que la nature ne pouuoit produire ces effects impoſſibles, que s'eſtant enfermé hors des portes dans ſon ſepulchre, où il eſtoit iour & nuict, ne ceſſant d'eſcrire, & de compoſer, il y eut quelques ieunes hommes, leſquels pour gauſſerie, & afin de l'eſpouuenter, l'aſſaillirent, deſguiſez d'vn habit noir, & ſautellans à l'entour de luy tous maſquez, ſans que iamais il s'eſtonnaſt tant ſoit peu, ny qu'il daignaſt meſme les regarder. Car il ne monſtra point aucune marque d'effroy, ains ſe contenta de leur dire en eſcriuant: *ceſſez de faire les fols*; ſi grãde eſtoit la creance qu'il auoit, que les ames parties du corps n'eſtoient plus rien. Si l'opinion de Democrite a eſté telle, dit Eucrates, ne le tiens-tu point pour vn homme inſenſé? Vrayement ie vous veux bien faire vn autre conte, qui m'eſt aduenu à moy-meſme, ſans l'auoir appris d'autruy: Et poſſible (Tichiades) que la verité du recit te forcera de le croire, ſi tu veux eſtre attentif. Du temps que ie demeurois en Egypte, y eſtant enuoyé par mon pere, lors de ma premiere ieuneſſe, pour apprendre les diſciplines, ie fus

L'opinion qu'on a cõçeuë d'vn homme a quelquesfois plus de force que de verité.

ſurpris du deſir de nauiger à Copte, & de là m'en aller voir *Memnon, pour y ouyr ce fameux miracle, ſçauoir ce ſon qu'il faict au leuer du Soleil, lequel me frappa l'oreille d'vne façon eſtrange, & non à la maniere des autres qui n'oyent rien qu'vn vain tintamarre: Car Memnon me dit luy meſme de ſa propre bouche des Propheties admirables compriſes en ſept vers, que ie vous reciterois, ſi ie ne craignois de perdre le temps. Or il ſe treuua en noſtre compagnie vn homme de Memphis, qui nauigeoit auec nous, l'vn de ces ſacrez eſcriuains,* doüé d'vne admirable ſageſſe, & qui ſçauoit toute la doctrine des Egyptiens, veu meſme qu'on diſoit, qu'il auoit demeuré vingt trois ans dans des grottes, où Iſis luy apprenoit la Magie. Tu parles, dit Arignote, de Pancrate mõ Precepteur, homme ſainct, & qui a la teſte raſe, le veſtement de lin, le nez fort petit, les levres pendantes, les jambes menuës, auquel toutes les ſciences ſont familieres, & qui parle fort bon Grec. C'eſt celuy là meſme, reſpondit Eucrates; & de verité ie ne le cognoiſſois pas du commencement, mais quand ie m'apperçeus que par fois, lors que nous prenions terre il faiſoit beaucoup de miracles, & meſme que cheuauchant les Crocodiles, il les conduiſoit où il vouloit, & ſi conuerſoit auec les beſtes ſauuages, qui luy portoient du reſpect, & luy faiſoient feſte auec leur queuë; ie cognus que c'eſtoit quelque homme diuin, & taſchay depuis de gaigner ſon amitié, ſi bien qu'il me communiquoit tous ſes ſecrets. Ce fut luy qui me perſuada, que laiſſant mes ſeruiteurs à Memphis, i'euſſe à le ſuiure ſeul, m'aſſeurant que nous n'aurions point faute de viure. Et de faict nous veſquiſmes ainſi ſans aucune incommodité. Car quand nous arriuions en quelque hoſtellerie, ce Pancrate prenoit la barre de la porte, ou vn balay, ou bien vn pilon, lequel ayant enueloppé de robbes, & dit quelques enchantements il le faiſoit marcher, & paroiſtre vn homme à tous ceux de la compagnie. C'eſtoit vne choſe admirable de voir ce fantoſme tirer de l'eau, appreſter à manger, & nous ſeruir en tout fort proprement. Apres que Pancrate s'en eſtoit ſeruy, il proferoit ſoudain d'autres vers par la force deſquels il rendoit derechef le balay, balay; & la barre, barre, ſans qu'il me fut poſſible de tirer de luy ce ſecret, quelque peine que i'y employaſſe. Ce qui me fit croire qu'il me le celoit, bien qu'il me communiquaſt toute autre choſe aſſez librement. Celà fut cauſe qu'vn iour m'eſtant caché à ſon inſçeu en vn coing obſcur, i'ouys de pres ſon enchantement, qui eſtoit de trois ſyllabes, & apres auoir commandé au pilon ce qu'il falloit

*Voy cet emblesme dans Alciat.

* des Hieroglyphes & lettres myſtiques.

Hiſtoire facetieuſe.

faire, il s'en alla droict à la place. Le lendemain comme ie veis qu'il eſtoit ſorty pour s'en aller au marché, ie pris le pilon, le veſtis, & proferant ces paroles, luy commanday d'aller tirer de l'eau: Ce qu'il fit, & m'en ayant apporté vn plein ſceau: Ceſſe, luy dis-je, & n'en puiſe pas dauantage, ains ſois faict derechef pilon. Mais il ne voulut point m'obeyr, & ne ceſſa de tirer de l'eau en ſi grande abondance, qu'il en auoit deſià remply toute la maiſon. Comme ie veis que ie ne pouuois l'empeſcher de ce faire, craignant que Pancrate ne ſe faſchaſt à ſon retour, ie pris vne coignee, & mis le pilon en deux pieces, chacune deſquelles alla prendre vn ſceau, & ſe meit à tirer de l'eau: Tellement qu'au lieu d'vn ſeruiteur, ie commençay d'en auoir deux. Pancrate arriua là deſſus, & eſtant aduerty du faict, il rendit à leur premier eſtre ces deux pieces de bois, comme elles eſtoient auant l'enchantement; Et depuis me delaiſſant comme à la deſrobee, il s'en alla ie ne ſçay où. Pourrois-tu bien encore maintenant, dit Dinomache, d'vn pilon en faire vn homme? Par le Dieu Iupiter, reſpondit-il, ce ſecret ne m'eſt cogneu qu'à demy: Car depuis que le fantoſme a commencé de porter de l'eau vne fois, il m'eſt impoſſible de le remettre en ſa premiere forme. Tellement qu'il nous faudroit bien toſt abandonner la maiſon pleine d'eau. Ne ceſſerez-vous iamais, dis-je, vous autres vieillards des faire de contes ſi monſtrueux? Dilayez ie vous prie à vn autre temps ces fables terribles & incroyables, & ce pour l'amour de ces ieunes hommes, afin qu'ils ne ſe rempliſſent ſecrettemẽt de frayeur par des propos ſi prodigieux que les voſtres? Il faut auoir pitié d'eux, de peur que s'accouſtumans à ouyr tels diſcours, ils ne s'effrayent au moindre bruit, & n'apprennent vne infinité de ſuperſtitions. Tu ne parles pas mal, dit Eucrates, d'vſer de ce mot de ſuperſtition: Car quelle eſt ton opinion, Tichiades, touchant ceſte maniere d'euenements? I'entends parler des Oracles, & Vaticinations, enſemble de tout ce que certains Prophetes inſpirez de Dieu crient publiquement, & qu'on oyt reſonner dans les grottes; ou bien des choſes futures qu'vne * Vierge predit par vn vers Prophetique. Ie ne te diray pas auſſi que i'ay vn certain anneau ſacré auec vn cachet, où eſt grauee l'image d'Apollon Pythien, qui parle auec moy, afin que tu ne penſes que ie fais des contes incroyables, pluſtoſt par vanité, que autrement. Toutesfois ie veux bien vous faire le recit des choſes que i'ay appriſes chez Amphilocus à q Malle, par la bouche d'vn Herôs qui deuiſa long temps auec moy, & ſi parla au Dieu pour

* *Il eſt vray-ſemblable qu'il entend parler de quelque Sybille.*

mes affaires; à quoy i'adjousteray tout ce que i'ay veu & ouy à Pergame, & à Pataris. A mon retour d'Egypte, cõme i'eus ouy dire que la vaticination de Malle éſtoit manifeſte, & rendoit des oracles, qui ſe rapportoient entieremẽt aux choſes que dõne vn Prophete eſcrites dans vn papier, ie m'aduiſay que ie ferois fort bien ſi en paſſant chemin i'eſpreuuois l'oracle, pour apprendre de luy les euenements futurs.

Si toſt que i'eus apperçeu qu'Eucrates recommençoit vn nouueau diſcours, & que la tragedie qu'il auoit entamee de l'Oracle ſeroit aſſez longue, ie le laiſſay nauiger à ſon ayſe d'Egypte à Malle; m'aduiſant d'ailleurs, que ie ne pouuois contredire à tous moy ſeul: & que ma preſence leur ennuyoit, parce que ie n'auois point d'autre but que de refuter leurs menſonges. Cependant ie m'en vay chercher Leontice, car i'ay à parler à luy. Au reſte, puis que vous eſtimez qu'il y a ſi peu de contentement aux choſes humaines: ie vous conſeille d'appeller les Dieux pour eſtre teſmoins de vos fables.

Ce diſant, ie les quittay là, & ie vous laiſſe à penſer comme ils en conterent apres qu'ils me veirent loing, & s'ils ne furent pas bien ayſes d'eſtre en liberté, ſans qu'aucun troublaſt leurs diſcours. Ie te iure, cher Philocles, par le Dieu Iupiter, que ie viẽs à toy la panſe enflee de tels propos ouys chez Eucrates, (ayant auſſi bon beſoin de rendre ma gorge que ceux qui ſe ſont enyurez de vin) & que i'achepterois volontiers à quelque prix que ce fuſt vn breuuage qui me cauſaſt vn oubly de tout ce que ie viens d'ouyr: afin que le ſouuenir de tels contes ne m'offençaſt point deſormais: Car il me ſemble que ie ne vois que Monſtres, qu'Eſprits, & que Proſerpines. PHIL. Sçache, Tichiades, qu'vn meſme effect s'eſt produict en moy de ce tien diſcours: Auſſi dit-on, que ceux qui ſont mordus d'vn chien enragé ne forcenent pas ſeulement, & ont peur de l'eau; mais de plus, que ſi la perſonne morduë en mord quelqu'autre, ceſte morſure n'eſt pas moindre que celle du chien; & que celuy-là craint l'eau de meſme façon. Ce qui me fait dire que comme tu as eſté mordu de pluſieurs menſonges chez Eucrates, tu m'as auſſi communiqué ceſte morſure par la diuerſité des fantoſmes, deſquels tu m'as remply le cerueau. TICHIADES. Prenons courage, cher amy, puis que nous auons la Raiſon & la Verité pour ſouuerains remedes contre ces fauſſetez; car ie m'aſſeure que ſi nous en vſons, nous ne ſerons point troublez par aucun de ces vains & friuoles menſonges.

Les impreſſiõs d'vn diſcours fabuleux ne s'effacent pas tout auſſi-toſt de l'eſprit.

ANNOTATIONS.

a *Ctheſias.*] Fils de Ctheſiochus,& Medecin de Gnidie,qui compoſa trente liures de l'Hiſtoire de Perſe, ſelon le rapport de Suidas.

b *Les Atheniens.*] Sçauoir Iſocrates, & Pauſanias, qui affirmoient Erichthonius eſtre né de Vulcan,& de la terre.

c *Chorebe.*] Ieune homme Athenien, lequel,ſi nous croyons à ce qu'en dit Cœlius Rhodiginus, fut le premier qui emporta le prix à la courſe. Virgile [1] dit que c'eſtoit vn certain bouffon;& Seruius eſt de meſme opinion.

[1] 8.Eneid.

d *Triptoleme.*] Fils de Celeus, ſelon Pauſanias, lequel fut le premier qui inuenta l'agriculture en la Grece. Xenocrates rapporte, qu'entr'autres loix qu'il auoit donnees aux Atheniens,ces trois eſtoient eſcrites au Temple d'Eleuſine, Qu'il falloit reuerer les Dieux, honorer les parents, & s'abſtenir de chair.

e *Pan venu d'Arcadie.*] Les Atheniens ayans à combattre contre les Perſes,ſous la conduite de Miltiades,le Dieu Pan leur donna ſecours au champ Marathonien. Voy ce qu'en dit Theocrite.[2]

[2] In Syringe.

f *Orithie.*] Les Poëtes feignent que le vent Boree apres auoir rauy Orithie fille d'Erectius, l'emmena en Thrace,& en eut deux enfans,ſçauoir Zete, & Calain.

g *Ion.*] Poëte Grec, Tragique, Lyrique, & grand Philoſophe, les eſcrits duquel ſont rapportez par Suidas.

h *Sept noms ſacrez.*] Tous les Philoſophes,& Naturaliſtes,attribuent vne admirable vertu au nombre ſeptenaire,tant pour les ſciences ſublimes & hautes,que pour les occultes. Les Diſciples de Pythagore,qui fondoient ſur les nombres les proprietez de toutes choſes,en faiſoient plus d'eſtat,& du ternaire que de tous les autres.

i *Ceraſte.*] Serpent fort venimeux,& duquel les Naturaliſtes eſcriuent,qu'il a vne maniere de corne ſur ſa teſte, auec laquelle il guette les paſſans,& les tuë au milieu du chemin. Il en eſt faict mention dans la Saincte Eſcriture. *

* *Fiat Dan ſicut coluber, & ſicut ceraſtes in semita.*

k *Iacules.*] Serpents ainſi nommez,du mot *Iaculus*, parce qu'ils s'eſlancent ſur les perſonnes, comme ſi c'eſtoient des dards.

l *Tiré la Lune du ciel.*] Les Anciens croyoient que les Magiciens pouuoient attirer la Lune d'en-haut par leurs charmes & enchantements. Virgile en a faict vn vers que i'ay ainſi traduit.

Carmina vel cœlo poſſunt deducere Lunam.

Des Carmes enchanteurs la puiſſance incogneuë
Peut attirer en-bas du plus haut de la Lune
Le flambeau de Latone, &c.

m *Vn anneau faict de fer.*] C'eſtoit l'vn de ces anneaux que font les Enchanteurs au declin de la Lune, auſquels ils donnent ce beau tiltre de bague Philoſophale, pour couurir leur meſchanceté. Cependant ils y enchaſſent au dedans des eſprits familiers, qui les ſeruent pour vn temps à diuers effects,ſoit pour l'amour,pour la guerre, pour ſe rendre inuulnerables,& pour autres tels effects abominables & diaboliques.

n *Pelichus.*] Eucrates appelloit ainſi ceſte eſmerueillable ſtatuë qu'il deſcrit, du nom d'vn certain Pelichus Capitaine Corinthien.

o *Talus de Crete.*] Fils de la ſœur de Dedale. Il inuenta l'vſage de la ſcie, & Diodore [3] dit, qu'il fut mis à mort par Dedale, de peur qu'il ne ſe rendit meilleur maiſtre que luy en ſes artifices,& inuentions.

[3] Lib. 5.

p *Copte.*] Pline [4] dit, que c'eſt vn bourg en la Thebaïde, où les Egyptiens & Arabes font vn grand traffic de pierreries ; & principalement d'Eſmeraudes.

[4] Lib.37.c.5.

q *Malle.*] C'eſt vne montagne aupres du Gange, les habitans de laquelle ſont appellez Malliens. Voy ce qu'en dit Pline.[5]

[5] Lib. 6.c.17.

r *Patarie.*] Ville de Lycie, ainſi dite de Patarus fils d'Apollon, & de Lycias fille de Xanthus. Strabon [6] la deſcrit au long, & dit qu'Apollon y rendoit ſes Oracles ſix mois de l'annee.

[6] Lib.14.

HIPPIAS,

HIPPIAS, OV, LE BAIN.

Il descrit & loue vn bain faict par Hippias, cõmençant par la louange de l'ouurier.

CEs grands hommes me semblent principalement loüables, & dignes d'estre renommez, lesquels ont laissé à la posterité non seulement des harangues composees d'vne grande industrie, mais aussi qui ont confirmé par des effects reciproques les choses qu'ils ont amplement promises & manifestees par leurs discours. Car le malade qui a le iugement sain n'appelle pas des Medecins qui sçauent bien disputer & caqueter de leur art, mais ceux qui par vn long vsage l'ont beaucoup exercé. C'est mon opinion que le Musicien qui sçait par experiẽce iouër & toucher vne harpe, doit estre plus prisé, que celuy qui n'a iamais appris qu'à monstrer simplement les cadences & harmonies des accords. Qu'est-il besoin de rapporter icy les plus fameux Capitaines, que les hommes ont estimé les premiers au maniment des armes, parce que leur vertu ne reluisoit pas seulement à renger vne armee; & donner du courage aux soldats par vne harãgue bien faicte, ains à cause qu'ils s'estoient vaillammẽt comportez à la guerre en cõbattant; & aussi experts de la main que de la langue, auoient mis à fin de memorables faicts d'armes. Tels ont esté de la memoire de nos peres vn Agamemnon, vn Achille, & entre les modernes vn Alexandre, & vn Pyrrhus. Mais à quel propos ay-je rapporté cecy? Ce n'est pas pour vn desir que i'aye de mettre en auant vne Histoire, mais parce qu'entre les mechaniques, l'estime ceux-là dignes de loüange, & d'admiration, lesquels par les ouurages par eux proposez aux yeux ont acquis de la renõmee, & laissé par consequent apres eux des traicts excellents de leur art: Et à dire le vray, ceux qui se sont seulement adonnez aux harangues ont plustost merité le nom de Sophistes, que de Sages. Nous auons appris par le rapport de plusieurs, que tels paroissoient vn Archimede, & vn Sostrate Lydien: l'vn desquels vainquit Ptolomee & occupa Memphis sans l'assieger, par le destour du fleuue; & l'autre par vn singulier artifice brusla l'armee nauale des ennemis. Nous sçauõs assez que parauant ceux-cy Thales Milesien ayant promis à Crœsus Roy des Lydiens de faire passer par son industrie son armee à pied sec, destourna dans vne nuict la source du fleuue [a] Alis par derriere le dos de l'armee, bien qu'il ne fust pas au rang des ouuriers mechaniques, & que la subtilité de son bel esprit le monstrast assez: Car

L'experience ou practique est plus à priser que la Theorie.

quant à ce qu'on dit [b] d'Epeus, c'eſt vn vieil compte, & il n'eſt pas croyable qu'il ayt iamais fabriqué aux Grecs vne grande machine en forme de cheual, bien qu'il y ſoit entré luy meſme auec les Princes de Grece. Il me ſemble bien raiſonnable de donner vne place parmy ces rares ouuriers à cet Hippias, que l'on ſçait auoir eſté de noſtre tẽps vn hõme ſi eloquent, que pour ſon bien dire il pourroit eſtre comparé auec les plus anciens Orateurs. A quoy i'adjouſte qu'il auoit vne merueilleuſe viuacité d'eſprit, & vſoit d'vne facile methode en ſes interpretations. Au reſte il propoſoit des ouurages beaucoup plus excellens que ſes raiſons meſmes, & ſi ne manquoit iamais d'effectuër ce qu'il auoit promis: outre que ce luy eſtoit vne choſe facile de deſcrire vn triangle ſur vne ligne propoſee, comme l'on dit, ſelon l'art de Geometrie.

Vn eſprit qui ſe veut rendre loüable doit eſtre vniuerſel en ſçauoir.

Tous ces autres ouuriers dont nous venons de parler ne produiſoient qu'vn ſeul effect de leur ouurage qu'ils tiroient de leur art, pour ſe faire renommer de ceux de leur tẽps. Mais outre que ceſtuy-cy n'ignoroit pas les choſes mechaniques, il ſçauoit fort bien encore les dimenſions de Geometrie, & les accords de Muſique. Tellement qu'il ſouloit monſtrer qu'vn chacun de ces arts luy eſtoit auſſi parfaictement cognu par vn ſeul & meſme moyen, que s'il euſt trauaillé tant ſeulement à la contemplation.

Deſcriptiõ d'vn beau Bain.

Ce ne ſeroit iamais faict de louër ſon induſtrie ſur l'impreſſion des rayons Solaires, & reuerberation d'iceux aux miroirs, enſemble ſa grande cognoiſſance en l'Aſtronomie, en laquelle il eſtoit ſi expert, que tous ſes deuanciers ne ſembloient que des enfans à comparaiſon de luy. Mais quant aux ouurages que i'ay veus n'agueres moy-meſme faicts de ſon inuention, & leſquels m'ont rauy d'admiration en les regardant, ie ne feray point de difficulté de les deſcrire icy. Il n'y a celuy qui ne iuge de ſon eſprit par le beau Bain qu'il a faict, où ſe void vne diligence jointe à vn artifice eſmerueillable. C'eſt vn lieu difforme par l'inegalité du chemin, raboteux, gliſſant, & faſcheux, & fort bas des deux coſtez: Neantmoins il eſt eſgal de part & d'autre & à fleur de terre: ſon fondement ferme, & tout le reſte de l'ouurage bien rapporté. Le tout n'excede pas l'eſtenduë du lieu, & correſpond fort bien à toutes les proportions du plan. Le iour s'y donne entree de toutes parts: La hauteur des portes eſt conforme à leur largeur, & elles ſont taillees plus penchantes que dreſſees, pour la commodité de ceux qui entrent dedans. A l'entree s'y void vne ſale baſſe faicte expres pour les ſeruiteurs, & lacquais. A

main gauche ſont dreſſees les chambres de plaiſir, & toutes choſes proprement obſeruees au bain, ſçauoir les lieux eſquartez, plaiſans, & perçez comme il faut. Quant au corps du logis, il n'y a celuy qui le voyant ne l'eſtime fort beau, & plus magnifique qu'il ne conuient à vn bain: toutesfois neceſſaire pour receuoir les perſonnes de qualité. Il y a de part & d'autre des garderobbes pour mettre les habits de ceux qui ſe deſpoüillent. L'endroict du logis, qui eſt au milieu, comme le plus plaiſant, & haut eſleué contient trois chambres d'eau froide, & eſt baſty de pierre Laconienne. Au dedans ſont eſleuees deux ſtatuës de pierre blãche, l'artifice deſquelles eſt fort antique. L'vne eſt celle de la Deeſſe Santé, & l'autre du Dieu Eſculape. Le poiſle y eſt auſſi, lequel s'attiedit petit à petit auec vne aggreable chaleur; & ceſte chambre eſtenduë en long eſt toute remplie de voûtes. A main droicte eſt vn autre aggreable edifice, (où l'on entre des deux coſtez par deux grandes portes) enrichy de pierre Phrygienne. Il eſt propre à receuoir ceux qui viennent de la lutte, & à fournir toute ſorte d'vnctions aux delicats & voluptueux. La chambre qui eſt à coſté ſurpaſſe toutes les autres en beauté, & l'on s'y peut promener, ou s'aſſeoir à l'ayſe, & meſme s'y exercer à la lutte. Elle eſt auſſi baſtie de pierre Phrygienne, iuſques au toict. Les eſtuues y ſont tout aupres (pour l'vſage de ceux qui ſe ſont lauez) baſties de pierre * Nomadienne. Le dedans eſt embelly de pluſieurs ſingularitez, & eſclairé de diuerſes lumieres, outre qu'il eſtincelle en couleur, comme ſi c'eſtoit de la pourpre. Les lauoirs y ſont trois de nombre, où apres s'eſtre laué, l'on ne s'en retourne point par les meſmes chambres, mais par la voye qui tend à vne autre ſale, qui s'eſchauffe par vn poiſle auec vne tiede chaleur: le tout embelly d'vne claire lumiere. Les toicts ne different en rien du corps de l'edifice, & les largeurs y ſont fort proprement adaptees aux longueurs: Bref, il n'y a rien qui ne ſoit ſuperbe, & extremement beau. Et parce que ſelon le precepte de l'eloquent Pindare, le frontiſpice d'vn bel ouurage doit paroiſtre magnifique, & auec vn beau luſtre à ceux qu'y arriuent, cecy a eſté principalement obſerué au baſtiment de ceſte maiſon, tant par la lumiere meſme que par les inuentions auſſi. Car Hippias, comme ſage qu'il eſt, a dreſſé le lieu deſtiné au bain froid deuers la Biſe, & neantmoins ayant l'air du Midy. Le logis, qui eſt à l'oppoſite eſt ſubject au vent du Nord, & aux Zephirs, pour ceux qui ayment beaucoup de chaleur. Ie ne te puis dire autre

* *I'aymerois mieux lire Numidienne.*

choſe, ſinon que les ſales n'y manquent pas pour loger ceux qui gardent les veſtements, contenans les galeries qui conduiſent tout droict au bain ſans aucune incõmodité. Ie ne veux pas qu'on croye que i'aye mis en auant vn petit ouurage ou de peu d'eſtime, l'ayant ſi haut eſleué de propos, & enflé de paroles: Car ie n'ay pas opinion que ce ſoit vne marque d'vne petite ſageſſe, & de peu de gloire, que d'adjouſter aux choſes communes & publiques de nouueaux indices de magnificence. Tellement que l'ouurage de cet admirable Hippias merite bien d'eſtre mis au rang des plus beaux artifices, comme eſtant parfaictement accomply par ſon labeur, & contenant en ſoy toutes les ſingularitez d'vn bain, ſçauoir l'vtilité, l'opportunité, la netteté, les proportions requiſes en toutes choſes; & bref la commodité du lieu, pour l'vſage aſſeuré de s'y lauer. Dauantage il ne manque pas d'eſtre accomply entre tous les autres traicts d'induſtrie, ayans des allees my-parties en deux, des lieux à l'eſquart, & des cabinets doubles en circonference: ſans y comprendre les [c] deux monſtres ou quadrans, l'vn deſquels monſtre l'heure par l'eau coulante, & l'autre par le Soleil. C'euſt eſté vne action de ſottiſe & d'ingratitude, ou pluſtoſt d'enuie d'auoir veu toutes ces merueilles, ſans en remercier vn ſi grand ouurier: Tellement que i'ay bien voulu recognoiſtre & eſleuer de loüanges tant l'ouurage meſme que ſon architecte. Au demeurant il n'y a point de doute que ſi Dieu me donne iamais le loiſir de me lauer dans ce bain, il y en aura pluſieurs autres qui le priſeront, & confirmeront auec moy ſes loüanges.

Les ouurages accomplis ne peuuent faillir d'eſtre loüez.

ANNOTATIONS.

a *Alis.*] Ou Allia, fleuue qui ſe meſle dans le Tybre, Virgile [1], & Lucan [2] en font mention.

1 *Li.7. Æneid.*
2 *Li.7.*

b *Epeus.*] Fils d'Endymion, & frere de Peon. Pline [3] dit que ce fut le premier, lequel entr'autres machines qui ſeruent aux baſtimens, inuenta celle que nous appellons aujourd'huy le mouton: Ce qui donna lieu à la fable du cheual de bois; qui fut cauſe de la ruyne de Troye, duquel on luy attribua l'inuention.

3 *Li.6.c.56.*

c *Deux monſtres, ou quadrans.*] Parce que les anciens n'entroient iamais au bain de nuict, ains au leuer de l'Aurore, ils auoient des horloges hydrauliques, & ſolaires, faictes auec vn tel artifice, que les iours d'Equinoxe, d'Hyuer, & de Solſtice paroiſſoient touſiours diuiſez en douze parties. Tellement que ſelon la diuerſité des ſaiſons, & des iours les heures eſtoient ores plus grandes, & tantoſt moindres. Quelques-vns deferent l'inuention de ces horloges a Anaximenes Mileſien. Voy plus amplement ce qu'en dit Alexandre d'Alex. [4].

4 *Genial dier. lib. 5. cap. 20.*

LE DEVIS, OV, BACCHVS.

C'eſt vne maniere de Preface, où il deffend ſes eſcrits Comiques Satyriques, & Dialogiques.

Ronſard ſemble auoir tiré de ce Diſcours ſon Hymne de Bacchus.

DV temps que Bacchus ſe reſolut de mener vne armee contre les Indiens (car rien ne m'empeſche, comme ie crois, de vous raconter ceſte fable Bacchique) l'on dit, que les habitans du pays en firent ſi peu d'eſtime du cõmencement, que meſme ils ſe mocquoient de luy, quand ils le voyent venir, ou ſ'approcher. Ils faloit auoir pitié, diſoient-ils, de ſa temeraire audace, adjouſtans qu'il ſeroit tout auſſi-toſt foulé aux pieds par les Elephans, s'il marchoit à l'encontre d'eux en bataille rangee. Car ils auoient ouy dire aux eſpies, comme i'eſtime, des choſes abſurdes & monſtrueuſes de ſa gendarmerie: ſçauoir, que ſon armee & ſes trouppes eſtoient ramaſſees de femmes furieuſes, armees d'vn grand tige d'herbe, * reueſtuës de peaux de cerfs, portans quelques petits iauelots faicts de lierre, & qui n'eſtoient point ferrez par le bout, enſemble des boucliers legers & reſonnans, ſi quelqu'vn les touchoit tant ſoit peu, car elles auoient faict des tabourins à la façon des eſcus; Qu'on y voyoit en outre quelques ieunes hõmes groſſiers, & tous nuds, qui dançoient la * Cordacee, ayans des queuës & des cornes ſemblables à celles qui croiſſent aux boucs nouuellement nez: Puis, que leur Capitaine meſme eſtoit trainé en vn coche par des Leopards attelez, ſans auoir vn ſeul poil de barbe au menton; couronné de pampre, portant ſa cheuelure treſſee, auec vne mythre pourprine, & chauſſé de brodequins dorez. Au reſte, qu'il y en auoit deux autres qui faiſoient l'office de Lieutenants, à conduire l'armee; [a] l'vn deſquels eſtoit vn petit vieillard gros & ventru, difforme à cauſe de ſon nez camard, & qui auoit les oreilles grandes & redreſſees touſiours tremblottant, & ſe ſouſtenant d'vn baſton faict d'vn ſep de vigne tout recourbé. Il montoit la plus-part du temps ſur vn aſne veſtu de iaune, & qui eſtoit fort familier & amy à celuy-là, au faict de ranger l'armee. Quant à l'autre, c'eſtoit [b] vn homme monſtrueux, repreſentant vn bouc depuis la ceinture en bas: Ses cuiſſes veluës, ſes cornes & ſa grande barbe le faiſoient remarquer ſur tous; outre qu'il eſtoit fort colere, & d'vn grand courage, enclin à courroux, portant vne fluſte en ſa main gauche, & à la droicte vn baſton recourbé. Il prenoit plaiſir à dançer à l'entour du camp, tandis que les femmelettes ſe jouoient à l'effrayer; & luy faire venteler ſes cheueux eſpars tou-

** dite Thyrſe.*

Deſcription de l'armee de Bacchus.

** Danſe furieuſe & laſciue.*

tes les fois qu'il les approchoit. Dauantage, qu'il crioit *Euohé*, qui eſt vn nom duquel ils ont accouſtumé d'vſer pour appeller leur Seigneur: Que les trouppeaux eſtoient dechirez par les femmes, & les brebis toutes viues miſes en pieces: Car ils croyoient qu'elles mangeoient de la chair creuë. Le Roy des Indes & ſes ſubjets, ayant cogneu tout cecy par le rapport des eſpies, ne faiſoient que ſ'en rire, & n'auoient pas deliberé de mettre leur armee en campagne à l'encontre de telles gens. Ils eſtimoient que ce leur ſeroit vn des-honneur de les vaincre, s'ils venoient aux mains, & de liurer à mort des femmes inſenſees auec leur effeminé Capitaine, & vn petit vieillard touſiours yure; enſemble vn autre ſoldat myhomme, & des dançeurs tout à faict ridicules: Mais ſi toſt qu'on leur annonça que Bacchus ayant triomphé des hommes gaſtoit le pays, bruſloit les citez, embrazoit les foreſts, & qu'en peu de temps toute la contree des Indiens periroit par feu: (car cet element la & foudre ſont les armes paternelles de Bacchus) ils commencerent alors d'endoſſer leurs armes à la haſte, & apres auoir bridé les Elephans, leur mettans des tours ſur le dos, ils firent marcher leur armee contre leurs ennemis. Du commencement ils ſe mocquoient d'eux, & rendus inſolens par vn courage orgueilleux ſe haſtoient deſià pour renuerſer & mettre en poudre ce Chef ſans barbe, & meſme luy paſſer ſur le ventre auec ſon armee, & ſes Elephans. Toutesfois quand il fut queſtion de venir aux approches, & que les deux armees furent en veuë l'vne de l'autre, les Indiens firent marcher leurs gens, ayans mis les Elephans à l'auant-garde. Bacchus eſtant luy-meſme au milieu de ſes gens s'y comportoit en vaillant Capitaine. Les aiſles droictes de ſon armee eſtoient conduictes par Sylene, & les gauches par le Dieu Pan: Outre, que les Satyres qu'on auoit eſleus pour Sergens des bandes prenoient garde à mettre les ſoldats en rang. Le mot du guet & le ſignal general entre tous, c'eſtoit *Euohé*. Si toſt que les tabourins frappez commencerent à ſe faire ouyr, & les trompettes à ſonner, il y eut vn Satyre qui prenant vn cor en main, ſe meit à chanter vn Poëme qu'on nomme Orthion: Cependant l'aſne de Sylene ne ceſſant de braire à pleine gueule ie ne ſçay quoy de guerrier, & de terrible; les [c] Menades ſe prirent à crier, & donnerent dedans enuironnees de dragons, faiſans reluire le fer au ſommet de leurs iauelots. Les Indiens auec leurs Elephans ſe meirent ſoudain en route, & ſi ſ'enfuïrent peſle-meſle ſans ſ'oſer camper à la portee d'vn dard. Mais ils furent pris en fin, & emmenez

C'eſt vn dangereux ennemy que le vin.

priſonniers par ceux dont ils s'eſtoient mocquez parauant, apprenans à leurs deſpens, qu'au premier rapport il ne falloit pas meſpriſer vne armee eſtrangere.

A quel propos ce Bacchus icy, dira quelqu'vn, nous tient-il de ſi longs diſcours de Bacchus? Parce, luy reſpondray-je, qu'il me ſemble qu'à pluſieurs il en aduient de meſme qu'aux Indiés, pour ce qui eſt de la nouueauté des harangues telles que peuuent eſtre les miennes. Et de faict ie vous prie, au nom des Graces, de ne m'eſtimer inſenſé, ou du tout enyuré, ſi ie fais comparaiſon de ce qui m'appartient auec les Dieux immortels: Car il y en a pluſieurs qui croyans nos diſcours trop ſatyriques, comiques, & ridicules, ont pris ie ne ſçay quelle opinion de moy. Les vns n'atteignent pas ſeulement à l'exorde, comme s'il n'eſtoit que bien peu neceſſaire, ſe meſlans parmy les femmes yureſſes & laſciues au milieu de ces danſes ſatyriques, iuſques à des Elephans: Les autres cõme pouſſez par vne nouuelle occaſion ayans rencontré du fer, au lieu du tyge de lierre, ne peuuẽt pas loüer ce qu'ils n'entendent point eux-meſmes, ſe laiſſans emporter à la nouueauté du ſubject. Mais quant à moy ie veux bien qu'ils ſçachent que ſi dés à preſent ils veulent regarder de pres la joyeuſeté (& cõme vieux yurongnes & bons biberons ſe reſſouuenir des Bacchanales par eux autresfois celebrees) ils ne meſpriſeront ny les Satyres, ny les Silenes; Au contraire ils aualeront vn plus grand traict de ceſte couppe, iuſqu'à ce qu'ils en ſoient ſaoulez, & eſtans eſpris de la diuinité Bacchique, deuiendront inſenſez, & ſi diront ſouuent Euohé comme nous.

C'eſt l'ordinaire de ceux qui ne ſçauent pas eſcrire de blaſmer les eſcrits d'autruy.

Qu'ils le faſſent donc, car il leur eſt permis d'ouyr tout ce qu'ils treuueront à leur gouſt; Neantmoins puis qu'ils ſont encore en vne eſtrange contree de l'Inde, ie ſuis d'aduis de leur faire quelqu'autre recit de ce qu'on faict par delà; ce qui ne ſera point hors du propos de Bacchus, ny de noſtre matiere. Parmy ces peuples qu'ils appellent [d] Macileans, qui habitent à main gauche le riuage du fleuue Indien, (ſi tu ſuis ſon cours) & paſſent iuſqu'à l'Ocean, ſe void vn bois enuironné d'eſpaiſſes hayes, & tout couuert & touffu; car les lierres & vignes, leſquelles y croiſſent en abondance ombragent, & embelliſſent ce lieu par leur eſpaiſſeur. Il y a trois fontaines en ce meſme bois, d'où ruiſſelle vne eau auſſi claire que belle. La premiere d'icelles eſt conſacree aux Satyres, la ſeconde à Pan, la troiſieſme à Sylene. Or eſt-il que les Indiens n'entrent en ce bois qu'vne fois l'annee, où ils adorent leur Dieu

pour la ſolemnité du iour, & y boiuent de l'eau de ces fontaines, chacun ſelon l'aage, & non indifferemment: Car les ieunes gouſtent de celle qui eſt conſacree aux Satyres, les hommes de la *Panique, & ceux de mon aage de la fontaine de Sylene. Ce ne ſeroit iamais faict, ſi ie voulois rapporter icy ce qui aduient aux enfans, quand ils en ont beu, ou quelles choſes declarent les hommes apres qu'ils ſont eſpris de la diuinité de Pan. Au demeurant ie ſuis d'opinion qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter icy ce que font les vieillards, lors qu'ils ſont enyurez de l'eau de ceſte fontaine. En meſme temps que le vieillard a beu de l'eau puiſee dans la fontaine, & que Silene l'a empoigné, il deuient muët, comme quelque prodige repreſentant vn yurongne en toutes ſortes, & vn homme qui a la teſte peſante. Peu apres il rompt tout à coup le filet du ſilence auec vne voix claire, vne parole graue, vne haleine douce, & de muët qu'il eſtoit parauant, il deuient vn ſi grãd babillard que tu ne le ſçaurois empeſcher de faire vne lõgue trainee de diſcours, quand meſme tu luy fermerois la bouche: Et cè qui eſt encore plus eſmerueillable, c'eſt qu'il ne dit rien que ſagement, & auec vn bel ordre; & tel que cet Orateur, qui eſt dans Homere, il traicte de matieres ſemblables aux neiges d'Hyuer. Tu ferois tort à tels perſonnages de les comparer aux Cygnes, ſi ce n'eſtoit en aage, attendu qu'ils imitent les Cygales par la rudeſſe de leur voix; & compoſent ie ne ſçay quoy de rond, & d'infiny iuſques au ſoir. Il eſt bien vray, qu'apres que l'yurognerie s'eſt euaporee, ils ſe taiſent, & retournent à leurs anciennes couſtumes: Mais ie n'ay pas encore declaré ce qui me ſemble le plus admirable en cecy; c'eſt que ſi le vieillard a laiſſé ſon propos imparfaict, & ne l'a point acheué, meſme lors que le Soleil s'en va coucher; & ſi le temps trop cruël luy deſnie l'occaſion de ce faire, ayãt derechef gouſté de cet' eau, il diſcourt du reſte le lendemain, & adjouſte à ſa harangue commencee, ce que l'yurognerie luy auoit faict obmettre, parce qu'il ne parloit pas en temps & lieu conuenable. I'ay bien voulu m'ayder moy-meſme de ces brocards, comme vn autre Momus, & ie iure par Iupiter, que deſormais ie n'ameneray aucun pretexte fabuleux: Auſſi voyez-vous bien à preſent que ie ſuis ſemblable à vne fable. Tellement que ſi i'ay failly en quelque choſe, & me ſuis abuſé, il s'en faut prendre à l'yurongnerie qui en a eſté cauſe. Que ſi les choſes par vous miſes en auant, ont eſté dictes prudemment & d'vn grand courage, il eſt certain que Sylene nous a eſté debonnaire & propice.

L'yurongne a tous les ſens aſſoupis, & d'homme il deuient vn idole.

Le vin eſt la mort de la memoire.

ANNO-

ANNOTATIONS.

a *L'vn desquels.*] Il entend parler de Sylene, Gouuerneur de Bacchus, & qui marchoit d'ordinaire en sa compagnie, monté sur vn asne. Aratus dit, que pour l'amour de ce sien disciple, il fut transporté là haut au ciel, & mis au rang des autres constellations.

b *Vn homme monstrueux.*] Sçauoir Pan, qui fut compagnon de Bacchus en son voyage des Indes. Les Poëtes feignent qu'il combattit vn iour auec Cupidon, & qu'estant demeuré vaincu, il fut espris de l'amour de la Nymphe Seringue; & comme il la poursuiuoit, la voyant changee en roseau par la priere des Nymphes, il prit l'vne de ces cannes, & en fit la fluste à sept tuyaux, dont il fut l'inuenteur. On ne le sçauroit mieux descrire qu'a faict Lucian. Euander institua des festes à son honneur, nommees Lupercales, qui se faisoient au mois de Feurier sur le mont Auentin.

c *Menades.*] Prestresses de Bacchus, ainsi dites du verbe Grec μαινομαι, qui signifie forcener, parce qu'elles celebroient les Bacchanales toutes escheuelees, & esprises d'vne extréme fureur.

d *Macleans.*] Peuples, que Calliphanes dit estre Androgines, & qu'ils s'accouplent mutuellement l'vn à l'autre. Aristote & Pline [1] rapportent qu'ils ont vne mammelle d'homme, & l'autre, sçauoir la gauche, de femme.

[1] *Lib. 6. c. 2.*

PREFACE, OV, L'HERCVLE GAVLOIS.

C'est vn Discours en forme de Preface, pour l'accõmoder à quelque plus grand traité que le precedent, où il rend raison pourquoy il estudie en eloquence à l'exemple de Hercule, bien qu'il soit sur son aage.

LEs Gaulois en leur vulgaire appellent Hercule Oymois, & le figurent d'vne nouuelle & estrange façon, du tout differente à celle des Grecs. C'est vn homme fort vieil, & tout chauue, ayant les cheueux (s'il en a quelques-vns) tous chenus, la peau ridee, toute noire & bazanee du chaud, ny plus ny moins que nous voyons ces vieux Nautonniers tous bruslez du hale de la marine. A le voir, on diroit que c'est plustost vn Caron, ou bien vn [a] Iapet, de ceux qui demeurent aux Enfers, que non pas vn Hercule: Bref ceste image ne ressemble à rien moins qu'à luy, & neantmoins il a son mesme maintien, son habit, & ses armes. Car il est couuert d'vne peau de lyon, tient en sa main droicte vne massuë, en la gauche vn arc tout prest à decocher, & sur les espaules vn carquois attaché: tellemẽt qu'il est tout Hercule. La premiere fois que ie le veis en cet equippage, ie pensay que les Gaulois l'eussent ainsi peint par fantaisie, taschans de mespriser la diuinité que les Grecs luy attribuent, comme à vn Dieu, se vengeans par ce moyen des courses, & des torts qu'il leur pouuoit auoir faicts en leur pays, lors qu'en cherchant le bestail du Roy Gerion, il rangea plusieurs contrees és parties d'Occident. Ce qui me semble le plus esmerueillable en ceste peinture, c'est que ce vieillard Hercule traine vne grande trouppe de gens apres soy, qui sont tous liez par les

L'homme eloquent tient attachees les langues & les oreilles de ceux qui l'eſcoutẽt.

oreilles. Les liens ſont de petites chaiſnes d'or,& d'ambre,faictes à la façon de ces beaux carquans ; & neãtmoins bien que ces liens ſoient ſi freſles, qu'on les puiſſe rompre facilement, ceux-cy ne penſent aucunement à ſ'enfuyr; mais joyeux au poſſible,& loüans le Dieu qui les conduit, ils ſont ſi haſtifs en leur marcher,qu'il ſemble à voir les liens tous laſches,qu'ils ayent enuie de le deuancer, & qu'ils ſeroient bien faſchez d'eſtre deſliez : tant s'en faut qu'ils demeurent des derniers, comme des perſonnes laſſees, & qui ne veulent paſſer outre. Ie n'obmettray point à dire ce qui ſ'enſuit,qui me ſemble fort groſſier & eſtrange:c'eſt que le peintre ne ſçachãt en quel endroict joindre toutes ces chaiſnes,veu qu'en la main droicte il tenoit ſa maſſuë,& à la gauche ſon arc, luy perça le bout de la langue,& y attacha les liens, qui trainoient toute ceſte multitude : Car le Dieu ſouſriant,& joyeux,auoit la face tournee vers ceſte trouppe de priſonniers. Apres que tout triſte & faſché i'eus eſté long temps à contempler ceſte peinture, il ſe treuua fortuitement parmy nous vn Gaulois,qui ſçauoit fort bien noſtre langage (comme depuis nous le cogneuſmes au vray quand il nous parla en langue Grecque) & eſtoit bon Philoſophe, (car ceſte ſcience leur eſt cõmune en leur pays) qui me tint ce diſcours. Paſſant, ie te veux deſcouurir le ſecret de ceſte peinture,laquelle, cõme ie vois,t'apporte de la doute, & te rend ainſi eſtonné. Nous ne croyons pas nous autres Gaulois, que Mercure ſoit le Dieu d'eloquence, comme font les Grecs, ains donnons ceſte loüange à Hercule, lequel a eu de grands aduantages ſur Mercure en l'art de bien dire. Ne t'eſtonne donc point, ſi nous le faiſons peindre vieil & chenu, veu que l'eloquence ſe faict paroiſtre principalement ſur le dernier aage; ou ſi cela n'eſt vos Poëtes Grecs ont menty, diſans:

La vieilleſſe ne nouë iamais la langue au bon Orateur.

L'eſprit des ieunes eſt volage;
Que le vieil farde ſon langage.

Voilà pourquoy, Homere le plus grand des Poëtes a eſcrit, que de la bouche de Neſtor ſ'eſcouloit vne parole plus douce que le miel, & que les Ambaſſadeurs Troyens fleuriſſoient en eloquence. Il ne faut pas que tu t'eſtonnes auſſi de voir que ce vieillard tire tant de gens attachez par les oreilles ; Car tu ſçais aſſez que tel eſt le pouuoir de l'eloquence,repreſentee par Hercule,& cognois la grande ſympathie qu'ont les oreilles, & la langue. Que s'il a la ſienne perçee, ce n'eſt pas ſans ſubject, & ie me ſouuiens à ce propos de certains vers qui diſent,

L'homme qui d'vne voix doucement prononcee
Ennoblit ſon diſcours,
Il a l'extremité de la langue percee,
Et apprend tous les iours.

Dauantage nous auons ceſte ferme croyance qu'Hercule n'a point faict d'exploicts que par la force de ſon bien dire, comme celuy qui n'ignoroit rien, & qui par ſes perſuaſions & couleurs de Rhetorique vint à bout de pluſieurs entrepriſes. Sous la figure de ces traicts, nous entendons ſes mots prompts, & fluides, qui peuuent troubler les eſprits, & atteindre où ils pretendent, ny plus ny moins que vous autres Grecs auez accouſtumé de dire, que les mots ont des aiſles. Voilà tout ce que me diſt le Gaulois. Cependant ie conſiderois à part moy, s'il eſtoit bien ſceant de m'expoſer encores vn coup à l'opinion de tant de iuges, moy, dije, qui ſuis deſià d'aage, & qui dés long temps me ſuis retiré des diſputes & contentions de ceſte doctrine. En meſme inſtant le ſouuenir de ceſte peinture s'eſt repreſenté à mon eſprit, car ie craignois parauant, qu'il ne ſemblaſt à quelqu'vn des voſtres que ie vouluſſe faire l'enfant, ou reſueur, & rajeunir ſans que mon aage me le permiſt. Par ainſi, afin qu'il n'y ayt aucũ diſciple d'Homere qui me reproche;

La vieilleſſe i'ay mis des rides ſur le front.

Ou bien.

La Vieilleſſe, d'vn pas tardif
Te guide auec beaucoup de peine;
Ton cheual eſt ores retif,
Debile, & touſiours hors d'haleine.

toutes les fois que ce vieillard Hercule me reuient en memoire, me voilà preſt à tout faire. Adieu donc la force, l'addreſſe, la beauté, & tels autres biens corporels. Ie ſuis content, ô Poëte Tejen, que ton Cupidon deuance ſi bon luy ſemble les Aigles à voler, en la compagnie de ceux-cy, auec ſes aiſles dorees: Car auſſi bien *Hippoclides ne s'en ſoucie point: Au contraire il eſt temps maintenant plus que iamais de rajeunir en eloquence, fleurir, & tenir attachez pluſieurs domeſtiques par les aureilles, veu qu'il n'y a point de danger que quelqu'vn treuue par fois ſa trouſſe vuide de traicts contre ſon eſperance. Tu vois de quelle façon ie me conſole moy-meſme en ma vieilleſſe, ne craignant point de retirer encore vn coup le nauire qui eſtoit à bord, ny de le mettre en haute mer eſtant bien equipé. Plaiſe aux Dieux que la fortune

L'eloquence a plus de pouuoir que la force.

* C'eſt vn prouerbe tiré des Grecs pour monſtrer le peu d'eſtime qu'on faict d'vne choſe.

nous ſoit fauorable, puis que maintenant nous auons plus que iamais beſoin d'vn bon vent. Que ſi nous en ſommes dignes à preſent, que quelqu'vn die encore de nous ce vers Homerique,

Et les ventres farſis dont les vieux ſe rembourrent.

ANNOTATIONS.

a *Iaper.*] Fils de Titan & de la terre, & geant de prodigieuſe hauteur. Les Poëtes, & entre-autres Virgile & Silius feignent qu'il prit à femme la Nymphe Aſia, dont il eut trois enfans, ſçauoir Athlas, Epimethee, & Promethee.

b *Geryon.*] Fils de Chryſaor, qui fut mis à mort par Hercule, lequel chaſſa ſes bœufs en Grece. Les Poëtes ont feint qu'il auoit trois teſtes, parce qu'ils eſtoient trois freres qui viuoient enſemble auec tant d'vnion & de paix, qu'on euſt dit que ce n'eſtoit qu'vn meſme corps.

DE L'AMBRE, OV, DES CYGNES.

C'eſt vne Preface par laquelle il loue ſecrettemẽt ſes eſcrits, & s'ayde à cet effet d'vne comparaiſon fabuleuſe.

LA fable que les Poëtes ont feinte de l'Ambre, nous auoit entierement perſuadé que certains peupliers ſe treuuoient aux riues de a l'Eridan, leſquels le diſtilloient en pleurant la perte de Phaëton: Car ſes ſœurs auoient eſté changees en Peupliers, menant dueil de la mort de leur frere, & leurs larmes s'eſtoient congelees en ambre. Comme i'ouys que les Poëtes faiſoient ces contes, ie commençay d'eſperer que ſi iamais i'arriuois aux riuages de l'Eridan, m'approchant de l'vn de ces arbres, i'en leuerois l'eſcorce, & y prendrois de ceſte gomme, ou pluſtoſt de cet ambre. Et de verité il m'aduint n'agueres, qu'allant par pays pour quelqu'autre affaire, i'arriuay en ces contrees, veu qu'il me falloit paſſer neceſſairement par delà Eridan. Mais bien que ie tournaſſe la veuë de part & d'autre, ie n'y veis ny peupliers, ny ambre, & meſme les habitans du pays ne cognoiſſoient point ce nom de Phaëton. Ce qui fut cauſe qu'ayant demandé aux Nautonniers ſi nous eſtions gueres loing des peupliers qui diſtilloient l'ambre, ils ſe mirent tous à rire, & me dirent que i'euſſe à parler plus clairement, ſi ie voulois quelque choſe. Alors ie leur racontay toute ceſte fable par ordre: ſçauoir, que Phaëton auoit eſté fils du Soleil, & que ſe voyant vn peu grand, il pria ſon pere de luy donner la conduitte de ſon char. Ce que luy eſtãt accordé, il aduint qu'en ſ'rariant il fut precipité du char en bas, & mourut de ceſte cheute. D'où vint que ſes ſœurs faiſant dueil de la mort de leur frere, en

eet endroict de voſtre pays, où il tomba pres de l'Erydan, furent transformees en peupliers, & leurs larmes en ambre. Quiconque t'a faict accroire celà, dirent alors les Nautonniers, c'eſt vn mẽteur & vn charlatan: Car ſçache que nous n'auons iamais ouy parler d'aucun chartier qui ſe ſoit laiſſé cheoir en bas, ny moins encore de ces peupliers que tu priſes tant. Que ſi celà eſtoit, penſes tu que pour deux oboles nous priſſions tant de peine à tirer l'auiron: & que ce nous fut vne choſe aggreable de conduire les nauires contre l'impetuoſité du fleuue? Nenny ſans doute; & il nous ſeroit facile auec moins de trauail & de ſuëur de nous enrichir bien-toſt en recueillant la gomme des peupliers. Ie rougis de honte oyant parler de la ſorte les Nautonniers, & ne ſçachant que reſpondre, ie demeuray tout confus, parce qu'à dire le vray, vne choſe puerile m'eſtoit aduenuë pour auoir adjouſté foy aux Poëtes qui mentent impudemment, & inuentent des fables ſi monſtrueuſes, n'ayant point de ſoin de rien dire ou monſtrer par eſcrit qui ſoit d'importance. Ie fus donc bien faſché, & commençay à me plaindre d'auoir eſté honteuſement deçeu de ceſte vnique & grande eſperãce, ny plus ny moins que ſi i'euſſe perdu l'autre la tenant en mes mains, parce que ie m'eſtois deſià propoſé quel trafic ie ferois de ceſte marchãdiſe. Ie croyois en outre, qu'il y euſt deuers eux pluſieurs Cygnes, châtans aux riuages du fleuue: tellement que ie demãday aux Nautonniers: Dictes moy ie vous prie, en quel temps les Cygnes qui abordent ce fleuue chantent ſi melodieuſement aux deux coſtez du riuage? Car i'ay ouy dire, qu'auant qu'eſtre transformez en ces oyſeaux, [b] c'eſtoient des hõmes grands Muſiciens & Conſeillers d'Apollon. D'où vient qu'ils chantent encore maintenant, & n'ont point mis en oubly la Muſique. Les Nautonniers s'eſtans mis à rire plus fort que iamais: Quoy, me dirent-ils, bon-homme, ne ceſſeras-tu d'auiourd'huy de diffamer noſtre fleuue, & noſtre pays de menſonges? Il peut bien eſtre que nous autres qui mettons toute noſtre peine à l'art de nauiger, & conſommons preſque tout le temps de noſtre ieuneſſe ſur l'Eridan, auons veu quelquesfois vn petit nombre de Cygnes aux bords de ceſte riuiere, qui chantoient d'vne voix enroüee & deſagreable: De ſorte que tu ne mentirois pas, ſi tu affirmois que les Corbeaux ou les Geays leur eſtant comparez, pourroient eſtre dicts des Sereines. Mais nous ne leur auons iamais ouy chanter, non pas meſme en ſonge, rien de melodieux, comme tu dis. C'eſt la cauſe pour laquelle nous

Il fait mauuais parler apres vn menteur.

Toutes loüanges ne ſont pas receuables, ny toutes propres à louër.

ſommes fort eſtonnez, d'où eſt-ce que les hommes ont tiré ces feintes de nous? Voilà, comme il eſt bien facile en pluſieurs choſes, de tromper la creance de ceux qui ont accouſtumé de faire de grands recits, & donner des loüanges qui ſont contre toute raiſon.

I'ay belle peur moy meſme que vous autres, qui n'agueres eſtes venus, & nous auez premieremẽt ouys, eſperant treuuer de l'ambre, ou quelques Cygnes en moy, ne vous en alliez bien-toſt, vous mocquant de ceux, qui vous ont affirmé que pluſieurs telles richeſſes de paroles, repoſent, ou ſõt cachees en mes diſcours. Mais i'appelle les Dieux à teſmoins, que ny vous, ny homme du monde, n'a iamais ouy que ie me ſois donné ceſte vanité, que mes eſcrits ſoient farcis de telle matiere. Ie ne dis pas pourtant qu'il ne ſe puiſſe bien faire que tu n'y rencontres pluſieurs Erydans, dont les oraiſons ne diſtillent pas ſeulement de l'ambre, mais de l'or auſſi, & leſquels par la douceur de leur voix ſurpaſſent les Cygnes Poëtiques. Vous voyez, comme ma façon de parler eſt ſimple, & non pas fabuleuſe, outre qu'il n'y a point en elle de meſlange d'harmonie. Il faut donc que tu prennes garde, qu'ayant conçeu vne trop grande eſperance de nous, le meſme ne t'aduienne qu'à ceux qui regardent quelque choſe ſous l'eau: car eſtimant que celà ſoit auſſi grand qu'il paroiſt à la veuë, & ce par le moyen de * l'ombre qui en dilate la ſplendeur, ils ſont faſchez en l'eſprit, lors que l'ayant retiré, ils le treuuent beaucoup plus petit qu'il ne leur ſembloit parauant. N'eſpere donc plus maintenant, (puis que l'eau eſt reſpanduë, & que tu cognois de quelle marchãdiſe ie fais trafic) d'aller puiſer quelque grande merueille, ains te condamne toy-meſme, pour l'eſperance que tu as faulſement conceuë de moy.

** Allusion à la fable d'Eſope de ce bien qui laiſſa cheoir la chair dans l'eau pour prendre l'ombre.*

ANNOTATIONS.

a *L'Eridan.*] Fleuue d'Italie, qui prend ſa ſource au mont Veſule, & ſe va rendre dans la mer Adriatique. Quelques vns le diſent eſtre ainſi nommé d'vn certain Eridan fils d'Apollon & de Clymene, qui fut dit depuis Phaëton de cet embraſement qui bruſla vne bonne partie de la terre.

b *C'eſtoient des hommes*, &c.] Lors de la guerre de Troye Achille ayant pris les armes contre Cycnus fils de Neptune invulnerable en toutes les parties de ſon corps, & voyant qu'il ne le pouuoit bleſſer, il luy eſtreignit le col & le ſuffoqua. Ouide *i* feint, que ſoudain il fut transformé en l'oyſeau appellé de ſon nom Cygne.

i 12. *Metham.*

LOVANGE DE LA MOVSCHE.

LA Mouſche eſt le plus petit des oyſeaux, cõme pouuant eſtre comparee aux mouſcherons: Mais elle eſt d'autant plus grãde que ceux-cy, qu'elle eſt ſurpaſſee par l'Abeille. Elle eſt aiſlee, non à la façon des autres oyſeaux, dont les vns ſe couurent d'vn mol duuet par tout le corps, & les autres vſent d'aiſles ſoudaines & promptes. Au lieu de plumes elle a de petites pellicules, à la façon des Cigales, des Sauterelles, & des Abeilles, qui ſont d'autant plus delicates, que la draperie Indiẽne eſt plus deliee que la Grecque. Si quelqu'vn regarde de pres vne mouſche quand elle eſtend & bat ſes aiſlerons au Soleil, il la verra depeinte d'autant de couleurs que les Pans. Son vol n'eſt pas continu par la portee de ſes aiſles, comme les Chauue-ſouris, ny en ſautelant comme les Sauterelles, ny auec vn murmure bruyant à ſa façon des Gueſpes, qui bourdonnent vn ſon menaçant & horrible; ains elle vole d'autant plus doucement qu'elles, que les hauts-bois ſont plus harmonieux que la trompette & les tabourins. Quant à tout le teſte de ſon corps, elle a la teſte fort petite joincte au col, & toute mobile, non attachee ſur les eſpaules, comme les ſauterelles. Ses yeux qui s'eſleuent en dehors ont en eux beaucoup de durté; ſa poictrine eſt fort proprement reſſerree, ſes pieds luy paroiſſent par le dehors, ſans les auoir racourcis comme les gueſpes, & ſon ventre amenuiſé tel que la poictrine, & eſmaillé de larges eſcailles. Elle ne ſe ſert pas de ſon aiguillon pour ſe vanger, ainſi que l'Abeille & la Gueſpe: mais pluſtoſt de ſa bouche, & de ſon muſle qu'elle a faict, cõme l'Elephant: & ſi ſe repaiſt, & prend la viande au creux ſommet de ce meſme muſle. Vne petite corne luy ſort par le dehors, dont elle ſucce le laict. Elle prend vn merueilleux gouſt au ſang, qu'elle eſpuiſe & attire de ceux qui ſont picquez de ſon aiguillon, ſans ſouffrir beaucoup de douleur. Ses pieds ſont ſix de nombre, bien qu'elle n'en employe que quatre à marcher, car les deux de deuant luy ſeruent de mains. C'eſt vn plaiſir de la voir tenant quelque viande de façon fort humaine, & auec autãt de dexterité que nous meſmes. Du commencement elle eſt vn ver qui s'engendre des cadauers des hommes ou des autres animaux; puis petit à petit elle prend des pieds & des aiſles, & de re-

Louange de la Mouſche.

Sa deſcription.

Sa generation.

ptile deuient oyſeau, conceuant vn autre petit ver qui ſe faict mouſche, & ſe rend domeſtique à la table des hommes. Elle gouſte de toutes choſes horſmis de l'huile: Car ſi elle en auoit beu tant ſoit peu, elle mourroit tout auſſi-toſt, bien qu'elle ſoit d'aſſez courte vie. Rien ne luy agree tãt que la lumiere, veu qu'elle conuerſe ciuilement en icelle; puis de nuict elle ſe repoſe ſans faire aucun bruict, ny ſe remuër, & ſi ne vole ny ne chante plus depuis qu'elle s'eſt vne fois retiree. C'eſt vne grande remarque de ſon eſprit, de voir qu'elle fuyt l'araignee ſon ennemie, qui luy dreſſe des embuſches: Car ſe voyant guettee, elle ſe tient ſur ſes gardes, de peur d'eſtre enlacee dans ſes filets. Il n'eſt pas beſoin de monſtrer icy, combien eſt grand ſon pouuoir, puis qu'Homere meſme, le premier des Poëtes, voulant louër le plus vaillant des Herôs ne compare pas ſa force à vn lyon, à vn leopard, ou bien à vn ſanglier, ains à la hardieſſe & grande entrepriſe d'vne mouſche (auſſi tient-on qu'elle eſt plus hardie qu'audacieuſe.) Se voyant repouſſee, dit-il, elle ne laiſſe pas de continuër, & de ſuiure ſa premiere poincte: Voilà pourquoy il parle de la mouſche auec tant d'affection, qu'il ne fait pas mention d'elle vne ſeule fois, ny en peu de lieux, mais il enrichit ſouuent ſon poëme de ſes loüanges. Ores il exprime ſon vol, quand elle s'en va fondre à troupes ſur vn vaſe plain de laict, & tantoſt comparant Minerue à vne mere qui a ſoing de ſon enfant endormy, quand elle repouſſe les dards deuers Menelaüs, de peur qu'ils ne tombent en vn lieu mortel, il rapporte derechef la comparaiſon de la mouſche. Quel plus beau ſurnom leur peut-il donner que de les appeller la trouppe chantereſſe, & leur troupeau vn peuple entier? Sa force eſt ſi grande, que tout ce qu'elle mord, elle le bleſſe, & entame non ſeulemẽt la peau d'vn hõme, mais celle d'vn cheual & d'vn bœuf. Ie diray biẽ dauãtage, c'eſt qu'elle bleſſe vn Elephant entrant dans ſes rides, & le picquant ſans redouter ſon grand muſle. A quoy i'adjouſte que les mouſches ont de grãds priuileges quãd au coït, ou à l'acte Venerien; car lors que le maſle eſt monté, il ne reſaute pas ſoudain en bas, comme les coqs, ains il eſt porté long temps en l'air par ſa femelle, & neãtmoins ils ne rompent du tout point ce coït aërien par leur vol. Si l'on coupe la teſte à vne mouſche, elle ne laiſſe pas de viure long temps, & de reſpirer: Mais ce que ie treuue de plus excellent en leur nature, & qui ne doit point eſtre paſſé ſous ſilence, quoy que Platon l'ayt obmis à tort parlant de l'immortalité des ames: C'eſt que la mouſche eſtant morte, reuit en y reſpandant

Elle eſt ennemie de l'huile.

Son eſprit.

Son adreſſe.

Sa force.

Elle s'accouple à ſa femelle en voiant.

dant deſſus des cendres toutes chaudes : tellemẽt qu'il ſe produit en elle vne autre vie, & vne nouuelle generation ; d'où l'on peut inferer que ſon ame eſt immortelle, comme la noſtre, veu qu'ayãt quitté ſa demeure, elle la reprend derechef, recognoiſt & ſuſcite ſon corps, & ſe met à voler. Ce qui ſert d'vne grande preuue pour verifier la fable d'Ermotin Clazomene, l'ame duquel l'ayant delaiſſé par pluſieurs fois s'en alloit voyager, puis eſtant de retour elle rentroit dans le corps d'Ermotin, & le reſuſcitoit. Bien que la mouſche ſoit en repos & oyſiue, elle mange neantmoins le labeur d'autruy, & treuue vne table bien garnie par tout : Car pour elle on tire le laict aux chevres ; & l'Abeille ne trauaille pas moins pour les mouſches que pour les hommes. Il ſemble que les Cuiſiniers luy appreſtẽt des faulſes, où elle gouſte premier que les Roys, & ſe pourmenant par les tables, banquete auec eux, & mange de meſmes viandes. Sa reſidence n'eſt pas en vn ſeul lieu, mais errant à la mode des Scythes elle s'arreſte où la nuict la ſurprend. Elle ne faict rien en tenebres, cõme i'ay deſià dit, & n'eſtime pas eſtre bon de faire quelque choſe en cachette : Au contraire toutes choſes luy ſont permiſes de iour. Que ſi nous croyõs à la fable des Poëtes, ils diſent que jadis la mouſche fut vne fort belle femme ; toutesfois babillarde au poſſible, laquelle eſtant eſpriſe de l'amour d'Endimion, ainſi que la Lune s'en alloit chantant toutes les nuicts à l'entour de luy des chanſons friuoles & vaines, qui ne ſeruoient qu'à eſueiller le ieune homme : Dequoy la Lune s'offençant elle la tranſmüa en cet animal qu'on appelle mouſche ; D'où vient que meſme à preſent elle porte enuie au ſommeil d'vn chacun, ſe ſouuenant d'Endymion, & taſche d'eſueiller ceux qui dorment principalement les enfans, & les ieunes garçons. Or ſa morſure meſme, & ce naturel appetit qu'elle a de ſuccer le ſang n'eſt pas vn ſigne de ruſticité, mais d'amour ; attendu qu'elle iouït des corps en toutes façons, & en tire quelque choſe de beau. Il y auoit encore jadis [a] vne femme nõmee Mouſche, doüee d'vne ſinguliere beauté, fort ſçauante, qui faiſoit bien des vers ; & vne fameuſe putain dans Athenes de ce meſme nom, de laquelle le Poëte Comique dit, *que la Mouſche le mordoit iuſqu'au cœur*. Ceſtecy-ne deſdaigna pas la grace Comique, & ne chaſſa point hors de l'eſchaffaut ce beau nom de mouſche, n'ayant point de hõte d'appeller ſes filles celles qui luy eſtoient parentes de nom. Il n'y a celuy qui ne ſçache, que la Tragedie fait mention de la mouſche en ces termes, auec beaucoup de loüange. Sans doute c'eſt choſe faſcheuſe que la mouſche

Renaiſt apres ſa mort, & comment.

Mange à la table des Rois.

Ayme la lumiere.

Porte enuie au ſommeil & pourquoy.

assaille d'vn si grãd courage le corps de l'hõme pour se remplir de sang, & souïller de meurtre sans craindre ny les hõmes armez, ny la hache ennemie. Ie pourrois rapporter icy plusieurs autres proprietez de la mousche, tirees de Pythagore, si l'histoire n'en estoit cognuë à vn chacun. Il se treuue encore quelques mouſches fort grãdes, nõmees de quelques-vns chiens guerriers, qui ont la voix fort rude, & le vol hastif. Celles-cy viuent long temps, & passent tout l'Hyuer sans manger sous les toicts des maisons; & ce qui est plus admirable en elles, c'est qu'elles font l'vn & l'autre du deuoir des masles, & des femelles; & montent chacune à son tour, comme l'Hermaphrodite, fils de Venus, & de Mercure. I'obmets [b] vne infinité d'autres choses, qu'il me seroit facile de rapporter; mais ie finiray mon discours, de peur qu'il ne semble, comme dit le Prouerbe, que d'vne petite mouſche, ie n'en face vn gros Elephant.

De quelques mouſches qui passent l'Hyuer sans manger.

ANNOTATIONS.

a *Vne femme nommee mouſche.*] De laquelle r Cœlius Rhodiginus dit, qu'elle composa plusieurs Odes & Epigrammes, & fut vne aussi rusee putain en son temps que Sapho.

b *Vne infinité d'autres choses.*] 2 Alexandre d'Alex. a faict ces deux remarques à la loüange des mouſches, que dans Rome il y auoit vn Temple tout rond dedié à Hercule le vaincueur, dans lequel les mouſches n'entroient iamais, & qu'à Pise, elles voloient à trouppes aux ieux Olympiques, & s'en retournoient apres que les combats estoient finis.

1 *Lib. 8. c. 1.*

2 *Gen. de lib. 2. c. 14. & lib. 5. c. 8.*

CONTRE VN IGNORANT, AYANT VN GRAND NOMBRE DE LIVRES.

Il monstre que les grandes Bibliotheques ne font pas les hommes ſçauants, mais pluſtoſt l'aſſiduelle lecture.

CROY moy; tu n'atteindras iamais à ce que tu pretends, si tu vas touſiours de la sorte. Tu vois bien toy-meſme qu'estimant d'estre mis au rang des sçauants lors que tu fais de toutes parts vn amas des plus beaux liures, tout le contraire t'aduient; par où ta grande ignorance & bestise se descouure appertement au vulgaire. Et si ie te iure sur ma foy qu'encores n'acheptes-tu pas les meilleurs volumes, mais tu les prends tels que le Libraire te les prise. Tellement qu'on peut bien dire de toy que tu es le vray gibier de ceux qui mentent ainsi pour mieux vendre leur marchandise; & le chalant ordinaire de ces Maistres Frippiers de liures. Mais, dy-moy, quelle distinction mets tu des bons & Anciens Autheurs auec les mauuais? si ce n'est que tu en tires la conjecture, parce qu'ils sont dechirez ou rongnez, & que les prenant à l'espreuue tu

en fais Iuges les vermiſſeaux & les tignes? car pour moy ie ne ſçaurois croire que tu puiſſes iamais faire eſlection de cecy; & quand ainſi ſeroit que tu ſçaurois exactement tout ce que [a] Galinus & ce fameux Athenien ont laiſſé par eſcrit, quel proffit t'en reuiendroit-il, ô l'homme le plus ignare du monde? N'eſt-il pas vray que tu ne conſideres point quel eſt le ſubject des bons liures, & que tu n'en ſçais non plus vſer que feroit vn aueugle d'vn beau garçon? Car bien que ta veuë ſoit touſiours collee ſur les liures, tu ne lis que legerement les matieres, & auec tant de promptitude que les yeux vont plus viſte que la bouche. Cela ne ſuffit pas, ſi tu ne comprends ce qu'il y a de bon ou de vicieux en l'oraiſon, enſemble l'ordre des mots, l'intention de l'Autheur, & ſes recherches ſur chaſque poinct: Il faut que tu regardes auſſi les choſes ambiguës, ou diſſonantes, & celles qui ſont loüables.

Qui beaucoup lit & qui rien ne medite, Semble celuy qui mange auidement. Le ſieur de Pybrac.

Que me reſpondras-tu là deſſus? ne diras-tu point que tu ſçais fort bien tout cecy, ſans l'auoir iamais appris? Mais poſſible as-tu receu des Muſes le rameau d'or, cõme cet ancien * Bergeſ? Toutefois tu n'as point eſté inſtruit dés ton enfance ſur le mont d'Helicon, où l'on dit que les Muſes habitent, & meſme ie penſe que tu ne l'ouys iamais nommer; tenant pour choſe illicite la memoire de ces Deeſſes, leſquelles n'ont point deſdaigné en plain iour la cõpagnie d'vn Berger, laid, & difforme. Auſſi ie m'aſſeure, que tel que tu es (& ie te prie par * Libentine de me permettre cecy, afin que ie paſſe ſoubs ſilence quelques-vns de tes vices) elles ne voudroient pas prendre la peine de te regarder ſeulement. Au contraire, elles te chaſſeroient de leur compagnie, apres t'auoir bien battu de myrthe, ou de mauue, de peur que tu ne vinſſes à profaner l'oliue, ou la fontaine Caballine, y voulant eſteindre la ſoif. Ie ne t'eſtime pas ſi impudent (quoy que tu ne le ſois que trop en cecy) que de te dire ſi docte, & ſi bien verſé en l'eſtude des bonnes lettres que tu te ſois rendus familiers les bons & approuuez volumes, ſans auoir iamais eſtudié ſous aucun Precepteur? Quoy? te donnes tu bien ceſte vanité de penſer que ce gros monceau de liures ſuffiſe pour t'inſtruire en la cognoiſſance de toutes choſes? Puis que tu as ceſte opinion ſi fort enracinee en la teſte, recherche tout ce que l'Orateur Demoſthene a eſcrit de ſa propre main, enſemble l'Hiſtoire de Thucydide, que l'on treuue compoſee huict diuerſes fois par cet Orateur. Aye autant de liures que Sylla en apporta en Italie, afin d'y dormir deſſus, & les porte de toutes parts attachez ſur toy; en deuiendras-tu plus ſçauant?

Heſiode.

** Venus eſtoit ainſi nommee. Aug. lib. 4. de ciuit.*

Nenny ſans doute: Car, comme dit le Prouerbe, *Le ſinge eſt touſiours ſinge, fuſt-il veſtu d'vn accouſtrement d'or.* Ie ſçay bien que tu as touſiours vn liure en main, & ſi ne ceſſes de lire des choſes que tu n'entends aucunement: mais comme vn aſne dreſſant les oreilles, tu eſcoutes la lyre. Que ſi les grandes bibliotheques rendoient doctes ceux qui les ont acheptees; ô que ce ſeroit vne choſe bien precieuſe!. Il n'y auroit point de doctrine que pour vous autres, & la ſcience ſe vendroit comme en plain marché. Les Libraires meſmes qui font trafic de liures, n'auroient point leurs pareils en ſçauoir; & neantmoins ſi tu y prends garde, ils ne ſont gueres mieux verſez aux lettres que toy: Car outre qu'ils ſont groſſiers en leur parler, ils n'ont point d'eſprit, cõme ceux qui n'ont iamais vacqué à la contemplation des choſes honneſtes, ou de celles qui ſont indignes d'vn homme. Tu t'en vas content, ſi tu as acheté tant ſeulement vn ou deux volumes, mais ceux-cy les manient nuict & iour. Quel profit en attends-tu donc? ou pourquoy n'eſtimes-tu que les boutiques ou bibliotheques ont du ſçauoir, leſquelles contiennent tant de liures de bons autheurs? Reſponds moy ſi tu as l'eſprit; ou bien parce que tu es ſi enfant, que tu ne ſçaurois dire vn mot, à tout le moins fais moy ſigne auec la teſte de m'accorder ou nier ce que ie te demanderay. Si quelqu'vn qui ne ſçeuſt du tout point iouër des fluſtes en auoit fortuitement recouuert de celles de [b] Timothee, ou de celles qu'Imenias achepta ſept talens dans Corinthe, faudroit-il inferer qu'il fuſt expert en l'art de fluſter, ou qu'il peut tirer quelque profit d'vne choſe de laquelle il ne pourroit vſer en aucune maniere? Vrayement tu as bien faict de dire que non; car les fluſtes meſmes de Marſias, & d'Olympe ne rendroient pas meilleur iouëur, celuy qui n'auroit iamais appris cet art; au cõtraire ſi quelqu'vn auoit les arcs d'Hercule, & l'experience d'en vſer, qui n'eſtoit commune qu'à vn ſeul Philoctete, ne penſes-tu point qu'il viſeroit bien droict, & feroit des effects dignes d'vn bon Archer? Tu le nies. Si ceux qui n'ont iamais appris à manier le timon, ny à monter vn cheual auoient: l'vn vn vaiſſeau bien equippé à l'encontre des vents & des vagues; l'autre, vn cheual engendré d'vn Centaure, ie penſe qu'ils ſe feroient mocquer tous deux, à faute de ſçauoir vſer de leurs biens: Ne m'accordes-tu pas cecy? Mais il faut que tu m'octroyes encore, que ſi quelque ignorant, comme tu es, ſe peine d'acquerir vne infinité de liures, tout ce que ie puis dire de luy, c'eſt qu'il appreſte à rire aux ſçauans. Conſens hardiment à cecy.

Pour eſtre docte il faut auoir de bons liures & les biẽ entendre, car la diuerſité n'apporte que de la confuſion.

Vn bon outil ne ſert de rien entre les mains d'vn mauuais Maiſtre.

car c'eſt vne choſe euidente, & il n'y a pas vn ſeul de ceux qui cõſiderent meurement ces actions, qui ne s'eſcrie, vſant de ce prouerbe vulgaire, *Qu'à le chien à faire au bain?* Il y eut n'agueres en Aſie vn homme fort riche, lequel ayant par vn mal-heur de fortune perdu les deux pieds par la rigueur des neiges qui les luy auoient emportez, & deſirant de ſaouler ſon infelicité, apres auoir faict eſſay d'vne ſi miſerable condition que la ſienne, ſe mit des pieds de bois, au lieu de ceux qui eſtoient couppez, auec leſquels il ſe pennadoit, ſe faiſant ſouſtenir de tous coſtez par vn bon nombre de ſeruiteurs. Or pendant qu'il ſe faiſoit ainſi mocquer de ſoy, il auoit touſiours vne chauſſure neufue, afin que par le moyen de ſes beaux ſouliers, ſes pieds, ou pour mieux dire ſes troncs de bois fuſſent manifeſtez à tout le monde. Tu me ſembles en faire de meſme, lors qu'ayant l'eſprit boiteux, & le ſens de freſne tu acheptes neantmoins des botines d'or, leſquels vn homme qui auroit les pieds ſains & entiers, ne pourroit chauſſer qu'auec beaucoup de peine. Et parce qu'entr'autres liures, tu fais grand eſtat des œuures d'Homere, ie voudrois volontiers que quelqu'vn prit le liure en main, & te leut le ſecond de l'Iliade; ſans doute tu ne prendrois garde à aucune choſe; auſſi n'y a t'il rien qui te touche de pres, ſi ce n'eſt cet abſurde Therſite, qu'il depeint auec vn cœur monſtrueux & eſtropié. Si ceſtui-cy, di-je, pouuoit auoir les armes d'Achille, penſes-tu qu'il en deuint plus robuſte, ou qu'il trauerſaſt le ſleuue, & le troublaſt du ſang des Troyẽs? Eſtimes-tu que celuy qui ne pourroit iamais ſupporter la peſanteur d'vne lance ſur ſes eſpaules eut la force de tuër Lycaon, Aſteropee, & Hector? Ie vois bien que tu me diras pluſtoſt, que ceſtui-cy clochant derriere le bouclier, & n'eſtant pas aſſez fort à porter les armes, ſe fera mocquer de luy, & ſi diffamera le Maiſtre armurier, ſi quelquesfois poſant bas ſon armet, il monſtre ſes yeux louches, leue ſa boſſe entaſſee en ſa cuiraſſe, & faict parade de ſes jambes rampantes. Ne vois-tu pas qu'il t'en aduient tout autant quand tu marches, ayant touſiours vn liure en main, la couuerture duquel eſt teinte en pourpre, & les fermoirs d'or? Car y liſant dedans auec vne voix groſſiere & barbare tu auilis la dignité de l'Autheur. Dauantage, quand les hommes ſçauants te voyent faire toutes ces façons, ils ne s'en mocquent pas ſeulement; mais, qui pis eſt, les flatteurs (à la compagnie deſquels tu prends vn merueilleux plaiſir) ne ſe peuuent pas tenir de rire par derriere. Or ç'à ie te veux raconter ce que l'on

Recit facetieux.

dit eſtre aduenu aux* Pythies. Il prit enuie à vn certain aueugle Tarentin, né de bon lieu,& de riche maiſon d'emporter quelque prix en ces jeux: Mais s'apperceuant qu'il ne pouuoit reſter victorieux aux Luttes, comme celuy qui n'auoit ny la force du corps, ny la viſteſſe des pieds; les flatteurs, & autres telles peſtes, qu'il nourriſſoit d'ordinaire, applaudiſſans au moindre air qu'ils luy oyoient chanter, luy perſuaderent que s'il ſe preſentoit au concert de Muſique, il emporteroit l'honneur, & le prix. Ce qui fut cauſe, qu'il s'en alla en Delphes,ayant vne robbe brodee d'or, & vne couronne tiſſuë de fueilles de laurier d'or auſſi, ſans y comprendre les groſſes eſmeraudes, dont il eſtoit chargé. Mais ce qui le faiſoit encore plus admirer aux regardans, c'eſtoit ſa lyre admirable, faicte de fin or, toute couuerte de bagues & de pierreries, & ſur laquelle eſtoient grauees les images des Muſes, d'Apollon, & d'Orphee. Le iour de paroiſtre au theatre venu, trois cõbattans ſe preſenterent, & le ſort cheut ſur Euangelus pour chanter le ſecond. Apres luy ſuiuit [d] Theſpis de Thebes, qui ne joüa pas mal ſon perſonnage. [e] Euangelus tout eſclattãt d'or, d'eſmeraudes, d'hyacinthes, & de berils (outre que ſa robbe de pourpre en broderie d'or attiroit les yeux d'vn chacun) auoit deſià par ceſte piaffe dõné des incroyables eſperances de luy à tous les aſſiſtans, lors que quand il fut queſtion de joüer de la lyre, & marier les voix aux accords, il ſe mit à chanter ie ne ſçay quoy de rude, & de diſſonant; & en meſme temps ſe faſchant contre ſa lyre, rompit trois cordes d'icelle. Or eſt-il que ceſte chanſon eſtoit du tout inepte, & ſans aucune meſure: Tellement que les Preſidents des jeux s'offençans de la temerité du perſonnage, le ietterent hors du Theatre, apres luy auoir faict donner les eſtriuieres. C'eſtoit le plus grand plaiſir du monde de voir Euangelus tout doré, traiſné parmy l'eſchaffaut par ceux qui le foüettoient, fondant tout en pleurs, & ayant les iambes ſanglantes des playes qu'il auoit freſchement reçeuës. Que s'il vouloit ramaſſer * l'eſcharpe de ſa lyre, tombee en terre, on ſe mettoit ſoudain à la deſchirer. Peu de temps apres vn certain Eumelus Ebus parut au theatre, auec vne vieille lyre, les cheuilles de laquelle n'eſtoiẽt que de bois, & meſme la robbe qu'il auoit veſtuë, enſemble ſa courõne ne valoiẽt pas dix deniers; neantmoins il joüa de ſi belles chanſons, & pinça ſi mignardemẽt les cordes, qu'il fut proclamé vaincueur par la voix du Trompette. Cependant il ſe rit d'Euangelus qui s'eſtoit faict mocquer de luy auec ſa belle lyre; Et l'on tient qu'il luy dit ces

*Combats inſtituez à l'honneur d'Apollon en memoire du ſerpent Python par luy occis. Ouid. 1. Met.

* auec laquelle il ſouſtenoit ſa lyre.

paroles : Tu es couronné d'vn laurier d'or, ô Euangelus, parce que tu es riche ; mais pour moy il m'eſt force de me contenter du laurier Delphique, comme pauure que ie ſuis. Il eſt bien vray que tout le proffit que tu as tiré de ce tien habit, ça eſté que chacun a pris en hayne tes bagatelles & vaines chanſons, ſans auoir eu pitié de toy. Il eſt à craindre que tu ne ſois tel que cet Euangelus, entãt que tu t'expoſes ainſi à la mocquerie de ceux qui te voyent: Mais il me ſemble qu'il eſt bien temps maintenant que ie te raconte quelque fable de Leſbos. Sçache donc, qu'apres que les femmes Thraciennes eurent taillé en pieces Orphee, ſa teſte & ſa lyre iettez enſemble dans la riuiere * d'Hebre; s'en allerent premieremẽt iuſques en la mer de Negre-pont; tellement qu'il ſembloit que la teſte reſonnaſt quelque chant funebre ſur la mort d'Orphee, & que la lyre s'accordaſt fort proprement au ſubject par la violence des vents qui touchoient les cordes; iuſques à ce que ces chers gages eſtans abordez à Leſbos, & les habitans tirans hors de l'eau tous les deux, mirent la reſte dans vn ſepulchre, & appendirent la lyre au Temple d'Apollon, où elle fut conſeruee par pluſieurs annees. Depuis Neanthus fils du Tyran Pittacus, ayant ouy le recit des merueilles de ceſte lyre ; que par ſon moyen Orphee auoit adoucy les beſtes, & animé les plantes & les cailloux, & que ſa teſte bien que coupee portee ſur les ondes, auoit neantmoins reſonné ie ne ſçay quoy de lugubre, ſans que perſonne chãtaſt; il eut enuie d'auoir ceſte lyre, & fit en ſorte, corrompant le Preſtre par argent qu'il luy perſuada de la luy donner, & d'en remettre vne autre en ſa place. Si toſt qu'il en fut poſſeſſeur, s'aduiſant qu'il ne faiſoit pas trop ſeur pour en jouër de iour en la ville, il s'en alla de nuict tout ſeul au faux-bourg, où arriué qu'il fut, il cõmença de racler cet inſtrument, & faire bruire les cordes : Car ce ieune ſot, comme ignorant qu'il eſtoit, eſperoit que les cordes eſtant ſeulement touchees, reſonneroient quelque diuine chanſon, par laquelle il pourroit eſmouuoir vn chacun, & attirer les eſprits où bon luy ſembleroit. Il eſtimoit auſſi que par ce moyen il ſeroit reputé comme heureux heritier de la Muſique d'Orphee. Pendant qu'il faiſoit ces comptes, tous les chiens d'alentour s'aſſemblerent au bruict de ſa lyre, & prirent à belles dents ce mal-heureux meneſtrier. Voilà tout ce qu'il eut de commun auec la lyre d'Orphee. Cet exemple ſert de preuue euidente, que ce n'eſtoit pas la lyre qui charmoit les hommes & les beſtes brutes, mais les airs que la mere d'Orphee, excellente par deſſus tout autre Muſi-

* *Fleuue de Thrace, qui prẽd ſa ſource au mõt Rhodope, & roule des ſablons d'or.*

Hiſtoire de Neanthus, & de la lyre d'Orphee.

Ce n'eſt pas l'inſtrument qui agit, mais la main de celuy qui le manie.

tien auoit appris à ſon fils, la lyre duquel n'eſtoit differente d'aucun autre inſtrument. Mais que ſert-il de te propoſer les exemples d'Orphee, ou de Neanthus; puis que nous auons veu de noſtre temps vn homme qui vit encore, ſi ie ne me trompe, lequel achepta la lampe du Stoïcien Epictete, qui n'eſtoit que de terre cuite, la ſomme de trois cents deniers, eſperant que s'il liſoit de nuict à ceſte lumiere, il ſongeroit incontinent à la ſageſſe * d'Epictete, & ſeroit faict ſemblable à cet admirable vieillard. Il y en eut vn autre dernieremẽt qui donna vn talent du baſton, que Prothee le Cynique laiſſa quand il ſe ietta dans le feu, lequel il garde entre les plus ſecrettes & cheres richeſſes qu'il ayt, le monſtrant à tout le monde pour vne grande rareté, comme l'on faict à Theagete le cuir du ſanglier Chelidonien, les os de Gerion le Thebain, & les cheueux d'Iſis de Memphite. Mais pour ſe rendre poſſeſſeur d'vn ſi grand bien, il s'eſt laiſſé vaincre ſoy-meſme à vne extreme folie. Ne vois-tu pas maintenant que tes affaires vont mal, & que ta teſte a beſoin d'vn bon baſton? Il me ſouuient d'auoir ouy dire que Denys eſcriuit jadis vne Tragedie, mais qu'il n'y auoit rien ſi abſurde, ny ſi ridicule. Et parce que Philoxene auquel il l'auoit donnee à lire, s'eſtoit mocqué de l'Autheur, peu s'en fallut qu'il ne fut ietté dans les fondrieres des pierres. Depuis, Denys s'apperceuant que tout le monde le meſpriſoit, & qu'il eſtoit la fable du peuple, il n'eſpargna ny deſpens ny peine, pour auoir les tablettes ſur leſquelles Eſchyle auoit accouſtumé d'eſcrire ſes Poëmes, & les ayãt euës de quelque part, il ſe croyoit eſtre eſpris de ſià de la diuinité des papiers d'Eſchyle; bien que neantmoins il eſcriuit ſur icelles des choſes du tout abſurdes, comme ce vers,

La femme de Denys s'en vint.

Puis.

Ie l'ay perduë, helas, ma belle femme d'or.

Et ceſtuy-cy.

Les folaſtres humains y prennent leur deduict.

Toutesfois ce dernier te ſeroit plus propre que tous les autres, & tu deurois auoir ces tablettes. Car dy moy, ie te prie, quelle acquiſition penſes-tu de faire? Tu ne ceſſes de fueilletter les liures? Tu fais des recueils, tu roignes, tu peins de ſaffran, polis auec du cedre, couures de peaux, clouës auec des fermoirs & boutons, cõme ſi tu en deuois tirer beaucoup de proffit: Ie ne vois pas pourtant que tu ſois deuenu plus ſçauant depuis que tu fais ce trafic; au cõtraire, tu es plus muët que ne ſont les poiſſõs. Ce ſeroit vne choſe trop

* *Philoſophe Stoïcien natif de Hieropolis ville de Phrygie.*

Ces eſprits ſont lotiables qui ne ſçauent ny diſſimuler ny flatter.

trop ſale de dire, quelle vie tu menes en particulier; & il n'y a celuy qui ne ſçache aſſez ta vilenie. Que ſi les liures eſtoiẽt cauſe de tout celà, ie ſerois d'aduis qu'on s'enfuiſt bien loing, & qu'on les quittaſt. Cõme eſt-il poſſible que tu requieres deux choſes des anciẽs Autheurs; ſçauoir, la vertu de bien dire, & le moyen de viure honnẽſtement, qui deſpend de ſuiure le bien, & fuyr le mal, puis que tu n'as eſgard, ny à l'vn, ny à l'autre? Qu'as-tu appris autre choſe que les nids des ſouris & des tignes, & à battre tes ſeruiteurs, ſi de fortune ils ont eſté pareſſeux à nettoyer tes Codes, & en ſecouër la pouſſiere? Ie ne ſçay, ſi ce que ie m'en vay dire à preſent, ne ſera point capable de te diffamer. Si quelqu'vn te voyant vn liure entre les mains, t'interroge du nom & des eſcrits de l'Autheur, & qu'apres luy auoir reſpondu par le tiltre, que c'eſt vn Orateur, vn Poëte, ou vn Hiſtorien, s'il aduient, (comme c'eſt l'ordinaire du deuis familier de ſe dilater) qu'il louë, ou reprenne quelque choſe en l'Autheur, & que tu n'ayes dequoy luy reſpondre, ne deſireras-tu pas que la terre s'ouure pour t'engloutir? Toy, dis-je, qui, cõme les Bellerophons as porté le liure, qui eſt la cauſe de ta perte? Demetrius le Cynique s'apperceuant à Corinthe, qu'vn certain ignorant liſoit, dans vn fort beau liure, le lieu des Bacches d'Euripide (comme i'eſtime,) où le meſſager Aganes expoſe le deſtin, & les actions de [f] Penthee, il luy arracha le liure, & luy dit; Il vaut mieux que Penthee ſoit deſchiré de mes propres mains, que ſi ſouuent mis en pieces par toy. Ie voudrois bien ſçauoir maintenant (ce que ie ne puis comprendre, quelque diligence & meditation d'eſprit que i'y puiſſe employer) pourquoy es-tu ſi ſoigneux de te pourmener par ces halles; car aucun de ceux qui te cognoiſſent, ne dira que c'eſt, ou le traffic, ou l'vſure qui t'ameine icy, non plus que ſi vn homme chauue acheptoit vn peigne, ou vn aueugle vn miroir, ou ſi vn ſourd loüoit vn meneſtrier, vn chaſtré quelque putain; ou finalement, ſi celuy qui n'eſt proche de la mer marchandoit vn vaiſſeau, ou le nocher vne charruë? Mais il peut bien eſtre que tu priſes tes richeſſes (qui te ſeruent aux choſes qui ne ſont aucunement vtiles) parce que tu les ſçais employer à propos, & jouër le tout du baſton: Car eſtant Syrien, comme toy, ie ne cognois que trop, que ſi tu ne te fuſſes entremis par tromperie en l'hoirie & teſtament de ce riche homme qui mourut n'agueres, il y a jà long temps que tu euſſes eſté contrainct, ou de vendre tes liures, ou de te laiſſer mourir de faim. Depuis tu ne ceſſes de faire vn grand amas de liures de tous coſtez,

Là où il s'agiſt d'acquerir des moyens, on ſe iette touſiours du coſté de la tromperie.

pour les monſtrer à tes flatteurs, qui te preſchent tous les iours que tu n'es pas ſeulement beau, aymable, & grand Rhetoricien, mais qu'en matiere d'Hiſtoire, tu n'as point ton pareil. L'on dit auſſi que tu as accouſtumé de reciter quelques harangues aux banquets, & faire comme ces grenouilles terreſtres, quand elles ont ſoif, qui ne boiuent iamais qu'elles n'ayent bien croacé: car il eſt fort facile de ſe mocquer d'vn tel homme que toy, qui crois tout ce que l'imagination te figure; comme dernierement, quand tu te diſois eſtre ſemblable à quelque Roy, & auois la face d'vn Alexandre, d'vn Philippe, ou bien d'vn Neron: Mais ce n'eſt pas merueille, ſi vne ſi groſſe beſte que toy s'eſtudie à contre-faire la deſmarche, la face, & le maintien de ce Roy, ſe plaiſant d'eſtre comparé à ces grands Monarques. Ie ne m'eſtonne pas de cecy, dis-je, veu que Pyrrhus, & Depirote meſme, homme d'ailleurs excellent, ſe laiſſa tellement corrompre à ſes flatteurs, qu'il ſe croyoit eſtre vn ſecond Alexandre. Et bien que ces ſacrileges fuſſent publiez par tout, car les Images de Pyrrhus eſtoient portees de tous coſtez; ce neantmoins il ſe repaiſſoit touſiours de ceſte vanité, qu'il reſſembloit Alexandre. I'ay meſdit de Pyrrhus iuſques à maintenant, & en ay faict vn parallelle auec toy, ce qui m'a ſemblé fort à propos. Apres que Pyrrhus ſe fut entretenu long temps en ceſte creance, il ne ſe treuua celuy qui vouluſt penſer ou dire le contraire, iuſqu'à ce qu'il y eut vne certaine vieille logeant à Lariſſe, qui reprima la badinerie de l'homme; car ayant faict monſtre des images de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Caſſandre, & de pluſieurs autres tels Roys de Macedoine, comme Pyrrhus euſt demandé à la vieille, auquel de ceux-cy il reſſembloit le mieux; s'aſſeurant qu'elle reſpondroit, à Alexandre; Tu reſſembles à Renouillet, luy dit-elle. Or ce Renouillet eſtoit vn Cuiſinier de la ville, ainſi nommé, & qui auoit de l'air du viſage de Pyrrhus. Ainſi ie puis bien dire de toy, que tu as la mine du plus malotru de ces baſteleurs que l'on void d'ordinaire: auſſi tous ſçauent aſſez qu'il y a de la folie en ton faict, quand tu t'eſgalles à de ſi belles medailles. Mais quoy? ce n'eſt pas choſe nouuelle, ſi eſtant ſi mauuais Peinctre, tu recherches d'eſtre comparé aux plus ſçauants, croyant ceux qui te loüent pour ce regard? Ie vois bien que c'eſt maintenant; Que ſert-il de chercher toutes ces rimes, veu que la cauſe pour laquelle tu as tant de ſoing d'amaſſer des liures eſt manifeſte? C'eſt que tu as treuué ceſte inuention ſous l'eſperance que le Roy,

Comparaiſon propre.

Iamais le Sage ne s'arreſte ſur les premieres conceptions qui ne ſont que de vaines idees.

Miſerables ſont ceux qui ſe figurent d'eſtre ce qu'ils ne ſont pas.

qui eſt grand amy des hommes doctes, eſtãt aduerty que tu prens beaucoup de peine d'auoir pluſieurs liures, ne te lairra iamais en *gloſe. Mais, pauure abuſé que tu es; Crois-tu bien qu'il y ayt tãt de Mandragore en la veuë royale, que lors qu'il entendra cecy, il ne cognoiſſe auſſi-toſt, qu'elle eſt ta maniere de viure ordinaire; quels ſont tes feſtins, & quelles les nuicts que tu paſſes auec ceux de ta conuerſation? Ne ſçais-tu pas que les Roys ont pluſieurs yeux, & diuerſes oreilles? D'ailleurs, ce que tu fais eſt ſi manifeſte, que les ſourds meſmes & les aueugles le ſçauent. Pour moy, ie voudrois volontiers auoir moyen, ou de t'ouyr parler, ou de te voir baigner, bien qu'il ne ſoit pas beſoin autrement qu'on te voye tout nud en public: Car les ſeruiteurs meſmes ne celeront pas les meſchancetez que tu commets de nuict. Reſponds moy donc encore à cecy? g Si Baſſus noſtre Sophiſte, ou le Meneſtrier h Battalus, ou ce macquereau i Sybarites, qui nous a forgé ces belles loix comment il faut exercer toutes ſortes de paillardiſes: Si quelqu'vn, dis-je, de ceux-cy veſtu de la peau d'vn Lyon, & tenant vne maſſuë en main, marchoit de la ſorte, voudrois-tu bien dire que ce ſeroit Hercule? Ie ne le penſe pas, veu que les aueugles meſmes confeſſeroient le contraire: La raiſon en eſt, parce qu'il y a ſix cents choſes qui y repugnent; comme la deſmarche, le regard, la voix, le col tors, le fard, & les ſenteurs, dont vous auez accouſtumé de vous parfumer. Puis, comme dit le Prouerbe; *Tu cacherois pluſtoſt ſept Elephans ſous ton manteau qu'vn ſeul macquereau.* Que ſi la peau d'vn Lyon ne le peut mettre à couuert, crois-tu bien de te pouuoir cacher ſous la couuerture d'vn petit liure? Non, non, il ne ſe peut faire, que les autres indices ne ſe demonſtrent aſſez. Poſſible ne ſçais-tu pas qu'il ne faut point rechercher la reputation dans les actions de ces inuenteurs de liures, mais la puiſer de ſoy-meſme, & de ſa vie iournaliere? Es-tu bien ſi fol de croire, qu'Attique & Callenus, tous deux Libraires, ſeroient tes Aduocats, & te deffendroient au beſoin, comme teſmoins dignes de foy? Au contraire, ces mauuais hõmes te ruïneroient, ſi les Dieux le permettoient ainſi, & te reduiroient à la beſaſſe. Ne vaudroit-il dõc pas bien mieux, que tu fiſſes part de ceſte grande Bibliotheque à quelque hõme de lettres; & deſlogeaſſes de ceſte ſuperbe maiſon, n'agueres baſtie, t'acquittant à tout le moins d'vne partie de tant d'argent que tu dois à ceux qui vendẽt les ſerfs? Car ce que tu recerches auec plus de trauail, c'eſt d'auoir des liures rares, & de forts & robuſtes adoleſcens. Cõſidere vn peu

* *C'eſt à dire, t'aſſiſter touſiours.*

Les Roys ont autant d'yeux & d'oreilles que les Peintres en dõnent à la renõmee.

L'on ne trouue plus de ces ouuriers qui cachent vn nauire entier ſous l'aiſle d'vn moucheron.

ſi tu me veux croire, que tu ferois mieux de quitter là tout ce train qui ne t'importe en rien, (& de peur que par continuels achapts les biens domeſtiques te viennent à manquer) de prendre à ta ſuitte quelques hommes diſcrets, qui ne ſe comportaſſent point enuers toy, comme fit dernierement ton infame Duſion, lequel dés le matin au ſortir de la maiſon s'en alla meſdire de toy publiquement, & ſi monſtra les ſignes de ta grande meſchanceté. Demande vn peu à tous ceux qui ſe treuuerent là preſens, cõme i'en fus faſché: Certes à peine me peus-je tenir de le frapper pour l'amour de toy, principalemẽt quand ie veis, que pour mieux authoriſer ſon dire, il en auoit mené vn autre, qui declaroit les meſmes choſes par vne longue ſuitte de paroles. Achepte maintenant de tels ſeruiteurs, & tu verras ſi tu auras bien employé ton argent, & ſi tu pourras faire choſe quelconque en ſeurté dans ta maiſon, ſans qu'on le ſçache tout auſſi-toſt. Mais qui pourroit maintenant t'arracher ce que tu as accouſtumé d'eſtreindre auec tant de violẽce? Le chien ne laſche pas ſi facilement la peau, depuis qu'il a cõmencé de la ronger vne fois. Il eſt vray que ie viens de m'aduiſer, qu'il nous ſera facile d'obtenir de toy, que tu n'acheptes plus cy-apres tant de liures, attendu que tu es aſſez ſage & ſçauant. Il n'y a rien dans l'antiquité qui ne nage bien plus auant, qu'au bord de tes levres; L'art de biẽ dire, la vertu, le vice, & l'vſage des maux ſont des choſes que tu ne cognois que trop: Bref, tu es fort eloquent, & excelles en toutes ſortes de ſciences, à cauſe de ce grãd monceau de liures. Il n'y a point de mal que ie te gauſſe vn peu, puis que tu prẽs tant de plaiſir à te laiſſer tromper: Toutesfois ie voudrois bien ſçauoir plus au vray, puis que tu as tant de liures, lequel d'entr'eux t'agree le plus? Eſt-ce Platon, Antiſthene, Antilochus, & Hippocrates? ou ſi en deſdaignant ceux-cy, tu as pluſtoſt en main les Orateurs, ſçauoir la Harãgue d'Eſchynes, contre Timarchus; ou biẽ ſi tu es verſé entieremẽt en la lecture d'iceux, & es deuenu vn ſecõd Ariſtophane, ou tel qu'vn Eupolides? Sçais-tu les Bactes? tu as diſcouru de toute la fable. Le Poëte ne t'a t'il point dõné quelque attaque, pour te faire rougir maintenant de ton vice? Ce qui nous rend encore plus eſtonnez, c'eſt la methode que tu obſerues en eſtudiãt: Eſt-ce de iour ou de nuict, ou deuãt ces autres exercices, que tu n'oſes entreprendre, ſi ce n'eſt quand la terre eſt toute couuerte d'obſcurité? Laiſſe-là tes liures à part, & aye pluſtoſt ſoucy de ta maiſon, bien que ce ſoit vne choſe indigne, & qu'à tout le moins tu doiues redouter la Phedre d'Euripide, laquelle reprend ainſi les femmes,

Le meſdiſant a touſiours des teſmoins apoſtez.

C'eſt vne maxime infaillible que celuy qui ſe vante eſt ignorant.

Elles n'ont peur qu'en leur abſence
La nuict, ou, meſme les caillous
Rendent par vn muet ſilence
Leurs crimes notoires à tous.

Que ſi tu as ſi fort reſolu de te flatter en ton mal, va-t'en achepter des liures, enferme-les en ta maiſon, jouys des biens amaſſez, & te contente de ceſte gloire-là: Mais garde-toy bien d'y toucher pour y lire dedans, de peur que tu ne prononces par fois quelque oraiſon, ou Poëme des anciens, qui n'ont point merité de mal énuers toy. Ie n'ignore pas que ie parle en vain, cuidant, comme dit le Prouerbe, lauer vn Ethiopien, car tu ne ceſſeras de faire ton traffic ordinaire de liures, bien que les plus doctes ſe mocquent de toy, leſquels n'ont que faire que leurs liures ſoient magnifiques, & reluiſans, mais vtiles en dictions & ſentences. Penſes-tu de cacher ta beſtiſe ſous ceſte opinion, & eſmouuoir le vulgaire par vn grand nombre de volumes? Tu ne ſçais donc pas que les plus ignorans Medecins en font de meſme que toy, leſquels ſe glorifient des baquets d'or, des palettes d'argent où ils tirent le ſang, & des lancettes damaſquinees: Mais quand il en faut vſer, ils ne peuuent pas ſeulement les tenir en main; là où quelqu'autre ayant faict venir vn Chirurgien, qui ait vn outil bié aigu, & tout mangé de roüille, guerira tout auſſi toſt ſon malade. Que ſi tu veux, que i'vſe d'vne comparaiſon plus facetieuſe, regarde-moy ces Barbiers, & tu treuueras que les plus experts n'ont pour tous outils qu'vn raſoir, des cizeaux, & vn petit miroir; & neantmoins ceux qui ignorent cet art, ont beau appendre vne infinité de baſſins, & de miroirs, veu qu'il n'y a celuy qui ne ſçache bien qu'ils n'entendent rien à faire vn poil; & meſme il aduient ſouuent (ce qui eſt tout a faict digne de mocquerie) que pluſieurs qui ſe font couper le poil chez leur voiſin, ſe vont neantmoins regarder en leurs miroirs: Ainſi tu peux bien preſter vn liure à vn autre qui s'en ſeruira, & toy-meſme n'en ſçauras que faire. Neãtmoins tu n'en preſtes iamais aucun, veu que tu fais ſeulement, comme le chien dans l'eſtable, lequel ne mange point d'orge, & ſi ne veut permettre au cheual d'en manger.

Tous outils ſont propres à vn bon Maiſtre.

ANNOTATIONS.

a *Calimãus.*] Hiſtorien de Syrie, qui a eſcrit de la vie, & des exploicts d'Alexandre le Grand.

b *Timothee.*] Muſicien Mileſien, qui adjouſta la dixieſme & vnzieſme corde à la lyre. Il viuoit du temps de Philippe Roy de Macedoine, & ſelon Suidas, il mourut l'an cin-

quante-troiſieſme de ſon aage, apres auoir laiſſé dix-ſept liures de Muſique.

c *Aſteropee.*] Fils de Pelagonius, qui ſecourut les Troyens, & mourut de la main de Patroclus.

d *Teſpis de Thebes*] C'eſtoit poſſible vn certain Poëte, duquel Horace dit en ſon art Poëtique, que ce fut le premier qui inuenta la Tragedie, & qui fit repreſenter diuers perſonnages ſur le theatre.

e *Euangelus.*] De tous ceux qui ont commenté Lucian, il n'y en a pas vn ſeul qui explique quel eſtoit cet Euangelus: Il eſt bien vray que nous liſons, qu'il y auoit vn certain Poete Comique ainſi nommé, lequel eſcriuit pluſieurs liures de l'art militaire. Mais il n'y a pas d'apparence que ce ſoit ceſtuy-cy, duquel noſtre Autheur entend parler.

f *Penthee.*] Fils d'Echion, & d'Agaue fille de Cadmus, lequel pour auoir meſpriſé les ſacrifices de Bacchus, fut mis en pieces par la permiſſion du Dieu; & ſa mere, & ſa ſœur renduës inſenſees.

g *Baſſus.*] Surnommé Aufidie. Il viuoit du temps de Quintilian, qui dit, qu'il eſcriuit vne Hiſtoire des guerres de la Germanie.

h *Batalus.*] C'eſtoit vn Meneſtrier de Lybie, grand yurongne, & homme fort deſbauché en ſes paillardiſes. Il fut le premier, dit Cœlius, qui vſa de ſouliers de femme en la Cene, & qui ſe ſeruit de l'art de joüer de la fluſte aux effemineés laſciuetez.

i *Sybarites.*] Ce nom de Sybarite ſe prend generalement pour vn homme exceſſif en ſon luxe, & en ſes deſbauches; car ſes peuples eſtoient ſi voluptueux, qu'ils inuitoient leurs amys aux feſtins vn an auparauant que de ſe mettre à table. Ariſtote rapporte, qu'ils dreſſoient leurs cheuaux à danſer au ſon de la fluſte, ce qui fut cauſe que les Crotoniates leurs voiſins, les desfirent.

k *Antiſthenes.*] Ciceron [1] rapporte, que c'eſtoit vn grand Philoſophe, & Prince de la ſecte Cynique. Il eſtoit Precepteur de Diogene, & ſe plaiſoit tellement à la doctrine de Socrates, que pour l'ouyr, il faiſoit tous les iours quarente ſtades. Apres qu'il eut enſeigné la Rhetorique à ſes Eſcoliers: *Allez-vous en*, leur dit-il, *& cherchez vn autre Maiſtre que moy.* Et en meſme temps, ayant vendu ſes moyens, il les diſtribua tous au public, & ne ſe reſerua rien qu'vn meſchant manteau.

l *Ariſtophane.*] Poëte Comique, fort libre en paroles, & grand ennemy de Socrates. Voy ce qu'en diſent Horace, & [2] Suidas.

[1] *Lib. 3. de Oratore.*

[2] *Lib. 1. ſermon. Satyr. 4.*

QV'IL NE FAVT CROIRE TEMERAIREMENT A LA CALOMNIE.

Le cœur de l'ignorant eſt ceſte auge où ſe rendent toutes les ordures des vices; & il ſe treuue bien peu d'Hercules qui la puiſſent purger.

L'IGNORANCE eſt vne choſe pernicieuſe, & qui porte du preiudice aux hommes en diuerſes manieres: Car elle a cela de mauuais, d'obſcurcir la commune vie des humains, effacer la cognoiſſance de la verité, & broüiller les affaires d'vn chacun en particulier; D'où vient que nous heurtons çà & là, de meſme que ceux qui marchent enueloppez de tenebres. Ie dis bien dauantage, c'eſt, que ny plus ny moins que les aueugles, nous ne pouuons voir ce qui n'eſt pas loing de nous, & qui eſt mis au deuant de nos pieds; à cauſe dequoy nous deuons touſiours auoir peur des choſes qui ſont les plus eſloignees, puis qu'il n'y a rien dãs le monde ſi parfaict, & accomply puiſſe-t'il eſtre, où l'on ne treuue à redire. De cecy s'enſuiuẽt des ruines tragiques, qui ſont infinies en nombre,

enſemble les deſtinees de [a] Labdacides ou des Pelopes, & autres telles calamitez. Il n'y a point de doute, que tout le mal qui ſe dit d'ordinaire ſur les eſchaffauts, ou en chaire, prend ſon origine de l'ignorance, comme d'vn ieu tragique. Mais s'il aduiẽt qu'elle ait quelquefois trop de pouuoir, alors elle eſt exceſſiuemẽt dommageable, principalement là où il s'agit des calomnies familieres, & des crimes reciproques entre les amis, par leſquels les biens des plus grandes maiſons vont le plus ſouuent en decadence, pour les inimitiez couuertes; & les plus puiſſantes villes ſont miſes à ſac par les eſmotions ciuiles. Les peres & meres ſe monſtrent cruëls à leurs enfans; les enfans guettent leurs parens, le frere ſon frere, l'amant ſon amãt, l'amy eſt ſeparé de ſon amy; & bref il n'y a point de deſordre qui ne treuue ſa ſource dãs les cautelles de la Calomnie. Voilà pourquoy i'ay entrepris en ce diſcours de peindre naïfuement, comme en vn tableau, par quelle maniere on la pourra facilement euiter; enſemble, de monſtrer qu'elle eſt icy la Calomnie; d'où elle a pris ſon origine, & ce qu'elle a le plus ſouuent accouſtumé de mettre en effect. L'Image que ie produiray en public, ie la dedie à Appelles, Peintre Epheſien, & la rapporte à luy, comme à ſon inuenteur, de qui ie l'ay appriſe. Ce grand Peintre eſtant accuſé enuers le Roy Ptolomee pour le faict de la conjuration, qui auoit eſté faicte à Tyr par [b] Theodote, biẽ qu'il n'eut iamais eſté en ce pays, & n'eut oncques eu cognoiſſance de Theodote, ſi ce n'eſt qu'il pouuoit bien auoir ouy dire par vn commun bruict, qu'il eſtoit gouuerneur de Ptolomee en Phenicie; il ſe treua neantmoins vn certain Antiphile, lequel enuieux de l'art & de la race d'Apelle, l'accuſa au Roy de la conjuration de Tyr, luy faiſant entendre, qu'il l'auoit veu hanter familierement auec le ſuſdit Theodote, chef de la faction; que ſouuẽt ils banquetoient enſemble, que durant le repas, ils ſe parloient ſecrettement l'vn à l'autre, & que peu apres la ville de Tyr ſe reuolta, & le port de Peluſe fut pris par l'aduis d'Apelle. Alors Ptolomee ſe laiſſant corrompre à vne flatterie tyrannique, bien que d'ailleurs il ne fut gueres raſſis, il s'enflamma outre meſure, & ſans penſer à la calomnie, tenant à meſpris toutes conjectures, qui pouuoient accroiſtre ou diminuër la foy de la cauſe, ne conſidera point, que le Calomniateur enuioit l'art d'Apelle, & qu'il n'auoit pas le pouuoir de trahir vne ville ſi grande que Peluſe, veu que par les liberalitez du Roy il s'eſtoit eſleué au deſſus de tous les autres Peintres; Il ne s'enquit pas meſme, s'il auoit autresfois nauigé vers les Tyriens,

La Calomnie eſt vn eſcueil où font naufrage les plus riches vaiſſeaux,

vne Autruche, qui digere le fer;

& vn Reagal dont le venin agiſt au bout de la langue.

Les premiers mouuemens ſont difficiles à eſtre vaincus.

ains il ſembloit qu'il deuſt eſtre puny tout auſſi-toſt. Le Roy donc fit vne eſmotion par toute ſa Court, telle qu'on n'auoit iamais veuë, nõmant Apelle deſloyal, ingrat, criminel de leze-Majeſté, eſpion, & conjurateur. Que ſi l'vn des complices de ceſte conjuration, qui eſtoit detenu priſonnier ne ſe fuſt faſché contre l'audacieuſe meſchanceté d'Antifile, & ayant compaſſion du mal-heureux Apelle, n'eut preuué qu'il n'auoit iamais accoſté les conjurateurs, il ne faut pas douter, que ſa vie euſt expié le crime duquel on l'accuſoit, ſans en eſtre coulpable en façon quelconque. Cependant Ptolomee ayant eu loiſir de recognoiſtre l'innocence d'Apelle, reuoqua ſon arreſt, donna cent talens à Apelle, & condamna le Calomniateur Antifile à vn perpetuël eſclauage. Depuis Apelle ſe vangea de ceſte calomnie par ceſte Image qu'il fit pour eternelle memoire du peril dont il s'eſtoit eſchappé.

Tableau de la Calomnie.

A main droicte eſt aſſis vn homme d'apparence ayãt les oreilles fort longues, & pareilles, ou peu s'en faut à celles qu'on attribuë à Midas. Ceſtui-cy deſcouurant de loing la Calomnie qui s'approche, luy tend la main. Deux femmelettes, ſçauoir l'Ignorãce & le Soupçon ne bougent d'alentour de luy. De l'autre coſté du tableau l'on void venir à la haſte la Calomnie, fort bien veſtuë, & mõſtrant à ſon viſage, & par ſon maintien vne extreme rage, & vn cœur enflé de colere. En ſa main gauche elle tient vn flambeau allumé, & de la droicte elle tire à ſoy par les cheueux vn ieune garçon qui tend les mains au ciel, & implore de grande affection l'aſſiſtance des Dieux immortels. Vn homme ayant la couleur fort paſle, de meſchante mine, & les yeux duquel eſtincelans le rendent ſemblable à ceux qui par quelque mal caduc deuiennẽt tous deſcharnez, marche deuant elle: Et il eſt vray-ſemblable que ceſtuy-cy repreſente l'Enuie. Quelques autres femmes accompagnent la Calomnie, & leur principale charge, c'eſt d'encourager leur maiſtreſſe, & la parer pompeuſement. L'Interprete de la Peinture diſoit, que celle-cy denotoit la Trahiſon, & la Deceptiõ.

La repentance eſt inutile à l'iſſuë.

La Repentance les ſuiuoit par derriere veſtuë d'vn habit de dueil tout deſchiré, laquelle penchant la teſte, & la larme à l'œil tend la main à la verité, qui la va treuuer de loing, mais ce n'eſt pas ſans rougir. Que ſi l'on le treuue bon, nous reciterons maintenant par le menu, les moyens illicites de la Calomnie, à l'imitation du Peintre Epheſien. Il nous faut premierement pourtraire au vif, & monſtrer par vne briefue declaration ſa nature, condition, ou vertu, ſans y rien obmettre, ny adjouſter qui ſoit hors de propos. Ce

qui

qui nous ſeruira d'vn pourtraict tiré au naturel. La Calomnie doncques eſt vne accuſatiõ menſongere & faulſe, faicte par haine à l'encontre de celuy qu'on accuſe à tort; à laquelle on adjouſte foy; neantmoins elle ſe faict en cachette, ſans qu'il ſoit permis à l'accuſé de ſe purger, ny bailler des reproches contre le delateur. Or il faut noter que ceſte definition contient trois ſortes de perſonnes, de meſme que ſi c'eſtoit l'argument de quelque Comedie, ou bien d'vne farſe, ſçauoir l'accuſateur, ou l'accuſé, & celuy qui eſcoute la Calomnie. Mais auant que traicter de chaſque poinct en particulier, nous parlerons premierement du chef de l'acte, qui meine le branſle, & eſt l'autheur de la Calomnie. Tout le monde ſçait, que c'eſt l'action d'vne meſchante ame d'accuſer autruy faulſement: Car le Sage ne voudroit iamais mettre ſus à vn ſien amy vne choſe dont il luy pourroit aduenir quelque dommage. Tellement que l'office de l'homme de bien, c'eſt d'attirer vn chacun à ſoy par ſon amour; faire ſeruice & plaiſir à ſes amys, & n'en meſdire iamais. Par où tu peux inferer facilement, & bien à propos, que celuy qui vſe de faux rapports à l'encõtre de ſon prochain, eſt vn meſchant homme, vn mal-heureux, & vn vaut rien, ſouillé de toutes ordures de vice; outre qu'il eſt dommageable à la renommée, & aux biens d'vn chacun. Y a t'il celuy qui ne die, que c'eſt choſe raiſonnable de diuiſer eſgalement la Iuſtice, puis que ceſte verité nous eſt enſeignee par le Prouerbe qui dit:

Definition de la Calomnie.

Le Calomniateur porte touſiours la marque d'vne meſchante ame; & les Romains auoient raiſon de luy empreindre ſur le front vne lettre pour ſignal eternel de ſa calomnie. Cic. pro Roſc. Amer.

Qu'vne mediocre meſure
Donne la diſtance à tes pas;
Et au lieu d'vn iuſte compas
Prens vn moyen qui touſiours dure.

Car entre le deffaut & l'excez, il n'y a point d'egalité; tellemẽt que ce qui eſt exceſſif tient de la partie ineſgale, & injuſte. D'où vient que l'homme qui meſdit d'vn autre en ſon abſence, ſe iette hors des bornes de toute Iuſtice, parce qu'il faict en ſorte enuers celuy qui l'eſcoute, qu'il eſt creu de ce qu'il met en auant à l'encontre de l'Innocent: D'où s'enſuit que par ſes paroles controuuees, il bouche les oreilles de l'Auditeur, l'empeſche d'eſcouter la deffenſe de l'accuſé, & luy ferme le paſſage de telle ſorte, qu'il ne peut, ny ſe deffendre, ny parer aux Calomnies, deſquelles il a ſaiſi les oreilles de celuy qui a daigné l'eſcouter. Certes ceſte injure eſt la plus meſchãte de toutes les autres, meſme par le iugemẽt de ces grãds Legiſlateurs Solon, & [d] Dracon, leſquels auoient contraint le

Senat des Atheniens de leur promettre par ferment que les Iuges des cauſes differentes eſcouteroient d'vne pareille benignité, douceur, & clemence, tant l'accuſé, que celuy qui le feroit appeller en Iuſtice, pour entendre lequel des deux auroit meilleur droict. C'eſt vn iugement cruël, & meſchant, d'ordonner quelque choſe ſur l'accuſation, deuant que l'accuſé ait produit des deffences; Car tels Iuges s'acquierent d'ordinaire l'indignation des Dieux quand ils preſtent l'oreille à l'accuſateur, ſans faire ſemblant d'ouyr l'accuſé: parce qu'eſtans aſſoupis par les flatteries & aſtuces des faux accuſateurs, ils le condamnent comme coulpable du faict, dont il eſt innocent; & voilà comment la Calomnie eſt repugnante, & contraire aux inſtitutions, & au ſerment d'vne ville bien policee. Or pour ce qui concerne la Iuſtice, ſi le cas propoſé par quelqu'vn eſt de difficile creance, les Legiſlateurs ont eſtably par leurs Ordõnances de iuger toute cauſe ſelon le droict, & non pas par faueur, ou ſelon l'affection & bonne volonté que le Iuge pourroit porter à l'vne des parties. Qu'il ait donc eſgard à ces belles paroles de ce grand Poëte Homere qui vſe d'vne admirable Sentence, ou pour mieux dire d'vne Loy, ou Ordonnance tres-ſaincte:

En quelque pays que ce ſoit
Iamais l'homme ne ſe deçoit
Sur vne ordonnance conçeuë,
Si d'vn libre & ſain iugement
Il en preuoit premierement
Le milieu, puis apres l'iſſuë.

Par où il vouloit dire, que de toutes les injures, il n'y en auoit point de plus temeraire, que de condamner quelqu'vn ſans l'auoir ouy en ſes deffences; & voilà ce que le Calomniateur pretend principalement, afin de pouuoir irriter, & cauſer dauantage de hayne au pauure accuſé, luy oſtant tous moyens de ſe deffendre contre celuy auquel il a affaire, & ce par vn excez de courroux, & vn deffaut de bon iugement. La choſe en eſt venuë-là, que tels hõmes ſont touſiours en doute, & ſi timides, qu'ils n'oſent iamais parler ouuertemẽt au contraire, tels que ceux qui vont à reculon, ils taſchent de ſurprẽdre leurs ennemis par embuſches, afin de les deceuoir auec plus de fineſſe. On a beau leur tirer d'vn lieu ſecret, & caché: Aucun n'a pouuoir, ny de leur lancer des dards, ny de combattre main à main: Car celuy qui eſt en danger, ne ſe doute point des menees, ny des ſecrettes conſpirations que luy trame

Les faux accuſateurs ſont les horribles victimes qui doiuent eſtre immolees au repos public. *Plin. in Paneg.*

Quiconque fauoriſe le vice, l'iniuſtice le deſtruit.

Trajan mettoit les Calomniateurs dans vn nauire ſans voiles, & ſans cordages, afin que la mer n'euſt non plus de pitié d'eux, que durant leur vie ils en auoient eu d'autruy.

ſon ennemy. Ce qui monſtre bien, que le Calomniateur eſt meſchãt, & qu'il n'a point vn eſprit raſſis. La raiſõ en eſt, parce que quiconque entreprend d'accuſer quelqu'vn, s'aydant en ſon cœur du teſmoignage de la verité, il n'a point de peur d'aſſaillir ſon ennemy deuant tout le monde, ny de le reprendre en public. Que ſi il ſe veut purger du crime qu'on luy met ſus, il n'a point de honte de le blaſmer, tout ainſi que ce ſeroit vne grande vergongne à vn homme, qui pourroit honorablement vaincre ſon ennemy, de l'attaquer par embuſches, & ruſes. Cela ſe void d'ordinaire aux Cours des Roys, & des Princes; leſquels pourchaſſent par tous moyens d'amoindrir la bonne renommee de leurs ennemis par des voyes illicites. Car en tels lieux l'enuie, & les diuers ſoupçons, y ſont touſiours en regne. La flatterie, & la meſdiſance, n'en bougent iamais; & plus il y a d'eſperance de s'acquerir de l'honneur, plus on y deſcouure de debats & de diſſentions par les effects de l'enuie, & d'vne hayne mortelle. C'eſt là où l'on peut remarquer combien ſont rudes les œillades que les vns donnent aux autres, & combien grande la peine qu'on prend à eſpier les actions d'autruy: Tu en verras vn qui ne ceſſe de guetter ſon ennemy pour le prendre à ſon aduantage, comme ſi par vn eſtrange combat il ſe vouloit ioindre à luy, & le ſurprendre par quelque fineſſe, ou autrement, afin de luy nuire plus ayſément. Vn chacun eſt né auec ceſte pernicieuſe inclination, que là où il s'agiſt d'eſtre aduancé deuant ſon compagnon, ou en quelque Eſtat, ou bien en la bonne grace d'autruy, il taſche par tous moyens de le raualer pour l'empeſcher de faire ſa fortune, & s'efforce de l'eſbrãler de ſa place, s'il eſt poſſible, ou par cautelles, ou par menaces. En outre, il le meſpriſe de telle ſorte, qu'à le voir, il ſemble qu'il le vueille fouler aux pieds. Que s'il ſe treuue quelque homme de bien, le voilà tout auſſi toſt caſſé auec vn grand des-honneur, & ce, ſans iugement ny conſideration quelconque. Celuy-là tout au contraire, qui ſçait la methode de bien flatter, & qui eſt prompt à inuenter des menſonges, demeure victorieux. Vrayement le hazard, ou pluſtoſt la fortune de ce combat, eſt conforme à ce dire d'Homere.

Le ſoupçon & la meſdiſance ſont les deux vents qui troublent le repos de la Cour.

Mars qui rien que ſang ne reſpire;
Eſtablit ſon cruel Empire
D'vn traict inuincible à la peur,
Et faict que la Parque fatalle
Terraſſe d'vne main eſgalle
Le vaincu, comme le vainqueur.

La Calomnie eſt vn chemin bien court, mais qui nous engage dans les precipices,

Si quelqu'vn taſche de tromper & ſurprendre ſon compagnon en quelque choſe, où il s'agiſſe de grandes cõmoditez, il n'a point de plus courte voye pour y paruenir, que celle de la Calõnie, laquelle neantmoins n'eſt pas la plus ſeure. Les commencements de l'Enuie ſont douteux, & flottent entre l'eſpoir & la crainte. Ceux qui en ont quelque ſentiment, ne ſçauent bonnement ce qu'ils doiuẽt faire, ſi fort ſont ils eſbranſlez en leur eſprit: outre que la fin en eſt touſiours miſerable, dommageable, & enorme. Toutesfois ceſte grande peine que prend l'accuſateur, ne peut eſtre ſans vne extreme angoiſſe d'eſprit, qui procede d'vn cerueau fort eſuenté; L'on diroit pourtant à voir celuy qui faict ce trafic, qu'il va rondement en beſongne. Mais il faut s'aſſeurer, qu'il ne fait rien qu'auec vne grãde fineſſe & tromperie particuliere, ſuiuie d'vne extreme diligẽce. La Calomnie ne ſeroit iamais ſi coulpable, ſi elle n'auoit quelques traicts emprũtez de la Verité. Il luy eſt impoſſible de ſurmonter vne action veritable, ſi ce n'eſt qu'elle a mille inuẽtions & façons de faire pour tromper l'Auditeur, par des actes qui cõtiennent de grãdes & vray-ſemblables matieres. Il ne faut pas douter que celuy qui ſurpaſſe les autres tãt en grãdeur de courage qu'en eſprit, eſt le plus ſouuent accuſé par ſes enuieux, leſquels ſe diſent ſes amys, ſe laiſſant abuſer ſur la cõfiance qu'il a miſe ſur eux, d'où naiſt cet ardent deſir qu'vn chacun a de deuancer la fortune de ſon prochain. Et tout ainſi que pour empeſcher vn homme de paſſer outre dans quelque chemin, on y met des barrieres & autres tels empeſchements; l'Enuieux vſe d'vn pareil artifice à l'encontre de ſon prochain; car il forge touſiours vne infinité d'obſtacles, qui empeſchent que celuy qu'il a en haine ne s'eſleue à vn degré d'honneur. Ces Enuieux ſe promettent d'auoir faict vn grand coup, s'ils peuuent faire en ſorte, que celuy qui s'eſt mis en bonne reputation ſoit reculé par leurs aſtuces & ſubtilitez, cauſees par l'amitié de ceux qui luy font bon viſage. Telles & ſemblables choſes ſont de tout temps aduenuës entre ceux qui ont entrepris de courre, de lutter, ou de s'addonner à quelqu'autre exercice pour ſe mettre en honneur. S'il ſe treuue quelque bon coureur dans la lyce, qui deſire s'acquerir de la gloire, ſi toſt qu'il a ouuert la barriere, toute ſon ambition ne tend à autre choſe qu'à paruenir au but de ce qu'il pretend. Car la force de ſon corps luy faict conceuoir en l'eſprit vne certaine eſperance de gaigner la victoire: Ce qui n'apporte point de dommage à ſa courſe, ſans que neãtmoins il taſche pour tout cela de retarder ſes cõpagnons

Elle prend la verité pour maſque, afin de ſe mieux deſguiſer.

tant ſoit peu: Au contraire il les anime à courre comme luy, pour emporter le prix propoſé. Il n'en eſt pas de meſme du Malicieux, qui n'eſtant aucunement propre à la guerre, ny aux exploicts militaires, à cauſe de ſon courage laſche & effeminé, & ſon viſage ne teſmoignant rien de viril, aſpire à courre dans la lyce des autres. Que s'il ſe void deſnué de forces, il n'a recours qu'à la Fineſſe, & toute ſon intention, c'eſt de couper paſſage à ſon compagnon, afin qu'il ne puiſſe heureuſement ſurgir à bon port, puis qu'il ne peut autrement vaincre que par embuſches. Il en aduient ainſi, lors qu'on pourchaſſe d'acquerir l'amitié des Monarques: Car ſi quelqu'vn a le maniement des grandes affaires, en bien peu de temps il eſt faict la proye de ceux qui font meſtier de dreſſer des embuſches; & peu apres s'il ne s'en donne garde, il eſt mis en pieces, & deſchiré par ſes enuieux. Ceux-cy neantmoins ne lairront pas d'eſtre aymez, & reſpectez d'vn chacun pour ce ſeul reſpect, qu'ils auront porté du dommage aux gens de bien: & afin de rendre leur Calomnie plus vallable, toutes leurs intentions s'butteront à ce poinct de ne rien propoſer qui ſoit de difficile creance. L'affaire en vient iuſques là, qu'ils tournent en mauuaiſe part, & rendent douteuſes les entrepriſes de celuy qu'ils pretendent blaſmer, afin que ce ſoit vne voye pour faciliter leur accuſation. Ils accuſeront le Medecin de poiſon, ou de ſortilege, le Citoyen d'vn excez commis enuers quelqu'vn, procedant d'vn appetit deſreiglé; le Tyran, qui ſera bien peu cruel d'auoir machiné des trahiſons. Puis, l'affection qu'on a à l'endroict de celuy, auquel l'on faict ces rapports, n'eſt pas vne petite amorce à la Calomnie, à cauſe des ſecrettes inimitiez qu'il peut auoir contre l'accuſé. D'où s'enſuit que ces eſprits cauteleux trompent facilement vn chacun. Que s'ils s'apperçoiuent que l'hõme auquel ils font leurs contes, ſoit enclin à la jalouſie, ils luy diront; Vn tel donne des œillades, & faict des ſignes d'amour à ta femme, quand ils ſe treuuent enſemble en quelque feſtin: puis, ayant ſes yeux attachez en elle, il les eſleue ſoudain en haut, & ſouſpire auec vn ardent deſir: Ta femme pareillement l'oblige au reciproque, luy parle fort doucement, & luy faict pluſieurs autres telles careſſes, qui donnent des ſoupçons apparens de leurs adulteres. Que ſi vn tel homme aime la Poëſie, & ſe plaiſt à compoſer des vers, ils luy diront tout auſſi-toſt; [e] Polixene ne tient pas grand compte de tes vers, leſquels il dit n'auoir aucune liaiſon, adjouſtant que tu te licenties par trop.

Le Lyon n'a point de pire ennemy que la Belette, & les petits ſont ceux qui trauaillent les plus les Grands.

Le mensonge est vn double rempart au mesdisant.

Si ces galands s'addressent à quelque homme, qui ayt crainte d'offenser les Dieux,& qui soit zélé à leur seruice, ils seront si impudents que de dire de luy: Vn tel a mauuaise opinion de l'amour, & de l'obeyssance qu'on doit aux Dieux,& qui pis est, il abhorre les choses sacrees; sçauoir, les prieres,les oraisons, & autres tels Sacrifices. Dauantage il nie qu'il y ayt vne prouidẽce,par laquelle toutes choses soient gouuernees. Cependant celuy qui escoute telles sortes de gens est aussi enflammé de courroux, que si on luy auoit mis vn tan à l'oreille. Tel qu'vn homme qui est hors de soymesme, il rejette son amy sans iuger aucunemẽt de ce qui se passe, & rompt ces estroicts liens d'amitié, qui les tenoient tous deux enchaisnez paraüant. Voilà quelles sont les inuentions & les feintes de ces meschants, pour esmouuoir plus aysément le cœur de ceux qui leur prestent l'oreille. De plus, ce qu'ils ont le plus en recommendation, c'est d'inuenter des moyens, pour nuire aux affaires de celuy qu'ils haissent, & l'assaillir par leurs calomnies, afin que l'Auditeur soit surpris d'vne soudaine colere, tellement qu'il ne se donne point de loisir pour cognoistre le vray ; ny que l'accusé n'ayt pas la puissance de se purger: D'où s'ensuit que le crime qu'on luy met sus, & le peu d'apparence de verité empeschent que l'accusé ne treuue aucun lieu pour se maintenir en son innocence.Il est impossible de descrire quelles sont les armes de ceste Calomnie, si quelquesfois elle est trauersee par les plaisirs & volontez de celuy qui l'escoute.Quelqu'vn auoit jadis accusé Demetrius, disciple de Platon, deuers Ptolomee, autrement nõmé Denys, parce qu'il auoit beu de l'eau aux iours destinez aux yurogneries & voluptez; & pour auoir esté le seul qui ne s'estoit point vestu d'habits de femme: De maniere, que s'il n'eut beu du meilleur, & pris des bandes, & autres tels vestements pour sauter & danser au son des instruments, comme l'on auoit accoustumé de faire en ces iours là, c'estoit faict de sa vie, comme ayant eu à mespris les plaisirs & passetemps des Dionisiens. C'estoit commettre vne offense enuers Alexandre le Grand, que de ne point reuerer Ephestion son amy, veu qu'apres son decez Alexandre luy tesmoigna tant d'amour, que luy mésme voulut plus faire d'hõneur à sa pompe funebre, qu'on n'auoit ordonné. Et afin qu'il fut mis au Catalogue des Dieux,on fit soudain bastir des Temples & des villes à son honneur, instituër des lieux sacrez, faire des autels & seruices, & establir plusieurs festes à ce nouueau Dieu Ephestion. Il n'y auoit point de serment qui fust comparable à celuy qu'on

Accusation faite contre Demetrius.

Histoire d'Alexandre & d'Ephestion.

faiſoit quand on iuroit par ſon nom. Que ſi quelqu'vn vouloit ſçauoir la raiſon de cecy, ou s'enqueſter par meſpris pour quelle cauſe on luy deferoit des honneurs diuins, il ſe mettoit au hazard de ſa vie. Ceſte grande amitié que le Roy portoit à Epheſtion lors de ſon viuant donna du ſubject aux flatteurs d'approcher de la perſonne d'Alexandre; & par meſme moyen l'enflammer dauantage à l'amour de ce ſien amy deffunct: Car l'vn ſe vantoit d'auoir veu Epheſtion en ſonge, & l'autre diſoit, que ſon * ombre s'eſtoit apparuë à luy: Tellement que les reſponces, oracles, propheties, & predictions, qu'on feignoit auoir eſté donnees par le meſme Epheſtion eſtoient deſià ſemees par tout. On luy baſtit encore de nouueaux Temples & autels qui luy furent dediez, comme à quelque Dieu fauorable & propice, & qui prenoit vengeance des maux faicts à ſes humbles ſeruiteurs. Cependant Alexandre ſe laiſſoit piper à ces flatteries, & eſtoit ſi fol de croire & ſe vanter, qu'il n'eſtoit pas ſeulement iſſu de la race des Dieux; mais qu'il auoit auſſi le pouuoir d'en forger de nouueaux. Ie vous laiſſe à penſer maintenant, cõbien cauſa pour lors d'affliction la trop legere croyance qu'on auoit de la diuinité d'Epheſtion: Premieremẽt quiconque ne vouloit reuerer ce nouueau & familier Dieu, il eſtoit accuſé tout auſſi-toſt, & banny de tous les priuileges de la Court du Roy. Quel plus bel exemple peut-on alleguer que celuy d'Agathocles: Pẽa s'en fallut que ce Chef ne fuſt expoſé aux Lyons pour en eſtre deuoré; parce qu'on l'auoit accuſé que paſſant pres du tombeau de ce venerable Epheſtion, il s'eſtoit mis à pleurer; & de fait il fut en ſi grand danger de ſa vie, que tout le monde le tenoit pour mort, bien qu'il fut des premiers en la Court d'Alexandre, qui l'auoit eſleué aux charges plus honnorables. Mais il eut ſa grace par le moyen de Perdiccas, qui iura par tous les Dieux, & entr'autres par Epheſtion, qu'eſtant à la chaſſe en vne foreſt, ce Dieu s'eſtoit apparu à luy en vne forme & figure põpeuſe, & luy auoit enjoinct expreſſement de dire au Roy Alexandre qu'il pardonnaſt à Agathocles; & qu'il auoit pleuré de vray, non que par ſes larmes il miſt en doute la Diuinité d'Epheſtion, ny moins pour ſa mort, qui eſt vn paſſage cõmun à tous; mais que le ſouuenir de ſon ancienne amitié, l'auoit obligé à reſpandre ces larmes. Par où Alexandre prit encore plus d'occaſion de croire aux flatteries & calomnies, ſi grande eſtoit l'affection qu'il portoit à ce Dieu. Et tout ainſi que les ennemis aſſaillans vne ville, ne s'efforcent iamais d'aller par les lieux où ils ſçauent qu'il y a de bons foſſez & de fermes rem-

* *Dans Suetone nous liſons le meſme traict d'vn flatteur qui iuroit d'auoir veu voler au Ciel l'ame de Ceſar.*

Hiſtoire d'Agathocles.

Les inuentions qu'on treuue pour le ſalut d'autruy ne ſõt iamais mauuaiſes.

Belle cõparaiſon.

parts, ains pluſtoſt par vn endroict deſpourueu de munitions & de forces, & où l'on peut ayſément faire breſche, afin que ſans ſe peiner beaucoup, ils puiſſent emporter ce qu'ils demandent: De meſme ceux qui taſchent par tous moyens d'auillir leur prochain en l'accuſant faulſement, & luy mettant ſus quelque crime, font vn amas de toutes ſortes de fineſſes, ſubtilitez, tromperies, & inuentions pour venir à bout de leurs entrepriſes, & ne s'attaquent d'ordinaire que là, où ils voyent que l'auditeur eſt plus foible & facile d'eſtre contraint de croire à leurs faux rapports. Mais quād ils entendent, qu'aucun ne ſe doute de leurs tromperies, & ne reſiſte à leurs aſſauts dangereux, alors ils commencent d'entrer en bataille par des paroles dictes en l'abſence d'autruy. Si toſt qu'ils ſe ſont donnez entree dans les remparts de leur premiere intention, ils y mettent tout à feu & à ſang, apres auoir premierement ruyné, raſé, gaſté & pillé l'honneur de leur aduerſaire. Les armes dont ils vſent à l'encontre de leur ennemy abſent, ne ſont autres, que l'aſtuce, le menſonge, le faux ſerment, le ſupplice, l'impudence, & mille autres tels abus & meſchantes fineſſes, la plus pernicieuſe deſquelles eſt la Calomnie. Ie dis donc, qu'il n'y a celuy, ſi fort ſoit il, & releué de courage, lequel donnant vne fois lieu à la Calomnie, ne ſoit vaincu par la flatterie, fut-il enuironné d'vn mur de diamant: Car ceſte imperfection a celà de propre, qu'elle eſtouffe, emporte, & ruë par terre tout bon iugement. D'ailleurs, les traiſtres ayans conſpiré contre quelque pauure homme, aſſiſtent de nouuelles forces ſes ennemis, & leur tendans la main taſchent par tous moyens de faire en ſorte, que l'auditeur ſoit ſerf, & s'aſſubjectiſſe à croire toutes leurs Calomnies. Parmy ces traiſtres, dont ie parle, il y en a quelques-vns, qui ne ſont affectez, qu'à inuenter de nouueaux euenements, ſuiure l'inclination de l'eſprit humain, s'accommoder aux choſes preſentes, & treuuer vne ame, qui ſuiue ce qu'elle admire. Car ie ne ſçay comment l'admiration attire vn chacun; & le remplit de ſoupçon par vn excez d'amour qu'il ſe porte à ſoy-meſme. Et de verité i'en ay connu pluſieurs, ſi enclins à la Calomnie, qu'il ſemble qu'on leur chatouille les oreilles auec vne plume ſi on leur en parle. Apres que tels calomniateurs ont mis leurs belles actions en euidence à l'ayde de leurs ſemblables, ils employent toutes leurs forces, à la ruïne de ceux, contre leſquels ils veulent combattre. Il leur eſt bien-ayſé de vaincre en vn lieu, où perſonne ne leur reſiſte, d'où les empeſchemens ſont bannis, où l'on ne parle point de ſouſtenir la vio-

Des armes de la Calomnie.

La Flatterie, & la Calomnie, ſont deux lignes paralelles qui ſe rencontrent en vn meſme centre.

la violence des machines, & où nul ne change de baſton pour mieux ſe deffendre. Car il n'y a que celuy, qui eſcoute trop librement qui ſoit liuré à la mercy de ſes ennemis. Cependant le pauure accuſé eſt ignorant de toutes les menees, & embuſches, qui ſont dreſſees contre luy; d'où s'enſuit que les accuſez, ſont en auſſi grand danger, que ceux qu'on maſſacre en dormant dans vne ville priſe d'aſſaut. Et ce qui eſt encore plus eſtrange, c'eſt que le plus ſouuent l'homme qui ne penſe point d'eſtre accuſé, comme n'eſtant coulpable d'aucun mesfaict, s'ira communiquer librement à celuy qu'il croira eſtre ſon amy, ſans conſiderer, qu'il eſt aſſailly de tous coſtez, & trahy par les embuſches d'vn ennemy couuert. Mais ſi celuy, auquel on faict ces rapports eſt vn hõme franc, & qui ayt du courage, il ne s'eſtonnera pas beaucoup, & meſme ſi toſt qu'il cognoiſtra d'auoir eſté faulſement irrité à l'encontre de ſon amy, il chaſſera bien loing tout courroux, & ſçaura vaincre ſon courage, dõnant lieu de ſe deffendre à celuy qui aura eſté accuſé par telles calomnies. Que s'il aduient que le faux rapporteur s'adreſſe à vn homme qui n'ayt point vn bon & vertueux naturel, il eſcoutera la calõnie, & teſmoignera par vn viſage riant que le rapport luy eſt agreable: De maniere qu'il conçoit au meſme inſtãt vne haine ſecrette à l'encontre de l'accuſé, grince les dents de courroux, & comme dit le Poëte, trame, & baſtit de nouuelles faſcheries à l'encõtre de luy, meſme ſans en faire ſemblant.

Vn amy couuert eſt plus à craindre qu'vn ennemy deſcouuert.

La choſe du monde que i'eſtime la plus deteſtable, & la plus meſchante, c'eſt quand l'homme en mordant ſes levres nourrit & fomente vne hayne ſecrette, dans ſon cœur ſans en dire mot. Le courroux qu'il a conçeu en ſoy s'accroiſt dans l'interieur par vn ſemblant deſguiſé, & ſa face riante deſment la colere qu'il coue dans l'ame, quoy qu'il ne faille que bien peu de choſe, pour le tourmẽter, & luy lancer des ſyndereſes ſecrettes. Alors le rapporteur qui par de tacites embuſches diſſimule ſa hayne, tire autant de peine, que l'Auditeur impudent, & qui n'a point de raiſon en ſoy-meſme, pour ſçauoir diſcerner ſi le rapport qu'on luy faict eſt faux, ou bien veritable. Puis, il n'eſt pas queſtion d'eſcouter vne ſeule parole de l'accuſé, ny de receuoir ſes deffenſes; car l'authorité du faux rapport, & de la Calomnie eſt trop grande enuers ceux qui croyent ainſi de leger: tellement qu'en ces matieres il eſt auſſi bon de diſſimuler le plus ſouuent ſon courage entre ſes amis, comme il eſt neceſſaire à ceux qui hantent les tauerniers & les bordeaux de ſe deſguiſer; puis que l'amitié des vns & des autres

L'eau des lacs eſt plus pernicieuſe que celle des torrens.

Ruſe du Calomniateur.

eſt ruynee par les faux rapporteurs, & principalement par les Hipocrites. Le Calomniateur ayant vn compagnon, duquel il craint d'eſtre accuſé pour quelque crime, inuente ſoudain vne offenſe contre luy, afin que s'il l'accuſe iamais en decelant ſa vilenie, il s'eſchappe du danger & du crime, pour le ſoupçon qu'on a jà conçeu qu'ils ſont ennemis. Et de faict nous voyons tous les iours, que ceux que nous croyons eſtre nos amys meſdiſent pluſtoſt de nous, que nos ennemis: Car quand il y a des indices apparens, que l'accuſation d'autruy prouient d'vne haine particuliere, on n'y prend pas garde ayſément: D'où vient que nous taſchons touſiours de ſurprendre ceux qu'on penſe eſtre nos amys, afin que l'Auditeur ayt plus d'occaſion de croire noſtre dire, principalement quand il void que nous meſpriſons, & le profit, & le ſalut de nos propres amys pour l'amour de luy. Il y en a d'autres, leſquels cognoiſſans appertement, qu'on accuſe, & blaſme leurs plus grands amys auec tant d'offence, qu'ils ont honte eux-meſmes de croire les faux rapporteurs; ce neantmoins ils ne ſe fient iamais plus à eux comme s'ils en auoient reçeu quelque tort. Ce qui prouient d'vn defaut de conſideration à prendre garde à la calomnie que les autres ont voulu mettre ſus à leur amy. Par où il faut conclurre que la vie des hommes eſt ſubjecte à vne infinité de maux à cauſe que tous croyent indifferemment à la Calomnie, & s'affient à elle. C'eſt ce que dit Antia dans Homere, parlant de [f] Stenoboëa femme de Pretus.

Les branches de tous les vices recognoiſſent pour leur tyge la Calomnie.

Pretus venge moy de l'injure,
Que Bellerophon, ce parjure,
A voulu faire par effort,
Contre mon honneur qu'il offence;
Ou ie conſpireray ta mort,
Si tu n'en veux prendre vengeance.

Hiſtoire de Stenoboea & de Bellerophon.

Ceſte-cy ayant ſollicité ce ieune garçon pour le faire paillarder auec elle, & voyant que ſa grande pudicité le luy deffendoit, n'eut iamais de repos, iuſques à ce que par ſon moyen il fut expoſé à vn grand danger: Car on le contraignit de combattre contre le monſtre nommé Chimere, & peu s'en fallut qu'il n'y demeuraſt ſur la place. Ce ieune homme eut bien encore d'autres trauerſes pour ſa diſcretion & chaſteté, veu que la femme de ſon hoſte l'accuſa faulſemẽt d'auoir voulu commettre adultere auec elle, bien qu'il luy en eut faict refus. Phedre en fit iadis de meſme,

lors qu'elle accuſa meſchamment le fils de ſon mary. Theſée, tellement qu'il deſaduoüa ſon propre enfant, & le fit expoſer comme maudit aux monſtres marins, bien que par les Dieux il fut innocent: Mais (pourray-je dire) ſi vn homme n'eſt iamais digne d'eſtre creu quand il accuſe quelqu'vn, quoy qu'il ſoit homme de bien & d'honneur, ne faudra-t'il pas l'eſcouter, pourueu qu'il n'ayt point d'autre malice en luy? Ie dis que nenny: Dequoy ie rendray vne raiſon apparente. Y a t'il quelqu'vn qui ſoit plus iuſte q qu'Ariſtide? Ie ne le penſe pas; & neantmoins parce qu'il vouloit mal à Themiſtocles, il irrita tellement les cœurs du peuple à l'encontre de luy, qu'il le contraignit de meſdire de ce bon perſonnage, afin de mieux s'entretenir en l'amitié du populaire: Car il auoit vne extreme ambition d'eſtre aymé de luy. Au demeurãt Ariſtide eſtoit vn homme de bien, & qui auoit couſtume d'aymer les vns, & hayr les autres. Que s'il faut croire à ce qu'on raconte de h Palamede (qui eſtoit l'vn des plus ſçauants hommes qui fuſſent en Grece, & prompt à toutes actions honneſtes,) l'on tient qu'il dreſſa par enuie de fortes embuſches, & trahiſons à vn ſien couſin, qui eſtoit ſon compagnon de guerre. L'inclination des hommes, auſquels ce vice n'eſt que trop familier, les y porte à pleine courſe. Mais à quel propos accuſer vn Socrates enuers le peuple d'Athenes, comme ſeditieux, & inuenteur de pluſieurs meſchancetez & menſonges? Qu'eſtoit-il beſoin de charger d'vne faulſe trahiſon Themiſtocles, & Miltiades, apres auoir gaigné de ſi belles victoires contre leurs ennemis? I'obmets vne infinité d'autres tels exẽples, qui ne ſont point incognus au peuple. Que doit donc faire vn homme ſage, & prudent aux choſes douteuſes & incertaines? S'il me veut croire, il ſuiura le cõſeil que dõne Homere en la fable des Sereines, où il monſtre qu'il faut laiſſer eſcouler tels maux & plaiſirs dommageables, en eſtoupant ſes oreilles (comme ſi l'on eſtoit dans vn vaiſſeau qui fendiſt les flots de la mer) afin qu'elles ne ſoient touſiours ouuertes pour agreer à l'affection de ceux qui ſont gloire d'accuſer faulſement leur prochain. Que ſi on leur donne vn fidelle portier qui vſe de diligence & d'vn ſain iugement, il receura bien-toſt à portes ouuertes ce qui ſera dit à propos. Mais quant au menſonge & aux vains diſcours, il les gardera bien d'approcher, leur ayant fermé l'entree. Vrayement il ſeroit beau voir, qu'apres auoir permis au portier de n'vſer de ſon office, qu'au ſeruice de la maiſon, il s'en allaſt obeïr aux oreilles, & à la volonté d vn chacun.

Ceux qui ont obligé leur patrie plus que les autres ſont d'ordinaire trahis & accuſez les premiers.

Souuienne-toy, lors qu'on mettra ſus vne calomnie à quelqu'vn, de peſer & conſiderer meurement les diſcours, & l'action de la matiere qui te ſera propoſee, ſans auoir eſgard à la condition & qualité de l'accuſateur, (car les mœurs, ou façons de faire d'autruy, ne peuuent nuire ny aduancer,) ny moins encores à la vehemẽce de l'affection; veu qu'il t'eſt facile de reſoudre la choſe auec autant de ſoing, que le faux rapporteur a pris de peine de s'ayder de ſes armes accouſtumees. Tellement qu'il ne faudra croire, ny à l'opinion d'autruy, ny à la paſſion de l'accuſateur, ains s'arreſter ſimplement ſur la verité du faict, afin de ne point mettre en credit l'enuie du Calomniateur, ou du menteur impudent. Bref, il ſera beſoing d'ordonner toutes choſes, ſelon que les arguments tirez d'vne part & d'autre le pourront demonſtrer, nous inuitans à aymer, ou hayr, celuy que nous aurons vrayement eſpreuué. Ce ſeroit vne action d'enfant de s'aſſeruir à la Calomnie, & croire à ſes inuentions ſans en faire eſſay, auant qu'auoir experimenté les choſes ſuſdites. D'ailleurs celà ne conuiendroit aucunement à celuy qui ſe donne le tiltre de vray homme; & quiconque ſe laiſſeroit emporter aux emmiellees paroles du Calomniateur, il ſe verroit eſgaré bien loing de la droicte voye de Iuſtice. De maniere que la principale cauſe de cecy ne procede que de l'ignorance, & des tenebres, deſquelles vn chacun eſt enueloppé.

Il faut auoir vne langue pour reprendre le Calomniateur, mais point d'oreilles pour l'ouïr.

S'il plaiſoit maintenant aux Dieux de nous appeller, & donner vne heureuſe iſſuë à noſtre vie, la Calomnie ſ'en iroit exilee: Elle ſeroit aneantie, ou confinee au profond des Enfers, ſans pouuoir iamais treuuer vne place parmy les mortels; & alors tous ceux qui cheriſſent vrayment la Vertu ſeroient comblez d'honneur, & de gloire, par la force de leurs actions vertueuſes.

ANNOTATIONS.

a *Labdacides.*] Les Thebains eſtoient ainſi nommez, d'vn certain Labdacus leur Roy.

b *Theodote.*] Il auoit enſeigné la Rhetorique à Ptolomee, qui le fit depuis ſon Gouuerneur en la Phenicie, comme dit Lucian.

c *Peleſe.*] C'eſt vne ville aux derniers confins de l'Egypte, où il y a vn fort beau port. Elle fut baſtie par Pelee pere d'Achille, apres l'expiation de la mort de ſon frere. Virgile en parle en la premiere de ſes Georgiques.

d *Dracon.*] Ancien Legiſlateur d'Athenes, les Loix duquel furent abolies par Solon, parce qu'elles eſtoient trop ſanglãtes: Car il auoit ordonné, que ceux qui n'auroient deſrobé ſeulement que des herbes, ou qui ſeroient conuaincus de pareſſe, euſſent la teſte trenchee. Voy ce qu'en dit Aule Geile [1]

1 *Lib. 12. c. 18.*

e *Philoxene.*] Poëte Lyrique, qui a eſcrit la Genealogie des Eacides. Suidas rapporte ſa vie fort au long.

f *Stenobœa.*] Femme de Pretus, Roy des Corinthiens, ou, ſelon quelques-vns des Argines, & fille de Iobatha, Roy des Lyciens. Ceſte-cy s'eſtant rẽduë amoureuſe de Bellero-

phon, & voyant qu'elle ne pouuoit corrompre la pudicité de ce ieune homme, l'accusa deuers son mary, disant, qu'il l'auoit voulu forcer.

g *Aristide.*] Gentil homme Athenien, qui par sa grande iustiçe & pieté se rendoit esgalement recommandable. Il fut enuoyé en exil pour dix ans par Themistocles, & depuis r'appellé, lors de l'aduenement de Xerxes.

h *Palamede.*] Fils de Nauplius, Roy d'Euboë, & grand ennemy d'Vlysse, qui l'assomma finalement à grands coups de cailloux. Ce fut luy qui descouurit la ruse d'Vlysse, lors que contre-faisant le fol, il semoit du sel. Ce qu'il fit, luy mettant au deuant du soc de la charrue son fils Telemacus. C'estoit vn grand Astrologue, & vn expert Capitaine. Il inuenta lors de la guerre de Troye ces quatre lettres de l'Alphabet Grec, θ. ξ. χ. φ. & en apprit l'inuention des figures que font les Grues en volant: D'où vient que les Poëtes appellent les Grues, oyseaux de Palamede.

LE FAVX ARGVMENTEVR, OV,
DV MOT APOPHRADE.

C'est vne inuectiue contre quelqu'vn qui s'estoit mocqué de luy, de ce qu'il auoit vsé de ce mot Apophrade.

IL faut bien que tu ne sçaches point la signification du mot Apophrade, (c'est à dire, iour noir, & malencontreux,) car si tu ne l'ignorois, pourquoy dirois-tu que i'ay vn langage grossier, & barbare, pour auoir dit de toy que tu estois semblable à vn Apophrade; voulant comparer tes mœurs à vn iour desastré? Ie t'apprendray cy-apres que veut dire le mot Apophrade, & ce qu'il signifie; mais sçache pour maintenant, que comme dit [a] Archilocus, tu n'as pas pris la Cigalle par l'aisle. N'as-tu iamais ouy parler de ce Poëte, [b] Parien de nation, & qui escriuoit en vers Iambiques? C'estoit vn homme fort Satyrique, grand causeur, mais trop libre en discours, & qui n'eust iamais honte d'iniurier aucun de ceux qui reprenoient ses vers, quelques inimitiez qu'il en peut encourir. Cestuy-cy donc ayant ouy dire, qu'vn certain auoit mesdit de luy, il fit responce que ce personnage auoit pris la Cigalle par les aisles: Par où il se comparoit soy-mesme à vne Cigalle, qui est vne petite bestiole d'vn naturel criard, & qui iase sans qu'aucune necessité la contraigne à ce faire, principalement si l'on l'empoigne par l'aisle; car alors ce vermisseau se met à craquer encore plus haut: De mesme en est il, ô homme malencontreux, d'irriter contre toy vn Poëte Iasard, & qui faict mestier de rechercher des occasions & des nouuelles matieres à ses Satyres. Ie te fais maintenant vne semblable menace, bien que ie ne sois point comparable à Archilocus, car comment l'oserois-je, veu que tu as commis en ta vie vne infinité de crimes dignes de vers Iambiques? Orodisis, Lycambe, & Bupale, contre lesquels * Archilocus a composé ses Iambiques, n'auroient qu'vne malice d'enfant pour la comparer à la tienne.

* *Qui fit en sorte par les Satyres qu'il escriuit contre Lycambe son gendre, qu'il se pendit de despit.*

Vrayement il sembloit que ce fust quelque Dieu, qui enuoyast les ris dans les levres, lors qu'on fit mention d'Apophrade, afin que ton ignorance fut manifestée aux Scythes. Aussi les choses plus vulgaires t'estoient incognuës; & tu fournissois d'vn beau commencement de composer vne inuectiue contre toy à vn homme libre, qui jà dés long temps desiroit de te cognoistre familierement, qui ne craindra point de dire toute ta vie en public, & lequel, à la façon d'vn heraut, proclamera tout ce que tu fais tant de iour que de nuict, sans y comprendre tes actions du passé. Mais possible que ce seroit en vain qu'on vseroit enuers toy d'vne liberté de paroles par vne certaine inuëtion propre à esmouuoir: Car tu ne deuiendras pas meilleur pour celà, non plus qu'vn escarbot, à qui l'on deffendroit de se veautrer dans les fanges, contre sa coustume ordinaire: Et si ie ne pense pas qu'il y ayt personne qui ne sçache les choses que tu as autresfois faictes, & ce que tu commets indignement contre toy-mesme tout vieil que tu es. Tu n'es pas si en seurté, ny si mauuais garçon, qu'il te faille arracher * la peau du lyon pour te faire paroistre vn asne, si ce n'est possible que quelque Hyperboreen soit arriué n'agueres icy vers nous, & qu'il tienne en sorte des mœurs des Cumans, que t'apperceuant d'abord, il ne te recognoisse pour le plus rioteux asne qu'on puisse treuuer, sans auoir la patience de t'ouyr braire. Il y a jà long temps que i'ay fait le recit de tes affaires à vn chacun, & tu t'es acquis plus de reputation que ne feirent oncques Arifras Sibarite, Miston, & ce Bastan de l'Isle de Chios, qui n'a rien ignoré. Si le faut-il dire pourtant, (bien qu'il pourra sembler à quelques-vns, que mes discours soient foibles & flestris,) de peur que ie sois estimé coulpable d'estre ignorant de cecy. Mais il est besoin que nous appellions encores à nostre ayde quelqu'vn des Prologues de Menander, sçauoir, Eleucus amy de Verité, & le Dieu de la Liberté, qui n'est pas des plus obscurs entre ceux qui montent sur l'eschaffaut. Il est bien vray que vous estes les seuls qui redoutez sa langue, & ausquels il est ennemy, parce qu'il sçait toutes choses, & recite en public tout ce qu'il a ouy dire de vous. Il nous obligeroit donc de beaucoup, s'il luy plaisoit d'entrer auant nous, & declarer aux auditeurs tout le discours de la fable. Sus donc, ô Eleucus, le plus excellent des Prologues & des Dieux, fay que tu monstres clairement, & persuades aux auditeurs que ce n'est en vain, ny pour t'acquerir de la hayne, ny

* *Allusion à vne fable qu'a faict Esope de l'asne vestu de la peau du Lyõ.*

ſans auoir parauant laué les mains, que nous repreſentons ce ſubject. Ce que nous en faiſons, c'eſt tant pour venger quelque choſe priuee & particuliere, qu'afin de prendre en haine (ce qui eſt vne action publique) cet homme que voicy pour ſa malice & vanité. Apres que tu auras predit tout cecy, & parlé clairement, va-t'en derechef à la bonne heure, & nous laiſſe faire le reſte : Car nous te voulons imiter, & eſtre repris en pluſieurs choſes, afin que deſormais aucun ne te puiſſe accuſer, pour l'amour de la Verité, ou bien de la Liberté. Mais tu ne me recommanderas point derechef à eux ; & ſi ne diras pas temerairement ce qui en eſt, veu que ce n'eſt pas la raiſon qu'il t'aduienne de parler de choſes ſi meſchantes, & deteſtables. Ce Sophiſte & impoſteur (dit deſià le Prologue) vint vn iour en Olympe, pour reciter vne harangue eſcrite ià long temps parauant à ceux qui eſtoient arriuez à la ſolemnité des jeux. L'argument de ſon eſcrit eſtoit tel, Qu'il fuſt deffendu à Pythagore par les Atheniens de ne cõmuniquer auec ceux, qui celebroient les feſtes * d'Eleuſine, comme barbare qu'il eſtoit, & qui ſe diſoit luy-meſme auoir eſté long temps parauant vn Euphorbe. Au demeurant ſa harangue eſtoit faicte, comme le [c] Geay d'Eſope, recueillie & rapiecee de diuerſes plumes eſtrãges ; tellement qu'afin qu'on euſt ceſte opinion de luy, qu'il ne diſoit rien qui fuſt vain & inutile, il pria tous ſes familiers & ceux de ſa cognoiſſance, (or eſt-il que c'eſtoit vn homme des plus anciens, & bien verſé en matiere de playdoirie) qu'apres qu'il auroit demandé quelque argument pour haranguer, vn chacun luy propoſaſt ſoudain Pythagore. Et parce que ceſtuy-cy eſtoit vn fort mal-habile homme ; tant à plaider qu'à exprimer les geſtes & paſſions venerables, ramaſſant confuſément les choſes, qu'il auoit jà de long temps conceuës, & practiquees en ſon eſprit (outre qu'il s'eſtoit monſtré fort impudent, & auoit tendu la main pour entrer volontairement en lyce) il auoit eſmeu tous les aſſiſtans à ſe rire de luy. Les vns iettans la veuë ſur le vieillard, donnoient bien à cognoiſtre, qu'il n'ignoroit pas que par ſon moyen ceſte ruſe auoit eſté tramee : Les autres recognoiſſans les choſes qu'on recitoit, ne ceſſoient de dire en eſcoutant que tel & tel poinct eſtoit tiré des Sophiſtes, qui peu auant noſtre tẽps s'eſtoient faits renommer pour leurs belles declamations. Cependant celuy-là meſme qui auoit eſcrit ceſte harãgue, ne ſe pouuoit tenir de rire : Auſſi pourquoy ne ſe fut-il mocqué d'vne audace ſi

* *qui ſe faiſoient en Eleuſis ville d'Attique. Voy ce qu'en diſent Ouide 7. Met. & Virg. 1. Georg.*

impudente, & ſi manifeſte? Mais il aduint de fortune, qu'il ſe mit à chanter quelque lamentation de Pythagore: Dequoy s'apperceuant ce mien Poëte, il vſa de ce Prouerbe ordinaire, *L'aſne à la lyre*, & ſe mit à rire fort doucement: Toutesfois l'autre ne laiſſa pas d'y prendre garde. Et voilà d'où eſt venuë ceſte grande inimitié qui eſt entr'eux. Au commencement de l'an, & meſme le troiſieſme iour d'apres la grande Lune nouuelle, lors que les Romains, ſuiuant la couſtume des anciens, font certaines prieres pour toute l'annee, & celebrent des ſacrifices, qui ſont de l'inſtitution du Roy Numa, eſtimans qu'à ce iour principalement les Dieux vacquent, & ſont attentifs aux prieres. En ceſte feſte, di-je, celuy qui rioit aux Olympies, ayant deſcouuert ſous ce feint & ſuppoſé Pythagore cet execrable & arrogant eſtalleur de harangues d'autruy, qui ne faiſoit qu'arriuer (car il cognoiſſoit exactement ſes mœurs, ſa meſchante vie, ſes excez dereiglez, enſemble ce qu'il faiſoit d'ordinaire, & le forfaict où il auoit eſté ſurpris) il dit à quelqu'vn de ſes amis. Allons nous en ie vous prie, & fuyons ce mal-heureux ſpectacle: Il eſt à craindre que cet homme que nous auons rencontré le long du chemin ne change ceſte agreable iournee en vn Apophrade. Ce qu'oyant ce Sophiſte, il commença (comme barbare qu'il eſtoit, & ignorant de la langue Grecque) de ſe mocquer du mot Apophrade, & à ſon retour, il ſe vengea de cet hõme-là, pour la riſee cy-deuant mẽtionnee diſant à tous ceux qu'il treuuoit; Voyez-vous Apophras? Mais que veut dire ce mot? Eſt-ce quelque fruict, vne herbe, ou vn inſtrumẽt? Ne le mange-t'on point, ou ſi on le boit? Qu'eſt-ce finalement qu'Apophrade? Car en bonne foy, ie ne penſe pas l'auoir iamais ouy, & ſi ie n'entends pas bien ce qu'il dit? Voilà comment il penſoit auoir parlé fort rudement à l'encontre de ceſtuy-là, & ſe mocquãt de luy ſe rioit du mot Apophrade, ſans s'aduiſer, que ce diſant il proferoit contre ſoy-meſme vn teſmoignage euident de ſon ignorance. C'a eſté donc à ſon occaſion, que celuy qui m'a icy enuoyé auant luy a eſcrit ceſte harangue, pour monſtrer q̃ ce braue Sophiſte ignore les mots Grecs plus communs, & leſquels les valets meſme des boutiques ſçauent fort bien. Eleũcus a parlé iuſques icy. Quant à moy, qui viens maintenant pour repreſenter le reſte de la fable, il m'appartient bien d'adjouſter cecy à ſa harangue, comme l'ayant appris de la * table Delphique, ſçauoir quelles ont eſté tes actions en ton pays, quels tes faicts en la Paleſtine, en Egypte, en la Phenicie, en Syrie, en Grece, en Italie, & finalement

* ou du trepied d'Apollon.

lement ce que tu fais à preſent en Epheſe. Toutes ces choſes ſont preſque comme quelque Sommaire & chef de ceſte tienne beſtiſe, & le vray but de tes mœurs: Car, comme dit le Prouerbe, depuis qu'eſtant Troyen, tu as loüé les Tragediens, il eſt bien raiſonnable que tu entendes tes propres mots. Toutesfois attends que i'aye premierement parlé d'Apophrade. Dy moy, au nom de * Pandemus, de Genetillys, & de Cybelle, enquoy eſt-ce que le mot d'Apophrade te ſemble deuoir eſtre repris & digne de mocquerie? N'eſt-ce pas, parce qu'il n'eſt point propremẽt Grec, mais introduict de quelque lieu par les Gaulois, Thraces, ou Scythes? D'où vient que cognoiſſant tout ce qui eſt Athenien, tu l'as ſoudain rejetté & mis hors la ville des Grecs, comme à ſon de trompe, diſant pour te mocquer de moy que ie parle en homme barbare, & d'vne eſtrange façon; & meſme que ie paſſe outre les limites Attiques? Mais qu'y a-t'il encore qui ſoit ſi familier & domeſtique aux Atheniens, comme eſt ce mot icy, diront ceux qui ſçauent mieux celà que toy? Tu me pourrois pluſtoſt preuuer qu'Erecteus, ou Cecrops ſeroient eſtrangers, vagabonds, ou nouueaux-venus entre les Atheniens, que me monſtrer le mot d'Apophrade n'eſtre pas de la langue Attique? Car à dire le vray, il y a pluſieurs choſes que les Atheniens appellent de meſme façon que toutes les autres nations. Mais ils ſont les ſeuls, qui nomment Apophras, vn iour noir, abominable, maudict, mal-heureux, & bref tout ſemblable à toy. Voilà donc ce que tu as appris en paſſant; ſçauoir, la ſignification d'Apophrade; & qui eſt le iour qui s'appelle noir, lors que, ny le Magiſtrat ne delibere point des affaires publiques, ny les cauſes ne ſe plaident pas en iugement, ny les Sacrifices ne s'accompliſſent point, & ſi l'on ne traicte rien de ce qu'on a de couſtume de faire pour vne bonne fin. Tels iours qu'on a remarquez & eſtablis pour d'autres occaſions, ſont appellez Apophrades ou noirs. Et poſſible que ceux qui ont eſté deffaicts en quelque grande & dangereuſe bataille, ont eſtimé que ces iours auſquels ils auoient reçeu de ſi grandes pertes deuoient eſtre tenus pour abominables, meſchans, & mal-encontreux, à faire des choſes legitimes & bonnes. Ainſi m'ayde Hercule, ſi celà n'eſt. Mais peut-eſtre que ce ſeroit vne choſe inepte & mal conuenable à vn vieillard comme toy, d'eſtre deſappris & derechef apprendre cecy, ne ſçachant pas meſme les premiers principes, veu que ſi tu ne les ignorois, tu ſçaurois le tout. Tu es donc excuſable, ſi tu ne ſçais les preceptes, qui ſont hors la voye commune

* *Cœlius rapporte que c'eſtoit le nom d'vne fameuſe putain.*

Qui ne ſçait les principes d'vne ſcience il l'ignore tout à faict.

& obſcurs aux hommes priuez & groſſiers. Il n'eſt pas en ta puiſſance de nommer autrement le iour noir qu'Apophrade, attendu que c'eſt icy le ſeul nom entre tous les autres, qui eſt le plus ſignificatif. Pour ce qui eſt des mots anciens, les vns ſe peuuẽt bien vſurper, & les autres nenny; ſçauoir, ceux qui ne ſont pas en vſage, de peur de troubler l'ouye, & offenſer les oreilles des eſcoutans. Par ainſi, bon-hõme, poſſible euſſé-je failly vſant de tels mots en parlãt à toy: Car il falloit ſe ſeruir des mots Paphlagoniẽs, Cappadociẽs, ou Bactriens, ſi tu voulois entẽdre ce qui ſe diroit, & prendre quelque plaiſir à eſcouter. Mais i'eſtime qu'il eſt bien ſceant de conuerſer & deuiſer en langue Grecque auec les Grecs. Puis, comme c'eſt l'ordinaire des Atheniens de rechanger pluſieurs choſes en leur langage, ce nom icy leur eſt demeuré par ſucceſſiõ de temps, entre les principaux, & a touſiours eſté dit d'vn chacun en ceſte meſme ſorte. Ie pourrois encore alleguer ceux qui parauant nous ont vſé de ce meſme mot, ſi ce n'eſt que ie te troublerois l'eſprit, te mettant au deuant les mots incognus & eſtrangers des Poëtes, Orateurs, & Hiſtoriens. Il n'eſt pas beſoin que ie te die qui ſont ceux qui ont vſurpé ce mot: car vn chacun le ſçait bien. Mais toy, au contraire, ſi tu me peux monſtrer quelqu'vn des anciens, qui n'ayt vſé de ce nom, tu ſeras eſleué tout d'or, comme l'on dit, en Olympe. Que ſi quelque ancien ignore cecy, ie diray de luy qu'il ne me ſemble pas ſçauoir qu'Athenes ſoit au pays d'Attique, Corinthe en l'Iſthme, & Sparte au Peloponeſe. Il reſte donc que tu dies pour excuſe, que tu cognois bien le mot d'Apophrade, mais que tu as repris mal à propos l'vſurpation qui en a eſté faicte. Or çà, ie te veux encore reſpondre à cecy des choſes raiſonnables: Sois donc attentif, ſi tu ne fais peu de cas d'eſtre eſtimé tout à faict ignorant. Vn chacun ſçait, que les Anciens meſme ont proferé pluſieurs tels diſcours auant nous à l'encontre de ceux qui eſtoient pour lors ſemblables à toy: Car il eſt vray-ſemblable, qu'il y en auoit auſſi quelques-vns abominables en mœurs, vilains, & d'vn meſchant courage: L'vn voulant injurier quelqu'vn l'appelloit [d] Brodequin, taxant par ceſte comparaiſon ſa vie ambiguë, & auſſi inconſtante, que ceſte maniere de chauſſure. Vn autre, Ennuyeux, & petulant, parce qu'il ſouloit mettre du deſordre aux aſſemblees par ſes harangues ſeditieuſes; & derechef l'autre Hebdomadier, parce qu'ainſi que les enfans ont accouſtumé de jouër à la fin de la ſemaine, luy de meſme joüoit & rioit aux aſſemblees publiques,

Diuers brocards donnez à pluſieurs.

& ſe mocquoit des eſtudes, & actions ſerieuſes du peuple. Ne me permettras-tu donc pas de comparer vn meſchant homme, & confit en toute malice à vn iour noir & malencontreux? Car nous auons accouſtumé nous meſmes de nous deſtourner à main droicte des boiteux, principalement ſi nous les rencontrons du matin: Et ſi quelqu'vn ſortant de ſa maiſon apperçoit vn Eunuque, ou vn Singe, ſoudain il retire le pied, & s'en retourne; prenant ceſte rencontre pour vne augure que ſes affaires n'iront pas bien ce iour-là. Si d'abord à portes ouuertes, à la premiere ſortie, & au premier matin de toute l'annee, quelqu'vn void vn meneſtrier qui commette, & ſouffre des actions abominables, comme impudique, & effeminé; N'eſtimes-tu point qu'vn tel homme ne fuye ce trompeur, ce parjure, ceſte peſte, cet enfer, ceſte malice, & qu'il ne compare pas telles perſonnes à vn iour noir? Ie voudrois bien ſçauoir ſi tu n'es pas tel? Il me ſemble que tu ne le nieras aucunement, ſi tant eſt que ie connoiſſe bien ceſte tienne force & grandeur de courage, parce que ta gloire ne ſouffre point de breſche, veu que ta reputation eſt cognuë par tout. Que ſi tu procedes au contraire, & te deſaduouës pour tel, à qui feras tu croire ces choſes? Ne ſera-ce point à tes Citoyens? car c'eſt la raiſon qu'on commence par eux. Ils connoiſſent deſià ta premiere enfance; par quel moyen tu te liuras toy-meſme entre les mains de ce meſchant gend'arme, & comme tu as veſcu vilainement auec luy t'accommodant à toutes ſes volontez, iuſques à permettre, comme dit le Prouerbe, qu'il mit bas le drapeau deſchiré. Auſſi ſe ſouuiennent-ils, comme de raiſon, des choſes que tu as commiſes au Theatre, quand tu ſeruois les Baſteleurs, & les Baladins, & deſirois eſtre tenu pour quelque Chef menedanſe.

Tout le mõde eſt teſmoin des actions du meſchant.

N'eſt-il pas vray, qu'aucun n'entroit au Theatre premier que toy, & que nul n'y racontoit pas tant ſeulement quel eſtoit le nom de la Comedie? Cependant tu paroiſſois en bon eſquippage, ayant chauſſé des ſouliers d'or bien liez; & eſtant reueſtu d'vne robbe royale, tu faiſois qu'vn chacun t'imitoit pour s'acquerir de la bien-veillance au theatre; Et ſi portant des couronnes, tu t'en retournois comblé des loüanges & applaudiſſements d'vn chacũ. Mais tu es maintenant vn Aduocat, vn Sophiſte & vn Harangueur. Tellement que s'il aduient que ceux-cy entendent quelquesfois telles choſes de toy, ils iugeront vray-ſemblable ce qui

eſt dit en la Tragedie; ſçauoir, que le Soleil & la ville de Thebes ſe monſtrent doublement. Ces mots courront tout incontinent par la bouche d'vn chacun: N'eſt-ce point luy? Pourquoy? Comment donc? & ce qui s'enſuit puis apres. Par ainſi tu fais fort bien de ce que tu ne les viſites aucunement, & ne vas voir ſouuent ton pays, mais le fuys & euites volontiers; bien qu'il ne ſoit ny trop mauuais en Hyuer, ny trop faſcheux en Eſté: Outre que c'eſt bien la plus belle, & la plus grande cité de toutes celles de Phenicie. Mais quoy? Ce ſont autant de lacs & de filets qu'on te dreſſe, que d'eſtre repris en la compagnie de ceux qui ſçauent ces vieilles choſes, & les ont imprimees en leur memoire. Toutesfois ie n'aduance rien de parler ainſi, & c'eſt en vain que ie tiens ce diſcours: Car tu n'eus iamais crainte de perſonne; & qui pis eſt, les choſes qui ſont deshonneſtes d'elles-meſmes ne te ſemblent point telles. I'ay ouy dire encore, que tu as de grands moyens en ton pays; ſçauoir, vne pauure petite tournelle, laquelle eſtant comparee à ce tonneau du Cynopean, pourroit poſſible eſtre eſgalee au Palais du grand Iupiter. Ie te iure qu'il n'eſt pas en ta puiſſance d'empeſcher en aucune maniere que tes Citoyens ne te croyent pour l'homme du monde le plus deteſtable, & pour le general deshonneur de toute leur ville. Poſſible que les autres qui habitent en Syrie teſmoigneront le meſme de toy, ſi tu te vantes de n'auoir rien faict oncques de mauuais, ou qui ſoit digne de blaſme. Par le Dieu Hercule, Antiochus a veu de ton ouurage, lors que tu rauis, meſchant que tu es, cet Adoleſcent qui venoit de Tharſe. Ce me ſeroit vn deshonneur de dire le reſte; (ſi eſt-ce pourtant, qu'il y en a pluſieurs qui le ſçauent bien, & s'en ſouuiennent encores) car il n'eſtoit gueres loing de toy, & voyoit que tu eſtois à genoux auec l'autre que tu cognois bien, faiſant tous deux ie ne ſçay quoy, ſi tu n'as mis en oubly toutes choſes. Quant aux Egyptiens, ils ne te cognoiſſent que trop. Souuienne toy qu'ils te receurent apres ce braue tournoy que tu eus en Scythie, d'où tu t'enfuys pour les cauſes que i'ay dictes n'agueres, lors que les tailleurs te pourſuiuoient, deſquels ayant obtenu, ou pluſtoſt deſrobbé des veſtements precieux, tu eus la paſſade, & de la prouiſion pour ton voyage. Alexandrie n'a pas vne moindre cognoiſſance de tes affaires; Et par le Dieu Iupiter, elle ne deuroit pas eſtre eſtimee la derniere en Antioche, ſi ce n'eſt entant que ta meſchante vie y a eſté plus manifeſte, tes meſfaicts plus deſreiglez, ton nom mis en plus

grand credit, & ſur tout le chef deſcouuert. Il ne s'en treuua qu'vn ſeul qui te creuſt, lors que tu nias d'auoir commis rien de tel; & il fut bon beſoin pour toy, d'auoir pour dernier ſecours l'vn des principaux des Romains, de qui tu tirois penſion: Tu me permettras de taire ſon nom, principalement à ceux qui le ſçauent fort bien. Que ſert-il de dire en ceſte aſſemblee, tous les autres crimes par toy commis? Que ſi ie dis qu'il te ſurprit, giſant tout yure entre les genoux du bouteillier, que me reſpondras-tu? Pouuoit-il douter que tu ne fuſſes tel, voyant l'effect meſme deuant ſes yeux? Ie ne le ſçaurois croire, ou bien il falloit qu'il fuſt tout à faict aueugle. Tous veirent aſſez qu'il en donna des indices apparens, & de courage, & de volonté, lors que ſoudain il ſe mit hors de ſon logis, & * le purgea depuis apres ton depart, auec certaines expiations religieuſes. I'obmets à dire, que l'Achaye, & l'Italie ſont toutes pleines de tes impoſtures, & de ceſte belle reputation qui s'en eſt enſuiuie, de laquelle ie ſuis vrayement bien joyeux. Pour les actes que tu commets maintenant dans Epheſe, ie veux bien que tu croyes ceſte verité, que ce ſeroit merueille, ſi ceux qui les ſçauent ne s'en eſtonnoient point. Mais en bõne foy tu as appris encore cecy auec les femmes. Dy moy donc ie te prie, ſi c'eſt vne choſe malſeante d'appeller vn tel homme Apophrade? N'eſt-il pas vray, au nom de Iupiter, que tu nous as en outre voulu baiſer à la bouche pour le meſme faict? Tu fais donc cecy auec vne inſigne malice, principalement à l'endroict des hõmes à qui cela n'eſtoit aucunement cõuenable, tels que ſont ceux de ta Secte, auſquels il ſuffiſoit d'apperceuoir ſeulement les maux de ta bouche, les mots barbares, la rudeſſe de ta voix, ta parole indiſcrette, confuſe, & entieremẽt eſloignee des Muſes; Mais de te baiſer encore ſur celà, ô Hercule chaſſe-mal, deſtourne ce mal-heur bien loing: Car il vaudroit mieux voir vn aſpic & vn vipere que toy? La morſure de ces ſerpents ſe pourroit guerir par l'ayde du medecin, mais quant à ton baiſer venimeux, qui eſt celuy ie te prie qui auroit recours aux Temples ou aux autels? Où treuueroit-on le Dieu qui vouluſt exaucer ſa priere? De combien de purgations & de fleuues, ou de lauements ſeroit-il beſoin? Et neantmoins, bien que tu ſois tel, & que tu ayes accouſtumé de commettre de ſi grandes meſchancetez, tu te mocques des autres, pour de ſimples noms, & de mots ſeulement. Quant à moy, ie te iure en bonne foy, que ſi i'ignorois le mot d'Apophrade, i'en aurois pluſtoſt honte

* *Alluſion à la couſtume qu'auoient les anciens d'expier par cerimonies religieuſes tout mal-encontre de leur maiſon.*

que de m'obſtiner à nier de l'auoir dit. Il n'y a perſonne des noſtres, qui t'ayt encores accuſé de ce qu'on t'appelle *Bromologue*, *Tropomaſtlis*, ou vau-neant, *Riſimetre*, ou enjoleur, *Athenion*, ou Athenipete, *Authoratin*, ou porte-fleur, *Sfendicizin*, ou attrayant des yeux, *Chiron-limaſte*, ou taſte-mamelle. Va, que Mercure le Logiſte te puiſſe perdre, ou desfaire mal-heureuſement, meſchant que tu es, auec ces tiens mots: Car, où eſt-ce que tu les treuues par eſcrit? Poſſible eſt-ce en vn coing à l'eſcart, ou dans le liure de quelqu'vn de ces malotrus Poëtes, plus froids que Ialemus, & tous remplis d'ordures & d'araignees; ou finalement aux liures de Philenis, leſquels tu as ſi ſouuẽt aux mains, attendu que ce ſont choſes dignes de ta bouche, & de toy. Mais puis que i'ay faict mention de la langue, que dirois-tu ie te prie, ſi elle t'appelloit en iugement, (ſuppoſons que celà ſoit ainſi) & t'accuſoit d'injures, ou, ce qui eſt vn peu plus modeſte, de meſpris, parlant à toy en ces termes: Tu t'attaques doncques à moy, meſchant, qui t'ay reçeu pauure & ſouffreteux, & n'ayant pas du pain pour mettre ſous ta dent? O ingrat que tu es! Premierement ie t'ay acquis de la reputation aux theatres, te faiſant ores repreſenter Ninus, tantoſt Meliochus, & maintenant Achille: En outre, ie t'ay long temps nourry, te donnant l'inuention de monſtrer aux enfans à aſſembler les lettres, ou les ſyllabes. Maintenant ie t'ay rendu tel qu'vn Sophiſte, t'eſleuant à vn poinct de gloire qui ne t'appartenoit nullement. Tellement que ie ne ſçay quelles reproches me viens-tu faire, & pourquoy tu me tiẽs à meſpris, & m'enjoins des commandements deshonneſtes & des ſeruices execrables? Ne te contentois-tu pas des meſchantes actions qui ſe commettent de iour, ſçauoir de mentir, ſe parjurer, proferer tant de ſots & friuoles propos, & qui pis eſt de vomir ceſte fange de mots? Il a fallu que tu ne m'ayes point dõné de relaſche, non pas meſme de nuict. Ie ſuis la ſeule que tu ſoüilles ainſi, & ie ne puis croire autrement que tu n'ayes deliberé d'vſer de la langue, ny plus, ny moins que de la main, puis que tu me traictes en eſtranger, me remplis d'injures & de meſpris, & ſi m'accables d'vne infinité de maux. Mon office & principal ouurage c'eſt de parler, mais il eſt force aux autres parties d'endurer les choſes auſquelles tu me contraints. D'où vient que ie ſouhaitte mille fois le iour de l'auoir coupee comme * Philomele; car les langues de ceux qui ont deuoré leurs propres enfans, me ſemblent plus heureuſes que la mienne. Si la langue parloit à toy de ceſte façon, prenant auec ſoy

* *Fille de Pandion Roy d'Athenes, à laquelle Tereé Roy de Thrace coupa la langue apres l'auoir violee.*

quelque propre voix,& appellãt ta barbe comme ſon Aduocate; dy moy ie te prie,qu'eſt-ce que tu luy reſpondrois? Poſſible ce que n'agueres fut par toy dit à Glaucia, lors qu'il t'accuſoit pour vn meſchant acte commis, diſant, que pour ce ſubject il s'eſtoit faict renommer & cognoiſtre à vn chacun en bien peu de temps. Mais dy moy, d'où il s'eſt acquis ceſte grande reputation? Reçoit-il des gages pour ſes harãgues? Toutefois il ſuffit d'eſtre remarqué en quelque façon que ce ſoit. Ie pourrois rapporter icy pluſieurs de ces appellations que tu as par tout acquiſes aux diuerſes contrees;& ce dequoy ie m'eſtonne le plus,c'eſt de voir que tu as pris en ſi mauuaiſe part le mot Apophrade,& que pour ces autres nõs, tu ne t'es aucunemẽt eſmeu. Car il n'y a celuy qui ne ſçache, qu'en la Syrie,tu as eſté appellé Roſe de Daphné;ainſi m'ayde Minerue, ſi ie n'ay hõte de dire pour quelle cauſe c'eſtoit, & ie ſuis d'aduis de le tenir ſecret tant qu'il me ſera poſſible. En la Paleſtine tu fus ſurnõmé Picquant,à cauſe de la grande rudeſſe de ta barbe,parce qu'elle ſouloit poindre pẽdant l'ouurage, car encore la faiſois-tu tondre ou raſer. C'eſt vne choſe manifeſte,qu'en Egypte tu fus appellé *Schinance*,où peu ſ'en fallut,dit-on,q̃ tu ne fuſſes ſuffoqué à la rencõtre d'vn certain nautõnier de ceux qui ſont aux nauires marchãdes & aux pl⁹ gros vaiſſeaux,lequel t'eſtouppa la bouche apres qu'il fut ſur toy. Quãt aux Atheniẽs,ces bõnes gens ne t'ont point dõné de noms obſcurs,ains par l'adjonction d'vne ſyllabe, ils t'ont appellé pour Honoré,des-Honoré: Auſſi ce nom nouueau & affecté t'appartenoit biẽ. En Italie,ô le nom heroïque,tu as eſté dit Cyclope parce que quelquefois à la vieille mode,& ſuiuãt les Poëſies d'Homere,tu auois pourchaſſé de cõmettre ceſte vilenie,que tous ſçauent biẽ. N'eſt-il pas vray que tu giſois eſtendu de ton long, & yure,cõme vn ſecõd Polifeme,ayãt le pot au laict en main,& preſt à faire le reſte. Cependant l'adoleſcent pris à iournee,ayant le pau dreſſé & fort aigu,t'attaquoit quaſi cõme quelque Vlyſſe, afin de t'oſter l'œil. . *Il ne le touche point,& ſa lance par feinte*

Donna tant ſeulement au menton vne atteinte.

Car ie ne penſe pas que ce ſoit choſe abſurde, puis que nous parlons de toy, de dire cecy vn peu plus froidement. Ne te ſouuiẽt-il point,que pour lors tu contrefaiſois le Cyclope, & tenant la bouche ouuerte tant que tu pouuois, tu ſouffrois que ta machoire fut par luy aueuglee. Et pluſtoſt, ainſi que Charybde, tu taſchois d'engouler ce ſ Nul, enſemble les Nautonniers, & meſmes les cheuilles, & les voiles. Ce que tu faiſois ſans rougir de honte de-

uant ceux qui eſtoient là preſents. Que ſi le lendemain quelqu'vn te vouloit reprocher ceſte tienne vilenie, tu prenois pour excuſe l'yurongnerie, & le vin. Puis donc, que tu es ſi opulent, & comblé de ſi riches noms, ie m'eſtonne de ce que tu as honte de celuy d'Apophrade? Dy-moy, par les Dieux, pourquoy eſt-ce que pluſieurs diſent encore de toy, que tu Leſbiaſnizes, & Fenicizes? Ignores-tu la ſignification de ces mots, auſſi bien que d'Apophrade, & les tiens-tu pour hõnorables? O ubien, cognois-tu ceux-cy, comme t'eſtant couſtumiers; & deſaduoües Apophrade, qui t'eſt ſeul incognu, puis que tu le mets hors du catalogue des nõs qui ne conuiennent qu'à toy? O que ces reproches te ſont bien deuës! A quoy i'adjouſte, que tu es cogneu aux compagnies des femmes publiques, iuſques dans les lieux plus ſecrets de leurs immondices. Car n'agueres comme tu eus pris la hardieſſe de pourchaſſer le mariage de la femme de Cyzice: ceſte bonne ouuriere s'eſtant bien enquiſe du tout; Iamais, dit-elle, ie ne prendray vn homme, qui a luy-meſme affaire d'homme: Et toutesfois eſtant en ceſte reputation, tu t'amuſes aux mots, & te mocques des autres. Tous ne te peuuent pas faire les meſmes reproches; car qui ſeroit ſi audacieux en paroles, de demander vn trident au lieu d'vne eſpee, contre trois adulteres? Il ſeroit beau voir, que Theopompe, plaidant pour trois chefs en iugement, ſe vantaſt d'auoir vaincu les plus belles citez, auec vne harangue à trois poinctes; & derechef d'auoir ſubiugué la Grece auec vn trident, & d'eſtre vn Cerbere en diſcours? Il me ſouuient que n'agueres ayant allumé vn flambeau, tu cherchois quelque frere qui eſtoit mort, ſi ie ne me trompe, & vne infinité d'autres choſes, dont il n'eſt pas beſoing de parler autrement, excepté que ceux qui les entendirent, en firent depuis le recit. Il me ſemble qu'vn certain riche, & deux pauures, eſtoient ennemis enſemble. Or en parlant du riche, Il a tué, dis-tu, l'vn des pauures; Et ceux qui eſtoient là preſents ne pouuans ſe tenir de rire, cõme ils en auoiẽt du ſubject, corrigeant la faute par toy commiſe: Non, non, dis-tu, il tua l'vn de ces deux. Ie ne parle point de ces vieux mots, tels que ſont, *tremois*, pour trois mois, *t'impeſte*, pour tempeſte, *te volis*, pour dire ie volay, *ie repanche*, pour ie reſpons, & ſemblables paroles, qui ſe voyent clairement dans tes harangues. Ie ne touche point auſſi aux actes, auſquels la neceſſité porte ton inclination, ô chere Adraſtie! N'aye peur que ie les reproche à perſonne; Car ce ſont des fautes excuſables, ſi quelqu'vn pouſſé par la faim, ayant eu en garde quelque choſe d'vn citoyen,

citoyen, faict ſerment de ne l'auoir point veu; ou bien s'il demande impudemment, & meſme mendie, rauit, & deſrobe à la façon des Gabelleurs. Tout celà n'eſt rien, veu qu'il n'y a point de mal de ſecoüer le joug de la pauureté en quelque façon que ce ſoit. Mais ce qui me ſemble inſupportable en cecy: c'eſt qu'eſtant pauure, tu deſpenſes aux voluptez tout ce que tu acquiers par ceſte tienne impudence. Que ſi tu veux, ie loüeray encores vn acte que tu as prattiqué fort ciuilement, lors que ſçachant fort bien l'art de Thiſias, tu as faict par deux diuerſes fois la beſongne de * Corax, ayant deſrobé finement trente pieces d'or à ce vieil reſueur, lequel ſe voyant deçeu, paya pour le liure, & en faueur de Thiſias, ſept cents cinquante dragmes. Il n'y a point de doute, que ie te pourrois faire pluſieurs ſemblables reproches, mais ie te pardonne volontiers; & me contente d'adjouſter cecy ſeulement à mon diſcours. Au reſte, fais comme il te plaira, & ne laiſſes pas de t'accuſer, te donnant garde qu'il n'eſt ny honneſte, ny permis à ceux qui commettent telles choſes d'inuoquer vne meſme Veſta, de boire à vn autre en ſigne d'amitié, ny de toucher, ou mettre la main en vne meſme ſauſſe, & donner des baiſers pour des mots; principalement à ceux qui t'ont faict la bouche noire, & vrayement Apophrade. Et puis que nous ſommes venus maintenant aux remonſtrances d'amitié; Ceſſe ie te prie, de parfumer & oindre de ſenteurs ces cheueux gris, & d'arracher auec de la poix ceux que tu ſçais bien; car ſi quelque maladie te ſurprenoit, il faudroit guerir tout le corps. Maintenant puis que tu n'es point malade de ceſte foibleſſe, que te ſert-il de rendre ces parties pures, polies, & ſans poil, leſquelles il n'eſtoit pas ſeulement permis de regarder. Vne ſeule choſe t'eſt reſtee, qui eſt vne marque de doctrine, & de grande ſageſſe en toy, c'eſt de griſonner, & ne plus noircir. Que cela te ſerue de couuerture à ta malice, & deteſtation. Par ainſi pardonne, au nom de Iupiter, tant à cecy, qu'à ta barbe principalement, & ne la ſoüille plus, comme tu fais. Que ſi tu ne t'en peux tenir, fais que ce ſoit ſeulement de nuict, & en ſecret: mais de iour oſte-moy celà; car c'eſt vne action tout à faict brutale. Ne vois-tu point maintenant, qu'il euſt mieux valu pour toy laiſſer la [h] Camarine ſans la remuer, & ne te point mocquer de ce mot, qui te rendra toute ta vie Apophrade & noir? Deſires-tu quelqu'autre choſe de moy? Car n'aye peur que ie faille iamais. Ne ſçais-tu point encore que tu as tiré le tout à toy, veu qu'il t'eſtoit conuenable, ô malotru macquereau, d'entrer en doute que

* *Ancien Rhetoricien. Voy ce qu'en dit Cic. en Brute.*

quelque homme velu, & cul noir, comme dit l'ancien Prouerbe, t'eut ſeulement regardé. Poſſible te riras-tu encore de ce que i'ay vſé des mots, *malotru*, & *macquereau*, comme ſi c'eſtoient des Enigmes, & des Griffons? Auſſi les noms de tes ouurages te ſont incogneus; tellement qu'il eſt permis à preſent de te faire ces reproches, ſi ce n'eſt que tu ayes acquis deſià vne triple, ou quadruple Apophrade. Que ſi ie t'ay blaſmé, tu t'en dois accuſer toy-meſme, & te ſouuenir de ce dire d'Euripide:

Le mauuais ſort eſt la fin ordinaire
De ces eſprits, qui contre tout deuoir
Blaſment autruy, feignans de ne ſçauoir
Ce qu'il leur faut diſſimuler ou taire.

ANNOTATIONS.

a *Archiloque.*] Poëte Satyrique, né à la meſdiſance. Ce fut luy, comme dit Lucian, qui fit ceſte reſponce à vn certain qui l'auoit offencé de parole: *Tu as pris la Cigalle par l'aiſle*, c'eſt à dire, Tu t'attaques à vn homme qui ſçait mieux medire que toy: Car c'eſt le propre de cet inſecte de crier d'vne eſtrange façon, principalement ſi l'on l'eſtreint par le bout de l'aiſle. Par ce Prouerbe, il nous eſt demonſtré, que c'eſt vn mauuais ennemy qu'vn Poëte Satyrique.

b *Parien*] C'eſt à dire, de Paros, qui eſt l'vne des Iſles Cyclades en la mer Egee.

c *Geay d'Eſope.*] Celuy-là s'appelle proprement ou Corneille d'Eſope, par vne façon de parler Prouerbiale, qui faict la piaffe du bien d'autruy.

d *Brodequin.*] Nous liſons dans Xenophon, que Teramenes fut appellé *Brodequin*, par maniere de gauſſerie.

e *Des Boſſeux.*] Les Anciens nourris dés leur enfance à toutes ſuperſtitions, tenoient pour malencontre, ſi au matin ſortant de leur maiſon, *ils rencontroient* vn More, vn Eunuque, vn Boſſu, & autres telles perſonnes contrefaictes, que Tybere nomme dans Suetone, ioüets de la Nature. Plutarque, [1] & Ammian Marcellin [2] en ont touché quelque choſe.

1 *In Bruto.*
2 *Lib. 31.*

f *Nul.*] Poliſeme dans Homere [3] ayant l'œil creué par Vlyſſe, les autres Cyclopes accourent au bruit, & l'interrogeans du nom de celuy qui luy auoit faict cet outrage, il leur reſpond οὖτις, c'eſt à dire, Nul. A quoy Lucian faict vne alluſion.

3 *Odyſſ. 9.*

g *Fenicizes.*] C'eſt à dire, tu t'adonnes à l'amour des enfans. Ceſte façon de parler eſt tiree de l'infame paillardiſe des Pheniciens, qui eſtoient tous portez à ce vice. Plutarque [4] leur en donne le traict, & leur en faict de grandes reproches.

4 *In vita Cæſaris.*

a *Camarine.*] C'eſt vn mareſcage en Sicile, ainſi dit d'vne ville qui porte le meſme nom, d'où la peſte s'eſtant iadis exalee, les habitans apprirent de la bouche de l'Oracle, que s'ils ne vouloiẽt qu'vn mal-heur pire que celuy-là ne leur arriuaſt, ils n'euſſent à y toucher en aucune façon. Mais il aduint qu'ayant purgé ceſte auge contre la volonté du Dieu, les ennemis aſſiegerent leur ville quelque temps apres, & les punirent du meſpris qu'ils auoient faict de l'Oracle.

D'VNE MAISON.

Il loüe l'artifice d'vne maiſon bien baſtie, &

ALEXANDRE deſirant de ſe baigner en [a] Cydne, comme il eut apperçeu la clairté des ondes de ce fleuue, la beauté de ſon

fonds, ſon eau ſi doucement coulante, & ſa fraiſcheur en temps d'Eſté, il y prit vn ſi grãd plaiſir, qu'il eſt croyable, que s'il eut preueu la maladie que ce bain luy cauſa depuis, il n'eut ſçeu s'en abſtenir facilement. Si quelqu'vn voyoit ceſte maiſon, ſi grande, & ſpacieuſe en ſon plan, ſi belle en ſa forme, où le iour donne de toutes parts, ſi brillante en or, & en peintures, il ne ſouhaitteroit point d'y laiſſer vne harangue, pour teſmoignage (s'il faiſoit profeſſion de telle eſtude) d'eſtre renõmé au dedans, s'y faire cognoiſtre, & ſeruir de principale partie à l'embelliſſement d'icelle. Mais il n'y a point de doute, que ſoudain qu'il l'auroit vn peu plus diligemment contemplee, il s'en iroit de là, ſans haranguer, auſſi peu qu'vn muet, ou à l'imitation de quelqu'vn, qui par enuie auroit deliberé de ſe taire. Toutesfois, par le Dieu Hercule, ce ne ſeroit pas l'acte d'vn homme honneſte, ou ſtudieux, ny d'vn perſonnage eſpris de l'amour des plus belles choſes, ains pluſtoſt vne grande beſtiſe joincte à vne extréme ignorance, que de s'abſtenir volontairement de ſi aggreables actions, & s'en bannir ſoy-meſme, ſans conſiderer qu'il n'y a pas vne meſme Loy eſtablie aux ignorants, & aux doctes, ſur le faict des ſpectacles. Il ſuffit tant ſeulement à ceux-là de voir ce qui eſt commun à tous, tourner les yeux à l'entour, regarder en haut, leuer la main, & prendre plaiſir ſans mot dire, de peur de proferer quelque traict, qui ne ſoit aucunement conuenable, & digne de ce qu'on void. Mais quiconque, auec vn ſain iugement & vn rare ſçauoir, regardera les plus belles choſes, ie penſe qu'il ne ſe contentera pas d'imprimer ſeulement en la veuë ce qui eſt aggreable, ou d'eſtre vn muet ſpectateur de ceſte beauté, ains il taſchera de tout ſon poſſible de s'y arreſter, & enrichir la veuë auec vne harangue. Au reſte, tel enrichiſſement ne ſe fonde pas du tout ſur la loüange d'vn beau logis; car poſſible, qu'il eut eſté bien-ſeant à cet adoleſcent Inſulaire de regarder auec admiration la maiſon de Menelaus, & de comparer l'or & l'yuoire d'icelle auec ce que le Ciel contient en ſoy de plus rare: comme s'il n'eut iamais rien veu de beau en terre, veu meſme qu'il pouuoit declarer le tout, & faire eſſay d'vne harangue ayant aſſemblé les plus braues: Ce qui pourroit eſtre auſſi quelque partie de loüange. Pour moy i'eſtime vrayement qu'vne belle maiſon eſt fort propre aux harangues publiques, & qu'il y faict bon diſcourir, par-ce qu'elle repete les mots petit à petit, ny plus ny moins que les antres, ou cauernes; reſpond à ce que l'on dit, dilate l'extremité des paroles, &

propoſe ceſte queſtion, ſçauoir, ſi elle peut ſeruir, ou pluſtoſt nuire à l'orateur qui harangue en icelle.

Sçauoir ſi vne belle maiſon eſt propre aux harangues.

s'arreſte au bout de chaſque mot; outre qu'elle a de couſtume de faire, comme quelque docile Auditeur, remettant en memoire les choſes qui ont eſté dictes, & loüant celuy qui parle. Enquoy elle faict vn eſchange, qui n'eſt pas ennemy des Muſes; Ce qui aduint pareillement dans les cauernes, leſquelles par vne reuerberation de la voix à la partie oppoſite, reſonnent les chanſons des Bergers. Cependant les ignorants, & groſſiers, penſent que ce ſoit quelque pucelle qui reſponde ainſi à ceux qui chantent, ou crient, laquelle habite au milieu des montagnes, & parle dans les creux des roches. Il me ſemble donc, que l'eſprit de l'Orateur qui harangue dans vne belle maiſon, s'eſleue plus haut pour la diuerſité des obiects qui ſe repreſentent à la veuë; veu que s'il faut ainſi dire, toute beauté ſe gliſſe par les yeux de l'eſprit, qui met hors par-apres vne docte harangue, & bien compoſee. N'eſt-il pas vray que la veuë des armes ſurhauſſa le courage d'Achille à l'encontre des Troyens; & que depuis que luy-meſme les eut endoſſees pour en faire eſſay, il fut animé, & comme attiré au deſir de la guerre? De ceſte meſme façon l'enuie de diſcourir ſe r'allume par la beauté des lieux. Lors que Socrates ſe vouloit preparer à diſcourir, il s'en alloit à ce plan induſtrieux, où l'herbe eſt touſiours verdoyante, & où ruiſſelle vne claire fontaine, tout contre le fleuue Iliſſe. Là il s'amuſoit à deuiſer auec ſon Phedras Myrrhynuſien, & corrigeoit le parler de Lyſias fils de Cephale: puis appelloit les Muſes, & croyoit qu'elles ſe deuſſent rendre en ceſte ſolitude, & l'ayder à la harangue qu'il s'eſtoit propoſé de faire de l'amour. Ce vieillard meſme ne faiſoit point de difficulté d'appeller les pucelles pour ouyr les augures des maſles. Pourquoy donc n'eſtimerons-nous pas qu'elles doiuent venir icy ſans eſtre appellees en vn ſi beau lieu? Or ce logis ne ſera pas ſeulement à l'ombre, ou ſous la beauté du plan, ny meſme en delaiſſant ces lieux de plaiſance à Iliſſe, la maiſon Royale, qui eſclate tout en or, ne ſera point comparable à ceſte-cy: Car à dire le vray, toute l'admiration de celle-là conſiſtoit en vne grande magnificence; mais il n'y auoit ny artifice, ny beauté, ny plaiſir, ny commodité, ny correſpondance de iuſte proportion; & ſi elle n'eſtoit point embellie d'vn or diſtribué modeſtement de toutes pars, ains c'eſtoit vn ſpectacle entierement barbare, vne pure opulence, vne enuie aux regardans, & vne vanité à ceux qui la poſſedoient, ſans qu'elle eut rien de loüable en elle. Et de faict, il n'y auoit point de raiſon de proportion de beauté; & ceux à

La ſolitude eſt le ſejour des Muſes.

qui elle appartenoit ne ſe ſoucioient point du plaiſir, ains ſeulement qu'on la regardaſt auec eſtonnement, eſtimans choſe indifferente qu'on la loüaſt ou non : Car les Barbares ne ſont ny amateurs de l'honneſté, ny conuoiteux des richeſſes. Or la beauté de ceſte maiſon n'eſt pas vne vaine monſtre miſe ſus, pour y repreſenter quelques jeux barbares, ou pour vne arrogance des Perſes, & vne vanité Royale ; & ſi elle ne requiert point ſeulement vn pauure ſpectateur, le iugement duquel ne s'attache pas ſimplement à la veuë, mais que quelque conſideration & eſtime d'icelle enſuiue en meſme temps les paroles. Ce qui eſt de plus beau en ceſte maiſon, c'eſt qu'elle donne entree au Soleil, & en meſme temps qu'elle le deſcouure, & le reçoit à portes ouuertes. Et c'eſt pour cela meſme, que les Anciens baſtiſſans leurs Temples, les ont ſituez vis à vis du Soleil Leuant. La longueur & largeur d'icelle ſe rapportent à la hauteur, auec vne iuſte proportion : & les feneſtres libres de tous coſtez ne reçoiuent aucun empeſchement, & ſi ſont appropriees à quelque ſaiſon de l'annee que ce ſoit. Comment ſe pourroit-il donc faire que ces choſes ne fuſſent aggreables & dignes de grande loüange ? Dauantage, il n'y a point d'ouurage comparable à ſa couuerture, où toutesfois il n'y a rien d'affecté, ny qu'on puiſſe reprendre ; & l'or y correſpond mediocrement, & ſans aucune ſuperfluité aux choſes auſquelles il eſt approprié. Ainſi voyons-nous qu'il ſuffit à vne femme modeſte, qui veut rendre ſa beauté plus recommandable, d'auoir ou quelque petit carquant à l'entour du col, ou vne bague au doigt, ou des pendans d'oreille, ou bien quelque treſſe liant ſa cheuelure eſparſe : Ce qui luy donne autant de grace que faict la pourpre, le paſſement, ou la broderie à quelque veſtement. Les paillardes tout au contraire, & principalement les plus ruſees d'entr'elles ont accouſtumé de faire leurs robbes tout de pourpre, afin de ſuppleer au defaut de leur beauté, par l'ornement interieur : Car elles croyent que leurs eſpaules en ſeront plus belles, ſi elles eſclattent en or, & que la groſſeur & inegalité du pied ſe couurira par le ſoulier doré, ou finalement que leur face aura plus de grace, & ſe rendra plus aymable, ſi elles luy donnent quelque luſtre. Voylà quelles ſont les ruſes des courtiſannes. Mais quant à la femme d'honneur, elle n'vſe de l'or qu'entant qui luy ſuffit, & où il en eſt beſoing, ne craignant de monſtrer ſa beauté, fut-elle toute nuë.

La beauté ne s'hõnore point par le fard.

Ainſi la couuerture de ceſte maiſon, ou pluſtoſt ſon chef, n'a point d'autre beauté que ſoy-meſme, & eſt enrichy d'or, comme le ciel d'eſtoilles, qui brillent de nuict de toutes parts, & par certains interualles. Que ſi le Ciel eſtoit tout de feu, ſans doute il nous ſembleroit pluſtoſt eſpouuentable que beau. On peut encore remarquer icy, que cet or n'eſt aucunement oiſif, ou entremeſlé ſimplement au reſte de l'ouurage, à cauſe du plaiſir, ains qu'il a ie ne ſçay quel luſtre fort aggreable, & qui colore par ſa rougeur toute la maiſon. Car quand la lumiere du iour ſe joinct & s'entremeſle auec l'or, ils font eſclatter ie ne ſçay quoy de commun enſemble, & deſcouurent vne double clairté rougiſſante. Voilà pour ce qui eſt du toict de ceſte maiſon, où ſe voyent tant de magnificences, qu'elles auroient bon beſoin de quelque Homere pour les louër, qui appellaſt ce lieu, ou vne haute tour, comme le logis d'Helene, ou le beau luiſant, comme l'Olympe. I'obmets la rareté des pieces qui ſont peintes ſur les murailles, la beauté des couleurs, leur induſtrie, & varieté. Ce que ie ne puis mieux cõparer qu'au Printemps, ou à quelque belle prairie, toute émaillee de fleurs, ſi ce n'eſt qu'elles ſe faniſſent, ſe ſeichent, ſe changent, & que leur beauté ſe fleſtrit: Mais en ce logis, vn Printẽps perpetuël y regne: C'eſt vn pré qui ne ſeiche iamais, & vne fleur eternelle. Qui ne prendroit plaiſir à voir tant de belles ſingularitez, ou qui ne deſireroit de diſcourir là deſſus, outre ſon poſſible, veu que c'eſt choſe du tout deshonneſte d'eſtre ſurmonté de ce qui eſt apperçeu par riſee. Les regards des beautez ont beaucoup de force, pour attirer non ſeulement les hommes, mais les beſtes irraiſonnables. Et pour moy, ie me fais accroire qu'vn cheual courroit plus volontiers par vn champ mol & penchant, receuant doucement l'impreſſion des pas, & fleſchiſſant ſous les pieds ſans aucune reſiſtãce: Car alors il iroit auſſi viſte que le vent, & s'abandõnant tout à faict à la viſteſſe, combattroit auec la beauté du champ. C'eſt ainſi que le Paon à l'entree du Printemps, mettant le pied dans vne prairie, où les fleurs paroiſſent plus aymables, plus fleuriſſantes, & belles tant en couleur qu'en eſclat, commence à eſtaller ſes plumes, les expoſe au Soleil, eſleue ſa queuë, & la roüant à l'entour de ſoy-meſme, il faict voir l'émail & le Printemps de ſes riches plumes à l'enuy des fleurs, qui ſemblent l'inuiter à ce deffy. Car on diroit à le voir ainſi piaffer, & ſe pennader, qu'il faict quelque monſtre ſolemnelle de ſa beauté; Et ce qui le rend encore plus admirable, c'eſt la varieté de ſes couleurs, qui s'enrichit aux raïs du

Le pouuoir d'vne Beauté s'eſtẽd iuſques aux choſes inſenſibles.

Belle deſcription du Paon.

Soleil, & ſe transformant petit à petit reçoit de nouuelles formes de beauté, qui, comme des yeux ou des arcs celeſtes rayonnent au ſommet de ſes plumes. Et de faict l'œil eſt tout rauy d'admiration, quand il void que ces beaux ronds qui ſembloient eſtre parauant d'airain paroiſſent tous d'or, ſoudain qu'il ſe panche tant ſoit peu: & que derechef, ce qui eſtoit bleu au Soleil, eſt chãgé en verd, s'il ſe met à l'ombre, ſi variable eſt le changement, que l'ornement de ſes plumes emprunte de la lumiere changeante. La mer auſſi a celà de propre, que de prouoquer le deſir quand elle eſt calme & bonace, comme vous le ſçauez bien vous meſmes, ſans qu'il ſoit beſoin d'en parler d'auantage. Et de verité ſi quelqu'vn habite en terre ferme, bien loin de la mer, & eſt du tout inhabile à nauiger, il deſire pourtant d'y aborder, & eſtre porté loing de terre iuſques en haute mer, principalement s'il void le vent donner doucement dans les voiles, & les vaiſſeaux ſe gliſſer paiſiblement ſur les flots. Par où ie veux dire que la beauté de ceſte maiſon eſt du tout propre à inuiter les Orateurs à diſcourir, & meſme à les rendre excellents en l'art de bien-dire. Auſſi n'y ſuis-je pas entré pour autre ſubject que pour haranguer, y eſtant attiré par la beauté du lieu, comme par quelque Rhombe, ou Sereine. Et de plus ie me ſuis promis depuis que mes harangues, qui par le paſſé ont eſté groſſieres & mal compoſees, paroiſtront deſormais plus belles & eloquentes; de meſme que ſi elles eſtoient veſtuës d'vne plus riche robbe. Mais voicy vn certain autre diſcours, qui n'eſt aucunement coüard, ains fort courageux, lequel en parlant ſemble vouloir interrompre, & refuter mes paroles. Car ie me ſuis aduiſé qu'ayant mis fin à mon dire, il a maintenu que ie n'ay pas dit la verité, s'eſtonnant fort de ce que i'aſſeurois, qu'vne maiſon embellie d'or & de peintures eſtoit plus propre à reciter & prononcer des harangues, attendu, diſoit-il, que nous voyons le contraire. Mais, ſi bon vous ſemble, ceſte meſme harangue arriuant icy parlera pour ſoy deuant vous, comme à ſes Iuges, & vous monſtrera de combien elle eſtime qu'vne ſimple & laide maiſon eſt plus propre à haranguer qu'vn beau & riche logis. Pour moy, ie n'ay que faire de parler deux fois d'vne meſme choſe; Vous auez ouy ce que i'en ay dict. Que ceſte-cy diſcoure maintenant, ſi elle veut; car ie luy promets de l'eſcouter attentiuement, & de luy donner loiſir de haranguer quelque peu de temps.

Hommes-Iuges, dit la Harangue, vous ſçauez que cet Aduo- *Harangue pour prouuer que les*

beaux lieux ne sont pas propres pour haranguer, contre ce qu'il a dit cy-deuant.

cat, qui a parlé n'agueres, a loüé ceſte maiſon en pluſieurs manieres,& ſi l'a ornee par ſon langage: Mais quant à moy, tant s'en faut que ie la vueille reprendre ou blaſmer, que meſme ie penſe pluſtoſt qu'il m'eſt neceſſaire d'y adjouſter les choſes par luy delaiſſees. Car plus elle vous paroiſtra belle, d'autant plus ie la diray eſtre contraire à l'vſage,& commodité de l'Orateur. Permettez-moy,ie vous prie, d'vſer de ceſte meſme comparaiſon qu'il a rapportee des femmes, & des ornements d'icelles. Ie dis donc que ceſte piaffe ne ſert de rien aux belles femmes,ains qu'au lieu d'apporter de l'eſclat à leur beauté, elle leur eſt fort contraire,ſçauoir lors que ceux qui les apperçoiuent fortuitement, ſont eſtonnez de voir l'or & les pierreries, au lieu qu'ils deuroient louër en elles ou le teinct,ou le viſage, ou le col,ou les bras, ou les doigts. Mais laiſſans ces choſes à part, ils ne prennent garde qu'aux Sardoniques,à l'Eſmeraude, au carquan,& aux braſſelets. D'où vient que telle femme a raiſon d'eſtre faſchee ſe voyant ainſi meſpriſee des regardans, qui ne ſe dõnent pas le loiſir, ny le temps pour la louër à cauſe de ſes ornements, mais ne la font que regarder en paſſant. Il me ſemble qu'il en aduient de meſme à celuy,lequel parmy tant de beaux ouurages veut reciter vne harangue: Car tout ce qu'il dit,s'eſtouffe dans la magnificence des belles choſes; outre qu'il eſt enſemble rauy & obſcurcy, ny plus ny moins que ſi quelqu'vn portant vn flambeau,le iettoit au milieu de quelque grand feu,ou s'il faiſoit monſtre d'vne fourmy pres d'vn Chameau ou d'vn Elephant. Dauantage, la voix de celuy qui harangue en vne maiſon qui retentit de toutes parts, ſe confond par la reuerberation & oppoſition du lieu: de meſme que le ſon d'vne trompette aupres d'vne fluſte, ſi on les entonne enſemble, ou en vn meſme temps. Ainſi les beuglements des flots de la mer ſubmergẽt & accablent les paroles des Nautonniers, toutes les fois qu'ils veulent parler. Quant à ce que dit mon aduerſaire, que la magnificence d'vne belle maiſon excite l'Orateur, & le rend plus gaillard, il me ſemble, ne luy deſplaiſe,que la choſe en va tout autremẽt,& que tout au contraire la diuerſité des objects,eſtonne, eſpouuente,& trouble la raiſon, & ſi la rend plus timide, penſant que ce ſoit la plus grande vilenie du monde qu'vne harangue n'apparoiſſe,ny belle, ny plaiſante en vn lieu qui n'eſt point recreatif. Car ç'eſt icy l'indice le plus manifeſte de tous: De meſme que ſi quelqu'vn ayant endoſſé vn riche harnois, prenoit la fuitte auant tous les autres,il ſe feroit mieux remarquer parce qu'il ſeroit reueſtu de plus belles armures.

La veuë a plus de force que l'ouye.

armures. Et voilà ce qu'il me ſemble que cet Orateur reſpecta dãs Homere, lequel neantmoins eut bien peu d'eſgard à la beauté, & pluſtoſt il contrefit luy-meſme vn homme du tout inhabile, afin que par apres l'excellence des propos & de la harangue fut plus admiree, faiſant comparaiſon d'icelle auec la laideur, & deformité pretenduë. C'eſt vne choſe encores entierement neceſſaire, que l'eſprit de celuy qui parle ſoit occupé à regarder, & la faculté de penſer renduë foible & languiſſante par le regard qui l'attirant à ſoy, ne luy permet de vacquer à la haranguë. D'où il s'enſuit que tel Orateur ne peut manquer de diſcourir, ſon eſprit eſtant diſtrait par les loüanges des choſes qu'il void. Car i'obmets à dire que ceux-là meſme, qui ſont là preſens pour eſcouter, demeurẽt incontinent ſpectateurs, d'auditeurs qu'ils eſtoient parauant. Puis, celuy qui harãgue n'eſt ny vn^d Demodochus, ny vn Femias, ny vn Tamiris, ny vn Amphion, ou bien vn Orphee, pour arracher les penſees de ceux-là, & les empeſcher de regarder; ſi ce n'eſt que quelqu'vn fut entierement aueugle, ou venu expres en pleine nuict, afin d'eſcouter; comme faict d'ordinaire le Senat d'Athenes au carrefour de Mars. Car que la force des paroles ſoit trop petite pour combattre auec le regard, la fable des Sereines eſtant comparee à celle des Gorgones le peut facilement enſeigner. Il eſt bien vray que celles-là allechoiẽt par l'harmonie de leurs voix ceux qui nauigeoient, & les detenoient quelque temps; tellemẽt qu'il leur eſtoit force de ſejourner (bien qu'il ſe ſoit treuué quelqu'vn qui les ayt defiees ayant bouché ſes oreilles de cire.) Mais quant à la beauté des Gorgonnes, elle eſtoit ſi violente, & s'attachoit de telle ſorte aux parties paſſibles de l'ame qu'elle rendoit ſoudain les regardans eſtõnez, & les faiſoit deuenir muëts. Outre que ſi nous croyons à la fable & au bruict commun, ils eſtoient ſoudain transformez en pierres, au grand eſtonnement d'vn chacun. Ce qui me faict conclurre, que la comparaiſon du Paon dõt il s'eſt ſeruy parauant, rend encore plus valable ma cauſe. Car ſa beauté conſiſte au regard & non à la voix. Que ſi quelqu'vn mettoit aupres de luy ou vn Roſſignol, ou vn Cygne, & le faiſoit chanter, luy oppoſant vn Paon, ie ſçay aſſez que l'eſprit s'arreſteroit apres ce dernier, ſans ſe ſoucier des tirades, ny des fredons, ſi grande ſemble eſtre la volupté qui ſe reçoit par les yeux. Que ſi vous voulez, ie vous ameneray vn homme fort docte, qui vous teſmoignera pour moy, que le plaiſir de la veuë ſurpaſſe de beaucoup celuy de l'oreille. Holà, Huiſſier, appelle moy tout mainte-

Tous les mẽbres de l'hõme ſont aſſoupis quand ils ſe laiſſe commander à ſes paſſions.

nant Herodote fils de Lixus d'Halicarnaſſe, qu'il vienne icy deposer deuant vous autres Meſſieurs, leſquels ie prie d'eſtre attentifs à ce qu'il dira en langue Ionique, cõme il a de couſtume. Ceſte harangue ne dit rien qui ne ſoit veritable, Meſſieurs les Iuges, & c'eſt à vous à croire tout ce qu'on vous dira ſur ceſt' affaire, preferãt le regard à l'ouye: car les paroles ſont moins dignes de foy que les yeux.

Entendez-vous ce que dit le teſmoing, Meſſieurs, & comme il attribuë le premier degré d'honneur au regard? Ce qu'il ne faict pas qu'à bon droict: Car les paroles ſont aiſlees & s'eſuanouïſſent quand elles ſont proferees auec la choſe meſme. Mais le plaiſir de ce qu'on void à l'œil ne s'enfuit iamais, & attire à ſoy les yeux des regardans. Ie vous laiſſe à penſer maintenant, comme eſt-il poſſible qu'vne maiſon ſi excellente, & ſi belle, ne ſoit entierement contraire à vne harãgue? Ie ne veux point alleguer d'autre exemple, que celuy que ie viens de voir de vous autres, Meſſieurs les Iuges, leſquels pendant que nous diſcourons, auez regardé contremont au plancher, & admirans les peintures des murailles, vous eſtes eſgarez d'vn & d'autre coſté, comme ſurpris d'vn ſoudain eſtonnement. Vous eſtes excuſables, ſi vous auez ſouffert quelque choſe d'humain, voyans de ſi beaux & variables objects: Car la diligence de l'artifice, l'vtilité de l'Hiſtoire, & l'Antiquité ont, à dire le vray, ie ne ſçay quelle vertu attractiue, & requierent des ſpectateurs qui ſoient bien reſolus. Or à celle fin que vous n'ayez les yeux tournez de tous coſtez, ie vous deſpeindray ces pourtraicts le mieux qu'il me ſera poſſible, & ſelon mon aduis, vous prendrez vn merueilleux plaiſir à eſcouter les meſmes choſes, leſquelles vous admirez à l'œil. Et peut-eſtre que pour ce ſuject vous me louërez encore dauantage, me preferant à mon aduerſaire, parce que la monſtre que ie vous produiray de ces merueilles, fera naiſtre en vous vn double contentement. Vous voyez, au reſte, combien eſt difficile ceſte entrepriſe, & combien il eſt mal-aiſé de reduire en vn monceau tant d'images, ſans aucunes couleurs, figures, ou lieux conuenables: Car la peinture des mots eſt de bien peu de conſequence.

Deſcription de diuerſes peintures.

A main droicte en entrant, on void ce mal-encontreux Ethiopien, entremeſlé à la fable Argolique; ſçauoir, Perſee qui deſfaict le monſtre marin, deliure Andromede, auec deſſein de l'eſpouſer peu apres, & l'emmener auec ſoy. Le Peintre ſemble l'auoir là mis hors du ſubject, & tant ſeulement pour tomber au vol qu'il prit

pour s'en aller chez les Gorgonnes. Cet ouurier qui que ce ſoit a exprimé au vif en vn petit coing de perſpectiue, la honte de ceſte pucelle: Car elle regarde du haut de la roche cet effroyable combat, l'audace amoureuſe du ieune homme, & les yeux effroyables du monſtre, heriſſé d'aiguillons hydeux à la veuë, & deſcouurant à tous coups ſa gueule beante. Cependant Perſee luy monſtra la Gorgonne de la main gauche, & de la droicte, il le frappe de ſon eſpee. La partie du corps de ceſte cruelle beſte, qui ſe deſcouure à Meduſe, eſt ſoudain tranſmuée en pierre, tandis que Perſee taille en pieces le reſte, qui eſt encore animé. Apres ceſte image, on void vn autre tableau, qui a de l'air du premier, & qui me ſemble emprunté par le Peintre, d'Euripide, ou de Sophocles. Ce ſont deux ieunes hommes, compagnons & amys, ſçauoir, Pylades de Phocee, & Oreſte, leſquels eſtans tenus pour morts ſe cachent derriere le palais royal, y entrent ſecrettement, & tuent Egiſte. Cependant [e] Clitemneſtre giſt morte ſur vn lict, à demy nuë, & eſtenduë de ſon long, ayant à l'entour de ſoy tous ſes domeſtiques qui lamentent l'iſſuë d'vn ſi enorme forfaict. A voir les grimaces des vns, l'on diroit qu'ils crient, & que les autres eſpient de tous coſtez pour voir par où les meurtriers prẽdront la fuitte. Le Peintre a inuenté quelque choſe d'honneſte, quand il a eſté queſtion de monſtrer l'accompliſſement de ce qui eſt illicite & meſchant. Mais il fait que les adoleſcents s'arreſtent principalement ſur le meurtre de l'adultere. Là tout contre eſt depeint vn beau Dieu, & repreſenté par vn ieune homme qui a le viſage riant. C'eſt [f] Branchus aſſis ſur vne roche, lequel tient vn lievre en main, & ſe jouë à vn chien qui ſemble ſauter contre luy; tandis que ſon pere Apollon, qui eſt là tout pres, ſe paſme de rire, & prend plaiſir à tous les deux, ſçauoir à l'enfant qui ſe jouë, & au chien qui ſemble ſauter.

Outre cecy, Perſee pourſuit derechef les choſes qui ont precedé la desfaicte du monſtre marin, & en attaquant la Meduſe luy trenche la teſte. Il eſt ſur le poinct d'auoir mis à fin vn ſi haut faict d'armes, lors que la Deeſſe Minerue le couure. Mais il n'a pas encore veu ſur ſon bouclier l'image de la Gorgonne qui ſert de ſupplice au regard. Au milieu de la muraille, tout contre la porte eſt la petite maiſon de Minerue, & la Deeſſe de marbre blanc; mais ſon veſtement n'eſt pas Martial, ains tel que ſeroit celuy d'vne Deeſſe guerriere traictant la paix. En vn tableau de platte peinture eſt vne autre Minerue, qu'on void fuir deuant

Vulcã qui en eſt amoureux,& de ceſte pourſuitte naiſt g Erichonius. Vne vieille peinture accompagne ceſte-cy. C'eſt l'aueugle h Orion, qui porte Cedalion, & luy monſtre la voye qui conduict à la lumiere, tandis que le Soleil deſcouurant ſes beaux rayons luy redonne la veuë perduë,& que Vulcan regarde cet ouurage depuis Lemnos. Vlyſſe eſt repreſenté d'vn autre coſté, contre-faiſant le fol, pour n'aller au camp auec les Grecs; & les Ambaſſadeurs ſont là qui l'attendent. Le Peintre n'a pas oublié d'y mettre les choſes appartenantes à la diſſimulation, ſçauoir la charruë, les juments attelees,& l'ignorãce de ce qui ſe paſſoit. Toutes leſquelles ruſes ſont en fin deſcouuertes par l'enfant qu'on luy met au deuant. Car Palamedes fils de Nauplus s'apperçeuãt de ceſte aſtuce, empoigne Telemachus, & mettant la main à l'eſpee faict ſemblant de le vouloir tuër. Que ſi l'vn feint d'eſtre fol, l'autre contrefaict le courroucé. Cependant Vlyſſe retourne en ſon bon ſens, & de peur qu'il a qu'on ne tuë ſon fils, l'amour de pere le denuë de toute ceſte feintiſe,& le faict reuenir à ſoy. i Medee eſt là derriere depeinte; qui bruſlant de jalouſie, & d'enuie, iette la veuë ſur ſes petits; & l'on diroit à la voir, qu'elle trame quelque piteuſe conſpiration: Car elle tient deſià l'eſpee à la main; Mais ſes miſerables enfans ſont là debout aupres d'elle, & ſans rien ſçauoir de ce qu'il leur doit aduenir, regardent tous paſmez le glaiue entre les mains de leur mere.

La faculté de l'ouye a vne force admirable pour eſmouuoir.

Ne voyez-vous point, Hommes-Iuges, comme le recit de ces Hiſtoires attire l'oreille de l'Auditeur, deſtourne ſa veuë de part & d'autre,& laiſſe là tout ſeul celuy qui harangue? I'ay bien voulu diſcourir de cecy, non afin que vous condamniez l'aduerſaire, & le prenant en hayne le quittiez là tout ſeul auec ſes harangues, comme vn perſonnage bien audacieux, de s'eſtre enuelopé temerairemẽt parmy des choſes ſi difficiles, mais pluſtoſt afin que vous luy ſeruiez de ſeconds en ce combat, & le fauoriſant de tout voſtre poſſible, eſcoutiez attẽtiuement ce qu'il vous dira, la difficulté de la choſe meurement conſideree. Car de ceſte façon vous ayant, non pour Iuges, mais pour deffenſeurs, ce ne ſera pas ſans peine qu'on l'eſtimera indigne de la magnificence de ceſte maiſon. Ne vous eſtonnez pas ie vous prie, ſi ie dis cecy, en faueur de mon aduerſe partie, veu que ie cheris tant ceſte maiſon, & celuy qui harangue en icelle, que tout mon plus grand deſir c'eſt qu'il ſoit loüé & renommé d'vn chacun..

ANNOTATIONS.

a *Cydne.*] Fleuue de Cilicie, plus memorable pour les secrettes proprietez de son eau, que pour sa large estenduë. Il prend sa source és plus proches fontaines,& ne se desborde iamais. Vitruue [1] dit,que les goutteux qui s'y baignent dedans, y treuuent vn grand allegement à leur mal : Ce qui est confirmé par l'experience qu'en fit le Poete Cassius de Parme, comme il appert par l'Epistre qu'il en escriuit à Marc Antoine, dont il est faict mention dans Cœlius.[2]

1 *Lib.8.c 3.*

2 *Lib.27.*

b *Lysias.*] Natif d'Athenes,& fils de Cephale. Il fut tenu pour l'vn des plus grands Orateurs de son temps,par le tesmoignage mesme de Ciceron.[3]

3 *In Bruto.*

c *Paon.*] Lucian faict vne naifue description de la beauté du Paon ; lors qu'à l'entree du Printemps il se mire dans vne prairie. Le sieur Du Bartas semble l'imiter quand il dict,

Le Paon qui naure du picqueron d'amour
Veut faire piasard à sa Dame la Cour,
Taschе estaller en rond les thresors de ses aisles
Peinturees d'azur, marquetees d'estoilles,
Rouant tout a l'entour d'vn craquetant cerueau,
Afin que son beau corps paroissе encor plus beau.

d *Demodochus.*] C'estoit vn joüeur d'instruments,lequel Homere [4] introduit joüant des airs sur la lyre,au banquet d'Alcinous Roy des Feaces.

4 *Odyss 8.*

e *Clytemnestre.*] Fille de Tindaree, & de Leda,& femme d'Agamemnon, laquelle lors de la guerre de Troye s'estant renduë amoureuse d'Egiste, vesquit auec luy en toutes sortes de voluptez, & peu apres meit à mort son mary retournant de Troye,aydee de son rufien, ayant desseigné d'en faire autant à son fils Oreste, si sa sœur Electre n'eut empesché ce coup, enuoyant son frere au Roy Strophius pour le faire nourrir. Depuis, ce fut luy qui vangea la mort de son pere,par celle d'Agamemnon,& de Clytemnestre sa mere. Voy plus amplement ce qu'en disent Homere,[5] Seneque,[6] Euripide,[7] & Sophocles.[8]

5 *Odyss. lib.11.*
6 *In Agamem.*
7 *In Oreste.*
8 *In Electra.*

f *Branchus.*] Fils d'Apollon,qui luy donna la couronne,& la verge de Prothee,& depuis pour eternelle memoire on luy consacra vn Temple, qui fut dit de son nom Branchiadon.

g *Erichthonius.*] Ou,Erichthеus Roy des Atheniens,né de la semence de Vulcan respanduë sur terre. La fable faict foy, que Vulcan ayant forgé des armes aux Dieux,Iupiter luy donna le choix de demander ce qu'il voudroit, luy iurant par la palu d'Enfer, que toutes choses luy seroient octroyees. Cestuy-cy donc le pria de luy donner en mariage Minerue ; ce que Iupiter luy permit,s'y estant obligé par serment, apres auoir aduerty Minerue de ne point auoir affaire à luy, & de deffendre son honneur: Tellement qu'on tient, que comme Vulcan faisoit tous ses efforts pour en jouyr, il respandit sa semence sur terre, d'où nasquit Erichthonius, auec des pieds de dragon. Ce fut le premier, dit Seruius,[9] lequel inuenta l'vsage des chariots, & ce pour cacher la deformité de ses pieds monstrueux.

9 *In lib.3.Georg.*

h *Orion.*] Né de l'Vrine,& fils de Iupiter,de Neptune,& de Mercure.Il estoit si robuste, qu'il se vantoit qu'il n'y auoit aucune beste si farouche fut-elle, qui ne cedast à l'effort de son bras. Mais la terre ne pouuant supporter vne si grande insolence, fit naistre vn Scorpion qui le meit à mort. Quoy voyant Diane, qui l'auoit pour compagnon ordinaire en la chasse,elle le meit au rang des autres Constellations, prés du signe de Taurus. Il y en a qui racontent ceste fable tout autrement ; & disent auec Lucian, qu'ayant esté priué de la veuë par Enopion, il s'en alla en l'Isle de Lemnos, où à l'ayde de Vulcan il recouura la veuë en regardant le Soleil Leuant. Les Nautonniers ont remarqué que ceste Planette est vn presage de beau temps, lors qu'elle luit, & de tempeste, si elle est enuelopee de brouillards.

i *Medee.*] Fille d'Aeta Roy de Colchos,& de la Royne Ipsea. Ce fut elle, qui ayant pris la fuitte auec Iason,s'en seruit comme d'vn rufien, & en eut des enfans, lesquels elle meit tous à mort en la presence de leur pere. Voy Iustin,[10] & Diodore Sicilien. [11]

10 *Lib. 42.*
11 *Lib.5.*

DE CEVX QVI ONT VESCV LONG TEMPS.

Le tiltre ſert de ſommaire à tout ce Diſcours; & qui voudra voir ceſte matiere traictee au long, qu'il liſe les Hiſtoriens tant Grecs que Latins, & entr'autres les Vies de Plutarque.

IE te donne icy, Quintilius, vn excellent ſonge de ceux qui ont beaucoup veſcu, ſelon qu'il m'a eſté commandé: Vn ſonge, dis-je, que i'ay veu jà de long temps, & lequel ie racontay à mes amys le iour que tu fis nommer le plus ieune de tes enfans. Et parce qu'il m'eſtoit bien mal-ayſé de comprendre l'aage de ces hommes que Dieu m'enjoignoit de te rapporter, ie priay les Dieux de te donner, & à toy, & à tes enfans vne longue & heureuſe vie, eſtant bien certain que cecy ſeroit profitable tant à tout le monde en general, qu'à moy, & à tous mes amis en particulier. Et de verité, il m'a ſemblé d'abord que Dieu me preſageoit quelque grand bon-heur, quand ie me ſuis mis à conſiderer qu'il eſtoit bien raiſonnable que les Dieux me commandaſſent cecy, comme à l'homme du monde le plus enclin aux diſciplines honneſtes, afin que ie te fiſſe part de quelque docte Opuſcule, tiré des arts liberaux. Puis donc que ceſte iournee me ſemble fort commode à faire des dons pour les natiuitez, ie te dedie ceux leſquels nous treuuons auoir veſcu vn bel aage, auec vn ſain entendement, & les forces du corps entieres. Or poſſible pourras-tu tirer vn double fruict de la lecture de ce Traicté: l'vn, que tu conceuras en ton ame vn certain ayſe, & vne bonne eſperance de viure long tẽps: l'autre, que tu ſeras inſtruict à l'exemple de ceux qui ſont paruenus à vne honnorable vieilleſſe par leur bon regime de vie. Neſtor le plus ſage Prince des Grecs (ſi nous croyons au teſmoignage d'Homere qui le louë, tant pour les belles parties de ſon eſprit, que pour les ornements de ſon corps) prolongea ſa vie iuſques à l'aage de trois cents ans. Les Poëtes Tragiques teſmoignent que le diuin Tireſias veſcut ſix aages d'hommes. Et de faict il eſt croyable qu'vn homme conſacré aux Dieux immortels comme luy, a peû viure vn ſi long temps, vſant d'vn modeſte regime, par l'ayde duquel toutes les nations de la terre ont joüy d'vne longue vie. I'allegueray pour exemple de mon dire les ſacrez Eſcriuains des Egyptiens, les Interpretes des Fables entre les Aſſyriens & Arabes, & les Brachmanes parmy les Indiens, tous leſquels ont vacqué fort exactemẽt aux eſtudes de Philoſophie. A quoy i'adjouſte

L'aage de Neſtor.

de Tireſias.

ceſte maniere d'hommes appellez Mages, qui ſont dediez aux Dieux, & font profeſſion de Prophetiſer. Les Perſes auſſi; enſemble, les Parthes, Bactriens, Choraſmis, Saces, Medes, & pluſieurs autres peuples Barbares doüez d'vne belle diſpoſition & habitude de corps prolongent leur vie, par le moyen de la Magie qu'ils exercent, joincte à vne honneſte maniere de viure. Il eſt encore faict mention dans les Hiſtoires de certaines nations qui viuent plus long temps que les autres, du nombre deſquelles ſont les Seres, qui ne meurent qu'apres trois cens ans. Les vns ont attribué la cauſe d'vne ſi longue vie à la temperature de l'air; les autres à la nature de leur pays, & pluſieurs à l'accouſtumance de viure; adjouſtans, que toutes ces nations ne boiuent iamais que de l'eau. Il n'y a celuy qui ne ſçache bien que les Athotes viuent cẽt & trente ans: que les Calideens vont plus outre que cent annees, & que pour voir plus clairement ils vſent de pain d'orge, comme d'vne drogue, & d'vn ſalutaire remede: Auſſi eſt-il vray-ſemblable que par cet antidote leurs ſens ſont rendus plus rõbuſtes, que ceux des autres hommes. Voilà pour ce qui eſt des nations que l'on dit viure plus long temps que les autres: les vnes pour la ſituation du pays, les autres pour la temperature de l'air; celles-cy pour l'habitude de viure, & celles-là pour les deux enſemble. Mais quant à moy, ie te veux monſtrer que les hommes en tous lieux, & en quelque pays que ce ſoit viuent vn bel aage, & paruiennent à vne honnorable vieilleſſe, lors qu'ils vſent d'exercices conuenables, & propres à la ſanté. Apres auoir diuiſé mon diſcours, ie te raconteray premierement les diuerſes affections des mortels, t'alleguant les exemples des grands Roys, & autres Chefs qui ont commandé aux peuples, l'vn deſquels eſtãt la meſme pieté, cõme doüé d'vne ſouueraine religion, & ſuiuant la plus accomplie maniere de viure, a cõblé ſon Empire d'vne infinité de biẽs. De ceſte façon ton eſprit ſe monſtrant plus attentif au naturel, & à la fortune des hommes de longue vie, tu pourras plus facilement eſperer vne ſaine & longue vieilleſſe, à l'imitation de ces perſonnages. Numa Pompilius le plus heureux & religieux des Monarques Romains, veſquit enuiron huictante ans. Seruius Tullius prolongea ſa vie iuſques au meſme aage. Tarquin dernier Roy des Romains, eſtant confiné en exil s'enuieillit à Cunes où il paruint à l'aage de nonante ans, ſans eſtre iamais trauaillé de la moindre indiſpoſition. Ceux-cy que ie viens d'alleguer ont eſté Roys des Romains, auſquels i'adjouſteray encore les autres Roys, com-

Roys qui ont veſcu long temps.

Numa Pompil.
Seruius Tull.
Tarquin.

blez de longues annees, enſemble leurs exercices. Ie coucheray auſſi par eſcrit les Romains,& autres peuples de l'Italie, qui ont veſcu longuement: Car il n'y a point de doute que ceux, qui pour balſmer noſtre climat s'aydent de la ſeule hiſtoire peuuent eſtre facilement refutez par des arguments probables. Tellement qu'il nous eſt loiſible d'auoir vne meilleure eſperãce de jouyr quelque iour de noſtre deſir, & de paruenir à vne longue vieilleſſe qui domine en toute contree,& faict ſon ſejour en tous lieux. L'Hiſtorien Herodote,& Anacreon Poëte Lyrique, teſmoignent qu'Aganthon Roy des Tarteſiens a veſcu cent cinquante ans; bien que cecy pourroit ſembler vne fable à pluſieurs. Agathocles tyran de Sicile mourut aagé de nonante cinq ans, comme Democares & Timee l'ont laiſſé par eſcrit. Hieron tyran de Syracuſe deceda de maladie en l'annee nonante-deuxieſme de ſa vie, & ſeptantieſme de ſon regne, ſi nous croyons à ce qu'en diſent Demetrius Caliſtian,& autres Hiſtoriens. Anthee Roy des Scythes, qui mourut au combat en la bataille qu'il eut auec Philippe, veſquit plus de nonante ans. Bardillus Roy des Illyriens, que l'on dit auoir combattu à cheual en la guerre qu'il mena contre Philippe, paſſa nonante ans. Teres Roy des Odrygiens, ſelon le teſmoignagne de Theopompe prolongea ſon aage iuſques à nonante & deux ans. Antigonus fils de Philippe le louche, Roy des Macedoniens combattant en Phrygie cõtre Seleucus,& Lyſimachus fut abbatu des coups qu'il reçeut, & finit ſes iours aagé de huictante & vn an, comme le reconte Hierome qui fut à la guerre auec luy. Lyſimachus Roy de Macedone auoit atteint l'annee huictantieſme, comme le teſmoigne le meſme Hierome, lors qu'il mourut au cõbat par luy entrepris contre Seleucus. Antigonus fils de Demetrius,& neueu d'Antigonus le Louche tint quarente quatre ans le Royaume des Macedoniens,& & en veſquit huictante, ſelon que le rapporte Medius,& autres Hiſtoriographes. Antipater fils d'Iolas Prince fort puiſſant, & qui ſauua pluſieurs Roys de Macedone ſortit de ceſte vie aagé de huictante ans. Ptolomee fils de Lagus, le plus heureux de tous les Roys de ſon temps regna ſur l'Egypte en l'aage de quatre-vingts ans. Et il viuoit encore lors que deux ans auant qu'il mourut, il donna l'Empire à ſon fils Ptolomee, qui fut ſurnommé depuis Philadelphe, & qui reçeut le Royaume paternel de ſes propres freres. Phileterus, lequel bien qu'Eunuque erigea le pays des Troyens en principauté, & en fut luy-meſme chef, auoit atteint l'an huictantieſme de ſa vie quand il deceda.

Aganthon,
Agathocles,
Hieron,
Anthee,
Bardillus,
Teres,
Antigonus,
Lyſimachus,
Antigonus 2.
Antipater,
Ptolomee,
Phileterus,

il deceda. Attalus ſurnommé Philadelphe Roy des Troyens, vers lequel Scipion Empereur des Romains s'en alla, mourut aagé de huictante-deux ans. Mithridates Roy du Pont ſurnõmé Ctiſtus, fuyant Antigonus le Louche laiſſa la vie au Royaume du Pont, ayant veſcu huictante quatre ans, ainſi que Hierome, & autres Hiſtoriographes l'ont laiſſé par eſcrit. Ariarathus Roy des Cappadociens, comme l'affirme le meſme Hierome, veſquit huictãte deux ans: Et il n'y a point de doute qu'il euſt peu paruenir à vn plus grand aage, s'il n'euſt eſté faict priſonnier en la bataille cõtre Perdicas, & pendu à vn gibet. Le grand Cyrus Roy des Perſes, ſi nous croyons aux Hiſtoires des Perſans, & des Aſſyriens, (auſquelles ſe rapporte le dire d'Oneſicrites, qui a fait vn recueil des exploicts heroïques d'Alexandre le Grand) ayant atteint l'aage de cent ans, demanda à voir ſes amys; & comme il eut veu que pluſieurs d'entr'eux auoient eſté mis à mort par ſon fils Cambyſes, & aucuns meſmes par ſon commandement; eſtant en partie diffamé pour la cruauté de ſon fils, & en partie s'accuſant ſoy-meſme, comme violateur de Iuſtice & des loix, il finit ſa vie accablé d'vn extreme regret. Artaxerxes, à l'encontre duquel ſon frere Cyrus mena vne groſſe armee, ayant acquis le ſurnom de Memnon, & l'Empire des Perſes, mourut de maladie aagé de huictante-ſix ans, ou, comme eſcrit Dinon, de nonante quatre. L'autre Artaxerxes Roy des Perſes, lequel Iſidore Caraſene, Hiſtorien, raconte auoir regné de la memoire de ſes peres, fut aſſaſſiné par les embuſches de ſon frere Goſetres, apres auoir veſcu nonante trois ans. Synarthocles Roy des Partyens ayant jà nonante ans, fut rappellé d'exil par les Sacoraces Scythes, & ſi regna depuis ſept ans. Tygranes Roy des Armeniens, contre lequel Luculle eut de grandes guerres, fut atteint d'vne maladie mortelle à l'aage de huictante cinq ans. Hiſpaſin Roy des Caracenes, & des contrees limitrophes à la mer rouge, veſquit huictante cinq ans. Teree troiſieſme Roy de ces nations apres Hiſpaſin, finit ſes iours de maladie à nonante deux ans. Artabas ſeptieſme Roy des Caracenes apres Gyree, eſtant rappellé d'exil par les Parthes regna huictante ſix ans. Mnaſcyr Roy des Parthes, & Mnaſiniſſe Roy de Mauritanie veſquirent, l'vn nonante ſix ans, & l'autre nonante. Aſander proclamé Roy du Boſphore en la place d'Euarchus par le diuin Auguſte fut au monde nonante deux ans. C'eſtoit vn Prince qui ne cedoit à homme quelconque tant aux combats de pied que de cheual. Il ſe laiſſa mourir de faim, cõme il s'apperçeut que Scri-

Attalus, *Mithridates,* *Ariarathus,* *Cyrus,* *Artaxerxes,* *Artaxerxes,* *Synarthocles,* *Tygranes,* *Hiſpaſin,* *Teree,* *Artabas,* *Mnaſcyr,* *Mnaſiniſſe,* *Aſander,*

bon auoit le maniement des affaires de guerre. Isidore rapporte, *Goësus.* que Goësus tint le Royaume de Caracene du temps que Manno regnoit sur les Arabes, & qu'il deceda finalement, de maladie âgé de cent & quinze ans. Par où il appert que nos predecesseurs ont laissé par escrit, qu'auant nostre memoire, il y a eu plusieurs Roys de memorable vieillesse. A ceux-cy i'adjouste les Philosophes, & ceux qui se sont faicts renommer par leur esprit & rare sçauoir, lesquels ayans eu quelque soin de leur personne sont paruenus à vne honnorable vieillesse.

Philosophes qui ont vescu long temps. Nous traicterons donc maintenant de ceux, l'âge desquels les faict remarquer dans les liures, & premierement des Philosophes. *Democrite,* Democrite Abderois se laissa mourir de faim au bout de cent & quatre ans. *Xenophile,* Aristoxene tesmoigne que le Musicien Xenophile, grand amateur de la Philosophie de Pythagore, prolongea sa vie dans Athenes plus de cent & cinq ans. *Solon, Tales, Pittacus,* Solon, Tales, & Pittacus, qui furent mis au rang des sept Sages, vesquirent chacũ cent ans, & *Zenon,* Zenon Prince de la Philosophie Stoïque, nonante huict. L'on tient que comme cestuy-cy s'en alloit vn iour en vne assemblee, ayant choppé du pied contre vn caillou, *Pourquoy m'appelles-tu*, s'escria-t'il, & retourné qu'il fut en son logis, il se laissa mourir de faim. *Cleanthe,* Cleanthe, disciple & successeur de Zenon fut saisi d'vne petite tumeur aux lévres âgé d'enuiron nonante ans, & comme il estoit sur le poinct de se faire mourir de faim, quelques lettres de ses amys luy estant venuës, il demanda soudain à manger, & apres les auoir leuës il s'abstint derechef de viandes, & s'en alla de ceste vie. *Xenophon, Xenocrates, Carineas,* Xenophon fils de Dexin, disciple du Physicien Anhelaüs. vesquit nonante vn an. Xenocrates auditeur de Platon huictante-quatre. Carineas fondateur de la nouuelle Academie huictante-cinq. *Chrysippe, Diogenes, Posidon,* Chrysippe huictante & vn. Diogenes Seleucus, Tigrien, Philosophe de la secte Stoïque, huictante-huict. Posidon Appameen natif de Syrie, Philosophe de Rhodes, & Historien huictante quatre. *Eritolaüs, Platon,* Eritolaüs Peripateticien plus de huictante deux. Platon le plus sainct des Philosophes huictante-vn, & *Athenodor,* Athenodor Sandon de Tharse, Precepteur de Cesar Auguste (par les prieres duquel la Cité de Tharse fut affranchie des tributs) huictante deux ans. D'où vient que le peuple de Tharse luy defere encore tous les ans des honneurs solemnels comme à vn Herôs. *Nestor,* Nestor le Stoïque, qui estoit aussi venu de Tharse pour estre Precepteur de Tibere Cesar, nõnante deux, & *Xenophon* Xenophon fils de Grillus, plus de nonante. Or ceux-cy ont tous esté de grands Philosophes.

Quant aux Hiſtoriographes, Cteſibius aagé de cent vingt-quatre ans, mourut en ſe pourmenant, comme le raconte Apollodore en ſes Croniques. Hieroſme ayant ſuiuy les guerres, où il fut accablé de diuers trauaux, & navré de pluſieurs playes, veſquit cent & quatre ans, comme le rapporte Agatarchis au neufieſme liure de l'Hiſtoire d'Aſie; & ce qui fut le plus admirable en luy, c'eſt qu'il ne s'extrauagua iamais en ſes diſcours durãt les ſymptomes de ſa maladie. Ellanice Leſbien, & Pherecides Syrien, veſquirent tous deux huictante-cinq ans; & Timee Toromenide nonante-ſix. Ariſtobule Caſſandree veid la nonantieſme de ſes annees, & commença d'eſcrire ſon Hiſtoire en l'aage de huictante-quatre ans, ce que luy-meſme teſmoigne au commencement de ſon œuure. Polybe fils de Lycort Megapolitain ſe laiſſa cheoir de ſon cheual en bas, en retournant des champs, & mourut de ceſte cheute en l'an huictante-deux. Hipſicras Amycene, grand Hiſtorien, & homme verſé aux plus belles diſciplines, paruint à nonante-deux ans: Et entr'autres Orateurs Gorgias, lequel quelques-vns nomment Sophiſte, finit ſa vie par la faim, eſtant ſur les cent & huict ans. On tient, qu'interrogé de la cauſe d'vne ſi longue vieilleſſe, & d'vne ſi vigoureuſe diſpoſition en tous ſes ſentimens, il ne fit point d'autre reſponce, ſinon, *Qu'il n'auoit iamais hanté les feſtins des autres.* Iſocrates fit ſon Panegyre en l'aage de nonante-ſix ans; & depuis au nonante-neufieſme, ayant eu nouuelles que les Atheniens auoient eſté ſurmontez en la bataille qui ſe donna par Philippes aupres de Cheronee, il recita ces vers d'Euripide en s'eſcriant, & les rapportant à ſoy-meſme,

Hiſtoriens qui ont veſcu long temps.
Cteſibius.
Hieroſme.
Ellanice.
Pherecides.
Timee.
Ariſtobule.
Polybe.
Hipſicras.
Orateurs qui ont veſcu long tẽps.
Gorgias.
Iſocrates.

Cadmus ayant quitté les murs de toutes parts,
Qui ſeruent à Sidon d'inuincibles ramparts.

A quoy il adjouſta qu'en bref toute la Grece ſeroit faicte eſclaue, & ce diſant, il mourut. Apollodore Orateur Troyen, Precepteur de Ceſar Auguſte, qui fut mis depuis au nombre des Dieux, & lequel l'eſleua aux bonnes lettres auec Athenodore, veſquit tout autant d'annees que cet Athenodore, ſçauoir huictante-deux: & Potamon fameux Orateur nonante. Sophocles Poëte Tragique, fut eſtranglé en l'aage de nonante-cinq ans, comme il aualoit vn pepin de raiſin. Ceſtuy-cy eſtant tiré en Iuſtice par ſon fils Iofante, ſur la fin de ſes iours, & accuſé de folie, il recita tout du long aux Iuges Oedippe Colonee, (manifeſtant par ceſte fable qu'il eſtoit de ſens raſſis) ce qu'entendans les Iuges, ils admirerent ſon bel eſprit, & condamnerent ſon fils de folie.

Apollodore.
Potamon.
Aaage de quelques Poetes.
Sophocles.

Cratin.

Cratin Poëte Comique vesquit nonante sept ans, & sur la fin de sa vie, comme il eut enseigné la fable Pityne, & fut demeuré vaincueur, il mourut tost apres. Philemon le Comique estant aagé de nonante sept ans, comme il se reposoit sur vn petit lict, ayant veu fortuitement vn asne qui deuoroit des figues, qu'on auoit preparees pour luy, il fit appeller son seruiteur, & luy commandant de donner à boire à l'asne, il se mit si fort à rire qu'il en fut suffoqué.

Philemon.

Epicarmus, Anacreon, Stesicor, Symonides.

Epicarmus Poëte Comique vesquit pareillement nonante-sept ans. Anacreon huictante cinq. Steficor tout autant, & Symonides Cius plus de nonante. Mais de tous les Grammairiens Eratothene Syrenien, fils d'Aglaus, qu'on pourroit à bon droict appeller non seulement Grammairien, mais aussi Philosophe, & Geometrien, fut le seul qui vesquit huictãte deux ans. Lycurgue Legislateur des Lacedemoniens, paruint à l'aage de huictante cinq ans.

Grammairiens qui ont vescu long temps. Eratothenes.

Legislateurs qui ont vescu long temps. Lycurgue.

Voilà sommairement l'aage de tout autant de Roys, & d'hõmes de lettres, que i'en ay peu recueillir à present. Et parceque ie t'ay promis, amy Quintilius, de coucher aussi par escrit quelques-vns des vieux Romains, & des Italiens qui ont atteint à vne honnorable vieillesse, ie t'en feray le recit, Dieu aydant en vn autre liure.

LOVANGE DE LA PATRIE.

C'Est vne verité que tout le monde, & mesme le populaire, aduouë, qu'il n'y a rien plus doux, ny par consequent plus agreable que la patrie: Et de faict de toutes les choses il ne se treuue point de plus diuine que ceste-cy. Tout ce que les hõmes estiment plein de quelque diuinité & digne d'honneur emprunte sa premiere gloire de la patrie, laquelle nous a mis au monde, esleuez & nourris. Il y en a plusieurs qui admirent la grandeur & la splendeur des villes, & quelques-vns les somptueux appareils de diuers instruments des artisans: Mais tous en general sont portez d'vne inclination naturelle à aymer leur pays. Tellement qu'il n'y a celuy si puissant soit il, qui se laisse repaistre de telle sorte du plaisant & agreable spectacle des choses estrangeres, que l'excez de la merueille d'icelles luy face oublier son propre pays. Quiconque donc se vante d'estre citoyen d'vne ville fameuse, celuy-là ne me semble point ignorer quelle gloire il faut deferer à la patrie, le nom de laquelle est par moy particulieremẽt reueré: Auſſi

Il n'y a point d'air plus calme, ny de climat plus moderé que celuy de nostre patrie.

voy-je bien qu'il eſt neceſſaire à celuy qui veut comparer les Citez entr'elles d'examiner exactement la grandeur de chacune, prendre garde à ſa beauté, & conſiderer l'affluence des marchandiſes, des commerces, & du trafic qui s'y exerce. Au reſte, s'il faut faire election des villes, il ne ſe treuuera perſonne qui en vueille choiſir vne plus belle que ſa patrie, ains il nombrera ſon pays meſme entre ſes principaux ſouhaits, & le dira ſemblable aux villes les mieux peuplees, & plus heureuſes, oſant bien le preferer à toutes les autres. Les bons & legitimes enfans en font de meſme, enſemble les peres qui n'ont point d'inclination à la malice: Car vn adoleſcent nay de bon lieu ne preferera perſonne à ſon pere en matiere d'honneur, ny le pere meſpriſant ſon fils n'embraſſera iamais d'autre ieune homme par vne affection paternelle. L'experience nous apprend que les peres, qui ſont inferieurs à cecy en degré d'amour contribuent neantmoins volontairement autant d'affection à ceux qui ſont engendrez d'eux, afin qu'ils ſoient, & honneſtes en mœurs, & eſleuez aux plus belles charges, & qu'ils apparoiſſent à tous bien inſtruicts, & doüez par leur labeur d'vne ſinguliere vertu. Celuy qui n'vſe point de ce iugement enuers ſon enfant, ne ſemble pas auoir en façon quelconque les yeux de pere: Par ainſi le nom de la Patrie eſt le premier, & le plus familier de tous: Car il n'y a rien qui nous ſoit plus naturel & commun que noſtre mere. Que ſi quelqu'vn defere à ſon pere l'honneur qui luy eſt deub, ainſi que la loy, & la nature le commandent, celuy-là doit en meſme temps attribuër vn hõneur ſouuerain au pays, veu qu'à dire le vray le pere eſt vne propre poſſeſſion du pays, enſemble l'ayeul, & tous ceux qui ſont de meſme lignee. Ie diray bien dauãtage, c'eſt que le nom de la Patrie s'eſtẽd iuſques aux Dieux paternels, leſquels s'eſiouïſſent du bien de leur naiſſance, & tiennent l'œil, comme de raiſon, aux affaires du monde, eſtimans que toute la terre vniuerſelle, & tout l'Ocean ſoit leur poſſeſſion; Et neantmoins il n'y a celuy d'entr'eux, qui ne prefere ſon pays à toutes les autres villes, bien qu'elles ſoient plus fleuriſſantes. Dauantage les Citez que l'on dit eſtre le pays des Dieux, ſont plus honnorees que les autres, & les Iſles de leur naiſſance, ou de leur nourriture, ſont eſtimees dignes d'vne particuliere loüange. Les Sacrifices auſſi ſont plus agreables aux Souuerains, leſquels vn chacun offre, & porte en leurs lieux domeſtiques. Ie dis donc maintenant, que ſi le nom du pays eſt en ſi grande eſtime enuers les Dieux, à plus forte raiſon le doit-il eſtre enuers les hommes:

Les grands hõmes s'honnorent par le lieu de leur naiſſance.

Car il n'y a point de doute qu'vn chacun de nous a veu premierement en ſon pays ceſte agreable lumiere du Soleil, ny plus ny moins que ſi c'eſtoit vn Dieu, laquelle bien que commune à toute nation, eſt neantmoins eſtimee eſtre paternelle à chacun en particulier; parce qu'au premier inſtant de ſa vie, il deſcouure ceſte torche ou lampe doree: En outre vn chacun commence à former ſa voix en ſon pays, apprend la langue de ſa nation auec vn aymable begayement, & y cognoiſt les Dieux tutelaires. Or s'il s'en treuue quelqu'vn, qui ayt beſoin de l'ayde d'vn autre pour apprendre des choſes plus grandes, il eſt neantmoins redeuable de telles diſciplines à ſa patrie, & luy en doit ſçauoir bon gré: Car il n'euſt iamais appris le nom de ſa ville, ſi par le labeur & l'induſtrie de ſon pays, il n'eut cognu qu'il y auoit des villes. Et pour moy ie tiens que les hommes ne s'acquierent point la cognoiſſance des plus beaux arts pour autre ſubject, ſi ce n'eſt afin qu'ils ne faſſent aucun des-honneur à leur patrie, & ſe rendent eux-meſmes plus neceſſaires à icelle. A quoy i'adjouſte qu'on ne poſſede point de richeſſes, que pour en faire part à autruy, afin que par des cõmuns fraiz & deſpens nous ſoulagions la pauureté du pays: auſſi eſt-ce la raiſon qu'apres auoir reçeu de ſi grands biens-faicts nous ne ſoyons point ingrats. Si c'eſt vne choſe iuſte de recognoiſtre celuy, duquel nous auons reçeu particulierement quelque bien: à combien plus forte raiſon ſommes nous obligez enuers noſtre pays, veu qu'il eſt tres-manifeſte, qu'il y a des loix eſtablies aux Citez ſur la pauureté du pays. Or il eſt raiſonnable, d'eſtimer que la patrie eſt la mere commune de tous, & qu'elle merite bien d'eſtre recogneuë tant pour les biens-faicts de la nourriture, que pour les decrets de ſes loix. Au demeurant il ne s'eſt iamais treuué aucun, ſi meſcognoiſſant enuers ſon pays, que paſſant ſon aage en vne autre Republique, il ayt perdu le ſouuenir du reſpect deub à ſa patrie. Ceux-là meſme qui viuent en vne cõtree eſtrangere agitez de pluſieurs trauerſes, teſmoignent ſouuent que le pays eſt la plus excellente choſe de toutes. Ie veux bien qu'on ſçache que les heureux eſprits, quoy que toutes choſes leur ſuccedent à ſouhaict, & qu'ils paſſent leur vie auec vn comble de contentements, s'eſtiment neantmoins eſtre fort indigens, s'ils ne ſe tiennent dans les bornes de leur patrie, & s'il faut qu'ils s'habitent aux champs: Car ils imputent à deshonneur de viure en vne terre eſtrangere. Nous voyons auſſi

Le reſpect que nous deuons porter à noſtre patrie nous ſert de flammeche à l'honneur.

que ceux qui pendant les annees qu'ils ont passees hors de leur pays, se sont acquis quelque peu de gloire, ou de richesses, possessions, dignitez, & autres tels tesmoignages de leur doctrine, accourent tous à la foule au terroir paternel, comme s'ils ne pouuoient faire preuue des biens acquis ailleurs qu'en leur propre pays, pour y jouyr d'vne parfaicte loüange. C'est vne verité trop certaine, que chacun recherche son pays auec autant d'ardeur qu'il a esté iugé capable de plus grande chose par les estrangers: Tellement que la patrie est esgalement desirable, & aymable aux ieunes. Mais quant aux hommes cassez de vieillesse, ils sont d'autant plus zelez à leur patrie, qu'ils deuancent en prudence ses ieunes: d'où vient qu'il n'y a point de vieillard, qui ne desire de laisser sa vie en depost au lieu de sa natiuité, afin qu'il se despouille de son corps, & le rende tributaire au mesme lieu où il a commencé de viure, pour estre enseuely en sa terre nourriciere, & estimé digne de reposer au cercueil de ses deuanciers. Car sans doute c'est vne chose qui semble fort amere à vn chacun de viure hors de son pays, & de se reduire en cendres apres sa mort en vne contree estrangere. Ceste affection naturelle enuers le pays ne se peut mieux apprendre que par la bouche de ceux qui sont exilez de leur patrie, principalement s'ils sont citoyens legitimes, veu que les estrangers, comme bastards, font peu de cas de l'exil: aussi le nom de la patrie leur est incognu, & ils n'ont pas le moindre indice de bonne affection enuers elle; estimans qu'il n'y ayt aucun lieu où ils ne se puissent fournir abondamment des choses necessaires, leur felicité n'ayant point d'autre fondement que celuy de la gorge & du ventre: Mais quant à ceux qui recognoissent la patrie pour leur vraye mere, ils l'ayment d'vne affection singuliere, comme le lieu, où ils ont veu la lumiere, & reçeu le premier aliment. Pour petit que soit leur pays sterile, & montagneux, ils ne laissent pas de le loüer, bien qu'ils ayent faute de matiere, pour publier la vertu du terrouër, & n'ignorent pas que les autres ont auec plus d'orgueil vanté leur pays, tant pour la fertilité des champs, que pour les prairies semees de toutes sortes de fleurs, & de plantes; si est-ce qu'ils treuuent assez de subiect pour louër la terre natale, laquelle ils disent estre propre à nourrir des cheuaux, & peuplee d'vne robuste ieunesse. Bref il se treuuera quelqu'vn qui choisira plustost de viure en son pays, que ailleurs, bien qu'il y puisse passer heureusemẽt le reste de ses iours.

Vn chacun desire mourir au pais qui la reçeu en naissant.

Que si vne gloire immortelle luy est offerte, il en fera refus, aymant beaucoup mieux mourir en son pays, qu'estre immortel en vne autre contree; & la seule fumee du toict de sa maison luy semblera tousiours plus resplendissante que le feu estranger. Il n'y a rien, si pretieux soit il, qui ne cede generallement aux delices de la patrie: & voilà pourquoy ceux qui ont estably les loix, [b] ont ordonné l'exil pour le plus rigoureux supplice de tous les forfaicts: Ce qui n'est pas seulement obserué par les Legislateurs, mais aussi par ceux qui commandent aux armees: Car il n'y a point de plus inuincible argument pour enflammer aux combats les courages des soldats refroidis, que de leur representer qu'ils combattent pour la deffense de la patrie. Ie ne pense pas pour moy qu'il se treuue aucun qui puisse estre poltron & timide, ayant ouy ces choses de moy: Car ie vous iure que le seul nom de la patrie rend les plus lasches, genereux, & hardis.

ANNOTATIONS.

a *Plus agreable que la Patrie.*] C'est vne inclination naturelle aux animaux, tant raisonnables qu'irraisonnables, de cherir le lieu de leur naissance. Vlysse ce grand Capitaine preferoit son Itaque, qui n'estoit qu'vn petit bourg, aux plus belles villes du monde; & mesme l'experience iournaliere nous apprend, que les Ours ayment leur repaire, & que les oyseaux eschappez de la cage qui les tenoit prisonniers, taschent de s'en retourner aux forests, où ils ont esté pris.

Cùm fuerint fata causea pandi nemora. Nititur in Sylvas quisque redire suas.
a Genial. dier. lib. 3. c. 20.

b *Ont ordonné l'exil.*] [1] Alexandre d'Alex. rapporte, que l'exil estoit iadis la peine la plus rigoureuse qu'vn Legislateur peût ordonner a vn citoyen: Aussi n'y a-il rien si fascheux à l'homme qui cherit sa patrie, que d'estre forcé de sortir du lieu où il se plaist naturellement. Le premier qui ordonna ceste Loy parmy les Atheniens, ce fut vn certain Clisthenes, lequel fut peu apres exilé luy-mesme.

DES DIPSADES.

Il monstre par la comparaison du Dipsade (qui est vne espece d'Aspic, lequel par sa morsure cause telle soif au patient qu'il en demeure tout alteré) que plus il haste ses compagnons d'estude, plus il est desireux de les frequenter.

CESTE contree de la Lybie, qui tire du costé du Midy, est vne terre sablonneuse, & cuite par les ardeurs du Soleil; la plus-part deserte, sterile en fruicts, fort champestre, & qui ne porte ny herbage, ny foin, ny plante, ny eau quelconque, si ce n'est en quelques endroits; où il se fait vn amas d'eaux, qui se formás de gresles & pluyes, s'arrestent aux concauitez de la terre. Toutesfois ce ne sont que bourbiers si espais & puants, que mesme les plus alterez n'en voudroient point boire; d'où vient que tout le pays est inhabitable pour ce subject: Aussi comme seroit-il possible de s'habiter en vn lieu si rude, raboteux, aride, sterile en fruicts, & en arbres, & où l'intemperie de l'air eschauffé y cause de fascheuses chaleurs:

chaleurs : Outre, que l'arene meſme bruſlee des rais du Soleil, rend tout le pays inacceſſible, & faict que les pieds des mortels n'oſent en approcher. Les [a] Garamantes ſont les peuples limitrophes à ce climat. C'eſt vne nation fort variable & meſnagere, les habitans de laquelle paſſent leur vie ſous des tentes & des cabannes, & viuent la plus-part de venaiſon & de chaſſe. Quelquesfois meſmes ils s'en vont en chaſſant iuſques au Solſtice d'Hyuer, quand la ſaiſon leur ſemble eſtre pluuieuſe ; ſçauoir, lors que la plus grande violence de la chaleur eſt eſteinte, & que l'arene arrouſee de pluyes aſſiduelles permet aux hommes d'y aborder. Ils vont à la chaſſe des aſnes ſauuages, des grandes Auſtruches qui volent contre terre, des Singes, & quelquesfois des Elephans, car ces animaux ſont les ſeuls qui peuuent reſiſter à la ſoif, & ſouffrir les rigueurs d'vn ardent Soleil. Or apres que ces peuples ont mangé toute la prouiſion qu'ils ont portee apres eux, ils partent ſoudain pour s'en retourner, craignans que l'arene derechef eſchauffee ne leur couppe le paſſage, ou les incommode en leur retour; & qu'eſtant comme enlacez dans les rets, ils ne meurent miſerablement auec leur proye. Et de faict il leur eſt impoſſible de ſe ſauuer, s'il aduient que le Soleil ayant attiré l'humidité de ceſte contree, tout à coup deſeichee commence à s'eſchauffer, & à lancer des rayons plus cuiſans, affilez contre l'humidité qui fournit d'aliment au feu. Mais toutes ces incommoditez que i'ay cy-deuant rapportees, ſçauoir l'ardeur du Soleil, la ſoif, la ſolitude & ſterilité du terroir ne vous ſembleront pas ſi cruëlles que ce qui s'enſuit: C'eſt que ce lieu nourrit de toutes ſortes de ſerpents, grands, & diuers en eſpece, infinis en nombre, terribles en forme, & inuincibles en leur venim fort actif. Vne partie de ces ſerpents a pour repaire les lieux ſouſterrains, & vit au deſſous de l'arene; & l'autre rempe par le deſſus : ſçauoir les phiſalles, aſpics, viperes, ceraſtes, chenilles, dardes, [b] amfiſbenes, dragons, & ſcorpions de deux genres ; l'vn terreſtre, remarquable pour ſa grandeur, & pour les vertebes de ſon corps; l'autre aërien, volatil, & à petites aiſles, telles que les ont les ſauterelles & les chauue-ſouris. La Lybie donc eſt renduë inacceſſible, & toute infectee par pluſieurs tels oyſeaux qui volent à l'entour. Au reſte le plus nuiſible de tous les ſerpents que l'arene nourrit, c'eſt le Dipſade, qui eſt mediocrement grand, ſemblable à vn vipere, violant en ſes bleſſures, cruël en ſon venim, & qui cauſe d'extremes douleurs: Car outre qu'il afflige le corps de putrefactions, & de cer-

Deſcription du pays de Lybie.

Quelle eſt la façon de viure des Lybiens.

Naturel du venim des Dipſades.

taines ardeurs qu'on ne peut eſteindre, ſa violence le bruſle cõme à petit feu, & ceux qui ſont bleſſez par luy crient ny plus ny moins que s'ils eſtoient dans les flammes. Ce qui les trauaille encore le plus, c'eſt le ſupplice qui correſpond au ſurnom du ſerpẽt, la morſure duquel eſt ſuiuie d'vne ſoif que le patient ne peut eſtancher à force de boire: Au contraire plus il boit, plus il eſt alteré, & le deſir de boire prend ſon accroiſſement auec la ſoif: tellement qu'il eſt impoſſible de l'eſteindre, quand il boiroit le Danube, ou le Nil tout entier. C'eſt taſcher d'amortir vn grand feu en y iettant de l'huile, & toute la peine qu'on prend pour arrouſer le malade, ne ſert qu'à l'enflammer dauantage en ſon mal. La cauſe que les Medecins apportent de ceſte bleſſure incurable, c'eſt que le venim du Dipſade eſtant eſpais, & viſqueux, depuis qu'il eſt vne fois detrempé dedans l'eau, il s'eſmeut, & s'embraſe ſoudain. Tellement qu'il eſt vray-ſemblable, qu'alors il deuient plus humide, & ſe reſpand par tous les membres du corps. Pour moy à dire le vray, ie ne vis oncques aucũ atteint ou trauaillé de ce mal, & ie prie les Dieux, que iamais il ne me puiſſe aduenir de voir vn homme enueloppé de ſi rigoureux tourments. Ie n'ay que bien faict de n'auoir point mis le pied dans la Lybie: Il eſt vray que ie me ſouuiens d'auoir ouy dire à vn mien amy, vn certain Epigramme qu'il diſoit auoir leu ſur la ſtatuë d'vn homme, qui eſtoit mort de la bleſſure du Dipſade en voyageant en Egypte. Ce deſaſtre luy aduint, comme il nauigeoit dans la grande Syrte: car il n'auoit point d'autre chemin, où coſtoyant le riuage, il fut porté à ce tombeau. Les ondes, adjouſtoit-il, qui pour lors eſtoient paiſibles & calmes luy permirent de voir vne ſtatuë, qui faiſoit foy de ce genre de mort. C'eſtoit vn homme taillé en boſſe, & tel qu'on a de couſtume de peindre Tantale, ſe tenant debout au milieu d'vn eſtang, & taſchant de puiſer l'eau, de meſme que s'il euſt voulu boire. A ſes pieds eſtoit vn Dipſade, & pres de luy quelques femmes portant de l'eau, dont les vnes luy en verſoient à boire. On y voyoit auſſi des œufs ſemblables à ceux des Auſtruches, oyſeaux apres leſquels les Garamantes vont à la chaſſe, comme i'ay dit cy-deuant. Au bas de ceſte ſtatuë, eſtoit eſcrit ceſt Epigramme, qui merite bien d'eſtre icy rapporté.

Deſcriptiõ d'vne plaiſante ſtatuë.

Tantale dans l'Enfer endure tant de peines
Qu'il ne peut amortir ſa ſoif par aucune eau;
Ainſi ne peuuent point oncques remplir leur ſeau
Les Danaides ſœurs, parmy les ondes pleines.

Il y auoit encore quatre autres vers qui me ſont eſcoulez de la memoire, ſi ce n'eſt qu'ils eſtoient de telle ſubſtance; ſçauoir que ce chaſſeur voulant prendre ces œufs auoit eſté bleſſé par le Dipſade. Car les peuples voiſins de ceſte contrée ont vn merueilleux ſoin de chercher, & recueillir ces œufs, tant pour en manger que pour s'en ſeruir, comme de vaiſſeaux; & autres tels inſtruments, les ayans vuidez; parce qu'ils ne peuuent exerçer l'art de poterie, à cauſe que leur terre eſt trop ſablonneuſe. Que ſi quelquefois ils en treuuent de grãds, ils en font des chapeaux d'vn ſeul, veu que la moitié d'vn ſuffit pour couurir la teſte. Les Dipſades doncques giſent traiſtreuſement & en ambuſcade aupres de ces œufs; & ſi toſt que quelqu'vn en approche, ils le frappent & mordent en meſme temps ſe rampans par deſſus l'arene. Alors le patient bleſſé d'vn mal incurable ſouffre les douleurs que i'ay cy-deuant racontees; c'eſt qu'il bruſle d'vne eternelle ſoif, ſans qu'il luy ſoit poſſible de l'eſteindre iamais. Ie vous iure neantmoins, par le Dieu Iupiter, que ie n'ay pas dit cecy pour debattre obſtinément auec Nicander, ny moins encore afin de vous manifeſter, comme ie n'ay pas tenu à meſpris de cognoiſtre le naturel des [d] ſerpens Lybiens: Car ceſte gloire appartient de droict aux Medecins, leſquels doiuent neceſſairement ſçauoir tout cecy, afin qu'au beſoin ils puiſſent ſecourir les bleſſez, par le remede de l'art dont ils font profeſſion. Mais il me ſemble, (& ie vous prie au nom de Phidias de ne vouloir prendre en mauuaiſe part ceſte mienne comparaiſon bien que brutale) que i'endure enuers vous ie ne ſçay quoy de ſemblable, au mal que ceux-là ſouffrent, qui ſont atteints de la morſure du [e] Dipſade: Car plus i'ay accouſtumé d'aller vers vous, plus le deſir de vous reuoir me trauaille. C'eſt vne ſoif qui m'altere touſiours, & ie ne penſe pas que ie puiſſe iamais eſtre raſſaſié d'vne telle viſite. Et de verité celà n'eſt pas ſans ſubiect, veu qu'il me ſeroit bien difficile de treuuer ailleurs vne eau ſi claire & ſi nette. Vous me pouuez donc bien pardonner ſi eſtant bleſſé dans l'ame, ie me remplis à longs traicts d'vne ſi agreable morſure, ſouſmettãt mon chef au courant de ceſte fontaine. Il me ſuffit que les ondes, qui decoulent de vous, ne viennent point à ſe tarir, & que vous ne me laiſſiez là baaillant, & tout alteré. Rien ne peut m'empeſcher de boire à tous coups, ſi grande eſt la ſoif que i'ay de vous voir, puis que ſelon l'opinion du Sage Platon, On ne ſe ſaoule iamais des choſes plaiſantes & belles.

Embuſches des Dipſades.

ANNOTATIONS.

a *Garamanthes.*] Peuples ainſi nommez de Garamas fils d'Apollon. Ils ne ſe marient iamais, & n'ont point de demeurſe arreſtee, ains paſſent leur vie ſous des tentes & des pauillons, qu'ils tranſportent tantoſt çà, tantoſt là.

b *Amfisbene.*] Serpent qui naiſt au deſert de Lybie, comme dit Lucian. Il a deux teſtes; l'vne en ſon lieu naturel, & l'autre au bout de la queuë, d'où vient qu'il eſt fort venimeux, parce qu'il reſpand ſon venim des deux coſtez. Voy ce qu'en diſent Pline, 1 & Solin. 2

1 *Lib. 20. c. 20.*
2 *Cap. 40.*

c *A ceux des Auſtruches.*] Pline remarque que l'Auſtruche, oyſeau qui digere le fer, a ceſte vertu ſpecifique, que de couuer ſes œufs en les regardant.

d *Serpens Lybiens.*] La Lybie, ou autrement l'Afrique, ainſi dite d'vn certain vent nommé *Lybs*, produit tous les iours de nouueaux monſtres, & principalement des ſerpens, & des dragons. Pline en rapporte la cauſe à la grande ſechereſſe de ce pays: Car les animaux plus venimeux s'eſtant aſſemblez en vn meſme lieu pour y boire, s'y accouplent peſle-meſle, d'où vient que la force de leur venim ſe redouble par ceſt accouplement monſtrueux.

e *Diphade.*] Nous vſons auſſi du mot Diphas, mais en vn autre ſens; car c'eſtoit le nom d'vne fameuſe macquerelle, contre laquelle Ou[illegible] faict de merueilleuſes inuectiues en vers, parce qu'elle deſbauchoit vne ſienne maiſtreſſe, & l'inſtruiſoit au meſtier & aux ſoupleſſes des filles d'amour.

CONTENTION AVEC HESIODE.

Il accuſe Heſiode de menſonge, & de vanité.

TEs eſcrits Heſiode, comme diuins, & dignes d'admiration, monſtrent bien appertement que tu es l'vn des plus grands Poëtes qu'on puiſſe treuuer, & que les Muſes t'ont faict ce don auec le Laurier: Car pour nous autres, nous croyons fermement qu'il en eſt ainſi: Toutesfois il n'y a rien qui nous trouble ſi fort, & qui rende nos eſprits incertains & douteux, que tes predictions; veu qu'il ſemble à t'ouyr que tu ne chantes rien que par l'organe des Deeſſes, que tu embelliſſes de loüange les choſes paſſees, & prediſes les futures. En bonne foy, tu as fort galamment eſleué l'vn, en racontant la genealogie des Dieux, iuſques à ces premiers chaos, la terre, le ciel, & l'amour; enſemble les vertus des femmes heroïques, les enſeignements de la vie ruſtique: & bref ce qui appartient au leuer & coucher des Eſtoilles, & à la ſaiſon de cultiuer, moiſſonner, & nauiger, de laquelle tu parles aſſez bien, & de pluſieurs autres choſes. Mais quant au ſecond poinct, qui eſt beaucoup plus vtile à la vie des hommes, & meſme plus conuenable à la magnificence des Dieux, (i'entens parler de la prediction des choſes futures) tu n'en as pas ſeulement atteint le commencement, mais as paſſé ſous ſilence ceſte partie, par toy entierement miſe en oubly. Tu n'as imité en ta Poëſie, ny [a] Calchas, ny [b] Telefe, ny Polyde, ny [c] Finee, leſquels ont predit pluſieurs choſes, & reſpondu aux demandes de ceux qui s'enqueſtoient

Obiection de Lucian à Heſiode.

d'eux, bien qu'ils n'ayent oncques obtenu des Muſes la ſcience de deuiner. Tellement qu'il faut bien que tu ayes eſté empeſché & retenu par l'vne de ces trois cauſes; car ou tu as menty, quoy que cecy ſoit faſcheux à dire, te venant que les Muſes t'auoient promis que tu predirois les choſes futures: ou poſſible leur deferes-tu la ſcience de l'aduenir, mais par ie ne ſçay quelle enuie tu tiens caché dans le ſein le don que tu as reçeu de ces pucelles: ou bien finalement, tu as beaucoup eſcrit ſur ceſte matiere, ſans l'auoir encore mis en lumiere, en reſeruant l'vſage à vn autre temps. Toutesfois ie n'oſe dire, que ſi les Muſes t'ont promis de te donner deux choſes, elles ne t'en ont octroyé qu'vne ſeule. Elles ſe ſont deſdites de la moitie de leur promeſſe, & t'ont faict refus de la cognoiſſance de l'aduenir, qui eſt la principale partie de ce qui t'eſtoit promis. Par ainſi donc, Heſiode, quiconque veut cognoiſtre cecy, il faut qu'il s'addreſſe à d'autres perſonnes qu'à vous: Car il y a de l'apparence, que ſi les Dieux partagent & diſtribuent les biens, c'eſt à vous à ne point celer les euenements futurs, principalement à nous autres qui ſommes vos amys & diſciples, & nous deliurer de toute angoiſſe d'eſprit.

Reſponſe d'Heſiode à Lucian.

HESIODE. Pour te reſpondre en deux mots, & facilement à toutes les demandes que tu m'as faictes, il me ſuffit de te dire, que tout ce que i'ay chanté en vers, ne vient pas de moy, mais des Muſes, auſquelles tu deurois demãder la cauſe des choſes qui ont eſté dictes, & de celles qu'on a obmiſes. Pour moy ſi tu m'interrogeois ſur quelque poinct de mon meſtier, ie me pourrois deffendre ayſement, (i'entends parler de la maniere de paiſtre, & gouuerner le beſtail, de le mettre hors l'eſtable, de tirer le laict, & de tous les autres offices des Bergers.) Au reſte, ſçache que ces Deeſſes ont accouſtumé de donner & diſtribuër leurs dons à qui bon leur ſemble, étant que l'equité le permet. Et pour moy ie ne penſe pas qu'il faille demander aux Poëtes, & s'enqueſter d'eux de ſi pres des choſes qui ſont de peu d'importance, s'arreſtant iuſques à la moindre diction, eſcrite exactement, & de ſyllabe en ſyllabe. O quelle folie de s'amuſer à regarder s'il y a quelque traict en vn Poëme qui s'eſtant gliſſé par meſgarde ayt trompé la memoire du Poëte! C'eſt vne couſtume qui nous eſt aſſez familiere à nous autres Poëtes d'entremeſler touſiours en nos œuures quelque feinte ſuperfluë pour donner de la grace à la cadẽce des vers. Et ie penſe ſouuent à part moy comme eſt-il poſſible que la teneur du vers meſme reçoiue des choſes qui ſont polies, & pleines. D'où

vient que ie m'eſtonne fort de ce que tu nous fruſtres ſi cruëllement d'vn grand bien duquel nous ſommes doüez, ſçauoir des licences dont nous vſons en nos compoſitions. En bõne foy, tu n'apperçois point les autres ornemẽs de la Poëſie, deſquels elle eſt par tout embellie: Mais tu en tires ſeulement quelques eſpines, & en vſes comme d'vn ſpecieux pretexte de calomnie. Tu n'es pas le ſeul qui t'attaques à moy; Il y en a pluſieurs autres qui accuſent de meſmes fautes Homere mon compagnon, blaſmans les choſes de moindre conſequence. Que s'il eſt queſtion de mettre en auãt vne vraye deffenſe: Sus, amy, ly d'vn bout à l'autre, le Poëme des œuures, & des iours par moy compoſé, où tu treuueras vne infinité de choſes que i'ay predictes d'vn eſprit prophetique, & diuin, lequel manifeſte le ſuccez des labeurs faicts ſelon raiſon, & le dommage de ceux qui ſont obmis, comme cecy:

Tu porteras tes fruicts moiſſonnez au grenier,
On voudra neantmoins le los te dénier.

Et derechef, combien grands ſont les biens que cueillent ceux qui cultiuent en leur ſaiſon les champs, & les terres; Et voilà ce qui ſemble deuoir eſtre eſtimé la plus vtile diuination qui ſe treuue en la vie. LVCIAN. Au contraire, ô admirable Heſiode, ce que tu viẽs de dire ſent trop le bouuier, & ie me fais accroire que tu rapportes au vray l'inſpiration des Muſes, puis que tu ne peux deffendre tes vers autrement. Pour nous, c'eſt la verité que nous n'eſperions pas telle prediction ny de toy, ny des Muſes, parce que les moindres Bergers & laboureurs de noſtre pays, ſçauent cecy auec plus d'aſſeurance. Il leur eſt bien-aiſé de preſager; Que ſi Iupiter arrouſoit la terre de pluyes, elle produiroit de fecondes & fertiles gerbes; & par vn contraire, que ſi les ardeurs du Soleil auoiẽt bruſlé les ſemences, & rendu les champs arides, & alterez, vne famine infaillible s'enſuiuroit de telle ſeichereſſe. Ils n'ignorent pas auſſi, qu'il ne faut point labourer la terre au ſoc en pleiñ Eſté, de peur que les ſemences ne ſoient en vain reſpanduës; ny moiſſonner les eſpics encore verds, ſi l'on deſire d'en recueillir du fruict. Tous ces euenements ſont ſi certains, qu'ils n'ont pas beſoin d'autres predictions, ny de propheties. Que ſi tu ne couures bien les ſemences, & ſi le laboureur ne les cache bien auant dans la terre ayant le rateau en main, il n'y a point de doute que les oyſeaux y voleront, & oſteront toute la future moiſſon. Ce ſont des maximes ſi certaines, que le laboureur qui les affirmeroit ne ſe fouruoyeroit aucunement de la verité. Mais elles ſont eſloi-

Ce n'eſt pas deuiner que predire les choſes qui ſõt infaillibles en la Nature.

gnees d'vne grande diſtance de la diuination, le deuoir de laquelle, c'eſt de preuoir les choſes obſcures, & qui n'apparoiſſent en lieu quelconque: Comme par exemple: Ce fut vne diuination, lors qu'on predit à Minos, qu'il aduiendroit que ſon fils ſeroit ſuffoqué dans vn vaiſſeau plein de miel; & aux Princes Grecs, quelle eſtoit la cauſe du courroux d'Apollon, & que dans la dixieſme annee la ville de Troye ſeroit razee à fleur de terre par les Princes de Grece. Ce ſont les indices particuliers d'vne diuination; Mais ſi quelqu'vn luy vouloit attribuer les choſes que tu vantes tant, certes il pourroit luy-meſme m'appeller deuin à bon droit. Car il m'eſt bien facile de predire & deuiner ſans boire de l'eau Caſtalide, ſans laurier, & ſans table Delphique; Que ſi quelqu'vn marche nud pied durant la rigueur de l'Hyuer, & lors que Iupiter reſpand d'en-haut la pluye, & la greſle, qu'il ſera ſurpris d'vn ſoudain tremblement. Et ce qui ſurpaſſe encore de beaucoup la premiere verité de la deuination, c'eſt que les chaleurs doiuent ſucceder aux froidures de l'Hyuer, & pluſieurs autres telles choſes: dont l'on ne peut parler ſans ſe faire mocquer de ſoy. Laiſſe-moy donc là telles deffenſes & propheties: Mais poſſible, qu'il ne ſera pas hors de propos d'entreprendre ce que tu as allegué du commencement, ſçauoir, que tu ne cognois rien aux choſes que tu as autresfois dictes, ains qu'vn diuin ſoufle les a inſpirees en toy: & neantmoins il n'y a pas beaucoup d'arreſt là deſſus, veu que ceſte tienne diuinité a bien accomply quelques ſiennes promeſſes; mais quant aux autres elle les a laiſſees imparfaictes, & ſans effect.

Indices de deuination.

ANNOTATIONS.

a *Calchas.*] Deuin Grec, fils de Teſtor, d'où vient qu'il eſt appellé des Poëtes Teſtoride. Ce fut luy qui apprit a Agamemnon les moyens d'appaiſer le courroux de Diane, & aux Troyens la maniere d'auoir Apollon propice durant la peſte. Apres la ruine de Troye, comme il s'en retournoit auec Amphilocus, fils d'Amphiaraus, il mourut en la foreſt d'Apollon Clarien dehors la ville de Samos, de regret qu'il eut d'auoir eſté ſurmonté par vn certain Mopſus en l'art de deuiner.

b *Telefe.*] Roy de Myſie, fils d'Hercule, & de la Nymphe Augé. Il fut expoſé au milieu des foreſts par le commandement de ſon ayeul, & allaicté quelque temps par vne biche. Ce qui fit conceuoir à tout le monde vne telle opinion de ſa future grandeur, qu'il fut adopté pour heritier du Royaume par le Roy de Myſie. Lors de la guerre de Troye, voulant empeſcher le paſſage aux Grecs dans la Myſie, il fut bleſſé par Achile, & guery par l'aduis de l'Oracle par la meſme lance qui auoit faict le coup.

c *Fince.*] Fils d'Agenor; lequel pour auoir creué les yeux aux enfans qu'il auoit eus de Cleopatre, par le conſeil de ſa maraſtre Idee, fille de Dardanus, fut aueuglé luy meſme par les Dieux, & donné à la mercy des Harpies, qui luy oſtoient le morceau de la bouche, toutes les fois qu'il vouloit manger.

LE NAVIRE, OV, LES SOVHAITS.

LICIN.

Il ſcrit de la cõnoiſſance des mortels qui ſouhaittent le plus ſouuent les choſes qui leur apporteroient plus de dommage que de proffit, s'ils les poſſedoient.

N'AY-je pas bien dit, qu'on cacheroit pluſtoſt aux Vautours le cadauer de quelque pendu tout püant, & attaché à vne potence depuis deux iours, que non pas vn nouueau & inopiné ſpectacle à Timolaüs, deuſt-il aller tout courant à Corinthe, & ſans prendre haleine? Ie voudrois bien ſçauoir, Timolaüs, d'où vient que tu es ainſi curieux, & ſi prompt à faire de vaines recherches? TIMOLAVS. Qu'euſſe-je donc faict, Licin, eſtant de loiſir, & ayant eu nouuelles qu'vn ſi gros nauire, & qui ſurpaſſoit toute meſure ordinaire, eſtoit arriué depuis peu au Pire; ſçauoir, l'vn de ces vaiſſeaux, dãs leſquels on faict venir le bled d'Egypte en Italie? Ie ne penſe pas pour moy que vous ſoyez venus depuis la ville, toy & Samipe, pour autre cauſe, que pour veoir le meſme. LICIN. Par le Dieu Iupiter, Adimant Myrrinuſien eſt venu pareillemẽt auec nous, & ie ne ſçay où il eſt allé, ſi ce n'eſt poſſible qu'il ſe ſoit eſgaré en quelque lieu parmy la foule des regardans. Nous auons faict ce voyage de compagnie iuſques dans le nauire, où eſtant montez, il me ſemble que tu allois deuant Samipe, & qu'Adimant nous ſuiuoit. Pour moy ie venois apres, & l'empoignant de deux mains me tenois à luy tout du long de la planche, bien que i'euſſe des ſouliers, & qu'il fut pieds nuds. Ie ne l'ay point veu depuis, ny dans le nauire, ny apres que nous auons mis pied à terre. SAMIPE. Sçais-tu bien quand il nous a laiſſez, Licin? C'a eſté lors que ce ieune garçon ſortoit hors du nauire, veſtu d'vn habit blanc & net, ayant les cheueux treſſez derriere le dos, & retrouſſez ſur le front: Ce qui me faict dire, ſi ie cognois bien Adimant, que deſcouurant vn ſi doux & gracieux ſpectacle, il a dict adieu à l'artiſan Egyptien, & s'eſt accoſté de ce beau ieune homme en pleurant, comme il a de couſtume: Car il eſt fort enclin à pleurer quand il veut traicter l'amour. LICIN. Si eſt-ce pourtant que cet adoleſcent ne m'a pas ſemblé ſi beau, Samipe, qu'il fuſt capable d'attirer Adimant à ſoy, ny le rendre paſſionné; luy, que tant de beaux ieunes hommes de libre condition, beaux diſcoureurs, hardis champions (& qui n'imputent pas à laſcheté de pleurer)

ſuiuent

ſuiuent à tous coups dans Athenes. Or outre que ceſtuy-cy eſt d'vn teint fort noir, encore a-t'il de groſſes lévres, des iambes trop deliees, & a du tout mauuaiſe grace en ſes diſcours qu'il adjance groſſierement, & à mots ramaſſez. Il eſt bien vray neantmoins qu'il parle la langue Grecque, mais c'eſt auec vne rude aſpiration, à la maniere du pays, & vn fleſchiſſement de l'accent, ou du ton de la voix. Puis, ſes cheueux retrouſſez ſur le dos, monſtrent bien qu'il ne fut iamais de libre condition. TIMO. Au contraire, Licin, la cheuelure eſt vn indice de nobleſſe parmy les Egyptiens: car pluſieurs ieunes hommes d'entr'eux qui ſont de libre condition, portent les cheueux eſpars ſur le dos, iuſques à ce qu'ils ſortent de puberté. Ce qu'ils font poſſible à l'exemple de nos predeceſſeurs à [a] Pallene, qui eſtimoient que ce fut choſe bien-ſeante, meſmes, aux vieillards de nourrir leur cheuelure d'argent retrouſſee auec vn crochet d'or. SAMIP. Vrayement tu ne fais pas mal, Timolaus, de nous remettre les Commentaires de Thucydide, & ce qu'il dit en ſon proëme de noſtre ancienne luxure entre les Ioniens, lors qu'ils furent enuoyez en garniſon auec les autres. TIMOL. Mais ie viens de penſer à part moy tout maintenant, où eſt-ce que nous pouuons auoir laiſſé Adimant, lors que nous auõs demeuré quelque peu de temps aupres du maſt pour regarder en haut, afin d'y conter les cuirs poſez les vns ſur les autres, & admirer le Nautonnier, ores eſchellant au deſſus des cordages, & tantoſt courant en-haut par l'antene auec tant d'aſſeurance, l'ayant empoignee par les cheuilles. SAM. Tu dis vray; mais que faut-il donc que nous faſſions icy? Eſt-il queſtion de l'attendre, ou bien veux-tu que ie retourne derechef au nauire? TIMO. Nenny, ſuiuons pluſtoſt noſtre route; car il eſt vray-ſemblable qu'il eſt jà bien loing, & que ne nous pouuans retrouuer, il s'en ſera retourné droict en la ville. Que ſi cela n'eſt ainſi, pour le moins nous ſommes aſſeurez qu'il ſçait bien le chemin, & il ne faut pas auoir peur que demeurant derriere il s'eſgare en quelque lieu. LICIN. Prenons garde, ie vous prie, que ce ne ſoit vne action trop brutale de partir d'icy, & laiſſer apres nous noſtre amy: Toutesfois ie ſuis content que nous paſſions outre, ſi Samipe le veut ainſi. SAM. Ie le veux, ſi d'auenture nous pouuons treuuer le jeu de la Lutte encore ouuert. Mais puis qu'il faut deuiſer, voyez vn peu ie vous prie, combien eſt grãd ce nauire, qui a cent & vingt-cinq coudees de longueur, & de largeur plus de la quatrieſme partie de ceſte meſure? Sa hauteur du plus haut du tillac iuſques à la carene, où

La cheuelure eſtoit vn indice de nobleſſe parmy les Egyptiens.

elle eſt fort profonde, ſçauoir l'endroict où decoule la ſentine eſt de vingt-neuf coudees: Merueille! quel maſt, & quelle antenne ſouſtient-il? Combien eſt grand le chable qui le tient attaché; & comment la pouppe va ſ'eſleuant peu à peu ayant vne petite garite poſee au deſſus? A l'oppoſite d'icelle eſt la proüe apparente en eſgale proportion, & qui ſ'aduance fort loing en la partie interieure. Pres d'elle ſe void des deux coſtez la Deeſſe Iſis, qui porte le meſme ſurnom que le nauire. I'obmets toutes les autres ſingularitez qui ſeruent d'embelliſſement au vaiſſeau, ſçauoir les peintures, la voile de couleur de flamme, les ancres, & autres inſtruments pour la tourner, enſemble les petites loges qui ſont pres de la pouppe, toutes leſquelles choſes ſemblent eſtre dignes d'admiration. A quoy i'adjouſte, que les nochers ſ'y voyent en ſi grand nombre, qu'à les voir on diroit que c'eſt vne armee. I'ay ouy dire que ce nauire portoit vne ſi grande quantité de froment, qu'il pourroit facilement ſuffire pour le viure d'vne annee à tous les habitans d'Athenes. Vn petit homme jà vieillard en eſtoit le conducteur, & ie le veis tourner vn ſi grand gouuernail auec vn fort petit baſton. Il me fut monſtré tout chauue, & crepelu, & il me ſemble qu'il ſe nommoit Heron.

TIM. Tous ceux qui nauigent auec luy, tiennent que c'eſt vn homme admirable en cet art, & qu'il a plus d'experience que Prothee en la ſciẽce des choſes marines. Mais auez-vous ouy cõment ceſte nauire eſt icy abordee; & quelle fortune ont couru les nauigateurs, ou cõme ils ſe ſont ſauuez à la faueur d'vne Eſtoille? LIC. Non en bonne foy, Timolaüs, & nous en apprendrions volontiers le recit de toy. TIM. Le patron qui eſt vn hõme de douce conuerſation, & fort familier, m'en a faict le conte luy-meſme: Cõme ils demaroient du port de Pharos, me dit-il, pouſſez d'vn vent qui n'eſtoit pas trop impetueux, ils furent portez ſi legerement, qu'au ſeptieſme iour ils deſcouurirent Acamant. Depuis, le vent Zephir donnãt dans les voiles à la trauerſe, ils furent iettez à [b] Sidon. Bref la violence de la tourmente les ayant portez par ces deſtroits iuſques aux [c] Chelidonies, le dixieſme iour de leur nauigation, peu ſ'en fallut qu'ils n'y fuſſent tous ſubmergez. Ie ne ſçay que trop moy-meſme (cõme ayant autrefois trauerſé dans vn nauire par delà les Chelidonies) combien ſont furieuſes les vagues qui ſ'eſleuẽt en ceſte plage, principalement quand l'Oeſt ſouffle; & qu'il prend quelque peu du Nord auec ſoy: Car en ce meſme endroit [d] la mer Pamfilie ſe diuiſe d'auec la Lycie, & les flots qui ſont cõme entrecouppez par maintes & diuerſes ondes à l'entour des eſcueils; (at-

Deſcription d'vne nauigation.

tendu que les roches ſont inacceſſibles, aiguës, & briſees par la ruine des eaux) excitent vne plus terrible tourmente qu'ailleurs, & font vn merueilleux bruict: d'où s'enſuiuẽt bien ſouuẽt de ſi grãds flots, qu'ils eſgalent la hauteur du rocher. Le Patron donc me diſoit, qu'ils auoient veu fondre ſur eux tous ces dangers en la plus grãde obſcurité de la nuict; adjouſtant, qu'apres que les Dieux furent finalemẽt appaiſez, & fleſchis par leurs pleurs, il leur apparut vn feu deuers la Lycie, qui par ſa luëur leur donna loiſir de reconnoiſtre ce lieu là. En meſme tẽps, vne eſtoille fort luiſante, ſçauoir l'vn des Beſſons Tyndarides, s'alla ſeoir ſur la hune du vaiſſeau, & dreſſa le nauire en haute mer, à main gauche, à l'heure qu'il s'alloit briſer contre vn eſcueil: Deſlors, cõme ils ſe veirent vne fois hors de la droicte route nauigeans par [e] Egée au ſeptãtieſme iour qu'ils eſtoient ſortis d'Egypte, ils tirerent pardeuãt Eteſie, & pouſſans obliquement aux Pyrees vindrent prendre terre en ce port, au lieu qu'il leur falloit laiſſer la Crete à main droicte, & ſuiuant la route de [f] Mallee, aborderent en Italie. Lic. Par Iupiter tu me parles de ce Heron cõme d'vn eſmerueillable pilote, ou pluſtoſt égal à Nerée, & ie m'eſtõne cõme il s'eſt ainſi forligné du chemin. Mais qui eſt-ce que ie vois? N'eſt-ce point Adimãt? Tim. Ce n'eſt vrayemẽt autre q̃ luy? Appellons-le donc: Vien-çà Myrrhinuſien fils de Strobicus. Lic. Sãs doute il faut que l'vn des deux luy ſoit aduenu; ſçauoir, ou qu'il ſoit faſché contre nous, ou deuenu ſourd: Car ie vois bien que c'eſt Adimant, tãt à ſon habit qu'à ſa deſmarche: puis, ſes cheueux raſez iuſques au cuir, ne le font que trop recognoiſtre. Sus donc, haſtõs le pas, afin que nous le puiſſiõs atteindre. Ie penſe vrayemẽt, Adimãt, que d'aujourd'huy tu ne nous euſſes ouy crier, ſi nous ne t'euſſions faict rebrouſſer chemin, t'empoignans par la robbe: encore me ſembles-tu eſtre tout penſif, & rouler en ton eſprit ie ne ſçay quoy de grãd qui n'eſt point à meſpriſer. Adim. Ce n'eſt vrayement rien de mauuais ou d'ennuyeux, Licin; mais vne certaine pẽſee, qui m'entretenãt le long du chemin m'empeſchoit de vous ouyr quand vous m'appelliez. Lic. Ne me cele point ce q̃ tu penſois, Adimant, ſi ce n'eſt quelque grãd & myſterieux ſecret: toutesfois tu n'ignores pas, que nous meſmes auõs faict profeſſion de taire cecy. Adim. En verité i'ay hõte de le vous deſcouurir; car ie ſuis bien aſſeuré que ce à quoy ie penſe maintenant, vous ſemblera puerile. Licin. N'eſt-ce point quelque traicté d'amour? Si celà eſt, tu ne le raconteras pas à des hommes prophanes, ains à des gens qui ont eſté [g] purgez auec vn clair flambeau, & qui

La conuoitiſe diſtraict touſiours l'eſprit des ambitieux.

ſont jà de long temps reçeus en ceſte religion. ADIM. Ce n'eſt rien de tout ce que tu penſes, bon-homme; ſçache, que ie me figurois en idee vne grande richeſſe, que pluſieurs ont accouſtumé d'appeller vne vaine felicité: tellement que vous eſtes venus à moy, comme i'eſtois au milieu d'vn eſquadron de delices, & de biens de fortune. LIC. Puis, qu'il eſt ainſi, Adimant, & que, cõme dit le Prouerbe, *Mercure eſt commun à tous*, apporte icy ces richeſſes, & nous en fais part. Car il eſt bien raiſonnable, qu'eſtans de tes amys, nous jouyſſions comme toy de quelque partie de ce plaiſir. ADIM. Ie me ſuis eſgaré de vous au meſme temps que nous ſommes montez dans le nauire, & peu apres que ie t'ay eu mis en vn lieu de franchiſe, Licin: Car comme ie m'amuſois à meſurer la grandeur de l'ancre, ie ne ſçay quelle route vous auez priſe; toutesfois apres que i'ay veu le tout à mon ayſe, i'ay interrogé l'vn des Nautonniers, combien de gain rapportoit ce nauire à ſon Maiſtre par chaſque annee? A quoy il m'a faict reſponce, qu'aux moindres annees, il luy valloit de reuenu quatre ou cinq mille eſcus. Là deſſus ie me ſuis mis à penſer à part moy en m'en retournant; S'il plaiſoit maintenant à quelqu'vn des Dieux que ce nauire fut mien, ô que ie menerois vne bonne vie! I'aurois moyen d'obliger mes amys, & moy-meſme nauigerois quelquefois en icelle, & enuoyerois mes ſeruiteurs à des voyages *loingtains*. De cinq mille eſcus que i'en retirerois de reuenu, i'en baſtirois vne belle maiſon ſcituee en vn lieu recreatif, ſçauoir vn peu plus haut que le Porche, delaiſſant le logis paternel que i'ay en Ilice, outre que i'achepterois vn bon nombre de ſerfs, de veſtements, de coches, & de cheuaux. Deſià ie nauigeois à ſouhaict: il n'y auoit celuy des nauigateurs, qui ne m'eſtimaſt bien-heureux, & les Nautonniers me redoutoient auec tout reſpect: Tellement qu'il ne me reſtoit ſinon que d'eſtre tenu pour vn Roy, lors qu'au meſme inſtant que ie diſpoſois des choſes qui ſont dans le nauire, & ſaluois le port de bien loing, tu es ſuruenu là deſſus, Licin, as ſubmergé toutes mes richeſſes, & mis à fond le nauire qui cingloit en pleine mer, auec vn vent ſouhaittable. LIC. Puis qu'il eſt ainſi, mon Gentil-hõme, ie me rends ton priſonnier, & ſuis content que tu me menes vers l'Empereur, comme quelque pyrate, qui a eſté cauſe d'vn ſi grand naufrage que tu as faict ſur terre, ſçauoir au chemin par où l'on va depuis le port de Pyree à la voile: neantmoins regarde ſi ie te puis conſoler en ceſte perte par quelque moyen que ce ſoit. Car ſi tu le treuues bon, fay que tu poſſede encore cinq vaiſſeaux beau-

C'eſt vn deſeſpoir à l'auare de n'eſtre riche qu'en idee.

coup plus beaux & plus grands que n'eſt ce nauire Egyptien, qui ne puiſſent iamais eſtre ſubmergez, & qui t'apportent du fourment d'Egypte cinq fois l'annee. Tu monſtres deſià bien que tu ſerois incompatible auec nous, ſi tu jouïſſois de ces biens: Car puis qu'eſtãt maiſtre de ce ſeul nauire icy, tu n'as pas daigné nous eſcouter quand nous t'appellions, que ferois-tu ſi tu en auois cinq autres en ta puiſſance garnis de trois voiles, & inuincibles à la tempeſte? Ie me fais accroire, que tu ne ferois pas ſemblant ſeulemẽt de regarder tes amys. Vſe donc d'vne ſeconde nauigation, ô excellent perſonnage, pendant que nous ſerons aſſis[b] au port de Pyree, & nous demanderons à ceux qui viendront ou d'Italie, ou d'Egypte, s'ils n'auront point veu le grãd nauire d'Adimant, qu'on nomme Iſis? ADIM. En bonne foy il me faſchoit fort du commencemẽt de vous faire part de ce mien ſouhait, parce que ie ſçauois bien que vous ne pourriez tenir le rire: tellement que ie ſuis d'aduis de demeurer icy debout quelque peu de temps, iuſques à ce qu'eſtans eſloignez de moy, ie nauige derechef auec mon vaiſſeau: Car il vaut bien mieux que ie deuiſe auec des Nautonniers, que d'eſtre icy mocqué de vous autres. LIC. Tu n'en feras rien, & nous monterons pluſtoſt nous meſmes auec toy dans le nauire. ADIM. Ie vous tromperay bien, car i'oſteray les planches, en vous deuançant à l'entree. LIC. Nous te ſuiurons donc à la nage: auſſi-bien ie ne penſe pas qu'il te ſoit ſi facile de poſſeder de ſi grands vaiſſeaux, ſans les auoir ny acheptez, ny fabriquez, & que nous ne puiſſions requerir aux Dieux, qu'il nous ſoit permis de nager maintes ſtades entieres ſans eſtre laſſez. Tu ſçais combien eſtoit petite la barque, où nous autres, qui ſommes tous tes amys, trauerſaſmes en Egine à la feſte de Diane, chacun de nous ayant baillé quatre oboles; & toutesfois tu n'eſtois aucunement faſché de ce que nous nauigions auec toy. Pourquoy donc t'offenſes-tu maintenant de ce que nous voulons monter dans ce meſme nauire en ta compagnie, & y entrant nous oſtes les planches? Ie voïs bien que c'eſt, Adimant, ton grand orgueil te faict deſià meſcognoiſtre; & il ſemble à te voir que tu ſois quelque habile Patron, telle eſt la vanité que t'a dõné ceſte ſuperbe maiſon baſtie au plus beau lieu de la ville, & le nombre des ſeruiteurs que tu penſes auoir à ta ſuitte. A tout le moins ſouuienne toy, bon-homme, (& ie t'en prie au nom[i] d'Iſis) de nous apporter d'Egypte de la plus menuë maree du Nil, ou des parfums de[k] Canope, ou vn[l] Ibis de Memphis, ou ſi le nauire eſt aſſez grand, quelqu'vne des Pyra-

La jouyſſance des biens de fortune faict meſcognoiſtre les riches.

mides. TIMO. Tu te mocques trop ouuertement, Licin: ne vois-tu pas, comme tu as faict rougir Adimant, mettant à fonds ſon nauire par tes riſees; tellement que l'eau nage deſià par deſſus, & il ne peut plus s'exempter du naufrage. Mais puis qu'il nous reſte beaucoup de chemin iuſques à la ville, diuiſons-le en quatre parties, & donnant à vn chacun de nous ſon ſtade, demandons aux Dieux ce qui ſemblera meilleur, & pluſsouhaittable à vn chacun de nous. Par ce moyen nous tromperons, & la fatigue, & la longueur du chemin, & ſi nou snous dõnerons du plaiſir, nous repaiſſans de ces recits comme de quelque ſonge aggreable qui s'offre librement à nous, pour nous apporter autant de contentement que nous en voudrons prendre. Les ſouhaits d'vn chacun ſeront meſurez; car les Dieux nous repreſenteront toutes choſes, bien qu'elles ſemblent naturellement incroyables, & cecy nous ſeruira de quelque demonſtration pour apprẽdre qui ſera celuy de nous, lequel ſçaura mieux vſer des richeſſes, & des ſouhaits. SAM. Par Hercule tu parles en galand homme, Timolaüs; & pour moy ie ſuis de ton aduis, te promettant qu'à mon tour ie ſouhaitteray tout ce que bon me ſemblera. Voyons ſi Adimant le voudra; toutesfois ie ne penſe pas qu'il le luy faille demãder, puis qu'il a deſià l'vn des pieds dãs le nauire; Il ne reſte ſinon que Licin y cõſente.

LICIN. Enrichiſſons-nous donc ſi vous voulez, de peur qu'il ne vous ſemble que ie vueille enuier noſtre cõmune fortune. ADIM. Qui eſt qui commencera le premier? LIC. Ce ſera toy, Adimant, puis Samipe, & Timolaüs apres luy: Quant à moy i'entameray le diſcours, vn peu auant que nous arriuions au Dipile. Car enuiron le dernier demy ſtade ie cõmenceray mon ſouhait le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible. ADIM. Ie n'ay garde pour moy de ſortir de mon nauire: mais s'il m'eſt loiſible i'adjouſteray encore quelque choſe à mon meſme ſouhait. Ie prie le Dieu Mercure porte-gain, qu'il me viẽne fauoriſer en tout: Car ie veux que le nauire & tout ce qui eſt au dedans ſoit à moy; ſçauoir, la marchãdiſe, les marchands, les femmes, les nautõniers, & tout ce qui s'y treuuera de plus agreable parmy tãt de richeſſes. SAM. Mais il me ſemble que tu t'es oublié toy-meſme, & que ce nauire eſt à toy. ADIM. Vois-tu bien ce garçon cheuelu, Samipe? ie ſouhaitte de l'auoir. Et autant d'eſcus qu'il y a de grains de froment dans le nauire. LIC. Que dis tu, Adimant? Ne vois-tu pas que ſi celà eſtoit, le nauire couleroit à fonds: Car le poids du bled n'eſt pas de meſme que celuy de l'or, biẽ qu'eſgal en nombre? ADIM. Laiſſe moy ſou-

haitter à mon ayse ce que ie voudray, Licin, & ne me porte point d'enuie. Ie n'empescheray pas quand il en sera tẽps, que tu ne souhaittes à ton tour, que le mont Parnet soit tout d'or; & alors n'aye peur que ie ne me taise. LIC. Excuse moy, Adimant; ce que i'en disois n'estoit à autre intẽtion, sinon, afin que tu nauigeasses plus seurement, & que cet or ne te fist faire naufrage. Encore estoit-ce biẽ peu de chose pour le regard des richesses: mais il eust esté dommage, qu'vn si beau ieune homme que cestuy-cy se fust noyé miserablement à faute de sçauoir nager. TIMO. Il ne falloit pas auoir peur de celà, Licin, car les Dauphins le chargeant sur leur dos l'eussent mis à terre. Il n'est pas que tu ne sçaches bien, comme jadis ils sauuerent vn joüeur d'instruments, & luy donnerent le salaire de ses chansons. N'est-il pas vray encore qu'vn autre adolescent fut porté par vn Dauphin en l'Isthme tout mort qu'il estoit? Pourquoy donc ce nouueau seruiteur d'Adimant, n'eust-il point treué de Dauphin pour le secourir? ADIM. Tu fais comme Licin, Timolaüs, & me donnes des broçards, bien que tu sois toymesme le chef de toute ceste affaire. TIM. Il t'eust mieux valu, selon mon aduis, feindre que tu deterrois quelque thresor sur vn lict, que non pas te donner tant de peine d'amener l'or en la ville sur ce nauire? ADIM. Tu parles comme il faut, Timolaus. Que le thresor soit donc deterré, & treué sous le Mercure de marbre que nous auons au palais, sçauoir, mille mesures d'or monnoyé. S'il faut que celà soit imitant le Poëte Hesiode, ie me logeray premierement dans vne superbe maison, puis i'achepteray tout ce qui est aux enuirons de la ville, horsmis les possessions qui sont en l'Isthme, entre les Delphes, & au terrouër d'Eleusine. Dauantage, ie feray vne acquisition de tout ce qui est sur la mer; & des dependances de l'Isthme, pour auoir le plaisir des iouxtes & des tournois, s'il me vient quelquesfois en volonté d'aller aux jeux Isthmeens. Bref ie possederay le m champ Sicionien, & ce terrouër de la Grece, qui est tout couuert d'arbres & de forests, ou arrousé de fontaines, ou fertile en fruicts. Voilà toutes les richesses qu'Adimant s'acquerra en peu de temps. Ie voudrois bien encore que nous eussions des cueillieres d'or pour prendre la viande, & des couppes, non comme celles d'Echecrates, mais chacune du poids de deux talens. LIC. Si celà estoit, comment se pourroit-il faire que le sommelier te presentast vne si pesante couppe, ou comme la prendrois-tu de sa main? Sãs doute tu leuerois auec beaucoup de peine plustost vn fardeau

C'est vn doux object que celuy de l'imagination, quand elle n'est point troublee.

L'homme qui aspire aux richesses ne peut se louer de souhaits.

de Siſiphe que non pas vn anap. ADIM. Ne trouble point mon ſouhait, ie te prie Licin, & ſçache que ie ferois en outre des tables, & des licts de pur or, & les valets meſme en ſeroient encore. LICIN. Mais il te faudroit prendre garde, que la viande, le pain, & le breuuage ne deuint tout d'or comme à Midas, & que t'enrichiſſant, tu ne mouruſſes miſerablement à la mercy de ceſte faim precieuſe. ADIM. Tu feras ſi tu veux des ſouhaits plus vrays-ſemblables, Licin: Car pour les miens, ils ne ſont pas encore acheuez. Ie voudrois volontiers que ce mien habit fuſt de pourpre, & auoir les mets les plus delicats qu'on puiſſe treuuer, le ſommeil touſjours aggreable, les bons-jours & prieres de mes amys, me faire craindre & reuerer d'vn chacun; & voir pourmener deuant mon logis dés le poinct du iour ceux qui ſont maintenant les plus riches, & entr'autres Cleenethus, & Democrates. Pour comble de mon ſouhait, ie deſirerois qu'au meſme temps que ces galands arriueroient & voudroient ſe donner entree dans mon logis auãt tous les autres, ces grands pendards d'Huiſſiers eſtant là debout, leur fermaſſent la porte au nez, comme ils le font eux-meſmes à preſent à autruy. Cependant, ie mettrois la teſte à la feneſtre quãd bon me ſembleroit, & ma veuë comme celle du Soleil ne luiroit ſur eux que lors qu'il me plairoit. Que ſi ie treuuois quelque pauure, tel que i'eſtois auant qu'auoir treuué le threſor, ie l'accolerois fort humainement, & ſi le prierois de s'en venir ſoupper chez moy: O que ie ſerois ayſe de voir ces riches icy ſe tourmenter & creuer de deſpit, apperceuant mes cheuaux, & enuiron deux mille beaux garçons à mon ſeruice, tous choiſis en la fleur de leur aage. Durant le repas ie me ferois ſeruir en vaiſſelle d'or, car l'argent ſeroit trop vil pour honnorer ma proſperité. I'aurois d'ordinaire à ma table la ſaulſe, & l'huile d'Eſpagne, le vin d'Italie, le miel cru de noſtre pays, des venaiſons apportees de toutes parts, ſçauoir les ſangliers, & les lievres en abondance, de toutes ſortes de volailles, comme la poule de Facide, le Pan d'Inde, & le coq Numidien. Ceux qui appreſteroient mes viandes, ſeroient quelques Sophiſtes, bons potagers & bien experts à faire des ſaulſes & des bouillons. Toutes les fois que ie boirois à la bonne grace de quelqu'vn, celuy qui empoigneroit vne coupe pour me rendre le reciproque, l'emporteroit auec luy, & ie luy en ferois vn preſent. Quant aux autres riches de ce temps, ils ſeroient tous des gueux, & des Ires aupres de moy. Dionice n'auroit garde de preſenter ſa taſſe d'argent parmy l'aſſemblee pour mieux la faire voir, principalement

Heureux les pauures qui deuenus riches ſe ſouuiennent de leur premiere condition.

cipalement lors qu'il verroit mes valets auoir tant de vaiſſelle à eux. Toutes ces choſes ſeroient enuers moy, comme quelques exemptions à la ville, & ſi ie ferois tous les mois des diſtributions d'argent generales : ſçauoir, aux citoyens cent dragmes, & cinquante à l'eſtranger, ou païſan. De plus, i'ordonnerois des theatres, & des bains publics, pour l'embelliſſement de la ville: & ferois entrer la mer au dedans bien prez du Dypile: Là ie baſtirois quelque port ayant faict venir l'eau par vn large foſſé, afin d'approcher mon nauire, & le faire voir aiſément depuis le Seramique. Quant à vous autres mes amis, ie commanderois à mon Argentier de conter à Samipe vingt meſures d'or monnoyé, cinq à Timolaüs, & à Licin vne ſeulement, encore ſeroit-elle raclee, parce qu'il eſt trop babillard, & ſe mocque de mon ſouhait. Voilà quelle vie ie voudrois mener, ſi i'auois des richeſſes exceſſiues, & ſi i'eſtois bien à mon aiſe, & viuois delicatement auec vn comble de plaiſirs. I'ay faict: Vueille ô Mercure, accomplir ces choſes pour moy, & les mettre en effect.

LICIN. Mais ne ſçais-tu pas, Adimant, que cet enfant Pluton eſt ſuſpendu à vn bien petit filet, lequel venant à ſe rompre toutes choſes ſ'en iroient en fumee, & ce threſor ſe changeroit en charbon? ADIM. Comment dis-tu cecy, Licin? LICIN. Parce qu'il eſt incertain, bon homme, combien de temps tu dois viure: Car qui peut ſçauoir au vray, ſi pendant que ceſte table d'or ſera dreſſee deuant toy, ſans qu'il te ſoit permis d'y mettre la main, ou d'y gouſter du Pan, ou du Coq Numidien, tu ne mourras point, laiſſant toutes ces viandes pour les Vautours, & Corbeaux? Veux-tu que ie t'en mette en auant quelques-vns qui ſont morts auant que jouyr de leurs richeſſes, & quelques autres qui durant leur vie ont eſté denuez de ce qu'ils poſſedoient de plus cher, par quelque diuinité qui portoit enuie à leur fortune? Ne ſçais-tu pas bien comme Crœſus & Policrates, bien qu'ils fuſſent beaucoup plus riches que toy, veirent toutes leurs richeſſes ſ'en aller en decadence en moins d'vn moment? Mais laiſſant à part l'exemple de ceux-cy, ie te demande ſi tu peux t'aſſeurer d'eſtre touſiours gaillard & diſpos? Ne vois-tu point combien il y a de riches qui paſſent malheureuſement leur vie parmy les douleurs & les peines, & que les vns ne peuuent bouger de la place, & les autres ſont aueuglez, ou bien offencez interieurement de quelque affection? Car ie ne doute point, quoy que tu ne m'en ayes point parlé, que tu ne voudrois pas eſtre riche pour ſouffrir le ſupplice de Phanomachus, &

Le riche ne peut pas diſpoſer de ſa ſanté comme de ſon or.

eſtre auſſi effeminé que luy. Ie ne parle point des embuſches & trahiſons qui ſont inſeparables d'auec les richeſſes, ny moins encore des rapines, meurtres, & ſecrettes inimitiez, qu'il faut endurer du menu populaire: Tu vois combien de dommages t'apporteroient ces threſors. ADIM. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que tu taſches de me contredire en tout, Licin: C'eſt pourquoy tu ne receuras pas meſme la ſimple meſure, puis que tu ne ceſſes de te mocquer ainſi de mon ſouhait.

LICIN. Vrayement tu te retractes deſià de celà, & reuoques ta promeſſe, ſuiuant la commune façon des riches. Mais toy, Samippe, ſouhaitte maintenant quelque choſe. SAM. Pour moy qui ſuis des principaux de [n] Macrine comme vous ſçauez, viuant en terre ferme, ie ne ſouhaitteray pas d'auoir vn nauire qu'il me ſeroit impoſſible de monſtrer aux Citoyens: ny ne ſeray point ſi ſcrupuleux à conter auec les Dieux, & de leur demander vn threſor, & vne pleine meſure d'or. Puis que les Dieux peuuent toutes choſes, & meſmes celles qui ſemblent eſtre plus grandes, & que la loy du ſouhait eſtablie par Timolaüs nous enjoint de demander tout hardiment, comme ſi les Deitez ne nous deuoient rien refuſer; Ie ſouhaitte eſtre faict quelque Monarque, non pas tel qu'Alexandre fils de Philippes, ou que Ptolomee & Mithridates, ou pareil à quelqu'autre, qui ayt reçeu l'Empire de ſon pere: mais en cõmençant de brigãder comme i'ay de couſtume, ie voudrois volontiers auoir trente audacieux *compagnons* pour mes fidelles complices; puis quelque temps apres trois cents autres, qui vinſſent à nous outre ceux-là: en apres vn mille, & dans peu de temps dix mille, bref que tout le nombre des ſoldats fut de cinquante mille, & de gens-d'armes enuiron cinq mille; Alors eſtant preferé & eſleu par les voix d'vn chacun, ie ſouhaitterois eſtre eſtimé le plus braue Empereur ou chef de mon tẽps, enſemble d'auoir la preeminence des dignitez, & le maniement des affaires. Par ce moyen ie ſerois plus grand que tous les autres Roys, & les deuancerois en puiſſance: Ie voudrois bien encore commander à l'armee, & non pas eſtre proclamé Roy par vne ſucceſſion hereditaire, qui ne differeroit en rien du threſor d'Adimant, & laquelle ne me ſembleroit pas ſi agreable, que ſi i'auois acquis de moy-meſme vne grande puiſſance, & principauté.

Souhait ridicule.

LICIN. Tout beau, Samipe, ce que tu viens de demander n'eſt pas de peu de conſequence, mais le ſommaire de tous biens:

ſçauoir, d'eſtre faict chef d'vne ſi grande armee par cinquante mille hommes. Ie ſuis bien-ayſe de ce que ſans y penſer, Mantine nous a nourry vn ſi grand Roy, & digne de tant d'admiration. Regne donc, Samipe; marche en teſte de ton armee, mets en rang les ſoldats & les rondelieſ: Car ie deſire fort de ſçauoir quel chemin vous prendrez ſortant d'Arcadie en ſi grand nombre; ou bien, qui ſeront les miſerables contre leſquels vous camperez premierement? SAM. Eſcoute, Licin, ie deſire ſi c'eſt ton plaiſir, que tu ſois Capitaine d'vne bande de cinq mille hommes de cheual. L'ICIN. Vrayement, Sire, ie vous remercie de l'honneur qu'il vous plaiſt me faire, & pour mieux vous adorer, ie me proſterne à vos pieds à la mode des Perſes, tournant les mains derriere le dos, & reuerant ce chappeau poinctu que vous portez à la royale, & ceſte belle couronne. Prenez pour Capitaine des gens-d'armes quelqu'vn de ces hommes plus robuſtes que voicy: Car pour moy ie ſuis fort mal-habile, & apprentif aux armes; & ie ne penſe pas d'auoir oncques monté aucun cheual en ma vie. Tellement que i'ay belle peur, qu'auſſi-toſt que la trompette ſonnera l'aſſaut, ie ne me laiſſe choir par terre, & ne ſois foulé aux pieds des cheuaux; ou bien que mon cheual eſtant trop farouche n'arrache ſon frein, & ne m'emporte à trauers la meſlee: ou finalement qu'il ne me faille lier à la celle, & me tenir la bride, ſi l'on veut que ie demeure là deſſus.

Maniere d'adoration parmy les Perſes.

ADIMANT. Et bien, Samipe, ie conduiray tes gens-d'armes. Quant à Licin, il ſera Capitaine de l'aiſle droicte: Toutesfois i'ay bien merité, ce me ſemble d'auoir de toy de plus grands eſtats, puis que ie t'ay faict preſent de tant de meſures d'or.

SAMIPE. Interrogeons donc ces gens-d'armes, Adimant, s'ils voudroient bien te receuoir pour leur Capitaine? Quiconque deſirera d'auoir pour ſon chef Adimant que voicy, qu'il leue la main; Tu vois, Adimant, comme ils te donnent tous leur voix; Par ainſi commande à la caualerie: Que Licin conduiſe l'aiſle droicte, & Timolaüs que voicy la gauche. Pour moy, permettez que ie gouuerne la bataille; comme de raiſon, à la maniere des Roys de Perſe. Tirons maintenãt droict à Corinthe par le chemin d'où l'on trauerſe les mõtagnes, ayant fait nos prieres au royal Iupiter. Apres que nous aurons reduict ſous noſtre puiſſance toute la Grece (car il ne ſe treuuera perſonne qui nous oſe reſiſter, ou

prendre les armes contre nous, qui ſommes en ſi grand nombre: tellement que nous vaincrons, ſans nous noircir de ſuëur ny de pouſſiere) nous mõterons ſur des vaiſſeaux à trois rames, & y mettant nos cheuaux dedans (veu qu'il ſe treuue aſſez de froment à o Cenchree, enſemble des naures en abondance, & autres telles choſes neceſſaires) nous paſſerons outre par la mer Egee en la Ionique, où nous ferons des Sacrifices à Diane. Soudain que nous aurons pris les citez ſans qu'aucun les deffende, y laiſſant de bonnes garniſons, nous irons en Scythie, & attaquerons la Carie, la Lycie, la Pamphilie, les p Piſides; enſemble, l'vne & l'autre marche de Cilicie; ſçauoir la maritime, & la montagneuſe, iuſques à ce que nous ſoyons paruenus à l'Eufrate.

Tous ceux qui ſe figurent des victoires ne les gaignent pas.

LICIN. Ie prie donc voſtre Majeſté, Sire, ſi c'eſt ſon plaiſir de m'eſlire pour l'vn des Gouuerneurs de la Grece; Car ie ſuis d'vn naturel fort timide, & il me faſcheroit bien s'il me falloit quitter l'ombre de ma maiſon. Quant à vous il me ſemble que vous deuez encore mener vne armee contre les Armeniens & les Parthes, qui ſont des peuples aguerris & adroicts à tirer de l'arc: c'eſt pourquoy ie vous prie de donner le gouuernement de l'aiſle droicte à quelqu'autre, & me laiſſer comme vn ſecond Antipater pour Chef d'vne garniſon en Grece, de peur qu'il ne ſe treuue quelqu'vn qui me trauerſe d'vn coup de dard en ceſte partie du corps, où ie ſeray deſarmé, me frappant moy miſerable au milieu des q Suſes, ou des r Bactres en quelque part que ie puiſſe conduire pour toy vne compagnie de ſoldats.

SAMIP. Ie vois bien que c'eſt Licin, ta grande poltronnerie eſt cauſe que tu romps ton rang, & te mets à la fuitte, ſans te ſouuenir que la loy cõdamne celuy qui ſe jette hors des rangs, d'auoir la teſte tranchee. Mais puis que nous voicy deſià proches de l'Eufrate, & que le fleuue meſme ſe joinct à la mer, outre que tous ceux qui marchent apres nous ſe portent fort bien, & ſont mis en feurté par le bon ſoin des Gouuerneurs que i'ay donnez à chaſque nation; Ie ſuis d'aduis pendant que les autres ont pris le chemin de la Phenicie, que nous taſchions de conqueſter & la Paleſtine, & l'Egypte. Sus donc, Licin, marche le premier, & ſois cõducteur de l'aiſle droicte. Ie te ſuiuray en meſme temps, & apres moy viendra Timolaüs que voicy. Pour toy, Adimant, ie te laiſſe les dernieres compagnies de cauallerie à conduire. Voilà qui ne va pas mal pour nous de ce qu'aucun ne nous a faict teſte en toute la Meſopotamie, mais les habitans du pays ſe ſont rendus à nous

volontairement, & eux, & leurs fortereſſes. Nous n'auons point treuué de reſiſtãce dans Babylone, où nous ſommes entrez contre noſtre eſperance, & ſi la tenons maintenãt à ſouhait. Il eſt biẽ vray que le Roy qui a ſa Court à Ctheſiphon, a eſté aduerty de noſtre arriuee: Ce qui eſt cauſe qu'il voyage maintenant en Seleucie, où il faict leuee d'vne groſſe armee, tant de Caualliers & d'Archers que de Frondeliers. Les eſpies nous ont deſià faict rapport, qu'il y a des hommes bien aguerris, & en bon eſquippage, iuſques au nõbre d'vn million, la cinquieſme partie deſquels eſt compoſee de pluſieurs bons archers à cheual.

Et toutesfois, ny l'Armenien, ny les Bactres, ny ceux qui habitent pres de la mer Caſpie n'y ſont pas encores arriuez, ains ſeulement les habitans des frontieres du Royaume, ſi grande a eſté la diligence de ceſtuy-cy, à faire leuee de tant de gens en ſi peu de temps. Il eſt donc queſtion que nous pouruoyons maintenant au remede qu'il nous faut mettre à cecy. ADIM. Ie ſuis d'aduis pour moy, que l'armee de pied s'en aille d'icy à Ctheſiphon, & que nous autres qui ſommes gens de cheual demeurions icy pour garder la ville de Babylone.

SAM. Ie crois que tu as peur de toy-meſme, Adimant, & que te voyant proche du danger, tu deuiens poltron & timide? Que dis-tu de cecy, Timolaüs? TIMO. Qu'il faut aller au deuant des ennemis auec toutes nos forces ioinctes enſemble, & ne point attendre qu'ils ſe ſoient renforcez & rafraiſchis. Aſſaillons-les pendãt qu'ils ſont encores en campagne, de peur que ſi nous tardons dauantage il ne leur vienne du ſecours d'ailleurs. SAM. Tu ne parles pas mal; & toy, Licin, qu'eſt-ce qu'il t'en ſemble? LICIN. Puis que nous ſommes jà recreus & las de combattre, comme eſtans dés le matin deſcendus au Pyree, outre que nous auons faict trente ſtades de chemin, maintenant que le Soleil eſt en ſa plus grande force, (car il s'en va midy) ie ſuis d'aduis que nous repoſions icy, en quelque endroict pres de ces Oliuiers, nous tenãs aſſis ſur ceſte colomne, où ſont pluſieurs caracteres engrauez: Puis, que nous releuant derechef nous paſſions outre, pour acheuer le reſte du chemin iuſques à la ville.

Les ames laſches ont recours aux excuſes pour couurir leur timidité.

SAM. Quoy? Penſes-tu eſtre au pays d'Athenes, bon-homme? Toy, dis-je, qui es tout contre les murs de Babylone, parmy tant de bons ſoldats qui ſont reſolus de ſe battre? LICIN. Tu m'en as faict reſouuenir, & ce tien aduis m'a ſeruy de conſeil en celà. SAM. Marchons outre, ſi bon te ſemble. Prenez courage vous autres,

& vous gardez de trahir vos peres & compatriotes. Ne voyez-vous pas que desià les ennemis se preparent au combat? Sus donc, ayez pour mot du guet, *le Dieu guerrier*, & si tost que le Trompette aura donné le signal, hastez-vous de venir aux mains auec les ennemis, & leur courez sus en criant. Dauantage en frappant vos targues de leurs lances, joignez vous de pres, & vous tenez dans la portee des traicts, de peur que leur donnant l'espace de nous atteindre, & frapper de loing, nous ne soyons tous blessez. Puis que nous sommes entrez si auant dans la meslee, & que l'esquadron gauche auec Timolaüs a mis en fuitte les Medes; que tous ceux qui sont de ma compagnie combattent courageusement, & sans perdre l'aduantage: Car voicy venir les Perses assistez de leur Roy. Ie vois desià toute la cauallerie des Barbares, qui vient fondre sur nostre esquadron droict: Sus, Licin, monstre à ce besoin que tu as de la vaillance, & exhorte tous ceux qui sont auec toy à soustenir cet assaut.

LIC. O mal-heureuse fortune! tous les ennemis se jettent sur moy, & il leur semble que ie sois capable moy seul de leur resister! S'ils poursuiuent, comme ils ont commencé, ie seray contraint de m'en aller courant d'icy à la place de la Lutte, & les laisser seuls au milieu du combat.

SAM. Ne fais pas ceste faute, Licin, car la partie est desià plus forte de ton costé. Pour moy ie m'en iray attaquer le Roy seul à seul; aussi-bien m'assigne-t'il le combat, & ce me seroit vn grand deshonneur de le refuser.

LIC. Par le Dieu Iupiter, encore seras-tu par luy blessé; aussi bien c'est vne action royale, que celuy qui cõbat pour le bien du royaume ne s'en aille pas sans receuoir quelques playes.

SAM. Tu dis bien; mais ce n'est qu'vne petite blessure, qui ne fait qu'atteindre le cuir, & n'offence aucune partie noble du corps: De façon que la cicatrice mesme n'y paroistra iamais cy-apres.

Au reste vois-tu comme luy courant sus ie l'ay trauersé auec son cheual d'vn seul coup de lance? Puis, comme luy ayant tranché la teste, & osté la couronne, ie me suis faict reuerer pour quelque grand Roy? Que les Barbares doncques nous viennent rẽdre hommage, & ie leur commanderay selon la loy des Grecs, me faisant nommer seul Monarque.

Ie vous laisse à penser combien ie feray bastir de citez, qui seront appellees de mon nom: & combien i'en destruiray de celles qui auront commis quelque reuolte contre ma couronne.

Ie m'attaqueray principalement à ce riche Cydias, lequel bien qu'il fut mon voisin, a neantmoins empieté peu à peu sur les bornes de mon champ, & m'en a dejetté.

LICIN. Cesse tous ces discours, Samipe; Il est temps qu'apres auoir gaigné vne si grande bataille tu en celebres la feste, & en faces vn festin en Babylone, y sacrifiant pour la victoire gaignee: Car i'ay opinion que ton Empire a passé par delà les stades qui t'auoiēt esté prefix; & que c'est à Timolaüs à souhaitter ce qu'il voudra. SAM. Dy donc, Licin, que te semble des choses que i'ay demandees? LICIN. O Roy genereux! Ce sont des souhaits beaucoup plus laborieux & grands que ceux d'Adimant: Car tandis qu'il se baignoit au milieu des plaisirs, & tendoit des couppes d'or de deux talens à ceux qui beuuoient à luy, tu receuois des playes en combattant en particulier, & viuois en perpetuelle frayeur nuict & iour. Il ne te falloit pas craindre seulement les attaques des ennemis; mais vne infinité d'embusches, ensemble l'enuie, la haine, & la flatterie de ceux auec lesquels tu viuois. Tu n'auois alors plus d'amy; & tous deguisoient leurs affections, tant pour la crainte que pour l'espoir. Quant à la jouyssāce des voluptez, elle ne t'estoit point permise, non pas mesme en songe; ains la gloire seulement, la pourpre pourfilee d'or, le turban blanc à l'entour du front, & les gardes du corps qui marchoient deuant.

Les Chefs ne sont que bien rarement en seurté.

Pour le demeurant, ce n'est qu'vne insupportable fatigue, & qu'vne estrange amertume: Car il faut, ou respondre à ceux qui viennent de la part des ennemis, ou donner des iugemens, ou bien enuoyer des Ordonnances à ses subjects.

A quoy faut adjouster, les nouuelles qu'on reçoit tous les iours de la rebellion de quelque ville, ou des courses que font ceux qui se retirēt hors du Royaume. Il faut donc redouter ces choses, & vaut beaucoup mieux que tu sois estimé biē-heureux par tous les autres, que par toy-mesme: Car y a-t'il rien de plus abject que de voir que tu es malade de mesme sorte que les hommes prinez, & que pour grand Roy que tu sois, la fiévre t'attaque aussi tost que le moindre, sans auoir esgard à ta qualité? v La mort mesme ne craint point tes gardes, mais suruenant toutes les fois qu'il luy plaist, elle t'emmene pleurant, & se jouë de ceste Couronne. Sois esleué si haut que tu voudras, elle te faict cheoir en-bas, & t'arrachant hors du siege Royal, te iette dans le mesme chemin que le menu populaire. Tu n'es pas en vn plus haut grade d'honneur que les autres morts, & tout

Aucun ne sçait s'il doit viure iusques au lendemain. Seneque.

l'aduantage que tu as dessus eux, c'est que tu delaisses apres toy, vn superbe Mausole, vne colomne estenduë en long, & vne Pyramide qui s'esleue à angles droicts & esgaux. Toutes ces belles apparences que sont-elles, que de vaines monstres, de spectacles nocturnes, tenebreux, & obscurs, & bref des corps insensibles de ta magnificence? Les statuës, & les Temples que les Citez qui t'honnorent, font dresser à ton nom, & ces beaux titres d'hõneur qu'on te deferoit durant ta vie, s'escoulent peu à peu, & sont tenus à mespris. Que s'ils estoient de plus longue duree, quel fruict en cueillerois-tu n'ayant aucun sentiment? Ne vois-tu pas que les affaires que tu peux auoir dãs le monde sont subjectes à de perpetuëls soucis, & à des trauaux qui ne t'abandonnent iamais, veu que la reuolution des fatigues y est eternelle? C'est à toy maintenant à souhaitter à ton tour, ô Timolaüs; mais prens garde que tes souhaits surpassent ceux-cy, imitant les hommes ingenieux, & qui sçauent bien le maniement des affaires. TIMOL. Escoute dõc, Licin, si ie ne souhaitteray point quelque chose qui soit digne de blasme. N'aye peur que ie demande, ny l'or, ny les boisseaux d'argent, ny les royaumes entiers, ny que i'aye peur des guerres, & des frayeurs, que tu as à bon droict attribuees à l'Empire; toutes ces choses sont fresles & pleines d'embusches: outre qu'il y a plus en elles de fascheries que de plaisir.

Si les souhaits des mortels auoient lieu, il n'y auroit point de possession asseuree au monde.

Ie veux que Mercure venant au deuant de moy, me donne quelques anneaux qui ayent telle vertu. Premierement que ie me porte tousiours bien; que ie sois invulnerable & exempt de toute angoisse d'esprit: En second lieu, que celuy qui aura ceste bague en son doigt, ne puisse estre veu, comme vn second [x] Gyges. Troisiesmement, que par la vertu de ceste bague, ie sois plus robuste que dix mille hommes, & puisse leuer moy seul sur mes espaules vn fardeau qu'ils ne pourroient esbranler tous ensemble, qu'auec beaucoup de peine. Dauantage, que ie puisse voler estant esleué en l'air bien loing de terre, & qu'à cet effect i'aye aussi quelque anneau; Qu'il me soit permis de faire dormir tous ceux qu'il me plaira: que toute porte me soit ouuerte; la serrure estant laschee, & le ferrouïl retiré; & qu'vn seul anneau puisse faire ces deux choses.

De plus; qu'ayant au doigt l'vn de ces anneaux, ie gaigne l'amour de toutes personnes, tant des beaux garçons que des fẽmes, & qu'il n'y ait celuy qui ne desire d'estre aymé de moy, & de m'auoir tousiours en la bouche. Que les femmes ne pouuans supporter

porter la vehemence d'vne ſi grande amour, ſe viennent pendre à mon col elle-meſmes, & que les adoleſcens ayent tant d'amour pour moy, qu'ils ſ'eſtiment bien-heureux quand ie ne feroy ſimplement que ietter la veuë ſur quelqu'vn d'eux. Que ſi ie les dedaigne, qu'ils en meurent ſoudain de regret; & bref que ie ſurpaſſe Hyacinthe, y Hylas, z Faon, & Chius, en beauté.

Or ie ne ſouhaitterois pas de poſſeder toutes ces choſes, pour vn peu de temps, ou mourir ſoudain, & ne viure que l'aage d'vn autre homme, mais d'accomplir l'eſpace de mille annees en deſpouïllant ma vieilleſſe au bout de dix-ſept ans, à la façon des ſerpents. Ie ne penſe pas que jouyſſant de ces felicitez, i'euſſe faute d'aucune choſe: Car tout ce que les autres ont, ie le poſſederois à mon aiſe, entant que ie pourrois ouurir toutes les portes, aſſoupir leurs gardes, & eſtant entré moy-meſme où ie voudrois me rendre inuiſible. Que ſ'il y auoit quelque nouueau & admirable ſpectacle parmy les Indiens, & les aa Hyperborees, ou quelque choſe de prix, ou bien tout ce qui ſeroit doux & aggreable, tant à manger qu'à boire, ie l'emporterois pour m'en ſaouler, ſans auoir peur de perſonne. Ie ſerois le ſeul, qui pourrois voir le Griffon, beſte farouche & aiſlee, ou bien le Phœnix, oyſeau des Indes, animaux qui ne peuuent eſtre veus des yeux des mortels; Il n'y auroit perſonne que moy qui ſçeut les fontaines du Nil, enſemble toutes ces terres qui ne ſont point deſcouuertes encore, & ſ'il n'y a point quelques Antipodes qui habitent à l'oppoſite de nous, occupans la moitié de la partie Auſtrale. Il me ſeroit aiſé de cognoiſtre la nature des Eſtoilles, & de la Lune, & meſme du Soleil, comme ne pouuant eſtre offencé par le feu.

Et ce que i'eſtime encore plus que tout le reſte; c'eſt qu'en vn ſeul iour ie pourrois annoncer à Babylone les nouuelles de celuy qui auroit emporté le prix aux Olympies. Que ſi i'auois diſné en Scythie, rien ne m'empeſcheroit d'aller ſouper en Italie: Si i'auois vn ennemy, ie le pourrois tuër, & luy rompre le cerueau d'vn coup de caillou, ſans qu'il ſe doutaſt d'où il viendroit.

Au contraire, il me ſeroit facile de faire du bien à mes amys, & leur donner de l'or à pleines mains, pẽdant qu'ils ſ'endormiroiẽt. Si ie voyois vn tyran, ou vn mauuais riche, ou bien quelque ſuperbe qui me faſchaſt, l'eſleuant de vingt ſtades en l'air, ie le precipiterois du haut en bas. Ie jouyrois des ieunes garçons ſans empeſchement quelconque, & me gliſſant ſecrettement dans les maiſons, i'aſſoupirois de ſommeil tous les domeſtiques, hors-mis

ceux-cy. Ne ſerois-je pas bien aiſe encore de voir combattre les hommes en toute ſeurté, m'eſleuant hors de la portee du traict? Que ſi bon me ſembloit, ie me rangerois du party des vaincus, & endormant les vaincueurs, ie donnerois la victoire aux fuitifs, & ſi leur ferois tourner le dos. Bref, ie me jouërois de la vie humaine, poſſederois toutes choſes, & paroiſtrois comme quelque Dieu parmy tous les autres.

Voilà l'epitome de la ſouueraine felicité, laquelle ne peut ny perir, ny eſtre aſſaillie par embuſches, principalement ayant vne longue vie jointe à vne bonne ſanté. Y a t'il maintenant quelque choſe en ce ſouhait, que tu puiſſes reprẽdre, Licin? LICIN. Nenny, Timolaüs; Auſſi-bien ne ſeroit-il pas trop bon contrarier & quereler auec vn homme aiſlé, & qui ſurpaſſe en force pluſieurs milliers de gens-d'armes. Toutesfois ie te demanderois volontiers quel homme tu paroiſtrois parmy tant de nations que tu aurois veuës en volant? Toy, dis-je, qui es tout caſſé d'annees, & qui as l'eſprit hors de ſon propre ſiege, pourrois-tu bien, n'eſtant porté que d'vn petit anneau, mouuoir les montagnes auec le doigt, & te rendre aymable à tout le monde eſtant ſi chauue & eamus? Mais reſponds moy encore à cecy; Si vn ſeul anneau pouuoit ſuffire à toutes ces merueilles, pourquoy en as-tu pris vn ſi grand nombre, que ta main gauche en eſt toute empeſchée, tellement qu'il faudroit que la droicte ſupplea ſt pour elle à porter le faix? Tu aurois vrayement beſoin, bon homme, d'auoir vn anneau qui euſt ceſte vertu ſpecifique de refrener ta ſottiſe, & te purger d'vne ſi grande inſolence: Et poſſible que l'Ellebore eſtant beu tout pur pourroit ſuffire à cecy. TIM. Ie voudrois volontiers, Licin, que tu fiſſes toy-meſme quelque ſouhait, qui fut exempt de blaſme, puis que tu reprends ainſi tous les autres. LICIN. Ie n'ay que faire de rien ſouhaitter; car nous ſommes deſià pres du Dipyle. Puis, vous m'auez oſté le temps qui m'appartenoit, ſçauoir toy, Samipe, tandis que tu combattois en vn tournoy particulier à l'entour de Babylone; & toy, Timolaüs, pendant que tu diſnois en Scythie, & ſoupois en Italle. Et vrayement vous auez bien faict, & ie vous en ſçay fort bon gré, principalement parce que ie n'appreuue pas de deuenir riche en ſi peu de temps, pour eſtre reduict par apres à ces dernieres extremitez qu'il me faille contenter de quelque morceau de pain tout ſec, comme il vous aduiendra bien-toſt à vous autres, lors que ces richeſſes s'enuoleront, & ſe reduiront en fumee. O que vous ſerez eſtonnez, lors qu'eſtant fruſtrez de ces

L'homme qui ſe void fruſtré des richeſſes.

threſors, & de ces Couronnes, comme eſueillez de quelque aggreable ſommeil, vous treuuerez toute autre choſe dans voſtre maiſon, ny plus ny moins que les baſteleurs & joüeurs de farces, repreſentant les perſonnes des Roys, leſquels au ſortir du theatre meurent de faim la plus-part, & cependant ils paroiſſoient n'aguetes des bb Creons, ou des Agamemnons. Il eſt donc vray-ſemblable que vous ſerez bien faſchez, & ne verrez qu'à regret les incõmoditez de voſtre logis: Toy principalement, Timolaüs, quand il faudra que tu coures la meſme fortune qu'Icare, ſçauoir, que la cole de tes aiſſes eſtant fonduë, tu viennes à cheoir du ciel en bas, & ſois contrainct de marcher en terre, apres que tous ces beaux anneaux ſeront eſcoulez de tes doigts. Pour moy ie tiendray au lieu de tous les threſors du monde, & de Babyloñe meſme, le plaiſir que i'auray de me rire de ces belles choſes que vous auez ſouhaittees. Vous, dis-je, qui loüez tant la Philoſophie, & qui en faictes profeſſion.

conceuës en l'eſprit, eſt auſſi faſché que celuy qu'on eſueille lors qu'il ne ſonge que des threſors & des Royautez.

ANNOTATIONS.

a *Pallene.*] Ville de Macedone, ou ſelon quelques vns de Thrace, ainſi dicte de Pallena, fille de Sithon, & femme de Cleitus. Elle eſtoit iadis nommee Phlegra, & les Geants y faiſoient leur demeure.

b *Sydon.*] Ville de la Phenicie, ſituee au bord de la mer: Car les habitans du pays ſe voyans trauaillez de continuels tremblemens de terre, baſtirent vne nouuelle ville aux coſtes maritimes, qu'ils nommerent en leur langue Sydon, pour la grande abondance de poiſſons qu'il y a en ceſte contree.

c *Chelidonies.*] Ce ſont deux Iſles ſituees tout contre le promontoire de Taurus, fort contraire aux nauigateurs: l'vne deſquelles eſt dicte Corydela, & l'autre Menalipea. Strabon [1] dit, qu'il y en a trois. 1 *Lib.14.*

d *La mer Pamphilie.*] Ptolomee [2] parlant de la Pamphilie dit, que c'eſt vne contree de l'Aſie mineur entre la Syrie, & la Cilicie, ayant du coſté du Midy la mer Mediterranee, autrement dicte Pamphilie, ou Pamphilienne, du nom du pays. 2 *Lib. 5.*

e *Egee.*] Il entend parler de la mer Egee, qui eſt vne partie de la Mediterranee, dicte communémẽt *Archipelago*. Elle diuiſe l'Europe de l'Aſie, & eſt ainſi nõmée, parce qu'Egee pere de Theſee s'y ietta dedans du haut de la forteresſe d'Athenes, ou ſelon quelques vns, à cauſe qu'Egea Royne des Amazones y fit naufrage. Voy ce qu'en dit Pline [3] ſur l'ethymologie de ce mot. 3 *Lib.4.c.11. uerſ. 50.*

f *Mallee.*] Promontoire de Laconie qui s'aduance dans la mer enuiron cinquante pas. C'eſt vn lieu fort contraire aux nauigateurs, ainſi dit d'vn certain Malleus Roy des Argiues, lequel y baſtit vn magnifique Temple, qui fut depuis nommé Malleotique.

g *Purgez, auec vn clair flambeau.*] C'eſt vne alluſion a la couſtume qu'auoient les anciens de purger les maiſons de tous malencontres auec des flambeaux allumez, pour en chaſſer (diſoient-ils) tous les fantoſmes, & illuſions.

h *Au port de Pyree.*] Ce port eſtoit à Athenes à deux mille pas de la ville, où quatre cents nauires y pouuoient aborder.

i *Iſis.*] Fille du fleuue Inachus, parauant nommee Io, laquelle fut changee en vache par Iupiter, & depuis reduite à ſa premiere forme. Elle ſe maria auec Oſiris, & apres ſa mort fut adorée des Egyptiens, qui luy faiſoient des ſacrifices qu'ils nommoient Iſiaques.

k *Canope.*] Ville d'Egypte, eſloignee d'Alexandrie enuiron ſix vingts ſtades. Quelques-vns tiennent que le Poëte Claudian en eſtoit iſſu.

l *Ibis de Memphis.*] Entr'autres animaux que les Egyptiens reueroient, dit Alexandre d'Alex. 4 ils adoroient principalement l'Ibis, & aucun ne le pouuoit tuër sans se mettre au hazard de sa vie.

4 *Lib.2.c.21.*

m *Le champ Sicyonien.*] Sicyon estoit vne ville d'Achaïe, non loing de l'Isthme du Peloponese, fort abondante en metaux. C'est aussi vne Isle en la mer Egee, du nom de laquelle on souloit appeller Minerue, Sicyonienne, parce qu'elle y auoit vn Temple fort magnifique.

n *Mantine.*] Ou, Mantinee, ville d'Arcadie, laquelle selon Strabon 5 fut ainsi nommée du commandement de l'Empereur Adrian.

5 *Lib. 8.*

o *Cenchree.*] Port de Corinthe, lequel Strabon 6 dit estre esloigné de la ville enuiron septante stades.

6 *Lib.8.Rom. 16.*

p *Pisides.*] Pisidie est vne contree d'Asie, limitrophe à la Lycaonie, Isaurie, & Pamphilie, les peuples de laquelle sont nommez Pisides. Voy ce qu'en dit Pline.7

7 *Lib.20.c.27.*

q *Suses.*] C'est vne ville fort opulente, situee entre Babylone & la Perse. Elle fut bastie, si nous croyons à ce qu'en dit Strabon, par Titon pere de Memnon.

r *Bactres.*] Peuples par delà la Syrie, ainsi nommez du fleuue Bactre.

s *La mer Caspie.*] Elle est situee entre les monts Hyrcaniens, & Caspiens, dont elle emprunte son nom.

t *Ctesiphon.*] Strabon 8 dit, que c'est vn certain lieu en la Seleucie, où les Roys de Parthe souloient hyuerner: C'est aussi selon Pline 9 la capitale du Royaume de Babylone.

8 *Lib. 15.*

9 *Lib.6.c.26.*

u *La mort ne sonne ne craint point, &c.*] Ce traict est tiré d'Horace, quand il dit, que la mort frappe d'vne plante esgale les palais des grands Roys, & les cabannes des simples Bergers. Vn bel esprit de nostre temps semble l'imiter quand il dict,

La mort d'vn coup fatal toutes choses moissonne,
Et l'Arrest souuerain,
Qui veut que sa rigueur ne cognoisse personne
Est escrit en airain.

x *Gyges.*] La fable de l'anneau de Gyges est fort commune, & ie me contenteray de l'enuoyer le Lecteur à ce qu'en dit Ciceron. 10

10 *Lib.3. Officior.*

y *Hylas.*] Fils de Theodomas, & mignon d'Hercule, lequel fut si espris de son amour, qu'il laissa la compagnie des Argonautes, & fit le tour de la Mysie pour le chercher.

z *Faon.*] Ieune homme Lesbien. Les Poëtes feignent de luy, qu'il receut de Venus vne boëtte d'albastre pleine d'onguent, duquel s'estant fardé, il deuint si beau, que toutes les femmes de Metelin en furent amoureuses, & entr'autres la Poëtesse Sapho. Comme il appert par vne Epistre qu'elle luy escrit dans Ouide.

aa *Hyperborees.*] Peuples du Septentrion, desquels Pomponius Mela dit, qu'ils viuent les plus contens des mortels, & que leur pays est fort sain, tant pour la bonne temperature de l'air, que pour l'accord & commune vnion des vents, lesquels y sont fort paisibles & moderez.

bb *Creons.*] Il y auoit deux grands Princes ainsi nommez; l'vn desquels estoit Roy des Corinthiens, & l'autre des Thebains, fils de Mœnothus, & frere d'Iocaste.

LA GOVTTE.

TRAGEDIE.

SOMMAIRE.

Lucian celebre le malheur des gouttes, & introduict à cet effect quelques Medecins Syriens, qui se vantent d'auoir des remedes pour les guerir: mais ceste maladie, qui est icy representee par vne Deesse, s'offence de leur vanité, & pour leur faire confesser la fausseté de leur art, les afflige de ce mal, duquel ne pouuans supporter les atteintes, ils l'aduouent incurable. C'est vne inuectiue contre les Empyriques, qui repaissent le populaire de telles fumees.

LA DEESSE, SA TROVPE, LE MESSAGER, LES MEDECINS, ET LES BOVRREAVX.

LE PODAGRE, OV GOVTTEVX.

GOVTTE fille du Stix, dont le nom odieux
Graue vne paſle crainte au front meſme des Dieux:
Race du noir Cocyte, engeance que Cerbere
Vomit, peſteux venim, dans les flancs de Megere.
Vn Démon t'en tira, te portant chez Pluton,
Où tu ſuçeas pour laict le fiel d'Alecton:
Ainſi tu vins au iour de ce monde où nous ſommes,
Pour te rendre immortelle à bourreller les hommes.
S'il eſt vray que du corps les meſchants ſeparez
Souffrent diuers tourments qui leur ſont preparez;
Il n'eſt pas de beſoin de la ſoif de Tantale,
Que Siſiphe remonte vn rocher qui deuale,
Qu'Ixion dans le feu roüe eternellement;
Mais ceux dont la malice offenſe obſtinément,
Il les faut attacher, ſenſibles à leurs peines,
A tes gouteux liens, à ces bruſlantes gênes,
Que mes nerfs douloureux ont ſenty tant de fois
De la plante des pieds iuſques au bout des dois.
Ainſi recreu de mal, mes veines retrecies,
Mes pores reſſerrans maintes humeurs pourries;
Vne bile ſe forme; & comme en ſa froideur,
Vn ſerpent qui me ſuçe, & le ſang, & le cœur.
Ie porte en tous endroicts la dent de ſes tenailles,
Qui bruſlante alluma ce feu dans mes entrailles,
Qui ſaccage mes os, & conſomme ma chair:
Ainſi du Mont-gibel flambe l'ardent rocher:
Et ce fond de Sicile, hoſte des creux abyſmes
Où ſe rendent les eaux des coſtes maritimes,
N'ayant pas où s'eſtendre en tempeſtant ſes flos
Submerge les eſcueils, & leur couure le dos.
O mortels aueuglez, quel mal-heur nous poſſede
D'ignorer de ce mal la cauſe & le remede!

CHOEVR, OV, TROVPE DES GOVTTEVX.

LA mort du bel Athis à l'honneur de Cybele
Chaſque an ſe renouuelle:
Le deuôt Phrygien l'apprend de vive vois,
Es rochers, & aux bois.
Ainſi les Lydiens qui ſur Tmole s'eſcrient,
Le Dieu Comon ſupplient:
Et le ſourd cliquetis du Bachant enroüé
N'appelle qu'Euoé.
Meſme en ſes hauts accents l'eſclatante trompette
Rien que Mars ne repete:
Et nous à ta memoire; ô Reyne des douleurs,
Nous eſpandons ces pleurs.
Tandis que du Printemps les ſemences eſcloſes
Couurent les champs de roſes:
Et qu'en baiſant Zephir, vn doux arbre produict
Et la fleur, & le fruict.
C'eſt icy la ſaiſon que la Tourtre lamente
Sa compagnie abſente:
Et que le Roſſignol de ſes ſanglots plaintis
Regrette ſon Itis.

LE GOVTTEVX SORTANT DV LICT.

O Baſton le ſupport de toute ma vieilleſſe,
Qui plus que mes deux pieds a de force & d'adreſſe!
Baſton l'vnique appuy du viuant baſtiment,
Que ce mal faict trembler iuſques au fondement:
Fay que mon petit pas ſe traine ſur la terre,
Et que deſueloppé de ce drap qui m'enſerre,
I'eſloigne pour vn temps ceſte obſcure maiſon,
Ces poûtres enfumez d'vn ennuyeux tizon.
Porte moy hors d'icy: fay moy voir la lumiere,
Que ce rideau deſrobe à ma foible paupiere:
I'ay conté demy-Lune en ce triſte ſejour,
Où mes yeux n'ont reçeu la lumiere du iour;
Eſtendu de mon long ſur vne mole couche,
Ains plus dure à mon mal qu'vne eſpineuſe ſouche.

De me rouler en bas i'eus bien le ſouuenir,
Mais mes membres caſſez ne m'ont peû ſouſtenir.
Mon cœur, ſi tu cognois comment eſt affligee
La vie d'vn Goutteux de tant d'ennuys chargee,
Veu que de ce mouuoir la puiſſance il n'a pas,
Fay qu'auecques les Morts on me paſſe là bas.
Mais d'où viennent ces gens qui portent ſur la teſte
Les Hyebles du Dieu dont ils chomment la feſte,
Et tiennent à ſon nom des croſſes en leurs mains.
Phœbus, ne ſont-ce pas de tes Prophetes ſaincts;
Qui d'vn Paean ſacré compoſent leurs Cantiques?
Non, leur front n'eſt pas ceint de tes branches Delphiques;
Si leur chef de lierre eſtoit enuironné,
Ie tiendrois leurs chanſons pour le grand Cuiſſe-né:
Il leur vaut mieux parler: Amys, à la memoire
De quel Dieu donnez vous cet Hymne plein de gloire?

LA TROVPE.

Mais toy qui le demande, à quel ſainct vont tes vœux?
A tes pieds chantellans, ie t'eſtime vn Goutteux,
Et des plus enuieillis en ceſte maladie:

LE GOVTTEVX.

Il eſt vray, ie l'aduouë, il faut que ie le die.

LA TROVPE EN CHANTANT.

DANS les flots du bleu Nerée,
L'Amoureuſe Cytheree
Prit la vie & la beauté;
Et Thetis fut la premiere
Qui de Iunon l'Emperiere
Reçeut la Diuinité.
Et ce Dieu lance-tempeſte,
Ayant conçeu dans ſa teſte
Ceſte excellente Pallas,
Se fit ouurir la cernelle
D'où ſaillit ceſte Pucelle,
Preſte à rendre des combas.
Mais celle à qui noſtre vie
Bien-heureuſe eſt aſſeruie,
Ceſte immenſe Deité

A tiré ſon origine
De la ſemence diuine
D'Ophion le redouté.
Au meſme inſtant que ſa face
Du clair Soleil euſt pris place
Où regnoit l'obſcurité,
La Goutte ayant eu naiſſance
Fit paroiſtre ſa puiſſance,
Auſſi-toſt que ſa clairté.
La Mort l'ayant enfantee,
Vne Parque l'a portee
Deſſus les Stygieux bords,
De ceſte onde precieuſe,
Puiſant l'eau d'vne main creuſe
Nettoya ſes membres ords.
Les Dieux d'en rire ſe paſment,
Les nuës du Ciel s'enflamment,
Le tonnerre eſclatte en l'ér,
Et Pluton amoureux d'elle,
Luy donna de ſa mammelle
Le laict qu'il faict deſconfler.

LE GOVTTEVX.

DE grace apprenez moy qu'elle eſt la Deïté
Qui remplit vos eſprits de ſa Diuinité?

LA TROVPE.

D'Vne bouche de fer, & pleine de vengeance,
Nous ne reſpandons pas le ſang en abondance,
Nous ne pouuons d'vn bras les arbres arracher,
Ny nos ſoupples talons iuſques au dos toucher:
Et ne mangeons la chair des Taureaux toute creuë:
Mais quand du guay Printemps la ſaiſon eſt venuë,
Et que la ieune fleur naiſſante du rameau,
Tient le Merle enchanté de l'ombre de l'ormeau:
Lors ceſte Deïté parmy nos membres iette
A nous qui l'adorons vne aiguë ſagette,
Venant ſecrettement ſe fourrer du dehors,
Et ſans eſtre apperçeuë, aux cachettes du cors.
Les bras, les mains, les pieds, les genoux, & les cuiſſes,

Bref

Bref tous nos oſſements rendent, faſcheux indices,
De ce mal qui nous mange, & nous va conſommant:
Mais ceſte Deïté le chaſſe en vn moment.

LE GOVTTEVX.

Donc ie ſuis l'vn de ceux qu'il te plaiſt, grande Reyne,
Remplir de ces eſprits qui vont de veine en veine,
Sans qu'on les recognoiſſe. A ta ſaincte grandeur,
Ie voüe ce Cantique, & me ioints à ce Chœur.

CHOEVR DES GOVTTEVX.

L'AIR ſoit tranquile, & les vents forcenez
Soient dans leur grotte à iamais enchaiſnez,
Et que tout Sciatique
Vienne adorer la goutte en vn lict magnifique.
Ià la Deeſſe effroyable aux mortels,
Vient à potence approcher ſes autels,
O Deïté puiſſante,
De tous les autres Dieux l'horreur & l'eſpouuante;
Vſe de grace, & d'vn œil adoucy,
Viſite ceux, qui te ſeruent icy:
En la ſaiſon nouuelle,
Appaiſe la rigueur de leur peine cruëlle.

LA GOVTTE, DEESSE.

QVI d'entre les mortels n'a cognu mon pouuoir?
A qui d'entr'eux encor n'ay-je pas faict ſçauoir,
Que ie ferme l'oreille à toutes leurs complainctes?
Le ſang dont la victime a rendu leurs mains teinctes,
L'autel portant la flame, & l'encens iuſqu'aux Cieux
Ne me toucha iamais d'aucune pitié d'eux.
D'vn mal ſi violent Peon ne les reſchape
Auec ſon art puiſſant, non pas meſme Eſculape.
Beaucoup ont faict eſſay d'vn meſlange confus,
De Symples dont la preſſe auoit eſpreint le jus.
L'vn pile enſemblement la Laictuë ſauuage,*
Plantin, Perſil, Pourpier, Marrubin, Pothomage.
L'autre faict diligent des Cnides habiller;
Ceux-cy de la Courſire; autres viendront bailler

* Ces vers enclos de ces deux marques ** ſont de la vieille traduction, & ie les ay icy laiſſez comme des reliques de l'antiquité.

Des lentilles croissans en vn fumier infame,
Des fueilles de Pêcher; ceux-là du Hychiame,
Des Bubes de Pauot, ou bien des Pastenates,
D'herbe à puces, d'Encens, du Nitre, des Grenates,
Racine d'Ellebore, auec du Colamphace,
Farine, & vin meslez dont cataplasme on face,
La fueille d'vn Chou verd, la galle d'vn Cypres,
De l'Orge en fleur reduite; & meslent puis apres
La craye de Saumure, ou le fient d'vn homme,
D'vne Cheure des champs les crotes, & en somme
Des febues la farine, ou fleur, pierre d'Asson.
D'autres pour vn remede auront mis en cuisson
Musaraignes, Lezards, Serpens, Raynes infectes,
Viperes, Boucceruiers, Regnardeaux, & Belettes.
De quel metail par eux n'a l'espreuue esté faict,
Et de quel mineral n'ont-ils sondé l'effaict?
De quel arbre le suc, du sang de toute beste,
Le laict, les nerfs, les os, & le poil de la teste,
Moüelle, graisse, vrine, & fumier quelquefois.
D'autres sont qui boiront vn potus quatre fois;
D'autres sept, voire huict pour flatter leur misere.
*L'vn se croira purger en prenant de l'hyere:***
L'autre plus curieux se laissera mener
Au son de quelques vers qu'il oirra marmoner:
L'vn se laisse piper par vn Iuif qui l'enchante;
Et l'autre en vn ruisseau croit sa santé presante.
Mais quiconque a voulu tel remede attenter,
N'a que trop recognu ce que vaut m'irriter:
Au contraire ceux-là de qui le mot pour rire
Faict des contes plaisans d'vn si cruël martyre,
Reçoiuent en leur lict vn prompt allegement.
Sus donc, Trouppe deuote, entonnez hautement
Afin de me complaire vn chant à ma loüange;
Car ie suis ceste Até, de qui le pas estrange*
Et les debiles pieds soustenus de mes mains,
Ont battu leur chemin sur le chef des humains.

* Deesse d'ingratitude, & d'enuy.

LA TROVPPE, EN CHANTANT.

DEESSE dont l'entendement
Est plus clair qu'vn beau diamant

De tes Preſtres ſacrez, Vierge trois fois puiſſante,
Recueille la priere, & la voix gemiſſante.

Les traicts que ton arc faict pleuuoir,
De ta force, & de ton pouuoir
Rendent aſſez de preuue, & d'ample teſmoignage,
Que Iupiter vaincu reuere ton Image.

La mer te craint, ſes flots creuez
Blanchiſſent en l'air ſouſleuez,
Et dans le ventre-creux de la terre beante,
Tu fais trembler de peur l'impiteux Radamante.

Toy ſeule empeſches de courir
Le plus fort, qui iuſqu'au mourir
Ne peut les nerfs tendus au lict nul repos prendre,
Et touſiours a le nez, & les pieds en la cendre.

Du feu ſes chauſſons creuaſſez
Deſpouillent ſes orteils preſſez:
Ses genoux tous ployez tremblans trainent à peine
Ses talons reueſtus de fourrure, & de laine.

LA DEESSE, LES MEDECINS, LES BOVRREAVX, ET LE MESSAGER.

APRES auoir cognu tes triomphantes mains
Au char de ton triomphe atteler les humains:
Apres auoir paſſé tant & tant de prouinces,
Où ton pouuoir reluit adoré de leurs Princes,
Il me ſemble à propos de te dire pourquoy
I'ameine ces meſchans rebelles à ta loy.
Leur bouche, & leurs diſcours pleins de blaſme & d'audace
Pour deſrober ta gloire alloit de place en place,
Criant, que l'on deuoit abbatre tes autels,
Meſme qu'on te banniſt d'entre tous les mortels
L'eſpoir de te les rendre en haſte, & de te plaire,
*En cinq grands iours d'Eſté deux * ſtades m'a faict faire.*

* *Vne ſtade n'a que 125. pieds de longueur. Les Italiẽs ont beaucoup de ces lieux, où publiquemẽt les hommes & les chevaux font des courſes de prix. Ce Meſſager faict eſtat d'vne grande diligence d'auoir mis fin à ce chemin en cinq des plus longs iours de l'Eſté.*

LA DEESSE.

O de tous mes Archers le plus prompt & fidelle!
Quelle route fis-tu? quelle terre cruëlle
Heriſſa ce chemin de pauez raboteux?

LE MESSAGER.

Ayant quicté mon lict tout mol & du veteux,
A peine de cinq pas ay-je franchy l'eſpace,
Qu'affoibly de trauaux ie renuerſe en la place
Sus de pointus cailloux qui me fendent le cœur.
Ayant à toute force euité ce mal-heur
Ie rentre en vn deſtour qui de pierres aiguës
Où i'ay choppé ſouuent, bouche ſes aduenuës.
Non guères loing de là ie tombe en vn champ gras,
Taſchay de m'en tirer, & de doubler le pas:
Mais gliſſant à tous coups, mon pied las, & debile
Reculoit empeſtré dans la gluante argile:
Ainſi de tout mon corps deſcoule vne ſueur,
Qui me fondit en eaux, & m'abbatit le cœur.
Bien que de plus marcher ſoit ma force recreuë,
Ie me remis debout dans vne large ruë,
Où le monde preſſé de carroſſes roulans,
Me pilloit ſur les pieds, çà de là me foulans.
Enfin pour euiter ceſte importune ſuitte
D'vn pied laſche & paoureux ie me mis à la fuitte,
M'eſquartant du chemin, afin de voir paſſer
Le char, bien loing de moy ſans me point offenſer.
Car ce tien ſeruiteur, n'auoit pas la viſteſſe
De tourner les talons au milieu de la preſſe.

LA GOVTTE.

Vrayment c'eſt la raiſon, qu'vn ſi loüable effect
Soit, ſelon le deuoir dignement ſatisfaict.
Amy ſois donc certain, que i'auray ſouuenance
De ceſte affection; car pour recognoiſſance
I'allegeray ton mal, quand deſſus l'orizon
Phœbus aura trois fois couru chaſque ſaiſon:
Mais quant à vous, meſchans, ennemis des Dieux meſme,
Oſez vous bien, mutins, pleins d'vne audace extreme,
Et tous enflez d'orgueil vainement reſiſter,
Au pouuoir que Iupin ne ſçauroit ſurmonter?
Parlez, meſchans, parlez, quelle ſi noble race
Vous faict de mon pouuoir ignorer l'efficace?
Quoy? Ne ſçauez-vous pas que les ſages humains
Ont veu fleſchir cent fois ſous l'effort de mes mains,

Mille braues Herôs? Les douleurs de la goutte,
De Priam pied-leger deſtournerent la route.
Achille Pelien ne mourut autrement:
Le preux Bellerophon, en ſouffrit le tourment:
Oedippe ce grand chef de l'armee Thebaine
Gemiſſoit ſous ce mal. Le Pelope Pliſthene
N'en eſtoit point exempt. Le fils Peanien
Commandoit aux ſoldats, quoy qu'vn goutteux lien
L'enchainaſt de ſes nœuds. Ce Prince de Theſſale
Regiſſoit tout goutteux vne armee nauale,
Lors que Proteſilas par vn fatal mal-heur
Laiſſa dedans le camp ſa vie, & ſa valeur.
I'ay ſeule terraſſé le ſage Roy d'Itaque,
*(Et non l'os du * Glorin) d'vne mortelle attaque*
Par ainſi (malheureux) deſormais n'eſperez
Aucun allegement: car vous eſprouuerez
Du mal par vous commis le ſalaire, & la peine;

* Poiſſon nõmé des Grecs γύλον, les aretes duquel ſont venimeuſes.

LES MEDEGINS.

Nous ſommes Syriens, race de Damaſcene,
Qui demy-morts de faim (accident trop amer)
Voyageons, incertains, & par terre, & par mer;
Et portons vn onguent, qui vient de noſtre pere,
Par lequel nous donnons vn remede proſpere
Pour deffendre les corps contre vn gouteux aſſaut;

LA GOVTTE.

De grace dictes moy quel remede il y faut?

VN DES MEDECINS.

Certes ie ne ſçaurois; car dire ie ne l'oſe,
Parce qu'il me ſouuient que la derniere choſe
Que mon pere ordonna ſur le poinct de ſa mort,
Ce fut de ne monſtrer la puiſſance & l'effort
De ce medicament; qui peut par vn contraire
D'vn mal ſi furieux pour iamais te diſtraire.

LA GOVTTE.

Oſez-vous bien (peruers) affirmer mechamment
Qu'il ſe treuue çà bas quelque medicament
Capable d'amortir la chaleureuſe amorce
D'vn mal, qui de mes nerfs mine & ronge la force?
Ie ne le penſe pas; tout-ſois ie ne ſçay;

Sus venons à l'effet: & voyons par l'essay
Si ce medicament, d'vne vertu secrette
Esteindra ceste ardeur. Or çà que l'on s'appreste.
Bourreaux volez icy, venez de toutes parts,
Lancez tout maintenant l'aiguillon de vos dards:
Que tardez vous meschans? sus qu'on les violente;
Toy saisy les orteils, & sur les pieds te plante,
Toy verse au plus profond des cuisses & genoûs
Vne cuisante humeur, & toy rends leur à tous
Les doigts courbez de nœuds, armez de mille pointes;

LES BOVRREAVX.

Nous auons accomply toutes choses enjointes:
Voy comme ces meschans gisent tous estendus,
Hurlans à haute voix, de douleur esperdus?
Ils ont le corps remply de maint nœud qui les lie;

LA GOVTTE.

Dictes-moy (Medecins) vrays autheurs de folie
Si quand vous aurez pris ceste drogue à foison,
Vous en pourrez tirer la moindre gueriſon?
Car ſi l'effect apprend qu'elle ſoit inutile
Au corps, que mes douleurs rendent las & debile,
Ie m'en iray ſoudain aux abiſmes plus creux,
Ou dans le gouffre ardant des Enfers tenebreux,
Afin qu'en l'vniuers ie ne ſois plus cognuë.

LES MEDECINS.

Voy! nous ſommes tous oingts, & point ne diminuë
La flamme des tourments? helas nous ſommes morts!
Dieux! hé! ie ſuis perdu! las tout mon pauure corps
Eſt desfaict, & rongé par vn mal inuiſible,
Le foudre de Iupin n'eſt meſme ſi nuiſible.
Les vagues de la mer, ny les vents furieux
Ne ſont ſi forcenez: ſeroit-ce point, ô Dieux,
Quelque aſpre coup de dent que me donne Cerbere?
Ou pluſtoſt le venim d'vn horrible vipere?
Ou la chemiſe teinte au ſang de ce Geant?
Sois noſtre gueriſon, & nous va ſoulageant,
Reine; car noſtre onguent, ſi diuin qu'il puiſſe eſtre,
Ne ſçauroit empeſcher que ton bras ne ſoit maiſtre;
Et puis tous les mortels, d'vne commune voix

Cedent à ton pouuoir, & reuerent tes loix.

LA GOVTTE.

Ceſſez, bourreaux, ceſſez, & laiſſez la vengeance
De ceux-là dont le cœur penche à la repentance.
Il ſuffit qu'vn chacun cognoiſſe que ie ſuis
Celle qui les onguents & les remedes fuis.

LA TROVPE EN CHANTANT.

L'AVDACE de Salmonee
Fut tout ainſi refrenee
Par le dard de Iupiter,
Qui le vint precipiter.
Et d'vn ſeul eſclat de foudre
Transforma ſon corps en poudre.
Marſias de ſon forfaict
Sentit vn pareil effect
Eſcorché pour le ſalaire
D'vn acte trop temeraire.
Niobe ſe ronge auſſi
Par vn eternel ſoucy,
Parce qu'elle prit querelle
Pour ſes enfans, non pour elle;
Et meſme encore à preſant
De pleurs Sipile arrouſant
Elle deteſte ſa peine;
Araché Meoniene,
Qui prouoquoit aux combâs
La Tritonine Pallas,
Ayant ſa forme perduë
En areigne fut renduë;
Et maintenant on la voit
Tiltre comme elle ſouloit.
Car l'humaine outre-cuidance,
N'eſt eſgalle à la vengeance,
Que ſçauent prendre les Dieux,
Des hommes trop curieux
Iupin, Pallas, & Latone,
Et le Dieu qui ſe couronne

De rayons touſiours ardans
En ſont teſmoins euidans.
Toy doncques Deité ſaincte,
Modere vn peu noſtre plainte,
Et fay que ce fleau goutteux,
D'vn accident impiteux
Dans nos veines ne ſe gliſſe,
Ou permets qu'il s'adouciſſe,
N'empeſchant à l'aduenir
Nos pieds de ſe ſouſtenir,
Ny de trainer par la preſſe
Ce corps, de qui la foibleſſe
Iointe aux efforts douloureux,
Nous faict nommer mal-heureux.
Il eſt vray que la couſtume
Peut adoucir l'amertume
Du goutteux tranſi de ſoing;
Sus, chaſſez doncques bien loing
Ceſte violente rage,
Qui comme nous vous ſaccage.
Que ſi le Dieu dont la main
Guerit ce mal inhumain,
Iette ſouuent en arriere
Vos vœux & voſtre priere,
Ou ſi la loy du deſtin,
A vos douleurs ne met fin,
Que d'vne conſtance forte
Chacun de vous les ſupporte,
Et qu'il ſouffre ſans ennuy
Ceux qui ſe mocquent de luy;
Puis que telle eſt l'infortune
De ceſte rage importune.

DEVIS AMOVREVX.

GLICERE ET TAIS.

GLICERE.

NE cognois-tu point ce ſoldat Acarnanien (Taïs) lequel a fort long temps entretenu Abrotone, & depuis s'eſt rendu amoureux de moy? Se peut-il bien faire que tu ayes mis en oubly vn homme qui paroiſt d'ordinaire ſi pompeux & ſi bien veſtu? TAIS. Comment ne le cognoiſtrois-je pas, luy qui banqueta l'annee paſſee auec nous aux feſtes des moiſſons*? Mais pourquoy me fais-tu ceſte demande? car il ſemble à t'ouyr que tu me vueilles raconter quelque grande choſe de luy. GLICERE. Ceſte meſchante Gorgonne, qui ſe diſoit eſtre mon amie, me l'a ſouſtrait & deſbauché de mon amour. TAIS. Quoy donc? Il ne te voit plus maintenant, & courtiſe Gorgonne? GLICERE. Il eſt ainſi, Taïs, & i'en ſuis grandement affligee. TAIS. Vrayement le crime n'eſt pas nouueau, Glicere, & ce n'eſt pas d'aujourd'huy, que nos ſemblables en font meſtier: Par ainſi il n'eſt pas beſoin ny de s'en eſtonner, ny de s'en prendre à Gorgonne. Tu n'ignores pas qu'Abrotone ne s'eſt pas faſchee à toy parauant pour le meſme ſubjet, bien que vous fuſſiez amies: Toutesfois ie m'eſtonne fort de l'aueuglement de ce ſoldat, qui n'a pas des yeux pour voir, que les cheueux de celle qu'il careſſe ainſi ſont bien clair-ſemez, & meſme luy tombent ſur vne grande partie du front; qu'elle a les lévres paſles & mortes; le col delié, les veines fort apparentes, & le nez long. Tout ce qui eſt de beau en elle, c'eſt qu'elle a vne riche taille, & vn ris attrayant. GLIC. Penſe-tu, Taïs, que l'Acarnanien l'ayme pour ſa beauté, comme ſi tu ne ſçauois pas bien que ſa mere Criſarion eſt vne ſorciere qui fait ie ne ſçay quels charmes Theſſaliens, tire la Lune en bas, & vole de nuict? Il n'y a point de doute que c'eſt elle qui par ſes breuuages & philtres a rendu cet homme inſenſé. Ie te laiſſe à penſer comme elles l'accommodent maintenant? TAIS. Il n'y a remede, Glicere, vn iour tu en gouuerneras quelqu'autre comme elles. Quant à ceſtuy-cy laiſſe le moy ſi tu me veux faire plaiſir.

Il taxe l'amour des femmes impudiques, & les actions lubriques y contenues, plus pour les euiter que pour les enſuiure.

** conſacrees à la Deeſſe Ceres.*

Accidents loüables ou blaſmables en la beauté d'vne femme.

MIRTION, PAMPHILE, ET DORIS.

MIRTION.

EST-il vray ce que l'on me vient de dire, Pamphile, c'eſt que tu eſpouſes la fille du Nautonnier Philon, & meſme que tu es deſià fiancé ? Faut-il donc que tant de ſermens ayent eſté par toy faicts en vain, tant de larmes reſpanduës, & que maintenant tu ayes oublié Mirtion, qui eſt enceinte de ton faict y a jà huict mois ? Voylà donc tout ce que i'ay gaigné à t'aymer ? Le fruict que i'en recueille, c'eſt que tu m'as faict enfler le ventre ; Tellement que ie n'attends que l'heure d'accoucher, & de nourrir vn enfant ; ce qui eſt vne choſe fort faſcheuſe aux filles d'amour. Non, non, ne penſe pas que ie vueille abandonner mon fruict, principalement ſi c'eſt vn maſle. Ie ne le quitteray iamais, & l'ayant faict nommer Pamphile, ie l'eſleueray, afin qu'il me ſoulage en mon amour, & que t'abordant quelquesfois il te reproche ta grande infidelité à l'endroict de ſa pauure mere. Ie veux bien que tu ſçaches pourtant que tu n'eſpouſes pas vne trop belle fille ; car il n'y a pas long temps que ie la veis aux Feſtes de Ceres auec ſa mere, ne me doutant point, que pour l'amour d'elle ie ne verrois plus Pamphile. Ie te fais toy-meſme iuge de ſa beauté : Regarde vn peu ſa face & ſes yeux, afin que tu ne t'en faſches plus cy apres. N'eſt-il pas vray qu'elle ne les a pas fort verds, mais bien pluſtoſt louches ? Tu cognois aſſez Philon ſon pere, & n'ignores pas quel eſt ſon viſage ? Par ainſi qu'eſt-il beſoin de voir la fille ?

Quels yeux ſont conuenables à la beauté d'vne femme.

PAMPHILE. Ie crois que tu te mocques de moy, Mirtion, de me venir faire mention de ie ne ſçay quelle fille, & de certaines nopces nautonnieres. Ie ne cognois aucune eſpouſe, ny camuſe, ny belle, qu'ait à marier Philon Alopecenſe, duquel tu entends parler à mon aduis. Il n'eſt pas des plus grands amys de mon pere, & il me ſouuient qu'il n'y a gueres qu'il plaidoit contre luy pour vn contract de mariage : Car luy eſtant redeuable d'vn talent, il ne le vouloit pas payer ; Ce qui fut cauſe que mon pere le fit venir deuant les Iuges des Nautonniers, qui le condamnerent, bien qu'il n'ayt point payé depuis la ſomme entiere, comme ie l'ay appris de mon pere.

Ie te laiſſe à penſer ſi ayant intention de me marier ie voudrois m'addreſſer à la fille d'vn Philon, apres auoir refuſé la fille de Demeas (quoy qu'elle ſoit ma Couſine maternelle) lequel l'an dernier paſſé fut eſleu Capitaine en chef d'vne armee. Dy moy ie te prie qui t'a faict ce compte ? ne l'as-tu point inuenté toy-meſme, te faſchant contre ton ombre, pour quelque nouuelle jalouſie? MIRTION. Eſt-il donc vray que tu ne l'eſpouſes point, Pamphile? PAMPHILE. Tu reſves, Mirtion, ou tu as trop beu: Toutesfois nous ne nous enyuraſmes pas hier au ſoir.

MIRTION. C'eſt de Doris que voicy, de qui i'ay appris ceſte nouuelle : Car l'ayant enuoyé à la ville achepter des draps de laine pour le fruict que ie porte, & faire des prieres pour auoir bonne deliurance, elle m'a dit que Leſbie l'auoit abordée. Raconte luy toy-meſme, Doris, ce qu'on t'en a dict, ſi tu ne l'as inuenté.

DORIS. Que ie puiſſe mourir, Maiſtreſſe, ſi i'ay en rien menty, & ſi ie n'ay rencontré Leſbie au marché, qui m'a dict en ſous-riant: Voſtre amoureux, Pamphile, eſpouſe la fille de Philon. Si tu ne me veux croire en cela, Doris, paſſe par ſa ruë, & voy ſi les tapiſſeries n'y ſont pas tenduës, & ſi le peuple n'y accourt point à la foule, au ſon des joueurs d'inſtruments, & de ceux qui chantent les Hymenees? PAMPHILE. Et bien, y as-tu regardé, Doris? DORIS. Ouy vrayement, & i'ay remarqué tout ce qu'elle m'auoit dit.

PAMPHILE. Ie ſçay bien d'où vient la faute : Il eſt vrayſemblable que Leſbie n'a pas menty tout à faict, Doris, & que ton dire contient tant ſoit peu de verité, Mirtion; Neantmoins vous auez eſté troublees en vain: Car il ne ſe faict point de nopçes chez nous. Ie viens de me ſouuenir qu'hier en m'en retournant d'icy, i'ouys ma mere qui me diſt; Voylà Carmides fils de noſtre voiſin Ariſthenes, ô Pamphile, qui eſt de ton aage, & ſe marie maintenant. Mais toy, iuſques à quant hanteras-tu ta putain? Apres qu'elle m'euſt tenu ce diſcours ie m'en allay dormir, ſans y penſer autrement; & le matin eſtant ſorty hors la maiſon, ie n'ay rien apperçeu de ce que Doris a veu depuis. Que ſi tu ne me veux croire, Doris, va-t'en derechef par la ville, & regarde diligemment non la ruë, ains la porte qui eſt tapiſſee. Tu treuueras ſans doute que c'eſt celle de noſtre voiſin.

MIRTION. Tu m'as sauué la vie, Pamphile: Car ie m'allois estrãgler, si ce mariage se fust faict. PAM. Ie suis bien ayse que celà n'est point, & ne seray pas si sot d'oublier Mirtion puis qu'elle est enceinte de moy.

FILINE ET SA MERE.

LA MERE.

La ialousie & l'amour sont inseparables.

QV'AVOIS-TV hier au soir durant le banquet, Filine? Estois-tu folle? Pour moy ie ne sçay qu'en dire, sinon qu'à ce matin Diphile s'en est venu à moy tout pleurant, & m'a dit que tu estois yure, te presentois au milieu de la compagnie, & dançois comme quelque Bacchante, encore qu'il t'en voulut empescher. Il m'a protesté que s'estant faſché à toy de ce que tu n'entretenois point son amy Lamprias, tu vins à le quitter luy-mesme pour t'en aller embrasser Lamprias, & irriter Diphile, qui mouroit de regret te voyant faire toutes ces façons. Encore crois-je que tu n'as point couché ceste nuict auec luy, ains t'es mise seule en vn lict qui est proche du sien, te riant de ses larmes, & chantant pour luy desplaire d'auantage. FILINE. S'il vous auoit dit ce qu'il me fit luy-mesme, ma Mere, ie m'asseure que vous ne le deffendriez pas, & que vous m'aduoüeriez qu'il a tort, veu que m'ayant delaissée il s'alla joindre pres de Taïs qui est la maistresse de Lamprias, auant qu'il fust là present. Puis quand il veid que ie m'en faſchois, & que ie luy monstrois par signe ce qu'il faisoit, il prit Taïs par le bout des oreilles, & luy faisant flechir le col le baisa si serré, qu'à peine en pouuoit-il retirer ses levres. Ce qui fut cause que ie me mis à pleurer: Toutesfois il en rioit plus fort, & disoit secrettement à Taïs plusieurs choses de moy: Tellement qu'elle me regardoit à tout coup, & ne se pouuoit tenir de rire. Quand ils sçeurent que Lamprias approchoit, & se furent saoulez de baisers reciproques, i'allay m'asseoir pres de luy, afin qu'il ne s'apperçeut de cecy: Cependãt Taïs se leua debout, dança la premiere, & descouurit ses jambes voulant qu'on la creut la plus belle de la compagnie. Si-tost qu'elle eut cessé de danser, Lamprias ne bougea de la place sans luy rien respondre, tandis que Diphile loüoit auec vn excez de paroles la cadence, le maintien, & le mouuement de Taïs disant que ses passages correspondoient fort bien à la harpe,

& mille autres choſes, comme s'il euſt loüé la Solandre de Calamides, & non Taïs. Tu la cognois aſſez; car elle s'eſt baignee auec nous. Mais voyez vn peu ie vous prie quels brocards elle me dõna? S'il n'y a perſonne entre vous autres, dit-elle, qui ayt honte d'auoir les jambes greſles, qu'elle ſe leue tout maintenant, & s'en vienne danſer. Que voulez-vous que ie die dauantage, ma mere? Ie me leuay, & danſay, ne pouuant faire autrement. Eſtoit-il raiſonnable d'endurer cet affront, & permettre que Taïs me meſpriſaſt au banquet? LA MERE. Tu n'auois que faire de te ſoucier d'vne ſi petite gloire, ma fille; Toutefois, dy moy ce qui aduint puis apres? FILINE. Tous les autres me louërent fort, hors-mis Diphile, qui regarda touſiours au plancher, ſans faire ſemblant de me voir, iuſques à ce qu'eſtant laſſee, ie ceſſay de danſer. LA MERE. Mais eſt-il vray que tu baiſas Lamprias, & l'allas embraſſer? Pourquoy ne me reſpons-tu? Ne ſçais-tu point que ceſte action n'eſt pas digne de pardon? FILINE. C'eſt que ie luy voulois rendre la pareille, & le faire faſcher. LA MERE. Tu es encore plus coulpable de n'auoir point couché auec luy, te mettant à chanter tandis qu'il pleuroit? Ne ſçais-tu pas bien que nous ſommes pauures, ma fille; & ne te ſouuient-il point combien d'argent nous auons reçeu de luy? Comment euſſions nous paſſé l'hyuer precedent, ſi Venus ne nous l'eut enuoyé? FILINE. Quoy, ma mere, il faut donc pour ceſte ſeule conſideration que ie ſouffre toutes choſes de luy? LA MERE. Faſche-toy, ma fille, ſans luy donner ſubject de s'en offenſer. Il n'eſt pas que tu ne ſçaches que ceux qui ſont mal traictez ſe deſiſtent d'aymer, & ſe courroucent contre leur ombre. Souuiẽne toy, que tu as touſiours faict la farouche en ſon endroict, & prens garde, comme dit le Prouerbe, *que nous ne rompions la corde pour l'auoir trop tenduë.*

MELISSE ET BACCHIS.

MELISSE.

SI tu cognois quelque vieille, Bacchis, telle que ſont pluſieurs enchantereſſes Theſſaliennes, qui rendent aymables les perſonnes hayes d'vn chacun (ainſi puiſſes-tu jouyr de tes deſirs) accoſte la ie te prie, & me l'ameine: Car ie voudrois volontiers qu'il m'en euſt couſté tous mes habits, & tout l'or que voicy, pourueu

Les enchantements ſont familiers à ceux qui ſe meſlent d'aymer.

que ie peusse voir Carin retourner encore vne fois à moy, & hayr autant Symmiche, comme il me hait maintenant. BACCHIS. Que dis-tu Meliſſe? Carin ne te void-il plus? Eſt-il bien poſſible, qu'il puiſſe aymer Symmiche, pour laquelle il a eſté ſi mal-mené de ſes parents, parce qu'il ne vouloit point eſpouſer ceſte riche fille, qui deuoit auoir deux mille eſcus en mariage? Car il me ſouuient de l'auoir ouy dire autresfois? MELISSE. Tout cela ſ'eſt eſuanoüy, Bacchis, & voicy le cinquieſme iour que ie ne le vois point. Ie crois pour moy que luy & Symmique banquetent chez Pammene ſon compagnon. BACCHIS. Voilà qui t'eſt bien faſcheux, Meliſſe, & il faut que vous ayez eu quelque grande diſpute enſemble, de vous eſtre ainſi ſeparez? MELISSE. Si eſt-ce que ie ne penſe point l'auoir offencé, & n'agueres comme il retournoit du * Pyree, (où ie crois qu'il eſtoit allé de la part de ſon pere pour demander quelque debte) il ne daigna pas me regarder en entrant, & ſi ne me fit point l'accueil accouſtumé, comme ie luy courois au deuant, ains me repouſſant lors que ie voulois l'embraſſer; Va-t'en, dit-il, vers le Nautonnier Ermotin, ou lis vn peu les choſes qui ſont eſcrites aux murailles des halles, où vos noms ſe voyent grauez dans les colomnes. De quel Ermotin, dis-je, ou de quelle colomne me parles-tu? Mais il ne me reſpondit rien, & ſ'en alla coucher ſans ſoupper, ſe tournant toute la nuict de l'autre coſté. Combien penſes-tu que ie luy fis de careſſes en l'embraſſant, & le baiſant au dos qu'il auoit tourné contre moy? Il me fut impoſſible de le fleſchir: & meſme au lieu d'auoir eſgard à ce teſmoignage d'amour; Si tu me faſches dauantage, me dit-il, ie m'en vay tout maintenant, encore qu'il ſoit nuict. BACCHIS. Cognoiſſois-tu bien Ermotin? MELISSE. Ie veux que tu me puiſſes voir, Bacchis, plus miſerable que ie ne ſuis maintenant, ſi ie cognois aucun Nautonnier qui ſ'appelle Ermotin. Au reſte, il ſ'en alla de grand matin, ſe leuant incontinent que le Coq euſt chanté. D'abord ie me ſouuins de ce qu'il diſoit mõ nom eſtre eſcrit contre quelque muraille dans le Seramique: ce qui fut cauſe que i'enuoyay ſoudain Aſcide pour y regarder: Mais elle n'y treuua rien autre choſe, ſinon, qu'on auoit eſcrit à main droicte de ceux qui eſtoient au deſſus du portail; *Meliſſe ayme Ermotin.* Et vn peu plus bas, *Le Nautonnier Ermotin ayme Meliſſe.* BACCHIS. O les meſchans pendards! Ie vois bien d'où vient tout cecy? C'eſt ſans doute que quelqu'vn voulant faire faſcher Carin, auoit eſcrit ces paroles, ſçachant bien qu'il eſtoit ialoux, & qu'apres les

* *C'eſtoit le port d'Athenes.*

auoir leuës, il ſe laiſſeroit emporter à ceſte folle creãce. O que ie luy parlerois bien, ſi ie le rencontrois, & luy dirois qu'il eſt encore enfant, & mal aguerry! MELIS. Où le pourrois-tu trouuer, luy qui ſ'eſt enfermé en quelque part auec Symmiche? Ses parens me le viennent demander tous les iours, & ie voudrois volõtiers (Bacchis) auoir treuué quelque vieille, comme i'ay deſià dict, qui me peuſt guarentir. BACCHIS. Ie ſçay vne Sorciere m'amie, qui eſt Syrienne de nation, endurcie, & cruëlle, laquelle eſt fort propre à cecy. Ie me ſouuiens qu'vn iour apres quatre mois entiers, elle me ramena Phanias auec qui i'auois eu diſpute, comme Carin contre toy. Ie n'eſperois pas de le reuoir iamais plus, lors que la vieille me le rendit par la vertu de ſes charmes. MELISSE. Quelle recompenſe luy feis-tu? BACCHIS. Elle ne prit point d'autre ſalaire de moy (Meliſſe) qu'vne dragme, & du pain ſeulement. Il eſt bien vray, qu'il luy faut encore bailler ſept deniers, du parfum, du ſel, & vn cierge. La Sorciere prend tout cecy, & faict remplir vne coupe, où elle boit toute ſeule. Ce n'eſt pas le tout: Il eſt neceſſaire qu'elle ait quelque choſe qui appartienne à l'homme qu'on ayme, comme vne robbe, des chauſſes, ou vn peu de ſes cheueux. MELISSE. I'ay ſes propres chauſſes. BACCHIS. Voilà qui va bien, Meliſſe. Sçache donc, que les ayant penduës à vn pau, elle les parfume auec du Thyon, & iette du ſel dans le feu; puis prononce les noms de tous deux, ſçauoir le ſien, & le tien. Cela faict, elle tire de ſon ſein vn roüet, & le tournant, elle profere auec vne langue roulante les mots de ſon enchantement, qui ſont hideux & barbares. Voilà ce qu'elle fit pour lors, & puis apres Phanias ſ'en vint à moy, lors que i'y penſois le moins, quoy que ſes cõpagnons l'en deſtournaſſent, & que Phœbis auec laquelle il habitoit, l'en reprit. Mais quoy? La vertu du ſort, & de l'enchantement le forçoit. Ie te veux apprendre ce qu'elle m'a monſtré pour dreſſer vne inimitié contre Phœbis; C'eſt qu'ayant pris garde aux veſtiges qu'elle laiſſeroit de ſes pieds, ie les bouchaſſes, mettant mon pied droict ſur le gauche, & tout au rebours le gauche ſur le droict, en diſant: *I'ay monté ſur toy, & ſuis au deſſus.* Ie fis depuis ce qu'elle m'auoit ordonné. MELISSE. Sus donc, Bacchis, appelle-moy tout maintenant, & ſans tarder, ceſte Syrienne. Quant à toy, Acis, appreſte du pain, du Thyon, & tout ce qu'il faut pour l'enchantement.

Eſtranges ſuperſtitions de Magie.

CLONARION ET LIONNE.

CLONARION.

Les effects de la paillardiſe ſont monſtrueux.

NOVS auons ouy des choſes eſtranges, Lionne, ſçauoir que ceſte riche Leſbienne Megille eſtoit amoureuſe de toy, cõme d'vn homme, & que vous cohabitiez enſemble, faiſant ie ne ſçay quoy l'vn auec l'autre. Tu rougis, Lionne? Que veut dire cecy? Dy moy ſi ces choſes ſont vrayes ou non? LIONNE. Elles ſont vrayes, Clonarion; mais c'eſt vn faict ſi eſtrange, que i'ay grande honte de te le dire. CLONAR. Quel eſt ce myſtere? Par la Deeſſe Ceres, ie ne ſçay ce que me veut raconter ceſte femme? Mais cõment vous accouplez vous? Dy le moy ie te prie: Car ſi tu m'aymes, tu ne me celeras point cecy. LIONNE. Ie t'ayme, Clonarion, autant que perſonne du monde, & t'aſſure que ceſte femme eſt du tout homaſſe. CLONARION. Ie n'entends pas bien ce que tu veux dire, ſi ce n'eſt que celle dont tu parles, ſoit telle que les Dames de Leſbos, qui ne veulent pas ſouffrir les hommes, ains s'approchent des autres femmes tout de meſme qu'eux.

LIONNE. C'eſt celà. CLONARION. Raconte-moy donc, Lionne, de quelle façon elle te rechercha premierement? Comment tu luy obeys, & ce qui s'en eſt enſuiuy depuis? LIONNE. Elle & Demonaſſe la Corinthienne faiſoient collation enſemble (car elle eſt fort riche, & adroicte au meſme meſtier de Megille) lors que m'ayant pris pour jouër de la harpe, tandis qu'elles banqueteroiẽt; apres que i'eus bien joüé, & que le temps de s'aller coucher fut venu (ie penſe pour moy qu'elles eſtoient yures,) ſus Lionne, dit Megille, il faut maintenãt dormir: Couche icy au milieu de nous deux? CLONARION. Tu couchas donc auec elles? Si celà eſt, dy moy, qu'eſt-ce qu'elles te firent toute la nuict? LIONNE. Premierement elles me baiſerent ainſi que font les hommes, non ſeulement en joignant les levres, mais en ouurant auſſi la bouche. Puis, elles m'embraſſoient, & me taſtonnoiẽt les mammelles, & Demonace me mordoit en me baiſant. Ie ne ſçauois du commencemẽt à quoy tẽdoit tout cecy, iuſques à ce que ie m'apperçeus que Megille eſtant eſchauffee, elle oſta la perruque de ſa teſte, & demeura ſemblable à l'vn de ces robuſtes Lutteurs, paroiſſant tonduë iuſques à la peau. Ie te laiſſe à penſer ſi ie ne fus pas bien eſpouuentee

uentee en la voyant. Elle me dit alors: Vis-tu iamais vn ſi beau ieune homme, Lionne? Vrayement, luy reſpondis-je, Megille, ie ne vois point icy d'adoleſcent. Ne m'eſtime pas eſtre vne femme, continua-t'elle, car ie m'appelle Megil, & il y a jà long temps que i'ay eſpouſé Demonace que voicy. Ie me mis à rire là deſſus, Clonarion, & luy dis; Tu eſtois donc homme, Megil, ſans que nous en ſceuſſions rien, (de meſme que l'on dit d'Achille, qu'il ſe cacha parmy les pucelles) & as vn membre viril, auec lequel tu t'accouples à Demonace, comme les hommes? Ce n'eſt pas celà, Lionne; qu'il te ſuffiſe que tu me verras habiter auec toy d'vne certaine maniere beaucoup plus agreable. N'es-tu point Hermaphrodite, dis-je, ayant les deux natures de femelle, & de maſle? Rien moins, me repartit elle: Ie ſuis homme tout à faict. A quoy ie luy fis reſponſe: Il me ſemble auoir ouy dire autres-fois, qu'vne Meneſtriere de Beotie nommee Iſmenodore, racontant des nouuelles de leurs feſtes dictes Epheſtres, affirma qu'à Thebes vne certaine femme deuint homme, qui fut depuis vn fort grand Deuin, & ie penſe qu'il ſe nommoit Tireſias. Le meſme ne t'eſt-il point aduenu? Nenny, dit-elle, Lyonne, ains ie ſuis nee ſemblable à vous autres. I'ay le cœur, l'affection, & tout le reſte de viril. Permets donc, Lionne, continua-t'elle, que ie viẽne à l'effect; ſi tu ne le veux croire, & tu verras que rien ne me mãque de ce qu'ont les hommes: car i'ay ie ne ſçay quel outil au lieu de membre. Alors m'ayant faict preſent d'vn riche carquant, & de quelques courechefs bien deliez, ie luy permis apres pluſieurs prieres, de faire à ſa volonté. Ie l'embraſſay donc, comme vn homme, Clonarion, & ie t'aſſeure qu'elle me le faiſoit, me baiſoit en haletant, & il me ſembloit qu'elle y priſt vn extreme plaiſir. CLONARION. Mais dy moy au long, Lyonne, quelle eſtoit ſon action? Ie deſire de le ſçauoir? LIONNE. Ne recerche point ces choſes de ſi pres; car elles ſont des honneſtes; & par Vranie ie ne les diray point.

CROBILE ET CORINNE.

CROBILE.

Crobile deſbauche Corinne ſa fille, & l'inſtruit aux preceptes d'amour.

TV as appris maintenant, Corinne, que ce n'eſt pas choſe ſi faſcheuſe que tu penſois bien de pucelle deuenir femme, ayãt eu affaire auec vn beau ieune homme qui t'a donné du premier

coup dix eſcus, deſquels ie t'achepteray vne chaiſne. CORINNE Ie le veux biẽ, pourueu qu'il y ait des pierreries auſſi luiſantes que ſont celles de Philine. CROBILE. Ie te promets de t'en faire porter vne auſſi belle. Mais eſcoute vn peu ce qu'il faut faire, & de quelle façon te comporter enuers les hommes: Car nous n'auons point d'autre moyen de viure, ma fille: Tu ſçais aſſez quelle vie nous auõs menee depuis que ton pere eſt deffunct. Encore auions nous dequoy nous entretenir, quand il viuoit, veu qu'il eſtoit Mareſchal, cognu d'vn chacun au Pyree, & meſme on en peut ouyr pluſieurs encore aujourd'huy qui iurent, que nous n'aurõs iamais vn ſi bon Mareſchal que Philin. Mais depuis qu'il eſt mort, nous auons premierement vendu les tenailles, l'enclume, & le marteau la ſomme de vingt eſcus. Apres les auoir deſpenſez, nous auõs gaigné noſtre vie auec beaucoup de peine, tant à carder, qu'à filer, & tiſſer de la toile: Tellemẽt que ie t'ay touſiours nourrie auec eſperance, ma fille. CORINNE. Ce n'a pas eſté de ces dix eſcus, ma mere? CROB. Nenny: Mais ie conſiderois qu'ayant atteint l'aage où tu es à preſent, tu aurois moyen de me nourrir, & de t'entretenir toy-meſme. Ie me propoſois auſſi que ſi tu voulois, tu pourrois eſtre riche en bien peu de temps, porter des robbes de pourpre, & auoir pluſieurs chãbrieres à ta ſuitte. CORIN. Comment l'entẽdez-vous, ma mere? Ie ne puis cõprendre ce que vous me voulez dire? CROB. C'eſt que tu ne ſerois iamais incommodée, ſi tu aymois les ieunes hommes, beuuois, & couchois auec eux pour de l'argent. CORIN. Vous voudriez donc que ie fiſſe comme Lyre, fille de Daphnis? CROBI. Ouy vrayement. CORIN. Mais c'eſt vne putain, ma mere? CROBILE. Il n'y a point de danger, pourueu que tu ſois auſſi riche qu'elle, & ayes pluſieurs amoureux. Dequoy pleures-tu, Corinne? Ne vois-tu pas cõbien il y a de courtiſannes qui ſont recherchees d'vn chacun, & gaignent vne infinité d'argent? Ie t'aſſeure d'auoir cognu Daphnis, ô * Adraſtie, toute couuerte de meſchans haillõs auant qu'elle fuſt paruenuë à l'aage où elle eſt: maintenant tu vois qu'elle a des monceaux d'or, de mignardes robbes, & quatre ſeruantes. CORIN. Cõment s'eſt-elle acquiſe tãt de richeſſes? CROB. Elle a premieremẽt recherché les ieunes hõmes, & les a veus d'vn viſage riant, non en ſe mocquant d'eux à tout propos, comme tu as accouſtumé de faire. D'auantage, elle s'eſt accõmodee à toutes humeurs, & n'a iamais trompé ny repris aucun, ſoit qu'on l'allaſt voir, ou qu'on l'enuoyaſt querir. Que ſi quelquefois elle va ſouper en quelque lieu, elle ne s'enyure point ayant reçeu ſon argent, car

Mal-heureuſes ſont les meres qui eſleuẽt des enfans pour les perdre.

* *Fille de Iupiter & de la Neceſſité.*

Actions familieres aux putains.

celà ſeroit ridicule, & les hommes ne peuuent aymer telles femmes) ains eſtant à la table elle prend la viande du bout des doigts, mange poſément, & ne remplit pas de viande toutes les deux machoires. Il n'y a celuy de la compagnie qui la puiſſe reprendre de trop boire, veu qu'elle boit fort modeſtemẽt, & non à lõgs traicts. CORINNE. Que s'il aduenoit qu'elle euſt ſoif, ma mere? CROBILE. Celà n'empeſcheroit pas qu'elle ne fuſt modeſte, Corinne. Sçache auſſi qu'elle ne parle point plus qu'il ne faut, & ſi ne brocarde aucun de ceux, qui ſont là preſens, ains a ſeulement ſa veuë ſur celuy qui la recompenſe. Voilà commẽt elle ſe rend aymable à tous. Quand il ſe faut mettre au lict, elle ne faict rien qui ſoit des-honneſte; & entr'autres choſes qu'elle obſerue, c'eſt qu'elle donne de l'amour à ſon amant, & ſe met en bonne eſtime enuers tous. Si tu l'imites en celà, ma fille, n'aye peur que nous ne ſoyons dans peu de temps bien-heureuſes. Ie pourrois parler d'elle plus amplemẽt, mais par Adraſtie ie n'en diray pas dauantage.

La Paillarde a de beaux-ſemblants à l'entree, mais il en faut craindre l'iſſuë.

CORINNE. Dictes moy, ma mere, tous ceux qui nous donnent ſalaire vſent-ils d'autant de liberalitez, que ceſt Eucrite, qui vint coucher hier auec moy? CROBILE. Nenny, ma fille, mais les vns ſont encore plus libres que luy, les autres plus virils; & il y en a qui n'ont pas tant de grace ny de merite. CORINNE. Quoy, ma mere, faudra-t'il que ie couche auec ceux-là? CROBILE. Ouy vrayment, ma fille: car ils donnent d'ordinaire de plus grands preſens que les beaux, qui penſent obliger leurs maiſtreſſes par leur beauté. Ie ne te ſçaurois dire autre choſe, ſinon que tu ayes touſiours en recõmendation, ce qui te ſemblera le meilleur, ſi tu veux qu'en bien peu de temps vn chacun te monſtre au doigt, & pouſſe ſon voiſin en diſant: Ne vois-tu point Corinne fille de Crobile? O qu'elle eſt riche maintenant? Elle a faict ſa mere trois fois bien-heureuſe? Que dis-tu de celà, Corinne? Le feras-tu? Ie m'en aſſeure, & que tu ſurpaſſeras toutes les autres. Va donc te lauer maintenant, pour eſtre toute preſte, ſi de fortune Eucrite reuenoit encore aujourd'huy: car il nous l'a promis ainſi.

L'argẽt oblige plus les filles d'amour que ne fait la beauté.

MVSARION ET SA MERE.

LA MERE.

SI nous rencontrons encore vn tel amoureux qu'eſt Cheree, il nous faudra ſacrifier vne chevre blanche à Venus la Cour-

En ce Dialogue la mere ſe faſche contre ſa fille de

ce qu'elle ne caresse que son amy, & l'exhorte de se prostituer à plusieurs.

tisane: à la Celeste, & à la Iardiniere, vne Genisse; puis couronner celle qui donne des richesses, & nous serons, si ie ne me trõpe trois fois bien-heureuses: Car ne vois-tu pas les grands moyens que nous auons reçeus de ce ieune hõme, qui n'a pas seulement eu l'esprit de te donner vne obole, ny vne robbe, ny des souliers, ny des parfums, ains t'a tousiours repeu d'excuses, de promesses, de longues esperances, & de plusieurs tels propos; Si ie suis vne fois maistre des biens de mon pere ie te dõneray tout, & ne me reserueray rien pour moy. Voilà qui est bien loing du serment qu'il a faict de te prendre à femme. MVSARION. Ie vous proteste, ma mere, qu'il l'a ainsi iuré par les deux Deesses, & par Pallas. LA MERE. I'estime que tu es bien si fole de le croire; & me doute fort, que n'agueres n'ayant dequoy te laisser vn gage, tu luy donnas vn anneau à mon insçeu qu'il a vendu depuis, & l'est allé boire. Tu luy fis aussi present de deux carquans d'Ionie, chacun desquels pesoit deux ducats, Dariques, & lesquels Praxia nautonnier de l'Isle de Chio t'auoit apportez d'Ephese. Ce qui me fait dire que Cheree aura fait vn festin à tes despens à ses compagnons. Ie ne parle point de tes cottes, & couure-chefs qu'il a mis en gage, & ne puis dire autre chose, sinon que c'est vn homme duquel nous en tirerõns vn grand gain.

Les Amants qui n'ont dequoy donner des presents, donnent des parolles.

Cum dare non poterã munera, verba dabam. Ouid. de art. am.

MVSARION. Vous ne voyez pas, ma mere, que c'est vn beau masle, qui n'a point encore de barbe, & lequel monstre bien par ses larmes qu'il a de l'amour pour moy. Puis, il est fils de Dinomache, & de l'Areopagite Lachites; & outre qu'il me veut espouser, nous auons de grandes esperances de luy, si son pere tout vieillard qu'il est auoit vne fois les yeux clos.

Chascũ se peut enrichir de promesses.

Pollicitis dines quilibet esse potest. Ouid. ibid.

LA MERE. Or sus donc, voilà qui va bien, quand nous aurons besoin de souliers, & que le Cordonnier demandera deux dragmes, il nous suffira de luy donner quelques petites esperances en payement, & de luy promettre de l'argent au premier iour. Nous ferons vne mesme promesse au Boulenger: & si l'on nous demãde le loüage de la maison; Attendez, dirons-nous, iusques à ce que Laches Colitense soit mort: nous vous satisferons allors apres les nopçes. Tu deurois auoir grande honte, ma fille, d'estre la seule entre toutes les Courtisannes qui n'as point de pendans d'oreille, ny de carquans, ny de robbe à la Tarentine.

MVSARION. Et puis, ma mere, qu'en est-il pour celà? sont-elles plus heureuses, ou plus belles que moy? LA MERE. Nenny, mais plus rusées en amour, & qui sçauent mieux que toy, cõment

il faut attirer les gens à aymer, ſans qu'elles s'amuſent aux promeſſes des ieunes hommes, qui ont touſiours le ſermẽt ſur le bord des levres. Mais pour toy tu crois de leger, & aymes tant cet homme, que tu ne donnes entree en tes bõnes graces à autre qu'à luy. Ie me ſouuiens fort bien que n'agueres ce laboureur Acarnanien t'eſtant venu voir auec la ſomme de vingt eſcus qu'il auoit reçeuë du vin que ſon pere luy auoit enuoyé vendre, tu te ſçeus bien mocquer de luy, & t'en allas coucher auec ce tien Adonis. MVSARION. Eſtoit-il raiſonnable, ma mere, que ie laiſſaſſe-là Cheree pour receuoir ce païſan qui ſent le bouquin? Non, non: Cheree, comme l'on dit, eſt tout gaillard, & l'Acarnanien vn pourçeau.

LA MERE. Suppoſe qu'il ſoit ruſtaut, & qu'il ſente mauuais: Ceſte excuſe n'eſt pas valable: Car pourquoy n'as-tu pas voulu receuoir auſſi peu que luy, Antiphon, fils de Menecrates, lequel te promettoit dix eſcus? N'eſtoit-il pas galand homme, doüé d'autant de beauté que Cheree, & de meſme aage que luy? MVSAR. Voilà qui eſt bon, ma mere: Mais Cherée nous auoit menacez de nous couper la gorge à tous deux, s'il me treuuoit iamais auec luy. LA MERE. Si tu t'arreſtois aux menaſſes qui te ſont faictes tous les iours, il faudroit que tu n'euſſes point d'amoureux, & veſquiſſes auſſi chaſtement qu'vne Religieuſe de Ceres. Monſtre moy vn peu ces beaux preſens qu'il t'a faicts aujourd'huy, que l'on celebre la feſte des moiſſons? MVSARION. Il n'a du tout rien, ma mere. LA MERE. O le beau diſcours qu'eſt celuy-là? Ne pouuoit-il pas luy ſeul jouër d'vn tour à ſon pere? N'euſt-il ſçeu ſe ſeruir d'vn ſeruiteur pour le tromper? N'euſt-il pas bien demandé quelque choſe à ſa mere, la menaçant de s'en aller à la guerre, ſi elle ne luy bailloit de l'argent? Mais quoy? il ayme mieux eſtre aſſis comme vn faineant, & outre qu'il ne nous veut rien dõner, il nous deffend encore de prendre les preſens des autres. Penſe-tu, Muſarion, d'eſtre touſiours en l'aage de dix-huict ans, & de poſſeder le cœur de Cheree, lors qu'il ſera deuenu riche? Es-tu ſi folle de croire, qu'il ne treuue pas vn bon mariage, ou qu'il ſe ſouuienne de ces larmes, de ces baiſers, ou de ces ſerments, quand il verra deux mille eſcus tous comptez pour la dot d'vne femme? MVSARION. Ouy vrayement il s'en ſouuiendra, & s'il eſtoit autrement, il ne ſeroit pas à marier, veu qu'il en a fait refus, toutes les fois qu'on luy en a parlé. LA MERE. Dieu vueille que tu ne ſois pas trompee, Muſarion: mais ſi ne lairray-je pas de t'aduertir de cecy quelquefois.

La fievre d'amour n'eſt pas continuë.

AMPELIS, ET CRISIS.

AMPELIS.

Indices d'vn amour croissant & parfaict.

SI vn amant n'eſt jaloux, Criſis, s'il ne ſe courrouce point, ou s'il n'a donné des ſoufflets, ou s'eſt arraché les cheueux, & a deſchiré ſes veſtements, celuy-là n'eſt pas encore vn vray amoureux. CRISIS. Voilà donc, Ampelis, les ſeules marques d'vn parfaict Amant? AMPELIS. Ouy vrayemẽt ce ſont des ſignes infaillibles d'vn homme paſſionné d'amour: Car pour les baiſers, les larmes, les ſerments, & les frequẽtes viſites, ce ſont des indices d'vn amour qui commence, & ne fait que croiſtre. Mais la ſeule jalouſie eſt l'aliment qui fomente ce feu. Si doncques Gorgias t'a ſouffletee, comme tu dis, & s'il eſt jaloux de toy, aye bonne eſperance, & ſouhaitte qu'il face touſiours ainſi. CRISIS. Que dis-tu, Ampelis, qu'il me faut deſirer d'eſtre battuë? AMPEL. Nenny: Mais ſe courroucer, ſi tu ne regardes à luy ſeul: Car s'il ne t'aymoit point, pourquoy ſe faſcheroit-il quãd tu aurois quelqu'autre amoureux? CRISIS. Ie te proteſte que ie n'en ay point, Ampelis, & neantmoins ie ſçay bien qu'il penſe que ie ſois aymee d'vn homme riche, parce qu'il m'en a ouy parler quelquefois. AMPELIS. Tant mieux, tu le dois entretenir en ceſte bonne opinion, que tu es courtiſee des riches: car par ce moyen il ſe tourmentera d'auantage, & les effects de la jalouſie empeſcheront que les coriuaux n'empietent ſur ſes terres. CRISIS. Ce qui me faſche le plus, Ampelis, c'eſt, qu'il ne ceſſe de ſe courroucer contre moy, & ne me donne choſe quelconque? AMPELIS. Ne te mets point en peine de celà, Criſis, & n'aye peur que cy apres il ne te faſſe de beaux preſens; qu'il te ſuffiſe pour maintenãt de ſçauoir que les jaloux endurent beaucoup. CRISIS. Ie ne ſçay pour moy, comme tu me conſeilles, ô Ampelis ma bõne amie, que ie ſouffre de luy ces ſoufflets? AMPEL. Ce n'eſt pas ce que ie veux dire, mais que tels ſont les effects d'vne grande amour, principalemẽt lors qu'vn amant penſe eſtre meſpriſé. Que s'il ſe perſuade d'eſtre luy ſeul le biẽ venu, ceſte affection ſe corrõpra ie ne ſçay cõment. I'en puis parler cõme ſçauante, ayant fait le meſtier vingt ans entiers. Mais pour toy, tu ne peux auoir encore que dix-huict ans; que ſi tu veux ie te raconteray les choſes qui me ſont aduenuës depuis pou d'annees en çà. L'vſurier Demophante,

L'amour ne ſouffre point de riual.

qui se tenoit derriere l'Academie des Stoïques, estãt espris de mõ amour il ne me dõna iamais plus de cinq dragmes, encore croyoit-il que ce fut là vn present digne de quelque grãd Seigneur. Or il ne m'aymoit que bien peu, Crisis: car il faut que tu sçaches que ie ne le veis oncques se lamenter, ny pleurer, ny aborder de nuict à ma porte. Il se contentoit de coucher quelquesfois auec moy: Ce qui fut cause, qu'vn iour que la place estoit prise par le peintre Calliades, qui m'auoit donné dix dragmes, ie le r'enuoyay fort bien, non sans auoir souffert plusieurs outrages de luy. Quelque temps apres, Demophante s'apperçeuant que ie ne luy auois point enuoyé des Messagers, & que Calliades ne bougeoit de mon logis, il cõmença de se eschauffer à la besongne, & se tenant debout contre la porte, qui estoit ouuerte, il se meit à pleurer. Ie prenois plaisir à voir qu'ores il se frappoit soy-mesme, tantost il menaçoit de tuër, deschiroit son habit, & faisoit mille autres telles façons. Il vesquit vn long temps de la sorte, iusqu'à ce que m'ayant donné quatre cents escus, il m'entretint luy seul huict mois entiers. Cependant sa femme s'en alloit disant par tout, que par la force de quelques breuuages ie l'auois rendu insensé. Ie puis bien t'asseurer qu'il n'y auoit point d'autre philtre que la ialousie. Que si tu me veux croire, Crisis, vse de ce mesme breuuage enuers Gorgias, qui ne peut manquer d'estre riche apres le decez de son pere.

DORCAS, PANNICHIS, PHILOSTRATE, POLLEMON, ET PARMENON.

DORCAS.

Feinte description d'vn stratageme amoureux.

TOVT est perdu Maistresse, tout est perdu! L'on dict que Pollemon est retourné fort riche de la guerre, & ie l'ay veu moy-mesme vestu d'vne casaque de pourpre, enrichie de broderie, menant plusieurs seruiteurs auec luy. D'abord que quelques-vns de ses amis l'ont apperçeu en cet equippage, ils sont accourus à luy pour l'accoler, tandis qu'ayãt salüé moy-mesme l'vn des valets de sa suitte; Dy moy, Parmenon, luy ay-je demandé, comment vous estes-vous portez? Auez-vous faict fortune à la guerre? PANNICHIS. Il ne falloit pas ainsi parler d'abord, mais luy dire premierement, Ie rends graces aux Dieux, & entr'autres à Iupiter Dieu Hospitalier, & à Pallas la Guerriere, de ce qu'il leur a pleu de vous

conſeruer. O que de peine ma maiſtreſſe a tiré de vous durant voſtre abſence! Ie crois qu'elle m'a demandé plus de cent fois qu'eſt ce que vous faiſiez, & où vous eſtiez? Tu n'euſſes pas mal faict encore, d'adjouſter à cecy; comment elle pleuroit, & faiſoit mention de Pollemon à tout propos. DORCAS. Il ne faut pas que vous doutiez, Maiſtreſſe, que i'aye obmis toutes ces belles paroles: Il eſt bien vray que ie me ſuis contentée de vous dire ſimplement & ſans paſſer outre ce que i'auois ouy. Mais vous pouuez bien croire que ie tins ce meſme diſcours à Parmenon! Mõ Dieu, Parmenon, comment vous deuoient corner les oreilles? Ma Maiſtreſſe ne parloit iamais de vous que la larme à l'œil? Que ſi quelqu'vn venu de la guerre luy diſoit, que la desfaicte auoit eſté grande; c'eſtoit pitié de la voir pour lors s'arracher les cheueux, ſe frapper la poictrine, & mener vn dueil ſi eſtrange à l'arriuee de chaſque meſſager.

PANNI. Ie voudrois bien ſçauoir s'il ne t'a pas dit du commencement, ſi Pollemon auoit ſouuenance de moy, ou s'il deſiroit me tenir derechef en ſanté? DOR. Vrayement il diſoit pluſieurs telles choſes; mais quant au principal, il racontoit la grande richeſſe, l'or, les veſtements, l'yuoire, & les ſeruiteurs de ſon Maiſtre. S'il parloit de l'argent il ne le contoit pas par nombre, mais par meſures, & à pleins boiſſeaux. Parmenon auoit luy meſme au petit doigt vn anneau bien gros, & à pluſieurs angles, la pierre duquel eſtoit de trois couleurs, & rouge par le deſſus. Ie l'ay quitté ſur le propos qu'il m'alloit entamer, commẽt ils auoient trauerſé le fleuue Alis, & mis à mort vn certain Tiridas; adjouſtant, que Polemon s'eſtoit vaillamment comporté en vne bataille contre les Piſides. Il m'en eut bien conté dauantage, mais ie n'ay iamais eu la patience de l'eſcouter, ains ſuis promptemẽt accouruë pour t'aduertir de cecy, afin que tu te tiennes ſur tes gardes. Car ſi Pollemon venoit (prenant congé de ceux de ſa cognoiſſance) & rencontroit Poliſtrate dedans le logis auec nous, ie te laiſſe à penſer quelle vie il feroit? PANNI. Treuuons donc quelque expedient, Dorcas, attendu qu'il n'y a point d'apparence de renuoyer ceſtuicy, qui nous a dõné n'agueres quatre cents eſcus; outre, que c'eſt vn riche marchãd, & qui nous a faict tout plein de belles promeſſes. D'ailleurs nous n'aurions point de profit de refuſer l'entree à Pollemon, puis qu'il eſt retourné ſi riche, & meſme qu'il eſt jaloux. Ie me ſouuiens que du temps qu'il eſtoit incommodé il ne vouloit rien ſouffrir. Que penſe-tu donc qu'il feroit maintenant? DOR.

Vrayement

Vrayement le voicy venir? PAN. Ie ſuis perduë, Dorcas, à faute de conſeil, & ſaiſie d'vn ſoudain tremblement. DOR. Philoſtrate vient en meſme tẽps; Ie ne ſçay que faire pour moy, & ie voudrois volontiers que la terre m'eut engloutie? PHILOSTRATE. Ne voulons nous point boire Pannichis? PAN. En verité, tu m'as faict peur, bon-homme; Dieu te gard' Pollemon, il y a jà long temps que ie ne t'ay veu. POLLEMON. Mais qui eſt ceſtuy-cy que ie vois aupres de nous? Tu ne dis mot maintenant. Va, Pannichis, i'ay volé icy en cinq iours, depuis les Pyles pour te venir voir, & cependant voicy qui m'appartient bien. Ie t'en ſçay vrayement bon gré, & t'aſſeure que tu ne me deroberas iamais plus? PHILOST. Qui es-tu, bon-homme, qui parles ainſi? POLLEMON. Tu ne ſçais que trop que ie ſuis Pollemon Sterien, iſſu de la race de Pandion, qui ay eſté premierement Capitaine d'vne compagnie, & ſuis maintenant Colonnel d'vne legion entiere de Rondelliers. Ie n'ay iamais point eu d'autre Maiſtreſſe que Pannichis, l'eſtimant plus prudente qu'elle n'eſt aux affaires du monde. PHILOSTRATE. Voilà qui eſt bon, mon Capitaine; mais maintenant elle eſt à moy ſeul, qui luy ay donné vn talent, & ſuis preſt à luy en bailler encore vn autre, apres que i'auray reſerué noſtre marchandiſe. Suy-moy, Pannichis, & quitte-là ce galand; Qu'il ſ'en aille commander aux Odriſſeans? DORCAS. Vrayement elle eſt libre; qu'elle te ſuiue ſi bon luy ſemble. PAN. Que dois-je faire, Dorcas? Il vaut mieux que tu entres dedans: Car il ne faict pas bon ſe tenir aupres de Pollemon eſtant en colere, & il eſt à craindre qu'il ne ſ'eſchauffe dauantage de ialouſie. PAN. Entrons donc, ſ'il te plaiſt. POL. Ie vous promets que ſi vous beuuez aujourd'huy, ce ſera la derniere fois, ou bien ie ſeray icy venu pour neant, moy qui ſuis ſi accouſtumé au maſſacre & au ſang. Sus Parmenon, ça icy des Thraciens. PARM. Les voicy tous en armes, tenans les carrefours auec vne trouppe de ſoldats. Ceux qui ſont armez de toutes pieces marchent de front: les Archers & Frondeliers ſont ſur les aiſles, & les autres ſuiuent derriere. PHIL. O pauure ſoldat, tu nous fais icy des comptes comme à des enfans, & penſes nous effrayer par des fantoſmes. Ie crois que tu ne tuas iamais vne poule, que tu ne veis oncques la guerre qu'en idee, & que tu peux bien auoir faict le guet ſur la muraille, eſtant poſſible l'vn des Dizainiers, encore te fais-je beaucoup d'honneur de te qualifier de ce tiltre. POL. Tu le cognoiſtras d'icy à quelque temps, quand tu nous verras empoigner les eſpees, & briller tous en armes. PHIL. Venez-y ſeule-

ment en bon ordre; pour moy, & Tibis que voicy, (car ie n'ay que luy qui me ſuiue) nous vous eſquarterons ſi bien auec des cailloux, & des eſcailles d'huitres, que vous ne ſçaurez de quel coſté vous tourner.

CHELIDONION, ET DROSE.

CHELIDONION.

Droſe ſe faſche d'auoir perdu ſon amy Clinias, & en accuſe Ariſthene ſon Precepteur.

IL y a long temps, Droſe, que ie ne voy plus chez toy, comme de couſtume cet adoleſcent Clinias? DROSE. C'eſt la verité, Chelidonion, qu'il n'y viẽt plus, & que ſon Pedagogue le luy a defendu. CHELIDO. Qui eſt-il? N'eſt-ce point Diotimus ce Maiſtre d'Eſcole? Certes il eſt bien de mes amys. DROSE. Nenny; mais ce maudit Ariſthenes, le plus meſchant des Philoſophes. CHELIDO. Me parles-tu de ce reſveur, qui a la barbe ſi lõgue, & le cuir ſi velu, & lequel ſe pourmene d'ordinaire en l'Academie des Stoïques, auec la ieuneſſe? DROSE. C'eſt ce vanteur-là, que ie voudrois auoir veu mal-heureuſement deſtruict, & trainé du bourreau par la barbe. CHELID. A quel ſubiect a t'il donné ce conſeil à Clinias? DROSE. Ie n'en ſçay rien, Chelidonion, & ie puis bien dire, qu'il n'eſt point venu en ceſte ruë, il y a jà trois iours, dequoy ie m'eſtonne fort: Car depuis la premiere femme qu'il cognut, qui fut moy, il n'auoit iamais failly de venir coucher en ma compagnie. Ce qui m'a tellement affligée (veu que ie ne ſçay ce qui m'eſt aduenu pour l'amour de luy,) que i'ay enuoyé Neucis pour prendre garde, s'il ne ſeroit point au Palais ou en l'Academie. Elle m'a fait rapport l'auoir veu ſe pourmenant auec Ariſthenes, & que luy faiſant ſigne de loing, il eſtoit deuenu rouge, auoit baiſſé la veuë, ſans la ietter depuis deſſus elle, & qu'ils s'en eſtoient allez enſemble en la ville. Quoy voyant Neucis, & que Clinias, qu'elle ſuiuit iuſques au portail auec Ariſthenes, ne ſe retournoit aucunement, elle s'en reuint, ſans me pouuoir dire rien de certain. De quelle façon penſe-tu que ie me ſois comportee depuis, ne ſçachant quelle diſgrace pouuoit eſtre aduenuë à cet adoleſcent? Luy ay-je faict quelque tort, diſois-je, qui l'ayt incité à me vouloir mal, & ſe rendre amoureux de quelqu'autre; ou bien, ſon pere ne luy a-t'il point deffendu de me venir voir? Ie roulois pluſieurs telles choſes en mon eſprit, lors que ſur le tard voicy venir à moy Dro-

La paillarde roule toutes pierres pour rattraper la proye perduë.

mon, qui m'apporta ceſte lettre de luy. Lis-la, Chelidonion, puis que tu ſçais lire? CHELIDONION. Voyons que c'eſt? Les lettres qui ſont toutes effacees,& aſſez mal eſcrites monſtrent bien la viſteſſe du ſecretaire. Toutesfois voicy le cõtenu d'icelles. Ie prens les Dieux à teſmoins, Droſe, de la grand' amour que ie t'ay portee. DROSE. Helas, mal-heureuſe, il a oublié la principale choſe, ſçauoir les recommandations. CHELIDONION. Pour maintenant il m'eſt force de te quitter, plus par neceſſité que par hayne, car mon pere m'a donné à Ariſthenes pour apprendre la Philoſophie ſous luy: tellement que ceſtuy-cy qui ſçait tout ce qui ſe paſſe entre nous, m'en a repris en pluſieurs ſortes, diſant, qu'il ne faiſoit gueres beau voir que moy qui ſuis fils d'Architeles & d'Eraſiclee, hantaſſe d'ordinaire auec vne putain,& qu'il valoit beaucoup mieux ſuiure le chemin de vertu que celuy de la volupté. DROSE. Iamais ne puiſſe proſperer cet abuſeur, qui faict de telles leçons à cet adoleſcent! CHELIDONION. Ie ſuis donc contraint de luy obeyr parce qu'il me ſuit par tout, & me tient de ſi pres, qu'il ne m'eſt pas meſme licite d'œillader aucun autre que luy. Que ſi ie vis modeſtement, & luy obeys en toutes choſes, il me promet de me rendre bien-heureux, & plus excellent que les autres, apres m'auoir exercé auec de grandes fatigues. Voilà tout ce que ie t'ay peu eſcrire à la deſrobee: Cependant ie prie les Dieux de te maintenir en ſanté, & toy de te ſouuenir de Clinias.

DROSE. Que dis-tu de ceſte lettre, Chelidonion? CHELIDONION. Le commencement d'icelle, contient des paroles de Scythe; mais quant à ces dernieres, *Souuienne toy de Clinias*, elles te donnent encore quelque eſperance. DROSE. Ie ſuis de meſme opinion que toy, Chelidonion, & ie meurs d'amour quand i'y penſe. Il faut que ie te die encore que Dromon m'aſſeuroit que cet Ariſthenes eſtoit vn corrupteur de ieunes garçons, lequel ſous ombre des diſciplines s'accouploit auec les plus beaux enfans, & qu'il parloit priuément à Clinias; luy promettant de le rendre eſgal aux Dieux. I'ay appris auſſi qu'il faict leçon des deuis amoureux des anciens Philoſophes, à ſes diſciples. Bref, il eſt tout à cet adoleſcent; De maniere qu'il l'a menacé de dire cecy au pere de Clinias. CHELIDONION. Il falloit gaigner Dromon, ô Droſe, & le feſtoyer. DROSE. Auſſi ay-je faict, outre qu'il eſt tout à mon commandement: car il s'eſt joüé quelquesfois auec Neucis. CHELIDO. Prens courage, tout ira bien. Pour moy ie ſuis,

Les meſchans vſent de la vertu comme d'vn maſque a leur vice.

d'aduis que l'on eſcriue ces mots à la muraille des halles, au lieu où Architeles a accouſtumé de ſe pourmener : *Ariſthenes corrompt Clinias.* Ce qui ſeruira pour confirmer le meſſage, & les paroles de Dromon. DROSE. Comment pourras-tu l'eſcrire ſans qu'aucun s'en apperçoiue ? CHELIDO. De nuict, Droſe, auec vn charbon, que ie prendray en quelque lieu. DROSE. Tu dis bien, Chelidonion, ma bonne amie: Aſſiſte moy donc, afin que nous combattions nous deux, contre cet arrogant Ariſthene.

TRIFENE, ET CARMIDES.

TRIFENE.

Trifene ſe plaint du deſdain de Carmides qui luy en raconte la cauſe.

YA-t'il celuy, qui ayant reçeu vne amie, à laquelle il donne cinq dragmes de recompenſe, ſe couche neantmoins le dos tourné contre elle, & ne ceſſe de pleurer toute la nuict ; outre que ie me fais accroire encore, que tu n'as ny beu de bon cœur, ny voulu ſoupper tout ſeul, & meſme i'ay bien apperçeu que tu pleurois en ſouppant? N'eſt-il pas vray que maintenant tu gemis cõme quelque petit enfant ? Ie voudrois biẽ ſçauoir, Carmides, à quelle intention fais tu celà ? Ne le cele donc point, ie te prie, afin que ie puiſſe dire à tout le moins que i'ay veillé la nuict entiere auec toy ? CARMIDES. C'eſt l'amour qui me tourmente, Trifene, & il m'eſt impoſſible de plus reſiſter à ce mal. TRIFENE. Il eſt euident que tu ne m'aymes gueres, Carmides ; car ſi tu auois tant ſoit peu d'amour pour moy, tu ne me deſpriſerois pas ainſi, pouuant faire de moy à ta volonté, principalement lors que ie te veux embraſſer : & ſi tu ne mettrois point ton veſtement entre nous deux, de peur que tu as que ie ne te touche. Toutesfois dy moy, qui eſt celle-là qui te rend ſi paſſionné ? Poſſible te pourrois-je bien ſeruir de quelque choſe, veu qu'il y a long temps que ie ſçay, comment il faut traicter ces matieres ? CARMIDES. Tu ne la cognois que trop, Trifene, & c'eſt l'vne des plus fameuſes courtiſanes d'aujourd'huy ? TRIFENE. Dy moy ſon nom, Carmides? CARMIDES. Elle ſe nomme Philemation. TRIFENE. Ouy, mais il y en a deux: Ne parle-tu point de celle qui ſe tient pres du port, qui fut n'agueres depucelee, & de laquelle Damille, fils de celuy qui eſt à preſent Capitaine, eſt ſi fort amoureux : ou biẽ de ceſte autre, qu'on a ſurnommée le Filet? CARMIDES. Tu as deuiné, c'eſt celle-là meſme,

Les femmes publiques ont de ſecrettes intelligences, & s'entre cognoiſſent en ſe regardant.

qui m'a pris, & enlacé en ſes reths? TRIFENE. Tu pleurois donc pour l'amour d'elle? CARMIDES. Vrayement ouy. TRIFENE. Y a-t'il long temps que tu l'aymes, ou bien ſi tu as commencé depuis peu? CARMIDES, Nenny, & il y peut auoir enuiron ſept mois, depuis les Bacchanales que ie la veis la premiere fois. TRIFENE. L'as-tu bien regardee par tout, ou ſeulement à la face, & ce qui eſtoit d'apparent au corps: C'eſt vne femme aagee de quarente-cinq ans. CARMIDES. Si eſt-ce pourtant qu'elle iure, qu'au prochain mois de Decébre elle n'en aura que vingt & deux. TRIFENE. Dy moy, auquel des deux croiras-tu pluſtoſt, ou à ſes ſerments, ou à ſes propres yeux? Contemple-la diligemment, & regarde ſes tempes, où elle a tant ſeulement du poil, car pour le demeurant c'eſt vne faulſe perruque. Puis, lors qu'elle a fardé ſes tempes de quelque medicament, il aduient ſouuent qu'elle apparoiſt blanchaſtre au deſſous. Mais tout celà ne ſert de rien: Contrains-là de ſe monſtrer à toy toute nuë. CARMID. Ie n'ay iamais ſçeu gaigner celà ſur elle. TRIF. Elle n'a garde auſſi, comme ſçachant bien que ſes cheueux blancs te feroient horreur. Au reſte, elle eſt toute ſemblable à vn Leopard depuis le col iuſques aux genoux. Tu reſpandois donc des larmes pour n'eſtre point couché auec vne telle creature; & poſſible te deſdaignoit-elle, & faiſoit la ſuperbe? CARMID. Ie t'en aſſeure, Trifene, bien qu'elle gaignaſt beaucoup auec moy; Maintenant parce que ie n'ay peû luy foncer les milliers qu'elle demandoit eſtant ſous la charge d'vn pere qui eſt fort auare, elle a donné entree à Moſchion, & m'a rejetté: Ce qui a eſté cauſe que pour luy faire auſſi deſpit de mon coſté, ie t'ay icy reçeuë. TRIF. Par la Deeſſe Venus ie n'y fuſſe iamais venuë, ſi i'euſſe ſçeu que c'eſtoit pour en deſpiter vne autre, principalemẽt ce vray cercueil de Philemacion. Mais il eſt temps que ie m'en aille; car le coq a deſià chanté trois fois. CARMIDES. Patiente vn peu, Trifene, & ne t'en va pas ſi viſte. Si les choſes que tu me viẽs de dire de Philemation, ſçauoir de ſa perruque, du fard, & de ſes taches blanches, ſont veritables, ie ne la ſçaurois iamais regarder. TRIF. Demande vn peu à ta mere, ſi elle ne s'eſt iamais lauee en ſa compagnie? Car comme vieille qu'elle eſt, ie m'aſſeure qu'elle te pourra dire quelque choſe de ſon aage, ſi elle vit encore. CARM. Puis que celà eſt, ſus, Trifene, que l'on m'oſte tout maintenant cet entre-deux: Embraſſons-nous l'vn l'autre, & nous baiſons à bon eſcient; & que Philemation s'en aille pourmener bien loing.

Tous menſonges ſont couſtumiers aux vieilles qui veulent paroiſtre ieunes & belles.

IOESSE, PITIAS, ET LISIAS.

IOESSE.

Ioesse se plaint d'estre delaissee de Lisias qui l'entretenoit paravant.

TV me braues donc, Lisias, & certes à bon droict, veu que ie ne t'ay iamais demandé de l'argent, ny renuoyé quand tu arriuois, faisant dire que la place estoit prise, & si ne t'ay oncques contraint, comme font les autres, de m'apporter quelque chose, soit en trompant ton pere, ou en desrobant ta mere. Dés le commencement ie t'ay reçeu sans te demander salaire, ny gage quelconque. I'ay renuoyé plusieurs amoureux à ton occasion, sçauoir Ethocles, qui est maintenant Conseiller, Passion le Nocher, & Melisse ton compagnon, quoy que son pere fust trespassé depuis peu, & qu'il peut disposer de tous ses biens: Tu estois le seul que ie cherissois auec tant de passion, que ie ne daignois ny en regarder vn autre que toy, ny le receuoir. Ie pensois, folle que i'estois, que tes serments fussent veritables; & ne m'adõnant qu'à toy seul, ie viuois aussi chastement qu'vne Penelope, bien que ma mere s'en faschast souuent, & m'accusast enuers ses bonnes amyes. Mais apres que tu me veis liee, & enceinte de toy, ores tu t'en allois jouër à Licene en ma presence, afin de me faire plus de despit, & tantost estant couché à mes costez, tu loüois Magide la Menestriere. Tellement que i'ay du subject de me plaindre, & de me resentir d'vn si grand outrage. Il me souuient bien aussi que n'agueres, lors que Thrase, & toy, Dipsille, beuuiez ensemble, Cymbalion la fluteuse, & mesme Pyrallis, qui m'est ennemie, estoient en la compagnie. Et toutesfois, encore que tu ne l'ignorasses pas, tu t'en allas neantmoins baiser Cymbalion, par cinq diuerses fois. Ce qui ne m'offensa pas beaucoup pourtant; Car tu te faisois grand tort à toy-mesme de baiser vne telle personne. Combien donnois-tu de signes à Pyrallis, lors que beuuant à elle tu luy monstrois la couppe, & la rendant au garçon, luy commandois à l'oreille de n'y rien verser pour qui que ce fust, si Pyrallis ne la demandoit; Bref mordant dans vne pomme, quand tu veis Diphile ailleurs empesché (car il deuisoit lors auec Trason) en te baisant ie ne sçay comment tu la iettas droict dans le sein d'icelle, sans te soucier beaucoup si ie le voyois ou non. Ie ne m'apperçeus que trop, comme l'ayant baisée,

Les filles d'amour treuuent tousiours quelque chose à redire en la personne de leurs semblables.

elle la fourra par deſſous ſon collet entre ſes mammelles. A quelle intention faiſois-tu tout cecy ? Quelle injure, ou grande, ou petite, as-tu oncques reçeuë de moy ? Quel autre ay-je iamais regardé ? N'es-tu pas le ſeul qui me poſſedes à ton plaiſir ? Certes, tu n'aduances pas beaucoup (Liſias) de tourmenter vne pauure femme qui eſt folle de toy : Mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il y a vne Deeſſe de Vengeance qui void toutes choſes ; Tu ſeras poſſible auſſi affligé que moy quelque iour, quand l'on te dira que ie me ſeray eſtranglee d'vn licol, ou precipitee dans vn puits, ou desfaite d'vne autre maniere de mort, pour ne plus rougir de tremper dans vne telle miſere. Alors mon infortune ſera ton triomphe, comme ſi tu auois acheué quelque grand ouurage. Pourquoy me regardes-tu ſi fixement ? Qu'eſt-il beſoing de grincer les dents ? Si tu as quelque choſe à m'objecter, dy-le tout maintenant Liſias, & Pitias que voicy en iugera elle-meſme ? Que veut dire cecy ? Tu me delaiſſes donc, & t'en vas ſans faire aucune reſponce ? O Pitias, ne vois-tu point quel tourment ie ſouffre pour l'amour de Liſias ! PITIAS. O quelle cruauté ! Les plainctes ne ſont pas aſſez fortes pour l'eſmouuoir ! Vrayement ce n'eſt pas vn homme, mais vne pierre : toutesfois à dire le vray, tu l'as corrompu toy-meſme, Ioeſſe, luy donnant à cognoiſtre que tu l'aymois auec tant d'excez ? Ne ſçais-tu pas bien qu'il ne faut iamais manifeſter ſa ialouſie aux hommes, qui en deuiennent orgueilleux quand ils le ſçauent ? Ne pleures plus pauure miſerable, ains ſi tu me veux croire, chaſſe-le vne fois ou deux lors qu'il reuiendra, & tu le verras derechef plus fol, & plus paſſionné de toy que iamais. IOESSE. Qu'eſt-ce que tu me dis, Pitias ? Ne me parle point de cela ? Que ie chaſſe Liſias ! Au contraire, ie voudrois volontiers que iamais il ne s'abſentaſt. PITIAS. Ne te faſche point le voicy reuenir. IOESSE. Tu as tout gaſté, Pitias, car poſſible t'aura-t'il ouy, quand tu parlois de le chaſſer. LISIAS. Ne penſe pas Pitias, que ie ſois retourné pour l'amour de ceſte-cy, laquelle ie ne daignerois regarder ; mais pour ton ſubject, de peur que tu ne m'accuſes & ne dies, que Liſias eſt irreconciable. PITIAS. Vrayement auſſi l'euſſe-je dict, Liſias. LISIAS. Me conſeillerois-tu, Pitias, d'endurer quelque choſe de ceſte Ioeſſe, qui faict maintenant la pleureuſe ; & laquelle me r'enuoya dernierement, eſtant couchée auec vn ieune homme ? PITIAS. Ie vois bien que c'eſt, Liſias, tu veux dire en vn mot que c'eſt vne putain ? Mais apprens moy, quand fuſt-ce que tu les

L'amant ſe mecognoiſt quād il ſe voit aimé auec trop de violence.

surpris ensemble? LISIAS. Il y peut auoir enuiron six iours. Par le Dieu Iupiter il n'y en a pas dauantage, car c'estoit le second iour de ce mois : or est-il que nous auons le septiesme aujourd'huy. Tellement que mon pere, qui sçauoit que de long temps i'auois ceste bonne marchandise, m'enferma dans la maison, & fit defense au portier de m'ouurir. Ne pouuant donc supporter d'estre fruſtré de coucher auec elle, ie commanday à Dromon, de me faire vn appuy tout contre la muraille de la court, au lieu qu'elle estoit moins haute, & me soustenir sur son dos : Car il m'estoit facile d'y monter de ceste façon. Mais que sert-il d'vser de tant de paroles? Ie passay outre, vins icy, & treuuay la porte bien fermee, veu qu'il estoit enuiron my-nuict, & pourtant ie ne heurtay point, ains soulleuant l'huis petit à petit (car i'auois faict le mesme tour autresfois) & le poussant au trauers hors des gonds, i'entray secrettement dedans. Comme ie veis qu'ils estoient endormis, ie commençay à taster le long du mur, & m'allay rendre droict au lict. IOESSE. Que dis-tu, ô Ceres? Ie meurs icy. LISIAS. Apres que ie m'apperçeus qu'il y auoit là plus d'vn souffle, ie creus du commencement que Lida estoit couché auec elle; mais sçache, Pitias, qu'y ayant tasté, ie sentis vn homme sans barbe, fort delicat, rasé iusques à la peau, & qui flairoit les senteurs. Ie te laisse à penser, si ie me fusse tenu sans faire bien de la besongne, si i'eusse apporté mon espee? Dequoy ris tu, Pitias? Pense-tu que ce soit mocquerie? IOESSE. Quoy, Lisias, te faschois-tu de cecy? C'estoit Pitias mesme auec qui ie dormois. PITIAS. Tout beau, Ioësse, n'en dis mot ie te prie? IOESSE. Pourquoy donc ne le diray-je pas? C'estoit Pitias (mon grand amy) laquelle i'auois appellee pour venir coucher auec moy, parce qu'il me faschoit de n'estre point en ta compagnie. LISIAS. Pitias estoit donc rasee iusques au cuir? Est-il possible qu'en six iours elle ayt produict de si grands cheueux? IOESSE. On l'a tonduë autresfois, Lisias, pour raison d'vne certaine maladie, parce que tous les cheueux luy tumboient : Mais maintenant elle porte vne faulse perruque. Fais luy paroistre, Pitias, fais luy paroistre, que la chose va de la sorte : Il faut que tu l'en fasses certain. Le voilà le ieune paillard dont tu estois jaloux? LISIAS. N'auois-je pas bien raison de l'estre, amoureux comme i'estois, & qui l'auois tasté moy-mesme? IOESSE. Puis donc que tu es maintenant bien asseuré du faict, veux-tu pas aussi que ie te tance, & me courrouce iustement à mon tour? LISIAS. Non certes, mais beuuons plustost ensemble, & que Pitias soit auec nous : Car il est bien

Stratageme d'Amour.

Venus assiste les temeraires.

bien raiſonnable qu'elle ſoit preſente à noſtre reconciliation. IOESSE. Elle y ſera vrayement preſente. O combien de peine ay-je ſouffert pour ton amour, Pitias, le plus galand, & le plus noble Gentil-homme du monde! PITIAS. C'eſt moy auſſi qui vous ay reconciliez: C'eſt pourquoy vous ne deuez pas vous courroucer contre moy; toutesfois ie te prie Liſias, que tu ne deſcouures rien à perſonne du faict de ma cheuelure.

LEONTICHE, CHENIDAS, ET IMNIS.

LEONTICHE.

Leontiche deſcrit ſes victoires, & contrefaict le menteur, penſant d'en eſtre mieux aymé de ſa Maiſtreſſe, mais tout le contraire luy aduient.

RACONTE, vn peu, Chenidas, comment ie m'aduançay monté ſur vn cheual blanc, premier que tous les autres Cheualiers, en la bataille qui ſe donna contre les Galates: Et puis comme les meſmes Galates, encore que vaillants & courageux, tremblerent d'vn ſoudain effroy, ſi toſt qu'ils m'apperçeurent; de ſorte qu'il n'y eut pas vn d'entr'eux qui oſaſt reſiſter dauantage à ma valeur. Ce fut alors, que brandiſſant vn eſpieu, ie perçay de part en part leur Capitaine, & ſon cheual, d'vn meſme coup. Ceux qui firent quelque reſiſtance (car il y en auoit quelques vns, qui apres auoir rompu leurs rangs, c'eſtoient r'alliez en vn eſquadron, & qui ſ'efforçoient de tenir bon) me veirent alors l'eſpee nuë en la main. I'entray peſle-meſle parmy eux, & les chargeant de toute ma force, au ſeul chocquet de mon cheual, i'en mis par terre enuiron ſept de ceux qui eſtoient au premier rang. Apres, frappant du glaiue, ie fendis l'armet & la teſte en deux à vn Capitaine. Pour vous, Chenidas; vous arriuaſtes quelque peu de temps apres qu'ils eurent pris la fuitte. CHENIDAS. Vrayement Leontiche, tu te battis encore en duël auec vn Prince pres de Paphlagonie: Ne feis-tu pas alors paroiſtre en ce lieu vne grande marque de vaillance? LEONT. Tu fais bien de m'en faire reſſouuenir. A la verité l'acte que ie rendis, ne partoit pas d'vn homme de peu de courage. Ce Satrape eſtoit fort grand de corps, & eſtimé l'vn des plus valeureux champions qui ſe treuua pour lors. Il ſautoit emmy le camp; & ſe mocquant des Grecs, il les prouoquoit, & leur diſoit, ſ'il y auoit aucun d'entr'eux qui eut le courage de le combattre. La peur alors auoit ſaiſi tout noſtre camp: les Colonnels, & les Capitaines, voire meſme le Chef de l'armee trembloit de crainte, bien qu'il fuſt vn

homme remply de courage. C'eſtoit Ariſtarque qui auoit pour Lieutenant Etole, lequel eſt excellent Archer. Moy qui n'eſtois pour lors que ſimple Coporal, mais toutefois courageux au poſſible, ayant laiſſé derriere mes compagnons, qui s'efforçoient à me retenir (car ils auoient vne grande frayeur pour mon ſubject, apperceuant ce Barbare tout reluiſant d'armures dorees, & portant ſur ſon chef vn grand heaume, & à la main vne groſſe hallebarde.) CHENID. Moy-meſme, Leontiche, eus pour lors vne grande peur, & tu ſçais bien, que ie te priois inſtãment de ne te precipiter point en ce danger. Si tu y fuſſes mort, la vie ne m'euſt eſté plus vie. LEONT. Ie me preſentay d'vne grãde aſſeurance au milieu du cãp: & eſtois auſſi bien armé que ce Paflagonien: Mes armes reluiſoiẽt toutes en or. Au meſme inſtant, il ſe fit vne grãde clameur tant du coſté de noſtre party que de celuy des Barbares, qui me recogneurent fort bien à l'heure quãd ils me veirent paroiſtre; car mõ eſcu, ma cotte d'armes, & mon heaume leur en donnoient la cognoiſſance. Mais dy moy ie te prie, Chenidas, à qui me cõparoit tout le monde alors? CHENID. A quel autre, ſi ce n'eſt par le grand Dieu Iupiter, à Achille, fils de Thetis & de Pelee, tant bien cet armet te conuenoit auec le pourpre flamboyant, & l'eſcu reſplandiſſant? LEONT. Incontinent que nous en fuſmes venus aux mains, le Barbare me bleſſa le premier, m'ayant frappé d'vne playe legere de ſa hallebarde au deſſus vn petit de la genouïlliere: Mais moy fauſſãt d'outre en outre ſon eſcu auec ma lance, ie la luy mis à trauers la poictrine, & puis ayant acheué ma carriere, ie luy couppay legerement la teſte d'vn coup d'eſpee. Ie reuins auec la deſpouïlle de ſes armes, & rapportay ſa teſte fichee au bout de ma lance. IMNIS. Fi, Leontiche, tu nous racontes icy de toy de trop horribles & ſanglantes choſes? Eſtime-tu qu'il y ayt deſormais quelqu'vne qui te puiſſe regarder de bon œil, prenãt ainſi plaiſir aux meurtres, & aux carnages; tant s'en faut qu'elle vueille boire ou coucher auec toy? Pour moy ie m'enfuys ſans plus tarder. LEONT. Arreſte, ie te dõneray double ſalaire. IMNIS. Il me ſeroit impoſſible de coucher auec vn meurtrier? LEONT. Ne crains point, Imnis; ces choſes ont eſté faictes en Paflagonie, & maintenant ie ſuis icy en repos. IMNIS. Tu es vn homme execrable, & ſouïllé. Le ſang de la teſte de ce Barbare que tu portois au bout de ta lance, s'eſt tout reſpãdu ſur toy: & puis, que i'embraſſe, & que ie baiſe vn tel hõme? I'en aduienne, ô Graces, car il n'eſt en rien meilleur qu'vn bourreau. LEONT. Ie ſuis aſſeuré, que ſi tu m'euſſes veu alors armé de toutes pieces, tu

C'eſt vn grand allegement au menteur de treuuer quelqu'vn qui le ſouſtienne.

L'amour abhorre le carnage, & neantmoins il aduiẽt ſouuẽt que les actes en ſont ſanglants.

aurois eſté eſpriſe de mon amour. IMNIS. En t'oyant proferer ſeulement ces paroles, Leontiche, il me prend enuie de rendre ma gorge: ie friſſonnne toute de peur, & il me ſemble que ie vois deſjà les ames & les ombres de ceux que tu as mis à mort, & notamment l'eſprit de ce miſerable Capitaine, à qui tu fendis la teſte en deux. Que penſe-tu donc que ie ferois ſi i'en voyois la choſe meſme, le ſang & les charognes de ces morts? Sans doute ie mourrois à l'heure, moy qui ne veis oncques tuër ſeulement vn poulet. LEON. Et quoy, Imnis, es-tu donc de ſi peu de courage? Vrayemẽt ie penſois que tu prendrois plaiſir d'entẽdre le recit de ces choſes. IMNIS. Reſerue ces plaiſirs & ces beaux comptes pour quelques Lemniades ou * Danaïdes, ſi tu en peux treuuer quelques-vnes. Quant à moy ie m'en vay retourner tout courant vers ma mere, pendant qu'il eſt encore iour. Suys moy Gramma. Ie te dis Adieu, vaillant Capitaine, & meurtrier de tant de gens. LEON. Arreſte, arreſte: Elle s'en va. CHENI. C'eſt toy-meſme, Leontiche, qui as effrayé ceſte ſimple fillette, en branſlant les crétes de ton armet, & racontant des vaillances incroyables. A meſure que tu recitois encore ce que tu feis à ce Capitaine, ie voyois qu'elle deuenoit paſle, & bleſme. Son viſage ſe reſſerroit, & elle trembloit toute, quand tu diſois que tu luy auois coupé la teſte. LEONTI. Certes ie croyois par ce moyen luy eſtre plus aggreable. Mais auſſi, Chenidas, tu as toy-meſme tout gaſté, lors que tu m'as donné le ſubject de reciter ce duël. CHENIDAS. Il falloit bien que ie mentiſſe auec toy, conſiderant la cauſe de ta jactance; mais c'eſt toy-meſme qui as faict le tout encore plus terrible qu'il n'eſt pas. Car poſons le cas, que tu euſſes coupé la teſte à ce mal-heureux Paflagonien; pourquoy eſt-ce que tu la mis au bout de ta lance, pour faire ainſi couler le ſang ſur toy? LEON. Vrayement, Chenidas, ce ſeul acte eſtoit horrible; mais pour le reſte, il n'auoit pas eſté feint mal à propos. Va donc, ie te prie, & luy perſuade qu'elle viẽne coucher auec moy. CHENI. Veux-tu que ie luy die, que tout ce que tu luy as raconté n'eſt que menterie; & cependant tu deſires qu'elle t'eſtime eſtre vn homme courageux? LEON. Celà m'apporteroit du des-honneur, & de la honte. CHENI. Ie ſçay qu'elle ne retournera point autrement. Choiſy l'vn des deux, ou que tu ſois hay pour vouloir eſtre eſtimé vaillant; ou bien que tu couches auec Imnis, en confeſſant que tu es vn mẽteur. LEON. Ce ſont à la verité deux extremitez bien difficiles à ſupporter. Toutesfois i'ayme mieux Imnis. Va donc, Chenidas, & luy rapporte que i'ay mẽty; mais non pas du tout.

* *parce qu'elles meurent à mort leurs maris.*

Il fait mauuais mentir pour obliger autruy.

DORION, ET MIRTALE.

DORION.

Mirtale se mocque des presents de Dorion, & faict election d'vn autre amy plus riche que cestuy-cy.

VOYLA que c'est, Mirtale; Tu ne me veux plus voir maintenant que ie suis incommodé pour l'amour de toy; mais quand ie t'apportois tant de beaux presens, tu m'appellois alors ton Homme, ton Seigneur, & ton Tout. Depuis que ie n'ay plus dequoy fournir, & que tu as treuué vn autre amy, sçauoir Bithin le Marchand, tu me fermes la porte, où ie ne fais que pleurer, tãdis que ce tien seruiteur te baise toute la nuict, & qu'estant seule en ta maison il y celebre les veilles auec toy, qui desià te dis estre enceinte de luy. MIRTALE. Tu me fais aussi grand despit, Dorion, que si tu m'estranglois, principalemẽt quand tu me reproches que tu m'as tant faict de bien, & que ie suis cause de ta pauureté. Ie voudrois bien que tu contasses vn peu depuis le commencement tous ces beaux dons que tu m'as apportez? DORION. C'est bien dict, Mirtale; Contons donc premierement vne paire de souliers Sicioniens valans deux dragmes, mets là sept sols. MIRTALE. Ouy, mais tu ne dis pas aussi que tu couchas deux nuicts auec moy. DOR. A mon retour de Syrie, ie te donnay vne boëste de senteurs Pheniciennes, qui par le Dieu Neptune m'auoit encore cousté deux dragmes. MIRTA. Et moy lors de ton embarquement ie te baillay ce petit hocqueton, qui te va iusques aux cuisses, pour te seruir à tirer l'auiron. Le Pilote Epiurus l'oublia ceans, lors qu'il coucha auec moy. DOR. Il me l'osta luy-mesme dernierement à Samos, où il le recogneut; toutesfois, par le Dieu Iupiter, ce ne fut pas sans l'auoir bien debattu. Ne te souuient-il point aussi des oignons de Chypre, de cinq Saperdes, & de quatre perches que ie t'apportay, quand nous retournasmes du Bosphore? N'est-il pas vray que tu reçeus de moy neuf pains de nauire, qui sont tous secs dans ton panier; vn cabat de figues de Carie, & (ingrate que tu es) de beaux patins dorez de Patare? Il n'y a pas long tẽps aussi que ie te feis present d'vn gros fourmage de Gitie? MIRT. Et bien, tout celà peut valoir enuiron cinq dragmes? DOR. Ce n'est pas peu, Mirtale, & voilà tout ce que pouuoit faire vn pauure nautonnier tel que moy, qui pour lors gaignois ma vie à tirer l'auiron: car maintenant ie suis gouuerneur du costé dextre du na-

uire,& toutesfois tu me tiens à meſpris. Tu n'as pas oublié, cõme n'agueres lors qu'on celebroit la feſte de Venus, i'offris pour toy aux pieds de la Deeſſe vne dragme d'argent, & deux dragmes pour auoir des ſouliers à ta mere? Ie ne fais point mention que i'ay donné à Lida que voicy, tantoſt deux, tantoſt quatre obales; Toutes leſquelles choſes miſes enſemble montent iuſques à la petite ſubſtance d'vn nautonnier. MIRT. Quoy? Dorion, mets tu en compte ces oignons & ces Sarpedes? DOR. Pourquoy non, puis que ie n'auois pas le moyen de t'apporter autre choſe? Penſe-tu que ie vouluſſe tirer la rame ſi i'eſtois riche? Ie veux bien que tu ſçaches que ie n'apportay iamais à ma mere vne teſte d'aulx? Tu me feras plaiſir maintenant de me dire où ſont les preſents que t'a faicts ce Bithin? MIRT. Vois-tu bien ce coüillon, & ce carquant ſi eſpais; c'eſt luy qui m'achepta le tout dernierement? DOR. Dis-tu que c'eſt luy? Vrayement il y a long temps que ie te le vois porter. MIRT. Le carquant que tu m'as veu, eſtoit beaucoup plus petit, outre qu'il n'y auoit point d'eſmeraudes. Dauantage, il m'a baillé tous ces affiquets, & ce tapis, enſemble la ſomme de vingt eſcus; & ſi a payé pour nous le louage de la maiſon. Ce ne ſont pas là tes patins de Patare, ny ton fourmage Gitien, ny autres telles bagatelles? DOR. Tu ne dis pas auſſi que c'eſt vn beau perſonnage auec qui tu couches? Comme ſi ie ne ſçauois pas bien qu'il s'eſt marié, tout chauue, & de la couleur d'vne eſcreuiſſe, ſans auoir vne ſeule dent en bouche? Ie ne parle point, ô fils de Iupiter, de la bonne grace qu'il a, principalement quant il chante, & qu'il veut faire quelque tour de galantiſe; car alors il paroiſt, comme l'on dit, tel que l'aſne à la lyre. Va maintenant, Mirtale, prends ton plaiſir tant que tu voudras auec vn tel homme, tu en es vrayement digne, & ie ſouhaitte que de vous puiſſe naiſtre vn enfant ſemblable au pere. Quant à moy ie chercheray quelque Delphis, ou vne Cymbarion de condition pareille à la mienne, ou bien voſtre voiſine la meneſtriere, ou quelque femme que ce ſoit: Car nous autres n'auons ny les tapis, ny les carquants, ny les vingt eſcus à donner. MIRT. Bien-heureuſe la femme qui t'aura pour amoureux, Dorion; A tout le moins elle pourra s'aſſeurer que tu luy rapporteras des oignons de Chypre, & du fourmage quand tu reuiendras de Gitie.

Les plus pauures ont leurs paſſions particulieres auſſi bien que les riches, & pour les contenter ils ne craignẽt point de s'incommoder iuſques aux dernieres extremitez.

COCLIS, ET PARTENIS.

COCLIS.

Partenis faict le recit a Coclis de l'iniure qu'elle a reçeue d'vn soldat amoureux.

DE QVOY pleures-tu, Partenis; d'où apportes-tu ces fluſtes rompuës? PARTENIS. Ce grand gend'arme Etolus, qui eſt l'amoureux de Crocale vient de me ſouffleter, m'ayant treuuee au logis de Crocale, où ſon coriual Gorgos m'auoit loüée pour y jouër. Il a bien faict pis; car outre qu'il m'a rompu mes fluſtes, il a renuerſé la table pendant qu'on ſoupoit, & reſpandu le vin. Puis, ayãt empoigné par les cheueux le villageois Gorgos au milieu du banquet, vn mauuais ſoldat, (ie crois qu'il s'appelle Dinomachus) & ſon compagnon de guerre, l'ont battu ſi cruellement, que ie ne ſçay, Coclis, ſi le pauure hõme en eſchappera: car il a perdu beaucoup de ſang par les narines, & a toute la face enflee, & meurtrie. COCLIS. Ie pẽſe pour moy, qu'il falloit que ce gẽd'arme fuſt fol, ou yure, & que c'eſtoit vn acte d'yurongnerie. PARTENIS. Mais bien pluſtoſt de jalouſie, Coclis, & d'vn amour indiſcret. Ie me fais accroire que Crocale luy auoit demandé deux talens d'entretien, ſi luy ſeul deſiroit de l'auoir; & qu'elle ne vouloit point receuoir Dinomachus quand il venoit, parce qu'il ne les luy donnoit pas; Tellement qu'elle luy auoit ſouuent fermé la porte au nez, cõme l'on dit, s'introduiſant en l'amour de ce Gorgos Emenſeen, qui eſt vn riche villageois, & vn homme de bonne mine, lequel l'aymée de long temps. Crocale beuuoit donc auec luy, & m'auoit priſe pour jouër deuant eux, lors qu'apres qu'ils eurent bien beu, ie me mis à ſonner vne chanſon Lydienne. Deſià meſme le villageois ſe leuoit pour dançer, Crocale luy applaudiſſoit des mains, & ils eſtoient en humeur de ſe reſiouyr: Mais tout à coup nous ouyſmes vn grand tintamarre, & le bruict d'vn huys qui ſe briſoit; & peu apres quelques huict ieunes hommes fort robuſtes ayans enfoncé la porte ſe ietterent dans la maiſon, & entre-autres ce ſoldat de Megare. La table fut ſoudain par eux renuerſee, comme i'ay deſià dict, Gorgos bien battu, rüé par terre, & foulé aux pieds. Quant à Crocale, elle ſe ſauua ie ne ſçay comment chés Theſpias ſa voiſine. Dinomachus m'ayant dõné des ſoufflets, Que maudite ſois tu, diſt il, & en meſme temps me rompant mes fluſtes, il me mit dehors. Mais maintenant ie m'en vay racõter

l'affaire à mon Maiſtre. Le villageois ſ'en eſt auſſi allé à la ville chercher quelques ſiens amys, qui liurent ce Megareen entre les mains du Magiſtrat. COCLIS. C'eſt l'ordinaire: l'on ne cueille point d'autre fruict de l'amour des genſd'armes que des coups, & des playes: Au reſte, ils ſe qualifient tous Capitaines, ou Gouuerneurs. Que ſi l'on leur parle de donner quelque choſe; Attens (diſent-ils) que i'aye reçeu ma monſtre. Que maudits ſoient donc, tels arrogans; auſſi ie n'ay garde d'en receuoir aucun. Qu'vn Peſcheur ſ'en vienne hardiment à moy, vn Nautonnier, ou vn Laboureur de ma qualité, qui ſçache tant ſoit peu courtiſer, & qui apporte beaucoup; Mais quant à ces branleurs de crete, & d'armets, qui ne font que parler de combats, oſte les moy de là, Partenis; ce n'eſt rien que vent.

Les gens de guerre emportent par violence ce qu'on leur denie par amour.

DE LA MORT DE PEREGRIN.

LVCIAN A CRONION, SALVT.

CET infortuné Peregrin, ou (comme il prenoit plaiſir luy-meſme d'eſtre appellé) ce Prothee; a faict vrayement à l'imitation de l'autre Prothee d'Homere: Car pour ſ'acquerir de l'honneur, il a pris toutes formes, & ſeſtant tranſinué en mille manieres eſt en fin deuenu feu, ſi grande eſtoit ſa conuoitiſe de gloire: Et maintenant voilà ce braue homme reduit en cendres, comme vn ſecond [a] Empedocles, ſi ce n'eſt que ceſtuy-cy deſirant d'eſtre plus ſecret, ſe precipita volontairement dans vn feu. Mais quant à ce noble perſonnage ayant pris garde à vne certaine heure deſtinee à vne grande aſſemblee des Grecs, il fit vn gros feu, & ſ'y ietta dedans en preſence de tant de teſmoins, apres auoir diſcouru quelques iours auparauant ſur ceſte matiere, auant qu'il en oſaſt venir là. Il me ſemble deſià que ie te vois tout hors d'haleine à force de rire de l'arrogance de ce vieillard, ou bien que tu t'eſcries, comme de raiſon; ô la grande ſottiſe! ô l'eſtrange ambition de gloire! & telles autres choſes que nous auons accouſtumé de dire de luy. Tu as dict cela de loing, & bien plus ſeurement que moy, qui eſtois tout aupres du feu, & parmy vne grande multitude d'Auditeurs qui admiroient tous la ſottiſe de ce vieillard; Les vns ſen faſchoient, & les autres ſe mocquoient de luy: mais pour moy peu ſen fallut que ie ne fuſſe demembré par les Cyniques, comme Acteon par ſes chiens, ou ſon couſin [b] Panthee.

Il reprend icy, comme en pluſieurs autres lieux, l'arrogance des Philoſophes, par l'exemple de la mort d'vn certain perſonnage des plus renommez de ſon tẽps, lequel pour ſe mettre en honneur ſe precipite dans vn grand feu.

par les Bacchites. Tout cet appareil eſtoit de la ſorte. Tu as bien cognu le Poëte, & n'ignores pas que durant ſa vie il a plus faict de tragedies que Sophocles, & qu'Eſchyle. Sçache donc, que ſi toſt que ie fus arriué dans Elis pour raiſon de leur doctrine, i'ouys vn certain Cinique, qui crioit tout haut en vn quarrefour, ie ne ſçay quoy de rude, & de diſſonant (comme ils ont accouſtumé pour la deffenſe de ce qu'ils appellent vertu) & injurioit indifferemmẽt vn chacun; puis ſon bruict ſe finit ſur Prothee. Ie taſcheray de te racõter ces choſes telles qu'il les a dictes, & tu cognoiſtras qu'elles ſont veritables, veu que tu t'es treuué plus d'vne fois aupres d'eux lors qu'ils crient. Y a-t'il quelqu'vn, dit-il, qui oſe appeller Prothee ambitieux, ô Terre, Soleil, Fleuues, Mers, & Hercule noſtre patron! Prothee, qui fut garrotté en Syrie, qui a laiſſé de ſon bon gré deux millions d'or à ſon pays, qui a eſté exilé de la ville de Rome, qui eſt beaucoup plus noble que le Soleil, & qui pourroit meſme debattre auec Olympe: Mais parce qu'il a reſolu de ſe faire mourir dans vn feu, il y en a qui attribuent ce deſſein à vne arrogance. Quoy? Hercule n'a-t'il pas finy ſes iours de ceſte meſme mort? Eſculape & Bacchus d'vn eſclat de tonnerre; & Empedocles n'a-t'il point laiſſé la vie dans vn bucher allumé? Apres que Theagene, (ainſi s'appelloit ce criard) eut parlé de la ſorte, ie demanday à quelqu'vn des aſſiſtans qu'eſt-ce qu'il entendoit parlant du feu d'Hercule, & d'Empedocles, au regard de Prothee? I'en parle, me reſpondit-il, parce que dans quelque temps Prothee ſe doit bruſler ſoy-meſme aux Olympiades. Comment celà, dis-je? Pour quelle cauſe? Comme il eſtoit ſur le poinct de me raconter le tout, le Cinique ſe mit ſi fort à crier, que ie ne ſçeus iamais entendre l'autre: Ce qui fut cauſe, que ie commençay d'eſcouter le reſte de ce que ceſtuy-cy mettoit hors, racontant quelques eſtrãges merueilles de ce Prothee, car il ne daignoit pas meſme de comparer à luy le Cynopean, ou ſon Precepteur Antiſthene, ou bien Socrates, ains il prouoquoit encore Iupiter au cõbat. Quand il fut queſtion de les eſgaler enſemble, il mit fin à ſon oraiſon en ces termes: Nous auons veu de noſtre temps, dit-il, deux merueilleux ouurages, ſçauoir Iupiter Olympien, & Prothee. Phidias a eſté l'Architecte de celuy-là, & la nature a produict ceſtuy-cy. Or eſt-il que maintenant ceſte ſtatuë s'en doit voler vers les Dieux par le moyen des hommes, & s'en allant par le feu nous delaiſſer orphelins. Apres qu'il eut acheué ce diſcours, d'vne ſi grande affection que la ſueur luy en decouloit ſur la face, il ſe mit à plorer

Les actes hazardeux ne meritent pas d'eſtre appellez virils, s'ils ne tendent à vne fin qui ſoit proffitable à quelqu'vn.

auec

auec vne action fort ridicule, & à ſe tirer les cheueux, craignant neantmoins de ſe les arracher tout à faict. Il fut finalement ramené tout gemiſſant par quelques Cyniques qui le conſoloient, & l'encourageoient. I'en veis vn autre en meſme temps, lequel ſans attendre que la multitude du peuple ſ'en allaſt, monta en chaire, & nous entretint premierement auec des ſacrifices de feu, riant ſi fort du commencement, qu'il ſembloit tirer ſes riſees du plus profond du cœur. L'entree de ſa harangue fut telle. Puis que ce maudit Theagene a finy ſes meſchantes paroles par les larmes d'vn Heraclyte, ie veux tout au contraire de luy commencer par le ris de Democrite. Ce diſant, il ſe meit à rire plus qu'auparauant; tellement qu'il incita pluſieurs de la compagnie à l'imiter en geſte. Que doit-on faire autre choſe, Meſſieurs, (dit-il, ſ'eſtant retourné) quand l'on entend des harangues ſi ridicules, & lors que ces vieillards ſautent emmy la place eſpris de la conuoitiſe d'vn petit eſchantillon de gloire? Or afin que vous ſçachiez de quelle façon ceſte ſtatuë doit eſtre bruſlee, apprenez-le de moy, qui ay de tout temps pris garde à ſon naturel, & faict vne exacte recherche de ſa vie, ſans m'en eſtre enqueſté de ſes compatriotes, qui ne le cognoiſſent que trop. Si toſt que ce grand ouurage de la nature, qui eſt la regle de Policlet, commença d'eſtre en l'aage viril, ayant paillardé auec quelques femmes en Armenie, il fut battu à bon eſcient; & ſ'eſtant en fin eſchappé par le toict de la maiſon, il ſ'enfuyt les feſſes battuës de coups de raues. Peu apres, comme il eut corrompu vn beau ieune garçon, il ſe rachepta de trois mille pieces d'argent enuers les parents de l'enfant, qui eſtoient fort pauures, de peur qu'il auoit d'eſtre mené deuant le Preſident d'Aſie. Mais il me ſemble qu'il vaut mieux laiſſer à part ces choſes, & pluſieurs autres, car l'argile n'eſtoit pas encore formee, ny la ſtatuë en ſa perfection. Toutesfois ie ſuis d'aduis, que le meſme acte qu'il a commis à l'endroict de ſon pere, ſoit icy raconté, comme le plus remarquable. Il n'y a celuy de vous qui ne ſçache, ou qui n'ait ouy dire, de quelle ſorte il eſtrangla ſon pere, aagé de plus de ſoixante ans, & comme voyant que le faict eſtoit deſcouuert, il ſe condamna ſoy-meſme, lors qu'il ſe meit à la fuitte errant par le monde. De ce temps il apprit l'admirable doctrine des Chreſtiens, & commença de conuerſer auec les Sacrificateurs, & Scribes de la Paleſtine, auſquels il fit paroiſtre en bien peu de temps qu'ils n'eſtoient que des enfans, & luy ſeul Prophete, grand Sacrificateur, Prince de la Synagogue, & encore plus. Il entama à l'explication de quel-

Deſcription de la vie du Peregrin.

Lucian parle icy comme Payen, & blaſme meſchamment la foy des Chreſtiens.

ques liures, & en eſcriuit luy-meſme pluſieurs : Tellement que ceux-cy le monſtroient au doigt comme quelque Dieu, & en vſoient ainſi que d'vn grand Legiſlateur. Ils adorent encore pour le iourd'huy ce grand perſonnage qu'on a faict mourir en la Paleſtine, parce qu'il ſe voulut meſler d'apporter de nouueaux myſteres aux hommes. Alors Prothee meſme eſtant attrappé pour ce ſubject fut mis en priſon: Ce qui ne luy ſeruit pas de peu tant pour ſa vie future, que pour ſa conuoitiſe, & ſon ambition. Les Chreſtiens bien faſchez de ſon inconuenient taſchoient par tous moyens de le tirer de priſon, & voyans que celà ne pouuoit eſtre, ils ne laſſoient pas de luy faire du bien d'vn autre coſté, s'y employans auec vn extreme ſoing, & non par maniere d'acquict. L'on voyoit dés le grand matin aux portes de la priſon de vieilles femmes qui attendoient quelques vefues & enfans orphelins, dont la plus-part corrompoit les gardes, & couchoit là dedans auec luy. Ceux-cy luy apportoient diuerſes ſortes de viandes, & diſoient entre-eux des paroles pleines de ſainćteté. Ce braue Peregrin (car il ſe nommoit encore ainſi) eſtoit par eux appellé le nouueau Socrates: outre qu'il y auoit des hommes de pluſieurs villes d'Aſie enuoyez expres par la Communauté des Chreſtiens pour l'aſſiſter en tout, l'entretenir de diſcours, & le conſoler. Car quand tels accidens aduiennent publiquement, ils n'eſpargnent choſe quelconque, & l'on ne ſçauroit croire auec quelle diligence ils s'y portent. Ils enuoyoient doncques à ce Peregrin de groſſes ſommes d'argent, ſous pretexte de ſon empriſonnement; & les commoditez qu'il en tiroit n'eſtoient pas petites, car les mal-heureux ſe faiſoient accroire d'eſtre immortels, & il y auoit (diſoient-ils) vne autre vie eternelle pour eux; D'où vient qu'ils meſpriſent la mort auec tant de courage, que pluſieurs des leurs s'y preſentent de leur bon gré, parce que leur premier Legiſlateur leur a perſuadé, qu'ils eſtoient tous freres l'vn l'autre. Depuis qu'ils ſe ſont vne fois ſeparez de nous, ils renient les Dieux des Grecs, ſe contentent d'adorer ſeulement celuy qu'on a faict mourir, & de viure ſelon ſes loix. Tellement qu'ils meſpriſent toutes choſes eſgallement, & eſtiment que tout ce qu'ils reçoiuent leur eſt commun, ſans en faire, ny vn eſſay, ny vne exacte recherche de foy. S'il aduient donc qu'vn enchanteur ou vn charlattan, qui ſçache entreprẽdre quelques grandes affaires s'en aille vers eux, il deuient riche en bien peu de temps, cõme pouuant facilement abuſer des hommes idiots & groſſiers.

La gloire des Chreſtiens ſe rehauſſe par les calomnies des Athées.

La Charité Chreſtiẽne eſt loüee, meſme par la bouche des Idolatres.

Ces paroles ſont pleines d'atheiſme.

Peregrin fut deliuré par le Preſident qui eſtoit en Syrie, homme qui aymoit fort la Philoſophie, & lequel ne cognoiſſant que trop l'arrogance de ceſtuy-cy, qui pour mettre ſa reputation en credit deſiroit de ſe faire mourir, il le relaſcha n'eſtimant pas qu'il fuſt ſeulement digne de mort. D'abord que Peregrin fut de retour en ſa maiſon, il treuua que le parricide par luy commis en la perſonne de ſon pere n'eſtoit point encore aſſoupi, & que pluſieurs dreſſoient des accuſations contre luy. Il auoit diſſipé la plus-part de ſes poſſeſſions en ſon voyage, & il ne luy reſtoit que certains heritages de valeur d'enuiron cinq mille eſcus: Car tout le bien que le vieillard luy auoit delaiſſé pouuoit valoir au double, & non pas deux millions, comme a dit ce ſot Teagene, veu que toute la ville des Pariens, y en euſt-il encore cinq autres des plus proches auec elle ne vaudroit pas tant, les gens, le beſtail, & tous les meubles y compris. L'accuſation de ſon crime eſtoit encore toute freſche, & il n'y a point de doute, que long temps auant qu'il euſt eſté dans le pays, quelqu'vn ſe fut ſouſleué contre luy: Car il n'y auoit celuy des habitans, qui ne fut irrité, & qui n'euſt regret à la mort de ce vieillard, que l'on tenoit pour homme de bien, & lequel neantmoins auoit eſté ſi cruëllement occis. Mais ce ſage Protheo pretuoyoit auec vn grand ſoing à cecy, & aux voyes qu'il pourroit tenir pour s'eſchapper du danger: Tellement que s'allant rendre en pleine aſſemblee des Pariens, (or il auoit laiſſé croiſtre ſa cheuelure, eſtoit affublé d'vn meſchant haillon de manteau; portoit vne beſaſſe ſur l'eſpaule, & vn baſton à la main, & bref paroiſſoit veſtu d'vne façon fort tragique) Il ſe fit voir aux aſſiſtans en cet eſquipage, & leur dit, qu'il leur vouloit mettre en public les moyens que ſon bien-heureux pere luy auoit laiſſez. Si toſt que le peuple l'ouyt parler ainſi, les pauures gens qui auoient porté le dueil de ſon depart ſe meirent ſoudain à crier, qu'il eſtoit le ſeul Philoſophe, le ſeul amateur de ſa patrie, & le ſeul imitateur de Diogene, & de Crates. Ses ennemis ſe teurent alors, & ſi quelqu'vn vouloit mettre en auant le meurtre de ſon pere, il eſtoit ſoudain lapidé. Il s'en alla donc, comme vn vagabond pour la ſeconde fois, aſſiſté des Chreſtiens, qui luy fourniſſoient toutes choſes neceſſaires, & qui le nourrirent quelque temps de ceſte façon. Mais en fin ayant encouru leur diſgrace par vn crime enuers eux commis, (car ie penſe qu'il auoit mangé quelques viandes qui leur ſont deffenduës) comme il veid qu'ils ne le vouloient plus receuoir, il s'aduiſa tout troublé

L'homicide celé eſt vn grand braſier qui n'eſt couuert que d'vn peu de cendre.

L'eſquipage exterieur ne fait pas la difference des belles actions.

qu'il eſtoit, de chanter vne chanſon toute contraire, & redemander ſes biens à ſa ville, & meſme il en fit faire vn commandement de par le Roy. Les Citoyens ayant delegué vn Ambaſſadeur en Cour, il fut arreſté que l'affaire demeureroit en l'eſtat qu'il l'auoit miſe, ſans y eſtre contraint de perſonne. Quoy voyãt, il fit le troiſieſme voyage en Egypte, deuers Agatobulus, & ſe mit à practiquer vn merueilleux exercice: Car s'eſtant tondu la moitié de la teſte, & barbouillé la face de bouë, il s'alla mettre au milieu d'vne grande aſſemblee de peuple, deuant lequel il manioit ſes parties genitales, & les monſtroit à tous, les diſant eſtre indifferentes, puis il ſe battoit de verges, ou auoit des gens expres qui le frappoient ſur les feſſes, & faiſoit pluſieurs autres choſes encores plus pueriles. Apres qu'il eut mené quelque temps ceſte vie, il fit voile en Italie, & dés qu'il ſortit du nauire il commença d'injurier vn chacun, & principalement le Roy qu'il ſçauoit eſtre d'vn naturel fort doux & paiſible: Ce qui eſtoit cauſe qu'il faiſoit l'audacieux ſans ſe ſoucier beaucoup de tous ces blaſphemes, & ſi ne daignoit prier aucun de ceux qui s'eſtoiẽt dediez à la Philoſophie, & qui faiſoiẽt vne particuliere profeſſion de reprendre les autres. Cependant tous ſes artifices luy acqueroient vne grande gloire, & ſon ignorance le mettoit en eſtime enuers les lourdaux, iuſques à ce qu'il ſe treuua finalement vn homme ſage, Gouuerneur de la ville, qui l'enuoya en exil, comme vn impoſteur qu'il eſtoit, diſant que la cité n'auoit pas beſoin d'vn tel Philoſophe. Toutesfois encore eſt-ce vne choſe memorable en luy, qu'vn chacun en parloit apres ſon depart, diſant, qu'on auoit exilé ce Philoſophe parce qu'il eſtoit trop libre en paroles. Depuis il ſ'en alla demeurer auec Muſonius, Epictete, Dion, & auec ceux qui auoient eſté punis de telle façon. Par ainſi, retourné qu'il fut en Grece, ores il injurioit les Heliens, tantoſt il ſollicitoit les Grecs de prendre les armes contre les Romains, & maintenant il reprenoit vn homme d'eſprit, & eſleué à vne haute dignité; parce qu'entre-autres ſiens biens-faicts enuers la Grece il auoit faict venir l'eau en Olympe, & par ce moyen ſoulagé ceux qui mouroient d'ordinaire de ſoif en allant aux jeux. Il taxa meſchamment ceſtuy-cy, luy reprochant qu'il rendoit les Grecs effeminez, & qu'il falloit que les ſpectateurs des Olympiades ſupportaſſent d'vn grand courage la ſoif. Et de faict, par le Dieu Iupiter, pluſieurs d'entr'eux mouroient ſur la place affligez de grandes maladies qui leur ſuruenoient pour la ſeichereſſe du lieu, & parmy vne ſi

Qui veut parler d'vn hõme groſſier, qu'il faſſe vne abſtraction de l'opinió qu'en a le vulgaire.

Le meſchant taſche d'acheter la gloire aux deſpens de l'hõneur d'autruy.

grande foule de peuple. Ce Charlattan disoit ces choses, & si ne laissoit pas de boire de ceste eau là: Tellement que peu s'en fallut qu'il ne fust assommé à coups de cailloux, par tout le peuple qui le poursuiuit. Mais alors ce braue chãpion ayant pris la fuitte vers l'Idole de Iupiter, il treuua moyen d'euiter la mort. En l'Olympiade suiuante, il fit vne harangue deuant les Grecs qu'il auoit premeditee & composee fort exactement par quatre annees precedentes, à la loüange de celuy qui auoit fait venir l'eau, y adjoustant vne conclusion, en laquelle il alleguoit les causes de sa fuitte. Toutesfois, parce qu'il se veid mesprisé d'vn chacun, & qu'on ne l'admiroit plus comme parauant (aussi tout ce qu'il entreprenoit estoit vain, & il n'auoit plus moyen ny d'inuẽter rien de nouueau, ny de se maintenir en credit, ce qu'il recherchoit du commencement auec vne extreme conuoitise,) Il s'aduisa de commettre ce dernier crime icy, & fit courre le bruict entre les Grecs, que le lendemain des prochaines Olympiades il se deuoit brusler soy-mesme: Et maintenant pour mieux colorer cecy il faict amas de bois, & promet de soy vne merueilleuse grandeur de courage: Mais il eut bien mieux valu pour luy d'attẽdre la mort; & ne point desdaigner la vie. Que s'il a resolu de se faire mourir, il ne falloit pas que ce fust par le feu, ny vser d'inuentions tragiques; ains eslire quelqu'autre genre de mort, car il s'en treuue vne infinité. Que si le feu luy plaist tant, comme quelque acte d'Hercule, pourquoy n'a-t'il plustost choisi vne montagne toute touffuë d'arbres pour s'y brusler soy-mesme, sans qu'aucun en sçeust rien (accompagné de quelque Philoctete, tel que seroit Teagene) & non le lieu destiné aux Olympies parmy vne grande assemblee de peuple? Il est vray, par Hercule, qu'il meritoit bien de receuoir la punition des parricides, & des Athees pour ses insignes meschancetez. O que ce dessein est tardif! Il y a jà long temps qu'il deuoit mourir dans le Taureau de Phalaris, & non pas perdre la vie en vn moment baaillant dans les flammes? Certes il y en a plusieurs qui disent qu'il n'y a point de mort plus subite que par le feu: Car il ne faut seulement qu'ouurir la bouche, & l'on meurt tout aussitost. Mais pour moy ie pense qu'il se propose en son esprit ce spectacle, comme quelque chose bien graue, qu'vn hõme soit brusle en vn lieu sacré, & où il n'est pas permis d'enseuelir aucun autre de ceux qui meurent. Vous auez ouy dire autresfois qu'vn certain personnage, desirant de laisser sa memoire eternelle à la posterité, ne treuua point de meilleur moyen, que de brusler le Temple de

Vn hõme perdu, qui se void mesprisé de tous, recherche de l'alegement dans le desespoir.

Tous actes ne sont pas propres pour mettre vn homme en honneur apres son trespas.

la Diane d'Epheſe. Ceſtuy-cy le veut imiter, ſi grande eſt la conuoitiſe de gloire qui luy deſſeiche le corps. Qui croira maintenant qu'il vueille faire celà pour l'amour des hommes, pour leur apprendre à meſpriſer la mort, & à ſupporter les dangers d'vn courage maſle? Ie demanderois volontiers, non à luy, mais à vous autres, ſi vous deſirez que les criminels ſoient auſſi ſes diſciples, tant en ceſte tollerance, qu'en ce meſpris de la mort, des affections, & de tels autres dangers? Ie ſçay bien pour moy que vous ne le voudriez aucunement. Pourquoy donc ce Prothee met-il difference en cecy, qu'il veut tant ſeulement proffiter aux bons, & ne rendre point les meſchants plus prompts à meſpriſer les dangers, & plus hardis à commettre des crimes? Ie ſuppoſe que ceux-là y accourent, qui ſeuls en deuroient faire leur proffit; Si ie vous demandois derechef, Deſirez-vous que vos enfans ſoiēt imitateurs de ceſtuy-cy? Sans doute vous ne le voudriez pas dire: Voicy la demande que ie vous ferois en fin: N'y a-t'il point aucun de ſes diſciples, qui le vueille imiter? On pourroit donc bien accuſer Theagene de ce que s'eſtudiant à ſe mouler à l'exemple du perſonnage en toute autre choſe, il n'imite point ſon precepteur en cecy, & ne daigne le ſuiure, s'en allant vers Hercule, cōme l'on dit; luy qui pourroit en peu de temps ſe rendre bien-heureux, ſe iettāt dans le feu la teſte premiere: Car la vraye imitation ne conſiſte point, ny en la beſaſſe, ny au baſton, ny au vieil manteau. Toutes ces choſes ſont hors de danger, faciles, & conuenables à vn chacun. Mais il faut imiter & le chef, & la queuë, & ſe faire eſtouffer à la fumee d'vn grand feu de bois de figuier, qui ſoit encore bien verd. Le feu n'eſt pas ſeulemēt le propre d'Eſculape & d'Hercule, mais auſſi des Homicides & Sacrileges, que l'on void eſtre punis de ce ſupplice: Tellement que ce ſeroit le meilleur de mourir à la fumee. L'on pourroit dire de vous, que celà vous eſt propre, & particulier; autrement Hercule meſme qui a oſé commettre ce crime, l'a faict forcé de deſeſpoir, & empoiſonné [f] par le ſang du Centaure, comme teſmoigne la Tragedie. Mais quant à ceſtuy-cy, pour quel ſubject ſe va-t'il ietter dans le feu? Par le Dieu Iupiter, c'eſt à fin de faire paroiſtre ſa grandeur de courage, ny plus ny moins que les [g] Brachmanes. Voylà pourquoy Theagene s'efforce de le comparer à eux, comme ſi parmy les Indiens, l'on ne treūuoit des hommes auſſi ſots, & conuoiteux de gloire, que luy? Toutesfois, puis que celà eſt ainſi, ie veux qu'il imite ceux-là, mais ie ſuis bien aſſeuré qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe ietter dans

La vraye imitation ne giſt point en vne vaine monſtre.

les flammes (comme fit Onesycrite, l'vn des Capitaines du grãd Alexandre, voyant Calan qui bruſloit) ains que le feu eſtant allumé, ils ſe tiennent pres des aſſiſtans, ſans ſe remuër tant ſoit peu, & ſe laiſſent ainſi rotir; puis s'approchant du bucher, ſe bruſlent de la façon, & ne ſe retournent iamais. Ie ne vois pas que ceſtuy-cy produiſe en public vn acte ſi memorable, ſi ſautant du premier coup dans les flammes, il en eſt ſoudain eſtouffé: car pour moy, ie ne crois point qu'il ayt eſperance de ſe retirer hors de là eſtant à demy bruſlé, ſi ce n'eſt qu'il ſe ſerue de ceſte ruſe, ſçauoir, que le braſier ſoit creuſé par deſſous. Il y en a d'autres qui diſent, qu'il doit prendre vne nouuelle forme, & expliquer les ſonges, comme ſi Iupiter vouloit permettre qu'vn lieu ſacré, tel que celuy-là, fuſt ainſi pollu: Mais il peut bien s'aſſeurer, le meſchant, & i'en iurerois volontiers, qu'aucun des Dieux ne ſera faſché ſi Peregrin finit miſerablement. Il ne faut pas qu'il penſe de ſe deſdire facilement de ſon entrepriſe, veu que ceux qui le hantent d'ordinaire, l'incitent & le pouſſent touſiours à ce feu. Ils l'animent à prendre courage pour empeſcher qu'il ne s'eſpouuente; & certes, il nous feroit beaucoup de faueur, s'il en mettoit en pieces deux de ſa compagnie, auant que ſauter dans le feu. I'ouys dire n'agueres, qu'il ne veut plus qu'on l'appelle Prothee; mais bien vn Phenix, parce que l'on dit que cet oyſeau Indien ſe dreſſe vn buſcher, où il ſe bruſle, lors qu'il eſt bien vieil. O les belles menteries qu'il forge, quand il raconte ie ne ſçay quels vieux Oracles, comme s'il deuoit eſtre faict vn Dieu, qui fut gardien de la nuict! Il n'y a point de doute qu'il deſire deſià d'auoir des autels, & eſpere d'eſtre honnoré de dons precieux. Par le Dieu Iupiter ce n'eſt pas merueille, ſi parmy tant de ſottes perſonnes, il s'en treuue qui diſent auoir eſté par luy guaris d'vne fievre quarte, & qu'enueloppez de tenebres, ils ont eu affaire à ce Dieu gardien de la nuict: Ce qui me faict dire, que ces meſchans diſciples machineront aupres du feu quelque oracle, & vn lieu dedié pour le prononcer; parce que Prothee fils de Iupiter, premier pere de ce nom icy, eſtoit vn inſigne deuin. Ie vous aſſeure encore, que l'on luy ordonnera des Sacrificateurs, des foüets, ou des bruſlures, & telles autres ſuperſtitions monſtrueuſes; ou poſſible, par le Dieu Iupiter, qu'on inſtituëra quelque feſte nocturne à ſon honneur, ou bien vne veille aupres d'vn feu. L'vn de mes amis me rapporta n'agueres, que Teagene ſe vante que la Sybille meſme a prophetiſé ces choſes, & m'en recita les propres vers.

D'vne meſchante vie s'enſuit vne mauuaiſe mort.

La ſuperſtition eſt vn ver qui gaſte les plus beaux arbres quand elle a pris racine vne fois.

Prothee dont le nom ſurpaſſe tout Cynique,
Ayant faict vn bucher en la place publique
(Conſacree à l'honneur de ce grand Iupiter,
Pour s'eſteindre ſoy-meſme, & s'y precipiter
Afin que dans le ciel ſon ame ſe reſſerre.)
Qu'vn chacun d'entre vous que la benigne terre
Alimente çà bas d'vn agreable fruict,
Adore cet Herôs qui court toute la nuict,
Et luy donne le rang de pareille excellence,
A Hercul & Vulcan pour ſa grande puiſſance.

Voilà ce que Theagene dit auoir ouy de la Sybille; mais ie m'en vay luy oppoſer l'Oracle de Bacchis, qui parle ainſi, prophetiſant vrayement;

Quand l'impoſteur Ciniq, qui pluſieurs noms aura,
Au milieu d'vn grand feu ſe precipitera,
Pouſſé d'vn vain honneur, & par vne furie,
*Les * chiens qui le ſuiuoient lors qu'il eſtoit en vie,*
Imiteront la mort de ce loup terraſſé;
Que s'il faut que quelqu'vn d'vn courage abbaiſſé
Vueille fuyr le feu, qu'on voye à la meſme heure,
Les Grecs le lapider iuſques à ce qu'il meure.
Et que tel rafroidy ne s'eſchauffe d'oſer
Oncques parmy le peuple, ou meſdire, ou cauſer,
Ayant remply ſa bourſe à l'vſure & au gage,
Riche d'vn million en ſon propre heritage.

* Il entend parler des Cinques.

Que vous en ſemble, Meſſieurs? Direz-vous que Bacchis eſt plus mauuais Deuin que la Sybille? Mais il eſt temps que ces admirables Diſciples de Prothee viennent voir où ils ſe pourront purger eux-meſmes, car voilà l'embraſement qu'ils demandent. Ayant ainſi parlé, tous les aſſiſtans commencerent à s'eſcrier d'vne commune voix: Bruſlez, bruſlez ceux qui ſont dignes du feu: & luy deſcendit à la meſme heure riant à pleine gorge. Neſtor, i'entends Teagene, n'auoit que trop entendu cecy; ce qui fut cauſe qu'il s'aduança, & ſoudain qu'il fut monté en chaire pour haranguer, ſe mit à crier tout haut, proferant mille maux cõtre celuy qui eſtoit deſcẽdu. Et certes ie ne ſçaurois dire lequel eſtoit le moindre des outrages qu'il luy diſoit. Pour moy ayant delaiſſé ceſtuy-cy qui ſe rompoit à force de crier, ie m'en allay voir les Lutteurs, parce que le bruict couroit, que les Iuges du prix s'eſtoient aſſemblez deſia. Voilà ce qui ſe paſſa en Helis. Paruenus que nous fuſmes en Olympe,

Vn mauuais diſciple merite de finir de la meſme fin que ſon maiſtre.

Olympe, nous treuuaſmes que le nombre des accuſateurs de Prothee eſtoit plus grand que non pas de ceux qui approuuoient ſon entrepriſe : tellement que pluſieurs d'entr'eux en vindrent aux querelles, iuſques à ce que Prothee ſ'eſtant aduancé auec vne multitude infinie de gens qui le conduiſoient, il delaiſſa le combat de ces Orateurs en arriere. Il fut quelque temps à deuiſer de ſoy-meſme, ſçauoir à quels exercices il auoit vacqué durant ſa vie, à quels dangers il ſ'eſtoit expoſé, & combien de maux il auoit ſoufferts pour l'amour de la Philoſophie; car ſes diſcours ſe fondoient preſque tous ſur ceſte matiere: Mais le peuple qui me preſſoit à la foule, m'empeſcha d'ouyr la moitié de ce qu'il diſoit. D'ailleurs craignant d'eſtre eſtouffé parmy la preſſe, (car le meſme accident eſtoit ſuruenu à pluſieurs) ie m'en allay, laiſſant là ce Sophiſte, qui ſe tuoit ſoy-meſme, & qui recitoit l'Epitaphe de ſes obſeques auant ſa mort. I'ouys comme il diſoit encore, qu'il vouloit mettre vne fin d'or à vne vie toute doree, & que c'eſtoit la raiſon, puis qu'il auoit mené vne vie Herculienne, qu'il mourut auſſi d'vne mort d'Hercule, & fut enueloppé de flammes. I'ay deliberé (dit-il) d'apporter ce proffit aux hommes, que de leur monſtrer comment, & auec quelle conſtance il faut addoucir l'amertume de la mort. Il eſt donc neceſſaire qu'vn chacun de vous ſe monſtre en mon endroit vn vray Philoctete. Alors les plus groſſiers de la trouppe reſpandoient des larmes, en ſeſcriant: Conſerue-toy (Peregrin) ſain & entier pour l'amour de la Grece. Mais quand aux plus hardis, acheue (diſoient-ils) ce que tu as entrepris de faire; Tellement que les diuerſes inclinations & volontez de ceux-cy, cauſoient vn grand eſtonnement au vieillard, lequel auoit ceſte ferme croyance, qu'vn chacun l'empeſcheroit de ſe ietter au feu, & qu'il feroit ſemblant de viure contre ſa volonté. Comme il ſe veid deçeu en ſon eſperance, & qu'il luy falloit executer par effect ce qu'il auoit diſſimulé par orgueil, il deuint paſle à merueilles. Il portoit deſià la face & la couleur de quelque cadauer: La peur prenoit à tous coups de nouueaux accroiſſements en luy, & meſme il commençoit à trembler. Ie ſçay bien que tu me demanderas ſ'il me fut poſſible de me tenir de rire pour lors? Car vn tel perſonnage me ſembloit indigne de pitié, lequel auoit plus d'ambition, & de conuoitiſe de gloire, que tous ceux qui furent oncques affligez de telle maladie. Le peuple qui le ſuiuoit à la foule accroiſſoit ſes ſottes empreintes d'honneur, & faiſoit qu'il tournoit à tout moment la veuë ſur la multitude de ceux qui l'admiroient; ſans

L'hypocrite furde touſiours ſa meſchanceté.

Les temeraires ne tremblent iamais que lors qu'ils ſe voyent dans les extremitez où ils ſe ſont engagez eux-meſmes.

s'aduiſer, miſerable qu'il eſtoit, que ceux qu'on mene au gibet, ou qui ſont detenus entre les mains du bourreau pour eſtre deffaicts, ne manquent pas d'vne grãde ſuitte de perſonnes. Les ieux Olympiques eſtant finis, (qui furent les plus beaux que ie veis oncques, & ſi voilà la quatrieſme fois que i'y ay eſté) il me fut force, bien qu'à mon grand regret, de demeurer là tout court à faute de chariot. Prothee qui retardoit touſiours d'heure à autre ſon miſerable ſpectale, deſtina finalement la nuict pour dernier terme à ſa vie. Ie me leuay donc enuiron la minuict (eſtant eſueillé par vn mien amy) & m'en allay droict à Harpin, où l'on auoit dreſſé le feu loing de l'Olympe enuiron vingt ſtades, paſſant par l'Hyppodrome, & marchant contre le Soleil Leuant. De ce lieu nous deſcouuriſmes vn monceau de bois haut eſleué, mais vuide par le deſſous, de la hauteur d'vne grande coudee. Il y auoit pluſieurs torches preparees, outre que le bois eſtoit entaſſé de ſarments ſecs, & de paille, affin que le feu s'y prit plus facilement. Soudain que la Lune fut leuee; (car il falloit bien qu'elle veid cet acte heroïque) Peregrin commença de paroiſtre, veſtu à la maniere accouſtumee, & trainant apres ſoy le reſte des Cyniques. Vn chacun de ces nobles vieillards luy faiſoit compagnie, tenant vne torche en main, & luy-meſme en portoit vne autre. Il y en eut alors quelques-vns leſquels arriuans d'vn autre coſté approcherent les torches du bois, où le feu ſe prit tout incontinent: Car les flammeches & ſarments, eſtoiẽt propres à cet effet. Luy donc (eſcoute bien cecy ie te prie) ayant mis bas ſa beſaſſe, ſon manteau, & ſon baſton faict comme la maſſuë d'Herculẽ, ſe treuua là en vn equippage fort triſte. Il demanda de l'encens pour ietter parmy le feu, & l'ayant reſpandu, & tourné ſes yeux vers le Midy, (attendu que le Midy meſme eſtoit vne partie de ceſte Tragedie,) O Demõs, tant maternels que paternels, s'eſcria-t'il, receuez moy benignement! Ce diſant, il ſ'eſlança dans le feu, & diſparut enueloppé de flammes, ſans que perſonne le veid depuis. Il me ſemble que ie te vois rire deſià, bon Cronion, ſur la derniere fin de la fable. Ie ne treuuois pas trop eſtrange, par le Dieu Iupiter, de ce qu'il inuoquoit les Demons maternels; mais comme i'ouys qu'il appelloit encore les paternels, me reſſouuenant de ce qui auoit eſté dict du meurtre de ſon pere, ie ne me ſçeu tenir de rire. Au demeurant, les Cyniques qui eſtoient à l'entour du feu ne reſpandoient pas vne ſeule larme, ains regardoient la flamme ſans dire mot, & monſtroient bien à leur mine, qu'ils auoient l'eſprit tout troublé

Deſcription du bucher de Peregrin.

Mort de Peregrin.

de cet acte. Mais moy qui sentois aussi biẽ qu'eux ceste puanteur; Allez-vous-en, leur di-je, sots que vous estes; ce n'est pas chose où il y ait tant de plaisir, que de voir rotir vn vieillard, qui par sa mauuaise senteur offence les narines d'vn chacun ? N'attendez-vous point que quelque peintre vous vienne icy pourtraire, comme les compagnons de Socrates furent depeints pres de luy dans vne prison? Comme ils veirent que ie leur faisois ces reproches, ils se courroucerent contre moy; me dirent des injures, & mesme il y en eut qui coururent aux bastons pour frapper. Neantmoins quand quelques-vns s'apperçeurẽt que ie les menaçois de les empoigner & les ietter dans le feu pour les mettre dans le chemin de leur Precepteur, ils se desisterent de leur entreprise & firent la paix. Ie t'asseure, mon amy, qu'estant de retour de ce feu, ie tournois diuersement en mon esprit, & meditois à part moy quelle chose pouuoit estre la soif, & la conuoitise de gloire, de laquelle seule tous les galands hommes estoient esgalement espris, aussi biẽ que ce Prothee, toute la vie duquel ne tendoit qu'à se faire estimer admirable, & non indigne d'estre bruslé. I'allois donc au deuant de plusieurs, qui accouroient à la foule pour voir ce spectacle, estimans qu'il fust encore viuant, (car il auoit faict courre le bruict le iour precedent, qu'il saluëroit le * Soleil à l'imitation des [i] Bracmanes, quand ils veulent allumer le bucher) & les destournay de leur chemin commencé, leur disant que s'en estoit faict, & que toute leur diligence ne sçauroit suffire à voir le lieu, & y treuuer quelque estincelle de feu. Ie n'estois pas icy sans empeschement, cher amy, veu qu'il me falloit raconter chasque chose à tous ceux qui s'en enqueroient de moy. Tellement que si ie voyois quelque homme de qualité, ie luy faisois le recit de toute l'affaire nuëmẽt & simplement comme à toy. Mais quant aux ignares & gens grossiers, qui baailloient apres tous pour ouyr, & sembloient rauis en extase, ie leur exaltois la chose en termes tragiques & beaux; sçauoir, qu'apres que le bois auoit esté allumé, & que Prothee s'y fut ietté soy-mesme, il se fit d'abord vn grand tremblement de terre, auec vn hideux hurlement; & qu'vn Vautour s'esleuant hors de la flamme en volãt, auoit tiré droict au ciel, disant d'vne voix humaine, *I'ay delaissé la terre & m'en vay au Ciel.* Ceux qui oyoient cecy demeuroient troublez en leur esprit, & adoroient ce personnage tous estonnez; puis ils me demandoient si le Vautour auoit tiré vers l'Aurore, ou vers le Soleil Couchant? Mais ie leur respondois tout ce qui me venoit à la bouche. Arriué que ie fus en vne grãde

* *comme feurie de lumiere.*

Il n'est pas mal aysé a vn hõme d'esprit de faire accroire ce qu'il veut à vn ignorant.

assemblee de personnes, ie me treuuay pres d'vn bon vieillard, lequel, par le Dieu Iupiter, monstroit bien à son visage, à sa barbe, & à son graue maintien, qu'il estoit homme d'honneur & de reputation. Cestuy-cy racontant ceste histoire de Prothee à ceux qui l'enuironnoient y adjousta que depuis sa mort il s'estoit apparu à luy vestu d'vne robbe blanche, & qu'il l'auoit laissé luy-mesme tout joyeux, & couronné de branches d'oliuier au Portique qui resonne sept voix, où il se pourmenoit tout seul. Il fit encore mention du Vautour, protestant auec serment l'auoir veu se leuer hors du feu. Et cependant ie l'auois laissé volant n'agueres, pour mieux abuser l'esprit des ignorans, & grossiers. Considere maintenant ce qui doit aduenir en bref de cecy selon qu'il est vray-semblable. Quelles Abeilles ne frequenteront ce lieu? Quelles Cigales n'y aborderont? Quelles Corneilles n'y voleront comme au sepulchre d'Hesiode? Il affirmoit encore que les Heliens, & autres peuples de Grece, y auoient enuoyé des statuës. Et de verité ie m'asseure, qu'en peu de temps il y en aura plusieurs de dressees. On dit bien dauantage, c'est que les plus fameuses Citez ont à cet effect enuoyé certains testaments, loix & exhortatiõs; outre qu'elles ont esleu ses plus familiers, pour estre les courriers, & rapporteurs de sa mort. Telle fut la fin de ce mal-heureux Prothee, homme pour dire le tout en vn mot, qui n'eust oncques esgard à la verité, mais qui a tousiours dict & faict toutes choses pour vne fumee d'honneur: Tellement qu'il s'est precipité dans vn feu, comme celuy qui ne pouuoit plus estre chatouillé des loüanges, ny en flairer le vent apres sa mort. Ie finiray mon discours, mais que i'aye dit encore vn mot, afin que ie t'appreste à rire tout ton saoul. Ie suis bien asseuré que tu ne sçais que trop ce qu'il commettoit jadis, veu qu'à mon retour de Syrie, ie te racontay, cõme i'auois nauigé auec luy depuis Troye; & qu'entre-autres traicts de malice qu'il monstra durant la nauigation, il persuada à vn beau ieune garçon de suiure la secte Cinique, afin qu'il luy seruist d'Alcibiades: Puis, comme de nuict, il fut fort esmeu au milieu de la mer Egee, par les espaisses obscuritez, qui suruindrent & les grands flots qui s'esleuerent soudain: Car ce bon-homme là pleuroit vilainement auec les femmes, de peur qu'il auoit de mourir. Vn peu auant qu'il se bruslast s'estant saoulé de viandes par neuf iours entiers, il fut toute vne nuict à vomir, & surpris d'vne grande fievre: I'ay appris cecy du Medecin Alexandre qui fut appellé pour le voir. Il le treuua, me dit-il, se veautrant

Chascun tasche d'attirer autruy à la doctrine & la soustient bonne pour pernicieuse qu'elle soit.

contre terre tout enflammé; & ne voulant endurer ſon mal, il demandoit inſtamment de l'eau froide; mais le Medecin ne luy en donna point, & luy dit alors, que s'il eſtoit eſpris d'vn ſi grand deſir de mourir, la mort s'appreſteroit bien toſt, & qu'il y auoit du feu ſuperflu pour la faire haſter. A quoy Prothee luy reſpondit; Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il faut honorablement aller à la mort, laquelle eſt cõmune à tous. Voilà ce que diſoit Alexandre. Au reſte, il n'y a pas long tẽps que ie le veis tout oingt, & frotté d'vn medicament qui ſe faiſoit ſentir de bien loing. Ne vois-tu point maintenant qu'Eacus ne reçoit pas ceux qui ſont tout à faict aueuglez. Il en eſt de meſme, que ſi quelqu'vn ſe voyant proche d'eſtre pendu en vn gibet, ſe faiſoit penſer d'vne petite playe qu'il auroit au doigt. Qu'eſt-ce que Democrite euſt faict à ton aduis s'il euſt veu ces folies? Ne ſe fuſt-il pas mocqué de ce perſonnage à bon droict? Mais ie ne ſçay d'où il euſt ſçeu tirer tant de riſees? Par ainſi, mon Amy, ris à bon eſcient, toutes les fois que tu entendras quelqu'vn de ceux qui l'admireront.

Il ne ſert de rien de ſe vouloir deſtourner d'vn petit ſentier, quand nous ſommes vne fois engagez dans vn grand precipice.

ANNOTATIONS.

a *Empedocles.*] Philoſophe, & Poëte Agrigentin, qui a eſcrit en vers, de la nature des choſes. Il auoit de meſmes maximes que Pythagore, & diſoit que l'ame n'eſtoit ny en la teſte, ny au cœur, ains eſparſe par toutes les veines. Lucian en parle icy, parce qu'il ſe ietta dans vne fournaiſe du mont Ethna, pour eſtre eſtimé immortel.

b *Penthee.*] Fils d'Echion, & d'Agaue, fille de Cadmus. Il fut mis en pieces par ſa mere, pour auoir meſpriſé les ſacrifices de Bacchus.

c *Muſonius.*] Philoſophe Cynique, qui faiſoit meſtier de reprendre vn chacun, comme Diogene.

d *Vers l'Idole de Iupiter.*] Les Anciens ſe voyans pourſuiuis, & en danger de leur vie, accouroient aux Temples, aux ſtatuës & autels de leurs Dieux, qu'ils nommoient Aſyles, ou lieux de refuge, parce qu'aucun ne les oſoit aller prendre là. Nous liſons meſme que ceux qui auoient eſté faicts priſonniers de guerre, eſtoient deliurez, s'ils ſe refugioient a la ſtatuë de l'Empereur. Le premier inuenteur de ces Aſyles au pays de Thebes, ce fut Cadmus, & Hercule dans Athenes, l'Empereur Tybere les abolit depuis. Voy plus amplement ce qu'en dit Alexandre d'Alex.[1]

[1] *Genial. dier. lib. 3. cap. 20.*

e *Le Temple de Diane d'Epheſe.*] Il eſtoit eſmerueillable, tant pour ſa ſtructure, que pour le marbre & le iaſpe qui l'embelliſſoit de toutes parts. Tous les eſclaues qui auoient rompu leur chaiſne eſtoient affranchis, s'ils alloient ſe ietter dans ce Temple. Mais l'Empereur Auguſte abolit ceſte couſtume, de peur qu'vn plus grand mal ne s'en enſuiuit. Ce bel edifice fut bruſlé par vn certain eſclaue, lequel y meit le feu dedans, penſant de faire parler de ſoy, & de ſe mettre en grande reputation par vn acte ſi temeraire.

f *Par le ſang du Centaure.*] Tous ceux qui ont eſcrit de la mort d'Hercule, diſent, que Deianire ſa femme, eſtant aduertie qu'il traictoit l'amour auec Iole, luy enuoya par vn ſien ſeruiteur nommé Lycas, vne chemiſe trempee dans le ſang du Centaure, nommé Neſſus, laquelle Hercule ayant veſtuë, comme il vouloit ſacrifier, il fut ſurpris d'vne telle rage, qu'il ſe dreſſa luy-meſme vn bucher ardent où il ſe precipita.

g *Oneſycrites.*] Quinte Curce qui a eſcrit au long de la vie d'Alexandre, ne faict point mention que cet Oneſycrites ait eſté l'vn des Capitaines de ce Prince, Il eſt bien vray, que Diogene Laërt. rapporte, que c'eſtoit vn Philoſophe, & vn Hiſtorien d'Egine, qui fut à la guerre ſous Alexandre, & meſme fit vne hiſtoire de ſa Genealogie, & de ſon enfance.

h *Philoctete.*] Fils de Pean, & compagnon d'Hercule, lequel auant que mourir fut le mõt Oëtha, luy fit vn present de son carquois, & de ses flesches trempees dans le sang du Centaure. Voy ce qu'en dit Ouide [1].

[1] *Lib. 13. Meth.*

i *Bracmanes.*] Gymnosophistes Indiens, le chef desquels estoit Hiarchas du tẽps qu'Apollonius de Thiance s'en alla vers eux, espris d'vn desir d'apprendre, & de vou. Ils ne vouloient point ouyr parler de statuës, & si s'abstenoient de vin, & de toutes sortes de chairs. Strabon & Pline en parlent assez au long.

k *Alcibiades.*] Chef des Atheniens, lequel fut retiré du luxe & des voluptez ausquelles il estoit fort enclin, par les remonstrances de Socrates, & se rendit depuis capable de toutes vertus. Voy sa vie dans Plutarque.

LES FVITIFS.

APOLLON.

Il poursuit de reprendre les Philosophes, qu'il appelle fuitifs, à cause de leurs mauuaises mœurs, & manieres de viure.

ESt-il vray ce qu'on dit, Pere, qu'vn certain Cinique s'est ietté soy-mesme dans le feu en pleine assemblee des Olympies? I'ay ouy dire que c'estoit vn vieillard fort adonné à telles superstitiõs. Vrayement la Lune me l'a ainsi raconté, disant qu'elle l'auoit veu bruler. IVPITER. Il n'y a rien de si certain, Apollon, & ie voudrois que cecy ne fust iamais arriué. APOLLON. Pourquoy donc? Ce vieillard est-il si bonne personne, & indigne de mourir dans vn feu? IVP. Possible qu'ouy; mais ie me souuiens bien que ie sentis alors vne si mauuaise odeur, à cause de la puanteur qui s'exhale d'ordinaire des corps humains qu'on rotit, que si ie ne fusse promptement deslogé de là, comme ie fis m'en allant en * Arabie, ie t'asseure que la fumee m'eust estouffé. Car bié que ie fusse parmy les senteurs, les parfums & les drogues aromatiques, & tout enuirõné d'encens, neantmoins mes narines flairoient touiours ceste premiere odeur, & ie n'en pouuois oster l'infection. APOL. A quelle intention, Iupiter, abusoit-il ainsi de soy-mesme, ou quel profit luy reuenoit-il de se jetter dans vn feu pour se faire bruler? IVP. Il semble, mon fils, que tu vueilles encore reprendre Empedocles, lequel, comme cestuy-cy, se ietta jadis dans les brasiers de Sicile. APOL. Tu parles d'vne fascheuse frenesie; dy moy quel subiect auoit cestui-cy de souhaitter telle chose? IVP. Ie te raconteray ce qu'il dit en l'assemblee, quand il voulut deffendre sa nouuelle maniere de mort. Mais qui est ceste-cy, qui vient à la haste toute esperduë, & troublee? Il semble à la voir qu'elle ayt reçeu quelque grand outrage? C'est la Philosophie qui se plaint, & qui appelle & inuoque mon nom. Pourquoy pleures-tu, ma fille, & qui t'a faict mourir pour venir icy? Les ignorãs ne t'ont-ils pas derechef dressé

** D'où viennent les parfums, & les senteurs aromatiques.*

des embuſches, comme ils firent jadis quand ils occirent Socrates eſtant accuſé par Anite ? Eſt-ce pour ceſte cauſe que tu les fuys? LA PHILOSOPHIE. Ce n'eſt pas celà, Pere. Ceſte grande multitude me reuere, me louë, & me defere tant d'honneurs, qu'il ne luy manque rien plus que de m'adorer, bien qu'elle n'entende pas entierement ce que i'en dis. Or ie me plains principalement de ce que ceux qui ſe diſent mes amys, & qui ſe reueſtent de mon nom m'ont faict les plus grandes offences. IVP. Quoy, les Philoſophes t'auroient-ils bien tramé quelque trahiſon? LA PHILOS. Nenny, Pere; car ils ont eux-meſmes reçeu des affronts auſſi bien que moy. IVP. Qui eſt-ce donc qui t'a faict ces outrages, puis que tu n'accuſes, ny les ignorans, ny les Philoſophes? LA PHIL. O Iupiter! Il y en a quelques-vns qui tiennent le milieu entre les Philoſophes & le vulgaire; & me reſſemblent de corps, de viſage, de demarche, & ſont veſtus de meſme que moy: qui ſe vantent d'eſtre ſouſmis à mes loix, font trophee de mon nom, & ſe diſent mes ſectateurs, compagnons & diſciples. Mais leur meſchante vie ne reſpire qu'ignorance, qu'audace, & que temerité. Ce qui ne m'eſt pas vn petit outrage. Tellemẽt que comme i'ay veu qu'ils me traictoient de la ſorte, i'ay pris la fuitte. IVP. Voilà qui eſt faſcheux, ma fille; mais dy moy la principale offẽſe qu'ils t'ont faicte? LA PHILOSOPHIE. Conſidere, mon Pere, ſi c'eſt peu de choſe que cecy? Tu ſçais bien que tu m'enuoyas en terre, voyant que la vie des hommes eſtoit pleine d'injuſtice, agitée d'ignorance, & d'extorſions; & bref enueloppee de ſi eſpaiſſes tenebres, qu'ayant pitié des affaires du monde, tu te ſeruis de moy pour y mettre remede. Il me ſouuient bien qu'il me fut par toy cõmandé de faire tout mon poſſible, pour empeſcher les hommes d'vſer de violẽce, de ſe rendre de reciproques outrages, & de viure comme des beſtes brutes, afin que ſe reiglans par la verité, ils ſe comportaſſent plus modeſtement entr'eux. Car quand tu m'enuoyas là bas, Tu vois bien toy-meſme, me dis-tu, ma fille, quelles ſont les actions des hommes, & combien grande leur ignorance. La compaſſion que i'ay d'eux m'oblige à te choiſir en noſtre aſſemble (comme celle que i'eſtime eſtre la ſeule qui peut remedier à de ſi grandes fautes) & t'enuoyer ſur terre afin que tu gueriſſes les hommes. IVP. Ie ne doute pas que ie puis bien auoir dit celà, mais pourſuy ton diſcours, & me raconte comment les mortels te receurent, la premiere fois que tu volas vers eux, enſemble ce qu'ils te font ſouffrir maintenant? LA PHILOSOPHIE. Ie m'en allay, Pere, non

Ceux qui font profeſſiõ d'enſeigner vne ſcience faillent bien ſouuent les premiers contre ſes preceptes.

La Philoſophie cauſe les meſmes effects en l'eſprit que la Medecine au corps: car elle guerit les maladies de l'ame.

pas tout auſſi-toſt vers les Grecs; mais (ce qui me ſembloit bien plus difficile) ie me mis à inſtruire & enſeigner les Barbares, eſtimant qu'il falloit cõmencer par là. Ie partis donc de Grece, m'aduiſant que les habitans de ce pays pouuoient facilemẽt eſtre domptez, prendre le frein en peu de temps, & ſouſmettre le col au joug. De là i'allay voir l'Inde, qui eſt la plus grande de toutes les nations qui viuent ſur terre. Ie perſuaday premieremẽt à ces peuples, que deſcendans de leurs Elephans, ils euſſent à conuerſer auec moy, comme les Bracmanes, heureux genre d'hommes, qui ſont limitrophes des Nechres & [a] Oxidractes, leſquels viuent ſubjects à mes loix, ſe font renommer de tous leurs voiſins, & meurẽt d'vn admirable maniere de mort. IVPIT. Ne parle-tu point des Gymnoſophiſtes, deſquels i'ay ouy dire entr'autres choſes que montans ſur vn gros buſcher, ils ſe font bruſler volontairement, ſans changer de veſtemens, ny ſans ſe laiſſer choir de la chaire. Mais ce n'eſt pas merueille; & i'ay veu n'agueres que le meſme s'eſt faict aux Olympies. Certes il euſt eſté bien-ſceant que tu t'y fuſſes treuuee, quand le vieillard bruſloit. LA PHILOSOPHIE. Ie ne montay point en l'Olympe, Pere, de peur que i'auois de ces meſchans dont ie t'ay parlé, car i'en apperçeu pluſieurs qui ſ'en alloiẽt, comme s'ils euſſent deteſté ce conſeil, & leſquels en abayant rempliſſoient de cris les chemins. Tellement que ie ne peûs voir l'iſſuë de la mort de ce Philoſophe. Ayant quitté les Bracmanes, ie deſcendis en Ethiopie, & de là en Egypte, où ie conuerſay auec les Sacrificateurs & Propheres. Apres les auoir inſtruicts aux ſciences diuines, ie pris le chemin de Babylone, pour y endoctriner les Mages, & les Caldees: Puis ie m'en allay en Thrace, où Eumolpe & Orphee me frequenterent, leſquels i'enuoyay en Grece deuant moy; ſçauoir Eumolpe, pour apprendre les premiers fondements aux Grecs: (car nous luy auions monſtré toutes les ſciences diuines,) & Orphee, afin qu'il les ſubjuguaſt auec la Muſique: Peu apres ie ſuiuis le chemin de ceux-cy. Arriuee que ie fus en Grece, ie m'apperçeu que les Grecs ne me faiſoient point vn trop bon accueil, & ſi neantmoins ils ne me chaſſoient pas tout à faict. Tellement que m'eſtant accoſtée d'eux petit à petit, ie feis * ſept amys que i'aſſemblay, auec trois autres diſciples; l'vn de Samos, *l'autre d'Epheſe, & * le troiſieſme d'Abdere, tous en petit nõbre; d'où ſortit vne maniere de Sophiſtes, qui ne ſuiuoient point ma doctrine, & toutesfois ne s'en eſloignoient pas entierement. C'eſtoit ie ne ſçay quel meſlange, tel que celuy des Centaures, & des cheuaux

* *Il entend les ſept Sages de Grece.*
* *ſçauoir Heraclite.*
* *Democrite.*

cheuaux, qui vacquoit au milieu de la gloire, & de la Philoſophie, ſans iamais mettre fin à ſon ignorance. Les Sectaires de ceſte doctrine ne nous vouloiẽt regarder fixement, ains nous guignoient cõme ceux qui ſont borgnes, de meſme que ſ'ils euſſẽt eſté ſurpris de quelque obſcurité, mettans en doute noſtre figure, & quelquefois meſme l'ombre d'icelle; neantmoins ils s'imaginoiẽt de connoiſtre toutes choſes exactement. Voilà d'où s'allume ceſte vaine & ſuperfluë ſageſſe qui eſt entr'eux, qu'ils diſent eſtre inuincible: Voilà, dis-je, d'où naiſſent ces reſponſes abſurdes, arrogantes & ambiguës, enſemble ces queſtions pleines de labyrinthes: D'où vient que ſi quelques-vns de mes amis les veulent reprendre, ils s'en offenſent ſoudain, conſpirent leur mort, les appellent en iugement, & les condamnent à boire de la * ciguë. Or quoy qu'il fut poſſible bien raiſonnable que ie deſlogeaſſe de là, ſans iamais plus hanter auec eux, neantmoins Antiſthenes, Diogene, & peu apres [b] Crates, & Menippe, me perſuaderent de differer vn peu mon depart; Et ie voudrois volontiers ne les auoir iamais creus: Car ie n'euſſe pas tant eu de peine depuis. IVP. Mais tu ne m'as pas encore raconté, ô Philoſophie, comment tu as eſté outragee, & tu ne fais ſeulement que te courroucer. LA PHILO. Aye patience, Iupiter; ie m'en vay te dire le tout. Il y a certains hommes qui ne ne nous ont point hantez dés leur premiere ieuneſſe pour le grand nombre de leurs affaires: Car où ils ont eſté ſerfs ou mercenaires, ou bien ils ont practiqué les meſtiers, qui ſemblent les plus conuenables à telles gens, comme d'eſtre Taneurs, Charpentiers, Foulons, ou Tiſſerans de laine, s'exerçans ainſi que les femmes à filer, devuider, retordre, & mettre en pelotons. C'eſt pourquoy n'ayans appliqué leur ieuneſſe à point d'autre exercice qu'à ceſtuy-cy, iamais ils n'ont cogneu noſtre nom; Mais depuis qu'ils ſont paruenus à l'aage viril, & ont veu les grands honneurs qu'on defere à la plus-part de mes amis, & cõme les autres hõmes ſupportent leur grãde hardieſſe en paroles, ils ſe reſiouyſſent en ayans gouſté, obeyſſent à leur conſeil, & les craignent s'ils ſont par eux repris en quelque choſe; Ils ont eſtimé que tout cecy n'eſtoit pas vn petit Empire. Mais quoy? il leur ſembloit trop long, & preſque impoſſible d'apprendre ce qui conuient à telle profeſſion, puis que ces petits meſtiers, leſquels à peine leur pouuoient fournir les choſes neceſſaires, & meſme le ſeruage à aucuns, leur eſtoient inſupportables. Apres qu'ils eurent diligemment conſideré tout cecy, ils treuuerẽt bon de ietter la derniere ancre, que

La vraye Philoſophie ne veut pas eſtre œillade par des iugemens louches, mais clair-voyans.

* *Alluſion à la mort de Socrates.*

C'eſt à l'homme a faire eſlection de la cõdition de vie qu'il iuge la meilleure, quand l'aage luy apprend à ſe cognoiſtre.

les nauigateurs appellent sacree : de maniere que se laissans emporter à vne extreme bestise, ils appellerent à leur ayde l'audace, l'ignorance, & l'impudence aussi. Dauantage, ils inuenterent de nouuelles injures, afin de les auoir prestes à chasque mot de leurs disputes & de leurs combats. O quels chemins voicy à la Philosophie ! Ils ne pensent qu'à se faire beaux, s'accoustrent mignardement, & se comportent enuers moy, comme cet asne Cuman, dont parle Esope, lequel s'estant vestu d'vne peau de Lyon se mit à braire fort haut, desirant qu'on le creüt estre vn lyon. Et de fait il y en eut du commencement quelques-vns qui l'estimerent ainsi. Tu sçais que mes vestemens sont faciles à imiter, car il est bien-aysé de s'affubler d'vn manteau deschiré, de pendre vne besasse à son col, de porter vn baston en main, de braire, ou pluſtost d'abbayer & mesdire d'vn chacun. De verité la reuerẽce qui est deuë à cet habit les asseuroit qu'ils n'auroient aucun mal pour celà. Mais la liberté, qui paroissoit assez prompte, mesme en despit du Maistre faisoit que quiconque s'esforçoit de les attraper, il espreuuoit soudain l'effort du baston. Au reste la farine, & le pain blanc n'estoit pas si rare que parauant, & il ne se parloit plus de la pitance accoustumee, ny de l'oignon sauuage, mais de toutes sortes de chairs, & du meilleur vin qui soit, mesme de l'or qu'ils treuuent tout prest & à leur cõmandement quand ils en veulent: Car en allant par le pays, ils amassent vn tribut, ou, comme ils disent, * ils tondent les brebis, & croyent que plusieurs leur font du bien, tant pour le respect de leurs vestements que pour la crainte qu'ils ont d'estre repris. Car ils ont encore donné ordre à ce qu'ils puissent estre mis au rang de ceux qui philosophent vrayement. Mais l'impatience les force à recourir à leur forteresse, qui est la mesdisance ordinaire. Puis, ie vous laisse à penser si le bois ne faict pas son deuoir : De maniere que si tu t'enquestes à moy de leurs actions, elles ne consistent qu'en vn tas de paroles, d'où s'ensuit qu'ils estiment qu'il faille entrer en consideration de la vie, quand il est question de iuger de la leur. Cependant toute la ville se remplit de leurs impostures, qu'ils rendent plus signalees sous l'ombre de Diogene, d'Antisthenes, & de Crates, & sous vn specieux pretexte de Philosophes Cyniques. Au demeurant ils n'imitent aucunement ce que la Nature a donné de plus excellent aux chiens, sçauoir la garde ou deffense de la maison, ou l'amour & le souuenir de leur maistre. Au contraire leur principal trauail gist à gourmander, abbayer, voler, paillarder,

Il ne faut iamais faire son propre de l'ouurage d'autruy pour en estre loüé.

Il ne se trouue plus de Philosophie, là où le luxe empiete vne fois.

* *C'est à dire, ils deffraudent les bourdaux.*

flatter, & amadouër ceux qui leur donnent ; & bref à ſe treuuër aux tables les mieux garnies. Tu verras bien-toſt quelle ſera l'iſſuë de toutes ces actions ; lors qu'vn chacun d'eux ſortant de ſa boutique, quittera là ſon meſtier, & trauaillant depuis l'Aurore iuſques au ſoir, à peine pourra-t'il viure de telle practique. Ces malicieux & poltrons poſſedent toutes choſes à foiſon ; demandent comme tyrans, portent des mains haſtiues à la priſe, ſe faſchent fort s'ils voyent qu'on ne leur donne rien, & ſi ne ſçauent point de gré à ceux qui leur font quelque bien. Ils eſtiment d'eſtre au ſiecle de Saturne, & que le miel leur doiue deſcouler du ciel dans la bouche. Mais ce ſeroit peu de choſe ſi paroiſſans tels, ils ne nous faiſoient point d'autre injure : Ce que le treuue le plus mauuais, c'eſt qu'en leur exterieur ils ſemblent eſtre chaſtes & graues ; mais quels actes ne commettent-ils s'ils peuuent rencontrer en ſecret vn ieune garçon, ou quelque belle femme ? Les vns emmenent les femmes adulteres de leurs hoſtes, à la façon de cet adoleſcent d'Ilie, comme ſi elles-meſmes deuoient ſoudain philoſopher auec eux. Dauantage, ils les proſtituent indifferemment à tous venans, & penſent d'accomplir par ce moyen la loy de Platon, ne comprenant pas en quel ſens ce ſainct perſonnage entendoit que les femmes deuoient eſtre communes. Ce ſeroit choſe longue à deſduire quels ſont leurs deportemens aux banquets, & comment ils s'enyurent ? Comme penſes-tu qu'ils procedent en cecy, c'eſt en reprenant l'yurongnerie, l'adultere, l'auarice, & la paillardiſe. Tellement que la choſe du monde la plus contraire entr'eux, c'eſt la parole & l'effect : comme quand ils affirment, qu'il faut abhorrer le flatteur, & toutesfois ils ſurmontent la meſme flatterie en l'art de flatter & de flagorner. Ils exhortent les autres à dire le vray, & cependant ils ne ſçauroient eux-meſmes remuër la langue ſans mentir à tous coups. Ils proteſtent de parole que la volupté n'a rien de commun auec eux, & ſe declarent vrays ennemis d'Epicure ; & neantmoins toutes leurs belles actions ne tendent qu'à la volupté. A quoy i'adjouſte qu'ils ſurpaſſent les enfans qui ne ſont que naiſtre en vehemence de courroux, & ſont auſſi prompts qu'eux à ſe troubler de la moindre choſe. D'où vient qu'ils ſeruent de riſee à tous les regardans, quand la colere les emporte pour le moindre accident que ce ſoit. Il n'y a celuy qui n'ait horreur de voir leur couleur plombee qui teſmoigne

O le mauuais coup (dit Seneque) quand l'exterieur dement l'interieur.

en eux vne impudence & grande abomination. Leur bouche eſt pleine d'eſcume, ou pluſtoſt de venim, & lors que ceſte puanteur s'exhale, il ne fait gueres bon ſe treuuer pres d'eux, de peur d'en eſtre ſurpris. Puis, par Hercule, ils ne daignent poſſeder, ny or, ny argent, ains ſe contentent d'vne ſeule obole pour achepter des lupins; Car quant à leur boire vne fontaine, ou vn ruiſſeau leur en fournira. D'ailleurs ils ne demandent pas des oboles, ou bien peu de dragmes, ains des poſſeſſions, & des richeſſes entieres: de ſorte qu'vn marchand pourroit fournir vne boutique du grand gain qu'ils tirent de la Philoſophie. Apres qu'ils ont tout raſé, & glané, iuſques à eſtre bien ſaouls, ils poſent bas ce mal-heureux manteau, & acheptent quelquesfois de bonnes terres, de robbes precieuſes, de beaux enfans, & des maiſons biẽ garnies, diſans Adieu à la beſaſſe de Crates, au manteau d'Antiſthenes, & au tonneau de Diogene. Alors les eſprits ignorãs & groſſiers qui voyent celà, rejettent la Philoſophie, eſtiment que tous les Philoſophes ſoient tels, & ne ceſſent de reprendre ma doctrine. Tellement que depuis vn long temps ie n'ay ſçeu en appaiſer ſeulement vn d'entre-eux. Le meſme m'aduient qu'à Penelope: l'on me rompt tout autant d'ouurages que i'en puis faire. Que ſi l'Ignorance & l'Injuſtice voyent de nos œuures, ces deux enſemble le Trauail inutile ne peuuent en aucune maniere tenir le rire. IVPITER. O Dieux! Combien de maux a ſoufferts la Philoſophie par les artifices de ces meſchans? Ce n'eſt pas le tout, il eſt queſtion de pouruoir au remede que nous y pourrons mettre, afin d'oſter telles perſonnes du monde. Ie ſuis certain qu'vn eſclat de foudre les emportera d'vne mort ſoudaine. APOLLON. Eſcoute, Pere, quelle eſt mon opinion ſur ce faict? Tels arrogans qui s'eſloignent des Muſes, ne ſont pas dignes de ton foudre, ou de ton bras; mais ſi tu le treuues bon, nous leur deleguerons Mercure pour les chaſtier. Luy auquel les diſciplines ſont familieres cognoiſtra ſoudain ceux qui philoſophent bien ou mal; & alors ceux-là ſeront loüez, & ceux-cy punis. IVP. Tu dis bien, Apollon: Va donc, & prens Hercule auec toy, afin que vous cõduiſiez enſemble la Philoſophie, & vous en alliez promptement ſur terre. Là tu accompliras, ô Hercule, le troiſieſme combat qui n'eſt pas petit, ſi tu peux deſraciner de ſi meſchans & impudens animaux. HERCVLE. I'aymerois vrayemẽt mieux, Pere, nettoyer l'eſtable d'Augee, que de mettre la main à telles gens: Toutesfois allons; i'en ſuis content. LA PHIL. Vrayement c'eſt bien malgré moy que ie m'y en vay; ſi faut-il pourtant

La Philoſophie n'a pas beſoin d'autres gardes que des lienes.

ſuiure ceux-cy, puis que c'eſt la volonté de mon pere. MERCVRE. deſcens donc, car le nombre que nous en deſcouurirons aujourd'huy ne ſera pas petit. Quel chemin faut-il prendre, Philoſophie? Il n'eſt pas que tu ne ſcaches où ils demeurent? N'eſt-ce point en Grece? LA PHILOS. Nenny. Il y en a bien peu qui philoſophent ſelon le droict, Mercure, & ils n'ont pas faute de la pauureté Atheniene? Il nous les faut chercher aux lieux d'où l'on tire l'or & l'argent à foiſon. MERC. Ne faut-il donc point aller en Thrace? HERC. C'eſt bien dit, ie vous y conduiray, car ie cognois tous les deſtours du chemin, comme y ayant voyagé ſouuent. Venez dõc par deçà? MERC. Par où dis-tu que nous allions? HERCVLE. Ne voyez-vous point, ô Mercure & Philoſophie, ces deux monts, qui n'ont point leurs pareils, ny en hauteur, ny en beauté? Le plus grand ſe nomme [c] Hemus, à l'oppoſite duquel eſt [d] Rhodopé. La plaine qui ſe void entre deux eſt fort fertile, & ſe dilate depuis la racine de l'vn & de l'autre, où ſont encore trois beaux coupeaux, qui s'eſleuent petit à petit, pour ſeruir de fortereſſes à la Cité, qui eſt au bas d'iceux, laquelle commence de ſe deſcouurir aux yeux. MERC. Ie te iure, Hercule, par le Dieu Iupiter, que ceſte ville eſt belle, & bien grande: Car ſa beauté ſe fait paroiſtre de loing, & elle eſt ceinte d'vn grand fleuue, qui l'arrouſe commodément. HERC. C'eſt [e] l'Hebre: Mais quant à la ville, elle eſt de l'ouurage de Philippe. Couure nous, Mercure, & nous enueloppe d'vne nuë, afin que nous deſcendions là bas à la bonne heure. MERCVRE. I'en ſuis content; Au reſte qu'eſt-il queſtion de faire pour rencontrer ces animaux? HERCVLE. Ceſte charge t'appartient, à toy, qui es le courrier des Dieux: Ne tarde donc point d'annoncer ton voyage? Voylà qui n'eſt pas beaucoup difficile, ſi ce n'eſt que i'ignore les noms de ceux-cy? Dy moy donc, Philoſophie, comment il les faut appeller, & m'en monſtre des ſignes? LA PHILO. Ie ne ſçay pas moy-meſme, comme ils ſe nomment, & ie n'eus iamais affaire à eux. Ce ne ſera pas mal faict, ſi pour le grand deſir qu'ils ont de poſſeder des moyens, tu les nommes *Poſſidoniens*, * *Poſſidipes*, *Poſſi-d'honneurs*, *Poſſi-fondes*, ou *Poſſi-dores*? MERC. Ce n'eſt pas mal dit: Mais qui ſont ceux-là, qui regardans tout à l'entour, s'approchent petit à petit, & ſemblent vouloir dire quelque choſe? LES HOMMES. Ne nous ſçauriez vous point enſeigner, vous autres hommes, ou toy, bonne femme, trois impoſteurs, & vne femme Laconienne, bien veſtuë, & tout à faict virile en ſes regards & en ſes actions? LA PHILOS. Holà, Holà, Vrayement ce ſont nos gens

* ou poſſeſſeurs de richeſſes, de terres, & d'or.

qu'ils cherchent. LES HOMMES. Comment, vos gens? Ils ſont tous des fuitifs; nous ne voulons auoir que la femme qu'ils ont emmenee pour s'en ſeruir: Vous entendrez par apres pourquoy nous les cherchons. MERCVRE. Faiſons donc en meſme temps noſtre cry. Se treuue-t'il quelqu'vn qui puiſſe dire des nouuelles d'vn ſerf Paflagonien d'entre les Barbares Synopenſes, dict du nom qu'on luy impoſe à cauſe de ſes poſſeſſions, qui a le viſage fort paſle, le corps velu, la barbe peluë; chargé d'vne beſaſſe, affublé d'vn manteau, & qui eſt fort colere, ignorant, rude en ſa voix, meſdiſant, & viuant ſous vne liberté imaginaire? LE MAISTRE. Ie ſçay bien de quel ſerf tu veux parler: Car quand il eſtoit chez moy, il s'appelloit Hameton, & tiroit la barbe & les cheueux; apprenoit mon meſtier, & retondoit les draps comme moy en ma boutique de foulon. LA PHILOSOPHIE. Celuy-là eſt-il ton ſeruiteur? Il a pluſtoſt la mine d'vn Philoſophe, & s'eſt retiré bien viſte du meſtier de foulon. O la grande audace, de dire qu'vn Hameton philoſophe! LES HOMMES. L'on ne faict point mention des noſtres? MERCVRE. Nous les treuuerons tous, car ils couchent, comme l'on dit, indifféremment auec les femmes. LA PHILOSOPHIE. Qui eſt cet autre beau ieune homme Hercule, lequel s'en vient droict à nous, & qui porte vne harpe? HERCVLE. C'eſt Orphee auec lequel i'ay faict le voyage d'Argos, & qui eſt le plus ioyeux de tous les nautonniers; & ie t'aſſeure que ſes chanſons adouciſſoient toute la peine que nous auions à tirer l'auiron. Dieu te gard', ô bon Orphee, & excellent Chantre, qui n'as iamais eſté mis en oubly par Hercule. ORPHEE. Et vous auſſi, Philoſophie, Hercule, & Mercure. Certes vous me donnerez ſalaire, ſi ie vous enſeigne celuy que vous cherchez; car ie le connois bien. MERCVRE. Ne nous monſtreras-tu donc point où il eſt, fils de Calliope? Tu n'as point faute d'argent à mon aduis, puis que tu es ſage? ORPHEE. Ie ſuis content de vous monſtrer ſon logis; mais non pas luy, de peur qu'il ne meſdiſe de moy, veu qu'il eſt tout à faict meſchant, & ne s'eſtudie qu'à faire du mal. MERCVRE. Monſtre nous à tout le moins ſa maiſon? ORPHEE. C'eſt la plus proche de celles-là: Adieu, ie m'en vay promptement, à celle-fin qu'il ne me voye. MERCVRE. Eſcoutez donc, n'ois-je pas la voix d'vne femme, qui raſſemble ie ne ſçay quoy d'Homere? LA PHILOSOPHIE. Celà eſt, par le Dieu Iupiter: Oyons vn peu ce qu'elle dit.

Les ſcienees s'auiliſſent quand les eſprits mecaniques en veulẽt faire meſtier.

LE FVITIF.

I'abhorre celuy-là plus que l'onde glacee,
Du nuiteux Acheron, qui dedans sa pensee,
Aymant l'or, aux mortels fauorable metal
En mesdit à vn discours plus que la mort fatal.

MERCVRE.

Aye donc Hameton pour ennemy contraire,
Qui sous le nom d'amy faict vn mal volontaire.

LE MARY.

Ie ne le sçay que trop, car contre la raison
Il m'a rauy ma femme en ma propre maison.

LE FVITIF.

Il a le cœur d'vn cerf, la face d'vn yurogne,
Et d'vn affreux mastin, le regard, & la trogne.
** L'esprit de ce meschant faict sa demeure en terre,*
Inutile au conseil, & au train de la guerre.
Therſite mal-heureux, Pie qui par son chant
Porte enuie aux grands Roys d'vn cœur fier & meschant.

* *Il a fait ces quatre vers feminins, m'arrestant plus au sens qu'aux reigles Poetiques.*

LE MAISTRE.

Le cruël, dans son corps loge vne ame meurtriere.

LE FVITIF.

Il est chien pardeuant, & Lyon par derriere.
Mais Chimere au milieu, d'où l'on void s'exhaler,
Le souffle que Cerbere euapore par l'er.

LE MARY. Helas combien de maux a soufferts ma femme entre tãt de chiens? On dit mesme qu'elle a conçeu d'eux? MERC. Ne te mets point en peine, elle t'enfantera quelque Cerbere ou vn Herion, afin qu'Hercule ayt vn autre nouueau labeur. Les voicy venir au deuant de nous, sans qu'il soit besoin de heurter à la porte. LE MAIST. Ie te tiens Hameton: Tais-toy: Sus, voyons ce qu'il y a dãs ceste besasse. Ce sont possible des lupins, ou des bribes de pain? HERC. Rien moins, par le Dieu Iupiter: C'est biẽ plustost vne belle ceinture d'or. MERC. Ne t'en estonne pas; Du commencemẽt il se disoit estre Cinique en Grec, mais à ce que ie vois, il est icy tout à faict Chrysipique *. Il est en dãger de ne voir plus cy-apres Cleante, & puis qu'il est si meschant, il sera pẽdu par la barbe. LE MAIST. Et toy, mauuais homme, n'es-tu point Tonnelet qui t'es eschappé? Tu n'es autre sans doute. Mon Dieu, l'estrange mocquerie! Y aura-t'il rien d'impossible cy-apres, puis que Tonnelet philosophe? MER. Et ce troisiesme là n'a-t'il point de maistre. LE MAI. Nenny:

* *C'est à dire ouurier en or, du nom du Philosophe Chrysippe.*

Il eſt bien vray que ie l'auois auparauant pour mon ſeruiteur, mais ie l'ay laché temerairement, & auec vn grand malencontre. MERCVRE. Pourquoy? LE MAISTRE. Parce qu'il pût bien mauuais: Or eſt-il que nous le ſoulions nommer *Souffl'-odeur*. MERCV. O Hercule, chaſſe-mal, n'entens-tu point cecy? Il a pris depuis la beſaſſe & le baſton. LE MAR. Ie n'en feray vrayement rien, & ie ne ſçay ſi ie la receurois, quand meſme elle porteroit en ſon ventre l'vn de ſes anciens liures. MERCVRE. Comment, vn liuret? LE MAR. C'eſt quelque choſe, bon-homme, qu'vn liuret à trois teſtes. MERCVRE. Voylà qui n'eſt pas ſi abſurde que tu dirois bien, veu qu'entre les Comiques il y en a qui ont trois armets en teſte. HERCVLE. Si faut-il que tu donnes vn Arreſt là deſſus Mercure? MERC. Il me ſemble que c'eſt le deuoir de ceſte femme de s'en retourner en Grece à reculon vers ſon mary, de peur qu'elle n'enfante quelque monſtre, ou vn enfant à pluſieurs teſtes. Quant à ces deux fuitifs, qu'ils ſoient rendus à leurs Maiſtres, afin qu'ils apprennent tous deux comme auparauant, l'vn, ſçauoir Tonnelet, à relauer les draps ſales, & Souffl'-odeur, à rapiecer les vieux haillons, apres auoir eſté foüettez de mauue. Pour Hammeton, ie ſuis d'aduis qu'on le liure entre les mains des Poiſſards pour eſtre deſtruit, ayant prealablement les poils * des parties honteuſes arrachez, & les membres brouillez de poix; & bref qu'eſtant porté tout nud, & les pieds liez, ſur le mõt Hemus, on le laiſſe au milieu de la neige. LE FVITIF. Helas, helas, quel malheur! Hé! Hé! LE MAISTRE. Qu'eſt-cecy? Tu te ſers à ce que ie vois de paroles tragiques: Vien-t'en tout maintenant auec moy chez les Poiſſards, mais deſpouille toy premierement de ceſte peau de Lyon, affin que l'on cognoiſſe que tu n'es qu'vn Aſne.

* *C'eſtoit la peine des adulteres.*

ANNOTATIONS.

a *Oxydraces.*] Peuples des Indes, des mains deſquels Ptolomee ayant deliuré Alexandre, il fut ſurnommé Soter, c'eſt à dire, Sauueur.

b *Crates.*] Philoſophe Thebain, & diſciple de Diogene, lequel diſtribua tout ſon argent aux pauures, ou, comme le rapporte Philoſtrate en la vie d'Apollonius, le ietta dans la mer, diſant, qu'vn Philoſophe n'auoit faute d'aucune choſe.

c *Hemus*] Montagne de Thrace, ſi haute, qu'il y en a qui diſent, que du ſommet d'icelle l'on peut voir la mer Pontique, & Adriatique, enſemble le fleuue Iſther, & les Alpes. Elle eſt ainſi dicte, du nom d'vn certain Roy. Ouide en fait mention en ſa Metamorphoſe. [1]

1 *Lib. 6.*

d *Rhodopé.*] C'eſt auſſi vne montagne de Thrace, ainſi dite le Rhodopé Royne des Thraciens, que les Poëtes feignent auoir eſté transformee en ce mont. Il y en a qui en tirent l'ethymologie de Rhodopé, fille du fleuue Strymon, de laquel e Neptune eut le Geant Athos, qui donna ſon nom à ceſte meſme montagne, d'où vient qu'Orphee eſt appellé Rhodopeien.

* *L'Hebre.*] Fleuue de Thrace, l'arene duquel eſt toute doree. Il prend ſa ſource au mont Rhodopé, & ſe va rendre dans la mer Egee.

LES SATVRNALES.

LE SACRIFICATEVR.

DY-moy Saturne, puis qu'il eſt ainſi que tu regnes maintenant, & que nous auons immolé & faict des ſacrifices à ta diuinité, quelles choſes obtiendray-je de toy, t'en faiſant la demande par mes offrandes? SATVRNE. C'eſt bien la raiſon que tu conſideres premierement toy-meſme ce que tu dois ſouhaitter, ſi tu ne veux que ton Prince ſoit deuin, pour ſçauoir ce que tu veux demander. Pour moy ie ne te feray point de refus, & fauoriſeray ta priere en tout ce qui me ſera poſſible. LE SACRIF. Il y a jà long temps que ie medite cecy, & ſouhaitte des choſes vulgaires, ſçauoir de l'or, & des richeſſes en abondance, d'auoir vn bon nombre de ſeruiteurs, de beaux & delicieux veſtemens, enſemble de l'argent, & de l'yuoire à commandement, & toute autre choſe de prix. Donne-moy donc cela, bon Saturne, afin qu'il me reuienne quelque proffit de ton Empire, & que ie ne ſois pas le ſeul qui ſois fruſtré de ces commoditez tout le temps de ma vie. SATVRNE. Ne vois-tu pas que tu veux auoir des dons qui ne ſont pas en ma puiſſance? Ce n'eſt pas à moy à diſtribuer de telles choſes: Par ainſi ne ſois faſché, ſi tu ne les obtiens, & les demande à Iupiter quand le tẽps de regner à ſon tour ſera venu, qui doit eſtre bien toſt: Car pour moy, ie n'ay le gouuernement qu'à certaines conditions, & tout mon Empire eſt tant ſeulement de ſept iours. Que ſi ie viens à paſſer ce terme, i'en ſuis ſoudain deſmis cõme le moindre de tout le peuple. Encore veux-je bien que tu ſçaches, que pendant les ſept iours, il ne m'eſt permis de traicter d'aucune affaire ſerieuſe, ou publique; mais de boire, ſ'enyurer, braire, ſe battre, joüer aux dez, eſlire des Roys, appeller les ſeruiteurs au banquet, & en faire chanter quelques-vns tous nuds, dançer des Moreſques, & quelquesfois plonger la teſte dans de l'eau froide, la face barbouillee de ſuye; Voylà tout ce qui m'eſt licite. Mais quant aux choſes de plus grande importance, comme les richeſſes, & l'or, il les diſtribuë luy-meſme, comme bon luy ſemble. LE SACR. Si eſt-ce pourtant qu'il n'eſt pas gueres prompt à les donner, & il y a jà long

Aux trois Opuſcules qui ſuiuent, l'Autheur depeint au vif la vie des pauures & des riches, & monſtre qu'vn chacun ſe doit tenir dans les bornes de ſa fortune. Il les intitule Saturnales, *ou feſtes dediees à Saturne, qui duroient ſept iours, pendant leſquels les Anciens faiſoient aſſeoir leurs ſeruiteurs à table, & s'enuoyoient des preſents reciproques.*

Voy ceſte matiere traictee plus au long dans Alex. d'Alex. en ſes iours Geniaux lib. 2. c. 22.

temps que ie l'importune, que ie ſuis las de crier. Ce Dieu faict la ſourde oreille, iette au deuant ſon eſcu, brandit ſa foudre, regarde de trauers, & effraye les importuns. Que ſi quelquefois il en exauce quelqu'vn, & le comble de richeſſes, il le faict ſans reſpect quelconque: Car delaiſſant les bons, & les ſages, il diſtribue bien ſouuent les richeſſes aux hommes meſchans, inſenſez, fuſtigez, & effeminez, tels que ſont pluſieurs de ceux-cy: Si faut-il que tu m'obliges de me dire qu'elles choſes tu as en ta puiſſance? SAT. Elles ne ſont pas à meſpriſer ny des plus petites. Si tu prens bien garde au pouuoir de tout mon Empire, ce n'eſt pas peu de choſe de gaigner au jeu de dez, & d'auoir touſiours ſene au deſſus quād le dez ſe retourne à l'as pour les autres. Car il y en a pluſieurs, qui eſtans en chanſe treuuent à manger tout leur ſaoul, & quelques autres tout au contraire, ont beaucoup de peine à ſe ſauuer tous nuds à la nage, leur nauire ayant faict bris, contre vn ſi petit rocher que le dez. Ne fait-il pas bon boire d'autant, emporter le prix ſur autruy à chanter en vn banquet, & eſtre proclamé victorieux en ſeruant; là où les autres ſont iettez dans l'eau (car c'eſt la punition de celuy qui ne ſert point habillement,) & les vaincus priuez de ſalaire? Tu vois, combien eſt grand cet aduantage, comme auſſi d'eſtre proclamé Roy de tous les autres en gaignant au dez: tellement, que tu ne ſois tenu de parfaire quelques ridicules commandemens, ains puiſſes toy-meſme commander à autruy; A ceſtuy-cy, de crier à haute voix quelque choſe des-honneſte de ſoy: à celuy-là, de danſer tout nud, & qu'ayant chargé la meneſtriere ſur ſon col, il marche par trois diuerſes fois à l'entour de la maiſon. Ne ſont-ce pas des marques de ma grande largeſſe? Que ſi tu me venois alleguer que tel regne n'eſt pas de duree, tu ſerois follement, veu que tu vois bien que moy-meſme qui diſtribuë ces choſes ne tiens l'Empire que pour vn peu de temps: Toutesfois demande moy librement tout ce qui eſt en ma puiſſance, ſçauoir la chanſe aux dez, à regner, ou à chanter, & tout le reſte que ie t'ay raconté, & n'aye peur, ny du bouclier, ny du foudre.

Ce n'eſt pas aux hommes à s'enqueſter pourquoy les meſchans ſont riches d'ordinaire, & les gens de bien pauures.

LE SACRIFICATEVR. Ie n'ay que faire de tout celà, ô le meilleur de tous les * Titanes, ains voudrois volontiers que tu me fiſſes reſponſe ſur ce que ie deſire le plus d'entendre; Si tu me le dis, ie me tiendray pour ſatisfaict en mon ſacrifice, & te quitteray de tout ce que tu me pourras deuoir cy-apres. SATVRNE. Demande ſeulement, & t'aſſeure que ie te le diray, ſi ie le ſçay. LE SA-

** Saturne eſtoit frere de Titan.*

CRIFICATEVR. Premierement ſi ce que l'on dit de toy eſt veritable, ſçauoir ſi tu as mangé les enfans que tu as eus de Rhee, laquelle ayant ſouſtrait Iupiter, t'auroit preſenté à manger vn caillou, qu'elle auoit ſuppoſé au lieu de l'enfant, qui te chaſſa depuis du Royaume, & te vainquit en bataille, lors que l'aage le luy permit? Dauantage t'ayant empoigné, il te precipita au profond des Enfers, & te fit garrotter, enſemble toute l'armee qui auoit cõbattu pour toy. SATVRNE. O les beaux contes que tu me fais! Ie te promets que s'il n'eſtoit feſte auiourd'huy, qu'il eſt licite de dõner des brocards aux Maiſtres en s'enyurant, ie te monſtrerois bien que i'ay raiſon de me faſcher cõtre toy qui fais de ſi abſurdes demandes ſans reſpecter aucunemẽt vn Dieu, ſi vieil & ſi chenu que moy? LE SACR. Ce que i'en dis ne vient pas de moy-meſme, Saturne, ains Heſiode & Homere (ie ne veux pas dire preſque tous les mortels) croyent les meſmes choſes de toy. SAT. Quoy? penſe-tu que ce * Berger & ce reſveur plein de jactance, ayent ſçeu au vray mes affaires? Ie te laiſſe à conſiderer où treuuera-t'on l'hõme dans le monde (tant s'en faut que ie vueille parler d'vn Dieu) qui aye le cœur ſi endurcy que de deuorer volontairement ſes enfans? Il faudroit que ce fuſt quelque * Thieſte qui les mangeaſt, ſe laiſſant abuſer par ſon meſchant frere. Et quand celà ſeroit ainſi, eſt-il poſſible qu'il ne cognut bas bien qu'il mangeroit vne pierre au lieu d'vn enfant? Ouy, ſans doute, s'il n'auoit les dents ſi inſenſibles qu'elles ne fuſſent ſuſceptibles d'aucune douleur. Sçache encore que nous n'auons iamais eſté à la guerre, & que Iupiter ne me rauit oncques l'Empire par force, duquel ie luy ay cedé le gouuernement de mon propre gré. En outre tu vois bien toy-meſme que ie ne ſuis, ny lié, ny en Enfer, ſi tu n'es auſſi aueugle qu'Homere. LE SACR. Quelle fantaiſie t'a donc fait laiſſer l'Empire, Saturne? SAT. Ie m'en vay te le dire. La vieilleſſe qui me cauſoit les gouttes aux pieds (d'où vient que pluſieurs m'ont attribué des fers, & des ſeps) m'oſtoit la vigueur & la force, requiſe à punir tãt de crimes qui ſe cõmettent aujourd'huy. Car il me falloit touſiours courre haut & bas, muny de foudre pour bruſler les parjures, les ſacrileges, & les voleurs: Ce qui n'eſtoit pas vne affaire de peu de trauail, & qui auoit beſoin de l'ayde d'vne ieune perſonne. Tellemẽt que ie m'en ſuis retiré, & en ay fait vn tranſport à Iupiter. Il eſt biẽ vray que i'auois moyẽ de faire autremẽt, ſelon l'equité, ſi diuiſant mõ Empire aux enfans que i'auois, ie viuois la plus-part du tẽps en repos, ſans qu'il me fuſt neceſſaire, ny de vacquer à ceux qui font des vœux,

* ſçauoir Heſiode.

* qui mangea ſon fils Piiſtene ſans y penſer, par l'aſtuce de ſon frere Atree.

ny d'eſtre importuné par ceux qui demandent des choſes contraires, ny de tonner, ny d'eſclairer, ny de me voir quelquesfois contraint d'enuoyer la greſle ſur terre. De ceſte façon ie paſſe plus joyeuſement ma vieilleſſe en beuuant le nectar tout pur, & faiſant des comptes auec * Iapet, & les autres Dieux qui ſont de mon aage. Cependant Iupiter regne à preſent empeſché à mille affaires; ſi ce n'eſt que i'ay treuué bon d'excepter ce peu de iours que ie t'ay dict, auſquels ie reprens la principauté. Par où ie veux remettre en memoire aux mortels quelle eſtoit la felicité de mon ſiecle, quand les biens de la terre leur prouenoient ſans eſtre, ny ſemez, ny labourez: Car elle ne portoit pas des eſpics, mais du pain tout faict, de la chair appreſtee, du vin coulant comme les riuieres, & des fontaines de miel & de laict: Ce qui leur ſuccedoit ainſi, parce qu'ils eſtoient tous gens de bien. Voilà la cauſe pour laquelle mon Empire eſt de ſi peu de duree, & pourtant tout le monde s'y reſiouyt, les chanſons, & les jeux y ſont communs, les ſerfs & les libres eſgaux; car aucun ne fut iamais ſerf ſous moy. LE SACR. I'eſtimois, Saturne, que ce fuſt pour l'amour des priſonniers, & des ſerfs, & que ſelon ceſte fable tu les traictois doucement, te ſouuenant d'auoir porté les fers, quand tu eſtois de condition pareille à la leur? SAT. Ne ceſſeras-tu iamais de gauſſer? LE SACR. Tu parles bien, auſſi ne dis-je mot. Mais declare moy encore ſi le jeu de dez eſtoit de ton temps en vſage? SAT. Ouy. Il eſt bien vray que l'on ne joüoit pas les talens, ny les milliers cõme vous faictes, ains le plus ſouuent aux noix, afin que le perdant ne ſe faſchaſt pas, & ne pleuraſt pour eſtre le ſeul entre tous qui n'auoit dequoy diſner. LE SACR. Ie treuue qu'ils ne faiſoient que bien, car pourquoy euſſent-ils joüé aux dez, puis qu'ils eſtoient eux-meſmes tous d'or? Mais pendant que tu parles à moy, ceſte conception m'eſt venuë en fantaiſie; Dy moy, Saturne, ſi quelqu'vn monſtroit maintenant au peuple l'vn de ces hommes d'or qui fut paruenu au ſiecle preſent, qu'eſt-ce que les mortels ne feroient à ce miſerable? Ie ſuis aſſeuré qu'ils luy courroient ſus, & le deſchireroient ny plus ny moins que les Menades Penthee; les Thraciennes Orphee, ou les chiens Acteon leur Maiſtre, outre qu'ils ſe debattroient entr'eux à qui en emporteroit le plus; car les ſolemnitez de la feſte, ne font point perdre à telles gens la conuoitiſe du gain; au contraire pluſieurs font leur gain de la feſte meſme: Les vns s'en vont deſrober leurs amys en vn banquet; les autres s'injurient mal à propos, & briſent les dez, leur imputant

* C'eſtoit l'vn des plus anciens Dieux.

Voyez que dict Ouide du ſiecle de Saturne, en ſon 1. liu. des Met. & Virgile en l'Eclo. qui cõmence, Siceli-des Muſæ.

* qui meſpriſant la feſte du Dieu Bacchus fut mis à mort par les Preſtreſſes dictes Menades.

la faute de ce qu'ils font eux-meſmes de leur bon gré. Ie voudrois bien ſçauoir, pour quelle cauſe eſtant vn Dieu ſi ancien, & ſi delicat, tu as choiſi neantmoins pour ta feſte vne ſaiſon ſi deſagreable, & en laquelle toutes choſes ſont couuertes de neige? La Biſe ſouffle de tous coſtez, il n'y a rien qui ne gele de froid, les arbres ſont ſecs, nuds, & ſans fueilles, les prez hydeux & dénuez de fleurs; les hommes tous reſſerrez & croupis, comme s'ils eſtoient vieux, au coing d'vne cheminee. Ceſte ſaiſon n'eſt gueres propre aux vieillards, ny à ceux qui ſe veulent donner du bon temps. SAT. Tout beau; tu me demandes bien des choſes à la fois, lors qu'il ne faudroit penſer qu'à boire; & me fais perdre vne grande partie du temps de ma feſte, quand tu philoſophes auec moy de ces choſes, qui ſont de bien petite importance. Ne parlons donc pas d'affaires pour maintenant; banquetons, reſiouyſſons-nous, menons bonne vie, joüons aux dez auec des noix, comme nous faiſions jadis, eſliſons des Roys, & leur obeyſſons. Ce faiſant nous accomplirons ce prouerbe, qui dit, que les vieillards retournent en enfance. LE SACR. Mais ie te prie, Saturne, que celuy ne puiſſe point boire quand il aura ſoif, qui ne prendra pas en bonne part ce que tu dis maintenant. Courage donc, beuuons, car tu as aſſez reſpondu pour vne premiere fois. Quant à moy, ie treuue bon de coucher par eſcrit noſtre deuis en vn liure, & les choſes deſquelles ie t'ay interrogé, enſemble les benignes reſponces que tu m'as faictes, afin que ie donne le tout à lire à mes amys, s'il y en a quelques-vns parmy eux, qui ſoient capables d'entendre tes diſcours.

LE LEGISLATEVR DE SATVRNE.

Il deſcrit icy les loix de la feſte de Saturne, & de ſes banquets, à la façon des anciens.

CRONOSOLON Sacrificateur & Prophete de Saturne, qui a eſtably les loix, & fait les ordonnances de la feſte, dit ce qui s'enſuit.

I'ay ordonné ce qu'il faut que les pauures faſſent en vn autre liure que ie leur ay enuoyé, & ie ſçay bien qu'ils obſeruent toutes ces loix: Auſſi faiſans autrement, ils ſeroient en danger d'encourir ſoudain les grandes peines qui ſont deſtinees pour les rebelles. Mais quant à vous autres riches, prenez bien garde de ne transgreſſer ces arreſts, & de n'en tenir compte. Quiconque s'y oppoſera, qu'il ſçache, qu'il ne me meſpriſera point, moy qui ſuis Le-

giſlateur, ains Saturne meſme qui m'a delegué, pour faire les ordonnances de ſa feſte, & qui s'eſt n'agueres manifeſté à moy en veillant, & non pas en ſonge. Car il n'auoit, ny les pieds liez, ny le corps tout noircy d'ordure, tel que le figurent les Peintres, qui en ont tiré l'exemplaire des Poëtes eſtourdis; mais bien il portoit en main vne faux aiguë. Au reſte, ie l'ay veu joyeux, en bon poinct, & en royal eſquipage. Les choſes qu'il m'a dictes ſont toutes diuines, & cecy merite bien d'eſtre premierement expoſé. D'abord qu'il s'eſt apperçeu que ie me pourmenois tout faſché, il a bien cogneu, (comme il eſt vrayſemblable qu'vn Dieu n'ignore rien) quelle eſtoit la cauſe de mon ennuy, & comme ie ne ſouffrois la pauureté qu'à regret; parce que ie n'auois pas vne ſeule robbe pour me deffendre du froid, veu que la Biſe, la glace, & la neige eſtoient en regne, & moy en fort pauure eſquipage pour y reſiſter. D'ailleurs la feſte s'approchoit, & ie voyois que les autres appreſtoient les choſes requiſes pour les ſacrifices, & pour les banquets; mais pour moy, i'eſtois mal fourny de tout cet appareil: Ainſi, me ſuiuant par derriere, il m'a tiré l'oreille, & (comme il a de couſtume de ſe monſtrer à moy.) D'où vient cecy, m'a-t'il dict, Cronoſolon? Tu me ſembles tout faſché. I'en ay du ſubject (luy ay-je reſpondu) Seigneur, car ie vois qu'il n'y a que les meſchans qui ſont riches, & qui jouïſſent des delices à ſouhait. Moy tout au contraire, ie ſuis touſiours incommodé, auec pluſieurs autres ſçauants perſonnages. Ne veux tu pas, Seigneur, mettre quelque fin à ces choſes, & les rendre eſgales enſemble? Il n'eſt pas facile, me repartit-il alors, de reuoquer le deſtin, que Clothon, & les autres Parques vous ont filé. Mais ie pourray bien alleger voſtre pauureté pour ce qui appartient à la feſte: Ce qui ſe fera de la ſorte. Va-t'en, Cronoſolon, & mets par eſcrit quelques loix, que i'entends qu'on obſerue en ces iours ſolemnels, afin que les riches ne celebrent la feſte entre-eux, ains vous faſſent part de leurs biens. Ie ne puis comprendre tout celà, luy repliquay-je. Ie te l'enſeigneray bien, dit-il, & alors il ſe mit à m'inſtruire. Apres que i'eus appris le tout; Dy leur, continua-t'il, que s'ils ne font cecy, c'eſt en vain que ie porte ceſte faux aiguë & trenchante, & que celuy qui a chaſtré le Ciel ſon pere, ſe ſousmet à la riſee de tous s'il ne chaſtre auſſi bien ces riches qui ſeront rebelles à ces loix, afin qu'eſtans effeminez, ils ſe ioignent à la * mere des Dieux, auec des fluſtes & des cymbales. Voilà toutes les menaces que ie luy ouys

Ce n'eſt pas d'auiourd'huy que les doctes ſont frappez des reuers de fortune.

** C'eſtoit Cybelle, de laquelle on celebroit les ſacrifices auec des cymbales.*

faire. Tellement que ſi vous me croyez vous obeyrez à ſes ordonnances. Les premieres loix eſtoient telles:

Que nul ne faſſe choſe quelconque, ny publique, ny particuliere durant la feſte, ſi ce n'eſt ce qui concerne le jeu, les plaiſirs, & les paſſe-temps de l'eſprit. *Loix des Saturnales.*

Que les Cuiſiniers, & les Paſtiſſiers ſoient ſeulement employez, & l'eſgalité gardee entre tous, ſerfs & libres; pauures ou riches.

Qu'il ne ſoit permis à perſonne de ſe courroucer, menaſſer, ou faſcher, ny de faire rẽdre compte à ceux qui ont charge des affaires Saturnales; & que durant la ſolemnité aucun ne faſſe l'inuentaire de ſon argent, ny de ſes habits.

Que perſonne ne vacque à l'eſtude ny aux exercices pendant les Saturnales, & que tout ce temps s'employe à rire, à donner des brocards, & à traicter des matieres plaiſantes.

La teneur des ſecondes loix commençoit ainſi:

Que les riches eſcriuent en vn billet les noms de leurs amys, & tiennent de l'argent tout preſt, qui ſe monte à la dixieſme partie de leur reuenu annuël, ſans y comprendre les habits qu'ils ſe reſeruent, ny tout ce qui eſt plus pompeux qu'il ne conuient; & de la vaiſſelle d'argent en bon nombre. Que ces choſes ſoient toutes preſtes, & qu'auant la ſolemnité l'on face le tour auec le pourçeau, chaſſant bien loing de la maiſon toute vilenie, auarice, & vſure, & telles autres choſes qui ſont familieres à la plus part des riches. *Superſtition des anciens à purger les maiſons.*

Apres auoir purgé la maiſon, qu'ils ſacrifient à Iupiter qui eſlargit les richeſſes, à Mercure le Liberal, & à Apollon qui fait les grands dons. Que ſur le ſoir ils reliſent ce roolle d'amys, & eux ayans faict le partage à chacun ſelon ſa dignité, qu'ils l'enuoyent à leurs familiers deuant le Soleil couché. Mais que ceux qui les porteront ne paſſent pas le nombre de trois ou de quatre, & ſoient des plus fideles domeſtiques, & bien aduancez en aage. Que l'on eſcriue auſſi dans vne lettre ce qu'on enuoye, & que le nombre y ſoit ſpecifié, afin que les vns ny les autres n'entrent en ſoupçon des porteurs. Que les valets ayant beu chacun vn coup ſeulement s'en retournent ſoudain, & ne demandent rien dauantage. Que l'on enuoye chaſque choſe au double à ceux qui ſeront Sçauants, car c'eſt la raiſon qu'ils ayent deux portions. Que l'on ne parle point des dons qu'en termes modeſtes & brefs, & que nul auſſi n'eſcriue rien de ſerieux dans

les lettres, & ne louë trop ce qui eſt enuoyé. Que les riches ne faſſent aucun preſent à leurs ſemblables, & ne les inuitent point aux Saturnales. Qu'ils ne gardent rien de ce qu'on aura deſeruy pour l'enuoyer, & n'ayent point de regret à ce qu'ils auront donné. Si quelqu'vn apres l'an expiré n'eſtoit au pays, & n'auoit reçeu ſa portion, quil l'a reçoiue. Que les riches payent les debtes de leurs pauures amys, enſemble le loüage de leur maiſon, s'il y en a qui le doiuent, & ne le puiſſent payer. Bref qu'ils ayent le ſoing d'aduiſer long temps parauant, ce qui eſt le plus neceſſaire. Au contraire que ceux qui reçoiuent, ne ſe plaignent de peu, & qu'ils priſent le don qu'on leur faict pour petit qu'il ſoit. Qu'vn baril de vin, vn lievre, ou vne graſſe volaille ne ſoient tenus pour dons Saturnaux, & que les preſents des Saturnales ne tournent à mocquerie. Que le pauure r'enuoye reciproquement au riche, s'il eſt ſçauant, quelque ancien liure, ou qu'il luy donne vne ſienne compoſition pour eſtreine, l'adaptant aux banquets qu'il aura peû faire: Que le riche reçoiue ce don d'vn viſage ſerain, & le liſe tout incontinent. Que s'il en faict refus, ou le rejette, qu'il ſçache que la faux le menaſſe, quand bien il auroit enuoyé tout ce qui ſeroit de ſon deuoir. Pour le demeurant, que les vns enuoyent des couronnes, & les autres des morceaux d'encens.

Si le pauure auoit enuoyé au riche, ou vne robbe, ou de l'argent, ou de l'or par delà ſon pouuoir, que le don ſoit public, vendu, & mis au threſor de Saturne, & que le lendemain le riche dõne deux cents cinquante coups de fouët ſur les mains de ce pauure.

Quant aux loix des banquets, Saturne entend qu'on les obſerue ainſi:

Loix du bãquet. Il faut lauer où l'eau ſera de ſix pieds, & joüer au prealable aux dez pour des noix: Qu'vn chacun prenne place où il ſe treuuera. Qu'au banquet on n'ayt point d'eſgard, ny à la dignité, ny à la race, ny a la richeſſe, & que tous y boiuent d'vn meſme vin. Qu'il ne ſerue de rien au riche de s'excuſer ſur la douleur d'eſtomac, ou de teſte, afin que luy ſeul boiue du meilleur; & que la portion de chair ſoit eſgale à tous.

Que les valets ne donnent rien par faueur à perſonne, & ne retardent ou delaiſſent choſe quelcõque, iuſques à ce qu'ils voyent qu'il faudra tout deſſeruir. Qu'ils ne ſeruent deuant ceſtuy cy les grands mets, ny deuant celuy-là les petits, comme le iambon, ou la machoire du ſanglier; mais que l'eſgalité ſoit obſeruee en tout. Que l'Eſchanſon regarde attentiuemẽt vn chacũn d'vn lieu haut eſleué

eſleué,& ſon Maiſtre moins que tous les autres, & qu'il ſoit encore plus attentifs à l'ouyr; Qu'il y ait des coupes de toutes ſortes,& qu'il ſoit permis de boire à l'enuy. Que les vns boiuent à tous les autres s'ils veulent, apres que le riche aura beu à eux, & qu'on ne force perſonne à boire, s'il ne le peut ſupporter. Qu'il ne leur ſoit permis d'introduire vn bouffon,ou vn Meneſtrier apprentif. Que tous puiſſent vſer de brocards, pourueu qu'ils ſoient facetieux,& recreatifs. Qu'on ne jouë aux dez que pour des noix; & ſi quelqu'vn eſt ſurpris joüant à l'argent, qu'il ieuſne iuſques au lendemain. Qu'vn chacun demeure,ou ſ'en aille quand il voudra.

Au reſte,quand vn riche traictera ſes domeſtiques, que ſes amis ſeruent pareillement auec luy. Que chaſque riche face grauer ces Loix en vne colomne d'airain,pour eſtre affichees,& leuës au milieu de la ſale;& qu'on tienne pour choſe certaine, que ny la famine, ny la peſte, ny le feu, ny autre tel accident, ne ſuruiendra iamais en la maiſon, tant que ceſte colomne y demeurera. Que ſi on l'oſte quelquesfois, ce qui n'aduienne,des choſes abominables leur arriueront.

LES EPISTRES SATVRNALES.

MOY A SATVRNE, SALVT.

PAR ces lettres que ie t'ay cy deuãt eſcrites,tu peux auoir appris en quel eſtat ſont mes affaires, & comme ie courois fortune pour ma pauureté,d'eſtre le ſeul qui reſterois à celebrer les ſolemnitez que tu m'as enſeignees. Ie t'eſcriuois encore, ſi i'ay bonne memoire, que c'eſtoit choſe bien dure, que ceux-là qui ont trop de richeſſes, & qui viuent à leur aiſe, ne fiſſent point part de leurs biens aux plus pauures,qui meſme durant les Saturnales meurent de faim. Mais cõme i'ay veu que tu ne faiſois point de reſponce à cecy,il m'a ſemblé bõ de t'en aduertir encore vne fois. Tu deuois premierement,bon Saturne, en oſtant ceſte inegalité, & mettant les biens en commun, commander qu'on euſt à ſolemniſer ta feſte: Car,comme dit le Prouerbe; La Fourmy,& le Chameau marchent de pair aujourd'huy. Imagine-toy vn joüeur de Tragedies eſleué de l'vn des pieds ſur vn haut ſoulier,tels que ſont les brodequins tragiques, & tout nud de l'autre pied; S'il marche en cet equippage, il luy eſt force,que tantoſt il ſoit haut, & maintenant

bas, ſelon le pied qu'il poſe le premier. Il en eſt de meſme de l'inegalité de noſtre vie : Les riches y ſont bien à leur aiſe, & chauſſez de hauts brodequins. Ils joüent des Tragedies de nous autres, qui allons la plus part à pied, & rampons contre terre : Mais ie veux bien que tu ſçaches auſſi, que nous leur pourrions joüer le meſme tour, ſi quelqu'vn nous equippoit à leur mode. Il me ſemble auoir leu dans les Poëtes, que iadis lors que tu gouuernois toutes choſes, il n'y auoit point d'inegalité parmy les hommes. La terre leur produiſoit des biens, ſans eſtre ny ſemee, ny labouree, & chacun treuuoit ſon diſné tout preſt. Vne partie des fleuues découloit le vin, & vne autre le laict. Il y en auoit meſmes d'où le miel diſtilloit. Ils diſent bien dauantage, c'eſt, que les hommes de ce ſiecle eſtoient tous d'or : Auſſi la pauureté ne les accoſtoit iamais. Mais quant à nous autres, nous ſemblons (à parler proprement) eſtre tous de plomb, ou bien d'vne matiere plus vile. Nous gaignons noſtre vie auec beaucoup de fatigue : le deſeſpoir, & la pauureté nous trauaillent, & auons touſiours à la bouche cet, Helas d'où m'en viendra-t'il ? ô contraire fortune ! & telles autres exclamations. Ces miſeres nous ſeroient encore plus tollerables, ſi la felicité des riches ne nous affligeoit dauantage, leſquels bien qu'ils ayent tant d'or & d'argent dans leurs coffres, tant de veſtemens, de ſeruiteurs, de coches, de meſtairies, & de terres, il ne nous en font iamais part, & ne daignent pas tant ſeulement regarder le menu populaire. Voilà ce qui nous faſche bien, Saturne. Car nous n'eſtimons pas qu'il faille ſouffrir, que celuy-cy ſoit tout plongé dãs la pourpre, prenne ſes eſbats auec ſes richeſſes, paroiſſe parmy les cõpagnies, & que tous les iours luy ſoient autant de feſtes, là où moy, & mes ſemblables ſommes contraints d'interpreter les ſonges pour quatre oboles, encore auons nous beaucoup de peine à les gaigner, afin qu'ayans pour toute viande, du pain, des griottes ſeches, du creſſon des iardins, des porreaux, & des oignons, nous puiſſions dormir en repos. Par ainſi, Saturne, ou bien change ces choſes, & les corrige par egalité, ou deffends à ces riches de jouyr eux ſeuls de leurs biens ; mais que de tant de boiſſeaux d'or, ils nous en departent à tout le moins vn demy-litron. Qu'ils nous donnent auſſi de leurs robbes, qui ſont toutes rongees des tignes ; ce qu'ils peuuent faire ſans s'incommoder. Encore vaut-il mieux les nous donner à veſtir, puis qu'elles ſont toutes vſees, que de les laiſſer moiſir dans les garderobes. Qu'vn chacun d'eux traicte à diſner, tantoſt quatre, & tantoſt cinq pauures, non comme ils font

Le ſeul luxe met de la difference entre le pauure & le riche.

Toute viande eſt bonne au pauure, pourueu qu'il raſſaſie ſa faim.

à preſent, mais plus priuément, & de telle ſorte que tous ayent vne eſgalle portion. Il me ſemble auſſi que celà n'eſt gueres ſeant, que ceſtuy-cy ſe rempliſſe de viandes, & que le valet ſe tienne debout, attendant que le Maiſtre n'en puiſſe plus à force de deuorer, & que venant à nous, il ne faſſe ſeulement que paſſer auant que nous ayons mis la main dans le plat, lequel il nous monſtre bien legerement, ou bien quelque reſte de gaſteau qui s'y treuue. Il ne faut pas non plus que le Maiſtre d'Hoſtel ſerue la moitié du ſanglier preſenté auec la hure deuant le Seigneur, & n'apporte rien aux autres que les os couuerts. Les ſommeliers auſſi ſeront aduertis de n'attendre iuſques à ce qu'vn chacun de nous ayt demandé à boire * par ſept fois. Mais que leur ayant commandé vne ſeule fois ils verſent ſoudain, & nous tendent auſſi-bien qu'à leur Maiſtre, vne grande coupe toute pleine du meſme vin que celuy de tous les conuiez. Car, où treuuera-t'on ceſte loy par eſcrit, qu'il faille que ceſtuy-cy s'enyure de vin fort, & qu'au contraire mon eſtomach ſe deſuoye de vin nouueau ? Si tu corriges ces choſes, Saturne, la vie ſera vrayement vie, & la feſte vne vraye feſte: Autrement, que ceux-là banquettent tant qu'ils voudront. Quant à nous, eſtans aſſis enſemble, nous prierons que comme ils viendront de lauer, le garçon rompe le pot en l'eſpanchant: que le Cuiſinier bruſle tout le potage, & que par meſgarde il iette de la ſaumure du poiſſon dans les lentilles: que quelque chien entrant là dedans, & les cuiſiniers, enſemble les paſtiſſiers eſtans empeſchez ailleurs, deuore toutes les ſaulſiſſes, & la moitié du gaſteau: que les ſangliers, les cerfs, & les cochons faſſent le meſme en rotiſſant, qu'Homere recite des bœufs du Soleil, & qu'ils ne ſe trainent pas ſeulement, mais pluſtoſt courent, & s'enfuyent en la montagne auec les broches, & tout l'attirail de cuiſine; que la graſſe volaille jà plumee, & preſte à cuire s'enuole, afin qu'ils ne ſoient pas les ſeuls qui ayent part à ces bons morceaux: que quelques fourmis (ce qui les faſchera le plus) ſemblables à celles des Indes, deterrant leur or, l'apportent de nuict en public: Bref, que leur robbe ſoit auſſi pertuiſee qu'vn crible, par les plus hardies ſouris; & qu'elle ne differe en rien aux filets d'vn peſcheur, par la nonchalence de ceux qui en ont le ſoin. Que leurs beaux & cheuelus garçons, qu'ils nomment Hyacinthes, Achilles, ou Narciſſes deuiennent tous chauues en leur tendant le verre: Que leurs cheueux s'enfuyent ſoudain, & qu'vne barbe leur naiſſe, pareille à celle des * Sphenopogones aux jeux des comedies: Qu'ils ſoient

* *Les anciens beuuoient autãt de fois qu'ils auoient de maiſtreſſes ou de doigts.*

* *C'eſt à dire barbes pointuës*

tous velus & heriſſez d'vn poil bien picquant à l'entour de leurs tempes, & que le reſte demeure vuide. Nous leur donnerons ces maledictions, & pluſieurs autres, s'ils ne veulent ſe faire riches en commun, ou bien partager auec nous ce qui ſera de raiſon, laiſſans leur proffit particulier en arriere.

SATVRNE A MOY SON BIEN-AYMÉ, SALVT.

Reſponſe de Saturne à celuy qui l'inuoque pour eſtre riche.

QV'EST-CE que tu veux dire toy, qui me viens commander par tes lettres de faire vn nouueau partage de biens, cõme ſi tu ne ſçauois point qu'il y en a maintenãt vn autre qui tient l'Empire? Es-tu le ſeul entre tous qui ne ſçais pas que jà de long temps i'ay ceſſé de regner departant mon Empire à mes enfans, bien que Iupiter ayt vn gouuernement abſolu ſur eux? Car pour ce qui eſt de mon pouuoir, il ne s'eſtend à preſent que iuſques aux dez, aux danſes, aux chanſons, & à l'yurognerie, & le tout non plus de ſept iours? Tellement que c'eſt le deuoir de Iupiter de donner ordre à toutes ces choſes d'importance, dont tu m'eſcris, ſçauoir d'oſter l'inegalité, & pouruoir à ce que *tous ſoient* ou pauures ou riches. Que ſi quelqu'vn eſt fruſtré de ſa pretention, ou s'il a plus de part qu'il ne luy en faut aux choſes qui concernent ma feſte, le iugemẽt m'en doit eſtre reſerué. Ie reſcriray aux riches de ces diſners, du demy litron d'or, & des veſtements, afin qu'ils vous en enuoyent pour la celebratiõ de la feſte: Car c'eſt choſe raiſonnable, & qu'ils doiuent faire, comme vous dictes, s'ils n'ont dequoy vous bien reſpondre à celà. Au demeurant vous autres pauures abuſez, ne iugez point vrayement des riches quand vous les croyez eſtre les ſeuls bien-heureux, & viure à leur ayſe, parce qu'ils peuuent diſner tout leur ſaoul, s'enyurer de bon vin, jouyr des filles & des fẽmes les plus belles, & porter des robbes magnifiques: Mais vous ignorez entierement comment l'affaire ſe paſſe. Car ie vous aſſeure qu'ils ne ſont pas hors d'vne grande peine; & il leur eſt force d'eſtre touſiours aux aguets, de peur que le Maiſtre d'Hoſtel ne ſorte dehors, & ne deſrobbe quelque choſe; que le vin ne deuienne trop aigre, que le fromẽt ne ſe pourriſſe, qu'vn larron n'emporte les coupes, & que le peuple ne croye aux flatteurs, s'ils diſent que ceſtui cy affecte la Royauté. Ce n'eſt rien encore au prix des

Ce ſont des paradoxes que tout le monde n'entend pas, de dire que les ſeuls pauures ſont riches.

autres choſes qui le tourmentent. Si vous ſçauiez de cõbien d'ennuys ils ſont trauaillez, vous apprẽdriez biẽ-toſt à fuïr les richeſſes. Pẽſe-tu que i'euſſe eſté ſi hors d'entendemẽt moy-meſme, que de quitter à autruy la Richeſſe & la Royauté, ſi c'eſtoient de ſi belles choſes que vous dictes, & me rendre vne perſonne priuee pour recognoiſtre vn Superieur? Nenny ſans doute: Au contraire, cõme i'ay veu que tous ces troubles eſtoient inſeparables d'auec les plus opulents Roys, ie me ſuis deſmis de mon gouuernement, & n'ay que bien faict. Pource que tu m'as reproché, que les gaſteaux, & les ſangliers ſont ſeruis à la table des riches, là où durant la feſte, vous autres ne maſchez riẽ que du creſſon, des porreaux, & des oignõs, ſçache que telles viandes leur agreent pour vn tẽps; mais ils en ſont enfin ennuyez. Quãd vous ſortez du lict au matin, vous n'eſtes pas tourmentez, cõme eux, ny d'vne douleur de teſte, qui procede d'yurognerie & d'excez, ny d'vne haleine forte & & püante. Tout le fruit qu'ils cueillent de la jouyſſance qu'ils ont des femmes, auec leſquelles ils paſſent vne grãde partie de la nuit, ſelon que leur appetit deſreiglé leur commande, c'eſt, ou vn mal ethique, ou vne courte haleine, ou bien vne hydropiſie. Tu ne m'en ſçaurois mõſtrer vn ſeul de leur troupe, qui ne ſoit auſſi paſle qu'vne eſquelette; & s'il ſe treuue parmy eux quelque vieillard, il ne peut ſe tenir ſur pieds, ny faire le moindre pas, s'il n'eſt porté par quatre crocheteurs. Tels perſonnages tous dorez par le dehors, reſſemblent aux veſtements tragiques, qui par le dedans ſont doublez de meſchans haillons.

L'aiſe du riche n'eſt iamais de duree.

Que ſi vous ne mangez du poiſſon, ains languiſſez de faim, vous eſtes à tout le moins exempts de la douleur des gouttes, de la difficulté d'haleine, & de tels autres accidents, qui leur aduiennent pour leurs deſbauches. Auſſi ne ſe plaiſent-ils pas à ſe ſaouler iournellement de telles viandes; Mais tu verras par fois qu'ils ont autant d'enuie de manger des choux ou des porreaux, que tu as de deſir de gouſter d'vn ſanglier, ou d'vn lievre. I'obmets toutes les autres choſes qui les tourmẽtent, comme le ieune homme luxurieux, la femme amoureuſe, ou amie d'vn domeſtique, couchant auec luy par contrainte, ou de ſon bon gré. Ie ne fais point mẽtion auſſi d'vne infinité de telles autres choſes qui ſont hors de voſtre cognoiſſance, veu que vous n'auez eſgard qu'à leur or, & à leur pourpre tant ſeulement. Lors que, vous en voyez quelques-vns qui ſe font trainer dans vn cõche blanc; vous baaillez apres eux, & les adorez. Mais ſi vous les meſpriſiez alors ſans regarder

La volupté du luxurieux eſt vne pilule où il y a plus d'abſynthe que de miel.

ſi attentiuement, ny leur char d'argent, ny l'eſmeraude qui eſt enchaſſee dans la bague, ou ſi vous ne maniez leurs magnifiques habits, ceſſans d'admirer leur delicateſſe, & les laiſſant jouïr à l'ayſe de leurs richeſſes, ſoyez certains qu'accourans à vous, ils vous prieroient à diſner, pour auoir dequoy vous monſtrer les licts, les tables, & les coupes; qui ſont des choſes auſquelles il n'y a point de plaiſir, ſi les poſſeſſeurs n'ont quelque teſmoin pour les eſtimer. Vous treuuerez par ce moyen qu'ils preparent beaucoup de choſes pour l'amour de vous, plus pour vous les faire admirer, que pour en vſer. Ie vous eſcris cecy pour vous conſoler, cõme cognoiſſant la vie de tous les deux, ſçauoir du pauure, & du riche. Il faut que vous celebriez ceſte feſte de telle ſorte, que s'il vous falloit deſloger en bref de ceſte vie, eux delaiſſans la richeſſe, & vous la pauureté. Celà n'empeſchera pas que ie ne leur eſcriue, comme ie l'ay promis, & ie ſuis bien aſſeuré qu'ils priſeront beaucoup mes lettres.

SATVRNE, AVX RICHES, SALVT.

Saturne incite les riches à faire du bien aux pauures.

PAR les lettres que les pauures m'ont eſcrites n'agueres, ils ſe pleignent de ce que vous ne leur faictes aucune part des moyẽs que vous poſſedez. Là deſſus ils m'ont prié que ie faſſe les biens communs entre tous, & qu'vn chacun en ayt ſa part en particulier: adjouſtans qu'il eſt raiſonnable que l'eſgalité ſoit gardee, & non pas que ceſtuy-cy jouyſſe de ſes voluptez; & que celuy-là tout au contraire n'en poſſede aucune. A quoy i'ay faict reſponce; que Iupiter pouruoiroit à cecy mieux que moy. Toutesfois pour ce qui touche l'affaire dont il s'agiſt maintenant, & les injures qu'ils penſent receuoir à la feſte, i'ay aduiſé que c'eſt à moy d'en iuger, & ay promis de vous en eſcrire. Or les choſes qu'ils demandent me ſemblent bien raiſonnables: Par quel moyen, diſent-ils pourrions nous celebrer la feſte eſtans tous tremblotrans de froid, & extenuez de faim? De maniere qu'ils m'ont conſeillé de vous contraindre à leur departir les veſtemens que vous auez, ſi ie voulois qu'ils participaſſent à la ſolemnité: Car il n'eſt pas que vous n'en ayez quelqu'vn, qui ne vous ſerue de rien, comme eſtãt tout gras & vſé. Ils vous prient auſſi de leur diſtiller quelque peu

de voſtre or: Que ſi vous faictes celà, diſent-ils, l'on ne vous querellera iamais plus pour les biens, deuant Iupiter. Toute la menace qu'ils vous font, c'eſt de vous contraindre à vn nouueau departement, la premiere fois que Iupiter tiendra le ſiege pour iuger. Il ne vous eſt pas beaucoup difficile de leur donner vn peu de ces moyens que vous poſſedez en ſi grand nombre. Pour ce qui eſt du diſner, par le Dieu Iupiter, ie ſuis content qu'ils diſnent auec vous. Ils ont encore eſtimé cecy digne d'eſtre adjouſté en leurs lettres; que vous eſtes les ſeuls qui jouyſſez maintenant des delices leur tenant les portes fermees. Que s'il vous viẽt en volonté d'en feſtoyer quelqu'vn d'eux apres vn long temps, ils ont plus de faſcherie que de plaiſir au banquet, & l'on dict vne infinité de choſes à leur mocquerie, cõme cecy, qu'ils ne boiuent point du meſme vin que vous. O Hercule, que celà eſt des-honneſte! Ceux-cy meritent biẽ d'eſtre repris eux-meſmes de ce qu'ils ne ſe leuent, & ne s'en vont tout incontinent, vous laiſſant tous ſeuls au banquet. Ils ſe plaignent auſſi de ne boire pas leur ſaoul, & diſent que vos ſommeliers ont les oreilles eſtoupees de cire, comme les compagnons d'Vlyſſe. Bref, tout le reſte eſt ſi malſeant qu'il me faſche de le reciter, comme quand ils treuuent à reprendre à la diſtribution de la chair, & aux ſeruiteurs qui demeurent vers vous, iuſques à ce que vous ſoyez plus ſaouls; mais ils ne font que paſſer pardeuant eux; & pluſieurs autres telles vilenies, qui ne ſont gueres bien ſeantes à des perſonnes libres. Il n'y a point de doute que l'eſgalité eſt la choſe du monde la plus conuenable aux banquets: A cauſe dequoy l'on vous y donne vn hõme qui fait les partages eſgalement. Prenez donc garde qu'ils ne vous accuſent plus deſormais, & vous ſouuenez; que ſi vous leur faictes quelque peu de bien (ce qui ne vous incommodera du tout point) ils vous en honnoreront, & aymeront dauantage. Outre qu'ils ne perdront iamais la memoire du don que vous leur auez faict au beſoin. Vous ne ſçauriez adminiſtrer la Republique dans les villes, ſi les pauures ne conuerſent auec vous en icelles, & ne ſeruent d'entretien à voſtre felicité. Car il ne ſe treuuera perſonne qui admire vos richeſſes, ſi vous les poſſedez entre vous parmy les tenebres. Que le vulgaire voye donc, & s'eſmerueille de voſtre argent, de vos bãquets, & du deffy que vous leur faictes à boire; puis, qu'en beuuant, ils contemplent le hanap de tous coſtez, & que le priſant par le poids, ils admirent ores l'excellence de l'hiſtoire grauee, & tantoſt la quantité de l'or qui embellit

Il n'y a rien ſi beau que l'eſgalité.

tout l'ouurage. Ce faiſant ils s'en iront publiant par tout que vous eſtes gens de bien & courtois; & ſi vous ſerez hors la bûtte de leur enuie: Car qui voudroit enuier vn homme qui diſtribuë ce qui eſt de raiſon? Qui ſera celuy qui ne ſouhaitte vne longue vie au riche, ayant part à ſes biens? Mais de la façon que vous faictes maintenant vos affaires, voſtre felicité n'a point de teſmoins; vos richeſſes ne manquent pas d'enuieux, & voſtre vie eſt fruſtree de tout plaiſir. Il me ſemble qu'il n'y a pas tant de contentement de manger tout ſeul cõme font les Lyons, & les loups, que de banqueter auec des hommes joyeux, & qui ſont preſts à faire plaiſir en tous lieux. Ceux-cy entretiennent toute vne compagnie par leurs fables, propres aux feſtins, enſemble par leurs facetieux brocards, & autres telles joyeuſetez: par le moyen deſquelles le temps s'eſcoule, & qui ſont aggreables à Bacchus, à Venus, & aux Graces. Dauantage, ils loüeront par tout voſtre honneſteté, & dés le lendemain s'offriront à vous pour amys. Il eſtoit bien raiſonnable d'achepter à grand prix tout celà: Car ſi le pauure s'en alloit ſans dire mot ne ſeriez-vous pas faſchez ne ſçachãt à qui monſtrer vos robbes de pourpre, ny le grand nombre de vos ſeruiteurs, ny la groſſeur de vos anneaux? Ie ne dis point, que ſi vous voulez vous reſeruer le plaiſir pour vous ſeulement, vous ſerez ſubjects aux inimitiez & aux embuſches des pauures: Car les maledictions qu'ils vous dõnent deſià ſont abominables, & jà n'aduienne qu'ils ayent recours à telles imprecations. S'il s'en enſuiuoit vn effect, vous ne gouſteriez iamais plus de boudins ny du gaſteau, ſi ce n'eſtoit poſſible le demeurant de quelque chien. De plus les lentilles ſentiroient la ſaumure du poiſſon: le ſanglier, & le ſerf qu'on auroit mis rotir ſe prepareroient à la fuitte depuis la rotiſſerie iuſques aux montagnes. La groſſe volaille auſſi ſ'eſchappant s'enuoleroit ſans aiſles en la loge des pauures, & ce que i'y vois de pire, c'eſt que vos beaux eſchanſons deuiendroient chauues en vn inſtant, & la bouteille ſe caſſeroit. Aduiſez donc à ce que la raiſon vous oblige de faire à la feſte, pour la ſeurté de vos perſonnes, & ſoulagez l'incommodité de ces pauures gens, vous acquerant par vne bien petite rente de bons amis.

LES RICHES A SATVRNE, SALVT.

Les Riches font reſponſe à Saturne, que jà de

PENSE-tu, Saturne, auoir eſté le ſeul à qui les pauures ont eſcrit de cecy. Iupiter eſt deſià tout ſourd des cris importuns qu'ils luy

luy ont addreſſez de faire vn nouueau partage. Ils accuſent le deſtin de ce qu'il n'a faict vne eſgale diſtribution, & nous auſſi qui ne leur daignons departir choſe quelconque. Mais ce Dieu comme ſouuerain, cognoiſt qui a le tort, & pourtant il ne daigne pas meſme de les ouyr le plus ſouuent. Toutesfois nous ſommes contens de nous purger deuant toy, puis que maintenant tu regnes ſur nous. Toutes les fois que nous cõſiderons ce que tu nous commandes, ſçauoir d'aſſiſter les indigens de nos moyens, & combien c'eſt vne choſe agreable de viure en la compagnie des pauures, nous les receuons librement en nos tables, & obſeruons vne telle eſgalité en nos viãdes que celuy que nous appellons à noſtre repas, ne nous ſçauroit de rien accuſer. Il eſt bien vray que du cõmencemẽt ceux-cy diſent, qu'il faut peu de choſe pour eux: mais depuis que nous leur auons vne fois ouuert les portes, ils ne ceſſent d'eſtre importuns: Que ſi l'on ne leur donne tout ce qu'ils demandent, auſſi-toſt qu'ils ont dit le mot, ils ont recours aux inimitiez, aux menſonges, aux injures, & à la calomnie. Cependant ceux qui les oyent ainſi parler, y adjouſtent foy, comme s'ils ſçauoient bien ce qu'ils diſent pour la conuerſation qu'ils ont auec nous: d'où s'enſuit que nous ne pouuons faillir de tomber en l'vn de ces deux inconueniens; C'eſt, que ſi nous ne leur donnons rien, il faudra qu'ils ſe declarent nos ennemis: Au contraire, ſi nous ne leur faiſons du bien à leur volonté, nous deuiendrons tout incõtinẽt auſſi pauures qu'eux, & il nous ſera force de mandier. Voilà qui eſt encore tollerable, mais au repas meſme ils ne ſe cõtentent point de ſe ſaouler, ains apres auoir beu que plus que leur force n'en peut porter, ils ſerrent la main à la belle fille, pendant qu'elle leur tend la coupe, ou ſubornent quelque concubine, & meſme bien ſouuent la femme legitime. Bref, ayant rendu leur gorge, ils nous blaſment le lendemain, & diſent que nous les auons faicts mourir de ſoif & de faim. Que ſi tu m'accuſes de menſonge, remets toy en memoire Ixion, l'vn de vos chercheurs de lippees: Ceſtuy-cy ſe voyant admis à voſtre table auec autant d'honneur que vous meſmes, voulut ſeduire Iunon apres qu'il ſe fut bien enyuré. Pour ces cauſes, & autres ſemblables nous auõs reſolu, (afin que nos affaires aillent ſeurement deſormais) de ne leur donner plus l'entree dans nos maiſons. Que s'ils s'accordent deuant toy à nous demander ce qui ſera de raiſon, comme ils diſent maintenant, & ne commettre aucune ſedition aux feſtins, nous ſommes contents qu'ils hantent auec nous, & mãgent à noſtre table. Nous

long temps ils ſe ſont pleints à Iupiter auſſi bien qu'à luy de leur pauureté.

C'eſt vn regret inſupportable de faire du biẽ, quand on eſt aſſeuré d'en tirer du mal.

leur enuoyerons des veſtemens, comme tu le commandes, & de l'or tant que faire ſe pourra, & meſme augmenterons noſtre deſpenſe à leur occaſion. Il n'y aura rien que nous ne faſſions volontiers, pourueu qu'ils ſe deſiſtent d'vſer de tromperie enuers nous, & qu'au lieu d'eſcornifleurs, ils nous ſoient amys. Tellement que s'ils veulent faire leur deuoir de leur coſté, tu ne deſireras rien autre de nous, pour la diligence que nous y employerons.

LE BANQVET, OV LES LAPITES.

PHILON.

Lucian reprend icy derechef les vices des Philoſophes, & entre autres les Pytagoriciens & Platoniciẽs pour leurs ſuperſtitiõs, & les Stoiciens pour leur arrogance. Par où il veut inferer, que la ſcieẽce ne ſert de rien, cõme il eſt vray, ſans les bonnes mœurs.

I'AY ouy dire, Lucian, qu'hier en ſouppant chez Ariſtenes, vous euſtes vne grande diſpute, & que certaines queſtions Philoſophiques furent miſes en auant, d'où s'enſuiuit vne ſi grande querelle qu'il y en euſt quelques vns de bleſſez, ſi Carin n'a menty, tellement que l'iſſuë de ce combat fut ſanglante. LVCIAN. Ie ne ſçay pour moy (Philon) où eſt-ce que Carin peut auoir appris cecy; car il ne fut point des noſtres à ſoupper. PHILON. Il aſſeuroit l'auoir ouy dire au Medecin Dionic, qui eſtoit, à mon aduis, du nombre des conuiez. LVCIAN. Ouy; mais il ne ſe treuua point luy-meſme au cõmencement de la querelle, ains y vint ſur le tard, & preſque au milieu du combat, vn peu auant les bleſſures. Ie m'eſtonne dõc bien comme il a peu raconter quelque choſe de certain, puis qu'il n'a pas eſté preſent à la cauſe de leurs contentions, qui ſont venuës iuſques au ſang. PHILON. De verité, Lucian, Carin m'a conſeillé de m'en aller à toy, ſi ie voulois ouyr de veritables recits, & de quelle façon chaſque choſe s'eſtoit paſſee en particulier. Car Dionic affirmoit, qu'il ne ſçauoit rien de tout celà, & qu'aucun n'en pouuoit mieux parler que toy, qui te ſouuenois meſme des propos qui auoient eſté tenus, les ayant curieuſement eſcoutez, & non pas à la volee; Tu ne m'eſchapperas donc iamais que tu ne m'ayes parauant bien ſaoulé en cet aggreable banquet: car ie ne ſçay vrayement où ie pourrois treuuer vn feſtin plus delicieux, principalement en vn lieu tel que ceſtuy-cy, où nous ſommes ſobres, & y viuons en bonne paix, eſloignez des traicts & du ſang, bien que le vin beu tout pur ait forcé tant les vieux que les ieunes à faire les forcenez au ſouper, & dire des choſes qui n'eſtoient aucunement licites. Tu nous ſemonds vn peu trop maigrement

(Philon) à diuulguer ceſte affaire, & rapporter les traicts qu'on a faicts en yurongnant. Il vaudroit bien mieux oublier tout cela, & en attribuër la faute au Dieu Bacchus. Ie ne penſe pas qu'il s'en ſoit treuué vn ſeul, que ſes Orgies & Bacchanales n'ayent eſpris. Tellement que ce ſeroit l'acte d'vn mauuais homme de rechercher ſi exactement ces choſes. Laiſſons les pluſtoſt au banquet, & nous en allons; car i'ay en hayne, comme diſent les Poëtes, vn Biberon qui a ſi bonne memoire. Et certes ie ne treuue pas que Dionic ait bien faict de tenir ces diſcours à Carin, & de publier par tout les actes d'yurognerie qui furent hier cõmis par des Philoſophes. Quant à moy, ià n'aduienne que ie parle iamais de cecy.

C'eſt vn prodige en la Nature qu'vn biberon, qui a bõne memoire, car le vin eſt la mort d'icelle.

PHILON. Tu ne peux dire celà ſans te mocquer (Lucian.) Ce n'eſt pas ainſi qu'il faut traicter vn homme tel que moy, qui cognois bien que tu as beaucoup plus d'enuie de parler, que moy de t'ouïr. Ce qui me fait dire, que ſi tu manquois d'Auditeurs, tu t'en irois librement à quelque colomne, ou pres d'vne ſtatuë, pour vomir du premier coup tout cecy. Que ſi ie voulois m'en aller maintenant, tu ne le permettrois iamais, iuſqu'à ce que ie t'euſſe ouy. Mais ne te ſoucie; Quelque iour que tu viendras à moy, me pourſuiuant de prieres, ie me iouëray à mon tour. Allons nous en s'il te plaiſt à preſent, pour ouyr cela de quelque autre. Pour toy, n'en parle point. LVCIAN. Ne te faſche pas (Philon) ie le diray, puis que tu en as tant d'enuie, auec condition que tu ne l'iras pas publier par la ville.

PHILON. Tu feras bien pluſtoſt celà toy-meſme, Lucian, (ſi ie ne te meſcognois tout à faict) car tu le diras à tous ceux qui te viendront à rencontre, de maniere qu'il ne ſera pas beſoin que i'en vienne là, puis que tu me deuanceras. Mais dy moy premieremẽt ſi Ariſthenes ne marioit point ſon fils Zenon, à cauſe dequoy il vous auoit inuitez au feſtin? LVCIAN. Nenny. C'eſt bien la verité qu'il donnoit ſa fille Cleantis au fils du Changeur Eucrite, lequel eſtudie en Philoſophie. PHILON. Par le Dieu Iupiter, c'eſt vn beau ieune hõme; mais il me ſemble encore bien delicat, & n'eſtre gueres meur pour le mariage? LVCIAN. Ie me fais accroire qu'il n'en treuuoit point d'autre plus propre. Car, outre que ce ieune homme eſt fort modeſte, & ſe plaiſt merueilleuſement à la Philoſophie, il eſt encore fils vnique du riche Eucrite; Voylà pourquoy Ariſthenes l'a choiſi entre tous les autres pour eſpoux de ſa fille. PHILON. La cauſe de ce mariage n'eſt pas petite, puis que tu l'attribuës à la richeſſe d'Eucrite. Dy moy maintenant

(Lucian) qui eſtoient les conuiez? Lvcian. Il ne me ſeruiroit de rien de te raconter tout le nombre,& il ſuffira de te dire les noms des Philoſophes & hommes de lettres, leſquels tu deſires principalemẽt de ſçauoir. Zenotemis,ce vieillard Stoïcien y eſtoit premierement,& auec luy Diphile ſurnõmé Labirinthe, precepteur de Zenon fils d'Ariſthenes, enſemble le Peripateticié Cleodeme, ce babillard que tu cognois bien, qui pour ſa grande ſubtilité à refuter eſt appellé de ſes diſciples vn couſteau à deux trenchans. Hermon l'Epicurien y eſtoit auſſi; Et d'abord qu'il entra dans le logis, les Stoïciens le regardans de trauers luy tournerent le dos, & commencerent de le deteſter en public,comme quelque parricide,& vn homme de meſchante vie. Ceux-cy auoient eſté mandez au ſoupper, comme amis & familiers d'Ariſthenes, & auec eux Iſthee le Grammairien, & Dioniſidor le Rhetoricien. Ion le Platonicié,precepteur de l'Eſpoux Cherea,eſtoit venu de ſa part; homme venerable, majeſtueux, & le viſage duquel teſmoignoit quelque choſe de grand en luy; de ſorte que pluſieurs l'appellent la reigle, pour l'equité de ſon bel eſprit. Tous ceux de la compagnie ſe leuerent ſi toſt qu'ils le veirent entrer,& le receurent honnorablement, comme l'vn des plus grands perſonnages de ſon temps. Bref quand cet admirable Ion comparut, il ſembloit que ce fuſt l'arriuee de quelque Dieu. Apres que tous furent venus,il fut queſtion de s'aſſeoir en cet ordre. A la main droicte en entrãt, les femmes,dont le nombre n'eſtoit pas petit, occupoiẽt vn long ſiege;& parmy elles ſe voyoit l'Eſpouſee fort mignardement veſtuë,& enuironnee de femmes de chaſque coſté. A l'autre main tirant vers la porte,les hõmes y eſtoient tous aſſis de rang ſelõ la dignité d'vn chacun. Eucrates prit place le premier au deuant des femmes,& Ariſthenes apres luy. Il fut mis en auãt là deſſus, lequel des deux deuoit tenir le premier lieu,ou Zenotemis le Stoïcien, cõme le plus aagé,ou bien Hermon l'Epicurien? Car ce dernier eſtoit Sacrificateur de Caſtor & de Pollux, & des premieres maiſons de la ville: Mais Zenotemis appaiſa ce different, lors que ſe tournant vers Ariſthenes; Si tu m'eſtimes moindre, luy dit-il,que cet Epicurien Hermon, duquel ie ne veux pas meſdire dauãtage, ie m'en vay tout maintenant,& te laiſſe là ton feſtin. Quoy diſant, il appelloit ſõ garçõ,& ſe mettoit en deuoir de partir, lors qu'Hermon luy diſt; Prẽds la premiere place, Zenotemis,ie le veux: quoy qu'elle m'appartiẽne de droict,quãd ie n'aurois autre dignité que celle de Preſtre,puis que tu meſpriſes ſi fort vn Epicurié. Ie me tis (repliqua Zenotemis) d'vn Preſtre Epicurien,& en meſme tẽps il

L'ambitieux n'a iamais de repos,ſi l'on ne luy cede ce qu'il demãde.

s'asseid. Apres luy se meirent à table, Hermon, Cleodeme le Peripateticien, Ion, moy, Diphile, Zenon le disciple (qui se meit plus bas que luy) l'Orateur Dionisidor, & le Grammairien Isthee.

PHILON. Tout-beau, Lucian, tout-beau, ce banquet dont tu me parles composé de plusieurs hommes sages, est vne assemblee des Muses. Vrayement ie loüe Aristhenes, de ce qu'ayant à celebrer vne solemnité desiree de tout le monde, il voulut appeller au festin ces grands hommes, auant que tous autres, lesquels il choisit cõme les chefs de chasque secte de Philosophie, n'appellant pas ceux cy seulemẽt, & ceux-là non; mais tous ensemble. Aussi n'est-il pas du nombre de ces riches vulgaires, cher amy, ains amateur des bõnes lettres, ausquelles il employe la plus part du tẽps. Nous banquettions du commencement en repos, & les tables estoient garnies de diuerses sortes de viandes, principalement des saulses, pastisseries, & autres telles friandises, qu'il n'est besoin de raconter icy en particulier, lors que Cleodeme s'approchãt d'Ion; Ne vois-tu pas, luy dit il, ce vieillard (il parloit de Zenotemis, car ie l'escoutois) cõme il se saoule de viandes, remplissant sa robbe de potage, & cõbien de choses il tend à son garçon qui est derriere luy, croyãt d'abuser les autres, & ne se souuenant point de ceux qui viennent apres? Fay voir à Lucian tous ces beaux gestes, afin qu'il en soit tesmoin. Mais il n'estoit pas besoin qu'Ion me le mõstrast; car i'auois veu tout celà long temps parauant, regardant d'vn œil de trauers. Quand Cleodeme eust ainsi parlé; voicy Alcidamas le Cynique, qui se vint fourrer en vn coing, sans estre appellé de personne, vsant de ce traict vulgaire, cõme d'vne preface ridicule, que Menelaüs vint sans estre mãdé. Plusieurs, ausquels ceste action sembloit fort des-honneste, disoient de luy tout ce qui leur venoit à la bouche. L'vn, Tu resves, * Menelaüs; & l'autre; Voilà qui n'estoit pas au gré d'Agamemnon Atreen. Ils murmuroient de luy tels autres brocards, qui se pouuoiẽt dõner tant pour l'occurrẽce du fait, que par gaillardise. Aucun de la cõpagnie n'osoit se licentier de parler ouuertement, parce qu'ils craignoient tous Alcidamas, qui estoit vn dangereux personnage quand il se mettoit à dire des injures, & le plus grãd criard de tous les Cyniques; enquoy il n'auoit point son semblable, & se faisoit redouter d'vn chacun: Aristenes ayãt loüé son action, luy commanda de prendre vn siege, & s'asseoir aupres d'Isthee, & de Dionisidor. Aquoy il luy fit responce: Oste-moy celà; ces tiennes paroles sentent trop le delicat & l'effeminé. Il me feroit beau veoir assis sur vn escabeau, & vous imiter vous autres, [a] qui estes couchez tout du long, & presque renuersez

* parce que Menelaus s'en alla au banquet de son frere Amene sans estre mãdé.

Les plus indiscrets à la table sont les plus sobres a les ouyr parler.

sur ces deux oreillers, & appuyez sur le pourpre? Non, non, ie soupperay debout, & si me pourmeneray durant le banquet. Que si ie suis las, ie n'ay qu'à estendre mon manteau emmy la terre, & m'y coucher dessus, m'appuyant sur le coude, comme l'on peint Hercule. I'en suis content, dit Aristhenes, puis que tu te plais tant à ceste posture. Cependant Alcidamas tournant à l'entour de la table, soupoit à la mode des Scythes; se iettoit par fois aux plus abondans pastis, & tournoyoit auec ceux qui portoiẽt les viandes. Il n'estoit pas oisif en mangeant, ains disputant du vice & de la vertu, donnoit de petits traicts de risee à l'or, & à l'argent. Car il demandoit à Aristhenes que signifioient ces coupes en si grand nombre, & si celles de terre ne pouuoiẽt pas aussi bien seruir? Mais Aristhenes luy imposa silence bien-tost, voyant qu'il faisoit desià du tumulte. C'est qu'il fit signe au valet de luy donner vne grande coupe pleine du meilleur vin; estimant que celà n'estoit pas mal aduisé, comme ne sçachant pas de combien de maux ceste coupe de vin seroit cause. Si tost qu'Alcidamas l'eut prise, il fut quelque temps sans dire mot, & couché par terre, comme il l'auoit promis, tout de son long, & à demy nud, Il s'appuyoit sur l'vn de ses coudes, & soustenoit le gobelet de la main droicte, de mesme que les Peintres peignent Hercule chez * Phole. L'on faisoit desià courre la tasse, & les vns inuitoient les autres à boire parmy les deuis de table, quand l'on apporta de la lumiere. Ie m'apperçeu cependant que le garçon qui se tenoit debout aupres de Cleodeme, (c'estoit vn Eschanson de singuliere beauté) se mettoit à sous-rire (car il me semble qu'il n'y a point de mal de raconter en passant tout ce qui aduint durant le festin, principalement si c'est quelque traict de joyeuseté.) Et dessors ie pris garde attentiuement pour sçauoir dequoy il rioit. Ie veis donc que cestui-cy s'approchoit petit à petit, comme voulant prendre la coupe de Cleodeme, qui luy serroit le doigt en mesme temps, & luy donnoit à mon aduis deux dragmes auec la coupe. Et alors l'enfant sous rioit derechef, quãd on luy serroit ainsi le doigt. Et parce que ne se doutant point de l'argent qu'on luy offroit, il ne daignoit le prendre, les deux dragmes venans à choir, firent vn bruict, dont l'vn & l'autre rougit appertement. Ceux qui estoient assis à l'entour ne sçauoient à qui appartenoiẽt ces pieces d'argẽt, veu que le garçon nioit les auoir iettees; & Cleodeme, aupres duquel le son de l'argent auoit esté ouy, ne faisoit aucun semblant qu'elles luy fussent eschappees. Mais on ne se soucia pas beaucoup de cecy, & l'on n'y prit pas

* *ou possible Iole maistresse d'Hercule.*

La cautele est touſiours l'amorce du vice.

garde autrement, parce qu'entre plusieurs, Aristhenes auoit esté le seul qui s'en estoit apperçeu. Celà fut cause que peu apres il poussa secrettement le garçon, afin qu'il sortist de là, & fit signe à vn autre, sçauoir à quelque muletier ou palefrenier, de ces hõmes robustes qui ne sont plus en vsage, qu'il eut à seruir Cleodeme. Voilà comme l'affaire se passa, qui eut causé vne grande vergongne à Cleodeme, si elle eust esté mise en euidence deuant vn chacun. Mais Aristhenes la preuint soudain, les enyurant fort subtilement. Peu apres Alcidamas le Cynique qui auoit desià beu, demanda comment s'appelloit la fille qu'on marioit: Puis, ayant imposé silence à haute voix, & s'estãt tourné vers les femmes: Ie bois à toy, dit il, Cleantis, au nom d'Hercule Archigete. Et comme il s'apperçeut qu'vn chacun rioit de ces paroles: Vous riez, dit-il, sacrileges, de ce que i'ay beu à l'Espousee au nom de mon Dieu Hercule. Mais ie veux bien que vous sçachiez que si elle ne reçoit la couppe que ie luy presente, elle n'aura iamais vn fils tel que moy, qui suis hardy en vertu, libre d'esprit, & robuste de corps, (ce disant il descouuroit tous ses membres iusques aux plus hõteux.) Comme il veid que ceste action prouoquoit plus fort à rire les cõuiez, il se leua tout courroucé, regardant d'vn œil de trauers, & si furieux, qu'vn chacun voyoit bien qu'il ne falloit plus attendre de paix de luy, & possible qu'il eust frappé quelqu'vn d'vn baston, si l'on n'eust apporté à la bonne heure vne grande tarte; car si-tost qu'il la descouurit, il deuint plus benin, & appaisa sa colere, en aualant touſiours quelque morceau en se pourmenant.

Plusieurs des conuiez estoient desià bien saouls, & le banquet tout farcy de paroles: Car Dionisodor faisant l'Orateur, prononçoit quelques oraisons au milieu de l'assemblee, & s'acqueroit de la loüange parmy les seruiteurs qui se tenoiẽt debout au derriere. Le Grammairien Isthee, qui estoit assis pres de luy recitoit pareillement quelques fragmens de vers qu'il rassembloit de Pindare, d'Hesiode, & d'Anacreon: Tellement qu'il en tiroit vne chãson fort ridicule, & entre-autres choses ces mots, comme prophetisant ce qui aduint depuis:

Leurs boucliers ensemble ils chocquerent.

Et derechef,

Lors vn grand bruict suruint, & vne plainte d'hommes.

Cependant Zenotemis lisoit vn billet escrit en minute, qu'il auoit reçeu d'vn garçon.

Aristhenes s'aduisant, que ceux qui seruoient les viandes retar-

doient vn peu, comme ils ont de couſtume, pour empeſcher que ce temps là ne s'eſcoulaſt ſans aucun plaiſir, il commãda qu'on fiſt venir vn badin, pour dire ou faire quelque acte de riſee, afin que les conuiez ſe reſiouyſſent dauantage.

On veid entrer ſoudain vn bouffon du tout difforme & razé, horſmis quelque peu de poils qu'il auoit redreſſez au ſommet de la teſte. Ceſtuy-cy ſautoit en ſe detordant, & tournant en rond pour mieux prouoquer à rire la compagnie: Puis en frappant des cymbales, il chantoit ie ne ſçay quels mots Egyptiens. Il donnoit encore des brocards à tous les aſſiſtans, qui ſe rioient la pluſpart des paroles de ce bouffon. Mais Alcidamas s'offenſant de ce qu'il l'appelloit, le petit chien de *Melite, il entra ſi auant en courroux, (il y auoit jà long temps qu'on remarquoit qu'il luy portoit enuie, parce qu'il eſtoit le bien venu, & attiroit à ſoy les conuiez) que poſant bas ſon manteau, il le deffia à la lutte; autrement, luy dit-il, ſi tu n'y viens, ie te donneray de ce baſton.

** C'eſtoit vne Iſle, d'où l'on apportoit de petits chiens pour les Dames.*

Le miſerable Satyrion, (ainſi s'appelloit le badin) s'attaquant à luy, faiſoit tous ſes efforts à la lutte. C'eſtoit vn plaiſant ſpectacle de voir vn Philoſophe joinct à vn badin, ores frapper, & tantoſt receuoir des coups: Tellement qu'il y en auoit à la compagnie qui rioient, & d'autres qui rougiſſoient de honte iuſques à ce qu'Alcidamas perdit courage, voyant qu'il n'eſtoit pas le plus fort, & ſe laiſſa vaincre à vn petit homme, qui fut loüé d'vn chacun. Sur la fin de ce combat ridicule, le Medecin Dionic arriua, diſant, qu'il auoit tardé ſi long temps, parce qu'il eſtoit allé penſer Polyprepon le meneſtrier, qui giſoit malade d'vne freneſie. Il nous fit le plus plaiſant conte du monde de ceſtuy-cy, & nous dit, Qu'eſtant allé chez luy, ſans ſçauoir qu'il fut entré en ſa maladie, le patient ſe leua ſoudain, puis ayant fermé la porte, & deſgainé vne eſpee, il luy mit en main vn haut-bois, & luy commanda d'en jouër. Mais comme il vid que le Medecin ne ſçauoit par quel bout commencer, il le frappa d'vn foüet qu'il auoit en ſa main, laquelle il tenoit touſiours leuee ſur luy.

Conte d'vn Medecin, & d'vn frenetique.

Dionic ſe voyant en danger de ſa vie, il eut recours à ceſte inuention pour ſe guarentir: C'eſt qu'il deffia le patient à jouër auec condition que le vaincu auroit certain nombre de coups. Ce diſant il luy tendit le haut-bois, ſe ſaiſit de ſon foüet, & ſoudain ietta l'eſpee en la baſſe cour par les feneſtres de la chambre. Par ainſi ſe deffendant contre luy auec moins de danger, il eut loiſir cependãt d'appeller les voiſins à l'ayde qui accoururent au cry, & le ſauuerent

C'eſt vn jeu dangereux que celuy des Sages auec les fols.

uerent reſſerrant ceſte beſte enragee. Il nous monſtra les marques des coups qu'il reçeut, & quelques eſgratigneures au viſage. Ce Dionic ſe ſeant pres d'Iſthee ſouppoit de ce qui reſtoit, & nous faiſoit ce conte, qui ne nous donna pas moins de plaiſir que le badin meſme. Et de vray, il n'arriua point là ſans quelque diuine Prouidence, & ſa preſence fut du tout neceſſaire aux choſes qui ſuruindrent depuis. Car vn valet eſtant entré là dedans, dict, qu'il y venoit de la part du Stoïcien Ethimocles, qui luy auoit donné vne lettre qu'il apportoit, auec cõmandement, que l'ayant leuë clairement deuant tous, il s'en retournaſt ſoudain. Ariſtheñes luy permettant de ce faire, le valet s'approcha de la châdelle, & la leut.

PHILON. N'eſtoit-ce point quelque oraiſon à la loüange de l'Eſpouſee, Lucian, ou l'vn de ces Poëmes qu'ils ont accouſtumé de faire ſur les nopçes? LVCIAN. En bonne foy nous penſions du cõmencemẽt que ce fuſt la meſme choſe, mais celà n'en approchoit aucunement. Or la teneur de ceſte lettre eſtoit telle:

Ethimocles le Philoſophe à Ariſthenes.

LES actions de toute ma vie precedente teſmoigneront le peu de ſoin que i'ay d'aller aux feſtins. Pluſieurs qui ſont bien plus riches que toy, m'importunent tous les iours pour le meſme ſujet; mais ils ne peuuent gaigner celà ſur moy, cõſiderant les tumultes, & les yurongneries qui ſe font aux banquets. Toutesfois i'ay occaſion de me plaindre de toy, puis que tu es le ſeul, qui ayant reçeu de moy depuis ſi long temps tous les honneurs qu'on peut deferer à vn homme, n'as daigné me mettre au rang de tes autres amys, ains m'en as fruſtré, bien que ie ſois ton voiſin. Tellement que ie ſuis plus faſché de ton ingratitude que d'autre choſe. Car pour moy ie ne mets point le ſouuerain bien en vn morceau de porc ſauuage, ou de leuraut, ou de tarte. Ie reçois aſſez de ces preſens des autres qui recognoiſſent le deuoir que ie fais. Aujourd'huy meſme, bien que mon diſciple Pammene m'ait inuité à vn bon feſtin, toutes ſes prieres n'ont pas eſté capables de m'y faire aller; parce que i'eſtois ſi ſot que de me reſeruer pour toy ſeul, & cependant tu nous laiſſes en arriere, & inuites les autres. Ie ne m'eſtonne pas pourtant de cecy, quand ie penſe à part moy, que tu ne peux diſcerner ce qui eſt le meilleur, & n'as point le iugement aſſez ferme pour bien comprendre. Tout cecy procede ſans doute de ces braues Philoſophes Zenotemis, & Labyrinthe, auſquels, (laiſſant à part toute enuie) ie pourrois fermer la bouche

Lettre du Stoïcien Ethimocles à Ariſthenes.

auec vn ſeul ſyllogiſme. Y a-t'il quelqu'vn entr'eux ſi hardy, que de me donner la definition de la Philoſophie, ou la differẽce qu'il y a de * l'Habitation à l'Habitude, bien que ces termes ne ſoient que les principes d'icelle? Ie leur pourrois propoſer, ſi ie voulois, de plus difficiles queſtions, & leur demander, que c'eſt que ** Syllogiſme cornu, amoncelant, & moiſſonnant? Mais tout celà m'eſt indifferent: Hante-les tant que tu voudras; car pour moy, qui ne recognois point d'autres biens que les choſes honneſtes, i'endureray facilemẽt vne injure. Or afin que tu ne puiſſes cy-apres dire pour ton excuſe que le grand nombre d'affaires, & le tumulte eſt cauſe que tu m'as oublié, Souuiẽne-toy que i'ay aujourd'huy parlé deux fois à toy; premierement au matin en ta maiſon, puis au Temple de Caſtor & de Pollux, où tu faiſois tes prieres.

* *Habitation s'entend de la poſſeſſion & Habitude, de la diſpoſition d'eſprit ou de corps.*

** *Le Syllogiſme cornu eſt celuy qu'on appelle Eleuthique; l'Amoncelant, c'eſt l'argument, dit Sorite; & le Moiſſonnant eſt autrement dit Dilemme; lequel, quoy que tu concedes, ou nies, conclud touſiours quelque choſe contre toy.*

Voilà la reſponſe que ie tiendray toute preſte à ceſte tienne excuſe: Que ſi tu crois que ie me faſche pour le ſoupper, penſe vn peu à ce qui aduint à [b] Oenee, & tu treuueras que Diane s'offença pareillement de ce qu'elle ſeule ne fut par luy mandee au ſacrifice, veu qu'il auoit bien conuié tous les autres Dieux au banquet. Homere entend parler de cecy, quand il dict:

Soit qu'il ne la cognut, ou n'y euſt point penſé,
Il en ſentit le dueil, & en fut offenſé.

Et Euripide,

Calidon ſe nomme la terre,
Qui maints fertiles champs enſerre
Et ſe borne vers l'Ocean
Par le confin Pelopean:

Et derechef Sophocle.

La Nymphe qui porte le dard,
Et de Latone ſe dit nee,
Enuoya dans les champs d'Oenee
Vn ſanglier terrible au regard.

Il y a touſiours de l'enuie entre les eſgaux.

Ie t'ay ſcité ce peu de paroles que i'ay tirees de pluſieurs pour te faire voir quels perſonnages tu as obmis ayant appellé Diphile à ſoupper, lequel tu as meſme choiſi pour gouuerneur de ton fils: Dequoy ie ne m'eſtonne pas beaucoup, car il eſt agreable à l'enfant, & s'accommode à toutes ſes volontez. Que ſi l'honneſteté ne le deffendoit, i'adjouſterois volontiers quelque autre choſe que tu m'aduouërois toy-meſme de Zopire ſon Pedagogue: Toutesfois il ne faut point troubler les nopçes, ny reprocher à perſonne de ſi vilains crimes. Et bien que ie ne feray que mon deuoir d'ac-

cuſer Diphile, qui m'a deſia ſuborné deux diſciples, ie n'en parleray point neantmoins pour l'amour de la Philoſophie. Au reſte i'ay commandé expres à ce mien valet, que ſi tu luy donnois quelque morceau de ſanglier, ou de cerf, ou de tarte pour me l'apporter, & pour penſer t'excuſer du ſoupper, qu'il ſe garde bien de le receuoir, afin que nous ne ſemblions l'auoir enuoyé pour cecy. Tandis qu'on liſoit ceſte lettre, cher amy, ie fondois tout en eau de honte que i'auois, & i'euſſe volontiers ſouhaitté ce que l'on dit vulgairement, que la terre ſe fut ouuerte pour me cacher, voyant que la compagnie rioit à chaſque mot, principalement tous ceux qui cognoiſſoient Etimocles, homme d'aage, & d'vn maintien fort ſeuere: De maniere qu'on s'eſtonnoit fort de luy puis qu'il eſtoit tel, comment il s'eſtoit mis hors de ſoy-meſme, ayans eſté deçeus à ſa barbe, & à l'auſterité de ſa face? ſi eſt-ce pourtant qu'il ne me ſembloit pas, qu'Ariſtenes l'euſt oublié par meſpris, ains pluſtoſt, parce qu'il n'eſperoit point, s'il euſt eſté inuité, qu'il eut promis de venir, à cauſe dequoy il n'auoit daigné l'en prier. Apres que le valet eut ceſſé de lire; tous les conuiez tournerent les yeux ſur Diphile, & ſur Zenon, qui eſtoient tous eſtonnez, & monſtroient aſſez par le chagrin de leur viſage tout paſle, que les accuſateurs d'Etimocles eſtoiẽt veritables. Or bien qu'Ariſtenes fut grandement faſché en ſon eſprit, il nous inuitoit neantmoins à tout coup, taſchant de couurir d'vne bonne mine l'accident qui luy eſtoit ſuruenu. Là deſſus il renuoya le garçon, & luy dit qu'il aduiſeroit à ce que ſon Maiſtre luy enuoyoit. Peu apres Zenon ſe leuant, ſortit de là ſecrettemẽt au ſigne que luy fit ſon Precepteur, comme par le cõmandement de ſon pere. Cependant Cleodeme, qui jà dés long temps cherchoit l'occaſion de diſputer auec les Stoïques, & meſme ſe depitoit de ce qu'il ne treuuoit par où commodément commencer, voyant que ceſte lettre le prouoquoit au combat: Ce braue Chryſippe, dit-il, fait telles choſes, & l'admirable Zenon, & Cleanthe auſſi. Ce ne ſont que de petits mots friuoles, de legeres demandes, & des ombres de Philoſophes: & pour dire le tout en vn mot, il y a pluſieurs Ethimocles: Voyez vn peu que ſes lettres ſont graues? L'on peut dire au vray qu'Ariſtene eſt Oenee, & Etimocles Diane. O que tout ſuccede heureuſemẽt au banquet, & que de bien ſeance il s'y treuue! Par le Dieu Iupiter, dit Hermon aſſis au deſſus de luy, (car ie penſe qu'Etimocles auoit ouy, que l'on appreſtoit chez Ariſtene vn ſanglier pour ſeruir au ſouper, & pourtant il penſoit que ce ne ſeroit mal

A la cõpagnie des mouſches il s'y treuue touſiours quelque freſſon, qu'il ne faut pas irriter (comme dit le prouerbe.)

à propos de faire mẽtion du ſanglier Calidonien.) Il faut ô Ariſtenes, que tu luy enuoyes tout maintenant de ce ſacrifice; de peur que le pauure vieillard ne meure de faim, auſſi deſſeiché qu'vn ſecond Meleager; bien qu'il ne luy puiſſe aduenir rien de mauuais; parce que Chryſippe dit, que ces choſes ſont indifferentes. Eſt-ce ainſi que vous parlez de Chryſippe? (adjouſta Zenotemis ſe leuant debout, & criant à haute voix) Faictes-vous vne comparaiſon de Cleanthe, & de Zenon, hommes ſages, à vne perſonne qui ne ſçait point la vraye Philoſophie, ſçauoir à cet abuſeur Ethimocles? Vous eſtes tels vous meſmes qui dictes cela? N'eſt-ce pas toy, Hermon, qui as coupé les cheueux d'or de Caſtor & de Pollux, & qui en ſeras puny au premier iour, & liuré entre les mains du bourreau? Et toy, Cleodeme, tu as paillardé auec la femme de ton diſciple Soſtrate, & as ſouffert vne grande honte pour auoir eſté ſurpris en cet adultere? Vous tairez-vous donc maintenant, puis que vous eſtes coulpables de ſi grandes laſciuetez? Quant à moy, repliqua Cleodeme, l'on ne me ſçauroit reprocher, cõme à toy d'eſtre macquereau de ma propre femme, ny d'auoir retenu le pacquet d'vn eſcolier paſſant ſon chemin, pour en faire mon propre: & ſi ne me ſuis point parjuré, par la Deeſſe Pallas. Bref ie ne preſte point à l'intereſt de quatre dragmes, & n'eſtrãgle pas mes diſciples, s'ils ne me payent aſſez à temps mon ſalaire? Voilà qui eſt bon, repartit Zenotemis, mais tu ne ſçaurois nier, que tu n'ayes donné du poiſon à Criton pour faire mourir ſon pere? Ce diſant il ſe mit à boire à moitié, & ietta contre ceux-cy le reſte du vin qui eſtoit dans ſa coupe. Ion, qui eſtoit leur voiſin, en eut ſa bonne part, & ne s'offenſa point autrement. Hermon baiſſant le col, eſſuyoit le vin de ſa teſte, & prenoit à teſmoins, de l'outrage qu'on luy faiſoit, tous ceux qui eſtoient là preſens: Mais Cleodeme, qui n'auoit point de coupe, s'eſtant retourné, cracha contre Zenothemis, & ſi l'empoigna par la barbe de la main gauche, auec intention de le frapper au viſage. Et de faict il n'y a point de doute qu'il euſt tué ce pauure vieillard, ſi Ariſthenes ne luy euſt retenu la main, car il luy fut force de paſſer outre Zenotemis, & s'aſſeoir au milieu des deux, afin qu'ils fiſſent la paix eſtans ſeparez par ceſte muraille.

Pour apprẽdre la vie de deux ennemis, il les faut mettre en colere.

Hic thalamum inuaſit nata, vetitoſque Hymenaos;

Auſi omnes immane nefas, auſoque potiti,

Virg. 6. Eneid.

Pendant que cecy ſe paſſoit, Philon, ie diſcourois de diuerſes choſes en mon eſprit, & me repreſentois premierement, qu'il n'eſtoit pas beſoin qu'aucun apprit les ſciences, s'il n'adaptoit en meſme temps la maniere de viure à ce qui eſt de meilleur,

parce que ie voyois que ceux qui surpassoient les autres en paroles se faisoient mocquer d'eux, quand il falloit venir à l'effect. Ie me figurois d'vn autre costé, si ce dire de plusieurs n'estoit pas veritable, que la discipline destournoit du vray chemin ceux qui ne voyoient seulement que les liures & les continuels chagrins qui s'y treuuent. Car parmy tant de Philosophes qui estoient là presens, il n'y en auoit pas vn seul, qui ne fut digne d'estre repris; veu que si les vns commettoient des actions deshonnestes, les autres en disoient encore de plus vilaines. D'ailleurs, ie ne pouuois rapporter au vin la cause de tout cecy, quand ie considerois quelles choses Etimocles auoit escrites, quoy qu'il n'eust encore ny beu ny mangé. Tout alloit donc à rebours en ce festin; & tu euisses veu les plus ignorans banqueter auec assez de modestie, ny sans faire les yurongnes, ny mesme sans monstrer aucun geste des-honneste. Ils se rioient seulement de ceux-là, lesquels ils cognoissoient à mon aduis, & les auoient admirez parauant, iugeans à leurs habits, qu'ils meritoient d'estre tenus en grande reputation. Ces sages tout au contraire, commettoient des effects de lubricité, se deschiroient par belles iurjures, & se creuoient à force de manger & de boire, puis crioient à gueule ouuerte, & venoient iusques aux mains. Alcibiadmas, cet admirable homme, pissoit mesme à la veuë d'vn chacun, sans auoir aucune honte des femmes. Et il me semble de verité, que quelqu'vn eust bien peu comparer ses actions à ce que les Poëtes racontent de la Deesse Eris, laquelle pour n'auoir point esté appellee aux nopçes de d Pelee, ietta au milieu du bãquet la pomme qui seruit d'amorce à la guerre de Troye. Ie me proposois pour lors qu'Etimocles ayant ietté sa lettre en ceste compagnie, comme quelque pomme, n'auoit moins causé de maux qu'en contenoit l'Iliade: Car on ne pouuoit appaiser Zenotemis ny Cleodeme se debattans, bien qu'Aristhenes se fust mis entre-deux. C'est assez pour maintenant, dit Cleodeme, puis que vous estes conuaincus de ne sçauoir les bonnes lettres: Demain ie vous punray, comme il faudra. Respons moy, Zenotemis, ou toy Diphile qui es si honneste homme, pour quelle cause dictes-vous, que la possession de l'argent est indifferente, veu que tous vos desseins n'aspirent qu'à posseder beaucoup? N'est-ce pas pour ceste seule esperance que vous accostez les riches, vous prestez à vsure, donnez à l'interest, & enseignez à gaiges? Et derechef, quand vous detestez la volupté, & tirez en

La science est vne dangereuse espee à l'hõme qui en vse mal.

L'ignorant demeure tout cõfus quand il void faire au docte vn acte que le sçauoir luy defend.

L'on ne peut croire autour d'hui qu'vn homme aime la pauureté s'il ne le monstre par l'effect.

iugement les Epicuriens, vous faictes, & endurez vous meſmes pluſieurs choſes qui ſont deshonneſtes, & le tout pour l'amour des voluptez, vous faſchant ſi quelqu'vn ne vous inuite à ſoupper? Que ſi vous y eſtes appellez, vous creuez à force de trop manger, & ſi chargez vos valets de viandes. Ce diſant il taſchoit d'arracher le linge que le garçon de Zenotemis tenoit en main, & qui eſtoit plein de toutes ſortes de chairs. Il auoit reſolu de vuider toute ceſte viande par terre; mais le garçon ne laſcha iamais le linge, & tint touſiours bon contre celuy qui tiroit. Or çà, Cleodeme, dit Hermon, qu'ils reſpondent, pourquoy ils accuſent les Voluptez, puis qu'ils ſe plaiſent d'en inuenter de nouuelles? Reſponds-moy pluſtoſt, Cleodeme, dit Zenotemis, pourquoy penſe-tu que les Richeſſes ne ſoient point des choſes indifferentes? Rien moins, c'eſt toy-meſme: Ce different dura fort long temps, iuſqu'à ce qu'Ion aduançant la teſte; Ceſſez, dit-il, c'eſt aſſez diſputé? Ie propoſeray icy, ſi vous voulez, des propos qui ſont fort conuenables aux nopçes: Quant à vous, ne faictes qu'eſcouter, & vous appreſtez à reſpondre à voſtre tour, à la maniere de nos Platoniçiens. Cet aduis fut treuué fort bon par toute la compagnie, principalement par Ariſtenes, & par Eucrite, qui eſperoient que par ce moyen on pourroit mettre fin à ces ennuyeuſes diſputes. Ariſtenes ſe remit en ſa place, eſtimant que la paix fuſt deſià faicte.

Nous eſtions au dernier ſeruice, & l'on nous donnoit à chacun vn oyſeau, de la venaiſon de ſanglier, du ciuet de lievre, vn poiſſon frit, de la tarte, & bref telles autres viandes, qu'il eſt permis ou de manger ſur le lieu, ou de les emporter à la maiſon. Et parce qu'on ne bailloit pas à chacun ſon tranchoir, il y en auoit vn pour Ariſtenes, & pour Eucrite au bout de la table, & chaſque conuié deuoit prendre ce qui eſtoit de ſon coſté; puis vn autre qui ſeruoit à Zenotemis Stoïcien, & à l'Epicurien Hermon; enſemble, vn à l'vſage de Cleodeme & d'Ion, & vn pour l'Eſpouſe & pour moy. Or on donna la part de deux à Diphile, à cauſe que Zenon s'en eſtoit allé. Ie ne te dis pas ces choſes ſans ſubject, Philon, & ie te prie d'en auoir memoire; car elles te ſeruiront pour l'intelligence du conte. PHIL. Ie m'en ſouuiendray fort bien. LVC. Ie commenceray donc le premier s'il vous plaiſt, dit Ion. Puis, ayant eſté quelque temps ſans dire mot, Il eſtoit bien neceſſaire, continua-t'il, que parmy de ſi grands hommes que voicy l'on parlaſt des idees, & des ſubſtãces incorporees, enſemble de l'Immortalité de l'ame. Mais afin que tous ceux qui ſuiuent vne autre ſecte de Philoſo-

phie ne me contrediſent point, ie ne diſcourray d'autre choſe, que de ce qui appartient au mariage, & aux nopçes. Pour moy ie ne treuue rien meilleur que de ne ſe point marier, & de nous abſtenir des femmes, ſelon les enſeignements de Platon, & de Socrates. Ceux qui obſerueroient ces preceptes, treuueroient vn chemin bien facile pour atteindre au ſommet de vertu: ou bien s'il faut que les hommes ſoient mariez, il ſeroit bon que leurs femmes fuſſent communes: Car telle eſt l'opinion de Platon, afin de chaſſer bien loing toute jalouſie. Ces diſcours, comme proferez hors du ſubject, eſmeurent à rire toute la compagnie, & entr'autres Dioniſodor, qui luy reſpondit; Ne veux-tu pas ceſſer de nous chanter vn langage ſi barbare? Où treuueras-tu ceſte jalouſie, & chez qui? Tu parles encore, repartit Ion, püantiſe que tu es? A quoy Dioniſodor s'en alloit luy reſpondre, & l'injurier à bon eſcient: Mais ce bon Grammerien Iſthee prenant la parole: Taiſez-vous, dit-il, ie vous veux reciter vn Epitalame, & ce diſant il ſe mit à dire ces vers Elegiaques, ſi ie m'en ſouuiens bien.

Comme à la table il y a diuerſité de gouſts, de meſme en eſt-il des diſcours.

L'hõme docte peruertit les plus belles maximes quand il veut eſtre meſchant.

Cleantis qui n'a point d'eſgale
Nourrie en la maiſon Royale
D'Ariſthene, va ſurpaſſant
Les mignards attraits de Cyprine,
Des Graces la beauté diuine,
Et le clair luſtre du Croiſſant.
Et toy mignon de Cytheree,
Plus adroict qu'Achille ou Neree,
Fay que ie chante deſormais;
En faueur de ceſte iournee
Vn Hymne ſur ton Hymenee
Qui puiſſe durer à iamais.

Toute la compagnie s'eſtant priſe à rire plus fort que iamais, il ne reſtoit qu'à deſſeruir les viandes; & Ariſtenes, & Euerite prenoiẽt deſià ce qu'on leur auoit mis deuant; moy, ma part, Cheree la ſienne, enſemble, Ion & Cleodeme la leur. Or Diphile vouloit pareillement emporter ce qu'on auoit là mis pour Zenon qui s'en eſtoit allé, & diſoit s'entrebattant auec les valets, que l'on auoit ſeruy tout cela deuant luy. Tellement qu'ils s'arrachoient les oyſeaux, ny plus ny moins que ceux qui tiraſſoient de part & d'autre la charongne de * Patrocle. Diphile demeura vaincueur à la parfin, & emporta tout, non ſans appreſter à rire aux conuiez, qui s'eſtõnoient fort de ce qu'il entroit en colere pour ſi peu de choſe:

* *qui combattãt auec Hector, fut par luy occis, & ſon cadauer traiſné par le champ.*

de meſme que ſi on luy euſt faict quelque grande injure. Nous auons deſià dit, qu'Hermon & Zenotemis s'eſtoient aſſis enſemble, l'vn plus haut, ſçauoir Zenotemis, & l'autre au deſſous de luy, & leur auoit-on ſeruy toutes autres viandes eſgales qu'ils auoient ſerrees paiſiblement. Mais il aduint fortuitemẽt que l'oyſeau qui eſtoit du coſté d'Hermon ſe treuua plus gras que l'autre: tellemẽt qu'vn chacun d'eux vouloit prendre le ſien. Quoy voyant Zenotemis (comprens bien ce que ie veux dire Philon, car nous ſõmes maintenant au nœud de l'affaire) il laiſſa celuy qu'on luy auoit ſeruy, & prit l'autre vn peu plus graſſet, qui eſtoit deuãt Hermon, lequel le retiroit petit à petit, ne voulant que Zenotemis eut la meilleure part. Là deſſus ils commencerent de ſe quereller; & ſe ietter les oyſeaux par la face; outre que s'empoignans par la barbe; tous deux appelloient à ſecours; ceſtuy-cy, ſçauoir Cleodeme, Hermon, & ceſtuy-là, ſçauoir Zenotemis, Alcidamas, & Diphile. Vn chacun s'y mit pour les empeſcher de ſe battre: ceux-cy pour le party de l'vn, & ceux-là pour celuy de l'autre. Il n'y eut qu'vn ſeul Ion, qui ne s'en meſla point, & qui voulut eſtre neutre. Tandis qu'ils ſe combattoient peſle-meſle, Zenotemis leuant la coupe, qui eſtoit deuant Ariſtenes, la ietta contre Hermon.

Et ne le toucha point, ains en paſſant plus outre,
Le coup alla bien loing.

Et de faict, il fit vne grãde & profonde playe à la teſte de l'Eſpoux, d'où s'enſuiuit vn bruit confus des femmes, pluſieurs deſquelles accouroient à ce combat, & notamment la mere de l'adoleſcent, apres qu'elle eut veu rejaillir le ſang. L'Eſpouſee y courut auſſi toute paſmee de crainte, pour l'amour qu'elle portoit à ſon Eſpoux. D'ailleurs Alcidamas monſtra qu'il auoit du courage, quãd il fut queſtion de ſecourir Zenotemis; car il froiſſa la teſte à Cleodeme d'vn coup de baſton, & à Hermon la machoire. Dauantage il bleſſa quelques domeſtiques, qui ſe mettoient en deuoir de les reuancher. Ce nonobſtant, Cleodeme dreſſant le poulſe, creua l'œil à Zenotemis, & s'approchant luy arracha le nez à belles dents. Au meſme temps Hermon pouſſa Diphile du banc en bas la teſte premiere, comme il veid qu'il venoit pour ayder à Zenotemis. Le Grammerien Iſthee, qui taſchoit de les ſeparer, fut auſſi bleſſé d'vn coup de pied, que Cleodeme luy porta cõtre les dents, penſant que ce fut Diphile. C'eſtoit pitié de voir ce miſerable couché pres de ſon Homere meſme; & vomiſſant le ſang par la bouche. Toute la chambre eſtoit pleine du tumulte, & du bruict

que

Le dueil s'attache à l'extremité de la ioye.

C'eſt vne choſe infaillible que parmy les deſbauches & excez d'vne compagnie le vin ſe meſle touſiours auec le ſang.

que faiſoient les femmes qui pleuroiẽt à l'entour de Cheree, pendant qu'il y en auoit touſiours quelques-vnes qui le conſoloient. Apres qu'Alcidamas fut vne fois reuenu à ſoy, il mõſtra bien qu'il eſtoit plus à craindre qu'aucun; Car il frappoit contre tous ceux qui luy venoient à rencontre; & ie ſuis bien aſſeuré, que s'il n'euſt rompu ſon baſton, pluſieurs fuſſent demeurez ſur la place. Pour moy, ie me tenois tout debout contre le mur, & me contentois de regarder ce combat, ſans m'en vouloir meſler iamais, ayant appris à l'exemple d'Iſthee, qu'il eſtoit dangereux de vouloir ſeparer telles meſlees. De ceſte façon, tu euſſes veu de vrays Lapites & Centaures; les tables renuerſees, le ſang reſpandu, & les coupes iettees par terre. Ce qui fut encore le plus faſcheux, c'eſt qu'Alcidamas reſpandit la lampe; tellement qu'on ne voyoit rien dans la chambre. Ie vous laiſſe à penſer ſi l'affaire ne fut pas pour lors plus dangereuſe que parauant; outre qu'il n'eſtoit pas facile de recouurer en quelque lieu de la lumiere. Il eſt croyable que pluſieurs cruautez furent commiſes en ceſte obſcurité, iuſques à ce qu'vn certain ayant finalement apporté de la chandelle, l'on treuua Alcidamas, qui leuoit la cotte de la meneſtriere, & s'efforçoit d'auoir affaire à elle. Dioniſodor fut ſemblablement ſurpris en vn autre acte fort ridicule; car cõme il ſe leuoit, vne coupe luy tumba du ſein en terre. Il alleguoit pour excuſe, que pendant le tumulte, Ion la retenant la luy auoit donnee, afin qu'elle ne ſe perdiſt. Puis Ion, comme s'il euſt eſté ſon Aduocat affirmoit que celà eſtoit ainſi. Cependant tout le banquet ſe rompit, & les pleurs furent changez en riſee à cauſe d'Alcidamas, de Dionyſodor, & d'Ion. C'eſtoit vn piteux ſpectacle, de voir emporter les bleſſez, & entr'autres ce vieil Zenotemis, tout mutilé de l'œil, & du nez, & criant qu'il mouroit de douleur. Hermon, bien qu'il ne fut exempt de mal, car on luy auoit fait tomber deux dents; Tu te ſouuiendras, dit-il, Zenotemis, de ne mettre plus la douleur au rang des choſes indifferentes.

En vne querelle les plus ſages ce ſont ceux qui ne diſent mot.

La lumiere eſt plus forte contre le vice que l'obſcurité.

Les fols ſeruẽt de boufons aux ſages.

Dionic ayant mis des bandages aux bleſſures que l'Eſpoux auoit reçeuës à la teſte, il le fit emporter en ſa maiſon en ce chariot, dãs lequel il deuoit emmener ſon Eſpouſee; de maniere que ce miſerable celebra des nopçes bien triſtes. Le meſme Dionic penſa les autres le mieux qu'il peût, & apres qu'ils eurent dormy tout leur ſaoul, on les emporta, la plus-part vomiſſans par le chemin. Au demeurant Alcidamas tint touſiours ferme, & l'on ne peût iamais chaſſer dehors ce galand, depuis qu'il ſe fut vne fois

couché de trauers. Voilà, cher Philon toute l'issuë de ce beau banquet, duquel on peut bien dire ces vers qui se chantent aux Tragedies.

N'est-ce pas vne estrange choſe,
De tout ce que l'homme propoſe,
L'effect n'arriue nullement:
Car ce qu'on penſe eſtre à la veuë,
Et dont l'eſperance eſt conçeuë
Se met à fin bien rarement.

Car de vray ces choſes aduindrent inopinément. I'ay appris depuis, qu'il n'y a point trop d'asseurance à banqueter auec de tels Philoſophes, quant on n'a que faire auec eux.

ANNOTATIONS.

a *Qui eſtes couchez tout du long.*] C'eſt vne alluſion à la couſtume qu'auoient les anciens de prendre leur repas couchez ſur certaines tables faictes en forme de licts, qu'ils nommoient *Triclinia.* [1] Alexandre d'Alex. rapporte que Iules Ceſar en ſon triomphe d'Afrique fit dreſſer vingt deux mille de ces licts ou tables pour faire vn feſtin ſolemnel au peuple Romain.

[1] *Gen. dier lib. 6. cap. 6.*

b *Oenee.*] Roy de Calidoine, & fils de Parhaon, lequel pour auoir meſpriſé les ſacrifices de Diane, la Deeſſe offencee de cecy luy enuoya vn furieux ſanglier pour rauager tout ſon païs. Ouide rapporte que Meleager le meit à mort, ayant faict amas de la plus gaillarde ieuneſſe de ſon temps.

c *Meleager.*] Fils d'Oenee Roy de Calidoine. Vn peu apres ſa naiſſance Althee ſa mere ſongea qu'elle voyoit les trois Parques aupres du feu, tenans vn tiſon en main, & que la vie de Meleager ſe conſumoit à l'eſgal de ce tizon. Tellement que les Parques eſtans diſparuës elle le prit tout eſteint qu'il eſtoit, & le conſerua fort ſoigneuſement. Depuis, Althee eſtant aduertie que Meleager auoit mis à mort ſes deux freres, ſon impatience ſe tournant en fureur, elle ietta dans le feu ce tiſon fatal, lequel venant à bruſler tout le corps de Meleager fut pareillement conſommé des flammes.

d *Pelee.*] Fils d'Eacus & d'Egine, duquel & de la Deeſſe Thetis naſquit Achille qui fut ſurnommé Pelides.

DE LA DEESSE SYRIE.

Il deſcrit le Temple, les Sacrifices, & l'effigie de la Deeſſe Syrie.

NON loing du fleuue Eufrate, au pays de Syrie ſe void vne cité qu'on nomme Sacree, parce qu'elle eſt voüee à Iunon l'Aſſyrienne. Au demeurãt il me ſemble que ce nom ne fut point donné à ceſte ville, lors de ſes premiers fondements; ains qu'elle en auoit iadis vn autre. Il eſt bien vray que depuis elle fut ainſi ſurnommee pour les grãds Sacrifices qui s'y faiſoient d'ordinaire. Ie viens donc icy pour parler de ceſte cité, & de toutes les merueilles qui s'y treuuent. Car mon intention n'eſt autre que de rapporter les loix dont ils vſent en leurs Sacrifices, & quels ils ſont, enſemble leurs ſolemnelles aſſemblees. A quoy i'adjouſteray tous

les contes que l'on en faict ; & comment ce Temple a eſté baſty. I'eſcris cecy comme eſtant Aſſyrien; & des choſes que ie raconte i'en ay veu quelques-vnes moy-meſme, & les autres ie les tiens des Preſtres dû Temple; tellement que ie m'en vay commencer ma narration par celles qui ſont plus anciennes que moy.

De la Religion des Egyptiens.

Tous ſont d'accord,& nous le ſçauons aſſez, que les Egyptiens ont les premiers de tous conçeu la cognoiſſance des Dieux,inſtitué des Temples,cõſacré des bois & des foreſts,& faict des aſſemblees ſolemnelles. Ils ont auſſi les premiers entendu les noms ſacrez, & enſeigné les diuins myſteres. Les Aſſyriẽs apprirent d'eux la doctrine des Dieux, & baſtirent des Temples, où ils dreſſerent des ſimulachres, & dedierent des ſtatuës. D'où vient que jadis dans les Temples des Egyptiens l'on n'y voyoit aucunes figures. Aujourd huy meſme il y a des Temples en Syrie, qui ne ſont pas beaucoup plus recents que l'aage des Egyptiens, pluſieurs deſquels il me ſouuient d'auoir veus.

Du Temple d'Hercule,

Le Temple d'Hercule y eſt premierement;ſçauoir celuy qui eſt à Tyr; Non de cet Hercule, à qui les Grecs deferent tant d'honneurs par leurs vers, mais bien de cet Heros de Tyr, dont i'entends parler,lequel eſt beaucoup plus ancien que l'autre. En Phenicie ſe voit encore vn autre Temple fort grand,où les Sidoniens celebrent des ſacrifices au nom d'Aſtarte (ainſi nomment-ils leur Diuinité) & pour moy ie penſe que c'eſt la Lune. Au reſte l'vn des Preſtres m'a raconté que c'eſt celuy [a] d'Europe ſœur de Cadmus, L'on tient que ceſte-cy fut fille du Roy Agenor, & qu'apres qu'elle fut diſparuë, les Pheniciens l'honnorerent d'vn Temple, & en firent publiquement vn Panegyre ſacré. La teneur de ceſte harangue eſtoit telle; Que l'excez de ſa beauté força Iupiter à l'aimer, & qu'à cet effect s'eſtant tranſmué en Taureau, il la rauït,& la tranſporta en l'Iſle de Crete. I'ay ouy faire vn pareil recit à tous les autres Pheniciens; & pour plus grande preuue de cecy, au reuers de la monnoye des Sydoniens eſt marquee ceſte Europe aſſiſe ſur le Taureau, qui eſt Iupiter. Il eſt bien vray pourtant que ce Temple ne ſemble pas à tous eſtre celuy d'Europe. Les Pheniciens ont pareillement vn autre Temple, non Aſſyrien, mais Egyptien, les dependances duquel s'eſtendent depuis Eliopolis iuſques en Phenicie. Il eſt grand & fort ancien, à ce que i'en ay ouy dire, car ie ne penſe pas l'auoir iamais veu. Dauantage, l'on peut voir dans Biblis le grand Temple de Venus Bibliennne, où l'on repreſente la mort [b] d'Adonis, ce qui leur eſt vne couſtume or-

d'Europe,

& de Venus Biblienne.

dinaire. Adonis, disent ils, fut blessé par le sanglier en leurs terres; & voilà pourquoy pour eternelle memoire de ce deplorable accident, ils se battent chasque annee en se lamentant, font de solemnels sacrifices, & vn commandement general leur est faict de mener vn grand dueil par tout leur pays. Apres auoir finy leurs pleurs & leurs batteries, ils celebrent les funerailles d'Adonis, comme s'il venoit de mourir. Le lendemain ils publient par tout qu'il est encore viuant, l'esleuent en l'air, & tondent leurs cheueux, comme font les Egyptiens quand [c] Apis est mort. Que si de fortune il se treuue quelque femme qui ne se vueille couper le poil, elle est condamnee à se prostituër vn iour entier en la place publique, pour faire gain de son corps; Ce qui ne s'obserue qu'enuers les estrangers, & le salaire qui en prouient l'on le donne en sacrifice à Venus. Or entre les Bibliens il y en a quelques-vns qui disent qu'ils ont le corps de l'Egyptien [d] Osiris, & que ces dueils & cerimonies ne se font point à l'honneur d'Adonis, mais d'Osiris. Ie m'en vay vous dire d'où ils tirent ceste conjecture. C'est que chasque annee l'on voit nager vne teste, d'Egypte à Biblis, auec autant de distance qu'il y en a de là iusques icy. C'est merueille que ce chef n'aborde iamais à vne autre riue qu'à celle de Biblis, & que le vent le porte tousiours en ce pays par vne diuine nauigation. Cela se passe ainsi tous les ans, & il me souuiēt que ie le veis dans Biblis, où ie regarday ceste teste peinte sur du papier. Mais voicy bien encore vne plus estrange merueille en la terre des Bibliens. Vn certain fleuue, nommé Adomile (qui prend sa source au mont Liban, & se va rendre dans la mer) se teint tous les ans en pur sang, & perd sa couleur naturelle. Puis, comme il se rend dans la mer, il fait rougir vne partie des Bibliens, & leur monstre le temps le plus propre à mener dueil. Ceux-cy font le plus plaisant conte du monde, sçauoir qu'en ces iours là Adonis est blessé par le Liban, & que son sang qui nage sur l'eau, change la couleur du fleuue, & si luy en donne le nom. Voilà ce qu'on dit d'ordinaire touchant ceste matiere; Mais il y eut n'agueres vn Biblien, hōme qui me sembloit digne de foy, lequel me voulant rapporter quelqu'autre cause de cecy: Sçachez (me dist il mon hoste) que ce fleuue est porté à trauers le Lyban: or est-il que le terroir de ce mont est fort rouge; Les vents doncques s'esleuants plus fort en ces iours là qu'aux autres, emportent de la terre dans le fleuue, laquelle ressemble entierement à la mine, d'où s'ensuit qu'il paroist tout sanglant, bien que la cause principale procede, non d'vn sang

Estrange superstition.

Merueille du fleuue Adomile,

& la raison pourquoy il paroist tout sanglant.

respandu, comme ils disent, mais de la terre. Ce Biblien m'asseura cecy, & il y a quelque apparence de verité en son dire; car il courut pour lors vn grand vent. Ie m'en allay depuis de Biblis au mõt Liban, où il n'y a qu'vne iournee de chemin, au recit que l'on me fit d'vn certain Temple que Cyniras auoit dedié à Venus; & de verité i'en veis tout le bastiment, qui est fort antique. Voilà les Temples principaux, & les plus anciens qui sont en Syrie. De tous ces Temples, dont le nombre n'est pas petit, il n'y en a point à mon aduis de plus grand ny de plus sainct que celuy qui est en la Cité Sacree. Là se voyent plusieurs beaux ouurages & dons antiques, ensemble diuerses merueilles, & sainctes statuës, mesme des Dieux; ce qui est assez manifeste par les admirables effects qu'ils produisent. Car elles suent vrayement, se remuent, & rendent des oracles. A quoy i'adjouste que plusieurs ont souuent ouy vn grand tintamarre, & vn cry qui s'esleuoit dans le Temple, apres qu'il estoit fermé. Mais ie n'y ay rien remarqué de si rare que les thresors. Aussi est-ce la verité que plusieurs richesses s'apportent là dedans d'Arabie, de Phenicie, de Babylone, de Cappadoce, de Cilicie, & d'Assyrie. I'ay encore veu les reliques qui sont cachees au Temple, sçauoir plusieurs ornements, & autres ouurages d'or & d'argent particulierement dediez. Quant aux festes, & solemnelles assemblees, il n'y a point d'autre nation qui en celebre dauantage. Comme ie m'enquestois combien d'annees auoit duré ce Temple, & quelle Deesse y presidoit; lon m'en fit diuers discours, dont les vns estoient sacrez, les autres clairs & manifestes; ceux cy tout au contraire fabuleux & barbares: ceux-là conformes aux Grecs. Ie les raconteray tous d'vne suitte, bien que ie ne les appreuue aucunement.

Statues de Dieux esmerueillables.

Il y en a plusieurs qui attribuent à Deucalion le Scythe (du temps duquel aduint le Deluge) la consecration de ce Temple. En voicy l'histoire que i'ay apprise des Grecs. Ce mesme genre d'hommes qui sont maintenant (disent-ils) n'estoit pas du commencement. Tous ceux qui viuoient pour lors moururent, tellement que ceux de nostre temps sont d'vne seconde race, sçauoir de celle de Deucalion, d'où sont sortis les mortels en si grand nombre. L'on dit, que ces premiers hommes, comme peruers, commettoient de grandes meschancetez. Car ils fauſſoient leur serment, ne vouloient point d'hostes ny d'estrangers, & si n'auoiẽt aucune pitié des pauures. Pour punition de si grands forfaicts les Dieux leur enuoyerent vn Deluge vniuersel; la terre meit hors

Du Deluge de Deucalion, qui est vne figure de celuy qui aduint du tẽps de Noé.

vne eſtrange abondance d'eaux: de grandes rauines ſe firent; les fleuues commencerent à ſe deſborder plus que de couſtume, & la mer ſouſleua ſes vagues ſi haut, que toutes choſes furent ſubmergees dans le goufre des eaux, & ce naufrage fut general pour tout le monde.

Il n'y euſt qu'vn ſeul Deucalion, lequel pour ſa grande prudence & pieté fut reſerué franc de ce danger, afin que ſa vie cauſaſt vne ſeconde generation à la race des hõmes. Il ſe mit dans vne grande Arche qu'il auoit faicte expres pour ſe ſauuer auec ſes enfans, & ſa femme.

Comme il eut mis le pied dans ceſte arche, les cheuaux, lyons, ſerpents, & tous autres animaux qui ſe nourriſſent ſur terre ſe preſenterent pour y entrer auec luy, & touſiours deux de chaſque eſpece. Il les reçeut doncques tous ſans qu'ils luy fiſſent le moindre outrage: Car entre ces brutes, il s'y treuuoit vne admirable vniõ, par la permiſſion de Iupiter qui l'ordonnoit ainſi, & au plus grand deſbord de l'eau, ils nauigeoient tous enſemble dans l'arche. Les Grecs racontent cecy de Deucalion; mais on dit bien d'autres choſes qui s'enſuiuirent depuis, leſquelles ſont vrayement dignes de grande admiration: C'eſt qu'au pays de ceux qui habitent la Cité Sacree, il s'y fit vne grande ouuerture de terre qui engloutit toute l'eau du deluge: Quoy voyant Deucalion, il dreſſa des autels, & baſtit vn Temple à l'hõneur de Iunon au meſme endroict de ceſte ouuerture. Ie me puis vanter de l'auoir veuë moy-meſme ſous ce Temple, & elle me ſemble ſi petite, que ie ne ſçay ſi elle n'auroit point eſté plus grande par le paſſé, & que maintenant elle fut ainſi amoindrie. Pour eternelle marque de ceſte Hiſtoire, ils accompliſſent ceſte cerimonie. Deux fois l'annee, non ſeulement les Preſtres, ains encore tous les Syriens, & Arabes, enſemble ceux qui habitent par delà l'Eufrate portent de l'eau en ce Temple, qu'ils vont eux-meſmes puiſer dans la mer, & ſoudain qu'ils la reſpandent au Temple, elle s'eſcoule dans l'ouuerture: ce qui eſt vne grande merueille de voir qu'vn ſi petit gouffre reçoiue tant d'eau. Ils diſent que Deucalion inſtitua ceſte maniere de faire, & le decret de ce Temple, afin que ce fuſt vn teſmoignage à la poſterité, & de la perte, & de la grace que les humains auoient euë en vn meſme temps. Voicy le plus vieil conte de l'origine du Tẽple. Quelques-vns eſtiment que e Semiramis Babylonienne, pluſieurs ouurages de laquelle ſe voyent encore aujourd'huy par l'Aſie, conſacra ce Temple, non à Iunon, ains à ſa mere qu'on nommoit

Recit fabuleux.

Dercette. I'ay veu la ſtatuë de ceſte-cy dans la Phenicie, qui eſt vn ſpectacle du tout eſtrange. Elle eſt femme d'vne moitié de corps, & de l'autre, qui s'eſtend depuis les aines iuſques aux pieds, elle va finiſſant en queuë de poiſſon; non comme celle de la Cité Sacree, qui eſt femme par tout le corps. Les raiſons qu'ils alleguẽt pour authoriſer ce conte, ne ſont pas trop pertinentes. L'on ne leur ſçauroit faire accroire, que les poiſſons ne ſoient des animaux ſacrez, d'où vient qu'ils n'y touchent iamais. Dauantage, ils mangent de tous oyſeaux, la ſeule colombe exceptee: car ils la tiennent pour ſacree, & obſeruent ces cerimonies à l'honneur de Dercette, & de Semiramis: parce que Dercette a la forme d'vn poiſſon, & Semiramis a eſté changee en vne colombe. Pour moy, poſſible que i'accorderay bien que ce Temple fut de l'ouurage de Semiramis, mais ie ne croiray iamais qu'il ſoit conſacré à Dercette, veu que parmy les Egyptiens il s'en treuue, qui ne mangent point de poiſſon; & toutesfois ils ne font pas toutes ces cerimonies à l'honneur de ceſte Diuinité. I'ay ouy dire à vn homme, qui merite bien d'eſtre creu pour ſa grande ſageſſe, que ceſte Deeſſe-là n'eſt autre que f Rhee, & que ſon Temple eſt de l'ouurage g d'Atis, qui fut Lydien de nation, & eſtablit le premier l'ordre des Cerimonies & Sacrifices, qu'on obſeruoit au ſeruice de Rhee. Et de faict, les Phrygiens, Lydiens, & Samo-Thraces ont emprunté de cet Atis, tout ce qu'ils font en leurs Sacrifices. Car apres que Rhee l'eut chaſtré, il ne veſquit plus en homme, ains s'accommoda à la maniere de viure des femmes, & à leur veſtement. De ceſte façon errant par le monde, il faiſoit des ſacrifices par tout, & racontoit ce qui luy eſtoit aduenu, enſemble les loüanges de Rhee. Arriué qu'il fut en Syrie, comme il veid que les gens qui habitent par delà l'Eufrate, ne le daignoient receuoir, ny luy, ny ſes Sacrifices, il baſtit vn Temple en ce lieu, où pluſieurs enſeignes de la Deeſſe font paroiſtre que ce n'eſt autre que Rhee: Car outre que les Lyons la portent, elle tient vn tambour en main, & vne couronne à petits ronds ſur le chef, en la ſorte que les Lydiens la repreſentent auſſi: Il en diſoit tout autant des Coqs qui ſont au Temple, parce que les Coqs n'ont pas accouſtumé d'eſtre chaſtrez à Iunon, mais à Rhee, & imitent Atys. Au reſte il m'a donné aduis que ces choſes icy ſont pluſtoſt vray-ſemblables que veritables. I'ay appris vne autre cauſe de ce chaſtrement, qui eſt beaucoup plus croyable que ceſte-cy, & i'appreuue fort l'opinion qu'ils

Statuë de Dercette en la Phenicie.

Abus des Phenitiens.

Figure de la Deeſſe Rhee.

ont du Temple conforme à celle des Grecs, eſtimans que ceſte Deeſſe ſoit Iunon,& ce Tẽple de l'inuention de Denys fils de Semele. Car il arriua en Syrie par le meſme chemin qu'il auoit tenu pour ſe rendre en l'Ethiopie,& il y a pluſieurs marques en ce Tẽple-là, qui le demonſtrent aſſez, ſçauoir des veſtements barbares, des pierreries Indiẽnes, & des cornes d'Elephans qu'ils apportent d'Ethiopie. L'on y void meſme au deſſus du portail deux Priapes fort grands auec vne ſemblable inſcription,

I'appends, mon cher Bacchus, à Iunon ma maraſtre
Ces Priapes icy.

Il me ſuffit d'auoir faict mention de cecy en peu de mots: maintenant il faut que ie monſtre de quelle façon ils celebrent dans ce temple les Bacchanales. Les Grecs erigent à Bacchus des Priapes, qu'ils appellent des Falles, & portent certains petits hõmes faicts de bois, leſquels ont de grands membres virils: Ce qu'ils appellent les Tyrenees, ou les Marmouſets. A main droicte du Temple eſt aſſis vn petit homme faict d'airain, ayant vn membre prodigieux, & c'eſt de luy, duquel ils racontent ſeulement tout ce qui appartient à la fondation du Temple. Ie ſuis content d'en deſcrire la ſituation, l'inuenteur, & le baſtiment. C'eſt vne choſe que tous tiennent pour aſſeuree, que cet ancien Tẽple qui eſtoit jadis, n'eſt pas celuy qu'on void à preſent, mais que par ſucceſſion de temps ce vieil baſtiment eſt allé en ruïne, & que l'edifice qui paroiſt encore aujourd'huy eſt de l'ouurage de [h] Stratonice, femme du Roy des Aſſyriens. C'eſt à mon aduis ceſte Stratonice, qui fut aymee par ſon filiaſtre, duquel elle recogneut la paſſion & l'amour par l'induſtrie d'vn Medecin. Car depuis que ce ieune homme, fut trauaillé de ceſte maladie, il s'alla mettre dãs le lict ſans eſtre tourmenté d'aucune certaine douleur, ains d'vne inquietude d'eſprit, parce que ce mal luy ſembloit des-honneſte. Tellement que ceſte paſſion qu'il fomentoit ſecrettement le rendoit tout paſle & desfaict, outre qu'il amaigriſſoit de iour en iour. D'abord que le Medecin le veid ſans qu'il demonſtraſt aucun ſigne de maladie, il iugea bien, que c'eſtoit vn mal d'amour. Or entre-autres indices qu'il y a d'vn amour ſecret, ceux-cy ſont les plus apparens, ſçauoir, les yeux, la voix, les traicts de la couleur languiſſans, & les larmes en abondance: toutes leſquelles choſes eſtans par luy conſiderees, il meit ſa main droicte ſur le cœur du ieune homme, & commença d'appeller tous les domeſtiques dedans la chambre. Le malade ne s'eſmeut iamais d'en voir aucun, iuſqu'à ce qu'à l'arriuee

Superſtitions des Grecs en leurs Bacchanales.

Indices d'amour.

Hiſtoire d'vn Medecin, qui cogneut l'amour ſecret du fils du Roy d'Aſſyrie.

l'arriuee de ſa maraſtre, il remarqua qu'il changeoit de couleur, fondoit tout en ſuëur, eſtoit ſurpris d'vn ſoudain tremblement, & ſon cœur ſe deſreigloit en ſes mouuements. Tous ces accidents donnoient au Medecin de manifeſtes indices de l'amour du patient : tellement que pour le remettre en ſanté, le Medecin vſa de ceſte fineſſe. Ayant faict appeller le pere, auquel la maladie de ce ſien fils, cauſoit vne extreme peine : Ce mal, luy dit-il, n'eſt pas vne maladie, ains pluſtoſt quelque paſſion. Car à dire le vray, ceſtuy-cy ne ſent aucune douleur; & pour moy ie crois que l'amour & la fetardiſe le detiennent ainſi, veu qu'il deſire des choſes qui luy ſont impoſſibles, & auſquelles il ne peut paruenir. C'eſt qu'il ayme ma femme (il ne diſoit pas ce menſonge ſans vne bõne conſideration) mais ie me garderay tres-bien de la luy laſcher. Ie te prie donc, luy dit le pere, par ta grande prudence, & par ton art de Medecine, que tu ne vueilles laiſſer mourir mon fils, lequel n'eſt point detenu de ce mal à ſõn eſcient, ains la maladie luy eſt ſuruenuë, outre ſon gré. Il ſeroit dommage, que la ſeule jalouſie fut cauſe du dueil general de tout le Royaume; & la medecine coulpable de cet homicide par ton moyen: Il luy faiſoit toutes ces prieres, bien qu'il ne ſe doutaſt point de l'affaire. A quoy le Medecin luy repliqua : Tu taſches de commettre vn meſchant acte voulant ſeparer mon eſpouſe d'auec moy, & forcer la volonté d'vn Medecin tel que ie ſuis. Ie te demande à toy-meſme, ſi tu ne ſerois pas bien courroucé, ſi quelqu'vn eſtoit eſpris de l'amour de ta femme, puis que tu me fais maintenant ces demandes ? Alors il luy reſpõdit que pour luy il n'eſpargneroit pas ſa propre femme, & ne ſeroit oncques jaloux de ſon fils, quoy qu'il fuſt amoureux de ſa maraſtre, adjouſtant, que la perte de ſa femme, & celle de ſon fils n'eſtoient pas des dommages eſgaux l'vn à l'autre. Ce que le Medecin ayant entendu: Ne me prie donc plus, continua-t'il, & ſçache, que ie n'ay rien dit cy-deuãt que par feinte; Car ce tien fils eſt vrayement amoureux de ta femme. Ces paroles eſmeurent tellement le pere, qu'il delaiſſa ſon Royaume & ſa femme à ſon fils, & s'exila luy meſme en vne contree de Babylone; où il baſtit vne ville pres de l'Eufrate, qui fut dicte de ſon nom, & y laiſſa la vie depuis. Voilà cõment le Medecin cognut & guerit cet amour. Quant à Stratonice, elle eſtoit encore en la compagnie de ſon premier mary, lors qu'il luy ſembla voir en ſonge la Deeſſe Iunon, qui luy commandoit de baſtir ce Temple en la Cité Sacree, ſous peine d'encourir pluſieurs maux, ſi elle ne luy obeyſſoit: Mais elle

L'oiſiueté donne naiſſance à l'amour. *Otia ſi tollas periere Cupidinis artes.*

Les maladies d'amour s'attachent à l'imagination cõme celles des Hipocondres.

ne s'arreſta point du cõmencement à ceſte viſiõ, iuſques à ce qu'eſtant atteinte d'vne grande maladie, elle en fit le recit à ſon mary, cõmença d'appaiſer Iunon, & luy promit de luy baſtir ce Temple. Si toſt qu'elle fut guerie, ſon mary l'enuoya en la Cité Sacree auec vne bonne ſomme d'argent, & vne grande armee à ſa ſuitte, tant pour la bien-ſceance, que pour la deffence de ſa perſonne: Celà faict, il appella vn fort beau ieune homme de ſes amys, lequel auoit nom Combabe, & luy dit: Tu es celuy de tous ceux qui me ſont affidez, lequel ie cheris le plus, parce que ie te cognois homme de bien; & ie ſuis encore incité dauantage à t'aymer tant pour ta grande prudence, que pour ta bonne affectiõ en mon endroict, laquelle tu m'as deſià teſmoignee par les effects. Sçache donc que c'eſt à ce coup que i'ay beſoin de ta fidelité, & veux que t'en allant d'icy auec ma femme, tu me paracheues cet edifice, accompliſſes les ſacrifices, & ſois General de mõ armee. Au reſte ie te promets de te faire de grands biens quand tu ſeras de retour. Combabe ſe mit alors à prier le Roy, & à le conjurer en pluſieurs manieres, qu'il luy pleuſt ne le point enuoyer en ce lieu-là, & ne luy donner en garde ny ſa finance (qui eſtoit plus grande que tous ſes biens) ny ſa femme, ny cet ouurage ſacré. La crainte qu'il auoit que par ſucceſſion de temps, il ne fut jaloux de Stratonice, comme de celle qu'il deuoit luy ſeul emmener par de là, l'obligeoit à faire ſes excuſes au Roy. Mais quand il veid qu'il ne le pouuoit aucunement eſmouuoir, il le pria, que ce fuſt ſon bon plaiſir à tout le moins de luy donner vn terme de huict iours, au bout deſquels il ſe ſoubmettoit à s'en aller, où il en auroit plus d'affaire. Ceſte demande luy eſtant facilement accordee, il tira droict en ſa maiſon, & ſe proſternant à terre commença de faire de ſemblables complaintes. Helas miſerable que ie ſuis, où eſt-ce que la fidelité me force d'aller! Le chemin que ie m'en vay prendre, ſera le dernier que ie verray iamais: Feray-je bien vn voyage auec vne ſi belle femme, moy qui ſuis en la fleur de mon aage? Sans doute ie ſeray en vne extreme peine, ſi ie ne chaſſe bien loing de moy toute cauſe de mal. Sus donc, ie ſuis d'aduis d'executer quelque action genereuſe, qui me guarentiſſe de toute peur. Ce diſant, il ſe rendit inhabile au jeu d'amour, & s'eſtant coupé les genitoires les enchaſſa dans vn petit vaiſſeau, où il mit de la myrrhe, du miel, & quelques autres drogues aromatiques: Puis ayant cacheté le tout auec l'anneau qu'il ſouloit porter, il ſe fit traicter de ſa playe. Comme il veid que le temps de voyager s'approchoit, il s'en alla treuuer le Roy en la preſence de pluſieurs autres perſonnes, au-

Hiſtoire de Combabe qui ſe chaſtra de peur d'eſtre eſtimé paillard.

La femme eſt plus difficile à garder que n'eſt l'or.

quel il tint ces diſcours. Voicy vn vaiſſeau, Sire, que ie reſeruois en ma maiſon parmy les choſes qui me ſont plus cheres & precieuſes. Ie vous veux prier de le garder, puis que ie m'en vay ſi loing, & de me le rendre en toute ſeurté: Car ie le cheris plus que l'or, & l'eſtime autant que ma propre vie. Le Roy l'accepta volontiers, & le cachetant d'vn autre anneau, le donna à ſes threſoriers pour le garder & reſſerrer. De ceſte maniere Combabe fit ſon voyage ſans rien craindre; & arriué qu'il fut en la Cité Sacree, luy & tous ceux de ſa ſuitte, baſtirent vn Temple, qu'ils rendirent acheué dans trois ans; Pendant leſquels il aduint, ce que Combabe auoit touſiours apprehendé. Car apres vne ſi longue conuerſation qu'il eut auec Stratonice, elle commença de l'aymer, & deuint ſoudain comme tranſportee de ſon amour. Ceux qui habitent la Cité Sacree diſent, que Iunon fut le ſeul motif de cecy, & qu'elle ne mettoit point en doute la bonne vie de Combabe; mais que ce fut vne maniere de vengeance enuers Stratonice, parce qu'elle ne luy auoit pas aſſez à temps ny libremẽt conſacré ce Temple.

Du commencement Stratonice eſtoit modeſte en ſon mal, & taſchoit de le couurir par ſes deportements moderez. Mais depuis, la maladie ſe rengregea ſi fort, qu'elle ne la ſçeut iamais taire. La peine que cet amour luy faiſoit reſſentir eſtoit apparente; car elle pleuroit à tous coups, appelloit Combabe, & ne reſpiroit que par ce ſeul nom. Comme elle veid qu'à faute de conſeil il n'y auoit point de remede à ſon mal, elle cõmença de recercher vn moyen propre à inciter le cœur trop retif de Combabe. Et parce qu'elle auoit horreur de deſcouurir ſon amour à quelque autre, & que la honte la deſtournoit de ſe communiquer à luy deuant tous, elle ſe reſolut de ſ'enyurer pour colorer ſa hardieſſe par le pretexte du vin. Et de vray il n'y a point de doute que le vin traine apres ſoy l'audace de paroles, & adoucit la honte qu'on peut auoir d'eſtre refuſé en ſa demande, veu que l'oubliance efface le ſouuenir de tout ce qu'on a faict. Quand il fut queſtion de mettre en effect ce deſſein, ſur le poinct qu'ils ſe retiroient apres le ſoüper, elle s'en alla droict au logis où ſe retiroit Combabe, & luy embraſſant les genoux auec de grandes proteſtatiõs, elle luy declara ſon amour. Mais Combabe qui n'eſcoutoit ſes parolles qu'à regret la reprenoit, & luy reprochoit ſon yurongnerie. Toutesfois voyãt qu'elle le menaçoit de faire vn acte de deſeſpoir, la peur luy fit manifeſter toute l'affaire, & comment il s'eſtoit chaſtré ſoy-meſme,

L'amour a la proprieté du feu, il ne peut eſtre reſſerré long temps.

Stratonice voyant par effect ce qu'elle n'euſt iamais penſé deuoir aduenir, elle arreſta ceſte paſſion, & ne mit pas en oubly ſon amour, ains conuerſant preſque touſiours auec luy, elle le recherchoit à tout le moins, comme vne conſolation de l'amour dont elle n'auoit ſçeu obtenir l'effect. Cet amour eſt encore en regne en la Sacree Cité, où les femmes ayment les Gaulois, & les Gaulois au reciproque meurent d'amour pour les femmes; & neantmoins il n'y en a pas vn ſeul parmy eux, qui ſoit trauaillé de jalouſie, ou d'enuie: car ceſte action leur ſemble eſtre ſacree ſur toutes les autres.

C'eſt vne belle vertu de ſouffrir qu'on ayme ſans en eſtre ialoux.

Le Roy fut aduerty des choſes qui s'eſtoient paſſees à l'endroict de Stratonice en la Cité Sacrée, & pluſieurs qui s'en alloient à luy les accuſoient, & ſi les treuuoient mauuaiſes. De maniere qu'eſtant enflammé de courroux, il rappella Combabe, qui s'en alla deuers luy, laiſſant tout cet ouurage imparfaict. Quelques-vns font vn recit de cecy, qui n'eſt aucunement vray-ſemblable: ſçauoir qu'apres que Stratonice ne ſçeut venir à bout de ce qu'elle deſiroit, elle eſcriuit à ſon mary, & accuſa Combabe à tort par ſa lettre, diſant qu'il l'auoit recherchée de ſon honneur. Les Aſſyriens confeſſent de Stratonice le meſme que les Grecs diſent de [i] Stenobee, & les Cretes de [k] Phedre. Mais pour moy ie ne puis croire, ny que Stenobee, ny Phedre ayent *commis tels forfaicts*, s'il eſt ainſi que Phedre ayt aymé vrayement Hippolite. *Suiuons* le fil de noſtre hiſtoire, & laiſſons à part tout cecy.

Le meſſager eſtant arriué en la Cité Sacree, Combabe cognut la cauſe de ſon rappel, & s'en alla treuuer le Roy auec vne grande aſſeurance, attendu que la deffenſe de ſa maiſon luy auoit eſté delaiſſee. Au meſme inſtant de ſon arriuee le Roy commanda qu'il fut pris, & mis en lieu ſeur; puis l'ayant faict venir en preſence de tous ſes amis, il commença de l'accuſer, & luy mit au deuãt ſon indiſcretion; ores l'excez de ſa colere luy faiſoit reclamer la foy & l'amitié promiſe, & tantoſt il luy reprochoit qu'il l'auoit offençé en trois façons, comme ayant commis adultere, fauſſé ſa foy, & peché contre la Deeſſe, ſe ſoüillant d'vne tache ſi enorme en ſa commiſſion. Pluſieurs de la compagnie le tançoient auſſi, parce qu'il les auoient veus conuerſer familierement enſemble. Bref, il n'y auoit celuy, qui ne le iugeaſt à la mort, & qui ne diſt qu'en ſon crime il y alloit de la teſte. Luy qui s'eſtoit tenu debout iuſques alors ſans mot dire, voyant qu'on le vouloit mener au ſupplice, il ſe mit à parler, & demanda le vaiſſeau qu'il auoit donné

Les plus innocens ſemblent coulpables d'abord, ſi l'on ne reçoit leurs deffenſes.

en garde, adjouſtant que ſi le Roy le faiſoit mourir, ce n'eſtoit pas pour luy auoir faict du tort, ou violé ſon mariage; ains parce qu'il deſiroit de retenir à ſoy les choſes qu'il luy auoit données ſur ſon depart. A ces mots le Roy fit venir ſon Threſorier, & luy commanda d'apporter ce qu'il luy auoit donné en garde. Combabe ayant reçeu le vaiſſeau, il rompit le cachet, monſtra le contenu; & racontant ce qu'il auoit faict: Vrayement, dit-il, Sire, la premiere fois que vous me parlaſtes de faire ce voyage, ie veis bien que toutes ces choſes aduiendroient: Mais ie n'y allay que contre mon gré; neantmoins quād ie conſideray que voſtre volonté m'y forçoit, ie fis ce que ie vous ay dit, plus pour voſtre vtilité que pour mon propre bien: Maintenant ce qui me faſche le plus, c'eſt qu'eſtant ſi zelé à voſtre ſeruice, l'on m'accuſe d'auoir offenſé & le mary, & la femme. Le Roy tout eſtonné de cet euenement, ſe tourna vers Combabe, & luy dit; O Combabe que veut dire que tu as cōmis vn ſi grand mal? Pourquoy par vn acte ſi indigne t'es-tu voulu rendre imparfaict & difforme? Certes ie n'appreuue gueres cecy, & tu es bien mal-heureux d'auoir enduré ce que ie voudrois de bon cœur n'eſtre iamais arriué, ny paruenu à ma cognoiſſance: Car il n'eſtoit pas beſoin de proceder de la ſorte enuers moy. Toutesfois puis que c'eſt quelque Dieu qui l'a ainſi voulu, ie veux que tous ces flagorneurs, qui t'ont faulſement accuſé, ſoient tout maintenant mis à mort, & toy comblé de dons d'or, & d'argent, enſemble de veſtemēs d'Aſſyrie, & de cheuaux dignes d'vn Roy. I'entends auſſi que tu me viſites quand tu voudras, ſans y eſtre appellé, & qu'il n'y ayt perſonne qui t'empeſche de me voir, non pas meſme quād ie ſerois couché auec ma propre femme. Ces choſes qu'il dit de parole, furent effectuees ſoudain, & ſes accuſateurs menez au ſupplice. Combabe reçeut les dons du Roy, lequel le cherit touſiours depuis. Tellement que ceſtuy-cy ſembloit n'auoir point ſon pareil en toute l'Aſſyrie, ny en ſageſſe, ny en bonheur. Apres auoir demandé au Roy, qu'il luy fuſt permis de parachеuer le Temple, qu'il auoit laiſſé imparfaict, il fut delegué derechef en la Cité Sacree, où il parfit cet ouurage, & y finit le reſte de ſa vie. Le Roy pour memoire de ſa vertu & de ſa grande prudence luy fit dreſſer vne ſtatuë d'airain au milieu du Temple, qui eſt de l'ouurage d'Hermocles Rhodien, ſemblable de forme à vne femme, mais ayant vn habit d'homme. L'on dit que ſes plus grands amis pour conſolation de ce qu'il auoit ſouffert, l'accompagnerēt en ſon deſaſtre; ſe chaſtrerent eux-meſmes, & menerent

La liberalité eſt vne vertu que les Grands peuuent ſeulement practiquer.

vne vie semblable à la sienne. Il y en a d'autres, lesquels entre les sacrez propos racontent ce faict icy de la sorte. Lors que Iunon aymoit Combabe, disent-ils, elle inspira dans le cœur de plusieurs vn desir de se chastrer, de peur que luy seul ne pleurast pour auoir perdu ses deux pieces virriles. Depuis que ceste coustume eut vne fois pris pied, plusieurs voulurent l'imiter; de maniere qu'elle dure encore à present: Car il y en a beaucoup qui se chastrent de leur bon gré dans ce Temple, soit qu'ils consolent Combabe, ou qu'ils pensent d'agreer à Iunon. Apres qu'ils sont chastrez, *ils n'vsent* plus de l'habillement d'homme, ains portent des vestemens feminins, & si fõt l'office des femmes. La cause de cecy est encore attribuee à Combabe, & ie l'ay ouy dire ainsi. Vne femme estrangere, estant venuë à vne solemnelle assemblee, comme elle veid qu'il estoit beau de corps, & auoit vn habit d'homme, elle fut grandement esprise de son amour: mais lors qu'elle cognut qu'il estoit chastré, elle se fit mourir de desplaisir qu'elle en eut. Dequoy Combabe s'attristant, parce que les choses qui appartenoient à Venus, luy succedoient si mal, il prit vne robbe feminine, de peur qu'à l'aduenir quelque femme ne fut deceuë de mesme sorte. Et voilà la cause pour laquelle les Gaulois vsent d'vne robbe de femme pres de Cybele. Il me suffit d'auoir dit cecy de Combabe. Maintenant ie suis d'aduis de *faire derechef mention* des Gaulois, sçauoir comment ils se chastrent; de leur sepulture, & pourquoy ils n'entrent point dans le Temple. Mais auant que passer outre, ie parleray & de la scituation de ce Temple, & de son estenduë.

L'imitation est fort dãgereuse en matiere des choses qui apportent du prejudice.

Le lieu, auquel le Temple est consacré, c'est vn petit coupeau, scitué presque au milieu de la Cité, & enuironné de double muraille, dont l'vne est fort antique, & l'autre a esté faicte vn peu deuant nostre temps. Les allees, & les portes du Temple sont separément dressees du costé du vent de bise, de la hauteur quasi de cent pas. Au sommet se voyent erigez les Priapes, lesquels Bacchus a dediez, & qui sont aussi d'enuiron trois cents pas. Deux fois l'annee vn homme monte sur l'vn d'iceux, & y demeure au plus haut par l'espace de sept iours. Plusieurs pensent qu'il n'y monte pour autre subject, que pour y conferer auec les Dieux, ausquels il demande des biens pour toute la Syrie: Car ils estiment que les Dieux oyent plus facilement leurs prieres de pres. Quelques-autres sont d'opinion que celà se faict en memoire du Deluge de Deucalion, pendant lequel les hommes grimpoient

Description du Temple de Iunõ Assyrienne.

ſur les montagnes, & ſur les plus hauts arbres pour ſe ſauuer du debord des eaux. Mais toutes ces raiſons ne ſont du tout point vray-ſemblables, & ie croirois pluſtoſt, que ce qu'ils en font, c'eſt à l'honneur du Dieu Bacchus. I'en tire la conjecture de cecy : Tous ceux qui erigent des Falles ou des Priapes à Bacchus, y mettent encore au dedans quelques hommes. Et ie ne diray point à preſent pourquoy cela ſe faict ainſi. Il me ſemble donc que ceſtui-cy, monte de meſme l'imitation de cet homme de bois, de la façon que ie m'en vay raconter. Il s'enuironne, & attache ſoy-meſme, enſemble le Priape auec vne longue chaine ; puis, il monte par certains bois ou cheuilles, qui ſortent hors de ce Priape, de grandeur ſuffiſante à receuoir le bout du pied. Or en montant il eſleue la chaine où bon luy ſemble, & la gouuerne, comme faict le Cocher les reſnes de ſes cheuaux. Ceux qui n'ont iamais veu cecy le comprendront ayſément, s'ils conſiderent de quelle façon l'on monte ſur les palmiers, ſoit en Arabie, en Egypte, ou en quelqu'autre contree. Apres qu'il eſt paruenu au ſommet, il tend en bas vne autre certaine chaiſne fort longue, auec laquelle il attire en haut tout ce qui luy plaiſt ; ſçauoir du bois, des habits, & de la vaiſſelle, dont il faict vn petit logis, comme quelque nid ; puis ſe met là dedans, & y demeure tout le temps que i'ay dict. Il y en a meſme quelques-vns, leſquels y apportent de l'or & de l'argent, & les autres de l'airain, & du cuiure, & ayant mis ces dons deuant luy, y eſcriuent leurs noms & s'en vont. Alors quelqu'vn, qui ſe treuue là tout expres, lie le tout enſemble afin de le monter en haut. Luy donc ayant pris le nom, faict des prieres pour vn chacun, & frappe contre vn certain inſtrument de cuiure, le ſon duquel eſt auſſi graue que rude. Il ne dort en aucune façon, & ſi le ſommeil le ſurprend quelquesfois, vn ſcorpion grimpe ſoudain en haut, & l'eſueille en le picquant fort cruellement. Voilà la peine qui luy eſt propoſee pour le ſommeil. Les contes que l'on faict de ce ſcorpion, ſont des choſes ſacrees, & conuenables aux Dieux, mais ie ne ſçaurois dire, ſi elles ſont veritables ou non. Si eſt-ce pourtant qu'il me ſemble que la peur qu'il a de choir deuroit bien l'empeſcher de dormir. Que celà ſoit dict en paſſant de ceux qui montent ſur le Priape.

De ceux qui erigent des Priapes à Bacchus.

Ce Temple regarde le Soleil leuant, & quant à ſa ſtructure, il eſt tel que les autres Temples, qui ſe voyent en Ionie. Le fondement s'eſtend bien au long de la hauteur de deux pas, ſur lequel ſe

ſouſtient tout l'edifice. La pierre des eſcaliers eſt de moyenne longueur, & apres y eſtre monté l'on deſcouure le portail ou l'entree au deuant du Temple, enrichy de portes d'or, & digne de grande admiration. Le dedans du Temple brille tout en or, enſemble ſa couuerture, d'où s'exhale vne odeur diuine, & ſemblable à celle de l'Arabie. Si tu y arriues de quelque loingtaine contree, elle reſpire vn air ſi agreable que meſme t'en eſloignant, elle ne s'en va point: & les habits en ont touſiours du flair iuſqu'à ce que tu ſois bien loing, & en reportes vn ſouuenir eternel auec toy.

Le Temple n'eſt pas vuide par le dedans, ains il y en a encore vn autre baſty au beau milieu d'iceluy, où ſe void vne petite montee. C'eſt la verité qu'il n'eſt pas embelly de portes, mais tout ouuert à trauers. Il eſt permis à tous d'entrer au grand Temple, & non en ce dernier plus ſecret, où l'entree n'eſt ouuerte qu'aux Preſtres, encore faut-il qu'ils ſoient les plus zelez à la religion, & que tout leur ſoing ne s'applique qu'au ſeruice des choſes diuines. Là ſont reſſerrez les ſimulacres des Dieux, ſçauoir celuy de Iunon, & de Iupiter, qu'ils appellent de ie ne ſçay quels noms. Tous deux ſont d'or, & tous deux aſſis; Il n'y a que ceſte ſeule difference, que Iunon eſt portee par des lyons, & Iupiter monté ſur des taureaux.

Il n'y a que les ames plus pures, qui s'ouurent l'entree aux lieux ſacrez.

Procul hinc, procul eſte prophani.

Des ſtatues de Iupiter & de Iunon.

La ſtatuë de Iupiter luy reſſemble ſi bien, & de la teſte, & des yeux, & de la façon de s'aſſeoir, que tu ne ſçaurois l'adapter à aucun autre des Dieux, quand meſme tu le voudrois ainſi. Que ſi tu regardes Iunon de plus pres, tu treuueras qu'elle n'a pas la forme d'vne ſeule eſpece; Car bien que d'abord tu la prendrois pour Iunon, elle a neantmoins de l'air de Pallas, de Venus, de la Lune, de Rhee, de Nemeſis, & des Parques. Elle tient encore ſõ ſceptre de l'vne des mains, & de l'autre ſa quenouïlle. Sur ſon chef elle porte vn diademe à rayons, & vn baudrier pareil à celuy qu'on donne ſeulement à Venus, qui eſt ſurnommee la Celeſte. Au dehors ſont enchaſſees des marques d'or & de pierreries de grand prix, dont les vnes ſont blanches, les autres bleuës, & pluſieurs jaunaſtres. L'on y peut voir encore vn bon nombre de Sardoines, Hyacinthes, & Eſmeraudes; toutes leſquelles pierres y ſont apportees par les Egyptiens, Indiens, Ethiopiens, Medes, Armeniens, & Babyloniens. Voicy ce qui eſt le plus memorable en la ſtatuë, c'eſt qu'elle porte ſur la teſte vne pierre qui s'appelle Lichnis, ou eſcarboucle, qui tire ſon nom de l'effect qu'elle produit; Car elle rend de nuict

de nuict vne ſi grande clairté, que tout le Temple en eſt eſclairé, comme s'il y auoit pluſieurs lampes: Mais de iour ceſte lumiere s'eſteint, & la pierre paroiſt ſeulement toute enflammee. Ce que ie treuue encore digne de grande admiration en la figure de la Deeſſe, c'eſt qu'elle t'œillade touſiours, ſoit que tu te tiennes debout deuãt elle, ſoit que tu t'oſtes de là. Que ſi quelqu'autre la regarde, elle le pourſuit de veuë. Au milieu de ces deux ſtatuës eſt dreſſé vn ſimulachre d'or, qui n'eſt du tout point ſemblable aux autres, & n'a point de propre forme, ains approche de la figure des Dieux. Les Aſſyriens l'appellent Signe; & ne luy donnent point de nom propre, & ſi ne diſent rien ny de ſa generation, ny de ſa forme. Il y en a qui le rapportent à Bacchus, les autres à Deucalion, & quelques-vns à Semiramis, tirans ceſte conjecture d'vne Colombe d'or, aſſiſe pour ſigne au ſommet de ſa teſte.

L'on s'achemine deux fois l'annee à la mer, pour y puiſer de ceſte eau dont i'ay parlé cy-deuant. A la main gauche de ce meſme Temple en y entrant eſt premierement dreſſé le ſiege du Soleil, ſans que neantmoins ſon effigie s'y voye. Auſſi ne repreſentẽt ils point les ſimulachres du Soleil ny de la Lune, ſe fondans ſur ceſte opinion, qu'il eſt permis de faire des ſimulachres aux autres Dieux, parce que leurs formes & figures ne ſe rendent point manifeſtes à vn chacun. Mais quant au Soleil & à la Lune, ils ſe deſcouurent à tous. A quel propos donc les repreſenteroit-on, puis qu'ils paroiſſent en l'air? Apres ce ſiege eſt erigé le ſimulachre d'Apollon, non pas tel qu'on le feint d'ordinaire: Car tous les peuples eſtimans qu'il ſoit ieune, luy donnent vn poil follet. Mais ceux-cy ſont les ſeuls qui le font barbu: Ce qu'ils attribuent à vne grande loüange, & blaſment les Grecs auſſi-bien que tous les autres peuples, qui peignent & adorent ce Dieu, comme enfant. N'eſt-ce pas, diſent-ils, vne grande folie de dire, que les figures & formes des Dieux ſoient imparfaictes (veu qu'ils penſent que ce ſoit imperfection d'eſtre ieune.) C'eſt vne grande nouueauté, qu'ils mettent ſus à leur Apollon, lors qu'ils veulent paroiſtre les ſeuls qui luy donnent des veſtements. Ie pourrois rapporter icy pluſieurs merueilles de ce Dieu; mais ie me cõtenteray de raconter ſeulement celles qui ſont les plus dignes d'admiration, commençant par ſon Oracle. Il y a pluſieurs Oracles en Grece, & en Egypte, & pluſieurs auſſi en Aſie, & en Afrique, leſquels ne rendent point de reſponſes ſans Preſtres, & ſans Interpretes: Ceſtuy-cy tout au cõtraire ſe remuë de ſoy-meſme, & accomplit les Pro-

Du ſiege du Soleil.

Statuë d'Apollõ.

& les merueilles de son Oracle.

pheties de son bon gré. Ce qu'il faict de ceste maniere. A chasque fois qu'il veut prophetiser il se remuë premierement sur son siege, & soudain les Prestres l'esleuent en haut. Que s'ils ne le surhaussent, il degoutte tout en suëur, & vient à s'esmouuoir au milieu d'eux. Apres qu'ils l'ont chargé sur leurs espaules, il les traine tous auec soy, se retournant de part & d'autre, & saute à chasque fois, depuis l'vn iusques à l'autre bout. Bref, le Prince des Prestres se met en prieres, & l'interroge de tout ce qu'il luy plaist. Que si l'Oracle ne veut point que quelque chose se face, il se retire en arriere, & s'il l'appreuue, il pousse pardeuant ceux qui le portent; de mesme que s'il gouuernoit les resnes d'vn coche. Ils reçoiuent tous leurs oracles de ceste sorte, & ne font iamais aucune action, ny sacree, ny priuee, sans le conseil de leur Apollon. Il leur donne des predictions sur toutes les saisons de l'annee, & sur la fin du monde. Dauantage il leur monstre par signes en quel temps il faut qu'ils fassent le voyage, dont i'ay parlé cy-deuant. Voicy vn traict que ie luy ay veu faire moy-mesme. Vn iour comme les Prestres le portoient haut esleué, il les laissa emmy la terre au dessous de luy, & luy seul demeura suspendu en l'air. Derriere le simulachre d'Apollon est celuy d'Athlas, puis de Mercure, & de Lucine. Ces figures sont les choses les plus remarquables qui soiẽt dans le Temple, au dehors duquel l'on void encores vn grand autel d'airain, ensemble plusieurs autres statuës d'airain tant des Roys que des Prestres. Ie m'en vay raconter maintenant ce qui me semble plus admirable. A costé gauche du temple est l'effigie de Semiramis, qui monstre le Temple mesme de sa main droicte; On l'a dressee debout, parce qu'ayant commandé jadis à tous les habitans de Syrie qu'ils l'adorassent en qualité de Deesse, & ne fissent point d'estime des autres Dieux, ny de Iunon mesme, ces gens-là faisoient du commencement comme elle leur auoit enjoinct. Mais depuis que par le courroux des Dieux ils furent affligez de maladies, de pestes, & d'autres tels fleaux: Elle ne se donna plus ceste vanité, ains se cognoissant estre mortelle, commenda pour la seconde fois à ses subjects, qu'ils recourussent à Iunon. Pour ceste cause donc, elle est encore debout en ceste forme, monstrant à ceux qui arriuent, que Iunon doit estre adoree, & qu'elle mesme reuere sa Diuinité. I'y ay encore veu les simulachres d'Helene, d'Hecube, d'Andromachus, de Paris, d'Hector, & d'Achille; ensemble, ceux de Neree fille d'Aglaja, de Philomele, & de Progné, encore femmes, & la trans-

Simulachres d'Atlas, de Mercure, de Lucine,

& de Semiramis.

mutation de Teree en oyſeau. I'obmets les autres ſtatuës, de Semiramis, & de Combabe, parce que i'en ay deſià dit quelque choſe. Ie ne parle point auſſi du beau pourtraict de Stratonice, ny de celuy d'Alexandre qui luy reſſemble naïfuement. Sardanapale y paroiſt tout debout en quelqu'autre forme, & veſtu d'vn habit tout different de celuy qu'on luy donne d'ordinaire. Dans l'enclos du Temple paiſſent de grands bœufs, libres, & conſacrez aux Dieux; enſemble, des cheuaux, des aigles, des Lyons, & des ours, qui n'offenſent point les perſonnes, parce qu'ils ſont appriuoiſez & ſacrez. L'on y faict eſlection de pluſieurs Preſtres, dont les vns ſacrifient les holocauſtes, les autres reſpandent le vin: Ceux-cy ſont appellez Flammiferes, & ceux-là officiers de l'Autel. De mon temps, i'en ay veu venir aux Sacrifices plus de trois cents. Leur veſtement eſt tout blanc, & ils portent vn bonnet en leur teſte. Tous les ans ils font vn nouueau Sacrificateur, & il n'y a que luy qui porte vne robbe de pourpre, & vn turban d'or. Outre ceux-cy il y a d'ordinaire vn bon nombre d'hommes ſacrez, ſçauoir, des Meneſtriers, Fluſteurs, Gaulois ou chaſtrez; & des femmes forcenees & mal-ſaines d'eſprit. Le ſacrifice ſe faict deux fois le iour, auquel vn chacun taſche de ſe treuuer. Ils ſacrifient auec vn grand ſilence, ſans chanter ou jouër du haut bois. Il eſt bien vray que lors qu'ils offrent les * premices des fruicts à Iunon, ils chantent enſemble, joüent du haut-bois, & ſonnent des cloches. Neantmoins ils ne m'ont ſçeu reſoudre au vray de cecy.

* *qui eſtoient offertes tous les ans; ce que les anciens auoient en grande recommendation, & meſme il en eſt faict mention en l'ancienne loy.*

Non loing du Temple ſe void vn lac, dans lequel ſont nourris des poiſſons ſacrez en grand nombre, & de differentes eſpeces. Il y en a qui naiſſent fort grands, & qui ont leurs noms propres, & ſi accourent ſoudain quand on les appelle. I'en ay veu moy meſme vn entr'eux, qui portoit de l'or ſuſpendu à ſon aiſleron. La profondeur de ce lac eſt grande, & de plus de deux cents braſſes, bien que ie n'en aye point pris la meſure. Vn autel de pierre y eſt dreſſé au milieu, & l'on diroit d'abord, à le voir, qu'il nage, ou qu'il eſt porté par deſſus l'eau. Ce que pluſieurs eſtiment eſtre ainſi: Mais pour moy ie penſe qu'il y a quelque grande colomne au deſſous pour le ſouſtenir. Cet autel eſt touſiours couronné de guirlandes, & embaſmé d'odeurs; Car pluſieurs qui nagent iuſques là pour y faire leurs prieres, y portent des chapeaux de fleurs. Là ſe font auſſi de grandes aſſemblees ſolemnelles, qui ſont appellees, les Deſcentes au Lac, parce

Autel admirable baſty au milieu d'vn Lac.

qu'on y deſcend les ſimulachres de tous les Dieux,& entre-autres celuy de Iunon auant que les autres, à cauſe des poiſſons; de peur que Iupiter ne les apperçoiue le premier. Car ſi celà ſe faiſoit, on dit qu'ils mourroient tous ſans qu'il en reſtaſt vn ſeul. Et de faict, bien que Iupiter y aille luy-meſme pour y regarder, Iunon ſe mettant au deuant de luy l'en empeſche,& le trompe par ſes conjurations & prieres.

La principale de leurs ſolemnitez eſt celle-cy; c'eſt qu'ils s'aſſemblent aupres de la mer,à ce que i'ay ouy dire,car ie ne ſçaurois l'affirmer au vray,n'ayant oncques eu deſſein d'y faire vn tel voyage: neantmoins i'ay bien veu ce qu'ils font à leur retour,& le veux raconter. Vn chacun d'eux,porte vn vaiſſeau ou hanap tout plein d'eau, bouché, & ſeellé de cire: Nul n'ouure le ſceau pour le reſpandre, & il s'y treuue à cet effect vn Preſtre Gaulois habitãt pres du Lac, lequel apres auoir reçeu les hanaps, regardé le ſceau, & pris le ſalaire,il denoüe le lien, oſte la cire, & de ceſte façon faict amas de pluſieurs marcs d'argent. De là ils le portent au Temple, où l'ayant reſpandu en offrande, & faict des ſacrifices, ils s'en retournent en leurs maiſons à reculon. La plus grande de toutes les ſolemnitez eſt celle qui ſe fait ſur le commencement du Printẽps, que les vns nomment les Brandons, les autres le Bucher. Les cerimonies de ce Sacrifice ſont telles; Ils coupent premierement de grands arbres, & les mettent dãs l'enclos du Temple; puis y amenant des chevres ou des brebis, & quelques autres animaux, ils les pendent tous à ces arbres,&y mettẽt quelquefois des oyſeaux, des veſtements,& des ouurages d'or, & d'argent. Apres qu'ils ont bien adjancé le tout, ils portent à l'entour des arbres les ſimulachres des Dieux, mettent le feu au bucher, & y bruſlent toutes ces choſes enſemble. Pluſieurs hommes accourent à ceſte feſte, tant de Syrie,que de tous les pays adjacens, chacun deſquels apporte auſſi le ſimulachre de ſes Dieux,& les enſeignes qu'il en a, qui ſont faictes à l'imitation d'iceux. A ce iour ſolemnel vne grande multitude s'aſſemble au Temple, où les Gaulois, ſuiuis de ces perſonnes ſacrees dont i'ay parlé cy-deuant, font les Sacrifices,& ſe bleſſent à coups de coudes, ſe frappãs ſur le dos l'vn l'autre. Les Meneſtriers ne manquent pas de ſe treuuer à ceſte feſte, dont les vns joüent des hauts-bois,les autres ſonnent des tabourins & des cloches, chantans certains vers ſacrez qui leur ſont diuinement inſpirez. Tout celà ſe faict au dehors du Tẽple,où n'entrent point ceux qui vacquent à toutes ces cerimonies. En ces meſmes iours

Feſtes appellees les Brandons, & leurs Sacrifices.

Vaine ſuperſtition.

les Gaulois ſe chaſtrent auſſi: Car pendant qu'il y en a qui joüent des hauts-bois, & font des ſacrifices, la fureur en ſurprend pluſieurs qui n'eſtoient là venus ſeûlement que pour voir les ſpectacles, & qui neantmoins effectuent bien ſouuent ce qu'ils voyent faire aux autres: ce qui aduient en ceſte maniere. Quelque ieune homme que ce ſoit, qui ſe treuue là de fortune, & s'eſt preparé parauant à cet acte, iettant bas ſes veſtemens, ſe gliſſe au milieu de la trouppe, où il s'eſcrie à haute voix; deſgaine ſon eſpee, (il me ſemble qu'il y a long temps que ceſte couſtume eſt en regne) & l'empoignant s'en chaſtre ſoy-meſme; puis court emmy la ville, & porte en ſes mains ce qu'il a coupé. Or en quelque maiſon que ce ſoit où il iette ces deux pieces, il y prend la robbe de femme. *Des Gaulois, & comment ils ſe chaſtrent.*

Voilà pour ce qui eſt des chaſtrez, leſquels apres leur decez ſont enſeuelis tout au contraire des autres: car lors que quelque Gaulois eſt mort, ſes cõpagnons le chargent ſur leurs eſpaules, & le portent aux faux-bourgs de la Cité. Là ils le poſent auec la biere meſme, en laquelle il a eſté porté, & y iettent par deſſus des monceaux de pierres. Celà faict ils s'en retournent à reculon en leurs maiſons, & ayans gardé la chambre par l'eſpace de ſept iours, ils entrent au Temple, eſtimans de commettre vn grand peché s'ils y mettoient le pied pluſtoſt. Dauantage ils obſeruent ces loix entr'eux. Si quelqu'vn a veu ſeulement vne charongne, il n'approche point du Temple que le iour d'apres, qu'il s'eſt purgé, & nettoyé dans vn bain. Quand quelqu'vn de leur famille eſt decedé, nul d'eux ne ſe donne entree au Temple, ſi ce n'eſt au bout de trente iours, encore faut-il qu'il ayt la teſte raſee: car il ne leur eſt point permis d'y entrer autrement. *Loix ridicules.*

Ils immolent des bœufs & des vaches, enſemble des chevres, & des brebis; mais pour les truyes, ils les ont pour abominables, & ſi n'en ſacrifient aucune, n'y n'en mangent iamais. C'eſt la verité qu'il y en a qui les eſtiment ſacrees. D'auantage, la colombe leur ſemble eſtre vn oyſeau ſi ſainct, qu'il ne leur eſt pas ſeulement permis de la toucher. Que s'il aduient que ſans y penſer, ils y mettent la main deſſus, tout ce iour là, ils ſont reputez pour execrables, & meſchans: Ce qui eſt cauſe qu'elles repaiſſent auec eux, & ne bougent de leurs maiſons, où elles prennent leur paſture emmy la terre. *L'homme fait ſcrupule des moindres choſes, & ſe laiſſe perdre aux plus grands abus.*

A cecy i'adjouſte ce qui eſt le plus ſouuent practiqué par ceux qui s'en vont aux aſſemblees ſolemnelles. Quand quelqu'vn veut

aller à la Cité Sacree, il ſe tond premierement le poil de la teſte, & des ſourcils, puis ayant occis vne brebis, il decoupe tout le reſte en petits morceaux, & le mange. Quant au cuir, il l'eſtend par terre, & s'y met à genoux; puis il prend ſur ſon chef, les pieds, & la teſte de la beſte, & priant les Dieux d'accepter ſon ſacrifice, il leur en promet vn autre plus grand à l'aduenir. Le ſacrifice eſtant acheué, il met vne couronne ſur ſon chef, & ſuit celuy de tous les autres qui entreprennent vn meſme chemin auec luy, & ſoudain il ſe leue debout, & s'en va hors de ſon pays. Depuis, il vſe touſiours d'eau froide pour ſe lauer, & pour ſon boire auſſi, & meſme il ne couche que ſur la dure: Car il ne luy eſt point permis de monter ſur vn lict, iuſqu'à ce qu'il ait acheué ſon voyage, & ſoit de retour en ſa maiſon. Or en la Cité ſacree, l'hoſte public reçoit ce voyageur incogneu: Il y a là certains hoſtes deſtinez à chaſque cité qui reçoiuent ce qui vient du pays d'vn chacun d'eux. Les Aſſyriens appellent ceux-cy Docteurs, ou Inſtructeurs, parce qu'ils leur expoſent, & racontent toutes choſes. Le ſacrifice ne ſe faict point dans ce Temple, ains apres qu'il a conduit l'hoſtie à l'autel, & reſpandu le vin en l'offrande, il l'a ramene au logis, & ſi toſt qu'il eſt de retour, il la ſacrifie, & faict de ſecrettes prieres en la maiſon. Ils ont auſſi certains ſacrifices dont les cerimonies ſont telles, Apres auoir couronné les animaux deſtinez à l'immolation, ils les iettent de l'entree du Temple en bas: Tellement qu'ils meurent de ceſte cheute. Quelques-vns menent depuis le meſme lieu leurs enfans, non à la façon des beſtes, mais ils les portent auec la main enclos dans vne beſaſſe, ou bien en vn ſac, & leur diſent entr'autres outrages, qu'ils ſont pluſtoſt des bœufs que des enfans. Ils les cauteriſent tous auec certaines marques, les vns en la paume de la main, & les autres au chignon du col; D'où vient que tous les Aſſyriens ont des cicatrices de bruſlure. De plus, ils vſent de quelques cerimonies, qui approchent de celles des ſeuls Trazeniens parmy les Grecs. Ces peuples eſtablirent iadis ceſte loy aux Vierges, & aux ieunes hommes, qu'ils n'euſſent à contracter mariage, ſans auoir auparauant coupé leurs cheueux pour les offrir à Hyppolite. Ceſte meſme couſtume ſ'obſerue en la Cité ſacree, où les adoleſcents * conſacrent leurs barbes. Quant aux enfans on leur oſte la cheuelure qu'ils auoient dediee depuis leur enfance, laquelle ils coupent, comme ils ſont dans le Temple, & l'ayant miſe les vns en vn hanap d'argent, & pluſieurs en vne

Eſtrange maniere de ſacrifier.

** Dans Suetone nous liſons le meſme de Neron, ſſauoir, qu'il conſacra ſa premiere barbe*

couppe d'or, ils l'appendent au Temple: Et celà faict, ſ'en vont eſcriuans le nom d'vn chacun d'eux au deſſus. Il me ſouuient d'auoir faict le meſme lors de ma premiere ieuneſſe. Et de faict, ma cheueleure, & mon nom ſe voyent encore dedans le Temple:

à Apollon, & la meit dans vne boeste d'or.

ANNOTATIONS.

a *Europe.*] Lucian a faict cy-deuant vne deſcription du rauiſſement d'Europe, fille d'Agenor, Roy des Pheniciens, laquelle Iupiter mena en l'Iſle de Crete, ſe transforma en taureau, & s'accoupla auec elle. Ouide [1] deſcrit ceſte transformation en beaux termes. La troiſieſme partie du monde a eſté dicte de ſon nom.

1 *Lib. 2. Metam.*

b *Adonis.*] Fils de Cynate, & mignon de Venus, laquelle eut tant de regret de le voir mis à mort par vn ſanglier, qu'elle le r'anima depuis ſelon l'opinió de quelques vns. Les ceremonies que les femmes obſeruoient en ces ſacrifices eſtoient du tout eſtranges, & le Prophete Ezechiel en faict mention pour monſtrer l'idolatrie qui ſe commettoit à ſon honneur.

c *Apis.*] Roy des Argiues, fils de Iupiter, & de la Nymphe Niobee, fille de Foroneus. Apres ſa mort les Egyptiens le meirent au rang des Dieux, pour memoire des bons offices qu'il leur auoit rendus durant ſa vie, & l'adorerent ſous la forme d'vn bœuf. Ils ſe ſeruoient de cet animal pour apprẽdre l'euenement des choſes futures: Ce qu'ils faiſoient en luy preſentant de la paſture, d'où vient que nous liſons que l'Empereur Germanicus luy donnant à paiſtre, il ne voulut iamais manger: Ce qui fut vn preſage de ſa mort, qui s'enſuiuit peu apres. Strabon [2] & Pline [3] en parlent aſſez amplement.

Ecce ibi mulieres ſodebant plangentes Adoradent.

2 *Lib. vltimo.*

3 *Lib. 8. c. 46.*

d *Oſiris.*] Lucian entend icy le deuil que menoient les Egyptiens en la mort d'Oſiris, ou du meſme Apis, dont nous venons de parler: Car tout le peuple ne ceſſoit de pleurer par l'eſpace de quelques iours, & principalement les femmes, qui s'arrachoient les cheueux, & ne mettoient point de fin a leur deuil, iuſques à ce qu'on euſt treuué vn autre bœuf, qui euſt les meſmes marques que celuy qui eſtoit deſiá mort: Car alors elles luy alloient au deuant auec beaucoup de reſiouyſſance, & l'adoroient ſous le nom d'Oſiris.

e *Semiramis.*] Royne des Aſſyriens, & femme du Roy Ninus, laquelle entoura Babylone de murailles de brique, & dilata bien loing les bornes de ſon Empire. Pluſieurs de ſes actions ſont deſcrites dans Valere le Grand. [4]

4 *Lib. 9. c. 3.*

f *Atys.*] C'eſtoit vn fort beau ieune homme, & aymé de Cybele, laquelle l'eſleut pour grand Sacrificateur, auec condition, qu'il garderoit touſiours ſa chaſteté: Mais depuis ayant violé la Nymphe Singaritis, la Deeſſe le rendit ſi forcené que de grande fureur il ſe coupa les genitoires, & meſme ſe voulut faire mourir; & Cybele en ayant pitié le transforma, comme dit Ouide, [5] en vn Pin.

5 *Lib. 10. Meta.*

g *Rhee.*] Fille du Ciel, & de la terre, autrement dicte Cybele, Ops, Veſta, Dyndime, & Berecinthe.

h *Stratonice.*] Ie penſe que l'Autheur entend parler de ceſte Stratonice, fille d'Antiochus, qui fit baſtir vne ville, qui fut dicte de ſon nom Stratonicee.

i *Stenobee.*] Femme de Pretus, Roy des Corinthiens, & fille de Iobata, qui accuſa Bellerophon, parce qu'il n'auoit voulu conſentir à ſes deſirs impudiques.

k *Phedre.*] Fille de Minos, Roy de Crete, & femme de Theſee, qui fit mourir Hyppolite par les prieres de ſon pere addreſſees a Neptune, & depuis elle meſmes s'eſtrangla. Voy dans Ouide l'epiſtre qu'elle eſcrit à Hyppolite.

l *Hermocles.*] Grand Statuaire, & qui fleuriſſoit en l'Iſle de Rhodes, où il fit pluſieurs beaux ouurages, qui furent depuis conſeruez par les Rhodiens auec ceux d'Apelles.

LOVANGE DE DEMOSTHENE.

LVCIAN.

Le tiltre ſert de ſommaire à ce Dialogue, où il loüe Demoſthene par la bouche meſme de ſon aduerſaire.

IE me pourmenois n'agueres à main gauche du Porche le ſixieſme iour auant midy, lors que ie rencontray fortuitement, & ſans y penſer Terſagor. Ie n'eſtime pas qu'il y ait celuy de vous autres qui ne le cognoiſſe bien: C'eſt vn petit homme qui a le nez aquilin, le teint preſque blanc, & la forme virile. Si toſt que ie le veis approcher de loing, Voicy venir, dis-je, le Poëte Terſagor. Puis, ie l'interrogeay où il alloit, & d'où il venoit? Ie viens, me reſpondit-il de ma maiſon. N'eſt-ce point, luy repartis-je, pour te pourmener? Rien moins, me repliqua-t'il. Ie me ſuis leué deuant iour, pour dedier vn Poëme à l'hõneur de la naiſſance d'Homere. Vrayement, continuay-je, tu ne fais pas mal, de t'eſtudier à luy rendre graces de ſon inſtitution. Apres que i'ay eu faict ce deſſein à part moy, adjouſta-t'il, ie me ſuis tranſporté, ſans m'eſtre pris garde, d'auoir eſté ſi long temps à m'eſbatre iuſques à midy. I'ay bon beſoin, luy dis-je, de me pourmener auſſi moy-meſme. Il falloit, reſpondit-il, que ie le ſaluaſſe long temps parauant; & ce diſant, il me monſtroit Homere auec la main: Car vous ſçauez qu'il eſt poſé à main droicte du Temple de Ptolomee, & que ſa cheuelure le faict aſſez remarquer. C'eſt à luy qu'il me faut addreſſer, afin de le ſaluer & le prier qu'il me donne vne grãde abondance de vers. Si les vœux & les prieres nous ſeruent de quelque choſe, dis-je alors, il y a jà long tẽps que ie crie apres Demoſthene, afin qu'il me fourniſſe d'vne harangue pour la declamer au iour de ſa natiuité: ſi celà ſuffit, fais moy ton compagnon, car nous deſirons d'auoir part, dit-il, à vn commun profit. Or ie le feray parler luy-meſme. TERSAGOR. I'ay compoſé vn Poëme ceſte nuict, lequel ie veux dedier à Homere par vn deuoir d'amitié, car ie me plais à la Poëſie, & ie m'aſſure que tu iugeras que ie ſuis poſſedé d'vne certaine * fureur diuine. Ie ne vay iamais en aucun lieu que ie ne porte auec moy vn liure de telles matieres, pour le monſtrer à mes compagnons, ſi i'en rencontre fortuitement quelqu'vn de loiſir. LVCIAN. O que tu es heureux, dis-je, tu me ſembles faire ny plus, ny moins que celuy qui eſt demeuré vaincueur à la courſe, lequel apres auoir franchy la carriere, & ſecoüé la pouſſiere, ſe plaiſt

* Tous les Poëtes recognoiſſent ceſte Diuinité, & entr'autres Ouide quand il dit,
Eſt Deus in nobis, agitante calescimus illo.
Et ailleurs.
Sunt etiam qui nos numen habere velint.

plaiſt à regarder les autres, & ſe jouë auec le Lutteur, en attendant qu'on l'appelle aux tournois. Lors qu'il falloit courre n'agueres, tu n'auois pas ſeulement loiſir de te jouër, & maintenant comme ſi tu eſtois deſià vaincueur en la courſe poëtique, tu m'apportes du paſſe-temps, & des jeux, pendant que ie crains la fortune du ſtade. TERSI. Ouy vrayement, comme ſi tu auois faict quelque entrepriſe ſi difficile. LVC. Poſſible que Demoſthene te ſemble indigne d'eſtre comparé à Homere, & que tu veux qu'on croye de toy, que tu appliques ton eſprit à vn argument auſſi graue que difficile, quand tu louës Homere, eſtimant que ie me ſerue de Demoſthene, comme d'vn petit exemplaire? TERSI. Tu te mocques; ie ne voudrois pas qu'il fuſt dit, que i'euſſe faict des paralelles entre ces Herôs, bien que ie fauoriſe dauantage Homere. LVC. Voilà qui eſt bien faict: Mais ne penſes-tu pas que ie priſe plus Demoſthene, puis que tu ne fais point de refus de deuiſer auec moy de ceſte matiere? Il ſemble que tu n'admires que la Poëſie, & meſpriſes tout à faict l'oraiſon, comme le caualier ſe riroit de l'homme de pied, le deuançant d'vn loingtain chemin. TERSI. Là ne plaiſe aux Dieux, que i'entre en vne ſi grande reſuerie, bien que ceux qui approchẽt des portes Poëtiques, n'ayent pas beſoin d'vne petite fureur. L'inſpiration diuine eſt auſſi neceſſaire aux Orateurs, qu'aux Poëtes, s'ils veulent faire vne harangue qui ne ſoit point rampante ny rafroidie. Ie ne ſuis pas ignorant de cecy, & la cõparaiſon de tous les Orateurs, & entr'autres d'Homere, & de Demoſthene m'agree fort, principalement quãd ie vois qu'ils y vont auec vne grande impetuoſité. Comme, quand Homere appelle Agamemnon yurongne, & lors que Demoſthene reprend les danſes, enſemble l'impudence & l'yurongnerie de Philippes. Telles ſont ces paroles d'Homere; L'vn des plus excellents augures c'eſt de combattre pour le pays: & telle ceſte ſentence de Demoſthene, Il faut que les gens de bien entreprennẽt auec vn bon eſpoir la deffenſe de la Republique: Et ces mots; Poſſible que le vieillard Pelee depleurera ces choſes; approchent fort de ceux-cy. Se pourroit-il bien faire que ces hommes courageux vinſſent à pleurer, leſquels ſont morts à la guerre pour l'honneur, & la liberté du pays? Ie cõpare encore aux neiges d'Hyuer la Harangue de Python, deſcoulant auec violence, à laquelle on eſcrit que l'Oraiſon d'Vlyſſe eſtoit ſemblable. Et ces vers,

Si la nature humaine à la mort n'eſtoit née,

ne ſont point differents de ces paroles, que tous les hommes ſont

L'inclination, tant à la poëſie qu'à la proſe, eſt vn don du Ciel; Sedibus arbereis ſpiritus illa venit.

naturellement ſubjects à la mort, quand meſme quelqu'vn d'entr'eux taſcheroit de ſe conſeruer enclos dans vne foſſe. Bref il y a vne infinité de ſentences de l'vn & de l'autre qui ſe reſſemblent. I'appreuue fort auſſi les affections tant vehementes que benignes, les diuerſitez du langage, les metaphores pour ſoulager l'ennuy, les retours des digreſſions fricties à propos, les comparaiſons bien appropriees, & finalement la bonne grace de toute la harangue. Et à dire le vray (car dequoy me ſeruiroit-il de diſſimuler la verité, il m'a ſemblé ſouuent, qu'il y a plus de grauité en Demoſthene, chaſtiant librement la pareſſe de ſes citoyens, que non pas en Homere quand il appelle les Grecs Grays. Dauantage il repreſente auec vn ſon plus grand & plus hautain les actes tragiques des Grecs, que ne fait Homere, lequel feint des deuis au beau milieu du combat, & ſepare les tournois par le ject d'vne pierre. Pluſieurs fois auſſi dans Demoſthene, les periodes ont leurs nombres, & leurs meſures, comme les vers. De meſme que dans Homere, il n'y a pas faute d'anthiteſes, ou tranſpoſitions, de comparaiſons, ou de ſimilitudes, & de figures plus rudes & plus coulantes. Car il ſemble que les eſprits produiſent de leur bon gré des vertus qui leur ſymboliſent, meſme aux eſtudes qui ſont differents. Pourquoy donc meſpriſerois-je ma Calliope? Toutesfois, quoy que ie l'admire beaucoup, ſi eſt-ce qu'il me ſemble qu'elle a deux fois plus de matiere, que la loüange de Demoſthene, non parce qu'il me faut eſcrire en vers, mais pour raiſon de l'argument: Car ie n'ay point de ſubject plus excellent que la Poëſie à commencer ſes loüanges d'Homere. Tout le reſte m'eſt incognu, la patrie, la nation, & l'aage, & il eſt croyable, que ſi l'on euſt ſçeu ces choſes au vray, iamais l'on ne ſe fuſt debattu pour le ſçauoir. Les vns luy donnent pour pays Colophone, ville d'Ionie, les autres Cumes; ceux-cy Chios, ceux-là Smyrne; quelques-vns Thebes en Egypte, & pluſieurs tels lieux infinis en nombre. Quant à ſon pere, ils diſent, que c'eſt Meon Lydien, ou vne riuiere; & Melanope, ou quelqu'autre ſa mere, veu qu'on ignore de quelle race il eſt ſorty parmy les mortels. Il y en a qui ſont d'opinion qu'il a veſcu aux temps Heroïques; les autres aux Ioniques, & il eſt incertain ſi Heſiode eſt plus ancien ou non. I'obmets ce que pluſieurs affirment de luy, ſçauoir que le nom de Meliſſigene luy a eſté dõné premier que celuy d'Homere, qui eſt maintenant en vſage. Ie ne parle point auſſi ny de ſa fortune, ny de ſa pauureté, ny de ſon aueuglement, m'aduiſant qu'il vaut mieux paſſer ſous ſilence ces choſes,

L'eloquence eſt vn champ où ſe treuuent des herbes propres à tous gouſts.

Les vertus naiſſent en l'hõme mediocres, ou grandes ſelon la diuerſité de ſes affections.

Diuerſes opiniõs touchant la conditiõ d'Homere.

puis qu'elles ſont incognuës. La matiere de ceſte loüange ſera donc bien petite, s'il n'y a point d'acte digne de memoire, & s'il faut ſeulement louër, & meſurer la ſageſſe à l'eſgal des vers. Mais pour toy, tu ne manques pas de matiere, & as dequoy diſcourir ſur le champ de choſes certaines, & renommees. Il n'eſt beſoin ſeulement que d'vn meſlange de parolles, comme d'vne ſaulſe qu'on prepare pour donner le gouſt à quelque viande. Car quel don de fortune ſi grand, ſi excellẽt, & ſi fameux pourra-t'on treuuer que Demoſthene n'ait poſſedé? La ville d'Athenes, où il a pris naiſſance n'eſt-elle pas opulente & noble, & le rampart de la Grece? Que ſi i'auois Athenes pour moy ie reciterois à la façon d'vn Poëme, les Amours des Dieux, les Iugements, les voyages, les Dons, & chanterois Eleuſine. Demoſthene meſme n'euſt ſçeu aſſez dignement diſcourir, des loix, des iugements; des aſſemblees de Pyree, des bandes de gens-d'armes, & des trophees gaignez tant par mer que par terre. Voilà d'où ie tirerois vne matiere bien ample, & n'eſtimerois pas qu'il falluſt laiſſer ceſte loüange en arriere, veu que dans les preceptes des loüanges il eſt dit, Qu'elles doiuẽt eſtre comblees des ornemẽts du pays. Ie diray à ce propos qu'Iſocrate en la loüange d'Heſiode a faict mention de Theſee. Or vne grande liberté d'eſcrire eſt permiſe aux Poëtes: Mais poſſible que tu crains d'eſtre mocqué, ſi l'exorde de la harãgue eſt plus long qu'il n'eſt requis, & que ſelon ce Prouerbe, l'on ne te reproche, que l'Epigramme eſt plus grande que le ſac. C'eſt pourquoy bien que ie laiſſe Athenes en arriere, le Pere gouuerneur de l'armee nauale ſe preſentera à moy, qui eſt, comme dit Pindare, vn fondement d'or: Car la plus grande dignité qui ſoit dans Athenes, c'eſt d'auoir le gouuernement d'vne armee ſur mer. Et quant à ce qu'il mourut, Demoſthene eſtãt encore en enfance cet accident ne doit point eſtre eſtimé miſerable; mais bien vne occaſion de gloire, deſcouurant vne noble & genereuſe nature. Nous ne liſons rien en aucune hiſtoire, ny de l'inſtitution, ny de l'eſtude d'Homere: Tellement qu'il nous faut maintenant venir à ſes Poëmes, puis que nul ne faict foy de ſa nourriture, ny de ſes eſtudes. Il n'eſt pas beſoin de feindre que les Muſes l'ayent honnoré du nom de Poëte, comme on raconte du laurier d'Heſiode, lequel inſpiroit la poëſie aux Bergers oyſifs. Il y a vne infinité de grands hommes, tels que Calliſtratus, & vn fort long catalogue où Alcidamas, a Iſocrates, Iſee, Embulis, & pluſieurs autres ſe voyent

Les belles actions comparables au diament n'ont point de plus beaux prix qu'elles meſmes.

compris. Or bien qu'il n'y ait que trop d'allechemens dans Athenes, capables d'attirer ceux-là meſme qui ſont ſous la charge de leurs peres, outre que la ieuneſſe a des inſtincts naturels à la volupté, Demoſthene ſe pouuoit laiſſer gaigner à ces appas par la nonchalance de ſes tuteurs, s'il l'euſt ainſi voulu: Mais l'amour de la doctrine & de la vertu l'a de tout temps retenu, le cõduiſant non à la porte de Fryne, ains à celle d'Ariſtote, de [b] Theophraſte, de Platon, & de Zenocrate. C'eſt icy que tu pourras philoſopher, que les eſprits des hommes ſont paſſionnez d'vn double amour: l'vn comme changeant & farouche s'engendre de la mer, ſçauoir des vagues veneriennes en l'ame, qui viennent à s'eſmouuoir par les paſſions boüillonnantes des ieunes gens, dont le naturel eſt vrayement marin. L'autre amour eſt vn chaiſne d'or, tenduë du ciel en bas, & il n'a point de flambeaux, ny de traicts, les bleſſures deſquels ſoient mortelles. C'eſt luy qui enuoye dans les penſees, qui ſont parentes des Dieux, vne fureur, qui nous incite à comprendre la pure, & naïfue forme de la beauté. Toutes ces choſes ſont faciles à ceux qui ſe plaiſent aux cachettes ſouſterraines; enſemble, à corriger les deffauts de la langue, apprendre à diſcourir en l'aage viril, exerçer la memoire, accouſtumer l'eſprit à meſpriſer les murmures du peuple, & à continuer ſes eſtudes tant de iour que de nuict. *Si cela eſt ainſi*, qui ne ſçait quel Orateur peut auoir eſté Demoſthene? De combien de mots & de ſentences a-t'il embelly ſon langage? De quels arguments arrouſé les affections? Quel grand eſclat brille en ce torrent d'eloquence? Quelle force & impetuoſité? quelle modeſte honte, & eſpargne en ſa façon de parler, & quelle diuerſité de figures? Voilà ce qui faict dire à Leoſthene, que ceſtuy-cy a eſté le ſeul entre les Orateurs, qui a eu vne viue Oraiſon, & qui n'eſtoit point forgée au maillet: Car il ne compoſoit pas ſes harangues eſtant yure, comme Calliſte dict d'Eſchyle, qu'il eſcriuoit ſes tragedies en beuuant, & lors que le vin eſchauffoit ſon humeur poëtique: Demoſthene tout au contraire beuuoit de l'eau quand il eſcriuoit quelque choſe. Demas ſouloit dire à ce propos, que les autres parloient à la meſure de l'eau: & que Demoſthene eſcriuoit à la meſure d'icelle. Quoy? Pithias ne dit il pas que la harangue de Demoſthene ſent la lampe? Tu as ce champ de large eſtenduë pour louër Demoſthene, lequel ſera fort propre à mon ſubject, lors qu'il faudra

Deux ſortes d'amour.

Le vray amour eſt vne influence celeſte qui n'agiſt que dans les belles ames.

** C'eſt à dire qu'elle eſt fueſte auec beaucoup de ſueur & de veilles.*

parler de la poëſie d'Homere. De là tu viendras aux biens-faicts, à la liberalité, & à la dignité qu'il a obtenuë en la Republique.

LVCIAN. Ie vois bien que tu veux dire pluſieurs autres choſes, & que tu ne fais maintenant que puiſer, comme vn maiſtre de bain, afin que tu me rempliſſes les oreilles du reſte de ton propos.

TERSI. Tu dis vray; mais ce ſera donc des deſpenſes que i'ay faictes de mes propres biens, des vaiſſeaux bien eſquippez, d'vn mur, d'vn foſſé, des captifs racheptez, des belles filles, des bons conſeils en la Republique, des legats, ou ambaſſades, & des Loix? LVCIAN. Ie ris de la grandeur des choſes par toy faictes, & de te voir refroigner les ſourcils, craignant que les diſcours des actes de Demoſthene ne te tariſſent à la bouche. Penſe-tu que ie ſois le ſeul entre ceux qui ſe ſont eſtudiez à bien dire, qui n'aye rien entendu des actions d'iceluy? TERSI. Ouy, car nous auõs beſoin d'vne ayde reciproque en eſcriuant, comme tu diſois n'agueres. Que ſi de fortune tu n'es autrement affecté, i'eſtime que tes yeux ſont tous eſblouys de l'eſclat de la gloire de Demoſthene, & trop foibles pour œillader vne ſi claire lumiere. Vrayement le meſme m'aduint du commencement en Homere; & ie fus preſque contraint de ietter là ce ſubject, parce que ie ne le pouuois regarder: Mais depuis ie ne ſçay comme ie le reçeus pour agreable, & accouſtumay mes yeux petit à petit, afin qu'ils n'euſſent peur du regard, & qu'aucun ne me ſçeuſt reprocher que i'eſtois aueugle, eſtranger au Soleil, & de la nation Homerique, bien que ton party ſoit plus facile que le mien. Car, comme nous ne pouuons louër autre choſe en Homere, que ſa Poëſie, toute ceſte loüange ſe doit conceuoir enſemble en l'eſprit. Mais pour toy, lors que tu conſideres d'abord tout Demoſthene, il s'offre auec vne ſi grande abondance que tu ne ſçays de quel coſté te tourner, ny ſur quoy principalement t'arreſter, ny plus ny moins que les delicats aux tables de Syracuſe, ou tel que les curieux auditeurs, auſquels ſi l'on preſente diuers ſpectacles & poëmes, ils mettent en doute, où eſt-ce qu'ils appliqueront pluſtoſt leur eſprit. Par ainſi, i'eſtime que tu ſautes d'vn lieu en vn autre, & ne peux t'arreſter ſur vne ſeule choſe, veu qu'il y en a d'autres qui te rauiſſent ſoudain, ſçauoir vne liberale nature, vn eſprit ardent, & vne eſgale temperance,

Il n'appartient qu'a l'Aigle de regarder fixement le Soleil.

eloquence, & grandeur de courage à mettre fin à plusieurs hauts faicts, ensemble vn mespris de fortune, iustice, courtoisie, foy, audace, prudence, & autres telles actions à l'endroict de la Republique. Que si tu regardes d'icy, les arrests, ambassades, contentions, Edicts, Loix, & de là les armees nauales, [c] Eubœe, [d] Megare, Beotie, Chios, Rhodes, Hellespont, & Constantinople, tu seras bien empesché où t'arrester plustost parmy vne si grande abondance de matieres, veu qu'en chasque chose, il y a tousiours quelque point digne de particuliere loüange. C'est ainsi que Pindare demeure confus, & ne sçait par où commencer, voyant plusieurs choses qui luy sont proposees, quand il dit;

Que faut-il que mon vers die,
Ou la Muse de Melie,
Ou le fleuue Ismenien,
Ou Cadmus Phenicien,
Ou des hommes la lignee,
Des dents de ce serpent née,
Ou les Thebaines grandeurs,
Ou d'Alcide les labeurs,
Ou bien le fils de Semele,
Ou Hermone la pucele?

Il t'en aduiendra de mesme à toy, & tu mettras en doute, si tu deuras prendre, ou les harangues d'vn si grand personnage pour le loüer, ou ses faicts, ou l'eloquence, ou la doctrine, ou l'autorité, ou la fin de sa vie. Mais n'aye peur de faillir quoy que tu prennes: Si tu choisis la seule eloquence, tu y treuueras vn argument assez ample, & il te suffira de le comparer à Pericles: Car nous ne tenons que pour l'auoir ouy dire, les esclairs, les tonnerres, & les aiguillons, que cestuy-cy a delaissez aux esprits des Auditeurs, sans qu'vne seule de ses harangues nous soit demeuree. Par où il appert, qu'outre l'action, elles n'ont eu aucune loüange solide, ou perdurable, & digne d'estre admiree de ceux qui viendront apres nous. Quant aux escrits de Demosthene, ils sont en estre, & tout le monde les void. Voicy ce que ie te laisse à dire encore, si tu veux traicter cet argument. S'il est question de retourner à ses mœurs, & aux choses par luy executees, tu pourras prendre & tirer vn lieu, ou bien deux au plus, qui te fourniront d'assez ample matiere, veu que ses actions sont manifestes à tous. Que si tu ne veux pas traicter tout le subject, tu n'en prendras qu'vn eschantillon à l'exemple d'Homere, qui se contente de loüer quelque par-

tie des Heros, comme les pieds, ou la teſte, ou la cheuelure, ou les habits, ou l'eſcu. Les Dieux meſmes ne meſpriſent pas telles ſortes de loüanges, qui ſont priſes des traicts, du bouclier, ou de l'arc: A plus forte raiſon doiuent-ils donc priſer celles qui ſont empruntees de quelque partie du corps, ou de l'ame? Et parce qu'il n'y a perſonne qui puiſſe conceuoir tout d'vn coup les merites des Dieux, ne crains point que Demoſthene prenne en mauuaiſe part, ſi tu n'eſtales ſes vertus en vne ſeule harangue: Car il ne pourroit pas comprendre luy-meſme ſes loüanges en vn diſcours. LVCIAN. Ie t'interrompray ſur ces choſes Terſigor; car ie penſe que tu les racontes ſeulement pour faire monſtre de ton bien dire. Tu as voulu donner à cognoiſtre du commencement que tu es vn grand Poëte, & maintenant tu fais voir auſſi, que tu n'ignores rien en matiere d'eloquence. TERSIGOR. I'ay bien voulu propoſer cet argument, quand ie t'ay veu reſtif: Maintenant ie voudrois volontiers que poſant bas tes ſoucis, tu m'eſcoutaſſes reciter mon poëme. LVCIAN. Tu ne fais pas vne choſe qui ſoit de grande conſequence, & prens garde que tu ne me renuoyes encore plus troublé que iamais. TERSI. Il y a bon remede, ſi ie ne t'ay point encore rendu contant. LVCIAN. Ouy, mais tu ne ſçais pas quel mal me trauaille; De maniere qu'il eſt à craindre, qu'à faute de ſçauoir le genre de la maladie, comme le Medecin, tu n'appliques des remedes eſtranges. Ie vois bien que tu as propoſé de m'inſtruire, de meſme qu'vn ignorant, qui ne faict que commencer ſes eſtudes, ſans t'aduiſer qu'il y a jà long temps que ie practique ces choſes: Par ainſi tes remedes ne ſeruent de rien pour alleger mon ſoucy. TERSI. Voicy l'vnique remede; c'eſt que le chemin frayé eſt le plus ſeur. LVCIAN. Vrayement tout le contraire me plaiſt. L'on dit qu'vn certain Philoſophe Cyrenaïque ſe monſtra jadis à Platon deuant l'Academie, conduiſant vn chariot, parce qu'il tournoit ce char par vn rond entier, ſans qu'il y faillit iamais. Tellement qu'il ſembloit que ce fuſt là vne marque d'vn ſeul & perpetuel cours. Moy tout au contraire, ie m'eſtudie d'euiter le chemin jà battu, & les veſtiges des Anciens: Toutesfois il eſt bien difficile de laiſſer le vieil ſentier & d'en inuenter vn nouueau. TERSI. Le conſeil de Paſſon me plaiſt donc fort en cecy. LVC. Quel eſt ce conſeil; car ie ne l'ay iamais entendu. TERSI. L'on tient, qu'vn certain contracta jadis auec Paſſon de luy pourtraire vn cheual qui ſe veautraſt, & que luy tout au contraire en peignit vn qui couroit au galop, & eſmouuoit la pouſſiere en courant: Ce

Il faut conceuoir long tẽps les loüanges des Heros auant que les enfanter.

Il faut cognoiſtre la maladie auant qu'appliquer le remede.

Hiſtoire d'vn Peintre.

que voyant le marchand qui luy auoit donné cet ouurage à faire, il commença de quereller le Peintre, disant, qu'il eust à luy peindre ce cheual d'vne autre façon. Alors le Peintre donna ce tableau à son garçon, & luy dit, qu'il retournast ceste peinture à rebours: Ce qu'il fit, & ainsi le cheual se treuua couché sur son dos, se veautrant par terre. Lvc. Ce fut vn plaisant traict que celuy-là. Mais pense-tu que depuis tant d'annees, ie n'aye pas faict essay plusieurs fois de transposer la matiere? Vrayement ie l'ay tournee, & retournee en diuerses façons, & si i'ay belle peur qu'à la fin le mesme ne m'aduienne qu'à Prothee. TERSI. Et quoy? LVCIAN. I'ay ouy dire que cestuy-cy ayant consommé toutes les formes qu'il souloit prendre, sçauoir des bestes, des elements, & des plantes, fut faict derechef Prothee, à faute de forme estrange. TERSI. Tu tasches d'inuenter plus de formes que Prothee, afin de gauchir à ce que ie veux dire. Lvc. Au contraire, ie me rendray volontiers ton Auditeur, & chasseray bien loing de mon esprit le soucy d'inuenter vne harangue: Car possible, lors que tu cesseras d'estre soigneux de ton fruict, ayant leu le poëme au long, tu me soulageras aussi tandis que i'enfanteray. Reposons-nous sur ceste pierre que voicy, d'où i'escouteray ton excellent poëme. Quoy? à peine as-tu commencé de lire, & neantmoins tu fermes ton liure, comme si tu estois espris de quelque fureur? TERSI. Recompense-moy de ce que tu entends, de mesme qu'on auoit iadis accoustumé dans Athenes de donner des * sportules aux assemblees, & iugemens; & prens bien garde que tu m'en sçaches gré. LVCIAN. Il n'est pas raisonnable que ie te remercie, puis que ie n'entens pas encore ce que tu veux dire? Qu'est-ce que tu me promets? TERSI. Ie suis tombé sur les Commentaires, & sur les Histoires domestiques des Roys de Macedoine, dequoy i'ay esté fort aise, & ay recouuré vn liure auec beaucoup de trauail, duquel ie viens de me souuenir, qui contient le reste de la vie d'Antipater; ensemble quelques actions de Demosthene, que tu dois lire à mon aduis auec vn extreme desir. Lvc. Vrayement ie te remercie dés maintenant d'vne si bonne nouuelle, & t'asseure de ne dire mot, pendant que tu reciteras le reste des vers, ny de te laisser iamais iusques à ce que tu ayes accomply ta promesse: Car tout ainsi que i'ay pris vn merueilleux plaisir à t'ouyr raconter les loüanges d'Homere, ie receuray vn contentement encore plus grand d'entendre celles de Demosthene.

** Petites pieces d'argent que les grands souloient distribuer iadis à ceux qui attendoient tous les matins à leur porte pour leur donner le bon iour.*

L'on ne se lasse iamais d'ouyr les loüanges d'vn homme de merite.

Aprés que Tersigor eut leu tout le reste des vers, nous fusmes quelque

quelque tẽps à nous arreſter, iuſques à ce que ie donnay des loüanges dignes & conuenables au poëme. De là nous tiraſmes droict au logis de Terſigor, où il treuua ſon liure auec beaucoup de peine. Ie le pris donc, & m'en retournay à ma maiſon. L'ayant leu, ie deliberay de n'y rien changer, ains de voir reciter mot à mot toute l'hiſtoire: Car Eſculape n'en eſt pas moins honoré, ſi ceux qui luy ſacrifient ayant faute d'vn nouueau poëme, luy chantent les vers d'Aliſodeme, & de Sophocles. Dauantage il y a jà long temps que ceſte couſtume de faire de nouuelles poëſies à Bacchus eſt abolie. Puis les vers qui ſont addreſſez aux autres n'ont pas moins de grace, quãd on les profere en leur temps, à la loüange de Bacchus. Le contenu du liure eſtoit tel; (car il m'eſt permis d'en adjouſter quelquefois l'explication,) Qu'il fut rapporté à Antipater qu'Archias ſ'approchoit. Que ſi quelque ieune homme ignore cecy, cet Archias auoit expres commandement de prendre les exilez. Il eſtoit auſſi aduerty, que ſans vſer d'aucune force, il perſuadaſt à Demoſthene de partir de [c] Calaurie pour ſ'en aller vers Antipater, qu'il eſperoit auec vn grand deſir, & attendoit la venuë de Demoſthene: Ayant donc eu nouuelles qu'Archias venoit de Calaurie, il commanda tout incontinent qu'il fut appellé, pour venir à luy. Si toſt qu'il fut entré, mais il vaut mieux que le liure meſme raconte cecy. ARCHIAS. Dieu te gard' Antipater. ANTIPATER. Tu es le bien venu, ſi Demoſthene eſt auec toy. ARCH. Ie te l'amene auſſi: car ie t'apporte vne biere où ſont ſes deſpouïlles. ANTIP. Me voilà bien loing de mon eſperance, car qu'ay-je affaire d'vne biere, & d'vn monceau d'os, ſi ie n'ay point Demoſthene? ARCH. Il n'a iamais eſté poſſible, Sire, de le rendre tout vif au pouuoir de ſes ennemis. ANTIP. Pourquoy n'auez-vous pris de l'or en Beotie, ou bien icy pour le corrompre? ARCH. Nous prendrions pluſtoſt [f] Bizance par force, & par machines de guerre, que Demoſthene par or.

La mort des grands hommes eſt principalement deplorable, parce que leur preſence n'oblige plus leur patrie.

ANTIP. Vrayement Parmenion, ſi quelque Athenien me tient plus cher que ſa patrie, i'ay accouſtumé de luy offrir pluſtoſt de l'argent que mon amitié: mais ſi quelqu'vn m'eſt ennemy pour cauſe du pays, ie mene guerre contre luy, comme ſi c'eſtoit vn chaſteau, vn bouleuard, vn port, ou quelque foſſé. Or i'admire la vertu, & tiens pour bien-heureuſe la ville qui a faict rencontre d'vn tel citoyen. Mais quant aux traiſtres, deſquels ie n'ay plus que faire, ie deſire de les maſſacrer. Et de verité, i'aymerois mieux auoir auec moy ce citoyen fidelle & incorruptible, que non pas

Les traiſtres ſont publiquement executez

apres qu'ils ont faict mourir les autres en cachette.

vn Caualier Illyrique, ou quelque ſoldat que ce ſoit, attendu, que ie prefere à ceux-cy l'eloquence & prudence d'vn tel perſonnage. Comme il eut tenu ce diſcours à Parmenion, il commença de rechef de parler à moy. ARCH. O que i'ay bien eu du ſoin de ceux qui ont eſté enuoyez à Athenes auec Diopite. ANTIP. Quoy as-tu peur qu'vn Capitaine, ou ſoldat Athenien me puiſſe apporter du dommage? Non, non, Toutes les nauires de Pyr, & des ports, ne ſont que fables. Que peuuent faire les hommes, qui ne penſent qu'à conſommer toute leur vie aux ſpectacles, ieux, & banquets? Si vn ſeul Demoſthene n'eut eſté dans Athenes, nous euſſions plus facilement emporté ceſte ville, que non pas Thebes, ou Theſſalie, les opprimant par ſurpriſe, & par violence. Luy ſeul faiſoit le guet à toutes occaſions, prenoit garde à nos courſes & aſſauts, & eſtoit touſiours muny à l'encontre de nos entrepriſes. Tellement que nous ne le pouuions iamais tromper, ny par feintes, ny par l'execution, ny par nos deliberations. Il eſtoit tel qu'vn rocher, qui reſiſte à tout, lequel nous empeſchoit d'emporter du premier choc ce que nous deſirions; Par ſon artifice nous ne pouuions venir à bout, ny g d'Amphipolis, ny h d'Olynte, ny de Pyle, ny de i Cherroneſe, ny des marches ou frontieres de l'Helleſpont. C'eſtoit luy qui les incitoit, malgré qu'ils en euſſent, & qui les faiſoit eſueiller, lors qu'ils auoient pris de la Mandragore. Il trenchoit & bruſloit leur fetardiſe auec des paroles fort libres, & ne diſant rien à leur faueur, leur reprochoit les ſommes publiques, qui parauant ſe diſſipoient aux ieux, & non à fouldoyer des troupes. Il dreſſa le roolle de l'armee nauale, laquelle ſ'en alloit perduë par la confuſion des Anciens Tribuns. Autre que luy n'a remis la ville en ſa premiere ſplendeur, laquelle ne meditoit rien de noble, & de courageux, ains acqueroit ſeulement des ſportules. Son bien dire a excité les citoyens deconfits à l'imitation de la gloire de leurs Predeceſſeurs, & des exploicts de guerre faicts à Marathon, & à k Salamine; outre qu'il a joinct & rendu paiſibles les Grecs. Toutes les fineſſes & ſubtilitez n'ont iamais eu le pouuoir de le ſurprendre, & il ne s'eſt oncques laiſſé corrompre, non plus qu'Ariſtides par le Roy des Perſes. Il falloit donc qu'Antipater eut plus de peur de ceſtuy-cy que de toute l'armee nauale. Car tout ce que Themiſtocles, & Pericles ont eſté enuers les vieux Atheniens, Demoſthene leur eſtoit ce meſme ſupport de noſtre temps, comme eſgal en prudence à Themiſtocles, & à Pericles en grandeur de courage. Auſſi eſt-ce luy qui a mis en leur

Le plus ferme rempart d'vne ville eſt vn homme de bon conſeil.

L'exemple des deuanciers eſt vn aiguillon qui picque les plus laches courages.

puiſſance Eubœe, Megare, Beotie, & la frontiere de l'Helleſpont. De maniere que les Atheniens ont faict vn grand coup d'auoir eſleu pour chefs de leur armee, vn Chares, vn Diopile, vn Proxene, & quelques autres ſemblables, retenant Demoſthene chez eux, comme en garniſon. Que s'il eſtoit à preſent, & auoit en ſa puiſſance des armees, des vaiſſeaux, des ſoldats, des occaſions d'executer quelque choſe de grand, & de l'argent pour ce faire, i'aurois belle peur que toute la Macedoine ne fut en grand danger, veu qu'en combattant ſeulement auec des loix, & des ordonnances, il nous attaque de toutes parts, nous inueſtit, & gaigne nos armees & noſtre argent. Mais pourquoy ne l'auez-vous pris tout vif? ARCH. Nous n'auons ſçeu. ANTIP. Eſt-il donc mort en chemin? ARCH. Nenny, mais en Calaure où il eſtoit. ANTI. Poſſible que cecy eſt aduenu par voſtre negligence, & pour le mauuais traictement que vous luy auez faict? ARCH. Au contraire, nous ne l'auons iamais eu en noſtre puiſſance. ANT. Quels contes me viens-tu faire? ce ſont de vrays Enigmes? Vous autres l'auez pris tout vif, dis-tu, & toutesfois il n'a pas eſté en voſtre puiſſance? Ne commandas-tu pas premierement qu'aucun n'euſt à luy faire tort? ARCH. Tout cela n'a ſeruy de rien; & nous en auons eſté touſiours bien ſoigneux. ANTI. Il faut donc que vous l'ayez occis vous meſmes, puis qu'il n'eſt pas mort par voſtre nonchalance? ARCH. Rien moins. Il n'eſtoit pas beſoin de l'offenſer, puis que nous auions impetré par paroles qu'il accomplit nos commandemens. Mais quel proffit euſſions nous eu de te l'amener en vie? Auſſi-bien ne pouuoit-il euiter la mort par ton commandement. ANT. Ià ne plaiſe aux Dieux qu'ils nous diſgratient de tant Archias; Tu n'as pas aſſez bien pris garde, ny quel homme eſtoit Demoſthene, ny quelle mon intention ſur ce faict. Poſſible tu penſes que ce ſoit vne meſme choſe d'vn Demoſthene, & de ces traiſtres qui ont finy miſerablement, ſçauoir, Imeree, Ariſtonin, & Eucrates, leſquels ne different en rien des flots, qui ſont continuellement agitez çà & là; Hommes ſales & des-honneſtes qui pour le moindre ſuject ſe font paroiſtre dans les tumultes; & il ne faut que l'eſperance d'vne petite eſmotion pour les rendre inſolens, & ſuperbes. Mais ils s'eſuanouïſſent en bref, comme les vagues du ſoir, eſtant alterez de peur & d'effroy. Crois-tu bien que Demoſthene reſſemble à vn meſchant Iperis, fauſſaire, & flatteur du vulgaire, lequel n'a point eu de honte d'intenter à Demoſthene vn procez pour le ſeduire, afin de ſe mettre en grace

Les gens de biẽ ſont loüez la plus-part du temps par la bouche meſme de leurs ennemis.

enuers le peuple, & chatouïller toute vne communauté par ſes flatteries: Dequoy il s'eſt ſoudain repenty. Car peu apres ceſte calomnie le retour de Demoſthene fut plus hõnorable que celuy d'Alcibiades. Tel galand n'a iamais rougy de honte de pourſuiure d'vn traict de langue ceux qui auoient eſté jadis ſes plus grands amys: Et certes il meritoit bien qu'on la luy coupaſt pour ſa grãde ingratitude. ARCH. Qu'eſt-ce que tu me contes, Antipater? Demoſthene n'eſtoit-il pas le ſeul entre tous ſes ennemis, auquel tu voulois plus de mal? ANT. Nenny vrayement: ſes mœurs, ſa foy, ſa cognoiſſance & naïfueté me le rendoient plus aymable qu'aucun autre des hommes: Car les choſes bien-ſceantes meſme entre les ennemis doiuent eſtre eſtimees honneſtes, & la vertu merite de la loüange par tout. Non, non, ie ne voudrois pas eſtre pire que Xerxes, lequel fit grace à ces deux Lacedemoniens Bulides, & Sperchis, quoy qu'il euſt bien moyen de les faire mourir; mais pour la ſeule admiration de leur vertu il leur pardõna. Pour moy, ſi i'ay iamais admiré quelque homme, c'eſt Demoſthene; tant, parce que i'ay deux fois entré au combat auec luy pres de la ville d'Athenes, qu'à cauſe de la cognoiſſance que i'ay euë de ſes merites en d'autres choſes. Ce n'eſt pas par ſa ſeule eloquence que ie l'ay priſé, ainſi que quelqu'vn le pourroit penſer: encores qu'on fiſt comparaiſon de Python auec luy, & qui neantmoins n'eſt rien au prix. Si l'on vouloit comparer à luy les Orateurs Atheniens, ils ne ſeruiroient que de fable & de riſee, car il les ſurpaſſoit tous tant en action, en voix, & en bien-ſceance, qu'en netteté de paroles, & de ſentences, ſemees d'arguments pour allecher & attirer les eſprits. Auſſi nous ſommes nous fort repentys du conſeil que nous priſmes, lors qu'ayant aſſemblé les Grecs à Athenes, afin de reprendre les Atheniens, nous nous appuyaſmes ſur les promeſſes de Python. Ce fut alors que nous fuſmes ſurpris, & ſurmontez par les arguments de Demoſthene; de qui les diſcours & les raiſons eſtoient inuincibles. Ie n'eſtime pas pourtant que ceſte eloquence fut la plus grande loüange qu'on luy donne: puis que ce n'eſtoit que comme le reſſort d'vn inſtrument. Ie l'ay beaucoup plus admiré pour ſa magnanimité, pour le conſeil, & pour la conſtance & reſolution qu'il conſeruoit touſiours au fort des plus grands perils, ſans iamais ceder aux aduerſitez. Il me reſſouuient que Philippe l'auoit en telle eſtime, qu'vn iour, lors qu'on luy eut apporté vne harangue, où Demoſthene l'auoit repris, & viuement picqué, & que Parmenion s'en offençoit grandement, & in-

Le Calomniateur n'a point de pire ennemy que celuy qu'il a quelquefois aymé.

La bouche de l'homme eloquent & ſage, eſt vn Oracle que tout le monde conſulte.

jurioit Demoſthene: Cet homme icy, dict Philippes, eſt digne que nous le laiſſions librement parler. C'eſt luy ſeul d'entre tous les Orateurs de la Grece qui n'eſt point couché dans mes comptes, & à qui l'on n'a rien donné. Auſſi i'aymerois mieux me fier en luy qu'aux ſecretaires de la marine. Il ſe treuuera qu'il n'y a pas vn d'entr'eux dans mes comptes, à qui l'on n'ayt donné de l'argent, du bois, des cenſes, & des terres. Au lieu que Demoſthene commandant ſur des armees nauales, aſſemble à ſes deſpens de grãdes troupes de ſoldats. Ce ſont les paroles que Philippe me tenoit pour lors de cet homme, & que ſouuent il me reïteroit. Au reſte il rapportoit cecy à vne partie de ſon bon-heur, que la ſouueraine charge de l'armee n'auoit point eſté commiſe à Demoſthene, les harangues duquel troubloient, & renuerſoient toutes ſes deliberations: Harangues, qui comme des Beliers, & autres inſtrumẽts de guerre procedoiẽt d'Athenes, pour luy nuire par tout. Il n'oublia point encore de parler de la bataille qui fut donnee en Cherenee, meſmes apres en auoir gaigné la victoire, & du grand danger qui luy auoit eſté preparé par cet homme icy. Si nous n'euſſions, dit-il, vaincu, outre mon eſperance, pour la ſottiſe des Capitaines de l'ennemy, & pour l'armee mal ordonnee: Si la fortune ineſperee, laquelle a de couſtume de perdre beaucoup de choſes ne nous eut aſſiſtez; il eut mis en vn iour en danger non ſeulemẽt mon Royaume, mais auſſi ma propre vie. Il auoit vny les villes les plus puiſſantes, aſſemblé en vn toutes les forces de la Grece, ceux d'Athenes, & ceux de Megare; & bref, embarqué dans vn meſme peril toutes les Citez, ſans clorre le paſſage d'Attique. Voilà les diſcours ordinaires de ce Prince, parlant de Demoſthene. Vn iour quelqu'vn luy diſoit, qu'il haïſſoit fort le peuple d'Athenes; & il reſpõdit, qu'il n'y auoit qu'vn ſeul qui luy fiſt teſte, & reſiſtaſt, ſçauoir Demoſthene; & que Demoſthene eſtoit ſemblable aux Ennijanenſes, & aux Theſſaliens. Et quand il enuoyoit des Ambaſſadeurs és villes, où les Atheniens auoient delegué les leurs, il en venoit facilement à bout: Mais il diſoit, qu'en vain deputoit-on des Ambaſſadeurs, là où Demoſthene ſe treuuoit preſent: parce qu'il eſtoit impoſſible d'eriger vn trophee contre l'eloquẽce de Demoſthene. Ce ſont les diſcours de Philippes. Et moy, Antipater, qui à la verité ſuis de beaucoup inferieur à Philippe, ſi vn tel homme euſt tombé entre mes mains, l'euſſe-je mené à la boucherie comme vn Taureau? ou ſi pluſtoſt ie l'euſſe introduict au Conſeil de toutes les nations de la Grece? I'eſtois naturellement

Les effects du Conſeil ſont ſouuent plus grands que ceux des armes.

Belles paroles de Philippe à la louange de Demoſthene.

enclin à l'aymer du commencemẽt, à cauſe des choſes qu'il auoit faictes, mais plus encore pour le teſmoignage que rendoit de luy Ariſtote, lequel auoit de couſtume de l'amener ſouuent chez nous, & deuers Alexandre. Et bien que le nombre de ceux qui auoient accouſtumé de le venir voir fut infiny; toutesfois il n'y auoit aucun, qui l'admiraſt tant que Demoſthene, ſoit pour l'excellence de ſon eſprit, temperance, & grauité, ou pour l'induſtrie, liberté, & tollerance qu'il remarquoit en luy. Vous croyez, diſoit Ariſtote, que Demoſthene ſoit ſemblable à [m] Eucrates, [n] à Eubule, & à Frynon; & vous taſchez de corrompre par argent celuy qui a contribué tant en general qu'en particulier tout ſon patrimoine pour les Atheniens. Et d'autant que vous n'aduancez rien par argent, vous y adjouſtez des menaces: Comme ſi ceſtuy-cy en faiſoit cas, luy qui ne faict point d'eſtime de s'expoſer à la mort pour ſa patrie. Vous ne pouuez porter qu'à contre-cœur, lors qu'il reprend en vous quelque choſe. Mais quoy? il ne craint pas meſme le peuple. Ne voyez-vous pas que s'il gouuerne la Republique, c'eſt pour l'amour de ſa patrie, & qu'il eſtime ceſte adminiſtration eſtre, comme quelque eſcole de Philoſophie, & de vertu, qu'il ne faut point rapporter au gain, & à d'autres conuoitiſes. C'eſt pourquoy (Archias) i'euſſe fort deſiré ſa frequentation, afin d'auoir le moyen d'vſer de ſon conſeil, & d'entendre la reſolution d'vne penſee franche & libre: moy qui ſuis enueloppé de tant de flatteurs. A la verité ie treuue qu'il eſt reprehenſible en ce ſubject, de ce qu'il a expoſé ſa vie pour des citoyens remplis de ſi grande ingratitude: puis qu'il euſt peû rencontrer d'autres plus fideles, & plus conſtans amys. ARCH. Tu as fort bien dict les autres choſes; mais en vain luy euſſes-tu propoſé celles-cy, tant il eſtoit follement eſpris de l'amour de ſon pays.

Le teſmoignage des vertueux authoriſe doublement les actions des grands perſonnages.

Tout ce que le ſage faict eſt exempt de crainte.

ANTIPATER. Il eſt vray: Car comment pourrois-je nier des choſes ſi claires, & ſi manifeſtes? Mais en quelle ſorte eſt-il mort? ARCHIAS. Si tu en auois la cognoiſſance, tu t'eſmerueillerois encore beaucoup plus de luy: puis que nous meſmes qui nous ſommes treuuez à ſa mort, n'en auons pas eſté moins eſtonnez que les autres. Or il ſemble que jà de long temps il auoit reſolu en luy meſme de quitter la vie. On le peut comprendre & recueillir par l'appareil qu'il en auoit faict. Vn iour il eſtoit aſſis au chœur du * Temple; & en vain auions nous diſcouru auec luy les iours precedents.

* *C'eſtoit le Temple de Neptune où ſe refugia Demoſthene auant que mourir.*

ANTIPATER. Quels diſcours euſtes-vous enſemble? AR-

CHIAS. Ie luy proposois plusieurs choses fort humainement; & l'asseurois que tu luy sauuerois la vie, sans qu'à la verité i'y misse mon attente: parce que ie ne sçauois pas encore ce qui estoit de ta volonté. Afin de le porter à ceste croyance, ie luy mettois en auant que tu n'estois seulement que courroucé contre luy. ANTIPATER. En quelle sorte reçeut-il ses persuasions, & ton discours? Ie te prie ne me cele rien: Ie voudrois l'auoir entendu de pres: Garde toy d'en rien oublier. C'est à la verité vne belle chose que de contempler les mœurs d'vn si grand personnage, lors que son ame est preste à sortir de son corps. Ie te demande si à l'heure l'esprit luy deffaillit? Ne deuint-il point pasle de crainte? Retint-il la resolution de son courage? ARCH. Il ne fit iamais paroistre aucune marque d'apprehension.

ANTIPATER. Comment celà? ARCHIAS. Parce qu'en riant, il se mocquoit de ma premiere vie. Il me disoit que i'estois mauuais basteleur de ses mensonges, & que mes yeux en le regardant n'estoient pas capables de l'esmouuoir. ANTIPATER. Il rendit doncques l'esprit, sans adjouster foy aux promesses que tu luy faisois? ARCHIAS. Rien moins: si tu as cognoissance du reste, tu sçauras qu'il n'y adjousta seulement point de foy; mais encore qu'il vsa d'vne aigre reprehension, laquelle ie te reciteray, puis que tu le commandes. Ce n'est pas vne chose nouuelle ny indigne, dit-il, que les Macedoniens prennent Demosthene, de mesme qu'Amphipolis, Olynte, & Orope. Il dist plusieurs telles choses: Car des Greffiers expres furent par nous commis pour prendre & retenir ses paroles. Ie ne m'estonne point, adjousta-il, ny de la frayeur des tourments, ny de la mort mesme, & l'espoir de la vie qui m'est proposee ne suffit pas pour me faire promettre de m'en aller vers Antipater. Mais si les choses que vous dictes sont veritables, à combien plus forte raison me dois-je garder que mon esprit ne semble auoir esté corrompu par Antipater, & que ie ne paroisse auoir quitté le rang où i'ay esté mis pour la deffence de la Grece, & m'estre rendu aux Lacedemoniens, comme vn fuitif. Que Pyree demonstre, s'il m'est bien sceant de viure; ensemble, la nef à trois rames que i'ay esquipée, & le mur, & le fossé fait à mes propres despẽs, cõme aussi le tribut de Pandion, pour lequel ie me suis mis en fraiz de mon bon gré; Bref ces grãds Legislateurs Solon, & Dracon; la liberté des compatriotes, le peuple libre, les ordonnances de l'armee nauale, les trophees ioincts à la vertu des anciens; la bien-vueillance des Citoyens qui m'ont

Belles paroles de Demosthene auant que mourir.

L'honneur est vn Soleil qui ne s'eclypse iamais de la veuë des gens de bien.

ſouuent couronné, & l'authorité des Grecs, que i'ay conſeruez iuſques à preſent. Que ſi la vie me doit eſtre dõnee par la clemẽce d'vn autre, bien que ce ſoit vne action des-honneſte; ſi eſt-ce pourtant que i'aymerois mieux receuoir ce bien-faict de mes Citoyẽs, les captifs deſquels i'ay racheptez, ou bien des peres, dont i'ay marié les filles. S'il faut que, ny le gouuernement des Iſles, ny la mer meſme ne me deffende; i'auray recours à ce Neptune, à cet autel & aux loix ſacrees. A tout le moins, ſi Neptune ne peut deffendre l'immunité du temple, & s'il n'a honte de liurer Demoſthene à Archias, le pire qui me puiſſe aduenir, c'eſt de mourir ſans adorer Antipater pour vn Dieu. Il me ſeroit permis de me rẽdre les Macedoniens plus fauorables que les Atheniẽs, & jouyr d'vn meſme bon-heur que vous, ſi ie voulois imiter Callimedon, Pithee, & Demades. Rien ne m'empeſcheroit auſſi de changer de vouloir, bien que ce fuſt ſur le tard, ſi la honte de Codrus, & des filles d'Erichthee ne me retenoit. Ie n'ay doncques pas voulu ſuiure la fortune apres la fuitte, me repreſentant qu'il n'y a point de fuitte plus honnorable que la mort, laquelle eſt libre de tout danger d'infamie. Ià ne plaiſe aux Dieux, ô Archias, que ie deshonnore iamais Athenes, faiſant eſchange de ma liberté à vn eſclauage, auec lequel on ne peut mourir qu'indignement. Souuienne toy qu'il eſt dict dans les * Tragedies.

Les bons ne ſe moulent iamais à l'imitation des mauuais.

* d'Euripide.

Encor' euſt-elle ſoing à la fin de ſa vie
De cheoir honneſtement.

Puis que ce fut vne femme, qui fit vn acte ſi memorable, ne ſeroit-ce pas vne grande honte à Demoſthene de preferer vne vie du tout indigne à vne honneſte mort, & mettre en oubly les diſputes de Xenocrates, de Platon, & de l'immortalité des ames? Mais toutes ces paroles ſont vaines, & il me ſuffit de te dire en vn mot, qu'ores ie le priois, & tantoſt vſant de menaces, ie meſlois la crainte parmy l'allechement. A quoy il reſpondit ainſi: Toutes ces perſuaſions auroient quelque force ſur moy, ſi i'eſtois vn Archias; mais puis que ie ſuis Demoſthene tu m'obligeras de me pardonner, & de croire que ie ne fus iamais inconſtant.

Vn eſprit reſolu met en arriere les perſuaſions, qui viſent à le ietter hors du deuoir.

Alors comme ie voulu l'emmener par force, il ſe meit à me gauſſer: Crois-tu bien, me dit-il, ô Archias, que les armes & les armees ſoient les ſeuls ſupports de la vie? Meſpriſes-tu tout mon appareil, lequel ny les Illyriciens, ny les ° Triballiens, ny les Macedoniens meſmes ne ſçauroient vaincre? O qu'il eſt beaucoup plus fort que ce mur de bois, lequel, comme nous l'appriſmes iadis par

la bouche

la bouche d'Apollon, deuoit eſtre inuincible. Depuis que la prudence m'a mis en ſeureté, contre les Lacedemoniens, ie n'ay oncques craint Eriſtymon, Ariſtogiton, Pythee, P Callimedon, ou Philippe, & ſi ie ne redoutay iamais Archias: Sus, adjouſta-t'il, garde-toy bien de mettre la main ſur moy par force; car ie feray tout mon poſſible pour profaner le Temple; & te ſuiuray volontairement ayant ſalüé les Dieux. Ie penſois pour moy qu'il le feroit de la ſorte, lors qu'il approcha la main de ſa bouche, ſans que ie le ſoupçonnaſſe d'autre choſe, ſinon, qu'il prioit les Dieux; Mais nous cogneuſmes depuis ce qu'il fit, & ce par le moyen de la queſtion que nous donnaſmes à ſa ſeruante: C'eſt qu'il auoit dés long temps du poiſon tout preſt, pour rachepter ou ſauuer la liberté par ſa mort. Et de faict, à peine fut-il arriué à la ſortie du Temple quand il ſe laiſſa cheoir, & dit en tombant. Tu pourras bien, ô Archias, emmener ceſte charongne à Antipater, mais non pas Demoſthene. Non, par, (il ſembloit vouloir iurer ſelon ſa couſtume, par ceux qui eſtoient morts à Marathon,) mais il expira là deſſus en diſant adieu. Voilà (Sire) quelle fut la fin de l'inuincible Demoſthene. ANTIPATER. Vrayement ceſte mort n'eſtoit conuenable qu'à luy. O courage invulnerable, & heureux! Dieux quelle action genereuſe! C'eſt vne grande prudence de retenir en main la poſſeſſion de la liberté. Mais ſ'il eſt decedé pour ſ'en aller viure aux * Iſles des eſprits bien-heureux, auec les Heros, comme l'on dit, ou pour paruenir là haut au ciel, afin qu'eſtant deïfié, il ſoit faict compagnon de Iupiter le Conſeruateur; Son corps merite bien d'eſtre renuoyé à Athenes, afin qu'à l'aduenir, il ſoit vn plus honorable ornement à ſa patrie, que tous ceux qui ſont morts à Marathon.

Mort de Demoſthene,

& ce qu'il dit en mourant.

* *Virgile les deſcrit en beaux termes, au 6. de l'Eneide.*

Les cendres des doctes ſont les ſacrez depoſts qu'ils laiſſent hereditaires à leur patrie.

ANNOTATIONS.

a *Iſocrates.*] Orateur Athenien, qui ſe fit admirer de tous par les belles harangues qu'il laiſſa par eſcrit, mais qui ne les proclama iamais, pour le deffaut de prononciation qui eſtoit en luy. Il rendit durant ſa vie de fort bons offices à ſa patrie, & mourut aagé de cent ans, de regret qu'il eut d'ouyr la deffaicte des Atheniens à Cheronnee.

b *Theophraſte.*] Philoſophe Leſbien, nommé Theophraſte pour ſa grande eloquence. Il fut diſciple d'Ariſtote, & luy ſucceda en ſon eſcole. Ces belles paroles ſortoient d'ordinaire de ſa bouche: *Que l'homme de lettres auoit moyen de viure ſeul, content, & ſe paſſer de tout le monde.*

c *Eubee.*] Iſle de la mer Egee, iadis nommee Macris, & aujourd'huy Negrepont.

d *Megare.*] C'eſt vne ville de la Megaride, contree de la Grece, ainſi dicte de Megareus fils d'Apollon. Il y auoit en icelle vne Academie de Philoſophes, leſquels ſelon Strabon [1] ſuccederent à Euclide Megarien.

[1] *Lib. 9.*

e *Calaurie.*] Iſle en la coſte Argolique, fort celebre, tant pour la mort de Demoſthene, que pour le Temple de Neptune, où ce grand Orateur ſe refugia, & v beut du poiſon,

pour n'eſtre liuré tout vif en la puiſſance d'Antipater par les menees d'Archias, l'vn de ſes ſatellites qui le pourſuiuoit.

f *Byzance.*] Ville de Thrace, baſtie par Pauſanias, Capitaine des Lacedemoniens: Elle eſt aujourd'huy nommee Conſtantinople, de Conſtantin le Grand. En l'an de noſtre ſalut 1453. elle fut priſe par Mahomet, au grand detriment de toute la Chreſtienté. Sa ſituation, origine, & puiſſance, eſt amplement deſcrite dans Tacite, & dans Cœlius Rhodigin.[2]

2 *Lib.* 19. *c.* 6.

g *Amphipolis.*] Ville qui joinct a Thrace la Macedoine, & eſt arrouſee du fleuue Strymon. Elle fut la premiere cauſe de la guerre qui ſuruint entre Philippes de Macedoine, & les Atheniens. Pline[3] en faict mention en diuers endroicts.

3 *Lib.* 4. 10. 23. 5. 14.

h *Oiynte.*] Ville de Thrace, pres de la contree d'Attique. Philippe de Macedoine ne la pouuant prendre par force, il la corrompit par argent, & s'en fit Maiſtre par ce moyen.

i *Cheronneſe.*] Ville de Thrace: C'eſt auſſi vne cité de Syrie, qui ſe nommoit autrefois Apamee.

k *Salamine.*] C'eſt vne Iſle en la mer Euboïque, où ſe void vne ville de meſme nom; de laquelle, comme dit Tacite,[4] Telamon pere d'Aiax & de Teucer, fut Seigneur ſouuerain.

4 *Lib.* 3.

l *Chares.*] Capitaine Athenien, prompt à promettre, mais tardif à tenir: Ce qui a donné lieu à ce Prouerbe. *Ce ſont des promeſſes de Chares:* c'eſt a dire, qui n'ont point d'effect que ſur le tard.

m *Eucrates.*] C'eſtoit vn cauteleux perſonnage, lequel s'eſchappoit touſiours par quelques ſpecieux pretextes, lors qu'il ſe voyoit obligé de donner ſa foy.

n *Eubulus*] Citoyen d'Athenes, & ennemy iuré de Demoſthene.

o *TribalIiens.*] Peuples de Pyre, que Pline[5] dit eſtre oppoſez aux Mœſiens.

5 *Lib.* 4. *c.* 1.

p *Callimedon.*] Autrement nommé Calſimedes, Capitaine Athenien, ſelon Diodore.

L'ASSEMBLEE DES DIEVX.

IVPITER.

Il ſe mocque ſelõ ſa couſtume de la vanité des anciens Dieux.

IE vous prie, Celeſtes & Souuerains, que deſormais vous ne murmuriez plus ſecrettemẽt par enſemble, & que vous retournans en quelque coing à l'eſcart, vous ne parliez point l'vn à l'oreille de l'autre, faſchez que pluſieurs ſoient admis à noſtre table qui n'en ſont aucunement dignes. Puis que le Conſeil eſt maintenant aſſemblé, que chacun apporte icy ſon opinion en public, & qu'il repreſente les choſes qui meritent vne accuſation. Au demeurant, que Mercure publie ces mots à haute voix. MERCVRE. Ouurez les oreilles, & faictes ſilence: Qui eſt celuy des Dieux plus anciens qui veut parler à l'Aſſemblee. La deliberation ſera de ceux qui ſont eſtrangers & baſtards. MOMVS. C'eſt moy, Iupiter, qui m'appelle Momus; s'il te plaiſt me permettre de parler. IVPIT. La permiſſion t'en a eſté donnee deſià par le cry qui en a eſté faict: tellement que tu n'as point beſoin de mon congé. MOMVS. Ie dis donc, que quelques-vns des noſtres ont tort, lors qu'ils ne ſe contentent pas d'auoir eux-meſmes eſté faicts Dieux, d'hõmes qu'ils eſtoient parauant, s'ils ne monſtrent encore que leurs valeurs meſme ſont eſgaux à nous en honneur; enquoy ils eſtiment n'auoir

rien fait de puerile. Or la premiere choſe que ie te demande, Iupiter, c'eſt que la liberté de parler franchement me ſoit octroyee, autrement ie ne ſçaurois exprimer ma conception. Tous cognoiſſent aſſez, comme i'ay la langue libre, & que ce n'eſt pas ma couſtume de taire les choſes qui ſe font mal à propos & hors de raiſon: Car à dire le vray, ie treuue à redire par tout, & ſi declare en public, ce qui me ſemble auoir eſté faict bien ou mal, ſans craindre l'authorité de perſonne, ny ſans que la honte me faſſe taire ce que ie me ſuis vne fois mis en opinion: D'où vient que pluſieurs m'appellent vn homme ennuyeux, & vn flagorneur de nature, ou bien le commun accuſateur de toutes perſonnes. Mais puis que la liberté des paroles a eſté permiſe à ce coup, & que tu m'en as donné le pouuoir toy-meſme, Iupiter, ie ne diſſimuleray rien que ce ſoit, & ſi n'outrepaſſeray, ny mettray en arriere choſe quelconque. Sçache donc, Iupiter, qu'il y en a pluſieurs, leſquels ne ſe contentans pas d'eſtre reçeus au Conſeil des Dieux, d'auoir vne place en noſtre compagnie, de manger auec nous, & ſe voir eſleuez en vne meſme dignité, bien qu'ils ſoient encores demy-hommes, ils ont attiré au ciel leurs ſeruiteurs & compagnõs de danſe; & ſi les ont faict colloquer au nombre des Dieux; Maintenant meſme ils emportent vne pareille diſtribution que les autres, ont leur part aux Sacrifices, & ſi ne nous payent point la penſion qui a eſté ordonnée ſur les Dieux eſtrangers.

IVPITER. Ie te prie, Momus, de ne point enuelopper ainſi les choſes par des ambages obſcurs, ains de dire clairemẽt ton aduis, y adjouſtant meſme les noms: Car deſià ta harangue, qui eſt ainſi propoſee au milieu de nous, faict que nous en tirons pluſieurs eſgalement en ſoupçon, & nous accuſons l'vn l'autre, comme ſubjects à tes paroles. Or il faut que la crainte n'empeſche iamais vn libre harangueur, de dire ce qui eſt du deuoir. MOM. Tu fais vrayement bien, Iupiter, de m'exhorter à ceſte liberté de langage, & ie remarque en celà que tu as vn cœur tout à faict magnifique & royal: Ce qui ſera cauſe que ie les nõmeray tous auſſi par l'expres commandemẽt que tu m'en as faict. Ce braue & noble Dieu Bacchus eſtant demy-homme, & non Grec du tyge maternel, mais nepueu d'vn certain marchand Syro-phenicien, ſçauoir de [a] Cadmus, a eſté mis au rang des immortels. Ie ne diray pas autre choſe de ce qu'il eſt, & ſi ne blaſmeray point, ny ſa mythre, ny ſon yurongnerie, ny ſa chancellante deſmarche: Car vous n'ignorez pas, comment il eſt effeminé de delices, à moitié forcené, & plein de vin dés le grand matin.

La peur eſt vn mauuais obſtacle a celuy qui s'eſt propoſé de parler librement.

Ceſtuy-cy nous a amené toute ſa confrerie, & le voilà preſt à introduire parmy nous ſa maniere de danſer. Dauantage il a proclamé & Pan, & Silene, & les Satyres; enſemble pluſieurs ruſtaux & chevriers, hommes adonnez à la danſe, & d'vne prodigieuſe forme, pour Dieux immortels. N'eſt-il pas vray que ceſtui-cy auec ſes cornes repreſente vne chevre de la moitié de ſon corps, & ne differe que bien peu d'vn bouc ayant ceſte longue barbe? Quant à l'autre, qui eſt vn vieillard tout difforme, chauue & camus, lequel va le plus ſouuẽt monté ſur vn aſne, il eſt Lydien de natiõ. Au reſte les Satyres à lõgues oreilles, qui ſont meſme chauues, & ont d'auſſi grãdes cornes que celles qui croiſſent aux boucs nays depuis peu ſont venus de Phrygie, & ont tous vne queuë. Voyez ie vous prie quels ſont les Dieux que nous faict ce braue hõme-cy? Ie ne parle point des deux femmes qu'il nous a encore amenees, dõt l'vne eſt ſon amoureuſe, ſçauoir [b] Ariadne, la couronne de laquelle il a miſe au rang des eſtoilles, & l'autre c'eſt la fille du Laboureur Icare. Ce que ie treuue encore de plus ridicule, ô Souuerains, c'eſt qu'il a amené ce chien [c] d'Erigon, de peur que la fille s'attriſtaſt, ſi elle n'auoit au Ciel ſes menus plaiſirs pour s'esbattre. Ces choſes ſont à la verité dignes de mocquerie pour leur grande ſottiſe. Eſcoutez encore les autres. IVPITER. Garde toy bien, Momus, de parler, ou d'Eſculape, ou d'Hercule, *car ie vois bien que tu es* emporté par l'impetuoſité de ta harãgue. *Mais ſçache que l'vn deux*, ſçauoir Eſculape, eſt digne d'eſtre preferé à tous les autres, cõme faiſant l'office de Medecin au grand ſoulagement des malades. Et quant à Hercule, qui eſt mon propre fils, il s'eſt acquis l'immortalité par ſes labeurs: Ne les accuſe donc point tous deux temerairement. MOMVS. Vrayement ie n'en diray rien pour l'amour de toy, Iupiter, bien que i'ay pluſieurs choſes à leur reprocher. Il me ſuffit de dire en paſſant, qu'encore retiennent-ils les marques des bruſlures en leurs corps. Que s'il m'eſtoit permis d'vſer d'vne franchiſe de paroles, meſme à l'encontre de toy, ie te pourrois reprendre de pluſieurs choſes par ce mien diſcours. IVP. Dy ſeulement, Momus, il t'eſt auſſi-bien licite de parler de moy que des autres. Ne m'objecteras-tu point que ie ſuis vn Dieu faux & corrompu? MOM. Tous ceux du pays de Crete le ſçauent aſſez; & ils diſent bien autre choſe de toy, outre qu'ils monſtrent aux eſtrangers ton tombeau; mais pour moy, ie ne leur adjouſte point de foy, ny meſme aux Eginenſes du nombre des Grecs, qui affirment que tu es de leur nation. Au reſte ie propoſerois icy volontiers les cho-

** ſçauoir Silene.*

Le trauail eſt la plus courte voye à l'immortalité.

ſes qui me ſemblent principalement blaſmables; C'eſt toy, Iupiter, qui as le premier commis les adulteres, qui donnent commencement à tous crimes, & ce par le grand nombre de tes baſtards, ayant eu compagnie auec les filles, & femmes mortelles, vers leſquelles tu es deſcendu à tout coup delaiſſant le ciel, veſtu ores d'vne façon, & tantoſt d'vne autre. D'où vient que nous ſommes touſiours en crainte qu'il ne ſe treuue quelqu'vn qui te ſacrifie, lors que tu te transformes ſi ſouuent en * Taureau; ou bien que les orpheures ne te perdent, & ruïnent toutes les fois que tu prends la forme de * l'Or. N'eſt-il pas vray que tu as deſià remply tout le ciel de demy-Dieux? Ie ne le ſçaurois dire autremẽt, & c'eſt vne choſe qui ſemble d'abord biẽ abſurde qu'Hercule ayt eſté mis au nombre des Dieux, & [d] qu'Euriſtee qui luy a commãdé ſoit allé de vie à treſpas. Puis, que le Temple d'Hercule paroiſſe aupres d'vn ſeruiteur, & que celuy d'Euriſtee ſoit vn ſeul tombeau. I'adjouſte à cecy que l'on a fait Bacchus Dieu des Thebains, & que [c] Penthee, Acteon, & [f] Learthe, ont eſté les hommes du monde les plus malheureux. Depuis, que tu leur as vne fois ouuert l'entree aux deſbauches, Iupiter, & as commẽcé d'auoir affaire aux femmes mortelles, il n'y a plus perſonne d'entr'eux qui n'imite ta façon de faire. Car y a-t'il celuy qui ne cognoiſſe Anchiſe [g], Titon, Endymiõ, Iaſon, & pluſieurs autres? Tellement que ie ne feray pas mal de laiſſer à part tout cecy; attendu que ce ſeroit vne peine trop grãde de s'arreſter particulierement ſur chaſque poinct.

* comme quand il rauit Europe.
* ſçauoir, lors qu'il voulut auoir la cõpagnie de Danae.

IVP. Garde-toy bien Momus de faire mention de Ganimede. Ie ſerois faſché, ſi tu troublois l'aiſe de cet enfant en luy faiſant des reproches. MOM. Ie ne diray rien de l'Aigle, parce qu'elle-meſme eſt au ciel aſſiſe au throſne Royal. Il eſt à craindre tant ſeulement qu'elle ne face ſon nid ſur ton chef, & ſe vante d'eſtre Deeſſe. Quoy Iupiter, veux-tu que nous la laſſions en arriere pour l'amour de Ganimede? D'ailleurs, ie voudrois bien ſçauoir de quel pays ont eſté çà haut appellez cet Atys, ce Corybe, & ce Cebaſius, ou bien encore ce Mede [h] Mytres, lequel eſt reueſtu d'vne robbe de Perſe, & relié d'vn turban, & ſi ne parle pas le lãgage Greci de maniere que ſi quelqu'vn luy monſtre du nectar, il ne ſçait que veut dire celuy qui l'inuite à boire. Voilà la cauſe pour laquelle les Scythes, & les Getes voyant tout cecy, nous diſent Adieu, font les hommes immortels, & eſliſent par leurs voix tels Dieux que bon leur ſemble. C'eſt ainſi que Zamolxis homme de ſeruile condition, s'eſtant faict inſcrire au nombre des Dieux,

a osé, ie ne sçay comment, nous mettre sus quelques crimes. Mais ces choses sont encore trop petites, & aucunement supportables. Que veux-tu dire Egyptien, toy, dis-je, qui as la gueule ouuerte à la façon d'vn chien, & qui es vestu d'vn linceul? Dequoy te vantes-tu, bon-homme, on cõment te dis-tu estre Dieu en abbayant? Que diriez vous aussi de ce * Taureau de Memphis si bisarre, qui est adoré, rend des oracles, & a des Prophetes? I'ay honte de faire icy mẽtion des Cycoignes, des Boucs, des Singes, & d'autres telles choses, beaucoup plus absurdes que celles cy, lesquelles sont montees ie ne sçay comment depuis l'Egypte iusques au ciel! Pouuez-vous bien souffrir, ô Dieux, que tout celà soit adoré d'vn pareil ou plus grand honneur que vous mesmes? Est il possible, Iupiter, que tu n'ayes pas du regret, qu'on te donne des cornes de Belier? IVPITER. Tu dis des paroles qui offensent fort les Egyptiens, sans considerer que parmy eux il y a plusieurs secrets & sacrez mysteres, que les prophanes ne doiuent point tout à faict blasmer. MOMVS. Qu'auons nous besoin de mysteres, Iupiter, pour cognoistre que les Dieux sont Dieux, & que ceux qui ont des testes de chien, sont des chiens aussi? IVPITER. Ne parle point des Egyptiens pour le present, & te contente qu'vne autre fois nous delibererons de ces choses à loisir. Reprends en seulement quelques autres, si tu as de la matiere pour les blasmer. MOM. Ie me plains, Iupiter, de ce que Trophonin, &, ce qui me faſche le plus, Antilochus fils d'vne meschante personne, & qui a mis à mort sa propre mere, prophetise en Cilicie, où il ment impudemment en plusieurs choses, & enchante les hommes par ses charmes pour deux oboles. Tellemẽt qu'il ne faut pas que tu esperes desormais, ô Apollon, d'estre en si grande estime que parauant pour tes predictions, puis que maintenant, & tout autel, & toute pierre donne des responces à ceux qui demãdent l'oracle, pourueu qu'elle soit seulement arrousee d'huile, couronnee de chapeaux de fleurs, & touchee par vn enchanteur: Car delià la statuë du Lutteur Polydamas guerit ceux qui sont tourmentez de la fievre en Olympe, & celle de Theagene en Thase; & mesme en Ilion on y sacrifie à Hector, & à Cheronnese on y celebre des festes à l'honneur de Protesilaus. Depuis que nous auons esté reçeus tout à coup en vn si grand nombre le parjure & le sacrilege ont esté plus en regne que iamais, & ceux qui nous faisoient de grands biens autresfois, ont cõmencé de nous auoir entierement à mespris. Voilà ce que ie m'estois propose de dire des bastards, illegitimes, & suppose.

* *Il entend parler du Dieu Apis adoré par les Egyptiens en forme de bœuf cõme nous auons dit au discours precedent.*

Des sottes opinions du vulgaire, naissent les superstitions.

Ie ne puis me tenir de rire moy-meſme Iupiter, lors que i'entends pluſieurs noms eſtrangers, de ceux qui ne peuuent habiter en aucune façon auec nous: Car ie voudrois bien qu'on me dit, où eſt ceſte vertu, ceſte nature, ce deſtin, & ceſte fortune, de laquelle on faict tant de cas? Ces mots, comme attribuez à des choſes inſupportables & vaines, ſont de pures inuentions de certains ignorans qui ſe vantans du tiltre de Philoſophes, ont de telle ſorte embroüillé l'eſprit du ſimple populaire, qu'aucun ne daigne plus nous ſacrifier, croyant pour choſe certaine qu'encores qu'il nous euſt offert vne infinité d'holocauſtes, tout celà ne ſeroit pas capable de faire changer la fortune, ny les choſes qui ſont arreſtees par le deſtin, & que les Parques ont filees auec leurs fuzeaux, ſur la naiſſance d'vn chacun. Dy-moy Iupiter, en quelle part veis-tu iamais, ou la vertu, ou la nature, ou le deſtin? car ie n'ignore pas que tu n'ayes ouy pluſieurs telles choſes aux diſputes des Philoſophes, ſi ce n'eſt que l'on euſt les aureilles ſi ſourdes, qu'il fut impoſſible de les ouyr pour leurs grandes crieries. I'en pourrois bien dire dauantage, ſi ie voulois: mais ie finiray mon diſcours, parce que i'en vois deſià quelques-vns qui ſe faſchent, & commencent à me ſiffler; Ceux-là principalement, qui ſe ſentent offenſez de la trop grãde liberté de mes paroles. C'eſt pourquoy, pour concluſion de ce mien propos, ſi tu l'as ainſi reſolu en ton eſprit, Iupiter, ie liray vn certain Arreſt que i'ay eſcrit contr'eux. IVP. Recite-le donc, car tu n'as pas repris tout cecy pour peu de ſubject: & en bonne foy il y a pluſieurs choſes qui doiuent eſtre reglees, ou deffenduës, de peur qu'elles ne prennent vn accroiſſement de grandeur exceſſiue.

Où la vertu preſide, il n'y a point de fortune ny de deſtin qui commande.

Nullam numen abeſt, ſi ſit Sapientia, ſed nos Teſtamus, Fortuna, Deam, cæloque locamus.

L'ARREST, DIT, BONNE-FORTVNE.

PAR le Conſeil deuëment aſſemblé le ſeptieſme iour du preſent mois, Iupiter regnant, Neptune preſidant, Apollon Preuoſt, & Momus faiſant office de Greffier, le ſommeil prononça de nuict ceſte ſentence;

Parce que pluſieurs eſtrangers, non ſeulement Grecs, mais auſſi Barbares, indignes tout à faict de la Republique celeſte; ains pluſtoſt baſtards & introduits à noſtre ſocieté, & maintenant ie ne ſçay en quelle ſorte eſtimez eſtre des Dieux, ont remply le ciel de tous les coſtez, & par tous les coings, ſi bien que le feſtin eſt plein d'vne tourbe tumultueuſe, & d'vne grande multitude qui

mene du bruict,& qui caquette en tous endroicts, en diuers langages, faiſant que la prouiſion de l'ambroſie & du nectar nous defaut: De ſorte que le grand nombre de ces beuueurs, & de ces friands fera que le ſeptier s'en vendra deux marcs d'argent: En outre ceux-là tant ils ſont remplis de temerité & de ſottiſe, dechaſſent les vrays & anciens Dieux de leur place, & oſent bien occuper les premiers ſieges, contre toute la vigueur de la loy, & de la couſtume. Ils s'esforcent encore d'eſtre honnorez en terre, auant que tous autres: C'eſt pourquoy il a ſemblé bon à la Cour, & au peuple, que le Concile fut conuoqué ſur Olympe, durant le ſolſtice d'hyuer; Et que ces Dieux, auſquels on ne peut treuuer rien à dire, & iuges competans ſoient eſleus, & choiſis, à ſçauoir trois de la Cour ancienne, qui fut inſtituée au temps que Saturne regnoit, & quatre autres d'entre les douze, du nombre deſquels Iupiter ſera. Au reſte il faudra que ceux qu'on aura eſleus par arbitres preſident pour cognoiſtre des cauſes, apres auoir au prealable preſté le ſerment legitime, à ſçauoir par Styx. Quand Mercure aura faict les proclamations, chacun s'aſſemblera au Conſeil, tous tant qu'il y en a de ceux qui deſirent legitimement eſtre admis au Concile des Dieux. Ceux qui viendront, ameneront des teſmoins iurez & irreprochables, & apres ſe retireront à part. Les arbitres ayant examiné ſoigneuſement l'affaire, les declareront dignes d'eſtre Dieux, ou bien les renuoyeront à leurs ſepulchres, ou monuements de leurs anceſtres. S'il arriue puis apres que quelqu'vn d'entre ceux qui auront eſté rejettez, & condamnez par les arbitres, remonte au ſiege, il ſera precipité dans les enfers. Dauantage il faut que chacun exerce ſeulement ſon office: Que Minerue ne s'applique point à l'eſtat de Medecine, ny qu'Eſculape ne vacque point à donner des oracles, ny à ſeruir: ny qu'Apollon ne s'entremette point de tant de meſtiers, ains qu'apres qu'il aura eſleu quelque vacation qu'il l'exerce ſeule, ſoit de Deuin, de Meneſtrier, ou de Medecin. D'abondant il ſera dict & ſignifié aux Philoſophes, que deſormais à tous coups ils n'inuenteront plus de noms feints, & controuuez, & qu'ils ne ſe mocqueront point des choſes qu'ils ignorent. Qui plus eſt, l'on ordonnera, que les images des hommes, quels qu'ils ſoient, à l'hõneur deſquels on a baſty des Temples, & inſtitué des Sacrifices, ſeront aneanties, & abbatuës, & qu'en leur place on erigera celles de Iupiter, de Iunon, d'Apollon, ou de quelqu'autre ſemblable Dieu; & la ville où tels Temples ſont edifiez, ſera vn gros amas de terre, & au lieu d'vn

autel,

autel, elle y posera vne statuë. S'il arriue que quelqu'vn apres que le cry aura esté faict & publié, vueille contester, & refuser d'entrer sous l'examen & censure des arbitres, qu'il soit condamné, sans qu'on luy donne moyen de plaider sa cause. IVP. A la verité, Momus, cet Arrest que tu mets en auãt, est fort raisonnable: il faut que ceux qui y consentent leuent la main; mais plustost qu'ils le facent ainsi: car ie crois bien qu'il s'en treuuera fort peu, qui consentiront iamais. Retirez-vous pour ceste heure. Au demeurant, lors que Mercure vous aura conuoquez pour venir au Conseil, que tous y viennent, & qu'vn chacun y apporte de bons tesmoignages, & de manifestes attestations; le nom du pere & de la mere, de quel pays il est, & en quelle sorte il a acquis la Diuinité: En outre qu'il donne cognoissance de son extraction, & de ses amis. A la verité les autres ne se soucieront gueres de celuy qui n'aura bien preparé tout son faict, encore qu'il possedast en terre vn superbe & magnifique Temple; & que tous les hommes mesms l'estimassent estre vn Dieu.

ANNOTATIONS.

a *Cadmus.*] Roy des Pheniciens, & fils d'Agenor, qui commanda dans Tyr, & à Sydon: Cestuy-cy ayant esté enuoyé par son pere pour chercher sa sœur Europe que Iupiter auoit rauye, & transportée en l'Isle de Crete, trãsformé en taureau, il bastit la ville de Thebes, non loing du mont Parnasse, & nomma ceste contree Bœtique, qui parauant estoit dicte Aonie.

b *Ariadne.*] Fille de Minos, Roy de Crete, & de Pasiphaë, qui retira Thesee du labyrinthe où il estoit engagé. Virgile [1] descrit la fable en beaux vers.

1 *Au 6. de l'Eneide.*

c *Erigone.*] Fille d'Icarius, laquelle s'estrangla soy-mesme de douleur qu'elle eut de la mort de son pere, que des paisans yures auoient occis. Les Dieux touchez de ceste action, dit Virgile, [2] en eurent pitié, & luy donnerent vne place là haut au ciel.

2 *2. Georgic.*

d *Eurystee.*] Ce fut le premier Roy de Micene.

e *Penthee.*] Fils d'Echion, & d'Agaue, fille de Cadmus, qui fut demembré par les Menades.

f *Learche.*] Ou Learchus, fils d'Atamante, & d'Ino, lequel fut mis à mort par son propre pere, surpris d'vne soudaine fureur, & s'imaginant qu'il tüoit le petit fan d'vn Lyon; Ce que voyant Ino, elle se precipita dans la mer auec l'vn de ses enfans nommé Melisserte, & fut transmuee en ceste Deesse que les Grecs appellent Leucotoë, & les Latins Matuta.

g *Titon.*] Fils de Laomedon, Roy des Troyens, lequel pour sa grande beauté fut enleué par l'Aurore, & conduit sur son char en Ethiopie. Les Poëtes feignent qu'il fut transformé en Cigale. Strabon [3] rapporte que les Perses appellent ainsi le Soleil, & Apulee en son dernier liure dit, que le premier Sacrificateur estoit ainsi nommé.

3 *Lib. 15.*

h *Protesilaus.*] Fils d'Iphicus, lequel ayant appris par la bouche de l'Oracle qu'il mourroit en la guerre de Troye, s'il s'y en alloit, il ne laissa pas de passer outre auec les autres Grecs, & fut mis à mort par Hector, sortant du vaisseau. Il eut à femme Laodamia, & ayant impetré des Dieux de pouuoir regarder l'ombre de son mary deffunct, elle mourut entre ses bras.

LE CINIQVE.

LVCIAN.

Lucian defend icy la vie des Philosophes Ciniques, & reprend le luxe des hommes effeminez. S. Iean Chrisostome se plaisoit tant en ce Dialogue, qu'il en a mis vne bonne partie en vne sienne Homelie, sur l'Euãgile de S. Iean.

QV'est-ce que tu deuiendras en fin, toy qui as vne barbe & des cheueux, & si ne portes point de chemise, ains es tout aussi nud qu'vn ver, & mesme sans souliers, ayant fait eslection de ie ne sçay quelle maniere de viure tout à faict inhumaine & brutale? De plus, tu traictes fort mal ton propre corps, & au contraire de tous les hommes, allant ores d'vn costé, & tantost de l'autre. Ie cognois bien encore à ce meschãt haillon de manteau tout couuert de poussiere que tu couches sur la dure; ou bien il n'est point de fin drap, ny de laine. LE CINIQVE. Aussi n'en ay-je que faire, & tout ce que ie recherche, c'est quelque chose qui se puisse facilement recouurer, & sans beaucoup donner de peine à son maistre. Mais ie te demanderois volontiers, si tu penses que le vice consiste en la superfluité? LVC. Ouy vrayemẽt. LE CINIQ. La vertu gist donc en l'espargne. LVC. Celà est ainsi. LE CINIQ. Si ie suis plus eschars en ma façon de viure, que tous les autres hõmes, & eux plus somptueux, pourquoy ne les reprens-tu plustost que moy? LVC. Par le Dieu Iupiter, c'est parce qu'il ne me semble point que tu viues plus honnestement, mais bien plus pauurement, & que tu menes vne vie de gueux; car tu ne differes en rien de ces mendians qui vont faire la queste de iour à autre. LE CINIQVE. Puis que nous sommes tombez sur ceste matiere; es-tu d'aduis que nous considerions vn peu qu'est-ce que disette, & abondance?

Ce qui soulage la vie suffit à l'vsage d'icelle.

LVCIAN. Ie le veux, si tu le treuues bon. LE CINIQVE. Quoy donc, ce qui soulage la necessité, ne suffit-il point à vn chacun? ou bien l'indigence au contraire est tout ce qui defaut à l'vsage de l'homme, & qui ne fournit pas au necessaire? LVCIAN. Ouy sans doute. LE CINIQVE. Si celà est, il ne me manque rien, car i'ay dequoy suppleer à ma necessité. LVCIAN. Comment celà? LE CINIQVE. Tu le sçauras, si tu consideres à quel vsage est preparée chasque chose; Par exemple, vne maison n'est-elle pas faicte pour s'y mettre à couuert? LVCIAN. Ouy. LE CINIQVE. Et la robbe pour quelle cause? N'est-ce pas aussi pour se couurir? LVCIAN. Il est ainsi. LE CINI. Mais au nom des Dieux, pourquoy auons

nous beſoin de cecy; n'eſt-ce pas, afin que ce qui eſt couuert ſoit mieux à ſon ayſe. LVCIAN. Il me le ſemble. LE CINIQVE. Penſe-tu que ces pieds nuds s'en portent plus mal? LVCIAN. Ie ne ſçay. LE CINIQVE. Tu l'entendras par ceſte demande: Quel eſt l'office des pieds? LVCIAN. C'eſt de marcher. LE CINIQVE. Te ſemble-t'il que mes pieds marchent plus mal que ceux des autres? LVCIAN. Poſſible que non. LE CINIQVE. S'ils ſe portoient pis, ou mieux, pourroient ils bien faire leur deuoir? LVCIAN. Peut eſtre.

LE CINIQVE. Eſtime-tu, que ie ne ne ſois point plus mal diſpoſé des pieds que les autres? LVCIAN. Nenny. LE CINIQVE. Et de mon corps, qu'en dis-tu? N'eſt-il point pire, que celuy des autres hommes? S'il ſe portoit plus mal, ſans doute, il ſeroit auſſi plus foible: car la force eſt la principale vertu du corps. Le mien doncques eſt-il plus debile? LVCIAN. Ie ne le penſe pas. LE CINI. Ie conclus par là, que ny les pieds, ny les autres parties du corps n'ont pas beſoin de couuerture, & que ſi celà eſtoit, ils ſe porteroient mal, attendu que c'eſt vne mauuaiſe choſe que la pauureté; & que là où elle eſt, tout y va mal. D'ailleurs il ne m'eſt pas aduis que mon corps ſoit trop mal nourry, puis que ie le repais de toutes ſortes de viandes. LVCIAN. De verité, il y a de l'apparence en cecy. LE CINIQVE. Ouy, car il ne ſeroit pas ſi robuſte, ny ſi refaict, ſi ie ne le nourriſſois bien, veu que les mauuais aliments amaigriſſent les corps. LVCIAN. Tu dis vray. LE CINIQVE. Puis que ces choſes ſont veritables, pourquoy me reprens-tu, & blaſmes ma vie comme miſerable. LVCIAN. Parce qu'encore que Iupiter, la nature que tu adores, & les Dieux auſſi faſſent naiſtre de la terre pluſieurs bonnes choſes, afin que nous ayons dequoy nous fournir de tout ce qui eſt neceſſaire & delicieux, neantmoins tu ne participes aucunement à toutes ces choſes; ny meſme à la plus grande partie d'icelles, & n'en iouïs non plus que les beſtes brutes: Car tu bois de l'eau, comme elles; tu manges ce que tu treuues à la façon des chiens, & as vne paillaſſe qui n'eſt gueres meilleure que la leur; veu que tu te contentes de coucher ſur l'herbe, comme ils font, & ſi portes vn manteau qui n'eſt pas plus honneſte que celuy d'vn mendiant. Ie ſçay bien pourtant, que c'eſt vne grande ſageſſe en toy, ſi tu vis content de ceſte ſorte: Et de vray, Dieu n'a pas en vain creé tant de graſſes brebis, enſemble des vignes qui rapportent du vin doux, & le reſte

Miſerable eſt la condition de l'homme, qui ne peut iouïr de ce que la terre produict pour luy.

de ce grand appareil, admirable en ſa varieté, ſçauoir l'huile, le miel, & autres telles choſes qu'il nous a donnees, afin que nous euſſions de toutes ſortes de viandes, vne douce boiſſon, de l'argent en abondance, vn lict blanc & molet, de belles maiſons, & tout le reſte qu'il n'a pas ordonné ſans vne grande prouidence: Car les effects meſmes des arts ſont des preſents des Dieux: mais de viure fruſtrez de tous ces biens, où de quelqu'vn d'eux ſeulement, ce ſeroit eſtre auſſi miſerable, que ceux qui ſont priſonniers. Celuy-là ſeroit encore plus infortuné, qui ſe priueroit ſoy-meſme de tous ces biens, & monſtreroit vn acte de manifeſte folie.

Les biens ne ſont pas biens ſi l'on n'en ſçait vſer.

LE CINIQVE. Poſſible ne parles-tu pas mal. Mais reſpons moy; Si quelque riche faiſant vn ſplendide banquet, y auoit inuité pluſieurs hommes de toutes ſortes, les vns forts, & les autres foibles, & que l'vn deux vint à empoigner & engloutir, non ſeulement ce qui ſeroit pres de moy, mais encore la viande plus eſloignee & preparee pour les foibles; ou ſi luy meſme, bien que fort & robuſte, & n'ayant qu'vn ſeul ventre, ny beſoin de tant d'aliments pour ſe nourrir, demeuroit neantmoins tout le dernier à la table, que dirois-tu d'vn tel perſonnage? Te ſembleroit-il homme de bien? LVCIAN. Nenny ſelon mon aduis. LE CINIQVE. Quoy dõc, ſobre & temperant? LVCIAN. Rien moins. LE CINIQVE. Que ſi quelqu'vn aſſis à la meſme table neglige entierement tant de diuerſes ſortes de viandes qui ſont appreſtees, & ne choiſit que quelques-vnes de celles qui ſont miſes deuant luy, & qui peuuent ſuffire à ſa nourriture, ſe contentant de cela ſans daigner ſeulement regarder le reſte, ne iugeras-tu pas ceſtuy-là plus ſobre & plus homme de bien que les autres? LVCIAN. Ouy certes. LE CINIQ. Comprens-tu maintenant mon dire, ou bien veux-tu que ie te l'explique? LVCIAN. Et quoy? LE CINIQVE. C'eſt que Dieu eſt vrayement ſemblable à celuy qui faict ce feſtin, comme ayant offert pluſieurs choſes; mais diuerſes, & conuenables à vn chacun, les vnes aux ſains, & les autres aux malades: celles-cy aux robuſtes, & celles-là aux foibles, afin que nous n'vſions pas de toutes choſes, mais à ce qu'vn chacun ſe ſerue de celles, qui conuiennent à ſa nature, & dont il peut auoir plus affaire. Mais quant à vous autres, vous repreſentez celuy-là, qui ne pouuant aſſouuir ſa faim, ou pluſtoſt ſon incontinence arrache les viandes qui ſont loing de luy: Car vous voulez vſer de toutes choſes acquiſes par quelque moyen que ce ſoit, & ſans eſtre contens

Belle comparaiſon.

des ſeules preſentes, vous ne croyez pas que voſtre propre terrouër, ou voſtre mer vous puiſſe ſuffire. Vous attirez à vous les delices depuis le bout de la terre, & ſi preferez les choſes eſtrangeres à celles du pays, les ſomptueuſes aux pauures, les penibles aux plus faciles, & bref, eſliſez les faſcheries & les malheurs au lieu de viure auec vne tranquilité d'eſprit: Car tous ces appareils magnifiques auſquels vous prenez tant de plaiſir, vous couſtent beaucoup de ſuëur & de miſere. Conſidere ſi tu veux l'or, que les mortels ayment tant. Conſidere l'argent, les ſuperbes maiſons, les riches habits & autres telles choſes, & tu verras auec combien de peines, de labeurs, de dangers, de ſang, & de morts elles s'acheptent. Pluſieurs qui courent les mers treuuent en la recherche de tels biens, & le naufrage, & la ſource de diuerſes querelles: Car pour les richeſſes, les amis quittent leurs amys, les enfans leurs peres, & les femmes leurs propres marys. Ainſi liſons nous d'Erifile, que pour l'amour de l'or elle trahit ſon mary. Et de vray il eſt tres-certain que toutes ces robbes, ces palais dorez, & ces vaiſſelles d'argent, ne ſçauroient non plus eſchauffer, couurir, & ſeruir à boire que rien. Les chalits d'or ou d'yuoire ne font pas dormir plus à l'ayſe, & nous voyons d'ordinaire, que ces hommes qu'on eſtime bien-heureux dans le monde ne peuuent repoſer en vn lict d'yuoire, ny entre de riches couuertures. Dauantage tous ces delicieux appreſts de viandes ne nourriſſent pas, ains amaigriſſent les corps, & leur engendrent des maladies. Il ne ſert de rien de dire, combien les mortels endurent de peines pour aſſouuir leurs appetits deſreiglez, bien qu'il ne ſeroit pas difficile d'y remedier, ſi l'on ne ſe laiſſoit desbaucher aux plaiſirs. Mais ceſte ſottiſe ne ſemble pas encore ſuffire aux hommes qui deſtruiſent l'vſage des choſes, & en abuſent à vne autre fin: De meſme que ſi quelqu'vn vouloit vſer d'vn lict, au lieu d'vn chariot ou d'vn coche. LVCIAN. Qui ſeroit celuy-là? LE CINIQVE. Vous autres, qui vous ſeruez des hommes comme des iuments: Car vous leur faictes porter vos litieres ſur le col à la façon des chariots; & pendant que vous eſtes là dedans à voſtre ayſe, vous les fouëttez & fuſtigez, comme des aſnes, leur commandant d'aller par icy, & non pas par là; & il vous ſemble que vous en ſoyez plus heureux. Que diray-je de ceux qui non contents d'auoir les poiſſons pour aliments, en vſent pour en faire des teinctures de pourpre? Telles perſonnes abuſent grandement des choſes contre

La conuoitiſe de l'ambitieux ne ſe peut tenir dãs les bornes de toutes les terres.

Non hoſpes ab hoſpite tutus: Imminet vxori conjux.

C'eſt vn cruël maiſtre que l'appetit deſreiglé, & il luy faut mauuais obeyr.

la nature, à laquelle Dieu les a creées. Lvc. Nenny par le Dieu Iupiter: Car le poiſſon n'eſt pas ſeulement bon à manger, mais encore à teindre. LE CIN. Voilà qui va bien; mais il n'eſt pas faict à ceſte fin. Si celà eſtoit pourquoy ne dirions-nous pas que quelqu'vn pourroit vſer d'vn plat, à la place d'vn pot de terre, ſ'il vouloit venir à vne violẽce de nature? Et toutesfois le plat n'a pas eſté faict pour celà. Seroit-il poſſible de raconter vne ſi grande infelicité que celle des riches, & neantmoins tu me blaſmes de ce que ie n'y veux point auoir part? Sçache que ie veis en homme modeſte, mangeant ſeulement de ce qui eſt mis au deuant de moy, & des viandes qui couſtent le moins. Ie ne baaille point après tous ces diuers mets, & toutesfois il te ſemble que ie mene vne vie de beſte ſauuage; quand tu vois que ie me contente de peu. De ceſte tienne raiſon l'on peut inferer que les Dieux qui n'ont beſoin d'aucune choſe ſont en grand danger d'eſtre pires que les beſtes. Mais afin que tu comprennes plus exactement l'vn & l'autre, ſçauoir les deux extremitez du peu, & de beaucoup; cõſidere premierement que les enfans ont beſoin de plus de choſes que les grãds, les femmes que les hommes, & les malades que les ſains: Bref, que toutes les choſes inferieures requierent plus de commoditez que les plus releuées. C'eſt pourquoy les Dieux n'ont à faire de rien, comme tout au contraire ceux qui approchent le plus des diuinitez ont beſoin de bien peu. Penſe-tu qu'Hercule le plus vaillant de tous les mortels, comme diuin qu'il eſtoit, & mis à bon droict au nõbre des Dieux, fut miſerable, lors qu'il erroit tout nud dans le monde, couuert d'vne ſimple peau; & ne ſouhaitãt rien de tout ce que nous deſirons? En bõne foy, il n'eſtoit point miſerable, puis qu'il deliuroit luy-meſme de miſeres les autres; ny pauure attẽdu qu'il commandoit tant ſur mer que ſur terre, & ne mettoit iamais la main en aucun lieu qu'il n'en ſortit victorieux: Durant ſa vie il ne treuua point ſon pareil en valeur, & nul ne peût ſubiuguer vne force ſi grande que la ſienne. N'eſt-il pas vray qu'il n'auoit ny habits, ny ſouliers, & qu'il alloit parmy le monde en cet equipage? Mais qu'eſt-il beſoin de le dire? Son abſtinence, ſa grandeur de courage, ſa façon de viure moderee, & le peu de gouſt qu'il prenoit aux plaiſirs, le rendoient admirable par tout. O combien furent grands les exploicts de Theſee ſon compagnon & imitateur? N'eſtoit-il pas Roy des Atheniens, & meſme fils de Neptune, comme l'on dict, & le plus robuſte de ſon temps? Et neantmoins il alloit d'ordinaire pieds nuds, & ſans veſtements, & ſi portoit ſa

Mal-heureux eſt celuy qui enuie la condition d'vn plus riche que ſoy, ſans preuoir ſon deſaſtre.

Le courage eſt l'inſtrument de la force, & non pas l'habit.

barbe & ſa cheuelure fort longue. Ceſte action ne luy plaiſoit pas à luy ſeul, mais à tous ces vieux perſonnages qui eſtoient meilleurs que vous, & aucun deſquels n'eut auſſi peu ſouffert d'eſtre tondu qu'vn Lyon. Ceux-cy laiſſoient la douceur & delicateſſe de la chair pour les femmes, & pour ſe faire paroiſtre vrays hommes, comme ils l'eſtoient vrayement, ils portoient la barbe fort longue, qui eſt vne marque recommandable à l'homme, comme le crin aux cheuaux, & la perruque aux Lyons, attendu que Dieu ſemble auoir donné quelque grace ſpeciale au poil pour ſeruir d'embelliſſement. Ie veux donc enſuiure les Anciens, & les imiter en cecy; mais n'aye peur que ie face comme ceux du temps preſent, qui cherchent leur plus grand bon-heur parmy les banquets, & les veſtemens, ne penſans qu'à mignarder chaſque partie de leur corps, iuſques à celles que la nature a produittes les plus ſecrettes. Ie voudrois volontiers auoir de pieds ſemblables à ceux des cheuaux, comme i'ay ouy dire qu'en auoit Chiron, & que ie n'euſſe aucun beſoin de lict, non plus que les Lyons, ny de viande plus exquiſe que les chiens: Que la terre dure me ſeruit de lict pour coucher; que i'eſtimaſſe ce monde, comme vne maiſon, & que cherchant les viandes qui ſe recouurent plus facilement, ie ne ſouhaitaſſe iamais ny moy ny aucun de mes amis de l'argent, ou de l'or: Car de la conuoitiſe de ces choſes, naiſſent parmy les mortels les mal-heurs, les ſeditions, les guerres, les embuſches, & les maſſacres. Tous ces maux recognoiſſent pour ſource & pour fontaine la conuoitiſe d'auoir des moyens: Qu'elle ſ'enfuye doncques bien loing de moy, affin que la mediocrité me contente, & que ie puiſſe ſupporter la pauureté d'vn courage viril. Voilà quelle eſt noſtre maniere de viure, & comme elle ne gauchit pas beaucoup à l'opinion du vulgaire: tellement qu'il ne faut point ſ'eſtonner, ſi nous ſommes ſi differents en habits d'auec eux, puis que nous auons des mœurs qui ſont bien contraires aux leurs. Ie m'eſmerueille fort auſſi, puis que tu dõnes au joüeur de harpe ſon propre habit, au ſonneur de haut-bois le ſien, & au Tragedien auſſi: que veut dire, que tu ne fais point d'eſtat de l'habit & de l'ornement qui eſt le plus conuenable à vn homme de bien, eſtimant que ſon veſtement doiue eſtre commun auec celuy du vulgaire, encore qu'il ſoit mauuais? Que ſ'il y a quelque ornement propre aux bons, l'on n'en treuuera point qui leur conuienne mieux que le mien, lequel feroit rougir de honte les plus ſumptueux, & ſeroit par eux rejetté bien viſte; Car pour moy

La nature a mis en l'homme comme és animaux des marques qui luy donnent vne grace particuliere.

Effects de la conuoitiſe.

Les mœurs du vulgaire & des ſages, ont des qualitez bien contraires.

i'ay accouſtumé de porter vn habit picquant & tout velu, d'affubler mes eſpaules d'vn manteau qui tumbe à lambeaux, de laiſſer croiſtre mes cheueux, & d'aller pieds nuds. Mais quant au voſtre, il eſt ſemblable à l'habillement des bouffons, & l'on ne treuueroit perſonne qui vous ſçeuſt recognoiſtre entr'eux, ny à la couleur du drap, ny à la piaffe, ny aux chemiſes, ny aux cappes, ny aux ſouliers, ny aux cheueux friſez, ny au parfum, car vous flairez bon comme eux, principalement vous autres qui eſtes les plus heureux. Que feras-tu donc voyant que d'vn tel perſonnage s'exhale vne meſme ſenteur que du corps d'vn bouffon? Car vous n'eſtes pas plus exempts qu'eux, des peines, & des trauaux, ou des voluptez, qui vous ſurmontent eſgalement; vous mangez, dormez & marchez de meſme façon, & toutefois, vous ne prenez point de plaiſir à marcher, ains vous faictes porter comme des fardeaux, les vns par des hommes, & les autres par des jumens.

Ie n'en fais pas de meſme: mes pieds me portent par tout où i'ay des affaires. Ie ne manque pas de force pour endurer le froid & le chaud, & ie ne ſouffre iamais auec impatience la condition de miſerable que les Dieux m'enuoyent d'enhaut.

Le ſommaire de toute voſtre felicité, c'eſt que vous n'eſtes contents d'aucune fortune; ains vous ennuyez de toutes choſes; ne pouuez endurer les preſentes, & deſirez les abſentes; ſouhaittãs l'Hyuer en Eſté, & derechef en Eſté l'Hyuer. S'il faict chaud vous deſirez le froid, & la chaleur en vne ſaiſon froide. Vous eſtes touſiours chagrins, & vous plaignez comme les malades: Ce qui procede en eux de la maladie, & en vous des mœurs. Ces choſes ſe paſſent de la ſorte, & neantmoins vous nous voulez encore attirer à voſtre maniere de viure, & corrompre la noſtre, ſans preuoir ce que vous faictes, ne daignans ſurueiller à vos propres affaires, leſquelles vous executez, plus par la conuoitiſe accouſtumee, que par les loix de la raiſon, ou auec le iugement requis. Tellement que vous eſtes ſemblables à ceux qui ſont emportez par vn torrẽt impetueux: car cõme ils s'en vont à la mercy des flots; de meſme vous courez où vos appetits vous trainent. Vous reſſemblez encore à celuy qui eſtoit monté ſur vn cheual enragé, lequel en courant emportoit ſon homme qui ne pouuoit plus deſcendre, lors qu'vn certain qu'il eut à rencontre luy demandant, où il alloit: Où il plaiſt à ceſtuy-cy, reſpondit-il, en luy monſtrant le cheual. Il eſt certain que ſi quelqu'vn vous demande à vous autres, où vous allez, vous luy ferez reſponſe, ſi vous voulez dire le vray, que c'eſt en general

Les mondains n'ont point de felicité qui ſoit accomplie, principalemẽt les riches; *Nihil eſt ab omni parte beatum.*

Belles compareiſons.

en general par tout où vos affections vous emmenent, en particulier par où la volupté vous guide, quelquesfois où il plaiſt à l'ambition; ores que la conuoitiſe du gain vous conduit à ſa volonté: tantoſt que la colere vous emporte, maintenant la crainte, & autres telles paſſions ſemblables. Car vous n'allez pas ſur vn ſeul cheual, mais vous en montez pluſieurs qui ſont tous furieux, & leſquels vous menent iuſques aux enfers, & dans les abyſmes; Et toutesfois auant que vous laiſſer choir, vous n'y prenez point garde. Mais ce manteau dechiré duquel vous riez ſi fort, ceſte cheuelure & tout le reſte de mon habit a telle vertu qu'il rend ma vie paiſible & tranquille, faict tout ce que ie veux, & me met en la cõpagnie de qui bon me ſemble. Car de tous les ignorants, il n'y en a pas vn qui vueille m'accoſter à cauſe de cet habit; & les delicats me fuyent de loing. Ceux qui ont tant ſoit peu de modeſtie, & d'honneur, n'en font pas de meſme: Ils ſont touſiours auec moy; ceux-là principalement qui aſpirent à la vertu, la compagnie deſquels m'eſt fort aggreable. Au contraire, ie ne daigne ſeulement regarder les portes de ceux qui ſ'appellent hommes. Les couronnes d'or, & la pourpre, ſont par moy miſes au rang des vanitez, & ie me ris de ceux qui en font trophee. Or afin que tu ſçaches que cet habit ne conuient pas ſeulement aux gens de bien, mais aux Dieux auſſi, (& puis mocque-t'en ſi tu veux,) Conſidere vn peu à qui les ſtatuës des Dieux reſſẽblent le mieux, ou à vous, ou à moy, & ne viſite pas les Temples des Grecs ſeulement, mais ceux des Barbares auſſi, pour voir ſi les Dieux meſmes n'y ſont pas cheuelus & barbus comme moy, ou ſ'ils ſont peints, & taillez tous razez à voſtre façon. Ie m'aſſeure que tu en verras pluſieurs en chemiſe, cõme ie ſuis à preſent. Cõment donc oſeras-tu deſormais reprendre cet habillement, lequel eſt conuenable aux Dieux meſmes?

Les paſſions ſont des cheuaux indomptez qui renuerſent leur homme par terre, ou le iettent dans des precipices.

LE MAVVAIS SOPHISTE, OV, LE SOLECISTE.

LVCIAN.

En ce Dialogue, la traduction duquel eſt fort difficile, il traitte des ſolecimes, des fautes en

IE voudrois bien ſçauoir, ſi celuy qui cognoiſt vn Soleciſte, c'eſt à dire, vn homme qui faict des fautes en parlant, peut ſ'empeſcher de ſolecizer? LE SOLECISTE. Il me ſemble qu'il eſt ainſi. LVCIAN. Quoy? celuy qui ſ'en peut garder ne ſçauroit donc voir

Grammaire, & d'autres telles incongruitez.

les fautes de l'autre? LE SOLECISTE. Tu parles fort bien. LVCIAN. Dy-moy, ſi ce que tu affirmes eſt veritable, ſçauoir que tu ne ſoleciſes point, ou comment? LE SOLECIS. Vrayement ie ſerois bien ignorant, ſi eſtant à l'aage où ie ſuis, ie ſoleciſois encore? LVCIAN. Pourras-tu bien t'apperceuoir des fautes d'vn autre, & les conuaincre ſ'il les nie? LE SOLECIST. Ouy certes. LVCIAN. Sus donc: Reprens-moy en ſoleciſant, car il y a jà long temps que ie le * deſirois? LE SOLECISTE. Dy doncques. LVCIAN. Ie viens de commettre vn grand ſoleciſme, & neantmoins tu ne l'as point cogneu. LE SOLECIST. Tu te mocques. LVCIAN. Par les Dieux, il n'en eſt rien, & ie te maintiens derechef que i'ay ſoleciſé ſans que tu t'en ſois apperçeu. Prens-y garde derechef, car ie penſe pour moy que tu ne le ſçaurois entendre. Et en bonne foy tu cognois * autres choſes, & autres, tu ne les cognois point. LE SOLECISTE. Dy-le donc? LVC. Encores ay-je commis vn ſoleciſme tout maintenant, & tu ne l'as point cogneu. LE SOLECIS. Comment le cognoiſtrois-je, puis que tu ne parles pas? LVC. I'en dis aſſez pourtant, & ſi ie ſoleciſe, mais tu ne peux l'apperceuoir; & à la mienne volonté que maintenant tu le * peux encore. LE SOLECISTE. Tu me contes des merueilles, diſant, que ie ne puis entendre vn ſoleciſme? LVC. Comment en entendrois-tu vn ſeul, puis que tu n'as ſçeu en deſcouurir trois que ie viens de faire. LE SOLECIS. Quels trois? LVC.* Tout de fraiz. LE SOLECIS. En verité, ie penſe que tu te mocques. LVC. Et moy, ie crois que tu ne cognois pas quand l'on faict des fautes en parlant. LE SOLEC. Comment ſeroit-il poſſible d'entendre ce que perſonne n'a dict? LVC. Si eſt-ce que i'ay deſià ſoleciſé quatre fois, ſans que tu l'ayes ouy. Et ie m'aſſeure que tu t'en allois faire quelque grande * victoire ſi tu l'euſſes cogneu. LE SOLEC. Non pas trop grande, mais neceſſaire à qui confeſſeroit le cas. LVC. Encore ne l'as-tu point cognu à preſent. LE SOL. Quand? LVC. Lors que i'ay dit, que tu deuois faire vne grande victoire. LE SOLEC. Ie ne ſçay ce que tu veux dire? LVC. Tu dis bien, car tu ne l'entends pas. Auance-toy cy-deuant, car tu ne veux pas l'atteindre, allant apres. Pour moy, ie t'accompagneray, ſi tu le * voulois. LE SOL. I'en ſuis content; mais tu n'as point parlé de ce que diſent les hommes en faiſant vn ſoleciſme. LVC. Ne te ſemble-t'il point qu'il y ait quelque peu de mal en ce que ie viens de dire tout maintenant? neantmoins pourſuy derechef celuy que tu n'as point veu ſortir tout courant. LE SOLECISTE. Nenny, par les Dieux, ie ne l'ay point apperçeu. LVCIAN. Si eſt-ce que i'ay

* *deſirois pour deſirer.*

* *autres pour aucunes.*

* *peux pour puiſſes.*

* *Tout de fraiz pour tout maintenant.*

* *victoire pour guerre.*

* *voulois pour veux.*

laiſſé courre le Lievre bien viſte. N'es-tu point paſſé plus outre? Or encore t'eſt-il permis maintenant de voir * le Lievre; autremẽt pluſieurs levraux tirez de meſme lieu, & giſans au ſoleciſme te pourroient eſchapper. LE SOLEC. N'aye peur de celà. LVC. Non, car ils ſe ſont eſchappez deſià. LE SOLEC. Tu dis merueilles. LVC. C'eſt toy-meſme, qui es tout hebeté, à force d'eſtre ſçauãt. De maniere que tu ne peux entẽdre ceux qui ſoleciſent, non pas meſme en ce que i'ay dit: Car il faut le mot *vn*, & dire vn lievre, pour le lievre. LE SOLEC. Ie te dis derechef, que ie ne puis comprendre ce que tu veux dire, bien qu'autrefois i'aye cognu pluſieurs ſoleciſmes. LVC. Tu m'apperceuras donc, ſi tu rajeunis iamais, & reuiens en enfance, comme ceux qui tettent encore les * nourrices; ou ſi tu ne m'as veu maintenant ſoleciſer, les petits enfans * qui ne font que venir, ne feront non plus de ſoleciſme, parlans à celuy qui n'y entend rien. LE SOLEC. Tu dis vray. LVC. S'il eſt ainſi donc, que nous ignorions ces choſes, ſans doute nous ne recognoiſtriõs rien de ce qui eſt meſme propre aux enfans, puis que ce ſoleciſme que ie viens de faire t'a encore trompé? C'eſt pourquoy ne te vẽte plus de ſçauoir cognoiſtre celuy qui ſoleciſe, & que toy-meſme ne cognois aucun ſoleciſme. Quant à moy, voilà comment i'y procede. Au reſte, Socrates yſſu de la race de Mopſus, auec lequel i'ay cõuerſé en Egypte ſouloit dire les propos ſuiuans ſans enuie aucune, ny ſans reprendre appertement celuy qui auoit failly. A celuy qui demandoit, quand ſortira-t'il? Qui eſt-ce, dit-il, qui te voudroit reſpondre du iour d'aujourd'huy qui eſt jà ſortant? Vn autre, luy diſant, I'ay aſſez de patrimoine: Comme dis-tu celà, luy reſpondit-il, ton pere eſt-il mort? & à vn autre qui diſoit, c'eſt mon Compatriote: nous ne ſçauions pas, dit-il, que tu fuſſes barbare. Vn iour voyãt vn certain qui parloit ainſi: Il y a icy quelqu'vn qui eſt yure; il luy fit reſponce: Eſt-ce de ſa mere, ou comment donc? Vn autre vſant ſouuent de ceſte façon de parler ſinguliere & plurielle enſemble, vn * Lyons; Tu doubles les lyons, dit-il. Comme il ouït quelqu'vn qui diſoit, Ceſtuy-cy eſt en priſe. Il prendra donc, repartit-il, s'il a vne priſe. A vn autre parlant ainſi: Voicy le garçon que i'ayme qui vient: Luy fais-tu encore injure, luy repliqua-t'il, puis qu'il eſt ton amy? A celuy qui auoit dit: * I'eſtonne cet hõme icy, & le fuys: Vrayement, luy reſpondit-il: Quand tu craindras quelqu'vn, tu le pourſuiuras. Vn autre adjouſtant; C'eſt le * treſ-extreme de mes amys: Voicy qui eſt bon, continua-t'il, de mettre vne choſe par delà l'extremité. A celuy qui diſoit; I'enuahys, pour

* *Le lievre deux fois, pour vn lievre.*

* *Nourrices, pour mamelles.*

* *pour dire, qui croiſſent.*

Apophtegmes ſur des Soleciſmes.

* *Celà n'eſt que trop ordinaire à pluſieurs encore auiourd'huy.*

* *pour, ie m'en eſtonne.*

* *comme qui diroit tres-doctiſsime, tres-illuſtriſsime, &c.*

moy eſtant enuahy ; Et qui eſt celuy, s'eſcria-t'il, que tu as enuahy? S'apperçeuant que quelqu'vn parloit de la ſuperficie, cõme d'vn tonneau, adjouſta-t'il : Et à vn autre qui proferoit ces mots; Il eſt de mon rang: Vrayement Xenophon, dit-il, a rangé autresfois des gens-d'armes. Il y en eut vn qui ſe ſeruit de ces termes; Ie l'ay enuironné, afin qu'il ne veid point, auquel il repliqua: C'eſt merueilles, comment tu en as peu enuirõner vn autre, toy qui n'es qu'vn ſeul? Quelqu'vn affectant ſon langage de ceſte phraſe : Il ſe comparageoit à luy; Sera-t'il tout à faict ſeparagé, luy dit-il. Il auoit accouſtumé de ſe gauſſer de ceſte ſorte, de ceux qui taſchoient de parler mignardement : Car à celuy qui auoit dit : Il nous le ſemble ainſi; Tu diras à la parfin A nous, luy donna-t'il pour replique, afin de nous faire faillir. A vn autre qui racontoit en termes graues quelques nouuelles de ſon pays, vſant de ces mots : Celle-là cheuauchant auec Hercule: Ce ne fut doncques pas Hercule, luy repliqua-t'il, qui la cheuaucha. A vn certain autre qui luy diſoit, qu'il auoit bon beſoin d'eſtre capité, (au lieu de dire teſtonné) quel crime; luy dit-il, as tu commis, qui ſoit digne de ſi grande ignominie? Et quelqu'vn luy racontant, qu'il s'eſtoit courroucé à ſes mal-veillans : T'es-tu bien oſé faſcher, luy dit-il, à tes ennemis. Quelqu'autre adjouſtant que ſon enfant eſtoit detenu de maladie; Pour l'amour de qui, dit-elle, *eſt-il tourmenté; où qu'eſt-ce que veut celuy qui le tourmente?* Quelqu'vn *ayant tenu* ce propos : Il profite aux ſciences : Platon appella cela *croiſtre*, reſpondit-il. Comme vn autre euſt demandé : Doit-on declamer? Tu m'interroges mal, repartit-il, ſi ie dois declamer en diſant, doit-on. A vn autre, qui pour rendre plus mignard ſon diſcours, s'eſcrioit, ô malotru, tu perdras dans trois iours la belle lumiere de ceſte vie: Il vaudroit mieux, dit-il, que tu ne parlaſſes point icy en termes ſi affectez, puis que tu me ſouhaittes du mal. A celuy qui diſoit : Ie viſe à luy, pour dire; I'ay eſgard à luy : Il ne luy fit point d'autre reſponſe que celle-cy : N'as-tu point failly à tirer? Oyant quelqu'vn qui diſoit; faire effacer, & l'autre faire ceſſer, pour ſolliciter la rebellion: Ie ne cognois, reſpondit-il, ny l'vn ny l'autre. A vn certain qui repetoit ſinon, pourueu que: Le ſurplus, dit-il, t'eſt donné gratis. Se voulant rire d'vn autre qui ſe ſeruoit du mot oſer pour vſer : C'eſt, dit il, vne parole de faux aloy. A celuy qui diſoit, dés le temps, alors, Il ſeroit auſſi bien ſeant, luy fit-il reſponſe, dés l'an d'alors : Car Platon dit bien au temps d'adonc. A vn qui proferoit vn, tien, pour vn, regarde: Tu

monſtres, dit-il, vne choſe pour vne autre. Et à vn certain qui vſoit du mot, comprendre, pour entendre, il luy dit, qu'il s'eſtonnoit fort, comment celuy qui eſtoit competiteur du parlant, diſoit combattre. Vn autre diſant, plus bellement: Ce n'eſt pas le meſme, luy reſpondit-il, que plus legerement. Comme il veid qu'vn certain vſurpoit le mot greuer: C'eſt toute autre choſe reſpondit-il, que preſſer, bien que tu penſes le contraire. A vn autre qui diſoit: I'ay recouuré, au lieu de recouuert. L'on manque aſſez ſouuent en cecy, diſt-il. Pluſieurs diſans voleurs, pour volant: Nous ſçauons bien, dit-il, que ce mot vient de voler. A vn autre, qui penſant bien parler diſoit vn Colombe: Puis que celà eſt, luy repartit-il, diſons donc vne pigeon. Et derechef à vn qui ſe vantoit d'auoir mangé des lentes, pour des lentilles: Comme ſe peut faire celà, luy diſt-il. Ie t'aſſure que tout ce que ie viens de dire, ie l'ay tiré de Socrates: Retournons maintenant, ſi tu le treuues bon, à la contention de nos premieres paroles: Pour moy ie citeray ce qui me ſemblera le meilleur: ce ſera ton deuoir d'en faire la preuue; car ie penſe que tu le pourras facilement, puis que tu as ouy deſià tant de choſes par ordre.

LE SOLECISTE. Encore ne ſçay-je, ſi celà ſe pourra faire à preſent, quoy que tu en dies beaucoup: toutesfois parle ſi tu veux. LVCIAN. Pourquoy ne le pourrois tu pas, puis que la porte de la cognoiſſance de ces choſes, s'eſt preſque deſià ouuerte à toy. LE SOLECISTE. Dy donc? LVCIAN. Ie viens de le dire. LE SOLECISTE. Certes ie ne le puis entendre. LVCIAN. N'as-tu pas ouy que i'ay dit, s'eſt ouuerte, pour eſt ouuerte? LE SOLECISTE. Ie n'en ay rien entendu. LVCIAN. Que ferons nous donc, puis que meſmes tu n'entends pas maintenant? Vrayement ie penſois du commencement, prouoquer quelques vaillans Cheualiers à combattre, & tu eſtimes encore toy-meſme que ce ſoient de vrays Cheualiers. Il ſemble que tu ne te ſoucies pas beaucoup des paroles, principalement de celles qui ſe diſent entre-eux. LE SOLECISTE. Ie n'en ay que trop de ſoucy: mais tu diſcours en termes obſcurs. LVCIAN. Il eſt vray: Car ce que ie viens de dire eſt fort obſcur, entr'eux, pour entre nous. Ie ne penſe pas pour moy qu'il y ait quelqu'vn des Dieux, qui te deliure de ceſte ignorance, ſi ce n'eſt Apollon, lequel cherche des diuinations, pour tous ceux qui luy font des demandes. Or çà, encore n'entends-tu pas chercher les diui-

nations. LE SOLE. Nenny par les Dieux, auſſi ne l'ay-je pas appris. LVC. Tu n'apperçois donc point le deſcendant qui t'enuironne? LE SOLEC. Vrayement il me le ſemble bien. LVC. Mais comment t'eſt eſchappé ce deſcendant? LE SOLEC. Encore n'ay-je pas appris celà non plus que le reſte. LVC. Ne cognois-tu point perſonne qui ſe fiance à ſoy meſme. LE SOLEC. A quelle occaſion dis-tu cecy? LVC. Parce qu'il eſt neceſſaire que celuy-là ſoleciſe qui ſe fiance à ſoy-meſme. LE SOLE. Qu'ay-je affaire que celuy-là qui ſe fiance commette vn ſoleciſme? LVC. C'eſt à dire, que celuy qui ſe diſoit bien ſçauant eſt vn ignorant. Celà ſe paſſe ainſi. Mais ſi quelqu'vn te diſoit en t'abordant, qu'il voudroit bien repudier ſa femme, le luy permettrois-tu? LE SOLE. Pourquoy non, s'il ſe treuue qu'on luy ayt faict tort? LVC. Et s'il te ſembloit ſoleciſer, en ſerois-tu content? LE SOLE. Non en bonne foy: Tu dis bien: Auſſi ne faut-il pas permettre à ſon amy de ſoleciſer, mais l'aduertir pluſtoſt de s'en donner garde. Que ſi quelqu'vn entroit icy maintenant, & s'il verrouïlloit la porte en entrant, ou hurtoit en ſortant, que diriõs nous qui t'aduiendroit? LE SOLE. Rien autre, ſinon que celuy-là veut entrer ou ſortir. LVC. Vrayement aucune choſe ne t'aduiendra, puis que tu es ſi ignorant que tu n'entends pas la difference qu'il y a entre celuy qui hurte, ou qui ferme la porte. LE SOLE. Tu es injurieux en paroles. LVC. Comment celà? Vrayement ie le ſeray bien dauantage maintenant en diſputant auec toy: Or il me ſemble que ie ſoleciſe en diſant: Ie le ſeray maintenant, & toutesfois tu ne l'as point apperçeu. LE SOLE. Ceſſe ie te prie, au nom de Minerue, & dy pluſtoſt quelqu'autre choſe que ie puiſſe bien entendre. LVC. Mais comment la comprendras-tu? LE SOLECIS. Si tu m'expliques tout ce que tu viens de dire du Soleciſme, enſemble les fautes que ie n'ay point cognues, & me declares; comment tu as ſoleciſé en chaſque poinct. LVCIAN. Il s'en faut bien garder bonhomme: car nous aurions à faire vn trop long dialogue. Il eſt bien vray que tu pourras bien par apres t'enqueſter de chaſque choſe en particulier. Pourſuiuons maintenant ſi bon te ſemble; quels autres poincts. Premierement voilà quels autres pour quelques autres. Quant à l'injure que tu dis que ie t'ay faicte, ie ne parleray point ainſi à toy, mais bien ie diray auoir eſté injurieux en ton endroict. Vrayement ie ne treuue celà gueres propre: car te faire injure, c'eſt autant que tourmenter ton corps, ou de playes, ou de liens, ou de quelqu'autre ſupplice. Mais quand i'vſe de ces termes: Eſtre injurieux en ton endroict, cela s'entend quand l'injure

Le ſens eſt icy corrompu, & il y a du deffaut.

ſe faict à quelqu'vn des tiens, attendu que celuy qui commet vne injure contre ta femme, à ton enfant, à ton amy, & meſme à ton ſeruiteur, celuy-là eſt injurieux enuers toy. Il en eſt ainſi pour ton regard des choſes meſmes; veu que l'on peut dire auſſi bien eſtre injurieux à l'encontre de quelque choſe, comme à l'endroict du Prouerbe, ſelon ce que dit Platon en ſon banquet. LE SOLE. Ie comprends ceſte difference. LVC. N'entends tu point encore cecy? Si i'vſois du mot, ſous-changer, appelleroit-on celà vn Soleciſme? LE SOLE. Ie le ſçauray bien tout maintenant. LVC. Ne ſeroit-il pas meilleur de dire eſchanger? LE SOLEC. En bonne foy il me ſemble que l'vn & l'autre ſignifie le meſme. LVC. Il s'en faut bien: Car, ſous-changer, c'eſt changer vne choſe auec vne autre, comme par exemple, ce qui n'eſt point droict, auec ce qui eſt droict; & eſchanger, ſignifie changer ce qui n'eſt pas auec ce qui eſt. LE SOL. I'entends bien que ſous-changer, c'eſt dire ce qui n'eſt pas propre, pour ce qui eſt propre; & qu'eſchanger, c'eſt vſer ores de ce qui eſt propre, & quelquefois de ce qui ne l'eſt pas. LVC. La conſideration de ces propos n'eſt pas mal plaiſante. Dauantage eſtre ſoigneux ſur quelqu'vn, c'eſt demonſtrer la propre vtilité de celuy qui a beſoin. Mais quand ie dis ſimplement, ſoigneux de quelqu'vn, celà denote le profit de celuy, duquel l'on eſt ſoigneux. Poſſible que ces choſes ſont confonduës par les vns, & bien examinees par les autres: mais ſi eſt-ce qu'il vaut mieux deſchiffrer chaſque poinct en particulier. LE SOLE. Tu parles bien. LVC. Dy moy maintenant, ſi tu ne ſçais point quelle difference il y a entre ces deux manieres de parler, Eſtre debout, &, eſtre en repos? LE SOLE. Ie ne ſçay; ſi ce n'eſt que ie t'ay ouy dire autresfois, que ſe mettre debout eſt vne phraſe du tout eſtrange. LVC. Tu n'as point mal entendu; mais ie te dis, qu'eſtre debout, & en repos, ſont differents. LE SOLE. Comment different-ils doncques? LVC. Parce qu'eſtre debout, s'entend de celuy qui eſt tout droict, & l'autre de celuy qui eſt aſſis, comme cecy;

Amy repoſe toy, nous treuuerons ailleurs
Quelque ſiege pour nous.

Diſons donc pour la ſeconde fois, que l'on ne peut rechanger ces choſes ſans commettre vne grande faute. Ne te ſemble-t'il point encore, qu'il y a de la difference entre faire aſſeoir, & s'aſſeoir? Car en diſant faire aſſeoir, nous faiſons ſeoir vn autre, & quand nous diſons ſimplement aſſeoir, celà s'entend de nous ſeulement. LE SOLEC. Tu as fort bien diſcouru de cecy. Pourſuy ie te prie, car

il faut que tu parles touſiours le premier, puis que tu enſeignes Lvc. Voilà pourquoy tu ne m'entends pas quand ie parle autrement. Ne * ſçais-tu point que c'eſt qu'vn homme qui eſcrit des hiſtoires * ? LE SOLEC. Ie le ſçay fort bien pour te l'auoir ouy dire autresfois. Lvc. Paſſons outre : poſſible as-tu penſé que ſeruir, & aſſeruir ſoit vne meſme choſe : & toutesfois il y a bien vne grande difference entre tous deux ? LE SOLE. Quelle ? Lvc. Parce que ſeruir, s'entend de ſoy-meſme, & aſſeruir, c'eſt rendre vn autre ſerf. LE SOLECIS. Tu ne dis pas mal. LVCIAN. Ie t'en apprendray bien d'autres, pourueu que tu ne preſumes point ſçauoir les choſes deſquelles tu es ignorant. LE SOLE. Ie n'auray plus deſormais ceſte preſomption. Lvc. Gardons le reſte pour vne autre fois, & maintenant mettons fin à noſtre deuis.

* *Le ſens eſt icy corrompu, & il y a du deffaut.*

Fin du ſecond liure.

LES OEVVRES DE LVCIAN.

Liure troiſieſme.

OV SONT CONTENVES LES EPISTRES DV TYRAN PHALARIS (QVE LES DOCTES *attribuent à bon droict audit Lucian) remplies d'vne admirable doctrine, & vtiles à toutes perſonnes.*

ENSEMBLE LES EPIGRAMMES DV MESME AVTHEVR, TIREZ DV RECVEIL des Epigrammes Grecs.

PREMIERE EPISTRE.

A ALCIBE.

IE ſçay bien, Alcibe, que ces miennes paroles ne t'annonceront que larmes, & que regrets: C'eſt que Policlet Meſſenien, que tu accuſes d'auoir trahy tes Citoyens, m'a tiré d'vne maladie, que tout le monde eſtimoit incurable. Pour toy, ny Eſculape meſme inuenteur de la Medecine, ny tous les Dieux auec luy ne te ſçauroient iamais dõner guariſon. Leur ſcience peut bien oſter la mauuaiſe diſpoſition d'vn corps cacochiſme; Mais la mort eſt le ſeul remede aux maladies de l'eſprit. Ie ne doute pas qu'elle te ſera faſcheuſe, pour tant de meſchancetez qui n'ont pas eſté for-

L'action d'vne meſchãte ame eſt vne maladie qui porte pour deuiſe ce mot, *nullis medicabilis herbis.*

eées, comme tu nommes celles dont tu m'accuſes, mais par toy commiſes de ton bon gré.

A POLICLET.

La bonne conſcience ſçait tout, puis qu'elle n'ignore rien de ce qui eſt du deuoir.

IE ne ſçay ce que ie dois pluſtoſt admirer en toy, Policlet, ou l'art de Medecine, ou la bonne conſcience; car ton ſçauoir a triomphé de l'indiſpoſition d'vn Roy, & ta bonté a vaincu les ſalaires qu'on te preſentoit pour cõmettre vn grand homicide. Ta vertu donc nageant entre ces deux enſemble, m'a deliuré de deux dangers auſquels i'eſtois expoſé, ſçauoir de la violẽce d'vn mal incurable, & des embuſches de mes ennemis: Car tu eſtois le ſeul, qui pouuois eſtre tenu pour vn tyrannicide, ſi i'euſſe fleſchy ſous la rigueur de mon mal. Dailleurs, comme i'ay touſiours pris volontairement tout ce que tu m'as dõné pour ma ſanté, rien n'empeſchoit que tu ne me fiſſes mourir pour auoir les recompenſes promiſes. Toutefois tu n'as iamais voulu preferer vn ſalaire injuſte, à vne iuſte loüange: & poſſible que l'occaſion de ma mort, n'a point treué de cauſe equitable, la maladie preſente conſiderée. Puis donc, que tu m'as ſi bien traicté, durant que i'ay eſté en ta puiſſance, il m'eſt impoſſible de te remercier ſelõ le merite de ta vertu. A tout le moins ie ſuis aſſeuré d'vne choſe, c'eſt que tu as acquis vne doctrine vrayemẽt digne du Dieu qui a inuenté l'art de Medecine. Et neantmoins outre les loüanges que i'ay données à ta profeſſiõ & fidelité, ie t'ay enuoyé pour enſeigne & pour memoire eternelle de ma bõne affection enuers toy, quatre fioles de fin or, deux taſſes d'argẽt faictes à l'antique, dix paires de vaſes Teridiẽs, vingt-trois pucelles, & cinquante mille talens*. I'ay encore eſcrit à Teucer, qu'il te couchaſt ſur mõ eſtat à meſmes gages, que mes patrõs de galeres, les gardes de mon corps, & autres miens Capitaines: Ce qui n'eſt qu'vne petite recognoiſſance à l'eſgal d'vn ſi grand bienfaict. Toutesfois ceſte verité que ie t'aduoüe dés maintenãt pourra ſuppleer au deffaut d'vn ſi petit preſent, ſçauoir, que ie n'ay pas le moyen de recompenſer tes merites.

* *qui valent quatre millions cent ſoixante ſix mille eſcus deux tiers d'eſcu.*

AV MESME.

Il n'y a rien qu'vn Prince ne faſſe pour celuy duquel il tient la vie.

I'Ay relaſché Caliſter, pour l'amour de toy, Policlet, bien qu'il euſt cõſpiré contre moy ſi appertemét, qu'il n'aduoüoit pas ſeulement le cas, ains encore il deceloit ſes complices, enſemble le lieu, & par quel moyen il deuoit m'aborder. Mais il m'a ſemblé que c'euſt eſté l'action d'vn ingrat de refuſer la vie d'vn homme à celuy qui la donne aux autres. En outre ie me ſuis aduiſé qu'il eſtoit raiſonnable de rendre le ſemblable au Medecin, qui m'auoit

deliuré, principalement à toy, comme chef de la Medecine, & qui gueris tous ceux qui ont beſoin de ton ayde. Que Caliſter recognoiſſe donc ſa temerité, & qu'il n'eſt redeuable qu'à toy ſeul de ſa vie, laquelle il auoit injuſtement oſtee à autruy. Car vrayement il n'a pas tenu à luy qu'il n'ait fait mourir les autres, bien que par vn bon-heur de fortune ſon deſſein ne ſoit pas reüſſi.

AVX MESSENIENS.

I'Ay ouy dire que vous accuſez voſtre Medecin Policlet d'auoir trahy les Agrigentins, parce qu'ayant eu la puiſſance de me faire mourir, aux plus grandes extremitez de ma maladie, il m'a donné gueriſon. C'eſt ainſi que vous imputez à injuſtice, la gloire de ſa fidelité, ſans rougir de honte de manifeſter à tous voſtre mauuaiſe ame. Mais pour moy i'admire fort ſon art, & encore plus ſa bonne vie: M'ayant eu en ſa garde, lors que ie tirois à la mort, il n'a point voulu m'occire comme vn tyran, ains ne s'arreſtant que ſur ma ſeule maladie, il m'a remis en ma premiere ſanté le mieux qu'il a peu. C'eſt la verité qu'il n'a pas tiré le moindre dommage de vos outrages, & calomnies, & que maintenant il ſe peut mettre au rang des plus riches de la Sicile, par les effects de ma liberalité. Par ainſi ie ne doute point que pour mes biens-faicts enuers Policlet, vous ne deſiriez pluſtoſt tous tant que vous eſtes d'eſtre eſtimez traiſtres aux Agrigentins, que non pas aſſaſſins de Phalaris.

Ce n'eſt pas trahiſon que gauchir au coup d'vn injuſte cõmandement.

AVX MESMES.

IE ſçauois bien que les trepieds Delphiques, les coronnes d'or, & pluſieurs autres tels dons precieux, que nous auons enuoyez à vos Dieux pour recouurer gueriſon, ſeroient par vous employez à l'vn de ces deux vſages: C'eſt, ou, que vous les offririez deuotement aux Diuinitez, ou, que ſans vous ſoucier de celà vous les partageriez enſemble, cõme vous auez faict. Car ſous pretexte que ie vous eſtois ennemy, & comme ſi nos offrandes, & nos preſents euſſent eſté tout à faict prophanes, pour raiſon de nous meſmes qui les auions enuoyez; Vous auez commis vn grand ſacrilege à l'endroict des Dieux. Ie vous demande quelle difference y a-t'il entre les dons qui ſont jà dediez & appendus, ou ſeulement deſtinez pour eſtre offerts aux Dieux, puis que les vns & les autres viennent de ceux qui les enuoyent? Par ainſi nous auons rendu graces aux Dieux, & vous auez faict enuers eux

L'encens du meſchant flaire auſſi bon que celuy de l'hõme de bien, pourueu qu'il l'offre auec intention de ſe recognoiſtre.

vn acte d'impieté, eſtant vray-ſemblable qu'ils me cognoiſſent bien, moy qui ay faict les dons, & vous autres auſſi qui les auez retenus. Mais il me ſuffit que vous confeſſiez vous meſmes vos grandes meſchancetez, apres que les Dieux, leſquels vous auez volez, en auront pris la vengeance. Sçachez que vous auez failly en autre choſe, & en cecy principalement: car eſtimans que les preſents enuoyez vous tourneroient à gain, vous ſembliez ignorer que vous ne faiſiez point de mal, ſi ce n'eſt poſſible que les threſors ayent vne double nature & qualité, & qu'eſtans diſtribuez entre vous, ils ſoient bons & vtiles, mais mauuais s'ils ſont dediez aux Dieux. Dauantage, il n'y a point d'autres accuſateurs que vous meſmes d'vne impieté ſi manifeſte que la voſtre. Car lors qu'il eſt queſtion de iuger d'vn ennemy, la cauſe en doit eſtre deferee au peuple, & vous, qui eſtes ce peuple, eſtimez au reciproque qu'on la doiue rapporter au Prince. D'où vient que vous ſoupçonnez maintenant de trahiſon vos Dieux, & les croyez eſtre meſchans, s'ils reçoiuent les offrandes que leur faict vn Tyran. Certes il y a trois ſortes d'hommes, qui gouuernent bien voſtre Republique, ſelon voſtre aduis, & qui ſont venus vne ſeule fois de Meſſine à Agrigente; auſquels ſi i'euſſe voulu donner la ſomme qu'ils me demandoient, ils vous euſſent bien-toſt liurez en ma puiſſance: & neantmoins vous auez laiſſé leur forfaict impuny. La vraye cauſe de cecy, c'eſt que vous n'eſtes pas meilleurs qu'eux, & ne pouuez librement prendre garde ſur les autheurs d'vn tel acte; parce qu'vne meſme inclination vous emporte tous au larcin. Mais afin qu'il ne ſemble que ie die cecy pour raiſon des dons que i'ay faicts, ie vous promets de ne m'en donner iamais tant ſoit peu de peine. Toutesfois vous ſerez dignement punis de voſtre temerité, par ceux que vous auez ainſi tortionnez, tãt pour mon regard, que pour auoir oſé commettre à l'encontre d'eux de ſi grandes meſchancetez. Adieu doncques pour maintenant; mais ſçachez qu'vn tel Adieu eſt à double entente, & que vous ferez bien de le prendre en mauuaiſe part.

L'homme ne peut fruſtrer la Diuinité des offrandes qui luy ſont faictes qu'à ſon deſauantage.

A CEVX DE MEGARE.

IE ne me plains pas de voſtre ingratitude en ce que pour toute recompenſe de pluſieurs biens que ie vous ay faicts, vous auez faulſement teſmoigné contre moy en la querelle que i'eus n'agueres auec les peuples mes limitrophes pour le faict des terres adjacentes à mon pays. Mais i'accuſe bien pluſtoſt ma ſottiſe de ce qu'ayãt eſté pluſieurs fois irrité par vous, ie n'en ſuis point deuenu

C'eſt l'action d'vn peuple plus que barbare, d'oublier les biens faicts de ſon Prince.

plus ſage. Car vous n'auez iamais faict le moindre ſemblant d'auoir ſouuenance de mes biens-faicts; & toutesfois comme ſi vous en euſſiez porté le ſouuenir eternel, mes actiõs en voſtre endroict ont eſté touſiours autant d'effects de bien-vueillance & de liberalité.

A CIRCENE.

SI ceux-là meſmes que les loix de la neceſſité ont forcez à commettre quelque injuſtice ne doiuent attendre (comme tu l'as dit toy-meſme publiquement parmy les peuples d'Egiſte) qu'vn ſupplice digne de leur forfaict: Dy moy ie te prie, puis que tu rapportes toutes mes actions à vne prudence diuine, que doit-on eſperer de toy, quand tu commets d'ordinaire toutes ſortes de meſchancetez, non par neceſſité, mais volontairement, & à ton eſcient?

A ZEVXIPPE.

NOvs auons pardonné à ton fils pour ſon ieune aage, & à toy pour ta vieilleſſe, bien que vous ne meritiez aucun pardon: Mais ſi deſormais vous ne laiſſez en arriere voſtre temerité; & la ieuneſſe du fils, & la vieilleſſe du pere, ſeront des reſpects trop foibles pour vous ſauuer: Au contraire, ie vous puniray auec autant plus de rigueur, que ie vous ay cy-deuant eſtimez dignes de remiſſion.

A ELEOSTRATE.

Pour inſtruire autruy il faut joindre les paroles à l'exemple.

C'Est vne choſe digne d'autant de riſee que d'eſtonnement, de penſer que par tes admonitions quelqu'vn puiſſe deuenir plus ſage, & mieux aduiſé. Quiconque veut chaſtier les autres, il faut qu'il ſoit luy-meſme exempt de tout vice: Mais pour toy, la nature t'a faict naiſtre enclin aux vices que tu reprens en autruy; encores en as-tu de reſte: Et neãtmoins comme ſi ta parole eſtoit irreprehenſible, tu veux corriger les fautes de tes prochains.

A MENAELVS.

NOvs t'auons enuoyé des cheuaux de guerre, & commandé à Teucer qu'il euſt à te fournir de l'argent. Si tu as beſoing de quelqu'autre choſe, ne ſois pareſſeux à l'eſcrire; car elle ne ſçauroit eſtre ſi grande qu'en la demandant, nous ne te l'octroyons de bon cœur.

A AGLAVS.

Les fidelles amys ſont les lieux ſecrets où il faut cacher les treſors.

POvr mieux reſiſter aux reuers de fortune; nous auons caché tous les treſors qu'il a pleu aux Dieux nous donner, non dans le ſein de la terre, comme tu nous admonneſtes, mais bien en nos

amys, qui ont daigné prendre & accepter nos preſents. Pourtoy tu ne monſtres pas beaucoup de zele à noſtre ſeruice, quand tu nous veux oſter l'eſpẽrãce, ſ'il aduenoit que nous fuſſions chaſſez du Royaume. Si par le paſſé tu ne m'as point traitté en amy, à tout le moins fay-le maintenant, en receuant ce que ie te donne à garder. Car ie ne puis croire, qu'il y ait aucune partie dans le monde, qui me puiſſe eſtre fidelle, ſi ie me deffie vne fois de mes meilleurs amys, qui ne ſont que de pouſſiere, & de terre. Que ſi vous viuez exempts du mal-heur, ie me diray aſſez heureux, quand meſme vne fortune contraire m'auroit abbattu.

A EVMEL.

PVIS qu'il ne ſemble pas, comme il eſt vray, eſtre choſe injuſte que celuy qui a le premier outragé ſoit puny; n'eſpere autre choſe de nous deſormais, qu'vne punition, nous ayant offenſez le premier.

A ERODIC.

C'EST la couſtume de Clius, ſ'il a reçeu vn outrage de quelqu'vn, de ne menacer aucunement l'aggreſſeur d'en auoir ſa vengeance; tellement que ceſtuy-cy ne ſe doute point de ce qu'on luy braſſe couuertement. Mais pour moy, i'eſtime que c'eſt le faict d'vne ame baſſe & poltrone d'*aſſaillir vn ennemy par trahiſon*, & ſans dire gare. C'eſt pourquoy ie t'aduiſe de te tenir ſur tes gardes, puis que tu m'as offenſé. Ce faiſant, tu ſeras doublement tourmenté, ſçauoir d'vne attente craintiue, & finalement du chaſtiment meſme.

Iamais le coup d'vn traiſtre ne fut loüable.

A ARIFETES.

TES actes ſont dignes, & des dons que nous t'auons faicts, & d'vn ſalaire encore plus grãd; Mais ne t'enqueſte point de mes actions, car ie ne penſe point qu'il y ait rien qui leur ſoit plus conuenable que de les taire.

A AMFINOMON.

QVAND i'oblige les vertueux par mes biens-faicts, il me ſemble qu'au lieu de leur donner ie reçois. Ie te prie donc de ne me point eſtimer, comme ſi ie te faiſois quelque preſent, ains de croire que ie te ſçay bõn gré, & demeure ton redeuable de ce que tu daignes receuoir le preſent que ie t'enuoye.

Obliger vn vertueux, c'eſt receuoir vn don de luy.

A ERETHIE SA FEMME.

IE n'ignore pas Erethie, que ie te ſuis aſſez redeuable, & pour moy, & pour noſtre fils que ie t'ay laiſſé. Pour moy, de ce que

ayant eſté chaſſé de mon pays, tu as mieux aymé demeurer veufue que te remarier, bien que tu fuſſes recherchee de pluſieurs. Pour noſtre fils, parce que tu luy as faict office de pere, & de mere. Tu n'as iamais voulu d'autre mary que Phalaris, ny d'autre fils que Paurol, te contentant de ton premier eſpoux, enſemble de nourrir & eſleuer le fils que tu auois de luy. Continuë donc, ie te prie, pour l'amour du mary & du fils, à l'inſtruire, comme il t'a pleu de commencer volontairemẽt, iuſques à ce que l'aage l'ayãt rendu capable il n'ayt plus beſoin, ny de toy, ny de moy. Ie t'en ſupplie derechef auec beaucoup d'affection, non que ie mette en doute ton amitié enuers ton enfant; mais parce qu'vn pere a touſiours de la crainte pour ſon fils vnique. Ie te requiers pardon, ſi ie parle ainſi, comme ayant appris de tes propres affections les apprehenſions que les peres ont d'ordinaire pour leurs enfans.

L'amour de la femme s'eſpreuue en l'aduerſité du mary.

A SON FILS PAVROL.

LE deuoir te commande, mon fils, de cherir & priſer beaucoup tes pere & mere: Car c'eſt vne action pieuſe & honneſte à vn enfant d'auoir ſouuenance de ceux qui l'ont mis au monde, & obligé d'vne infinité de biens-faicts. Que ſi la neceſſité te forçoit de manquer à l'vn ou à l'autre, le deuoir t'oblige à quitter ton pere pluſtoſt que ta mere. Car ce ſont deux choſes bien differentes que les ſoucis du pere, & ceux de la mere à eſleuer les enfans. C'eſt la mere qui les a portez en ſon ventre, enfantez & allaictez, & à laquelle des faſcheries infinies en nombre ont eſté ſupportables pour eux. Toutesfois lors que l'enfant eſt deſià grandelet, &, comme l'on dit, hors de page, le pere n'y penſe pas moins participer, bien qu'il n'ayt eu aucune peine à le nourrir. Or ta mere a ce priuilege particulier ſur toy, plus que les autres meres, que durant mon exil, elle a ſouffert les ſoucis de nous deux, & a eu beaucoup de mal à t'endoctriner. Tellement qu'il faut que tu luy rendes la recognoiſſance que doit vn enfant à ſes pere & mere, attendu que par vn amour maternel tu pourras ſatisfaire au deuoir qui t'oblige à ton pere. Tout ce que ie demande de toy, c'eſt que tu luy obeyſſes & la reueres, & alors ie me tiendray pour ſatisfaict & content. Aſſeure toy, mon fils, que ſi tu recognois ta mere pour pluſieurs biens qu'elle t'a faicts, ton pere en eſtimera le commencement pour le plus ſignalé plaiſir que tu luy puiſſes faire.

Du deuoir de l'enfant à l'endroict du pere.

AV MESME.

NOvs t'auons faict, Paurol, tout ce qu'vn pere ſçauroit faire pour vn ſien fils: que ſi au reciproque tu ne daignes rendre l'obeyſſance deuë à ton pere, tu te trompes grandemẽt. I'ay ouy dire que tu meſpriſes les bõnes lettres, & ie t'en ay deſià repris pluſieurs fois: Car tout le biẽ que ie requiers de toy, c'eſt que tu pourſuiues tes eſtudes. Sçache, mon fils, que ſi tu m'obeys, le profit que tu tireras de ton ſçauoir ſera beaucoup plus grand à toy qui m'auras faict ce plaiſir, qu'à moy qui l'auray reçeu.

A ERICHIA SA FEMME.

SI pour crainte de noſtre tyrannie tu n'oſes enuoyer Paurol à Agrigente, ie prens cela de toy volontiers en payement, comme eſtant femme, & obligee entant que mere de douter de ton fils vnique. Mais ſi tu penſes auſſi qu'il ſoit raiſonnable, que tu la poſſedes tout à faict, comme ſi tu l'auois engendré ſeule, ou auec vn autre que moy, tu conſideres fort mal nos preeminences. Car par le droict le plus rigoureux, le fils eſt au pere, & non à la mere, & par vn autre plus doux & humain, il eſt eſgalement à tous deux. Si tu penſes que pour laiſſer quelquesfois ton fils en ma cõpagnie, ton droict en ſoit amoindry, quelle opinion peut auoir celuy qui n'en a iamais joüy? Tu feras donc ton deuoir de me l'enuoyer, ſur l'aſſeurance qu'il s'en retournera ſoudain auec des preſens conuenables au fils de Phalaris & d'Erichia; afin que vous puiſſiez tous deux (ſi ce n'eſt auec moy à tout le moins en mon abſence) viure à voſtre ayſe, & faire grand' chere. Auſſi quel plus grand ſoucy dois-je auoir que d'enrichir ma famille, ſçauoir ma femme & mõ fils? Certes i'ay deliberé, comme ſoigneux de voſtre bien en qualité de mary & de pere, de vous donner la meilleure partie de mes moyens, & ce, cõme à mes plus proches amys, le pluſtoſt que faire ſe pourra, tant pour pluſieurs occaſions, que pour la vieilleſſe qui me talonne; mais principalement pour la grande maladie qui me ſaiſit n'agueres, laquelle m'a touſiours apprins depuis à penſer que la iournee preſente eſt le dernier poinct de ma vie. Au reſte le voyage de Crete à Agrigente, & derechef mon retour vers toy ſeront plus aſſeurez par la grande affection de pere, que par la crainte de la mere.

La poſſeſſion des enfans doit eſtre eſgale entre le pere & la mere.

Les accidents du paſſé nous apprennent la decadence de l'aduenir.

A PAVROL SON FILS.

I'AY reçeu de ta part vne couronne peſant ſix cents eſcus, tant par vn bon-heur de fortune, que par vne grace ſpeciale, de laquelle ayant eſté couronné ſeulement le iour que nous fiſmes des Sacrifices

* en Penates.

Sacrifices aux Dieux * Patriotes pour la victoire par nous obtenuë à l'encontre des Leontins, i'en ay faict derechef vn preſent à ta mere, ne treuuant perſonne qui fuſt plus digne qu'elle d'vn don que ie priſe tant. Plaiſe aux Dieux, que tu te rendes encore plus precieux & plus loüable enuers moy que ceſte couronne, ſatisfaiſant comme il appartient aux bonnes intentions de tous tes parens.

AV MESME.

LA neceſſité m'a contraint de m'en aller à Himere, où à mon arriuee i'ay ouy chanter aux filles de Steſicor des Odes & poëmes que leur pere auoit cõpoſez en partie, & elles auſſi. Il eſt bien vray que les vers des filles n'eſtoient pas ſi bons que ceux du pere; mais ſi on les comparoit à ceux de quelqu'autre, il n'y a point de doute qu'ils ſeroient beaucoup plus eloquents. Pour ceſte cauſe i'ay reputé bien-heureux, & celuy qui les auoit enſeignez, & elles qui contre l'ordinaire de leur ſexe s'eſtoient acquiſes vne ſi grãde doctrine. Ie ſouhaitte pour vne meſme fin, Paurol, que tu t'adonnes à l'eſtude des bonnes lettres. Car que te ſert-il d'exercer ton corps aux armes, à la chaſſe, & à tels autres labeurs, ſi tu laiſſes ton eſprit en friche, ſans l'embellir des lettres, & des diſciplines Grecques, auſquelles tu deurois vacquer ſeulement? Ie n'ignore pas qu'il eſt bien ſceant d'auoir ſoin de la diſpoſition de ſon corps, & de renforçer ſes membres quand il eſt queſtion de s'exerçer aux ſacrez cõbats. Mais il faut que celuy qui aſpire aux dignitez d'vne Republique entende toutes les proprietez de l'ame, ſi dauenture tu ne veux affecter vne tyrannie, comme pluſieurs t'en ſoupçonnent deſià, & comme s'il te ſuffiſoit de dire que tu deſires à cet effect exercer les forces de ton corps, de meſme que ſi elles eſtoiẽt neceſſaires à telle principauté. Si tu es biẽ aduiſé, mon fils, tu prendras conſeil de celuy qui ſe repent de regner; qui a faict eſlection d'vne telle vie, plus par contrainte que de ſon bon gré, & lequel ayant gouſté de la tyrannie aymeroit mieux s'aſſeruir ſous vn Tyran que l'eſtre luy-meſme. Car celuy qui s'aſſubjettit à la tyrannie eſt exempt de toutes autres incõmoditez: mais quant au Tyran, il craint touſiours, & ceux qui luy dreſſent des embuſches aux champs, & ceux-là meſmes qui le gardent en ſa maiſon. Il faut qu'il ait peur premierement de ſes gardes; puis, de viure ſous les apprehenſions d'vne continuelle miſere. Tu feras donc ſagement, mon fils, ſi prenant en bonne part l'amiable conſeil de ton pere, tu te monſtres courtois & humain enuers vn chacun, laiſſant à part

Il y a bien de la difference des forces de l'eſprit à celles du corps.

Le defaut d'experience, & la ieuneſſe, ſont deux mauuais conſeillers.

pour les haineux, & à leurs ſucceſſeurs ces perpetuelles craintes, & ceſte eſlection des dãgers qui ſont ſans repos, & ſans fin. Que ſi ton peu d'experiẽce, & ton bas aage te font accroire que la tyrannie ſoit pluſtoſt quelque choſe agreable qu'vne extreme calãmité, tu erres grandement, & ſans doute l'ignorance en eſt cauſe. Pour moy ie prie les Dieux que tu ne puiſſes iamais experimenter la fortune d'vn Tyran.

A CEVX DE CAMARINE.

L'argent eſt le nerf de la guerre.

I'AY enuoyé à Gellie & aux Leontins, & me ſuis en meſme temps aduiſé de deſpeſcher des gens deuers vous, pour vous prier de me ſecourir maintenant; car ie n'ay beſoin, ny d'hommes, ny de cheuaux, dont vous dictes voſtre ville eſtre vuide, mais ſeulement de finance. Les Leontins nous ont ſoudain enuoyé cinq talens; les Gelliens nous en ont promis dix, & pour vous ie ne penſe pas que vous ſoyez plus retifs que les Leontins, & plus auares que les Gelliens.

A LICIN.

Il ne faut iamais rechercher la vie d'vn plus grand que ſoy, de peur de s'en repentir ſur le tard.

IE treuue que tu n'as gueres bien faict de demander en l'aſſemblee des Leontins (comme ſi i'y euſſe eſté moy-meſme preſent pour te reſpondre) qui i'eſtois? de quel lieu? & de quels parens iſſu? Mais comme ie ſçay bien que ie ſuis Phalaris, fils de Leodamant de la maiſon des Aſtipales; exilé de mon propre pays, & Tyrã des Agrigentins, qui ay veu beaucoup de choſes en mon temps, & ſuis paruenu iuſques icy auec vn courage indompté; Auſſi n'ignoré-je pas, que tu es Licin corrupteur d'enfans, affronteur de la ieuneſſe, ruffien des femmes, temeraire en mœurs, exceſſif en deſbauches, faineant en paix, voleur en temps de guerre; & qu'en bref ie te puniray, & pour les beaux diſcours que tu tiens, & de ce dont ie t'accuſe à preſent. Ce ſera (ſi ce n'eſt pluſtoſt) au meſme temps que les Leontains eſtans desfaicts en ceſte guerre te liureront entre mes mains comme priſonnier.

AVX LEONTINS.

SI vous deſirez qu'il n'y ait plus de guerre entre nous, liurez moy ſeulement Licin, & n'ayez peur d'autre choſe, afin que reſpandans ſur luy l'inimitié que ie porte à tous, ie ceſſe d'exercer ma fureur à l'encontre de voſtre Cité. Le ſupplice que nous luy ordonnerons ne ſera pas plus grãd que vous le deſirez, comme nous l'auons ouy dire.

AVX MESMES.

BIEN que i'eus pris voſtre eſpion Leonide, & qu'il ne tint qu'à moy de le faire mourir ſi i'euſſe voulu, ie l'ay neantmoins relaſché, non que i'eſtimaſſe vous faire plaiſir, mais afin de n'eſtre point en peine de chercher vn autre meſſager, qui vous rapportaſt au vray les grands preparatifs de guerre que ie fais contre vous. Car auſſi bien m'a-t'il librement deſcouuert les voſtres, ſans l'auoir contraint à les dire, ſçauoir que vous auiez beſoin de tout, excepté de faim, & de peur, affirmant que vous en eſtes fournis comme il faut.

La premiere victoire à la guerre eſt de ſçauoir pardonner au vaincu.

A HIEROME.

TV m'as demandé quelle cauſe m'a eſmeu à croire que i'emporterois ſans faute ſur les Leontins les païs qu'ils veulent m'oſter par force. A quoy ie te fais reſpõſe, que pour moy ie ne parle point de la plus iuſte cauſe que i'aye de ce faire, ſçauoir, que ie ne ſuis pas autheur de ceſte guerre, ains veux ſeulement repouſſer le tort qu'on me faict. Car ie m'aſſeure que vous n'auez aucun eſgard à ces choſes: Mais ſçachez, quoy que vous n'en faſſiez point de ſemblant, que ie vous ſurpaſſeray, & en magnanimes ſoldats, & en finances, & en nauires, & en cheuaux: De toutes leſquelles choſes vous eſtes tous depourueus, & neantmoins vous voulez cõbattre vn ennemy, qui ne manque, ny de cet attirail, ny d'vne bonne fortune.

Il eſt raiſonnable que l'autheur d'vn mal ait la premiere atteinte de la bleſſure.

A NICOFEME.

NOVS ſeuls auons faict mourir ceux que tu as dict auoir eſté cruellement mis à mort en l'aſſemblee des Leontins, parce qu'ils nous venoient eſpier; Mais tu ne conſideres point, qu'en deſplorant leur piteuſe fin tu ne nous dreſſes pas ſeulement des embuſches par tes propos querelleux, mais rends encore les Leontins plus poltrons à nous faire la guerre. A quoy neantmoins tu les crois inciter, entreprenant vne iuſte querelle cõtre vn tel ennemy que moy. Car c'eſt vne choſe impoſſible, qu'vn meſme perſonnage ſoit hay pour ſa cruauté, & biẽ peu redouté pour ſa delicateſſe, & bonté. Au reſte ie ne vous porteray point d'enuie en ceſte bataille, & ſi ne vous diſſuaderay pas de me liurer l'aſſaut. Tellement qu'il ne tiendra point à moy que vos deſſeins ne reüſſiſſent.

A DINOMACHVS.

I'AY vaincu les Leontins en bataille, & ne t'en ay rien voulu faire ſçauoir, afin que deſormais le regret t'en ſoit beaucoup plus ſupportable, & que tu ne viennes à mourir de deſpit; car i'ay

Vn ennemy ne fait rien que pour deſplaire à celuy qu'il a en haine.

encore surmonté auec les Tauromenitains, & Candenses leurs alliez, & renuoyé leurs prisonniers de guerre, apres auoir reçeu deux cents talens de rançon. Ce que i'ay faict en partie, parce que ie ne voudrois pas qu'on me reprochast d'auoir mis à mort injustement vne personne, si tu venois à mourir de regret toy-mesme au rapport d'vn si heureux message.

A SAMEE.

LE recit qu'on m'a fait de tes bonnes mœurs & de ton incroyable douceur, ensemble de la bonne estime que tu as des felicitez de tes prochains, lesquelles tu prises de mesme que tes propres maux & calamitez m'ont obligé de t'aduertir à la haste par ce mié escrit, comme par vne bonne guerre nauale, composee d'infanterie & gendarmerie, ie suis resté victorieux. I'ay pensé que ce message te trauailleroit d'vne affliction eternelle, comme c'est le deuoir d'vn homme de bien d'estre faché d'vn tel accident, & que tu receurois par ce moyen vn supplice digne de ta bonne ame, & de tes mœurs susmentionnees.

A PYTHAGORE.

IL semble que la tyrãnie de Phalaris differe beaucoup de la Philosophie de Pythagore; & neantmoins il n'y a rien en tout cecy qui nous empesche de faire vn certain essay de nous mesmes. Car il peut bié estre que ceux qui sont les plus esloignez l'vn de l'autre se voyent reduicts à vn mesme poinct, tant par affection & hantise, que par familiarité. Quant à nous pour le bon rapport qu'vn chacun nous a faict de toy, nous auons ceste ferme creance que tu es vn vertueux personnage. Mais garde toy bien de ton costé de dõner vn reciproque tesmoignage de nous: Car la fausse opinion qu'on a de moy principalement, m'apporte beaucoup de dõmage; & la tyrannie, dont ie suis accusé, m'empesche de t'aller seuremẽt visiter. Si i'y allois sans armes & sans compagnie, ie pourrois facilement estre pris; Et d'ailleurs, si i'estois en trop bon esquippage, & auois à ma suitte vne trouppe de soldats, ie serois soupçonné plus que iamais. Mais pour toy, tu peux venir à moy libre de tout danger, demeurer en ma compagnie sans crainte d'aucune chose, & faire essay de ma personne à ta volonté. Que si tu me prens en qualité de Tyran, tu treuueras que ie suis plustost vne personne priuee que tyrannique: Si en qualité d'homme priué, tu verras aussi, que la necessité me contraint à me referuer quelque action de Tyran. Car tous moyẽs, excepté celuy de la cruauté, ne me seroiẽt gueres propres pour m'entretenir en l'estat de souuerain. S'il estoit ainsi,

Il est bien difficile de conceuoir vne bonne opiniõ d'vn homme que tout le monde estime meschant.

C'est folie de croire que la cruauté serue de soustien aux Empires,

que la douceur peût treuuer de la seurté dans la tyrannie, ceste seule consideration suffiroit pour me faire desirer ta cõuersation, veu que les remonstrances me remettroient au chemin d'vne maniere de vie plus portée à la clemence, si auec l'opinion de Pythagore la verité me promettoit pareillement vn salut asseuré.

A THORAX.

IE ne sçay si ie m'en dois prendre à moy-mesme de t'auoir conseillé en termes vn peu trop obscurs, ou bien t'accuser, toy qui fais la sourde oreille, & qui feins de ne vouloir rien entendre. Ie te dis derechef que par tes cõptes tu restes redeuable de vingt mille sesterces. Que si tu veux qu'on t'apprenne cecy plus ouuertemẽt, attends au premier iour des messagers que nous t'enuoyerons expres, qui te le monstreront d'autre façon que tu ne desires.

A AMPHICIDAS.

LA temerité & l'ignorance de la ieunesse ont causé la perte d'vne infinité de personnes. Or ie veux bien que tu sçaches, que ton fils se laisse mener à ces deux vices, & que m'ayant prouoqué à la vengeance par de si cruelles fureurs, ie me suis retenu neantmoins, & ay pardonné plustost à toy, que non pas à luy; car i'ay appris par le tesmoignage de plusieurs, que ton naturel est enclin à la courtoisie. Voylà pourquoy ie n'ay pas voulu t'attrister en ta vieillesse, pour la malice de ton fils qui m'a offencé; car ie me fais accroire que n'ayant point d'autre enfant pour heritier, il t'est force de l'aymer encore qu'il soit mauuais. Puis, la bienveuillance du pere surmonte tousiours la malice du fils. Si est-ce pourtant que si desormais il ne se comporte d'autre façon, & s'il ne veut croire ny à mes aduertissemens, ny aux tiens il en espreuuera bien-tost la punition, tant de ton costé que du mien. Or de peur que s'obstinant en sa malice il ne pretende aucune cause d'ignorance, i'ay enuoyé des lettres, & à toy, & à luy, touchant ceste mesme matiere.

L'ignorance & la temerité sont deux maux ordinaires à la ieunesse.

La force de la nature cõtraint le pere à aymer son enfant.

A NICENET.

POSSIBLE penses-tu, parce que nous auons plusieurs fois escrit à ton pere, qu'il t'aduertist de n'estre point si temeraire à l'aduenir; que pour crainte d'encourir ton inimitié nous luy requerions telle chose. Mais pour moy ie n'estime pas qu'il soit besoin de t'escrire si cela est veritable, ou non. Il te suffit de sçauoir qu'ayant eu nouuelles que ton pere estoit vn bon vieillard, & n'auoit point d'autre fils que toy, i'ay eu pitié de luy, & pardonnant à ton audace pour raison de ton aage, ie t'ay laissé viure

Le pere n'a point de plus cruël fleau qu'vn mauuais enfant.

iuſques à preſent. Et neantmoins, ny la vieilleſſe du pere, qui ſe met en danger pour ſon fils vnique, ne peut t'eſmouuoir; ny tu n'es gueres bien aduiſé toy-meſme, de t'obſtiner de la ſorte en ton opiniaſtreté. N'eſtime point, ſous pretexte que nous ne t'auons faict aucun mal cy-deuant, que ie n'aye bien moyen de te nuire, ſi tu veux faire le mutin. Puis qu'il t'eſt permis de choiſir ce qui te ſemblera le meilleur, garde toy de ſuiure Timander, & vſe pluſtoſt d'vn ennemy proffitable, que d'vn pernicieux Conſeiller.

A ANTIMACHVS.

SI tu ne rends point ce qu'on t'a preſté, ayant dequoy ſatisfaire, tu es mauuais à ton eſcient: Que ſi quelque incommodité t'en deſnie le pouuoir, bien que tu ne ſois pas tout à fait ſi mauuais, tu fais neantmoins vn grand tort à autruy: Car à dire le vray les choſes commiſes à contre-cœur, ſont dignes de pardon, ſi elles ſont conſiderees humainement. Mais ſçache auſſi que tel pardon eſt vn delay de recognoiſſance pluſtoſt qu'vn deſeſpoir entier.

A ARISTOMENES.

NE te faſche point pour les playes que i'ay reçeuës à la guerre; car bien que ton affection, courtoiſie, & bonne volonté en mon endroict me ſoient aggreables; neantmoins tãt s'en faut que ie porte à regret mes bleſſures (quoy qu'il ne s'en ſoit de gueres fallu que ie n'aye eſté bleſſé à mort ſur la place) qu'encore que i'eſpere de viure vn peu plus long temps, i'euſſe pourtant deſiré de mourir à la guerre. Car y a-t'il rien qui ſoit plus digne d'vn galand homme, que de finir courageuſement ſes iours en la contention de victoire, ou bien de vertu?

A ZENOPHITES.

La calomnie ne peut agir deſſus la conſtance.

LEs calomnies qu'on me met ſus, ny toutes les opinions que les hommes ont de moy m'accuſant à tort ne me troublent point: & ce ce n'eſt pour autre ſubject, ſinon parce que ie ſçay bien qu'il aduient que les autres ſont meſchans de nature; mais que ie ſuis tel par les loix de la neceſſité, qui meſme contraignent les Dieux. Toutesfois nous differons en cecy l'vn d'auec l'autre, c'eſt que ne m'eſtant permis de faire pluſieurs choſes, à cauſe de la principauté que ie tiens, ie me deſcouure tel que ie ſuis. Mais quant à vous autres, qui eſtes des hommes priuez, vous diſſimulez vos actions pour la crainte que vous auez des loix.

A CEVX DE CATANIE.

LOrs qu'on m'amena vos Citoyens priſonniers, i'en deliuray quelques-vns, qui eſtoient plongez dans le deſeſpoir pour le

peu de ſoing que vous auiez de leur vie, non que i'euſſe pourtant oublié la hayne que ie vous portois, car i'aurois la memoire bien courte, ſi ie me contentois de prendre vne vengeance de vous, qui fut moindre que ma colere. Lors que ie vous auray punis à l'eſgal de vos forfaicts, ie vous feray reſſouuenir de toutes les choſes que vous auez commiſes à l'encontre de moy.

AVX MESMES.

VOvs penſez poſſible, que i'aye pris vne ſuffiſante vengeance des choſes par vous faictes, aux miens, & à moy, parce que pour trente hommes qui ont meſchãment eſté bruſlez par voſtre moyen, vous auez perdu cinq cens ſoldats; & pour ſept talens par vous derobez, la pluſpart de vos reuenus ſ'eſt aneantie. Mais pour moy, ie vous aduertis que tout le mal que vous auez ſouffert iuſques à preſent, n'eſt que le commencement & l'entree de tout ce que vous deuez endurer deſormais. Tellement que vous auriez grande honte de vous confeſſer complices, & boute-feux des maux de nos ennemis. Toutesfois ie n'appaiſeray iamais mon courroux contre vous, iuſqu'à ce que la Prouidence qui gouuerne le monde en face de meſme: Car ie vous declareray touſiours la guerre, non tant pour mon particulier, que pour l'amour des Dieux, eu la puiſſance deſquels giſt la conſeruation, ou la perte de toutes choſes. Et ſ'il eſt vray, que le feu celeſte ait vne auſſi diuine qualité que les autres Elements en la nature, il faut conclure: Ce qu'ayant faict ietter des innocents dans le feu, vous auez acquis l'inimitié, non de Phalaris ſeulement, mais du Soleil qui eſclaire, & void toutes choſes.

Celuy qui inuente vn ſupplice merite de l'eſpreuuer le premier.

A CRITOPHEME.

VOvs faictes comme de bons amys, & toy, & tous ceux, qui donnez des loüanges exceſſiues à ma puiſſance, publiant par tout, que par noſtre conſeil & trauail les Leontins ont eſté vaincus. Nous ſçauons aſſez auec quelle diligence nous auons mis ordre aux choſes qui nous eſtoient neceſſaires; mais nous n'ignorons pas auſſi que la victoire, pour laquelle vn chacun a de l'ambition, nous a eſté donnee par vne particuliere faueur de Fortune. Car il n'y a rien, cher Amy, dans les affaires du monde, ſoit grand ou petit, qu'elle ne conduiſe, & gouuerne à ſa volonté.

A POLIGNOT.

I'AY reſolu, Polignot, de te faire du bien à l'aduenir, & de t'eſcrire ſouuent, auec condition, que tu te deſiſteras de me donner tant de loüanges aux compagnies. Car tu m'accuſes de

faict quand tu refuſes mes dons, bien que tu m'eſleues par tes paroles. Il n'eſt pas que tu ne ſaches bien que les Sages ont de tout temps eſtimé la parole pour l'ombre des choſes.

A POLISTRATVS.

La Nobleſſe n'eſt pas vertu, ſi nous ne faiſons pouſſer ſes rejettons.

Nam genus, & proauos, & qua non fecimus ipſi, Vix ea noſtra voco.

IE t'aduoüe ceſte verité, qu'on ſe peut vanter d'eſtre iſſu de bon lieu, comme de quelqu'autre qualité que ce ſoit. Mais ie ſçay bien auſſi, qu'il n'y a point de plus belle nobleſſe que la vertu, & que pour le demeurant ce n'eſt que fortune: Il ſe peut faire qu'vn homme de baſſe eſtoffe ſe mettra en honneur dans le monde, & qu'à l'oppoſite, vn autre de noble famille ternira ce luſtre de grandeur, & de reputation, ſe rendant la creature du monde la plus abjecte. Par ainſi ie te conſeille de loüer la vertu des Syracuſains, & non pas la noble extraction d'ayeux, qui eſt morte en leurs ſucceſſeurs.

A DEMOTELES.

IE te ſçay vrayement bon gré, Demoteles, de l'aduis que tu me donnes. Car parce que tu ne fus oncques Tyran, tu conſeilles à celuy qui l'eſt de ſe demettre de ſa tyrannie, & ſi ne me produis en auant aucun Dieu, qui te vueille pleiger en cela, & reſpondre de ma vie. Car ſi cela eſtoit, poſſible que ie luy pourrois adjouſter foy. Mais tu t'eſtimes digne d'eſtre creu en vne choſe de ſi grande importance, ſans conſiderer qu'il eſt preſque plus dangereux de ſe desfaire de l'Empire que de l'occuper. Bref, *il en eſt* de meſme d'vne tyrannie, que de noſtre naiſſance. Car *ſ'il eſtoit* poſſible à l'homme auant que venir au mõde d'entendre les maux qu'il y doit endurer, il ne voudroit iamais naiſtre. Ainſi ie puis bien dire, que ſi celuy qui aſpire à la tyrannie, ſçauoit combien peſe vne Couronne ſur le chef, il ne ſouhaitteroit point pluſtoſt d'eſtre Tyran, qu'homme priué. Suiuant cela, ie ſçay bien Demoteles, qu'il vaudroit mieux à l'homme ne pas naiſtre, que naiſtre, & deuenir ſubject, que Tyran. D'ailleurs, ſi auant qu'atteindre à la tyrannie tu m'euſſes donné cet aduis, & declaré les afflictions du Tyran, ſans doute ie t'euſſe volontiers obey. Mais puis que ie ſuis Tyran maintenant, & que contrainct à ce faire par la Principauté, i'ay commis pluſieurs choſes; Il n'y a perſonne, non pas meſme le plus puiſſant des Dieux, qui me puiſſe perſuader de me demettre de ceſte tyrannie. Car ſi i'en venois là, ie ne ſçay que trop combien ſeroit tragique ma fin, & quels les tourmens que me feroient endurer ceux, leſquels i'ay autresfois punis de leurs fautes, auec vne extreme rigueur.

Pour iuger de la peſanteur d'vn Empire, il faut en auoir eu la charge.

Belle comparaiſon.

A EPI-

A EPICHARME.

IE ne doute pas que le Conſeil que toy, & Demoteles me donnez, de me demettre de la tyrannie, procede pluſtoſt d'vne ignorance, que d'aucune hayne en mon endroict. C'eſt choſe qui depend de la volonté de celuy qui affecte la tyrannie, que de la commencer; mais de la quitter pour pluſieurs maux que cõmet le Tyran, cela ne ſe peut. Il en eſt de meſme que de l'Archer, lequel ayant vne fois laſché le dard, il n'a plus la puiſſance de le retirer: Toutesfois vous me ferez plaiſir d'effacer le commencement de ceſte tyrannie, ſ'il eſt poſſible, ſinon, ie veux que vous ſçachiez qu'il ſe peut encore moins faire que vos aduertiſſemens me ſoient proffitables.

Tous ne peuuent pas ſe deſiſter de ce qu'ils ont mal commencé.

AV MESME.

IL me ſuffit que tu ſois le ſeul, qui m'eſtimes iuſte, bien qu'aucun ne croye à ce tien teſmoignage. Vn tel homme que toy me ſert de reigle, & de loy par toute la Sicile. Pour ce qui eſt d'vn indiſcret populaire, nous n'eſtimons pas qu'il ſoit vtile à autre choſe qu'à peupler vne ſolitude. C'eſt peu de choſe qu'il nous mecognoiſſe, & eſtime pires que nous ne ſommes. Il n'en eſt pas ainſi de toy: Car il y en a pluſieurs qui te reſſemblent; & pour nous ce n'eſt pas le nombre, mais la ſeule vertu qui nous faict iuger de l'excellence des hommes, leſquels nous tiennent pour bons, & equitables comme toy. Que ſi tu eſtois vnique en ceſte opinion, ie ne rechercherois point d'autres teſmoins, & n'aurons que faire des loüanges d'autruy.

Le teſmoignage d'vn homme de bien, vaut plus que celuy de tous les meſchans.

A HIPPOLITION.

IE te permets de venir à moy, comme tu le requiers, & ne te donne point d'autre ſerment de ſeurté que ma propre foy. Que ſi tu ne te fies point à mes paroles, tu me fais tort maintenant, puis que tu ne fus iamais accuſé deuant moy: Et neantmoins bien que tu n'ignores point que ie n'ay iamais rompu ma foy, ny manqué de parole à perſonne du monde, tu me demandes mon ſerment, comme ſi tu auois vne mauuaiſe opinion de moy. Quelle difference y a-t'il ie te prie, pour le regard de la ſainteté, ſi l'on vient à rompre ſon ſerment, ou bien ſa parole, puis que l'eſprit confirme les deux?

A POLYTIMON.

SI n'ayant point d'autre conjecture que tes mœurs, tu ne te fies à moy, tu accuſes ma prudence pluſtoſt que ma malice. Que ſi tu t'arreſtes aux miennes, tu peches par ignorance. Car tant ſ'en

faut que ie fauſſe ma foy, qu'au contraire i'ay eſté trompé pluſieurs fois, pour auoir creu trop volontiers à autruy, & iugé de toutes choſes ſelon ma propre affection, pour le reſpect que i'ay porté de tout temps à la foy des perſonnes. Tellement que ſi tu t'affies à moy franchement, & ſans fraude, n'aye peur que ie te face aucune injuſtice. Au contraire, ie m'aſſeure que tu pourras bien teſmoigner à tous que Phalaris a vne ſi bonne foy, qu'il ne trompe iamais aucun.

L'on eſt trompé bien ſouuẽt pour croire trop de leger.

A NICIAS.

TON fils eſt bien aymé d'vn chacun, pour les meſmes cauſes qui te le font hayr, ſçauoir, parce qu'il ne ſe range point à ton imitation. Par où tu peux bien cognoiſtre que tous ceux qui luy portent de l'affection, ſont tes ennemis.

A ADIMANT.

I'AY ouy dire que tu es en querelle auec ton frere, pour ſçauoir lequel de vous deux eſt le pire: Car tu dis que c'eſt luy, & il affirme tout au contraire que c'eſt toy-meſme. Pour moy i'eſtime, ou pour mieux dire, ie ſuis aſſeuré qu'il eſt le plus meſchant des hommes, & que tu es encore pire que luy.

A CEVX D'EGESTE.

CESSEZ de receuoir les exilez parmy vous: Car aucun ne vainquit iamais Phalaris, ny à recognoiſtre le bien, ny à venger le mal. Il vous eſt aiſé de le iuger par les affaires que i'ay euës auec les Leontins, & pour ceux de Melite, veu que i'ay eſté aux vns autheur de leur liberté, & aux autres de leur ſeruage. A ceux-cy pour auoir mis à fonds mes vaiſſeaux, & à ceux-là pour ſeſtre efforcez de le garentir du naufrage.

A ANTISTHENES, ET A THEOTIME.

DES preſents que i'ay enuoyez à deux, tu en as reçeu ta part, & Theotime n'en a point voulu accepter. En verité, ie t'en ſçay bon gré, & ſi ne me plains aucunement de luy. Car en prenant tu n'as point diminué mon bien, & en refuſant Theotime ne m'a point faict de dommage.

A MENECLES.

C'eſt le pire de tous les maux de ſe repentir de bien faire.

NE te repen point d'eſtre deuenu homme de bien, ſi tu veux qu'on te croye eſloigné de la meſchanceté de ton pere; autrement tu perdois ceſte bonne reputation que tu as cy-deuant acquiſe entre ceux de Camarine. Car il leur ſembleroit que tu aurois ſeulement contre-faict quelquefois le ſage, ſans auoir eſté iamais homme d'honneur.

A EPISTRATVS.

IL ſemble que tu m'eſcriues, Epiſtratus, tout de meſme qu'à vne perſonne qui ſeroit bien à ſon ayſe. Mais ie te veux monſtrer, comme depuis que ie me ſçay cognoiſtre ie n'ay iamais eu que de l'infortune. Premierement i'ay eſté borgne dés mon enfance, puis par ie ne ſçay quel mal-heur banny de mon propre pays en ma ieuneſſe. Dauantage i'ay perdu la meilleure partie de mon bien, & l'on m'a nourry & eſleué parmy des façons de faire barbares, & eſtrangeres. A cecy i'adjouſte qu'en quelque contree que ie me ſois treuué, i'ay eſté chaſſé de ceux à qui ie m'affiois; & non ſeulement par mes ennemis, mais par ceux auſſi auſquels i'auois faict beaucoup de bien, leſquels m'ont tramé tãt de trahiſõs, & d'embuſches, qu'il a fallu finalemẽt requerir, qu'on ſauuaſt la vie au Tyran en ſa tyrannie. Voilà quel eſt l'eſtat de ma condition; ſi tu treuues qu'elle ſoit bien heureuſe, ie le confeſſeray auec toy.

Tous ceux qu'on eſtime heureux ne le ſont pas.

Les plus dangereuſes trahiſons ſont celles qui ſe trament par nos plus grãds amis.

A ONETOR.

TV me feras bien plaiſir, & toy, & tous mes amis, de ne vous point meſler de mes affaires, ny de rechercher auec tant de curioſité les choſes, ſi ce n'eſt que i'y prenne plaiſir: Car nous ſommes tellement accablez par la fortune, que ſi l'on ſçauoit bien noſtre condition, les ennemis auroient plus de ſubject de rire, que les amys de ſe faſcher, icelle eſtant incognuë.

A ETEONIC.

I'OVBLIERAY tant que ie viuray, comme tu me le conſeilles toutes les inimitiez de ceux qui m'auront offenſé: car puis que nous ſommes mortels il n'eſt pas raiſonnable que nous gardions, comme l'on dit, vne hayne immortelle. Mais quant au meſchant acte de Python, tant s'en faut que ie l'oublie durant ma vie, qu'au contraire, i'en reſerueray le ſouuenir apres ma mort, bien que la memoire des deffuncts s'eſteigne auec leur vie. Ie n'y penſe iamais qu'il ne me ſouuienne fort bien, qu'il a commis cõtre moy la plus grande offenſe du monde, d'auoir faict mourir ma femme Erectie apres mon exil, à cauſe qu'elle l'auoit refuſé en mariage, parce que c'eſtoit ſon intention de me ſuiure.

La perfection de la vertu conſiſte à oublier les injures receuës.

A TRASENOR.

LE chaſteau que tu as delaiſſé pendant que le ſiege y eſtoit deuant a eſté ſi habilement ſurpris par l'aſſaut que luy a donné Teucer, qu'il s'eſt rendu en moins de temps que ie n'ay eſté à eſcrire la preſente.

A ABARIDES.

Vn bel eſprit entrepréd tout pour apprendre.

I'Ay ouy dire que pour eſtre honnoré de la compagnie des plus grands perſonnages, tu es venu depuis les Hyperborees iuſques en ce pays, & as hanté le Philoſophe Pythagore, le Poëte Steſicor, & quelques autres des plus excellents de la Grece, deſquels tu as beaucoup appris. Et meſme ie crois que tu cherches des hõmes capables pour te rendre ſçauant en l'hiſtoire que tu ignores. Que ſi la bouche des calomniateurs ta deſià perſuadé cy-deuant, que ie ſuis tel qu'ils me diſent eſtre, il eſt difficile de te le faire croire autremẽt. Mais ſi tu penſes auſſi que la verité ſe doiue rechercher indifferemment de toutes perſonnes, principalement des Sages, viens-t'en à moy à l'imitation de pluſieurs grands hommes, & nous demeurerons enſemble: Car l'experience t'apprendra qu'il n'y a rien en moy, qui ne ſoit bon & honneſte. Que s'il m'eſt permis de parler librement de moy-meſme, ie diray encore que toutes choſes ſont plus humaines en moy, que la preſente fortune ne le ſemble permettre; & que Phalaris qui les gouuerne ne cede en rien à ceux qu'on eſtime les plus capables.

DE PYTHAGORE, A QVELQV'VN.

La vengeance qu'on veut prendre d'autruy s'appuye le plus ſouuẽt ſur la calomnie.

SI pour auoir loüé le Philoſophe Pythagore, de ce qu'il fuyoit ma conuerſation, & faiſoit refus de me venir voir quand il en eſtoit prié, tu as eſté cauſe que pluſieurs ont meſdit de moy faulſement; ce m'eſt maintenant vne grande loüange qu'il ne bouge d'auec moy; car voicy tantoſt le cinquieſme mois que nous paſſons le temps enſemble. Il n'y a point de doute qu'il n'euſt pas eſté vn ſeul moment en ma compagnie, ſans la grande ſympathie qui ſe treuue entre ſes mœurs & les miennes.

A EGESIPE.

La vanité eſt vn broüillard qui ſe diſſipe par la moindre chaleur.

POSSIBLE que toy & tes alliez, qui eſtes faſchez de l'exil de Cliſtene voſtre parent, cognoiſſez en fin qu'il a eſté fort mal conſeillé d'auoir commis les actes pour leſquels il a eſté chaſſé de ſon pays; car ie ne vois point d'autre remede en ſon faict que la repentance. Certes i'auois bien du regret de le voir paroiſtre dans la Republique auec tant de vanité; & par les lettres que ie luy en ay autresfois eſcrites il peut auoir recognu quelle en ſeroit l'iſſuë. Neantmoins ſans conſiderer les euenements de fortune, il ſe laiſſoit emporter au luxe, & ſe mocquoit de mes lettres, comme ſi pour cauſe de noſtre tyrannie nous euſſions eſté inhabiles au gouuernement d'vn eſtat, ou de ſi peu d'eſprit que de ne ſçauoir cognoiſtre celuy qui auroit obligé ſa Cité. Mais pour s'eſtre enflé

de trop de vent il a eſté renuerſé par ſon propre orage, apprenant à ſes deſpens que la Principauté n'oſtoit pas à Phalaris la cognoiſſance des affaires de la Republique; & que luy-meſme eſtoit encore apprentif à iuger du cœur du vulgaire. Il ne ſçauoit pas auſſi que le menu peuple eſt de ce naturel, qu'il attire les hõmes à de pernicieuſes conſequẽces, & qu'il y a touſiours du diſcord entre ſon commencemẽt & ſa fin. Tellement que i'aymerois beaucoup mieux pour mon particulier (& ie crois que les mieux aduiſez ſeront de mon opinion) eſtre mocqué & ſifflé que non pas honnoré d'vn ignorant populaire. Car ſes inimitiez ſont pluſtoſt eſteintes qu'allumees; & plus elles paroiſſent fortes, moins elles ſont dangereuſes: Mais de l'opinion qu'on a conçeuë de ſa bien-vueillance s'enſuiuent les exils, les executions, les proſcriptions, & autres telles choſes, qui ne ſont gueres moins faſcheuſes à ſupporter. Par le grand Dieu Iupiter, Egeſippe, ie te dis franchement ce qu'il m'en ſemble. Vn peuple eſt touſiours temeraire, outrecuidé, nonchalant, prompt à changer d'opinion à tout moment, deſloyal, inconſtant, faſcheux, traiſtre, pipeur, actif en parolles, & enclin à courroux, & aux tromperies. D'où vient qu'il eſt neceſſaire à celuy qui taſche de s'accommoder aux humeurs du populaire au gouuernement d'vne Republique, d'obeïr à toutes ces belles injures. Et neantmoins il y en a qui ſe laiſſent porter ſi auant à ceſte temerité, ou pluſtoſt à ceſte rage, qu'ils n'ont pas tant de paſſion pour les enfans dont ils ſont amoureux, ou deſirans de ſe marier ne regardent point ſi volontiers les femmes; ou ne ſont pas ſi conuoiteux de l'argent, des armes, & des cheuaux de guerre pour emporter le prix aux jeux Olympiques; que d'vne legere fumee de gloire, & des vains honneurs que leur donnent ceux qui les chatouïllent à leur prejudice. C'eſt à faire aux amys de s'attriſter de tels perſonnages, & aux ennemis de s'en reſiouyr. Mais quant à vous autres qui eſtes parens de Cliſtene, il vous le faut conſoler, (s'il porte à regret ces accidents qui ſont ordinaires aux hommes) & le diſſuader de n'auoir plus de l'ambition pour ces choſes, ayant faict vne faute qui ne ſe peut reparer.

La mediſance du populaire eſt vne gloire à l'homme cõſtant.

L'ambition de l'homme s'entretient dans la fumee d'vne vaine gloire.

A ANTONOAS.

SI toſt que ta lettre nous a eſté rẽduë, nous t'auõs enuoyé de l'argent; ſans vſer d'aucun delay. Car nous n'eſtimons pas beaucoup vn plaiſir s'il n'eſt faict à la haſte & au beſoin. Tu as donc les trois talents que tu as demandez, pour payer le rappel de ton

fils, afin que desormais il n'erre point vagabond de part & d'autre. Car nous apprenons tous les iours par espreuue, combien c'est vne chose miserable que l'exil. D'auantage nous y en auons adiousté trois autres d'vne libre volonté pour te donner moyen de retirer tes heritages, qui sont en gage. Au reste i'aduertis Clistene qu'il ne se mesle plus desormais des affaires de la Republique, ny des choses qui visent au proffit du public, & à la haine particuliere. Que si ses propres affections ne le peuuent rendre sage, qu'il prenne exemple à ses cousins & à moy, qui pour mon peu de cognoissance aux affaires d'Estat, ay esté chassé de mon pays, & rappellé, auant qu'occuper la tyrannie. Et maintenant ie n'estime pas la principauté si douce que le banniſſemẽt miserable & fascheux. I'atteste les Dieux que ie vous escris cecy plus pour la pitié que i'ay de vostre accident, que pour me soucier de ce que ie vous enuoye. Ce n'est pas que ie n'aye autant d'intention de vous faire du bien à l'aduenir que par le passé, mais ie veux q̃ vous vsiez de moy en vne meilleure fortune: Car quand mes amys me font l'hõneur de m'employer en vne bonne affaire, ie leur fais plaisir plus volontiers, & plus librement.

L'experience faict desdire les hommes des opinions qu'ils ont autresfois conçeuës.

A CLISTENE.

IE n'ay pas voulu faire comme plusieurs, lesquels voyant que leurs remonstrances ne seruent de rien pour dissuader quelqu'vn d'vne affaire, ils ne cessent de la reprocher, apres qu'elle est mise en execution. Tu sçais assez que ie n'ay seulement daigné t'escrire cy-deuant, de peur d'accroistre ta misere en te representant, comme tu as erré par ta propre faute, & pour n'auoir voulu ensuiure mes bons conseils. I'ay accoustumé de me rire de telles gens, qui semblent n'auoir autre dessein, que de loüer à haute voix leurs bons aduis, & blasmer ceux qui sont tombez en quelque disgrace, à faute de preuoyance & d'estre attentifs aux remõstrances qu'on leur faisoit. Quant à moy, il est bien vray que recognoissant les grands dangers qui te pendoient sus, ie t'en ay aduerty en amy, de peur qu'il ne t'en aduint du mal. Mais maintenant que tu es en aduersité, ie voudrois volontiers ne t'en auoir iamais parlé, parce qu'il me semble que i'ay failly en ton endroict, & que ie suis aussi miserable que toy, bien que ie t'aye aduerty que le tout aduiendroit: Neantmoins soit que ce desastre procede de ta faute, ou d'vn certain mal-heur de fortune, i'en suis fasché pour l'amour de toy. Ne pense pas Clistene que ie te reproche ton mal-heur; au contraire ie tasche par tous moyens d'empescher qu'il ne t'ac-

cable. Ce que tu cognoiſtras, quand tu ſeras arriué vers ta bonne mere. Au reſte, tu m'as fais grand tort, en ce qu'eſtant chaſſé de ton pays, tu n'as daigné venir ſoulager ton exil auec moy qui te ſuis amy. Tu ne ſçaurois t'excuſer en cela, pour quelque ſubject que tu l'ayes fait; ſi ce n'eſt que la honte t'a retenu de venir vers celuy qui t'euſt repris de ce que tu ne luy aurois voulu obeyr, t'ayant admonneſté parauant. Si la diſcretion te l'a defendu, ie t'en ſçay bon gré, & m'aſſeure que celuy qui ſ'eſt repenty de la faute commiſe par le paſſé, n'a pas volonté d'y plus retourner.

Le banny ne treuue point d'allegement que vers ſon ſemblable.

A LEONTIDE.

TV as voulu perſuader par pluſieurs raiſõs à ceux de Camarine, qu'ils me deuroiẽt faire la guerre; mais ils ont eſté fort mal cõſeillez. Car ſi tu nous as irritez de parole, nous te punirõs par effet. Demande vn peu aux Camariniens ſ'il faict bon gouſter du courroux de Phalaris; & tu verras qu'ils te reſpondront que ie les traitte beaucoup plus doucemẽt, quand ils ne me faſchent point.

L'on ne gaigne iamais par la force vn plus puiſſant que ſoy.

AVX ENNENSES.

IE penſe auoir eſté cauſe de voſtre liberté; & toutesfois ie ne m'en repens point, bien que voſtre ingratitude m'en donne aſſez de ſubject. Ie n'ay qu'à vous prier ſeulement de me rendre l'argent que ie vous ay preſté, duquel i'ay ſi grand beſoin à preſent, que i'ay enuoyé par toute la Sicile des gens exprez pour en emprunter. Quelques-vns nous en ont volontiers accommodé, comme les Leontins, & Agelliens; & les autres, ſçauoir les Hialiens, & Finenſes, ont promis de nous aſſiſter. Dictes moy ie vous prie, au nom des Dieux, d'où vient que vous n'auez pas l'eſprit de nous rendre tant d'argent preſté, & que ceux auſquels nous n'auons iamais fait le moindre plaiſir nous obligent du leur? Que ſi d'ailleurs ceux qui nous en ont promis eſtoient aduertis que nous ne daignons pas ſeulemẽt demãder ce qui nous eſt deu, ie ne penſe pas qu'ils nous en vouluſſent iamais plus preſter; non que ie vueille dire qu'ils en viennent là; mais ils pourront eſtimer que celuy qui eſt nonchalant à retirer le ſien, ne ſe ſouciera non plus de payer ſes creanciers. Que ſi ie n'aduance rien enuers vous par mes parolles, ſçachez que nous y procederons de telle façon, que vous ſerez contraints de payer la dette bien viſte.

La memoire de l'ingrat ſe perd auec le plaiſir qu'on luy faict.

AVX MESMES.

DVne ſi groſſe ſomme d'argent que vous auiez empruntee de moy, ie vous auois prié de m'en rendre ſeulement huict talens, parce que i'en eſtois incommodé; & du reſte ie vous en fai-

ſois vn pur don; Mais au lieu de venir à ceſte compoſition, nous ayant ſeulement enuoyé quatre talens à contre-cœur, vous auez retenu le demeurant iuſques à preſent, & le retenez encore; Et ie iure par les Dieux que ie ne ſuis pas ſi faſché de l'argent que de la perte du plaiſir par moy faict. Car la diminution de ma debte n'eſt que de quatre talens; mais l'ingratitude monte à plus de dix. Encore vous eſtes vous vantez de m'auoir rendu la pareille; tellement qu'il ne faut rien plus eſperer de vous, ſi grande eſt voſtre ingratitude, puis qu'ayant bien moyen de payer vous en faictes refus. Que s'il eſt ainſi qu'on vous ait eſpuiſé voſtre threſor, comme vous dictes, & que vous me monſtriez qu'vn chaſcun de vous à particulierement contribué pour me payer, ie quitte librement la cité de tout ce qui m'eſt deu de reſte, & ſuis tout preſt, ſi vous le voulez, de rendre ce que i'ay reçeu. Toutefois i'entends que vous l'employez au proffit de la Republique, & non des voleurs qui commandent en icelle, leſquels ſont cauſe de voſtre commune pauureté. Quant à ce que vous promettez de me dreſſer des ſtatuës, pour recognoiſſance du plaiſir que ie vous ay faict, ie vous prie ne vous mettez point en peine de ce faire. Car ie vous tiens quittes de ceſte deſpenſe, & de toutes les autres choſes leſquelles ie vous donne tres-volontiers.

L'hõme meſcognoiſſant ne croit pas eſtre redeuable à perſonne.

AVX MESMES.

IE ne vous eſcris pas ceſte lettre (Ennenſes) pour vous reprocher que ie me repens de vous auoir preſté de l'argent, mais pluſtoſt pour vous remettre en grace auec moy, puis qu'il eſt ainſi que vous recherchez Periander auec beaucoup de raiſon. Car de dire que la Cité auoit vrayement de l'argent; & que neantmoins il s'eſt ſeruy d'vne excuſe feinte pour fruſtrer ſes creanciers de payement, ce m'eſt vne conjecture, que vous alleguez en vain vn larcin. Car ce ſont des choſes trop contraires de dire que de meſmes perſonnes ſoient maintenant comme pauures, & incommodees d'argent, & tantoſt ſi riches, qu'elles iettent les biens du public en la gueule des larrons. Que ſi vous faictes largeſſe aux voleurs, des biens de toute ma Communauté, comme riches, & que vous les deuiez aux creanciers entant que pauures, eſtans admis au gouuernement de la cité, vous exercez fort mal voſtre deuoir, parce que perſonne ne voudroit endurer qu'on vous fiſt tort à vous autres. D'ailleurs il eſt beaucoup plus raiſonnable de rendre à voſtre creancier ce que vous auez emprunté de luy, quand vous ne le pouuez faire pour l'amour des larrons, que non pas d'enrichir

Il eſt quelquefois force de reprocher vn bien quand on l'a faict à vn ingrat.

Periander

Periander au nom de Phalaris, qui ſera par ce moyen fruſtré de l'argent dont il vous auoit obligez. Par ainſi, il vous eſt permis, ou bien de garder mes deniers, & m'en eſtre tenus, ou bien de les perdre, & laiſſer exiger ce que nous auons nous-meſmes donné.

A HIERON.

BIEN que ie puiſſe dire pluſieurs choſes de toy, & de la harangue que tu as faicte à mon deſauantage, pour briguer la faueur des Leontins, ie ne rendray point neantmoins d'autre reſponce à ta calomnie, ſinon, Qu'vn Elephant Indien ne ſe ſoucie gueres d'vn moucheron.

A ARISTENES.

IE n'ay point de regret à ma vieilleſſe; parce que la force du Tyran n'eſt point enuieillie, mais celle de Phalaris. Tout ce qui m'afflige le plus, c'eſt la peur & le ſoucy que tu as de moy. Car Ariſtenes a beau ſe trauailler d'vn exceſſif ennuy, ſi faut-il laiſſer venir le deſtin. Puis, les faſcheries ſont beaucoup plus tolerables quād on ne les redoute point, que lors qu'on les apprehende, affin que ie te mette en auant quelques exemples poëtiques.

Il faut laiſſer rouler le tẽps, & accepter les loix que ſa reuolution nous impoſe.

A CEVX DE MELITE.

VOs Ambaſſadeurs m'ont conſeillé de vous preſter de l'argent, bien que pour maintenant mes coffres ſoient vuides, pour les guerres aſſiduelles que i'ay ſouſtenuës; mais l'on dit qu'il ne faut point vſer d'excuſe enuers ſes amys. Toutesfois ne faictes pas comme quelques-vns, leſquels flattent & chatoüillent les gens de belles paroles quand ils en ont affaire; mais quand on leur demande ce qu'ils doiuent, ils diſent mille outrages à leurs creanciers; ce qui n'eſt ny beau, ny honneſte. Car tout homme qui a reçeu quelque bien doit auoir ſouuenance de ceux qui le luy ont faict, & les recognoiſtre pour ſes creanciers, iuſqu'à ce qu'il les ait payez, ſoient bons, ou mauuais; veu qu'il eſt raiſonnable de payer le meſchant, & l'homme de bien. Sçachez (mes amys) que c'eſt moy & non autre qui vous preſte, & moy qui vous demande. Mais ceux auſquels on donne, changent à toute heure de fantaiſie, ſelon l'occurrence des occaſions, comme l'on dit des Cameleons, qu'ils prennent des couleurs differentes pour la diuerſité du terroir où ils ſe rencontrent. Tels perſonnages loüent leur creancier, l'appellans leur Dieu, & le meilleur de leurs amys, quand ils reçoiuent de luy quelque choſe; mais ſi au bout du temps il leur demande le ſien, ils luy veulent autant de mal que ſi c'eſtoit vn Tyran, ou vn meſchant homme. D'auantage, ie ne ſçay que trop, qu'il vaut

L'excuſe eſt priſe pour vne diſſimulation enuers vn amy.

Belle comparaiſon.

beaucoup mieux preſter à vn particulier, deuſſes tu perdre ton argent que non pas à vne Communauté ; car à tout le moins ſi vn particulier te nie ta debte tu ne fais qu'vn ſeul ennemy qui n'a pas beaucoup de puiſſance; là où ſi c'eſt vn public tu t'en acquiers pluſieurs, outre que la perte n'en eſt pas moindre. Toutesfois ie ne vous accuſe pas de telle faute, ains vous enuoye les deniers, ſans aucun ſoupçon, pour auoir de tout temps ouy dire que vous eſtes francs & recognoiſſans, tant en vos contracts & cõmerces, qu'en toutes vos autres affaires. Auſſi n'ignorez vous pas que c'eſt vne plus grande honte à pluſieurs de faire tort à vn ſeul, que non à vn de deſobliger beaucoup de perſõnes. D'ailleurs, il n'eſt pas croyable qu'vn particulier en meſpriſe pluſieurs, mais bien que pluſieurs ne tiennent gueres de compte d'vn ſeul.

Il vaut mieux obliger vn ſeul que pluſieurs.

AVX MESMES.

IE n'ay pas renuoyé vos Ambaſſadeurs, auec ces preſentes, ſignees de ma main, pour dire que ie tiẽne à meſpris vos loüanges (ô Melitains) mais parce que mes actions me deffendent de me louër. Poſſible croyez-vous que les autres m'eſtiment tel que vous deſirez me voir. Mais ie ne doute pas que tous les eſtrangers m'appellent mauuais. Et quoy que vous me teniez pour vn homme de bien ; neantmoins il ſeroit difficile de perſuader à autruy l'opinion que vous auez conçeuë de moy. Tellement qu'il eſt à craindre que le peu d'eſtime qu'on faict de mes *mœurs ne* vous apporte du prejudice. Car vn chacun pourra dire, que iamais vous ne voudriez louër vn meſchant homme, ſi vous n'eſtiez tels vous meſmes. Puis donc que vous & moy ſommes faulſement eſtimez mauuais, ie me ſuis aduiſé que vos loüanges ne m'eſtoient du tout point neceſſaires.

Qui veut eſtre eſtimé meſchant qu'il cõuerſe auec vn homme de mauuaiſe vie.

A MNESICLE.

IAY eſté fort aiſe de ton bon-heur, quoy que deſirant d'auoir vn fils, les Dieux t'ayent donné vne fille, parce que ie ſuis bien aſſeuré qu'auec le temps tu la dois plus cherir que ſi c'eſtoit vn garçon, veu que la fille honnore d'ordinaire ſes parens auec plus de reſpect que les maſles. Au reſte ie croiray que mes dons t'auront eſté agreables, ſi tu ne reçois pas ſeulement les preſens que nous eſperons t'enuoyer, ains nous aduertis encore ſi tu as beſoin de quelque autre choſe. Et de verité puis que tu as maintenant vne fille, il faudra que deſormais tu faſſes de plus grands fraiz.

Le vray amy oblige librement & ſans qu'on luy demande.

A ALEANDRE.

QVE ny toy ny homme du monde ne penſe point m'eſtonner iamais de parolle, (bien que ie ne parle gueres volontiers) & non pas meſme d'effect. Ie ne ſuis plus apprentif en matiere de guerre, & ſi n'entrepris oncques injuſtement aucune choſe, ny par delà mes forces. En outre ie cognois les iournaliers & ineſperez changements des temps, & ayme mieux declarer qu'entendre l'inconſtance de la Fortune. Bref ie m'affie autant qu'vn autre en moy-meſme, & en Dieu premierement. I'eſpere qu'il me conſeruera contre les injures des hõmes, & aſſeruira ſous moy tous ceux qui me voudront faire tort.

La Diuinité ruyne ce que les meſchans baſtiſſent.

A LICIN.

TV ſeras donc touſiours fol & temeraire (Licin) & n'auras point pitié de toy-meſme en l'aage de trente-trois ans où tu es? Vous n'eſtes gueres ſages, ny toy, ny tes ſemblables de faire des ennemis ſi puiſſans, & deſquels vous ne ſçauriez ſupporter l'effort au beſoin. Tu compoſes des Tragedies & des vers contre moy, penſant m'offencer beaucoup. Mais donne toy garde que tu ne jouës vne Cataſtrophe plus ſanglante que celle de la Tragedie.

A CEBRON.

POVRQVOY eſt-ce que vous eſtonnans de mes façons de faire, comme ſi ie puniſſois trop cruëllement ceux qui me trament des trahiſons, vous n'en eſtes point pourtant effrayez ains vous plaignans ſeulement du deſaſtre de ceux qui ſont tourmentez, ne les deſtournez pas meſme de ne plus irriter Phalaris? Ce me ſeroit vne choſe beaucoup plus aggreable, de n'eſtre point contraint à telle maniere de vengeance, & à vous vn plus grand profit de ne paroiſtre ſi temeraires en mon endroict. Car puis que vos mœurs me ſont deſcouuertes, quelles cõſpirations ne feriez vous cõtre moy ſi la peur du chaſtiment ne vous retenoit? neãtmoins parmy les frayeurs que vous en auez, vous venez vous precipiter au milieu du ſupplice. Sçachez que nous ne quitterons iamais noſtre cruauté, que premierement vous ne laiſſiez à part vos injures.

Tout vice faict hazarder le meſchant: *Audax omnia perpeti, Gens humana ruit per vetitum nefas.*

A EVCTEMON.

TV n'as point menty en tes accuſations: car ie confeſſe le tout librement. Mais ſi par vn meſme moyen ie venois à pardonner à ceux qui me trauaillent ainſi (bien qu'ils ne le meritent pas) & vous autres, à ceux qui nous dreſſent des embuſches à vous & à moy, nul ne m'accuſeroit d'eſtre meſchant, &

aucun n'auroit pitié de vous, comme affligez de quelque rude ſupplice.

A CLEOBVLE.

IL t'a eſté impoſſible de perſuader à ceux de Camarine de me declarer la guerre, bien qu'en toutes les aſſemblees tu ne manques pas de les exhorter à ce faire. Auſſi n'ignorent-ils point que les guerres ſe font par effect;& non par les paroles des diſcoureurs tels que toy. Si tu veux donc qu'ils ſe mettent en deuoir de combattre; monſtre leur ſeulement que ceſte guerre leur doit eſtre proffitable. Que s'ils ne te veulent croire, change de conſeil,& les admoneſte de faire le contraire; poſſible que tu treuueras alors ce que tu deſires. Car il faut qu'ils faſſent l'vn de ces deux; ou qu'ils eſtiment ton conſeil inutile, ou qu'ils tiennent le conſeiller de nulle valeur. Quant à moy ie crois les deux enſemble,& veux biẽ que tu ſçaches, que nous ne vengerons pas ton attentat par des vaines parolles, mais par des effects, qui ont bien empeſché de remuër ceux qui en font vne fois eſſay. Ceux de Camarine l'ont aſſez eſpreuué; & voilà pourquoy maintenant ils ne veulent plus gouſter du courroux de Phalaris, parce qu'ils treuuent plus douce ſon amitié.

L'on ne s'engage plus ſi facilement dans vn mal quand on s'en eſt vne fois retiré.

A CLEODIC.

TV as donné des conſeils contre moy (Cleodic) qui ſont vn peu trop cruëls, & plus grands que tes forces ne peuuent porter. Poſſible eſperois-tu par là que Phalaris en pourroit tirer quelque dommage,& d'auoir beaucoup obligé Crates Niepſe de Cerdon, & femme d'Autandre qui tüa ſon Seigneur, & contre la loy de Nature, s'enrichit du dommage d'autruy. Mais ie ne veux pas que la colere gaigne celà ſur moy, qu'elle m'emporte à te reprocher tes meſchancetez. Car ſi ie te voyois digne de vengeance, ie voudrois que ce fuſt autrement qu'auec vn vain babil,& pourrois rabbattre ſur toute ta race & ſur toy l'embuſche que tu m'as dreſſee.

A NEOLAIDAS.

IE ne ſuis pas d'aduis d'vſer d'autre chaſtiment en ton endroict, puis que ie treuue plus de biens que de maux en toy. C'eſt pourquoy le plus grand bien que tu puiſſes faire à ton aduantage, c'eſt de ne prouoquer iamais plus ma colere.

A POLLVX.

IL ſemble que par ta lettre tu ſois fort eſtonné du ſoudain changement de ma vie. Autres-fois, dis-tu, ie m'affiois librement à

toute perſonne, & plus hardiment que n'ont accouſtumé les Tyrans. Et maintenant ie ne donne point d'entree, non pas meſme à mes parens & amis. Certes i'ay deliberé, comme eſtant deuenu plus craintif, de fuyr deſormais vn chacun, puis que tout le mõde m'a trompé, non ſeulement les eſtrangers, ains encore mes plus grands amys. Et voilà pourquoy, apres auoir meurement conſideré le tout, i'ay mieux aymé chercher la ſolitude dans les deſerts de Lybie, à l'eſcart des grands chemins, que de viure parmy les hommes. Car ie veille plus ſeuremẽt auec les lyons, & dors mieux à mon ayſe entre les ſerpents, qu'en la compagnie de ceux de ce ſiecle; ſi grande eſt l'experience & l'aſtuce que m'ont apporté les diuers & iournaliers euenements de fortune.

La deſloyauté cauſe la deffiance.

L'homme eſt en plus grande ſeurté parmy les Tygres qu'en la compagnie des meſchans.

AV MESME.

IE reçois de plus grandes injures (Pollux) que ie n'ordonne de cruëls chaſtimẽts. Car tant s'en faut que ie faſſe tout le mal que tu dis, qu'au contraire voicy deſià la troiſieſme fois que ie pardonne à ceux qui m'ont offencé. Et neantmoins il ne s'en treuue point vn ſeul parmy eux, lequel ayant vne fois failly, ait eu la moindre honte de paroiſtre meſchant derechef.

Il ſuffit au bon de faillir vn coup pour s'en repentir deux fois.

AV MESME.

SI tous ces hommes qui ſe preparent à la guerre contre nous, pour l'amour de ceux que nous auons faict mourir à bon droict, cognoiſſoient bien pourquoy ils font celà, ſans doute ils meriteroient d'eſtre appellez vindicatifs. Et maintenant tu nous dõnes ce nom, & nous accuſes entre les Syracuſains, comme ſi tu nous faiſois vn grand deſplaiſir de nous appeller ainſi. Mais tu n'as iamais voulu mettre en auant les cauſes, pour leſquelles tels galands auoient eſté punis, parce que tu ſçauois bien qu'elles n'eſtoient point excuſables. Car il falloit (Pollux, puis que tu fais ſi bien le diſcoureur) demonſtrer enſemble, & la mort, & les cauſes d'icelle, afin que par leur moyen, tu peuſſes mieux enflammer le courage des Auditeurs contre ceux à qui tu parlois. Que ſi ta honte t'a retenu d'en declarer les raiſons, ie ne vois point qu'elles ſoient vallables, pour vous empeſcher d'entreprendre vne iuſte guerre.

A CEVX D'ENGINE.

IE ne manque ny de ſubject, ny de puiſſance de me venger de vous ſi ie veux. Mais i'en pourray bien auoir la volonté deſormais, ſi à la parfin ayans peur de moy, vous ne deliurez ceux que vous detenez en priſon, il y a jà trois mois, & ce par les perſuaſions de ce meſchant Paſion qui demeure auec vous.

L'occaſion, & le pouuoir ſont les deux inſtruments de la vengeãce.

LES OEVVRES DE LVCIAN.

A NICIPPE.

TV m'as obligé beaucoup (& ie t'en remercie) d'auoir reçeu les preſents que ie t'ay enuoyez. Quant à ce que tu dis des Syracuſains, qu'ils te pourroient faire du deſplaiſir, s'ils ſçauoient que tu euſſes pris quelque choſe de moy, i'auois vrayement reſolu de t'accuſer d'auoir accepté mes dons, ſi tu fuſſes venu au refus. Tellement que tu ne pouuois faillir d'encourir touſiours vn meſme danger, ſoit que tu les receuſſes, ou non. Et poſſible que l'vn eſt moindre, & que l'autre euſt eſté beaucoup pire. Car ſi tu n'euſſes rien pris, moy venant à t'accuſer, l'on t'euſt eſtimé coulpable; & libre de tout ſoupçon, ſi receuant l'argent i'euſſe ſouſtenu le contraire.

Il faut preuoir la fin pluſtoſt que le cõmencement des choſes.

Au reſte, tu ne forces pas ceux de Camarine à me declarer la guerre, mais de ſe venir rendre à moy pour eſtre vaincus. Sçache (Nicippe) que le ſage conſidere plus d'vne fois l'iſſuë des choſes, auant que les dire. Ie parle ainſi, parce que ie ſçay fort bien qu'il y a jà long temps qu'ils ne ſe ſoucient gueres de tes harangues. Et neantmoins tu n'as point de honte de babiller en chaire, pluſtoſt à leur prejudice qu'au mien.

A LEONTIADES.

CEST E lettre n'eſt pas la premiere que ie t'eſcris; car i'en ay cy-deuant enuoyé pluſieurs; par leſquelles ie t'aduertis, que tu n'euſſes point à me faire d'autre remerciement de ma femme (ſi tu pẽſes que ie t'aye obligé par ce mariage) ſinõ que tu aimaſſes celle, pour l'amour de laquelle tu penſes qu'il me faille remercier, à cauſe de l'alliance que nous auons faicte enſemble.

A TIMOSTHENES.

QV'VNE partie de nos ſoldats demeure en garniſon au chaſteau; & que les autres trauaillent à retenir l'impetuoſité de l'eau par des digues, affin que la rauine eſtant deſſeichee les chãps qui ſont tous en friche ſoient rendus labourables; & qu'on recognoiſſe ceux qui auront eſté plus diligens à la beſongne.

A CLEOMENIDES.

NOVS t'auons enuoyé quelques cõmoditez, propres aux exercices du corps, ſçauoir deux cents liures d'huile, & quatre cents meſures de froment. Quant à ce qui concerne la ieuneſſe parmy les preſens que ie t'enuoye, ſçauoir le vin, les laquets, les liures, & les poëmes de Steſicor celà s'adreſſe à ton fils; Mais garde que pour la nouueauté de ces dons quelque Syracuſain n'entre en ſoupçon qu'ils ont eſté enuoyez par vn Tyran.

A GORGIAS.

IE'APPREVVE tout le contenu de ta lettre, comme fort bien escrite, si ce n'est que l'exhortation que tu fais du temps futur me semble entierement superfluë. Car sçache que ie ne redoute point quelque genre de mort que ce soit, parce que ie sçay bien que le destin n'est point en la main des hommes. Et de verité, i'estime celuy-là bien fol, lequel ayant consideré cecy, creint, ou les biens, ou les maux, qui l'attendent à l'aduenir, soit qu'il se persuade de pouuoir preuoir le futur, & que l'ayant preueu il s'en puisse donner garde. Car s'il est ineuitable, pourquoy tasche-t'il de le sçauoir, ou predire, puis que les euenements en sont tels, quoy qu'il les sçache ou non? Que si les ayant commis, il dit qu'il les peut euiter, en disposer, & les accommoder à son plaisir, autrement qu'il ne les aura preueus; & mesme changer le mauuais sort en vne meilleure fortune, ce sont des choses que ie ne puis croire, parce qu'elles dependent plustost d'vn Dieu, que d'vn homme. Au reste, celuy ne semblera pas insensé, qui dira que ceux qu'on tient pour fils de Iupiter, sçauoir Minos, Rhadamant, & les autres Herôs, n'ont pas esté immortels, & ne sont morts pour autre fin, sinon, parce qu'ils estoient nez subjects aux destins, comme tous les autres. Or celuy-là merite d'estre appellé Sage, qui ne creint, ny n'apprehende la mort. Par ainsi mets peine d'en croire le mesme des choses incertaines qui t'aduiennent; tellement que tu ne t'en donnes aussi peu de soucy que moy.

Nous deuons recognoistre qu'il y a des decrets souuerains.

Il se faut rire de ceux qui se veulent mesler de predire l'aduenir, comme s'ils sçauoient *Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox uentura trahantur.*

A NAVSICLES.

SOIT Ermocrates, ou quelque autre qui t'empesche de receuoir le present que ie te fais de ceste pucelle, fille de Filodeme, ie te la donne pourtant, & en reçois à tout le moins vne pareille loüange, ou possible plus grande. Que si pour raison de la tyrannie ie ne suis comparable à aucun de mes parens, i'vse neantmoins enuers eux de toute la franchise qui m'est possible, & quand quelqu'vn me reproche que ie fais mestier de gaigner les gens par presens, i'ay recours à ceste excuse, Que ie ne puis vaincre de courtoisie ceux enuers lesquels ie suis ainsi liberal.

Les presens ont de tout temps ouuert le chemin aux faueurs.

A LACRITE.

PARCE qu'il n'estoit pas besoin de s'exposer si souuent à des dangers, qui sont redoutables d'eux-mesme, ie ne voulois pas faire essay d'vne plus dangereuse sortie. Mais voylà qui va bien, puis qu'il est ainsi que ta vertu a vaincu nostre creinte, & que tu as biẽ cõmencé pour finir plus heureusemẽt. Toutesfois ie ne m'y fie.

plus; & quoy que tu ſois ſain & diſpos à preſent, i'ay belle peur qu'il ne t'aduienne quelque accident. C'eſt pourquoy ie ne ſouhaitte rien tant, ſinon que tu te ſouuiennes de l'aduertiſſement que ie te donnay à ton depart, ſçauoir que laiſſant en arriere le ſoing de la ville, tu conſeruaſſes ta perſonne: car ie te tiens plus cher que toutes les villes de ma * Tyrannie, & meſme, par les Dieux, plus que ma propre ame.

* Ce mot s'entend icy pour vne Monarchie.

AV MESME.

N'OVBLIE point tes promeſſes, & aye ſoing du ſoucy que ſe donne Phalaris. Tu vois comme ie ſuis pauure en amys, & n'eſcris qu'en crainte. Non que ie redoute les forces de pluſieurs qui ſont inferieures aux noſtres, ny noſtre propre foibleſſe, veu que nous ſommes plus forts que tous nos ennemis enſemble. Mais nous craignons que l'excez de ta guerriere valeur ne te perde, & que le deſir de paroiſtre vaillant ne t'apporte du regret ſi tu n'es des premiers dans la meſlee. Souuienne-toy que nous t'auons laiſſé pour gage en ta propre garde quand nous t'auons enuoyé, & que tu nous as promis de te rendre à nous gaillard & diſgos: dequoy ie te prie derechef à preſent. Non que ie vueille pourtant que tu faſſes choſe quelconque indigne de toy & de ta vertu, ce que tu ne ſçaurois, mais afin que ta valeur paroiſſe encore en d'autres combats. Pour maintenant tu peux biẽ te monſtrer tant ſoit peu meilleur, mais en toutes autres affaires fay qu'on te voye plus excellent que toy-meſmes.

AV MESME.

IL ne faut pas s'eſtonner ſi la mort de ton fils t'apporte tant de faſcherie. I'en ay vn grand regret moy-meſme, & ſuis autant faſché quand i'y penſe, de l'accident qui t'eſt ſuruenu, qu'aucun autre de tes amys. Et neantmoins c'eſt mon ordinaire de ne m'attriſter gueres volontiers de cecy, parce que ie ſçay qu'en vain l'on ſe pleint des aduerſitez de fortune. Il eſt vray que tu ne manques pas de matiere pour te conſoler en ceſte tienne affliction. Premierement parce que ton fils eſt mort d'vn grand courage pour ſa patrie, outre que les deſtins ont beaucoup honnoré ſon treſpas, qui eſt aduenu pendant vne ſi belle victoire. Et ce qui eſt encore plus loüable, c'eſt que durant ſa vie il n'a iamais ſouïllé ſes vertus d'aucune tache de vice. Car c'eſt vne choſe fort incertaine, ſçauoir ſi vn homme de bien ne deuiẽdra point pire au progres de ſes iours, attendu que la fortune * gouuerne la plus part des affaires du monde. Mais quiconque meurt ſans eſtre repris, il eſt eſleué au

Il ne ſert de rien de ſe plaindre, mais il le faut quand la douleur nous y force.

* Ceſte maxime ſortoit de l'eſcole d'Epicure.

plus

plus eminent grade d'honneur. Te voilà donc dignemẽt satisfaict de celuy que tu auois esleué, puis qu'il a persisté iusques à la fin de ses iours en vne si bonne vie. Maintenant c'est à faire à toy de prẽdre en patience sa mort.

A LISICLES.

IE ne m'estonne pas, Lisicles, si tu ne ressembles aucunement à ton pere, ou bien à ton fils. Car tu n'es ny fils d'Isecrates, ny pere de Leotolemus. L'on dit mesme que ta mere & ta femme se sont acquises vne grande loüange, pour auoir soustenu ceste verité à plusieurs Siliciens. Car c'est vne action digne d'vne telle gloire, de ne mentir à personne, principalement à ceux-là que nous cognoissons.

A TIMOLAVS.

C'EST possible iustement, & à fort bon droict qu'on dit qu'il faut estre Dieu pour ne point pecher, & que c'est le deuoir de l'homme de se recognoistre quand il a failly. Mais ie ne sçay si celuy-là peut estre autrement nommé que meschant qui ne daigne prendre garde à soy, ny quand il peche, ny lors qu'il tumbe en aduersité. C'est donc vne grande honte (afin que nous parlions encore plus auant) que l'homme qui s'est rendu vn vray exemplaire de folie, ne se puisse corriger par sa propre misere.

Nous n'auons point de plus bel exemple pour nous corriger que nostre propre misere.

A PHEDIMVS.

VOICY la troisiesme fois qu'on m'a voulu faire accroire que ie n'ay reçeu aucune injure de toy, bien qu'en chasque accusatiõ tu ayes esté conuaincu de grands crimes; & neantmoins ie t'ay estimé enuers moy tel que ie voudrois que tu fusses; & ay tenu pour faux les forfaicts que tes accusateurs t'imposoient, de peur que i'auois d'en treuuer la verité. Mais sçache qu'il aduient quelquefois que les plus innocens espreuuẽt les coups de fortune, lors qu'ils redoutent les crimes qu'on leur met sus. Prens donc garde par tes mœurs, ou par ta fortune, que tu ne te rendes point nostre ennemy; Et sois faſché non seulement que la plus-part du tẽps ayant esté obligé par mes biens-faicts, tu ne m'en as point sçeu de gré (car ie ne permettray iamais que la courtoisie soit moindre que la malice) ains encore donne toy garde que tu ne paroisses plus ingrat que toy-mesme, pour les biens que nous t'auons faicts de bon cœur.

Il faut tout croire d'vn meschãt hõme pour n'en estre iamais trõpé.

A MESILLE.

IL me semble que Telexippe porte à regret le long sejour que tu fais entre les Syracusains, comme celle qui a son honneur en si

grande recommendation qu'elle nous affirme ne vouloir plus endurer deſormais ton abſence, ny que nous t'employons à des choſes qui luy ſont ſi faſcheuſes. Puis, elle implore ſon pere : & poſſible ſçais-tu bien dequoy elle le menaſſe, & ſçache qu'elle executera ſon deſſein, ne pouuant ſouffrir le meſpris d'vn mary qui s'eſloigne d'elle. D'ailleurs, elle croit que ie ſuis le ſeul qui te peux contraindre à retourner; & moy tout au contraire i'eſtime que perſonne n'a ce pouuoir qu'elle meſme: Car ie ne penſe pas que tu craignes tant Phalaris que Telexippe: Reuiens donc, pour voir ceux qui te deſirent tous les iours, ſoit que tu me portes plus de reſpect, ou à moy, ou à ta femme, laquelle merite qu'on l'ayme.

A POLIMNESTOR.

LACRIT nous a certifiez de pluſieurs grandes choſes, & entre-autres de l'vnion des Gentils-hommes, car il aſſeure que par ta bonne prudence, jointe à celle des ſoldats, la ville a eſté priſe, & il ſemble m'exhorter à te faire preſent de quelques cheuaux. Mais pour moy ie ne penſe pas te pouuoir dignement recognoiſtre, non pas meſme quand ie te donnerois tout mon bien. Et puis que maintenant tu ne veux point accepter nos preſens; certes il m'eſt force de confeſſer qu'vn Tyran eſt vaincu par vn homme particulier. Que ſi tu n'as point encore voulu prendre le tiers du butin pour le diuiſer entre les ſoldats, *ains en* as faict refus lors que Lacrit te l'a preſenté, ſois aſſeuré que tu nous as rendus plus retifs, non à te faire du bien (attendu que tu nous y portois aſſez parauant;) mais à receuoir des biens-faicts de toy.

Vn bon office ne peut eſtre dignement recogneu.

AV MESME.

TV as eu peur de nos menaſſes, lors qu'il n'en eſtoit plus temps, & quand nous t'en auons prié derechef, car alors tu as partagé le butin, comme ie deſirois & recompenſé tous ceux qui t'auoient tenu cõpagnie en tes dãgers. De verité nous en ſommes fort ayſes, & ceſte action nous inuite à te demander ce que nous voudrons, outre que tu as rendu tes compagnons plus prompts à combattre, ſi l'occaſion le requeroit ainſi quelquesfois. Auſſi où treuueroit-on celuy qui vouluſt ſupporter vn fardeau librement ſans ſe propoſer quelque ſalaire? Il n'y en a point ſans doute de tous ceux qui en ont faict eſſay. Tu as donc accepté ces deſpouïlles pour le proffit d'autruy, ou pluſtoſt pour le noſtre particulier, afin que tu rendiſſes plus prompts nos ſoldats, ſi nous en auions affaire à l'aduenir.

A LISANDER.

LE ſecours que tu nous as enuoyé ne nous a de rien ſeruy ; car auant qu'il partiſt d'Euclide, l'ennemy s'eſtoit deſià deſcouuert à nous. Par ainſi nous auons reçeu le ſoldat à gages, encore qu'il fuſt abſent, & ſans en tirer aucun proffit. Il eſt vray, que l'opinion & la loüange que nous en auons euë n'a pas eſté petite : Car il faut attribuër la victoire à bien peu de combattans, & non pas à tous. Mais comme nous auons eſpreuué les plus grands dangers, les recompenſes en ont eſté plus belles auſſi.

A DEMOTELES.

LEs calomnies & fauſſes opinions que les hommes de noſtre ſiecle ont de nous ne ſont pas des ſubjets capables de nous donner du regret, parce que nous voyons bien qu'il y a de l'injuſtice eſgalement dans le monde. Tellement que l'injure eſt maintenant eſtimee plus iuſte que la iuſtice meſme. Or tant s'en faut que ie cache mes actions, qu'au contraire i'oſe bien dire d'elles que c'eſt par nature que ie ſuis tel à autruy, & tel à moy par neceſſité. I'aduoüe que de meſchantes affections nous emportent, & toutesfois c'eſt vne choſe aſſez commune à chacun : Mais il y a bien de la difference, que nous autres Tyrans nous appuyans ſur noſtre puiſſance, faſſions paroiſtre en public ce que nous commettons, & que les hommes priuez le nient pour la peur qu'ils ont du ſupplice.

L'homme de bien s'eſleue mal-gré la calomnie ; cõme la palme ſe roidit cõtre l'orage.

I'ay enuoyé par lettres expreſſes à tous mes autres compagnons, qu'ils ayent à ſe treuuer au pluſtoſt à Agrigente, & ie te prie d'y venir auant l'Olympiade ; car ie veux faire vne aſſemblee de mes meilleurs amys pour regarder de plus pres à mes affaires, & prendre conſeil des choſes plus importantes : Toutesfois celà ſe fera ſans vous incommoder beaucoup ſi ie puis, car ie ſuffiray aſſez pour moy-meſme, & me contenteray de ſuiure voſtre opinion, afin que ſi ie perſiſte en mon Eſtat, ie vous puiſſe ſouuent accueillir, & receuoir ſelon voſtre merite. Que ſi de fortune ie ſuis repouſſé, à tout le moins auray-je le moyen de prendre le dernier congé de vous, & de vous remettre en memoire les choſes que nous aurons arreſtees.

A POLISTRATVS.

IE ne voudrois pas auoir nommé, ny à toy, ny à hõme du monde aucun de ceux auſquels i'ay faict du bien : car il n'eſt pas beſoin

de te declarer les perſonnes qui prennent, afin que tu acceptes comme eux les dons deſquels tu fais refus, ny de faire des reproches à ceux qui ont pris à la bonne foy. Ie ne penſe pas que celuy ne ſoit blaſmable à bon droict, ou qui va racontant ſes liberalitez, ou qui preſte l'oreille à ceux qui en diſcourent : Mais quant aux meſchants, qui ont deſrobbé beaucoup de mon bien contre ma volõté, par force & à tort, tu peux bien penſer à part toy quels ils ſont. Tu en treuueras encore pluſieurs, leſquels ayans retenu par force le bien d'autruy, ont eſté finalement contraincts de le rendre pour l'apprehenſion de la guerre, & des armes. Les autres taſchans d'en eſtre les Maiſtres, nont iamais ſçeu garder au milieu de tant de dangers l'argent qu'ils auoient mal acquis. Tellement qu'ils ont rendu par neceſſité ce qu'ils auoient pris par contrainte. Dy moy donc, au nom de Iupiter, à l'exemple de qui t'es-tu reiglé pour ne point receuoir mes preſens? Car quant aux excuſes que par diſſimulation tu mets en auant, elles ſe refutent, & par ceſte raiſon, & par pluſieurs autres qui ſont inuincibles. Il n'y a que ceſte ſeule difference, que telles gens s'eſtudient à prẽdre par force, & ſous vn injuſte nom de rapine, laiſſans en arriere tout deuoir de pieté; mais pour toy tu ne prens rien que iuſtement de tes plus fidelles amys.

A CEVX D'ASTIPALE.

IE ne penſe point auoir iamais eſté plus faſché en ma vie, Citoyẽs d'Aſtipale, (bien que ie me ſois veu agité de pluſieurs accidens inopinez) ny plus reſioüy : Le regret que i'ay reçeu n'a pas eſté petit à ceſte iournee, en laquelle i'ay eſté iniuſtement chaſſé de mon pays; ce que pluſieurs auec moy ont porté fort à contre-cœur. Mais lors que i'ay eu nouuelles que vous auiez faict mention de moy en public, & eſcrit en meſme temps pour vous ſeruir de moy en voſtre neceſſité, comme de celuy, lequel ne cherit rien tant que voſtre bien, i'en ay tiré vn contentement incroyable. Et i'eſtime que ce n'eſt pas tant pour le deſir de prendre quelque choſe, que pour teſmoigner comme i'auois eſté banny publiquement, mais à tort, & afin que vous vinſſiez à reprendre les autheurs de mon exil: Car il n'y a celuy qui vouluſt demander grace ou la receuoir d'vn meſchant. Toutesfois il n'eſt pas temps que ie me plaigne icy de vous autres comme de mes plus grands amys, de ce que vous ne m'auez pas faict l'honneur de m'employer cy-deuãt. C'eſt à moy pluſtoſt à vous remercier de ce que vous vſez de moy maintenant : Et de vray i'appelle celà donner, quand vous prenez quel-

Les cœurs plus ſauuages portent touſiours à regret d'eſtre abſents de leur pays.

que choſe de nous; tel eſt l'effect de voſtre demãde, que nous mettons au rang des premiers biens-faicts : veu que ce m'eſt vn plus grand plaiſir de donner que non pas de prendre: Auſſi ne peut-on mieux obliger celuy qui ayme ſa patrie, ny l'hõnorer d'auantage, que de luy faire naiſtre les occaſions de s'employer pour ſes Citoyens: Ce qui m'eſt accordé par vos lettres. Que ſi nos preſents arriuent vers vous vn peu plus tard qu'il ne faudroit; vous ne m'en accuſerez ny moy ny mes ambaſſadeurs, ains pluſtoſt l'incommodité de l'Hyuer. Nous n'auons pas manqué de diligence; mais les grandes tourmentes ont eſté cauſe que les plus hardis n'ont oſé s'embarquer. S'il eſt ainſi que nos dons s'eſchappent des dangers de la mer, vous ferez bien d'en ſçauoir du gré à la fortune. Au demeurant les Ambaſſadeurs vous le rendront; & Eulope, auquel nous auons baillé la preſente, vous racontera tout ce qui en eſt; enſemble ce que nous enuoyons, & à qui. Du reſte vous en vſerez à voſtre diſcretion: Mais ie vous prie ſur tout d'employer les deniers à la reparation & ornement de voſtre pays. Non que ie vueille pourtant vous empeſcher d'en diſpoſer à voſtre plaiſir, veu qu'aucun ne fiſt oncques du bien par la volonté d'autruy, mais pluſtoſt par la ſienne propre. Puis, on ne doit pas auoir ce ſoupçon que vous le vouliez deſpenſer en quelqu'autre choſe, ou en abuſer ſans raiſon. Sçachez que vous n'eſtes pas ſi blaſmables de prendre quelque preſent que ce ſoit, comme celuy qui le donne eſt loüable. Et tout ainſi que ce ſeroit vne mocquerie que ie releuaſſe les ruïnes de mon pays en eſtant banny; De meſme ie treuue celà biẽ eſtrange, que ceux qui l'abitent, n'en tiennent compte le voyant tomber en ruyne; & meſme ne taſchent point de le reparer aux deſpens d'autruy. Certes ſi vous me loüez de vous auoir enuoyé ces preſents à cet effect, enſemble à tout le peuple, à la cité, & aux Dieux tutelaires de noſtre patrie, noſtre deſſein vous fera plus admirer que celuy qui vous a donné ſes propres deniers. Car qui ne ſçait que les preſents ſe rapportent à la gloire de celuy qui les faict: & le bon vſage d'iceux à l'honneur de la perſonne qui les reçoit? Or i'aymerois mieux que vous euſſiez vn teſmoignage de noſtre vertu que de noſtre liberalité: parce que l'vn eſt vn indice d'vne bonne volonté, & l'autre vne gloire d'vne riche fortune.

Vn plaiſir doit eſtre fait librement & non pas par force.

AVX ATHENIENS.

VOSTRE ouurier Perille s'en vint n'agueres à nous (Atheniens) apportant des pieces & chefs-d'œuures faicts d'vne grande induſtrie: A quoy nous priſmes vn merueilleux plaiſir, & luy faiſant

Malheureux ſont ces ouuriers leſquels inuentent des machines pour la perte d'autruy.

vn fort bon accueil, le renuoyaſmes auec pluſieurs beaux preſents tant pour recognoiſſance de ſon art que pour l'amour du pays. Quelque temps apres ayãt faict vn Taureau vn peu plus gros que le naturel, il s'en vint nous treuuer derechef à Agrigente: D'abord ie fus bien ayſe de receuoir vn ſi laborieux animal, & ſi familier à l'homme. Et de verité ce chef-d'œuure nous ſembla royal & loüable. Car il ne nous auoit point encore declaré les tourments & ſupplices ſecrets qu'il y receloit. Mais depuis qu'ayant ouuert le coſté du Taureau, il nous donna l'inuention d'vn genre de ſupplice plein de felonnie, & plus cruël que toutes les manieres de morts; loüant pour lors l'induſtrie de Perille, i'eſtimay que ſon inuention deuoit eſtre punie, & fus d'aduis de luy faire eſſayer ce tourment auant que tout autre, puis que nous n'auions iamais treuué vn plus malicieux ouurier que ceſtuy-cy. Tellement qu'eſtant enclos dans ce Taureau, & le feu allumé à l'entour, comme il nous auoit monſtré, il rendit teſmoignage de ſon malheureux artifice. Il eſt bien vray que nous ne pouuions voir ces tourments, ny moins encores ouïr ſes gemiſſements, & ſes plainctes. Mais l'airain reſonnoit aux oreilles des bourreaux & executeurs, certains hurlements fort eſtranges. Or ie m'eſtonne fort, Atheniens, (& c'eſt vne choſe que l'on ne me ſçauroit perſuader) que vous portiez à regret la mort de voſtre ouurier, & que vous en vouliez à moy pour celà. Car ſi vous nous blaſmez pour n'auoir vſé d'vn plus rigoureux ſupplice enuers luy, ſçachez que nous n'en auons point treuué de plus terrible: & ſi d'ailleurs vous en eſtes faſchez, parce qu'il n'auoit pas merité d'eſtre traicté de la ſorte, certes vous me ſemblez louër la cruauté ſous vne belle apparence de douceur. Il falloit que tel ouurage fut faict, ou de l'inuention d'vn ſeul homme, ou de toute la Cité. L'vn ou l'autre ſe cognoiſtra par l'affection que vous teſmoignerez en mon endroict, veu que s'il eſt ainſi que Perille ayt eſté iuſtement mis à mort, & qu'aucun Athenien ne ſoit complice de ſon induſtrie, vous ne me blaſmerez que pour vn bien. Que ſi d'ailleurs vous m'accuſez de l'auoir faict mourir à tort, vous monſtrerez par là n'eſtre pas meilleurs que Perille. Pour moy ie ne penſe pas que ceſte action ſoit injuſte & ne le croiray iamais iuſqu'à ce que ie le puiſſe cognoiſtre. Puis, aucun ne doit rechercher l'equité en vn Tyran; parce que ce qui ſe rapporte directement à ſon ſalut, ſemble eſtre aſſez iuſte. Au reſte ie pourrois bien monſtrer que ie me ſerois oſté ma plus ſeure garde & deffenſe de ma Principauté

Les beaux eſprits ſont ceux qui le plus ſouuent vſent mal de leur art.

à l'endroict de Perille: D'ailleurs m'eſtant perſuadé que, ny vous, ny aucun des Grecs ne me blaſmeroit de l'auoir faict mourir du ſupplice qu'il auoit excogité pour les autres, ie me ſuis aduiſé qu'il falloit punir vn tel artiſan, bien qu'il vous appartint, tant pour le proffit d'autruy, que pour le mien particulier. Que ſçay-je, s'il n'a point voulu dire par vn tel preſent que i'eſtois digne de quelque ſemblable ſupplice? Or quoy qu'il euſt inuenté pour nous vn ſi cruël chaſtiment contre les conſpirateurs de ma perſonne, nous auons meſpriſé neãtmoins vne telle deffenſe, comme iuſtes iuges, & ſuiuy ce qui nous ſembloit equitable. Ie n'ignorois pas auſſi que cela me pourroit nuire, de laiſſer vn tel ouurier impuny, & ne doutois point que vous ſeriez les premiers, leſquels bien que bons, & enclins à douceur me dreſſeriez des embuſches. Bref i'eſtois aſſeuré, que telle punition de Perille ſouſleueroit les inuentions d'vn chacun contre moy; mais ie conſiderois d'ailleurs que ce me ſeroit à l'aduenir vne choſe plus profitable d'vſer de violence, pour la contrainɛte où me portent ceux qui cõſpirent contre moy. De maniere qu'apres auoir meuremẽt conſideré tout cecy, & que ie ne me ſouciois gueres à l'aduenir de l'opinion des hõmes, i'ay eſtimé que ce ſeroit mal fait de renuoyer impuny, vn galãd qui auoit inuenté ce genre de mort pour les autres. Nous auõs donc reſolu de le faire mourir du meſme ſupplice duquel il vouloit voir autruy tourmẽté. Et certes il a eſté iuſtemẽt traicté de la ſorte par nous, qu'il eſtimoit dignes d'vn tel preſent. Poſſible que quelqu'vn de vous autres Atheniens, ayant ouy ces raiſons, par leſquelles ie maintiens que ceux qui ont faict des ouurages pour affliger autruy, les doiuent eſpreuuer les premiers, m'eſtimera digne d'vne infinité de furies, ou pluſtoſt de toutes les peines du monde; adjouſtant que ma vie n'y ſçauroit ſuffire, cõme ſi i'ordõnois icy des gehennes que ie dois endurer le premier. Mais ſi laiſſant toute paſſion en arriere, vous vouliez examiner la choſe auec equité, vous cognoiſtriez ſans doute que nous faiſons cecy de voſtre bon gré, & que nous ſouffrons iuſtement ce qui nous eſt enjoinct par vn commandement de fortune: Car bien qu'il nous ſoit permis d'eſtre cruëls pour raiſon de la tyrannie, toutesfois nous n'ignorons pas que cela ne ſoit mauuais, & que c'eſt vne choſe fort deplorable de ne pouuoir corriger nos actions. A la mienne volonté, que nous n'y fuſſions point contraints par les loix de la neceſſité, veu qu'il n'y auroit aucun dans le monde qui peuſt ſe vanter d'eſtre plus homme de bien que nous.

L'on ne peut iuger des choſes ſi l'on ne met toute paſſion en arriere.

Où treuueroit on celuy des voſtres, Atheniens, ou des peuples eſtrangers, lequel ayant deſcouuert les embuſches qu'on luy dreſſe, n'en pourſuiuit les autheurs par toutes voyes de vengeance? Nous auons puny Perille, parce qu'il meritoit la mort, non que ie vueille deſaduouër pourtant que i'ay eſté fort mal cõſeillé: Mais ce qui me conſole touſiours, c'eſt que ie ne fais point cecy volontairement; choſe qui n'aduient pas à ceux que nous puniſſons. I'ay ſuiuy vos façons de faire, Atheniens, & Perille auoit imité les Tyrans: tellement que c'eſt à bon droict, qu'il nous a treuuez tels enuers luy, non que ie ſois autre de mon naturel, que tel qu'il m'auoit faict deuenir luy-meſme: Et de verité ie veux bien que vous ſçachiez, que, ny ie ne ſeray point Perille eſtant perſonne priuee, ny que luy n'euſt point eſté Phalaris, quand bien il euſt tenu rang de Tyran. Or ie vous dis encore, que vous ne ſerez pas ſeulement blaſmables ſi vous portez ſa mort à regret, mais ſi vous pardonnez à telles gens que luy: Car il deſobligeoit en general tout le monde en inuentant ces tourments; & vous en particulier, outre qu'il offençoit les bonnes couſtumes de voſtre cité, en vous faiſant paroiſtre cruëls. Ce qui me faict croire que vous aduouërez tous ce ſupplice que ie luy ay ordonné. Car tels Citoyens que luy ſont dignes de telle condemnation. Neantmoins s'il s'eſt treuué quelqu'vn auquel ce genre de mort ait eſté delagreable, qu'il ſçache qu'auſſi n'a-t'il gueres pleu à Perille.

Le meſchant ſe forge vn ſupplice à ſoy-meſme.

A LICIN.

TV as parlé de ton propre mouuement à pluſieurs de mes amis, poſſible, afin que tes propos me fuſſent rapportez, ſçauoir qu'apres auoir faict mourir l'ouurier Perille, ie ne deuois point faire punir les autres de meſme ſupplice, & qu'il y alloit de mon honneur en cela. Mais pour moy ie ne cherche point d'honneur en ſa mort, attendu que ie n'ay pas chaſtié Perille pour m'acquerir de la renommee, & ſi ie ne me ſoucie gueres qu'on me reproche que par mon moyen pluſieurs autres ont finy leurs iours d'vne meſme mort: Car de verité la vengeance eſt bien eſloignée de la bonne ou mauuaiſe opinion qu'on peut auoir. Toutesfois tu peux bien t'aſſeurer que nous auons puny Perille, parce que les autres deuoient eſtre tourmentez dans le Taureau. Il en faut donc attribuër la cauſe à Perille qui en a treuué l'inuention, & non pas à nous. Que ſi les meſchans qui iugent à tort nous en accuſent, cela nous eſt indifferent, pourueu que nous puiſſions monſtrer que ceux leſquels nous auons faict mourir iuſtement ont eſpreuué ce ſupplice.

Vne injuſte vie ſe finit par vne iuſte mort.

ſupplice. Il ſemble à vous ouyr parler que nous l'ayons faict mourir dans le feu le premier, pour l'amour de tout le reſte des hõmes.

Que ſi vous appreuuez le ſupplice de Perille, & de tous les autres que nous auons punis pour les meſchans actes par eux cõmis, certes vous nous accuſez à tort d'auoir vẽgé par la mort ceux qui traiſtreuſement auoient conſpiré contre noſtre vie. Ie ſerois l'hõme du monde le plus fol, ſi ie chaſtiois les meſchans, quoy qu'ils me fiſſent du bien, pour complaire à autruy. I'ay accouſtumé de punir ceux qui m'offenſent, & ne ſuis pas d'aduis, ayant reçeu du blaſme pour les affaires des autres, de n'auoir du tout point de ſoucy des dangers de ma propre perſonne, puis que ie ſuis ſi eſpouuentable, & terrible aux traiſtres. Ne te mets donc plus en peine, ains ceſſe d'eſtre faſcheux, & à toy, & à moy.

A NICE.

TV ne fais eſtat ny du Taureau, ny des autres machines que nous auons pour ſupplices: Car ſi celà eſtoit, ayant à nous combattre maintenant, tu n'euſſes pas conſommé toute noſtre compaſſion à l'endroict d'iceux.

A CLEOMEDON.

I'AY ouy dire que m'ayant accuſé, tu ne ceſſes de plorer l'infortune de Cleombrotus; mais i'ay eſperãce que tu tumberas quelque iour entre nos mains: toy, dis-je, qui es beaucoup plus meſchant, & plus foible que luy.

A LAMACHVS.

IE voudrois volontiers, par le Dieu Iupiter, que tu te contentaſſes de ces trente-ſept, leſquels tu as ſi fort regrettez en l'aſſemblee tenuë à Camarine, pour auoir eſté, comme tu dis, cruëllement desfaicts. Mais ie vois bien qu'il m'eſt impoſſible d'empeſcher que la choſe ne paſſe plus auant par la faute de quelques-vns: Car tu me contraindras toy-meſme de venir iuſqu'au trente-neufieſme, puis que tu te ioincts à eux auec le fol Epiterſes. Il faut l'vn des deux, ou que ie ſupporte vne calomnie pour vous autres qui eſtes perdus, ou que ie vous ruyne tout à faict, comme les plus meſchans de tous les hommes.

L'importunité des petits prouoque la vengeance des grands.

A TIMANDER.

POSSIBLE fais-tu trophee à preſent de ce que ceux de Camarine ſe ſont reſolus à me declarer la guerre, parce qu'ils ne te voulurent point croire, lors que pour vne legere occaſion tu les exhortois à faire leuee de gens contre moy. Mais quand tu te verras fruſtré de ton eſperance, il te ſera force de te plaindre pour ce

Où treuueroit on celuy des voſtres, Atheniens, ou des peuples eſtrangers, lequel ayant deſcouuert les embuſches qu'on luy dreſſe, n'en pourſuiuit les autheurs par toutes voyes de vengeance? Nous auons puny Perille, parce qu'il meritoit la mort, non que ie vueille deſaduouër pourtant que i'ay eſté fort mal cõſeillé: Mais ce qui me conſole touſiours, c'eſt que ie ne fais point cecy volontairement; choſe qui n'aduient pas à ceux que nous puniſſons. I'ay ſuiuy vos façons de faire, Atheniens, & Perille auoit imité les Tyrans: tellement que c'eſt à bon droict, qu'il nous a treuuez tels enuers luy, non que ie ſois autre de mon naturel, que tel qu'il m'auoit faict deuenir luy-meſme: Et de verité ie veux bien que vous ſçachiez, que, ny ie ne ſeray point Perille eſtant perſonne priuee, ny que luy n'euſt point eſté Phalaris, quand bien il euſt tenu rang de Tyran. Or ie vous dis encore, que vous ne ſerez pas ſeulement blaſmables ſi vous portez ſa mort à regret, mais ſi vous pardonnez à telles gens que luy: Car il deſobligeoit en general tout le monde en inuentant ces tourments; & vous en particulier, outre qu'il offençoit les bonnes couſtumes de voſtre cité, en vous faiſant paroiſtre cruëls. Ce qui me faict croire que vous aduouërez tous ce ſupplice que ie luy ay ordonné. Car tels Citoyens que luy ſont dignes de telle condemnation. Neantmoins s'il s'eſt treuué quelqu'vn auquel ce genre de mort ait eſté deſagreable, qu'il ſçache qu'auſſi n'a-t'il gueres pleu à Perille.

Le meſchant ſe forge vn ſupplice à ſoy-meſme.

A LICIN.

TV as parlé de ton propre mouuement à pluſieurs de mes amis, poſſible, afin que tes propos me fuſſent rapportez, ſçauoir qu'apres auoir faict mourir l'ouurier Perille, ie ne deuois point faire punir les autres de meſme ſupplice, & qu'il y alloit de mon honneur en cela. Mais pour moy ie ne cherche point d'honneur en ſa mort, attendu que ie n'ay pas chaſtié Perille pour m'acquerir de la renommee, & ſi ie ne me ſoucie gueres qu'on me reproche que par mon moyen pluſieurs autres ont finy leurs iours d'vne meſme mort: Car de verité la vengeance eſt bien eſloignée de la bonne ou mauuaiſe opinion qu'on peut auoir. Toutesfois tu peux bien t'aſſeurer que nous auons puny Perille, parce que les autres deuoient eſtre tourmentez dans le Taureau. Il en faut donc attribuër la cauſe à Perille qui en a treuué l'inuention, & non pas à nous. Que ſi les meſchans qui iugent à tort nous en accuſent, cela nous eſt indifferent, pourueu que nous puiſſions monſtrer que ceux leſquels nous auons faict mourir iuſtement ont eſpreuué ce ſupplice.

Vne injuſte vie ſe finit par vne iuſte mort.

ſupplice. Il ſemble à vous ouyr parler que nous l'ayons faict mourir dans le feu le premier, pour l'amour de tout le reſte des hõmes.

Que ſi vous appreuuez le ſupplice de Perille, & de tous les autres que nous auons punis pour les meſchans actes par eux cõmis, certes vous nous accuſez à tort d'auoir vẽgé par la mort ceux qui traiſtreuſement auoient conſpiré contre noſtre vie. Ie ſerois l'hõme du monde le plus fol, ſi ie chaſtiois les meſchans, quoy qu'ils me fiſſent du bien, pour complaire à autruy. I'ay accouſtumé de punir ceux qui m'offenſent, & ne ſuis pas d'aduis, ayant reçeu du blaſme pour les affaires des autres, de n'auoir du tout point de ſoucy des dangers de ma propre perſonne, puis que ie ſuis ſi eſpouuentable, & terrible aux traiſtres. Ne te mets donc plus en peine, ains ceſſe d'eſtre faſcheux, & à toy, & à moy.

A NICE.

TV ne fais eſtat ny du Taureau, ny des autres machines que nous auons pour ſupplices: Car ſi celà eſtoit, ayant à nous combattre maintenant, tu n'euſſes pas conſommé toute noſtre compaſſion à l'endroict d'iceux.

A CLEOMEDON.

I'AY ouy dire que m'ayant accuſé, tu ne ceſſes de plorer l'infortune de Cleombrotus; mais i'ay eſperãce que tu tumberas quelque iour entre nos mains: toy, dis-je, qui es beaucoup plus meſchant, & plus foible que luy.

A LAMACHVS.

IE voudrois volontiers, par le Dieu Iupiter, que tu te contentaſſes de ces trente-ſept, leſquels tu as ſi fort regrettez en l'aſſemblee tenuë à Camarine, pour auoir eſté, comme tu dis, cruëllement desfaicts. Mais ie vois bien qu'il m'eſt impoſſible d'empeſcher que la choſe ne paſſe plus auant par la faute de quelques-vns: Car tu me contraindras toy-meſme de venir iuſqu'au trente-neufieſme, puis que tu te ioincts à eux auec le fol Epiterſes. Il faut l'vn des deux, ou que ie ſupporte vne calomnie pour vous autres qui eſtes perdus, ou que ie vous ruyne tout à faict, comme les plus meſchans de tous les hommes.

L'importunité des petits prouoque la vengeance des grands.

A TIMANDER.

POSSIBLE fais-tu trophee à preſent de ce que ceux de Camarine ſe ſont reſolus à me declarer la guerre, parce qu'ils ne te voulurent point croire, lors que pour vne legere occaſion tu les exhortois à faire leuee de gens contre moy. Mais quand tu te verras fruſtré de ton eſperance, il te ſera force de te plaindre pour ce

que tu endureras, que ſi nous euſſions voulu conſeiller quelques-vns (puis que tu as eu honte d'en venir là) poſſible n'euſſes-tu pas mal faict pour crainte de nous. Maintenant tu ne nous as point offenſez en aucune façon, & ſi ne t'es point rendu digne de nos ſupplices: Car il ne te faut point de mort, ſi tu conſideres que mille diuerſes calamitez te tourmentent: Au contraire il ſeroit bon de te faire viure plus long temps que ton naturel ne peut porter.

Le meſchant n'a point de pires bourreaux que ſes paſſions.

AV MESME.

LEs harangues que tu as faictes à ceux de Camarine, & la grãde compaſſion que nous auons euë de ceux qui ont ſouffert la mort pour l'amour de nous, m'ont par les Dieux contraint, cõtre mõ gré de faire ietter Cleobatre dans le Taureau: Car i'ay eu peur que me feignant en ma cruauté, tu ne ceſſaſſes auſſi d'inciter contre moy toute la ville, veu que ie donne volontiers le pouuoir au peuple d'accomplir mes affaires, pendant que ceux de Camarine n'ont point de honte, d'endurer tes diſcours. Toutesfois ie fais peu d'eſtat de tes conſeils, non ſeulement à l'encontre de Phalaris, ains contre le moindre de ſes valets. Et quand bien ſe ſeroit vne choſe profitable aux Camariniens de declarer la guerre aux Agrigentins, l'on auroit bien de la peine pourtant à leur perſuader de l'entreprendre, & commencer. Or ce qui eſt cauſe de leur ruyne & de leur plus grande miſere, c'eſt ce mauuais Conſeiller; ou pluſtoſt cet harangueur qui leur conſeille de faire la guerre. Il me ſemble que tu deuois premierement declarer & mettre en auant les cauſes pour leſquelles il falloit entreprendre ceſte guerre auant que mutiner contre moy tout le peuple; afin que toute la ville s'y accordant, tu fuſſes mis au rang des perſonnages plus aguerris. N'aye peur qu'il ne ſe treuue bien quelqu'vn qui prendra vengeance de tout cecy; & pour moy ie ſçay bien que tu as particulieremẽt declaré pluſieurs cauſes, mais qui ſont fort eſtrãges touchant ceſte matiere. Que ſi laiſſant en arriere toutes ces choſes qui ne ſont gueres licites, l'on prenoit garde à toy, l'on te iugeroit ſans doute digne de plus grande punition que les autres, en ce qu'ayant vendu ta maiſon, tes heritages, & les ſerfs que tu pouuois auoir en iceux de la ſucceſſion paternelle, tu en entretiens maintenant vne armee contre moy, & conſeilles des niaiſeries à ceux de Camarine. Ce qui me fait dire que tu es reduict maintenant au dernier deſeſpoir, & certes à bon droict, veu que tu as eſté le bouttefeu de pluſieurs maux, & ſi veux encore con-

Qui veut medire d'autruy, qu'il ſe mire premierement dans ſes propres defauts.

traindre la cité de ſuiure ta temerité, pluſtoſt que ſon opinion.

AV MESME.

NE me force point dauantage à te punir, puis que ie t'ay pardonné par trois fois cy-deuant, & ne t'expoſe plus aux dangers: Car la compaſſion n'eſt pas bien ſceante à Phalaris. Et quoy que par vos prieres vous ſembliez la reuerer aucunement, ſi eſt-ce que nous vſons d'vn courroux tyrannique.

A LICIN.

NE te mets point en peine de raconter le nombre de ceux que nous auons faict mourir dãs le Taureau: Car tu en treuueras dauantage, ſi tu conſideres leurs actes, & leurs ouurages, que non pas ſi tu les prends par leurs noms. Et toutesfois ils ſont venus en noſtre puiſſance tels qu'ils eſtoiẽt. Mais ſi ne voudrois-je pas qu'eſtant en la fleur de ton aage, tu vinſſes à entrer en ſoucy des vieillards, veu que ſans aucune exception nous auons faict mourir miſerablement tous ceux qui nous ont outragez. Or puis que tu deſires tant de voir les changements & reuolutions de la vie, ie te prie au nom des Dieux de ceſſer, non que ie craigne que tu me nuiſes, veu que Phalaris ne ſçauroit mourir de la main d'vne femme, mais de peur que tu ne ſois mis au nombre de ceux, qui ont eſté deffaicts dans le Taureau, & que voulant prendre vengeance de toy, tu n'imputes à cruauté vne partie de ta meſchante calomnie, parce que ſi tu ne me crois, tu peux bien attendre aſſeurément vne punition qui s'enſuiura de l'aduertiſſement que ie te donne à preſent.

A AGEMOR.

NOvs auons à la parfin recognu, Agemor, noſtre peu de preuoyance en nos affaires: Car ceſte belle principauté, nous a faict plaindre en diuerſes façons, & pour icelle ie me ſuis volontairement engagé dans vne infinité de dangers, & de peines. Or ce qui m'a le plus faſché par l'experience que i'en ay faicte ç'a eſté que les hommes de bien, & d'vn bon naturel, ne vouloient point receuoir de nous aucuns preſens, ny biens-faicts. Que ſi nous donnions quelque choſe aux indigens, il ſeroit neceſſaire qu'ils fuſſẽt tous meſchans: Car ie ne ſçay pourquoy, vous autres qui eſtes hommes d'honneur, meſpriſez toutes choſes de ma part. Ie ne vois point d'autre cauſe en cecy, ſi ce n'eſt que vous auez peur de prendre quelque choſe de moy. Voilà pourquoy de tous mes compagnons & amys qui ſont d'vn meſme aage que moy, il ne s'en eſt pas treuué vn ſeul, qui m'ayt voulu promettre de

Les vertueux ne veulent point eſtre obligez aux meſchans de choſe quelconque.

me venir voir, excepté Callisthene, encore ne sçay-je s'il viendra: Et possible que les autres vsent d'vne pareille excuse: de peur qu'ils ne semblent detester publiquement nos presens. Les vns disent qu'ils ont esté malades, les autres que leurs parens & les charges de la Republique les ont retenus: tellement que la commodité ne leur a point permis de me visiter. Pour toy ie ne t'ay iamais appellé, parce qu'il m'a semblé que ie n'aduãcerois gueres, & si ie n'ay garde de t'inuiter à present, ayant ouy dire que tu es malade, & que depuis mon depart du pays tu as eu des enfans de Prola. Par Iupiter ie te sçay bon gré pour nostre alliãce, & pour ta lignée. Quel pretexte pourras-tu donc auoir pour couurir la peur que tu as? Car t'ayant voulu enuoyer vn present, non auec la musique, & le haut-bois à la veuë de toute vne ville, ains seulemẽt vn peu d'or, emmy l'obscurité de la nuict, tu l'as rejetté comme quelque insigne meschef. Et certes ie treuue que tu as fort bien faict, parce que ces presens estoient souïllez de la meschanceté d'vn homme perdu, & du sang de plusieurs personnes. Ah que tu es rude en mon endroict, Agenior, ou pour mieux dire inhumain, & cruël! Est-il possible que la condition du mal-heureux Phalaris qui trẽpe maintenant dans vne si grande misere ne soit pas capable de t'esmouuoir? Ne vois-tu pas qu'ayant affecté la principauté pour tenir quelque rang entre mes amis, ie n'ay plus personne à qui ie puisse faire du bien, maintenant que i'ay atteint au sommet de ce que ie desirois? Vous mesmes que ie tiens pour mes plus grands amys m'auez priué du contentement que i'esperois auoir à l'encontre de tous mes maux, & si vous ne voulez pas permettre que maintenant ie vous partage liberalemẽt mes richesses: D'où vient que vous voyãt mespriser les presens que ie vous veux faire, la necessité me cõtraint de les distribuër contre mon gré aux flatteurs & bouffons de ma Tyrannie.

Tout le mõde abhorre l'hõme de sang.

A TEVCER.

L'On a donné vne metairie à ton Aristomenes, & Hippolite a eu grace. Pour toy nous t'attendons suiuant ta promesse. Ie suis en bonne disposition; si cela s'appelle se bien porter que d'auoir entrepris diuerses choses, d'estre venu à bout de plusieurs, & de se repentir des meilleures pour raison des mauuaises.

AV MESME.

COMME i'estois sur le poinct de parler à Cleonette, femme de Philodeme; que tu cognois bien, Teucer, pour le faict du mariage de sa fille, mon dessein n'a peu reussir pour l'heure, estant

d'ailleurs empeſché apres quelques affaires, pour leſquelles ie t'euſſe faict volontiers deſtourner deuers moy, ſi ce n'eſt que i'ay deliberé de te laiſſer à Syracuſe pour le meſme ſuject. Tu peux inferer par cecy, que ie t'eſcris de ces matieres à bon eſcient. Va-t'en donc le treuuer, & promets cinq talents de dot à la fille lors qu'elle ſera eſpouſee, non tant pour le don, que pour les merites de Philodeme. Que ſi quelqu'vn vouloit s'enqueſter d'où nous auons reçeu tant d'argẽt de Philodeme, reſponds luy que tu n'en ſçays rien; mais t'en rapporte à moy qui l'ay reçeu; & à luy qui l'a donné. Neantmoins taſche que Leonte ſoit reçeu pour gendre, lequel s'en eſt venu à nous, auec priere de luy faire auoir ceſte femme. Et parce que ie luy ay promis de m'y employer ſelon mon pouuoir, i'ay tout auſſi-toſt deſpeſché vers toy vn meſſager expres. Que s'il ſe treuuoit vn meilleur party ne fais point de difficulté de promettre à la mere dix mille talens dans vn meſme tẽps: car nous n'auons pas ſoing ſeulement d'vn ſeul gendre de Philodeme, & ſi ne meſlons point les liberalitez de mariage auec nos autres largeſſes. Quoy que ce ſoit, ne te vueille point monſtrer retif en celà, comme ſi tu rendois cinq talens, ains pluſtoſt, comme ſi tu les receuois. Car c'eſt vne vilenie de mal acheuer ſon entrepriſe, quand il ſemble que nous ayons liberalement donné quelque choſe. Et quant à moy ie ne ſeray iamais à mon ayſe tant que les deniers de Philodeme ſeront dans mes coffres, la deſpenſe deſquels ſemble auoir eſté dommageable aux nopçes, ou à l'aduancement de ſa fille, & à mon particulier intereſt. Dauantage quãd on verra que ie ne commettray rien de ce que i'ay dit cy-deuant, aucun ne me pourra ſoupçonner de choſe ſemblable: & à la miẽne volonté qu'ils ne repetaſſent point ces mots ſi ſouuent: Phalaris ſe gouuerne mal en tout ce qu'il faict. Au reſte, enuoye à l'eſpouſe quatre pucelles de ſon aage, enſemble des accouſtrements & joyaux que nous te donnons, & ſoixante pieces d'or, leur perſuadant de celebrer tout incontinent les nopçes, qui n'ont eſté que trop dilayees. Fay pluſieurs preſens auſſi d'vne gayeté de cœur, afin que tu t'acquieres des faueurs aux deſpens de Phalaris. De ſurplus conſeille la fille, comme ſi elle eſtoit orpheline, & la mere comme vefue; & tout ira bien de la ſorte; puis, quand tu auras ſatisfaict à leur volonté, fais des nopçes magnifiques & ſomptueuſes en preſence de la mere, de peur qu'aucun des Syracuſains, ou des parents de la fille n'appelle Philodeme miſerable, au lieu de le nommer bien-heureux: Mais ſurmontons ſa mauuaiſe fortune.

Les preſens ouurent commencement aux faueurs.

LES OEVVRES DE LVCIAN.

A CLEONETTE.

LE loingtain voyage d'outre-mer, où eſt à preſent ton mary Philodeme & noſtre incomparable amy, ſemble deuoir ceder à ta gloire, & au bon-heur, & aduancement de ta fille, laquelle eſtant aagee de vingt ans, ou peu s'en faut, demeure en ta maiſon ſans eſtre mariée. Celà eſt bon pour vne femme vefue, laquelle accroiſt de plus en plus ſa vertu, quand elle a perdu ſon mary. Mais quant à vne fille, qui eſt ſi long temps ſans ſe marier, elle n'eſt iamais hors de ſoupçon; & celà ſemble fort des-honneſte à toute perſonne de voir vne pucelle en la maiſon de ſon pere, lors qu'elle eſt en aage; veu qu'il falloit pluſtoſt que jà dés long temps ſa vie fut loüée comme la tienne, en la compagnie de ſon mary. Or poſſible eſtimes-tu que ce ſoit vn grand ſoulas pour l'abſence de Philodeme d'auoir aupres de toy ceſte fille que vous deux auez engendrée. Mais c'eſt vne choſe mal-faicte, de priuer ſa fille du mariage pour le deſir qu'on a d'vn mary abſent. En outre il y a bien de la difference d'auoir faute d'vn mary qui doit retourner en bref, ou de celuy, duquel l'on n'a fait encore aucun eſſay, principalement, lors qu'on eſt aiguillonné par vn inſtinct de nature. A quoy i'adjouſte que tu ne dois point endurer vn motif de ſi grande infelicité, puis que vous n'eſtes ny de baſſe condition, ny incommodez par la pauureté. Philodeme nous laiſſa cinq talens à ſon depart pour le mariage de ſa fille, outre qne Phalaris n'a rien qui ne ſoit à luy. Tellement que ie ne puis cõprendre, pourquoy vous faictes ainſi la retiue, on n'a que faire du retour de Philodeme pour marier ſa fille, non que nous voulions pourtant precipiter ce qui ſe peut remettre iuſques à ſon arriuee; mais parce qu'il ne faut iamais differer ce à quoy la nature nous contraint mal-gré nous. L'aage de la fille ne peut plus ſouffrir de delay, & poſſible que Philode eſt empeſché par des occaſions, dont il eſt raiſonnable qu'vn pere ſoit detenu. Bref il n'y a pas d'apparence que la fille eſtant preſte à marier, demeure oyſiue dans la maiſon, contre le decret de loy. D'ailleurs elle a plus beſoin à preſent de mary que de pere, & neantmoins en ces dernieres extremitez, tu eſtimes qu'il faille joindre la mere preſente au pere abſent. Ce n'eſt pas ainſi qu'il ſe faut gouuerner, & ſi tu me veux croire, tu feras heureuſemẽt pour ton mary, & honnorablement pour ta fille. Car comme tu t'es touſiours bien comportee autresfois, & encore à preſent pendant l'abſence de Philodeme, tu feras bien mieux icy pour tous, & ſi pouruoiras ta fille à vn lieu d'honneur. Noſtre valet Teucerte

Il faut cueillir les belles fleurs quand il en eſt temps & deuãt qu'elles ſe flaiſtriſſent.

fournira d'argent,& de toute autre choſe qui ſera neceſſaire pour les nopçes. Commande ſeulement ce que tu voudras, & fais des prieres, afin que Philodeme arriue au premier iour pour ſe treuuer à la feſte: Non que tu doiues pourtant dilayer ce mariage iuſques à ſon retour,car l'affection que tu portes à ton mary, le deſir que tu as qu'il ſoit bien-toſt de retour en bonne ſanté, & telles autres faueurs ne ſeront pas de moindres teſmoignages, pour l'amitié que tu luy as voüée de tout temps.

Le delay ne vaut rien quelquefois en certaines choſes.

A TEVCER.

NOvs auons ouy dire que le mariage de la fille de Philodeme s'eſt faict auant que receuoir tes lettres: Car le bruict de la renommée deuance ceux-là meſme,qui taſchẽt le plus promptemẽt qu'il leur eſt poſſible aduertir autruy de ce qui ſe paſſe: attendu que ceſte Deeſſe eſt vne diligente courriere de toutes nouuelles. Et poſſible que nous auons à bon droict eſté courroucez contre-elle, d'auoir publié par tout que nous ſommes meſchans au poſſible. D'où vient que ceux qui ne me virent oncques,& qui n'ont iamais eu ma conuerſation, ne ceſſent de me blaſmer, cõme ſi ie n'eſtois nay que pour la perte des hommes. Voilà comme ie ſuis le ſeul dans le monde qui me vois reduict à de ſi grandes miſeres. Or ne permets pas que cy-apres Leonte, & Theane faſſent d'autre logis que celuy où ils ont couché la premiere nuict de leurs nopçes, & où ils demeurent encore à preſent, & ne fay point deſloger Hymenee du lieu où il a eſté celebré; car ie penſe pour moy que c'eſt vne choſe qui leur eſt la plus conuenable, & laquelle ils prendront à gré, attendu que les mariez n'ont point de lieux plus agreables que ceux où ils ont laiſſé les premiers liens de leur virginité. Puis, celà nous eſt indifferent que Philodeme ſoit pluſtoſt enuié,qu'eſtimé digne de pitié parmy les Syracuſains; & que ſes enuieux ne croyent aucun eſleué à vn plus haut grade d'honneur que luy,durant ſa mauuaiſe fortune. Bref que tous portent de la haine,s'ils veulent,à Phalaris; car nous ne deſaduoüons pas vne inimitié qui ne cauſe point de prejudice à perſonne,eſtans bien aſſeurez qu'il n'y a celuy qui ne deſire s'acquerir de pareils amis,bien qu'ils n'en faſſent point de ſemblant.

Il faut eſtimer tolerables les choſes qui ne nous nuiſent point.

A PHILODEME.

TV me ſembles eſtre bien fol, Philodeme, de croire que nous ayons tãt fait de vœux pour ton retour de peur de perdre cinq talens Cõme ſi tu ne ſçauois pas bien, qu'aucune eſperãce du gain ne nous a iamais obligez à te les donner, ny meſme le zele de ton

amitié; qui eſt vne choſe à laquelle tout le monde feroit refus de s'aſtreindre, iuſques au ſimple populaire. Que ſi tu deſires qu'on croye que la fille a eſté mariee de tes moyens, voilà les talens, ie te les donne de bon cœur. Ou bien ſi tu ne veux que celà ſoit ainſi, mets y encore cinq talens du tien, afin qu'elle en ayt dix de mariage, & que par ainſi vne partie du dot prouienne de la liberalité de Phalaris, & l'autre du bien de Philodeme. Au reſte ie ſuis fort ayſe de ce que Theane te rapporte pluſieurs grandes choſes de moy; car par ce moyen ce qu'elle a reçeu de nous eſtant fille, elle le teſmoigne en la condition de mere.

A CLEONETE, ET A THEANES.

Le nom du meſchant eſt odieux.

IE vous ſçaurois bon gré de la peine que vous prenez à me donner tant de fois le nom de Phalaris en vos lettres, ſi ma miſerable fortune le permettoit, biẽ que nous ne laiſſions pas d'y conſentir, & de le prendre en bonne part. Car on treuuera que le nom de tous ceux de ma race eſt exempt d'accuſation & de blaſme. Nous ſommes les ſeuls que pluſieurs cõdamnent & deſaduoüent pour beaucoup d'enormes forfaicts, auſquels nous a pouſſez vne trop violente neceſſité. D'ailleurs, il n'y a point d'autre ſubject pourquoy l'on veut tant de mal à mon nom, ſi ce n'eſt parce que ie n'obeys point aux loix, ains ſers de loy moy-meſme à tous mes vaſſaux. C'eſt pourquoy retractez à preſent le plaiſir que vous m'auez faict, en m'appellant Phalaris, de peur qu'on ne m'impoſe ce nom.

Cẽs Legiſlateurs ſont à craindre qui ne recognoiſſent point d'autres loix que les leurs.

AVX HIMERIENS.

IE vous auois enjoinct de faire venir au pluſtoſt deuers moy Steſicor, Conon, & Ermocrates, mais vous m'auez enuoyé à leur place Samee & Nicarque. Que ſi ie me fuſſe monſtré tel que vous m'eſtimez eſtre, il m'euſt eſté force de me venger de vous autres, pour auoir enfreint mon commandement; & ſi i'euſſe faict venir bien viſte ces trois que ie demandois. Car ie n'ay que faire de ce laſche Conon, pour laiſſer en arriere Sameas & Nicarque, qui ſont les plus courtois d'entre vous; Et c'eſt la verité que ie n'ay oncques voulu punir injuſtement les hõneſtes hommes, qui n'ont iamais faict tort ny à moy, ny à la patrie. Dauantage la couſtume generalle des Grecs m'a de tout temps ſemblé digne d'eſtre conſeruee, comme inuiolable qu'elle eſt, bien que vous ayez derrogé vous meſmes à vne grande partie d'icelle en ordonnant contre moy. Mais qu'eſt-il beſoin de tant de diſcours, puis que ceux auſquels i'eſcris cognoiſſent le tout auſſi-bien que moy. Or ie ne vous ay iamais

Aux plus cruels il s'y treuue touſiours quelque traict de pitié.

ay iamais imitez,& ſi ie n'eſpere pas que cela ſoit,moy dis-je,que vous appellez l'homicide & l'epitome de toutes les cruautez; ains vous ay renuoyé vos Ambaſſadeurs, quoy qu'il me fuſt permis de faire l'vn des deux,ſãs encourir aucune punitiõ; ſçauoir,ou de vo⁹ contraindre à nous enuoyer les autres en leur place; ou bien ayãt mis au ſupplice ceux que i'auois entre les mains,deſcharger toute ma colere ſur eux. Et de verité vous auez reduict les choſes à tel poinct, par la contrainɛte d'vne mauuaiſe & injuſte vie, que ie ne me fuſſe point eſtimé pire d'auoir faict mourir vos Ambaſſadeurs; comme ie crois que leur ayant donné la vie, ie n'en ſuis pas meilleur. Car auſſi bien i'ay vn meſlange d'affaires ſi confus & brouïllé que ie tiens pour vne choſe indifferente: de faire bien ou mal, & d'eſtre homidice, ou de traicter autruy doucement & par amitié? Vous eſtes les ſeuls,Hymeriens, auec vos beaux Conſeillers, qui m'auez reduict à vn ſi piteux eſtat! I'aduouë que tous les autres maux qu'il m'a fallu ſouffrir de vous, pourroient bien eſtre pardonnez à autruy, & paſſez ſous ſilence; Mais quelle aſſez digne vengeance pourroit-on prendre de ceux qui m'ont conſeillé de ne rien commettre d'equitable & de iuſte? Dauantage, il ſeroit bien plus raiſonnable d'en faire mourir quelques-vns,que non pas d'eſtre par eux cõtraints de nous monſtrer cruels enuers vous. Et neantmoins (Hymeriens) quoy que ie priſſe garde à tout cecy, & qu'il me fut bien faſcheux d'eſtre tenu pour vn Tyran, i'ay pardonné à ceux que ie pouuois mettre à mort, à voſtre plus grand regret; outre que ie les ay renuoyez deuers vous apres les auoir bien traictez. Que ſi au reciproque vous voulez faire ſelon raiſon, vous iugerez tout auſſi-toſt qu'il vaut mieux tourner ſur le chef de deux ou trois ces malheurs, que non pas deſſus voſtre ville. Mais ſi Conon(du corps duquel chacun de vous a honteuſemẽt abuſé) eſt deliuré ſain & ſauue, ſoyez aſſeurez que nous ruïnerons toute voſtre ville. Car ie feray tout mon poſſible pour ne paroiſtre en rien moins courtois que vous m'eſtimez.

Les affaires cõfuſes mettẽt du deſordre en l'eſprit,& l'attirent au deſeſpoir.

A STESICOR.

L'On m'a faict rapport,qu'à cauſe de la peur que tu peux auoir conçeuë de mes forces,tu ne ceſſes de penſer à l'offenſe par toy commiſe à l'encontre de moy. Mais ie m'eſtonne fort d'où eſt-ce que procede vne ſi grande crainte, & ſi tu ne penſois pas bien que c'eſtoit vn effect impoſſible, lors que tu commenças de faire des menees contre nous, diſant, que tu voulois deliurer les Hymeriens d'vne tyrannie. Tellement que ſi tu meſpriſois la mort,cõme

Les conſpirations ne tendent iamais au

repos du public, puis qu'elles ſont d'ordinaire toutes ſanglãtes.

il eſt bien-ſeant à vn homme ſage, pourquoy (fol que tu es) te troubles-tu maintenant, puis qu'il t'eſt permis de ſupporter les choſes prochaines auec autant de courage, qu'au temps que tu les attendois deſià? Que ſi (comme timide que tu es) tu t'expoſes auſſi laſchement au ſupplice que tu dois endurer, pourquoy, ô inſenſé m'as-tu prouoqué, & t'es acquis vn ſi puiſſant ennemy que moy? veu meſme que tu m'appellois cruël & meſchant, & ſi vomiſſois aux aſſemblees publiques des vers à mon prejudice? Pour quel ſubject, eſtant Poëte & Muſicien, vſois-tu d'vne maniere de parler, & d'vne volonté contraire à ta profeſſion, principalement puis que tu pouuois vacquer à loiſir à l'eſtude des Muſes benignes, & t'abſtenir d'entreprendre des choſes plus hautes qu'il n'eſt conuenable à vn Poëte? Toutesfois, puis que tu deſires de gouuerner la Republique en qualité de Poëte, il faut que tu comprennes ce qui aduient d'ordinaire, non aux Poëtes, ny aux Muſiciens, mais aux perſonnes publicques, qui oſent temerairement ſe meſler des choſes qui ſont par delà leur capacité, lors qu'ils ſont faicts priſonniers de leurs ennemis.

AV MESME.

NOvs ſommes Tyrans (Steſicor) non des Himeriens, mais des Agrigentins. C'eſt pourquoy ie te remercie bien fort de ce que tu m'as oſté vne petite principauté pour m'en dõner vne plus grande. Sçache neantmoins qu'eſtant Tyran d'Agrigente, i'ay le moyen de me venger de mes ennemis dans Hymere.

AV MESME.

TVas voyagé, dit-on, au pays d'Almicie, & d'Aleſie; & meſme pour le iourd'huy ayant depeſché des Courriers par toutes les villes, tu fais leuee de deniers & de gens contre moy. Ne te demettras-tu iamais, Steſicor, en l'aage où tu es maintenant, de ceſte temeraire conuoitiſe de gouuerner la Republique? Ne portes-tu point de reſpect aux Muſes, & à l'eſtude des bonnes lettres deſquelles tu te dis amateur? Sans doute tu les offenſes d'en vſer au prejudice des gens de bien. Ie m'eſtonne de voir que tu n'as point pitié de tes enfans, qui ſont deſià grands, & te meſles volontairement, opiniaſtré vieillard que tu es, d'aſſembler de l'argent & des hommes, quoy que tu n'ignores pas qu'ils treuueront vn ennemy qui leur fera teſte, & les abbattra comme du plaſtre. I'ay ouy dire encore que tu eſcris le retour des Grecs, & en blaſmes quelques-vns de ſottiſe; mais ne ſois point en peine de retourner en ſeurté d'Aleſie à Hymere. Car ie veux bien que tu ſçaches, que

Les ſciences ne ſont pas blaſmables, mais biẽ ceux qui en vſent mal.

l'on t'attend auec des rochers Capharees, des Symplegades, des Charibdes, & des nauires Naupliens, tellement que tu ne pourras t'eſchapper de nos mains, quand meſme il ſe treuueroit quelque Dieu (comme vous-autres Poëtes le feignez) qui te vouluſt ſauuer du naufrage.

AVX HIMERIENS.

SÇACHEZ que de ces trois priſonniers, Steſicor, Conon, & Dropis (que nous auons pris ſur mer, comme ils s'en alloient de Pathimie au Peloponeſe où vous les enuoyez pour les Corinthiens) poſſible vous rendrons nous Dropis. Quant à Conon nous l'auõs fait exſecuter tout incontinent, & ſommes d'aduis de garder vn peu Steſicor, iuſques à ce que nous ayons inuenté quelque ſupplice pour le punir.

AVX MESMES.

CERTES vous auez bien monſtré maintenant, Hymeriens, que la hayne ou l'amitié de Phalaris vous eſtoit indifferente. Mais quoy que ce ſoit, il a pleu aux Dieux de faire reüſſir mes deſſeins. Au reſte vous pouuez auoir appris par l'vne de mes lettres, que i'ay faict mourir Conon, comme vn homme de meſchante vie, & qui n'aymoit du tout point voſtre ville. Ie vous ay enuoyé Dropis, apres l'auoir honnoré ſelon ſon merite; car il eſt d'vn trop bon naturel pour nous auoir voulu offenſer. Quant à Steſicor, nous aduiſerons cy-apres ce qu'il en faudra faire.

AVX MESMES.

NOVS auons deliuré Steſicor, & tous les autres qui ont cõſpiré contre noſtre Eſtat, non pour l'amour de vous, mais pour le reſpect des Deeſſes, des Dieux, & des Herôs, en la garde deſquels il s'eſt mis. Vous ſçauez que i'ay aſſez de ſubject de me plaindre de vous & de luy, pour les grandes entrepriſes qu'il a faictes à l'encõtre de moy. Mais ie ne pouuois faire mourir ſans beaucoup de honte vne ſacrée perſonne, & qui eſt en la protection des Muſes, auec vn laſche Conon; & à la mienne volonté qu'il me fuſt permis de corriger le deſtin de tels perſonnages. Ie vous prie maintenant (Hymeriens) de ne plus employer Steſicor au gouuernement de la Republique, parce qu'il y eſt inhabile. Car nous auons appris de ceux qui s'en vont à Aleſie, que c'eſt bien à ſon grand regret qu'il ſe meſle de telles affaires, & qu'il n'y a que la crainte que vous luy faictes qui l'incite à ce faire. Ne l'employez donc point aux choſes, auſquelles il n'eſt point propre; mais le laiſſez viure en ſa liberté, & jouyr à plaiſir de ſa vie, ſans luy acquerir des

C'eſt vne double victoire au vaincueur de pardonner au vaincu.

ennemis, qui poſſible ne luy feront pas touſiours de meſme. Que ſi vous le forcez dauantage de s'entremettre aux affaires de voſtre Republique, donnez luy des Magiſtrats qui ſoient tels qu'eſtans liurez en noſtre pouuoir, nous le puiſſions venger à noſtre plaiſir, ſans ſuperſtition ou difficulté quelconque.

A STESICOR.

* pour l'vſage de la Lutte.

NOvs enuoyons de * l'huile par de là, non pour l'amour de toy, mais de ton neveu, car c'eſt vrayement vn ieune homme digne qu'on ait ſoing de luy, veu que parmy les iouxtes & les tournois il n'eſt en rien moindre qu'Ageſilaus. Et de vray nous deſirerions volontiers qu'il deuint le premier de ſa profeſſion. Quant à l'argent que tu n'as point voulu accepter deuant nous, ſi tu ne le prens tout maintenant, ie t'accuſeray de trahiſon enuers les Hymeriens, & s'il appert que cela ſoit ainſi, le crime ſera beaucoup plus grand que le don, lequel nous aurons parauant reſolu de t'enuoyer. Au reſte, prens courage, Steſicor, & embraſſe de plus en plus ces eſtudes qui te font admirer d'vn chacun. Ie voudrois volontiers que tu fuſſes auſſi ſubtil en celà, cõme tu es bien verſé aux bonnes lettres.

AV MESME.

NE parle point de nous, Steſicor, ny en vers, ny en proſe; car ie ſuis fort ayſe qu'on ne die rien de mes affaires. Il t'eſt permis de deuiſer des autres, ſans enuie, & à ton plaiſir; & ie prie la Deeſſe qu'elle vueille t'inſpirer en celà; mais ie te recõmande ſur tout de ne te point meſler des affaires publiques, principalement à mon imitation. Ie ne ſçay que trop combien i'endure de maux, quoy que tous les autres m'eſtiment l'homme du monde le plus heureux. Que s'il te ſemble que ie ſouffre à bon droict tout cecy pour auoir volontairemẽt vſurpé la tyrãnie, & ſi tu penſes qu'il ne te ſçauroit rien ſuruenir de pire au maniement de la Republique, laiſſe mes affaires à part, & cõſidere vn peu les tiennes auec plus de diligence: Car iamais aucun hõme n'entreprit de ſuiure vne telle maniere de viure comme meilleure; neantmoins penſe à part toy ce que tu as parauant ſouffert, & les afflictions qui te pendoient ſus ſi ie ne t'euſſe ſeruy d'amy. Si vaut-il mieux pourtant que tu ne mettes point le tout à l'aduenture, quoy que par vn doux ſouſris de fortune tes affaires ſoient en bon eſtat. Tu n'es point à preſent, ny Tyran des Hymeriens, ny ennemy de tout le monde comme ie ſuis, ains tu manies ſeulement la police, & t'es acquis des amys à ton plaiſir, d'où s'eſt enſuiuie noſtre inimitié. Vrayemẽt

si c'estoit vne chose possible, ie ne voudrois point estre Tyran ayãt pris conjecture sur ton exemple. Toutesfois considere vn peu, cõbien de grandes choses tu as souffertes; ie m'asseure que venant à mediter, où treuuera-t'on l'homme qui ait reçeu plusieurs biens & point d'outrage de ses Citoyens; Tu pourras comprendre facilement que celuy qui laisse l'administration des affaires publiques, pour vacquer en particulier aux siennes, est plus enclin à sa propre fortune & condition, qu'à celle de tout l'estat.

AV MESME.

NE te soucie point Stesicor du mauuais rapport qu'on m'a fait d'Eubule, & d'Arisante. Ie desire aussi que tu ne te mettes pas en peine de l'accusation qu'on te met sus d'auoir mesdit de moy par tes vers. Car tu sçais bien toy-mesme en quel dãger nous auons esté dans Hymere: Tellement que tu as plus d'occasion de te resiouïr de ce que nous n'auons point eu de mal, que non pas de te tourmenter. Aussi les poëmes que les Deesses t'influent, ont eu tant de vertu, que de nous preseruer sains & sauues, car les vers que tu as composez ont eu plus de charme qu'vne lyre n'en semble auoir. D'ailleurs Phalaris est plus grand, qu'il ne cõuient pour pouuoir estre occis, & certes nous auons conserué la tyrannie, & les amitiez au plus fort des dangers, & si nous ne t'accusons aucunement de ce que nous sommes tombez en ce peril, ou plustost en la mort mesme contre nostre gré, & sans doute Stesicor n'eust iamais voulu que Phalaris eust consenty à ces mauuais conseils. Possible que tu as loüé par tes diuins poëmes l'assassinat faict en la personne du Tyran; & nous-mesmes quand quelqu'vn voudroit eppreuuer tes raisons, ne treuuons rien à redire au meurtre d'vn Tyran, mais bien à celuy de Phalaris, attendu que cecy s'appelleroit tuër vn homme, & non vn tyran. Or tu n'ignores pas que ie m'esforce plustost de me guarentir d'vne injure, que d'offenser autruy. Et ie ne pense pas que Diopis, ou quelqu'autre homme de bien, & mesme Iupiter qui nous a deliurez, peust demeurer en seurté dãs le Temple auec Eubule, & Arisante, si meschans sont-ils; bien que ie me sois assez iustifié enuers eux, & rendu exempt de tout acte tyrannique. Quant au mal-heureux Conon, & à Teagor, qui auoient conspiré contre nous; ensemble, Amitis, Pericles, & tels autres, ils ont finy leur vie par vn iuste decret de vengeance. Que si maintenant ie n'auois tant de pouuoir, la mort me seroit indifferente, pourueu qu'on me vengeast. Qu'ils m'appellent tant qu'ils voudront meurtrier, execrable, meschant, tyran, plein

C'est estre bien fol de se mettre en peine pour vne fausse accusation.

Il est permis de se deffendre quand on est attaqué.

de toute malice; & qu'ils proferent contre moy tout ce qui leur viẽdra de pire en l'eſprit, ſans m'eſpargner aucunemẽt, ie ne m'en ſoucieray gueres. Au contraire i'imputerois à blaſme les loüanges de tels galands: I'en ay faict ietter quelques-vns dans le Taureau pour eſtre bruſlez, & les autres ie les ay veus attacher à vne croix, afin qu'ils ſeruiſſent à tous d'exemple. A ceux-cy, nous auons fait creuer les yeux, de peur qu'ils n'entrepriſſent rien contre nous; ceux-là ont eu les membres rompus ſur vne rouë, & les autres ont eſté eſcorchez. Voilà comme ces meſchans ont ſouffert vne cruelle mort, pour auoir traiſtreuſement conſpiré contre noſtre perſonne. De verité nous aduoüons d'auoir eſté tyrans à l'endroit de ceux-cy, & ſi nous ne nions point que nous deſirons vne tyrannie pour la vengeance des meſchans, à l'encontre deſquels nous ſerons touſiours inhumains, & cruëls. Mais nous ſommes enuers les bons tels que nous eſtions parauant noſtre tyrannie. Ie ne veux pas que tu penſes, Steſicor, que tu eſcriues contre vn tyran quand tu t'addreſſes à Phalaris, & ie te conſeille de cherir plus que iamais ces Deeſſes ſans auoir peur de nous, ne rejettant aucune choſe de ce qui te viendra en l'eſprit, car aucun n'occira iamais Phalaris que le Deſtin ou la mort naturelle que les Parques nous ont filée dés noſtre enfance, quand tous les vers des Poëtes conſpireroient contre nous; & lors qu'elle nous aduiendra par neceſſité, nous la receurons comme vne choſe qui nous eſt deuë. Nous auons traicté ſelon leur merite Eubule, & autres tels aſſaſſins, qui contre le decret de la fatalité nous dreſſoient des embuſches. Il eſt vray que nous ne les auons pas accommodez ſelon que le requierent les loix des hõmes qui tirent vne vaine loüange de l'aſſaſſinat d'vn Tyran, mais ſuiuant l'equité conuenable à vn Tyran, qui eſt plus puiſſant que toutes les loix enſemble. Car les vns ayant eſté empalez par le bas iuſques à la poictrine en la preſence de tous les Himeriens, & les autres expoſez à de ſemblables ſupplices ont paſſé les nuicts entieres en ces tourments. Mais pour toy ie deſire que tu viues heureuſemẽt par pluſieurs annees, & prie les Dieux que iamais tels mal-heurs ne t'aduiennent. Auſſi tes vertus le promettent ainſi: Garde toy bien ie te prie de contraindre Phalaris d'eſtre iamais tel enuers toy, & t'adonne aux honnorables exercices des Muſes. Tu m'obligeras beaucoup, ſi tu m'en fais part, pour me donner quelque allegement au milieu de tant de ſoucis où ie ſuis à preſent.

Tous conſpirateurs ſont dignes de mort.

A AGENOR.

I'Ay enuoyé des lettres expreſſes à Steſicor pour l'aduertir que ie n'oys gueres volontiers les rapports qu'Eubule me fait contre luy. Pour toy, ie te prie de me faire ce plaiſir que d'eſtre ma caution en celà, & m'induire à croire qu'il n'a rien attenté contre ma perſonne; car i'eſtime que ce qu'il en a faict, ça eſté pluſtoſt pour donner de la grace à ſon poëme, que par ſa propre malice.

Les panegyres ſont touſiours plus loüables que les inuectiues.

A CLEOBATVS.

SI tu as induict à eſcrire des tragedies contre moy, parce que tenant Steſicor priſonnier, ie l'ay eſtimé digne d'eſtre deliuré, comme ſi i'eſtois porté d'vn naturel enclin à douceur enuers les Poëtes, tu t'eſloignes trop de la verité. Sçache que de tous les Poëtes ie n'appreuue que les bons, & d'entre tous les ennemis, les plus courageux; d'où vient que ie me ris quand ie vois, que n'eſtant qu'vn meſchant Eſcriuain, & qu'vn ennemy poltron, tu oſes neantmoins te comparer à Steſicor, tant en poëſie qu'en grãdeur de courage. Mais tu cognoiſtras en bref quelle differẽce il y peut auoir entre vous autres, non pour l'amour de ce que tu eſcris contre moy, veu que i'aurois bien peu de cœur de me ſoucier de tes fables, ains parce que eſtant vn Poëte, & vn ennemy ſi chetif, tu t'eſtimes digne d'autant de gloire que Steſicor.

Les plus ignorans ſont ceux qui veulent eſtre ouys les premiers.

A STESICOR.

NIcocles Syracuſain (il n'eſt pas que tu ne le cognoiſſes bien, car ſa nobleſſe le rend aſſez recommendable) ne ceſſe de pleurer, & mener dueil pour l'amour de ſa femme: Et de verité ce n'eſt pas ſans ſubject, veu qu'elle luy eſtoit eſpouſe, & fille de ſa ſœur. Ce Nicocles ayant eu nouuelles de l'amour reciproque qui eſt entre nous, a enuoyé ſon frere Clonic deuers moy, pour me prier de ſa part de faire en ſorte, qu'il euſt de toy quelque panegyre en vers à la loüange de ſa femme deffuncte. Et certes ſelon ce que i'en ay peu apprẽdre des Syracuſains, leſquels entr'autres vertus la priſent fort pour ſa grãde pudicité elle merite bien d'eſtre louee de ta bouche: Car bien que nous deuions auoir ſoing de ne rien eſcrire à la loüange des perſonnes de noſtre tẽps, de peur que la poëſie ne ſoit eſtimée mechanique, & marchãde, & quoy que ceſte profeſſiõ ne merite point d'eſtre reiettee, ie te prie neantmoins fort inſtamment de ne pas meſpriſer mes prieres, ny ceſte amitié reciproque qui eſt entre nous. Il n'eſt pas licite que

O la dure affliction que c'eſt de rendre ſon ſçauoir mechanique!

Steſicor refuſe à Phalaris ce qu'il luy demãde, non pour luy eſtre redeuable de quelque bien-faict, mais parce qu'il deſire cõfirmer l'opinion qu'il a touſiours euë de toy. Fais moy donc librement & d'vne gayeté de cœur vn plaiſir digne de ton eſprit, & ie le receuray, comme d'vn amy. Le ſommaire de ton poëme à l'honneur de Cloariſte ſera tel, ſi tu veux, Qu'elle eſtoit de Syracuſe, iſſuë de la race & de la maiſon d'Eratides, fille de la ſœur, & femme de Nicocles, comme nous auons deſià dit, qui luy fut donnee en mariage en l'aage de ſeize ans, & mourut à trente d'vne maladie, ayant delaiſſé deux fils. Voilà les principaux poincts du ſubject. Maintenant ie prie les Deeſſes qui ſont touſiours auec toy, qu'il leur plaiſe de t'inſpirer de bons vers, & eſtre propices à ton deſſein, afin que la familiarité que tu as auec elles t'embelliſſe ton glorieux, & ſacré chef de toutes autres loüanges, & de celles-là principalement que nous t'auons enuoyees à la memoire de Cloariſte.

A NICOCLES.

NOvs auons eſcrit à Steſicor pour l'Elegie dont tu m'as prié, luy donnant vn bref ſommaire de ſa compoſition: Ce qu'il m'a promis de faire fort volõtiers, & le mieux qu'il pourroit. Et poſſible eſtime-t'il que ſon ſçauoir pourra t'apporter quelque conſolation de ton dueil. Mais vne telle douleur eſt bien difficile à appaiſer, & trop grande pour pouuoir eſtre ſoulagee par des paroles: Car comme tu as eſté joinct à elle par vne double *alliance* tu te plains des deux, ſçauoir de la fille de ta ſœur, de ta chere femme qui eſtoit ſi belle, & ſi chaſte, qu'elle n'auoit point ſa pareille.

D'où vient qu'ayant l'eſprit troublé, & toute l'eſperãce perduë, tu ne ceſſes de pleurer, & à peine as-tu ſoing de ta propre ſanté. Mais il ne faut pas s'attriſter pour les affaires du monde plus que nos eſprits ne peuuent ſupporter, & ce ne ſera pas ſagement fait à toy de te laiſſer mourir de regret, & te rendre ſous l'effort d'vne inſupportable miſere. Prens courage Nicocles, & conſidere combien eſt miſerable la vie de tous les hommes, & quelle la conditiõ d'vn chacun de nous, qui naiſſons ſubjects à vn nombre infiny de maux, & ne ceſſons iamais d'eſtre miſerables qu'alors que nous mourons. Il eſt vray, que nous menons vne joyeuſe vie, eſtimant qu'il n'y ait riẽ de plus dur que la mort: de maniere que nous auõs compaſſion de ceux qui decedent auant nous: quoy que nous n'ignorions pas qu'en peu de temps il nous faudra neceſſairement aller apres eux, & courre dans vn meſme chemin. Puis, nous n'a-

Au monde il faut meſurer le regret a l'eſgal de la joye.

uons

aller apres eux, & courre dans vn meſme chemin. Puis, nous n'auons pas l'eſprit de voir qu'il nous vaudroit mieux pleurer pour nous meſmes, que pour les morts. Telle eſt, ô Nicocles, la condition des mortels. Noſtre vie de tant que nous ſommes aboutit à ceſte derniere fin, & la mort eſt la choſe du monde qui a plus de puiſſance deſſus les hommes. Il n'y a celuy des mortels qui ne ſoit ſubject à vn meſme deſtin qu'il ne peut ny alterer ny changer. Ne vois-tu pas que moy-meſme qu'on appelle Tyran, & auquel tout le monde attribuë tant de pouuoir, ne pourrois euiter la mort, bien qu'on me fiſt encore mille fois plus puiſſant? I'ay beau me deffendre contre-elle, il m'eſt impoſſible d'en auoir ma raiſon, & il faut que ie luy cede quand mon heure ſera venuë. Pleuſt aux Dieux que pour ceſte ſeule occaſion i'euſſe obtenu ma principauté, & non pour me guarentir de la mort : Car poſſible que quelqu'vn nous euſt conduits à ceſte derniere iournee, & qu'eſtãt dignes de mort, nous n'y euſſions point contredit : Mais nous l'auons volontairement recherchee, afin de pouuoir chaſſer la neceſſité loing de ceux qui meritent de viure long temps pour leur bonne vie. Toutesfois quoy que ce ſoit, ſi faut-il prendre en bõne part la tyrannie que ceſte fatalité practique ſur nous, & non pas nous ſur elle, non ſeulement parce que nos regrets ne nous peuuent de rien proffiter, ains à cauſe que ſi elle void que tu t'affliges ſi fort, il eſt croyable qu'à l'heure de la mort l'ame ſera grandemẽt tourmentee. Par le Dieu Iupiter, tout ainſi qu'il y a du ſubject de s'attriſter de la perte d'vne telle femme, de meſme ſeroit-il dommage de perdre vn tel mary que tu es. Puis donc que tu n'es ny le ſeul, ny le premier, qui es tombé dans ceſte infortune delibere toy de balancer d'vn egal contre-poix les affaires humaines à l'imitation de Phalaris, qui ſe voyant agité de pluſieurs & diuerſes calamitez attend la mort auec vn courage viril. Conſidere que cet accident eſt commun à tous, & que neantmoins tout le mõde le redoute, bien que ceux-là iouyſſent d'vne plus paiſible vie, qui attendent la mort auec patience, & la prennent à gré.

Il ne ſert de rien de reſiſter à ce qu'vne derniere neceſſité nous impoſe.

A STESICOR.

L'On te ſera redeuable à iamais pour les vers que tu as faicts à l'honneur de Cloariſte, deſquels ie te remercie grandement: Car outre que tu as eſté prompt à mes prieres, tu t'es encore accommodé d'vn incroyable artifice, à chaſque poinct des memoires que ie t'auois baillé, & meſme l'eloquence de tes vers eſt fort eſtimee, tant par mon particulier iugement, qui treuue bon tout

ce que fait Steſicor, que par l'opinion de pluſieurs Agrigentins qui les ont entendus. Tous les hommes de noſtre temps, & ceux qui nous doiuent ſucceder en honnoreront pour iamais la memoire. Ie ſuis donc ton obligé, comme i'ay deſià dit, pour auoir donné à ceux de noſtre aage, & à nos ſucceſſeurs de ſi beaux poëmes. Quant à ce que tu m'as eſcrit par ta lettre, ie te prie par Iupiter, Dieu d'amitié, & par nos communs Dieux tutelaires, de ne faire aucune mention de moy en tes vers, ſoit qu'on m'eſtime bon, ou mauuais: Car l'eſtat de ma fortune me faict auoir mon propre nom en horreur, ny de nommer Phalaris en iceux.

A SOLOPIS.

IE ne voudrois pas pour choſe du monde eſcrire à Steſicor ce que tu me requiers, & ie m'aſſeure que luy-meſme n'en feroit rien pour moy, quand bien ie luy en aurois eſcrit, ſçauoir de compoſer des vers à l'honneur de quelque deffunct. Il me ſuffit qu'il m'ayt tant obligé, que d'auoir faict vn poëme à la memoire de la femme de Nicocles. Par ainſi demande nous ſi tu veux tout ce qui eſt en noſtre puiſſance, & non pas en celle d'autruy.

AVX FILLES DE STESICOR.

YA-t'il choſe dans le monde, belles filles, où vous puiſſiez plus treuuer de conſolation qu'en la vertu de voſtre pere, duquel vous regrettez la mort? Car il ne faut pas rappeller Steſicor par des pleurs; mais bien par des loüanges & des honneurs. Et certes ie voudrois volontiers que vous ne reſpandiſſiez point de larmes pour les morts, non que ie ne ſçache bien que c'eſt vne choſe ordinaire à tous de pleurer; mais parce que c'eſt pluſtoſt la vie des miſerables, & non la mort, ou certes leur perte, qu'il faut deplorer. Il ſeroit beau voir qu'on s'attriſtaſt de la mort de Steſicor, qui a veſcu vn ſi bel aage, parmy les caroles, & chanſons des ſainctes Muſes, & le nom duquel viura pour iamais en la bouche des hommes tout couuert de lauriers & de gloires: parce que nous n'aurons point à l'aduenir de Poëte ſi excellẽt. Pour moy il me ſemble à la verité qu'il jouyſt à preſent de la cõpagnie d'vn Dieu tout immortel & puiſſant. Il faut donc que vous ſoyez modeſtes, mes filles, & vous monſtriez dignes d'vn pere ſi renommé dont vous eſtes iſſuës. Taſchez de vous rendre eſgales à luy, & ne pleurez plus l'heureuſe condition d'vn ſi grand Herõs. Vous luy faictes tort de luy oſter l'honneur que les Hymeriens, luy ont ordonné, comme à quelque Dieu. Auſſi ſçay-je bien qu'il n'a pas pris à re-

Nous deuons contribuer de pleurs, & non pas des larmes à la memoire de ceux qui ont bien veſcu.

gret la neceſſité du deſtin, principalement lors qu'il chantoit en beaux vers, ces fameux Herôs qui ſont morts pour la gloire. Ce qui vous eſt vne digne poſſeſſion, & vn bel exemple à bien viure. Ce luy eſt vne grande gloire d'auoir touſiours perſiſté iuſques au dernier ſouſpir: Car il me ſouuient que lors que Steſicor fut par nous fait priſonnier, & liuré en noſtre puiſſance, il ne ſe donna iamais la moindre peur, & ſi n'apprehenda point la rigueur de quelque tourment que ce fuſt. Tellement que nous diſions de luy, qu'il eſtoit plus courageux priſonnier, qu'ennemy. Sa grande ſageſſe vainquit par ce moyen la violence de noſtre tyrannie; non que ie vouluſſe pourtant exercer contre luy quelque grand acte de cruauté; mais parce qu'il mettoit au nombre de ſes ſalaires les tourments que ie luy deuois faire endurer; neantmoins ſi toſt qu'on m'euſt fait rapport qu'il auoit employé toute ſa vie au trauail de l'eſtude, tout ce que ie deſiray le plus ce fut d'auoir part à ſes bonnes graces, & des occaſions pour luy faire du bien. Ie ne me vente pas auſſi qu'il me ſoit redeuable des douze annees qu'il a veſcues depuis que ie le mis en liberté: Au contraire, ie ſuis moy-meſme ſon obligé en ce qu'il m'a rendu content en mes affaires, & reſolu au meſpris de la mort.

La conſtance eſt plus neceſſaire en la mort que durant la vie.

Les ſciences ont cela de particulier qu'elles adouciſſent le courroux de nos ennemis.

A TEVCER.

IE te commande de rendre la rançon des priſonniers que i'ay exigee ſur les Tauromenitains, non afin que le gain m'en reuienne, mais à Steſicor; car il vit encore au proffit de ceux qui veulent receuoir du bien de moy, pourueu qu'en ſon viuant il m'ayt requis quelque choſe. Or eſt-il qu'il demande grace, puis que c'eſt pour la faire à ceux qui n'en ſont point ingrats ny meſcognoiſſans.

AVX FILLES DE STESICOR.

LEs Tauromenitains, leſquels vous m'eſcriuez auoir reçeu vn mandement de voſtre pere, lors de ſon decez, ne meritent point qu'on leur pardonne pour s'eſtre ſouſleuez contre moy, ſans les auoir iamais offenſez. Quant à Steſicor, il n'eſt pas ſeulemẽt digne d'auoir ce que vous demãdez; ſçauoir que nous cõmandions de rendre la rançon des priſonniers, que nous auons priſe ſur les Tauromenitains, mais auſſi toute autre choſe qui eſt par delà noſtre pouuoir. Ceuxlà ſe trõpent & ne ſont gueres ſages qui le diſẽt eſtre mort: Car pour moy ie tiens que Steſicor eſt encore viuant. I'aſſeure les Tauromenitains, que ſans auoir eſgard à la haine que

La vraye amitié paroiſt quand on oblige les amys de celuy qu'on a chery durant la vie.

ie leur porte, ie ne leur denieray iamais aucune choſe, pourueu qu'ils me la demandent au nom de Steſicor; attendu qu'il eſt raiſonnable que tous ſe confeſſent vaincus par ſa courtoiſie, & moy entr'autres qui parmy tant de milliers dont i'ay fait eſſay, n'en ay oncques point treuué, qui euſt l'eſprit plus releué que luy. Nous auons donc ordonné qu'on euſt à rendre les deniers aux Tauromenitains; &, par Hercule, tant s'en faut que pour celà i'eſtime faire plaiſir à voſtre pere, qu'au contraire ie crois pluſtoſt le receuoir de luy.

A STESIPPE.

APRES auoir deliuré les priſonniers des Tauromenitains qui nous faiſoient la guerre contre tout droict, & reçeu leur rançon, nous ne leur auons pas monſtré d'abord bon viſage, ne voulans abolir la couſtume des Grecs. Sçache auſſi que ſi nous leur auons rendu la rançon par nous priſe parauãt, ce n'a pas eſté pour leur faire plaiſir, comme tu m'as reproché, mais bien pour effectuer le contenu du legat & derniere volonté de Steſicor, dont ſes filles m'auoient eſcrit. Par ainſi, que les Tauromenitains remercient Steſicor tout mort qu'il eſt de ce qu'ils ont eu de nous. Certes, puis que ie luy ſuis redeuable de pluſieurs biens-faicts, ie ne mettray iamais ſon teſtamẽt en oubly. Que ſi i'accomplis ce qu'il requiert par ſon teſtament, c'eſt vne action de plaiſir aux Tauromenitains, & à moy de courtoiſie, quoy qu'il n'y ayt celuy qui ne m'en eſtime bien eſloigné.

AVX HIMERIENS.

Les effects qui naiſſent d'vne ſincere affectiõ ſont incompatibles.

IE m'offre librement à tout faire pour l'amour de Steſicor, & quand il faudroit prendre les armes contre les Parques meſmes ie combattrois bien-toſt la mort, pourueu que ie fuſſe aſſeuré de pouuoir deliurer vn hõme ſi ſainct; ſi digne d'eſtre loüé par nous, comme par tous autres: lequel les Muſes ont ſainctement preferé à tous les Poëtes, & qui a mis en honneur leurs chanſons, & leurs danſes. Mais prenez garde en quelque lieu que ſoit enſeuely Steſicor, qu'il eſt Hymerien. Et pour moy ie pẽſe que pour ſes grãdes vertus chaſque pays le dira ſon Citoyen; neantmoins il demeurera touſiours à vous autres. Ne penſez pas auſſi qu'il ſoit mort, ains pluſtoſt que les beaux poëmes qu'il a communiquez à tout l'vniuers le font encore reuiure. Souuenez-vous, Hymeriens, qu'il a pris naiſſance, a eſté nourry, & eſleué parmy vous, & qu'ils'y eſt enuieilly en l'exercice de la Poëſie, puis qu'il a finy ſes iours, & acheué le cours de nature entre les Cathaniens. Qu'on dreſſe donc

Les belles œuures nous garentiſſent de l'oubly mieux que les Mauſolées.

vn Temple dans Himerie à Steſicor, pour immortelle memoire de ſa vertu, & vn tombeau en Cathanie. Toutesfois c'eſt à vous de faire ce que bon vous ſemblera, vous aſſeurant que vous ne manquerez, ny d'argent, ny d'armes auſſi. Mais ie vous veux bien aduertir d'vne choſe, c'eſt que vous n'acquerez pas grand honneur eſtans Siciliens, d'eſlire vne cité de Sicile, & ſi vous ne ſerez pas trop aſſeurez, ſi vous n'en venez point à bout. Au reſte, vous n'auez que faire de regretter Steſicor: Car ſi ſon corps eſt mort, ſon nom ſera touſiours en vie, & ſa memoire immortelle. Tout ce que ie vous recommãde le plus, c'eſt que chacun de vous ayt particulierement en ſa maiſon ſes œuures Poëtiques, & qu'elles ſoient publiquement appenduës dans tous les Temples. L'on pourra dire que Steſicor ſera mort du tout, quand la poſterité n'aura plus de reliques de ſes vers. Pour ceſte cauſe faictes-en part au pluſtoſt aux autres contrees, & vous aſſeurez que la ville, où ce grand perſonnage a pris naiſſance ſera plus admiree d'vn chacun, que celuy-là meſme qui aura faict de tels eſcrits.

LES EPIGRAMMES DE LVCIAN, TIREZ DV RECVEIL DES EPIGRAMMES GRECS.

DES PRODIGVES.

TYRON fils de Menippe en la fleur de son aage,
Dissipa tous ses biens par son mauuais mesnage:
Ce que voyant Richard pour monstrer l'amitié
De son pere deffunct, il a de luy pitié:
Le reçoit en pleurant, luy faict du bien, & s'offre
A luy bailler sa fille. Or luy sentant son coffre
Plein contre son espoir, il retourne soudain
A tous ses vieux esbats, & à son premier train.
Il ne pense à rien plus qu'à son ventre complaire,
Se donner du bon temps, & viure sans rien faire.
Mais apres que le fleau qui suit la pauureté,
L'a terrassé plus bas, qu'il n'a iamais esté,
Richard est son recours, & plaintif il l'implore;
Luy desnué de biens, pour l'assister encore,
Faisant tous ses efforts au comble de ses maux
S'en va trouuer sa fille, & vend tous ses joyaux.
Regardez maintenant, si ce n'est pas sottise
Pour le plaisir d'autruy de se mettre en chemise?

DE LA LIBERALITE'.

VSE du bien qui te demeure
Pour le despenser au besoin,
Et l'espargnant, à la mesme heure
N'oublie d'en auoir le soin;
Comme si iamais tes annees
N'estoient à la mort destinees.

DE LA CONDITION DES MORTELS.

CA bas toutes choſes mortelles,
Subjectes aux loix du deſtin
Se paſſent du ſoir au matin,
Comme periſſables, & freſles.

DE LA VIE.

VNE ſeule heure de la vie
Eſt vne longueur infinie
Aux meſchans, mais aux gens de bien
Elle leur dure moins que rien.

DE L'AMOVR.

AMOVR, c'eſt en vain qu'on t'accuſe;
Car il ne faut pas eſtimer
Que ce ſoit vn vice d'aymer,
Si de toy le meſchant n'abuſe.

D'VN PLAISIR FAIT A TEMPS.

LE plaiſir que l'on faict ſoudain
Eſt touſiours agreable à l'homme,
S'il eſt remis au lendemain,
Plaiſir il ne faut qu'on le nomme.

DE LA DIVINITE'.

LES hommes pour leur ignorance,
Ne peuuent auoir cognoiſſance
De tous tes vicieux appas;
Mais Dieu ſçait bien y prendre garde
D'vne ſeule œillade qu'il darde,
Alors que tu n'y penſes pas.

DES FLATTEVRS.

CELVY qui d'vn amy ruſé
Ne void le ſemblant deſguiſé
Croyant ſon amitié certaine,
Il l'ayme, exempt de tout ſoupçon,
Iuſqu'à ce qu'il ſouffre la geine
De ſon cauteleux hameçon.

CONTRE LES INGRATS.

COMME l'eau coulant goute à goute
Se reſpand du ſceau pertuiſé:
L'ingrat tarit ou met en doute
Tout le plaiſir qu'il a puiſé.

DV SILENCE.

NE parle iamais ſans raiſon,
Et d'vn cachet ta langue ſeelle,
Ainſi que l'auare recelle
L'or dans vne ſeure priſon.

DES RICHES.

LE bien de l'ame eſt la vraye richeſſe;
Tout autre bien la detient, & l'oppreſſe:
Rien de plus grand n'eſt à l'homme requis,
Qui ſçait vſer des moyens bien acquis;
Mais qui chagrin ſe repaiſt d'vn vain ſonge,
Pour vn threſor qui de ſoucis le ronge,
Comme l'abeille il ſe trauaille en vain,
Vn autre en tire, & le miel, & le grain,

D'VNE POSSESSION.

SI i'ay pour maiſtre Archimenide,
Menippe me veut à ſon tour;
Poſſible vn autre qu'on ne cuide
Me poſſedera quelque iour.
I'eſchappe du pouuoir d'autruy,
Et ne ſuis encore à perſonne,
Si ie ne me rends à celuy,
Auquel la Fortune me donne.

DE LA FORTVNE.

SI tu fuis le vice odieux,
Chacun des hommes & des Dieux
A tes vœux ſe rendra propice;
Autrement denué d'amis
Et à la fortune ſoubmis
Aucun ne te rendra iuſtice.

SVR LE MESME SVBIECT.

AVCVN ne peut par la Fortune
S'acquerir le bien ſouhaitté,
S'il n'a l'aſſiſtance opportune
Qu'eſlargit la Diuinité.

DE LA DIVINITE'.

D'VN Dieu le pouuoir glorieux
Sur toutes les choſes domine;
C'eſt luy qui des plus furieux
L'orgueilleux ſourcil extermine;

Luy qui produict des torrens d'or;
Et qui peut preſeruer encor
Le ionc & les mauuais des pleines
Contre les orages creuez;
Et permettre aux vents ſouſleuez
D'arracher les plans & les cheines.

DE LA PRVDENCE.

IL eſt bon d'eſtre vn peu tardif
A mettre vn faict en euidence;
Touſiours vn conſeil trop haſtif
Traine apres ſoy la repentance.

D'VN VALLET.

VALLET qui vas ſiviſtement
De la dent, alors que tu maſches;
Pour n'auoir plus les pieds ſi laſches,
Maſche du pied, va de la dent.

DES TOVRNOIS.

APRES auoir couru maints ſtades
Tous les combattans ſe laſſoient
A combattre à coups de gourmades
Apis, que point ils ne bleſſoient.

DE LA LVTTE.

TANDIS que les Grecs deſſus tous
Emportoient le prix de la Lutte,
Andrelos faiſant la culbute
Se plaignoit (tout tranſi de coûs
D'auoir perdu l'œil & l'oreille;
Lors que Damotet irrité
De voir ſon fils ſi mal traicté;
Commençant d'vſer de menaçe:
Il faut, diſt-il, aux Citoyens,
Que par de ſemblables moyens,
Ie demeure mort ſur la place.

SVR L'IMPOSSIBLE.

QVOY? tu ne vois donc pas encore
Que l'on ne peut blanchir vn More?
De meſme que l'Aſtre qui luiſt
Ne ſçauroit eſclaircir la nuict.

D'VN GRAMMAIRIEN.

MVSE de qui ie tiens vn moyen fauorable,
Pour ſoulager le mal qui me rend miſerable,
Et vous mots ampoulez remplis de vanité,
Venez offrir des vœux à ma Grammaire vnique;
Mon gaigne-pain, mon tout; dont la Diuinité
Merite qu'on luy dreſſe vn Temple magnifique.
C'eſt à toy, mon ſoulas, à qui tous les mortels
(Pour monſtrer que la terre & la mer t'obeïſſent)
Doiuent ſacrifier, & voüer des Autels,
Où pour mieux t'adorer les genoux ils fleſchiſſent.

CONTRE VNE MESCHANTE LANGVE.

CESTE *langue en parlant de maint ſacré myſtere*
Inuoquoit en iurant du plus profond du cœur,
Non l'Orque, non l'Enfer, les Peines, ny la Peur,
Mais bien le ſeul pouuoir de ſa fiente amere.

D'VNE FEMME FAROVCHE.

IAMAIS, *iamais la Chimere*
Dont faict mention Homere,
Ny les eſchauffez troupeaux
De ces iette-feux Taureaux;
Ny toute l'Iſle Lemnie,
Ny la fiante d'Harpie
Qui corrompoit la maiſon
N'haleta telle poiſon;
Ny l'vlcere cacoëte
Dans le pied de Philoctete;
Tant me faict de mal au cœur
Tezile ta puanteur,
Qui put plus que la Chimere,
Ny que le putride vlcere,
Que Lemnos, que les Taureaux,
Ny que ces vilains oyſeaux.

D'VN POETE.

VN *Poëte aux jeux de Neptune*
N'ayant choiſi l'heure opportune,
Arriua trop tard pour les voir;
Et voulut encore ſçauoir,
Si d'Apollon les exercices,
Les courſes de prix, & les lices

Eſtoient acheuees ſi tôt:
Mais voyant qu'on n'y diſoit mot
Quoy (dit-il) ne voicy perſonne?
Vrayement l'Oracle encor' m'en donne!

DES MESCHANS.

DY moy Cillerien, comment ſe peut-il faire
Qu'aux Enfers Lollian face-ores ſon repaire?
Tu ne me reſponds rien? Auſſi que pourriez-vous
Dire d'vn accident qui nous attaque tous?

DES COLLATIONS ET BVVETTES.

VOYEZ la loy, le temps, & le lieu des buuettes,
A demain au banquet; car inuitez vous eſtes;
Les airs y ſont nouueaux, mais vieilles les leçons,
Parce que le fluſteur ne ſçait que des chanſons.

SVR LA MORT DE CALLIMAQVE.

MOY, qui m'appelle Callimaque,
Ie ſuis mort âgé de cinq ans;
Et la Parque par ceſte attaque
A rendu les miens meſcontans;
Mais decedant en ſi bas âge,
Moindres ont eſté mes trauaux,
Car ceux qui viuent dauantage
Endurent beaucoup plus de maux.

DE L'ECHO.

IE ſuis Echo de qui la voix
S'eſloigne des lieux les plus proches,
Pan me cherit dedans les bois,
Et ie me cache ſous les roches.
C'eſt moy qui ſuis de ton langage
L'organe & la parlante image,
Le jeu du ruſtique païſant,
Qui penſif contre moy s'arrête,
Quand il entend que ie repete
Les parolles qu'il va diſant.

DE VENVS.

IAMAIS l'humain ingement
Ne veid Venus toute nuë,
Si telle en l'entendement,
Il ne l'a peinte ou conceuë.

SVR LE MESME SVBIECT.

IE te donne le modelle
De ceſte face ſi belle;
O ma Deeſſe Cypris,
N'ayant rien de plus haut pris.

DE L'AMOVREVX DE PRIAPE.

EN vain (Priape) tes amis
A ta deffence m'ont commis
En ce lieu tout plain de ſilence.
Puis qu'vn antre ceint ce verger
Où perſonne ſans ma licence
N'a peu iamais venir loger.

LE DON D'VN NAVIGATEVR VENV A BON PORT.

GLAVCVS, Inus, Nire, Melicerte, & la race
De Neptune, & des Dieux qu'adore Samothrace;
N'ayant rien de plus cher, & venant à bon port,
Ie rongne mes cheueux, & vous les mets au bord.

DE LAYS.

MOY Lays des Grecs vainquereſſe
Ores vaincuë de vieilleſſe
Ie donne à la ieune Venus
Le vif cryſtal de ceſte glace,
Pour y voir ſes beaux membres nûs,
Ses yeux, & ſa diuine face.
Ce miroir ne me ſert de rien,
Puis que maintenant ie vois bien
Que ma beauté s'eſt obſcurcie,
Mon œil aux attraits n'eſt plus pront,
I'ay deſià des rides au front
Et la peau toute retrecie.

FIN DES EPIGRAMMES.

OCYPPE, OV PIED-LEGER.

TRAGEDIE.

DES OEVVRES IMPARFAICTES DE LVCIAN.

SOMMAIRE.

OCYPPE fils de Podalire & d'Aſtaſia, robuſte, & adroict à la chaſſe, ſe mocquant des Goutteux, & des douleurs qu'il leur voyoit ſouffrir, irrite le courroux de la Goutte; Dequoy la Deeſſe s'offençant, elle le ſaiſit, & s'attaque à ſes pieds. D'abord il taſche le mieux qu'il peut d'en ſupporter les eſlancements, & feint de meſcognoiſtre ceſte maladie, iuſqu'à ce que la Deeſſe ſe gliſſe par tous ſes membres, & le renuerſe par terre. Les entreparleurs de ceſte Tragedie (que les plus doctes n'attribuent point à Lucian) ſont ceux-cy.

LA GOVTTE, OCYPPE, LE NOVRRICIER, LE MEDECIN, LE LABEVR, ET LE MESSAGER.

LA GOVTTE.

TRISTE fleau des mortels, de qui l'homme redoute
Le nom mal-encontreux, ie m'appelle la Goutte:
C'eſt moy qui me gliſſant par de ſecrets moyens
Aux ioinctures des pieds, les ſerre, & les detiens,
Et qui me ſçais mocquer de ceux que ie tourmente,
Quand ie vois qu'au plus fort d'vne douleur peſante,
Ils colorent leur mal, & feignent de ſçauoir,
Que c'eſt vn coup fatal de mon diuin pouuoir:
Car comme dans nos cœurs le menſonge domine:
L'vn de ces accidents deſguiſe l'origine,
Et iure qu'en choppant il s'eſt le pied bleſſé:
L'autre qu'vn froid venim tous ſes pieds a glacé.
Bref douteux, il ſe flatte, & ne veut pas qu'on ſçache
La cauſe de ſon mal qu'à ſes amys il cache,
Iuſqu'à ce que ſoubmis au rigoureux ennuy,

Que la longueur du temps appeſantit ſur luy.
Il recognoiſt mon nom, me reuere, & m'appelle,
Pour emouſſer vn peu le traict qui le bourrelle.
Et alors ſes amys l'embraſſant par les reins,
L'eſleuent triomphant, & le portent ez mains
Pour mieux le ſouſtenir: A quoy me ſert d'amorce
Le labeur exceſſif, qui fomente ma force:
Car ſans luy ie n'aurois, ny vigueur, ny vertu,
Mon pouuoir ſeroit vain, & bien-toſt abbatu.
D'où naiſt en mon eſprit l'ennuy qui me trauaille,
De voir que ce bourreau géne, bruſle, & tenaille
Les membres des mortels, cauſant la cruauté
Qu'ils imputent à tort à ma Diuinité;
Et qu'aucun neantmoins (ridicule folie)
Ne deteſte l'excez qui le joinct & le lie
Au gré de tous ces maux, ains vomit contre moy,
Des outrages ſuiuis de blaſpheme, & d'effroy.
Comme s'ils pouuoient bien s'eſchapper de mes cheſnes,
Ou par tous ces moyens reſiſter à mes geſnes.
Mais à quoy ce diſcours, qui vous eſt inconu,
Que ne diſ-je pourquoy ie ſuis icy venu,
Et pourquoy vomiſſant le fiel de ceſte rage
N'exprime-je le dueil qui cruël me ſaccage?
Sçachez que ce galand, ce genereux courrier,
Qui ſouloit autrefois paroiſtre le premier
Aux courſes, & aux prix, ceſte ame ſans pareille,
Cet Ocyppe, des jeux l'honneur & la merueille,
Plus eſleué que tous, inuincible à la peur
Oſe bien meſpriſer ma diuine grandeur,
Et faire moins d'eſtat des traicts que ie reſſerre,
Que des ſubjects plus vils, qui rampent ſur la terre?
Ne pouuant donc qu'à tort endurer ce meſfaict
Il me le faut punir de parole & d'effect.
Auſſi conſiderant vn ſi laſche diffame
Ie forcene à tous coups d'vn courage de femme.
I'afflige ce meſchant, l'irrite de mes dars,
Et par des aiguillons lancez de toutes parts
Ie luy fais reſſentir qu'au mal qui le poſſede,
Il ne peut apporter gueriſon ny remede.
Car c'eſt dans le talon, où ie darde mes coûs,

Indices apparens de mon iuſte courrous.
C'eſt là que le Labeur maintenant le martire,
Le navrant d'vne humeur qui point ne ſe retire,
Qui luy perce les pieds, & luy faict eſpreuuer
Tout le mal qu'aux Enfers on pourroit retreuuer.
Or ſoit qu'en s'adonnant au penible exercice
Des iouxtes & tournois, ou que dans vne lice
Il ayt deſmis le pied, allant à reculon;
Ou par quelqu'autre effort deſnoüé ſon talon,
Il le ſouſtient ainſi; quoy que ce ſoit vn conte
Qui luy ſert de pretexte à colorer ſa honte.
Mais le voicy venir, geſné dans ma priſon,
Et d'vn pied bilieux ſortant de la maiſon.

OCYPPE.

Deſaſtré que ie ſuis, d'où vient ceſte morſure
Qui me ronge les os? Ie n'ay point de bleſſure;
Point d'indice de coup; neantmoins, ô mal-heur!
Me voilà bourrellé d'vne extreme douleur,
Qui de mille liens cruëllement m'enlace
Et me deffend, chetif, de bouger d'vne place,
Ou d'eſtre ſur mes pieds. Mes nerfs auſſi tendus
Que l'arc de quelque Archer, ſont laſſez & rendus,
Et me forcent en fin de rompre le ſilence
Proche du deſeſpoir que ceſte violence
Cauſe par de douleurs qui s'attachent aux os,
Pour haſter ſes rigueurs, & troubler mon repos.

LE MESSAGER.

Souſtenez-vous vn peu mon fils: ceſte furie
Se paſſera bien-toſt; Leuez-vous ie vous prie;
Puis, pour vous ſoulager, nous vous ferons aſſeoir,
De peur que chancellant, vous ne veniez à cheoir,
Et qu'ayant mal-aſſis ce pied qui touſiours tremble,
Tout debile & laſſé nous ne tombions enſemble.

OCYPPE.

Sus doncques, ie te tiens, & taſche d'alleger
Ce corps par trop peſant, pour eſtre plus leger,
Mon pied me ſert d'appuy le mieux qu'il m'eſt poſſible;
Et bien que cet effort me ſoit vn peu nuiſible
Si faut-il t'obeyr. Vn vieillard impuiſſant,
Et vn valet qui gronde eſt vn mal renaiſſant.

LE MESSAGER.

De grace laiſſe à part ces reproches friuoles,
Et ne m'offenſe point par de vaines paroles,
Sçache que ſi ie n'ay le corps ſain & gaillard,
Mais tout chenu le poil, & ſi ie ſuis vieillard
Bien ſouuent celuy-là qui ſoubs l'âge s'afeſſe
Faict d'auſſi-beaux effects que la verte ieuneſſe
Quand il en eſt beſoin: Moy-meſme ie maintiens,
Que tout vieil que ie ſuis, ſur pied, ie me ſouſtiens.

OCYPPE.

Il eſt vray, mais auſſi par la moindre ſecouſſe
Te voilà mis à bas, ſans que meſme on te pouſſe:
Toutesfois ie ſçay bien que le vieillard dompté
Par la force des ans, n'eſt pas ſans volonté
De faire des exploicts dignes de ſon courage,
Si ſon âge ridé n'en empeſchoit l'vſage.

LE MESSAGER.

Tous ces traicts de diſcours, & ces ſophiſmes vains,
Sont de faux argumens aux iugemens plus ſains
Parle moy de ton mal, & par quelle diſgrace
Dans la plante du pied ceſte humeur a pris place?

OCYPPE.

N'agueres i'exerçois à la courſe mon corps,
Et trauerſois, haſtif, de la lyce les bords,
Lors que mon pied choppant par ſoudaine rencontre,
Reçeut infortuné le coup que ie te monſtre.
D'où me naiſt la douleur qui iuſques dans les os
M'eſlance mille dards, pour troubler mon repos.

LE MESSAGER.

Va courir maintenant, puis que de telle courſe,
Vn mal ſi dangereux prend ſa premiere ſource.

OCYPPE.

Voulant d'vn tour de pied mon ennemy laſſer,
Et entre ſes deux pieds mes iambes enlaſſer,
Ceſte playe m'aduint. Car ie te prie croire,
Que ie n'adjouſte rien au recit de l'hiſtoire.

LE MESSAGER.

O le preux champion, qui giſt tout abattu,
Quand il veut eſpreuuer ſur autruy ſa vertu!
Les propos que tu tiens me ſont autant de ſonges;

M'eſtimes-tu ſi ſot de croire à tes menſonges?
Ie ſerois bien groſſier ſi ie n'auois des yeux
Pour deſcouurir en toy ces mots fallacieux,
Nous auons autresfois par vn meſme langage
Taſché de colorer la douleur & l'outrage
Que nous faiſoit iadis vn mal pareil au tien,
Nous tenant enchaiſnez par vn gouteux lien;
Sans qu'aucun neantmoins en euſt la cognoiſſance
De nos plus grands amys, joincts à noſtre alliance;
Tu peux voir maintenant qu'vn labeur indompté
Peut affoiblir nos corps d'vn & d'autre coſté;

LE MEDECIN.

Où pourray-je treuuer ce pauure miſerable;
Cet Ocyppe affligé d'vne playe incurable?
Car eſtant Medecin, ie viens ores d'ouïr
Que la douleur d'vn pied l'a faict eſuanouïr;
Mais ne le vois-ie pas? le voilà, ie le touche:
Ce n'eſt autre que luy, qui giſt ſur vne couche
Eſtendu de ſon long; Ocyppe qu'eſt-cecy?
D'où procede le mal qui te bourrelle ainſi?
Dy le moy, par les Dieux; Il n'eſt pas impoſſible
D'alleger pour ton bien vn tourment ſi ſenſible;
I'ay des remedes prompts pour t'en faire plaiſir:

OCYPPE.

Tu vois quel eſt le fleau qui me vient de ſaiſir.
Il me navre le pied d'vne lame pointuë;
M'empeſche de marcher, me detient, & me tuë.
C'eſt le traict d'vn ſerpent qui venimeux m'eſpoint,
Et au fort de mes maux cruëllement ſe ioint.

LE MEDECIN.

Haſte toy maintenant de me dire ſans feinte,
Comment cet accident t'a lanté ſon atteinte.
Quand le recit d'vn mal eſt faict auec raiſon,
Le malade en reçoit plus prompte gueriſon.

OCYPPE.

Comme ie m'exerçois au plaiſir de la lutte,
A ce funeſte coup mon pied ſeruit de butte,
Et ſans doute quelqu'vn des lutteurs irrité
Me frappa mechamment, ſans l'auoir merité.

LE MEDECIN.

Tu n'as pas neantmoins ny la chair entamee,
Ny le pied retreſſi, ny la iambe enflammee;
Et ſi ie ne vois point ny de drogue, ny d'eau,
Ny de linge graiſſé, ny meſme de bandeau
Qui te ſerre le pied: OCIPPE. *Ce ſeroit trop de peine*
D'vſer à chaſque coup de bandages de leine.
Bons Dieux! que diroit-on de ma deformité!

LE MEDECIN.

Que veux-tu doncques faire en ceſte extremité?
Faut-il que tout d'vn coup le pied ie te rauiſſe?

OCYPPE.

Fay ce que tu voudras, pourueu que ie gueriſſe.

LE MEDECIN.

O quel ruiſſeau de ſang ie m'en vay te tirer!
Sans doute la douleur t'en fera ſouſpirer;
Vois-tu cet inſtrument recourbé par meſure?
Il eſt bien affilé pour faire ceſte cure.

OCYPPE.

Tout-beau; tu me fais mal.

LE NOVRRICIER.

Qu'vn mal-heur eternel
Te fonde ſur le chef! va meſchant cruminel,
Oſes-tu bien traicter par ceſte violence
Vn coup ſi dangereux hors de ta cognoiſſance?
Sçache que ceſtui-cy ſe plaint mal à propos,
Quand il dit qu'en courant, frais, gaillard, & diſpos
L'vn de ſes compagnons en courant dans la lyce
Luy rendit, outrageux, vn ſi mauuais office;
Car ie ſuis bien certain que du commencement
Il vint à la maiſon, ſans crier nullement,
Mais apres quelque excez, i'apperçeu que mon homme
S'alla ietter au lict tout aſſoupy de ſomme.
Et s'eſueillant ſoudain fit vn auſſi grand bruit,
Que ſi quelque Demon l'euſt effrayé de nuict:
Car ſes cris redoublez eſtonnoient tout le monde.
Mal-heureux! (diſoit-il) quelle douleur profonde,
Ou quel fleau langoureux me detient oppreſſé?
Quel Demon importun dans mes pieds s'eſt gliſſé

Bref de toute la nuict il ne ferma la bouche,
Ne ceſſant de crier eſtendu ſur ſa couche;
Iuſqu'à ce que du Coq l'ordinaire reſveil,
Euſt annoncé le iour, & chaſſé le ſommeil.
Car alors il s'en vint, & d'vne main tremblante
S'appuya deſſus moy. Sa fievre trop ardante
Me fut en meſme temps vn preſage arreſté
De ce qui le tenoit dans les ſeps enrethé.
Et ſçache que tantoſt lors qu'il ſe vouloit taire
Il n'oſoit de ce mal reueler le myſtere.

OCYPPE.

Le vieillard eſt touſiours fourny de vains diſcours,
Prompt à la vanité, mais tardif au ſecours,
Veu que le patient qui ſa douleur n'explique
En termes euidents, reſſemble au famelique
Qui ſe paiſt de maſtic. LE MED. *Et cependant tantôt,*
Tu cognoiſſois ton mal, & ſi n'en diſois mot.

OCYPPE.

O les plaiſans propos! veux-tu que ie te die
La cauſe & les raiſons de ceſte maladie,
Sans que i'en ſçache rien? apprends tant ſeulement
Que ie me ſents gené d'vn rigoureux tourment.

LE MEDECIN.

L'homme eſt bien inſencé qui par vn vain langage
Eſtime de cacher les effects de la rage
Qui talonne ſes pieds. Mais patiente vn peu;
Ie te veux voir bien-toſt languir à petit feu;
Quand vn dard plus ſubtil, d'vne attaque indiſcrette
Dedans ton autre pied lancera la ſagette;
Tu pleureras alors; & parmy les douleurs
Tes deux yeux reſpandront vne ſource de pleurs.

OCYPPE.

Dy moy le nom du mal; il n'eſt pas tant enorme?

LE NOVRRICIER.

Ce nom hydeux à tous d'vn double effet ſe forme.

OCYPPE.

Helas! ie ſuis perdu. LE NOVR. *C'eſt vn lien goutteux*
Qui s'attachant aux pieds te rend ainſi boiteux.

OCYPPE.

C'eſt faict de moy, chetif, tous mal-heur m'enuironne,

La Goutte eſt trop meſchante, & n'eſpargne perſonne.
Donnez-m'en voſtre aduis. LE MEDECIN. *Cet accident trop fort*
N'abandonne iamais l'homme iuſqu'à la mort.

OCYPPE.

Ie n'ay donc plus d'eſpoir que mon pied ſe repoſe,
Finiſſant ſes langueurs? LE MED. *Ce ſeroit peu de choſe*
De clocher d'vn ſeul pied; ſi les deux oppreſſez
N'eſtoient de meſmes traicts eſgallement bleſſez.

OCYPPE.

Las! ie ne puis iuger quelle fatalle amorce
Dedans mon autre pied va deſcochant ſa force.
Ie ne puis faire vn pas; & ſuis auſſi paoureux,
Que l'enfant qui ſe voit en vn lieu dangereux.
Par les Dieux immortels, ſi tu me veux complaire
Ayde moy de ton Art, ou ie ne ſçay que faire.
Me voilà trauerſé d'vn traict auſſi ſubtil,
Que le dard qu'vn Archer eſlance de droict fil.

LE MEDECIN.

Amy ie ne veux pas t'amuſer dauantage,
Comme ces Medecins qui par vn vain Langage
Trompent les patiens; car ie te fais ſçauoir
Que les plus clair-voyans ton mal ne peuuent voir.
Ce ne ſont pas des ſeps, ny des fers, ny des cheines,
Impiteux inſtruments des plus cruëlles geines,
Mais de faſcheux fardeaux pour les hommes troublez,
Qui ſous leur peſanteur gemiſſent accablez.

OCYPPE.

Helas! quelles douleurs! Dieux combien de martyres!
Souſtenez-moy des mains, comme font les Satyres,
Ceux qui ſont agitez des Bacchiques diſcords.

LE NOVRRICIER.

Pour moy, bien que les ans m'affoiblilſent le corps,
I'adhere à ton vouloir; ta priere me gaigne,
Et d'vn fidelle bras par tout ie t'accompagne.

Fin des œuures de Lucian.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES CONTENVES AVX OEVVRES DE LVCIAN.

A.

AAge de Neſtor. 437.b
Aage de quelques Poëtes. 440.a
Abderites frappez d'vne grãde maladie du temps du Roy Lyſimachus. 181.a
Abeille, ouuriere du miel. 29.a
Abondance de Hiboux en Athenes. 6.b
Abrotone femme impudique. 463.a
Abus des Pheniciens. 510.a
Academie de Socrates. 207.b
Accident eſtrange. 398.a
Accidens loüables ou blaſmables en la beauté d'vne femme. 463.a
Accuſation faicte contre Demetrius. 421.b
Achille perd la vie par les mains de Paris ſe combat tant ſeul à ſeul. 368.a
Achille fils de Thetis. 59.b.60.a
Acriſe pere de Danaë. 60.a
Acteon pourſuiuy par les chiens de Diane, qu'elle luy laſche apres, & pourquoy. 44.b
Actions familieres aux putains. 467.b
Admet Theſſalien qui reçeut Apollon en ſa maiſon eſtant banny du ciel. 100.b
Adomile, fleuue, qui prend ſa ſource au mont Liban. 508.b
Adorations diuerſes des Dieux. 350.a
maniere d'Admiration parmy les Perſes. 452.a
Adraſtie fille de Iupiter & de la Neceſſité. 467.b
Aduertiſſement aux ſeruiteurs. 311.b
Adultere de Mars & de Venus. 45.a
Adultere de Iupiter auec Alemene, d'où naſquit Hercule. 46.a
Adyrmache Duc des Marchlyens. 297.b
Afranius Centenier imitateur de Pericles, lequel fit vn diſcours Panegyrique ſur la mort de Seuerian. 187.a. & quelle fut ſa fin. ibid.
Affections de la matiere vicieuſe aux hanguers. 253.b
Aganthon Roy des Tarteſiens a veſcu cent cinquante ans. 438.b
Agathocles tyran de Sicile mourut aagé de nonante-cinq ans. ibid.
Agathocles le Stoique tire en iugemẽt ſon diſciple pour auoir ſes gages. 346.a.b
Agathocles obtint ſa grace d'Alexãdre par le moyen de Perdiccas. 422.a
Agenor Sydonien pere d'Europe. 62.a
Aigle, le plus clair-voyant de tous les oyſeaux. 346.a
Alexandre le Grand ietta au milieu du fleuue Ydaſpis le liure qu'Ariſtobule luy preſenta du dueil qu'il auoit eu contre le Roy Porus. 183.b
Airons oyſeaux de riuiere. 55.b
Alcibiades couchoit auec Socrates ſous vne meſme courtine. 175.a.176.a
Alcion oyſeau fort lugubre en ſon chant. 28.a
Alemene femme d'Amphitrion commet adultere auec Iupiter. 40.a.b
Alexandre aymoit vniquement Epheſtion. 421.b
Alexandre reſpandit des larmes apres auoir occis Clitus en vn banquet. 189.b
Alexandre Abonotique faux impoſteur, enſemble ſa vie. 231.a.b
Alexandre Theſſalien mis à mort par ſa femme. 346.a
Alfée, fleuue, lequel ſe rendant dans la mer,

ne ſe meſſe point auec la mere. 55.a
Aller tous les iours de mal en pis, à la façon de Mandrabule, & marcher à reculon. Prouerbe. 134.a
Alluſion au tourment de Siſiphe. 384.b
Alluſion à la fable d'Eſope, d'vn chien qui laiſſa cheoir la chair dans l'eau pour prendre l'ombre. 409.b
Alluſion à vne fable que faict Eſope de l'aſne veſtu de la peau d'vn Lyon. 425.b
Alluſion aux brodequins des Tragediens. 380.b.
Alluſion à la mort de Socrates. 487.a
Ambaſſadeurs Troyens fleuriſſoient en eloquence. 407.b
Ambiguité des Oracles. 326.b
Ambre, & ſa fable. 408.b
Ame d'Ermotin Clazomene le delaiſſoit, & s'en alloit voyager, & puis retournoit dãs ſon corps. 411.a
Amoureux en Boſphore, demandent les filles en mariage en plein banquet. 297.b
ſi les Ames reuiennent apres le treſpas. 399.b
Amimon rauy par le Dieu Neptune. 57.a
Amis de Combabe qui ſe chaſtrerent pour l'amour de luy. 515.a
Amitié d'Agatocles, & de Dinias. 290.a. d'Eudamide. ibid.
la meilleure Amitié c'eſt celle qui prend ſon accroiſſement depuis l'enfance. 274.b
Amour, paſſion ſi violente qu'elle ne commande pas ſeulement aux hommes, mais encore aux Dieux. 37.b
deux ſortes d'Amour. 520.b
Amour comment depeint. 34.a
Amour deſreiglé met du deſordre par tout. 40.b
Amour appriuoiſe les plus ſauuages animaux. 41.b
Amours de la Lune, & d'Endymion. 41.a
Amphitrion mary d'Alcmene. 40.b
Amphitrite maiſtreſſe de Neptune le ſuiuoit, lors du rauiſſement d'Europe. 62.b
Amycles ville de Lacedemone. 43.a
Anacarſis eſpris du deſir d'apprendre les diſciplines des Grecs voyages depuis Scythie, iuſques en la ville d'Athenes. 180.a
Anacreon veſquit huictãte cinq ans. 440.b
Anaxagore croyoit que le Soleil fut vn caillou ardent. 347.b
Anaxagoras enſeignoit à ſes diſciples, qu'il n'y auoit point de Dieux. 18.a
Anaxarque fut flagorneur d'Alexãdre. 368.a
Anaximenes Chius s'acquit vne grande renommee pour les harangues qu'il fit en public. 172.
Anciens benuoient autant de fois qu'ils auoient de mains, ou de doigts. 488.a
Androgynes. 62.a
Andromede fille de Cephee. 61.a. belle à merueilles. ibid. b. deliuree de la baleine ibid.
Antigonus fils de Philippe le Louche, finit ſes iours aagé de huictante & vn an. 438.b
Antigonus 2. fils de Demetrius veſquit huictante ans, & tint le royaume des Macedoniens quarente quatre ans. 438.b
Antigonus commet adultere auec la feme
Anthee Roy des Scythes, veſquit plus de nonante ans. 438.b
de ſon fils. 346.a
Antiochus contrefit le Prophete entre les Ciliciens. 244.b
Antiochus fils de Seleuchus taſche de complaire ſecrettement à Stratonice ſa mere. 189.a. 346.a
Antiochus ſurnommé Soter, ou Refuge deffaict le Galates. 175.a.b
ceux d'Antioche tiennent en grande eſtime la danſe. 252.b
Antiochus ſurnommé Soter, le propre iour qu'il deuoit liurer la bataille aux Gaulois, il vid en ſonge Alexandre tout debout deuant luy, qui luy commandoit de donner aux ſoldats le mot de *Salut*, & ſous ce ſignal, il s'acquit la victoire. 146.a
Antipater fils d'Iolas Prince fort puiſſant, ſortit de ceſte vie, aagé de huictante ans. 438.b
Antiphile Alcopeſian grand amy de Demetrius Syluian. 293.b
Amphile accuſe Apelles enuers le Roy Ptolomee d'vne conjuration. 418.a
Antiquité de la danſe. 244.b
Anubis fort eſtimé par les Egyptiens. 106.b
Anuzocas portoit vne grãde amitié à Dandamis. 296.a
Aorne Indienne, montagne, le ſommet de laquelle, bien que fort droict fut gaigné en bien peu de iours par Alexãdre. 148.b
Apparition eſtrange. 398.b
Appelles accuſé enuers le Roy Ptolomee, d'vne conjuration, & ce qui en aduint. 418.a
Apis adoré par les Egyptiens en forme de bœuf. 329.b
Apollodore, Orateur Troyen, Precepteur de Ceſar Auguſte veſquit ſeptante-deux ans. 440.a
Apollon infecte de peſte l'armee nauale des Grecs iuſques aux mulets & aux chiens, & quelle en fut la cauſe. 100. b. banny pour auoir mis à mort les Cyclopes. ibid. eſt contraint d'aller tumiller

TABLE.

Se partir d'autre. ibid.
Apophrade, que signifie, & pourquoy ainsi dit. 426.b.427.a
Apophtegme de Diogene sur l'acquisition de l'honneur. 285.a
Apophtegmes sur les solecismes. 536.a
Apophtegme d'Alexandre sur les Histoires de son temps. 190.b
vn certain Apoticaire qui auoit vn si souuerain remede cõtre la toux, que quicõque en vsoit en estoit guery, & neantmoins il en estoit touſiouſiours tourmenté luy-meſme. 142.a
Arbalaces l'Eunuque tire l'eſpee contre Arſaces. 346.a
Archers de Scythie decochent leurs traicts pendant que la beſte marche. 196.b
Archibius Medecin. 335.b
Archimedes bruſla l'armee nauale des ennemis. 403.a
Areopagites comme iugent ils. 376.a.b
Areopagites ne iugent les procez que de nuict. 164.a
Arees, mot tiré du Latin *Area*. 255.b
Arethuſe, fontaine. 56.a
Arges, ville. 52.b
l'Argent ne ſert de rien dans le coffre. 19.a
Argiues adoroient Iunon, & la tenoient pour leur Deeſſe. 101.b
Argus berger, qui auoit en garde Io chãgee en vache. 35.a
Ariarathus Roy des Capadociens, veſquit huictante-deux ans. 439.a
Arignote Pythagorien, qui s'acquit pour ſa doctrine beaucoup de reputation. 395.b
Arion & ſa fortune. 58.b
Ariſtide eſtimé fort pauure. 20.b
Ariſtide fut le Happe-lopin, & amy d'Armodius. 368.b
Ariſtobule Caſſandree veid la nonantieſme de ſes annees. 440.a
Ariſtobule deſcriuant le dueil d'Alexandre contre le Roy Porus, luy attribua fauſſement quelques exploicts magnanimes, eſtimant l'obliger. 183.b
Ariſtote s'eſt meſlé de l'art de Happelopin. 368.a
Ariſtoxene ſeruit d'Happelopin à Nelee. 367.b
Armee d'Antiochus fort biẽ deſcrite. 175.a
Armee de la Calomnie. 422.b
Arme-ſaulx, mis, & rangez en bataille. 196.b
Armonie Meneſtrier diſciple de Timothee, s'enqueſte de luy par quel moyẽ il pourra ſe mettre en bonne eſtime. 176.a
Aroudel fort beau danſeur. 137.a
Arrian diſciple d'Epictete. 291.a
Arſaces coupe la gorge à ſa femme. 346.a
vn Art mechanique eſt ſuffiſant pour entretenir celuy qui en faict profeſſion. 1.a
Art, qu'eſt-ce. 363.b
Art d'Eſcornifierie vaique en ſon eſpece. 364.365.366.
Artaxerxes ſurnommé Memnon mourut de maladie, aagé de 86 ans. 439.a
Artaxerxes 2. Roy des Perſes veſquit 93. ans. ibid.
Artabas ſeptieſme Roy des Cancenes regna 86 ans. ibid.
Articles de paix entre les Solaires, & les Lunaires. 198.a
Aſander proclamé Roy du Boſphore à la place d'Euarchus, fut au monde 92. ans, & ſe laiſſa mourir de faim. 439.a
l'Aſne Cuman qui vouloit qu'on le creuſt eſtre vn Lyon. 116.a
l'Aſne à la lyre. Prouerbe. 426.b
Aſpaſie Myleſienne, exemplaire parfaict de ſageſſe. 280.a
Aſſyriens ſacrifient à vne colombe. 330.a
Aſſyriens apprirent des Egyptiens la cognoiſſance des Dieux. 508.a
Aſtere Amphipolitain Archer, creua l'œil à Philippe pres d'Olynte. 189.b
Aſtianax ietté du haut d'vne tour en bas. 201.a.
Attalus ſurnommé Philadelphe Roy des Troyens mourut aagé de 81. ans. 439.a
Atheniens meſpriſent les richeſſes. 8.b
Atheniens nommoient Promethees les potiers de terre, & autres, &c. 4.b
Atheniens firent des obſeques publiques à Toxaris. 178.a
Atheniens tenoient Minerue cõme Deeſſe de leur Republique. 101.b
Atheniẽs, ainſi qu'ils obeyſſoient au Legiſlateur Solon; de meſme cheriſſoient-ils ceux qui eſtoient par luy priez, & les tenoient en qualité de gens de biẽ. 180.a
Athenodor Saudon de Tharſe Precepteur de Ceſar Auguſte, mourut aagé de 82. ans. 439.b
Atheotes viuent cent & trente ans. 438.a
Athos, montagne. 184.a
Aures touſiours affamez. 19.b
Augures nouueaux. 210.b
Autel admirablement baſty au milieu d'vn lac. 516.a

B.

BAcchus mene vne armee contre les Indiens, qui ſe mocquent de luy. 405.a
Bacchus ſurnommé Denya. 40.a
Bacchus né de Iupiter. 39.b

TABLE.

Bacchanales, & comment celebrees. 246 b
Bagoas, c'eſt à dire chaſtré, en langage Perſan. 260.a
Baguette de Mercure. 38.b
Bain, & ſa deſcription. 403.b
Ballet appellé Carquant, quelle danſe. 245.b
Bardillus Roy des Illyriens paſſa nonante ans. 438.b
Baſton que Prothee le Cynique laiſſa quād il ſe ietta dans le feu, fut vendu vn talent. 414.b
Beauté troiſieſme partie du ſouuerain bien, ſelon Ariſtote. 252.a
la Beauté d'Helcine l'a rendit aymable à tous ſes voiſins. 49.b
la Beauté de ce bas monde publie la puiſſance de ſon autheur. 31.b
Beauté des Gorgonnes rauiſſoit les regardans. 435.a
Beautez des trois Deeſſes. 48.b
Bebric fils d'Amice. 53.b
Bellerophon accuſé deuers Proetus par Stenobee. 423.b
Bellerophon, ſelon la fable Corinthienne, porta les lettres de ſa mort. 141.a
Belitres deffend Baſthré ſon amy, renuerſé par vn Lyon. 297.a
Bien heureux eſprits en quelle ville font-ils leur demeure. 205.a
Biens de la terre viennent du ciel. 230.a
Biens du corps ne doiuent eſtre preferez à ceux de l'eſprit. 9.a
Biens, ſelon le vulgaire, quels. 7.a
Bien-ſeance requiſe à tous, & principalement aux vieillards 244.b
Biſdiapaſſon quelaccord de Muſique. 5.b
Boëtiens prononcent ſouuent S. pour T. 14.b
Bœuf Dieu des Memphites. 330.a
noſtre Bon heur depend d'vn ſeul homme, Prouerbe. 177.a.b
Bonne vie, mot de ſalutation. 144.b
Bouc ſacrifié à Pan, en la cauerne où il faict ſa retraicte. 55.a
Bouc hieroglife de la pallardiſe. 51.a
Brachmanes Philoſophes Indiens. 43.b
Briaree à cent mains donne ſecours à Iupiter. 50.b
diuers Brocards donnez à pluſieurs. 427.b
Bucher que Peregrin dreſſa. 483.b

C.

CAboche-bœufs hommes ainſi nommez, & pourquoy. 211.b
Cadmus ſelon quelques-vns le premier inuenteur des lettres. 24.b
Calcedoine ville de commerce, voiſine de Thrace, & de Bithinie, aſſez proche de Galatie, & d'Aſie. 231.b
Caldeens paſſent cent annees. 438.a
Callis Athenien. 20.b
Callicrates Athenien perſonnage modeſte en ſes mœurs, & en ſes habits. 264.a
Callidemis meurt par le poiſon qu'il auoit preparé pour Priodor. 66.b
Calliope charmoit les eſprits, & les oreilles par ſa voix. 279.a
Calomnie, ſon tableau, & ſa definition. 418.b
Calomnie ſe ſert de la verité. 420.b
quelle eſt la fin, à laquelle le Calomniateur viſe. 419.b
Canicule aſtre fort ardent. 375.a
Canicule tenuë pour grande au Ciel. 106.b
Capitaines des Theſſaliens nommez Auāt-Balleurs, ou Guide-Danſes. 246.a
Carcharon, Harangueur, lequel on ſouloit faire diſcourir durant le repas. 137.b
Cariclee femme de Demonax, recherchee par Dinias, & quelle fut la cataſtrophe de ceſt amour. 290.a.b
Caricles Corinthien beau ieune homme, qui ſe plaiſoit fort à mignarder & farder ſon corps. 264.a
Cariens peuples de Laconie, fort experts à la danſe. 245.b
Carin eſtimé grand flagorneur. 65.a
Carineas fondateur de la nouuelle Academie veſquit huictante cinq ans. 439.b
Carion valet de Megapante, a affaire avec Glicerium, que ſon Maiſtre entretenoit. 112.b.113.b
Caron rend compte à Mercure. 64.b
Caſtor frere de Pollux, & ce qui eſt recité de luy. 53.b
Caucaſe mont. 29.b
Cecrops eſtimé fort noble. 20.a
Cerbere reſpecté aux enfers. 106.b
Ceres, dite Deeſſe Eleuſine, adoree en la ville d'Eleuſis en Grece. 126.a.b
ancienne Cerimonie obſeruee aux mariages. 297.b
Cerimonies obſeruees aux funerailles des deffuncts. 384.b
Cerimonies de l'impoſteur Alexandre. 233.b
Cerimonies des Bacchanales empruntees de la danſe. 246.b
Cerimonies obſeruees aux ſacrifices des Dieux. 102.a.b
Ceyce, Roy Thracien, mary de la fille du Grec Eole. 282
Chalans, quels, & pourquoy ainſi dicts. 368.b

TABLE.

Chameau Bracteen tout noir, amené en Egypte par Ptolomee. 5.a
Chant de l'Alcion fort lugubre, & lamentable. 28.a
Chant meſlé parmy la danſe. 248.a
Chemins de la vertu & du vice bien differents. 154.a
Chemin de la vertu eſt fourchu. 153.b
Cherin, c'eſt à dire, bonne chere, ſalutation fort ancienne. 144 b
Cheual blanc immolé tous les ans ſur la tumbe de Toxaris, & pour quel ſubject. 178.a
Cheualle-Griffons certains hommes montez ſur des Griffons a trois teſtes. 196.a, la meſme, leur grandeur.
Cheualle-Gruës, demy cheuaux, & demy gruës. 196 b
Cheueux d'Iſis de Memphite, conſeruez comme vne grande rareté. 414.b
Cheuelure eſtoit vn indice de Nobleſſe parmy les Egyptiens. 447.a
Cheute de Phaeton. 52.b
Chicaneurs comparez à Promethee. 4.b
Chiron auoit des pieds ſemblables à ceux des cheuaux. 534.a
Chryſippe veſquit huictante-vn an. 439.b
Cigalle petite beſte, & d'vn naturel criard. 425 a
quelle eſt la Cité des ſonges. 209 a
Cleanthe diſciple & ſucceſſeur de Zenon, mourut de faim aagé de nonante ans. 439.b
Cleon, Prenoſt des Atheniens, au commencement d'vne ſienne lettre qu'il eſcriuoit à ſes citoyens, vſurpa ce mot de *Bonne chere*. 145 a
Cleon nommé Promethee. 4.b
Clinias l'Orateur derobe vne fiole d'or au Temple d'Eſculape. 346.b
Clitus occis par Alexandre en vn banquet. 189 b
repouſſer vn Clou auec vn autre clou. Prouerbe. 142 a
Cocconas, homme du plus meſchant naturel qui fut iamais, & inſigne charlatan. 232.a
Cocythe, l'vn des eſtangs d'enfer. 384.a
Codrus eſtimé fort noble. 20.a
Colomne de cuiure où eſtoient grauees des lettres Grecques. 195.a
Colophone ville d'Ionie. 519 b
Coloſſe de Rhodes haut de ſeptante coudees. 322.a
Combabe ſe chaſtra de peur d'eſtre eſtimé paillard. 511.b
Comedie dediee à Bacchus. 5.b
le ſeul Commencement eſt la moitié du tout. 1.b
Compagnons d'Vlyſſe ayans gouſté de la Lotte, meſpriſoient tout autre breuuage. 130.b
Compagnons de la pauureté. 21.b
Comparaiſon propre pour monſtrer que par la partie on cognoiſt le tout. 163.a
Comparaiſons propres pour loüer vne belle voix. 279.b
Comparaiſon de l'eſprit à la butte. 12.b
Compoſition du vray ciment. 235.a
Condition des Courtiſans fort penible. 130.a
Conon perſonnage maigre, & tout deſcharné. 183 a
Conſeil qui fut donné à Alexandre par vn marchand Sydonien. 387.a.b
Conſiderations des Medecins. 218.b
Conte d'vn Medecin, & d'vn frenetique. 502 b
Conte facetieux. 395.b
Conte eſmerueillable, mais ridicule. 395.a
Controuerſe d'Epicure. 364.b
Conuoitiſe ſeminaire de pluſieurs maux. 534.a
Coq dedié à Eſculape. 353.a
Corax ancien Rhetoricien. 431.a
Cordacee danſe furieuſe, & laſciue. 445.a
Courge-Pyrates, peuples ſanglás & cruels, qui volent tous ceux qui nauigent aupres de leurs Iſles. 210.a
Couronne d'oliuier donnee aux Olympies. 373.a
Courtiſans comme ſe doiuent comporter pour entrer au ſeruice de quelque Grand Seigneur. 132 a
Courtiſans expoſez à pluſieurs dangers, & incommoditez. 128.a
Cratin, Poëte Comique, veſquit nonante-ſept ans. 440.b
Crayne Promontoire pres de Corinthe. 62.b
Criſarion Sorciere, & ſes charmes. 463.a
Criſis fille de Demetrius recherchee par Glaucia. 395.b
Crobille deſbauche Corinne ſa fille, & l'inſtruit aux preceptes d'amour. 467.a
Crœſus grand richard. 20 a
Crœſus veid toutes ſes richeſſes s'en aller en decadence en moins d'vn moment. 451.a
Crœſus ſe plaint à Pluton contre le Satyrique Menippe. 63.b
Crotoniates affectionnoient fort Salet, & le condamnerent ſimplement à aller en exil. 141.a

TABLE.

Cruauté naist souuent de l'offense. 227.a
Ctyses, Prestre, & fort expert aux cerimonies diuines, & comme il menace Apollon de ce qu'il ne luy auoit octroyé sa demande. 100.b
Ctesias de Gnidie se plaisoit au mensonge. 393.a
Ctesias fils de Ctesiochus de Gnidie a escrit des merueilles des Indes, que luy-mesme n'a iamais veuës ny entendues. 194.a
Ctesibus aagé de cent vingt-quatre ans, mourut en se pourmenant. 440.a
Cuir du sanglier Chelidonien reserué à Theagete, pour vne grande rareté. 414.b
Cupidon comment depeint. 34.a
Cupidon blesse de ses fleches aussi tost les Monarques, que les Bergers. 41.b
Cupidõ frere d'Hermaphrodite & de Priape. 31.b
Cupidon abhorre la chasteté, le labeur, & les visages difformes. 46.a
Curetes trempoient leurs dards dans vne gomme enuenimee. 13.a
Cybele, nom d'vn Boue. 14.b
Cyceon, sorte de breuuage ainsi dicte. 254.b
Cyclopes qui sont au mont Ethna. 19.b
Cydne fleuue, & sa description. 431.b. 432.a
Cynetus flatteur de Demetrius Poliorcetus. 286.a
Cynire fils de Scinthare espris de l'amour d'Heleine. 207.b
Cyrus Roy des Perses finit sa vie à l'aage de cent ans. 439.a
Cyrus Roy de Perse premier de ce nom allaicté par vne chienne. 101.a

D.

Damaxene lutteur. 63.a
Damon, grand flagorneur. 63.a
Damon Chalcidien, & ce qui est recité de luy. 291.b
Danaë, & son infortune. 60.a
Danaüs exerçeoit ses filles au trauail. 57.a
Dandamis grand amy d'Amizocas. 296.a
Danse des Thessaliens. 246.a
Danse Bacchique 253.a
Danse comparee à la baguette d'or de Mercure. 254.b
Danse, son antiquité, & sa loüange. 244.b
Danse des Corybantes en Phrygie, & des Curetes en Crete, par qui instituee. 245.a
Danse Termastrie, qui se faict en courant. 248.a
Danse des Lacedemoniens. 241.b
Danse Phrygienne propre seulement aux banquets. 248.a
trois principales sortes de Danse. 247.a
Danses des anciens n'estoiẽt celebrees sans chanter. 246.a
Danse des Saliens. 246.b
surnom de Danseur honorable entre les anciens. 245.a
Danseur doit estre parfaictement accomply en toutes ses parties. 253.b
le Danseur doit sçauoir contre-faire toutes sortes de personnes. 251.b
la chose la plus necessaire au Danseur. 249.a
Danseurs appellez Pantomimes par les Italiens, & pourquoy. 251.b
Dauphins, & leur loüange. 58.a
Debat entre Esculape & Hercule. 42.a
Deffaicte des Galates par Antiochus. 175.b
Definition de la Calomnie. 419.a
Definition de la Volupté. 364.b
Delos Isle. 59.a
Delphes ou Delphiens adoroient Apollon. 101.a
Deluge du temps de Deucalion. 16.b. figure de celuy qui aduint du temps de Noë. 509.a
Demades n'osa iamais sortir en plaine campagne, quand Philippe declara la guerre. 368.b
Demeas grand flatteur. 24.b
Demetrius disciple de Platon accusé deuers Ptolomee, & pourquoy. 412.b
Demetrius Syluian portoit vne singuliere amitié à Antiphile. 293.b
Demetrius Cynique ennemy des danseurs. 251.a
Democrite Abderois se laissa mourir de faim au bout de cent quatre ans. 439.b
Demoniaques, & posseaez. 397.b
Demosthene prit la fuitte au milieu du combat. 167.a
Demosthene de quel pere descendit il, & quel il fut. 3.a
Demosthene se refugia au Temple de Neptune auant que mourir. 525.b
Demostrate habitant du Pont, sauue la vie à Alexandre l'imposteur. 140.a
Denys rechercha auec toutes les diligences les tablettes sur lesquelles Eschyle auoit escrit les poëmes. 414.b
Description de la vie de Peregrin. 479.a. sa mort. 481.b
Description du Tableau d'airain de Perille. 128.a
Description d'vn plaisant voyage. 145.a
Description de la maison celeste de Iupiter. 101.b
Description de la fausse Philosophie. 112.a.b
Description de la ville des Lampes. 300.a

TABLE.

Deſcription du pays de Lybie. 443.a
Deſcription fabuleuſe des merueilles qui ſe voyent en la region de l'air. 198.b
Deſcription d'vne plaiſante ſtatuë. 443.b
feinte deſcription d'vn ſtratageme amoureux. 470.a
Deſcription du Tragedien. 247.b
Deſcription du fard, & de l'ornement des femmes. 272.a
Deſcription de la verité. 343.a
Deſcription de diuerſes peintures. 435.b. 436.a
Deſcription laſciue. 265.b
belle Deſcription des enfers. 384.a
Deſcription de l'Iſle de la Lune. 196.a
Deſcription d'vne nauigation. 447.b
Deſcription de l'Iſle des Songes. 209.a
Deſcription de l'armee de Bacchus. 405.a
Deſcription d'vne plaiſante armee. 196.b
Deſcription d'vne parfaicte beauté. 277.b. 278.a
belle Deſcription de la ville, où ſont leur demeure les bien heureux. 205.a
Deuineresſe de Delphes, ſoudain qu'elle a beu du ſang decoulant des ſacrifices, elle rend des Oracles aux aſſiſtans, eſpriſe d'vne fureur diuine. 163.b
Deuanciers de Lucian quels eſtoient-ils. 2.a
Dialogue de Glycon, & d'vn ſien Preſtre de Tyanee. 239.b
Diane met à mort ſes hoſtes en Scythie. 44.a.51.b
Diane laſche ſes chiens apres Acteon, & pourquoy. 44.b
Diane courroucee de ce qu'Oenee ne l'inuita point à ſon ſacrifice. 100.a
Dieux ſe changeoient en diuers formes pour auoir affaire aux femmes. 32.a
Dieux des Payens inegaux en puiſſance. 317.a
Diuerſité des Dieux. 321.b
Difference entre Bonne-chere, & Salut, ou Bonne ſanté. 146.a.b
Difference qu'il y a entre loüer & flatter. 285.b
Difference du corps de l'homme à celuy de la femme. 224.b
Dignitez de Mercure. 82.a
Dinias eſpris de Caricle femme de Demonax, & quelle fut l'iſſuë de cet amour. 290.a.b
Diogene Synopean, quelle reſponce il fit à ce ſien amy qui luy demanda pourquoy il rouloit vn tonneau. 181.b
Dipſade le plus nuiſible de tous les Serpents. 443.a
Dire hardy d'vn Philoſophe. 452.a
Diſcorde pour le prix de la beauté. 56.b
Diſcoureurs & compteurs de ſornettes en deſcriuant l'Hiſtoire. 187.b
Diſcours ſur les comparaiſons des choſes inegales. 283.b
les longs Diſcours ne ſont pas les meilleurs. 22.b
Dragme de quelle valeur. 26.a
Droſe ſe faſche d'auoir perdu ſon amy Clinias, & en accuſe Ariſthene ſon Precepteur. 471.b

E.

EAu des fontaines de l'Iſle des Bien heureux ſemblable au Nepathe d'Homere qui chaſſe bien loing tous ennuys. 406.a
Eau adoree par les Egyptiens 330.a
Edons tranſmuez en Linottes. 7.a
Effects de Magie. 395.b
Effects de Bacchus. 45.b
Effects de la Pauureté. 22.b
Effects de la Diſcorde pour le prix de la Beauté. 56.b
Effects de la vie, font iuger des hommes. 228.b
Effects de la Conuoitiſe. 534.a
Effigie de Toxaris, comment releuee. 178.a
Eſpratin, c'eſt à dire, Bonne-vie, mot duquel Platon ſe ſert au lieu de Bonne-chere. 145.a
Egiades, lieu duquel le grand Homere fait ſouuent mention. 242.b
Egyptien met au ſaloir le corps du deffunct. 387.a
Egyptiens ſacrifient à l'eau. 330.a
Egyptiens peignoient diuerſes figures, au lieu de lettres. 159.b
Egyptiens ſous quelles formes adoroient-ils leurs Dieux. 102.b
Electre fille d'Agamemnon, l'vne des plus renommees de ſon temps. 107.b
Elephant couronné au trophee, dreſſé à l'honneur d'Antiochus. 176.a.b
Eleuſis ville de Grece, où Ceres eſtoit adoree. 126.a
Ellanice Leſbien veſquit huictante cinq ans. 440.a
Eloquẽce repreſentee par Hercule. 407.a.b
Embuſches des Dipſades. 444.a
Empedocles le Phyſicien ſe precipita dans vne fournaiſe. 345.b
Empire des Parques eſt par tout le monde. 319.a
Endymion careſſé de la Lune. 41.a
Enfans de Lacedemone battus de verges iuſques au ſang pour mieux ſupporter les trauaux. 382.b

TABLE.

Enfans de Venus quels. 49.b
Enfantement de Latone en Delos. 59.b
Enfer, dit Tartate, enſemble ſa deſcription. 384.a
Ennuys & faſcheries du Riche. 365.a
conſiderations que doit auoir celuy qui fait profeſſion d'Enſeigner la ieuneſſe. 11.b
maniere d'Enſeuelir les morts par diuerſes nations. 387.a
Entendre tout, & ne croire de leger, ancien prouerbe. 160.b
Enuie, & les ſoupçons, compagnons inſeparables des Cours des Roys. 420.a
Enuieux bourrellez par le ſuccez heureux de leurs voiſins. 25.a
Enuieux ſe ſeruent de la verité. 420.b
Ephéſtion chery & aymé vniquement d'Alexandre. 421.b
Ephéſtion eſtant entré du matin dans la tente d'Alexandre le Grand, ainſi qu'il eſtoit ſur le poinct de donner la bataille aux Mliens, vint du mot de Salut, & quelle fut la reſponce que luy fit Alexandre. 145. b. 146.a
Epicarmus Poëte Comique veſquit nonante ſept ans. 440.a
Epictete Philoſophe Stoicien, natif de Hieropolis, ville de Phrygie. 414.b
Epicure preferoit le mot de Salut à celuy de Bonne chere. 155.a
Epicuriens nioient l'immortalité de l'ame. 398.b
Epimenides dormit 57. ans. 399.a
Epimethee muable en ſes conſeils. 6.a
Eraſthotene Syrien fils d'Aglaus veſquit 82. ans. 440.b
Eridan, fleuue où le char de Phaëton tõba. 53.a
Eriphile pour l'amour de l'or trahit ſon mary. 535.a
Erinnis, Furie. 126.b
Eris, Deeſſe, pour n'auoir eſté appellée aux nopces de Pelee, ietta au milieu du banquet la pomme qui ſeruit d'amorce à la guerre de Troye. 505.a
Ertolaus Peripateticien veſquit plus de 82. ans. 439.b
Eſchyles fils d'vne Meneſtriere ſe rendit le mignon de Philippes. 3.a
Eſchynes le Socratique ſeruit d'Eſcornifleur à Denys le Tyran. 367.b
Eſcoles de Part des deuins inſtituees par Apollon en pluſieurs endroicts. 44.b
Eſcornifleurs & Happelopins. 364.a
Eſcrits de Demoſthene fort bien receus. 521.b
Eſculape a querelle auec Hercule. 48.a
Eſpoces de la folie. 219.a
Eſprit de l'homme ingenieux ſemblable à vne butte delice. 12.b
Eſtangs qui arrouſent l'Enfer. 384.a
Ethiopiens ſacrifient au iour. 530.a
Ethiopiens ne marchent iamais en bataille, ſi ce n'eſt en dançant. 246.b
Etion Peintre fit le tableau des nopces d'Alexandre, lequel fut grandement priſé. 172.a
Euenemens tragiques. 346.a
Eufranor excellent Statuaire. 179.a
Eunuques, mauuais preſages principalemẽt le matin lors qu'on vient à les rencõtrer. 280.a
Euolié, mot du gueet de l'armee de Bacchus. 405.b
Eupipide ſeruit de flagorneur à Archelaüs. 367.b. 368.a
Europe ville de Syrie, où moururent trois cents ſept mille deux cents & ſix perſonnes en bataille. 285.b
Europe rauie par Iupiter. 61.a
Eutidice perſonnage fort & robuſte, & ce qui eſt recité de luy. 251.b
Eutideme Peripateticien. 150.a. bleſſé en vn banquet. 150.b
Excellence de la Medecine. 223.a
Exercices corporels combien vtiles. 379.a
Exercices de Diogene, & quelle eſt la maniere de ſa vie. 104.b. 105.a
Exercices de ceux qui ſont au ſeruice des Grands enquoy conſiſtent ils. 151.a
Exercices des Lacedemoniens. 382.a
Exercices auſquels les anciens accouſtumoient leur ieuneſſe. 379.b
cauſes d'Exheredatiõ permiſes par les loix. 223.a
Exorde de l'oraiſon quel doit il eſtre, & diuiſé en deux parties. 191.a
Exploicts de Theſee. 533.b
Exploicts de Bacchus. 45.b

F.

FAble d'Andromede cauſa vne grande maladie aux Abderites. 181.a
Fable de Caſtor & de Pollux. 53.b
Fable Bythinienne du Dieu Priape. 146.b
Fable de Promethee. 17.b
Fable de la fille d'Inache. 34.a
Fable d'Erimotin Clazomene. 411.a
Fable qu'Eſope feint d'vn certain homme qui s'eſtoit aſſis pres du bord de la mer, voulant compter les ondes. 270.b. 271.a
Fable des Alcions. 282
Fable de l'ambre. 401.b
La Face eſt le tableau de l'amour. 19.a
Ici Fan fait le lyon ſõ heritier, Prouerbe. 49.a

TABLE.

Fard des femmes. 272.a
Faulxité, puissante Deesse. 536.a
la Fatigue est inseparable des grandes maisons. 134.a
Feaces se plaisoient fort à la danse. 246.a
Febricitans gueris par l'effigie de Toxaris. 178.b
Febues deffendues par Pythagore. 104.a
Felicité du Happelopin. 364.b
la Femme de l'Areopagite Architel, voyant la peste qui mangeoit tout le pays des Atheniens, consulta Toxaris, & quelle response il luy fit. 178.a
Femme d'Abradate, à laquelle Xenophon donne de grandes louanges pour sa beauté. 178.b
les Femmes philosophoient iadis. 260.b
Femmes qui sorroient de terre, comme de seps de vignes, & des merueilles recitees d'elles. 195.b
Femmes de Vulcan. 43.b
Femmes sortent de leur maison pour voir, & pour estre veuës. 273.a
Femmes eloquentes. 270.a
Festes appellees les Brandons, & leurs Sacrifices. 356.b
Festes des anciens n'estoient celebrees sans danse. 246.a
Festes mortuaires. 207.a
Festes d'Eleusine, celebrees en Eleusis ville d'Attique. 426.a
Festes celebrees à l'honneur de Protesilaüs à Cheronnese. 529.b
Festes des moissons consacrees à Ceres. 463.a
le Feu Element commun à tous. 32.b
le Feu vtile en tout temps. 32.b
Feu, le plus beau threfor des Dieux. 30.a
Fidias ayant acheué l'image de Iupiter pour les Heliens, & l'exposant à la veue de tous, se cacha derriere la porte de sa boutique pour escouter ce que chacun des regardans loueroit ou reprendroit. 283.b
Figure de la Deesse Rhee. 510.a
Figure de Rhetorique. 387.b
Filias grand flatteur. 24.b
la Fille d'Inachus changee en vache. 57.b
le Fils d'Attalus dõne du poison à son pere. 346.a
le Fils n'est obligé à l'endroit du pere à l'impossible. 223.a
Fimee suiuy des Harpies. 29.b
Flatterie des Peintres. 282.a
Flatterie le pire de tous les maux & le plus seruile. 141.b
Flatterie & malfisance inseparables. 420.a
421.b.
Flatteurs sçauent l'art de persuader. 22.b
Flatteurs beaucoup plus mauuais que les flatez. 10.b
Flatteurs, & leurs diuerses menees. 10.a.b. 11.a
Flatteurs semblables aux Changeurs qui ne reçoiuent que ce qui est de mise & de bon aloy. 189.b
Fleuue de vin, qui pouuoit porter des vaisseaux. 195.a
Folie d'vne femme est vn mal incurable. 225.a
cause de Folie aux femmes. ibid.
Force de l'Amour. 41.b
Fortune d'Arion. 58.b
Fortune, puissante Deesse. 316.a
Frixus fils d'Attamant. 58.b

G.

Galates hommes robustes & forts. 175.a
Ganimede enleué du mont Ida par Iupiter. 55.a
Garamantes, nation fort variable & mesnagere. 443.a
Gargaris, lieu du mont Ida. 47.a.b
des Gaulois, & comme ils se chastrent. 517.a
Gelon de Syracuse eut vn long temps vn chancre puant à la bouche qui luy fut celé, personne n'osant reprendre vn si grand Roy. 156.b
Geographes impertinens, & qui font des geographies sans auoir iamais voyagé. 188.a
Gibet nommé iadis Tay. 15.b
Glaucia fils d'Alexis espris de l'amour de Crisis. 395.b
Gnatonis grand flatteur. 24.a
Gniphon grand vsurier. 125.a
Gobaret fils d'Oxeaste tué en la guerre cõtre les Medes. 122.a
Goësus Roy des Caracenes mourut aagé de cent & quinze ans. 439.b
Gorgias surnommé Sophiste finit sa vie par la faim estãt sur les cent & huict ans. 440.a
Grace, femme de Vulcan. 43.b
Grammairiens qui ont vescu long temps. 440.b
Grandeur des Cheualls Griffons. 196.a
Grecs bruslent le corps du deffunct. 387.a
Gyare l'vne des Isles Cyclades. 291.a
Gymnasticon, lieu d'exercice. 373.a

H.

Habitans de la ville, où la vertu faict son sejour. 151.a.b
Happelopins pommez Derymons. 364.a
Harangue pour prouuer que les beuz

lieux ne ſont pas propres pour harangner. 434.b
Harangue de Iupiter aux Dieux. 323.a
Hardieſſe eſt vne honneſte vertu, & profitable à pluſieurs. 18.a
Harpies pres des Finees qui leur arrachent la viande du goſier. 19.b
Hebre fleuue de Thrace, qui prend ſa ſource au mont Rhodope, & roule des ſablons d'or. 414.a
Hecatombes, ſacifices de cent bœufs. 32.b
Hector rendu invulnerable par Iupiter. 9.b
Helene ieune & belle, fille de Leda. 49.a.b
Heliopolis cité du Soleil, fort belle. 264.a
Helle fille d'Attamant. 58.b
Helleſpont, d'où il eſt dit. 58.b
Hercule, & ſes faicts heroïques. 42.a
Hercule Gaulois tenoit les eſcoutans par des chaiſnes d'or. 330.b
Hercule naiſt de l'adultere de Iupiter auec Alcmene. 40.a
Hermaphrodite frere de Cupidon & de Priape. 51.b
Hermodore l'Epicurien ſe parjure pour la ſomme de mille eſcus. 346.a
Herodote tenu en grande reputation pour ſes harangues. 172.a
Herodote vſoit de menſonges. 393.a
Herodote a touſiours vſé de proëmes. 192.a
Herôs, qu'eſt-ce. 64.b
Hieron Tyran de Syracuſe deceda en l'annee nonante deuxieſme de ſa vie. 438.b
Hieroſme qui ſuiuit les guerres mourut aagé de cent & quatre ans. 440.a
Hippias Philoſophe, s'acquit vne grande gloire par le moyen des harangues qu'il fit en public. 173.a
Hippocentaure, ou femme iument, ouurage de Zeuxis. 174.a
Hippocrates, Medecin de l'Iſle de Coüs, & ſon dire. 147.b
Hiponis Athenien. 20.b
Hipſicras Amycene grand Hiſtorien, paruint à nonante & deux ans. 440.a
Hiſpaſin Roy des Caracenes, veſquit huictante-cinq ans. 439.a
Hiſtoire d'vn certain danſeur. 251.a. vne autre du temps de l'Empereur Neron. là meſme. & b
Hiſtoire à la loüange des Atheniens, ſur le meſpris des richeſſes. 8.b
Hiſtoire de Soſtrate fils de Dexifanes Gnidien. 193.a
Hiſtoire facetieuſe. 312.b
Hiſtoire d'vne eſmerueillable ſtatuë. 396.b
Hiſtoire d'vn Roy d'Egypte, qui fit apprendre à danſer à des Singes, & ce qui en aduint. 117.a
Hiſtoire de Glaucia, & de Criſis. 395.b
Hiſtoire d'Abauchas, & de Gyndane. 301.b
Hiſtoire de Dandamis, & d'Amizocas. 296.a
Hiſtoire de Simon le Sauetier. 316.b
Hiſtoire d'vn certain qui deuint fol en danſant. 254.a
quelle doit eſtre la fin de l'Hiſtoire, & quelle ſon vtilité. 183.a
diuers enſeignements pour bien deſcrire vne Hiſtoire. 184.185.186.
Hiſtoire fabuleuſe de Cynire, & d'Helene. 207.b
Hiſtoire de Zenotheme Carmolee. 192.b
Hiſtoire de Neanthus, & de la lyre d'Orphee. 414.a
Hiſtoire d'Alexandre, & d'vn ſien Architecte. 183.a
rien de ſuperflu ne doit eſtre en l'Hiſtoire. 188.b
diuerſes Hiſtoires pour preuuer que les lettres rendent les armes timides. 368.b
Hiſtoire de Demetrius Syluian, & d'Antiphile. 293.b
il eſt bien difficile d'eſcrire vne Hiſtoire. 182.a
Hiſtoire de Stenobee, & de Bellerophon. 423.b
Hiſtoire d'Alexandre, & d'Epheſtion. 421.b 422.a
Hiſtoire de Siſinne. 300.b
Hiſtoire facetieuſe. 401.a
Hiſtoire de Ptolomee. 5.a
Hiſtoire d'Alexandre, & de Rutilia. 238.b
Hiſtoire d'Agathocles. 422.a
Hiſtoire de Lajus. 318.a
Hiſtoire d'vn Medecin qui cogneut l'amour ſecrete du fils du Roy d'Aſſyne. 510.b
Hiſtoire de Combabe qui ſe chaſtra de peur d'eſtre eſtimé paillard. 511.b
Hiſtoire de Belites, & de Baſthe. 197.a
Hiſtoire d'vn ieune homme qui ſe rendit amoureux de la ſtatuë de Venus. 165.b
Hiſtoire de Macente, de Lonchare, & d'Arſocome. 197.a
Hiſtoire de Damon, & d'Entycido. 291.b
Hiſtoire meſlee de ioyeuſetez, eſt de peu d'eſtime. 183.a
Hiſtoire d'vn Peintre. 512.a
Hiſtoire de Diogene roulant ſon tonneau. 181.a
faux Hiſtoriens comparez à ces femmes qui ſe deſguiſent le viſage par diuers

TABLE.

fards. 184.a
l'Hiſtorien qui ne faict que loüer taſche ſeulement de complaire, ſans ſe ſoucier du reſte. 181.b
la vraye Hiſtoire reiette tout menſonge. 182.b
l'Hiſtorien doit auoir eſgard aux auditeurs futurs, & non aux preſens. 190.b
Il faut qu'vn Hiſtorien ait vn eſprit libre, & qu'il parle librement. 189.b
Hiſtoriens qui ont veſcu long temps. 410.a
le vray Hiſtorien ne doit s'arreſter qu'à la verité. 183.b.190.a
Hiſtoriens flatteurs. 185.a
deux choſes requiſes en vn Hiſtorien. 188.a
l'Hiſtorien doit auoir eſgard a la bien-ſeance. 184.a
Homere ſe plaiſoit au menſonge. 393.a
l'Homme riche, & ſage, ne doit eſlire des heritiers de ſes moyens, qu'il ne ſoit bien proche de la mort. 67.a
l'Homme eſt le ſimulachre de Dieu. 287.a
Homme de deux couleurs amené par Ptolomee en Egypte. 5.a
l'Homme ne peut rien contre les Dieux. 23.a
Hommes produits des dents de ſerpent. 393.a
l'Homme faict paroiſtre la grandeur de Dieu. 31.b
Honneurs, & immunitez ordonnees aux Medecins. 223.b
Hyacinthe, & ſa mort. 43.a
porter des Hyboux a Athenes, Prouerbe. 6.b
Hymen Dieu des nopçes. 50.a
Hymnes dicts Yporchemes, ou Sous-danſes. 246.a
Hymete montagne. 17.a
Hyperides ne ſortit iamais en pleine campagne, & pourquoy. 368.b
Hypocrite farde touſiours ſa meſchanceté. 483.a
Hypocrites combien dangereux. 423.b

I.

IAmbulus a fait pluſieurs contes qui ſont du tout incroyables ſur ce qui ſe treuue en l'Ocean. 194.a
Iapet l'vn des plus anciens Dieux. 472.b
Icarius battu a coups de boyaux, & mis à mort par des biberons. 45.b
Iecus Eroditẽ maiſtre Lutteur. 189.a
Ida, montagne d'où Ganymedes fut enleué par Iupiter. 35.b
Ieux Olympiques voüez à Iupiter. 16.b
Ieux Panatenean. 9.a
Ignorance, fort pernicieuſe, & qui porte du prejudice aux hommes en diuerſes manieres. 417.b
Igynium, c'eſt à dire Salut, mot duquel Pythagore ſe ſeruoit au commencement de ſes lettres, au lieu de Bonne-vie. 145.a
Iſle de la Lune, & ſa deſcription. 196.a
Iſle des Bien-heureux eſprits, enſemble ſa deſcription. 204.b
Iſle des damnez. 208.b
Iſle de Liege. 204.a
Imenias achepta des fluſtes dans Corynthe ſept talens. 412.b
Imperfections d'Alexandre Abonotique faux impoſteur. 231.b
Inconſtance des mondanitez. 10.a
Indices de deuination. 446.a
Indices d'vn amour croiſſant, & parfaict 467.b
Indiens desfaicts par l'armee de Bacchus. 405.b
Indiens deuenus forcenez par le vin, la premiere fois qu'ils en beurent. 7.b
Indien oingt le corps du deffunct de ſein de porc. 387.a
Indiens adorent le Soleil en danſant. 246.b
Infortune de Danaë. 60.a
Inſcriptiõ grauee ſur la pierre qui eſtoit a la tour que Soſtrate baſtit. 193.a.b
Inſenſez difficiles à guerir. 212.a
vraye Intention de faire du bien doit eſtre prompte. 11.a
Inuenteurs des lettres. 14.b
Io changee en vache. 34.b.35.a
Ioëlle ſe plaint d'eſtre delaiſſee de Liſias qui l'entretenoit parauant. 473.b
Iolaus, deuient ieune. 65.b
Ion, ſe croyoit digne de grande admiration pour la doctrine de Platon, de laquelle il faiſoit profeſſion. 394.a
Iours Alcioniens pourquoy ainſi nommez. 28.a
Iphianus fils de Danaë ſauué du naufrage, ayant eſté ietté dans la mer. 61.a
Iſocrates n'oſa iamais ſortir au combat, ny monter au parquet pour haranguer. 368.b
Iſocrates fit ſon Panegyre en l'aage de nonante-ſix ans, & mourut au nonante-neufieſme. 440.a
Italiens nomment les danſeurs Pantomimes, & pourquoy. 251.b
Itaque, petit hameau. 55.a
Iugement d'Auguſte. 147.a
Iugement de la beauté des Deeſſes par Paris. 47.48.49.

TABLE.

Iugement du Dieu Momus. 152.b
Iuges des enfers. 384.b
Iunon fut enceinte sans auoir eu iamais cognoissance d'aucun homme, & engendra Vulcan. 101.a
Iunon taillee par Polyclete fut admiree de tous. a.b
Iunon ialouse de Ganimede. 56.a
Iupiter enuoyé en Crete par Rhee (qui suppoſa vn caillou en ſa place) pour eſtre allaicté par vne cheure. 101.a. eſpouſa pluſieurs femmes, & la derniere Iunon ſa ſœur, & fut fort adonné au ieu de Venus. là meſme.
Iupiter fit pleuuoir du ſang pour la mort de Sarpedon, ſelon l'opinion d'Homere. 197.b
Iupiter enfante Bacchus. 59.b
Iupiter rendit Hector invulnerable. 9 b
Iupiter tranſmué en or, ſe laiſſe tomber ſur le toict de la chambre de Danaë. 60.a
Iupiter changé en diuerſes formes. 34.b
Iupiter enfante Pallas par le cerueau. 39.a
Iupiter fit aſſembler trois nuicts en vne pour engendrer Hercule. 3.b
Iupiter rauit Europe. 62.a
Iupiter mourut, & fut enſeuely au pays de Crete. 101.a
ancienne couſtume de Iurer. 296.
Ixion amoureux de Iunon. 57.a

L.

LAcedemoniens fouettoient leurs enfans iuſques au ſang, pour les accouſtumer au trauail. 346.b
Lacedemoniens n'ont qu'vne ſeule voix en opinant, excepté leur Roy. 177 b
Lacedemoniens de qui apprirent-ils la dãſe. 245.b
Lacedemoniens à quels exercices s'adonnent-ils. 382.a
Succer le laict des poulailles. Prouerbe. 131.b
Lajus, & ce qui luy fut predit. 518.a
Lampe du Stoicien Epictete vẽduë la ſõme de trois cents deniers. 414.b
la ville des Lampes, & ſa deſcription 200.a
Lampſac ville. 52.a
Laomedon Phrygien qui retira Apollon & Neptune dechaſſez du ciel. 100. b. & de combien il leur demeura redeuable, ayãs long temps trauaillé en ſa maiſon. ibid.
Lares oyſeaux de riuiere. 55.b
Latone enfante en Delos. 59.b
Larrecins de Mercure. 38.a.b
Laurier ſauuage faict mourir les cheuaux. 306.a
Legiſlateurs qui ont veſcu long temps. 440.b
Lemniens receurent Vulcan precipité du ciel en bas par Iupiter. 101.
Lemnos, Iſle. 45 b
Leontiche deſcrit ſes victoires, & contrefaict le menteur penſant d'en eſtre mieux aymé de ſa maiſtreſſe, mais tout le contraire luy aduient. 471.a
Leonnois perſonnage maigre & tout deſcharné. 189.a
Lerna ville. 57 a b
Leſbonax Mytilenien appelloit les Daleurs Sage-mains, & pourquoy. 251.a
Lettre du Stoicien Ethimocles à Ariſthene. 503.a
Lettres, leurs inuenteurs, diuiſions, vertus, proprietez, & qualitez. 14 b
Lettre d'Vlyſſe à Calypſon. 210.a
Liege-pieds, pourquoy ainſi nõmez. 204.a
Liure des ſentences d'Epicure. 240.a
Liures d'Herodote hõnorez, & annoblis du nom des Muſes, parce qu'ils eſtoient neuf de nombre. 172.a
Liures de Magie de Celſe. 235.b
Loix du banquet. 494.b
Loix des Saturnales. 484.a
Loix ridicules. 517.a
Lots des Lutteurs, comme marquez. 158.b. 159.a.b.
Lotte que Circé donna aux compagnons d'Vlyſſe. 7.a
Loup, poiſſon ainſi nommé qui engloutit l'amorce, & l'hameçon enſemble. 67.a
Louange de Demoſthene. 518.b
Louange des Dauphins. 58.a
Louange de la mouche. 410 a
Louange de la danſe. 244.b
Louange d'Epicure. 256.a
Lutte dicte du mot latin *Lutum*, qui ſignifie fange. 373.a
Lutteurs, de quelle maniere eſtoient ils jadis eſleus. 158.b.159.a
Lybie, & ſa deſcription. 443.a
quelle eſt la façon de viure des Lybiẽs. 443.a
Lycoris mont, où aborda vn petit eſquif lors du Deluge arriué du temps de Deucalion. 16.b
Lycurgue inſtitua vne loy aux Lacedemoniens touchant les exercices. 382.b
Lycurgue Legiſlateur des Lacedemoniens paruint à l'aagee de huictante cinq ans. 440.b
Lycurgue ne ſortit iamais en pleine campagne, & pourquoy. 368 b
on cognoiſt le Lyon à l'ongle. 162.a
Lyſimaque dreſſa des embuſches à ſon fils. 346.a
Lyſimaque, Poëte Comique Boëtien de nation.

TABLE.

tion. 14.b

M.

MAceris femme fort opulente, & qui ſe plaiſoit d'eſtre aymee, attrapee par certains charlattans. 232.a.b
Machion le Syrien, & ce qu'on recite de luy. 187.b
Macileans, peuples qui habitẽt le riuage du fleuue Indien à main gauche. 406.a
Mages dediez aux Dieux, & qui font profeſſion de prophetiſer. 438.a
Magie, & ſes effects. 335.b
ſçauoir ſi vne belle Maiſon eſt propre aux harangues. 432.a
Maje mere de Mercure. 52.b
Maladie des Abderites. 181.a
Malea, promontoire de Macedoine. 174.a
Malheurs arriuez à cauſe que Diane ne fut point inuitee au ſacrifice d'Oenee. 100.a
Maucrau-cherin, que veut dire. 144.b
Mandragore, & ce qui en eſt dit. 16.b
Manie, & les diuers ſignes d'icelle. 219.a
Mariage fort vtile & heureux à la vie des hommes pourueu qu'il arriue à ſouhait. 275.b
Marſias grand Muſicien. 44.b
Mauriſacas cheualier More. 187.b
Medecine s'apprẽd auec moins de fatigue que la Philoſophie. 147.b
Medecine, & ſes excellences. 223.a
Medecins honnorez & reſpectez. 223.b
Medee ſe rendit amoureuſe de Iaſon par le moyen d'vn ſonge. 167.b
Mediſant ſe iette hors des bornes de toute iuſtice. 419.a
Meduſe perd la vie par les mains d'Iphranus. 61.a.b
Megapante Tyran fils de Lacidas. 122.a
Melite, iſle d'où l'on apportoit de petits chiens pour les Dames. 502.b
Melpomene charmoit les eſprits & les oreilles par ſa voix. 279.a
Memoires auſquels l'Hiſtorien doit adjouſter foy. 191.a
Menades de Bacchus. 34.b
Menelaüs de la race des Pelopides eut à femme Helene. 49.b
Menipe, nommé Chien par Crœſus. 63.b
Menſonges, & fourbes des Poëtes. 393.a
vn Menſonge attire l'autre. 194.b
Mercure, nõmé par les Poëtes Porte-gain. 20.b.23.a
Mercure eſt cõmun à tous. Prouerbe. 448.b
Mercure, & ſa naiſſance, enſemble ſes larrecins. 38.a
Merion ſurnommé le Danſeur. 245.a
Merion fut le chaland d'Idiomene. 368.b
eſtrange Merueille. 211.b
Meſchancetez de Megapante. 127.a
Meſlange de diuerſes Hiſtoires & fables. 250.a.b
Meſpris neceſſaire quelquefois pour eſtre priſé. 10.b
Meſpris des richeſſes. 8.b
Metamorphoſes des Dieux pour auoir affaire aux femmes. 32.a
Metymne, ville où naſquit Arion. 58.a
Mocqueries ne peuuent ternir le luſtre des belles choſes, ains elles leur influent vn plus grand eſclat. 112.b
Momus treuuoit à redire par tout. 12.a
Momus pour quel ſubject reprit le Dieu Vulcan. 152.b
Momus Dieu des gauſſeurs. 47.a
Monnoye des Sydoniens marquee au reuers de la figure d'Europe. 508.a
Mont ſur lequel la Vertu faict ſon ſejour eſt fort haut, & droict. 148.b
Moroſophes, ſages-fols. 239.a
Morſure des chiens enragez. 1.a
Mort d'Alexandre l'impoſteur. 242.b
Mort de Salet. 141.a
Mort d'Icarius. 45.b
la Mort frappe ſans recognoiſtre & ſans vſer d'aucun ordre. 65.b. a diuerſes voyes. 66.b
Mort de Demoſthene, & ce qu'il dit en mourant. 527.a
Mort d'Hyacinthe. 43.a
Mort d'Armonis. 177.a
deux cauſes de Mort. 215.b
Mots ſolemnels pour impoſer ſilence aux grandes aſſemblees. 324.a
Mouche, ſa louange, & ſa generation. 410.a. Elle eſt ennemie de l'huile, ſon eſprit, ſon adreſſe, ſa force, elle s'accouple à ſa femelle en volant. ibid. b. renaiſt apres ſa mort, & comment: mange à la table des Roys, ayme la lumiere, porte enuie au ſommeil, & pourquoy. 411.a
Mouche, nom de femme, doüee d'vne ſinguliere beauté, fort ſçauante, & qui faiſoit des vers. 411.a
Mouches qui paſſent l'Hyuer ſans manger. 411.b
Mouche, nom d'vne fameuſe putain dans Athenes. 411.a
Moyens de decacheter les lettres. 215.a
Micion apprenty du Peintre Zeuxis. 175.a
Migdoniens tenoiẽt Rhee pour leur Deeſſe. 101.b
Milon perſonnage fort gros & en bon poinct. 189.a
Miltiades chargé d'vne fauſſe trahiſon. 423.a.

Minerue agissoit auec Promethee lors qu'il formoit des hommes en terre. 5.a
Minerue dicte par les Grecs *Atheni*, parce qu'elle presidoit aux Atheniens. 101.b
Mirmidons faicts hõmes, de fourmis qu'ils estoient. 347.a
Misantrope, ennemy des hommes. 23.b
Miseres naissent auec nous. 28.b
Mithridates Roy du Pont, surnommé Ctistus laissa la vie aagé de 84. ans. 439.a
Mitrale se mocque des presents de Dorion, & faict election d'vn autre amy plus riche que cestuy cy. 476.b
Mnascyr Roy des Parthes vesquit 96. ans. 439.a
Mnasiniasse Roy de Mauritanie mourut aagé de nonante ans. 439.a
Mnesité ne presenta qu'vn coq au banquet qu'il fit à seize Dieux. 323.a

N.

NAge-noix, & leurs vaisseaux. 210.b
Naissance de Mercure. 38.a.b
Narration fabuleuse. 195.a
la Nature tend à perfection. 26.a
Naturel du venim des Dipsades. 443.a
Naturel des marastres. 225.a
Nauplis fils de Palamedes, selon quelques vns, le premier inuenteur des lettres. 14.b
Nauiger sur vne nacelle faicte d'ozier. Prouerbe. 155.a
nouuelle maniere de Nauiger. 212.a
Neanthus fils de Pittacus Tyran, & ce qui est recité de luy. 414.a
Nemee foreſt, où Argus faisoit paistre Io changee en vache. 53.a
Neoptolemus fils d'Achille surnommé Pyrrichien, c'est à dire Danseur. 245.a
Neptune rauit Amimon. 57.a
Nereides eleuees sur l'eau honnoroient Iupiter changé en Taureau, voulant rauir Europe. 62.b
Nestor le Stoïque, Precepteur de Tibere Cesar, mourut a l'aage de 92 ans. 439.b
de la bouche de Nestor s'escouloit vne parole plus douce que le miel. 407.b
Nicias Capitaine escriuant de Sicile; commençoit son discours par le mot de Bonne chere. 141.a
Nid d'Alcjon esmerueillable. 210.b
Nigrin Philosophe Platonicien. 7.a
Niobé transmuee en pierre. 3.b
Nom de la Patrie, combiẽ doit estre cheri. 441.a
Nombre de quatre le plus parfaict des Nõbres, & le plus grand sermens des Pythagoriciens. 145.a
Nombre de quatre fort remarquable. 103.b
vraye Nourriture des enfans. 377.a
Nuttan fils d'Enserates Capitaine des Aisle-choux. 197.a
Numa Pompilius vesquit enuiron 80. ans. 438.a
Nyré fort beau. 104
Nyron grand Sculpteur. 2.b

O.

OBject de la Medecine. 124.a
Obseques publiques de Torans faictes par les Atheniens. 178.a
Oedippe, & quelle sa mere. 139.a
Oenee n'inuite point Diane à son sacrifice, dont elle s'en tient offensee. 100.a
Oetha, montagne. 17.a
Offices de Mercure. 51.a
Officiers des Enfers. 384.b
Oignon Dieu des Pelasiotes. 330.a
Onologesus personnage fort meschant, & qui suscita de grandes guerres. 184.b
Opinions de certains Philosophes touchãt le declin & scituation de la Lune. 347.a
diuerses Opinions touchant la condition d'Homere. 519.b
Opinions absurdes des anciẽs Philosophes. 344.a
Oracle en prose. 241.b
Oracles de viue voix. 236.b
Oracle d'Apollon. 515.b
Oracle appellé Nocturne. 240.b
Orateurs qui ont vescu long temps. 440.a
sommaire de la vie d'Oreſtes, & de Pylades. 184.b
Oreste frere d'Electre, & fils d'Agamemnõ. 108.b
Ornements de l'ame quels. 279.a
Ornements des femmes. 272.a
Ornements perdurables de l'ame. 2.b
Os de Geryon le Thebain reseruez pour vne grande rareté. 44.b

P.

PAphiens adoroient Venus. 101.b
Paphlagoniens peuples fort superstitieux. 232.
Palais du Sommeil. 209.b
Palamedes dressa des embusches & trahiſõ à vn sien cousin, qui estoit son compagnõ de guerre. 414.a
Pan, & sa description. 50.b. 51.a
Pan venu d'Arcadie au secours de Marathõ. 593.b
Panthee desmembré par les Bacchites. 478.b
Paon, & sa description. 433.b
Paretonie lieu naufrageux, & des escueils duquel aucun des naugeans ne pouuoit s'eschapper. 193.a
Parfums & drogues Aromatiques viennent

TABLE.

d'Arabie. 485.b
Paris iuge de la beauté des Deeſſes. 47. a.b.
Paris oſte la vie à Achille ſe combattant ſeul à ſeul. 368 a
belles paroles d'Antiochus à ſes ſoldats. 176.b
paroles d'Alexandre à Thneſicrates, dignes de remarque. 190.b
belles paroles de Philippe à la louange de Demoſthene. 525.a
paroles d'vn pere affligé deuant que de ſe faire mourir. 217.a
belles paroles de Demoſthene auant que mourir. 516.a
parques font leur demeure par tout. 319, a.
parrafius excellent peintre. 139.a
parrenis faict plainte à Coclis de l'injure qu'elle a reçeuë d'vn ſoldat amoureux. 477.b.
patrocle a eſté Happelopin d'Achille. 368.a
paul d'Agrigente fut grandement loué par le moyen des harangues qu'il fit en public. 272.a
pauureté, & ſa deſcription. 21.a
la pauureté ſert bien ſouuent de pretexte, pour viure au ſeruice des Grands. 129.b
pauureté ne doit esbranler vn bel eſprit. 4.a
peines des adulteres. 490.b
peines intolerables qu'on a au ſeruice des Grands. 134.a
pelee, ville, où ſelon quelques-vns Alexandre auoit eſté nourry. 232.a
penelope fille d'Icarius. 51.a
pentagone, figure qui forme le triple triangle, de laquelle ſe ſeruoient les Pythagoriciens. 145.a
peon grand Medecin. 42.b
perdiccas pour obtenir la grace d'Agathocles iura par Epheſtion. 422.a
ſçauoir ſi le pere peut desheriter ſon fils apres l'auoir rappellé. 220.b
peregrin, & ſa vie. 479.a
à la perfection mainte choſe eſt requiſe. 168.b
pericles deſtourne le foudre de Iupiter dardé contre Anaxagoras, ſe mettant au deuant. 28.a
periander ayme vniquement Arion. 58.b
perille perſonnage fort ingenieux qui inuenta le taureau d'airain. 228.a
peripateticiens eſtoiẽt auides du gain. 151.b
perſan enterre le corps du deffunct. 387.a
perſes decochent leurs traicts pendant que la beſte marche. 156.b
perſes ſacrifient au feu. 330.a
perſes en leur adoration ont les mains tournees derriere le dos, & ſont proſternez à terre. 452.a
peſcheurs Siriphiens ſauuerent Danaë auec leurs filets. 60.b
perſeuerance en la vertu. 148.b
peſte qui rauagea tout le pays des Atheniẽs, & comme elle fut appaiſee. 178.a
petus Medecin qui vouloit eſtre admis a la place d'Alexandre l'impoſteur. 243.a
peupliers aux riuages de l'Eridan qui diſtilloient l'ambre en pleurant la perte de Phaëton. 408.b
pharos, tour ainſi dicte, baſtie par vn Architecte Gnidien. 193.a
phedre accuſa meſchamment le fils de ſon mary Theſee. 424 a
pheniciens dreſſerent vn temple à Europe fille du Roy Agenor. 508.a
pherecides Syrien veſquit huictante-cinq ans. 440.a
phlegeton, l'vn des eſtangs d'Enfer. 384.a
phlegeton fleuue touſiours ardent. 127.b
phidias ayant apperçeu l'ongle d'vn Lyon, infera de quelle grandeur il eſtoit. 162.a
philemon le Comique aagé de nonãte-ſept ans, mourut de trop rire. 440.b
philetetus bien qu'Eunuque atteint l'an 80. de ſa vie. 438.b
philippe eut l'œil creué pres d'Olynte par l'Archer Aſtere Amphipolitain. 289.b
philipides, le premier qui vſa du mot de Bonne-chere. 144.b.145.a
philocrates n'oſa iamais ſortir en pleine cãpagne, quand philippe declara la guerre. 368.b
philolaüs nommoit le nombre de quatre le commencement de Salut. 145.a
philomele fille de pandion Roy d'Athenes, à laquelle Teree Roy de Thrace, coupa la langue apres l'auoir violee. 429.b
le vray philoſophe ne borne point ſes deſirs de ce qui eſt de ſoy-meſme paſſager & caduque. 149.a
philoſophe doit ſe contenter de peu. 26.a
philoſophes qui ont veſcu long tẽps. 439.b
certains philoſophes qui ont ſeruy d'eſcornifleurs aux princes de leur temps. 367.b
philoſophes cõparez aux Tauerniers. 163.b
philoſophie cõparee aux ſemẽces de toutes ſortes, ou à vne terre qui porte diuerſes graines. 164.a
philoſophie requiert vne longue fatigue, pour paruenir à la cognoiſſance d'icelle. 147.b
effects de la Philoſophie comparez à ceux de l'amour. 7.b

Phrigiens font des ſacrifices à la Lune. 330.a
Piquile, place d'Athenes. 112.b
Plaine du fleuue Xanthus. 59.b
Platon le plus ſainct des Philoſophes veſquit huictante-vn an. 439.b
Platon tient le mot de Bonne-chere, comme malheureux & mauuais. 145.a
Platon approuue quelques danſes. 248.a
Platoniciens ſe laiſſoient emporter à l'audace, & à la conuoitiſe de la gloire. 151.b
Platoniciens paruenus à l'aage de huictante ans, confeſſoient franchement ne ſçauoir pas encore bien tout ce qui dependoit de la cognoiſſance des diſciplines. 160.b
Platoniciens autheurs de la Reminiſcence. 249.a
Plainte de Croeſus à Pluton contre le Satyrique Menippe. 63.b
Podalire mauuais garçon, & grand ruffien. 233.a
toutes choſes permiſes aux Poëtes. 182.b
mots Poëtiques meſlez en l'hiſtoire. 186.a
Poiſſons de couleur, & ſaueur de vin. 195.b
Polierates veid toutes ſes richeſſes s'en aller en decadence en moins d'vn moment. 451.a
Polipheme Berger de Sicile. 54.a. bon Muſicien. la meſme. b
Polemon ſaoul d'ordinaire iuſques à la gorge. 356.a
Pollux porte vne bleſſeure en la face. 53.b
Pollux frere de Caſtor, & ce qui dit de luy. 53.b
Polybe fils de Lycort Megapolitain ſe laiſſa cheoir de ſon cheual en bas en retournant des champs, & mourut de ceſte cheute en l'an huictante-deux de ſon aage. 440.a
Polyclete taille vne Iunon admiree de tous. 2.b
Polype poiſſon, & les proprietez qu'il a. 56.b
Poſidon Apameen natif de Syracuſe, Philoſophe de Rhodes, & Hiſtorien, veſquit huictante-quatre ans. 439.b
Poramon fameux Orateur, paruint iuſques à nonante ans. 440.a
Potiets de terre nommez Promethees par les Atheniens. 4.b
pouuoir de l'eloquence. 407.b
Praxiteles tenu en grande eſtime. 2.b
preceptes de la Rhetorique. 389.b
preceptes de loüange. 285.a
quel doit eſtre vn Precepteur. 11.a
premices des fruicts offertes à Iunon tous les ans. 318.a
preſcience des choſes. 318.a
Priape frere de Cupidon, & d'Hermaphrodite. 51.b
Priapes erigez à Bacchus. 313.b
vn Prince ne ceſſe iamais de malfaire depuis qu'il s'eſt laiſſé gaigner à la volupté. 214.a
Prodicus Cius s'acquit vne grande gloire par le moyen des harangues qu'il fit en public. 171.a
proëmes, & autres parties de l'hiſtoire. 191.a
proëmes vicieux. 186.a
Promethee comment forma des hommes en terre. 3.a
ce qui eſt propre eſt beau. 183.b
proprieté fabuleuſe de la racine de mauue. 208.b
proprietez du ſable. 379.b
proprietez de la Comedie, & du Dialogue. 5.b
proprietez de l'or. 336.b
la proprieté faict meſcognoiſtre les hommes. 6.b
Prothee Egyptien, hieroglique du danſeur. 246.b
Prothee, & ſes transformations. 56.a
Proxenis Preuoſt des ieux aux Olympies, voyant le tableau des nopçes d'Alexandre qu'Etion auoit ſi bien faict, le prit pour ſon gendre. 172.a
Ptiodor grand riche, eſchape les aſtuces de Callidemis. 66.b
Ptolomee fils de Lagus enuoyant *des lettres a Seleucus*, peruertit l'ordre accouſtumé, luy diſant tout au commencemẽt Salut, & mettant à la ſoubſcription, Bonchere, au lieu de Salut. 146.a
Ptolomee fils de Lagus mourut aagé de quatre-vingts ans. 438.b
Ptolomee, fils de Lagus, & ſon hiſtoire. 5.a
Ptolomee eut affaire à la propre ſœur. 346.a
punition de Promethee. 101.a
puſſarchers, d'où ils ont pris leur nom. 196.b
Pylades eſtoit eſprits des meſmes furies que Oreſte, & tous deux ſe ſoubs-mettoient à des meſmes peines. 274.b
Pyree port d'Athenes. 465.b
Pyrrhus ſe laiſſa tellement corrompre à les flatteurs, qu'il ſe croyoit eſtre vn ſecond Alexandre. 415.b
Pythies, combats, inſtituez à l'honneur d'Apollon, en memoire du ſerpent Python, par luy occis. 413.b
Pythiocamptes, 6.a

Q

Qualitez requiſes à vn corps de bonne habitude. 378.b

TABLE.

Qualitez requiſes à vn bon Hiſtorien. 190.b 191.a
Qualitez requiſes à vn Philoſophe. 164.b
Quinquatres, quelles feſtes, 374.a

R.

RAcine de manue a des grandes proprietez. 208.b
faux Rapporteurs combien dangereux. 423.b
Rauiſſement d'Orithie par le vent Boree. 395.b
Rauiſſement d'Amimon par le Dieu Neptune. 57.a
Rauiſſement d'Europe par Iupiter. 62.a
Recit facetieux. 413.a
Recit d'vn fort ancien Philoſophe, qui en demandant ſon ſalaire à ſes diſciples, ſe mit en fort grande colere. 169.b.170.a
Recit fabuleux. 509.b
Recit fabuleux de Mars, & du Coq. 333.b
Regrets funebres de diuerſes nations. 387.a
Religion des Egyptiens. 508.a
Reminiſcence fille de la Memoire. 249.a
Rencontre fatale que celle d'vn Eunuque, principalement le matin. 260.a
Rencontre des gens de Scynthare, & des pagarades, & pieds-legers. 202.a
Reproche que faict Mercure à Pan. 50.b. 51.a
Rhee mere des Dieux. 41.b
Rhee ſe plaiſoit merueilleuſement à la danſe. 245.a
Rherorique neceſſaire au danſeur, & comment. 248.a
Rhetorique, Deeſſe fort belle, & en quel lieu faict ſa demeure. 387.b
Rhodocate grand prodigue. 125.a
Richetrauaillé de beaucoup d'ennuis, & de faſcheries. 364.a
Riches faiſoient des feſtins tous les mois à l'honneur d'Hecate, & donnoient des gasteaux aux pauures. 63.a
Riches dignes de riſee. 10.a
Riches comparez aux petits arondeaux qui taaillent touſiours. 20.a
Richeſſe boiteuſe, & aueugle. 19.b
Richeſſe cauſe de grands maux aux maladuiſez. 20.b
Richeſſes periſſables comparees au ieu de fortune. 19.b
Richeſſes, & leur meſpris. 8.b
Romains danſoient à pas meſurez, & auec vne graue demarche. 246.b
Rois qui ont veſcu long temps. 438.a
les Rois ont pluſieurs oreilles, & pluſieurs yeux. 136.a.b
Roy des Lacedemoniens ont deux voix en opinant. 177.b
Roxane, vierge, belle par excellence, & femme d'Alexandre. 172.b
Ruſe du Calomniateur. 423.b
Ruze de Theodotus en la guerre contre les Galates. 175.b
Ruſes des Courtiſannes. 433.a
Rutilia femme du Preuoſt d'hoſtel de Ceſar. 238.b
Rutilian prince, & Chef de la Republique Romaine. 237.a

S.

les SAcrificateurs d'Apollon aux Pythies propoſoient pour prix des pommes. 373.a
Sacrifices de Cybele celebrez auec des cymbales. 493.b
Sacrifices des Egyptiens, & les ceremonies qu'ils obſeruoient. 102.b
diuers Sacrifices faicts aux Dieux. 102.a
Sacrifices expiatoires. 63.a
Sacrifices de Delos ſe faiſoient en danſant. 246.a
eſtrange maniere de Sacrifier. 517.b
Salet, ayant faict vne loy fort rigoureuſe contre les adulteres, luy-meſme fut ſurpris paillardant auec la femme de ſon frere. 141.a. ſa mort. là meſme.
Saliens danſent à pas meſurez. 246.b
Salmonee pourquoy deffia iadis le tonnerre de Iupiter. 16.b
le mot de Salut precede celuy de Bonne chere és Tragedies, & Comedies. 145.b
Salut, mot fort vſité par les Pythagoriciens. 144.b.145.a
Santé combien eſt requiſe à la ieuneſſe, qui veut durer long temps au trauail. 379.a
la Santé, le premier de tous les biens. 145.b
Saphon fort eloquente, & loüee par ceux de Leſbos. 270.a
Saphon qui inuenta la maniere des vers Saphiques. 138.a
Saturne incite les riches à faire du bien aux pauures. 497.b
Sceptre eſt vn peſant fardeau. 216.b
Sciences requiſes à vn danſeur. 249.a.b
Scinthare vient a la rencontre auec les pagarades, & pieds legers. 202.a
Scythe mange le corps du deffunct. 387.a
Scythes ſacrifient a Arimace. 330.a
Scythes trempoient leurs dards dans le poiſon. 12.b.13.a
Scythes tuent leurs hoſtes, & les mangent. 44.a
Scythes, nomment ceux du menu peuple, huict pieds. 178.a

TABLE.

Sectes des Philoſophes, & quelles. 151.a
Semele l'vne des filles de Cadmus. 40.a
Senateurs d'Athenes ne iugent les procez que de nuict. 164.a
Sentiers de la Philoſophie. 261.b
Sereines, & ce qui eſt recité d'elles. 7.a
Sereines ne dreſſent des embuſches que par les oreilles. 244.a
Seres peuples qui ne meurẽt qu'apres trois cents ans. 438.a
Serment qu'on faiſoit par le nom d'Epheſtion eſtoit inuiolable. 422.a
diuerſes ſortes de Serpents. 433.a
Serpens Lybiens. 444.a
Serpens-jars mis & rangez en bataille. 196.b
Seruage des Courtiſans. 136.137.138.
Seruius Tullius prolongea ſa vie iuſqu'à la huictantieſme annee de ſon aage. 438.a
Seruices qu'on rend aux Grands, ſont des reths qui n'ont point de ſortie. 129.a
Seuerian de quelle mort eſtime-t'on qu'il ſoit decedé. 186.a
Sidon fille de Cadmus. 52.b
Sidoniens celebrent des ſacrifices au nom d'Aſtarte, ainſi nomment-ils leur diuinité. 508.a
Siege du Soleil. 515.a
Signes de Manie. 219.a
Silence de Pythagore. 333.b
Silence du danſeur comparé à celuy de Pythagore. 252.a
Simonis ſelon quelques-vns, le premier inuenteur des lettres. 14.b
Simulachres d'Atlas, de Mercure, & de Lucine. 515.b
Singe de Cleopatre, auquel on auoit appris à danſer auec tant d'adreſſe, qu'il ſe faiſoit admirer de tous. 141.b
Socrates ſouloit crier à haute voix qu'il ignoroit tout, ou bien ſe vantoit de ſçauoir ſeulement qu'il ne ſçauoit rien. 161.a
Socrates accuſé enuers le peuple d'Athenes, comme ſeditieux, & inuenteur de pluſieurs meſchancetez. 424.b
Socrates ſe preparant à diſcourir s'en alloit proche d'vne claire fontaine. 432.b
Socrates quitte l'art ſtatuaire. 3.a
Socrates inuenta l'amour des garçons. 275.a
Socrates fut le ſeul de tous les Philoſophes qui ſortit en champ de bataille. 367.a
Socrates faiſoit grand' eſtime de la danſe. 247.b
Sœurs de Phaëton changees en larmes. 53.a.b
Solitude requiſe à celuy qui vacque à la contemplation. 9.b
Solon veſquit cent ans. 419.b
Solon reçoit gracieuſement Anacarſis. 179.b
Sommeil, & ſon palais. 109.b
Songes de Xenophon. 4.a
Songes, & leur diuerſité. 109.b
Songes eſmerueillables en leurs effects. 3.b
Sophocles poëte Tragique, fut eſtranglé d'vn pepin de raiſin en l'aage de nonante-cinq ans. 440.a
maniere ancienne de ietter au ſort. 166.a
Soſtrate Lydien vainquit Ptolomee, & occupa Memphis, ſans l'aſſieger par le deſtour du fleuue. 403.a
Soſtrate fils de Dexifanes Gnidien, & ce qui eſt recité de luy. 193.a
Souhait ridicule. 451.b
Sphenogones, que ſignifie. 496.a
Sportules, petites pieces d'argent, qu'on donnoit aux aſſemblees, & autres lieux. 522.b
Statuë eſmerueillable. 396.b
Statuë du Lutteur Polydamas guerit ceux qui ſont tourmentez de la fiévre en Olympe. 529.b
Statuë du Dieu Apollon Lycien. 573.a
Statuë d'Apollon. 515.a
Statuë de Venus. 265.a
Statuë de Dercette en la Phenicie. 510.a
Statuës de Iupiter, & de Innon. 514.b
Statuë des Dieux eſmerueillable. 509.a
Statue d'Alexandre, faux impoſteur. 251.b
Stenobee femme de Proetus, accuſe fauſſement Bellerophon enuers ſon mary. 423.b
Steſicor veid la huictante-cinquieſme annee de ſon aage. 440.b
Superſtition touchant la racine de mauue. 212.a
Superſtition eſtrange. 240.a
eſtranges Superſtitions de Magie. 466.a
Superſtition des anciens à purger les maiſons. 494.a
Superſtition des Grecs en leurs Bacchanales. 510.b
Superſtition Magique. 394.a
Sylene conducteur des aiſles droictes de l'armee de Bacchus. 405.b
Sylla Empereur enuoya en Italie vn tableau de Zeuxis, comme vne choſe fort rare. 174.a
Sylla porta vne grande quantité de liures en Italie. 421.a
Sylleniens ſacrifient à Phaleſe. 330.a
Syllogiſme corno qu'eſt-ce. 503.b
Syrus de la paleſtine guerit pluſieurs demo-

TABLE.

anques. 396.b

T.

TAbleau des nopçes d'Alexandre, & de Roxane. 172.a
Tableau de Zeuxis. 174.a.b.175.a
Tableau de la Calomnie. 418.b
Tableau de la vie des Courtiſans. 139.a
Talus de Crete, fut voir Minos. 397.a
Tantale plongé dans vn mareſcage en enfer, meurt touſiours de ſoif. 384.b
Tantale appellé au feſtin des Dieux. 101.b
Tantale meurt de faim. 19.a
Tarquin dernier Roy des Romains, mourut a Cumes, aagé de nonante ans, ayant eſté touſiours fort ſain. 438.a
Taygete, montagne. 43.a.b
Telere allaicté par vne biche. 101.a
Telefe bleſſé, & guery par Achille. 13.a
Temple de Venus Gnidienne. 264.b
Temple de Venus Biblienne dans Biblis, où eſt repreſentee la mort d'Adonis. 508.a
Temple d'Europe, ſœur de Cadmus, & fille du Roy Agenor. 508.a
Temple de Iunon Aſſyrienne. 523.b
Temple d'Hercule. 508.a
Temples ne doiuent eſtre fermez aux deuots. 229.b
Temple de Caſtor & de Pollux embrazé par le foudre de Iupiter. 18.a
qu eſt-ce que le Temps. 106.a
Temps de pardon, & de grace, dit Hieromene. 350.a
Teon maiſtre Lutteur. 189.a
Terce troiſieſme Roy des Caracenes, mourut en l'aage de nonante-deux ans. 439.a
Teree, eut compaignie charnelle auec les deux ſœurs germaines. 139.a
Teres Roy des Odrygiens prolongea ſa vie iuſques à nonante-deux ans. 438.b
Terpicoré charmoit les eſprits & les oreilles par ſa voix. 274.a
Telmopolis, & ce qu'on recite de luy, qui eſt facetieux. 137.a.b
Teſpis, Meneſtrier, & le preſent qu'il reçeut de Ptolomee. 5.b
Teucer, nommé Archer Homerique. 155.a
Thales, du nombre des ſept Sages de Grece, veſquit cent ans. 439.b
Thales Mileſien deſtourna le fleuue Alis par derriere le dos de l'armee, ainſi qu'il l'auoit promis a Croeſus. 403.a
Theano fille de Pythagore fort eloquente.
Thebains ſouſtiennent que certains hõmes ont eſté produits des dents de ſerpent. 393.a
Thariſes deferent tous les ans des honneurs ſolemnels à Athenodor. 439.a
Theagene Philoſophe, ſe couppa la gorge, & pourquoy. 122.a
Theanes fille d'Antenor douee d'vne modeſtie d'eſprit. 280.b
Theleſille qui s'arma pour combattre les Spartes, fut fort eloquente. 270.a
Theodotus grand homme de guerre, & le plus vaillant des Capitaines d'Antiochus. 175.b
Theognis eſtimoit que ce n'eſtoit pas vn vice à l'homme de ſe precipiter au profõd de la mer, ou d'vn haut du rocher de ſon bon gré, pourueu que par ce moyen il ſecouë le ioug de la pauureté. 142.b
Theoxene Hiſtorien, qui a deſcrit l'Hiſtoire d'Anacarſis. 180.a
Themiſtocles chargé d'vne fauſſe trahiſon. 424.a
Theſee deſaduouë ſon propre enfant. 424.a
Theſee entrant dans le labyrinthe, prit vn filet des mains d'Ariadne. 160.b
Theſee rauit Helene. 49.b
Theſſaliens auoient la danſe en grande recommandation. 246.a
Thieſte mangea ſon fils Poliſtene ſans y pẽſer, par l'aſtuce de ſon frere Atree. 492.a
Thucydide en quoy ſemble errer en deſcriuant l'Hiſtoire. 184.b
Thucydide, & ſon dire. 6.b
Tillibor inſigne voleur. 231.a
Timarchus accuſé par Eſchines, contre lequel il fit de grandes pourſuittes. 141.b
Timee Toromenide veſquit nonante-ſix ans. 440.a
Timocrates, & ſon dire touchant la danſe. 252.a
Timon Clotoïs fils d'Echecratis. 17.b
Timon ſe faiſoit nommer Miſantrope, & pourquoy. 23.b
Timothee Maiſtre du Meneſtrier Armoris. 176.a
Tireſias veſquit ſix ages d'hommes. 437.b
Tiron rauie par Neptune. 60.b
Titone fille de Salmonee. 204.a
Titormus perſonnage fort gros & en bon poinct. 189.a.
Tiltres d'Hiſtoire mal faicts, & trop longs. 188.a.b
Tombeau de Iupiter conſerué par ceux de Crete. 101.b
Tonneau des Danaïdes. 19.b
Tourmens d'Ixion. 38.a
Traſicle Philoſophe. 25.b
Trauail nous reed robuſtes. 22.b
Trifene ſe plaint du deſdain de Carmides qui luy en raconte la cauſe. 472.b

TABLE.

Triptoleme porté en l'air par Ceres pour verſer les ſemences ſur terre. 3.b

Tygranes Roy des Armeniens, fut atteint d'vne maladie mortelle en l'an 85. 439.

Tygrapete Prince Laſiens. 297.b

V.

VAiſſeaux des Nage-noix. 210.b

Vanité de Iupiter. 50.a

Venim du *Dipſade* eſpais, & viſqueux. 443.b

Vent-courſiers, vont a pied, mais portez en l'air ſans aiſles. 196 b

Venus, nommee Libentine. 412 a

Venus paroiſſoit ſur vne coquille ſouſtenuë par deux Tritons, accompagnant Iupiter quand il rauit Europe. 62.b

Venus femme de Vulcan. 45.b

la Vertu eſt comme vne forte ville. 153.a

Vertus admirables de la graiſſe, du pied droict de deuãt, & des poils du Lyon. 394.a

Vices de la danſe. 253.b

Vie de l'impoſteur Alexãdre Abonotique. 231.a

la Vie, petite, & qui ne peut eſtre comparee à vn ſiecle entier. 28.a

le Vin rendit forcenez les Indiens la premiere fois qu'ils en beurent. 7.b

Viſion ridicule. 399.a

Vlyſſe eſtimé le plus ſage des mortels. 20.a

Vlyſſe eſcrit à Calypſon. 210.a

Vlyſſe ſe faiſoit nommer *Nul*, & pourquoy. 55 a. d'où natif. ibid.

Vlyſſe loüoit principalemẽt les Feaces pour la danſe, & ne pouuoit ſe ſaouler de les voir danſer. 246.a

Volupté, & ſa deſcription. 9.b

Voluptez ſont les amorces qui attirent pluſieurs au ſeruice des Grands. 130.a

deux Voyes qui conduiſent à l'art de bien dire. 387.b

Voyes diuerſes à la mort. 66.b

Voyes de la Vertu quelles. 154.a.b

Vulcan nay de Iunon, ne fut guieres heureux entre les Dieux, ains ſimple homme. 101.a

X.

XAntus, fleuue, & ſa pleinte. 59.b

Xenocrates auditeur de Platon mourut à l'aage de huictante-quatre ans. 439.b

Xerxes pardonna à Bulides, & à *Sperchis* Lacedemoniens pour la ſeule admiration de leur vertu. 324.b

Xenophon fils de Grillus paruint à l'aage de 90. ans. 439.b

Xenophon fils de Dexin, diſciple du Phyſicien Anhelaüs veſquit nonãte vn an. 439.b

Xenophon declare le ſonge qu'il fit en la maiſon de ſon pere. 4.a

Y.

YDaſpis, fleuue. 183.b

quels yeux ſont cõuenables à la beauté d'vne femme. 463.b

Yeux ſubjects à ſe tromper. 48.b

Yurongnerie, fruict de la gourmandiſe. 25.b

Z.

ZAmolxide, homme fuitif, qui ſe refugia vers les Thraces. 330.a

Zenophante mourut mangeant vn morceau trop auidemment. 66.b

Zenotheme Carmolee natif de Marſeille. 292.b.293.a

Zephire eſt cauſe de la mort d'Hyacinthe. 43.a

Zeuxis, premier Peintre de ſon temps. 174.a

FIN.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Lettres Patentes donnees à Paris le 10. May. 1613. ſignees, Par le Roy en ſon Conſeil, LE COQ, il eſt permis à Iean Richer Libraire & Imprimeur en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer *Les Oeuures de Lucian de Samoſate, Autheur Grec, de nouueau traduictes en François, & illuſtrees d'Annotations & de Maximes Politiques en marge.* Et deffences ſont faictes à tous Imprimeurs, Libraires, Vendeurs de liures, & à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient de les imprimer, vendre, & diſtribuer dans le Royaume de France pendant l'eſpace de ſix ans, du iour & datte que ledit liure aura eſté paracheué d'imprimer, à peine de quinze cens liures d'amende, applicable moitié au Roy, & l'autre moitié audit Richer, auec la confiſcation des exemplaires contrefaicts, & de ſes deſpens, dommages & intereſts. Auſſi par ledit Priuilege, Deffẽces ſont faictes ſur les meſmes peines à tous marchands forains, ou ſubjects de ſa Majeſté, que ſi quelques eſtrangers imprimoient ledict liure, de les acheter d'eux, & d'en amener en France, ne d'y en vendre ou debiter en quelque façon que ce ſoit: Voulant ſadite Majeſté, que ſi quelqu'vn en eſt trouué ſaiſi d'vn ſeul exemplaire, que contre iceluy contreuenant en ſoit faict les pourſuittes des peines cy deſſus, tout ainſi que ſi ledit liure eſtoit par luy imprimé, ainſi qu'il eſt plus au long contenu auſdites Lettres de Priuilege.